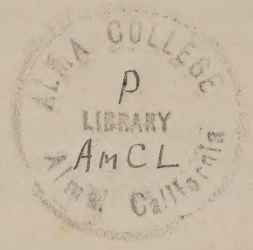


6-

THE UNIVERSITY PATRONAL

OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

41258



L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Vingt-sixième année)

SOMMAIRE

Sermon pour l'Epiphanie. — Ombres et rayons, 1.

Plans de sermons pour l'Epiphanie. — I. Les Mages sont les vrais sages, 3. — II. La religion chrétienne est divine, 4.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — VIII. *Epiphanie* : Les Mages modèles de foi et de correspondance à la grâce, 5.

Pour le Premier Vendredi. — LVII. Le joug du Sacré-Cœur, 8.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — VI. 1^{er} Dim. après l'Epiphanie, 9.

Panegyrique de S. Sulpice le Pieux, archevêque de Bourges. — L'Eglise mérovingienne, 13.

SERMON POUR L'EPIPHANIE

OMBRES ET RAYONS

Invenerunt puerum... et procidentes adoraverunt.

Ayant trouvé l'Enfant, les Mages se prosternèrent pour l'adorer.

(Matth., II, 11)

Mes frères,

Quand Jésus-Christ viendra dans sa gloire pour nous juger, sa majesté brillera avec tant d'éclat que tous les hommes seront obligés de confesser sa divinité. Mais quand il est venu dans sa clémence pour nous sauver, il a caché sa divinité sous le voile de l'humanité, il a fait paraître en sa personne un mélange de force et de faiblesse, de grandeur et d'abaissement.

C'est que Jésus-Christ veut être cherché et trouvé. S'il s'est avancé vers nous dans l'Incarnation, il veut que nous fassions, nous aussi, un pas vers lui. Il n'entend pas nous sauver sans notre coopération. Or, s'il s'était manifesté dans toute sa gloire, c'eût été fait de notre liberté et de notre mérite. C'est une des raisons pour lesquelles Jésus-Christ, en se manifestant au monde, a mis autour de sa personne assez de lumière pour que nous le trouvions facilement, mais assez d'obscurité pour que nous le cherchions librement ; assez de lumière pour convaincre les chercheurs sincères, assez d'obscurité pour aveugler les ennemis de la vérité.

La fête de l'Epiphanie nous semble une occasion opportune pour méditer ce contraste. L'Evangile d'aujourd'hui nous montre en effet, d'une part,

un enfant au maillot gardé par une pauvre ouvrière qui est sa mère ; d'autre part, une étoile miraculeuse qui resplendit sur son berceau. Et les Mages, ces premiers chercheurs de Jésus-Christ, ont su le trouver : ils sont à genoux devant lui pour l'adorer.

Or cette merveilleuse opposition de grandeur et de bassesse, Jésus-Christ nous l'offre dans toutes les circonstances de sa vie terrestre, et dans toutes les manifestations où il continue de se révéler à nous. Vous montrer cela par quelques exemples est tout l'objet de ce discours. Il ne sera pas inutile pour votre foi, ni pour votre piété, de contempler, dans le Verbe incarné, cette perpétuelle union de lumière et d'obscurité.

I

Si vous considérez en premier lieu l'enfance de Jésus, vous verrez constamment la puissance divine rayonner à travers les infirmités humaines.

Venant en ce monde pour payer nos dettes, il devait être de notre chair et de notre sang : il naît donc, comme nous, petit enfant, d'une fille d'Adam. Voilà le prodigieux abaissement. Mais, à côté de l'abaissement, voici la grandeur : sa mère est vierge, il est conçu du Saint-Esprit.

Jésus naît à Bethléem au cours d'un voyage que dut faire Marie pour être inscrite sur les listes du recensement. Mais cette circonstance de lieu, qui semble fortuite, est l'accomplissement d'une prophétie.

Il naît dans une étable, au bord du chemin. Mais les anges et une étoile miraculeuse lui amènent en cet endroit même ses premiers adorateurs.

Huit jours après sa naissance, il est circoncis, comme fils d'Abraham. Mais, en ce même moment, il reçoit, comme Fils de Dieu, le nom de Jésus qui signifie Dieu-Sauveur.

Un mois plus tard, il est présenté au temple comme un enfant ordinaire, et racheté pour deux tourterelles. Mais, à la même heure, Siméon salue en lui la gloire d'Israël et la lumière des nations.

Hérode, pour le faire mourir, ordonne le massacre général des enfants de Bethléem et des environs. Mais Jésus est soustrait miraculeusement à la jalousie du tyran.

II

Si nous quittons les années de l'enfance pour examiner celles de l'adolescence, nous y voyons pareillement la grandeur unie à l'abaissement.

Sans doute Jésus vit surtout dans l'ombre et l'obscurité jusqu'à trente ans : c'est la vie cachée. Il grandit au milieu des enfants de son âge, il est soumis à ses parents, il travaille avec S. Joseph dans un atelier de charpentier, il aide sa mère dans les soins du ménage. Quelle humiliation, quel abaissement ! Celui qui règne dans les cieux obéissant à deux pauvres créatures !

Pourtant, même pendant la période de vie cachée, la lumière brilla dans les ténèbres, et la divinité resplendit à travers la voile de l'humanité. Quand Jésus a douze ans, il émerveille un jour les docteurs juifs par la sagesse de ses réponses et de ses questions. Sans aucun doute, à Nazareth, Joseph et Marie ont souvent l'occasion d'éprouver la même admiration que les docteurs. Enfin nous ne devons pas oublier ce qu'il y a de divin dans cette leçon donnée au monde par trente années de vie obscure et laborieuse. Trois ans devaient suffire au Sauveur pour annoncer aux hommes les vérités qu'il leur apportait du ciel : il jugea que ce n'était pas trop de trente années pour leur apprendre l'excellence de la vie intérieure, la dignité du travail, la valeur de l'humilité, le prix d'une vie cachée en Dieu. Quand on songe au besoin que l'humanité avait, et qu'elle aura toujours, de ces précieux enseignements, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la vie de Nazareth elle-même a été une épiphanie de l'Homme-Dieu.

III

Passons à la vie publique. La gloire divine de Jésus va se manifester avec plus d'éclat, mais toujours avec le contraste des abaissements.

De toute manière et en toute circonstance, Jésus proclame sa divinité : « *Je suis le Messie. Je suis le Fils de Dieu. J'existe avant Abraham. Je suis la lumière du monde : qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. Je suis la voie, la vérité, la vie. Je ne fais qu'un avec mon Père.* » Et ces solennelles affirmations, il les appuie par des paroles et des actes qui révèlent en lui la toute-puissance. En accomplissant les prophéties, il prouve qu'il dirige les temps et les événements. Par ses miracles, il fait voir qu'il est le maître du monde. Ses paroles sont si sublimes que ses auditeurs s'écrient : « Jamais homme n'a parlé ainsi ! » La douceur qui rayonne de son visage est si attirante que plus d'une fois des milliers de personnes s'attachent à ses pas.

Voilà l'éclat divin qui auréole la vie publique du Sauveur. Néanmoins, l'ombre se mêle à la lumière. Car c'est par intervalle seulement que l'on voit resplendir en Jésus la divinité. De règle ordinaire on n'aperçoit en lui que l'humanité, que la forme de l'esclave ; il est soumis à toutes les infirmités humaines. Après son jeûne, il a faim. Après ses courses apostoliques, il est fatigué : pour se reposer, il s'assied sur le puits de Jacob, ou s'endort dans la barque du lac.

Aussi, y a-t-il dissension parmi le peuple à son sujet. Les amis sincères de la vérité ont assez de lu-

mière pour reconnaître en lui le prophète qui doit venir au monde. Mais les ennemis de la lumière s'autorisent des côtés humains du Sauveur pour refuser de croire en lui : c'est un trompeur, disent-ils, un Samaritain, un possédé du démon, un ami de la bonne chère, un ennemi du temple, un profanateur du sabbat.

IV

Passons au temps de la Passion. C'est celui de la grande humiliation, mais aussi de la grande glorification.

Jésus, en sa Passion, apparaît comme le dernier des hommes. Trahi par un de ses disciples, renié par un autre, abandonné par tous, hué par ses ennemis, battu de verges, couronné d'épines, cloué à une croix, il expire et descend dans le tombeau, dans les ombres de la mort. Quel échec ! Il prétendait convertir le monde, et il n'a pas même pu conserver ses amis. Ceux-ci avaient cru en lui ; mais maintenant c'est fini, ils n'ont plus d'espoir, disent les disciples d'Emmaüs.

Telle est la profonde humiliation de Jésus crucifié. Mais aussi, Jésus a au Calvaire une de ses plus belles épiphanies. La croix est le trône où il exerce sa royauté, une royauté qui n'est pas de ce monde. C'est là qu'élevé de terre il commence à attirer tout à lui. C'est là qu'il fait voir avec éclat sa divinité. Oui, c'est plus qu'un homme, celui qui meurt en priant pour ses bourreaux, en promettant le ciel au bon larron, en remettant son âme aux mains de son Père, en ébranlant toute la nature. Le centurion qui a présidé au supplice, le reconnaît lui-même et s'écrie : « *Vraiment cet homme était le Fils de Dieu !* » Bientôt les apôtres réverront Jésus vivant, ils croiront en lui et annonceront sa résurrection. Tel est le lien qui unit la grande manifestation de Jésus-Christ au monde avec sa passion et sa mort : la foi du monde ne s'explique que par celle des apôtres ; celle des apôtres ne s'explique que par la résurrection de Jésus ; la résurrection enfin exigeait la mort.

V

Depuis l'Ascension, Jésus-Christ n'est plus visible sur la terre ; mais il y demeure toujours, conformément à sa promesse : « Je suis avec vous, a-t-il dit, jusqu'à la consommation des siècles. » Il y a trois endroits principaux où nous devons le chercher et le trouver, trois endroits où il se cache et se manifeste tout à la fois. C'est l'Eglise, l'Evangile, l'Eucharistie.

a) L'Eglise est le corps de Jésus-Christ. Comme son divin Chef, elle est à la fois divine et humaine, elle a ses splendeurs et ses ombres.

Les splendeurs, ce sont les caractères surhumains dont la main de Dieu l'a marquée. Les prophéties qui l'ont annoncée, les miracles qui l'ont établie et qui la maintiennent dans le monde malgré le monde, la sublimité de sa doctrine, l'efficacité de son action pour la sanctification des hommes : autant de rayons lumineux qui nous

montrent la divinité de l'Eglise. L'Eglise, suivant la comparaison du Concile du Vatican, est un phare céleste élevé au-dessus des nations pour les éclairer. Comme l'étoile des Mages, elle a pour mission de conduire les hommes à Jésus-Christ.

Les ombres, ce sont les faiblesses, les passions, les fautes des hommes qui forment l'Eglise. Car partout où il y a des hommes, on rencontre les défaillances humaines. Les ennemis de l'Eglise ne veulent considérer que ces ombres. Ils croient justifier par là leur incrédulité. Quelle erreur que la leur ! Est-ce que Jésus n'a pas prédit que l'ivraie serait mêlée au blé dans son champ ? Est-ce que ce qui reste de l'humanité dans les membres de l'Eglise ne fait pas mieux resplendir et éclater la divinité de celle-ci ? Est-ce que les taches du soleil empêchent le soleil de nous éclairer et de nous échauffer ?

b) Le second endroit où l'on trouve Jésus-Christ sur la terre, c'est l'Evangile. Ce qui fait un homme, c'est surtout sa pensée ; et la pensée de Jésus est dans l'Evangile. Eh bien ! dans l'Evangile aussi, les ombres sont mêlées à la lumière. De sorte que, pour y trouver Jésus, il faut l'y chercher.

Ce qui fait ombre dans l'Evangile, c'est la simplicité et l'absence de tout ornement littéraire. Ce qui est lumineux, c'est la sublimité et la profondeur de toutes les paroles de Jésus. Celles-ci sont si différentes de ce qu'on dit chaque jour dans le monde, qu'elles ressemblent à des paradoxes. Néanmoins, quiconque les médite en reconnaît la vérité et dit avec les Juifs contemporains du Sauveur : « *Jamais homme n'a parlé comme cet homme.* »

Il y a ainsi « un rapport admirable entre la personne de Jésus-Christ et les paroles qu'il a prononcées. La chair qu'il a prise est infirme ; il en est ainsi de l'Evangile : tout y est grand et tout y est bas, tout y est riche et tout y est pauvre. En l'Evangile comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est faible, ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre ; mais ces lumières, dans l'un et dans l'autre, sont enveloppées de nuages¹. »

c) Le dernier endroit où l'on trouve Jésus-Christ, c'est l'Eucharistie. A peine ai-je besoin de vous dire qu'ici surtout le contraste est profond entre l'abaissement et la grandeur.

Les abaissements de Jésus dans l'Eucharistie sont vraiment inexprimables. La foi des Mages eut certes des obstacles à surmonter pour reconnaître Dieu dans les langes où était enveloppé l'enfant de Bethléem. Mais la foi des chrétiens doit en surmonter davantage, pour le reconnaître sous les apparences du pain où il se cache. Car, dans l'hostie, Jésus est dépouillé de tout ; il y est sans voix, sans éclat, sans force, sans mouvement ; il y est exposé, sans défense, à toutes les insultes.

A côté des abaissements, il y a les grandeurs. De quelle gloire l'Eucharistie n'est-elle pas entourée

depuis vingt siècles ! C'est pour elle, c'est pour la blanche Hostie de l'autel, que l'architecture a élevé ses plus beaux édifices ; pour elle que la poésie et la musique ont composé les chants les plus magnifiques ; pour elle que l'Eglise a établi les plus belles fêtes. C'est elle qui donne le zèle aux apôtres, la pureté aux vierges, la force aux martyrs.

* * *

Je viens de vous montrer, mes frères, comment, dans les différentes épiphanies du Verbe incarné, la clarté et l'obscurité se trouvent mêlées. Il y a assez de clarté pour affermir notre foi, assez d'obscurité pour la rendre méritoire. Entrons donc dans les desseins de Dieu. Que notre grand souci soit de chercher Jésus. Que notre grande ambition soit de le trouver.

A l'exemple des Mages, cherchons Jésus avec courage ; car il est notre trésor. Cherchons-le avec persévérance ; car on peut et on doit toujours progresser dans la connaissance et l'amour de Jésus. Puisseons-nous par là mériter de le trouver et de le posséder, dans l'épiphanie sans ombre et toute lumineuse de l'éternité ! Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR L'EPIPHANIE

I

LES MAGES SONT LES VRAIS SAGES¹

Vidimus... et venimus.
(Mt., II, 2).

La vraie sagesse consiste à chercher et à trouver Dieu... Les Mages sont les vrais sages, car ils ont cherché et trouvé l'Enfant-Dieu. Ils sont nos modèles, et nous devons marcher sur leurs traces en employant les mêmes moyens : 1^o une *promptitude* résolue ; 2^o une *courage* qui ne se démonte pas ; 3^o une *foi* parfaite.

I. — Une promptitude résolue

1. *Ils partent sans balancer.* Ils ne délibèrent pas, ils ne s'arrêtent pas... Ils ont vu l'étoile, ils marchent à sa lumière. « Quand on délibère, dit S. Jean Chrysostome, quand on consulte et qu'on raisonne, quelque intention qu'on ait de trouver Dieu, le cherchant toujours, ou, pour mieux dire, se flattant toujours de le chercher, on ne le trouve jamais. » Ils marchent à la double lumière de l'astre qui dirige leur voyage et de Dieu qui leur fait connaître la naissance du Sauveur...

2. *Et nous, ce sont des retardements éternels.* Elevés dans le christianisme nous possédons cependant plus de lumières... l'enseignement de l'Eglise... Pour une étoile nous avons mille raisons : les Ecritures nous parlent, les docteurs et les prédicateurs nous instruisent..., et nous lais-

¹ Bossuet, *Panég.* de S. Paul.

¹ D'après Bourdaloue, *Sermon sur l'Epiphanie*, édition Guérin, t. III, p. 27.

sons passer le temps de la grâce... « Oui, j'ai vu, je vois aujourd'hui ce que Dieu demande de moi, et c'est pour cela que dès aujourd'hui je m'engage et je commence à l'accomplir... »

II. — Un courage qui ne se démonte pas

Examinons en effet :

1. *Ce qu'ils ont abandonné* : leurs maisons, leurs familles, leurs biens, leur superbe situation, pour un pays inconnu, lointain, dont ils ignorent la langue ; leur repos, pour des incertitudes, des fatigues inouïes. Cela suppose chez eux un caractère très courageux... « Il est aisé, dit encore S. Jean Chrysostome, de suivre le mouvement de la grâce quand il n'en coûte rien à la nature. » Le mérite de la foi et de la sagesse chrétienne c'est de renoncer à ce qu'on aime le plus tendrement, à quitter les douceurs de la vie, à se faire certaines violences... Alors la prudence de la chair nous représente que ce parfait détachement est une entreprise au-dessus de nos forces, et nous cédon... Ah ! s'il s'agissait d'un intérêt du monde... d'une fortune temporelle...

2. *Les obstacles qu'ils rencontrent*. Arrivés à Jérusalem où ils cherchent l'Enfant-Dieu, l'étoile disparaît. — De même nous perdons quelquefois de vue l'étoile, les grâces sensibles disparaissent... C'est l'épreuve, *Proba me Domine* !

Que font-ils pour suppléer à l'étoile ? Ils s'informent, ils consultent. Nouvelle preuve de sagesse... Ils nous donnent cette autre leçon « de chercher Dieu avec un généreux mépris de tous respects humains. » En présence d'Hérode, ils demandent où est né le roi des Juifs, sans nul ménagement politique, ils déclarent qu'ils sont venus pour l'adorer... Acte de courage remarquable !... Sommes-nous ainsi de libres et sincères adorateurs de Jésus-Christ?... Avons-nous eu le courage de confesser Dieu devant les hommes ?...

III. — Une foi parfaite

1. *Quel spectacle pour des rois* qu'un enfant si pauvre dans cette « maison » où règne le dénuement !... Qui reconnaîtrait là le Fils de Dieu ? Mais leur foi pénètre le mystère et leur montre que c'est ainsi que Dieu devait naître. Ils en concluent que Jésus est *roi par lui-même* et qu'il n'a besoin d'aucun avantage terrestre pour relever sa royauté ; ... qu'il est le *roi des esprits et des cœurs*, puisqu'il les a si miraculeusement attirés et touchés ; ... le *roi du ciel*, puisqu'il y a fait naître une étoile... ; le *roi des Juifs et des Gentils*, des *grands et des petits*, puisqu'il les a appelés tous auprès de son berceau.

2. *Et ils l'adorent* d'un culte extérieur, *proci-dentes* ; ils l'adorent en esprit et en vérité, *adoraverunt eum* ; ils lui rendent le culte intérieur... Ils lui offrent des présents qui attestent sa souveraineté, l'or ; sa divinité, l'encens ; son humanité, la myrrhe qui servait à embaumer et à conserver les corps... Ils préludent à l'acte de Madeleine...

3. *Les Juifs avaient au milieu d'eux le Messie*, et ils ne le connaissaient pas. Plus tard ils le persécutèrent et le crucifièrent, quel aveuglement !

Les Mages le voient réduit à la plus vile condition, et ils s'humilient devant lui comme devant un Dieu... Voilà bien la perfection de la foi qui devient ainsi voyante. Les Juifs furent rejetés, dispersés... les Mages exaltés et récompensés... Prenons garde que nous, les enfants du royaume, nous ne soyons, comme les Juifs, bannis du royaume.

II

LA RELIGION CHRÉTIENNE EST DIVINE ¹

« Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture infail-lible, une bonté sans mesure, fait voir en même temps la divinité. »

Or le Fils de Dieu nous montre dans sa per-sonne : 1^o *une vérité souveraine* par l'établis-sement de la foi ; 2^o *une équité souveraine* par la direction des mœurs ; 3^o *une bonté souveraine* par la rémission des péchés.

I. — Une vérité souveraine

1. La vérité est une reine. Elle s'établit en sou-veraine ; elle ne discute pas, elle commande : *Hæc dicit Dominus*... Elle s'impose. Voyez Paul traitant avec Félix de la justice, de la charité, du jugement à venir. Ce n'est pas le prisonnier qui tremble, c'est le juge ; tant la vérité est puissante : *tremefactus Felix*. (Act., xxiv, 25).

2. Elle dédaigne l'éloquence ; elle ne mendie pas les secours humains. Si Dieu se sert des princes pour les établir défenseurs de l'Eglise, ce n'est point par nécessité, mais par grâce. Il le fait pour honorer leur autorité et consacrer leur puissance, mais la vérité conserve son indépendance.

3. Elle se sert des hommes, mais n'en dépend pas. Les hérésies, les schismes déchirent l'Eglise, la vérité demeure entière. Des hommes éminents comme Origène, Tertullien, Osius et tant d'autres sont tombés avec scandale ; la vérité poursuit son chemin, immuable et sereine, malgré les défec-tions et les persécutions...

II. — Une équité souveraine dans la règle des mœurs

1. « Celui-là doit être plus qu'un homme qui à travers tant d'erreurs et de passions, a su démêler au juste et fixer exactement la règle des mœurs. » La philosophie l'a tenté vainement... Parfois elle a admis des monstruosité...

2. Jésus-Christ commence par le *principe* : il rap-porte à Dieu l'homme tout entier. Il sait que le nom de Dieu est un nom de père, il nous demande l'amour ; mais pour s'accommoder à notre fai-blesse, il nous y prépare par la *crainte*. Il n'ou-

¹ D'après Bossuet, *Sur la Divinité de la religion*, 2^e di-manche de l'Avent.

blie rien pour soumettre le corps à l'esprit, il nous oblige à dompter nos passions : colère, jalousie, sensualité...

L'obligation d'aimer Dieu comme notre souverain entraîne celle d'*aimer notre prochain* comme nous-mêmes. Donc charité fraternelle, pardon des injures, respect, condescendance...

3. Puis il a ordonné *les familles*, il a non seulement conservé au mariage son premier honneur, il en a fait un sacrement... Il a retranché la polygamie, le divorce..., rendu le lien conjugal indissoluble, tant par la force de la loi première, au commencement, que par l'obligation naturelle d'élever les enfants communs, « gages précieux d'une éternelle correspondance. »

4. Il a établi ensuite *de saintes lois* pour rendre les *enfants* soumis et les *parents* charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices, réprimant la licence « sans abattre le courage, » *ut non pusillo animo flant.* (Col., III, 21)... Il a fait aussi un devoir de religion de l'obéissance due aux magistrats, *aux puissances légitimes*. Réciproquement il enseigne aux princes que le glaive leur est donné contre les méchants...

« Les mœurs seules me feraient recevoir la foi. Je crois en tout à Celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs, les mœurs me prouvent la foi. »

III. — Une bonté souveraine pour pardonner

1. La miséricorde de Dieu est *immense*. L'homme devait mourir dans son crime; Jésus-Christ est mort à sa place. Il est écrit du pécheur que son sang doit être sur lui, mais le sang de Jésus-Christ le couvre et le protège.

2. Cette miséricorde est *toute communiquée à la sainte Eglise par le sacrement de pénitence*, pour nous être appliquée : « Tout ce que vous remettrez sera remis; tout ce que vous délierez sera délié. » (Matth., xvi, 19). Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes... Venez dix fois, venez cent fois, venez mille fois; la puissance de l'Eglise n'est pas épuisée...

3. Toutefois, que la source des miséricordes ne devienne pas une *source infinie de profanations sacrilèges*... N'alléguez pas le repentir futur. « Dieu a bien promis le pardon au repentir, mais il n'a pas promis du temps pour ce sentiment nécessaire... »

Ne rendez pas la bonté de Dieu complice de votre endurcissement; c'est le péché contre le Saint-Esprit. Ne pensez pas : « Je puis pécher, je me repentirai ensuite. » — « Se convertir c'est se repentir : vous voulez donc contenter cette passion, parce que vous espérez vous en repentir?... » « Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose parce qu'on croit s'en repentir quelque jour ? » C'est au contraire la raison de s'en abstenir.

« Que le repentir soit un repentir, c'est-à-dire l'expiation des péchés passés et non le fondement des péchés futurs... »

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

VIII

Epiphanie

LES MAGES MODÈLES DE FOI ET DE CORRESPONDANCE
À LA GRACE

Mes frères,

L'Eglise a toujours célébré cette belle fête de l'Epiphanie ou des Rois avec une splendeur extraordinaire. Elle veut ainsi perpétuer le souvenir d'un grand et heureux événement : la manifestation de Jésus-Christ aux Mages et, dans leur personne, à tous les peuples de la terre ensevelis comme eux dans les ténèbres du paganisme. C'est le sens du mot *Epiphanie*, qui signifie *manifestation* ou *apparition*.

Nous considérons donc avec raison les Mages comme étant nos pères dans la foi. Car le jour où ils ont été appelés aux pieds de l'Enfant Jésus, ils représentaient toutes les nations idolâtres et par conséquent nos ancêtres païens. C'est ainsi que la fête de l'Epiphanie nous fait souvenir de l'inappréciable bienfait de notre vocation à la vraie foi, du précieux avantage d'être nés dans un pays où la doctrine chrétienne s'est conservée intacte, et d'avoir reçu le jour et l'éducation de parents croyants, pratiquants et même pieux. N'oublions jamais ces bienfaits, mes frères; remercions-en le Bon Dieu spécialement aujourd'hui, et montrons-nous-en d'autant plus reconnaissants qu'ils furent, de la part de la Providence, l'effet d'une prédilection toute gratuite.

Mais si les Mages sont nos ancêtres spirituels, ils sont aussi nos modèles : *modèles de foi* et *modèles d'obéissance ou de correspondance à la grâce*.

I

La foi des saints rois Mages me paraît revêtue des caractères que la nôtre doit posséder : elle est *supernaturelle*, elle est *agissante*, elle est *ferme*.

1. Elle est *supernaturelle* dans son motif, puisque c'est sur l'indication de Dieu, sur une révélation divine, qu'elle est basée; elle l'est dans son origine, puisque c'est Dieu qui l'a déposée et éveillée dans le cœur des Mages.

a) Savez-vous, mes frères, pourquoi ces hommes savants, riches, puissants, que la tradition appelle les rois Mages, viennent du fond de l'Orient et se dirigent vers Jérusalem? Ils ont quitté leur patrie, leurs familles, leurs biens pour entreprendre un long voyage. Pourquoi? Parce que Dieu leur a manifesté la vérité; il leur a révélé la venue de son Fils par l'apparition d'une étoile miraculeuse. Ces païens avaient étudié. Ils savaient, pour l'avoir lu dans les prophéties, qu'une étoile particulière devait annoncer la naissance du roi des Juifs, du Sauveur du monde, du Dominateur de l'univers. Or, la voilà, cette étoile, qui se montre à leurs regards. Pour eux, c'est Dieu qui parle. Ils n'hésitent pas à croire : ils croient à l'indication, à la parole divines, à la révélation. Ils ont vu, ils ont compris et ils ont cru.

b) C'est donc sur la révélation divine qu'est appuyée leur foi. Mais elle vient aussi de Dieu, parce que c'est Dieu qui leur a donné la grâce intérieure. Il a éclairé leur intelligence ; il a déposé dans leur cœur la vertu de foi. Sans doute il leur a laissé toute liberté de résister à cette grâce, à cette lumière, à ce bon mouvement ; et leur acte de foi conserve tout son mérite.

Quel bel exemple nous donnent ces païens ! Nous les admirons en rougissant de notre peu de foi. Et pourtant nous avons été plus favorisés qu'eux. Que d'étoiles ont brillé au firmament de notre âme ! Ce sont les leçons et les conseils d'une mère pieuse qui nous a appris à bégayer le nom de Jésus, à connaître et à aimer le Bon Dieu ; ce sont les enseignements si précieux du catéchisme ; ce sont les prédications, les lectures pieuses, les bons exemples nombreux ; c'est l'Eglise de Jésus-Christ, organe infailliable de Dieu qui possède la vérité complète, et nous la communique avec la plus généreuse charité. Nous n'avons qu'à prêter l'oreille pour connaître tout ce que nous devons savoir sur Dieu, sur le Christ, sur nos devoirs, sur nos origines et nos destinées. Le Bon Dieu s'est montré à notre égard prodigue de la vérité. De plus il a déposé dans nos âmes, au jour de notre baptême, la vertu de foi.

Et pourtant, avons-nous la foi des Mages ? Croyons-nous fermement à tout ce que l'Eglise enseigne parce que c'est Dieu qui l'a révélé ? La révélation est plus claire, plus évidente pour nous que l'étoile des Mages. Dieu nous a parlé ouvertement. Nous n'avons pas le droit de refuser notre adhésion à l'affirmation divine. La lui donnons-nous complète, sans réserve ? En un mot, croyons-nous véritablement ? Dans ce cas notre foi doit se manifester ; elle doit être *agissante* comme celle des Mages.

2. En lisant le récit de l'Evangile nous pouvons facilement constater que les Mages ne se sont pas contentés, comme beaucoup d'autres, de regarder l'étoile, de reconnaître son apparition. Ils ne se sont même pas arrêtés à un acte de foi spéculatif. Ils ont compris que la manifestation divine et l'appel de Dieu exigeaient une correspondance active de leur part. Ils ont agi : ils ont mis leur conduite en parfaite harmonie avec leur conviction. Ils n'ont pas discuté ; ils n'ont pas attendu : ils ont tout quitté, ils sont partis pour aller rendre leurs hommages à celui qui venait de naître pour le salut des hommes. Ils se sont imposé des sacrifices ; ils se sont dérangés, se sont informés : en un mot, ils ont *cru* et ils ont *pratiqué*. Aussi ont-ils été récompensés de cette foi agissante, puisqu'elle les a conduits à la Lumière, à la Vérité, à Dieu.

Est-ce là notre foi ? Combien de chrétiens n'ont pas la logique, l'intelligence et le bon sens des Mages ! Ils ont la foi, disent-ils, et ils ne pratiquent point. Ils croient en Dieu, et ils ne l'adorent pas ; ils croient en Jésus-Christ, et ils ne le servent pas et ne le prient pas ; ils croient à l'Eglise, et ils ne lui obéissent pas ; ils croient au ciel et à l'enfer, et ils ne font rien pour mériter l'un et éviter l'autre ;

ils se disent chrétiens, et leur vie est à peine chrétienne. On ne s'explique pas cette contradiction. Et pourtant on rencontre souvent de ces gens qui croient et dont la conduite est en complet désaccord avec les enseignements de la foi. C'est là, laissez-moi vous le dire, une de ces constatations qui nous navrent le cœur, à nous pasteurs. Nous nous demandons si véritablement ces mauvais chrétiens ont la foi. En tout cas, s'ils l'ont, c'est une foi qui n'agit point ; elle ne se traduit pas dans la conduite. Or la foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ? Non, mes frères, c'est une foi morte, inactive, stérile, incapable de nous sauver. Vous du moins, ne soyez pas des illogiques : que votre foi préside à vos actes et guide votre vie. Pour cela établissez-la solidement en votre cœur et rendez-la capable de résister à l'épreuve.

3. Voyez les Mages, quelle admirable *fermeté* dans leur foi ! Ils n'ont pas été sans rencontrer bien des difficultés.

Les premières surgirent dans leur pays même. J'imagine qu'on n'a pas manqué de leur faire bien des objections, de leur représenter la témérité de l'entreprise, de les railler. Mais leur foi est inébranlable ; rien ne les arrête ; ils suivent l'étoile, confiants dans l'appel de Dieu. Ni le respect humain, ni les faux raisonnements, ni les obstacles, ni l'exemple de leurs compatriotes, ni l'opinion du monde n'ont de prise sur eux. Dieu a parlé par l'étoile : dès lors ils imposent silence à toutes les raisons humaines. — A Jérusalem de nouvelles déceptions les attendent. L'étoile qui les avait guidés jusque-là disparaît à leurs yeux. De plus, personne ne se préoccupe de l'événement qui les amène. Toute la ville paraît indifférente à la naissance du nouveau Roi des Juifs. Il faut réunir un conseil et interroger les docteurs et la Sainte Ecriture pour les renseigner. Leur foi est soumise à une terrible épreuve ; mais elle reste ferme. Les Mages ne songent pas à s'en retourner : ayant pris les renseignements nécessaires, ils continuent leur route vers Bethléem. — Dieu sait récompenser ceux qui mettent leur confiance en lui : au sortir de Jérusalem l'étoile reparait. Quelle joie pour les pieux et courageux pèlerins ! — Elle les conduit au lieu où était l'Enfant Jésus. Mais que trouvent-ils ? Un enfant pauvre, chétif, enveloppé de misérables langes ; des parents pauvres également, obligés de gagner leur pain à la sueur de leur front ; un logement qui n'avait rien de princier, il s'en faut ; enfin aucune marque extérieure de royauté. Heureusement leur foi est solide, elle les éclaire et les soutient. Dans cet enfant ils voient le Sauveur promis : ils se prosternent, adorent et offrent leurs présents. Dieu ne pouvait manquer de récompenser une si belle foi. Il manifesta le mystère de l'Incarnation aux Mages, les combla de grâces et, plus tard, en fit des chrétiens, des apôtres et des saints.

Où trouver aujourd'hui cette fermeté dans la foi ? Oh ! combien facilement on laisse ébranler ses convictions ! Or le vrai chrétien doit ressembler aux Mages : il doit croire fermement malgré les

sophismes, malgré l'indifférence générale provenant du respect humain, malgré les sacrifices que la foi demande à la raison et au cœur. Beaucoup ont senti leur foi faiblir, parce qu'ils ont lu ou lisent des mauvais livres, des journaux impies, ou parce qu'ils fréquentent et écoutent de mauvais camarades. Or, mes frères, il faut que vous sachiez que toutes les objections que l'on fait contre la religion, que toutes les choses qu'on dit et écrit contre vos croyances ne sont que purs mensonges ou grossières sottises. — Que de victimes fait aussi l'indifférence ! Combien d'hommes se laissent effrayer par ce fantôme qu'on appelle le respect humain ! Ils ont peur de montrer leur foi, et celle-ci peu à peu s'éteint. Oh ! mes frères, je vous en supplie, ne soyez pas du nombre de ces insensés et de ces lâches qui font preuve d'un manque total de raison, de caractère et de liberté. Devant Dieu ils sont inexcusables. — Enfin il faut bien reconnaître que la foi sincère et ferme a des exigences : elle entraîne à la pratique de la morale chrétienne ; elle demande à la raison de s'incliner et au cœur d'obéir à son enseignement. Or il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens qui redoutent cette conséquence. Ne voulant pas être vertueux et soumis à la loi de Dieu, craignant l'effort, ils s'arrêtent en présence de la difficulté d'une vie sérieuse et laissent ainsi leur foi s'affaiblir et se déraciner : car celle-ci n'a pas de pire ennemi que la corruption du cœur.

Soyez donc de bons chrétiens, faites toujours généreusement votre devoir, et votre foi restera solide et inébranlable. Comme celle des Mages, elle sera récompensée, même ici-bas, par les joies de l'espérance et surtout par les grâces précieuses qu'elle attirera sur vous.

II

A ces grâces, mes frères, vous correspondrez avec la même fidélité que les Mages. Sur ce point encore ils sont des modèles à imiter ! Je vous l'ai dit : en même temps que l'étoile frappait leurs regards, une voix intérieure leur en faisait comprendre la signification. C'était la grâce divine agissant en eux. Ils lui ont obéi avec *promptitude* et *générosité*.

1. Aussitôt que l'étoile paraît, rompant tous les liens qui les retenaient chez eux, ils se mettent en devoir de la suivre. Ils pourront dire en toute vérité au roi Hérode : « *Vidimus et venimus*, nous avons vu et aussitôt nous sommes venus. » (Matt. II, 2). Il est probable que beaucoup d'autres savants, observateurs comme eux du cours des astres, virent l'étoile et se sentirent intérieurement invités à la suivre ; ils ont peut-être compris qu'elle était miraculeuse et qu'elle annonçait la venue du Sauveur ; mais ils crurent devoir attendre des éclaircissements ultérieurs. Leurs raisonnements et leurs délais les ont à jamais frustrés de la plus insigne des faveurs, du bonheur de voir de leurs yeux le Fils de Dieu fait homme.

Que de mérites, que de lumières et de bienfaits

spirituels nous avons peut-être aussi perdus, en différant d'obéir et de correspondre à la grâce ! Car différer, c'est ordinairement omettre. Tel était poussé par sa conscience à remplir le devoir de la prière, à observer la loi de la sanctification du dimanche : il a mis du retard, de la négligence à obéir et il a manqué à cette obligation. Tel autre a entendu la voix de Dieu, de l'Eglise, du pasteur, l'inviter à se confesser, à communier : il a remis à plus tard et il est resté en état de péché mortel. Que de fois, malgré les inspirations du Saint-Esprit, les bons exemples de nos frères, les pressants conseils de nos supérieurs, nous omettons la réforme de nos mœurs, la correction d'un défaut, la pratique d'une bonne œuvre, l'exécution d'une salutaire résolution !... Ne soyons pas négligents, mes frères, pour accomplir notre devoir, et obéissons de suite, comme les Mages, à la voix de notre conscience qui est la voix de Dieu lui-même.

2. Pour cela il faut de la *générosité*. On ne profite pas de la grâce divine sans une grande bonne volonté, qui consiste principalement à se placer au-dessus des difficultés et même des apparentes impossibilités dont s'effraient naturellement notre amour-propre et notre pusillanimité. Dieu agit avec nous, mais non sans nous. Cette générosité était, sans aucun doute, nécessaire aux Mages : le voyage à entreprendre était long, la saison rigoureuse et les chemins peu praticables ; d'ailleurs ils ignoraient où l'étoile devait les conduire et combien de temps ils seraient éloignés de leurs familles et de leurs affaires. Il n'en faut pas tant, hélas ! bien souvent, pour nous arrêter dans la pratique du bien, et même dans l'accomplissement d'un devoir important.

Comparons notre manière d'agir à celle des saints rois ! Voyez, ils ne reculèrent point en face des sacrifices que la fidélité à la grâce leur demandait. Combien de chrétiens ne connaissent plus cette générosité ! Aussi qu'arrive-t-il ? Vous pouvez le constater vous-mêmes : les devoirs religieux, les obligations du mariage, les charges de famille et même de société sont omis, parce qu'on ne veut plus se gêner. En vain la conscience parle, en vain la grâce excite au bien : l'invitation reste sans effet, parce qu'on n'accepte que le plaisir et qu'on repousse le sacrifice. Pour une âme sans générosité, la grâce reste donc stérile, et sans le secours de la grâce on ne peut pas être sauvé.

Comprenez bien, mes frères, ces graves enseignements et faites-en votre profit. Soyez de ces cœurs généreux qui ne connaissent pas d'obstacle en face du devoir ; de ces chrétiens vraiment convaincus qui ne règlent pas leur conduite sur l'opinion, mais sur les enseignements de la foi, qui laissent dire le monde dont ils méprisent les jugements, qui savent se gêner et, au besoin, souffrir pour rester fidèles à Dieu, à leur conscience et à la grâce : un jour, je vous le déclare, vous partagerez le bonheur des Mages au ciel. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LVII

LE JOUG DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Le Sacré-Cœur est venu sur la terre pour enseigner aux âmes la loi du divin amour. Que d'appels ne leur a-t-il pas fait entendre pour les engager à se ranger sous sa conduite ? L'Évangile en est rempli.

Un jour qu'il cheminait avec ses apôtres, le divin Sauveur se laissa aller à leur dire : « Prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger. » (Matt., xi, 29-30).

L'image était saisissante. Chacun des apôtres connaissait la lourde barre de bois qui faisait courber sous son poids la tête des bêtes de somme. Plus lourd encore était le joug que les grands de la terre faisaient peser sur les petits. Plus lourd encore est resté celui que le démon, le monde et les passions imposent à leurs esclaves.

Quelle révélation capable de séduire l'âme humaine que celle d'un joug très doux qui lui est proposé si elle veut s'attacher à la suite de Jésus ! Les apôtres durent en être réjouis, comme après eux l'ont été tous les hommes de bonne volonté.

Efforçons-nous aujourd'hui de méditer cette promesse, et voyons quelques-uns des aspects très consolants et très miséricordieux sous lesquels se présente à nous l'autorité du Sacré-Cœur.

I

La première chose qui rend très doux le fardeau du Sacré-Cœur, c'est qu'il *n'exige pas plus que nous ne pouvons donner*.

Il n'en est pas ainsi du monde. Ceux qui ne lui apportent pas tout ce qu'il demande, il les rejette. Il réserve toutes ses faveurs et toutes ses louanges pour ceux qui lui donnent beaucoup. Être pauvre ou impuissant est à ses yeux un crime qu'il ne pardonne pas.

Jésus est plus juste. Rappelez-vous l'éloge qu'il fit de cette pauvre veuve qui, tout humblement, et se cachant presque, vint un jour sous ses yeux déposer son obole dans le tronc du temple. C'était bien peu, ce qu'elle venait offrir, à peine deux centimes. Mais elle avait pris ce bien peu sur son nécessaire, et le Maître déclara qu'aux yeux de Dieu elle avait donné plus que les riches qui, avec ostentation, venaient d'y jeter leurs largesses.

Le Sacré-Cœur, donc, non seulement ne nous demande pas plus que nous ne pouvons ; mais encore quand nous faisons ce que nous pouvons, quelque peu que ce soit, il lui accorde un prix élevé.

S. Paul confirme cette doctrine quand il nous dit : « Dieu est fidèle, et il ne souffrira pas que vous soyez éprouvés plus que vous ne pouvez. » (I Cor., x, 13).

La conséquence de ceci, c'est que nous n'avons jamais lieu de nous décourager. Nous aurions quelque droit de le faire, si ce qui nous est demandé était au-dessus de nos forces. Mais du moment que Jésus nous propose un acte de vertu à accomplir, une tentation à supporter, une épreuve à accepter, c'est que, avec l'aide de la grâce, nous en pouvons venir à bout.

D'où vient que sur nos lèvres retentit si souvent le mot désolant : « *Je ne peux pas !* »

De deux choses. — Ou bien que, faute d'avoir assez prié pour obtenir le secours de Dieu, nous sommes encore trop faibles en face de l'effort qu'il nous demande. Nous nous sommes fiés à nos seules forces, et nous n'avons pas tardé à reconnaître qu'elles étaient impuissantes. Expérience fatale qui se reproduira toutes les fois que nous oublierons la parole du Maître : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire ! » — Ou bien que nous ne voulons pas nous donner la peine qu'il faudrait et accepter le sacrifice qui nous est proposé, et alors : « *Je ne peux pas !* » signifie seulement : « *Je ne veux pas !* »

Il n'en reste pas moins vrai que le Sacré-Cœur ne nous demande jamais plus que nous ne pouvons donner.

II

Une autre preuve que le joug du Sacré-Cœur est très doux, c'est qu'il *excuse nos ignorances, nos erreurs et nos oublis*.

Les hommes n'admettent pas qu'on puisse ignorer leurs volontés. On est toujours censé connaître la loi. Tant pis pour celui qui l'enfreint sans savoir qu'elle existe !

Combien Dieu est plus miséricordieux ! Ce qui sert de base à ses jugements, ce ne sont pas ses commandements, c'est notre conscience. Quand, sans qu'il y ait de notre faute, nous ignorons ou bien qu'une de ses lois existe, ou bien que nous tombons sous le coup de cette loi, il déclare que nous ne sommes pas coupables. On ne l'offense jamais sans le savoir et sans le vouloir. Voyez Marie-Madeleine quand Jésus lui apparut après sa résurrection ; elle devrait se prosterner aux pieds de son Dieu et l'adorer, mais elle ne sait pas que c'est lui. Jésus lui fait-il des reproches ? Non ! Il se contente de dire : « Marie ! » Alors son ignorance se dissipe, et elle tombe à genoux en s'écriant : « Mon bon Maître ! »

De même, le Sacré-Cœur excuse nos erreurs. Quiconque veut le servir, le sert, même quand il se trompe. « L'heure vient, disait-il à ses apôtres, où celui qui vous fera mourir, croira rendre gloire à Dieu. » Que signifie cette parole ? Elle signifie que, parmi les persécuteurs, plusieurs seront de bonne foi, et que Dieu admettra cette bonne foi.

Quand l'erreur n'est pas coupable, l'action qui la suit ne l'est pas non plus.

De même le Sacré-Cœur excuse nos oublis quand ils sont absolument involontaires. Nous avons omis quelqu'un de nos devoirs religieux sans qu'il y ait négligence de notre part, mais uniquement par suite de notre faiblesse naturelle. Dieu ne nous en veut pas. Nous n'avons pas été coupables. Quel maître sur la terre aurait cette condescendance?

III

Enfin une troisième preuve que le joug du Sacré-Cœur est très doux, *c'est qu'il ne demande pas le succès, mais seulement l'effort.*

On ne pardonne pas sur la terre à l'insuccès. Quiconque n'a pas réussi est rejeté sans pitié. Le succès couvre tout, même les procédés les plus répréhensibles. On exalte celui qui a triomphé; on proclame qu'il a été habile. On accable celui qui a échoué; on lui reproche d'avoir été incapable.

Le Sacré-Cœur n'a pas cette cruauté, ni cette servilité. Ce qu'il regarde surtout, ce qu'il regarde uniquement, c'est la bonne volonté, c'est l'effort.

Quand il vous dit : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait, » demande-t-il que nous arrivions vraiment à cette perfection ? Non, puisqu'elle est inaccessible. Veut-il par là nous décourager ? Pas davantage. Ce qu'il nous demande, c'est de tendre toujours vers ce but que nous n'atteindrons jamais, mais dont nous devons, par nos efforts, nous rapprocher tous les jours de plus en plus.

Pourquoi donc nous laisserions-nous aller à l'abattement quand nous constatons que nos efforts pour dominer notre nature, sont toujours à recommencer ? Dieu ne nous fera pas reproche d'être encore portés à l'orgueil, à la colère ou à quelque autre défaut, pourvu que nous ayons fait tout ce que nous pouvions en vue de nous corriger.

De même, ce qui fait à ses yeux le mérite d'une prière et d'une communion, ce ne sont pas les joies sensibles et les facilités que nous avons pu y trouver. A ses yeux, une bonne prière et une bonne communion sont plutôt celles où l'âme, dans la sécheresse, lutte de toutes ses forces contre les découragements, et veut se donner à Dieu, même quand Dieu semble la repousser.

Toutes ces choses sont bien faites pour nous donner plus d'ardeur au service du meilleur des Maîtres. Demandons au Sacré-Cœur de ne jamais nous soustraire au joug très doux qu'il nous impose. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

VI

1^{er} DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Mes frères,

L'Enfant Jésus dont la naissance à Bethléem en la nuit mémorable de Noël a excité dans vos cœurs de vifs sentiments d'allégresse, est, dit la Sainte Ecriture, « un géant prêt à s'élancer dans sa carrière. » Aussi l'Eglise, qui désire le suivre, est-elle obligée dans sa liturgie de grouper les événements et de les faire passer devant nos yeux avec rapidité. A peine avons-nous salué la naissance du Sauveur, que déjà elle nous fait célébrer sa manifestation non pas seulement aux Juifs, mais aux Gentils dans la personne des Mages. Tel est l'objet de la fête de l'Epiphanie. Cette solennité partage avec les fêtes de Noël, de Pâques, de l'Ascension et de la Pentecôte, l'honneur d'être qualifiée de « jour très saint » au Canon de la messe ; elle est rangée parmi les fêtes appelées *cardinales* parce que c'est sur elles que roule presque toute l'économie de l'année chrétienne. Trois de ces fêtes commandent en effet les trois principales séries de dimanches du cycle liturgique et qu'on désigne ainsi : dimanches après l'Epiphanie, dimanches après Pâques, dimanches après la Pentecôte.

Avant d'entrer dans le commentaire des textes liturgiques du premier dimanche après l'Epiphanie, il ne sera pas inutile de donner quelques détails historiques qui permettront de mieux saisir le caractère de ce temps ecclésiastique.

I

Ce temps a pour but de célébrer et d'honorer les multiples manifestations de la divinité de Jésus-Christ et principalement les trois qui se sont faites par l'appel des Mages, par le témoignage de la Voix céleste sur Jésus au moment de son baptême dans le Jourdain, et enfin par le changement de l'eau en vin aux noces de Cana. Ainsi l'Eglise nous fait assister au développement et de la vie et de l'œuvre du Sauveur, qui a tenu à manifester aux hommes et sa présence et sa divinité.

Il faut remarquer que les dimanches qui constituent le temps de l'Epiphanie ne sont pas toujours du même nombre. Il peut n'y en avoir qu'un seul, et il peut y en avoir jusqu'à six. Cela dépend de la date à laquelle on célèbre la fête de Pâques, et qui, vous le savez, varie tous les ans. Plus la fête de Pâques est de bonne heure, moins grand est le temps de l'Epiphanie ; plus elle est éloignée, plus nombreux sont les jours de cette période. Aussi l'Eglise, qui fait tout avec poids et mesure, a voulu que les trois premiers dimanches de l'Epiphanie eussent une messe propre. Mais les parties

de la messe chantées par les fidèles, c'est-à-dire, l'Introït, le Graduel, l'Alleluia, l'Offertoire et la Communion des 4^e, 5^e et 6^e dimanches après l'Épiphanie, sont les mêmes que pour le 3^e; et il arrive souvent que ces dimanches sont renvoyés au mois de novembre pour parfaire la série des dimanches après la Pentecôte. Du reste, les Évangiles de ces trois derniers dimanches ont été choisis de telle sorte qu'ils peuvent être reportés comme à une place qui ne leur est pas moins naturelle.

II

1. Vous ne trouverez pas dans votre paroissien l'indication du texte qui a fourni l'*Introït*, car il n'est pas comme les autres formé d'un ou plusieurs versets de la Bible, mais il est une composition libre ou plutôt une imitation de deux passages de la Sainte Ecriture (Héb., I, 6; Ps., xcvi, 7):

« Sur le trône sublime, j'ai vu un homme assis que la multitude des anges adorent, chantant d'une même voix: « Voici celui dont l'empire a une gloire éternelle. » Le verset est tiré du psaume 99: « Habitants de la terre, chantez tous avec joie la gloire de Dieu, servez le Seigneur dans l'allégresse. »

Pourquoi ces paroles? L'Eglise a voulu nous représenter Jésus-Christ roi du ciel et de la terre, assis sur un trône à la droite de Dieu son Père, recevant les adorations et les hommages de ces milliers d'anges qui se pressent autour de lui pour former sa cour, de ces anges qui chantent l'éternel *trisagion* et célèbrent à l'envi sa gloire; aussi l'Eglise veut que les chrétiens, qui combattent ici-bas, que les âmes fidèles chantent à leur tour la gloire de Celui qui est l'infiniment grand, et dont le règne n'a pas de fin; qu'ils traduisent par une vie pieuse, dévouée et surnaturelle, les sentiments de reconnaissance dont leur cœur est rempli à l'égard de Celui qui les a tant aimés, de Celui qui est pour eux un Maître si bon, si miséricordieux, si compatissant! Oh! mes frères, servez le Seigneur avec amour, avec joie; Dieu veut que nous lui apportions un don et un sacrifice joyeux. Dieu aime celui qui se donne joyeusement: *Hilarem datorem diligit Deus*.

Ces paroles de l'Introït s'appliquent aussi à Jésus assis, au milieu des docteurs. Celui qui siège sur un trône céleste est pour la foi le même qui est assis parmi les docteurs. Dans le ciel il manifeste sa gloire, dans le temple il révèle quelque chose de sa divinité. Répondons à l'appel de l'Eglise en acclamant ce petit enfant qui vient pour nous sauver.

Comment répondrons-nous à cette invitation de la liturgie? La Collecte et l'Épître vont nous le dire.

2. Dans la *Collecte* nous prions Dieu le Père de nous donner la grâce de connaître ce qui est notre devoir et d'avoir la force de l'accomplir: « Seigneur, daignez écouter dans votre céleste bonté

les prières du peuple qui vous supplie, afin qu'ils voient ce qu'ils ont à faire, et qu'ils soient forts pour l'accomplir. »

Connaître son devoir, ensuite le remplir, voilà deux choses difficiles, pour lesquelles la grâce de Dieu est nécessaire.

La connaissance de notre devoir est obscurcie par les ténèbres qui enveloppent notre raison et l'empêchent de distinguer où est le bien, où est le mal. A cause de l'insouciance, de l'inattention et des mauvaises passions, nous sommes dans la nuit, nous ne savons plus où aller. Que deviendrions-nous si Dieu ne nous envoyait ses lumières? D'où obligation pour nous de les lui demander. Aussi bien, mes frères, il arrive que nous ne voyons qu'une chose, ce qui nous plaît, ce qui nous intéresse, ce qui nous profite, et ce que nous voulons n'est pas toujours le bien! N'est-il pas juste de nous mettre en garde contre cet aveuglement si fatal?

Mais connaître son devoir n'est pas l'accomplir, et l'on peut dire de beaucoup d'hommes avec S. Grégoire le Grand: « Il en est dont l'intelligence pénètre les préceptes, mais qui dans la vie les foulent aux pieds. »

Donc l'accomplissement du devoir est la chose la plus importante, mais la plus difficile. « Ce ne sont pas ceux qui entendent la loi qui sont justes devant le Seigneur, dit S. Paul, mais ceux qui accomplissent la loi, ceux-là seront justifiés. » (Rom., II, 13). Et l'apôtre S. Jacques a dit ceci: « Si quelqu'un sait le bien à faire et qu'il ne le fasse pas, il commet un péché. » (iv, 17).

Pour accomplir son devoir, il faut lutter; il faut faire des efforts sérieux; il faut résister aux embûches, aux obstacles que nous rencontrons; il faut réagir contre cette tendance qui nous entraîne hors de la bonne voie. Elle est donc bien nécessaire, cette demande suppliante: « O mon Dieu, faites que je voie ce que j'ai à faire, et que mes forces s'accroissent pour accomplir ce que je dois quand je l'aurai connu. » Reconnaissons humblement cette nécessité. L'humilité, d'ailleurs, recommande notre prière et en assure le succès.

3. Nos devoirs sont indiqués dans l'*Épître* que vous venez de lire et dans celles des dimanches qui suivent. L'apôtre S. Paul, ici, résume nos obligations (Rom., XII, 1-5): « Offrez à Dieu en sacrifice votre vie et vous-mêmes; pour faire ce sacrifice, renoncez au monde qui ne connaît pas Dieu et à ses maximes; allez vers ce qui est conforme à la volonté de Dieu, à la justice, à la perfection, et pour cela pratiquez l'humilité, vertu fondamentale de toute vie chrétienne, mais essentielle dans la communauté chrétienne. »

Voyez avec quelle affection l'Apôtre parle à ses chers fidèles; comme il les supplie au nom de la miséricorde divine; voyez comme il les presse de rendre à Dieu amour pour amour; de le lui témoigner par des actes de pénitence et de mortification, par des sacrifices, c'est-à-dire par l'immola-

tion de nos idées propres, de nos sens et de notre vie : « Je vous conjure par la miséricorde de Dieu, faites de vos corps une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu. » Pour atteindre ce but, ne pensez pas, ne jugez pas comme le monde ni d'après ses maximes ; n'y conformez ni votre volonté, ni vos désirs, n'agissez pas, ne vivez pas selon le monde. Pourquoi l'Apôtre nous met-il en garde contre le monde ? Parce que le monde n'est que malice, *mundus in maligno positus*, parce que les idées du monde, ses manières d'agir sont tout l'opposé des idées et des manières du christianisme.

Mes frères, méditez ces paroles de l'Apôtre, et surtout mettez-les en pratique : par une vie vraiment chrétienne, dirigée par la foi et l'humilité, par l'accomplissement du devoir dans la volonté et dans l'amour de Dieu.

4. Le verset du *Graduel* est une action de grâces : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui seul opère des merveilles depuis l'éternité. Que les montagnes reçoivent la paix, et les collines la justice pour son peuple. » Pour déterminer les fidèles à mener une vie agréable à Dieu, S. Paul avait rappelé les bienfaits de la miséricorde divine, principalement l'Incarnation ; l'Eglise renchérit, pour ainsi dire, afin d'exciter plus vivement notre reconnaissance : « Oui, béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, le seul roi qui donne à son peuple la justice et la paix ¹. »

Ces bienfaits doivent provoquer notre joie, notre allégresse et le désir ardent de servir un tel bienfaiteur ; voilà pourquoi la liturgie nous fait répéter le verset de l'Introït :

III

1. L'*Évangile* rapporte un épisode de l'enfance du Sauveur, mais il se lie intimement à la collecte et à l'Épître. Dans la collecte nous demandions la grâce de bien connaître notre devoir et la force de le bien remplir ; dans l'Épître, l'Apôtre nous rappelait nos devoirs ; et l'*Évangile* nous montre la Sainte Famille accomplissant la loi, exemple admirable qui se révèle surtout dans ces paroles de Jésus : « *In his oportet me esse quæ Patris mei sunt.* » Cet évangile renferme de nombreuses leçons ; pour les bien comprendre, je vous redirai brièvement les raisons qui conduisirent Marie et Joseph à Jérusalem.

Chaque année, à Pâques et à la Pentecôte, les Israélites devaient monter au temple de Jérusalem pour prendre part aux solennités religieuses. Il n'y avait d'exception que pour les malades, les vieillards, les femmes et les enfants au-dessous de douze ans. À partir de cet âge, tout Juif devenu « fils de la loi » était soumis aux obligations de la loi, et par conséquent devait se rendre désormais

au temple de Jérusalem aux époques fixées. Jésus monte donc au temple avec ses parents pour la fête de Pâques. Le voyage dure trois ou quatre jours ; la Sainte Famille passe dans la cité de David les sept jours de la Pâque. Je vous laisse à penser les sentiments qui animent le cœur de ces pieux pèlerins durant ces jours de fête. Mais il faut partir ; la fête est terminée. Joseph et Marie reprennent le chemin de Nazareth, mêlés aux nombreuses caravanes qui s'éloignent de la ville sainte. Le nombre des pèlerins s'élevait quelquefois jusqu'à trois millions. Il était donc facile de se perdre, d'autant mieux que Marie sans doute suivait le groupe des femmes montées sur les bêtes de somme, tandis que Joseph s'était uni à une troupe d'hommes marchant à pied ; et tous en cheminant chantaient les hymnes consacrés, c'est-à-dire les *psaumes des degrés*. L'Enfant Jésus n'est point avec son père ou sa mère, mais ils ne sont pas inquiets, pensant que sans doute il se trouve parmi des parents ou des connaissances ravis de l'avoir en leur compagnie, et qu'il les rejoindra à la halte du soir. Mais quand la caravane s'arrête, ils s'aperçoivent que Jésus ne s'y trouve pas : où est-il ? Ils s'en retournent à Jérusalem, et après trois jours de recherches, ils le trouvent dans le temple ou plutôt dans une salle dépendante où les rabbins enseignaient, appelée la salle « des pierres taillées ». Il est là, assis sur une natte, à la façon des écoliers orientaux, écoutant les docteurs et les interrogeant lui-même, leur expliquant sans doute les Écritures, s'appliquant à réformer leurs idées terrestres.

La vue de l'enfant au milieu de ces docteurs, les paroles qu'il prononce jettent Joseph et Marie dans un profond étonnement ; toutefois sa mère s'approche et ne peut s'empêcher de lui dire ses souffrances et de laisser échapper ce tendre reproche : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous ? Votre père et moi, affligés, nous vous cherchions. » Jésus lui répond simplement : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être tout entier aux choses de mon Père ? » Quelle parole dans la bouche d'un enfant de douze ans ! Quelle preuve de sa divinité pour qui sait écouter et comprendre ! Mais aussi quel enseignement donné aux âmes que Dieu appelle à l'apostolat en dehors du cercle, si pieux soit-il, d'une famille idéale ! Dès que les intérêts du Père céleste sont en jeu, il n'y a pas de lien qui puisse les retenir, et le moindre sacrifice de celui qui s'arrache par devoir aux étreintes les plus aimantes n'est pas d'y sembler insensible, alors qu'il se sent le cœur meurtri.

L'*Évangile* nous dit ensuite que « *Jésus revint à Nazareth et qu'il était soumis à ses parents.* »

Arrêtons-nous, m. f., à contempler quelques instants l'intérieur de l'humble demeure de Nazareth. Que voyons-nous ? D'abord Joseph. C'est un vénérable vieillard, la sérénité du ciel règne sur ses traits, la sueur parfois ruisselle sur son front, car il

¹ « À l'aide d'une élégante métaphore, on représente la paix et la justice comme des produits du pays sous un tel roi. » (Fillion).

vit dans la pauvreté et il travaille de toutes ses forces. Seulement de temps en temps il lève son regard sur Marie et sur l'Enfant-Dieu et il est heureux. Voilà son inestimable récompense. Oh ! comme le travail devient doux quand on vit pour Jésus et pour Marie ! Oh ! que toutes mes sueurs, que toutes mes fatigues soient pour vous, ô mon Dieu !

Puis c'est Marie, Marie l'Immaculée ! Quelle modestie, quel rayonnement virginal s'échappe de sa personne ! Elle est pauvre parmi les plus pauvres, et pourtant c'est la Reine du ciel ! Elle prie, quelle prière séraphique ! Elle porte Jésus, son Dieu, dans ses bras ! Pour elle, c'est le bonheur, la joie, la gloire suprême.

Contemplons maintenant Jésus-Enfant. Quelle majesté qui révèle l'Enfant-Dieu ! Quelle bonté dans son regard, quel attrait qui saisit d'abord tout venant, dit S. Jérôme : *Primo ad se venientes trahebat aspectu* ! Avec l'adolescence, éclatent davantage les rayonnements de la Divinité. Oh ! contemplons avec S. Bernard Jésus abaissé pour nous et qui nous devient ainsi de plus en plus cher. *Quanto pro me vilior, tanto mihi carior*.

Dans ce doux intérieur, on ne parle guère, c'est le silence habituel. Ces trois cœurs sont unis dans le cœur de Jésus, c'est pourquoi ils se comprennent sans parler ! Aimons le silence, aimons le recueillement. Dans le silence, dans le recueillement, l'âme entend mieux N.-S. J.-C., elle est plus disposée à le recevoir et elle se prépare à mieux agir. La vie de Nazareth doit être la nôtre ! Joseph se dépense pour Jésus et pour Marie, il est heureux parce que Jésus est toujours là. Mais Jésus est aussi tout près de nous. Du fond de son tabernacle, il suit toutes nos démarches. Quelle joie pour nous ! Il nous aime, il est le bonheur de notre foyer.

Jésus travaille, il aide sa mère dans les humbles soins du ménage, il vient au secours de son père nourricier et avec lui façonne le bois. Il obéit à la loi du travail. Travaillons comme lui, pour lui, et avec résignation.

Sa vie se passe à obéir. Il obéit à Joseph : c'est le moins parfait qui est revêtu de l'autorité. Qu'importent les qualités de ceux qui commandent ? C'est l'autorité qu'il faut voir en eux. Jésus obéit, il fait bien toutes choses. C'est en cela que consiste la sainteté, à bien faire les actions ordinaires. Que vos actions communes soient comme des parcelles d'or que vous ramassez et qui bientôt se transformeront en lingots pour le ciel.

Non seulement Jésus obéit, il avance en perfection, en grâce divine, devant Dieu d'abord. Ne nous occupons point des hommes, il suffit que Dieu soit content. Hélas ! nous sommes si sensibles au plus petit reproche des hommes ! Et pourtant c'est Dieu seul qui est notre maître, Dieu seul que nous servons.

Bourdaloue donnait un jour ce conseil à Mme de Maintenon : « Madame, vos journées seront vraiment pleines si vous pouvez dire à Dieu chaque

soir : Mon Dieu ! je suis contente de vous ! » Oui, m. f., soyez contents de Dieu toujours, quand même il ne vous accorderait pas le succès, quand même il permettrait pour vous les plus grandes humiliations.

2. Le saint sacrifice continue par l'*Offertoire* qui est encore une invitation à chanter la gloire de Dieu, à le servir avec allégresse. Ce petit enfant que nous avons vu à Jérusalem au milieu des docteurs, que nous venons de contempler dans l'humilité, dans l'obéissance, dans la grâce de sa vie à Nazareth, est notre modèle et notre Dieu ! Suivons donc ses traces et servons-le avec fidélité : il le mérite, car il est notre Seigneur et notre Dieu.

3. Pour marcher sur les traces de Jésus et pour le servir comme il doit l'être, nous avons besoin du secours divin, c'est la grâce que nous sollicitons dans la *Secrète*, très courte et très concise : « Seigneur, que le sacrifice qui vous est offert nous vivifie et nous fortifie. »

4. La *Communión* est composée des paroles de Marie à Jésus et de la réponse de l'Enfant-Dieu. L'Eglise met ces paroles sur nos lèvres pour exprimer les angoisses des cœurs fidèles visités par la froideur et qui se lamentent de ne pas goûter les consolations quand elles s'approchent de la sainte Table, ces âmes qui se désolent de cet état de sécheresse et d'aridité spirituelle, redoutant de devoir attribuer un tel état à un manque de prévenance et de soins. Qu'elles se consolent par la pensée que Marie elle-même a passé par ces tourments et qu'un jour Dieu les inondera de joie et embaumera leurs cœurs ; qu'elles se rappellent qu'aux jours d'épreuve succèdent des jours de bonheur.

5. Enfin la *Postcommunión* invite ceux qui ont eu la consolation d'être nourris de la sainte Eucharistie, à mener une vie agréable à Dieu par la pureté de la conduite, par la soumission à la volonté du Père céleste, par l'offrande de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons. Il est donc nécessaire de solliciter de Celui qui peut tout et qui est disposé à nous les accorder, ces grâces qui nous permettront de mener cette vie sainte et soumise à Dieu : « Dieu tout-puissant, faites que ceux qui ont été ranimés par vos saints mystères, vous servent par une vie et des actes qui vous soient agréables. »

N'oublions pas, m. f., que pour être agréable à Dieu, il faut pratiquer les vertus que nous avons admirées dans la Sainte Famille ; qu'il faut s'appliquer à une méditation sérieuse des mystères de notre sainte religion. Ainsi nous réaliserons en nous-mêmes ici-bas ce qu'ont fait à Nazareth Jésus et Marie, et après les avoir si bien imités sur cette terre, il nous sera donné de jouir de leur bienheureuse société dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. SULPICE LE PIEUX

Archevêque de Bourges

(17 janvier ou le dimanche suivant le 27 août)

L'ÉGLISE MÉROVINGIENNE

Habentes autem alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus.

Assurés de la nourriture et du vêtement, nous ne désirons rien de plus. (I Tim., vi, 8).

Mes frères,

Ces paroles furent écrites par l'Apôtre des Gentils à son disciple de prédilection, pour le détourner de ces désirs immodérés des richesses qui conduisent les âmes à leur perte. *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem.* Elles trouveraient encore aujourd'hui de fréquentes et faciles applications, car de nos jours on ne poursuit guère qu'un seul but : augmenter sa fortune, posséder davantage ; et cela par tous les moyens possibles, au mépris même de l'honneur et du devoir, trop souvent sacrifiés à l'argent. Il en est même qui ne reculent devant aucune besogne, pourvu qu'elle leur rapporte quelque chose, et dont l'indépendance et même la dignité sont à la merci de ceux qui les paient.

Triste mentalité contre laquelle s'éleva de toutes ses forces votre illustre Patron, S. Sulpice. Il avait constamment, sur les lèvres, l'affirmation de S. Paul. Il en avait fait sa devise, la règle de sa vie, et sans cesse il la répétait à ses clercs comme à ses collègues dans l'épiscopat : « Assurés de la nourriture et du vêtement, nous ne désirons rien autre chose. *Habentes autem alimenta, et quibus tegamur, his contenti sumus.* »

Ce détachement des choses de la terre, qu'il poussa jusqu'à l'héroïsme de la sainteté, fut le principe de sa grandeur. C'est par lui qu'il put se soustraire aux influences mauvaises, en même temps qu'exercer les influences les meilleures.

I. — Il résiste aux influences mauvaises

Ce fut vers la fin du VI^e siècle, à l'une des époques de notre histoire nationale les plus calomniées par les récents manuels scolaires, que Sulpice vint au monde.

Il naquit dans un petit bourg du Berry nommé Vatan, devenu de nos jours l'un des chefs-lieux de canton du département de l'Indre. Bourges était alors le centre principal de l'Aquitaine, vaste territoire qui de la Bourgogne et de la Loire s'étendait jusqu'aux Pyrénées, et que les fils et les petits-fils de Clovis se disputèrent successivement.

Les chroniques du temps disent fort peu de choses des parents de Sulpice. Ils étaient de noble origine. Le père, très vraisemblablement, avait été l'un des chefs militaires venus avec les dernières invasions. Il était chrétien, comme l'avaient été la plupart des *leudes* de Clovis, comme l'était surtout sa pieuse épouse.

Il prit soin de faire donner à son fils l'instruction littéraire et l'éducation religieuse qu'exigeait l'honorable situation qu'il occupait.

Quoi qu'en disent, en effet, certains auteurs, suspects parce que sectaires, même en ce siècle d'ignorance presque barbare, les écoles ne manquaient pas à ceux qui les voulaient suivre ; et même dans les campagnes les prêtres, — les seuls instituteurs d'alors, — étaient tenus par leur ministère d'instruire et d'élever la jeunesse.

Les familles, d'ailleurs, ne se désintéressaient ni des études, ni de la formation de leurs enfants.

A) *Influences de sa nature.* — L'heureuse nature du docile et débonnaire Sulpice, comme on devait l'appeler plus tard, dut se soumettre aux énergiques et persévérants efforts de sa volonté.

Comme de lui-même, il s'appliqua de très bonne heure à corriger ses défauts, à réprimer ses tendances à l'orgueil, à l'égoïsme. Imitant les beaux exemples qu'il avait sous les yeux, il s'oubliait lui-même pour songer aux autres, se privait déjà pour donner aux pauvres. — Il préférerait aux jeux bruyants les exercices d'une tendre et généreuse piété. Parfois il se rendait à l'église, y restait longuement, et se plaisait à prier dans le silence et la solitude du sanctuaire. Il semblait n'avoir, pendant ces premières années, d'autres préoccupations que le service du Bon Dieu, la consolation de ses maîtres et la joie de ses chers parents.

Cette forte éducation, presbytérale autant que familiale, développa dans ce sujet d'élite cette droiture de caractère, cette fermeté de convictions, cette pureté du cœur et cette grandeur d'âme qui lui permirent de résister victorieusement aux pernicieuses influences des milieux dangereux où les exigences mêmes de sa condition ne tardèrent pas à le conduire.

B) *Influences de la Cour.* — En effet, bien jeune encore, il lui fallut s'arracher à l'affectueuse sollicitude des siens, aux douceurs innocentes du foyer domestique, et se rendre à la Cour du roi Thierry II.

Là, les fils des familles nobles et militaires achevaient de se préparer au rude métier des armes. Dans le palais même se trouvait une école spéciale, dite école palatine, dont les maîtres, pour la plupart religieux ou prêtres, enseignaient, avec les saintes lettres, les sciences, la grammaire et la rhétorique, les arts et même la poésie. Les élèves ou disciples ajoutaient à leur culture intellectuelle les exercices du corps, le maniement du glaive et de la lance, l'équitation, s'entraînaient à la chasse, et s'habituèrent au commandement.

La morale chrétienne pénétrait bien dans cette société choisie, mais elle n'y régnait pas seule ; et certaines pratiques plutôt païennes et même barbares s'y conservaient avec elle. Les divertissements licencieux étaient de mode, ainsi que les jouissances grossières et voluptueuses.

Loin de se perdre au contact de cette corruption, Sulpice, fort de sa foi, des prières et du sou-

venir de sa pieuse mère, se purifia davantage. Il consacrait ses journées à l'étude, et il fit, dans l'interprétation des Saintes Ecritures, d'étonnants progrès. Ses nuits, il les passait dans l'oraison : caché sous les haillons d'un pénitent, au fond d'une chapelle solitaire, il puisait auprès de Dieu la force de rester fidèle à son éducation religieuse, digne de son père et de lui-même.

Les tentations ne lui furent point ménagées, des embûches de toutes sortes lui furent tendues ; il ne succomba point, et le démon lui-même fut contraint d'avouer publiquement sa défaite.

Sa vertu s'imposa. Ses compagnons les plus hostiles et les plus pervers, ceux qui d'abord voulaient se moquer de lui, furent à ce point touchés de son énergique persévérance, qu'ils ne se contentèrent point de rendre hommage à la pureté de sa vie, mais s'efforcèrent de l'imiter. Plusieurs même se placèrent sous sa conduite.

Quels magnifiques exemples pour les élèves de nos grandes Universités nationales ! Puissent-ils, durant ces périlleuses années d'études, s'inspirer de cet aimable modèle !

C) *Influence de l'époque.* — Le jeune Sulpice n'était donc pas de ce monde au milieu duquel il vivait. Comme tous les vrais disciples du Sauveur, il ne pouvait en être. *Quia vero de mundo non estis.* (Jo., xv, 19). Il ne pouvait être davantage de son temps. Il ne pouvait rien devoir à cette époque mérovingienne, qui n'avait pas été sans gloire, mais finissait sans avenir, qui préparait un régime nouveau sur les ruines de la domination romaine et les dernières résistances des populations gaULOISES.

Le christianisme avait bien commencé son œuvre civilisatrice sur ces Francs victorieux qu'avaient amenés les dernières invasions ; mais il ne les avait pas encore pénétrés des lumières de sa doctrine, ni des vertus de la morale évangélique. Sans doute, ils ne devaient pas tarder à perdre, au contact des vaincus auxquels ils s'alliaient, ce qu'ils avaient conservé de leur origine barbare, mais notre saint les avait devancés de beaucoup. Il était déjà ce qu'ils allaient être bientôt.

Certes, *il n'était pas de son temps*, comme semble l'exiger certain dicton populaire qui trop souvent tient lieu d'excuse ; il ne pensait pas, il ne parlait pas, il ne vivait pas, comme on pensait, parlait et vivait alors. Il n'appartenait pas non plus à un passé suranné ; mais il était de l'avenir glorieux et prochain que préparait l'union de l'Eglise et de la France !

II. — *Il exerce les plus heureuses influences*

La vie, si chrétienne et si pure, du pieux étudiant ne passait point inaperçue de ceux qui fréquentaient la Cour. Ses œuvres extraordinaires et ses vertus d'un autre âge ne tardèrent pas à trahir son humilité. Sa réputation de sainteté franchit rapidement les murs de l'école et même l'enceinte de la ville.

A) *A l'armée.* — Le vénérable archevêque de

Bourges, Austrégisile, en fut tellement édifié qu'il résolut d'attacher à sa personne, pour la consacrer ensuite au Seigneur, une âme aussi belle, aussi parfaite. Il fallait, pour couper la longue chevelure du jeune Franc, l'autorisation royale ; Thierry II l'accorda volontiers.

Sulpice, au comble de ses vœux, entra dans la cléricature, et, peu de temps après, reçut l'Ordre sacré du diaconat, qui lui donnait le pouvoir d'assister le Pontife à l'autel et de prêcher au peuple la parole de Dieu.

Pour se consacrer entièrement à cet apostolat, il dut faire violence à son humilité et recevoir la prêtrise, mettant à la disposition de ceux qu'il évangélisait, dans les bourgs et dans les campagnes, les grâces et les pouvoirs de son sacerdoce.

A ce rude labeur du missionnaire, il ajoutait les fonctions de professeur à l'école épiscopale de Bourges, l'une des plus fréquentées et des plus célèbres de l'époque. Ecole qu'il ne faudrait pas confondre avec celle des clercs qui se destinaient aux Ordres, car la plupart de ses élèves se préparaient aux situations les plus élevées de la justice ou de l'administration civile.

Il est étonnant que les manuels scolaires aient, de parti pris, passé sous silence le mouvement intellectuel de ce VII^e siècle, mouvement qui fut cependant d'une réelle importance. Il est vrai que ces fameuses écoles étaient toutes dirigées par des hommes d'Eglise, évêques ou religieux. Aussi l'histoire partielle des sectaires modernes a préféré n'en pas faire mention.

Cependant, Clotaire II, qui depuis 613 régnait seul sur toutes ces contrées, exprima la volonté d'avoir Sulpice auprès de lui, non comme abbé de la chapelle royale, mais comme aumônier de ses hommes d'armes, *abbas castrensis*.

Chose digne de remarque : la France d'alors, à peine convertie d'hier, encore à demi barbare, avait déjà le souci d'assurer aux combattants qui mouraient pour elle, les suprêmes secours de la religion. Nos législateurs actuels devraient bien s'en souvenir...

L'archevêque Austrégisile s'empressa d'accorder au roi le prêtre qu'il lui demandait, et celui-ci entra dans le milieu périlleux qu'il avait quitté jadis avec tant de satisfaction.

Tout de suite il se montra ce qu'il était, attaché de plus en plus aux devoirs de son sacerdoce, exact et régulier dans les offices quotidiens qu'il célébrait avec ses clercs, et surtout édifiant, au sein de cette licence et de cette dépravation dans lesquelles les soldats trop souvent semblent se complaire.

L'influence de ses exemples fut considérable sur ces hommes dissolus et parfois cruels. Son désintéressement et son dévouement les touchèrent jusqu'à les amener à la pratique de vertus dont eux-mêmes s'étaient crus incapables : le respect de la vie du vaincu, du bien d'autrui, de l'honneur des vierges, du saint nom de Dieu ; le respect d'eux-mêmes, en un mot.

Sur ces entrefaites, Clotaire II fut saisi d'un mal qui rapidement le conduisit aux portes du tombeau. La Cour n'attendait plus que sa mort.

La reine Sichilde, profondément chrétienne, ne se laissa point aller au désespoir. Elle savait la puissance de la prière sur le cœur de Dieu. Le saint prêtre, à sa demande, se mit en oraison. Pendant cinq jours, sans prendre ni sommeil ni nourriture, il continua ses ferventes supplications.

La maladie s'aggravait toujours.

Comme on lui représentait l'inutilité des jeûnes et des macérations qu'il ajoutait à sa prière, il répondit sans la moindre hésitation, qu'il ne mangerait qu'avec le moribond guéri. Et cette promesse se réalisa le septième jour, à l'admiration de tous.

B) *Sur son peuple.* — Quelques années après cette guérison miraculeuse, la mort d'Austrégisile rendit nécessaire l'élection d'un successeur, qui, selon la coutume alors en vigueur, devait obtenir l'agrément du roi.

Circonvenu par les avances, les intrigues et même les présents d'indignes ambitieux, celui-ci semblait oublier Sulpice, auquel il devait la vie, Sulpice que d'ailleurs avait désigné la voix unanime du peuple et celle du clergé. L'intervention de la pieuse reine triompha des indécisions du prince, et l'Eglise de Bourges eut le pontife de son choix.

Dans l'éminente dignité qu'il n'avait nulle-ment briguée, le nouvel élu vit moins les honneurs dont elle est entourée, que les effrayantes responsabilités qu'elle impose.

L'évêque n'a plus aujourd'hui l'existence et la situation légale que la France lui reconnut jusqu'aux récentes lois de Séparation. Il gardait alors le caractère officiel qu'il tenait de la puissance impériale.

Entre la domination romaine qui croulait, et la domination franque qui cherchait à s'établir, en cette période troublée de transition violente, l'autorité de l'évêque seule était debout. Autorité religieuse d'abord ; mais en même temps autorité civile, de laquelle relevaient et l'administration communale et financière, et les décisions de la justice elle-même. Il est bon de rappeler ces choses trop oubliées.

L'influence du pieux Pontife, au point de vue social, fut également considérable. Il se donna tout à son peuple.

Multipliant, pour sa sanctification personnelle, ses exercices de piété, ses pénitences et ses austérités, il se mit avec le zèle ardent qui l'animait, à l'accomplissement de tous les devoirs de sa lourde charge. Successeur des apôtres, il en continua l'œuvre.

L'instruction des ignorants et des petits fut, sinon la première, du moins l'une de ses principales préoccupations. Lui-même annonçait la bonne parole, aussi souvent qu'il le pouvait, et par ses prêtres il assurait la diffusion de la doc-

trine chrétienne et de la morale évangélique jusque dans les plus humbles bourgades. Son école épiscopale, déjà si florissante, se montra de plus en plus digne de ses nombreuses rivales et de sa propre réputation.

Sa paternelle sollicitude ne se contentait pas de subvenir aux besoins intellectuels et religieux des âmes ; elle s'étendait également au soulagement des nécessités corporelles.

Administrateur incontesté du *patrimoine des pauvres*, — car les biens d'Eglise n'étaient pas autre chose, — il leur distribuait avec une tendre délicatesse les plus abondantes aumônes, heureux de soulager leur misère et d'assurer leur bien-être. Remplissant à la fois le rôle d'*Assistance publique* et de *bureau de bienfaisance*, il était l'appui, la consolation, la Providence de tous les siens, qui en reconnaissance lui donnèrent le surnom de *Débonnaire*.

Quelque grande qu'elle fût, sa bonté n'allait cependant pas jusqu'à la faiblesse ; elle s'alliait parfaitement à la fermeté de son caractère, et n'enlevait rien au prestige de son autorité.

Comme le divin Maître, il était tout à tous, et ne faisait nulle acception de personnes : *et personarum acceptio non est apud eum*. (Eph., vi, 9). Les humbles et les petits pouvaient compter sur lui ; mais les ambitieux et les grands devaient compter avec lui. Les leudes et le roi lui-même le trouvèrent indomptable sur les questions de privilège et de patrimoine ecclésiastique, qu'il avait promis de garder.

Sulpice, dit-on, était à peine en possession du siège de Bourges, que le successeur de Clotaire II, son fils Dagobert, voulut essayer de nouveau ce qu'il n'avait pu faire sous l'épiscopat d'Austrégisile : lever sur le Berry d'écrasants impôts de guerre.

Sulpice, au nom de son peuple, Sulpice, le vrai pasteur qui donne sa vie pour ses brebis parce qu'il n'est point mercenaire, intervint avec la dernière énergie, la prière et la menace à la bouche.

Le monarque effrayé retira son édit ; mais son inique courtisan, qui s'obstinait dans son mauvais dessein, fut frappé d'une mort subite, dans laquelle tous reconnurent le châtimement de l'éternelle justice.

Les Juifs eux-mêmes, qui s'étaient établis, en assez grand nombre, dans un des quartiers de la ville, furent gagnés par l'irrésistible influence du saint archevêque, dont les miracles appuyaient les prédications, et beaucoup d'entre eux reçurent le baptême.

C) *Sur les prêtres et les évêques.* — Ses prêtres, formés dans son école, sous ses regards, par ses fréquentes instructions, et plus encore par ses édifiants exemples, furent sans cesse l'objet de sa sollicitude pastorale. Ils exerçaient le ministère en de vrais pays de mission, parmi des populations rurales encore idolâtres. Il entretenait leur zèle par des réunions qu'il présidait lui-même. Il traitait là les questions de morale et de disci-

plaine ecclésiastique, veillait sur leur doctrine, et pour qu'ils fussent bien à la hauteur de leur rude tâche, il les aidait dans l'œuvre si nécessaire de leur sanctification, leur donnant conscience de leurs obligations sacerdotales et de leur dignité personnelle.

La mission sociale que remplissait alors le clergé n'était pas sans péril pour la pureté de ses mœurs et l'intégrité de sa foi. De là ces sages et pieux règlements, aujourd'hui perdus, mais bien des fois renouvelés, que les évêques assemblés rédigeaient ensemble.

Vers l'année 625, se réunirent à Reims, en un célèbre Concile, et sur la convocation de leurs métropolitains, la plupart des évêques de la Neustrie, de la Bourgogne et de l'Aquitaine. S. Sulpice fut une des lumières de cette imposante réunion, qui s'occupa principalement de la suppression des abus, et de la défense de l'Eglise contre les tentatives et les ingérences du pouvoir civil.

Le roi prétendait se réserver la nomination des évêques; et certains leudes avides s'adjugeaient, par la seule loi du plus fort, les fondations religieuses et les biens ecclésiastiques à leur convenance.

La menace de l'excommunication solennelle, alors si justement redoutée, les fit renoncer à ces attentats sacrilèges, et reconnaître les droits sacrés de cette Eglise dont l'action civilisatrice préparait notre grandeur nationale. « Ces évêques, a dit un illustre et loyal protestant, firent alors la France, comme les abeilles font leur ruche. »

Avec l'ascendant que lui donnait la sainteté de sa vie, Sulpice, comme bien des fois déjà, saisit cette occasion de rappeler à ses nombreux collègues l'idéal surnaturel qu'ils avaient à réaliser. Et pour affermir leur désintéressement contre les tentations des richesses, il leur répétait et leur commentait, avec la plus délicate charité, son texte favori : « Contentons-nous de la nourriture et du vêtement qui nous sont assurés. *Habentes autem alimenta, et quibus tegamur, his contenti sumus.* » Ce que, dit une vieille chronique, tous acceptèrent de lui, qui d'ailleurs ne le demandait aux autres qu'après l'avoir fait lui-même.

Après dix-sept ans d'un épiscopat si rempli, Sulpice, affaibli par l'âge et les austérités, se reconnut incapable de suffire à sa lourde tâche. Pressé, d'ailleurs, de se préparer à la mort qu'il prévoyait prochaine, il s'adjoignit, comme coadjuteur, un prêtre des plus recommandables qui devint, dans la suite, S. Ufolend, ou mieux S. Florand. Le roi ne fit, à cet heureux choix, aucune opposition.

Le vénérable Sulpice, déchargé d'une partie de ses fonctions épiscopales, se retira dans la Nef, monastère qu'il avait fait construire à l'une des extrémités de la ville, entre les deux rivières qu'on appelle l'Yèvre et l'Auron.

C'est dans ce pieux asile de la prière, qu'il avait consacré lui-même à la Sainte Vierge, c'est là que, entouré de ses religieux et de ses prêtres, il mourut vers 647, « comptant plus de mérites encore que d'années. »

La reconnaissance populaire a conservé le souvenir de ses nombreux miracles, et son culte s'est perpétué dans la France entière. Les pèlerinages se continuent aux sanctuaires qui lui sont dédiés; et son intercession, toujours puissante, justifie toujours la confiance qu'on lui témoigne.

Ces faits vous sont rappelés tous les ans; il semblait donc d'un intérêt plus actuel d'étudier l'influence considérable qu'eut votre saint Patron sur cette Eglise mérovingienne, si mal connue de nos jours.

Au milieu de la terrible crise religieuse que traverse la France, nos évêques se sont montrés dignes de leurs illustres prédécesseurs. Nous devons leur rendre cet hommage. Unis, comme eux, au siège de Pierre, acceptant avec une héroïque unanimité les terribles conséquences d'une Séparation que ses auteurs sectaires voulaient ruineuse et persécutrice, ils ont été heureux de sauver, au prix de ses légitimes ressources, la dignité de l'Eglise et sa liberté.

Leur protestation s'est courageusement élevée contre les spoliations plus iniques que légales et surtout contre l'enseignement perfide qui, sous le couvert d'une neutralité mensongère, menace les âmes des enfants. Ils le devaient à leur caractère; ils l'ont fait noblement, sans faiblesse, moins soucieux des arrêts des tribunaux civils que des sentences de l'éternelle justice.

Il est raconté qu'au sépulchre de S. Sulpice, une lampe, pieusement entretenue, ne cessait de brûler jour et nuit. Un soir, cependant, à l'heure des Vêpres, la flamme vacillante s'éteignit tout à fait. Aussitôt un éclair traversant les vitraux du sanctuaire, à la grande surprise des assistants, vint la rallumer. Depuis ce temps, l'huile de cette lampe est tellement surabondante qu'elle se répand sur les dalles du sanctuaire, où les pèlerins la recueillent avec respect, à cause de sa vertu miraculeuse.

Cette naïve légende n'est-elle pas une gracieuse image de cette flamme surnaturelle qui brûle et brille dans toutes les âmes épiscopales? C'est le Seigneur qui l'a allumée : supplions-le de l'entretenir toujours plus ardente, et de ne point la laisser éteindre.

Nous devons à nos évêques, nos pères dans la foi, le secours reconnaissant de cette prière filiale. Ils ont la responsabilité de nos âmes, et le devoir de les conduire au ciel. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 decembris 1943.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 8 janvier 1914

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Deuxième année d'Instructions dominicales.—

IX. *Le Saint Nom de Jésus* : Sa signification et nos devoirs envers lui, 17. — X. *3^e Dim. après l'Epiphanie* : L'enfance de Jésus, 19.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — VII. *2^e Dim. après l'Epiphanie*, 22.

Panegyrique de S. Hilaire. — Le défenseur de la divinité de Jésus-Christ, 25.

Pour la fête de la Sainte Famille (3^e Dim. après l'Epiphanie). — La prière du soir en famille, 29.

Plan de sermon. — Panegyrique de S. Sulpice le Pieux, 32.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

IX

Le Saint Nom de Jésus

SA SIGNIFICATION ET NOS DEVOIRS ENVERS LUI

Et vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum.

Vous l'appellerez Jésus : car il sauvera son peuple. (Matt., I, 21).

Mes frères,

Le Fils de Dieu voulut se soumettre à la loi de la circoncision. Comme pour les autres enfants, cette cérémonie eut lieu pour lui huit jours après sa naissance, et il y reçut le nom de *Jésus*. Ce fut Dieu le Père lui-même qui choisit ce nom ; il le révéla à Marie et à Joseph par l'archange Gabriel et ordonna qu'on l'imposât à son Fils : « *Vocabis nomen ejus Jesum* : vous l'appellerez Jésus. » Il connaissait bien les ineffables qualités qui devaient caractériser son Verbe fait chair, et seul il pouvait lui donner un nom qui convint à sa haute mission.

A ce nom divin la sainte Ecriture en ajoute un autre. Le Fils de Dieu y est souvent appelé *Christ* : « *Tu es Christus Filius Dei vivi*. Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » (Matt., xvi, 16). Ce mot signifie sacré ou consacré par l'huile sainte. Habituellement on sacrait trois sortes de personnes : les prophètes, les prêtres et les rois. Or Jésus est éminemment Prophète, Prêtre et Roi ; à lui conviennent spécialement ces trois titres : il est par excellence le Christ, l'Oint du Seigneur. Le nom de *Christ* est donc plutôt un qualificatif, tandis que le nom de *Jésus* est le vrai nom, le nom propre du Fils de Dieu fait homme, celui qui le distingue personnellement, individuellement.

C'est ce dernier que nous honorons et que nous invoquons en cette belle et douce fête ; c'est lui aussi, tout naturellement, qui doit être l'objet de notre petite instruction. Celle-ci n'a d'autre but

que de vous expliquer la *signification* de ce nom divin, afin de vous apprendre à *mieux vous en servir* et à le prononcer plus chrétiennement.

I

Disons tout de suite que le nom de Jésus signifie *Sauveur*, Libérateur, Rédempteur. Telle est l'interprétation venue du ciel même, celle que l'archange Gabriel donna à S. Joseph : « Vous l'appellerez Jésus ; *car c'est lui qui sauvera son peuple* en le délivrant de ses péchés. » (Matt., I, 21).

Le Fils de Dieu en venant sur la terre reçut donc le nom de Jésus parce qu'il était destiné à être notre Sauveur. Pas un instant il ne voulut porter un nom et un titre si glorieux sans en remplir la signification. Au moment même où il le recevait, il se montrait déjà Sauveur en répandant pour nous un peu de son sang, si précieux qu'une seule goutte est plus que suffisante pour le rachat et le salut du monde entier. Il s'est montré ensuite notre Sauveur en donnant la vérité aux hommes, en prêchant l'Evangile, en établissant le royaume de Dieu sur la terre et en nous invitant tous à en faire partie. Il nous sauva enfin en nous procurant abondamment notre rédemption par ses souffrances et sa mort.

Est-ce bien là, mes frères, un Sauveur ? En général nous donnons ce titre à celui qui nous fait échapper à un redoutable péril, ou qui nous délivre d'un grand malheur. Un de vos amis se jette à l'eau ou dans les flammes pour vous arracher à la mort : vous dites : « Ce fut mon sauveur. » Ce nom convient aussi à celui qui par un acte d'héroïsme a délivré ou préservé sa patrie asservie, malheureuse ou menacée. — Le Fils de Dieu a fait infiniment plus pour nous. Il est le Libérateur, le Sauveur par excellence. C'est à lui que s'applique d'une façon parfaite et complète le sens de ce mot. Et cela pour plusieurs raisons : 1^o il nous a délivrés du plus grand de tous les maux ; 2^o personne autre que lui ne pouvait nous racheter ; 3^o il a procuré le salut à tous les hommes sans exception. En d'autres termes : il est le Sauveur véritable, unique, universel. Et voilà pourquoi il mérite seul de s'appeler *le Sauveur*.

1. Il est d'abord le Sauveur *véritable*. Sans doute, il ne nous a pas soustraits aux misères de cette vie, aux malheurs temporels, à la pauvreté, à la maladie, aux souffrances, pas même à la mort corporelle : tout cela, considéré avec les yeux de la raison et de la foi, n'est presque rien, puisque ce sont des choses qui passent et qui n'ont pas d'éternelles conséquences ; souvent même ce sont d'excellents moyens de gagner le ciel. Mais il nous a délivrés de ce qui est véritablement et proprement un mal, de ce qui en mérite exclusivement le nom : du péché et de ses conséquences, c'est-à-dire du malheur éternel.

Vous savez, mes frères, quelle eût été notre destinée, si nous n'avions pas eu un Sauveur ! En venant en ce monde, nous apportions le péché originel ; nous naissions ennemis de Dieu, esclaves

de Satan, indignes du paradis. A cet état malheureux se sont ajoutées nos fautes personnelles. En punition des péchés graves que nous commettons librement après que nous avons l'usage de la raison, nous méritons le châtiment éternel de l'enfer. Ainsi nous étions voués à la damnation. C'était bien le plus grand des malheurs, puisqu'il est irrémédiable. Voilà de quel abîme Jésus nous a retirés ! Il nous a arrachés au péché et, par là, à l'esclavage du démon, à la mort et aux souffrances éternelles.

Oh ! quelle reconnaissance nous aurons pour Jésus, notre véritable Sauveur, si en prononçant son nom nous nous souvenons de cet immense bienfait !

2. Cette reconnaissance sera d'autant plus vive qu'il est notre Sauveur *unique*. En dehors du Fils de Dieu personne ne pouvait nous délivrer. « *Non est in alio aliquo salus* ; il n'y a de salut en aucun autre, nous affirme S. Pierre ; car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. » (Act., iv, 12). Il fallait un Dieu fait homme pour satisfaire pour nous, pour suppléer à notre insuffisance, en un mot, pour sauver l'humanité.

En effet, qui aurait pu jamais satisfaire à la justice divine ? La grandeur de l'injure se mesure à la dignité de la personne qui la reçoit, et la grandeur de la satisfaction à la qualité de la personne qui la présente. Or, celui qui a reçu l'injure c'est Dieu, et celui qui doit satisfaire c'est l'homme. Mais entre Dieu et l'homme il y a une distance infinie ; il ne saurait donc y avoir proportion entre l'injure et la satisfaction. Quelque sainte et excellente que soit la plus pure des créatures, elle est toujours infiniment inférieure à Dieu. Toutes les louanges, toutes les pénitences, toutes les satisfactions qu'elle pourrait offrir seront donc toujours infiniment au-dessous de l'offense.

Tel était le malheureux état dans lequel nous nous trouvions : impuissants à payer la dette de nos fautes, dépourvus de tout moyen pour sortir du péché, nous n'avons plus qu'à attendre le châtiment mérité, la peine éternelle.

Mais notre Créateur ne nous abandonna pas. Il fallait que le Sauveur fût Dieu pour offrir une satisfaction d'une valeur infinie ; il fallait qu'il fût homme aussi pour s'humilier, souffrir et mourir. La bonté et la sagesse de Dieu résolurent ce problème en notre faveur par le mystère de l'Incarnation. Le Fils de Dieu prit notre nature pour expier nos fautes dans sa personne, et, comme en s'incarnant il ne cessa pas d'être Dieu, il donna un mérite infini à ses souffrances et jusqu'à la moindre de ses expiations.

Le nom de Jésus ou Sauveur lui convient donc admirablement, puisque en lui seul est le salut de l'humanité tout entière.

3. J'ai dit : de l'humanité tout entière, parce que tous les hommes qui ont existé depuis le commencement du monde et qui existeront jusqu'à la fin des temps n'ont pu et ne pourront être sauvés que

par lui. Il est donc le Sauveur *universel*. Ce n'est pas une ville qu'il est venu délivrer, ni une nation, ni une génération, mais le monde entier enchaîné par les liens du péché et tyrannisé sous la domination et par la puissance du démon. Jamais personne n'a reçu la grâce et obtenu le ciel sans que les satisfactions du Christ lui aient été appliquées. Les justes de l'ancienne Loi eux-mêmes et tous les hommes qui vivaient avant la venue du Messie, n'avaient pas d'autre moyen de se sauver : Dieu leur appliquait par anticipation les mérites futurs de Jésus selon leur foi au Rédempteur promis. Nous pouvons donc affirmer que le titre de Sauveur — ou le nom de Jésus, puisque c'est tout un, — appartient proprement et exclusivement au Fils de Dieu fait homme par amour pour nous.

Vous savez, maintenant, mes frères, tout ce que nous rappelle le nom de Jésus. Que de pieuses pensées il doit éveiller dans notre esprit et dans notre cœur ! Il nous redit sans cesse la miséricorde infinie de Dieu envers nous, car il renferme tout ce qui se rapporte aux beaux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption.

II

Vous ne le prononcerez donc plus avec indifférence. Puisque vous en connaissez toute la signification, dites-le désormais avec foi et en chrétiens. Et alors surgiront dans votre âme les trois principaux sentiments que nous devons éprouver à l'égard de ce nom adorable : le respect, l'amour, la confiance.

1. Nous devons *respecter* le nom de Jésus, d'abord parce qu'il est divin. C'est le nom que porta le Bon Dieu quand il vint sur la terre ; c'est au ciel qu'il fut choisi et il fut imposé par la T. S. Trinité elle-même. — Ensuite ce nom nous rappelle la vie de N.-S. Jésus-Christ ; il s'identifie avec lui ; il est l'abrégé de tout ce que nous savons sur la personne adorable du Verbe incarné comme Dieu et comme homme ; il est le résumé de toute sa gloire comme de toute son œuvre rédemptrice. — Enfin il renferme les qualités éminentes de Jésus-Christ, ses principaux titres de Chef, de Docteur, de Législateur, de Médiateur, de Victime, de Sauveur, titres glorieux qui l'élèvent au-dessus de toutes les créatures. Aussi ce nom lui fut-il donné par son Père, nous dit l'apôtre S. Paul, comme récompense de ses humiliations et de son héroïque obéissance : le Christ « s'est abaissé jusqu'à la mort, ... c'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. » (Phil., ii, 8-9). Et il veut qu'à ce nom toutes les créatures s'inclinent et soient pénétrées d'un profond respect : « *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cælestium, terrestrium et infernorum.* » Au nom de Jésus les habitants des cieux se prosternent, l'Eglise de la terre fléchit le genou en adoration, et les démons de l'enfer tremblent de terreur.

Et nous, mes frères, avons-nous pour ce nom divin tout le respect qu'il mérite ? Comment le prononçons-nous ? D'abord, que ce ne soit jamais

avec mépris ; gardons-nous surtout de le maudire ou de le blasphémer : ce serait comme un sacrilège. Mais que ce nom sacré ne vienne sur nos lèvres que pour prier et pour invoquer Jésus. En le prononçant, inclinons la tête comme marque extérieure des sentiments qui nous animent ; mais que notre cœur surtout en comprenne le sens et que, pénétré de respect, il s'humilie et adore.

2. Le saint nom de Jésus, mes frères, nous rappelle trop de bienfaits pour qu'au respect nous n'ajoutions pas l'amour et la reconnaissance. Il proclame les travaux et les souffrances que cet aimable Rédempteur a supportés pour nous, les grâces abondantes qu'il nous a procurées. Si le Fils de Dieu est né, s'il a vécu sur la terre, s'il est mort, c'est pour chacun de nous, c'est pour remplir toute la signification de son nom, c'est-à-dire son office de Sauveur.

Je suppose, mes frères, qu'une personne dévouée vous ait rendu de très grands services, qu'elle vous ait sauvé la vie peut-être. Dites-moi, quand le nom de cette personne serait sur vos lèvres ou résonnerait à vos oreilles, ne ressentiriez-vous rien pour elle au fond de votre cœur ? Resteriez-vous froids et insensibles ? Or, quand nous nommons Jésus, nous articulons le nom de celui qui nous a miséricordieusement délivrés de l'enfer, réconciliés avec Dieu, arrachés à la mort éternelle et remis dans le chemin du salut. Et au prix de quels sacrifices ! Il a subi les peines que nous méritons, il s'est condamné aux humiliations, à la mort de la croix à notre place. Et tout cela sans y être obligé à aucun titre, uniquement par amour pour nous. Un nom qui réveille dans nos âmes de tels souvenirs ne doit-il pas être prononcé avec un sentiment particulier d'affection et de reconnaissance pour notre divin Bienfaiteur ? Ah ! je comprends que les saints, avec leur foi vive et leur sens profond des bontés de Dieu, ne pouvaient lire ou invoquer ce nom sans verser des larmes de tendresse ! Aussi, comme ils aimaient à le méditer, afin d'y trouver les grâces dont ils avaient besoin !

3. Nous aussi, mes frères, nous y puiserons lumière, force et consolation, si, en le prononçant, nous joignons à l'amour et au respect un sentiment de vive confiance. Ce nom possède en effet une grande vertu et une merveilleuse puissance. Autrefois il nous a sauvés, aujourd'hui encore il apporte le salut et procure la miséricorde. Aucune grâce ne nous est donnée que par Jésus et au nom de Jésus qui est notre médiateur et qui fait descendre sur nous les bienfaits du ciel. Voilà pourquoi les saints ont toujours invoqué le nom de Jésus, et par la vertu de ce nom divin ils ont accompli des merveilles. Au nom de Jésus les apôtres mettaient les démons en fuite, rendaient la santé aux malades, la vue aux aveugles, la parole aux muets, l'agilité aux paralytiques et même la vie aux morts. Au nom de Jésus ils guérissaient aussi les malades spirituels, éclairaient les esprits, fortifiaient les volontés, touchaient les cœurs, dis-

sipaient les ténèbres du paganisme et finalement convertissaient le monde.

Notre-Seigneur, du reste, n'a-t-il pas promis que la prière faite en son nom serait exaucée ? « *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* » (Jo., xvi, 23). Et S. Paul ne nous invite-t-il pas à faire toutes nos actions au nom de Jésus pour les rendre saintes et méritoires ? « *Quodcumque facitis, ... omnia in nomine Domini Jesu Christi.* » (Col., iii, 17). Qu'est-ce qui pourrait arrêter ou limiter notre confiance, puisque ce Sauveur nous a témoigné tant d'amour et qu'il continue à remplir pour nous auprès de son Père le rôle d'intercesseur et d'avocat ? Que Jésus soit donc notre espérance, comme parle l'Apôtre. (Col., i, 27).

Mes frères, je viens de vous inviter à prononcer le nom de Jésus avec un profond respect, une affectueuse reconnaissance et une très grande confiance, c'est-à-dire de vous apprendre à le vénérer, à l'aimer et à l'invoquer. Invoquons-le dans les tentations : il sera le bouclier contre lequel échoueront les assauts du monde, du démon et de la chair. Invoquons-le dans les tribulations et les adversités : comme l'huile bienfaisante il adoucira nos peines, nos travaux, et nous donnera la paix. Invoquons-le dans tous nos besoins et tous nos dangers : nous ne manquerons jamais de lumière, de soutien, de force, de protection, de consolation. Que le nom de Jésus vienne souvent sur nos lèvres ; portons-le imprimé dans notre esprit et gravé au fond de notre cœur jusqu'à notre dernier soupir. A cet instant suprême il sera encore notre salut. Quand la mort nous menacera, que nos yeux défaillants fixeront l'image du divin Crucifié, invoquons ce nom béni avec amour et avec une douce confiance ; disons-lui avec S. Bernard : « O Jésus, soyez-moi Jésus et sauvez-moi. » Ainsi soit-il.

X

3^e Dimanche après l'Epiphanie

L'ENFANCE DE JÉSUS

Mes frères,

Le mois de janvier est appelé le mois de l'Enfant-Jésus ou de la Sainte Enfance. C'est qu'on y honore spécialement les mystères et les circonstances de cette partie de la vie du Sauveur. Depuis Noël jusqu'à la Purification l'esprit du chrétien est retenu auprès de Jésus enfant ; les fêtes et les cérémonies portent vers lui nos pensées et nos cœurs ; pendant tout ce temps l'image du divin Enfant dans sa crèche est exposée à nos regards et à nos adorations.

De plus, dans beaucoup de paroisses, on choisit un dimanche de ce mois pour célébrer, comme nous le faisons aujourd'hui, cette petite fête annuelle que nous appelons la fête de la Sainte-Enfance.

Il m'a donc semblé que c'était le moment de pla-

cer sous vos yeux, dans une vue d'ensemble, en suivant l'ordre de l'Evangile, la *vie de Jésus enfant*. Nous en recueillerons ensuite les belles *leçons* qui s'en dégagent, apprenant ainsi la pratique des vertus chrétiennes à l'école de Celui qui en est le plus parfait modèle.

I

Ai-je besoin de retracer à nouveau devant vous le récit de la naissance de Notre-Seigneur ? Vous l'avez entendu en abrégé à Noël et vous l'avez tous encore présent à la mémoire. Vous vous souvenez que ce fut un édit publié par l'empereur de Rome, ordonnant le dénombrement de ses sujets, qui fut l'occasion pour Marie et Joseph de se rendre à Bethléem, leur pays d'origine. C'est dans cette ville, comme les prophètes l'avaient annoncé, que le Fils de Dieu vint au monde. Cet événement — le plus grand qui puisse être dans l'histoire — ne s'est point produit dans un palais, ni dans une hôtellerie, ni même dans une maison de pauvres gens. Ce fut dans une misérable grotte située par côté de la ville, servant de refuge aux animaux et ne renfermant comme mobilier qu'une crèche en bois et un peu de paille. Voilà comment est né, au milieu de la nuit du 25 décembre, le Verbe incarné, la seconde personne de la T. S. Trinité, le Roi du ciel et de la terre ! Quel abaissement !

Ce fait eût passé complètement inaperçu, et personne n'eût connu et adoré le saint Enfant Jésus à son entrée en ce monde, excepté les anges, si le Bon Dieu n'avait pris soin d'avertir quelques bergers qui gardaient leurs troupeaux dans la campagne voisine. Il leur envoya une troupe d'esprits célestes. L'un d'eux leur apparut et leur apprit l'heureuse nouvelle. Les bergers surpris obéirent à la grâce ; ils vinrent à la grotte, y entrèrent, et trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant couché dans la crèche. Ils offrirent leurs hommages à ce divin Enfant, et ils s'en retournèrent en louant Dieu.

Mais Jésus venait sur la terre non pas seulement pour les Juifs, mais aussi pour les Gentils, non seulement pour les pauvres et les petits, mais aussi pour les grands, les riches, les savants, pour tous. En même temps qu'il envoyait des anges aux bergers, Dieu faisait briller une étoile miraculeuse aux yeux des Mages. Ces hommes versés dans les sciences astronomiques comprirent l'appel de Dieu. Du fond de l'Orient ils vinrent, eux aussi, à Bethléem. Conduits par l'étoile qui ne les quitte que pendant leur passage à Jérusalem, ils trouvent l'Enfant-Dieu, reconnaissent le Sauveur, l'adorent et lui offrent des présents : de l'encens comme à un Dieu, de l'or comme à un roi, et de la myrrhe comme à un homme mortel. — Leur devoir accompli, ils se préparent à s'en retourner. Un ange les avertit de ne point passer chez Hérode qui leur avait demandé de le renseigner et qui les attendait dans des vues perfides et hypocrites ; ils prirent donc un autre chemin pour rentrer dans leur pays.

Le huitième jour après sa naissance, l'enfant fut circoncis, ainsi que la loi juive le prescrivait pour

tous les fils d'Israël. Ce fut en cette cérémonie que l'enfant reçut le nom de Jésus qui veut dire Sauveur. C'était le nom même que l'ange avait indiqué au jour de l'Annonciation.

Une autre cérémonie eut lieu le 40^e jour après Noël. La T. S. Vierge et S. Joseph portèrent Jésus au temple de Jérusalem pour obéir à une double prescription de la loi de Moïse : la purification et la présentation. Ni Marie, ni son divin Fils n'y étaient assujettis. Mais par humilité et pour le bon exemple, la T. S. Vierge, s'assimilant aux femmes ordinaires, voulut se soumettre à la purification légale. Elle offrit au Seigneur le sacrifice d'une colombe, selon que la loi l'ordonnait aux femmes d'Israël. De plus, les parents devaient présenter dans le temple leur premier-né et le racheter par une offrande. Celle des riches consistait en un agneau et une tourterelle ou une colombe ; celle des pauvres se composait de deux tourterelles ou de deux colombes. Marie, étant pauvre, racheta avec l'offrande propre à sa condition Celui à qui tout appartient. Or il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. L'Esprit-Saint lui avait promis qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il y avait aussi une sainte femme, veuve depuis longtemps, nommée Anne ; elle consacrait ses jours et ses nuits au service de Dieu, et passait sa vie dans le jeûne et la prière. Tous deux se trouvaient au temple en même temps que Marie et Joseph ; ils reconnurent publiquement dans le divin Enfant le Messie attendu, le Sauveur du monde, la vraie lumière des nations et la gloire d'Israël. Et Siméon prédit que cet enfant serait en butte aux persécutions et que Marie aurait l'âme transpercée d'un glaive de douleur.

Tandis que quelques privilégiés avaient le bonheur de connaître Jésus, le Messie promis, de le voir, de l'adorer, de lui donner leur affection, le cruel Hérode sentait grandir en lui l'inquiétude et l'irritation. Ce roi soupçonneux avait conçu le projet de faire mourir Jésus dans son berceau. Il attendait le retour des Mages, venus pour adorer le nouveau Roi des Juifs. Apprenant qu'il était déçu, il entra dans une violente colère. Craignant en la personne du nouveau roi un adversaire de sa puissance, il envoya des soldats à Bethléem pour égorger dans la ville et les environs tous les enfants au-dessous de deux ans. Il espérait englober dans ce massacre général celui qui excitait sa jalousie. Mais l'ange du Seigneur apparut à Joseph et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise de revenir ; car Hérode va chercher l'enfant pour le faire mourir. » Joseph obéit et partit précipitamment pour l'Egypte. L'Enfant-Jésus échappa ainsi aux poursuites de son persécuteur. Mais il y eut à Bethléem un affreux carnage, et l'on vit s'accomplir alors ces paroles de Jérémie : « Une voix a été entendue dans Rama : c'était un bruit de plaintes et de gémissements. Rachel pleurait ses enfants et

ne voulait pas recevoir de consolations, parce qu'ils ne sont plus. » (Jér., xxxi, 15).

La Sainte Famille resta plusieurs années en exil. Quand Hérode mourut, l'ange apparut de nouveau à Joseph et lui dit : « Ceux qui avaient cherché à faire périr l'enfant sont morts. » A cette nouvelle Marie et Joseph reprirent le chemin de la Judée. Mais ayant appris que le fils d'Hérode, Archélaüs, régnait en Judée, la Sainte Famille craignit d'y fixer son séjour. Elle revint en Galilée à Nazareth. Et c'est là que Jésus mena une vie cachée, humble et méconnue, jusqu'à l'âge de 30 ans environ, époque où il commença son ministère ou sa vie publique. « Il croissait en sagesse, en âge et en grâce, dit l'Evangile, devant Dieu et devant les hommes. » (Luc, ii, 52).

II

Vous venez d'entendre, mes frères, le récit abrégé de la vie d'enfance du Sauveur. Je n'ai guère fait que traduire l'Evangile.

Que de leçons renferment pour nous ces abaissements d'un Dieu, de notre Créateur et Souverain Maître ! Où trouver un exemple plus capable de nous exciter à la pratique des vertus chrétiennes ? Jésus enfant présente aux hommes le plus parfait modèle d'*humilité* et de *mortification*.

1. L'humilité, dit S. Bernard, est une vertu par laquelle on se connaît, et se connaissant bien on se méprise. Elle est ainsi nommée, parce qu'elle implique dans son essence un abaissement qui va jusqu'au mépris de soi-même.

On distingue deux sortes d'humilité : l'humilité d'esprit, qui consiste à reconnaître qu'aux yeux de Dieu nous sommes vils et méprisables ; l'humilité de cœur, qui consiste dans l'acceptation ou la recherche des mépris et des humiliations et dans l'insensibilité à la louange.

La passion que cette vertu réprime, c'est l'orgueil. Il est facile de constater qu'il y a en nous une tendance à nous élever au-dessus des autres, à rechercher les grandeurs, l'estime et les éloges du prochain. Notre nature viciée nous porte à l'orgueil. Or, la vertu d'humilité nous ramène à la réalité en nous montrant notre bassesse ; elle met un frein à notre amour de nous-mêmes et nous maintient, sur ce point, dans l'ordre et la juste mesure.

Et maintenant, mes frères, regardons l'Enfant-Jésus, puis regardons-nous nous-mêmes. Comme il possède, notre bon Sauveur, la vraie humilité du cœur ! Il est venu sur la terre prendre la place du pécheur. Il accepte, il aime et il recherche les abaissements de la crèche, les humiliations de la circoncision, de la présentation au temple et de la fuite en exil ; il s'anéantit, se faisant ainsi notre modèle.

Qui d'entre nous peut se flatter d'avoir cette vertu d'humilité basée sur la connaissance vraie de soi-même et sur la connaissance de Dieu ? Oh ! si nous la possédions, comme nous saurions nous mépriser ! « Qui êtes-vous, ô mon Dieu, et qui suis-je ? » dirions-nous avec S. François d'Assise.

Et pourtant, cette vertu est d'une importance

capitale, d'une absolue nécessité. Sans elle, il est à peu près impossible de pratiquer les autres. Une vertu sans humilité ressemble à une poutre creuse qui se brise au premier choc. L'humilité est donc comme la base et le fondement de l'édifice spirituel : car c'est elle qui en assure la solidité. S. Augustin disait : « Si vous me demandez quelle est la première des vertus, je vous répondrai : c'est l'humilité. Si vous me la demandez dix fois, cent fois, je répondrai toujours : c'est l'humilité. Et cela à cause de sa nécessité pour le soutien des autres vertus. »

Voici du reste un argument facile à comprendre. Vous pouvez tous constater deux choses : 1^o que Lucifer s'est damné parce qu'il manqua d'humilité, et 2^o que les saints se sont sauvés en pratiquant l'humilité : pas un saint qui n'ait été humble !

Douteriez-vous encore de la nécessité de cette vertu, qu'il suffirait de vous rappeler les déclarations de Notre-Seigneur : « Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé. » (Luc, xiv, 11). « Si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Matt., xviii, 3). Et l'Esprit-Saint ajoute : « Dieu ne sait rien refuser aux humbles. » (Jac., iv, 6). La prière qu'accompagne l'humilité obtient tout : elle monte devant Dieu comme un encens d'agréable odeur.

Voulons-nous, mes frères, acquérir, ou conserver, ou perfectionner en nous la vertu d'humilité ? Rien de plus facile. D'abord considérons souvent notre faiblesse, nos misères, nos fautes. Qui est sans péché ? Qui peut répondre de soi pour l'avenir ? « Il n'est pas de péché qu'un homme ait commis, dit S. Augustin, qu'un autre ne soit capable de commettre. Combien qui, après avoir admirablement commencé, ont fini déplorablement ! » Constatons ensuite le peu de bien qu'il y a en nous, le peu de bonnes œuvres que nous avons à notre actif. Enfin aimons à nous rappeler les exemples de Jésus humilié dans son Incarnation et dans son enfance. Nous ne serons jamais de vrais chrétiens, des disciples de Jésus-Christ, si nous ne sommes pas humbles.

2. Je me hâte d'ajouter que nous ne le serons pas davantage si nous ne pratiquons pas la *pénitence*. Celle-ci nous est aussi spécialement prêchée par l'Enfant-Jésus.

La pénitence est une vertu qui nous porte à détester les péchés que nous avons commis, à faire tous nos efforts pour n'y plus retomber, et à les réparer par des satisfactions proportionnées à leur nombre et à leur gravité. La vertu de pénitence se rapporte donc à la vertu de justice, puisqu'elle a pour but de rétablir les droits lésés de Dieu.

Une âme pénitente éprouve intérieurement une vraie douleur d'avoir offensé Dieu ; et cette douleur se traduit à l'extérieur par des expiations qui forment ce que nous appelons la *mortification*.

Or l'Enfant-Jésus a porté la vertu de pénitence au suprême degré : il détestait le péché infiniment plus que nous ne saurons jamais le faire, parce qu'il en

comprenait toute la gravité ; il nous apportait, avec sa grâce, les moyens d'en sortir et de nous en préserver ; et surtout, dès son arrivée en ce monde, il expiait nos fautes, payait notre dette, réparait nos torts par la souffrance et la mortification. L'Enfant-Jésus mortifie ses sens en se condamnant au silence et à l'inaction comme les autres enfants ; il mortifie son corps par la circoncision, qui lui permet de souffrir et de verser les premières gouttes de son sang pour nous ; il mortifie sa volonté par l'obéissance la plus complète, en se soumettant à ses créatures ; il mortifie son cœur par l'humiliation, par l'abandon presque général qui existe autour de lui, par la haine dont il est l'objet de la part d'Hérode, par la nécessité de s'exiler. Oh ! comme il nous invite, comme il nous pousse par son exemple à la pratique de la pénitence et de la mortification !

Écoutons, mes frères, et imitons le divin Modèle. Ne soyons pas de ces hommes timides et lâches qui se laissent effrayer par la pénitence, pourtant si facile et si nécessaire !

Ayons d'abord un souvenir amer, un regret sincère de nos fautes passées. Que ce souvenir et ce regret nous maintiennent dans un état habituel d'humilité et nous excitent à la pratique des œuvres destinées à rendre à Dieu l'honneur que nous lui avons ravi. Acceptons en esprit de pénitence les abstinences prescrites par l'Eglise, les privations, les sacrifices, les peines de la vie ; profitons de nos épreuves en les offrant à Dieu comme expiations ; réparons nos fautes au moyen de bonnes œuvres, surtout par notre fidélité au devoir quel qu'il soit et par la sanctification de nos durs travaux et de nos pénibles obligations de chaque jour. Utilisons tous ces biens : il le faut, c'est de toute nécessité.

Rappelons-nous en effet que deux chemins mènent au ciel : celui de l'innocence conservée et celui de la pénitence. Quand on a perdu le premier, il faut prendre le second ; sinon, c'est l'enfer. Si donc vous avez besoin du pardon, hâtez-vous de le solliciter et de le mériter. Puis, suivant le nombre et la gravité de vos fautes, faites pénitence par vos expiations personnelles, par vos mortifications, par vos privations, par vos œuvres saintes : votre intérêt l'exige et l'Enfant-Jésus vous en donne l'exemple. Et alors, un jour, au ciel, nous pourrions redire cette parole d'un saint : « Heureuse pénitence qui m'a valu une si grande gloire et un si grand bonheur ! » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

VII

2^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Mes frères,

Depuis l'année 1721, par ordre du pape Innocent XIII, la fête du Saint Nom de Jésus était fixée au 2^e dimanche après l'Épiphanie dans l'Eglise

tout entière. Mais le pape Pie X, glorieusement régnant, par un *Motu proprio* du 23 octobre 1913 a replacé cette fête au dimanche qui se rencontrera du 2 au 5 janvier, à cause de son rapport étroit avec la Circoncision. C'est en ce jour que le Sauveur reçut le nom de Jésus, il convient donc de ne pas trop séparer les deux fêtes.

Le 2^e dimanche après l'Épiphanie sera donc désormais célébré dans toute son intégrité, office et messe. Aussi bien il a toujours eu une place importante dans la liturgie ¹.

L'Eglise y célèbre spécialement la *troisième manifestation* de Jésus aux noces de Cana ; par son premier miracle de sa vie publique il révèle sa divinité. Ici la liturgie nous fait contempler la consommation des plans divins de la divine miséricorde sur le monde. L'étoile des Mages a conduit l'âme à la foi, l'eau du Jourdain où Jésus fut baptisé lui a conféré la pureté, le festin nuptial l'unit à son Epoux céleste.

A la vue de tant de bonté de Dieu, n'est-il pas juste qu'à l'exemple des Mages nous nous prosternions devant Lui pour l'adorer, nous et la terre entière ? C'est à la reconnaissance de la gloire de Dieu et de sa miséricorde que l'Eglise nous invite dans les textes liturgiques qui composent la messe, en même temps qu'elle nous trace le programme d'une vie vraiment chrétienne, surtout dans l'Épître.

I

1. L'*Introït*, formé des versets 4 et 1-2 du Ps. 65, est une exhortation adressée à toute la terre de louer le Seigneur, de chanter sa puissance, et aussi de lui témoigner une perpétuelle reconnaissance. Oui, hommage à Dieu le Père qui a envoyé dans le monde son Fils unique non pour le juger, mais pour le racheter. Oui, hommage et reconnaissance à Dieu le Fils que les anges ont acclamé comme le Sauveur et que nous saluons comme le seul Très-Haut : *Tu solus, Altissime*. « Que la terre tout entière célèbre donc la gloire de ce Dieu Sauveur, qu'elle acclame son nom, ce nom admirable, apporté par l'ange. » Rappelons-nous les noms que les prophètes avaient déjà donnés au Fils de Dieu fait homme : l'Admirable, le Prince de la paix, Dieu fort, Père éternel. Ces noms ne sont-ils pas propres à enflammer notre cœur d'amour et d'allégresse envers ce Dieu qui nous a tant aimés et qui, parmi les multiples bienfaits de son Incarnation, nous a apporté la paix que nous sollicitons dans la Collecte ?

Un auteur du moyen âge, Durand de Mende, nous donne la raison historique du choix de ces paroles pour l'*Introït* de ce dimanche : « César-Auguste, pour rehausser la gloire du peuple romain, ordonna que toute personne qui viendrait à Rome y apportât une poignée de terre, pour marquer que toutes les nations de l'univers étaient

¹ Ce 2^e dimanche était célèbre au moyen âge. C'était le jour auquel à Rome on exposait le voile vénérable, appelé du nom de *Véronique* sur lequel, selon la tradition, le Sauveur avait laissé ses traits sacrés.

soumises à l'empire. Il résulta, de toutes ces poignées de terre, un monticule sur lequel les chrétiens bâtirent une église, dont la dédicace eut lieu en ce même dimanche. Ainsi, de même que César-Auguste recevait les hommages de tous les peuples du monde, il fallait témoigner que le vrai Dieu était maintenant connu et adoré de tout le genre humain. Or, quelles paroles pouvait-on choisir qui exprimassent mieux cette pensée que celles-ci : « *Omnis terra adoret te, Deus, et psallat tibi.* Que toute la terre vous adore, Seigneur, et chante vos louanges. »

2. Les anges, en annonçant la naissance du Sauveur, avaient chanté : « Gloire à Dieu, et paix sur la terre. » Le Sauveur a été appelé le Prince de la paix. N'est-il pas juste que nous demandions à Dieu la paix, puisqu'elle est un bien si précieux ? Telle est la grâce que nous sollicitons dans la *Collecte* : « Dieu tout-puissant et éternel, qui gouvernez à la fois le ciel et la terre, exaucez avec bonté les supplications de votre peuple et accordez votre paix aux jours que nous vivons. »

La première partie de cette prière nous rappelle une grande vérité trop oubliée de nos jours : l'existence de la *Providence*, le gouvernement de Dieu. Il ne faut pas croire que Dieu après avoir créé le monde, l'a lancé dans l'espace et l'a abandonné en disant :

Roule au gré du *hasard* dans les déserts du vide !
Qu'à jamais loin de moi, le destin soit ton guide
Et le malheur ton roi !¹

Dieu crée et reste avec son œuvre. Il la gouverne universellement, s'occupant de nous, se mêlant à toutes les affaires de ce monde, comme il s'intéresse aux habitants de la cité céleste et aux choses de l'autre monde.

La deuxième partie de la collecte est la supplication proprement dite. Appuyés d'un côté sur la puissance incomparable de Dieu : puissance sans limite, puissance irrésistible, et de l'autre sur la bonté divine, nous osons lui demander une faveur très importante : la paix. Qu'est-ce donc que la paix ?

S. Augustin la définit d'une manière générale : « La tranquillité dans l'ordre. » Or cette paix ne peut se trouver que dans la pleine observation de la loi divine et la soumission entière au Souverain Maître. D'où il suit, mes frères, qu'il y a deux grands obstacles à la paix divine : le mauvais usage que l'on voudrait en faire, puis le mépris de Dieu qui la donne ou l'absence de soumission à sa souveraine volonté.

« Seigneur, disait le Psalmiste, ne permettez pas que je fasse cause commune avec ceux qui parlent de paix dans l'assemblée de leurs frères et qui méditent le mal dans leurs cœurs. » Pour ces hommes, l'idéal de la paix, c'est la tranquillité dans le désordre, la paisible satisfaction des passions, la jouissance ininterrompue de tout ce qui

flatte l'orgueil et les sens. C'est à eux que s'adresse le prophète Ezéchiel :

Ils ont trompé mon peuple en disant : Paix, et il n'y avait pas de paix. Construisant un édifice, ils n'y mettaient que de la terre et pas de ciment. Puis revêtant la muraille d'une surface polie et brillante, ils négligeaient de mêler à cet enduit les substances qui en auraient fait la liaison et la consistance. Fils de l'homme, dis à ceux qui crépissent la muraille de la sorte, que la muraille tombera. La construction croulera sous la pluie, la grêle et le vent. Et à cette vue tous demanderont : Où est le badigeon dont vous l'aviez enduite ? De plus, cet édifice badigeonné entraînera dans sa ruine les ouvriers appliqués à ce travail misérable. Moi le Seigneur que vous avez méconnu, je rirai en disant : La muraille n'est plus, ni ceux qui l'avaient recouverte d'un si beau vernis. Ces fameux prophètes trompeurs qui endorment leur pays, voient pour lui des visions de paix là où il n'y a pas de paix. (Ezéch., xiii, 41-46).

Quand donc les hommes auront-ils la sagesse d'accueillir les seules doctrines qui procurent la paix ? L'expérience des siècles prouve que celle-ci n'est possible que dans la soumission aux commandements de Dieu et de l'Eglise. Hors de là, il ne reste aux sociétés ni doctrine précise, ni moralité solide, ni but déterminé.

Soumettons-nous à Dieu par un plein acquiescement et nous aurons la paix avec ses fruits excellents. « Le Seigneur, dit le prophète, cicatrisera les plaies des nations et il leur révélera par quelle prière efficace on obtient le don de la paix et de la vérité. » Répétons avec foi l'oraison de ce 2^e dimanche, afin que la paix s'établisse dans le monde : paix dans les intelligences par l'adhésion à la vérité ; paix dans les cœurs, par la victoire sur les passions ; paix dans les volontés, par la soumission à la loi de Dieu ; paix dans l'Eglise, par la cessation des vains complots qu'on pourrait encore méditer ; paix dans le pays, par l'union de tous les citoyens sous le drapeau du patriotisme ; paix dans les familles, par le support mutuel et la résignation à la volonté de Dieu.

3. Mais la paix ne régnera dans le monde qu'autant qu'elle sera d'abord dans le cœur de chacun de nous. Et cette paix n'y sera qu'autant que nous observerons les préceptes de Dieu et de l'Eglise et que nous mettrons en pratique les devoirs imposés à chaque chrétien et que l'Epître nous rappelle.

Cette Epître est un passage de la lettre de S. Paul aux Romains (xii, 6-16) ; elle est la continuation du programme de vie chrétienne tracé dans celle de dimanche dernier.

Chacun, dit l'Apôtre, doit remplir ses devoirs selon la situation dans laquelle Dieu l'a placé et la fonction qu'il lui a confiée. S. Paul fait allusion à ces dons surnaturels absolument gratuits que Dieu accordait aux fidèles, moins pour eux-mêmes qu'en vue de l'utilité du prochain, et qui ont été appelés *charismes*. Ces grâces gratuitement données avaient pour but de fortifier la foi des nouveaux chrétiens et d'exciter celle des Juifs et des païens. Il recommande de prêcher la doctrine révélée conformément à la foi, c'est-à-dire à la tradition, à la Sainte Ecriture, sans ajouter par amour-propre des idées

¹ Lamartine.

personnelles à celles de Dieu ; d'exercer le ministère avec attention, modestie ; d'enseigner avec ardeur ; de faire l'aumône non par vanité, mais avec discrétion et justice, sans acception de personnes, et sans consulter son propre avantage ; de gouverner, de diriger avec zèle ; de soulager les souffrances physiques et morales du prochain avec bonne humeur.

Puis il recommande les divers moyens de pratiquer la charité fraternelle et les devoirs qui incombent à chaque chrétien. Que votre charité soit sincère, non point entachée d'hypocrisie, de dissimulation ; qu'elle soit pure, désintéressée. Ayez le mal en horreur, soit en vous-mêmes, soit dans les autres. Or, avoir la haine du mal en soi-même, c'est le combattre énergiquement, c'est se punir de toute mauvaise action, c'est dompter ses mauvais penchants ; détester le mal chez les autres, c'est le blâmer, le désapprouver même à haute voix quand le devoir nous y oblige, c'est ne s'abaisser jamais à être l'auxiliaire du mal ; c'est, le cas échéant, briser avec ceux qui cheminent dans les voies du mal.

A côté de la haine du mal, l'Apôtre demande un vif amour du bien, qui se traduise par une union durable, indissoluble, au bien et à tout ce qui est bien. Il faut y joindre un amour vraiment fraternel ; vous savez, mes frères, que l'Apôtre revient souvent sur cette recommandation ; il veut que les chrétiens aient conscience qu'ils sont frères les uns des autres. Autrefois cet amour fraternel faisait l'admiration des païens : « Voyez comme ils s'aiment ! » disaient-ils. Que ce mot d'ordre de S. Paul ne soit pas une vaine parole ; ayons les uns pour les autres une véritable fraternité, puisque nous sommes frères devant Dieu.

Enfin l'Apôtre redit l'enseignement du Maître en nous rappelant la nécessité d'aimer même nos ennemis, de pardonner les injures et de rendre le bien pour le mal ; il nous enseigne ensuite que la charité rendant tout commun entre les chrétiens, nous devons partager la joie et la tristesse de nos frères, en nous gardant de l'indifférence égoïste et si contraire à l'esprit chrétien. Enfin, traitons le prochain comme étant notre égal, sans avoir une trop haute idée de notre situation, si élevée soit-elle ; ne nous enorgueillissons pas de nos mérites, de nos vertus et de nos talents, mais rapportons tout à Dieu qui seul connaît le vrai mérite et sait discerner les vraies qualités.

4. Tel est, mes frères, le programme de vie chrétienne que S. Paul traçait à ses premiers fidèles et que l'Eglise nous rappelle aujourd'hui : suivons-le fidèlement et nous plairons à Dieu, mais surtout nous lui témoignerons ainsi la reconnaissance que nous lui devons pour tous les bienfaits qu'il nous a accordés. C'est à cette reconnaissance que nous invitent le *Graduel* tiré du Ps. 106 et le verset alleluatique emprunté au Ps. 148 : « Le Seigneur a envoyé son Verbe, il les a guéris et il les a arrachés à leur trépas. Que les miséricordes du Seigneur rendent hommage à sa gloire, ainsi que

ses merveilles pour les enfants des hommes. » Ces paroles font allusion à la grande bonté de Dieu qui, en nous envoyant son Fils unique, le Verbe, a délivré l'humanité de la mort éternelle et de l'esclavage du démon. Cet acte de Dieu doit provoquer notre amour et le désir ardent de louer le Seigneur. Mais nous sommes si impuissants qu'il est juste d'inviter les anges, toute la cour céleste à s'unir à nous pour célébrer les miséricordes du Seigneur, pour exalter sa gloire et faire connaître sa grandeur.

II

1. Les dimanches depuis Noël nous ont donné des traits historiques de l'enfance de Jésus-Christ. Le dernier de ces traits est celui de Jésus âgé de douze ans dans le temple ; ensuite nous entrons dans l'humble obscurité de Nazareth. Le 2^e dimanche après l'Epiphanie inaugure une série de récits pris dans la vie publique du Sauveur, laquelle se compose de ses enseignements et de ses miracles. Le premier de ces récits est celui du miracle accompli à Cana en Galilée, dont vous venez d'entendre la lecture. Il y avait trois jours que Notre-Seigneur, nouvellement baptisé, avait quitté les rives du Jourdain. Déjà, quelques disciples s'étaient attachés à lui. Il fut invité aux noces d'un de ses parents. Dans les mœurs des Juifs, qui avaient en grand honneur l'institution de la famille, les Docteurs de la loi, accompagnés de leurs disciples, pouvaient, sans inconvénients et sans déroger à la réserve de leur tenue, assister à ces réjouissances consacrées par la religion. Jésus, en acceptant l'invitation qui lui était faite, voulait non seulement montrer qu'il ne désapprouvait pas les joies innocentes de la famille, mais consacrer par sa présence la sainteté du lien conjugal qu'il se réservait d'élever à la dignité de sacrement, et confirmer la foi de ses disciples par un miracle éclatant.

Je me contenterai de vous donner une brève explication de cet évangile, que je vous ai souvent commenté.

Il faut prier Dieu de nous éclairer dans le choix de la personne avec laquelle on veut s'unir ; il faut se proposer dans le mariage une fin chrétienne, la seule que Dieu bénisse, c'est-à-dire se préparer pour soi-même l'affection dévouée d'un cœur pieux pour ses besoins, ses travaux, et un foyer de consolation pour les peines de sa vie, se proposer d'obtenir du ciel des enfants qu'on élèvera dans la crainte filiale du Seigneur et dans l'amour de l'Eglise en leur donnant l'exemple d'une vie chrétienne et sérieuse. Il faut se présenter à la célébration du mariage avec une âme pure et exempte de péché, une conscience bien pénétrée de ses devoirs. Il faut fêter la solennité des noces avec la décence et la pureté qu'exige la présence de J.-C., c'est-à-dire en n'y admettant rien de contraire à la modestie ni à la sainteté : pas de propos irréligieux ni de plaisanteries légères, pas de chants impudiques ni de plaisirs troublants ou tumultueux, pas de danses deshonnêtes ni d'excès d'intempérance.

Heureuse la famille qui tient à se fonder avec la présence amie et protectrice de la Vierge Marie ! C'est la meilleure garantie de sa vertu et de son bonheur, qu'on ne peut obtenir qu'avec des intentions pures et bien surnaturelles, dégagées par conséquent de vues charnelles, de rêves d'orgueil, d'ambition et de plaisir.

Fonder une famille sous les auspices de Marie, c'est prendre l'engagement de pratiquer les vertus de ce modèle si admirable de tout chrétien. Les époux bénis de la Vierge doivent être par-dessus tout pénétrés d'une ardente charité qui s'épanouit dans l'intimité comme en tous lieux, dans les offices d'une continuelle prévenance, d'une condescendance empressée à secourir, à consoler, à compatir, à reconforter et à encourager. Comment, en se mettant sous la garde de Marie, ne pas se sentir obligé à une plus inlassable patience, à plus de douceur, à une plus délicate modestie, à une plus entière soumission à toutes les volontés de Dieu ?

Où trouver une preuve plus éclatante de la maternelle sollicitude de Marie pour toutes les familles qui la vénèrent, qu'en l'intervention si délicate et si empressée de sa charité envers les époux de Cana ? Son empressement à remédier à une situation humiliante n'est-elle pas la preuve manifeste de la bienveillance infinie et généreuse avec laquelle elle s'emploiera à tirer de toutes les peines et à consoler de tous les chagrins ceux qui se montrent ses dévots serviteurs ?

Puissent les familles s'assurer dès leur formation et pour toujours ces trésors précieux de sécurité, de paix et de suprême bonheur, par le recours continu et fervent à Jésus et à Marie !

2. Après le miracle du Sauveur, l'Eglise dans l'*Offertoire*, identique à l'*Introit*, nous invite à louer le Seigneur, à chanter un hymne à son nom, à proclamer ses merveilles et à glorifier sa puissance.

3. Dans la *Secrète* nous demandons la purification et la sanctification de notre âme : « Seigneur, purifiez-nous de nos souillures. »

4. La *Communion* est tirée de l'Evangile : « Le Seigneur dit : Emplissez d'eau les urnes et portez-en au chef de service. Quand il eut goûté l'eau changée en vin, il dit à l'époux : Vous avez gardé le bon vin jusqu'à ce moment. Ce fut le premier miracle de Jésus en présence de ses disciples. »

Pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi ces paroles pour la communion ? Pour nous rappeler que ce prodige en figure un autre plus merveilleux encore, qui s'accomplit en faveur des enfants de la sainte Eglise. Chaque jour, par le ministère du prêtre, Jésus y change le pain et le vin en son corps et en son sang, pour nous l'offrir en nourriture. N'est-ce pas là le don de Dieu par excellence, et n'est-ce pas surtout pour nous qu'a été réservé le meilleur vin ? A l'exemple des époux et des invités de Cana, estimons-nous heureux, et avec eux croyons, admirons, remercions.

5. Mais tenons surtout à nous asseoir souvent au banquet qui nous est si généreusement offert et

qui, comme nous le disons dans la *Postcommunion*, a pour but d'augmenter la vie de la grâce et de nous faire participer un jour à la gloire dont la sainte communion est le gage.

* * *

Demandons instamment à Dieu la grâce de bien comprendre les bienfaits qu'il nous offre. Disons-lui de toute notre âme : O vous qui avez changé l'eau en vin, modifiez nos dispositions, changez nos cœurs, convertissez-nous. L'esprit du mal nous assiège de toutes parts : comment résister, si nous négligeons la nourriture, qui doit nous soutenir, et si nous bravons vos ordres ? Oui, ô Jésus, donnez-nous des goûts plus pieux, des sentiments plus fervents et un ardent désir d'accomplir votre sainte volonté ici-bas pour mériter de participer un jour au festin de la gloire. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT HILAIRE

(14 janvier)

LE DÉFENSEUR DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Testis mihi est Deus quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi.

Dieu m'est témoin combien je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ. (Philip., I, 8).

Les deux plus grandes marques d'amour que l'on puisse témoigner à quelqu'un sont de lui enseigner la vérité et de donner sa vie pour lui. C'est ainsi seulement qu'on l'aime vraiment dans les entrailles, dans le cœur de Jésus-Christ. Aussi bien, ces paroles ardentes de S. Paul, S. Hilaire pouvait-il se les appliquer à juste titre parce qu'il ne cessa d'instruire les fidèles de Poitiers et les chrétiens de son époque, comme, en sa qualité de docteur de l'Eglise, il continue à instruire les fidèles de tous les temps. D'autre part il se déclarait prêt à mourir pour la foi, et pour elle il subit les rigueurs d'un dur exil en Phrygie.

Il aimait la vérité catholique, parce qu'il ne l'avait pas trouvée à son berceau, qu'il l'avait cherchée longtemps et qu'après l'avoir trouvée il ne se lassait point d'en adorer la beauté divine ; car la vérité, c'est Jésus-Christ, fils de Dieu. Il l'aimait, c'est pourquoi il ne la conservait pas pour lui seul, comme un avare garde son trésor de peur de le partager avec un autre. La vérité c'est aussi la charité, au moins elle conduit à l'amour qui ne demande qu'à se répandre. Il l'enseigna sans relâche, et comme il vivait à l'époque d'Arius, où une secte prépondérante niait la divinité du Christ, lui il fut avant tout le *défenseur* de cette vérité qui sauve, qui seule nous ouvre le ciel. Il la défendit par ses écrits, par ses exemples, par sa parole, dans les conciles, et il souffrit avec amour pour elle.

Ses souffrances et ses écrits ne demeurèrent pas

stériles, car il réussit, — et c'est la seconde idée que j'exposerai, — à *préserver de l'erreur* nos aïeux, ces Gaulois qui étaient comme nous volontaires et raisonneurs : *Gallos indociles*, disait-il.

1

N'êtes-vous point frappés de ce fait que tous les siècles ont déclaré la guerre à Jésus-Christ, et que l'impiété nie avec passion, avec fureur, sa divinité ? Regardez bien autour de vous : il n'y a qu'une question, une seule qui se pose ; il n'y a qu'une bataille, une seule qui se livre ; la philosophie, la science, les polémiques ne gravitent qu'autour d'un seul point : il s'agit de savoir si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, ou s'il n'est qu'un homme.

S'il est le Fils de Dieu, sa doctrine s'impose. Alors il faut observer l'Evangile, pratiquer la vertu, dominer nos passions, fuir la jouissance, veiller sur toutes nos actions, tous nos désirs, toutes nos pensées ; il faut que les lois protègent la vérité, qu'elles s'inspirent uniquement de l'esprit de l'Evangile, qu'elles respectent l'Eglise, qu'elles fassent pénétrer dans les âmes l'amour du Christ, dans les consciences la vérité chrétienne ; il faut faire fleurir dans toute la société la justice et la charité, condamner les spoliations faites à l'Eglise, réparer les vols, même légaux, — puisqu'il est entendu qu'en fait une loi peut être injuste, — rétablir partout l'image du Christ qu'on a enlevée et qui prêchait la miséricorde, la bonté, le sacrifice, le détachement, le renoncement aux plaisirs coupables.

Alors c'est le monde changé, c'est la paix, l'équité, le dévouement de tous pour chacun, la réalisation du vœu exprimé chaque jour par les lèvres pieuses et par les cœurs chrétiens : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive ! »

Il y a donc quelqu'un qui a intérêt à ce que le règne de Dieu n'arrive pas ? Oui, c'est le démon, qui veut régner lui-même sur le monde, et qui, à chaque époque, se procure des instruments puissants pour faire le mal, fausser les idées, aveugler les intelligences et pervertir les mœurs.

Au quatrième siècle un homme se leva contre le Christ, c'était Arius. L'esprit de l'enfer était en lui. Ce n'était pas un homme de génie, mais il était remarquablement habile, cauteleux et subtil. Il déclara que le Christ était bien né avant tous les temps, mais qu'il n'était pas éternel ; il n'avait pas la substance divine. C'est pourquoi l'hérésie refusait de croire qu'il est consubstantiel au Père, *consubstantialem Patri*, ainsi que nous le chantons le dimanche dans le *Credo* de Nicée. Le Christ eût pu, comme Lucifer, tomber dans le péché, et s'il en avait été préservé c'était par une grâce particulière de Dieu. Bref, c'était une créature, mais non pas le Fils de Dieu.

Toutes les cupidités, toutes les passions mauvaises, tous les fauteurs de vols, d'injustices, de luxure, de jouissances coupables de l'esprit ou du cœur, retenus et maintenus par l'Evangile, tressail-

lirent d'aise, car ils se sentirent délivrés, affranchis de la servitude du devoir.

De tout temps ceux-ci furent nombreux et ils eurent l'oreille des grands, les faveurs des puissants. Ne soyons donc pas surpris que l'empereur Constance, le fils indigne du grand Constantin, et, mieux encore, l'impératrice, l'altière Eusebia, se soient laissés séduire par cette doctrine qui leur rendait toute liberté pour le mal. Ne vous étonnez pas non plus que les persécutions de tout genre aient éclaté et sévi sur les chrétiens fidèles. Les délations furent accueillies, les gouverneurs et les magistrats reçurent l'ordre de faire des procès aux évêques et aux clercs qui affirmaient et précisaient la doctrine catholique, des hommes dont la vie était intègre et pure furent envoyés en exil, jetés en prison, soumis aux privations et aux tortures.

Seuls les Ariens obtinrent toute liberté pour propager leurs erreurs, seuls ils étaient les bienvenus à la cour et bénéficiaient des riches emplois, des places opulentes, des sièges épiscopaux d'où l'on avait chassé les confesseurs de la foi.

Hilaire alors parla du fond des Gaules ; il écrivit à Constance lui-même une lettre énergique où il réclamait pour l'Eglise la liberté : « Vous voulez la paix, dites-vous, lui mandait-il. Ne contraignez donc pas les consciences fidèles à une alliance impossible entre la vérité et l'erreur, entre les ténèbres et la lumière, entre la nuit et le jour ! » Et il dénonçait les cruautés des Ariens : « Les évêques sont enfermés au fond des cachots, les fidèles gardés à vue par une soldatesque armée, les vierges du Seigneur livrées aux brutalités de la foule. Que leur demande-t-on cependant ? « Etes-vous chrétiens ? » Non. Mais : « Etes-vous Ariens ? » — De quoi se plaint-il encore ? C'est qu'au concile de Milan l'hérétique Valens ait dit publiquement : « La question des personnes passe avant celle de la doctrine¹. »

Il affirme donc la vérité dans toute son intégrité. Elle est comme le soleil qui n'admet aucun pacte avec les ténèbres ; elle est au-dessus des hommes, parce que la vérité, c'est Dieu, c'est Jésus-Christ. Sans lui le monde demeure dans la nuit et dans la mort, car « en lui seul est la vie, et la vie est la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. » Mais les ténèbres ne peuvent devenir l'ordre ni faire la loi : un peuple serait voué à tous les désastres qui repousserait Jésus-Christ.

La doctrine intégrale de l'Evangile, la divinité de Jésus-Christ, il la fait prévaloir partout, notamment au concile de Béziers, présidé par Saturnin, l'évêque hérétique d'Arles. Hilaire le dénonce à la sainte assemblée et le fait condamner, mais Saturnin en appelle à la puissance civile qui était alors représentée dans les Gaules par Julien, le futur apostat, qui déjà menait une guerre sourde contre le christianisme. L'évêque de Poitiers est donc arraché à son Eglise, aux fidèles qui

¹ *Ad Const. August., lib. 1.*

voudraient le retenir, mais qui cèdent devant les épées dégainées, et, chargé de chaînes, il est traîné hors de sa ville et conduit en Phrygie.

Dieu permettait qu'il fût envoyé en exil afin que l'Orient entendît une parole ferme et libre, afin qu'il exposât devant les évêques ariens la pure doctrine du Christ qu'il tenait de l'Eglise romaine. Les privations, les mépris, les mauvais traitements ne l'effraient ni ne le découragent, ni ne le font taire. De nouveau il parle, il adresse une seconde lettre à Constance pour lui reprocher, avec une liberté toute apostolique, de persécuter l'Eglise de Dieu et de ne réserver ses faveurs qu'à l'hérésie :

« Si j'élève la voix, lui dit-il, ce n'est certes point pour faire entendre des plaintes qui me seraient personnelles. Non, ma cause n'est rien, celle de Jésus-Christ est tout ! Et plutôt à Dieu qu'au lieu d'avoir été réservé à cette époque d'effacement général où la confession de la foi chrétienne n'entraîne que l'exil, il m'eût été donné de vivre au temps de Néron ou de Dèce !¹ »

N'admirez-vous pas cette fière déclaration : « Ma cause n'est rien, Jésus-Christ est tout ! » Jésus-Christ c'est le divin Maître qui l'a éclairé, converti, mis en possession de la vérité ; aussi lui appartient-il cœur et âme, et il ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas verser son sang pour lui prouver son amour. Il est disgracié, exilé, condamné à une vie dure, il souffre la faim, la soif, la fièvre, mais tout cela pour lui n'est rien, il voudrait vivre sous le règne de Néron ou de Dèce, afin d'être martyr comme un S. Ignace ou un S. Polycarpe. Puisqu'il est condamné à vivre, du moins il emploiera sa vie à parler de Jésus-Christ, à écrire de lui. Il compose donc en plein exil son beau livre de la *Trinité* où il consacre au Sauveur des pages admirables, toujours pour affirmer comme le centurion : « Celui-ci est vraiment le Fils de Dieu ! » Il invoque en preuve les miracles opérés aux tombeaux des apôtres, les prodiges innombrables dont les chrétiens sont témoins partout et sans cesse, enfin le témoignage des martyrs qui, sous le fer du bourreau, s'écriaient, joyeux : « Je crois que Jésus est le Fils de Dieu ! »

Enfin il confesse la foi devant le concile arien de Séleucie. Molesté par les Ariens, il demande à exposer la vérité catholique dans une conférence publique. Ses ennemis n'osent affronter l'autorité de sa parole, ni sa science des Ecritures, et ils persuadent à l'empereur de le renvoyer dans les Gaules ; ainsi ils seront débarrassés de sa présence gênante. Il part, mais non sans leur avoir adressé un suprême avertissement : « Pendant les tempêtes d'hiver, le seul moyen de se sauver, c'est de retourner au port d'où l'on est sorti ; de même, retournez au port de la foi dans laquelle vous avez été baptisés ! »

II

Au fond de son exil, jamais il n'avait oublié la Gaule, sa patrie, ses fidèles. Qu'étaient-ils devenus en son absence ? Des loups n'avaient-ils pas fait

irruption dans son troupeau ? « Depuis la Phrygie j'exerce toujours mon ministère sur Poitiers, » disait-il¹, mais ses ordres étaient-ils écoutés ? Les brebis entendaient-elles la voix du pasteur ? Et puis, les évêques des Gaules avaient-ils maintenu leur foi dans toute sa pureté ? Voilà ce qu'il se demandait, non sans inquiétude. Il leur avait écrit et personne ne lui avait répondu.

Comme il s'en revenait pensif dans sa patrie, il apprit que tous étaient restés fidèles à Jésus-Christ. Quelle joie fut la sienne ! Car à Séleucie on lui avait demandé quelle était la foi des Gaules, et il avait exalté la fidélité de tous à garder la vérité catholique. Or voilà qu'ils justifiaient pleinement sa confiance et son témoignage ! Combien il s'en montrait heureux ! Il le fut davantage encore lorsqu'il eut mis le pied sur le sol de la patrie : « Toute la Gaule, dit S. Jérôme, embrassa son grand Hilaire qui revenait victorieux des hérétiques et la palme à la main. » C'est pourquoi il est encore si populaire parmi nous. Il a partout marqué son passage, et il semble que dans tous les lieux où il s'est arrêté une église ait surgi du sol, heureuse de se placer sous son patronage. Sa pensée n'avait pas abandonné un instant la Gaule, alors qu'il était en exil ; maintenant qu'il était de retour, il continuerait sur place son œuvre de vérité ! Il le fit avec tant de zèle, tant d'énergie et de bonheur, par son influence universelle, par l'ascendant de son caractère et de son génie, qu'au dire d'un historien placé aux sources mêmes de la tradition, Sulpice Sévère, « c'est une chose constante aux yeux de tous que nos Gaules ont été préservées de l'hérésie par le bienfait du seul Hilaire². »

Dès lors les Gaules étaient aussi bien le pays de la franchise et de la clarté, jamais l'hérésie n'a pu s'y implanter parce qu'elle est tortueuse, subtile et obscure. Elle ne marche pas droit, et nos aïeux, comme nous, aimaient avant tout la droiture.

Cette action d'Hilaire sur notre pays, son influence, ses enseignements n'ont pas pris fin avec lui. Ecoutez plutôt ce que nous dit S. Grégoire de Tours : « Ce ne fut pas seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort qu'Hilaire protégea sa patrie contre l'invasion de l'hérésie. Car lorsque Clovis, le premier roi chrétien, s'avancait contre le roi arien des Goths, le monarque franc aperçut un globe de feu qui partait de Poitiers et de la basilique d'Hilaire, et qui venait vers lui ; afin que, fortifié par le secours du bienheureux confesseur, il combattît plus heureusement ces phalanges hérétiques contre lesquelles le vaillant pontife avait lui-même si souvent combattu³. »

Clovis comprit qu'il ne combattrait pas seul, « mais qu'un autre allait combattre pour lui, » ajoute Fortunat, et il s'élança dans la mêlée avec tant de confiance et de vigueur qu'en moins de trois heures il avait remporté une victoire des plus éclatantes. Hilaire avait combattu pour lui, *altero*

¹ *Ad Constant.*, lib. II, no 2.

² Sulpice Sévère, *Sac. Histor.*, I, II.

³ *Hist. Franc.*, I, II, cap. 37. Voir Mgr Pie, t. I, p. 232.

¹ *Liber contra Constant. imperator.*

pro se pugnatio. Ainsi le grand docteur n'avait pas seulement infligé aux Ariens de terribles défaites morales, du haut du ciel il protégeait encore sa patrie contre eux et il les écrasait à Vouillé par la main du roi de France. Cette bataille décida la victoire de la vérité catholique dans les Gaules et en chassa pour jamais l'hérésie arienne.

Ce fut donc aussi le triomphe de la divinité de Jésus-Christ. Arius avait également tenté de détrôner Dieu, en déclarant que le Christ n'était qu'une créature. Car ôtez Jésus-Christ, ravez-le à la simple humanité, tout en l'entourant d'éloges et de flatteries : vous atteignez Dieu lui-même. Bientôt l'humanité cessera de rendre un culte même au Dieu créateur, la divinité sera oubliée ou méprisée. Remarquez d'ailleurs que ceux qui n'adorent pas J.-C. n'adorent pas non plus le Dieu qui a créé le ciel et la terre, ils le passent sous silence, ils ne veulent pas penser à lui, se soumettre à la cause suprême des mondes. Supprimez l'Eglise, je vous le demande, que restera-t-il de la religion ?

La philosophie contemporaine a tenté aussi un effort suprême pour chasser Dieu des consciences, des âmes, des lois. Elle n'a point réussi à s'entendre pour formuler une doctrine positive, c'est pourquoi, à cause de la diversité de leurs idées, on peut dire de nos philosophes ce que S. Hilaire disait des ariens : « Il y a autant de croyances que de volontés, autant de doctrines que de caprices. On n'agit plus que des nouveautés, on s'enveloppe d'équivoques, on se range à telle théorie, à tel système, et bientôt personne n'est plus à Jésus-Christ, *prope jam nemo Christi est*. » Mais ils s'entendent pour nier, et ils nient le Christ, ils nient Dieu, les malheureux !

Si quelques-uns pourtant reconnaissent l'existence d'un Etre supérieur qui a imprimé le mouvement à la merveilleuse machine de la création, après avoir produit les mondes, ils ne prient point cet Etre qui les a créés, il n'existe aucune relation entre eux et lui, ils ne lui reconnaissent pas le droit de leur intimer des ordres, et, ravalés au-dessous du niveau des païens, ils ne croient pas que cet Etre Souverain puisse leur demander compte de leurs actes, les récompenser ou les punir. C'est l'œuvre qui se dresse en face de l'ouvrier et qui discute avec lui, qui lui dit : « Pourquoi m'as-tu faite ? » C'est Dieu devenu étranger dans l'univers qu'il a créé !

S. Hilaire nous prémunit encore contre les dangers de cette philosophie audacieuse et trompeuse : « Prenez garde, nous dit-il, que personne ne vous dépouille par la philosophie et par ses vaines déceptions. *Videte ne quis vos spoliaret per philosophiam et inanem deceptionem*. »

Ces paroles ne sont-elles pas écrites pour notre temps ? Les doctrines philosophiques qui ont prévalu et qui sont enseignées officiellement, sont opposées entièrement à celles de l'Evangile. Elles ont autorisé toutes les persécutions, tous les abus dont nous sommes les témoins attristés. C'est au nom de la philosophie nouvelle qu'on a enlevé le Christ

de nos prétoires et de nos écoles ; le Christ, Fils de Dieu, pourrait par son image gêner la conscience de quelque impie imaginaire. C'est au nom de la philosophie qu'on a expulsé les religieuses de nos hôpitaux, parce qu'elles portaient la croix sur leur poitrine ; qu'on a exilé nos congrégations, enlevé à nos Frères des Ecoles chrétiennes le droit d'enseigner le peuple. C'est au nom de la philosophie qu'on a édicté la Séparation de l'Eglise et de l'Etat avec la confiscation des fondations religieuses, — car cette philosophie accepte très bien le vol, avec la violation des volontés des morts.

Le grand docteur de Poitiers paraît avoir deviné, entrevu tout cela, et il nous avertit par ces mots sobres, mais si expressifs : « Prenez garde qu'on ne vous dépouille par la philosophie ! » De combien de choses précieuses en effet on nous a dépouillés au nom de la philosophie qui nie le Christ ! Liberté de conscience des catholiques, libre usage de nos églises qui ne nous appartiennent plus, liberté du culte extérieur, égalité devant la loi, ressources amassées par nos aïeux chrétiens pour les pauvres, pour l'Eglise, liberté d'enseigner, liberté pour les malades de voir les prêtres, liberté pour nos soldats de recevoir avant de mourir les secours de la religion, la philosophie impie qui nie Dieu et son Christ nous a dépouillés de tout cela ! Elle a montré ainsi que l'Evangile seul conserve dans le monde ces deux choses qui font qu'il y peut rayonner un certain bonheur : la liberté et la bonté.

Et cependant l'Eglise seule est la gardienne de la félicité humaine et sociale. Ce qui la confère, cette félicité, qui ne saurait être entière ici-bas, parce que la terre ne peut être le paradis, ce sont les vertus des citoyens. Or qui enseigne la vertu et donne en même temps la force de la pratiquer, par la grâce ? Est-ce la philosophie contemporaine, qui ne croit qu'à la seule jouissance, et qui, par ses théories avilissantes, nous conduirait à la pire des barbaries : la barbarie des appétits insatiables ? Non ! c'est l'Eglise, qui nous dit à chacun : « Aime Dieu, aime Jésus-Christ, et par amour pour Jésus-Christ, imite-le. Sois laborieux, travaille sous ses yeux qui te regardent ; mais avant de commencer ton labeur pense à lui, adresse-lui une prière, consacre-lui ta journée. Ensuite sois juste pour tous, sois chaste, doux et bon. Aime le prochain, parce que tu aimes Dieu, et que Dieu l'aime. Aime tes frères ici-bas, et vivez ensemble dans la vertu, afin que vous vous retrouviez au ciel pendant l'éternité ».

C'est ainsi que par les vertus qu'elle prêche, par les dévouements qu'elle fait naître, l'Eglise procure aussi la prospérité matérielle, le bonheur des individus et des peuples. O saint Hilaire, faites que nous méditations vos enseignements ! Le monde redevient arien, c'est-à-dire ennemi du Christ ; fortifiez notre foi, veillez sur notre patrie et préservez encore une fois de l'hérésie antichrétienne cette France que vous avez contribué à fonder, et que vous avez sauvée de l'hérésie arienne !

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE

(3^e Dimanche après l'Epiphanie)

LA PRIÈRE DU SOIR EN FAMILLE

Mes frères,

En 1893, S. S. Léon XIII instituait, en l'honneur de la *Sainte Famille* de Nazareth, une fête spéciale, du rite double majeur, qu'il fixait au 3^e dimanche après l'Epiphanie, et pour laquelle il avait composé un office et une messe propres. Il engageait en même temps toutes les familles chrétiennes à prendre la Sainte Famille pour modèle et à se mettre sous sa protection, en s'agrégeant à l'Association fondée sous son vocable, et en faisant la prière du soir en commun devant son image.

Autrefois cette pieuse habitude de la prière du soir en commun était générale; pas une famille chrétienne où cette habitude ne fût établie. Chaque soir, devant le crucifix des ancêtres et la statue de la Madone, l'époux et l'épouse d'abord, plus tard le père et la mère, entourés de leurs petits enfants, s'agenouillaient ensemble pour murmurer la même prière au même Père qui habite dans les cieux. Quoi de plus beau que ce spectacle? Quoi de plus ravissant que ce concert pieux où la voix angélique des tout petits se mêle à la voix grave du père et aux supplications ardentes de la mère pour attirer la bénédiction du ciel sur le foyer et calmer toutes les inquiétudes, toutes les douleurs! Voilà, mes frères, la scène à la fois touchante et grandiose que le Souverain Pontife nous exhorte à remettre en honneur, sûr de restaurer avec elle l'esprit de famille et l'esprit chrétien qui tendent à disparaître.

Docile à ce mot d'ordre du Chef auguste de l'Eglise, je me présente à vous, à cette heure, comme avocat de cette noble cause. Je vous exposerai simplement les motifs et les avantages de la prière du soir en famille, dans l'espoir et avec le désir très ardent de gagner parmi mes auditeurs des adhérents nombreux à l'Association de la Sainte Famille, établie dans cette paroisse¹.

I

C'était au retour du Thabor; Jésus-Christ, en présence de Pierre, Jacques et Jean, venait d'être enveloppé tout à coup par une vive lumière qui semblait sortir de sa personne même. Dans les cieux avaient apparu Moïse et Elie qui conversaient avec lui. Les apôtres, effrayés de prime abord, étaient tombés la face contre terre, mais la main du divin Maître les avait touchés, et à sa voix, redevenue douce et pénétrante, ils s'étaient relevés de leur effroi. Or voici qu'en redescendant les pentes de cette colline dont le ciel avait illuminé les sommets, les disciples émus, ravis, en quelque sorte grisés par les sublimes révélations qu'ils avaient entrevues, se crurent élevés déjà aux sur-naturelles destinées qui les attendaient et entrèrent

dans une discussion presque inquiétante pour savoir qui serait le premier dans le royaume de Dieu.

Notre-Seigneur, qui s'était écarté d'eux, se rapprocha à cet instant et découvrit bien vite sur leur front l'expression de l'inquiétude qui les agissait. — « Maître, demandèrent-ils en l'apercevant, dites, qui donc sera le premier dans votre royaume? » Ils ne se doutaient guère de la réponse qui allait leur être faite!

A ce moment, quelques enfants, venant de la plaine voisine, redescendaient avec leurs troupeaux vers le bourg de Nazareth. Jésus fit signe à l'un d'eux, qui s'approcha aussitôt, fasciné, comme tant d'autres, par la pénétration du regard divin. — Le Sauveur, en effet, aux yeux de la plupart de ses contemporains, n'était qu'un inconnu ordinaire, et pourtant, chaque fois qu'il appelait, observe l'Evangile, on s'approchait, ravi par une force irrésistible. A sa voix les petits enfants accouraient, les Apôtres laissaient là sans inquiétude leur barque et leurs filets, et les morts eux-mêmes se levaient de leur couche refroidie. — L'enfant s'était donc approché. Jésus le pressa sur son cœur, l'embrassa avec tendresse, et, le plaçant au milieu de ses Apôtres, il leur tint ce langage: « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez, au point de devenir semblables à ces tout petits (par l'innocence et l'humilité), vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » — Ces paroles étaient bien de nature à rappeler les ambitieux à la réalité. — Jésus ajouta: « Celui qui se fera petit comme cet enfant, sera le plus grand et le plus digne dans le royaume des cieux... Et si jamais quelqu'un venait à scandaliser un de ces petits, il mériterait qu'on lui attachât au cou la pierre d'une meule et qu'on le jetât ainsi enchaîné dans les profondeurs de la mer. »

Enfin, après quelques instants vint une autre déclaration qui, en apparence, ne répond pas à ce qui précède, mais contient une promesse toute providentielle pour la thèse que je soutiens: « Je vous le dis encore, s'écrie le Sauveur, si deux d'entre mes disciples se réunissent sur la terre, quelle que soit la grâce qu'ils demanderont, ils l'obtiendront de mon Père qui habite dans les cieux. Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Dans cette double révélation faite aux Apôtres, ne trouvons-nous point, parfaitement indiqué, le devoir de la prière en famille, les raisons fondamentales sur lesquelles il repose, et les principaux bienfaits qu'il attire sur les foyers?

II

Eh oui! mes frères, j'ai bien dit: *le devoir de la prière en famille.*

1^o La famille est effectivement de création divine, et comme telle, croyez-vous qu'elle n'a pas vis-à-vis de Dieu des obligations spéciales qui ne sauraient être remplacées par le devoir individuel? Evidemment, en tant qu'individus, nous devons à

¹ Cette allocution a été prononcée à l'église N.-D. du Travail, à Paris, le 26 février 1942.

Dieu, notre Créateur, un culte privé; mais aussi en tant que membres d'une famille, nous lui devons un culte familial. Or ce culte domestique ne peut être rendu que par la prière en commun. J'insiste sur cette pensée fondamentale; elle mérite bien que nous nous y arrêtions et que vous vous en pénétriez : — Les membres d'une famille ne sont pas des individus isolés : unis les uns aux autres par des liens étroits que Dieu lui-même a formés, ils constituent un être moral dont la vie commune absorbe leur individualité. Ceux que Dieu a unis ainsi ne doivent pas se séparer pour l'adorer et le prier : S'ils s'assoient au même foyer et mangent à la même table, s'ils souffrent les mêmes peines et jouissent des mêmes joies, pourquoi ne prieraient-ils pas Dieu d'un même esprit, d'un même cœur, d'une même bouche?...

Que pense-t-on d'un homme qui n'a ni foi, ni religion, qui n'accomplit aucun de ses devoirs de chrétien? On craint, à bon droit, pour son éternité, souvent même il y a lieu de se méfier de son honnêteté naturelle.

Que pense-t-on d'une nation qui a biffé Dieu de ses lois et affecte d'ignorer la religion, si elle ne la persécute pas? On tremble pour son avenir et ses générations futures.

Eh bien! pouvez-vous penser qu'il n'y a rien à redouter pour une famille qui ne rend pas à Dieu le seul hommage par lequel elle lui est unie, je veux dire le devoir quotidien de la prière commune?

S. Paul déclare que le foyer familial est un sanctuaire, une église domestique, *domesticam ecclesiam*, dont le père est le prêtre. Qu'est-ce qu'un temple où ne retentit jamais le chant de la prière? Qu'est-ce qu'un prêtre qui se désintéresse des actes religieux qu'il devrait aimer et consacrer par l'onction sacerdotale de sa présence? Ce temple, ce prêtre ne sont rien autre chose que des ruines muettes où Dieu ne saurait habiter.

Certains objecteront peut-être qu'ils aiment mieux prier en particulier, que le recueillement leur est ainsi plus facile. — Cette objection ne tient pas debout après ce que j'ai dit tout à l'heure, à savoir, qu'à côté du devoir individuel se dresse le devoir familial, et celui-ci implique la prière en commun.

Et puis, quand on prie, c'est bien, n'est-ce pas, pour rendre ses hommages au Souverain Maître. Or, j'en atteste la parole divine, le ciel n'est jamais si honoré que par la prière en commun, puisque J.-C. nous affirme que « là où deux ou trois sont réunis pour prier ensemble, il est au milieu d'eux. » — Quand on prie, c'est encore pour demander et obtenir les grâces dont on a besoin. Or, ici également, d'après l'affirmation du Christ, rien n'est plus puissant sur le cœur de Dieu que le murmure des âmes qui prient ensemble, puisque, nous dit N.-S., « quand plusieurs se réuniront sur la terre, quelle que soit la faveur qu'ils implorent, ils l'obtiendront de mon Père qui habite dans les cieux. »

2^o Le devoir de la prière familiale ne ressort

pas seulement de la constitution même de la famille; il repose encore sur l'obligation qu'ont les parents de donner à leurs enfants une éducation chrétienne. « Si quelqu'un, dit Notre-Seigneur, venait à scandaliser un de ces petits, il mériterait qu'on lui attachât au cou la pierre d'une meule et qu'on le précipitât ainsi enchaîné dans les profondeurs de la mer. » Qu'aurait donc dit le divin Sauveur s'il avait parlé des parents qui scandalisent leurs enfants?

Or, mes frères, est-ce qu'un vrai scandale ne se rencontre pas dans ces foyers où personne ne s'agenouille jamais? Scandale affreux qui compromet l'avenir moral et éternel des enfants. Comment, en effet, l'homme priera-t-il à 30, 40 et 50 ans, s'il n'y a pas habitué ses lèvres dans sa prime jeunesse? Or il est aussi impossible de sauver son âme sans prier que de vivre sans respirer ou sans manger. Scandale menaçant qui compromet les vieux jours des parents avec les consolations qu'ils devraient leur apporter! Comment le fils restera-t-il soumis et respectueux pour son vieux père, s'il n'a point vu, aux jours de son enfance, dans un acte religieux et familial, l'autorité même de Dieu se refléter sur le front de ceux qui le remplacent au foyer? L'expérience nous l'apprend tristement et trop éloquemment tous les jours, il ne croira bientôt plus à l'autorité paternelle, puis il s'en moquera et la méprisera, préparant ainsi à ceux qui n'ont pas su l'élever chrétiennement, bien des angoisses et d'amères tristesses.

O pères et mères, gardez-vous de scandaliser vos enfants, par l'oubli, par la négligence de la prière en commun! Certes, vous les aimez, ces chers petits, et votre plus grande douleur serait de penser que vous avez pu faire du mal à leur corps, à leur santé, à leur bonheur; prenez garde aussi de faire du mal à leurs âmes en ne leur faisant pas tout le bien que vous pourriez et même que vous leur devez.

III

Il me reste à vous dire quelques-uns des bienfaits sans nombre que la prière faite en famille attire sur les foyers chrétiens.

En premier lieu, n'est-ce pas surtout du père, de la mère et de l'enfant que Jésus disait : « Quand deux ou trois se réuniront sur la terre, quelle que soit la faveur qu'ils implorent, ils l'obtiendront de mon Père qui habite dans les cieux. *De quacumque re petierint, fiet illis a Patre meo qui in cœlis est.* » Promesse touchante qui ne contient aucune restriction! Qu'il s'agisse d'une grâce spirituelle ou temporelle, du présent ou de l'avenir, des parents ou des enfants, quelque soit l'objet de leur demande, *de quacumque re*, la bonté du ciel se laisse toucher par cette toute-puissance suppliante qui s'appelle la prière en famille. Quel est le père, quelle est la mère qui auront assez peu d'intérêt pour leur foyer, assez peu d'amour pour leurs enfants, pour ne point se laisser convaincre par cette déclaration?

Ai-je besoin, en second lieu, de vous le faire

observer ? la prière en famille est la meilleure sauvegarde de la prière elle-même. Ceci est hors de conteste.

Aussi je n'insiste pas, et j'ajoute que ce devoir accompli entraîne l'accomplissement de tous les autres, et même les facilite. Voici pourquoi. Par le fait même qu'on fait sa prière en famille, ce n'est donc pas dans le secret et la solitude, seul en présence de Dieu, que l'on fait sa profession de foi, que l'on compare sa conduite avec la loi de Dieu, que l'on s'accuse de ses fautes ; c'est en public, à haute voix, en présence de témoins qui en prennent acte de quelque manière, pour s'en souvenir et nous le rappeler à l'occasion. Comment un membre d'une famille où l'on prie en commun pourrait-il ignorer les vérités de la foi dont il répète ou entend répéter chaque jour le Symbole ? Comment la même bouche, qui a béni le nom de Dieu simplement dans le *Pater* lorsqu'elle a dit : « Que votre nom soit sanctifié, » oserait-elle le blasphémer en présence de ceux qui l'ont entendue le bénir ? Comment celui qui néglige le devoir de la sanctification du dimanche, de la confession annuelle, de la communion pascale, résisterait-il à l'intimation qui lui en est faite par les Commandements ? Comment persévérerait-il dans le péché, quand il s'en confesse et s'en repent chaque soir en récitant le *Confiteor* et l'acte de contrition ? etc. Non, cette contradiction entre ses actes et ses paroles est trop accusée pour être durable, définitive. La prière en famille unit à Dieu, nécessairement.

En unissant à Dieu les membres de la famille, la prière en commun les unit plus étroitement entre eux. Leurs affections naturelles se surnaturalisent, s'épurent, se fortifient en Dieu. Quand ils voient leurs parents et leurs maîtres exercer au milieu d'eux le sacerdoce domestique, obéir à leur commun Père qui est dans les cieux, les enfants et les serviteurs se prennent à considérer leur autorité comme une émanation de celle de Dieu, à éprouver pour eux un respect religieux, à leur obéir comme à Dieu. D'un autre côté la prière en famille assure la fidélité réciproque des époux, le dévouement des parents à leurs enfants, la justice et la bonté des maîtres pour leurs serviteurs, la loyauté et le zèle des serviteurs pour leurs maîtres. Là où l'on prie en commun, là est Jésus-Christ ; et là où est J.-C., là est la concorde, le support mutuel, l'indulgence, l'esprit d'abnégation et de sacrifice, la modération dans la prospérité, la patience dans l'adversité, ... toutes choses qui contribuent à la sécurité et au bonheur de la famille. Aussi quel précieux et doux instant que celui de la prière en commun ! C'est l'heure du repos en Dieu. Qu'il fait bon, après une journée de fatigues et de soucis, de préoccupations de tout genre, se refaire le cœur dans le Cœur du bon Maître et prendre du courage et des forces pour le lendemain !

C'est l'heure des souvenirs ! On se rappelle ceux qui ne sont plus, en voyant leur place vide au foyer, et l'on habitue les enfants à prier pour les

chers défunts. Parents chrétiens, voulez-vous survivre dans la mémoire, dans le cœur de vos enfants ? Eh bien ! le moyen le plus assuré, croyez-moi, c'est de leur léguer la tradition de la prière familiale.

C'est l'heure de la réconciliation ! Si, durant la journée, les enfants par leur indocilité ont contristé le cœur de la mère ou du père, si quelque contradiction a troublé la paix du foyer, s'il s'est produit entre les époux des choses inévitables qui laissent après eux je ne sais quel froid, quelle tristesse pénible, si l'on murmure de concert la divine prière : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » la glace des cœurs se fond sous l'ardeur de cette commune supplication.

C'est l'heure des demandes et des supplications ! Si le pain manque au foyer, si la maladie atteint quelqu'un des êtres chéris, si l'on se sent menacé dans ses biens, dans sa paix, dans son honneur, le ciel en est informé, et à cet appel confiant, auquel il ne saurait rester insensible, l'espérance et la joie renaissent dans les cœurs.

Vous avez remarqué, mes frères, que la prière en commun que je recommande est surtout celle du soir. C'est qu'elle est plus facile à réaliser à la fin qu'au commencement de la journée. L'heure du réveil n'est ordinairement pas la même pour tous les membres de la famille : elle varie avec l'âge, l'emploi, l'état de santé de chacun. Levés les uns après les autres, ils s'en vont les uns après les autres à leurs diverses occupations. Le soir, au contraire, mettant un terme aux travaux de la journée, ramenant au foyer les membres dispersés et les groupant autour de la table commune, doit les réunir aussi pour la prière avant de les séparer pour le repos de la nuit.

Et la salubre influence de la prière en famille déborde du foyer domestique, sur la paroisse, sur la société tout entière, par le respect des droits d'autrui, les rapports de bon voisinage, l'échange des bons procédés qu'elle y établit et qu'elle y entretient. Une paroisse où chaque famille ferait la prière du soir en commun, serait une paroisse foncièrement chrétienne ; il n'en faudrait pas davantage pour assurer son bonheur et sa prospérité.

Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph, modèle et protectrice des familles chrétiennes, nous aimons à vous contempler réunie en prière, dans le silence et la solitude de Nazareth, à l'heure où les travaux du jour ont fait place au repos du soir. Ressuscitez dans toutes les familles de cette paroisse l'esprit de prière dont vous étiez animée, la pieuse habitude de la prière du soir en commun dont vous avez donné un si parfait exemple, pour le plus grand bien des familles, le salut des individus et de notre chère patrie ! Ainsi soit-il.

PLAN DE SERMON

PANÉGYRIQUE DE S. SULPICE LE PIEUX¹

Nos autem, non Spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est. (I Cor., II, 12).

Chaque société a ses lois, ses coutumes, son esprit. Cette grande société que l'Écriture appelle le monde a son esprit qui lui est propre, opposé à l'esprit de la société des enfants de Dieu. C'est pourquoi le christianisme lutte contre l'esprit du monde et travaille à nous en détacher par la grâce du baptême.

S. Sulpice a *triomphé du monde*, puis il a *entrepris de détruire le règne du monde*.

I. — *Il a triomphé du monde*

1. *Il s'est gardé pur au milieu du monde.* Nourri à la cour dès sa jeunesse, il ne se laisse prendre ni à ses artifices, ni à ses séductions. Il est chaste dans un âge où la pureté fait les plus tristes naufrages ; et pour sceller ses résolutions par des engagements irrévocables, il fait vœu de virginité : « O sainte chasteté ! fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite ; protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang des races, et qui seule en sais conserver la trace ! Quoique tu sois si nécessaire au genre humain, où te trouve-t-on sur la terre ? O grand opprobre de nos mœurs ! L'un des sexes a honte de te conserver : et celui auquel il pourrait sembler que tu es échue en partage, ne se pique guère moins de te perdre dans les autres que de te perdre en soi-même ! »

2. *Il a donné l'exemple de toutes les vertus : bonne foi, probité, justice, candeur...* Surtout il conserve toujours une admirable modération, ainsi que l'humilité chrétienne.

« Pour se détromper du monde, il se rassasie de la vue des opprobres de Jésus-Christ dans les hôpitaux et les prisons. » Il voit une image de la grandeur de Dieu dans le prince, une image des humiliations de Jésus-Christ dans les pauvres. Il adore Jésus-Christ sous des haillons... Il évite les regards des hommes et ne cherche à leur cacher que ses bonnes œuvres...

Mais quand il a reçu la grâce de l'ordre ecclésiastique, qui non seulement donne la force de surmonter le monde, mais celle d'en inspirer le mépris aux autres, il ajoute à ses vertus privées la vertu d'apostolat pour combattre le monde.

II. — *Il entreprend de travailler à détruire l'empire du monde dans les autres*

1. *Par sa parole et par ses œuvres.* Il parcourt les campagnes, il opère sans cesse de nouvelles

conversions. Il y a dans sa parole et dans sa conduite « une certaine vertu occulte mais toute-puissante qui inspire le dégoût du monde. » Tous les déserts à l'entour de Bourges sont, durant son épiscopat, peuplés de saints solitaires. Il consacre tous les jours à Dieu des vierges sacrées. Il apprend aux familles à user de ce monde comme n'en usant pas, il répand partout l'esprit de détachement... Il fonde des écoles, des hôpitaux, des maisons de retraite...

2. *Par l'exemple de sa vie.*

D'où lui venait cette grâce d'inspirer si puissamment le mépris du monde ? Deux choses dans sa personne produisaient un si grand effet : *la simplicité ecclésiastique* qui condamnait souverainement la somptuosité, les délices, les superfluités du monde ; avec un *gémissement paternel* sur les âmes qui étaient captives de ses vanités.

a) *La simplicité ecclésiastique.* C'est un dépouillement intérieur qui opère au dehors un retranchement effectif de toutes les superfluités. Elle règle tout, jusqu'aux moindres gestes, comme la vanité change tout. Elle produit la frugalité, la modestie... N'étant qu'abbé de la chapelle du roi Clotaire II, S. Sulpice n'a voulu retenir pour sa subsistance et celle des clercs qu'il gouverne, que le tiers des appointements que le roi lui donne ; il distribue le reste aux pauvres. Devenu évêque de Bourges, il redouble encore de pénitence, et pratique un détachement plus universel... Chez lui tout ressent la pauvreté de Jésus-Christ. Rien n'est plus simple que sa conduite, plus affable que sa personne... Sa bonté pleine de tendresse le fait regarder comme le père de son peuple, et sa douceur toujours égale lui mérite le surnom de Débonnaire...

b) Il connaît la charge d'un évêque et ses responsabilités. Aussi *gémil-il* sur les désordres de son peuple et cherche-t-il à les prévenir. Le sacerdoce est un état de pénitence, et les prêtres doivent pleurer pour ceux qui ne font pas pénitence (II Cor., XII, 24). Ils travaillent à expier les péchés des autres, comme s'ils leur étaient personnels... Ainsi faisait S. Sulpice : il s'effrayait pour son peuple, et lui inspirait des sentiments d'une componction salutaire.

Enfin il se retire pour se préparer à la mort, pour méditer sur la sévérité de la justice de Dieu. Précieux exemple à suivre... Quelle pénible surprise de trouver un jour, dans un coin de sa mémoire « la vérité persécutante » armée de reproches amers !...

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 januarii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

¹ D'après Bossuet, *Panegyrique de S. Sulpice*.

Ami du Clergé du 13 janvier 1914

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Deuxième année d'Instructions dominicales. —

XI. 4^e Dimanche après l'Épiphanie : Vie cachée de Jésus, 33.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — VIII. 3^e Dim. après l'Épiphanie, 36.

Pour la fête des Fiançailles de S. Joseph et de la Sainte Vierge. — Le sens de cette fête, 38.

Panegyrique de S. François de Sales. — Le Docteur de l'Eglise, 42.

Catéchisme de persévérance. — L'Eglise des Apôtres. — SAINT PAUL EN OCCIDENT. — I. NÉRON, 46.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XI

4^e Dimanche après l'Épiphanie

VIE CACHÉE DE JÉSUS

Mes frères,

Dimanche dernier je vous ai entretenus de Jésus enfant. Je voudrais aujourd'hui vous présenter Jésus adolescent et Jésus parvenu à l'âge de maturité, c'est-à-dire *cette longue période de la vie du Sauveur* qui s'étend du retour d'Égypte jusqu'au baptême de Notre-Seigneur. On l'appelle « la vie cachée. » Elle n'occupe guère de place dans le récit évangélique. Mais combien elle est féconde en exemples ! Que de *leçons* nous pouvons y puiser, spécialement sous le rapport de l'obéissance et du travail !

I

Vous vous souvenez, mes frères, qu'après avoir passé plusieurs années en exil, la T. S. Vierge, S. Joseph et l'enfant Jésus rentrèrent à Nazareth, leur ville. C'est là que « le Sauveur grandit et se fortifia ; il était plein de sagesse et la grâce de Dieu était en lui. » (Luc, II, 40). Il devint un jeune homme, un ouvrier ; et jusqu'à sa 30^e année environ, il mena une existence obscure et ignorée dans la maison et l'atelier de son père nourricier.

Un seule fois il sortit du silence et de l'obscurité. Voici cet épisode raconté par les évangélistes. « Ses parents allaient chaque année à Jérusalem pour la solennité de la Pâque. » Les femmes et les enfants n'étaient pas obligés à ce pèlerinage ; la T. S. Vierge pourtant n'y manquait pas. Quelles actions de grâces n'avait-elle pas à offrir au Seigneur dans son temple ! Que de doux souvenirs lui rappelait la maison de Dieu, où elle s'était consacrée au Très-Haut et où elle avait offert son divin Fils !

« Jésus avait douze ans ; il monta à Jérusalem avec ses parents. » La fête durait une semaine entière. Des multitudes de Juifs accouraient dans la Ville sainte. C'était des millions d'étrangers qui

affluaient des contrées les plus éloignées. On conçoit quel encombrement ce devait être et avec quelle facilité on pouvait être séparé des siens au milieu de cette foule !

Les jours de la fête écoulés, Marie et Joseph prirent le chemin du retour. L'enfant Jésus ne se trouvait pas auprès d'eux. Pensant qu'il était dans la caravane avec des amis, ils firent sans inquiétude la première journée de marche. Mais à la halte du soir, ne l'apercevant point, ils le cherchèrent longtemps parmi ceux de leur parenté et de leur connaissance. Ce fut en vain. Marie et Joseph reprirent alors la route de Jérusalem, quêteant partout les traces du divin Enfant. Quelle épreuve pour eux ! Pauvre mère surtout ! Est-ce déjà le glaive de douleur qui vient transpercer son âme ? Comment Jésus, si soumis, si tendre, si prévenant, si volontairement caché depuis douze ans, se dérobaient-il subitement à ses parents sans les avoir avertis ? Enfin, au troisième jour, le surlendemain de la disparition, ils le trouvèrent dans une salle du temple, assis au milieu des docteurs de la loi, les écoutant et les interrogeant.

A l'insu de ses parents Jésus était donc resté dans la Ville sainte ; il avait passé sans doute une grande partie de ces trois journées dans le temple, vivant peut-être du pain demandé à la charité. Il s'était rangé parmi les disciples des Maîtres en Israël, nous donnant à tous l'exemple du respect et de la docilité dus à ceux qui enseignent le bien. Il écoutait, il interrogeait, il répondait de manière à étonner les plus instruits, sans cependant livrer à personne le secret de sa divinité. Tout l'auditoire était stupéfait en face de la merveilleuse intelligence et des réponses pleines de sagesse et de profondeur de ce jeune adolescent.

« Ce spectacle, dit l'Évangile, frappa Marie et Joseph d'un grand étonnement. » Et la mère de Jésus s'approchant lui dit : « Oh ! mon Fils, pourquoi cette conduite à notre égard ? Voyez, celui que vous honorez du doux nom de père, et moi, nous vous cherchions le cœur navré de tristesse ! — Et pourquoi me chercher ainsi dans l'angoisse ? » répondit l'Enfant-Dieu ; ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père céleste ? » Cette réponse est la première parole de Jésus qui nous ait été conservée. En apparence, elle est empreinte d'une certaine sévérité ; elle n'exprime cependant pas un reproche, mais la surprise de ce que Marie et Joseph n'ont pas compris immédiatement où ils devaient trouver Jésus. Peut-être le bon Sauveur a-t-il voulu aussi nous donner une leçon et nous apprendre que quand il s'agit du service de Dieu, de sa volonté à accomplir, aucun motif, aucune considération ne doivent nous arrêter et nous empêcher de remplir notre devoir.

Désormais le Verbe incarné restera dans un profond silence. Dix-huit années le séparent encore de sa vie publique. Et cependant l'Évangile résume toute cette période de son existence en ces quelques mots : « Jésus descendit de Jérusalem avec Marie et Joseph et vint à Nazareth. Il leur était soumis...

Il avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.» (Luc, II, 51).

Extérieurement, rien ne distingue le Fils de Dieu. Il mène une vie semblable à celle du commun des mortels, ne se faisant remarquer que par une perfection qu'il veut sans éclat. Il grandit et se fortifie dans l'atelier de Joseph à la manière des autres enfants et jeunes gens. Il est soumis à Marie et à Joseph, comme un bon fils aux auteurs de ses jours. De la plénitude de sainteté et de science qui est en lui, il ne manifeste au dehors que ce qui convient à la perfection de son âge. Il se livre au travail manuel, au labeur pénible de l'ouvrier : S. Joseph était charpentier, Jésus ne dédaigne pas de se laisser initier au même état ; il aide son père nourricier, et gagne de ses mains une portion du pain quotidien.

Le Verbe incarné a donc jugé que trois années de prédication suffiraient pour enseigner aux hommes les vérités qu'il leur apportait du ciel, mais que ce n'était pas trop de trente ans d'exemple pour leur apprendre l'humilité, l'obéissance, la dignité du travail et la valeur d'une vie cachée en Dieu. Il a estimé que les trente années d'obscurité auxquelles il s'est condamné ont fait plus d'honneur à Dieu et valu plus de grâces au monde que trente années de prédications et de miracles. C'est pourquoi jusqu'à 30 ans Jésus s'est contenté de glorifier le Père et de sauver les hommes par cette vie cachée, toute de *soumission* et de *travail*.

Mes frères, Jésus obéissant et travaillant à Nazareth, voilà le divin tableau : puissions-nous en être des copies fidèles ! Regardons-le souvent : car il est pour tous sans exception le parfait Modèle. « En parcourant les différentes années de l'enfance, de la jeunesse et de la maturité, il voulait laisser à chaque étape de la vie des grâces et des exemples pour tous ceux qui passeraient par le même chemin. L'enfant à l'heure de sa formation, le jeune homme à la saison des passions naissantes, l'homme à l'époque des résolutions viriles et des nobles dévouements, ont le devoir de se dire : Qu'était-il, que faisait-il à mon âge ? Comment aujourd'hui se conduirait-il à ma place ?¹ » Avec l'Evangile nous répondrons : il était *soumis*, il glorifiait Dieu et sauvait les âmes par le *travail sanctifié*. Son désir, sa volonté, son but est que nous l'imitions.

II

1. « Il leur était soumis. » L'Evangile mentionne la soumission de Jésus précisément à l'âge où, semble-t-il, il aurait pu commencer à s'en affranchir. A Dieu, outragé par la désobéissance des anges déchus et de l'homme entraîné à leur suite, Jésus offrait en réparation son humilité profonde et sa soumission vis-à-vis de simples créatures ; à l'homme impatient du joug divin, il ménageait cet exemple d'une longue obéissance à ses parents, dépositaires de l'autorité divine.

« Il leur était soumis. » Voilà donc, en peu de mots, mes chers enfants, le modèle de la vie et des

vertus d'un enfant chrétien. Il doit toujours devenir plus sage à mesure qu'il grandit, de manière à mériter que Dieu le bénisse ; et, à l'exemple de Jésus, il doit être aussi d'une soumission parfaite à ses parents et à ses maîtres. Quel est le jeune chrétien qui trouverait trop dur le devoir de l'obéissance, quand Celui qui commande aux anges dans le ciel, et à toutes les créatures, a daigné devenir enfant, et, en cette qualité, obéir à ses parents, avec une docilité entière ?

« Il leur était soumis. » Voilà aussi notre modèle à tous, mes frères. Jésus nous rappelle le devoir si important et si souvent méconnu de l'obéissance. « Qu'il était admirable de voir le Créateur du monde servir un artisan, lui tendre ses outils, sur son ordre, fendre, raboter, ajuster les bois, conduire l'autre côté de la scie, soulever les poutres avec des leviers, les mettre en place, les assembler, et faire les ouvrages qui conviennent au serviteur et à l'apprenti ! Quelle modestie, quelle promptitude, quelle douceur dans le plus obéissant des fils et des serviteurs ! En agissant ainsi, il voilait la majesté de sa divinité ; en se montrant sous la forme d'un serviteur aux ordres d'un homme ordinaire, il nous donnait l'exemple de l'obéissance. Avant de prêcher toutes les vertus par sa parole, il voulait les faire paraître dans sa vie¹. »

Avouez, mes frères, que nous avons bien besoin, en notre siècle d'indépendance, de cette leçon que nous donne Jésus dans sa vie cachée. Trop facilement nous nous croyons dispensés de pratiquer la vertu d'obéissance. Faire ce qui est commandé, soumettre sa volonté à la volonté d'un supérieur, voilà qui coûte à la nature. Aussi, très rares sont les âmes qui aiment à obéir ; plus rares encore celles qui, ayant une idée juste et vraie de l'obéissance, s'y assujettissent complètement, et pratiquent l'*obéissance de l'esprit* et l'*obéissance du cœur*. La première fait qu'on soumet son intelligence, son jugement, sa manière de voir, à l'intelligence, au jugement, à la manière de voir de ceux qui sont chargés de commander ; la seconde fait qu'on aime à exécuter ce qui est légitimement prescrit. Obéir ainsi, mes frères, oh ! que c'est beau, que c'est grand, que c'est méritoire, que c'est agréable à Dieu !

Je dois ajouter qu'obéir est nécessaire. — D'abord Dieu l'exige de nous tous. Il le veut. Il a tout établi sous le régime de l'obéissance : le monde des êtres matériels obéit aux lois de la nature ; l'Eglise, la famille, la société civile, le ciel sont hiérarchiquement constitués, c'est-à-dire qu'il y a des supérieurs qui commandent et des inférieurs qui obéissent. L'Esprit-Saint ne nous dit-il pas : « Obéissez à vos supérieurs ; cela est juste et cher à Dieu. » (Hébr., XIII, 17). Et Notre-Seigneur, après nous avoir donné l'exemple en obéissant à Marie et à Joseph, a prononcé ces paroles : « Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais celle de mon Père. » (Jo., VI, 38).

Du reste, sans obéissance il n'y a pas de société

¹ Lesêtre, N.-S. J.-C. dans son *Evangile*, p. 69.

¹ Lessius, *Des perfectionnements divins*, XII, 136.

ni de famille possible. Surtout, il n'y a pas de vrai chrétien. L'homme qui n'obéit pas est en révolte contre l'autorité ; il lâche donc la bride à ses passions, jamais il ne pourra les vaincre, il en sera la victime. Une armée sans obéissance est vaincue dès avant le combat. Un vaisseau où l'on n'obéit pas est voué à un naufrage certain. Sans obéissance un royaume sera démembré, une maison s'effondrera. Seul, l'homme obéissant sera invincible, il triomphera du mal et chantera ses victoires, car il en remportera sans nombre sur ses défauts, sur son caractère, sur ses penchants mauvais, sur le monde, sur l'enfer. « *Vir obediens loquetur victoriam.* » (Prov., xxi, 28).

Qui ne comprend que nous sommes tenus d'obéir à Dieu, à l'Eglise et à tous nos supérieurs ? Dieu étant le Souverain Maître, personne n'a le droit de se soustraire à son autorité : accomplissons parfaitement tous ses commandements. L'Eglise a été revêtue de la suprême autorité par Dieu qui lui a confié la charge de nous gouverner et de nous diriger : observons ses préceptes ; car qui n'obéit pas à l'Eglise n'obéit pas à Dieu. Nos parents et nos supérieurs spirituels et temporels sont les dépositaires d'une portion de l'autorité divine ; ils doivent être pour nous les représentants de Dieu : soumettons-nous à leurs ordres, s'ils ne sont ni injustes ni mauvais ; en leur obéissant, nous obéissons à Dieu lui-même. Ainsi l'obéissance est rendue facile.

Pourrions-nous, d'ailleurs, trouver la pratique de cette vertu trop pénible quand nous voyons le Fils de Dieu, le Tout-Puissant, l'Etre infiniment parfait, s'abaisser jusqu'à se soumettre à ses propres créatures et à leur obéir ? Si nous étions tentés de nous plaindre, fixons nos regards sur Jésus à Nazareth.

Souvenons-nous donc que celui qui obéit porte le signe du Rédempteur, le signe du vrai chrétien ; mais que celui qui n'obéit pas porte la marque de Satan, qui le premier a jeté ce cri de révolte : « *Non serviam*, je n'obéirai pas ! »

Que notre obéissance ressemble à celle de notre divin Modèle. Qu'elle soit prompte, simple et joyeuse. Donnons-lui une origine surnaturelle, c'est-à-dire qu'elle soit inspirée par notre foi, et qu'en obéissant nous n'ayons d'autre but que de plaire à Dieu et de nous soumettre à sa sainte volonté.

2. A la soumission ajoutons la *piété et le travail*, et, comme je vous l'ai dit, nous aurons toute la vie cachée de Jésus. Le divin Sauveur a travaillé pour nous apprendre à aimer et à estimer le travail. S. Justin, qui vivait en Palestine au ⁱⁱe siècle, raconte que les premiers chrétiens se souvenaient encore des jougs et des charrues fabriqués par le divin Ouvrier. On pense que Jésus avait environ 18 ans quand expira entre ses bras son père adoptif. Il devint alors l'unique appui de la Sainte Vierge et pourvut par son travail aux besoins de la pauvre demeure. Sans doute qu'il travaillait le bois avec une secrète prédilection : il songeait que le bois de la croix devait lui servir un jour à payer

la rançon du monde ! En attendant que ce moment fût venu, il régénérât, ennoblissait et sanctifiait le travail. Il nous apprenait la manière de donner au travail son mérite surnaturel. En travaillant, il expiait nos péchés, nous méritait la grâce et le salut éternel. On dit : travailler c'est prier. Oui, à la condition de travailler à la façon de Jésus.

Le travail est une loi divine, générale et expiatrice. Dieu l'avait imposée à Adam avant sa chute, mais sans y attacher rien de pénible. Après le péché originel Dieu aggrava cette loi et l'étendit à tous les hommes comme expiation. Il veut que nul ne mange son pain s'il ne l'a gagné à la sueur de son front. C'est pour cela que S. Paul nous dit : « *Si quis non vult operari, non manducet.* Si quelqu'un refuse de travailler, il ne doit pas non plus manger. » (II Thess., iii, 10). Notre-Seigneur étant venu réparer nos fautes a voulu se soumettre à cette loi d'expiation. Le disciple ne saurait être au-dessus du Maître : aucun chrétien n'a donc le droit de s'y soustraire. Du reste, sans l'amour du travail on ne peut pas être vraiment chrétien parce qu'on ne peut pas être bon : voulez-vous rester vertueux, aimez le travail. Il préserve de beaucoup de tentations ; celui qui est occupé n'a qu'un démon pour le tenter, le désœuvré en a dix mille, disaient les Pères du désert. Tous les saints, nos maîtres dans la vie spirituelle, ont été des modèles de travail.

Certes, mes frères, je ne vous reprocherai pas de ne point travailler : vos nombreuses occupations vous préservent en général de l'oisiveté, mère de tous les vices. Mais travaillez-vous comme Jésus ? Votre travail est-il celui d'un chrétien ? est-il animé par des motifs de foi ? C'est là le grand point. Je vous en supplie donc, à l'exemple du divin Sauveur, en travaillant expiez vos fautes et méritez le ciel : votre travail deviendra ainsi une prière.

Tirez donc parti de vos fatigues ; amassez des mérites en vaquant à vos occupations et labeurs quotidiens. Travaillez d'abord en état de grâce : première condition pour que vos œuvres soient agréables à Dieu. Travaillez ensuite avec une intention droite : par amour de Dieu, par obéissance ou par pénitence. Chaque matin formez cette intention ; dites au Bon Dieu : « Mon Dieu, je vous offre de tout mon cœur cette journée et tous les travaux auxquels je vais me livrer. » Renouveler cette offrande au commencement des principales actions et l'accompagner du signe de la croix serait mieux encore et plus parfait. Quelle belle moisson de mérites nous pourrions ainsi récolter pour le ciel !

Soutenus par l'exemple du divin Maître dans sa vie cachée, sanctifions courageusement notre travail, nous souvenant que le royaume des cieux n'est pas pour les lâches : c'est un salaire qui ne nous sera donné à la fin du jour, c'est-à-dire de la vie, que si nous avons travaillé à le mériter. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

VIII

3^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Mes frères,

Vous savez que le temps de l'Épiphanie est consacré par l'Eglise à célébrer les principaux mystères par lesquels N.-S. Jésus-Christ a manifesté aux hommes sa divinité. Vous savez qu'au nombre de ces mystères figurent, avant tout, celui de l'appel des Mages à Bethléem par une étoile miraculeuse, celui de la proclamation de Jésus comme Fils de Dieu par une voix céleste, le jour de son baptême dans le Jourdain, et celui du changement de l'eau en vin aux noces de Cana, où ses disciples crurent en lui. Poursuivant son dessein, l'Eglise veut montrer que Jésus est vraiment le Maître de la nature, et par conséquent vraiment Dieu ; aussi elle nous fait lire à la messe de ce jour le récit de deux guérisons miraculeuses opérées par lui, celle du lépreux et celle du serviteur du centurion ; et puisqu'il est Dieu, il a donc droit à nos hommages et à nos adorations. C'est ce qui ressort des textes liturgiques de ce dimanche ; ils nous retracent les devoirs dus à la souveraine Majesté.

I

1. Le prêtre s'avance revêtu d'ornements de couleur *verte*. Pourquoi cette couleur ? L'Eglise porte à l'autel des ornements verts pour exprimer sa ferme espérance dans l'héritage impérissable qui nous est réservé. « Lorsque nous voyons, après l'Épiphanie, la couleur verte des ornements, notre espérance doit prendre une force nouvelle. Cette couleur est un gage consolant du salut éternel que la naissance et l'apparition de Jésus-Christ, la manifestation de sa bonté et de son humanité nous a apporté. »

2. L'*Introït* est emprunté au Ps. XLVI, l'antienne est tirée des versets 7 et 8. « Adorez-le, vous tous ses anges : Sion a entendu et s'est réjouie, et les filles de Juda ont tressailli de joie. — Le Seigneur est roi : que la terre tressaille de joie, que toutes les îles se réjouissent. »

Dans cet *introït*, nous rendons les hommages de l'adoration dus à Celui que les anges ont acclamé comme le Maître et comme le Dieu du ciel et de la terre. Nous imitons les Mages qui conduits par une étoile miraculeuse arrivent à Bethléem et se prosternent devant le Sauveur dans son berceau. L'Eglise veut donc que les chrétiens de toutes les parties du monde reconnaissent et adorent comme leur Dieu ce petit enfant de l'étable ; elle veut exciter notre foi au Christ Fils de Dieu.

La foi à la divinité du Christ est fondamentale pour le christianisme ; là où elle n'est pas établie, il n'y a point de christianisme. Elle est fondamentale pour la vie chrétienne. Seul le Christ Fils de Dieu possède l'autorité qui exige de notre part la

foi et l'obéissance ; seul il possède cette puissance capable d'affermir notre espérance et de gagner nos cœurs. Adorons le Christ, notre Maître, notre Souverain, notre Dieu !

3. Si le Christ est roi, nous devons lui obéir, nous devons le servir. Or, m. f., pour remplir nos devoirs envers lui, il nous faut sa grâce, il nous faut son secours. Telle est la faveur que nous sollicitons dans la *Collecte* : « Dieu tout-puissant et éternel, ayez un regard favorable pour notre faiblesse et étendez la droite de votre Majesté pour nous protéger. »

En considérant les bontés de N.-S. à notre égard, en se rappelant les titres qui l'imposent à notre foi, à notre reconnaissance et à notre amour, souvent nous sommes bien décidés à remplir tous les devoirs qui nous sont commandés ; mais hélas ! nous sommes faibles et impuissants à prendre des moyens énergiques, nous manquons alors à toutes nos obligations. N'est-il pas juste que nous fassions connaître à Dieu et notre infirmité et notre désir de lui être agréables ? Faisons donc appel à sa clémence et à sa toute-puissance ! Qu'il vienne à notre aide, qu'il jette un regard de bienveillance sur nos misères, qu'il daigne étendre sa main paternelle et protectrice, et ainsi nous serons préservés de nombreuses chutes !

Oh ! m. f., répétons avec une humilité profonde cette belle supplication que l'Eglise met aujourd'hui sur nos lèvres ; l'évangile va nous montrer combien nous avons raison de confier à Dieu nos misères et de compter sur sa toute-puissance paternelle.

4. L'*Épître* est la continuation du ch. XII de la lettre de S. Paul aux Romains, qui est lue depuis le 1^{er} dimanche de l'Épiphanie. Pourquoi ce choix ? Sans doute parce qu'il contient une exposition détaillée des devoirs du chrétien. L'Eglise insiste tout particulièrement sur nos obligations envers Dieu et envers le prochain parce qu'elles sont l'expression de notre reconnaissance envers Celui qui par amour pour les hommes a accompli de si grandes choses surtout dans l'Incarnation.

Ecoutez, m. f., les recommandations de l'Apôtre : « Ne soyez pas des sages à vos propres yeux, » c'est-à-dire ; défions-nous de l'orgueil qui nous aveugle si facilement sur nos propres défauts, de cette fatuité qui peut nous porter à regarder les autres de très haut, et à mépriser les conseils dont nous avons besoin, en un mot pratiquons l'humilité. Le prophète Isaïe avait déjà dit : « Malheur à vous, qui êtes des sages à vos propres yeux ! » (v, 21).

Les préceptes qui suivent rappellent nos obligations envers notre prochain, surtout envers nos ennemis :

Ne rendez à personne le mal pour le mal ; ayez soin de faire le bien, non seulement devant Dieu, mais devant tous les hommes ; s'il est possible, autant que cela dépend de vous, ayez la paix avec tous les hommes. Ne vous vengez point vous-mêmes, mais laissez agir la colère ; car il est écrit : A moi la vengeance ; et c'est moi qui l'exercerai, dit le Seigneur. Mais si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-

lui à boire. Car, en agissant ainsi, tu amasseras des charbons de feu sur sa tête. Ne te laisse point vaincre par le mal ; mais travaille à vaincre le mal par le bien.

Ne vous semble-t-il pas que ces recommandations de l'Apôtre ont été écrites pour nous surtout ? Est-ce que l'esprit de division, de rancune et de vengeance ne souffle pas avec force dans tous les rangs de la société ? Est-ce que ce n'est pas pour beaucoup un point d'honneur de mettre en pratique ce précepte des Juifs : Œil pour œil, dent pour dent ? Et cependant l'Apôtre nous présente un autre idéal : souffrir une injustice et renoncer même à son droit d'obtenir réparation.

Je le sais, notre nature humaine ne tend point vers ces hauteurs ; elle s'en défend, au contraire, et tient un tout autre langage. Veillons sur nous, m. f., efforçons-nous de mettre en pratique cette grande loi de la charité en rendant le bien pour le mal ; en aimant, selon la recommandation de Jésus-Christ, même ceux qui nous font du mal ; en cherchant à avoir toujours la paix avec le prochain, mais à une condition : que les droits de notre conscience ne seront jamais lésés, et que nous ne serons pas obligés de sacrifier la vérité, le bien ou la vertu. C'est l'histoire de tous les martyrs qui ont préféré la mort à une lâche complicité.

Pratiquons encore mieux la charité envers nos ennemis en leur donnant les secours que nécessite leur état ; en nous montrant envers eux émpathisants et généreux. Nous provoquerons par notre bienveillance et notre grandeur d'âme le châtiement salutaire de la confusion que suivra bientôt le repentir.

Enfin ne cédon's jamais à la colère, à la rancune, à la vengeance, mais surmontons le mal par le bien, en triomphant de nos sentiments naturels, en possédant notre âme par la patience, et en faisant du bien à celui qui nous a offensé, pour le gagner à Dieu. « La bonté opiniâtre, dit Sénèque, vient à bout des méchants. *Vincit malos pertinax bonitas.* » N'avons-nous pas un exemple merveilleux de cette extrême charité dans Jésus mourant et pardonnant à ses bourreaux ?

3. Le *Graduel* et le verset alléluatique rappellent encore la royauté du Fils de Dieu, et par conséquent les devoirs qui s'imposent à ceux qui sont ses sujets : hommages de la foi et du respect. Cette royauté est pour la terre une source de joie et de bonheur : soyons donc heureux de la saluer et d'y répondre par une obéissance pleine et entière.

II

1. L'*Évangile*, par le récit de la guérison du lépreux et du serviteur du centurier, se lie étroitement avec les textes liturgiques qui précèdent ; il vient donner la preuve de la royauté du Sauveur chantée dans l'*Introït* et le *Graduel*, et montrer la charité qui embrase le cœur de J.-C., même à l'égard de ceux qui resteront insensibles à ses avances et ne se laisseront point gagner par ses bienfaits.

Jésus-Christ venait de prononcer sur la mon-

tagne ce discours admirable dans lequel il s'était fait connaître comme le seul Maître et l'unique Docteur que les hommes devaient écouter. Il avait prescrit à tous les états de vie leurs obligations et leurs devoirs. Il avait employé, pour instruire et pour toucher ses auditeurs, les exhortations les plus vives, les paraboles les plus sensibles, quelquefois même les plus effrayantes menaces. Quand il fut descendu de la montagne, une grande foule le suivit ; un lépreux vint le trouver.

La lèpre est une maladie douloureuse, répugnante, le plus souvent incurable, et très contagieuse. Les pauvres lépreux étaient d'autant plus dignes de compassion qu'ils étaient séparés de la société et privés ainsi des commodités de la vie. La loi les obligeait à vivre loin de toute habitation, dans des lieux déserts ; forcés d'avertir de leur présence, en criant qu'ils étaient impurs ou en agitant une sonnette, ils devaient se couvrir la bouche d'un linge pour moins incommoder de l'infection de leur haleine ceux qui les approchaient.

Le bruit des prodiges opérés par Jésus était sans doute parvenu jusqu'aux oreilles de ce lépreux de l'Évangile. Au risque de se faire punir, en transgressant la loi, il s'avance timidement, tombe à genoux et avec une foi ardente s'écrie : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Et Jésus comble son désir : « Je le veux, soyez guéri. » Et la lèpre disparut.

La lèpre est l'image du péché. Celui qui a commis le péché et qui est en état de péché n'a plus rang parmi les amis de Dieu, il est regardé par l'Eglise comme un membre malade et desséché, incapable d'agir efficacement pour son salut. Que son sort est triste et mérite compassion !

Remarquez, m. f., les sentiments qui animent le lépreux : il vient trouver le Seigneur, lui témoigne du respect et de l'humilité, il croit à sa puissance et à sa miséricorde. Heureux le pécheur qui a ces dispositions ; qui, conscient de son état, vient trouver le Seigneur et lui dit avec la confiance et l'humilité du lépreux : « Seigneur, vous pouvez me guérir. » Dieu lui accordera le pardon ; il lui fera entendre ces consolantes paroles par le ministère du prêtre : « Allez en paix, vos péchés vous seront remis. » Nous avons tous des fautes plus ou moins graves à nous reprocher, des manquements plus ou moins sérieux à regretter ; disons donc : « Seigneur, je m'abandonne complètement à vous ; si vous voulez, vous pouvez me guérir, purifiez-moi de tous mes péchés, sanctifiez-moi et pardonnez-moi maintenant et toujours. »

A peine J.-C. a-t-il opéré ce miracle, qu'un centurier, c'est-à-dire un officier de l'armée romaine commandant une compagnie de cent hommes, vint lui demander la guérison de son serviteur, frappé de paralysie dans sa maison. Remarquez, m. f., cet empressement d'un maître pour son domestique. Belle leçon pour ces maîtres orgueilleux qui restent insensibles aux peines de leurs serviteurs ! Qu'ils apprennent, par cet exemple, que c'est un devoir pour eux de considérer leurs domestiques comme faisant partie de leurs propres familles,

de compatir à leurs souffrances, de les soulager dans leurs maladies.

Admirez avec quelle foi il fait appel à la puissance de Jésus : « Un seul mot de votre bouche remédiera à ses maux et à mon affliction, dit-il. Je ne suis qu'un homme, j'en vois au-dessus de moi dont la puissance m'oblige à exécuter les ordres ; mais j'ai aussi au-dessous de moi un certain nombre de soldats soumis à ma volonté, et je les fais mouvoir au gré de mes désirs. Je dis à l'un : Allez, et il va ; à l'autre : Venez, et il vient ; Fais cela, et il le fait. »

Ce discours vif et tout militaire fait impression sur le Sauveur, qui connaît le fond des cœurs ; il voit que cet homme pourtant étranger, reconnaît sa puissance. Il prend occasion de cette circonstance pour donner une instruction utile à ceux qui sont là : « En vérité, je n'ai jamais trouvé une si grande foi en Israël, etc. »

Ce reproche que Jésus fait à son peuple doit nous faire trembler pour nous-mêmes. Israël manque de foi, tandis qu'un étranger en paraît pénétré. L'héritier des promesses ne témoigne que de l'indifférence à Celui qui est le terme de ces promesses mêmes, tandis qu'un Gentil, malgré le peu de part qu'il semble avoir aux miséricordes de son Dieu, le réclame avec autant d'empressement que de confiance ! Vous savez, m. f., comment les paroles de N.-S. ont déjà reçu leur accomplissement. Les Juifs ne sont-ils pas dans les ténèbres de l'âme, en ne reconnaissant pas Jésus pour le Messie ? La multitude des Gentils n'est-elle pas venue de l'Orient et de l'Occident, c'est-à-dire de tous les points du globe, pour former l'Eglise ?

Mais, vous qui avez eu le bonheur d'être comblés des grâces et des bienfaits divins, n'allez point par votre indifférence, et votre peu d'empressement à répondre à l'appel de Dieu, mériter le reproche de N.-S. et un jour être condamnés à souffrir dans l'enfer. Cherchez au contraire à faire prospérer votre âme que le prophète appelle son bien unique. Si elle languit, si elle est frappée de tiédeur, allez trouver Jésus, exposez-lui avec sincérité la nature de la maladie qui vous afflige ; témoignez-lui avec vérité la douleur que vous cause un pareil état ; si vous êtes humbles, confiants et sincères, vous entendrez Jésus vous dire : « Allez, votre âme est guérie ! » Puissiez-vous alors revenir à une vie plus généreuse et plus chrétienne !

2. Les paroles qui composent l'*Offertoire* sont comme une action de grâces mise sur les lèvres des deux malades guéris par le Sauveur. Dites par nous, elles traduisent l'impression que nous ont produite les deux guérisons miraculeuses ; notre foi et notre espérance s'adressent ainsi à Celui qui surtout dans le saint sacrifice de la messe se montre le divin Sauveur : « La droite de Dieu a fait éclater sa puissance, la droite du Seigneur m'a exalté ; je ne mourrai point, mais je vivrai et je raconterai les œuvres du Seigneur. » (Ps. cxvii, 16-17).

3. La *Secrète* se rapporte parfaitement à l'évangile. Elle fait allusion aux guérisons opérées, en

demandant « que l'Hostie produise la purification du péché ; qu'elle donne la santé au corps et à l'âme de ses serviteurs (santé physique, santé morale), afin qu'ils puissent célébrer dignement le sacrifice. »

4. La *Communione* empruntée à S. Luc (iv, 22) rappelle l'admiration causée par les paroles sorties de la bouche du Sauveur. Admiration bien légitime surtout après les miracles que Jésus venait d'accomplir. Mais cette admiration est encore plus justifiée chez les chrétiens qui ont eu le bonheur d'être les heureux témoins du grand miracle de la transsubstantiation opéré sur l'autel par la parole efficace de J.-C.

5. Enfin dans la *Postcommunione* nous demandons la grâce de produire des fruits dignes du sacrifice auquel nous avons assisté et de la communion que nous avons eu le bonheur de faire. C'est bien le moment de redire à Dieu notre faiblesse, notre misère, mais aussi de lui renouveler notre foi et notre vif désir de lui être agréables en menant une vie surnaturelle.

* * *

Les deux miracles que nous venons de lire nous révèlent que J.-C. est Dieu. Nous devons donc croire en lui et en sa religion, accomplir ce qu'il nous commande, éviter ce qu'il nous défend, espérer en ses promesses et craindre ses menaces. Si nous suivons fidèlement les recommandations de l'apôtre, si nous faisons passer dans notre vie les vertus que nous avons admirées dans le lépreux et le centurion, nous aurons le bonheur de prendre part au banquet de la vie éternelle, « d'avoir place dans le royaume du ciel avec Abraham, Isaac et Jacob. » Puissions-nous le vouloir sincèrement et agir avec courage et persévérance ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DES FIANÇAILLES DE S. JOSEPH ET DE LA SAINTE VIERGE

(23 janvier)

LE SENS DE CETTE FÊTE

Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.

Or, Jacob engendra Joseph, l'Epoux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ.

Mes frères,

L'origine de la fête qui nous réunit en ce moment au pied des autels n'est pas très ancienne. Nous la devons, d'après Benoît XIV, à l'inspiration du célèbre chancelier de l'Université de Paris, Jean Gerson. Ce dévot serviteur de S. Joseph, persuadé que les honneurs rendus à ce glorieux patriarche tournaient toujours à la gloire de sa sainte Epouse, la Vierge Marie, obtint du légat du Pape l'autorisation de célébrer la fête du mariage de la Sainte Vierge avec S. Joseph. Il composa même pour la circonstance un office propre dont on a trouvé toutes les parties dans ses papiers.

Mais cette faculté n'avait été accordée que pour l'église de Tournai et pour celles de sa dépendance. Il fallut attendre encore plus de deux siècles pour que cette fête fût célébrée ensuite dans tous les Etats de l'Eglise, comme il paraît par l'indult du pape Benoît XIII. Quarante ans plus tard, un décret de la S. C. des Rites étendit la faveur de cette fête aux principales églises d'Occident, en France, en Italie, en Allemagne, en Autriche, etc.

Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, je vous dirai comment Dieu a *préparé* l'union de la Sainte Vierge et de S. Joseph, quelle en est la *nature*, quelles sont les *raisons* qui la rendent, sinon nécessaire, du moins convenable. Je terminerai par quelques considérations pratiques.

I. — Alliance préparée

Pour exercer la foi de ses créatures, Dieu a l'habitude de voiler les œuvres de sa sagesse et de sa puissance. C'est là une particularité du plan divin. En conséquence, nous allons voir le mariage de la Sainte Vierge avec S. Joseph servir de voile au mystère de l'Incarnation pour éprouver la foi de Marie et de Joseph. Dieu lui-même prépara ce mariage, et à l'intervention divine Marie et Joseph répondirent par un acte de foi et de soumission.

1^o Admirons d'abord la soumission de Marie. Il y avait déjà onze ans que la Sainte Vierge, âgée de 3 ans seulement, avait été confiée par ses parents, en exécution de leur vœu, aux prêtres du Seigneur et vivait dans le temple, à Jérusalem, à l'ombre des autels. Elle touchait donc au quinzième printemps de sa vie, à cet âge radieux et délicat où toutes les grâces intérieures et extérieures, naturelles et surnaturelles de la jeune fille se mêlent sur son visage, dans sa voix et dans sa personne pour la rendre particulièrement belle et digne de l'attention des anges et du respect des hommes.

L'heure était venue pour elle de retourner au monde. Le temple allait ouvrir ses portes et lui dire : *Aujourd'hui tu as 15 ans, il faut sortir*. Ainsi l'exigeaient la loi et la coutume. Son tuteur Zacharie et le Conseil des Prêtres intimèrent l'ordre à la jeune Vierge de songer à son établissement et de choisir un époux. Quel coup inattendu ! Quelle révélation, quelle angoisse pour le cœur de Marie ! Elle avoue ingénument sa consécration à Dieu et son vœu de perpétuelle virginité, en conséquence elle ne saurait quitter le temple, le lieu de sa demeure et l'objet de ses délices ; elle ne pourrait choisir un époux ; cet époux, depuis longtemps d'ailleurs son cœur l'a choisi, et c'est l'Epoux céleste, le Dieu immortel qui règne dans les cieux. N'importe, les Juifs charnels ne comprennent rien aux délicatesses de la Vierge ; pour eux, la stérilité est un opprobre et une malédiction, témoin les pleurs que versa la fille de Jephté, non sur sa jeunesse coupée dans sa fleur, mais sur sa virginité qui ne laisserait après elle qu'un nom stérile et flétri.

En présence d'un cas si nouveau, le Grand-Prêtre dut intervenir et, sur une inspiration d'En-Haut, il se décida à consulter le ciel ; et le ciel, nous le dirons tout à l'heure, répondra par un miracle. Cette fois la jeune Vierge est vaincue, elle a prié, elle a pleuré, Dieu lui a fait connaître sa volonté, c'en est fait. Marie quittera le temple et elle acceptera l'époux que le ciel lui donnera. Ici, mes frères, admirons Dieu, admirons Marie. Admirons Dieu ; il se plaît à voiler au monde l'œuvre de sa puissance, et la foi est le premier anneau qui unit la créature à son créateur. Admirons Marie ; sa foi en Dieu est entière, invincible, en lui elle a mis toute sa confiance. Dieu le veut. De son côté, Marie acceptera un époux mortel, et Dieu, du sien, lui conservera sa virginité ! et alors l'humble Vierge ne sait que répondre : « *Voici votre petite servante, ô mon Dieu, qu'il me soit fait selon que vous l'avez dit !* »

2^o La foi de Joseph, elle aussi, est soumise à une rude épreuve. Quel sera donc l'heureux mortel que Dieu choisira pour époux à Marie ? Cet époux doit être vierge et rester vierge, quoique uni par le lien d'un saint et légitime mariage. Epoux vierge, il sera réellement époux, sans toutefois en exercer le droit ou plutôt la fonction. Mais où trouver un tel époux, je ne dis pas seulement dans le monde idolâtre, mais même dans la nation juive toute entière ? Chez cette nation, la seule adoratrice du vrai Dieu, quiconque mourait sans postérité était réputé maudit de Dieu et déshonoré des hommes, sans doute à cause de l'espérance que nourrissait dans son cœur tout Hébreu, de coopérer à la naissance temporelle du Messie. Dieu, mes frères, va y pourvoir par un miracle, nous dit une tradition respectable rapportée par S. Jérôme. Par ordre du Grand-Prêtre, tous les prétendants légitimes à la main de Marie, choisis parmi ses parents les plus proches de sa famille, de la famille royale de David, déposèrent dans le sanctuaire des rameaux desséchés d'amandier. Au bout de quelques jours le rameau seul de Joseph reverdit, se couvrit de blanches fleurs, comme autrefois la verge d'Aaron, et à ce signe de la volonté du ciel les lévites acclamèrent l'élu du Seigneur. Quelle que soit la valeur de cette antique et gracieuse tradition, rappelons-nous que Dieu n'a pas besoin de miracles pour rassembler deux âmes qu'il destine l'une à l'autre. Il parle par la voix des événements. Heureux ceux qui ne sont pas sourds à sa voix ! Il a parlé à Joseph, humble artisan, charpentier de son état, mais de famille royale déchue, arrivé à la maturité de l'âge et au sommet de la sainteté et de la perfection.

Lui aussi, comme sa jeune parente, il a fait vœu de perpétuelle virginité. Que va-t-il décider ? Dieu lui promet de respecter son vœu et de conserver dans le mariage son intégrité virginale ; alors il accepte l'honneur de devenir l'époux virginal de l'Immaculée Marie : « *Fiat mihi secundum verbum tuum* ». Quel honneur, quelle gloire pour Joseph, mais aussi quelle sainteté, quelle perfection que la sienne ! D'un mot l'Evangile fait son éloge, et cet

éloge est le plus beau des éloges : *Joseph erat justus*. Il était l'homme juste par excellence, c'est-à-dire, comme l'explique Gerson, l'homme qui possède toutes les vertus, dans toute leur plénitude. *Vocatus est justus propter virtutum omnium perfectam possessionem*.

Aussi quand il s'agit de louer ce grand Patriarche, le chef-d'œuvre de Dieu et la créature la plus parfaite après la Sainte Vierge, c'est demeurer au-dessous de la réalité que de se borner à dire qu'il eut toute l'innocence d'Abel, toute la foi d'Abraham, toute l'obéissance d'Isaac, toute l'humilité de Jacob, toute la chasteté de Joseph. C'est diminuer la vérité que de se borner à avancer, avec les Pères et les théologiens, qu'il fut sanctifié dès le sein de sa mère comme Jérémie, qu'il naquit saint comme Jean-Baptiste, confirmé en grâce et exempt de la concupiscence comme Marie. Des prérogatives plus nobles et plus glorieuses encore furent son auréole, et son apanage particulier. N'en soyons point étonnés quand nous entendons notre immortel Bossuet, du haut de la chaire évangélique, proclamer que Dieu, après avoir préservé de la corruption de la sépulture le corps virginal de Joseph, l'a couronné des splendeurs de la gloire et l'a placé dans les hauteurs des cieux sur le trône le plus élevé après celui qu'occupera éternellement la divine Mère de Jésus-Christ.

II. — Sa nature

Quelle est la nature de cette union ? Le ciel s'est prononcé. Marie et Joseph sont dignes l'un de l'autre, et Dieu en secret les a préparés à cette alliance qui doit servir de voile à ses desseins miséricordieux sur les hommes coupables, je veux dire au mystère de l'Incarnation, à la naissance miraculeuse de son fils. Quelques mois donc après la cérémonie des fiançailles accomplie suivant l'usage du pays, dans une assemblée solennelle de parents et d'amis, Marie et Joseph se rendent publiquement au temple de Jérusalem pour faire bénir leur mariage par le prêtre de Jéhovah. Le Pontife qui présida à la cérémonie de cette union virginale en ignore lui-même tout le mystère, mais les anges du ciel qui le connaissaient, tressaillirent d'allégresse et saluèrent d'avance de leurs acclamations la naissance du fruit divin de la virginité, Jésus-Christ leur roi. Quel spectacle plus beau, s'écrit Bossuet, que celui de ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde ? Le mariage de S. Joseph avec la Sainte Vierge fut un vrai mariage, car le mariage ne consiste pas essentiellement dans l'union des corps, mais dans l'union des cœurs, des âmes, des volontés : témoin tant de mariages angéliques dont les époux, dans le cours des âges chrétiens, vécurent comme frères et sœurs. Citons par exemple S. Edouard, S. Henri, sainte Elisabeth et dans ces derniers temps la Bienh. Acarie. A l'imitation de Joseph, ces époux angéliques ont pu dire à leur épouse avec l'époux des saints Cantiques, « *hortus conclusus, soror mea sponsa*. O mon époux, ô

ma sœur, vous êtes ce jardin mystérieux fermé à tout souffle profane. » Telle fut, mes frères, la nature du mariage de Joseph avec Marie. Il y eut dans ce mariage, dit encore Bossuet, union du cœur et non de la chair. Ces saints époux se sont donnés l'un à l'autre, Marie appartient à Joseph et Joseph appartient à Marie, qu'il regarde comme sa sœur. Mais de quelle sorte se sont-ils donnés ? Pureté, voici ton triomphe ! Ils se donnent réciproquement leur virginité, sur cette virginité ils se cèdent un droit naturel. Quel droit ? Celui de se la garder l'un à l'autre.

Oui, Marie a le droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a le droit de garder la virginité de Marie ; ni l'un ni l'autre n'en peut disposer et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Tel est le nœud de ce mariage d'autant plus ferme, dit S. Augustin, que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables parce qu'elles sont plus saintes. « Dans les autres mariages, dit à son tour le docte P. Ventura, examinateur des évêques à Rome, la virginité est formellement exclue, elle y trouve la mort, ses funérailles et son tombeau ; dans celui-ci elle est formellement requise, elle en est la vie, la splendeur et la gloire. » Oui, disons-le bien haut, si Marie ne s'était résolue à demeurer vierge, elle n'eût jamais été annoncée comme mère du Dieu qui ne devait avoir qu'une Vierge pour mère : *Ecce virgo concipiet*. Et de même si S. Joseph n'avait pas pris la même résolution, jamais il n'eût été l'époux de Marie, qui ne devait avoir qu'un homme vierge pour époux. Aussi, je ne m'étonne plus d'entendre dire à Gerson, dans son style imagé, que non seulement ce mariage est fondé sur la virginité des époux, que la virginité en est le lien mystérieux et la condition nécessaire, mais qu'on vit encore en lui pour la première fois la virginité se marier avec la virginité : *in eo connubio virginitas nupsit*. Aussi, je ne m'étonne pas davantage quand il compare Joseph et Marie à deux pierres précieuses qui s'unissent sans rien perdre de leur prix, à deux astres dont les rayons se rencontrent ensemble sans rien perdre de leur clarté, à deux lys enfin qui s'enlacent ensemble sans rien perdre de leur blancheur et de leur parfum : *in eo connubio virginitas nupsit*.

Mais voici la merveille des merveilles : cette union virginale ne fut pas inféconde, Jésus fut la fleur de cette virginité, il fut le fruit divin de cette union, c'est la promesse de l'ange à Marie : *Spiritus Sanctus superveniet in te*. C'est l'assurance de l'ange à Joseph : *Quod in ea natum est, de Spiritu Sancto est*. Ne soyez pas étonnés, mes frères, de nous entendre dire que Jésus, ce béni enfant, est sorti *en quelque manière* de l'union virginale de Joseph et de Marie.

Car, chrétiens, ne savez-vous pas, dit Bossuet, que c'est la virginité qui a attiré Jésus-Christ du ciel ? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussée ? n'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit ? Oui, certainement, nous dit S. Fulgence, il est le fruit, il est l'orne-

ment, il est le prix et la récompense de la virginité : *sanctæ virginitatis fructus, decus et munus*. Si donc Jésus est le fruit de la pureté de Marie, je ne craindrai pas d'avancer que Joseph a eu sa part à ce grand miracle. Car, si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, le juste Joseph en a eu le dépôt et la garde, c'est donc de toute justice qu'il bénéficie du dépôt confié à ses soins.

Mais à quoi bon nous attarder davantage et tant discuter ? Ouvrez l'Evangile et consultez la tradition constante de l'Eglise, vous verrez que Joseph a toujours été considéré comme l'époux de la Vierge Marie. Et ce titre n'est pas un vain titre, comme le prouvent les textes sacrés de S. Luc et de S. Mathieu. « *L'ange Gabriel, lisons-nous en S. Luc, fut envoyé par le Seigneur à une jeune fille mariée à un homme appelé Joseph.* » Si la généalogie de l'un et de l'autre se trouve également dans ces deux auteurs, c'est pour donner une preuve légale de leur sainte union.

Le ciel aussi confirme la réalité de cette union, il reconnaît à Joseph la qualité d'époux légitime et de chef de famille : c'est à lui seul que les anges portent les ordres du Seigneur ; après la naissance du Sauveur et même avant l'accomplissement de ce mystère, un autre envoyé céleste lui avait dit pour le rassurer au jour de l'épreuve : *Noli timere accipere Mariam conjugem tuam* ; ne craignez pas, Joseph, de garder Marie votre épouse, *quod enim in ea natum est, de Spiritu Sancto est*.

Enfin, la Sainte Vierge elle-même le reconnaît encore d'une manière plus éclatante, non seulement en suivant Joseph comme une femme fidèle et soumise, mais en lui donnant le nom de père auprès de son divin Fils : « *Ego et pater tuus dolentes quærebamus te*. Votre père et moi nous vous cherchions dans la tristesse et dans les larmes. »

La tradition la plus respectable et la plus auguste atteste également la réalité du mariage de Joseph avec la Sainte Vierge ; non seulement la tradition écrite comme nous la trouvons consignée dans les écrits des docteurs et des Pères, nos maîtres dans la foi, mais encore la tradition monumentale, l'histoire écrite sur la pierre des temples et sur les murs sacrés des catacombes. Et vous le savez comme moi, mes frères, la pierre ne saurait mentir. Le temps ne me permet pas d'entrer dans des détails. Qu'il me suffise de rappeler que nous devons au souvenir du miracle célèbre opéré lors du mariage de S. Joseph avec la Sainte Vierge, le sujet du plus beau des immortels chefs-d'œuvre de Raphaël.

III. — Ses raisons

Mais pourquoi, me direz-vous, âmes profanes, Dieu a-t-il permis l'union séculière de la mère de son Fils avec S. Joseph ? Ecoutez quelques-unes des raisons que nous en donnent les saints Pères.

1^o La première, tirée de l'histoire et de la pro-

phétie, c'est que le Messie devait être le fils de David par sa mère. Mais d'après l'usage des Juifs, les généalogies ne se dressaient que par les hommes et jamais par les femmes, il fallait donc qu'un homme de la famille de David prît aux yeux de la loi et du peuple le titre d'époux de Marie.

2^o La seconde raison, c'est que par respect pour le mystère de l'Incarnation, et pour sauvegarder l'honneur de la mère et du fils, il fallait abriter la naissance de Jésus sous le voile du mariage. En effet, dans les desseins de Dieu, le Sauveur du monde devait naître d'une Vierge qui conserverait intact le glorieux privilège de sa virginité : *Ecce virgo concipiet*. Mais un pareil prodige, si un Dieu seul était capable de l'opérer, un homme seul était capable de lui donner créance. Il fallait donc le cacher et le voiler dès le commencement. Autrement, que serait-il arrivé, mes frères, je vous le demande ? Si Marie fût devenue mère de Jésus en dehors du mariage, dans la condition de fille, alors le plus auguste de tous les mystères chrétiens, le mystère de la pureté par excellence eût été exposé à la profanation. Qu'auraient pensé, qu'auraient dit, non seulement les Juifs avec leurs scribes pointilleux et leurs pharisiens superbes, mais les impies et les incrédules de tout l'univers et de tous les siècles ? La réputation de la Vierge des vierges et du Saint des saints aurait été la dérision des impies et le scandale des faibles. Ecoutez quelques échos de la tradition : « Si cette Vierge fût devenue mère en dehors du mariage, dit S. Ambroise, et qu'elle eût affirmé avoir conçu par miracle, les Juifs charnels eussent même cru qu'elle voulait dissimuler sa faute à l'aide d'un mensonge. » Non seulement sa réputation était compromise, mais sa vie était en danger, dit S. Jérôme, et les Juifs soupçonneux l'eussent condamnée à être lapidée sous une grêle de pierres, comme autrefois la chaste et innocente Suzanne. « S'ils ne l'avaient pas tuée, ajoute notre S. Bernard, l'illustre abbé de Clairvaux, du moins ils l'auraient méprisée profondément et cette humiliation aurait rejaili sur Dieu lui-même et sur son Christ. » La loi, en effet, condamnait à l'infamie les enfants nés en dehors du mariage. L'honneur de la mère et celui du fils exigeaient donc également le mariage de la mère de Dieu.

3^o Ne fallait-il pas que la Sainte Vierge en sa qualité de type et de modèle de toutes les femmes, honorât et sanctifiât les trois conditions où peuvent se trouver les personnes de son sexe, condition de fille, de femme et de veuve ? Eve, la première femme, avait abaissé et déshonoré la condition d'épouse, dit Mgr Pavy ; Marie, la seconde femme, devait la réhabiliter et la sanctifier.

4^o Ne fallait-il pas à Marie, pour ne pas rester isolée et sans appui dans le monde, un ami intime, un dépositaire fidèle de tous les secrets de son cœur, un soutien dans les peines et les tribulations de la vie à Bethléem, en Egypte, à Nazareth et un aide pour gagner sa vie ? Ne fallait-il pas enfin que la mère et l'enfant marchassent sous la conduite d'un

homme vigilant et courageux pour les défendre et les protéger, les secourir dans leur faiblesse, leurs dangers, les besoins d'une vie pauvre, méprisée, abandonnée de tous ?

5^e A toutes ces raisons, S. Ignace, martyr, et S. Jérôme en ajoutent une dernière. Le prodige de l'Incarnation du Verbe s'accomplissant sous le voile du mariage devait être caché au monde, et l'ignorance du démon dans ce mystère devait concourir à la Rédemption des hommes. En effet, si le Prince des ténèbres, si les démons avaient connu avec certitude le Roi de gloire, sa naissance virginale, sa divinité et par suite la Rédemption fruit de sa mort sur la croix, jamais ils n'auraient poussé les rois à le crucifier.

Telles sont les principales raisons qui demandaient à la sagesse de Dieu de faire décerner publiquement à Marie le titre d'Epouse.

* * *

Mais il est temps de conclure. L'enseignement qui se dégage de cette fête, c'est que le mariage de S. Joseph et de la Sainte Vierge a toujours été regardé par l'Eglise comme le type du mariage chrétien.

Donc, époux chrétiens et vous qui espérez le devenir, rapprochez-vous le plus possible des conditions de cette sainte alliance, marchez sur les traces de Joseph et de Marie, et si vous n'avez pas l'héroïsme de les suivre dans la voie de la continence parfaite, suivez-les du moins de loin dans celle de la chasteté conjugale. Inspirez-vous comme eux des sentiments de la vertu et de la piété, et votre mariage sera pour vous une source féconde de bénédictions. Evitez surtout de mettre Dieu de côté, dans votre alliance, et d'écouter uniquement la voix de la chair et du sang, car votre mariage serait maudit de Dieu. Aujourd'hui, l'hérésie, l'impiété et l'incrédulité ont vicié dans son essence la notion du mariage, et on voit des hommes s'insurgeant contre Dieu, essayer de briser ce qu'il a uni, de profaner ce qu'il a sanctifié. Combien de libertins voyons-nous de nos jours pousser l'audace et l'effronterie jusqu'à la profanation de ce grand sacrement destiné à la formation de la famille ! Des jeunes gens sans croyance, vrais apostats de la foi de leur baptême et de leur première communion, s'en vont gaiement à l'autel promettre à la jeune vierge, qui va devenir leur épouse, une fidélité hypocrite.

Et le parjure devient aussi la pierre angulaire ou plutôt la pierre de scandale d'une union que le ciel n'a pas formée et que le Christ ne saurait bénir. Combien de jeunes filles, anges de la terre, innocentes et modestes comme Rachel, ont perdu le trésor de la grâce et surtout celui de la foi parce qu'elles avaient pris pour époux des hommes incroyants ! Que de malheureux époux ont le triste courage de se faire les censeurs de la piété de leurs femmes ! Et que de femmes après une lutte de quelques années cherchent enfin une sorte de paix infernale dans l'oubli et quelquefois dans le mépris des

pratiques saintes où elles cherchaient autrefois l'aliment de la piété !

Anges de la terre qui m'entendez, écoutez bien et souvenez-vous.

Aujourd'hui malheureusement, hélas ! l'intérêt et le plaisir sont le but avoué de la plupart des unions. Aujourd'hui comme hier, la vertu sans l'argent est pour la jeune fille une dot inutile : « *Virtus post nummos* », des écus d'abord, la vertu ensuite.

Voilà pourquoi aussi le mariage, après quelques semaines consumées dans de honteux excès, n'offre plus aux pauvres esclaves de la matière qu'un horizon de tristesses monotones, d'illusions trompées et de déboires de toute sorte. Non, non, jamais l'or et la chair ne suffiront seuls à créer la famille, à enchaîner les caprices du cœur des époux, à nouer les âmes, à perpétuer enfin la race humaine en dehors de l'action providentielle du Dieu Créateur.

Comment s'étonner ensuite si le mariage est si vite décoloré et devient sombre comme un désert ? Comment s'étonner s'il n'offre presque plus aujourd'hui que l'image d'une prison où deux malheureux traînent ensemble une chaîne de douleurs qui ne se brisera qu'à la mort ?

Voulez-vous donc éviter ce malheur ? Adressez-vous tous à S. Joseph patron des familles, protecteur des époux chrétiens, et vous qui aspirez à le devenir, invoquez S. Joseph, demandez-lui qu'il vous éclaire, vous encourage, vous console et vous fortifie. Et vous, parents et mères de famille, qui sollicitez pour vos chers enfants la grâce d'un bon mariage, ayez confiance, adressez-vous souvent à ce bon saint et vous obtiendrez ce que vous demandez, car il ne sait rien refuser.

PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS DE SALES

(29 janvier)

LE DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

(Matth., v, 8).

Parmi ceux qui ont enseigné la vérité chrétienne aux âmes, l'Eglise a remarqué plusieurs personnages qui ont parlé avec plus d'éclat, de doctrine ou de succès, qui ont professé avec plus de profondeur, d'érudition et de clarté, et qui ont uni la sainteté à l'éloquence, conformé leur vie à leur doctrine. Ils disaient et faisaient. Ceux-ci, elle leur a donné le titre officiel de docteurs de l'Eglise. Chacun d'eux a son génie particulier, on peut même dire qu'aucun ne se ressemble ; ils sont comme ces étoiles qui brillent au firmament, qui sont toutes admirables mais qui diffèrent pourtant en intensité de lumière et en splendeur.

Nous n'avons pas à les comparer, l'Eglise elle-même ne l'a pas fait ; mais nous devons les étu-

dier pour nous inspirer de leurs paroles comme de leurs exemples.

Qui dit docteur de l'Eglise dit savant, non pas dans la science profane, mais dans la science divine, la science de la vérité, de la religion, qui nous fixe dans la connaissance et l'amour de Dieu, ou qui nous ramène à lui si nous avons eu le malheur de le quitter. La science profane n'est point à négliger, et nous sommes loin de la condamner, sauf dans le cas où elle se dresse contre Dieu ; car alors elle n'est plus la science, elle est l'erreur. Elle nous charme, elle nous étonne, elle nous inspire parfois une juste fierté par ses éblouissantes découvertes ; mais elle ne nous apprend guère touchant notre âme, touchant nos destinées. Si nous voulons savoir d'où nous venons et où nous allons, quelle est l'origine de l'homme et le terme, l'aboutissement de ses efforts et de sa vie, c'est la science divine qu'il faut consulter, ce sont les docteurs de l'Eglise qu'il convient d'interroger.

S. François de Sales, parce qu'il a vécu dans un temps plus rapproché du nôtre, et parce qu'il a écrit dans notre langue, nous plaît davantage. Il est en quelque sorte plus moderne ; son langage jeune, élégant et fleuri nous fait mieux comprendre et accepter les austères vérités de la foi.

Ce qui le caractérise, c'est que sa science tend toujours à la piété ; elle s'adresse au cœur parce qu'elle vient de son cœur très pur qui a vu Dieu, elle nous ravit par son onction et sa douceur. Ceux qui ont reçu des grâces de suavité perdent ordinairement en force tout ce qu'ils accordent à la bonté, ils sont volontiers d'une compâtissance qui voisine avec la faiblesse. Pour attirer les âmes, ils jetteront un voile sur les aspérités du devoir et sur la rudesse de la doctrine. Il n'en fut pas ainsi de S. François de Sales ; et voici son autre caractéristique : c'est que *jamais il ne diminue la vérité*. Il convertit les âmes par sa manière éminemment persuasive, mais sous sa douceur réelle on trouve constamment une indomptable fermeté.

I

Dieu lui avait donné en partage un esprit pénétrant, une humeur aimable, avec un cœur très tendre. Ajoutez qu'il avait, dit son historien, un corps bien fait, un visage attrayant, une voix charmante. Aussi à Annecy comme au Collège de Navarre dirigé par les Jésuites, à Paris, il est aimé de tous ses maîtres, et, par son travail assidu, il garde le premier rang. Il garde surtout sa pureté de cœur qui lui fait mieux saisir encore les mystères divins ; il la confie à la Sainte Vierge à qui il s'est voué tout enfant, comme à la plus douce et la plus miséricordieuse des mères. Dans ses tentations c'est à elle qu'il a recours ; car il eut à lutter non seulement contre les tentations de la chair, mais contre celles de l'esprit, qui sont l'épreuve et l'écueil de ceux qui étudient. Le démon lui disait et redisait qu'il n'était pas en état de grâce, et donc qu'il allait droit à l'inévitable damnation.

Alors il faisait cette belle prière : « Seigneur, si

je ne dois point vous voir, faites au moins que jamais je ne vous maudisse ni ne vous blasphème. Et si je ne puis vous aimer en l'autre vie, eh bien ! je mettrai mon temps à profit pour vous aimer durant cette trop courte existence. »

Il voulait tout apprendre, tout savoir ; non point pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour acquérir des lumières, des armes nouvelles, afin d'éclairer les âmes, de combattre pour elles. C'est pourquoi, à peine âgé de dix-huit ans, ses études achevées à Paris, il va pendant six années s'asseoir au pied de la chaire du plus grand jurisconsulte de son temps, à Padoue. Le jour où il conquit son titre de docteur en droit, il voulut remercier ses maîtres, mais ce fut surtout pour proclamer son amour de Jésus-Christ et sa résolution bien arrêtée de rester fidèle à l'Evangile : « O Loi éternelle, règle de toutes les lois ! s'écria-t-il devant les quarante-huit docteurs qui l'avaient félicité, mettez votre loi au milieu de mon cœur, et que le chemin de vos justifications soit ma loi ; parce que bienheureux est celui que vous instruirez, Seigneur, et à qui vous enseignerez votre loi ! »

L'onction de sa parole, son humilité, sa pureté de cœur qui rayonnait sur son front, lui avaient conquis tous ceux qui avaient joui de la grâce de son commerce. Aussi le plus brillant avenir s'ouvrait devant lui. Il n'a que vingt-cinq ans, et déjà il est accepté à Chambéry comme avocat du Sénat de Savoie. Avec quels accents il célèbre alors la Justice, « la plus belle des vertus, descendue du ciel et née de Dieu, le lien du monde, la paix des nations, le soutien de la patrie, la sauvegarde du peuple, la force d'un pays, la protection du faible, la consolation du pauvre, l'héritage des enfants, la joie de tous les hommes et l'espérance d'un bonheur éternel pour ceux qui l'administrent dignement ! » Quel langage élevé, mais aussi quels hommes que ceux à qui on pouvait le tenir, et qui écoutaient, en interrogeant leur conscience, ces paroles de sagesse qui s'épanouissaient sur ces lèvres jeunes et gracieuses !

Dirai-je que le docteur d'Annecy reçut la plus haute approbation qui soit au monde, celle du pape Clément VIII, qui, émerveillé de tout ce qu'il entendait dire de François, voulut dans un examen solennel, qu'il présida lui-même, mettre en relief une science, un mérite hors de pair qui réjouissait déjà l'Eglise. François n'avait que trente-deux années quand il comparut devant des hommes comme Baronius et Bellarmin qui étaient alors les lumières de Rome, et dont les siècles n'ont point fait pâlir la gloire. Quand il l'eut entendu, le Souverain Pontife lui appliqua ces paroles de l'Ecriture : « Buvez, mon fils, de votre puits et des eaux de votre fontaine. Répandez vos flots au dehors et partagez vos eaux sur les places publiques. *Bibe, filii mi, aquam de cisterna tua.* »

Aussi bien avait-il déjà évangélisé, sur sa propre demande, le Chablais, livré à l'hérésie, où il ne pénétra qu'au péril de sa vie, où il ne s'établit qu'à force de patience, de courage et d'intrépidité.

« Cette province est toute paralytique, mandait-il à son évêque, Claude de Granier, et avant qu'elle puisse marcher, je pourrai bien penser au voyage de la vraie patrie. » Il se trompait, elle se releva vite et se mit à marcher, les peuples se convertirent en masse, attirés par cette éloquence aimable, claire et tout apostolique. Sa manière est celle des Pères de l'Eglise. Il ne s'arrête pas aux détails sans fin de l'erreur, aux objections et aux difficultés de chacun ; il ne viendrait jamais à bout de ce travail. Il expose la doctrine de Jésus-Christ dans toute son ampleur, il montre que l'enseignement de l'Eglise remonte aux Apôtres, qu'il est exact, solide, sincère, également appuyé sur l'Ecriture et sur la raison. Sa parole lumineuse ressemble aux rayons du soleil qui éclairent jusque dans les recoins pleins d'ombre, et font disparaître les ténèbres de la nuit. Les objections se résolvent d'elles-mêmes, les difficultés s'évanouissent et les peuples accueillent, acclament la vérité présentée avec tant de science, de simplicité et d'onction.

Cependant il ne fuit ni la controverse ni les contradictions, il les provoque ensuite au contraire. Ceux que ses discours n'ont fait qu'ébranler, mais qui cherchent de bonne foi la vérité du Christ, viennent l'entretenir et il leur consacre de longues heures, de longues journées. Notre saint dont le temps est si précieux et si bien employé, estime qu'il le doit tout entier à tous et à chacun pour les amener tous et chacun à Jésus-Christ. Il discute avec d'Avully presque tous les jours dans un lieu écarté, à une lieue de Thonon, sous les grands arbres de la forêt, et là, dans la solitude, l'Ecriture Sainte à la main, il lui montre que les hérétiques ont falsifié les textes, dénaturé la doctrine, accumulé des nuages afin de tenir la lumière captive. Il convainc de même Pierre Poncet, avocat de Gex, et tous deux font enfin généreusement leur abjuration publique. C'étaient des âmes sincères et pures.

Il n'en alla pas de même de Théodore de Bèze, que le pape Clément VIII lui avait recommandé de visiter, car cet homme jouissait d'un grand crédit auprès des protestants et il avait une juste réputation de science. Quatre fois notre saint essaya de le convertir, il le convainquit même que la vérité enseignée par l'Eglise est en tout conforme à celle des Pères des cinq premiers siècles. Bèze n'avait pas assez étudié les Pères, parce qu'il n'acceptait pas l'autorité de la tradition qui est consignée dans leurs écrits, et qu'il se confinait dans le libre examen. Comment pourrions-nous comprendre sûrement les vérités chrétiennes si l'Eglise ne projette pas sur elles son flambeau, si nous voulons ignorer ce que nos aïeux, ce que les Pères, ce que les Apôtres ont cru et pensé ; si répudiant ces certaines et magnifiques lumières, nous n'acceptons que les humbles et vacillantes lueurs de la raison ? Quand des jurisconsultes éminents étudient un texte de loi, ils commencent par examiner les arrêts de Cour qui en précisent

le sens, et rien n'est plus raisonnable. N'est-ce pas ainsi qu'il faut aussi expliquer les textes de l'Ecriture et les prescriptions de l'Eglise, si nous entendons demeurer dans la pure doctrine ?

Bèze pourtant convenait que l'Eglise romaine est la vraie Eglise ; mais il prétendait aussi se sauver dans la religion réformée qui facilitait le chemin du ciel, disait-il, et qui enseignait que les actes de pénitence n'étaient que de conseil. Au fond il n'était retenu que par ses passions ; et s'il ne revenait pas à Dieu, c'est qu'il n'avait pas le cœur pur, il ne pouvait donc jouir du bonheur de la vision sereine de la parole divine. *Beati mundo corde.*

La vision sereine de Dieu lui-même, François eut le bonheur d'en jouir le jour même de son sacre. Il demeura en extase sans aucun mouvement, puis, quand il revint à lui, pendant que le prélat consécrateur accomplissait les cérémonies prescrites par l'Eglise, il voyait clairement et distinctement la Sainte Trinité qui agissait dans son âme et la transformait, à mesure que se poursuivaient les rites mystérieux. Son visage d'ailleurs était rayonnant comme s'il eût été illuminé par un soleil demeuré invisible aux assistants. Jusque là il avait déjà le sentiment habituel de la présence de Dieu ; désormais ce sentiment se fortifie de la réalité mystique dont il a joui. Il parle de Dieu comme s'il le voyait, sa parole à mesure revêt une onction, une grâce nouvelle, parce que sans cesse son amour s'accroît. Il cherche Dieu partout et il le trouve partout : « J'ai rencontré Dieu, mande-t-il à Mme de Chantal, j'ai rencontré Dieu tout plein de douceur et de suavité, même parmi nos plus hautes et plus âpres montagnes, où beaucoup d'âmes simples l'adoraient en toute sincérité et vérité ; où les chevreuils et les chamois couraient çà et là, parmi les effroyables glaces, pour annoncer ses louanges. Faute de dévotion, je n'entendais que quelques mots de leur langage ; mais il me semblait qu'ils me disaient de bien belles choses. » S. François d'Assise, qu'il était si fier d'avoir pour patron, n'aurait pas parlé avec plus de suavité pénétrante et voyante. Ces deux âmes avaient les mêmes affinités de bonté et de grâce, les mêmes visions divines, parce qu'ils avaient le cœur pur.

II

C'est ainsi que par sa douceur persévérante, par sa persuasivité irrésistible, il faisait la conquête des âmes. « Donnez-moi un hérétique, disait le grand cardinal du Perron, je me charge de le convaincre ; mais pour le convertir, il faut le conduire à l'évêque de Genève. » S. François de Sales trouvait dans son cœur d'apôtre des traits d'amour, des traits de feu qui pénétraient les âmes. « Il savait, dit Bossuet, que la chaleur entre bien plus avant que la lumière. Celle-ci ne fait qu'effleurer et dorer légèrement la surface ; la chaleur pénètre jusqu'aux entrailles pour en tirer des effets merveilleux. » Toutefois il n'était pas homme à sacrifier en rien les droits de la vérité. Dieu suscita en ces temps trou-

blés deux hommes de caractère très dissemblable, S. Charles Borromée et S. François de Sales : l'un austère et énergique, d'une foi profonde, d'un zèle inlassable, porté aux mortifications les plus effrayantes, visitant par devoir et par amour son diocèse jusqu'aux gorges les plus sauvages, jusqu'aux cimes neigeuses, jamais content de lui et convaincu qu'il ne s'était pas acquitté des obligations de sa charge pastorale comme l'exigeait la dignité du Maître qu'il représentait, tremblant à la pensée de ses responsabilités ; l'autre plus aimable, également mortifié, mais jetant sur ses mortifications un sourire qui les déguisait, faisant accourir des milliers d'hérétiques qu'il retenait par ce charme de sa personne et de sa parole, ne reculant non plus ni devant les fatigues, ni devant les périls, poursuivi par les sectaires et ne désirant que le martyre. — L'un était la force : il réforma le clergé de son Eglise de Milan et rendit ses prêtres zélés et pieux comme lui ; l'autre fut la douceur et il convertit le peuple, il ramena la piété dans le monde qui ne la connaissait plus. Mais tous deux, d'une sainteté éminente, et passionnés pour le salut des âmes : Charles Borromée se signalant par des condescendances charmantes afin de gagner les Suisses qu'il évangélisait ; François apportant à sa douceur une fermeté calme et invincible, une tranquille autorité, ne transigeant point sur l'enseignement de l'Eglise et ne cédant pas une syllabe de la parole de Jésus-Christ qui ne passe pas.

Ce furent deux hommes providentiels. Mais si l'un s'appliqua plutôt à restaurer la hiérarchie, l'autre restaura la foi, la dévotion dans les classes élevées comme dans l'âme populaire. On s'imaginait que la dévotion était bonne pour les monastères et les cloîtres, et qu'il était impossible de la pratiquer dans le monde, François de Sales montre qu'elle est nécessaire partout et partout facile. Mais il ne l'enveloppe pas de vêtements majestueux qui empêchent de marcher, il ne la complique pas d'austérités extérieures qui effraient : il la fait voir simple, aisée, avenante et, si j'ose dire, bon enfant. Elle ne s'impose point par des dehors pompeux et olympiens ; avant tout elle doit être franche, joyeuse, elle laisse sur son passage un parfum de grâce et d'aménité, elle est obligeante pour le prochain et si elle fait de durs sacrifices, Dieu seul les connaît. Elle est la bonté qui recherche les misères et sourit aux malheureux ; le dévouement qui les recueille et panse leurs plaies du corps et de l'âme d'une main douce, et avec des paroles suaves. Elle est la perfection de la charité, et elle apparaît si belle, si agréable, si heureuse, que tous l'accueillent, l'admirent, et se laissent attirer par elle avec le désir de l'imiter.

Mais « ne croyez pas, ajoute Bossuet, que notre saint l'ait déguisée pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains : il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances ¹. »

Comme il s'entend à peindre la vraie et la fausse dévotion ! Celui-ci fait beaucoup de prières, mais à l'égard des autres il n'a que des paroles « fières et fâcheuses » ; celui-là tient toujours sa bourse ouverte aux pauvres, mais il a le cœur toujours fermé à l'amour de son prochain. « Voilà l'erreur de beaucoup de personnes qui se couvrent de certaines pratiques extérieures de dévotion et que l'on prend pour très spirituelles et très dévotes ; mais au fond ce ne sont que des statues et des fantômes de dévotion. »

Pour lui, vous le voyez, dans la dévotion tout est vrai, tout est sincère ; point de trompe-l'œil, point de façade ambitieuse qui cache les lézardes de l'édifice. La pierre de touche de la dévotion, c'est l'amour du prochain. Qui n'aime pas le prochain ne peut se targuer de vertu ni de piété ; il ne saurait même se prévaloir d'être sur le chemin du ciel, car ce chemin n'est émaillé que des fruits de la charité, et dans sa vie il n'y en a point.

La vraie et solide dévotion, dit-il, c'est le vrai amour de Dieu. « Cet amour s'appelle *grâce*, parce qu'il embellit notre âme et nous rend agréables à la divine Majesté ; il s'appelle *charité*, parce qu'il nous donne la force de faire le bien ; il s'appelle *dévotion* quand parvenu à sa perfection, il nous fait opérer le bien avec soin, avec promptitude et fréquemment ¹. » C'est toujours le bien du prochain qu'il a en vue. Remarquez ces trois mots : il faut le faire avec *soin*, c'est-à-dire avec zèle et sans négligence aucune ; avec *promptitude*, c'est-à-dire avec empressement, plaisir et bonne humeur ; *fréquemment*, c'est-à-dire sans se lasser, et rechercher les occasions d'être utile au prochain, et toujours dans le but supérieur de lui « faire du bien, » d'éclairer son âme, de la remettre sur la voie du salut, de la ramener à Dieu.

Mais il prévoit que cet amour du prochain a ses périls et qu'il peut s'y glisser quelque affection naturelle et sensuelle, qui non seulement en détruirait le mérite, mais chargerait la conscience d'un péché subtil qui peut être grave. Aussi fait-il cette recommandation : « Dès la première atteinte que votre cœur en ressentira, quelque légère qu'elle soit, tournez-le aussitôt de l'autre côté. Ayez recours en esprit à la croix du Sauveur, et prenez sa couronne d'épines pour en faire, comme parle la sainte Ecriture, une haie à votre cœur. Vous avez devant vous votre ennemi. Ne dites pas : « Je lui prêterai l'oreille, mais je lui refuserai le cœur ! » Pas d'entretien donc avec l'ennemi. Au lieu de l'écouter, fuyez ! D'ailleurs cette affection n'est pas véritable, car « la véritable amitié ne peut subsister dans le péché ². »

Il poursuit jusque dans ses derniers retranchements la vanité mondaine non seulement des paroles, mais des vêtements, des modes qui sévissaient alors comme à notre époque, tentatrices et

¹ Bossuet, *Panegyrique de S. François de Sales*, 1^{er} point.

¹ *Introduction à la vie dévote*, 1^{re} Partie, ch. 1.

² *Ibid.*, 3^e Partie, ch. XXI et XXII.

immodestes. Il répond à celles qui se disent et se croient innocentes : « On dit qu'on n'y pense pas mal, mais je réplique que le diable y pense toujours. » Il veut « qu'un homme dévot et une femme dévote soient les mieux habillés de la compagnie », mais, « comme il est dit dans les Proverbes, ornés de grâce, de bienséance et de dignité ¹. »

Vous voyez si sa doctrine est relâchée et s'il cède rien des droits de la morale et de la vérité. Il faut encore l'entendre quand il parle des bals « qui sont ordinairement dangereux, » dit-il, et quand il prescrit à Philothée les graves pensées qui doivent l'occuper si elle est contrainte d'y aller. Il y a en enfer des âmes qui expient les péchés qu'elles y ont commis. « Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, les anges et les saints vous voyaient au bal. Ah ! que vous leur avez déplu en cet état ! ² »

Par contre, il engage les chrétiens à communier souvent, mais à la condition que la communion « ne fasse manquer à aucun devoir d'état ³. » Et si le monde se scandalise de les voir plus vertueux, plus fervents : « Laissez dire le monde, s'écrie-t-il, vous ne pouvez être bien avec lui qu'en vous perdant avec lui. Il n'est pas possible de le satisfaire ⁴. »

Quelle belle doctrine, douce et ferme, agréable et précise, avec une sévérité joyeuse, avec un bon sens exquis, celui de la foi éclairée par la charité, avec je ne sais quelles qualités éminemment françaises, parce qu'elles sont généreuses et de belle humeur ; avec une certaine gaîté dans cet héroïsme obscur du devoir de chaque jour qui doit se renouveler tous les jours. Aussi demanderons-nous surtout à notre saint de nous obtenir cette grâce de parole et d'exemple qui attire et convertit, ainsi qu'une douce fermeté qui nous maintienne dans le devoir constamment aimé.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Historique et apologétique

TROISIÈME PARTIE L'ÉGLISE DES APOTRES

II. — SAINT PAUL

Seconde Partie

Saint Paul en Occident

I

NÉRON

I

Étudions le milieu où va se trouver S. Paul quand il arrive à Rome, en l'année 62.

Néron a succédé à l'empereur Claude en l'an 54. Son père s'appelait Domitius Ahenobarbus, un homme violent, brutal et vicieux. Sa mère, Agrippine, — fille de Germanicus et de la première

Agrippine, laquelle était la petite-fille d'Auguste, — scandalisait par ses mœurs une époque qui faisait fi de toute morale. Domitius avait coutume de dire que de leur union il ne pouvait naître qu'un monstre. Après la mort de son premier mari, Agrippine en prit d'autres et finit, parce qu'elle était ambitieuse et assoiffée du pouvoir, par épouser Claude, son oncle.

Claude avait eu de Messaline deux enfants, Britannicus et Octavie. Agrippine amena Claude à préférer à son fils Britannicus un étranger, Néron, son fils à elle, à qui elle donna pour épouse Octavie en 53. Puis quand elle eut obtenu ce qu'elle voulait, elle fit administrer à l'empereur un poison préparé par la célèbre Locuste. Claude à peine mort, Néron se présenta aux soldats avec Burrhus, préfet de la cohorte prétorienne, et fut acclamé. Il avait dix-sept ans.

Burrhus et Sénèque, ses précepteurs, gardèrent sur lui pendant quelque temps une saine influence. L'un s'imposait par ses talents militaires et par la sévérité de ses mœurs ; l'autre par son éloquence habile, sa bienveillance et sa philosophie indulgente. Pour le contenir plus facilement dans un âge difficile, dit Tacite, ils lui accordaient des plaisirs permis, de peur de l'effrayer par une vertu trop austère. Tous deux luttèrent contre le caractère impérieux et passionné d'Agrippine, qui conspirait avec Pallas son amant afin de garder le pouvoir. Tout d'abord Néron se montra pour elle obséquieux, et même affectueux. Quand le tribun vint lui demander le mot d'ordre, il lui donna celui-ci : « A la meilleure des mères. »

Ses débuts furent pleins de promesses : « Ma jeunesse a échappé aux guerres civiles et aux discordes domestiques, dit-il au Sénat. Je n'apporte ni haine, ni ressentiment, ni désir de vengeance. » On s'applaudit d'abord de sa bienveillance. Un jour qu'il signait la condamnation d'un criminel, il s'écria : « Je voudrais ne pas savoir écrire ! »

Les séances du Sénat se tenaient au palais. Agrippine entra par une porte secrète, et, cachée derrière un rideau, elle entendait tout sans être vue. Un jour même que les ambassadeurs d'Arménie plaidaient la cause de leur nation devant Néron, elle parut tout à coup et montait déjà sur l'estrade pour siéger à côté de son fils, quand Sénèque avertit doucement l'empereur d'aller au-devant de sa mère. Cet acte, qui en apparence était dicté par la piété filiale, prévint un affront.

Bientôt Néron se lasse de ces empiétements ; d'ailleurs les passions de la jeunesse auxquelles il s'abandonne sans frein le rendent cauteleux, ombrageux et cruel. Il éprouve une aversion profonde pour sa jeune femme, l'honnête et douce Octavie, et s'éprend d'une affranchie nommée Acté. Agrippine frémit de colère d'avoir une affranchie pour rivale, une esclave pour belle-fille, et afin de neutraliser cette influence elle s'abaisse à des manœuvres indignes, à des compromissions coupables qui irritent l'empereur. Il frappe de disgrâce Pallas pour mieux atteindre sa mère, alors celle-ci me-

¹ *Ibid.*, ch. xxv.

² *Ibid.*, ch. xxxiii.

³ *Ibid.*, 2^e Partie, ch. xx.

⁴ *Ibid.*, 4^e Partie, ch. i.

nace et s'emporte. « Le vrai héritier de Claude, crie-t-elle, c'est Britannicus ! » Elle révélera toutes les intrigues, tous les crimes. « Elle ira avec lui dans le camp, on entendra d'un côté la fille de Germanicus et de l'autre le vieux Burrhus avec Sénèque, le proscrit de Claude, venant l'un avec sa main mutilée, l'autre avec son éloquence de rhéteur, réclamer l'empire de l'univers ! »

« C'était provoquer la perte de Britannicus.

Ce jeune prince, le véritable héritier du trône, entraît alors dans sa quinzième année. Un jour, pendant les fêtes des Saturnales, Néron lui avait ordonné de s'avancer au milieu de l'assemblée et de chanter. Sans se troubler, l'adolescent se leva et récita des vers qui rappelaient son exclusion du trône. On applaudit d'autant mieux que la nuit et la gaieté de la fête avaient exclu toute contrainte. L'empereur comprit qu'on ne l'aimait pas et il jura de faire périr son dangereux rival. Les menaces d'Agrippine hâtèrent l'heure du crime. Il fit composer par Locuste un poison qui d'abord n'agit point. Alors il ordonna le supplice de l'empoisonneuse, qui, cette fois, distilla ses drogues près de la chambre même de César.

Pendant un festin, on servit à Britannicus une boisson extrêmement chaude ; on la rafraîchit avec ce poison. Quand il l'eût goûté, il perdit aussitôt la parole et la vie. Les assistants s'effrayèrent, les uns s'enfuirent, les autres plus prudents restèrent à leur place, regardant Néron qui, affectant l'étonnement, se contenta de dire : « C'est une crise de l'épilepsie dont il souffre depuis son enfance. »

Ce jour-là le monstre est complet dont parlait Domitius Ahenobarbus. Et Néron n'avait guère que dix-huit ans.

Agrippine cependant se jette dans les bras d'Octavie, l'épouse délaissée, et tient avec ses amis des conciliabules secrets qui la font accuser de conspiration. Elle se défend, mais déjà son fils songe à la faire mourir, ainsi que les concurrents, Plautus et Sylla, dont on le menace. Partout il ne voit que trahisons et complots ; il aiguise ses griffes de tigre. Les soupçons toutefois ne le détournent point de ses débauches qui se font crapuleuses ; il y avait à Rome une femme, Sabina Poppée, qui avait eu deux maris, Crispinus et Othon. « Rien ne lui manquait qu'une âme honnête, » dit Tacite. Très belle et très perverse elle ensorcela le jeune empereur et voulut se faire épouser. Mais Agrippine s'opposait irréductiblement à ce que son fils répudiât Octavie. Poppée récrimina, railla, menaça. « Quoi ! lui disait-elle, Néron serait toujours un enfant en tutelle, et le maître du monde ne jouissait pas même de la liberté ! Si Agrippine ne veut pas de Poppée pour belle-fille, qu'on rende celle-ci à Othon, son mari ! »

La mère dénaturée osa, pour garder le pouvoir, proposer l'inceste à son fils. Néron, suivant les conseils de Sénèque, l'évita désormais, et comme elle lui était de plus en plus un grand embarras, il résolut de la tuer. Il songea au poison, mais cela réveillerait le souvenir de la mort de Britan-

nicus. Un affranchi, Anicétus, préfet de la flotte de Misène, propose de construire un vaisseau dont on ouvrirait une cloison en pleine mer pour noyer Agrippine : on dirait qu'elle a péri dans un naufrage. Le projet est mis à exécution. Après avoir soupé avec son fils qui l'a enveloppée de caresses, elle monte, confiante, par une nuit étincelante d'étoiles, sur le vaisseau splendidement orné, pour faire une belle promenade en mer. Le navire est submergé, mais elle se sauve à la nage, des barques la recueillent et on la porte blessée à sa maison de campagne.

Elle comprend alors toute la perfidie de son fils, et lui, désespéré de voir son coup manqué, il supplie Burrhus et Sénèque d'aviser. Sénèque regarde Burrhus et lui demande s'il faut ordonner aux soldats de la mettre à mort. « Les prétoriens, répond le vieux capitaine, sont trop attachés à la maison des Césars et à la mémoire de Germanicus pour rien oser contre sa fille. Qu'Anicétus tienne sa promesse ! »

Celui-ci alors prétexte qu'Agrippine a conspiré la mort de l'empereur, et fait investir sa maison. Il pénètre dans sa chambre, accompagné d'Herculéus, commandant de galère, et d'un centurion : « Si vous venez me voir, dit-elle, dites que je vais bien. Si vous devez commettre un crime, je crois que mon fils n'y est pour rien. Il n'a pas ordonné le parricide ! » Les meurtriers entourent le lit. Herculéus le premier lui porte un coup de bâton sur la tête, le centurion tire son épée, alors elle présente le flanc en disant : « Frappe mon sein ! » Et elle expire percée de coups.

II

D'abord Néron affecte une tristesse hypocrite, se plaignant de vivre et pleurant sa mère ; puis de Naples où il se réfugie, il adresse au Sénat une apologie du crime rédigée par Sénèque : « Elle avait voulu, disait le rhéteur sans scrupules, gouverner l'empire, forcer les prétoriens à obéir à une femme, avilir le Sénat et le peuple. Sa mort dans un naufrage était un bienfait pour l'Etat ! »

Par une étrange rivalité de bassesse, les sénateurs, qui cependant n'avaient pu se laisser prendre à ces mensonges, ordonnèrent des prières dans tous les temples, décidèrent qu'une statue d'or serait consacrée à Minerve dans l'intérieur du Sénat ; qu'on placerait auprès de cette statue de la Sagesse l'image du prince ; enfin que le jour de la naissance d'Agrippine serait mis au nombre des jours néfastes.

Il n'y avait au Sénat qu'un seul homme honnête et droit, Thraséas. Ces flatteries l'indignèrent. Jusque-là il témoignait sa désapprobation par le silence, cette fois il sortit de l'assemblée, n'ignorant point d'ailleurs que, cet acte, il pouvait le payer de sa vie. Mais personne n'osa le suivre.

Rassuré par la lâcheté universelle, Néron rentre à Rome triomphant et monte au Capitole où il rend grâces aux dieux. Dès ce moment il s'aban-

donne à toutes ses passions, qu'il a contenues — sans vouloir d'ailleurs les vaincre — par respect pour sa mère, dont les exemples, tout pervers qu'ils étaient, l'obligeaient à un certain décorum, et retardaient encore les débordements de l'empereur. Il conduit des chars dans l'arène, il chante sur la harpe des chansons comiques pendant les repas, comme un histrion, « sous prétexte qu'Apollon, le dieu du chant, était représenté une lyre à la main. » La foule l'exalte, heureuse de retrouver ses propres goûts dans ses princes. « On construisit, raconte Tacite, près du bois qu'Auguste avait planté autour de sa naumachie, des salles et des boutiques où l'on étalait tout ce qui pouvait irriter les passions, et l'on y distribuait de l'argent que les gens de bien, par nécessité, les méchants, par vaine gloire, consumaient en débauches. Ce fut là une source de désordres et d'infamies ; ce ramas de débauchés jeta dans une société depuis longtemps pervertie une corruption jusqu'alors inconnue. »

D'écuyer, l'empereur se fait histrion, monte sur la scène pour y jouer de la harpe et pour y chanter. Ses courtisans sont là, comme spectateurs, et applaudissent vigoureusement, célébrant sa voix divine. Burrhus lui-même se fait témoin de ces désordres et les approuve tacitement avec tristesse. Ces scènes d'infamie se passent en l'an 59, tout après la mort d'Agrippine, et désormais elles se poursuivront de plus en plus infectes et cruelles.

Le silence de Burrhus même parut une protestation. Aussi l'année 62 ne fut-on pas surpris de sa mort. On crut que Néron, lui voyant un gonflement de gorge, lui fit frotter le palais avec une drogue empoisonnée. Le vieux soldat s'aperçut du crime, et quand l'empereur revint le visiter, il se détourna pour ne point le voir et se contenta de lui dire : « Je vais bien. » Sa mort fut pleurée par toute la ville, parce que, malgré ses faiblesses, il avait le caractère élevé et ferme. César lui choisit deux successeurs, deux chefs de cohortes prétoriennes, Fénion Rufus, que désignait la faveur publique pour son désintéressement et son esprit de justice, et Tigellinus, qui n'avait d'autre titre à cet emploi que son infamie et ses savantes débauches. Le prince écarta bientôt le premier, qui jouissait de l'estime du peuple et des soldats, et le second devint tout-puissant sur son esprit, parce qu'il était le confident complaisant de ses désordres.

La mort de Burrhus diminua singulièrement le crédit de Sénèque dont la valeur morale aussi bien était inférieure. Mais parmi cette tourbe de courtisans tarés il pouvait passer encore pour un homme vertueux. Ils lui enlevèrent les dernières sympathies de Néron en le représentant comme un philosophe cupide et orgueilleux : « Il avait accumulé des richesses énormes, disaient-ils, et surpassait l'empereur par la magnificence de ses villas et de ses jardins. Jaloux d'être le seul écrivain disert, le seul orateur éloquent, il refusait tout mérite à César, même celui de savoir conduire les che-

veux, et se moquait de lui quand il chantait. Enfin il se croyait nécessaire à la République. »

Averti par quelques amis, le philosophe demanda une audience à son ancien élève et lui dit : « Il y a quatorze ans, César, que je suis attaché à vos espérances, et huit que vous réglez. Pendant ce temps vous m'avez tellement comblé d'honneurs et de biens qu'il ne manque rien à mon bonheur que de le voir modérer. Sorti d'une province, aurais-je dû être un des premiers de Rome ? L'on se demande où est cette philosophie qui se contente de peu, et pourquoi je possède de si grandes terres avec tant de revenus. Je n'ai qu'une excuse, c'est que je n'ai pas dû résister à vos bienfaits. » Et il pria qu'on lui permit de se retirer. Il abandonnerait ce superflu qui l'importune, et emploierait ses loisirs aux travaux de l'esprit : « Vos talents et l'expérience d'un long règne vous suffisent. Souffrez que vos vieux amis prennent du repos. » Néron feignit de refuser ; il lui prodigua les caresses et les paroles perfides, mais le philosophe renonça à l'appareil de son ancienne puissance, s'écarta de la cour, alléguant qu'il était malade et se consacrait à l'étude de la philosophie.

Le crédit de Tigellinus s'augmenta de cette retraite, il s'appuyait sur les vices du prince, flattait ses penchants dépravés et cultivait ses haines contre Plautus et Sylla, les deux hommes sur lesquels l'opposition fondait ses espérances. Sylla était exilé dans la Gaule Narbonnaise, on lui dépêcha des assassins qui rapportèrent sa tête. Quant à Plautus, qui était relégué en Asie, il fut tué par un centurion, qui avait accepté cette mission criminelle.

Alors Néron, débarrassé des prétendants et certain que son trône était affermi, s'écria, se parlant à lui-même : « Maintenant que tu n'as plus rien à craindre, qui t'empêche de solenniser avec Popéa un hymen longtemps différé pour toutes ces terreurs et de renvoyer cette Octavie que, malgré sa vertu, le nom de son père et la faveur publique te rendent insupportable !¹ »

Tels étaient les événements, telle la situation de Rome au moment où S. Paul en franchissait les portes : un prince sans pudeur et sans pitié, un comédien sanglant affublé d'une couronne, un jeune empereur âgé de vingt-cinq ans, souillé de tous les crimes, sans excepter le parricide, des courtisans lâches vautrés à ses pieds, un peuple corrompu et oubliant tout sentiment humain dans les voluptés infâmes et dans les fêtes perverses qu'on lui prodiguait. Que pouvait-on tirer de cette boue et de ce chaos ?

¹ Tacite, *Annales*, XII, XIII, XIV.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 januarii 1914.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 22 janvier 1914.

Deuxième
partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXXII. L'Evangile, 49.

Pour la fête patronale d'un Martyr. — La foi du martyr, 51.

Avis paroissiaux. — La criminalité juvénile, 53.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — IX. 4^e Dim. après l'Epiphanie, 54.

Pour le Premier Vendredi. — LVIII. Les messages du Sacré-Cœur, 57.

Les Responsabilités du Clergé français. — Conférences de Mgr Gibier à la *Semaine Sociale* de Versailles, 59.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES ¹

XXXII

L'ÉVANGILE

Messieurs,

« Au milieu des poèmes orphiques et védiques, tout à coup, on a vu tomber du ciel, dit-on, un petit livre, un tout petit livre, dont le contenu ne remplirait pas un chant de l'*Illiade* ou du *Ramayana*, et ce petit livre racontait aux hommes la plus merveilleuse histoire qu'ils eussent jamais entendue, et leur proposait la morale la plus pure, la plus intelligible, la plus consolante et la plus profitable qui eût jamais été proclamée sur la terre. L'humanité se sentit tout à coup une âme nouvelle à la voix de certains rapsodes venus du petit pays de Judée, récitant et propageant par le monde leur poème qu'ils déclaraient divin, avec tant de conviction et d'enthousiasme qu'ils se laissaient mettre en croix ou livrer aux bêtes plutôt que d'en désavouer un mot. Les poèmes religieux de l'antiquité s'effacèrent alors, sinon de la mémoire, du moins de la conscience des hommes, comme, au premier rayon du soleil, s'éteignent les étoiles, qui ne sont lumière que pour la nuit. »

Non, Messieurs, ce n'est pas Bossuet, ni Massillon, ni Lacordaire, ni Bougaud, ni quelque autre grand orateur chrétien, qui parle ainsi de l'Evangile ; c'est Alexandre Dumas fils qui prononçait cet hymne d'enthousiasme, à l'Académie française, lors de la réception solennelle de Leconte de Lisle ².

Comment de telles paroles, en un tel lieu et en une telle circonstance, ont-elles pu jaillir des lèvres d'un tel orateur ? Cela prouve qu'il y a parfois des sujets qui s'imposent, et qui s'im-

posent si souverainement qu'on ne peut pas en parler sans magnificence. L'Evangile est de ceux-là, et il nous plaît de le constater, au moment où nous abordons l'étude de ce livre unique.

1

L'Evangile, Messieurs, c'est le zénith de la Révélation. Jusqu'alors, dans la Bible, c'étaient des lueurs que Dieu avait fait briller aux yeux de l'humanité, lueurs successives qui, s'ajoutant les unes aux autres, n'arrivaient pourtant qu'à former une lumière incomplète et pâle, comme celle d'une aurore. Avec l'Evangile, c'est le plein jour du soleil à son midi, alors que l'astre-roi inonde la terre de ses rayons et chasse loin de nous jusqu'au souvenir des ténèbres.

Je sais bien que nous n'avons pas encore démontré la réalité de la Révélation écrite. Cela viendra plus tard, puisque nous avons pour principe de n'avancer que pas à pas. Alexandre Dumas vient de nous dire : « Tout à coup, on a vu tomber du ciel, dit-on, un petit livre. » Tenons-nous-en, pour l'instant, à ce « dit-on », et voyons, aujourd'hui, si l'Evangile mérite, au point de vue simplement humain, l'attention universelle et l'admiration respectueuse dont il est l'objet.

« Et ce petit livre racontait aux hommes la plus merveilleuse histoire qu'ils eussent jamais entendue. » Voilà bien, en effet, ce qui apparaît en premier lieu dans l'Evangile.

Est-ce que jamais, dans ses rêves les plus osés, l'humanité aurait pu imaginer quelque chose de plus glorieux pour son amour-propre et de plus attirant pour son cœur, que ce Dieu qui vient à elle, et qui, pour la conquérir sans l'effrayer et sans la violenter, abdique tout éclat extérieur, dépouille toute majesté, et ne s'arme que de faiblesse et de douceur ?

Oh ! il est bien des nôtres, ce Dieu-là ! Voyez comme il est pauvre, et comme il sait souffrir de tout ce qui nous blesse ! Il travaille comme nous pour gagner son pain ; il se lasse comme nous à force de marcher dans les chemins rocailleux de la vie ; il a faim comme nous, il pleure comme nous.

La seule chose qu'il ne sache pas faire comme nous, c'est d'être mauvais. Au contraire ; il va à tous ceux que l'on fuit, aux malheureux, aux infirmes, aux coupables. Il ne se souvient qu'il est Dieu que pour faire du bien, que pour pardonner à ceux qu'on dédaigne et qu'on repousse, que pour guérir ceux à qui la science humaine n'a plus de remèdes à offrir, que pour consoler ceux qui n'ont plus d'espoir, que pour faire tarir dans les yeux des pères et des mères la source amère des larmes. Il l'oublie quand il lui faut se défendre, et, à plus forte raison, quand il lui faut se venger.

Et pourtant, quel merveilleux pouvoir est le sien ! Il n'a qu'à vouloir pour apaiser les tempêtes, multiplier le pain entre ses doigts, guérir les infirmités les plus inguérissables, et rendre la paix

¹ Les 31 premières allocutions ont été publiées dans la *Prédication* de 1913.
² En 1886.

aux cœurs les plus meurtris. La mort même, la mort, cette farouche et sombre souveraine, voit, pour la première fois, sa proie lui échapper. Des voix descendent du ciel pour l'acclamer ; on entend autour de lui comme des frémissements d'ailes angéliques. Il passe comme un rayon de soleil, très pur, très lumineux, qui chauffe, qui éclaire, qui réjouit et qui vivifie.

Contre lui, cependant, la méchanceté humaine s'acharne. Il se laisse prendre, condamner et supplicier ; mais il revit, transfiguré, et il remonte au ciel, dans une apothéose, suivi par les regards éperdus de l'humanité.

II

Voilà, Messieurs, l'histoire merveilleuse qui est contée dans le petit livre dont nous parlons. Il n'en est pas de plus captivante. Cependant ce n'est pas un mirage qui s'est évanoui à notre horizon sans avoir fait autre chose que de décevoir nos yeux enfiévrés ; car le héros de cette histoire, ce Jésus de Nazareth, ce Fils de Dieu, nous a laissé après lui une doctrine, et la doctrine « la plus pure, la plus intelligible, la plus consolante et la plus profitable qui ait jamais été proclamée sur la terre. »

Cette doctrine, il la répandait tout le long de ses pas, aussi bien sur le sommet des collines que sur le bord des chemins, aussi bien dans le Temple qu'au milieu des repas, comme un sèmeur infatigable qui, la main toujours ouverte, laisse échapper, et jette sans compter, le grain doré qui deviendra moisson opulente, puis farine éclatante de blancheur, puis pain savoureux. Sa voix était si mélodieuse et si vibrante, si nuancée de force et de mélancolie qu'elle résonnait à l'oreille comme une mélodie de l'au-delà. Et ce qu'il disait était si beau, si nouveau, si consolant, et si clair, que pour l'entendre, et l'entendre encore, on oubliait même qu'on était las, et qu'on le suivait depuis longtemps, et qu'on avait faim.

Et que disait-il donc ? Ah ! il disait que le Bon Dieu est notre père, et qu'il nous aime, et qu'il nous veut heureux. Il disait que les maux de cette vie ne dureront pas toujours, et qu'il y a dans l'avenir, pour nous, un beau ciel où nous ne serons plus sujets à l'erreur, à la haine, à la souffrance ; un beau ciel où nous vivrons d'une vie qui est la vraie, et dans laquelle nous ne connaissons pas de regrets. Oui, sans doute, nous avons perdu tout droit à cette vie et à ce ciel par nos fautes, mais lui-même vient pour nous sauver, en nous réconciliant avec Dieu.

Est-ce que ce ne sont pas, Messieurs, les réponses que l'humanité attendait et que nous l'avons vue demander vainement à toutes les écoles de la philosophie ? Représentez-vous un prisonnier, enfermé depuis longtemps dans un cachot obscur. Depuis qu'il y a été jeté, il a cherché en tâtonnant à savoir où il est, et quels sont les objets qui l'entourent. Il ne sait pas même qui lui apporte sa nourriture. Tout d'un coup, une lumière brille qui lui fait voir tout ce qu'il désirait connaître. Telle a été

l'impression causée dans le monde par l'apparition de l'Evangile.

Sans doute, pour être sauvés, nous aurons quelque chose à faire. Il ne s'agit ni à la justice divine, ni à la dignité humaine, que nous fussions récompensés sans l'avoir gagné. Mais cette morale que le Christ prêche élève l'homme au-dessus de lui-même, puisqu'elle lui demande de ne pas être l'esclave de ses passions, et qu'elle le rend supérieur à toutes les vicissitudes de la vie : — Ecraser les autres quand on est le plus fort, c'est une faiblesse ; il vaut mieux être bon. Etre orgueilleux quand on est grand, c'est une petitesse ; il vaut mieux être humble. S'attacher aux biens de la terre quand on est riche est une pauvreté ; il vaut mieux être détaché de tout. Se laisser aller aux plaisirs quand on en a l'occasion est un dégoût ; il vaut mieux être pur. Se venger de ses ennemis quand on a été offensé, c'est être vaincu par eux ; il vaut mieux leur pardonner. Vivre pour soi quand on est indépendant, c'est être vil ; il vaut mieux vivre pour les autres. Et ainsi de suite.

Cette morale qui contredit les habitudes de son temps, comme les tendances coutumières de l'âme humaine, le Christ la met en valeur le premier, par ses exemples. Jamais l'humanité n'avait rien contemplé d'aussi austère et d'aussi pur à la fois, et voilà pourquoi elle n'a pas cessé de revenir à l'Evangile, depuis vingt siècles, pour savoir le vrai et pour pratiquer le bien.

Elle l'a fait d'autant plus volontiers que depuis ces vingt siècles, malgré toutes ses recherches, et aussi quelquefois sa malveillance, elle n'a rien pu trouver à redire à ces préceptes. Dans tous les autres codes, il est des articles qui sont tombés d'eux-mêmes ; pas une lettre de l'Evangile n'a bougé.

III

Voici, Messieurs, un troisième caractère qui, aussi bien que le merveilleux de sa trame et la beauté incomparable de sa doctrine, met l'Evangile hors de pair. C'est l'influence qu'il a exercée sur le monde. « A son apparition, dit l'écrivain que nous avons déjà cité, l'humanité se sentit tout à coup une âme nouvelle. » Ceci est l'exacte vérité.

Nous aurons, plus tard, à revenir sur la transformation totale que le christianisme a opérée dans le monde. Qu'il nous suffise de dire que l'Evangile a fait ce double prodige de mettre dans le cœur des tigres la douceur des agneaux, et dans le cœur des agneaux la force des lions.

Qu'il nous suffise de dire que toutes les nations qui, à l'heure actuelle, jouissent des bienfaits de la civilisation, sont celles qui, de plus ou moins près, ont été touchées par l'Evangile, et que celles qui sont restées esclaves de la barbarie primitive sont celles où il n'a pu encore pénétrer. Voilà pourquoi, nous autres catholiques, nous applaudissons aux expéditions lointaines de toute l'ardeur d'une double espérance : d'abord, parce qu'il nous est doux, comme Français, de voir les trois cou-

leurs de notre drapeau flotter sous de nouveaux cieux ; ensuite, parce que nous sommes heureux, comme chrétiens, de penser que l'Evangile pourra, sur les pas de nos soldats vainqueurs, faire en ces contrées son œuvre de liberté et de paix.

Qu'il nous suffise d'observer, comme le faisait Lacordaire, que les œuvres les plus fameuses du génie humain sont inconnues de la plupart des hommes, tandis que tout le monde connaît l'Evangile.

Enfin, qu'il nous suffise de dire que les plus grands génies de l'humanité se sont inclinés devant l'Evangile. C'est l'un d'entre eux, Victor Hugo, qui écrivait ces beaux vers :

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit,
Est écrit dans le livre où pas un mot ne change
Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'ange,
Le lion et le bœuf, et l'aigle et le ciel bleu.
Cette histoire, par eux, semble ajoutée à Dieu,
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme.
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime,
Chaque page y frémit sous le frisson sacré,
Et c'est pourquoi la terre a dit : « Je le lirai. »
Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient,
Et vingt siècles penchés, dans l'ombre, l'étudient.

Il était utile, Messieurs, de dire ces choses, avant d'entreprendre l'étude des questions importantes qui se rapportent à l'Evangile. Nous aborderons ces questions dans les conférences prochaines. Une conclusion se dégagerait dès aujourd'hui, à savoir : qu'il est difficile que tant de beauté puisse ne pas être l'apanage de la vérité. Je ne vous défends pas de la tirer. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE PATRONALE D'UN MARTYR

LA FOI DU MARTYR

Mes frères,

Vous connaissez, pour l'avoir entendu plus d'une fois sans doute, le récit de la vie de S. Blaise, évêque de Sébaste en Arménie, au début du iv^e siècle. Je n'en retiendrai aujourd'hui que la circonstance de son glorieux martyre, et je veux vous offrir en exemple la foi du martyr chrétien : foi *généreuse*, puisqu'elle va jusqu'au sacrifice suprême ; foi *humble*, puisqu'elle est accompagnée d'une grande défiance de soi-même ; foi *surnaturelle*, puisqu'elle n'est troublée par aucun alliage de sentiments ou de passions humaines.

Les temps sont changés, penserez-vous, et, avec eux, les occasions et les opportunités de la vertu des martyrs. — Il est vrai, mes frères, que nous ne vivons plus sous le régime des persécutions sanglantes. Mais, dites-moi, est-ce que les catholiques jouissent en paix des droits communs à tous les citoyens ? Est-ce la profession du christianisme ou bien l'impiété bruyante qui ouvre la porte des honneurs et des privilèges officiels ? Est-ce aux

associations antichrétiennes ou à l'Eglise de France qu'on refuse l'existence légale et le droit de posséder ?

Il suffit d'ouvrir les yeux pour découvrir la réponse à ces questions et constater par là-même que la foi catholique est en butte aux vexations et à l'oppression.

Ce nous est une raison, mes frères, de demander au cher martyr, avec l'appui de ses prières, la réconfortante leçon de son exemple.

I

Sous l'ère des martyrs, c'est-à-dire dans les quatre premiers siècles de l'Eglise, les chrétiens ne naissaient pas, comme maintenant, à la foi chrétienne en même temps qu'à la vie du corps : de règle générale, le baptême était conféré seulement aux adultes qui, dans la pleine possession de leur liberté et longuement instruits de la religion, se rangeaient du côté du Christ. Et comme les édits de persécution se succédaient à intervalles rapprochés, le néophyte, en se faisant chrétien, savait dès lors qu'il s'interdisait pratiquement l'entrée des fonctions publiques, et que sa liberté, sa fortune, son existence et celle des siens étaient entre les mains du persécuteur. Le baptême, qui pour nous est un héritage facile, était pour lui une conquête de sa vaillance et comme un premier pas vers le martyre.

Bien plus, pendant la dernière persécution, celle de Dioclétien, dont S. Blaise a été la victime, un chrétien ne pouvait même pas puiser à la fontaine publique ou faire ses achats sur le marché, à plus forte raison servir le gouvernement, sans être contraint à quelque acte d'idolâtrie.

Aussi, dans la province romaine d'Asie-Mineure où résidait notre saint, c'est en foule qu'alors les simples fidèles, tout comme les membres du clergé, étaient chargés de chaînes, traînés devant le proconsul, puis envoyés au dernier supplice.

Je ne vous décrirai point, mes frères, l'horreur de ces tortures : les ténèbres et l'infection des cachots, les ongles de fer ou les chaises de fer rougies au feu, le bûcher, l'exposition aux bêtes féroces, la décapitation et cent autres inventions de la cruauté humaine ou plutôt de la rage diabolique. Mais pour vous faire comprendre le courage surhumain qu'il fallait pour affronter ces terribles supplices, je vous rappellerai seulement que d'un mot, d'un geste, le chrétien aurait pu les éviter ; que ses forces physiques étaient souvent épuisées par les souffrances et les privations d'un long emprisonnement, abattues par de savants et cruels raffinements destinés à vaincre ses résistances sans lui donner la mort ; et que ce mot, ses lèvres ne le prononçaient pas, parce que c'eût été un blasphème, un reniement du divin Maître ; et que ce geste, ses mains s'y refusaient, parce que c'eût été l'offrande de quelques grains d'encens aux idoles abhorrées.

En face de pareils modèles, oserons-nous, mes frères, trouver trop dures les exigences de la vie

chrétienne et les renoncements qu'elle nous impose ?

Bien plutôt nous nous souviendrons à la suite de l'apôtre S. Paul, à la suite des bienheureux martyrs, que la foi véritable ne manquera pas de nous donner « la conviction des réalités invisibles » (Héb., xi, 1) et éternelles, et de nous inspirer, par conséquent, assez de force pour nous détacher des jouissances palpables et nous faire endurer les souffrances présentes.

Ce n'est donc point dans nos rangs, n'est-ce pas ? mes frères, que l'on rencontrerait de ces demi-chrétiens qui n'appartiennent entièrement ni à Dieu, ni au monde, et qui n'ont pas assez de vigueur dans le caractère ni assez de générosité dans la foi pour se montrer, pour s'afficher chrétiens en toutes occasions, et pour renoncer à toute compromission avec le matérialisme païen et sensuel du siècle.

II

Générosité intrépide ne signifie point forfanterie ; aussi rien d'étonnant que la foi vaillante des martyrs ait pris pour sauvegarde l'*humilité*.

Et d'abord, pourquoi meurent-ils ? Est-ce pour une opinion personnelle, pour une doctrine qui soit le fruit de leur pensée obstinée ? Non, mes frères, vous le savez, et ils le proclament bien haut : ils donnent leur vie pour une doctrine qui vient de Dieu, et c'est à Dieu qu'ils attribuent le mérite de leur foi. « Par la grâce de Dieu je suis chrétien, » ont-ils coutume de répondre au juge qui les interroge. Mieux encore, ils ne devant point ses questions ; mais, avec modestie et déférence, ils le laissent diriger l'interrogatoire et se contentent d'apporter des réponses brèves, fermes et précises.

D'autre part, pendant qu'on les soumet à la torture et que le chevalot disloque leurs membres et que les tenailles et les crocs mettent à nu leurs entrailles, ils ne laissent pas échapper une plainte, mais surtout ils prient, ils supplient le Christ de leur venir en aide, témoignant ainsi que leur constance tient plus à la grâce divine qu'à la fermeté de la volonté humaine. « Christ, au secours !... Garde mon âme !... C'est pour toi que je souffre... Pour l'amour de ton nom, donne-moi, ô mon Dieu, la force de souffrir ! » Telles sont les humbles et pressantes invocations qui jaillissent de leur cœur.

Et Jésus les assiste ; et si, comme ils le disent, Jésus souffre en eux et avec eux, c'est parce qu'ils n'ont pas eu la témérité de courir au devant du martyre. Vous avez pu remarquer ce trait, qui est rapporté de S. Blaise, qu'à l'annonce de la persécution il se retira dans la solitude d'une montagne voisine. Ce n'était point par lâcheté, certes, car les Cyprien, les Polycarpe, les Cyrille d'Alexandrie qui, par sagesse chrétienne, avaient fui devant les persécuteurs, surent comme notre S. Blaise, à l'heure voulue de Dieu, supporter héroïquement les supplices. Mais la prudence surnaturelle de l'Eglise interdisait à ses fidèles de se dénoncer

eux-mêmes et leur conseillait, en plus d'une circonstance, de se soustraire au danger par la fuite.

Enfin un dernier trait achève de nous faire connaître l'humilité des martyrs chrétiens. Quand ils prévoyaient une persécution, — et on pouvait en prévoir presque sans relâche, — les fidèles se préparaient à la subir d'abord par un redoublement de prières ; puis, afin que leur corps fût moins délicat, ils s'entraînaient à l'endurance par le jeûne et les mortifications et ils purifiaient leur âme par la réception des sacrements.

Mes frères, notre foi vient de Dieu. C'est pourquoi nous ne devons jamais en rougir devant les hommes ; mais c'est aussi pour cela que nous ne devons pas nous en attribuer le mérite, en méprisant ceux qui n'ont pas ce bonheur et en nous imaginant que nous pouvons être forts sans la prière. Si trop souvent la moralité des impies offre le spectacle de lamentables chutes, c'est justement parce que leur prétention est de se passer de Dieu. Nous ne vaudrions mieux que dans la mesure où nous nous tiendrions bien humbles sous la divine dépendance. Sans cela, sans cette humilité qui est notre force, notre titre de chrétien ne serait qu'un titre de plus aux sévérités du Souverain Juge.

III

J'ai dit enfin que la foi des martyrs chrétiens était éminemment *surnaturelle*.

En effet, s'ils refusaient d'obéir aux édits impériaux, ce n'était point avec une attitude de révoltés, c'était parce qu'« il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » (Act., v, 29). Aussi, le jour où ils furent assez nombreux pour être dans l'empire une force redoutable, on ne les vit point se soulever et opposer à la persécution une résistance armée au nom du droit de légitime défense. Ce jour-là, ils auraient été les soldats du plus respectable des partis, ils auraient cessé d'être des martyrs.

Bien éloignés de cette pensée belliqueuse, ils s'en vont, suivant la recommandation du Maître, « comme des agneaux au milieu d'une bande de loups » (Luc, x, 3), et se laissent égorger. Ce n'est pas de haine qu'ils sont animés, mais d'espérance et d'amour : d'amour pour leurs bourreaux dont ils implorent le pardon ; d'espérance en Dieu, en sa justice qui les couronnera, en sa miséricorde qui de leur mort rédemptrice fera germer la vie pour beaucoup d'autres âmes.

Ils n'éprouvent pas non plus, comme les philosophes, un dédain fastueux pour l'existence qu'ils vont quitter, pour la famille et les chères affections auxquelles ils s'arrachent ; leur cœur est attendri, mais leur volonté est ferme ; et ils sacrifient délibérément cette existence périssable, afin de s'acheminer vers une vie immortelle. « Même quand on nous tue, s'écrie l'un d'eux, nous vivons ; nous ne sommes pas les vaincus, mais les vainqueurs de la mort ¹. »

¹ S. Flavien, ap. Dom Leclercq, *Les Martyrs*, t. II, p. 142.

Et leur décision n'est point le fait d'un enthousiasme factice, d'un fanatisme surchauffé; quand ils discutent avec leurs juges, c'est pour les convaincre du bien-fondé de leur démarche. Leur raisonnement est à peu près toujours celui-ci: « Serait-il sage d'abandonner le Créateur du ciel et de la terre pour adorer des idoles impuissantes, bonnes à perdre ceux qui mettent leur confiance en elles? »¹ Et cet argument si simple, si sensé, met souvent le juge hors de lui-même, alors que le martyr reste en pleine possession de soi.

Ainsi, mes frères, dans notre attachement à Dieu et à sa cause, il ne doit entrer rien de purement humain.

Ne soyons pas catholiques uniquement par opposition à ceux qui ne le sont pas: ce serait trop peu; mais soyons-le par notre attachement fidèle à Dieu et par notre soumission à sa loi.

D'autre part, vous connaissez la parole fameuse: « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » Et en effet, l'Eglise des premiers siècles prit un merveilleux essor au lieu d'être étouffée dans le sang de ses enfants. C'est que le supplice de ces pures victimes agissait comme une prédication singulièrement éloquente: on admirait l'héroïsme de ces âmes si fortes dans un corps si faible; on était épris de leur douceur, de leur résignation; on se disait qu'une patience tellement surhumaine ne pouvait s'expliquer sans un secours divin; on pensait qu'une doctrine pour laquelle tant d'hommes offraient leur vie valait bien la peine d'être étudiée.

Eh bien! mes frères, vous voit-on souffrir avec tant de vaillance pour votre foi et vivre avec tant de droiture suivant ses leçons, qu'on puisse en être frappé, séduit et finalement conquis à la religion chrétienne? C'est là cependant ce qui devrait être, si notre foi ressemblait à celle des martyrs.

Au reste, Dieu ne nous demande pas de mourir, mais de vivre pour lui. Et si nous avons, pour y arriver, à refréner nos passions, à secouer notre égoïsme et notre inertie, disons-nous comme les martyrs: « Le ciel vaut bien cela, et la grâce de Dieu ne me fera pas défaut. » Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LA CRIMINALITÉ JUVÉNILE

Mes frères,

Il y a des faits qui sont plus instructifs, plus impressionnants que les plus éloquents discours. Qui n'a senti courir dans ses veines un frisson d'horreur et d'indignation, en lisant dernièrement dans les journaux le crime atroce commis par un adolescent de quinze ans? Sept personnes féroce-ment assassinées l'une après l'autre, sans désemparer, le père, la mère, les enfants, tel est l'exé-

crable forfait qui a profondément remué toutes les âmes, toutes les imaginations. « Oh! le scélérat! le misérable! » C'est le cri qui s'est échappé de toutes les lèvres.

Si l'on considère l'âge du meurtrier, le mobile de son crime, on demeure stupéfait. Son âge? Il n'a que quinze ans: c'est encore un enfant, et l'on se demande comment, en cette première fleur de l'adolescence, il a pu commettre un pareil attentat.

Voilà déjà longtemps que l'on s'émeut de la précocité du crime. En France, pendant l'année 1914, la statistique nous apprend que plus de quatorze mille enfants et adolescents ont été traduits devant la justice. Et certainement le nombre s'en est accru dans les années 1912 et 1913; car il ne se passe guère de jours sans que les feuilles publiques ne nous apportent le récit de délits, de crimes commis par des jeunes gens. La plaie s'est élargie, le mal s'est aggravé. En voulez-vous la preuve? Les prétoires sont encombrés: les magistrats ordinaires ne suffisent plus, et il est question de créer des tribunaux spéciaux pour y faire comparaître les enfants coupables, pour juger les jeunes criminels. Voilà où nous en sommes. Cette progression de la criminalité dans la jeunesse n'est-elle pas un signe des temps? N'est-elle pas un symptôme alarmant pour la sécurité de la société?

Et maintenant, quelle est la raison qui a motivé et provoqué cet horrible drame? Ordinairement, quand on fait le coup de feu, quand on porte une main meurtrière sur son prochain, c'est par jalousie, par intérêt, pour voler. Ici, c'est un froissement d'amour-propre, à la suite d'une observation, d'un reproche mérité, qui a mis en fureur cet adolescent, qui a armé son bras d'un couteau et qui l'a poussé à assassiner son maître, sa femme, ses enfants. Un simple reproche mal accueilli, le croirait-on? Voilà la cause initiale de cette épouvantable tuerie.

Sans doute, mes frères, vous réprochez avec indignation les désordres, les crimes qui déshonorent la jeunesse de notre temps. Mais il y a autre chose à faire: il y a des leçons à recueillir, des résolutions à prendre. Les gens sérieux, les observateurs attentifs ne se contentent pas de gémir sur les progrès incessants de la criminalité dans la jeunesse: ils se demandent avec anxiété quelles en sont les causes.

Les causes? L'une des moins contestables, c'est la disparition des croyances religieuses, qui laisse les âmes sans règle de conduite, sans frein contre les passions; c'est l'oubli de Dieu et de ses commandements; c'est la négligence des parents qui se soucient médiocrement, qui se désintéressent de l'éducation chrétienne de leurs enfants; c'est le contact de la jeunesse avec une société qui discrédite et nie effrontément les dogmes de notre foi, qui outrage les plus saintes lois de la morale.

En d'autres temps, toutes les influences, tous les dévouements, toutes les autorités se donnaient

¹ S. Savin, *ibid.*, p. 199.

la main, pour élever la jeunesse dans la crainte de Dieu, dans le respect de sa loi, dans l'amour du bien, dans la haine du mal, et ce n'était pas toujours suffisant pour la maintenir au chemin de l'honneur et de la vertu, car même avec ces efforts réunis on n'arrivait pas toujours à la préserver. Mais aujourd'hui, hélas ! vous le savez, le prêtre est seul pour lui parler de Dieu, pour lui tracer ses devoirs, pour lui rappeler ses destinées. Est-il surprenant, après cela, que cette jeunesse, mal protégée contre la violence des passions, se précipite dans les plus honteux désordres ?

Pour empêcher la poussée du mal, il y avait autrefois les leçons de la religion, la crainte de Dieu et de ses jugements ; mais du moment que toute digue est abattue, que tout frein est rompu, rien ne s'oppose plus aux vils instincts qui se remuent dans les bas-fonds de la nature corrompue. Et si, aujourd'hui, le niveau de la moralité a baissé considérablement, si le crime envahit la jeunesse, si les bancs de la correctionnelle et de la cour d'assises sont peuplés de précoces scélérats, si le suicide devient une épidémie, si des imberbes de quinze ans se rendent coupables de meurtre, n'en cherchez pas si loin la cause. La cause, elle est dans l'absence de principes religieux, dans la déformation de la conscience, dans la perversion du sens moral, dans la ruine du respect.

Le remède, alors, quel est-il ? Que faut-il faire ? Le remède, mes frères, c'est le retour à Dieu ; au Décalogue, à l'Evangile, à la vieille foi, aux traditions de nos pères, à la pratique de la religion ; car la religion seule, avec les moyens dont elle dispose, avec les appuis et les grâces qu'elle nous offre, peut réussir à réprimer le mal, à développer le bien, à produire ces vertus qui font les familles heureuses et la société prospère. Mais alors, il serait tout naturel de faire appel à son concours et à son ascendant pour élever la jeunesse. Jusqu'à quand s'obstinera-t-on à la mettre à l'écart et à refuser ses services ?

Le monstrueux attentat qui m'a suggéré les réflexions que je viens de faire, se produit au moment où l'on va discuter la question scolaire. Nos législateurs, qui ont la responsabilité de la société, ne comprendront-ils pas la nécessité de faire une place à Dieu et à la religion dans l'éducation de la jeunesse ?

* * *

Je n'ai abordé ce triste sujet que pour avoir l'occasion de vous donner deux conseils, l'un qui est destiné à la jeunesse, l'autre aux chefs de famille.

Je dirai aux enfants et aux jeunes gens : — Lutez, lutez énergiquement contre les tendances mauvaises que vous remarquez en vous. Voyez jusqu'à quelle extrémité conduit une passion qu'on n'a pas réprimée. Ce meurtrier de quinze ans était ais doute un orgueilleux : il n'admettait pas qu'on lui fit une observation, et un simple

reproche a suffi pour déchaîner sa colère et le pousser au crime. O enfants, ô jeunes gens, vous n'avez pourtant pas la prétention d'être sans défauts ; si l'on vous reprend, c'est dans votre intérêt, pour votre bien ; si l'on vous fait des reproches, c'est parce que vous les méritez ; alors, acceptez-les avec humilité et faites-en votre profit, mais ne vous laissez pas aller au murmure, à la colère, à la vengeance.

Je dirai aux parents : — Une éducation chrétienne peut seule préserver vos enfants des périls qui les menacent. Et puisque c'est un devoir bien doux de notre ministère de les instruire, de les initier à la connaissance des vérités religieuses, de les former aux habitudes vertueuses, envoyez-les régulièrement au catéchisme ; aidez-nous de vos prières, de vos paroles, de vos exemples. Il y va de votre intérêt : car c'est vous qui bénéficierez des avantages de la bonne éducation qu'ils auront reçue, et vous pourrez envisager leur avenir avec plus de confiance. Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

IX

4^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Mes frères,

Reconnaître et exalter la royauté du divin Enfant que les Mages sont venus adorer, telle est l'idée qui domine encore dans la messe du quatrième dimanche après l'Épiphanie. Les textes que la liturgie emploie, nous montrent J.-C. maître des éléments et dominateur des forces de la nature. D'où pour les chrétiens vraiment dignes de ce nom, l'obligation de vénérer et d'adorer ce Maître tout-puissant, et la nécessité de recourir à lui avec confiance dans les difficultés et les misères de la vie.

I

L'Introït, le Graduel, l'Offertoire et la Communion, je vous l'ai dit, sont empruntés au 3^e dimanche ; toutefois ils se lient intimement avec les autres parties de la messe.

1. L'Introït est une invitation adressée aux anges d'adorer comme leur roi ce petit enfant couché dans une crèche et enveloppé de langes. Les messagers de la cour céleste ont été fidèles à cette invitation. L'Evangile nous dit qu'au jour de la naissance de Jésus-Christ à Bethléem, *une multitude de la milice céleste louait Dieu et disait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.* C'est ainsi que les anges révélaient aux hommes par les adorations rendues à J.-C. qu'il était réellement Dieu. Ils sont donc nos modèles ; imitons-les en cherchant avant tout la gloire de Dieu. La venue de J.-C. a été et demeure pour l'humanité et pour chaque individu en particulier une source de joie et de bonheur. Il vient en effet pour régner à la

place des démons et des vices déifiés, ces cruels tyrans qui tenaient les hommes sous un joug pénible et les entraînaient dans les abîmes ; il vient nous apporter le bienfait d'une glorieuse délivrance. Réjouissons-nous donc et tressaillons d'allégresse ; nous avons un bon Maître, qui nous dédommagera amplement de toutes les peines et de toutes les tribulations de cette vie. Adressons-nous à lui avec confiance, *il peut* et *il veut* venir au secours de notre faiblesse, exposée à tant de dangers.

2. Ce secours divin qui nous est si nécessaire, nous l'implorons dans la *Collecte* de ce jour : « O Dieu, qui savez que nous sommes exposés à tant de périls et que nous ne pourrions nous sauver à cause de la fragilité humaine, donnez-nous la santé de l'âme et du corps, afin que nous puissions surmonter, avec votre assistance, ce que nous avons à souffrir pour nos péchés. »

Pour donner plus de force et un caractère plus insistant à notre appel, nous confessons la science infinie de Dieu, cette science qui connaît tout et qui sait tout. Quand nous exposons les dangers qui nous environnent, nous paraissions dire à Dieu : Vous qui connaissez tout et qui avez pour nous un cœur de père, voyez si votre secours ne nous est pas absolument nécessaire, à cause de notre grande fragilité et à cause des périls de tout genre auxquels nous sommes en butte.

Ces périls regardent le corps et regardent l'âme, la vie présente et la vie future. Pour le corps, pour la vie présente, il y a les accidents, les maladies, l'hostilité des méchants et tout ce cortège de maux qui faisait dire au saint homme Job : « L'homme vit peu de jours, mais sa vie est remplie de misères. » De quelque côté que nous nous tournions, nous sommes toujours environnés de périls : périls du dehors et périls du dedans, périls sur les chemins, périls à la surface des flots et jusque dans les airs où l'homme s'aventure aujourd'hui, périls dans les maladies et dans les infirmités qui nous guettent toujours et nous atteindront tôt ou tard, périls de la part des méchants qui nous poursuivent de leur haine et cherchent à nous faire tomber dans leurs pièges.

On croirait que l'homme avec sa science, avec ses progrès, a écarté ces périls ou en a diminué le nombre ; il n'a fait que les multiplier. Les feuilles publiques vous apportent tous les jours le récit de nombreuses catastrophes qui ont fait parfois des centaines de victimes.

Si des maux qui affligent notre corps nous passons à ceux qui s'abattent sur l'âme et lui enlèvent la vie de la grâce, nous aurons encore bien plus de raisons de gémir. Le démon, le monde, les passions, conspirent la perte de notre âme. Nous portons au fond de notre cœur le germe de tous les vices qui peuvent tuer notre âme, et si nous n'y prenons garde, ils ne tarderont pas à nous enlever la vie surnaturelle et à faire de nous des cadavres, nous aurons l'apparence de la vie, mais nous serons frappés de mort spirituelle, *habes nomen quod vivas, et mortuus es*.

Nous avons donc mille raisons de nous adresser à Dieu au milieu des dangers qui nous environnent et que nous ne pouvons vaincre à cause de notre humaine fragilité.

Demandons-lui la sainteté et la santé avec confiance ; mais aussi avec le sentiment d'une profonde humilité, qui reconnaît que nos péchés sont la cause de la souffrance, de la douleur et des misères.

Enfin, m. f., n'oublions pas que pour vaincre, il faut, au secours que Dieu nous offre, joindre nos efforts personnels. Dieu est prêt à nous aider, mais il faut être prêts de notre côté. Sa grâce est d'autant plus abondante et d'autant plus efficace qu'elle rencontre en nous plus de bonne volonté. Pour échapper aux périls, nous devons donc recourir à la patience, à la prière, aux sacrements et à tous les moyens surnaturels qui sont à notre disposition.

3. *L'Épître*, tirée du ch. xiii de la lettre aux Romains, traite des devoirs du chrétien envers le prochain. Comparés avec les préceptes donnés dans l'épître du 3^e dimanche, les versets que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui constituent un progrès et une conclusion dans la pensée, en donnant pour principe à toutes nos relations humaines *l'amour du prochain*, loi dans laquelle sont compris et viennent aboutir tous les détails de nos devoirs envers les autres.

Il y a dans les relations sociales des obligations dont on se libère parfaitement en s'en acquittant une fois pour toutes, en exécutant ses engagements et en satisfaisant à la justice. « Vous devez, dit l'Apôtre, remplir les obligations de ce genre, et ne rester en dettes avec personne. » Mais, ajoute-t-il, il est un devoir dont on ne se libère jamais, une justice de laquelle vous n'êtes jamais dégagés, une dette qui ne s'éteint jamais. C'est le devoir de l'amour mutuel.

« Il n'en est pas de l'amour du prochain, dit S. Augustin, comme de l'argent. On ne doit plus une créance, dès qu'on l'a payée ; mais la dette de l'amour se paie et se doit toujours. »

Pourquoi la charité envers le prochain est-elle une dette inextinguible ? Parce que J.-C. en a fait un précepte formel. « Ce que je vous recommande, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. » Lui-même nous a donné l'exemple en pratiquant ce précepte jusque dans sa sublimité idéale. Il s'est donné en exemple afin que nous l'imitions : *sicut dilexi vos*.

Ah ! m. f., souvenons-nous de ce qu'il a fait par amour pour nous et pour chacun de nous dès son entrée dans le monde, dans le cours de son existence et surtout à l'heure de sa mort ; souvenons-nous de ce qu'il a fait pour nous inspirer l'amour du prochain, *cet amour fraternel* qui, à ses yeux, était le trait caractéristique auquel on devait reconnaître ses disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem*. (Jean, xiii, 3^e).

Il a voulu nous montrer que cette dette de la

charité subsiste toujours ; que rien ne peut l'éteindre, qu'elle demeurera même au ciel.

Oui, m. f., nous devons aimer le prochain. Mais qu'est-ce qu'aimer ? S. Augustin nous dit : *c'est vouloir du bien*. Aimer le prochain, c'est donc lui désirer et lui faire tout le bien que nous nous souhaiterions à nous-mêmes selon Dieu ; c'est agir envers lui de telle façon que rien ne vienne lui ravir la possession du bien qu'il a déjà. Par conséquent, c'est ne pas troubler son bonheur familial, la paix de son foyer : *Non adulterabis*. C'est respecter sa vie qui est chose sacrée et son bien intangible : *Non occides*. C'est le laisser jouir en paix des biens qu'il a le droit de posséder et ne point les lui enlever : *Non furaberis*. C'est ne pas lui faire tort par des propos désavantageux, nuire ainsi à sa réputation à laquelle il tient plus qu'à toute autre chose : *Non falsum testimonium dices*. C'est ne point désirer ce qui est défendu par les commandements que je viens de vous rappeler, car le premier pas vers le crime, c'est le désir du crime : *Non concupisces*.

Enfin l'Apôtre résume toutes nos obligations en disant : *Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. L'amour du prochain ne fait pas le mal. Donc, l'amour est la plénitude de la loi.*

Il est évident que celui qui aime Dieu véritablement lui obéit en toutes choses et accomplit toute la loi. Voilà pourquoi, au témoignage de S. Jérôme, l'apôtre S. Jean, parvenu à une extrême vieillesse, se contentait, pour toute prédication, de répéter ces paroles aux fidèles : « *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres* » ; et quand on lui demandait la raison, il répondait : « Parce que c'est le commandement du Seigneur, et si on l'observe, cela suffit. »

Enfin l'amour du prochain est la source de la grandeur morale, du désintéressement, du dévouement, du sacrifice, de l'abnégation. « Aimez, dit S. Augustin, et faites ce que vous voulez, car l'amour renferme toutes les vertus. Qu'il soit le principe de toutes vos actions et vous ne ferez que du bien. » C'est parce que Dieu veut le bien de l'humanité qu'il répète souvent cette parole : *Aimez votre prochain !*

Malheureusement ce divin précepte n'est pas toujours entendu, ces recommandations de l'Apôtre ne sont pas toujours pratiquées. L'amour du prochain a fait place à un vil égoïsme ; ce n'est plus la charité, l'amour de bienveillance qui règne, mais la force brutale du plus fort qui fait loi. De là ces révoltes, ces luttes fratricides, ces bouleversements, ces révolutions qui ensanglantent les pays et viennent ruiner les familles et les nations.

Ah ! m. f., revenons à l'amour de Dieu, à l'amour véritable, sincère, nous reviendrons à l'amour du prochain, et nous retrouverons le bonheur qu'on rencontre dans la charité fraternelle et dans le support mutuel. Pensez-y ! Vous verrez que les théories fondées sur tout autre motif que l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont incapables de réaliser la vraie fraternité.

II

1. Il faut aimer son prochain. L'Evangile vient confirmer cette parole en nous montrant J.-C. donnant l'exemple de l'amour, quand il écarte de ses disciples un terrible danger. Il donne aussi un appui à la foi en sa divinité, puisqu'il se révèle comme le Maître des éléments.

Le fait historique rapporté dans l'évangile de ce dimanche eut lieu la seconde année de la prédication du Sauveur. Ses disciples l'avaient déjà vu opérer plusieurs guérisons miraculeuses ; mais ils n'avaient point éprouvé en leurs personnes cette puissance bienfaisante qu'ils avaient constatée sur les autres. Ils n'étaient pas encore préparés aux grandes tempêtes que les ennemis de la vérité devaient exciter contre eux lorsqu'ils exerceraient les fonctions du ministère auquel ils étaient destinés. Si donc Jésus-Christ permet aujourd'hui qu'un orage les jette dans le danger et par suite dans le trouble et la consternation, c'est pour faire, en leur faveur, un miracle qui deviendra leur soutien et leur force dans toutes les tempêtes qui les agiteront au milieu des passions irascibles d'hommes ignorants ou pervers, et pour apprendre par leur exemple aux chrétiens à ne jamais manquer de confiance en la protection toute-puissante de celui qui est le Maître absolu de l'univers.

La barque agitée par la tempête est, en effet, l'image de l'Eglise persécutée par les ennemis de Dieu, qui emploient tous les moyens et font tous leurs efforts pour la détruire. Elle est aussi l'image de notre vie agitée par les passions, secouée par les tentations, ballottée par les ennuis, les contrariétés, exposée à mille écueils, noyée, pour ainsi dire, dans un océan d'amertume et de douleur. Dans ces moments d'angoisse, nous ne savons où aller. *Jésus dort*. Qu'est-ce à dire ?

M. f., il y a deux sortes de sommeils de Jésus dans l'âme chrétienne. — Jésus s'endort quelquefois dans l'âme fidèle ; il y demeure sans mouvement ; l'âme n'a plus le sentiment de sa présence ; elle est comme livrée à elle-même, privée des influences si douces et si salutaires de la conversation avec Jésus-Christ ; bientôt les ennuis, les sécheresses, les terreurs avec les tentations de toutes sortes enveloppent l'âme pendant le sommeil du divin Maître. S'il permet cet état, c'est pour inspirer des sentiments d'humilité, et la confiance en la divine miséricorde qui seule peut assurer la sanctification de l'âme chrétienne.

Mais il est un autre sommeil de Jésus provoqué par l'âme elle-même, à cause de ses négligences, de ses complaisances trop marquées pour les créatures, de ses manquements peu graves, il est vrai, mais trop fréquents. Or toutes ces fautes, sans détruire complètement la grâce de Dieu, l'atténuent néanmoins ; elles ne chassent pas effrontément Jésus de notre cœur, mais elles diminuent l'effet de sa présence et le Sauveur reste dans un état de sommeil. Ames chrétiennes, dès que vous remarquez en vous ce sommeil de Jésus, hâtez-

vous de le faire cesser ; criez : *Seigneur, nous périssons !* N'attendez pas que vous soyez submergées par les flots. Mais surtout ayez confiance en la puissance et en la bonté de J.-C. Vos supplications seront toujours exaucées, pourvu qu'elles soient inspirées et vivifiées par l'amour, le respect et la foi la plus entière. Vous sentirez le calme et l'espoir renaître dans votre cœur après cette humble et fervente prière. Que votre reconnaissance soit vive et profonde ; qu'elle ne se borne pas à quelques paroles d'admiration, mais qu'elle dure longtemps et qu'elle se montre par des actes de générosité et de complet abandon à la volonté de Dieu.

Ayez confiance pour l'Eglise. Il semble parfois qu'elle va être engloutie sous les efforts des méchants, qui trament contre elle de noirs projets. Attendez un peu ! Une seule parole de Jésus renversera tous ces hommes, anéantira tous leurs perfides desseins, et l'Eglise continuera sa mission bienfaisante et illuminatrice à travers le monde. N'a-t-elle pas les promesses de la vie éternelle ? Toutefois par nos prières, nos mérites, notre zèle, efforçons-nous de hâter l'heure du triomphe !

2. Tout pénétrés de la puissance de J.-C. et des miracles qu'il vient d'accomplir, nous pouvons redire en toute confiance les paroles de l'*Offertoire* : « La droite du Seigneur a signalé sa puissance, la droite du Seigneur m'a élevé. Je ne mourrai pas, mais je vivrai et je publierai les œuvres du Seigneur. » O vous, âmes chrétiennes, qui avez éprouvé souvent les effets de la puissance du Sauveur, chantez l'hymne de la reconnaissance ; publiez les témoignages de bonté et les bienfaits dont Dieu vous a comblés ; n'allez point, par une coupable indifférence et une noire ingratitude, agir comme des âmes qui n'ont pas la foi.

3. Pour assurer notre fidélité, nous demandons dans la *Secrète* d'être délivrés de ce qui est pour nous une source et une occasion de dangers, c'est-à-dire la faiblesse humaine, qui peu à peu laisse le mal s'infiltrer dans notre cœur et finit par le dépraver. Il est donc nécessaire de solliciter de la Victime qui va être immolée sur l'autel, les grâces de force, de sanctification et de persévérance.

4. L'étonnement que les apôtres ont éprouvé en voyant les vents et la tempête se calmer ; à la parole de J.-C., est plus grand encore dans le chrétien qui, par la *communión*, diminue l'ardeur funeste des passions et les réduit quelquefois à la tranquillité ; du chrétien qui se nourrit de la parole de Dieu, parole vivante et agissante.

5. Enfin dans la *Postcommunión* nous demandons au Seigneur « d'être détachés des jouissances terrestres et de retrouver des forces, grâce à l'aliment divin. » Au banquet sacré, l'âme perdra le goût des choses de la terre et apprendra à goûter la joie des choses célestes ; le pain des anges la détachera de la terre et de ses plaisirs pour l'élever vers le ciel. Il fera descendre au-dedans de nous-mêmes la paix et le bonheur, après avoir calmé les tempêtes qui s'agitent dans nos cœurs.

* * *

O mon Dieu ! à la vue du miracle que vous avez opéré, en face de cette nouvelle démonstration de votre divinité, nous nous prosternons à vos pieds et nous vous offrons l'hommage de notre foi la plus ferme et de nos adorations les plus profondes.

Nous vous conjurons de venir à notre secours lorsque la tentation nous presse ; de nous aider à vaincre nos passions, pour mener une vie inspirée par la foi, l'espérance et la charité, prélude de cette éternelle félicité que vous réservez à ceux qui vous aiment, vous servent et vous obéissent. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LVIII

LES MESSAGES DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Obéir au Sacré-Cœur, c'est bien notre plus cher désir. Nous savons qu'il nous aime et que tout ce qu'il nous demande n'a pour but que notre perfection et notre bonheur. Nous voulons l'aimer, nous aussi, et nous savons que la meilleure manière, l'unique manière qui soit vraie, de lui prouver notre amour, est d'accomplir ses divines volontés.

Mais comment le Sacré-Cœur nous les fait-il connaître, ces divines volontés ? Tantôt, nous l'avons vu, c'est par des inspirations intérieures, appels infiniment tendres et infiniment discrets qui retentissent dans le silence de notre âme, tantôt c'est par des messages qui nous sont transmis par les créatures.

C'est de ces messages que nous parlerons aujourd'hui. Nous verrons comment nous devons les reconnaître, comment nous devons les accueillir, comment enfin nous devons les accomplir.

I

Le Sacré-Cœur a daigné se manifester visiblement à la B. Marguerite-Marie. Il a trouvé de même plusieurs autres âmes saintes dont nous lisons les extases avec admiration. D'autres fois, quand il voulait confier à des créatures choisies quelque grande mission, il la leur faisait connaître en leur envoyant un de ses anges ou quelqu'un des bienheureux habitants du ciel. C'est ainsi qu'il a agi à l'égard de notre glorieuse Jeanne d'Arc qui, si souvent avant son départ de Domremy, et ensuite au cours de sa brève et merveilleuse entreprise, entendit les voix des messagers du ciel.

Qu'arriverait-il si le Divin Cœur venait ainsi, en personne, nous apparaître et daignait nous faire connaître ses désirs ? Qu'arriverait-il si quelque ange radieux ou quelque saint lumineux venait nous parler en son nom ?

Oh ! là-dessus, il ne peut y avoir aucun doute. L'âme transportée de joie, de reconnaissance et d'amour, nous quitterions tout, à l'instant, pour obéir à celui qui voudrait bien ainsi nous dire ce qu'il daigne attendre de nous. Rien ne nous coûterait pour le satisfaire, ou plutôt, plus l'obéissance demandée nous coûterait, et plus elle nous serait chère, puisqu'elle nous permettrait de donner à notre Dieu un témoignage éclatant de notre fidélité.

Mais qui de nous voudrait s'arrêter à cette supposition d'un Dieu venant en personne s'entretenir avec nous et demander notre consentement à ses desseins ? Est-ce que nous en sommes dignes ? Est-ce que nous avons le droit de formuler une exigence semblable ? Est-ce que nous voudrions ressembler aux Juifs qui, pour croire en Jésus, réclamaient de lui des miracles ? N'y a-t-il pas plus d'amour, et par conséquent plus de mérite, à nous conformer à l'ordre habituel que le Sacré-Cœur a établi pour nous communiquer ses volontés ?

Puisque nous savons, d'après le catéchisme, que rien n'arrive dans le monde sans le commandement ou sans la permission de Dieu ; puisque nous savons, d'après S. Paul, que toute chose qui survient doit tourner au bien de ceux qui aiment le Bon Dieu, nous n'avons qu'à regarder avec les yeux de la foi les événements qui se produisent dans notre vie, pour y découvrir les messages du Sacré-Cœur.

« L'homme s'agite et Dieu le mène, » a-t-il été dit avec raison. Ne nous arrêtons pas, comme nous le faisons trop souvent, à juger l'homme qui n'est qu'un instrument. Habitons-nous à voir plus haut. Elevons notre pensée vers Celui qui conduit tout ; faisons cela en toute circonstance ; et demandons-nous ce que le Sacré-Cœur veut de nous, quand il permet tel ou tel événement. Il nous sera facile, si nous agissons ainsi, de reconnaître les adorables messages du Sacré-Cœur.

II

Il nous sera facile également de les bien accueillir.

Lorsque nous recevons une lettre, nous ne faisons pas attention à l'employé de la poste qui nous l'apporte. Nous ne pensons même pas à lui, et nous regarderions comme un acte bizarre de refuser une correspondance, sous prétexte que celui qui nous la remet ne nous plaît pas.

Or, n'est-ce pas trop souvent ce que nous faisons, à propos des messages du Sacré-Cœur ?

Hélas ! tantôt nous nous retranchons derrière nos mauvaises dispositions. Ah ! si la demande du Sacré-Cœur nous était parvenue la veille, ou la semaine précédente, nous eussions été heureux d'y faire accueil. Mais en ce moment nous ne sommes plus disposés. Le Sacré-Cœur s'est trompé de jour.

Tantôt nous nous en prenons aux messagers dont il se sert. Si c'est un supérieur, nous discu-

tons les raisons qui le font agir, et nous nous dispensons de lui obéir, ou nous lui obéissons de mauvaise grâce, quand ses raisons ne nous semblent pas bonnes. Si c'est un de nos frères qui ne nous est pas sympathique, nous nous en prenons à lui, nous nous impatientons, nous nous mettons en colère, et ainsi nous ne faisons pas l'acte de vertu qui nous était demandé. Le Sacré-Cœur s'est trompé de messager.

Ce n'est pas ainsi que doivent agir les serviteurs, les sujets et les amis du Sacré-Cœur. Qu'importent nos dispositions ? Celui à qui nous voulons plaire a le droit de compter toujours sur notre bonne grâce, notre empressement et notre courage. Qu'importe que ses messagers ne nous soient pas sympathiques ? Ce n'est pas à eux qu'il faut penser, mais à Celui qui les envoie, qui ne nous les envoie que pour notre bien et qui, lui, mérite tout notre amour.

III

Voyez, en effet, quels fruits de sanctification seront produits en nous, si nous accomplissons les messages du Sacré-Cœur.

Une personne ou une circonstance viennent rendre plus difficile la pratique de nos devoirs d'état. C'est le Sacré-Cœur qui veut que nous dominions cette entrave ; faisons-le, et nous aurons davantage de fidélité.

Une personne ou une circonstance viennent contrarier nos projets. C'est le Sacré-Cœur qui nous demande de les modifier ou de les abandonner. Faisons-le, et nous aurons accompli un sacrifice.

Si c'est un service, un conseil, une consolation, qui nous sont demandés par quelqu'un dans la peine, songeons que c'est le Sacré-Cœur qui veut nous faire pratiquer la charité.

Si c'est une erreur ou un mensonge dont nous sommes témoins, faisons valoir les droits de la vérité, et ainsi nous obéirons au Sacré-Cœur qui veut nous faire accomplir le devoir de l'apostolat.

Si, devant nous, une faute est commise, faisons pénitence pour elle, et, de la sorte, nous aurons répondu aux désirs du Sacré-Cœur, en lui offrant une réparation.

Si c'est un affront qui nous est fait, supportons-le doucement. C'est le Sacré-Cœur qui veut que nous soyons humbles et patients ; obéissons-lui avec empressement, et, au lieu de nous impatienter et de concevoir du ressentiment, nous aurons fait un grand progrès dans la vie surnaturelle.

* * *

Qui ne voit combien il nous serait utile de reconnaître, d'accueillir et d'accomplir toujours les messages du Sacré-Cœur ? Quels pas rapides nous ferions dans la voie de la perfection ! Demandons-lui aujourd'hui de le comprendre et d'y conformer notre conduite. Ainsi soit-il.

LES RESPONSABILITÉS DU CLERGÉ FRANÇAIS ¹

près, elles vont nous communiquer, à nous prêtres et à vous laïques, un peu de lumière, beaucoup d'élan, une invincible confiance.

I. — La responsabilité générale du clergé français

Et d'abord la responsabilité générale qui pèse sur tous les clergés du monde catholique pèse également sur le clergé français. Quelle est cette responsabilité ? Elle se mesure à la dignité du sacerdoce. *Honor onus*. Les charges sont équivalentes aux pouvoirs. Les poids les plus lourds sont supportés par les forces les plus grandes. Le devoir se proportionne à la puissance. La puissance sacerdotale étant de toutes la plus éminente, le clergé assume *ipso facto* les plus hautes et les plus pesantes responsabilités.

La dignité essentielle du clergé consiste en ceci qu'il est le dispensateur du sang de Jésus-Christ en vue de la gloire de Dieu et du salut des âmes, qu'il est établi sur la terre pour glorifier Dieu en sauvant les âmes par la dispensation du sang de Jésus-Christ. Essayons de mesurer et de soupeser cette écrasante mission.

L'illustre archevêque de Milan, saint Charles Borromée, s'adressant à son clergé, lui disait : « Qu'y a-t-il que le Seigneur n'ait mis dans ma main quand il y a déposé son Fils unique, coéternel, égal à Lui ? Il a mis en ma main tous ses trésors, ses sacrements et ses grâces ; il y a placé les âmes, qui sont ce qu'il a de plus cher, qu'il a préférées à lui-même dans son amour, qu'il a rachetées de son sang. Il a mis en ma main le ciel pour que je puisse l'ouvrir et le fermer aux autres. *Quid non posuit Dominus in manu meâ quando proprium Filium suum unigenitum, sibi coæternum et coæqualem posuit ? In manu meâ posuit thesauros suos omnes, sacramenta et gratias ; posuit animas... in manu meâ posuit cælum, quod et aperire et claudere cæteris possim...* » Telle est, prêtres catholiques, notre suprême dignité et par conséquent notre suprême responsabilité. Dieu nous a tout donné : son autorité, sa puissance, ses grâces, son Fils, son sang, ses mérites, son Ciel... Oui, tout cela nous a été donné, abandonné, comme autant de trésors à négocier et à faire fructifier pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes, et de cela nous sommes responsables. « Ceux qui boivent indignement au calice du Seigneur, dit saint Paul, portent sur leur conscience la responsabilité du Seigneur, *reus erit... sanguinis Domini*. » Le prêtre porte dans ses mains le sang de Jésus-Christ, qui a noyé et continue de noyer dans ses flots très purs les iniquités du monde ; il place ce sang réparateur entre le ciel irrité et la terre coupable ; chargé de ce sang divin, il va sans cesse de Dieu aux âmes et des âmes à Dieu, et par la vertu de ce sang, il réconcilie les âmes avec Dieu et Dieu avec les âmes.

Glorifier Dieu en sauvant les âmes, c'est pour cela, prêtres de Jésus-Christ, que nous avons

Messieurs, la responsabilité du clergé français est une question souverainement intéressante, mais très délicate et très complexe. Je n'ai ni le temps de l'étudier à fond ni l'ambition de la résoudre définitivement. Il est bien entendu que, dans un tel sujet, ma parole n'engage que moi et ne s'impose à personne. Je la livre en toute simplicité à votre attention et à votre bienveillance, et je vous laisse le droit de lui donner votre adhésion entière ou simplement partielle.

Remarquez d'abord la haute importance du sujet qui va nous occuper. En France, la question religieuse est en quelque sorte la question unique, celle qui résume, commande et conditionne toutes les autres, celle qui intervient dans toutes les conversations, dans tous les livres, dans toutes les assemblées, dans toutes les luttes d'idées ou d'intérêts. Or, la question religieuse se ramène manifestement à la question sacerdotale, puisque les destinées de la religion sont dans les mains du clergé. Donc, la grande question française est celle-ci : Aurons-nous des prêtres en quantité suffisante et de qualité suffisante ?

Aurons-nous des prêtres en quantité suffisante ? En 1860, quand parut la *Vie de Jésus* de Renan, Proudhon triomphant écrivait : « Que les âmes dévotes prennent leur passeport d'avance, parce que, avant dix ans, il ne restera plus un seul prêtre pour leur administrer les saintes huiles. » Proudhon est mort. Renan est mort. Et, la grâce de Dieu réagissant contre la malice des hommes, la Religion, en France, a trouvé des prêtres, elle en trouve aujourd'hui, et j'espère bien qu'elle en trouvera demain autant et peut-être plus qu'hier et aujourd'hui. Si Dieu ne nous donnait plus de prêtres, cela voudrait dire qu'il se retire de nous et que nous sommes un peuple maudit. Je n'ai aucun motif de croire que la France est un peuple maudit. J'ai, au contraire, mille raisons de penser que la France est encore un peuple aimé, tendrement aimé de Dieu. Donc, nous aurons des prêtres en quantité suffisante.

Aurons-nous des prêtres de qualité suffisante, c'est-à-dire à la hauteur de leur responsabilité ? Là est toute la question. Sans hésiter, je la résous par l'affirmative, et tout de suite j'entre dans mon sujet. Quelle est la responsabilité du clergé français ? Elle est immense. Et, pour la comprendre, il est nécessaire de la disséquer, de l'analyser, de la ranger sous cinq titres différents. Cette responsabilité est générale, particulière, actuelle, religieuse et sociale, collective.

Faisons le tour de ces quelques idées. Vues de

¹ Ces Conférences ont été données par Mgr Gibier à la *Semaine Sociale* qui s'est tenue à Versailles en 1913 du 28 juillet au 3 août. — Nous les reproduisons avec l'autorisation spéciale de l'auteur.

Elles ont été publiées, avec divers autres documents, en une brochure in-8 de 80 p. qui se vend 0 f. 50 au Secrétariat de l'Evêché de Versailles.

quitté le monde et les choses périssables et nous sommes enfermés dans la solitude, dans la prière, dans l'étude, dans la contemplation du Vrai, du Bien et du Beau, dans le buisson ardent, dans le foyer de la sainte charité, pendant des jours, des nuits et des années... C'est pour cela que nous nous sommes couchés comme des morts sur le pavé du sanctuaire au jour de notre grand sacrifice, et c'est pour cela que nous nous sommes relevés dans la puissance de l'Esprit pour courir à toutes les fatigues et à tous les combats de l'apostolat!... Humbles ouvriers du Père de famille cachés dans l'obscurité du ministère paroissial, docteurs obligés de monter sur la brèche à la défense de la Vérité méconnue et outragée, catéchistes, aumôniers, professeurs, missionnaires, tous, du haut en bas de la hiérarchie, depuis le Vicaire de Jésus-Christ jusqu'au plus humble vicaire de campagne ou de faubourg, nous n'avons qu'une fonction et nous ne devons avoir qu'une passion : la gloire de Dieu et le salut des âmes par la médiation de Jésus-Christ : *instaurare omnia in Christo*.

Sanctifier les âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang ; recevoir ces âmes au moment où elles descendent du ciel dans les ténèbres et la corruption de ce pauvre monde ; les protéger, les relever, les consoler ; les défendre contre le mensonge et contre le mal, et les affermir dans le vrai et dans le bien ; les suivre du berceau à la tombe, et ne les quitter, en priant et en pleurant, que quand, une dernière fois purifiées, elles se sont envolées dans le sein éternel de Dieu ;

Et puis, s'adresser non seulement à toutes les âmes, mais à tous les âges ; instruire l'enfant de la Loi de Dieu et le façonner à la vie chrétienne ; aguerrir le jeune homme et la jeune fille dans les luttes inévitables où se disputent leur foi et leur vertu ; agiter le flambeau de l'éternité au-dessus de tant d'existences viriles que dévorent les préoccupations temporelles ; endormir la vieillesse et transfigurer la mort dans les pardons de Dieu et dans les certitudes immortelles de l'Evangile ;

Et encore, aborder, quelquefois dans la même journée, toutes les conditions sociales ; pénétrer les classes populaires de l'esprit chrétien, désinfecter de l'indifférence religieuse et des faiblesses de toutes sortes qui en sont la conséquence les classes supérieures, et rejoindre ainsi dans la même croyance et dans l'amour mutuel les deux extrémités de l'espèce humaine ; inspirer la justice, la charité, la modération à ceux qui ont trop, et dans le cœur angoissé de ceux qui n'ont pas assez, apaiser les révoltes de la jalousie et les sombres projets du désespoir ;

Et enfin, secourir toutes les souffrances matérielles et morales ; entendre d'une oreille toujours bienveillante les cris de détresse que pousse la pauvre humanité ; courir sans cesse de la chaumière des pauvres au salon des riches pour assister les uns et les autres dans leurs misères, diverses d'apparence, égales de pesanteur...

Telle est la mission du clergé. Il n'y a pas de sophismes qui puissent en obscurcir la pure, l'éclatante, la sublime beauté ou en amoindrir l'effrayante responsabilité !

Comme le savant, nous n'enseignons pas aux hommes à connaître le cours des astres, la structure du globe, les animaux qui l'habitent ou les plantes qui embellissent sa surface. Mais nous leur apprenons à connaître, à aimer et à servir l'Auteur de toutes ces merveilles ; nous leur apprenons à savoir non comment va le ciel, mais comment on va au ciel ; nous leur apprenons la première de toutes les sciences, celle de leurs devoirs, la science de bien vivre et de bien mourir.

Comme le favori de la fortune, on ne nous voit pas entamer de grands travaux et, avec des capitaux accumulés, mettre en mouvement des centaines de machines par des milliers de bras. Mais nous enseignons la patience au travailleur, et en même temps nous allons frapper à la porte et à la conscience du riche, de l'employeur, du capitaliste, pour lui rappeler les droits imprescriptibles de la justice et les sévères exigences de la charité, pour lui dire : « Prends garde ! Au-dessus de ta tête, il y a un Dieu qui pèse ton or dans une balance inflexible ; sous tes yeux, il y a des frères moins heureux qui attendent le salaire indispensable à l'ouvrier sobre et honnête ! »

Comme le médecin, nous ne nous adressons pas aux maladies du corps. Mais nous soulageons les souffrances des âmes bien autrement profondes et cuisantes que celles des corps, et, quand le médecin s'arrête impuissant et vaincu devant les somnations impérieuses de la mort, nous, prêtres de Jésus-Christ, nous infusions dans l'âme des mourants le germe vainqueur de la vie éternelle !

Comme l'avocat, nous n'avons pas la charge et la défense des droits trop souvent méconnus des individus, des familles et des collectivités civiles. Mais nous sommes les avocats d'une cause impérissable et divine, de la cause de la Religion et du Bien sur la terre. C'est là notre force, et c'est par là aussi que nous sommes vulnérables et souvent attaqués. Nous ne sommes ni riches ni puissants selon le monde ; notre sort ne peut porter envie. Mais nous sommes l'organe du vrai et du juste, l'expression sonore de la Loi divine, sa personification la plus visible, son appui de tous les instants. En nous lapidant, on lapide le Décalogue... Magnifique impopularité que la nôtre !

Comme les députés, les sénateurs, les ministres et les rois, nous n'administrons pas les affaires temporelles d'un peuple. Mais députés des hommes auprès de Dieu, membres de cet auguste sénat qui s'appelle l'Eglise, ministres du Seigneur, représentants du Roi immortel des siècles, nous, administrons les consciences. Dépositaires et dispensateurs du sang de Jésus-Christ, nous allons sans cesse de Dieu aux âmes et des âmes à Dieu, et nous glorifions Dieu en sauvant les âmes !

Nous sauvons les âmes et, par contre-coup, nous sauvons la société. En effet, les peuples ne sont pas

des troupeaux qu'on améliore en changeant leur pacage. Les peuples sont des âmes, des agglomérations d'âmes. On aura beau ajouter des progrès nouveaux aux progrès anciens et rendre plus faciles pour tous les conditions de l'existence : on n'aura rien fait, ou à peu près rien, si la volonté morale des individus, c'est-à-dire si l'âme n'a pas pris une direction supérieure. C'est sur l'âme qu'il faut agir d'abord et toujours. Ce qui importe plus que tout le reste, c'est le relèvement spirituel, c'est le salut des âmes... Ils ont également tort, les esprits positifs et matérialisés qui se raillent sottement de ce qu'ils appellent nos dogmes inutiles et notre foi qui ne mène à rien, — et les croyants à courte vue qui s'en vont répétant à la légère que, pour agir sur notre siècle et pour se faire accepter, l'Eglise doit devenir utilitaire avant tout. Mais non ! Aujourd'hui comme il y a vingt siècles, c'est dans la vie de l'âme que réside la vie des peuples ; c'est en agissant sur l'âme que Jésus-Christ a changé le monde et transformé la société ; c'est en relevant, comme Lui, les âmes, que nous obtiendrons les mêmes résultats. Donc, du moment qu'il exerce une action purement spirituelle, le clergé exerce une action temporelle et sociale souverainement efficace. Un peuple grandit, tombe, se relève ou meurt par son clergé. Nulle politique n'est plus haute que le zèle sacerdotal.

Comme tous les clergés du monde catholique, le clergé de France est responsable du sang de Jésus-Christ, de la gloire de Dieu et du salut des âmes, et, par voie de conséquence, il est responsable, dans une certaine mesure, du bien temporel de la société et du maintien de notre civilisation chrétienne.

Mais tout ceci n'est que le prélude de notre sujet. Je sors des généralités, et j'ai hâte d'arriver aux précisions que vous attendez.

En dehors et en sus de la responsabilité générale que je viens d'esquisser, le clergé français endosse une responsabilité particulière que je vais essayer de déterminer aussi exactement que possible.

II. — La responsabilité particulière du clergé français

La responsabilité du clergé français se distingue de la responsabilité des autres clergés catholiques, à cause du peuple qu'il doit évangéliser et qui vraiment ne ressemble pas aux autres peuples. Par son caractère et par sa vocation, la France est un peuple à nul autre pareil. A-t-elle trouvé un clergé ajusté à sa taille et à son allure ? Voyons cela.

* * *

Essayons de définir le **caractère** du peuple français. Quel noble peuple ! Noble, c'est le mot qui revient sans cesse et involontairement sur les lèvres quand on parle de lui : noble dans sa naissance, dans son histoire, dans son esprit, dans son cœur, dans sa physionomie, jusque dans ses défauts

et dans ses fautes, jusque dans la profondeur de ses chutes si vite réparées par la soudaineté de ses résurrections !

Dans le passé, la France ne fut-elle pas un grand peuple ? Ne fut-elle pas la première des nations par la puissance de ses armes, par l'homogénéité de son territoire et de sa race, par le rayonnement de son esprit, de sa littérature et de ses arts, par la splendeur de son désintéressement et de sa charité ?

Et aujourd'hui encore ne fait-elle pas belle figure au milieu du monde ? Quand elle n'aurait que ses aviateurs... n'est-ce pas une primauté que lui envient beaucoup d'autres peuples ? Voici Brindejonc des Moulinais. C'est un garçon de vingt ans tout juste, fils et neveu d'officiers, breton, catholique. Il se dit : « J'irai voir l'Allemagne, la Russie, la Suède, le Danemark, la Hollande, la Belgique ; je relierai sept nations entre elles ; de mes ailes françaises je survolerai presque toutes les capitales de l'Europe du Nord ; et puis je reviendrai embrasser ma mère et lui raconter ce que j'aurai vu. » En effet, il part d'ici, des portes de Versailles, il franchit 5.000 kilomètres en plein ciel, et le 2 juillet, à l'heure précise qu'il a fixée et annoncée d'avance, il nous revient, il atterrit au milieu d'une foule qui le porte en triomphe, entre sa mère et ses sœurs qui, les larmes aux yeux, l'embrassent avec effusion. « Il n'y a que les Français qui puissent faire ces choses-là. » C'a été le cri universel. Fredonnons ici quelques strophes du cantique de l'*Aile*, de Rostand :

1. Nulle époque n'est plus merveilleuse que celle
Où l'homme, avec stupeur,
Vient enfin de pouvoir déplier toute l'Aile
Qu'il avait dans son cœur !
2. Depuis que cette chose impérieuse existe
Qui veut qu'on aille aux cieux,
La France est le pays des mères à l'œil triste,
Mais au front glorieux !
3. Ah ! comme ils sont partis avec de l'allégresse,
Nos fils jeunes et fous ! [Grèce,
Car on meurt pour l'azur comme on meurt pour la
Quand on est de chez nous !
4. Et sache-le, Français, qui ne cesse toi-même
D'aller te dénigrant,
Nul peuple, pour autant qu'il s'admire et qu'il s'aime,
Nul peuple n'est plus grand !

Non, la France n'est pas à bout de souffle. Son intelligence et son cœur n'ont pas dit leur dernier mot. Quinze siècles de durée n'ont pas épuisé en elle l'*élan*, qu'on pourrait peut-être appeler le trait principal de son caractère.

Lisons ici encore une page éblouissante du *Mystère des Saints Innocents* de Charles Péguy. Il s'agit des Français.

Nos Français sont avancés entre tous. Ils sont mes témoins préférés.

Ce sont eux qui marchent le plus tout seuls.

Ce sont eux qui marchent le plus eux-mêmes.

Entre tous ils sont libres et entre tous ils sont gratuits.

Ils n'ont pas besoin qu'on leur explique vingt fois la même chose.

Avant qu'on ait fini de parler, ils sont partis.

Peuple intelligent :

Avant qu'on ait fini de parler, ils ont compris.

Peuple laborieux :

Avant qu'on ait fini de parler, l'œuvre est faite.

Peuple militaire :

Avant qu'on ait fini de parler, la bataille est donnée.

Peuple soldat, dit Dieu, rien ne vaut le Français dans la bataille.

Ils ne demandent pas toujours des ordres et ils ne demandent pas toujours des explications sur ce qu'il faut faire, et sur ce qui va se passer.

Ils trouvent tout d'eux-mêmes, ils inventent tout d'eux-mêmes à mesure qu'ils font.

Ils savent tout, tout seuls, on n'a pas besoin de leur envoyer des ordres à chaque instant.

Ils se débrouillent tout seuls. Ils comprennent tout seuls, en pleine bataille. Ils suivent l'événement.

Ils se modifient suivant l'événement. Ils se plient à l'événement. Ils se moulent sur l'événement. Ils guettent, ils devançant l'événement.

Ils se retournent, ils savent toujours ce qu'il faut faire sans demander au général,

Sans déranger le général. Or, il y a toujours la bataille, dit Dieu.

Il y a toujours la croisade,

Et on est toujours loin du général.

Peuple, les peuples de la terre te disent léger parce que tu es un peuple prompt.

Les peuples pharisiens te disent léger parce que tu es un peuple vite. Tu es arrivé avant que les autres soient partis. Mais moi, dit Dieu, je t'ai pesé et je ne t'ai point trouvé léger.

O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.

O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point trouvé léger en charité.

Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler ; il n'y en a que pour eux.

En résumé, Messieurs, la France est le pays des rêves, — disons tout, — des rêves tantôt beaux et nobles, tantôt faux et irréalisables, quelquefois aussi périlleux et coupables. Elle est le pays des grandes possibilités, des grands élans et des grands écarts. Elle marche à l'avant-garde de tous les progrès et... de toutes les décadences. On nous regarde et on nous suit. On nous reflète et on nous copie. Nos idées, nos institutions, nos inventions, nos modes, nos tendances, nos qualités et nos vices font le tour du monde. La France a un rayonnement mondial. Dans le bien comme dans le mal, elle est la première. Elle précède, elle attire, elle entraîne. Qu'on juge par là de la responsabilité du clergé français ! Il répond devant Dieu et devant les hommes de l'influence de son grand et cher pays.

Il fallait donc à la France, — comme au jeune Tobie, l'ange Raphaël, d'une bonté divine, — comme au jeune Télémaque, le sage Mentor, d'une expérience consommée, — je veux dire un clergé l'aimant tendrement, lui indiquant les routes sûres du Vrai et du Bien, discernant les périls qui la menacent et sachant les écarter, préparant les remèdes qu'exigent ses imprudences. — Il fallait à la France un clergé assez intelligent pour la deviner et la comprendre, assez actif pour la suivre ou la devancer, assez idéaliste pour encourager ses élans et assez habile pour les contenir et les diriger, assez surnaturel et assez saint pour expier ses fautes et pour lui faire gravir les âpres sentiers de

la beauté morale. A un peuple unique, il fallait un clergé exquis.

Dieu soit béni ! nous pouvons affirmer, l'histoire en main, que le clergé français s'est montré, dans son ensemble, égal à sa tâche et à sa responsabilité. Il a su d'ordinaire se mettre au niveau de la très noble nation française, *nobilissima Gallorum gens*, comme a daigné la nommer le pape Léon XIII dans son Encyclique de février 1884. Si les Français ont beaucoup d'élan, peut-on accuser leur clergé de n'en pas avoir assez ? On l'accuse plutôt d'en avoir trop. Il a été rarement en retard sur son siècle, et souvent ses détracteurs lui font un crime non pas d'avoir été rétrograde, mais d'avoir marché de l'avant, d'avoir été envahissant. Le reproche n'est pas immérité et tourne à notre gloire. Evêques, prêtres et moines, en effet, nous avons envahi jadis, la bêche à la main, les terres ingrates pour les cultiver, les forêts pour en défricher le sol, les étangs pour en dessécher la vase impure, les coteaux couverts de bruyères pour y planter la vigne. — Nous avons envahi la France pour la rendre fertile, riche et prospère, pour la couvrir d'Universités, de Cathédrales, d'Hôtels-Dieu. — Nous avons envahi les âmes pour les éclairer, les consoler et les sanctifier. — Notre nom est inscrit en lettres glorieuses sur les monuments de notre architecture nationale, sur les portiques de nos écoles et de nos académies, dans notre législation, partout où il y a une sainte, une grande, une noble pensée. — Evêques, prêtres et moines, presque toujours innocents des fautes et des malheurs de notre pays, nous ne sommes responsables que de ses gloires et de ses prospérités. — Sans doute, nous aurions tort de prétendre qu'à travers quinze siècles, le clergé français n'a jamais commis aucune défaillance. Mais nous pouvons déclarer que ces défaillances n'ont été que partielles et momentanées, et que, d'une manière générale, le clergé français est resté à la hauteur de sa mission, digne de son pays et largement capable de répondre aux besoins religieux, moraux, intellectuels et même matériels d'un grand peuple. L'élan qui caractérise le peuple français a rarement manqué au clergé français, si tant est qu'il lui ait manqué quelquefois.

* * *

Et ceci nous apparaît encore plus évident, quand nous regardons d'un peu près la vocation particulière de la nation française.

Quelle est la vocation particulière de la France ? Interrogeons les témoignages et les faits. — Voici Lacordaire qui célèbre, à Notre-Dame de Paris, ce qu'il appelle « la vocation religieuse de la nation française ». — Voici de Maistre qui nous parle de « la magistrature religieuse et morale dont Dieu a investi la France et qu'elle exerce en Europe ». — Voici Bossuet qui nous affirme que « Dieu a enlevé aux Romains la garde de son Eglise, qu'il a confiée aux Français et qu'il les a sacrés pour en être les protecteurs intrépides, les invincibles défenseurs ».

— Et si nous remontons à l'année 496, au berceau même de notre nationalité, nous entendons le pape Anastase qui s'adresse à Clovis converti et baptisé : « Glorieux fils, lui écrit-il, console ta mère, la sainte Eglise ; elle s'appuie sur toi comme sur une colonne de fer. » Nous entendons, à la même date, l'évêque de Vienne, saint Avit, qui écrit au même Clovis : « Votre baptême, c'est vraiment la naissance de Jésus-Christ en Occident. » La France venait d'être baptisée dans la personne de son chef. L'Eglise catholique romaine était dans la joie. Il y avait de quoi.

Dès son berceau, la France affirme sa haute mission catholique, sa vocation de soldat du Christ et de fille aînée de l'Eglise. La France et l'Eglise se rencontrent, se reconnaissent, s'embrassent, et quinze siècles de durée, de vicissitudes sans nombre, des révolutions de toutes sortes, des efforts inouïs de l'impiété, rien n'a pu ternir le cristal sans tache de leur union quinze fois séculaire. Pendant cette longue série d'années, de l'an 496 à l'an 1913, la France catholique a eu, certes, bien des hésitations, des tâtonnements, des aveuglements ; elle a fait bien des fautes. Mais toujours et malgré tout, elle est restée la nation élue, le peuple apôtre, le sergent de Dieu et de l'Eglise dans le monde.

Cette compénétration, cette quasi-identification de l'Eglise et de la France a persisté jusque dans nos tristes temps. La France moderne, oubliant sa vocation catholique et ne voulant pas la remplir, la remplit en quelque sorte malgré elle. Les politiciens eux-mêmes, qui par ambition et sans conviction, font de l'anticléricalisme à l'intérieur, sont obligés d'avouer que cette vile marchandise peut bien défrayer chez nous la curiosité des sots et l'appétit des méchants, mais qu'il serait insensé de vouloir en faire un article d'exportation. Ecoutons là-dessus un témoignage intéressant et inédit qui date de janvier 1873. Dans ses Mémoires inédits (Tome II, p. 323), Chesnelong raconte : « Un jour, M. Thiers était entouré, à Versailles, dans un des salons de la présidence, de plusieurs députés de gauche qu'il avait réunis à dîner. Il s'abandonnait, selon sa coutume, après le repas, à une de ces causeries familières et élevées dont il avait le secret. On se demandait quand et comment la France pourrait recouvrer son action au dehors. « Pauvre France ! dit M. Thiers, elle ne saurait avoir encore aucune politique extérieure ; elle doit refaire sa force dans le silence et le recueillement. Mais quand elle comptera de nouveau dans le monde, sa politique extérieure devra être, ne vous y trompez pas, une politique catholique. C'est comme nation catholique, s'appuyant sur les intérêts catholiques, y puisant sa force et les couvrant de sa protection, qu'elle pourra rayonner au dehors. » Et comme ses interlocuteurs se récriaient : « Ce n'est pas, leur dit-il, une question de foi, c'est une question de patriotisme. Je suppose que l'un de vous fût appelé à diriger les affaires extérieures de la France, lorsque notre pays sera en état de

reprendre son influence, quelles que fussent ses défiances contre le catholicisme, je le mettrais au défi de ne pas s'incliner devant cette vérité de fait que, pour l'action extérieure de notre pays, la force catholique est la première de nos forces nationales. Cela vous étonne, je le vois bien ; mais cela est. » — Cette vérité de fait n'est pas plus claire, mais aussi claire que le jour. En 1873, Thiers, qui ne fut pas un dévot, ni même un croyant, affirmait carrément la solidarité avérée de l'Eglise et de la France. Onze ans après, en 1884, le chancelier italien Crispi, qui, lui, n'aimait ni l'Eglise, ni la France, affirmait la même solidarité quand il disait du cardinal Lavignerie : « Sa présence à Tunis vaut à la France une armée. » Et si aujourd'hui en Orient, dans les Balkans, la France jouit d'un grand prestige, à qui doit-elle ce prestige sinon à nos religieux et à nos religieuses qui représentent là-bas notre pays et notre religion, le patriotisme français et le catholicisme romain unis ensemble, inséparables comme toujours !

Et maintenant, la vocation catholique de la France étant reconnue, pouvons-nous dire que le clergé français a maintenu la France dans sa vocation, qu'il n'a pas fléchi sous le poids d'une telle responsabilité ? Oui, nous pouvons et nous devons le dire. Trois fois, entre autres, la France a failli sortir de sa vocation : au ^{xvi}^e siècle, sous la poussée de la Réforme, à la fin du ^{xviii}^e siècle, sous le couperet de la guillotine, au commencement du ^{xx}^e, sous les écroulements de la Séparation ; et dans ces trois périodes tragiques, le clergé français a tenu bon, fidèle à son devoir, sauvant du même coup son propre honneur et la foi catholique en France !

Nous sommes au ^{xvi}^e siècle. Le protestantisme a envahi l'Europe et menace de la submerger tout entière. L'Allemagne a rompu la première le lien de l'unité. La Suède et le Danemark se sont donnés à la Réforme. La Suisse lui a livré ses grandes villes. L'Angleterre, plus infidèle encore, n'a pour la religion proscrite que des menaces, des prisons et des échafauds. Tous ces peuples ont défailli, parce qu'ils avaient à leur tête un clergé en désarroi qui n'était pas capable de les retenir dans le giron de l'Eglise. Et la France ? Son état était on ne peut plus critique. Pendant trente-deux ans, à sept reprises différentes, catholiques et protestants en viennent aux mains et ensanglantent le sol national. Une partie notable de la magistrature et de la noblesse passe à l'hérésie. Les derniers Valois, François Ier, Henri II et Henri III sont pour l'orthodoxie des défenseurs aussi tièdes que compromettants. C'est alors que le clergé descend dans la rue avec les Confréries du Saint-Sacrement, avec les corporations de métiers, avec les artisans et les cultivateurs, fournissant à la Ligue des recrues et communiquant le feu de l'exaltation populaire. C'est alors que le clergé, uni au peuple de France, impose à Henri IV l'obligation d'être catholique pour mériter l'honneur d'être roi... et l'histoire ne la redira pas, cette défection de la France, qui

eût bouleversé le monde et désorganisé le catholicisme !

Le temps marche. Nous sommes à la fin du XVIII^e siècle. Une nouvelle tempête passe sur la France catholique qui la dévaste sans pitié. C'est la grande Révolution avec la Constituante, la Législative, la Convention et le Directoire. En dix ans, tout est jeté par terre dans la boue et dans le sang. Les prêtres, les catholiques, les honnêtes gens sont spoliés, bannis, immolés sans jugement. Il semble bien que l'Eglise de France est à jamais anéantie. Non. Elle a un clergé dont le pape Pie VI a pu dire : « Le clergé de France a conquis de nouveau, pendant la Révolution, la place éminente qu'il possédait aux anciens temps ; il a fourni au ciel plus de martyrs que tout le reste de l'Europe ensemble. » Un clergé qui sait ainsi mourir mérite de ressusciter. Et, en effet, la portion du clergé français qui a pu échapper à l'extermination, revient sur le sol national dévasté, au milieu de cette France, lasse de l'anarchie et de l'impiété, qui veut revivre, qui demande qu'on lui rende enfin son Dieu et son Christ. En 1801, le Concordat est signé entre Pie VII et Bonaparte. Comme il avait sauvé la France de la Réforme, le clergé de France venait de la sauver des horreurs de la Révolution et de lui assurer cent ans de survivance catholique.

Au commencement du XX^e siècle, en 1903, nouvelle tempête, nouvel assaut. C'est la Séparation. Les Chambres votent, avec la suppression du budget des cultes, l'abrogation du Concordat de 1801, sans en dire un mot à la puissance religieuse, à la Papauté avec laquelle la France l'avait signé. La loi de Séparation décrète que les biens ecclésiastiques passeront à des associations cultuelles prévues et réglementées par le Parlement français ; sinon ils seraient traités comme des biens sans maître. Que faire ? Le clergé français regarde du côté de Rome et attend les décisions du Chef suprême. Pie X parle, et interdit la fondation des associations cultuelles. Le clergé français n'a pas un instant d'hésitation. Et pourtant, s'il acceptait les cultuelles, il conserverait les biens des fabriques, des séminaires, des évêchés et les fondations pieuses. Peu lui importe ! Il refuse l'argent... et la chaîne. Il sauve son honneur. Il sauve le principe de la hiérarchie. Il sauve encore une fois l'Eglise de France... En agissant ainsi, en dédaignant toute préoccupation de lucre, en payant de sa ruine matérielle sa liberté spirituelle, le clergé français s'est élevé très haut dans l'estime publique et a mérité l'universelle admiration... On peut se demander si beaucoup de clergés, placés dans la même alternative et livrés aux mêmes angoisses, auraient manifesté instantanément la même grandeur d'âme et accepté de gaieté de cœur les mêmes sacrifices. Ne suspectons personne et ne cherchons pas à savoir ce qu'auraient fait les autres. Disons seulement que nous avons fait notre devoir et que, après avoir sauvé la France catholique des périls de l'hérésie au XVI^e siècle et des crimes de la Révo-

lution à la fin du XVIII^e, nous l'avons sauvée une troisième fois des perfidies et des violences de la Séparation au commencement du XX^e siècle. Disons que depuis quinze siècles le clergé français a su s'adapter au caractère et à la vocation du peuple particulier qu'il avait à évangéliser. Notre histoire nationale l'atteste. Le clergé français a noblement porté sa responsabilité. Il a été digne de son pays.

Voilà le passé. Nous n'avons pas à en rougir. Entrons dans le présent.

La France d'aujourd'hui a gardé sans doute les traits principaux de sa physionomie et elle n'a pas cessé d'être la fille aînée de l'Eglise. Mais nous sommes bien obligés de convenir qu'elle n'a plus la foi intacte des anciens jours et que sa vocation catholique est notablement altérée. La France d'aujourd'hui est malade et souffre de son infidélité au catholicisme. De là naît la responsabilité actuelle du clergé français.

III. — La responsabilité actuelle du clergé français

La responsabilité actuelle du clergé français se proportionne exactement à la situation religieuse de la France d'aujourd'hui. Or, la France d'aujourd'hui est dans une situation religieuse terriblement grave. Elle est à un tournant de son histoire. Il s'agit de savoir si elle cessera définitivement d'être chrétienne, ou si elle le redeviendra tout à fait. Beaucoup voudraient la faire sortir de ses voies traditionnelles, de sa vieille religion, de son catholicisme quinze fois séculaire, et la précipiter dans l'apostasie, dans l'athéisme, dans le néant religieux. Ce serait un immense malheur. La France ne serait plus la France, si elle était désaffectée de sa mission, de sa vocation catholique. Nos enfants la chercheraient en vain, comme les chrétiens de Constantinople qui entrent dans la mosquée musulmane pour y retrouver les vestiges de la Basilique de Sainte-Sophie. La France sera-t-elle chrétienne ou athée ? La réponse est nationale autant que religieuse.

Qui la résoudra ? L'Etat ? Si l'Etat français avait conscience de son droit et de son devoir, il prendrait parti ostensiblement en faveur de la religion et il donnerait au pays une orientation nettement catholique. Hélas ! nous ne pouvons pas ignorer que le pouvoir civil, en France, à l'heure présente, se déclare indifférent, quand il ne se montre pas hostile à l'enseignement de l'Eglise, et qu'il préconise l'indépendance absolue de la société civile, de ses institutions, de ses lois par rapport à la loi religieuse. Lisons l'article 2 de la loi de Séparation du 9 décembre 1905 : « La République ne reconnaît, ne salarie, ni ne subventionne aucun culte. » Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'Etat français se désintéresse de la question religieuse.

Qui la résoudra ? Le clergé tout seul, et le clergé dépouillé de tous les appuis humains qui assuraient jadis le succès de son ministère ? Il n'a plus ni le prestige de la richesse, ni le prestige du pouvoir.

Depuis cent ans, surtout depuis trente ou quarante ans, une effrayante diminution de foi et de pratique religieuse s'est produite dans la masse du peuple français. Que faire ? Comment remédier à une telle situation ? Comment ressaisir une nation qui échappe à sa vocation catholique ?

Le clergé français n'a plus qu'un moyen, après et avec la grâce de Dieu, d'agir sur la France et d'y faire pénétrer les idées chrétiennes : c'est d'envelopper ces idées chrétiennes de sa valeur personnelle et de subjuguier, en quelque sorte, la France par l'éclat des vertus, du savoir et du zèle, par la séduction d'une inaltérable bienveillance. Qui les Français veulent-ils voir à leur tête, dans l'ordre religieux ?

Des prêtres sincères, c'est-à-dire des hommes qui ont des convictions et qui en vivent ;

Des prêtres instruits, c'est-à-dire des hommes qui ont la science religieuse et le don de la mettre en valeur ;

Des prêtres apostoliques, c'est-à-dire des hommes qui ont la brûlante et exclusive passion de Dieu et des âmes, de la gloire de Dieu et du salut des âmes ;

Et enfin des prêtres bienveillants, c'est-à-dire des hommes qui ne se contentent pas d'avoir raison, mais qui savent se faire pardonner d'avoir raison.

Oh ! combien graves sont les obligations du clergé français à l'heure actuelle ! Combien pesante sa responsabilité !

* * *

Clergé français, la situation présente exige de toi **beaucoup de sainteté** ! Dissipons d'abord un préjugé. Il y en a qui pensent tout bas et qui quelquefois disent tout haut que le zèle est la première qualité nécessaire au clergé français. C'est une erreur. La sainteté prime le zèle, ou plutôt il n'y a pas de vrai zèle sans sainteté. Un philosophe du siècle dernier a écrit : « Un clergé saint fera un peuple vertueux. Un clergé vertueux fera un peuple honnête. Un clergé simplement honnête fera un peuple impie. » Cette parole, d'une rigidité mathématique, est trop absolue pour être tout à fait vraie. Cependant elle contient une indication redoutable. Il est certain que les prêtres sont à l'avant-garde du bien, qu'ils sont la lumière du monde et le sel de la terre. Si le clergé avance, les peuples avancent ; si le clergé recule, les peuples reculent ; le clergé et les peuples ne marchent point au même niveau ; les peuples sont toujours, inévitablement, d'un degré au-dessous du clergé. Et donc, plus la France d'aujourd'hui se déchristianise, plus le clergé doit être saint pour la rechristianiser.

Sans une explosion de sainteté dans le clergé, toute renaissance religieuse demeure une chimère. Quelques-uns ont dit : « Le Concordat, c'était le mal. La liberté, voilà le bien ! » Mots creux. Ni le Concordat, ni la liberté n'ont de valeur absolue, d'efficacité souveraine. Ni ceci ni cela ne suscitera la moisson. La moisson, c'est la fleur de la semence, et la semence, c'est d'abord la sainteté sacerdotale. Il est évident qu'on ne donne que ce qu'on a et que

pour sanctifier les autres, le prêtre du ^{xx}e siècle devra préalablement se sanctifier ; avant d'être apôtre, il tâchera d'être saint ; son premier effort portera sur lui-même ; il ne se contentera pas d'être bon, il s'appliquera sans cesse à devenir meilleur ; pour ne pas déchoir, il se haussera perpétuellement vers une moralité et une perfection supérieures. Il dira comme Godefroy de Bouillon, au soir d'une bataille victorieuse, répondant aux louanges d'admiration de ses frères d'armes : « Si nos mains ont été fortes, c'est qu'elles étaient pures ! » Il marchera de l'avant dans la voie des vertus évangéliques, et il y entraînera son peuple. Cent prêtres fervents font plus pour rénover une région que mille prêtres d'une vertu médiocre. Tout-puissants sur le cœur de Dieu, ils deviennent bientôt tout-puissants sur le cœur de leur peuple. C'est la leçon irréfragable que nous donne le Curé d'Ars !

C'est la leçon impérieuse qui nous est dictée par notre peuple lui-même. Etablissons un fait. Quel est aujourd'hui, pour la masse des hommes, le grand, presque l'unique motif de crédibilité ? N'est-ce pas la sainteté du prêtre ? La Religion, sans nul doute, a une valeur intrinsèque qui ne relève en aucune façon de la valeur personnelle de ceux qui la prêchent et la représentent. La Religion et le prêtre sont deux choses très distinctes. La Religion est divine, et, à ce titre, elle ne saurait périr ; les prêtres sont hommes, et, à ce titre, ils peuvent toujours défaillir, sans jamais entraîner dans leur chute la Religion et son immortelle transcendance ; inférieurs à leur mission, ils n'empêchent pas Dieu d'être la vérité, l'Evangile d'être la lumière du monde, l'Eglise d'être divine, les Sacraments d'être saints, la Religion catholique d'être nécessaire et obligatoire. Tous ceux qui ont la foi et qui réfléchissent savent très bien que la vérité du catholicisme est tout à fait indépendante du mérite ou du démérite du clergé.

Hélas ! l'immense multitude n'a pas la foi. L'immense multitude ne réfléchit pas. Et alors voici pratiquement comment elle procède. Elle identifie la Religion avec ses ministres. A ses yeux, tant vaut le prêtre, tant vaut la Religion. L'immense multitude nous regarde plus qu'elle ne nous écoute. Elle écoute peu nos arguments ; elle regarde surtout nos actes, et elle conclut de la splendeur de nos vertus à la vérité de nos doctrines. Si notre parole n'est pas seulement une rhétorique harmonieuse et brillante, mais vraiment le son d'une âme, si nous vivons comme nous parlons et si nous vivons ce que nous disons, — si notre vie est une vie profonde qui s'enracine en Dieu et qui, par conséquent, donne des fruits divins, — l'immense multitude se ranimera à notre contact et nous suivra de confiance. Comme le dit Victor Hugo : « Il n'est pas nécessaire de comprendre Dieu et la religion pour y croire. Il suffit de les expérimenter. Mettez un aveugle au soleil ; il ne le verra pas, mais il le sentira : Tiens, dira-t-il, j'ai chaud ! » En résumé, on juge l'arbre à ses fruits, et la France

d'aujourd'hui, pour se convertir, attend de son clergé beaucoup de sainteté.*

* * *

Clergé français, la situation présente exige de toi **beaucoup de savoir** ! La sainteté d'abord, le savoir ensuite. Sans doute, on a vu des hommes dépourvus de science, mais pleins de l'Esprit de Dieu, exercer une influence puissante sur leur temps : tels les pêcheurs de la Galilée, François d'Assise, le Curé d'Ars et tant d'autres. Mais *d'ordinaire*, pour établir son règne, Dieu se sert des moyens humains, et les grandes conquêtes de la vérité se réalisent habituellement par l'alliance de l'intelligence et de la vertu. En général, le respect pour le christianisme et son influence sur la pensée humaine ont répondu à l'état non seulement moral, mais intellectuel du clergé, et à certaines époques, en certains pays, le rôle de la science dans les rangs du clergé a pris une importance majeure. En France, aujourd'hui, il en est ainsi.

Nous ne pouvons pas ne pas constater, chez nous, le prodigieux élan qui a été donné à toutes les sciences et l'extraordinaire *besoin de savoir* qui fait explosion partout. C'est comme un éblouissement, une fascination. La raison humaine, grisée des découvertes modernes, semble ne plus connaître de limites, et volontiers s'exalte jusqu'à déclarer que la science a supplanté, remplacé, supprimé tous les mystères religieux. Un tel phénomène s'impose à l'attention et à la sollicitude du clergé français. Dans un récent article de Revue, l'éminent Recteur de l'Institut catholique de Toulouse, Mgr Breton, écrivait : « C'est par les idées, par les doctrines, surtout, que l'on attaque l'Eglise ; c'est par des idées, par des doctrines qu'il faut la défendre. La meilleure arme de combat entre les mains du clergé, avec une vie vraiment sacerdotale et la grâce de Dieu, c'est la science. Accroître dans nos rangs le nombre des hommes capables de manier victorieusement cette arme, c'est, à l'heure présente, l'œuvre la plus essentielle et la plus urgente... » Rien de plus vrai. Le prêtre, sur le terrain des sciences, de l'histoire, des langues et des arts, ne peut pas être l'inférieur du maître d'école ou du receveur des contributions, du commis-voyageur ou du médecin de village. Et le clergé français doit même compter un certain nombre de prêtres marchant à l'avant-garde du savoir purement humain. Le prestige intellectuel du clergé contribuera puissamment à faire évanouir le reproche immérité qu'on adresse à l'Eglise d'être le règne de l'obscurantisme. Le niveau scientifique du clergé a, aux yeux de la foule, la valeur d'une véritable apologie du catholicisme. Plus s'élèvera, dans le clergé, le niveau de la science compétente, plus la science éminente reluira au front de quelques prêtres, et plus la cause religieuse s'imposera à l'attention, au respect et à l'adhésion de nos concitoyens.

Et puis nos chers concitoyens, qui ont la passion de tout savoir, ignorent terriblement la religion.

Tous en parlent, bien peu la connaissent. Il n'est pas exagéré de dire que nous mourons d'*ignorance religieuse*. Ajoutons à cela que ceux qui croient sont mélangés à ceux qui ne croient pas, et qu'il y a presque toujours des doutes, des altérations, des imprécisions dans la foi des croyants. Finalement, en matière religieuse, nos contemporains ont besoin de savoir, ils savent peu, savent mal, ne savent pas du tout. Voyez ce champ. Il a été profondément labouré, copieusement engraisé ; rien n'y pousse ; on a oublié de l'ensemencer. Telle notre France. Elle attend la semence de la vérité religieuse. Et en même temps elle est encombrée d'objections, de préjugés, d'idées confuses et mélangées, moitié vraies et moitié fausses, qui s'étendent instantanément, comme une végétation spontanée, des grands centres aux bourgades les plus lointaines. De sorte que le clergé français a deux besognes à mener de front, qui sont également importantes et difficiles : une besogne d'exposition ou d'ensemencement et une besogne de réfutation ou de défense : 1^o donner au peuple de France un enseignement bien complet de la doctrine catholique ; 2^o empêcher les ennemis de la Foi de ravager le pays, opposer à toutes les formes de l'erreur des arguments substantiels et victorieux, poursuivre les mécréants sur tous les terrains où ils portent la controverse, et de la sorte faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire protéger les croyants et conquérir ceux qui se trompent de bonne foi. La responsabilité du clergé français, quant à ses fonctions doctrinales, est aujourd'hui redoutable. Car pour enseigner, il faut savoir, bien savoir, et le prêtre ne peut savoir, bien savoir, qu'au prix de longues, patientes et persévérantes études... Avons-nous cependant épuisé la série de nos responsabilités ? La sainteté et le savoir suffisent-ils au clergé du *xx^e* siècle ? Non.

* * *

Clergé français, la situation présente exige de toi **beaucoup de zèle** ! Les temps sont les temps. Autrefois le peuple chrétien tout entier venait de lui-même à la messe de paroisse et comprenait, goûtait les beautés de la liturgie ; le prêtre n'avait qu'à ouvrir les portes de son église pour y voir affluer ses brebis dociles et empressées. Aujourd'hui, le faisceau paroissial est brisé. L'unité religieuse n'existe plus. Nous n'avons plus un troupeau à conserver, mais à reconquérir. Nous nous adressons à un monde qui a pris l'habitude de vivre sans nous, loin de nous, souvent contre nous. Il faut le poursuivre. Et ce monde est d'autant plus difficile à atteindre qu'il change périodiquement et ne tient plus en place. Nous devons reprendre notre œuvre de sanctification avec intensité et profondeur pour chaque génération, comme si pour chacune d'elles c'était chose entièrement nouvelle. Autrement nous sommes en retard sur une société qui change au moins tous les trente ans, nous n'atteignons pas nos contemporains de l'heure présente, nous évangélisons des ombres qui ne vivent

pas, nous travaillons dans le conventionnel et dans l'abstrait. Qu'importe notre science théologique compétente, éminente, nourrie des trésors du passé et augmentée des apports de l'érudition moderne, si notre peuple ne vient pas nous entendre et si nous n'allons pas à lui par des méthodes sans cesse rajeunies et mises au point ? Sans le zèle et le zèle adapté, la science du prêtre est à peu près stérile. Et d'autre part, est-ce que nos oraisons tranquilles et nos bénédictions solitaires suffiront à ramener la France à Dieu et à replanter la foi dans son cœur ? La piété du prêtre, si elle est loyale, doit tremper son âme pour les labeurs apostoliques qui s'imposent, pour un dévouement plus généreux, pour un don de soi plus absolu que jamais. La piété sans le zèle est incomplète et insuffisante. *Qui non zelat, non amat.*

Le clergé français du ^{xx}e siècle est donc tout brûlant de zèle. D'abord, il ne perd pas son temps à gémir et à maudire. Il n'est pas de l'école de ceux qui se tirent de tout avec des hélas ! et des sanglots. Il laisse là les retours sur le passé qui ne le font pas renaître et les anathèmes au présent qui ne le font pas changer. Il possède ce bel optimisme qui convient aux hommes d'action.

Ensuite il ne cherche pas sa tranquillité. Balzac a écrit : « Le prêtre a-t-il des propriétés privilégiées ? Il semble oppresseur. L'Etat le paie-t-il ? Il est fonctionnaire. Mais que le prêtre soit pauvre, qu'il soit volontairement prêtre, sans autre appui que Dieu, sans autre fortune que le cœur des fidèles, il redevient missionnaire de l'Amérique, il s'intitule Apôtre, il est le prince du Bien. » Voilà le clergé français du ^{xx}e siècle : missionnaire, apôtre, prince du Bien. Le Concordat, c'était la vie de garnison. Il ne fallait pas se faire d'affaires. On pouvait être tenté de tout sacrifier à sa propre tranquillité et de colorer l'inaction du beau nom de prudence. Aujourd'hui, le clergé français est en pleine bataille, et il ne s'en plaint pas.

Ses brebis ne viennent plus à lui. Il va à elles. On a dit : « Le clergé à la sacristie. » C'est le bon moyen de n'arriver à rien. Le clergé américain se mêle à son peuple ; il fait de la pénétration. Le clergé allemand s'en va porter la guerre aux doctrines révolutionnaires jusque dans les villages les plus reculés ; il fait de la pénétration. Le clergé français doit aussi entrer dans la mêlée et faire de la pénétration. Si la prudence doit toujours régler le zèle, elle ne doit jamais le supprimer. Quand une terre est inculte, on ne se contente pas de la regarder à distance, d'observer les vents et l'état des saisons ; on la visite, on y met la charrue, on l'arrose de ses sueurs, on l'engraisse, on l'ensemence, et on prépare de la sorte une moisson quelconque. Hélas ! les terres incultes, non évangélisées, ne nous manquent pas. Elles s'étendent à perte de vue sous nos yeux ; elles sont à notre porte ; elles nous attendent. Il faut y pénétrer et ne pas trop tarder. Comme disait Jeanne d'Arc : « Plutôt aujourd'hui que demain, plutôt demain qu'après ! »

Que ne fait pas le clergé français pour sauver son peuple ? Il est attentif, vigilant, actif, doucement entêté dans l'accomplissement de son devoir. Il connaît ses brebis et il les appelle chacune par leur nom, *vocat eas nominatim*. Il les visite plusieurs fois l'année. Il n'oublie personne, ni les enfants, ni la jeunesse, ni les malades, ni les pauvres, ni les vieillards, ni les pécheurs, ni les partants, ni les arrivants. Il ne s'effraie de rien, ni de la froideur des indifférents, ni de l'hostilité des impies, ni de la dureté des ingrats, ni des risques, des lassitudes, des insuccès qui accompagnent souvent les entreprises de son zèle. Il sait bien que Dieu ne demande pas le succès à ses prêtres, et qu'il ne bénit même que ceux qui ont assez de confiance en sa fidélité pour Lui remettre le soin des résultats. Il sait bien que, dans le domaine religieux, Dieu veut que l'empire des âmes n'appartienne qu'à ceux qui renoncent à eux-mêmes, et que souvent Il sauve ses serviteurs de l'enivrement du succès par les plus amères déceptions. Au sein de l'activité la plus féconde, le clergé français rencontre des difficultés qui semblent parfois invincibles. L'obstacle le meurtrit, mais ne l'empêche pas d'agir ; il s'en fait un levier pour s'élancer plus haut et plus loin, plus haut dans le mérite, plus loin dans le dévouement. Le jour des obsèques de Bossuet, un paysan dans la foule disait : « C'est dommage qu'un homme si grand soit mort. Il a si bien parlé et travaillé toute sa vie. » Et quand Lacordaire venait d'expirer, un religieux disait au médecin : « De quoi est-il mort ? — D'avoir prêché, répondit le médecin. Tous les organes qui servent à la parole sont usés. » Dévoré par le verbe de Dieu, quelle gloire ! Dieu ne donne pas à tous ses prêtres le génie d'un Lacordaire ou d'un Bossuet. Mais il nous demande à tous le plus de sainteté, le plus de savoir, le plus de zèle possible ; il nous demande à tous d'aimer notre peuple, notre temps, notre pays, c'est-à-dire les âmes jusqu'à l'excès, *in finem dilexit eos* ! — Aimer notre peuple, notre temps, notre pays : ceci nous révèle un nouvel aspect de notre responsabilité à l'heure actuelle.

* * *

Clergé français, la situation présente exige de toi **beaucoup de bienveillance** ! Entendons la vieille parole de la Bible : « *Ne dicas : Cur priora tempora meliora fuisse quam nunc sunt ? Stulta est enim hujusmodi interrogatio*. Ne dites pas : Pourquoi les temps anciens étaient-ils meilleurs que ceux d'aujourd'hui ? Insensée est cette demande. » (Eccl., vii, 11). Parole éternellement vraie, sage, opportune. Nous sommes en présence d'un monde qui n'est ni d'hier, ni de demain, mais d'aujourd'hui, d'un monde qui est vivant et palpitant sous nos yeux. C'est ce monde-là qu'il faut aimer, pour le conquérir, l'éclairer et le sauver. « Le difficile, a écrit Mgr Darboy, n'est pas de savoir et de dire où se trouvent la vérité et la justice ; c'est d'apprécier ce qui est opportun et de

parler utilement. Il y a deux choses que nous tenons à cœur de réunir : avoir raison et faire agréer que nous ayons raison ; car notre mission et notre but étant de conquérir les âmes et de les ranger à nos croyances et à nos sentiments, à quoi servirait-il que notre cause fût bonne si nous la plaidions de manière à la rendre haïssable à ceux qu'il faut précisément convaincre et surtout persuader ? »

Nos contemporains et nos concitoyens sont des âmes à sauver. Abordons-les avec une souveraine bienveillance. Dans le royaume des âmes, ce n'est pas le génie mais la bienveillance qui fait les grandes conquêtes. L'homme s'incline devant le talent ; il ne s'agenouille que devant la bonté. C'est le diamant qui coupe le diamant ; donnons tout notre cœur, et nous gagnerons tous les cœurs. Bismarck, un matin, disait à son secrétaire : « Je n'ai pas dormi cette nuit. J'ai passé toute la nuit à haïr. » Nous, prêtres français, nous passerons toute notre vie à aimer notre peuple, et il sera à nous, c'est-à-dire à Dieu et à son Christ, car rien ne résiste au dévouement et il n'y a pas de plus grande force au monde que la charité.

Nos contemporains et nos concitoyens ont des qualités. Abordons-les avec une souveraine bienveillance. Ils ont du bon sens, de l'intelligence, de la générosité, de l'enthousiasme. Même quand ils disent qu'ils ont perdu la foi, ils en conservent encore un bon reste, comme un parfum qui s'obstine aux doublures d'un vêtement, comme une sève qui monte instantanément de la racine dans les branches. Voyez l'héroïsme professionnel de nos soldats, de nos marins, de nos aviateurs. Malgré les catastrophes qui se succèdent, les pilotes ne manquent pas à notre armée aérienne. Avec une insouciance bravoure, avec une spontanéité magnanime, la France ne se lasse pas de défer les éléments et de prodiguer la plus belle fleur de son sang. Au moment où on croit qu'il va mourir, notre pays se relève et il survit à l'imprudence de ses fils comme aux défauts de ceux qui le gouvernent. Un peuple qui a de telles qualités mérite évidemment d'être aimé, beaucoup aimé de son clergé, et nous serions injustes et maladroits en nous montrant à son égard maussades, amers et malveillants.

Il est vrai que nos contemporains et nos concitoyens ont des défauts, de grands défauts. Raison de plus de les aborder avec une souveraine bienveillance. Tous ces défauts pourraient assez exactement se résumer en un seul : l'esprit d'indépendance. Si on analysait l'atmosphère de notre siècle, on y trouverait les quatre cinquièmes d'orgueil. Autrefois on appartenait à une famille, à une paroisse, à une chrétienté, et on emboîtait le pas derrière la collectivité ; on s'en tenait à la tradition orale, on acceptait la vérité toute faite, on vivait sur les croyances transmises. Aujourd'hui tout le monde lit, raisonne, discute de *omni re scibili* et de *quibusdam aliis*, et la religion elle-même n'échappe pas à l'universelle curiosité, à la discus-

sion universelle. Par suite du droit de suffrage, par la diffusion de l'instruction et de la lecture, par le fait du service militaire qui mêle tous les hommes dans la caserne, le paysan et l'ouvrier sont de moins en moins accessibles aux influences traditionnelles et locales, se croient et se sentent souverains, sont dominés par ce que l'on pourrait appeler le sentiment de la détermination par soi-même. Les Français du *xx^e* siècle ne sont plus les Français du *xvii^e* siècle. Les populations avec lesquelles nous avons à traiter présentement sont très indépendantes. Autant d'individus, autant d'unités à conquérir.

Nous n'obtiendrons rien de nos contemporains et de nos concitoyens par la menace, par la houterie, par la malédiction, par la malveillance. Les fonctionnaires, qui sont délégués par le gouvernement et soutenus par l'autorité de la loi, s'imposent à l'obéissance, sinon au respect de tous. Mais quand il s'agit d'implanter la vérité religieuse dans les âmes, on a devant soi des libertés qui peuvent toujours récalcitrer et qui ne se donnent que si elles le veulent bien. On perdrait son temps et sa peine à vouloir les conquérir de haute lutte. Le prêtre n'est pas un pion armé d'une férule, mais un père qui tire de ses grands enfants ce qu'il peut en tirer, mais un sourcier, si je puis ainsi dire, qui promène sa baguette, s'arrête aux bons endroits du cœur humain et en fait jaillir des sources de vie, de générosité, de libre vertu. Il doit être bon, bienveillant, se faire aimer pour se faire écouter, panser les plaies au lieu de les envenimer, procéder par la persuasion, ne pas éteindre la mèche qui fume encore ni casser le roseau à demi-brisé. Il doit avoir confiance dans l'action pénétrante de l'idée et dans l'action toute-puissante de la grâce, et souvent savoir se contenter de la diffusion des germes qui lèveront plus tard et de la préparation des âmes à la foi. « La foi, pour renaître, dit Lacordaire, ne demande que l'ébranlement d'une parole amie, d'une parole qui supplie plus qu'elle ne commande, qui épargne plus qu'elle ne frappe, qui entr'ouvre l'horizon plus qu'elle ne le déchire, qui traite enfin avec l'esprit de l'homme et lui ménage la lumière comme on ménage la vie à un être malade et tendrement aimé. Si ce but n'est pas pratique, qu'est-ce qui le sera sur la terre ? »

Et, en effet, tous ces contemporains et ces concitoyens qui vivent à cent lieues de nos autels et de notre foi sont *nos frères*. Il ne suffit pas de le dire : il faut le penser. Il ne suffit pas de le penser et de le dire : il faut agir en conséquence et joindre à la bonté du cœur la bonté des procédés. Abordons-les, non en tremblant, en rechignant, en forçant notre talent, en condescendant de haut à leur infortune spirituelle, mais spontanément, simplement, fraternellement. Faisons peser sur eux le doux sceptre de l'Eglise, non comme une barre de fer, mais comme un roseau qui, depuis vingt siècles, n'a cessé de fléchir sans rompre jamais. Traitons-les tous, je ne dis pas d'une façon égale, mais d'une

façon également digne et respectueuse, avec des formes proportionnées à la situation, à l'état d'esprit de chacun. Le vrai apostolat est celui qui sait se faire accepter.

* * *

Sainteté, savoir, zèle, bienveillance : toute la responsabilité actuelle du clergé français tient en ces quatre mots. On ne lui demande que cela, mais on ne lui demande pas moins.

Et comment saura-t-on si le clergé français est à la hauteur de sa responsabilité actuelle ? Quelle sera la *preuve décisive* qui manifestera sa valeur équivalente à sa tâche ? La réponse à cette question angoissante nous est donnée par nos frères du Canada. *La Nouvelle France de Québec*, dans sa livraison de novembre 1909, écrivait : « Si vous voulez savoir la valeur d'un clergé, ne lui demandez pas combien il a de diplômes et de parchemins, ne comptez pas combien il a sur sa tête de bonnets plus ou moins authentiques, ne cherchez pas combien de livres il imprime, dans combien de journaux, dans combien de revues il écrit, quels monuments il bâtit, quelles propriétés il administre : regardez quel peuple il a formé. Si le peuple est pétri de foi et de religion, instruit de ses devoirs, résigné dans le malheur, content dans la pauvreté, fidèle à ses devoirs de famille, respectueux de l'ordre public, s'il donne sans compter son pain au pauvre, son obole à toutes les œuvres de charité et de zèle, ses fils et ses filles pour le service de Dieu et de la société chrétienne, soyez sûrs que ce peuple a de vrais prêtres et un vrai clergé. »

Prêtres de France, nous connaissons un tel peuple pour l'avoir autrefois créé et façonné de nos mains sacerdotales. En l'arrachant à notre bienfaisante étreinte, on l'a défiguré et rendu méconnaissable. Mais nous sommes en train de le reprendre et nous lui restituerons sa beauté première. Ce sera long. Dieu y mettra sa grâce. Nous y mettrons nos vies. Et sous notre double action religieuse et sociale, le cher et grand peuple de France redeviendra le peuple idéalement chrétien et catholique, digne de son passé, maître de l'avenir, gloire de son clergé, parure de la sainte Eglise, fleur exquise de l'humanité rachetée !

IV. — La responsabilité religieuse et sociale du clergé français

L'auteur anonyme de la remarquable brochure intitulée *A Reculons*, a écrit : « Le prêtre, en bien des cas, ne sait pas assez démêler les vraies causes du mal, il ne sait pas assez appliquer les remèdes sur le véritable endroit de la plaie, *il ne connaît pas assez les conditions de sa responsabilité* ; c'est pourquoi son action est si peu fructueuse. » Ces quelques lignes en disent long. Elles nous disent que le clergé a une responsabilité très

complexe, très étendue, une responsabilité que j'appellerai religieuse et sociale et que je vais essayer de déterminer.

* * *

Le clergé a d'abord une **responsabilité religieuse** qu'il faut mettre à sa place, c'est-à-dire à la première place. Il est en présence d'un pays déchristianisé, et ce pays déchristianisé, le clergé français doit le rechristianiser, c'est-à-dire lui redonner la vérité et la grâce : la vérité, parce que là où il y a de grandes erreurs, il y a toujours de grands désordres, parce que sans la foi qui est l'adhésion à la vérité, il est impossible de plaire à Dieu, — la grâce, parce que là où il y a le péché il y a la mort, parce que si les âmes n'ont pas la grâce ici-bas, elles n'auront pas la gloire là-haut. Ne perdons pas de vue la fonction essentielle du prêtre qui est de sauver les âmes.

Or, la responsabilité religieuse du clergé français est aujourd'hui plus redoutable que jamais, soit que l'on considère la France en général, soit que l'on considère les classes populaires en particulier. Ces deux considérations décuplent notre responsabilité.

La France prise en général a un absolu besoin du catholicisme. Elle lui doit ce qu'elle a de meilleur et elle vit encore de ses bienfaits. Si le prêtre, représentant et ministre du catholicisme, venait à disparaître de notre pays, emportant dans sa soutane le Symbole, le Décalogue, l'Evangile, la Croix, l'Eucharistie, laissant les enfants sans baptême et sans catéchisme, les intelligences sans boussole, les volontés sans force, les consciences sans principes, l'humanité sans doctrine et la terre sans étoiles, que resterait-il après lui sinon la barbarie ? Le Curé d'Ars a dit : « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, et on y adorera les bêtes. » Dernièrement, une paysanne éplorée disait à son évêque : « Monseigneur, donnez-nous un curé ! Nous devenons des sauvages. » Et un académicien, P. Bourget, n'a pas craint d'écrire : « On démoralise la France en lui arrachant la Foi ; en la déchristianisant, on l'assassine. » Toutes ces paroles, venues de sources si différentes, ne sont ni mystiques, ni paradoxales ; sous des formes diverses, elles expriment la même vérité, c'est-à-dire que la France perdrait tout, en perdant la Foi. Le catholicisme, en France, n'est pas seulement la Religion, il est la religion nationale et plus encore : la raison d'être de la nationalité qu'il a pétrie et faite à son image, et, par la résistance qu'il oppose aux entraînements et aux défauts de la race, par le centre de ralliement qu'il offre aux esprits incertains de la route à suivre, par la discipline qui fait un bloc de ses adhérents, par l'idéal qu'il propose et l'élan qu'il imprime à nos meilleurs instincts, il est l'espérance de l'avenir et la sauvegarde du pays. *Il sauve les âmes et il est l'âme de la France*. Il est la force centrale sur laquelle s'appuient toutes les autres forces de la

nation. Parce que le clocher est au milieu du village, s'il vient à s'écrouler, il écrase, en tombant, toutes les maisons du village. Parce que l'idée catholique est l'idée maîtresse et comme la pièce maîtresse de notre pays, si elle tombait, elle entraînerait dans sa chute notre pays tout entier. Autrefois, la vie nationale s'appuyait sur la royauté et sur la religion, sur le trône et sur l'autel : aujourd'hui la vie nationale ne plonge plus ses racines que dans la religion, dans le sanctuaire, donc dans le cœur même du clergé français. La mission du clergé français est splendide ! A mesure que défont les pouvoirs terrestres, son action devient plus nécessaire, devient irremplaçable. C'est par son clergé que Dieu sauvera la France : les âmes et la nation.

Bismarck, après la guerre de 1870, pendant laquelle le clergé de France s'était montré si ardemment patriote, disait : « Nous n'avons trouvé debout que le clergé ! » C'est dans cette attitude que nous apparaît le clergé français à l'heure présente. Toutes les forces morales et sociales tombent autour de lui. Et au milieu de l'universelle défaillance, nous le voyons grandi par l'épreuve, libéré de ses difficultés et de ses timidités concordataires, purifié par le baptême de souffrance qui vient de passer sur son front, prêt à se remettre au travail et, par la grâce du Christ, à relever la France ! Le clergé français veut égaler son effort à son devoir. Il a conscience de sa responsabilité religieuse à l'égard de la France en général.

Et à l'égard des classes populaires en particulier. Voici un aspect nouveau de la responsabilité religieuse du clergé français. Autrefois, l'incrédulité était le fait de quelques individualités isolées, ou bien elle résidait seulement dans une petite fraction de la nation. Aujourd'hui, elle a envahi l'immense multitude, et les classes populaires, en France, nous apparaissent en même temps toutes-puissantes par le vote et pénétrées à fond par l'irréligion. Regardons bien en face la coïncidence, la coexistence de ces deux phénomènes. De Tocqueville a écrit : « Si les classes populaires s'ébranlent avant que le christianisme ait été reconstruit dans les esprits, l'Europe verra des luttes effroyables auxquelles rien ne ressemble. » Nous en sommes là. Au moment précis où s'achève le mouvement de négation antichrétienne, commence un autre mouvement, se lève une puissance nouvelle, la puissance et le mouvement démocratique.

Que faire ? Nous décourager et nous abstenir ? Non. Aller au peuple ? Oui. Mais il faut avoir dans les mains quelque chose à lui offrir. Avant tout, offrons-lui quelque chose qu'on ne tient pas dans les académies et les bureaux de rédaction : une religion, une foi et une espérance. « Au milieu des divisions contemporaines, a écrit M. de Falloux, un seul fait est incontestable, c'est l'avènement de la démocratie. Et nul état social n'exige plus impérieusement l'infiltration profonde du chris-

tianisme. » Par qui se fera cette infiltration profonde du christianisme dans les classes populaires, sinon par le clergé ? Qui, sinon le clergé, est responsable de cet immense travail d'évangélisation ?

Allons donc vers notre peuple de France, qui est si peu évangélisé, qui ne connaît pas ses prêtres, qui connaît encore moins sa religion, qui, dans l'ensemble, n'est plus guère chrétien que par un reste d'habitude machinale, par une sorte d'instinct atavique. Voyez. Dans ces dernières années, depuis douze ans, des violences inouïes ont été perpétrées contre la religion, contre nos sanctuaires inventoriés et profanés, contre nos écoles chrétiennes fermées et supprimées, contre nos religieux et nos religieuses traqués et chassés ; l'impiété imbécile, féroce, éhontée, a saccagé toutes nos œuvres, toutes nos institutions catholiques. Le peuple français n'a pas bougé, ou si peu que rien, et les travailleurs de l'usine et de la mine ont laissé faire, et les habitants de nos campagnes ont assisté impassibles et muets à tous ces écroulements monstrueux. Ce phénomène, à première vue, est déconcertant. Il s'explique cependant. Notre peuple de France ne connaît de la religion que les calomnies que l'on débite contre elle, que les outrages dont elle est abreuvée. Il ignore son clergé. Il ne sait plus un mot de l'Evangile. Il est à cent lieues de ses guides providentiels, et il est la proie quotidienne des missionnaires de l'impiété. Le prêtre et le peuple vivent à distance l'un de l'autre, sont séparés par un abîme, par un mur de glace. Voilà le mal. Et voici le remède : il faut rapprocher l'Eglise et le peuple. Si ces deux faiblesses, si l'Eglise désarmée, si la multitude trompée, entrent en conjonction, la victoire naîtra de leur alliance, la victoire du vrai sur le faux, la victoire du bien sur le mal, la victoire de Dieu sur les âmes, la victoire de Jésus-Christ qui sauve sur l'impiété qui nous a perdus. Les besoins religieux des classes populaires sont extrêmes. Nous sommes, hélas ! un peuple à peu près déchristianisé. Le devoir primaire et essentiel du clergé est de rechristianiser la France. La responsabilité religieuse du clergé est immense.

Comment suffira-t-il à une pareille responsabilité ? Il emploiera, sans doute, tous les moyens que lui indique et lui impose la pastorale traditionnelle : la prédication, les catéchismes, la célébration des divins offices, l'administration des sacrements, la visite des malades, les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Aucun de ces moyens n'est à négliger. Tous sont nécessaires. Sachons bien pourtant qu'ils ont besoin d'un complément indispensable. Aux pratiques toujours obligatoires de la pastorale traditionnelle, le clergé français doit ajouter les pratiques de la *pastorale moderne*. Qu'est-ce à dire ?

La pastorale moderne n'est pas autre chose que l'apostolat adapté aux besoins de notre temps et

de notre pays, et elle se résume assez exactement dans cette formule : atteindre les parties fortes de la nation. *Major pars trahit ad se minorem*. Les parties fortes étant christianisées, les parties moindres se christianiseront par imitation et inoculation.

L'opinion est une des parties fortes de la nation. Elle en est la reine. Et cette pauvre reine est mentalement bien malade. L'opinion de la foule s'enfonce dans un matérialisme de plus en plus abject et obéit servilement aux sophistes et aux démagogues qui lui promettent le millénium, la prochaine réalisation de l'âge d'or. L'opinion des classes cultivées est elle-même bien atteinte du terrible mal d'égoïsme et d'incrédulité. Il n'est pas permis d'abandonner une telle force à elle-même, à ses écarts, à ses erreurs, à ses déviations et à ses impertinences. Il est absolument nécessaire de saisir, d'impressionner, de modifier l'opinion dans le sens du vrai et du bien, et de l'orienter vers le catholicisme intégral. On ne fera pas cela par la seule prédication ; il faut y employer les conférences, les cercles d'études, les bibliothèques, l'affiche, le tract, la presse, le journal. On ne fera pas cela en un jour. Qu'importe ? Il faut essayer, il faut commencer, il faut s'y mettre. Il y a là de l'ouvrage, beaucoup d'ouvrage pour le clergé français. Sa responsabilité religieuse est directement engagée dans la question de la presse. Car personne n'ignore que, si l'opinion gouverne le monde, c'est surtout la presse qui fait l'opinion.

Les hommes sont une des parties fortes de la nation. Ils en sont la tête. Avec les hommes, la religion est vivante, prospère, grandissante. Sans les hommes, la religion n'a qu'une vie languissante et mourante. Notre grande faiblesse est là, en France : nous n'avons pas assez d'hommes chrétiens. Par sa parole et par sa plume, l'homme répand les idées ; par son exemple, il forme les mœurs ; par son vote, il fait les législateurs, il fait les lois. Si donc l'homme n'a pas de religion, il sème des idées antichrétiennes, il abaisse le niveau des mœurs publiques, il choisit des mandataires qui lui ressemblent et qui fatalement édictent des lois antireligieuses. Car les Parlements ne sont pas l'émanation et la représentation de la nation, mais seulement l'émanation et la représentation de la portion virile de la nation. En résumé, un peuple vaut ce que valent les hommes qui le composent. Pour prévaloir dans la vie familiale, dans la vie paroissiale, dans la vie nationale, la religion a besoin des hommes. La cause religieuse ne peut attendre son relèvement que d'une franche étreinte de la main des hommes. Et le clergé français serait inférieur à sa responsabilité, s'il ne dirigeait pas de ce côté ses industries et ses efforts.

La jeunesse est encore une des parties fortes de la nation. Elle en est l'avenir. Dans la jeunesse d'aujourd'hui germe la France de demain. Pour la jeunesse nous n'en ferons jamais assez ; jamais

nous ne multiplierons trop nos œuvres d'enseignement et d'éducation, nos œuvres de persévérance, de préservation et de formation.

Le peuple, enfin, est une des parties fortes, sinon la plus forte, de la nation. Il est le nombre. Il a la puissance du suffrage, et avec cela il a presque toutes les faiblesses : faiblesse de l'instruction, faiblesse de la volonté, faiblesse de l'indigence. Il sait peu ou point, il peut tout, il est facile à séduire, il a d'immenses besoins. Nous nous tromperions étrangement si, pour le sanctifier et le sauver, nous nous contentions de lui offrir des œuvres moralisatrices et religieuses. Le Jésuite Gabriel Palau, dans son opuscule *Le Catholique d'action*, dit très justement : « Comment le pauvre croira-t-il que tu veux la vie de son âme, si tu ne l'aides pas à trouver la vie de son corps ? Si tu supportes que l'impie ait plus de zèle que toi pour les intérêts matériels, on se méfiera de toi quand tu viendras à parler des intérêts de l'âme. L'ordre supérieur, loin de détruire l'ordre inférieur, s'y appuie et le couronne. On doit, certes, considérer la vie morale comme le bien supérieur d'un être raisonnable, mais cependant, si l'âme soutient le corps, le corps aussi soutient l'âme. Les foules me suivaient pour entendre ma doctrine ; en revanche, je compatissais à leurs misères. » De tout ceci il résulte que la responsabilité religieuse du clergé se complique d'une responsabilité sociale que je vais essayer de préciser aussi clairement que possible.

* * *

En quoi consiste la **responsabilité sociale** du clergé français ? D'abord nous ne retranchons pas un mot de tout ce qui vient d'être dit. Il reste bien entendu que la mission directe et essentielle du prêtre est une mission religieuse qui se rapporte à Dieu et aux âmes et qui se résume dans ces quelques mots : glorifier Dieu en sauvant les âmes. Mais, conjointement à cette mission directe et essentielle, le clergé a une mission indirecte et secondaire qui se rapporte aux questions temporelles, économiques et sociales, inséparables de la question religieuse.

Étudions d'abord *théoriquement* la responsabilité sociale du clergé. L'homme est une âme unie à un corps et il vit dans un milieu familial, professionnel et social. Entre son corps et son âme, entre lui et son milieu, l'action, la réaction, l'interdépendance est de tous les jours et de tous les instants. Par conséquent, le prêtre qui est chargé de pourvoir à la sanctification de l'âme, ne peut pas se désintéresser des conditions matérielles qui font pression sur la vie spirituelle. En portant aux hommes l'élément moral et surnaturel, le prêtre est nécessairement en contact intime avec leur vie sociale et économique, et il rencontre des problèmes, des cas de conscience, des besoins, des désordres, devant lesquels il lui est impossible de rester impassible et muet. Sa responsabilité

religieuse lui impose *ipso facto* une responsabilité sociale qu'il n'a pas le droit d'éluder, devant laquelle honnêtement il ne peut pas se défilier. Quelques exemples et quelques témoignages vont nous dire là-dessus notre devoir.

Voilà un ouvrier, cent, mille ouvriers de l'alimentation ou de l'agriculture qui n'ont pas de dimanche, pour qui l'église est un lieu fermé. Comment le clergé pourrait-il se désintéresser d'une situation matérielle qui rend la vie religieuse impossible à tant de baptisés ?

Voilà une jeune ouvrière, cent, mille jeunes ouvrières qui vivent à l'atelier et à l'usine dans des conditions matérielles et morales on ne peut plus dangereuses pour leur santé physique et pour leur vie spirituelle. Et nous verrions d'un œil sec un état social qui a de telles répercussions dans le monde des âmes ?

Voilà un apprenti, cent, mille apprentis qui, pendant trois ans, sont abandonnés à tous les périls de l'atelier et de la rue et ne reçoivent aucun enseignement professionnel sérieux. Et le grave problème de l'apprentissage passerait inaperçu devant les yeux du clergé ?

Voilà un ménage, cent, mille ménages qui vivent sans foyer, sans hygiène, sans lumière et sans air, dans une promiscuité qui pousse l'ouvrier hors de chez lui et qui pervertit les enfants. Et le clergé n'aurait nul souci de la nocivité des logements ouvriers, du taudis à chambre unique dans les villes, du couchage en commun pour les domestiques de ferme, comme si le problème de la moralité et de l'avenir éternel des âmes n'était pas conditionné par le problème de l'organisation de la famille, de l'organisation de la profession, de l'organisation de la cité, en un mot, de l'organisation sociale ?

Oui, sans nul doute, les préoccupations intéressant directement la doctrine et la vie religieuse s'imposent au clergé français, d'abord et au premier plan. Mais tout de suite après, au second plan, les préoccupations qui se rapportent aux questions sociales surgissent devant le clergé français, commandent son attention et engagent sa responsabilité.

Notre grand et cher *Ozanam*, écrivant à son frère, l'abbé Ozanam, le 15 mars 1848, lui signale « les questions qui intéressent le peuple, pour lesquelles il s'est armé, les questions de l'organisation du travail, du repos, du salaire. » — « Il faut que les curés, lui dit-il, renoncent à leurs petites paroisses bourgeoises, troupeaux d'élite, au milieu d'une immense population qu'ils ne connaissent pas. Il faut qu'ils s'occupent non seulement des indigents, mais de toute cette classe pauvre qui ne demande pas l'aumône... qui ne mendie point... qui vit ordinairement de son travail. » Et dans une lettre à l'un de ses amis, il revient sur la même pensée et il écrit : « Les plus chrétiens se sont trompés en se croyant quittes envers le prochain quand ils avaient pris soin des indigents ;

comme s'il n'y avait pas une classe immense, non pas indigente, mais pauvre, qui ne veut pas d'aumônes, mais des *institutions*. » Quelles sont ces institutions dont parle Ozanam, sinon les réformes sociales qui organisent la famille, la profession, la cité, et qui, en améliorant la vie économique de l'ouvrier, favorisent sa vie morale, religieuse, sur-naturelle ?

Les enseignements et les directions de Léon XIII sur ce sujet sont trop connus pour qu'il soit besoin d'en parler. Remarquons seulement que Pie X n'a pas changé un iota à la doctrine de son prédécesseur et qu'il a tout fait pour engager le clergé à l'accepter et à la réaliser. Dans sa lettre aux évêques du Brésil, du 18 décembre 1910, il écrit : « Il faut courir au secours de ce peuple, de peur que, mal conseillé par l'indigence et entouré d'embûches, il ne tombe dans les pièges des socialistes et n'abandonne misérablement la religion et la foi. » Et quand, pour obvier à certains abus, il défend au clergé, par le décret *Docente Apostolo* du 18 novembre 1910, de s'immiscer dans l'administration des œuvres sociales et économiques, il entend bien que l'on ne se méprenne point sur sa pensée, et s'adressant au même clergé, « il ordonne que le clergé dépense son activité et ses conseils dans la fondation, la protection et le développement de ces œuvres. » La responsabilité sociale du clergé saute aux yeux ; elle est fondée sur les faits les plus incontestables et sur les témoignages les plus autorisés.

Voyons *pratiquement* ce que le clergé français peut et doit faire pour s'acquitter, comme il faut, de cette responsabilité. Pie X vient de le dire. Il veut que le clergé dépense son activité et ses conseils en faveur des œuvres économiques et sociales.

1^o Ses conseils. Or, pour conseiller, il faut savoir. Le clergé français n'a pas seulement devant lui un peuple déchristianisé qu'il faut rechristianiser ; il a devant lui un peuple désorganisé qu'il faut réorganiser ; il a devant lui une société qui demande des réformes. Que si l'étude de ces réformes est abandonnée aux fanatiques et aux démagogues, on trompera les masses et on les réduira à une misère morale et matérielle encore plus grande. « Des questions si graves et si vitales, dit le cardinal Gibbons, demandent des juges qui sachent discerner et séparer le bon grain de l'ivraie. Et qui sera plus capable de les traiter que l'ambassadeur du Christ ? » — Dans son beau livre intitulé *Introduction à la vie sacerdotale*, le R. P. Bouchage, Rédemptoriste, fait la même déclaration : « Quant à la sociologie, écrit-il, science où excelle et que recommande avec tant d'insistance l'admirable Pape Léon XIII, ce serait une sorte de trahison pour un prêtre de ne pas l'étudier, car cette science est aussi rare que nécessaire. »

Est-ce à dire que tous les prêtres vont se livrer à l'étude des sciences sociales et économiques et

devenir, en cette matière difficile, des docteurs autorisés et d'éminents spécialistes ? Non. On ne peut pas raisonnablement demander une telle compétence à tout un clergé. Elles sont souverainement sages les directions que Pie X donne aux évêques de France dans sa Lettre du 25 août 1910. Il leur dit : « Les rouages sociaux devraient être organisés de telle façon que par leur jeu naturel ils paralysent les efforts des méchants et rendent abordable à toute bonne volonté sa part légitime de félicité temporelle. Nous désirons vivement que vous preniez une part active à l'organisation de la société dans ce but. Et, à cette fin, pendant que vos prêtres se livreront avec ardeur au travail de la sanctification des âmes, de la défense de l'Eglise, et aux œuvres de charité proprement dite, vous en choisirez *quelques-uns*, actifs et d'esprit pondéré, munis des grades de docteur en philosophie et en théologie, et possédant parfaitement l'histoire de la civilisation antique et moderne, et vous les appliquerez aux études moins élevées et plus pratiques de la science sociale, pour les mettre, en temps opportun, à la tête de vos œuvres d'action catholique... » Qu'il y ait donc, dans le clergé français, un certain nombre de prêtres spécialistes en matière économique et sociale. Cela est possible. Cela est nécessaire. Et cela est déjà réalisé dans quelques diocèses de France. Par exemple, dans les trois grands diocèses de Cambrai, d'Arras et d'Amiens, on compte seize prêtres qui ont fait au moins deux années d'études agricoles et qui s'appliquent uniquement aux œuvres agricoles de la région du Nord. Parmi ces seize prêtres, six appartiennent au seul diocèse de Cambrai. Il serait bien désirable qu'un pareil exemple fût imité dans toutes les régions de l'Eglise de France.

Un petit nombre de prêtres spécialistes peuvent étudier à fond les œuvres sociales. Mais tous les prêtres peuvent et doivent marquer à ces œuvres leurs sympathies et les aider de quelques conseils. Notre rêve, en ce point, serait que tout prêtre possédât au moins la doctrine de l'Encyclique *De conditione opificum*, l'œuvre la plus forte du grand Léon XIII et avec laquelle il a rendu un service dont on lui saura gré dans cinquante ans, « car il a pris position, au nom de l'Eglise, dans la question sociale, a écrit Mgr Dadolle, et, alors que l'inévitable arrivera, c'est-à-dire que bien des transformations se produiront dans les rapports des travailleurs, on s'étonnera que le futur état de choses, loin de déranger rien à la Doctrine catholique, en est au contraire une plus parfaite application. » En somme, toutes les œuvres sociales et économiques ne doivent être que la mise en œuvre de l'immortelle Encyclique sur la Condition des ouvriers, et l'exacte connaissance de ce puissant document est nécessaire et suffisante pour que le clergé puisse donner, à l'occasion, les conseils qu'on attend de lui dans la fondation et le développement des œuvres sociales.

2^o Pour le même objet, Pie X exigé du clergé

l'activité. Disons tout de suite que cette activité doit se mouvoir dans les limites précises que le Saint-Siège lui a tracées. Le Décret de la Consistoriale *Docente Apostolo* défend au prêtre, sauf permission expresse du Saint-Siège, d'exercer dans les œuvres économiques proprement dites une charge quelconque, dès lors qu'elle fait peser sur lui tous les soucis, les devoirs et les responsabilités de l'administration ; il ne lui est permis d'être que leur créateur et leur conseil non responsable. Ces sages directions ne sont pas faites pour supprimer l'activité du clergé, mais simplement pour la régler et la contenir dans sa forte expansion. Et le domaine qu'on lui laisse à explorer et à féconder est assez vaste pour suffire à toutes les ambitions et à tous les zèles. Clergé français, parcourons sans peur et cultivons sans défaillance cet immense domaine.

Nos ennemis disent couramment que nous nous désintéressons de la justice sur la terre, parce que nous prêchons le renoncement et plaçons le but de la vie au-delà de ce monde, — que nous nous occupons de secourir la misère, mais que nous ne faisons rien pour en tarir la source, que nous la considérons comme un fait normal, providentiel, — qu'en déifiant la souffrance, nous induisons les misérables à ne rien faire pour l'écarter et le riche à ne rien tenter pour la circonscrire et la diminuer, — que, par conséquent, nous sommes les adversaires de toute réforme sociale, de tout progrès social. Ce sont là des calomnies, contre lesquelles nous ne saurions trop protester ni trop réagir. Quoi ! l'Eglise catholique ne connaîtrait que l'aumône et la résignation et serait opposée au mieux-être matériel et moral des classes populaires, aux réformes légitimes et possibles ? Rien de plus faux. Il n'est pas niable qu'un certain nombre de prêtres et de catholiques français n'ont pas eu suffisamment l'intelligence des temps nouveaux et ont refusé obstinément d'entrer dans la voie de l'apostolat social. Mais ils n'ont été qu'une exception, et leur attitude ne saurait faire oublier les enseignements officiels et la conduite générale de l'Eglise de France à l'endroit de la question sociale.

N'est-ce pas en 1891, c'est-à-dire environ dix ans avant l'apparition de nos lois ouvrières les plus fameuses, que le Pape Léon XIII a promulgué son Encyclique sur la Condition des ouvriers ? Et n'est-ce pas dans ce document magistral que se trouvent consignés non seulement les principes qui régissent la question sociale, mais encore la nomenclature des lois qu'il convient d'adopter sur certains points de détail ? Et depuis que le mot d'ordre est descendu du Vatican, c'est-à-dire depuis vingt-deux ans, en Allemagne, en Italie, en Belgique, en Angleterre, aux Etats-Unis, et en France comme partout, on a pu voir le clergé à l'œuvre, on a pu l'entendre parler.

Il ne m'en coûte pas de déclarer que chez nous, en France, le grand initiateur et le plus puissant

promoteur des idées et des œuvres sociales a été un catholique laïc, le comte de Mun. Mais, pour tout dire, il faut aussitôt ajouter que le clergé français, à peu près tout entier, a emboîté le pas derrière le comte de Mun. C'est injustement que les journaux hostiles à la religion essaient de stigmatiser le clergé français et ce qu'ils appellent son dédain des intérêts du peuple, son refus de s'occuper des grands problèmes économiques qui passionnent le monde du travail. Les prêtres français ont le sentiment de leur responsabilité sociale et ils ne se privent pas de le dire tout haut, chaque fois qu'ils en ont l'occasion et que l'opportunité le leur permet. Ils déclarent qu'il est bien d'ouvrir une crèche pour les tout petits, mais qu'il serait mieux que la mère pût rester à la maison, au lieu de se rendre à l'usine et de laisser ménage et enfants à l'abandon. Ils déclarent qu'il est bien de recueillir un vieillard, un orphelin dans un hospice, mais qu'il serait mieux que ce vieillard, cet enfant restât à la maison, au milieu des siens. Ils déclarent qu'il est bien de guérir la misère, quand elle existe, mais qu'il serait mieux de la prévenir, quand c'est possible, par d'intelligentes améliorations sociales. Ils savent qu'on ne supprimera jamais la pauvreté ; mais ils savent aussi qu'on peut et qu'on doit la diminuer, non seulement par des œuvres religieuses, moralisatrices et charitables, mais encore par des lois de justice sociale et par des institutions de prévoyance.

Et non contents de parler, les prêtres français agissent. Ils s'inquiètent et s'occupent activement des conditions du travail, des salaires, de la salubrité des ateliers, des logements ouvriers, des métiers dangereux, du sort des victimes du travail, de la protection de la jeune fille, du contrat d'apprentissage. Ils fondent des mutualités, des habitations ouvrières, des caisses rurales et dotales, des syndicats, des coopératives. Toutes ces nouveautés sont d'ailleurs très anciennes, car elles émanent du cœur même de Jésus-Christ, qui nous ordonne d'aimer Dieu et notre prochain, qui est le prochain de Dieu. Un savant économiste chrétien, M. Auguste Béchaux, écrivait récemment dans le *Correspondant* : « Si saint Paul revenait parmi nous, il parlerait d'abord aux ouvriers. Saint Thomas d'Aquin enseignerait l'économie politique. Et saint François de Sales fonderait probablement des syndicats. Et chacun redirait dans son cœur la parole souveraine : Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous. » Supposons un François d'Assise ou un Vincent de Paul en face de la société actuelle : le travail des femmes et des enfants, les salaires de famine, la mortalité infantile, la misère des corps, des foyers et des âmes, l'alcoolisme, la dépopulation, toutes ces graves questions exalteraient l'âme de nos vieux saints et les provoqueraient à de nouvelles formes de sainteté. Clergé français, agissons comme ils agiraient et allons au peuple pour lui porter le trésor de la religion enveloppé dans des œuvres de cha-

rité, de justice et de prévoyance, dans des œuvres économiques et sociales.

Ces œuvres, bien comprises et bien pratiquées, loin de détourner notre apostolat de son but moral, religieux et surnaturel, nous aideront, au contraire, à mieux atteindre ce but. L'éminent directeur du *Mutualiste français*, M. E. Dedé, écrivant à un jeune curé, fondateur d'œuvres sociales dans sa petite paroisse rurale, lui disait : « Prêtre, vous n'avez jamais oublié que votre premier devoir était de former des consciences. Aussi avez-vous d'abord ranimé la foi dans votre paroisse par la prière et les exercices religieux. Mais les préceptes de charité, d'amour du prochain pour l'amour de Dieu, ne se bornèrent pas à éveiller les échos de votre église, ils furent vite mis en pratique dans les institutions et dans les œuvres. En elles vos paroissiens ne trouvèrent pas seulement un bienfait individuel, ils y gagnèrent le sens social..., se rapprochèrent, apprirent à s'entraider. A ceux qui soutiennent que les œuvres sociales ne sont après tout que des œuvres où les intérêts matériels seuls sont en cause, vous pouvez victorieusement opposer les résultats obtenus... L'important est de tirer de ces organisations des résultats moraux, de les faire servir à l'éducation de la conscience populaire. »

Tout compte fait, la responsabilité sociale du clergé français est inséparable de sa responsabilité religieuse. Et quand le prêtre s'occupe intelligemment et sacerdotalement des œuvres sociales, il fait éminemment œuvre religieuse et apostolique. Car, selon l'heureuse expression d'Ozanam, il reconduit « aux fontaines de la foi bien des âmes, Samaritaines altérées qui cherchent l'eau vive » ; en les aidant à se relever matériellement et socialement, il les relève moralement et chrétiennement ; il est dans son rôle de Sanctificateur et de Sauveur.

V. — La responsabilité collective du clergé français et des catholiques français

Toutes les responsabilités que je viens de faire peser sur le clergé français sont écrasantes, et il ne m'en coûte pas d'avouer qu'elles dépassent de beaucoup les forces de l'humaine nature. Dieu est avec ses prêtres, et il leur donne sa grâce, toujours exactement proportionnée à ses exigences ; et non content d'intervenir lui-même, il place à côté du clergé des collaborations visibles, qui sont aujourd'hui plus indispensables et, disons-le, plus multipliées que jamais. Les prêtres ne sont pas seuls à prier, à parler et à agir ; ils ont avec eux des chrétiens laïques. Les prêtres sont les chefs de la grande armée de Dieu ; les chrétiens laïques sont les soldats. Les prêtres sont les pilotes qui conduisent l'embarcation ; les chrétiens laïques sont les passagers qui partagent les périls de la traversée et font, au besoin, la manœuvre. Les prêtres

sont les pères de la famille catholique ; les chrétiens laïques, fils affectueux et dévoués, ont l'œil ouvert et le bras tendu pour assister leurs pères dans la foi. Entre les prêtres et les chrétiens laïques il y a communauté d'idées et d'intérêts ; il doit y avoir communauté d'obligations et d'efforts. Parlons donc, en terminant, de la responsabilité collective du clergé français et des catholiques français.

Ce sont les prêtres qui ont la mission directe, positive, officielle de glorifier Dieu en sanctifiant les âmes. C'est leur devoir d'état, ils n'ont ici-bas que cela à faire. Ils sont créés et mis au monde, institués et payés pour cela. Et malheur à eux s'ils n'évangélisent pas ! Malheur à eux, s'ils laissent une société tout entière fléchir dans l'incrédulité, jusqu'à l'homme des champs, jusqu'à la femme, jusqu'à l'enfant ! Ils sont responsables de la foi des peuples, et, malgré l'abus de la grâce qui pèse sur nos populations, malgré les tyrannies déprimantes du pouvoir, malgré toutes les apostasies contagieuses de la fausse science, malgré toutes les influences pernicieuses du siècle, c'est le devoir des prêtres d'évangéliser le monde et de le sauver.

Quant aux laïques, nous ne craignons pas d'affirmer que la religion est leur affaire presque autant que l'affaire du clergé. L'apôtre S. Pierre (I, chap. II, 9) s'adressait aux simples croyants quand il disait : « *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta... ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum.* » L'avenir de la religion en ce monde dépend des laïques presque autant que des prêtres. Je dis presque... parce que, ce qui est pour le prêtre un devoir de justice, est pour les laïques un devoir de charité. Mais qu'importe ? La charité n'est pas une vertu moins obligatoire que la justice, quoiqu'elle soit plus indéterminée.

Catholiques, vous aimez vos enfants ; donc, défendez et propagez la religion. Car la religion est le bien essentiel de vos foyers. Elle garantit la vertu, la paix et l'honneur de vos maisons. Les prêtres ne laissent personne après eux sur la terre. Vous, laïques, vous laissez après vous, ici-bas, des êtres chéris qui portent votre nom et continuent vos traditions. De grâce, ne permettez pas qu'on les dépouille des croyances et des pratiques religieuses, patrimoine sacré que vous avez reçu et que vous devez transmettre.

Catholiques, vous aimez votre prochain ; donc, défendez et propagez la religion. Car la religion est le bien essentiel de vos frères. Regardez autour de vous ces hommes, vos voisins, vos amis, vos compagnons d'existence, qui vivent sans Dieu ni autel, sans foi ni loi, et qui s'en vont vers les rivages de l'au-delà, traînant après eux la longue chaîne de leurs espérances trompées. Ils ne sont pas heureux. Ils s'agitent dans la nuit, dans le vide. Ils ne saisissent que des fantômes. Ils ne se repaissent que d'apparences. Ils meurent d'inanition religieuse. Vous qui avez la foi, pouvez-vous,

en conscience, ne pas essayer de la donner à ceux qui ne l'ont pas, ou qui ne l'ont jamais eue, ou qui l'ont misérablement perdue ?

Catholiques français, vous aimez votre pays ; donc, défendez et propagez la religion. Car la religion est le bien essentiel de ce beau pays de France. Tout son passé est embaumé de catholicisme. Le respect de Dieu et des choses saintes a toujours été le trait principal de sa physionomie. Embourbée dans l'incroyance, votre patrie ne serait ni digne de son passé, ni capable d'avoir un avenir. Une France athée serait une chose monstrueuse. « Qu'avez-vous fait de la France ? » disait Bonaparte au Directoire dans une imprécation fameuse. Qu'est-ce que l'impiété ferait de notre pays ? Cette seule interrogation ne peut que nous glacer d'effroi. Le clergé français et les catholiques français sont solidaires en matière religieuse ; ils ont une responsabilité collective.

Les laïques *doivent* travailler avec leurs prêtres à la conservation de la foi et à la sanctification des âmes. Ils l'ont toujours fait. Dans tous les temps et dans tous les lieux, nous voyons à côté du clergé les catholiques, qui non seulement adorent et prient avec lui, mais qui combattent sous ses ordres pour la cause de Dieu et des âmes. C'est toute l'histoire de l'Eglise qu'il faudrait raconter ici. Contentons-nous de dire que la collaboration des laïques est aujourd'hui plus nécessaire que jamais. Nous sommes dans la discussion. Autrefois, la religion indiscutée se maintenait et se propageait par le seul ministère des prêtres. Aujourd'hui, il n'en va plus de la sorte. Tout le monde discute, et la religion est discutée comme tout le reste. Il faut des apôtres. Ce n'est pas assez que les prêtres le soient. Les laïques doivent entrer dans la lice, venger la religion, arracher la foule aux missionnaires de l'impiété, et neutraliser l'apostolat du mal par l'apostolat du bien... Et non seulement nous sommes dans la discussion, mais nous sommes dans la tempête. Quand, par une nuit d'orage, sous les coups d'une mer en furie, un vaisseau se débat entre vie et mort, et qu'à travers les vertiges, les tourbillons, les craquements, les sifflements sinistres, les bonds désordonnés du navire et l'effroi qui gagne en secret les plus fermes, il s'agit d'assurer contre la tempête le salut commun, comment se comporte l'équipage ? Chacun est à son poste. L'homme sur qui repose la vie de tous commande, et on obéit. Les passagers eux-mêmes deviennent matelots et font la manœuvre. On n'hésite pas, on ne discute pas, on agit. Et la grandeur du péril est surpassée et vaincue par le dévouement de tous. Ainsi, catholiques, devez-vous vous comporter dans les tempêtes qui assaillent votre religion. Les prêtres sont les matelots, vous êtes les passagers, et parce que, sur la barque qui nous porte tous, la tempête souffle violemment, vous devez faire la manœuvre avec vos prêtres ! La religion n'est jamais un navire en perdition ; mais elle est toujours, et aujourd'hui

surtout, un navire secoué par l'ouragan. Travaillons ensemble, collectivement, solidairement, au salut du navire, je veux dire, à la défense de la religion et à la sanctification de notre cher pays !

On n'est pas catholique uniquement pour sauver son âme et payer sa place à l'église. Les catholiques, de concert avec leurs prêtres et en dépendance du clergé, doivent travailler au succès de la cause religieuse. Le peuvent-ils ? Oui, *ils le peuvent*, et, proportion gardée, ils ont à peu près les mêmes moyens d'influence que le clergé, et ils ont de plus certaines possibilités d'agir que le clergé n'a pas.

La sainteté est le premier et le plus puissant moyen d'influence du clergé. Or, ce moyen d'influence n'est-il pas à la disposition des catholiques ? N'est-ce pas la sainteté des premiers chrétiens qui faisait l'admiration des païens, *magnificabat eos populus*, qui en convertissait un grand nombre, *magis augebatur credentium in Domino multitudo*, qui forçait ceux du moins qui ne se convertissaient pas à les louer et à les bénir, *habentes gratiam ad omnem plebem* ? La sainteté des catholiques est, comme la sainteté du prêtre, le grand motif de crédibilité pour la masse des hommes. Notre foi serait très menacée le jour où l'on pourrait dire, sans injustice, que les chrétiens ne valent pas mieux que les autres. Le prestige de la religion se relève avec la vertu de ses fidèles. Récemment, deux femmes très intelligentes, l'une catholique et l'autre protestante, travaillaient ensemble à la même bonne œuvre. Elles parlaient religion, discutaient, n'arrivaient pas à s'entendre, et à la fin se séparaient sur cette parole que la protestante adressait à la catholique : « Eh bien ! Madame, vivons chacune de façon à prouver que notre religion est la meilleure. » Certes, la vérité du catholicisme est tout à fait indépendante du mérite ou du démerite des catholiques. Et pourtant, en pratique, on juge l'arbre à ses fruits. La vie des chrétiens est une apologie ou une dépréciation de la religion. Notre temps qu'on a abreuvé de tant de sophismes, ne regarde plus guère si les doctrines sont vraies en elles-mêmes ; mais il recherche si les personnes vivantes, dans lesquelles elles se traduisent et s'incarnent, sont vraies avec elles-mêmes et en quelque sorte homogènes avec leurs doctrines. Catholiques, votre façon de vivre sera interprétée comme l'expression empirique et comme la démonstration de votre foi. Vivez le christianisme, et vous le rendrez à ceux qui l'ont perdu, et vous l'inoculerez même à ceux qui le repoussent !

Le savoir, le zèle et la bienveillance sont, après la sainteté, les grands moyens d'influence pour le clergé. Or, ces moyens d'influence sont également à la disposition des catholiques. Rien ni personne ne peut empêcher les catholiques d'étudier à fond leur religion, de la connaître assez pour être en état de la défendre ; rien ni personne ne peut les empêcher d'aimer la science, de l'acquérir, de la

cultiver, d'en favoriser le développement et de vaincre ainsi l'abominable et sot préjugé qui déclare impossible l'accord de la religion et de la science. — Rien ni personne ne peut empêcher les catholiques d'être les hommes les plus doux, les plus pacifiques, les plus charitables. « Si les bons étaient meilleurs, a-t-on dit, il n'y aurait pas tant de méchants. » En effet, la bienveillance est un véritable apostolat, et le plus humble des croyants peut user, à son aise, de ce puissant moyen d'influence. — Enfin, rien ni personne ne peut empêcher les vrais catholiques d'agir pour la cause de Dieu et des âmes. Un jour, un directeur du Séminaire de Saint-Sulpice présentait à tous ses élèves, réunis dans la grande salle du Séminaire d'Issy, M. Harmel. « Messieurs, leur disait-il, je vous présente un homme qui, sous l'habit laïque, porte un cœur sacerdotal. » Oui, certes, les vrais catholiques peuvent avoir un zèle quasi-sacerdotal. Jésus-Christ a établi, non une Eglise tremblante ou une Eglise dormante, mais une Eglise militante, et l'ardeur des chefs ne prive pas les soldats du mérite et de la gloire de l'effort. On dit souvent : que peut faire un seul homme ? Il peut faire beaucoup. Si chaque individu catholique voulait agir suivant sa foi et pour sa foi, les choses auraient vite changé de face. Parce que de nombreux chrétiens restent inertes, il suffit d'un petit nombre de sectaires pour traîner la France à l'abîme de l'irréligion et de l'immoralité. Le grand revirement collectif ne peut sortir, en fin de compte, que de l'addition de tous les efforts individuels des prêtres et des catholiques. Le clergé français et les catholiques français ont la responsabilité collective de notre relèvement religieux, moral et social.

Et pour être tout à fait exact, il faut ajouter que, dans ce grand effort et cette commune responsabilité, les catholiques ont souvent des moyens et des facilités que les prêtres n'ont pas. Quelques laïques ont du temps et de l'argent à donner aux œuvres de zèle. Le clergé, au moins dans les grands centres, est écrasé par son ministère quotidien ; il a peu ou point de loisirs. Le clergé n'a qu'un maigre budget. Que de laïques qui ont des heures et des journées libres ! Que d'autres qui ont des ressources pécuniaires !

Et que d'autres encore qui ont des possibilités particulières d'agir plus efficacement que le clergé, de pénétrer dans des régions où le clergé ne peut pas s'aventurer, d'atteindre des âmes qui demeurent inaccessibles au clergé ! Nous, prêtres, est-ce que nous pouvons habituellement nous mêler à la vie intime et journalière de notre peuple ? Est-ce que nous pouvons facilement l'aborder sur les places publiques, le rencontrer dans ses ateliers, sur ses chantiers, dans ses usines, dans ses cafés ? Vous, laïques, vous vivez avec vos frères de tout âge et de toute condition, et vous les coudoyez partout. Le monde tourne et s'agite autour de vous, et vous êtes une parcelle de ce monde. Par vous la vérité arrive là où nous ne pouvons pas la porter. Par

vous, nos moyens d'action, nos moyens surnaturels d'influence sont décuplés, et des portes s'entrouvrent qui nous étaient fermées. Les barrières s'abaissent et Dieu passe !

Laïques, vous n'avez que l'embarras du choix entre les différents moyens d'apostolat. Que d'œuvres saintes vous pouvez entreprendre et que de bien vous pouvez faire par un bon livre, par un bon journal, avec une pièce de monnaie, avec une poignée de mains, — dans un patronage, dans un cercle, dans une société de coopération, de prévoyance, de mutualité... Quand, jadis, l'Etat protégeait l'Eglise, les catholiques, jusqu'à un certain point, pouvaient dormir en paix et s'en remettre à la puissance séculière du soin d'arracher l'erreur et le vice et de promouvoir le progrès de la morale et de la religion. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Les gouvernements ne protègent plus l'Eglise, et raisonnablement on ne peut guère leur demander que de la laisser libre. Qui donc alors fera ce que l'Etat ne fait plus ? Qui ? Les catholiques. L'Etat renonce à soutenir les droits de la vérité ; aux catholiques de prendre la défense de la vérité. L'Etat ne protège plus le culte ; aux catholiques de protéger le culte. L'Etat n'élève pas chrétiennement l'enfance ; aux catholiques de l'élever. A eux de faire quelque chose, beaucoup, le plus possible pour les intérêts de la religion sur tous les terrains. Les catholiques français doivent et peuvent travailler avec le clergé à la sanctification du peuple chrétien. Clergé français et catholiques français ont une responsabilité collective.

* * *

Mais comment vont-ils s'acquitter de cette responsabilité collective ? Les jalousies, les rivalités, les empiétements ne sont-ils pas à craindre ? Est-ce que le laïcisme ne va pas envahir l'Eglise de France, la troubler et la désorganiser au lieu de la servir ? Non. Dans le grand travail de notre restauration religieuse, le clergé français et les catholiques français peuvent et doivent s'entendre, s'unir et se concerter *selon les règles immuables de la sainte hiérarchie*. Jésus-Christ a donné à son Eglise une constitution qui subordonne l'action des laïques à la direction de leurs chefs spirituels. Cette constitution est d'origine divine ; les hommes n'ont pas le droit de la modifier ; elle a aujourd'hui et elle aura demain et toujours la même valeur absolue qu'elle avait hier et avant-hier. Il s'agit seulement de savoir comment elle peut se prêter et s'adapter à la nouvelle organisation de l'Eglise de France. Et quelques observations sont ici nécessaires.

Sous le régime du Concordat, le curé était seul, ou à peu près seul, à s'occuper des intérêts moraux et religieux de la paroisse, et les conseillers de fabrique eux-mêmes n'étaient, la plupart du temps, que de très pieux et très dévoués figurants. Le clergé paroissial assumait généralement la

charge, la direction et la responsabilité des œuvres paroissiales. C'était fâcheux pour le prêtre et pour les œuvres : pour le prêtre qui se trouvait de la sorte surchargé, accablé, exténué d'occupations et de préoccupations, — pour les œuvres, parce que reposant entièrement sur le zèle et sur le savoir-faire de leur fondateur, c'est-à-dire du curé, elles risquaient de rester presque indifférentes aux paroissiens ou même de disparaître avec le curé venant à décéder ou à changer de poste... Le Concordat rompu, le clergé français s'est trouvé tout à coup en présence de difficultés et de devoirs de jour en jour plus complexes, et il a senti vivement le besoin de sortir de son isolement. De leur côté, les fidèles ont vite compris que la religion menacée, spoliée, pourchassée, ne pouvait plus se passer non seulement de leurs secours matériels, mais encore de leur soutien moral. De cette situation nouvelle faite au clergé et aux catholiques français, sont nées partout dans l'Eglise de France, depuis huit ans, les associations paroissiales, dans lesquelles prêtres et fidèles se rencontrent, s'entendent, s'unissent et se concertent en vue du bien religieux, moral et même matériel de la collectivité paroissiale.

L'Association ou Union paroissiale est la paroisse nouvelle, la paroisse à l'état de faisceau, la paroisse rendue à elle-même et redevenue ce qu'elle doit toujours être, c'est-à-dire la grande famille catholique, la solidarité religieuse reliant par des liens plus étroits les paroissiens entre eux et à leur pasteur. L'Association paroissiale est une véritable organisation, une force disciplinée et féconde. Elle a une *tête* ; c'est le curé qui en est le couronnement, le lien vivant, le chef indiscuté. Elle a un *comité* dirigeant, c'est-à-dire une élite de quelques chrétiens réellement attachés à leur foi, qui sont les auxiliaires dévoués et actifs du curé dans tous les ordres de choses intéressant la famille paroissiale, qui jouent auprès du curé le rôle d'un syndicat d'initiative, ou mieux le rôle que joue un état-major auprès du général. Elle a des *membres* qui se recrutent dans les couches profondes du peuple chrétien, dans toute la population saine de la paroisse. Elle a une *vie* intense ; elle soutient les œuvres déjà existantes et elle pourvoit à la création de celles qui font défaut et qui sont reconnues, nécessaires et possibles. En deux mots : les Associations paroissiales sont hiérarchiques et agissantes.

^{1o} Elles sont *hiérarchiques*. Elles ont pour chef naturel le curé, et par lui elles se rattachent étroitement à l'autorité diocésaine, au Bureau diocésain, c'est-à-dire à l'évêque en communion avec le Pape. Dans nos Associations ou Unions paroissiales, le curé représente l'évêque, transmet ses directions et veille à ce qu'elles soient suivies. Nos Associations paroissiales ayant pour but direct ou indirect de rechristianiser la paroisse, d'y réimplanter la foi ou de l'y défendre, il est évident qu'elles ne peuvent se fonder ou se mouvoir en

dehors ou indépendamment de la hiérarchie. C'est parce qu'elles sont hiérarchiques, que nos Associations ou Unions paroissiales constituent de puissantes unités, unités des intelligences dans la doctrine, des cœurs dans la charité, des volontés dans l'effort et dans l'action, dans l'action énergique, persévérante, méthodique.

2^e *Elles sont agissantes.* Elles réalisent la collaboration collective, désirable et nécessaire du clergé français et des catholiques français, et elles coordonnent cette collaboration commune de manière à lui faire produire son maximum d'intensité et de rendement, de manière à en faire un admirable instrument, non seulement de relèvement, mais encore de propagande et de conquête. Elles sont le complément indispensable de tout ministère pastoral. Quand le prêtre a accompli ses fonctions sacrées : célébration des saints offices, administration des sacrements, prédication, catéchismes, soin des malades et des pauvres, il lui reste encore beaucoup à faire pour attirer les âmes. C'est alors qu'il fait appel à son association paroissiale ; à son comité paroissial, et qu'il suscite le concours des laïques pour la création et le développement des œuvres.

Est-ce à dire qu'il sera le président-né de toutes ces œuvres issues du zèle du comité et de l'association ? Non. Il ne le pourrait pas. Il ne peut pas tout faire. « Toutes les fois, écrit Mgr Sevin, qu'une œuvre ne peut exister sans lui ou garder sans lui son caractère catholique, toutes les fois que le bien de la paix ou celui de l'Eglise l'exige, il en assume l'administration ; mais, hormis ces cas, il la fait déléguer à un laïque. Des présidences trop multipliées l'écraseraient sous le poids de leurs sollicitudes, au grand détriment de son ministère sacré, et elles donneraient prise à ses adversaires pour l'accuser ou accuser le comité paroissial de vouloir être seul à gouverner. Mais si le curé n'est pas de droit le président de toutes les œuvres, il est en toutes membre du bureau, à titre de conseiller ecclésiastique. » Ces indications sont très sages, et, en les observant, on est sûr de fermer la porte à tous les excès qui pourraient altérer le bon fonctionnement des associations paroissiales et des comités paroissiaux. Ces indications concilient parfaitement l'action et la subordination, l'action des laïques et la subordination à la hiérarchie. Travaillant ensemble sous l'égide des principes que nous venons de rappeler, le clergé français et les catholiques français s'acquittent comme il faut de leur responsabilité collective ; ils font de la bonne besogne ; ils attirent dans les rangs de l'Eglise de France des recrues inattendues ; ils préparent à notre pays un magnifique avenir religieux ; unis et organisés, ils sont forts, et forts on les respecte, demain on comptera avec eux, après-demain on les suivra. Ce sera le salut, le salut des âmes et le salut du pays par le retour à Dieu, à Jésus-Christ, à notre sainte et immortelle Eglise catholique !

* * *

Nous arriverons assez vite à ce rayonnant résultat, si nous le voulons. *Soyons unis*, prêtres et laïques, unis par paroisses, par cantons et par diocèses ; unis par nations comme nous le sommes dans cette Semaine sociale qui est comme une réduction du monde catholique. Soyons unis dans les œuvres exclusivement religieuses, dans les œuvres moralisatrices, dans les œuvres d'enseignement et de propagande, dans les œuvres de charité, dans les œuvres économiques et sociales. Soyons unis malgré les nuances inévitables qui nous séparent. Les principes sont immuables et règnent sur tous les siècles ; les méthodes sont variables et s'adaptent à chaque siècle, à chaque région, presque à chaque âme prise en particulier. Sachons tolérer, respecter et aimer ceux qui n'ont pas tout à fait la même méthode que nous, qui ayant les mêmes principes n'ont pas la même manière de les appliquer. N'imitons pas ces âpres apôtres de l'Evangile qui aboient du matin au soir contre tous, contre ennemis... et surtout contre amis, qui ne font rien et qui vitupèrent sans cesse ceux qui font quelque chose.

Et pour éviter les périls du jugement téméraire et de la vaine discussion, *agissons*. Inondés de sueurs, nous n'aurons pas le temps d'inspecter jalousement nos frères, et de les invectiver. Il vaut mieux produire la vie, que d'en discuter les lois ; les réalisateurs valent mieux que les alchimistes. Comme a dit Roosevelt : « Le progrès s'accomplit par ceux qui font les choses, et non par ceux qui discutent comment elles n'auraient pas dû être faites. » Livrons-nous à l'action individuelle religieuse et sociale. Le plus obscur comme le plus brillant de nos efforts porte son fruit, même si l'échec immédiat semble seul répondre à notre tentative. Le pas d'une fourmi pèse sur l'univers. Une goutte d'eau qui tombe dans l'océan modifie la masse immense. « Non, a écrit Ozanam, les conversions ne se font pas par les lois, mais par les mœurs, par les consciences qu'il faut assiéger une à une. » Et à l'action individuelle ajoutons l'action collective si nécessaire, si puissante, si décisive. Récemment, dans une de mes plus médiocres paroisses, les catholiques se sont groupés autour de leur curé et ont fondé une cité paroissiale, un cercle d'études, des jardins ouvriers et le reste. Et deux paysans, témoins de cette activité inattendue, se disaient l'un à l'autre en regardant l'œuvre déjà faite : « Tiens, voilà les catholiques qui s'assemblent et qui travaillent ! Je crois bien qu'il faudra bientôt aller avec eux ! » Faisons quelque chose et marchons ensemble ; les hésitants emboîteront le pas derrière nous et marcheront avec nous.

Cependant ne soyons pas trop pressés. *Sachons attendre*. Talleyrand a dit : « Qui ne sait pas attendre, n'est pas capable de grandes choses. » La force de la vie saine est faite de lenteur. La nature

elle-même n'improvise qu'les fléaux. Le mal est violent ; il procède par la destruction. Le bien est lent ; il consiste en une croissance organique. Il suffit de vingt-quatre heures pour brûler une forêt ; il faut un siècle pour la constituer. Nous avons souvent de belles impatiences qui ne sont pas très raisonnables. Nous voudrions faire les semailles le matin, et la moisson le soir. Dieu et la nature vont moins vite que nous, et le cardinal Lavigerie lui-même, bien qu'il fût un homme très ardent et très pressé, disait en arrivant à Alger : « Six mois d'observation et six mois de réflexion ; après seulement, l'action. » Il est vrai que l'attente nous pèse et nous fait cruellement souffrir. Souffrir n'est pas un mal. Souffrir est la condition et la préparation du succès. C'est le pressoir qui fait sortir le jus du raisin ; c'est la douleur qui fait jaillir l'héroïsme de l'âme catholique et de l'âme sacerdotale. L'apôtre saint Pierre n'a-t-il pas dit : « *Si quid patimini propter justitiam, gaudete*, réjouissez-vous d'avoir quelque chose à souffrir pour la justice ! » Notre adorable Maître, Jésus-Christ, n'a-t-il pas sauvé le monde par la souffrance ? Et un poète, ce jour-là bien inspiré, n'a-t-il pas chanté : « Rien ne nous rend plus grand qu'une grande douleur ? » Sachons attendre. Prenons les hommes comme ils sont, et travaillons tout doucement à les rendre comme ils doivent être. Ne nous fâchons pas contre les choses, ça ne leur fait rien du tout ; ni contre les hommes, ça leur fait souvent plus de mal que de bien.

Et enfin *espérons*. Prêtres et catholiques, les motifs d'espérance ne nous manquent pas.

Il y a du bon, beaucoup de bon dans notre pays et dans notre temps. Au xviii^e siècle, quand Ducis entra à l'Académie, le pauvre Louis XVI s'écria : « Enfin nous avons un chrétien à l'Académie ! » Aujourd'hui, ce n'est pas un chrétien, mais dix, peut-être vingt, qui déploient à l'Académie le drapeau de l'Evangile, sans compter ceux qui, sans être chrétiens de pratique, le sont de sentiments et d'idées. Les parties les plus hautes, les plus intelligentes et les plus indépendantes de la nation, nous reviennent et nous reviendront de plus en plus. La jeunesse, la meilleure partie de la jeunesse, professe le catholicisme intégral. En 1906, à Rome, lorsque nos gymnastes catholiques sortaient de notre église Saint-Louis, une dame s'écriait naïvement : « Je croyais qu'il n'y avait plus de religion en France ! » Plus de religion en France ! Allons donc ! Voyez notre Association catholique de la Jeunesse française, et comptez les cent cinquante mille jeunes gens de la Fédération gymnastique et sportive de nos patronages de France, ramassés dans la main du docteur Michaux !... Et nos femmes chrétiennes enrôlées dans la Ligue patriotique et dans nos œuvres d'apostolat ! Elles sont le cœur de la France, et ce cœur est vivant, vibrant, agissant !

En présence des forces catholiques se dresse l'implété triomphante. Si nous voulons y regarder

de près, son triomphe n'est pas aussi complet qu'il en a l'air. Vers la fin de la bataille de Waterloo, un officier disait à Napoléon : « Sire, les Anglais ont fait des pertes énormes ! » Et Napoléon répondait : « Oui, mais j'ai perdu la bataille ! » Au moment de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, en 1905 et 1906, les catholiques ont fait des pertes immenses. Et cependant, les ennemis de Dieu et de l'Eglise ont perdu la bataille ; car, s'ils ont bien pu tout renverser, ils n'ont pu rien édifier, et nous touchons à ce moment psychologique où le principe mauvais de l'irréligion semble avoir épuisé toute son énergie désorganisatrice, où se manifeste ce que l'on pourrait appeler la collaboration du mal aux progrès du bien et l'influence convertissante de la persécution. Témoin des orgies et des excès des encyclopédistes, Chamfort s'écriait : « Ils en diront tant qu'ils finiront par me faire aller à la messe ! » C'est aussi la réflexion que murmurent tout bas, quelquefois tout haut, pas mal de braves Français qui ont assisté aux fureurs de la libre-pensée, qui en sont épouvantés et qui comprennent enfin la connexion redoutable de la guerre religieuse avec les décadences morales et sociales. Le néant de l'impiété les met en émoi, et la répulsion qu'ils éprouvent pour les persécuteurs les pousse sur le chemin qui mène à la messe.

Le peuple lui-même, au moins dans sa partie saine, honnête et intelligente, le peuple commence à en avoir assez des ambitieux et des sinistres farceurs qui l'ont si indignement trompé. La foule est lasse de l'anticléricalisme, du néant des croyances, de l'irréligion qui en dépeuplant le ciel a désenchanté la terre. Et dès maintenant on peut discerner dans l'immense multitude une orientation indécise, mais réelle, vers les croyances et les pratiques religieuses. L'élite revient à l'Eglise ; la foule suivra l'élite ; le pouvoir suivra la foule et l'élite. Nous ne demandons pas de faveurs à l'Etat, mais la justice, la liberté, la bienveillance ; nous les obtiendrons ; et je salue, dans un avenir qui ne saurait tarder, une ère de pacification, de réconciliation entre la science et la foi, entre la religion et la saine liberté, entre le christianisme et le peuple, entre l'Eglise et l'Etat ! J'en ai pour garants tous les phénomènes que je viens de signaler, et encore beaucoup d'autres que je n'ai pas le temps d'énumérer. J'en ai pour garants l'état d'âme des prêtres français qui n'ont jamais été plus entièrement dévoués à leur mission religieuse et sociale, et aussi l'état d'âme des catholiques français si admirablement unis à leurs chefs spirituels dans la défense de la Sainte Eglise. J'en ai pour garant le succès de cette *Semaine sociale de France* qui a, cette année, l'importance d'un grand événement religieux et qui force l'attention et le respect, non seulement du monde catholique, mais du monde anticatholique lui-même !

Prêtres et catholiques, nous avons enfin un motif d'espérance qui vient de plus haut, puisqu'il descend du Cœur même de notre Dieu, tout-

puissant et infiniment bon. Tandis que nos ennemis végètent dans le néant des croyances et ne sèment autour d'eux que des graines vides, nous autres, fils de Dieu, frères de Jésus-Christ, disciples de l'Eglise, nous possédons la vérité et la grâce et nous avons les promesses de la vie éternelle et de la vie présente, *vitæ quæ nunc est, et futuræ*. La cause que nous servons est impérissable, et, même quand elle semble succomber; elle se relève soudainement dans des lendemains triomphants; Dieu, de son invisible main, brode des victoires dans la trame même de nos défaites. *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Si Dieu est avec nous, qui donc sera contre nous?

Soyons unis. Agissons. Sachons attendre. Espérons. L'avenir est à Dieu... donc à nous!

* * *

Les jeunes verront ce radieux avenir! Nous autres, nous nous contentons de l'entrevoir. Vous, jeunes prêtres et jeunes catholiques, vous le verrez et vous en serez réjouis, *vidit et gavisus est*. J'aurais ici à écrire tout un chapitre sur les devoirs et la responsabilité du jeune clergé français. Le temps me manque. Qu'il me suffise de citer quelques lignes écrites par M. le comte de Mun. le 4^{er} février 1908, au lendemain des obsèques du cardinal Richard, archevêque de Paris. Dans une de ces belles pages qui tombent presque quotidiennement de sa plume inlassable et impeccable, le comte de Mun raconte ses impressions pendant la messe des funérailles à Notre-Dame du saint cardinal de Paris. « Près de moi, écrit-il, dans une longue file de places réservées, se tenait une troupe, nombreuse et serrée, de jeunes prêtres; il y avait là des fronts pleins de pensées, des yeux ardents, des joues creusées par l'étude et la fatigue. Ces hommes, presque tous, dépassaient à peine la vingtième année. A l'entrée de la vie, dans un temps où le sacerdoce ne leur offre aucune promesse terrestre et ne leur apporte que des menaces, ils ont choisi délibérément cette voie rude et cet état décrié; ils ont sacrifié les joies humaines, les plaisirs de la jeunesse, peut-être les tentations offertes à leur ambition. Pourquoi? — Pour servir Jésus-Christ, gagner à son nom, à sa cause cette foule qui les entoure, inconsciente du grand acte qu'elle accomplit, et, derrière elle, plus loin, hors des vieux murs, là-bas, dans les quartiers immenses où le peuple s'agite, cette autre foule ignorante de Dieu, de son âme et de sa destinée! Ah! comment dire les pensées enfermées dans ces fronts, les espoirs qui font briller ces yeux, les émotions qui remuent ces cœurs! C'est là qu'est le secret de l'avenir. Si ces jeunes gens sont une génération d'apôtres, la France verra naître un peuple chrétien! »

Entends-tu, jeune clergé de France? Le secret de l'avenir est dans ta tête, dans ton cœur, dans tes mains. De toi dépend l'éclosion de la vieille foi renaissante. A toi de ressaisir la foule indifférente et de soutenir les premiers pas du peuple qui revient

à Dieu! A toi de refaire la France et de la marquer de nouveau à l'effigie du Christ!

Mais pour répondre à une si belle destinée, pour approcher vos lèvres d'un tel calice de gloire, ô jeunes prêtres, soyez une génération d'apôtres! Aimez Dieu et les âmes... jusqu'à en mourir! Montrez-vous plus agissants que discuteurs, échappez aux dangers de la théorie et du criticisme à outrance, aux illusions de l'intellectualisme exagéré, en mettant la main aux œuvres difficiles du zèle pastoral et en marchant sur les cailloux pointus de la réalité. Sous la poussée du zèle apostolique, vous ferez de grandes choses, parce qu'elles seront précédées et accompagnées de grands sacrifices!

Jeunes prêtres de France, jamais plus noble mission que la vôtre ne fut confiée à des âmes sacerdotales! Vous travaillerez et vous assisterez à la restauration morale, religieuse et sociale de notre chère patrie! J'envie votre sort... et pourtant je tremble pour vous! Car je vous vois environnés de périls que nous ne connaissions pas ou que nous connaissions moins, il y a quarante ans, à l'aurore de notre sacerdoce:

Périls de la *caserne* qui vous prend deux et même trois de vos plus belles années;

Périls du *milieu* où évolue votre ministère et qui est de plus en plus contaminé, de plus en plus saturé de rationalisme et de sensualisme;

Périls de l'*activité* débordante et excessive qui vous précipite dans les œuvres extérieures, qui dévore votre temps, votre santé, votre âme tout entière.

Ah! de grâce, ne vous contentez pas d'être apôtres; soyez saints. Décuplez les énergies intimes de votre vie surnaturelle pour suffire aux exigences nouvelles de votre vie apostolique! Vous ne pouvez pas ne pas rencontrer les affreux périls que je viens de vous signaler. Vous ne les vaincrez que par une foi vive, par une piété ardente, par une prière ininterrompue, par une vie intérieure très abondante, par une sainteté peu commune! Parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ vivra en vous, vous le donnerez au monde et vous le ferez vivre dans les âmes! Parce que vous serez saints, vous sanctifierez les autres! Plus menacés que ne l'ont été les vétérans du sacerdoce, vous vous défendrez davantage et vous serez finalement meilleurs que nous! Notre mérite aura été de rester debout au milieu des ruines: le vôtre sera de reconstruire la nouvelle Eglise de France! Nous avons vu un crépuscule: vous assisterez à une aurore!... Jeunes prêtres de France, avec la grâce de Dieu, vous serez à la hauteur de votre responsabilité!

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 januarii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 29 janvier 1914

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXXIII. L'authenticité de l'Evangile, 81.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XII. *Septuagésime* : La vertu de religion : qualités du culte et l'acte d'adoration, 83.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — X. La *Septuagésime*, 83.

Petites Lectures. — XVIII. L'âme des bêtes, 89.

Sermons sur quelques Œuvres. — *L'Œuvre des Tabernacles* : Son programme : Piété et Charité, 91.

Panégyrique de sainte Scolastique. — Les trois périodes de sa vie, 92.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXXIII

L'AUTHENTICITÉ DE L'ÉVANGILE

Messieurs,

Le grand évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, au congrès de Malines, le 31 août 1864, s'exprimait ainsi :

Je voudrais convoquer ici un père, une mère, un roi, un homme d'État, un juge, un général, un recteur, un préfet, un marin, un industriel, un propriétaire, en un mot, un conseil de gens pratiques, ayant ici-bas une responsabilité sérieuse. Nous composerions ensemble trois bibliothèques.

Dans l'une, tous les nouveaux pontifes de l'avenir : Hugo, Littré, Sand, Quinet, Béranger, Comte, Taine, Renan.

Dans l'autre, les meilleurs du passé, les sages : Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz, Pythagore, Zoroastre, Confucius, etc.

Dans la troisième, un seul livre, l'Evangile.

J'en appelle à toutes les mères, à tous les pères de famille, à tous les hommes de cinquante ans : prenant un petit enfant par la main avec respect et émotion, je demande à ce concile du genre humain de me dire lequel de ces trois breuvages je dois verser dans cette petite âme... Il n'y aura qu'un cri : l'Evangile ! l'Evangile !

Ne soyez pas surpris, Messieurs, que nous ayons à établir l'authenticité d'un tel livre. Si l'Evangile est sublime, sublime au point d'arracher des cris d'admiration aux esprits les moins suspects, il n'en est pas moins gênant pour ces mêmes esprits. On veut bien admirer sa doctrine, mais on ne veut pas la pratiquer :

Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté,

a dit Racine, de Mathan. Les Mathans sont éternels, et pour s'excuser de ne pas suivre l'Evangile qu'ils admirent, ils diront qu'il a été supposé.

Il faut que nous les suivions sur ce terrain. Cela nous sera facile, car nous pouvons établir sans peine :

1^o Qu'on ne peut pas prouver que l'Evangile a été supposé ;

2^o Qu'il eût été impossible de le supposer ;

3^o Que nous avons la preuve qu'il n'a pas été supposé.

1

Nul ne peut prouver que l'Evangile a été supposé.

Le P. Monsabré, ayant à établir la même thèse que moi, commence par citer les articles 319 et suivants du Code civil :

Art. 319. — La filiation des enfants légitimes se prouve par les actes de naissance inscrits sur les registres de l'état civil.

Art. 320. — A défaut de ce titre, la possession constante de l'état d'enfant légitime suffit.

Art. 321. — La possession d'état s'établit par une réunion suffisante de faits qui indiquent le rapport de filiation et de parenté entre un individu et la famille à laquelle il prétend appartenir.

Les principaux de ces faits sont :

Que l'individu a toujours porté le nom du père auquel il prétend appartenir ;...

Qu'il a été reconnu constamment pour tel dans la société ;

Qu'il a été reconnu pour tel par la famille.

Etre en possession d'état assure, si je ne me trompe, au point de vue juridique, un avantage considérable. Celui qui en est pourvu n'a pas à faire la preuve qu'il la possède légitimement ; c'est à ceux qui veulent le déposséder de prouver qu'il n'y a aucun droit.

C'est cet avantage considérable que nous commençons par revendiquer pour les quatre Evangiles. En 312, l'empereur Constantin le Grand rendit un décret ordonnant de faire cinquante copies du livre sacré pour les envoyer aux cinquante églises les plus célèbres du monde. Cela fait seize siècles de possession d'état jusqu'à nos jours. Seize cents ans, c'est bien quelque chose. A nos adversaires de faire la preuve que nos Evangiles sont apocryphes.

Voyons. Cela ne doit pas être très difficile, à présent que la science a mis à votre disposition tant de moyens pour découvrir la fraude. Vous qui pouvez évaluer la quantité d'eau que votre laitière a versée pour allonger son lait, ou de margarine pour augmenter son beurre, vous devez bien avoir quelques procédés pour reconnaître si un ouvrage n'a pas été composé après la date qu'on lui assigne.

Vous avez d'abord l'histoire, qui pourrait vous renseigner sur la date à laquelle s'est faite cette audacieuse supposition. Est-ce que vous n'en connaîtriez pas l'auteur ? Est-ce que vous ne pourriez pas trouver trace de l'émotion profonde que cette tentative a dû susciter ? Est-ce qu'il n'y aurait pas dans l'Evangile quelque détail historique que votre érudition surprendrait et qui vous mettrait à même de dénoncer la supercherie ?

Et puis, vous avez encore les immenses ressources que mettent à votre disposition la littérature et la linguistique. Un siècle ne compose, ni n'écrit, ni ne parle comme un autre siècle. Il y a des procédés de composition, des tournures de phrases, des formes de mots qui sont des dates certaines. C'est ainsi que nous pouvons savoir que le Symbole de S. Athanase n'est pas de ce grand

Docteur, parce qu'il ne parlait sûrement pas la langue qu'on lui attribue. C'est ainsi encore que vous pouvez reconnaître si tel sermon de Bossuet est de sa jeunesse ou de son âge mûr.

Ceci posé, il ne doit pas vous être difficile de discerner dans l'Evangile, s'il y en a, des signes qui vous permettent d'affirmer que cet écrit n'est pas du premier siècle de l'ère chrétienne. Il est, en effet, absolument impossible qu'un écrivain d'un siècle postérieur ait pu se déprendre complètement des façons de composer, d'écrire et de parler en usage de son temps. Prenez donc vos loupes. Scrutez chaque ligne et chaque mot. Nous vous attendons.

Mais quoi ! Vous n'avez rien à nous offrir que des affirmations sans preuves et des dénégations détruites ! Ne savez-vous pas que cela, en toute contestation juridique, est insuffisant ? Et c'est depuis seize siècles que vous travaillez, et vous n'avez rien trouvé de sérieux !

Je sais bien que vous me menacez de la science de demain. Mauvaise et pitoyable défaite ! Quand vous aurez trouvé quelque chose, et alors seulement, vous pourrez parler. D'ici là, taisez-vous !

II

Jusqu'ici, Messieurs, nous nous sommes tenus sur la défensive, et il ne nous a pas été difficile de repousser nos adversaires. Passons maintenant à l'offensive, et prouvons-leur qu'il est impossible que les Evangiles aient pu être supposés.

Je sais un auteur qui, ayant à décrire quelque chose de jaune, de très jaune même, crut pouvoir écrire : « Jaune comme tout un champ de safran. » Le malheureux, bien entendu, n'avait jamais vu un champ de safran ! Il le constata amèrement quand il reçut par la poste une lettre qui ne contenait qu'une phrase et qu'une fleur. La phrase, c'était la sienne. La fleur, c'était celle du safran, et elle était violette, violette comme la soutane d'un évêque.

Ce petit trait vous montre combien il est difficile de parler de pays, de coutumes et d'événements dont on n'a pas été directement témoin. On se trahit toujours par quelque détail, en dépit des études qu'on a pu faire ou des renseignements qu'on a pu prendre.

Après cela, dites-moi comment ceux qui auraient écrit les Evangiles, en admettant qu'ils soient apocryphes, auraient pu, sans se tromper jamais, dépeindre exactement des lieux, des personnages, des usages, des faits qu'ils n'auraient point vus, ou dont ils n'auraient pas été, comme S. Luc, instruits par des témoins oculaires ? Est-ce que dans les multiples circonstances qu'ils avaient à raconter, il n'y aurait pas eu quelque inexactitude, légère c'est possible, qui aurait suffi pour les faire prendre en défaut ?

Car il y avait des Argus qui ne les perdaient pas de vue, et c'étaient les Juifs, qui dès l'origine, s'étaient pris d'une haine mortelle contre cette nouvelle religion qui menaçait de supplanter la

leur ; c'étaient les païens, qui n'avaient pas moins d'hostilité ; c'étaient les hérétiques, qui eussent été heureux de justifier leurs erreurs en dénonçant celles des autres ; c'étaient enfin les chrétiens, qui eussent été blessés dans leur adoration pour la personne sacrée de leur Dieu, par la moindre invention sur son compte, à plus forte raison par l'apparition frauduleuse de livres qui avaient la prétention de raconter sa vie et de rapporter ses paroles. A moins de supposer que tout ce monde, juifs, païens, hérétiques et chrétiens se fût entendu pour favoriser cette même supercherie : ce qui serait le comble de l'absurdité.

Il y a autre chose. L'Evangile se compose de quatre récits différents de style et de méthode, et cependant semblables pour le fond. Si ces récits ont été supposés, ils n'ont pu l'être que par des auteurs qui se sont concertés. Mais s'ils se sont concertés, comment expliquerez-vous les différences de style et de méthode dont nous venons de parler ?

III

Il est donc impossible que les Evangiles aient pu être supposés. Nous pouvons, depuis quelques années, grâce à des découvertes précieuses, aller plus loin et prouver directement qu'en fait, ils ne l'ont pas été.

Nous venons de voir qu'en l'an 312, date de l'édit de Constantin, les Evangiles étaient universellement admis. Mais il restait un trou de deux siècles à combler pour arriver jusqu'au temps de leur composition. On y parvenait en cherchant dans les écrits des Pères du II^e siècle les citations qu'ils avaient empruntées au livre sacré. On voulait mieux encore : retrouver quelque manuscrit remontant au temps même des apôtres. Aujourd'hui on peut dire que ce désir, qui semblait irréalisable, est réalisé.

En l'année 1893, au mois de février, une anglaise, Madame Agnès Smith Lewis, étant au couvent du mont Sinaï, remarqua dans la bibliothèque du monastère, parmi les manuscrits syriaques, un vieux volume en parchemin dans un état lamentable. Les feuillets en étaient collés les uns aux autres par l'humidité. Elle eut la curiosité de l'ouvrir et pour cela dut employer la vapeur d'eau. C'était un palimpseste, c'est-à-dire un parchemin dont on avait gratté l'écriture, pour pouvoir s'en servir de nouveau.

Cependant l'écriture primitive apparaissait encore en certains endroits, entre les lignes et dans les marges. Madame Smith Lewis put déchiffrer quelques mots et reconnut que cet ancien texte était celui des Evangiles, texte fort ancien qui pouvait avoir une grande importance pour l'étude du Nouveau Testament. Elle photographia l'ouvrage et revint en Angleterre, où l'on ne put déchiffrer qu'une trentaine de pages. C'était trop peu. Elle retourna au Sinaï avec trois professeurs de l'Université de Cambridge et, grâce à de puissants réactifs, put reconstituer l'écriture effacée.

Quel fut le résultat de ce labeur considérable ?

C'est qu'on eut le texte d'une traduction syriaque de l'Evangile remontant au 1^{er} siècle, c'est-à-dire à l'époque où l'apôtre S. Jean vivait encore. C'était la découverte rêvée d'une copie contemporaine des disciples de Jésus.

Vous voyez la conséquence de cet événement. Si S. Jean n'eût pas été l'auteur des écrits publiés sous son nom, il n'eût pas manqué de protester, comme le fit S. Paul à propos des faux prophètes qui surgissaient déjà de son temps. C'est donc que la chaîne qui relie notre époque à celle des temps apostoliques ne connaît pas d'interruption.

* * *

Soyez heureux, Messieurs, de cette constatation. La science, que l'on veut trop souvent opposer à notre foi, est, en réalité, sa plus sûre défense. C'est à elle encore que nous ferons appel dans nos prochaines conférences pour établir que les Evangiles n'ont pas été altérés, et que nous pouvons ajouter croyance à leur témoignage. Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XII

Septuagésime

LA VERTU DE RELIGION : QUALITÉS DU CULTES ET L'ACTE D'ADORATION

Mes frères,

Tout à l'heure, avant de commencer la sainte messe, nous avons béni des cierges que nous avons allumés ensuite et portés en procession. Cette cérémonie, vous le savez, est transférée de la fête de la Purification. Je m'inspirerai donc du souvenir que nous rappelle cette fête pour mon instruction d'aujourd'hui. La lumière des flambeaux que nous tenions dans nos mains, représentait Jésus, la vraie lumière, entrant dans son temple. La procession nous a fait songer à ce modeste cortège que formaient Jésus, Marie et Joseph, se rendant à Jérusalem pour y accomplir les prescriptions de la loi.

Le quarantième jour après la naissance d'un enfant, la mère devait se présenter au temple pour la purification légale. Et si c'était le premier-né, il appartenait au Seigneur ; il fallait l'offrir à Dieu et le racheter ensuite. Vous comprenez que ni la T. S. Vierge, ni son divin Fils ne tombaient sous cette loi : la Vierge-Mère n'avait contracté aucune souillure légale, et le Fils de Dieu n'avait point à être consacré à son Père.

Ils voulurent néanmoins s'y soumettre pour deux motifs : d'abord pour accomplir un acte agréable à Dieu ; la Sainte Famille manifestait ainsi et affirmait extérieurement et visiblement la suprême autorité du Créateur, son souverain domaine sur tous ; elle faisait un acte d'adoration et de religion. — Ensuite pour nous donner l'exemple. En se soumettant si humblement et si joyeusement à la loi mosaïque, la Sainte Famille nous montrait notre devoir. Nous sommes tenus à adorer Dieu et à lui

rendre le culte auquel il a droit : la loi divine l'exige. Le faisons-nous exactement ? Pratiq-uons-nous la vertu de religion commandée par le premier précepte du Décalogue : « Un seul Dieu tu adoreras » ?

C'est pour vous faciliter ce devoir que je me propose de vous indiquer les *qualités du culte* dû à Dieu et de vous expliquer en particulier l'*acte d'adoration*.

I

Par culte on entend l'ensemble des actes religieux que nous devons à Dieu et qui constituent la vertu de religion. Il ne saurait être vrai et complet sans être intérieur, extérieur et public.

1. Dieu exige avant tout le culte du cœur. Sans ce caractère, tous nos actes de religion n'ont aucune valeur. Ils sont vides de sens ; ils ne sont ni raisonnables, ni dignes de Dieu. On rejette avec mépris des témoignages de respect et de soumission quand ils ne sont pas sincères et n'expriment pas les sentiments de l'âme. Dieu, sous ce rapport, veut qu'on lui fasse au moins autant d'honneur qu'aux hommes : les hommages purement extérieurs auxquels l'âme n'aurait point de part ne sauraient que l'indigner. Il veut qu'aux paroles correspondent les pensées et les affections du cœur. Autrement, il pourrait dire : « Je n'ai devant moi que des fourbes, des hypocrites. Ce sont des statues vivantes dépourvues de sentiments et qui n'éprouvent pour leur Créateur et Maître ni soumission, ni amour, ni reconnaissance, ni pensée pieuse. » Examinons-nous, mes frères, sur ce point. Car, combien de chrétiens assistent aux offices, récitent des prières et n'ont peut-être pas une pensée pour Dieu ! Combien prient des lèvres sans que le cœur y prenne aucune part !

Plusieurs fois Dieu a fait entendre des plaintes au peuple juif à ce sujet. Faisons-en notre profit en nous les appliquant : « Ce peuple m'honore des lèvres, disait-il, il m'offre des sacrifices, il m'immole des victimes, il assiste aux cérémonies, mais son cœur est loin de moi. » (Matt., xv, 8). C'est-à-dire il n'a pas le culte intérieur que je désire et que j'exige avant tout. Une autre fois ce peuple indocile, étant sous les coups de la justice divine, donnait des marques de repentir : « *Scindite corda vestra et non vestimenta vestra*, leur dit Dieu ; que ce ne soit pas seulement vos vêtements que vous déchiriez, mais brisez vos cœurs de douleur. » (Joël, ii, 13).

— Rien n'irritait Notre-Seigneur comme de voir les pharisiens négliger la dévotion intérieure, celle du cœur, pour s'attacher avec exagération à mille pratiques extérieures, à mille formalités de leur invention. Jésus alors entraînait en colère. Un jour il dit à ces hypocrites : « Vous n'êtes que des sépulchres blanchis. » (Matt., xxiii, 27). Vous n'êtes point de vrais adorateurs de Dieu. « Dieu est esprit et il entend être adoré en esprit et en vérité. » (Jo., iv, 24). Cela veut dire qu'il ne se contente pas de paroles ou de signes extérieurs de religion : il demande et exige par-dessus tout que vous soyez à lui de cœur.

Un culte qui ne serait pas intérieur ne serait pas vrai ; il ne serait qu'un simulacre. Si nos exercices de piété, si les offices religieux auxquels nous assistons sont dépourvus de cet esprit intérieur qui doit les animer, ils ne sont qu'un appareil pharisaïque. Dieu les prend en dégoût comme nous prendrions nous-mêmes en dégoût les fausses démonstrations d'amitié qu'on nous prodiguerait et que nous saurions être fausses.

2. Pourtant, si Dieu exige le culte du cœur avant tout, il n'exclut pas pour cela les actes *extérieurs* de la religion. Ceux-ci sont l'épanouissement du culte intérieur. Pour se rendre compte de la nécessité qu'il y a pour nous d'honorer Dieu par un culte extérieur, il suffit de songer à notre nature. L'homme est composé d'un corps et d'une âme. Tous deux sont un don de Dieu ; tous deux sont sous sa dépendance et sont obligés de reconnaître son souverain domaine. C'est pourquoi nous devons à Dieu l'hommage de notre corps aussi bien que celui de notre âme et de notre cœur.

D'autre part, il existe une union si étroite entre l'âme et le corps que les sentiments de celle-là se traduisent nécessairement par des paroles et des actes de celui-ci. Nous ne saurions éprouver intérieurement de fortes impressions, sans que notre corps aussitôt manifeste ces impressions par des mouvements ou des signes extérieurs. Un enfant, par exemple, qui aime profondément ses parents le leur montre par son langage ou par sa conduite. Un homme qui est sous le coup d'une violente colère, d'une grande indignation, ne peut retenir ses paroles ou ses gestes. Si donc le culte intérieur est sincère dans une âme, inévitablement il sera accompagné du culte extérieur. L'un ne va pas sans l'autre.

On peut même affirmer que sans les actes extérieurs de la vertu de religion, le culte intérieur ne pourrait pas exister longtemps. L'homme est ainsi fait qu'il est ému, touché par le moyen des choses extérieures et sensibles. Sans celles-ci les sentiments intérieurs languissent et finissent par disparaître. Supprimez toutes les cérémonies de la religion, du même coup vous aurez supprimé la religion elle-même.

On entend quelquefois des personnes qui disent : « Je ne pratique pas, je ne fais pas tout ce qu'on nous commande ; mais cela ne m'empêche pas d'avoir de la religion... J'ai ma religion à moi ; j'honore Dieu intérieurement ; Dieu voit bien ce que je pense, il connaît les dispositions de mon âme, il sait bien ce que je vauz. » Vous reconnaissez la manière de s'excuser commune à beaucoup de gens qui ne pratiquent pas leur religion. Eh bien ! laissez-moi vous dire, mes frères, que cette excuse ne vaut rien. Elle a pour base une affirmation absolument fausse. Si ces personnes-là avaient vraiment un culte intérieur, si, en d'autres termes, elles aimaient bien le Bon Dieu comme elles s'en flattent, elles le montreraient en lui obéissant : elles se soumettraient donc aux actes extérieurs du culte ou de religion que Dieu ordonne.

Du reste, il est très facile de constater que ceux qui tiennent ce langage ne rendent à Dieu pas plus de culte intérieur que de culte extérieur.

3. Mais l'homme n'est pas créé pour vivre seul ; il est fait pour vivre en société. « Or, nous dit Léon XIII, la société dépend de Dieu autant que l'individu ; elle doit donc, elle aussi, rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Elle a besoin de remercier Dieu dont elle tient son existence, sa conservation et la multitude innombrable de ses biens ¹. » Nous sommes tous membres de la société ; à ce titre il y a donc obligation pour nous de rendre à Dieu, notre souverain Maître, un culte *public* et *extérieur*.

Vous avez compris, mes frères, de quelle manière nous devons accomplir les actes du culte qui nous sont prescrits par la vertu de religion. Ces actes sont : l'adoration, la prière, le sacrifice, la réception des sacrements, la sanctification de certains jours, le vœu et le serment. Si le corps seul y prend part, c'est insuffisant ; le cœur doit s'y associer aussi. Assister à une cérémonie sans avoir même une pensée pour Dieu, ce n'est pas l'honorer, mais plutôt l'outrager. Que notre âme et notre corps s'unissent donc pour rendre au Créateur le culte qui lui est dû et en particulier pour l'adorer.

II

L'adoration est en effet l'acte principal de la vertu de religion ; il se retrouve même dans tous les autres. Il est donc bon que vous connaissiez la manière d'adorer Dieu.

Le catéchisme nous apprend qu'adorer Dieu c'est reconnaître son souverain domaine sur toutes choses et l'entière dépendance où nous sommes à son égard ; c'est le révéler comme l'Être infini, suprême, éternel, qui a tout créé et de qui tout dépend ; c'est s'anéantir en sa présence, lui attribuer tout honneur et toute gloire et confesser humblement que tout ce que nous avons vient de lui, que sans lui nous n'aurions pas même l'existence.

Pourrions-nous refuser à Dieu cet hommage de notre adoration ? Est-il une obligation plus naturelle, plus juste, plus rationnelle ? Si le serviteur doit l'honneur et le respect à son maître, le sujet à son prince, le soldat à son général, l'enfant à son père, il est évident que l'homme les doit à Dieu son Créateur et son souverain Maître. Un soir dans une ville du midi, on allait transporter le T. S. Sacrement d'une chapelle privée dans une église. Plusieurs bons chrétiens environnaient l'autel, un flambeau à la main, pour suivre en procession N.-S. Jésus-Christ. Parmi eux se trouvait un soldat. « Mon ami, lui dit une des personnes présentes, je crois que vous feriez mieux de ne pas venir avec nous ; ce serait plus prudent. Si quelque camarade vous rencontrait, il pourrait vous rendre la vie dure à la caserne. » Le soldat regardant son interlocuteur avec étonnement, lui répond d'une voix convain-

¹ Encycl. *Immortale Dei*.

cue et pleine de foi : « Quand mon colonel passe, je lui présente les armes. Qui donc pourrait trouver mauvais que je rende à mon Dieu les honneurs que je lui dois ? Dieu ne vaut-il pas un colonel ? » Le soldat avait raison. Il comprenait que si nous devons honorer nos supérieurs, nous devons, à plus forte raison, honorer Dieu, puisque lui seul est grand, lui seul est saint, lui seul est tout-puissant, lui seul est parfait, et devant lui tout ce qui est créé est faiblesse, abjection, néant.

Comprenez-vous, mes frères, le sens précis de ces mots : *adorer Dieu* ? Pour mieux vous expliquer encore ce que je viens de dire et pour que vous ne soyez pas embarrassés quand vous voudrez faire un acte d'adoration, je vais en prononcer un devant vous comme exemple : « Mon Dieu, je vous adore, c'est-à-dire que je vous reconnais comme le Maître absolu du ciel et de la terre, le Créateur et le souverain Seigneur de toutes choses, de moi en particulier. Je m'abaisse, je m'humilie devant vous. Je vous dois l'existence et la vie, tout ce que je suis et tout ce que je possède. Agréez l'hommage que je vous fais de ma soumission et de ma dépendance. Tout ce que j'ai est à vous ; je me remets entre vos mains ; faites de moi ce qu'il vous plaira ; je me livre entièrement à vous. » On peut s'exprimer plus brièvement et se servir de la formule de la prière : « Mon Dieu, je crois que vous êtes ici présent, je vous adore et vous rends tous les hommages qui sont dus à votre souveraine majesté. » L'important est que ces actes d'adoration soient faits avec conviction et avec réflexion, qu'ils traduisent les sentiments vrais de notre cœur. Les saints aimaient à adorer Dieu de cette façon. S. François de Sales y consacrait des nuits entières. « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je ? (C'était sa formule habituelle). — Ah ! que vous êtes grand et que je suis peu de chose ! Vous êtes le Créateur de l'univers et je ne suis qu'une chétive créature ; vous êtes le Maître absolu de toutes choses et je ne suis qu'un serviteur très indigne ; vous êtes tout et je ne suis rien, et pour tout dire en un mot, vous êtes celui qui est et moi je suis comme si je n'étais pas ; comment, étant tel que vous êtes et moi étant tel que je suis, puis-je oser paraître devant vous ? »

Mes frères, soyons fidèles à remplir ce premier de nos devoirs envers Dieu. Adorons notre souverain Maître, d'abord chaque jour, le matin et le soir ; ensuite, chaque dimanche en assistant à la sainte messe qui est l'acte d'adoration par excellence, et quand nous sommes en présence de Jésus-Christ dans le T. S. Sacrement de l'autel ; enfin chaque fois que nous avons besoin de son secours. Commençons généralement nos prières par un acte d'adoration dans lequel nous nous rappellerons la présence et l'infinie majesté de Dieu. Après lui avoir rendu nos hommages, nous serons mieux préparés à lui exposer nos besoins. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

X

LA SEPTUAGÉSIME

Mes frères,

Aujourd'hui commence le temps de la pénitence, le temps de la réflexion, parce qu'il est le temps de la préparation à la grande fête de Pâques. Si nous voulons nous réjouir en cette solennité, si nous voulons comprendre la grandeur du bienfait que Jésus-Christ nous a procuré par sa Résurrection glorieuse, il nous faut d'abord connaître la profondeur de l'abîme d'où le divin Sauveur nous a tirés. Voilà pourquoi l'Eglise nous invite à méditer sur la création de l'homme, sur le péché originel avec tout son cortège d'afflictions et de misères ; elle nous rappelle que nous sommes nés de Dieu, faits pour Dieu, par conséquent que nous devons être tout à Dieu ; elle nous redit que cette vie est un exil, et qu'à l'exemple des enfants d'Israël, nous devons gémir sur la terre étrangère, pleurer sur notre patrie et désirer de pouvoir y retourner bientôt. — Telles sont les idées principales qui ressortent et de l'office, surtout des leçons et des répons que le prêtre lit au Bréviaire, et des textes qui composent la messe de ces dimanches.

Pour vous bien pénétrer de l'intention de l'Eglise dans l'établissement de ce temps préparatoire au Carême et pour vous faire mieux comprendre les prières qu'elle met sur nos lèvres, je vous ferai remarquer d'abord les particularités liturgiques de cette période, ensuite je vous donnerai l'explication des prières du saint sacrifice.

I

1. Aux premiers siècles du christianisme, le Carême ne comprenait que trente-six jours de jeûne, puisque les dimanches n'étaient pas considérés comme jours de jeûne. Ce nombre était comme la dîme prélevée sur l'année et offerte à Dieu. Mais ceux qui, pour imiter le Sauveur au désert, voulaient jeûner quarante jours devaient donc commencer le Carême quelques jours avant le premier dimanche. De là, l'institution du mercredi des cendres, commencement du jeûne quadragésimal. Le dimanche qui commençait cette semaine fut appelé *Quinquagésime*, par analogie au dimanche de la Quadragésime. Le pape Melchiade (311-314) ayant décrété que l'on ne jeûnerait pas le jeudi en souvenir de l'institution de la Sainte Eucharistie et de l'Ascension de Notre-Seigneur, on résolut d'avancer le Carême d'une semaine, et le dimanche de cette nouvelle semaine fut nommé *Sexagésime*. Enfin le pape Innocent, pour se conformer à ce qui se faisait dans certaines églises¹, ordonna de ne pas jeûner le samedi, qui nous rappelait la sépulture.

¹ Ainsi à Milan, du temps de S. Ambroise, on lit ceci : « *Quadragesima, totis præter sabbatum et dominicam, jejunamus illibus.* »

ture du Sauveur et était le symbole de notre repos futur, par conséquent la cessation de toutes nos misères ; on avançait donc d'une semaine encore, et le dimanche de cette semaine fut appelé pour le même motif *Septuagésime*.

Mais, direz-vous, pourquoi cette appellation donnée aux trois dimanches qui précèdent le Carême ? Il me sera difficile de vous donner une réponse exacte, car les liturgistes ont émis diverses raisons que je vais vous indiquer.

Les uns disent que ces dimanches sont ainsi nommés parce qu'ils sont les 7^e, 6^e et 5^e avant la Passion. (Rupert). D'autres, pour mieux exprimer le sens de ces mots *Septuagésime*, *Sexagésime*, *Quinquagésime*, qui signifient 70^e, 60^e et 50^e, prétendent que la Septuagésime est ainsi nommée parce que de ce jour au dimanche de *Quasimodo*, octave de Pâques, il y a 70 jours, qui figurent les 70 années de la captivité du peuple juif à Babylone. Enfin, il en est d'autres, et je crois qu'ils sont dans le vrai, qui pensent que ces appellations ont été données par analogie à celle de *Quadragesime*, d'où nous avons fait *Carême* ou 40^e jour avant Pâques. En tous cas, ces expressions se lisent déjà au *ve* siècle.

2. En raison de leur caractère pénitentiel, l'Eglise, dans sa liturgie, attache à ces dimanches une importance capitale. Elle en fait des dimanches privilégiés de 2^e classe ; c'est-à-dire des dimanches dont l'office et la messe sont toujours célébrés, à moins qu'ils ne coïncident avec une fête de 1^{re} classe : dans ce cas, ils lui cèdent le pas, mais ont toujours mémoire à la messe, aux deux Vêpres, à Matines et à Laudes.

3. Pour exciter ses enfants à bien comprendre que c'est un temps de mortification, de deuil et de tristesse, l'Eglise supprime dans ses offices toutes les prières qui sont des chants d'allégresse et des acclamations joyeuses. Ainsi disparaissent aux messes du temps le *Gloria in excelsis*, à Matines le *Te Deum*. Ces chants de joie et de triomphe ne conviennent pas en un temps qui nous rappelle notre déchéance et nous fait sentir nos misères. Des prières qui expriment la douleur et la componction les remplacent, tels que les psaumes *Miserere*, *Confitemini*. Quand le saint sacrifice est terminé, le prêtre ne dit pas le joyeux *Ite Missa est*, mais il invite les fidèles à bénir le Seigneur qui a bien voulu les souffrir en sa présence malgré leur indignité : *Benedicamus Domino*.

4. Le trait le plus caractéristique de cette époque liturgique est la suppression ou plutôt la suspension de l'*Alleluia*, soit à l'office, soit à la messe. Dans l'office, il est remplacé au commencement par ces mots : *Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ*¹. A la messe il ne se dit plus après le Graduel, mais est remplacé par le Trait. Pourquoi, mes frères, cette suspension de l'*Alleluia* depuis la fin des Vêpres du samedi avant la Septuagésime jusqu'à la messe du Samedi Saint ?

L'*Alleluia* est un cri de joie qui signifie *louez Dieu* ou *louange à Dieu*. C'était déjà chez les Juifs un chant de triomphe et d'allégresse. Les chrétiens ont adopté ce mot et l'ont conservé dans sa langue pour exprimer leur joie. C'est même, dit S. Augustin, un chant du ciel. « L'*Alleluia*, dit Rupert, est comme une goutte de joie suprême dont tressaillit la Jérusalem supérieure. Les Patriarches et les Prophètes le portèrent au fond de leur âme ; l'Esprit-Saint le produisit avec plus de plénitude sur les lèvres des apôtres. Il signifie l'éternel festin des anges et des âmes bienheureuses, qui consiste à louer Dieu sans cesse, à contempler sans fin la face du Seigneur, à chanter sans jamais se lasser des merveilles toujours nouvelles. L'indigence de notre vie n'arrive pas à goûter ce festin ; la perfection en cette vie est d'y prendre part au moyen des joies de l'espérance, d'en avoir faim, d'en avoir soif. C'est pour cela que ce mot mystérieux *Alleluia* n'a pas été traduit, et qu'il est resté en hébreu, comme pour signifier, plutôt qu'il ne la saurait exprimer, une allégresse trop étrangère à notre vie présente¹. »

Dans les premiers siècles, les chrétiens le chantaient aux messes des morts, à cause de son caractère de joie. A leurs yeux, la mort était ce qu'elle devrait être pour nous, la naissance à une vie meilleure. Elle les réjouissait plus qu'elle ne les attristait. La nature brisée par la douleur faisait couler leurs larmes, mais la foi les consolait par ses immortelles espérances, et à travers leurs sanglots ils chantaient *Alleluia*. Vers le *ve* siècle, l'*Alleluia* tend à disparaître de l'office des défunts ; et c'est à la même époque qu'il disparaît de la messe du temps de la Septuagésime. Aux Vêpres du samedi, le prêtre, après avoir dit *Benedicamus Domino*, ajoute deux fois *Alleluia* comme pour lui dire adieu, mais un adieu empreint de tristesse.

Autrefois, ces adieux à l'*Alleluia* étaient plus solennels et plus émouvants. Je sais bien que de nos jours ils pourraient paraître puérils et même grotesques, mais ils indiquaient la foi simple et vivante de nos pères. Et un grand liturgiste écrivait à ce sujet ces paroles que je vous prie de retenir :

L'insouciance pour les formes liturgiques, qui est l'indice le plus sensible de l'affaiblissement de la foi dans une chrétienté, et qui règne si universellement autour de nous, est cause que beaucoup de chrétiens, de ceux même qui fréquentent l'Eglise et les Sacrements, voient, sans en être émus, cette suspension de l'*Alleluia*. C'est à peine si plusieurs d'entre eux y donnent une attention légère et distraite, préoccupés qu'ils sont des habitudes d'une piété toute privée et en dehors de la pensée de l'Eglise... Nous les engageons à réfléchir sur la souveraine autorité et sur la profonde sagesse de notre Mère commune, qui considère la suspension de l'*Alleluia* comme l'un des incidents les plus graves et les plus solennels de l'année liturgique².

5. L'Eglise ne se contente pas de nous inviter à la pénitence, par ses prières et par ses formules,

¹ C'est le pape Alexandre II en 1061 qui a introduit ces paroles.

¹ Dom Guéranger, *Le Temps de la Septuagésime*, p. 125.

² *Ibid.*, p. 127.

elle veut que tout dans la liturgie nous rappelle cette obligation.

Elle s'adresse à nos yeux, en employant la couleur *violette* dans les vêtements que porte le prêtre. Le violet, c'est la couleur du deuil, non pas d'un deuil entier et absolu, mais d'un deuil éclairé de quelque rayon de joie et d'espérance. Cette couleur n'est-elle pas l'emblème de cette tristesse sainte que l'âme éprouve de se trouver loin de Dieu, au milieu des dangers de tout genre qui la mettent en péril ? N'est-elle pas l'indice de cette tristesse salutaire qui opère une pénitence durable pour notre sanctification ?

Cet aperçu historique terminé, nous allons maintenant étudier les textes liturgiques. Nous entendons, dans l'Introït, l'Oraison, le Graduel et le Trait, les plaintes de l'homme déchu qui connaît sa misère ; et nous verrons dans l'Épître et l'Évangile les moyens que Dieu dans sa bonté met à notre disposition pour hâter notre relèvement et rentrer dans la possession de l'éternelle patrie.

II

1. L'Introït, qui se compose des versets 3, 6, 7 du Ps. xvii, nous fait entendre les gémissements de l'homme depuis le péché originel : « Les gémissements de la mort m'ont assiégé, les douleurs de l'enfer m'ont entouré, et dans ma tribulation j'ai invoqué le Seigneur et de son saint temple il a entendu ma voix. » L'homme comprend son état, il voit tous les maux dont il est accablé, conséquences du péché originel ; ses jours sont semés de tribulations et d'angoisses ; ce ne sont que tentations et faiblesses ; c'est la souffrance, c'est la douleur, c'est la mort. Tout cela fait que cette vie est bien une vie d'épreuves, et que cette terre est justement appelée une vallée de larmes. De son cœur ainsi brisé, si douloureusement meurtri par des misères de toutes sortes, s'échappe une plainte, mais cette plainte est tempérée par la confiance en Dieu ; sans doute : « Je suis affligé, je suis accablé, néanmoins j'ai confiance en vous, ô Seigneur ; bien plus, loin de me révolter contre les coups, j'accepte votre justice. *Je vous aimerai, parce que vous êtes ma force, mon appui, mon refuge, mon libérateur.* » Tels sont les sentiments qu'il exprime par le psaume.

Remarquez, m. f., l'harmonie qui existe entre cet Introït et les leçons que le prêtre lit au Bréviaire. C'est le récit de la création de l'homme, mais aussi de sa malheureuse chute dans le péché, de la malédiction qui atteignit le péché et du châtimement qui en fut la conséquence pour l'homme. Quelques auteurs disent que cet Introït exprime les plaintes que l'Eglise met dans la bouche du Sauveur au moment de son sacrifice, et que ses angoisses et ses douleurs sont le prix de notre salut ¹.

¹ Autrefois, dans beaucoup de monastères de Normandie et d'Angleterre, le premier répons de l'absoute pour les défunts était l'Introït de la Septuagésime, qui était entonné par les chantes sur un ton bas et plaintif. Les moines, rangés autour du mort, reprenaient par trois fois *Dolores Inferni*

2. Après avoir exhalé notre plainte, la *Collecte* ranime notre confiance en nous faisant demander à Dieu, dont la miséricorde est infinie, la grâce d'être délivrés de ces maux, de ces misères, de ces douleurs qui attristent notre vie ; mais aussitôt nous ajoutons que nous nous reconnaissons coupables, et que nous sommes frappés justement : « *Nous vous supplions, Seigneur, exaucez dans votre clémence les prières de votre peuple ; afin que justement affligés pour nos péchés, nous soyons miséricordieusement délivrés pour la gloire de votre nom.* » Il nous est permis de solliciter de Dieu la délivrance de nos peines ; toutefois nous ne devons pas nous plaindre outre mesure de ces malheurs qui viennent fondre sur nous ; ils sont souvent la conséquence de nos fautes : « *Juste pro peccatis nostris affligimur.* Nous sommes justement affligés. » Cette parole n'est-elle pas la condamnation de ce blasphème que l'on entend souvent répéter : « Qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il m'afflige de la sorte ? » Ah ! pauvres victimes du péché originel, pauvres enfants d'Adam, pourquoi parlez-vous ainsi ? Examinez votre conscience, scrutez-la sérieusement, et vous verrez tous ces manquements, toutes ces lâchetés, qui ont attiré sur vous la colère de Dieu ! De grâce, m. f., n'insultez pas la divine Providence, mais courbez plutôt votre front sous la main de Dieu et dites : « Seigneur, je souffre justement, mais aidez-moi ; venez à mon secours ; et malgré tout je veux vous aimer et vous servir toujours. »

3. Après l'acceptation de notre peine, l'Eglise nous fait lire un passage de l'épître adressée par S. Paul aux Corinthiens. (I Cor., ix, 24-27 ; x, 1-3). L'Apôtre nous dit que cette vie est un combat et que pour gagner la victoire il faut lutter. Il se sert d'une comparaison qui était familière aux Corinthiens, pour qui les jeux isthmiques étaient une chose bien connue. Il faut courir comme les athlètes du stade pour remporter le prix. Ceux-ci se soumettent à un régime sévère, se plient aux exigences du combat et s'abstiennent de tout ce qui peut nuire à la vigueur ou à la souplesse de leur corps, et cela pour une couronne qui se flétrit. Nous aussi nous avons un but bien déterminé à atteindre : une vie sainte en ce monde et éternelle en l'autre. Pour atteindre ce but, il faut lutter et s'abstenir de tout ce qui peut nuire à notre vigueur morale, c'est-à-dire garder la modestie, la sobriété, la tempérance, faire des œuvres de pénitence et ne pas se contenter de certaines pratiques extérieures de piété, ne pas se fier absolument et uniquement au titre de chrétiens, pour s'endormir dans une molle sécurité.

Puis, pour appuyer sa doctrine, l'apôtre se cite lui-même, avouant humblement ses terreurs, ses craintes, ses angoisses. Lui l'apôtre choisi, le vase d'élection, ne se croit pas justifié s'il ne travaille

circumdederunt me et se prosternaient par terre aux *Kyrie eleison*. On rencontre ce répons dans les Rituels de beaucoup d'églises de France. (Dom Picart, *De la terre au ciel*, p. 449).

pas, s'il ne lutte pas. Aussi pour arriver au but, il châtie son corps, il le réduit en esclavage. — Voilà notre modèle. Nous sommes entraînés par des instincts pervers, par de vils penchants; si nous ne résistons pas, notre âme immortelle ira partager avec notre corps la damnation éternelle, et nous serons privés de la couronne impérissable.

Pour arriver à la gloire, la grâce de Dieu ne nous manque pas. Ici l'apôtre rappelle brièvement les miracles que le Seigneur a faits pour délivrer les Israélites de la servitude d'Égypte : la nuée lumineuse qui les a guidés, le passage de la mer Rouge, la manne qui tombait chaque matin, l'eau sortant du rocher; tous ces miracles furent accomplis en faveur de tous les Israélites, et cependant quelques-uns d'entre eux seulement atteignirent la Terre Promise, parce que les autres avaient été négligents ou hésitants à faire ce qui devait être agréable à Dieu. — Que cet exemple nous serve de leçon et nous détermine à mieux user des grâces qui nous sont offertes pour notre sanctification ! Ne négligeons pas les moyens que l'Eglise met à notre disposition, et dès maintenant prenons la résolution qui va être appuyée par l'Evangile, d'être du nombre de ceux qui veulent plaire à Dieu.

4. Aussi, pour exciter notre confiance, nous disons dans le *Graduel* que le Seigneur n'abandonne pas ceux qui le connaissent, espèrent en lui et le cherchent.

5. Puis, de nouveau nous faisons appel à la miséricorde divine par les paroles du *Traité*; dans ces quelques versets du psaume *De Profundis*, qui vous est si connu, nous exhalons notre plainte, en songeant aux épreuves qui nous accablent, en pensant à la misère qui nous oppresse; mais nous affirmons notre espoir inébranlable en la bonté toute-puissante de Celui qui nous jugera avec miséricorde.

II

1. L'Evangile complète la pensée de l'Épître. Très souvent, le commentaire de cette parabole vous a été fait; je me contenterai de vous en rappeler les idées principales.

a) D'après une première explication, « la vigne dont il est question, c'est l'Eglise dans ses différentes époques depuis le commencement du monde jusqu'à l'Incarnation, jusqu'à son établissement par Jésus-Christ, qui en a fait une société visible et permanente. Le matin du monde dura depuis Adam jusqu'à Noé; la troisième heure s'étendit de Noé jusqu'à Abraham; la sixième heure commença à Abraham pour aller jusqu'à Moïse; la neuvième heure fut l'âge des prophètes jusqu'à l'avènement du Sauveur. Le Messie est venu à la onzième heure, lorsque le monde semblait à son déclin. Les plus grandes miséricordes ont été réservées pour cette période durant laquelle le salut devait s'étendre aux Gentils par la prédication des Apôtres ¹. »

b) Notre parabole présente une autre signification; elle nous donne l'idée chrétienne de la vie.

La vigne que nous devons travailler, c'est la situation de vie dans laquelle la Providence nous a placés; c'est la vocation à laquelle chacun de nous est appelé. Les différentes heures expriment les différentes époques de la vie où l'appel de Dieu se fait entendre dans la conscience. Parmi les hommes, les uns, ouvriers de la première heure, sont appelés à la foi et à la sainteté dès leur naissance; les autres, dit S. Jérôme, ne commencent à servir Dieu que dans l'adolescence ou à l'âge mûr; quelques autres, comme le bon larron, à la fin de leur vie. A tous, aux premiers comme aux derniers, Dieu donnera pour récompense la vie éternelle, quoique avec des degrés différents dans la gloire et la félicité.

La parabole nous laisse voir qu'il s'agit d'un travail fatigant. Or l'Eglise veut nous montrer par là que nous chrétiens, au commencement de ce Carême, nous sommes appelés à ce travail fatigant et pénible qui s'appelle la pénitence; mais pour nous stimuler et nous donner du courage, Dieu fait briller à nos yeux la récompense finale. Que cette espérance nous rende plus alertes et plus énergiques ! Ne nous décourageons point, mais ne nous berçons pas d'illusions. Ne disons pas : « Pourvu que je sois un ouvrier de la onzième heure, je serai toujours sauvé... » Dieu ne nous a pas dit qu'il nous enverrait à cet instant les grâces dont nous aurons besoin. Car, m. f., autre chose est de se trouver prêt à la 11^e heure à recevoir les bontés de Dieu, autre chose est de vouloir n'être prêt qu'à la 11^e heure. Sans doute, le repentir de la 11^e heure est toujours accueilli; mais la grâce de *pouvoir se repentir* à la 11^e heure vous sera-t-elle accordée ? Vous ne le savez pas ! Travaillez donc courageusement et avec fidélité, sans regarder en arrière, à l'œuvre si importante de votre sanctification et soyez toujours prêts à dire à Dieu : « *Ecce adsum!* Me voici, Seigneur ! » afin d'être du nombre des élus.

c) Enfin, m. f., cet Evangile fait ressortir la grandeur et la dignité du *travail* ¹. Il nous le montre comme un devoir et un précepte, et nous recommande de fuir l'oisiveté. Sans travail, pas de vie chrétienne : car, dit S. Ambroise, « une vie oisive est une seconde révolte contre Dieu. » Et n'est-ce pas le péché d'une infinité de personnes qui semblent n'être sur la terre que pour y recevoir les tributs du travail d'autrui, sans jamais payer du leur; qui ne rêvent que de jouir des aises, des douceurs, des commodités de la vie; qui ne songent qu'à se divertir, comme si la loi du travail ne les regardait point ? Dieu veut que nous travaillions tous, quelle que soit la situation que nous occupons. Le travail préservera de la tentation, de la perversion à laquelle nous conduit l'oisiveté. « Un travail utile, dit l'*Imitation*, fermera la porte au

¹ Ce dimanche peut être appelé le dimanche du *Travail*, car la pensée du *travail* domine dans l'office liturgique. Sans parler de l'Evangile, il y a l'Épître, dans laquelle S. Paul nous montre les athlètes courant dans le stade; il y a le Bréviaire, qui nous donne le récit de l'œuvre du divin Créateur et Organisateur du monde.

¹ Dom Guéranger, *op. cit.*, p. 146.

tentateur. » Le travail chrétiennement compris sera pour nous la source des vertus et un rempart contre les dangers.

2. L'Eglise nous convie ensuite à chanter les louanges de Dieu dans l'*Offertoire* : « Il est juste de chanter la gloire du Seigneur, et de glorifier votre Nom, ô Très-Haut ! » Nous bénissons la bonté de notre Dieu qui nous invite au travail et qui appelle à la récompense le bon ouvrier. La louange s'adressera aussi à l'amour de Dieu qui nous prépare dans le saint sacrifice un banquet où nous trouverons l'aliment et la force, et la grâce de travailler avec patience et fidélité à la vigne du Seigneur, soit pour le plus grand bien du prochain, soit pour le salut de notre âme.

3. Cette source de grâces qui jaillit de l'autel pour pénétrer effectivement dans nos cœurs, ne doit pas rencontrer d'obstacles, car la grâce veut des cœurs purs ; aussi prions-nous à cette intention dans la *Secrète* : « En recevant nos dons et nos prières, daignez nous purifier par vos célestes mystères et nous exaucer dans votre clémence. »

4. Dans l'antienne de la *Communion* nous demandons à Dieu qu'il fasse de nous des élus, de nous qui sommes ses serviteurs répondant fidèlement à son appel : « Fais luire ta face sur ton serviteur. Sauve-moi par ta grâce. Jéhovah, que je ne sois pas confondu quand je t'invoque. »

5. Enfin la *Postcommunion* implore les effets de la grâce de Dieu, surtout ceux de la communion, afin que les fidèles soient plus fortifiés, et que ces dons les préparent à l'éternité bienheureuse. Désir ardent d'être fidèle à Dieu, désir ardent de travailler à sa vigne, désir ardent de le recevoir dans la sainte Eucharistie : voilà ce qui doit animer le vrai fidèle. Ce désir passé à l'acte fera de lui un chrétien ferme et généreux, et qui certainement ne sera pas confondu au jour du jugement dernier.

* * *

Répondons avec ardeur à l'appel de l'Eglise notre mère, qui nous presse de consacrer cette quinzaine aux œuvres et à l'esprit de pénitence. Pourquoi cette invitation ? C'est que l'Eglise voit en nous des exilés, des captifs, exposés à tous les périls que le monde sème sous nos pas. Si donc nous voulons parvenir à la véritable patrie, il nous faut rompre avec les vains attraites, les plaisirs, les séductions que nous offre le monde, surtout en ces jours, où par une étrange aberration quelques-uns de ceux qui se disent chrétiens s'adonnent à des divertissements qui sont des restes de fêtes païennes. Vous du moins, m. f., ne vous permettez rien de semblable. Loin de vous livrer à ces divertissements qui déshonorent le caractère sacré du baptême, passez ce temps dans la méditation de vos misères, dans le recueillement et la pénitence ; demandez pardon de vos iniquités et de celles qui se commettent ; vivez dans la prière, qui console, qui soutient et qui répare. Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES ¹

XVIII

L'ÂME DES BÊTES

Nous avons en nous un principe de vie, c'est un fait incontestable. Ce principe de vie nous fait agir, il est le ressort qui produit toutes nos opérations. Quand le principe cesse, quand le ressort casse, c'est la mort.

Qu'est-ce que ce principe de vie ? Est-ce quelque chose de semblable à ce ressort qui fait marcher automatiquement une horloge ? Descartes le prétendait, au moins pour les animaux. Rien n'est plus faux. Il existe en nous un principe de vie immatériel, une force spirituelle qui domine et régit la matière, une puissance d'action, qui est un être indépendant, mais uni intimement au corps avec lequel il forme le composé humain.

Cet être, nous l'appelons l'âme. Elle est intelligente, elle raisonne, elle réfléchit, et c'est ce qui nous distingue des animaux, qui se meuvent d'après leur seul instinct.

Étudions d'abord ce qu'on est convenu d'appeler — d'ailleurs improprement — l'âme des bêtes, et montrons qu'elle n'est ni *raisonnable* ni *immortelle*.

I

L'animal, avons-nous dit, n'est pas simplement un mécanisme, un ressort d'horloge perfectionné. C'est autre chose et mieux. Il a cinq sens comme nous : il voit, il entend, il sent, il goûte, il touche. Ces cinq puissances sont actionnées par l'instinct qui les dirige vers un but unique : son bien-être, sa jouissance. Avec un morceau de sucre vous attirez le cheval le plus rétif.

Cependant l'animal se souvient, le chien est fidèle à son maître, il est doué non seulement de mémoire, mais d'imagination ; il lui arrive de se plaindre et d'aboyer en rêvant, mais cela ne suppose pas qu'il raisonne ni qu'il réfléchisse.

Par les yeux, par le toucher, des images se gravent dans son cerveau. Il ressent le plaisir et la douleur. Quand on le flatte il se produit en lui une image de plaisir, et il se rappellera celui qui lui a donné une caresse ou un morceau de pain ; il se rappellera également celui qui l'a battu, et l'image du bâton restera incrustée dans son souvenir. Mais il ne garde que cela. On élève un enfant à force de paroles bienveillantes, de raisonnements, et les friandises servent sûrement à fixer en lui les leçons de sagesse. En écoutant, en recevant les friandises, il compare, il réfléchit, il voit les rapports qui existent entre la vérité qu'on lui inculque et le sourire, l'autorité qui soulignent l'enseignement ; il généralise, l'idée entre dans son esprit, et la raison, la conscience qui est en lui, le sens supérieur que Dieu y a déposé, la règle qui y demeure, et qui est Dieu lui-même, lui disent, lui montrent à l'évidence ce qui est bien et ce qui est mal.

¹ Le commencement de cette Série a paru en 1913.

L'animal, lui, ne raisonne pas, il n'a pas en lui-même cette règle divine, cette lumière qui l'instruit touchant le bien et le mal ; on ne l'élève pas, on le dresse, et le dressage ne se fait qu'avec le bâton. Il a observé que quand il fait telle chose il est caressé, que lorsqu'il fait telle autre chose il est battu ; désormais il est fixé, il sait ce qu'il doit faire ou ne pas faire. Ce qui le guide ce sont des images, des impressions, nullement des idées.

Il ne manque pas aujourd'hui d'hommes qui, comme La Fontaine, affirment l'intelligence des bêtes. Le fabuliste faisait penser et parler ses animaux comme des hommes ; il avait fini sans doute par se persuader qu'ils raisonnaient parce qu'il leur faisait émettre de beaux raisonnements. Plusieurs ont prétendu que les animaux sont très rusés, très tacticiens ou très bons par nature ; ils disent : « Il ne leur manque que la parole. » Michélet ajoutait que les chiens sont « des candidats à l'humanité. » Le célèbre entomologiste Fahre, qui a étudié pendant plus d'un demi-siècle les mœurs des animaux et des insectes, tire des conclusions tout opposées. Nul ne saurait contester au savant sa compétence, ni à ses conclusions une rigueur scientifique.

Les bêtes, dit-il, n'ont « qu'une sorte de faculté instinctive » qui n'a rien de commun avec l'intelligence humaine. Il appelle cette faculté « la science infuse de l'instinct. » L'animal ne discerne ni ne réfléchit, il possède cependant une logique et une science, mais à l'état instinctif.

Ce qui nous fait croire qu'il est intelligent, c'est que, à l'exemple du bon La Fontaine, nous jugeons ses actes avec notre intelligence, nous lui prêtons nos raisonnements.

M. Fabre a fait une foule d'expériences qui démontrent à l'évidence le manque d'intelligence des insectes, particulièrement des abeilles. Il perfora le fond d'une alvéole, pendant que l'abeille la remplissait. Celle-ci continua son travail, mécaniquement, poussée par la force aveugle de son instinct, et ne s'aperçut pas que le miel tombait dans le vide. Elle scella en effet l'alvéole qui ne renfermait rien et qui, à son gré, devait être pleine, après tant de labeur. Donc inintelligence complète de la part de l'abeille. Une autre fois il prit la petite boule d'argile où la guêpe dépose sa larve et y colla du papier. Au moment voulu, elle perça la boule et le papier pour se délivrer. Alors il entoura la boule d'un papier non adhérent ; elle n'eut pas l'idée de percer le papier et y périt emprisonnée : son instinct n'allait pas jusqu'à lui suggérer cet effort.

Buffon d'ailleurs avait affirmé que « l'animal est un être purement matériel, qui ne pense ni ne réfléchit ». Aussi n'y a-t-il chez lui aucun progrès : la fourmi construit les étages de sa fourmière et y nourrit des pucerons qui sont ses vaches à lait, comme il y a cinq mille ans, les araignées construisent leurs toiles, les castors leurs huttes, sans qu'on remarque aucune amélioration, aucun changement ; et dans cinq mille ans ces habiles architectes n'auront pas fait avancer leur art d'un

pas, d'une seule modification : ils ne réfléchissent pas, ne comparent pas ; ils sont privés de l'intelligence qui conçoit, qui médite, qui prend des initiatives nouvelles ; ils ne raisonnent pas, ils n'ont pas d'âme proprement dite.

II

En effet, qu'est-ce qui constitue l'âme ? C'est l'intelligence, l'esprit.

Il y a deux sortes d'opérations : les opérations sensitives, faites par les sens qui voient, touchent, sentent ; et les opérations intellectuelles, qui sont indépendantes des sens, de la matière, des organes du corps. Les premières appartiennent aux animaux, les secondes à l'homme.

« Dieu est esprit », il a créé l'homme à son image et par conséquent lui a donné l'esprit, la raison qui comprend, qui parle à la créature de son Créateur. Les animaux ne raisonnent pas, ils n'ont pas d'idées, ils ne s'élèvent pas jusqu'à l'esprit. On dira qu'un chien aime son maître de qui il reçoit la nourriture donnée d'une main affectueuse ; personne n'osera dire qu'il aime Dieu, car il ne connaît et ne peut connaître Dieu.

Il est doué d'instinct, d'un instinct aveugle, qui est tout de suite en pleine possession de ses moyens et qui n'invente plus rien, ne progresse plus. Il n'y a pas deux manières pour une hirondelle de faire son nid. Elle sait comment elle doit s'y prendre et travaille sans chercher, sans consulter. La raison au contraire opère lentement, elle s'applique, s'enquiert, se développe et il lui arrive de faire des découvertes étonnantes même après six mille ans. C'est sa fierté et sa magnifique prérogative de réaliser la théorie du progrès indéfini. Rien ne borne ses efforts, ni ses espérances, ni ses ambitions.

La différence est donc immense entre l'instinct de l'animal et l'âme de l'homme. Ce qui caractérise l'âme, c'est l'intelligence et la conscience.

Il y a bien dans l'animal un esprit vital qu'on appelle improprement une âme. Cette âme des bêtes n'est ni corps, puisqu'elle régit le corps ; ni esprit, puisqu'elle est sans intelligence. Tout ce qu'elle conçoit lui vient des sens. « Encore qu'elle soit distincte du corps, dit Bossuet, il n'y a point d'apparence qu'elle puisse être conservée séparément, parce qu'elle n'a point d'opération qui ne soit totalement absorbée par le corps et par la matière¹. » Elle n'est donc pas immortelle, puisque ses opérations reposent sur la matière, lui sont inspirées et causées par le corps. Elle n'est pas proprement immatérielle, tant elle est liée à l'immuable matière qui lui suggère ses immuables opérations. Elle est donc, par sa nature, destinée à périr avec la matière, avec le corps.

Les âmes des bêtes sont donc douées de sensibilité et d'émotion ; mais non de pensée, de réflexion, « d'intelligence consciente ». Il est une école qui voudrait les identifier avec les âmes humaines, afin d'étayer ses théories matérialistes d'un peu de spiritualisme. Elle n'ose pas affirmer

¹ *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. v, 13.

que nous avons une âme, mais quand elle a déclaré que les bêtes en ont une, elle prend quelque hardiesse à attribuer le même privilège à l'homme. Le procédé est misérable, et les philosophes contemporains l'emploient afin de nier la responsabilité des hommes en la mettant sur le même pied que celle des animaux. « L'homme, conclut Bosquet, cherche dans ces jeux des excuses à ses désirs sensuels et ressemble à quelqu'un de grande naissance qui, ayant le courage bas, ne voudrait point se souvenir de sa dignité de peur d'être obligé à vivre dans les exercices qu'elle demande¹. »

C'est toujours l'application de la grande parole de l'Écriture : « L'homme n'a pas voulu comprendre, de peur d'être contraint par sa raison à bien agir. »

SERMONS SUR QUELQUES ŒUVRES

L'Œuvre des Tabernacles

SON PROGRAMME : PIÉTÉ ET CHARITÉ

Je ne sais, Mesdames, si cette Œuvre des Tabernacles, que votre zèle a su rendre si florissante, possède comme beaucoup d'autres œuvres, sa devise à elle... Si l'on me demandait de lui en donner une, je n'hésiterais pas à la résumer dans ces deux mots : *Piété, Charité*. La piété et la charité m'apparaissent bien, en effet, comme les deux grandes lignes de votre programme d'action, comme les deux vertus maîtresses de l'Œuvre à laquelle vous consacrez et l'ardeur de votre foi, et la générosité de votre cœur.

La piété rayonne dans votre Œuvre, Mesdames, et elle lui donne, parmi les œuvres « pieuses », un rang particulièrement honorable. La prière en est le rouage le plus important ; vous ouvrez votre année de labeur en appelant sur vous, au divin sacrifice, les bénédictions de Dieu ; la prière, qui commence et achève vos réunions, va encore de pair avec votre travail, et tandis que vos doigts agiles se jouent avec aisance dans les trames savantes des tapisseries ou des dentelles, votre cœur et vos lèvres murmurent dévotement des *Ave Maria*. Et lors même que, pendant de longs instants, votre esprit s'absorberait en entier dans l'ouvrage qui le préoccupe, au point de ne plus penser qu'à lui, vous priez encore : car cette application nécessaire, cette attention soutenue, vous les avez sanctifiées par l'offrande, et c'est bien alors que se vérifie pour vous la parole de S. Augustin : « *Qui laborat, orat* », parole que le bon sens populaire a si bien traduite dans son langage : « Travailler, c'est prier ».

Et cela ne vous suffit pas. Membres d'une Œuvre qui a un objet très saint et très élevé, vous voulez donner à votre vie tout entière un cachet, un caractère d'élévation et de sainteté ; vous voulez que la piété qui anime vos travaux et les surnatu-

ralise, informe et anime également toutes vos autres actions. Mais c'est plus loin encore que vous reculez ses limites et que vous portez sa bienfaisante influence : des tabernacles de pierre qu'elle aime à entourer de riches ornements, elle s'étend aux tabernacles vivants, à vos âmes, à toutes les âmes que doivent orner les vertus chrétiennes ; elle s'étend à toutes les églises de notre cher diocèse, à tous les prêtres qui s'y consacrent au rude labeur des âmes ; elle atteint ainsi l'Eglise toute entière et son Chef bien-aimé le Souverain Pontife. N'est-ce pas là la piété dans toute sa magnifique acception ? Non plus seulement celle qui se nourrit et s'entretient par les saints exercices de la prière, mais aussi celle qui vit d'action et d'apostolat. Et puisque la vôtre, Mesdames, se revêt de ces précieuses qualités, je ne saurais trop vous féliciter de l'avoir rendue aussi vive et aussi agissante.

II

La charité est la compagne de la piété, sa sœur aînée, s'il faut en croire l'apôtre S. Paul, qui fait d'elle la première et la plus grande des vertus. Je ne m'étonne pas, dès lors, qu'elle aussi répande sur votre Œuvre son doux et céleste rayonnement.

Être charitable, c'est donner, donner le secours d'une aumône, la lumière d'un conseil, la douceur d'une consolation. Mais à quoi peut-on reconnaître la grandeur de la charité ?

Tout d'abord, à ce que l'on donne. Or, Mesdames, que donnez-vous ? — Vous donnez de vos biens, avec cette simplicité et cette modestie qui sont la fleur de la charité chrétienne. — Vous donnez votre temps, ce qui revient à peu près au même, puisque, disent nos voisins d'outre-Manche, le temps c'est de l'argent. Et votre temps, vous le donnez généreusement, sans compter les heures, sans compter les jours, laissant à Dieu seul le soin de les inscrire là-haut, sur son livre de vie ; vous le donnez sagement, semblables en cela à la femme forte de nos saints Livres, qui trouve le moyen de concilier les douces pratiques de sa charité avec les obligations de son ménage. — Mais vous donnez surtout votre cœur. Ah ! voilà la grande chose, sans laquelle, au témoignage de S. Paul, nous ne sommes et nous ne valons rien ! la chose qui donne de la vie et du prix à la moindre des actions qu'elle anime, et sans laquelle la plus belle œuvre demeure froide et inerte. On dit de Fra Angelico, le peintre prestigieux des Anges du Paradis, qu'il peignait ses tableaux plus avec son cœur qu'avec sa main. Ne pourrait-on pas en dire autant de vous, Mesdames ? Et quand nos yeux se reposent avec tant de plaisir sur tous ces ornements que vous exposez, avant de les louer comme ils le méritent, ne faut-il pas admirer tout d'abord le sentiment qui les a produits, et n'y voyons-nous pas éclater, sous le fini de l'œuvre, sous la belle ordonnance des dessins et des couleurs, le cœur et l'âme qui les ont inspirés ?

A quoi la charité se mesure-t-elle encore ? Mais à l'intention qui l'accompagne. Il ne faut donc

¹ *Ibid.*, I.

pas appeler de ce nom si beau cette vertu utilitaire, cette pseudo-virtu, qui pratique le « *Do ut des* : je donne pour que tu me donnes... » — Votre charité, Mesdames, ne connaît pas ces calculs égoïstes, et quand vous donnez, c'est de bon cœur, c'est sans arrière-pensée. Il n'est pas jusqu'aux plus légitimes satisfactions dont vous ne fassiez à Dieu le sacrifice ; et quand, à bien juste titre, la louange humaine fait entendre autour de votre Œuvre son murmure flatteur, vous en rapportez immédiatement le mérite à Celui qui en est le principe et qui en sera toujours le but suprême et la fin dernière !

Enfin, la charité se mesure à celui à qui l'on donne. A un certain point de vue, on peut dire d'elle qu'elle grandit à l'inverse de son objet : où est-elle en effet plus belle et plus méritoire que quand elle s'incline vers les misères d'ici-bas pour les secourir et les soulager ? L'objet de votre Œuvre, Mesdames, c'est Jésus-Christ lui-même ; Jésus, le Dieu infini, il est vrai, le Dieu qui remplit tout de sa majesté sans bornes ; mais aussi, Jésus dans l'Eucharistie, c'est-à-dire Jésus dépouillé de toute grandeur, de tout éclat, dépouillé même de son humanité visible ; Jésus, plus petit, plus anéanti qu'il ne l'était dans sa vie mortelle et sur sa croix de douleur ; Jésus, si dénué de tout, qu'il ne peut sans miracle, et malgré son omnipotence, ni défendre sa dignité ni lui procurer le moindre des honneurs qui lui sont dus. Voilà, Mesdames, le Divin Pauvre qui s'abandonne à votre charité ! Mais aussi, avec quel tendre amour, avec quelle foi profonde vous vous employez à le vêtir, à parer ses autels et ses prêtres des plus beaux ornements, et surtout, à faire de chacune de vos âmes un tabernacle précieux, où il aime à descendre et à reposer ! Je puis bien dire dès lors de votre charité qu'en se penchant ainsi sur la sainte pauvreté du Sauveur, elle s'élève jusqu'aux cieux, de toute la grandeur de son divin objet !

Et maintenant, quelle sera la récompense de votre piété et de votre charité ? Votre récompense, mais vous la goûtez déjà dans la joie de l'âme qui se dépense pour son Dieu, dans ce sentiment de bonheur intime et de paix céleste, qui est comme le « merci » du Seigneur à ceux qui se dévouent pour sa cause. Vous la trouvez encore dans les bénédictions et les faveurs spirituelles, accordées si libéralement à votre Œuvre par les Supérieurs ecclésiastiques, et qui vous sont si précieuses, à vous et à ceux qui vous sont chers. Mais vous espérez plus encore : ouvrières ferventes de Celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde », ce n'est pas en ce monde que vous attendez le prix de votre dévouement. Comme S. Thomas d'Aquin, vous n'avez d'autre pensée, d'autre ambition, que celles de plaire ici-bas à Jésus, et de l'avoir lui-même un jour pour récompense.

Nous célébrions récemment ¹ la fête de la Dédic-

cace des Eglises de France, et dans l'office si impressionnant qui la compose, il nous a été donné, une fois de plus, d'admirer l'incomparable beauté de cette Jérusalem du Ciel, dont les murs et les voûtes étincellent de perles et de diamants sans nombre. Au milieu de toutes ces splendeurs, règne, dans les siècles des siècles, Celui que vous servez, Mesdames, avec tant de générosité. Eh bien ! laissez-moi vous dire qu'un jour viendra où ce Roi glorieux descendra de son trône, pour vous accueillir et vous faire entrer dans ses demeures éternelles. « Venez, vous dira-t-il, venez, vous qui m'avez aimé dans l'humilité de ma vie eucharistique... J'étais sans asile, et vous m'avez abrité ; j'étais sans vêtement, et vous m'avez vêtu... C'est moi, maintenant, qui vais à mon tour vous revêtir des rayons de ma gloire et de mon immortalité : c'est moi qui serai votre récompense. » Jésus votre récompense : voilà, Mesdames, le grand espoir qui remplit vos cœurs ! Fasse le Seigneur que cet espoir se change un jour en une radieuse réalité : c'est la grâce que je vous souhaite de toute mon âme. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE SCOLASTIQUE

(10 février)

LES TROIS PÉRIODES DE SA VIE

Mes frères,

Quand les hommes du monde portent leurs regards sur un monastère, où de nombreux chrétiens ou chrétiennes passent leur vie dans la retraite et le recueillement, ils disent : « Quels services ces gens-là rendent-ils à la société ? Ce sont des êtres inutiles, dont personne ne recueille aucun bien. »

C'est là une erreur profonde.

Ceux qui se retirent volontairement dans le silence des cloîtres, appelés par une vocation sur-naturelle, sont loin d'être des gens inutiles.

Ils rendent d'abord à la société humaine le service de la prière, de l'indispensable prière, fervente et ininterrompue. Ils prient pour ceux qui prient mal, pour ceux qui ne prient pas ; et leur prière devient ainsi une source de salut et de bénédictions inépuisables.

En outre, ceux qui se vouent à la vie claustrale rendent à l'humanité un autre service d'une absolue nécessité : celui de la pénitence réparatrice de ses péchés. Ils offrent perpétuellement à la justice divine une satisfaction abondante pour les crimes de tant de coupables qui offensent Dieu chaque jour. Par leurs mortifications, par leurs austérités, par leurs jeûnes et leurs veilles prolongées, par leurs durs travaux, — car ils travaillent beaucoup, — ils font contrepoids aux iniquités des hommes, et éloignent d'eux les châtiments dont ils mériteraient d'être punis.

Telle fut, mes frères, la mission de sainte Scolastique, votre très honorée patronne, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Elle fut peu connue de

¹ La rentrée de l'Œuvre des Tabernacles se rapproche, généralement, du temps de la Dédicace.

la terre ; elle passa sa vie presque entière dans le silence de sa cellule. Mais elle pria beaucoup ; elle pratiqua d'austères pénitences pour obtenir le salut de ses semblables. En un mot, elle fut une grande sainte, agréable à Dieu et utile à ses contemporains.

Voilà pourquoi sa mémoire, embaumée dans la sainteté comme dans un linéol incorruptible, a traversé les siècles sans périr. Aujourd'hui, dans cette solennité, voilà qu'elle ressuscite devant vous, plus vivante, plus glorieuse que jamais, pour réchauffer vos cœurs et ranimer votre piété au récit de ses admirables vertus.

Écoutez donc, l'âme saintement attentive, les grandes leçons que nous donne notre vierge bien-aimée, dans sa vie et dans sa mort.

Or, dans sa vie, nous trouvons trois périodes distinctes. — C'est la séparation de sa famille, et le renoncement au monde, qui la préparent à sa mission expiatoire ; — puis, ce sont les rudes pratiques de la vie monastique, qui en font, durant de longues années, une victime s'immolant pour réparer les péchés des hommes ; — et enfin, c'est la récompense, ce sont les miracles, la joie de sa mort et la gloire de son tombeau.

En trois mots, la *préparation*, la *sacrifice* et la *récompense*, tels seront les trois points de vue sous lesquels nous considérerons votre sainte patronne. Puissiez-vous en tirer d'utiles enseignements, et principalement la généreuse détermination d'apporter, comme elle, un courage persévérant à la recherche de la sainteté !

I. — La préparation

Scolastique, sœur du grand S. Benoît, patriarche des moines d'Occident, naquit à Nurcie, petite ville de la Sabine, en Italie. Ces deux enfants étaient jumeaux. Leur naissance coûta la vie à leur mère. Ce fut vers l'année 480 que parut sur la terre cette enfant appelée à une si éclatante sainteté.

Son père, Eutrope, était fort riche, et, ce qui vaut mieux, très religieux. Aussi donna-t-il à son fils et à sa fille une éducation profondément chrétienne.

Ce fut là le principe des admirables vertus qu'ils ne tardèrent pas à pratiquer ; car, sachez-le bien, pères et mères, si vous voulez voir grandir vos enfants dans l'amour du bien et la crainte du mal, pour mener une existence bénie de Dieu et estimée des hommes, il faut que vous les exerciez vous-mêmes, dès leur premier âge, aux actes de la piété, et que vous leur donniez au foyer familial la connaissance avec la pratique de la religion, source divine de la vraie sainteté.

Scolastique se montra très attentive aux leçons que lui donnaient les excellents maîtres choisis par son père. De là vint le nom qu'elle reçut, car *Scolastique* signifie *bonne écolière*.

Son esprit vif et ouvert profitait rapidement de ces sages enseignements. A mesure qu'elle progressait dans la connaissance de la science religieuse, elle s'appliquait davantage à l'observation des devoirs prescrits, et les remplissait avec une admirable fidélité.

Sérieuse, réservée, mais active en même temps, par sa candeur et sa bonté, elle était la joie de tous et le parfait exemple de la maison paternelle. On contemplait avec ravissement sur son visage le rayonnement de sa virginale pureté et la sainte innocence de son âme.

Mais vous le savez, mes frères, les âmes d'élite que Dieu appelle à une haute perfection, ne se contentent pas de l'accomplissement des devoirs ordinaires. Il leur faut des voies plus élevées, de plus rudes combats, afin de triompher avec plus de gloire.

Benoît, le frère bien-aimé de Scolastique, obéissant à une vocation venue du ciel, quitta, à l'âge de 14 ans, sa maison, son père et sa sœur. Il devint un religieux accompli, et, plus tard, le législateur de la vie monastique. Sa *Règle*, écrite sous l'inspiration du Saint-Esprit, servit pendant des siècles et sert encore aujourd'hui de code et de guide aux âmes pieusement éprises de la perfection claustrale.

Par suite du départ de son frère, Scolastique devenait une fille unique, une riche héritière, devant qui s'ouvrait le plus brillant avenir. Elle le savait ; mais enflammée, elle aussi, d'un ardent désir de la sainteté, elle n'attachait aucune importance à la possession des biens terrestres. Elle n'aspirait qu'à tout quitter pour se consacrer à Dieu dans la vie austère d'un monastère.

C'était là, mes frères, le trait principal de son caractère. Dans la riche maison de son père, elle n'aimait que la simplicité, le calme d'une existence pieuse, humble et charitable. Elle avait horreur de toute frivolité mondaine ; elle n'estimait que sa dignité de chrétienne et la splendeur de son âme, faite uniquement pour aimer Dieu et coopérer au salut des pécheurs.

La maison de son père, bien qu'honorée et sainte, ne pouvait donc pas convenir à l'amour de la vraie perfection dont brûlait la jeune fille. Elle lui devint bientôt comme un lieu d'exil, qu'elle ne désirait plus que quitter. Il lui fallait s'en éloigner, malgré ce que devrait en souffrir son affection filiale, afin de trouver une retraite plus calme, où rien ne l'empêcherait de se plonger dans les ardeurs de la prière perpétuelle et de la pénitence expiatoire.

Il y a ainsi des âmes, mes frères, et ce sont les plus belles, qui ne peuvent pas vivre dans la vie commune du monde, semblables à certaines plantes qui ne font que languir dans le sol de nos campagnes, mais qui s'épanouissent d'une admirable beauté sous l'abri d'une serre bien close. A ces âmes, il faut le silence et la solitude ; il faut les austérités de la pénitence ; il faut la protection du cloître. Là, elles trouvent la présence plus proche de Dieu ; là, il se plaît à leur parler cœur à cœur, il se manifeste à elles d'une manière sensible même et infiniment douce ; il les attire, les élève jusqu'à lui, et les divinise en quelque sorte dans une surnaturelle intimité.

Quand ces âmes ont trouvé ce qu'elles désirent, elles avancent à pas de géant dans la carrière de la sainteté ; bientôt elles étonnent le monde par les prodiges de leur vie devenue surhumaine et sem-

blable déjà à celle des esprits angéliques. Il en fut ainsi de Scolastique. Dieu l'appelait visiblement. Elle demanda à son père la permission de se retirer dans un monastère du voisinage. Ce fut une grande douleur pour Eutrope de voir s'éloigner son unique enfant ; mais il était chrétien ; il ne voulut pas s'opposer à la volonté de Dieu et au vœu légitime de sa fille. Il donna donc le consentement demandé, quoique très dur à son cœur.

Scolastique put ainsi quitter le monde. Elle dit adieu à son père ; elle abandonna la maison qui avait abrité ses jeunes années ; elle renonça à la fortune qui devait lui revenir ; elle marcha vaillamment, conduite par l'Esprit-Saint, vers l'asile où elle ne vivra plus que pour Dieu seul.

Va donc maintenant, ô courageuse enfant ! Tu as résisté aux larmes de ton père ; tu as foulé aux pieds les richesses dont tu pouvais jouir. Tu es mûre pour le sacrifice. Jésus-Christ t'a préparée, dans l'innocence de ta jeunesse, à devenir son épouse. Il va désormais partager avec toi la pourpre sanglante de ses douleurs.

II. — *Le sacrifice*

J'ai dit que Scolastique s'était retirée dans un monastère pour s'y consacrer tout entière à une vie de prière et d'expiation par la pénitence librement acceptée et subie avec amour.

Qu'est-ce donc qu'un monastère ? Que fut-il autrefois ? Qu'est-il encore aujourd'hui ?

Un monastère, c'est une demeure où des âmes profondément religieuses se réunissent, sous le regard de Dieu, pour l'honorer par la méditation, le travail et le complet renoncement à elles-mêmes. C'est le sanctuaire d'une fervente prière ; soit seuls, soit assemblés dans leur église, les religieux et religieuses font monter vers Dieu d'ardentes invocations, perpétuées par des chœurs qui répondent à d'autres chœurs. C'est enfin le prétoire d'un crucifiement douloureux, où de pures victimes s'immolent en union avec Jésus-Christ, pour le salut du monde.

Voilà la retraite où entra Scolastique. Voilà la vie qu'elle a embrassée pour sa propre sanctification et pour la rédemption des âmes pécheresses.

Suivons-la donc dans le cloître qu'elle a choisi ; et vous verrez, mes frères, combien fut grand son sacrifice, et combien méritoires les austérités qu'elle s'y imposa.

Dans un monastère, trois vœux, librement prononcés, règlent toute la vie religieuse et en font comme un perpétuel holocauste.

C'est d'abord le vœu d'obéissance, sacrifice de la liberté. Scolastique s'engagea à ne rien faire de sa propre initiative. Elle déposa sa volonté entre les mains d'une femme comme elle, sa supérieure, qui lui pourra commander tous les jours, à chaque instant du jour, souvent avec raison, parfois avec caprice ; et cela, sans que la jeune religieuse se soit réservé le droit de lui demander le motif de ses ordres, ou de juger sa conduite. — Pour l'homme si désireux de sa liberté et si jaloux de son indépendance, n'est-ce pas là une souffrance

de tous les instants ? Ne pouvoir jamais agir comme on veut, ni faire ce qui plaît ; mais sans cesse demander une permission, parfois refusée, pour les plus minimes choses, ah ! le cruel supplice de l'orgueil, quand il n'est pas accepté pour Dieu et enduré dans un esprit d'expiation !

Ensuite, le vœu de pauvreté, sacrifice de toute propriété personnelle. Scolastique, jadis si riche, n'a plus rien. Elle a tout laissé ; elle ne peut regarder comme son bien ni la plus petite pièce de monnaie, ni le plus léger objet, vivant au jour le jour, dans l'abandon complet à la divine Providence. Elle travaille avec ses sœurs ; mais le fruit de son travail ne lui appartient pas : il est versé dans la caisse commune du monastère pour servir aux besoins de tous, et le surplus être employé au secours du prochain malheureux.

Enfin, le vœu de chasteté, sacrifice de toute jouissance des sens. Scolastique offre à Dieu le domaine exclusif de son corps et de son cœur. Ce cœur si tendre, si sensible, qui a si grand besoin d'aimer et de se savoir aimé, elle lui interdit l'amour des créatures et les joies de la famille. Cette chair si délicate, elle la crucifie impitoyablement. Elle la nourrit d'aliments grossiers ; elle la revêt d'une rude bure, sous laquelle se cache un cilice qui meurtrit ses membres. La nuit, elle repose sur une couche de paille, pour prendre quelques heures de repos que la prière au chœur vient interrompre. Toute sa vie est une privation, une gêne intolérable à la nature, si la grâce de Dieu n'en sanctifiait pas les rigueurs, jusqu'à les rendre désirables à ces âmes altérées de sacrifices.

Quelle existence, mes frères ! Quelle perpétuelle immolation ! Voilà la vie qu'a menée sainte Scolastique pendant de nombreuses années, jusqu'à sa mort, au milieu de mortifications et d'austérités telles qu'y penser seulement excite en nous une sorte d'effroi.

Dans nos jours de mollesse et de tiédeur universelle, on a peine à concevoir l'idée d'une pareille existence. On dit : « Pourquoi s'imposer tant de souffrances ? A quoi servent ces dures pratiques ? » — C'est là, mes frères, le grand mystère, le fond même du dogme chrétien de l'expiation des péchés par la douleur.

La loi universelle de la justice, au ciel comme sur la terre, exige que toute faute soit réparée par un châtiment proportionné à sa gravité. L'immolation de Jésus-Christ sur sa croix a été la consécration de cette loi. Dès lors il n'y eut plus de réelle satisfaction à la justice divine que dans la voie de la souffrance et des épreuves. Le péché et la douleur ont fait ici-bas une indissoluble alliance.

Tous les saints, martyrs empourprés de leur sang, austères anachorètes, vierges pénitentes, tous l'ont compris, et l'ont subi, tant pour eux que pour les autres hommes, avec une constance inlassable, pour devenir semblables au Rédempteur, pour offrir à Dieu la rançon de leurs propres fautes et des crimes du monde ; tous, et Scolastique avec eux, se sont condamnés à la souffrance volontaire dans des renoncements continuels à ce

qu'aime le plus la nature humaine, et parfois dans d'effrayantes mortifications.

Durant tous les siècles où a vécu l'Eglise catholique, et aujourd'hui encore, des hommes et des femmes, aussi nombreux que fervents, Chartreux, Trappistes et Franciscains, Bénédictines et Carmélites, religieux et religieuses de tous les noms et de tous les Ordres, pratiquent, dans le secret de leurs cloîtres, le sacrifice de l'expiation par la souffrance librement acceptée et endurée avec amour. Leur existence est indispensable au salut du genre humain. Ils prient, ils satisfont pour lui, et par leurs pénitences désarment le bras de Dieu toujours prêt à châtier des excès sans cesse renouvelés.

Si de nos jours nous voyons les fléaux de toute sorte plus nombreux et plus dévastateurs que jamais fondre sur la France, c'est parce que la persécution a amoindri le nombre de ces asiles où d'innocentes victimes s'immolaient pour la rédemption de tous. Mais on a beau faire : on peut momentanément les exiler ; tôt ou tard ils refleuriront dans notre pays ; car le besoin de l'humanité et l'histoire de tous les siècles sont là pour attester que, semblables aux chênes séculaires de nos forêts, les religieuses et religieux sont immortels.

III. — La récompense

Cependant, mes frères, en l'année 524, S. Benoît quitta la solitude de Subiaco, où il avait vécu jusqu'alors, et vint fonder le célèbre monastère du Mont-Cassin, sur une cime élevée des Apennins. Il y réunit ses moines et en fit la maison-mère des innombrables communautés de son Ordre qui rayonnèrent dans le monde entier.

Scolastique vint aussi dans cette région, afin de se mettre sous la direction de son frère. Tandis que celui-ci s'établissait proche du sommet de la montagne, elle fixa son monastère de femmes dans la vallée, à la distance d'une heure de marche du Mont-Cassin, en un lieu appelé *Palombariole*, qui signifie : *demeure des petites colombes*. C'était un nom bien approprié à la destination de cette sainte retraite.

Bientôt Scolastique fut élue supérieure de ces religieuses. Elle les dirigea longtemps avec autant de sagesse que de bonté. Elle-même était instruite par son frère si profondément versé dans la science de la vie monastique, dont il fut le parfait législateur. La direction de l'abbesse était d'autant plus efficace qu'elle donnait à ses moniales l'exemple de ce qu'elle leur prescrivait, en sorte qu'elles n'avaient qu'à reproduire un si beau modèle, pour avancer à grands pas dans les voies de la perfection.

Usée par les austérités, chargée d'années et de mérites, Scolastique voyait sans crainte approcher l'heure de sa mort, dont Dieu lui avait révélé le moment.

O sainte expiatrice des péchés du monde, réjouissez-vous ! Les épreuves vont finir. Dieu a tiré de vos souffrances la rançon d'innombrables coupables. Il va désormais vous récompenser d'autant

plus magnifiquement que vous avez été plus douloureusement crucifiée. Pour vous, ce va être maintenant la joie d'une mort bienheureuse, les prodiges miraculeux et la gloire de votre tombeau.

Benoît et Scolastique avaient coutume de se réunir, une fois chaque année, dans une petite métairie située à égale distance des deux monastères. Ils s'entretenaient là de la sanctification de leur âme, des intérêts de leurs communautés et surtout du bonheur du ciel, où ils espéraient entrer bientôt.

Le 7 février 543, le frère et la sœur se rencontrèrent, comme ils le faisaient d'ordinaire. Le soir venu, Benoît parla de rentrer au Mont-Cassin. Mais Scolastique, qui savait bien que cette réunion était la dernière sur la terre, lui demanda de prolonger l'entretien jusqu'au lendemain matin. Benoît refusa ; sa Règle était formelle : personne ne devait passer la nuit en dehors du cloître.

Scolastique alors laissa tomber sa tête entre ses mains. Elle pleura ; elle pria surtout, faisant appel au cœur de Dieu pour qu'il attendrit la rigueur du cœur de son frère.

Le ciel avait été jusque-là d'une sérénité parfaite. Mais à peine l'humble religieuse eut-elle relevé son visage baigné de larmes, que le tonnerre gronda et que la pluie se mit à tomber à torrents. Le départ devenait impossible. Benoît, contraint par le miracle qu'avait obtenu sa sœur, demeura donc avec elle. Ensemble ils prièrent ; ils s'entretenirent des joies de la vie céleste jusqu'à l'aurore ; puis ils se séparèrent, pour ne plus se revoir en ce monde.

Trois jours après, comme Benoît regardait par la fenêtre de sa cellule, il vit l'âme de Scolastique monter au ciel, sous la forme de la blanche colombe qui est demeurée son emblème. Il envoya chercher son corps, pour le placer dans le tombeau qu'il avait fait préparer pour lui-même. Quarante jours plus tard il la rejoignait au paradis, après lequel tous deux avaient si ardemment soupiré.

Ainsi mourut, de la plus sainte mort, cette fervente servante de Dieu, cette victime qui s'immola pour réparer les iniquités des hommes, cette gloire de l'Eglise catholique, et, je dois ajouter, cette illustre bienfaitrice de votre cité.

Il semble en effet, mes frères, que Dieu réservait à la France, et dans la France à votre ville, l'insigne honneur de recueillir la meilleure part des bienfaits apportés au monde par sainte Scolastique.

Voici comment se produisit cet heureux événement.

Moins de cinquante ans après la mort des deux serviteurs de Dieu, en 580, les Lombards, peuple barbare et dévastateur, ravagèrent l'Italie et renversèrent de fond en comble le monastère du Mont-Cassin. Les corps de S. Benoît et de sa sœur demeurèrent ensevelis sous les ruines, inconnus et sans honneur.

Environ 90 ans plus tard, S. Béaire, un des premiers évêques de cette ville du Mans, instruit par une révélation du ciel, envoya en Italie deux de ses prêtres chercher les ossements de sainte Scolastique. Les envoyés s'acquittèrent heureuse-

ment de leur mission et revinrent chargés de leur précieux fardeau.

C'est donc dans votre ville que sainte Scolastique vint chercher un asile inviolable et le suprême repos ; dans votre ville, qui, non contente de lui bâtir une magnifique basilique et un monastère de religieuses destinées à veiller sur ses reliques sacrées, a rendu, pendant des siècles, de pieux et solennels hommages à sa patronne vénérée. Aussi en fut-elle généreusement récompensée par les prodiges qui se multiplièrent autour du saint tombeau.

A peine, en effet, les restes de cette fidèle servante de Dieu reposèrent-ils au milieu de vos ancêtres que d'innombrables miracles montrèrent sa bonté, et apportèrent aux misères humaines des secours inappréciables.

Quand les éléments se conjuraient et désolaient les campagnes, tantôt brûlées par une longue sécheresse, tantôt inondées par les eaux de la Sarthe et de l'Huisne ; quand les barbares accouraient menaçant de tout détruire par le fer et par le feu ; quand les maladies épidémiques moissonnaient les existences, dans toutes les calamités, pestes, guerres, incendies, on accourait au tombeau de sainte Scolastique ; on portait sa châsse en procession ; et toujours, de ces ossements sanctifiés sortait une vertu surnaturelle qui arrêta le mal et devenait le principe d'une vie meilleure.

Quel empressement encore montrait-on à venir implorer notre sainte dans les besoins particuliers ! Que de pèlerinages, que de foules accourues de tous côtés ! De siècles en siècles, ce fut une suite ininterrompue de malades et de bien portants, de grands et de petits, de riches et de pauvres, qui accouraient visiter et solliciter de leurs prières le trésor que renferma d'abord l'église de Sainte-Scolastique, puis celle de Saint-Pierre-la-Cour, et aujourd'hui celle de Saint-Benoît.

Voilà 1200 ans que dure ce culte de la reconnaissance populaire. Pendant plusieurs siècles la municipalité mancelle rendit à votre patronne, au nom de toute la population, des hommages solennels. Sa châsse ne sortait jamais sans le double concours de l'élément religieux, représenté par les chanoines du Chapitre de Saint-Pierre, et de l'élément civil, représenté par les échevins et les membres du corps de ville.

De notre temps encore, malgré les grands changements survenus dans les mœurs, le culte de sainte Scolastique n'a pas cessé d'être en honneur au Mans ; et je salue avec joie, ce soir, le témoignage de piété que votre multitude apporte à la relique insigne déposée dans cette église, à la sainte glorieuse à qui elle a appartenu, à la patronne bien-aimée et à la constante bienfaitrice de votre cité.

Ah ! c'est que la puissance des saints est sans borne, comme leur bonté est inlassable, puisqu'ils reçoivent l'une et l'autre de Dieu même. Cette puissance et cette bonté agissent dans les cieux comme sur la terre, durant leur vie et après leur

mort ; car ils ont vécu et ne vivent encore que pour la gloire de Dieu et le bonheur de leurs frères que nous sommes.

O vierge secourable, ô Scolastique, qui avez obtenu tant de grâces à nos pères, du sein de la gloire où vous réglez, continuez votre protection à leurs enfants ! Elevez vos mains virginales vers le trône de Dieu pour désarmer sa justice ; puis abaissez-les vers nous, pleines de bénédictions ! Malgré nos misères, il ne restera plus devant lui que le parfum de vos prières et la splendeur de vos vertus.

* * *

Vous êtes heureux, mes frères, d'honorer votre bienfaitrice patronne, et vous lui avez rendu des hommages chers à son cœur, pendant la neuvaine que vous lui avez consacrée.

Oui, cela est beau, cela est digne de vous. Mais, laissez-moi vous le dire : cela ne suffit pas.

Le vrai culte des saints ne consiste pas seulement dans des chants harmonieux, dans la multitude des fleurs et des flambeaux, ni même dans un louable empressement à assister aux solennités de leur fête. Le vrai culte des saints doit surtout se manifester par des sentiments et par des actes semblables aux leurs.

Attachez-vous donc, mes frères, à imiter les admirables vertus dont sainte Scolastique vous a donné l'exemple. C'est en la prenant pour modèle que vous sanctifierez votre vie, que vous éviterez tout mal, que vous ferez tout bien, et que vous vous rendrez dignes de partager la céleste couronne qui brille sur son front.

Priez-la, comme on prie une sœur dévouée qui s'est toujours montrée secourable à ceux qui l'ont invoquée.

Aimez-la, comme on aime une bienfaitrice toujours empressée à récompenser l'amour qu'on lui porte.

Vous, mes frères, que j'appellerai les fidèles privilégiés de sainte Scolastique, ne vous laissez point aller à de molles défaillances, ni à des faiblesses coupables dans la pratique de vos devoirs chrétiens. Nous sommes dans un temps où il faut montrer une noble vaillance, pour marcher dans le chemin de la sainteté, sous la conduite de notre chef, le capitaine Jésus, et à l'ombre de la Croix, son glorieux étendard. Excitez en vous cette généreuse ardeur, et vous serez assez forts pour le suivre, pour lui obéir, pour combattre les ennemis de vos âmes et triompher avec lui.

Quand, vainqueurs du démon, du monde et de vos passions, vous serez arrivés au terme de votre carrière, sainte Scolastique, du haut des cieux, se penchera vers vous, recueillera votre dernier soupir, et vous présentera à Dieu, pour vous faire entrer auprès d'elle dans la possession des joies éternelles. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 januarii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 5 février 1914

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les Quarante-Heures. — I. Sur la pénitence, 97. — II. L'esprit chrétien, 99. — III. La réparation, 101.

Pour le Premier Vendredi. — LIX. Le Sacré-Cœur et le travail, 104.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XIII. *Sexagésime* : Vie publique de Jésus, 106.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XI. La *Sexagésime*, 109.

SERMONS POUR LES QUARANTE-HEURES

I

SUR LA PÉNITENCE

Mes frères,

La fête des Quarante-Heures étant une fête de réparation, je voudrais, pour me conformer à l'esprit de l'Eglise, vous parler de la pénitence. A ce mot de pénitence, le monde ne peut s'empêcher de sourire... Ce sourire, nous le connaissons depuis longtemps. Du vivant déjà de S. Paul, les Juifs voyaient dans la Croix, c'est-à-dire dans la pénitence, un objet de scandale, et les païens la regardaient comme une sottise... Ne nous laissons pas intimider par tout ce dédain ; la pénitence a fait ses preuves, et nous allons voir quel rôle souverainement important elle joue dans l'économie de la vie chrétienne. Qu'avons-nous à faire ici-bas ? Nous avons un *passé à réparer*, un *présent à sanctifier*, un *avenir à assurer*. Or, c'est la pénitence qui nous permet de mener à bonne fin la réalisation de ce programme ; loin donc d'être une sottise et une folie, elle n'est que prudence et sagesse.

I. — Elle répare le passé

Tout d'abord, elle *répare et purifie notre passé*. Créés pour connaître, aimer et servir Dieu, nous avons dû, depuis le moment où la raison s'est fait jour dans notre âme, lui être fidèles, nous avons dû apporter à remplir nos obligations de chrétiens toute la bonne volonté dont nous étions capables. Pouvons-nous dire que nous l'avons fait ? Pouvons-nous affirmer que, jusqu'à présent, notre vie a été une vie de docilité et d'obéissance ? Non, certainement ! Aucun de nous ne peut le soutenir. Et ce qui a ainsi compromis notre passé, ce qui l'a empêché d'être ce qu'il devait être, c'est *le péché*. Le péché nous a détournés de Dieu, de Celui de qui nous dépendons plus que le lierre ne dépend de l'arbre auquel il s'est attaché, plus que la terre ne dépend du soleil. Il a fait de nous des révoltés, semblables aux mauvais anges, qui, au début des temps, se sont insurgés contre le Seigneur en

s'écriant dans leur orgueil insensé : « Je ne servirai pas ! *Non serviam* ! » Il a brisé l'ordre sacré, le lien qui doit nécessairement unir le Créateur à sa créature raisonnable, et nous a ainsi jetés hors de notre voie !

Et qu'a-t-il fait à notre âme, le péché ? Il y a accumulé les ruines. Il a fait d'elle ce qu'un cataclysme fait de la campagne la plus riante ou de la ville la mieux bâtie ; il a fait d'elle ce que les voleurs ont fait de cet homme qui descendait un jour de Jérusalem à Jéricho : un blessé, un mourant à qui il ne reste plus qu'un semblant de vie ; ce qu'il a fait lui-même du pauvre prodigue : un exemple tristement frappant de misère physique et morale ; ce que la lèpre fait du malheureux qu'elle atteint : un être répugnant que fuient tous les humains !... Et c'est tout cela qu'il faut réparer ! Il faut rétablir et affermir en nous l'ordre détruit ; ces ruines, il faut les relever ; ces plaies, il faut les purifier et les guérir.

C'est alors qu'intervient la pénitence. Elle s'empare de notre volonté rebelle, de notre orgueil révolté contre Dieu, pour les humilier devant Lui, pour faire sortir de notre cœur touché ces accents douloureux mais salutaires : « Seigneur, j'ai péché ! *Peccavi* ! Pardonnez-moi, épargnez-moi, *parce, Domine* ! Ayez pitié de moi, suivant votre grande miséricorde ! *Miserere mei, Deus...* » Accents qui expriment si bien, en même temps que la sainteté infinie de Dieu et son domaine sur nous, notre misère et notre repentir ! La pénitence s'exerce sur tous nos sens, pour les arracher aux satisfactions que Dieu réprouve ; là où le plaisir a régné, elle impose la privation ; là où la jouissance s'est donné libre cours, elle met l'expiation de la souffrance. Dès lors, elle répare le désordre produit en nous par le péché ; elle détruit ses déplorables effets et elle rend à leur véritable destination toutes nos facultés. Sous son action bienfaisante, notre âme se purifie des souillures qu'elle avait contractées, les taches s'effacent en elle, et elle retrouve sa beauté première, la beauté des jours d'innocence et de fidélité.

Et cela, la pénitence seule peut le faire. Regardez la Croix qui étend sur nous ses bras sauveurs ? Elle nous montre le Fils bien-aimé de Dieu, Celui en qui le Père a mis toutes ses complaisances. La tâche qu'il avait assumée était d'effacer des fautes, les fautes de l'humanité coupable : comment l'a-t-il accomplie ? Pas autrement que par la pénitence ! Il s'est humilié pour abaisser notre orgueil ; il a souffert et il est mort du dernier supplice pour expier nos sensualités... Et nous voudrions, nous, trouver un autre moyen que la pénitence pour effacer nos péchés personnels ? Ce serait là, certes, une prétention insensée ! « Le Christ, nous dit S. Pierre, a souffert pour nous, nous laissant son exemple pour que nous suivions ses traces ! » Après avoir lui-même fait pénitence, il peut bien exiger que nous en fassions autant !

Voilà la loi universelle, la loi à laquelle aucun chrétien ne peut se soustraire ! Que de pénitents,

dans la suite des siècles, ont obéi à la voix du Sauveur qui les conviait à la pénitence ! Ils ont suivi avec amour ses traces sanglantes, et en punissant en eux ce qui l'avait offensé, ils ont purifié leur vie et se sont sauvés. Disons donc, avec S. Augustin, le plus illustre de ces pénitents : « Ce que ceux-là ont fait, ne puis-je pas, ne dois-je pas le faire ?... » Et ayons le courage, à leur exemple, de recourir à la pénitence pour rendre à notre âme toute sa pureté et tout son éclat.

II. — Elle sanctifie le présent

La pénitence *sanctifie* aussi notre vie présente. Nous sommes composés, suivant une expression coutumière aux écrivains sacrés, d'esprit et de chair : l'esprit, c'est la partie supérieure de notre être, ce qui, sous l'impulsion surnaturelle de la grâce, monte vers Dieu ; la chair, ce sont les inclinations naturelles, les mauvais instincts... Or, m. f., pour que notre vie soit sainte, il faut que notre esprit puisse librement se donner à son objet, et que la chair obéisse, en servante docile, à sa direction. Mais c'est là une chose qui, nécessaire en principe, est bien difficile en pratique, dans ce monde où, selon la parole du grand Apôtre, « la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. » Et cette lutte qui divise ces deux éléments rivaux, s'est encore accentuée chaque fois que nous avons péché, car alors nous avons flatté la chair, nous lui avons donné l'avantage, nous l'avons fortifiée aux dépens de l'esprit. Que faut-il donc faire ? Nous contenter de gémir avec S. Paul : « Malheureux que je suis ! qui donc me délivrera de ce corps de mort ? » Non : personne ne peut nous en délivrer. Eh bien ! c'est à notre volonté qu'il faut nous adresser, et nous devons nous résoudre à faire ce que le même apôtre s'était proposé pour lui-même : « Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude ! » Et c'est le rôle de la pénitence de tenir ainsi notre mauvaise nature sous le joug de l'âme et de l'esprit. Plus la nature est châtiée, moins elle a de force pour nous entraîner au mal. « Semblable à un coursier fougueux, écrit à ce sujet S. Augustin, elle ne peut être domptée que par la pénitence ; dans notre voyage vers la céleste cité, sur la voie divine qui nous y mène, elle nous emporte, et ses bonds capricieux nous écartent de la route. Eh bien ! jeûne, pâties, sois fatiguée, puisque c'est le seul moyen de te contenir ! Ce que tu veux voir, tu ne le verras pas ; ce que tu veux entendre, tu ne l'entendras pas ; ce dont tu veux jouir, tu n'en jouiras pas !... » Vous connaissez, m. f., la fameuse maxime des stoïciens : « *Supporte et abstiens-toi.* » Cette maxime, la pénitence l'a transportée dans la vie chrétienne ; c'est en nous la faisant pratiquer, qu'elle établit dans notre âme l'équilibre indispensable à notre salut, la domination de l'esprit sur la chair. Je ne m'étonne pas, dès lors, que tous ceux qui se sont livrés à la pénitence, soient devenus si saints ! Elle les a singulièrement élevés au-dessus des autres hommes ; n'est-ce pas grâce à elle que l'on

a pu dire de S. Martin, que « rien ne pouvait arracher son esprit triomphant de la prière qui l'unissait à Dieu ? » Ah ! m. f., ce triomphe de l'esprit, soyez-en sûrs, ce n'est pas sans des luttes opiniâtres, sans une longue et austère pénitence, que le grand évêque l'a remporté ! Sans prétendre à une aussi haute perfection de vie, il est cependant de notre devoir de recourir aussi à la pénitence, pour donner à notre âme le degré de sainteté que Dieu en attend.

III. — Elle assure l'avenir

Enfin, la pénitence *assure* notre avenir. Les païens ont autrefois formulé cet axiome de sensualité, qui n'a que trop libre cours encore à notre époque : « Jouissons du présent : qu'importe demain ? » Cette manière d'agir peut flatter la nature ; mais, outre qu'elle est mauvaise en elle-même, elle est encore imprudente et nuisible, car que sera demain ? On blâme, et à bon droit, l'ouvrier qui jette aux quatre vents du ciel, sans penser aux jours de la maladie et de la vieillesse, l'argent qu'il a péniblement gagné. Eh bien ! dans le chemin du Paradis, nous sommes tous des ouvriers, et il faut, nous aussi, penser à demain, il faut penser à l'avenir. Or l'avenir, pour nous chrétiens, c'est le jugement de Dieu qui nous attend, et la pénitence nous aide à nous y préparer.

Nous sommes parfois tentés de croire que tout est fini entre Dieu et nous, lorsque le prêtre a prononcé sur notre âme la sentence du pardon, et que nous avons accompli la légère satisfaction qui nous a été imposée. Profonde erreur que celle-là ! Pour nous détromper, la foi nous montre au-delà de cette vie des abîmes de douleur où l'âme achève de satisfaire, avant d'entrer dans le ciel : purification laborieuse et terrible, dans laquelle la justice de Dieu fait payer à chacun, jusqu'à la dernière obole, les dettes du péché. Fautes graves et fautes légères, tout est rigoureusement compté et pesé, sans qu'il soit fait aucune remise, même aux âmes les plus saintes, des peines qu'elles ont pu mériter. Une grande sainte, sainte Catherine de Gênes, s'écriait un jour : « Que n'ai-je une voix de tonnerre pour me faire entendre partout ! Je dirais alors à ceux qui habitent la terre : O infortunés ! pourquoi ne voulez-vous pas voir ce qui vous attend à la mort ? Pourquoi ne veillez-vous pas à votre avenir, pendant qu'il en est temps encore ? » Qu'ils sont donc imprévoyants, les chrétiens qui ne pensent pas à leurs fins dernières et qui ne prennent aucune mesure pour s'y disposer ! Combien sages, au contraire, ceux qui se rappellent qu'il y a dans l'autre vie un feu identique à celui qui brûle les damnés, plus cruel que tous les supplices d'ici-bas, et que la plus petite peine du Purgatoire l'emporte sur la plus grande souffrance du monde ! Soutenus par cette persuasion, avec quelle patience ils supportent les ennuis, les contrariétés, les amertumes de cette vie ! Avec quelle résignation ils se soumettent à ce que Dieu leur envoie, puisque ce qu'ils souffrent sur la terre les

préservera, en tout ou en partie, des expiations d'outre-tombe ! Or, m. f., cette patience, cette résignation, qui nous permettent ainsi de payer d'avance au Souverain Juge nos dettes spirituelles et d'assurer notre bonheur dans l'éternité, ce n'est pas autre chose encore que la pénitence chrétienne.

* * *

Vous voyez donc quelle influence capitale exerce dans notre vie la pénitence. Si le démon l'attaque, s'il fait passer pour des fous et des insensés ceux qui s'y adonnent, il est dans son rôle, croyez-le bien, car cette vertu porte de rudes coups à sa puissance ; elle lui ravit des âmes qu'il tenait déjà dans ses griffes et qu'il aurait, sans elle, entraînés avec lui dans les abîmes éternels. C'est pour cela qu'il entretient à son endroit, dans ce monde où son empire est si grand, une répugnance instinctive... Pour nous, m. f., laissons aux mondains leur aversion pour la pénitence ; nous savons bien où sont les fous, nous savons aussi où sont les sages : les fous sont ceux qui s'endorment dans les fausses joies d'ici-bas, quittes à se réveiller dans un épouvantable lendemain ; les sages sont ceux qui, par la pénitence, purifient leur passé, sanctifient leur présent et assurent leur avenir. Desquels voulons-nous être ? Nous avons le choix, ou plutôt non ! nous ne l'avons pas, car, si nous consultons les intérêts de notre âme, si nous pensons à notre salut, nous devons être du nombre des sages, nous devons faire pénitence ! A nous de nous examiner sur les moyens à employer ; de voir ce qu'il faut ajouter ou supprimer dans notre vie, les fautes à éviter, les habitudes à corriger, les vertus à pratiquer... La chose importante, c'est que nous soyons résolus : si notre résolution est ferme, avec la grâce de Dieu, nous saurons bien la tenir.

Dans quelques jours, nous serons en Carême, le temps par excellence de la prière et de la mortification. Ecoutez, m. f., la grande voix de l'Eglise qui vous invite à la pénitence : pour vous en faciliter la pratique, elle multipliera les exercices de piété, les lectures, les prédications, les chemins de croix... Ecoutez aussi une autre voix, une voix bien chère et qui vient de très haut. Il y a un peu plus d'un demi-siècle, le 18 février 1858, la Vierge Immaculée apparaissait pour la seconde fois à son humble servante Bernadette. Elle n'avait plus le sourire qui, quelques jours auparavant, éclairait son doux visage ; mais son front était triste, et ses yeux remplis de larmes. Et elle dit par trois fois à la petite enfant, avec une insistance significative : « Pénitence, pénitence, pénitence ! » Bonne et miséricordieuse Mère ! Elle sait bien le grand besoin que nous avons de la pénitence, elle qui depuis tant d'années, tant de siècles, retient là-haut le bras de son Fils, justement armé contre les iniquités de la terre. Mais son intervention ne se lassera-t-elle pas, à la vue de l'ingratitude des hommes ? Les crimes du monde ne l'emporteront-ils pas un jour sur la patience et sur la clémence

de Dieu ? Oh alors ! fasse le ciel, et c'est le vœu le plus cher que je forme pour nous tous, qu'au jour terrible de la justice divine l'Ange du Seigneur nous trouve purifiés, sanctifiés par la pénitence, prêts à être admis au nombre des élus et à entrer pour toujours dans la béatitude éternelle ! Ainsi soit-il !

II

L'ESPRIT CHRÉTIEN

En cette fête des Quarante-Heures, la sainte Eglise vous a adressé à tous un pressant appel ; elle vous a demandé, par la voix de ses pasteurs, d'apporter au Seigneur Jésus, exposé sur l'autel sous les espèces eucharistiques, le tribut de vos hommages et de vos adorations ; elle vous a aussi invités à réparer... Car il faut des prières, il faut des sacrifices pour compenser les fautes qui se commettent ; il faut des heures passées devant le tabernacle, pour les heures écoulées dans le péché et dans le mal ; il faut au Cœur Sacré du Sauveur, que son amour infini retient parmi nous, des protestations plus vives de foi et d'attachement, pour couvrir la voix hideuse qui s'élève du monde et qui parvient jusqu'à lui en un douloureux écho. Ce devoir, vous l'avez compris, m. f., et vous l'avez accompli avec toute votre âme.

Mais d'où vous viennent cette docilité, cette piété, ces sentiments surnaturels, sinon de ce que vous êtes animés de cet esprit, dont je voudrais vous entretenir pendant quelques instants, et que j'appellerai « l'esprit chrétien ? » C'est donc pour affermir en vous cette excellente disposition, que je vous exposerai 1^o ce qu'est l'esprit chrétien, et 2^o quelles sont ses principales applications.

I. — *Ce qu'il est*

Ce que c'est que l'esprit chrétien ? Pour le bien comprendre, il est nécessaire que nous nous rappelions une chose essentielle : c'est que nous sommes des chrétiens. Nous le sommes avant toute autre chose, avant d'être les membres d'une famille ou d'une société. Bien des fois déjà nous vous l'avons montré, quand nous vous avons parlé de la place prépondérante qu'occupe en nous notre âme, de l'importance capitale de l'affaire de notre salut, de nos intérêts éternels, en comparaison desquels nos intérêts temporels sont si peu de chose, de notre destinée qui n'est pas sur cette terre, mais au-delà... Or, que signifient toutes ces vérités, sinon qu'avant tout, nous sommes des chrétiens ? Il ne l'oubliait pas, ce martyr qui, interrogé sur sa qualité et sa profession, répondait invariablement à ses juges : « Je suis chrétien. *Christianus ego sum.* » Pour nous, que de fois nous l'oublions ! Que de fois nous perdons de vue ce qui est notre vrai titre, notre vraie raison d'être, pour nous attacher et d'esprit et de cœur à des choses qui n'ont qu'une importance secondaire, et qui ne sont que des moyens pour arriver à notre fin !

Dès lors, puisque telle est notre raison d'être, puisque, par destination et par vocation, nous sommes des chrétiens, c'est-à-dire, suivant le sens même du mot, des partisans du Christ, d'autres Christs, selon la belle expression d'un Père de l'Eglise, comment pouvons-nous l'être, si nous ne sommes pas animés du même esprit que Notre-Seigneur ? Comme chrétiens, nous sommes ses disciples ; or, a-t-on jamais vu un disciple fidèle contredire la doctrine du maître, et agir contrairement à ses préceptes ? Comme chrétiens, nous sommes membres du corps mystique dont Jésus-Christ est le chef ; or, un membre ne peut se détacher du corps auquel il appartient, sans se priver de la vie qui en émane. Comme chrétiens, nous sommes les rameaux d'une vigne divinement féconde ; mais le rameau ne peut pas se séparer du cep où il puise la sève nourissante. De même tout chrétien, pour porter son nom en toute vérité, doit vivre de la même vie que Notre-Seigneur, doit être animé du même esprit, qui est l'esprit du Christ, l'esprit chrétien. Cet esprit est aussi nécessaire à notre âme que le sang l'est à nos artères, que l'air pur à notre poitrine ; c'est lui qui établit le niveau de notre vie intérieure. S'il nous pénètre profondément, alors nous vivons véritablement et nous pouvons redire pour notre compte la parole de l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Au contraire, c'est une vie bien imparfaite, c'est même la mort, s'il n'existe en nous qu'à l'état faible, ou s'il n'existe pas du tout.

D'après ces données, l'esprit chrétien peut donc se définir un ensemble de principes puisés à des sources divines, comme les Saintes Ecritures, l'enseignement de l'Eglise, et qui se trouvent tous résumés dans ce modèle idéal, dans cet exemplaire infiniment parfait, qui est la vie de N.-S. J.-C. Ils sont destinés à nous guider ici-bas dans notre voyage vers l'éternité ; ils doivent nous servir de règle souveraine dans nos pensées, nos jugements, nos désirs, nos paroles, nos actions. Conduits par eux, nous sommes dirigés par Jésus-Christ lui-même ; c'est sa lumière qui nous éclaire et qui projette ses rayons bienfaisants sur les personnes et sur les choses qui nous entourent. Sous cette direction, nous ne pouvons pas nous tromper ; nous sommes de ceux que désignait N.-S. quand il disait : « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » Avoir l'esprit chrétien, c'est suivre N.-S., c'est marcher ici-bas au grand jour, pour arriver sûrement aux splendeurs de la lumière éternelle.

Mais, remarquez-le bien, cette disposition aussi précieuse qu'indispensable ne s'acquiert pas d'un moment à l'autre ; elle n'entre pas en bloc dans notre âme, mais elle est la résultante de plusieurs conditions qui la font naître en nous et qui l'entretiennent. Telle la plante, qui doit passer par diverses phases, avant de donner sa fleur brillante et parfumée. La semence de l'esprit chrétien est jetée en nous par le saint baptême : tandis que

l'eau coule sur le front du nouveau-né et que la grâce pénètre à flot dans son âme, l'esprit chrétien fait aussi son entrée. Il n'est encore qu'une semence, mais il va bientôt germer et grandir. C'est l'influence d'une pieuse mère, qui découvre à la jeune intelligence de son enfant les premiers éléments de la foi ; ce sont les leçons du prêtre, formant peu à peu cette conscience qui s'éveille ; ce sont les joies suaves de la Première Communion, puis les bons conseils suivis, les bonnes habitudes prises et conservées. Et quand ce jeune homme, cette jeune fille se sont ainsi assimilés les principes de la religion, vous pouvez dire que l'esprit chrétien est en eux ; ils n'ont plus dans la suite qu'à l'affermir par les actes qu'il leur inspirera, par les applications qu'ils en feront fréquemment dans leur vie, par la fuite de ce qui pourrait le diminuer ou le faire disparaître.

Ne nous étonnons plus, dès lors, de ce qu'en réalité bien peu de chrétiens, surtout à l'époque où nous vivons, soient animés de cet esprit. Comment voulez-vous qu'il naisse et se développe dans les âmes de tant de nos contemporains, de ces enfants qui n'entendent parler de la religion que dans les rares années du catéchisme, de ces parents qui ne savent pas ce que c'est qu'une pensée surnaturelle, de tous ces individus — et Dieu sait s'ils sont nombreux ! — qui n'ont pas plus de souci de leur âme que si elle n'existait pas ? Pour toutes ces personnes, l'esprit chrétien est une chose totalement inconnue... Bienheureux encore, si au dernier moment ils en voient luire une suprême étincelle, qui les décide à demander pardon !...

Pour nous, m. f., à qui Dieu a donné la grâce de connaître l'esprit chrétien et d'apprécier ses avantages, nous devons le favoriser en nous, en nous prêtant avec la plus grande docilité à ses inspirations. Une plante délicate demande des soins particuliers : il en est de même de cet esprit ; nous devons craindre de le contrarier en lui résistant, et écouter sa voix comme nous écouterions celle de Dieu, dont il est le fidèle écho. Nous allons du reste, en considérant le rôle qu'il joue dans notre âme, voir par là-même les applications que nous pouvons en faire.

II. — Ses applications pratiques

Le grand rôle de l'esprit chrétien, c'est de nous faire voir Dieu en toutes choses. Il nous le fait voir autour de nous, dans la nature qui nous entoure, immense concert qui monte des créatures vers le Créateur, et qui redit jour et nuit la sagesse et la puissance de Dieu. Il le voit dans notre prochain, dans tous les hommes, en qui il reconnaît l'image divine, et à qui il témoigne, à cause de cela, son amour et son respect ; les plus humbles personnes se transfigurent sous son regard ; celles qu'affligent la pauvreté, la misère, la souffrance, celles que le monde méprise et rejette, il les trouve dignes de vénération et de dévouement. Reconnaissez-le dans la Sœur de charité, qui souvent a sacrifié une

brillante situation pour se consacrer aux pauvres et aux malheureux ; dans le missionnaire, qui a tout quitté pour s'en aller au loin sauver les âmes. Et tandis que l'esprit humain s'apitoie, en des termes larmoyants, sur les maux qui accablent l'humanité, tandis qu'il s'ingénie à exercer une charité coûteuse et impersonnelle, l'esprit chrétien, lui, se met à l'œuvre, avec moins de bruit, avec aussi moins de ressources, mais avec un cœur et un dévouement qu'on n'égalerait jamais, et cela tout simplement parce que le divin Sauveur a dit un jour : « Ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi que vous le ferez. » — Dans les événements qui se déroulent, et où tant d'aveugles ne voient que le hasard et la fatalité, l'esprit chrétien devine et adore les desseins de la divine Providence ; il y reconnaît la main de Celui qui est le Maître de toutes choses, et qui fait marcher vers la fin qui leur est destinée le monde de la nature et celui de la grâce.

Mais c'est surtout en nous-mêmes que l'esprit chrétien répand ses bienfaisantes clartés. S'il s'agit de notre âme et de notre corps, il donne à chacun de ces éléments qui constituent notre être, la place qui lui revient ; s'il s'agit de nos mérites, il nous fait souvenir qu'en cela nous dépendons absolument de Dieu, sans l'aide de qui nous ne pouvons pas même avoir une bonne et salutaire pensée ; s'il s'agit de nos intérêts matériels, il nous rappelle la parole du Seigneur Jésus : « Une seule chose est nécessaire, » ou la maxime du Sage : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Le moyen, dès lors, de voir dans les biens de la terre autre chose que des instruments précieux dont il faut se servir pour exercer la charité ? Quant à nos souffrances, elles ne sont plus que des peines méritées par nos fautes, des prévenances de la miséricorde divine, qui veut nous épargner les châtements éternels, des traits de ressemblance avec Celui qui a tant souffert et qui est mort pour nous ! S'il s'agit de nos actions, l'esprit chrétien s'efforce de leur donner plus que l'honnêteté naturelle ; il veut qu'elles soient empreintes de cette sainteté dont Notre-Seigneur veut les voir revêtues quand il nous demande d'être parfaits comme le Père céleste est parfait.

C'est ainsi, m. f., que cet esprit embrasse et anime toute notre vie, dans ses grandes lignes comme dans ses plus petits détails, pour la diriger et l'orienter vers sa fin surnaturelle. Tandis que tant d'égarés concentrent leurs désirs et leur activité sur des objets périssables, où ils croient trouver le bonheur, le chrétien regarde en haut, et sa foi lui montre le Souverain Bien qui l'attend et qui doit le rendre éternellement heureux. Dans tout ce qu'il pense et dans tout ce qu'il fait, il se pose cette question : « A quoi cela peut-il me servir pour ma destinée future ? » Et il agit suivant la réponse que lui donne sa conscience. On peut bien lui appliquer, n'est-ce pas, cette parole que le divin Sauveur adressait à S. Pierre : « Tu es bienheureux, Simon, car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont

révélé ces choses, mais mon Père qui est aux cieux. » Et en effet, cet esprit qui nous donne en toutes choses une direction si ferme et si sûre, ne peut venir de la terre. Etudiez-le avec attention : vous n'y trouverez pas trace de la légèreté, de l'inconstance, des erreurs auxquelles l'esprit mondain et naturel se laisse si facilement aller : nous pouvons donc conclure qu'il n'est rien qui soit plus précieux à notre âme, ni plus utile à notre salut.

* * *

Cet esprit, nous l'avons tous reçu. Qu'en avons-nous fait ? Demandons-le-nous, ce soir, sous le regard de Dieu et de notre conscience. La réponse, je le crains, ne sera pas en notre faveur. Proposons-nous, du moins, de fermer désormais nos oreilles à la voix des principes humains que nous avons trop écoutée par le passé, pour nous laisser docilement guider par l'esprit surnaturel dont je vous ai entretenus. Bientôt nous allons entrer en Carême : s'il est un temps favorable à l'éclosion et au développement de cet esprit, c'est bien ce saint temps, où l'Eglise nous invite instamment à la prière et à la pénitence, où la parole de Dieu se fait entendre plus souvent, où la grâce nous sollicite d'une façon plus pressante. Ne restons pas sourds à toutes ces voix d'en-haut. Elles nous engagent, au nom de notre Sauveur, à faire vivre en nous et à mettre en pratique l'esprit qu'il est venu apporter sur la terre ; répondons avec toute notre générosité à l'appel du divin Maître : c'est l'esprit chrétien qui nous vaudra le bonheur de l'aimer, de le servir, de l'imiter ici-bas, et qui nous conduira aux délices ineffables du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

III

LA RÉPARATION

Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit ; et qui consolaretur, et non inventi.

J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi, mais nul ne l'a fait ; et que quelqu'un me consolât, mais je n'ai trouvé personne. (Ps. LXVIII, 21).

Mes frères,

Cette plainte, que le prophète David mettait sur les lèvres du Messie souffrant pour le rachat de l'humanité, semble s'être répercutée dans le cours des siècles et être venue jusqu'à nous.

En effet, si le même auteur inspiré a pu dire que le Cœur de Jésus, agonisant au Jardin de Gethsémani et expirant sur l'arbre sanglant du Golgotha, était devenu comme une cire en fusion sous l'étreinte de l'angoisse et les coups de la douleur (Ps. xxi, 15), ne sentons-nous pas aujourd'hui que ce Cœur de Jésus, si sensible et si bon, doit être extrêmement affligé de voir tant d'âmes perdre, par leur faute, les fruits précieux de son sang et de sa mort ? Et si Jésus n'avait auprès de lui, au moment de son agonie, que des apôtres pusillanimes et faibles ; auprès de lui, au moment de sa mort, que trois

cœurs restés purs ou sincèrement repentis : sa sainte Mère, le Disciple bien-aimé et Marie-Madeleine, ne constatons-nous pas, à notre époque d'anémie religieuse, le même cruel abandon, le même douloureux isolement ?

Oui, Jésus ne cesse d'agoniser et de souffrir, parce que toujours trop nombreuses sont les âmes qui affligent son Cœur divin ; et Jésus ne cesse de se plaindre, parce que toujours trop rares sont les âmes qui versent sur son Cœur meurtri l'huile et le baume de la réparation. « *Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit ; et qui consolaretur, et non inveni*. J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi, mais nul ne l'a fait ; et que quelqu'un me consolât, mais je n'ai trouvé personne. »

Le Cœur de Jésus a donc besoin de consolations. Aussi bien, mes frères, mon instruction a-t-elle pour but de vous inviter à les lui apporter telles qu'il les veut et dans la mesure où il les désire. Or les principaux moyens capables de consoler le Cœur de Jésus sont *la prière, la souffrance et la vie en union avec lui*.

1. — La prière

Prier, c'est le premier acte dont une âme brûlée de l'ardent désir de la réparation doive contracter la sainte habitude.

1. Mes frères, que voyons-nous encore trop souvent, malgré le dévouement que met l'Eglise à sauver les âmes, malgré les mille industries que déploie le zèle éclairé des pasteurs pour conserver ou accroître le troupeau des fidèles, malgré les sages directions du Souverain Pontife inspirées par le désir ardent de restaurer tout dans le Christ ? Que voyons-nous, en marge des foules qui se pressent dans nos temples, nombreuses si vous voulez, aux jours des grandes solennités catholiques ? Que voyons-nous ? Tout un peuple qui vit et qui meurt dans l'indifférence.

Ici je n'entends point parler de l'indifférence purement spéculative, à laquelle je ne crois pas : car il est impossible de se dérober à l'éclat de la vérité religieuse. Pour admettre l'existence d'une Divinité, sans parler du fait mystérieux de l'Incarnation consigné dans les annales de l'histoire, il suffit de fixer les yeux sur le fait lumineux de la création : *Cæli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum*. (Ps. xviii, 1).

Je ne veux parler que de l'indifférence pratique, de ces défections en masse, caractérisées depuis de longues années, du moins en beaucoup d'endroits, par la désertion de nos églises, la profanation du dimanche, le mépris des sacrements. L'indifférence ! Voilà la première blessure faite au Cœur de Jésus par la société chrétienne !

Cette vigne de choix, que le Sauveur avait plantée au pied de sa croix, dans la terre arrosée de son sang, si belle en ses printanières floraisons, si féconde dans les premiers siècles de son existence, porte maintenant sur ses rameaux, jadis empour-

prés du sang des martyrs, des fruits pleins d'amertume. *Vinea mea electa, ego te plantavi : quomodo conversa es in amaritudinem ?* (Jér., II, 21).

Mes frères, Jésus est miséricorde et amour. Mais la blessure qui lui est faite par l'indifférence lui est si sensible qu'elle fait naître en son Cœur un sentiment de répulsion : « *Utinam esses frigidus aut calidus ! sed quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo*. Ah ! que n'es-tu froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, je vais te vomir de ma bouche. » (Apoc., III, 16). Sans doute, en soi, il vaut mieux être indifférent qu'impie ; néanmoins, lorsqu'un homme est franchement pervers, il est plus facile de le convaincre et de le toucher qu'une âme indifférente.

2. Mais d'où vient donc ce mal que nous déplorons ? Les auteurs spirituels observent qu'il vient, la plupart du temps, de la négligence apportée dans la prière. On ne prie plus ; on ne veut plus prier ; on ne sait plus prier. De négligence en négligence, on finit par ce mal de l'esprit, par cette déchéance religieuse qu'est l'indifférence.

Ames chrétiennes, qui désirez réparer la blessure faite au Cœur de Jésus par l'oubli de la prière, reprenez la sainte habitude de la prière. Priez pour consoler Jésus ; priez en union avec Jésus.

Et si vous voulez rapprendre à prier, retournez à l'école de Jésus. « Quand vous prierez, vous dira-t-il, entrez dans votre chambre, et en ayant fermé la porte, priez votre Père dans le secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous exaucera. » (Mt., VI, 6). Sans nul doute, l'homme sera toujours plus près de Dieu dans un temple consacré à son culte ; mais comme il faut prier sans cesse, et qu'on ne peut aller au temple qu'à certains jours, à certaines heures, Jésus nous avertit que notre Père céleste est partout, et que, pour lui parler, pour en être entendu, il suffit de s'envelopper un instant de recueillement et de silence.

« Dans vos prières, ne parlez pas beaucoup, » reprend le divin Maître, « ne parlez pas beaucoup comme font les païens, car ils s'imaginent être exaucés à force de paroles. Ne leur ressemblez pas ». (Mt., VI, 6). Loin de nos lèvres, mes frères, les longues formules creuses et froides du paganisme ! Que notre prière soit avant tout un cri du cœur, un élan de l'âme dans l'adoration et l'amour. Ce n'est pas par nos paroles que nous devons chercher à consoler le Cœur de Jésus, « mais par les pensées actuelles de notre âme, par la droiture de notre intention, par la pureté de notre amour et la simplicité de notre cœur. » (S. Augustin).

Pour que notre prière réalise parfaitement ces diverses conditions, prions en union avec Jésus. Jésus, nous le trouverons partout : à l'église, où de son trône d'or il ne cesse de pousser vers son Père des gémissements inénarrables en faveur des pécheurs ; au foyer domestique, où il nous enseignera, comme jadis à la Samaritaine, que les vrais adorateurs ne sont pas ceux qui adorent seulement Dieu au temple, mais ceux qui l'adorent partout en esprit et en vérité.

II. — *La souffrance*

1. Nous l'avons vu, mes frères, le premier symptôme avant-coureur de l'indifférence, c'est l'omission habituelle de la prière. Mais pourquoi les âmes cessent-elles de prier ? Parce que, au lieu de s'éprendre des charmes de la vertu et de rechercher le bonheur de l'innocence, elles se laissent séduire par les illusions du monde et les trompeuses vanités et courent après le plaisir. *Ubi thesaurus tuus, ibi et cor tuum.* (Mt., vi, 21).

Ces âmes, autrefois bonnes et pieuses, ont petit à petit déplacé l'axe de leurs convoitises et de leur vie. Leur cœur n'est plus à Dieu ; il s'est voué aux idoles, et quelles idoles ! *Ibat post amatores suos et mei obliviscetur.* (Osée, ii, 13). Les malheureuses, alourdies par un fardeau de hontes, s'enlisent de plus en plus dans les sentiers du vice, et entraînent par leurs scandales d'autres âmes à leur suite. Le mal est profond, et il s'étend de jour en jour. C'est un lieu commun de le dénoncer du haut de la chaire chrétienne, après que de sages économistes l'ont maintes fois cloué au pilori de la saine opinion publique.

Mais s'il est une blessure cuisante pour le très pur et très saint Cœur de Jésus, c'est bien cette déchéance morale d'un nombre incalculable de chrétiens.

2. Quel remède apporterons-nous à cette nouvelle blessure du Cœur de Jésus ? Mes frères, si c'est l'amour des jouissances qui l'afflige, ne sera-ce pas l'amour de la souffrance qui le consolera ? Ici le champ est vaste.

a) Il convient de placer en premier lieu la souffrance du *martyre*. Quand il verse son sang pour la foi de Jésus, le chrétien offre à son divin Maître un parfum de la plus agréable odeur, parce que donner le sang de ses veines est la protestation d'un amour inaltérable. Tandis que les âmes frivoles vont brûler de l'encens devant les idoles de leur choix, Jésus est consolé de leur triste défection par la constance des martyrs. Honneur donc aux Agnès et aux Cécile, qui, pour n'avoir voulu dans leur cœur d'autre amour que celui de Jésus, ont rougi de leur sang la poussière de l'arène !

b) Le martyre sanglant n'est réservé qu'à un temps et aux âmes d'élite. Toutefois, pour satisfaire le besoin de souffrance et de réparation de certaines âmes, le divin Maître, dans sa prévoyante bonté, a inventé le martyre non sanglant de la *vie religieuse*. Et plusieurs se sont voués à cet holocauste perpétuel pour souffrir avec Jésus et porter la croix à sa suite. Heureuses ces âmes privilégiées !

Cependant cette voie n'est pas non plus la voie commune. Cherchons donc encore ailleurs les moyens de souffrir à la portée de tous.

c) Les âmes pieuses ont aussi leur martyre non sanglant : je veux désigner par là la *désolation des justes* obligés de vivre en contact avec les méchants, impuissants à détourner leurs regards des iniquités du monde. Les âmes restées fidèles à

Jésus pleurent, comme jadis les routes de Sion, parce que les chrétiens ont cessé leurs pratiques religieuses : ils ne viennent plus au temple, ou, s'il en vient, combien n'obéissent qu'au mobile d'une curiosité stérile ! *Via Sion lugent eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem !* (Thren., i, 4).

Les âmes qui puisent aux vraies sources de la vie sont inconsolables comme Rachel, parce qu'un grand nombre de leurs frères sont frappés de mort spirituelle : *Noluit consolari quia non sunt !* (Mt., ii, 18). Pourtant elles prient pour ces pauvres égarés ; elles travaillent à leur salut. Mais eux, ils restent insensibles à tout, réfractaires à tout. C'est un malheur irréparable, c'est une désolation !

O vous qui souffrez de cet aveuglement, de cet endurcissement de ceux qui furent nôtres, continuez de souffrir, mais souffrez avec Jésus pour consoler Jésus. Car votre souffrance est la sienne. Vous souffrez de vivre en contact avec des pécheurs ? C'est la souffrance du Fils de Dieu qui a dressé sa tente au milieu des hommes ! Vous souffrez de voir les âmes se perdre ? C'est la souffrance du divin Rédempteur qui, les ayant rachetées toutes, voudrait les sauver toutes !

d) Avons-nous, mes frères, épuisé la série des souffrances ? Non, certes. Il nous faut parler des *souffrances plus intimes inhérentes à la vie privée du chrétien*.

Offrir son cou au tranchant du glaive, s'immoler au fond d'un cloître ou au chevet des malades, c'est dur ; mais immoler chaque jour ses passions dans le sanctuaire de son cœur pour plaire à Jésus, pour conserver Jésus, n'est-ce pas aussi un sacrifice bien méritoire ?

Considérer que les âmes de nos frères se précipitent éperdument dans les abîmes de la damnation, c'est douloureux ; mais savoir que notre âme peut, par un seul instant d'oubli, un seul défaut de vigilance, être exposée au même péril ; subir sans trêve les assauts du tentateur, être mis en état de siège permanent par l'esprit infernal ; voir que l'ennemi, vaincu sur un point à force de luttes, transporte sans désespérer ses batteries sur un autre terrain ; être obligé d'opérer ainsi son propre salut avec crainte et tremblement : n'est-ce pas, mes frères, très douloureux ? Qui dira jamais tout ce qu'il y a de poignant dans cet incessant corps à corps, dans cette continuelle passe d'armes, où la vertu du chrétien doit l'emporter sur la ruse de Satan ?

O vous qui souffrez ainsi pour rester à Jésus, continuez sans défaillance. Nulle souffrance ne peut être plus agréable à son cœur. Car s'il compte avec amertume bien des capitulations honteuses autour de sa croix, il sait du moins que le glorieux étendard de notre rédemption rallie encore autour de lui de généreux combattants.

e) Enfin, pour n'oublier aucune souffrance, nous mentionnerons seulement celles qui sont *inhérentes à toute vie humaine*. Depuis le péché originel, la souffrance est notre pain quotidien. *In sudore vultus tui vesceris pane.* (Gen., iii, 19).

Loin de murmurer contre la divine Providence qui nous a fait naître dans une vallée de larmes et qui nous tient dans le creuset de l'épreuve, acceptons avec résignation toutes les croix ; recevons-les comme un châtiment mérité par le péché ; unissons-les à la croix de Jésus pour leur donner une valeur satisfaisante. Ainsi chacune de nos souffrances sera une vraie réparation.

III. — La vie en union avec Jésus

1. Mes frères, il est facile de le concevoir, la déchéance religieuse et morale que nous avons déplorée ensemble dans un grand nombre de chrétiens, aboutit tout naturellement à l'état habituel du péché grave, à la mort spirituelle de l'âme, à la mort pour longtemps, sinon pour toujours. Oui, malgré les apanages sacrés du baptême, qu'ils reçoivent si libéralement du Christ et de son Eglise, les chrétiens prévaricateurs ont cessé de vivre : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es*. (Apoc., III, 4). Ils portent un nom de vie, mais ils sont morts.

Malheureusement ils ne veulent point sortir de ce funeste état. Dieu, par la voix de son Eglise, a beau les inviter au festin intime de la conscience, aux noces mystiques de l'Agneau qui désire épouser chacune de nos âmes et les enlacer de la divine alliance de sa grâce. Ah bien oui ! leur cœur convole à d'autres noces : *Cor eorum longe est a me*. (Is., XXIX, 13).

Leur représente-t-on l'inconséquence de leur conduite, l'irrégularité de leur vie ? Leur rappelle-t-on les graves vérités du salut, l'enfer avec ses peines effroyables, le ciel avec son bonheur parfait, la mort, le jugement, l'éternité ? Ils vous répondent par une fin de non-recevoir ; ou, dans leur sottise imprudence, ils reculent les délais de la conversion : *Audiemus te de hoc iterum*. (Act., XVII, 32). Plus tard, plus tard nous verrons.

Hélas ! que voit-on plus tard ? Le triste couronnement d'une si triste vie ! La terrible messagère de la justice divine vient, prend ces cadavres vivants, et les jette au pied du tribunal de Dieu avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître. Et Jésus ne pourra sauver ceux pour qui il implorait du haut de sa croix le pardon de son Père : « Père, Père, pardonnez-leur ! — Non, répondra le Père irrité, ce n'est plus le temps de la miséricorde, mais celui de la justice ! » Quelle amère douleur pour le Cœur de Jésus !

2. Mes frères, je ne connais qu'un remède capable de guérir cette troisième blessure faite au Cœur de Jésus par la mort spirituelle des méchants : c'est la vie spirituelle intense dans l'âme des bons, la vie de la grâce, la vie d'union avec Jésus. Or pour alimenter cette vie, il nous faut boire à la source d'eau vive qu'ont abandonnée les indifférents et les libertins : *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ*. (Jér., II, 13). Il nous faut communier fréquemment.

« *Ego sum Panis vitæ*. Je suis le Pain de vie, nous dit Jésus. Celui qui mangera ce pain vivra

éternellement. Mais si vous ne mangez pas ma chair, et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Allons donc, mes frères, allons nous asseoir souvent à la Table Sainte pour conserver la grâce, pour vivre avec Jésus durant tout le temps de notre pèlerinage terrestre. La communion cimentera, scellera notre union avec le divin Maître. Car l'âme qui revient du banquet eucharistique peut s'écrier vraiment avec S. Paul : « *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus*. Je vis ; non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 20).

* * *

Fortifiés par ce pain descendu du ciel, nous achèverons vaillamment notre course dans le stade (I Cor., IX, 24) ; nous atteindrons, comme jadis le prophète Elie, les radieux sommets de l'Horeb, la montagne sainte où Dieu se révéla à nous, non comme un juge courroucé, mais comme le bon Père de famille qui, la tâche terminée, récompense son serviteur fidèle, lui ouvre les trésors de sa demeure, et le trouve digne du banquet de l'éternité, dont le banquet eucharistique n'est que le gage et la préparation.

Et tandis que les méchants iront sans espérance dans les abîmes qu'ils se seront creusés (Jér., II, 13), Jésus se consolera de leur perte irréparable en portant ses divins regards sur le glorieux cortège que lui feront les élus et les saints, et duquel, mes frères, je souhaite ardemment que nous soyons tous. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LIX

LE SACRÉ-CŒUR ET LE TRAVAIL

Mes frères,

Depuis le péché d'Adam, le travail était devenu pour l'homme un châtiment : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » avait dit Dieu, en chassant du Paradis terrestre l'homme coupable. A partir de ce moment, l'humanité ressemblait à un esclave, courbé sur une tâche pénible qu'il lui fallait subir.

Le premier être qui ne travailla point par force fut N.-S. Jésus-Christ. Si, pendant les longues années de sa vie cachée, il se livra au labeur, ce fut librement, parce qu'il aimait son Père et parce qu'il nous aimait. Il nous a ainsi donné un exemple que nous devons suivre, si nous voulons être les disciples de son Cœur adorable.

Accepter, par amour pour lui, notre tâche quotidienne, voilà ce qu'il nous propose aujourd'hui. C'est encore un acte de sa divine bonté, parce que le travail ainsi compris devient aussitôt *plus facile, plus noble et plus profitable*.

Demandons-lui de nous faire comprendre ces pensées.

I

Travailler pour le Sacré-Cœur, c'est travailler *plus facilement*.

Rappelons-nous encore la parole lumineuse de S. Augustin : « *Ubi amatur, non laboratur, aut, si laboratur, labor amatur*. Où il y a de l'amour, il n'y a pas de peine, ou, s'il y a de la peine, cette peine est aimée. » Que cela est vrai !

Voyez cette femme qui repose. Elle oublie dans son sommeil les fatigues de la veille. Tout d'un coup, l'heure du réveil sonne pour elle. Il faut qu'elle se lève, alors qu'il fait froid, alors qu'elle aurait encore besoin de dormir, alors qu'à son repos va succéder une besogne rude et pénible. Elle quitte sa couche parce qu'il le faut pour gagner son pain, mais elle ne le fait qu'à contre-cœur et en se plaignant. Toute la journée, elle gardera la même impression ; le travail, pour elle, est un boulet qu'elle traîne parce qu'elle ne peut pas faire autrement, mais qu'elle déteste.

Voyez la même femme, non plus au matin, mais au milieu de la nuit, à l'heure où il est le plus dur d'interrompre son sommeil. Tout à coup, du petit berceau qui est placé près de son lit, une légère plainte, un soupir à peine perceptible s'échappe. Aussitôt, elle est debout ; elle prend son enfant, elle cherche avec attention ce qui a pu lui faire produire ce gémississement. Elle ne songe plus qu'il fait froid, qu'elle n'est pas vêtue, qu'elle a besoin de repos. Elle reste auprès de lui aussi longtemps qu'il le faut, lui donne tous les soins qu'il réclame, et ne consent à se rendormir que lorsqu'il n'a plus besoin d'elle. Non seulement elle ne se plaint pas, mais encore elle est heureuse. Pourquoi ce réveil et cette fatigue ne lui ont-ils pas coûté ? Parce qu'elle les a acceptés avec l'amour ; ou, s'ils lui ont coûté, elle est contente qu'ils lui aient coûté.

Voilà ce que fait l'amour.

Voyez maintenant cet ouvrier ou cette ouvrière qui aiment Jésus. Quand ils se penchent sur leur besogne quotidienne, ils pensent à celui qui, étant Dieu, a voulu travailler parce qu'il les aimait. Rien ne l'y pouvait forcer, puisqu'il avait le pouvoir de créer tout ce dont il avait besoin ; mais, par amour, il a voulu partager nos labeurs et mêler ses sueurs aux nôtres. Si nous l'aimons, ne devons-nous pas l'imiter ?

Ce travail, c'est lui qui nous le donne. C'est sa volonté que nous accomplissons quand nous remplissons notre tâche ici-bas, et c'est bien pour lui que nous travaillons. Est-ce que nous ne devons pas nous réjouir de pouvoir ainsi contribuer à sa gloire ? Ne faut-il pas le bénir de ce qu'il daigne ainsi accepter nos humbles efforts, et que rien de ce que nous faisons ne lui soit indifférent ? Ne mérite-t-il pas que nous soyons heureux de lui obéir, à lui que nous devons aimer plus que nos pères et nos mères, plus que nos enfants et plus que nous-mêmes ?

II

En même temps que le travail accompli par

amour pour le Sacré-Cœur devient plus facile, il devient *plus noble*.

Examinons les autres motifs qui peuvent nous guider dans l'exécution de notre tâche.

Est-ce par nécessité que nous travaillons ? S'il en est ainsi, nous ne faisons pas acte d'êtres libres, mais d'esclaves, et nous ne nous élevons guère au-dessus des bêtes de somme qui, la tête baissée, traînent leur fardeau.

Est-ce par cupidité ? Est-ce pour nous enrichir ? S'il en est ainsi, nous sommes des égoïstes, et nous rabaissons notre idéal au niveau des biens de la terre que nous ambitionnons.

Est-ce par orgueil ? Est-ce pour montrer notre habileté ? S'il en est ainsi, nous n'élevons pas notre pensée au-dessus des autres hommes dont l'estime, et probablement la jalousie, seront nos seules récompenses.

Mais si c'est par amour pour Notre-Seigneur, nous unissons nos labeurs aux siens : nous ressemblons aux anges du ciel qui n'ont pas d'autre désir que d'accomplir les ordres souverains du Très-Haut ; nous donnons à nos peines le but le plus élevé qui se puisse concevoir.

D'autant que, si nous travaillons par amour pour Notre-Seigneur, il nous accorde en retour sa grâce divine, c'est-à-dire qu'il vient travailler avec nous ; que notre labeur devient surnaturel, c'est-à-dire qu'il surpasse en dignité et en grandeur toutes les œuvres humaines, si grandioses qu'elles puissent paraître.

Un tableau célèbre nous montre l'atelier de Nazareth, où l'Enfant Jésus travaille avec S. Joseph. De tous les points du ciel les anges accourent pour contempler ce spectacle d'un Dieu peinant ainsi de ses mains. C'est la même chose qui se passe quand un chrétien travaille par amour pour son Dieu ; le ciel tressaille et glorifie la bonté divine qui a bien voulu communiquer au labeur humain un tel éclat.

III

Et combien le travail ainsi compris devient *plus profitable* !

Ce n'est pas seulement un salaire de quelques sous ou de quelques francs qui récompense la peine que nous nous donnons ; c'est une gloire et un bonheur éternels.

Pendant que le Christ Sauveur travaille avec l'ouvrier chrétien qui lui offre ses efforts, pendant que Dieu le Père, du haut du ciel, le regarde, les anges comptent ce qu'il fait, pour le représenter au jour du jugement.

Vous ne savez pas, petite ouvrière qui aimez le Bon Dieu, combien de points votre aiguille a tirés au cours de la journée ; vous ne savez pas, ouvrier qui offrez votre travail, combien de mouvements vous avez faits, et combien de sueurs vous avez versées ; vous ne savez pas, écoliers qui voulez imiter l'Enfant Jésus, combien de traits votre plume a tracés : Dieu le sait. Chacune de vos actions, même la plus humble, même la plus inaperçue, même la plus inhabile, a pris une valeur

à ses yeux ; elle est tombée dans le trésor du Père de famille, ce trésor que les voleurs ne peuvent pas ravir, ce trésor que ni les vers ni la rouille ne peuvent détruire, et que vous trouverez fidèlement gardé par Dieu lui-même pour que vous en jouissiez au ciel !

Puisque nous sommes tous voués au travail, nous serions bien mal inspirés, mes frères, si nous ne prenions pas le moyen de le rendre *plus facile, plus noble et plus profitable*. Ce moyen, qui est de l'offrir au Sacré-Cœur et de l'accepter par amour pour lui, répond à notre foi et à notre piété. Saisissons-le avec empressement, et désormais chaque matin, et souvent durant la journée, répétons cette prière : « Cœur sacré de Jésus, je travaille parce que je vous aime. » Ainsi soit-il !

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XIII

Sexagésime

VIE PUBLIQUE DE JÉSUS

Mes frères,

Dans le mois de janvier et à l'occasion des fêtes que nous venons de célébrer, nous avons recueilli les leçons de la vie d'enfance et de la vie cachée de Jésus. Avant que commence le saint temps du Carême et de la Passion, je vous dirai quelques mots de sa vie publique. Vous savez qu'on appelle ainsi les trois années qu'il a consacrées à la prédication de son Evangile, à la manifestation de sa divinité et à l'établissement de l'Eglise.

Pour aider notre mémoire, nous rattacherons l'œuvre du Christ à trois chefs principaux : 1^o Jésus instruit les foules en enseignant l'Evangile ; 2^o il confirme la vérité et la divinité de sa doctrine par de nombreux miracles ; 3^o il fonde et organise son Eglise, la dotant d'une puissance divine et de sublimes et nécessaires prérogatives.

I

Jésus vient de quitter le désert, où il s'était retiré pendant 40 jours après son baptême dans le Jourdain, pour retourner en Galilée. Sur son chemin il rencontre déjà quelques hommes de bonne volonté qui s'attachent à lui. Ce sont les premiers disciples. Le divin Maître a sans doute éclairé leur intelligence d'une lumière surnaturelle. Pour confirmer leur foi en sa divinité et leur prouver qu'il est bien le Messie attendu, il va accomplir un éclatant miracle devant eux. Des noces étaient célébrées à Cana. Jésus s'y rendit avec ses disciples. A la fin du repas le vin fit défaut ; le Fils de Dieu ne pouvait l'ignorer. Mais il attendit que sa mère, présente au festin, le lui fit remarquer. Alors seulement il changea miraculeusement de l'eau en un excellent

vin, voulant ainsi paraître accomplir son premier miracle sur la prière de la T. S. Vierge. N'était-ce pas nous dire, mes frères, d'une façon très nette et très délicate, quelle puissance possède Marie et quelle confiance nous devons avoir en elle ?

De Cana Jésus revint à Capharnaüm, ville située sur le lac de Tibériade ou mer de Galilée. Il y établit sa résidence habituelle pour quelque temps. De là il rayonnait dans toute la Galilée, répandant ses premiers enseignements et se faisant connaître à tous comme le Messie promis.

Impossible, mes frères, vous le comprenez, de condenser dans une seule instruction toutes les paroles et tous les enseignements de Notre-Seigneur. Lisez-les dans l'Evangile. Nous nous contenterons de dire un mot de ses principaux *discours* et de ses plus remarquables *paraboles*.

1. Citons d'abord le *sermon sur la montagne* rapporté par S. Matthieu (ch. v-vii). Le divin Maître venait de gravir le sommet d'une montagne ; une immense foule se rassembla autour de lui et s'établit sur le flanc de la colline. Jésus s'assit et parla à la multitude. Il proclama bienheureux ceux qui ne s'attachent pas aux richesses, ceux qui ont le cœur pur, ceux qui sont doux et bons, ceux qui souffrent. Puis le divin Prédicateur formula les principales règles de la vie et de la perfection chrétiennes. Il termina en invitant les hommes à mettre toute leur confiance dans la Providence : « Ne vous inquiétez pas pour la vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps des vêtements que vous aurez. Votre Père céleste sait que vous avez besoin de ces choses... Amassez des trésors pour le ciel : ni la rouille, ni les voleurs ne pourront les atteindre... Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » (Matt., vi, 19, 32-33). Quelle nouvelle et belle doctrine pour ce monde qui ne connaissait ni la vraie charité, ni le détachement, ni le prix de la souffrance !

Un autre jour, Jésus venait de multiplier miraculeusement le pain dans le désert pour nourrir la foule qui le suivait. Il en profita pour annoncer la future multiplication d'un autre pain, du pain eucharistique. Il prédit et affirma qu'il se ferait lui-même notre nourriture dans le sacrement de son amour. « Je suis le pain vivant descendu du ciel... Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage. » Il veut que tous les hommes prennent cette nourriture céleste : « En vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., vi, 25-60).

Nous sommes à quelques jours de la Passion. Jésus est assis, entouré de ses disciples, sur le mont des Oliviers ; il a en face de lui, sous ses yeux, la ville et le temple qu'admirent les apôtres. Il prend alors la parole et prédit la ruine de Jérusalem et la destruction de ce temple magnifique. Puis, portant plus loin sa pensée, il décrit en les

annonçant les persécutions qu'auront à subir ses disciples et les signes qui précéderont la fin du monde et le jugement dernier. (Matt., xxiv, xxv).

Mentionnons enfin cet admirable entretien que le Maître eut avec ses apôtres après l'institution de la Sainte Eucharistie. Jésus y recommanda d'une façon touchante la charité : charité envers Dieu par l'observation des commandements : « Si vous m'aimez, gardez mes préceptes ; » charité envers le prochain : « Je vous ai donné un commandement, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. » C'est en terminant ce discours qu'il adressa à son Père cette prière : « Mon Père, je vous prie pour ceux que vous m'avez donnés... Faites qu'ils soient *un*, comme vous et moi ne sommes qu'un... » (Jo., xiv-xvii).

2. Mais Notre-Seigneur employa surtout la *parabole* pour instruire le peuple. Les paraboles sont de simples récits supposés, pour la plupart empruntés soit au cours ordinaire de la nature, soit aux habitudes réelles de la vie humaine, soit même à des événements particuliers, et dont la morale se dégage naturellement. Le divin Maître aimait à recourir à ce mode d'enseignement pour mettre les plus hautes vérités de la foi à la portée des plus simples intelligences.

C'est sous cette forme qu'il a parlé souvent du *royaume de Dieu*, qui désigne l'Eglise ici-bas et plus tard le ciel. Tantôt il le compare au semeur qui va répandre la semence dans son champ et en laisse tomber sur le chemin, sur la pierre, dans les épines. La semence est la parole de Dieu qui tombe dans les âmes plus ou moins bien disposées. Seuls, les cœurs bien préparés lui font porter du fruit par la patience. (Matt., xiii). — Tantôt il nous représente le petit grain de sénévé qui germe, grandit, devient un arbre et abrite les oiseaux sur ses branches comme étant l'image de l'Eglise, petite à son berceau, mais qui bientôt couvre le monde et abrite tous les chrétiens. (Matt., xiii, 31). — Le royaume des cieux est encore ce trésor caché dans un champ qu'un homme avisé découvre, cette perle précieuse dont un marchand connaît le prix. On vend tout ce qu'on possède pour faire l'acquisition de ce champ et de cette perle. (Matt., xiii, 44). De même le chrétien ne doit pas hésiter à tout sacrifier pour le ciel. — Jésus emploie encore d'autres comparaisons : l'Eglise est un champ dans lequel on a semé du bon grain, il s'y trouve aussi de l'ivraie ; elle est semblable à un filet jeté dans la mer et qui prend toutes sortes de poissons, des bons et des mauvais : image du mélange des justes et des méchants, du bien et du mal. La séparation se fera à la fin du monde. (Matt., xiii).

Dans d'autres paraboles Jésus nous représente la *miséricorde divine*. Il se peint sous les traits du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, qui court après la brebis perdue, laissant le troupeau des brebis fidèles, c'est-à-dire des âmes justes, pour ramener au bercail sur ses épaules la pauvre égarée, c'est-à-dire le pécheur. — Quelle bonté il nous manifeste dans le père de l'en-

fant prodigue ! Celui-ci a abandonné la maison paternelle, il a gaspillé son bien dans la débauche ; mais poussé par la misère et le repentir, il revient, demande pardon et sollicite une place parmi les serveurs de son père. Mais le père est si heureux de retrouver son fils qu'il le serre dans ses bras, lui pardonne et le rétablit dans tous ses droits : que voilà bien la conduite de Dieu envers le pécheur repentant ! (Jo., x ; Luc, xv).

La parabole a servi aussi à Jésus à nous enseigner les principales *vertus chrétiennes*. Comme il sait nous montrer la pratique de la vraie charité dans l'exemple du bon Samaritain qui exerce la miséricorde envers le blessé trouvé sur son chemin ! (Luc, x, 30-37). Il nous apprend la nécessité de faire l'aumône en nous montrant le mauvais riche enseveli dans les enfers pour avoir refusé un morceau de pain au pauvre Lazare. (Luc, xvi). Comme il nous prêche bien l'humilité dans l'histoire de l'orgueilleux pharisien et de l'humble publicain qui reçoit son pardon ! (Luc, xviii). Il nous invite à travailler à notre sanctification et à notre salut dans la parabole des ouvriers de la vigne : notre vigne c'est notre âme ; le salaire c'est le ciel. (Matt., xx). Pardonnez les injures pour que Dieu vous pardonne vos fautes : c'est la conclusion de la parabole du serviteur inflexible qui fut jeté en prison pour n'avoir pas voulu remettre la petite dette à son camarade. (Matt., xviii, 23-35). Soyez toujours prêts : vous ne savez pas quand Dieu se présentera à vous pour vous juger : Jésus nous en avertit dans les vierges sages et les vierges folles. Celles-ci ayant oublié de mettre l'huile dans leurs lampes, elles retournent en chercher. Pendant ce temps l'époux vient ; elles sont en retard et ne sont point reçues. (Matt., xxv).

Supposons, mes frères, que nous sommes au nombre des auditeurs de Notre-Seigneur, que c'est à nous qu'il s'adresse. Faisons notre profit de cette sublime et divine doctrine. Lisons-la dans l'Evangile et méditons-la souvent.

II

Pendant ses trois années de vie publique, Jésus ne s'est pas contenté d'instruire. Il a prouvé en même temps qu'il était Dieu et le Messie promis, et que son enseignement était divin et vrai, en opérant quantité de miracles.

Quand je veux donner une idée des miracles du Sauveur aux enfants du catéchisme et en fixer le souvenir dans leur mémoire, je leur dis : « Jésus a fait des miracles qui montrent sa toute-puissance sur toutes les créatures : sur les éléments, sur la maladie et la santé, sur la vie et la mort et sur les esprits. »

Il se montre le maître de la nature. A Cana il change l'eau en vin. Sur la mer de Galilée une violente tempête s'élève ; Jésus commande aux flots et à la mer : tout rentre dans le calme, tout obéit. Un jour, il marche sur les flots qui s'affermissent sous ses pas. Deux fois il multiplia le pain, nourrissant des milliers de personnes avec cinq

pains d'orge et deux poissons ; et après le repas, avec les restes, on emplit douze corbeilles. Il opère un grand miracle en instituant la sainte Eucharistie : il change le pain en son corps et le vin en son sang.

Jésus *guérit* aussi d'innombrables malades, sans aucun remède, par la seule efficacité de sa parole. Il rend la santé aux lépreux. « Je le veux, soyez guéri, » dit-il, et le malade est guéri. A sa voix les aveugles recouvrent la vue, les sourds l'ouïe, les muets la parole.

La mort elle-même obéit à Jésus, et sur son ordre elle rend ses victimes. Citons les trois résurrections racontées dans les évangiles. — Le fils de la veuve de Naïm qu'on portait en terre. « Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. » Le Maître a parlé, le mort se leva et fut rendu à sa mère. (Luc, vii, 11-16). — La fille de Jaïre, le chef de la synagogue. Jésus prit la main de la jeune fille, et elle se leva aussitôt. (Matt., ix, 18-26). — Lazare était dans le tombeau depuis quatre jours ; déjà son corps dégageait une odeur de putréfaction. Jésus fit enlever la pierre qui fermait l'entrée de la grotte et il cria à haute voix : « Lazare, sortez ! » Et aussitôt le mort sortit et on le dépouilla de ses bandelettes et de son linceul. Beaucoup de Juifs étaient présents ; frappés de ce miracle, plusieurs se convertirent et crurent en Jésus-Christ. (Jo., x, 1-43).

III

Jésus voulut aussi assurer à travers les siècles l'enseignement de sa doctrine de vérité et transmettre à tous les hommes le bienfait de sa grâce. Dans ce but il établit l'Eglise. Il en prépara les fondements pendant sa vie publique, pour en achever l'organisation dans les quarante jours qui suivirent sa résurrection.

Il commença à s'attacher des disciples, dont les premiers furent André et Jean. Ceux-ci ayant rencontré Jésus quand il revenait du Jourdain en Galilée, le suivirent. Le soir même, André trouva Simon son frère ; il l'amena à Jésus qui lui dit : « Tu es Simon, fils de Jean, désormais tu t'appelleras Pierre. » (Jo., i, 35-43). Dans les jours suivants Philippe, Nathanaël ou Barthélemy, Jacques frère de Jean, quittèrent tout pour suivre le Sauveur. Plus tard Thomas et Matthieu, l'autre Jacques et Thaddée, Simon et Judas, celui qui trahit son Maître, firent de même.

Un soir, le divin Maître se retira seul sur la montagne ; il y passa la nuit en prière. C'est après cette nuit d'oraison qu'il fit choix parmi ses disciples des douze hommes que je viens de nommer, pour leur donner le titre d'apôtres et les investir d'une mission et de pouvoirs spéciaux.

Jésus travailla ensuite à la formation de ses ministres. Il les envoya en mission de côtés et d'autres ; puis à leur retour il leur donna des conseils. Il leur annonça les persécutions qu'ils auraient à subir ; mais en même temps il leur prédit le triomphe de l'Eglise, la venue de l'Esprit-

Saint qui les soutiendra, les instruira, les consolera et les dirigera ; lui-même ne les abandonnera jamais, il sera avec son Eglise jusqu'à la fin des siècles.

Le divin Fondateur régla aussi ce qui touche à la constitution de la société chrétienne. Il lui donna un chef suprême dans la personne de S. Pierre et des papes ses successeurs : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » (Matt., xvi, 18-19).

Il lui assura l'infaillibilité : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point ; quand un jour tu seras converti, fortifie tes frères. » (Luc, xxii, 31).

Plus tard, après sa résurrection, Jésus confirmera la puissance et l'autorité de Pierre et de ses successeurs en le chargeant de paître les brebis et les agneaux, c'est-à-dire les pasteurs et les fidèles.

Il donnera à son Eglise le pouvoir de gouverner, d'enseigner et de sanctifier par l'administration des sacrements. « Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise. » (Luc, x, 16). « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit traité en païen et en publicain. » (Matt., xviii, 17). Voilà le gouvernement, voici l'enseignement : « Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. » (Matt., xxviii, 20). Les apôtres et leurs successeurs doivent sanctifier les âmes par le baptême : « Baptisez les hommes au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; » par la pénitence : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; » par l'Eucharistie : « Faites ceci en mémoire de moi. » (Matt., xxviii ; Jo., xx, 23 ; Luc, xxii, 19).

Avant de remonter au ciel, Jésus communiquera en un mot sa toute-puissance à ses apôtres : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. (Matt., xxviii, 18). Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » (Jo., xx, 21). Telle est l'œuvre du Christ.

Mais pendant que le bon Sauveur se livrait à son ministère de salut et d'amour, les princes des prêtres jaloux et les pharisiens hypocrites tramaient sa mort en secret ; ils ne lui pardonnaient pas d'avoir plus d'une fois dévoilé et fustigé leurs vices. Ils cherchaient une occasion d'arrêter Jésus. La cupidité d'un apôtre la leur fournit. Pour trente pièces d'argent Judas livra son Maître. Vous connaissez le reste : nous entrons dans la vie douloureuse du Sauveur, que je vous ai racontée ailleurs ¹.

* * *

Puisse cet abrégé de la vie publique de Jésus vous le faire mieux connaître ! Que le connaissant mieux vous l'aimiez d'avantage et pratiquiez plus fidèlement sa doctrine ! Ainsi soit-il.

¹ Voir Dim. de la Quinquagésime, 1913, p. 38.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XI

LA SEXAGÉSIME

Mes frères,

Le temps de la Septuagésime, dans lequel nous nous trouvons, a été établi par l'Eglise pour préparer les âmes de ses enfants à la laborieuse carrière de la pénitence qui doit prochainement s'ouvrir. C'est pour nous conduire, comme par degrés, aux salutaires expiations du Carême, que tout dans sa liturgie tend à nous faire connaître la profondeur des plaies que le péché a produites dans notre âme, et à exciter en nous des sentiments de crainte et de componction.

C'est dans ce but qu'elle nous fait méditer les grandes vérités contenues dans les premières pages de la Genèse. La semaine dernière, elle nous a rappelé la création toute spéciale de l'homme, sa sublime destinée, sa chute épouvantable, sa faute initiale devenue la souillure de notre race entière, le point de départ de notre déchéance; aujourd'hui elle nous redit l'histoire de ce cataclysme inouï qui submergea dans les flots des milliers d'hommes qui avaient corrompu leur voie, s'étaient montrés rebelles, et qui, selon la parole de l'Ecriture, avaient forcé Dieu à se repentir de les avoir créés : « *Pœnituit eum quod hominem fecisset in terra.* » Elle nous montre Noé, le seul juste qui trouve grâce devant le Seigneur et qui avec sa famille échappe au déluge universel, et ainsi sauve le genre humain d'une ruine totale.

Tels sont les grands événements que l'Eglise nous rappelle dans l'office de cette semaine.

« Mais, dit dom Guéranger ¹, le mystère de la messe du dimanche de la Sexagésime est plus important encore. Dans le sens moral, la terre n'est-elle pas submergée sous un déluge de vices et d'erreurs? Il faut qu'elle se peuple d'hommes craignant Dieu, comme Noé. Cette génération nouvelle, c'est la Parole de Dieu, semence de vie, qui la suscite. C'est elle qui produit ces heureux enfants dont parle le Disciple bien-aimé, « qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. » Efforçons-nous d'entrer dans cette famille, et, si nous en sommes déjà membres, gardons chèrement notre bonheur. Il s'agit, dans ces jours, d'échapper aux flots du déluge, de chercher un abri dans l'arche du salut; il s'agit de devenir cette bonne terre dans laquelle la semence fructifie au centuple. Songeons à fuir la colère à venir, pour ne pas périr avec les pécheurs, et montrons-nous avides de la Parole de Dieu qui *éclaire et convertit les âmes.* »

I

1. A Rome, la station est dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, élevée par l'empereur

¹ Le Dim. de la Sexagésime, p. 476.

Constantin sur la voie d'Ostie, au lieu même du martyre du grand apôtre.

C'est autour du Docteur des nations, du propagateur de la divine semence, du père de tant de peuples par sa prédication, que l'Eglise romaine réunit les fidèles en ce jour où elle veut leur rappeler que le Seigneur a épargné la terre, à la condition qu'elle se peuplera de vrais croyants et d'adorateurs de son Nom.

2. L'*Introït* est emprunté au Ps. XLIII (23-26). Il implore le secours du Seigneur : « *Levez-vous, Seigneur, pourquoi dormez-vous? Levez-vous et ne nous rejetez pas pour jamais. Pourquoi détournez-vous de nous votre visage, et oubliez-vous notre tribulation? Notre corps est attaché à la terre, levez-vous, Seigneur, secourez-nous et délivrez-nous. O Dieu! nous avons entendu de nos oreilles, nos pères nous ont raconté vos œuvres.* »

Quel est celui qui parle, qui appelle au secours et implore sa délivrance?

C'est l'Eglise. A la vue de la tribulation qui l'opprime, et des persécutions suscitées contre elle par l'impiété; à la vue des entraves que l'incrédulité apporte à son action bienfaisante et moralisatrice, et des projets d'anéantissement et de ruine qu'une secte impie rêve contre elle, elle s'écrie : « *Levez-vous, Seigneur, aidez-nous, délivrez-nous!* »

C'est l'humanité aux abois qui jette à Dieu ce cri de détresse et le supplie de ne pas la détruire, mais de la féconder de nouveau. Rappelez-vous ces milliers d'hommes qui durant des années s'étaient moqués de Dieu et de ses avertissements, avaient ricané en voyant à l'œuvre le juste Noé, et cependant ils confessèrent l'Eternel avant de périr dans les flots, et implorèrent son secours.

C'est enfin le chrétien, en butte à des attaques de tout genre; obligé de lutter contre les ennemis du dedans, les passions, les mauvaises inclinations, contre les ennemis du dehors, les influences perverses, les embûches et les pièges semés sous ses pas par des perfides, c'est lui qui fait appel à la bonté de Dieu; c'est lui qui se tourne vers son Créateur pour demander sa protection. Il le fait avec une confiance d'autant plus grande qu'il sait que le Seigneur est tout disposé à l'exaucer. Bien des fois d'ailleurs il a eu des preuves sérieuses de la miséricorde divine. Et de fait, ceux qui ont eu recours à Dieu, n'ont jamais été confondus. Il a sauvé Noé du déluge, il a préservé Loth des flammes de Sodome, etc. C'est donc avec raison que le verset de l'*Introït* nous invite à avoir confiance en Dieu, car il aura toujours pitié de nous, si grandes que soient nos misères.

L'Eglise, elle aussi, peut mettre tout son espoir en Celui qui a dit : « *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas.* »

Enfin l'humanité peut implorer sans crainte la miséricorde de Celui qui a prononcé ces paroles reconfortantes : « *J'établis mon alliance avec vous; aucune chair ne sera plus détruite par les*

eaux du déluge, il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre. » (Gen., ix, 11-17).

3. La *Collecte* complète l'Introït et donne une seconde raison de l'appel au secours divin : l'impossibilité où nous sommes de nous secourir nous-mêmes, au milieu des dangers qui nous menacent. D'où : « *O Dieu, qui voyez que nous n'avons aucune confiance en notre propre action, accordez-nous, s'il vous plaît, d'être protégés contre tous les maux, par la protection du Docteur des Gentils.* »

Cette raison exprime d'une part la défiance de nous-mêmes, et d'autre part la confiance en Dieu.

Pourquoi cette défiance ? — Quand nous, chrétiens, nous examinons sérieusement notre vie, nous n'avons pas lieu de nous enorgueillir. Notre nature corrompue est remplie de faiblesses et de vices. Nous sommes exposés à des tentations continuelles, à des chutes fréquentes et quelquefois honteuses dans le péché. Ce foyer de passions allumé dans nos âmes affaiblit notre volonté et nous empêche de faire le bien que nous voudrions, et nous fait faire le mal que nous ne voudrions pas. — Aux tentations qui viennent de nos mauvais instincts s'ajoutent les tentations qui viennent du dehors : il y a les tentations du démon qui comme un lion rugissant rôde autour de nous, pour faire de nous ses malheureuses victimes. Il y a les tentations du monde auxquelles tant d'hommes succombent : car nous vivons dans un monde qui n'a plus la foi, qui ne veut plus de Dieu et qui se moque des chrétiens soumis à l'Eglise, des chrétiens soumis à leurs devoirs. — Cette défiance est encore augmentée si nous considérons nos œuvres, c'est-à-dire les œuvres qui viennent de nous et qui ne procèdent pas d'une pensée surnaturelle. Malheureusement beaucoup de nos œuvres sont des péchés, ou tout au moins entachées d'une multitude d'imperfections. Elles ne sont donc propres qu'à irriter Dieu contre nous, parce qu'elles n'ont pas ce cachet surnaturel qui les rend méritoires. Aussi le grand apôtre que l'Eglise recommande tout spécialement dans cette oraison, déclare que « de nous-mêmes nous ne sommes pas capables de former une bonne pensée. » Pourquoi, m. f., voit-on de ces chutes qui étonnent en même temps qu'elles scandalisent ? Parce que l'on a trop compté sur soi-même, parce qu'on n'a pas su rapporter à Dieu les avantages que l'on possède, parce qu'on n'a pas su recourir à ce Maître dans les dangers qui nous menaçaient, parce qu'on n'a pas su mettre en Dieu une confiance inébranlable.

La confiance en Dieu, tel est l'autre objet de l'oraison. Il est tout-puissant, il est bon, il a promis de nous venir en aide ; nous serions sans excuses si nous négligions d'avoir recours à lui. S. Paul est un exemple frappant de cette bonté et de cette puissance divines. C'est par la vertu de la grâce de Dieu que le grand apôtre a cessé d'être un persécuteur pour devenir un instrument de choix, un ardent défenseur et un fervent prédicateur de la religion chrétienne. C'est pour recon-

naître son zèle infatigable et sa puissante intercession que l'Eglise a cru devoir l'invoquer aujourd'hui et nous le recommander tout particulièrement.

4. L'*Épître* est un long passage de la seconde lettre de l'apôtre aux Corinthiens. (xi, 19-33, xii, 1-9) Elle nous le représente travailleur intrépide dans la prédication de la parole de Dieu, supportant toutes les souffrances pour annoncer le Christ et donnant l'exemple de la plus profonde humilité.

Pour bien comprendre cette épître, il faut se rappeler le motif qui avait déterminé l'apôtre à l'écrire aux Corinthiens et à faire l'apologie de son ministère contre ceux qui l'attaquaient.

Les judaïsants avaient attaqué son autorité. « Paul, disaient-ils, manquait du prestige nécessaire. Sa personne présentait mal, son extérieur était misérable. De loin il parlait, il menaçait ; de près il n'osait pas agir. D'ailleurs, sa parole était dure et sans art, sa langue inculte. Si seulement il possédait quelques-uns des dons d'éloquence d'Apollo, qui, lui du moins, était un esprit distingué, façonné au bien dire par la culture grecque ! Mais Paul, c'était le prédicateur exagéré, aux idées aussi folles que son langage. »

Voilà ce que criaient partout ses ennemis irréductibles. — S. Paul va les combattre en quelque sorte corps à corps avec une véhémence inouïe, mais cette véhémence demeure latente pendant quelque temps, on la sent gronder à travers le début très ample et très large.

Il commence donc en s'excusant en général de parler de sa personne ; s'il est obligé de se glorifier, il ne le fait pas sans que l'on sente des réserves ; ces réserves mêmes ne donnent qu'une plus grande force, un attrait plus piquant à son apologie. Les avantages que possèdent ses adversaires, il les possède lui aussi, et plus qu'eux. Ils se glorifient de porter le nom honoré d'Israélites, d'appartenir à la race d'Abraham et d'être héritiers des promesses : il est Israélite et fils d'Abraham comme eux. Plus qu'eux il est ministre du Christ, puisqu'il a reçu du Christ lui-même une mission particulière, unique !

Pour accomplir cette mission, que de souffrances n'a-t-il pas endurées ? Souffrances physiques. Lui-même les énumère : trois fois battu de verges, accablé cinq fois de trente-neuf coups (la loi juive interdisait de frapper quarante coups), une fois lapidé, trois fois il a fait naufrage. Et le reste : la prison, la faim, le froid, les angoisses de toutes sortes. Souffrances morales : que de fois il a vu son œuvre compromise par des interventions jalouses, par les vices de chrétiens mal convertis, par de douloureuses discussions ! Que de fois il a été trahi par de faux frères !

Il termine par l'incident de Damas, parce que c'est la première fois qu'il affronta la mort pour l'amour du Christ et sentit l'implacabilité de la haine des Juifs.

Après avoir retracé le tableau de ses misères, de ses douleurs de tout genre, il va maintenant

parler de ses gloires, des faveurs extraordinaires dont il a été l'objet. Aucun apôtre n'a été éprouvé comme lui, aucun non plus n'a reçu de J.-C. des marques plus sensibles de sa tendresse. Il fut ravi au troisième ciel, plongé dans l'extase. Au milieu de ses angoisses, dans sa prison, il se rappelait le ciel où il avait été transporté et il se sentait aussitôt réconforté. Mais il ne se glorifie pas outre mesure de cette grâce inouïe, il fait de préférence l'aveu de ses misères et de ses faiblesses. Quel est cet aiguillon, cette épine qui lui entre dans la chair, soufflet de l'ange pervers ? Plusieurs ont pensé qu'il avait subi les tentations violentes de la chair ; beaucoup croient qu'il s'agit ici d'une maladie aiguë qui l'abattait et entravait son ministère. Il fut donné à Satan de s'acharner sur lui par ce mal mystérieux ; Paul pria le Seigneur de l'éloigner, Dieu lui répondit : « Ma grâce te suffit ; ma puissance éclate dans la faiblesse. » Désormais il tire parti de sa faiblesse et de ses infirmités ; et elles servent à redoubler son humilité, sa défiance profonde de lui-même et sa confiance en Dieu. Plus il est faible, plus il se sent fort, car la faiblesse vient de lui, mais la force lui vient de Dieu.

Imitons, m. f., l'apôtre S. Paul dans son zèle à travailler pour la gloire de Dieu, dans son courage à endurer les souffrances physiques et les souffrances morales pour gagner des âmes à J.-C., pour rester fidèles au milieu de tant de défaillances et de tant d'avilissements. Comme lui, mettons tout notre espoir en Dieu, disons avec un élan généreux : « Seigneur, ce que vous voulez, je suis prêt à le faire. Je suis faible, il est vrai, j'entrevois mille obstacles, mais votre grâce me suffit. » M. f., fiez-vous à Dieu, vous triompherez.

5. Dans le *Graduel*, l'Eglise implore le secours de Dieu contre tous ceux qui s'opposent à sa mission et cherchent à l'entraver. Elle a confiance en Dieu qui, d'un mot, d'un signe, peut traiter comme de la menue paille, réduire à néant ceux qui la persécutent. N'est-il pas Celui qui règne dans les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et la toute-puissance ? N'est-il pas Celui qui peut donner à l'humanité, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons ?

6. Le *Trait*, tiré du Ps. LIX, 4 et 6, a été inséré dans cette messe en 549, à la suite d'un tremblement de terre qui épouvanta tout le centre de l'Europe ¹. « *Seigneur, vous avez ébranlé la terre et vous l'avez troublée. Guérissez ses brisures, car elle chancelle. Que vos élus s'enfuient devant l'arc bandé contre eux et qu'ils soient délivrés.* » Ces paroles sont toujours vraies. Depuis le déluge qui bouleversa complètement l'univers, le monde est sans cesse secoué par des révolutions, des catastrophes qui effrayent les humains. Il est donc nécessaire que l'Eglise demande à Dieu de guérir ces brisures, d'épargner ses enfants bien-aimés et fidèles qui mettent en lui toute leur confiance.

¹ Dom Picart, *De la terre au ciel*, p. 444.

II

1. L'*Evangile* rapporte la parabole de la semence. Jésus-Christ était dans une ville de Galilée, la deuxième année de sa prédication. Un jour, il se vit suivi par une multitude de personnes, il alla sur le bord du lac de Génézareth, et monta dans une barque, d'où il instruisit le peuple. Il avait devant lui les campagnes couvertes de moissons ; ça et là, parmi la bonne terre, des buissons d'épines, des terrains rocailleux, des sentiers battus.

Ce spectacle inspire au Sauveur la parabole de la semence que vous connaissez, et que je vais vous commenter brièvement.

Le semeur de la parole divine, c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le Verbe du Père. Il a semé le premier la parole divine, par son Incarnation ; il a quitté le Ciel, il est sorti de la demeure éternelle de son Père pour semer. Et cette mission de semeur, il l'a remplie par sa parole, par ses miracles. Il la continue à travers les siècles, par son Eglise qui ne cesse d'envoyer ses évêques, ses missionnaires, ses prêtres, ses religieux et ses religieuses, tous, sous une forme ou sous une autre, répandre parmi les peuples la parole divine, la semence des vérités éternelles.

Aussi longtemps que le monde subsistera, le champ de l'Eglise sera ouvert, et elle ne cessera jamais sa mission de semeuse, malgré les persécutions, les haines et les obstacles suscités par l'enfer pour empêcher la diffusion de la vérité. L'Eglise ne peut pas plus cesser de semer, d'instruire, qu'elle ne peut cesser d'exister.

La graine jetée par le laboureur est tombée sur quatre sortes de terrains : ils figurent les quatre états des âmes qui entendent la parole de Dieu.

Le chemin battu représente les âmes endurcies et rebelles ; les incrédules, qui écoutent la parole divine sans y croire ; les esprits légers et distraits, qui l'écoutent sans attention ; les hommes vicieux, qui l'écoutent sans la goûter. En vain prédicateurs, parents, amis, livres, jettent sur eux conseils, lumières, remords ; la routine, les mauvaises habitudes, les souvenirs d'un passé déplorable, le monde et le démon foulent tout cela aux pieds, et font disparaître la précieuse semence.

Le terrain rocailleux figure les âmes vives, enthousiastes, pleines de bons desirs ; les âmes séduites par la beauté, la noblesse, la pureté de la doctrine chrétienne et de la morale évangélique. Aussi accueillent-elles la parole divine avec joie et empressement. Mais la foi manque chez elles ; dès la première épreuve, elles se découragent et se scandalisent. Elles ne savent pas, elles n'ont pas la force de résister aux railleries, aux tracasseries, aux tribulations auxquelles les expose la parole de Dieu. Ce sont, hélas ! des plantes d'un jour.

Les épines symbolisent ceux qui sont entraînés par les soucis du siècle, le clinquant trompeur des richesses et qui s'en vont se laissant emporter au flot des voluptés de la vie. Ils reçoivent volontiers

la parole divine, mais il leur manque le courage de se débarrasser des épines qui étouffent en eux les bonnes résolutions. Combien de chrétiens, de jeunes gens abandonnent la fréquentation des sacrements, parce qu'il leur faudrait renoncer à des sociétés, à des habitudes, à des jouissances blâmables ! Combien d'hommes, combien de femmes ne sanctifient plus le dimanche, ne s'approchent plus de la table sainte, profanant les lois sacrées du mariage par amour du lucre, pour un gain sordide, par peur de compromettre ou de diminuer leur fortune ! Comment la semence évangélique porterait-elle des fruits en de telles âmes ?

La bonne terre enfin représente les âmes en qui se développe et fructifie la parole divine, c'est-à-dire les âmes de bonne volonté, les cœurs droits et généreux, qui ne reculent devant aucun sacrifice pour qu'elle trouve en eux-mêmes les conditions exigées par son développement.

Quelles sont les conditions requises pour assurer la fécondité de la semence évangélique ? — S. Jean Chrysostome nous dit qu'il faut d'abord l'écouter avec attention, qu'il faut ensuite la retenir fidèlement. La parole de Dieu demande un souvenir ferme, durable, afin qu'elle soit vraiment un aliment, une condition de vie. Il faut ajouter une grande force de caractère pour résister aux séductions, aux maximes néfastes du monde, pour se débarrasser de toutes ces épines, orgueil, sensualité, amour de l'argent, si funestes à la vertu. — Efforçons-nous donc de combattre en nous toute mauvaise inclination que notre négligence transformerait vite en mauvaise habitude ; travaillons à affaiblir et à vaincre tout ce que notre conscience nous fait voir comme dangereux ou nuisible à sa paix ; n'oublions jamais que les richesses et les plaisirs sont les épais buissons d'épines qui étouffent la bonne semence et tous les bons desirs du cœur. A l'avenir, soyons plus scrupuleusement dociles à recevoir pieusement la parole divine, appliquons-nous à la conserver en notre cœur, en méditant ses précieuses et consolantes maximes ; enfin supplions le bon Maître de nous aider à pratiquer avec humilité, patience et persévérance tous les devoirs que prescrit cette divine parole, abandonnant à sa bonté infinie le soin d'en recueillir toute la plus grande gloire possible, avec la douce conviction qu'il ne laissera sans récompense aucun des efforts de notre bonne volonté.

2. Ranimés par cette espérance, et pleins de confiance en Celui qui daigne ensementer de nouveau notre âme si longtemps ou du moins si souvent rebelle à ses soins, nous redisons dans l'*Offertoire* ces belles paroles du Roi-Propète par lesquelles nous sollicitons la fermeté et la persévérance (Ps. xvi, 5-7) : « *Affermissez mes pas dans vos sentiers, afin que mes pieds ne soient pas chancelants ; inclinez votre oreille et exaucez mes paroles. Faites éclater vos miséricordes, ô vous, Seigneur, qui sauvez ceux qui espèrent en vous.* »

3. Dieu seul peut donner à la parole la fécondité

voulue, car sans la grâce nous ne pouvons rien, c'est pourquoi dans la *Secrète* nous prions le Seigneur « *que le Sacrifice qui lui est offert, nous vivifie et nous fortifie.* » C'est lui qui est le semeur, mais c'est lui seul encore qui peut faire croître et prospérer.

4. Si le cœur est bon, s'il est excellent, s'il fuit la dissipation, s'il n'a rien de superficiel ; s'il se refuse d'unir des choses qui se fuient, Dieu et les richesses, Dieu et les plaisirs, Dieu et le monde ; s'il sait être patient et attendre ; s'il sait crier vers le Seigneur, alors ce cœur portera du fruit, beaucoup de fruit, surtout s'il s'approche comme l'antienne de la *Communio* l'y invite, de l'autel de Dieu ; là il trouvera le grand moyen qui fertilise l'âme, qui la rend féconde et lui donne vigueur et jeunesse : « *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.* »

5. Enfin dans la *Postcommunio*, nous supplions Dieu de nous faire profiter du Sacrement de vie qui nous permettra de faire fructifier la semence déposée dans notre cœur, de la faire lever et grandir en moisson de vertus. Chaque fois que nous nous approchons de l'Eucharistie, nous refaisons nos forces ; nous puisons la dignité de la vie ; nous contractons des mœurs qui attirent sur nous le regard bienveillant de Dieu, et nous avons ainsi le bonheur de lui être agréables : « *Nous vous supplions, Dieu tout-puissant, de faire, à ceux que vous nourrissez de vos sacrements, la grâce de vous servir par une conduite qui vous soit agréable.* »

Pénétrons-nous bien de ces pensées, et nous serons agréables au Seigneur. Demandons à Dieu de préparer lui-même la terre de notre cœur ; de l'arroser sans cesse par sa grâce ; que la divine semence s'y développe comme en une terre docile et féconde et produise des fruits dignes de lui être présentés dans les greniers éternels du Paradis. Ainsi soit-il.

EN VENTE A NOS BUREAUX

Pour Retraite de Première Communio : Le Grand Jour et ses apprêts, par le R. P. Lambert, in-12 de 300 p., franco 2 f. 75 ; Etranger 3 f. ; — *Trésor d'histoires pour une Retraite*, par l'abbé Millot, vic. gén. de Versailles, in-12 de 443 p., franco 3 f. 25 ; Etranger 3 f. 50 ; — *Examen pour la Confession*, franco 0 f. 15 (1 f. 50 la douzaine).

Pour le Carême : Le Chemin de Croix à Jérusalem, par Un Pèlerin, in-12 de 72 p., franco 0 f. 50 ; — *Chemin de la Croix pour le Vendredi Saint*, suivi d'Actes pour la communion des petits enfants, par M. le chanoine Dormoy, in-12 de 23 p., franco 0 f. 20 ; — *La Souffrance chrétienne*, par Ebed-Miryam, in-12 de 35 p., franco 0 f. 30 ; — *Pour les hommes mariés*, in-12 de 24 p., franco 0 f. 15 (3 f. les 50 ; 6 f. 25 le cent).

Drame social rural : 3^e édit., Le Déserteur, par l'abbé Magnier, in-12 de 70 p., franco 0 f. 75 (3 f. les cinq). Pas de droits d'auteur à payer pour la représentation.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 februarii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 12 février 1914

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXXIV. L'intégrité des Evangiles, 113.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XIV. *Quinquagésime* : Le jeûne et l'abstinence, 115.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XII. La *Quinquagésime*, 118.

Instructions de Carême sur la Passion. — I. La prière de Jésus au Jardin des Oliviers, 122.

Petites Lectures. — XIX. L'âme est spirituelle, 124.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN OCCIDENT : — II. S. Paul et les Juifs de Rome, 126.

ALLOUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXXIV

L'INTÉGRITÉ DES ÉVANGILES

Messieurs,

Les Evangiles n'ont pas été inventés de toutes pièces, comme les poésies d'Ossian par l'anglais Macpherson, et plus près de nous, tout près de nous, les révélations de Diana Vaughan par le trop fameux Léo Taxil. Nous l'avons prouvé dans notre dernier entretien.

Ce n'est pas qu'on n'ait point tenté de placer à côté d'eux des écrits supposés. C'est si tentant, pour un homme, de faire passer sa parole et sa pensée pour une pensée et une parole divine ! On ne compte pas moins de quatorze essais de ce genre. Tous ont échoué, et le nom d'*apocryphes*, qui leur est resté accolé comme une flétrissure, en les mettant au pilori de la conscience humaine, est en même temps la justification éclatante de nos quatre Evangiles, reconnus ainsi pour seuls vrais, seuls authentiques, seuls dépositaires de la doctrine du Christ Jésus.

Mais cette doctrine, ou, ce qui revient au même, le texte qui contient cette doctrine, nous sont-ils parvenus intacts ? N'ont-ils pas été falsifiés ? Telle est la question à laquelle nous nous arrêterons aujourd'hui.

I

Elle en vaut la peine.

Ceux d'entre vous, Messieurs, qui ont étudié le droit savent quelle est la valeur d'un mot mis à sa place ; le sens d'une phrase dépend parfois d'une virgule ou d'un accent. S'il suffit, disait Laubardemont, de quatre lignes d'écriture pour faire pendre un homme, il suffit parfois d'une erreur de ponctuation pour faire perdre un procès.

Perdre un procès parce qu'une virgule est mal placée, c'est assurément regrettable ; mais, est-ce que cette erreur ne sera pas plus regrettable mille fois, s'il s'agit d'un texte duquel dépend, et notre

foi, et la direction de notre vie, et le salut de notre âme ?

Le danger apparaît encore plus grand, quand on songe aux conditions défavorables dans lesquelles les Evangiles se sont répandus. Quand ils furent composés, l'imprimerie n'existait pas ; il fallait avoir recours aux copistes, c'est-à-dire à la race la plus infidèle et la plus perfide qui ait jamais existé.

Regardez-moi cet homme que personne ne surveille, de peur de troubler son travail. Il est seul, en face d'un manuscrit qu'il doit reproduire sans y rien changer ; mais cet homme est un homme, — ce qui signifie un être sujet aux passions, aux lacunes et aux préjugés.

Il est sujet aux passions : si un texte le gêne, il le passe, et ce sera une *suppression* ; s'il veut répandre une idée qui lui est chère, il modifiera une phrase pour l'adapter à sa manière de voir, et ce sera une *variante* ; ou même il glissera tout doucement une phrase de son cru, et ce sera une *interpolation*.

Il est sujet aux lacunes : s'il ne sait pas lire le texte qu'il a sous les yeux, il l'interprétera à sa façon ; s'il est distrait, il omettra un mot essentiel ou écrira autre chose que ce que le manuscrit contient.

Il est sujet aux préjugés : s'il ne trouve pas une formule assez élégante, un mot assez noble, il fera des substitutions, et il se félicitera d'avoir rendu un grand service à l'auteur dont il aura peut-être défiguré la pensée. Qui s'en apercevra ? Peut-être personne. Et, en tout cas, comme disait Pilate, ce qui est écrit, est écrit.

On raconte que S. Vincent de Paul, tout charitable qu'il fût, entra un jour dans une violente colère, à la vue d'un misérable qui déformait les membres de pauvres enfants qu'il avait volés, afin que la vue de leurs difformités excitât la pitié des âmes charitables. Entre les mains de copistes ignorants ou malveillants, un ouvrage n'est guère moins à plaindre.

Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la copie fautive servira à son tour à faire d'autres reproductions qui respecteront les erreurs, les additions et les suppressions, et serviront elles-mêmes d'exemplaires ; si bien que les altérations pourront se multiplier à l'infini.

Ajoutez à cela que les Evangiles ont dû être non seulement copiés, mais aussi traduits dans toutes les langues de l'univers. Or, les traducteurs ont au moins aussi mauvaise réputation que les copistes. On les accuse de déloyauté et d'incapacité, et leurs méfaits semblent bien donner raison à leurs détracteurs. Au surplus, à supposer qu'ils eussent eu toutes les qualités requises, qui prouve que la copie traduite par eux était irréprochable ?

Voilà, Messieurs, bien des écueils semés sur la route que les Evangiles ont dû parcourir pour arriver jusqu'à nous. Ont-ils pu les éviter tous ? Ont-ils pu nous apporter, malgré tous ces pièges, la pure doctrine de Jésus-Christ ? C'est ce que nous allons voir à présent.

II

Vous me rendrez cette justice que je n'ai pas atténué la difficulté. Je suis d'autant plus à l'aise pour vous affirmer maintenant que vous pouvez être tranquilles sur l'intégrité des Evangiles. Ils nous sont parvenus sans altération notable, et en voici les preuves, — preuves internes et preuves externes.

Il suffit de lire le Livre sacré pour constater qu'il n'a pas été écrit au cours d'une grande époque littéraire, et par des auteurs rompus aux habiletés et aux délicatesses du langage. On y trouve de nombreuses incorrections de style, des combinaisons de phrases anormales, et des emplois de mots qui ne relèvent point de l'usage commun. Est-ce que cela ne suffit pas pour montrer que l'Evangile n'a pas été changé ? C'était si facile de le corriger. Pourquoi ne l'a-t-on point fait ?

Pourquoi, Messieurs ? Mais tout simplement parce que l'Evangile, ainsi que je viens de le dire, est un livre sacré, un livre devant lequel on s'agenouille, un livre dans lequel les imperfections de la forme ne sont rien, parce qu'elles disparaissent devant les beautés sublimes et intangibles du fond.

Ce livre sacré, les premiers chrétiens le plaçaient dans leurs tabernacles, à côté de la Sainte Eucharistie ; ils le portaient sur leurs poitrines ; ils demandaient qu'on le mit dans leurs cercueils. Chaque jour, ils le lisaient ; ils l'entendaient lire debout, comme vous venez de le faire, dans les réunions mystérieuses où ils se rendaient la nuit, pour échapper à la rage des empereurs ; en sorte qu'ils enveloppaient dans une même piété et dans un même amour la parole et le corps du Christ, sa parole toujours vivante dans l'Evangile, son corps toujours renaissant sur l'autel.

Ils faisaient mieux encore, puisque, pour l'Evangile, ils savaient mourir.

En l'an 303, le vieil empereur Dioclétien, harcelé par le féroce Galère, rend un édit, en vertu duquel les églises des chrétiens devront être démolies et leurs livres détruits ; les rebelles seront poursuivis sans pitié, et les juges sont invités à recourir, pour les faire abjurer, aux supplices les plus raffinés. Aussitôt, dans tout l'univers, sauf dans les états de Constance, les prisons se remplissent et des flots de sang commencent à couler.

Quelle est l'attitude des chrétiens ? Sauf un petit nombre qui cèdent, livrent les Saintes Ecritures, et sont, pour ce fait, flétris du nom de *Traditeurs* et traités comme des apostats, tous les autres préfèrent subir les tortures les plus horribles et la mort la plus cruelle, plutôt que de se dessaisir de leurs Evangiles. Ecoutez ce dialogue. Il a lieu entre le proconsul Amelinus et un jeune homme nommé Saturnin, dans la ville d'Abytna, en Afrique :

— As-tu les Ecritures ?

— Je suis chrétien.

— Je te demande si tu as assisté à vos réunions, si tu conserves les Ecritures ?

— Je suis chrétien.

— Puisque tu persévères dans ton obstination, il faut que tu sois soumis à la torture. Réponds : as-tu quelques Ecritures ?

Point de réponse.

Alors, le proconsul, s'adressant aux bourreaux : « Allez ! » dit-il. A cet ordre, les tortionnaires, armés d'ongles de fer, déchirent les flancs du jeune homme, dont le sang ruisselle à flots. Ne croyez pas que la souffrance ébranle l'héroïque enfant. « Oui, s'écrie-t-il, je garde les Ecritures du Seigneur, mais dans mon cœur ! » Et il persévère si bien dans cette attitude inébranlable, que les bourreaux épuisés s'arrêtent, et que le proconsul est obligé d'envoyer le jeune martyr en prison où il expire.

Voilà, Messieurs, ce qui s'est passé alors, non pas une fois, mais à maintes reprises, sur la surface ensanglantée de l'empire romain.

Dites-moi, est-ce que des gens qui professaient pour les Evangiles un tel culte, qui les vénéraient comme divins, et qui, pour ne pas les voir tomber entre des mains impies, étaient prêts à sacrifier leur vie, eussent permis qu'on leur fit subir la moindre modification ? Ecoutez encore ce trait.

Cette fois, nous sommes dans une église. C'est encore au IV^e siècle. L'évêque est en chaire pour instruire son peuple, et il explique la guérison du paralytique. Quand il arrive à ces mots : « Prends ton grabat et marche, » il s'avise de dire, pour employer un terme plus élégant : « Prends ton lit et marche. » Aussitôt, une indignation générale se manifeste. Un autre évêque qui se trouve là se lève et proteste en ces termes : « Est-ce que vous êtes plus haut que celui qui a parlé de *grabat*, pour avoir honte de vous servir des mêmes termes que lui ? » Et il quitte l'assemblée.

Autre fait. Voici S. Jérôme qui s'est retiré en Palestine pour mieux s'adonner à l'étude de l'Ecriture sainte. Il acquiert dans cette science une telle renommée que le pape Damase le charge de faire une nouvelle traduction de la Bible. A cette nouvelle, le vieux Docteur tremble et s'épouvante : « Quel est celui, écrit-il, qui, apercevant de la différence entre mon travail et le texte qu'il a, pour ainsi dire, sucé avec le lait, ne me traitera pas de faussaire et de sacrilège, m'accusant d'avoir ajouté, changé et corrigé dans les anciens exemplaires ? » Ses craintes étaient si bien fondées que S. Augustin n'osa jamais se servir du travail de S. Jérôme, et qu'un autre évêque qui avait eu cette audace fut obligé de se rétracter publiquement, pour ne pas être abandonné par son troupeau.

III

Nous pourrions ajouter, Messieurs, à ces preuves, d'autres preuves encore. Voici ce que dit le P. Monsabré :

« S'il plaisait aujourd'hui aux évêques de l'univers catholique de se réunir et de décréter qu'il faut ajouter à l'Evangile un mot qui n'y est pas, demain, et jusqu'à destruction radicale des presses

et des éditeurs, ce mot serait imprimé en italique dans toutes les feuilles des hérétiques et des libres penseurs, que Dieu veut bien souffrir ici-bas, pour nous tourmenter. »

Est-ce que la même chose ne se serait pas passée dans tous les temps, à n'importe quel moment de l'histoire de l'Eglise? Des hérétiques et des libres penseurs, il y en a toujours eu, et ceux des temps passés ne le cédaient en rien, pour la haine et la clairvoyance jalouse, à ceux du siècle actuel.

« Pour moi, Messieurs, continue le P. Monsabré, je suis dans l'admiration quand je vois que des hommes de goût aspirent avec délices le parfum d'antiquité et de bonne littérature qui s'échappe des chants d'Homère, des strophes d'Horace, des Bucoliques de Virgile et des discours de Cicéron ; que des savants jurent par Salluste, Suétone et Tacite ; que des critiques éminents admettent si facilement l'intégrité de livres que rien n'a protégés contre l'arbitraire des copistes ; tandis qu'on ose prendre, vis-à-vis des textes évangéliques, une attitude soupçonneuse et accusatrice. Deux vergers sont placés l'un à côté de l'autre : celui-ci ouvert à tous les passants ; celui-là entouré de hautes et fortes murailles, rempli de chiens terribles autant que fidèles, surveillé par des hommes qui jamais ne sommeillent. Un étranger arrive et jure que, si l'on a volé quelque part, c'est dans l'endroit le mieux gardé... Evidemment, cet étranger est un mauvais plaisant ! »

Il y a, Messieurs, dans la Bible une scène grandiose. Parvenu au terme de sa judicature, le vieux Samuel interroge le peuple et lui dit : « Dieu est témoin que je n'ai jamais fait de tort à personne ! » Et tout le peuple répond : « Dieu est témoin ! »

Interrogez l'antiquité chrétienne, non pas seulement d'une région, mais de l'univers connu, et elle vous répondra de même : « Dieu est témoin que rien n'a été retenu du dépôt sacré des Ecritures ! » Et si cela ne vous suffit pas, et s'il vous faut par écrit un « certifié conforme, » regardez encore : l'antiquité chrétienne vous le donnera, et il sera signé avec du sang ! Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XIV

Quinquagésime

LE JEÛNE ET L'ABSTINENCE

Mes frères,

Il me semble que tout, en ce jour, m'invite à vous parler de la loi et du devoir de la pénitence. Je viens d'annoncer l'ouverture du Carême : temps de pénitence ; je vous ai invités à la cérémonie des Cendres pour mercredi : cérémonie qui symbolise la pénitence ; je vous ai lu le dispositif du mandement de Carême : ce n'est pas autre chose que le tableau des pénitences imposées par l'Eglise dans le cours de l'année.

Ces pénitences corporelles sont prescrites par les deux derniers commandements de l'Eglise : elles se réduisent à peu près au jeûne et à l'abstinence.

Vous expliquer la *pratique* de ces mortifications extérieures, et vous en donner les *raisons*, suffira pour mon instruction d'aujourd'hui.

I

Parlons d'abord du *jeûne*. En suivant l'ordre du Catéchisme nous répondrons aux trois questions suivantes : à quels jours est attachée, quelles obligations renferme, quelles personnes atteint la loi du jeûne ? Nous expliquerons ainsi le 5^e commandement de l'Eglise : « Quatre-Temps, Vigiles jeûneras et le Carême entièrement. »

1. Le jeûne est donc d'obligation d'abord aux *Quatre-Temps*. On appelle ainsi les trois jours, mercredi, vendredi et samedi, des quatre semaines qui répondent à peu près au commencement des quatre saisons de l'année. Les Quatre-Temps du printemps sont toujours fixés dans la 1^{re} semaine du Carême, ceux de l'été dans la semaine de la Pentecôte à la Trinité, ceux de l'automne dans la 3^e semaine de septembre, et ceux de l'hiver dans la semaine qui va du 3^e au 4^e dimanche de l'Avent.

— Le jeûne et l'abstinence des Quatre-Temps ont été établis pour sanctifier, en les consacrant à Dieu, les prémices de chaque saison, pour attirer les bénédictions du ciel sur les biens de la terre, et pour obtenir de bons prêtres, de bons ministres de Dieu, les ordinations se faisant ordinairement les samedis des Quatre-Temps.

On doit jeûner aussi aux *Vigiles*, c'est-à-dire à la veille de certaines fêtes. Aujourd'hui, en France, il n'y a plus que quatre vigiles jeûnées : celles de la Pentecôte, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël. Si l'une de ces vigiles tombe un dimanche, elle est anticipée au samedi précédent, car le jour du Seigneur est un jour de joie et non de pénitence ; il n'admet pas le jeûne. En établissant ces vigiles jeûnées, l'Eglise a eu pour but de nous préparer à célébrer pieusement les grandes fêtes.

Le jeûne enfin est prescrit pendant les quarante jours du *Carême*. « On croit que le jeûne du Carême est d'institution apostolique : il fut établi pour honorer et imiter le jeûne de Notre-Seigneur dans le désert, et pour préparer, par la pénitence, tous les chrétiens à la solennité de Pâques et à la communion qu'ils doivent faire à cette époque. Le Carême, appelé aussi *Sainte Quarantaine*, dure quarante jours. Il commence le *mercredi des Cendres* et se termine avec le *Samedi Saint*. Les dimanches ne sont pas compris dans le Carême proprement dit. Régulièrement, et à moins de dispense, ces quarante jours doivent être sanctifiés par le jeûne et l'abstinence ¹. » Mais la loi du Carême est aujourd'hui bien atténuée par les dispenses accordées.

2. Le jeûne ecclésiastique, — ainsi appelé pour le distinguer du jeûne eucharistique qu'on doit observer pour communier, — renferme trois obliga-

¹ Mgr Cauly, *Instruction religieuse*, p. 237.

tions : celle de s'abstenir d'aliments gras, celle de ne faire qu'un repas, et celle qui concerne l'heure de ce repas.

Je vous demande, mes frères, de bien écouter les explications que je vais vous donner, afin de vous former une conscience juste et droite. Car j'ai la conviction que beaucoup de personnes pourraient, avec un peu d'attention, observer la loi du jeûne. Il leur manque simplement de savoir s'organiser ou d'être éclairées : elles se représentent le jeûne comme une chose terrible, et, en somme, elles ne vivent pas mieux que si elles jeûnaient et elles n'ont pas le mérite d'observer la loi de l'Eglise.

a) Le jeûne comprend d'abord l'abstinence, qui consiste dans la privation de viande et d'aliments gras. L'abstinence est la conséquence ordinaire de la loi du jeûne : ceux mêmes qui seraient dispensés de jeûner sont cependant obligés de garder l'abstinence s'ils le peuvent. Voilà pourquoi, autrefois, même ceux qui ne jeûnaient pas, devaient faire maigre tout le temps du Carême.

Or vous savez que par suite des nombreuses dispenses accordées par l'Eglise, on n'est plus tenu à l'abstinence pour le repas principal que deux fois par semaine, le mercredi et le vendredi ; il faut excepter la Semaine Sainte où le maigre est de rigueur les quatre derniers jours, et les samedis des Quatre-Temps. — Mais, pour ceux qui jeûnent, la collation comprend toujours l'abstinence.

b) Le jeûne comporte ensuite un seul repas. Naturellement, celui qui tournerait la loi en restant toute la journée ou une demi-journée à table, sous prétexte qu'il ne ferait qu'un seul repas, violerait les prescriptions de l'Eglise. On estime en général que l'espace de deux heures est le maximum accordé pour ce repas unique.

En dehors du repas principal, l'Eglise autorise une légère réfection vers le soir, qu'on appelle *collation*. C'est, si vous voulez, un petit repas maigre où même le poisson et les œufs sont généralement interdits. Par contre, presque partout on permet à cette collation l'usage du beurre et du laitage.

De plus un axiome dit : « Le liquide ne rompt pas le jeûne. » Il est donc permis, en dehors des repas, de boire pour se désaltérer, de l'eau, du cidre, de la bière, du vin, du café, et en général ce qui est réputé boisson. — Ajoutons enfin qu'une coutume, que l'on peut suivre, permet de prendre le matin un peu de thé, de chocolat à l'eau, de vin, de café, ou toute autre boisson, et même d'y ajouter une légère tranche de pain.

c) Quant à l'heure du principal repas, il ne se prenait en Carême, dans les premiers temps de l'Eglise, que vers le coucher du soleil. Aujourd'hui la coutume est de le prendre vers midi. On pourrait même commencer sans raison une heure plus tôt, et avec une raison sérieuse, deux ou trois heures avant midi. Remarque encore cette facilité : il n'est pas défendu, si on a quelque motif de le faire, par exemple un voyage, une invitation, ou une visite d'ami, d'intervertir l'ordre du repas

et de la collation. Dans ce cas il vous est donc permis de collationner le matin, vers midi, et de prendre votre dîner principal le soir.

Résumons donc, mes frères, si vous le voulez, ce que comprend strictement une journée de jeûne. Le matin, il vous est loisible de prendre un verre de boisson, chaude ou froide, café, thé, chocolat, ou vin (du lait, du jus de viande seraient de la nourriture), avec un petit morceau de pain. Vers onze heures ou midi, faites votre repas principal avec des aliments gras ou maigres selon le jour. Le soir, vous avez droit à une collation qui équivaut à un petit repas maigre, d'où sont bannis aussi les œufs et le poisson en général. — Notez qu'en plus vous pouvez boire entre vos repas sans violer la loi du jeûne, et qu'il vous est permis d'intervertir l'ordre en ce qui regarde l'heure.

Je pense avoir été clair et vous avoir montré que le jeûne, somme toute, est encore assez facile, et que beaucoup d'entre vous, il me semble, ne vivent pas mieux que je viens de dire, et partant, pourraient organiser leurs repas de façon à jeûner.

Ajoutons, pour être complet, que ceux qui usent d'aliments gras pendant le Carême, quand même ils auraient obtenu dispense du jeûne et de l'abstinence, ne peuvent pas manger au même repas de la viande et du poisson. Cela n'est pas même permis le dimanche, qui pourtant n'est pas jour de jeûne. Par cette défense l'Eglise a pour but de nous empêcher la recherche de la sensualité, et l'infraction à cette loi constituerait une faute grave.

Il en serait de même de ceux qui transgresseraient volontairement la loi du jeûne : s'ils y sont astreints et qu'ils l'enfreignent gravement, ils commettent un péché mortel.

3. Mais qui sont ceux qui sont atteints par cette loi ? Ce sont tous ceux qui ne sont pas légitimement dispensés soit par leur âge, soit par l'impossibilité, soit par leur travail, soit par une permission.

Les fidèles qui n'ont pas 21 ans accomplis ne sont pas tenus de jeûner ; il en est de même de ceux qui arrivent à un âge avancé qui ne leur permet plus de s'imposer la privation de nourriture sans être notablement incommodés.

Parmi ceux qui ont 21 ans, il en est qui sont dans l'impossibilité de jeûner. Nommons, pour exemples, les malades, les convalescents, les nourrices, les personnes d'une santé trop délicate ou d'un tempérament trop faible. Rangeons aussi parmi les incapables de jeûner, les pauvres qui ont à peine de quoi se procurer un repas suffisant.

Un travail pénible, fatigant, prolongé, est une excuse légitime du jeûne. Sont considérés comme exemptés, pour ce motif, les laboureurs, vignerons, boulangers, ouvriers d'usine, maçons, menuisiers, etc. Il en est de même de ceux que le travail intellectuel, ou l'usage de la parole en public exposerait notablement à être incommodés par le jeûne.

Enfin on peut être dispensé par l'autorité ecclé-

siastique. On demande habituellement la permission de ne pas jeûner, quand on doute si l'on tombe sous l'obligation de cette loi. Le Pape a la puissance de dispenser tous les fidèles; l'évêque ses diocésains dans certains cas particuliers. Les curés peuvent dispenser leurs paroissiens en des cas particuliers et personnels. Généralement ces permissions ne sont accordées que pour des raisons très sérieuses.

Remarquez aussi, mes frères, que la dispense du jeûne doit être limitée aux termes de la concession. Ainsi, quand on est dispensé du jeûne, on ne l'est pas pour cela de l'abstinence. — De plus, on demande ordinairement que ceux qui ont obtenu quelque dispense offrent, en compensation, des aumônes, ou des bonnes œuvres, ou des prières, etc., selon leur pouvoir.

4. Disons un mot de l'abstinence. En plus des jours de Carême où l'on n'est pas autorisé à user d'aliments gras, en plus également des Quatre-Temps et des Vigiles jeûnées, on est tenu de garder l'abstinence tous les vendredis de l'année, à moins qu'une fête solennellement célébrée tombe ce jour-là. L'usage de s'abstenir de viande le vendredi remonte au temps des apôtres. Ce jour de la semaine a été choisi pour faire pénitence en souvenir de la Passion et de la mort de Jésus-Christ.

Dans la loi de l'Eglise, le samedi est encore désigné comme jour d'abstinence : « Vendredi chair ne mangeras ni le samedi même. » Mais presque partout aujourd'hui on est dispensé de l'abstinence le samedi, excepté les samedis des Quatre-Temps et des Vigiles.

La loi de l'abstinence défend d'employer comme nourriture non seulement la chair des animaux qui naissent et vivent dans l'eau, le poisson et tout ce qui y est assimilé. Elle permet aussi les œufs, le beurre, le laitage, à moins d'une défense spéciale. Dans plusieurs diocèses, comme dans le nôtre, on autorise même l'usage de la graisse appelée saindoux. En règle générale, dans chaque diocèse on doit s'en tenir à l'Ordonnance de l'évêque.

Elle permet en général la chair des animaux qui naissent et vivent dans l'eau, le poisson et tout ce qui y est assimilé. Elle permet aussi les œufs, le beurre, le laitage, à moins d'une défense spéciale. Dans plusieurs diocèses, comme dans le nôtre, on autorise même l'usage de la graisse appelée saindoux. En règle générale, dans chaque diocèse on doit s'en tenir à l'Ordonnance de l'évêque.

Toute personne qui a l'âge de raison doit observer la loi de l'abstinence; la violer en mangeant gras ou en faisant manger gras à d'autres, sans nécessité ou sans dispense, est une faute mortelle, s'il y a matière grave.

II

Je viens de vous donner, mes frères, la doctrine exacte concernant la loi de l'abstinence et du jeûne. Vous pouvez juger par ce petit exposé que l'Eglise n'est pas aussi rigoureuse et intransigeante qu'on le dit. Elle sait mesurer ses commandements à notre faiblesse; et, quand besoin est, elle n'hésite pas à nous en dispenser. En nous ordonnant le jeûne elle a entouré son précepte de tous les ménagements possibles.

L'Eglise est une bonne mère : elle ne saurait donc chercher à nous faire souffrir. En portant les lois du jeûne et de l'abstinence, elle a voulu simplement nous rendre service en nous facilitant la pratique de la pénitence commandée par Jésus-Christ. La pénitence, vous le savez, est un devoir indispensable de l'homme coupable : le repentir intérieur ne suffit pas; c'est la pénitence, ou l'action réparatrice, qui expie véritablement. Notre-Seigneur a affirmé manifestement ces principes par son exemple et par sa parole : il a mené d'abord une vie pénitente, non pour ses propres péchés, il n'en avait pas; mais pour les nôtres; ensuite il a déclaré expressément : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » (Luc, xiii, 3). Or l'Eglise interprète ce précepte en choisissant et en prescrivant aux fidèles, comme pénitences corporelles, le jeûne et l'abstinence. Elle semble nous dire : « Le Bon Dieu exige que vous fassiez pénitence; eh bien ! observez mes deux derniers commandements et vous aurez accompli la volonté de Dieu. »

L'Eglise nous ordonne encore le jeûne et l'abstinence à cause de leurs merveilleux effets dans l'âme. Nous lisons ces paroles dans la préface du Carême : « *Qui corporali jejuniu vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et præmia*; le jeûne corporel affaiblit les passions, élève l'esprit, donne de la force pour combattre les mauvais penchants, est une source de mérites. »

Tout le monde reconnaît que le jeûne et l'abstinence sont un remède contre la concupiscence. « Celui qui nourrit délicatement son serviteur dès son enfance, dit l'Esprit-Saint, le verra ensuite se révolter contre lui. » (Prov., xxix, 2). Ecoutez le langage des saints : « En observant le jeûne, écrivait le pape S. Léon, nous résistons au démon et nous triomphons des mauvais penchants qui nous flattent. » S. Augustin se sert de cette comparaison : « Pour dompter un cheval trop nourri, indocile et rebelle, on le prive de sa ration; pour dompter mon corps, je le fais jeûner. » « Autant nous assujettissons nos corps par la mortification et la pénitence, dit Bossuet, autant nous diminuons les forces de notre irréconciliable ennemi. »

Le jeûne et l'abstinence élèvent aussi l'esprit. On rapporte ce fait dans la vie de S. Thomas d'Aquin : quand il se trouvait aux prises avec de grandes difficultés dans l'explication de la Sainte Ecriture, il recourait au jeûne et à la prière. Du reste, les Apôtres ne se livraient aux grands travaux du ministère qu'après s'être préparés par la prière et par le jeûne. (Act., xiii, 2-3). Notre-Seigneur lui-même, avant de prêcher l'Evangile au monde, a voulu jeûner pendant quarante jours. Si j'osais invoquer le témoignage des païens, je vous citerais cette parole de l'un de leurs plus illustres écrivains : « Le vin et la viande hêbètent l'âme. » (Plutarque). L'expérience nous démontre la même vérité : jamais un intempérant n'aura d'idées élevées; il ne connaîtra ni la chasteté, ni la bonté, ni la droiture et la noblesse de caractère, ni l'humilité, ni le cou-

rage et la constance ; il sera, en général, libertin, égoïste, orgueilleux, sans énergie pour le bien et sans grandeur d'âme.

Le jeûne et l'abstinence donnent enfin la force de combattre nos mauvais penchants et sont une source de mérites : *virtutem largiris et præmia*. En parlant du démon de l'impureté, Notre-Seigneur a déclaré : « On ne chasse cette sorte de démon que par la prière et par le jeûne. » (Matt., xvii, 20). « Jeûnez, disait S. Jean Chrysostome, parce que vous avez péché ; jeûnez afin que vous ne péchiez plus ; jeûnez pour recevoir les grâces de Dieu. » S. Isidore s'exprimait énergiquement : « Je tue mon corps, disait-il, pour qu'il ne tue pas mon âme. » Il est bien évident que tous les actes de mortification que nous nous imposons, que toutes les sensualités dont nous nous privons ou que nous réprimons, fortifient notre volonté, plaisent à Dieu, et nous valent une récompense, grâce aux mérites de N.-S. J.-C.

Ajouterai-je que le jeûne et l'abstinence font du bien même au corps ? Ici nous devons faire appel au témoignage de la médecine. Or un célèbre docteur a écrit ceci : « Le jeûne du Carême ne paraît pas influer d'une manière fâcheuse sur la santé de ceux qui l'observent, comme le prétendent les amateurs de bonne chère ; il est même utile, salutaire en ce qu'il délasse l'estomac... » (Bossu). Les médecins reconnaissent tous la vérité de cet adage : « La tempérance est la mère de la santé. » L'expérience des Ordres religieux les plus sévères vient confirmer cette règle : beaucoup n'usent jamais d'aliments gras, sont soumis à de pénibles travaux et à des jeûnes fréquents ; et pourtant, c'est là qu'on rencontre habituellement les meilleures santé et les plus longues vies.

* * *

Je ne veux pas, mes frères, prolonger cette démonstration. Concluons pratiquement.

S'il est vrai que beaucoup de personnes sont exemptes du jeûne pour les causes que nous avons expliquées, il n'est pas moins certain qu'un grand nombre, avec de la bonne volonté et l'esprit de mortification, pourraient pratiquer le jeûne ecclésiastique avec les adoucissements que l'Eglise veut bien tolérer à notre époque. Les chrétiens nos ancêtres l'observaient dans sa rigueur et ne s'en portaient pas plus mal.

Quant à l'abstinence, c'est trop souvent par sensualité ou par lâcheté qu'on viole cette loi. Ces hommes voluptueux et gourmands, qui ne veulent pas obéir à l'Eglise, ont été très bien caractérisés par S. Paul : « Leur dieu, c'est leur ventre, » a-t-il dit ; et il ajoutait : « mais leur fin sera la ruine éternelle. » (Phil., iii, 19).

A ceux qui sont esclaves du respect humain et qui, malgré le cri de leur conscience, transgressent ce précepte, je rappelle la parole du Sauveur, elle fut prononcée pour eux : « Et moi aussi je rougirai de vous devant mon Père. » (Luc, ix, 26).

Pour nous, mes frères, soyons des chrétiens intègres qui observent loyalement la loi de Dieu et de l'Eglise ; et notre salut sera assuré. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XII

LA QUINQUAGÈSIME

Mes frères,

Quand les eaux du déluge se furent retirées, et que le genre humain eut de nouveau couvert la surface de la terre, l'idolâtrie, mère de tous les vices, envahit bientôt la nouvelle famille humaine, et la corruption des mœurs qui avait déjà allumé la vengeance divine, vint mettre le comble à tant de désordres. Dieu se choisit un peuple destiné à conserver son culte et à donner au monde le Sauveur. Abraham, homme plein de foi et d'obéissance, devint le père de ce peuple choisi, le père des croyants.

Ecoutez, mes frères, le bel éloge que S. Paul lui décerne : « Plein de foi, Abraham obéit au Seigneur ; il partit sans délai pour se rendre dans le lieu qui devait être son héritage, et il se mit en route ne sachant pas où il allait. Plein de foi, il habita cette terre qui lui avait été promise, vivant sous la tente avec Isaac et Jacob les cohéritiers de la promesse ; car il attendait la cité dont les fondements ont Dieu pour auteur et pour architecte. » (Hébr., xi, 8-9).

Tel est le modèle que l'Eglise nous présente cette semaine. Abraham nous donne l'exemple d'une foi vive, généreuse, héroïque ; il obéit à la parole de Dieu qui lui ordonne de quitter son pays, qui lui ordonne de conduire au bûcher son fils Isaac. Demandons à Dieu de nous pénétrer des sentiments de cette foi ardente, pour bien comprendre et pour accepter de bon cœur les leçons de charité et de renoncement que nous suggèrent les textes liturgiques du dimanche de la Quinquagésime.

I

1. La station est dans la basilique de St-Pierre au Vatican. Cette basilique avait été élevée par l'empereur Constantin sur le tombeau même du Prince des apôtres ; au xvi^e siècle, elle fut remplacée par une église qui, dans la pensée des papes Jules II et Léon X, devait être la plus vaste de l'univers ; grâce au génie des architectes et des artistes les plus renommés de cette époque, en particulier de Michel-Ange, elle devint une des merveilles du monde.

« Cette église, dit Dom Guéranger, paraît avoir été choisie comme lieu de station, à l'époque où on lisait encore, en ce dimanche, le récit de la Loi donnée à Moïse ; ce Patriarche ayant été regardé, par les premiers chrétiens de Rome, comme le

type de S. Pierre. L'Eglise ayant depuis placé en ce jour le mystère de la vocation d'Abraham et retardé la lecture de l'Exode jusqu'au Carême, la station romaine est restée dans la Basilique du Prince des Apôtres, qui d'ailleurs a été aussi figuré par Abraham dans sa qualité de *Père des croyants*¹. »

2. Les paroles qui forment l'*Introït* sont empruntées au Ps. xxx, 3-4, composé par David, probablement pendant la persécution de Saül. Le poète humilié, persécuté, épuisé de corps et d'esprit, s'abandonne entre les mains paternelles du Seigneur. La foi le soutient lorsqu'il se rappelle les miséricordes passées; le découragement le saisit lorsqu'il pense à la détresse présente; puis le nuage se déchire, et le soleil de la bonté divine illumine son âme²: « *Soyez pour moi un Dieu protecteur et une maison de refuge, afin que vous me sauviez; car vous êtes ma force et mon asile; et pour la gloire de votre nom, vous me garderez et vous me nourrirez.* — Ps. *J'espère en vous, Seigneur, et je ne serai pas confondu; par votre justice, délivrez-moi.* »

L'Eglise met ces paroles sur les lèvres de N.-S. J.-C., figuré par David persécuté. Dans l'évangile, il annonce sa passion, mais il nous montre que ses souffrances ne lui font pas perdre son espoir en Dieu. Même livré aux Juifs, privé de tout secours humain, renié des siens, il s'abandonne entre les mains de son Père avec la plus entière confiance, aussi il n'est pas confondu.

Enfin, nous, chrétiens, nous devons redire souvent ces paroles. Semblables à notre divin chef, nous sommes ici-bas en butte à la persécution; souvent même, pour nous éprouver, Dieu semble nous abandonner. Mais aussi, comme Jésus, nous devons mettre en Dieu seul toute notre espérance. Le découragement est indigne d'un disciple du Sauveur et ne doit jamais envahir son cœur. La confiance en Dieu est pour nous un devoir, car elle a pour base la justice même de Dieu, *in justitia tua libera me*. Entre Dieu et l'âme, il intervient comme un contrat. Celle-ci donne à Dieu toute sa confiance, s'abandonne elle-même entre ses mains; Dieu, à son tour, accueille et exauce toujours une pareille confiance. Il nous a donné là-dessus sa parole, sa justice est engagée. Jésus, plus tard, renouvellera expressément cette divine convention: *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis et evenient vobis*. (Marc., xi, 24).

Oui, mes frères, au milieu de vos ennuis, de vos souffrances, de vos épreuves, de vos misères, récitez cette prière qui ranimera votre espérance.

3. Dans l'*Introït*, nous avons demandé d'être délivrés. Mais de quelle délivrance s'agit-il? La *Collecte* nous l'apprend: « *Seigneur, exaucez, s'il vous plaît, avec clémence nos prières, et nous ayant délivrés des chaînes du péché, gardez-nous de tout malheur* ».

Nous sollicitons avec instance la grâce d'être

délivrés des chaînes du péché, et d'être préservés de toute adversité.

Celui qui commet le péché devient l'esclave du péché: *qui facit peccatum, servus est peccati*; le pécheur est un prisonnier, un forçat chargé de lourdes chaînes. S. Augustin dans son beau livre des *Confessions* a dépeint le triste état dans lequel il se débattait avant sa conversion, et dans lequel se débattaient les pécheurs:

J'étais, ô mon Dieu, dans une condition déplorable. Je sentais ma misère: je désirais sortir de l'esclavage de mes péchés. Mais tous mes desirs étaient inutiles et mes efforts impuissants. Je ressemblais à un homme profondément endormi qui voudrait sortir de son lit et qui y est retenu malgré lui: ou encore à un captif qui cherche à rompre ses liens pour s'enfuir, et n'en a ni le moyen ni la force. J'étais lié, non avec des fers étrangers, mais par ma propre volonté plus dure que le fer. L'ennemi tenait dans sa main mon vouloir, et il m'en avait fait une chaîne, et il m'en avait lié. Car la volonté pervertie fait la passion; l'asservissement à la passion fait la coutume; le défaut de résistance à la coutume fait la nécessité. Et ces nœuds d'iniquité étaient comme les anneaux de cette chaîne dont m'enlaçait le plus dur esclavage. Cette volonté nouvelle qui se levait en moi de vous servir, de jouir de vous, mon Dieu, seule joie véritable, cette volonté était trop faible pour vaincre la force invétérée de l'autre¹.

Telle est, mes frères, la triste condition du pécheur, surtout du pécheur qui a laissé le démon prendre complète possession de lui-même; c'est bien lui qui doit redire la parole de S. Paul: « *Malheureux que je suis! Qui donc me délivrera de ce corps de mort, sinon votre grâce, ô Jésus-Christ Notre-Seigneur!* » Toutefois il ne doit pas désespérer, car avec le secours divin, il peut se débarrasser de ses chaînes pesantes, mais c'est un travail difficile et qui demande des efforts sérieux et persévérants.

Le péché est suivi d'un cortège de maux, de misères et de souffrances. Il faut donc demander à Dieu d'être délivrés de toutes ces adversités. Nous pouvons le faire en toute confiance, car l'Eglise fait réciter tous les jours au saint sacrifice de la messe la prière suivante: « *Délivrez-nous, Seigneur, de tous les maux passés, présents et futurs... Daignez nous accorder la paix tous les jours de notre vie, afin que par le secours de votre miséricorde nous soyons toujours affranchis du péché et défendus contre toute tribulation* ».

Sans doute, nous ne pouvons avoir la prétention d'être à l'abri de toute adversité, puisque nous sommes les victimes du péché originel; mais nous pouvons et nous devons prier Dieu de nous prendre sous sa paternelle protection, afin que par sa grâce nous ayons la force et la joie de triompher de toutes les tentations et de toutes les épreuves. Ces adversités, au lieu d'être pour nous un sujet de malheur et de honte, seront plutôt un motif de sanctification et de gloire.

Que Dieu daigne entendre notre supplication! Il l'entendra si nous la lui faisons avec cette foi ardente que nous allons considérer dans l'aveugle

¹ *Le Temps de la Septuagésime*, p. 220.

² Fillion, *Les Psaumes*, p. 93.

¹ *Confess.*, liv. VIII, v.

de Jéricho, et avec les sentiments de cette charité que l'Apôtre nous recommande dans l'épître. Pénétrés alors d'une vive reconnaissance, nous nous écrierons avec le Psalmiste : « *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis et nomen Domini invocabo*. Vous avez brisé mes liens, je vous offrirai un sacrifice d'actions de grâces, et j'invoquerai votre nom. » (Ps., cxv, 16).

4. L'Épître de ce dimanche est une des plus belles pages qui aient été écrites dans le langage humain. C'est un hymne, un chant lyrique en l'honneur de la charité et comme un écho des mélodies qui se chantent au ciel. Je veux vous la commenter, afin que vous compreniez mieux la beauté et l'excellence de la charité.

L'Apôtre s'adresse aux Corinthiens (xiii, 1-13) :

Quand je parlerais les langues des hommes et le langage mystérieux des anges, si je n'ai pas la charité, l'amour surnaturel de Dieu et du prochain, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand je posséderais le don de prophétie, et au plus haut degré ceux de sagesse et de science, quand je serais doué éminemment de la grâce de foi et par conséquent capable de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis que néant dans l'ordre du salut. Quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres et affronterais les flammes pour arracher au péril un de mes frères, si la charité n'est point dans mon cœur, ces œuvres héroïques sont sans mérite pour le ciel.

S. Paul détaille ensuite les caractères de cette belle vertu :

La charité ! Elle sait supporter le mal et ne faire que le bien autour d'elle ! La charité ! Elle ne connaît ni la jalousie, ni la jactance, ni l'orgueil, ni l'ambition ! Elle n'est point l'esclave d'une recherche exclusive de ses intérêts, à plus forte raison bannit-elle toute convoitise à l'égard du bien d'autrui. Elle ne prend point feu devant l'injure commise contre elle, et n'en fait point une faute à celui qui s'en est rendu coupable. Elle se garde des soupçons malveillants, des jugements téméraires et défavorables sur autrui. La charité ne se réjouit point du malheur, des péchés des autres ; mais elle se réjouit du triomphe de la justice et de la vérité. Elle supporte tout ; rien ne la déconcerte, ni les duretés dont elle peut être l'objet, ni les avanies dont elle est quelquefois accablée ; elle est toujours disposée à voiler les défauts du prochain. Elle reçoit toutes les paroles de son frère avec une simplicité prudente et espère toujours bien de lui-même au temps de ses égarements. Enfin, sous le poids du malheur, d'où qu'il vienne, elle sait rester résignée et forte jusqu'au temps marqué par le bon plaisir de Dieu.

La charité ! mais de sa nature elle ne meurt jamais. Les charismes au contraire, prophétie, don des langues, parole de science ou de sagesse doivent disparaître un jour, en raison de leur imperfection. Elle est en effet imparfaite notre connaissance des choses surnaturelles, celle du sage comme celle du savant ; imparfaite est la lumière qui éclaire l'esprit du prophète. Mais quand viendra l'état parfait, tout ce qui est imparfait cessera pour lui faire place : au lever du soleil de la gloire s'éteindront les pâles flambeaux d'ici-bas. Quand j'étais enfant, j'appréciais en enfant, je raisonnais en enfant ; arrivé à la virilité, j'ai dépouillé ces imperfections du jeune âge. Eh bien ! ceci est une image de ce qui doit se passer à notre entrée au ciel. Nous voyons maintenant Dieu et les choses divines dans le miroir de la parole révélée, au demi-jour de la foi. Alors nous contemplerons l'Infini face à face et connaissons toutes choses en lui. Ma connaissance présente est obscure

et imparfaite ; celle qui m'est réservée sera parfaite, elle sera claire et directe comme l'est la science que Dieu lui-même a de moi ; maintenant, les chrétiens possèdent les trois vertus théologales, la foi, l'espérance, la charité, bien supérieures aux simples dons spirituels ; mais de ces trois vertus la plus excellente est encore la charité.

Puissions-nous vivre toujours sous l'inspiration et la conduite de la charité, pour mériter d'en recevoir là-haut les éternelles et ineffables récompenses !

5. Dans le *Graduel* et le *Trait*, l'Eglise célèbre les bontés de Dieu, sauveur et rédempteur d'Israël. Ces bienfaits qu'il renouvelle tous les jours doivent provoquer dans l'âme de tous les chrétiens un vif désir de servir Dieu avec joie et avec allégresse ; et ce désir doit être d'autant plus ardent que nous sommes le peuple de l'acquisition, le peuple que J.-C. a racheté par son sang. Il faut donc nous mettre en état de participer aux fruits de cette Rédemption.

II

1. L'Evangile rapporte la prophétie de J.-C. touchant sa passion et la guérison de l'aveugle de Jéricho. Pourquoi donc l'Eglise nous fait-elle lire aujourd'hui ce passage ?

Elle veut fixer notre attention sur le commencement du Carême et du temps de la Passion, nous engager à entreprendre en esprit avec le Seigneur la montée vers Jérusalem et à méditer, pendant cette sainte quarantaine, les terribles souffrances et la mort de notre Sauveur ; elle veut nous disposer à pratiquer la pénitence et la mortification, afin de faire participer notre âme à la gloire du jour de la Résurrection. *Compati ut et conglorificemur*¹.

Cet évangile se lie intimement avec l'épître. C'est en effet à cause de sa charité extrême, dont il a voulu faire le modèle de la nôtre, que le Christ a accompli notre rédemption, et il a réalisé là toutes les qualités que S. Paul donne à cette vertu. De même, à l'égard de l'aveugle de Jéricho, il a fait preuve d'une charité vraiment patiente et vraiment bienveillante. Vous allez le constater.

M. f., la fête de Pâques approchait ; le divin Maître voulait encore la célébrer à Jérusalem ; il savait le complot tramé contre lui par ses ennemis haineux et puissants, mais il fallait que la volonté de son Père s'accomplisse.

Il se met en route avec les douze apôtres, silencieux et tristes. Pour la troisième fois il leur annonce ce qui l'attend à Jérusalem ; il énumère devant eux, sans rien omettre d'essentiel et comme avec une sorte de complaisance étrange, les phases caractéristiques de sa Passion prochaine. Les apôtres stupéfaits ne comprennent rien à ces paroles étranges et pourtant si claires ; ils étaient tellement remplis des espérances judaïques touchant le Messie, qu'ils pensaient que son règne était proche : loin de réfléchir aux souffrances que leur Maître allait endurer, ils étaient préoccupés plus que jamais de richesses, de trônes et de grandeurs temporelles.

¹ *Missel médité*, p. 314.

Est-ce que nous aussi nous comprenons toujours les paroles du Seigneur ? Sans doute, nous savons que sa prophétie s'est réalisée à la lettre, mais connaissons-nous bien nos devoirs envers ce Dieu crucifié par amour pour nous ? Au commencement de cette sainte quarantaine, comprenons-nous ce qu'il demande de nous plus particulièrement ? Rappelons-nous que pour arriver à la Jérusalem céleste, pour suivre J.-C., il faut s'élever au-dessus des régions terre à terre dans lesquelles le monde s'agite et où règne un perpétuel conflit d'intérêts vulgaires, de passions ardentes qui fatiguent les cœurs et perdent les âmes ; il faut pratiquer généreusement les préceptes et même les conseils de l'Evangile ; il faut renoncer au monde et à ses plaisirs ; il faut s'attendre à la souffrance, à la persécution. « Ceux qui veulent vivre pieusement souffriront la persécution, » écrivait S. Paul. (II Tim., iii, 12). Et le divin Maître n'a-t-il pas dit : « Que celui qui veut être mon disciple se renonce, prenne sa croix chaque jour et me suive. (Luc, ix, 23). Le jour viendra où l'on vous persécutera : on vous traînera dans les synagogues et dans les prisons, on vous traduira devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom. Vous serez livrés même par vos parents, par vos frères, par vos proches et par vos amis, et ils feront mourir plusieurs d'entre vous. Vous serez en haine à tous à cause de mon nom. » (Luc, xxi). Mais il a dit aussi : « Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans le ciel. »

Jésus-Christ, après avoir annoncé sa passion et sa mort aux apôtres, va relever leur courage en se montrant dans l'éclat de son pouvoir miraculeux par la guérison de l'aveugle de Jéricho.

A la sortie de cette ville, « la cité des palmes, » Jésus rencontre un mendiant, nommé Bar-Timée, assis sur le bord du chemin. Le bruit de la foule qui suit le Sauveur attire son attention. Il s'informe. On lui dit que c'est Jésus de Nazareth qui passe. L'âme de l'aveugle s'émeut : « Jésus de Nazareth ! Le Maître que tout le monde veut entendre, le Prophète dont l'apparition a fait courir dans le peuple entier un long frémissement d'espérance et de joie, le Thaumaturge pitoyable à toutes les détresses ! Jésus de Nazareth ! Où est-il ? Peut-il m'entendre ? » Et sans attendre qu'on lui réponde, de toute sa voix que l'émotion fait trembler, l'aveugle crie vers celui qui passe et qu'il ne voit pas : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » On essaye de le faire taire, mais il répète plus fort son appel suppliant. Alors Jésus s'arrête : « Qu'on l'amène. » L'aveugle jette son manteau, et guidé par ceux qui l'entourent, s'élance vers Jésus, qui lui dit : « Que veux-tu que je te fasse ? » Il répond : « Bon Maître, que je voie. » Et le Maître : « Vois, ta foi t'a sauvé. » Et l'aveugle guéri se met à suivre Jésus, disciple désormais de ce Fils de David auquel demeurent attachés, en une muette adoration, et ses yeux et son âme.

Ce mendiant aveugle, n'est-ce pas nous-mêmes devant Dieu ? nous, avec notre détresse spiri-

tuelle ; nous en qui l'obscurité de la foi s'épaissit des ténèbres de l'ignorance religieuse, des préjugés de notre époque et des passions de tous les temps ? Ne sont-ce pas tous ces chrétiens qui ne savent plus rien de leur âme, du service de Dieu, de la pratique des vertus, nécessaires pour gagner le ciel, éviter l'enfer ; qui ne savent pas distinguer ni la route à suivre, ni les écueils à éviter ? Que leur condition est triste ! Elle les expose à un irréparable malheur, celui de perdre leur âme, de tomber dans un abîme qui ne rend pas ses victimes !

Puissent-ils sentir leur misère, et comprendre leur détresse ! Qu'ils crient au Seigneur leurs angoisses suppliantes, qu'ils redoublent leurs instances à Jésus qui semble passer sans les entendre ! Qu'ils persévèrent, malgré la foule des obstacles qui s'efforcent de couvrir leur voix, malgré les personnes qui leur recommandent de ne pas afficher publiquement leur foi, pour ne pas compromettre la cause de Dieu et la leur !... Tôt ou tard, leurs prières humbles et pressantes seront exaucées. Dieu ouvrira les yeux de leur âme et leur montrera le bon chemin. Qu'à l'exemple de l'aveugle guéri, ils s'attachent alors à Jésus avec une fidélité, un dévouement inlassables ! Que leur bonheur soit de rendre témoignage à celui qui leur a rendu la foi ! Qu'ils se fassent les apôtres de son Evangile ! Que leurs supplications obtiennent pour d'autres aveugles la lumière qui maintenant brille à leurs yeux !

Nous tous, m. f., quittons la Jéricho mondaine, à la suite de Jésus, et montons à la Jérusalem céleste ; puissions-nous à notre heure dernière redire ces belles paroles d'un mourant : « Seigneur, j'ai cru, je vois, je suis sauvé ; un éternel merci ! »

2. Dieu est toujours disposé à exaucer nos supplications, quand nous les lui adressons sincèrement, et qu'elles se rapportent à sa gloire et à notre salut. Dans l'*Offertoire*, l'Eglise demande pour nous la lumière de vie qui consiste surtout dans la connaissance de la loi divine (Ps. cxviii, 42-43) : « Vous êtes béni, Seigneur ; enseignez-moi vos commandements ; j'ai prononcé de mes lèvres tous les préceptes de votre bouche. »

Telle doit être la parole de celui qui a reçu de Dieu le bienfait de la foi. Sa vie doit être un acquiescement continuels aux volontés divines, et une prédication formelle des vérités et des devoirs de la religion.

3. La *Secrète* rappelle un des effets du saint sacrifice, celui d'effacer les fautes ; c'est pour cela que Jésus-Christ est mort sur la croix. A la messe il continue son rôle de victime et de sanctificateur : « Que cette hostie, Seigneur, efface, s'il vous plaît, nos péchés, et qu'elle sanctifie les corps et les âmes de vos serviteurs, pour célébrer dignement ce sacrifice. »

4. L'*antienne* de la *Communión* rappelle le souvenir de la manne qui nourrit les descendants d'Abraham dans le désert ; néanmoins cette nourriture, quoique venue du ciel, ne les empêcha pas

de mourir. Le pain vivant descendu du ciel, la sainte Eucharistie, établit les âmes dans la lumière éternelle et apporte la paix et la satisfaction des bons désirs.

5. Elle fait plus, elle ajoute la force protectrice qui permet au chrétien de réaliser ses bons désirs et de résister aux attaques du démon et aux adversités de toutes sortes. Voilà pourquoi, dans la *Postcommunion*, nous disons à Dieu : « *O Tout-Puissant, nous vous en supplions, faites qu'ayant reçu l'aliment céleste, nous soyons fortifiés contre toute adversité.* »

* * *

Mettons en pratique les leçons que l'Eglise nous rappelle et dans l'évangile et dans l'épître. Elle nous rappelle que c'est pour nous un devoir rigoureux de suivre J.-C., c'est-à-dire de l'imiter dans ses vertus, dont il nous a donné de si héroïques exemples dans sa Passion. Elle nous rappelle le devoir de la charité et de l'apostolat que nous devons exercer à l'égard de nos frères, et la manière de l'exercer fructueusement par nos paroles et nos exemples. Appliquons-nous à nous bien acquitter de ces deux devoirs, surtout en ces jours où tant de chrétiens oublient leurs obligations envers Dieu et renouvellent par leur conduite les scènes odieuses de la Passion. En travaillant ainsi à votre salut et au salut de vos frères, vous mériterez la couronne de vie réservée aux bons et fidèles serviteurs. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DE CARÈME SUR LA PASSION ¹

I

LA PRIÈRE DE JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS

Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum.

Elevant nos regards vers Jésus auteur et consommateur de la foi. (Hébr., xii, 2).

Le grand et profond mystère des souffrances et des opprobres de Jésus-Christ, Fils de Dieu et Rédempteur du monde, sous lequel Dieu a caché toutes les richesses de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté, qui a été révélé tant de siècles avant son accomplissement, qui scandalise l'obstination des Juifs et choque l'orgueil des Gentils, a changé la face de l'univers, satisfait à la justice de Dieu, obtenu le salut des hommes, ouvert le ciel, sanctifié la terre, désarmé l'enfer. C'est de lui qu'est née une religion plus sainte, un culte plus spirituel, une vertu plus pure ; c'est lui qui a produit des cérémonies plus sublimes, des sacrements plus efficaces, des grâces plus abondantes, des lois plus parfaites. Par lui, la précieuse adoption des hommes en enfants de Dieu a été substituée à l'alliance servile de la crainte antique. C'est lui enfin qui est le fondement de la foi, l'appui de

l'espérance, le plus puissant motif de l'amour de Dieu. Aussi la Passion de N.-S. Jésus-Christ doit-elle être l'étude principale de tout chrétien. C'est pour répondre à cette nécessité que nous essayerons d'expliquer l'histoire évangélique de la Passion telle qu'elle résulte des quatre récits évangéliques réunis ensemble.

Après la grande Cène, où par l'institution ineffable de l'Eucharistie, la sagesse, l'amour infini venait de fixer pour toujours sa demeure au milieu des hommes en ce monde, à l'instant même où les hommes conjuraient pour l'en faire disparaître, le Seigneur accompagné de ses apôtres sort de Jérusalem, traverse le torrent de Cédron, va à la montagne des Oliviers et se retire au jardin de la villa de Gethsémani. Après avoir manifesté à ses apôtres son affliction intérieure, après leur avoir recommandé la vigilance et la prière, il s'éloigne à la distance d'un jet de pierre pour être seul et pour permettre à trois apôtres, Pierre, Jacques et Jean, qu'il avait retirés à l'écart, de voir l'attitude et d'entendre les accents de son oraison, afin qu'ils fussent à l'avenir les prédicateurs des grands mystères.

Il s'agenouille, courbe le front, donne à la terre le baiser de paix qui la réconcilie avec le ciel, il la baigne de ses larmes et de ses sueurs de sang. Puis relevant la tête, fixant ses yeux humides vers le ciel, étendant ses bras en forme de croix, on l'entend crier d'une voix sonore et plaintive : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne ; mais cependant que votre volonté s'accomplisse et non la mienne. » Essayons de comprendre le sens et la valeur de cette prière dans ses rapports à Jésus-Christ et dans ses rapports à l'homme.

I. — Dans ses rapports à Jésus-Christ

Ce serait l'erreur la plus grave, dit S. Léon, que de croire que Jésus-Christ par cette prière ait voulu un instant décliner la mort, que non seulement il avait déjà acceptée dès le moment de son incarnation, mais dont il avait constitué le mémorial perpétuel dans l'institution de l'Eucharistie et dont il avait ainsi communiqué par anticipation le fruit à ses disciples. Il ne pouvait se refuser de se faire hostie, dit S. Hilaire, puisqu'il s'était déjà sacrifié mystiquement comme hostie. Il ne pouvait refuser de répandre le sang, dont il avait déjà disposé pour notre avantage dans son sacrement. Il faut se souvenir enfin que sa répugnance, ou que cette différence entre sa volonté humaine et sa volonté divine, dit S. Thomas, était disposée, combinée par sa volonté divine, car en Jésus-Christ la volonté humaine ne cessa jamais d'être complètement soumise à la volonté divine.

Pourquoi donc le Seigneur a-t-il voulu ressentir en lui cette répugnance ? — Il voulait nous convaincre qu'il était vrai homme, vrai Dieu, vrai Rédempteur.

1. *Vrai homme.* — Le péché d'Adam était tel, dit S. Augustin, qu'il ne devait s'expier que dans l'homme, et par l'homme qui l'avait commis. Si le

¹ D'après les Conférences du P. Ventura.

Verbe éternel n'a pris la nature humaine qu'en apparence, sa rédemption n'a été non plus qu'apparente et illusoire comme sa nature. En effet, dit S. Léon, nous n'avons été vraiment rachetés qu'autant que la victime qui s'immola sur le Calvaire fut tirée de notre troupeau, et que cette chair immaculée, enfantée par la virginité de la mère et qui a été crucifiée par l'impiété des Juifs, est bien nôtre, véritablement et proprement nôtre. Or c'est cette vérité capitale et consolante, fondement de tout le christianisme, que N.-S. a voulu expressément rendre claire, évidente et incontestable, en se montrant, aux approches de la mort, accessible à la tristesse, à la peur. Telle est l'opinion commune des Pères.

2. *Vrai Dieu.* — La prière de N.-S. est aussi une révélation évidente des deux natures, humaine et divine, dans l'unité de la même personne. Effectivement, en disant : « Que ce calice s'éloigne de moi, » et en ajoutant aussitôt : « Que votre volonté soit faite, » voilà, dit S. Ambroise, deux volontés distinctes en Jésus-Christ, partant deux natures réunies ensemble, mais sans confusion.

Jésus-Christ est homme, mais, selon qu'il s'est nommé lui-même par son prophète, homme singulier et unique, car il est le seul fils d'Adam qui en ait la nature sans en avoir la faute. Il est donc étranger à la mort et au péché dont elle est le châtiment. L'immortalité lui appartient. Mais s'il eût accueilli la mort sans en montrer de l'horreur, il eût éclipsé son droit naturel à l'immortalité, qui lui était due comme Fils de Dieu et comme fils de l'homme, exempt même de l'ombre du péché. Il se fût manifesté comme complice d'Adam dans sa faute. Donc cette répugnance à la mort est une protestation éclatante que la mort ne lui était point due; qu'il n'avait rien de commun avec les pécheurs. Et en ajoutant : « Que votre volonté soit faite », il déclare, dit S. Thomas, que la seule volonté du Père, qui est essentiellement la même que celle du Verbe, l'induisait à abandonner aux mains de ses ennemis une vie parfaite, divine.

3. *Vrai Rédempteur.* — Par cette prière, le Seigneur se montre vrai Rédempteur du monde. Pour être ce vrai Rédempteur, il devait être l'homme qui représente en lui l'humanité pécheresse, qui a souffert et qui est mort comme un pécheur, sans avoir commis le péché. Il devait être Dieu relevant à l'infini le mérite des souffrances et de la mort de l'homme.

En l'entendant répéter plusieurs fois : « Père, si c'est possible, épargnez-moi ce calice amer, » ne semble-t-il pas, dit S. Augustin, entendre le langage de l'homme faible, qui gémit sous le poids du péché ? Puisqu'il tient un langage pareil à celui du péché, pouvons-nous douter qu'il n'ait pris une chair semblable à celle du péché ? Cependant il ne parle pas la langue de notre nature tremblante comme son langage propre, dit S. Léon, mais comme un langage convenable au personnage qu'il représente, à l'homme pécheur. Et pour qu'il ne reste aucun doute à ce sujet, le voilà qui mêle aux

accents de la faiblesse, propres à l'homme pécheur, les accents de la résignation et de la force, propres à l'homme régénéré, perfectionné en la personne et par la personne de son Rédempteur, qui est Dieu. En faisant précéder son refus du calice de ces paroles : « Si c'est possible, » il indique que cette répugnance humaine est dès le principe subordonnée au décret divin. En achevant par ces paroles : « Néanmoins, que votre volonté se fasse et non la mienne, » il indique une obéissance parfaite. C'est là, dit Bède, une prière unique, absolue, telle qu'il convient à un Rédempteur divin, qui d'une part représente en lui tous les pécheurs et qui de l'autre les élève tous jusqu'à la perfection de Dieu, et en compose une offrande digne de sa majesté et de son amour.

De plus, il a voulu nous montrer qu'il était impossible que les hommes fussent sauvés par une autre voie que celle de la Passion et de la mort du Messie. La gravité du remède révèle la gravité du mal. Quel horreur le péché n'a-t-il pas devant Dieu, puisqu'il a fallu que Jésus-Christ bût un calice aussi amer ? Une satisfaction infinie ne suppose-t-elle pas une offense infinie ?

Enfin, en acceptant la mort sans horreur, le Seigneur eût pu faire croire qu'il la considérait comme la condition naturelle de l'homme; mais il la repousse pour protester, dit S. Ambroise, contre le scandale de la mort qu'il n'a pas faite, et il condamne le démon, qui en est l'artisan. Mais en ajoutant : « Que votre volonté soit faite et non la mienne », il accélère le moment où il doit la subir, parce qu'il voit qu'il réussira ainsi à nous fournir des armes contre elle, en nous acquérant le privilège de ressusciter un jour par lui et avec lui. C'est par tous ces côtés qu'il se montre notre Rédempteur.

Le Cœur compatissant de Jésus souffre pour les souffrances auxquelles nous serons sujets nous-mêmes. Mais en ajoutant : « Que votre volonté soit faite », il déclare, dit S. Augustin, qu'il n'est pas possible que l'homme revive sans boire le calice de l'humiliation et de la mort. Ames faibles, qui, au milieu des peines de la vie, accusez la Providence de Dieu d'être trop sévère à votre égard, sachez que le Dieu qui vous éprouve est le Dieu irrité qui vous punit, le Dieu miséricordieux qui guérit ; qu'en vous assujettissant aux souffrances, il veut vous rendre justes. Puisque Jésus-Christ, bien que Fils de Dieu ; puisque Marie, bien que Mère de Dieu ; puisque les apôtres, les martyrs, tous les saints, tous les élus, quoique amis de Dieu, ne se sont sauvés que par la voie des humiliations et des souffrances, se pourrait-il qu'aucun de nous se sauve par un autre chemin ? Si donc nous ambitionnons sincèrement la patrie, ah ! ne dédaignons pas le chemin royal de la croix, qui seul conduit au ciel.

II. — Dans ses rapports à l'homme

En prenant particulièrement à cœur nos intérêts par cette prière, Jésus-Christ nous a préparé une doctrine qui règle nos affections, une consolation

qui nous relève dans nos appréhensions, un secours qui augmente nos forces et notre courage.

1. *Une doctrine qui règle nos affections.* — Nos passions ne sont pas des péchés, bien qu'elles en soient la source. Elles renferment quelque chose d'innocent et de légitime. La répugnance pour la douleur, la pauvreté, le déshonneur, l'horreur de la mort, sont des sentiments naturels, qui nous font paraître faibles, sans cependant nous rendre vicieux. Au contraire, que de devoirs l'amour des plaisirs, du luxe, de la gloire, de la vie, ne nous fait-il pas négliger ! Que de péchés il fait commettre ! Il faut donc que ces passions soient non pas détruites, mais réglées, afin que le cœur ne dépasse pas les limites du devoir. A cette fin, relativement aux souffrances, aux humiliations, à la mort, le chrétien en éprouve de la répugnance, vu que l'homme est revêtu de chair, et il les accepte avec résignation et dévouement, quand il plaît à Dieu de les lui envoyer.

Or, cette doctrine admirable, conforme à la nature et à la raison, et qui règle toutes nos affections, se trouve, nous dit Bède après S. Grégoire, dans la prière de N.-S. Il nous a appris que, lorsque nous sommes affligés, nous pouvons demander que ce calice d'affliction s'éloigne de nous, parce que nous sommes faibles ; mais que, comme chrétiens, nous devons être disposés à nous soumettre à la volonté de notre Créateur, malgré la nôtre.

2. *Une consolation qui nous relève dans nos appréhensions.* — Tous les chrétiens ne sont pas malheureusement assez parfaits pour se glorifier dans les opprobres comme les apôtres, pour soupirer après les souffrances comme les martyrs, pour se réjouir dans les bras de la mort. Le Seigneur en laissant voir dans sa prière, dit S. Augustin, une faiblesse pareille à celle d'un grand nombre des membres de son Eglise, a voulu pourvoir à leur encouragement. Il a voulu les convaincre qu'en se voyant faibles dans les souffrances, timides à l'approche de la mort, ils ne doivent pas, pour autant, se considérer comme pécheurs, comme réprouvés de Dieu, et désespérer de leur salut éternel. Il voulut, comme les chrétiens les plus fragiles, se troubler volontairement en présence de la mort ; c'est ainsi, dit encore S. Augustin, qu'il a consolé ceux qui, dans les souffrances et à la mort, sont troublés et affligés involontairement.

Sachons donc nous consoler, car, bien que notre résignation soit parfois si faible qu'elle se confond presque avec l'impatience, bien que nos sacrifices offerts d'une main tremblante soient au nombre de ceux où la victime semble lutter contre la main qui l'immole ; ces sacrifices, tout pauvres qu'ils soient, Jésus-Christ les a unis au sien, il en a rehaussé le mérite, il les a rendus dignes d'être agréés de Dieu.

3. *Un secours qui augmente nos forces et notre courage.* — Mais nous ne sommes pas seulement ignorants et timides, nous sommes encore faibles, et par là réclamant des secours, qui accroissent nos forces et notre courage. Or, S. Paul

nous enseigne que précisément par la raison que Jésus-Christ s'est soumis volontairement à nos tentations et à nos peines, il a acquis, en tant qu'homme, un droit singulier, une puissance particulière de secourir et de fortifier ceux qui sont tentés et affligés comme lui. Comme il nous a mérité, en se faisant esclave, dit S. Léon, la condition de maîtres ; en paraissant pécheur, le mérite des justes ; par ses peines, la joie ; par ses humiliations, la gloire ; et par sa mort, la vie ; ainsi en craignant de notre crainte, en répugnant à souffrir de notre répugnance, il nous a mérité sa vertu et sa force ; en simulant notre faiblesse et notre inconstance, il nous a obtenu la grâce de les surmonter.

Celui qui a dit : « Que la volonté de Dieu soit faite », est ce même Verbe éternel qui d'un mot : « Qu'il soit fait, *fiat* », a créé l'univers. Comme au premier *fiat* le ciel et la terre sortirent des abîmes du néant ; ainsi à ce second *fiat* un nouveau ciel, le ciel des âmes élevées, une nouvelle terre, la terre des âmes faibles, et toutes les vertus chrétiennes, sortirent du sein de la corruption et des abîmes du péché. C'est ainsi que cette grande parole, dit S. Léon, par la vertu qu'elle contient, a été et est toujours la source du courage de ceux qui professent la vertu, malgré les persécutions des mondains, de ceux qui confessent la foi en face des tyrans. Considérez les incrédules, les hérétiques séparés de Jésus-Christ, comme ils supportent les chagrins de la vie : c'est avec une impatience, une haine secrète de Dieu et d'eux-mêmes, qui les entraîne dans la folie ou le suicide. Considérez d'un autre côté les vrais catholiques qui, animés de la foi vive du Christ souffrant, ont continuellement sur les lèvres ces paroles sublimes : « Que la volonté de Dieu soit faite. »

Ayons donc confiance, selon que nous y exhorte S. Léon, nous tous, vrais enfants de l'Eglise, dans cette prière toute-puissante de notre Sauveur. Répétons souvent avec lui : « *Que la volonté de Dieu, notre Créateur et Père, soit toujours en nous et par nous !* »

PETITES LECTURES

XIX

L'ÂME EST SPIRITUELLE

L'animal ne raisonne pas, il ne remonte pas aux causes, il ne distingue pas le bien du mal. On le dresse avec le bâton et non avec la raison ; il n'agit que d'après son instinct, immuable depuis le commencement des siècles. Il n'en va pas ainsi de l'homme. Il est doué d'une âme qui pense, et donc d'une âme qui est une substance spirituelle.

I

Les philosophes matérialistes ont dit : « La pensée est une sécrétion du cerveau, comme la bile est une sécrétion du foie. » Rien n'est moins scientifique qu'une pareille définition.

Ce qui est sûr, c'est que l'âme est unie intimement au corps, par des liens que nous ne connaissons pas. L'âme et le corps ne forment qu'une seule personne ; ils ne peuvent se séparer sans que la mort intervienne, et alors ils sont comme des êtres qui demeurent incomplets et qui aspirent à se réunir, qui n'auront atteint leur fin que le jour où ils se retrouveront pour jamais : le jour de la résurrection.

Ensemble ils forment le composé humain, ils vivent ensemble, l'âme comme la maîtresse, le corps comme le serviteur. L'âme se sert du cerveau comme d'un instrument pour penser, mais ce n'est pas le cerveau qui pense, comme ce n'est pas la hache qui abat le chêne, mais le bras, à l'aide de la hache.

Le cerveau est une masse nerveuse qui se prête admirablement aux opérations de l'âme. Il se compose de deux hémisphères séparés par une dépression profonde. Chaque hémisphère a deux lobes. Le tout est recouvert par une substance grise peu épaisse, et enveloppé dans les méninges qui le protègent. Le cerveau d'un enfant est lisse, comme une feuille de papier ; mais à mesure qu'il travaille, qu'il reçoit les impressions, il se creuse de plis, comme si la pensée venait s'y graver pour jamais. En arrière, c'est le cervelet, puis la moelle épinière qui se prolonge dans la colonne vertébrale. Tel est en résumé l'instrument de la pensée.

Au dire de S. Thomas, le cerveau de l'homme est le plus parfait, parce qu'il est fait pour les opérations de l'esprit qui sont les plus parfaites. Le cerveau d'un bœuf, par exemple, a plus de volume, et cet animal ne pense pas. Les Anglais ont le cerveau moins volumineux que les Italiens ou les Bretons, doit-on en conclure qu'ils ont moins d'esprit ? Les femmes, dont le cerveau est moins développé que celui des hommes, ont-elles moins d'intelligence ? Le poids non plus n'est pas un facteur décisif, puisque le cerveau atteint son maximum de poids entre quatorze et vingt ans, et que c'est plus tard que s'épanouit le vrai talent, avec les facultés intellectuelles et le jugement.

La perfection du cerveau ne consiste ni dans le volume ni dans le poids. Aussi un savant physiologiste a-t-il formulé cette conclusion : « Il y a dans le cerveau une inconnue que la science n'a pas encore déterminée. Cette *inconnue* échappe à la balance ainsi qu'à l'analyse : c'est ce qu'on appelle la qualité ¹. » En quoi consiste la qualité ? Voilà l'*inconnue*, et il est à craindre que la science ne la dégage jamais.

Cependant elle a découvert beaucoup de choses. Elle a découvert la masse nerveuse qui commande à la parole, celle qui nous fait voir, celle qui nous fait entendre, celle qui préside à la mémoire. Que cette masse nerveuse soit altérée, vous ne parlez plus, vous ne voyez plus, vous n'entendez plus, la

mémoire ne se souvient plus. Guérissez-la, tout vous revient, vision ou mémoire. Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que je possède un admirable instrument pour percevoir mes sensations ou mes idées, pour les transmettre et les faire partager ? Cela prouve-t-il que cet instrument c'est moi ? Nullement. C'est moi qui suis le maître de l'instrument, qui en joue à mon gré, qui m'en sers pour penser, pour sentir ; et moi, c'est mon âme qui est supérieure à l'instrument.

Le cerveau, c'est un merveilleux clavier qui donne toutes les notes et peut chanter des mélodies sublimes, mais il faut l'artiste qui le fasse chanter, qui tire parti des touches, qui lui inspire et lui fasse rendre les accents de la joie, de la prière ou de la douleur.

L'artiste c'est l'âme, à cette différence près que le clavier est à proximité d'elle, dans le cerveau qu'elle fait vibrer comme elle veut.

Il arrive que dans un piano la touche ne rende plus qu'un son faible, ou même qu'elle ne fasse plus rien vibrer, parce que la corde est cassée. Il en est de même dans ce clavier intelligent que l'âme fait chanter. Le cerveau est malade, il est affaibli par le travail, il a perdu sa vigueur, il y a eu, suivant les savants, déperdition de phosphore, alors il ne donne plus que des sons languissants ; les vibrations deviennent sourdes, l'instrument est mauvais. Et quand il ne rend plus, c'est que la corde est brisée, qu'une partie essentielle est atteinte.

Dans un cerveau une corde brisée produit des hallucinations ou la folie. Voyez un alcoolique, son cerveau est surexcité ; il ne pense plus juste, il ne raisonne plus. Ce qu'il y avait d'humain chez lui a disparu pour faire place aux seuls instincts de la bête ; il devient alors méchant, parfois fou furieux ; il faut l'enfermer et le tenir à distance comme un animal dangereux.

La raison ayant disparu, l'instrument n'obéit plus à l'artiste, il y a dans le clavier des notes faussées ou cassées. Ce n'est point la faute de l'artiste s'il n'en peut rien tirer. Réparez l'orgue, rendez au cerveau la force avec la santé, et il se reprendra à redire les chants de la raison et de l'amour.

II

La pensée n'est pas une sécrétion du cerveau, mais une opération de l'âme. Celle-ci se sert du cerveau, mais elle est elle-même une *substance spirituelle*, indépendante de la matière, et mettant la matière cérébrale en œuvre pour accomplir ses fonctions. Elle est *une*, quoiqu'elle produise une étonnante variété d'opérations, comme l'artiste est un, quoiqu'il fasse tour à tour chanter, gémir, exulter ou pleurer son instrument. Elle est *simple* et indivisible, comme l'esprit. Elle demeure elle-même, quel que soit le nombre des années ; elle se sent à soixante ans responsable des actions de l'enfance et de la jeunesse. Au lieu que le corps, le cerveau, changent tout entiers au bout de

¹ M. Ferrière. — Le cerveau des Bretons est de 4.583 centim. cubes ; des Parisiens, 4.559 ; des Italiens, 4.457 ; des Anglo-Saxons, 4.412. — Le poids du cerveau de Biron était de 2.238 grammes ; de Schiller, 4.785 ; de Broca, 4.484 ; de Gambetta, 4.460 grammes.

quelques années, peut-être de quelques mois, l'âme reste immuable.

— Je suppose qu'un homme ait commis un crime il y a trente ans. Il vient un jour, vaincu par le remords, avouer son forfait à la justice. Le juge est matérialiste. S'il est d'accord avec ses doctrines, il dira à ce misérable : « Vous prétendez avoir commis ce crime il y a trente ans ? Vous vous trompez, mon ami. Le cerveau qui l'a conçu, le bras qui l'a exécuté ont disparu depuis de longues années. Votre corps tout entier s'est renouvelé plus de six fois depuis trente ans, et à l'heure qu'il est, il ne reste pas un seul atome du malheureux qui s'était rendu coupable du forfait. Donc rassurez-vous et allez en paix ! »

« L'homme s'en irait, heureux sans doute d'avoir la vie sauve, mais non pas en paix : car en dépit de toutes les transformations du corps, l'âme n'a ni changé ni disparu avec les molécules qui composaient son enveloppe ; car, en dépit de toutes les découvertes de la science, le criminel ne peut pas se dépouiller de son crime comme d'un manteau¹. »

L'âme ne se revêt pas des loques périssables de la matière, elle ne le peut, car elle ne trouve en elle-même — parce qu'elle est une substance spirituelle — rien que d'impérissable et d'éternel. Nous savons que nous sommes des créatures d'un jour ; nous passons comme la fleur des champs ; et quand nous regardons devant nous, à l'extrémité de l'avenue de la vie, nous apercevons la mort. Tous les jours nous voyons disparaître ceux qui nous touchent de plus près, qui nous sont le plus chers au monde, nous savons que nous irons les rejoindre, et que notre passage ici-bas ressemble à une nuit dans une hôtellerie. Tout cela devrait borner et rapetisser nos pensées à ce monde éphémère, et pourtant nous raisonnons, nous agissons comme si nous devions vivre toujours. Nos idées s'élèvent à l'absolu, bien que nous sentions que nous sommes contingents et relatifs ; nous généralisons, au lieu de rester dans le fait, qui seul paraît nous importer ; nous faisons des lois qui ne nous serviront pas. « Notre intelligence ne se nourrit que d'éternité, » dit un philosophe², et nous ne serions que des êtres matériels ?

C'est en cela que nous différons de l'animal. L'insecte cherche sa nourriture en répétant son chant monotone, l'oiseau s'élance dans l'espace bleu en faisant entendre ses cris joyeux, le chien satisfait ses instincts, il s'attache à son maître et n'est préoccupé que de sa pâture : quand il l'a reçue, il est content et il exhale à sa manière sa reconnaissance ; mais il ne voit pas plus loin. L'animal n'a pour fin que la matière, et quand il s'y est vautré il est satisfait ; tandis que nous nous élevons jusqu'à l'idée pure, jusqu'à Dieu, et nous ne sommes jamais pleinement contents, parce que notre âme est spirituelle et qu'elle a toujours soif d'idées, d'esprit, de choses immatérielles.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

Saint Paul en Occident

II

SAINT PAUL ET LES JUIFS DE ROME

I

Quand Julius arriva à Rome, Burrhus venait de mourir ; il présenta donc son prisonnier à l'un de ses deux successeurs dans la charge de préfet du prétoire, probablement à Rufus, car Paul fut traité avec humanité, et même avec un scrupuleux esprit de justice. Rufus prit connaissance de la lettre du gouverneur de Palestine, il écouta ce que lui raconta Julius, qui, pendant sept mois, avait été témoin du courage, de la droiture et de toutes les vertus de son admirable captif, il l'interrogea lui-même, et, en attendant qu'on instruisît sa cause, il lui laissa toute sa liberté, sous la garde toutefois d'un soldat qui l'accompagnait partout, mais il allait où bon lui semblait.

Par bonheur, ses ennemis de Judée n'avaient envoyé aucun émissaire à Rome pour prévenir les Juifs, qui y étaient puissants. Ils avaient en effet, au témoignage de Josèphe, l'appui de Poppée elle-même qu'ils avaient initiée à leur religion, sans que les enseignements mosaïques eussent redressé cette âme douée de mille ressources, mais dénuée de sens moral. Grâce à elle, une députation juive qui venait de quitter Rome avait obtenu gain de cause sur Agrippa, qui avait bâti dans le palais des Asmonéens une haute tour, d'où il pouvait surveiller jusque dans l'intérieur du temple. Elle obtint que cette tour serait démolie. Il est étrange que cette députation n'ait point parlé aux Juifs de Rome de Paul le renégat, l'ennemi que les Sanhédrins avaient poursuivi et dénigré dans toutes les missions de l'Asie. Il fallait qu'ils fussent bien absorbés par leurs querelles intérieures ; et pourtant cela se comprend, quand on réfléchit que pour eux le Temple et les droits du Temple passaient avant toutes leurs habitudes préoccupations, même avant les droits de Dieu. D'ailleurs le récit des Actes est formel sur ce point.

Chassés par Claude, les Juifs étaient rentrés à Rome à la sourdine, mais obligés à une certaine prudence ils ne s'affichaient pas, ils ne formaient pas une corporation qui pût attirer l'attention du pouvoir ; cependant ils étaient fort nombreux, obéissaient à des chefs, et avaient des synagogues. C'est à ces chefs que l'Apôtre s'adressa trois jours après son arrivée, quand il eut conféré avec Rufus. Ne pouvant se rendre chez eux où il ne trouverait d'ailleurs que des individualités, il les pria de venir le trouver. Ils accoururent, et quand il les vit rassemblés il leur parla.

Suivant son système constant, ce n'est pas aux chrétiens de Rome qu'il prêchera d'abord, mais aux Juifs, ses compatriotes, du même sang que lui, élevés comme lui dans le judaïsme. Il était impossible qu'ils n'eussent pas entendu parler de lui, car depuis dix-sept ans Antioche, Athènes, Ephèse, Corinthe, toute l'Asie avait retenti de son

¹ Mgr d'Hulst, Conférences d'Albert-le-Grand.

² Jules Simon.

nom, de ses prédications et des persécutions qu'il avait partout subies.

— « Hommes, mes frères, leur dit-il, je n'ai rien fait contre le peuple, ni contre les coutumes de nos pères, et pourtant j'ai été jeté en prison à Jérusalem et remis entre les mains des Romains. Ceux-ci, après m'avoir interrogé, voulaient me rendre à la liberté parce qu'ils ne me trouvaient coupable d'aucun crime qui méritât la mort. Les Juifs s'y opposèrent et je fus contraint d'en appeler à César, sans que j'eusse toutefois le dessein d'accuser en rien ceux de ma nation.

« C'est pour vous dire cela que je vous ai priés de venir, afin de vous voir et de vous parler : car c'est pour l'espérance d'Israël que je suis lié de cette chaîne. »

L'espérance d'Israël, c'était le Christ. Aussi étaient-ils avides tous de l'entendre parler de lui, du Messie attendu. Aussi s'empressent-ils de lui répondre :

« Nous n'avons point reçu de lettres de Judée à ton sujet, et il n'est venu parmi nous aucun de nos frères de là-bas qui nous ait dit du mal de toi. Mais nous voudrions bien savoir de toi ce que tu penses touchant cette secte. Tout ce que nous en connaissons c'est que partout elle se heurte à la contradiction. »

On voit qu'ils n'ignoraient pas les chrétiens, ni leurs agissements, ni même leur doctrine. Leurs notions toutefois manquaient de précision au sujet de cette « secte » qui les préoccupait, comme elle préoccupait tout l'univers, mais surtout les Juifs. Ils lui demandent donc nettement son opinion. Heureux de prêcher le Christ, l'Apôtre prend jour avec eux et les réunit, non pas dans une synagogue, sa situation de captif ne le lui permettait pas, mais sans doute dans une maison chrétienne où l'accompagne le soldat qui le garde.

Là il leur prêche « le royaume de Dieu », et s'applique à les persuader de la vérité de l'Evangile. Du matin jusqu'au soir il leur montre, d'après Moïse et les Prophètes, que Jésus est vraiment le Messie envoyé de Dieu et promis à Abraham.

« Les uns croyaient ce qu'il disait, les autres ne le croyaient pas. » La vieille et tenace incrédulité juive reparaissait, aveuglée par les préjugés antiques d'un Messie conquérant. Cependant la discussion demeura relativement calme, à cause du soldat romain présent, qui représentait l'autorité, et parce qu'ils se souvenaient de l'édit d'expulsion de Claude. Les colères qui l'avaient provoqué n'étaient pas entièrement tombées. Mais pour être moins violente, l'opposition n'en resta pas moins irréductible. Ils ne s'entendaient pas, sauf dans la négation. C'est pourquoi, lorsqu'ils se retirèrent, Paul, constatant qu'ils étaient partout les mêmes, leur jeta cette apostrophe :

« C'est en toute vérité que l'Esprit-Saint parlant à nos pères par le prophète Isaïe leur a dit : Va vers ce peuple et dis-lui : Vous écouterez de vos oreilles et vous n'entendrez pas, vous verrez de vos yeux et vous ne verrez pas. Car le cœur de ce peuple s'est épaissi, et leurs oreilles sont devenues sourdes, et ils ont fermé leurs yeux, de peur que

leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leurs cœurs ne comprennent, et qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse.

« Sachez donc que ce salut de Dieu est envoyé aux Gentils. Eux du moins le recevront. »

Ce dernier trait blesse ou consterne les Juifs. Ils s'en vont, prolongeant entre eux leurs interminables querelles, et lui il les voit partir avec une douleur à laquelle il ne s'habitue pas. Ce sont toujours ses frères, les fils de la nation choisie, et quoiqu'il soit envoyé plus particulièrement aux Gentils, il leur porte une affection profonde et se croit toujours responsable de leur salut.

Pour lui, après avoir reçu d'abord l'hospitalité des chrétiens, il se retire dans un logement qu'il loue. Les secours que lui envoient ses chers Philippiens lui permettent ce luxe, et surtout lui rendent sa pleine liberté. Il y demeure deux ans. Une tradition locale prétend que sa maison était sur l'emplacement occupé aujourd'hui au Corso par l'église Sainte-Marie *in Via lata*. D'autres pensent qu'il habita plutôt auprès du prétoire, afin qu'il fût plus facilement surveillé, et restât sous la main de la justice. Il attendit deux années l'arrêt de César qui lui rendit la liberté, mais pendant ce temps, « il recevait tous ceux qui venaient à lui, prêchait le royaume de Dieu et enseignait en toute sécurité ce qui touche le Seigneur Jésus-Christ, sans que personne l'en empêchât. » (Act., xxviii, 16-28).

L'Apôtre a perdu ses premières aptitudes et s'est singulièrement adouci. Le temps est loin où témoin de la mauvaise volonté des Juifs à Antioche de Pisidie, il leur disait fièrement avec Barnabé : « Puisque vous rejetez notre parole et vous considérez comme indignes de la vie éternelle, nous nous tournons vers les Gentils ! » (Act., xiii, 46). Les mêmes contradictions subsistent et se dressent contre lui à Rome, il se contente d'y répondre par une parole d'Israïe et d'affirmer que les Gentils, eux, recevront le salut de Dieu. Son union de plus en plus intime avec le Christ l'a élevé à une haute perfection surnaturelle. La verueur des paroles a disparu pour faire place à l'affirmation tranquille de la vérité, accompagnée d'un chagrin que lui inspire la seule charité. Chaque année, à chaque mission il gravit de nouveaux sommets qui le rapprochent de la bonté, il y voit de plus près l'astre du Christ qui éclaire son âme des rayons fidèles de la ressemblance divine plus complète.

C'est dans ces sentiments qu'il poursuit son apostolat parmi les Romains. Cette jeune Eglise comprend un certain nombre de Juifs franchement et largement convertis ; il s'applique à conquérir maintenant les païens, à pénétrer dans la masse. Pour l'atteindre il se fait tout à tous, il reçoit avec bonté tous ceux qui viennent le visiter, *suscipiebat omnes*. Il ne travaille pas sur un terrain neuf, puisque Pierre l'a le premier cultivé et défriché, mais il y travaille avec une méthode nouvelle, avec son génie particulier, sa grâce spéciale, avec le désir de faire de Rome le centre politique du monde, le centre aussi de la doctrine.

Ce qu'il prêche, c'est le royaume de Dieu, mais

il parle de Jésus-Christ, de tout ce qui concerne la vie ou la mort du Sauveur, il prêche Jésus Rédempteur, Jésus fondateur de la loi nouvelle qui met fin aux pratiques mosaïques, Jésus crucifié, *docens quæ sunt de Domino Jesu Christo*.

II

Pendant ce temps Néron répudiait la vertueuse Octavie, l'accusant à la fois d'être stérile et d'avoir fait mourir son enfant, et la reléguait dans la Campanie sous la garde de quelques soldats. Le peuple prit parti pour elle, et par crainte, non par regret, l'empereur donna l'ordre de la rappeler avec le titre d'épouse. Les Romains alors montent au Capitole pour rendre grâces aux dieux, couvrent de fleurs les images d'Octavie au Forum, et renversent les statues de Poppée. Celle-ci aussitôt se pose en victime et persuade au prince que cette révolte est dirigée contre lui : « Il n'a manqué qu'un chef, déclare-t-elle, et ce chef se trouvera facilement. Il suffirait qu'Octavie parût à Rome pour que la révolution y éclatât. » Ces insinuations font trembler Néron qui cherche une raison pour faire condamner à mort Octavie. Il appelle à son aide Anicetus, l'assassin d'Agrippine, qui invente des calomnies, plus même que César n'en ordonnait, dit Tacite, et il relègue l'infortunée princesse dans l'île de Pandatéria. Quelques jours après, elle recevait l'ordre de mourir. On la garrotte, on lui ouvre les veines à chaque membre, et comme le sang figé par l'effroi coule trop lentement, on l'étouffe dans les vapeurs d'un bain brûlant. Elle n'était que dans sa 20^e année.

Sa tête fut coupée et portée à Poppée, et l'on décréta des offrandes dans les temples. « Si j'insiste sur ce fait, ajoute le grave historien, c'est afin que tous ceux qui liront les malheurs de ces temps, dans mes écrits ou dans ceux des autres auteurs, sachent que toutes les fois que le prince ordonna un exil ou un assassinat, des actions de grâces furent rendues aux dieux, et qu'ainsi les fêtes qui annonçaient autrefois nos triomphes étaient devenues le signe des calamités publiques¹. »

Les courtisanes et les assassins marchaient seuls le front haut ; l'impudicité rancunière et cruelle était assise sur le trône impérial, des sénatus-consultes basement adulateurs « comblaient la mesure de la servilité. » Ni caractère, ni dignité, ni mœurs ; du sang, des débauches inouïes et des bassesses : voilà ce que vit l'Apôtre dans la première année de son séjour à Rome.

C'est cette société effondrée qu'il vient relever, ce cloaque qu'il travaille à purifier. Ses chrétiens mêmes n'étaient pas héroïques. Bien qu'ils eussent reçu les enseignements du prince des Apôtres, il nous laisse deviner qu'ils étaient tièdes et timides, qu'ils manquaient de ferveur et qu'ils rendaient volontiers le mal pour le mal. (Rom., xii, 14-17). Il leur donne de la hardiesse par son attitude, intrépide avec simplicité. On le voyait passer, attaché par une chaîne que tenait son gardien militaire, avec ces liens qui faisaient croire qu'il

était un malfaiteur, *quasi male operans* ; mais il travaillait pour le Christ, c'est le Christ qui lui avait valu ces chaînes, et il montrait que la parole de Dieu n'est pas enchaînée. (II Tim., ii, 9).

Aussi bientôt ses chaînes sont glorieuses, on sait dans tout le prétoire qu'il les porte pour le Christ, il le redit d'ailleurs avec fierté et il est heureux qu'on le sache, non pas pour qu'il en tire vanité, mais pour que la vérité se répande, non seulement parmi les prétoriens, mais parmi « tous les autres ». A le voir porter noblement sa chaîne, beaucoup des frères se sentent animés d'une sainte confiance, et ils ont plus d'audace pour annoncer sans crainte la parole de Dieu. (Philip., i, 13-14).

Son exemple est suivi par plusieurs, avec des intentions diverses. Les uns laissent voir leur esprit de jalousie et l'aigreur de leur zèle ; d'autres au contraire prêchent le Christ avec une admirable bonne volonté. Ceux-ci s'attachent à lui et lui témoignent une affection à laquelle il est sensible, persuadés qu'ils sont de la haute mission qu'il a reçue pour propager et pour défendre l'Evangile ; ceux-là lui sont hypocritement hostiles, ils prêchent le Christ sans sincérité, « ils espèrent, dit-il, rendre mes chaînes plus pesantes. » Mais en lui ne règne et même ne germe aucune envie : « Pourvu que le Christ soit prêché, que ce soit de bonne foi et en toute vérité, ou pour chercher une occasion de paraître, que m'importe ? Il est annoncé, alors je m'en réjouis et m'en réjouirai. » (Philip., i, 15-18).

D'ailleurs, s'il a des adversaires, il est environné d'amis éprouvés, dont plusieurs sans doute l'ont devancé à Rome. C'est d'abord son fidèle Timothée, son compagnon d'apostolat, dont il place le nom à côté du sien dans les Epîtres aux Philippiens, aux Colossiens et à Philémon ; Luc, son médecin très cher (Colos., iv, 14) ; Démas, qui ne l'a pas encore abandonné ; Tychique, le frère bien-aimé, le serviteur fidèle (Col., iv, 7) ; Aristarque de Thessalonique, son compagnon de captivité, et Marc, le cousin de Barnabé, dont il a oublié l'inconstance ; car, nous l'avons remarqué, son âme devient plus indulgente et plus douce.

Ce sont encore tous les amis qu'il saluait avec affection dans son Epître aux Romains, Aquila et Priscilla qu'il a rencontrés la première fois à Corinthe, Epénète, Amplias et Stachys, ses bien-aimés, Marie, « qui a tant travaillé pour l'Eglise, » la chère Persis, Tryphène et Tryphose, également remarquables par leur zèle (Rom., xvi), Epaphras, qui partage sa captivité (Philém., 23).

L'amitié le soutient, qui lui a si souvent fait défaut. Jamais il n'a été entouré d'autant de dévouements. Il les lance, il les dirige, il les répand à travers la grande cité, qui présente à la fois le spectacle des ignominies les plus écœurantes et des plus magnifiques vertus de sacrifice, de pureté et de charité.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 februarii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

¹ Tacite, *Annal.*, xiv, 64.

Ami du Clergé du 19 février 1914

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Six Conférences de Carême. — I. L'idéal chrétien, 129.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XV. 1^{re} Dim. de Carême : Nécessité et manière de faire son Carême, 132.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XIII. 1^{er} Dimanche de Carême, 135.

Plans de sermons pour le Carême. — I. Travaillons sans délai à notre salut, 139. — II. Egarement et retour, 140. — III. Qu'est-ce que la vie ? 141.

Sermons pour les dimanches de Carême sur le PROBLÈME DE LA VIE. — I. La parole de Dieu, 142.

Pour le Mercredi des Cendres. — Le lendemain de la mort, 145.

Instructions de Carême sur la Passion. — II. L'agonie et la sueur de sang, 148. — III. Judas au jardin et l'arrestation, 152.

Panégyrique de S. Matthias. — Un cœur d'Apôtre, 155.

Pour une Première Messe. — La grandeur du sacerdoce, 158.

SIX CONFÉRENCES DE CARÊME

I

L'IDÉAL CHRÉTIEN

Vocati estis in societatem Jesu Christi Domini nostri.

Votre vocation vous appelle à vivre d'union avec N.-S. Jésus-Christ. (I Cor., I, 9).

Mes frères,

La génération dont nous faisons partie est, à bien des points de vue, en progrès sur les générations précédentes. Elle a élargi le cercle de ses connaissances. Elle a généralisé et développé les conditions du bien-être. Elle s'est créé des moyens de relation faciles et rapides, et ses industries emploient des instruments nouveaux, d'une puissance de production dont les instruments d'autrefois n'ont jamais approché. — J'applaudis, croyez-le, à ces progrès merveilleux. Mais j'y applaudirais bien davantage encore s'ils s'étaient étendus, de l'ordre matériel, à l'ordre moral et à l'ordre religieux. Hélas ! sous ce rapport, nous restons en deçà de nos aïeux. Les chrétiens sont moins nombreux parmi nous qu'ils ne l'étaient parmi eux ; et, pour la plupart, ils se montrent moins convaincus et moins fervents. Pourtant, la vie chrétienne s'impose à tous les hommes comme le plus rigoureux des devoirs, comme l'unique sauvegarde de leurs destinées, soit dans la vie présente, soit dans la vie future, comme une condition indispensable de salut individuel et de salut social.

Vous vous expliquerez qu'en face d'un pareil état de choses, quand nous nous sommes demandé quel sujet il convenait de traiter devant vous, dans les instructions dominicales de ce Carême, nous

nous soyons bien vite résolus à vous parler de la vie chrétienne.

Je voudrais, aujourd'hui, vous exhorter à revenir à la vie chrétienne et à la pratiquer désormais avec la fidélité et la générosité qui étaient de tradition parmi vos pères.

Quand les prédicateurs traitent ce grave sujet, ils font généralement valoir les exigences de Dieu, et l'heureuse éternité dont il récompense les vies chrétiennes, et les châtements dont il punit les vies qui ne le sont pas. Sans exclure ni méconnaître ces arguments, lesquels, d'ailleurs, vous sont bien connus, je vous en présenterai un autre, non moins persuasif, mais plus prochain. Je tirerai ce nouvel argument des grandeurs morales auxquelles l'homme s'élève par la réalisation de l'idéal chrétien. Quand vous aurez compris combien la pratique du christianisme peut embellir, anoblir, couvrir de gloire une existence humaine, vous éprouverez, je l'espère, un intime et ardent désir de devenir chrétiens.

Les deux définitions qui se partageront ce discours suffiront, je pense, à mon dessein. La première dira *ce qu'est le chrétien* ; et la seconde *ce qu'est la vie chrétienne*.

I. — Ce qu'est le chrétien

L'incarnation du Verbe a fait de Jésus-Christ un être supérieur à tous les êtres finis et lui a permis de se regarder, sans usurpation, comme l'égal de Dieu ¹. Jésus-Christ est une personne divine. Il règne avec le Père sur l'univers entier. Tous les peuples lui ont été donnés en héritage ². Le monde ne vit que pour lui. Les anges et les saints le béniront et chanteront « sa louange, sa gloire et sa puissance dans les siècles des siècles ³. »

Or, en vous appelant « à vivre d'union avec lui, *vocavit vos in societatem*, » Dieu vous appelle à partager ses grandeurs.

D'abord, vous portez un nom qui signifie cette union. *Chrétien* vient de *Christ*. Les chrétiens ont adopté cette appellation pour exprimer leur union avec le Christ. Cette union constitue, en effet, l'essence du chrétien et le trait par lequel il se distingue des autres hommes. Le chrétien est un homme uni au Christ.

Mais en quoi consiste l'union du chrétien avec le Christ ? Est-ce quelque chose comme la sympathie du lecteur pour le héros dont il étudie la vie, apprécie le caractère, admire les exploits ou les vertus ? ou bien, comme l'adhésion du disciple aux enseignements du maître dont il adopte les doctrines ? ou comme la pieuse docilité du fidèle envers l'auteur du culte qu'il pratique ? Certainement, tous ces liens se retrouvent entre les chrétiens et le Christ dont ils portent le nom. Mais, à ces liens s'en ajoutent d'autres, plus étroits et plus

¹ Non rapinam arbitratu est esse se æqualem Deo. (Philipp., II, 6).

² Dabo tibi gentes hæreditatem tuam. (Ps., II, 8).

³ Benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum. (Apoc., V, 13).

forts. Car J.-C. est, pour les chrétiens, autre chose qu'un héros, un docteur ou même un fondateur de religion. — Qu'est-il donc ? — Il l'a expliqué lui-même, au moyen d'une comparaison à la fois poétique et expressive, quand il a dit : « *Je suis la vigne et vous êtes les branches* ¹. » Les rameaux d'une vigne tiennent de près au cep. Il existe, entre eux et lui, non seulement un contact direct et immédiat, mais des communications intimes. Sous l'écorce dont les rameaux sont revêtus, passe tout un réseau de canaux qui rejoignent ceux de la tige et leur empruntent le torrent de sève dont ils sont remplis. La sève est le sang des végétaux et l'aliment de leur vie. En recevant la sève qui leur vient de la souche, les branches participent à sa vie. Ainsi, les chrétiens participent à la vie de Jésus-Christ. Leur baptême les greffe, pour ainsi dire, sur lui comme un rameau sur une tige, et l'état de grâce dont il leur fait part ouvre, entre eux et lui, des communications par lesquelles circule la vie que le Verbe divin puise au sein du Père.

Laissez-moi expliquer un peu ce mystère. Vous avez besoin de le bien connaître pour apprécier les grandeurs de l'être chrétien.

Le premier devoir des chrétiens les oblige à conserver l'état de grâce qu'ils ont reçu à leur baptême. Cet état constitue leur état normal. Pour le conserver, il leur est nécessaire de rester des justes. Le jour où ils cesseraient d'être justes, ils perdraient l'état de grâce. Or, les Livres saints affirment que l'Esprit de Dieu habite l'âme des justes. Quand ils parlent du saint vieillard Siméon : « *C'était un juste*, disent-ils, *et l'Esprit-Saint était en lui* ². » Ils s'expriment dans les mêmes termes à propos de S. Etienne : « *Il était rempli du Saint-Esprit* ³. » Les premiers siècles chrétiens étaient pénétrés de cette croyance en la présence de l'Esprit-Saint dans la personne des justes. Sainte Lucie ayant dit à son juge que l'Esprit-Saint répondait aux persécuteurs par la bouche des martyrs, celui-ci lui demanda : « Est-ce que l'Esprit-Saint est en toi ? » Et Lucie lui repartit : « L'Esprit-Saint est en ceux dont la vie est pieuse et pure. » Et l'on a vu, dans ces siècles de foi, des pères, comme celui d'Origène, baiser avec une religieuse vénération la poitrine de leurs fils encore innocents, pour honorer l'Esprit-Saint à qui elle servait de temple. Ce dernier mot n'a rien d'exagéré. S. Paul lui-même l'employait quand, voulant rendre témoignage à la doctrine que j'explique, il disait expressément aux chrétiens : « *Vous êtes les temples du Saint-Esprit* ⁴. »

L'Esprit-Saint n'est pas la seule personne divine qui vienne habiter ce sanctuaire. On lui attribue cette démarche, parce qu'elle s'inspire d'un sentiment affectueux et paternel, comme on lui attribue toutes les œuvres de la bonté divine. Mais le

Saint-Esprit ne va jamais seul. La Sainte Trinité toute entière se rend présente, avec lui, dans la personne des justes. Notre-Seigneur l'avait promis quand, parlant du vrai chrétien, il avait dit : « *Nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre séjour* ¹. »

Je fais appel à votre foi : n'est-ce pas une chose grande et belle que d'être ainsi honoré de la présence intime de Dieu ? Pour l'apprécier, il suffit de savoir qui est Dieu. — Mais voici plus encore.

Que fait Dieu dans le chrétien ? L'inaction ne sied point à un être essentiellement et souverainement actif. Dieu travaille donc dans l'âme des justes. Il les purifie, les sanctifie, les élève jusqu'à lui, les unit à lui, leur fait part de ses propres vertus et de sa propre vie. S. Paul faisait allusion à cette participation de la vie divine quand il disait : « *Que la vie de Jésus se manifeste dans notre chair mortelle* ², » et quand, parlant de lui-même, il ajoutait : « *Ce n'est plus moi qui vis ; le Christ vit en moi* ³. »

Voyez-vous quels liens s'établissent, par là, entre l'être du chrétien et l'être de Jésus-Christ, et comme le premier tient étroitement au second ? — Sans doute, l'union que la grâce établit entre les chrétiens et Dieu n'est point égale à l'union produite par l'incarnation entre l'humanité du Christ et le Verbe divin. En Jésus-Christ, l'homme et le Dieu sont unis de manière à ne former qu'une seule personne. Au contraire, la grâce laisse aux chrétiens leur personnalité. Toutefois la condition qu'elle leur fait n'est pas sans analogie avec celle de l'Homme-Dieu. Toute proportion gardée, Dieu habite dans l'un comme dans l'autre. Dans l'un comme dans l'autre, il se fait principe de vie. Leurs œuvres, à tous les deux, méritent d'être appelées des œuvres à la fois divines et humaines. Celles du chrétien lui méritent, comme l'ont mérité celles du Sauveur, d'avoir part, dans l'éternité, à la gloire du Père. Ils règneront ensemble dans les siècles sans fin. Et, en attendant, ils portent, l'un et l'autre, en eux-mêmes, le foyer caché des gloires dont ils brilleront un jour. Quand Notre-Seigneur laissa voir un instant, sur le Thabor, le Dieu présent en lui, il prit une splendeur et un éclat incomparables. Tel serait aussi le rayonnement du chrétien en état de grâce, si vous pouviez apercevoir le Dieu qui est en lui. N'avez-vous jamais vu le soleil se refléter en un cristal bien pur ? Il y allumait, n'est-ce pas ? le même foyer qui flamboie dans son sein et qui éclaire notre monde. Ainsi, dit Bossuet, « qui verrait une âme en qui Dieu est par sa grâce, croirait voir Dieu lui-même ⁴. »

Voilà ce qu'est un chrétien et voilà à quelles hauteurs Dieu l'élève ! Tertullien n'avait-il pas raison quand il écrivait : « Il n'y a rien de plus grand ! ⁵. » — Mais vous le comprendrez mieux

¹ Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. (Jean, xiv, 23).

² Ut vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. (II Cor., iv, 41).

³ Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Gal., ii, 20).

⁴ Lettre 25 à Seur Cornuau de Saint-Bénigne.

⁵ Nemo major nisi christianus. (*De præscript.*, 3).

¹ Ego sum vitis, vos palmites. (Joan., xv, 5).

² Homo iste justus..., et Spiritus Sanctus erat in eo. (Luc, ii, 25).

³ Virum plenum fide et Spiritu Sancto. (Act., vi, 5).

⁴ Membra vestra templum sunt Spiritus Sancti. (I Cor., vi, 19).

encore si, après avoir entendu la définition du chrétien, vous voulez bien écouter la définition de la vie chrétienne.

II. — *Ce qu'est la vie chrétienne*

L'homme se compose d'un corps et d'une âme. Par son corps, il tient au règne animal ; par son âme, il ressemble aux anges. Le chrétien, vous venez de le voir, ajoute un troisième élément à ces deux-là, et cet élément, la grâce, est un élément divin. Je distinguerai donc en lui trois êtres : l'animal, l'ange et le Dieu. — Ceci posé : sa vie se fera belle ou laide, noble ou vile, digne d'honneur ou digne de mépris, suivant qu'elle mettra en jeu et montrera au regard l'un ou l'autre de ces trois éléments. L'homme se dégrade, quand l'animal se révèle dans sa vie, c'est-à-dire quand il obéit aux instincts et aux appétits de la brute. Il se place à son rang naturel d'être humain s'il fait paraître son âme, en d'autres termes, s'il fait acte d'intelligence, de volonté ou de cœur. Par là, il se rapproche de l'ange. Et je comprends qu'une femme, ignorante des mystères de la grâce, ait trouvé cela merveilleux : « Il n'y a rien de plus grand, disait-elle, que quand l'homme se montre dans l'homme »¹. Mais moi, qui crois à la grâce, je sais chose plus grande encore : c'est quand, non pas l'homme, mais le Dieu se montre dans le chrétien. Alors, sa vie, sans cesser d'être humaine, revêt des splendeurs toutes divines ; elle ressemble à la vie du Christ.

Il n'est pas possible de lire l'histoire de Notre-Seigneur sans en être jeté dans un profond sentiment d'admiration. Tout y est divin. Quelle élévation de pensées ! Quelle noblesse de sentiments ! Quelle sainteté de conduite ! Depuis deux mille ans, les plus parfaits l'ont cru tellement au-dessus d'eux qu'ils l'ont adoré ; et ses ennemis eux-mêmes ont rendu témoignage à sa supériorité. « Jamais, disait Strauss, le père de l'incrédulité allemande, jamais il ne sera possible de s'élever au-dessus de lui, ni de concevoir quelqu'un qui lui soit égal ! »². Et Renan, le fameux apostat français, répétait : « Jésus-Christ ne sera jamais dépassé ! »³.

Or, le chrétien a été appelé à vivre « en union avec Jésus-Christ : *vocavit vos in societatem* ». Considérez les traits de ressemblance qui s'établissent entre leurs deux vies. J'en signalerai trois principaux.

Le premier comporte une ressemblance d'ordre intellectuel. — Sur tous les points de doctrine importants, Jésus-Christ a fait part à ses disciples de sa propre pensée. Cette pensée divine, l'Eglise l'a recueillie et exprimée dans son Symbole. Tous ses enfants la reçoivent d'elle. Quand ils la reçoivent avec foi, cette foi les associe à la raison souveraine, à la science parfaite, à la divine mentalité du Sauveur. Ils savent, en substance tout au moins, de Dieu et de ses perfections, de nos origines et de nos destinées, de la vie présente et de la vie future,

ce qu'en sait Jésus-Christ. Ils apprécient les êtres et les événements, la fortune et l'infortune, le bonheur et la souffrance, comme les apprécie Jésus-Christ. La raison de Dieu est, pour ainsi dire, devenue la leur. Ce sont les mêmes lumières d'esprit, la même sûreté de jugement, la même élévation de pensée.

En second lieu, le chrétien ressemble au Christ par le cœur. — Il a appris de lui à gouverner ses affections, à les purifier, à les détourner d'en bas, à les porter en haut. Il met désormais son bonheur, non plus, comme les mondains, dans la jouissance, mais dans la vertu. Son rêve est de devenir chaque jour meilleur et de faire chaque jour plus de bien. Ses passions s'appellent, non plus l'égoïsme, la haine, la colère, la luxure ; mais la charité pour Dieu, le dévouement au prochain, l'amour de ce qui est bien, la haine de ce qui est mal, la fidélité au devoir, la poursuite de la perfection. Sans doute, le Maître éprouve ces sentiments dans une mesure plus large et à un degré plus élevé que le disciple ; mais celui-ci l'imité dans la proportion de ses forces et suivant l'occasion. Ainsi, ils obéissent l'un et l'autre aux mêmes aspirations. « La vraie grandeur de l'homme, a dit quelqu'un, est dans le cœur »⁴. S'il en est ainsi, tout chrétien digne de ce nom est un être d'incomparable grandeur. Car son cœur bat à l'unisson du cœur de Jésus, c'est-à-dire du cœur de Dieu.

Son troisième trait de ressemblance avec l'Homme-Dieu se trouve dans sa conduite. — Celui-ci, comme les deux précédents, peut être plus ou moins parfait et supporte toute une hiérarchie de degrés et de mesures. — A son degré le plus humble, il se contente d'observer les lois de la morale chrétienne. Il laisse alors de côté, c'est incontestable, de grandes et belles vertus. Cependant, il se préserve de toute faute capable de constituer une dissemblance inacceptable avec le divin Modèle ; et, par cela seul, il s'élève bien au-dessus de la plupart des vies qui ne sont point chrétiennes. Les impies exploiteront contre lui ses imperfections. Ils auront grand tort : mis en parallèle avec eux, il sera toujours, passez-moi le mot, « un petit saint. » — Mais, quand un chrétien cherche à monter au-dessus de ce degré inférieur ; quand il s'efforce de ressembler à Jésus-Christ dans toute la mesure possible, oh alors ! il parvient à une valeur morale vraiment surhumaine. Sa pureté de mœurs, son humilité, sa douceur, sa loyauté, sa grandeur d'âme, son héroïsme, soulèvent l'admiration. Quelque soit le théâtre sur lequel se déploient ses vertus : que ce soit le foyer domestique ou l'atelier, le cloître ou le monde, les marches de l'autel ou les marches du trône, il passe en faisant le bien. Ceux qui l'entourent l'aiment et le vénèrent comme une sorte d'apparition divine. Et quand il les quitte, ils conservent de sa vie un souvenir édifié et attendri ; car elle leur a fait respirer la bonne odeur de Jésus-Christ.

¹ La mère de Goethe.

² *Du passager et du permanent dans le Catholicisme*, p. 127 (Altona, 1839).

³ *Vie de Jésus*, p. 325.

⁴ Madame de Lambert à son fils.

La vie chrétienne ainsi menée ne vous semble-t-elle pas une belle et noble vie? — « Le beau, dit un philosophe moderne ¹, est le reflet de l'infini à travers le fini ». Où donc ce reflet de l'infini à travers le fini brille-t-il avec plus d'éclat que dans une vie chrétienne? — Un plus ancien, Platon, disait : « Le beau est la forme visible du bon ». Où donc le bon se rend-il plus sensible et se montre-t-il plus séduisant que dans une vie vraiment chrétienne? — D'autres ont dit : « Le beau est la splendeur du vrai ». Où donc, encore une fois, le vrai, le vrai divin révéle aux hommes, jette-t-il sa splendeur mieux que dans la vie chrétienne? — Non ! jamais la beauté morale ne se présente à nous aussi parfaite et aussi attrayante que dans la vie de Jésus-Christ et, après lui, dans la vie du chrétien, si, comme sa vocation l'y invite, il s'associe à la doctrine, aux affections et à la vertu de Jésus-Christ.

* * *

C'était l'an 47 de notre ère, S. Paul prêchait l'Evangile dans une ville d'Asie nommée Iconium. Il réunissait ses disciples dans la maison de l'un d'entre eux. De l'autre côté de l'étroite voie publique, se dressait le palais d'une des familles les plus riches et les plus illustres de la ville. Là, était une jeune fille de 18 ans, nature d'élite, mais élevée dans le luxe et les sensualités d'un paganisme opulent. Obéissant à un usage que la curiosité et l'oisiveté féminine n'ont pas encore abandonné, elle avait ouvert sa fenêtre et s'y était assise, pour observer les passants. « La mort des âmes, a-t-on dit, monte souvent par les fenêtres ». Cette fois, ce ne fut pas la mort qui monta, mais la vie. De la fenêtre d'en face, ouverte elle aussi, les discours de l'Apôtre parvenaient distinctement à la jeune païenne. Que disait S. Paul ? Il vantait, sans doute, les grandeurs de la vie chrétienne et les divines transformations qu'elle fait subir à l'existence humaine. Il redisait, comme dans ses Epîtres : « Vous ne devez rien à la chair, ni à ses convoitises. Vivez, non plus suivant ses lois, mais suivant les lois de l'esprit... Aimez les choses d'en haut ! Ayez le goût des choses célestes ! Que votre vie soit digne du ciel ! Revêtez-vous de Jésus-Christ ! » Et il développait ces exhortations dans un langage ardent et divinement inspiré... C'était bien nouveau pour l'auditrice d'en face. On ne lui avait jamais parlé que de parures, de divertissements, de bonne chère, de vanités. Les paroles de l'étranger ouvraient à ses yeux des horizons plus élevés. Elle apercevait, à travers ses enseignements, un idéal sublime, grandiose, divin, digne de toutes les aspirations humaines. Tout ce qu'il y avait de bon en elle se prit à tressaillir. Elle se dit que là était la noblesse véritable et que cette noblesse devait être la sienne. Bientôt, n'y tenant plus, elle quitta son palais, réussit à rejoindre S. Paul, renonça aux destinées mondaines que lui promettaient sa naissance et sa fortune, se fit chrétienne et se voua au service de Dieu par une consécration

solennelle. Elle devint l'une des vierges martyres les plus fameuses de l'Eglise primitive, et la postérité l'honore sous le nom de sainte Thècle ¹.

Je ne vous demanderai point d'imiter jusqu'au bout l'exemple de sainte Thècle. Mais ne serez-vous pas, vous aussi, sensibles à l'idéal chrétien ? N'en éprouverez-vous pas à quelque degré les chastes séductions ? La gloire qui a des attraites pour tous les cœurs, n'en aura-t-elle point aussi pour le vôtre?... J'en suis sûr : vous avez tous le désir de vous élever, de grandir, d'acquérir une haute valeur morale. Livrez-vous donc, je vous prie, à cet instinct légitime et bienfaisant. Mais cherchez la grandeur là où elle se trouve : je veux dire, dans la vie chrétienne, dans la vie chrétienne qui rapproche l'homme de Dieu, l'unit à Dieu, le rend semblable à Dieu et promet de l'associer, dans l'éternité, à la félicité divine.

Vous prendrez donc aujourd'hui, n'est-ce pas ? la résolution de rester ou de redevenir de bons chrétiens. Puis, les dimanches suivants, vous vous retrouverez au pied de cette chaire, pour entendre dire ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut faire afin d'y réussir. Ainsi soit-il !

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XV

1^{er} Dimanche de Carême

NÉCESSITÉ ET MANIÈRE DE FAIRE SON CARÊME

Mes frères,

Dimanche dernier je vous ai expliqué la loi du jeûne et de l'abstinence. Après avoir traité la question d'une façon générale, je voudrais vous exciter plus particulièrement à observer les prescriptions de l'Eglise pendant le temps dans lequel nous venons d'entrer. Je n'hésite donc pas à revenir sur ce sujet, en ce premier Dimanche de Carême, afin de détruire les nombreuses *objections* que suggèrent le démon et la sensualité, et de vous indiquer *la manière* pratique de bien passer cette sainte Quarantaine.

J'emprunterai mes idées à un saint prédicateur populaire qui a fait beaucoup de bien et qui vous intéressera par sa forme originale et son bon sens.

I

Ecoutez d'abord comment il débutait en traitant la question du Carême, et ensuite vous entendrez la réponse aux objections contre le jeûne et l'abstinence.

Le Carême ! « A ce seul nom, je vois votre visage qui s'allonge, votre mine qui s'assombrit, vos lèvres qui se contractent d'un air piteux et mécontent... Ce pauvre Carême, on le reçoit toujours « comme un chien dans un jeu de quilles, » c'est-à-dire, fort mal ; et sauf un tout petit nombre de

¹ Kant.

¹ Martin, *Les Vierges martyres*, Sainte Thècle.

chrétiens fervents, on ne pense à ces quarante jours qu'avec chagrin et presque avec colère.

« Nos pères n'étaient point ainsi. Hommes de foi, ils puisaient dans leurs solides croyances un motif puissant d'énergie, de persévérance, de bonne volonté. Ils estimaient *le devoir*; ils en connaissaient toute la grandeur; et ils mettaient les lois sacrées de Dieu et de son Eglise au-dessus des vains prétextes auxquels notre mollesse les sacrifie si souvent.

« Nos pères observaient avec une sévère exactitude les lois de l'Eglise sur le jeûne et sur l'abstinence; tout le monde faisait maigre les vendredis et les samedis. On ne s'écoutait pas, on ne se *dorlottait* pas comme maintenant; si bien qu'à Paris, au quinzième siècle, malgré une population de plusieurs centaines de mille individus, *un seul boucher* débitait de la viande pendant le Carême et satisfaisait à tous les besoins *avec un seul bœuf par jour*. On jeûnait tout le Carême; et on n'en mourait pas, mais on n'en souffrait pas; car les populations étaient beaucoup plus florissantes, les tailles plus élevées et les santés plus robustes. Ce qui prouve bien que *« jeûner et faire maigre, ne tue pas, »* quoi qu'en disent bon nombre de gens qui ont trop d'esprit et pas assez de conscience ¹. »

Parmi ces gens de trop d'esprit, il en est qui veulent se donner des airs de docteurs, et ils font cette objection savante : « Dieu, disent-ils, demande la pénitence du cœur et non pas celle du corps. » — A ces braves gens, un peu prétentieux, permettez-moi, mes frères, de répondre en toute simplicité que Dieu exige les deux. Sans doute, une mortification purement extérieure, qui n'aurait pas son principe dans le cœur, serait à peu près sans valeur devant Dieu. Mais notre corps a péché avec notre âme, il a participé à sa révolte; comme elle, il a mérité le châtiment et doit faire pénitence. Du reste, par suite de l'union étroite qui existe entre eux, l'âme influe sur le corps et le corps réagit sur l'âme. Si nous gâtons notre corps, nous ramollissons notre âme sa compagne; si nous assujettissons notre corps par la pénitence, nous donnons à notre âme de l'énergie et nous la purifions aux yeux de Dieu. La mortification du corps va donc avec celle du cœur. La preuve en est que le mot même de pénitence éveille presque toujours dans l'esprit une souffrance infligée au corps et sanctifiée par l'âme.

Les esprits chagrins diront : « Mais pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi ce moyen si difficile et si ennuyeux ? Pourquoi ne pas changer cette loi, aujourd'hui surtout que les santés sont devenues si délicates ? » — Vous croiriez-vous plus sages que l'Eglise ? Et pourquoi donc, mes frères, ne l'aurait-elle pas choisi, ce moyen ? D'abord il est suffisamment désagréable pour constituer une pénitence : vous en donnez la preuve; et il ne l'est pas trop pour ne pas pouvoir être pratiqué — au moins en ce qui regarde l'abstinence — par la généralité des

chrétiens. — Ensuite l'Eglise est gouvernée par Jésus-Christ, dirigée par l'Esprit-Saint : or, puisqu'elle a choisi ce moyen de nous faire pratiquer la pénitence, c'est que, aux yeux du Bon Dieu, c'était le meilleur. — L'Eglise, enfin, a reçu le pouvoir et la charge de nous commander : nous n'avons qu'à obéir; obéir aux lois de l'Eglise c'est obéir à Jésus-Christ, violer ces lois c'est désobéir à Jésus-Christ.

Cependant il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui vous diront avec une certaine fierté : « Je veux bien obéir à Dieu, mais non aux hommes. Or le pape et les évêques sont des hommes comme nous. » — Oui, le pape et les évêques sont des hommes, mais non pas comme vous. Dieu les a revêtus de son autorité pour nous commander. Ce n'est pas se soumettre à son semblable que de se soumettre au pape et à l'évêque; c'est se soumettre à Dieu lui-même qui parle par son ministre, qui commande, défend, gouverne, instruit, sanctifie les âmes, par l'auguste ministère de son envoyé.

Une objection plus courante, en ce qui regarde l'abstinence, et que nous entendons souvent, est celle-ci : « La viande est aussi bonne le vendredi, ou en Carême, que les autres jours... Qu'est-ce que cela peut bien faire au Bon Dieu que je mange du gras ou du maigre ? » — Ceci, c'est parler pour ne rien dire; et cette objection prouve peu d'esprit et pas de réflexion. La question n'est pas de savoir si la viande est bonne ou mauvaise les jours d'abstinence : c'est la loi et la désobéissance à l'autorité qu'il faut considérer. Ce qui est mauvais c'est la violation d'un précepte qui oblige ce jour-là et pas les autres jours. Dieu qui tient pour indifférent en soi le choix de nos aliments, ne tient pas du tout pour indifférentes nos dispositions d'obéissance ou de révolte, et non seulement il nous ordonne à tous de faire pénitence en général, mais, en outre, il nous commande d'obéir à l'Eglise, lorsqu'elle règle la pratique de la pénitence. « Il importe donc fort peu au Bon Dieu que nous mangions du bœuf ou des carottes ou du poisson; mais il tient absolument à ce que nous soyons obéissants, dociles, pénitents et humbles. Il s'agit ici d'une question d'obéissance et de conscience et non d'une question de marmite. »

Non moins fréquente ni moins ridicule est la sottise que me répondait un jour un honnête homme à qui je faisais tout doucement remarquer qu'il violait la loi de l'abstinence : « Croyez-vous donc, M. le curé, me disait-il, que le Bon Dieu me damnera pour un morceau de viande ? Ce n'est pas possible. » — Non, il ne vous damnera pas pour un morceau de viande. Mais peut-être vous damnera-t-il pour votre révolte obstinée, pour votre désobéissance qui est d'autant plus coupable que la loi qui vous est imposée est plus facile à observer. — Votre raisonnement même vous condamne. Car je vous dirai aussi : « Croyez-vous donc, mon cher ami, que c'eût été une grosse affaire, un énorme sacrifice pour vous de manger quelques légumes au lieu d'un morceau de viande ? Croyez-vous que

¹ Mgr de Ségur, *Instructions familiales*, t. II, p. 17.

ce ne soit pas une folie, une stupidité de désobéir à Dieu, d'offenser votre souverain Juge, de fouler aux pieds ses ordres pour si peu de chose? Je vous le déclare : plus la loi est facile, plus on est coupable de la violer. Quelle excuse sérieuse, je vous le demande, pourrez-vous présenter au tribunal de Jésus-Christ, puisque vous n'avez ni dispense ni vraie et grave nécessité ? »

Il en est enfin qui y vont sans détour ; ils disent ouvertement : « Cela m'ennuie de jeûner, de faire maigre ; c'est désagréable et pénible ! Le maigre ne me plaît pas beaucoup ; je préfère le gras, etc. » — Cette objection a au moins l'avantage de la franchise et de la précision. Oui, bien souvent, en notre temps de foi atténuée, le seul motif qui fait agir est celui-là : l'attachement à ses aises et l'horreur de la gêne. « C'est pénible de remplir son devoir, donc je ne le remplis pas. » Voilà votre raisonnement. Très bien : « Seulement je vous en avertis d'avance : faites vos paquets pour aller en enfer ; car vous êtes sur la droite route qui y mène. Quiconque ne remplit pas ses devoirs, vit dans le péché ; et quiconque vit dans le péché a pour salaire l'éternelle punition dont N.-S. J.-C. nous avertis tant de fois dans l'Evangile d'éviter à tout prix les inconcevables douleurs. Allez-y donc si cela vous fait plaisir. Pour moi, je trouve qu'il est moins dur de faire mon Carême tous les ans et d'observer l'abstinence prescrite à certains jours que de brûler éternellement ¹. »

II

Je n'ai plus rien à dire à ceux qui ne veulent pas faire leur Carême et qui méprisent les lois de l'Eglise. Aux âmes obéissantes et fidèles à leurs devoirs, qui aiment Dieu ou qui veulent revenir à lui, je vais indiquer la manière de profiter de cette sainte Quarantaine.

Le temps du Carême est un temps de grâce et de salut : il nous fournit un moyen de satisfaire à Dieu ; il élève nos esprits et nos cœurs vers les biens éternels ; il nous procure de nouvelles forces pour éviter le péché et vaincre les tentations.

1. Parmi les satisfactions que nous offrirons à Dieu, nous placerons en premier lieu la soumission aux lois de pénitence établies par l'Eglise. Beaucoup sans doute ne pourront pas accomplir tout ce qu'elles ordonnent. Notre conscience, si elle est sincère et éclairée, nous dira ce qui est possible pour chacun de nous : nous lui obéirons ; c'est ainsi que nous observerons les lois de l'Eglise dans la mesure où elles nous obligent. De plus, nous saurons, par quelques mortifications volontaires ou quelques bonnes œuvres, suppléer à ce que nous laisserons de côté.

Ecoutez bien les deux remarques suivantes, mes frères. — Il faut d'abord que vous sachiez qu'aucune pénitence ne possède aux yeux de Dieu une aussi grande valeur et autant d'efficacité que les pénitences prescrites par l'Eglise. La première rai-

son en est que ces pénitences viennent de Dieu, et Dieu sait bien ce qui nous convient ; la seconde c'est que l'acte de mortification que nous accomplissons est en même temps un acte d'obéissance, de soumission de notre volonté propre ; de la sorte notre caprice ou notre libre choix n'y ont aucune part. Or, rien n'est agréable à Dieu comme le renoncement à la volonté propre. — Ensuite, il faut rendre nos pénitences agréables à Dieu. Pour cela, en même temps que nous jeûnons ou que nous pratiquons l'abstinence, expions nos fautes, excitons-nous au regret et à la détestation de nos péchés et appliquons-nous à la correction de nos mauvaises habitudes. La mortification corporelle ne servirait de rien si elle n'était accompagnée de la mortification intérieure ; c'est ainsi qu'on apaise la justice divine ; aussi l'Eglise nous invite à joindre, pendant ce Carême, au jeûne et à l'abstinence, la prière plus fervente et plus fréquente, et l'aumône : « Ce sont deux ailes, disait un Père, qui élèvent le jeûne jusqu'au trône de Dieu. »

2. Le Carême, ai-je dit, porte nos esprits vers les biens éternels parce que c'est un temps de réflexion et un temps d'instruction.

En Carême, on songe plus facilement aux choses sérieuses, surnaturelles ; on comprend mieux la nécessité du salut. Aux autres époques de l'année on est emporté par le tumulte des affaires matérielles, on se livre davantage à des occupations absorbantes. En Carême notre âme est plus attentive à ses fins dernières ; elle se rappelle ses fautes et en éprouve plus de regret ; elle se prépare à la réception des sacrements ; le souvenir de la bonté et de la justice de Dieu, de la passion et de la mort de Notre-Seigneur lui est fréquent. Méditons, mes frères, sur ces grandes vérités. Aimons à y penser très souvent et pratiquement ; c'est-à-dire que ces pensées doivent nous porter à nous corriger et à nous perfectionner.

Puis l'Eglise multiplie ses offices et répand avec plus de profusion la parole divine. Que d'instructions vous seront adressées pendant cette sainte Quarantaine ! Venez-y, mes frères, en grand nombre. Venez d'abord tous à celles du dimanche. Venez aussi — au moins tous ceux qui le peuvent — à celles de la semaine. Ne craignez pas de vous déranger et de vous gêner un peu : ce sera une excellente manière de vous imposer quelques petits sacrifices et de suppléer aux mortifications corporelles que vous seriez dans l'impossibilité d'accomplir. Mais surtout, mes frères, apportez à ces instructions une oreille attentive, un bon esprit, un cœur bien disposé. Ayez le très vif désir d'en profiter : ne vous contentez pas de retenir dans votre mémoire les vérités que vous entendrez ; mais faites-les passer dans votre conduite. En un mot, appliquez-vous à mettre en pratique ce qu'on vous dira.

3. Le Carême enfin procure à nos âmes de nouvelles forces pour éviter le péché et faire le bien. — C'est d'abord une conséquence de ce que nous avons déjà dit : le jeûne et l'abstinence ou la mor-

¹ Op. cit., p. 22.

tification fortifient l'esprit contre la chair. Evitez donc, mes frères, pendant ce temps, les plaisirs et les réjouissances mondaines ; ne donnez pas à votre corps et à vos sens toutes les satisfactions qu'ils désirent ; réprimez en vous les tendances qui prennent leur source dans la sensualité. — D'autre part, le Carême nous fortifie encore parce que c'est un temps de prière : or la prière attire la grâce en nous, et la grâce c'est la force de l'âme. Accourez donc aux offices du Carême, non seulement pour entendre la parole de Dieu, mais pour prier. Priez beaucoup et priez bien pendant ce saint temps ; priez avec foi, avec ferveur, avec humilité, et la grâce, la force divine, descendra abondante en vous. — Enfin le Carême nous fortifie, parce que c'est le temps où on se repent de ses fautes et où on se prépare à purifier sa conscience par une bonne confession. Vous connaissez la disposition la plus nécessaire, l'absolument indispensable, pour bien recevoir le sacrement de pénitence : c'est la contrition. Or, la contrition exige essentiellement le bon propos ou la ferme résolution de ne plus pécher. Dès aujourd'hui, mes frères, commencez cette préparation en vous recueillant, en réfléchissant à la malice du péché, en prévoyant les occasions que vous fuirez, le vice principal que vous combattrez. Cette préparation vous fortifiera contre les tentations : connaissant mieux la grandeur du péché, renouvelant fréquemment la résolution de ne plus offenser Dieu, vous affermirez votre volonté dans le bien.

* * *

Faites donc votre Carême, mes frères, et faites-le bien : vous y trouverez de grandes satisfactions. La mortification, la prière, les actes de vertu, surtout de piété et de charité, la purification de nos consciences, telles en sont les œuvres principales. Accomplissons généreusement celles qui nous sont possibles, et nous goûterons les joies d'une bonne conscience, nous serons heureux d'avoir obéi à Dieu et à l'Eglise ; nous aurons ainsi expié nos péchés, acquis des mérites, et contracté de bonnes habitudes. « Et tous ensemble, à la fin de cette sainte Quarantaine, nous participerons, avec une pieuse allégresse, aux mystères de la Pâque du Seigneur ¹. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XIII

1^{er} DIMANCHE DE CARÊME

Mes frères,

Tous les jours sont à Dieu et doivent lui être consacrés, puisqu'il est le dispensateur de tous les instants de la durée. Il ne peut y avoir un temps pour pécher et un temps pour expier, un temps de dissipation et un temps de piété. L'homme ne peut

être dans sa voie, dans le chemin du bonheur et de l'honneur, que dans la subordination complète et permanente au Dieu de vérité et de vertu.

Mais si tout le temps qui nous est accordé est temps de grâce et de salut, dans les vues miséricordieuses de Dieu, il y a cependant des époques comme privilégiées, plus spécialement préparées et réservées par le souvenir de faveurs plus grandes ou par la promesse plus riche de secours spirituels et de grâces célestes qui attirent sur les âmes les miracles d'amour du Seigneur.

Le Carême est une de ces époques de pardon et de bénédiction célébrée pieusement dans l'Eglise, en souvenir du jeûne mémorable du Rédempteur au désert, instituant et pratiquant la loi rigoureuse de la pénitence, règle universelle et seule loi pour tous. « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, » a dit le divin Maître. Rappelons-nous la belle sentence de S. Augustin : « Il n'y a que deux routes qui conduisent au ciel : l'innocence et la pénitence. »

C'est donc pour inviter à la pratique de ce commandement si important que l'Eglise, mère infiniment sage et soucieuse de leurs destinées, fait passer sous les regards de ses enfants les enseignements les plus propres à les toucher et à susciter dans leurs cœurs de vifs sentiments de repentir et d'amour. Tout, dans sa liturgie, revêt un caractère de tristesse et de deuil qui doit produire de salutaires émotions. Elle dépose les vêtements de joie et les parures de fête pour prendre les couleurs sombres ¹. Elle marque de cendres symboliques les fronts de ceux qui retourneront à la poussière, malgré tous les rêves et les actes de l'orgueil. Si elle chante, c'est plutôt avec des larmes et des gémissements dans la voix. Elle multiplie ses invitations à la prière commune, au sacrifice, aux assemblées saintes.

Entrons pleinement dans l'esprit de l'Eglise, et tâchons de bien comprendre les leçons qu'elle nous donne et de faire que ce temps du Carême soit vraiment pour nous le temps propice, le temps du salut.

I

1. Le premier dimanche de Carême est très solennel dans la liturgie. Il est au rang des dimanches les plus privilégiés et ne le cède à aucune fête. Tout y est instructif et mystérieux ; tout y prêche la pénitence. C'est ce jour-là que dans certains pays le Carême commençait, voilà pourquoi on lit dans la secrète de ce dimanche : *Sacrificium quadragesimalis initii solemniter immolamus*.

Sur les anciens calendriers, il est appelé *Invo-cabit*, à cause du premier mot de l'Introït de la

¹ Au moyen âge, on suspendait depuis le mercredi des Cendres jusqu'au Vendredi Saint, entre le chœur et la nef de l'Eglise, un grand rideau, ordinairement de couleur violette, appelé *courtine* ou *drap de carême* ou *drap de la faim*. Il cachait au clergé et aux fidèles la célébration des saints mystères. Il était un symbole du deuil de la pénitence auquel le pécheur doit se soumettre pour mériter de contempler de nouveau la majesté de Dieu, dont il a offensé les regards par son iniquité. (D. Guéranger). — Quelques-uns prétendent qu'il avait pour but de rappeler aux gens du commun que le Carême était commencé. (Kellner, *L'Année ecclésiastique*, p. 151).

messe. Au moyen âge, on le nommait le dimanche des *brandons*, c'est-à-dire des flambeaux. Cette dénomination tire son origine d'une cérémonie expiatoire à laquelle se condamnaient les jeunes gens qui s'étaient trop livrés aux dissipations de Carnaval. Le premier dimanche de Carême, ils venaient à l'église, une torche ou un flambeau à la main, pour faire une réparation publique de leurs excès. Le pasteur leur imposait une pénitence qui durait jusqu'au Jeudi Saint, jour de l'absolution générale.

Heureux temps de foi, où l'on savait racheter par une sérieuse réparation les fautes qu'on avait pu commettre !... Quelle différence avec les chrétiens de nos jours, portés si facilement à commettre le mal sous toutes ses formes, mais si lâches et si indifférents pour expier leurs désordres !

2. La station est dans l'église St-Jean-de-Latran. Il convenait que l'office de ce dimanche si solennel fût célébré dans cette église, mère et maîtresse de toutes les églises, le premier centre religieux et liturgique de Rome, et même, à certains jours, le centre du monde chrétien. C'était là que se donnait en grande pompe le baptême à tous les catéchumènes ; là que se faisaient les ordinations ; là que se réunissaient le pape, le clergé et le peuple de Rome, aux jours les plus solennels ; là, que se sont tenus plus de vingt conciles, dont cinq œcuméniques ; là que le jeûne quadragésimal fut promu tant de fois par la voix des papes.

3. L'*Introït* est tiré du Ps. xc, 15-16 : « *Il m'invoquera, et je l'exaucerai ; je le délivrerai et je le glorifierai ; je lui accorderai de nombreux jours.* » C'est le Seigneur qui parle et qui promet sa grâce à l'Eglise, au chrétien, à l'humanité. Il promet de nous exaucer, de nous sauver, de nous glorifier dans l'éternité. Et nous, nous affirmons, dans le verset, notre confiance dans la promesse de Dieu, qui ne trompe point.

Dieu veut bien nous tendre une main secourable, nous prendre sous sa puissante protection pour nous soutenir dans l'œuvre si importante et si difficile de notre sanctification, à laquelle nous sommes conviés tout particulièrement en ces jours. Nous aurons d'autant plus besoin du secours divin qu'il nous faudra lutter contre des ennemis puissants qui chercheront à nous arrêter et à nous détourner de notre voie. Mais courage et confiance ; Dieu est avec nous ! Or l'Apôtre n'a-t-il pas dit : *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

4. « *Il m'invoquera, et je l'exaucerai,* » vient de nous dire le Seigneur. L'Eglise, confiante dans ces paroles, s'adresse de suite à Dieu et implore en particulier son secours pour les nécessités du Carême qui commence : que ce temps soit sanctifié par l'abstinence chrétienne et par la pratique des bonnes œuvres, tel est l'objet de la *Collecte* : « *O Dieu, qui purifiez chaque année votre Eglise par la pratique du Carême, faites que vos serviteurs accomplissent par leurs bonnes œuvres le bien qu'ils s'efforcent de mériter par leur abstinence.* »

Quel but se propose l'Eglise par l'institution de cette sainte Quarantaine ?

Elle veut arracher les pécheurs à leurs séductions, les obliger à rentrer en eux-mêmes, à rougir de leur dépravation, à se purifier de toutes leurs souillures par les austérités de la pénitence et les larmes d'un sincère repentir.

Or, m. f., c'est à la réalisation de ce désir si beau, et bien capable de tenter une âme vraiment chrétienne et un cœur vraiment généreux, que tendent tous ses efforts, toutes les industries de son zèle. Mais elle sait que c'est Dieu seul qui purifie, lui seul qui rend pur ce qui est souillé ; elle sait que son divin fondateur, son divin époux, a voulu qu'elle soit sans tache, sans ride, sans souillure ; aussi, elle lui représente à juste titre sa beauté et sa perfection comme intimement liées à la pureté et à l'innocence des fidèles eux-mêmes. Tel est le motif qui exalte sa confiance et la détermine à formuler cette prière : « *Faites que votre famille accomplisse par ses bonnes œuvres le bien qu'elle s'efforce de mériter par son abstinence.* » Ce sont bien les enfants de Dieu qui s'adressent à leur Père, lui de qui tire son nom toute famille au ciel et sur la terre. (Eph., iii, 15). Ah ! qu'il daigne les entendre et les exaucer !

Le Carême est un temps non seulement de purification et d'expiation, mais un temps où l'on mérite, où l'on s'exerce, où l'on fait provision de forces ; d'où pour le chrétien l'obligation de pratiquer l'abstinence, et d'accomplir les bonnes œuvres.

L'abstinence consiste non seulement dans le jeûne, la privation d'aliments gras, les mortifications de chaque jour, les austérités, les renoncements méritoires à nos aises, à nos caprices, la lutte contre nos défauts et nos passions, notre amour-propre, notre susceptibilité et nos rancunes. Elle consiste plus encore dans l'éloignement du péché et des occasions du péché. « La perfection de notre jeûne, dit S. Léon, ne consiste pas dans la seule abstinence des aliments ; en privant son corps de nourriture, on perd sa peine, si l'âme ne s'abstient pas de l'iniquité. »

Il ne suffit pas, m. f., de se mortifier, il faut encore pratiquer les bonnes œuvres. La prière plus prolongée, l'assistance à la sainte messe, la sainte communion, l'audition de la parole sainte, l'aumône, la pratique des œuvres de miséricorde : autant d'œuvres quadragésimales, autant de moyens efficaces d'obtenir de notre Père céleste la grâce que nous sollicitons, c'est-à-dire l'amitié de Dieu, ce don par excellence, amitié qui sera le gage de notre bonheur éternel.

Que tous les enfants de l'Eglise comprennent cette prière liturgique et les paroles qui la composent ; que pour eux ces mots « observance annuelle du Carême » ne soient pas une vaine formule, mais l'expression de leur conduite ; qu'ils observent dans toute son intégrité ce temps si précieux ; qu'ils mettent à profit ces jours de grâce pour purifier leur conscience !

II

1. L'*Épître* est tirée de la seconde lettre de S. Paul aux Corinthiens. (II Cor., vi, 1-10).

Les Corinthiens avaient été arrachés au paganisme et conquis à Jésus-Christ. Ils venaient de recevoir la grâce de conversion, l'Apôtre les exhorte donc à ne pas rendre vaine cette grâce précieuse et à agir en vrais croyants en évitant les fautes passées et en faisant le bien. Ils font partie du royaume de Dieu, par conséquent ils doivent sanctifier leur vie et assurer ainsi leur salut.

L'Apôtre a tous les droits de leur adresser cette exhortation, non seulement en vertu de sa mission apostolique, mais à cause du zèle qu'il a apporté dans son ministère ; non seulement il n'y donne aucun sujet de plainte ou de reproche, mais encore il y pratique toutes les vertus, et cela au milieu de toutes sortes de difficultés, qu'il supporte ou qu'il surmonte, sans se laisser ni déconcerter ni décourager. Ainsi il instruit les Corinthiens par son exemple et par ses paroles.

Pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi cette épître pour le 1^{er} dimanche ? A cause de ces paroles : « *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*, » empruntées au prophète Isaïe. Le Carême en effet est un temps propice pour la réflexion, la mortification et le retour à Dieu ; c'est le temps où Dieu se plaît à répandre ses grâces : grâce de pardon qu'il nous offre ; grâce de conversion pour laquelle il est disposé à nous aider ; grâce de longanimité et de patience avec laquelle il nous supporte, malgré notre vie coupable.

Puissions-nous ne pas recevoir ces grâces en vain ! Nous les recevons en vain quand nous ne savons pas en profiter, et que nous refusons de leur faire produire des fruits de salut par le manque de notre coopération active ; quand nous ne voulons pas renoncer au péché et aux occasions du péché. Oh ! m. f., écoutons la pressante exhortation de l'Apôtre : il nous donne l'exemple de la fidélité à la grâce divine aussi bien dans sa sanctification personnelle que dans l'accomplissement de ses devoirs apostoliques.

Soyons donc, comme lui, de vrais serviteurs de Dieu, de bons disciples de J.-C., et remplissons sérieusement les devoirs que nous imposent la reconnaissance et le titre de chrétiens. N'imitons pas ces catholiques, trop nombreux de nos jours, qui n'ont pas conscience de la sainteté et de l'austérité du Carême. Les désirs et les préceptes de l'Eglise leur mère sont pour eux à peu près comme s'ils n'existaient pas ; ils transforment ce temps de jeûne et de prières en un temps de réjouissances et de dissipation. Leur conduite est très opposée aux paroles de l'Apôtre : *Nemini dantes ullam occasionem*.

Montrons-nous, selon la recommandation de S. Paul, de vrais serviteurs de J.-C. : par la *patience* dans les épreuves, dans les angoisses, dans les persécutions, dans les souffrances ; par la *sainteté de la vie* ; par la *sagesse dans la conduite* ;

par le *courage* à supporter les défauts des pécheurs et les injures des adversaires ; par une *charité* sincère et agissante ; par une *foi* vive et généreuse. Montrons-nous les disciples de J.-C. aussi bien dans le mépris que dans la gloire, dans l'honneur que dans l'abjection.

Montrons que loin d'être morts, comme beaucoup se plaisent à le dire, nous sommes au contraire pleins de vigueur. « La religion catholique, dit-on, se meurt ; l'influence du prêtre est nulle et les autels s'écroulent ; encore quelques années et le monde en sera débarrassé. » Montrons à ceux qui tiennent de tels propos que la religion n'est point morte et que sur toute la terre, dans toutes les conditions et dans tous les rangs de la société, elle trouve de fervents adeptes.

Elevons-nous au-dessus des jugements des hommes et de leurs appréciations. Si beaucoup se figurent que pour être chrétien, mais chrétien pratiquant, il faut renoncer aux joies légitimes, dites-leur qu'un saint triste est un triste saint ; dites-leur qu'au milieu des tribulations de cette vie, le vrai chrétien surabonde de joie.

2. Après avoir parlé des épreuves et des souffrances de sa vie active, mais aussi du secours et des consolations qui ne lui ont pas fait défaut, l'Apôtre nous fait penser que Dieu a étendu sur lui sa main secourable et paternelle pour le protéger. L'Eglise dans le *Graduel* nous assure la protection de Dieu qui nous confie aux soins des saints anges. Leur sollicitude ne nous abandonne ni le jour ni la nuit. Ils nous assistent tout particulièrement pendant le Carême, car le démon fait tous ses efforts pour nous détourner de la pénitence, et nous empêcher de lutter contre nos mauvais penchants. Ils sont là, témoins discrets de nos austérités, spectateurs émus de notre générosité ; ils sont là, représentants du Père céleste, chargés de compter nos œuvres ferventes ; ils sont là, nos bons anges, disséminés sur notre chemin, pour nous garantir de tout écart, aux heures de lassitude que le Carême ne manque pas d'apporter, ils affermissent nos pas ; comme les nourrices qui portent dans leurs bras les enfants confiés à leur garde, ils détournent les pierres contre lesquelles nous pourrions heurter nos pieds, c'est-à-dire les obstacles qui pourraient nous faire tomber dans la voie des commandements de Dieu ; obstacles qui viennent des tentations de la chair, du monde ou du démon.

3. Le *Trait* est un des rares exemples qui nous ont gardé l'antique usage de chanter au *Graduel* ou *Trait* non pas seulement quelques versets d'un psaume, mais le psaume tout entier. L'Eglise nous fait réciter aujourd'hui le Psaume xc à cause des paroles de N.-S. dans l'Evangile : « Il m'a confié aux soins de ses anges. » Ce psaume se distingue par l'élévation de la pensée, la vivacité des sentiments, l'ardeur de la foi, la simplicité de la confiance, la vivacité des couleurs et la limpidité du langage. C'est un vivant et poétique commentaire de la parole : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre

nous ? » Il chanté, en effet, les grâces de protection et de délivrance que trouvent, parmi toute sorte de dangers ou de nécessités, les âmes fidèles qui se confient pleinement en Dieu :

Il n'aura qu'à parler, j'entendrai sa prière.
Je prendrai part à ses douleurs ;
Je ferai succéder ma gloire à sa misère,
Et mon bonheur à ses malheurs ¹.

C'est à ce psaume que sont empruntés l'Introït, le Graduel, l'Offertoire et la Communion de ce dimanche.

III

1. Le choix de l'*Évangile* de ce jour se justifie de lui-même. Le présent dimanche était autrefois le premier jour du Carême. L'Eglise, en invitant les fidèles à la pénitence et à l'observation du jeûne, ne pouvait faire mieux pour produire une bonne impression, que de lire le récit évangélique sur le jeûne de Jésus dans le désert.

Avant d'entrer dans l'explication de ce texte qui vous est bien connu, laissez-moi vous faire ce que j'appellerai *la composition du lieu*.

Après son baptême dans le Jourdain, « Jésus fut conduit par l'Esprit de Dieu dans le désert. » Ce désert est situé à l'ouest du Jourdain, entre Jéricho et Béthanie. C'est une région affreuse, désolée, couverte de rochers nus, et déchirée en tous sens par de profonds ravins. Au dire des voyageurs, il existe à peine au monde un site plus sauvage.

A l'extrémité septentrionale de ce désert, non loin de Jéricho, se dresse une montagne taillée à pic avec des grottes nombreuses, habitées autrefois par des ermites désireux d'honorer sur les lieux mêmes le mystère du jeûne et de la tentation de Jésus. Cette montagne est appelée la montagne de la *Quarantaine*.

C'est dans ce désert que Jésus demeure pendant quarante jours, sans manger ni boire. Que fait-il dans cette solitude, en compagnie des bêtes farouches qui ne le fuient point ? (Marc, I, 13). Il prie, il souffre, il pense à la croix, il pense à l'humanité, il pense à chacun de nous, il se confirme dans la résolution de faire en tout la volonté de son Père. Après son jeûne, « il eut faim » et le démon profita de cette heure de faiblesse pour l'attaquer en personne. Sous quelle figure se présenta-t-il à Jésus ? Fut-ce en esprit de ténèbres, en ange de lumière ou avec les traits d'un homme ? Le Seigneur ne l'a point révélé. Nous savons seulement que le démon s'approcha pour le tenter. Pourquoi le Sauveur l'a-t-il permis ?

D'après S. Augustin, Jésus s'est abandonné aux séductions du démon afin de devenir pour nous un médiateur quand l'ennemi méchant nous attaque, non seulement en nous prêtant son secours, mais encore en nous laissant son exemple. Et quel magnifique exemple de la manière dont nous devons combattre les tentations et les repousser !

Il ne lie pas conversation avec le tentateur, ainsi que le fit le premier homme ; il n'entre pas en discussion avec lui ; mais dès que la tentation

s'approche, il la renverse, il la terrasse, il la repousse énergiquement avec une parole de la sainte Ecriture, claire, brève, décisive. Rompre ainsi sur-le-champ, résolument et sans égards avec l'ennemi, rejeter vivement et avec force la tentation d'où qu'elle vienne, c'est là seulement que réside le secret de la victoire. Si au contraire nous l'écoutons, si nous parlementons avec elle, immédiatement le séducteur s'empare de notre cœur ; nous sommes déjà vaincus ! Apprenons de notre bien-aimé Sauveur cet art sublime de surmonter toutes les tentations qui nous assaillent.

Pourquoi le Sauveur a-t-il permis au démon de le tenter d'une triple manière ? — Pour nous apprendre à vaincre ce triple ennemi que l'apôtre S. Jean nous signale dans son épître : « *N'aimez point le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est pas en lui. Parce que tout ce qui est dans le monde est convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie ; or cela ne vient pas du Père, mais du monde.* » (II Jo., II, 15-16).

Enfin recueillons pieusement les leçons que le Sauveur nous donne dans ses différentes réponses au démon. — La parole de Dieu est avant tout l'arme victorieuse et salutaire dans la lutte contre le tentateur : donc confiance en cette parole ; par conséquent efforçons-nous de la méditer jour et nuit. — En second lieu, nous ne devons pas oublier que la puissance du démon est grande, qu'il peut nous entraîner souvent dans le péché, car nombreux et perfides sont les pièges qu'il nous tend : il faut donc que nous soyons sur nos gardes, que nous prenions les précautions les plus sérieuses, pour ne pas nous exposer au danger. Si le démon craint d'être repoussé quand il veut nous entraîner au péché de sensualité, il s'y prendra d'une autre manière pour nous faire tomber, il nous tentera en faisant valoir notre dignité, notre raison, notre force, etc. Défiiez-vous, mes frères, de cet esprit pervers qui n'a qu'un but : celui de nous conduire à notre perte. — Enfin, veillons avec soin contre cette horrible tentation qui s'appelle l'orgueil, l'amour-propre, la flatterie, la recherche des honneurs et des dignités. N'est-ce pas à ce défaut, à ce désir de paraître, qu'il faut attribuer la défection d'un grand nombre de chrétiens, la dépravation de ces femmes, de ces jeunes filles qui sont prêtes à tout sacrifier, même leur honneur, pourvu qu'elles vivent dans le luxe et dans les plaisirs ! « En s'adorant eux-mêmes, dit Bossuet ¹, et en adorant leur propre orgueil, ils adorent en quelque sorte le diable qui l'a inspiré. Car le propre de ce superbe esprit, est d'avoir voulu s'égaliser à Dieu et s'adorer lui-même ; et il règne sur ceux qu'il attire dans ses sentiments et dans ses révoltes. » Pour nous soutenir dans cette lutte, nous avons les anges qui nous encouragent, nous aident à marcher dans le chemin de la vie, à nous souvenir de la recommandation du bon Maître : « Veillez et priez afin d'être prêts à l'heure de la tentation ».

¹ Corneille.

¹ *Elévations sur les mystères*, XXXII^e Sem., 4^e Elév.

2. Dans l'*Offertoire*, nous affirmons notre confiance en Dieu et notre espoir d'être secourus par sa bonté paternelle. L'Eglise en effet nous dit que *le Seigneur nous couvrira de son ombre, que nous serons dans l'espérance sous ses ailes et que sa vérité sera son bouclier*. Ces paroles sont l'image de la sollicitude que le Seigneur a pour ses enfants. Il est comme l'oiseau qui met ses petits sous ses ailes afin de les protéger. Notre âme trouve en Dieu une retraite, une demeure intérieure, un refuge assuré.

3. Le Carême ne consiste pas seulement dans le jeûne ; il ne sera efficace pour la réforme de notre âme que si nous y joignons la fuite des occasions nuisibles, qui détruiraient en un instant l'œuvre de la grâce divine. C'est pourquoi l'Eglise demande pour nous, dans la *Secrète*, un secours particulier à cet effet.

4. La *Communio* répète les paroles de l'*Offertoire*, ces paroles bien propres à mettre l'espérance dans le cœur du chrétien. Quelle confiance ne doit pas avoir celui qui possède Dieu dans son cœur ? Aussi comprenons bien l'intention de l'Eglise notre Mère en nous faisant redire ces paroles si réconfortantes. Le sacrifice qui vient d'être offert nous est un nouveau gage de la bonté divine.

5. Dans la *Postcommunio*, nous demandons à J.-C. que son sacrement, c'est-à-dire que la sainte Eucharistie, nous communique ces ferments de vie surnaturelle qui servent à préparer, aider, assurer les victoires de Dieu sur le vieil homme qui tend sans cesse à renaître en nous, victoires qui nous restaurent intérieurement, en nous rendant la vie, pleine et forte, de Jésus, qui rajeunissent nos âmes exténuées et leur communiquent une vigueur nouvelle : « *Seigneur, que la sainte réception de votre sacrement nous restaure, et qu'après avoir purifié le vieil homme en nous, elle le fasse passer en l'union mystérieuse avec notre salut.* » Purification de l'âme et par elle union au Christ Jésus, c'est toute la restauration intime que le chrétien attend de son Carême. L'Eucharistie la lui promet.

* * *

Mettez à profit, m. f., ce temps de grâces que le Seigneur vous accorde. Soyez fidèles à accomplir les pénitences que l'Eglise vous impose. S. Jean de la Croix s'était, pendant toute sa vie, voué à la plus sévère pénitence, édifiant le monde par la sainteté de sa conduite. Après sa mort, il apparut à sainte Thérèse dont il avait été le confesseur, pour lui révéler combien il était heureux d'avoir pratiqué les pénitences qui lui avaient obtenu les joies ineffables du ciel.

Puissiez-vous, m. f., passer ces jours dans la mortification, dans les privations, pratiquer en union avec le divin Sauveur les pénitences corporelles et spirituelles, afin qu'à votre heure dernière vous puissiez vous écrier aussi : « O heureuse pénitence qui m'a procuré le ciel ! » Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LE CARÊME

I

TRAVAILLONS SANS DÉLAI A NOTRE SALUT ¹

Vigilate ergo, quia nescitis
qua hora Dominus vester
venturus sit. (Matth., xxiv, 42).

La cause de tous les crimes et de tous les malheurs de la vie humaine, c'est le défaut d'attention et de vigilance... Notre ennemi est vigilant, lui, et de concert avec nos passions, il nous conduit devant le tribunal de Dieu avant même que nous ayons songé à faire pénitence.

Voyons 1^o le *crime*, 2^o le *châtiment* de ceux qui ne pensent pas à Dieu, qui ne veillent pas.

I. — *Crime de ceux qui ne pensent pas à Dieu*

1. *Ils voudraient que Dieu ne fût pas*. L'homme de plaisir finit par croire que ce qui n'est pas sensible n'est pas réel ; que ce qu'il ne voit pas n'existe pas ; et il en vient à nier la divinité. Au moins il désire que Dieu ne soit pas, il voudrait pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom, réduire au néant cette source féconde de l'être. « Parce qu'ils sont déréglés, dit S. Augustin, ils voudraient détruire la règle et souhaitent qu'il n'y ait ni loi ni justice ».

Ainsi ils s'attaquent à l'être même de Dieu.

2. *Pour eux Dieu ne compte pas*. Ce à quoi nous ne daignons pas penser est comme nul à notre égard. Ceux-là donc disent en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement. Ils sont inattentifs quand on prêche... Ils comptent Dieu tellement pour rien qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, tant qu'ils n'ont que lui pour témoin.

Ainsi ils le méprisent. « Vous vivez en repos parmi vos délices criminelles, sans songer que celui qui vous les défend, et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement, alors que vous l'attendrez le moins ».

Toutefois ne prenez pas son silence pour un aveu, ni sa patience pour un pardon ou pour un oubli, ni sa bonté pour une faiblesse. Il attend parce qu'il est miséricordieux... il veut voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses fidèles... il ne presse pas sa vengeance parce qu'il sait que « ses mains sont inévitables ».

II. — *Châtiment de ceux qui ne pensent pas à Dieu*

1. « Voici une nouvelle manière de se venger qui n'appartient qu'à Dieu seul : *c'est de laisser ses ennemis en repos* et de les punir davantage par leur endurcissement que s'il exerçait sur eux un châtiment exemplaire ». Dès que nous sommes si malheureux que d'être d'accord avec nos péchés, que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, il nous retire ses lumières, nous aveugle,

¹ D'après Bossuet, Sur la nécessité de travailler à notre salut (édit. Gaume, t. III, p. 42).

nous endurecit, au point que nous ne nous soucions plus de notre salut. Il nous fait boire la coupe de sa colère, dit Isaïe (LI, 17), et ce breuvage enivre les pécheurs, leur tourne la tête et finit par les priver de tout sentiment.

2. *Il viendra quand nous ne l'attendrons pas, pour nous juger.* L'Evangile nous apprend ici deux vérités importantes : la première, c'est que Jésus-Christ a le dessein de nous surprendre ; la seconde, c'est que le seul moyen qu'il nous donne pour éviter la surprise c'est de veiller sans relâche, *Vigilate ergo*. Le temps nous joue et nous cache sa rapidité. C'est peut-être aussi en cela que consiste cette malice du temps dont l'Apôtre nous avertit par ces mots : « Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais » (Ephés., v, 16), c'est-à-dire trompeurs et malicieux. Le temps montre presque toujours un même visage, et pourtant quel changement seulement dans notre personne chaque année ! Les rides sur le front, les cheveux gris...

Quelle témérité est la nôtre ! Jésus-Christ nous a dit à tous en paroles claires : « Si vous ne veillez sans cesse, je vous surprendrai. » Et nous répondons : « Non, Seigneur, nous dormirons à notre aise, cependant nous vous préviendrons de quelques moments, et une prompte confession nous sauvera de votre colère ! »... N'est-il pas écrit que la mort viendra comme un voleur ?...

3. *Dieu nous frappe déjà de peines cachées.* Celui qui pèche est puni sans retardement, un péché en attire un autre, parce que la grâce se retire, et chaque nouvelle chute est plus irrémédiable. « Ces hommes corrompus perdent toute crainte de Dieu ; ces femmes achèvent de perdre tout ce qui leur reste de modestie, c'est-à-dire tout l'ornement de leur sexe » ; le crime perd de son épouvante et nous devient familier. Nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus les vérités de la foi. « Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu, mais il a retiré l'esprit de vie ». Quel châtiment !

« Dieu fait un journal de notre vie ; une main divine écrit ce que nous avons fait et ce que nous avons manqué de faire, écrit notre histoire qui nous sera un jour représentée et sera représentée à tout l'univers. Songeons donc à la faire belle. Effaçons par la pénitence ce qui nous couvrirait de confusion et de honte. Eveillons-nous, l'heure est venue. Les raisons de nous presser deviennent tous les jours plus fortes : la mort avance, le péché gagne, l'endurcissement s'accroît... »

II

ÉGAREMENT ET RETOUR ¹

S. Augustin nous parle de ces deux amours qui se partagent le monde : *Amor sui usque ad contemptum Dei* ; *amor Dei usque ad contemptum sui*. L'âme qui s'égare est emportée par l'amour

de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu. Elle revient par l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi. Considérons ces deux états d'âme.

I. — L'âme qui s'égare

1. *Elle se fait d'elle-même son propre Dieu.* Nous sommes les images de Dieu, nous nous devons à lui seul. Dans l'âme qui s'éloigne de lui cette image est défigurée, mais elle ressemble encore à Dieu. « O âme, vous connaissez et vous aimez, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur qui n'est que connaissance et amour ! » Or elle a voulu non pas lui ressembler, mais être absolument comme lui. Elle tombe de Dieu sur elle-même. « Transportée de son orgueil elle dit : « Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même ! » Mais elle ne peut être heureuse sans Dieu.

Aussi quand elle reste quelque temps à elle-même, elle ne peut plus se supporter. Elle trouve en elle-même un vide infini que Dieu seul saurait combler. Alors « elle emprunte de tous côtés de quoi se remplir » : elle idolâtre son corps, elle jouit des plaisirs que ses sens lui offrent ; elle n'en est pas plus heureuse.

2. *Car en poursuivant le plaisir, elle perd d'abord la raison.* La raison en effet n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine. Pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : « ainsi l'âme devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. »

Livrée aux sens, elle ne peut rien avoir que par eux... Cette femme croit valoir beaucoup quand elle est chargée d'or... Toute la nature s'épuise pour la parer... Mais les richesses, mais la gloire des grands hommes, tout cela est vain : *Receperunt mercedem suam, vani vanam*.

Quelle pauvreté est la sienne ! Elle a perdu Dieu et elle ne peut s'en passer, car il y a au fond d'elle un secret désir qui le redemande sans cesse. L'impression de Dieu demeure si forte en elle qu'elle ne peut la perdre ; et en même temps si faible qu'elle ne peut la suivre... O âme ! en ce malheureux état écoute la voix de Dieu ! *Convertimini...* (Is., xxxvi, 6).

II. — L'âme qui revient à Dieu

1. *Elle voit le vide des choses du monde.* Elle se demande pourquoi elle est née, elle cherche en elle les restes de l'image de Dieu, pour la rétablir. « O richesse ! j'ai un vide infini où vous n'entrez pas !... » Elle considère ensuite le corps auquel elle est unie ; « elle le voit revêtu de mille ornements étrangers, elle en a honte parce qu'elle voit que ces ornements sont un piège pour les autres et pour elle-même... » Dieu dit par son prophète : « Je ferai tomber leurs cheveux, je détruirai les colliers et les bracelets, et les rubans et les broderies, et les toiles déliées » (Is., III, 16), « vaines couvertures qui ne cachent rien. »

« Quoi ! Seigneur, vous voulez détruire toute cette vaine parure ? Pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller. »

¹ D'après Bossuet, Pour la profession de M^{me} de la Vallière.

2. *Alors elle se dépouille des choses extérieures.* Dégoûtée du monde, elle renonce à tous ses ornements, à toutes ses pompes. « Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé ? » Oui, c'est à lui qu'elle s'en prendra, comme à son plus dangereux séducteur. Il deviendra « sa victime » par la pénitence. Elle embrasse toutes les mortifications ; elle donne au corps une nourriture peu agréable. « Ce corps si tendre couche sur la dure ; la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil ; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit. » Plus elle est revenue de loin, plus elle se punit. Elle renonce à sa volonté propre. Maintenant « elle ne peut plus respirer que du côté du ciel ; elle se donne donc en proie à l'amour divin. »

Ainsi elle fait justice à Dieu, au prochain, à elle-même ; elle se donne complètement à Dieu, et « pleine de Dieu », elle est « heureuse par le même objet qui fait la félicité de Dieu. »

3. *Enfin elle voit deux gouffres profonds au-dessous d'elle* : le néant d'où elle est tirée, et un autre néant plus affreux encore, le péché où elle peut retomber sans cesse pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, et qu'elle l'oblige de le quitter. Elle sait que « si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement », et qui crée sans cesse en elle la justice. « De sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là, elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement comme au rayon de sa grâce. En cet état, elle se connaît et ne craint plus de périr de la manière dont elle le craignait auparavant ; elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel et ne connaît plus de mort que le péché. »

Cette vie chrétienne, mortifiée, détachée, est-elle impossible dans le monde ? Non, parce que nous pouvons y aimer Dieu sans bornes ; et que les injustices, les perfidies, les bizarreries « dans le procédé des hommes » suffisent à nous dégoûter du monde. Qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver...

III

QU'EST-CE QUE LA VIE ? ¹

Une grave question que celle-là. Qu'est-ce que la vie, et comment faut-il vivre ? On ne peut pas mépriser cette vie, qui est la semence de la vie éternelle :

1^o La vie est un mouvement naturel et fécond vers la félicité.

2^o La félicité n'est qu'en Dieu.

I. — *La vie est un mouvement naturel et fécond vers la félicité*

1. *C'est un mouvement fécond.* L'homme est la plus haute vie de l'univers visible, car il pense, et penser c'est se mouvoir dans l'infini... Comparez

la vie de l'homme et la vie de l'animal... Il se meut dans l'infini par sa *pensée* toujours active qui écarte tout horizon ;... — par sa *volonté* qui est libre et qui aime sans mesure... L'animal est borné par son instinct. L'homme n'a au-dessus de lui que l'infini réel et vivant, Dieu.

2. La vie est un mouvement. Où va-t-elle ? Est-ce qu'elle ne se reposera jamais ? Elle *va vers la félicité*, qui est la fin dernière de l'homme, dit S. Augustin.

La félicité est donc le but de la vie. Mais quel est le mobile ? Est-ce *l'intérêt personnel* ? Nous sommes portés à quelque chose de plus grand. Est-ce le *devoir* ? Sans doute le devoir est une part de la vie de l'homme, c'est la règle de nos actions : ce n'est pas le but. C'est un moyen, ce n'est pas la fin... L'Evangile ne dit pas simplement : « Bienheureux les pauvres », il ajoute : « parce que le royaume des cieux est à eux ». La pauvreté, le travail, le sacrifice, c'est le devoir : « le royaume des cieux » c'est la fin.

Mais la félicité, où est la félicité ? Ma nature me porte vers elle. Elle trouve que le bonheur dans le devoir est incomplet : « J'aime le bien pour le bien et si la félicité vient ensuite comme elle le doit, je la prends pour une conséquence et non pour le ressort premier de mon amour. » Il me semble que je n'aimerais pas si je n'aimais que pour être heureux...

II. — *La félicité est en Dieu seul*

1. *Le bonheur n'est pas un inconnu pour nous.* Un jour ou l'autre il s'assied à notre foyer et « d'un de ses regards jeté sur notre cœur il en tire cette larme unique où nous lisons ce qu'il est. Larme des mères retrouvant leur fils après l'absence et les hasards ; larme du voyageur saluant un matin les côtes de la patrie longtemps perdue ; larme d'Augustin parlant de Dieu à sa mère au bord des flots qui vont le ramener pur à Carthage... »

2. *Mais quelle est sa source ?* Les anciens se le demandaient comme nous. Les uns la plaçaient dans les voluptés sensibles, dans les *plaisirs du corps* ; les autres dans les *plaisirs de l'âme*, tels que la science et la gloire ; les plus héroïques dans la *vertu*.

Quant aux plaisirs du corps, ils n'existent que pour ceux qui ne les possèdent pas... Le voluptueux pauvre a encore une illusion, le voluptueux riche n'en a plus...

La science ? la gloire ? Lisez donc l'histoire des hommes illustres ! Alexandre meurt à trente ans, Scipion dans l'exil, Annibal du poison, Homère est aveugle, le Dante trouve qu'il est dur de gravir l'escalier de l'étranger, le Tasse succombe à la mélancolie à la veille de monter au Capitole. Tout cela d'ailleurs est éphémère et gâté par la volupté et l'orgueil.

Et puis, presque la totalité du genre humain serait exclue de la participation à la félicité. Or le Christ nous dit : *Venite ad me, omnes...*

Reste la *vertu* que les stoïciens regardaient comme la félicité. Ce fut leur grandeur « de sauver

¹ D'après le P. Lacordaire, 1^{re} Conférence de Toulouse, t. VI, p. 239.

la morale en unissant l'idée de la félicité à celle de la vertu et en même temps de rendre accessible à tous la fin dernière de l'homme. » Mais leur doctrine est en somme une idolâtrie de l'homme, ainsi qu'une grande illusion. L'homme n'est ni le principe, ni l'orbite, ni le terme de sa vie. « Il vient de hors de lui. » La souffrance et la mort rendaient grands Thraséas ou Epictète, elles ne les rendaient pas heureux.

3. *Quel est donc enfin le lieu de la félicité ?* « Quel est hors de nous et avec nous le foyer inépuisable où nous trouvons le repos vivant de toutes nos facultés ? Ah ! ne le voyez-vous pas ? Vous pensez l'infini, vous aimez dans l'infini. Comment pourriez-vous hors de l'infini rencontrer le repos de votre pensée et de toutes vos facultés ? C'est là qu'est votre principe, c'est là qu'est aussi votre centre et votre terme. » Mais l'infini n'est pas une abstraction, c'est une réalité vivante, il vit, il pense, il est libre, il a son nom, il s'appelle Dieu.

La félicité est en Dieu, la raison nous le prouve, l'Evangile nous le dit, qui ajoute : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice parce qu'ils seront rassasiés. » La justice est donc aussi le but, comme la félicité.

Le stoïcisme n'avait vu, en exaltant la vertu, que la moitié de la vie. « Il avait voulu faire de l'homme un Dieu par l'efficacité de la vertu, au lieu de faire de Dieu, par la vertu, la chose de l'homme. » Grâce à l'Evangile, nous voyons la vie telle qu'elle est.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

sur le problème de la vie

I

LA PAROLE DE DIEU

*Non in solo pane vivit homo,
sed in omni verbo quod egreditur
de ore Dei.*

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Mes frères,

Il y a déjà bien des siècles que Moïse écrivait, au 3^e verset du VIII^e chap. du Deutéronome, cette affirmation, que l'indifférence contemporaine semble démentir.

A notre époque, on se préoccupe de tous les besoins matériels et même intellectuels, mais on oublie ce fait incontestable et désormais acquis par l'expérience du genre humain tout entier : *la nécessité de la parole de Dieu*. Cependant le Sauveur, au jour de la tentation qui précéda l'ouverture de son ministère public, avait rappelé ce texte de la Sainte Ecriture au démon : « Le pain n'est pas la seule nourriture indispensable à l'homme. *Non in solo pane vivit homo.* »

Désireux d'étudier avec vous, pendant cette sainte Quarantaine, le grand problème de la vie, sous ses aspects à la fois variés et pratiques, ne vous semble-t-il pas que nous entrons dès aujourd'hui dans

notre sujet principal, en établissant le rapport nécessaire de la parole divine avec l'existence humaine ?

Pourquoi l'homme, quoi qu'il fasse, a-t-il besoin de la parole de Dieu ? — L'apôtre S. Paul, dans sa remarquable épître aux Hébreux, apporte à cette question la plus satisfaisante des réponses : « La parole de Dieu, s'écrie-t-il, est en même temps VIVANTE et VIVIFIANTE. *Sermo Dei vivus et effcax.* » Rien d'étonnant alors qu'elle soit, pour l'homme, le principe d'une vie que ne saurait lui donner le pain quotidien. *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit ex ore Dei.*

Voyons donc tout d'abord que la parole du Seigneur est une parole *vivante* ; nous dirons ensuite qu'elle est une parole *vivifiante*. Deux pensées qui suffiront à justifier pleinement la divine assertion de Jésus, et dont le rapide développement sera toute cette instruction.

I. — Parole vivante

1. Que le Seigneur ait une parole à lui, cela découle naturellement de son essence infinie. Puisqu'il est infiniment parfait, que d'autre part la parole est une perfection, puisqu'elle fait de l'homme le roi de la création, Dieu doit nécessairement avoir une parole, et l'apôtre l'affirme, une parole vivante comme lui-même.

Etudions cette parole au sein de la divinité : nous apprenons là quelle est sa nature ; au sein de l'humanité nous lisons son histoire.

S. Jean, le disciple bien-aimé, nous a laissé sur ce dogme une page aussi profonde que sublime. Ecoutez le début de son Evangile : « *Au commencement était le Verbe...* » Dieu, le seul être qui soit par lui-même, l'intelligence infinie, n'a pu rester un seul instant de son éternité sans se parler à lui-même, parce que la parole est l'expression de la pensée, parce que la pensée c'est la vie de l'intelligence, qui ne peut rester inactive. De sorte qu'avant l'aurore des temps, par delà tous les siècles, dans les profondeurs de l'impénétrable sanctuaire de son essence, Dieu se parlait à lui-même : *In principio erat Verbum.*

Parole sublime, unique, immense, éternelle, qui révèle à Dieu ce qu'il est. Parole qui n'est pas un vain ébranlement des ondes sonores, un son quelconque, éphémère comme une vibration de l'air, mais qui demeure en Dieu, parce que personne ne saurait l'entendre et la comprendre : *et Verbum erat apud Deum.*

Plus encore, cette parole, elle est la génération substantielle de l'intelligence incréée, par conséquent elle est divine elle-même : *Et Deus erat Verbum.* Et si le Seigneur nous parle par ses œuvres extérieures, c'est par son Verbe qu'il s'adresse à nous : *Omnia per Verbum facta sunt*, jusqu'au jour où sans rien perdre de sa divine nature, le Verbe vient s'unir à l'humanité qu'il veut régénérer, réalisant ainsi le suprême effort de l'amour, de la puissance et de la sagesse

éternelles, triomphant de l'inconcevable et de l'impossible dans l'adorable mystère de l'Incarnation du Verbe fait chair : *Et Verbum caro factum est.*

Or, cette parole qui vient de Dieu, ce Verbe Dieu lui-même est essentiellement vivant. Non seulement il a précédé les temps, mais il lui faut nécessairement leur survivre, *in sæcula sæculorum*, le ciel et la terre passeront, mais Lui seul restera : *Verba autem mea non præteribunt.*

2. Cependant la parole divine a saisi l'humanité ; désormais les deux histoires n'en feront plus qu'une seule. Tout d'abord les ténèbres, qu'elle venait dissiper, ne l'ont point comprise, *tenebræ eam non comprehenderunt* ; le monde, qu'elle avait créé, ne l'a point reconnue, *et mundus eum non cognovit.*

Jésus, — car c'est lui le Verbe au milieu de nous, — Jésus parle aux foules pendant quelques années, puis instruit plus particulièrement quelques pauvres pêcheurs, qu'il a ramassés sur les bords du lac de Génézareth.

Un jour, après le scandale de sa mort ignominieuse, mais après les victoires de sa résurrection promise, il les réunit pour leur adresser un adieu suprême. Alors, il leur ordonne de porter sa parole à toutes les nations : *Docete omnes gentes*, et pas seulement aux générations présentes, mais jusqu'à la fin du monde, *usque ad consummationem sæculi*. C'est la conquête des espaces et des temps qu'il leur confie.

Ces hommes n'hésitent pas. Ils se partagent simplement l'univers, et se mettent à l'œuvre.

Pierre, le batelier, s'adresse aux Juifs ses frères. C'est la tâche la plus ingrate, car personne n'est prophète en son pays. Ceux qui l'ont connu miséreux s'étonnent de son audace, car il résiste ouvertement à la Synagogue, et quand ses succès s'affirment, il est traîné devant un premier tribunal, dont les juges entendent cette incompréhensible réponse : « *Non possumus non loqui.* Nous ne pouvons pas ne pas parler. » Furieux de leur défaite, les Juifs recourent à la violence, et marquent du fouet des esclaves la chair des apôtres : ceux-ci quittent le tribunal tout joyeux de leurs supplices, *ibant gaudentes*, mais parlant plus fort et mieux que jamais.

Paul de Tarse, le converti de la veille, a déjà jeté la divine semence dans les sillons du monde connu ; puis il apporte à Pierre le concours de son indomptable énergie, car c'est à Rome, où s'est déjà rendu le Prince des apôtres, que va s'engager l'interminable lutte de la parole divine et de la puissance païenne.

C'est le commencement de la sublime époque des martyrs et des apologistes. Pierre, en expirant sur sa croix plantée dans la colline Vaticane, a solennellement pris possession de la reine des cités, tandis que l'ignoble Néron terminait son infâme existence par la plus lâche des morts. Pendant ce temps les Origène, les Athénagore, les Tertullien relevaient indignés les honteuses calomnies dont

on essayait de salir la divine parole, et la montraient radieuse, chaste, inspirée du saint amour, ambitieuse du salut de tous.

Les martyrs, de leur côté, l'affirmaient douce envers la mort, intrépide en face des persécuteurs, souriante et victorieuse au milieu des plus horribles supplices, et ses conquêtes ne se comptaient déjà plus : *Verbum crescebat et multiplicabatur*. Elle triomphait à force de savoir aimer et mourir.

Les siècles se succèdent, les persécutions varient, mais continuent leurs impuissants attentats. Après l'arène du Colisée, les chaînes et les cachots. L'exil éloigne S. Athanase, mais S. Chrysostome se fait entendre. La mort réduit au silence S. Cyprien, mais S. Augustin lui succède, et Pierre de Vérone n'expire qu'après avoir écrit de son sang, sur la poussière du chemin, l'invincible affirmation de son *Credo* : JE CROIS !

C'est qu'il n'y a pas ici-bas de puissance qui puisse arrêter la parole de Dieu. *Verbum Dei non est alligatum*. S. Paul le proclamait fièrement ; l'Eglise le prouve encore. Ne croyait-on pas l'avoir ensevelie pour toujours, aux pieds des échafauds de 93 ? Et, depuis cette lamentable époque, n'a-t-elle pas retenti, la parole de Dieu, bienfaisante et victorieuse, dans toutes les nations du monde ?

Vingt siècles d'histoire, vingt siècles de triomphe dans les luttes les plus perfides et les plus cruelles, vingt siècles de conquêtes affirment son incontestable vitalité. Les éloquences de la Grèce et de Rome sont mortes avec les hommes dont elles furent la grandeur passagère, seule elle reste perpétuellement vivante : *Verbum Domini manet in æternum*.

Y a-t-il là quelque chose qui puisse nous surprendre ? — Non, mes frères ! Un penseur a pu dire que la parole s'identifiait à ce point avec son auteur, qu'ensemble ils ne faisaient plus qu'un. « Le style, c'est l'homme, » écrivait-il. Ici c'est mieux, et plus indiscutablement vrai : la parole, c'est Dieu.

II. — Parole vivifiante

Le Seigneur n'est pas seulement la vie par essence, il est encore l'auteur de toute vie. Son souffle créateur est le principe de toute existence ; aussi sa parole sera-t-elle comme il est lui-même, non pas uniquement vivante, mais encore vivifiante.

Le Roi-Psalmiste le demandait dans ses chants inspirés : « *Vivifica me, Domine, secundum verbum tuum.* Vivifiez-moi, Seigneur, par votre parole ! » C'est la supplication de l'humanité tout entière, et voyez comment elle est exaucée.

L'homme est à la fois matériel et spirituel. Il faut à chacun des éléments qui le constituent, une nourriture spéciale. À son corps, le pain de chaque jour, péniblement gagné bien souvent. À son âme, le pain de la parole éternelle, que si peu réclament aujourd'hui. Sans cet aliment généreusement accordé par notre Père qui est au ciel, que deviendraient les nobles facultés de son âme, son intelligence, sa volonté, sa sensibilité ?

4. Son *intelligence*, pâle reflet de son auguste Créateur, ne peut se suffire. Les sages de l'antiquité n'avaient pas craint de le dire, et le désarroi de la science contemporaine en est encore une preuve aussi triste que convaincante.

Elle a besoin de lumières supérieures pour sortir des ténèbres qui l'environnent et la menacent. *Lux erat in tenebris, et tenebræ eam non comprehenderunt*. Et cette lumière du Verbe se lève à l'horizon des temps, *in mundo erat lux hominum*, et ses clartés bienfaisantes éclairent tout homme venant en ce monde, *omnem hominem venientem in hunc mundum*.

Ce ne sont plus les nations prises en bloc qui vont jouir de ses indispensables rayons, ce sont les individus eux-mêmes, dont l'ignorance et l'opiniâtreté céderont à ses splendeurs, car cette lumière c'est la vie, *et vita erat lux hominum*. Elle n'est pas une lueur vacillante et douteuse, elle est la lumière vraie, *erat lux vera*, qui, loin d'anéantir l'intelligence humaine, l'élève à des hauteurs inaccessibles à sa seule faiblesse, et lui donne la solution de tous les grands problèmes qui l'inquiètent et dont le Seigneur semblait s'être réservé le secret.

S. Paul le dit aux Romains : *Quod notum est Deo, manifestum est illis*. Dieu lui-même apprend à l'homme ce qu'il doit savoir, *Deus enim manifestavit eis*, et tout ce qu'il peut saisir. C'est le Verbe divin se livrant lui-même en enseignant toute vérité, *omnem veritatem*.

Dès lors, créatures privilégiées, nous pouvons nous rassasier de cet aliment immatériel dont le Seigneur se nourrit dans l'immobile contemplation de son être, du *Vrai*, sans lequel il n'y a pour l'intelligence ni paix, ni béatitude, ni vie.

Que peuvent pour elle, en effet, les divagations du rationalisme contemporain ? Que peuvent les contradictions perpétuelles et les négations successives d'une science en faillite ? Nous sommes trop grands pour croire à l'homme, trop intelligents pour ne pas croire à la parole de Dieu...

2. Du reste, la lumière du Verbe éternel doit encore éclairer notre marche à travers les obscurités de la vie : *Lucerna pedibus meis verbum tuum*, chantait le roi David.

A notre intelligence, en effet, s'ajoute une volonté, que le Seigneur a faite si digne de lui qu'il l'a créée libre. Elle est le principe de notre beauté morale. Encore faut-il que cette faculté magnifique s'exerce dans l'ordre prescrit par son divin auteur, et dans une conformité parfaite avec ses imprescriptibles droits ; c'est-à-dire, qu'elle ait pour unique objet le *Bien*, cette autre manifestation de l'essence divine.

Ce bien réel, le genre humain, l'a cherché pendant des siècles, sans pouvoir le rencontrer. Les écoles positivistes ont nié son existence ou réduit sa notion, le regardant comme quelque chose de sensible et de relatif. Elles ont même essayé de morales dites indépendantes, comme si ces mots eux-mêmes n'impliquaient pas de formelles contradictions. D'ailleurs, l'expérience des siècles a

montré dans quel abîme de turpitudes ou d'infamies pouvaient finir les victimes de ces aberrations ; tandis que la parole du Seigneur faisait éclore et resplendir des vertus inconnues jusqu'alors, élevant les âmes au dessus des jouissances de la terre, pour leur faire goûter les chastes délices des perfections les plus pures et les plus belles, montrant à l'homme un idéal plus grand et plus digne de lui que les plaisirs grossiers et les satisfactions vulgaires, dans la notion sublime et l'accomplissement héroïque du devoir.

3. Enfin, l'homme est amour, parce que Dieu l'a fait à son image, *Deus caritas est*. Il faut donc à son cœur un aliment qui puisse entretenir sa vie.

Mais, la raison même de l'Incarnation du Verbe, au sein de l'humanité, n'est-ce pas l'amour infini ? Comment s'appelle donc la loi nouvelle, si ce n'est la « loi d'amour » ? Et comment l'avaient comprise les premiers chrétiens dont l'amour fraternel forçait l'admiration de leurs ennemis ?

Le Roi-Propète se plaignait, dans son poétique langage, que son cœur se desséchait parce qu'il avait oublié de manger son pain : *Arui cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum*. Quelle saisissante description de ce qui se passe aujourd'hui ! Que de ravages ont faits et le sensualisme et le culte du bien-être ! Que d'égoïsmes sont nés de ce dédain, de cet oubli de la parole de Dieu ! Que d'âmes se sont abaissées, avilies même, en s'éloignant de ce foyer du pur amour !

Et cependant, n'est-ce pas cette parole qui relève, qui réhabilite, et qui console ? N'est-ce pas elle qui doit réchauffer nos cœurs attiédés ou glacés, raviver cette étincelle ensevelie sous la cendre ? Quels trésors de miséricorde et compassion n'offre-t-elle pas aux égarés ! Quels pardons n'assure-t-elle pas aux coupables qui veulent encore aimer !

* * *

La parole divine, avons-nous dit, c'est Dieu lui-même. Or, on a défini Dieu « l'Etre nécessaire. » Son Verbe l'est donc aussi.

Nous l'avons montré, puisqu'étant à la fois *vivant* et *vivifiant*, il est la nourriture indispensable à la vie de nos âmes. De là l'obligation, pour nous prêtres, de vous rompre le pain de la parole divine ; de là, pour vous, fidèles, l'obligation d'entendre cette parole, de recevoir cette nourriture, avec le respect et l'avidité qu'elle mérite par elle-même.

Car, c'est la parole de Dieu que vous apportez celui qui vient de sa part : *Quem enim misit Deus, verba Dei loquitur*. Elle se recommande d'elle-même par sa puissance et sa douceur. Ancienne, comme Dieu lui-même, elle est toujours nouvelle et suffit aux exigences de chaque siècle. Elle seule peut vous donner encore ce dont vous avez besoin. Dites-le donc avec l'apôtre Pierre : « A qui donc nous adresser, Seigneur ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes*. » (Jo., vi, 69). Amen.

POUR LE MERCREDI DES CENDRES

LE LENDEMAIN DE LA MORT

Memento novissima tua.

Souvenez-vous de vos fins dernières.

Mes frères,

Il y a, dans la vie de l'homme, un jour grave entre tous, jour inévitable, ordinairement accompagné de douleurs cruelles et d'indicible épouvante. C'est le jour de la mort ; la mort, fatale nécessité, qui nous dépouille de tous nos biens, broie notre corps et le jette dans la corruption du tombeau ; la mort, lugubre vision dont la seule pensée assombrit le bonheur de notre vie.

Cependant, mes frères, je me trompe : il y a quelque chose de plus effrayant que la mort elle-même : c'est *le lendemain de cette mort*.

Si nous étions assurés qu'avec elle tout finit pour nous et que rien ne survit à ses coups, nous pourrions nous tranquilliser et attendre sans trop d'angoisse le moment où elle brisera notre existence. Mais nous ne sommes pas certains de cette destruction complète. Bien au contraire, notre raison, appuyée sur la foi chrétienne, nous dit qu'il y a un lendemain à la mort ; et que ce lendemain, c'est la vraie vie, la vie éternelle, pour laquelle nous avons été créés.

Dans ce jour où l'Eglise rappelle à nos méditations le souvenir du trépas qui doit nous frapper, examinons donc cette question si importante de la vie future et de nos fins dernières, afin que, les connaissant mieux, nous mettions plus de soin à bien nous y préparer.

C'est pourquoi je vous dirai qu'après notre vie terrestre, il y en aura une autre, *vie certaine, vie éternelle, vie qui sera la sanction* de la vie présente, puisque nous y recevrons la récompense ou le châtiment mérités.

Tel sera le sujet et le partage de ce discours, qui se recommande de lui-même à votre sérieuse attention, puisqu'il a pour but de former votre conviction sur cette grave question trop oubliée : le lendemain de la mort.

I. — *Existence d'une autre vie*

La mort, mes frères, n'est pas le terme de l'existence de l'homme ; son lendemain n'est pas le néant. Elle est le commencement d'une vie nouvelle, ou plutôt la continuation sans fin de la vie de son âme. Le corps, frappé par la mort, cesse d'exister. Il se désorganise dans la décomposition du tombeau et demeure dans des conditions inconnues pour nous jusqu'au jour de la résurrection générale, qui arrivera à la fin du monde. Alors il sera de nouveau réuni à son âme pour ne plus en être jamais séparé.

Cette âme ne meurt donc pas. Au jour où elle est unie au corps de l'homme, elle reçoit de son Créateur une vie qui sera désormais immortelle. Elle demeurera toujours elle-même, heureuse ou malheureuse, dans son indestructible vitalité.

1. La preuve de cette immortalité de l'âme, nous la trouvons d'abord, mes frères, dans la Sainte Ecriture, qui est l'expression infaillible de la divine vérité. L'Ancien Testament fait de nombreuses allusions à cette vie que l'homme continue au-delà du tombeau. L'Evangile ensuite nous présente ce dogme fondamental avec une clarté irrécusable. N.-S. Jésus-Christ en parle sans cesse, dans ses discours, dans ses paraboles, dans tous les exposés de sa doctrine. Il saisit toutes les occasions pour en affirmer la réalité, soit qu'il annonce le jugement dernier, soit qu'il recommande d'amasser des trésors de mérites pour le ciel, soit encore qu'il promette son paradis au bon larron.

Toutes ses actions sont la confirmation de son enseignement. En effet, pourquoi est-il venu sur la terre ? Pourquoi a-t-il voulu tant prêcher, souffrir, et mourir sur une croix ? Pourquoi a-t-il envoyé le Saint-Esprit à ses apôtres, et leur a-t-il recommandé de porter son Evangile à toutes les nations ? Toujours pour arracher les méchants aux châtiments dont ils sont menacés dans l'autre vie, et ouvrir aux justes les portes éternelles de l'heureuse immortalité.

Rien n'est donc plus certain, d'après la parole du Sauveur, que cette survivance de l'âme après la mort. S'opiniâtrer dans sa négation, c'est faire un grave outrage à la vérité infaillible qui est Dieu : *Ego sum veritas*.

2. En même temps, c'est contredire le sentiment le plus vivace de notre nature. Sans vouloir recourir ici à des démonstrations plus élevées, je vous dirai simplement : Réfléchissez sur ce qui se passe en vous, dans le cours entier de votre carrière terrestre. N'est-il pas vrai qu'il y a en vous, comme d'ailleurs dans tous les hommes, un besoin impérieux de bonheur, une soif inextinguible de jouissances illimitées ? Notre intelligence est tourmentée du désir de savoir davantage, et notre cœur brûlé d'une ardente passion d'être plus heureux, sans que jamais ni l'une ni l'autre puissent trouver dans cette vie la science ni la félicité capables de les satisfaire entièrement. Or, des aspirations si profondément enracinées dans notre âme, sont évidemment nées avec elle ; c'est Dieu qui les a mises en elle quand il l'a créée. Il ne peut donc pas refuser de lui donner satisfaction ni tromper son espoir le plus légitime ; et, puisqu'il ne le fait pas dans la vie présente, il doit lui accorder dans une autre les biens vainement cherchés ici-bas.

3. Enfin, mes frères, il nous faut croire à la vérité de la vie future, parce que cette croyance est la base de notre divine religion et le principe de toute morale et de toute vertu.

Sans ce dogme consolateur, notre religion chrétienne ne serait plus qu'un amas de vaines prescriptions et de faussetés, puisqu'elle n'aurait plus de sanction capable de la faire respecter et obéir. Tous les biens qu'elle promet aux justes sont des biens spirituels qu'on ne peut pas atteindre dans ce monde : c'est la possession de Dieu dans sa gloire ; c'est la jouissance d'une félicité inénar-

nable. Mais ces choses sont toutes réservées pour l'autre vie. Si donc cette vie n'existe pas, les promesses de notre religion ne sont plus qu'une tromperie.

D'autre part, les menaces qu'elle formule contre les pécheurs, la privation de Dieu, le ver rongeur de la conscience, le feu dévorant, les pleurs et les gémissements au fond des gouffres infernaux, tout cela n'est à craindre que dans la vie future. Mais si cette vie n'existe pas, il n'y a plus de possibilité de châtement pour les criminels endurcis ; et ainsi, toute morale, toute vertu devra disparaître de la face de la terre.

Oui, mes frères, je dois le dire, malgré ce qu'il y a d'horrible dans cette parole : si la mort n'a pas de lendemain, si cette vie de l'au-delà n'existe pas, les persécuteurs ont bien fait de torturer leurs victimes, et les martyrs ont eu tort de verser leur sang ; les libertins font bien de se plonger dans leurs coupables plaisirs, et les vierges ont tort de se laisser égorgier pour garder leur pureté ; tous les criminels font bien de donner satisfaction à leurs passions, et tous les saints ont tort de pratiquer leurs héroïques, mais pénibles vertus.

Langage affreux, sans doute, mais vrai pourtant, si après cette vie il n'y en a pas une autre pour punir le mal et récompenser le bien.

Heureusement cette vie existe, comme vous le comprenez maintenant. Si tous les bons, tous les justes, tous les innombrables saints ont combattu et combattaient encore avec une si vaillante ardeur les combats du Seigneur, c'est parce qu'ils savent bien, d'une certitude inébranlable, qu'ils recueilleront le prix de leurs efforts après leur mort, dans une vie meilleure et plus durable que la vie présente.

II. — *Sa durée*

Nous devons donc reconnaître, mes frères, la vérité de la survivance de notre âme après la mort. Mais quelle sera la durée de cette vie future ? Question d'une importance capitale, puisque de cette durée dépendra notre destinée.

Or la raison humaine, d'accord avec la foi catholique, donne une réponse péremptoire à cette question. La vie de l'homme, après sa mort corporelle, n'aura jamais de fin ; son âme est immortelle.

1. La cause en est dans la nature même de l'âme, profondément différente de celle du corps.

Vous savez bien ce qui se passe dans un corps que la mort vient de frapper. La vie est détruite ; le cœur ne bat plus ; le sang cesse de circuler dans les veines et les artères. Le lien qui maintenait dans un parfait équilibre tous les éléments composant l'unité humaine, ce lien est rompu ; et aussitôt c'est la désagrégation des parties, c'est la décomposition générale ; c'est la transformation des matières corporelles en d'autres substances qui n'ont plus d'analogie avec elles. Voilà les suites de la mort pour le corps.

L'âme ne peut pas périr de cette manière. Elle est un esprit qui vivifie le corps, tant qu'elle lui

est unie, mais qui n'a rien de ce qui constitue son être. Elle est simple par essence et immatérielle. Elle n'a point de parties susceptibles de se dissoudre, ni d'éléments capables de se dissoudre. Elle reste identique à elle-même, toujours complète et indestructible. Dès lors, comment pourrait-elle cesser d'exister ? Elle demeure donc telle que son Créateur l'a formée d'un souffle de son amour, toujours vivante, toujours immortelle.

Tel est, mes frères, le raisonnement irréfutable sur lequel s'appuient les plus grands génies de l'humanité pour établir la certitude de l'existence sans fin de l'âme après la mort.

2. Dieu lui-même, dans les Saints Livres, nous apprend qu'il en est ainsi, et nous commande de croire que l'âme humaine, une fois appelée à la vie, ne peut plus mourir. Le Saint-Esprit, inspirateur des écrivains sacrés, affirme, au livre de la Sagesse, que Dieu « a créé l'homme impérissable. » (Sag., II, 23). Puisque nous voyons tous les jours les corps mourir, ce sont donc bien les âmes qui seules ne peuvent pas périr.

Jésus-Christ, dans son Evangile, n'a-t-il pas enseigné, en termes formels, l'éternité des peines et celle des récompenses ? « Les méchants, dit-il, iront au supplice éternel, et les bons à la vie éternelle dans les cieux. » Quand il fait connaître la sentence solennelle que lui-même prononcera au jugement dernier, il n'a garde d'omettre la durée sans fin du châtement infligé aux damnés : « Allez, maudits, leur dira-t-il, au feu éternel. » Mais à quoi bon citer des textes, quand la vie entière du Sauveur, ses prédications, ses miracles, ses souffrances, sa mort et sa résurrection n'ont d'autre but que de détourner les hommes de l'éternité malheureuse et de leur ouvrir les portes de l'éternelle félicité ? Laissons les pécheurs, aveuglés par leur malice, fermer les yeux à la lumière, et reconnaissons que ce dogme de la vie future s'impose irrésistiblement à la croyance de tout homme de bonne foi.

3. Nous pouvons encore, mes frères, pour donner à votre conviction une base inébranlable, ajouter une dernière considération aux raisons déjà présentées. Elle est d'une simplicité qui la met à la portée de toutes les intelligences, et d'une force si grande qu'il est impossible de ne pas s'incliner devant elle.

Comme je vous le disais, nous souhaitons tous le bonheur, un bonheur parfait qui ne laisse à nos désirs aucune possibilité de regrets ou de satisfaction plus complète. Un pareil bonheur ne nous est pas donné dans la vie présente ; il ne pourra l'être que dans la vie future, après la mort, si nous avons su le mériter. Mais, dites-moi, un bonheur qui doit finir est-il un bonheur parfait ? La crainte de le voir cesser n'en troublerait-elle pas la jouissance ? Assurément, penser qu'un jour on perdra cette félicité serait une souffrance d'autant plus vive que ce bien sera plus précieux. Dieu doit à sa suprême dignité et à la perfection de sa justice de ne pas donner à ses élus une

récompense amoindrie par la perspective d'une fin plus ou moins prochaine. Il faut donc aux justes une sécurité parfaite, complète, dans la possession de leur bonheur ; et cette sécurité ne peut exister que dans la certitude de sa durée éternelle.

J'en dirai autant du châtement infligé aux méchants après leur mort. Il faut qu'il soit éternel, ou bien la justice de Dieu et sa sagesse ne seraient que de vains mots. Un homme meurt en état de péché mortel, le cœur plein de haine, sans repentir, ni expiation. Que fera Dieu de cet homme ? Son âme est immortelle. S'il n'y a pas pour elle une peine sans fin, après un séjour plus ou moins long dans le lieu de la punition, en sortira-t-elle pour braver la justice de Dieu, pour insulter à sa sagesse, et entrer, encore chargée de ses crimes, dans la société des bienheureux, en paradis ? Non, cela n'est pas possible ; tous le voient sans peine.

C'est ce qu'exprimait spirituellement un philosophe de l'avant-dernier siècle, qui pourtant n'était rien moins que chrétien : « Les méchants, disait J.-J. Rousseau, sont bien embarrassants ; dans ce monde, parce qu'ils en troublent le repos ; dans l'autre, parce que Dieu ne saurait qu'en faire, à moins de les damner pour toujours. »

Le divin Justicier l'a fait ainsi. Les pécheurs qui auront mérité d'être condamnés au châtement de l'enfer devront abandonner tout espoir d'en jamais sortir, parce que leur existence, comme celle des élus dans le ciel, n'aura pas d'autre limite que l'éternité.

III. — *Sa nature*

Nous avons répondu, mes frères, aux deux premières questions que nous nous étions posées : 1^o au lendemain de la mort commencera une autre vie ; 2^o cette vie ne finira jamais.

Maintenant se dresse devant nous cette dernière et formidable interrogation : Quelle sera la nature de cette vie éternelle ? A quel sort sera vouée l'âme humaine durant cette existence interminable ? La doctrine chrétienne n'a qu'une solution ferme, précise, au grave problème de la vie future.

La voici, mes frères : Au lendemain de la mort, l'âme entrera dans la destinée qu'elle aura méritée par les œuvres de sa vie terrestre, la félicité réservée par Dieu à ses fidèles serviteurs, ou la malédiction encourue par ses ennemis, le ciel ou l'enfer.

Je ne parlerai pas ici du purgatoire ; il n'est pas un lieu de séjour définitif, mais seulement un passage dans une expiation temporaire, pour aboutir au ciel.

1. Après le jugement particulier, qui suivra immédiatement la mort de l'homme, son âme, si le souverain Juge l'a reconnue chargée d'un ou de plusieurs péchés graves non expiés, sera précipitée dans les tourments de l'enfer. Et ce sera justice. Car si Dieu ne punissait pas dans l'autre vie les fautes demeurées impunies dans celle-ci, il cesserait d'être juste, et par là-même d'être Dieu.

L'existence de l'enfer est certaine. Tous les peuples, anciens et modernes, civilisés et barbares, instruits et ignorants, tous les peuples, dis-je, qui

ont cru en Dieu, ont cru aussi à la réalité d'un lieu de supplices où il châtie les méchants. Sans doute, cette croyance se manifeste sous les formes les plus diverses, dégradée par la superstition, ou faussée par des fables grossières ; mais nulle part elle n'a été inconnue.

Quant à l'enseignement de l'Eglise, il est formel sur la vérité de l'enfer. Dans l'Evangile, Jésus-Christ répète jusqu'à seize fois qu'il y a un enfer créé pour Satan et pour ses anges révoltés, et où les pécheurs seront punis avec lui. On ne peut donc pas nier son existence, puisqu'elle s'appuie sur la parole divine si fortement affirmative, sur le dogme infaillible de l'Eglise, et sur la croyance de tous les peuples.

Croyez donc à l'enfer, mes frères ; mais surtout craignez-le, afin de ne pas y tomber.

Quelles sont les peines endurées dans ce lieu de juste punition ? La théologie catholique, éclairée par les saintes Ecritures, nous enseigne que ces peines sont de deux sortes.

La première est la privation de la vision de Dieu et de sa possession béatifique, et par conséquent du bonheur ineffable que doit procurer cette possession. La seconde est la souffrance qu'endureront les damnés dans leur âme d'abord, puis dans leur corps uni à leur âme, après la résurrection générale. Cette souffrance sera causée par le feu. Quelle sera sa nature ? Cela importe peu. Nous en connaissons assez pour en éprouver une crainte salutaire, puisque nous savons que ce feu existe certainement, qu'il ne s'éteindra jamais, et qu'il torturera les réprouvés avec une intensité proportionnée au nombre et à la gravité de leurs fautes.

Quand, à ces notions d'une certitude absolument indubitable, j'aurai ajouté qu'un seul péché mortel, non pardonné sur la terre, suffira pour faire encourir cet effroyable châtement, vous en éprouverez, je l'espère, une crainte assez forte pour vouloir ne rien négliger de ce qui peut vous en préserver.

2. Qu'il y ait, au delà de la vie présente, une demeure bienheureuse où Dieu récompense les bons d'une manière digne de sa grandeur infinie, c'est ce qu'aucune personne raisonnable ne peut mettre en doute.

Tout le proclame, au ciel, sur la terre, en tous lieux.

Le ciel le proclame, car il est la cité du Dieu parfaitement juste, qui doit récompenser tant d'hommes vertueux morts sans avoir reçu ici-bas le prix de leurs mérites. Le lieu de cette indispensable réparation, c'est le paradis.

La terre le proclame aussi par la voix de tous les peuples affirmant leur croyance au bonheur de la vie future, et par tant d'admirables vertus pratiquées en vue de l'obtenir.

Tout le proclame enfin, et Jésus-Christ, qui en parle si souvent dans son Evangile, et l'Eglise catholique, qui l'enseigne si clairement ; en sorte qu'il ne peut pas rester le moindre doute sur la vérité d'un dogme d'une pareille importance.

En quoi consiste le bonheur du ciel ? C'est là encore, mes frères, un mystère que la sagesse de Dieu n'a pas jugé nécessaire de nous révéler entièrement. Il nous en a cependant fait assez connaître pour que nous puissions en concevoir un désir plus grand que tout autre désir.

Le bonheur du ciel, c'est d'abord l'exemption de tout mal, dans notre âme et dans notre corps ; puis c'est la possession de tout bien, qui se résume dans la possession du bien suprême, celle de Dieu même. Posséder Dieu, mes frères, c'est lui être uni dans une union intime, parfaite, infiniment heureuse ; c'est entrer en communion avec toutes les richesses, toutes les joies dont il est la source inépuisable. Cette félicité complète, immense, qui donnera pleine satisfaction à nos vœux les plus ardents, ne sera jamais troublée par la crainte qu'on pourrait éprouver de la voir finir ; car elle durera éternellement.

* * *

Le roi Salomon, parvenu au comble des honneurs, de la fortune et de tous les biens désirables en ce monde, pensait au terme de sa carrière terrestre et à cette autre vie mystérieuse de l'au-delà où il devait entrer un jour. Il prononçait alors cette grave parole, que lui inspirait le Saint-Esprit : « Souvenez-vous du lendemain de votre mort, et vous ne pécherez jamais. *Recordare novissima tua, et in æternum non peccabis.* » (Sag., vii, 40).

Suivez, mes frères, le sage conseil de ce grand roi. Ayez souvent présent à votre pensée le souvenir du lendemain de votre mort, de vos fins dernières, de votre vie future, en un mot. Elle est certaine, d'une certitude tellement claire que personne ne peut la nier sans faire preuve d'une insigne déraison. Elle ne finira jamais, puisqu'elle durera autant que votre âme, qui est immortelle. Elle est d'une importance capitale, puisque les méchants y recevront leur châtiment et les bons leur récompense, dans une grandeur de peine ou de bonheur qui surpasse tout ce qu'il est possible d'imaginer.

Que cette pensée ne s'éloigne jamais de votre mémoire. Elle vous arrêtera sur la pente du péché ; elle vous fera progresser dans le chemin de la vertu. Elle sanctifiera vos joies ; elle adoucira vos douleurs ; elle vous fera accepter avec une pieuse résignation le sacrifice même de votre vie. Ainsi que le chante l'Eglise dans la belle préface de la messe des trépassés, la mort n'anéantit pas la vie de l'homme ; elle la change seulement ; après la destruction de cette demeure terrestre, qui est le corps, elle le fait entrer dans une demeure impérissable, qui est le ciel.

Efforcez-vous donc, mes frères, par vos prières, par vos bonnes œuvres, par le désir constant du paradis, de mériter d'y être reçus par la justice divine, afin que, quand viendra le jour de votre mort, son lendemain soit pour vous la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA PASSION

II

L'AGONIE ET LA SUEUR DE SANG

In fortitudine sua directus est cum Angelo, et invaluit, et confortatus est : flevit et rogavit eum.

Par sa force, il prévalut contre un ange ; il vainquit et fut fortifié. Il pleura et supplia l'ange. (Osée, xii, 3, 4).

Ce fut un combat étrange que celui du patriarche Jacob, faible mortel, contre l'ange Gabriel, qui représente la force même de Dieu. Jacob courageux l'emporta en quelque sorte sur Dieu même, dans la personne de l'ange ; mais sa force et ses armes ne consistèrent que dans l'humilité, les larmes et la prière.

Comment lire ces paroles du prophète Osée sans se rappeler celles-ci des évangélistes : « Jésus retournant à la prière pour la troisième fois, un ange lui apparut du ciel pour le consoler ; et alors il entra dans une lutte où il continua à prier plus longuement. *Et factus in agonia, prolixius orabat.* » Ces deux faits étant relatés en termes presque identiques, dit S. Isidore après S. Augustin, on ne saurait douter que l'un ne soit l'image de l'autre. Par la lumière du fait prophétique de l'Ancien Testament, nous pouvons éclaircir les ténèbres d'un des plus importants mystères du Nouveau.

I. — L'agonie

1. *Qu'est-ce que l'agonie de N.-S. ?* — La lutte pour nous.

Le mot *agonie*, tiré de la langue grecque, signifie *lutte* ou *combat* ; ainsi, comme aux derniers instants de la vie l'âme semble lutter avec la faiblesse, on dit que l'homme est « en agonie ». La lutte de N.-S. ne fut point la lutte d'un homme faible qui se meurt, mais celle d'un homme fort qui résiste. L'Evangile ne dit pas le caractère de cette lutte, en sorte que l'agonie du Sauveur, le plus grand des mystères de sa passion, semble en être aussi le plus impénétrable.

Il est vrai qu'en considérant le Fils de Dieu prosterné et agonisant, il semble que, oublieux de tous et de tout, il ne songe plus qu'à lui-même et aux opprobres qui lui sont réservés. Mais en le voyant interrompre plusieurs fois sa prière, s'avancer majestueusement vers ses apôtres, les tirer de leur sommeil, les engager à veiller et à prier, il n'y a plus de doute, observe Bède, que cette prière et la lutte qu'il soutient ne soient plus pour eux et pour nous que pour lui-même.

On lit dans la Genèse que Jacob retournant en Mésopotamie et redoutant la haine de son frère Esaü, qui se trouvait dans cette contrée, traversa le Cédron avec ses onze enfants, partagea ceux-ci en deux bandes et s'en sépara pour les recommander à Dieu. C'est bien ce que fit N.-S. avec ses onze apôtres à Gethsémani. « Délivrez-moi des mains

de mon frère Esaü, dit Jacob, pour qu'il ne vienne pas massacrer la mère et les enfants ; *ne forte veniens percutiat matrem cum filiis.* » (Gen. xxxii). Tandis qu'il semble prier pour son compte, c'est pour sa famille qu'il prie, c'est pour la mère, et cependant il avait avec lui quatre épouses. Jacob n'avait pas seulement en vue les mères et les enfants présents, mais la mère et les enfants éloignés, c'est-à-dire la Synagogue et les Juifs, qui devaient sortir de sa race. Ainsi, J.-C. semble prier pour lui quand il dit : « Que ce calice passe loin de moi », mais au fond, dit S. Hilaire, il prie pour lui relativement à la mère et aux enfants, c'est-à-dire pour l'Eglise et les fidèles ; il demande que tout le mérite et la gloire qu'il devait tirer de sa passion nous fussent acquis.

2. *Pourquoi cette lutte ?* — Parce que la justice et la miséricorde réclament chacune leurs droits.

Pendant que Jacob priait, voilà qu'un ange lui apparaît sous une forme humaine, il le rassure sur sa bénédiction personnelle, mais il lui affirme qu'il est impossible que sa descendance, que la Synagogue des Juifs soit bénie, il lui prédit, au contraire, qu'elle sera anéantie, parce qu'elle reniera et fera mourir le Messie. A cette nouvelle, Jacob prend l'ange corps à corps et lutte avec lui toute la nuit, déclarant qu'il ne le relâchera qu'autant qu'il aura obtenu la promesse du pardon pour le peuple juif déicide et de la bénédiction pour sa postérité. Egalement, voici qu'un ange, ce même ange Gabriel, selon l'opinion des Pères et des interprètes, se manifeste et annonce au Sauveur que la sévérité de la justice de Dieu s'oppose aux desseins de sa miséricorde pour les enfants des hommes ; que consentir que l'innocence soit punie et le crime épargné, est un tel excès de pitié, que le Rédempteur ne pourra l'obtenir qu'au prix de grandes supplications et d'une lutte très vive. Cette nouvelle, faite non pour abattre, mais pour redoubler l'amour de J.-C. pour nous, fut la consolation que l'ange lui apporta. C'est ce qui a fait dire au vénérable Bède que cette consolation, au lieu de diminuer la douleur et le découragement de l'humanité, servit à l'augmenter.

A cette manifestation, voilà que ses craintes pour notre perte redoublent ; voilà que son amour s'enflamme ; voilà qu'il commence sa lutte avec la justice de Dieu, en insistant sur sa prière avec plus de vigueur d'esprit et d'affliction : *prolixius orabat.*

Nous voilà instruits du motif véritable, du caractère et de la nature du combat de N.-S. C'est une lutte non plus entre les deux volontés de sa personne, mais entre les deux attributs de sa nature divine, la justice et la miséricorde : celle-là représentée par le Père, celle-ci personnifiée dans le Fils. C'est l'agonie de l'amour le plus tendre, dit S. Ambroise. Il semble dire : « Non, justice éternelle, je ne cesserai de combattre jusqu'à ce que les pécheurs, que je représente, soient mis à ma place, qu'ils soient pardonnés et bénis en moi et avec moi. »

Dès cet instant, nous sommes mis à sa place et il prend la nôtre. Le poids énorme de nos fautes s'accumule sur sa tête innocente ; nous sommes associés à son sacrifice qu'il vient de commencer. Cela seul suffit, s'écrie S. Paul, pour qu'un Dieu-Fils si élevé, si pur, si cher, ne trouve même pas grâce auprès d'un Père-Dieu ; pour qu'il soit voué aux souffrances que nous avons méritées, et qu'il soit, en notre place, abandonné aux horreurs de la mort la plus cruelle.

Ni le déluge universel, ni le feu de Sodome, ni les châtiments infligés aux anges rebelles, ni les ardeurs des brasiers éternels de l'enfer ne sauraient nous donner une idée aussi fidèle de la justice de Dieu, de sa haine, de sa vengeance contre le péché, que celle que nous présente la lutte soutenue par J.-C. O vous qui jugez du péché avec tant d'indulgence, qui le nommez un effet de la faiblesse de la nature plutôt que de la malice, un oubli plutôt qu'un outrage à Dieu ; ô vous qui dites que la miséricorde de Dieu est infinie ; ô vous qui vous figurez Dieu comme un être faible, indulgent, qui pardonne tous les péchés qu'une passion honteuse se pardonne à elle-même, persuadez-vous bien par la lutte que J.-C. a soutenue pour les pécheurs, combien Dieu hait le péché et avec quelle sévérité il le punit ! Persuadez-vous bien que celui qui n'a pas épargné son propre Fils, qui n'avait contre lui que l'apparence extérieure du pécheur, vous épargnera bien moins encore, vous ses ennemis, remplis de toute sorte de désordres et de fautes ; pénétrez-vous de ce qu'affirme S. Paul : que pour ceux qui n'observent pas l'Evangile, s'ils sont surpris par la mort en état de péché, il n'y a ni grâce, ni salut ; mais que, sans égard pour leur multitude, pour leur condition, Dieu les condamnera irrémissiblement aux peines éternelles. (II Thess., i).

Ne nous faisons pas illusion. La justice et la miséricorde sont indivisiblement les mêmes dans le Père et dans le Fils. J.-C. prie donc devant sa propre divinité, qu'il partage avec son Père ; il tremble devant la justice divine, qui est la sienne ; il veut lui-même qu'elle soit satisfaite, avant d'accorder aux hommes ce qu'il implore en leur faveur. C'est l'agonie de Gethsémani qui est précisément ce mystère de sévérité et d'amour, où la justice, qui condamne inexorablement, et la miséricorde, qui pardonne amoureusement, se rencontrent, s'embrassent et triomphent réciproquement. O mystère de la puissance et de l'amour de Dieu !

3. *Conclusion.* — Ce mystère nous enseigne que dans les luttes avec Dieu celui qui tremble devant ce même Dieu, qui s'humilie et qui prie, celui-là triomphe de la justice de Dieu et l'oblige d'user envers lui de la miséricorde. Il y a donc un moyen de vaincre un Dieu de tant de puissance que rien ne résiste à sa force : c'est l'humilité de l'esprit, la contrition du cœur, la prière de la bouche. La prière humble arrête son bras, le désarme, l'apaise, s'en fait en quelque sorte un serviteur et un ami. C'est le secret que Zachée, Madeleine, S. Pierre et

tant d'autres pénitents illustres avaient appris. Courage donc, chrétiens, qui êtes accablés et désespérés par la multitude, la malice et l'horreur de vos égarements. Venez au pied de ce même Jésus qui agonise pour vous ; pleurez, suppliez avec lui et comme lui. Avouez que vous avez eu tort et que vous méritez d'être punis ; mais demandez par le mystère de ce jour le pardon que ce mystère vous a mérité ; la bonté de Dieu fera le reste et vous aurez la force de triompher de vos vices, et l'on pourra dire de vous : Dans sa force, il a vaincu Dieu.

II. — La sueur de sang

A la suite de l'agonie qu'il venait de supporter, le divin Rédempteur se prit à suer le sang par tout son corps et en si grande abondance qu'il en arrosa la terre : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram*. Le sacrifice que J.-C. offrit ainsi a été figuré par l'ancien sacrifice judaïque de la vache rousse, car celui-ci était offert aussi au pied de la montagne des Oliviers, dans le jardin de Gethsémani. Cette vache devait être sans tache et n'avoir jamais porté le joug. Immolée, elle était consumée par le feu, et de ses cendres mêlées d'eau on aspergeait le tabernacle et le peuple.

Par sa sueur de sang, le divin Rédempteur offrit, en effet, un vrai sacrifice d'adoration, expiatoire et impétratatoire.

1. *Un sacrifice d'adoration.* — Le Rédempteur, dit S. Thomas, voulut offrir au divin Père, en notre nom, un sacrifice parfait, où la victime tout entière, au lieu du feu naturel, fut consumée par l'amour divin.

Le Seigneur avait annoncé qu'il donnerait sa vie librement, et que toute l'excellence et le mérite de son sacrifice viendrait de sa spontanéité : *Voluntarie sacrificabo tibi*. (Ps., LIII.) Or, ces deux conditions, qui semblent s'exclure mutuellement, un sacrifice sanglant et un sacrifice sans nulle contrainte, ne se trouvent réunies que dans le jardin de Gethsémani. Là, ni coup, ni blessure, ni cause extérieure, ne tirent le sang des veines. La trahison de Judas, l'injustice de Pilate, la haine des Juifs, la cruauté des bourreaux y demeurent étrangères. Aucun délit ne déshonore du moins extérieurement ce grand sacrifice. Aucune infamie ne souille une offrande si pure. C'est J.-C. lui-même, qui, véritable Pontife, n'a besoin pour sacrifier ni de ministres, ni de serviteurs ; à la fois pontife, autel et victime, c'est lui qui ouvre ses veines de sa pleine volonté et en laisse couler le sang et la vie ; sa toute-puissance seule empêche sa mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem*.

C'est donc un sacrifice complet par la destruction entière de la victime ; un sacrifice extrêmement noble, parce que sa volonté est l'instrument qui ouvre ses veines ; sa sainteté est l'autel sur lequel il souffre, et son amour le consomme. La plus noble partie du sacrifice de Jésus dans sa passion semble celle du jardin, où son saint corps verse spontanément son sang divin sans être déchiré par les clous.

Cet holocauste est d'un mérite et d'une excellence infinies, parce que la victime qui s'immole est aussi divine que le Pontife qui la présente, et dans ce mystérieux instant Dieu reçoit des hommes une adoration infinie, digne de lui.

2. *Un sacrifice expiatoire.* — Le sacrifice de la génisse rousse s'effectuait non seulement pour adorer Dieu, mais aussi pour purifier les hommes : *Ad emundationem carnis* ; c'est ce qui en faisait un sacrifice expiatoire. Le sang de la victime, remarque S. Paul, était toujours exigé pour cette rémission : *Sine sanguinis effusione non fit remissio*. Voilà donc, ajoute le même apôtre, une autre raison pour laquelle le Seigneur sua et répandit son sang dans le jardin : c'était pour effacer tous les péchés : *Purgationem peccatorum faciens*.

Le divin Rédempteur nous a montré ce mystère de bonté en s'inclinant profondément la face contre terre. Il donna ainsi à penser, dit Cornelius à Lapede, qu'il avait mis sur ses épaules le poids énorme de nos péchés. D'ailleurs, dans cette posture, il se place pour nous devant le Père comme un coupable et un pénitent, qui s'offre tout entier aux châtiments divins qu'il a mérités. Il y joint une contrition profonde et une sueur de sang.

Une contrition immense. Tout péché s'accomplit dans le cœur, comme le Sauveur l'a déclaré lui-même : *De corde exeunt cogitationes prave, fornicationes, homicidia, etc.* Le péché, dit S. Thomas, est dans le désordre de la volonté. Ainsi le pécheur, continue le même docteur, avant d'offrir à Dieu le sacrifice du corps au moyen de la satisfaction, doit au moyen de la contrition lui offrir celui du cœur ; et la douleur volontaire du péché commis est la première condition nécessaire du pardon. Telle est donc la première cause de la douleur intérieure de N.-S. au jardin, et la sueur de sang fut produite, dit S. Bernard, par la douleur profonde qui brisait son cœur.

Le péché tient de l'infini, dit S. Thomas, envisagé relativement à la majesté infinie de Dieu, contre laquelle il est commis. Envisagé relativement à l'homme, dit S. Grégoire, il a encore une malice infinie ; le pécheur, en effet, a une telle disposition secrète du cœur, qu'il voudrait toujours vivre afin de pouvoir toujours pécher, en sorte que si la vie du pécheur n'avait pas de fin, son péché n'en aurait pas non plus. Le péché ayant donc une malice infinie, il devient une offense infinie contre Dieu ; pour en obtenir le pardon, il faudrait en avoir un repentir infini. Or, de même que les adorations seules d'un Homme-Dieu pouvaient produire la pénitence due au péché, de même le repentir seul d'un Homme-Dieu pouvait en détester dignement la faute. C'est précisément ce que J.-C. fit dans le jardin. Par le mérite de sa sublime agonie ayant obtenu de satisfaire pour tous les pécheurs à la justice divine, il commença cette importante expiation par ressentir dans son cœur une douleur parfaite, avant d'en subir la punition par la mort la plus ignominieuse et la

plus barbare ; et cette repentance qu'il en conçut volontairement fut, selon Louis de Blois, aussi grande et aussi intime que s'il eût commis lui-même tous les péchés des hommes. Il a éprouvé les impressions que nous devrions ressentir à la vue de nos péchés, si notre intelligence avait les lumières de la sienne, si nous connaissions Dieu selon toute sa grandeur et le péché dans toute la laideur de sa malice et toute l'horreur des châtimens qui lui sont destinés, comme il les connaissait lui-même. Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'une douleur si profonde, un repentir si intense ait, outre le cœur, resserré et comprimé encore toutes les veines et les artères de son corps ; qu'elle ait fait passer à travers les pores de sa chair son sang divin, et qu'elle l'ait fait ruisseler jusqu'à terre ? *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.*

Cette contrition du Seigneur est la source de la nôtre. Elle a donné à la douleur du pécheur son motif surnaturel, son mérite et son prix ; vu que par le mérite infini de cette contrition, notre contrition, dit S. Thomas, devient capable d'effacer en nous le péché et de nous réconcilier avec Dieu. Ainsi, J.-C. agonisant dans son esprit, souffrant dans son corps, le corps baigné dans son sang, ne doit être à nos yeux, selon S. Paul, que J.-C. expiant, effaçant tout péché par son sang et sa douleur personnelle : *Ad destructionem peccati per hostiam suam apparuit.*

3. *Un sacrifice impétratoire.* — Les cendres et le sang de la vache rousse mêlés à de l'eau composaient une sorte d'eau bénite, dont on aspergeait sept fois le peuple. Ainsi, ce sacrifice n'était pas seulement un holocauste en l'honneur de Dieu, un sacrifice expiatoire pour le péché, mais au surplus un sacrifice impétratoire, qui obtenait une sorte de sanctification légale : *Sanguis vitulæ aspersus sanctificat inquinatos.* Il était aussi par là une figure du sacrifice du Rédempteur au jardin, qui nous obtint aussi toutes les grâces qui embellissent nos âmes par la voie des sacrements, et qui les rendent dignes de servir Dieu, de vivre pour Dieu : *Emundat conscientiam nostram ad serviendum Deo viventi.*

La sueur survint après l'agonie et la prière, où le Seigneur avait supplié que le mérite de sa passion et de sa mort nous fût entièrement attribué. Voilà comment, affirme le vénérable Bède, cette sueur qui inonda le corps réel de J.-C., figure de son corps mystique, qui est l'Eglise, nous donne la preuve sensible que sa prière fut exaucée, et que, représentés dans son corps, nous commençâmes ainsi à être lavés par son sang. Ainsi, le divin Rédempteur voulut pleurer en larmes de sang et par tout son corps afin d'embellir l'Eglise, son épouse.

Le sang de la vraie victime divine se trouve entre nos mains : nous pouvons, dit S. Paul, chaque fois que nous le voulons, être aspergés et lavés sept fois dans les sept sacrements institués pour tous. Malheur terrible pour nous si nous ne

participons pas à cette aspersion ! La loi qui prescrivait le rit de l'antique aspersion, finissait par ces paroles : « Quiconque ne sera pas aspergé par ce rit, mourra et demeurera exclu de la communion du peuple. » Ces paroles ne reçurent leur accomplissement littéral que par l'aspersion du sang de J.-C., personne n'étant justifié que par l'aspersion de ce sang divin : quiconque ne s'en applique pas le mérite est exclu pendant cette vie de la communion ou de l'âme de l'Eglise, et sera exclu, dans l'autre, de l'assemblée des Saints.

* * *

Jésus-Christ s'est rendu le modèle de la vraie pénitence. Le monde, même chrétien, est rempli de pécheurs, mais où trouve-t-on des âmes qui croient le péché aussi grand mal, qui l'aient en horreur, qui en fassent une pénitence sincère ? Bien le contraire, on le commet avec la même facilité qu'on boit un verre d'eau. On va même plus loin : le pécheur se joue de ses péchés ; au lieu d'être honteux, il se glorifie. A force de commettre le péché, de se le rendre nécessaire, le pécheur le fait en quelque sorte passer dans son sang. De toutes les maladies, la plus grave, la plus désespérée est celle dont on n'a point le sentiment. Si le Rédempteur tombe en agonie en pensant à nos péchés, par quel étrange aveuglement sommes-nous si indifférents aux nôtres ?

Il est vrai que son repentir nous en assure le pardon ; mais il ne nous dispense pas de la pénitence. Le pardon qu'il nous a vraiment assuré par sa contrition et par ses larmes de sang, ne peut nous servir qu'autant que nous nous associerons à cette contrition et à ces larmes par un repentir sincère. Mais si nous continuons à vivre insoucians dans le péché, ce sang de la réconciliation et du pardon, au lieu de crier pitié pour nous, ne crierait plus que vengeance contre nous, et il nous attirerait les plus affreux châtimens. Il nous poursuivra pendant la vie pour l'empoisonner ; à la mort, pour nous désespérer ; au tribunal de Dieu, pour nous y faire condamner ; jusque dans les abîmes de l'enfer, pour aviver les flammes, aiguïser la pointe du remords. Prenons garde, comme des plantes stériles, d'être précipités instantanément dans l'abîme où notre âme est penchée tout entière. Encore quelques jours, quelques moments peut-être, et il en sera fait de nous à jamais.

Ainsi donc, remarque S. Grégoire, ce n'est pas le péché qui nous perd, mais la persévérance à le commettre, à ne jamais s'en repentir, à n'en jamais faire sérieusement pénitence. Ah ! prévenons un si grand malheur ; recourons au mérite infini du sang du Sauveur, qui coule encore mystiquement pour nous et se répand dans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et ce sang nous rendra la vie et la beauté de la grâce sanctifiante, de façon qu'après avoir servi Dieu fidèlement sur la terre, nous irons vivre éternellement avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

III

JUDAS AU JARDIN ET L'ARRESTATION

Dominator Domine Deus, misericors et clemens, patiens et multæ miserationis, ac verax, qui custodis misericordiam in millia, qui auferis iniquitatem et scelerata atque peccata.

(Exod., xxxiv, 6 et 7).

Dieu ne fait point reluire aussi admirablement sa puissance et sa bonté dans le cœur fidèle qui l'adore, que dans le cœur rebelle qui l'outrage. Aussi Moïse voyant sur le mont Sinaï la patience avec laquelle Dieu supporte le pécheur, la générosité avec laquelle il lui pardonne, ce Dieu lui apparut plus puissant, car émerveillé on l'entendit s'écrier : « Oh ! vous êtes véritablement le Seigneur et Dieu, et le dominateur de tout ; vous êtes vraiment le Dieu de la vérité, de la clémence, de la pitié !... *Dominator Domine Deus, misericors...* »

De même que Caïn fut l'âme la plus scélérate de l'Ancien Testament, de même Judas fut celle du Nouveau. Celui-là tua de sa main le plus innocent des enfants des hommes ; celui-ci tua le très saint Fils de Dieu par un baiser plus cruel qu'une arme. Mais comment Jésus-Christ accueillit-il ce traître si vil, au moment où il vint consommer sa trahison dans le jardin ? Jésus-Christ nous a dépeint son cœur tout entier, toutes les ardeurs et les tendresses de son amour pour les pauvres pécheurs. Regardons ce spectacle divin afin que nous puissions confesser et louer avec Moïse la divine grandeur et la divine miséricorde avec laquelle il a pardonné nos fautes : *Dominator Domine Deus, misericors...*

I. — Judas au jardin

Le Seigneur réveilla pour la troisième fois ses disciples endormis : « Dormez maintenant et reposez-vous : voici que l'heure est venue où le Fils de l'homme va être livré au pouvoir des pécheurs. » C'était, d'après Origène et Bède, des paroles de miséricorde et d'encouragement. Maintenant que son sacrifice est accepté, que le pardon et la protection divine leur sont assurés, ils peuvent reposer tranquilles dans le sein de la miséricorde divine : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (Ps., iv, 9).

1. *Le cortège.* — Les disciples fidèles dorment, mais le disciple qui le trahit, ne dort pas. Après beaucoup de menées pour réunir des soldats ; après avoir tout disposé avec une astuce diabolique, un horrible sang-froid, se faisant voir, dit S. Léon, tel qu'il était, un loup enragé, le voilà, accompagné d'une tourbe de gens armés, qui s'achemine vers Gethsémani.

Ces soldats formaient la cohorte que le président romain mettait à la disposition du souverain pontife pour la garde du temple, et dont ce prêtre apostat se servit pour faire arrêter le Dieu du temple. Il y avait aussi plusieurs princes des

prêtres, des docteurs de la loi, des sénateurs et des magistrats du temple, qui, poussés par l'envie, voulaient voir l'arrestation de Jésus de Nazareth. Ceux qui n'avaient pu intervenir s'étaient fait représenter par leurs satellites et leurs serviteurs. Toute la nation, au moyen de ses représentants, participait ainsi à la saisie du Messie de Jacob.

Armés d'épées et de bâtons, de torches et d'armes, ils s'avancent silencieux, conduits par Judas. De cette troupe, qui n'était pas une réunion de soldats, dit S. Cyprien, mais une cohue de scélérats, Judas, le scélérat le plus insigne, devait naturellement être le guide et le chef.

Au jardin, l'homme abattu sous le poids d'une agonie mortelle a disparu en Jésus-Christ ; on ne voit plus en lui que le Dieu Sauveur, joyeux d'avoir désarmé la justice divine en notre faveur, s'avancant intrépide à la consommation de notre salut. Passant près de ses disciples, il leur dit : « Levez-vous, ôtez-vous d'ici ; le traître est là ! » Il parlait encore que Judas se présente avec toute la bande. Sacrilège impie ! Les anges, les saints ne s'approchent de Jésus que pour l'adorer et le servir, et Judas s'en approche pour le trahir. Jésus ne se cache que quand le peuple veut le faire roi, mais dès qu'il s'agit d'être élevé en croix pour nous, il va de lui-même au-devant de ceux qui lui apportent des chaînes. Il se montre, afin de toucher et de convertir le traître, le regard compatissant, la douceur sur les lèvres, la bonté dans les paroles, l'affabilité dans son attitude, portrait vivant de la miséricorde divine : *Et misericordia tua subsequetur me.* Il ne laisse pas cependant, pour raffermir les fidèles, de manifester la vérité, l'indépendance et le pouvoir de sa divinité : *Dominator Domine Deus, misericors...*

2. *L'aveuglement.* — Quel n'est pas le trouble de ces misérables en se voyant surpris par Jésus-Christ, tandis qu'ils pensaient pouvoir le surprendre, et se donner le plaisir de l'épouvanter par la présence de tant d'hommes armés ! Le Fils de Dieu allant au-devant d'eux leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ces émissaires du prince des ténébres ne le reconnaissent pas ; ils demandent à Jésus même où est Jésus. Il fût demeuré invisible, s'il lui eût plu de ne pas se découvrir, dit S. Chrysostome.

Judas lui-même ne le reconnut pas. Il ne laisse pas cependant de répondre avec les autres qu'il cherche Jésus de Nazareth. Comme la manne prenait une saveur conforme aux dispositions du palais de chacun, dit Origène, ainsi Jésus-Christ, la vraie manne descendue du ciel, se transformait en diverses formes aux yeux des spectateurs, de manière que chacun le reconnaissait plus ou moins, ou pas du tout, selon qu'il le méritait vu les dispositions particulières de son cœur. Voilà pourquoi Judas, de disciple étant devenu un ennemi, l'hypocrisie sur le front, le mensonge sur les lèvres, la perfidie dans le cœur, ne le reconnut pas.

Le Seigneur a voulu nous apprendre que nous, nouveaux Judas, héritiers de son esprit de haine,

d'hypocrisie, d'intérêt, dominés par l'orgueil, esclaves de la vanité, corrompus par l'impureté, aveuglés par les nuages de tant de vices, de tant de passions, nous ne voyons et ne pouvons pas voir Jésus-Christ. Vous ne sentez pas la majesté de sa présence dans nos temples saints; vous ne goûtez pas les douceurs de sa grâce dans la sainte Eucharistie, vous ne discerne pas sa voix dans la prédication évangélique, vous n'éprouvez pas son regard amoureux dans les inspirations célestes. Il est votre Rédempteur, votre ami fidèle; il est pour vous comme s'il n'était pas; il est comme un Dieu étranger, caché sous le mystère de sa grandeur et de sa justice : *Peccata vestra dividerunt inter me et vos*. Hâtez-vous de le reconnaître avant que vienne le temps où il vous dira qu'il ne vous connaît pas. Les autres disciples le voient et se disposent à le venger. Voilà donc, âmes simples et pures, qui seules voyez Jésus, qu'après l'avoir vu, aimé pendant la vie, à travers les saintes ténèbres de la foi, vous le posséderez à découvert après la mort : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*. Et dans la vie, et dans la mort, vous le trouverez toujours miséricordieux : *Misericors et miserator*...

L'attitude des Juifs annonce le grand châtement que le péché grave qu'ils commettent attirera pour des siècles sur toute leur race. Il y a en effet des siècles que les Juifs ont constamment Jésus présent dans les chrétiens répandus partout, et ils ne le voient pas. Ils ne peuvent lire une seule page des Écritures sans entendre sa voix, et ils ne la reconnaissent point. Jésus répudié par leurs pères, détesté par eux-mêmes, les laisse dans leur aveuglement : *Ut videntes non videant*... De même les hérétiques, les protestants; ils cherchent la vraie religion, et cependant cette vraie religion, cette Eglise catholique, ils l'ont constamment sous les yeux et ils ne la voient pas. Cherchez Jésus avec un cœur sincère et droit, un esprit humble et soumis, et vous le trouverez. Cherchez-le maintenant qu'il est près de vous, qu'il vous appelle, afin qu'il ne vous arrive pas de le chercher à la mort, lorsque vous ne pourrez plus le trouver, le voir, mourant ainsi dans le péché de votre orgueil et de votre apostasie; ou plutôt vous le retrouverez, mais non comme Rédempteur compatissant, mais comme juge sévère.

3. *L'endurcissement*. — Les Juifs ayant répondu : « Jésus de Nazareth, » Jésus ajouta : « C'est moi qui le suis. » Cette parole si douce fut un coup de foudre et ils tombèrent à terre. Cette chute eut lieu, dit S. Augustin, parce qu'un Dieu est voilé sous la chair de cet homme. Qu'il est beau, dit S. Cyrille, de contempler Celui qui, il y a à peine quelques moments, s'était montré si craintif, si affligé devant ses disciples, devenu tout à coup si redoutable à ses ennemis ! Jésus seul existe par sa propre force, tout le reste n'existe que d'une existence empruntée. Jésus seul commande, seul est Dieu : *Ego sum qui sum*. Il se montre plus redoutable en les jetant par terre d'une seule

parole qu'en faisant descendre des cieus une légion d'anges. Ce fait seul prouve qu'il se suffit à lui-même, qu'il est fort de ses propres forces, qu'il peut enlever la vie à ces misérables, qu'il peut, quand il lui plaît, d'un souffle de sa bouche, confondre l'impiété.

On songe à la multitude des pécheurs qui, un jour, dans cette même vallée, resteront muets, vaincus, en entendant cette même parole : « C'est moi. *Ego sum*, » dite par Jésus-Christ juge. « C'est moi; me reconnais-tu maintenant, orgueilleux philosophe, qui n'as pas voulu croire à ma religion? hérétique obstiné, qui as nié ma doctrine? insensé schismatique, qui as déchiré mon Eglise? catholique sacrilège, impudique, avare, superbe, hypocrite, vindicatif, qui as violé mes lois, souillé mes sacrements, profané mes temples, décrié mes ministres? Reconnaissez que je suis votre Dieu, votre juge, puisque vous n'avez pas voulu me servir comme votre Père et votre Sauveur : *Ego sum*. » Combien ce Jésus voulant régner ne sera-il pas redoutable, dit S. Augustin, puisqu'il est si fort maintenant qu'il va mourir !

Mais ce n'était pas alors le jour de sa justice et de sa vengeance, mais de sa miséricorde; aussi la même voix les fait se redresser et leur rend le mouvement et la liberté. Ce prodige ne fait pas sur les Juifs d'impression durable. Les prêtres et les Pharisiens sont les premiers à la dissimuler, et par leur exemple ils entraînent les autres à n'en faire aucune estime, ou à l'attribuer à un trouble naturel. En se relevant, dit S. Augustin, ils se retrouvent encore plus perfides, plus aveugles et plus ingrats. Le plus ingrat, le plus obstiné, le plus forcené, dit S. Chrysostome, ce fut le disciple traître. Il ajoute l'impiété, l'hypocrisie et l'insulte à l'ingratitude. L'avarice lui a fait perdre la foi : il ne croyait plus que Jésus fût Dieu; c'est pourquoi, dit Théophylacte, il se flatta de pouvoir tromper le Maître avec le baiser de l'amitié. S'avançant vers le Seigneur avec un visage d'une sérénité hypocrite : « Maître, lui dit-il, je vous salue. *Ave, Rabbi*. » Il l'appelle « Maître, » lorsqu'il va le livrer comme le plus vil esclave pour quelques écus, lorsqu'il a apostasié sa divine école pour compléter les œuvres du démon : *Ecce os peccatoris et dolosi*.

Et Jésus, qui mesure toute la profondeur de sa malice, au lieu d'une parole qui foudroie, lui adresse une parole de mansuétude, de paix, capable de le convertir : « Judas, mon ami, vous ici ? A quelle fin ? *Amice, ad quid venisti ?* » *Mon ami*, pour un monstre qui le livre, de la bouche d'un Dieu trahi ! Est-il donc vrai que Judas pourrait encore redevenir votre ami, pourvu qu'il détestât son péché ? Oui. Le Seigneur a voulu nous instruire que le pécheur ne doit pas désespérer de son pardon et que les prêtres ne doivent pas désespérer de sa conversion. Mais, hélas ! des paroles si tendres n'arrêtent pas le traître. Il s'approche pour déposer sur le visage du Nazaréen le baiser homicide. O Judas, lui dit S. Augustin, quel sacrilège n'est pas

le tien, d'employer le signe de la paix pour rompre le sacrement de la paix ; la preuve de l'amitié, pour donner la mort ? « Judas, tu me trahis par un baiser ! » Il l'appelle par son nom, dit S. Chrysostome, pour lui témoigner qu'il veut le voir ravisé et sauvé, car appeler par le nom est une marque d'intérêt, d'affection. Il ne lui dit pas : « Tu trahis le Fils de Dieu, » pour ne pas l'épouvanter par l'idée de sa justice ; mais : « Tu trahis le Fils de l'homme, » afin de l'attirer toujours mieux par le souvenir de sa bonté. De là vient, dit S. Bernard, qu'il ne recule point son front ; il offre sa bouche au baiser : *Et osculatus est eum.*

Fixez vos yeux sur ce tableau unique, et dans Jésus embrassé par Judas, l'agneau par le loup, la sainteté par le péché, Dieu par l'homme, considérez le portrait palpable de la miséricorde divine. Cette faveur accordée à Judas ne sera jamais refusée à nul autre pécheur, quelque coupable qu'il soit. Ce baiser me parle plus de la miséricorde que le regard affectueux adressé à S. Pierre, le pardon donné à une Madeleine, le paradis ouvert à un larron : *Dominator Domine Deus, misericors...*

II. — L'arrestation

Samson, ce fameux Nazaréen, ne devint prisonnier des Philistins que quand il le voulut ainsi. De même Jésus-Christ, le vrai Nazaréen, n'a été immolé que parce qu'il s'est offert volontairement : *Oblatus est, quia ipse voluit*, et son sacrifice n'a eu d'efficacité et ne nous a rachetés que parce qu'il fut volontaire. Ce n'est pas la force des armes, dit S. Ambroise, mais le mystère du salut du monde qui lie et fait prisonnier le Sauveur du monde. Etudions ce mystère afin que nous nous décidions à nous faire les prisonniers volontaires de Celui qui s'est rendu volontairement prisonnier pour nous.

1. *Les reproches.* — Le Seigneur s'adresse d'un air de maître à ces sbires cruels : « Je vous ai dit que je suis Jésus de Nazareth. Puisque vous me cherchez, je vous permets de prendre le Maître, mais ne touchez point à ses disciples. » Il parle avec l'autorité d'un Dieu, qui exerce le même empire sur les volontés les plus rebelles que sur les volontés les plus dociles, et ses ennemis sont amenés par une force invincible à laisser les disciples en liberté. Il montra ainsi aux plus aveugles avec quelle facilité il pouvait empêcher la prise de sa personne : *Oblatus est, quia ipse voluit*. Ceci est aussi un gage assuré de ce qu'il fera en faveur de tous ses disciples futurs. Heureux ceux qui lui appartiennent par la docilité de la foi et la ferveur de la charité ; il les couronne de sa protection divine comme d'un bouclier : *Scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos.*

Cependant le Seigneur contraint ses ennemis à essuyer ses reproches : « Quoi donc ! Suis-je par hasard un vil assassin, pour que vous veniez m'arrêter armés de bâtons et d'épées ? Chaque jour, j'enseignais ma doctrine dans le temple ; pourquoi ne m'avez-vous pas arrêté alors que vous m'aviez

sous la main ? » C'est comme s'il leur eût dit, selon l'interprétation de S. Cyrille : « Sachez que ce que vous ne pouviez faire alors, parce que je ne le voulais pas, vous ne pourriez pas davantage le faire actuellement, si je ne le voulais pas non plus. » Le Seigneur termine par ces paroles mystérieuses : « Mais allons, faites seulement : voilà votre heure et la puissance des ténèbres. » Il leur manifeste, dit Origène, que sans qu'ils s'en aperçoivent, ils sont inspirés par le démon, qu'ils en sont les ministres aveugles. Les prêtres écoutent en silence des reproches aussi amers ; c'est la force divine qui les a terrassés, qui retient leur fureur ; Jésus rend la force de la haine impuissante à le faire prisonnier : *Oblatus est, quia ipse voluit.*

2. *La blessure.* — « C'est maintenant votre heure », il donne en quelque sorte aux Juifs la permission de s'approcher. Voilà pourquoi les soldats le lient. Un certain Malchus, serviteur du grand-prêtre, s'avance le premier. A cette vue, le zèle des apôtres n'y tient plus : « Maître, disent-ils à Jésus-Christ, ne nous permettez-vous pas de faire usage de nos épées ? » Cependant Pierre, plus bouillant que les autres, sans attendre la réponse, se précipite, brandit son épée pour lui fendre la tête ; mais ayant manqué son coup, Jésus le voulant ainsi, il lui coupe net l'oreille droite. « C'est assez ; ne faites pas de résistance, » dit le Seigneur à ses disciples, et il blâme vivement Pierre. Qu'il est beau, s'écrie S. Jérôme, de voir que Pierre en toute circonstance est celui qui manifeste une plus grande foi ! « A bas cette arme, lui dit le Sauveur ; remets-la promptement dans le fourreau, car celui qui emploie l'épée, périra par l'épée. » Il a voulu nous avertir, dit S. Cyrille, que les persécutions des tyrans contre les chrétiens ne doivent pas être repoussées par la force matérielle, mais par la force de l'esprit, par l'humilité, la patience et la prière.

« Quoi donc ? dit encore le Sauveur à Pierre, prétends-tu que je refuse le calice que mon Père m'offre par les mains de ceux-ci ? Sache que je n'aurais qu'un signe à faire, et le ciel et la terre se réuniraient à l'instant pour me défendre ; au lieu de douze apôtres, je pourrais disposer de plus de douze légions d'anges et dans un instant exterminer mes ennemis. Mais comment puis-je empêcher l'accomplissement de ce que j'ai fait prédire dans les Ecritures, et de ce que j'ai décrété moi-même ? » Mon amour pour les hommes lie les mains de la justice de mon Père. C'est ma patience qui donne aux anges et à toutes les créatures la patience devant les insultes que reçoit leur Créateur : *Oblatus est quia ipse voluit.*

3. *La guérison.* — Jésus rend miraculeusement à Malchus son oreille droite. Il a voulu signifier ainsi, déclare S. Augustin, qu'un jour dans sa miséricordieuse bonté il redonnera aux Juifs l'intelligence des Ecritures, avec un cœur docile, une soumission prompte à sa parole. Il nous instruit, dit S. Ambroise, que les hérétiques mêmes, s'ils se convertissent sincèrement, recouvreront l'intelli-

gence des Livres Saints et seront sauvés. Pour nous, catholiques, en conservant l'oreille droite, l'ouïe parfaite de la parole de Dieu dans les Livres Saints, n'oublions pas que notre partage ne nous servira de rien si nous ne travaillons avec ardeur à réaliser dans nos actes cette doctrine céleste : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

Jésus voulut guérir cette blessure à l'aide de sa main pour nous apprendre, dit S. Ambroise, qu'il est le Dieu qui pétrit autrefois ce corps avec le limon de la terre. En opérant un si beau miracle en faveur du vil esclave qui s'était avancé pour l'insulter, il nous a montré, dit S. Chrysostome, la bonté de son cœur. Il ne veut pas, dit S. Ambroise, qu'aucun de ses persécuteurs reste blessé pour sa défense. Voilà comment, ajoute encore S. Ambroise, le Seigneur exécute le premier la loi qu'il avait portée « de faire du bien à ceux qui nous haïssent. »

Mais, ô cœurs plus durs que les cailloux, dit S. Bernard, la majesté d'un prodige aussi éclatant ne les touche pas plus que la preuve d'une aussi grande bonté. Les voilà qui malgré tout en viennent à cette arrestation sacrilège avec toutes les circonstances que les prophètes avaient annoncées. Ils l'entourent comme des chiens enragés, ils lui mettent la corde au cou comme à une bête féroce, ils lui lient fortement les bras et la taille ; en même temps, les gardes, les prêtres et les docteurs poussent des acclamations, ils tressaillent comme des vainqueurs, mais, dit l'Apôtre, « Jésus-Christ m'a aimé, et il s'est donné spontanément à ses ennemis par amour pour moi. *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* » Il consent à charger son corps immaculé de leurs liens visibles, dit S. Léon, pour nous délivrer des liens invisibles par lesquels les esprits infernaux tenaient nos âmes enchaînées. O mystère, s'écrie S. Cyrille, si l'on eût soulevé le voile, on eût vu que pendant que des mains sacrilèges redoublaient les liens de Jésus-Christ, une main miséricordieuse et invisible rompait les nôtres !

* * *

Le crime de Judas et des Juifs en arrêtant le Seigneur, quelque infâme qu'il soit, n'a pas de quoi nous surprendre, puisqu'ils sont eux-mêmes les prisonniers du démon et qu'ils opèrent sous son inspiration ; ainsi les crimes qui dépassent les bornes de la perversité ordinaire, sont l'effet de l'impulsion, de l'énergie infernale du démon qui réside dans l'âme du pécheur. Ainsi les parents dénaturés, qui travaillent à inoculer le libertinage et l'impiété à leurs enfants ; ainsi les compagnons traîtres, qui s'étudient à initier aux mystères impurs de la chair des jeunes gens simples, des jeunes filles modestes ; ainsi les auteurs de livres impies, de poésies obscènes, ces compositeurs de tableaux scandaleux, de statues déshonnêtes, ces incrédules qui détruisent toute piété, toute religion dans le cœur des peuples, doivent être considérés moins comme agissant par eux-mêmes que comme les apôtres du démon, cédant à son impulsion. Cet esclavage commencé dans le temps ne

finira qu'avec l'éternité, car leur conversion et leur correction sont très difficiles : *Perversi difficile corriguntur.* Au reste, ces hommes aussi profondément pervers ne sont pas en bien grand nombre. La classe des pécheurs d'habitude, quoique moins méchants, n'en est pas moins sous la servitude du démon et difficile à convertir.

L'habitude de pécher, dit S. Bernard, s'est changée en nature, la nature en nécessité de pécher, nécessité qui infante presque l'impossibilité de s'amender. Cependant ne perdez pas courage. C'est une œuvre difficile, mais elle n'est pas impossible : le mérite infini de la saisie que le Sauveur a endurée pour vous, demeure intact. Il faut absolument vous en faire l'application. Faites-la par des prières humbles, des lectures édifiantes, par l'usage des sacrements, par la fuite des occasions. Dieu peut fort bien ce qui est impossible à l'homme. Vous verrez vos chaînes brisées ; vous retrouverez la vraie indépendance de l'esprit, la vraie liberté du cœur. Vous remercirez aussi un jour dans le ciel la bonté du Sauveur, qui vous a conquis une pareille liberté par le mystère de son arrestation : *Oblatus est, quia ipse voluit.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT MATTHIAS

(24 février)

UN CŒUR D'APÔTRE

Tu, Domine, qui corda nostri omnium; ostende nobis quem elegeris.

Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous, montrez-nous celui que vous avez choisi.

(Act., I, 24).

Jésus vient de monter au ciel, les apôtres l'ont suivi longtemps des yeux et du cœur jusqu'à ce qu'un nuage l'ait dérobé à leur vue, et comme ils demeurent consternés, en quelque sorte fichés au sol, un ange leur rappelle leur devoir. Jésus est auprès de son Père, il a rempli sa mission, à eux d'accomplir la leur, qui est de continuer l'œuvre du Sauveur.

Et ils redescendent les pentes arides de la montagne des Oliviers, ils s'enferment dans le Cénacle, avec Marie, avec les saintes femmes, et alors s'élève vers Dieu un concert de prières douces et ferventes telles que, la prière de Jésus exceptée, la terre ni le ciel n'en ont jamais entendu d'aussi pures, d'aussi agréables à la majesté divine, d'aussi pénétrantes, harmonieuses, puissantes sur le cœur du Père.

Que demandent-ils à Dieu ? Ils lui demandent de faire descendre sur eux l'Esprit créateur qui renouvellera leurs âmes et la face de la terre ; mais auparavant, ils veulent que leur nombre devenu incomplet par le crime et la mort de Judas, se retrouve dans sa plénitude première, tel que le Sauveur l'a établi et fixé. Ils demandent à Dieu de leur donner un apôtre de son choix qui les aide, qui soit animé du même esprit qu'eux,

qui prêche avec eux et travaille comme eux à l'extension du règne du Christ.

Pierre définit alors lui-même *ce que doit être un cœur d'apôtre*. Il s'adresse, ainsi que Marie, ainsi que les onze et tous les disciples réunis à Celui qui connaît le fond des cœurs, et quand leur prière est exaucée, l'élu de Dieu nous apparaît, Matthias, *le vrai cœur d'apôtre*.

I

Pierre se lève au milieu de ses frères, *exurgens Petrus in medio fratrum*, Pierre, et non pas Jacques ou Jean, parce qu'il est seul revêtu de l'autorité, parce qu'il remplace le Christ qui lui a dit : « Quand tu seras affermi, confirme tes frères, » parce qu'en sa qualité de chef de l'Eglise, il en a la charge et le soin.

Il est le premier Pasteur, et donc il doit veiller sur le troupeau. Et cependant il ne veut pas agir seul. Il est le maître, il est le docteur, il a tout pouvoir sur l'Eglise, il pourrait donc choisir, de son propre gré, sans consulter personne, le successeur de Judas. Mais dès le premier acte de son suprême magistère il enseigne par sa conduite que l'autorité doit être tempérée par la condescendance et la prudence, que, suivant le mot de S. Paul, si tout lui est permis, tout n'est pas utile et opportun.

C'est pourquoi il parle aux cent vingt réunis, il ne leur dit pas : « Mes sujets » ou même « Mes fils » mais : « Hommes frères, » *virī fratres*. Bien qu'il soit leur chef, il garde avec eux une admirable déférence, il les traite comme des égaux, il sollicite leur avis, il les consulte.

Le cas qui les occupe est particulièrement grave pour l'Eglise, puisqu'il s'agit de choisir un apôtre. Aussi va-t-il indiquer les conditions requises pour le futur élu, leur frère :

« Il faut que parmi ceux qui ont vécu en notre compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a été parmi nous, en commençant depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où il nous a quittés pour remonter aux cieux, il faut qu'on choisisse un homme qui soit avec nous témoin de sa résurrection. » (Act., I, 46).

4. Ainsi se réaliserait l'ordre du Sauveur : « Vous me rendrez témoignage, vous qui avez été avec moi dès le commencement. » (Jo., xv, 27). C'était la première des conditions. Il fallait trouver un homme qui eût connu Jésus-Christ depuis le baptême de Jean, depuis que le Père avait dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, » le désignant ainsi à l'amour, à l'adoration de ses disciples.

Ceux-ci à partir de ce jour devaient donc savoir qu'il était le Fils de Dieu. Aussi ses enseignements avaient pénétré plus profondément dans leurs cœurs, ils en avaient saisi la suite admirable, ils s'en étaient imprégnés en quelque sorte, ils les avaient vécus, comme ils avaient vécu de la vie du Christ.

Car il y eut une sorte de gradation dans la doctrine divine. Elle commence par les paroles de

S. Jean-Baptiste, semblable au rugissement du lion dans le désert : « Faites pénitence ! » les premières aussi que prêche le Sauveur aux Juifs. Son but était en effet de les purifier d'abord en leur montrant leur état, la gravité de leurs fautes, la colère céleste qui les menace, la hache qu'on approche de la racine de l'arbre, de pénétrer aussi ses disciples de la doctrine de la crainte, avant de les amener à la doctrine de l'amour.

Il sème longtemps, il leur distribue la vérité dans la mesure où ils peuvent la comprendre et se l'assimiler ; puis il les élève par ses actes, par ses exemples, par ses paroles. L'éducation d'un apôtre ne s'improvise pas. Il faut le temps, la semence ne porte du fruit que par la patience.

Celui qui n'aurait connu de Jésus que les commencements, n'aurait gardé que des souvenirs austères. Celui qui l'aurait suivi seulement à la fin, n'aurait vu que le côté miséricordieux de l'amour qui est enfin compris et qui se donne tout entier.

L'apôtre, le vrai apôtre, est prudent comme le serpent, mais il possède aussi la simplicité de la colombe. Il est doux et humble de cœur, mais il sait parler hardiment aux puissances du siècle et reprendre les vices avec une sainte liberté. Il a approché son cœur du cœur de Jésus et il y a puisé une inexprimable bonté. Il aime la brebis perdue et la cherche dans les fourrés de la forêt de peur qu'elle ne devienne la proie des loups. Il relève Madeleine et ne décourage aucun élan sincère. Son dernier acte n'est-il pas un mouvement de tendresse infinie pour dire au bon larron qui se repent : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ? »

Voilà ce que savent ceux qui ont suivi le Christ jusqu'à la fin, ils comprennent cette adorable unité de doctrine et de vie qui n'excède jamais, où la miséricorde n'est point la faiblesse, où l'austérité ne se transforme pas en dureté.

Ils savent aussi que la prudence n'est pas l'inaction ; qu'elle suppose le zèle, pour le régler, et qu'il est de l'essence de la charité apostolique d'être sans mesure ; car Jésus est venu apporter le feu sur la terre, le feu de l'amour qui remplit les âmes et consume les sacrifices des cœurs, et ce feu, il l'a déclaré hautement, que veut-il, sinon qu'il se répande dans le monde comme un vaste et purifiant incendie !

Tel doit être le cœur de l'apôtre, prudent et simple, humble et doux, large, embrasé, parlant avec autorité. Tel doit être l'apôtre qu'ils vont choisir.

2. Ils veulent aussi qu'il soit le témoin de la résurrection.

Pourquoi ? D'abord parce que la résurrection est le miracle le plus difficile à croire dans tous les temps. Est-ce qu'à notre époque une certaine science, qui serait admirable si elle n'avait point banni de ses recherches le simple bon sens, n'a pas attaqué le dogme de la résurrection ? « Les apôtres n'étaient pas là, disent-ils, quand la pierre

du sépulcre a été brisée, ils ne sont donc pas des témoins que l'on puisse invoquer ! » Sans doute ils n'étaient pas là, mais les soldats y étaient qui l'ont raconté. On ne dort plus lorsque se produit un événement aussi éclatant, et personne sûrement ne dormit à Jérusalem la nuit qui suivit cette journée terrible où les ténèbres envahirent la cité en plein midi, où la terre trembla sur ses bases, où la montagne du Calvaire fut fendue. Ils n'étaient pas là, mais ils le virent dans ses nombreuses apparitions, ils s'entretenaient longuement avec lui, ils mangèrent à table en sa compagnie, ils recueillirent pieusement de sa bouche ses suprêmes enseignements. Thomas mit sa main dans la plaie de son côté et son regard fouilla les blessures des pieds et des mains. Pendant quarante jours Jésus leur multiplia les entrevues, et il les conduisit enfin en masse, sur le mont des Oliviers, d'où il s'éleva au ciel. Il était donc ressuscité, et ils en étaient bien les témoins.

Pourquoi ensuite ? C'est que la résurrection du Christ est le fondement de notre foi. « S'il n'est pas ressuscité, dit S. Paul, notre prédication, notre foi est vaine et nous serions des faux témoins de Dieu ! » (I Cor., xv, 14-15). S'il n'est pas ressuscité il est resté mort, il n'est pas Dieu, ainsi croule toute la religion du Christ.

Mais il est ressuscité, donc il est Dieu. Il fallait un nouvel apôtre qui, après avoir annoncé l'Evangile, la vérité enseignée par Jésus, puisse dire au peuple : « Il était mort et il a ressuscité par sa propre puissance comme il l'avait dit ! Nous l'avons vu de nos yeux et touché de nos mains ! »

Les apôtres prêchaient principalement ce dogme et Dieu leur donnait une grâce particulière de persuasivité. Les peuples étaient convaincus, ils croyaient, ils se convertissaient, car ils disaient : « Puisqu'il a triomphé de la mort, c'est donc qu'il était le Fils de Dieu ! »

II

1. Quand Pierre eut ainsi indiqué ce que devait être le douzième apôtre, on lui présenta deux hommes : Joseph, surnommé le Juste, et Matthias. Il semble, à première vue, qu'il n'y avait pas lieu d'hésiter. Matthias, dont le nom signifie Dieu-donné, était beaucoup moins connu ; c'était un homme d'une vertu éprouvée, mais modeste, l'un des soixante-douze disciples, mais qui jamais n'avait cherché à paraître. Joseph avait une vertu plus éclatante, puisqu'elle lui avait fait attribuer le surnom de Juste, et d'ailleurs il comptait, pense-t-on, plusieurs frères dans le collège apostolique¹, Jacques le Mineur, Simon et Jude. Si la brigue ou l'ambition avaient existé chez les apôtres, nul doute qu'il n'eût recueilli les suffrages.

Mais ces vices n'avaient point reparu parmi eux depuis que le Sauveur les avait blâmés dans la personne de la mère des fils de Zébédée, et repris sévèrement enfin la veille de sa mort. D'autre part, lorsqu'il avait désigné le chef de son Eglise, il

l'avait pris en dehors de sa parenté, afin d'apprendre à l'Eglise à venir que dans le choix de ses pontifes ou de ses ministres elle ne doit pas écouter la voix de la chair ou du sang. Les apôtres se souvenaient de ses enseignements et ils entendaient les suivre.

Joseph et Matthias avaient à leurs yeux le même mérite, ils avaient connu le Sauveur depuis le baptême de Jean, ils l'avaient accompagné dans ses tournées évangéliques ; tous deux étaient bons, simples, dévorés de zèle, tous deux étaient témoins de la résurrection, mais lequel d'entre eux avait surtout un cœur d'apôtre ? Qui pouvait le savoir sinon Celui qui voit jusqu'au fond de notre conscience, qui sonde les reins et les cœurs ?

C'est pourquoi ils se mettent tous en prière et disent à Dieu :

« Seigneur, vous qui connaissez le cœur de chacun, montrez-nous celui des deux que vous avez choisi ! »

Ainsi prie toute l'Eglise réunie au Cénacle ; ainsi jusqu'à la fin des temps elle implorera les lumières du Saint-Esprit, quand il lui faudra choisir ses apôtres. Les hommes ne savent pas, ils ne voient pas le fond de l'âme, et quand ils prononcent, que de sentiments purement humains ont dicté leur décision, sans même qu'ils s'en rendent compte ! Il arrive si souvent qu'on se trompe soi-même sur ses propres intentions !

Quelle clairvoyance donne la piété qui ne voit que les âmes ! S'ils n'avaient consulté qu'eux-mêmes, ils auraient élu Joseph, comme le plus saint. Ils ont eu la pensée d'humilité que Dieu seul pouvait les éclairer et décider lui-même. Ils l'ont prié, ils ont ensuite tiré au sort et c'est Matthias qui est désigné. Peut-être, suivant plusieurs Pères, aperçut-on sur le front de l'élu un rayon du ciel qui indiquait d'une manière éclatante la volonté divine. Ce que Dieu révélait surtout, c'est que les saints ne sont pas toujours faits pour exercer l'autorité. « Vous êtes docte, s'écriait S. Bernard, enseignez ! Vous êtes saint, priez ! Vous êtes sage, gouvernez-nous ! » Joseph était saint et par là-même très agréable à Dieu, mais il n'était pas apte à gouverner. « Il faut, disait sainte Thérèse, que les supérieurs soient discrets et prudents, plutôt que saints. » Les saints vaquent à l'oraison, ils pensent à leur âme, ils aiment à contempler les perfections divines, les merveilles de l'amour de Jésus-Christ pour nous, et leurs prières sont précieuses devant Dieu et devant l'Eglise. Mais ils sont ainsi portés à négliger le gouvernement des hommes, ils ne sont point faits pour prendre le commandement.

Ce ne fut donc pas à proprement parler une élection, fait remarquer S. Augustin, mais la manifestation de la volonté de Dieu¹. Il y a élection et choix quand, après avoir pesé les mérites de chacun, on se prononce en faveur de celui qu'on estime le plus méritant et le plus capable. Ici les

¹ Maria Jacobi et Joseph mater. (Matth., xxvii, 56).

¹ In sorte non est electio, sed voluntas Dei. (Serm. II in Psalm. xxx).

apôtres doutaient, ils demandèrent à Dieu de dissiper leur doute, et le sort répondit en affirmant, non pas leur choix, mais le choix de Dieu.

2. Dieu vit que Matthias avait un cœur d'apôtre. Il était humble, et ainsi se réalisait en lui la parole du Sauveur : « Seigneur, vous avez caché vos mystères aux savants, et vous les avez révélés aux petits. » Il connaissait Jésus-Christ depuis le commencement de ses prédications qu'il avait goûtées, aimées et pratiquées. Ses enseignements, sa conduite, ses préceptes, ses conseils seraient ceux du Christ. Ayant approché plus près de lui, il avait pris son esprit et son cœur; en l'entendant, en le voyant, on croirait entendre et voir Jésus-Christ.

Il était embrasé de charité. A la dispersion des apôtres, il demeure dans la Judée qui lui est échue, il instruit les Juifs, et, doué d'une connaissance profonde des Ecritures, il leur montre que Jésus est le Messie annoncé par les Prophètes. Il en convertit un grand nombre, mais il soulève aussi leurs haines implacables. Cela ne le détourne point de sa mission; il avait été « donné par Dieu aux infidèles afin de les instruire et de les baptiser, » c'est pourquoi il pousse jusqu'en Ethiopie, et prêche avec une ardeur qui ne se refroidit point le nom et la doctrine de Jésus-Christ.

Clément d'Alexandrie a recueilli plusieurs sentences qui revenaient souvent dans ses prédications : « Il nous faut admirer, disait-il, les merveilles qui sont sous nos yeux. » Par l'harmonie et la beauté des créatures il s'élevait jusqu'à la cause première, jusqu'au Créateur. S'il admirait les merveilles de la nature, c'est qu'il les comprenait. Il savait aussi qu'elles sont d'admirables effets, mais qu'elles ne se sont pas créées elles-mêmes. Les païens les adoraient dans le soleil, dans les astres; lui il enseignait qu'il faut les admirer seulement et en reporter la beauté à leur Créateur.

Ne vous semble-t-il pas que cette parole de S. Matthias vaut d'être rappelée à tous nos contemporains, et peut-être aux fidèles qui oublient d'y réfléchir? Il n'est à coup sûr aucune époque où l'on ait si peu consulté la raison que la nôtre. « Les cieus racontent la gloire de Dieu, » et il n'est pas un homme sensé qui ne médite au fond de son esprit, au fond de son âme, en considérant ces cieus magnifiques, cette voûte bleue que les hommes n'ont pas faite, ces étoiles d'or qu'ils n'ont point disposées dans le firmament, placées là comme des yeux brillants qui nous sourient, comme des lumières amies qui nous guident, qui nous parlent. Et cependant il est des hommes qui ne veulent pas, qui n'osent pas les regarder, de peur qu'elles ne leur disent : « Ce n'est pas nous qui nous sommes créées, mais nous luisons avec joie en l'honneur de celui qui nous a faites! »

Celui qui les a faites, ils refusent de le reconnaître : c'est « l'inconnaissable. » Les effets cependant accusent leur cause, et si on ne connaît pas toute sa puissance, toute sa splendeur, du moins on sait qu'elle existe. Cela n'est pas « inconnaissable » du tout! Mais plutôt que de réfléchir, de

raisonner, — car il faudrait conclure, il faudrait adorer cette cause toute puissante et toute sage, — ils aiment mieux se cantonner dans une ignorance voulue et absurde et dire : « Nous ne savons pas! »

Cela signifie clairement : « Nous ne voulons pas savoir! » Ils ne veulent pas savoir, et pourtant ils n'invoquent que la science! Quelle inconscience et quelle dérision! Quelle impiété surtout!

S. Matthias à coup sûr ne rencontra pas au fond de l'Ethiopie des natures plus fermées et plus volontairement ignorantes. Aussi put-il se glorifier d'avoir amené au Christ des légions d'âmes. L'ouvrier avait largement semé et moissonné dans le champ du Seigneur.

Il disait encore : « Si votre voisin a péché contre vous, c'est que vous avez péché vous-même ¹. » Il croyait à la toute-puissance de la bonté et que la bonté triomphe toujours, s'impose toujours. Cette pensée nous révèle tout son bon cœur d'apôtre. Cependant il ne fut point surpris quand les Juifs, ne pouvant répondre à ses arguments ni nier ses œuvres, le firent crucifier comme le divin Maître. Il s'en alla au ciel, emportant malgré tout dans son cœur la doctrine de la bonté qu'il prêcha, qu'il pratiqua jusqu'à la fin, car il pria pour ceux qui le frappaient. Le mystère de la croix est un mystère d'amour et de bonté. Prions pour que les âmes le comprennent et pour que Dieu donne à tous ses prédicateurs ce cœur d'apôtre qui fasse comprendre et aimer la bonté!

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

LA GRANDEUR DU SACERDOCE

De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.

Il boira dans sa course de l'eau du torrent : c'est pour cela qu'il lèvera la tête. (Ps., cix, 7).

Cher Neveu,

Vénérés Confrères, chers Auditeurs,

La solennité de ce jour doit faire tressaillir de joie le ciel et la terre. Un enfant de cette paroisse va célébrer sa première messe solennelle dans cette église où il a été baptisé et confirmé, à cet autel au pied duquel il a fait sa première communion et reçu la tonsure cléricale.

La Sainte Trinité se réjouit de voir s'augmenter le nombre de ses prêtres pour la glorifier, surtout par le saint sacrifice, et pour travailler à l'extension de son règne. La Sainte Vierge se réjouit de voir un de ses enfants monter au saint autel, et avec elle se réjouissent les anges et les saints. Nous avons le doux espoir que cette joie est partagée dans le séjour des Bienheureux par un père bien regretté, par une sœur bien chérie, et par tous les autres membres et amis de la famille que la mort a enlevés trop tôt à notre affection. Nous espérons qu'avec le vénéré curé-doyen défunt ils prennent invisiblement part aujourd'hui à notre fête.

La terre tressaille de joie. C'est tout d'abord le jeune prêtre, parce qu'il a atteint son but et reçu

¹ Clem. Alex., *Stromat.*, lib. II et III.

l'ordination sacerdotale. C'est ensuite sa mère pieuse et dévouée, qui, après avoir fait généreusement à Dieu de grands sacrifices, se trouve au comble du bonheur d'avoir pu consacrer son unique enfant au service de l'autel et de le voir ici paré des ornements sacerdotaux. Ce sont tous les membres et amis de la famille, qui s'associent à la joie du fils et de la mère. Ce sont enfin ces prêtres vénérables venus de près et de loin, particulièrement M. le Doyen de B. avec ses vicaires et les anciens vicaires de la paroisse, et M. le Supérieur du Petit Séminaire avec ses collaborateurs, tous heureux de pouvoir saluer dans notre jeune prêtre un confrère, qui voudra travailler avec eux et comme eux dans la vigne du Père de famille. Il va sans dire que je prends part de tout cœur à cette belle fête. Je félicite le jeune prêtre, toute la famille, toute l'assistance, la paroisse de B. et le diocèse de L.

Et maintenant, mes chers frères, de quoi vous entretiendrai-je ? Du sacerdoce catholique ? Sans doute il est vénéré des uns, mais il est aussi vilipendé par d'autres ; et c'est là pour moi un motif de plus de parler de sa grandeur. En me proposant de le faire, je songe au premier des prêtres, à Jésus-Christ même, et j'entends le Père Éternel lui dire dans ce psaume messianique auquel j'ai emprunté mon texte : « Vous êtes prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech » ; puis j'entends plus loin dire de lui : « Il boira dans sa course de l'eau du torrent, c'est pour cela qu'il lèvera la tête. » Bien que le clergé soit obligé de boire de l'eau du torrent, de boire le calice d'amertume, cela ne doit cependant pas l'empêcher de lever noblement la tête, car le sacerdoce est grand à la fois par sa dignité et par ses sacrifices. À cause de sa dignité le peuple lui doit le respect ; à cause de ses sacrifices il lui doit la sympathie.

I

Dans son allocution au concile de Reims, S. Bernard disait aux prêtres : « Dieu vous a conféré une grande dignité ; il a mis votre état au-dessus de tous les autres ; il vous a préférés aux rois et aux empereurs, aux anges et aux archanges. »

1. Cette dignité du sacerdoce est grande à cause de la personne de celui qui l'a institué et qui donne la vocation. Jésus-Christ est le fondateur du sacerdoce, comme il est celui de l'Eglise. Il a voulu que des hommes fussent spécialement destinés à continuer son œuvre, à enseigner, à offrir le sacrifice, à administrer les sacrements et à conduire les âmes. Il a dit à ses apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie... Allez enseigner toutes les nations et baptisez-les... Faites ceci en mémoire de moi... Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Notre mission ne vient donc pas des hommes, mais de Dieu par Jésus-Christ ; et nous pouvons dire avec S. Paul : « *Pro Christo legatione fungimur*. Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ. » (II Cor., v, 20).

C'est encore Jésus-Christ qui appelle chacun en particulier au sacerdoce et « personne, dit S. Paul, ne doit y entrer sans être appelé comme Aaron. » Dans l'ancienne Loi le Seigneur a appelé Samuel, qui a répondu : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. » Dans la nouvelle Loi le Sauveur a dit à ses apôtres : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis. » (Jean, xv, 16). C'est toujours de Jésus-Christ que vient la vocation sacerdotale.

Si donc nous considérons que le Christ a institué le Sacerdoce et y appelle lui-même chacun en particulier, nous pourrions bien, prêtres et fidèles, lever noblement la tête et nous écrier dans un transport d'admiration : « Oh ! quelle est grande la dignité du sacerdoce chrétien ! »

2. Cette dignité est grande à cause des pouvoirs qui nous sont conférés sur le corps réel et mystique du Christ. La fonction par excellence du prêtre est d'offrir le sacrifice. Les prêtres de l'ancienne Loi offraient les pains de proposition, de l'huile, de l'encens, des animaux. Le prêtre de la nouvelle Loi offre Celui qui est le Pain de vie, l'Agneau sans tache, Jésus-Christ lui-même ; car il a le pouvoir de changer le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ, de faire ainsi descendre Jésus-Christ sur l'autel, de l'offrir au Père éternel, de le recevoir et de le distribuer aux autres. Voilà le pouvoir du prêtre sur le corps réel du Christ.

Nous nommons les fidèles son corps mystique : vous en êtes les membres et il en est le chef. Or il a donné aux prêtres le pouvoir d'instruire les fidèles, de leur administrer les sacrements, de leur remettre les péchés, de leur conférer la vie de la grâce et de la leur conserver. Quand le Seigneur opéra des miracles et dit : « Allez, vos péchés vous sont remis, » ses ennemis protestèrent en disant : « Dieu seul peut remettre les péchés. » Or ce pouvoir, qu'il n'a pas donné aux anges, il l'a donné à ses prêtres, qui peuvent ainsi ouvrir les portes du ciel. Si nous considérons ce pouvoir du sacerdoce catholique sur le corps réel et mystique de Jésus-Christ, il nous faudra bien reconnaître et proclamer la grandeur de sa dignité.

3. Cette dignité est grande aussi à cause de la fin du sacerdoce. Continuer l'œuvre de la rédemption que Jésus-Christ a commencée, rendre à Dieu la gloire qui lui est due, porter les hommes à connaître, aimer et servir Dieu, détruire le règne du péché et édifier celui de la vertu, sanctifier et sauver les âmes pour la vie éternelle, telle est la fin du sacerdoce. Y en a-t-il une qui soit plus noble ? Jésus-Christ lui-même n'en avait point d'autre, quand il était sur la terre, car il a dit : « Je suis venu, pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance. »

4. Je pourrais encore vous prouver la dignité du sacerdoce en vous rendant attentifs à ceux qui en ont été revêtus. Le premier de tous est Jésus-Christ même, le Saint des saints, venu pour prêcher le royaume de Dieu et pour sauver ce qui avait péri. Il a été suivi par les apôtres et par une foule nombreuse de saints papes, évêques et prêtres, qui, revêtus de justice et de sainteté, pleins de science et de vertus, ont été la lumière du monde et le sel de la terre. Ah ! si nous pouvions jeter un regard dans la Jérusalem céleste, nous y verrions beaucoup de prêtres briller comme des étoiles de première grandeur, parce que sur la terre ils ont surpassé ceux qui vivent dans les autres états par leur sainteté et leurs vertus, par leurs œuvres de foi et de charité.

Sans doute, depuis l'indigne Judas jusqu'à nos jours, il y a eu parfois dans le clergé des membres qui n'ont pas fait honneur au sacerdoce ; ils y sont entrés sans vocation ou s'en sont rendus indignes. Que cela ne vous surprenne cependant pas trop, mes frères. Toute société terrestre est composée d'hommes et non point d'anges ; et dans toute profession on trouve des infidèles et des indignes. De plus, nous sommes placés sur le chandelier et nous sommes par conséquent plus exposés. Voudrait-on oublier tout ce que les bons et saints prêtres ont fait pour la gloire de Dieu et pour le bien de l'humanité, parce que tel ou tel aura fait ou sera accusé d'avoir fait un mauvais pas ? Voudrait-on pour cela les condamner tous ? Evidemment cette condamnation serait injuste.

Pour vous, mes chers frères, connaissant l'excellence, la dignité du sacerdoce, vous lui rendez le respect qui lui est dû ; et la vue de ce jeune prêtre et de cette élite de prêtres vénérables augmentera encore votre estime et votre respect pour

l'état ecclésiastique. Quant à nous, cher neveu et vénérés confrères, nous chercherons à conformer de plus en plus notre vie à la sainteté de notre vocation, pour que notre ministère ne soit point méprisé par notre faute. Je dis « par notre faute », car il arrivera bien souvent que le bon prêtre aura à boire de l'eau du torrent. Mais le sacerdoce est grand aussi par ses sacrifices.

II

Un philosophe a dit que, s'il était donné à l'homme de connaître d'avance à fond la vie humaine avec toutes ses misères, il n'en voudrait point. On pourrait dire également que, si le jeune homme qui veut se faire prêtre connaissait à fond la vie sacerdotale avec ses labeurs et ses humiliations, avec ses peines et ses souffrances, en un mot avec ses sacrifices, et s'il était guidé uniquement par des motifs naturels et humains, il y renoncerait : car il lui faudrait boire de l'eau du torrent, tant pour s'y préparer que pour en remplir les obligations.

1. Le sacerdoce est si relevé, que l'Eglise exige beaucoup de ses candidats quant à la science et à la vertu. L'Esprit-Saint dit à tout homme : « Si vous voulez entrer au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation » (Eccli., II, 1) ; et l'Auteur sacré poursuit en répétant quatre fois ce mot *sustine* : supportez, combattez, persévérez. Cela s'applique à plus forte raison au jeune homme qui veut entrer dans l'état ecclésiastique, même s'il est plein de talents et doué de bonne volonté.

Après avoir passé plusieurs années au Petit Séminaire, pour y faire ses études classiques, — années de travail, d'abnégation et de sacrifices, — il lui faudra passer encore cinq années au Grand Séminaire, où il devra travailler et lutter pour acquérir la science et les vertus sacerdotales. Il sera long et pénible, le chemin qu'il lui faudra parcourir jusqu'à ce qu'il arrive au jour de sa première messe. Ils se trompent, les laïques qui s'imaginent que les chemins du séminariste sont toujours parsemés de roses ; et ils se trompent encore, s'ils portent le même jugement sur la vie du prêtre dans le saint ministère.

2. Le prêtre est soldat du Christ, il doit travailler, combattre, se sacrifier. *Labora sicut bonus miles Christi* (II Tim., II, 3), a dit S. Paul à son disciple. Il faut qu'il le fasse pour sa propre sanctification. Le combat spirituel est pour lui généralement plus rude que pour le simple fidèle, parce qu'il est appelé à une perfection plus grande et que le démon et le monde sont plus acharnés à sa perte, de même que les arbres les plus élevés sont les plus exposés à la tempête et à la foudre.

Mais il faut encore que le prêtre soit soldat du Christ, qu'il combatte et se sacrifie pour la sanctification des âmes qui lui seront confiées, par les instructions, l'administration des sacrements, la visite des malades ; il faut qu'il soit prêt à toute heure à porter le poids du jour et de la chaleur dans la vigne du Père de famille. A ces travaux et combats extérieurs viendront se joindre peut-être les soucis pour sa subsistance, et sûrement les peines intérieures. Il souffrira dans son âme en voyant ou en croyant voir l'insuccès de ses travaux, qui lui fera dire avec les Apôtres : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris. » (Luc, V, 5). Il gémera à la pensée que des âmes périront, qu'il aurait voulu sauver.

Le prêtre de Jésus-Christ souffrira de la méchanceté des hommes ; il souffrira persécution pour la justice ; il sera à la fois sacrificateur et victime comme son divin Maître, qui a été calomnié, persécuté et crucifié et qui a dit à ses apôtres : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » (Luc, VI, 40 ; Jean,

xv, 20). Sans doute, en France, beaucoup, et les meilleurs, respectent encore la soutane et en prennent la défense. Néanmoins ce que Mgr de Ségur disait, il y a soixante ans, est encore vrai de nos jours, à savoir que « la soutane blanche, rouge, violette et noire est le point de mire de tous les démons révolutionnaires ». A cette rage de calomnier, de persécuter le prêtre catholique et parfois même d'attenter à sa vie, on voudrait encore donner le nom de lutte civilisatrice. N'est-ce pas là une ironie ? Comme si la civilisation consistait essentiellement dans l'impiété, l'irréligion et la haine de Dieu ! comme si Lucifer et les démons révolutionnaires étaient les civilisateurs par excellence !

Quand Mgr Affre adressait son premier mandement au clergé et aux fidèles de Paris, il leur disait : « Mes frères, je vous amène une victime ». Or il est devenu une victime sanglante. Dans notre Europe civilisée les victimes sanglantes parmi le clergé sont rares, il est vrai, à notre époque ; mais elles ne sont pas rares, les victimes non sanglantes ; et le martyre de la vie est parfois aussi douloureux que celui de la mort.

Fortifié par la grâce de l'ordination, notre jeune prêtre ne voudra pas reculer devant les labeurs, les souffrances et les sacrifices qui peuvent l'attendre, et il nous dira avec l'Apôtre : « Si je suis immolé en sacrifice dans le service de votre foi, je m'en réjouis et vous en félicitez. Vous aussi réjouissez-vous-en et m'en félicitez. » (Philipp., II, 17-18).

Si le sacerdoce catholique est grand par ses sacrifices, vous lui vouerez non seulement votre respect et votre vénération, mais encore votre sympathie et votre compassion. Vous partagerez ses peines, ses souffrances et ses sacrifices, vous chercherez à les adoucir et vous prierez pour vos prêtres, afin que tout en buvant dans la course de l'eau du torrent, confiants en Jésus leur maître, ils lèvent toujours courageusement et noblement la tête et restent fidèles à leurs devoirs jusqu'à la mort.

Le clergé et le peuple doivent être unis, former un seul cœur et une seule âme, partager les joies et les douleurs, s'entraider et prier les uns pour les autres. Vous prierez, mes chers frères, pour vos prêtres ; vous prierez aujourd'hui avec nous pour ce jeune prêtre et nous dirons : « *Fiat manus tua, Domine, super virum dexteræ tuæ*. Seigneur, étendez votre main protectrice sur cet homme de votre choix. » (Ps., LXXXIX, 18). Il voudra bien aussi prier pour nous tous, pour les vivants et les défunts, pour sa famille et pour toute l'assistance, pour la paroisse de B. et son pasteur, pour l'Eglise et la patrie. Lorsque nous inclinons nos fronts sous sa main bénissante, que la bénédiction du Dieu tout-puissant descende amplement sur lui même et sur nous tous ! Ainsi soit-il.

EN VENTE A NOS BUREAUX

Pour le *Carême* : Le *Chemin de Croix à Jérusalem*, par Un Pèlerin, in-12 de 72 p., franco 0 f. 50 ; — *Chemin de la Croix pour le Vendredi Saint*, suivi d'Actes pour la communion des petits enfants, par M. le chanoine Dormoy, in-12 de 23 p., franco 0 f. 20 ; — *La Souffrance chrétienne*, par Ebed-Miryam, in-12 de 35 p., franco 0 f. 30 ; — *Pour les hommes mariés*, in-12 de 24 p., franco 0 f. 45 (3 f. les 50 ; 6 f. 25 le cent).

Drame social rural : 3^e édit., Le *Déserteur*, par l'abbé Mugnier, in-12 de 70 p., franco 0 f. 75 (3 f. les cinq). Pas de droits d'auteur à payer pour la représentation.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 februarii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 26 février 1914

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Six Conférences de Carême. — II. Vivre sa vie, 161. — III. La culture de la foi, 164.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XVI. 2^e Dim. de Carême : Le péché, 167.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XIV. 2^e Dim. de Carême, 171.

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LE PROBLÈME DE LA VIE. — II. La vie, 174.

SIX CONFÉRENCES DE CARÊME

II

VIVRE SA VIE

Non in solo pane vivit homo.
L'homme ne vit pas seulement de pain. (Matth., iv, 4).

Mes frères,

Rien n'est beau comme le tableau de la vie chrétienne ; et quand nous le mettons sous vos yeux, avec ses couleurs si fraîches et si vives, l'admiration vous saisit, l'enthousiasme vous gagne, et je suis sûr que vous souhaitez ardemment de le réaliser, en vous-mêmes et autour de vous, dans la condition qui est la vôtre.

Mais, mes frères, il faut bien le dire, ce tableau qui devrait se reproduire d'ordinaire dans toutes les familles, se fait de plus en plus rare, et il est remplacé par un autre dont je vais vous parler aujourd'hui ; et ce sera avec une grande tristesse, car ce sont les mœurs actuelles que je vais être obligé de flétrir, et rien ne coûte à la parole du prêtre comme d'évoquer certains vices dont l'apôtre S. Paul aurait voulu qu'il ne fût jamais question dans la chaire chrétienne.

Mais, est-ce ma faute si notre société, du haut en bas, se déprave au point que vous savez, jusqu'à inquiéter les pouvoirs publics eux-mêmes ? non pas que ceux-ci se placent sur le terrain religieux, mais à un autre point de vue, parce qu'ils ne peuvent méconnaître les graves périls qui menacent la famille et le pays tout entier.

Notre-Seigneur a dit au démon qui le tentait : « L'homme ne vit pas seulement de pain, » et par pain, il faut entendre tous les aliments et toutes les joies du corps. Certes ! c'est là une grande parole, qui nous rappelle qu'il y a en nous autre chose que des sens affamés de bonne chère et de plaisirs.

Mais en opposition avec cette parole, il y en a une autre que l'on entend fréquemment retentir maintenant parmi nous, et contre laquelle il faut que je proteste de toute l'énergie, non seulement de ma foi, mais encore de ma raison.

Combien n'y a-t-il pas, en effet, d'hommes et de

femmes qui s'écrient d'un ton exalté : « Je veux vivre, je veux vivre ma vie ! » Eh bien ! nous allons voir d'où vient cette parole, ce qu'elle signifie et à quoi elle aboutit. C'est là, vous en conviendrez, un grave sujet, et je ne souhaite rien tant que de vous mettre en garde contre une maxime d'autant plus dangereuse qu'elle a pour complices toutes les passions qui travaillent le cœur humain.

I. — D'où vient cette parole

D'où vient cette parole : « Je veux vivre ma vie ? »

1. Elle vient d'abord des mauvais instincts qui sont en nous et qui nous rabaissent vers la terre, pour y chercher, pour lui demander toutes les jouissances qu'elle peut donner.

Sans doute, depuis le péché originel, les mauvais instincts existent dans toutes les âmes, même les mieux gardées, même les plus pénitentes ; et il n'y a pas un saint qui ne s'en soit plaint, qui n'ait soupiré avec l'apôtre S. Paul : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* » (Rom., vii, 24). Mais du moins, dans les âmes chrétiennes, ces instincts, ces penchants déréglés sont refoulés, sont matés par une force supérieure, par une force qui vient de la foi et qui a son point d'appui dans la grâce divine.

Seulement si, comme aujourd'hui, les croyances sont affaiblies, si peu à peu elles s'en vont, emportant avec elles tout idéal d'une vie plus haute, d'une vie qui doit avoir un lendemain radieux, son couronnement dans les splendeurs du ciel, il arrive nécessairement que les passions qui grondent en nous, n'ont plus de frein, plus rien qui les réprime et qui les contienne. Elles sont, permettez-moi le mot, débridées, et comme des coursiers fougueux, elles se jettent dans tous les désordres, jusqu'aux plus honteux excès.

2. Une autre cause, c'est l'éducation d'à présent. Nous ne cesserons jamais, nous catholiques, nous qui avons conscience d'être dans le vrai, et qui savons bien, non seulement par les enseignements de l'Evangile, mais encore par les leçons de l'histoire, qu'un peuple sans religion est un peuple qui se gangrène et qui meurt, nous ne cesserons jamais de le dire et de le crier de toutes nos forces à notre pays : — Prenez garde, vous avez banni de l'école des livres, des manuels où se lisait jadis le saint nom de Dieu, et par le fait il y a des âmes d'enfants qui ne le connaissent pas ; vous ne voulez plus de vie chrétienne, de vie qui s'alimente, qui grandit et se fortifie dans les sacrements. Eh bien ! vous en aurez une autre, une vie faite d'orgueil, d'ambition, de cupidité et de haine, une vie où tous les vices remplaceront les vieilles vertus de nos pères.

Et après cela, quand la jeunesse sera corrompue, et qu'elle n'aura plus de ressort que pour les viles jouissances de la terre, comment s'étonner que le patriotisme s'en aille, que l'honneur national n'enflamme plus des générations qui ne savent plus

mourir, sinon de débauches ? Comment s'étonner que les crimes se multiplient et que des jeunes gens de 15 ans, de 18 ans, de 20 ans, versent le sang avec un cynisme et une férocité qui n'accusent pas seulement les instincts qui les poussent, mais aussi la société assez aveugle, assez ennemie d'elle-même pour leur avoir laissé enseigner qu'il n'y a point de Dieu, point d'enfer et que tout finit ici-bas !

3. Une troisième cause, mes frères, je la trouve dans les théâtres, les journaux, les romans, les nouvelles d'aujourd'hui.

Et qu'est-ce qu'on représente donc le plus souvent sur la scène de nos théâtres ? Je vous ai dit bien des fois, à vous catholiques, parce que c'est mon devoir, parce que je sais les dangers qu'on y court : — N'allez pas au théâtre. Le théâtre est presque toujours immoral : immoral dans ses acteurs et ses actrices ; immoral dans ses décors, dans ses toilettes ; immoral dans l'atmosphère qu'on y respire, dans les discours qu'on y entend, les théories qu'on y énonce, les sentiments qu'on y exalte et les joies qu'on y promet. Et comment voulez-vous, en effet, qu'un jour ou l'autre, amollis ou surexcités par ce qu'ils ont vu, admiré, applaudi, des hommes, des femmes rentrés chez eux, songeant à la vie terne, incolore de leur foyer, n'en viennent pas, de rêve en rêve, à vouloir aussi vivre leur vie ?

Et qu'est-ce qu'on lit d'ordinaire dans les journaux et les romans qui se publient maintenant avec un luxe d'images qui attirent les yeux pour mieux séduire le cœur ? Ah ! nous sommes loin des publications que cependant l'Eglise autrefois défendait avec tant de sévérité. C'est un torrent de boue et de fange qui coule à travers le pays, et qu'aucune loi ne saurait endiguer. Mais, en fait, ce ne sont pas les livres, les revues pornographiques qui causent le plus de ravages. C'est le roman élégant, c'est la nouvelle mondaine, c'est le feuilleton d'aventures, c'est l'image soi-disant artistique qui saisissent, qui captivent l'imagination et les sens, et qui à tous les âges font croire qu'on s'est trompé de carrière, qu'on n'a pas le bonheur qu'on mérite, et que peut-être il est temps encore, pour de nouvelles félicités, de se faire et de commencer une autre vie.

Mirage décevant que celui-là, mais où il est si facile de se laisser prendre. C'est, mes frères, l'éternelle tentation qui a perdu nos premiers parents. « Cueillez, mangez de ce fruit, » dit le démon à Eve. — « Mais il nous est défendu d'y toucher. — Et pourquoi n'y toucheriez-vous pas ? Non seulement vous ne mourrez pas, mais vous vivrez au contraire, et vous serez comme des dieux. »

Comme des dieux ! c'est-à-dire, vous aurez des joies, des félicités, des extases enivrantes. Et hélas ! mes frères, ainsi qu'Adam et Eve, on cueille, on mange le fruit défendu, et ce n'est pas la vie qu'on y trouve, c'est la mort...

Du moins, si on n'a plus la foi ni les pratiques religieuses qui pourraient sauver, n'y a-t-il pas

quelque chose, une force, une puissance quelconque capable de retenir sur la pente du mal ?

Je n'en connais pas. Serait-ce l'opinion publique ? Mais l'opinion publique, si elle se révolte parfois, quand on va trop loin, est singulièrement indulgente d'habitude aux mœurs nouvelles. Est-ce qu'il n'y a pas des mariages d'où la religion est absente, et où cependant l'on porte, avec sa présence, des compliments et des fleurs hypocrites ? Est-ce que le divorce, toléré et bientôt admis comme une chose légitime, est blâmé ailleurs que dans l'Eglise ? Est-ce que certaines liaisons ne rencontrent pas dans le monde d'étranges complaisances ? Est-ce qu'on ne reçoit pas chez soi des gens que l'on sait de vie déréglée ?

Vous vous rappelez le mot de S. Jean-Baptiste à Hérode engagé en des noces criminelles : « *Non licet !* Cela n'est pas permis. » Et qui donc oserait aujourd'hui un pareil mot, une pareille condamnation, quand en haut, dans les sphères élevées de la naissance, de la fortune et du pouvoir, le scandale est partout, et que partout on vit sa vie, à sa façon, à sa guise, et sans autre souci que celui du plaisir ou du succès ?

Serait-ce l'honneur ? Mais que pèse l'honneur, l'honneur d'un nom, d'une famille quelque illustres que vous les supposiez, et jusque-là sans tache, auprès des joies égoïstes et sensuelles que l'on se promet et que l'on veut savourer ?... Et puis, qu'est-ce que c'est que l'honneur dans un monde où toutes les voix s'accordent à proclamer la supériorité, sur la vertu, de la beauté, de la fortune et du talent ? L'honneur, alors, mais ce n'est plus pour les simples qui y croient encore qu'un mot creux, vide de sens et qui ne saurait rien rapporter, sinon l'obligation coûteuse de soutenir son rang, sa condition, fût-ce au prix des plus sévères renoncements et des plus durs sacrifices.

Parlerai-je de la morale d'aujourd'hui, de cette morale laïque que l'on enseigne aux petits Français, comme si elle avait assez de force pour les conduire et les diriger dans la vie, en dehors de tout principe religieux ? Eh bien ! cette morale-là a fait ses preuves, et elles ne sont pas brillantes. C'est la faillite, et rien n'est triste comme de la voir, chaque jour, en police correctionnelle, en cour d'assises, sous les traits de sinistres gredins, de bandits de 20 ans et moins, déjà chargés de crimes et perdus de mœurs.

Vous le voyez donc, mes frères, cette parole, cette expression courante : « Je veux vivre ma vie, » est le résultat de notre état social. Elle signifie non pas la volonté de s'employer à quelque chose de beau, de grand, et qui mériterait l'admiration des honnêtes gens, mais la volonté de s'affranchir de tout lien, et de chercher, de quelque façon que ce soit, et jusqu'aux plus grossières, les satisfactions que l'on a rêvées. Et dans le désarroi où nous sommes, rien ne m'apparaît, sauf la religion qu'on écarte, qui soit à même de ramener les esprits et les âmes à la saine notion et à la pratique généreuse du bien.

II. — A. *quoi elle aboutit*

Et maintenant, mes frères, quelles sont les conséquences de cette maxime menteuse : « Je veux vivre ma vie ? » A quoi aboutit-elle ? Je ne vous retiendrai que quelques instants encore.

A quoi aboutit-elle ? Mais nous l'avons vu déjà, elle aboutit à la licence, au désordre. Sans doute, en s'affranchissant des liens de la famille, en agissant comme le prodigue qui avait réclamé sa part d'héritage et qui était allé la dissiper au loin, sans doute on se flattait de trouver des sourires, des agréments, des joies, des plaisirs raffinés, jusque-là inconnus, et auxquels la curiosité, la passion prêtait des attrait, un charme enchanteurs. Et peut-être, en effet, dans les premiers jours d'exaltation et de fièvre, en est-il ainsi. Mais après, quand les fleurs se fanent, quand les rires s'éteignent, quand l'encens ne fume plus, et que dans la coupe enivrante épuisée la lie vient aux lèvres, par un juste retour des choses humaines, c'est le châtement.

Oui, c'est le châtement ; car on ne saurait impunément braver la loi divine, la fouler aux pieds au point que la conscience publique scandalisée soit tentée de s'écrier qu'il n'y a point de Dieu. Dieu se doit à lui-même de montrer, dès cette vie, combien les impies, les mondains se mentent à eux-mêmes, en cherchant le bonheur en dehors du devoir.

Est-ce que nos Saintes Ecritures ne nous disent pas que les joies de la terre, surtout celles de l'orgueil et des sens, s'achèvent dans les larmes, les souffrances et le deuil ? *Extrema gaudii luctus occupat*. (Prov., xiv, 13). Et c'est vrai : après les rêves dorés, après les fêtes bruyantes et capiteuses, après les émotions violentes, ce n'est pas seulement l'inexorable ennui dont parle Bossuet, c'est la déchéance, comme une épine douloureuse... Après, c'est l'écroulement et la ruine de tous les espoirs dont on s'était bercé. Après, c'est la honte, une honte qui grandit et qui pèse comme une montagne d'infamie. Après, c'est la misère du prodigue, c'est sa faim cruelle, ce sont ses haillons sordides, c'est la compagnie des pourceaux et leur vile nourriture. Après, c'est le dégoût jusqu'à la nausée et parfois jusqu'au crime.

Plaise à Dieu que j'exagère ! Mais si rude que soit mon langage, — et il est encore au-dessous de la vérité, — les faits qui se produisent, les scandales qui éclatent chaque jour et qui se terminent souvent d'une façon tragique, par du sang répandu, attestent assez, et plus haut que ma parole, que ceux et celles qui réclament le droit de vivre leur vie, ne la vivent guère que pour le mal, et n'y trouvent que la honte, le déshonneur et aussi les châtements de la justice éternelle.

Car alors même que la fortune leur eût souri jusqu'au bout, et que rien, pas même le remords, n'eût troublé, assombri leurs joies, un jour arrive, jour d'épouvante et d'horreur, où Dieu qu'ils ont oublié, Dieu dont ils ont chassé de leur vie libérale l'importune pensée, leur fait un signe. C'est

la mort qui se présente et qui leur dit : « Me voici, et je vais vous prendre, avec vos œuvres, pour vous mener au tribunal du Christ. »

Et ils y vont, en effet ; et Dieu leur demande compte : — « Voyons, parlez, qu'avez-vous fait de votre vie ? »

« Je vous l'avais donnée, et vous avez voulu en disposer au gré de vos passions comme si elle vous eût appartenu, comme si vous en eussiez été les maîtres absolus... »

« Eh bien ! à moi maintenant de venger ma loi outragée, ma grâce méprisée. A moi de reprendre sur vous, sur votre orgueil humilié, sur votre cupidité dépouillée, sur votre luxure impitoyablement châtiée, toutes les réparations qu'exige ma justice. »

Et vous savez, mes frères, comment Dieu châtie les pécheurs impénitents. Vous savez : quelles flammes il a allumées, quels abîmes il a creusés, et dans ces flammes dévorantes, dans ces abîmes sans espoir, tout ce qu'il a mis de larmes, de tourments, de remords, de grincements de dents. —

« Ah ! vous avez voulu, sans moi et contre moi, vivre votre vie ? Allez, maudits, au feu éternel ! *Ite, maledicti, in ignem æternum.* »

Et que dire, que répondre à cette effroyable malédiction, sinon par ces mots qui achèvent, consommement à jamais le supplice des damnés : « *Ergo erravimus*, nous nous sommes donc trompés ! Vous êtes juste, Seigneur. *Justus es, Domine.* »

Et c'est pour cela, mes frères, pour s'épargner de pareils tourments qu'une jeune femme s'infligea les plus rudes pénitences qu'on puisse imaginer. Elle était née, en Italie, au milieu du xiii^e siècle ; elle portait le même nom que la perle, elle s'appelait Marguerite. Sa beauté merveilleuse la perdit, à dix-huit ans ; et par une douce nuit d'été, sous le regard attristé des étoiles et de Dieu, elle quitta la maison natale, sans un regret pour son père qui l'aimait, sans un regret pour les souvenirs sacrés du foyer domestique, de cette demeure où sa mère était morte. Elle partit. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi ; elle voulait vivre sa vie, et elle la vécut pendant neuf ans, dans la richesse, les plaisirs, la liberté absolue, étouffant sa conscience où pourtant quelque chose pleurait, quelque chose qui lui rappelait cette parole qu'une femme chrétienne avait eu le courage et la charité de lui dire : « Pauvre Marguerite, où es-tu tombée ? Tu me fais pitié. »

La perle, en effet, était souillée de fange. Mais un jour, après un tragique événement, après qu'un petit chien fidèle l'eut conduite près d'un cadavre sanglant, le cadavre de celui qui l'avait séduite, la miséricorde divine qui l'attendait là, ouvrit dans ses yeux des torrents de larmes.

Et alors, retournée chez son père, elle se jeta à ses genoux, elle implora son pardon ; la maison, le jardin retentirent de ses cris de douleur.

Et pour se mieux punir, après qu'elle se fût dépouillée de tout ce qui pouvait lui rappeler son passé, elle s'en alla à Cortone, dans un couvent de Franciscaines, et pendant plus de vingt ans, couverte d'un cilice qui déchirait sa chair, elle se livra

à des mortifications, à des jeûnes, à des pénitences dont le récit fait frémir.

Mais aussi Dieu avait fini par lui sourire, et le crucifix de la chapelle où elle s'abîmait dans la prière, lui avait fait entendre que son âme avait fleuri comme une rose toute blanche par l'innocence, et toute rouge par l'amour.

L'Eglise, après sa mort, l'a mise sur ses autels : c'est sainte Marguerite de Cortone.

Quel exemple, mes frères, et comme je souhaite de toute mon âme qu'il soit imité par tant de chrétiens et de chrétiennes d'aujourd'hui qui sacrifient de gaieté de cœur leur éternité aux misérables passions qui les dévorent ! Et s'ils n'ont pas, d'eux-mêmes, le courage de se repentir, de laver dans les larmes les impuretés de leur vie, du moins que Dieu les frappe lui-même, qu'il les éprouve aussi durement qu'il le faut, et qu'à travers les épines de la vie, à travers les deuils, à travers les angoisses et les déchirements du cœur, et parmi les tressaillements et les cris d'un corps ravagé par la douleur, suivant le vœu énergique de S. Augustin, ils retrouvent, avec leur pardon, le chemin royal du ciel. *Hic ure, hic seca, dummodo in aeternum pareas.* Ainsi soit-il.

III

LA CULTURE DE LA FOI

Hæc est victoria... fides nostra.
L'instrument de notre victoire,
c'est notre foi. (I Jean, v, 4).

Quiconque veut, comme on dit aujourd'hui, VIVRE SA VIE, se condamne à vivre une pauvre vie. Ce sera une vie d'être déchu ; car l'homme n'est que cela ; et toutes les tares de la déchéance y viendront marquer leur trace honteuse et déshonorante. L'idéal chrétien, nous vous l'avons montré, est autrement noble et beau. Cette comparaison a dû suffire pour vous déterminer à mener une vie chrétienne, comme vous y invite Celui qui est votre Créateur et votre Père.

Nous voudrions, maintenant, vous dire par quels moyens vous réussirez à devenir de vrais chrétiens.

Le premier se nomme la *foi*. Je lui consacre l'entretien que vous allez entendre. Je ne vous donnerai, à son sujet, qu'un conseil ; mais un conseil qui, à mon sens, vous est souverainement nécessaire : le conseil de la cultiver.

Je dirai 1^o *combien la culture de la foi est nécessaire* ; et 2^o *comment elle peut et doit s'accomplir*.

I. — La culture de la foi est nécessaire

La culture de la foi s'impose à nous pour deux raisons principales.

1. D'abord, parce que la foi mérite d'être cultivée. Son importance et le rôle capital qu'elle remplit dans la vie du chrétien l'en rendent digne.

Au dire des saints Livres, le principe même de la vie chrétienne se trouve dans la foi. Vous con-

naîsez tous leur parole : « *Le juste vit de la foi* ¹. » Tel est, en effet, le fonctionnement normal de la vie morale que, malgré les inconséquences de détail, les croyances gouvernent toujours l'ensemble de la conduite. Elles inspirent à l'esprit ses pensées, à la conscience ses jugements, au cœur ses affections et ses aspirations, à la volonté ses résolutions. L'homme leur emprunte toute sa valeur. Il est pieux ou impie, vertueux ou vicieux, chrétien ou non chrétien, suivant les principes auxquels il obéit. Croire, croire fermement, est donc pour les âmes une question de vie ou de mort. Une question comme celle-là n'est pas une de ces questions d'ordre secondaire qu'on peut négliger. Elle s'impose, au contraire, à la sollicitude de tous. Un chrétien qui comprend cette vérité fera donc de sa foi l'objet d'une culture vigoureuse et persévérante.

Non seulement la foi mérite d'être cultivée ; mais encore elle en a besoin.

Ce besoin tient à sa nature même. — La foi, en effet, est chose délicate, et cette délicatesse lui vient des vérités qui constituent son objet. Il est des vérités auxquelles l'homme n'est pas libre de ne point croire. Telles sont celles qui tombent sous le sens et auxquelles nos impressions corporelles rendent témoignage. Comment, par exemple, ne croirai-je pas à l'existence de la matière, quand je la touche de mes mains ? Comment ne croirai-je point à l'existence du soleil, quand ses rayons éblouissent mes yeux ? Si la foi nous proposait des vérités de cette sorte, nous n'aurions pas besoin de la cultiver ; nous croirions nécessairement, et il nous serait impossible de nous refuser à croire. Mais la foi emprunte son objet à un ordre de vérités beaucoup plus élevé. Dieu lui devait deux choses : d'une part, il devait la faire démontrable, et assez certainement démontrable pour qu'il y ait faute et faute grave à ne pas croire ; autrement, le précepte de la foi ne se comprendrait point ; — d'autre part, il devait la faire méritoire, et pour cela, libre ; car une foi contrainte n'aurait aucun mérite. Cette nécessité, pour la foi, d'être libre l'obligeait à recevoir pour objet des vérités suprasensibles, des vérités dont la démonstration, tout en étant certaine, ne force point l'adhésion de l'esprit, mais lui laisse la facilité et la gloire de se déterminer librement. Dieu s'est conformé, quand il a fixé l'objet des croyances chrétiennes, à cette double exigence. Mais il en résulte, pour la foi, une sorte de fragilité. Car, en l'absence de toute évidence forçant l'assentiment, l'accès reste ouvert, dans l'âme du croyant, aux doutes spontanés, aux suggestions de l'esprit mauvais, aux contestations des incrédules. Pour échapper à ces périls, la foi a besoin d'être entretenue, nourrie, en un mot, cultivée.

2. Ce besoin qui tient au caractère même de la foi et, par suite, est de tous les temps, se fait aujourd'hui plus impérieux, en raison des assauts livrés aux croyances chrétiennes par tant d'ennemis coalisés. Combien il faut qu'un chrétien soit con-

¹ Justus ex fide vivit. (Rom., I, 17).

vaincu pour continuer à croire, quand, autour de lui, le grand nombre affecte de ne plus croire ; quand des exemples multipliés lui font voir quelle liberté d'allures et quelles facilités l'abandon de la foi donne à la vie ; quand une presse bruyante jette chaque matin à tous les échos l'assurance que la science vient de démontrer le mensonge de nos dogmes ; quand les pouvoirs publics réservent leurs faveurs aux incroyants et font payer bien cher à ceux qui continuent à croire leur fidélité au Symbole chrétien ! Oui, alors, il faut avoir des convictions inébranlables. Mais ces convictions ne s'acquièrent que par un emploi constant et énergique des moyens de croire. Celui qui, confiant dans sa foi première, néglige de l'entretenir, succombe sous l'épreuve. — Et voilà, ce me semble, la raison des nombreuses défaillances dont nous sommes les témoins attristés. La foi meurt, parce qu'on ne l'a pas nourrie. Elle meurt d'anémie, passez-moi l'expression, comme meurent ces jeunes filles au sang pauvre qui n'ont pas pu ou pas voulu mener le régime fortifiant dont elles avaient besoin. Leur organisme s'est débilité peu à peu ; elles ont perdu graduellement toute force de résistance ; et il a suffi du moindre choc pour les jeter dans la tombe.

Chrétiens, ne laissez point votre foi s'affaiblir ! Elle vous est trop nécessaire pour que vous vous exposiez au risque de la perdre ; et ce risque, toujours sérieux, est en ce moment trop considérable pour qu'il vous soit permis de le mépriser. Cultivez donc votre foi. Mais voici par quels moyens.

II. — *Comment elle s'effectue*

La culture de la foi s'effectue par l'emploi simultané des trois moyens suivants.

1. Le premier se nomme la prière.

Quand nous définissons la foi, nous disons, avant tout, qu'elle est *un don de Dieu*. C'est que, pour croire, il faut des lumières, une bonne volonté, une grâce, dans lesquelles l'homme entre bien pour quelque chose, mais dans lesquelles aussi Dieu intervient pour une très large part. Quand on lui demande son concours pour produire la foi, il l'accorde très volontiers. Aucune prière ne lui plaît comme celle-là. — Salomon, au début de son règne, lui demanda la sagesse. Il aurait pu solliciter toute autre chose, par exemple, la victoire sur ses ennemis, la gloire, la richesse, la prospérité. Le fait qu'il implora la sagesse fut tellement agréable au Très-Haut qu'il l'exauça de suite et lui apparut pour le féliciter de lui avoir adressé une si noble prière. La foi est la sagesse du chrétien, et cette sagesse dépasse de beaucoup celle à laquelle aspirait Salomon. Quiconque la demande à Dieu, va au-devant de ses désirs et l'obtient à coup sûr.

Cependant, Dieu attend cette prière et exige qu'on la lui adresse. — Les hommes qui vivaient au temps de Jésus-Christ et dans son entourage étaient bien placés pour concevoir de solides croyances. Ils entendaient de leurs oreilles ses leçons divinement persuasives ; ils voyaient de leurs yeux ses miracles. Jamais personne n'a joui

des mêmes facilités de croire et de croire fermement. Pourtant, cela ne les empêchait pas de demander la grâce de la foi par de ferventes prières. « *Nous croyons*, disaient-ils au divin Maître ; *mais venez en aide à la faiblesse de notre foi !* » Ils savaient donc, et peut-être pour l'avoir appris du Sauveur, que la foi est bien plus une grâce reçue d'en-haut qu'une conviction acquise par le travail de l'homme.

Or, si je ne me trompe, le don de la foi est peut-être l'un de ceux que nous sollicitons le moins souvent. Nous fatiguons le ciel de nos instances pour en obtenir le succès dans nos entreprises, la guérison de nos maladies, l'éloignement des maux dont nous nous croyons menacés. Mais combien n'ont jamais demandé, même d'un seul mot, des croyances éclairées et solides !

2. Le second moyen dont le chrétien dispose pour cultiver sa foi est l'instruction religieuse.

L'instruction religieuse aide à croire ; car elle éclaire et, par là même, fortifie la foi. Elle fait connaître le vrai sens des dogmes, leurs raisons d'être, leurs preuves, la réponse aux attaques dont ils peuvent être l'objet. Elle donne ainsi à l'adhésion du croyant ce caractère rationnel dont S. Paul fait l'éloge dans l'épître aux Romains². C'est pourquoi le fidèle désireux de croire doit s'instruire avec soin. — Ne dites pas qu'une foi aveugle, cette foi à laquelle on a donné, je ne sais pas pourquoi, le nom de *foi du charbonnier*, vous suffira. Elle suffirait au charbonnier, si toute sa vie se passait dans le maniement de son charbon. Mais quand tous les chrétiens, sans excepter les plus humbles, vivent dans une atmosphère d'incrédulité agressive et subissent tous plus ou moins, sous une forme ou sous une autre, l'assaut des ennemis de la foi, cette croyance aveugle ne suffit à personne.

Or, les moyens d'instruction religieuse ne vous manquent pas.

L'Eglise offre aux enfants les leçons du catéchisme. Elle les y appelle dès leurs premières années, et, s'ils en suivent les cours progressifs, ils y resteront longtemps. Allez-y, enfants qui m'écoutez, et recevez-en tous les enseignements, du premier au dernier. Aucun n'est de trop pour vous préparer aux luttes de l'avenir... — Aux grandes personnes, les pasteurs adressent les prédications paroissiales et spécialement celles de la messe dominicale. Là, les prêtres viennent faire part aux fidèles, en les mettant à leur portée et en les accommodant aux besoins des temps, des lumières qu'ils ont puisées dans une étude approfondie de la doctrine chrétienne. — Beaucoup peuvent encore chercher dans la lecture des journaux, des revues, des livres doctrinaux, une science religieuse plus avancée. — Enfin, vos pasteurs ne refuseraient pas, si vous aviez besoin de clartés supplémentaires, de vous les donner dans un entretien particulier.

Quel usage fait-on, parmi nous, de ces moyens d'éclairer et d'affermir la foi ?

¹ Credo, Domine ; adjuva incredulitatem meam. (Marc, ix, 23).

² Rationabile obsequium vestrum. (Rom., xii, 1).

Hélas !... Les petits enfants, pour la plupart, viennent au catéchisme le plus tard qu'ils le peuvent et le quittent au plus tôt. La faute en est à eux, sans doute ; car ce n'est pas sans avoir le soupçon de faire mal qu'ils abandonnent, pour les récréations de la place publique, le travail sacré de l'instruction religieuse. Cependant, leurs parents sont plus coupables qu'eux-mêmes. — Mais la négligence des familles envers l'enseignement religieux des enfants, n'est-elle pas une preuve évidente de l'affaiblissement de la foi parmi elles ? Quand un père est vraiment croyant, quand une mère est vraiment croyante, ils n'ont rien à cœur comme de faire donner une foi ferme et éclairée à leur enfant ; car cette foi leur apparaît comme la garantie de ses destinées pour la vie présente et pour la vie future.

Quant aux prédications habituelles de la paroisse, vous le savez bien, la masse se refuse à les écouter. Le vide se fait, profond et lamentable, autour de nos chaires. Ceux mêmes qui ne voudraient point manquer à la sainte messe aux jours d'obligation choisissent une messe sans sermon. Combien n'entendent jamais la parole de Dieu ou ne l'entendent que par exception, c'est-à-dire aux fêtes principales ou quand un prédicateur en vogue vient parler dans la cité ! Or, souvenez-vous-en, les discours d'apparat sont généralement les moins instructifs de tous. Ils célèbrent un mystère ou un événement particulier ; ils s'inspirent d'une vérité détachée ; ils emploient, non le style de l'exposition ou de la démonstration, mais un langage plus élevé et plus emphatique. En tout cas, ils laissent aux prédications de la messe paroissiale le soin de traiter successivement et par ordre, sans s'engager dans des considérations plus éloquentes qu'utiles, l'ensemble et le détail des dogmes chrétiens. Ces instructions, plus simples mais plus fécondes, devraient être les mieux goûtées et les plus suivies. En les abandonnant comme elles le font, nos populations perdent la foi.

Permettez-moi, à cette occasion, de rappeler un souvenir personnel. J'ai vu, il y a quelques années, des paroisses unanimement et fermement croyantes. Ce n'était pas en France, hélas ! mais à l'étranger. Le pasteur de l'une d'elles avait une telle confiance dans les convictions de son troupeau que, comme je lui parlais des ravages causés dans mon pays par la presse irréligieuse, il me répondait : « Je ne crains pas grand'chose, de ce côté-là, pour mes paroissiens. Ils savent tous quelle est la bonne réponse à faire aux objections de vos journaux. Si quelqu'une de ces feuilles tombait sous les yeux de l'un d'entre eux, celui-ci jugerait et condamnerait le journal ; mais il n'en subirait point l'influence. » L'excellent prêtre me parut bien être un peu dans l'illusion. Cependant, le fait qu'il croyait pouvoir parler comme il le faisait, m'impressionna vivement. Je compris mieux son langage quand, le dimanche suivant, à la grand'messe, je vis toute sa paroisse assemblée, en rangs pressés, autour de sa chaire, écoutant sa prédication avec un recueil-

lement et une attention indescriptibles. Son instruction, très étudiée et très solide, n'était ni mieux faite ni mieux dite que celles auxquelles vous assistez dans votre paroisse : elle était seulement beaucoup plus longue. Mais l'assistance, me disait-il, s'intéressait tellement aux questions religieuses qu'elle le trouvait toujours trop court. — Voilà comment les paroisses se rendent capables de conserver la foi.

Faut-il parler des lectures d'ordre doctrinal ? Elles sont, personne ne l'ignore, une exception très rare dans notre monde laïc. On n'éprouve guère, dans ce monde-là, le désir de suivre d'un peu près le développement de l'enseignement chrétien ni l'évolution de l'apologétique. Monsieur préfère la politique, le commerce, l'industrie, les découvertes nouvelles. Madame et Mademoiselle aiment mieux lire leur journal de modes ou le roman du jour. Pour elles, et souvent aussi pour les hommes, le temps semble venu dont parlait S. Paul, quand il écrivait à Timothée : « *Des jours se lèveront où les chrétiens ne supporteront plus la doctrine ; ils chercheront des maîtres qui flattent la démangeaison de leurs oreilles ; ils se détourneront de la vérité pour courir après les aventures imaginaires. Ils n'auront de goût que pour les fabioles : ad fabulas convertentur.* » (II Tim., iv, 3-4).

Ce qui vous manque, chrétiens, et ce qui cause l'abandon dans lequel vous laissez les moyens d'instruction religieuse, c'est que vous ne prenez aucun intérêt aux questions de doctrine. Pourquoi donc leur êtes-vous indifférents ? — Plusieurs, parce qu'ils les tiennent pour des questions négligeables... Comment ! Elles leur paraissent négligeables, ces questions où il s'agit de Dieu, de ses droits et de ses lois, de ses jugements, de ses récompenses et de ses châtements, des âmes et de leurs destinées ! Mais une pensée comme celle-là ne confine-t-elle pas à l'incrédulité ? — D'autres s'imaginent connaître assez la religion pour n'avoir plus besoin de l'étudier... Ceci est une impertinence. La doctrine chrétienne est la plus vaste et la plus élevée dont puisse s'occuper l'intelligence humaine. Toutes les sciences, les sciences philosophiques et les sciences morales, les sciences naturelles et les sciences historiques, y touchent par leurs points culminants. Les esprits les plus puissants n'en parcourent jamais qu'une faible partie et n'en acquièrent, avec tous leurs labeurs, qu'une connaissance largement incomplète. Et ce jeune homme, cette jeune fille, à peine sortis d'un catéchisme élémentaire et incomplet, croient en savoir assez : en savoir assez pour résister victorieusement aux assauts d'une incrédulité subtile, instruite, habile à exploiter tous les sophismes, prompt à tourner en objections les progrès réels ou fictifs de toutes les sciences ! Il y a là une présomption assez sotte pour mériter d'être qualifiée de criminelle. Elle aboutira bien vite à la perte de la foi.

Un dernier mot sur l'instruction religieuse. Ce

sera pour dire qu'il vous faut ajouter à l'assistance aux catéchismes et aux prédications ainsi qu'aux lectures doctrinales elles-mêmes, un sérieux travail de réflexion personnelle. Pesez, par devers vous, les explications, les preuves, les réponses aux difficultés. Appréciez leur valeur ; mesurez leur portée ; calculez leurs conséquences. Enfin, faites-en sortir les convictions qu'elles peuvent donner. La foi a besoin de se raisonner. Mais, quand une fois vous aurez reconnu du regard, touché du doigt, saisi la vérité, attachez-vous à elle par une adhésion indissoluble. Les heures que vous vivrez ne seront peut-être pas toutes également lumineuses. Il peut en venir de très obscures. Dans ces mauvais instants, il faudra rester fidèles aux clartés dont vous aurez été favorisés dans un temps meilleur. — Quand un enfant a contemplé une fois le rayonnement d'un beau soleil, si, dès le lendemain, il devient aveugle et le reste jusqu'à la mort, les ténèbres dans lesquelles il vit ne l'empêchent point de croire à la lumière du jour. Il l'a vue autrefois, cette lumière ; et cela lui suffit. Le fait d'en avoir joui un instant ne lui permet pas d'en douter jamais.

3. Le troisième moyen de cultiver la foi consiste à la pratiquer.

D'abord, il importe de le remarquer, tout acte qui met en œuvre l'une des vertus chrétiennes reçoit pour première récompense un accroissement de cette vertu. C'est tout ensemble le résultat propre de l'effort accompli et l'effet de la grâce que cet effort mérite. Il en va, sous ce rapport, de la foi comme des autres vertus. Elle se développe par son propre exercice. Faire acte de croyant, c'est devenir plus croyant. — Ce principe établi, supposez qu'un chrétien pratique habituellement sa foi, lui rende conformes tous ses pensées, tous ses sentiments, toutes ses paroles, toutes ses actions, vive enfin, comme nous disons, de son *esprit*. Ces actes de foi continuellement répétés, à mesure qu'ils se succèdent, affermissent ses convictions religieuses. Après un certain temps d'une pratique persévérante et continue, sa foi devient pour lui comme une seconde nature.

Mais cette influence de la pratique sur les croyances ne va pas toute seule. Il s'y joint une confirmation expérimentale de la vérité du dogme chrétien. — Bossuet regardait la foi comme une aile puissante et sûre, capable de porter l'homme très haut et tout près de Dieu. « Aidé de ma foi, disait-il, je m'élève et je prends mon vol ¹. » Le chrétien qui se conduit suivant ses croyances vérifie cette parole. Il acquiert une élévation de pensées, une noblesse de sentiments, une force morale, une pureté de mœurs, une paix de conscience, des espérances aussi, qui le font vivre d'une vie supérieure à la vie humaine. Et tout cela lui démontre qu'en croyant aux dogmes chrétiens, il a été dans le vrai. Une doctrine aussi féconde, aussi moralisatrice, aussi bienfaisante, aussi justement adaptée aux exigences, aux besoins des âmes, aussi ca-

pable de transformer l'existence, pourrait-elle n'être qu'un mensonge ? Cela n'est pas possible. Si la foi rend meilleur, anoblit, console, répond aux aspirations du cœur, c'est qu'elle donne la vérité.

* * *

Je reprends, en terminant, ma première parole : « *L'instrument de notre victoire, c'est notre foi !* » — La vie chrétienne est un combat continu. Elle s'écoule au milieu d'ennemis redoutables. Pour être et rester de vrais chrétiens, il nous faut vaincre ou mourir.

Or, savez-vous ce qu'on fait quand on veut s'assurer la victoire ? Si vous ne le saviez pas, il vous suffirait, pour l'apprendre, d'ouvrir les feuilles publiques. Pour se rendre capables de vaincre, toutes les patries contractent des alliances et s'assurent des concours. Elles recrutent des armées aussi nombreuses que possible. Elles leur donnent des armes puissantes. Elles les aguerrissent par des exercices variés et souvent répétés. Elles ne reculent enfin devant aucun sacrifice. Et elles se croiront assez récompensées, si, au jour du conflit, la victoire se fixe à leurs drapeaux.

Chrétiens, imitez cet exemple. Votre puissance est dans votre foi. C'est par elle, l'Esprit-Saint vous le déclare, que vous vaincrez. Faites donc pour cet instrument de victoire ce que votre pays et les pays voisins font pour les leurs. Eclairiez, développez, affermissez votre foi. Exploitez, pour la cultiver, tout le crédit de la prière, toutes les ressources de l'instruction religieuse, toute l'efficacité d'un exercice énergique et d'une pratique assidue. La récompense ne vous manquera pas. Grâce à votre foi, vous traverserez victorieusement les luttes d'ici-bas et vous réaliserez dans votre vie l'idéal chrétien, pour votre gloire et votre bonheur dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il !

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XVI

2^e Dimanche de Carême

LE PÉCHÉ

Mes frères,

L'Eglise en instituant le Carême s'est proposé un double but, vous le savez : nous faire pratiquer la pénitence à l'exemple de Notre-Seigneur qui s'est imposé un jeûne de quarante jours ; et nous préparer à la grande fête de la résurrection du Sauveur.

Nous ne parlerons plus de la pénitence : après ce que nous avons dit, vous devez suffisamment connaître votre devoir sur ce point.

Nous emploierons les dimanches de Carême qui nous restent à préparer nos âmes, pour en faire des temples dignes du Dieu qui veut venir les habiter. Ainsi nous serons pleinement dans l'esprit de l'Eglise et nous obéirons à la voix de notre évêque : vous avez entendu la lecture du dispositif

¹ *Élévations sur les mystères*, 2^e Semaine, 7^e Elév.

de Carême, Mgr l'Evêque y invite les curés de son diocèse à faire, pendant le Carême, des lectures et des instructions propres à disposer leurs paroissiens à la confession et à la communion pascalle; il rappelle, d'autre part, aux fidèles qu'il y a pour eux « une obligation rigoureuse et sous peine de péché mortel, de faire la sainte communion dans le temps pascal, et que c'est à les y *préparer* convenablement que sont destinés le jeûne, les prières, les *prédications* et tous les pieux exercices du Carême. »

En quoi consistera cette préparation ? Principalement à expulser le péché de notre cœur, et à orner notre âme de la grâce sanctifiante.

Commençons aujourd'hui par nous entretenir du péché. Je vais essayer de vous expliquer clairement ce qu'est le péché, c'est-à-dire *sa nature et ses espèces*; je vous en montrerai ensuite *la malice et les effets*.

I

1. Le péché, en général, est une désobéissance volontaire à la loi de Dieu ou de l'Eglise. Dieu étant notre Créateur et notre souverain Maître possède une suprême autorité sur nous et a droit à notre obéissance; et nous, étant ses créatures, nous avons le devoir de nous soumettre à ses ordres.

Or, on désobéit à Dieu de plusieurs manières : par pensée, par désir, par parole, par action et par omission.

Une pensée est la représentation d'une chose dans l'esprit : si la chose est mauvaise ou déshonorable et qu'on y prenne plaisir volontairement, c'est un péché de pensée. — Pécher par désir, c'est avoir l'intention d'agir contre la loi de Dieu. Un désir est un acte de la volonté; un désir coupable consiste donc à vouloir une chose opposée à la loi divine. — On pèche par parole lorsqu'on profère des discours qui offensent Dieu, comme sont le blasphème, la médisance, le mensonge. — On pèche par action quand on fait ce que la loi de Dieu défend, par exemple prendre le bien d'autrui, frapper son prochain. — On pèche par omission quand on néglige d'accomplir ce que la loi de Dieu ordonne, comme manquer à la messe, ne pas faire ses Pâques.

Que faut-il pour que la désobéissance aux commandements constitue un péché ? Deux conditions sont requises : l'avertance ou attention de l'esprit, et le consentement de la volonté. — L'attention consiste à avoir conscience de ce que l'on fait et à savoir que tel acte est contraire ou non à la loi de Dieu. Remarquez cependant, mes frères, que pour commettre un péché il n'est pas nécessaire d'avoir une vue claire et certaine du mal : le doute, le soupçon sur la légitimité de son acte suffisent. — Le consentement, c'est l'assentiment de la volonté qui se porte librement vers l'objet reconnu mauvais par l'intelligence. Le consentement est direct, quand on veut le mal en lui-même; il est indirect, quand celui qui agit prévoit les suites mauvaises de son acte libre : il veut le mal dans sa cause.

Un acte accompli sans les deux conditions que nous venons d'expliquer ne saurait nous rendre coupables. Voici, par exemple, une personne qui viole la loi de Dieu; mais, sans que ce soit de sa faute, elle a oublié ou elle ignore complètement que cette loi existe, ou, si elle connaît la loi, elle est dans l'impossibilité de l'observer. A-t-elle commis un péché ? Evidemment non, mes frères; sa désobéissance est involontaire : il y a une violation matérielle de la loi divine, mais il n'y a pas de faute.

2. Dans un acte opposé à la loi de Dieu il peut y avoir plus ou moins de volontaire; l'attention et le consentement sont plus ou moins parfaits : d'où il résulte plusieurs sortes de péché selon la gravité.

Nous ne parlerons pas ici du péché *originel*, qui est celui avec lequel nous naissons : celui-là fut commis par Adam; nous en sommes les victimes et non les auteurs.

Nous ne nous occuperons que des péchés *actuels*, c'est-à-dire de ceux que nous commettons par nous-mêmes, librement et volontairement, depuis que nous avons l'usage de la raison. On les appelle *actuels*, parce que ce sont des actes produits par la volonté. Le péché originel fut un acte volontaire, un péché actuel, dans Adam; mais en nous il n'en est pas un, il ne dépend pas de notre volonté, mais est inhérent à notre nature déchue.

Un péché actuel est *mortel* ou *véniel*. Dans le premier cas il nous sépare totalement de Dieu, nous prive de la grâce et nous rend dignes de l'enfer. Dans le second, il ne produit pas ces funestes effets; il ne fait que refroidir nos rapports avec le Bon Dieu; il est une diminution de la charité.

Pour constituer un péché mortel il faut deux choses : une désobéissance à la loi de Dieu en *matière grave* et un *parfait consentement*. — On appelle matière grave celle qui renferme une difformité notable avec la règle du bien, ou une violation importante de la loi, ou une grave injure à Dieu ou au prochain. On juge de la gravité de la matière soit par la nature de l'acte, soit par les circonstances qui l'entourent, soit par la volonté du législateur. — Le parfait consentement existe quand, ayant le plein usage de ses facultés, on sait qu'une chose est défendue ou commandée, et qu'en toute liberté, on la fait ou on refuse de la faire : on *sait* qu'on agit mal et on le *veut*.

Désobéir à Dieu en matière légère, ou en matière grave mais avec un consentement imparfait, est une faute vénielle. Quelques petites colères, certaines distractions dans ses prières, un vol de quelques fruits ou de quelques centimes, ne font pas à Dieu une grave injure, ni au prochain un tort important. Il y aurait de même faute vénielle seulement, si, en violant gravement de loi de Dieu, on manquait de connaissance suffisante, d'une complète lucidité d'esprit, si, par exemple, on n'était qu'à demi éveillé.

Tous nos péchés sont donc mortels ou véniels.

Mais nous devons de plus savoir en distinguer les différentes espèces et en estimer le nombre.

Le péché étant la violation d'un précepte ou d'une partie d'un précepte, autant il y a de préceptes et de manières d'y contrevenir, autant il y a de péchés et d'espèces différentes. Supposez, par exemple, qu'au lieu des commandements de Dieu et de l'Eglise tels qu'ils sont, le Bon Dieu nous ait donné un code divin contenant autant d'articles qu'il y a de prescriptions différentes, ordres ou défenses, renfermées directement ou indirectement dans les commandements actuels. Eh bien ! la violation de chaque article constitue un péché spécial. Voilà comment on distingue les espèces de péchés. Ainsi un blasphème et une profanation du dimanche sont deux péchés d'espèce différente : ils sont opposés à deux commandements distincts. De même une médisance, une calomnie et un mensonge sont trois péchés d'espèce différente, bien qu'opposés au même commandement : ils le violent de trois manières différentes, ou, si vous voulez, ils transgressent trois articles différents du même précepte.

Quant à la distinction numérique de nos fautes, elle a son principe dans la diversité des actes de la volonté. Autant de fois nous produisons un acte distinct, complet, autant nous commettons de péchés. Ajoutons que quelquefois par un seul et même acte on commet plusieurs péchés : ainsi celui qui fait une faute de manière à scandaliser son prochain, commet deux péchés à cause du scandale. De même celui qui d'un seul coup tue-rait ou empoisonnerait deux hommes ferait deux péchés d'homicide.

J'ai voulu, mes frères, vous donner ces notions pour que vous puissiez plus facilement examiner votre conscience et vous préparer à faire une bonne confession.

Mais, pour recevoir le pardon de vos péchés il faut surtout que vous en éprouviez un sincère repentir. Ce repentir, il naîtra de lui-même dans vos cœurs quand vous connaîtrez et que vous aurez médité la malice et les effets du péché.

II

1. Peut-être n'avez-vous jamais bien compris, mes frères, comment le péché renferme une malice infinie. Il revêt ce caractère vis-à-vis de Dieu parce qu'il est la plus odieuse des *injustices* et la plus répugnante des *ingrattitudes*. Il est un acte de révolte et de haine contre le Maître souverain et la Bonté infinie ; il est un mépris de ses droits et de son amour.

a) Pour bien comprendre cette vérité, il faut nous rappeler combien sont absolus les droits de Dieu sur nous. Non seulement le Créateur nous a donné la vie ; mais il ne s'écoule pas un instant sans qu'il l'entretienne en nous. Sans lui nous rentrerions dans le néant. Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, vient de lui. Nous sommes son bien, sa propriété ; nous lui apparte-

nons plus complètement que le fer ou le bois n'appartiennent à l'artisan qui les travaille : celui-ci n'a pas donné l'existence à ces matières ; elles existaient avant lui et sans lui ; il ne fait que les façonner. Dieu, au contraire, nous a donné l'être lui-même. Il peut donc disposer de nous suivant son bon plaisir, et nous ne saurions, sans injustice, soustraire rien de nous-mêmes à son autorité. Qui donc, dès lors, contestera à ce souverain Maître le droit de nous imposer des commandements ? Ce serait de la folie et la plus grave des injustices.

C'est pourtant ce que veut le pécheur. Il se révolte contre ce droit divin ; il se soustrait à l'autorité et à la domination de Dieu. Que diriez-vous, mes frères, d'un enfant qui se révolterait contre son père ? d'un serviteur qui n'obéirait point à son maître ? Mille fois plus injuste et plus compable est le pécheur. Car le Bon Dieu a sur nous infiniment plus d'autorité et de droit qu'un père sur son enfant, qu'un maître sur son domestique. Quand l'homme commet le péché, il refuse formellement d'obéir à Dieu, il porte un insolent défi au Maître de l'univers. Il ose dire au Tout-Puissant qui le jugera un jour : « Je ne vous obéirai pas ; *non serviam*. » « Je suis votre Maître, dit Dieu : *Ego Dominus et non est alius*. (Is., xlv, 18). Vous ne blasphemerez pas mon saint nom..., vous sanctifierez les jours que je me suis réservés. » Et le pécheur répond : « Non, je ne reconnais point votre autorité, je dédaigne vos ordres, je blasphèmerai, je travaillerai les saints jours. » Quelle révolte ! quelle injustice !

Et quel est ce téméraire qui s'insurge contre le Maître du ciel et de la terre ? Est-ce un être puissant qui tient les rênes du monde et commande en roi à la vie et à la mort ? Non, c'est un homme, c'est-à-dire une faible créature, hier sortie du limon de la terre où elle retournera demain, qui n'a d'elle-même que le néant, qui n'a comme richesse que la misère et la corruption, sans autre avenir que la mort ; qui dans sa courte existence dépend de tout ce qui l'environne, de l'air qu'elle respire, des aliments qui la nourrissent, des animaux qui la servent, de la terre qui la porte. C'est ce faible mortel qui tient à Dieu ce langage insensé. C'est ce pécheur aveugle, suspendu sur un abîme par un simple fil, qui ose lever la tête et braver le Très-Haut, Celui qui tient dans ses mains l'univers et l'existence de chacun de nous. C'est au Dieu tout-puissant qu'une faible et vile créature ose dire : « Je ne vous servirai pas. Vous m'avez imposé des lois, vous en aviez le droit ; mais je prétends ne point m'y assujettir. *Non serviam*. »

b) A l'injustice et à la révolte le pécheur joint la plus répugnante ingratitude.

Dieu n'a-t-il pas été d'une bonté infinie pour nous ? Avec la vie il nous a donné toutes les facultés de l'âme et du corps. Il nous a admis dans sa famille au baptême ; il nous a enseigné la vérité et la vertu par son Eglise ; il nous a fourni dans les sacrements le moyen de lui rester fidèles et

d'assurer notre salut ; il nous a destinés à une vie éternelle, à jouir du bonheur parfait dont il jouit lui-même. Mieux que cela encore : nous avions perdu la grâce par le péché, nous étions déçus de notre droit au ciel ; il envoya son Fils sur la terre pour nous racheter ; et c'est au prix des plus cruelles souffrances et de son sang que la seconde personne de la T. S. Trinité a expié nos péchés et nous a sauvés.

On a dit cette parole, mes frères : « Ne pas répondre à un bienfait par un autre bienfait, c'est de l'ingratitude. Répondre à un bienfait par une mauvaise action, c'est le comble de l'ingratitude. Enfin se servir des bienfaits de quelqu'un pour l'outrager, c'est une monstruosité dans l'ingratitude. » Or, ce dernier cas est le nôtre quand nous commettons le péché. Nous nous servons, en effet, des bienfaits de Dieu pour l'offenser ; nous y employons l'être, les facultés, les membres même qu'il nous a donnés. Ce cœur, cette intelligence, cette liberté, ces sens, ces créatures dont il nous a fait si généreusement cadeau sont trop souvent, hélas ! des instruments de péché. Et ainsi, par une ingratitude sans nom, nous retournons contre Dieu ses bienfaits.

Oh ! combien coupable est le pécheur ! Et il ne trouve pas même une excuse dans les plaisirs qu'il se procure. Car pourquoi commet-il ce crime d'outrager un Dieu infiniment bon ? Pour satisfaire des instincts méprisables, se procurer des jouissances honteuses, s'assurer des biens périssables. En se séparant de Dieu, il se fait esclave des créatures et des passions auxquelles il donne l'empire qu'il refuse au Créateur. Ayant à choisir entre Dieu et ces vanités, il donne la préférence à ces dernières. Il semble prendre en main une balance ; dans un plateau il place Dieu, ses perfections et ses bontés infinies, les mérites de Jésus-Christ, les promesses d'un bonheur éternel ; dans l'autre il met un honteux plaisir, un peu de gloire, ou un peu d'or, et il trouve que ce plaisir ou cette satisfaction d'un moment vaut plus que son Dieu et plus que son âme. Il inflige ainsi à son suprême Bienfaiteur le plus sanglant outrage !

2. Concluons, mes frères, que le péché est ce qu'il y a de plus détestable et de plus injuste aux yeux de Dieu. Mais sachez qu'il est aussi ce qu'il y a de plus nuisible à l'homme : il produit dans l'âme les plus désastreux effets. Ces effets, je vous les ai déjà expliqués dans une précédente instruction, je me contenterai donc de les rappeler aujourd'hui en quelques mots.

a) Le péché mortel, comme son nom l'indique, donne la mort spirituelle à l'âme. Il ne l'anéantit pas, puisqu'elle est immortelle ; mais il lui fait perdre la vie divine. « Dieu est la vie de l'âme, dit saint Augustin, comme l'âme est la vie du corps ; de même que le corps meurt aussitôt que l'âme en est séparée, de même l'âme meurt aussitôt qu'elle est séparée de Dieu. » Or, le péché mortel fait que Dieu se sépare de l'âme ; il lui ôte par conséquent ce qui était sa vie.

Ensuite, le péché mortel imprime dans l'âme une tache, une souillure. « Leur conscience est impure et souillée, » disait saint Paul en parlant des pécheurs. (Tit., 1, 15). Quand nous possédons la grâce, la pureté de conscience, notre âme est resplendissante aux yeux de Dieu ; elle participe à la beauté infinie. Le péché mortel anéantit cette beauté ; l'âme coupable est hideuse et difforme, on la compare à un corps couvert de la lèpre.

Un autre effet du péché mortel, c'est qu'il ruine notre âme en lui faisant perdre tous ses mérites. Tout le bien qu'elle a fait ne compte plus, tant qu'elle reste dans cet état ; car elle a quitté le chemin du ciel pour prendre la route de l'enfer. — De plus, l'âme souillée d'un péché mortel est incapable de faire un acte méritoire devant Dieu ; ses œuvres sont des œuvres mortes, sans valeur pour le ciel.

Enfin le péché mortel achève son œuvre en dépouillant le coupable de son droit au bonheur du paradis, et en le rendant digne de la mort éternelle ou du châtement de l'enfer. « Les bons auront pour partage la vie éternelle, a dit Notre-Seigneur, et les méchants, c'est-à-dire les pécheurs, un supplice qui ne finira jamais. » (Matt., xxv, 46).

En un mot, nous pouvons dire que le péché mortel est la source et le principe de tous les maux spirituels et même temporels.

b) Le péché véniel n'a pas les mêmes terribles conséquences. Il ne fait pas mourir l'âme, il ne lui fait pas perdre la grâce et ne la rend pas digne de l'enfer. Mais les ravages qu'il exerce en elle sont encore épouvantables. Et le catéchisme a raison de dire qu'après le péché mortel il est le plus grand de tous les maux. « Il affaiblit la vie de la grâce, diminue la beauté de l'âme, tend à tarir pour elle la source des grâces, la rend digne d'un châtement temporel qu'il faudra subir en ce monde ou en l'autre, enfin la conduit peu à peu et parfois bien vite au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. C'est qu'entre les deux péchés la distance est parfois bien courte et facilement franchie ¹. » Souvenons-nous de cette parole de l'Esprit-Saint : « Celui qui néglige les petites choses tombera peu à peu. » (Eccli., xix, 1).

* * *

Vous avez compris, mes frères, que le péché est le plus grand de tous les maux et que nous devons le détester par-dessus tout : il offense Dieu et ses infinies perfections, il cause à l'homme de grandes ruines spirituelles, il met en danger notre salut éternel. Redoutons-le donc plus que toutes les épreuves de ce monde, plus que tous les malheurs temporels ; soyons prêts à tout perdre et à tout souffrir plutôt que de le commettre : « Fuyez le péché, nous dit l'Esprit-Saint, comme on fuit à l'aspect d'un serpent. » (Eccli., xxi, 2).

Quant à ceux qui sont enchaînés dans les liens du péché, qu'ils se hâtent d'en sortir. « Voici le temps favorable, voici le jour de salut. » (II Cor., vi,

¹ Revue des Catéchismes, année 1900, p. 141.

2). Préparons nos âmes ; regrettons nos fautes devant Dieu ; rompons avec nos mauvaises habitudes, et que bientôt le pardon sortant du Cœur miséricordieux de Jésus et passant par les lèvres du prêtre, descende sur nos cœurs pour les purifier, les vivifier et les fortifier par la grâce. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XIV

2^e DIMANCHE DE CARÊME

Mes frères,

Pendant les quarante jours du Carême, l'Eglise s'efforce d'attirer notre attention sur la lutte que nous avons à soutenir contre l'ennemi qui cherche à nous vaincre. Aujourd'hui, elle nous invite tout spécialement à opposer une vive résistance aux passions mauvaises, au démon et au monde. Combien cette attention, combien cette résistance doit être sérieuse et prudente, l'expérience de chacun nous le montre. Et les saints nous apprennent qu'il périt beaucoup plus d'âmes dans cette bataille que dans aucune autre.

Méditons avec soin les textes liturgiques de ce dimanche : nous verrons comment Dieu vient au secours de tout fidèle qui d'une part avoue sa faiblesse et d'autre part reconnaît la bonté et la puissance divines.

I

1. Le 2^e dimanche de Carême s'appelle *Reminiscere*, du premier mot de l'Introït de la messe ; on l'appelle aussi le dimanche de la *Transfiguration*, à cause de son évangile.

La station, à Rome, est dans l'église de Sainte-Marie in *Domnica*, sur le mont Cœlius. Une tradition nous représente cette basilique comme l'antique Diaconie où présidait S. Laurent, et dans laquelle il distribuait les aumônes de l'Eglise.

2. L'Introït formé des versets 6 et 22 du Ps. xxiv est un appel touchant à la miséricorde divine, à cet attribut dont Dieu, semble-t-il, est si jaloux et dont il aime à être salué : « *Souvenez-vous, Seigneur, de vos miséricordes qui sont éternelles ; ne laissez jamais dominer sur nous nos ennemis. Dieu d'Israël, délivrez-nous de tous les maux qui nous pressent. — Ps. Vers vous, Seigneur, j'ai élevé mon âme ; mon Dieu, je mets ma confiance en vous ; que je n'aie pas à en rougir !* »

Par ces paroles nous rappelons les bontés de Dieu à l'égard de son peuple et de chacun de nous en particulier ; nous exprimons notre confiance, et en même temps nous adressons l'action de grâces et notre reconnaissance envers ce Dieu si miséricordieux et si bienveillant.

Pourquoi, m. f., faisons-nous appel aujourd'hui à la miséricorde divine ? Pourquoi sollicitons-nous du Seigneur une grâce particulière ? Pour être dé-

livrés à tout jamais de nos ennemis, ou du moins pour en triompher dans toutes les circonstances.

Quels sont donc ces ennemis si terribles ? Ceux qui s'opposent à notre sanctification. Il y a l'ennemi intérieur et l'ennemi extérieur.

L'ennemi intérieur, Bossuet l'a nommé quand il disait : « Le plus grand ennemi qu'ait l'homme, c'est l'homme lui-même. » En effet notre nature est double, et entre les deux facteurs de cette dualité, il y a guerre à mort. « La chair, dit S. Paul, combat les désirs de l'esprit ; l'esprit combat les désirs de la chair ; ce sont des ennemis irréconciliables. »

Qu'est-ce que S. Paul entend par le mot *chair* ? Est-ce le corps créé par Dieu pour être l'enveloppe, l'instrument et le compagnon de notre âme ? Non, c'est la perversion de nos désirs naturels ; c'est l'inclination déréglée que tout homme porte en lui depuis la faute d'Adam et qui le pousse à mépriser la raison et la loi de Dieu ; c'est la concupiscence.

Là est le premier et le plus actif ferment du mal. « Ennemi d'autant plus dangereux qu'il nous est plus intime, ou plutôt qu'il fait une partie de nous-mêmes ; ennemi d'autant plus redoutable que naturellement nous l'aimons ; ennemi d'autant plus invincible qu'il ne nous attaque qu'en nous flattant. »

Parmi les ennemis extérieurs, il faut distinguer l'ennemi visible et l'ennemi invisible. Si le démon est le tentateur invisible, le monde est le tentateur et l'organisateur visible du péché. Notre-Seigneur a maudit le monde à cause de ses scandales. Or le monde dont il est question est la société de ceux qui, oubliant leur âme immortelle et le bonheur promis pour l'éternité, cherchent ici-bas la satisfaction de tous leurs désirs et de toutes leurs aspirations.

Le monde a tout un système de conquête pour attirer les âmes à lui. Il a ses maximes, ses rites, ses fêtes ; il promet ici-bas une existence paradisiaque, et finalement il fait des malheureux et des réprouvés.

Le chrétien ne se laisse pas prendre aux maximes du monde en opposition complète avec les maximes de J.-C. Il ne se laisse pas entraîner aux fêtes du monde que le P. Monsabré décrit ainsi :

Une vie de bien-être et de plaisirs, tout occupée à satisfaire les appétits de la nature. Tout y est mollesse et sensualité ; et, si profond y est parfois l'aveuglement des passions trop largement contentées, que le vice y perd sa honte. Tous les sens y sont avides de jouissances et l'on ne sait quels spectacles, quelles modes, quels concerts, quels parfums, quels festins, quelles délicatesses, quelles voluptés inventer pour les repaître. La nature, la science et l'art sont réquisitionnés avec une prodigalité insensée qu'on ose appeler de la magnificence. Point d'heures sérieuses ! Que de jours perdus ! Que de nuits troublées ! Que de santés prématurément ruinées ! Et avec cela quelles mœurs !

S. Jean a tout dit d'un mot : « *Mundus totus in maligno positus*. Le monde tout entier est dans le mal. »

Enfin le démon, étant l'ennemi de Dieu, est l'ennemi de son œuvre et de nous en particulier. Toute sa haine se tourne contre l'homme. Il a à son service une armée nombreuse et merveilleusement outillée. Sa volonté est d'une obstination sans pareille, et sa force est redoutable. « L'action vigoureuse, la ferme constitution, l'esprit délicat, les vastes connaissances : ces choses sont restées aux démons... Si Dieu ne retenait leur fureur, nous les verrions agiter ce monde avec la même facilité que nous tournons une petite boule. » (Bossuet).

Tels sont, m. f., les ennemis contre lesquels nous avons à lutter chaque jour, ennemis déterminés qui ne nous laissent pas de répit ; adressons-nous donc à Dieu notre protecteur, adressons-nous à lui avec confiance, et notre espoir ne sera point déçu.

Il est raconté que, la veille de son martyre, sainte Perpétue eut cette vision : une échelle allait de la terre jusqu'à Dieu, mais au bas un dragon terrible était couché. Intrépidement, Perpétue met le pied sur la tête du monstre et s'en fait un premier degré pour monter vers le ciel. — L'échelle qui conduit à Dieu est partout dressée devant chacun de nous. Mettons courageusement le pied sur l'ennemi qui cherche à nous empêcher de monter ; cet ennemi ainsi terrassé sera pour nous comme un nouvel échelon qui nous rapprochera de Dieu.

3. La *Collecte* continue l'idée de l'introït ; mais tandis que dans l'introït nous implorons la miséricorde de Dieu, dans l'oraison nous confessons notre faiblesse et le besoin que nous avons du secours divin ; nous reconnaissons que de nous-mêmes nous sommes incapables de faire le bien. Jésus-Christ l'a dit formellement : « *Sine me nil potestis facere*. Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Nous prions donc ainsi : « *O Dieu, qui nous voyez dénués de toute force, gardez-nous intérieurement et extérieurement, afin que notre corps soit à l'abri de toute adversité, et notre âme purifiée des mauvaises pensées.* »

Nous n'avons aucune force pour donner à notre esprit la vérité, à notre cœur la charité, à notre corps la chasteté. Que de mouvements déréglés s'élèvent dans notre âme ! combien de fois notre raison obscurcie a chancelé sur elle-même ! combien d'actes répréhensibles nous avons commis ! Faut-il donc nous laisser aller au désespoir et nous abandonner à notre malheureux sort ? Non, m. f., non, mille fois non ! Dieu connaît notre faiblesse, nos défaillances, notre déchéance ; mais il est prêt à nous secourir, prêt à répondre à notre prière. Disons-lui donc avec toute l'ardeur d'une âme qui veut sortir de cette triste situation, avec les sentiments d'une profonde humilité : « *Gardez-nous contre les passions, préservez-nous des adversités qui nous accablent* ; indispositions, douleurs, maladies, afflictions de tout genre que nous trouvons dans cette vallée de larmes. Gardez notre cœur de ces sentiments coupables qui peuvent l'éloigner de vous, ô mon Dieu ! Veillez sur notre esprit pour en éloigner les pensées perverses ! Gardez nos sens purs de toute action coupable ! »

L'Eglise attache une telle importance à cette prière qu'elle la répète sous une autre forme. Après avoir demandé à Dieu de nous garder, nous le supplions de nous prémunir contre toute adversité dans notre corps, et de nous purifier dans notre âme de toute pensée mauvaise et perverse : pensées d'orgueil, d'amour-propre et de vaine gloire, pensées contraires à la sainte vertu de pureté. Les vrais chrétiens ont en horreur ces pensées criminelles, ils savent qu'elles constituent pour eux un vrai danger moral. Répétons cette prière pour nous, mais aussi pour tout le peuple chrétien.

4. L'*Epître* nous indique ce que nous devons faire pour accomplir l'œuvre si importante mais si difficile de notre sanctification. Elle est tirée de la première lettre de S. Paul aux Thessaloniens (iv, 1-7).

L'apôtre écrit à ses chers convertis pour les soutenir au milieu des épreuves qu'ils traversent, épreuves suscitées par les haines furieuses de quelques Juifs ; pour leur témoigner sa satisfaction de leur fidélité à Dieu ; pour réduire à néant certaines calomnies répandues contre lui ; enfin pour les mettre en garde contre certains vices et certains désordres qui commençaient à s'introduire dans cette jeune communauté chrétienne.

Il les conjure d'observer en général tous les préceptes qu'il leur a donnés au nom du Seigneur Jésus, de veiller spécialement à garder la chasteté. Ecoutez, m. f., le commentaire de cette touchante exhortation :

Dieu, dont je sollicite pour vous les dons, n'est point seul à opérer votre sanctification. Vous y devez concourir. Je vous en prie donc et vous en conjure au nom du Seigneur Jésus, apportez à la grâce une coopération généreuse. Vous avez appris de moi quelle est la voie qu'il faut suivre pour plaire à Dieu, déjà même vous y marchez, eh bien ! avancez-y chaque jour à pas plus grands. Le chemin en effet vous est tracé par les préceptes que je vous ai promulgués comme héraut du Seigneur Jésus, et ces préceptes vous les connaissez bien. L'un de ces commandements c'est de garder chacun suivant son état la sainte chasteté et de fuir le vice impur. Votre corps est un vase précieux et fragile, sachez le traiter avec de chastes égards. Ne soyez point esclaves des désirs désordonnés de la chair, moins encore des passions contre nature, n'imitiez point en cela les Gentils qui n'ont pas pour les soutenir la connaissance du vrai Dieu, la crainte de ses châtements, l'espoir de ses récompenses ; que nul, excédant les droits que lui confère une légitime union, ne vienne par convoitise impure à léser en cette matière ceux de son frère ! Car de tous ces crimes quel'ils soient Dieu se fait le vengeur, ainsi que je vous l'ai dit et attesté lors de mon séjour au milieu de vous. Et cela se comprend. Il ne nous a pas appelés au christianisme pour vivre dans l'iniquité, mais dans la sainteté.

L'Eglise, en nous faisant lire aujourd'hui ce passage, nous avertit de profiter du Carême pour rétablir en nous la pureté de l'image de Dieu, créée par le baptême. Le chrétien est un vase d'honneur préparé et embelli par la main de Dieu ; qu'il se préserve donc de l'ignominie qui le dégraderait et le rendrait digne d'être brisé et jeté sur le fumier

¹ Une autre opinion traduit ainsi cette première partie du verset 6 : « Pas non plus d'injustice d'aucune sorte, ni violence, ni dol dans vos rapports avec vos frères. »

avec les immondices. C'est la gloire du christianisme d'avoir relevé l'homme jusqu'à faire participer le corps à la sainteté de l'âme ; mais sa doctrine céleste nous avertit en même temps que cette sainteté de l'âme s'altère et se perd par la souillure du corps. Relevons donc en nous l'homme tout entier, à l'aide des pratiques de cette sainte quarantaine¹.

5. Sans doute, nous sommes décidés à marcher dans la voie des préceptes, à éviter le mal et à faire le bien ; mais notre nature corrompue, sensuelle, avide de jouissances, nous rend pénible cette marche. Aussi la vue de nos misères et de nos faiblesses nous fait jeter à Dieu ce cri d'angoisse que nous lisons dans le *Graduel* : « *Les tribulations de mon âme se sont multipliées ; délivrez-moi de ma détresse. Voyez ma misère et ma peine et pardonnez tous mes péchés.* »

6. Le *Trait*, emprunté au Ps. cv (1-4), rappelle sous une autre forme la miséricorde de Dieu à l'égard d'Israël, il sollicite cette bienveillance pour le peuple chrétien et pour chacun de nous, bienveillance qui se manifestera par un acte de la toute-puissance divine dans le pardon que le Seigneur daignera accorder à l'âme obéissante et fidèle, et dans le gage d'affection et d'amour donné à cette même âme dans l'Eucharistie au jour de Pâques.

II

1. L'Eglise nous fait lire aujourd'hui dans l'*Evangile* le récit de la Transfiguration. Cet évangile, venant après celui qui racontait dimanche dernier les humiliations et les abaissements de la tentation auxquels le Sauveur avait bien voulu consentir, indique la récompense réservée à celui qui sortira vainqueur de la tentation.

Il est aussi pour nous un encouragement dans ce temps de pénitence. Il nous exhorte à marcher sur les traces de notre divin Sauveur dans sa pénitence ; à ne pas nous rebuter devant les incommensurables, les renoncements et les sacrifices du Carême, mais à les accepter de bon cœur et sans dégoût, avec le Christ et pour le Christ.

Cet évangile a déjà été lu la veille, durant l'ordination qui se faisait et se fait encore à cette époque de l'année. L'Eglise, nous disent les Pères, veut porter notre pensée sur la sublime dignité dont viennent d'être honorés les prêtres qui ont reçu l'onction sacrée. Ils sont figurés dans ces trois apôtres que Jésus conduit avec lui sur la montagne, et qui seuls contemplant sa gloire. C'est d'eux que les autres disciples, que le monde entier apprendront, au temps marqué, de quelle gloire Jésus a été environné et quel puissant éclat la voix du Père céleste a trouvé sur le sommet de la montagne pour déclarer la grandeur et la divinité du Fils de l'homme.

Mes frères, je n'ai pas besoin de remettre sous vos yeux cette scène grandiose de la Transfiguration ; l'évangile vous l'a retracée d'une façon saisissante. Je veux seulement faire ressortir les leçons

qu'elle renferme. — La transfiguration du Sauveur est l'image de sa glorification dans le ciel et de la nôtre aussi. Par ce spectacle glorieux, il a voulu fortifier les trois disciples privilégiés, il a voulu encore affermir les disciples de tous les temps. Il avait donc en vue chacun de nous en ce moment ; il savait nos combats, nos peines et nos afflictions ; il voulait nous relever, nous encourager, nous consoler au sein de tant de misères par les célestes splendeurs de sa transfiguration.

Pendant le temps du Carême, pendant ces jours de grâce destinés à la méditation des vérités saintes, élevons fréquemment nos yeux et notre cœur vers les collines éternelles, vers ce Thabor de la béatitude céleste ; nous accepterons plus volontiers les croix que Dieu nous enverra, la croix du renoncement, de la mortification et de la pénitence.

Notre divin Sauveur lui-même n'est entré dans sa gloire que par la voie *douloureuse*, et même dans l'éclat de sa Transfiguration au Thabor, planaient devant son âme Gethsémani et le Golgotha. A tous ses disciples, il n'a point indiqué d'autre chemin que celui de la croix ; il ne leur a pas promis les joies de la terre, mais les souffrances et la croix, comme gages de leur félicité future.

Que ces pensées et ces désirs du ciel nous animent et nous fortifient pendant ce saint temps !

2. Dans l'évangile, Dieu le Père a dit cette parole : « *Ecoutez-le.* » Voici que dans l'*Offertoire* le chrétien fidèle répond à ce commandement divin en disant avec David : « *Je méditerai vos préceptes que j'ai tendrement aimés, et je lèverai mes mains vers vos commandements que j'aime.* » Puissions-nous les aimer et les pratiquer comme le Roi-Propète !

3. Nous puiserons cet amour des lois divines dans le saint sacrifice que nous offrons à Dieu. Cette hostie qui va bientôt être consacrée est le gage et la rançon de notre salut ; par elle nos cœurs fidèlement préparés obtiendront ce qui leur manquerait encore pour être réconciliés avec le Seigneur. Voilà pourquoi dans la *Secrète* nous disons : « *Seigneur, daignez regarder favorablement le présent sacrifice, afin qu'il serve à l'accroissement de notre dévotion et de notre salut.* »

4. L'âme qui a eu le bonheur de communier et qui possède Dieu dans son cœur, lui adresse cette prière qui est à la fois un acte de confiance et un appel véhément et pressant : « *Comprenez mon cri, écoutez la voix de ma prière, mon roi et mon Dieu, car c'est vous que je prierai.* »

Voyez, m. f., comment l'Eglise se plaît à mettre tout notre espoir en Dieu ; elle varie les expressions pour nous déterminer à nous adresser au divin Maître dans les différentes circonstances de notre vie.

5. Ceux de ses enfants qui ont eu le bonheur de recevoir N.-S. J.-C., l'Eglise les recommande particulièrement à Dieu, afin que par leur vie et leur conduite ils lui soient agréables. L'Apôtre l'avait déjà dit dans l'épître : « *Il nous faut être agréables*

¹ Dom Guéranger, *Le Carême*, p. 234.

à Dieu ; » la *Postcommunion* nous invite « à servir dignement par une vie qui plaise à Dieu ».

* * *

Entrons pleinement dans les vues de l'Eglise notre mère. Pendant ce carême, purifions notre âme par la confession de nos fautes, par la compunction du cœur, par l'amour du Seigneur ; réhabilitons notre corps, en lui faisant porter le joug de l'expiation, afin que désormais il demeure le serviteur de l'âme et son docile instrument jusqu'au jour où celle-ci, entrée en possession d'un bonheur sans fin et sans limites, versera sur lui la surabondance de gloire et de délices dont elle sera inondée sur le Thabor éternel. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME sur le problème de la vie

II

LA VIE

Quæ est enim vita vestra ?
Qu'est donc votre vie ?

Mes frères,

Ce 15^e verset du 14^e chapitre de S. Jacques pose un problème auquel l'humanité cherche une réponse depuis qu'elle a connaissance d'elle-même, et qu'elle n'a pu résoudre sans s'appuyer sur cette parole divine dont S. Jean disait qu'elle était elle-même la vie : *Spiritus et vita sunt*.

Ce mystère, car c'en est un, dont l'existence n'a jamais été niée que par quelques sceptiques d'une sincérité douteuse, tourmente les générations actuelles, comme il a désespéré celles qui nous ont précédés.

Nous vivons, c'est un fait. Nous aimons à vivre, nous tenons à vivre, nous nous rattachons quand même à l'existence, de toutes les forces de notre être ; nous avons, si j'ose le dire, l'instinct de la vie, qui nous pousse à la défendre par tous les moyens à notre disposition. Mais nous ignorons ce qu'est la vie.

L'interrogation de l'Apôtre : *Quæ est vita vestra ?* se dresse devant nous, comme elle s'est dressée devant les siècles passés. Il est vrai que la lumière s'est faite sur ce point. Le Seigneur lui-même a donné la réponse. Ouvrons donc ensemble les saints Livres ; nous y trouverons facilement le triple secret des *origines* de la vie, de la *nature* de la vie, de la *fin* de la vie. Ce qui nous donnera d'elle une connaissance exacte et pratique qui ne se rencontre que là.

I. — Ses origines

Inutile de nous arrêter à prouver notre propre existence. Elle est un fait d'expérience universelle et de conscience intime. Le doute en pareille matière ne saurait être discuté.

Mais, d'où vient cette vie, dont la possession fait l'objet de notre absolue certitude ?

Nous n'avons pu nous la donner à nous-mêmes ; car, nous ne pouvons être, en même temps, notre cause et notre effet.

D'autre part, nous n'ignorons pas que nous n'avons pas toujours existé, que nous avons eu nécessairement un commencement. De plus, nos parents, qui nous ont mis au monde, n'ont été que des intermédiaires providentiels. Ils n'ont transmis que ce qu'ils avaient eux-mêmes reçu.

La science, presque à chaque époque, j'allais dire, presque à chacune de ses innombrables variations, a bien risqué d'étranges suppositions : des transmigrations successives, des générations spontanées, des transformations progressives ; mais elle-même a fait justice de ces hypothèses parfois extravagantes et toujours gratuites ; elle a dû s'incliner devant la solution religieuse, inscrite au livre sacré de nos origines.

Le roi David avait bien dit qu'il fallait remonter à Dieu comme à la source de toute vie : *Quoniam apud te est fons vitæ*. L'auteur inspiré des chapitres de la Genèse a fait plus : il nous a montré l'existence humaine comme nécessaire au plan divin, puis il a magnifiquement raconté ses commencements.

Le Seigneur, l'être par essence, avons-nous dit, se suffisait à lui-même. Il trouvait dans les ressources intimes de son être les conditions de son éternel bonheur ; et cependant, son infinie bonté le poussait, en quelque sorte, à compléter les merveilles qu'il avait déjà réalisées, par la création d'un être qui les résumerait toutes.

L'œuvre des six jours était depuis longtemps achevée. Les astres et la nature chantaient à leur manière la gloire de leur divin auteur. Mais leur hommage était, pour ainsi dire, inconscient et fatal, et l'amour infini voulait être aimé librement.

Les animaux peuplaient la terre ; mais l'instinct seul dirigeait leur existence ; ils obéissaient, dans leur activité spéciale, comme les plantes fixées au sol qui les avait produites. Il fallait donc qu'une existence, plus parfaite encore, réunît toute cette louange que formulait la créature, pour la dire au Seigneur ; il fallait une intelligence qui comprît toutes les beautés et toutes les splendeurs du monde, pour chanter librement l'hymne de sa reconnaissance.

Dieu se recueille dans un ineffable et mystérieux conseil, et voici ce qu'il décide : « Faisons l'homme. *Faciamus hominem*. » C'est le cri d'un cœur opprimé d'amour et qui se donne satisfaction.

Quelle tendresse, en effet, dans la réalisation de ce chef-d'œuvre ! La volonté toute-puissante qui venait de jeter dans l'espace la multitude des sphères et des mondes, se fait attentive et délicate. La main divine prend et façonne le limon de notre corps : *Manus tuæ fecerunt me et plasnaverunt me*. Elles en tracent toutes les lignes, en dessinent tous les contours, donnent à chaque détail le plus merveilleux fini, comme à l'ensemble la noblesse et la grâce.

Dieu travaille avec une singulière complaisance

à cette créature de prédilection, car il veut en faire son image et sa ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*.

Il tire alors de lui-même un souffle de vie, *inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ*. C'est l'émanation de son amour, c'est le principe vital, et l'homme existe désormais : *Factus est homo in animam viventem*.

Tous les autres êtres portent l'empreinte, le cachet, le signe de leur divin auteur, lui seul en a la physionomie : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*.

Qu'elle est magnifique cette origine de notre vie ! Qu'elle est consolante ! Et comme nous devons en être fiers !

La vie, c'est un mystère, nous sommes contraints de l'avouer. Mais c'est un mystère de grandeur et d'amour, car Dieu seul pouvait nous la donner, et c'est de lui seul que nous l'avons reçue.

II. — Sa nature

Notre reconnaissance nous fait un devoir, pour apprécier à sa juste valeur ce don de Dieu, d'en étudier la nature.

Ici les opinions les plus fantaisistes et les plus contradictoires se sont manifestées.

Tandis que la Sainte Ecriture nous représente la vie comme la trace d'un nuage, *vestigium nubis*, comme la nuée que fait disparaître un rayon de soleil, comme une ombre insaisissable, *quasi umbra super terram*, d'autres la définissent, tantôt un sourire entre deux abîmes, tantôt une larme entre deux mystères, tantôt encore une course indéfinie de l'âme.

Il y a là quelque chose de vrai. Toutefois, l'Ange de l'Ecole a fait mieux qu'une phrase à retenir, il a trouvé l'essence de la vie dans le mouvement : *vita in motu*.

Ne voyons-nous pas, en effet, que c'est un mouvement actif, dont nous sommes responsables, en même temps qu'un mouvement passif, que nous subissons et qui nous entraîne ?

En effet, par l'impulsion divine, l'homme se meut sur la terre, qui le porte au gré de ses désirs, comme il se meut dans l'infini par l'intelligence. Sa vie n'a rien de l'immobilité stérile d'un minéral quelconque, elle est toute d'une incessante activité. S'il respire, c'est pour vivre ; s'il travaille, c'est pour vivre ; s'il marche, c'est pour vivre ; s'il dort, c'est pour vivre ; s'il meurt, c'est encore pour vivre. Il ne se repose jamais, parce que la vie lui manque à mesure qu'il l'utilise.

Comme l'a dit Lacordaire : « Il la boit dans une coupe avare, qui n'en contient et n'en verse qu'une goutte à la fois. » Pour lui, s'arrêter c'est mourir ; l'immobilité, c'est la mort.

Cependant, cette agitation n'a rien de fatal, et notre conscience nous révèle toutes nos responsabilités. Car si nous ne sommes pas les auteurs de notre vie, puisqu'elle n'a pas attendu nos ordres pour commencer, et qu'elle ne les attendra pas pour finir ici-bas, nous en sommes, du moins, les

dépositaires, et l'activité qui la constitue ne doit pas se dépenser en pure perte.

Aussi trouvons-nous au livre de Job la vraie définition de la vie : c'est une lutte. *Militia est vita hominis super terram*.

Lutte sans trêve ni merci, dont la douleur n'est qu'une minime partie ; lutte qui revêt mille formes, contre des adversaires multipliés à l'infini ; lutte embrassant notre existence tout entière, et condamnant tour à tour notre chair, notre intelligence et notre cœur aux plus rudes combats. Luites intimes contre les entraînements des sens, contre les penchants dépravés de notre corruption native : *inimici hominis domestici ejus*. Lutte extérieure contre les séductions du mal et les attaques réitérées de l'esprit infernal, qui rôde sans cesse et s'acharne toujours. Luites inévitables et périlleuses contre l'auxiliaire du tentateur invisible, le monde, qui joint à ses agressions furieuses l'appoint de ses douceurs empoisonnées, ou de ses persécutions brutales.

« Et pourquoi, Seigneur, s'écrie David, cette innombrable multitude d'assaillants ? *Domine, quid multiplicati sunt, qui tribulant me ?* » Parce que la vie, dans ces conditions, est vraiment méritoire ; parce que la grandeur de l'homme s'y révèle, *virtus in infirmitate perficitur* ; parce que, vainqueur, il s'assure des palmes d'autant plus glorieuses qu'il les a plus difficilement conquises.

Cependant, quelle que soit notre évidente liberté dans l'organisation de notre vie, nous restons impuissants à prolonger ce mouvement dans lequel est son essence. Nous sommes plutôt ses sujets que ses maîtres. Tandis que notre conscience nous convainc de notre responsabilité, notre expérience nous démontre notre indiscutable dépendance.

Nous ne pouvons ni naître ni mourir à notre choix ; nous sommes entraînés par un torrent que rien ne saurait arrêter.

Voici comment l'illustre Bossuet dramatise cette pensée déjà si poignante. Il est à citer textuellement : « La vie humaine est un chemin qui n'a pour issue qu'un précipice affreux. Nous sommes avertis, dès le premier pas ; mais la loi l'exige, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière ; une force invisible nous entraîne : Marche, marche ! Il faut avancer sans cesse vers le précipice... Mille traverses, mille peines. Encore si je pouvais éviter le précipice ! Non, non ! Il faut marcher, il faut courir. Rapidité des années !!! »

On se console pourtant, parce que de temps en temps des objets font diversion, des eaux courantes, des fleurs qui passent... On voudrait s'arrêter : Marche, marche ! « Et cependant, on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé. Fracas effroyable, inévitable ruine. On commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Tout se ternit, tout s'efface. C'est déjà l'ombre de l'éternelle nuit... Mais il faut aller sur le bord ; encore un pas... Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux se ferment... Il faut marcher... En arrière... »

impossible, tout est tombé, tout a passé. *Præterit enim figura hujus mundi*. Le chemin, c'est la vie ; le gouffre, c'est la mort... »

Étonnant mystère d'obscurcissement et de légèreté, chez la plupart d'entre nous ! Enfermés entre deux éternités, emportés sans cesse vers la tombe, fugitifs comme l'onde qui s'échappe ou le nuage qui s'évanouit, nous n'avons pour agir que quelques instants incertains. Un jour à peine sépare le berceau du cercueil, et les mois et les années nous trouvent inoccupés, *tota die otiosi*. Comme les pêcheurs du lac de Galilée, nous travaillons toute la nuit, sans rien prendre, parce que absorbée par des préoccupations d'affaires ou de plaisirs, notre vie s'épuise et se consume avec une irréparable et vertigineuse rapidité, dans une agitation fiévreuse et stérile, qui ne s'éteint qu'avec elle.

III. — *Sa fin*

Toutefois, notre existence ne saurait être une simple apparition sur la scène du monde, et la loi souveraine des choses veut que notre fin réponde à nos origines. Aussi trouvons-nous dans la puissance qui nous donna la vie, la raison même pour laquelle nous l'avons reçue.

L'homme, né du souffle divin, n'appartient pas à la terre. Il a des destinées meilleures, et triomphe du temps par son immortalité. *Deus creavit hominem inexterminabilem*.

Mais pourquoi Dieu nous a-t-il gratifiés de cette existence qui ne doit plus finir ?

Pour nous et pour lui ; pour notre bonheur et pour sa gloire.

Quel autre but pouvait se proposer l'Être infiniement bon, si ce n'était le bonheur de sa créature privilégiée ? N'est-ce pas là la consolante explication de cet instinctif besoin de félicité, qui nous tourmente et ne nous laisse aucun repos ? Notre vie s'écoule en vains efforts pour arriver à cette satisfaction suprême, que les uns cherchent dans la possession de richesses éphémères, d'autres dans l'enivrement des plaisirs grossiers, d'autres dans les fugitives fumées de la gloire, tous en dehors, tous en dessous de Celui qui seul peut nous la donner, qui seul est la vie de notre âme, qui seul peut être notre fin, parce qu'il est notre principe, et parce qu'il est la souveraine et l'éternelle béatitude.

C'est le cri de St. Augustin : « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est tourmenté jusqu'à ce qu'il repose en vous. *Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te.* »

Notre vie s'affirme alors, dans ces nobles aspirations, ce qu'elle est, ce que le Créateur l'a faite : un mouvement naturel et légitime vers la félicité, parce qu'elle a Dieu pour principe, pour centre et pour terme. Et c'est au-delà de cette vallée de larmes, que nous posséderons enfin, dans l'ineffable quiétude de nos facultés, le bonheur, qui n'apparaît ici-bas que comme l'éclair qui passe, afin de nous faire désirer plus ardemment le

bonheur réel, que seule nous procurera la félicité divine.

Du reste, le Seigneur n'a pas dissimulé ses projets. Il les révèle au livre des Proverbes : « Dieu a tout créé pour Lui-même. *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* » Voilà le dernier mot du mystère de la vie.

Dieu lui-même est la fin de son acte créateur, parce qu'il en est le principe. C'est l'enseignement de la plus pure théologie. Nécessairement, il en reste éternellement le principe, et notre vie s'écoule dans une perpétuelle dépendance de sa cause, et, venant de Dieu, nous allons instinctivement à lui, pour nous reposer en lui : *In pace in idipsum requiescam.*

Nous allons dans l'infini lui-même, qui de la substance de tout bien comble l'abîme de nos inénarrables désirs : *Replet in bonis desiderium tuum.*

Le pauvre petit vase de notre vie, qui voulait être rempli, Dieu le plonge, le submerge dans l'océan de sa propre béatitude : *Ego ero merces magna nimis* ; et malgré nos oublis et nos ingratitude, malgré nos défaillances inconciliables avec la grandeur de nos origines, nous avons, comme fin dernière, la plus sublime des destinées, l'éternelle possession du Dieu qui nous a faits pour lui : *Propter semetipsum operatus est Dominus.*

* * *

Il y a loin, m. f., de cette magnifique doctrine à tous ces systèmes inventés à plaisir, plutôt pour avilir et fausser la vraie notion de la vie que pour la formuler.

Cependant nous sommes restés dans le strict domaine de l'enseignement catholique, et nous n'avons fait que développer quelques paroles de nos Saintes Ecritures.

Ne devrions-nous pas de suite entonner l'hymne de la reconnaissance et du repentir en l'honneur de celui qui se nomme lui-même « l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin de toutes choses ? *Ego sum Alpha et Omega, principium et finis.* »

Ce serait justice ; mais ce serait encore bien peu : le Seigneur exige davantage. Par une de ces délicatesses qui ne saurait vous échapper, il entend que nous soyons pour quelque chose dans l'éternel bonheur qu'il nous réserve.

C'est pourquoi notre vie, dans ce monde, doit toujours être digne de lui. Les actes qui la composent sont inscrits au livre de vie. Ceux-là seulement pourront entrer dans la cité céleste dont les noms auront été portés sur ces pages bienheureuses : *Nisi qui scripti sunt in libro vitæ.* (Apoc., xxi, 27). Que les nôtres soient de ce nombre ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 februarii 1914.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 5 mars 1914

Deuxième

partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LE PROBLÈME DE LA VIE. — III. Les droits de Dieu et les devoirs de l'homme, 177. — IV. La prière, 179.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XVII. 3^e Dim. de Carême : La rémission des péchés, 182.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XV. 3^e Dim. de Carême, 185.

Instructions de Carême sur la Passion. — IV. Le tribunal de Caïphe et le soufflet, 189.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME sur le problème de la vie

III

LES DROITS DE DIEU ET LES DEVOIRS DE L'HOMME

*Hic est Filius meus dilectus ;
ipsum audite.*

Ecoutez-le : c'est mon Fils bien-aimé. (Matt., xvii, 5).

Mes frères,

Ces paroles furent prononcées, il y a dix-neuf siècles, par une voix mystérieuse et puissante, sortie d'une nuée qui couvrait de son ombre le sommet du Thabor.

Trois hommes, — car les prescriptions mosaïques exigeaient un triple témoignage en faveur d'une déposition, — se trouvaient sur cette montagne, à quelques pas du Sauveur. Spectateurs effrayés de cette scène majestueuse, ils se prosternèrent le visage contre terre, et tous trois ont affirmé le fait.

Or, tandis que cette voix se faisait entendre, Jésus était seul avec eux, et Pierre, Jacques et Jean ne virent personne autre que lui. *Dum fletet vox, inventus est Jesus solus.*

Le doute est donc impossible ; le Fils de Dieu, qu'il nous faut écouter, c'est N.-S. Jésus-Christ.

Sa mission divine est désormais authentiquée par l'Eternel lui-même, qui veut se servir de lui pour formuler à nouveau les notions nécessaires à la vie de l'homme, celles du *droit* et du *devoir*. Écoutez-le donc : *ipsum audite*. Législateur de la nouvelle alliance il vient rappeler, dans son infaillible enseignement, les *droits du Seigneur* et les *devoirs de l'homme*. Deux pensées qui seront tout le partage et tout le sujet de cet entretien.

I. — Les droits de Dieu

L'histoire a conservé le récit d'une tentative étrange. Après avoir essayé de tout niveler dans une désastreuse et mensongère égalité, les hommes de la Révolution s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés, que leur œuvre funeste allait d'elle-même et fatalement à la ruine. Alors ils décrétèrent d'office, dans une cérémonie non moins imposante que ridicule, l'existence d'un Être suprême, et pour

calmer les menaçantes inquiétudes du peuple, ils lui imposèrent une solennelle déclaration des droits de l'homme.

Que sont devenus en France ces immortels principes ? Qu'a-t-on fait des droits imprescriptibles de l'homme ? Nous le voyons chaque jour... Il ne pouvait pas en être autrement. Pourquoi seraient respectés les droits de l'homme, quand l'homme ne respecte pas les droits de Dieu ? Car, s'il est ici-bas des droits incontestables et sacrés par-dessus tous les autres, ne sont-ce pas les droits du Seigneur ?

1. Nous avons dit précédemment toutes les grandeurs de nos origines. Nous sommes les œuvres de Dieu. La main divine a façonné l'argile de notre corps, et le souffle divin nous a donné la vie : *spiraculum vitæ*. Bien plus encore, si toutes les créatures portent l'empreinte de la toute-puissance qui les a faites, nous, nous sommes l'image et la ressemblance de notre Créateur.

Mais alors, s'il nous a traités avec tant de respect, demande la Sainte Ecriture, était-ce pour nous abandonner à jamais aux vicissitudes d'un aveugle destin, comme le prétendait la sagesse antique ? Le Seigneur a, d'un mot, jeté les mondes dans les espaces ; mais il ne s'est point séparé d'eux. Il reste en rapport avec eux, et leur a fixé des lois, que la science humaine découvre et formule. Or, s'il traite ainsi les êtres inférieurs, a-t-il pu renoncer à ses droits sur l'homme, le chef-d'œuvre de son amour ?

Quand ici-bas un artisan quelconque a modifié, par son travail et son intelligence, une matière inerte, il l'a faite sienne ; qu'elle porte ou non sa signature, elle est devenue sa propriété légitime. Quand un sculpteur a tiré d'un bloc de marbre une statue, sur les traits de laquelle il a fait passer son génie ; quand un compositeur a trouvé dans son inspiration de ravissantes mélodies ; quand un peintre a fixé sur la toile l'idéal dont il avait conçu le rêve ; quand un littérateur a laissé des pages dans lesquelles il a mis son âme et sa vie, l'œuvre est à jamais inséparable de son auteur. Il en reste tellement le maître, que seul il en autorise les reproductions. Notre langage l'affirme clairement avec son énergie simplifiée : le *droit d'auteur* est un droit sacré. N'est-ce pas le droit de Dieu ? Puisqu'il nous a faits ce que nous sommes, puisqu'il est notre auteur, nous sommes à lui.

2. Loin de s'affaiblir, à mesure que l'homme s'éloigne de son berceau, ce droit s'affirme chaque jour de plus en plus, car la conservation de notre vie ne s'explique pas autrement que ses origines.

Dieu ne cesse pas de nous créer : *Pater meus usque modo operatur*. Il nous continue l'existence qu'il nous a donnée ; nous restons vis-à-vis de lui dans une perpétuelle dépendance, nous sommes en sa main divine. C'est à tort qu'on voudrait le reléguer dans les insondables profondeurs de son ciel, où son bonheur lui suffit ; c'est à tort qu'on trouve indigne de lui de s'occuper de cette multitude infinie de petites choses, qu'il n'a pas dédaigné de faire. Non seulement il peut s'occuper de tous ces êtres, mais il ne peut pas ne pas s'en occuper, car

c'est par lui qu'ils subsistent, par lui seul, et nullement par eux-mêmes.

Voyez donc à l'aide de quels bienfaits sa providence paternelle subvient à tous nos besoins ! Qui donc fertilise ces campagnes, dont les produits deviendront votre nourriture ? Qui donc fait luire chaque jour ce soleil vivifiant, dont les rayons lumineux nous échauffent et nous éclairent ? Qui donc préside au mouvement régulier du monde qui nous porte, sinon l'inépuisable et délicate bienfaisance de *notre Père qui est aux cieux* ?

Parmi nous, quand une personne, cédant à la pieuse inspiration de son cœur, soulage la misère qu'on lui confie, soutient par ses aumônes et plus encore par ses consolations le pauvre qui souffre et qui pleure, nous trouvons qu'elle a droit à la reconnaissance de celui dont elle a séché les larmes, dont elle a sauvé l'existence ou l'honneur. Et qui donc a jamais fait pour un de ses semblables ce que tous les jours Dieu fait pour nous ? Et alors, je vous en fais juges, quel droit ne lui donnent pas sur nous ses innombrables bienfaits ?

3. Ce n'est pas tout encore. Nous devons retourner au Dieu qui nous conserve et dont nous sommes l'ouvrage ; nous l'avons dit déjà. Dieu, notre principe, doit être aussi notre fin ; car c'est pour lui-même qu'il a tout créé : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus*.

Loin de nous la pensée de prêter au Seigneur les sentiments de ce déplorable égoïsme qui, trop souvent, nous fait agir ! C'est encore et surtout notre bonheur qu'il se propose dans le but qu'il poursuit ; c'est comme un éternel et suprême bienfait qu'il nous prépare.

Ecoutez l'apôtre S. Paul expliquant cette doctrine à ses fidèles de Corinthe : — *Omnia vestra sunt*. Tout est pour vous. Et la science vient à chaque instant confirmer cette assertion déjà vieille de bien des siècles. Elle nous révèle, à mesure qu'elle la découvre, la raison mystérieuse de choses jusque-là supposées inutiles, d'organes dont le fonctionnement restait ignoré. Sa conclusion dernière, c'est la constatation du merveilleux enchaînement des êtres inférieurs venant aboutir à l'homme, *omnia vestra sunt* : l'air, pour qu'il le respire ; la terre, pour qu'il l'habite ; la végétation, pour qu'il s'en nourrisse ; les animaux, pour qu'il les utilise. Le monde est son domaine. *Omnia vestra sunt*, tout est pour l'homme.

Son intelligence permet à son apparente faiblesse de soumettre à sa volonté jusqu'aux éléments les plus terribles, l'eau, le feu, qui tout menaçants qu'ils paraissent, deviennent pour lui de puissants et précieux auxiliaires.

Mais l'homme, alors, que devient-il ? *Vos autem Christi*. Nous sommes pour le Christ, et le Christ est pour Dieu : *Christus autem Dei*.

Sublime économie de l'amour divin ! Non content de nous avoir tout donné, le Seigneur veut encore se donner lui-même, et c'est par son Christ qu'il veut nous avoir, afin d'être à jamais notre inénarrable récompense : *Ego ero merces magna nimis*.

Tout pour nous, et nous pour Dieu !... Que de grandeur, et quels droits n'a pas sur nous Celui qui nous a faits pour lui !

II. — Les devoirs de l'homme

Dans notre siècle, on s'est fait des droits de l'homme une idée tellement exagérée que celle du devoir s'est presque totalement perdue. Cependant ces deux grandes choses, le droit et le devoir, se supposent et se soutiennent. De la réalité du droit, résulte nécessairement celle du devoir. Et puisque le Seigneur a des droits sur l'homme, l'homme a des devoirs vis-à-vis de Dieu.

Nous l'avons vu : tout ce que nous sommes, nous le tenons de notre Créateur. Nous lui devons donc l'hommage de ces facultés par lesquelles il nous a faits ses images et ses représentants au milieu de l'univers. Il nous a donné l'intelligence pour le connaître, la liberté pour le servir, et le cœur pour l'aimer. De là le triple devoir que nous avons à remplir.

1. Connaître Dieu, quel inépuisable sujet d'étude ! quel magnifique emploi de la vie ! Connaître Dieu ! mais c'est faire l'œuvre de Dieu lui-même qui se connaît par son éternelle contemplation. Connaître Dieu ! mais c'est tenter l'impossible, essayer de saisir le mystère des mystères, et cependant c'est le devoir que le Seigneur impose à notre intelligence.

Les merveilles de la création chantent sa grandeur sans la comprendre, et cette louange ne lui suffit pas ; il veut le cantique de ceux qu'il a créés capables de le connaître.

Que leur demande-t-il ? — Un acte de foi !...

Dans ce cas, direz-vous, ce n'est plus l'hommage de la raison qu'il exige, c'est son sacrifice.

Non, m. f., quoiqu'en disent certains rationalistes, la foi ne supprime pas la raison ; bien plus, elle la suppose. « Je ne croirais pas, affirmait l'illustre S. Thomas d'Aquin, si je ne voyais pas qu'il faut croire. » Et David trouvait trop évidents les témoignages du Seigneur : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis*.

Cependant, que peut la raison seule en face d'une tâche pareille, elle qui reconnaît n'avoir le dernier mot de rien ? Peut-elle transporter l'homme dans le royaume de la vérité, qu'elle ne possède qu'imparfaitement ? Ne lui faut-il pas, pour étendre encore son domaine, l'appui d'une force supérieure, capable de nous ouvrir tous ces horizons que notre intelligence avait seulement soupçonnés ? Alors intervient la foi pour compléter l'œuvre commencée par la raison. Dieu lui-même parle, lui-même nous enseigne. Et parce qu'il a parlé, nos intelligences s'inclinent et se prosternent dans le silence de l'adoration.

C'est l'acte de foi dans ce qu'il a de plus digne de l'homme, qui reconnaît ainsi sa dépendance ; c'est l'hommage de l'intelligence dans ce qu'il a de plus digne de Dieu, dont il affirme la science souveraine.

2. A ce premier devoir il faut en ajouter un second d'une importance égale.

Au commencement, lisons-nous au livre de la Sagesse, Dieu créa l'homme et le remit entre les mains de son libre arbitre. Il le plaça vis-à-vis du bien et du mal, lui promettant ce qu'il aurait choisi. Qu'advint-il ?

C'est la longue et triste histoire de notre pauvre humanité. C'est notre propre vie considérée sous son véritable aspect, comme une épreuve dont la mort est le dénouement et l'éternité la sanction.

Mais de cette notion naît immédiatement la grande idée qui nous occupe, celle du devoir. A peine en possession de nous-mêmes, il nous faut agir, il nous faut travailler à nos propres destinées. Deux chemins s'ouvrent devant nous, et nous avons conscience que nous sommes libres, par conséquent responsables de nos décisions.

Le bien nous séduit, parce qu'il a tous les charmes d'une réelle beauté. Le mal nous attire, parce qu'il correspond à de secrets instincts de notre malheureuse nature. Il faut choisir.

Les passions naissantes s'agitent déjà dans notre cœur. L'égoïsme élève sa voix bien connue. L'intérêt parle à son tour, et l'influence du milieu dans lequel nous vivons se fait sentir. *Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus*, dit S. Paul. Le monde a les yeux sur nous, et Dieu nous attend ; car, s'il a des lois nécessaires pour soumettre les êtres inférieurs et matériels, il nous a laissés aux mains de notre propre conseil. Nous voici dans l'obligation de nous prononcer, par un acte, entre le bien et le mal.

Mais, le bien, c'est la volonté de Dieu, c'est le respect d'un droit, c'est le devoir accompli...

Librement alors, conduits par les lumières de notre conscience, nous reconnaissons des limites à notre indépendance ; nous distinguons entre le juste et l'injuste, entre le permis et le défendu ; coûte que coûte, au mépris des passions et des calculs égoïstes, nous inclinons noblement notre liberté devant celui qui nous l'a donnée, mais devant lui tout seul... Ce magnifique hommage, qui nous grandit à nos propres yeux, est celui qu'il nous demandait.

3. Enfin, Dieu réclame notre amour. C'est le devoir du cœur, qu'il a fait, comme le sien, capable d'aimer. C'est le résumé sublime de toutes les lois imposées aux intelligences libres.

Dieu nous a créés avec amour, il a mis en nous le besoin de l'amour, il a multiplié pour nous les preuves de l'amour infini. Trop au dessus de nous pour que notre amour puisse l'atteindre, il est descendu parmi nous, et pour nous contraindre, en quelque sorte, à répondre par notre amour à l'immense amour qu'il nous témoignait, il nous a tous aimés et plus que lui-même.

Et puis, il nous a dit : « Vous vous aimerez les uns les autres comme je vous ai moi-même aimés. » Aussi, quand notre cœur égaré cherchait à ce besoin d'aimer de vulgaires et d'indignes satisfactions, Dieu l'empêchait de s'attarder longtemps à ces fausses et vides jouissances, le tourmentant jusqu'à ce qu'il revint à lui.

Par uné de ces tendresses dont il est seul

capable, il a fait de l'accomplissement de ce devoir la plus douce des conditions de notre plus vrai bonheur. Et parce que instinctivement nous voulons être aimés, il a promis de répondre par un éternel amour à ce noble et libre hommage de notre cœur.

* * *

La méditation de ses devoirs avait ramené le Roi-Psalmist dans les voies du Seigneur : *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua*. C'est qu'en effet sur les âmes bien nées, l'idée du devoir est toute-puissante. Elle les élève au-dessus de toutes les difficultés, elle les élève au-dessus d'elles-mêmes, car elle les grandit parfois jusqu'au plus sublime des sacrifices.

Il y a quelques années, en vue de Marseille, à très peu de distance de la côte, sur l'un des écueils que couvrent les flots de la Méditerranée, s'échouait par une violente tempête un transport français. La mer démontée, pendant trois jours et trois nuits, menaçait d'engloutir avec le bâtiment les centaines de passagers qui se trouvaient à son bord. D'héroïques sauveteurs essayèrent, au péril de leur vie, de porter secours aux naufragés. Ce fut longtemps en vain.

Pendant ces longues heures de mortelle angoisse, le capitaine impassible restait à son poste. Solidement attaché sur la passerelle que balayaient les vagues furieuses, s'oubliant lui-même, il s'occupait du salut de tous, montrant à l'Europe entière, qui suivait anxieuse les péripéties de ce terrible drame, qu'en France la sainte idée du devoir fait toujours des héros avec des hommes de cœur.

Et nous, m. f., sur cette terre classique des plus nobles dévouements, resterons-nous en arrière ? Serons-nous seulement des hommes de plaisir ou des hommes d'affaires, des hommes honnêtes ou des hommes d'honneur selon le monde?... C'est trop peu !... Soyons, où la Providence nous a placés, des hommes selon le cœur de Dieu, des hommes de devoir : ceux-là seuls méritent à la fois et de la terre et du ciel ! Ainsi soit-il.

IV

LA PRIÈRE

Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.

Que ma prière s'élève comme l'encens sous le regard de Dieu. (Ps., cxi, 2).

Mes frères,

L'homme a reçu de Dieu la parole. Cette perfection lui permet d'exprimer ses pensées, de traduire les sentiments qui naissent de son cœur. Plus heureux que les créatures inférieures, il peut faire partager à ses semblables les impressions qu'il éprouve, échanger avec eux ses joies et ses tristesses. Toutefois, il semble que le premier usage qu'il doive faire de ce don précieux, c'est de parler à Celui qui l'a fait si beau, c'est de dire à son divin Auteur sa profonde reconnaissance.

Or, la parole de l'homme à Dieu, c'est la prière. Et si la parole est la manifestation de la vie, parce

que le silence c'est la mort, la prière doit s'élever du cœur de l'homme jusqu'au trône de Dieu, comme le demandait le Roi-Psalmist : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.*

Parler de la prière, à notre époque de rationalisme systématique et d'indifférence pratique, est-ce bien opportun ? Oui, m. f., non seulement parce que la suite de nos sujets le demande, — la prière et la vie ne sauraient être séparées, car l'une est le soutien de l'autre, — mais parce que la prière est un acte dont la *sublimité* d'une part, et de l'autre la *nécessité* sont pour les âmes d'une importance capitale.

Essayons donc le rapide développement de ces deux pensées : la sublimité de la prière et la nécessité de la prière.

I. — Sa sublimité

Dans le monde moral, on dit d'un acte qu'il est sublime, quand il dépasse, par lui-même ou par ses effets, non seulement les proportions de l'ordinaire, mais encore celles du beau ; quand il élève son auteur au-dessus de son milieu et l'impose à l'admiration de ceux qui l'approchent.

C'est dans ce sens que la prière est vraiment sublime, car elle élève l'homme jusqu'à Dieu. Qu'est-elle, en effet ?

1. La prière est une élévation de l'âme ; c'est le vol de l'âme, son essor par delà les immensités. Nous, que la vallée des larmes circonscrit dans sa douloureuse enceinte, qui vivons péniblement dans ces bas-fonds du monde réel, comme sur une terre d'exil, privés d'air, de lumière, de perspective ; tout à coup, le Roi-Psalmist nous le dit, dès l'aurore nous prenons les ailes de la colombe, et nous nous envolons, nous nous élevons, nous gagnons les hauteurs. La terre disparaît. La vie présente n'est plus. Le monde, avec ses misères, ses frivolités, ses vilénies, est effacé de notre horizon, ce n'est plus qu'un point imperceptible à d'innombrables distances au-dessous de nous.

La prière nous a transportés jusqu'à l'inaccessible lumière où le Seigneur habite. L'exil a cessé. Pour un instant la patrie nous ouvre sa bienheureuse enceinte : *Adstabo tibi...* L'homme se présente au Seigneur lui-même ; sans longue attente, sans cérémonieuse introduction, sans demande d'audience, il est admis au pied du trône du Très-Haut, dont l'oreille s'incline, le cœur s'émeut, l'amour se dilate et la munificence s'entr'ouvre.

L'homme si petit, Dieu si grand ! L'homme parle à Dieu. La prière a vaincu les distances, et le colloque s'engage.

La créature, à ces hauteurs, ne va-t-elle pas être prise d'un soudain vertige ? et que vont balbutier ses lèvres ?... Forte de la parole du Dieu fait homme, sans hésitation ni crainte, elle ose commencer en ces termes étranges : « *Pater Noster...* Notre Père ! » Dieu sait ce qu'elle va dire : Jésus a déjà prié pour elle, comme il l'avait promis, et son Père, qui l'a tant de fois exaucé, l'exaucera toujours.

Quelle pensée douce et féconde en confiance !

Jésus est avec nous ! Quand nous prions, ses yeux profonds et purs, comme aux jours de sa vie mortelle, se lèvent avec les nôtres ; ses mains innocentes se joignent aux nôtres, et sa voix céleste traduit nos supplications. Notre prière est la sienne, et la sienne est la nôtre, car c'est lui qui nous a donné le droit de parler à Dieu de cette manière, et de l'appeler *notre Père*. Et Dieu sait à quoi l'oblige l'ineffable mystère de ce doux nom.

Ce n'est point encore assez que Dieu le Père soit devant nous, et Dieu le Fils avec nous. Il n'y a pas de véritable prière sans le Saint-Esprit : *Spiritus postulat pro nobis*. L'apôtre l'affirme : c'est seulement par lui que nous pouvons nommer le Seigneur. Inutile donc de se préoccuper des expressions à choisir ; qu'il nous suffise de nous abandonner à l'Esprit du Père céleste, qui parle pour nous, qui connaît le langage de l'éternité, qui possède la science mystérieuse de la voix, *scientiam habet vocis*, dont les accents de feu, dont les ardeurs victorieuses susciteront au sein du Seigneur des tressaillements d'amour et de miséricorde.

2. Que va-t-il sortir de cette magnifique entrevue ? « Le Seigneur, dit le psalmiste, est présent à ceux qui l'invoquent ; » plus encore, il s'est lié vis-à-vis d'eux par un serment à jamais sacré ; la prière doit être exaucée.

Mais que devient la toute-puissance divine ? ...Le prophète Nahum jette au monde ce défi superbe : « Qui donc pourra lui résister ? » L'Écriture Sainte à la main, je réponds : *La prière*.

Oui, quelle que soit la faiblesse de l'homme, il a dans son cœur une puissance cachée, redoutable au ciel même parce qu'elle est suppliante, *omnipotentia supplex*. Par elle, il a souvent triomphé de ses plus farouches ennemis, vaincu les cœurs les plus impitoyables. Le Seigneur lui-même semble avoir voulu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, se mettre quelquefois en garde contre cette irrésistible force de la prière, et quand il a voulu donner un libre cours à ses justes vengeances, il a commencé par défendre à ses serviteurs de le prier. « Le peuple que je t'ai confié, disait-il à Moïse, m'a gravement offensé. *Dimitte me*. Laisse-moi, ne me prie pas pour lui, tu m'empêcheras de le punir. » (Ex., xxii, 12). — « Non, Seigneur, répond Moïse, je ne vous laisserai pas, je prierai pour ce peuple coupable. Il ne sera pas dit que vous le frapperez sans que je l'aie protégé. Je ne l'abandonnerai point sans défense à votre colère ainsi qu'à la dérision de ses ennemis, je prierai jusqu'à la fin. » *Moses autem orabat Dominum*. « Moïse, laisse-moi, laisse-moi ! » reprenait le Seigneur. *Dimitte me*. — Moïse résistait toujours, et priait toujours.

Savez-vous qui l'emporta, dans cette lutte vraiment extraordinaire, le Seigneur ou Moïse ? le Tout-Puissant, qui tient entre ses mains la foudre, ou son humble serviteur armé contre lui de la prière ? Ce fut Moïse. Avec la force de résister à Dieu, sa prière eut la puissance de le vaincre. Vainement Dieu dit à Moïse de ne pas le prier ; Moïse

prie, parce que la prière est le droit en même temps que le triomphe de la faiblesse. Et tandis qu'il tremble et qu'il prie pour son peuple, il désarme le bras du Seigneur, et dans ce mémorable débat entre l'homme et Dieu, c'est l'homme qui l'emporte.

L'impure Sodome elle-même aurait été sauvée par la prière d'Abraham tout seul, si dix justes se fussent trouvés dans son enceinte.

C'est d'après ces concluants exemples que les historiens de l'Eglise n'ont pas craint de dire que les déserts des anachorètes, les cavernes des Antoine et des Hilarion étaient plus avantageuses et plus secourables à l'empire, sous les Constantin et les Théodose, que les pensées des sages et la force des plus vaillantes armées. Là, dans ces inaccessibles solitudes, se traitaient devant Dieu les intérêts des peuples et le salut des nations, avec plus de succès que dans les conseils de ceux qui semblaient les maîtres du monde.

Aujourd'hui même, en jetant les yeux d'un bout à l'autre de l'Europe, qui pourrait calculer jusqu'où le Seigneur laisserait déborder sa colère, s'il n'avait pas à compter avec cette toute-puissance de la prière, qui pour nous est encore la plus éloquente et la plus consolante affirmation de sa sublimité !

II. — Sa nécessité

Cette prière, qui, selon la parole de S. Augustin, fait Dieu si faible et l'homme si fort, nous est-elle nécessaire ? — Le besoin de l'homme s'unit à la loi du Seigneur pour appuyer notre réponse affirmative.

1. En effet, la vie de la création tout entière est comme une incessante et majestueuse ascension vers son auteur. Or, tout ce qui va vers l'infini monte à Dieu ; tout ce qui monte à Dieu devient prière.

Platon, le soir, entend les bruits harmonieux des sphères qui roulent dans l'espace. David déchiffre les phrases d'or qu'elles écrivent sur cette page sublime de la nuit ; et Lamartine, notre poète français, dit, comme seul il sait le faire :

Le murmure vivant de la nature entière
N'est que l'écho d'une vaste prière.

S. Paul le constate à sa manière : « *Rien n'est sans voix*, » dit-il aux Corinthiens. « Les éléments terribles eux-mêmes, dit le Roi-Propète, prennent part à cet universel concert. La neige, la glace et la tempête bénissent le Seigneur. Les petits des corbeaux eux-mêmes l'invoquent, et la louange parfaite sort de la bouche des enfants qu'on allaite encore. »

Mais toutes ces voix ignorent qu'elles prient, si l'homme, le pontife de la création, ne traduit leurs actions de grâces et ne chante leur cantique, en faisant monter au ciel, par sa prière intelligente et libre, l'encens de l'univers.

Quoiqu'investi des hautes dignités du sacerdoce au milieu des êtres créés, l'homme, qui les domine, n'en partage pas moins leur extrême indigence. S. Augustin n'hésite pas à nous le rappeler par

une expression quelque peu rude : « Nous sommes les mendiants de Dieu. *Mendici Dei !* » Car nous n'avons rien de ce que nous possédons, talents, ressources, santé, vie même, que nous puissions dire *nôtres*. Tout vient du Seigneur, qui non seulement nous l'a donné, mais nous le donne encore à chaque instant, par un acte non point passé mais présent de sa volonté.

Nous sommes, vis-à-vis de lui, dans une telle dépendance, que si par impossible il cessait d'être, ne fût-ce qu'un instant, aussitôt toute la création s'évanouirait, comme le ruisseau dont on capte la source.

De là cette profonde parole du Sauveur : « Mon Père ne cesse de créer. *Pater meus usque modo operatur.* » (Jo., v, 17). Il est la cause incessamment agissante, sans laquelle non seulement rien n'aurait été, mais encore rien ne pourrait subsister.

Dans cet état de dénuement complet, l'homme comprend l'impérieuse nécessité de cette prière, qui, pour ainsi dire, jaillit spontanément de son âme.

C'est un fait, m. f. : si nous avons l'instinct de la conservation pour tout ce qui touche à notre existence, nous avons aussi l'instinct de la prière. Quel est celui qui n'a jamais prié ? Quel est l'impie dont le cœur n'a jamais essayé la moindre supplication ? Tout sentiment intense, toute impression violente de tristesse ou de joie, de bonheur ou d'angoisse, provoque un cri : *De profundis clamavi ad te, Domine !* Ce cri, nous le retrouvons sur les lèvres de la Chananéenne ou de l'aveugle de Jéricho, sur celles de Pierre presque englouti dans les eaux du lac, ou sur celles des apôtres au milieu de la tempête. Ce cri, c'est la prière.

Nous sommes ainsi faits. Notre cœur ne peut renfermer en lui-même ce qu'il éprouve. Il faut qu'il le dise, et quand c'est à Dieu qu'il s'adresse, en lui qu'il s'épanche, cette confidence si naturelle de ses souffrances ou de ses terreurs qui le soulage et le console, c'est la prière.

2. En faisant de ce besoin de l'homme l'objet d'un commandement exprès, Dieu a voulu simplement formuler une obligation qui d'elle-même s'impose à nos intérêts les mieux compris.

Oportet semper orare, affirme Notre-Seigneur : « Il faut toujours prier. » Remarquez bien ces paroles. Ce n'est pas un conseil, une simple observation ; c'est une loi précise et formelle : *OPORTET, il faut.*

Là ne s'arrête pas le texte : « *Oportet semper orare, et nunquam deficere. Prier toujours, et ne se lasser jamais.* » Voilà le précepte. Non que nous dussions être toujours dans l'exercice actuel de la prière, mais en ce sens que prier doit être pour nous une pratique de toute la vie, qu'il ne faut jamais abandonner ; que nous devons avoir une telle habitude de recourir à Dieu pour tous nos besoins, qu'en dehors même de nos pratiques ordinaires nous soyons toujours prêts à prier, toutes les fois que la nécessité du secours divin se fait sentir.

Pour nous encourager, le divin Maître attache à l'accomplissement de ce grand devoir une promesse bien engageante, et que peut-être vous n'avez pas assez remarquée : « *Demandez, dit-il, et vous recevrez.* » C'est une parole divine, un serment sacré. Si vous n'avez pas encore reçu, c'est que vous n'avez pas encore demandé.

La mesure des faveurs de Dieu, c'est la mesure même de la prière de l'homme, car c'est par elle que s'établit cette touchante et continuelle correspondance de supplications et de bienfaits, de rapports plus fréquents et plus étroits, qui fait que nous allons au Seigneur pour lui demander, et qu'il vient à nous pour nous donner.

Après que nous avons reçu, nous retournons encore à lui pour le remercier, et pour lui demander de nouveau, car nos besoins renaissent tous les jours.

Telle est la grande loi de la prière, dans sa merveilleuse et féconde application.

Qu'il était bien en droit de la promulguer, Celui dont la vie ne fut qu'une incessante prière, qui, pour se reposer de ses courses apostoliques, se retirait seul sur la montagne et priait toute la nuit, *pernoctans in oratione*, qui nous enseigna les sublimes paroles du *Pater*, qui pria au jardin des Oliviers, au sommet du Calvaire, et qui, maintenant qu'il règne dans la majesté de sa gloire, continue dans le ciel la prière inachevée sur la croix : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis!*

* * *

Et maintenant, m. f., arrivons à la pratique.

Il nous faudrait lire ici les instructions du divin Sauveur lui-même, faisant à ses apôtres un véritable cours de prière : *Doce nos orare*. Le temps ne nous le permet pas. Méditons seulement cette recommandation du Maître : « *Tu autem, cum oraveris*, quand vous devrez prier, *intra in cubiculum*, rentrez dans votre demeure, et *clauso ostio*, la porte étant fermée, *ora Patrem tuum in abscondito*, adressez-vous à votre Père dans le secret. »

Vous avez compris, n'est-ce pas ? C'est la prière dans l'intimité de la famille. Il y a là l'épouse et les enfants, et Jésus est au milieu des âmes réunies pour la prière.

Jadis on avait cette pieuse coutume, et dans la plupart des maisons chrétiennes on faisait en commun la prière du soir. Père, mère, ancêtres, enfants et serviteurs, tous s'agenouillaient ensemble au foyer, tous unissaient leurs voix et leurs cœurs dans une même supplication, tous remplissaient en même temps le même devoir.

Aujourd'hui ces saintes traditions paraissent abandonnées. L'époux et l'épouse ne forment bien qu'une société dans les luttes et les douceurs de la vie ; tout est en commun, travaux, fatigues, joies, sentiments, les deux cœurs n'en font plus qu'un ; mais c'est précisément devant le Dieu qui les a pour toujours unis qu'ils se séparent. Parfois même, ils se cachent l'un de l'autre, afin de prier l'un pour l'autre.

Prions donc, m. f. Prions de tout cœur. Prions à toutes les grandes intentions de l'Eglise et de la France. Prions pour ceux qui ne prient pas, pour ceux qui ne prient plus, et même pour ceux qui voudraient empêcher les autres de prier ! Que de toutes nos âmes s'échappent ce soir, et chaque jour, les accents de la supplication la plus ardente, et que, pour le bien de tous, le Seigneur nous exauce dans sa miséricorde : *Exaudi orationes vestras, et reconcilietur vobis.* (II Mac., I, 5). Amen.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XVII

3^e Dimanche de Carême

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

Mes frères,

L'étude du péché, la considération de ses funestes effets risqueraient de jeter nos âmes dans l'abattement, la frayeur et même le désespoir, si l'Eglise ne nous faisait produire soir et matin un acte de foi à la plus consolante des vérités : « Je crois à la rémission des péchés. » C'est sans doute pour nous exciter à la confiance — S. François de Sales l'affirme — que le Bon Dieu a voulu mettre ces paroles chaque jour sur nos lèvres. Oh ! avec quelle reconnaissance, nous tous, pécheurs, nous devons recevoir cette grâce, cette précieuse faveur ! Avec quel empressement nous devons y recourir !

Ecoutez donc attentivement, mes frères, l'explication de cet article du Symbole qui va bientôt se réaliser pour vous. Apprenez *ce qu'est* la rémission des péchés, *par qui* et *comment* elle s'opère. Puisse cette petite instruction vous communiquer assez de courage pour que vous veniez tous solliciter le pardon de vos fautes !

I

« Remettre les péchés, dit le Catéchisme, c'est en accorder le pardon, en sorte qu'ils sont effacés et ne subsistent plus. »

Expliquons un peu cette réponse. — Par le péché notre âme est souillée et comme dégradée aux yeux de Dieu qui s'en détourne avec horreur ; par lui nous avons perdu la grâce et tous les mérites acquis ; par lui enfin nous avons mérité l'enfer. Mais voici qu'usant d'une puissance en quelque manière infinie, le ministre de Dieu prononce sur nous la sentence du pardon ; tout est changé : notre âme est comme lavée et purifiée, la grâce et la sainteté nous sont rendues, l'enfer est fermé sous nos pas et le ciel nous est ouvert. Tel est en résumé ce miracle spirituel et intérieur qui s'opère en nous et que nous appelons la rémission des péchés.

La purification de notre âme consiste à en ôter la souillure. Celle-ci disparaît complètement et fait place à cette pureté, à cette beauté divine dont resplendit une âme innocente. Le Bon Dieu, dès lors, peut se tourner vers cette âme purifiée et

jeter ses regards sur elle avec complaisance et amour : plus rien n'offense sa vue, n'outrage sa sainteté. — Ainsi, mes frères, le pardon de Dieu ne ressemble pas à celui des hommes : il est plus parfait, plus complet, il produit un effet plus réel et plus profond. Un juge, par exemple, peut remettre sa peine à un coupable, il peut même lui pardonner son crime; un chef d'Etat peut gracier : jamais ils ne pourront empêcher la culpabilité d'exister, ils ne supprimeront jamais ni la faute, ni la tache. Celles-ci restent comme attachées à la conscience et à la mémoire du criminel. Au contraire, quand le prêtre remet les péchés, non seulement il pardonne, mais il efface et fait disparaître toute la souillure de notre âme. Une chose effacée cesse complètement d'exister, elle est comme rentrée dans le néant; on dirait qu'elle n'a jamais été. Tel est l'effet de la rémission divine; de sorte que l'âme qui a reçu ce pardon complet est devant Dieu comme si elle n'avait jamais péché. C'est dans ce sens que le Psalmiste demandait à Dieu de le purifier : « *Lavabis me et super nivem dealbabor*; vous me laverez, Seigneur, et je serai plus blanc que la neige. » (Ps., l, 9). La sainte Ecriture se sert aussi d'une image expressive et énergique pour bien montrer cet effet du pardon divin : « Dieu jette nos péchés au fond de la mer, » dit-elle. (Mich., vi, 19). C'est une façon très expressive de nous apprendre qu'ils ont disparu complètement.

Mais Dieu ne sépare point l'œuvre de la purification de l'œuvre de la sanctification. En même temps que par la rémission des péchés il lave et purifie notre âme, il l'orne de la grâce et de la sainteté. En se réconciliant avec elle, il lui rend son amitié, amitié féconde en bienfaits spirituels. De sorte que, à l'instant même où la sentence du pardon est prononcée, une transformation complète s'opère. En même temps que le péché disparaît, étant effacé, l'âme retrouve sa beauté, ses droits, son Dieu : celui-ci vient lui-même habiter en elle, y établir sa demeure; il lui communique une beauté surhumaine, divine; il la revêt des magnifiques ornements de la grâce; il lui rend tous ses droits et tous ses mérites. L'âme purifiée possède Dieu et avec Dieu la vie surnaturelle qui la conduira au bonheur éternel : elle est digne du ciel. Telle est la conséquence de la rémission des péchés.

II

Peut-on imaginer, mes frères, une plus étonnante merveille, une plus consolante vérité? Peut-on demander à Dieu de témoigner à son indigne et ingrate créature une plus grande marque d'amour? La rémission des péchés est bien l'œuvre de sa toute-puissance et de sa bonté, puisque c'est à lui qu'appartient la puissance de pardonner.

Prenons un exemple et vous comprendrez mieux ce que je vais vous dire. Supposons que quelqu'un vous ait infligé une très grave injure. Le coupable sollicite son pardon. A qui appartient-il de l'accorder ou de le refuser? A vous seul qui avez reçu l'outrage, n'est-il pas vrai? Personne ne peut s'ar-

roger ce droit. Cependant, si vous le jugez à propos, vous êtes bien libre de communiquer à un autre le pouvoir de traiter à votre place, de juger des dispositions du coupable et de pardonner en votre nom.

Il se passe quelque chose d'analogue en ce qui regarde la rémission des péchés. Qui a été offensé et possède le droit de pardonner? Dieu, l'Etre infini et tout-puissant. En principe, il a donc seul le droit de remettre les péchés. Naturellement, en disant que Dieu seul possède ce pouvoir par nature, nous n'excluons pas N.-S. J.-C. Celui-ci l'avait aussi et à plusieurs titres. « Comme Dieu, d'abord, il le partageait avec son Père; comme homme, il en jouissait, puisque la divinité était unie à sa nature humaine; comme Sauveur enfin, ayant payé de son sang la dette de nos péchés et mérité notre pardon, il le pouvait distribuer à son gré. De fait, il a souvent fait usage de ce pouvoir pendant sa vie mortelle, témoins la Samaritaine, Madeleine, le bon larron, et principalement le paralytique guéri, en signe même de ce droit et de ce pouvoir : « Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, emportez votre lit, dit-il au paralytique, et retournez dans votre maison. » (Matt., ix, 6). Mais le droit qu'avait Notre-Seigneur de remettre les péchés, il le pouvait communiquer à d'autres, s'il le voulait, non moins que ses autres pouvoirs; il l'a fait ¹. Il l'a donné tout entier et sans aucune restriction à son Eglise, dans la personne de ses apôtres.

Ecoutez, mes frères, les paroles du divin Maître : elles sont assez claires pour que vous les compreniez; elles s'adressent aux apôtres : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » (Matt., xviii, 18). Le jour où le Sauveur tenait ce langage, il promettait de revêtir de sa toute-puissance ceux à qui il devait confier la charge des âmes; il leur annonçait en particulier le pouvoir de lier et de délier les consciences. — Reportons-nous maintenant à la veille de l'Ascension. Jésus va quitter la terre et remonter au ciel. Mais auparavant il communique solennellement et officiellement à ses apôtres et à leurs successeurs le pouvoir et la charge de remettre les péchés : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie; puis soufflant sur eux, il dit : Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., xx, 23). Pouvait-on, je vous le demande, s'exprimer plus clairement?

Ainsi donc, c'est l'Eglise qui est chargée de pardonner les péchés au nom du Bon Dieu; c'est elle qui a la puissance et la vertu d'absoudre et d'effacer nos fautes; et Notre-Seigneur, au ciel, ratifie ce que fait l'Eglise sur la terre. Et quand nous disons l'Eglise, nous entendons les évêques et leurs auxiliaires les prêtres. Car si les paroles de Jésus étaient dites aux apôtres seuls, le pouvoir qu'elles confèrent devait passer à leurs successeurs légi-

¹ Mgr Cauly, *Instruction religieuse*, t. I, p. 100.

times, c'est-à-dire aux évêques qui le communiquent eux-mêmes aux prêtres.

Ce pouvoir a été donné sans limite et sans réserve ; il n'est borné ni quant au temps, ni quant au nombre des péchés, ni quant à leur espèce et à leur gravité. « Toujours, en effet, il y aura sur terre des péchés à remettre. Toujours aussi le fruit de la mort du Sauveur subsistera et devra être appliqué. Dieu, par conséquent, devait pourvoir, jusqu'à la fin des siècles, à ce qu'il y eût des ministres pour faire cette application, et c'est l'ordination sacerdotale qui transmet aux prêtres ce pouvoir ainsi que tous les autres droits attachés à leur ministère ¹. » D'autre part, l'Eglise peut remettre toutes nos fautes, quel qu'en soit le nombre. Aurions-nous déjà profité de son pouvoir et de son pardon que toujours il nous est permis d'y recourir. Allez-y dix fois, cent fois, mille fois, la puissance de l'Eglise ne sera jamais épuisée. Un jour S. Pierre demanda à Notre-Seigneur combien de fois il fallait pardonner : devait-il aller jusqu'à sept fois ? Jésus lui répondit : « Je ne vous dis pas sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » (Matt., xviii, 22). C'était une manière de dire *toujours*. Ainsi autant de fois vous vous présenterez avec les dispositions convenables, autant de fois vous serez absous. — Il en est de même s'il s'agit de l'espèce et de la gravité du péché : le pouvoir de l'Eglise est sans borne. Imaginez le péché le plus monstrueux que l'on puisse commettre : le pouvoir de l'Eglise s'étend jusqu'à lui. « *Quodcumque solveris... erit solutum* ; tout ce que vous délierez, sans exception, sera délié, » a dit Jésus-Christ. Il n'est donc aucune faute, si énorme qu'elle soit, qui ne puisse être effacée et pardonnée. L'Eglise a la puissance même de Dieu qui la lui a transmise sans réserve ; or il n'est point de péché dont Dieu ne puisse accorder le pardon.

Quelle puissance, d'une part, quelle consolation de l'autre, d'avoir toujours le pardon à sa disposition et pour ainsi dire sous la main ! Quel respect, pour le dire en passant, nous devons avoir pour l'ordre sacerdotal investi par Dieu d'une autorité véritablement divine ! Trouvez une dignité comparable à celle qui dispense les miséricordes du Seigneur, qui peut effacer les péchés, conférer la grâce, fermer l'enfer et ouvrir le ciel ! Mais quelle reconnaissance aussi nous devons témoigner à Dieu ! Avec quel bonheur et quel empressement nous userons et profiterons de cet admirable moyen de salut !

III

Si la puissance de l'Eglise, en ce qui regarde la rémission des péchés, ne connaît aucune limite, elle doit cependant s'exercer selon la manière que Jésus-Christ a fixée, par les moyens qu'il a établis. Or ces moyens ce sont les sacrements. Ils sont comme les instruments dont se sert l'Eglise pour remettre les péchés : c'est par eux qu'elle verse dans nos âmes la grâce avec le pardon.

Tous les sacrements remettent, au moins indirectement, les péchés, puisque tous produisent ou

augmentent la grâce. Quand ils sont bien reçus, ils donnent à notre âme une plus grande pureté, ils la relèvent de ses faiblesses quotidiennes, ils font disparaître ses imperfections et ses petites souillures, quelquefois même, dans certaines conditions, ils effacent nos fautes graves. Cependant ce rôle est spécialement réservé à deux sacrements qui ont pour but direct et premier d'effacer les péchés : le baptême et la pénitence.

Le baptême peut être administré à des enfants ou à des adultes qui ne l'ont pas encore reçu. Chez les premiers, il purifie l'âme de la tache originelle ; chez les seconds, il remet en plus les péchés actuels et la peine temporelle due à ces péchés.

Mais, d'une part, ce sacrement ne se reçoit qu'une fois, il ne peut être renouvelé ; d'autre part, notre faiblesse et notre misère sont si grandes que nous sommes bien exposés à perdre la grâce et l'innocence baptismale. Que va devenir le pauvre coupable ? Il ne lui resterait plus aucun espoir si le Bon Dieu, qui est riche en miséricorde, ne nous avait procuré un autre moyen d'obtenir le pardon : ce moyen c'est le sacrement de pénitence, dont l'effet spécial est d'effacer les péchés commis après le baptême.

Tels sont, mes frères, les moyens ordinaires, établis par Jésus-Christ, dont l'Eglise se sert pour remettre les péchés. Il est de toute nécessité d'y recourir si l'on veut être pardonné. Sans doute, le Bon Dieu a toujours le pouvoir de nous remettre lui-même directement nos offenses. Il le fait même en certains cas : c'est quand on est dans l'impossibilité de recevoir les sacrements et qu'on a la contrition parfaite. Mais quand on a, comme vous l'avez, la facilité de se confesser, le Bon Dieu ne pardonne qu'autant qu'on recourt au sacrement de pénitence. Pour la facilité et la certitude du pardon, pour la tranquillité de nos consciences, Dieu a voulu qu'il en fût ainsi ; nous devons nous soumettre à sa volonté.

Il reste, pour que le pouvoir de pardonner que possède l'Eglise produise son effet en nous, que nous apportions les dispositions requises. Sans cette condition, la sentence de pardon prononcée par le prêtre est de nul effet. De plus, si l'Eglise, si le ministre du sacrement remarque nos mauvaises dispositions, il peut et il doit retenir nos péchés, c'est-à-dire refuser de nous les pardonner. Notre-Seigneur a donné à l'Eglise le pouvoir de retenir les péchés : « Ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Il l'a donc chargée de juger, et si elle juge que le pécheur n'est pas suffisamment disposé, son devoir est de ne pas prononcer sur lui la sentence du pardon : autrement, ce serait exposer un sacrement à être sacrilègement profané.

Citons seulement les conditions nécessaires ; nous en parlerons plus longuement dans une autre instruction. Vous le savez déjà, le Bon Dieu ne demande rien d'extraordinaire. Il n'exige qu'une douleur sincère des fautes que l'on a commises, avec le ferme propos de n'y plus retomber ; puis la

¹ Op. cit.

légère confusion de les découvrir en toute simplicité et franchise à un de ses ministres, qui n'est pas un ange du ciel, mais un homme fragile et pécheur comme vous, et qui de plus est tenu au secret le plus rigoureux ; enfin une petite réparation ou satisfaction. Quelle facilité de sortir du péché et de recouvrer la grâce !

* * *

Mes frères, permettez-moi de vous dire que vous seriez inexcusables si, à la fin de ce Carême, vous n'alliez pas chercher le pardon qui vous est si généreusement offert. Dieu vous appelle, l'Eglise vous appelle, votre pasteur vous appelle, votre conscience vous appelle : ne soyez pas insensibles, ne faites pas la sourde oreille ; car il y va de vos plus chers intérêts. Si vous méprisez ce bienfait, vous méprisez le plus précieux des dons divins, vous méprisez les souffrances, le sang, la mort de Jésus-Christ, puisqu'ils ont été le prix de notre pardon, vous méprisez le ciel et votre bienheureuse éternité que vous compromettez. Je vous en supplie donc, n'imitiez pas ce criminel insensé condamné à mort qui n'a qu'à demander sa grâce pour l'obtenir et s'y refuse ! Demeurer en état de péché mortel, c'est rester sous le coup d'une sentence de condamnation à la mort éternelle de l'enfer. Quelle imprudence ! Songez donc, pécheurs, que d'un instant à l'autre cette sentence peut avoir son exécution ! Oh ! de grâce, écoutez ces paroles si douces, si encourageantes, sorties de la bouche et du cœur même de Dieu : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur. » (Jo., II, 12). Oui, « convertissez-vous à moi et je vous sauverai. » (Is., XLV, 22). « Revenez à moi et je reviendrai à vous. » (Zac., I, 3). « Car je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » (Ez., XXXIII, 11). Obéissez tous, mes frères, à cette pressante et si affectueuse invitation. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XV

3^e DIMANCHE DE CARÊME

Mes frères,

Pour bien comprendre les textes que l'Eglise emploie dans sa liturgie quadragésimale, il faut se rappeler que le Carême était autrefois non seulement un temps de pénitence, mais une préparation au baptême.

a) Dans les premiers siècles, ce sacrement était conféré aux adultes la nuit de Pâques. Les catéchumènes étaient disposés à ce grand acte pendant ces quarante jours. On leur expliquait verset par verset la prière du *Pater* et le *Credo* ; on leur commentait la Genèse, l'œuvre des six jours, et un certain nombre d'autres passages de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La liturgie du Carême était donc une liturgie baptismale ; la tradition lui a donné un nom suggestif, celui d'*initiation chrétienne*. Le catéchumène qui se livrait à l'action de l'Eglise au début de ce temps, sortait vivant et glorieux du baptistère dans la nuit de Pâques comme le Christ lui-même, « tout resplendissant dans son vêtement d'une blancheur de neige. » Il était *initié* à tous les mystères.

Le temps du Carême était donc un véritable catéchisme de baptême et de première communion, dont chaque fête constituait une catéchèse. Et puisque l'ignorance religieuse est l'œuvre du prince des ténèbres, puisqu'elle est autant une perversion du cœur qu'un aveuglement de l'intelligence, l'Eglise, pour la vaincre dans ces foules de païens catéchumènes, faisait de l'enseignement chrétien un acte de religion et de piété autant et plus encore qu'un exposé de doctrine : à chaque réunion, elle exorcisait, étendait les mains, imposait le signe de la croix en commandant au démon de ne jamais le violer, renouvelait le miracle du sourd-muet, priait et invitait tout le peuple chrétien à prier pour ces élus.

Les autres œuvres de pénitence, les lectures, les rites, tout avait en vue cette préparation à la vie nouvelle que Pâques allait apporter. L'Evangile rappelait successivement la puissance des ténèbres et la lutte à soutenir contre elle ; les témoignages des grandes miséricordes du Seigneur ; les exorcismes de ces démons que l'on ne peut chasser que par la prière et la pénitence ; les symboles de la guérison spirituelle proposés dans les miracles les plus éclatants du Sauveur ; la promesse de cette nourriture et de ce breuvage qu'il faut s'assimiler pour vivre.

b) Le Carême était encore l'époque durant laquelle les chrétiens qui s'étaient rendus coupables de fautes graves étaient soumis à une pénitence sévère. Au commencement de cette sainte quarantaine, ils se couvraient de cendres en signe de douleur et de deuil : le rite du mercredi des Cendres en est un souvenir ; les lectures que la liturgie choisissait, renfermaient des allusions transparentes au pécheur qui était mort et que la grâce de Dieu a ressuscité.

Puissent ces souvenirs nous faire mieux comprendre la liturgie quadragésimale, et nous faire accepter avec joie les pénitences si bénignes de notre Carême actuel ! « Nous nous rappellerons alors avec quelle facilité nous ont été pardonnées des iniquités qui, dans les siècles passés, ne nous eussent peut-être été remises qu'après de dures et solennelles expiations, et songeant à la justice du Seigneur, qui demeure immuable, quels que soient les changements que la condescendance de l'Eglise a introduits dans la discipline, nous sentirons d'autant plus le besoin d'offrir à Dieu le sacrifice d'un cœur véritablement contrit et d'animer d'un sincère esprit de pénitence les légères satisfactions que nous présentons à sa divine Majesté ¹. »

¹ Dom Guéranger, *Le Carême*, p. 31.

I

1. Le 3^e dimanche de Carême est appelé *Oculi*, du premier mot de l'Introït. Dans l'Eglise primitive, on le nommait le *Dimanche des scrutins*, parce que c'était en ce jour que l'on commençait l'examen des catéchumènes qui devaient recevoir le baptême dans la nuit de Pâques. Tous les fidèles étaient invités à se présenter à l'église pour rendre témoignage de la vie et des mœurs de ces aspirants à la milice chrétienne. On plaçait dans les dyptiques de l'autel les noms des candidats admis et ceux de leurs parrains et marraines, et on les récitait au Canon de la messe.

Aujourd'hui, l'Eglise dans sa liturgie veut surtout nous faire connaître la puissance, les manœuvres et les astucieuses machinations du démon contre l'homme et particulièrement contre le chrétien. Nous venons de voir que c'était le jour choisi dans la primitive Eglise pour amener les catéchumènes à faire le premier acte public par lequel ils témoignaient le désir d'entrer dans l'Eglise et de renoncer au démon. Mais le baptême, en nous délivrant du joug de Satan, ne nous met pas à l'abri de ses attaques ; il faut donc que le chrétien connaisse son ennemi, qu'il sache distinguer ses ruses perfides, afin qu'il puisse briser, avec l'aide de Dieu, les chaînes dont le démon veut l'entourer.

L'existence des démons est un dogme de foi. « Satan, a dit Voltaire, mais c'est tout le christianisme ! Pas de Satan, pas de Sauveur ! » Satan est un être de haine, un ennemi de Dieu et de l'œuvre de Dieu. Mais comme il ne peut directement rien sur Dieu et comme l'œuvre extérieure de Dieu se ramène à l'homme, toute la haine de Satan se tourne contre l'homme. Tel est l'ennemi terrible et puissant contre lequel nous devons lutter sans trêve ni merci, afin de détruire son règne dans nos âmes pour y faire régner N.-S. Jésus-Christ.

2. Pour atteindre ce but difficile, il nous faut le secours de Dieu. Ce secours, nous le sollicitons d'abord dans l'Introït en un pressant appel : « *Mes yeux sont toujours levés vers le Seigneur, car c'est lui qui dégagera mes pieds des filets qu'on m'a tendus ; regardez-moi, mon Dieu, et ayez pitié de moi : car je suis seul et je suis pauvre.* — Ps. *Vers vous, Seigneur, j'ai élevé mon cœur ; c'est en vous, mon Dieu, que je me confie, je n'aurai point à en rougir.* » (Ps., xxiv, 15-16, 1-2).

Ces paroles ne sont-elles pas bien placées dans la bouche du catéchumène et du pénitent qui sollicite et espère la grâce de la délivrance et de la réconciliation ? Le pécheur qui a conscience de son état, qui comprend sa misère, sa honte, ne doit-il pas demander à Dieu d'être délivré des pièges de tout genre que le démon lui a tendus, et qui l'ont fait tomber dans l'abîme ? Ces pièges ne l'enveloppent-ils pas comme le filet du chasseur enveloppe l'oiseau ? Vers qui ce pauvre possédé — car celui qui fait le péché tombe au pouvoir du démon — doit-il porter ses regards, sinon vers le Seigneur

qui aura pitié de son malheur et le délivrera de sa captivité ?

Ah ! m. f., s'il vous est arrivé de tomber dans les griffes de Satan, le prince de ce monde, élevez vos yeux suppliants vers Dieu, et avec les sentiments de l'humilité la plus profonde et de la confiance la plus vive, dites-lui : *Respice in me et miserere mei*. Vous constaterez une fois de plus que le Seigneur ne méprise pas un cœur contrit et humilié.

3. La première partie de l'*Oraison* continue la pensée de l'Introït, *vota humilium respice* ; la seconde partie est un appel à la puissance de Dieu : « *Dieu tout-puissant, daignez regarder favorablement les vœux de notre humilité, et étendre pour nous protéger le bras de votre Majesté.* »

A la puissance du démon qui est très grande, mais cependant limitée, nous opposons la puissance illimitée de Dieu. Or si Dieu nous prend sous sa paternelle protection, s'il étend sur nous son bras tutélaire, nous n'avons rien à craindre du démon ; celui-ci ne peut alors exercer son pouvoir que sur ceux qui se jettent dans ses mains et s'éloignent de Dieu ; ce qui inspirait à S. Augustin cette comparaison : « Comme le chien attaché qui garde nos demeures, le démon peut aboyer, mais il ne mord et ne déchire que ceux qui s'approchent de lui. »

Pour obtenir un secours efficace, soit pour résister au démon, soit pour être délivrés de son empire, il faut parler à Dieu avec humilité, avec le sentiment de notre faiblesse, de notre misère, de notre néant ; ce n'est qu'à cette condition que nous serons exaucés. Dieu donne sa grâce aux humbles, et il résiste aux superbes.

Ce secours divin agira en tout temps et en tout lieu, quelque soit l'état de notre âme, car dans toutes les circonstances de notre vie et partout le démon cherchera à nous entraîner ; Dieu, en nous défendant et en nous protégeant, défendra ses droits et sa majesté.

4. Dans l'épître de dimanche dernier, l'Eglise, par la voix de l'apôtre S. Paul, nous rappelait que notre sanctification était voulue de Dieu ; aujourd'hui, elle nous indique ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter pour réaliser cette sanctification.

Le passage que nous lisons est tiré de l'épître de S. Paul aux Ephésiens. L'apôtre leur rappelle qu'ils étaient autrefois *ténèbres* et qu'ils sont devenus *lumière dans le Seigneur*. Quelle joie pour les catéchumènes d'apprendre que le même sort leur est réservé ! Jusqu'à présent ils ont vécu dans la dépravation païenne, et maintenant ils possèdent les arrhes de la sainteté par leur admission au baptême. Asservis naguère à ces faux dieux dont le culte était l'aliment du vice, ils entendent aujourd'hui l'Eglise exhorter ses enfants à *imiter* la sainteté du Dieu des chrétiens ; et la grâce qui les rendra capables d'aspirer à reproduire en eux les perfections divines, est sur le point de leur être communiquée. Mais il leur faudra combattre pour

se maintenir à cette élévation ; et deux ennemis surtout chercheront à renaître, l'impureté et l'avarice. Le premier de ces vices, l'Apôtre ne veut même pas qu'il soit nommé désormais ; le second, il le flétrit en le comparant au culte des idoles, auquel les élus vont renoncer ¹.

Tels sont les enseignements que l'Eglise prodigue à ses futurs enfants. Mais nous qui avons été sanctifiés dès notre entrée en ce monde, sommes-nous demeurés fidèles à notre baptême ? Nous avons été *lumière* ; et aujourd'hui, arrivés à l'âge d'hommes, ne sommes-nous pas *ténèbres*, c'est-à-dire livrés à ces vices que S. Paul réprouve si énergiquement, et devant lesquels la porte du ciel demeurera impitoyablement fermée ? Que sont devenus les traits de la ressemblance divine qui avait été imprimée en nous ? Hâtons-nous de les faire revivre en renonçant à Satan et à ses idoles ; faisons en sorte que la pénitence nous rétablisse dans la lumière dont les fruits seront la bonté, la justice, la sincérité.

5. L'Épître nous a montré notre tâche, tâche difficile pour laquelle le secours de Dieu nous est particulièrement nécessaire ; c'est ce secours que nous sollicitons encore dans le *Graduel*. Nous adressons à Dieu une pressante supplication par ces paroles empruntées au Ps. ix : « *Levez-vous, Seigneur ; que l'homme ne triomphe pas ; que les nations soient jugées en votre présence. Nos ennemis seront mis en fuite, ils trébucheront et tomberont devant votre face.* » Ah ! m. f., le visage de Dieu, quand il s'enflamme de colère, est terrible pour les méchants, pour ceux qui le méprisent, l'insultent et l'outragent. Dieu n'a qu'à se montrer pour mettre en fuite et réduire à l'impuissance nos ennemis et surtout le démon, notre ennemi héréditaire. Avec le secours de Dieu nous pourrions vaincre le complice du démon, le vieil homme, l'homme sensuel, porté au péché, esclave de la nature déchue. « Fortifiez-moi, Seigneur, dit l'*Imitation*, de la vigueur céleste ; que le vieil homme, la chair misérable encore rebelle à l'esprit, n'arrive pas à prévaloir et à dominer, la chair contre laquelle il faudra combattre dans cette très misérable vie, jusqu'au dernier soupir. » (Liv. III, ch. xx, n. 3).

6. L'Eglise nous fait lire au *Trait* le Ps. cxxii. Ce psaume est un regard plein d'espoir jeté sur Dieu en un temps de grande souffrance. Il est remarquable par une vive intensité de foi et de prière. Le pécheur élève vers Dieu un regard aimant, confiant, rempli de saints desirs et du sentiment d'une humble dépendance ; il contemple le Père céleste de qui il attend le salut, à la manière de ces serviteurs d'Orient qui se tiennent habituellement debout à quelque distance de leur maître, les yeux fixés sur lui, sur ses mains « qui gouvernent toute la maison, » et prêts à obéir au moindre signal. Or, m. f., nous sommes les serviteurs du Très-Haut, nous devons tourner sans cesse nos

regards vers lui et lui demander avec instance le secours divin. Avouons humblement notre misère, notre faiblesse au milieu des injures et des outrages dont nous sommes accablés. Dieu aura pitié de nous ! Du reste, il va nous donner dans l'évangile une preuve de sa miséricorde et de sa compassion.

II

1. L'*Evangile* nous raconte la guérison d'un possédé du démon, qui de plus était muet. La liturgie, en nous faisant lire aujourd'hui ce passage, a voulu nous rappeler que pendant le Carême nous devons travailler à nous affranchir de la puissance du prince de ce monde, à rompre avec la servitude de Satan et à revenir au service du Dieu vivant.

a) Le possédé de corps est l'image des âmes que le péché a fait tomber au pouvoir de l'ennemi. En effet, par la possession, le démon se rend maître d'une personne de telle sorte qu'elle n'a plus l'usage de son libre arbitre et souvent même de ses sens. C'est ainsi que le possédé présenté à N.-S. était muet.

Quand le démon prend possession de notre cœur par le péché, son plus grand soin est de nous fermer la bouche, par la honte qu'il nous inspire de découvrir nos misères aux ministres du sacrement de Pénitence. C'est ainsi qu'il nous empêche de demander à Dieu notre délivrance. Mais le Seigneur nous guérit par sa grâce et chasse le démon muet en nous donnant le courage de confesser nos péchés. « La confession sincère, dit S. Augustin, enchaîne le vice et triomphe de Satan, ferme le gouffre de l'enfer, ouvre la porte du paradis. » Oh ! m. f., pendant cette sainte quarantaine, confessons sincèrement et humblement nos fautes ; prions instamment pour les pécheurs, afin qu'ils parlent, qu'ils s'accusent et qu'ils soient pardonnés.

b) Une autre parole de l'évangile mérite d'arrêter quelques instants notre attention : c'est cette parole du Sauveur : « *Qui n'est pas avec moi est contre moi.* » Pourquoi tant d'âmes, cependant bien disposées pendant quelque temps, retombent-elles sous la domination du démon et se laissent-elles enchaîner de nouveau ? Parce qu'elles n'ont pas pris franchement et loyalement le parti de J.-C. ; parce qu'elles n'ont pas voulu se déclarer ouvertement et sans arrière-pensée pour lui ; parce que dans les circonstances où elles auraient dû afficher carrément et fermement leurs convictions, elles ont hésité, elles ont voulu garder une *neutralité bienveillante* !

Sont-ils pour le Christ, avec le Christ, ces parents qui, volontairement, envoient leurs enfants dans les écoles sans Dieu ? Sont-ils pour J.-C. et avec J.-C., ces chrétiens qui appuient de leurs votes, de leur influence, ceux qui sont ou se déclarent ouvertement les ennemis de la religion, qui proposent ou ratifient des lois manifestement hostiles à J.-C. ? Sont-ils pour Dieu ces chrétiens lâches ou peureux qui ne se donnent même pas la peine de remplir leurs devoirs de citoyens, qui laissent agir les

¹ Dom Guéranger, *Le Carême*, p. 312.

méchants, qui n'osent paraître dans nos églises, prendre part à nos cérémonies, à nos fêtes ?

Sont-elles chrétiennes, pour J.-C., avec J.-C., ces filles, ces femmes, qui trouvent du temps et de l'argent pour tout, excepté pour les œuvres de religion ? qui ne savent pas s'imposer le plus léger sacrifice pour la défense de J.-C. ? qui sont abonnées à des revues légères, mondaines, frivoles, peut-être plus ou moins impies ? Sont-elles chrétiennes, pour J.-C., ces femmes baptisées qui tolèrent en leur présence de grossières plaisanteries contre la religion du Sauveur ou contre son Eglise, des blasphèmes contre ses dogmes et son Evangile ? qui ne pratiquent plus leurs devoirs religieux ?

Ecoutez la parole du divin Maître, et marchez d'un pas ferme et assuré sous l'étendard du Christ ; souvenez-vous que vous êtes les soldats de J.-C. et que vous devez faire honneur à un tel chef !

c) Une troisième leçon qui se dégage du texte sacré, c'est l'état malheureux d'une âme dans laquelle le démon rentre après avoir été chassé. Lamentable histoire de ces chrétiens qui, délivrés du démon impur par les sacrements, par une bonne première communion ou par une excellente confession, ont perdu peu à peu les grâces qu'ils avaient reçues. Par défaut de vigilance, pour avoir prêté l'oreille aux discours et aux appréciations du monde, pour avoir écouté les sollicitations de quelque passion mauvaise, ils ont entr'ouvert la porte de leur cœur à l'ange maudit et facilité sa rentrée.

On les voit alors brûler ce qu'ils adoraient naguère ; abandonnés à tous les pires instincts, ils vont à la dérive et semblent vouloir se venger, contre Dieu et les siens, des jours qu'ils regrettent d'avoir passés à son service. C'est là l'explication de certaines haines acharnées contre la religion, qui surprennent et étonnent chez les apostats.

Voulons-nous être à l'abri d'un tel malheur ? Veillons avec un soin jaloux, comme veillent les sentinelles à l'approche de l'ennemi. Veillons et prions. « Forts dans la foi, résistons au démon, sachant que les mêmes luttes éprouvent nos frères qui sont dans le monde. Mais le Dieu de toute grâce qui nous a appelés à son éternelle gloire en Jésus-Christ, perfectionnera lui-même ceux qui auront souffert quelque temps, il les affermira et les consolidera. » (I Petr., v, 9-10). Ne négligeons pas cette recommandation.

2. *L'Offertoire* est la réponse du chrétien à la sentence de J.-C. que vous venez de lire dans l'évangile : « Bienheureux ceux qui entendent la parole de Dieu et l'observent. » Le chrétien s'empresse de redire la joie et le bonheur qu'il goûte dans la parole de Dieu, dans cette parole qui lui impose des commandements divers. Les prescriptions, les ordres de Dieu surpassent en suavité et en douceur le miel même le plus exquis ; aussi comme un bon et fidèle serviteur, le chrétien se fait-il un devoir d'observer et de pratiquer toute la loi.

3. Dans la *Secrète*, l'Eglise exprime la confiance

que lui inspire le sacrifice qui va s'offrir, et dont la vertu purifiante sur le Calvaire a effacé les péchés des hommes : « *Que cette hostie, Seigneur, nous purifie de nos péchés, et qu'elle sanctifie les corps et les âmes de vos serviteurs, afin qu'ils célèbrent dignement ce sacrifice.* »

4. Après cette prière, vous vous unirez à l'Eglise en écoutant debout la *préface du Carême* qui exprime en termes « aussi élégants que clairs et précis » les effets salutaires et les bénédictions spirituelles du jeûne.

Le jeûne religieux est un acte de pénitence et d'expiation ; son premier résultat est de crucifier et de mortifier la chair superbe avec ses concupiscences et d'extirper les vices, *vitia comprimis*. Plus la sensualité est affaiblie et comprimée, et plus notre esprit s'élève librement et avec agilité et vit dans l'atmosphère pure et sereine de la grâce : « Le jeûne, dit S. Jean Chrysostome, donne à l'âme comme deux ailes légères qui l'élèvent, loin de l'horizon de la terre, jusqu'à la contemplation des plus sublimes mystères. Et c'est alors que cette âme plane au-dessus des plaisirs de cette vie et de toutes les voluptés des sens, *mentem elevas*. » Enfin la répression de la chair, l'élévation de l'esprit et l'acquisition des vertus nous procureront de magnifiques récompenses, *virtutem largiris et premia*.

5. La *Communion*, tirée du Ps. LXXXIII, 4-5, exprime le bonheur de l'âme unie à Dieu dans le sacrement de l'amour. Le psalmiste se sert d'une comparaison ravissante pour dire ses sentiments à l'égard des divins parvis. Ce qu'est un nid bien moelleux pour le passereau, le tabernacle l'est pour lui. Bientôt les catéchumènes, dont l'admission au baptême a été prononcée, goûteront ce bonheur ; de même les pénitents qui auront lavé dans leurs larmes les souillures de leur vie passée. Ils goûteront combien l'on est heureux près des autels du Dieu tout-puissant ; ils rediront avec joie qu'un jour passé dans ses tabernacles vaut mieux que des années vécues dans la tente des pécheurs.

6. Enfin dans la *Postcommunion*, nous sollicitons la grâce d'être affranchis de la tyrannie du péché et délivrés des dangers qui entravent notre sanctification : « *Daignez, Seigneur, nous délivrer de tous péchés et de tous périls, nous que vous rendez participants d'un si grand mystère.* »

* * *

Je vous en prie, m. f., et je vous en conjure : écoutez les enseignements de l'Eglise. Puisque Dieu vous donne le temps de vous repentir de vos fautes, mettez à profit ce temps précieux pour chasser le démon de votre cœur, pour lui fermer à tout jamais votre âme, pour opérer cette transformation qui vous rendra plus semblables à Dieu ; préparez ce renouvellement par la voie d'une salutaire confession et d'une vraie pénitence. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DE CARÈME SUR LA PASSION

IV

LE TRIBUNAL DE CAÏPHE ET LE SOUFFLET

Principes ejus quasi leones rugientes : iudices ejus lupi vespere... Injuste egerunt contra legem... Nescivit autem iniquus confusionem. (Sophon., III, 3-5).

Un des jugements les plus iniques dont les Livres Saints fassent mention, est celui dont l'innocent Naboth fut victime. Que fait Jézabel pour le dépouiller de sa vigne, seul héritage de ses aïeux, et la mettre aux mains d'Achab, qui la convoitait ? Se prévalant du nom et du sceau du roi, elle compose un tribunal de tout ce qu'il y a de plus méchant parmi les anciens du peuple. Elle fait amener le malheureux Naboth en leur présence et, par l'intervention de deux faux témoins, elle le fait accuser d'avoir blasphémé Dieu, insulté le monarque ; elle fait condamner à mort l'homme le plus religieux, le sujet le plus fidèle ; elle lui prend la vie pour lui enlever son héritage.

Ce tribunal n'était que la figure prophétique de celui où la vraie Jézabel, la Synagogue, pour contenter le véritable Achab, Caïphe, fit accuser par de faux témoins et condamner par des juges iniques le vrai Naboth, Jésus-Christ, afin de le dépouiller de sa vraie vigne, de la maison d'Israël, dont Jésus-Christ lui-même dans la parabole des vigneronniers avares se fait appeler le légitime héritier. Aussi cet horrible tribunal, réuni dans la maison de Caïphe, n'est qu'un assemblage de juges pareils à ceux que le Prophète avait décrits bien des siècles auparavant, c'est-à-dire une troupe de lions, frémissant de rage, de loups faméliques impatients de déchirer l'Agneau divin et d'en boire le sang : *Principes ejus quasi leones rugientes. Iudices ejus lupi vespere...*

C'est l'accomplissement de cette prophétie au tribunal de Caïphe que nous devons examiner.

I. — Le tribunal de Caïphe

Les disciples eurent à peine vu leur Maître saisi qu'ils s'empressèrent tous de fuir, comme s'il eût été un criminel fait pour compromettre ses amis. Ils crurent, avant la tentation, n'avoir aucun besoin de Dieu ; ils négligèrent la prière. Dans la tentation, ils crurent que tout était perdu, et ils y succombèrent honteusement. Après s'être trop confiés en eux-mêmes, ils finirent par se méfier de Dieu. Il n'y a, hélas ! nous dit S. Paul, que l'humilité sincère qui soit capable du véritable courage ; plus l'homme, en effet, se défie de lui-même et se confie en Dieu, plus il devient fort de la force divine elle-même : *Cum infirmor, tunc potens sum.* (II Cor., XII, 40). Nous voyons, dit S. Thomas, le Seigneur souffrir du côté de ses propres amis. Mais cependant compatissons à la faiblesse des apôtres, qui ne put résister à la vue de cette rage de loups, de cette cruauté de lions. Néanmoins cet

incident si pénible, dit S. Jérôme, indique que le Sauveur se suffit à lui-même, qu'il est Dieu, et comme il avait prié seul pour tous, il devait aussi aller seul à la mort pour tous. Au reste, le Seigneur l'avait prédit : *Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum.*

Les soldats et les sbires cruels s'appliquent à doubler les liens du Dieu de la liberté, et ils le traînent le long du chemin comme un insigne mal-facteur, dont l'évasion pourrait compromettre la religion et l'Etat. C'était la fureur et la voracité de bêtes affamées, qui entraînent à travers la forêt leur proie : *Principes ejus quasi leones rugientes. Iudices ejus lupi...* Aux cris de joie de ces nouveaux Philistins, plus coupables que les anciens, les citadins réveillés descendent dans les rues. Celui-ci l'insulte, celui-là le plaint ; l'un le croit calomnié, l'autre conclut à un grand crime, puisque la Synagogue l'a arrêté avec tant d'appareil.

1. *Les juges.* — Le Seigneur est entraîné à la maison d'Anne, ancien grand-prêtre, superbe, avare, voluptueux et cruel, ennemi acharné de Jésus. Les plus jeunes prêtres voulaient lui procurer la satisfaction de voir dans les liens un personnage qu'il détestait, ou bien, dit Théophylacte, de trouver un moyen plausible pour faire reconnaître le Nazaréen comme digne de mort. Nous ignorons l'expédient qu'il leur inspira ; ce que nous savons, c'est qu'après l'avoir fait lier plus étroitement encore, il l'envoya à Caïphe, son gendre, qui en sa qualité de grand-prêtre cette année-là, était le juge suprême des délits contre la religion : *Et misit eum Annas ligatum ad Caïpham pontificem.*

Il faut remarquer avec S. Jérôme que chez les Juifs le souverain pontificat, par institution divine, était à vie et héréditaire dans la lignée d'Aaron, mais qu'au temps de Jésus-Christ il était devenu temporaire, d'une durée d'un an, et était attribué au plus offrant par le gouverneur romain. S. Jérôme ajoute, sur l'autorité non suspecte du juif Josèphe, que Caïphe n'avait acquis la souveraineté sacerdotale qu'au prix de l'or. Qu'y a-t-il d'étonnant, remarque Alcuin, que ce pontife ait jugé injustement ? Tout le monde ne sait-il pas que, chez les hommes d'Eglise, Simon donne la main à Judas, que la trahison est la compagne de la simonie ? Au surplus, c'est ce même Caïphe, dit S. Jean, qui, dans le conseil général de la nation, tenu peu de jours auparavant dans sa maison, avait déclaré que le bien public exigeait la mort du Nazaréen.

C'est chez cet insigne scélérat que le grand-conseil de tous les prêtres, de tous les docteurs de la loi et de tous les anciens du peuple s'était réuni en session permanente, pour y attendre le résultat de l'expédition de Judas. Cette assemblée était digne de Caïphe, son chef, puisqu'elle avait décidé avec lui la mort du Rédempteur dans le dernier conseil mentionné plus haut : *Consilium malignantium obsedit me... Me expectaverunt peccatores, ut perderent me.* (Ps. XXI et CXVIII). Ce n'était qu'un assemblage de bourreaux sans pitié, qui sous la toge des juges

cachaient la fureur du lion : *Principes ejus quasi leones...*

2. *Les témoins.* — Néanmoins, dit S. Chrysostome, ils affectent de donner une forme de jugement à l'intrigue et de légalité à l'assassinat de l'innocence : ils dépêchent partout des satellites pour chercher des témoins. Dans l'impossibilité d'en trouver de sincères et d'honnêtes, ils ordonnent d'en produire de corrompus et de faux : chez ces hommes sans conscience, tous les expédients sont licites pour mettre à mort le Nazaréen. Or, quand la calomnie peut compter sur une récompense au lieu de châtement, le nombre des calomniateurs éhontés devient innombrable. L'espoir de servir le Sanhédrin, qui s'était déclaré ouvertement contre Jésus, attira, dit S. Chrysostome, une foule de faux témoins : *Surrexerunt in me testes iniqui*. Parmi tant de calomniateurs, disent les évangélistes, il ne s'en trouva pas un seul qui accusât le Seigneur du moindre fait important ; ou bien leurs dépositions étaient frivoles, ou bien elles se contredisaient, de sorte qu'elles furent toutes rejetées comme insuffisantes à étayer, avec une apparence quelconque de raison, une accusation capitale. *Multi enim testimonium falsum dicebant adversus eum, et convenientia testimonia non erant*.

Quel magnifique triomphe, s'écrie Origène, de l'innocence de Notre-Seigneur ! Oh ! nous savions, Seigneur, que selon la prophétie, plus on aurait scruté vos actions, moins on devait y trouver de péché et de défaut : *Quæretur peccatum illius, et non inveniatur*. (Ps., x, 15).

3. *Fausse accusation.* — Il semblerait néanmoins qu'on dût excepter de cette foule de témoins calomniateurs les deux témoins qui affirmèrent lui avoir entendu dire : « Je puis détruire le temple de Dieu et le réédifier en trois jours. » Trois ans auparavant, il avait en effet tenu un pareil langage. Les évangélistes ne laissent pas cependant que de les accuser de faux témoignage. C'est être faux témoins, dit S. Jérôme, que d'affirmer qu'une chose dite dans un sens l'a été dans un autre. Or le Seigneur avait en vue, ainsi que l'exposent les évangélistes, le temple vivant de son corps et nullement le temple de pierre élevé autrefois par Salomon et reconstruit par Hérode : *Ipse autem dicebat de templo corporis sui*. De plus, les témoins en rapportant ce propos avaient ajouté et changé quelques paroles. « Brisez ce temple, » avait dit le Seigneur, et ils lui font dire : « Je détruirai le temple de Dieu. » Remarquez, dit S. Jérôme, que Jésus-Christ, afin qu'il fût clair qu'il parlait de son corps, n'employa pas les expressions *détruire* et *édifier*, mais les mots *briser* et *ressusciter*.

Au reste, cette accusation n'était pas seulement calomnieuse, mais ridicule. Dire qu'on veut détruire le temple pour le rebâtir plus grandiose qu'il n'était, ce n'est pas se montrer l'ennemi, mais le zéléteur de la gloire du temple. Mais les Juifs étaient jaloux jusqu'au fanatisme de l'existence et de la gloire de leur temple fameux. Il suffisait de parler mal de cet édifice sacré pour s'attirer la

haine du peuple, pour être réputé digne de mort. Une accusation de cette nature contre Jésus-Christ fournissait beau jeu à ses ennemis pour le rendre l'objet de la colère du peuple. Aussi le tribunal de Caïphe l'accrédite comme une preuve légale, il la propage au moyen d'émissaires dans le public. C'est ainsi qu'il parvient à obtenir de ce même peuple, qui vénérât Jésus-Christ comme un prophète, de le détester comme un sacrilège ; que les mêmes qui avaient chanté *Hosanna*, cinq jours auparavant, crient *Crucifige* ; que cloué à la croix, le peuple lui reproche d'avoir voulu détruire le temple : *Vah ! qui destruis templum Dei*. Il est donc vrai que ce n'est pas là un tribunal de juges, mais une conjuration de suppôts du démon.

Cependant cette accusation, qui avait été plus que suffisante pour que le vrai Jérémie fût condamné à mort par les Juifs, ne suffisait pas au gouverneur romain pour donner son approbation à une telle sentence ; car Pilate, idolâtre, n'avait pas pour le temple de Dieu le même fanatisme que les Juifs ; à ses yeux ces paroles pouvaient être censurées comme téméraires, nullement comme constituant un crime capital ; aussi nous verrons dans la suite que les Juifs n'osèrent même pas reproduire cette accusation devant Pilate.

4. *Caïphe.* — Les juges iniques furent donc enchantés de ce témoignage à cause de l'effet qu'il produisait sur le peuple, mais ils n'en furent nullement satisfaits. Désespérant de trouver une simple apparence de criminalité sur les dépositions étranges, ils se mettent à la recherche dans les réponses de Jésus. Dans cette vue, Caïphe, usurpant les fonctions de juge instructeur, s'avance vers le prisonnier et lui dit : « N'entends-tu pas ce que ces hommes déposent contre toi ? Puisque tu ne réponds rien, c'est que tu n'as rien à répondre. » Le Sauveur pouvait facilement confondre les deux accusateurs en répétant ses propres expressions, mais il se concentra dans un silence majestueux devant la provocation insolente de Caïphe : *Ille autem tacebat, et nihil respondit*. A quoi bon parler ? remarque Théophylacte. Ces perfides, qui s'étaient obstinément aveuglés à la clarté éblouissante de ses œuvres miséricordieuses, auraient encore bien moins écouté ses paroles. D'ailleurs cette assemblée n'était qu'une caverne d'assassins altérés de sang. C'est là ce que le Seigneur entendait leur reprocher en dédaignant de leur répondre. En expliquant le véritable sens de ses paroles, il n'eût fait qu'une révélation perdue.

Pilate, idolâtre sans foi ni loi, voit dans ce silence un motif d'admiration, et les Juifs adorateurs du vrai Dieu, possesseurs d'une loi de justice et de vérité, en prennent occasion de le mépriser davantage, de le poursuivre avec plus d'acharnement jusqu'à la mort. Ils surpassent en fureur le lion, le loup cruels. Au crime de l'infamie ils joignent celui de ne savoir ni rougir, ni se confondre de leur injustice. *Principes ejus quasi leones...*

5. *Application pratique.* — Ne semble-t-il pas que de nos jours surtout ce tribunal semble sortir

de ses décombres ? Ne voyons-nous pas un essaim d'hommes, sans savoir et sans conscience, sans mérite et sans vertu, se jetant à travers les voies les plus honteuses sur les emplois publics, uniquement pour l'autorité, pour les honneurs, pour les gains, pour l'impunité qu'ils promettent, sans s'inquiéter des charges, des devoirs qu'ils imposent, comme Caïphe et ses prêtres, ses satellites en scélératesse plus que ses ministres dans le sacerdoce ? Que de mal n'a-t-on pas dit de l'ancienne aristocratie des nobles, née dans les siècles de foi ! mais n'est-il pas vrai qu'ils étaient plus supportables que ceux de l'aristocratie nouvelle, née dans ce siècle d'incrédulité et d'indifférence, l'aristocratie des employés et des industriels ? L'ancienne aristocratie était la force des Etats, la nouvelle en est souvent l'embarras et le fléau. Misérables satellites, installés sur le seuil du temple de la fortune et du sanctuaire de la justice, ils en rejettent tous ceux qui n'ont d'autre recommandation que l'innocence, d'autre mérite que la vertu. Qui pourrait dire les injustices qui se commettent journellement ? Voyez en même temps avec quel mépris les artisans de tant de malheurs envisagent les victimes de leur avarice et de leur égoïsme ; voyez-les étaler aux yeux du public scandalisé le spectacle insultant d'une opulence fruit de la rapine, et d'une félicité élevée sur les malheurs d'autrui.

Mais d'où vient cette corruption de l'ordre social ? De ce qu'on a perdu de vue la religion et ses lois, Dieu et ses jugements, la mort et ses terreurs, l'éternité et ses châtiments. Gardons-nous de croire que la vraie civilisation dépend du luxe, des théâtres, de la coupe des habits, de l'élégance des manières. La vraie religion seule est la mère de la vraie civilisation. Redoublez donc de zèle, pères de famille, instituteurs de la jeunesse, hommes d'autorité et d'influence, pour répandre dans toutes les classes la connaissance, l'amour et la pratique de la religion ; épargnez ainsi à la nouvelle Jérusalem d'avoir des lions pour juges, des loups pour administrateurs : *Principes ejus quasi leones...*

II. — *Le soufflet*

Tous les persécuteurs de la vérité se sont montrés constamment aussi faux et hypocrites qu'injustes et cruels. Achab hait jusqu'à la mort l'innocent Michée, parce qu'il lui reprochait ses vices et le menaçait des châtiments divins. Aussi l'ayant fait citer devant son tribunal composé de quatre cents prophètes inspirés par le démon, il le prie de lui manifester les volontés divines, tandis qu'il ne l'interroge que dans le but de trouver dans ses réponses, une occasion ou un prétexte de lui enlever la vie. En effet, à peine le Prophète a-t-il parlé que son langage sincère et humble est pris pour une insulte audacieuse faite au monarque, et l'un des satellites royaux, assuré de plaire à cette horrible majesté, lui décharge sur la figure un insolent soufflet ; le roi et son conseil finissent par condamner Michée à la mort.

Or, ce nom Michée signifie : *Qui est égal à*

Dieu ? ou le Fils de Dieu. Comment donc, nous disent les Pères et les interprètes, ne pas remarquer dans ce fait la prophétie de ce qui arriva au vrai Michée devant le tribunal de Caïphe ? Ce pontife inique, ainsi que son détestable tribunal, hait le Seigneur, parce qu'il ne cessait non plus de censurer et de menacer sa conduite des châtiments divins. A peine Jésus a-t-il ouvert la bouche qu'il reçoit sur sa face sainte un horrible soufflet ; pontife et juges se hâtent ensuite de le condamner à mort.

Méditons dans toutes ses circonstances le mystère de cette insulte pour voir les leçons qu'il présente, et les grâces qu'il nous obtient.

1. *Le mystère.* — Caïphe entame un interrogatoire sur les disciples du Seigneur, sur la nature et le but de son enseignement, espérant, remarque S. Chrysostome, trouver matière à censure dans sa doctrine, puisqu'il n'avait pu en trouver dans sa personne. Jésus répond d'un air majestueux, bien plus pour instruire les chrétiens de l'avenir que pour satisfaire à la question insidieuse : « J'ai toujours parlé publiquement au monde ; j'ai enseigné dans les synagogues et dans le temple ; les doctrines que j'ai expliquées en particulier ne diffèrent en rien de celles que j'ai données en public. Au lieu donc de m'interroger, interrogez plutôt ceux qu'il vous plaira parmi mes auditeurs. Ils savent bien et ils peuvent attester ce que je leur ai appris. » Comme celui qui affirme avoir parlé publiquement au monde se révèle le vrai législateur du monde !

Le Seigneur, nous dit S. Augustin, fait allusion aux officiers envoyés par les prêtres mêmes pour l'arrêter dans le temple et qui, après l'avoir écouté, s'étaient changés en admirateurs et en disciples. Au surplus, dit S. Chrysostome, il manifeste la confiance la plus complète de n'avoir enseigné que la vérité et la justice.

Mais la valetaille, ordinairement insolente par nature, le devient à l'excès quand elle est abritée sous la protection des grands. Voilà donc qu'un serviteur du grand-prêtre, ce même Malchus dont le Seigneur avait guéri miraculeusement l'oreille, et qui était, dit Rupert, bourreau aussi cruel que vil adulateur, voulant plaire au grand-prêtre, décharge sur la face adorable du Sauveur un violent soufflet, auquel le Sanhédrin tout entier applaudit, au lieu de s'en tenir offensé. Encouragé par cette approbation, il ajoute l'insulte à la brutalité : « Téméraire, dit-il au Seigneur, oses-tu répondre ainsi au souverain prêtre ? »

2. *Les leçons.* — O indignité ! s'écrie S. Chrysostome, le Roi de gloire est maltraité par un esclave méprisable ; le Fils de Dieu est vilipendé par un homme, le rebut des autres hommes ! Que n'eût pas pu faire Jésus-Christ pour punir cette insulte sacrilège, dit S. Augustin, lui dont la puissance a créé le monde ? Mais il aime mieux nous apprendre la patience avec laquelle on est vainqueur du monde. L'esclave se montre rempli d'une fureur infernale, dit S. Ephrem, et Jésus ne diminue pas le calme de son zèle devenu de feu, ni la bonté divine de son cœur. Il pouvait dire à

Caïphe avec plus de raison que S. Paul : « O muraille blanchie, c'est ainsi que Dieu te frappera, puisque tu approuves que je sois frappé aussi honteusement en ta présence. » Conservant au contraire, selon la remarque de S. Cyprien, jusqu'à la fin le respect dû au sacerdoce, il se contente de dire à son persécuteur : « Si j'ai dit quelque chose d'inconvenant, dis-moi ce que c'est. Si je n'ai rien dit que de juste et de raisonnable, pourquoi, Malchus, me frappes-tu ? »

Mais comment, me demandera-t-on, le Seigneur n'a-t-il pas fait ce qu'il a commandé en pareille circonstance, c'est-à-dire offrir l'autre joue à celui qui en a frappé une ? Le Seigneur, répond S. Augustin, est allé encore plus loin : dans cette maison de Caïphe, il a présenté non pas une fois, mais mille fois, avec une patience admirable, ses deux joues aux soufflets cruels d'une soldatesque insolente, et plus tard ce sera son corps tout entier qu'il livrera pour être déchiré par les fouets, pour être cloué sur la croix. Au surplus, ici Jésus se voit accusé et puni par un valet insolent, en face du premier tribunal de la nation, d'avoir manqué de respect au grand-prêtre : *Sic respondes Pontifici* ? Or, s'il se fût tu devant ce reproche, s'il avait présenté son autre joue, il eût pu faire croire, dit un interprète, qu'il reconnaissait son tort et qu'il confessait hautement avoir mérité un tel châtiment, tandis qu'il ne convenait pas que le Seigneur restât sous la tache de cette faute d'avoir, même une seule fois dans sa vie, manqué de respect à la dignité sacerdotale. Il devait donc demander une preuve de sa culpabilité, afin que, à défaut d'une pareille preuve, impossible d'ailleurs à fournir, il demeurât clairement constaté aux yeux de chacun qu'il était innocent, et que le péché pour lequel il était puni est à nous et non à lui, et que ce qu'il souffre comme l'un de nous, il ne le souffre que pour nous.

3. *Les grâces.* — Ce soufflet est expiatoire. La seule raison, dit S. Cyprien, pour laquelle le Seigneur endure un affront si cruel devant les hommes, c'est que la honte que nous devrions ressentir pour nos péchés devant Dieu, est bien plus grande encore. Ce soufflet est le sauf-conduit au moyen duquel nous, pauvres pécheurs, nous pouvons nous présenter devant Dieu sans honte et sans répugnance. Au moment où le Fils de Dieu recevait dans notre personne et acceptait en paix pour nous l'insulte la plus imméritée, le Père éternel, en vue du mérite infini d'une aussi grande expiation, effaçait du front des pécheurs l'ignominie que nous avions contractée par nos péchés, la rougeur qui devrait couvrir notre visage, le regret qui devrait percer nos cœurs, en nous présentant à lui. C'est ainsi que le Rédempteur, par notre honte qu'il prit tout entière pour lui, nous a mérité la confiance à la face de Dieu, comme il nous a mérité la vie par sa mort.

Lors donc que le souvenir de nos fautes, la conscience de notre indignité, nous couvre de confusion, et que nous n'osons pas lever nos regards jusqu'à Dieu, ni lui parler, nous devons nous sou-

venir de la confusion, de l'insulte profonde que Jésus-Christ reçut au profit des pécheurs, afin d'y puiser un courage nouveau, et nous devons dire à Dieu avec le Prophète : « Ma bassesse, ô mon Dieu, me rend indigne du plus léger regard de votre miséricorde ; mais considérez la sainte face de votre Fils empreinte d'un cruel soufflet ; par les mérites de son ignominie, effacez la mienne, et rendez-moi votre confiance et votre amour. » *Pro-tector noster aspice, Deus, et respice in faciem Christi tui.* (Ps., xxxiii, 10).

Le Seigneur en paraissant offensé et en demandant juridiquement le motif de l'insulte, nous fait comprendre que les mouvements involontaires de colère que nous éprouvons devant un tort ou un affront ne sont pas des péchés, mais qu'ils peuvent même devenir une source de mérites, si nous savons les réprimer. Il nous a fait entendre que la grande loi du pardon des offenses et de l'amour de ses ennemis ne nous oblige pas à laisser notre innocence sous le poids de la calomnie, mais qu'elle nous autorise à demander la preuve des torts qu'on nous impute, par des voies légitimes et justes, à ne pas rendre haine pour haine, outrages pour outrages : *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum.* Imitons la patience du Sauveur, sa douceur à souffrir les insultes.

Le Seigneur en ne présentant pas l'autre joue nous fait comprendre que l'acte extérieur de présenter l'autre joue peut s'omettre, et que l'essentiel est de pardonner, lors même que nous saurions que ceux qui nous offensent sont encore disposés à renouveler leurs injures. Par son exemple, il a condamné non seulement les haines brutales, qui se traduisent en rixes violentes, mais aussi les inimitiés secrètes, qui sans armer la main de l'offensé, n'en arment pas moins son esprit et sa langue.

Il n'y a pas de péché à éprouver de la répugnance contre un offenseur, mais il y a péché à la fomenter, à la seconder, à l'accroître par des pensées, des actes, des paroles ; il y a péché à se répandre contre lui en imprécations, en médisances, en injures, et péché directement opposé à l'esprit du christianisme, puisque le chrétien, dit Tertullien, est celui qui n'a aucun ennemi en ce monde, celui qui pardonne : *Christianus nullius est hostis.*

Afin d'y parvenir, souvenons-nous de l'insulte atroce que le Dieu de majesté a reçue d'un misérable pécheur ; nous aurons honte alors de ne savoir pas, nous pécheurs indignes, souffrir quelque chose des pécheurs, et nous nous sentirons élevés au-dessus de nous-mêmes, capables de pratiquer la loi du pardon et d'en recueillir la récompense. Ainsi soit-il.

• IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 martii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

SOMMAIRE

- Six Conférences de Carême.** — IV. La fidélité à la grâce, 193.
Avis paroissiaux. — Le dévouement à l'égard des malades, 196.
Deuxième année d'Instructions dominicales. — XVIII. 4^e Dim. de Carême : Les sacrements en général, 197.
Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XVI. 4^e Dim. de Carême, 200.
Instructions de Carême sur la Passion. — V. La condamnation à mort et les opprobres, 204.

SIX CONFÉRENCES DE CARÊME

IV

LA FIDÉLITÉ À LA GRACE

Ne quis desit gratia Dei.
 Que personne ne manque à la grâce. (Hébr., XII, 15).

Pour mener une vie vraiment chrétienne, nous avons besoin tout ensemble de lumière et de force : de lumière, pour reconnaître nos devoirs ; de force, pour pouvoir les accomplir. La lumière nous viendra de nos croyances : c'est pourquoi, comme je vous l'ai expliqué il y a peu de temps, il nous est nécessaire de cultiver notre foi. Quant à la force, Dieu nous la donnera par sa grâce. Pour être forts, nous n'aurons qu'à nous montrer dociles envers la grâce, ou, suivant l'expression consacrée, à lui être fidèles. — Ainsi, pour continuer l'exposé des moyens dont l'emploi nous facilitera la réalisation de l'idéal chrétien, suis-je amené à vous parler aujourd'hui de la *fidélité à la grâce*.

Par *grâce*, j'entends ici tous les secours que Dieu nous prête en vue de notre sanctification personnelle. Ils sont nombreux et variés. Ce sont d'abord les sacrements. C'est ensuite tout un ensemble de clartés, d'inspirations, d'énergies, d'encouragements, de consolations, de reproches même, portant au bien, détournant du mal, aidant à devenir meilleurs. Ces grâces nous enveloppent de toute part. « Chacun, dit un pieux auteur, reçoit beaucoup plus de grâces qu'il ne lui en faut pour être sauvé¹. » J'irai plus loin, et je dirai, non pas que tout homme, — il en est de moins favorisés, — mais que tout catholique, vivant en pays catholique et dans les conditions normales de la vie catholique, en reçoit plus qu'il n'en faudrait pour sauver une tribu.

C'est à ces grâces que nous devons être fidèles. Pour dire en quoi consiste cette fidélité, il me suffira d'expliquer successivement ses trois éléments, ou, si vous l'aimez mieux, les trois devoirs qu'elle nous impose. J'aurai l'occasion, chemin faisant,

de signaler aussi les trois formes sous lesquelles se commet un péché trop commun et dont je voudrais bien vous corriger aujourd'hui : l'abus de la grâce.

I. — Bon accueil

Le premier élément de la fidélité à la grâce consiste à lui faire, quand elle se présente, *un bon accueil*.

Toutes les grâces que j'énumérerais tout à l'heure sont des choses divines.

S'il me fallait les définir d'un mot, mais d'un mot capable de s'appliquer à toutes ensemble et à chacune en particulier, d'un mot assez expressif pour dire de qui elles descendent, qui elles font agir en nous et à qui elles remontent, d'un mot faisant connaître leur commune grandeur et leur commune puissance, je dirais simplement : la grâce, c'est Dieu. Oui, c'est Dieu venant vivre en nous, combattre avec nous, collaborer avec nous au travail de la vie chrétienne. C'est Dieu nous faisant part, suivant l'occasion, de ses pensées ou de ses aspirations, et, suivant le besoin, de sa sagesse ou de sa force.

Or, Dieu, même quand il s'incline vers nous, reste toujours égal à lui-même. C'est toujours l'être infini et infiniment grand.

Aussi la grâce est-elle la chose du monde la plus excellente et la plus auguste. S. Paul était dans le vrai quand il vantait « *la gloire de la grâce* » et revendiquait pour elle un tribut de « *louanges*¹. » Et celui-là ne se trompait point qui ajoutait : « La moindre grâce dépasse en valeur toutes les richesses d'ici-bas². »

Voyez-vous quelle faveur Dieu nous accorde, en nous donnant sa grâce ! Il nous élève, par là, au-dessus de tous les êtres créés, et nous fait part de ses propres grandeurs.

Une faveur comme celle-là ne mérite-t-elle pas d'être reçue avec un joyeux et religieux empressement ? Peut-il être permis, quand l'Être suprême vient à nous, de nous soustraire à sa visite ? quand il nous tend la main, de la refuser ? quand il nous offre de travailler avec nous, de repousser sa collaboration ? On s'éloigne d'un ennemi et on ferme la porte à un indigne ; mais on va au-devant de Dieu et on lui ouvre de grand cœur. — Lorsque Jésus-Christ dit à Zachée, monté sur son sycomore : « *Je veux aujourd'hui demeurer dans ta maison* » ; si le publicain descend aussitôt de son arbre, se hâte de conduire l'Homme-Dieu sous son toit et lui fait l'accueil que vous savez, je le comprends. Mais si, au lieu de le bien recevoir, il l'avait mal reçu, ou si seulement il l'avait prié de le laisser en repos et de passer son chemin, je n'en tirais point le récit, — ni vous non plus, j'en suis certain, — sans un douloureux serrement de cœur...

Ce serrement de cœur, nous l'éprouvons souvent, nous prêtres ; car le refus de la grâce, la résistance à la grâce, le mauvais accueil fait à la grâce, se représentent souvent sous nos yeux. N'est-ce pas

¹ ... In laudem gloriæ gratiæ suæ. (Ephés., I, 6).

² Minimum bonum gratiæ præstantius est cunctis terrenis divitiis. (Pyonius Carthus., *super Apocal.*, cap. II, art. 3).

¹ P. Faber, *Conférences spirituelles*, p. 116.

la grâce qu'on évite, quand on fuit la prière qui l'obtient, les sacrements où elle se donne, les prédications où elle parle, les pieuses réflexions où elle s'insinue et persuade, les bonnes lectures et les saintes compagnies qui lui servent d'instruments ? Et quand on ne réussit point à l'éviter, que de fois on entre en lutte avec elle ! Elle presse les pécheurs de se convertir : ils ne le veulent pas ; les tièdes de devenir fervents : ils s'y refusent ; les imparfaits de corriger leurs défauts et de réaliser des progrès dans la vertu : ils n'en font rien. Parfois même, on la traite sans égards : on l'écoute sans attention ; on lui impose silence ; on la repousse. On ne respecte pas toujours même les grâces les plus importantes et les plus saintes. Dieu n'agit nulle part aussi directement et aussi puissamment que dans les sacrements ; mais il veut trouver dans les âmes certaines dispositions déterminées. Or, si l'on en croit les hommes d'expérience, elles ne se préoccupent pas toujours d'apporter aux sacrements les dispositions exigées, et le sacrilège est loin d'être une rareté...

Ai-je besoin de le dire ? Une telle conduite envers la grâce va directement contre nos devoirs les plus certains. C'est une infidélité et un abus.

II. — Bon usage

La fidélité à la grâce nous oblige, quand nous l'avons reçue, à *en tirer profit*.

La grâce jouit, pour aider les âmes à se sanctifier et à faire leur salut, d'une puissance illimitée. Elle les met à même de vaincre toutes les passions, de repousser toutes les tentations, d'éviter toutes les fautes, d'observer tous les devoirs, d'accomplir tous les sacrifices. Quand il le faut, elle rend les plus faibles capables d'héroïsme. Que de jeunes filles timides et craintives, à qui la souffrance faisait bien peur, n'a-t-elle pas conduites au martyre ! La raison en est que, comme nous l'avons rappelé, la grâce c'est Dieu, et que Dieu est tout-puissant. Notre-Seigneur avait dit : « *Sans moi, vous ne pouvez rien !* »¹ Voulait-il insinuer qu'avec lui on pourrait tout ? S. Paul n'hésitait point à tirer cette conséquence. « *Je puis tout*, ajoute-t-il, *avec la grâce qui me fortifie* ».²

Or, plus une activité est excellente et vigoureuse, plus aussi la stérilité lui répugne. Il est contre nature que la rosée du ciel et la chaleur du soleil ne donnent aucune fécondité à la terre. C'est beaucoup plus contraire à la nature que la grâce divine ne rende point les âmes fertiles. De là, ces exigences dont l'expression se retrouve si souvent, et sous tant de formes variées, dans les Livres saints : exigences suivant lesquelles un serviteur doit faire fructifier les talents reçus de son maître ; le grain jeté sur une bonne terre doit rendre trente, soixante et cent pour un ; l'arbre planté dans un sol cultivé et engraisé doit porter du fruit. Parlons sans figure : toutes ces exigences se résument en ce mot consigné parmi les conseils du Sage : « *Rendez*

au Très-Haut ce que vous en recevez ».¹ L'on devrait pouvoir dire de tout chrétien, mais dans le sens du bien, ce qu'un prophète disait du peuple juif dans un autre sens : « *C'est une vigne vigoureuse ; ses fruits sont adéquats* » : c'est-à-dire égaux à sa vigueur.²

Hélas ! vous le savez comme moi : il n'en va pas toujours de la sorte. Les âmes fécondes constituent l'exception. Les autres, c'est-à-dire le plus grand nombre, sont plus ou moins stériles. Elles ressemblent à ce peuple voisin de la ruine à qui le Seigneur faisait dire par son Prophète : « *Vous semez beaucoup : et vous récoltez peu ; vous mangez : et n'êtes point rassasiés ; vous buvez : et n'êtes pas enivrés ; vous vous couvrez : et vous n'êtes point réchauffés. Tout ce que vous recevez, vous le mettez*, — passez-moi le mot, il est dans le texte sacré, — *dans un sac percé* : in sacculum pertusum ».³ Un sac percé ! l'expression vous semblera vulgaire. Je la trouve, moi, singulièrement exacte. Oui, voilà à quoi ressemblent nos chrétiens, quand ils tombent dans l'abus des grâces. Ils vivent au milieu des bons exemples ; ils reçoivent toute sorte de bons conseils ; Dieu les sollicite par des inspirations multipliées ; ils mangent la chair du Sauveur ; ils boivent son sang : et ils ne sont ni rassasiés, ni enivrés, ni déterminés au bien. Ils ne gardent rien de ce qu'ils reçoivent. Avec eux, toutes les grâces sont perdues. On croirait qu'ils les sèment le long des sentiers où ils passent...

N'est-ce point là encore, dites-le moi, une infidélité à la grâce ? Et n'y a-t-il pas là encore un abus ?

III. — Reconnaissance

Quand la grâce a réalisé son œuvre, le chrétien soucieux de lui être fidèle lui offre l'hommage de sa reconnaissance.

Cette reconnaissance montera d'abord vers le Père céleste, de qui vient toute grâce. Car la grâce est, de tous ses bienfaits, le plus excellent, le plus utile, le plus divin, celui où s'exprime le plus d'amour. Que Dieu, du haut de son trône inaccessible, gouverne l'univers, préside à l'évolution des mondes, conduise à leurs destinées les peuples agglomérés sur la face de notre globe, je le comprends. Ce rôle grandiose convient à sa grandeur et à sa majesté. Mais qu'il s'intéresse à chacun de nous, s'associe aux mesquins détails de nos petites vies, nous aide à repousser nos misérables tentations, travaille avec nous à sanctifier nos existences, si inglorieuses et si obscures : je ne puis me l'expliquer que par un excès de condescendance et d'amour. Soyons-lui donc reconnaissants de toutes ses grâces, et même des moindres. Toutes viennent de si haut et s'inspirent d'une bonté si grande que nous n'en paierons jamais aucune d'un juste retour.

Mais, à la droite du Père, il est un homme à qui doit aller aussi notre gratitude. C'est Celui dont la

¹ Da Altissimo secundum datum ejus. (Eccl., xxxv, 12).

² Vitis frondosa Israel : fructus ejus adequatus est ei. (Osée, x, 1).

³ Seminastis multum : et intulistis parum ; comedistis : et non estis satiati ; bibistis : et non estis inebriati ; operuistis vos : et non estis calefacti ; et qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum. (Agg., i, 6).

¹ Sine me, nihil potestis facere. (Jean, xv, 5).

² Omnia possum in eo qui me confortat. (Philipp., iv, 13).

médiation nous a obtenu les grâces dont nous jouissons. Celui-là a considéré, des siècles à l'avance, de quels secours nous aurions besoin ; il les a sollicités l'un après l'autre, par ces longues prières dans lesquelles, dit l'Evangile, il passait ses jours et même ses nuits ; il les a disputés un à un aux exigences de la souveraine justice ; et, par ses mérites, sa passion et sa mort, il les a payés ce qu'ils valent, c'est-à-dire bien cher. Ainsi, notre abondance est le résultat de ses privations. Nous recevons les faveurs ; il a souffert les abandons. Nous jouissons des facilités ; il a soutenu les combats. A nous les consolations ; à lui les angoisses et les agonies. A nous, la vie ; à lui, la mort. Nous ne recevons du ciel aucune grâce qui, si nous savons arrêter sur elle un regard de foi, ne nous apparaisse comme empourprée de son sang... A ce spectacle, quand ils ont du cœur, les chrétiens s'émeuvent ; ils s'attendrissent ; ils reconnaissent, dans les dons qui leur sont faits, le témoignage expressif du dévouement le plus profond et le plus généreux dont ils aient jamais été l'objet. Aussi, après chaque grâce importante, offrent-ils à Jésus-Christ leurs remerciements les plus sincères. Quant aux menues grâces qui remplissent leurs instants, ils les paient souvent d'un affectueux, quoique rapide élan de cœur. En tout cas, ce n'est jamais sans une impression très vive qu'ils disent, dans leurs prières du matin : « Mon Dieu, je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez faites pendant toute ma vie » ; et, dans leurs prières du soir, au souvenir des mille bienfaits dont la journée a été l'occasion : « Remercions Dieu des grâces qu'il nous a faites ! »

Hélas ! cette manière d'être fidèles à la grâce ne se retrouve pas, il s'en faut, chez tous nos chrétiens. Beaucoup, parmi eux, restent de glace en face des plus touchantes et des plus précieuses marques de l'amour divin. — Pourquoi ? — Celui-ci, dans son orgueil, semble convaincu que les dons célestes lui sont tous dus ; il croirait volontiers faire à Dieu une grande faveur en consentant à les recevoir. Celui-là, habitué à vivre dans l'abondance des grâces divines, s'est familiarisé avec elles et ne se souvient plus ni de leur excellence ni du prix qu'elles ont coûté. Aussi n'éprouvent-ils, ni l'un ni l'autre, quand elles leur sont accordées, aucun des sentiments qu'elles devraient exciter en eux. Oh ! que maudite soit cette insensibilité trop commune, avec l'amour-propre et la routine qui en sont les causes ! Elle nous vaudra quelque jour d'entendre retomber sur nous le reproche que Jésus-Christ fit à ses contemporains au moment de retourner au ciel, reproche le plus amer que Dieu puisse adresser aux hommes après les avoir visités, reproche aussi que nous aurions bien dû prendre à tâche de ne mériter jamais ; je veux dire : le reproche d'avoir manqué de cœur ¹.

* * *

Je ne saurais trop vous engager à pratiquer, sous la triple forme dont j'ai parlé, la fidélité à la grâce. Elle n'oblige pas toujours, je le reconnais,

sous peine de péché proprement dit. Cependant il vous suffira, pour vous en faire un devoir, de comprendre qui est Dieu et qui vous êtes, le prix de son amour, l'utilité de ses grâces, ce que vous perdriez à les éloigner de vous.

Je dis : les éloigner de vous. Tel est, en effet, le résultat le plus habituel de l'abus de la grâce.

Cet abus, vous l'avez vu, consiste à ne pas recevoir la grâce ou à la mal recevoir ; à n'en point tirer profit ; à la payer d'ingratitude. Quand cet abus se prolonge et passe en habitude, Dieu retire ses grâces. On a mal accueilli sa visite : il ne revient plus. On n'a pas utilisé son secours : il ne l'apporte plus. On ne l'a point remercié de ses faveurs : il n'en accorde plus. Il traitera même les coupables comme ceux-ci l'ont traité. Il s'éloignera, quand ils l'appelleront ; et, quand ils l'invoqueront, il restera sourd à leurs prières. Or, rien n'est malheureux comme cet abandon. Il glace les cœurs, terrifie les consciences, jette les âmes dans le désespoir et la ruine. — Et Dieu punit de la sorte, non seulement les individus, mais aussi les collectivités. Parmi les populations qui aujourd'hui n'ont plus ni culte, ni prêtre, parmi les peuples tombés dans le schisme, l'hérésie ou l'infidélité, combien se sont attiré cette malédiction par l'abus de la grâce ! L'exemple de Jérusalem maudite pour avoir abusé des meilleures grâces se retrouve à toutes les pages de l'histoire.

Il vaut mieux, comprenez-le, il vaut mieux et infiniment mieux être fidèle à la grâce, c'est-à-dire, lui faire bon accueil, lui faire porter du fruit, lui témoigner une sincère reconnaissance. D'abord, cela remplit un grave devoir. Cela plaît aussi à Celui de qui elle vient. Enfin, cela mérite et obtient effectivement de nouvelles faveurs. Toute grâce à laquelle on est fidèle en appelle une autre, plus grande, plus puissante et aussi plus douce. Il s'ensuit une succession de grâces progressives, à l'aide desquelles la vie chrétienne devient sans cesse plus facile et plus parfaite.

Voulez-vous que je vous livre un secret ? — Eh bien, écoutez !

Rien n'est efficace comme la fidélité à la grâce pour convertir les pécheurs. On raconte qu'une grande pécheresse, — elle avait fait monter, au xviii^e siècle, le scandale le plus effroyable jusque sur le trône de France, — voulant revenir à la vertu et à Dieu, ne trouva pas de moyen plus certain d'y réussir que de correspondre avec soin à toutes les grâces qu'elle recevait encore. Effectivement, à dater du jour où elle employa ce moyen, sa vie se transforma comme par enchantement. Elle devint bientôt aussi édifiante qu'elle avait été scandaleuse. Et la grâce, qu'elle continuait à suivre, la conduisit bien haut. La pécheresse d'autrefois finit sur les sommets du Carmel ¹. — Pécheurs qui m'entendez, faites vous-mêmes l'expérience de ce secret ; vous en reconnaîtrez dès demain la toute-puissante efficacité.

¹ Mme de la Vallière. — Voir Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III, p. 462.

¹ Exprobravit eis... duritiam cordis. (Marc, xvi, 14).

Rien non plus n'est puissant pour conduire à la sainteté les tièdes et les imparfaits, comme la fidélité à la grâce. Et ici, je citerai en exemple la reine de tous les saints, l'auguste Vierge Marie. Ceux qui ont le mieux parlé d'elle attribuent son incomparable perfection, sans doute, aux grâces exceptionnelles que Dieu lui a données ; mais aussi à la parfaite correspondance qu'elle leur a toujours témoignée. — Tièdes qui m'écoutez, essayez, vous aussi, de mon secret : vous en constaterez sous peu les heureux résultats.

Enfin, quand une âme a abusé de la grâce, et que, pour l'en punir, Dieu l'a condamnée à cet abandon douloureux et funeste dont je parlais tout à l'heure, rien n'est capable de la réconcilier avec lui et de faire revenir vers elle, le cours de ses faveurs, comme la fidélité à la grâce. Je me rappelle, à ce propos, avoir lu quelque part le trait suivant. Un de nos contemporains, qui a joui, dans les lettres, d'une juste célébrité, éprouvait, durant sa vieillesse, des sécheresses spirituelles et des aridités peut-être méritées. Elles lui causaient un vif chagrin. La pensée lui vint qu'il y mettrait fin si, profitant des grâces qui lui restaient, — car durant la vie l'abandon divin n'est jamais complet, — il accomplissait généreusement, dans sa conduite personnelle, tous les efforts qu'elles lui demandaient. Et alors, il disait ce mot touchant : « Je vais tant travailler sur moi-même que cela tentera la manne d'y tomber » ! — Ames délaissées, s'il en est de telles dans cet auditoire, si motivé que soit le châtiment dont vous souffrez, reprenez courage ! Voici le sûr moyen de le faire cesser. Vous aussi, usez de mon secret : vous rentrerez bientôt en faveur auprès de Dieu. Votre fidélité présente lui fera oublier vos infidélités passées. Il se reprendra à vous aimer et à vous combler. Et vous verrez par vous-mêmes que la correspondance à la grâce, non seulement convertit les pécheurs et sanctifie les tièdes et les imparfaits, mais encore ramène sur les âmes punies les miséricordes divines. Comme le disait le vieillard dont je parlais tout à l'heure, elle tente, disons mieux, elle force la manne d'y tomber. Ainsi soit-il !

AVIS PAROISSIAUX

LE DÉVOUEMENT A L'ÉGARD DES MALADES

Mes frères,

Laissez-moi aujourd'hui vous donner quelques avis sur la manière de vous comporter envers les malades.

Il n'est pas un seul foyer dont la maladie respecte le seuil ; si elle ne l'a pas franchi hier, aujourd'hui, elle le franchira demain, après, un peu plus tôt, un peu plus tard ; mais elle y pénétrera certainement, un jour ou l'autre.

Tout être qui souffre est digne d'intérêt et pro-

voque instinctivement la pitié. Mais si celui qui souffre vous touche de près, si c'est un membre de votre famille, si c'est un père, une mère, un frère, une sœur, il faudrait n'avoir point de cœur pour demeurer indifférent, insensible à la vue de leurs souffrances.

Il me plaît de vous rendre ce témoignage, comme il vous plaira sans doute de l'entendre : dans mes visites pastorales, j'ai constaté que généralement vous entouriez vos chers malades de soins assidus, d'attentions dévouées. Au fait, ce serait une honte et la plus criante des ingratitude, si vous laissiez dans l'isolement, si vous priviez des secours les plus indispensables de pauvres parents que la maladie, que des infirmités clouent sur un lit de douleurs.

Un simple sentiment d'humanité suffirait, au besoin, pour vous décider à rendre à vos malades les services qu'ils attendent de votre piété filiale ; mais si vous avez la foi, si vous avez le sens chrétien, si, sous les traits pâlis, altérés de votre malade, vous savez découvrir le visage du Christ, oh ! alors vous irez à lui avec un religieux empressement, vous lui prodiguerez vos soins, vous vous ingénieriez par tous les moyens à adoucir ses souffrances.

Les malades se plaignent : quoi de plus naturel ? La douleur est parfois si violente ; s'ils trouvent dans leurs plaintes, dans leurs gémissements, une sorte de soulagement, ne faut-il pas les pardonner ?

Ils ont des impatiences, des exigences peut-être : ayez assez d'empire sur vous-mêmes pour les supporter. Ils sont exposés à l'ennui, à l'abattement, au désespoir ; à vous de les distraire, de relever leur courage, de ranimer leur confiance.

Il vient un moment où la situation devenant très grave, les pauvres malades exigent des soins de chaque instant, il faut passer des nuits à leur chevet, et faire acte de dévouement. Les membres de la famille ne s'y refusent pas ; mais s'ils sont épuisés de fatigue, je témoigne ma plus reconnaissante admiration aux voisins, aux amis qui les remplacent près de leurs chers malades. J'ai lu quelque part qu'il s'est formé à Lyon une association de jeunes ouvrières, dont le but est de passer les nuits près des malades qui ne peuvent payer une infirmière. Elles vont deux à deux remplir ce ministère de dévouement, et le lendemain elles reprennent leur travail habituel, heureuses d'avoir fait un acte de charité. Un tel exemple suscite l'admiration et demande à être imité.

Quelles belles vertus vous avez à pratiquer au chevet des malades : la patience, la douceur, l'abnégation, le dévouement, et par conséquent que de mérites vous pouvez acquérir ! Regardez dans votre malade ou votre infirme la personne de Jésus-Christ. Imaginez que c'est Notre-Seigneur lui-même qui se recommande à vos bons soins, et si vous éprouvez parfois du dégoût, de la fatigue, de la répugnance, dites-vous, dans le secret du cœur : « C'est mon Sauveur, qui est étendu sur ce lit et qui réclame mes services. » Cette pensée sug-

gérée par l'Evangile relèvera votre courage et stimulera votre zèle.

Si l'état du malade donne des inquiétudes, s'il devient alarmant, le devoir des personnes qui l'entourent est de l'amener doucement et avec précaution à désirer les secours de la religion, et de faciliter le ministère du prêtre.

J'ai plus d'une fois, près du chevet d'un malade, aux côtés d'un infirme, d'une personne affligée, entendu ce reproche articulé contre Dieu : « Pourquoi Dieu me fait-il souffrir si cruellement et si longtemps ? » J'avais une réponse toute prête ; mais par pitié pour le pauvre souffrant, et dans la crainte de le froisser, de l'aigrir, je me contentais de le plaindre.

Cette réponse que j'hésite à faire à un malade, il faut que je la dise à ceux qui sont actuellement en bonne santé, afin que, lorsque l'épreuve viendra les visiter, ils pensent plus sainement et parlent plus raisonnablement.

Vous demandez avec amertume ce que vous avez fait à Dieu, pour qu'il vous afflige ainsi. Mais c'est peut-être parce que vous n'avez rien fait, rien pour lui, rien pour son service, rien pour l'observation de ses commandements, qu'il vous punit de vos nombreuses négligences.

Ce que vous avez fait à Dieu ! Mais vous avez méconnu sa loi : vous n'avez pas prié, vous vous êtes tenus éloignés de l'église, vous avez profané le dimanche, vous avez dédaigné les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Ce que vous avez fait à Dieu ! Mais vous oubliez donc cette longue série d'infidélités, de fautes, qui remplissent votre vie !

Vous en voulez à Dieu, parce que vous êtes à la peine, en proie à une incurable maladie. Mais est-il bien sûr que vous n'êtes pas responsable de cette douloureuse situation, par défaut d'ordre, d'économie ? Est-il bien sûr que vous n'avez pas préparé les voies à cette désolante maladie par des imprudences, par des excès, par des intempérances, par des abus de toute sorte ? Alors, si vous souffrez, je vous plains sans doute ; mais convenez qu'il n'est pas juste de vous en prendre à Dieu : c'est vous-même qu'il faut accuser.

Je suppose maintenant que vous n'avez rien de grave à vous reprocher, que vous ayez accompli tous vos devoirs ; vos récriminations contre la Providence sont encore mal fondées : car la souffrance n'est pas toujours un châtement, elle est souvent une épreuve et par conséquent une occasion de mérites. Il faudrait se souvenir que les infirmités, que les maladies c'est la loi commune à laquelle personne ne peut avoir la prétention d'échapper, et par conséquent il faut en prendre son parti et s'y résigner. Il y a mieux à faire encore : c'est de les faire servir à la réparation de ses fautes et à l'accroissement de ses mérites.

Vous n'avez rien fait à Dieu ! Mais Notre-Seigneur, mais la Sainte Vierge, mais les martyrs et tous les justes qui ont souffert autant et plus que vous, lui avaient-ils fait quelque chose ?

Je ne vous dirai plus qu'un mot : faites pour

vos malades ce que vous voulez que l'on fasse pour vous, quand la souffrance viendra vous visiter ; ne faites pas pour eux ce que vous ne voudriez pas que l'on fit pour vous. Quand la maladie vous clouera sur un lit de douleurs, vous ne voulez pas qu'on vous délaisse, qu'on ne s'occupe point de vous, qu'on vous refuse les secours nécessaires ; n'abandonnez pas vos malades, ne vous désintéressez pas de leur triste sort. Vous voulez au contraire qu'on s'empresse autour de vous, qu'on vous prodigue des soins, qu'on vous témoigne de l'affection ; eh bien ! faites aujourd'hui pour vos malades ce que vous désirez qu'on fasse demain pour vous ; aimez-les, secourez-les, soyez pour eux attentifs, obligeants, entièrement dévoués. Ainsi soit-il !

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XVIII

4^e Dimanche de Carême

LES SACREMENTS EN GÉNÉRAL

Mes frères,

C'est l'Eglise qui est chargée de nous pardonner nos péchés. Les instruments ou moyens dont elle se sert pour accomplir cette merveille spirituelle sont les sacrements. Je vous l'ai expliqué dimanche dernier.

Mais alors, un homme réfléchi me dira : « Qu'est-ce donc qu'un sacrement ? » Telle est, en effet, la question qui vient naturellement à l'esprit et qui m'oblige à vous donner aujourd'hui quelques notions sur ce sujet. Je vous aurai appris au moins l'essentiel quand je vous aurai fait connaître la nature des sacrements et les effets qu'ils produisent.

I

1. Ouvrons simplement notre catéchisme ; lisons et expliquons la réponse à cette demande : « Qu'est-ce qu'un sacrement ? » — « C'est un signe sensible d'une grâce invisible institué par N.-S. J.-C. pour nous sanctifier. »

Ainsi donc, il faut trois choses pour constituer un sacrement : un signe sensible, l'institution de Jésus-Christ, et la vertu de produire la grâce sanctifiante.

a) Vous savez, mes frères, ce qu'on appelle un *signe* : c'est une chose visible ou perceptible destinée, par convention ou par nature, à en indiquer une autre invisible et imperceptible. Le signe nécessaire pour constituer un sacrement doit être *sensible*, c'est-à-dire que nos sens peuvent constater son existence. Vous connaissez les cinq sens de l'homme : l'ouïe, la vue, le goût, l'odorat et le toucher ; il suffit que l'un de ces cinq sens perçoive le signe. — La *chose invisible* représentée ou signifiée, c'est l'action mystérieuse de Dieu dans l'âme, c'est la grâce produite.

Prenons un exemple. Vous avez déjà tous vu administrer le baptême. Pour faire ce sacrement on prend de l'eau, on prononce des paroles. Cette

eau, ces paroles sont certainement *sensibles* : on peut voir, toucher, entendre. Elles sont un *signe* : un des effets naturels de l'eau est de purifier, de laver ; celle qu'on verse sur la tête du baptisé nous indique donc la *grâce* intérieure et invisible de la purification de l'âme.

Ce signe visible, de quoi se compose-t-il ? De deux éléments aussi nécessaires l'un que l'autre et qui se complètent mutuellement : de la *matière* et de la *forme*. Ce sont les termes des théologiens. On appelle *matière* les choses dont on se sert pour faire les sacrements. Ainsi dans le baptême c'est l'eau, le pain et le vin dans l'Eucharistie, le saint chrême dans la confirmation. La *forme*, ce sont les paroles qu'on prononce quand on emploie la matière ; ces paroles indiquent l'effet qui va se produire.

Ces deux éléments sont absolument indispensables pour produire un sacrement. Que l'un vienne à manquer, le sacrement est nul, ou, pour mieux dire, il n'existe pas. Ainsi, sans eau on ne peut conférer le baptême ; sans pain et sans vin on ne peut produire la sainte Eucharistie. D'autre part, aurait-on de l'eau, aurait-on du pain et du vin, si l'on ne prononce pas les paroles requises, il n'y a pas non plus de sacrement. Il faut en outre que ces deux choses soient unies de manière à former un tout. Ainsi, pour baptiser, il est nécessaire de prononcer les paroles en même temps qu'on verse l'eau ; pour pardonner, les paroles de l'absolution doivent être unies à la contrition du pénitent.

b) Il est bien évident que de l'eau versée sur quelqu'un, des paroles de pardon articulées sur un pécheur, seraient sans effet si le Bon Dieu n'avait pas voulu qu'il en fût autrement. Ces signes sensibles seraient par eux-mêmes incapables de produire la grâce. Jésus-Christ seul a pu leur donner la puissance d'opérer une pareille merveille, puisque seul il a le pouvoir d'attacher à un rite quelconque le don divin de sa grâce. C'est pour cela que nous disons que les sacrements ont été *institués par Notre-Seigneur*, auteur et libre distributeur de la grâce. Personne autre, pas même l'Eglise, ne pourra jamais établir un sacrement.

Le divin Sauveur les a institués pendant sa vie mortelle, avant de remonter au ciel. Il les a confiés à l'Eglise qui en est la gardienne et la dispensatrice ; il a chargé les apôtres et leurs successeurs de les administrer.

Pour les produire, il s'est servi de signes sensibles et matériels pour mieux s'accommoder à notre nature : l'homme est composé d'un corps et d'une âme, et il ne peut bien comprendre les choses spirituelles que par les choses corporelles et sensibles. De plus, Jésus-Christ a voulu mettre ainsi à notre portée sa grâce, et nous en rendre l'acquisition très facile, de sorte que les sacrements sont le plus sûr et le plus puissant moyen de sanctification.

c) C'est du reste la troisième condition nécessaire pour constituer un sacrement : les éléments dont nous venons de parler doivent posséder, de

par la volonté divine, la vertu de produire la grâce sanctifiante ; ils nous appliquent infailliblement et par leur propre puissance les mérites et les effets de la Rédemption.

Ainsi les sacrements confèrent toujours la grâce, à la seule condition que celui qui les reçoit ne mettra point d'obstacle à leur efficacité. Ils agissent donc par eux-mêmes, indépendamment des dispositions de ceux qui les administrent. La toute-puissante volonté de Jésus-Christ a attaché sa grâce au signe sensible des sacrements. Dès lors, ils agissent d'une manière nécessaire, comme des agents naturels, tels que le feu et l'eau, dont l'un consume le bois et l'autre éteint la flamme.

J'ai dit : « quelles que soient les dispositions du ministre. » Vous savez qu'on appelle *ministre* d'un sacrement la personne qui a le pouvoir de le produire et de l'administrer. C'est l'évêque qui est le ministre des sacrements de confirmation et de l'ordre ; le prêtre confère le baptême, la pénitence, l'Eucharistie, l'extrême-onction ; et ce sont les époux eux-mêmes qui sont les ministres du sacrement de mariage. En cas de nécessité, le baptême peut être administré même par un laïc, si pécheur qu'il soit : celui-ci devient le ministre extraordinaire du sacrement.

Ceci expliqué, je répète que l'état d'âme du ministre n'influe en rien sur les effets du sacrement. La raison en est que les ministres des sacrements ne les confèrent ni en leur nom, ni par leur propre vertu, mais au nom et par la vertu de Jésus-Christ dont ils sont les instruments. Par leur intermédiaire, le Sauveur agit lui-même au moyen du signe sensible auquel il donne sa pleine efficacité. Il importe donc peu que l'on reçoive les sacrements d'un ministre digne ou indigne. Le baptême conféré par Judas valait celui des autres apôtres ; la messe d'un mauvais prêtre vaudrait celle d'un bon prêtre. « Sans doute, le sacrement est une chose sainte et ne peut être traité sans faute grave et sans sacrilège par un ministre qui, hors le cas de nécessité, le conférerait n'étant pas en état de grâce ; mais bien que, dans ces conditions, le ministre pèche, la valeur du sacrement n'en souffre pas cependant. Le canal, qu'il soit d'or, de plomb ou d'argile, n'en transmet pas moins dans son intégrité l'eau qu'il distribue. Dieu l'a ainsi voulu, afin que les fidèles fussent toujours sûrs de l'efficacité des sacrements qu'ils reçoivent¹. »

Admirons, mes frères, la puissance et la bonté de Dieu dans l'institution des sacrements. Il se sert des choses les plus faibles en apparence pour produire les plus grandes merveilles ; il nous procure sa grâce au moyen des éléments les plus communs et les plus à notre portée. Quelle vive et sincère reconnaissance ne devons-nous pas lui témoigner !

2. La sagesse divine nous est aussi manifestée principalement par le *nombre* des sacrements voulus par Jésus-Christ. Il y a, vous le savez, sept sacrements, ni plus, ni moins. Nous ne saurions en douter : d'abord nous possédons, pour ainsi

¹ Mgr Cauly, *Catéchisme expliqué*, p. 298.

dire, l'acte d'institution de chacun d'eux dans la Sainte Ecriture ; puis, l'Eglise nous affirme cette vérité qu'elle a même solennellement définie, de sorte que celui qui la nierait serait hérétique. Ces sacrements sont : le Baptême et la Confirmation, l'Eucharistie et la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage.

Pourquoi le divin Sauveur s'est-il arrêté au nombre sept ? Il ne nous l'a point dit ; c'est un acte de sa volonté dont il n'a pas jugé bon de nous rendre compte. Pourtant, quand on y réfléchit, on reconnaît que ce nombre correspond parfaitement à tous les besoins des chrétiens, et que son choix dénote une haute sagesse. Vous allez le comprendre. S. Thomas nous affirme, et nous pouvons aisément le constater nous-mêmes, qu'il y a une très grande analogie entre l'ordre spirituel et l'ordre naturel. Que faut-il en effet pour constituer un homme et former une société ? Il faut d'abord que l'individu naisse à la vie : or il y a une naissance surnaturelle, elle s'opère au baptême qui nous donne la vie de la grâce. L'enfant doit ensuite prendre de l'accroissement et des forces : dans l'ordre surnaturel le baptisé reçoit cet accroissement et ces forces par la confirmation. Il n'est pas possible d'entretenir la vie en nous sans la nourriture : la sainte Eucharistie est la nourriture de notre âme. Si l'on vient à être malade, on a besoin de remèdes : le remède qui guérit nos maladies spirituelles, c'est la pénitence. Aux approches de la défaillance et de la décrépitude, il faut se réparer par un régime fortifiant : l'extrême-onction a pour effet de nous rétablir dans la force de la santé primitive, en faisant disparaître les restes de nos fautes, en soulageant notre âme et notre corps et en nous donnant des secours particuliers surtout contre les angoisses de la mort. Etant une société parfaite, l'Eglise doit être organisée, il lui faut des chefs revêtus d'autorité : le sacrement de l'ordre y pourvoit en sacrant des évêques et des prêtres et en créant les ministres de Dieu qu'il munit des pouvoirs nécessaires. Enfin la société doit se perpétuer : le sacrement de mariage pourvoit à la propagation légitime du peuple chrétien.

Remarquez en passant, mes frères, comment le Bon Dieu nous a ménagé des secours pour toutes les époques de notre vie, depuis l'enfance jusqu'au moment de quitter le monde pour paraître devant lui. Il a voulu nous donner aussi des grâces spéciales pour remplir nos devoirs d'état dans les deux principales carrières, le sacerdoce et le mariage. Enfin, sachant que nous aurions surtout besoin de la pénitence et de l'Eucharistie, Notre-Seigneur a fait en sorte que ces deux sacrements soient souvent renouvelés.

Jusqu'à présent vous n'aviez peut-être pas distingué cette bonté prévoyante et cette sagesse infinie de Dieu dans l'établissement des sacrements. Tout est prévu, organisé de façon que jamais nous ne manquions de la grâce nécessaire. Si nous péchons, si nous sommes infidèles à nos résolutions, si nous sommes au-dessous de notre tâche, ce n'est pas la grâce qui nous fait défaut, mais

c'est nous qui faisons défaut à la grâce et qui ne profitons pas des effets si précieux des sacrements.

II

1. Ces effets sont au nombre de trois : *tous* les sacrements produisent la *grâce sanctifiante*, donnent une grâce spéciale appelée *sacramentelle* ; mais *quelques-uns* seulement impriment en outre un *caractère ineffaçable*.

a) Je vous l'ai dit : les sacrements agissent par eux-mêmes. Ils communiquent donc toujours la grâce sanctifiante à nos âmes, quand nous les recevons avec les dispositions requises. Vous savez ce qu'est cette grâce. Dans une autre instruction je vous ai montré qu'elle consistait dans l'union de notre âme avec Dieu, dans la charité divine, dans l'habitation de Dieu en nous. De sorte que celui qui la possède est sans péché : le Bon Dieu et le péché ne s'unissent point ; il a la conscience pure, il est dans cet état qu'on appelle l'état de grâce et qui est nécessaire pour aller au ciel. C'est donc le plus précieux des trésors ; et tous les sacrements produisent cette grâce.

Ne vous figurez pas cependant, mes frères, que si par malheur vous êtes en état de péché mortel, il vous suffit de recevoir n'importe quel sacrement, l'Eucharistie par exemple, pour recouvrer la grâce. Ce serait une erreur grossière. Car, parmi les sacrements, il en est qui sont destinés à donner la grâce à ceux qui ne l'ont pas et les autres l'augmentent dans ceux-là seulement qui l'ont déjà.

L'effet des premiers est donc de rendre justes et saints ceux qui étaient souillés, soit de la tache originelle, soit par des péchés mortels. Deux sacrements ont pour but de nous mettre ainsi en état de grâce : le baptême et la pénitence. On les nomme *sacrements des morts*. Non pas qu'on puisse administrer ces sacrements aux morts qui ont comparu devant le tribunal de Dieu : leur sort est irrévocablement fixé ; mais on les administre à ceux qui ont perdu la vie spirituelle par le péché d'Adam ou par leurs propres péchés ; leur âme aux yeux de Dieu est en état de mort, et ces sacrements nous ressuscitent spirituellement, nous faisant passer de la mort du péché à la vie surnaturelle.

Les cinq autres sacrements augmentent et perfectionnent la grâce dans l'âme de ceux qui la possèdent déjà. Ils ne nous rendent pas justes et saints : nous devons l'être pour nous en approcher ; mais ils donnent un accroissement à notre justice et à notre sainteté, et grossissent notre trésor spirituel. On les appelle *sacrements des vivants*, parce que pour les recevoir dignement et avec fruit, il faut déjà vivre de la vie de la grâce. Recevoir volontairement en état de péché mortel l'un de ces sacrements serait une profanation et un sacrilège.

b) Outre la grâce sanctifiante, les sacrements nous communiquent une grâce particulière qu'on appelle *sacramentelle*. Elle est spéciale, et propre à chaque sacrement. Elle est destinée à nous faire atteindre le but du sacrement. Elle nous confère donc un droit : le droit de recevoir en temps voulu, quand

nous en avons besoin, des secours particuliers qui, en nous aidant, nous permettront de remplir les obligations que nous impose chaque sacrement. Voilà en quoi consiste la grâce sacramentelle. Ainsi le baptême nous donne droit aux secours nécessaires pour conserver l'innocence baptismale et vivre en chrétien ; le mariage vous communique la grâce sacramentelle ou des droits à recevoir les grâces actuelles qui vous aideront à remplir vos devoirs d'époux et de parents. Ainsi en va-t-il de tous les autres sacrements.

c) Le baptême, la confirmation et l'ordre produisent un troisième effet : ils impriment dans l'âme une marque spirituelle, un *caractère* ineffaçable. C'est un signe d'honneur qui distingue pour toujours ceux qui ont reçu ces sacrements de ceux qui ne les ont pas reçus. Nous ne voyons pas ce signe, pas plus que nous ne voyons notre âme ; il n'apparaît pas à nos yeux corporels ; mais Dieu et les anges le voient et nous le verrons nous-mêmes dans l'autre vie. — Le baptême nous confère le caractère d'enfant de Dieu. Nous devenons ainsi membres de la grande famille chrétienne et nous participons aux biens que Dieu et l'Eglise accordent à leurs enfants. — La confirmation imprime le caractère de soldat de Jésus-Christ. En nous communiquant la force de combattre et de souffrir pour Dieu, ce sacrement nous munit comme d'une armure spirituelle, il revêt notre âme de l'uniforme, pour ainsi dire, et des livrées du Christ. — Enfin l'ordre marque l'âme de ceux qui le reçoivent du caractère de ministres de Jésus-Christ. Ce sacrement consacre les prêtres et les évêques, les distingue du reste des hommes et les rend aptes à exercer les fonctions sacrées. Ceux qui sont ainsi consacrés à Dieu portent non seulement le signe des enfants de Dieu, l'uniforme des soldats du Christ, mais une marque spéciale de ministres du Seigneur.

On a dit que ces caractères étaient comme des croix d'honneur spirituelles qui décorent l'âme. Ceux qui ont reçu le baptême n'en portent qu'une, les confirmés en ont deux, et les âmes des saints prêtres sont ornées de toutes ces beautés surnaturelles.

Souvenez-vous aussi, mes frères, que le caractère une fois imprimé dans l'âme, l'est pour toujours ; jamais il n'en sera effacé. On ne peut pas être fait deux fois chrétien, ni deux fois soldat de Jésus-Christ, ni deux fois son ministre. Quand on l'est une fois, c'est pour toujours ; voilà pourquoi on ne peut recevoir ces trois sacrements qu'une seule fois.

Le caractère distinguera donc éternellement les baptisés, les confirmés, les consacrés par l'ordination sainte. Il subsistera après cette vie : au ciel il sera pour les élus un titre de gloire, un motif d'honneur ; en enfer, pour les damnés qui l'auront profané, il sera un signe éternel d'ignominie et de honte. Les démons, les réprouvés insulteront ceux qui auront déshonoré leur titre d'enfants de Dieu, ou abandonné le drapeau du Christ, ou souillé leur caractère sacerdotal.

2. Admirons, mes frères, les précieux effets produits par les sacrements dans l'âme chrétienne ; mais surtout profitons-en. Une seule condition est nécessaire pour cela : les recevoir *dignement*. Par ce mot « dignement » j'entends deux choses : la capacité et les dispositions requises.

Les sacrements ne sauraient être administrés à tout le monde indistinctement, cela est évident. Ainsi à une personne non baptisée on ne peut conférer aucun sacrement. Le sacrement de l'ordre n'est jamais donné aux femmes. Le sacrement d'extrême-onction n'est destiné qu'aux malades en danger de mort ; les personnes bien portantes ne sont point sujets de ce sacrement. Enfin ceux qui sont baptisés, confirmés, ordonnés ne peuvent plus recevoir ces sacrements, qui ne se réitérent jamais pour la même personne.

Quant aux dispositions exigées pour une fructueuse réception, elles varient selon les sacrements. En général, pour les sacrements des morts, il faut la foi et la contrition avec un commencement d'amour de Dieu ; pour les sacrements des vivants, il faut l'état de grâce. Si l'on a manqué volontairement de ces dispositions requises, la réception du sacrement est sacrilège, c'est-à-dire entachée d'une faute grave et d'un caractère spécial de profanation.

* * *

Retenez bien, mes frères, ces notions générales sur les sacrements, sources de notre sanctification. Puis remercions du fond du cœur Notre-Seigneur qui nous a fourni des moyens si nombreux, si faciles, si efficaces de nous appliquer les fruits de la Rédemption, d'obtenir, de conserver et d'augmenter en nous la grâce. Mais surtout préparons notre âme à recevoir bientôt et dignement les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Apportons-y les dispositions nécessaires. Car sans ces dispositions, le remède se change en poison ; au lieu de puiser dans les sacrements la vie et la grâce, nous n'y trouverions que le péché et la mort. Sachez que si c'est un grand malheur d'abandonner les sacrements et de s'en tenir éloigné, c'en est un plus grand encore de les profaner. Ne nous exposons pas à ce malheur : recevons les sacrements et recevons-les bien. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XVI

4^e DIMANCHE DE CARÊME

Mes frères,

L'Eglise interrompt aujourd'hui le deuil dans lequel elle est plongée depuis un mois ; elle oublie pour un jour les saintes tristesses du Carême pour parler d'espérance et de consolation. Les autels, jusqu'alors dénudés, sont ornés de fleurs ; les ministres sacrés autour du célébrant sont parés de leurs vêtements habituels ; la couleur violette

est remplacée, là où on le peut, par la couleur rose, plus gaie et plus joyeuse; la grande voix de l'orgue, le roi des instruments de musique, qui était restée muette depuis le Carême, reprend ses airs triomphants; les textes liturgiques expriment la jubilation.

D'où vient cet éclair de bonheur? Pourquoi ce changement? Ah! m. f., l'Eglise sait que nos âmes ont besoin de détente qui rende l'effort plus fécond, et de consolation qui fasse entrevoir le terme béni; elle sait que le jour de la Rédemption, de la réconciliation approche; elle pense à ses enfants qui vont venir à la Table sainte et célébrer avec bonheur la grande fête de Pâques. Cette espérance la fait tressaillir d'allégresse.

Autrefois, à pareil jour, on touchait à la fin de l'examen des catéchumènes, et c'était alors pour l'Eglise une douce joie de contempler ces recrues qui allaient entrer dans ses rangs et ainsi augmenter le nombre de ses fidèles. Et maintenant combien sa joie serait grande si tous les enfants qu'elle a nourris, qu'elle a élevés, répondaient avec empressement à l'invitation qu'elle va leur adresser et se pressaient nombreux au banquet eucharistique, si tous ceux qui sont baptisés regardaient comme un devoir et un bonheur de recevoir avec les dispositions voulues la sainte communion, la communion pascale!

Vous, du moins, m. f., donnez-lui cette consolation et cette joie qu'elle attend de votre cœur reconnaissant. Si vous avez vraiment ce désir, vous pourrez vous livrer à cette sainte allégresse à laquelle elle vous convie aujourd'hui.

I

Avant de commencer l'explication des textes liturgiques, laissez-moi vous parler d'une touchante et gracieuse cérémonie qui se fait depuis très longtemps à Rome au palais du Vatican à pareil jour; je veux dire la *bénédiction de la rose d'or*, du nom de dimanche de la Rose donné au 4^e dimanche de Carême.

1. « Nous lisons, dit le cardinal Pierre de Capoue, que le Seigneur Jésus, voulant fortifier les disciples contre le scandale de ses humiliations, leur prédit souvent la gloire de sa résurrection, et même il en montra l'éclat à trois d'entre eux, dans sa transfiguration lumineuse sur le Thabor.

« C'est pour marcher sur les traces du divin Maître que le 4^e dimanche de Carême... le Souverain Pontife, portant une rose d'or à la main, annonce aux fidèles la gloire de la résurrection.

« Celle-ci est en effet figurée par la fleur. Notre-Seigneur a dit que sa chair reflleurait comme elle. Parmi toutes les beautés passagères, nulle n'est égale à celle de la fleur... Or parmi les fleurs la rose est la plus belle. C'est donc à juste titre qu'elle a été choisie pour figurer cette gloire que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, que le cœur ne saurait comprendre.

« Pourquoi une rose d'or que l'on oint de musc et de baume? L'or, le plus précieux des métaux, est bien propre à représenter les splendeurs de la

gloire de Jésus-Christ en sa résurrection. Le baume préserve les corps de la corruption; il exprime ici l'immortalité du Sauveur ressuscité. Le musc, parmi les aromates, est le plus odoriférant; c'est un signe de la renommée du Christ, dont la résurrection s'est répandue en tout lieu comme une bonne odeur par le ministère des apôtres. »

La bénédiction de la rose remonte très haut dans les siècles. Elle avait toujours lieu dans l'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem. Après la messe, le Pape montait à cheval et retournait à son palais tenant la rose d'or à la main. La foule lui faisait cortège. S'il y avait quelque prince ou quelque grand personnage, c'était à lui de tenir l'étrier et d'aider le Pape à descendre de cheval. En récompense de sa filiale courtoisie, il recevait cette rose, objet de tant d'honneurs et de tant d'allégresse.

De nos jours, dit D. Guéranger¹, la fonction n'est plus aussi imposante; mais elle a conservé tous ses rites principaux. Le Pape bénit la Rose d'or dans la *Salle des parements*, il l'oint du saint chrême et répand dessus une poudre parfumée, selon le rite usité autrefois; et quand le moment de la messe solennelle est arrivé, il entre dans la chapelle du palais, tenant la fleur mystique entre ses mains. Durant le saint sacrifice, elle est placée sur l'autel et fixée sur un rosier d'or disposé pour la recevoir; enfin, quand la messe est terminée, on l'apporte au Pontife, qui sort de la chapelle la tenant encore entre ses mains jusqu'à la Salle des parements.

Il est d'usage que ce gracieux symbole soit envoyé à quelque haut personnage que le Souverain Pontife veut honorer; d'autres fois, c'est une ville ou une église qui obtiennent cette distinction.

2. La station du 4^e dimanche de Carême est dans la Basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem, l'une des sept principales de la Ville éternelle. Elevée au IV^e siècle par Constantin, dans la villa de Sessorius, ce qui l'a fait appeler Sessorienne, elle fut enrichie des plus précieuses reliques par sainte Hélène qui voulait en faire comme la Jérusalem de Rome. Dans cette pensée, elle y fit transporter une grande quantité de terre prise sur le mont du Calvaire, et déposa dans ce sanctuaire, entre autres monuments de la Passion du Sauveur, l'inscription qui était placée au-dessus de sa tête pendant qu'il expirait sur la croix, et qu'on y vénère encore sous le nom de *Titre de la Croix*.

Le nom de Jérusalem attaché à cette basilique, nom qui réveille toutes les espérances du chrétien, puisqu'il rappelle la patrie céleste qui est la véritable Jérusalem dont nous sommes encore exilés, a déterminé dès l'antiquité les Souverains Pontifes à la choisir pour la station de ce dimanche.

II

1. L'*Introït* est emprunté au prophète Isaïe, LXVI, 40 et 41. C'est une invitation pressante adressée au peuple chrétien, figuré par le peuple d'Israël, et à

¹ *Le Carême*, p. 388.

chacun de nous en particulier, à se livrer à la joie : « *Réjouis-toi, Jérusalem, et vous tous qui l'aimez, rassemblez-vous ; unissez-vous à sa joie, vous qui avez été dans la tristesse ; tressaillez d'allégresse ; rassasiez-vous et soyez consolés dans ses délices.* — Ps. *Je me suis réjoui dans cette parole qui m'a été dite : Nous irons dans la maison du Seigneur.* »

Pourquoi, m. f., cette invitation à la joie ? Parce qu'approche le jour qui doit succéder au deuil et mettre fin à la pénitence ; parce que bientôt va luire le jour où les consolations vont abonder. Le peuple chrétien, l'âme chrétienne viennent de vivre des jours pénibles, des jours d'angoisse ; voici maintenant les jours de la bénédiction et de la réconciliation. Quel bonheur pour le chrétien de se désaltérer aux sources vives et pures de l'Eucharistie, de se nourrir et de se délecter du pain des anges ! Heureuse l'âme qui par sa vie sainte ou tout au moins pénitente et mortifiée pourra se livrer à cette joie à laquelle l'Eglise la convie ; heureuse l'âme fidèle qui goûtera combien le Seigneur est doux, combien est délicieux le pain qui lui a été préparé, combien sont abondantes et suaves les bénédictions que Dieu réserve à ses élus ; heureux, mille fois heureux, le chrétien qui suivra avec joie le chemin qui conduit à la maison du Seigneur : là il trouvera le bonheur parfait qui le dédommagera amplement de ses misères et de ses mortifications !

Avec l'Eglise, réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse à la pensée des biens futurs ; reprenons avec entrain notre marche dans le sentier de la pénitence qui nous conduira à la Jérusalem céleste pour prendre part au banquet des noces éternelles de l'Agneau !

2. Dans la *Collecte* nous demandons d'être consolés par le pardon et la réconciliation : « *Faites, s'il vous plaît, Dieu tout-puissant, que nous respirions dans la consolation de votre grâce, après l'affliction qu'avaient méritée nos péchés.* »

Le péché est en somme la cause de notre Carême ; sans cette triste réalité, nous pourrions servir Dieu dans une situation meilleure. Non seulement il nous met en état d'inimitié contre Dieu, mais il accumule sur nos têtes les peines les plus méritées.

Si nous examinons avec soin notre conscience, si nous la scrutons sérieusement, nous sommes bien obligés de reconnaître que nous nous sommes rendus coupables d'une multitude de fautes, d'une multitude d'infidélités et de prévarications qui pèsent sur nos épaules comme un poids terrible, et avec le Roi-Propète il nous faut dire : *Sicut onus grave gravatae sunt super me.* (Ps., xxxvii, 5). Or cet examen de conscience nous conduira à reconnaître avec l'Eglise « que nous avons mérité d'être affligés pour nos péchés ; » ce sera déjà pour nous le commencement du salut, selon la parole de S. Bernard : *Initium salutis notitia peccati.*

Les afflictions auxquelles l'Eglise fait allusion sont de deux sortes. — a) Il y a les afflictions qui sont comme le châtement, la punition que la jus-

tice divine attache au péché ; car, au fond, tout péché porte avec lui et en lui une bonne part du châtement qui lui est dû, bien qu'on n'y pense guère, hélas ! qu'on ne le reconnaisse, qu'on ne le sente guère. Telles sont les maladies, les disgrâces, les contradictions, les épreuves fréquentes, les persécutions. En vain nous voudrions nous y soustraire ; elles entrent dans les vues de la Providence. Elles sont la conséquence de notre infirmité, de la malice des hommes et surtout de la déchéance originelle. Nous y serons exposés tant que durera la vie présente sur cette terre d'exil. — b) Il y a les afflictions que nous nous imposons à nous-mêmes. Telles, les austérités, les œuvres de pénitence et de mortification ; tels, les renoncements à certains plaisirs même légitimes ; tels, les salutaires et pieux exercices par lesquels nous domptons notre corps ; telles, les larmes de la contrition et du repentir.

Quelles que soient les afflictions que nous subissons, soyons persuadés de l'équité des jugements de Dieu et de la culpabilité de notre vie. Mais comptons toujours sur la miséricorde divine qui sait nous ménager en temps opportun des consolations. Ce n'est pas sans raison que S. Paul appelle Dieu « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations. *Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra.* » (II Cor., i, 4).

Quelles consolations Dieu nous réserve-t-il ? — Consolation de savoir que nous souffrons sous le regard de notre Père. Consolation de penser que nous nous identifions plus complètement avec J.-C. : il a souffert, nous souffrons avec lui. Consolation de penser que ceux qui seront près du Seigneur dans le royaume des cieux seront ceux qui auront le plus souffert ici-bas ; ceux qui seront le plus enivrés de gloire seront ceux qui sur la terre auront bu plus largement à son calice d'amertume. Consolation de penser que nos souffrances chrétiennement supportées nous ouvrent le ciel et nous préparent un trésor éternel de gloire.

Ah ! m. f., si nous sommes de vrais chrétiens, si nous sommes bien pénétrés des vérités de notre sainte religion, loin de fuir la souffrance, loin de murmurer contre les épreuves qui nous accablent, loin de nous emporter contre ceux que nous regardons à tort ou à raison comme les auteurs de nos ennuis et de nos afflictions, acceptons avec résignation et en expiation de nos fautes toutes les croix qu'il plaira à Dieu de nous envoyer ; bien plus, bénissons le Seigneur et disons avec l'Apôtre : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (II Cor., vii, 4).

Ecoutez cet admirable acte de résignation fait par un de nos poètes ¹ :

Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire,
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé ;

¹ Victor Hugo.

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant ! Je conviens que vous seul savez ce que vous faites, Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au [vent]. Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste. Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

3. L'Eglise nous indique dans l'*Epître* un autre motif de la joie à laquelle nous devons nous livrer : c'est que nous sommes les enfants de la Jérusalem céleste, les enfants de la promesse divine. L'*épître* de ce jour est tirée de la lettre de S. Paul aux Galates (iv, 22-31). L'Apôtre veut mettre en garde ses chers disciples contre les judaïsants qui prétendaient que sa doctrine était un christianisme mutilé et incomplet, que tous devaient observer les prescriptions de la loi mosaïque et rejeter ainsi l'enseignement qu'il leur avait donné.

Dans sa lettre il s'efforce de faire ressortir l'inutilité des observances légales pour le salut. Pour donner plus d'autorité à ses arguments, il cite un fait raconté dans la sainte Ecriture, l'épisode d'Agar et de Sara, épisode qui dans la pensée de Dieu doit exprimer les relations de la Loi et de l'Evangile. Voici le commentaire de ce passage liturgique :

L'Ecriture nous apprend dans la Genèse qu'Abraham eut deux fils : l'un né d'Agar sa servante, l'autre de Sara, la femme libre. L'enfant de la servante naquit suivant les lois ordinaires de la nature ; celui de l'épouse libre, en vertu d'une promesse divine et grâce à l'intervention miraculeuse du Tout-Puissant. Le récit de ce fait contient un sens mystérieux et spirituel, a une signification prophétique.

Les deux femmes, en effet, par leur union avec Abraham, représentent deux testaments, deux alliances de Dieu avec l'homme. La première de ces alliances conclue au Sinaï engendre ses fils à la servitude ; elle est justement figurée par Agar (le Sinaï est une montagne d'Arabie et se dresse au sein des populations descendues d'Agar) ; comme celle-ci, elle ne peut donner naissance qu'à des esclaves, c'est-à-dire à des hommes asservis à des observances légales, pénibles, multipliées, et retenus ou par la crainte des châtements ou par l'espérance des biens terrestres.

Sara est la figure prophétique de la Jérusalem d'en haut, de l'Eglise libre de la servitude de la loi, mère de tous les chrétiens, quelle que soit leur origine. Ecoutez en effet : c'est à elle que Dieu parle par la bouche du prophète Isaïe, ce même Dieu qui annonça à Sara stérile une postérité sans nombre : « Réjouis-toi et bénis le Seigneur, toi dont le sein jusqu'ici n'enfantait point ; laisse éclater ta gratitude en un hymne de louange et donne libre cours à l'expression frémissante de ton allégresse, toi dont les entrailles ne mettent point de nouveaux-nés à la lumière ; car voilà que dans l'avenir les fils de l'épouse à cette heure en apparence délaissée surpassent en nombre les enfants de celle qui jouit du commerce nuptial. » (Is., liv, 1).

Dès lors, vous êtes frères ; nous sommes tous, nous, les fils de cette Jérusalem céleste, nous sommes, dis-je, nouveaux Isaïe, les enfants d'une promesse divine, nés comme lui, grâce à l'intervention toute-puissante du Très-Haut. Aussi voyez ce qui se passa jadis : Ismaël, le fils de la nature, persécutait Isaac l'enfant du miracle ; raillant ses prérogatives, cherchant à se jouer de sa vie ou de sa vertu. Il en est de même aujourd'hui ; les juifs poursuivent de leur haine jalouse les chrétiens. Mais considérez ce que dit l'Ecriture, pesez cette parole de Sara ratifiée par le Seigneur : « Chassez la servante et son enfant, car le fils de l'esclave ne saurait avoir part à l'héritage avec le fils de

l'épouse. » Sentence consolante sans doute pour les victimes, et terrifiante pour les persécuteurs, mais avant tout sentence souverainement instructive pour vous en cette heure de séduction perfide ; n'y lisez-vous point, pour qui se fait l'esclave de la loi, l'exclusion du céleste héritage de la justice et de la gloire ?

Nous ne sommes donc point les enfants de l'esclave engendrés à la servitude, mais les fils de l'épouse libre, nés d'elle pour la liberté, et cette liberté, nous la tenons du Christ qui, en brisant le joug de la Loi, nous l'a pour toujours assurée.

Puissions-nous, m. f., conserver toujours cette liberté sainte, en bannissant de notre cœur l'amour-propre, en domptant nos passions, en écartant les occasions du péché, en évitant tout ce qui peut être pour nous un sujet de perdition, en luttant sans cesse contre la chair : « Ne cède pas à tes convoitises, réduis à l'obéissance ton mauvais penchant et sois-en le maître souverain. » (Gen., iv, 7). Si par nos fautes nous avons perdu cette liberté, travaillons pendant ce Carême à secouer le joug du péché, à briser l'esclavage du démon et à reconquérir cette liberté que J.-C. nous a préparée par l'effusion de son sang. Ainsi nous serons les vrais enfants de l'Eglise, qui heureuse de voir leur nombre s'augmenter pourra pousser les clameurs de joie et les cris d'allégresse que le prophète annonçait.

4. Le *Graduel*, tiré des versets 1 et 7 du Ps. cxxiv, exprime la joie de tous les fidèles appelés à faire partie de la Jérusalem céleste, de l'Eglise. Quand les pèlerins approchaient de la Ville sainte, ils se rappelaient le bonheur qu'ils avaient éprouvé quand on leur avait dit : « Nous allons partir pour Jérusalem, pour la maison du Seigneur. » Sous l'impression de cette vive allégresse, ils faisaient des vœux pour la prospérité de Jérusalem : image des souhaits qu'un chrétien vraiment digne de ce nom doit faire pour l'Eglise, cette mère qui l'a accueilli dans son sein avec tant de bonté.

5. Le *Trait* célèbre la protection de Dieu sur le chrétien. Celui qui se confie en Dieu, qui met tout son espoir en Dieu, est inébranlable comme Jérusalem sur ses montagnes. Les montagnes dans l'Ecriture sont l'image de la sécurité, c'est là que les Hébreux se mettaient à l'abri de leurs ennemis.

Il exprime aussi l'indéfectibilité de l'Eglise. Soutenue par Dieu qui l'environne pour ainsi dire de toutes parts, elle ne chancelle pas, elle est affirmée pour toujours. Réfugions-nous donc auprès d'elle. Quelles que soient les attaques dirigées contre cette société établie par J.-C., elle saura y tenir tête et les vaincre. *Porte inferi non praevalerunt adversus eam*. Dieu la protège, et ceux qui lui seront fidèles seront sûrs de triompher finalement avec elle.

III

1. Pour arriver à la Jérusalem céleste, pour être un vrai enfant de l'Eglise, il faut accomplir les commandements de Dieu et de l'Eglise. Bientôt nous allons entendre ce précepte :

Ton Créateur tu recevras
Au moins à Pâques humblement.

Pour nous préparer à ce grand acte, à ce devoir important, l'Eglise nous fait lire aujourd'hui dans l'*Evangelie* le miracle de la multiplication des pains, figure de la sainte Eucharistie. Dans le récit évangélique, nous pouvons constater les infinies délicatesses de la sollicitude de Jésus pour les siens, son attentive et secourable bonté pour tous.

Cette scène de la multiplication des pains figurait dans les premiers siècles la sainte Eucharistie ; aussi la trouve-t-on souvent sur les murs des Catacombes et sur les bas-reliefs des anciens sarcophages chrétiens. Le poisson est un symbole fréquemment employé dans la primitive Eglise pour désigner le Sauveur.

Cet évangile vous a été souvent expliqué, souvent je vous ai montré que nous y trouvons les dispositions requises pour communier, je n'y reviendrai donc pas. Je me contenterai de vous dire qu'il est impossible de vivre chrétiennement si l'on ne fuit pas autant qu'on le peut le commerce du monde, si l'on ne s'entretient pas sans cesse des hautes pensées de la foi, et si l'on ne se retire pas fréquemment dans la solitude de son cœur pour apprendre à se connaître tel qu'on est devant Dieu. En ce temps surtout où nous devons redoubler d'attention pour mener une vie bien chrétienne qui nous dispose à l'accomplissement du devoir pascal, fuyons le monde, élevons nos pensées vers le ciel ; donnons au Christ la royauté de notre cœur, la seule qu'il désire et qu'il demande.

2. Après le prodige que Jésus vient d'accomplir, il est juste de célébrer sa bonté et sa puissance ; c'est à quoi nous invite l'Eglise dans l'*Offertoire* : « *Louez le Seigneur, parce qu'il est bon ; chantez son Nom, parce qu'il est doux ; il a fait tout ce qu'il a voulu au ciel et sur la terre.* » Oui, le Seigneur est bon, il l'est justement au moment où commence le saint sacrifice, où Jésus se fait hostie sur nos autels ; c'est donc pour nous un motif de plus de nous réjouir !

3. Dans la *Secrète* nous demandons que par les mérites du saint sacrifice nous obtenions une piété plus grande et que nous assurions notre salut : « *Daignez, Seigneur, recevoir favorablement le présent sacrifice ; et qu'il serve à nourrir notre piété et à nous faire obtenir le salut.* »

4. Dans l'antienne de la *Communion* empruntée au Ps. cxxi, l'Eglise exalte la gloire de la Jérusalem céleste, figurée par l'auguste basilique de Sainte-Croix qui s'honore de ce nom mystérieux. Elle chante l'allégresse des tribus du Seigneur rassemblées dans l'enceinte de ce temple pour y contempler, sous le gracieux symbole de la Rose, le divin Epoux de la nature humaine qui attire à l'odeur de ses parfums.

5. Enfin dans la *Postcommunion* nous implorons une faveur toute spirituelle, celle de participer au banquet sacré, figuré par la multiplication des pains, avec le respect et la préparation qui conviennent à un si grand mystère : « *Dieu de miséricorde, faites-nous la grâce de nous approcher avec un respect sincère de vos Mystères sacrés*

dont nous sommes sans cesse nourris, et de les recevoir toujours dans un cœur fidèle. »

* * *

M. f., profitons des jours qui nous restent pour nous préparer à célébrer dignement les plus grands et les plus augustes mystères de notre sainte religion ; rendons féconde la grâce que Dieu nous accorde. Quel malheur si, par notre insouciance et notre négligence, nous arrivions à la fin du Carême sans avoir répondu fidèlement à l'appel de Dieu !

N'imitons pas ces soi-disant chrétiens qui à cette époque se livrent à une joie mondaine et bruyante. La sainte tradition du Carême, ils l'ont rejetée, ils n'en pratiquent rien ; mais les traditions profanes de plaisirs, ils se gardent bien d'en rien laisser tomber en désuétude ; au contraire, ils cherchent à les développer chaque année davantage, fût-ce au mépris de la morale même la plus élémentaire. A leur joie toute païenne nul d'entre vous ne voudra s'associer. Vous chercherez plutôt les véritables joies, les joies de la conscience fidèle à Dieu, qui sont un avant-goût de celles du Paradis. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA PASSION

V

LA CONDAMNATION A MORT ET LES OPPROBRES

In judicium ego in hunc mundum veni : ut qui non vident, videant ; et qui vident, cœci fiant. (Jo., ix, 39).

C'est un jugement de miséricorde que le Sauveur des hommes est venu exercer dans le monde pour les non voyants, afin qu'ils ouvrirent les yeux à la lumière ; un jugement de punition pour les voyants, afin qu'ils perdissent la vue. Les aveugles, c'étaient nos pères païens, qui, connaissant leur cécité spirituelle, devaient chercher le médecin céleste, connaître J.-C., croire en lui et nous en transmettre la connaissance. Les voyants, c'étaient les Juifs, qui avaient la Loi et les Prophètes pour reconnaître le Messie, mais qui, en punition de leur présomption orgueilleuse, non seulement devaient ne pas le connaître, mais le répudier et le faire mourir. C'est J.-C. lui-même qui a donné cette explication aux Juifs, et ce fut au tribunal de Caïphe que cette terrible prédiction et ce jugement redoutable furent accomplis. Les Juifs deviennent de plus en plus aveugles en face de la lumière divine que J.-C. fait briller à leurs yeux : *Qui vident, cœci fiant.*

Appliquons-nous à considérer cet horrible mystère de l'iniquité des hommes et de la justice de Dieu, afin que nous évitions le péché de l'obstination et de l'endurcissement et que nous puissions en éviter la punition.

I. — *La condamnation à mort*

1. *Aveuglement de Caïphe.* — Le silence mystérieux du Sauveur avait réduit ses juges au désespoir, parce qu'il leur enlevait tout prétexte pour le condamner. Pour vaincre ce silence, Caïphe conjure J.-C. par ce qu'il y a de plus saint dans la religion juive, par le nom de Dieu, persuadé que vu sa religion et sa piété, il lui répondrait. « Allons, lui dit-il, finissons-en. Je t'adjure, au nom du Dieu éternellement vivant, de nous dire clairement si tu es le Messie et le Fils de Dieu à jamais béni. »

Par deux fois, dit Origène, le démon lui avait déjà posé la même question, et le démon seul inspire à ceux qui ont son esprit le doute sur la divinité de J.-C. Caïphe, nous dit Bède, se montre même pire que le démon, puisqu'il ne demande l'aveu de cette vérité que pour le calomnier et le perdre. En effet, si J.-C. eût nié, Caïphe l'eût convaincu de mensonge, puisqu'il avait déclaré à plusieurs reprises déjà qu'il était le Messie et le Fils de Dieu. S'il l'eût affirmé, il l'aurait déclaré profanateur de la religion et usurpateur de la divinité. Caïphe ne cherche donc pas la vérité pour y croire, mais un prétexte pour condamner, dit Théophylacte; ce scélérat invoque le nom de Dieu, pour en faire mourir le Fils.

J.-C., qui lit au fond des cœurs, réplique à cette suggestion infernale : « Si je vous dis qui je suis, je sais que vous ne me croirez pas; et si au contraire je vous interroge moi-même touchant les vrais caractères du Messie, je suis encore assuré que vous ne me ferez pas de réponse, et que, dans tous les cas, vous êtes déjà décidés à me condamner. » C'est comme s'il eût dit : « Je connais qu'en faisant intervenir le nom de Dieu, tu lui fais l'injure la plus atroce, celle de vouloir le rendre, dans la mort de son Fils, le complice de ta perfidie. » Cette déclaration nous fait voir que, si Jésus répond, il ne cède pas à cette adjuration, dont il sonde la méchanceté et l'hypocrisie, mais au respect dû au nom de Dieu; elle nous apprend que s'il répond en manifestant qui il est, c'est parce qu'il juge devoir cette déclaration à lui-même, à son Eglise et à nous. Car qu'en eût-il été de notre foi, si dans une circonstance si solennelle J.-C. eût tu complètement ou confessé en termes ambigus sa divinité ? Il y a plus : en refusant cette révélation juridique à l'autorité légitime, il eût laissé à la perfidie des Juifs, qui ne voulurent pas le reconnaître, une sorte d'excuse, et la foi des Gentils eût été sérieusement compromise. Le Seigneur répond donc par deux fois à la même demande renouvelée : « Oui, vous l'avez dit, je suis vraiment le Fils de Dieu et le Messie. *Tu dixisti : Ego sum.* »

Il convenait à la dignité du Fils de Dieu de répondre, non comme un coupable, mais comme un maître qui instruit, un juge qui condamne, et de dire encore d'autres vérités qu'ils ne voulaient pas apprendre. Il ajoute donc sur un ton majestueux et sévère : « Cependant je vous dis qu'un jour viendra où vous, qui vous arroyez actuelle-

ment le droit de juger le Fils de l'homme, vous serez jugé par lui; quand vous le verrez descendre du ciel assis sur une nuée, à la droite de la vertu de Dieu. » La Sagesse incréée pouvait seule transporter la pensée de ceux qui l'écoutent du tribunal des hommes au tribunal de Dieu, les ébranler pour les convertir ou pour les rendre inexcusables. C'est comme si Jésus leur eût dit que bien qu'il paraissait devant eux comme leur victime, ils comparaitraient eux-mêmes devant lui comme leur juge en qualité de coupables; qu'il y a une différence infinie entre Caïphe et Dieu, entre le conciliabule des impies et le conseil des anges, entre une poignée de faux témoins et les phalanges des saints qui prononceront avec lui la condamnation éternelle qu'ils auront méritée, entre eux-mêmes si orgueilleux, insolents et licencieux, et alors si humiliés, si confondus, si désespérés, et contraints à servir d'escabeau sous les pieds de celui qu'ils traitent actuellement avec tant de mépris; qu'ils verront entouré de gloire celui qu'ils voient à présent dans un si grand avilissement; qu'ils trouveront en lui un juge inexorable, puisqu'ils ne veulent pas le reconnaître en ce jour pour leur Sauveur amoureux : *Amodo videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cæli.*

Jésus-Christ s'était révélé à l'aveugle-né comme un Dieu sauveur, mais il se révèle à Caïphe comme Dieu juge; à l'un pour lui pardonner, à l'autre pour le châtier. Or, l'aveugle-né cherchait pour trouver, demandait pour connaître, croyait pour adorer, et, par un miracle plus grand que celui qui lui avait rendu la vue du corps, il obtint la vue de l'esprit. Caïphe, au contraire, demande pour surprendre, écoute pour trahir, interroge pour condamner. Aussi J.-C. en répondant le laisse-t-il ignorant. La révélation magnifique que J.-C. vient de lui faire de sa personne, ne sert qu'à le rendre plus obstiné, plus pervers, plus aveugle : *Et qui vident, cæci fiunt.*

En effet, au lieu de profiter pour son salut de cette manifestation, il en abuse pour rendre le Seigneur odieux et pour le perdre. De ce que Jésus se déclare le Messie, Caïphe juge pouvoir en induire qu'il aspire à la royauté et par suite l'en accuser auprès de Pilate. Néanmoins ce bouffon sacrilège, enfermant sa joie au fond de son âme, affecte au dehors du chagrin, des regrets; il prend le rôle de prêtre zélé pour l'honneur de Dieu, tandis qu'il ne fait que satisfaire à sa haine; et voulant inspirer une horreur plus grande que celle qu'il manifeste par son langage, comme dit S. Léon, il s'abandonne aux gestes d'un homme profondément affligé; et comme c'était l'usage chez les Juifs, remarque S. Jérôme, de déchirer leurs vêtements quand ils entendaient outrager Dieu par le blasphème, Caïphe met vivement en lambeaux ses vêtements sacerdotaux, puis il s'écrie : « Il a blasphémé, l'infâme ! Vous tous, vous avez entendu le blasphème. Qu'avons-nous encore besoin de chercher des preuves et d'interroger des témoins pour le condamner ? » O malheureux Caïphe, remarque

S. Léon, en se dépouillant lui-même des ornements sacerdotaux, il se prive de sa dignité de grand-prêtre ; criminel et bourreau, il attire sur sa personne cette sentence ignominieuse. De même que la foi et la confession que J.-C. est Dieu, inspirée de Dieu lui-même, acquit à Pierre le souverain pontificat de l'Eglise chrétienne, de même l'incrédulité et la négation publique de ce même dogme, inspirée à Caïphe par le démon, lui fit perdre le pontificat souverain de la Synagogue juive. Observez, dit S. Hilaire, qu'à peine J.-C. se découvre-t-il légalement pour ce qu'il est en vérité, que tous les symboles destinés à le figurer jusque-là, cessent ; que le sacerdoce d'Aaron disparaît au moment où commence le sacerdoce de J.-C. ; la Loi se dissipe devant l'Evangile ; le voile des Ecritures, figuré par les insignes sacerdotaux, se déchire. S. Jérôme ajoute encore : Caïphe, prêtre juif, déchire ses vêtements, le soldat païen cependant ne déchire pas la robe de J.-C. sur le Calvaire ; or, ces circonstances indiquent que le sacerdoce de J.-C. figuré par sa robe, restera toujours intact chez nous qui étions païens, tandis qu'il a été déchiré, aboli pour jamais chez les Juifs.

2. *Aveuglement du Conseil.* — Cependant, après tout ce qu'il a dit et fait, Caïphe ne prononce pas personnellement la sentence ; il dit aux membres du Conseil : « Qu'en pensez-vous, que vous semble-t-il ? *Quid vobis videtur ?* » O fourbe infernal ! feindre le désir de savoir s'ils le condamnent, quand il l'a déjà condamné lui-même ! Etait-il possible que les ministres vissent autrement que leur chef, que le grand-prêtre dont les Juifs regardaient l'autorité comme infaillible ? Aussi la réponse du grand Conseil fut-elle en réalité telle qu'on devait l'attendre de vils adulateurs, qui partageaient avec Caïphe la même haine et qui, peu de jours auparavant, avaient décrété sa mort. S'étant donc levés, ils crièrent : « Il mérite la mort. *Reus est mortis.* » Eh quoi ! Pilate païen exigera des accusations précises, des preuves solides, des témoins sincères ; il essaiera de tous les moyens pour le délivrer ; il le déclarera au moins six fois innocent, et en se lavant donnera une preuve publique de son innocence ; et la Synagogue, les princes des prêtres, sur la question capitale du Messie, d'où dépend la liberté politique, la grâce spirituelle et le salut éternel de toute la nation, attendu depuis longtemps, ne songent point à examiner la vie, la doctrine, les miracles du Nazaréen ; ils ne font aucune recherche pour s'assurer s'il est le Messie, mais sans raison, sans preuves, sur la seule assertion de Caïphe, ils renient le Fils de Dieu, ils le condamnent à mort, ils vont aveuglément verser le sang innocent et divin de celui qui était venu pour les sauver.

Parmi une aussi grande multitude de personnages, prêtres, docteurs, juges, il ne s'en trouve pas un seul qui ait assez de conscience, de courage, pour faire appel à la justice, pour protester en face du défaut de preuves, mais tous confirment cette condamnation aussi injuste que précipitée : *Dixerunt omnes : Reus est mortis.* Le Conseil

constitue toute la nation juive, la nation entière renie donc le Messie. Mais, hélas ! ce n'est pas impunément qu'elle se moque de Dieu, qu'elle méprise ses lumières, qu'elle insulte à sa personne, à son enseignement, à sa loi, car c'est de ce moment que cette nation perd ses privilèges et ses gloires, et qu'elle commence la série lamentable des malheurs prédits par les prophètes. A l'instant, les Gentils sont appelés à reconnaître le Messie, J.-C. fonde son sacerdoce éternel, il appelle à lui toutes les nations pour le reconnaître et l'adorer. Ainsi pendant qu'il paraît coupable, il se montre juge, il accomplit ce terrible jugement qu'il est venu exercer dans le monde, de donner la vue aux aveugles qui implorent d'être éclairés, et d'aveugler ceux qui présument y voir clair : *In judicium veni in hunc mundum...*

3. *Applications pratiques.* — Cette sentence du Sauveur, que nous avons vue aujourd'hui s'accomplir pour le malheur des Juifs au tribunal de Caïphe, s'est continuée dans le monde entier. Sous l'action des missionnaires, les contrées idolâtres ouvrent les yeux à la lumière de l'Evangile. Ce temps de lumière, au contraire, demeure un temps de ténèbres pour des centaines de philosophes, qui à force d'études, devenus déistes, panthéistes ou athées, ont perdu les plus simples notions de Dieu, de la religion, de la loi naturelle. Ils s'imaginent voir et ils sont aveugles ; ils pensent raisonner et ils délirent ; ils ont perdu non seulement la foi, mais la raison.

Considérez encore les hérétiques obstinés, qui avec leur « libre examen » vont démolissant l'un après l'autre tous les dogmes chrétiens. Ils s'imaginent suivre la lumière pure de leur intelligence, tandis qu'ils ne font que se laisser entraîner par l'arrogance et la malice de leur cœur ! Ils croient avoir seuls l'intelligence des Ecritures, et ils n'y voient pas les dogmes les plus lumineux, ils deviennent de jour en jour plus aveugles dans les simples notions humaines. Combien ne serait-il pas plus utile pour tous ces hommes de n'avoir jamais étudié et rien appris que d'avoir étudié et appris mal, d'ignorer le christianisme que de le combattre ? Ils ne seraient coupables que devant la loi naturelle, et non pas en même temps contre la révélation positive. Mais puisqu'ils connaissent le christianisme et le renient, l'Eglise et la persécution, ils sont de vrais aveugles, et par cet aveuglement volontaire et coupable ils ne guériront pas, leur péché restera en eux comme un terrible châtement.

Cette sentence s'accomplit d'une autre manière sur ces catholiques qui avec une science de collège, une doctrine de romans, une érudition d'almanachs, s'imaginent y voir plus clair en matières religieuses que tous les ecclésiastiques instruits. Ils croient voir et ils sont aveugles ; leur cécité, péché et punition de leurs esprits orgueilleux, de leurs cœurs corrompus, sera éternelle. S'il en est parmi vous qui voient leur foi réduite à ce point, qu'ils se rappellent que J.-C. leur a enseigné que l'humble prière est le moyen infaillible de la rani-

mer et l'accroître. Ah ! la religion est une affaire non de discussion, mais de foi humble. Humiliez votre orgueil, déliez-vous de toute doctrine qui n'est pas offerte par l'Eglise, dépositaire unique, colonne inébranlable de la vérité, et priez ; et vous serez, à l'exemple des premiers Gentils, miraculeusement éclairés par cette lumière divine, qui vous donnera l'intelligence pratique des divins mystères, le goût et l'amour des lois divines et le zèle de les pratiquer.

II. — Les opprobres

Les Philistins entraînèrent Samson devant Dagon, leur idole, afin d'offrir à leur fausse divinité un sacrifice digne d'elle, en insultant dans son temple le plus fidèle adorateur du vrai Dieu. L'ayant fait amener dans leur assemblée, après lui avoir crevé les yeux, ils s'amuserent à le maltraiter, à lui dire et à lui faire tout ce que la barbarie unie au mépris contre un ennemi peut inspirer de plus cruel, jusqu'à ce que cet homme fameux put faire crouler le temple sur ceux qui s'étaient fait un jouet de ses humiliations et de ses souffrances. Je ne sache pas qu'il y ait dans les Livres saints une figure plus frappante des affronts cruels que J.-C. endura dans la maison de Caïphe, temple honteux du démon, où les Juifs lui offrirent un sacrifice en y insultant de la manière la plus barbare l'innocent Fils de Dieu. J.-C. a dit lui-même qu'aucun des fidèles qui cherchent Dieu ne se scandalise des ignominies de son Sauveur, car le véritable Samson, en déployant la force de la divinité, fera aussi par sa mort crouler la Synagogue devenue le temple de Satan, et ensevelira les Juifs sous les ruines de leur temple et de leur cité. En attendant, c'est parce qu'il a voulu expier les péchés de tous les hommes qu'il laisse tomber sur lui le poids de tous les outrages que les hommes ont faits et font contre la majesté divine.

4. *Les opprobres.* — Dès que le grand sanhédrin, présidé par Caïphe, eut déclaré par un vote unanime J.-C., l'auteur de la vie, digne de mort, on signa à la tourbe inique, qui le gardait, de l'entraîner dans la cour de cette maison et de l'y retenir durant le reste de la nuit. On laissa à chacun la liberté de l'outrager. Il n'a manqué entre la figure et le figuré qu'un trait de ressemblance, c'est qu'on n'arracha pas les yeux au nouveau Nazaréen. Les Juifs y suppléèrent en lui bandant les yeux pour n'être pas troublé par cette majesté divine, ni par le spectacle de sa sérénité. Alors, l'un le heurte, l'autre le frappe ; celui-ci lui meurtrit la tête à coups de poing, celui-là décharge sur ses joues de cruels soufflets ; l'un lui arrache la barbe, l'autre souille son visage de crachats. Et pour montrer qu'ils tenaient la révélation de sa divinité comme une imposture et tourner en ridicule le nom de prophète que lui donnait le peuple, ils font des inclinations comme devant un faux dieu, ils le saluent comme un prophète dérisoire ; en le frappant, ils éclatent en rires insultants et lui disent : « Devine, ô Christ, qui de nous t'a frappé. » Nulle créature, quelque vile qu'elle soit, nous dit S. Bona-

venture, n'a été abreuvée d'un mépris plus profond que le Créateur et Maître du monde. Celui qui a inspiré les prophètes est raillé comme un faux prophète. Ce visage devant lequel les flots se calment, ce visage devant lequel le soleil abaisse son regard en le voyant sur la croix, ce visage délié des cieus, consolation de la terre, terreur des enfers, objet des complaisances éternelles du divin Père, ce visage est déshonoré par les soufflets, par les crachats des plus scélérats.

Mais ces traitements inhumains sont punis à l'instant même. Ils commencent dès lors, nous dit Origène, à être les jouets de Satan ; ils reçoivent le soufflet qui les chasse de l'Eglise, les prive de vrais prophètes. Ils sont devenus depuis lors jusqu'à nos jours des objets de mépris, considérés comme au-dessous des hommes par Dieu et par les hommes eux-mêmes. Enfin en couvrant la face du Sauveur, ils se privent eux-mêmes de la grâce et de la connaissance de J.-C. Il n'y a donc rien, dans ces opprobres de leur chef, de nature à déshonorer les chrétiens, puisque les ayant soufferts comme homme, il les a punis comme Dieu : *Non confundantur in me, qui quaerunt te, Deus Israel.*

2. *Ils sont volontaires.* — Les prophètes ont prédit ces ignominies avec précision. Job : « Ils ont fait rougir mes joues par des soufflets horribles. » David : « On m'a traité comme les plus vils insectes,... je suis devenu, en face de la plus vile populace, le mépris et l'opprobre même. » Isaïe : « J'ai offert mon corps aux coups, mon visage au tourment d'avoir la barbe arrachée. » Le Seigneur lui-même avait dit : « Je serai flagellé, couvert de crachats, tourné en ridicule : *Illudetur, et flagellabitur, et conspuetur.* » Ces opprobres ne sauraient donc être attribués au hasard, ni à la cruauté seule de cette tourbe féroce ; ils ont été établis par un décret divin, par un choix libre de l'amour du Sauveur, en sorte que ces monstres à forme humaine, nous dit S. Léon, n'ont fait que prêter leur ministère et concourir aux desseins de miséricorde du Rédempteur.

Le Fils de Dieu en fit l'objet de ses désirs dès l'instant de son Incarnation, maintenant il en admire l'équité et les avantages devant Dieu bien plus qu'il n'en pèse l'injustice de la part des hommes ; il n'en détourne point son visage : *Faciem meam non averti ab increpantibus in me.* Il s'y offre, il les supporte avec tranquillité, comme une loi suprême de sagesse et de charité infinies.

3. *Ils sont efficaces.* — Mais quel bénéfice en avons-nous retiré ? Le pardon de notre désobéissance, portée jusqu'au mépris de la majesté divine, ne nous eût jamais été accordé, si J.-C. n'eût porté son obéissance envers son Père jusqu'à consentir à l'avilissement de sa gloire ; nous n'eussions jamais pu nous élever jusqu'au trône de Dieu, si ce Fils divin ne fût descendu jusqu'au fond de l'abjection humaine. Que serions-nous devenus s'il n'eût eu plus de compassion pour nous que de zèle pour sa dignité ? Complices avec l'ange apostat dans le crime de l'orgueil, nous lui eussions été associés dans le châtement. Si, enfin, le visage du Fils de

Dieu n'eût été souillé, défiguré sur cette terre, nous n'eussions jamais eu l'espoir de le considérer glorieux dans le ciel.

J.-C. est une victime de la justice de Dieu. Ces opprobres, dit Origène, sont dus à J.-C., parce que nous les avons nous-mêmes justement mérités. Ainsi il accomplit, en père aimant, des mystères de miséricorde envers les hommes qui devaient se montrer fidèles à son égard. En effet, dit S. Augustin, ce n'est pas seulement un juste qui souffre, mais c'est encore un médecin qui guérit. Ainsi, en consentant à ce que sa tête soit meurtrie de coups de poing, il expie, dit S. Jérôme, le crime d'Adam, chef du genre humain, il guérit en lui toute sa race malheureuse. Il souffre que son visage soit souillé de crachats, il nettoie ainsi les taches intérieures de nos âmes défigurées par le péché. Il souffre enfin qu'on couvre sa face d'un voile, parce que le péché nous cache la face de Dieu, il nous obtient que le voile de notre cœur soit déchiré, afin que nous puissions un jour voir ce divin visage et trouver en lui notre bonheur. En un mot, il a détruit l'opprobre éternel que nous nous étions attiré. Conséquemment c'est de nous et non de lui que nous devons rougir, en voyant les plaies si gangreneuses de notre âme qu'il n'y a que les opprobres de J.-C. qui fussent capables de les guérir. Nous devons pleurer cet orgueil qui nous porte à nous mettre à la place de Dieu, à opposer à sa volonté sainte le désordre de la nôtre. Ah ! si les anges adorent ces humiliations du Sauveur, si l'enfer les révère, que ne devons-nous pas faire nous à qui le mérite en a été appliqué tout entier ? C'est à nous à plier l'esprit et le cœur devant un Dieu humilié pour nous.

Ces opprobres sont le fondement solide de nos espérances, dit S. Augustin. Ces maux horribles, qu'il a pris pour nous, sont un garant qu'il nous donnera réellement les biens qu'il nous a conquis. Ce qu'il a fait pour nous surpasse ce qu'il nous a promis. Il est en effet plus extraordinaire qu'un Dieu souffre comme un homme qu'il ne l'est que l'homme ait droit aux privilèges de Dieu, qu'un Dieu se soit humilié jusqu'à supporter les épouvantables traitements du plus vil des hommes qu'il ne l'est que le dernier des hommes devienne enfant de Dieu, et qu'il ait droit à sa gloire et à son immortalité. Les communications ineffables dont J.-C. a gratifié les saints, comme de s'être montré à eux enfant ou crucifié, deviennent concevables parce qu'elles sont bien au-dessous des insultes qu'il a acceptées de la perfidie des Juifs. O opprobres bénis de mon Seigneur ! Vous êtes une nouvelle caution de la libéralité avec laquelle J.-C. me traitera en cette vie et de la gloire qu'il me prépare en l'autre, si je le sers !

4. *Ils sont glorieux.* — Le Sauveur, assure Origène, a consenti à l'humiliation de tant d'outrages, parce que son visage saint, meurtri, défiguré, couvert d'un sale bandeau, devait devenir précisément par ce moyen, aux yeux de la vraie foi, plus glorieux que celui de Moïse, quoique rayonnant d'une splendeur si éclatante que per-

sonne ne pouvait en supporter la vue ; car la gloire que le visage de J.-C. a recueillie de ces outrages est telle, qu'en comparaison, la gloire du visage lumineux de Moïse s'est éclipsée, comme une faible lampe perd son éclat devant celui du soleil. Plus il semblait vil aux regards profanes à la suite de ces traitements, plus, nous dit Tertulien, il est devenu cher aux âmes fidèles. C'est après ces humiliations qu'il est devenu l'objet des adorations de l'univers. Tout ce que la terre a de plus élevé s'est courbé à ses pieds, afin de vénérer le mystère de ses opprobres. C'est pour cela, remarque S. Chrysostome, que les évangélistes, quoique animés du zèle le plus ardent pour l'honneur de J.-C., ne les ont pas moins racontés avec le plus grand soin, sans en omettre une seule circonstance. L'esprit de Dieu leur avait découvert le mystère profond de gloire qu'ils recelaient.

* * *

N.-S. en se soumettant à tant d'affronts n'a pas seulement opéré de grands mystères à notre avantage, mais il y a joint de grandes leçons. Il établit la douceur et l'humilité comme l'unique devisé de ses disciples et la voie royale du salut éternel. Mais, hélas ! s'il est vrai que la plupart des chrétiens ne se plongent pas dans le bourbier des plaisirs charnels et ne sont pas les esclaves des passions cruelles de la cupidité, combien cependant n'est pas réduit le nombre de ceux qui se font scrupule de désirer les honneurs, de se laisser emporter par l'ambition, d'aimer le commandement et les folies ruineuses du luxe et de la vanité ! Combien il y en a peu qui se fassent scrupule de l'orgueil, qui les empêche de se désavouer, de souffrir bien moins encore les avertissements ou les reproches, lors même que leurs fautes sont manifestes, publiques ! Ces assouvissements de plaisir sont regardés presque comme des devoirs pour conserver l'honneur du nom, la convenance de la situation, le respect de l'autorité, et, sous le masque de ces prétextes, on cache une estime illimitée de soi-même et un mépris complet des autres.

O sainte humilité, vertu entièrement propre au christianisme, dont J.-C. donna le premier la leçon et l'exemple, qu'es-tu donc devenue chez les chrétiens ? Ah ! dit S. Ambroise, le souvenir de toutes les ignominies de J.-C. ne devrait-il pas étouffer chez des chrétiens toute discussion de prééminence, tout désir d'agrandissement, toute pointillerie ridicule de vanité ? Entre serviteurs d'un Dieu aussi profondément humilié, il n'y a en effet qu'une seule émulation licite, l'émulation et la prétention de l'humilité.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 martii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 19 mars 1914

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite pascale à des hommes. — I. Le besoin de croire, 209. — II. La facilité de croire, 211. — III. Le bonheur de croire, 214. — IV. Le sacrement de Pénitence, 217. — V. La communion, 219.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XIX. *Dimanche de la Passion* : Le sacrement de Pénitence, 222.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XVII. *Dimanche de la Passion*, 225.

Six Conférences de Carême. — V. Vivre sa vie de catholique, 229.

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LE PROBLÈME DE LA VIE. — V. Le scandale, 232.

Instructions de Carême sur la Passion. — VI. Le reniement et le repentir de Pierre, 236.

RETRAITE PASCALE A DES HOMMES

I

LE-BESOIN DE CROIRE

Mes frères,

Assez souvent, des hommes fatigués ou malades vont passer quelques jours de la belle saison dans une station balnéaire ou dans les montagnes, pour réparer leurs forces et rétablir leur santé. Eh bien ! ce qu'une cure d'eau ou une cure d'air est pour le corps, une retraite l'est pour l'âme. La retraite que nous commençons aujourd'hui a pour but de faire vivre, pendant quelques jours, vos âmes dans l'atmosphère des vérités religieuses, afin qu'elles y puisent une vigueur nouvelle ; elle a pour but de fortifier en vous la foi et de la rendre plus vivante.

La foi ! Sans doute, vous l'avez : votre présence ici en est la preuve. Vous l'avez reçue au baptême, le jour où Dieu vous adopta pour ses enfants. A l'aurore de votre adolescence, vous l'avez affirmée et développée en vous par l'étude et par la pratique. Vous avez, à cette époque, appris à connaître Jésus-Christ, sa vie, sa doctrine, ses promesses. En même temps vous avez appris à l'aimer, et vous avez juré de lui rester fidèles. C'est alors que vous avez goûté les plus pures joies de votre vie ; et leur souvenir embaume encore votre âme. Oui, vous avez la foi. Mais votre foi, n'est-il pas vrai ? a perdu quelque chose de son énergie : vos affaires matérielles vous ont fait oublier l'unique chose nécessaire ; le scepticisme ambiant vous a rendus indifférents ; les blasphèmes et les objections de l'ignorance vous ont troublés. Bref, votre foi est languissante, elle a besoin d'être ranimée. On voit quelquefois, pendant l'été, une foule de nuages légers qui voilent le soleil, sans pourtant l'empêcher complètement de verser sur la terre sa chaleur et sa lumière. Ce ciel pommelée représente bien l'état de votre âme : l'indifférence, l'oubli, le doute peut-être, ont jeté sur elle une espèce de brume qui

l'empêche de voir dans tout son éclat le soleil de la vérité.

Dissiper cette brume, rendre votre foi plus éclairée et plus vive : tel est le dessein que je me propose dans les instructions que je vous adresserai. *Nécessité* de la foi, *facilité* de l'acquiescer, *bonheur* de la posséder : tels sont les sujets dont je veux vous entretenir. Commençons aujourd'hui par la nécessité de croire.

Cette nécessité peut s'entendre de deux manières : ou bien en ce sens que la foi est un besoin impérieux de notre âme, ou bien en cet autre qu'elle est une loi rigoureuse de Dieu. C'est dans le premier sens que nous l'entendrons aujourd'hui.

Nous allons faire deux constatations. Nous constaterons, en premier lieu, que nous avons au fond du cœur un désir profond de connaître les vérités d'ordre religieux, celles tout au moins qui constituent la religion naturelle ; en second lieu, que notre raison est presque impuissante à découvrir avec précision et certitude ces vérités. Ces deux faits bien établis, nous pourrions conclure, avant tout autre examen, que Dieu a dû venir au secours de notre faiblesse et nous instruire. Notre conclusion ne sera pas sans doute une conclusion absolument convaincante, comme est celle qui ressort des preuves de la divinité du christianisme. Elle sera solide néanmoins et nous préparera à mieux accepter l'autre. « Le cœur, dit Pascal, a ses raisons que la raison ne comprend pas. » Mon cœur ne peut accepter que Dieu ait mis en nous une soif ardente de la vérité, sans qu'il nous ait donné le moyen d'apaiser cette soif.

I

Parmi les vérités qui sont l'objet de la foi, il y en a qui sont des mystères : notre intelligence ne pouvait pas les soupçonner, elle ne peut pas les comprendre. Bien qu'il soit intéressant pour nous de les connaître, notre nature ne les réclamait pas. Ce n'est donc pas d'elles que je veux parler aujourd'hui. — Mais il est d'autres vérités qui sont du domaine de la raison, et dont l'ensemble forme la religion naturelle. Ce sont celles qui concernent notre origine, la loi de notre conduite, et notre future destinée. Or, sur ces points-là, nous sentons vivement le besoin d'en savoir plus que la raison ne nous en dit, et surtout de le savoir avec plus de précision et de certitude.

Oui, nous avons tous l'impérieux besoin de savoir, avec précision et certitude, qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons, ce que nous avons à faire entre le berceau et la tombe. Bon gré mal gré, le problème religieux se pose à tout homme qui n'est pas devenu entièrement semblable à la brute. Pourquoi suis-je au monde ? Ce monde lui-même, d'où vient-il ? Quel but mon Créateur s'est-il proposé en me donnant la vie ? S'occupe-t-il de moi ? Que dois-je faire pour lui être agréable ? Pourquoi me laisse-t-il souffrir ? M'entend-il, quand je lui adresse ma plainte ou ma prière ? Suis-je créé uniquement pour manger, boire, dormir, arroser la terre de mes sueurs et de

mes larmes, jusqu'au jour où je retournerai dans son sein pour y dormir mon dernier sommeil ? Dois-je au contraire espérer, avec une ferme confiance, que je trouverai une félicité éternelle dans mon union avec l'Etre infini ?

Autant de questions poignantes auxquelles il nous faut absolument une réponse. — Ne me dites pas qu'il y a sur la terre des hommes que l'infini ne tourmente guère, et qui restent indifférents devant le problème religieux. — Je vous répondrais que cette indifférence ne dure pas tout le temps de la vie, et que le plus blasé est obligé d'en sortir avant la mort. Je sais bien, certes, qu'il est facile d'étourdir la faim de l'intelligence, en lui jetant en pâture de mesquines connaissances, ou même simplement les faits divers de chaque jour : pour un sou, chaque matin, bon nombre de nos contemporains achètent un journal, et croient assouvir leur désir de savoir. Eh bien ! non : s'ils s'en tiennent là, la faim de vérité qui aiguillonne leur intelligence n'est pas assouvie ; elle n'est qu'étourdie. Au milieu de ses plaisirs et de ses débauches, l'enfant prodigue fut un jour obligé de s'écrier : « Je meurs de faim ! » Tout homme qui ne possède pas la science de Dieu et de soi-même sera, un jour ou l'autre, obligé de pousser le même cri. La faim existe en lui à l'état latent. Le silex, frappant l'acier, en fait jaillir l'étincelle : de même, la douleur, frappant cet homme, fera jaillir de son âme les plaintes et les sanglots. Oui, quand il aura éprouvé quelques déceptions, quand il aura mis dans la terre le corps des personnes aimées, quand il aura expérimenté la vanité de toutes les choses terrestres, surtout quand la mort le menacera, mille points d'interrogation se dresseront devant lui, et le problème de sa destinée sonnera à ses oreilles comme le clairon du jugement dernier. Qu'il ne s'en plaigne pas, du reste : si ce besoin de connaître la vérité éternelle fait son tourment, il fait en même temps sa gloire. La brute ne frissonne pas devant le tombeau ; l'homme seul éprouve le besoin de savoir ce qu'il y a au-delà.

Il y a vingt-neuf ans, Victor Hugo venait de mourir. Une heure après la mort du grand poète, un ancien acteur, grand admirateur de son talent, entra dans la chambre mortuaire, et fut frappé par l'expression d'angoisse et de désespoir empreinte sur la figure du défunt. « En quel état il est ! » dit l'acteur au valet de chambre. — « Ah ! Monsieur, repartit celui-ci, si vous aviez vu cela ! Au moment de passer, M. Victor Hugo s'est soulevé d'un bond désespéré, ses doigts sont devenus crochus, et il a crié deux fois : Un prêtre ! Un prêtre ! » L'acteur se retira très ému et dit à sa fille : « Je ne veux pas mourir comme cela. Si j'étais malade, tu irais me chercher le P. Monsabré¹. » Victor Hugo avait abdiqué dans la dernière moitié de sa vie les croyances chrétiennes, il avait seulement gardé la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme. L'angoisse qu'il éprouva en face de la mort provenait du besoin qui est au fond de toute âme humaine, d'être renseignée sur sa destinée. D'autre part, cet appel

désespéré d'un prêtre n'est-il pas un aveu que la raison est moralement impuissante à nous renseigner ? C'est la seconde constatation que je vous ai annoncée, et qu'il me reste à établir.

II

Au point de vue qui nous occupe, on peut distinguer deux classes d'hommes : d'une part, la foule qui n'a guère le temps d'étudier ; d'autre part, l'élite intellectuelle composée des penseurs et des savants. Eh bien ! ni ceux de la première catégorie, ni même ceux de la seconde n'ont jamais pu donner une réponse satisfaisante au problème religieux.

La foule ne le peut pas. C'est qu'elle manque, dit S. Thomas d'Aquin¹, de trois choses nécessaires pour la recherche de la vérité : d'intelligence, de courage, de temps.

Elle manque d'intelligence. Il en faut pour apercevoir le Créateur dans la création, pour découvrir ses attributs et pour fixer les rapports qui nous unissent à lui. Or, il est trop certain que la majeure partie des hommes est incapable de cet effort intellectuel.

Elle manque de courage. Il en faut pour étudier et réfléchir. Or, chose triste à dire, la multitude n'aime pas l'étude ni la réflexion : elle se plaît dans le mouvement et l'agitation, mais répugne au travail de l'esprit.

Enfin, avec l'intelligence et le courage, il faudrait du temps à la foule pour chercher et trouver Dieu. Mais, comment voulez-vous que la plupart des hommes aient du temps ? A la campagne, le laboureur se lève avant le soleil pour son rude labeur ; quand il rentre harassé à la nuit close, lui imposerez-vous d'ouvrir un livre ? A la ville, c'est la même chose : l'ouvrier dans son atelier, l'employé dans son bureau, le marchand à son comptoir sont absorbés tout le jour par le travail matériel. En de telles existences, il n'y a point de place pour l'étude.

Sans la révélation de Dieu et la foi de l'homme, voilà donc tous les petits et les humbles, c'est-à-dire le plus grand nombre des hommes, condamnés à croupir dans l'ignorance des vérités les plus nécessaires ! Car, enfin, vous ne prétendez pas que l'homme du peuple est suffisamment instruit s'il sait creuser un sillon, tourner le bois ou forger le fer ! Dans son âme il y a un besoin de lumière qui demande à être satisfait. La preuve, c'est qu'aux jours de malheur, cet ouvrier, toujours courbé sur son travail, relève la tête et se demande à lui-même : « D'où viens-tu ? Où vas-tu ? Pourquoi souffres-tu ? »

La réponse à ces questions, qu'il ne peut trouver tout seul, ira-t-il la demander aux privilégiés de l'intelligence, aux savants ? Mais, on ne peut pas donner ce qu'on n'a pas. L'élite intellectuelle elle-même n'a jamais pu découvrir avec certitude, ni enseigner avec autorité, les vérités religieuses, même les plus élémentaires, les plus essentielles. L'histoire est là pour le dire.

¹ *Etudes* (des Jésuites) du 20 février 1902.

¹ *Contra Gentes*, I, 4.

Avant la venue de Jésus-Christ, bien des hommes de génie ont étudié les questions qui se rapportent à la religion naturelle. Leurs ouvrages sont venus jusqu'à nous, ils sont écrits avec un art merveilleux ; mais sur Dieu, sur l'âme, sur les devoirs de l'homme, ils sont pleins d'erreurs, d'incertitudes, de contradictions. S'agit-il, par exemple, de l'immortalité de l'âme ? Platon, après en avoir exposé les preuves, n'ose conclure. « Embarquons-nous, dit-il, sur ces espérances, comme sur une nacelle ¹. » S'agit-il des devoirs de l'homme ? Il n'est presque aucun crime que les moralistes païens n'aient autorisé. L'ivresse, le larcin, le meurtre des enfants ont été rangés par plusieurs au nombre des actes vertueux.

Quant aux philosophes modernes qui n'ont pas cru à la révélation, leurs œuvres renferment les mêmes incertitudes et les mêmes contradictions sur les questions religieuses.

Les moqueries de Jean-Jacques Rousseau à l'adresse de la philosophie sont injustes, si on les applique à la raison humaine ; mais elles sont bien méritées, si on les applique aux incrédules qui ont écrit sur la religion. « Je feuilletai leurs livres, dit-il, j'examinai leurs opinions ; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; et ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison ². »

Voulez-vous un autre témoignage ? Ecoutez ce qu'écrivait, il y a dix-neuf ans, l'un des hommes les plus intelligents de la France, Ferdinand Brunetière, au moment où il commençait à ouvrir les yeux sur la divine lumière du christianisme : « Les sciences nous avaient promis de supprimer le mystère. Non seulement elles ne l'ont pas supprimé, mais nous voyons clairement aujourd'hui qu'elles ne l'éclairciront jamais. Elles sont impuissantes, je ne dis pas à résoudre, mais même à poser convenablement les seules questions qui importent... Leurs recherches et leurs découvertes n'ont abouti qu'à fortifier en nous notre attache à la vie, ce qui semble, en vérité, le comble de la déraison, chez un être qui doit mourir ³. »

* * *

Voilà donc établies nos deux constatations : l'homme a besoin de connaître avec précision et certitude les vérités religieuses ; mais, en fait, il est impuissant à connaître de cette manière celles mêmes des vérités religieuses qui relèvent de la raison. S'il en est ainsi, n'avons-nous pas le droit de conclure, avant d'examiner les autres preuves, — et certes il en est d'autres, — que Dieu infiniment bon dû nous instruire, et qu'avec la lumière de la science il nous a donné celle de la foi ?

C'est vraiment pitié de voir certains hommes s'obstiner à demander uniquement à la raison la solution des questions qu'il importe le plus à l'homme de connaître. Comme si la raison n'était

pas assez convaincue de sa faiblesse, je dirais presque de son impuissance, en pareille matière ! Que faites-vous d'ailleurs, superbes raisonneurs, de ceux qui n'ont ni le temps ni le talent de demander à l'étude une réponse à ces questions ? Que faites-vous des humbles, des pauvres, des petits ? Que faites-vous des adolescents que la mort moissonne à la fleur de l'âge ? Dans votre stupide orgueil, vous vous imaginez que vous êtes seuls au monde. Mais les humbles et les petits, c'est-à-dire les neuf dixièmes de l'humanité, ne sont donc rien à vos yeux ?

Non, mes frères, Dieu n'est pas ce que prétendent ces orgueilleux : croyez-en les protestations de votre cœur, croyez-en l'expérience. Toutes les fois que Dieu a mis dans un être des appétits, il lui a donné le moyen de les rassasier. Pour la terre desséchée il a fait les nuées du ciel ; à l'abeille empressée d'amasser le miel, il a donné des fleurs à profusion ; pour nourrir les myriades d'êtres qui vivent sur la terre, il a rendu la terre féconde ; pour l'enfant qui vient de naître, il a rempli de lait le sein maternel, et il ne « fait pas une mère qu'il ne fasse en même temps une nourrice. » Et vous voudriez que ce même Dieu, qui a mis dans nos âmes une soif ardente de vérité, nous ait refusé le moyen d'apaiser cette soif ! Non, il n'est pas possible que Dieu ait excommunié du royaume de la vérité la presque totalité des hommes. Nous avons besoin de savoir, nous ne pouvons savoir par nous-mêmes, nous avons besoin d'être enseignés : c'est assez pour me permettre de conclure que Dieu nous a donné des leçons.

C'est ainsi, mes frères, que les désirs de notre cœur nous font pressentir le Dieu de l'Evangile, le Docteur infailible qui s'est ému à la vue des foules et qui a dit : « Je suis la lumière du monde... J'ai pitié de ce pauvre peuple qui ressemble à un troupeau sans pasteur... Les maîtres ont pris pour eux la clef de la science, et ils en ont fermé l'entrée aux autres... Pour moi, je viens évangéliser les pauvres. »

Après cela, est-il facile de reconnaître en Jésus-Christ le Fils de Dieu, et en l'Eglise la continuatrice de son œuvre ? Est-il facile d'arriver à la foi ? Oui, c'est très facile, et je vous le montrerai dans notre prochaine conférence. Après vous avoir parlé du besoin de croire, je vous exposerai la facilité de croire.

II

LA FACILITÉ DE CROIRE

Mes frères,

Si Dieu nous a parlé, nous devons croire à sa parole. Cela est évident, cela n'a pas besoin d'être prouvé.

Or, je veux vous montrer aujourd'hui qu'il est très facile aux hommes, même aux moins intelligents, de constater que Dieu nous a parlé ; par conséquent qu'il est aisé d'arriver à la foi, et de faire des actes de foi.

Sans doute, tout n'est pas fait relativement au

¹ Phédon.

² *Emile*, liv. IV.

³ *La Science et la Religion*.

devoir de croire, quand l'intelligence s'est convaincue de l'existence de la révélation. Il faut encore que la volonté commande l'adhésion de l'esprit, car la foi est libre; il faut surtout que Dieu vienne en aide à l'homme, car la foi est surnaturelle. Mais je ne veux point envisager aujourd'hui ces deux derniers caractères de la foi : les auditeurs à qui je parle sont des hommes de bonne volonté, ils savent d'ailleurs que Dieu ne refuse jamais sa grâce aux efforts généreux de sa créature. C'est donc sur le caractère raisonnable de la foi que je veux insister. Trop souvent les incrédules représentent la foi comme un acte aveugle et irréflecti, dont l'intelligence du croyant ne saurait rendre compte. C'est là une erreur grossière. En même temps qu'un acte libre et surnaturel, la foi est un acte raisonnable. Quiconque croirait sans savoir pourquoi, n'aurait vraiment pas la foi; et S. Pierre exige que le chrétien soit toujours prêt, quand on l'interroge, à rendre compte de la foi qui est en lui. (I Pet., iii, 15). Mais aussi rien n'est plus facile que d'exposer les raisons de croire. Tout croyant peut aisément faire les deux choses suivantes :

1^o Se convaincre que Dieu a parlé;

2^o Trouver une réponse aux objections des incrédules.

1^o Se convaincre que Dieu a parlé.

Lorsque le Sauveur naquit à Bethléem, une étoile et des messagers célestes amenèrent à Jésus-Christ ses premiers adorateurs. En somme, il n'y a rien de changé. Une étoile est toujours là, des envoyés de Dieu sont toujours là pour amener à Dieu et à Jésus-Christ les âmes de bonne volonté. L'étoile, c'est l'Eglise, ce phare lumineux élevé au-dessus des nations et brillant d'une lumière divine. Les envoyés, ce sont les ministres de cette Eglise qui rediront aux hommes, jusqu'à la fin des siècles, tout ce que Jésus-Christ a enseigné. Grâce à l'Eglise, tout homme peut arriver facilement à la foi, peut rendre facilement compte de sa foi. Tout se réduit à constater que l'Eglise est l'œuvre de Dieu. Il est bien évident, en effet, que si l'Eglise est l'œuvre de Dieu, Dieu ne peut pas l'avoir faite pour nous induire en erreur. Tout gouvernement répond de ses ambassadeurs.

Or, pour constater que l'Eglise est l'œuvre de Dieu, l'ambassadrice de Dieu, il n'est pas nécessaire de raisonner longuement. L'Eglise est là, devant vous. Regardez-la bien en face, sans préjugé, sans passion : vous serez bien obligés de reconnaître que ce ne sont pas les hommes qui l'ont faite.

Je sais bien que c'est la manie des incrédules contemporains de rapprocher l'Eglise chrétienne des fausses religions, pour s'autoriser à les envelopper dans le même mépris. Du moment qu'ils ont mis le mot *cultes* ou *religions* au pluriel, ils croient avoir suffisamment justifié leur incrédulité. Mais où ont-ils pris le droit de faire une pareille confusion ? Est-ce qu'il n'y a pas des signes pour distinguer l'ami sincère d'avec les traîtres, la bonne monnaie d'avec la fausse ? De même, il

est facile de distinguer l'unique religion divine d'avec toutes ses contrefaçons. Il y a autour de l'Eglise chrétienne une auréole incomparable qui en révèle à tous les yeux la divine origine. Laissez-moi vous indiquer quelques-uns seulement des rayons qui composent cette auréole.

Remarquez tout d'abord celui de la *prophétie*. Pour savoir que Jésus-Christ et son Eglise ont été annoncés plusieurs siècles à l'avance, il n'est pas besoin de longues lectures, ni de pénibles recherches; il suffit d'ouvrir les yeux et de prêter l'oreille. Les Juifs, dispersés dans les cinq parties du monde, possèdent des livres sacrés, écrits dans une langue qui n'était plus parlée déjà au temps de Jésus-Christ, et qui lui sont donc antérieurs. Or, qu'est-il écrit dans ces livres de l'Ancien Testament ? Prêtez seulement l'oreille, et écoutez : — A l'homme pécheur Dieu a promis un Sauveur. Celui-ci sera fils d'Abraham, de David. Il naîtra d'une vierge. Son nom sera Emmanuel, qui veut dire Homme-Dieu. Vendu pour trente pièces d'argent, il aura les mains et les pieds percés et mourra pour les péchés des hommes. Grâce à lui, tous les peuples de la terre se ressouviendront du Seigneur; mais le peuple juif cessera d'être le peuple de Dieu. — Voilà donc une histoire de Jésus-Christ et de son Eglise écrite plusieurs siècles à l'avance. Or, la prophétie est comme la signature de Dieu : on peut donc dire, en toute vérité, que l'Eglise porte sur elle cette signature.

Un autre rayon qui forme l'auréole divine de l'Eglise, c'est le *miracle*. Je ne veux point parler ici des nombreux prodiges opérés par Jésus-Christ en signe de sa mission, et que les apôtres ont attestés en scellant leur témoignage de leur sang. Nous n'avons pas été les témoins de ces miracles, et je ne veux examiner de l'Eglise que ce qui crève les yeux à tous. Il y a, en faveur de ceux qui n'ont pas vu la fondation du christianisme, un miracle toujours subsistant : c'est son existence. — Il existe : donc il a été fondé; donc les apôtres de Jésus-Christ, envoyés dans le monde comme des agneaux au milieu des loups, ont établi dans le monde, malgré le monde, une religion qui prêche la morale la plus austère et les dogmes les plus inaccessibles à la raison. — Il existe : donc Dieu le conserve. Les fausses religions ne sont pas persécutées, elles vivent de leur connivence avec les passions humaines. Mais la religion chrétienne subit depuis vingt siècles les assauts d'une guerre sans trêve et sans merci; et, malgré tout, elle demeure ferme et inébranlable, toujours jeune, toujours féconde, toujours sûre de son immortalité. « Je ne m'effraie pas, dit-elle, des épreuves qui me sont imposées, j'y suis accoutumée dès mon enfance. Mes ennemis n'ont jamais rien pu contre moi, et le passé me répond de l'avenir. D'ailleurs ma confiance a une base plus solide encore; c'est la promesse de mon fondateur. Il m'a dit : Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre toi; je suis avec toi jusqu'à la consommation des siècles ¹. »

¹ Bossuet, Sermon sur l'Eglise.

Une troisième preuve que l'Eglise chrétienne est l'œuvre de Dieu, c'est la *sublimité de l'Evangile* qu'elle a mission de prêcher. Du premier jour où Jésus parla au monde, les foules ravies s'écrièrent : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » Ce même cri d'admiration sera toujours répété par ceux qui prendront la peine de lire ou d'écouter l'Evangile. Au XVIII^e siècle, J.-J. Rousseau lui-même l'avouait dans une page souvent citée : « La sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage d'un homme ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit lui-même qu'un homme ? ¹ »

Une autre gloire propre à l'Eglise chrétienne, c'est que *tous les peuples civilisés lui appartiennent*. A tous ceux qui ont reçu ses enseignements elle a apporté le bienfait de la civilisation ; tous ceux qui les ont repoussés se sont condamnés par là-même à une barbarie partielle ou complète. Pas une seule nation civilisée qui ne croie à l'Evangile ; pas un pays qui, en repoussant le christianisme, ne soit tombé aussitôt dans les ombres de la mort.

Ajoutez à cela que, depuis l'établissement de l'Eglise, l'élite du génie et de la vertu a cru à l'Evangile. Depuis vingt siècles, la divinité du christianisme a été reconnue par tout ce qu'il y a eu de plus grand, de plus noble, de plus puissant dans le monde. La foi chrétienne a été celle de S. Augustin et de S. Thomas d'Aquin, celle de Pascal et de Descartes, celle d'Ampère et de Pasteur. C'est ce dernier, l'un des plus admirables savants de ces derniers temps, qui a écrit la phrase suivante, bonne à méditer pour les incrédules : « Quand on a bien étudié, on en revient à la foi du paysan breton ; moi-même, si j'avais plus étudié, j'aurais la foi d'une paysanne bretonne. »

Je n'ai pas achevé de décrire les rayons qui composent la divine auréole mise par Dieu sur le front de son ambassadrice, sur le front de son Eglise. Il me resterait à vous présenter, par exemple, l'affirmation et les miracles de Jésus-Christ, le témoignage des martyrs, le témoignage des saints qui sont devenus les plus grands des hommes en devenant les plus fermes des croyants. Néanmoins je crois en avoir dit assez pour vous prouver qu'il est réellement facile à tous les hommes de raisonner leur foi. Il n'est pas nécessaire de connaître toutes les marques de divinité que Dieu a imprimées à son Eglise. L'un est plus frappé par celle-ci, l'autre par celle-là : c'est le cas de dire que tous les chemins mènent à Rome. Mais, le plus humble des chrétiens peut, suivant l'ordre de S. Pierre, rendre compte de la foi qui est en lui : « Je crois, dira-t-il, parce que Dieu a parlé. Je sais que Dieu a parlé, parce que l'Eglise me le dit. Enfin je crois à l'Eglise quand elle me le dit, parce que des signes aussi divins qu'éclatants me montrent en elle le représentant de Dieu. »

Que les incrédules cessent donc de se moquer de

la foi des simples, en l'appelant la *foi du charbonnier* ! La foi du charbonnier est tout aussi raisonnable et tout aussi bien raisonnée que celle des plus grands savants. Pour se rendre compte de sa foi et pour en rendre compte aux autres, il n'est pas nécessaire d'avoir du génie ; le bon sens y suffit, et le bon sens, suivant l'expression de Descartes, est la chose du monde la mieux partagée.

II

S'il est facile à tous, grâce à l'Eglise, de constater le fait de la révélation divine, il est facile également de répondre aux objections que les incrédules adressent aux croyants. Je ne dis pas que tous les fidèles soient capables de les réfuter convenablement en public par la parole ou par l'écrit ; mais je prétends que tous peuvent assez facilement en voir l'extrême faiblesse. Ces objections sont assez nombreuses ; mais elles rentrent toutes dans quatre ou cinq catégories, et elles sont toutes fondées sur l'ignorance. Il ne me sera pas difficile de vous le faire voir en quelques mots.

1. Une première catégorie d'objections est tirée des mystères contenus dans la révélation. Elles s'expriment ordinairement par la formule suivante : « Je ne crois que ce que je comprends. » — Ceux qui parlent ainsi disent une énormité. Dans la nature même, tout est mystérieux. La science humaine constate, mais n'explique pas. Ceux mêmes qui prétendent ne croire qu'à ce qu'ils comprennent, font absolument le contraire à tous les instants de leur vie ; ils se servent par exemple de l'électricité, de la chaleur, de la lumière, sans connaître la nature de ces grandes forces physiques ; ils sèment le blé dans les sillons, sans rien comprendre à la germination. Et, quand tout est mystère dans la nature, on voudrait qu'il n'y ait rien en Dieu de mystérieux ! Est-ce qu'on peut mettre l'océan dans une coquille de noix ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! il est tout aussi difficile de mettre la science infinie de Dieu dans une intelligence bornée comme la nôtre. Du moment que Dieu nous a révélé quelque chose de sa vie intime, il est absolument nécessaire qu'il y ait des mystères.

2. Un second genre d'objections consiste à prêter des erreurs ou des absurdités à la doctrine révélée, pour se donner le plaisir facile de s'en moquer. On prétend, par exemple, trouver des erreurs dans la Bible ; ou bien l'on déclare que tel dogme défini par l'Eglise est contraire au bon sens. — Quand vous entendez une objection de ce genre, tenez pour certain que celui qui la fait, n'a pas appris ou n'a pas compris la doctrine chrétienne. Toutes les fois qu'on s'est moqué de la Bible, c'est pour lui avoir fait dire ce qu'elle ne dit pas. Toutes les fois qu'on raille un dogme, c'est parce qu'on a commencé par le défigurer ; le dogme est-il expliqué dans son vrai sens, aussitôt les moqueurs sont obligés de se taire. S. Augustin reconnaît, dans ses *Confessions*, qu'avant sa conversion, il prêtait gratuitement à l'Eglise des absurdités. « Oh ! que je rougis d'avoir cru, sans

le vérifier, que l'Eglise enseigne des choses ridicules dont j'aurais dû m'enquérir ! Malheureux ! j'aboyais depuis des années, non pas contre la religion catholique qui n'enseigne rien de pareil, mais contre les chimères de mon imagination. »

3. Des troisièmes objectent que croire, c'est abdiquer sa liberté, c'est se diminuer, c'est se rendre incapable de recherches scientifiques. — On pourrait se contenter d'observer que beaucoup de grands savants ont été en même temps de merveilleux croyants. Mais il vaut mieux répondre que la situation du croyant par rapport à la révélation est la même que celle du savant par rapport à la vérité. Je ne puis nier aucune vérité qui m'apparaît évidente, comme celle-ci : 2 et 2 font 4 ; et malgré cela, ma liberté me reste tout entière. De même, quand le fait de la révélation m'apparaît comme certain, j'adhère aux vérités révélées, sans que ma liberté soit détruite pour cela.

4. Une quatrième source d'objections contre la foi, c'est qu'il y a bien des hommes de talent qui ne croient pas. — Il est aussi facile de répondre à cette objection qu'aux précédentes. Pour que le nombre des savants incrédules ait quelque poids, il faut l'évaluer. Or, à examiner la chose de près, ce nombre est réellement très petit. Pour avoir le droit de s'intituler incrédule, il faut, en effet, réunir les quatre conditions suivantes : avoir du talent ; avoir sérieusement étudié la religion ; être sincèrement convaincu que le christianisme est une erreur ; enfin être un honnête homme et ne pas repousser la religion à cause des devoirs qu'elle impose. Eh bien ! retranchez du nombre des prétendus incrédules ceux à qui manquent ces quatre choses, ou l'une d'entre elles : vous verrez qu'il n'en restera presque point, et que si beaucoup perdent la foi, c'est pour des raisons qui ne sont pas raisonnables.

5. Il est une cinquième et dernière classe d'objections contre la foi. Elles consistent à relever les fautes morales des membres et des ministres de l'Eglise, pour affirmer que celle-ci n'est pas divine. — Ces objections sont de beaucoup les plus sottes de toutes ; mais ce sont aussi les plus fréquentes, et ce sont elles qui alimentent la chronique de la presse anticléricale. Il est si facile d'en montrer la faiblesse, que je suis confus de les réfuter devant un auditoire intelligent. Pour qu'on ait le droit de reprocher à l'Eglise de ne pas sanctifier tous ses membres, il faudrait que celle-ci ait eu cette prétention. Or elle enseigne précisément le contraire, à savoir, que l'ivraie sera toujours mêlée au bon grain dans le champ des âmes. D'ailleurs il est indigne d'un homme qui se respecte, de vouloir juger d'un corps entier par l'état d'un seul membre. Enfin, l'on ne voit pas qu'il y ait un rapport nécessaire entre la vérité d'une doctrine et la conduite d'un disciple de celui qui l'enseigne.

* * *

J'ai voulu vous montrer, mes frères, qu'il est facile à un homme qui a de la droiture et de la bonne volonté, de conquérir et de professer la foi.

J'espère vous avoir convaincus. Mais peut-être plusieurs d'entre vous sont-ils tentés d'élever la voix et de me dire : « Puisque l'homme a besoin de croire et que croire est facile, pourquoi y a-t-il dans le monde si peu de foi véritable ? »

Laissez-moi vous le dire en terminant.

C'est d'abord parce qu'on ne fait pas assez le travail que je viens de faire avec vous : c'est parce qu'on ne considère pas suffisamment les raisons de croire.

C'est aussi parce que, comme je vous l'ai dit, la volonté a sa part dans l'acte de foi. Or, pour qu'une volonté commande à la raison l'acte de foi, il faut qu'elle soit prête à accepter tous les devoirs que la foi imposera ; et les volontés de ce genre sont rares.

C'est enfin parce que la foi est un don de Dieu. Or les dons de Dieu s'obtiennent par l'humilité et la prière ; et beaucoup ne savent ni s'humilier ni prier.

Le P. Olivaint, qui mourut à Paris en 1871, fusillé par les Communards, était, vers le milieu du XIX^e siècle, étudiant à l'Ecole normale supérieure. Absorbé par l'étude, il avait négligé la pratique de la religion. Un jour il alla entendre prêcher, à Notre-Dame, le célèbre P. de Ravignan. Il ne voulait que satisfaire sa curiosité ; mais, la grâce de Dieu et l'éloquence du religieux touchèrent son cœur. Après le sermon, il s'en vint trouver le P. de Ravignan, et le pria d'écouter ses objections contre la religion. — « Mon enfant, dit le religieux, confessez-vous. » — Le jeune homme refusa et entreprit de discuter. — « Commencez par vous confesser, reprit le religieux ; après, nous verrons vos objections. » — Finalement le jeune Olivaint obéit. Sa confession achevée, le P. de Ravignan lui demanda d'exposer ses objections. « Oh ! mon Père, s'écria le jeune homme, je n'en ai plus, je n'en ai plus du tout ! »

Mes frères, s'il en est parmi vous qui regardent encore l'acte de foi comme une chose difficile, qu'ils fassent comme le jeune Olivaint ; qu'ils purifient leur cœur, qu'ils acceptent les conséquences de la vérité, qu'ils implorent le secours de Dieu : je leur garantis qu'ils auront bientôt la foi.

III

LE BONHEUR DE CROIRE

Mes frères,

Le monde se représente volontiers les croyants comme des gens tristes et maussades. J'avoue, certes, que certaines contrefaçons du véritable christianisme autorisent parfois cette opinion. Mais, de règle générale, elle est le contrepied de la réalité. Ouvrez la Bible : vous verrez qu'à toutes les pages Dieu y recommande la joie à ses enfants. Ecoutez le témoignage des saints : ils vous diront tous, avec S. François de Sales, qu'un saint triste est un triste saint. Ecoutez même le témoignage des simples observateurs : ils vous affirmeront tous, avec Montesquieu, que si l'Evangile a pour

but principal de conduire l'homme à la félicité éternelle, il est encore ce qu'il y a de plus propre à le rendre heureux en ce monde. Aussi quand j'entends les incrédules plaindre la vie des croyants, je suis tenté de leur dire ce que Jésus-Christ, montant au Calvaire, disait aux filles de Jérusalem : « Ne pleurez pas sur nous, mais pleurez sur vous-mêmes. »

Mon intention n'est pas de vous prouver aujourd'hui que la foi est la condition indispensable du bonheur éternel ; je voudrais seulement vous montrer que la foi, quand elle est sincère et agissante, contribue singulièrement à rendre l'homme heureux sur la terre. Pour cela j'opposerai, sur quelques points principaux, le calme, la paix, la joie du vrai chrétien, à l'inquiétude et à la tristesse de ceux qui ne croient pas.

I

Le premier élément du bonheur que la foi procure à une âme, se trouve dans la possession de la vérité. Que le chrétien est heureux, quand il a reconnu dans l'Eglise l'ambassadrice de Dieu, d'écouter docilement les enseignements de ce maître divin, sur les questions qu'il nous importe le plus de connaître ! Le plus humble enfant de nos catéchismes en sait plus long là-dessus que les plus grands philosophes de l'antiquité, que les plus illustres de nos savants qui ne croient pas. Il sait qui est-ce qui a fait le monde, quelle est la nature de l'homme et sa destinée. Il connaît le fondement du devoir, la raison d'être du travail, le prix du temps, l'utilité de la souffrance. Ses regards pénètrent jusque dans les obscurités de la mort : il sait qu'elle n'est pas une fin, mais un commencement, un tunnel jeté entre le temps et l'éternité. Il sait tout cela, non pas d'une science hésitante, mais d'une science ferme, animée par l'espérance et réchauffée par l'amour.

En face de cet homme qui marche ainsi dans un chemin de lumière, placez ceux qui n'ont pas la foi, qui marchent à tâtons dans les ténèbres, et qui, arrivés au bord de la tombe, se bandent les yeux pour faire « le saut dans l'ombre ». Pour ces pauvres ignorants, la vie n'a plus de sens, elle ne vaut pas la peine d'être vécue. C'est l'aveu qu'en faisait au siècle dernier Alfred de Musset, un de nos poètes :

[faire,

Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?

Non, ce n'est pas être heureux. Boire, manger, dormir, respirer, étudier les moyens d'accroître ses jouissances pour le temps de cette vie éphémère, avec la consolation de tomber un jour dans le néant : voilà pourtant à quoi les incrédules bornent leurs espérances ! J'en appelle, mes frères, aux aspirations de votre âme : il n'y a pas là de quoi satisfaire le besoin de bonheur que votre Créateur a mis en vous. A l'entrée de la voie large où s'engagent les incrédules, on pourrait placer l'inscription

fameuse qu'un poète italien mettait sur la porte de l'enfer : « Vous qui entrez, laissez toute espérance ! »

II

Une seconde cause de bonheur pour les croyants, c'est que la foi est une source incomparable d'énergie morale.

Le bonheur parfait n'est pas de ce monde : il est composé de tant de morceaux, qu'il en manque toujours quelques-uns. Mais tout le monde s'accorde à dire que la plus grande somme de bonheur possible est réservée à ceux qui font bien leur devoir ; tout le monde souscrit à cette belle pensée de Joubert, moraliste du siècle dernier : « Le suprême bonheur pour l'homme est de sentir son âme bonne ; il faut vivre irréprochable pour vivre satisfait. »

Or, avez-vous jamais songé à tout ce qu'un chrétien puise de force dans sa foi pour l'accomplissement de son devoir ? Se tenant toujours en la présence de Dieu, il entend constamment la voix de son Maître qui lui crie : « Courage, bon serviteur ! » Connaissant le prix inestimable de la vie, il évite d'en perdre la moindre partie. S'il hésite sur la manière d'observer la loi morale, Jésus-Christ vient à son aide en lui disant : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire. » S'il a besoin d'encouragement, sa foi lui promet un poids éternel de gloire pour de légères tribulations. S'il est faible, la prière et les sacrements mettent à sa disposition la force même de Dieu. S'il veut atteindre à l'héroïsme, l'Evangile lui donne un motif de se dévouer plus fort mille fois que toutes les maximes humaines : tout ce que nous faisons pour le plus petit de nos frères, Dieu le regarde comme fait à lui-même.

Comparez, sous ce rapport, l'incrédule avec le croyant. Certes, je suis loin de nier qu'il y ait, en dehors de la morale chrétienne, de belles âmes éprises de vertu et passionnées pour le devoir. Mais ce que j'affirme, c'est que, si ces âmes avaient la foi, elles vaudraient encore mieux ; c'est surtout que ces âmes sont une minime exception. Et les autres, c'est-à-dire le grand nombre de ceux qui n'ont pas la foi, qu'est-ce qu'ils deviennent ? S. Paul compare la foi à une ancre. (Hébr., vi, 19). De même qu'une ancre immobilise un navire durant la tempête, ainsi la foi fixe une âme dans le bien, pour l'empêcher de faire naufrage. Ceux qui n'ont pas cette ancre, ou qui l'ont laissée se briser entre leurs mains, ressemblent à un navire désemparé qui flotte au gré des vents et des flots : leur pauvre vie s'agite au hasard du caprice et des passions ; ils se croient libres, mais ils ont perdu la maîtrise et la direction d'eux-mêmes.

III

Un troisième élément du bonheur que la foi nous procure dans la vie présente, c'est la joie et la paix de l'âme.

Rien n'est triste et désolant comme les négations des incrédules. Ils ont beau nous dire que toutes nos espérances sont sur la terre ; qu'il faut

jouir tant qu'on peut durant sa vie, parce que le tombeau est la fin de tout ; qu'il faut souffrir et mourir sans se plaindre, parce que gémir ne sert de rien. Ces belles théories n'apportent aucune consolation ni à ceux qui souffrent, ni à ceux qui vieillissent, ni à ceux qui meurent. Voilà un vieillard qui a vu passer la vie comme un rêve douloureux : comme c'est gai pour lui, n'est-ce pas, de penser qu'il n'a plus qu'à attendre la mort ! D'ailleurs, croyez-vous sérieusement qu'il puisse se faire cette conviction ? Non, il n'est pas possible à l'homme de se résigner à mourir tout entier : bon gré mal gré, il se dit à lui-même, en songeant à la doctrine chrétienne qu'il n'a pas pris le temps d'étudier : « Si c'était vrai !... » Et puis, en attendant, on meurt autour de lui. S'il ne précède pas dans le tombeau les êtres qu'il aime le plus, il faut qu'il les mette dans la terre. Et s'il n'a pas la foi, il faut qu'il étouffe son chagrin et renonce à toute espérance de les revoir. L'antiquité avait imaginé un sphynx qui posait des énigmes aux passants et dévorait ceux qui ne les devinaient pas. Pour beaucoup de nos contemporains, le sphynx a reparu : c'est l'incrédulité qui les désespère et les tue.

Combien préférable est le sort du croyant ! Extérieurement, il ressemble aux autres hommes. Mais à l'intérieur il est tout différent : son âme jouit d'une paix profonde, d'une joie inaltérable ; la foi l'a transfiguré. Il travaille avec ardeur, mais avec calme : car le travail n'est pas principalement pour lui un gagne-pain, il est avant tout l'accomplissement du devoir ; et le vrai croyant s'estime toujours heureux quand il a fait son devoir. Il se préoccupe peu du succès matériel, moins encore du jugement des hommes : faire la volonté de Dieu est son unique but. Les êtres aimés par lui viennent-ils à succomber ? Il en est désolé, mais il n'en est pas troublé. Il dit, comme Louis Veillot, devant les cercueils de ses enfants : « Je n'échangerais pas mon immense douleur contre les joies du monde ; » ou avec Victor Hugo, devant le tombeau de sa fille :

Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu.

Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu.

Si d'autres souffrances fondent sur lui, il pleure, mais sans rien perdre de son empire sur lui-même ; ses larmes ne détruisent pas la paix de son âme, la douleur lui sert à devenir meilleur.

Pas plus que la souffrance, la joie ne trouble son cœur. Sans doute il préfère la joie à la souffrance, parce qu'elle est dans l'ordre ; mais il rit comme il pleure, avec une âme tranquille. L'approche même de la mort ne lui enlève point sa sérénité :

Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour. Il sait qu'il n'y a rien de l'autre côté du tombeau qui puisse le faire trembler : il est sûr d'y trouver un Père infiniment bon dont il a été l'enfant docile, un Maître infiniment juste dont il a été le fidèle serviteur.

IV

Jusqu'ici, j'ai considéré l'homme pris isolément. Mais en réalité, l'individu isolé n'existe pas : tout homme est membre d'une patrie et d'une famille. Si j'examine maintenant l'homme en tant qu'il est membre d'un corps social, son bonheur terrestre dépend, ici encore, pour une grande partie, de la foi.

Marc-Aurèle, empereur romain du ⁱⁱ siècle, remarquait que ce qui est utile à la ruche est utile à chacune des abeilles. Cette maxime est d'une évidente vérité. Or, il est incontestable que la foi contribue singulièrement à rendre prospères les deux principales formes de ruches humaines qui existent : la patrie et la famille.

Donnez-moi un peuple composé de vrais croyants : ce sera presque nécessairement un peuple heureux. Les chefs y seront justes et bons, parce qu'ils se sauront obligés de rendre compte de leur administration. Les sujets y seront dociles, parce qu'ils révéleront dans les magistrats l'autorité même de Dieu. Les crimes y seront rares, parce que la crainte de Dieu est mille fois plus efficace que celle des gendarmes. La concorde régnera entre les citoyens, parce qu'ils se sentiront les enfants du même Père céleste. — Pour des raisons opposées, un peuple qui ne croit plus est un peuple bien malheureux. Aussi, ne saurait-on avoir trop d'indignation contre les malheureux qui s'acharnent aujourd'hui à ruiner la foi dans les âmes.

Ce qui est vrai des Etats, l'est peut-être encore plus des familles. Vous savez ce qui se passe trop souvent dans les familles où la foi ne fait plus sentir son influence : l'amour mutuel des époux y est remplacé par la tolérance, quand on ne va pas jusqu'au divorce ; quant aux enfants, on est tenté de répéter sur eux la parole terrible de Jésus-Christ : « Mieux vaudrait pour eux qu'ils ne fussent jamais nés ! » Au contraire, la famille où l'on croit, et où l'on pratique sa foi, offre aux regards comme une vision du paradis. Dans la famille chrétienne, les époux s'aiment d'un amour sans défaillance, le mari commande avec douceur, la femme obéit avec dignité ; les enfants respectent leurs père et mère comme l'image de Dieu, les parents élèvent leurs enfants dans l'amour du bien et la crainte du mal. Dans la famille chrétienne, on regarde la vie comme un voyage ; tous les membres s'entraident par la parole et l'exemple à atteindre le but. Dans la famille chrétienne, la mort elle-même ne brise pas les liens qui unissent les membres entre eux : les premiers arrivés au terme de la route vont dans la patrie attendre les autres ; il subsiste entre les uns et les autres une communion incessante de souvenirs, d'appels, de prières, jusqu'au jour où tous se reverront et se réuniront pour l'éternité. Voilà comment l'on est heureux dans la famille où l'on croit !

* * *

Je pourrais continuer longtemps ce parallèle entre le malheur de l'incrédulité et le bonheur du

croisant. Mais je crois en avoir dit assez pour avoir le droit de conclure : — Ne soyez pas les ennemis de vous-mêmes et ne repoussez pas la béatitude qui vous est offerte ; conservez la foi, si vous l'avez ; ranimez-la, si elle est affaiblie ; retrouvez-la, si vous l'avez perdue.

Mais il ne s'agit point ici, vous le comprenez bien, d'une foi morte et spéculative ; il s'agit d'une foi vive et agissante.

Vous savez la différence qu'il y a entre une eau vive et une eau stagnante. La première coule, chante, arrose et féconde. La seconde dort, corrompt et stérilise. Telle est la différence qui sépare la foi vive de la foi morte. C'est une foi vive qu'il faut avoir. C'est de celle-là seule que Jésus a dit : « *Beati qui crediderunt !* Bienheureux ceux qui croient ! »

Beaucoup trop de chrétiens se contentent aujourd'hui d'une foi morte. On les appelle des gens « bien pensants, » parce qu'ils n'agissent jamais ou presque jamais. Ils sont vraiment à plaindre : Dieu les déteste, le monde se moque d'eux, ils sont obligés de se mépriser eux-mêmes.

Pour vous, mes frères, ayez une foi vive, c'est-à-dire une foi qui soit un principe de vie et d'action. A ce compte, vous serez bienheureux, même dès cette vie. Vous sentirez que Dieu est content de vous. Vous allumerez la foi dans les autres âmes. Vous posséderez la science, la force, la joie promises à ceux qui croient. *Beati qui crediderunt !*

IV

LE SACREMENT DE PÉNITENCE

Mes frères,

Voici une constatation lamentable : un grand nombre de chrétiens, qui se disent croyants, mettent une continuelle contradiction entre leurs convictions et leur conduite ; ils croient et ils ne pratiquent pas ; et ce qui les empêche à peu près tous de vivre conformément à leur foi, c'est la peur du sacrement de Pénitence, la peur de la confession.

Ils connaissent les paroles de Jésus-Christ à ses apôtres : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel... Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; » ils savent que l'Eglise a revendiqué avec force, dès les premiers siècles, le pouvoir de remettre les péchés ; ils ont entendu lire bien des fois le décret de 1215 qui ordonne à tous les fidèles de se confesser au moins une fois l'an ; ils ne voudraient pas mourir sans s'être réconciliés avec Dieu ; ils ont parfaitement compris la nullité des objections élevées contre le sacrement de Pénitence. Néanmoins, ils passent leur vie entière, tout au moins une grande partie de leur vie, sans recevoir ce sacrement, obstinément rebelles à la loi de Dieu et à la loi de l'Eglise.

L'abstention de ces gens « bien pensants » est désastreuse : non seulement ils compromettent leur salut personnel ; mais ils scandalisent les faibles, ils entraînent dans leur apostasie pratique un nombre d'âmes incalculable, peut-être

font-ils plus de mal à l'Eglise que les persécuteurs.

Il ne faut pas, mes frères, qu'il y ait, cette année, d'abstentionnistes parmi vous. Pour vous décider à recevoir le sacrement de Pénitence, et en même temps pour vous aider à le bien recevoir, je vais faire passer sous vos yeux trois grandes scènes de la Passion, dans lesquelles Jésus-Christ nous enseigne, par son exemple, à bien faire pénitence.

Les actes par lesquels Dieu nous ordonne de mériter le pardon de nos péchés sont au nombre de trois : la contrition, la confession et la satisfaction. Or Jésus-Christ, dans sa Passion, nous a donné un modèle de ce que doivent être ces trois actes. Son agonie au jardin des Olives nous apprend ce que doit être la contrition. L'humilité avec laquelle il consent à passer pour pécheur devant les divers tribunaux de Jérusalem nous apprend comment nous devons confesser nos péchés. Enfin la croix où il meurt nous apprend comment nous devons satisfaire pour nos péchés. Le crucifix est le meilleur livre du chrétien : ouvrons aujourd'hui ce livre divin pour y trouver à la fois le précepte et le modèle de la pénitence.

I

Dans l'agonie de Jésus à Gethsémani, nous voyons ce que doit être la contrition pour le péché.

Contemplant cette première scène de la Passion. La désolation, la peur, la tristesse ont envahi l'âme du Sauveur. La société des apôtres lui étant à charge, il les laisse à l'entrée du jardin, ne prenant avec lui que Pierre, Jacques et Jean, comme si les témoins de la transfiguration glorieuse au Thabor pouvaient être seuls les témoins de la transfiguration ignominieuse. Alors il aperçoit dans les ténèbres un calice, symbole des humiliations et des douleurs qui l'attendent : un frisson d'épouvante le secoue ; il tombe, le front dans la poussière, tremblant, confus, n'osant plus lever les yeux vers son Père. Puis le voilà qui entre en agonie : si grande est sa douleur que le sang, chassé hors des veines, s'écoule à travers son corps et se répand sur le sol.

Qu'est-ce donc qui cause à Jésus cette tristesse et cette douleur ? Serait-ce l'approche du supplice ? Non ; toute sa vie il a désiré avec impatience cette heure qu'il appelait son heure : « J'ai un baptême à recevoir, disait-il en parlant de son baptême de sang, et comme je suis impatient de le voir accompli ! » La seule cause de son agonie, ce sont nos péchés. Car il a répondu pour nous, il s'est fait notre caution, il est chargé devant son Père de tous les péchés du monde. Il s'en afflige donc, comme s'il les avait lui-même commis.

Voyez, après cela, jusqu'à quel point il s'en afflige. « Mon âme, dit-il, est triste jusqu'à la mort. » La seule violence de sa douleur aurait donc suffi à le faire mourir. Si nous ne l'avions vu défaillir qu'entre les mains de ses bourreaux, nous n'accuserions de sa mort que ses seuls supplices. Mais puisque nous avons vu son sang déborder au jardin des Oliviers, nous savons que le seul regret

de nos péchés suffisait, sans la malice des bourreaux, pour lui donner la mort.

L'agonie de Jésus à Gethsémani a donc été un acte de contrition. Comparons maintenant nos actes de contrition au sien, afin de voir ce que valent les nôtres. Car il faut qu'ils soient, sinon égaux en intensité, du moins semblables en nature. Ah ! mes frères, qu'il est facile de se faire illusion ! Il y a deux hommes en chacun de nous, deux hommes aussi inconnus l'un à l'autre que s'il s'agissait de deux hommes différents ; et pendant que l'un contrefait la contrition, l'autre continue à se complaire dans le péché. C'est ainsi que nous nous trompons nous-mêmes et que nous trompons nos confesseurs. Mais nous ne pouvons pas tromper Dieu ; et si notre contrition ressemble au *Pec-cavi* de Judas, elles ne peut pas nous obtenir le pardon de nos péchés.

C'est sur la contrition de Jésus que la nôtre doit se modeler. Jésus s'est troublé à la vue de nos péchés : il ne faut pas que nous restions calmes et tranquilles. Une tristesse mortelle s'est emparée de son âme : il ne faut pas que notre regret d'avoir offensé Dieu soit seulement sur nos lèvres. Une seule fois dans sa vie Jésus a été triste jusqu'à la mort, c'est quand il a pleuré nos péchés : il faut donc que notre contrition, à nous aussi, soit la plus grande de toutes nos douleurs. Jésus s'est humilié à cause de nos péchés, et il est tombé le front dans la poussière : il ne faut donc pas que nous allions au tribunal de la pénitence, la tête levée et le cœur plein d'orgueil. Jésus a sué du sang pour nos péchés : il est donc convenable que nous nous efforcions de verser au moins une larme. O Jésus contrit et humilié, apprenez-nous à pleurer nos péchés !

II

Le deuxième acte de la pénitence est l'aveu ou la confession. Pour nous aider à faire et à bien faire notre confession, contemplons Jésus se soumettant au jugement des hommes. Sans doute, on ne peut pas dire qu'il se soit confessé, au sens propre du mot, puisqu'il était l'innocence même. Cependant, l'humilité avec laquelle il consentit à passer pour pécheur devant les divers tribunaux où il comparut, peut et doit nous servir de modèle pour notre confession.

Devant le Sanhédrin présidé par Caïphe, on l'accuse d'avoir blasphémé contre le temple : il se tait, il ne repousse pas l'accusation. Devant Hérode, il est traité de fou : pas un mot de protestation ne sort de sa bouche. Devant Pilate, la foule ameutée le charge de toutes sortes de crimes : c'est un séditieux, un malfaiteur, un révolté, il usurpe le titre de roi, il défend de payer l'impôt : Jésus ne dit rien pour se disculper, il avoue tout par son silence. C'est qu'il se voit en ce moment chargé de tous les péchés des hommes ; à ce titre, il est réellement le plus grand des criminels. Naguère, il disait fièrement aux Juifs : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Mais aujourd'hui, il baisse la tête et consent à passer pour un coupable. C'est pour cela aussi qu'il va porter à travers les rues

de Jérusalem l'instrument de son supplice. Porter sa croix, c'est confesser qu'on l'a méritée. Cette humiliation, que l'on ajoutait parfois au supplice des scélérats, était une sorte d'amende honorable et comme un aveu public de leur crime. Notre Sauveur voulut subir cette confusion.

Devant ce spectacle de Jésus humilié, sera-t-il encore nécessaire de rappeler à des chrétiens que la confession des péchés est une loi divine ? Si Jésus l'innocent s'y est soumis, les pécheurs auront-ils le droit de s'y soustraire ? Non, certes, ce n'est pas possible : d'autant plus que la confession que Dieu nous demande n'est rien, en comparaison de celle qui fut imposée à Jésus-Christ. Jésus était innocent et il répondit pour les péchés d'autrui ; nous n'avons à répondre que pour les nôtres. Sa confession fut faite publiquement, devant une multitude innombrable ; à nous il est permis de paraître, aux yeux de tous, meilleurs que nous ne sommes ; on ne nous oblige de détromper qu'un seul homme. Et quel homme ? Un homme à qui Dieu a prêté son cœur pour aimer et compatir, un homme à qui l'on peut dire : « Ecoute comme si tu étais Dieu, et sois muet comme si tu étais la tombe. » Pour Jésus enfin, le jugement auquel il se soumit entraîna la condamnation et le supplice ; pour nous, au contraire, la confession que nous faisons doit être suivie du pardon.

Si Jésus-Christ nous prêche, en sa Passion, l'obligation de nous confesser, il nous prêche en même temps la manière de le faire. La principale qualité d'une bonne confession, celle qui résume toutes les autres, c'est l'humilité. L'humilité que Jésus a fait paraître devant les tribunaux de Jérusalem est allée jusqu'à l'excès : il a bu jusqu'à la lie le calice de la honte et de la confusion. Donc, mes frères, quand nous nous confessons, que ce soit toujours avec un sentiment d'humilité et de confusion. La confusion est un jugement par lequel un pécheur se juge indigne de paraître. Jugement très équitable : car, le pécheur s'étant élevé contre Dieu, son empire et ses bienfaits, il mériterait de ne plus être ; à plus forte raison mérite-t-il de ne plus paraître et de rester éternellement caché. Voilà avec quel sentiment il nous convient d'aller au saint tribunal. Peut-être avons-nous caché nos désordres sous les apparences de la vertu : rougissons d'avoir craint le regard des hommes plus que le regard de Dieu. Peut-être avons-nous excusé nos péchés en en rejetant la responsabilité sur notre tempérament, sur le hasard, sur les circonstances : accusons-nous, au lieu de nous excuser, car nous avons péché librement. Peut-être même nous sommes-nous glorifiés de nos fautes, et avons-nous tiré vanité de nos faiblesses : paraissions au tribunal de la Pénitence honteux et confus. Est-ce trop demander à des chrétiens que de les prier d'y comparaître comme Jésus-Christ a comparu devant ses juges ? L'innocent ne s'est pas défendu ; nous, criminels, nous excuserons-nous ? Il a été humble dans un jugement de rigueur ; serons-nous orgueilleux dans un jugement de miséricorde ?

III

Le troisième acte de la Pénitence s'appelle la satisfaction. Ici encore, Jésus va être notre modèle. Après avoir pleuré nos péchés et les avoir pris publiquement à sa charge, il va les expier.

Suivons-le sur le Calvaire pour assister à son expiation. Il vient d'y arriver, chargé de sa croix. Déjà son corps, labouré par les verges, n'est plus qu'une plaie ; déjà on a enfoncé dans sa tête un buisson d'épines ; mais tout cela n'était qu'un prélude. Voici maintenant que les bourreaux lui arrachent ses habits, le renversent sur la croix et l'y clouent par les quatre membres ; puis ils élèvent, entre ciel et terre, ce corps sanglant, disloqué, rompu. Quelles souffrances ! S'il fait un effort pour se soutenir, les plaies des pieds s'élargissent ; s'il s'abandonne à son poids, les mains se déchirent ; s'il lève la tête, les épines s'y enfoncent ; s'il demande à boire pour apaiser sa soif ardente, on lui donne du fiel et du vinaigre. — Et, au milieu de ces immenses douleurs, aucune consolation. D'ordinaire, les condamnés sont entourés de pitié et de respect, sur l'échafaud ; Jésus, lui, n'est élevé au-dessus de terre que pour mieux voir les gestes et mieux entendre les paroles de moquerie. — Enfin, ce qu'il y a de plus cruel dans le supplice de Jésus, c'est qu'il se sent abandonné et maudit par son Père. Comment cela s'est fait, je n'en sais rien : la rédemption est un mystère ; mais il n'en est pas moins vrai que Dieu, sur le Calvaire, montra à son Fils un visage irrité, si bien que celui-ci s'écria dans son effroi : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Voilà l'expiation que Jésus-Christ souffrit pour nos péchés. Ne nous crie-t-elle pas avec assez d'éloquence que nous devons, nous aussi, satisfaire à la justice de Dieu ? Si Jésus a voulu tant souffrir, ce n'est pas que cela fût absolument nécessaire. N'eût-il fait que verser une larme, c'était suffisant pour racheter le monde. Mais ce qui suffisait pour notre rédemption, ne suffisait point pour notre instruction. A nous sauver sans tant souffrir, Jésus n'aurait pas pu nous dire, comme il l'a fait : « Prenez votre croix et suivez-moi ! »

« Prenez votre croix et suivez-moi ! » Ces paroles, mes frères, ne sont pas un simple conseil ; elles sont un précepte rigoureux. Tout n'est pas fait quand on a regretté ses péchés et qu'on les a confessés ; il faut encore les expier. De règle générale, le sacrement de Pénitence ne nous remet pas complètement la peine éternelle, on pourrait dire plutôt qu'il la commue. Quand la justice humaine remet la peine de mort à un condamné, elle l'envoie au bagne pour le reste de ses jours : c'est ce que les hommes appellent « faire grâce ». Sans doute, les pardons de Dieu sont plus généreux que ceux des hommes ; cependant ils contiennent, eux aussi, d'ordinaire une commutation : à la peine éternelle que méritait le péché mortel, Dieu substitue une peine temporelle qu'il faut subir en ce monde ou en l'autre.

Subissons-la en ce monde, mes frères ; car c'est

plus facile qu'en l'autre : de ce côté-ci du tombeau, nous avons affaire surtout à la miséricorde de Dieu ; de l'autre côté, nous aurons affaire surtout à sa justice. L'exemple de Jésus-Christ crucifié est là pour nous exhorter : unissons nos expiations à la sienne. Nous avons tant d'occasions de le faire ! Accomplir sa pénitence sacramentelle, c'est expier. Se soumettre aux lois ecclésiastiques de mortification, bien adoucies aujourd'hui, c'est expier. Accomplir fidèlement son devoir, c'est expier. Accepter patiemment les peines de la vie, c'est expier. Corriger ses défauts, fuir les occasions dangereuses, résister aux tentations, renoncer au luxe, à la vanité, à la sensualité : tout cela, c'est expier. Profitons bien de toutes ces occasions : car, nous avons tant à expier, et nous expions si peu !

* * *

Mes frères, je viens d'ouvrir devant vous le plus précieux et le plus instructif de tous les livres, le livre de Jésus-Christ crucifié, ce livre dont S. Thomas d'Aquin disait : « J'ai plus appris aux pieds de mon crucifix que dans tous les livres du monde ; » je vous y ai montré à la fois le précepte et le modèle de la pénitence : j'espère que vous vous laisserez convaincre et persuader par ce grand spectacle de Jésus souffrant. Avec Jésus et comme Jésus, mes bien chers frères, pleurons nos péchés, avouons nos péchés, expions nos péchés. Faisons-le, parce que Dieu le veut ; faisons-le, pour témoigner notre reconnaissance au Sauveur ; faisons-le enfin, pour mériter d'entendre un jour la douce parole que Jésus, du haut de sa croix, adressa au larron pénitent : « Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis. » Ainsi soit-il.

V

LA COMMUNION

Mes frères,

Avant la grande Révolution, lorsqu'on voulait évaluer la population d'une paroisse, il était d'usage de donner le nombre des communiant. C'était une manière d'indiquer combien il y avait d'habitants dans la localité, en dehors des enfants. Hélas ! si aujourd'hui on faisait le recensement de la France suivant la même méthode, on aboutirait à un affligeant résultat : beaucoup de baptisés ne communient pas.

Pour quelques-uns, c'est parce qu'ils ont perdu la foi ; pour le grand nombre, c'est parce qu'ils ont une foi languissante. Ces derniers mettent en avant, pour se justifier, les excuses les plus puériles : — « Je suis honnête homme quand même, » dit l'un ; — « Je le ferai plus tard, dit un autre, quand je serai plus libre ; » — « Qu'est-ce qu'on penserait de moi ? » dit un troisième ; — un quatrième prétend qu'il n'est pas digne.

Mes frères, je ne vous ferai pas l'injure de réfuter devant vous ces sottises : vous êtes trop intelligents pour n'en pas apercevoir l'absurdité. J'aime

mieux, pour vous exhorter à faire vos pâques, vous rappeler quelques-uns des motifs les plus pressants que vous avez de communier. Je suis prêtre, je vous aime, j'ai la charge de vos âmes, je donnerais ce que j'ai de plus cher au monde pour avoir la consolation de vous voir tous à la sainte table le jour de Pâques : écoutez-moi donc avec toute votre âme et tout votre cœur. Je viens vous conjurer de faire vos pâques : 1^o au nom de l'obéissance ; 2^o au nom de la reconnaissance ; 3^o au nom de vos plus chers intérêts.

I

Premièrement, faites vos pâques, parce que Dieu le veut, et que vous devez lui obéir.

Jésus-Christ nous a formellement commandé la communion. Avant de mourir pour nous sur la croix, il a institué l'Eucharistie, pour être la nourriture de nos âmes, lesquelles sont faites pour vivre de Dieu et avec Dieu, surtout dans le ciel, mais déjà dès ici-bas. Après avoir dit aux communiantes du Jeudi Saint et à ceux de tous les siècles : « Mangez mon corps et buvez mon sang, » il ajouta : « Faites ceci en souvenir de moi. » N'y a-t-il pas dans ces dernières paroles un ordre formel de communier ?

Un an environ avant l'institution de l'Eucharistie, Jésus avait déjà formulé le même précepte de la manière la plus expresse. C'était dans la synagogue de Capharnaüm, après le miracle de la multiplication des pains. « Je suis, dit-il, le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde. » Les Juifs, comme le font encore certains chrétiens de notre époque, se mettent à murmurer : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? » Mais Jésus répète et sanctionne sa première déclaration : « En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Le précepte de la communion est donc un précepte divin. L'Eglise n'a eu qu'à déterminer le temps où il faut l'accomplir. Elle l'a fait, en 1215, au IV^e Concile de Latran, par le décret suivant : « Que tout fidèle, de l'un et l'autre sexe, étant parvenu à l'âge de discrétion... reçoive avec révérence, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie, à moins que, sur l'avis de son propre prêtre, pour quelque motif raisonnable, il ne juge devoir s'en abstenir pour un temps. Autrement, que l'entrée de l'église lui soit interdite pendant la vie, et qu'après sa mort il soit privé de la sépulture chrétienne. » Aujourd'hui, sans doute, l'état de la société ne permet plus d'appliquer rigoureusement ces sanctions. Mais le précepte reste toujours le même, la violation en est toujours aussi grave : quiconque ne communie pas au moins à Pâques s'excommunie lui-même de la société des fidèles.

Vous communierez donc, mes frères, pour obéir à la loi de Dieu et à la loi de son Eglise.

II

Vous communierez, en second lieu, pour témoigner à Notre-Seigneur votre reconnaissance.

Je suppose qu'un homme s'est dévoué pour vous arracher à une mort certaine ; que cet homme a péri, victime de son dévouement ; mais qu'avant de fermer les yeux à la lumière, il a eu le temps de vous remettre son portrait en vous disant : « Je meurs content, puisque je vous ai sauvé ; je vous demande seulement de mettre mon image sous vos regards, une fois par an, en souvenir de moi. » Est-ce que vous hésiteriez à lui promettre ce qu'il vous demande ? Est-ce que vous seriez assez ingrat pour oublier votre bienfaiteur ? — Eh bien ! mes frères, Jésus-Christ s'est réellement dévoué à la mort pour vous. Avant de mourir, il vous a conjurés de ne pas l'oublier, et il vous a remis un souvenir. Et vous ne voudriez pas recevoir le souvenir de votre Sauveur, pas même une fois l'an ?

Le bienfait de la rédemption que Jésus-Christ nous a apportée dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Après le péché de nos premiers parents, nous étions exilés bien loin du paradis terrestre, plus loin encore du paradis céleste ; nous étions dans l'impossibilité de réparer l'injure faite à Dieu, et de reconquérir notre splendeur destinée. Un sort si lamentable touche le cœur du Verbe de Dieu, son infinie miséricorde veut secourir notre extrême misère : il descend du ciel, prend une humanité semblable à la nôtre, se solidarise avec nous, et nous rachète, au prix de tout son sang, le paradis perdu.

Voilà comment Jésus-Christ nous a aimés, voilà comment il s'est dévoué pour nous. Mais il veut que nous, nous songions à son Incarnation et à sa Rédemption. Sachant que l'homme est prompt à oublier, il a perpétué par des monuments le souvenir de son dévouement. Parmi ces monuments, il y en a qui ressemblent à ceux dont nous usons : la croix, par exemple, qui rappelle son supplice, et l'Evangile qui le raconte. Mais il en est un dont les hommes n'auraient jamais eu l'idée : c'est l'Eucharistie. « Mangez mon corps livré pour vous, buvez mon sang versé pour vos péchés, et faites-le en souvenir de moi. » Ne pas communier, c'est donc vouloir oublier Jésus-Christ et le divin bienfait de la Rédemption.

Et quoi ! Jésus-Christ s'est soumis pour nous au plus douloureux et au plus ignominieux des supplices ; de son dévouement il nous laisse un souvenir extrêmement précieux : non pas son image, non pas un objet consacré par son divin contact, non pas une portion de lui-même, mais lui-même tout entier ; ce souvenir, il ne nous le donne pas pour le mettre simplement sous nos yeux, ni pour le baiser de nos lèvres, ni pour le presser sur notre cœur, mais pour l'introduire jusque dans le sanctuaire de notre âme. Tout cela nous proclame que Jésus-Christ, après nous avoir aimés jusqu'à l'excès, désire ardemment être payé de retour. Et nous aurions le droit de l'oublier et de le mépriser ! En nous donnant l'Eucharistie, il nous dit à

tous : « Souvenez-vous de moi. » Et nous aurions le droit de lui répondre : « Je ne veux pas me souvenir de vous ! »

Que cette ingratitude, mes frères, ne soit pas la vôtre. Souvenez-vous de Jésus-Christ, suivant la manière dont il veut qu'on se souvienne de lui ; et, par une bonne communion pascale, témoignez-lui votre reconnaissance.

III

Communiez enfin, mes frères, parce que c'est votre souverain intérêt, parce que vous ne pouvez rien faire qui vous soit meilleur.

Ce n'est pas sans motif que Jésus-Christ veut venir dans vos âmes, sous les apparences sensibles du pain. La principale raison de la communion, c'est en effet de conserver et de développer en nous la vie de la grâce. Ce que le pain matériel est pour la vie du corps, le pain eucharistique l'est pour la vie de l'âme. Quand une mère a mis au monde un enfant, elle le nourrit de sa propre substance, pour alimenter et compléter la vie qu'elle vient de lui communiquer. Eh bien ! Jésus-Christ nous aime incomparablement plus qu'une mère ne peut aimer son enfant. Après nous avoir enfantés à la vie divine par le sacrifice de son corps, il nous donne ce même corps enveloppé sous les symboles du pain, pour nourrir et développer cette vie.

S'il en est ainsi, mes frères, ne devrions-nous pas avoir la plus grande estime de la communion et le plus vif désir de la recevoir souvent ? Hélas ! il y a des chrétiens qui n'estiment que le pain matériel, et l'argent avec lequel on l'achète. Les malheureux ! On les appelle ambitieux ; mais ils manquent en réalité d'ambition. Ils se croient sages en donnant tous leurs soins à la vie présente ; mais ils ne font en vérité qu'engraisser une victime pour la mort. Non, mes frères ; la véritable vie n'est pas celle qui vous sera arrachée demain par le trépas ; c'est la vie spirituelle, dont Dieu a déposé le germe en nos âmes au jour du baptême : vie qui consiste dans l'intime union de nos âmes avec Dieu, dont elle nous fait les enfants et les héritiers.

Or Dieu veut que cette vie aille sans cesse en se développant. Vous savez ce qu'est la croissance pour la vie corporelle : l'enfant qui vient au monde est tout petit ; mais il s'accroît chaque jour avec l'âge, jusqu'à ce qu'il ait atteint la taille de la maturité. Il y a pour la vie spirituelle une croissance analogue, avec cette différence toutefois que la croissance du corps est limitée, tandis que celle de l'âme n'a pas de bornes.

La volonté de Dieu est donc que la vie divine s'épanouisse et fructifie en nous, avec un progrès incessant et continu. Dans l'Écriture, il se compare souvent à un jardinier qui a jeté dans nos âmes une semence de choix, et qui attend avec anxiété qu'elle se développe et fasse du fruit. On voit au printemps le jardinier parcourir ses vergers et interroger les bourgeons de ses arbres pour voir s'ils promettent des fleurs et des fruits. C'est sous cette image que la Bible nous représente Dieu, jardinier de nos âmes : *Pater meus agricola est.*

Nous devons, mes frères, entrer dans les des-

seins de Dieu. Car il se donnera à nous, pendant l'éternité, juste dans la mesure où nous nous serons rendus dignes et capables de le posséder. Oui, notre grande ambition doit être de grandir tous les jours, mais de la véritable grandeur ; de devenir chaque jour plus conformes au modèle qui nous a été montré en Jésus-Christ, plus exempts de défauts, plus ornés de vertus, plus riches de mérites.

Ne croyez pas, mes frères, qu'en vous disant tout cela, je perde de vue mon sujet : tout cela n'a pour but que de vous faire sentir la nécessité de la communion. Toute vie, pour s'accroître, a besoin d'aliments. Or l'un des principaux aliments de la vie spirituelle, et un aliment indispensable, c'est le pain eucharistique.

Le pain matériel a une double influence sur l'homme qui le mange : il l'empêche de mourir, et il développe ses forces. De même, le pain vivant descendu du ciel a deux effets sur l'âme du communiant : il écarte d'elle la mort spirituelle du péché, et il augmente en elle la vie de la grâce.

D'abord, il la préserve de la mort, en affaiblissant les passions qui sont la source des péchés. Sommes-nous épris de notre mérite, Jésus guérit notre orgueil par ses profonds abaissements. Sommes-nous attachés aux biens de la terre, il substitue à notre avarice l'espérance du ciel. Sommes-nous esclaves de la volupté, il purifie nos sens au contact de sa chair martyrisée.

Ensuite il augmente la santé et la vigueur de nos âmes en nous unissant à lui, en nous transformant en lui. Vous l'avez sans doute éprouvé au moins quelquefois dans votre vie : j'en appelle à votre expérience. N'est-il pas vrai qu'après une communion fervente nous sentons la vérité de cette parole de S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! » Ce n'est plus nous qui pensons : la pensée de Jésus a pénétré la nôtre pour lui donner la lumière et la certitude. Ce n'est plus nous qui voulons : c'est la volonté de Jésus qui commande en nous, avec droiture, énergie et persévérance. Ce n'est plus nous qui aimons : notre cœur est rempli d'un amour tout divin, pur comme le cristal et brûlant comme le feu.

* * *

Je viens de vous rappeler, mes frères, les raisons principales que vous avez de faire vos pâques. A vous maintenant de prouver que vous êtes des hommes d'esprit et des hommes de cœur. Vous ferez vos pâques, parce que Dieu le veut, parce que l'Eglise le commande, parce que la reconnaissance l'exige, parce que c'est votre souverain intérêt. Le jour de Pâques est un jour d'allégresse : il ne faudra pas vous excommunier de la joie universelle. Le jour de Pâques, vos femmes et vos enfants viendront communier : il ne faudra pas les attrister et les scandaliser par votre abstention. Le jour de Pâques, votre curé vous attend : répondez tous à son attente, afin qu'il puisse chanter de tout son cœur l'*Alleluia* de la résurrection. Ainsi soit-il.

FIN

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XIX

Dimanche de la Passion

LE SACREMENT DE PÉNITENCE

Mes frères,

L'Eglise remet les péchés et nous donne la grâce au moyen des sacrements ; je vous l'ai expliqué. Ecoutez donc ce que dit S. Jean Chrysostome : « Jésus-Christ a voulu nous réconforter, dans notre pèlerinage terrestre, par les sacrements : quel crime n'est-ce donc pas de mépriser les dons de sa grâce et de son amour !... On a établi le long des routes des hôtelleries où les voyageurs puissent se reposer des fatigues du chemin et se rafraîchir. Eh bien ! Jésus-Christ n'a pas seulement disposé pour nous des hôtelleries ; il est lui-même un ami, un hôte qui ne cesse de nous inviter de la manière la plus aimable, nous disant : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, afin de vous réconforter, de vous rafraîchir pendant votre pèlerinage, par les consolations, par les grâces que je vous procurerai, vous versant à flots des torrents de vie ¹. »

Cet affectueux appel de Jésus se fait entendre à l'âme chrétienne particulièrement en ce moment. Dans notre diocèse, la période de temps déterminée pour l'accomplissement du devoir pascal s'ouvre aujourd'hui même pour se terminer le 2^e dimanche après Pâques. A la voix du divin Maître l'Eglise ajoute son ordre formel, son commandement : « Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an. — Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. » Permettez à votre pasteur, mes frères, de vous rappeler cette divine invitation. Et s'il possède encore un peu de crédit et d'autorité dans cette paroisse, écoutez sa supplication. Oui, il vous en conjure : purifiez vos consciences, préparez vos âmes à recevoir dignement Notre-Seigneur dans le T. S. Sacrement. C'est votre devoir.

Je ne saurais mieux vous engager à le remplir qu'en vous entretenant des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Nous parlerons du premier aujourd'hui. Après vous avoir dit un mot de son *institution*, je vous expliquerai la *matière* et la *forme* qui le constituent. Bien des fois déjà je vous ai instruits sur ce sujet ; mais je veux en cet entretien me placer surtout au point de vue pratique, afin de vous aider à faire une bonne et fructueuse confession.

I

Le sacrement de pénitence est celui que Notre-Seigneur a institué pour remettre les péchés commis après le baptême. Et de quelle manière ce sacrement efface-t-il nos fautes ? Par l'absolution donnée au pécheur bien disposé. Dans ces quelques mots que nous allons expliquer est renfermée toute la doctrine catholique relative au sacrement de pénitence.

1. C'est Jésus-Christ qui l'a établi le jour même

de sa Résurrection. Il a sans doute choisi ce moment afin de mieux marquer que cet instrument de salut était destiné à opérer la résurrection des âmes mortes par le péché. Apparaissant à ses apôtres réunis dans le Cénacle, il souffla sur eux en disant : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., xx, 22-23). Ces paroles sont claires, et c'est en vain qu'on a essayé d'attaquer cette vérité en reprochant à l'Eglise d'avoir inventé la confession. L'affirmation de Jésus ne laisse place à aucun doute. Il est évident que l'établissement du sacrement de pénitence est son œuvre, l'œuvre de Dieu. L'Evangile l'affirme formellement. La tradition n'a jamais varié sur ce point. L'Eglise, interprète de Dieu, nous l'enseigne ; elle en a fait un article de foi qu'on ne saurait nier sans être hérétique. Il semble aussi que le bon sens l'exige. Notre-Seigneur est la sagesse infinie et il veut notre salut ; il a institué le baptême pour effacer le péché originel : son œuvre serait incomplète et ne manifesterait point sa sagesse, s'il ne nous avait aussi fourni un moyen de sortir du péché quand nous y sommes tombés par nous-mêmes. Or ce moyen il nous l'a procuré en nous donnant le sacrement de pénitence.

2. Dans quel but l'a-t-il institué ? Vous l'avez déjà compris : c'est afin d'effacer nos péchés. Voilà pourquoi on dit en théologie que le péché est la *matière éloignée* de ce sacrement, comme l'eau naturelle est la matière éloignée du sacrement de baptême. Quant à la *matière prochaine*, elle est constituée par les dispositions ou les actes du pénitent. En d'autres termes, la matière prochaine du sacrement de pénitence c'est le péché avoué, détesté, réparé par le pénitent. Le prêtre unit à cette matière la sentence de l'absolution, qui est la *forme* du sacrement ; et alors se produit la grâce intérieure du pardon, de la purification de l'âme.

Il suit de là que *tous* les péchés mortels commis après le baptême et non encore pardonnés, sont matière *nécessaire* du sacrement de pénitence, et doivent être confessés. Les péchés véniels peuvent être pardonnés par d'autres moyens. Mais le péché mortel ne sera effacé que par l'absolution.

En conséquence, mes frères, si jamais vous avez eu le malheur de cacher un péché grave en confession, vous n'en avez pas obtenu le pardon quoi que vous ayez fait : les plus rudes et les plus longues pénitences ne servent à rien sans l'absolution qui est à votre disposition. — Tout péché mortel doit être soumis au pouvoir que possède le prêtre ; c'est pourquoi un péché oublié doit être avoué dans les confessions suivantes si on s'en souvient. — Il faut pour le même motif s'accuser des péchés douteux, c'est-à-dire de ces fautes qui nous semblent mortelles sans que nous en soyons absolument sûrs. — Les péchés véniels et les péchés mortels déjà pardonnés sont aussi matière du sacrement de pénitence, mais matière *libre*. Quand on est certain qu'une faute n'est que vénielle, on n'est pas obligé de s'en confesser, car il y a bien des manières d'en obtenir le

¹ Cité par Mgr Cauly, *Cours d'instruct. relig.*, p. 294.

pardon ; citons, par exemple, l'acte de contrition, les actes de foi, d'espérance et de charité ; l'assistance à la sainte messe, l'exercice du chemin de la croix, l'usage de l'eau bénite et du signe de la croix. Ajoutons cependant qu'il vaut mieux accuser même ses péchés véniels : d'abord parce qu'on peut se tromper et prendre pour véniel un péché mortel, ensuite parce qu'au moyen du sacrement on obtient plus facilement le pardon. — Rien ne s'oppose à ce que nous recevions l'absolution pour des péchés déjà pardonnés dans des confessions précédentes : car un enfant qui a gravement offensé son père est porté, s'il a du cœur, même après avoir reçu déjà son pardon, à redire à l'auteur de ses jours qu'il regrette l'ingratitude, la faute dont il s'est rendu coupable. Et le père de son côté se plaît à affirmer qu'il pardonne et qu'il oublie l'injure reçue. Pourquoi le pécheur n'agirait-il pas comme cet enfant et le Bon Dieu comme ce père ? On conseille même aux personnes qui n'ont à accuser au saint tribunal que des imperfections ou des fautes vénielles, d'user de ce moyen pour s'exciter au repentir : qu'elles se rappellent les fautes graves de leur vie, qu'elles les accusent d'une façon générale, et qu'elles en éprouvent une vraie douleur ; leur confession sera excellente et ne risquera jamais d'être nulle.

Ecoutez, en résumé, les trois règles pratiques suivantes : accusez toujours vos fautes mortelles non pardonnées : c'est absolument nécessaire ; quant aux fautes vénielles, il vaut mieux les confesser : cela est très prudent et très utile ; si vous n'avez que des imperfections à déclarer, joignez-y le nouvel aveu de fautes passées et déjà pardonnées, afin qu'il y ait dans votre confession matière à absolution.

Vous savez, mes frères, qu'il ne s'agit ici que des péchés commis après le baptême. Car le péché originel et les péchés actuels dont se serait rendu coupable un adulte non encore baptisé, sont effacés par le sacrement de baptême.

Vous comprenez maintenant en quoi consiste la confession des péchés exigée dans le sacrement de pénitence. Elle ne doit point être un simple récit quelconque ; mais elle est une accusation, un aveu fait par le coupable lui-même. Cet aveu ne saurait donc manquer d'être humble et douloureux, puisqu'il provient du regret qu'on éprouve d'avoir offensé Dieu ; il doit être vrai aussi, puisqu'il est destiné à montrer au prêtre, juge et médecin, tout le mal de notre âme.

Gardez-vous donc, mes frères, en vous confessant de tomber en certains petits défauts. On ne vient pas au confessionnal pour s'excuser, mais pour s'accuser ; on y vient moins encore pour parler de son prochain : ce ne sont ni les vices, ni les péchés d'autrui qu'on doit déclarer au saint Tribunal, mais les siens propres. N'y faites pas non plus étalage de vos vertus ; ne vous proposez pas de paraître pieux, d'acquérir l'estime du confesseur. Une seule chose doit vous guider dans vos confessions : *l'aveu sincère de vos péchés pour en recevoir le pardon*.

3. Cet aveu, si complet qu'il soit, ne suffit pas. La matière du sacrement de pénitence c'est le péché avoué par la confession, mais aussi *détesté* par la contrition.

Le mot *contrition* vient d'un verbe latin qui veut dire *broyer*, pour marquer que notre cœur endurci par le péché est amolli et broyé par la pénitence, par le repentir. La contrition s'appelle aussi componction du cœur, parce qu'on la compare à une entaille faite au cœur pour en enlever les parties gangrenées par le péché.

Le concile de Trente définit la contrition : une douleur de l'âme, une détestation du péché commis, avec le ferme propos de n'y plus retomber. L'âme contrite éprouve donc une véritable peine, une tristesse qui l'afflige intérieurement. — A cette douleur de l'âme correspond la détestation de la faute. C'est la haine du péché provenant de ce que nous reconnaissons sa malice et ses malheureux effets. Le pécheur rétracte ainsi l'acte dont il s'est rendu coupable et semble dire : « Je voudrais ne pas avoir péché, ma faute me cause un vif déplaisir. »

Mais si la contrition est sincère, elle n'envisagera pas seulement le passé : elle regardera aussi l'avenir. Elle renfermera le ferme propos de ne plus retomber. Personne ne déteste véritablement le péché s'il n'est pas en même temps dans la résolution de l'éviter à l'avenir. On ne veut plus d'une chose quand on la hait ; on n'est pas réconcilié avec Dieu si on est prêt à l'offenser de nouveau.

Cette contrition dont je viens de parler est absolument nécessaire. La confession, en cas de nécessité, peut encore être suppléée à la rigueur ; la contrition, jamais. Sans elle le sacrement ne produit aucun effet dans l'âme.

Concluons, mes frères, que pour bien recevoir le sacrement de pénitence et obtenir le pardon de nos péchés, il nous faut nécessairement la contrition. Et je parle de cette contrition vraie, sincère, qui a son siège au cœur et non sur les lèvres, qui déteste toute faute mortelle plus que tous les autres maux. Si donc, *par votre faute*, vous allez vous confesser sans avoir la contrition, vous commettez un sacrilège. — Si vous croyez sincèrement avoir la contrition de vos péchés, et que, vous trompant, vous ne l'ayez pas suffisamment, votre confession n'est pas sacrilège, mais nulle. — N'auriez-vous que des péchés véniels à accuser, il vous faut aussi la contrition, et sans elle votre confession est encore nulle ou peut-être même sacrilège. Cela vous montre l'importance de la contrition. N'imitiez donc pas ces personnes qui passent un temps infini à chercher leurs péchés et en consacrant bien peu à s'exciter au repentir. On en voit même qui, au moment où le prêtre leur parle et cherche à leur inspirer des sentiments de regret, se torturent l'esprit pour savoir si elles n'ont rien oublié. Ce qu'elles oublient, les malheureuses, c'est l'essentiel, c'est la vraie contrition.

Voulez-vous avoir cette contrition nécessaire ? Demandez-la à Dieu, car elle est une grâce surnaturelle ; méritez-la ensuite par vos efforts ; excitez-

la en vous. A cet effet songez aux bontés de Dieu : il nous a tant donné, il nous a tant aimés ! et nous avons été si ingrats, si injustes et si infidèles envers lui ! — Le souvenir des souffrances de Notre-Seigneur doit aussi nous porter à détester le péché, *notre* péché, cause de ces douleurs. — Qui ne regretterait ses fautes à la pensée des terribles châtimens qu'elles méritent, de leurs éternelles conséquences ? La perte du ciel, une éternité de souffrances, voilà ce qui attend ceux qui meurent dans le péché mortel !

Que ces réflexions transforment votre volonté, changent votre cœur. Car le Bon Dieu ne demande pas de la sensibilité, mais un acte de volonté, acte vrai et sincère. Il veut que vous vous détachiez du péché et que vous preniez une résolution ferme de ne plus le commettre.

4. Si vous êtes dans ces sentiments, vous voudrez réparer vos fautes autant que la chose est possible. Vous désirerez satisfaire à Dieu et au prochain. Vous accepterez la pénitence imposée par le confesseur. Cette acceptation sera déjà une réparation, que vous complèterez en accomplissant au plus tôt cette pénitence.

II

Je vous ai expliqué brièvement la matière du sacrement de pénitence ou les actes du pénitent. J'ai laissé de côté de nombreux et utiles enseignements : on ne peut pas tout dire dans une si petite instruction. J'ai voulu attirer votre attention sur les points les plus utiles pour votre confession prochaine.

Je m'étendrai donc moins longuement sur la *forme* ou l'absolution. Il suffit que vous sachiez ce qu'elle est et ce qu'elle produit.

4. L'âme du pécheur préparée comme nous l'avons dit, n'a plus qu'à recevoir la grâce qui lui sera communiquée au moment où la forme viendra s'unir à la matière pour constituer le sacrement. Cette forme consiste dans les paroles que le prêtre prononce en donnant l'absolution des péchés. En voici la formule essentielle : « Je vous absous de tous vos péchés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Il est nécessaire que ces paroles soient prononcées pour que le sacrement existe et que l'absolution soit valide. Toutefois habituellement le prêtre, quand il n'a pas de raison d'agir autrement, spécifie, en donnant l'absolution, que c'est au nom de N.-S. J.-C. qu'il remet les péchés ; il écarte tout ce qui serait, pour le pénitent, un obstacle à la réception du sacrement ; et il termine par une prière où il demande à Dieu que tous les actes expiatoires du pénitent servent à réparer ses fautes. Telle est cette sentence qu'on nomme *absolution*.

Seul, le prêtre muni de la juridiction nécessaire peut prononcer cette sentence. C'est le Fils de Dieu, à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, qui lui communiqua ce pouvoir de pardonner les péchés des hommes. Il a établi le confesseur juge des consciences pour décider quels pécheurs sont dignes ou indignes de l'absolution.

Le prêtre ne peut donc absoudre que les pénitents qu'il juge prudemment être bien disposés, c'est-à-dire ceux dont la confession lui aura paru exacte et sincère, et qui donnent des marques de repentir et de ferme propos. Il doit, au contraire, refuser l'absolution à ceux qui ignorent les principaux mystères de la foi, à ceux dont la confession manque notoirement de sincérité, à ceux qui refusent de pardonner ou de réparer le tort qu'ils ont causé, à ceux qui sont dans l'occasion prochaine du péché et ne veulent pas en sortir. Pouvait-on être étonné que celui-là ! Il ne fut donné ni aux anges ni aux archanges, mais seulement aux apôtres et à leurs successeurs. Si vous voyiez un prêtre s'approcher d'un cercueil et rendre la vie à un mort, vous crieriez au miracle. Or, n'est-ce pas un miracle plus grand qui s'opère au confessionnal ? Il consiste à rendre la vie divine à une âme morte par le péché, à l'arracher à l'enfer et à lui ouvrir le ciel.

2. L'absolution efface les péchés ; c'est son effet propre et direct. Elle remet en même temps la peine éternelle. Le pécheur peut donc reprendre courage. Après sa faute tout espoir était perdu. « Je suis du nombre des damnés ! » pouvait s'écrier le malheureux coupable. Mais il est venu se réconcilier, il s'est agenouillé aux pieds du ministre sacré, il a accusé et regretté sincèrement son crime : l'absolution a tout effacé.

La grâce ou l'amitié de Dieu pénètre dans cette âme repentante. Notre Père qui est aux cieux se penche vers ce pécheur ; il lui tend les bras, semblable au père de l'enfant prodigue qui court au-devant de son fils pour le serrer sur son cœur et lui rendre toute son affection.

En même temps que l'absolution purifie l'âme, elle retire le coupable de l'abîme éternel. Plus de péché mortel, plus d'enfer. Quand la sentence de pardon est prononcée sur la tête du pécheur, ce n'est plus l'éternel supplice qui s'ouvre sous ses pas ; c'est le ciel avec ses délices, son bonheur et sa gloire qui resplendit à ses yeux.

Enfin par l'absolution le pécheur retrouve tous les biens qu'il avait perdus. Le péché avait ravi à l'âme coupable sa dignité, sa beauté, ses mérites, sa paix, les trésors qu'elle avait amassés pendant une vie déjà longue peut-être passée dans l'innocence et la ferveur. Mais le prêtre a pardonné, tous ces biens sont restitués. En retrouvant Dieu dont il s'était séparé, le pénitent retrouve toutes ses richesses spirituelles et tous ses droits. Il est rétabli dans l'état où il était avant d'avoir péché.

En un mot, après l'absolution, nous sommes les enfants et les amis de Dieu, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Nous pouvons compter sur le ciel.

O réconciliation pleine de charmes, peut-on te connaître et se refuser à soi-même le bonheur que tu procures !

* * *

Non, mes frères, personne d'entre vous n'endurcira son cœur pendant cette période de pardon et de grâce. Personne ne voudra violer la loi de Dieu

et de l'Eglise, et rester sous l'esclavage du démon. N'entassez pas fautes sur fautes, ne laissez pas les années multiplier le nombre de vos révoltes et accumuler ainsi contre vous les châtimens de la justice divine. Vous viendrez tous purifier vos âmes au confessionnal ; vous déchargerez vos consciences ; vous rendrez la paix à votre cœur et avec la paix le bonheur et la tranquillité. — Si vous hésitez encore à remplir votre devoir, je vous dirais : Souvenez-vous que d'un instant à l'autre vous pourriez être subitement jetés dans votre éternité et cités au tribunal de Dieu. Oh ! alors, quelle précieuse garantie ce serait pour vous de vous être réconciliés avec votre souverain Juge et d'avoir obéi à l'un de ses préceptes les plus formels ! Puisiez-vous tous le bien comprendre ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XVII

DIMANCHE DE LA PASSION

Mes frères,

Nous avons étudié la doctrine austère de la vie chrétienne et suivi pas à pas notre Maître dans sa vie publique ; maintenant, nous allons fixer nos regards émus sur le grand drame qui fut le terme des travaux du Sauveur : l'immolation du Calvaire ; durant quinze jours, nous allons contempler ce que l'Eglise appelle elle-même « le grand mystère de notre salut. »

Le choix de plusieurs des textes liturgiques est encore inspiré par la préoccupation des catéchumènes et des pénitents ; mais la pensée qui domine tout désormais est celle de la Passion. L'office de ce temps est comme « un tableau vivant des injustices commises envers le Christ, et un reflet discret de ses douleurs les plus intimes. »

Les *leçons* du Bréviaire sont empruntées au prophète Jérémie, qui a pleuré sur les malheurs de Jérusalem et prophétisé les souffrances de l'Homme-Dieu avec l'accent d'une douleur si vraie. Les *psaumes* expriment plus particulièrement les angoisses dont l'âme du Christ a été accablée, et les imprécations effroyables contre ses bourreaux.

La tristesse et le deuil que nous avons signalés dès le commencement du Carême, semblent avoir pris une teinte plus sombre et plus lugubre ; les croix et les images sont voilées ; toute parole qui exprimerait l'allégresse est supprimée ; ainsi, on ne dit plus à la messe de la Passion le *Gloria Patri*, cette petite doxologie par laquelle nous rendons hommage à la très sainte Trinité. Tout nous rappelle à la douleur d'avoir causé la mort de Jésus-Christ par le péché, et à la reconnaissance envers un Dieu qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous.

Préparons donc nos cœurs à ces fortes impres-

sions, trop souvent méconnues par la piété superficielle de notre temps. L'Eglise ne fait rien sans motif. Elle sait que si les horribles scènes qu'elle nous met sous les yeux sont comprises par les chrétiens, les liens qu'ils ont avec le péché se rompent d'eux-mêmes, et il leur sera impossible de demeurer plus longtemps complices de tels faits.

Mais l'Eglise sait aussi combien le cœur de l'homme est dur, combien il a besoin de craindre pour se déterminer enfin à s'amender ; c'est une des raisons qui l'ont poussée à ne nous faire grâce, pendant ces jours, d'aucune des imprécations que les prophètes placent dans la bouche du Messie contre ses ennemis. Elle sait que le pécheur, selon l'énergique expression de S. Paul, « *crucifié de nouveau Jésus-Christ dans son cœur*, » et elle juge nécessaire de rappeler les menaces faites contre ceux qui l'ont crucifié. « *Quel supplice ne méritera pas celui qui aura foulé aux pieds le fils de Dieu ?...* » Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « *A moi la vengeance et je saurai la faire ?... Le Seigneur jugera son peuple.* »

Puissent ces considérations sur la justice envers la plus innocente et la plus auguste de toutes les victimes, et sur le châtiment des Juifs impénitents, achever de détruire en nous l'affection au péché, de développer cette crainte filiale qui servira de base inébranlable à une ferme espérance et à un amour sincère !

I

1. Avant d'aborder l'explication des textes de la messe de ce dimanche, qui l'emporte sur toute fête quelque solennelle qu'elle soit, je voudrais vous dire un mot de ce rite liturgique qui vous frappe certainement, et qui ordonne de couvrir d'un voile violet assez opaque les croix et les images de Notre-Seigneur qui se trouvent sur l'autel ou dans la nef, et les images et les statues des saints qui sont l'objet d'un culte.

Les liturgistes semblent unanimes à voir dans les croix et les images ainsi couvertes un signe de tristesse. « Dans l'attente de cette heure terrible (de la mort du Sauveur sur la croix), dit Dom Guéranger¹, la sainte Eglise manifeste ses *douloureux pressentiments* en voilant par avance l'image de son divin Epoux. La croix elle-même a cessé d'être accessible aux regards des fidèles ; elle a disparu sous un voile sombre. Les images des saints ne sont plus visibles ; il est juste que les serviteurs s'effacent quand la gloire du Maître s'est éclipsée. Les interprètes de la sainte Liturgie nous enseignent que cette austère coutume de voiler la croix au temps de la Passion exprime *l'humiliation du Rédempteur* réduit à se cacher pour n'être pas lapidé par les Juifs, comme nous le lisons dans l'évangile du dimanche de la Passion. »

Permettez-moi de vous donner une explication moins mystique de ce rite impressionnant. Il serait un vestige lointain de la discipline de l'expulsion des pénitents, de ce grand voile qui au commence-

¹ La Passion, ch. II.

ment du Carême était suspendu entre l'autel et la nef et cachait complètement le sanctuaire aux fidèles :

Les pénitents publics, dit le P. Thurston ¹, étaient soumis durant la sainte Quarantaine à un régime spécial de pénitence qui commençait avec le Carême par *l'imposition des cendres et l'expulsion de l'église* et se terminait le Jeudi Saint par la réconciliation publique. Or, au fur et à mesure que le régime strict de la pénitence publique est allé en diminuant, l'idée de la pénitence publique s'est étendue à la généralité des fidèles. Ainsi nous voyons le clergé et les fidèles demander spontanément l'imposition des cendres et se reconnaître par là-même en quelque sorte pénitents publics ; c'est comme si toute la communauté des fidèles était en pénitence publique durant tout le Carême.

Quoique considérés comme pécheurs et pénitents, tous les fidèles ne pouvaient évidemment être chassés de l'église. Mais devait-on renoncer complètement à leur rappeler certaines grandes vérités que la liturgie inculquait aux pénitents publics ? Les pécheurs méritaient d'être exclus de l'église comme Adam avait été chassé du paradis à cause de sa faute ; sans pénitence, il leur était impossible d'arriver au royaume du ciel et à la vision de Dieu. Et la liturgie n'a-t-elle pas essayé de leur inculquer ces vérités d'une manière sensible en cachant à leurs regards l'autel, le sanctuaire, l'image de Dieu et celles des saints unis à Dieu dans la gloire céleste ?

Nous aussi, comme Adam, plus que lui à cause de nos nombreux péchés personnels, nous avons mérité d'être chassés du paradis, nous ne sommes pas dignes de prendre part au culte de Dieu ; ce n'est que par la pénitence et par les mérites de l'œuvre du Christ que nous pourrions retrouver la réconciliation. D'ici là, il nous faut, à l'exemple du publicain, rester à l'entrée du temple, la tête baissée et implorer notre pardon.

2. Ce dimanche est appelé le dimanche de la *Passion*, parce qu'on commence à s'occuper spécialement des souffrances du Rédempteur. On le nomme aussi *Judica*, du premier mot de l'Introït ; et enfin dimanche de la *Néoménie*, c'est-à-dire de la nouvelle lune pascalle, parce qu'il tombe toujours après la nouvelle lune qui sert à fixer la fête de Pâques, fête invariablement célébrée le 14^e jour de la lune de mars.

A Rome, la station est dans la basilique de Saint-Pierre, le plus auguste et le plus célèbre des sanctuaires de la Ville éternelle.

II

Il est peu de messes qui soient douées d'une puissance d'émotion comme celle de ce jour. A méditer, dans le recueillement, ses prières et ses lectures, on sent les larmes monter aux paupières, tant est grand l'abandon où le divin Maître est laissé.

1. L'Introït est formé des versets 1-4 du Psaume XLII : « *Rends-moi justice, ô Dieu, prends en main ma cause contre une nation infidèle ; délivre-moi de l'homme de fraude et d'iniquité ; car tu es mon Dieu et ma force. — Ps. Envoie ta lumière et ta vérité ; qu'elles me guident et me conduisent à la montagne sainte et à tes tabernacles.* »

¹ *Lent and Holy Week*, 1904, p. 99.

a) C'est, m. f., la plainte de J.-C. contre les ingrats qui ont juré sa perte. L'âme du Sauveur étouffe sous l'oppression et la contradiction. Après avoir parcouru toute la Palestine durant trois années, au prix de fatigues et d'angoisses restées dans l'ombre, il est parvenu à s'attacher quelques disciples. La foule de ses auditeurs, oublieuse des prodiges qu'il a accomplis sous ses yeux, infidèle à la loi de ses pères, aveuglée enfin par ceux qui devaient l'éclairer, lui est devenue hostile. Le Christ méconnu fait appel à la justice de son Père, désormais son seul soutien : « L'homme de dol et d'iniquité, » c'est le traître Judas, et avec lui le parti des Juifs acharnés à la perte du Sauveur. L'autorité romaine représente la nation impie. Les paroles du Psalmiste ne font-elles pas reconnaître le divin Agonisant dans les allées et venues de Gethsémani, l'âme en proie à un accablement mortel, ployant, broyé sous le faix écrasant de nos iniquités et du courroux céleste ? Au secours du Sauveur, Dieu ne détache point « sa lumière et sa vérité », mais il envoie néanmoins un céleste messager. L'ange descendu vers le Christ fortifie son humanité pour de nouveaux combats et lui permet ainsi de gravir les pentes de la « Montagne sainte, » de monter jusqu'à « l'autel de Dieu. »

b) C'est aussi la douloureuse supplication de l'Eglise. Elle doit en effet accomplir sa pénible mission à travers les souffrances et les persécutions ; elle doit lutter contre des adversaires qui l'attaquent soit ouvertement, soit hypocritement. Justice, ô mon Dieu, justice pour votre Eglise, et contre ses persécuteurs ! Prenez en main ces causes saintes que l'homme croit vaincues et montrez, en assurant leur triomphe, que votre bras n'est pas raccourci !

c) C'est enfin l'appel d'une âme en détresse, l'appel d'un persécuté ; c'est l'appel de chacun de nous, tourmenté par les trop vivaces inclinations de la nature déchue, par le monde et ses séductions. En ces jours, plus particulièrement, nous sommes entourés d'ennemis dont le désir ardent est de rendre inutile le sang versé par J.-C. notre cher Rédempteur. Ces ennemis, nous ne les reconnaitrions qu'à la lumière de la vérité qui vient de J.-C. ; voilà pourquoi nous disons : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam*. Ces ennemis, nous ne pourrions les combattre et les vaincre qu'avec le secours de Dieu.

Mettons, m. f., une barrière infranchissable entre les méchants et nous ; n'ayons rien de commun avec eux. S'il nous faut lutter, luttons avec confiance et courage ; Dieu saura bien nous donner la force de vaincre et de tenir bon.

2. La *Collecte* continue la prière de l'Introït ; c'est encore le secours de Dieu que l'Eglise nous fait demander, mais dans un but spécial et expressément désigné : « *Dieu tout-puissant, daignez regarder favorablement ceux qui appartiennent à votre famille, afin que, grâce à vos dons, tout soit bien réglé dans le corps et que votre protection garde les âmes.* »

Nous faisons appel à la toute-puissance de Dieu, car nous y croyons de toute la vivacité de notre foi ; nous mettons notre complète espérance en la bonté infinie, cette bonté que nous invoquons souvent, puisque par elle nous recevons les biens sollicités.

Que demandons-nous à Dieu dans cette oraison ?

a) Nous sollicitons la protection divine non pas contre les dangers et les ennemis du dehors, mais contre ces dangers et ces ennemis inséparables de notre pauvre nature humaine. Depuis la faute originelle, nous courons le danger de voir nos sens se révolter contre l'esprit, notre esprit s'élever contre Dieu ; il importe donc que le bon ordre règne dans notre corps, dans notre vie corporelle, dans nos sens ; il faut que nos appétits, nos désirs soient dirigés et maintenus par une volonté ferme et énergique. Qui nous donnera cette volonté, cette énergie ? Dieu seul.

b) L'âme elle-même court le danger de s'abaisser, de s'avilir, d'oublier sa dignité et sa sublime destinée ; et alors l'homme n'est plus, selon l'expression de la Genèse, que chair, *quia caro est*. « Menez une vie chaste et sobre dans la crainte de Dieu, dit S. Léon le Grand, de peur que l'âme, oubliant sa royauté, ne consente aux concupiscences de la chair. »

Un autre danger menace l'âme ; il provient de son essence : c'est la tentation des péchés de l'esprit, la tentation de l'orgueil qui oublie que toute sagesse vient de Dieu ; qui oublie que Dieu seul est bon par lui-même, et que l'homme, pour être bon, doit l'être selon Dieu, abandonner sa volonté propre et accomplir la volonté de Dieu. Pour obtenir ce résultat, il faut donc une grâce divine.

c) Enfin la famille pour laquelle l'Eglise sollicite ces faveurs comprend les baptisés, les catéchumènes, les pénitents, tous ceux qu'elle n'a pas rejetés de son sein et tous ceux qui ne se sont pas séparés d'elle par une révolte réfléchie et opiniâtre.

Travaillons donc énergiquement, pendant ces jours de deuil, à mériter les faveurs célestes qui nous permettront de soumettre nos sens et notre esprit à la volonté du Très-Haut et feront de nous de fidèles enfants de cette grande famille qui compose l'Eglise catholique ! Travaillons par nos prières à augmenter le nombre des enfants soumis et dévoués, et consacrons-y tous nos efforts !

3. L'Épître est tirée de la lettre de S. Paul aux Hébreux (ix, 11-13). Cet apôtre se trouvant à Rome, apprit que les Juifs de la Palestine, après avoir été éclairés des lumières de la foi, fatigués de la violence et des persécutions de ceux qui n'avaient pas voulu reconnaître le Messie, s'étaient retirés de l'assemblée des fidèles pour retourner à la synagogue.

Désolé de cette défection, S. Paul s'empresse d'écrire son Épître aux Hébreux. Il leur prouve d'abord l'avantage du sacerdoce de Jésus-Christ sur celui d'Aaron, et il les force, pour ainsi dire, à demeurer fermes dans les maximes de l'Evangile en leur faisant envisager les châtiments terribles

préparés pour ceux qui mépriseraient cette doctrine. S'inspirant des coutumes et des prescriptions de la loi mosaïque, il s'en sert comme d'une comparaison plus propre à frapper leur intelligence. On sait qu'une seule fois l'année le grand-prêtre entrait dans le Saint des saints, afin d'intercéder pour le peuple. Il pénétrait derrière la voile, en face de l'arche sainte ; mais cette redoutable faveur ne lui était accordée qu'à la condition qu'il porterait dans ses mains, en entrant dans cet asile sacré, le sang de la victime qu'il venait d'immoler. C'est à cette cérémonie que S. Paul fait allusion dans l'Épître : « *Jésus-Christ, le Pontife des biens futurs, est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang.* » C'est seulement par le sang que l'homme peut être racheté. Tous les peuples l'ont compris et tous ont offert à la divinité des sacrifices sanglants. Mais il n'y avait que le sang d'un Dieu-homme qui fût capable « *de purifier notre conscience des œuvres mortes.* » Ouvrons donc nos âmes à cette victime « sans tache, » afin que son sang nous « purifie » et que nous servions désormais le Dieu vivant.

Ces dernières paroles indiquent quelles sont nos obligations.

Purifier notre conscience des œuvres mortes, c'est-à-dire des péchés qui souillent l'homme jusqu'au plus intime de son être et lui donnent la mort, tel est le devoir qui nous est imposé pendant ces jours de salut et de pénitence. Il faut nous efforcer de maintenir notre conscience pure, de conserver les effets de notre rénovation, de ne pas retourner au péché, aux mauvaises habitudes, de donner à cet état de pureté durée et constance par une direction sérieuse de notre vie, où la pénitence aura sa place. Pour nous aider dans ce travail, pensons avec une sage crainte à cette menace si puissamment suggestive : *La terre qui produit des épines et des ronces est réprouvée et bien près d'être maudite ; sa fin sera la combustion.* (Hébr., vi, 8).

Après avoir purifié notre conscience, il faut se consacrer complètement au service du Dieu vivant. Telle est la seconde obligation qui nous incombe. Nous devons donc servir Dieu par une vie sainte, une vie d'abnégation et de générosité. Hésiterons-nous à accomplir ce devoir qui nous rendra participants de l'héritage éternel ?

4. Au Graduel, formé des versets 9 et 10 du Ps. cxlii et des versets 48 et 49 du Ps. xvii, c'est encore le Sauveur qui parle. A la vue des dangers et des maux qui le menacent, il demande à Dieu d'être délivré de ses persécuteurs, d'être soustrait à la rage d'un peuple ameuté contre lui ; néanmoins il se soumet avec résignation à la volonté de son Père qui saura le venger et le faire sortir glorieux de l'épreuve de ses souffrances.

Nous pouvons faire nôtre cette supplication ; nous pouvons demander à Dieu la délivrance des maux qui nous accablent ; mais en tout soumettons-nous à la sainte volonté de Dieu qui saura

nous faire sortir de l'épreuve glorieux et triomphants.

5. Dans le *Trait*, tiré du Ps. cxxviii (1-4), le Sauveur se plaint, sous le nom d'Israël, de la fureur des Juifs qui l'ont persécuté depuis ses premières années et qui s'apprêtent à le flageller et à le crucifier ; mais il annonce en même temps le châtement des déicides : « *Ils m'ont cruellement opprimé depuis ma jeunesse, qu'Israël le dise ! Ils m'ont cruellement opprimé depuis ma jeunesse, mais ils n'ont pas prévalu contre moi. Ils ont labouré mon dos, ils y ont tracé des sillons, ils ont prolongé leurs iniquités ; mais le Seigneur est juste, il brisera la tête des pécheurs.* »

III

1. La saison d'automne ramenait chaque année, pour les Hébreux, une solennité qui, avec celles de Pâques et de la Pentecôte, tenait le premier rang parmi les fêtes légales. Tous les Juifs adultes devaient, pour la célébrer, faire le voyage de Jérusalem. Là, en mémoire des tentes sous lesquelles leurs aïeux avaient habité dans le désert, ils se dressaient des huttes de feuillage. Les plates-formes qui servaient de toits aux maisons, les rues et les places de la ville, les faubourgs et les campagnes environnantes, se couvraient de branches entrelacées. Jérusalem disparaissait sous la verdure. Cette solennité s'appelait la *Fête des Tabernacles* et durait huit jours. Malheur à celui qui, pendant cette semaine, aurait habité sa demeure ! Nul ne pouvait, sans appeler sur sa tête la rigueur des lois, prendre ses repas ou son sommeil ailleurs que sous un toit de branchages. Le dernier jour de la fête était le plus solennel. Quand, après les sacrifices du matin et les pieuses cérémonies de l'après-midi, le soleil avait disparu sous l'horizon, la façade du Temple s'éclairait tout à coup de mille feux étincelants. On remarquait dans cette illumination colossale deux candélabres gigantesques, lesquels formaient d'immenses bouquets de lumière, et dont le rayonnement suffisait à éclairer la cité tout entière.

Notre-Seigneur venait d'assister à la dernière fête des Tabernacles qu'il devait voir avant son supplice. Il y avait affirmé, devant les multitudes assemblées, sa divinité (Jean, vii, 14-43), et ses ennemis n'avaient pu l'arrêter. Le soir du huitième jour, à la lumière des illuminations qui terminaient la fête, il s'était retiré sur le mont des Oliviers.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il venait à Jérusalem et montait au temple. Le peuple qui, avant de se disperser sur les routes de la Palestine, venait dire au Lieu Saint un dernier adieu, se réunissait autour de lui. Jésus s'étant assis, se mit à parler. Le souvenir de ces feux immenses qui la veille avaient brillé sur Jérusalem, et les paroles d'admiration par lesquelles, sans doute, chacun en célébrait la splendeur, lui inspirèrent son début : « Je suis, dit-il, la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. »

Puis il expliqua, dans un discours assez long, interrompu souvent par les injures et les sophismes des Pharisiens, les preuves et les prérogatives de sa divinité. (Jean, viii, 12-59). C'est la partie finale de ce discours que l'Eglise nous fait lire dans l'évangile d'aujourd'hui (46-59).

Au point où notre évangile prend le discours de Jésus, la parole du Sauveur devient plus incisive et plus pressante. Il fait appel à la sainteté incontestable de sa vie pour prouver sa divinité. Les pharisiens orgueilleux voient dans ces paroles : « *Qui de vous me convaincra de péché ?* » un blasphème, car il n'y a qu'un Dieu qui puisse parler de la sorte, et Jésus, à leurs yeux, n'est pas Dieu. Ils accusent une fois de plus le Sauveur d'être un *Samaritain*, et pour eux c'était le pire outrage, un *possédé du démon*. Admirez la douceur de Jésus : il se contente de répondre : « *Je ne suis point possédé du démon, ce n'est pas le démon qui me fait parler, mais Dieu que j'honore et dont je cherche la gloire.* »

Vous connaissez la suite du récit évangélique ; je n'insiste pas. Je vous dirai seulement les motifs qui ont déterminé le choix de cet évangile. L'Eglise a voulu d'abord, à quelques jours des tristes anniversaires que nous allons célébrer, nous remettre sous les yeux ce déplorable déchaînement de contradictions et de haines dont le Sauveur devait être la victime ; elle a pensé que nous comprendrions mieux, après avoir médité le dialogue que nous venons de lire, le drame sanglant du Calvaire. Elle a voulu ensuite tenter, auprès des pécheurs que les exercices de la sainte Quarantaine n'auraient pas encore touchés, les mêmes efforts par lesquels Notre-Seigneur essayait de ramener les Pharisiens impénitents. Elle aussi les presse de se convertir au nom de Dieu, au nom de leurs intérêts, au nom de leurs aïeux. Puissent-ils écouter cette maternelle et pressante invitation ! *Hodie, si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra !*

2. Dans l'évangile, Jésus-Christ a dit : « *Si quelqu'un garde ma parole, il vivra éternellement.* » Le chrétien, fidèle enfant de l'Eglise, répond dans l'*Offertoire* au divin Maître par ces paroles empruntées au Ps. cxviii (10, 17, 25) : « *Je vous louerai, Seigneur, de tout mon cœur. Usez de bonté envers votre serviteur, faites-moi vivre et je garderai vos commandements ; donnez-moi la vie, Seigneur, selon votre parole.* » Elles constituent une magnifique protestation de fidélité et de générosité à l'égard de N.-S. J.-C. qui nous a rachetés par son sang. Vivons et agissons toujours pour la gloire de Dieu, et ne méritons jamais par nos infidélités d'entendre de Jésus ce terrible reproche : « *Vos inhonorastis me, vous me déshonorez.* »

3. Le sacrifice de l'Agneau sans tache au Calvaire a brisé les chaînes du pécheur, et l'a rendu l'objet des complaisances du Père céleste ; dans la *Secrète*, nous demandons que le sacrifice qui va être offert et qui est identique à celui de la Croix produise en nous ces mêmes résultats : « *Que ces présents,*

Seigneur, nous dégagent des tiens de notre malice et nous concilient les dons de votre miséricorde.»

4. Dans la *Préface*, propre au temps de la Pâsion, l'Eglise célèbre le dessein admirable de la Sagesse divine dans la rédemption du monde. Au pied de l'arbre de la science du bien et du mal, la rusé du démon vainquit nos premiers parents et introduisit la mort dans le monde. Dieu a choisi l'arbre de la croix pour en faire l'autel du sacrifice expiatoire, lequel a chassé le prince de ce monde et détruit son ouvrage, en même temps qu'il a rendu à l'humanité la vie de la grâce et de la gloire. Déjà, dans le paradis, « le Créateur avait désigné le bois comme devant payer la dette du bois. L'ordre de notre salut réclamait cela, afin que l'art divin dégût l'art infernal du traître qui se revêt de formes si variées, et que le salut nous vînt de l'objet dont l'ennemi s'était servi pour nous blesser. » Depuis que le *Salut du monde* a été attaché sur le bois ignominieux de la croix, celui-ci est devenu pour nous doux et précieux ¹.

5. Dans l'offertoire, nous avons demandé la vie divine; mais où la puiser si ce n'est dans le sacrement qui la contient et la communique sous forme d'aliment? Aussi à la *Communion* l'Eglise fait chanter les paroles mêmes de l'institution de l'Eucharistie, pour montrer le rapport qu'il y a entre le sacrifice de la croix et celui de la messe; pour rappeler aux fidèles le devoir pascal, et la grâce que reçoit l'âme en communiant : « *Ceci est mon corps qui sera livré pour vous; ceci est le calice de la nouvelle alliance en mon sang, dit le Seigneur; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous recevez ces choses.* » (I Cor., xi, 24, 25).

6. Enfin, dans la *Postcommunion*, nous demandons la grâce de conserver indéfiniment les fruits que nous avons obtenus par la communion : « *Assistez-nous, Seigneur notre Dieu; et défendez par votre continuel secours, ceux que vous venez de nourrir par vos mystères.* »

* * *

La mort sanglante du Rédempteur apparaît, aujourd'hui, comme la cause même de la régénération des catéchumènes, de la justification des pénitents, du salut de tous sans distinction. Il convient d'en méditer plus que jamais la merveilleuse efficacité, de pleurer les fautes qui l'ont pour ainsi dire rendue nécessaire, et surtout de reconnaître, de louer, de bénir l'amour du Christ, qui l'a si généreusement acceptée en faveur de misérables pécheurs qui le méritaient si peu. Tous, il est vrai, n'en ont pas profité, quelques-uns ont repoussé les avances d'un tel Sauveur, répondant par la plus aveugle des haines à son incomparable amour, et se montrant insensibles au témoignage suprême qu'il en a donné. Nous, du moins, bénéficions largement de ces grâces précieuses, et

montrons par nos larmes, notre pénitence et notre fidélité, que nous savons comprendre et apprécier l'acte héroïque de notre bien-aimé Sauveur. Ainsi soit-il.

SIX CONFÉRENCES DE CARÊME

V

VIVRE SA VIE DE CATHOLIQUE

Mihi vivere Christus est.

Ma vie, c'est de servir Jésus-Christ. (Philip., i, 21).

Mes frères,

C'est de toute l'énergie de mon âme, et avec la conviction de vous dénoncer un grand péril, que j'ai protesté contre cette parole si facilement répétée dans le monde d'aujourd'hui : *Je veux vivre ma vie*. Nous avons vu, du reste, d'où vient cette parole, ce qui l'inspire aux générations présentes, et à quels excès elle les pousse dans l'inconduite et le crime.

Mais, mes frères, cette parole dont s'emparent avec tant d'orgueil et de fièvre les sens affamés des viles jouissances d'ici-bas, n'est-elle pas pourtant susceptible d'une autre signification, d'une signification noble et élevée? Ne pourrait-on pas en faire comme une devise sacrée, capable de nous entraîner au bien, à tous les sacrifices qu'exige la vertu?

Ne pourrait-on pas, par exemple, au lieu de la borner aux voluptés dégradantes du corps, l'étendre aux joies pures et saintes de l'âme? Je prétends que oui, et c'est dans cette pensée que je viens, aujourd'hui, vous demander de relever le front, de redresser vos yeux vers le ciel, et de *vivre votre vie de catholiques*.

N'est-ce pas là, mes frères, un grand et beau sujet qui vous reposera de celui que j'ai dû traiter tout d'abord et qui m'a tant coûté? Plaise à Dieu que vous écoutiez celui-ci pour en retenir toutes les leçons qu'il comporte!

Deux questions partageront ce discours : 1^o Êtes-vous obligés de vivre votre vie de catholiques? 2^o Comment devez-vous la vivre?

I

Vous êtes obligés, mes frères, de vivre votre vie de catholiques. Pourquoi?

Mais c'est d'abord en raison de votre origine. Sans doute, vous appartenez à une famille, il y a dans vos veines un sang que vous avez reçu, et de ce fait, vous avez des obligations; vous avez le devoir d'honorer le nom que vous portez, le devoir de garder intact, et d'y ajouter encore, l'héritage que vous tenez de vos ancêtres. Est-ce que quand on est de race, je ne dis pas noble, — car au-dessus de la noblesse du nom, consignée en de vieux parchemins, il y a la noblesse de l'âme et du cœur, faite de vertu et de belles actions, — mais de cette race si grande et si fière qui est celle des honnêtes gens, est-ce qu'on n'est pas tenu de n'y point for-

¹ Gühr, *La sainte Messe*, t. II, p. 233.

faire ? Pour ma part, je ne comprends pas que de nos jours on conteste cela, et qu'on se dégage si aisément, avec tant de désinvolture, des liens qui nous rattachent à nos ancêtres. Eh bien ! au point de vue chrétien, de quelle origine êtes-vous ? De quelle race êtes-vous ? Quel sang avez-vous ? — Ah ! que m'importent les dédains, les mépris, les dénis de justice dont on accable l'Eglise et la religion ! Avec l'apôtre S. Pierre, je prétends que vous êtes d'origine, de race divine, que vous appartenez à une famille, à une race sainte, *gens sancta*, à une famille, à une race royale, *regale sacerdotium*. (I Petr., II, 9).

Est-ce que ce n'était pas là la pensée même de notre grand S. Louis, lui qui avait porté sur le trône de France, à la tête de notre pays, une grandeur d'âme, des vertus héroïques que nous ne connaissons plus et qui nous font tant défaut aujourd'hui ? Il avait été baptisé à Poissy¹ ; c'est là qu'il était devenu, non plus seulement un fils de roi, mais le fils de Dieu, et il aimait à signer « Louis de Poissy » pour bien montrer qu'avant sa qualité de roi, à laquelle, certes ! s'attachait tant d'honneur, il mettait sa qualité de chrétien.

Mais si telle est votre origine, si au baptême vous avez été faits enfants de Dieu ; si l'Eglise, à ce titre, vous a inscrits en ses registres de catholicité, eh bien ! je dis qu'il y a pour vous une autre vie, une vie plus haute, une vie divine qui s'est ajoutée à celle que vous aviez déjà, et que cette vie qui, somme toute, est un ennoblissement, une gloire pour vous, vous devez la vivre, sous peine de renier le nom que vous portez et de commettre cette faute énorme qui s'appelle, dans la langue chrétienne, une apostasie ; une apostasie sinon de la foi, du moins des œuvres et des pratiques de la foi.

D'autant plus, mes frères, faites-y bien attention, qu'il y a eu entre Dieu et vous un engagement réciproque.

Est-ce que Dieu n'a pas tenu le sien ? Est-ce qu'après vous avoir adoptés, introduits en quelque sorte dans sa maison, est-ce qu'il ne vous a pas comblés de bienfaits ? Il a ouvert en son cœur une source d'amour, une source d'où le sang coule sur vous pour vous purifier. Il a dressé une table où il vous invite et où il vous sert à manger sa propre chair, sa chair sacrée qui devient en vous la nourriture de votre âme pour le temps et pour l'éternité. Et l'Eglise, qui est intervenue dans le contrat, qui a apposé en quelque sorte sa signature, est-ce qu'elle n'a pas agi vis-à-vis de vous comme une mère, et de toutes les mères la plus tendre, la plus dévouée, la plus aimante, la plus généreuse ?

Et dès lors, à moins d'être traîtres à la parole donnée, à moins de n'avoir ni cœur ni entrailles, vous êtes tenus de vivre comme vous l'avez promis, comme vous l'avez juré. Vous êtes tenus d'être non pas seulement des chrétiens de nom, des catholiques quelconques dont la foi sommeille au fond

d'une âme oublieuse de tous ses devoirs envers Dieu, mais des catholiques de vie et d'action ; sans quoi, je vous le demande, où serait la fidélité ? où serait la justice ? où serait l'honneur ?

Et il y a pour vous en cause, mes frères, autre chose encore que la justice et l'honneur : il y a en cause votre salut éternel.

Avez-vous pensé, avez-vous réfléchi quelquefois à ceci : c'est que du jour où votre cœur a commencé de battre, du jour où la vie s'est révélée en vous, vous avez été marqués non pas pour une fin prochaine, pour quelques années seulement devant ensuite s'abîmer dans le néant, mais pour l'immortalité. Je vous vois, je vous regarde, sur cette terre : tout en travaillant, tout en vous créant une famille, tout en amassant des richesses, de la gloire, tout en gravissant les degrés du pouvoir, à quelque fonction que vous soyez appelés, vous n'êtes, entendez bien, vous n'êtes que des passants ; une force impérieuse vous pousse, vous entraîne, et vous marchez vers un autre monde, et le jour n'est pas loin où au terme de votre course vous arriverez au seuil de l'éternité.

Et là, mes frères, subitement en présence de Dieu qui vous a créés, en présence du Christ qui vous a rachetés, ce sera le jugement.

Quelle vie aurez-vous vécue ? Vie de travailleur, cela ne suffit pas. Vie de père, de mère de famille, cela ne suffit pas. Vie de politique avisé, de soldat plein de courage, de chef d'Etat soucieux de tous ses devoirs, cela ne suffit pas. Vie d'honnête homme enfin, dans toute la mesure que vous voudrez, et avec tout l'éclat qui s'attache à un aussi beau titre, cela ne suffit pas. A cet instant suprême où c'en est fait de tous les bruits de la terre, de toutes les louanges, de toutes les acclamations, de tous les vivats populaires, à cet instant suprême où toutes les grandeurs d'ici-bas paraissent plus vaines que ne l'est à vos yeux la poussière des chemins, à cet instant suprême où il n'y a plus ni rois, ni sujets, ni maîtres, ni serviteurs, ni pauvres, ni riches, mais des hommes en jugement, la seule vie qui comptera c'est la vie chrétienne, c'est la vie imprégnée de la foi et sanctifiée par la grâce.

Et c'est pourquoi, mes frères, si vous êtes sages, si vous êtes prudents, c'est cette vie-là qu'il faut vivre. Qu'importe la peine, la lutte, le sacrifice ? Qu'importe l'humiliation d'une condition obscure ? Qu'importent les avanies, les injustices, et tout ce qui s'attache aujourd'hui, dans notre pays, de périlleux au titre cependant si noble, en lui-même, de catholique ? Ah ! je ne saurais le dire trop haut et le proclamer assez, à la face des ambitions qui se disputent la terre : tout ce qui passe n'est rien, et fût-on prince ou manant, habitant d'un palais ou d'une chaumière, il n'y a qu'un mot qui puisse nous émouvoir et pour lequel il faille vivre pour l'entendre un jour : c'est ce mot tombé de la bouche de Dieu et qui consommera à jamais notre bonheur : « Viens, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître, *intra in gaudium Domini tui*. »

¹ Il y est né le 25 avril 1244, et les fêtes du VII^e centenaire de sa naissance y seront célébrées du 25 avril au 3 mai.

II

Et maintenant, mes frères, comment devez-vous vivre votre vie de catholiques ?

Il fut des temps où la vie chrétienne était relativement facile. La constitution de la famille, l'ensemble des mœurs, les enseignements de l'école, la loi elle-même la protégeaient, et elle n'avait guère à se défendre que des passions humaines. Mais aujourd'hui quels pièges n'a-t-elle pas à déjouer ? Quelles luttes n'a-t-elle pas à soutenir ? Quels découragements n'a-t-elle pas à surmonter ? Aussi vous ne vous étonnez pas que je me montre si exigeant à votre endroit.

Vous connaissez aussi bien que moi l'état troublé de l'Europe, et presque du monde entier. C'est une fièvre d'armements. Toutes les nations enflent leur budget de la guerre, et se préparent comme si demain ce devait être une ruée formidable des peuples les uns contre les autres. Et chez nous, on ne se gêne pas pour taxer d'imprévoyance, pour ne rien dire de plus, un régime et des hommes qui, ayant le pouvoir entre les mains, n'ont pas su agir en vue de l'honneur national et de la sécurité du pays.

Eh bien ! pour notre vie chrétienne nous en sommes là. Il y a autour de nous et en nous des ennemis qui nous guettent et qui s'appêtent à nous prendre, à nous arracher ce que nous avons de plus cher au monde : notre foi, nos pratiques religieuses, notre conscience elle-même.

Que faire ?

1. Mais d'abord vous tenir sur vos gardes, vous défendre.

Défendez donc votre vie de catholiques contre le monde ; et si je dis *le monde*, c'est que Notre-Seigneur lui-même l'a signalé dans l'Evangile comme extrêmement dangereux, à cause de ses scandales ; c'est que l'apôtre S. Jean insistait près des premiers chrétiens avec une grande vigueur de parole, pour qu'ils n'aimassent ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde.

Est-ce que par hasard le danger aurait disparu ? Mais non ; il n'a fait que grandir, à notre époque d'égoïsme, de cupidité et de sensualisme à outrance.

Et qu'est-ce qu'on dit donc, dans le monde d'à présent ? Est-ce qu'on n'y prend pas le contre-pied de l'Evangile ? Est-ce qu'on n'y vante pas la richesse, le bien-être, toutes les commodités, tous les amusements, tous les plaisirs de la vie ? Et de quelles lectures se nourrit-on dans le monde ? Mais le plus souvent de lectures sinon impies, du moins sceptiques, frivoles et licencieuses. Et quelles sont donc les modes, les fêtes du monde ? Est-ce qu'elles ne blessent pas la morale chrétienne ? Est-ce qu'elles n'affichent pas un luxe, des toilettes, une tenue, des manières qu'on ne saurait trop blâmer non seulement au nom du bon goût, mais au nom de la décence elle-même ? Et qu'est-ce qu'on fait dans le monde ? Est-ce que je pourrais le dire ici ? Est-ce que je le sais assez moi-même, tant il y a parfois,

sous le couvert du bon ton et de l'élégance, d'habitudes et de pratiques coupables !

Un religieux a écrit cette parole que l'expérience lui avait enseignée : « Chaque fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu diminué. *Quoties inter homines fui, minor redii.* » Eh bien ! femmes et jeunes filles chrétiennes qui m'entendez et que je voudrais convaincre, défendez-vous du monde, du monde tel qu'il faut l'entendre et tel qu'il se montre dans ses soirées, dans ses bals, dans ses danses plus ou moins exotiques, dans ses spectacles, dans ses fêtes amollissantes, dans ses mœurs relâchées où des fleurs, des sourires, des paroles aimables cachent souvent des pièges tendus à la vertu. Car, je vous le dis, chaque fois que vous vous laisserez prendre aux amorces du monde, il y aura nécessairement une diminution en vous, la diminution de votre foi, de votre piété, la diminution, l'alanguissement de cette vie chrétienne qui est pour vous le plus beau et le plus riche fleuron de votre gloire...

Défendez, mes frères, votre vie de catholiques contre ce que j'appellerai le courant social créé, depuis quelque trente ans, par les lois qui nous régissent. Des lois mauvaises ne sauraient être des principes immuables ; et il appartient à la conscience chrétienne, si elle les subit, de ne jamais fléchir devant elles. Je n'insiste pas sur ce point ; j'y reviendrai bientôt en vous traçant votre devoir de catholiques français.

2. Vous défendre, ce n'est pas assez, mes frères. On a dit qu'une armée a d'autant plus de chance de vaincre qu'elle marche en avant, qu'elle prend l'offensive et qu'elle se jette ainsi, avec une rapidité foudroyante, sur l'ennemi qu'il faut abattre. Eh bien ! si cela est vrai, et je le crois volontiers, voilà comment nous devons agir, nous catholiques qui voulons vivre notre vie.

Prendre l'offensive, mes frères, mais contre qui ? Ah ! ne cherchez pas bien loin : c'est contre nous-mêmes.

Nous avons le tort d'attribuer presque toujours à d'autres les fautes qui déshonorent notre vie, tandis que Notre-Seigneur nous avertit qu'il y a, en chacun de nous, des ennemis de notre âme ; et ces ennemis qui se confondent avec notre nature, vous savez bien comment ils se nomment : ce sont nos passions, passions d'orgueil, de cupidité, de colère, de luxure. Allez-vous donc, tout en gémissant de vos faiblesses et de vos chutes, déclarer que c'est plus fort que vous et qu'il n'y a rien à faire ?...

Rien à faire, mes frères, quand vos péchés se multiplient et qu'ils peuvent causer votre ruine éternelle ? Non, non, mais la guerre ! la guerre qui trempe les courages, qui répare dans le sang les défaites passées, une guerre sans trêve ni merci, une guerre impitoyable, la guerre que Jésus-Christ a commandée en disant que si notre œil nous scandalise, il faut l'arracher ; que si notre main ou notre pied nous scandalise, il faut les couper ; la guerre que S. Paul a faite en châtiant son corps ;

la guerre dont tous les saints nous ont donné l'exemple, et qu'ils nous montrent en eux-mêmes, avec tant d'éclat, comme la condition nécessaire, absolue de toute vie morale et religieuse...

Et en prenant l'offensive contre vous-mêmes pour résister à vos passions et les vaincre, que ce soit aussi pour purifier votre âme de ses fautes, pour expier tout le mal que vous avez pu faire. Regardez donc dans votre existence déjà longue quel amas de péchés, et que de souillures ! Un philosophe chrétien du siècle dernier, de Maistre, a dit : « Je ne sais pas ce que peut être l'intérieur d'un malfaiteur, mais je connais celui d'un honnête homme, et il me fait horreur. » Sans doute, Dieu que vous avez imploré vous a pardonné. Mais vous, vous enfants de l'Evangile et du Christ, est-ce que cela vous suffit ? Est-ce donc assez que vous ayez incliné le front sous l'absolution du prêtre pour que vous vous pardonniez vous-mêmes et vous déclariez quittes envers Dieu ?... Ah ! je vous demande de vous punir, et de vous refaire une âme innocente et pure, non plus seulement par le sang du Christ, mais par votre propre sang, par le sang de votre cœur dépensé, versé en larmes amères et en mortifications généreuses.

C'est le bel exemple qu'a donné un romancier, Paul Féval, qui s'étant converti passa les dernières années de sa vie à expurger ses livres, et comme on le plaignait de s'imposer un pareil travail, un travail aussi écrasant : « Qu'est-ce que c'est que le travail, la peine ? » répondit-il. Tout n'est rien quand on fouille sa vie, qu'on revoit son passé. Il ne s'agit plus de croire ni même de pratiquer, mais de réparer. »

Enfin, mes frères, l'offensive contre vous-mêmes pour porter en haut vos pensées, vos aspirations et vous contraindre à chercher dans l'Evangile, dans la croix, dans l'Eglise, dans les sacrements, assez d'énergie, assez de vigueur pour pratiquer non seulement tous vos devoirs, dans l'état où vous êtes, mais toutes les vertus que réclame la perfection chrétienne. Vous ne devez pas être des catholiques quelconques ; par le temps qui court cela ne suffit pas. Il faut vous forcer aux belles actions, à la générosité, au dévouement, aux vertus nobles et désintéressées qui obligent ceux qui vous voient, je ne dis pas à vous admirer, à vous louer, ce qui serait peu de chose, mais à vous imiter, à grossir avec vous les rangs des chrétiens pour qui il n'y a de vie et de salut qu'en Jésus-Christ et dans l'Eglise.

Après cela, mes frères, qu'est-ce que vous voulez que le démon, que les hommes puissent contre vous pour vous séduire, vous traîner en bas, et vous enfermer en des liens honteux, en une servitude dégradante ? Et comment pourraient-ils venir à bout de votre foi, de votre amour de Dieu ? Votre vie, cette vie de catholiques que vous vivez si bien, est une vie épurée, une vie montante, une vie grandissante, une vie d'union, d'intimité avec Dieu, une vie où le dernier mot de votre cœur est le cri d'amour et le chant de triomphe de S. François

d'Assise : « Mon Dieu c'est mon tout ! *Deus meus est omnia.* »

Eh bien ! mes frères, où en êtes-vous ? Je ne puis pas vous interroger, mais vous pouvez le faire vous-mêmes, sous le regard pénétrant du Christ Jésus. Ah ! devant lui qui sait tout, à qui vous ne sauriez rien cacher, quelle est votre vie ? *Quæ est enim vita vestra ?*

Si elle était chargée de péchés et que sous un pareil poids elle ne pût monter vers Dieu, de grâce, allégez-la, par la pénitence, de tout ce qui la ploie vers la terre, et la marque pour les châtiments de la justice éternelle. Mais si, comme je le pense, votre vie a toute la beauté, tout le rayonnement de la grâce divine, tant mieux !

Le poète des humbles, Coppée, parlant de lui-même, disait dans un vers inspiré par sa foi :

Je tâche de finir mon voyage en chrétien.

Puissions-nous, non pas seulement répéter le même mot, mais vivre de telle façon qu'au terme de notre course, mourant en vrais chrétiens, en vrais catholiques, nos yeux ne se ferment aux dernières lueurs d'ici-bas que pour s'ouvrir aux premiers rayons, aux radieuses clartés du ciel ! Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

sur le problème de la vie

V

LE SCANDALE

Væ mundo a scandalis.

Malheur au monde à cause de ses scandales.

(Matt., XVIII, 7).

Mes frères,

C'est de la bouche du divin Sauveur, de cette bouche qui n'a jamais su que bénir, qu'est sortie cette redoutable malédiction : *Væ mundo a scandalis !* Quelque terrible que soit cet arrêt, nous ne saurions le trouver trop sévère, car le mal qu'il atteint renferme toutes les perversités. Ses conséquences sont d'une incalculable portée pour la multitude des âmes qu'il détourne de leur éternelle destinée.

Le Dieu rédempteur, dont la mort sur la croix fut un scandale pour ses ennemis, *Judeis quidem scandalum* (I Cor., I, 23), devait à ses fidèles cette terrifiante et solennelle condamnation. Combien, en effet, se préoccupent des responsabilités qu'ils assument par leur manière d'être et de vivre ? Combien ont présente cette recommandation de l'Apôtre : « Gardez-vous d'offrir à votre frère une occasion de chute » ? (Rom., XIV, 13). Combien se font une idée précise et pratique de l'exceptionnelle gravité de ces scandales qu'ils multiplient avec une déplorable inconscience, et qui seuls expliquent tant de défaillances religieuses et tant de misères morales ?

Certes, il est actuellement nécessaire de dénoncer à l'attention comme à l'indignation des âmes hon-

nêtes ce mal qui se révèle à notre époque plus menaçant que jamais et dans tous les milieux.

La pitié du Sauveur pour les victimes du scandale justifie son inexorable sentence contre ses auteurs. Il ne nous appartient pas de la discuter. Qu'il nous suffise de montrer comment elle atteint le monde, et comment elle doit se réaliser. En d'autres termes : *Væ mundo a scandalis*, malheur au monde, AUTEUR du scandale ! *Væ mundo a scandalis*, malheur au monde, VICTIME du scandale !

Avant d'aborder le développement de ces deux pensées, prosternons-nous au pied de cette croix que l'Eglise nous rappelle aujourd'hui, qu'elle présente à nos adorations pour le salut des auteurs du scandale et celui de leurs victimes ; demandons-lui les lumières surnaturelles qu'exige ce grave et délicat sujet. *O Crux ave!*

I. — *Le monde, auteur de scandales*

Et d'abord, malheur au monde à cause des scandales qu'il donne ! *Væ mundo a scandalis*.

Sur qui, m. f., tombe cette malédiction ? Qu'est-ce donc que le monde ainsi poursuivi par la haine de Dieu ? — C'est le milieu même où nous sommes, ce sont toutes les personnes qui vivent avec nous, et qui, comme nous, hélas ! se conduisent plutôt d'après les maximes du siècle que d'après celles de l'Evangile. C'est le monde que Jésus condamne, parce qu'il est l'auteur du scandale. De quoi se compose-t-il en effet ? De ceux qui, non contents d'entraîner les autres au mal par leurs pernicious exemples, cherchent encore à justifier leurs désordres, en s'autorisant des faiblesses des fidèles. En même temps qu'ils scandalisent, ils se scandalisent, ce qui les rend doublement coupables : et des scandales qu'ils donnent et de ceux qu'ils reçoivent.

1. Responsables de leurs fautes personnelles, les pécheurs le sont donc aussi des violations qu'occasionnent leurs scandales.

a) Et peut-il en être autrement ? Ne voyez-vous pas qu'étalant sans pudeur le spectacle de leurs égarements, ils deviennent les auxiliaires de l'inférieur séducteur ? Ils jouent dans le monde le rôle que le père du mensonge remplissait au paradis terrestre ; leur conduite enseigne le mal à l'innocence qui l'ignorait. C'est Tertullien qui l'affirme : « *Scandalum exemplum rei malæ ædificans ad delictum* » ; le scandale est un péché qui forme les âmes au mal. »

Comme autrefois Satan triomphait des hésitations de la première femme, en s'étonnant de l'horreur qu'elle avait pour toute désobéissance au Seigneur, ils apprennent aux âmes pures que le vice a des attrait bien puissants, des charmes inconnus, des satisfactions ineffables, et lorsque la crainte seule retient les victimes sur le bord du précipice, car elles ont peur de la mort, dont le Seigneur menace les pécheurs : « Vous ne mourrez point, disent-ils avec l'antique serpent. Depuis

des années, vous le savez bien, nous vivons dans l'oubli du devoir, la jouissance des plaisirs défendus, l'enivrement des passions les moins avouables, et nos affaires n'en vont pas moins bien. Le Seigneur ne nous punit pas. C'est la vertu qu'il frappe ; l'épreuve est pour elle ; le bonheur pour nous. Ne craignez donc plus. Venez vous asseoir et prendre part au banquet de la vie. »

Faut-il mentir de la sorte ! Promettre à l'innocence le bonheur, pour lui donner le remords ! lui faire espérer la joie, quand on ne lui prépare que des larmes amères ! N'est-ce pas continuer l'œuvre de perdition commencée contre nous, servir la cause du démon et favoriser la guerre homicide qu'il nous fait depuis le commencement du monde ? *Ille homicida erat ab initio*.

b) C'est plus encore. Scandaliser les âmes, c'est leur donner la mort.

Le monde a des peines sévères pour l'assassin ; parce qu'il a pris la vie de sa victime, on lui prend la sienne, et le déshonneur de son crime passe à ses enfants, comme une tache originelle dont ils auront peine à se laver. Pourquoi donc alors, quand il s'agit du meurtre d'une âme par le poison du scandale, ne pas en dénoncer l'auteur à l'indignation publique ? Sans doute, elle est précieuse la vie du corps ; mais elle retrouve au ciel d'ineffables compensations, tandis que la vie de l'âme est à jamais perdue. Je sais bien que le châtiment du coupable ne rend pas à l'orphelin son père assassiné, que l'argent même du meurtrier ne rendra pas à l'enfant sa mère immolée. Que sera-ce alors de cette irréparable éternité pour toujours perdue ? Que vaut ici l'excuse de l'imprudence ? Peut-elle arrêter les effets de l'homicide, redonner l'existence au cadavre de la victime ?

Parce que toute légèreté, toute inattention, toute inadvertance qui peut coûter le sang d'un homme est grave et condamnable, tout scandale même irréfléchi doit être reproché. Si jamais on n'a le droit de compromettre même involontairement la vie du prochain, parce qu'on ne joue pas avec une chose aussi sacrée, jamais non plus on n'aura le droit d'exposer par imprudence et sans y songer cette vie des âmes, la seule qu'il nous faille conserver à tout prix.

c) Là n'est pas encore toute la malice du scandale, et je n'exagère rien en ajoutant que ses auteurs se font les adversaires de Dieu lui-même.

Un jour, le divin Sauveur parlait à ses apôtres du respect de l'innocence dans les cœurs encore purs : « Prenez garde, disait-il, car la volonté de mon Père qui est au ciel, c'est qu'aucun de ces petits ne périsse. »

Entendez-vous, m. f. ? « Prenez garde, *videte*. » Dieu ne veut pas que ces consciences soient souillées, que ces âmes si tendres meurent. Sans nul souci de cette défense et sans se préoccuper du mal que peuvent faire leurs tristes exemples, il est des hommes qui se livrent sans le moindre scrupule aux plus honteuses passions, portant ainsi, dans la jeunesse qui les regarde, et même dans

l'enfance qui les voit, les premières gouttes de ce venin mortel, aux atteintes duquel bientôt elles succomberont.

Que pouvaient-ils davantage contre la volonté du Seigneur ? Du reste, qu'est venu faire, dans le monde, le Verbe éternel ? *Venit Filius hominis salvare quod perierat*. Il est venu sauver les âmes, c'est lui-même qui l'affirme, consacrer à cette œuvre son existence entière, donner librement sa vie dans les inexprimables douleurs de sa Passion, verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, c'est-à-dire, épuiser pour nous sa toute-puissante miséricorde, son amour infini !

Et malgré cela, bien des âmes périront !... Car si Jésus n'a pas reculé, pour assurer leur bonheur, devant les sacrifices les plus incompréhensibles, s'il a tant fait pour leur salut éternel, il rencontre ici-bas des ennemis qui ne travaillent qu'à rendre inutiles ses souffrances, son sang et sa mort, qu'à perdre les âmes qu'il voulait sauver.

Quelle monstruosité, m. f., et peut-on ne pas reconnaître dans le scandale toutes ces tristes vérités ? Faut-il que l'illusion nous aveugle pour ne pas même réfléchir à ces conséquences nécessaires de nos légèretés et de nos inattentions ! Car, remarquez-le bien, je n'ai point parlé jusqu'ici des professionnels de la corruption, de ces infâmes séducteurs qui se font par le monde les apôtres du mal... Non, ce que j'ai dit, c'est ce qui se fait couramment, tous les jours, c'est ce que vous voyez tout autour de vous, ce dont peut-être plus d'un dans cet auditoire s'est rendu coupable.

2. Chose à noter, et cela les condamne : les auteurs du scandale ne se contentent pas de donner au public le spectacle de leurs désordres, ils cherchent encore à les autoriser par les abus et les misères qu'ils prétendent trouver dans la religion. Feignant une délicatesse de conscience qu'ils n'ont plus depuis longtemps, qui ne peut d'ailleurs pas se concilier avec leur inconduite, ils sont, disent-ils, éloignés de leur devoir et de Dieu par les scandales mêmes de ceux qui pratiquent. C'est ainsi que s'explique cette parole du Sauveur : « Bienheureux celui qui ne se scandalisera pas à cause de moi. *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* »

Qu'y a-t-il dans le christianisme de si choquant ? Serait-ce la doctrine ? Serait-ce la morale ? Serait-ce le culte ? Oui ; tout cela scandalise le monde.

a) A peine sorti de l'enfance, on rejette les choses que l'on croyait avec la simplicité la plus franche. On veut penser par soi-même, ne plus admettre que ce que l'on comprend ; on se scandalise d'une doctrine qui demande à la raison de s'humilier dans la foi. Que d'hommes, fiers de leur intelligence, veulent parler religion, disent qu'ils se sont fait des convictions personnelles ; et leurs études, en cette sublime matière, n'ont jamais dépassé la récitation de quelques pages de Catéchisme à peine comprises, et leur science se résume en quelques objections vulgaires dont la solution facile leur échappe ! Se drapant alors dans l'orgueil de leur

insuffisance, ils posent en incrédules, scandalisés, disent-ils, par l'enseignement d'une religion qui dépasse les limites trop étroites de leur superbe intelligence.

b) A cette première cause vient s'en joindre une deuxième. C'est moins le dogme catholique qui pèse à l'esprit, que la morale chrétienne qui gêne le cœur. « Le christianisme, avec ses dix-neuf siècles d'existence, est trop vieux ! s'écrie-t-on. Ses préceptes ne sont plus de notre temps et devraient s'accommoder aux exigences de notre époque, sous peine d'être un scandale repoussant pour les âmes. C'est la morale du progrès qu'il nous faut, la morale indépendante. »

Et nous, les disciples de Jésus-Christ, nous protestons de toutes nos forces contre ces prétentions du mal, cette révolte des passions, ces excès flétris par l'Evangile. Nous proclamons hautement et sans crainte l'incontestable supériorité, l'inébranlable immutabilité, la pureté sans tache des préceptes de notre religion, refusant de reconnaître toute morale nouvelle, parce qu'il n'y en a qu'une seule qui sauvegarde en même temps les droits du Seigneur et de la vertu, qu'une seule qui repose sur la justice et l'honneur, la morale chrétienne, dût cette affirmation scandaliser les âmes coupables et faibles !

c) Il faut le reconnaître, les lâchetés et les fautes des chrétiens fournissent trop souvent des armes à nos adversaires et la manière dont nous pratiquons leur donne au moins l'apparence d'une excuse. Ils se comparent à nous, et naïvement s'estiment plus généreux, plus charitables, plus honnêtes même. Ils se demandent à quoi sert une religion *qui ne rend pas meilleur*, sous les pratiques de laquelle se cache, hélas ! tant d'hypocrisie.

Quel piteux raisonnement ! Reprocher à la plus sainte des morales les égarements qu'elle condamne ! Montrez donc dans l'Evangile un précepte autorisant cette conduite que vous prêtez à telle ou telle personne ! Trouvez donc dans nos institutions des encouragements donnés au vice ! Et nous, nous citerons le texte de la loi qui flétrit comme vous, et même plus que vous, les faiblesses qui vous scandalisent.

Ah ! sans doute, les chrétiens pratiquants ne sont pas tous ce qu'ils devraient être. Eux-mêmes le reconnaissent et désavouent leurs misères. Mais on peut l'affirmer sans la moindre hésitation, s'il reste du bon dans les personnes éloignées de leurs devoirs religieux, c'est encore dans le camp des vrais fidèles que se trouve le plus de vertu, de courage, de justice et d'honneur. Ce qui le prouve, c'est l'insigne mauvaise foi de nos ennemis, qui, nous épiant sans cesse, crient de suite au scandale, dès qu'il y a parmi nous quelques-unes des hontes ordinaires chez eux. Le bruit qu'ils font autour de ces malheurs qu'ils exploitent, en démontre la rareté.

Pendant, m. f., au nom même de notre sainte religion, restons dignes de notre titre de chrétiens. Craignons de fournir aux impies l'occasion de se réjouir de nos tristesses. Les accusations menson-

gères qu'ils inventent et les calomnies dont ils remplissent les colonnes de leurs journaux, ne sauraient nous atteindre. Eux seuls en restent responsables. Ces infamies ne peuvent que nous grandir. Le plus bel éloge de la vertu, n'est-ce pas la haine injuste du vice ?

II. — *Le monde, victime de ses scandales*

Væ mundo a scandalis ! Malheur au monde à cause des scandales qu'il donne et dont il sera la première victime !

En effet, le scandale est cette arme meurtrière qui blesse en même temps celui qu'elle frappe et celui qui la manie. Par un juste retour de l'éternelle vengeance, la faute traîne avec elle son châtiement, et c'est ordinairement par elle que ses auteurs périssent.

Ne croyez pas toutefois que la malédiction du Seigneur attende le dernier jour du monde pour recevoir son accomplissement.

1. Le *Væ mundo* se réalise d'abord sur cette terre, et la philosophie de l'histoire nous montre souvent cette malédiction comme l'unique cause de catastrophes inexplicables sans elle.

Comment le monde échapperait-il à la funeste influence du scandale qui règne en maître dans la famille et dans la société ?

a) Dans la famille, qu'il désorganise, le scandale, avec le respect mutuel des parents et des enfants, détruit les convictions et les pratiques religieuses.

C'est dans les exemples de son père et sur les genoux de sa mère que l'enfant commence sa formation morale. Il se modèle sur ses parents ; c'est sur l'honnêteté de leur vie qu'il appuie son innocence. D'instinct, il fera ce qu'il leur voit faire. Combien est-il de parents qui le comprennent ? Combien surveillent leurs actions et ne laissent échapper de leurs lèvres aucune parole qui puisse troubler ses naïves croyances ou ses ferventes habitudes ? Combien de parents ont vraiment conscience de ce qu'ils doivent respecter dans les âmes pures et candides de leurs enfants ?

Que de pauvres petits n'apprennent de leur père qui néglige ses devoirs, de leur mère qui n'ose pas remplir les siens, que le mépris des autorités les plus hautes, celle de l'Eglise et celle de Dieu ! Peut-être, un jour, l'enfant devenu jeune homme méprisera l'autorité paternelle, insultera ses parents ! Ceux-ci n'en devront accuser que leurs propres scandales.

Plus d'une fois on se demande quelles réflexions étrangement pénibles doivent se presser dans le cœur du petit garçon qui, le soir, rentrant de l'école, trouve son père ivre-mort sur le carreau de la chambre ! D'une part, écœuré de ce dégoûtant spectacle, de l'autre, se rappelant le commandement de Dieu, *Tes père et mère honoreras*, il se demande si c'est bien cet être dégradé qu'il lui faut honorer. Peut-il respecter ceux qui ne se respectent pas eux-mêmes ? et ceux-ci ne sont-ils pas

les seuls responsables de l'inconduite dont ils ont donné le scandaleux exemple ? Dans ces conditions, que devient la famille ?

b) Au sein de la société, la vertu reste comme une ennuyeuse exception. Quelques âmes, de plus en plus rares, l'estiment à sa valeur ; les autres la plaisantent volontiers. D'autre part, le scandale de l'immoralité s'étale orgueilleusement au grand jour. Partout il se rencontre. Les arts s'appliquent à lui donner tous les attraits ; le théâtre le montre séducteur sous toutes ses formes ; la littérature, par ses publications obscènes, et certains journaux, par des articles honteux, en font leur spécialité. Les réunions mondaines offrent des divertissements non moins inconvenants que les toilettes de ceux et surtout de celles qui les composent. Les distractions honnêtes ont à ce point disparu, qu'il semble impossible de s'amuser sans s'avilir dans l'ignominie. La vertu n'est plus à sa place nulle part ; elle est réduite à se cacher pour gémir. Aussi les caractères s'abaissent et les nobles sentiments du devoir et du sacrifice n'existent pour ainsi dire plus.

La décadence s'accroît chaque jour, et quand il faudra de l'héroïsme pour sauver la nation, plaise à Dieu qu'il s'en trouve encore ! Plaise à Dieu que notre société ne succombe pas aux plaies hideuses de ses propres scandales !

Une conséquence non moins grave de cette situation, c'est l'avilissement de l'autorité nationale. L'homme a la logique du mal, et voyant le cas que font de la souveraineté du Seigneur les puissants du jour, il apprend le cas qu'il doit faire de la supériorité toute éphémère de ses semblables, et n'a pas plus de respect pour eux qu'eux-mêmes en ont pour Dieu. C'est justice.

Et sur qui rejeter cette cause de décadence ? Sur ceux-là que leur situation forçait au bon exemple, et qui ne se sont occupés que de jouir de la vie, sans se soucier de cette obligation capitale. Ils succombent alors victimes de leurs propres fautes, et malheureusement nous entraînent dans leur chute.

C'est l'oracle du prophète : « *Je vous avais placés là pour édifier mon peuple ; vous vous êtes écartés de la voie du devoir, et vous avez donné le scandale, c'est pourquoi je vous ai rendus vils et méprisables aux yeux de tous.* » C'est le sel affadi de l'Evangile, qui n'est plus bon qu'à être foulé aux pieds. Et quand on réfléchit à la force du bon exemple qui descend de haut, l'on se prend à trembler pour ceux qui négligent cette mission magnifique. Car le compte qu'il leur faudra rendre au Juge des nations sera terrible.

2. Là ne s'arrête pas l'expiation du scandale. Elle ne fait que commencer. Le crime lui-même, ses victimes ensuite, le Seigneur enfin réclament un châtiement éternel.

Nous avons déjà dit toute la malice de ce péché ; mais ce que nous n'avons pas dit, ce sont ses conséquences irréparables. Sa funeste impression ne s'efface jamais. Toujours, il en reste quelque chose. S'il est possible de rendre aux âmes l'innocence

qu'elles ont perdue, jamais on ne leur rendra les illusions et les heureuses ignorances qui les avaient préservées jusque-là. La blessure que fait le scandale est sans remède complètement efficace, elle est mortelle; on en souffrira toute son existence; là tombe elle-même ne la guérira pas; Dieu seul, dans son éternité, pourra rendre à l'infortunée victime sa vigueur et sa vie.

Mais si les ravages du scandale dans sa victime sont tels qu'ils la conduisent souvent à la mort éternelle, quelle expiation celle-ci ne pourra-t-elle pas demander à la justice divine contre l'auteur de sa perte?

Ici-bas le sang se paie par le sang, la vie par la vie. Près du tribunal de Dieu, c'est la même chose. Le Seigneur l'affirme par la bouche de son prophète: « *L'impie mourra dans son crime; mais je te redemanderai son âme.* »

Ah! si depuis le commencement du monde le sang du pieux Abel assassiné crie vengeance près de Dieu, si depuis les premiers jours de l'Eglise le sang des martyrs crie vengeance contre les persécuteurs et les bourreaux, quelles ne doivent pas être les clameurs déchirantes des victimes du scandale! Pauvres âmes à jamais damnées, à jamais malheureuses, de quelle haine légitime ne doivent-elles pas poursuivre les causes de leur irréparable perte, et de quel poids épouvantable doivent-elles peser dans la balance de l'éternelle justice!

Certes, si le Seigneur est sévère contre elles, ne le sera-t-il pas davantage contre ceux qui leur ont appris le mal? et permettra-t-il jamais à ceux-ci de jouir du bonheur du ciel, quand leurs victimes seront pour jamais dans l'enfer? Que vaudra près de lui l'excuse de Caïn: « *Num custos fratris mei sum ego?* Suis-je chargé du salut de mon frère? En suis-je responsable? » Oui, chrétiens, vous êtes responsables des conséquences de vos actes, et votre conscience est chargée de toutes les fautes que vous inspirez par vos paroles et vos exemples. Le Seigneur, en châtiant les crimes, remonte à leur cause première, il reconnaît la part de chacun pour infliger à chacun sa peine, dans la mesure exacte de sa culpabilité.

Sans doute, c'est effrayant. Mais perdre des âmes, c'est bien plus effrayant encore, et les pauvres victimes ont bien droit à cette terrible mais juste vengeance.

Le Seigneur ne nous le laisse pas ignorer, et ses menaces à ce sujet sont formelles dans nos saints livres. Il revient à trois fois sur cette vérité.

Constatant la corruption du monde, le Sauveur reconnaît qu'il y aura nécessairement des scandales. « Cependant, s'écrie-t-il, malheur à l'homme qui s'en fera l'auteur! *Væ homini illi per quem scandalum venit.* » S'il maudit le monde, dans lequel combattent les âmes qu'il veut sauver, c'est encore à cause de ses scandales: « *Væ mundo a scandalis.* » Et parlant de celui qui, sans respect pour l'innocence des enfants, les scandalise: « *Il vaudrait mieux, affirme-t-il, qu'on le précipitât dans la mer, avec une meule de moulin au cou.* »

Comme elle se comprend, cette parole indignée de Jésus! La mort du corrupteur serait une expiation salutaire de sa faute, et les âmes pures seraient à ce prix préservées de sa dangereuse influence et peut-être de la mort éternelle.

* * *

Le Seigneur, m. f., nous l'affirme dans l'Evangile: il y aura toujours et comme nécessairement des scandales. *Necesse est ut veniant scandala.* Nous en sommes forcément les témoins, puisque c'est le monde dans lequel nous vivons qui les donne; mais du moins n'en soyons pas les victimes. Ne cédon pas au mal; combattons-le. Ce n'est pas au bien de lâcher prise, il faut qu'il s'affirme, et qu'il triomphe. Pas de faiblesses! Sachons résister au courant qui veut nous entraîner, sachons montrer à nos ennemis que nous ne sommes pas moins dévoués à la cause de l'honneur et du devoir, qu'ils le sont à celle du plaisir et du vice! Pas de désertions, pas de fuite! Groupons-nous, pour nous compter, pour nous connaître et nous soutenir!

Réparant nos faiblesses passées, rentrons pendant ces jours sous l'étendard de la Croix que nous n'aurions jamais dû quitter! Par cette union qui fait la force, bravons la funeste influence des scandales! Que nos adversaires apprennent par leur défaite que la religion n'a pas encore rendu le dernier soupir, qu'elle renferme encore dans son sein plus de vie qu'il n'en faut pour les vaincre. Et surtout, m. f., ne soyons pas les auteurs maudits du scandale; ne travaillons pas nous-mêmes à notre perte; ne soyons pas des docteurs du mal, des modèles de faiblesse. Loin d'enseigner l'indifférence, combattons-la, flétrissons-la par la courageuse fidélité de notre conduite. Dans nos familles comme dans la société, que la jeunesse n'ait qu'à nous regarder, pour savoir ce qu'elle doit faire et comment elle doit remplir ses devoirs.

Alors, nous aurons fait le bien que Dieu demande de nous, participé dans la mesure de nos forces au salut des âmes, apporté notre concours à la régénération de la France et bien mérité de l'éternelle patrie. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA PASSION

VI

LE RENIEMENT ET LE REPENTIR DE PIERRE

Perditio tua, Israel; tantummodo in me auxilium tuum.

(Osée, xiii, 9).

Un des remèdes que Dieu emploie pour guérir l'homme d'une grande présomption et d'un grand orgueil, dit S. Thomas, est de permettre qu'il tombe dans de grandes fautes. Personne peut-être n'avait plus besoin d'un remède aussi humiliant que S. Pierre. Il aimait son divin Maître, mais par sympathie naturelle plutôt que par la charité surnaturelle qui enfante les martyrs; il crut que ses forces naturelles égaleraient ses désirs. Aussi malgré les avertissements du divin Maître, omit-il de

chercher dans la prière sa force contre la tentation. Il porta la témérité jusqu'à se jeter lui-même dans le danger où le Seigneur avait prédit qu'il périrait. Il ne fallait donc rien moins que cette chute, dit S. Chrysostome, pour qu'il touchât du doigt sa faiblesse. Ce n'est pas à dire cependant que Dieu l'ait poussé lui-même au péché, mais il l'abandonna à son courage apparent et à sa faiblesse. Dieu lui fit comprendre la leçon qu'il avait donnée par son prophète : l'homme n'a guère en lui que la funeste faculté de se perdre, et ce n'est qu'en Dieu seul qu'il peut rencontrer sa force, son soutien. *Perditio tua, Israel; tantummodo in me auxilium tuum.*

Mais cette leçon, dit S. Augustin, que l'homme ne peut rien sans Dieu, qui est le fondement de la morale chrétienne, J.-C. a voulu nous la donner à tous en la personne de Pierre. C'est dans cette intention que nous devons envisager aujourd'hui ce triste épisode de la Passion du Sauveur.

I. — Le reniement de Pierre

1. *La présomption.* — A l'arrestation de son Maître, Pierre fuit comme les autres apôtres. C'est ainsi que s'accomplit cette prophétie : *Qui iuxta me erant, de longe steterunt.* (Ps., xxxvii, 42). Néanmoins Pierre, plus attaché à J.-C. et comptant sur lui-même, revint bientôt et se mit à suivre le Seigneur de loin : *Petrus autem sequebatur a longe.* Il ne pouvait, observe Origène, se résoudre à se séparer entièrement de son Maître. Aussi, ajoute S. Ambroise, devons-nous vraiment admirer Pierre, qui, malgré sa grande frayeur des Juifs, ne l'abandonna cependant pas entièrement. Sa peur venait de sa faiblesse naturelle ; l'empressement à marcher constamment après J.-C. n'en était pas moins une preuve de son tendre amour. Mais, dit S. Augustin, autant il était facile prometteur, autant il se montra dans le danger disciple réservé. Aussi les évangélistes, en remarquant qu'il suivait de loin, nous insinuent-ils qu'il allait bientôt le renier ; il est certain qu'il n'eût pas commis ce reniement, dit S. Ambroise, s'il se fût tenu aux côtés de J.-C.

Telle est donc la froideur des sentiments avec laquelle Pierre arrive dans la maison de Caïphe. Après en avoir obtenu l'entrée par la médiation d'un ami, il se confond avec la foule des soldats et des serviteurs. Prenant un air de désintéressement, il se met à discuter avec eux et à se chauffer en leur compagnie. Mais quoi ! était-ce le moment de se placer commodément pendant qu'on s'occupait de condamner à mort son divin Maître ? C'est là que vint aboutir le zèle ardent de Pierre, dit S. Chrysostome. Mais, hélas ! combien ne s'était-il pas déjà refroidi dans l'amour, dans la foi de J.-C. ! car l'Evangéliste observe qu'il n'avait d'autre intention que de voir la manière dont la cause du Sauveur allait se terminer : *Ut videret finem.* Cependant, cinq jours auparavant, J.-C. avait annoncé que dans le courant de cette semaine il serait crucifié et qu'il ressusciterait le troisième jour. Si donc Pierre eût conservé la foi à cette révélation, il n'eût pas eu le moindre besoin d'aller dans cette maison. Ainsi sa présence, dit S. Hilaire, indique que la foi divine avait chez lui cédé la place à une curiosité toute humaine, et qu'il ne croyait qu'imparfaitement à la prophétie du Sauveur qui avait annoncé sa mort et la chute de Pierre.

2. *La chute.* — Voilà Pierre qui fait l'indifférent parmi ces gens, dont chacun dit de J.-C. autant de mal qu'il peut, se flattant de n'être reconnu de personne pour son disciple. Mais, hélas ! cette froideur à défendre son Maître n'est-elle pas un premier pas pour le renier ? A la clarté de ce feu

où Pierre réchauffe son corps pendant que son cœur est glacé, reconnu par la portière du vestibule et dénoncé pour l'un des disciples, Pierre répond sans hésiter : « Femme, je ne connais pas l'homme dont tu me parles ; je ne sais même pas ce que tu me dis. *Non novi illum, neque novi quid dicas.* » Il se retire et va se mêler à la foule, mais à quoi bon ? Une heure à peine après le premier reniement, il prononça le second à la voix d'une autre femme, qui le dénonce à la compagnie comme l'un des disciples. Alors Pierre, confus, de s'écrier : « Que dites-vous là ? Je ne connais pas même de nom ce Nazaréen. » Et il fortifie son assertion par un horrible serment. *Et iterum negavit cum juramento.*

Qui ne se serait attendu à voir Pierre s'enfuir de ce lieu funeste après ces deux chutes lamentables ? Comment la foi du disciple pourrait-elle être en sûreté dans un lieu où l'on condamne à mort le Maître comme blasphémateur ? Mais non, Pierre passe du vestibule au portique, de la lumière à l'obscurité, sans se décider à quitter ce seuil homicide ; et voilà qu'un soldat lui dit : « Vous ici ? Je vous reconnais : vous êtes un des disciples du prisonnier. » Pierre s'efforce de le contredire, mais le soldat ajoute : « Il est inutile de le nier ; ton parler galiléen prouve que tu es du pays du Nazaréen et que tu en mènes la vie : *Vere et tu ex illis es, nam loquela tua manifestum te facit.* » Au bruit de cette altercation accourt entre autres le parent de Malchus qui lui dit : « Et comment peux-tu nier que tu sois disciple de cet homme ? Ne t'ai-je pas vu moi-même au jardin en sa compagnie ? » Toujours ferme, mais dans le mensonge, Pierre fait le dédaigneux, l'irrité, il se met à faire d'horribles imprécations, répétant : « Non, je ne suis point son disciple ; je n'ai rien de commun avec lui ; je ne connais même pas cet homme. *Cæpit anathematizare et jurare et detestari quia non novi hominem hunc quem dicitis.* » Voilà donc, dit Bède, la prédiction du divin Maître accomplie.

O langage sacrilège ! Pierre appelle homme, et homme méprisable et dangereux, celui que, par l'inspiration du Père qui est aux cieux, il a connu et confessé naguère Fils de Dieu ! Après tant de serments de ne jamais s'en séparer, il repousse comme une calomnie l'honneur d'être son disciple. Ah ! le premier des disciples de J.-C., celui qu'il a tant aimé, qu'il a tant honoré au-dessus des autres, le voilà, dit S. Augustin, qui apostasie la doctrine, la foi, l'Eglise de Jésus-Christ ! O chute lamentable !

3. *Les leçons.* — Mais arrêtons notre douleur, car la faute d'un aussi grand pécheur est, selon S. Augustin, une leçon pour tous les justes. Les quatre évangélistes en décrivant cette chute jusque dans les plus légères circonstances n'ont pas cherché, dit Théophylacte, à humilier le prince des apôtres, mais à nous faire comprendre combien il est mal de chercher en soi-même la force qu'on ne doit attendre que de Dieu. Voici quelques-unes des réflexions des Pères sur ce fait.

a) La chute de Pierre nous avertit, dit S. Chrysostome, de la fragilité de la nature humaine quand Dieu ne la soutient pas. Aussi nul ne doit, dit S. Bernard, s'étonner des chutes des autres, puisque d'un moment à l'autre il peut en augmenter le nombre par les siennes propres. Dire « homme, » c'est dire « terre » ; tous les hommes ayant la même origine peuvent tomber dans la même faiblesse. Toute volupté est une servante insidieuse. Alarmés à la vue d'une chute si profonde, nous devons constamment trembler sur nous, prier Dieu sans cesse de nous soutenir, car, si le saint est tombé, qu'en sera-t-il donc du pécheur ?

b) Pierre n'est tombé, dit Théophylacte, que

pour avoir négligé la vigilance et la prière, que J.-C. lui avait recommandées. Que les âmes tièdes tremblent en voyant combien sont insidieuses et véhémentes les tentations du démon.

c) Ce n'est plus le terrible Sanhédrin, observe S. Chrysostome, qui interroge Pierre, ce n'est pas un homme en autorité. La première qui l'interroge c'est une femme qu'on peut à peine appeler de ce nom, c'est une servante. Néanmoins Pierre tremble et tombe... Force funeste de la femme, s'écrie S. Maxime, pour entraîner l'homme dans la ruine ! Une femme séduisit le premier homme créé de Dieu, et voilà qu'une femme fait encore apostasier le premier des disciples choisis par J.-C. Hélas ! ô hommes, conclut S. Maxime, fusiez-vous forts comme Samson, prophètes comme David, sages comme Salomon, fuyez ces familiarités, ces liaisons avec ce sexe, si vous ne voulez pas vous démentir vous-mêmes ; évitez-le comme l'arme dont le démon se sert pour abattre la vertu la plus mâle, les cœurs les plus forts et les plus fidèles.

d) Le premier péché de Pierre, remarque S. Jérôme, fut un simple mensonge ; mais en y persévérant, l'Apôtre passa du mensonge au parjure, aux imprécations, aux anathèmes, des anathèmes il alla enfin jusqu'aux blasphèmes ! En trois heures, d'abîme en abîme il finit par tomber dans le gouffre de l'infidélité. Voilà l'histoire du cœur humain, votre histoire, pécheurs qui commencez à vous livrer à vos faiblesses. Si vous ne faites pas attention aux fautes légères, en ajoutant toujours des péchés à des péchés, vous finirez aussi par arriver vous-mêmes au dernier terme de la corruption et de l'endurcissement.

e) S. Pierre, dit S. Ambroise, ne renia point le Seigneur sur la montagne, ni dans le temple, mais dans le prétoire de Caïphe, où J.-C. est enchaîné, où par conséquent la vérité est condamnée, la justice emprisonnée. Bède ajoute : il nie même comme homme, au milieu des impies, J.-C. qu'il avait reconnu pour le Fils de Dieu, au milieu des disciples fidèles. Gardez-vous donc de mettre tant de prix à l'accès auprès des grands ; la justice et la religion sont ordinairement exclues de leur palais ; on y est souvent forcé de rougir de la pudeur, de la dévotion, d'y flatter le vice, d'y applaudir au crime, d'y trahir la vérité. Fuyez les assemblées profanes, les ennemis de la religion et de la piété ; autrement vous finirez à la longue par prendre leurs idées, répéter leur langage et imiter leurs actions. Combien, vainqueurs des plus violentes tentations dans la solitude, exposés au contact du monde, succombent honteusement par respect humain !

f) Pierre, selon la remarque de S. Augustin, était une colonne, la pierre fondamentale de l'Eglise ; mais le voilà qui pour s'être exposé à l'occasion du péché, tombe dans l'apostasie au premier souffle de la tentation. Qu'en sera-t-il de vous, hommes du siècle, roseaux fragiles, si vous vous exposez aux dangers dont la contagion corromprait les saints eux-mêmes ? Voyez ces soldats de cire, qui servent de jouets à l'enfance ; armés de pied en cap, ils semblent respirer une ardeur martiale. Approchez-les du feu, et voilà que les armes se détachent et leur fierté abandonne leur visage jusqu'à ce qu'ils soient réduits à une masse liquide informe. Or, telle est, selon l'expression prophétique, la condition de l'homme qui s'expose : *Factum est cor meum tanquam cera. liquescens*. (Ps., xxi, 15). Ses serments de plus de prudence, de force, armes vraiment faites de cire, fondent devant le feu de l'occasion ; tous les bons propos s'évanouissent, toutes les idées de vertu et de devoir s'obscurcissent, l'esprit se trouble, le cœur s'amollit ; et entre la séduction devenue plus forte

et la volonté rendue plus flexible, il ne reste plus qu'hésitation et chute. Ne pas tomber dans une occasion recherchée serait un vrai miracle, opposé aux règles ordinaires de l'assistance divine.

Quel espoir nous reste-t-il de nous relever, sinon la miséricorde de ce même Dieu que nous avons renié ? Le Seigneur s'est plu, en effet, à dresser à côté du plus terrible exemple de la faiblesse humaine, un monument magnifique de sa miséricorde : *Perditio tua, Israel...*

4. La miséricorde divine. — Ce reniement du disciple fut plus douloureux pour le divin Maître que toutes les insultes qu'il endurait de la part de ses ennemis. Mais si Pierre jure qu'il ne connaît pas son Maître, celui-ci n'en montre pas moins qu'il se rappelle et qu'il aime son disciple. Au moment où il est exposé aux mille outrages de cette tourbe, Jésus, le bon Jésus, se retourne, dit l'Evangéliste, pour regarder Pierre, qui vient de le renier jusqu'à trois fois ; il lui lance au visage et beaucoup plus encore au cœur un de ces regards que le cœur n'oublie jamais. C'était là, dit S. Augustin, un regard non de reproche, mais de compassion ; non de menace pour le confondre, mais de pitié pour le convertir. Jamais J.-C., s'écrie Théophylacte, n'a mieux montré toute la mansuétude de son cœur. Un disciple si privilégié repousse comme une injure le seul soupçon de lui appartenir, il se justifie au moyen de parjures répétés, il encourage la haine par cet exemple, il augmente la joie des ennemis du Sauveur, sur la place où Jésus l'entend ; et le Dieu Sauveur renié avec tant de lâcheté, au lieu de le regarder avec colère, ne le considère qu'avec le plus grand amour. Ce n'est point là un regard stérile, dit S. Augustin, mais une grâce efficace. Le Seigneur par ce regard, en le faisant rougir, le touche ; en lui faisant sentir l'horreur de sa faute, il lui en assure le pardon. On voit là l'excès de la faiblesse humaine et la nécessité de la grâce. Il est vrai qu'après le troisième reniement le coq chanta, et qu'alors Pierre se souvint de la prédiction de J.-C. Selon S. Maxime, le coq chanta aussi après le premier reniement, néanmoins Pierre ne se convertit pas. Il eût encore chanté inutilement, nous dit S. Ambroise, une dixième, une centième fois : le chant n'eût jamais confondu Pierre. Ce qu'il convertit, ce fut qu'au troisième chant J.-C. unit le regard amoureux de sa miséricorde. Ah ! si Jésus ne regarde pas, Pierre ne se convertit pas. Mais à peine l'a-t-il regardé qu'il illumine son intelligence, nous dit S. Maxime, et ramollit son cœur. En sorte que, dit S. Augustin, celui qui était mort par excès de présomption est ramené à la vie dès que J.-C. l'a considéré dans un excès de bonté.

Ce coq qui chante figure, selon S. Jérôme, le prédicateur chrétien qui exhorte à la conversion. Ainsi que le chant du coq ne convertit pas Pierre sans le regard du Sauveur, ainsi la voix du prédicateur, des parents, les fléaux, les bienfaits de Dieu, ne font aucune impression sur nous sans l'action secrète de la grâce. Nous pouvons nous jeter au fond de l'abîme, mais nous ne saurions en sortir si Dieu ne nous tend une main secourable. Ce regard, nous avertit le Concile de Trente, n'est jamais refusé à quiconque le cherche par la prière. Disons donc avec S. Augustin : « Seigneur, si vous détournez de moi votre visage, je périrai, mais un seul de vos regards me fera revivre : *si despicias, pereō ; si respicias, vivo.* »

Remarquez enfin ce qui attira sur Pierre le regard compatissant de J.-C. : ce fut qu'après avoir renié, il ne l'abandonna pas entièrement, mais qu'il était près de Jésus. C'est ainsi que nous devons nous tenir aussi près de lui que possible ; nous devons aller où il se trouve, dans nos temples sacrés, auprès de la divine Eucharistie, fixant sur

Jésus un regard de confiance, d'humilité et d'amour, expression sincère du regret de nos chutes et du désir d'être soulagés, un cri du cœur; ce regard nous fera rendre regard pour regard, amour pour amour : il nous convertira et nous éprouverons ainsi que nous avons été sauvés par la miséricorde divine : *Perditio tua, Israel; tantummodo in me auxilium tuum.*

II. — Son repentir

En permettant la chute de Pierre, Dieu a voulu, dit S. Léon, préparer à tous les chrétiens le remède salutaire de la pénitence. Après avoir dit à S. Pierre : « Je te prédis que tu me renieras trois fois », le Seigneur ajouta : « Mais quand tu seras converti, confirme tes frères dans la foi : *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* » Envisageons donc le repentir de Pierre. Les chutes des saints ne sont inscrites dans les saintes Ecritures que pour que nous les imitions dans leur retour à Dieu, si nous avons eu le malheur de les imiter dans leur péché.

1. *Le repentir.* — La dignité surnaturelle et divine du prince des apôtres avait été prédite et figurée plus de douze siècles auparavant, dans la surnaturelle et divine dignité d'Aaron. Mais, hélas ! Aaron figure également la chute. Aaron a renié Dieu au pied du Sinaï, pendant que ce Dieu établissait l'antique alliance par la manifestation de sa puissance; ainsi Pierre renia J.-C. dans la maison de Caïphe pendant que le Sauveur fondait l'alliance nouvelle par la révélation manifeste de sa divinité. Qui eût jamais cru qu'Aaron, le frère de Moïse, le personnage le plus éclairé du peuple hébreu, si honoré de Dieu, admis aux communications les plus secrètes de ses conseils, eût jamais pu tomber dans l'idolâtrie ? Qui se fût jamais imaginé que Pierre, le frère d'André, le premier des apôtres, admis par J.-C. à la vision des plus grands mystères, l'eût renié comme le plus compromettant des hommes, après l'avoir confessé comme Fils de Dieu ? Comme l'idolâtrie d'Aaron fut un grand scandale pour les Hébreux, le reniement de Pierre fut aussi un grand scandale pour les Juifs. Aussi mérite-t-il la qualification donnée par le Saint-Esprit au péché d'Aaron, l'appelant « péché très grand. » Hélas ! dit S. Ambroise, nous apprenons par là ce qu'est l'homme : le caractère sacré de prêtre, la profession religieuse, les plus grandes lumières de la religion, la maturité de l'âge, une vie de sainteté et de sacrifices ne l'empêchent pas de tomber, tant qu'il croit pouvoir se conserver vertueux par ses seules forces. — Mais ce péché est aussi un gage de consolation, car ce péché, le plus grand des péchés peut-être après celui de Judas, a été pardonné par J.-C. en faveur du repentir sincère de celui qui l'a commis. Voilà donc ce dogme capital du pardon des offenses rendu évident dans la personne du prince des apôtres. Voilà proclamée la vérité « qu'il n'y a aucun péché, quelque horrible qu'il soit, que les larmes de la contrition ne puissent effacer et faire pardonner » ; en sorte que, selon Bède, le Seigneur semble avoir voulu dire : « Souviens-toi de fortifier un jour par l'exemple de ton repentir les frères plus faibles que toi, afin que devenus pécheurs ils se gardent bien de désespérer de leur pardon. »

Rappelez-vous la doctrine de S. Paul, qui nous dit que tout pontife constitué pour la conduite des hommes est choisi dans ce but, vu que étant fragile comme eux, il peut compatir aux fautes des hommes : *qui condolere possit iis qui ignorant et errant.* C'est également à cette fin, ajoute S. Chrysostome, que le pouvoir d'absoudre les péchés n'a pas été confié aux anges, car, ne pouvant pécher, il eût été à craindre qu'ils ne se montrent trop sévères dans l'appréciation du péché. Mais la

bonté divine a confié la puissance d'absoudre à l'homme peccable, peut-être pécheur lui-même, afin que se souvenant de ses péchés, il fût plus enclin à la clémence envers les autres. Cette autorité d'absoudre fut confiée à Pierre par le Sauveur dans toute sa plénitude, en sorte qu'elle descend de lui à tous les prêtres. Dieu a voulu que les prêtres trouvassent dans son exemple la promptitude d'accorder l'absolution à la vue du repentir, se gardant de cette dureté qui désespère le pécheur plus qu'elle ne détruit le péché. Il a voulu donner pour règle à tous les pasteurs qu'il ne doivent repousser personne, ne jamais refuser le pardon aux larmes de la douleur. Ainsi la chute de Pierre et sa promptitude à se relever nous encouragent par la promptitude des ministres sacrés à nous pardonner : *Confirma fratres tuos.*

Enfin, J.-C. le réintègre dans tous ses privilèges de chef de l'Eglise, de maître infaillible de la vérité, de pasteur suprême des âmes. Ah ! le Seigneur dans la parabole de l'enfant prodigue reçu avec tant de joie par son père, revêtu richement, nous avait déjà confirmé la promesse consolante « que si nous nous repentons sincèrement de nos fautes, elles nous seront pardonnées, comme si nous ne les avions jamais faites ; que tous nos mérites anciens revivent ; que les péchés que nous détestons ne nous nuisent en rien ; qu'ils ne nous empêchent point d'être admis de nouveau aux communications les plus intimes de la bonté divine, ni de participer aux grâces des âmes les plus pures, les plus parfaites ». Mais combien n'est-il pas consolant encore de voir cette doctrine confirmée dans la personne de la pierre fondamentale de l'Eglise ! *Confirma fratres tuos.*

2. *Les caractères de la vraie pénitence.* — Cette conversion nous présente encore les caractères de la vraie pénitence.

a) *Conversion vive et empressée.* A peine eut-il reconnu son tort au chant du coq, et plus encore au regard amoureux de J.-C., que Pierre fut touché de la grâce et qu'il y correspondit : *Conversus Dominus respexit Petrum ; et egressus foras, flevit amare.* C'est à cet empressement de profiter d'une grâce aussi grande qu'il fut redevable de son pardon, de son salut. Sans cela, J.-C. ne l'eût pas regardé une seconde fois et il fût mort dans son infidélité. Voilà ce à quoi vous vous exposez, pécheurs, en remettant votre conversion d'année en année. Plus vous demeurez dans le péché, dit S. Bernard, plus vous vous habituez à y demeurer tranquilles ; plus les chutes deviennent fréquentes, plus les péchés augmentent en nombre et diminuent d'horreur à vos yeux ; la volonté devient plus impuissante, le concours divin plus faible, les remords plus rares ; il vous sera plus facile de vous désespérer que d'obtenir le pardon. Aujourd'hui donc que la grâce se présente, n'allons pas opposer à Dieu une dureté orgueilleuse, car malheur, nous dit l'Esprit-Saint, à celui qui remet de jour en jour de se convertir à Dieu ! La colère divine l'emportera à l'improviste.

b) *Conversion sincère et intérieure.* Le regard du Seigneur découvrit à Pierre son incrédulité aux avertissements du Maître, sa témérité, son ingratitude, sa lâcheté, sa cruauté à percer le cœur du Seigneur. Ces souvenirs déchirent Pierre de remords et le font fondre en larmes. Il ne dit mot, dit S. Augustin, mais ses larmes sont un aveu extérieur et le témoignage de ses regrets intérieurs ; et ses larmes, ajoute S. Léon, sortant d'un cœur contrit effacèrent de son âme la tache de l'infidélité. Tous les plaisirs du monde, dit S. Augustin, ne sont rien en comparaison de la jouissance exquise qu'on ressent à pleurer ses fautes au pied du crucifix. Mais, où sont les pénitents qui regrettent et pleurent de cœur leurs fautes ? Beau-

coup, surtout au temps pascal, se confessent pour se conformer à un usage et non pour recevoir le sacrement ; ils se confessent dans la crainte de la punition, mais non par haine du péché. Leur cœur n'est aucunement changé, vu qu'ils ne ressentent aucune douleur, aucun regret pour leurs fautes. Écoutons-les, en effet, se confesser des plus grandes fautes d'une année, de plusieurs, avec tant d'aisance, de froideur ; et ce qui nous tourmente, nous confesseurs, ce sont moins les grands péchés dont ils sont coupables que leur grande indifférence en les accusant. Vous devez savoir que ce n'est pas l'absolution arrachée par importunité qui efface le péché, mais le repentir qui lui donne son effet. La vraie pénitence consiste dans la détestation. Cette douleur que ne ressentent pas les faux pénitents, J.-C. la ressent comme autrefois à la vue de Jérusalem. C'est en vain que la langue s'accuse, que la volonté proteste, quand le cœur n'est pas contrit. Veillons au repentir et ne nous inquiétons pas des paroles ; tâchons de faire naître cette contrition par la considération de la bonté de Dieu, de notre ingratitude, de notre méchanceté, et surtout demandons-la à Dieu, qui ne la refuse pas au mérite de la prière.

c) *Conversion active et efficace.* Aussitôt Pierre se hâte de sortir et de fuir la maison de Caïphe : preuve, dit S. Léon, qu'il ne veut plus tomber, puisqu'il évite l'occasion de ses chutes. Eh quoi ! les témoins de son reniement ne doivent-ils pas l'être aussi de sa confession ? Ils le seront bientôt. En attendant, Pierre nous apprend par sa fuite que la vraie pénitence doit être active et efficace par l'éloignement de tout ce qui a été l'occasion ou la cause du péché, et que le premier devoir de celui qui a donné un scandale est de fuir le lieu où il l'a donné. Il ne suffit pas de laisser le péché, il faut aussi en laisser toutes les occasions. Il faut rompre avec ces amis, renoncer à ces maisons, briser ces chaînes, s'abstenir de ces spectacles, abandonner ces négoces, d'où vous n'êtes jamais sortis que ou entachés, ou consumés. Le pénitent qui néglige ces pratiques, montre clairement qu'il ne hait pas le péché, mais qu'il l'aime encore dans l'intimité de son âme.

d) *Conversion humble et craintive.* L'Écriture nous dit que comme toute chute provient de l'orgueil, ainsi toute vraie conversion commence par l'humilité. Quand le Seigneur après sa résurrection interrogea Pierre en lui disant : « M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Pierre n'ose plus comme avant la chute affirmer de lui-même qu'il l'aime véritablement. Il s'en rapporte au témoignage du Seigneur ; et quand il l'entend lui renouveler la même question, une seconde et une troisième fois, il s'en attriste. Il n'a plus ni présomption, ni confiance en lui-même ; il ne compte que sur Dieu : « *Tu scis, Domine, quia amo te.* » Ceux-là donc qui après la confession, se confiant en eux-mêmes, n'implorant pas le secours divin par la prière, ne cherchent pas à se fortifier par des lectures pieuses, la fréquentation des sacrements, les pratiques de la religion, ne sont pas même pénitents de nom. Hélas ! c'est peu de fuir toute occasion, il est indispensable en outre de redouter l'inconstance de la volonté, la faiblesse du cœur, de chercher en Dieu la force de marcher droit et de persévérer : *Cum infirmor, tunc potens sum.* Alors, cet homme si faible triomphe de tout. *Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion, non commovebuntur in æternum.* (Ps., cxxiv, 1).

e) *Conversion affectueuse et zélée.* Pierre répondit constamment à la triple question du divin Maître : « Vous savez, Seigneur, que je vous aime. » Par là, remarque S. Augustin, Pierre le confesse trois fois Seigneur en réparation de ses trois reniements, faisant servir ainsi au langage de l'amour pour

J.-C. cette langue qui, subjuguée par la crainte, avait servi à l'outrager. Au jour de la Pentecôte, il le confesse publiquement sur la place principale de Jérusalem ; puis en présence du Sanhédrin, composé de ce même Caïphe, des princes des prêtres et des sénateurs, à qui il reproche leur obstination à rejeter le Messie et qu'il exhorte eux-mêmes à la pénitence. Il vient le confesser à Rome, et par Rome dans le monde entier. Sa vie n'est qu'un tissu de souffrances pour propager la connaissance et la gloire de J.-C., afin de réparer son reniement. Voilà comment nous devons aimer Dieu à proportion que nous l'avons offensé. Nous devons y faire servir nos paroles, nos exemples, afin que d'autres pécheurs reviennent à Dieu. Le zèle pour le salut d'autrui, étant le plus noble effet de la charité divine et d'une conversion sincère, en est aussi la preuve la plus sûre. *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.*

* *

Avec toutes les autres belles qualités de la pénitence de S. Pierre, celle qui les perfectionne toutes est celle d'avoir persévéré jusqu'à la mort dans son repentir. S. Marc nous assure que Pierre à peine sorti de la maison de Caïphe commença à pleurer. Toutes ses délices furent de pleurer son péché, au point que, selon le témoignage de Nicéphore, ses larmes continuelles avaient creusé deux sillons sur ses joues. Et, comme l'assure S. Clément, son disciple et son successeur dans le pontificat, toutes les nuits au chant du coq il se levait pour pleurer son reniement et en demander pardon à J.-C. Il continua d'en agir ainsi pendant les trente-cinq années qu'il lui survécut. A sa mort, ayant été condamné par Néron à mourir en croix, se considérant comme indigne, lui pécheur, d'être crucifié comme le Fils de Dieu, il demanda d'être cloué la tête en bas. Son dernier soupir fut un acte d'amour et de contrition ; sa pénitence et sa douleur ne finirent qu'avec sa vie.

Le pardon des péchés est de la part de Dieu un tel acte de bonté et de miséricorde que l'âme qui l'a reçu ne l'oublie jamais. Plus Dieu s'est montré miséricordieux, plus le vrai pénitent se montre exact à se souvenir et à se punir du mal qu'il a fait. Voyez comment Pierre, Paul, Madeleine, Augustin, Marie l'Égyptienne, Marguerite de Cortone, Ignace, et mille autres pénitents, quoique assurés de leur pardon par une révélation divine, n'en continuèrent pas moins leur pénitence jusqu'à la mort.

Que penser de tous ces pécheurs qui, au lieu de concevoir la moindre haine contre eux, au lieu de gêner de temps en temps leurs goûts, de pratiquer une œuvre de religion et de charité en expiation de leurs fautes, accomplissent à peine la pénitence qui leur a été imposée ?... Vous, du moins, que votre conversion soit prompte, sincère, humble, généreuse, efficace, constante ; implorez l'intercession de S. Pierre, afin qu'il vous obtienne de Dieu une étincelle de cet esprit de pénitence qui régit dans son cœur et qui doit réformer le vôtre ; que la grande prophétie de J.-C. s'accomplisse à votre avantage : prophétie par laquelle il annonce que Pierre converti doit, en qualité de modèle et d'intercesseur, vous fortifier dans la vraie pénitence, vous convertir et vous sauver : *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 martii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 26 mars 1914

Deuxième

partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de N.-D. des Sept-Douleurs. — La protection de Marie à l'heure de la mort, 241.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XVIII. Dimanche des Rameaux, 249.

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LE PROBLÈME DE LA VIE. — VI. La haine et l'amour de Jésus-Christ, 253.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DES SEPT-DOULEURS

LA PROTECTION DE MARIE À L'HEURE DE LA MORT ¹

Introduction. — 1. Derniers moments de S. Joseph Oriol. — 2. Leçons que l'Eglise nous enseigne dans la seconde partie de la Salutation angélique. — 3. Association de Notre-Dame de la Bonne Mort. — 4. Deux principaux motifs pour lesquels la protection de Marie nous donne l'assurance d'une bonne mort.

Premier Point. — 1. Premier motif de l'efficacité de l'assistance de Marie à la mort : elle a renoncé à son privilège d'immortalité. — 2. Comment Dieu a récompensé Marie de ce sacrifice. — 3. Marie par sa mort a mérité de sanctifier notre mort. — 4. De même que Marie a assisté à leur mort S. Joseph et le bon larron, ainsi assiste-t-elle ses enfants qui se recommandent à elle.

Second Point. — 1. Second motif de l'efficacité de l'assistance de Marie à la mort : elle a coopéré avec Jésus-Christ au rachat du monde. — 2. Dernières paroles de Jésus en croix : il recommande à Marie de remplir à notre égard les mêmes offices qu'elle a remplis envers lui-même. — 3. Marie nous assiste en réalité durant la vie et à la mort. — 4. Combien est vrai le titre : *Notre-Dame de la Bonne Mort*.

Troisième Point. — 1. Manière dont Marie assiste ses enfants à l'heure de la mort. — 2. Elle leur procure la grâce d'un sincère repentir. — 3. Elle leur obtient la résignation à la volonté de Dieu et la joie spirituelle. — 4. Elle les protège contre les embûches du démon.

Conclusion. — Nous ne devons désespérer du salut d'aucun pécheur, tant que dure cette vie : Marie, refuge des pécheurs, peut leur obtenir la grâce d'une bonne mort.

*Christe, cum sit hinc exire,
Da per Matrem me venire
Ad palmam victorie.*

Quand le moment sera venu pour moi de quitter ce monde, accordez-moi, ô Christ, de recevoir par la médiation de votre Mère la palme de la victoire. (Hymne *Stabat Mater*).

4. Il y a quelques années, le Souverain Pontife Pie X élevait à l'honneur des autels un saint prêtre de Barcelone, Joseph Oriol, dont la vie passée à l'ombre du sanctuaire avait été partagée entre la prière, la pratique des vertus chrétiennes, la direction des âmes et l'assistance des moribonds. Une

dévotion surtout avait fait l'objet de ses prédilections : la dévotion à la Passion de Notre-Seigneur et aux douleurs de sa sainte Mère. Cette dévotion lui avait été d'un puissant secours pour ramener les pécheurs à Dieu et surtout pour préparer les mourants au grand passage de la vie à l'éternité. Il avait atteint l'âge de cinquante-deux ans, quand il ressentit les premières atteintes du mal qui devait le conduire à la tombe. Fidèle à sa chère dévotion, il se recueillit alors dans les plaies de Notre-Seigneur ; puis son premier soin fut de recevoir le saint viatique, ce qu'il fit avec des sentiments de ferveur qui édifièrent toutes les personnes présentes. Quelques jours après, quand déjà la mort s'approchait à grands pas, il fut muni du sacrement de l'Extrême-Onction, pendant que de son cœur partaient des traits d'amour vers le Dieu qu'il avait tant aimé et qui bientôt devait le récompenser.

Comme il arrive d'ordinaire, la réception de ce sacrement, en fortifiant le moribond contre la violence du mal, avait laissé dans son âme une paix et une tranquillité célestes. Il était comme plongé dans une douce contemplation et paraissait déjà savourer les délices du paradis, quand, soudain, se tournant vers l'ami qui l'assistait amoureusement à ses derniers moments, Don Thomas Milans, maître de chapelle du Palau, il le prie de lui faire entendre une dernière fois le chant si suave de sa prière favorite, le *Stabat Mater*. L'ami s'étonne d'abord d'une telle demande, mais, connaissant la grande sainteté de Joseph, il se rend volontiers à ses désirs. On appelle en toute hâte quatre artistes de l'insigne chapelle, et là, dans la chambre même où quelques instants après Joseph Oriol rendra sa belle âme à Dieu, les notes harmonieuses de l'hymne sacrée, accompagnées par le son de la harpe, redisent aux oreilles du moribond l'histoire pathétique des souffrances du Fils agonisant sur le Calvaire et des douleurs de sa Mère debout au pied de la Croix. Dans le silence mystérieux de la nuit, les échos répètent la douce mélodie du chant sacré. L'âme du moribond est plongée dans un doux ravissement. Il lui semble que déjà les harmonies célestes retentissent à ses oreilles. Ses yeux sont fixés au ciel ; il tient enserrée dans ses doigts décharnés l'image sacrée du divin Crucifié, et de ses lèvres s'échappe cette exclamation : *Oh ! Jésus, quelle beauté ! quelle beauté !* Dans cette chambre, d'où bientôt l'âme de Joseph prendra son essor pour le ciel, le chant de l'ineffable complainte se poursuit comme le tendre gémissement de la colombe ; et c'est au milieu de ce concert que commence l'agonie du saint. Cette agonie n'a rien de pénible, rien de triste ; c'est une agonie calme, sereine et joyeuse. Les strophes divines du *Stabat Mater* ont transformé pour Joseph Oriol les affres de l'heure suprême en une jouissance céleste. Au fur et à mesure que les versets se succèdent, l'âme du saint semble se détacher de son corps, prête à se jeter dans le sein de Dieu. Enfin les dernières paroles viennent de résonner à ses oreilles :

¹ Discours prononcé par le R. P. Alexis-Marie Lépicier, de l'Ordre des Servites de Marie, à l'occasion de la fête patronale de l'Association de Notre-Dame de la Bonne Mort, dans l'Eglise des Stigmates de S. François, à Rome, le 13 mars 1913. — *Reproduction interdite.*

*Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloria.*

Encore un regard d'amour à son cher crucifix, comme pour reconnaître une dernière fois la plaie du cœur, un soupir, et l'âme s'envole contempler Dieu face à face dans une vision d'infinie beauté¹.

2. A la plus belle des prières composées en l'honneur de notre Mère du ciel, à la Salutation angélique, l'Eglise a ajouté ces paroles : *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort*. Nous avons ici, mes bien chers frères, deux grandes leçons. — D'abord, en mettant ainsi en relief l'heure de notre mort, l'Eglise nous enseigne que c'est à cette heure-là surtout qu'il nous faut songer dès maintenant, en vue du combat qui nous attend alors et des conséquences que ce combat doit avoir pour nous.

L'heure de la mort est l'heure où se joue pour nous la bataille suprême, l'heure dont dépend notre salut. Si nous sommes vaincus, tous les mérites précédents ne nous auront servi de rien ; si nous sommes vainqueurs, tout est sauvé à jamais. Car une bonne et sainte mort, c'est la grâce de la persévérance finale ; une mort loin de Dieu, c'est la réprobation éternelle. Oh ! le moment solennel, le moment terrible, d'où dépend notre éternité ! *Momentum a quo pendet eternitas !*

Ah ! certes, aucune crainte pour les dangers qui nous attendent à ce moment décisif n'est exagérée, aucune précaution pour assurer l'heureuse issue du combat final n'est superflue !

La seconde leçon que l'Eglise nous enseigne dans les paroles que je viens de citer est que, si nous voulons assurer efficacement notre salut, le moyen le plus facile et le plus sûr est de recourir alors à Marie, notre toute-puissante avocate ; que dis-je ? de nous assurer dès maintenant son assistance, de remettre notre sort entre ses mains, en répétant aussi souvent que possible cette supplication : *Priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort*. Certes, nous ne saurions trop reconnaître l'infinie bonté de Celui qui nous a donné l'assurance de la victoire, pourvu que nous soyons fidèles à recourir, pour ce moment suprême, à l'assistance de Marie, sa Mère et la nôtre. Fidèlement invoquée par nous, en effet, pendant cette vie, pour le moment de notre mort, elle nous obtiendra sûrement de son Fils la grâce suprême de la persévérance finale qui n'est autre que la grâce du salut : *magnum illud usque in finem perseverantiae donum*, comme l'appelle le saint Concile de Trente. (Sess. VI, can. xvi).

3. Notre Saint Père le Pape Pie X a daigné, il y a quelque temps, bénir et encourager l'Association de Notre-Dame de la Bonne Mort et l'enrichir de nombreuses indulgences. Comme le nom l'indique, le but avoué de cette Association, dont la direction est confiée à la Congrégation des Prêtres de

Sainte-Marie de Tinchebray, est d'obtenir, pour nous-mêmes et pour les personnes qui nous sont chères, la grâce d'une bonne et sainte mort par l'intercession de la glorieuse Mère de Dieu.

Il ne sera pas inutile de rapporter ici les paroles par lesquelles le Souverain Pontife exposait le but de cette Association, en même temps qu'il recommandait aux fidèles de s'enrôler parmi les membres qui la composent :

Cette Association de la Bonne Mort, disait-il¹, qui, pour la grande affaire du salut éternel, invoque le patronage de Marie, la Mère des Douleurs, sera de la plus grande utilité pour tout chrétien. Deux choses le prouvent : la bonté de notre Mère, toute pleine de grâce et de miséricorde, et le rappel à son cœur de la Passion de Notre-Seigneur. La première nous ouvre pendant toute la vie et surtout à l'heure du dernier combat un asile assuré entre les bras de la plus tendre des mères ; le second nous est un gage des largesses inépuisables de la divine miséricorde. C'est en effet en présence de Marie et sous ses yeux que s'accomplit le divin sacrifice de notre rédemption, et, Reine des martyrs, elle y eut une bien grande part, puisqu'elle avait enfanté et nourri la sainte Victime. Quoi de plus puissant pour déterminer Marie à exaucer les vœux de ceux qui la prient ? Quel argument plus fort peut-elle invoquer auprès de son Fils pour nous obtenir le pardon de nos péchés ?

Un troisième titre encore recommande cette Association : la pensée de la mort que, par un sage dessein, elle excite et entretient dans les âmes. Cette pensée, nul, vous le savez bien, ne l'a jamais méditée, qui n'ait vu diminuer en lui, sous le souffle de la grâce divine, la préoccupation des intérêts d'ici-bas, et s'accroître le désir des biens de la vie future.

4. Tels sont les avantages que l'Association de Notre-Dame de la Bonne Mort est appelée à procurer aux pieux fidèles². Mais d'où vient à Marie le privilège extraordinaire de procurer à ceux qui sont fidèles à l'invoquer la grâce d'une bonne mort et l'assurance du salut éternel ? C'est un point qui mérite d'être étudié particulièrement et dont l'exposition fera l'objet de ce discours.

Sans doute, mes bien chers frères, la dévotion à la Mère de Dieu pratiquée fidèlement pendant cette vie est un signe de prédestination, et comme telle nous assure à l'heure de la mort l'assistance de cette divine Mère. Comment Marie pourrait-elle abandonner à ce moment suprême celui qui l'a fidèlement invoquée pendant la vie ? En outre, cette dévotion, en nous éloignant du mal, nous porte avec force et douceur à l'exercice des vertus chrétiennes ; aussi est-elle incompatible avec une vie de péchés et de crimes. C'est donc comme une préparation lointaine, mais très efficace, au passage de l'éternité. C'est pourquoi, s'il est dit que servir Marie est régner sur ses passions, régner sur le monde, régner sur le démon, il est de même écrit qu'un vrai serviteur de Marie ne peut périr, parce que la dévotion à cette divine Mère, en nous

¹ Bref *Ubere in fructu*, 30 avril 1911.

² L'Association est enrichie de nombreuses indulgences, comme on peut le voir dans l'opuscule de la *Bonne Mort exercée sous le patronage de la Très Sainte Vierge*, ou notice sur l'Association de N.-D. de la Bonne Mort. — Le siège de l'Association est à Rome, 10, Piazza Rusticucci. — Nous nous ferons un plaisir, à l'AMI, d'envoyer des notices à ceux de nos lecteurs qui nous en demanderont.

¹ S. Joseph Oriol est mort à Barcelone le 23 mars 1702. Il a été canonisé en 1909. — Voir la *Vie de S. Joseph Oriol*, publiée à l'occasion de sa canonisation, Rome 1909, pp. 236 et suiv.

contenant dans la vertu, nous donne un gage assuré que le ciel est pour nous. La mort est le couronnement de la vie : une bonne vie ne peut avoir une issue fatale.

Mais, outre cela, il y a des motifs particuliers pour lesquels l'assistance de Marie nous est spécialement assurée à l'heure de la mort, et cette assistance, pourvu que nous nous en montrions dignes, doit précisément nous procurer la grâce d'une sainte mort. Quels sont donc ces motifs, mes bien chers frères ?

I. C'est d'abord parce que Marie a mérité par sa propre mort, qui est l'idéal de la mort du chrétien, de secourir ses fidèles serviteurs au moment du grand passage de la vie à l'éternité.

II. C'est ensuite parce que, ayant assisté son divin Fils pendant son agonie et jusqu'à la mort de la Croix, elle a reçu de lui la mission de nous assister également durant notre agonie et à l'heure de notre mort.

Nous développerons ces deux motifs, et nous examinerons ensuite :

III. la manière par laquelle Marie exerce envers nous son office de Mère à ce moment suprême.

Ces considérations nous feront mieux connaître et apprécier tout ce dont nous sommes redevables à notre Mère du ciel. C'est par Marie que Jésus nous a été donné, quand il est venu, petit enfant, dans l'infirmité de la chair, enveloppé de langes, pour nous sauver ; c'est également par Marie qu'au dernier jour nous espérons voir face à face ce même Jésus entouré de la gloire du Père et source pour nous d'un bonheur éternel : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exitium ostende !*

I

1. Le premier motif particulier, pour lequel nous pouvons croire que Marie a reçu de Dieu un pouvoir extraordinaire d'intercession en faveur de ses dévots serviteurs à l'heure décisive de la mort, est le sacrifice qu'elle fit elle-même, de plein gré, du privilège d'immortalité auquel l'innocence de sa conception lui avait donné droit.

Exempte de toute faute originelle, Marie, pas plus que nos premiers parents avant leur chute, n'était sujette au décret de la mort formulé par Dieu dans l'Eden. Ce décret ne regardait que les transgresseurs du précepte divin : *In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris.* (Gen., II, 17). Or Marie n'avait pas péché en Adam : elle ne devait donc point porter la peine due à ce péché. Non, l'Immaculée Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre, ne devait pas succomber à la mort. Elle était née pleine de grâce et de sainteté ; un privilège exceptionnel l'avait rendue impeccable et ce même privilège la rendait immortelle. Là où la faute n'existe pas, il ne peut y avoir de peine.

Marie n'était pas sans connaître les privilèges dont Dieu l'avait comblée. Elle savait qu'elle avait été conçue exempte de toute tache et pleine de grâce ; elle savait aussi qu'elle n'était point sujette

à la mort. Mais en même temps elle n'ignorait pas que son Fils, immaculé lui-même dans sa conception, et pour cela même immortel, mourrait néanmoins et mourrait d'une mort ignominieuse, et cela pour se conformer entièrement à la volonté de son Père, qui avait décrété que notre rachat s'accomplirait par la mort du Verbe fait homme. Dès lors, Marie, dont toutes les aspirations consistaient à se conformer autant que possible à son divin Fils, consentira-t-elle à jouir d'une exemption à laquelle Jésus-Christ lui-même aura librement renoncé ? Oh non, cela n'est pas possible !

Quand David rappela du champ de bataille Urie, époux de Bethsabée, et l'invita à se reposer dans sa maison, celui-ci rejeta avec indignation une telle offre : *Comment, dit-il, l'arche de Dieu, Israël et Juda habitent dans les tentes, et mon maître Joab et les serviteurs de mon maître n'ont d'autre lit que la terre nue, et moi j'irais me reposer, j'irais boire et manger dans ma maison ? Non, je ne le ferai pas.* (II Reg., XI, 11).

De même, Marie ne consentira pas à être exempte de la mort, du moment qu'elle sait que le Dieu Rédempteur doit mourir. La mort n'aura pour elle rien d'ignominieux, puisqu'elle sait que le Verbe fait chair l'a choisie comme couronnement de sa vie de fatigue et de peine. Depuis que Jésus, qui est notre vie, a choisi de mourir pour nous tous, les saints se sont estimés heureux de souffrir la mort : et Marie voudrait-elle seule être exemptée du décret fatal ? Eût-ce donc été un avantage ou un privilège pour elle de ne point mourir ?

Afin de devenir semblable à son Fils, Marie renoncera librement au privilège d'immortalité, et Dieu acceptera cette renonciation. Les angoisses, il est vrai, les affres d'une agonie lente et pénible lui seront épargnées. Elle n'en ressentira pas moins cette répugnance de la nature à la séparation du corps et de l'âme, à la dissolution momentanée de sa personnalité. Marie sera, jusque dans la mort, le portrait de Celui qui, par sa mort, a triomphé de la mort.

2. Mais Dieu ne se montrera pas moins généreux à récompenser ce sacrifice que Marie n'aura été empressée à le faire. En examinant l'histoire de l'Eglise et la vie des Saints en particulier, nous voyons que Dieu se plaît à reconnaître les mérites de ses serviteurs, en leur accordant des privilèges correspondants aux souffrances qu'ils ont endurées pour lui et aux sacrifices qu'ils ont faits pour l'honneur de son Nom. C'est ainsi qu'il aime à couronner l'abnégation de ceux qui ont poussé jusqu'à l'héroïsme la pratique de l'humilité, par une auréole de gloire toute spéciale, en leur accordant le don des miracles ou des prophéties. A ceux qui ont généreusement repoussé les séductions d'un monde trompeur et vaincu les appâts du démon de la sensualité, il a accordé une puissance spéciale d'intercession pour secourir les fidèles exposés eux-mêmes aux tentations de la chair et du vice. Et si dans les différentes maladies corporelles qui nous arrivent, nous recourons de préfé-

rence à tel ou tel autre saint, dont nous connaissons par expérience combien la protection est efficace, n'est-ce pas à cause des mérites que ce saint s'est acquis dans des souffrances analogues, généreusement endurées pour l'amour de Dieu ?

Cette vérité, c'est l'Eglise elle-même qui nous l'enseigne, quand, par exemple, elle prie ses apôtres d'assister ceux de ses enfants qui laissent leur foyer et leur patrie, pour s'en aller au loin porter aux infidèles la bonne semence de l'Evangile ; quand elle demande aux martyrs d'inspirer aux chrétiens persécutés pour le nom du Christ le courage d'affronter le courroux des tyrans et de sceller de leur sang cette foi qu'ils ont reçue au baptême ; quand elle supplie les Docteurs de nous illuminer pour connaître Dieu et approfondir ses mystères ; quand elle prie les vierges de nous aider à fouler aux pieds le serpent trompeur et à déjouer ses ruses et ses artifices.

A Marie, Dieu a donné le pouvoir de nous fortifier dans la lutte, de nous éclairer dans la recherche de la vérité, de nous tenir loin de la fange du vice et de la volupté qui embourbe les mondains. Car cette Reine glorieuse réunit sur sa tête, d'une manière suréminente, les couronnes des martyrs, des docteurs et des vierges. C'est par elle, en effet, que les premiers ont vaincu les puissances de ce monde, que les seconds ont déjoué les artifices de Satan, que les troisièmes ont remporté sur la chair et les sens une victoire complète.

3. Mais, outre cela, en acceptant la mort en conformité avec les sentiments qu'avait Jésus-Christ quand il accepta la sienne, Marie a obtenu de sanctifier notre mort. Et je n'exagère point, mes frères, en disant que Marie, par sa mort, a sanctifié notre mort. Sans doute, toute grâce de sanctification nous vient originellement de Jésus-Christ. Comme par sa victoire sur le monde, le démon et la chair, le Sauveur a préparé notre triomphe en cette vie sur les ennemis de notre salut, ainsi, par son agonie et sa mort douloureuse, il a sanctifié nos suprêmes angoisses, en nous assurant pour ce moment le secours de sa grâce pour calmer les agitations que les attaques du démon, ou une crainte trop servile des jugements de Dieu, pourraient causer en nous, au détriment de notre persévérance finale.

Mais il est un axiome sacré en théologie. Tout ce que Jésus-Christ nous a mérité *de condigno*, Marie nous l'a mérité *de congruo* ; tout ce que Jésus-Christ a souffert pour nous, Marie l'a souffert également : sa tendresse maternelle s'étend partout où l'amour paternel de Jésus est arrivé. Dès lors nous pouvons dire que Marie, comme Jésus, accepta la mort en acquit de nos obligations et pour suppléer à ce que nous ne pourrions faire nous-mêmes à ce moment douloureux. Elle consacra dans son cœur cette peine profonde que l'âme ressent naturellement à l'idée d'une séparation inévitable, elle la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté du Très-Haut.

Puis, en vertu de cette science infuse qui lui faisait voir dans l'avenir le sort de ses enfants, l'agonie de chacun d'eux était distinctement présente à son esprit, avec toutes ses circonstances de tristesse et d'abattement ; elle connaissait le genre d'infirmité dont ils devaient mourir, les luttes qu'ils auraient à supporter, la faiblesse où la maladie les réduirait, les angoisses qu'ils traverseraient, et, avec un élan d'amour vraiment maternel, elle offrit par avance sa propre mort, en union avec celle de son Fils sur le Calvaire, pour le salut des moribonds.

Ne nous étonnons donc pas que Marie ait reçu le pouvoir de nous assister à l'heure de notre mort, en écartant de nous les embûches du démon, en nous obtenant la grâce d'un sincère repentir de nos fautes et d'un entier abandon à la miséricorde de Dieu, en établissant entre nos âmes et Jésus-Christ un canal de communication, qui, partant de son Sacré Cœur, nous apporte des torrents, des fleuves entiers de miséricorde et de pardon.

4. N'est-ce pas là d'ailleurs ce qui est arrivé dans le sanctuaire même de la Sainte Famille de Nazareth ? La dernière heure avait sonné pour le chef de cette famille modèle, pour celui que Dieu avait choisi pour être le gardien du Sauveur et de sa Mère. Oh ! quel spectacle consolant nous présente l'heure suprême de Joseph ! Jésus lui-même, son Fils putatif, verse dans le cœur du saint Patriarche des trésors de paix et de consolation. Mais à qui S. Joseph doit-il la faveur si exceptionnelle d'être assisté à sa mort par le Fils de Dieu lui-même ? N'est-ce pas à Marie qui alors parfait et complète, par rapport à son fidèle époux, son office de médiatrice, et cela précisément à cause du sacrifice qu'elle avait fait à Dieu de son immortalité ? C'était à elle que Joseph avait dû d'être appelé le père de Jésus, de l'aimer, selon le mot de Léon XIII, d'un amour paternel et d'être aimé de lui d'un amour filial ; c'est à elle encore qu'il doit de recevoir de son Fils putatif les grâces suprêmes qui lui assureront au ciel la première place parmi les Séraphins. Et si plus tard il est lui-même salué du titre de « Protecteur des mourants », ce sera parce que sa mort aura été de toutes les morts la plus enviable, parce qu'il aura eu l'insigne honneur d'être assisté à ce dernier moment par Jésus ; et cette grâce lui aura été procurée par Marie, sa chaste épouse.

Quelques années plus tard, nous voyons la Vierge Mère debout sur le Calvaire, au pied de la Croix de son Fils. Aux côtés de Jésus deux condamnés sont suspendus à une croix. L'un et l'autre vont bientôt payer de leur vie le prix d'une longue trame de larcins et de crimes. Cependant les organes dont ils ont encore le libre usage servent à combler la mesure de leur iniquité : ils vomissent des blasphèmes contre l'innocente victime qui agonise au milieu d'eux. Mais soudain un changement radical s'opère dans le cœur de l'un d'eux ; il s'adresse repentant à Jésus : *Souvenez-*

vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume. Et Jésus ne tarde pas à prononcer lui-même la sentence du pardon : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.* D'où vient, mes chers frères, ce changement si subit chez ce pécheur endurci ? Ah ! les écrivains sacrés nous le disent : c'est que Marie a prié pour lui. L'intercession de la Mère de Dieu lui ouvre les portes de l'éternité bienheureuse.

Que de fois, dans le cours des siècles, ce miracle de la grâce ne s'est-il pas renouvelé, et toujours aux prières de l'Immaculée Mère de Dieu ! Que de pécheurs endurcis, conservant à peine une étincelle de foi, mais pour qui un fils aimé, une tendre épouse suppliaient avec ardeur la Vierge sans tache, ont senti, en entendant prononcer son Nom béni, leur cœur se fondre au dernier moment et, dans un élan de sublime contrition, lui ont adressé l'humble et fervente supplication :

*Flammis ne urar succensus,
Per te, Virgo, sim defensus
In die iudicii !*

Et Marie, que l'on n'invoque jamais en vain, a renouvelé pour eux le miracle de la conversion du bon larron sur la croix. Oh ! qu'elle est précieuse l'assistance de cette divine Mère au moment de la mort ! Et combien a dû être agréable à Dieu le sacrifice qu'elle lui a fait de son immortalité, pour qu'elle ait obtenu d'opérer, par son assistance maternelle, de semblables prodiges de repentir et de salut !

II

1. Pour mieux comprendre la puissance d'intercession accordée par Dieu à Marie en faveur des moribonds, et toute l'efficacité de l'assistance maternelle de cette glorieuse Vierge au moment décisif, il faut nous rappeler, mes bien chers frères, le rôle que notre Mère céleste a rempli dans l'œuvre de notre rédemption.

Absolument parlant, Jésus-Christ aurait pu nous racheter sans le concours d'aucune créature. Ses moindres actions, comme homme, ont une valeur infinie, et certes il n'avait besoin d'aucun auxiliaire pour apaiser la colère divine et satisfaire pleinement à toutes nos dettes. Mais Dieu en avait disposé autrement. Une femme avait pris une part active à notre ruine, une femme coopérera activement à notre rachat. D'ailleurs, n'est-ce pas la loi générale, loi d'amour d'un Dieu infiniment bon, qu'à côté d'un berceau il y ait une mère ?

Ainsi donc il n'y a aucune exagération à dire que Marie a coopéré avec Jésus-Christ à nous racheter de la mort éternelle ; aussi pouvons-nous en toute vérité appeler cette Vierge Immaculée la *Corédemptrice du genre humain*. Or ce glorieux titre ne recevrait pas sa pleine justification, si Marie ne nous couvrait, principalement à l'heure de notre mort, du manteau de sa protection maternelle.

Pour nous en convaincre, rappelons-nous que la vie du chrétien, destiné au bonheur éternel, doit

être une reproduction fidèle de la vie de notre divin Sauveur. C'est S. Paul qui le dit expressément : *Ceux que Dieu a connus par avance, il les a aussi prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, afin que celui-ci soit le premier-né entre beaucoup de frères.* (Rom., vi, 29). Or la très sainte Vierge a joué un rôle considérable dans la vie de Notre-Seigneur. N'est-ce pas elle, en effet, qui, engendrant dans ses chastes entrailles le Verbe de Dieu, lui a donné cette existence humaine dont il avait besoin pour remplir sa mission de Rédempteur ? N'est-ce pas elle qui, après l'avoir revêtu de notre humanité, l'a nourri de son propre lait, l'a entouré de ses soins, l'a mis à couvert des embûches de ses ennemis qui voulaient à tout prix sa mort, l'a conservé pour le jour du grand sacrifice, l'a accompagné jusque sur le Calvaire ? Et tout ceci, pourquoi ? Pour qu'elle assistât, en sa qualité de Mère, le Sauveur mourant sur l'arbre de la Croix, et pour qu'elle l'offrit, au nom de l'humanité tout entière, au Père éternel, comme son vrai Fils, comme la victime choisie par Dieu pour le rachat du genre humain. En vérité, il eût manqué quelque chose à l'harmonie du plan divin, si Marie n'avait été présente sur le Calvaire au moment de l'agonie de son Fils, si elle ne l'avait offert elle-même au Père éternel pour notre salut.

*Stabat Mater dolorosa,
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.*

Or les mêmes raisons qui exigeaient la présence de Marie sur le Calvaire prouvent aussi la nécessité de son assistance à notre trépas, si tant est que nous soyons destinés à jouir du fruit de la rédemption parmi les élus.

2. Et d'abord, mes frères, rappelons-nous les dernières paroles adressées par Jésus à sa Mère : *Femme*, lui disait-il, en lui montrant S. Jean, *voilà votre fils* ; et à S. Jean : *Voilà votre mère*. N'était-ce pas lui dire en d'autres termes : Le temps est venu pour moi, ô ma Mère, de quitter ce monde. Je vous lègue ce que j'ai de plus cher, l'humanité tout entière, pour laquelle je me suis fait homme, et que je rachète par l'effusion de mon sang. Ce que vous avez fait pour moi, durant le cours de ma vie, je veux que vous le fassiez pour chacun de mes frères : soyez leur mère, comme vous avez été ma mère ; engendrez-les à la vie de la grâce, comme vous m'avez engendré à cette vie mortelle ; procurez-leur la nourriture de l'âme, comme vous m'avez nourri moi-même de votre lait et du labeur de vos mains ; défendez-les dans les périls, déjouez les embûches que le démon leur tend, accompagnez-les dans tous les sentiers de la vie, mais surtout soyez-leur présente au moment décisif de la mort, pour offrir à Dieu le sacrifice qu'ils lui feront de leur vie et pour leur obtenir qu'en mourant en union avec moi, ils puissent jouir avec moi de la gloire éternelle.

Voilà, mes frères, le testament de Jésus en notre faveur, testament qu'il signe de son sang ; et pour

que rien ne manque à la solennité de cet acte, il y a là un témoin qui prendra soin de consigner à la postérité les dernières volontés du Rédempteur : celui-là même qui, à la dernière cène, a reposé sa tête sur la poitrine du divin Pélican, celui-là même qui actuellement représente l'humanité¹, S. Jean, le disciple bien-aimé, recueillera avec soin de la bouche de Jésus mourant les paroles sacrées, et bientôt les enregistrera dans son Evangile, pour l'instruction et la consolation des générations à venir.

3. Et maintenant pouvons-nous douter que Marie ne réponde pas aux intentions de notre Sauveur ? Elle est notre Mère selon la grâce, comme elle est la Mère de Jésus selon la nature. Tout ce qu'elle a fait pour Jésus, elle le fera pour nous, autant que l'exigent les besoins de la vie spirituelle. Si nous avons l'insigne bonheur d'être régénérés dans les eaux du baptême et de devenir par là enfants de Dieu ; si dans l'Eucharistie une nourriture nous est donnée qui nous reconforte et nous réjouit, qui nous met à même, comme autrefois le prophète Elie, de continuer notre laborieux pèlerinage et de gravir, d'un pas léger, la pente escarpée de la sainte montagne où nous attend notre éternelle demeure ; si nous trouvons, dans la pénitence, un remède aux fautes passées, une nouvelle vigueur pour nous préserver des rechutes ; — à qui devons-nous tous ces bienfaits, sinon à notre Mère du ciel ? Car c'est bien Marie qui a donné la vie à Jésus-Christ, l'auteur des sacrements ; c'est elle qui a sollicité de lui, par ses ferventes supplications, l'institution de ces mêmes sacrements, et c'est elle qui, maintenant encore, nous procure, par ses prières et son intercession, la grâce de nous approcher de ces sources de vie et d'y puiser la santé et la force. Oui, si Jésus-Christ s'est offert à nous, dans sa naissance, comme compagnon de voyage, si tous les jours il se donne à nous en nourriture, s'il a voulu que sa mort fût notre rançon, enfin si nous espérons le voir face à face dans le ciel, c'est à Marie que nous sommes redevables de tous ces bienfaits.

*Se nascens dedit socium,
Convalescens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in premium...*

PER MARIAM.

Mais pour que les bienfaits de notre Sauveur aient en réalité pour nous leur couronnement dans le ciel, il faut surtout que la sollicitude de Marie à notre égard s'exerce au moment de notre mort.

Nous l'avons dit : si Marie a donné au monde l'Enfant-Jésus, si elle l'a nourri, si elle l'a entouré de ses soins maternels, c'était en vue du grand sacrifice que, par la volonté du Père, cet innocent

Agneau devait faire de sa vie pour le salut du monde. Toute la sollicitude de Marie pour Jésus, durant les trente-trois années de sa vie, n'avait qu'un seul point de mire : c'était au Calvaire qu'elle devait aboutir, à ce moment solennel où la divine Victime serait immolée, et elle-même sa Mère, la Vierge Corédemptrice, l'offrirait au Père éternel, au nom de l'humanité tout entière. De même, pour compléter la comparaison que nous avons établie entre Jésus et nous, par rapport à la sollicitude maternelle de Marie, nous devons reconnaître que les soins de cette divine Mère à notre égard sont tous dirigés au moment suprême, au moment décisif de notre mort.

Oh ! qu'il avait bien compris cette vérité, ce chef vendéen, Georges Cadoudal, un de ceux qui avaient organisé contre le Premier Consul le complot de la machine infernale, au commencement du siècle dernier !

Arrêté à Paris, jugé et condamné, il allait être exécuté sur la place de Grève. L'abbé de Kéravenan, qui l'assistait, lui avait suggéré de réciter la Salutation angélique. Arrivé à ces paroles : *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant...*, Cadoudal s'arrête. *Continuez*, lui dit l'abbé ; *ajoutez : et à l'heure de notre mort.* — *A quoi bon ?* lui répond Cadoudal ; *l'heure de notre mort, n'est-ce pas maintenant ?* Il avait compris, le repentant pécheur, que c'est à la mort qu'aboutit naturellement l'assistance de Marie. Oui, voilà bien la fin, le but suprême de sa sollicitude maternelle envers nous. Marie elle-même sait bien qu'elle n'a un plein droit au titre de notre Mère qu'au moment où, par son intercession, la grâce divine imprime, en caractères ineffaçables, le sceau du Christ sur nos âmes rachetées de son sang. Ce moment, c'est le moment de notre mort.

4. Oh ! qu'il est beau et consolant ce titre : *Notre-Dame de la Bonne Mort* ! C'est le titre par lequel nous invoquons notre glorieuse Mère du ciel et nous la supplions de nous assister à notre dernier moment ; c'est le titre qui nous fait espérer que la mort sera pour nous la porte d'une vie sans fin. N'est-ce pas la traduction du titre de *Corédemptrice du genre humain*, puisque l'œuvre du salut n'a pour nous son plein épanouissement qu'à ce moment décisif ? D'ailleurs l'Eglise elle-même ne nous invite-t-elle pas à demander à Dieu la grâce d'une bonne mort par les mérites et l'intercession de la Reine des Martyrs ? *Seigneur Jésus-Christ, faites, nous vous en prions, que la Bienheureuse Vierge Marie, votre Mère, dont un glaive de douleur a transpercé la très sainte âme au temps de votre Passion, intercède pour nous auprès de votre divine clémence, maintenant et à l'heure de notre mort*¹. Combien donc nous devons remercier Dieu de nous avoir assuré,

¹ C'est la pensée que le Dante a rendue en ces vers admirables :

*Questi è colui che giacque sopra il petto
Del nostro pellicano, e questi fue
Di su la Croce al grande ufficio eletto.*

(PARAD., chant XXV, vers 141 et suiv.).

¹ « *Interveniat pro nobis, quæsumus, Domine Jesu Christe, nunc et in hora mortis nostre, apud tuam clementiam, Beata Virgo Maria, Mater tua, cujus sacratissimam animam in hora tue passionis gladius doloris pertransivit.* » (Collecte de la Messe votive de N.-D. des Sept-Douleurs).

dans l'assistance de sa Mère au moment de notre mort, la palme de la victoire !

*Christe, cum sit hinc exire,
Da per Matrem me venire
Ad palmam victoriæ !*

III

1. Voyons maintenant, mes bien chers frères, de quelle manière Marie assiste ses enfants à l'heure du trépas.

D'abord nous pouvons dire, d'une manière générale, que cette Mère pleine de miséricorde n'omet rien de ce qui peut assurer notre salut. Aussi, disons-nous, avec les théologiens les plus autorisés, que la protection de Marie à cette heure suprême est un gage assuré de prédestination ; car c'est à ce moment surtout que se vérifie le mot de S. Alphonse : *Il est impossible qu'un serviteur de Marie se damne, pourvu qu'il la serve fidèlement, et qu'il se recommande à sa maternelle protection*¹. Mais jetons un coup d'œil rapide sur les principales grâces dont nous avons besoin en ce moment et que cette Vierge sainte nous procure par ses mérites et son intercession.

2. D'abord quelle doit être la première disposition de notre âme, sur le point de paraître devant le tribunal de Dieu ? L'Eglise nous l'indique clairement, quand elle associe dans la Salutation angélique l'idée de pécheur au moment de notre trépas : *« Priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort »*. Oui, nous sommes pécheurs, et dans quelques instants nous nous trouverons face à face avec notre Juge ; notre premier devoir, notre premier soin doit donc être d'apaiser son courroux. Le grand Docteur d'Hippone nous le dit expressément : *Personne ne devrait jamais oser comparaître devant le tribunal de Dieu sans se repentir de ses fautes, même si sa conscience ne lui reprochait aucun péché actuel*². C'est que nous pouvons avoir des fautes cachées, et d'ailleurs personne n'est jamais sûr, dans cette vie, d'être dans la grâce de Dieu. Mais ne craignons point : eussions-nous souillé la robe de notre baptême, eussions-nous levé l'étendard de la révolte, contre l'autorité de Dieu et de l'Eglise, Marie invoquée par nous à ce moment suprême nous accordera par ses prières, comme elle l'accorda au bon larron sur le Calvaire, la grâce du repentir final, la grâce de laver dans les larmes de la pénitence, serait-ce même toute une vie de péchés et de crimes.

Il y a plus que de la poésie, il y a une profonde vérité dans la légende du Dante au cinquième chant du Purgatoire. Le poète raconte que, dans la célèbre bataille de Campaldino (1289) où les Arétins furent mis en déroute par les Florentins, Buonconte di Montefeltro, le coq percé d'une lance, fuyant à pied et rougissant la terre de son sang, perdit soudain la vue et que la parole lui mourut sur les lèvres en prononçant le nom de Marie.

Sans doute sa conscience était chargée de plus d'un crime ; néanmoins son âme, au moment d'abandonner son corps, fut recueillie par l'ange de Dieu, malgré les protestations de l'ange de l'abîme qui lui criait : *O toi, qui viens du ciel, pourquoi me prends-tu ma proie ? Pour une petite larme — per una lagrimetta — tu emportes avec toi l'âme immortelle de celui qui devrait m'appartenir*¹. Ah ! cette petite larme qui avait accompagné, chez Buonconte, l'invocation du nom de Marie à ses derniers moments, n'était-elle pas un indice de ce vrai repentir que la divine Mère, par sa puissante intercession, avait obtenu pour celui qui, malgré ses crimes, était encore son serviteur et se recommandait à son assistance à ce moment suprême ?

3. Mais le grand passage de la vie à la mort n'est pas seulement un moment décisif, c'est aussi un moment de sacrifice. La mort est une peine due au péché originel, une peine que nous devons accepter des mains de Dieu avec résignation, sinon avec joie. Ici encore, qu'elle est précieuse l'intercession de la Mère du Sauveur, de Celle dont la vie tout entière fut un écho de cet ineffable *fiat* qui remplit de joie le paradis et le monde de grâces ! Non, cette médiation de Marie ne peut pas ne pas nous obtenir cette résignation, ce calme et cette sérénité d'âme qui sont au moment suprême l'apanage des prédestinés. Ah ! qu'elle est belle la dernière heure des pieux serviteurs de Marie ! Qu'ils sont édifiants et consolants, leurs moments suprêmes !

C'était en 1793. Les bourreaux étouffaient dans le sang tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus pur en France. Un jour ils enlèvent de leur couvent les saintes vierges du Carmel de Montmartre et les chargent sur deux tombereaux, afin de les conduire à l'échafaud. Pour que rien ne manque au martyre de ces innocentes victimes, on fait passer les ignobles charrettes au milieu d'un banquet civique. Les convives pourront ainsi leur envoyer un salut final d'imprécations et de blasphèmes. Déjà les opprobres du Calvaire se répètent à leur adresse ; mais soudain les anges du Carmel entonnent, comme d'une seule voix, l'hymne de la prière à Marie, et les airs retentissent des échos du pieux cantique :

*Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours ;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours.
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort !*

Voilà comment la Vierge bénie sait réjouir, même au milieu des plus grossières insultes, les derniers moments de ses enfants. Voilà comment elle sait leur faire goûter, même dans la mort la plus ignominieuse, l'ineffable consolation d'une parfaite conformité de volonté avec la volonté du Très-Haut.

¹ *Gloires de Marie*, P. I, c. 8, § I.

² Brev. Rom., 28 Aug., lect. 6.

¹ *Purg.*, chant V, vers. 100 et suiv.

4. Enfin notre bonne Mère du ciel ne se contente pas, au moment de la mort, d'inspirer le repentir à ceux qui la prient, ou d'obtenir aux pauvres moribonds la grâce de la résignation à la volonté de Dieu ; elle les protège encore contre les embûches du démon. Pour peu qu'on parcoure la liturgie de l'Eglise dans le sacrement de l'Extrême-Onction, on voit combien sont terribles les attaques de Satan à ce dernier combat. A cette heure, où le sort de l'âme est sur le point d'être fixé, le démon redouble d'efforts, et, par d'horribles suggestions contre la foi ou contre la pureté, il tâche d'entraîner l'âme chrétienne à une dernière transgression de la loi de Dieu. Quelquefois même il se manifeste visiblement au moribond pour l'effrayer et le jeter dans le trouble, sinon dans le désespoir. Aussi l'Eglise prie-t-elle le Sauveur d'éloigner du mourant toutes les puissances contraires... *Que par l'imposition de mes mains, dit le prêtre au malade, la puissance des démons s'éteigne en toi !* Enfin le ministre sacré adjure ces ennemis de notre salut de livrer passage à l'âme rachetée par le sang de Jésus-Christ : *Cedat tibi teterrimus Satanas cum satellitibus suis !*

Oh ! combien il est nécessaire, aux approches de l'heure suprême, d'éviter des fautes qui donneraient à Satan quelque droit sur l'âme, et mériteraient peut-être à celle-ci une juste condamnation ! Combien il importe d'écarter toute pensée, toute affection qui puisse déplaire à Dieu, en un mot de lutter victorieusement contre les embûches de celui qui, selon la parole de l'Ecriture, *était homicide dès le commencement !* (Jo., VIII, 44). Pourtant, n'exagérons pas le danger : si les tentations de Satan sont grandes à l'heure de la mort, si les assauts qu'il nous livre sont terribles, nous avons une protectrice dans Celle que l'Eglise appelle *la tour de David, turris davidica* : tous les efforts du démon et de ses suppôts viendront se briser contre elle.

Un grand serviteur de Dieu, dont la vie, toute innocence et mortification, avait été remplie par des travaux entrepris pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, S. Philippe Bénizi, était à l'agonie. Il venait de réciter avec ses frères les psaumes de la pénitence et les litanies des saints, quand, arrivé à ces paroles : *Te rogamus, audi nos*, il perdit tout à coup l'usage des sens et tomba dans un état si complet de léthargie qu'un instant on le crut mort. Cet état duraît depuis déjà trois heures, quand enfin un religieux que le saint avait converti, Ubaldo de Adimari, accouru par révélation pour assister aux derniers moments de son père spirituel, réussit à le faire revenir à lui. Le saint raconte alors à ses frères rassemblés autour de lui comment, transporté en esprit au tribunal de Dieu, il a été harcelé par le démon qui tâchait de l'induire au désespoir ; mais Dieu l'a fortifié et la Sainte Vierge, sa tendre Mère, a daigné le consoler dans cette suprême tribulation. Puis, comme cherchant des yeux un objet caché : *Mon livre, s'écria-t-il, où est mon livre ? Donnez-moi mon livre. De quel livre parle-t-il ? L'un lui offre le bréviaire,*

un autre le psautier, un troisième le livre des constitutions : non, ce n'est pas ce que veut Philippe. Enfin on s'aperçoit que ses yeux sont fixés sur un petit crucifix d'ivoire qu'il avait coutume de porter avec lui et qui ne l'abandonnait jamais. On le lui offre ; et Philippe alors le presse sur ses lèvres : Oui, dit-il, voici le livre dans lequel j'ai appris à connaître la grandeur de l'amour de mon Dieu. O Jésus, vous êtes mort pour moi, pour vous je veux mourir. In manus tuas commendo spiritum meum. Alors la Très Sainte Vierge, dont il avait toujours été le fidèle serviteur et qui lui était si souvent apparue pendant sa vie, se montre en personne à lui et l'invite à l'accompagner au ciel. Philippe élève les mains comme pour lui offrir son âme, en la priant de la remettre elle-même entre les mains de Dieu, et il expire saintement. C'était le jour même de l'octave de l'Assomption, au moment où les religieux, que la cloche de l'Angelus avait rassemblés, suppliaient d'une voix commune leur Reine : *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

* * *

Mourir dans des sentiments de complet abandon au bon plaisir de Dieu, l'âme toute pénétrée de contrition pour les fautes passées, en remportant une victoire finale sur les ennemis de notre salut, n'est-ce pas l'idéal, n'est-ce pas la plus grande faveur qu'un chrétien puisse envier ? Oh ! oui, elle est précieuse devant le Seigneur, la mort de ses saints ! *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus !* (Ps. cxv, 15). Une telle grâce, Marie l'a obtenue à tous ses serviteurs, soit que ceux-ci aient conservée intacte la robe blanche de leur baptême, soit qu'ils l'aient souillée par le vice, soit même que leur vie n'ait été, comme celle du larron repentant, qu'une longue série de péchés et de crimes. Car Marie n'exclut personne du bienfait de sa protection maternelle : n'est-elle pas, en effet, le Refuge des pécheurs ?

Non, tant que dure cette vie mortelle, la porte de l'espérance n'est fermée à personne, pas même aux plus grands pécheurs. *Il faut nous garder*, nous dit S. Augustin, *de haïr les mauvais qui nous persécutent ; car il peut se faire qu'ils se convertissent et qu'ils se sauvent... Le démon est le seul qui soit sans espoir de salut*¹. Ainsi donc, prenons confiance : confiance pour nous-mêmes, confiance pour ceux qui nous sont chers. Remettons dès maintenant entre les mains de Marie le grand moment de notre mort, et demandons à Jésus-Christ qu'en vue de tout ce que sa Mère a souffert avec lui durant sa vie mortelle, et surtout en vue du martyre qu'elle a si généreusement enduré sur le Calvaire, il nous accorde à ce moment suprême la palme de la victoire.

*Christe, cum sis hinc exire,
Da per Matrem me venire
Ad palmam victoriæ !*

¹ In Ps. LIV, ad vers. 1.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XVIII

DIMANCHE DES RAMEAUX

Mes frères,

Nous entrons dans la Semaine Sainte, dans la « Grande Semaine » qui termine le Carême et met sous nos yeux la Passion du Sauveur.

C'est une époque de solennelle tristesse et de grands enseignements.

Nos pères, qui avaient le sens chrétien, se détachaient, en ces jours, des préoccupations matérielles et se donnaient à la méditation des tragiques souvenirs et des consolants mystères que l'Eglise nous y rappelle ; ils avaient un livre à part contenant les offices du Mercredi, du Jeudi, du Vendredi et du Samedi Saints, et pour rien au monde, ils n'auraient voulu manquer à un seul d'entre eux.

Hélas ! comme il s'en faut qu'aujourd'hui on imite leur exemple ! C'est souvent en présence des bancs aux trois quarts vides que se chantent les Ténèbres ou que se font les cérémonies de l'Adoration de la Croix et de la Bénédiction de l'eau.

Je sais bien que pour s'excuser on dit que l'assistance à ces offices n'est pas d'obligation. Sans doute, m. f. ; mais est-ce que, dans une famille, il est besoin d'un ordre pour réunir tous ses membres aux cérémonies funèbres et aux anniversaires des défunts ? Or les offices auxquels je vous convie célèbrent l'anniversaire de la mort d'un Dieu, du Sauveur du genre humain, du meilleur des pères, du plus aimable et du plus fidèle des amis !

Tous les chrétiens vraiment dignes de ce nom, ont à cœur de considérer la célébration de cette grande semaine comme un devoir essentiel de piété filiale, de reconnaissance et de religion.

Soyez donc fidèles au rendez-vous que, durant ces jours de deuil liturgique, l'Eglise vous donne au Golgotha. Le temps que vous passerez sur le Calvaire ne sera pas, croyez-le bien, du temps perdu. Là vous comprendrez mieux le néant des vanités humaines, la folie de l'ambition, l'impuissance des félicités terrestres à remplir le cœur ; vous oublierez les injustices des hommes, les trahisons de la fortune, l'inconstance des amis, les perfidies des ennemis ; vous vous reposerez avec une douce confiance auprès du Dieu qui est mort pour nous prouver son amour.

Entrez dès aujourd'hui dans ces vifs sentiments de foi, et faites vôtres les cris d'angoisse que la liturgie de ce dimanche met sur les lèvres de notre bien-aimé Sauveur, dans l'office et surtout dans la messe !

I

1. Ce dimanche est appelé le dimanche des *Rameaux* ou des *Palmes*, à cause des rameaux ou des palmes que le clergé et les fidèles portent à la procession ¹.

¹ Les Grecs le désignent sous le nom de *Baiphore*, c'est-à-

Nos pères l'ont appelé *Pâques fleuries* ¹, parce qu'on portait ce jour-là des bouquets sur de hautes tiges à la procession ; parce que la Pâque, dit D. Guéranger, qui n'est plus qu'à huit jours d'intervalle, est comme en floraison et que les fidèles peuvent remplir dès maintenant le devoir de la Communion annuelle.

Dans les temps plus reculés, c'est-à-dire avant la bénédiction des rameaux, ce dimanche était appelé la *Pâque des compétents*, parce que les catéchumènes allaient ce jour-là demander tous ensemble le baptême qui devait leur être administré le samedi suivant ; il était encore nommé le dimanche *in traditione Symboli*, parce que c'était le jour où les catéchumènes apprenaient le Symbole des apôtres que jusqu'alors ils ignoraient, à cause de la discipline du secret ² ; dans plusieurs sacramentaires, ce dimanche était intitulé *Dominica in capitilavio* (lave-tête), parce que ce fut longtemps le jour où les parents lavaient la tête des enfants pour que, le samedi suivant, ils pussent recevoir avec décence l'onction du saint chrême. Enfin, les empereurs d'Orient, ayant l'habitude d'accorder ce jour-là des rémissions de peines, avaient fait appeler ce dimanche le *dimanche des Indulgences*.

2. Dans la liturgie actuelle, un double caractère le distingue : celui de la joie, exprimée par la bénédiction et la procession des rameaux, en souvenir des branches d'arbre dont les Juifs jonchèrent le chemin quand Jésus fit son entrée triomphante dans la ville sainte ; et celui de la tristesse, fortement marquée dans les pièces liturgiques de la messe, pour rappeler la passion et la mort du Sauveur. Aux chants d'allégresse succèdent des chants de deuil, les plaintes du Sauveur, le récit de sa passion et de sa mort. De l'*Hosanna*, l'Eglise nous fait passer au *Crucifigatur*, image déchirante du changement opéré dans le cœur des Juifs et peut-être aussi dans le nôtre.

Laisant de côté la bénédiction et la procession des rameaux, je me contenterai de vous commenter les textes de la messe ; vous y puiserez de précieux enseignements qui vous attacheront, je le souhaite, plus sincèrement à notre cher Rédempteur.

3. A cause de la solennité de la fonction et du caractère extraordinaire de ce dimanche, la station était dans la basilique de St-Jean-de-Latran, mère et maîtresse de toutes les églises.

4. L'*Introït*, emprunté au Ps. xxi, exprime les angoisses du Christ dans son agonie et sur la croix. Le Sauveur crie au secours, se plaint de l'abandon de Dieu : « *Seigneur, n'éloignez pas de moi votre secours, prenez soin de ma défense ; délivrez-moi de la gueule du lion et sauvez ma faiblesse des cornes des aurochs*. Ps. *Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi ! Pourquoi*

dire *Porte-palmes* ; ils le nomment encore le dimanche d'*Hosanna*, à cause du cri de triomphe dont les Juifs saluèrent l'arrivée de Jésus dans Jérusalem.

¹ En souvenir de cette appellation, les Espagnols donnèrent le nom de *Florida* à la contrée voisine du Mexique, qu'ils découvrirent le dimanche des Rameaux de l'an 1513.

² Kellner, *L'Année ecclésiastique*, p. 96.

m'avez-vous abandonné? La voix de mes péchés éloigne de moi le salut. »

Remarquez, m. f., que Jésus-Christ se plaint de l'abandon où Dieu l'a laissé pour expier l'abandon dont le premier homme s'était rendu coupable envers Dieu, et pour expier l'abandon dans lequel nous le laissons trop souvent, lui Notre-Seigneur, surtout dans le sacrement de son amour. Voyez aussi avec quelle humilité il se déclare pécheur, c'est-à-dire chargé de nos iniquités : « La voix de mes péchés s'est élevée contre moi au point que j'ai mérité d'être abandonné dans mes douleurs, parce que j'ai pris sur moi les péchés de tous les hommes, et tant que je ne les aurai pas expiés, le salut ne sera point accordé aux hommes. Il est donc nécessaire que je souffre et que je meure pour eux, si je veux les sauver. » (Bellarmin).

Tel est le sens de ces paroles, qui peuvent vous paraître étranges. Jésus-Christ parle de nos péchés comme les siens, puisque, selon le prophète Isaïe, « Dieu lui-même l'a chargé des péchés de tous : *et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.* » (LIII, 6). S. Paul n'a-t-il pas dit : « *Dieu a rendu péché pour l'amour de nous celui qui ne connaissait point le péché, afin qu'en lui nous devinssions justice de Dieu.* » (II Cor., v, 21).

Bossuet commente ainsi ce passage : « Il est débiteur, il est tenu de tous les péchés du monde ; il est pécheur en ce sens très véritable ; tous les péchés des hommes sont les siens ; il est victime pour le péché ; tout pénétré de péché, péché lui-même pour ainsi dire. Dieu ne voit plus en lui que le péché dont il s'est entièrement revêtu ; il ne peut plus le regarder que de l'œil d'un exacteur rigoureux, qui, selon l'ordre de la justice, lui demande la dette dont il s'est chargé ; et dans cette vue il ne lui est plus désormais qu'un objet d'horreur. »

Si le Sauveur devient ainsi un objet d'horreur pour Dieu, qu'en sera-t-il de nous, de nous pécheurs, et grands pécheurs !... Il convient donc d'implorer la miséricorde divine, de prier Dieu de jeter sur nous un regard de bonté et de compassion. Disons-lui donc avec le Sauveur : « *Respice in me : Regardez-moi,* » sauvez-moi, délivrez-moi !

5. La *Collecte* nous invite à pratiquer les exemples d'humilité et de patience donnés par le Sauveur, si nous voulons avoir part à sa résurrection : « *Dieu tout-puissant, éternel, qui pour donner au genre humain un modèle d'humilité, avez voulu que notre Sauveur se revêtît de notre chair et souffrit la croix, accordez-nous de recevoir les leçons de sa patience et d'avoir part à sa résurrection.* »

« Dieu tout-puissant et éternel » : c'est par cette représentation vive de la grandeur et des perfections de Dieu que débute la *Collecte*. L'Eglise veut d'abord nous pénétrer de la majesté infinie de Celui qui par amour pour nous va consentir à des humiliations si profondes, à un abaissement si prodigieux.

Depuis sa naissance dans l'étable jusqu'à sa mort

au gibet du Calvaire, il n'est pas un mystère, pas une circonstance de la vie du Sauveur qui ne renferme une preuve de son amour pour l'abjection, une leçon vivante d'humilité. L'auteur de l'*Imitation* nous a dit que « toute la vie de Jésus fut une croix et un martyre. » On pourrait dire non moins justement que toute sa vie fut une humilité parfaite, une série non interrompue d'abaissements : abaissement dans son Incarnation, dans sa naissance à Bethléem, dans sa circoncision où il reçoit le stigmate des pécheurs ; dans sa fuite en Egypte, lui tout-puissant, devant un homme faible ; abaissement dans sa vie obscure, dans les travaux d'un vil métier ; abaissement poussé jusqu'à la dernière limite, jusqu'à l'excès dans la Passion. Là il se montre bien tel que l'avaient annoncé les prophètes : « l'homme de douleurs, l'homme humilié et frappé de la main de Dieu, le dernier des hommes, moins un homme qu'un misérable ver de terre que l'on écrase. » Il avait soif d'opprobre, « il en est rassasié. » Il paraît moins un pécheur que le péché même.

O chrétiens ! regardez donc ce Dieu délaissé de tous, bafoué et insulté par tout un peuple, souffrant et mourant sur un gibet de honte ! Que ce spectacle vous fasse dire ces paroles de sainte Thérèse : « Est-ce que tu crois, ô Jésus, ô toi éternellement vivant, que je t'aime à cause des récompenses futures promises dans ton royaume ? Oh non ! moi je t'aime parce que tu as été malheureux, parce que tu as passé par toutes les douleurs, supporté toutes les humiliations. Toi, Dieu, chargé de fers ! Toi, Dieu, conduit au supplice par les bourreaux ! Moi, je t'aime parce que tu as été forcé de crier vers le Père : *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

A l'humilité, le Sauveur a joint la patience. Lui, le Maître du ciel et de la terre, a accepté d'être frappé, il a supporté les moqueries et les mauvais traitements. « J'ai livré mon dos aux coups et mes joues aux soufflets ; je n'ai pas dérobé mon visage aux outrages et aux crachats. J'ai rendu ma face semblable à une pierre et je sais que je ne serai pas confondu. » (Is., L, 6-7).

Et Jésus supportait tout cela avec une grande patience. *Jesus autem tacebat.* Et il continue de tout souffrir. « Il est venu, dit S. Augustin, dans la région de notre exil, y recueillir ce que l'on trouve en abondance, les opprobres, les fouets, les soufflets, les crachats au visage, les injures ; il est venu y accepter la couronne d'épines, la mise en croix, et il nous a apporté les biens de la région qu'il habitait ; voilà les échanges qu'il a faits avec nous. »

Imitons Notre-Seigneur dans sa patience, si nous voulons participer à sa résurrection. Demandons qu'il nous apprenne à supporter comme lui les outrages et les offenses des hommes, et les épreuves de la vie. Savoir souffrir, c'est donner une preuve d'amour.

Par l'humilité et la patience, l'âme du Christ pénétrera de plus en plus nos âmes ; nous ressem-

blérons davantage à notre modèle, et nous pourrions espérer goûter pleinement les joies si pures de la communion pascalle, et nous nous préparons ainsi à la résurrection. *Sitamen compatimur, ut et conglorificemur.* (Rom., viii, 17).

6. L'Épître, tirée de la lettre de S. Paul aux Philippiens (ii, 3-11), vient précisément, pour nous engager à l'humilité et à la charité, nous proposer l'exemple de Jésus-Christ qui a parfaitement pratiqué ces deux vertus et qui en a été magnifiquement récompensé :

Ayez en vous les mêmes sentiments que J.-C. touchant l'humilité et l'abnégation. L'orgueil fut le péché de Lucifer ; l'humilité fut la vertu de J.-C. Lucifer qui n'était qu'une simple créature, voulut s'attribuer les prérogatives de la divinité ; mais Jésus qui de toute éternité est Dieu, ne s'est pas approprié la divinité d'une manière illégitime, il n'en a pas usurpé les droits, et cependant il s'est anéanti lui-même, c'est-à-dire qu'il s'est dépouillé pour un temps, au dehors, des augustes prérogatives et des gloires extérieures de la divinité ; il s'est véritablement fait homme et esclave par l'incarnation, il a pris la nature humaine avec ses faiblesses, et aux yeux de ses compatriotes, il apparaissait comme un homme ordinaire. Il a voulu s'humilier, s'abaisser davantage encore en poussant l'obéissance jusqu'à l'acceptation courageuse de la mort pour nous sauver, et cette mort a consisté dans le supplice infâme de la croix. En récompense de ce profond anéantissement, Dieu le Père l'a élevé au-dessus de tout ; il l'a placé à sa droite dans le ciel, et lui a donné tout pouvoir sur le monde. « Parce qu'il fut obéissant jusqu'à la mort, dit S. Athanase, il a mérité de ressusciter le premier d'entre les morts ; parce qu'il a livré son corps pour être torturé et mis en lambeaux, il lui a obtenu les qualités des corps glorieux ; et parce qu'il s'est abaissé au rang d'esclave, il a été élevé au-dessus des anges et des hommes, placé à la droite de Dieu et constitué juge des vivants et des morts. » Dieu lui a donné un nom au-dessus de tout nom, et par ce nom de « Fils de Dieu » il a mérité de recevoir les adorations des anges, des hommes et même des morts ; et ce nom a été acclamé par toute la terre ; tous les peuples ont confessé la souveraineté universelle de Jésus, sa gloire et sa puissance égales à celle de Dieu le Père.

C'est pour reconnaître cette majesté que la liturgie nous ordonne de fléchir les genoux en prononçant ces paroles. Faisons cet acte avec foi et amour.

Telle est, m. f., la magnifique récompense de l'humilité et de la charité du Sauveur ; telle sera aussi la nôtre, proportion gardée, si nous pratiquons fidèlement ces deux vertus.

II

1. Le Graduel se rattache à l'épître en ce sens qu'il nous montre l'exaltation du Christ obéissant jusqu'à la mort : « *Vous avez tenu ma main droite, et vous m'avez conduit selon votre volonté et vous m'avez reçu avec gloire.* » (Ps. LXXII, 24). Cette récompense arrache ce cri de reconnaissance : *Que vous êtes bon, ô Dieu d'Israël ! vous êtes bon surtout pour les hommes qui ont le cœur droit !* Au milieu de mes tribulations, de mes épreuves, je me sentais faiblir, j'étais tenté de me décourager, de murmurer et de me révolter contre votre Providence ; en voyant les pécheurs extérieurement heureux, j'étais jaloux, je leur portais envie. Mais j'ai compris que ceux qui se soumet-

tent à votre sainte volonté, et se laissent conduire et diriger par vous, ô mon Dieu, sont un jour couronnés de gloire et d'honneur !

2. Le *Trait* est formé des versets 2-9, 18 et 19, 22, 24 et 32 du Ps. xxi. La liturgie ne pouvait faire un meilleur choix pour nous préparer à la lecture de la Passion. Ce psaume a toujours été infiniment cher à l'Eglise. Il décrit, avec une beauté et une puissance de langage vraiment « insurpassables », d'une part, les plus poignants mystères de la vie du Messie, les humiliations et les souffrances de sa passion ; d'autre part, le glorieux mystère de la résurrection. La précision a été si frappante qu'un ancien a pu dire : « *Ut non tam prophetia quam historia videatur.* Il en est moins la prophétie que l'histoire. »

Dans les premiers versets, Jésus-Christ décrit longuement et au vif son affreuse agonie : *O Dieu, mon Dieu, regardez-moi, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Ces paroles, le Christ ne les a-t-il pas prononcées sur la croix avant d'expirer : *Eli, Eli, lamâ sabactani ?*

Mon Dieu, je crie pendant le jour, et vous ne m'exaucez pas ; la nuit, sans obtenir ni trêve ni repos. Et pourtant, vous êtes bien saint et la gloire d'Israël. Vous fûtes l'espérance de nos pères, et vous les avez délivrés ; vers vous leurs cris s'élevèrent, et le salut descendit ; ils eurent confiance et ne furent point déçus. Pour moi, je suis plutôt un ver et non un homme ; un objet de moquerie pour le monde, et de mépris pour le peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi, ils remuent les lèvres pour me railler, ils branlent la tête en disant : Il a mis sa confiance dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre, qu'il l'arrache à ses maux, puisqu'il l'aime.

Ces paroles prophétiques nous montrent avec quelle ardeur Jésus s'adresse à Dieu son Père, avec quelle résignation il fait entendre sa prière gémissante, angoissée, persévérante à Gethsémani. Elles nous montrent Dieu le Père, insensible en apparence aux prières de Celui qui, justice par nature, s'est fait pour nous péché et malédiction. Autrefois Dieu le Père avait exaucé la confiance des patriarches et des justes de l'ancienne loi. Mais il abandonne son Christ à ses ennemis, le livre à tous les opprobres. Rappelez-vous la montée ignominieuse vers le palais des Grands Prêtres, les avanies de la valetaille durant la nuit d'attente, puis au lendemain, la robe blanche des insensés, le parallèle avec Barabbas, la scène de dérision et d'outrage à la suite de la flagellation. « *Voilà l'homme !* » Ce mot de Pilate est la saisissante réponse à la parole prophétique... Voilà l'homme ! Ce qu'il est devenu : un être d'abjection et d'opprobre, un ver de terre foulé aux pieds, plutôt qu'un homme. — S'est-on assez raillé de lui ? L'a-t-on bafoué suffisamment ? — Non, semble-t-il, car la haine de ses ennemis trouve encore à enchérir sur ses outrages. Au pied de la croix, les sanhédrins passeront et repasseront, secouant la tête avec dédain, blasphémant sa divinité, en insultant à son malheur : « *Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu !* S'il est le Christ, roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous

croyons en lui ! Il a mis sa confiance en Dieu, que Dieu le délivre maintenant, s'il se complait en lui ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu ! »

C'est ensuite la scène de la Passion, le partage du sort des vêtements du divin Crucifié : *Ils me regardent, et se repaissent du spectacle de mes tourments, ils se partagent mes habits et tirent au sort mes vêtements.*

C'est enfin l'appel suprême : *Sauve-moi de la gueule du lion et délivre-moi des cornes des aurochs.*

La prière plaintive se change tout à coup en action de grâce. Le Messie invite tous les Israélites à remercier avec lui Jéhovah de la délivrance qu'il lui a accordée.

Comme conclusion de ce psaume, c'est la prophétie très explicite de la conversion des Gentils et de l'universalité des adorateurs du vrai Dieu. Ressuscité d'entre les morts, le Christ ne meurt plus, et le trépas a perdu sur lui tout empire ; à jamais il vit, et pour Dieu. A son exemple, ses disciples fidèles, morts au péché, vivent en lui pour le Seigneur. Fils de son alliance avec l'Eglise, ils forment une race sainte, l'Israël de la promesse. Au sein de ce nouveau peuple élu persévère fidèlement le souvenir du Très-Haut, la mémoire des merveilles opérées de Dieu par le Christ-Rédempteur.

M. f., en récitant ce psaume, durant nos jours si troublés, songeons que s'il s'ouvre sur un cri d'angoisse il se termine par l'*alleluia* triomphal, et souvenons-nous que sur les destinées de l'Eglise comme sur celles de Jésus planent la puissance miséricordieuse et l'éternelle justice. Ecoutez Bossuet :

O âmes ! qui participez à cette désolation de Jésus-Christ, qui vous enfoncez d'abîme en abîme, si loin de Dieu, ce vous semble, et tellement séparées de lui par ce grand chaos, que votre voix ne peut parvenir à ses oreilles, comme si vous étiez dans l'enfer ! Je vous remets entre les mains de Jésus-Christ, qui vous donne son fiel à manger, son vinaigre à boire, sa désolation à porter. Il est avec vous, et s'il ne veut pas se faire sentir, c'est là votre épreuve ! Dites avec lui dans ce creux, dans cet abîme profond : En espérance contre l'espérance ; je me meurs, je vais expirer ! Mon Père, je recommande, je remets mon esprit entre vos mains, je vous remets ma vie, mon salut, mon libre arbitre avec tout son exercice. Après cela taisez-vous, et attendez en silence votre délivrance ¹.

III

1. L'*Evangelie* est le récit de la Passion selon S. Mathieu. Suivez avec un profond respect la lecture du drame sacré ; ouvrez vos cœurs aux saintes inspirations ; mettez-vous debout et tenez dans vos mains les rameaux bénits, symbole de la victoire. Montrez que vous n'êtes pas scandalisés par le spectacle de l'apparente faiblesse du Sauveur et du triomphe de ses ennemis ; croyez fermement que Jésus sortira vainqueur du tombeau, et que vous aussi vous serez vainqueurs si vous luttiez courageusement.

Aux mots *Emisit spiritum*, mettez-vous à genoux avec le clergé, et adorez le Dieu qui par amour pour nous rendit le dernier soupir sur un bois ignominieux. Ce rit indiqué par la liturgie date du XIII^e siècle seulement et fut d'abord pratiqué dans quelques monastères. S. Louis, roi de France, ayant assisté à l'office dans un de ces monastères, fut témoin de ce qui se passait, et il en fut singulièrement édifié ; il crut devoir imiter un aussi bel exemple. Les grands de la cour suivirent le monarque, et peu à peu cette coutume devint générale en France.

En d'autres pays, on baise la terre en signe de componction et de douleur, et on dit : « Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons parce que par votre sainte croix vous avez racheté le monde. » Ce baiser indique la réconciliation opérée à cette heure entre le ciel et la terre.

Dans les cathédrales et les grandes églises, l'Evangelie de la Passion se présente avec un rite spécial et vraiment impressionnant. Il est chanté, quand c'est possible, par trois diacres ou trois prêtres, revêtus de l'aube et de l'étole violette. Les rôles sont ainsi distribués : l'un a celui d'*historien* et raconte d'une voix claire, nette et faiblement modulée, la trame de la Passion : il est indiqué dans votre missel ou dans votre paroissien par la lettre *C* ; les deux autres chantent les paroles citées : l'un, celles de Notre-Seigneur exclusivement, marquées par une croix ; l'autre, celles des autres personnages, précédées du sigle *S*.

Chaque rôle a sa cadence particulière parfaitement adaptée à son esprit : la voix de l'auguste Victime est basse, lente, grave et solennelle ; il semble qu'on voit le Christ au milieu de ses bourreaux, gardant un calme plein de dignité et toute la douceur d'un agneau. La voix de la *Synagogue* est telle qu'on croit entendre les féroces clameurs de la populace, demandant la mort de Jésus. Il semble qu'on assiste à ce drame terrible, et je ne sais quels sentiments de terreur, d'indignation, de pitié, d'admiration, vous passent tour à tour dans le cœur. On éprouve alors ce qu'on chercherait vainement dans une simple lecture de la Passion ¹. Si vous avez le bonheur d'entendre ce chant dramatique, puissiez-vous, m. f., être gagnés par ces douces émotions ! puissiez-vous être touchés par le récit des souffrances et de la mort de notre bien-aimé Sauveur, récit qui arrachait à Clovis, cependant encore barbare, ce cri de générosité : *Que n'étais-je là avec mes Francs ?*

2. L'*Offertoire* est un écho du récit de la Passion. C'est Jésus-Christ qui parle lui-même, par la bouche du psalmiste : « *Mon cœur a attendu l'opprobre et la misère ; j'ai espéré, mais en vain, que quelqu'un viendrait partager mon affliction ; j'ai cherché un consolateur, et je n'en ai pas trouvé : ils m'ont donné du fiel à manger et du vin à boire.* » (Ps., LXVIII, 21 et 22). Ces paroles expriment l'abandon complet du Mes-

¹ Méditations sur l'Evangelie, 2^e Partie, 32^e jour.

¹ Ce chant a été composé en 1585, par Thomas Louis de Vittoria, natif d'Avila, et contemporain de Palestrina.

sie et la férocité de ses ennemis qui lui ont présenté du fiel et du vinaigre.

Comprenons qu'elles s'adressent à chacun de nous, que le Sauveur cherche en nous des cœurs compatissants. Sur le point de commencer le sacrifice non sanglant de l'autel, ne laissons pas seul le Seigneur ; prenons part à son immolation ; soyons par notre fidélité et notre dévouement des consolateurs au milieu de ses peines et de ses angoisses ; mais surtout gardons-nous bien de cette malice, de cette noire ingratitude qui ont poussé les Juifs et poussent encore tant d'enfants infidèles à le couvrir d'insultes et d'outrages, dans sa vie mortelle et dans la sainte Eucharistie.

3. Le reproche exprimé dans l'offertoire ne nous atteindra pas, si nous sollicitons d'un cœur sincère, avec la prière de la *Secrète*, la grâce de la dévotion : « *Seigneur, faites s'il vous plaît que l'offrande présentée aux regards de votre Majesté nous obtienne la grâce de la dévotion et nous procure la bienheureuse éternité.* »

Par cette grâce de dévotion, nous entendons d'abord celle du dévouement à Jésus-Christ de tout notre cœur, comme lui-même s'est dévoué pour nous par amour ; ensuite nous entendons la grâce d'une piété vraie et profonde, lorsque nous prenons part au saint sacrifice de la messe ; enfin la grâce de bien méditer la douloureuse Passion du Sauveur, méditation qui nous assurera le séjour de la gloire.

4. L'antienne de la *Communione* est la prière du Christ au jardin des Oliviers, pendant son agonie : « *Mon Père, si ce calice ne peut s'éloigner sans que je le boive, que votre volonté soit faite.* »

C'est la volonté du Père qui s'est faite. Le Fils de Dieu a dû prendre le calice des douleurs et le boire jusqu'à la lie, mais il l'a changé pour nous en un calice de bénédiction et de salut et nous a ainsi assuré l'immortalité. Puissions-nous ne jamais le boire indignement !

5. Enfin dans la *Postcommunione* l'Eglise nous fait demander « *que par l'efficacité de ce mystère, nos péchés soient effacés et que nos justes desirs s'accomplissent.* »

Telle est la fin du saint sacrifice de la messe : remettre les péchés et nous rendre Dieu propice. Nous mériterons ces grâces si nous menons une vie conforme à la sainte volonté de Dieu. Certainement Dieu exaucera notre désir bien légitime d'avoir part à la résurrection glorieuse de l'Homme-Dieu.

*
*
*

Puissent les grands souvenirs que la liturgie de ce jour a mis sous nos yeux, raviver dans nos cœurs l'amour et la reconnaissance envers le divin Crucifié ! En méditant la Passion du Sauveur, le livre par excellence du chrétien, vous sentirez la tiédeur disparaître et faire place à la ferveur ; votre âme rendue plus généreuse travaillera avec plus d'ardeur à se débarrasser de ses imperfections ; le renoncement lui sera plus facile ; le sacrifice fera

son bonheur et ses délices. Bossuet dit en parlant de S. Bernard : « Il était toujours au pied de la croix, lisant, contemplant et étudiant ce grand livre. Ce livre fut son premier alphabet dans sa tendre enfance ; ce même livre fut son conseil dans sa sage et vénérable vieillesse. Il en baisait les caractères sacrés, je veux dire ces aimables blessures qu'il considérait comme étant toutes fraîches et toutes vermeilles et teintes de ce sang précieux qui est notre prix et notre breuvage. »

Qu'il en soit ainsi de chacun de vous ! De votre fidélité à suivre pas à pas l'adorable Victime, de votre attention à écouter les paroles qui tombent de ses lèvres et à en pénétrer le sens, vous recueillerez les fruits de sainteté les plus abondants, et vous constaterez par votre propre expérience combien S. François de Sales avait raison de dire : « *Le Calvaire est la vraie école de l'amour.* »

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME sur le problème de la vie

VI

LA HAINE ET L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

*Et ego si exaltatus fuero a terra,
omnia traham ad meipsum.*

Une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi. (Jo., XII, 32).

Mes frères,

Ce fut un beau spectacle que celui de l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem.

Jésus descendait de Béthanie, sa retraite préférée, conduit par ses apôtres, qui ne contenaient plus leur joie débordante ; et lui, qui toujours avait fui les ovations populaires, cédait à l'irrésistible mouvement de la foule en sa faveur.

Les rues de la ville et les portiques du temple retentissaient d'acclamations enthousiastes. Le cortège, sans cesse grossissant, s'avancait sur les vêtements et la verdure qui jonchaient le chemin. Les Juifs et les étrangers s'unissaient dans les mêmes vivats. Les enfants, de leur côté, chantaient éperdument l'*Hosanna Filio David*. Les pierres elles-mêmes auraient eu leur clameur, si l'on avait forcé la multitude à se taire.

Les Pharisiens dissimulaient à peine le dépit que leur causait un pareil triomphe. Ils suivaient en silence, mais la rage au cœur. C'était l'heure où le Fils de l'homme devait être sacrifié ; mais, à cette heure même, il recevait les deux hommages que le monde lui réservait tout le long des siècles, celui de l'amour et celui de la haine. Encore quelques jours, et sur la croix il rendra son dernier soupir. Alors, il attirera tout à lui, la haine et l'amour. *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.*

Cette double gloire, il l'aura seul au monde, et ces deux sentiments, si contraires, proclameront chacun à leur manière la grandeur vraiment divine de Celui qui seul a pu les faire naître au sein de l'humanité.

Récueillons donc ces deux éloquentes témoignages de l'amour et de la haine, en faveur de la divinité de Jésus-Christ, notre Seigneur. Ce sera tout l'objet et le partage de ce discours.

I. — L'amour

La mission du Sauveur ici-bas n'était pas seulement la prédication d'une doctrine et d'une morale inconnues jusqu'alors ; il venait, encore et surtout, inaugurer un règne nouveau, promulguer une loi nouvelle, *mandatum novum*, celui de l'amour. Il le disait ouvertement : « *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* Je suis venu pour apporter une flamme, et ce que je veux, c'est qu'elle brûle et vous embrase. »

C'était, certes, une œuvre déjà difficile que d'amener les hommes à l'amour du Dieu qu'ils n'avaient adoré qu'en tremblant, qu'ils avaient craint jusque-là.

C'était plus encore, d'obliger les hommes, qui naturellement se détestent, à s'aimer entre eux.

Cela même ne suffit pas à Jésus. Il veut, pour lui-même, l'amour des hommes. A la conquête de leurs intelligences, il veut joindre celle de leurs cœurs. Il veut en être aimé *comme personne*. Il veut être aimé *par tout le monde*. Telle est, en deux mots, son étonnante prétention.

1. Jésus commence à donner l'exemple des préceptes qu'il apporte. Il aime, et son enseignement tout entier repose sur l'amour. Voici qu'il énonce une idée qu'aucun philosophe avant lui n'avait émise : il veut être aimé : *Qui autem diligit me... Si quis diligit me...* Ces phrases et d'autres semblables, reviennent à chaque instant sur ses lèvres.

Mais il n'en est pas de l'amour comme de l'admiration. C'est un sentiment qui ne s'impose pas, il se donne librement, il ne s'achète pas, il doit être mérité.

Jésus l'a mérité, car il a poussé l'amour à ses extrêmes limites. Aussi c'est un droit qu'il exprime, c'est une réponse qu'il exige en précisant l'amour qu'il demande.

Quel homme pouvait tenir ce langage ? Qui donc avait aimé jusqu'à la mort ?

Les illustrations de la science ou de la politique n'ont pas osé demander l'amour. Les grands capitaines, les conquérants n'ont pas osé demander l'amour. Les rois eux-mêmes, auxquels on a parfois décerné le titre de « délices du genre humain, » de « bien-aimé, » n'ont pas osé demander l'amour.

Seul Jésus l'a fait.

Ici, cependant, sa prétention sort du vraisemblable. Car, si l'homme a naturellement le désir et le besoin d'être aimé, parce que son cœur est l'image du cœur de Dieu, l'amour qu'il réclame ne s'élève pas au-dessus de ses propres puissances, au contraire.

Ecoutez le Sauveur.

Il est au milieu de tous ses apôtres, et voici ses paroles vraiment stupéfiantes : « Celui qui veut

venir après moi, doit me préférer à son père, à sa mère, à son épouse, à ses fils, à ses frères, à lui-même. » Le texte évangélique se sert d'une expression qui ne saurait être exactement traduite en notre langue : « *Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem suam et uxorem, et filios et fratres et animam suam, non potest meus esse discipulus*. Il ne peut être mon disciple. » C'est la liste complète de toutes les affections légitimes dont est capable le cœur humain.

L'amour filial, fait de reconnaissance et de vénération, pour ces âmes qui se hâtent vers la tombe, et ne vivent ici-bas que pour le bonheur de ceux qui les continuent ;

L'amour paternel si fort, l'amour maternel si tendre, et tous deux si dévoués ; l'amour sacré de l'époux et de l'épouse, ce lien si doux, béni par le Seigneur ; l'amour si naturel du frère et de la sœur ; l'amour instinctif de sa propre existence : tous ces nobles et purs sentiments se confondent et s'unissent en celui qui les résume et les dépasse tous, l'amour demandé par Jésus.

Quand donc doit naître cet amour, qu'il a poursuivi pendant toute sa vie, qu'il a rencontré si rarement ?

A l'heure du plus infamant supplice : *Ego si exaltatus fuero* ; à l'heure où commencent à disparaître les amitiés de ce monde.

En effet, qu'en reste-t-il après la mort ?

Quelques larmes et quelques prières nous accompagnent au départ, un souvenir pieux prononce encore notre nom ; puis le temps fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, et c'est fini, c'est à jamais fini...

2. Combien durera cet amour que Jésus demande ? Autant que le monde lui-même. Abandonné de son vivant, renié, trahi, bafoué, condamné, traîné jusqu'au dernier supplice, il rêve d'être aimé, non pas quelques instants, mais toujours. Il exige l'impossible, il veut être aimé comme personne ; bien plus encore, il veut être aimé par tout le monde.

L'espace et le temps opposent à l'amour d'insurmontables barrières. Ceux-là seulement qui vous connaissent, peuvent vous aimer, et les générations, qui se transmettent les bienfaits, ne se lèguent que rarement la reconnaissance. Et puis, « les morts vont vite ! »

Prétendre à l'amour de tous, c'est donc s'illusionner sur soi-même ou sur les ressources du cœur humain. Rien n'est instable comme l'amour, et rien n'est changeant comme la multitude.

Malgré cela, Jésus affirme sa volonté, sans admettre la moindre exception. La conquête du monde sera son œuvre. Son nom sera répandu par toute la terre. Les hommes et les siècles passeront, mais lui seul il restera, non seulement connu, mais aimé par tout le monde.

Phénomène humainement inexplicable, absolument divin.

Sa prétention, quelque exagérée qu'elle fût en elle-même, ne s'est pas seulement réalisée, mais elle se réalise encore.

Les grandeurs de la terre ont disparu, les gloires les plus radieuses se sont éteintes. L'immortalité promise n'a pas duré longtemps ; l'histoire seule en garde le souvenir, pas un cœur n'en conserve l'amour.

Qui donc aime aujourd'hui Charlemagne ou Clovis, Théodose ou Titus ?

Que disent ces illustrations purement nationales, et par conséquent ignorées de l'immense majorité des hommes, que disent-elles aux peuples de l'univers ? Ceux mêmes qui savent encore quelque chose de ces monarques, de ces puissants d'un jour, les blâment ou les louent parfois, mais ne les aiment pas.

Jésus a-t-il donc obtenu ce qu'il osait demander ? Jugez-en vous-mêmes.

L'histoire de l'Eglise au milieu du monde n'est que le récit des merveilles opérées par son amour. Voyez les âmes virginales des Agnès et des Cécile, qui refusent tout autre fiancé, pour l'épouser dans la mort ! Lisez les derniers moments de ces mères généreuses jusqu'au plus sublime des sacrifices, ne se contentant pas de donner leur propre vie, mais offrant, comme Symphorose et Félicité, leurs enfants si tendrement chéris aux plus horribles supplices. Contemplez ces époux allant à la mort, la main dans la main, pour ne pas se quitter et s'immoler ensemble. Entendez ces parents héroïques suppliant le Sauveur de prendre leur fille pour en faire la petite sœur des pauvres et la mère des agonisants, leur fils pour en faire un missionnaire et souvent un martyr. Ecoutez enfin l'apôtre S. Paul jetant au monde le superbe défi, justifié aujourd'hui par vingt siècles de lutte et de victoire : « Qui donc nous séparera jamais de l'amour de Jésus-Christ ? *Quis non separabit a caritate Christi ?* » Il énumère tout ce que la violence ou la persécution peut avoir de redoutable, de menaçant, tout ce qu'elle peut inventer de terrible, *neque instantia, neque futura* ; puis il conclut qu'il n'existe pas de puissance créée qui soit capable d'obtenir ce résultat : *Neque creatura alia poterit nos separare a caritate, quæ est in Christo Jesu Domino nostro.*

Voilà ce qu'est l'amour obtenu par Jésus-Christ.

Il est plus fort que tout ici-bas, et loin de s'affaiblir avec le temps qui s'écoule, il se fortifie chaque jour, chaque jour il envahit davantage, car il n'a ni limite ni mesure.

Laissons redire ce mystère à l'un des grands orateurs de la chaire chrétienne : « Il y a un homme dont l'amour garde la tombe. Il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour... Il y a un homme enfin, et le seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus ! »

Voilà, m. f., dans toute sa grandeur, et dans toute sa beauté, ce phénomène, unique au milieu des phases de l'histoire, de l'amour annoncé, puis obtenu par le Sauveur.

II. — La haine

Au témoignage de l'amour attestant la divine supériorité de Jésus-Christ, ajoutons le témoignage non moins éclatant de la haine, qui est encore celui de l'amour. La haine, a-t-on dit, n'est que l'amour renversé.

C'est un sentiment d'une violence redoutable, qui s'égare facilement, et facilement aussi porte aux dernières extrémités.

Cette contre-épreuve, Jésus l'a demandée pour lui-même. Il a prophétisé qu'il serait l'objet d'une haine à nulle autre pareille.

1. Cette parole s'est réalisée, comme toutes les autres. Aussi la constatation de ce fait étrange est-elle aussi simple que son explication.

N'est pas haï qui veut, m. f., surtout d'une haine qui ne dégénère pas en mépris. Il semble même que la haine durable ne soit pas dans nos idées, ni dans nos habitudes. L'histoire a flétri les monstres dont elle a raconté les horreurs ; elle les ensevelit dans la honte, mais non pas dans la haine.

Ce sentiment, par cela même qu'il est violent, ne résiste pas à l'oubli qu'engendre le temps. Qui donc aujourd'hui hait Tibère, Domitien, Néron ? Qui donc même hait ce mauvais Français qui fut le génie du mal, Voltaire, aujourd'hui si justement et si sévèrement jugé ? La haine, ce serait trop, c'est assez du dégoût.

Mais, pour Jésus, le monde a fait une exception glorieuse : il l'a toujours haï.

Bien avant la naissance du Sauveur, le prophète David annonçait qu'il rencontrerait ici-bas une haine sans exemple, non moins inique que gratuite. *Oderunt me gratis*, s'écriait-il. Et, s'effrayant de la multitude de ceux qui devaient injustement le haïr, il se lamentait : *Quoniam multiplicati sunt, et odio iniquo oderunt...* Cependant, il les avait aimés : *et posuerunt odium pro dilectione mea*. La haine est leur reconnaissance.

A peine entré dans le monde, Jésus devient le signe d'une éternelle contradiction. Sa vie publique n'est qu'une lutte incessante contre la haine des Pharisiens envieux, qui machinèrent et consommèrent sa mort, le chef-d'œuvre de cette haine homicide qui vint se repaître, au Golgotha, des indicibles souffrances de sa victime expirante.

Qu'avait donc fait Jésus pour être traité de la sorte ?

Il était passé, faisant le bien. Mille traits de sa vie, mille paroles de sa bouche, mille tendresses de son cœur, devaient sans réserve faire de lui les délices de tous ; au contraire, il recueille la haine la plus inique : *Iniquo odio oderunt me*.

Peut-être que sur la pierre scellée du tombeau qui renferme le sanglant trophée de son triomphe, la haine s'arrêtera satisfaite ? Non !

A son tour, Jésus annonce aux siens qu'ils seront persécutés comme lui : *Si me persecuti sunt, et vos persequentur*. Le monde vous continuera la haine qu'il m'a vouée, parce que vous me continuez ici-bas : *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit*. Mon nom seul justifiera les cruautés que vous aurez à subir : *Hæc omnia facient vobis propter nomen meum*.

La lutte sera tellement acharnée que les sentiments les plus profonds de la nature seront reniés, les liens les plus forts violemment brisés. Frères contre frères, fils contre père, père contre fils ; la mère elle-même perdra sa tendresse native, et la douce jeune fille trouvera, pour haïr, une énergie dont elle semblait incapable.

Le Sauveur, pour achever d'un mot ce sinistre tableau, tant de fois réalisé, pour exprimer toute sa pensée, pour montrer clairement qu'il n'est pas question d'un mouvement éphémère mais d'une haine profonde, implacable, universelle, impérissable, enveloppant le monde entier, remplissant tous les siècles, envahissant toutes les générations et déchaînant toutes les perversités, le Sauveur ajoute : *Eritis odio omnibus*. En haine à tous !

Les disciples ne pouvaient être plus que le Maître ; et, de plus, ils devaient se réjouir de toutes les malédictions, qui loin de les étonner et de les attrister, les rendaient heureux : *Beati estis cum maledixerint vobis*.

Les histoires ancienne, moderne et contemporaine, vous ont dit comment se sont produits et comment se reproduisent encore aujourd'hui ces phénomènes de haine.

2. Mais comment les expliquer ?

Une parole de Jésus lui-même jette, sur ce fait extraordinaire, une lumière des plus vives : « *Mundus autem me odit, quia testimonium perhibeo de illo*. Le monde me hait, parce que je rends témoignage contre lui. »

Tout le mystère est dans ces quelques mots.

La personne et l'enseignement de Jésus-Christ sont une protestation toujours vivante — car on ne s'acharne point sur ce qui n'est pas — contre les maximes et les coutumes du monde. L'humilité de Jésus fait peur à tous les orgueils, à toutes les ambitions malsaines. Sa pauvreté condamne la dureté des cœurs, les habiletés suspectes, les transactions immorales. Son incomparable pureté flétrit toutes les joies voluptueuses, tous les plaisirs dégradants et toutes les hontes ; elle gêne et brise l'impétuosité des passions et rappelle les consciences au respect de la pudeur et d'elles-mêmes.

C'est-à-dire que le Sauveur attaque le monde, qui ne le lui pardonne pas, dans les trois puissances par lesquelles il domine ; et la conciliation devenant impossible, de la révolte des concupiscences menacées naît une haine qui ne s'éteindra jamais.

C'est l'inévitable, la nécessaire, l'éternelle contradiction. Le monde hait Jésus, et Jésus a maudit le monde.

La haine subsiste, parce que Jésus ne désarme pas ; elle subsistera toujours, parce que Jésus ne

désarmera jamais, et ses ennemis se chargeront inconsciemment de réaliser ses paroles.

Julien l'Apostat, de sinistre mémoire, bien avant Voltaire, avait cru consommer la ruine du christianisme, et l'un de ses familiers, le rhéteur Libanius, déjà fier des prétendus succès de son maître, rencontrant un jour un chrétien, lui demanda, par une cruelle dérision, ce que faisait en ce moment le Galiléen. Celui-ci de répondre : « Il fait un cercueil. » Et, peu de temps après, Libanius prononçait une oraison funèbre devant un cadavre meurtri, qu'on avait rapporté de Perse. Cette dépouille mortelle était celle du haineux apostat, dont la dernière parole avait été ce blasphème : « Galiléen, tu as vaincu ! »

L'éternelle haine du monde reste éternellement impuissante contre Jésus. La seule chose qu'elle puisse faire, c'est de joindre son témoignage à celui de l'amour, afin de prouver, avec la dernière évidence, que Jésus-Christ n'est pas un homme, mais le Fils de Dieu, Dieu lui-même.

* * *

L'un de nos plus dangereux écrivains modernes a dit de Jésus, dans une biographie plus fantaisiste que documentée, qu'il était aujourd'hui mille fois plus aimé qu'il ne l'avait été de son vivant.

C'est un fait indéniable.

Le grand Pascal, sur l'une de ces feuilles de papier qu'on a recueillies comme des reliques, a jeté ces quelques lignes : « Jésus-Christ a voulu être aimé. Il l'a été. Il est Dieu. »

L'illustre captif de Sainte-Hélène, qui prétendait se connaître en hommes, après avoir tant remué les choses du temps, contemplait de son rocher solitaire les choses éternelles, et voici comment il terminait sa profonde et magnifique méditation : « Jésus-Christ veut l'amour des hommes, il veut ce qu'il est le plus difficile d'obtenir, ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père quelquefois à ses enfants, un époux à son épouse, un frère à son frère, en un mot, son cœur. C'est là ce qu'il veut pour lui. Il l'exige, et il y réussit. J'en conclus à sa divinité. »

De nos jours, m. f., les camps sont tranchés dans le monde. Il nous faut donner au Sauveur un témoignage, ou celui de la haine ou celui de l'amour. Car ici-bas les *neutres* ne comptent pas. Nous, qui croyons fermement à sa divinité, concluons également à son amour. Selon la parole de l'apôtre, aimons-le jusqu'au devoir... *Si diligitis me, mandata mea servate*. C'est là qu'est pour nous, sur la terre, la seule vie digne de lui, là-haut la seule récompense digne de nous : *Mandatum ejus vita æterna est. Amen*.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 martii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 2 avril 1914

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Six Conférences de Carême. — VI. Vivre sa vie de catholique français, 237.

Instructions pour le Jeudi Saint. — I. L'agonie de Jésus et l'Eucharistie, 260. — II. Les deux aliments, 261.

Sermons pour le Vendredi Saint. — I. Le mystère de la Rédemption, 263. — II. Les attraites de Jésus en croix, 268.

Sermons pour la fête de Pâques. — I. Le triomphe de Jésus-Christ, 270. — II. Les joies de la Résurrection, 272.

Avis paroissiaux. — Annonce des Premières Communions, 277.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XX. *Dimanche des Rameaux* : Jésus présent dans l'Eucharistie nous invite à le recevoir, 278. — XXI. *Pâques* : La résurrection du Christ fondement de notre foi, gage et modèle de notre résurrection, 281.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XIX. Le dimanche de Pâques, 284.

SIX CONFÉRENCES DE CARÊME

VI

VIVRE SA VIE DE CATHOLIQUE FRANÇAIS

Obedire oportet Deo magis quam hominibus.

Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. (Act., v, 29).

Mes frères,

Je vous ai demandé de vivre votre vie de catholiques, et je vous ai dit ce que Dieu, ce que l'Eglise attendent de vous.

Vous défendre du monde, prendre l'offensive contre vous-mêmes, voilà tout le secret d'une vie pleine de belles victoires, d'une vie aboutissant au suprême triomphe qui est la conquête du ciel et la possession d'un bonheur éternel.

Aujourd'hui, allant plus loin encore, je vais vous demander de vivre votre vie de catholiques français, ce qui revient à dire que si vous êtes Français dans le fond de l'âme, il faut que vous soyez catholiques à la plus haute expression possible.

I

Pourquoi ce sujet ? C'est d'abord que je tiens à vous rappeler une chose qui a été mise en évidence bien des fois depuis quelque temps, à savoir, que catholiques et Français, c'est tout un ; et par conséquent, je ne crains pas de le dire, non point par une secrète vanité, mais par amour de la vérité, les catholiques, dans notre pays, sont des Français avant tous les autres.

Et qui est-ce donc, je vous prie, qui a fait la France ? Interrogez l'histoire : ce n'est ni le judaïsme, ni le protestantisme, ni aucune autre secte politique ou religieuse, c'est l'Eglise catholique. De sorte que les Juifs, les protestants, en France, ne sont pas vraiment chez eux. Ils ne

peuvent pas dire, comme nous, « la terre de nos aïeux. » Creusez, creusez notre vieux sol, voilà des tombes que vous mettez au jour : ce sont des tombes gauloises, ce sont des tombes romaines, mais plus encore et presque toutes, des tombes chrétiennes, si bien que nous, catholiques, nous sommes en France chez nous, comme l'enfant de la famille est dans la maison, dans le domaine de ses pères.

Et non seulement creusez le sol, mais regardez, étudiez nos plus anciens et plus beaux monuments : ce sont des monuments qui portent le nom et la signature de l'Eglise. Où sont les synagogues ? Où sont les temples ? Ce n'est que plus tard, au xvi^e siècle, que les protestants ont déchiré l'unité religieuse française, et encore pour leur culte ils ont pris, comme on l'a fait, hélas ! tant de fois, à l'Eglise quelques-uns de ses édifices sacrés. Mais c'est en vain : les pierres elles-mêmes, — ces pierres pour lesquelles Barrès fait, avec tant de courage et tant de clairvoyance, un si pathétique plaidoyer, — crient par tout le pays que catholiques et Français c'est vraiment tout un.

De plus, mes frères, si j'aborde un pareil sujet, c'est que je voudrais vous mettre en garde contre un double péril.

Le péril de certaines lois d'abord. Non seulement Dieu, la religion, l'Eglise ont été rayés de nos codes ; mais sur plus d'un point c'est un désaccord formel avec l'Evangile et l'autorité du Pape. Que faire, mes frères ? Mais faire comme les apôtres qui ont préféré obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Et en agissant comme eux, avec une si haute et si noble indépendance, ce ne sera pas de votre part, soyez-en sûrs, de la révolte. Et si l'on vous taxait d'être de mauvais citoyens, répondez hardiment que vous êtes tout simplement des chrétiens, mais des chrétiens dans la force du mot, pour qui le premier et le plus sacré des devoirs est de vivre selon la loi de Jésus-Christ.

Le second péril, c'est celui de certaines séductions auxquelles vous pourriez succomber. Comment donc tant d'hommes, de nos jours, n'ont-ils plus de religion ? Ah ! c'est qu'on a cherché en eux le côté faible ; on les a pris par l'ambition, par la cupidité ou même seulement par des bouts de ruban, par ces hochets de la vanité qui sont le prix, la monnaie courante de bon nombre d'apostasies. Et ces hommes, que l'Eglise avait peut-être élevés tendrement, que l'on voyait assidus à ses offices, dans leur jeunesse, se sont tournés contre leur bienfaitrice, et malgré les reproches de leur conscience, bourrelée parfois de remords, jusqu'aux larmes, ils en sont réduits à lui porter des coups. Et l'Eglise ainsi frappée, dépuillée, blessée et sanglante, éprouve la même douleur qu'autrefois César en voyant parmi les conjurés qui le poignardaient, en plein Sénat, Brutus, le fils de son cœur. « Et toi aussi, soupira-t-il, en se couvrant le visage, et toi aussi, Brutus, mon fils !... »

Et maintenant, mes frères, que vous avez saisie la pensée et que vous devinez déjà ce que je viens

demander de votre foi et de votre amour de la France, — comment devez-vous vivre votre vie de catholiques français ?

II

Je laisse de côté la question patriotique ; et cependant jamais je ne vous conseillerai de vous en désintéresser. Je vous presserai plutôt, alors qu'aujourd'hui tant de politiciens verbeux compromettent la sécurité et l'honneur du pays, et que tant de fonctionnaires en révolte mettent, je ne dis pas leur obéissance, mais leur maigre travail à un prix qui ruine nos finances, je vous presserai plutôt d'être les premiers au service de la France par la prière, par le travail, par l'honnêteté de la vie, par l'acquit consciencieux de toutes les charges qui vous incombent ; et si vos yeux s'en vont, dans un rêve généreux, par delà cette ligne bleue des Vosges, où c'est encore malgré tout la France, ... d'aller jusqu'au sang pour refaire la patrie mutilée. J'ai lu qu'en ces derniers temps, un Alsacien se sentant mourir était venu chez nous chercher... devinez quoi ?... un peu de terre. Oui, des sacs de terre, et quand on lui demanda ce qu'il en voulait faire : « C'est, dit-il, pour qu'on les verse dans ma fosse, et que je dorme dans de la terre de France. » Oh ! le noble vœu ! et en le rappelant, n'est-ce pas assez dire comment vous devez aimer et servir la France ?

Mais, mes frères, pour m'en tenir à la question religieuse, je vous demanderai trois choses, trois choses qui intéressent au plus haut point votre honneur de catholiques français.

1. La première, c'est que vous teniez fortement, avec une énergie invincible, à l'éducation religieuse que vous avez reçue et qui doit être aussi celle de vos enfants.

Je vous ai déjà bien des fois dénoncé comme une des plus grandes erreurs de ce temps la neutralité religieuse dans l'école, c'est-à-dire, pour le moins, le silence sur toutes les questions qui regardent l'âme humaine et ses destinées futures.

Le silence, vous l'entendez bien, dans un pays comme le nôtre, pétri de christianisme, dans un pays où ses plus belles gloires, ses gloires militaires, artistiques, littéraires, sont dues à la foi, le silence sur Dieu qui nous a prodigué les dons les plus rares, le silence sur Jésus-Christ dont toutes les pages de notre histoire racontent la précieuse amitié et que nos pères, pour cela, saluaient comme le vieil ami des Francs !...

Et dans un pays aussi généreux que le nôtre, dans un pays qui s'est fait le champion de Dieu dans le monde pour la diffusion de l'Evangile, par ses aumônes et par ses apôtres, le silence sur quinze siècles de charité et d'amour !...

Et dans un pays aussi exposé que le nôtre à toutes les tentations qui peuvent venir d'un climat heureux, d'un sol fertile et d'une fortune sans cesse grandissante ; dans un pays qui semble être le rendez-vous des séductions les plus propres à amollir le cœur et à pencher l'âme vers tous les

plaisirs et toutes les voluptés des sens ; le silence sur la croix, sur la Rédemption, sur les sacrements, sur la conscience chrétienne, sur les jugements de Dieu !...

Et vous savez, mes frères, ce qui est résulté de ce silence. Napoléon I^{er} disait très justement : « Si vous ôtez la foi au peuple, vous n'avez que des voleurs de grand chemin. » Eh bien ! après avoir bâti des écoles coûteuses, et enflé démesurément le budget de l'instruction publique, il faut maintenant bâtir des prisons, et celles-ci ne suffisent pas à contenir les jeunes criminels qui épouvantent à chaque instant le pays. Chez eux, à l'encontre de ce qu'a dit le poète,

Le crime n'attend pas le nombre des années.

Et si à 15 ans ce sont déjà de sinistres bandits, n'en cherchez pas la cause ailleurs que dans l'ignorance de Dieu où ils ont grandi.

Aussi, mes frères, vous catholiques français, n'acceptez jamais une neutralité religieuse qui nous est si funeste. Réclamez, comme on dit, à cor et à cri, sans vous lasser jamais, réclamez que vos enfants, tous les enfants de France soient bercés dès leur âge le plus tendre sur les genoux de l'Eglise ; réclamez que le saint nom de Dieu, que le nom sacré du Christ leur soient appris, pour être leur guide, leur protection et leur appui sur tous les chemins périlleux de la vie. Réclamez que la religion, — qui fait les peuples vaillants, qui trempe leur courage, qui leur inculque l'idée féconde du sacrifice aussi bien pour les autels que pour les foyers, — ne soit pas quelque chose qui sépare un citoyen d'un autre, mais quelque chose qui, comme un lien puissant, les unisse et multiplie leur énergie et leurs forces, en vue de tout ce qui est bien, de tout ce qui est beau, de tout ce qui élève les peuples, par leur grandeur morale, au-dessus même de la fortune et de la victoire.

2. La deuxième chose que je vous demanderai, c'est d'avoir le culte de nos églises, de nos monuments chrétiens.

Quand S. Paul vint à Athènes, il y trouva un autel avec cette inscription : « *Ignoto Deo*, au Dieu inconnu. »

Mes frères, vous ne voulez certes pas qu'un jour, dans notre France, se lise une pareille inscription ; ce serait une honte, et aussi un malheur public.

Les étoiles publient la gloire de Dieu dans le ciel ; nos églises catholiques, les églises bâties par nos pères la publient sur la terre. Ah ! je ne sais pas ce qu'elles deviendront, un jour ou l'autre, les pauvres et chères églises, sous le souffle du mépris et de l'impiété actuels, plus redoutable cent fois que celui des orages et des tempêtes, et je m'attriste du sort qui les attend, et comme cet orateur qui ne cesse de crier son émotion et sa douleur à la tribune française, je me sens pleurer à la pensée des ruines où elles sont menacées de s'effondrer les unes après les autres, et si au dire du poète il y a dans les choses elles-mêmes des larmes, *sunt lacrymæ rerum*, quelles ne seront pas celles des croix

mutilées, des calvaires abattus, des autels renversés, des églises jetées par terre et foulées sous les pieds des passants ?

Eh bien ! du moins tant qu'il y aura parmi vous un chrétien, un catholique, — cette église où nous sommes, vous y verrez la maison de Dieu et la vôtre, et en la gardant comme un asile sacré, en la défendant contre tous les coups du temps et des hommes, vous y viendrez conduits par la foi, pour que votre âme si souvent négligée, oubliée parmi les occupations et les bruits de la terre, se retrouve, qu'elle se purifie, qu'elle se nourrisse et qu'elle vive de la grâce, qu'elle communie, et que pleine de force elle monte et s'envole sur les ailes de la prière, de la louange et de l'amour, jusqu'à Dieu, jusqu'à Dieu sa raison d'être et sa fin dernière.

Voilà, mes frères, votre devoir de catholiques français. Oui, je dis bien. Des catholiques, il y en aura toujours dans l'Eglise universelle, aussi vaste que le monde ; mais des Français, est-ce qu'il y en aurait encore si nos églises n'existaient plus, si l'herbe poussait et les enfants jouaient là où elles se dressaient autrefois ? Ne serait-ce pas l'heure fatidique où des voix éplorées jetteraient à tous les échos du ciel et de la terre ce cri de suprême douleur : « Il n'y a plus de Français ! Il n'y a plus de France !... »

O mon pays, ô France bien-aimée, non, cette heure-là ne viendra pas, elle ne sonnera jamais le glas de notre vie nationale !... Vous serez là, mes frères, vos enfants élevés comme vous dans la foi catholique seront là, et ils ne permettront pas que nos églises succombent. Car en s'écroulant, ce serait tout un glorieux passé qui s'en irait, et leurs ruines seraient la ruine, le déshonneur et la fin de la patrie.

3. Enfin, mes frères, — car je suis obligé d'abréger, malgré tout ce que le sujet a d'actualité, — la troisième chose que je vous demanderai et qui achèvera de vous indiquer ce que j'attends de vous, catholiques français, c'est de rester plus que jamais unis, attachés au Pape.

Voilà des années déjà que s'est consommé entre le Pape et la France le drame douloureux que nous appelons « la Séparation. »

Et qu'est-ce que la France en a retiré ? Mais elle s'est vouée elle-même aux repréailles de la justice divine ; elle s'est affaiblie, blessée de tous les coups qu'elle a portés à l'Eglise. Et ce n'est pas fini, car Dieu ne saurait laisser croire qu'elle peut impunément, je ne dis pas seulement l'outrager, mais même se passer de lui.

Aussi, mes frères, je vous en supplie pour vous et pour notre pays, ayez au fond du cœur le culte du Pape.

J'entends dire que quelques catholiques le blâment de son attitude fière et intransigeante à l'endroit d'une loi qui eût peut-être sauvé les biens de l'Eglise, mais qui l'eût sûrement asservie et déshonorée.

Le Pape ne s'arrête pas aux contingences

humaines ; il regarde plus haut, et c'est dans la croix de son Maître qu'il cherche ses inspirations et qu'il apprend son devoir.

Dès lors, comment ne pas lui obéir ? Comment ne pas le vénérer, alors surtout que sacré déjà par son caractère et ses fonctions, il l'est encore par l'épreuve, par le malheur ?

Que des hommes, chez nous, comme autrefois Pilate, se lavent les mains en se déclarant innocents des ruines nées de la Séparation, c'est possible, quoique je sois persuadé qu'ils portent déjà le poids de la justice divine qui les tourmente et qui les livre aux sévérités de l'histoire ; mais le Pape, lui, qui nous aime d'une tendresse de père, et pour qui l'Eglise de France est toujours sa fille aînée, comment ne souffrirait-il pas d'une rupture qui lui déchire le cœur, qui angoisse ses jours et ses nuits et qui amène sur ses lèvres, dans ses longues veilles au pied du crucifix, le cri d'amertume du Christ agonisant à Gethsémani : « Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi ! *Transeat a me calix iste !* »

Et cependant, si abreuvé qu'il soit de douleur, il n'a pour nous que des paroles et des gestes d'affection, et des hauteurs du Vatican, parmi les larmes qui emplissent ses yeux, il ne sait qu'étendre vers nous ses mains augustes pour nous bénir.

Y pensez-vous, mes frères, comme j'y pense moi-même et comme je m'en émeus souvent ? Ah ! sans doute le Pape est loin ; c'est un rare bonheur de l'approcher... Mais l'âme ne connaît pas de distance et je vous demande, ce soir, d'aller par la pensée, dans un pieux pèlerinage, vous agenouiller devant lui, et après avoir baisé ses pieds sacrés où se détache l'image de la croix, appelez-le votre Père, et dites-lui que vous êtes là pour le consoler, pour essuyer ses larmes, et lui jurer une fidélité qui ne finira qu'avec votre vie.

Et parce que la Séparation nous est funeste, puisqu'elle ébranle chaque jour davantage les fondements mêmes de l'Etat, ne craignez pas d'élever la voix, de dire tout haut ce qui est la vérité, et de réclamer de toutes vos forces un rapprochement vis-à-vis du Pape, qui serait un nouveau Concordat, et qui scellerait la réconciliation de l'Eglise et de la France. Rien, mes frères, n'est plus digne de vous, rien n'est plus capable de satisfaire, en même temps, et votre patriotisme et votre foi.

* * *

J'ai fini, mes frères. Eh bien ! maintenant, interrogez-vous, et demandez-vous si jusqu'à présent vous avez fait votre devoir, tout votre devoir de catholiques français.

Français, vous l'êtes assurément. Soyez-le davantage encore, en vous dévouant aux vrais intérêts de notre pays, en repoussant avec la dernière énergie ce laïcisme à outrance dont on prétend faire un dogme de l'Etat, et qui ne vise à rien moins qu'à détruire jusqu'à l'idée même de Dieu, à tous les âges de la vie et dans toutes les classes sociales ; Français aussi, comme le souhaitait un

grand économiste, M. de Tocqueville, en tenant pour ennemis, et des ennemis plus dangereux que ceux du dehors, les hommes qui enseignent chez nous et qui voudraient faire croire que tout périclite avec le corps.

Catholiques, vous l'êtes ; mais, comme je vous le disais en commençant, soyez-le à la plus haute expression possible, sans compromission, sans mélange d'aucune sorte. Soyez-le comme ce jeune homme, cet ami d'Ozanam qui s'écria, un jour, dans une réunion des Conférences de St-Vincent-de-Paul : « Je me sens tant d'orgueil d'être catholique que j'ai peur d'être obligé de m'en confesser. »

Etre catholique à ce point-là, surtout par le temps qui court, ce ne peut être, soyez-en sûrs, un péché que vous deviez confesser. C'est plutôt une gloire et un mérite devant Dieu, et cette gloire, ce mérite, je vous demande, je vous supplie de vous en rendre dignes, car alors vous aurez plus fait pour le bien et le salut de la France que ceux mêmes qui auraient à leur compte les actions les plus éclatantes et les plus brillants exploits ! Ainsi soit-il.

FIN

INSTRUCTIONS POUR LE JEUDI SAINT

I

L'AGONIE DE JÉSUS ET L'EUCCHARISTIE

Sic non potuistis una hora vigilare mecum !

Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi ! (Mt., xxvi, 40).

Mes frères,

Cette parole de reproche, d'affection attristée, Jésus l'adressait dans son agonie aux trois apôtres, naguère témoins enthousiasmés de sa Transfiguration, et qui se laissaient abattre par l'engourdissement, au moment où le Sauveur, dès lors victime de nos péchés, réclamait leur compagnie et les excitait à prier.

Cette même parole, le divin Maître n'aurait-il pas quelque raison de nous l'adresser à nous-mêmes, du fond de la solitude de son tabernacle ?

Sans doute vous savez que, sous les humbles apparences du pain, Jésus possède en réalité la gloire du Ressuscité et qu'il ne saurait, à proprement parler, souffrir ni entrer en agonie. Cependant vous n'ignorez pas non plus que l'immolation de l'Eucharistie continue le sacrifice de la Passion. Il en aurait trop coûté à l'ardent amour de Jésus de suspendre entièrement sa vie de renoncement. Voilà pourquoi ce qu'il ne peut faire au ciel, il le fait dans un état d'anéantissement à l'autel. Et c'est le sens qu'on peut attribuer à cette parole d'un grand chrétien : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ! »

I

Et d'abord, Jésus dans son sacrement n'est guère moins abandonné qu'à la grotte de Gethsémani.

¹ Pascal, *Le Mystère de Jésus*.

Quelques instants auparavant, dans la ferveur de leur première communion, les apôtres, et Pierre le premier, avaient juré de ne pas abandonner leur Maître, de le suivre jusqu'à la mort. Hélas ! ses ennemis n'avaient pas encore paru que leur belle ardeur était déjà tombée. Les émotions et les fatigues de la journée y avaient suffi. On ne leur demandait pas encore de résister, mais seulement de prier ; et ils n'en trouvaient pas la force.

Cette même histoire de la lâcheté foncière de l'humanité, combien de fois depuis ne s'est-elle pas renouvelée, en nos temps plus que jamais peut-être ?

C'est à peine une heure que l'assistance au saint sacrifice réclame de nous chaque dimanche ; et combien la refusent ! Et parmi ceux mêmes qui restent fidèles à ce minimum de pratique chrétienne, ils se font plus rares, ceux qui comprennent que l'amour demande davantage. Depuis dix-neuf siècles que Jésus a institué son Eucharistie, il n'a pas cessé, nuit et jour, dans toutes les églises, de se soumettre à la même vie d'anéantissement ; chaque matin il renouvelle son sacrifice. Et l'on n'en profite pas ; et c'est le petit nombre qui vient lui dire dans la piété de l'adoration ou de la communion : « Jésus, votre amour a été compris ; je ne veux plus que vous soyez seul dans votre église : vous recevrez souvent ma visite. »

Bien plus, on en arrive à ne pas faire attention à lui. Il a voulu s'établir au cœur de nos villages ; il a voulu que la pointe des clochers s'aperçoive de loin, afin que les regards se tournent vers lui, afin qu'on se souvienne de sa présence. Et il en est qui passent devant l'église comme devant un tombeau, sans que rien vibre dans leur cœur !

Ah ! mon Jésus, dans l'éclat de la Transfiguration, comme on se trouvait heureux près de vous ! On songeait à s'y fixer pour jamais. Mais dès lors que dans votre agonie vous n'apparaissez que comme un suppliant humilié, vous ne rencontrez que morne indifférence...

De même aujourd'hui vos voiles eucharistiques vous donnent un air si pauvre, votre immobilité volontaire vous fait si bien ressembler à un être sans vie, que le cœur humain, à qui il faut du bruit, de l'éclat, se détourne de vous. Et pourtant une foi moins bornée, un cœur moins matérialisé se rappelleront que votre faiblesse extérieure est l'arme de vos triomphes, et que la montagne de l'Ascension n'est pas loin du mont des Oliviers.

Et cet isolement ne rebute point le cœur de N.-S. Il l'avait prévu en instituant son divin Sacrement : il attendra quand même jusqu'à la fin du monde les pêcheurs repentants et les âmes de bonne volonté. Il aime mieux attendre des siècles que de faire attendre en vain et de décourager une seule âme...

Ah ! mes frères, s'il y a encore quelque fierté chrétienne, quelque flamme de générosité dans nos cœurs, nous tiendrons par-dessus tout à faire partie des amis fidèles de Jésus, à veiller avec lui, à le consoler dans l'abandon de sa pauvreté eucharis-

tique. Nous le remercierons de nous avoir fait naître dans un siècle où il y a plus de mérites, et plus de bonheur par conséquent, à lui appartenir, à l'aimer d'autant plus qu'il est moins aimé d'un trop grand nombre d'âmes.

II

Ce délaissement dont Jésus est l'objet dans ses églises, comme autrefois sous les oliviers de Gethsémani, nous fait voir surtout la culpabilité des siens.

Mais les dispositions de son cœur, l'acceptation volontaire de toutes ces amertumes du cœur comme de toutes les tortures du corps, voilà ce qui fait du fils de Dieu la vraie victime volontaire, le véritable Agneau de Dieu.

Car la prescience divine ne lui a pas épargné le spectacle d'aucun détail de ses souffrances. A Gethsémani l'angoisse et l'épouvante ont saisi son humanité en face d'un immense océan de péchés et de crimes. Et pensez-vous qu'il n'éprouvait pas déjà quelque chose de semblable avant l'institution de l'Eucharistie, quand il voyait à sa table un Judas, ancêtre, on peut le dire, de tous les renégats des siècles à venir ?

Mais, me direz-vous, à présent Jésus dans son Eucharistie possède la sérénité inaltérable du bonheur céleste ! — C'est vrai ; mais aucun des habitants du ciel ne se condamne, comme Jésus, à mener en même temps sur la terre une existence diminuée, obscure, sans gloire. Et il semble que Jésus ne séjourne parmi nous que pour mieux entrer en contact avec toutes les vilenies, toutes les ingrattitudes de l'humanité. Et s'il est vrai que tout cela ne l'atteint plus, si son expiation douloureuse est achevée, il n'y en a pas moins opposition irréductible entre sa sainteté et les péchés de toutes sortes qu'il trouve dans nos cœurs. Et on ne comprendrait pas que Jésus ait consenti à ce rapprochement avec toutes nos hontes, s'il n'avait songé qu'à sa gloire, s'il ne s'était pas offert pour l'intérêt de nos âmes, s'il ne les avait pas aimées passionnément.

Sans doute, à l'agonie, il se traîne, suppliant humblement à deux genoux : il prosterne même jusqu'à terre son visage divin. Mais ici, dans l'Eucharistie, que fait-il autre chose que de prier constamment pour notre salut ? On n'entend point ses soupirs ; ses larmes ne coulent pas jusqu'à terre avec la sueur de son sang : son sacrifice est tout spirituel. Mais il abdique pareillement sa volonté propre et sa liberté. Il est à la disposition, à la merci de tous, non seulement du prêtre qui le fait descendre à son gré du ciel, mais à la merci de tous les fidèles, même pécheurs, qui veulent le faire habiter dans leurs cœurs. Il est à l'état de nourriture, pour être consommé, pour disparaître. Il n'agit en Dieu, il n'exerce son influence que dans la mesure où on l'accepte. Dans sa toute-puissance divine, on ne voit que sa patience, patience qui irait jusqu'au scandale, si l'on ne savait que son amour pour nous est infini.

Comme autrefois le prophète au peuple d'Israël, Jésus pourrait nous demander : « Qu'ai-je dû faire pour vous que je n'aie pas fait ? A quoi puis-je encore renoncer pour l'amour de vous ? A quel degré d'humiliation puis-je encore descendre ? »

* * *

Mes frères, les pierres les plus dures ne résistent pas à l'action des gouttes d'eau qui tombent incessamment sur elles : l'eau finit par entamer la pierre.

Mais c'est du sang de J.-C. qu'il s'agit ici et de nos cœurs. Chaque matin le sang de l'Agneau divin est offert pour nous en sacrifice : est-il possible que nos cœurs n'en soient point touchés, qu'ils demeurent toujours aussi insensibles à l'amour du bon Dieu ? Vous est-il donc si difficile de lui donner de temps en temps dans la semaine la première demi-heure de votre journée ? On trouve du temps si facilement pour tout : on n'en trouverait point pour accompagner Jésus dans son sacrifice ?

D'ailleurs, les âmes vraiment chrétiennes ne sauraient limiter leur amour à ces visites, du matin ou de la soirée, au Dieu de l'Eucharistie : elle doivent aller jusqu'à la communion fréquente et fervente. Jésus ne s'est fait si petit que pour mieux trouver le chemin de nos cœurs : il est l'ami de l'intimité, celui qui découvre et panse dans nos âmes les blessures qu'une intervention humaine ne ferait qu'irriter. Car s'il nous demande, comme aux apôtres privilégiés, de veiller et de prier avec lui, ce n'est pas tant pour sa consolation, — car il n'a pas besoin de nous et l'amour de son Père lui suffit, — ce n'est pas tant pour sa consolation que pour notre intérêt.

A nous de le comprendre. Et de la sorte, ayant été ses amis fidèles aux jours de son immolation dans l'Eucharistie, nous lui resterons unis, pendant toute l'éternité, dans sa vie de gloire et de bonheur. Ainsi soit-il.

II

LES DEUX ALIMENTS

In mundi primordiis homo primus mortis escam suis posteris propinavit ; sed secundus, qui de cælo venit, mundis corde se tribuit escam vitæ.

A l'origine du monde, le premier homme léguait à sa postérité un aliment de mort ; mais le second homme, qui vint du ciel, s'est donné aux cœurs purs comme aliment de vie.

(Office cistercien, fête du Corpus Christi, Ant. de Prime).

Mes frères,

Cette citation résume deux faits historiques de la plus haute importance pour le chrétien. J'essaierai de vous les remettre aujourd'hui sous les yeux pour en tirer une conclusion pratique bien en rapport avec le mystère de ce jour.

Pénétrant d'abord dans le paradis terrestre, nous verrons comment Adam prévaricateur inocula en plein cœur de sa race un poison mortel sous la

forme d'un ALIMENT TOUT CHARNEL : *Homo primus mortis escam suis posteris propinavit.*

Puis, franchissant de longs siècles, nous nous arrêtons au début de l'ère chrétienne. Nous entrerons au Cénacle, et nous y contemplerons Jésus, le nouvel Adam, réparant la faute du premier, en donnant à l'humanité blessée à mort le remède et la vie sous la forme d'un ALIMENT SPIRITUEL : *Secundus, qui de cælo venit, mundis corde se tribuit escam vitæ.*

Enfin, considérant que nous sommes tous de la race d'Adam et de la race du Christ, nous en concluons que nous avons tous à portée de la main les deux aliments : l'aliment charnel que nous prépara la faiblesse de notre premier père, et l'aliment spirituel qu'inventa la miséricordieuse tendresse de notre bien-aimé Rédempteur, que *c'est à nous qu'il appartient de choisir le poison ou le contre-poison, la mort ou la vie.*

I

Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance. Il l'a établi dans la justice et la sainteté. Il l'a revêtu de pureté, d'innocence et d'immortalité. Il a mis les autres créatures à son service. Il l'a placé dans un jardin de délices où il s'entretenant familièrement avec lui, où il l'assiste de ses munificences, où il ne néglige rien pour lui procurer d'innocentes jouissances : *Omne lignum pulchrum visu et ad vescendum suave.* (Gen., II, 9).

Puis, pour lui donner l'occasion de mériter de nouvelles faveurs, il le soumet à une épreuve : il lui défend de toucher au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, ajoutant que s'il en mange, c'est la mort certaine : *morte morieris.* (Gen., II, 17). C'est donc un aliment de mort que porte sur ses rameaux l'arbre de la science du bien et du mal : *mortis escam.* C'est un aliment de mort : Dieu l'a déclaré : *morte morieris.*

Hélas ! mes frères, le triste dénouement du drame qui se déroule sous nos yeux, va nous le confirmer. Adam mange le fruit défendu. Et aussitôt il meurt. J'entends ici la mort spirituelle, la mort de l'âme. En effet le récit biblique continue : *Et aperti sunt oculi amborum ; cumque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficus.* (Gen., III, 7). Aussitôt leurs yeux furent ouverts : ils virent qu'ils venaient de perdre leur robe de pureté et d'innocence ; et ils se cachèrent. Voilà la solde du péché : *stipendia peccati mors.* (Rom., VI, 23). Adam a donc mangé l'aliment de mort.

Il ne l'a pas mangé pour lui seul, mais pour toute sa race. Les funestes conséquences du péché originel sont transmises, par voie de naissance, à tous les hommes. Tous, en effet, nous connaissons le bien et le mal ; les passions déchaînées s'agitent dans notre cœur ; le foyer de la concupiscence ne s'éteint, dit-on, qu'un quart d'heure après nous. *Mortis escam suis posteris propinavit.* Adam a légué à sa race un aliment de mort.

II

Cet aliment charnel sera-t-il désormais notre seul aliment ? L'humanité, ainsi jetée à terre, ne pourra-t-elle plus s'élever vers le ciel, reconquérir ses antiques prérogatives, échapper à la mort, revenir à la vie ? Si les sens ont de quoi satisfaire leurs appétits grossiers, l'âme ne pourra-t-elle pas du moins satisfaire ses aspirations et ses besoins ? Si nous avons l'aliment charnel, n'aurons-nous pas un aliment spirituel ?

Le Fils de Dieu y a pourvu. Nouvel Adam, voulant régénérer l'humanité, il est descendu du ciel ; il est venu parmi les hommes pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient surabondamment : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* (Jo., X, 10). Pour réparer la faute du premier Adam, il dressera l'arbre de la croix en face de l'arbre de la science du bien et du mal.

Mais il veut aussi réparer les funestes conséquences du péché originel, mettre le remède à côté de la blessure, faire jaillir une source de grâces et de vie à côté du foyer de corruption et de mort. Alors, avant de monter au Calvaire pour expier, il entre au Cénacle pour se donner en nourriture. *Secundus, qui de cælo venit, se tribuit escam vitæ.* A côté de l'arbre de la science du bien et du mal, il dresse une table ; sur cette table il met un pain.

Ce pain, c'est sa chair qu'il donne pour la vie du monde. Lui qui est la vie, *Ego sum vita* (Jo., XIV, 6), il devient ainsi la vie de notre esprit : « Celui qui s'unit au Seigneur est un même esprit avec lui : *Qui adhæret Domino, unus spiritus est* » (I Cor., VI, 17) ; — la vie de notre cœur : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui : *Dilectus meus mihi et ego illi* » (Cant., II, 16) ; — la vie de notre âme : « *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo.* Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » (Jo., VI, 57).

Vie intarissable : « Vos pères ont mangé la manne au désert, et ils sont morts. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement. Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. » (Jo., VI, 31, 59 ; IV, 13). Jésus donne sa vie sans s'épuiser jamais, de sorte que tous les hommes, tous les âges, tous les siècles peuvent manger à sa table et boire à cette source d'eau vive.

Cependant Jésus ne se donne ainsi qu'aux cœurs purs, qu'à ceux qui ont lavé leurs souillures dans le bain salutaire de la pénitence : *Mundis corde se tribuit escam vitæ.* Au Cénacle, pour marquer qu'il exige cette pureté du cœur, avant de communier ses apôtres, il leur lave les pieds : *Cæpit lavare pedes.* (Jo., XIII, 5). Judas ne veut pas voir la leçon qui se dégage de cette action symbolique ; son âme ne s'ouvre pas au repentir ; et quand il communie, il consomme un horrible sacrilège : *Mors est malis, vita bonis.* La sainte Eucharistie est un aliment de vie pour les bons, mais pour eux seuls : *Mundis corde se tribuit escam vitæ.*

III

Mes frères, nous avons à notre usage les deux aliments que nous ont préparés le chef de l'humanité coupable et le chef de l'humanité régénérée. Comme fils d'Adam, nous avons le poison en nous-mêmes : « Chacun est tenté par sa propre concupiscence qui l'emporte et le séduit. » (Jac., I, 14). Personne n'est exempt de ce triste reste du péché originel ; S. Paul lui-même en gémissait : *Quis me liberabit a corpore mortis hujus ?* (Rom., VII, 24).

D'autre part, comme disciples de Jésus, nous sommes invités, pressés d'entrer au banquet eucharistique : *Compelle intrare.* (Luc, XIV, 23). Il n'y a d'exception pour aucune infortune, pour aucune indigence. Au contraire, la misère y est spécialement conviée : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis...* (Mt., XI, 28).

Où irons-nous ? Au poison ou au remède ? A la mort ou à la vie ?

Beaucoup préfèrent le poison. Ils vont à l'arbre de la science du bien et du mal, à l'orgueil, à la jouissance : *Coronemus nos rosis antequam marcescant.* (Sap., II, 8). Qu'arrive-t-il ? C'est qu'ils meurent comme Adam est mort : *Qualis terrenus, tales et terrenti.* (I Cor., XV, 48). Car « les pensées perverses séparent de Dieu » et « la sagesse n'entre pas dans une âme maligne ni dans un corps assujéti au péché. » (Sap., I, 3, 4). Le salaire du péché, c'est la mort.

Aussi le petit troupeau de Jésus recherche-t-il l'aliment vivifiant de la sainte Eucharistie, comme le cerf altéré désire les sources rafraîchissantes. Ces bons chrétiens, ces âmes vertueuses et saintes, vivent comme Jésus : *Qualis cœlestis, tales et cœlestes.* (I Cor., XV, 48).

* * *

Imitons-les, mes frères. « *Sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis.* Comme nous avons porté l'image du terrestre, portons aussi l'image du céleste. » (I Cor., XV, 49). Pour cela revêtons-nous de Jésus-Christ : *Induite novum hominem.* (Eph., IV, 24). Revêtons-en nos pensées, nos affections, nos actes ; mettons Jésus dans notre esprit, dans notre cœur, dans notre conduite.

Et pour cela le meilleur moyen est de nous unir à Jésus par la sainte Eucharistie. Ainsi, nous le substituerons à nous. Ce pain vivant descendu du ciel nous rendra semblables à Jésus et nous rapprochera de plus en plus du ciel. Il nous donnera des pensées célestes, le goût du ciel, un tempérament céleste, une conversation céleste : *conversatio nostra in cœlis est* (Philipp., III, 20) ; une conduite céleste : « Il faut que je sois aux affaires de mon Père (qui est aux cieux). » (Luc, II, 49). Et de la sorte, ayant mené sur la terre une vie céleste avec Jésus, nous serons admis dans le ciel avec lui. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LE VENDREDI SAINT

I

LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION

Copiosa apud eum redemptio.

La Rédemption opérée par N.-S. J.-C. est surabondante. (Ps., CXXIX, 7).

Il y a, dit un grand théologien, des jours si pleins de Dieu, que le prêtre, tout habitué qu'il est au fardeau des choses divines, reste écrasé sous le poids de ce qu'il porte. La parole lui devient presque impossible. Il semble de plus que sa parole soit inutile ; car tout parle en de pareilles journées ; les pierres du temple crient ; le silence même est éloquent. La majesté de Dieu pèse sensiblement sur le monde ; et les âmes, même celles des impies, sentent qu'une vertu mystérieuse et inaccoutumée pèse dans leur atmosphère. Le Vendredi Saint est l'un de ces jours, et, j'ose le dire, c'est le plus divin parmi ces jours.

C'est le jour où s'est faite la réconciliation du ciel avec la terre, de Dieu avec les hommes. C'est le jour où nous célébrons le mystère incomparable de notre réhabilitation par la Passion et la mort du Fils de Dieu fait homme et immolé pour notre salut. C'est le jour où notre divin Rédempteur nous a purifiés dans son sang, en réparant à notre place, en expiant infiniment nos fautes, en nous acquérant des trésors infinis de sanctification.

Comme je sens l'impuissance du langage humain pour redire ce fait inouï dont nous commémorons l'anniversaire ! Cependant, puisqu'il faut parler, je rattacherai mes pensées à trois idées principales. Le péché est un acte d'orgueil qui s'élève contre Dieu ; c'est la recherche insensée du plaisir défendu ; et il déshonore l'âme d'une souillure si horrible que nous ne pouvons pas nous en faire une idée. Jésus, notre Sauveur, a réparé tout cela, et surabondamment, pendant toute sa vie sans doute, mais surtout pendant sa Passion, en mourant pour nous sur la croix.

Oui, mes frères, la Rédemption est un mystère d'incroyable *humilité* ; c'est un mystère d'*expiation* par les souffrances les plus inénarrables de l'homme-Dieu ; c'est un mystère de *sanctification* plénière pour tous les humains par les trésors infinis de grâce que le Christ Sauveur a acquis pour nous purifier de toutes nos souillures, et nous faire vivre de la vie divine. N.-S. J.-C. a payé toutes nos dettes ; il est le divin Réparateur, la Victime expiatrice, le Sanctificateur universel.

Mais avant d'examiner ces beaux et douloureux aspects du mystère de la Rédemption, prosternons-nous, en union avec la T. S. Vierge et les saints, au pied de la croix pour l'adorer avec toute l'ardeur de notre amour. *O crux, ave !*

I

N.-S. J.-C. a d'abord *payé la dette* de l'offense faite à Dieu par l'*orgueil* du péché, et cela par les plus profondes *humiliations*.

I. Tout péché, en effet, est au fond un acte d'orgueil, une rébellion contre l'autorité du Souverain Maître. Avec plus ou moins de gravité et d'intensité, c'est la répétition odieuse du cri de Satan dans le vestibule du ciel : « *Non serviam*, je n'obéirai pas ! » Dieu nous commande par lui-même ou par son Eglise ; et nous refusons, en péchant, d'adhérer à ses prescriptions.

Orgueil insupportable et incompréhensible. Le Dieu tout-puissant, Celui dont les perfections sont sans nombre et sans limites, Celui pour qui toutes les nations sont comme si elles n'étaient pas, Celui devant qui nous ne sommes pas même comme un grain de poussière en face des plus hautes montagnes, une goutte d'eau comparée aux vastes océans, nous dit : « Fais ceci, évite cela ! » Et, misérables vers de terre, nous nous redressons dans notre néant, et, avec une folle audace, nous répondons : « Je n'obéirai pas ! »

Orgueil très funeste qui attire sur nous les châtements les plus terribles pour le temps et l'éternité : les maladies, les calamités diverses, les souffrances, la mort et la réprobation.

Orgueil qui est d'autant plus coupable qu'il outrage une majesté infinie, car plus la personne offensée est élevée en dignité, plus l'offense est grave. Et Dieu est la souveraine grandeur ; et nous, pécheurs, nous ne sommes que de misérables créatures.

Orgueil enfin dont nous ne pouvons, par nous-mêmes, réparer la malice. En vain jeûnerions-nous au pain et à l'eau ; en vain distribuierions-nous tous nos biens aux pauvres ; en vain nous soumettrions-nous aux plus effrayantes mortifications : nous sommes incapables de réparer un seul péché mortel. L'offense est infinie puisqu'elle s'adresse à l'être infini ; et tout ce que nous pouvons faire, venant d'un être fini, n'a qu'une chétive importance, et nous sommes impuissants à payer la dette contractée par notre rébellion.

II. Ah ! ne nous abandonnons pas au désespoir, mais rendons plutôt grâces au ciel ! Le Fils de Dieu, dans sa bonté, s'est fait homme pour nous racheter. *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Gal., II, 20). Par toute sa vie, mais surtout par sa Passion et sa mort sur la croix, il a payé notre première dette envers le Dieu que nous offenso. Sans doute il pouvait par un seul acte de son humanité nous racheter. Mais, pour nous faire sentir plus vivement son amour et la grandeur du péché, il a voulu expier notre orgueil par les plus continues, les plus profondes, les plus incroyables humiliations. *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (Philipp., II, 8).

Quelle humiliation, par exemple, au jardin des Oliviers, quand il est lié, garrotté, comme un malfaiteur, et emmené au tribunal du Grand-Prêtre, où il est souffleté honteusement par un indigne valet ! Quelle humiliation pendant la nuit terrible du Jeudi au Vendredi, où il est enfermé dans une salle basse, avec une valetaille sans cœur, qui le

frappe, lui crache au visage et lui fait subir les pires opprobres ! Quelle humiliation, le matin qui succède à cette nuit atroce, quand il est amené à Pilate, le gouverneur romain, qui l'envoie au roi Hérode, lequel le renvoie à Pilate, revêtu de la robe blanche des insensés ! Quelle humiliation, quand il se voit préférer par son peuple Barabbas, le voleur, l'assassin ; quand il est abandonné par le gouverneur aux soldats romains qui s'amuse cruellement de lui comme d'un roi de théâtre, lui jettent sur les épaules un manteau rouge, lui plaçant sur la tête une couronne d'épines qu'ils enfoncent à coup de roseau, lui bandent les yeux, lui crachent au visage, gémusculent devant lui ironiquement et lui disent : « Christ, prophétise et dis-nous qui t'a frappé ! » Quelle humiliation, quand chargé de la croix, de l'instrument ignominieux de son supplice, il traverse les rues de Jérusalem, où il a prêché et multiplié les miracles, escorté par une foule méchante et en délire pour aller au lieu de son sacrifice ! Quelle humiliation quand on lui arrache ses vêtements, quand on l'attache au gibet d'infamie avec de gros clous, quand on le laisse suspendu sur le mont Calvaire, entre deux larrons, tout couvert de sang, entouré d'une foule sans entrailles qui crie, se moque, et l'outrage !

« Oh ! qui croira à mes paroles ? s'écrie le prophète Isaïe, en parlant de notre cher Rédempteur. En lui plus de beauté, plus de splendeur ; son visage est tout défiguré ; il est le dernier des hommes ; les regards se détournent de lui, tant il est méconnaissable ; il atteint au dernier degré de l'opprobre ; on le compte pour rien, tant il est frappé par son Père ; il apparaît comme un lépreux qui inspire le dégoût. *Et nos putavimus eum quasi leprosum.* » (Is., LIII).

Et il dit de lui-même par la bouche de David : « Je suis comme un ver, et non comme un homme. Je suis l'opprobre des hommes et honte du peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi ; ils me tournent en dérision avec des gestes de dédain. » (Ps. xxi, 7-8).

Et S. Bernard, faisant écho à la parole inspirée, s'écrie : « Nous l'avons vu, et il était sans beauté. C'était le dernier des hommes : un lépreux, l'homme de douleurs, frappé par Dieu, humilié, réduit aux plus affreuses ignominies. O le plus beau des enfants d'Adam et le plus défiguré ! O le plus élevé et le plus abaissé ! O le plus sublime et le plus humilié ! Il est le rebut de ses frères et la gloire des anges ! Personne n'est plus grand que lui, et personne n'est plus petit ! »

Ah ! c'est qu'il a voulu payer héroïquement, divinement, la dette de notre orgueil ! C'est volontairement et librement que le Christ-Jésus s'est anéanti, en quelque sorte, devant la Majesté divine pour les pécheurs de tous les temps et de tous les lieux. Il a voulu, avec la rigueur la plus effrayante, se faire la rançon de tous les hommes, de vous et de moi, de tous ceux qui se sont révoltés ou se révolteront contre Dieu jusqu'à la fin des temps.

Frères bien-aimés, unissons-nous au ciel et à la terre pour admirer tant de dévouement et de bonté. Rougissons de nos fautes ; prosternons-nous devant la Croix du Sauveur où fut accompli ce sacrifice inouï ; frappons-nous la poitrine devant Celui qui a payé notre dette, nous a rachetés avec une incroyable surabondance, a réparé l'offense que nous avons faite à la grandeur de Dieu ; et disons avec les sentiments de la plus vive componction : « Salut, ô croix sainte, ô croix bénie, ô croix rédemptrice ! *O Crux, ave!* »

II

La Rédemption de Notre-Seigneur n'est pas seulement un mystère d'humilité, une réparation infinie offerte à la majesté divine offensée par l'orgueil des pécheurs de la terre ; c'est aussi un *mystère d'expiation* pour les plaisirs coupables que les violateurs de la loi de Dieu recherchent dans leurs prévarications.

Eve, tentée par le démon, vit que les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal étaient beaux et bons. Séduite par l'appât de la concupiscence, elle en mangea, contrairement à l'ordre du Créateur. Cette scène se reproduit pour tous les péchés que l'on commet. Oui, mes frères, en péchant on recherche le plaisir défendu. Or pour cette transgression, pour cette jouissance coupable, il faut une expiation. Il faut payer à Dieu le tribut de la peine et de la souffrance. C'est une dette qui s'impose : après la culpabilité, il y a la pénalité. Voilà pourquoi notre bon Sauveur, dans l'adorable mystère de la Rédemption, a payé cette dette de la peine, que nous devions subir ici-bas, mais surtout dans l'autre monde, dans l'enfer éternel. Mais avec quelle infinie surabondance il a satisfait à la justice divine, en notre lieu et place ! Il est impossible de mesurer l'étendue, la profondeur, l'intensité, l'acuité de son expiation, laquelle doit donner à nos expiations toute leur valeur. Aurions-nous l'intelligence et l'amour des esprits angéliques, des saints les plus élevés en perfection, de la Très Sainte Vierge elle-même, nous ne pourrions la comprendre : *Copiosa apud eum redemptio!*

Essayons, pour exciter notre contrition et enflammer notre amour envers Dieu, de méditer sur ce sujet, à la fois si terrible et si doux, en ce jour anniversaire de tant de douleur et de tant de charité. Puissent nos cœurs de pierre s'amollir et ressentir les impressions salutaires de la plus sincère componction et du plus ardent amour !

I. Pour expier les plaisirs coupables que nous recherchons dans la désobéissance à la loi divine, N.-S. J.-C. veut d'abord souffrir *dans tout son corps*. « De la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a en lui que plaies et douleurs. *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* » (Is., I, 6).

Il souffre au jardin des Oliviers une peine si vive, que prosterné à genoux la face contre terre, demandant pardon pour toutes les iniquités du monde, en comprenant infiniment plus que nous

ne saurions dire l'énormité, l'horreur et l'ingratitude, il est comme sous le pressoir. Une sueur de sang se forme sur tout son corps et ruisselle jusqu'à terre. Il est tellement anéanti, si j'ose dire, qu'un ange, sa créature, descend du ciel pour le soutenir, le fortifier et l'aider à boire le calice de la Passion.

Il souffre dans sa tête sacrée, qui est couronnée d'épines. Et les pointes acérées de ces épines, enfoncées par les coups brutaux des légionnaires, lui font endurer les plus atroces douleurs, qui sont la rançon de nos mauvaises pensées d'impureté, d'ambition et d'orgueil.

Il souffre dans ses yeux, qui pleurent des larmes de sang pour expier nos regards immodestes.

Il souffre dans sa chair sacrée, qui est déchirée par les fouets de la flagellation, et vole en lambeaux sous les coups répétés des soldats, à cause de nos sensualités.

Il souffre dans ses mains et dans ses pieds, percés par des clous cruels, en compensation des jouissances défendues que nous avons goûtées par nos injustices, nos actions mauvaises, nos démarches coupables, nos violences, nos divertissements criminels.

Il souffre dans son crucifiement, dans son élévation sur le gibet d'infamie. Il est porté sur ses blessures vives ; ses nerfs et ses os sont distendus ; il est abreuvé de fiel ; il entend les plus infâmes injures. Et il prie, il se résigne, il pardonne. Pendant trois mortelles heures il subit des intolérables tortures afin de payer la dette de nos indécitesses, de notre gourmandise, de nos mauvais discours, de nos folles rébellions contre l'autorité divine. Hélas ! Hélas ! quel lamentable spectacle !... Ses épaules sont mises à nu et déchirées par les fouets des soldats, la lourde croix y fait encore une blessure plus profonde, son corps est dépouillé de ses vêtements, il n'a pour manteau que celui de son sang ! L'entendez-vous, mes frères, qui vous dit : « O vous qui passez, voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! »

Et pour que tout dans ce corps sacré porte les stigmates de l'expiation, son divin Cœur est percé par la lance du soldat ! Vraiment, Jésus crucifié est dans son corps, où il ne reste plus rien de sain, le grand Pénitent, la Victime universelle de l'humanité. *Non est in eo sanitas.*

II. Elles sont effroyables, sans doute, les souffrances corporelles que notre Rédempteur a voulu endurer pour nos plaisirs coupables : mais combien plus effroyables, plus cuisantes, plus inénarrables, ses souffrances morales, *les souffrances de son âme* ! Tout s'est réuni pour faire de lui l'Hostie expiatrice : et le ciel et la terre, et ses amis et ses ennemis, et les créatures et le Créateur lui-même ! Et s'il fallait d'un mot exprimer la grande douleur de sa Passion, j'emploierais la parole du prophète : « Ils m'ont abandonné. *Dereliquerunt me.* » (Jér., I, 16).

Le voyez-vous, ce cher et béni Sauveur, le voyez-vous languissant, accablé, défaillant au jardin

des Oliviers ! Pendant qu'il prie, durant trois heures longues comme des siècles, ses trois disciples préférés, Pierre, Jacques et Jean, s'abandonnent au sommeil. Il a peur, il est la proie d'une tristesse et d'un ennui indéfinissables, lui, la joie, la force et les délices des élus ! Il gémît sur les innombrables péchés de la terre, sur l'outrage que les iniquités du monde font à Dieu, sur le déshonneur et les châtiments des prévaricateurs. Puis il reçoit le baiser du traître, on le garrotte, et tous ses amis s'enfuient. *Dereliquerunt me.*

Il est conduit nuitamment devant le Sanhédrin ; il comparaît devant Anne, puis devant Caïphe. Les Pontifes assistés de scribes et d'anciens du peuple le condamnent sous les plus futiles motifs, et l'abandonnent à la fureur d'une soldatesque impitoyable. *Dereliquerunt me.*

Peut-être que la justice civile sera plus humaine que la justice religieuse. Il n'en est rien. Au point du jour, Jésus est amené devant Pilate, gouverneur romain, représentant du peuple-roi, lequel se pique de faire régner l'honneur et l'équité. Et malgré l'évidente innocence du Sauveur, qu'il reconnaît à plusieurs reprises, malgré les représentations de son épouse, malgré le cri de sa conscience qui ne trouve rien à reprendre dans cet homme qu'on amène à son tribunal, Pilate, au lieu de le mettre en liberté, l'envoie au roi Hérode qui se trouvait à Jérusalem en ces jours. Celui-ci voudrait satisfaire sa curiosité en faisant jouer Jésus au miracle. Déçu dans ses desseins, il renvoie à Pilate le Sauveur revêtu de la robe blanche des insensés. *Dereliquerunt me.*

Il arrive plus d'une fois que, quand l'autorité constituée faiblit, le peuple, qui a l'instinct naturel du vrai et du juste, corrige par son jugement le jugement des potentats. Il n'en est rien dans la Passion. Ce peuple juif que le Rédempteur a évangélisé, qu'il a comblé de ses faveurs, pour qui il a multiplié les miracles, guérissant les malades, ressuscitant les morts, ce peuple ingrat, interrogé officiellement s'il veut délivrer son bienfaiteur, déclare qu'il préfère Barabbas, le voleur, l'assassin ! Il crie, il vocifère, il demande sa mort. Et Pilate abandonne Jésus à des soldats féroces qui lui font subir les derniers opprobres et les insultes les plus abjectes. *Dereliquerunt me.*

Mais pour le malheureux, pour le persécuté, il y a un suprême refuge, il y a un juge plein d'équité, de tendresse et de bonté. Quand tout nous abandonne, ce juge miséricordieux nous reste : c'est notre Père qui est aux cieux. Hélas ! trois fois hélas ! Notre-Seigneur n'a même plus cette dernière ressource. Il s'est fait le « répondant » des pécheurs, il s'est fait *péché*, selon le mot étonnant de S. Paul. Et Dieu a accepté son sacrifice ; et il faut que Jésus boive jusqu'à la lie le calice d'amertume. Il est abandonné de son Père ! Ah ! mes frères, entendez la voix de suprême désolation de notre cher Rédempteur sur la croix. Il ne dit plus « mon Père », mais « mon Dieu » : « O Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti*

me ? » (Mt., xxvii, 46). Etre abandonné de Dieu, c'est pour les hommes la peine immense, c'est la damnation. Mais se voir abandonné de Dieu, lui, le Dieu fait homme, quelle douleur, quel martyre, quel mystère effrayant de souffrance ! Oui, l'abandon de Jésus est total ; et, à part sa très sainte Mère, S. Jean et les saintes femmes, notre bon Sauveur peut dire en toute vérité : « Tous m'ont abandonné ! » *Dereliquerunt me !*

Ah ! c'est pour nous, misérables vers de terre, indignes pécheurs, que le Roi du ciel et de la terre, le Verbe incarné, se faisant notre rançon, a voulu pour notre salut endurer les plus extrêmes souffrances dans son corps et dans son âme ! C'est pour nous qu'il a voulu être l'homme de douleurs. C'est pour nous qu'il a voulu payer, à un prix incompréhensible à force d'être grand, la dette que nous avons contractée par les mauvais plaisirs que nous avons goûtés dans le péché. Prosternons-nous dans la plus profonde confusion au pied de la croix ; saluons de tout notre cœur le divin Crucifié. Frappons notre poitrine dans les sentiments de la plus amère contrition, car c'est nous qui avons fait souffrir et mourir le Juste, l'Innocent, l'Immaculé, notre Dieu. *O Cruz, ave !*

III

Poursuivons, dans ce grand anniversaire, la méditation de l'ineffable mystère de la Rédemption. Nous l'avons dit : c'est un mystère de réparation pour l'offense faite à la Majesté divine par notre orgueil ; c'est un mystère d'expiation envers la Justice infinie pour les jouissances coupables que nous avons cherchées dans le péché. N.-S. a payé avec excès la dette de la coulpe et la dette de la peine, que le genre humain avait encourues.

Il a fait plus. En souffrant pendant sa Passion, en mourant sur la croix, il a acheté, par ses incroyables douleurs, les grâces qui doivent nous purifier de la tache de nos iniquités, et nous établir dans la sainteté indispensable pour entrer au ciel, où rien de souillé ne peut pénétrer. Et c'est ainsi que la Rédemption est encore un *mystère de réhabilitation et de sanctification* : *Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos.* (Héb., x, 14).

Par les souffrances et les ignominies supportées pour nous, par les douleurs les plus variées et les plus pénibles acceptées pour nous, par la mort endurée pour nous sur le gibet d'infamie, N.-S. J.-C. nous a fait acquérir un trésor splendide, inépuisable, incomparable, un trésor de grâces pour tous les temps et toutes les conditions, pour le bien, l'honneur, le bonheur des sociétés, des familles et des individus. De ses plaies, de son côté sacré découle un fleuve de sainteté immense, intarissable, qui réjouit la cité de Dieu : *fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* (Ps. xlv, 5). Cet océan sans bornes de mérites divins fait sentir son action purificatrice et sanctifiante au ciel et sur la terre : *terra, pontus, astra, mundus quo lavatur flumine.* (Hymn. Brev.).

O surabondante Rédemption de notre Sauveur ! Comment en exprimer les admirables efficacités ? C'est d'elle que découle tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a d'honnête, tout ce qu'il y a de pur, tout ce qu'il y a de grand dans le monde !

Oui, mes frères, c'est de la Rédemption que viennent les grâces qui purifient les pécheurs, les justifient, les sanctifient, les rendent les enfants de Dieu, les frères de N.-S., les héritiers du ciel.

C'est du sacrifice de la croix que le sacrifice de la messe, qui en est la reproduction et la continuation, tire toute son efficacité pour adorer Dieu, le remercier de ses bienfaits, apaiser sa colère, et obtenir tous les bienfaits temporels et spirituels. C'est dans le sacrifice de la croix que les sept sacrements puisent tout leur pouvoir vivifiant pour régénérer les âmes, les éclairer, les guider, les nourrir surnaturellement et les conduire au bonheur éternel. C'est au pied de la croix, dans la vertu surhumaine du sang divin répandu avec une libéralité prodigieuse, que les chrétiens trouvent force, soutien, consolation et vaillance pour remplir leurs devoirs de chaque jour et même accomplir les actions les plus héroïques. C'est dans le sacrifice de la croix que l'Eglise a pris naissance, qu'elle a reçu le bienfait de sa divine hiérarchie, le privilège de l'infaillibilité pour instruire les nations et sa vitalité sanctificatrice pour sauver les âmes.

* * *

On dit que S. François d'Assise fit placer au milieu de la salle où se réunissaient ses religieux une grande croix, en leur disant : « Voilà votre bibliothèque, voilà votre livre où vous apprendrez à connaître tout ce que vous devez savoir sur Dieu, sur vous-mêmes, sur le temps et sur l'éternité. Etudiez-le constamment et avec amour. » Dans des temps plus récents, un pieux et zélé missionnaire, le B. de Montfort, pendant une des grandes retraites qu'il prêchait, plaça en chaire un grand Christ et, avec les accents brûlants de son ardeur évangélique, il invita ses auditeurs à regarder, à contempler l'image du Fils de Dieu mort sur la croix pour nous racheter de nos péchés. Et tous les assistants, saisis par la grâce, fondirent en larmes, se frappant la poitrine et se livrant à tous les sentiments de la plus intense componction.

Aujourd'hui, frères bien-aimés, l'Eglise, dans ce solennel anniversaire, présente à vos méditations la croix du Rédempteur : *Ecce crucem Domini !*

Regardez-la donc, ô pécheurs, avec confiance, reconnaissance et pénitence... Rentrez en vous-mêmes, convertissez-vous ! Jésus, votre Dieu, est mort pour vous dans les plus atroces douleurs. Entendez sa voix qui vous crie : « Reviens à moi, ô toi qui t'es égaré dans les sentiers de l'iniquité ! Reviens sans crainte, car ma rédemption est surabondante. Tu n'as qu'à le vouloir avec sincérité, et je te donnerai le baiser de la réconciliation. »

Ames ferventes, venez vous prosterner au pied de la croix, venez adorer le Rédempteur qui est

mort pour le salut du monde. Remplissez vos cœurs des sentiments dont étaient animés les rares fidèles qui l'accompagnaient dans la voie douloureuse et sur le mont Calvaire. Ressentez le dévouement du Cyrénéen et de sainte Véronique ; la compassion des saintes femmes ; la charité si ardente de S. Jean ; et surtout l'amour inexprimable de Marie, la mère de Jésus et la nôtre. Soyez, comme elle, dans une certaine proportion, les corédempteurs de vos frères en Dieu !

Tous, qui que nous soyons, venons lire dans le livre de la croix la grandeur et la justice de Dieu, l'énormité du péché, le prix de nos âmes, l'importance du salut, la charité de notre divin Sauveur qui a pris sur lui toutes nos iniquités, qui a réparé toutes nos fautes, qui a payé avec surabondance les dettes que nous avons contractées, par nos prévarications, envers la très sainte Trinité. Disons-lui toute notre reconnaissance. Rendons-lui amour pour amour. C'est lui qui nous a aimés le premier : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Gal., II, 20). Il est mort pour nous : ne vivons que pour lui : *ut jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est.* (II Cor., V, 15). Entendons avec un recueillement ému les paroles qu'il a prononcées sur le Calvaire et qui sont comme des flèches ardentes d'amour : parole de pardon ; parole d'exhortation à la confiance en la miséricorde de Dieu ; parole de délicate tendresse qui nous donne sa mère pour notre mère ; parole d'ardente charité qui souhaite avec véhémence notre salut ; parole de haine pour le péché ; parole de filiale résignation à la volonté de Dieu ; parole d'excitation à la fidélité complète aux commandements du Seigneur.

Oh ! oui, au pied de la croix, remercions, aimons, mais surtout convertissons-nous. Sur le Calvaire toutes les créatures ont été en deuil : le soleil a voilé sa face ; la terre s'est couverte de ténèbres ; les rochers se sont fendus et les cœurs remplis de contrition ; le centurion païen lui-même s'écriait : « Cet homme était juste ! » et la foule s'écoulait en se frappant la poitrine. Mes frères, ne soyons pas plus durs que les Juifs, ni plus insensibles que les créatures inanimées. Toutes nos églises sont aujourd'hui un Calvaire : convertissons-nous, convertissons-nous ! Frappons-nous la poitrine ; regrettons nos iniquités ; prenons de fortes et vaillantes résolutions pour vivre dans la justice et la sainteté. Et pour tout résumer, redisons, avec la plus entière sincérité, le refrain de cette grande solennité : « Je vous salue, ô croix, sur laquelle mon Rédempteur a payé la dette de notre orgueil, de nos plaisirs coupables, et mérité les divins trésors de notre sanctification ! Je vous salue, ô croix, notre unique espérance ! Je vous salue, ô croix sainte et bénie ! Que par vous les justes reçoivent un accroissement de justice, que par vous les pauvres pécheurs soient pardonnés ! *O crux ave !* »

II

LES ATTRAITS DE JÉSUS EN CROIX

Mes frères,

Quelques jours avant sa mort, Jésus avait dit en parlant de sa croix : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout le monde à moi. » Et les assistants de s'étonner de cette prédiction ; comment la mort du Fils de l'homme pouvait-elle être l'occasion de son triomphe, c'est ce qu'ils ne pouvaient comprendre.

Qu'auraient-ils dit, s'ils avaient su de quelles tortures et de quelles humiliations devait être entourée la mort de Jésus !

Et cependant, les prophètes n'en avaient-ils pas tracé le tableau en traits saisissants ? « Il n'avait ni forme, ni beauté pour attirer nos regards, ni apparence pour exciter notre amour. Il était méprisé et abandonné des hommes, homme de douleurs et connaissant la souffrance, comme un objet devant lequel on se couvre le visage. Il était en butte au mépris, et nous n'avons fait de lui aucun cas. » (Is., LIII, 2-3).

Hélas ! il n'est que trop fidèle ce portrait du Christ souffrant, peint à l'avance par le prophète Isaïe : il nous est bien facile d'y reconnaître le Crucifié du Golgotha, tout défiguré par le sang, la boue et les crachats. Et voilà, mes frères, Celui qui doit attirer tout le monde à lui.

Vous savez si Jésus a tenu sa promesse : c'est en prêchant le Dieu mort sur la croix que les apôtres ont conquis le monde ; et c'est encore la croix de Jésus qui reçoit le premier et le dernier baiser du chrétien digne de ce nom.

Où se trouve la raison de cette mystérieuse attirance, de ce charme inexplicable de la croix ? La raison dernière, chrétiens, ne la demandez qu'aux desseins de Dieu, qui se plaît à réduire la force par la faiblesse, et à confondre la sagesse humaine par la folie, suivant le mot de S. Paul.

Encore pouvons-nous, mes frères, chercher à nous rendre plus parfaitement compte des attrails extérieurs de la croix, non pour les conjurer, mais pour les subir plus invinciblement.

Jésus souffre cruellement, et il est innocent : notre cœur se sent attiré vers lui par la *compassion*. — Il souffre pour nous, à notre place, et à cause de nos péchés : il nous enchaîne par la *reconnaissance*. — Enfin, cet Agneau de Dieu, qui porte les péchés du monde, souffre véritablement en *agneau*, sans se plaindre : et par là il achève de ravir nos cœurs par l'*admiration* et le désir de lui ressembler.

I

S'il fallait vous dépeindre, mes frères, toutes les souffrances de Jésus, j'y renoncerais, car il me serait bien plus aisé de dire ce qu'il n'a pas souffert.

« Regardez-le, s'écrie le prophète : de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'est pas

un endroit de son corps qui ait été épargné. » (Is., I, 6). Et en effet, mes frères, à peine le bon Sauveur est-il aux mains de ses ennemis que les mauvais traitements d'une troupe infernale se concentrent sur lui, comme les flots d'un torrent trop longtemps contenu.

Il y a longtemps que les *grands-prêtres* ont juré sa mort. — « Quel mal a-t-il donc fait ? » proteste l'honnêteté qui survit dans le faible Pilate. Quel mal ? la belle question ! On le sait bien, qu'il a fait des miracles ; on s'aperçoit bien que tout le bon peuple court à sa suite. Mais justement, venez, faux témoins, et travestissez ses paroles. Il a promis de relever son corps détruit : dites qu'il veut détruire le temple de Dieu, pour le rebâtir ensuite. Ses miracles persuadent la foule de sa mission divine : déclarez que c'est un imposteur et un séditieux, qu'il est l'ennemi du César romain, et qu'il veut se faire roi. Voilà de quoi le perdre d'honneur, et en même temps arracher la condamnation à Pilate.

Pilate hésite : on lui fait craindre pour sa popularité, pour son crédit près de l'empereur. Alors le gouverneur, après avoir proclamé hautement l'innocence de Jésus, le condamne au crucifiement : ainsi le veut la raison d'Etat.

Et quand la sentence est exécutée, quand le Christ est cloué impuissant à son gibet, peut-être que le Sanhédrin respectera la paix de son agonie. Mais non ! ces hauts personnages ne croiront pas déchoir en venant insulter les derniers instants de celui qui meurt par eux. « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui ! »

Et ce triste privilège de l'insulte à la victime désarmée n'est pas réservé aux grands dignitaires de la nation : toute la *valetaille* d'Anne et de Caïphe, les *légionnaires* de Pilate, la *populace* de Jérusalem, tout le monde peut bafouer à merci celui que Jérusalem, il y a quatre jours, acclamait comme l'envoyé du Seigneur. Il s'est dit roi : eh bien ! affublons-le de cette défroque de pourpre ; enfonçons-lui dans le front cette couronne d'épines ; plaçons dans sa main un roseau en guise de sceptre. Et puis, ce jeu est encore trop doux : qu'il soit battu de verges et de fouets. Chacun se reconnaît le droit de lui lancer ses quolibets et ses horions ; il n'y a point d'indifférents à cette heure : chacun se venge sur le pauvre Jésus, comme sur le plus cruel des ennemis.

Hélas ! a-t-il encore des *amis* ? Et où sont-ils ? Pas un de ces miraculés à qui il a rendu la santé ne vient déposer en sa faveur ; et ses intimes, ses apôtres choisis, la peur les a tous dispersés. Encore s'il n'y avait que des timides ! mais il y a un traître : Judas ; et il y a un renégat : Pierre, le premier des apôtres.

Du moins, il doit rester une dernière consolation au divin Patient, au milieu de ce déluge de calomnies, d'injures, de coups et d'injustices souveraines. Sa consolation, elle doit être auprès de ce *Père juste et saint* qui rend témoignage au Fils et le

glorifie. Mais c'est justement parce que le Père est juste qu'il frappe sur son Fils, puisqu'il s'est porté responsable pour les iniquités des hommes ; c'est justement parce que le Père est saint, qu'il se retire de son Fils, qu'il l'abandonne, puisque ce Fils s'est fait péché et malédiction.

Dites-moi, chrétiens, se peut-il douleur plus grande dans une chair plus pure et par conséquent plus sensible, dans une âme plus innocente ? Oh ! il faudrait avoir le cœur bien dur pour ne pas compatir affectueusement à cette immense souffrance.

Je n'insiste pas, mes frères, car je vous ferais injure, si je paraissais douter que votre cœur fût attiré par la pitié vers la divine Victime.

II

Du reste, chrétiens, pourrais-je vous laisser croire que cette pitié, vous êtes libres de l'accorder, ou de la refuser ? Cette pitié, vous la devez à Jésus, parce qu'il est votre victime, parce que c'est vous qui êtes la cause de ses souffrances et de sa mort.

Ne parlons point du jugement qui condamne Jésus comme d'une abominable comédie judiciaire ; cette condamnation, chrétiens, c'est nous qui l'avons provoquée par nos péchés.

Et ne vous hâtez point de prononcer que le Père est bien sévère dans sa justice contre son Fils : s'il l'avait épargné, c'est vous qui étiez frappés de mort éternelle, car vous n'aviez pas de quoi vous faire pardonner vos péchés. Où sont donc vos mérites ? Et si vous croyez en avoir quelques-uns, en trouverez-vous un seul qui ne soit pas l'aumône de Dieu, le salaire du sang de Jésus ?

Enfin ne vous étonnez point que tous les crimes, toutes les noirceurs semblent s'être donné rendez-vous pour tremper dans l'arrêt de mort du divin Maître.

Oui, les grands-prêtres et les Pharisiens ont la haine de la vérité et sont possédés par le démon de l'envie. Mais, dites-moi, toute votre conduite est-elle éclairée et dirigée par la simplicité évangélique, la limpide sincérité, et par l'équité et l'indulgence envers le prochain ?

Oui, Judas est un avare infâme, et Pilate un lâche ambitieux. Mais combien de fois l'amour du lucre ne fait-il pas oublier leur Dieu à certains catholiques ? Et la crainte de se compromettre n'inspire-t-elle pas à d'autres une foule de bassesses, de reniements et de trahisons ?

Toutes ces fautes, et toutes celles que la Passion de Jésus met en scène : le matérialisme voluptueux d'un Hérode, la faiblesse d'un Pierre, la haine méchante et grossière de la soldatesque, tout cela a fait souffrir Jésus, parce que tout cela se trouve à divers degrés dans les consciences de l'humanité, dans les consciences mêmes des disciples de Jésus, des chrétiens d'aujourd'hui comme de ceux d'hier.

Et voilà l'océan sanglant et boueux qui a inondé l'âme de Jésus ! Comprenez-vous à présent, mes frères, l'horreur qui a fait frissonner cette âme divine, devant ce lamentable spectacle ? Il est la

sainteté incarnée ; il a dit à ses ennemis : « Qui de vous me convaincra de péché ? » (Jo., VIII, 46). Et voici que Dieu son Père place sur lui l'iniquité de nous tous, la masse hideuse des péchés de tous les siècles !

Mais vous savez aussi que notre victime fut une victime volontaire. Une fois passé le premier moment de tristesse et d'épouvante : « Père, dit-il, je vous en prie, votre volonté et non pas la mienne ! » Car cette heure de ténèbres et d'angoisse, il l'avait depuis longtemps prévue et annoncée à ses disciples : elle était comme le but de sa vie, puisqu'il était venu pour faire non sa propre volonté, mais la volonté de son Père.

Que rendre à Jésus pour tant d'amour ? Non seulement, il souffre et meurt pour ses amis, mais encore pour les pécheurs, ses ennemis. Oh ! il ne nous réclame qu'une preuve d'amour, bien moins grande, bien moins difficile que celle qu'il nous a donnée. Il est mort pour nous : eh bien ! il demande que nous vivions pour lui et non pas pour ces péchés qui l'ont tant fait souffrir.

III

Il me reste à vous décrire, mes frères, le dernier attrait qui doit nous porter vers la croix de Jésus : c'est la manière toute divine dont il souffre, ce sont les vertus qu'il nous enseigne du haut de sa croix, comme un maître du haut d'une chaire.

Ah ! chrétiens, si nous les entendons bien, je crois qu'il nous est impossible de n'en être pas touchés, car les païens eux-mêmes, témoins de son supplice, n'ont pu échapper à l'invincible attrait qui s'en dégageait. Ecoutez le centurion qui a accompagné Jésus depuis sa sortie du prétoire jusqu'au Golgotha. Il a déjà vu mourir bien des condamnés, mais aucun qui puisse être comparé à celui-là ; et cette âme intègre et droite de fonctionnaire reçoit un trait de lumière surnaturelle : « Vraiment, dit-il, cet homme était le Fils de Dieu. » (Mc., xv, 39). D'autres âmes, plus enténébrées, s'ouvrent, elles aussi, à la foi et à la vie. Ainsi, le bon larron, qui se repent de ses fautes, professe une foi méritoire au Messie souffrant et s'entend dire : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » (Luc, xxiii, 43).

Mais quelle est donc, entre toutes les vertus dont il nous donne ici l'exemple, celle qui paraît devoir rayonner d'une manière si attrayante ? Mes frères, il n'est peut-être pas téméraire de désigner celles dont il nous a recommandé en d'autres circonstances de chercher en lui le modèle : je veux dire la *douceur* et l'*humilité*.

Il est doux envers ses ennemis. Aucune parole d'amertume, aucune plainte ne s'échappe de ses lèvres pour flétrir leur ingratitude et leur perfidie ; ses bourreaux emploient tour à tour les raffinements et la brutalité : il reste comme l'agneau qu'on mène à la boucherie. Judas le trahit par un baiser : il cherche, sans l'aigrir, à le faire rentrer en lui-même : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? » (Mt., xxvi, 50). Et alors que les autres apôtres sont

tout disposés à s'enfuir, il n'use d'autorité que pour faire respecter leur personne par les soldats qui viennent l'arrêter.

Humble, il l'est à l'égard des autorités légitimes, Caïphe et Pilate ; et il se soumet à leur interrogatoire, bien qu'il sache la déloyauté et la haine du grand-prêtre. Humble, il l'est encore à l'égard des bourreaux à qui il abandonne son corps. Et tandis qu'on l'insulte, tandis qu'on accumule les faux témoignages et les défis, il garde le silence, alors qu'il aurait pu les clouer tous d'un mot, comme notre orgueil n'eût pas manqué de le faire à sa place. Enfin, il prend l'attitude d'une victime humiliée qui expie, puisqu'il avoue tout haut, devant ses apôtres, les tristesses de son âme ; et devant ses ennemis, son abandon de la part du Père.

Mes frères, l'humilité et la douceur de Jésus en croix nous attirent ; mais est-ce là un sentiment bien sincère, un sentiment vraiment digne de lui et digne de nous, si c'est toujours l'orgueil qui nous emplit la tête et dispute à Jésus la royauté de notre cœur ?

* *

O Jésus, j'ai parlé des attraites de votre croix d'une manière bien insuffisante ! A présent parlez vous-même, ô divin Maître, à ces âmes de bonne volonté ; attirez-les à vous, fixez-les dans votre foi et votre amour pour jamais.

Accomplissez votre promesse dans sa plénitude. Vous avez dit : « Je les attirerai tous » : attirez donc ceux qui, à l'heure présente, s'éloignent découragés, ceux qui songent à vous blasphémer et à vous persécuter ; attirez tous nos frères de France et du monde entier, vers qui, du haut de la croix, vous étendiez les bras, afin de les réunir tous sur votre cœur dans l'éternel embrassement du ciel ! Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LA FÊTE DE PAQUES

I

LE TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Le triomphe que nous célébrons aujourd'hui dépasse tous les triomphes qui ont pu jamais être remportés sur la terre.

C'est pourtant une joie bien enivrante pour un roi victorieux, quand il rentre dans le pays qu'il a sauvé de la domination étrangère, salué par les acclamations d'un peuple en délire, suivi par l'armée qu'il vient de couvrir de gloire.

Mais quelque éclatantes que soient cette joie, ces acclamations, cette gloire, elles ne sont pas durables ; laissez passer quelques années, et elles tomberont dans l'oubli.

Elles ne sont pas universelles ; une nation est seule à s'en réjouir ; les autres peuples ou bien s'en désintéressent, ou bien les jaloussent, ou bien en souffrent comme d'une nouvelle défaite.

Elles ne sont pas sans mélange ; tandis que

ceux qui reviennent ne songent qu'à leur bonheur, les mères, les veuves, les orphelins de ceux qui ne sont pas revenus, se cachent pour verser des larmes bien amères.

Mais Pâques, c'est le triomphe qui dure et qui durera toujours, et qui de siècle en siècle ne fera que grandir. Pâques, c'est le triomphe qui retentit dans tous les pays du monde et qui remplit tous les cœurs. Pâques, c'est la fête qui ne connaît pas de regrets, puisque seule la victime y a été victorieuse, et que ses douleurs et ses abaissements disparaissent dans le bonheur et dans la gloire, un bonheur et une gloire qui ne finiront jamais !

Depuis vingt siècles l'humanité, sans pouvoir l'épuiser, étudie cet événement unique dans son histoire. Aujourd'hui encore appliquons-y nos esprits et nos cœurs.

Voyons les moyens d'action qui furent mis en œuvre contre notre divin Maître Jésus-Christ, les défaites en apparence définitives qu'il eut à subir, et la manière inattendue et souveraine dont il changea ces défaites en victoires éternelles.

I

Trois grandes puissances gouvernent le monde : l'argent, la politique et la force, — l'argent qui pervertit les consciences, — la politique qui les égare, — la force qui les opprime.

Quand une seule de ces puissances est en jeu, elle est déjà redoutable. Quand les trois s'unissent pour agir de concert, elles sont assurées du succès.

On le vit bien au cours de la Passion. Il n'y avait pourtant là qu'un homme à abattre ; un homme qui était pauvre, puisqu'il n'avait pas de demeure à lui ; un homme qui n'avait pas de détours et qui ne s'était jamais caché pour exprimer sa pensée ; un homme enfin qui était la faiblesse même, puisqu'il n'avait pas d'armes et n'avait pour toute escorte qu'une douzaine de paysans, gens peureux qui, l'événement devait bien le prouver, le quitteraient à la première apparence du danger.

Mais cet homme était irréprochable ; aussi bien dans ses discours que dans sa conduite, il n'avait jamais donné prise à la moindre critique ; il n'avait jamais fait que du bien ; il n'avait jamais dit que la vérité ; il n'avait jamais prêché que l'amour. Comment venir à bout de cet homme ?

Bah ! avec de l'argent on vient à bout de tout ! Il n'est même pas besoin d'aller faire des offres. Tenez, voici précisément un des disciples de Jésus qui se présente. Ses yeux fuyants, son air cauteleux montrent assez qu'il vient proposer un marché infâme. En effet, il n'y va pas par quatre chemins : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? » dit-il. On tombe vite d'accord. Trente pièces d'argent ! C'est pour rien ! Cela permettra de suborner quelques faux témoins, et l'accusation pourra se produire.

Il reste bien Pilate à qui l'on aura aussi affaire. Mais, celui-là, on connaît son côté faible : c'est l'ambition. Pilate fonctionnaire n'a qu'une seule

crainte, c'est de perdre sa place. En lui représentant Jésus comme un séditieux qui soulève le peuple depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem, en lui disant que s'il le laisse aller, il n'est pas l'ami de César, il fera tout ce qu'on voudra. S'il essaye de tergiverser et de sauver l'innocence, il n'y aura qu'à lui montrer, comme un argument souverain, le spectre de la disgrâce, et il finira par céder. La politique est une si belle chose !

Une fois qu'on aura Pilate, on aura la force.

Et quelle force ? Celle même de l'empire romain, c'est-à-dire cette puissance colossale à laquelle jusqu'ici rien, dans tout l'univers, n'a pu résister, pas même les empires les plus anciens et les plus redoutables.

En face de cette domination impérieuse qui s'étend dans tout le monde connu, et qui pèse sur son temps de tout le poids écrasant de sa tyrannie, que voulez-vous que fasse ce fétu imperceptible qui s'appelle un homme ? Une fois qu'il aura été livré aux légionnaires, rien ne pourra le leur arracher, et il sera broyé comme tant d'autres l'ont été avant lui ; c'en sera fait à tout jamais de sa personne, de son œuvre et de sa doctrine. Qu'importe qu'il n'ait dit que la vérité ! Qu'importe qu'il n'ait prêché que l'amour ! Avoir la force avec soi, contre lui, tout est là !

II

En effet, le plan infernal s'accomplit de point en point.

La première défaite que subit le Christ est une sentence judiciaire. Amené devant le tribunal du grand-prêtre, devant ce Sanhédrin qui, aux yeux des Juifs, est la plus haute de toutes les juridictions et dont les arrêts revêtent un caractère sacré, il est condamné à mort.

L'arrêt, je le sais bien, a été rendu sur des témoignages manifestement faux ; qu'est-ce que cela peut faire ? L'accusé n'a pas eu la liberté de se défendre, puisqu'il a été, en plein tribunal, l'objet de violences indignes ; qu'est-ce que cela peut faire ? Il a été déclaré coupable sur une parole de lui qu'on ne lui a pas permis d'expliquer ; qu'est-ce que cela peut faire ? Le juge, au lieu de se tenir dans le calme auguste de sa charge, a pris parti contre lui ; encore une fois, qu'est-ce que cela peut faire ?

L'essentiel, voyez-vous, c'est qu'il soit condamné, car le peuple, dans son ingénuité simpliste, ne manquera pas de dire : « S'il avait été innocent, on l'aurait absous ! »

Le voilà donc flétri. Ce n'est plus le prophète qui pouvait hardiment dire à ses ennemis : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Désormais, par sentence authentique, c'est un impie, un blasphémateur, un adversaire du temple, de l'autel et de Dieu même ! Le coup a été bien porté. Il ne s'en relèvera pas.

La seconde défaite est la conséquence de celle-là : c'est l'impopularité.

Les ennemis de Jésus n'ignoraient pas l'ascendant qu'il exerçait sur la foule. Plus d'une fois

déjà, ils avaient, par crainte du peuple, renoncé à l'arrêter. Il y a quelques jours seulement, réunis chez le grand-prêtre Caïphe, ils avaient dit : « Il ne faut pas que ce soit pendant la fête, de peur qu'il n'y ait une émeute populaire. » Mais les événements avaient marché plus vite qu'ils ne le voulaient, et le prophète avait été arrêté, en pleine Pâque, au moment où Jérusalem regorgeait de visiteurs venus de tous les points de la Palestine et du monde.

Et maintenant où est-elle, cette foule qui, dimanche dernier, soulevée par l'enthousiasme le plus ardent, étendait ses vêtements sous les pas du Christ, agitant des palmes devant lui, l'appelait Fils de David, chantait l'Hosannah des grands triomphes, et lui faisait un cortège de roi ?

Quelques émissaires habilement envoyés, et sans doute grassement payés, ont circulé parmi elle. Ils ont répandu le bruit de sa condamnation, ils en ont affirmé la justice, et à présent cette même foule, massée devant le prétoire de Pilate, pousse des cris de haine : — « Barabbas ! Délivrez-nous Barabbas ! — Mais que ferai-je du Christ ? — A mort ! A mort ! Crucifiez-le ! A mort !... »

C'en est fini, ô Jésus, de ton ascendant sur ce peuple qui te suivait naguère, comme un troupeau qui n'a plus de pâturage. Il a oublié ses acclamations ; il a oublié tes bienfaits. Il ne te reste plus qu'à mourir.

La mort, c'est la défaite des défaites ; plus définitive que la sentence qui t'a frappé, plus définitive que l'impopularité qui t'enveloppe comme d'un suaire de réprobation, elle va glacer tes mains, glacer tes lèvres, glacer ton cœur, après une agonie affreuse, sous les yeux de la foule qui se repaît de tes souffrances, sous les yeux de tes ennemis qui exultent de joie et qui ricanent : « Il a sauvé les autres, et il ne peut pas se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de sa croix et nous croyons en lui ! »

Ah ! ils ne craignent pas que le prophète réponde à leur défi, à présent que son corps inerte pend sans vie à la croix. Il est mort. Tout est fini ! bien fini !

III

Mais non, rien n'est fini ! Et la preuve, c'est que le supplicié du Calvaire a appelé des trois défaites successives qu'il avait subies, et les a changées en victoires éternelles.

La sentence judiciaire, où est-elle ? La postérité depuis vingt siècles n'a jamais cessé de la réviser et de proclamer avec indignation toutes les infamies qu'elle contient. Celui qui en fut la victime, elle l'appelle le Juste et le Saint, et ceux qui la portèrent n'ont laissé qu'un nom exécré et une mémoire souillée du plus abominable forfait qui ait jamais été commis.

L'impopularité, où est-elle ? De tous les noms qui ont jamais paru sur la terre, celui de Jésus-Christ est le plus connu. Les siècles qui passent, loin de jeter sur lui la cendre de l'oubli, le font resplendir d'un éclat nouveau. C'est un nom qu'on acclame, un nom que l'on chante ; bien plus, c'est un nom

devant lequel on se prosterne et qu'on invoque à genoux comme une suprême espérance.

À ce crucifié, sous tous les climats du monde, on élève des temples et on dresse des autels. On vit de ce qu'il a dit ; on ne se lasse pas d'étudier sa doctrine ; le jour de sa mort est un jour de deuil public. On l'aime plus que son père et plus que sa mère ; on l'aime plus que ses enfants ; on l'aime plus que soi-même. Pour lui, on meurt. Et sa gloire qui ne craint rien du temps, ne fait que monter, monter toujours plus haut, resplendissante et sereine, à l'horizon indéfini de l'humanité.

Et la mort, où est-elle ? Je m'approche, comme Marie-Madeleine, du lieu où ils ont mis son corps ; je n'aperçois qu'un tombeau vide, des scellés brisés, une pierre énorme projetée à distance par une force surhumaine, et des soldats épouvantés.

Pendant ce temps, le Christ transfiguré se fait voir aux saintes femmes, il se fait voir aux apôtres, il se fait voir aux disciples, au Cénacle, sur les chemins, en Galilée, sur la montagne des Oliviers, partout où il lui plaît. A présent, il est libre, et nul pouvoir humain ne peut l'atteindre. Il vit au ciel, il vit dans nos tabernacles, il vit dans l'Eglise, il vit dans nos cœurs, comme dans les cœurs de millions d'hommes. Jamais défaite plus complète n'a été changée en victoire plus éclatante.

Et de quelle manière ?

D'ordinaire, quand on triomphe de ses ennemis, c'est en leur résistant par force, en les prenant corps à corps, en étant plus fort qu'eux. Jésus a laissé faire de lui tout ce qu'on a voulu.

La sentence judiciaire, il pouvait l'éviter ; il pouvait, comme tant d'autres fois, confondre les accusateurs : il est resté muet.

L'impopularité, s'il avait voulu, il pouvait l'éviter pareillement. Il n'avait qu'à parler, et sa parole irrésistible eût changé tous les cœurs. Et quand Hérode lui demanda un miracle, s'il l'avait écouté, quel revirement ç'eût été ! Il préfère se laisser traiter de fou que d'exaucer le désir d'Hérode.

La mort, quoi de plus facile pour lui que d'y échapper ? Mais il se laisse mener au supplice comme un agneau, et il s'étend de lui-même sur l'arbre de la croix.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire, à n'en pas douter, que s'il subit cette sentence judiciaire, cette impopularité, et cette mort, c'est volontairement, et dans la plénitude de sa liberté, pour accomplir un dessein arrêté d'avance. Donc ses ennemis, quand ils croient l'abattre, ne font que servir ses projets. Donc, quand ils croient triompher, ils sont vaincus, avec cette circonstance humiliante qu'ils travaillent eux-mêmes à leur propre défaite. Rien que cela suffirait pour prouver que N.-S. Jésus-Christ est Dieu.

* *

Vous voyez, mes frères, quelles conséquences rassurantes découlent pour nous de tout ceci.

Contre nous on met en jeu les mêmes moyens d'action qui furent employés contre notre Maître

très aimé : l'argent, la politique, la force ; et Dieu sait si on en use !

Gardons-nous bien de nous décourager. Puisque, comme nous l'avons dit, le Christ vit dans nos cœurs, c'est sa Passion qui se continue dans le monde. Ce n'est pas à nous seuls, c'est à lui surtout qu'on en veut, à lui qui n'a rien perdu de sa maîtrise souveraine, à lui qui fait servir à ses projets les desseins de ses ennemis, à lui qui triomphe quand on le croit abattu. Attachons-nous donc plus que jamais à lui qui ne saurait être vaincu pas plus dans l'avenir que dans le passé, afin que nous soyons associés à ses défaites apparentes d'abord, et ensuite à sa victoire éternelle. Ainsi soit-il.

II

LES JOIES DE LA RÉSURRECTION

Alleluia !

Louons Dieu !

Qu'elle est admirable la fête d'aujourd'hui ! Qu'il est saisissant le contraste entre l'anniversaire que nous célébrions dans la grande semaine et l'anniversaire que nous solennisons aujourd'hui. Ces jours derniers l'âme était toute triste, au souvenir du drame émouvant de la Passion, tandis que nous commémorions les douleurs et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la divine Victime du genre humain. En cette fête, la plus grande de celles de l'année, parce que la résurrection du Sauveur Jésus achève tout, consomme tout dans l'économie du christianisme, il semble qu'un souffle puissant d'allégresse passe sur le monde. Quand même la saison serait encore rigoureuse, quand même les frimas se feraient encore sentir, il y a aujourd'hui un soleil suprasensible qui éclaire tout, qui réchauffe tout, qui met le bonheur dans tous les cœurs : c'est le souvenir de Jésus ressuscité ! En ce jour anniversaire du plus grand fait de l'histoire humaine, il y a un renouveau puissant de régénération, en même temps qu'un magnifique cantique de glorification de la Sainte Trinité. C'est vraiment le jour par excellence que Dieu a fait, c'est le jour grandiose qui ne cesse d'émouvoir le ciel et la terre. Ah ! ne parlons plus de mort, de larmes, de douleurs ; soyons tout entiers au bonheur, *sat funeri, sat lacrymis, sat est datum doloribus !* La mort est vaincue, l'enfer est frappé d'une irrémédiable défaite, l'humanité est régénérée, les chants d'allégresse répondent aux refrains si doux de l'espérance. Tous redisent l'*Alleluia*, c'est-à-dire l'hymne de la louange de Dieu : et les anges, et les saints qui habitent dans la céleste patrie, et les voyageurs qui sont en marche pour le bonheur éternel, *Alleluia !* O jour de triomphe pour notre Sauveur ! O jour de joie pour les chrétiens ! Je vous adore, ô Jésus victorieux de la mort ; vraiment c'est aujourd'hui votre Pâques, c'est-à-dire votre passage de la mort à la vie ! C'est aussi notre Pâques : *Alleluia !* En vérité la fête de la Résurrection, comme le dit S. Grégoire le Grand, « c'est la fête de Notre-Seigneur et c'est

aussi la nôtre. » C'est la fête de ses gloires et de nos propres gloires. *Alleluia*, Louons Dieu ! Repassons avec le sentiment du bonheur le plus intense ces bienheureuses grandeurs. Mais ne commençons pas sans saluer de l'hommage le plus filial l'auguste Marie, la Très Sainte Vierge, la corédemptrice du genre humain. Elle a tant souffert pour son divin Fils et pour nous pendant la grande Semaine, et aujourd'hui elle prend une si large part au triomphe de Jésus et au nôtre ! Tous, d'un seul cœur et d'une seule voix, offrons-lui les acclamations de l'Eglise : *Regina cœli, lætare*.

I

Ah ! il avait cruellement souffert, notre bon Sauveur, pour accomplir le grand œuvre de notre Rédemption. Il avait, d'un cœur résolu, accepté vaillamment pour nous les peines les plus amères, les abjections les plus déshonorantes, le supplice le plus cruel : il était mort sur la croix, pour notre salut, entre deux larrons, insulté, moqué par ses pires ennemis. De pieuses mains l'avaient déposé dans le tombeau taillé dans le roc ; il avait été embaumé hâtivement d'aromates et enveloppé de linges blancs, à cause de la proximité du sabbat ; une lourde pierre avait fermé l'entrée du sépulcre, les scellés de l'Etat y avaient été apposés ; des gardes veillaient autour du tombeau. Et pendant que son âme bienheureuse avait été visiter et consoler, dans les Limbes, les âmes des justes, le corps du divin Crucifié reposait dans le sépulcre le soir du Vendredi Saint, le Samedi Saint, et les premières heures du dimanche. Ses amis étaient affligés, tandis que ses ennemis exultaient de joie, parce qu'ils croyaient en avoir fini avec celui qui avait si souvent stigmatisé leurs vices et confondu leur hypocrisie et leur orgueil.

Et voilà qu'aux premières lueurs du troisième jour l'âme du Sauveur Jésus vient rejoindre son corps, et le divin Rédempteur sort vivant et triomphant de son tombeau, sans briser ou renverser la pierre qui en fermait l'entrée, semblable aux rayons du soleil qui pénètrent à travers le verre sans le casser : il est ressuscité ! Après l'humiliation la plus extrême, c'est la plus complète glorification ! Considérons ce grand miracle de la puissance de Dieu. Chacun des aspects sous lequel nous l'envisagerons fera jaillir de nos cœurs ce refrain d'amour, qui retentit sans cesse en cette solennité et pendant tout le temps pascal : *Alleluia*, Louange à Dieu !

I. Miracle LE PLUS ÉTONNANT de tous les miracles. Rendre, d'une seule parole, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement et l'usage de leurs membres aux paralytiques ; apaiser d'un geste les tempêtes les plus violentes ; marcher sur les eaux comme sur la terre ferme ; lire dans les cœurs comme dans un livre ouvert ; chasser par un ordre bref et irrésistible les démons du corps des possédés ; nourrir des milliers et des milliers d'hommes avec quelques pains et quelques poissons : voilà, certes, de grandes merveilles ! Mais ressusciter un

mort, voilà une merveille incomparablement supérieure ; et la résurrection de la fille de Jaïre, celle du fils de la veuve de Naïm, celle de Lazare mort depuis quatre jours et entrant déjà en décomposition, nous frappent davantage que la pêche miraculeuse et les autres prodiges opérés par Jésus et relatés dans l'Evangile. Mais je connais quelque chose de plus magnifique encore : c'est de *se ressusciter soi-même* ; voilà le point culminant de la puissance et de la grandeur ; et cette gloire est le privilège propre de N.-S. Jésus-Christ, il s'est ressuscité lui-même. *Alleluia*, Louange à Dieu !

II. Miracle CLAIREMENT ANNONCÉ par le Sauveur lui-même, ajoutant ainsi à cet événement magnifique la magnificence de la prophétie. Trois fois, pendant l'année qui précéda sa Passion, Notre-Seigneur prédit sa résurrection. Un jour il s'écrit : « Le Fils de l'homme sera livré aux Gentils, il sera flagellé et mis à mort, et le troisième jour il ressuscitera. » Aux Scribes et aux Pharisiens qui lui demandent un signe, il répond : « Cette génération perverse et incrédule n'aura point d'autre signe que celui du prophète Jonas, qui fut trois jours dans le ventre du monstre marin, et en sortit vivant par l'intervention de Dieu : ainsi en sera-t-il du Fils de l'homme. » Et dans une autre circonstance, il leur dit : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours », il parlait du temple de son corps. Et ses ennemis étaient tellement frappés de ses affirmations qu'après sa mort sur le gibet d'infamie, ils allèrent trouver Pilate et lui dirent : « Ce séducteur a dit qu'il ressusciterait le troisième jour après son trépas ; ordonnez donc qu'on garde son tombeau, de peur que ses disciples ne ravissent son corps et ne disent qu'il est ressuscité, ce qui serait une erreur pire que toutes les autres. » Jésus avait donc parlé nettement ; il avait été parfaitement compris par ses cruels bourreaux. Il a prophétisé sa résurrection, et il est ressuscité. *Alleluia*, Louange à Dieu !

III. Miracle LE PLUS ADMIRABLEMENT PROUVÉ, en sorte que le fait de la résurrection est le fondement du christianisme, « il achève tout, il fixe tout, il consomme tout. » Il faudrait de longs discours pour développer ce point important. Quelle multitude de témoins loyaux qui déposent en faveur de cette vérité fondamentale ! Combien de voix irrécusables apportent leur témoignage ! Voix des anges qui disent aux saintes femmes qui viennent visiter au matin de Pâques le corps du divin Crucifié : « Que cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant ? » Et à Pierre et à Jean : « Il est ressuscité, il n'est plus ici ; venez et voyez les bandelettes et le suaire qui l'enveloppaient. » Voix des soldats qui, après avoir été terrassés par le tremblement de terre, éblouis par la vue du messager céleste et voyant la pierre renversée et le sépulcre vide, vont en courant annoncer cette grave nouvelle aux Princes des prêtres, lesquels, tout éperdus, leur remettent une somme d'argent, en leur recommandant de dire que, pendant qu'ils dormaient, les disciples sont venus

ravir le corps de leur Maître. Pitoyable invention de la haine aux abois, laquelle est une belle affirmation du grand miracle ! Comment les soldats se seraient-ils tous endormis en même temps ? Comment n'auraient-ils pas été réveillés par les pas des apôtres et par le bruit de la pierre renversée ? Comment, s'ils dormaient, auraient-ils pu voir les disciples commettre un tel larcin ? Voix des apôtres eux-mêmes. Quand il s'agit de nommer un successeur au traître Judas, ils veulent un homme qui ait été témoin de la vie, de la mort, et de la résurrection du Sauveur. Quand ils prêchent la bonne nouvelle, l'Evangile, leur premier soin est d'affirmer hautement et sans peur aucune la résurrection de Jésus. Ainsi fait S. Pierre, cinquante jours après cet événement mémorable, le jour de la Pentecôte, en face d'une multitude immense rassemblée devant le Cénacle. Ainsi fait S. Paul dans la Synagogue des Juifs, au tribunal de Festus, devant le trône du roi Agrippa, à l'Aréopage d'Athènes. Ainsi font tous les autres apôtres : leur grande préoccupation est d'affirmer constamment et en tous lieux, avec grande force, la résurrection de Jésus-Christ. *Virtute magna reddebant apostoli testimonium resurrectionis Jesu Christi.* C'est leur préoccupation principale, c'est leur affirmation fondamentale ! S'ils agissent ainsi, ce n'est pas par intérêt, car supposé que le fait fût faux, ils seraient les plus insensés des hommes, n'ayant à attendre comme fruit de leur mensonge que la persécution, la prison et la mort. S'ils agissent ainsi, c'est donc parce qu'ils sont absolument certains de ce qu'ils avancent. Au reste, Jésus a pris soin de leur donner les preuves les plus nombreuses, les plus éclatantes et les plus décisives. Il leur a apparu fréquemment. Le jour de Pâques il s'est manifesté cinq fois à leurs regards charmés : à Marie-Magdeleine, à S. Pierre, aux saintes femmes, aux disciples d'Emmaüs, et aux apôtres réunis dans le Cénacle, moins S. Thomas, alors qu'il institua le sacrement de Pénitence. Huit jours après, aux même apôtres, y compris cette fois S. Thomas. Plus tard, à S. Pierre, à S. Thomas, à Nathanaël, aux deux fils de Zébédée et à deux autres disciples qui étaient allés pêcher au lac de Génésareth : c'est là qu'il provoqua la triple affirmation d'amour du prince des apôtres et l'investit de la souveraine primauté dans l'Eglise. Il apparut encore à S. Jacques, puis sur une montagne à plus de cinq cents disciples, enfin le jour de l'Ascension, où il donna à ses apôtres et à leurs successeurs le pouvoir d'enseigner, d'administrer les sacrements et de gouverner les fidèles. Ainsi ce n'est pas en cachette, à un seul personnage qu'il se montre vivant ; mais en plein jour, à de nombreux témoins, sur le bord de la mer, au sommet des montagnes. Il parle à ses apôtres, il mange avec eux, il se laisse même toucher par l'apôtre incrédule. Aussi les hérauts de l'Evangile sont-ils pleinement convaincus ; ils prêchent la doctrine de leur Maître, mais surtout sa résurrection, sans redouter ni les contradictions, ni les menaces, ni

la mort elle-même. Jésus est vraiment ressuscité : *Alleluia*, Louange à Dieu !

IV. Miracle enfin SOUVERAINEMENT GLORIEUX pour Jésus. C'est pour lui que se réalise la parole sainte, dans toute sa plénitude : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.* Il a fallu que le Christ souffrit pour entrer dans la gloire. (Luc, xxiv, 26). Mais quelle gloire ! Il avait été réduit aux dernières humiliations et il devient l'honneur et les délices du ciel et de la terre. Son corps, à cause de nos péchés, avait été complètement défiguré : aujourd'hui il est revêtu de splendeurs indicibles. Ses mains et ses pieds avaient été percés par des clous cruels : aujourd'hui ses blessures cicatrisées brillent comme des astres étincelants. Son front avait été horriblement blessé par les pointes acérées de la couronne d'épines : aujourd'hui il est rayonnant de sublime majesté. Son visage avait été déformé par la douleur, souillé par le sang et la poussière : aujourd'hui il est merveilleusement beau : il comble de suaves délices ceux qui ont le bonheur de le contempler. Son corps avait été déchiré par les fouets de la flagellation, il était devenu semblable à celui d'un lépreux qui inspire de l'horreur : aujourd'hui il est revêtu d'une ineffable splendeur. Il avait été obscurci par la souffrance, immobilisé sur la croix et dans le tombeau : aujourd'hui il brille comme le soleil, il se transporte, sans connaître d'obstacle, d'un lieu à un autre, avec la rapidité de l'éclair, il est incorruptible et immortel. Après avoir été méprisé, moqué, outragé et délaissé, il est en très profonde vénération pour tous ceux qui l'approchent. Ses yeux rayonnent de bonheur, sa voix fait entendre des paroles pleines d'aménité et de douceur. Les douleurs qu'il avait endurées dans son âme ne sont pas réparées avec moins d'avantage que celles qu'il avait subies en son corps. Son Père, qui l'avait comme abandonné sur la croix, lui dit : Vous êtes mon Fils ; je vous ai donné une nouvelle vie, régnerez en roi vainqueur sur tout l'univers ! Les soldats, qui l'avaient si odieusement outragé, proclament sa gloire auprès des autorités constituées. Pierre, qui l'avait renié, lui rend le triple hommage d'une adoration aussi humble que fervente. Ses disciples, qui l'avaient lâchement abandonné, se pressent autour de lui avec un incroyable bonheur. Le peuple qui, avec les plus horribles vociférations, avait réclamé sa mort, se repent et demande au chef des apôtres le moyen de réparer sa faute. Au Calvaire on avait lu écrite en trois langues sa condamnation, les apôtres reçoivent le don des langues pour publier ses grandeurs. Sa croix, qui était un instrument d'horreur, est devenue un signe de gloire que les rois eux-mêmes se feront un devoir de porter sur leur front ; et elle brille comme une marque d'honneur sur la poitrine des braves ! Combien d'églises pour un seul Calvaire ! Une ville ingrate l'a désavoué, et l'univers l'acclame ! Ses amis se sont éloignés pendant le drame poignant de la Passion, et ses apôtres et leurs successeurs deviennent des prédicateurs infa-

tigables qui publient partout sa divinité. La résurrection fait de lui l'homme spirituel, l'homme céleste, et redit bien haut qu'il est l'Homme-Dieu. Dans sa résurrection, Jésus, notre Sauveur et notre Chef, goûte, à un degré que nous ne pouvons apprécier, toutes les joies et tous les bonheurs. Son humanité sainte est inondée d'un bonheur indicible. Réjouissons-nous ! *Alleluia*, Louange à Dieu !

II

En effet la résurrection de Notre-Seigneur n'est pas seulement sa gloire, elle est aussi la nôtre. Sa joie est notre joie. Jésus est ressuscité, nous partagerons avec lui cet honneur immense. « Frères bien-aimés, s'écrie Bossuet, ce que la foi nous fait croire du Fils de Dieu, elle nous le fait espérer pour nous : nous ressusciterons nous-mêmes. Goûtons à cette manne céleste dont la suavité surpasse tout sentiment. Voyons les grâces assurées et promises par la résurrection du Fils de Dieu fait homme ; les grâces de la vie présente et les grâces de la vie future. » Oui, et c'est là notre ineffable bonheur, la Pâque de Notre-Seigneur est la figure et le principe de notre Pâque à nous. Nous avons à ressusciter spirituellement par notre rénovation intérieure ; nous ressusciterons corporellement au dernier jour. O Dieu, soyez béni de cette double grâce, de cette double dignité qui ouvre dans nos cœurs les sources de l'allégresse la plus vive et la plus triomphante, qui nous incite à vous exprimer notre reconnaissance et à redire pour nous comme pour notre Maître Jésus : *Alleluia*, louange à Dieu !

I. Par la résurrection du Sauveur nous pouvons d'abord ressusciter SPIRITUELLEMENT. Notre Rédempteur, sans doute, nous a mérité toutes les grâces par toute sa vie, mais surtout par sa Passion et sa mort sur la croix. Mais par sa résurrection, il met le sceau à l'œuvre rédemptrice, selon le mot profond de S. Paul : « Il a été livré pour nos péchés, il est ressuscité pour notre justification. » (Rom., iv, 25.) C'est-à-dire que comme il est mort pour nous faire mourir au péché, à la mort spirituelle, à l'enfer, il est ressuscité pour que nous ressuscitions à la justice, à la vie éternelle. Jésus sorti du tombeau siège en droit, et, à l'Ascension, en effet, à la droite de son Père pour transformer l'humanité. En Jésus ressuscité nous avons, non une source intermittente et dérivée de la grâce, non une source instrumentale comme le sacerdoce, mais la source primitive et divine, la source immortelle et intarissable de la vie éternelle ¹ *Resurrexit propter nostram justificationem*. Comme Jésus est passé de la mort à la vie, nous pouvons, grâce à lui, passer de la mort du péché à la vie de la grâce ; nous pouvons, comme lui, vivre en Dieu, vivre de Dieu, vivre pour Dieu !

Ah ! qu'elle est belle, splendide, magnifique, cette résurrection spirituelle de nos âmes ! Ecoutez S. Paul, qu'on peut appeler par excellence « l'Apôtre de la résurrection, » nous en faire un saisissant tableau. « Si vous êtes ressuscités avec

le Christ, recherchez les choses qui sont en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu. N'ayez de goût que pour les biens célestes et non pour les biens terrestres. Car vous êtes morts au monde méchant, et votre vie est cachée en Dieu. Et, quand le Christ apparaîtra, vous serez avec lui dans la gloire. En attendant, renoncez au péché, mortifiez-vous, faites la guerre à la fornication, à l'impiété, à la luxure, à la convoitise mauvaise, à l'avarice qui est une sorte d'idolâtrie, source des châtements du Seigneur sur les impies. Rejetez aussi la colère, l'indignation, la méchanceté et la médisance. Que les paroles deshonnêtes soient bannies de votre bouche. Arrière le vieil homme avec ses œuvres perverses ! Revêtez-vous de l'homme nouveau qui avance de plus en plus dans la science de Dieu. Ayez, comme des élus de Dieu, un esprit de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie et de patience, vous supportant les uns les autres, oubliant les sujets de mécontentement et de plainte contre le prochain. Comme le bon Dieu vous pardonne, pardonnez vous-mêmes. Mais que, par-dessus tout, vous ayez la charité qui est le lien de la perfection. Que la paix de Jésus tressaille dans vos cœurs, et soyez remplis de reconnaissance. Que la parole du Christ habite en vous abondamment, en toute sagesse. Instruisez-vous, exhortez-vous les uns les autres, chantez avec piété les psaumes, les hymnes, les cantiques spirituels. Quelle que chose que vous fassiez, faites tout au nom de Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père. » (Col., iii).

Qu'elle est belle cette Pâque chrétienne, si éloquemment décrite par S. Paul ! Qu'il est merveilleux ce passage du péché à la grâce sanctifiante ! Qu'elle est splendide cette résurrection spirituelle, dont la résurrection de Jésus est la cause bénie et efficace ! Tout y est ravissant : et la pureté, et la sainteté, et la charité ardente envers Dieu et le prochain, et la beauté et la transfiguration des pensées et des sentiments, et cette élévation de nos esprits et de nos cœurs au-dessus des vulgarités du siècle, et cette sanctification commencée dans les joies ineffables de la sainteté de la terre et achevée dans le bonheur indicible du ciel ! L'Eglise pendant le Carême a multiplié les efforts pour opérer dans nos âmes ce sublime changement. Beaucoup de chrétiens ont été dociles à sa voix ; et, dans l'allégresse la plus intense, ils redisent à juste titre : *Alleluia*, Louange à Dieu ! Prions avec instance et charitable dévouement pour ceux qui sont demeurés sourds à l'appel d'en haut ! Qu'eux aussi se laissent vaincre par les amabilités de l'Agneau vainqueur ! Qu'eux aussi ressuscitent à une vie nouvelle ! Qu'eux aussi, régénérés dans l'amour de Dieu, disent joyeux et reconnaissants : *Alleluia*, Louange à Notre-Seigneur !

II. La résurrection de Jésus nous est encore une joie très grande parce qu'elle est pour nous le principe et le gage de la RÉSURRECTION DE NOS CORPS.

Nous ressusciterons : cette vérité est auréolée des preuves les plus lumineuses qui portent avec elles une parfaite conviction, sans laisser place au moindre doute.

Nous ressusciterons : comment en serait-il autrement ? Nous ne formons avec Jésus qu'un seul corps, dont il est la tête. Si Jésus est ressuscité, comment nous, ses membres, resterions-nous dans l'ignominie du tombeau ? Oui, Jésus ressuscité est notre précurseur dans la gloire, l'aîné de la nouvelle humanité, les prémices de la résurrection, *primitiæ dormientium* ! Comment notre corps qui a été au travail de la sanctification, qui a été honoré des grâces des sacrements, qui a reçu les onctions de l'huile sainte et du baume sacré, qui a été surtout le tabernacle du Dieu vivant dans l'Eucharistie, ne serait-il pas à la gloire et serait-il irrémédiablement détruit ?

Notre corps ressuscitera : la prophétie le proclame hautement. Longtemps avant la venue du Sauveur, Job, l'illustre patriarche de l'Idumée, le déclarait avec l'accent d'une superbe éloquence. « Plaise à Dieu, disait-il, que mes paroles soient écrites sur le rocher le plus dur, avec un stylet de fer ! Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je me lèverai de terre, et que de nouveau mon corps sera revêtu de sa peau et que dans ma chair je verrai mon Dieu. Oui, je le verrai, oui, mes yeux le contempleront : cette espérance repose dans mon sein ! »

Notre corps ressuscitera : Notre-Seigneur nous l'enseigne avec une solennité grandiose. S'adressant à la foule des Juifs qui l'entouraient, il dit : « En vérité, en vérité je vous le dis, voici venir l'heure où les morts entendront la voix de Dieu ; et ceux qui l'entendront reprendront vie. De même que le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en lui-même, et il lui a donné le pouvoir de juger parce qu'il est le Fils de l'homme. Ne vous étonnez pas de ce prodige : voici l'heure où tous ceux qui sont dans les tombeaux se lèveront. Et ceux qui ont fait le bien ressusciteront pour jouir des éternelles félicités ! »

Notre corps ressuscitera : S. Paul le héraut, le prophète, le théologien de la résurrection, aime à revenir sur ce sujet fondamental. « Frères bien-aimés, écrit-il aux Thessaloniciens, nous ne voulons pas que vous demeuriez dans l'ignorance relativement à ceux qui dorment dans le tombeau, afin que vous ne soyez pas accablés comme ceux qui n'ont point d'espérance. Et en effet si nous croyons que Jésus est mort et est ressuscité, ayez l'assurance que Dieu réunira à Jésus ceux qui sont morts en Jésus. » Et le même apôtre décrit le sort de ceux qui vivront au dernier jour du monde, qui seront les derniers représentants du genre humain. « Ils ne précéderont pas dans la gloire ceux qui auparavant auront dormi du sommeil de la mort, car eux aussi passeront momentanément par le trépas. Et le Seigneur, sur l'ordre donné, à la voix de l'archange de la Résurrection, au son de la trompette divine, descendra du ciel. Et ceux qui sont morts dans le passé, et ceux qui auront vécu jusqu'au moment de la catastrophe finale, se lèveront et se porteront dans les airs au-devant du Christ pour demeurer toujours avec lui. » L'apôtre S. Paul va plus loin encore. Sous l'inspiration du

Saint-Esprit, il décrit les magnificences des corps ressuscités. Elles sont les mêmes que celles du corps de Jésus sortant de la tombe. « Ils seront spirituels, ils seront célestes, ils seront lumineux d'une lumière proportionnée aux mérites. Autre est la clarté du soleil, autre est la clarté de la lune, autre est la clarté des étoiles. Ils seront déposés dans la tombe corruptibles, déformés, inertes, ils apparaîtront incorruptibles, pleins de force, de vigueur et d'immortalité. » « O chair, m'écrierai-je avec Bossuet, que tu es heureuse de passer par les mains d'un si bon Maître ! Dieu, remplissant nos âmes, a pris possession de nos corps. Par conséquent, ô mort, tu ne saurais les lui enlever : c'est un dépôt qu'on te confie. Dieu saura rentrer dans son domaine. O chair des fidèles, en quelque endroit de l'univers que la corruption t'ait jetée ou quelque partie de tes cendres, tu demeures toujours sous sa main. Et toi, ô terre, mère et tout ensemble sépulcre de tous les mortels, en quelque sombres retraits que tu aies englouti et caché nos corps, tu les rendras, et le ciel et la terre seraient plutôt renversés qu'un seul de nos cheveux périsse ! »

O résurrection de nos corps ! ô vérité très certaine ! ô vérité ineffablement consolante ! *Itaque consolamini invicem in verbis istis* !

Certes, à ne considérer les choses qu'au point de vue humain, la mort est triste et bien amère. Il est dur de descendre dans les entrailles de la terre, d'être séparé de ses parents et de ses amis, de devenir la proie des vers, et de tomber en poussière. Mais Jésus, par sa résurrection, a annulé le triomphe de la mort. Nous pouvons nous écrier : « O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon meurtrier ? » Réjouissons-nous, louons Dieu, *Alleluia* !

Le terrible arrêt du paradis terrestre, après la chute de nos premiers parents : « *Morte morieris*, vous mourrez, » a été cassé aujourd'hui par le Sauveur qui, étant mort, est ressuscité et a dit à la mort : « *Ego ero mors tua*, je serai ta mort ! » Réjouissons-nous et louons Dieu, *Alleluia* !

Aujourd'hui tout chante la gloire, la joie, l'espérance et la sainte dilection, *Alleluia* !

Aujourd'hui la résurrection de Jésus nous crie bien haut que cette vie n'est pas la vraie vie, que le trépas est en réalité le commencement de l'existence, qu'il faut élever nos cœurs en haut, *Sursum corda*, et contempler nos incomparables destinées, *Alleluia* !

O frère malade, infirme et endolori, dirai-je avec un saint vieillard qui a beaucoup médité sur ce réconfortant sujet, console-toi, tu revêtiras un corps rempli de force et d'immortalité ! Pauvre frère, sans mouvement, perclus, paralysé, cloué sur un lit d'hôpital, ou porté lourdement sur les bras d'une charitable tendresse, console-toi ; homme nouveau, homme céleste, revêts ce corps d'agilité et d'allégresse bienheureuses. Et toi, frère malheureux, dévoré d'ulcères, sœur éprouvée qui vous plaignez de vos déformations, voici que vous attendent d'inamissibles splendeurs ! Et vous, ô les meilleurs de l'humanité, vous les héros, vous les

martyrs, vous de qui la charité, le dévouement pour l'Eglise et la patrie ont livré le corps à un beau trépas, vous reprendrez un jour un corps ressuscité, immortel et glorifié, *Alleluia !*

* * *

Oui, chrétiens, réjouissons-nous de la gloire de la résurrection de N.-S. Jésus-Christ, réjouissons-nous de la gloire de la résurrection de nos âmes, réjouissons-nous de la gloire future de la résurrection de nos corps, *Alleluia !*

Et pour tout résumer, redisons, dans l'allégresse de nos cœurs, les sublimes accents de l'Eglise dans la prose de cette solennité : *Victimæ paschali laudes*. En l'honneur de la Victime pascalle, que les chrétiens entonnent le chant de la louange ! L'Agneau divin a racheté les brebis perdues. Le Christ saint, pur, innocent, a réconcilié les pécheurs avec son Père. La mort et la vie se sont rencontrées dans un duel terrible. Le Maître de la vie, mis à mort, est maintenant vivant et il règne ! O Marie, qu'as-tu vu sur le chemin qui conduit au tombeau du Seigneur ? « J'ai vu le sépulcre du Dieu vivant ; j'ai vu la gloire du Ressuscité ; j'ai vu les anges ; j'ai vu le suaire et les bandelettes funéraires. Il est ressuscité, le Christ, mon espérance ; il vous précèdera en Galilée. » Oui, nous savons que le Christ est ressuscité. O Roi, ô Vainqueur, ayez pitié de nous ! *Amen. Alleluia !*

AVIS PAROISSIAUX

ANNONCE DES PREMIÈRES COMMUNIONS

Mes frères,

Je vous annonce que la première communion de vos enfants aura lieu dans trois semaines. Cette bonne nouvelle ne peut manquer de vous réjouir tous.

Une première communion est la fête de tout le monde et une fête qui ne ressemble à aucune autre : fête sans bruit, sans tumulte, sans désordre, mais fête de l'esprit, fête du cœur, fête de douces émotions, fête qui fait souvent couler des larmes de bonheur.

Fête pour Notre-Seigneur. — C'est la plus belle fête pour N.-S. Jésus-Christ. Quelle est la fin principale de sa venue sur la terre ? Quel est son désir le plus ardent ? Sanctifier des âmes, former des cœurs à son image et habiter en eux. Or, les cœurs qu'il préfère, ceux qui lui plaisent davantage, ce sont bien les cœurs des enfants. « Laissez venir à moi les petits enfants, disait-il à ses apôtres, mon royaume leur appartient ainsi qu'à ceux qui leur ressemblent. » Quelle belle couronne d'enfants nous allons présenter à ce divin Sauveur, le jour de la première communion ! Et toutes ces âmes seront saintes, et tous ces jeunes cœurs seront purs, nous en avons la douce confiance. Notre-Seigneur trouvera donc ses délices à habiter en eux ; ce sera pour lui une fête, une belle fête !

Fête pour vos prêtres. — C'est aussi la plus

belle fête pour vos prêtres. Pourquoi travaillent-ils ? Quel est le principal but de leur ministère ? C'est de continuer l'œuvre de Jésus-Christ, la sanctification des âmes. Or, comme la communion est le moyen le plus efficace de sanctification, la source des grâces, leur vie tout entière se passe, pour ainsi dire, à vous préparer à recevoir ce sacrement. S'ils s'occupent de vos enfants pendant plusieurs années, si pendant plusieurs années ils ne cessent de les instruire, de les former à la pratique de leurs devoirs, ce n'est que pour les amener à la sainte Table, pour les préparer à recevoir leur Dieu. Quand donc le prêtre voit arriver cet heureux moment, il oublie toutes ces peines : son cœur est satisfait, ses efforts sont couronnés, il reçoit la plus douce, la plus consolante récompense qu'il ambitionne sur la terre, en attendant celle du paradis... Une première communion est donc aussi pour lui une grande et belle fête !

Fête pour les enfants. — C'est la plus belle fête de vos enfants. Les autres fêtes, les fêtes mondaines, les amusent, les dissipent, les fatiguent, les portent quelquefois au mal. La fête de leur première communion, au contraire, les recueille, les repose, les rend sérieux. C'est le premier acte important de leur vie et ils comprennent cette importance. Ce jour-là, ils vous remercieront de tout ce que vous avez fait pour eux ; ils vous demanderont pardon de toutes les peines qu'ils vous auront causées ; ils vous prieront de les bénir avant d'aller prendre part au banquet des anges. Ils sentent qu'il faut qu'ils soient en grâce avec tout le monde, surtout avec leurs chers parents, comme ils le sont avec leur Dieu ; autrement leur cœur ne serait pas à l'aise, leur joie ne serait pas pleine et entière ; leur bonheur ne serait pas parfait, s'ils n'étaient pas sûrs que vous le partagez. Oh ! vous les bénirez ce jour-là vos chers enfants, n'est-ce pas ? parents chrétiens, vous les bénirez de tout votre cœur !

Cette fête de la première communion produit souvent dans ces jeunes cœurs un tel effet que, longtemps d'avance, ils en sont tout préoccupés et incapables de penser à autre chose ; et après, on ne l'oublie jamais, même quand on a traversé la vie la plus agitée, la plus remplie d'événements extraordinaires, même quand on est arrivé au faite des honneurs.

La veille de la fameuse bataille d'Austerlitz, Napoléon, après avoir arrêté son plan d'attaque, s'était endormi auprès d'un feu de bivouac, où se chauffaient aussi ses généraux. Il se réveille tout à coup et leur dit : « Devinez, Messieurs, quel a été le plus beau jour de ma vie ? — Sire, dit l'un d'eux, ce fut le jour de votre entrée triomphale à Milan, après Lodi, quand toutes les populations de la haute Italie venaient vous saluer. » — « Vous n'y êtes pas, » répondit l'Empereur. — « Sire, dit un autre, c'est le jour où le Sénat vous proclama Empereur des Français. » — « Vous n'y êtes pas non plus, » reprit Napoléon. — « C'est le jour de votre sacre à Notre-Dame. » — Vous n'y êtes pas, » répondait toujours l'Empereur. Enfin il reprit d'une voix grave et solennelle : « Messieurs, le plus beau jour

de ma vie, c'est le jour de ma première communion ! »

Un aumônier militaire, qui accompagna longtemps nos armées, aimait à raconter un fait très édifiant qui l'avait profondément touché. Après un combat des plus sanglants, comme il parcourait le champ de bataille pour porter aux mourants les secours de la religion, un jeune soldat, couvert de blessures, étend la main vers lui et l'appelle en lui disant : « Mon Père, quand vous m'aurez donné l'absolution de mes péchés, veuillez chercher dans mon sac de soldat, vous y trouverez un petit linge blanc que je vous prie de me donner. C'est ma cravate blanche de première communion. Je l'ai apportée avec moi. Je veux la mettre pour mourir ; ça me consolera d'être séparé de ma famille. » Puis il ajouta d'une voix presque éteinte : « Voici l'adresse de ma mère ; rendez-moi le service de lui écrire que je meurs bon chrétien en pensant à elle et à ma première communion ! » L'aumônier qui rapportait cette histoire n'a pas donné le nom de ce brave soldat, ni celui de sa famille, ni celui de son pays. Mais, en tout cas, combien cette triste nouvelle dut être consolante pour cette mère qui avait su faire de son enfant un brave chrétien ! Elle eût sans doute bien voulu l'embrasser avant sa mort, mais elle avait l'assurance de le retrouver au ciel, puisqu'il avait fait une bonne première communion.

Fête pour les parents. — Enfin une première communion est une fête pour vous, pères et mères de famille. Si vous aimez véritablement vos enfants, vous devez être heureux de penser qu'ils seront ce jour-là purs comme des anges, qu'ils seront les amis et les bien-aimés de Dieu.

Quelle joie et quel honneur pour vous si un roi de la terre invitait vos enfants à sa table, les comblait de ses caresses et de ses bontés ! Mais c'est le Roi du ciel lui-même qui viendra presser vos chers enfants sur son cœur et se les attacher par l'union la plus étroite. Voulez-vous les lui donner ? Voulez-vous les lui conserver toujours purs ? Voulez-vous en faire de bons chrétiens pour cette terre et des saints pour le paradis ? Eh bien ! montrez-leur vous-mêmes le chemin de la Sainte Table.

Vous ne sauriez croire l'effet que vos bons exemples produisent sur vos chers enfants. Vos bons exemples les soutiennent, les encouragent, les consolent, les rendent heureux et fiers. Vos mauvais exemples les attristent, les humilient et les éloignent de la bonne voie. Ne vous est-il jamais arrivé, pères et mères qui m'entendez, de scandaliser vos enfants par vos paroles ou par une conduite peu chrétienne ? Ah ! si vous avez eu cette faiblesse, ce malheur, efforcez-vous de le réparer aujourd'hui en priant pour eux...

Nous prions tous, mes frères, pour ces chers enfants, afin qu'ils fassent une bonne première communion, afin qu'ils deviennent l'honneur de leurs familles, la consolation de votre pasteur et l'édification de toute la paroisse. Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XX

Dimanche des Rameaux

JÉSUS PRÉSENT DANS L'EUCARISTIE NOUS INVITE
À LE RECEVOIR

Ton Créateur tu recevras,
Au moins à Pâques humblement.

Mes frères,

Tout chrétien ayant l'usage de la raison a dans le temps pascal un devoir de la plus haute importance à remplir : recevoir son Dieu dans une âme purifiée, s'unir à N.-S. J.-C. par la sainte communion. C'est vers ce but que nous avons orienté nos instructions des dimanches de Carême. Nous vous avons expliqué la nature du péché, la manière et les conditions d'en obtenir le pardon surtout par le sacrement de pénitence ; nous allons aujourd'hui vous entretenir de la Sainte Eucharistie : tout cet enseignement est destiné à vous crier, au moins d'une façon indirecte : « Faites vos pâques et faites-les bien. »

Je vous disais l'année dernière que celui qui ne fait point ses pâques s'excommunie lui-même. Notre-Seigneur est présent dans l'Eucharistie ; il convie tous ses enfants à la table où il se donne lui-même en nourriture : ne semble-t-il pas que celui qui refuse son invitation se retire de la famille chrétienne et déclare cesser d'en faire partie ?

Ne soyez point, mes frères, de ces boudeurs insensibles aux avances de Jésus. Pour secouer votre indifférence, permettez à votre pasteur de réveiller ce matin votre foi en vous montrant que le Fils de Dieu fait homme, Jésus-Christ, *est vraiment présent* dans l'hostie consacrée et qu'il vous invite à le recevoir.

I

1. L'Eucharistie, vous le savez, est un sacrement qui contient véritablement, réellement et substantiellement, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ sous les espèces ou apparences du pain et du vin.

Ce sacrement est le prodige de l'amour du Sauveur pour les hommes. Il est si excellent, il renferme tant de grâces et de vertus qu'il a été impossible de l'exprimer par un seul mot : on l'a appelé le *Très Saint Sacrement*. Tous les sacrements sont saints, puisqu'ils produisent la grâce ; mais celui-là est plus saint que les autres ; il est très saint, parce qu'il renferme Notre-Seigneur qui est l'auteur et la source de toute sainteté. — On l'appelle aussi la *sainte communion*, parce qu'il est spécialement destiné à nous unir à la personne même de Jésus-Christ.

Les mots *réellement* et *véritablement* dont se servit le Concile de Trente pour définir l'Eucharistie, nous montrent que celle-ci n'est pas simplement une image, une figure, une représentation de Jésus-Christ, mais bien la réalité de sa personne véritablement présente, corps, âme et divinité, tel qu'était Notre-Seigneur aux jours de sa vie mortelle, et tel qu'il est aujourd'hui dans la gloire. « En vertu des paroles de la consécration, prononcées par l

prêtre, suivant la volonté de N.-S. J.-C., sur l'hostie et sur le calice, nous avons le corps, le sang, l'âme et la divinité du Sauveur, c'est-à-dire que sa personne divine, revêtue de notre humanité, devient véritablement présente : c'est là ce qu'on appelle le mystère de la *présence réelle*. — Mais cette présence se substitue complètement au pain et au vin, de telle sorte qu'il ne reste plus de ceux-ci que des espèces ou apparences, mais non leur réalité. En leur place sont substantiellement le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, et ce changement s'appelle *transsubstantiation*, ce qui veut dire changement d'une substance en une autre ¹. »

2. Telle est, mes frères, la vérité que nous professons. Je vais vous montrer qu'elle repose sur des preuves inattaquables.

a) Ouvrons d'abord l'Evangile. En deux circonstances mémorables, Jésus a parlé de la T. S. Eucharistie : quand il en a fait la *promesse* et quand il en a réalisé l'*institution*.

1^o La promesse de l'Eucharistie nous est rapportée dans l'Evangile de S. Jean. Notre-Seigneur venait d'opérer un grand prodige. Avec cinq pains miraculeusement multipliés, il avait nourri dans le désert 5000 hommes. Il profita de cette circonstance pour annoncer à la foule ravie d'admiration qu'un jour il se ferait lui-même notre aliment spirituel : « Ne cherchez point la nourriture qui passe, dit-il, mais celle qui demeure éternellement. Cette nourriture, c'est moi qui vous la donnerai de la part de mon Père. » (vi, 27). « Car je suis le pain vivant descendu du ciel ; celui qui mangera ce pain vivra éternellement, et le pain que je vous donnerai, c'est ma chair. » (vi, 48 et suiv.). A ces paroles, les Juifs étonnés murmurent : « Comment cet homme pourrait-il nous donner sa chair à manger ? » Mais Jésus insiste ; il met une nouvelle force dans ses paroles : « En vérité, en vérité, je vous le déclare : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous... Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle... »

Pouvait-on parler plus clairement ? Les auditeurs ont si bien compris, qu'ils ne sauraient croire à ce langage. S'imaginant sans doute que Jésus veut leur donner sa chair à manger par morceaux, comme de la viande ordinaire, ils frémissent d'horreur. « C'est absurde, s'écrient-ils, c'est barbare ; *durus est hic sermo*. Peut-on entendre de pareilles choses ? » Combien de fois, depuis, ces paroles d'incrédulité ont été prononcées par ceux qui ne veulent point se soumettre à Jésus et ouvrir les yeux à la vérité !

Plusieurs disciples même, choqués de ce discours et n'y voyant que folie, quittèrent le Sauveur. Celui-ci les laissa partir. Il semble, par son silence, après son affirmation, leur dire : « Vous avez bien compris ; tant pis si vous n'acceptez pas cette vérité, mais c'est bien mon corps que je donnerai en nourriture, et mon sang que je donnerai en breuvage. »

2^o Le moment de réaliser la promesse est arrivé. En cette circonstance encore Jésus s'est exprimé en termes clairs et précis. Le Jeudi saint, veille de sa mort, il célébra la pâque prescrite par Moïse avec ses disciples. Sur la fin du repas il se leva de table, se ceignit d'un linge, se fit apporter de l'eau dans un bassin, et lava les pieds de ses apôtres, pour leur donner une leçon de pureté, d'humilité, d'obéissance et de charité. Puis, il institua son sacrement d'amour qu'il nous légua comme son testament. Se remettant donc à table, Jésus dit à ses apôtres : « Depuis longtemps j'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous. » Il prit alors du pain, rendit grâce, le bénit, le rompit et le distribua à ses apôtres en disant : « Prenez et mangez, *ceci est mon corps*. » Il prit ensuite le calice où était le vin, le bénit et le leur donna de même en disant : « Prenez et buvez-en tous : *ceci est mon sang*, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour la rémission des péchés. » Et il ajouta : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Que signifient ces paroles : *Ceci est mon corps... ceci est mon sang* ? Leur sens naturel est évidemment celui-ci : « Ce que je tiens dans mes mains a cessé d'être du pain et est devenu réellement mon corps ; ce que je vous donne à boire a cessé d'être du vin, c'est réellement mon sang. Et afin que vous ne vous y trompiez pas, j'ajoute que c'est le même sang qui va être répandu pour la rédemption du monde et la rémission des péchés. » L'affirmation de Jésus est catégorique et ne supporte aucun sens détourné.

Quant aux dernières paroles : « Faites ceci en mémoire de moi, » Notre-Seigneur les a prononcées pour conférer à ses apôtres, et à leurs successeurs jusqu'à la fin du monde, le pouvoir de faire ce qu'il venait d'accomplir lui-même, c'est-à-dire de changer le pain en son corps et le vin en son sang.

Ainsi donc, par un effet de sa toute-puissance, le Christ a réduit son humanité et sa divinité au point de se renfermer tout entier, vivant, sous les chétives apparences de pain et de vin, et il a communiqué le même pouvoir aux prêtres de tous les siècles. N'en soyons point surpris. Le Fils de Dieu, qui a changé l'eau en vin à Cana, qui a multiplié cinq pains dans le désert au point de nourrir cinq mille hommes, qui a jeté les mondes dans l'espace et les gouverne, pouvait opérer ce prodige. Et il l'a fait, puisque lui, la vérité même, nous l'affirme : « Ceci est mon corps... Ceci est mon sang. » Et de plus il a manifestement voulu que la même merveille se perpétuât par le ministère des apôtres et de leurs successeurs.

b) Vous le voyez, mes frères, Notre-Seigneur n'a pas permis que le moindre doute puisse planer sur cette vérité. Et même, n'aurions-nous pas l'affirmation de ses paroles si précises, qu'il nous resterait encore assez de preuves convaincantes. L'Eglise, qui est le porte-voix de Dieu, son interprète auprès des hommes, nous enseigne formellement que Jésus-Christ est véritablement présent dans l'Eucharistie. Elle a fait de cette vérité un article de foi, et quand elle déclare qu'une vérité

est de foi, elle ne peut se tromper. Et tout chrétien qui soutiendrait que Notre-Seigneur n'est pas réellement présent dans l'hostie consacrée, serait de ce fait hérétique.

Depuis J.-C. et les apôtres, son enseignement n'a pas varié sur ce point, et il ne variera pas jusqu'à la fin des siècles. S. Paul écrivant aux Corinthiens rapporte l'institution de l'Eucharistie telle qu'elle est décrite dans l'Evangile. Puis il ajoute : « C'est pourquoi quiconque mange indignement de ce pain ou boit indignement au calice du Seigneur, se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ... Il mange et boit sa propre condamnation. » (I Cor., xi, 23-29). Ces paroles n'ont aucun sens si elles ne signifient pas qu'en communiant on reçoit le corps et le sang du Christ présent dans la sainte hostie.

Les Docteurs de toutes les époques, les Pères de l'Eglise, les enseignements des conciles ont professé la même foi. Tous les monuments des siècles chrétiens, catacombes, églises, autels, sculptures et peintures se réunissent pour attester la même croyance.

L'Eglise a toujours enseigné ce que nous enseignons, elle a toujours parlé de l'Eucharistie comme nous en parlons, et notre foi est absolument la foi des apôtres. La croyance de l'Eglise sur ce point fut générale et constante et n'a jamais cessé ni varié. La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'est donc pas une invention des hommes. Et d'ailleurs, quel imposteur aurait pu songer à répandre dans le monde un pareil mensonge ?

c) Est-il nécessaire d'ajouter que de nombreux, éclatants et incontestables *miracles* ont confirmé notre croyance ? Par condescendance pour notre faiblesse, bien des fois, à travers les siècles, le Bon Dieu a comme déchiré les voiles eucharistiques pour nous convaincre de la vérité de ce mystère. Vous n'êtes pas sans avoir lu sans doute quelques-uns de ces récits : apparitions visibles de Jésus dans l'hostie, profanateurs punis, hosties sanglantes, Eucharistie conservée dans les flammes, etc. Un jour nous reviendrons sur ce sujet. Nous ne vous rappellerons aujourd'hui que le fait qui s'est passé non loin d'ici, à Faverney, au diocèse de Besançon. Il y avait autrefois dans cette petite ville un couvent de Bénédictins où se célébraient chaque année, à la Pentecôte, de grandes fêtes en l'honneur du T. S. Sacrement. Or en l'année 1608, le 25 mai, veille de la Pentecôte, le feu prit la nuit dans le magnifique reposoir dressé à l'entrée du chœur de la chapelle. Quand on s'aperçut du sinistre, tout était consumé par les flammes ; il ne restait du reposoir qu'un amas de cendres et de charbons ardents. Mais, ô prodige ! voilà qu'au dessus de ce tas de cendres enflammées, on voit l'ostensoir avec la sainte hostie qu'il renferme, miraculeusement suspendu au milieu de l'église. Le bruit du miracle se répandit bien vite. On accourt de tous côtés. La foule est immense. L'ostensoir reste suspendu en l'air sans aucun appui jusqu'au lendemain. Enfin, après avoir duré trente-trois heures, le miracle prit fin ; l'ostensoir descendit insensiblement sur un autel improvisé où un

prêtre disait la messe et venait de prononcer les paroles de la consécration. La ville de Faverney célèbre encore chaque année la mémoire de ce grand miracle par une procession solennelle.

Et puisque nous parlons de procession, si Jésus n'est point présent dans la sainte hostie, que les incrédules nous expliquent ces nombreux et étonnants miracles qui s'opèrent chaque année, à Lourdes, à la procession du T. S. Sacrement !

Qu'ils nous expliquent ces autres miracles de l'ordre moral, ces fruits merveilleux que la sainte communion produit dans les âmes ! N'est-ce point l'Eucharistie qui est la source et le principe des dévouements les plus sublimes, de l'abnégation la plus extraordinaire, et des vertus les plus héroïques ? N'est-ce point elle qui nous fait pratiquer la charité, qui nous élève à la sainteté, malgré la faiblesse de notre nature et les entraînements d'un monde dévoré par l'égoïsme et les passions ?

Oui, disons-le bien haut : le dogme eucharistique est l'une des vérités les mieux établies et qui ne peut laisser aucun doute dans l'esprit de quiconque étudie de bonne foi la religion de Jésus-Christ. Nous adressant au prisonnier du Tabernacle, répétons ces paroles de l'apôtre S. Pierre : « Seigneur, vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant. » Oui, l'Eucharistie c'est votre corps, c'est votre sang. Vous l'avez dit, et vous avez réalisé cette merveille de toute-puissance et d'amour : je crois fermement et j'adore.

Mais n'oublions pas que croire et adorer serait insuffisant ; Jésus exige davantage : il veut que nous répondions à son invitation.

II

Comment y répondrons-nous ? En nous approchant de la Table sainte, en communiant. Tel est l'ardent désir de Jésus ; plus que cela, c'est sa volonté formelle.

Examinez, mes frères, la conduite de Notre-Seigneur dans l'institution de la sainte Eucharistie : comme matière de ce sacrement, il a choisi du pain et du vin. Ce choix nous révèle son intention. Par là, en effet, Jésus nous indique qu'il veut être la nourriture de nos âmes comme le pain et le vin sont la nourriture de nos corps ; il nous manifeste, au moins indirectement, sa volonté : s'unir à nous tous par la sainte communion.

Ecoutez aussi avec quelle tendresse le divin Maître nous appelle. A ceux qui iront à lui il promet force et consolation. « O vous tous qui êtes fatigués et accablés, venez à moi et je vous soulagerai ; » venez me recevoir dans la sainte communion et je vous fortifierai et consolerais. (Matt., xi, 28). Il veut être lui-même la nourriture de notre âme : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage. » (Jo., vi, 56). De même qu'on mange et qu'on boit tous les jours pour entretenir la vie du corps, ainsi N.-S. veut que nous allions communier pour entretenir la vie de notre âme.

Le bon Sauveur va plus loin : il nous impose l'ordre de communier ; il nous en fait un précepte,

un commandement grave et sévère. En même temps, il prononce les plus terribles menaces contre ceux qui refusent de le recevoir : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous... Mais celui qui me mangera vivra par moi et il aura la vie éternelle. » (Jo., vi, 54-58). Il résulte clairement de ces paroles que si nous voulons avoir ici-bas la vie surnaturelle de Jésus-Christ et de sa grâce, et dans l'autre monde la vie éternelle, nous devons recevoir l'Eucharistie, c'est-à-dire communier. Il en résulte clairement aussi que quiconque méprise Jésus dans son sacrement d'amour sera privé de la vie éternelle.

Enfin Jésus nous exprime sa volonté par son mandataire, l'Eglise. Celle-ci nous ordonne, au nom du Christ, de communier au moins à Pâques : « Ton Créateur tû recevras au moins à Pâques humblement. » Nous n'avons pas le droit de nous soustraire à ce précepte pas plus qu'aux préceptes de Dieu lui-même. L'Eglise, comme son divin Fondateur, a prononcé la malédiction contre ceux qui n'obéissent pas à cette loi. Le 4^e concile de Latran les menace d'excommunication ; et le concile de Trente confirme cette doctrine et déclare anathème à quiconque « nierait que tous les fidèles, parvenus à l'âge de discrétion, soient obligés de communier tous les ans au moins à Pâques. »

Faites donc vos pâques, mes bien chers frères : c'est la volonté de Dieu, c'est un précepte grave de l'Eglise, et j'ajoute : c'est votre plus grand intérêt. — Il y va d'abord de votre bonheur ici-bas. Car celui qui remplit son devoir possède son âme et sa conscience en paix. Il jouit d'une satisfaction que ne saurait connaître ni l'indifférent ni l'impie. Il ne redoute même pas la mort qui peut nous surprendre à tout instant : il est prêt. — Il y va surtout de votre bonheur éternel. Le précepte que je viens de vous rappeler est très grave. Le violer volontairement, c'est commettre un péché mortel : car on désobéit en matière importante à la volonté de Jésus-Christ et de la sainte Eglise ; on méprise le plus grand bienfait de Dieu en refusant tout à la fois sa grâce, la personne divine de Jésus-Christ et les avantages promis à ceux qui reçoivent sa chair et son sang ; enfin on scandalise son prochain et on se rend responsable de toutes les négligences et de toutes les infractions que peut entraîner un mauvais exemple.

De plus, N.-S. n'a-t-il pas dit qu'il renierait devant son Père ceux qui l'auraient renié devant les hommes ? (Matt., x, 33). Lorsqu'il viendra dans la gloire, en présence des anges, le Fils de l'homme confondra ceux qui auront rougi de lui ici-bas. (Marc, viii, 38). Au contraire, à l'homme fidèle à son devoir il dira : « Bon serviteur, viens participer à la joie, au bonheur de ton Maître. » (Matt., xxv, 21). Mes frères, vous désirez entendre un jour cette dernière sentence : faites donc vos pâques et faites-les bien. Ainsi soit-il.

XXI Pâques

LA RÉSURRECTION DU CHRIST FONDEMENT DE NOTRE
FOI, GAGE ET MODÈLE DE NOTRE RÉSURRECTION

Mes frères,

Jésus est ressuscité. Au matin de ce beau jour de Pâques, nous aimons à nous le représenter sortant du tombeau, vainqueur de la mort. Son humanité sainte, hier humiliée, aujourd'hui triomphante, nous apparaît resplendissante de gloire sous les rayons de la divinité. Pendant plusieurs jours, pendant des semaines, cette radieuse vision attirera nos regards, l'Eglise chantera l'*Alleluia* de la résurrection et nous conviera à la joie spirituelle.

N'en soyons point surpris : la résurrection du Christ est le triomphe suprême du Sauveur, le signe le plus éclatant de sa divinité, le couronnement de sa prédication et de ses miracles. Elle est surtout le *fondement* de notre foi, le *gage* et le *modèle* de notre propre résurrection : ce sont ces dernières vérités que je me propose de vous démontrer brièvement aujourd'hui.

I

Jésus est ressuscité : la foi chrétienne, la prédication de l'Evangile n'ont pas de base plus solide que celle-là.

Notre-Seigneur est-il Dieu ? Tout est là. De la réponse à cette question dépend l'édifice de nos croyances. Si nous admettons que Jésus-Christ est vraiment le Fils de Dieu, par une conséquence rigoureuse, nous devons confesser la vérité de sa doctrine et de son enseignement. Il nous faut accepter les lois qu'il a établies ou sanctionnées, l'Evangile qu'il a promulgué, l'Eglise et la religion qu'il a instituées. Si au contraire la divinité de Jésus-Christ n'est pas prouvée, tout cet édifice s'écroule, dépourvu de fondations.

Or, rien ne la prouve mieux que le miracle de la résurrection ; car de tous les miracles c'est le plus grand, le plus lumineux, le plus sensible. La résurrection d'un mort est un prodige étonnant ; mais se rendre la vie à soi-même, ressusciter par sa propre vertu, c'est la plus éclatante des résurrections. Seul un Dieu peut accomplir cette merveille, seul il possède la puissance nécessaire pour se priver de la vie et la reprendre quand il lui plaît. « *Potestatem habeo ponendi eam, et potestatem habeo iterum sumendi eam.* » (Jo., x, 18).

D'autre part, rien de plus facile à constater qu'une résurrection : tout le monde peut aisément se rendre compte qu'un homme est mort et qu'ensuite il est vivant. Or nous savons que Notre-Seigneur a rendu l'âme sur la croix : « *Clamans voce magna emisit spiritum.* » (Matt., xxvii, 50). « Il est absolument certain que Jésus était réellement mort ; la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, une agonie de trois heures, la perte de tout son sang : c'est assurément plus qu'il n'en fallait pour causer la mort de Notre-Seigneur. Au reste, Pilate s'en était assuré, avant de délivrer le corps à Joseph d'Arimathie ;

les soldats le constatèrent aussi, et c'est pourquoi ils ne lui brisèrent pas les jambes. D'ailleurs le coup de lance donné au cœur aurait seul occasionné la mort, et enfin trois jours de sépulture dans un tombeau fermé, sans lumière, sans air, sans nourriture, au milieu de cent livres d'aromates, eussent suffi pour asphyxier un homme bien portant. La mort de Notre-Seigneur a donc été très réelle et très certaine. — Or ce qui n'est ni moins réel, ni moins certain, c'est qu'on a revu Jésus-Christ vivant, non pas un jour, non pas une fois, mais dans l'espace de quarante jours qu'il a passés sur la terre après sa résurrection, et ici les témoignages abondent. L'Evangile mentionne dix apparitions différentes, dont plusieurs sont racontées en détail¹. »

Ainsi, mes frères, Jésus-Christ a opéré la plus grande des merveilles : après s'être laissé crucifier, après avoir expiré dans les plus atroces supplices, il s'est ressuscité lui-même, montrant par là qu'il possédait une puissance surhumaine, une puissance divine, et proclamant son autorité suprême sur la nature.

Le fait de cette résurrection est si bien établi qu'il n'est pas possible de le mettre en doute ; il est basé sur des preuves certaines et irréfutables. Nous les avons étudiées l'année dernière à pareil jour, et vous les avez encore présentes à la mémoire : les apparitions du Sauveur, l'affirmation des apôtres, l'incrédulité de S. Thomas, la croyance des peuples qui se convertissent à Jésus ressuscité. Mais, à mon avis, la plus forte est peut-être celle qui nous est fournie par les ennemis mêmes du Sauveur. Les négations des Juifs se sont produites dans de telles circonstances qu'elles prêtent à l'affirmation des apôtres un appui décisif. Ils ont prétendu qu'on avait enlevé le corps de Jésus. Or, pour prévenir tout enlèvement, ils avaient pris leurs précautions : ils avaient scellé le sépulcre et l'avaient entouré d'une haie de soldats qui devaient le garder le jour et la nuit. Et pourquoi après la résurrection achètent-ils le silence et la complicité des gardes ? Pourquoi ne pas punir ces soldats infidèles et les violeurs du tombeau du Christ ? L'imposture n'est pas du côté des apôtres, c'est visible ; mais du côté des Pharisiens, les ennemis acharnés de Jésus.

Ne craignons donc pas de répéter que la résurrection du Christ est une vérité incontestable, qu'on n'a jamais pu sérieusement contredire. Mais alors la divinité de Notre-Seigneur revêt la même certitude, ainsi que la divinité de la religion chrétienne qui le reconnaît pour son auteur et fondateur. Notre foi n'est donc point vaine ; elle s'appuie sur un roc solide et inébranlable.

Ne nous étonnons plus maintenant si le divin Maître, au cours de ses prédications, en a toujours appelé à sa résurrection comme preuve de la divinité de sa personne et de sa doctrine. Plus d'une fois, sans doute, il a invoqué dans ce but le témoignage de ses œuvres. Mais il insistait spécialement sur ce grand miracle qu'il semblait considérer comme le cou-

ronnement de tous les autres et comme la base d'un argument décisif et irréfutable. Un jour, les Juifs lui demandent un signe dans l'air comme preuve de sa puissance divine : « Cette génération perverse me demande sans cesse des miracles. Eh bien ! elle n'en aura pas d'autre que celui qui a été figuré par le prophète Jonas : *Signum non dabitur ei nisi signum Jonæ prophetæ*. De même que Jonas est resté trois jours dans le sein d'un monstre marin, ainsi le Fils de l'homme sera enfermé dans le sein de la terre, et le troisième jour il ressuscitera. » (Matt., xii, 40). Une autre fois Notre-Seigneur venait de chasser du temple les vendeurs et les changeurs. Les Juifs alors lui dirent : « Quel signe nous montrez-vous ? » Quel miracle allez-vous faire pour légitimer l'acte par lequel vous vous posez en prophète réformateur ? Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple et en trois jours je le relèverai. » (Jo., ii, 18-19) : Il parlait du temple de son corps, et après la résurrection les disciples se souvinrent de cette parole et la comprirent. Le divin Maître prédisait-il les ignominies de sa passion ? Il faisait suivre cette prophétie de l'annonce de sa glorieuse résurrection : « Il faut que le Fils de l'homme souffre et soit mis à mort et qu'il ressuscite le troisième jour. » (Matt., xvi, 21).

Si cette prédiction plusieurs fois renouvelée, en termes si formels et si précis, ne s'était pas réalisée, nous serions en droit de considérer Jésus comme un faux prophète, un imposteur, et de lui refuser notre foi. Mais comme il s'est réellement ressuscité et dans le temps fixé par lui, il faut en conclure qu'il est véritablement le Fils de Dieu, et nous devons croire en lui et en sa religion.

Les apôtres, eux aussi, ont appuyé constamment la vérité de la religion qu'ils prêchaient sur ce grand et éclatant miracle. « Si le Christ n'est pas ressuscité, disait S. Paul, notre prédication est vaine et votre foi réduite à rien. » (I Cor., xv, 14). Si au contraire Jésus est ressuscité d'entre les morts, personne ne peut refuser de croire en lui. C'est avec ce simple argument que ces hommes sans ambition, sans appui, sans argent, sans défense, sont allés convertir le monde ; ils vont prêcher l'Evangile à toutes les nations, convertir les peuples, faire adorer Jésus-Christ parce qu'ils ont foi en sa résurrection. Pourquoi se condamnent-ils aux fatigues et aux souffrances de l'apostolat ? Pourquoi bravent-ils la mort même et poussent-ils l'héroïsme jusqu'à verser leur sang en témoignage de la vérité qu'ils affirment ? Parce qu'ils savent que Jésus est vraiment ressuscité, qu'il a triomphé de la mort en sortant glorieux du tombeau.

Les conversions s'opèrent, l'Eglise est persécutée ; des milliers de martyrs meurent dans les plus atroces tortures pour confesser leur foi en la résurrection du Christ.

Le monde se transforme, il se civilise en devenant chrétien, il adore Jésus-Christ parce qu'il croit en sa divinité : et pourquoi cette transformation ? Parce que le monde a constaté la vérité de la résurrection du Sauveur et que cette résurrection prouve qu'il est Dieu.

¹ Mgr Cauly, *Instruction religieuse*, p. 73.

Aujourd'hui encore l'Eglise appuie sa foi et son enseignement sur ce fondement. Elle met au défi la science et l'impiété de la contredire quand elle affirme et prouve la résurrection du Christ, et quand elle conclut que si Jésus est ressuscité il est Dieu, et que s'il est Dieu il a droit à notre foi, à notre culte, à notre obéissance et à nos adorations.

Voilà comment la résurrection de N.-S. J.-C. est la base de notre foi, en même temps qu'elle est le gage et le modèle de notre propre résurrection.

II

1. Jésus est sorti glorieux du tombeau : nous aussi nous en sortirons un jour, et c'est là notre espérance.

En venant sur la terre, Notre-Seigneur a voulu être notre modèle en toutes choses. Or il est passé par la mort. Mais trois jours après, il reprit la vie, il ressuscita. Nous aussi nous serons les victimes de la mort. Inutile, hélas ! de vous en donner la preuve : tous les jours l'expérience se charge de vous la fournir. Mais, à l'exemple du Christ, nous triompherons de la mort, nous retrouverons la vie, nous ressusciterons. S. Paul appelle Jésus le premier-né d'entre les morts, « *primitiæ dormientium*. » (I Cor., xv, 20). Or si Jésus est le premier, nous le suivrons, il opérera en nous ce qu'il a accompli dans sa personne divine : « nous ressusciterons après lui. » « Si Jésus-Christ est ressuscité, donc nous aussi nous ressusciterons, dit l'apôtre S. Paul. Or le Christ est ressuscité d'entre les morts, après lui ressusciteront à leur tour ceux qui ont cru à son avènement... Si nous ne devons pas ressusciter, il faudrait dire que le Christ n'est pas ressuscité. » (I Cor., xv, 16-23).

N'est-ce point, du reste, avec notre chair que Jésus est ressuscité ? Comment dès lors resterions-nous dans le tombeau puisque le Christ a rendu la vie à notre chair ? « Nous ne faisons qu'un seul corps dans le Christ, comme parle l'apôtre, *unum corpus sumus in Christo*. » (Rom., xii, 5). « Nous sommes le corps du Christ, les membres de ce corps. *Vos estis corpus Christi, membra de membro*. » (I Cor., xii, 27). Or si Jésus est le chef, peut-il être séparé de ses membres ? Il serait, pour ainsi dire, incomplet au ciel, si nous restions éternellement dans la corruption du tombeau. Il n'en sera pas ainsi : car en ressuscitant, Notre-Seigneur a assuré notre résurrection. Dieu nous ressuscitera comme il a ressuscité le Fils de l'homme : « *Qui suscitavit Jesum et nos cum Jesu suscitabit*. » (II Cor., iv, 14). Dans le Christ nous retrouverons la vie comme nous l'avions perdue dans Adam : « *In Christo omnes vivificabuntur*. » (I Cor., xv, 22).

En effet, une sentence de mort avait été portée au paradis terrestre contre l'homme coupable : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » (Gen., iii, 19). Mais le nouvel Adam, Jésus-Christ, est venu réparer la faute du premier. Le péché d'Adam avait nui à notre âme et à notre corps : à notre âme en la privant de la vie spirituelle de la grâce, à notre corps en l'assujettissant à la loi fatale du trépas. Le divin Rédempteur se donna comme mis-

sion de nous délivrer de ces deux maux. Il sauva notre âme sur le Calvaire en la purifiant dans son sang et en lui rendant la vie de la grâce. Pour nous délivrer de la mort corporelle, Jésus voulut s'y soumettre, et ensuite il en triompha. Sans doute il ne nous affranchit pas des atteintes de la mort ici-bas, mais il enleva à celle-ci le domaine qu'elle avait usurpé sur nous, en rendant à notre corps le droit à la vie, à l'immortalité et la puissance de sortir un jour du tombeau, de ressusciter. Ainsi donc le Christ en ressuscitant a vaincu la mort pour nous comme pour lui, il a détruit son empire, et nous a donné un gage de résurrection glorieuse. Voilà pourquoi l'apôtre nous affirme qu'après être tous morts dans le premier Adam, nous revivrons tous dans le second Adam qui est le Christ : « *Per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum : et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur*. » (I Cor., xv, 22).

Concluons : autant il est sûr que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts pour ne plus mourir, autant il est certain que nous ressusciterons pareillement pour l'éternité, et, si nous le voulons, pour l'éternité bienheureuse. Quelle belle et consolante doctrine ! Ce corps, à la conservation duquel je tiens si fort, doit mourir, tomber en poussière. Mais un jour viendra où il me sera rendu avec un immense surcroît de vie. Il sera immortel, doué d'une admirable capacité de jouir de délices ineffables et toujours renaissantes, parce qu'il puisera ses jouissances dans l'être infini. Comme cette espérance est capable de nous soutenir dans les épreuves, les maladies, les deuils, les calamités et les afflictions de la vie présente ! Comme elle nous rassure au milieu des frayeurs si naturelles de la mort et adoucit la douloureuse perspective du tombeau et du dépouillement final ! Comme elle nous encourage à la pratique de la vertu et du sacrifice ! Au milieu de ses misères le saint homme Job reste fidèle à Dieu, parce qu'il a foi en la résurrection. Les sept frères Macchabées et leur mère subissent vaillamment et joyeusement le plus affreux martyre dans leurs corps, parce qu'ils espèrent en la résurrection. Les saints ont mortifié leurs sens, se sont imposé de dures mortifications corporelles, parce qu'ils savaient qu'un jour leur chair serait transformée et glorieuse comme celle du Christ.

2. Car la résurrection de Jésus n'est pas seulement le gage de la nôtre, elle en est le modèle : modèle de notre double résurrection, de celle qui se produira au dernier jour, et de celle que nous devons opérer présentement.

a) Vous savez qu'après la résurrection notre corps sera comme celui du Christ : *impassible*, c'est-à-dire qu'il ne connaîtra plus ni la souffrance, ni les misères auxquelles il est exposé ici-bas. Pour lui plus de maladies, plus d'infirmités, plus de douleurs, plus de deuil, plus de mort. — A cette qualité s'en ajoutera une autre, l'*agilité*. Pour aller d'un lieu à un autre notre corps ne subira aucune lassitude, aucune difficulté. En un clin

d'œil il parcourra sans fatigue les plus grandes distances, un peu à la façon de notre imagination. — Les objets matériels ne lui offriront plus d'obstacle. Grâce à sa *subtilité* il pénétrera les corps les plus compacts et les plus solides. Notre-Seigneur plusieurs fois se trouva au milieu des apôtres dans le Cénacle les portes étant closes ; notre corps jouira de cette qualité. — Enfin nous serons revêtus d'un éclat, d'une gloire qui nous rendront plus resplendissants que le soleil : nous participerons à la *clarté* dont brille le corps du Christ ressuscité.

b) Nous désirons tous avoir part à cette glorieuse résurrection des corps : opérons-en une autre dans nos âmes, notre résurrection spirituelle.

Ici encore le Christ est notre modèle. « Il a fallu, dit l'Evangile, que le Christ souffrit avant d'entrer dans sa gloire. » (Luc, xxiv, 26). Si donc nous voulons avoir part à la résurrection glorieuse, mourons comme lui à l'orgueil, à la recherche de nous-mêmes, aux biens de ce monde. Cette mort sera pour nous le chemin de la vie. Notre-Seigneur est sorti du tombeau pour passer à une vie nouvelle plus parfaite, exempte de toutes les misères de sa première vie. Ainsi devons-nous, en ces fêtes de Pâques surtout, sortir du tombeau de nos péchés, de nos défauts, de nos mauvaises habitudes pour passer à la vie de la grâce, à une vie plus parfaite et exempte de fautes. « Comme Jésus-Christ, dit S. Paul, est ressuscité d'entre les morts, pour la gloire de son Père, nous devons nous aussi marcher dans une vie nouvelle. » (Rom., vi, 4).

Il faut de plus que notre conversion ou notre résurrection spirituelle ne soit pas seulement apparente et temporaire, mais vraie, sincère et durable. « Le Christ une fois ressuscité d'entre les morts, dit l'Apôtre, ne meurt plus. » (Ib., vi, 9). Qu'il en soit de même pour nous. Passons réellement d'une vie plus ou moins criminelle et coupable à une vie bien chrétienne. Que l'heureux changement qui s'est opéré en nous soit constant, qu'avec la grâce du Bon Dieu nous ne retombions plus dans nos anciennes infidélités qui pourraient exposer notre âme aux éternelles souffrances.

Enfin Jésus est ressuscité visiblement. Il prouva par des faits incontestables, par des apparitions, qu'il était réellement ressuscité, qu'il avait repris ce même corps qui avait été attaché à la croix et ensuite déposé dans le tombeau. Il se montra, à plusieurs reprises, à ses apôtres et à ses disciples, se laissa toucher par eux, mangea avec eux, de manière à éloigner tout doute de leur esprit. Telle doit être aussi notre résurrection spirituelle. Il faut qu'elle paraisse non seulement aux yeux de Dieu, mais aux yeux des hommes, aux yeux de notre prochain. Qu'on remarque donc en nous une transformation, un changement. Que nos frères soient édifiés et que par le bon exemple nous nous encourageons mutuellement à la pratique du bien.

* * *

Je termine, mes frères, par l'exhortation de S. Paul, je n'en trouve pas de plus belle : « Le

Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus. La mort n'aura plus aucun empire sur lui. Vous aussi considérez-vous comme morts au péché et ne vivez plus que pour Dieu. Que le péché ne règne donc plus dans votre corps mortel. » (Rom., vi, 9 et suiv.). Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XIX

LE DIMANCHE DE PAQUES

Mes frères,

« Voici le jour que le Seigneur a fait, exultons et tressaillons d'allégresse, » s'écrie l'Eglise dès l'aurore de Pâques. C'est le jour de la victoire, de la délivrance, du triomphe de notre foi, le jour de la fête par excellence, *la fête des fêtes, la solennité des solennités*. C'est pour Jésus le passage de la mort à la vie, et pour nous c'est le passage de la servitude du péché à la glorieuse liberté des enfants de Dieu, avec l'espoir de notre passage du désert d'ici-bas à la céleste Jérusalem, même avec notre corps ressuscité. De même que la Passion et la Résurrection du Christ forment le point le plus élevé de sa carrière terrestre, de même que l'autel où se perpétue le sacrifice du Calvaire apparaît comme le centre et le sommet du culte catholique ; ainsi Pâques est le sommet, le centre de l'année liturgique, puisque c'est la date de Pâques qui en règle tout le cycle.

En ce grand jour, l'Eglise surabonde d'une joie sainte. Cette joie se reflète dans ses chants comme dans ses prières ; elle inspire toutes ses pensées, elle anime tous ses actes. Cette voix des cloches qui s'était tue dans la douleur des jours précédents et qui fait retentir de nouveau les accents les plus solennels, cette pompe, cette magnificence déployée dans le temple de Dieu, cette beauté, cette richesse des habits sacerdotaux, cet éclat du cierge pascal dont la flamme symbolique s'élève dans le sanctuaire, cet *Alleluia* se mêlant à toute la liturgie et préludant aux hymnes sacrés ; quels avertissements, quelles expressions ou plutôt quels élans d'une jubilation toute céleste !

Ajoutez encore que toute la nature se met en harmonie avec la religion pour inviter à la joie. Pâques revient ordinairement avec le printemps ; c'est le jour où tout refléurit :

*Dies venit, dies tua
In qua reflorient omnia.*

Entrons dans les sentiments de cette joie sainte auxquels l'Eglise nous convie, et que la liturgie veut nous inspirer : « *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.* »

I

1. Le Missel ne se sert pas du mot *Pâques*, qui est un mot hébreu, pour désigner cette grande solennité, mais des mots *DOMINICA RESURRECTIONIS*, *Dimanche de la Résurrection* ; l'Eglise veut ainsi

attirer plus complètement notre attention sur l'objet principal de la fête, ce grand événement qui comble nos espérances et donne à notre sainte religion une base inébranlable, la *Résurrection du Christ*.

L'Eglise a toujours regardé cette fête comme le jour du Seigneur par excellence, et elle lui a fait porter le nom auguste de « dimanche », *dies dominica*, après y avoir transporté tous les honneurs et les devoirs du jour du Sabbat, qui avait été jusqu'à le jour spécialement consacré à Dieu.

Dès le matin du jour de Pâques, les premiers chrétiens s'entresaluaient en se disant : *Le Christ est vraiment ressuscité* ; et on répondait : *Il a apparu à Simon ou Deo gratias* ; ils s'embrassaient en signe de joie et de bonheur. C'était le *baiser de dilection*.

2. A Rome, la station était autrefois dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Cette reine des nombreuses églises dédiées à la Mère de Dieu dans la Ville éternelle était désignée pour la fonction de ce jour par une admirable délicatesse. Rome faisait hommage de la solennité pascalle à celle qui plus que toute créature eut droit d'en ressentir les joies, et pour les angoisses que son cœur maternel avait endurées, et pour sa fidélité à conserver la foi de la résurrection durant les longues et cruelles heures que son divin Fils dut passer dans l'humiliation du tombeau.

A Pâques, à la différence des autres dimanches de l'année, on ne bénit pas l'eau pour l'aspersion ; elle a été bénite la veille. Au lieu de l'antienne *Asperges me*, on chante pendant tout le temps pascal l'antienne *Vidi aquam*, tirée du prophète Ezéchiel, qui se rapporte au baptême des catéchumènes.

Dans certains pays, l'aspersion était suivie d'une procession qui se faisait en grande pompe. Elle sortait de l'église, le cierge pascal en tête, la croix et les bannières déployées. Elle se dirigeait vers une station richement décorée que la piété de nos pères appelait *Galilée*. Là, le clergé environné de tout le peuple faisait entendre des chants d'allégresse, en particulier la fameuse hymne de Fortunat, évêque de Poitiers : *Salve, festa dies*, « Salut, jour de fête, vénérable dans les âges, jour où un Dieu triomphe du tombeau et prend possession des cieux. La terre qui reprend son éclat et sa beauté annonce que toute créature renaît aujourd'hui avec son auteur. Salut, jour de fête. »

Cette procession, d'après quelques auteurs, représenterait les apôtres et les disciples allant de Jérusalem en Galilée, où Jésus avait dit aux saintes femmes qu'il les précéderait¹.

D'autres y voient un vestige de la procession qui, après la cérémonie du baptême, conduisait les catéchumènes et le clergé, du baptistère à la cathédrale².

3. L'*Introït*, formé des versets 48, 5 et 6 du Ps. cxxxviii, nous transporte en pleine nuit de Pâques, au tombeau du Christ, et nous fait assister, émus,

en compagnie des anges, à l'entretien mystérieux du Père et du Fils :

« *Je me suis éveillé, et je suis encore avec vous, alleluia ; vous avez étendu votre main sur moi, alleluia ; votre sagesse s'est montrée admirable, alleluia. Ps. Seigneur, vous m'avez mis à l'épreuve et vous me connaissez ; vous savez mes défaillances et mon relèvement.* »

C'est à juste titre que la liturgie de ce jour veut adresser à Dieu le Père le premier mot du Sauveur ressuscité. A lui aussi s'étaient adressées les dernières paroles de Jésus mourant : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*. Ces mêmes mains qui avaient reçu la victime du Vendredi Saint préparaient aussi la splendeur de l'aurore de Pâques.

C'est donc un cri de joie, un cri de victoire que pousse le Christ sortant du tombeau. Il constate avec bonheur que son Père ne l'a point abandonné, et que la main qui lui avait présenté le calice des souffrances opère un prodige éclatant ; elle ne l'a pas laissé dans les enfers, mais elle l'a élevé et lui a donné la gloire.

Sans doute, pour obéir à la volonté de Dieu, il avait dû subir des humiliations terribles, une épreuve douloureuse ; mais il est sorti victorieux de cette épreuve, et pour le récompenser, Dieu l'a exalté.

Ces paroles, l'Eglise les mettait autrefois dans la bouche des nouveaux baptisés ; n'exprimaient-elles pas l'état dans lequel ils se trouvaient avant le baptême et la joie qu'ils goûtaient après l'avoir reçu ?

Chacun de nous peut et doit les redire : « Je suis sorti du tombeau de mes iniquités et de mes convoitises, je suis mort à mes passions et à toutes les choses d'ici-bas ; puisque votre main m'a pardonné et m'a rendu la vie, je veux désormais mener une vie chrétienne. J'accepte avec résignation les épreuves que vous m'enverrez, je sais qu'elles sont la rançon de mon salut. Bienheureux celui qui souffre l'épreuve, parce que, quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie, que Dieu a promise en récompense à ceux qui l'aiment. »

4. La *Collecte* demande à Dieu l'affermissement de ces bons desirs : « *O Dieu, qui en ce jour par votre Fils unique, vainqueur de la mort, nous avez de nouveau ouvert l'entrée de l'éternité, seconde, par votre secours, les vœux que vous-même nous inspirez en nous prévenant par votre grâce.* » Que de vérités, que de consolations dans cette courte oraison !

D'abord une louange à Dieu, au Fils unique, au sujet du mystère célébré. Et quel est ce mystère ? Une victoire sur la mort, le rétablissement du règne de Dieu sur l'humanité rachetée. Jésus-Christ nous a ouvert à nouveau le ciel fermé depuis la chute originelle. En effet la Résurrection du Christ a eu pour résultat direct notre propre résurrection, en ce sens qu'elle nous ouvre les portes de la béatitude éternelle en nous procurant la vie de la grâce.

L'homme eût-il pu espérer de vivre, si le Sauveur n'eût vaincu la mort ? D'une part, Dieu ne pouvait

¹ Mgr Gaume, *Catéchisme de persévérance*, t. VIII.

² Kellner, *L'Année ecclésiastique*, p. 129.

rendre la vie à l'humanité déchue, s'il avait laissé comme une proie à la mort son propre Fils unique. Sur quel fondement aurions-nous pu, d'autre part, légitimer nos espérances de salut, si Celui qui devait être l'appui de nos promesses avait ignominieusement échoué ?

O Jésus, maître de la vie et de la mort, vous apparaissez aujourd'hui, dans la plénitude de la vie que vous êtes venu nous donner en surabondance. Daignez en ce jour illuminer nos âmes de clartés plus radieuses ; et puisque notre retour vers le Père, dont nos péchés nous tenaient éloignés, dépend entièrement de la mesure où nous participons à votre résurrection, daignez nous fortifier dans nos bonnes résolutions, et dans le désir ardent que nous avons de mener une vie digne de votre résurrection et de la nôtre ; daignez nous accorder votre grâce afin que pour nous se réalise cette parole du prophète : « Ceux qui espèrent en Dieu et qui reçoivent sa grâce, changeront de force ; ils auront des ailes comme l'aigle ; ils courront et ne sentiront pas la fatigue ; ils marcheront et ne tomberont pas en chemin. » (Is., XL, 31).

II

1. L'*Épître* établit clairement que la grâce ne produit son effet dans nos âmes que si nous y correspondons fidèlement. Il faut que nous apportions une coopération sérieuse et active.

L'apôtre S. Paul (I Cor., v, 7-8) prend occasion d'un scandale qui s'était produit dans la communauté chrétienne de Corinthe et qui n'avait pas encore été ni expié ni châtié. Il exige l'exclusion du coupable hors de la société de l'Eglise. Puis il établit la nécessité de la mesure prise, en se référant aux prescriptions de la loi juive relatives à la Pâque. Pendant les sept jours que durait leur Pâque, les Juifs ne devaient manger que des pains azymes, c'est-à-dire sans levain, parce que le levain était le symbole du péché et de la corruption¹.

Otez jusqu'aux moindres traces du péché, je veux dire, rejetez du milieu de vous cet incestueux que son crime a ramené à la corruption de votre ancienne vie ; bannissez tout péché de vos cœurs. Ainsi, chacun de vous, votre église étant purifiée, sera une pâte nouvelle, vous répondrez à la vocation qui fait de vous des azymes, des cœurs purs et saints. — Tel est votre devoir. Vous le savez en effet, et la prochaine solennité vous le rappelle, nous avons aussi, nous chrétiens, notre Agneau pascal et cet agneau est présentement immolé. Il l'a été au Calvaire et cette oblation unique vaut pour tous les temps et persévère à jamais dans sa vertu sanctificatrice. Notre vie doit être une Pâque continuelle. Fêtons-la, cette Pâque, célébrons en particulier le grand jour qui est proche, non pas avec le vieux levain en conservant dans nos cœurs le mal et l'iniquité, mais avec les azymes, je veux dire l'âme pure et droite, au milieu des frères qui nous ressemblent.

M. f., mettez en pratique ces conseils de l'apôtre, vous surtout qui avez eu le bonheur de recevoir Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, donnez l'exemple d'une vie faite uniquement de pureté, de droiture, de sincérité et de vérité !

2. Le *Graduel* est formé de ces joyeuses paroles que l'on répète à toutes les heures de l'office du jour et qui sont extraites du psaume cxvii, 24 : « *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus, et lætemur in ea.* » Elles furent chantées par le peuple juif après la captivité de Babylone, en quelle circonstance tout ensemble joyeuse et solennelle, telle que la fête des tabernacles, ou la pose de la première pierre du second temple, ou plutôt à la dédicace de ce même temple. Ne sont-elles pas tout à fait de circonstance en cette solennité pascale, en ce jour de joie par excellence ? Répétons-les, redisons-les avec un cœur rempli d'allégresse, un cœur qui a goûté souvent, mais aujourd'hui surtout, la bonté, la miséricorde infinie de Dieu.

3. Le verset *alleluiatique* nous donne un des motifs de la joie qui doit nous animer aujourd'hui, et de la reconnaissance qui doit jaillir de notre cœur : c'est par amour pour nous que le Christ a été immolé ; c'est pour laver nos péchés et rendre à notre âme sa beauté et sa pureté que le Christ, nouvel agneau pascal, s'est fait victime.

Alleluia : c'est par ce cri de joie que l'Eglise salue la résurrection de son divin Epoux, et sa bonté à l'égard de chacun de nous. Elle le mêle à toutes ses prières, à tous ses chants. Que signifie ce mot ?

Alleluia est une formule hébraïque qui peut se traduire par *laus Deo* (louange à Dieu) ou *laudate Deum* (louez Dieu). On le trouve employé dans un grand nombre de psaumes, soit au commencement, soit à la fin, quelquefois même on le rencontre aux deux endroits¹. C'était pour les Juifs un chant de triomphe et d'allégresse ; c'est ainsi que les rues de Jérusalem nous sont représentées au livre de Tobie retentissant du cri d'*Alleluia*².

A l'exemple des Hébreux, les chrétiens adoptèrent ce mot pour exprimer leur joie. Ils s'en servaient même en dehors de la liturgie dans les travaux des champs, dans les exercices nautiques, dans les combats guerriers. Sidoine Apollinaire rapporte que, en 429, les Bretons chrétiens attaquaient leurs ennemis au cri répété de l'*Alleluia* qui enflammait les courages et leur donnait la victoire. Mais c'est surtout dans la liturgie qu'il est en usage.

On raconte que durant la persécution des Vandales en Afrique, au iv^e siècle, les barbares entrèrent dans une église et transpercèrent d'une flèche le lecteur qui chantait l'*Alleluia*. Cent ans plus tard, S. Grégoire pape, émerveillé des progrès du catholicisme en Angleterre, s'écrie : « Voilà que la langue des Bretons qui ne savait jusqu'alors que broyer des mots barbares, a commencé à faire résonner l'*Alleluia* dans l'office divin. »

L'usage de l'*Alleluia* au saint sacrifice nous viendrait de la liturgie juive pascale³. En effet, d'après le rituel fixé par le Talmud, on chantait à certaines fêtes, et particulièrement à la fête de Pâques, les psaumes cxiii à cxviii qui commencent

¹ Ps. 104, 105, 106, 134, mais surtout dans les psaumes 113 à 118, psaumes du grand *hallel*.

² Tob., xiii, 22 : *Et per vias ejus alleluia cantabuntur.*

³ Dom Cabrol, *Le livre de la prière antique*, p. 64.

⁴ Exod., xii.

tous par *Alleluia* et dont l'ensemble, à cause de cela, était appelé *hallel*, louange. C'est une partie du *Hallel* que Notre-Seigneur récita avec ses apôtres après l'institution de la sainte Eucharistie. Il est donc assez naturel de croire que l'*Alleluia* fut dès le principe en usage à la sainte messe.

Toutefois sa place varie. Certaines liturgies le font réciter après l'Evangile ; d'autres, la liturgie romaine par exemple, le placent avant. Le temps pendant lequel on le chante, varie également ; aujourd'hui on le chante pendant toute l'année, sauf pendant la période qui va de la Septuagésime au Samedi Saint ; mais avant S. Grégoire l'*Alleluia* était exclusivement réservé à la fête de Pâques, c'est-à-dire à la fête elle-même et à sa joyeuse cinquantaine qui ne fait qu'un avec elle.

Il a pris à la messe une grande importance. On le fait suivre d'un verset de psalme ; c'est un répons, une vraie psalmodie. On le chante sur un rythme joyeux, suivi d'une *Jubilatio*. Cette série de notes sur le dernier *a* de l'*Alleluia* fit naître l'idée de mettre des paroles sous les notes ; les paroles à leur tour entraînèrent un développement de la mélodie. Ainsi naquit la prose ou séquence, qui ne fut à son origine qu'un prolongement de l'*Alleluia*, chanté sur un rythme identique, et qui eut ensuite son autonomie.

Unissons notre voix à celle de l'Eglise pour louer Dieu comme le faisaient jadis nos pères dans ces temps où la foi était ardente, où la vie surnaturelle était intense dans les âmes. A leur exemple, répétons souvent ce mot qui est une adoration et une prière : *Alleluia* ! Qu'il sanctifie toutes nos joies et console toutes nos douleurs : *Alleluia* !

4. En cette solennité, la liturgie nous fait chanter une prose très ancienne, qui a pour auteur Wipon, chapelain des empereurs allemands Conrad II et Henri III, mort en 1030 ¹.

Le *Victimæ Paschali laudes* est un chant alterné d'une grande douceur, un dialogue qui glorifie la résurrection du Sauveur.

D'abord les chrétiens sont appelés à consacrer à Jésus-Christ, notre véritable agneau pascal, un sacrifice d'actions de grâces et de louanges. Pourquoi ? Jésus-Christ fut immolé pour racheter ses brebis ; le Bon Pasteur, innocent, est mort pour son troupeau, pour réconcilier les coupables avec son Père. La mort et la vie ont engagé une lutte merveilleuse ; le prince de la vie, après être mort, règne dans la vie impérissable de la gloire. Marie-Madeleine est invoquée comme un témoin oculaire de la résurrection ; dans sa réponse, elle affirme et prouve la résurrection du Sauveur, et elle ajoute avec un accent de triomphe : « Le Christ, mon espérance, est ressuscité, » et elle annonce aux apôtres qu'il les précédera en Galilée. Après cette déposition d'un témoin si bien renseigné, les fidèles s'unissent dans une joyeuse profession de foi : « Nous savons que le Christ est vraiment ressuscité d'entre les morts. » Et le cantique se termine par une supplication, par une prière ardente au

Roi de gloire qui a brisé l'aiguillon de la mort et ouvert les cieux ¹.

III

1. L'Evangile est le récit de la résurrection par S. Marc, disciple de S. Pierre. On peut se demander à quelle raison est dû ce choix. D'après Dom Guéranger ², S. Marc ayant écrit son Evangile à Rome, sous la direction du prince des apôtres, il est convenable que dans une telle solennité l'on entende la voix de celui que le divin Ressuscité a proclamé la pierre fondamentale de son Eglise et le pasteur suprême des brebis et des agneaux. Ecoutez le récit évangélique :

Quand le sabbat fut terminé, à six heures du soir, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Marie Salomé achetèrent des aromates, c'est-à-dire des baumes et des huiles parfumées. Ces pieuses amies du Sauveur voulaient parfaire l'ensevelissement fait à la hâte le jour précédent.

Quand apparurent les premières lueurs du jour qui suivit le sabbat, elles s'acheminèrent seules vers le tombeau du Maître, chargées de leurs aromates, et se communiquent leurs craintes : « Qui de nous roulera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? » ³ Quel n'est pas leur étonnement de constater que la pierre pourtant très grande avait été roulée ! L'entrée du sépulcre était libre !

Que s'est-il donc passé ? S. Matthieu nous l'apprend. Dès les premières heures du jour, la terre a tremblé. Un ange descendu du ciel, a brisé le sceau des princes des prêtres ; il a fait rouler la pierre sépulcrale, sur laquelle il s'est assis. Son visage est plus brillant que l'éclair et son vêtement blanc comme la neige. A sa vue, les soldats préposés à la garde du tombeau sont glacés d'effroi, ils tombent comme morts, puis s'enfuient vers la cité.

Les saintes femmes s'approchent, elles entrent dans le monument et aperçoivent à droite, assis à l'endroit où le corps de Jésus avait été placé, un jeune homme revêtu d'une robe blanche. Sa vue les effraie. Il s'empresse de les rassurer en leur disant : « Vous, ne craignez pas. Je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ; il n'est pas ici ; il est ressuscité comme il l'avait dit. Venez et voyez l'endroit où le Seigneur avait été déposé. Et maintenant, hâtez-vous, allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité. Voici qu'il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, ainsi qu'il vous l'a dit. » Jésus-Christ, en effet, sur le chemin de Gethsémani, avait déjà donné rendez-vous en Galilée à ses apôtres après sa résurrection. (Marc, xiv, 28).

« Il est ressuscité, il n'est plus ici. » Un mort que des mains pieuses avaient étendu là, sur cette table de pierre dans cette grotte, ce mort s'est

¹ Cette prose serait, dit-on, un fragment d'un drame sacré, joué de grand matin dans l'église en la fête de Pâques. Ainsi, un vieux manuscrit de Saint-Benoît-sur-Loire contient un drame sur la résurrection dont les disciples, les trois Marie et les anges constituent les personnages, et qui finit par les strophes du *Victimæ Paschali*. — Mais rien ne prouve le bien fondé de cette hypothèse.

² *Le Temps pascal*, p. 220.

³ Cette pierre appelée *golar* se roulait librement dans une double rainure en haut et en bas, devant l'entrée, et était retenue par un clavier.

⁴ D'autres l'attribuent ou à Hermann Contract, ou à Notker, ou à S. Pierre Damien.

levé, et tout à coup, sans même déranger la pierre qui fermait l'entrée, il s'est élancé dans une vie qui ne doit plus finir. Personne ne lui a porté secours ; nul prophète, nul envoyé de Dieu ne s'est penché sur le cadavre pour le rappeler à la vie. C'est lui-même qui, par sa propre vertu, s'est ressuscité. Pour lui, la mort n'a pas été une nécessité, il l'a subie parce qu'il l'a voulu, il l'a brisée quand il l'a voulu. O Jésus qui vous jouez de la mort, vous êtes le Seigneur notre Dieu ! Nous fléchissons le genou devant ce sépulcre vide, que votre séjour de quelques heures a rendu sacré pour jamais. Voici les linceuls, les bandelettes qui n'ont pu vous retenir, et qui attestent votre passage volontaire sous le joug de la mort.

L'ange dit encore aux saintes femmes : « Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié. » Souvenir plein de larmes ! Avant-hier on apportait sa dépouille, meurtrie, déchirée, sanglante. Cette grotte, dont la pierre a été arrachée violemment par la main de l'ange et que cet esprit céleste illumine d'une éblouissante clarté, couvrit de son ombre sépulcrale la plus éplorée des mères ; elle retentissait des sanglots de Jean et des deux disciples, des lamentations de Madeleine et de ses compagnes. Le soleil disparaissait à l'horizon et le premier jour de la sépulture allait commencer. Mais le Prophète avait prédit : « Au soir régneront les pleurs, au matin l'allégresse. » (Ps., xxix, 6). Nous sommes à cet heureux matin, et notre joie est grande, ô Rédempteur, de voir que ce même tombeau où nous vous accompagnâmes avec une douleur sincère, n'est plus que le trophée de votre victoire.

Elles sont donc guéries, ces plaies sacrées que nous baignions avec amour, en nous reprochant de les avoir causées. Vous vivez plus glorieux que jamais, immortel ; et parce que nous avons voulu mourir à nos péchés, pendant que vous mouriez pour les expier, vous voulez que nous vivions éternellement, que votre victoire soit la nôtre, que la mort, pour nous comme pour vous, ne soit qu'un passage, et qu'elle nous rende un jour, intact et radieux, ce corps que la tombe ne recevra plus désormais que comme un dépôt. Gloire soit donc à vous, honneur et amour, ô Fils éternel de Dieu, qui avez daigné non seulement mourir, mais encore ressusciter pour nous !

2. *L'Offertoire*, composé d'une partie des versets 9 et 10 du Ps. LXXV avec une légère variante, reproduit les paroles dans lesquelles David annonce le tremblement de terre qui accompagna la résurrection : « *La terre a tremblé, et elle est demeurée dans le calme lorsque Dieu s'est levé pour rendre justice.* » En cette fête de Pâques, Dieu le Père a rendu justice à son Fils. La résurrection est un acte de justice dans lequel celui qui avait été proclamé coupable est élevé au-dessus des hommes qui lui avaient infligé la honte de la mort sur la croix.

3. La *Secrète* nous rappelle que le même Jésus-Christ, qui est mort pour nos péchés et qui est

ressuscité pour notre justification, continue, comme victime sur nos autels, à nous appliquer les fruits de son sacrifice sanglant. Nous lui demandons les grâces qui nous assureront l'immortalité bienheureuse.

Au moyen âge, pendant que le Pontife récitait cette secrète, les deux plus jeunes cardinaux-diacres se détachaient de leurs collègues, et revêtus de dalmatiques blanches, venaient se placer chacun à l'une des extrémités de l'autel, la face tournée vers le peuple. Ils représentaient les deux anges qui gardaient le tombeau du Sauveur, et qui apparurent aux saintes femmes et leur annoncèrent la résurrection de leur Maître. Ces deux diacres demeuraient à cette place en silence jusqu'à l'*Agnus Dei*.

4. Dans l'antienne de la *Communion*, l'Eglise reprend les paroles de l'épître par lesquelles S. Paul nous prévient de la pureté qu'exige de nous l'immolation de l'Agneau sans tache : « *Le Christ, notre agneau pascal, a été immolé. Faisons donc festin avec les azymes de la sincérité et de la vérité.* »

5. Enfin dans la *Postcommunion* nous demandons pour nous qui avons eu le bonheur de prendre une part active aux saints mystères, en nous approchant du banquet sacré, nous demandons cet esprit de charité, qui a poussé J.-C. à mourir pour nous, surtout de cette charité mutuelle qu'il nous a si souvent recommandée : « *Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés.* » (Jean, xiii, 34). Que la sainte communion produise en nous cette union, cette charité, de telle sorte que nous ne formions qu'un troupeau !

* * *

La résurrection de N.-S. Jésus-Christ doit servir de modèle à la nôtre ; il faut que nous soyons morts au monde, aux passions, aux vices, aux plaisirs, aux désirs déréglés de la chair pour que notre vie soit une vie de charité, de bonté, de zèle, d'humilité, de douceur et de dévotion. Disons de tout notre cœur à notre bien-aimé Sauveur : « O glorieux Ressuscité, accordez-moi aujourd'hui, je vous en conjure, pour présent pascal, une grâce victorieuse, celle de diriger mes pensées, mes actions du côté de l'éternelle vie ! Vainqueur de la mort, lion puissant de Juda, par votre force domptez aussi en moi le péché et l'attache au péché. Créez en moi un cœur pur qui vous plaise et s'efforce de monter où vous êtes, afin que je commence une vie nouvelle avec vous, et qu'un jour, après avoir heureusement achevé ma carrière ici-bas, je chante là-haut avec tous les anges et les saints l'*Alléluia* éternel. » Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 aprilis 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 9 avril 1914

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la fête de Pâques. — III. La vie éternelle, 289.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXII. 1^{er} Dim. après Pâques : Le baptême, 291.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XX. Le dimanche de Quasimodo, 294.

Plans de sermons. — IV. L'obstacle de la vie, 298.

Petites Lectures. — XX. L'âme est immortelle, 299.

Lectures pour le Mois de Marie sur N.-D. de Pellevoisin. — Avant-propos, 300. — I. Estelle Faquette, 301. — II. La maladie, 303.

SERMONS POUR LA FÊTE DE PAQUES

III

LA VIE ÉTERNELLE ¹

Credo in vitam æternam.
Je crois à la vie éternelle.

Ces paroles, m. f., sont les dernières du Symbole des apôtres. Elles terminent la série des dogmes qui sont l'objet de notre foi. Nous les répétons chaque jour dans nos prières, et nous les chantons chaque dimanche, avec toutes les âmes catholiques de l'univers.

Le mystère de ce jour les rappelle à notre mémoire, car Jésus ne sort du sépulcre, gardé par ses ennemis, que pour consommer la défaite de la mort : *Ubi est, mors, victoria tua ?* que pour affirmer qu'au seuil de la tombe commence la vraie vie, celle qui ne finit plus. *Credo in vitam æternam.*

Nous avons étudié successivement les différents aspects de notre existence ici-bas ; nous avons dit ses origines, ses beautés, ses grandeurs, ses misères, ses secours, ses obstacles ; achevons notre œuvre, en indiquant son but.

Nous avons dit ce que nous sommes sur cette terre, ce que nous devons être, dans le temps qui nous entraîne avec lui ; disons maintenant ce que nous serons dans cet avenir, aussi proche que certain, pour lequel seul Dieu nous a faits.

La vie présente nous donne-t-elle une idée quelconque de la vie future ? Peut-on par l'une apprendre ce qu'est l'autre ?

Oui, mes frères, si nous analysons sincèrement les facultés mises en nous par le Créateur, ces aspirations qui ne peuvent trouver ici-bas la plénitude de leur satisfaction.

Notre activité demande le repos, notre intelligence la lumière, notre cœur l'amour. Eh bien ! la vie éternelle, c'est le Seigneur possédé dans l'éter-

nel repos, c'est le Seigneur connu dans l'éternelle vision, c'est le Seigneur aimé d'un éternel amour.

Trois pensées dont les développements ne pourront être qu'indiqués, puis abandonnés à vos méditations personnelles.

I. — Dieu possédé dans l'éternel repos

L'idée d'un repos éternel, comme terme suprême de notre existence ici-bas, est une de celles que l'erreur elle-même a le mieux respectées. C'est une croyance qui se retrouve, plus ou moins travestie, plus ou moins altérée, dans les religions, même les plus fausses et les plus abjectes.

C'est qu'évidemment elle répond à la vraie notion que nous avons donnée de cette vie.

Que sommes-nous en ce monde ?... Si j'osais me servir d'une expression plus que moderne, je dirais : Nous sommes *des agités* ; non pas seulement des laborieux et des actifs, parce que vivre, c'est agir ; mais des agités, toujours à la poursuite de quelque chose que nous n'atteignons jamais, travaillant et travaillant encore, nous sacrifiant même à ce labeur stérile, avec cette idée fixe, plus ou moins avouée, qu'un jour viendra sur cette terre où nous pourrions jouir du repos que nous avons gagné, des loisirs que nous nous sommes faits.

C'est la grande préoccupation d'un lendemain qui peut-être ne se lèvera jamais, et d'une vieillesse à laquelle peut-être nous ne parviendrons pas. C'est aussi l'indication précise d'une impérieuse aspiration de notre pauvre nature. Nous rêvons du repos ; et cette pensée nous pénètre à ce point que le langage populaire n'hésite pas à dire de nos chers disparus qu'ils sont entrés « dans l'éternel repos. » S. Augustin l'avait d'ailleurs constaté, rendant le Créateur responsable de ce tourment, qui ne s'apaise qu'en lui : « *Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* »

Ce que le monde nous refuse parce qu'il est incapable de nous le procurer, Dieu nous l'assure, parce qu'il n'a pas mis en nous des besoins qu'il ne devait pas satisfaire.

Qu'elle est consolante cette certitude ! Qu'il nous est doux, malheureux naufragés des douleurs humaines, si longtemps ballottés sur les flots au milieu des tempêtes du temps, de jeter enfin l'ancre, par delà les choses éphémères et périssables, dans le sol éternel que Jésus notre précurseur a gagné pour nous !

La soif de la vie nous dévore, nous désirons vivre. Autant nous avons l'horreur du néant, autant nous voulons vivre ! Ici-bas nous ne pouvons que nous agiter, nous ne pouvons pas vivre ; nous passons ; bien plus, nous mourons ; mais c'est à la mort que commence la vie réelle. Après l'exil et ses douleurs, c'est enfin la patrie cherchée : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.* Pour le voyageur épuisé par les périls et les fatigues d'une longue route, c'est enfin le repos ardemment désiré, généreusement gagné,

¹ Ce sermon fait suite aux sermons de Carême sur *le problème de la vie.*

tel que le prophète l'avait promis de la part de Dieu : *Et requiem dabit tibi Dominus semper*. C'est la précieuse réalisation de la suprême supplication de l'Eglise : *Requiem æternam dona eis, Domine... Requiescant in pace!* L'enfant vient de rentrer dans une des nombreuses demeures de son père : *Multæ mansiones sunt in domo patris mei*. Désormais, il s'y reposera.

Mais ce repos sera-t-il un éternel arrêt de cette vie, dont l'essence est dans le mouvement? N'avons-nous d'autres perspectives que celles d'un bonheur souverainement ennuyeux, dans une mortelle uniformité, dans une éternelle inaction?

Ce repos, enseigne l'apôtre, ce sera celui-là même dans lequel entra le Seigneur au septième jour de la création, contemplant les splendeurs et l'excellence de son ouvrage, constatant que tout était bien, dans ce qu'il avait fait.

Sublime dignité de l'homme, et sa délicieuse récompense ! Il peut, à son tour, dans le ravissement de sa gloire, contempler l'œuvre de ses jours, en constater l'excellence, et puis entrer, avec Dieu, dans un éternel et sublime repos. C'est toujours S. Paul qui l'affirme : *ingrediemur enim in requiem*.

Et ce repos, ce n'est pas l'anéantissement de la vie, c'en est le divin épanouissement. Car, ici-bas, en face du beau, l'âme s'oublie parfois et ne s'aperçoit plus que le temps passe, elle reste dans une extatique admiration, ne se lassant jamais de regarder encore.

Que sera-ce, comme l'a dit une des gloires de l'éloquence chrétienne, de ce terme infini, qui ne limite le progrès qu'en lui donnant la plénitude, de ce terme béatifique qui fixe l'homme en Dieu, pour lui donner avec une effusion toujours nouvelle de l'infini, le bonheur qui renaît sans cesse et rajeunit éternellement !

II. — Le Seigneur connu dans l'éternelle lumière

Nous ne vivons pas, en ce monde, de notre seule activité. Le repos qui couronne notre vie ne saurait donc rien avoir des obscurités et des ombres d'un interminable sommeil. Il faut, au contraire, qu'il apporte à notre intelligence les éternelles lumières qu'elle réclame. Que serait la possession du bonheur, sans la vision du bonheur possédé?

C'est pourquoi, s'écrie S. Augustin : « *Vacabimus et videbimus*. Nous nous reposerons, et nous verrons. »

Même ici-bas, nous aimons à voir. Nous éprouvons par les yeux d'indicibles jouissances, et parfois, pour voir d'insignifiants spectacles, la foule se précipite et s'écrase. Il s'agit de voir un phénomène, un puissant du jour, un homme. La lumière du regard illumine l'intelligence ; c'est elle surtout qui voit, quand l'œil regarde, et cette vision produit en elle la connaissance. C'est sa vie propre.

Elle verra donc au ciel, mais qu'y verra-t-elle?

S. Paul nous répond : *Oculus non vidit* : ce que

l'homme n'a jamais vu. De cette vision résultera la connaissance, et c'est en cela, dit l'évangéliste S. Jean, que consiste la vie éternelle : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum*.

Connaître Dieu ! Quelle sublime et magnifique destinée, mes frères ! Ici-bas, nous l'avons deviné, le Créateur tout-puissant, au milieu des merveilles dont il a peuplé les mondes ; nous avons lu son nom, dans les étoiles du firmament, comme dans l'innfinie variété des fleurs de la terre, sur les cimes des montagnes comme dans l'immensité des mers. Nous l'avons vu, le Seigneur des seigneurs, au milieu des événements qu'il dirige et des peuples qu'il mène.

Vous l'avez vu, m. f., de plus près que Moïse au désert, qu'Elie sur la montagne, que Salomon dans le temple. Vous l'avez vu, dans les ineffables délices de la sainte communion. Mais tout en l'adorant, vous avez dit que c'était un Dieu caché : *Deus absconditus*.

Votre cœur vous a révélé sa divine présence, votre foi vous l'a montré sous tous les voiles simples et majestueux qui le dérobaient à vos regards parce que c'était encore le temps de la vie qui passe ; mais à l'heure éternelle, nous le verrons non plus dans le miroir et l'énigme, *per speculum et in enigmate* : ce n'est plus assez, cela ne nous suffit plus ; mais face à face, *facie ad faciem*, à visage découvert, *revelata facie* ; non pas tel que nous l'ont fait voir les prophéties, les figures ou les mystères, mais tel qu'il est, *sicuti est*.

C'est pour le connaître qu'est faite notre intelligence, et S. Paul l'ayant osé, nous pouvons le dire après lui : pour le connaître comme elle est connue : *cognoscam, sicut et cognitus sum*.

Connaître Dieu, n'est-ce pas d'ailleurs la béatitude promise par le Sauveur à ceux qui se sont purifiés par cette admirable vision ? *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*.

Alors, nous verrons en Dieu ce qui s'y trouve, dans la totale mesure de nos puissances créées, augmentées et perfectionnées par la gloire. Nous aurons le dernier mot de la mystérieuse énigme que nous propose notre propre nature, notre propre vie. Nous sortirons des ombres déjà lumineuses de la foi, pour entrer dans la lumière de Dieu. *In lumine tuo videbimus lumen*. Nous ne croirons plus, nous verrons.

Et, dans le Seigneur qui les récompense, nous verrons ceux que la mort nous avait cruellement ravis, ceux dont nous avions fermé les yeux, ceux qui s'étaient endormis dans nos bras, avec le sourire de l'espérance sur les lèvres, ceux qui dans leurs tombes avaient emporté quelques lambeaux de notre pauvre cœur, et sur l'absence desquels nous avions versé des larmes bien amères. Ils nous avaient parlé du ciel, en nous quittant ; leur adieu n'était qu'un rendez-vous, et c'est là que nous les retrouverons et pour toujours.

Bienheureuse vision, qui consiste à nous reconnaître en Dieu, dans une joie inexprimable ! Nous voyons le Seigneur en lui-même, nous le voyons

dans ses anges, dans ses élus. Nous nous voyons tous en lui, parce que nous sommes en lui, comme il est en nous tous. C'est encore la parole de l'Apôtre : *Ut sit Deus omnia in omnibus*.

III. — Le Seigneur aimé d'un éternel amour

De la connaissance résultant de la vision naît, pour ainsi dire, spontanément, l'amour exigé par notre cœur, un amour, dit S. Paul, que le cœur de l'homme n'a jamais ressenti, *nec in cor hominis ascendit*.

Cependant, il est d'une violence déjà redoutable, ce sentiment, même sur la terre d'exil, au milieu des déceptions déchirantes et des dépravations honteuses. Un océan passe sur cette flamme sans l'éteindre, et l'amour est fort comme la mort, a dit le Sage.

Mais, comme il jaillit irrésistible et triomphant pour saisir l'objet divin ! Sans doute, il commençait ici-bas dans les accents de notre reconnaissance ; mais nous aimions alors dans la mesure de notre vision. Au paradis, c'est comme une prise de possession, qui permet à l'âme de s'écrier : « J'ai trouvé Celui que j'aime, je ne veux plus me séparer de lui. *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam*. » Et non seulement Dieu se laisse faire, mais il se donne et fait sentir son amour.

Il est à l'âme, l'âme est à lui. Délicieuse, inexprimable union, qui la comble de joie !

Quelle satisfaction toute divine de ce besoin d'aimer qu'éprouvent tous nos cœurs, d'un amour qu'aucune inquiétude ne saurait troubler, qu'aucun danger ne saurait menacer, qu'aucune infidélité ne saurait atteindre ! Et puis, aimer sans autre mesure que celle de ses propres forces, élevées à leur extrême puissance, par Dieu lui-même, et cela pour toujours !

Et puis être aimé, cet autre besoin de notre pauvre cœur ! Ecoutez S. Ambroise exposant cette magnifique doctrine : « Il y a, dit-il, un si grand amour, d'une part entre Dieu et les élus, d'autre part entre tous les élus eux-mêmes, que tous s'aiment mutuellement, autant que chacun d'eux s'aime soi-même, et que tous aiment Dieu par dessus tout. »

Cette mutuelle charité fait la joie des bienheureux. Chacun se réjouit à la fois de son propre bonheur et du bonheur d'autrui ; chacun est heureux du bonheur de tous, et tous le sont du bonheur de chacun.

N'est-ce pas, du reste, ce que nous avait promis le divin Sauveur, et qu'il avait demandé pour nous à son Père : *Ut sint consummati in unum*.

Les affections que le Seigneur a pu bénir en ce monde, transformées et fixées par son divin amour, nous rapprochent de ceux que nous avons aimés davantage, pour les aimer plus encore, pour en être aimés mieux encore.

De même que nous les aurons retrouvés en Dieu, c'est en Dieu que nous les aimerons, c'est avec

Dieu que nous les aimerons, et tous ensemble nous aimerons le Dieu dont le paternel amour rassasiera surabondamment nos cœurs de l'éternelle félicité.

* * *

Terminons, m. f., cet insuffisant et trop furtif coup d'œil, jeté des profondeurs que nous habitons encore sur les splendeurs qui nous attendent, par un mot sur cette magnifique solennité, si pleine elle-même d'espérance et de joie.

« Notre Pâque est immolée, s'écrie l'Apôtre, *Pascha nostrum immolatus est Christus ; itaque epulemur*, prenons part au banquet. »

Et pourquoi ces transports d'allégresse ? Parce que la Pâque, c'est à la fois la fête de la délivrance et celle du passage.

L'œuvre du Rédempteur, consommée par le triomphe de la résurrection, nous donne une vie nouvelle, hors des servitudes du monde et du péché.

La pierre du sépulcre renversée nous offre un passage jusqu'à lui, qui part le premier pour se rendre auprès du Seigneur.

Divin Viatique, il est venu reconforter nos âmes et les rendre plus capables du pénible voyage de la vie, nous apportant les énergies et les lumières nécessaires pour achever notre route. Il a passé parmi nous !

Passons avec lui ! Que lui-même nous soutienne et nous conduise jusqu'à la patrie céleste, où nous pourrons enfin vivre, et partager la vie véritable, la vie des siècles à venir, à laquelle nous croyons plus que jamais, dans l'éternelle possession, dans l'éternelle vision, dans l'éternel amour de Dieu notre Père. *Credo in vitam æternam. Amen*.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXII

1^{er} Dimanche après Pâques

LE BAPTÊME

Mes frères,

Ce 1^{er} dimanche après Pâques porte plusieurs noms : c'est d'abord le jour octave de la grande fête que nous venons de célébrer ; on l'appelle aussi dimanche de *Quasimodo*, se servant pour le désigner des premiers mots de l'*Introït* ; dans la liturgie on lui donne le nom de dimanche *in albis*, expression abrégée et qui veut dire « dimanche où l'on dépose les vêtements blancs. » Autrefois les néophytes qu'on baptisait la veille de Pâques se revêtaient d'une robe blanche, qu'ils ne quittaient qu'à la fin de l'octave, c'est-à-dire ce dimanche. Vous savez en effet que dans les premiers temps de l'Eglise le baptême s'administrait principalement les veilles de Pâques et de la Pentecôte. On admettait à la réception de ce sacrement tous les adultes qui étaient suffisamment instruits et avaient les dispositions requises.

Vous ne serez donc pas surpris que je vous parle aujourd'hui du sacrement de baptême. Après vous avoir expliqué *ce qu'est le sacrement de baptême*, je vous rappellerai *vos promesses* afin que vous y soyez fidèles.

I

Le baptême est un sacrement qui efface le péché originel, et les péchés actuels chez les adultes, qui nous donne la grâce sanctifiante, nous fait chrétiens et imprime en nos âmes le caractère d'enfant de Dieu et de l'Eglise.

1. Notre-Seigneur l'a-t-il institué peu après avoir reçu de la main de S. Jean-Baptiste le baptême de pénitence, qui était la figure du sacrement ? Plusieurs docteurs de l'Eglise le pensent. En tout cas ce fut après sa résurrection que le Sauveur promulgua solennellement la loi du baptême et chargea spécialement les apôtres de l'administrer. Il semble même leur indiquer la manière de baptiser : « Allez, enseignez toutes les nations, *baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* » (Matt., xxviii, 19).

2. Le baptême est bien un sacrement, puisqu'il en possède tous les éléments : un signe sensible destiné à produire la grâce pour nous sanctifier.

Le signe qui frappe nos sens ici, c'est l'eau que l'on verse sur la tête de la personne qu'on baptise et les paroles que l'on prononce en même temps.

Ainsi donc la *matière* du sacrement c'est l'eau naturelle : sans eau, impossible de baptiser. Régulièrement on doit employer de l'eau spécialement préparée à cet effet par le prêtre la veille de Pâques ou la veille de la Pentecôte et qui est conservée dans les fonts baptismaux ; elle renferme de l'huile des catéchumènes et du Saint Chrême. Mais s'il arrive qu'on n'en ait pas sous la main et qu'on se trouve dans la nécessité pressante de baptiser, il faut prendre de préférence de l'eau bénite qu'on possède habituellement dans les maisons. A défaut d'eau bénite on se contenterait d'eau ordinaire naturelle, c'est-à-dire pure de tout mélange qui la dénature et en fasse une autre matière que de l'eau. Ainsi on peut baptiser avec de l'eau de mer, de rivière, de pluie, de fontaine, de puits, de citerne, de neige ou glace fondue, avec de l'eau de bonne ou de mauvaise qualité, de l'eau minérale, de l'eau chaude ou de l'eau froide. En toute dernière extrémité on pourrait se servir d'une matière douteuse, c'est-à-dire d'une eau plus ou moins altérée ; mais dans ce cas le baptême ne serait pas absolument certain.

La *forme* du sacrement consiste dans les paroles que doit prononcer la personne qui baptise en même temps qu'elle verse l'eau sur la tête de l'enfant : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » L'union de la matière et de la forme constitue le sacrement et indique l'effet produit : l'âme est lavée intérieurement de ses souillures. Au sortir de ce bain mystérieux où elle a été plongée et comme ensevelie, elle renaît à une vie nouvelle comme le Christ ressuscité : « Le vieil

homme, comme parle S. Paul, l'homme de péché disparaît, pour faire place à l'homme nouveau formé à l'image de Jésus-Christ. » (Col., iii, 9). Le baptême est donc bien le sacrement de la régénération spirituelle.

3. En nous donnant la vie des enfants de Dieu, il produit dans nos âmes des effets merveilleux.

Le premier consiste à effacer et à faire disparaître ce péché que nous apportons tous en naissant, le péché originel, sans en détruire cependant les suites et les pénalités.

Dans les adultes le baptême efface en outre tous les péchés actuels commis avant sa réception. On appelle adultes les personnes qui ont atteint l'âge de raison et sont capables de répondre par elles-mêmes de leurs actes.

Le baptême remet aussi toutes les peines : la peine éternelle de l'enfer, et les peines temporelles qu'on devait subir en ce monde ou en purgatoire. En sorte que celui qui vient de recevoir le baptême, dans les conditions voulues s'il s'agit d'un adulte, fût-il le plus grand criminel du monde, est digne d'entrer au ciel immédiatement, sans passer par le purgatoire.

Non seulement le baptême purifie l'âme, mais il l'orne de la grâce sanctifiante ou amitié de Dieu. Et cette grâce est accompagnée des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, des autres vertus surnaturelles et des dons du Saint-Esprit, magnifiques ornements qui donnent à notre âme une beauté ravissante dont nous n'avons pas idée et qui en font le temple de la T. S. Trinité.

Le baptême enfin imprime à nos âmes le caractère d'enfants de Dieu et de l'Eglise. Cette marque spirituelle distingue éternellement ceux qui ont reçu ce sacrement de ceux qui ne l'ont pas reçu. Elle est ineffaçable, c'est pourquoi le baptême ne saurait être réitéré. Elle nous donne une telle ressemblance avec Jésus-Christ, le Fils de Dieu, que nous devenons par adoption ce qu'il est par nature. Nous sommes vraiment les enfants de Dieu et ce titre nous procure un droit aux biens que Dieu nous destine : « Nous sommes, dit S. Paul, les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ. » (Rom., viii, 17). Or les biens de Dieu, son héritage, c'est sa grâce en ce monde et la gloire dans l'autre.

Nous sommes aussi enfants de l'Eglise, c'est-à-dire membres de cette grande famille dont Jésus-Christ est le chef invisible et le Pape le chef visible. Ce titre nous vaut de participer aux biens spirituels de l'Eglise : sacrements, prières, sacrifices, honneurs religieux, etc.

4. Pour que ces heureux effets se produisent inévitablement dans l'âme, aucune disposition n'est requise s'il s'agit des *petits enfants*. Ce sont les parrains et les marraines qui répondent pour eux ; à leur place ils font profession de foi catholique, ils renoncent à Satan et à ses œuvres. Si vous ajoutez à cela que les parrains et marraines contractent le devoir, au défaut des parents, d'instruire et de diriger dans la vie chrétienne l'enfant

qu'ils ont présenté au baptême, vous comprendrez pourquoi l'on vous recommande si vivement de choisir pour cette fonction des personnes catholiques, de bonne vie et bonnes mœurs, connaissant suffisamment les vérités de la foi et les devoirs du chrétien, pourquoi aussi on refuse comme parrains et marraines les personnes notoirement excommuniées ou vivant scandaleusement.

Si le baptême est conféré à des *adultes*, il faut y apporter certaines dispositions : la connaissance des principales vérités chrétiennes, la foi en ces vérités et la contrition de ses péchés.

5. Trois questions me viennent ici à l'esprit : elles ont une si grande importance pratique qu'il me semble que je dois vous en dire quelques mots.

a) Qui doit administrer le baptême ? — En règle générale, en temps ordinaire, c'est le pasteur, ou le prêtre délégué par lui, qui doit baptiser dans sa paroisse.

Mais en cas de nécessité toute personne a le droit et même le devoir de baptiser. Quand je dis toute personne, cela s'entend sans exception : catholique, hérétique, schismatique, infidèle, homme, femme, enfant. Naturellement, si l'on peut avoir un prêtre on le préférera à un laïc ; si un homme se trouve présent, c'est lui qui baptisera plutôt qu'un enfant ; en règle générale, si on a le choix, on prendra la personne jugée la plus digne. Le père et la mère ne doivent baptiser leur enfant mourant qu'à défaut de toute autre personne présente. — Autant que possible, le ministre du baptême doit être en état de grâce. Si donc vous étiez dans la nécessité de baptiser et que votre conscience soit chargée de fautes graves, hâtez-vous de produire un acte de contrition aussi parfait que possible.

b) Comment faut-il baptiser ? — Je vous l'ai déjà un peu indiqué. Vous vous trouvez obligés d'administrer le baptême ? Prenez de l'eau naturelle, comme nous avons dit ; versez-la sur la tête de l'enfant de telle façon qu'elle touche la chair et non pas seulement les cheveux ; versez un peu sur le front, par exemple. En même temps prononcez les paroles sacramentelles : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » En certains cas on ne peut verser l'eau sur la tête de l'enfant : alors faites en sorte qu'elle coule au moins sur une des parties principales du corps. — Pour qu'il y ait sacrement, il faut naturellement qu'on ait l'intention de baptiser ou au moins de faire ce que fait l'Eglise par cette cérémonie. — Il est nécessaire que tout le monde sache baptiser, car on peut avoir besoin, à un moment donné, de cette connaissance ; et ce serait un grand malheur, si, par notre faute, un enfant mourait sans baptême.

c) Quand faut-il baptiser ? — Le plus tôt possible, afin d'arracher l'enfant à l'esclavage du démon, de le faire entrer dans la famille de Dieu, de l'Eglise et des saints, de le rendre digne du ciel, et de ne pas l'exposer à être privé du bonheur éter-

nel. Vous savez que le baptême est absolument nécessaire au salut, et que les enfants eux-mêmes qui meurent sans l'avoir reçu ne sont pas sauvés. « En vérité, en vérité je vous le dis, a déclaré Notre-Seigneur, si quelqu'un n'est régénéré par l'eau et l'Esprit-Saint (c'est-à-dire n'est pas baptisé), il ne peut pas entrer dans le royaume des cieux. » (Jo., III, 5).

Sans doute le baptême peut être remplacé par le martyre pour des enfants qui, comme les saints Innocents, seraient mis à mort en haine du Christ. Mais c'est un cas bien rare. Pour les adultes, outre le martyre appelé baptême de sang, il y a le baptême de feu ou de désir qui consiste dans la charité parfaite. « Cette charité peut suppléer au baptême d'eau quand celui-ci est impossible et qu'on en a un ardent désir, accompagné d'un véritable amour de Dieu et du regret des fautes actuelles que l'on a pu commettre. »

Il est évident que les enfants qui meurent sans le baptême ne sont pas condamnés à l'enfer. Ils sont placés dans un lieu intermédiaire où probablement ils ne souffrent pas, mais où cependant ils sont pour toujours privés de Dieu. Or, c'est un très grand malheur pour eux d'être à jamais éliminés du royaume des cieux. D'où il résulte que les parents *sont tenus* de faire baptiser leurs enfants le plus tôt possible. C'est pour eux un très grave devoir de conscience ; faites-y bien attention. Quels reproches vous auriez à vous faire, quels regrets et quels remords vous éprouveriez, parents chrétiens, si par votre faute l'un de ces petits venait à mourir sans baptême ! Oh ! de grâce, ne vous exposez pas à une pareille responsabilité ! Prenez vos précautions et faites baptiser vos enfants sans retard. Attendre des semaines, un mois, même quinze jours, sans motif très sérieux, serait, nous disent les théologiens, une faute mortelle. L'absence du parrain et de la marraine n'est pas une raison suffisante pour excuser ces longs délais ; que dans ce cas les parents choisissent un autre parrain ou une autre marraine, ou mieux encore les fassent représenter par d'autres personnes.

Retenez bien, mes frères, les enseignements que je viens de vous donner sur le sacrement de baptême. Fixez-les dans votre mémoire pour ne plus les oublier, et à l'occasion utilisez-les.

II

Mais j'ai hâte de vous déclarer que cette connaissance serait insuffisante, sans la pratique de nos devoirs de chrétiens et sans la fidélité aux promesses que nous avons faites sur les fonts baptismaux.

Quand l'eau sainte a coulé sur notre front, le Bon Dieu nous a sanctifiés, il nous a acceptés pour enfants et nous a communiqué le droit au ciel, au bonheur éternel. Nous avons été régénérés par l'action invisible des trois personnes divines et comme consacrés à Dieu. Nous ne nous appartenions donc plus, nous appartenions à Celui qui venait de nous adopter. Et pour le bien montrer,

nous avons pris des engagements solennels et irrévocables par la bouche de nos parrains et de nos marraines. Nous avons promis d'être à Dieu toujours, de vivre en bons chrétiens, c'est-à-dire en disciples de Jésus-Christ notre seul Maître, de ne jamais entrer dans le parti du démon et de ne pas nous ranger sous son étendard.

Où en sommes-nous dans l'exécution de nos promesses ? Qu'est devenu le blanc manteau de notre innocence ? Vivons-nous en chrétiens dignes de ce nom ?

Nous avons renoncé à Satan, à ses œuvres, à ses pompes, et promis de vivre pour Jésus-Christ. Renoncer à Satan c'est repousser sa domination, refuser de lui appartenir, mépriser ses suggestions. N'avons-nous jamais été victimes, esclaves du démon ? Quand, par exemple, il a excité en nous la tentation, quand il nous a portés au mal, n'avons-nous point cédé, ne nous sommes-nous point laissé vaincre ? Le démon alors est devenu notre chef, notre tyran, le maître de notre âme.

L'œuvre du démon c'est le péché. Satan est l'esprit du mal : toutes ses œuvres sont mauvaises ; il est l'ennemi de Dieu contre qui il est sans cesse en révolte et sans cesse il blasphème. En renonçant aux œuvres de Satan nous renoncions au péché : avons-nous tenu notre promesse ? « Celui qui commet le péché accomplit l'œuvre du démon. » (Jo., vii, 41 ; I Jo., iii, 8).

Les pompes de Satan ce sont d'abord les maximes fausses qu'il répand dans le monde pour tromper les hommes. Elles sont opposées à celles de Jésus-Christ. Elles tendent à nous illusionner en revêtant les plaisirs, les honneurs, les richesses, des attraits les plus séduisants. « Il faut bien que jeunesse se passe... Il faut bien jouir de la vie... Il faut bien travailler à s'enrichir... » C'est là une doctrine venue de l'enfer et destinée à y précipiter les âmes. Les mondains et les gens peu sérieux la pratiquent et la répandent : ils sont les auxiliaires du démon. Aussi le Saint-Esprit nous dit : « N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde. » (I Jo., ii, 15). — Les pompes de Satan ce sont encore toutes les vanités du siècle, les fêtes mondaines, les parties de plaisir, les bals, les cabarets, les spectacles, les vaines parures, les romans alléchants, en un mot tout ce qui peut nous séduire et nous procurer une occasion de péché. Combien se laissent prendre à ces pièges du démon !

Un chrétien qui se rappelle la promesse de son baptême n'expose ni son innocence ni sa vertu. Il reste fidèle à son engagement de vivre pour Jésus-Christ. Or, m. f., vivre pour Jésus-Christ c'est croire fermement aux enseignements du divin Maître, aux vérités qu'il nous a révélées, à son Evangile ; c'est croire aussi à l'Eglise chargée par Jésus-Christ de nous instruire ; c'est pratiquer la loi du Christ, faire ce qu'il nous ordonne, observer les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise ; c'est enfin suivre les exemples de Notre-Seigneur, imiter ses vertus, sa charité, son humilité, sa douceur, sa modestie, sa patience.

* * *

Plus d'une fois, sans doute, mes frères, nous avons violé les promesses, trahi les engagements de notre baptême : humilions-nous-en devant Dieu et ayons le cœur contrit et repentant. Mais il m'est doux de songer qu'à l'occasion de Pâques beaucoup ont retrouvé l'innocence et la grâce. Ils ont certainement pris de nouvelles et fermes résolutions et réitéré à Dieu leurs sincères promesses. Qu'ils persévèrent dans cet état et dans ces dispositions. Afin de rester debout, c'est-à-dire pour ne pas retomber dans le péché grave, qu'ils montrent du courage, qu'ils évitent les occasions, qu'ils recourent à la prière. — Quant à ceux qui n'ont pas encore rempli leur devoir, qu'ils se hâtent de le faire ; il en est temps encore. S'ils hésitaient je leur dirais volontiers : « Rappelez-vous le bonheur que vous goûtiez au jour de votre première communion, quand vous renouveliez dans toute la ferveur de votre cœur les promesses de votre baptême. Faites donc une bonne confession et une bonne communion et vous retrouverez cette joie pure, cette paix intérieure qui sont comme un avant-goût du ciel. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XX

LE DIMANCHE DE QUASIMODO

Mes frères,

Nous achevons de célébrer les grands mystères qui se rapportent à notre Rédemption. Nous avons pleuré à la mort du Sauveur ; nous nous sommes réjouis à sa Résurrection. Ces religieuses solennités ont impressionné notre âme et y ont laissé de salutaires pensées. Il convient de rappeler à notre souvenir les grâces dont elles ont été l'occasion et de considérer les fruits que nous pouvons en retirer pour l'avenir. Tel est le but du *Temps pascal* que l'Eglise a établi comme prolongation de la fête de Pâques.

Autrefois, les cinquante jours de Pâques à la Pentecôte formaient comme une fête unique d'où tout jeûne et toute pénitence était bannis ; pour prier, on demeurait toujours debout ; la prière à genoux était réservée aux autres temps, comme pour bien marquer par cette attitude même, qu'on était à une époque de réjouissance. L'acclamation *Alleluia*, qui est le cri de triomphe de la Résurrection, retentit à toutes les antiennes, à tous les versets de la liturgie, plus fréquemment qu'en aucun autre temps.

La couleur blanche remplacé la couleur violette qui était la couleur ordinaire depuis la Septuagésime.

Au point de vue mystique, ce temps rappelle les

quarante jours que le Seigneur passa au milieu de ses disciples, leur apparaissant à plusieurs reprises et leur parlant du royaume de Dieu; puis les dix jours pendant lesquels, après l'Ascension, ils attendirent dans la retraite du Cénacle la descente du Saint-Esprit. Le chrétien doit donc s'efforcer de former en lui les mêmes dispositions, écoutant avec foi et docilité les enseignements que Notre-Seigneur donna à ses disciples durant ces jours, et se préparant à recevoir le Saint-Esprit.

Le temps pascal figure encore pour le chrétien la Pâque éternelle, les joies du ciel que Dieu réserve à ses élus après leur pèlerinage sur la terre et qui n'auront pas de fin. Pour les mériter, travaillons à acquérir les vertus, surtout la foi, que demandent les textes liturgiques du 1^{er} dimanche après Pâques.

I

1. Ce dimanche a reçu plusieurs appellations. Il est nommé le dimanche de *Quasimodo*, du premier mot de l'Introït; *Pâques closes* (*Pascha clausum*) ou *Octave de Pâques*, pour indiquer qu'il termine l'octave de cette fête, ou plus vraisemblablement parce que le pape Eugène IV, dans la constitution *Fide digna*, en 1440, avait déclaré que la communion pascale commencée le dimanche des Rameaux se terminerait le dimanche après Pâques. Mais il est surtout connu sous le nom de *Dimanche in albis*, de l'expression latine *albis depositis*¹.

Pourquoi cette appellation? — Dans les premiers siècles de l'Eglise, le baptême, vous le savez, était conféré aux catéchumènes le samedi, veille de Pâques; pendant toute la semaine qui suivait, les nouveaux baptisés portaient des vêtements blancs ou plutôt une grande tunique blanche appelée *aube baptismale*, le plus souvent fournie par les églises. Revêtus de cette aube, ils assistaient tous les jours aux différents offices faits pour eux. Le huitième jour, le samedi, était la clôture de cette semaine toute de joie et d'actions de grâces; ils déposaient donc, de là l'expression *albis depositis*, leurs aubes baptismales; ils les remettaient au Pontife qui, après une touchante allocution, leur donnait, en échange, des *Agnus Dei*, c'est-à-dire une image en cire de l'Agneau pascal. Ils reprenaient leurs habits ordinaires et entraient dans les rangs des fidèles.

2. Le dimanche de *Quasimodo* est un dimanche de 1^{re} classe; il l'emporte sur toute fête, quelle qu'elle soit, et doit toujours être célébré. L'Eglise le considère comme le jour de l'octave de Pâques. La station est dans la basilique de S. Pancrace, sur la voie Aurélia. Pourquoi ce choix? Peut-être l'âge du martyr auquel elle est dédiée — il avait 14 ans — l'a-t-il fait choisir de préférence, par une sorte de rapport avec la jeunesse des néophytes qui sont encore aujourd'hui l'objet de la préoccupation maternelle de l'Eglise².

II

1. L'Introït est emprunté à l'épître de S. Pierre : « *Comme des enfants nouveaux-nés, désirez ardemment le pur lait spirituel. Ps. Réjouissez-vous en louant Dieu notre protecteur, louez avec allégresse le Dieu de Jacob.* »

Il est très naturel que l'idée d'une naissance spirituelle à la vie de la grâce dans le baptême, reporte l'esprit de la liturgie vers la naissance de l'enfant à la vie terrestre¹. Le chrétien régénéré dans les eaux du baptême, purifié de ses souillures dans le sang de l'Agneau pascal, nourri et fortifié par la sainte communion, doit se conduire comme l'enfant d'un jour qui puise sa vigueur dans le lait maternel.

Le chrétien qui veut croître en connaissance, en vertu, en perfection, doit avoir un vif désir de ce lait *spirituel et pur*, de cette nourriture saine et douce que l'Eglise nous offre dans sa doctrine, dans ses sacrements et dans sa grâce. Donc, m. f., rejetez toute doctrine, toute vérité qui ne serait pas la vraie doctrine, la vérité dans toute sa pureté, car autrement vous goûteriez au poison de l'erreur. Soyez de ces chrétiens qui admettent sans hésiter les enseignements de l'Eglise, proposés par le magistère de ses pasteurs légitimes; défiez-vous de ces faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis et qui au fond sont des loups ravissants. *Sine dolo lac concupiscite*.

2. Les solennités pascales sont terminées. Le chrétien a été régénéré, purifié dans son corps et dans son âme; animé d'une joie spirituelle, il ne doit pas perdre de sitôt le fruit des grâces qui lui ont été accordées. C'est ce que nous demandons dans l'Oraison : « *Faites, s'il vous plaît, ô Dieu tout-puissant, qu'après avoir célébré les fêtes pascales, nous les prolongions avec le secours de votre grâce dans nos mœurs et dans notre vie.* » Il ne faut pas nous contenter de quelques instants d'efforts pour nous maintenir dans le bon chemin; il ne faut pas se dire que le précepte étant accompli, nous pouvons, selon la parole de la Sainte Ecriture, retourner à *notre vomissement*; mais non, il faut lutter, et persévérer; il faut montrer que nous sommes bien déterminés à faire en sorte que notre vie soit une vie chrétienne et fructueuse. « *Vous déposez vos vêtements blancs,* disait S. Augustin aux catéchumènes, *mais gardez dans votre âme la blancheur que n'a plus votre vêtement.* » Que ce soit toujours Pâques dans votre cœur; il en sera ainsi avec la grâce de Dieu, que nous sollicitons; elle viendra aider notre bonne volonté, qui en la circonstance est indispensable.

3. Mais il ne faut pas nous faire illusion : pour rester fidèles à Dieu, nous rencontrerons bien des

¹ Voir le *Dict. d'archéologie chrétienne et de liturgie*, de dom Cabrol, t. I, col. 3136 et s.

² Dom Guéranger, *Le Temps pascal*.

¹ En Occident, la coutume exista pendant plusieurs siècles d'offrir aux nouveaux baptisés un mélange de lait et de miel (*mellis et lactis societas*) pour signifier l'enfance spirituelle, résultat de leur régénération, et pour rappeler que, par le baptême, ils avaient été introduits dans le véritable pays où coulent le lait et le miel : l'Eglise catholique. (Gihl, *La Sainte Messe*, t. II, p. 23, note).

obstacles. Après comme avant Pâques, le monde nous est opposé : sous ses apparences de loyauté, de convenances ou d'honnêteté, il reste l'empire du mensonge et du vice auquel on a renoncé par le baptême. Après comme avant Pâques, nous souffrirons du contact nécessaire avec une terre où le mal et la haine règnent avec violence. Après comme avant Pâques, une lutte pénible sera le sort de ceux qui veulent rester fidèles aux engagements de leur baptême et vivre selon leur condition surnaturelle. La victoire, le triomphe absolu leur est pourtant assuré, si vivant de l'esprit pascal, ils conservent intacte et ardente la foi dans le Christ, que l'Eglise nous montre dans l'*Epître*, empruntée à l'apôtre S. Jean :

« *Pour vaincre le monde*, nous dit-il, *il faut avoir la foi, croire que Jésus est le Fils de Dieu*, » croire par conséquent que ses paroles sont divines, son Evangile la vérité, ses promesses inébranlables et éternelles, « *car l'Esprit-Saint rend témoignage que le Christ est la vérité*. »

Comment parvenir à cette foi ? Par les témoignages que cite l'apôtre S. Jean : « *Jésus-Christ*, dit-il, *est venu par l'eau et le sang*. » L'eau se rapporte au baptême du Sauveur, et le sang à son immolation sur la croix, double fait qui marque le commencement et la fin de sa vie messianique. L'Apôtre le présente donc comme le Rédempteur. — Ces mots peuvent être considérés encore comme une allusion à l'eau et au sang que la lance du soldat fit jaillir du côté de J.-C. expirant sur la croix : l'eau, matière du sacrement de notre régénération ; le sang, emblème de l'expiation du péché.

Au témoignage obscur et comme mort « de l'eau et du sang », S. Jean ajoute le témoignage clair et vivant du Saint-Esprit qui se reposa visiblement sur Jésus après son baptême et qui étant descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte, « *attesta* » par leur bouche et prêcha partout qu'il est la vérité même, c'est-à-dire le Fils de Dieu.

Pour augmenter notre foi en Jésus-Christ, l'Apôtre invoque encore le témoignage du ciel : « *Il y en a trois qui rendent témoignage au ciel*. » C'était chez les Juifs un principe de droit qu'aucun litige ne pouvait se décider que sur le témoignage concordant de deux ou trois témoins. S. Jean invoque ici trois témoins qui proclament unanimement que Jésus est le Fils de Dieu. Le Père, au jour du baptême et de la Transfiguration, proclama hautement « qu'il était son Fils bien-aimé en qui il avait mis toutes ses complaisances. » Le Fils a produit en faveur de sa propre divinité le témoignage irréfragable de ses miracles et en particulier de sa résurrection. Le Saint-Esprit reposa visiblement sur lui au jour de son baptême, sous la forme d'une colombe venue du ciel. De tels témoignages, supérieurs à ceux des hommes, qui pourtant entraînent notre croyance, doivent, à plus forte raison, captiver notre foi en J.-C., le Fils de Dieu. Et vraiment, nous pouvons dire : « Si nous sommes trompés, c'est par Dieu que nous le sommes. »

4. Les deux versets alléluïatiques sont formés de passages du saint Evangile qui ont rapport à la résurrection et à l'apparition de Jésus au Cénacle. L'Eglise veut inculquer dans l'esprit de ses enfants ce fait fondamental, qui est la base de notre foi.

II

1. L'Evangile est de l'apôtre S. Jean, le disciple bien-aimé, dont l'unique préoccupation a été de confesser la divinité de son Maître et de lui gagner la foi des hommes. Il attire notre attention sur le fait de l'apparition de Jésus ressuscité, sur l'institution du sacrement de Pénitence et l'incrédulité de S. Thomas.

La résurrection de Jésus-Christ est un fait constaté. Il apparaît miraculeusement, au soir de Pâques, à ses apôtres, barricadés pour ainsi dire dans le Cénacle, contre l'assaut qu'ils redoutaient de la part des ennemis de leur Maître ; il apparaît dans sa réalité corporelle ; pour écarter toute idée de doute, il leur montre ses mains et son côté. Sa première parole est la formule de politesse en usage chez les Juifs : « Que la paix soit avec vous ! » En inaugurant sa vie nouvelle après le repos du sépulcre, il répète lui-même le souhait que les anges avaient prononcé sur son berceau : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Après sa seconde naissance : « Paix avec vous ! » redit-il lui-même au Cénacle. La paix dans les esprits, dans les cœurs, dans les rapports des hommes entre eux, tel est le bien précieux entre tous qu'il apporte à ceux qui voudront le recevoir.

Il agit ensuite comme Homme-Dieu, comme Fils de Dieu en soufflant sur eux et en instituant le sacrement de Pénitence.

Huit jours après, il apparaît de nouveau. Ce fut principalement à cause de l'incrédulité de S. Thomas. « Est-ce par un effet du hasard, dit S. Grégoire le Grand, que Thomas était absent, qu'il douta du récit des autres apôtres, que dans son doute il voulut palper le corps du Sauveur et que sa foi ne se rendit qu'à cette expérimentation ? Non, tout cela était ménagé par la Providence et la bonté divine, de sorte qu'en touchant les blessures de la chair sacrée, ce disciple pût guérir dans nos cœurs les plaies de l'incroyance, car l'incrédulité de S. Thomas a été plus utile pour consolider notre foi que la fidélité des autres disciples. »

Remarquez, m. f., que cette incrédulité ne vient pas d'un mauvais sentiment. S. Thomas a du cœur ; ne s'est-il pas déclaré prêt à mourir pour son Maître ? « *Eamus et nos, ut moriamur cum eo*. » (Jean, xi, 16). Mais son intelligence est courte, elle ne peut saisir ni comprendre ce qui s'est passé ; toutefois c'est une nature loyale, franche et prête à revenir de ses erreurs.

Il peut arriver que notre foi soit exposée à un danger du même genre ; n'y a-t-il pas des moments où notre intelligence se heurte à des difficultés qui lui paraissent inextricables, des instants où le cœur aime encore, mais avec des blessures saignantes ? C'est alors qu'il ne faut pas permettre au

doute de la tête de se transformer en sentiment de cœur, qu'il faut tenir bon et s'armer d'énergie. Si le raisonnement nous égare, l'amour, Dieu aidant, nous sauvera.

Jésus loue ceux qui croient sans avoir vu. Croyons, mais d'une foi pleine et entière, d'une foi qui ne se laisse point entamer par les sophismes de l'incrédulité moderne, si savante qu'elle paraisse. Disons de tout notre cœur avec S. Thomas d'Aquin : « Je ne contemple pas vos plaies comme le disciple, néanmoins je confesse que vous êtes mon Dieu. *Plagas sicut Thomas non intueor, Deum tamen meum te confiteor.* » Croire sans avoir vu, uniquement parce que Dieu l'a dit et qu'on le sait, c'est le mérite, c'est l'honneur et c'est aussi le bonheur.

2. Pour nous préparer dignement à assister au saint sacrifice, pour ranimer par conséquent notre foi, l'Eglise nous fait lire à l'*Offertoire* la parole de l'Ange aux saintes femmes : « *Celui que vous cherchez est ressuscité, comme il l'avait dit.* » Paroles bien propres à exciter notre confiance. Celui qui a accompli un tel prodige, c'est celui-là même qui s'offre comme victime sur l'autel. Croyons donc en lui !

3. Dans ce dimanche, tout est à l'allégresse ; ainsi dans la *Secrète*, par les paroles qu'elle met sur nos lèvres, la liturgie exprime l'enthousiasme que le mystère de la Pâque suscite ; elle demande que notre joie se transforme en cette joie éternelle que doit nous procurer la Pâque du ciel. « *Daignez recevoir, Seigneur, les dons que votre Eglise vous offre dans sa joie, et puisque vous lui avez donné le sujet d'une si vive allégresse, accordez-lui le fruit de l'éternelle félicité.* »

4. La joie éclate encore dans la *Préface* propre au Temps pascal. L'Eglise chante un hymne triomphal au Sauveur glorieusement ressuscité d'entre les morts. Le Christ est le véritable Agneau pascal figuré dans l'ancienne loi ; par son sang, il a lavé le monde de ses péchés. « Vainqueur, il triomphe, il ensevelit la mort dans son propre sépulcre, selon la promesse du Prophète : Je serai ta mort, ô mort ! Je serai ta morsure, ô enfer ! » (Osée, XIII, 14). Ainsi fut accomplie cette parole : « La mort a disparu dans sa victoire. O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? » Du Sauveur ressuscité découle aussi sur nous la vie nouvelle, par laquelle ce qu'il y a de mortel en nous a été anéanti. (II Cor., V, 4). La résurrection du Sauveur est la cause et le modèle de notre transfiguration spirituelle et corporelle ¹.

5. La *Communión* redit les paroles de Jésus à Thomas : « *Porte ici ta main, et reconnais la place des clous, alleluia, et ne sois plus incrédule mais fidèle. Alleluia, alleluia.* » Cet apôtre toucha de son doigt les plaies sacrées du Sauveur ; Jésus, dans l'Eucharistie, se révèle à nous d'une manière plus intime encore. Lui aussi nous appelle, lui aussi nous ordonne de croire, d'avoir une foi vive

et courageuse ; sans cette foi, comment pourrions-nous le recevoir dans la sainte communion ?

Jésus ressuscité nous montre ses blessures ; à nous aussi il demande que nous les baisions avec amour ! Elles sont des sources de vie pour nos âmes ; de ces blessures sacrées descendent les eaux limpides de la grâce, le lait et le miel de la gloire, le vin qui fait ici-bas germer les vierges et qui dans les cieux enivre les saints. A la vue de ces plaies sacrées, puissions-nous être touchés de la bonté infinie de J.-C., et dans l'élan de la reconnaissance la plus vive nous écrier comme l'apôtre Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu !*... Quand nous possédons dans notre poitrine notre aimable Sauveur, ne devons-nous pas lui dire : *Mon Seigneur et mon Dieu !* Mon Seigneur, c'est-à-dire mon Maître, mon Roi, mon Législateur, à vos blessures je vous reconnais et je vous obéis. Mon Dieu ! c'est-à-dire mon Créateur, mon Sauveur, mon premier principe et ma dernière fin ! Mon Dieu si longtemps oublié, outragé, blasphémé, confondu avec de criminelles idoles, mon Dieu ! à vos blessures je vous reconnais et je vous adore.

6. Enfin, m. f., dans la *Postcommunión*, nous demandons que les divins mystères qui ont été institués pour nous fortifier dans la grâce de notre régénération, nous soient un remède pour le présent et pour l'avenir. Les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie sont des remèdes très précieux et très efficaces contre les embûches, les séductions, semés sous nos pas par les terribles ennemis de notre salut. Toutefois ces sacrements ne produisent leurs effets que s'ils sont accompagnés d'humilité et de repentir pour les fautes passées, de confiance et d'espérance dans les grâces futures.

* * *

En terminant l'explication des prières de ce dimanche *blanc*, tout rempli de touchants souvenirs, élevons joyeusement notre âme vers Dieu ; disons-lui que nous croyons fermement en lui, parce que lui seul a les paroles de la vie éternelle. Vivons de cette foi qui nous montre le Christ vainqueur de la mort et de l'enfer. Nous y trouverons force, courage et consolation.

Autrefois les nouveaux baptisés célébraient solennellement le jour anniversaire de la Pâque précédente, sous le nom de Pâque *annotine*. Après la célébration du saint sacrifice, le Pontife leur rappelait l'immense bienfait que Dieu leur avait accordé, et les devoirs qui leur étaient imposés. Cet anniversaire était l'objet de saintes réjouissances. — Que le dimanche de *Quasimodo* nous rappelle la grande grâce de notre baptême ; qu'il nous rappelle que nous avons été revêtus, nous aussi, d'un vêtement symbolique, que le prêtre nous a dit : « Gardez cette robe sans souillure pour la porter devant le tribunal de Jésus-Christ. » Comment avons-nous rempli jusqu'ici les obligations de notre baptême ? Demandons à Dieu pardon de nos infidélités passées et renouvelons les promesses de notre baptême ! Prions Dieu de nous faire la grâce

¹ Gühr, *La Sainte Messe*, t. II, p. 234.

de conserver toujours, dans nos actions et dans toute la conduite de notre vie, l'esprit du mystère de la Résurrection, afin qu'après l'avoir pieusement célébré dans le temps, nous parvenions aux joies immuables de la Pâque du ciel ! Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS

IV

L'OBSTACLE DE LA VIE¹

La vie est un mouvement naturel vers le bonheur, vers Dieu qui seul peut le donner, mais il rencontre un obstacle qui est la passion. Montrons :

- 1^o Comment la passion égare l'homme ;
- 2^o Les effets de la passion.

I. — La passion égare l'homme

1. *L'homme et Dieu se cherchent.* Ils doivent se rencontrer et s'unir. Comme Dieu s'est fait homme, il faut donc que l'homme revête quelque chose de la divinité : *divinæ consortes naturæ*, nous dit S. Pierre.

A peine l'homme se connaît-il qu'il sent s'éveiller en lui l'aspiration à la félicité. En même temps il voit devant lui deux mondes sacrés : « l'un est Dieu, l'autre est son œuvre et son image. » Tous deux appartiennent à l'homme, qui marche à la conquête de la vie, armé de sa *liberté*. Si cette puissance était seule, il irait droit à Dieu, et ce monde visible ne le retiendrait pas ; mais il rencontre une autre puissance, qui n'était point ennemie, mais qui l'est devenue : la *passion*. Il ne peut demeurer froid en face de la beauté divine et de la beauté créée, il faut qu'il aime pour ressembler à Dieu. La passion est la faculté d'être ému, et tout émeut l'homme.

Quand nous entrons en jouissance de Dieu ou de la nature, il se produit en nous le sentiment qu'on nomme la *joie*, qui est une dilatation et une exaltation de l'âme. Il peut y avoir même plus que la joie : l'*extase*, qui est une illusion de l'éternité, parce qu'on oublie le temps.

2. La *passion égare l'homme* : l'*ambition*, qui cherche l'extase dans le gouvernement des hommes ; l'*avarice*, qui la cherche dans la possession de l'or. Puis il y a l'abus des dons qui servent à nourrir l'homme : la passion du vin, l'*extase de l'ivresse* ; ensuite ce qu'on a appelé la *fureur du jeu* ; enfin le *délire de la volupté*...

« L'homme a brisé les liens, rejeté les obligations, et des sources de la vie fait jaillir la mort avec la volupté, coupe immense et sans rivages de la plus facile et de la plus populaire des passions... »

3. *L'homme du moins y a-t-il trouvé la félicité ?* Non, il souffre dans son esprit et dans son cœur. Il souffre de la misère matérielle. Pourquoi ? « L'Evangile en accuse les passions ; d'autres en accusent les vices de l'organisation sociale. » Les lois ont essayé d'établir un ordre naturel, et même de fonder l'honneur et la vertu. « Mais y a-t-il des lois qui résistent aux mœurs, et des mœurs qui résistent aux passions ? »

Toutefois la loi proclame le devoir, donc les sacrifices à faire pour accomplir le devoir. Mais pourquoi des sacrifices à faire, sinon parce que les passions sont opposées au bien de tous ? Il faut donc les combattre.

« Telle est la pensée du genre humain sur les passions : il les adore dans son cœur, parce que son cœur est corrompu ; il y cherche sa félicité, parce qu'il craint d'aller à Dieu qui en est le siège invisible ; mais il les combat dans ses codes, parce qu'il lui faut vivre enfin, et qu'aveugle autant qu'il le peut, il ne peut l'être assez pour méconnaître dans les calamités communes le ravage de sa corruption. »

II. — Les effets de la passion

1. *Les ravages physiques.* Leurs terribles stigmates sont visibles partout. Voyez ce jeune homme. « D'où vient que son regard est terne, ses joues sans couleur et creusées, ses lèvres tristes, sa tête morne ? » Le front du jeune homme pur est le resplendissement du front de Dieu ; on ne peut le regarder sans être ému. Or ce don radieux, Dieu l'ôte à qui en abuse dans de précoces passions. Le vice s'imprime sur cette chair...

2. *Les ravages de l'âme.* Ce vice dégrade l'intelligence et produit l'hébétément. L'orgueil, les haines, les vengeances « navrent jusqu'à la mort les hommes tombés. » Puis c'est une inexorable *tristesse* qui est le contre-pied de la joie. « Ne dites plus à l'homme qui en est atteint : Regardez ce beau jour. Ne lui dites même pas : Je vous aime ! » Tout cela ne ferait qu'irriter sa blessure secrète... Après la tristesse vient le *désespoir*,... le *suicide*...

C'est ensuite la *lèpre intellectuelle*. Ils sont frappés comme Nabuchodonosor et tombent dans l'opprobre de la démence de l'esprit. Le fil de la vérité s'est rompu pour eux ; ils unissent des mots l'un avec l'autre, sans que les idées répondent à cette liaison par leur accord logique ; ils ne raisonnent plus, parce que leur raison est atteinte dont ils n'ont pas voulu pour guide. « Ces malheureux ont l'instinct de la brute, et ils n'ont plus la lumière supérieure de l'homme. La figure humaine leur reste avec une effroyable diminution de sa physiologie, et les lueurs d'intelligence qui y errent encore ajoutent à leur déchéance le caractère tragique d'une dérision. »

Enfin c'est par la quantité des démences et des suicides qu'il faut juger de la misère morale d'un peuple...

¹ D'après le P. Lacordaire, 2^e Conférence de Toulouse, t. VI, p. 267.

PETITES LECTURES

XX

L'ÂME EST IMMORTELLE

L'âme est simple, parce qu'elle est esprit, comme Dieu ; elle ne peut donc se désagréger, se décomposer et mourir, comme le corps. Elle ne vieillit pas, elle ne marche donc pas vers sa fin. Avec le temps au contraire elle s'affine, s'élève, profite de l'expérience acquise, est douée d'un jugement plus ferme, devient plus indulgente, plus juste et s'épanouit dans une grave et douce beauté. Cette simple preuve suffirait à nous démontrer qu'elle ne peut pas périr, puisqu'elle ne vieillit pas, et donc qu'elle est immortelle.

Cependant je veux insister sur d'autres considérations frappantes pour tous ceux qui veulent réfléchir.

Dieu est *sage*, Dieu est *bon*, Dieu est *juste* : donc il a dû faire notre âme immortelle. Autrement il ne serait ni sage, ni bon, ni juste.

I

Il est sage, et dans sa sagesse il a créé nos âmes avec des desseins arrêtés, il leur a donné des désirs, des aspirations qu'il doit remplir : autrement ses desseins seraient incohérents, sa sagesse serait trouvée en défaut, il ne serait pas le Dieu infiniment prévoyant que nous adorons, il ne serait pas Dieu.

Pourquoi en effet rien ici-bas ne peut-il nous contenter ? Pourquoi notre cœur demeure-t-il inquiet et tourmenté ? Toutes mes passions peuvent se satisfaire : ma colère détruit l'objet qui lui déplaît et s'apaise, ma vengeance trouvera l'occasion de s'exercer sans pitié et ma fureur se calmera. Suis-je ambitieux ? Je saurai conquérir les honneurs et les richesses qui me donneront une jouissance proportionnée à mes désirs et à mes efforts. La volonté humaine ne connaît pas de limites : il n'est point de sommets qu'elle ne puisse atteindre, de problèmes qu'elle ne puisse résoudre, de difficultés qui lui résistent.

Pourquoi cependant, malgré tout, y a-t-il au fond de mon âme un vide que rien ne peut remplir ? Au milieu de mes jouissances, je sens une épine. La campagne est bien belle, tout ce qui m'entoure me charme et mes yeux se reposent avec complaisance sur les blés qui verdoient ou qui jaunissent. J'éprouve pourtant une tristesse indéfinissable à voir les feuilles qui, à l'automne, tombent flétries à mes pieds : elles me rappellent que tout change en ce monde, que tout disparaît, que tout marche vers la fin. Même au sein des merveilles de la nature, j'étouffe et je suis triste. Pourquoi cette montagne vient-elle borner mon horizon ? Je voudrais voir plus loin et plus haut. Je souffre comme si j'étais dans une prison.

L'animal prend sa nourriture, puis il se repose, tranquille, satisfait ; il jouit de la plénitude du bonheur. Pourquoi n'éprouve-je rien de cette sécurité qui le rend heureux ? C'est que j'ai beau faire,

je suis créé pour l'infini, et je ne puis me soustraire à cette divine attraction ; c'est que j'ai en moi autre chose que le corps qui jouit de ses sensations ; j'ai l'âme qui pense, qui cherche l'inconnu, l'âme qui a le tourment de l'infini parce qu'elle est faite pour le posséder.

C'est donc qu'elle est immortelle. Autrement Dieu, qui m'a créé, aurait mis en moi des désirs qui ne pourraient jamais être satisfaits ; et l'homme, cette œuvre si noble et si grande de la sagesse divine, serait un être manqué, un contre-sens au sein de la création, un astre errant qui ne pourrait fournir sa course, une note discordante dans l'harmonie de l'univers, une absurdité criante, puisqu'il serait attiré invinciblement vers une chose qui l'appelle et qu'il n'atteindrait jamais.

Non, dans l'œuvre de Dieu, si sage et si bien réglée, il ne peut se rencontrer une si affreuse méprise. Tout être y tend naturellement vers sa fin, et y trouve le bonheur qu'il y cherche ; de même l'âme faite pour l'infini, y jouira à jamais, quand elle le possédera, de la plénitude de la félicité.

II

Dieu est bon, ses dons sont sans repentance, dit S. Paul ; il nous les distribue libéralement, mais il ne reprend pas ce qu'il a une fois donné.

Nous avons reçu de lui les biens les plus précieux, la vie, l'intelligence, une âme faite pour le connaître et pour l'aimer. Nous nous sommes efforcés de faire sa volonté, de lui obéir ; nous avons marché sous son regard et « devant lui », comme Abraham, avec le désir d'être parfait et de lui ressembler. Notre existence s'est passée à poursuivre ce noble but. Et nous ne sommes pas les seuls. Pendant les siècles il y a eu des millions d'âmes qui l'ont aimé, qui n'ont vécu que pour lui, qui lui ont donné leurs travaux, leurs pensées, leur vie même, comme les soldats qui meurent pour défendre l'Eglise, comme les martyrs qui ont prouvé leur amour, en versant pour lui tout leur sang.

Que d'actions héroïques ! Que d'actes d'amour ! Que de mérites acquis ! Car Dieu a ses ennemis sans doute, mais pourtant qui est plus aimé que lui ? Dans nos tristesses, nos deuils, nos accablements, un cri jaillit spontanément de nos cœurs, cri d'espérance, d'angoisse et de confiance : « Mon Dieu ! » Ce cri les païens eux-mêmes le proféraient, ce qui montre bien que Dieu demeure en possession de nos âmes.

Or après toutes ces prières, tous ces dévouements, tous ces actes d'amour qui l'adorent, qui le proclament le plus grand des biens, qui l'imploront avec soumission, avec la certitude d'être écoutés ; un jour, Dieu détruirait, anéantirait ces âmes qui ont espéré en lui, qui l'ont aimé ! Il écraserait ses meilleurs serviteurs, il verrait sans pitié leurs cœurs qui s'élèvent à lui, qui chantent sa gloire, et il les plongerait dans le néant ! Et il serait bon ! Et il serait Dieu ! J'ai vu des hommes qui se refusaient à noyer leur chien qui les implorait, et Dieu ferait disparaître à jamais sa créature qui n'a cessé de lui

dire : « Vous êtes mon Dieu et je vous aime ! » Ce serait monstrueux.

Si Dieu n'est pas bon, il n'est pas Dieu. Or il est Dieu, il nous aime, il nous a donné la vie, il nous la conservera. Notre âme ne mourra pas, ni la nôtre ni celle des méchants, — parce que sa nature est simple, ne se divise ni ne se décompose, et parce qu'enfin Dieu est juste.

III

C'est une vérité admise qu'ici-bas la vertu n'est pas récompensée, ni le vice puni comme ils méritent de l'être. Souvent au contraire ce sont les meilleurs qui sont persécutés et accablés sans appel, tandis que, à côté d'eux, les hommes pervers et méchants triomphent insolemment. Est-ce juste ? Un pareil ordre de choses est-il compatible avec l'équité souveraine de Celui qui l'a voulu ou qui le permet ?

Dans une circonstance grave pour notre pays, un homme d'Etat en appela à la justice immanente. Qu'est-ce que la justice immanente, sinon Dieu qui en est le foyer et qui l'exerce ?

Si donc Dieu permet que le juste soit éprouvé, c'est qu'il se réserve de le relever quelque jour, de le remettre en honneur, comme Assuérus fit de Mardochée ; de montrer à la face des hommes que ce pauvre qui a été foulé aux pieds était plus grand à ses yeux que ceux qui le méprisaient et l'opprimaient ; que la seule vraie gloire c'est la vertu, la bonté, la miséricorde qui nous rend semblables au Père céleste. Il ne peut pas se faire que le scélérat soit traité aussi bien que sa victime, que l'assassin jouisse de la faveur, de l'estime, de l'impunité, après qu'il a tué, — ce qui arrive quand la justice humaine ne le découvre pas.

Où donc s'accomplirait cette justice nécessaire, s'il n'y avait pas une autre vie, si l'âme n'était pas immortelle ?

Pourrait-on dire alors que Dieu est juste ? Et quelle ressource resterait aux opprimés, aux malheureux, à ceux que semblent poursuivre la malchance, le malheur immérité, la violence, la raison du plus fort ?

Nous savons que Dieu est juste ; c'est pourquoi lorsque les tribunaux humains ne nous font pas droit ou nous condamnent, nous en appelons en toute confiance au tribunal de Dieu, de Dieu qui écoute les sanglots de la veuve et les plaintes de l'orphelin.

Il n'est pas de vérité qui nous relève, nous fasse espérer et nous aide à nous raidir contre l'infortune comme celle-là ! Supprimez-la, vous ruinez la société par la base. La Révolution l'avait compris, c'est pourquoi elle avait décrété la croyance au dogme de l'immortalité de l'âme.

Pourquoi y a-t-il des hommes qui déclarent qu'ils n'y croient pas ? N'en cherchons pas la raison bien loin. Peut-être se rencontre-t-il des incrédules de bonne foi, à cause de l'éducation irréligieuse qu'ils ont reçue, mais ils sont rares, car leur incrédulité révélerait une absence totale d'intelligence. Il y a autre chose. On nie l'âme pour commettre plus librement le mal. La foi est gênante pour l'exercice

de cette étrange liberté, alors on rejette la foi. En vain l'esprit proteste : on ne raisonne plus ; en vain la conscience crie on la fait taire, où l'on étouffe sa voix. Ces « rares génies », comme les appelle Bossuet, n'ont rien vu et ils ne savent rien, que répéter les chants matérialistes que flétrissait déjà Salomon : « Mangeons et buvons, couronnons-nous de roses, car demain nous mourrons. » Mais, par contre, tout ce qu'il y a jamais eu de vertueux, de saint et d'éclairé dans le monde a trouvé dans la foi en l'immortalité de l'âme le principe du dévouement, l'amour du devoir, la consolation de la vie, l'énergie dans les pires épreuves. Le monde passe, l'existence n'est que d'un instant, les souffrances et le martyre ne durent qu'une heure, ensuite ce sera la possession de Dieu pour l'éternité. C'était l'espérance joyeuse des martyrs, c'est aussi la cause de notre assurance, devant l'adversité.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR N.-D. DE PELLEVOISIN

AVANT-PROPOS

Les Apparitions de Pellevoisin semblent être le complément surnaturel de celles de Paris en 1830, à Catherine Labouré, de la Salette, de Lourdes et de Pontmain. C'est pourquoi nous avons composé ces Lectures, qui font suite aux Lectures des années précédentes¹.

Quand nous avons commencé ce travail, nous n'ignorions point que Pellevoisin a rencontré des contradicteurs et des incrédules. Il en est ainsi de toutes les œuvres de Dieu, et ni la Salette ni même Lourdes n'ont été épargnées. Mais à mesure que nous avançons, nous avons rencontré des détails si édifiants et une doctrine si saine, si pure, que nous nous sommes sentis encouragés à poursuivre notre travail. Nous nous persuadons que le récit des Apparitions ne peut que faire aimer davantage la Sainte Vierge, en révélant de plus en plus les trésors de sa maternelle miséricorde.

Il est vrai que Mgr de la Tour n'a point prononcé de jugement canonique sur Pellevoisin. Il n'en eut pas le temps, — pas plus que Mgr de Quélen touchant la Médaille miraculeuse. — Mais il était acquis à cette dévotion et il mourut revêtu du Scapulaire du Sacré-Cœur. Il avait d'ailleurs, par une ordonnance du 28 juillet 1877, érigé une confrérie en l'honneur de la Sainte Vierge dans l'église de Pellevoisin. Mgr Bauron établit aussi cette dévotion dans son église Saint-Eucher de Lyon, avec l'agrément du cardinal Coullié et l'approbation de Mgr Servonnet, archevêque de Bourges, du 14 avril 1898. Puis il publia une Notice, — à laquelle nous avons fait de larges emprunts, — qui fut tirée à vingt-cinq mille exemplaires et lue par plusieurs évêques. Une lettre du cardinal Merry del Val lui manda que Sa Sainteté Pie X avait daigné en « agréer le précieux hommage. »

Les patronages autorisés ne manquent donc pas à Pellevoisin.

Est-il nécessaire d'ajouter que nous n'avons aucune-ment la pensée de porter sur les faits surnaturels que nous racontons un jugement qui prévienne celui de l'autorité compétente ? C'est à la Sainte Eglise seule qu'il appartient de porter ce jugement quand elle l'estimera opportun, et d'avance nous nous y soumettons sans réserve.

¹ Sur les apparitions de Lourdes, en 1908 ; sur les guérisons de Lourdes, en 1910 ; sur N.-D. de la Salette, en 1911 ; sur N.-D. de Pontmain (et N.-D. du Laus), en 1912 ; sur la Médaille miraculeuse et N.-D. des Victoires, en 1913.

I

ESTELLE FAGUETTE

I

La France est le pays privilégié de la Sainte Vierge. Marie a apparu à Paris d'abord, à Cathérine Labouré, pour lui révéler la Médaille miraculeuse, puis à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, visitant ainsi et bénissant par sa présence visible les points principaux de notre patrie. Une terre restait déshéritée, celle qui s'étend au sud de la Loire ; elle daigna la consacrer par de nombreuses apparitions en 1876, faites à une humble fille, native de la Champagne, qui habitait alors à Pellevoisin, dans l'Indre.

Pellevoisin est situé sur la ligne du chemin de fer de Châteauroux à Tours, à 12 kilomètres de Buzançais, non loin d'Issoudun, et appartient au diocèse de Bourges. C'était jusque-là un petit bourg, connu seulement par un *tumulus* remarquable, l'un des mieux conservés qui existent, et qui rappelle sans doute qu'il se livra dans ces régions une grande bataille. De là peut-être le nom de Pellevoisin, *Belli vicus*, le bourg de la guerre.

La terre est fertile, une nappe d'eau arrêtée sur une couche imperméable de marne et de calcaire y entretient la fraîcheur ; de nombreuses fermes sont dispersées dans les plaines et sur les coteaux, encadrées par la verdure des haies et des hauts peupliers. Avec leurs prés verts, leurs clairs ruisseaux, leurs blanches façades, on dirait des émeraudes et des perles qui étincellent au soleil.

Les habitants sont accueillants, intelligents, doués de bon sens et d'aménité. Ils appartiennent à cette forte race berrichonne qui ne recule point devant le travail, vigoureuse et solide, mais éprise des biens de la terre et portée à l'indifférence pour les biens surnaturels ; d'ailleurs ouverte, franche et attachée à ses traditions.

A trois kilomètres de Pellevoisin s'élève le château de Poiriers, dont il sera question dans cette histoire, et qui est la propriété de Madame la comtesse Arthur de La Rochefoucauld.

« En 1876, raconte Mgr Bauron, M. l'abbé Artème-Joseph Salmon était curé de Pellevoisin depuis 1869 ; il avait dans l'école paroissiale comme institutrices cinq religieuses de la Congrégation de Sainte-Anne de Saumur, Sœur Marie-Théodosie, supérieure, Sœur Marie de Jésus, Sœur Saint-Chrysostome, Sœur Sainte-Émerance et Sœur Sainte-Angélique.

« La paix extérieure régnait au village, et la piété sommeillait dans les âmes, sur la terre de France. »

Une jeune fille, Constance-Estelle Faguette, allait la réveiller à Pellevoisin.

II

Estelle Faguette naquit au Moulin-Picot, — un hameau dépendant de Saint-Memmie, qui n'est qu'un faubourg de Châlons-sur-Marne, — le 12 septembre 1843. Ses parents, Victor Faguette et Marguerite-Antoinette Leblanc, étaient des chrétiens ; ils la firent baptiser cinq jours après, et l'élevèrent

avec soin. Elle fut instruite par les Sœurs de la Providence de Portieux, qui dirigeaient l'école du pays, et fit sa première communion dans la belle église de Notre-Dame ; car ses parents avaient quitté le Moulin-Picot pour chercher un travail plus rémunérateur dans la ville. Ils étaient pauvres et ne vivaient qu'avec grand-peine, dans l'espoir de gagner davantage ils vinrent ensuite se fixer à Paris.

L'enfant était docile, douce, facile à élever, et elle aimait beaucoup ses parents. Dans cet amour elle apportait une sollicitude qui, nous le verrons, touchait à l'inquiétude. D'autre part elle ne se distinguait en rien de ses compagnes, sauf peut-être par un grand amour pour les pauvres. Tout enfant elle était portée à les secourir, elle souffrait de ne pouvoir leur faire l'aumône suivant la mesure de son bon cœur, et elle leur donnait généreusement de sa pauvreté. Nul doute que cette charité n'ait attiré sur elle les plus précieuses grâces divines. Dieu aimé ceux qui donnent volontiers et avec joie ; il les récompense par ses meilleures bénédictions.

C'était une modeste, et elle n'avait reçu que ces talents modestes que le monde ne prise pas. Elle avait un bon sens calme, un jugement sûr, des qualités d'intérieur qui faisaient la joie tranquille de la maison.

On remarquait chez elle une tendre dévotion à la Sainte Vierge. Aussi, à l'âge de quatorze ans, son grand bonheur fut-il d'être reçue Enfant de Marie dans la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin. Désormais sa dévotion à Marie fut plus fervente, elle se sentait unie à Elle par des liens plus intimes et plus puissants. Elle aimait à se dire qu'elle était la fille de la Sainte Vierge, et qu'elle avait contracté envers elle des obligations nouvelles et sacrées.

C'est pourquoi, à dix-huit ans, elle se crut appelée à quitter le monde et entra comme novice chez les Augustines Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, à Paris. Cette vie régulière et pieuse lui plaisait, elle aimait à soigner les malades et elle y avait acquis une certaine habileté. Elle était heureuse et demeurait persuadée qu'elle était bien dans sa vocation.

Un accident grave vint, malgré elle, la rendre au monde. Elle fit une chute malheureuse et se blessa grièvement au genou. Sa santé générale s'affaiblit rapidement et il fut visible qu'elle serait incapable désormais de s'occuper des malades.

C'était en 1863. Elle avait vingt ans.

Le 15 septembre, elle quitta l'Hôtel-Dieu et rentra chez ses parents. Elle se rétablit pourtant, mais sans recouvrer sa belle santé d'autrefois.

Cependant sa famille restait pauvre, et il fallait vivre. Aussitôt qu'elle put travailler, elle fit des journées de couture chez Mme la comtesse Arthur de La Rochefoucauld et chez la belle-mère de celle-ci, Mme la comtesse d'Estissac mère. On apprécia son caractère, sa conduite et sa piété. Aussi en février 1865 entra-t-elle, comme bonne d'enfants, au service de la comtesse, à Paris.

A la fin de mai, elle accompagna la famille au château de Rocheplatte, près de Pithiviers, et, six semaines après, elle arrivait avec ses maîtres à Pellevoisin. C'était la première fois qu'elle y venait, et elle ne se doutait point des grâces extraordinaires qu'elle y devait recevoir.

On resta au château de Poiriers jusqu'au 20 décembre. A cette époque, Mme de La Rochefoucauld retournait toujours à Paris, en faisant deux courts séjours à Châteauroux, chez Mme de Fougère, et à Orléans, chez Mme de Rocheplatte. On rentrait à la capitale vers la fin de janvier.

Tel était chaque année le train ordinaire de cette vie de château, avec les mêmes voyages et les mêmes étapes.

Les choses allèrent ainsi dix années. Aucun événement notable dans la vie d'Estelle Faguette, sauf qu'elle était devenue la femme de chambre de Mme Arthur de La Rochefoucauld.

Elle éprouva tout à coup de vives douleurs d'entrailles qui, avec le temps, se firent aiguës et intolérables. Vers la fin de mai 1873, le médecin diagnostiqua une péritonite chronique qui était devenue tuberculeuse. Elle fut contrainte de cesser son service, et sa maîtresse la fit admettre le 1^{er} juin chez les Augustines de la rue Oudinot. Le docteur Bucquoy qui lui prodiguait ses soins constata que le mal s'aggravait rapidement et qu'Estelle s'acheminait lentement et sûrement vers la mort. Comme ses maîtres tenaient à la conserver dans leur maison, il prescrivit les précautions les plus minutieuses, à cause des enfants. La famille de La Rochefoucauld la fit donc transporter à Pellevoisin, au château de Poiriers, dans l'espoir que le séjour de la campagne lui rendrait un peu de forces.

Mais rien ne pouvait arrêter le mal dans sa marche fatale. Au mois d'août, le docteur Bucquoy l'ayant auscultée de nouveau fit cette nouvelle déclaration écrite : « J'ai constaté, outre la péritonite, des lésions. » Dans une autre lettre il ajoutait : « Il y a des tubercules au sommet du poumon droit et peut-être même à gauche. » Et il mandait à Mme de La Rochefoucauld : « Cette pauvre fille restera d'abord incapable de vous rendre aucun service et s'en ira tout doucement. » Il traçait ensuite l'ordonnance et faisait cette observation qui souligne bien l'état désespéré de la malade : « Mais il ne faut pas publier que c'est une phthisique. »

Une péritonite, avec lésions, des tubercules au poumon, une phthisie lente, il n'en fallait pas tant pour achever une constitution aussi frêle et déjà très ébranlée. Estelle s'affaissait visiblement, elle ne pouvait plus sortir et, loin d'être en état de rendre des services, il lui fallait des soins constants et délicats. Elle se voyait mourir, et n'avait plus confiance qu'en la Sainte Vierge. Elle multipliait vainement les prières, les promesses, les neuvaines, implorant sans cesse sa guérison, car elle était jeune encore, et elle tenait à la vie. Et elle descendait chaque jour d'un degré vers la tombe.

III

On venait d'élever dans le parc du château de Poiriers une petite grotte à Notre-Dame de Lourdes. Les enfants du duc d'Estissac demandèrent à leur père de construire une grotte semblable dans les bois du château de Combreux. M. d'Estissac y consentit, et ils placèrent dans la grotte de Combreux une statue de Notre-Dame de Lourdes qui avait été trempée dans les eaux de Massabielle. Estelle faisait prier à ces deux sanctuaires qui étaient très fréquentés. Marie demeurait son unique espoir sur la terre. Ce qui la retenait en ce monde, ce n'était pas tant l'amour de la vie, bien qu'elle n'eût que trente-deux ans, c'était la pensée qu'elle laisserait ses vieux parents sans ressources, à peu près dans la misère. C'est pourquoi elle voulut faire violence au ciel.

Un jour, enfin, elle comprit qu'elle était perdue et que tout l'art de la médecine ne la sauverait pas. La science était impuissante à réparer les ruines irréparables de sa santé irrémédiablement atteinte. Alors elle fit ce qu'elle appelait son testament. C'était une lettre qu'elle écrivait à la Sainte Vierge. Elle la composa à plusieurs reprises, car sa main était défaillante et son esprit ne pouvait s'appliquer longuement. Cette lettre terminée, comme elle n'était pas en état de la porter elle-même à la grotte de Poiriers, elle appela Mlle Reiter, une institutrice qui donnait des leçons de français aux enfants de la famille La Rochefoucauld, et elle lui dit :

— Soyez assez bonne pour déposer cette lettre aux pieds de la Sainte Vierge, dans les pierres de la grotte, de manière qu'elle y reste cachée et qu'on ne puisse la trouver. Vous garderez le secret.

Mlle Reiter fit cette commission, tout étrange qu'elle paraissait. C'était dans les premiers jours de septembre 1873.

Voici ce que disait cette lettre :

« O ma bonne Mère, me voici de nouveau prosternée à vos pieds. Vous ne pouvez pas refuser de m'entendre. Vous n'avez pas oublié que je suis votre fille et que je vous aime. Accordez-moi donc de votre divin Fils la santé de mon pauvre corps pour sa gloire. Regardez donc la douleur de mes parents... Vous savez bien qu'ils n'ont que moi pour ressource. Ne pourrai-je pas achever l'œuvre que j'ai commencée ? Si vous ne pouvez, à cause de mes péchés, m'obtenir une entière guérison, vous pourrez du moins m'obtenir un peu de force pour pouvoir gagner ma vie et celle de mes parents. Vous voyez, ma bonne Mère, ils sont à la veille de falloir mendier leur pain ; je ne puis penser à cela sans être profondément affligée. Rappelez-vous donc les souffrances que vous avez endurées la nuit de la naissance du Sauveur, lorsque vous fûtes obligée d'aller de porte en porte demander asile. Rappelez-vous aussi ce que vous avez souffert quand Jésus fut étendu sur la croix. J'ai confiance en vous, ma bonne Mère. Si vous voulez, votre Fils peut me guérir. Il sait que j'ai désiré vivement être du nombre de ses Epouses, et que

c'est en vue de lui être agréable que j'ai sacrifié mon existence pour ma famille qui a tant besoin de moi. Daignez écouter mes supplications, ma bonne Mère, et les redire à votre divin Fils. Qu'il me rende la santé, si tel est son bon plaisir ; mais que sa volonté soit faite et non la mienne ; qu'il m'accorde au moins une résignation entière à ses desseins, et que cela serve pour mon salut et celui de mes parents. Vous possédez mon cœur, Vierge sainte ; gardez-le toujours, et qu'il soit le gage de mon amour et de ma reconnaissance pour vos maternelles bontés. Je vous promets, ma bonne Mère, si vous m'accordez les grâces que je vous demande, de faire tout ce qui dépendra de moi pour votre gloire et celle de votre divin Fils. Prenez sous votre protection ma chère petite nièce, et mettez-la à l'abri des mauvais exemples. Faites, ô Vierge sainte, que je vous imite dans votre obéissance et qu'un jour je possède avec vous Jésus dans l'éternité. »

Cette lettre est vraiment touchante par sa simplicité, sa naïveté, l'esprit de foi profond qui l'anime. Elle est sortie du cœur d'Estelle, et les inexpériences de la langue qu'on y rencontre ne sont qu'un cachet de plus de son authenticité. Aucun des motifs qui peuvent émouvoir le cœur de la Sainte Vierge n'y est oublié, elle est toute résignée et toute surnaturelle.

La jeune malade ne mit personne dans la confiance, le secret de sa prière demeura entre elle et la Sainte Vierge.

En décembre 1876 — quinze mois après — Mme de La Rochefoucauld ordonna que l'on fit à la grotte de Notre-Dame de Lourdes de Poiriers, des réparations urgentes. Le maçon Laufrais, qui en fut chargé, trouva cette lettre en remuant les pierres, deux ou trois jours avant la fête de l'Immaculée-Conception. Elle était intacte. Par négligence sans doute, ou par une permission de la Providence, il ne la remit à Mme de La Rochefoucauld que le 9 décembre.

C'était le lendemain de la dernière Apparition.

La Sainte Vierge voulait sans doute montrer, par cette coïncidence, que la guérison d'Estelle était le fruit de cette humble et suppliante prière.

II

LA MALADIE

I

Cependant, après qu'Estelle Faguet eut fait déposer sa lettre aux pieds de la Sainte Vierge, sa maladie ne fit que s'aggraver. Elle avait invoqué la bonne Mère avec une confiance filiale, et voilà que Marie paraissait l'abandonner. Au moins elle ne l'exauçait pas. Et la jeune malade souffrait horriblement dans son corps et dans son esprit.

Elle ne pouvait plus faire quoi que ce fût, sans l'aide et l'appui d'une autrême. Le docteur Bénard, de Buzançais, qui la suivait et la soignait, sans espoir, disait : « Elle est au bout de ses rouleaux. » C'était donc l'affaire de quelques journées. Un jour

même, Mme Biarreau, qui la veillait, crut qu'elle ne respirait plus, qu'elle était morte, et elle prépara le linceul.

Elle souffrait dans son cœur. Que deviendraient son père et sa mère, quand elle ne serait plus ? Qui élèverait sa petite nièce dont elle avait pris tant de soins et à qui elle s'était si vivement attachée ? Elle priait, elle répétait : « Mon Dieu ! que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Mais cette prière ne descendait pas toujours de ses lèvres jusque dans son cœur qui se révoltait sourdement. Elle pensait : « Il n'est pas possible que Dieu veuille m'arracher à ma famille dont je suis l'unique secours ! Et pourtant je sens bien qu'un miracle seul pourrait me sauver ! » Et ce miracle elle le demandait à la Sainte Vierge.

Le sommeil fuyait ses paupières et ses nuits étaient terribles. Elle entendait dire autour d'elle, à mi-voix : « Elle est perdue, elle ne se remettra pas. Elle finira dans une crise. » Et l'image de la mort ne la quittait plus.

Il lui faudrait donc mourir, si jeune encore ! Sa bonne maîtresse l'y préparait tout doucement et l'exhortait à faire le sacrifice de sa vie : « Ma pauvre Estelle, disait-elle, plutôt que de souffrir si longtemps, ne vaudrait-il pas mieux que le bon Dieu vous prenne ? Car vous ne vous remettrez sans doute jamais ! » La malade écoutait ces paroles avec tristesse, puis les pensées de foi qui lui étaient suggérées la réconfortaient un instant. Elle pensait au Sauveur qui disait dans la grotte de l'agonie : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Mais que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Elle s'inspirait de ces paroles, de ces sentiments, et se résignait, à l'exemple de Jésus-Christ. Elle se reprochait aussi d'être trop attachée à la vie et demandait à Dieu de lui faire comprendre combien cette vie est peu de chose, et que la mort est un gain pour l'âme chrétienne. Ces sentiments la pénétraient, la consolaient, puis tout à coup elle revenait à sa sollicitude habituelle : « Mon Dieu ! que deviendront mes pauvres parents ? »

En elle il y avait donc des alternatives de foi et de crainte, de résignation et de découragement, de conformité à la volonté divine et de tristesse. Malgré tout, c'était la tristesse qui dominait.

On gagna ainsi le mois de décembre, contre toutes les prévisions des médecins, qui ne s'expliquaient pas qu'elle pût résister si longtemps. Mais la fin paraissait proche. Le 18 décembre, elle eut une crise terrible ; on crut qu'elle allait mourir. C'était la nuit, on appela M. le curé, l'abbé Salmon, qui lui administra les derniers sacrements. Elle se rendait bien compte de son état ; elle les reçut en pleine connaissance et avec la plus grande foi. La souffrance l'avait mûrie et élevée, elle comprenait maintenant le néant de ses regrets et la joie de se soumettre à la volonté de Dieu. C'est pour quoi elle fit cette belle prière :

— Mon Dieu ! vous savez mieux que moi ce qu'il me faut ; faites de moi ce qu'il vous plaira. Aidez-moi seulement à consommer généreusement mon sacrifice !

Cette prière faite, elle éprouva un grand calme : elle se sentait entre les mains miséricordieuses de Dieu. La pensée de ses parents ne lui revenait qu'accompagnée de cette autre : que la Providence prend soin de tout le monde et qu'elle veillerait sur eux. Désormais elle fut parfaitement résignée et elle édifiait les personnes qui la soignaient par sa patience parmi ses très vives douleurs.

Les jours qui suivirent, elle se trouva mieux ; c'était sans doute un effet de la grâce des sacrements. Puis les semaines s'écoulèrent sans apporter d'amélioration dans sa santé, sans précipiter non plus le dénouement qui demeurerait prochain et fatal. Personne ne se faisait d'illusion.

II

La famille de La Rochefoucauld devait retourner à Paris avant la fin de janvier, suivant son habitude. Elle possédait près de l'église une maison qui se composait, au rez-de-chaussée, d'une remise où l'on abritait les chevaux pendant les offices, avec une chambre contiguë, et, au premier étage, de trois pièces. Elle y fit transporter la malade avec infiniment de précautions, par un beau soleil d'hiver le 20 janvier 1876. Les parents d'Estelle s'étaient fixés à Pellevoisin, sept ans auparavant, afin d'être auprès de leur fille ; elle serait donc là, sous leur garde affectueuse, jusqu'à son dernier jour. Ce serait pour elle et pour eux la suprême consolation dans ce grand malheur. Elle était heureuse de cette décision, qui la rassurait aussi pour l'avenir. Puisque ses maîtres étaient si bons pour elle, après sa mort ils auraient des égards pour eux.

On l'environnait donc de prévenances et tout le monde s'intéressait à elle. M. l'abbé Salmon avait de son côté donné des ordres pour que rien ne lui manquât. M. Arthur de La Rochefoucauld, avant de partir, chargea Monsieur le Curé de Pellevoisin d'acheter une place au cimetière pour qu'elle y reposât en paix et à jamais, car il avait la certitude qu'il ne la reverrait plus.

Du 20 janvier au 19 février, les religieuses de Sainte-Anne l'entourèrent de leurs soins éclairés et dévoués. Ses parents et des femmes de Pellevoisin en assez grand nombre qui s'étaient attachées à elle, se relayaient à son chevet pendant la nuit pour l'assister. Car outre les maladies que nous connaissons, une tumeur s'était produite de la grosseur d'une orange, et le médecin avait recommandé de la frictionner souvent.

Le 8 février, nouvelle crise, plus effrayante encore que les autres, on crut qu'elle allait être suivie de l'agonie. Estelle exprima le désir de revoir le médecin, ce qui étonna beaucoup ses gardes-malades, car elle avait témoigné d'une entière résignation, et souvent elle avait dit que les consultations et les remèdes étaient inutiles. Puisqu'elle le voulait, la supérieure, Sœur Marie-Théodosie, écrivit aux religieuses de Buzançais d'envoyer le médecin de la famille de La Rochefoucauld qui la soignait depuis le commencement de son séjour à la campagne, le docteur Bénard. Il refusa de venir : « A quoi bon ? fit-il, répétant la parole qu'il avait dite

déjà. Elle est au bout de ses rouleaux. C'est une phthisique, elle n'a plus besoin des secours de l'art. Cette crise indique qu'il ne lui reste plus que quelques heures de vie... »

Comme la Sœur Maxime, de Buzançais, insistait :

— J'ai autre chose à faire, ajouta-t-il, que d'aller consoler des mourants. Mais adressez-vous au docteur Hubert. Il n'est arrivé que depuis peu de temps dans le pays, il n'a jamais entendu parler de votre malade, il ne refusera pas de la voir.

Sœur Maxime courut chez le docteur Hubert, qui ne fit aucune difficulté pour se rendre le 9 février à Pellevoisin, où il avait d'ailleurs une autre malade à visiter.

Il ne connaissait pas Estelle Faguet, il l'ausculta donc avec soin, afin de se rendre compte exactement de la gravité du mal. Il n'eut pas de peine à reconnaître les tubercules, et surtout des cavernes dans la poitrine qui rendaient toute guérison impossible. Il témoigna même sa surprise qu'on l'eût dérangé pour une phthisique parvenue au dernier degré de la consommation.

— Pour la guérir, dit-il, il lui faudrait une poitrine neuve, et des poumons neufs. Il n'est pas en notre pouvoir de les lui donner. En cet état elle ne peut plus guère aller loin.

Il dit cela à part aux personnes qui gardaient la malade et, avisant la religieuse qui tenait les remèdes, il se rendit avec elle à la pharmacie et prépara lui-même une potion :

— La dose, dit-il, pourra vous servir pour cinq heures, mais à la deuxième heure vous n'en aurez plus besoin.

Il indiquait ainsi que la malade était toute proche de la mort.

La religieuse lui fit observer qu'Estelle ne pouvait plus supporter aucun remède sans le vomir aussitôt avec de grands efforts.

— Alors, fit-il, j'estime qu'il est inutile de la martyriser.

Et il partit.

La mourante comprenait très bien ce qui se passait, et devinait ce qui se disait à voix basse, car elle était douée de cette faculté particulière aux malades qui leur rend l'ouïe plus fine et plus avertie. Elle souffrait parfois atrocement ; mais en même temps son âme achevait de s'épurer, de se transformer, de s'élever jusqu'au plus grand sacrifice, le sacrifice de sa vie accepté avec une entière résignation. La prière de Gethsémani lui revenait, et elle la redisait avec conviction au fond de son cœur.

Son bras droit, en outre, était très enflé, rongé par une plaie vive et presque paralysé. Mais elle endurait toutes ses souffrances avec une foi, une patience qui édifiaient son entourage.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 aprilis 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 16 avril 1914.

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXXV. La sincérité des Evangiles, 305.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXIII. 2^e Dim. après Pâques : Nos devoirs envers le Bon Pasteur, 307.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXI. 2^e Dimanche après Pâques, 310.

Pour le Premier Vendredi. — LX. L'amour gratuit, 314.

Lectures pour le Mois de Marie sur N.-D. de Pellevoisin. — III. 1^{re} Apparition : « Tu pubieras ma gloire, » 315.

Allocution pour une messe du Souvenir Français. — Le courage militaire, civique et chrétien, 317.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXXV

LA SINCÉRITÉ DES ÉVANGILES

Messieurs,

Après ce que nous avons dit, nous ne devrions pas avoir besoin de prouver que les Evangiles contiennent la vérité. Les mêmes raisons qui s'opposent à ce qu'ils aient été inventés ou altérés s'opposent, plus fortement encore, à ce qu'ils racontent des mensonges. Cela est évident.

Mais, nous l'avons dit également, les Evangiles sont des livres très gênants. On s'y prendra de toutes les manières pour les trouver en défaut. Battus sur le terrain de l'authenticité et de l'intégrité, leurs adversaires tenteront de prendre leur revanche au point de vue de la véracité.

Quel triomphe ce serait si l'on pouvait prouver que les évangélistes n'ont écrit qu'un roman ! Un roman intéressant, il est vrai, et plus beau qu'aucune histoire, mais enfin un roman qui ne s'impose pas plus à la foi et surtout à la morale que les *Mille et une Nuits* et *Les Aventures de Télémaque* !

Quel triomphe si l'on pouvait répandre l'opinion que « en beaucoup de récits, les évangélistes ont raconté, non pas tant la réalité, que ce qu'ils ont estimé, quoique faux, plus profitable à leurs lecteurs ! »¹

Ne croyez pas, Messieurs, que j'aie cherché ces attaques dans quelque musée d'archéologie théologique. Nullement. Elles sont toutes récentes, puisqu'elles ne remontent pas à dix ans. Vous voyez qu'il n'est pas inutile de démontrer que les évangélistes, comme des témoins dignes de foi, ont dit la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité.

¹ XIV^e proposition condamnée par le décret *Lamentabili*.

I

Il suffit de lire l'Evangile sans parti pris pour voir que ceux qui l'ont écrit sont sincères.

Que fait celui qui poursuit un but en écrivant un livre ? Sans même qu'il s'en aperçoive, il ramène tout à ce but ; il souligne les traits qui sont favorables à sa thèse ; il se garde bien de fournir des objections à ses lecteurs ; il se présente lui-même comme un auteur estimable, et il ne dit rien qui puisse affaiblir son autorité.

Est-ce cela que nous trouvons dans l'Evangile ? C'est tout le contraire.

L'Evangile souligne-t-il les traits qui sont favorables à son héros ? Ouvrez-le, Messieurs, et voyez si vous y trouvez rien de semblable. Cherche-t-il à embellir la personnalité du Christ ? Il n'y songe même pas. Aucun cri d'enthousiasme. Aucune louange. Il raconte ses plus grands miracles comme des choses tout ordinaires. Il redit ses enseignements les plus sublimes sans un mot de commentaire. S'il relate le succès qu'il obtient près des foules, c'est parce que cela est nécessaire pour la suite de son récit.

Comment raconte-t-il la tempête apaisée ? « Il commanda au vent et à la mer, et il se fit un grand calme. » C'est tout.

Comment raconte-t-il la résurrection de la fille de Jaïre ? « Aussitôt la jeune fille se leva et marcha ; elle avait douze ans, et tous furent remplis de stupeur. Mais il leur défendit véhémentement d'en parler, et il leur dit de lui donner à manger. » C'est tout.

Comment raconte-t-il la multiplication des pains ? « Il en distribua à ceux qui étaient là autant qu'ils voulurent, et quand ils furent rassasiés, il dit à ses apôtres : Recueillez les restes pour qu'ils ne soient pas perdus. » C'est tout.

De bonne foi, Messieurs, est-ce ainsi qu'on écrit quand on invente un héros et qu'on lui prête des actions supposées ?

Il y a plus. Non seulement les évangélistes n'exaltent pas Jésus-Christ et ne cherchent pas à le faire briller à nos yeux, mais encore ils ont la naïveté, je n'ose pas dire la maladresse, de nous dire, par le menu, toutes les injures qui lui furent adressées, toutes les calomnies qui furent répandues contre lui, tous les échecs qu'il eut à subir, toutes les souffrances qu'il dut supporter.

Par eux nous savons que les Pharisiens le regardaient comme un suppôt du démon, comme un buveur de vin, comme un ami des gens de basse condition, comme un artisan qui n'avait pas fait d'études, comme un séducteur, comme un blasphémateur, comme un homme dangereux pour son pays. Par eux, nous savons qu'il a été mis au-dessous d'un criminel avéré, et qu'il a été crucifié entre deux voleurs. Ils ne nous font même pas grâce des injures qui lui furent prodiguées pendant son agonie. De telles données peuvent nuire à la gloire de leur héros. Ils n'ont même pas l'air de s'en douter.

Bien plus encore. Voici des auteurs qui ne parlent d'eux-mêmes que pour en dire du mal. Sur ce chapitre, ils n'omettent aucun détail. C'est ainsi que nous connaissons de quelle humble extraction ils étaient ; nous savons de même que leur intelligence fruste s'ouvrait difficilement aux enseignements de leur Maître, qu'ils le fatiguèrent souvent par leurs questions indiscrettes, qu'ils n'étaient pas dépourvus d'ambition, qu'ils étaient prompts à la colère, jaloux les uns des autres.

Sans chercher à atténuer leur lâcheté, ils nous font savoir qu'ils ont abandonné leur Maître, dès qu'ils l'ont vu au pouvoir de ses ennemis jurés. Nous ignorerions que Jean, plus fidèle, se ressaisit et qu'il assista à la mort du Christ, si cela n'était lié intimement à la parole sublime par laquelle la Sainte Vierge nous fut donnée pour mère.

Et S. Pierre ? Si l'on veut absolument que cet homme ait rêvé d'être un jour le chef d'une nouvelle religion et le père suprême d'une multitude d'âmes, comment expliquer que son reniement infamant ait été raconté dans les derniers détails ? Il faut avouer que c'était de l'habileté à l'envers que de nous faire assister à cette déchéance humiliante du futur pape, et singulièrement compromettre son autorité pour l'avenir.

De tels témoins n'ont pas besoin d'autre chose pour qu'on les croie ; quand on pousse la franchise jusqu'à ne pas s'épargner soi-même, on mérite bien de ne pas être accusé de mensonge, et c'est ce que le bon poète François Coppée a exprimé dans ces beaux vers :

Une preuve entre cent que la sainte Ecriture
Est un récit fidèle et fait d'après nature,
C'est qu'ici les témoins s'accusent...
Pierre dit : « Je fus lâche », et Thomas : « J'ai douté. »
Donc s'ils disent ailleurs : « Il est ressuscité, »
« En tel lieu, nous l'avons vu faire tel prodige... »
Je les crois...

II

Quand un témoin, appelé à la barre, s'exprime nettement, sans réticences calculées, sans parti pris, sans réflexions tendancieuses, il est écouté avec confiance, et cette confiance s'accroît encore quand sa déposition, toutes les fois que cela est possible, est corroborée par les autres témoignages.

Il en est ainsi pour les évangélistes. Toutes les fois qu'ils ont été amenés à parler de questions historiques ou géographiques, ils se sont trouvés d'accord avec les historiens et les géographes de leur époque ou des époques immédiatement postérieures.

Ils parlent de l'étoile miraculeuse qui amena au berceau de l'Enfant-Dieu les Mages de Chaldée. Chalcide, commentateur de Platon, en parle également.

Ils parlent d'Hérode et du massacre des Saints Innocents. L'historien Macrobe, qui était païen, en parle également.

Ils parlent de la fuite en Egypte. Les païens

Celse et Porphyre la rapportent aussi, et prétendent que c'est là que Jésus apprit la magie.

Ils parlent de Jésus qui était un homme puissant en parole et en œuvre. L'empereur Tibère, peu de temps après sa mort, voulut le mettre au nombre des dieux, et si le Sénat romain repoussa cette proposition, ce fut uniquement pour une question de procédure.

Ils parlent de Jésus condamné au supplice de la croix. Tacite et Suétone le rappellent quand ils racontent les premières persécutions dont les chrétiens furent l'objet.

L'historien Josèphe, qui était juif et qui mourut en l'an 95, doublement bien placé, par conséquent, pour parler des événements contenus dans l'Evangile, s'exprime ainsi :

C'est dans ce temps que vivait Jésus, homme sage, si néanmoins on doit le considérer simplement comme un homme, car il faisait des œuvres admirables. Il était le maître de ceux qui aiment à être instruits de la vérité ; il se fit suivre d'un grand nombre, non seulement de Juifs, mais de Gentils même ; c'était le Christ. Les principaux de la nation l'ayant accusé, Pilate le fit crucifier ; mais ceux qui l'avaient aimé pendant sa vie lui furent fidèles après sa mort, car il leur apparut vivant et ressuscita le troisième jour. Ce fut là l'accomplissement de ce qui avait été annoncé par les divins prophètes, qui avaient aussi prédit de lui une infinité de choses miraculeuses. C'est de là que la nation des chrétiens, que nous voyons aujourd'hui, a tiré son nom.

Les historiens païens parlent, de même que les évangélistes, des ténèbres qui s'étendirent sur la terre, le Vendredi Saint, depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, du tremblement de terre qui eut lieu au même moment, et de la ruine de Jérusalem prédite par le Christ.

Le sol de la Judée lui-même rend témoignage en leur faveur, puisque les lieux qu'ils ont décrits sont demeurés conformes à la peinture qu'ils en ont faite et devenus un but de pèlerinage où tant d'âmes aspirent et qu'elles vénèrent à genoux. C'est ici qu'il est né. C'est ici qu'il a travaillé. C'est ici qu'il a rencontré la Samaritaine, qu'il a guéri le paralytique, qu'il a agonisé, qu'il est mort. Les pierres mêmes parlent quand il s'agit de lui.

Est-ce que cet accord parfait avec des témoins aussi dissemblables et aussi hostiles, n'est pas aussi la preuve frappante que les évangélistes ont dit la vérité ?

III

Il y a, Messieurs, beaucoup d'autres considérations qui se sont présentées à ceux qui ont étudié cette question de la sincérité absolue des évangélistes, qui se présentent à votre esprit, qui se présentent au mien. Je les laisserai de côté pour ne pas prolonger outre mesure cette démonstration, et ne m'arrêterai qu'à celle-ci :

Les évangélistes sont dignes de foi parce que, non seulement leur déposition est exempte de passion, non seulement elle est corroborée par les témoignages les moins suspects, mais encore ils l'ont signée de leur sang.

Ah ! si les évangélistes avaient dû retirer un avantage quelconque de leurs affirmations, j'avoue que nous pourrions y regarder à deux fois avant de leur donner créance. Mais quel intérêt pouvaient-ils avoir à mentir ? Voyez-vous ces douze hommes du peuple qui étaient si tranquilles quand ils jetaient leurs filets dans le grand lac galiléen, entreprendre de duper l'univers ? L'univers, notez-le bien, qu'ils ne connaissaient pas, dans lequel ils n'avaient pas de relations, et encore moins d'influence ! Qui les empêche de rester dans leur pays ?

Mais non. Ils laissent là leur maison, leur métier et leur foyer, et ils s'en vont, sachant parfaitement qu'ils n'ont à attendre de leur projet que luttes inégales et contradictions violentes dans lesquelles ils seront inévitablement broyés.

Cela, leur Maître le leur a prêté, quand il leur a dit : « Vous serez entraînés devant les pouvoirs publics, et l'heure vient où celui qui vous fera mourir croira faire une action agréable à Dieu. » La perspective n'est pas engageante, et elle ne tarde pas à se réaliser.

A peine ont-ils commencé de prêcher l'Evangile qu'ils sont traduits devant le Sanhédrin, couverts d'outrages, accablés de coups. Pour un début, ce n'est guère rassurant, et s'ils mentent, ils feraient bien de s'en tenir là. Ils continuent néanmoins. Les difficultés aussi. Ils sont emprisonnés, et cela dans leur pays, là où ils connaissent les usages et la langue. Que sera-ce dans les autres nations ? Vraiment il y aurait bien de quoi renoncer à une tentative où il n'y a que des mauvais traitements à attendre.

Vous savez que rien ne les arrête et que ces conquérants nouveaux, loin d'être découragés, se partagent le monde. Faut-il, pour leur faire avouer qu'ils ont menti, s'ils mentent, des tortures raffinées ? Faut-il la mort ? Les tortures et la mort viendront pour tous. Quoi ! pour un mensonge, ils consentiraient à sentir leurs membres se tordre sous l'étreinte de la souffrance ? Ils consentiraient à mourir ? Mais on ne souffre pas, on ne meurt pas pour quelque chose qui n'est pas vrai ! Au dernier moment on se rétracte, et on laisse échapper l'aveu qui confond, mais qui délivre, et l'on s'écrie : « Arrêtez ! j'ai menti ! »

Cette parole, jamais les apôtres ne l'ont dite. C'est donc qu'ils n'ont pas menti.

* * *

Le grand Pascal a écrit cette pensée : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger ¹. » Il n'y a qu'une histoire qui réponde à ce désir, et c'est l'Evangile. Cela veut-il dire qu'il faut rejeter toutes les autres ? Assurément non. Mais cela signifie tout au moins que si on les rejetait toutes, il faudrait encore accepter l'Evangile. Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXIII

2^e Dimanche après Pâques

NOS DEVOIRS ENVERS LE BON PASTEUR

Et cognoscunt me meæ,... et vocem meam audient.

Mes brebis me connaissent... et elles écouteront ma voix. (Jo., x, 14-16).

Mes frères,

L'année dernière, en ce dimanche du Bon Pasteur, je vous ai présenté le bon Pasteur par excellence, N.-S. J.-C. Je vous ai montré comment il en possédait les qualités et en remplissait parfaitement les fonctions : il a de ses brebis une connaissance affectueuse, il en prend soin, les nourrissant, les défendant, même au péril de sa vie, puisqu'il s'est sacrifié pour nous.

Il est bien naturel que les brebis répondent à cet amour et à ce dévouement du bon Pasteur : c'est pour elles un devoir, qu'elles rempliront en s'efforçant non seulement de *mieux connaître* le divin Maître, mais encore d'*être plus dociles à sa voix*.

I

1. Connaître Jésus-Christ, c'est la première science du chrétien. Le nom même de *chrétien* le prouve : il signifie « disciple du Christ. » Or le disciple étudie son maître pour en devenir la fidèle copie. Les savants de l'antiquité, les philosophes païens avaient des partisans qui devenaient leurs disciples ou élèves. Ceux-ci formaient une école ou une secte et étudiaient avec ardeur les idées du maître. Ils ne poursuivaient qu'un but : reproduire dans leurs écrits ou leurs enseignements, retracer dans leur conduite, aussi fidèlement que possible, la conduite et l'enseignement de celui dont ils s'étaient faits les disciples. Eh bien ! mes frères, ceux-là seuls aussi sont dignes de porter le nom de chrétiens qui étudient et connaissent Jésus-Christ, et s'efforcent de mettre en pratique sa doctrine. On n'est pas et on ne peut pas être disciple de quelqu'un si on ne le connaît pas, si on ignore absolument sa vie et son enseignement. Il y a donc pour nous une obligation rigoureuse d'étudier Jésus-Christ.

Il y va de notre intérêt. Car celui qui sur la terre aura méconnu Notre-Seigneur, un jour sera aussi méconnu de lui. Il entendra cette parole : « *Nescio vos*. Je ne vous connais pas. » (Luc, xiii, 27). Et celui qui la prononcera sera notre juge. N'est-ce pas le comble de l'imprudence que de ne pas chercher à connaître celui devant qui nous devons tous comparaître et qui décidera de notre sort éternel ? Jésus nous a avertis qu'il était un Dieu plein de bonté et de miséricorde pour le pécheur qui veut se repentir, pour sa créature, même coupable, tant qu'elle demeure ici-bas. Mais à la mort il sera le juge inexorable, infiniment juste et équitable. Il traitera chacun selon ses œuvres. Malheur à ceux

¹ *Pensées*, édit. Havet, art. xxiv, n° 46.

qui ne veulent pas le connaître aujourd'hui ! C'est à ceux-là qu'il dira : « *Nescio vos*, je ne vous connais pas. Vous n'êtes pas de mon troupeau, puisque vous ignorez le Pasteur. *Nescio vos*, je ne vous connais pas, retirez-vous. » Et alors ils seront repoussés comme des étrangers, châtiés comme des ennemis, exclus du paradis et peut-être précipités dans les flammes de l'enfer. Tel est le sort de ceux qui n'étudient pas Jésus-Christ. A ceux au contraire qui l'auront étudié et connu, qui se seront attachés à ses pas pour le suivre comme la brebis fidèle suit le bon pasteur, il ouvrira les portes du divin bercail.

Nous devons connaître Jésus, le bon Pasteur, parce que c'est sa volonté. Il est venu sur la terre pour nous sauver en nous rachetant au prix de son sang, mais aussi en nous fournissant le plus beau modèle à imiter. Il est pour nous comme un livre vivant ouvert sous nos yeux. « *Inspice et fac secundum exemplar*. Regardez, considérez, étudiez avec soin le modèle qui vous est présenté. » (Ex., xxv, 40). Ayons de Jésus une connaissance précise et approfondie, afin de l'aimer davantage et de reproduire en nous ses exemples. Du reste, ce divin Maître ne nous a-t-il pas invités à marcher sur ses traces, à prendre notre croix et à le suivre ? Or, on n'imité que ce qu'on aime et connaît bien. On ne copie et reproduit un modèle que quand on l'a bien étudié.

Les saints nous invitent aussi à acquérir la connaissance de Jésus-Christ. Elle est, d'après S. Jean, la clef du ciel, le chemin de la vie éternelle, l'âme de toutes les vertus. L'apôtre S. Paul l'appelle la science des sciences, la seule souverainement importante, en comparaison de laquelle tout le reste est vil et méprisable. (Phil., iii, 8). C'est qu'en effet aucune autre science ne procure la sainteté de la vie présente, ni le bonheur de la vie future. La connaissance du Sauveur, dit encore le même apôtre, c'est « la science suréminente de la charité de Jésus-Christ, » la seule dont il se glorifie, la seule qu'il demande à Dieu pour ses disciples. (Eph., iii, 49). S. Augustin nous affirme que dans ses livres il ne cherchait qu'une chose : connaître Jésus. S. François Xavier parcourait chaque mois dans ses méditations l'abrégé de la vie du Sauveur ; il voulait ainsi mieux connaître Notre-Seigneur pour l'aimer davantage et l'imiter plus parfaitement.

2. Vous le pensez bien, mes frères : la connaissance de Jésus ne consiste pas seulement à savoir son nom, son origine, et même son histoire. On n'étudie pas la vie du divin Maître comme celle d'un grand homme quelconque.

Cette science consiste surtout à pénétrer dans l'intime de Jésus, à comprendre son esprit, son amour, sa doctrine, ses vertus. Il n'est pas possible d'être chrétien ou disciple du Christ et d'ignorer, par exemple, que Notre-Seigneur est le Fils unique de Dieu, Dieu lui-même, l'Etre infiniment parfait, infiniment puissant, le Maître du monde, et que c'est par bonté pour nous qu'il s'est abaissé jusqu'à l'état d'esclave, qu'il s'est fait homme, qu'il

s'est immolé sur la croix. Vous ne pouvez non plus ignorer que dans cet enfant de la crèche comme dans le délaissé du Calvaire, il y a la nature divine avec tous ses attributs et la nature humaine ; que dans le Christ il y a des trésors de lumière, de vérité, de sainteté, de vertu, de miséricorde et de consolation.

Connaître Notre-Seigneur, c'est savoir qu'il est ressuscité et remonté au ciel où il nous a mérité et préparé une place, mais qu'il continue aussi à vivre sur la terre dans les âmes, dans son Eglise dont il est le chef invisible, dans son Eucharistie ; c'est étudier sa doctrine qui est comme le reflet de son cœur, qui est toute d'humilité et de charité, qui nous prêche la croix et nous procure la vie ; c'est avoir conscience de tous les bienfaits que ce bon Pasteur nous a procurés ; c'est être instruit sur le grand mystère de l'Eucharistie, sur la présence réelle de Jésus au milieu de nous, sur son sacrifice quotidien à l'autel.

3. Que d'autres vérités encore vous pourrez apprendre en relisant votre Evangile et votre catéchisme, et en les méditant !

Car la vie et les enseignements du Christ nous sont tracés dans un livre simple et sublime à la fois, écrit sous l'inspiration du Saint-Esprit lui-même, et que nous devons tous aimer et lire avec respect et docilité, l'Evangile. Chaque page de ce livre inspiré nous met en présence de notre divin modèle, ou nous dit exactement les vérités qu'il a enseignées aux hommes. Il nous dicte ainsi les leçons du Fils de Dieu, du Bon Pasteur.

Lisez-le ; non seulement il vous instruira et vous fera connaître Jésus, mais croyez bien qu'il renferme assez d'attraits pour captiver votre cœur et votre esprit. En vain vous cherchiez une figure plus noble, plus ravissante que celle du Christ. Vous ne trouverez rien de beau et de sublime comme la vie de Jésus, tout à la fois attendrissante et édifiante : depuis plus de dix-huit cents ans qu'on la lit et qu'on la raconte, elle n'a rien perdu de son charme, elle est toujours aussi neuve, aussi passionnante.

Rien de délicieux, de charmant comme les récits de la crèche, des bergers et des mages. Qu'y a-t-il de plus admirable et de plus touchant que l'histoire des bontés de Jésus semant les miracles à travers la Galilée et la Judée ? Quoi de plus empoignant et de plus émouvant que le drame du Calvaire ?

Plein de charme pour notre cœur, l'Evangile offre aussi à notre intelligence ce qu'elle recherche avidement, la vérité. Nous admirons ce qui est beau et grand ; nous voulons ce qui est vrai. Or, l'Evangile nous le procure. Aucun livre ne nous offrira jamais une certitude égale à celle qu'il nous offre. Jésus-Christ est la vérité même, la vérité vivante. Sa divinité, sa vie terrestre, sa passion, son amour pour nous sont des faits incontestables. Sa doctrine, ses enseignements ne sauraient nous induire en erreur, puisqu'ils sont la doctrine et les enseignements d'un Dieu. A notre époque on

lit beaucoup, on étudie avec une ardeur fiévreuse. Malheureusement on néglige l'étude la plus nécessaire, la lecture la plus utile. Combien se repaissent l'esprit des erreurs et des mensonges qu'une presse quotidienne expédie jusque dans les plus petits hameaux ! On meuble son intelligence avec les idées fausses que ces feuilles sèment partout. On dévore romans et feuilletons qui ont plus ou moins d'intérêt, plus ou moins de saveur, et souvent point de moralité. On laisse même quelquefois les enfants s'empoisonner l'âme et le cœur par ces lectures ! Pensez-vous, mes frères, que ces lectures fades, insipides et souvent malsaines vous fassent plus de bien, ainsi qu'à vos enfants, que la lecture de l'Evangile ? Dans ce dernier livre seul, sachez-le bien, vous trouverez la vérité et la vertu. Jetez donc toutes ces frivolités et prenez le livre par excellence, le plus beau, le plus sublime, celui qui vous apprendra la vie chrétienne en vous faisant connaître notre Sauveur, notre divin modèle.

Comment pouvez-vous encore acquérir la connaissance de Jésus ? En écoutant les enseignements que l'Eglise vous donne par la bouche du prêtre. Les prédications que vous entendez chaque dimanche sont l'écho des prédications du Christ. Elles vous redisent la vie et la doctrine de Jésus. Leur but est de vous instruire et de vous rappeler ce que le Sauveur a dit, ce qu'il a fait, ce qu'il a commandé. Venez les entendre avec une oreille attentive et un cœur bien disposé : ainsi vous connaîtrez mieux Notre-Seigneur et vous l'aimerez davantage.

4. Oui, mes frères, nous aimerons ce bon Pasteur ; car il n'est pas possible de songer à tout ce qu'il a fait pour nous sans s'attacher à lui par le cœur.

Nous l'aimerons donc d'abord par reconnaissance. Il est la bonté sans limite. Il nous a aimés jusqu'à l'excès : « *In finem dilexit eos.* » (Jo., xiii, 1). Ce bon Pasteur s'est dévoué pour nous ; il nous a arrachés à l'esclavage du démon ; il a donné sa vie pour nos âmes ; il nous a rachetés au prix de son sang ; il n'a rien épargné pour nous montrer son affection et nous sauver. Tous les jours encore il nous soigne et nous conduit dans de gras pâturages : il offre à nos cœurs un remède dans le sacrement de pénitence, une nourriture dans le sacrement d'Eucharistie, et cette nourriture c'est sa chair, son sang, son âme, sa divinité. Par son Eglise, où il nous a fait entrer comme dans sa bergerie, par ses ministres, il continue de nous diriger, de nous conduire, de nous éclairer et de nous montrer le ciel ou le bonheur qu'il nous réserve. Qui serait assez ingrat pour ne pas aimer un si bon Pasteur ? *Sic nos amantem qui non redamaret ?*

Nous l'aimerons aussi à cause de ses qualités. Le chrétien qui connaît bien Notre-Seigneur l'aime de tout son cœur, parce qu'il sait que Jésus, dans son humanité comme dans sa divinité, est l'être infiniment aimable, la splendeur du Père éternel. Il voit en lui un océan de perfections infinies : par la

pureté et la sainteté de son âme il surpasse toutes les beautés qu'il est possible de rencontrer dans les créatures ; par sa divinité il est digne de tout amour.

Nous l'aimerons enfin parce qu'il est la source de tous les biens et qu'il est toujours prêt à nous accorder tout ce que nous demanderons. « *Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam.* » (Jo., xiv, 14). Je comprends maintenant la malédiction prononcée par S. Paul : « Anathème à qui n'aime pas N.-S. J.-C. ! *Si quis non amat Dominum nostrum J.-C., sit anathema.* » (I Cor., xvi, 22).

Et comment prouver notre amour au bon Pasteur ? *En écoutant sa voix docilement, c'est-à-dire en obéissant à ses commandements et en imitant ses exemples.*

II

1. Observer la loi de Dieu, c'est la première manière d'entendre la voix du divin Pasteur. Ce n'est point par des paroles qu'il faut montrer son amour, mais par des effets, par des œuvres. Et la première œuvre à laquelle Notre-Seigneur nous convie et nous oblige, c'est la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise. Ecoutez les paroles mêmes du divin Maître : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements ; celui qui garde mes commandements, c'est celui-là qui m'aime. » (Jo., xiv, 15-21). « Si vous observez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai moi-même observé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour. » (Jo., xv, 10). Ne restons pas indifférents à l'invitation du bon Pasteur. Comprendons qu'en accomplissant exactement les volontés du Sauveur nous lui donnons la meilleure preuve de notre amour, et nous répondons à son ordre. « Vous serez mes amis, dit-il encore, si vous faites ce que je vous commande. » (Jo., xiv, 14). Bien plus, il nous promet, à cette condition, le paradis : « Voulez-vous un jour posséder la vie éternelle ? gardez mes commandements. » (Matt., xix, 17). Obéissons à la voix du bon Pasteur. Il n'est pas possible d'être une brebis fidèle et aimée du Bon Dieu sans cette obéissance ; car quiconque n'observe pas les commandements de Dieu et ceux de son Eglise, ne peut se flatter d'aimer Notre-Seigneur, pas plus qu'un enfant ne peut dire qu'il aime son père quand, au lieu de lui obéir, il se montre indocile et rebelle.

Ecouter la voix du bon Pasteur, c'est encore obéir à sa grâce, à ses conseils, à ses inspirations. Notre-Seigneur a en effet bien des manières de nous parler. Il nous inspire de bonnes pensées, de bons desirs, de bonnes résolutions ; il envoie une lumière à notre intelligence, il provoque notre volonté à la vertu : suivons son impulsion, obéissons à sa voix. Il nous invite au bien, à la pratique du devoir par les reproches ou les avis d'une mère, d'une sœur, par les bons exemples ; il nous attire à lui par des cérémonies ou des fêtes. Il nous parle enfin par toute sorte d'événements heureux ou malheureux : un succès ou un insuccès, une pre-

mière communion ou un deuil, une mission, une épreuve, etc. Qu'importe de quelle manière la voix du bon Pasteur se fasse entendre, qu'importe ce qu'elle demande : n'hésitons pas à obéir.

Entendre la voix du bon Pasteur c'est enfin écouter l'Eglise qui est comme la continuation du Christ, qui est chargée par Jésus de nous donner la vérité, de nous enseigner la vertu, de nous administrer les sacrements, de nous conduire au ciel ; c'est obéir au Souverain Pontife, pasteur suprême, à qui Jésus a confié l'office de gouverner et de paître le troupeau chrétien ; c'est obéir à son évêque successeur des apôtres et envoyé par Notre-Seigneur pour prêcher, pour instruire, pour sanctifier ; c'est obéir au pasteur de sa paroisse, écouter ses conseils, ses instructions, car il vous parle au nom du Christ. En leur obéissant vous écoutez Jésus : « Celui qui vous écoute m'écoute. » (Luc, x, 16). Le divin Pasteur leur a remis sa houlette, c'est-à-dire son autorité et le soin de vos âmes ; aussi ils vous aiment, ils vous conduisent dans le bien ; écoutez-les, sûrs d'écouter ainsi la voix du Christ.

2. Si nous obéissons docilement au bon Pasteur, il nous entraînera à sa suite. Nous marcherons sur ses traces. En vrais disciples, nous reproduirons ses exemples. Ne nous a-t-il pas dit : « *Exemplum enim dedi vobis* : Je vous ai donné l'exemple. » (Jo., xiii, 15). Souvenons-nous qu'il est « la voie, la vérité et la vie, » (Jo., xiv, 6) et que « celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres. » (Jo., viii, 12). Suivons donc le chemin qu'il nous a tracé ; ayons les yeux fixés sur lui afin de l'imiter.

En lisant l'Evangile, nous apprendrons à détester ce qu'il a détesté, à mépriser ce qu'il a méprisé, à aimer ce qu'il a aimé. Il a détesté le péché, détestons-le ; il a méprisé les honneurs, les richesses, les plaisirs, ne nous y attachons point du tout ; il a aimé et pratiqué la vertu, aimons-la et pratiquons-la. Il nous montre spécialement le détachement, l'esprit de mortification, le renoncement à nous-mêmes : « Si vous voulez marcher après moi, renoncez-vous, prenez votre croix et suivez-moi. » (Matt., xvi, 24). Il nous prêche l'humilité et la charité : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » (Matt., xi, 29). En un mot, jugeons comme Jésus jugeait, parlons comme il parlait, agissons comme il agissait ; et pour nous bien conformer à ses exemples, posons-nous souvent cette question : « Si N.-S. était à ma place, parlerait-il, agirait-il comme je parle ou comme j'agis ? »

De la sorte, mes frères, nous serons d'excellentes brebis du bon Pasteur, de parfaits chrétiens, étant semblables à notre Maître (Luc, vi, 40), et un jour d'heureux élus. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXI

2^e DIMANCHE APRÈS PÂQUES

Mes frères,

Le 2^e dimanche après Pâques est généralement désigné sous le nom de « Dimanche du Bon Pasteur, » parce que l'Evangile de ce jour est composé des paroles par lesquelles Notre-Seigneur se donne à lui-même ce titre si touchant. « Autrefois, vers le 21 avril, les anciens Romains célébraient une fête particulière des pasteurs, nommée *Palilia*. On lavait, on purifiait, on consacrait des agneaux ; on ornait les étables de branches d'arbres, et l'on sautait par-dessus les feux de joie en s'aidant de la houlette¹. » Combien est plus belle la fête du Pasteur des chrétiens que nous célébrons aujourd'hui ! Le modèle des pasteurs, N.-S. Jésus-Christ, a lavé, purifié et sanctifié ses agneaux dans son propre sang ; il leur a donné de gras pâturages, et par la vertu de sa croix, ils peuvent échapper aux morsures des loups ravisseurs et à la mort éternelle.

Aussi cette figure du Bon Pasteur a toujours été un des emblèmes les plus chers à la piété des fidèles ; elle a été reproduite sur une foule de gemmes, de sceaux, de fragments de verre retrouvés dans les catacombes, et dans les fresques de ces souterrains sacrés ; elle nous apparaît dans les actes de nos martyrs pour les encourager et les fortifier ; enfin les plus doctes évêques du moyen âge se sont plu à l'exposer dans leurs homélies, afin de mettre en garde leur troupeau contre l'astuce du mercenaire qui fuit à l'approche du loup.

Rançons en ce jour notre foi et notre respect envers ceux que le Bon Pasteur a donnés pour chefs à l'Eglise qu'il a fondée après sa résurrection.

1

1. Le premier mot de l'*Introït* invoque la pensée de la miséricorde du Seigneur : « *La terre est remplie de la miséricorde du Seigneur, alleluia ; par le Verbe du Seigneur, les cieux ont été affermis, alleluia. Ps. Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, c'est aux cœurs droits à chanter ses louanges.* » Ces paroles sont tirées d'une partie des versets 5 et 6 et du verset 1 du Ps. xxxii.

Cette miséricorde de Dieu s'est manifestée de mille manières à l'égard de l'humanité.

Elle s'est manifestée d'abord dans la création de l'univers : *Verbo Domini cœli firmati sunt.*

Elle s'est manifestée ensuite dans la Rédemption. La délivrance de l'humanité, rachetée par la passion et la mort du Fils de Dieu, est en effet une seconde création, dont le motif déterminant a été la miséricorde du Seigneur, qui a rempli toute la terre.

Enfin une troisième manifestation de cette miséricorde universelle a été la fondation de l'Eglise.

¹ Knoll, *La vie de l'Eglise*, t. iii, p. 179.

Après sa résurrection, le Sauveur a mis la dernière main à l'organisation de son Eglise. Il a déjà désigné Simon, fils de Jean, comme la pierre fondamentale sur laquelle il devait la bâtir ; il lui a promis les clefs qui doivent en ouvrir ou en fermer la porte. Mais Simon-Pierre a renié trois fois son Maître dans la nuit de la Passion. Aussi, pour réparer cette défaillance, Jésus va-t-il lui demander une triple protestation d'amour.

C'était près du lac de Tibériade, après une pêche miraculeuse. Trois fois le Sauveur posa cette question : « *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?* » et trois fois l'apôtre répondit affirmativement. Les deux premières fois, Jésus lui dit : « Pais mes agneaux ; » et la troisième fois : « Pais mes brebis. » Par ces paroles, Pierre n'était pas seulement réhabilité, mais il était en même temps constitué pasteur des agneaux et des brebis du Christ ; il était investi de l'autorité souveraine ; il recevait la garde et la direction de cette société qui allait sur la terre continuer l'œuvre de miséricorde que Jésus-Christ avait commencée. Cette société a pris dans le monde un développement si grand qu'elle a reçu le nom de *catholique* ; c'est donc avec raison que la liturgie nous fait dire aujourd'hui que la miséricorde a rempli toute la terre.

Ajoutons avec S. Augustin et d'autres Pères que « les cieux » signifient les apôtres dans le langage mystérieux de l'Ecriture ; ils ont été affermis par le Verbe de Dieu, le jour où il leur a donné Pierre pour Pasteur et pour fondement. Ce sont donc les apôtres qui, semblables à des cieux, ont versé sur le monde cette pluie bienfaisante de la miséricorde par la rémission des péchés, parce qu'ils ont été affermis par le Verbe divin, Jésus-Christ, et qu'ils ont été remplis de l'Esprit-Saint.

Tant de bienfaits doivent exciter dans les cœurs vraiment loyaux et généreux une reconnaissance inaltérable et une joie indicible. C'est à cette joie que nous invite l'Eglise, nous qui avons été purifiés et sanctifiés dans le sang de Jésus-Christ : *Exultate, justi, in Domino, rectos decet collaudatio*.

2. La *Collecte* concorde avec l'introît et l'évangile : avec l'introît, en demandant de perpétuer cette joie à laquelle nous étions conviés ; avec l'évangile, en nous montrant l'humanité étendue à terre comme la brebis égarée, et relevée par Jésus-Christ, le Bon Pasteur : « *O Dieu, qui dans l'humiliation de votre Fils avez relevé le monde abattu, accordez à vos fidèles une joie constante, et faites jouir de l'éternelle allégresse ceux que vous avez arrachés aux dangers de la mort éternelle.* »

Avant la venue de Jésus-Christ, le monde était l'esclave de Satan, qui régnait en maître sur les nations et faisait peser sur l'humanité le joug le plus cruel, le plus humiliant. Il inspirait la législation, qui autorisait les excès les plus affreux. Oui, vraiment le monde était tombé dans les profondeurs de l'ignominie ; tout était dieu, même les légumes les plus vulgaires, excepté Dieu lui-même.

Jésus-Christ parut sur la terre. Pour combattre l'orgueil qui était la cause de tous les crimes, il pratiqua l'humilité la plus absolue dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mort ; il releva ainsi le monde. *Filii tui humilitate jacentem mundum ereexisti.*

Malheureusement le monde ne cesse de tomber, de se laisser abattre ; mais Jésus-Christ ne se lasse pas de s'abaisser, de se sacrifier pour lui. Il s'abaisse, il s'humilie dans le sacrement de son amour ; il se sacrifie, il s'immole sur l'autel, et c'est ainsi qu'il relève le monde. Il relève ceux qui étaient tombés dans le péché, il relève ceux qui étaient découragés, il relève les timides et les indifférents ; mais il les relève à condition qu'on aille à lui, qu'on le prie, qu'on communie. Vous donc, m. f., qui avez eu le bonheur de faire vos Pâques, de manger le Pain des forts, ne sentez-vous pas circuler dans tous vos membres une sève nouvelle qui vous permettra d'affronter avec tranquillité les combats futurs ? Remerciez Dieu sincèrement.

Dans l'oraison nous demandons encore cette joie véritable que seuls peuvent goûter ceux qui aiment Dieu, l'adorent et le servent en esprit et en vérité ; cette joie qui met la lumière dans l'intelligence, qui dilate le cœur et fortifie la volonté, cette joie qui, selon la parole de l'Esprit-Saint, « fait de notre vie un printemps toujours fleuri. *Animus gaudens aetatem floridam facit.* » (Prov., xvii, 22).

Pourquoi devons-nous nous réjouir ? Parce que Jésus-Christ, par la victoire remportée sur la mort, nous a affranchis de l'empire qu'elle avait acquis, nous a arrachés au péché et à l'esclavage du démon. Avec l'Eglise notre mère, réjouissons-nous non pas seulement quelques jours, mais toute notre vie ; il en sera ainsi si nous sommes ardents, généreux et fidèles, si nous marchons avec courage dans le chemin de la vertu.

3. L'*Epître* est empruntée à la première lettre de S. Pierre (II, 24-25). L'apôtre s'adresse particulièrement aux Juifs convertis qui habitaient le Pont, la Bithynie, la Galatie, l'Asie et la Cappadoce. Son but est de les mettre en garde contre les doctrines païennes et de les soutenir au milieu des persécutions qu'ils avaient à supporter de la part des païens et des judaïsants.

Il leur rappelle l'exemple de Jésus-Christ qui a souffert sans se plaindre, bien qu'il fût innocent ; qui a supporté sans murmure les injures les plus ignobles ; n'a-t-il pas été appelé « homme vorace et buveur de vin, un samaritain, un possédé du démon ? » N'a-t-il pas été accusé d'être « un séditionnaire et l'ennemi de César ? » Il ne répondait rien à ces calomnies ; il gardait le silence devant ces accusations sans chercher à se justifier ; enfin, dans sa Passion, bien loin de se défendre, il se laissa condamner à mort par un juge « inique » et lâche qui reconnut son innocence, mais n'eut pas le courage de le soustraire à la fureur des Juifs.

S. Pierre fait ensuite allusion au *bouc émissaire*. Demême que le grand-prêtre chargeait cet animal de tous les péchés d'Israël, ainsi Dieu a chargé son

Fils de tous les péchés du monde et des peines dues à ces péchés. Déjà le prophète Isaïe avait dit de lui : *Ipse peccata multorum tulit*. Mais par cette acceptation volontaire de nos fautes, et par son immolation sur la croix, il a « détruit, » selon le langage de S. Paul, le décret porté contre nous ; il a pour ainsi dire crucifié avec lui le péché qui nous tyrannisait, il l'a fait mourir. Nous ne devons donc pas le ressusciter en le commettant ; mais nous devons nous en séparer pour jamais et nous unir à la justice, « afin que nous vivions de sa vie » et que nous pratiquions ses œuvres. « Crucifiez donc le péché, dit S. Ambroise, afin que vous mouriez au péché, car celui qui est mort au péché, vit pour Dieu. » Nous avons été guéris par les souffrances corporelles, par tous ces coups qui ont accablé le Sauveur dans sa Passion ; « nous avons puisé la santé dans l'amertume de ses douleurs. » En rappelant aux Juifs qu'ils étaient autrefois des « brebis errantes » et que maintenant, par la grâce du Sauveur, ils sont rentrés au bercail, il les excite à la reconnaissance envers ce « pasteur » plein de bonté, cet évêque de leurs âmes, ce gardien fidèle et vigilant qui, du haut des cieux, les conduit dans les pâturages éternels.

Ces paroles s'appliquent aussi à nous chrétiens. Depuis notre première entrée au bercail par le saint baptême, combien de fois nous sommes-nous égarés ? Nous nous sommes perdus dans les voies de l'amour-propre et de la vanité, de l'amour du monde et de ses plaisirs, de ses richesses et de sa gloire, dans les sentiers détournés de la dissipation, de la légèreté, de l'amour de nos aises. Touché de nos égarements, le bon Pasteur s'est mis à notre poursuite, il nous a invités à revenir ; il ne s'est point découragé, et quand nous avons enfin cédé à ses appels touchants, il nous a accueillis avec bonté. Puissions-nous lui être toujours fidèles et le suivre avec docilité dans les voies de la vérité et de la justice !

4. Le premier verset alléluïatique fait allusion au repas d'Emmaüs : « *Les disciples reconnurent le Seigneur Jésus à la fraction du pain.* » Nous aussi, m. f., nous reconnaitrions Jésus-Christ, le pasteur de nos âmes, quand tout à l'heure le pain sacré sera béni, rompu et distribué.

Cette connaissance du Sauveur fait dire les paroles suivantes au second verset alléluïatique : « *Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.* » Paroles qui indiquent la connaissance qu'il a de chacun de nous ; il voit nos efforts et nos défaillances, nos luttes et nos peines ; il connaît nos aspirations et nos besoins. Cette connaissance n'est pas une connaissance stérile et vaine, mais elle se manifeste par sa tendresse, sa miséricorde, son dévouement à notre égard ; il s'occupe de chacun de nous, du petit enfant comme du vieillard, il ne fait acception de personne.

Or, m. f., puisque Jésus nous connaît si bien, pourquoi hésitons-nous ou même refusons-nous de recourir à lui dans nos difficultés ? Puisqu'il nous porte tant d'intérêt, pourquoi quittons-nous sa

direction ? Plaçons-nous avec confiance sous la houlette du Pasteur des pasteurs ; montrons par notre fidélité que Jésus-Christ peut dire de chacun de nous : « Mes brebis me connaissent, m'aiment et me suivent. » Ne soyons pas des traîtres, des apostats, des renégats !

II

1. Qu'elle est touchante, cette allégorie du Bon Pasteur que l'Eglise nous fait lire dans l'Evangile de ce dimanche !

Pour la bien comprendre, il faut lui garder tout son pittoresque, avec ses jolis détails de couleur locale, si expressifs quand on se reporte ensuite à leur signification : les hommes et Jésus-Christ.

Une bergerie de plein air, en Orient, ne désigne pas un local réduit, muré et couvert à la manière de nos étables, mais un large espace à ciel ouvert, entouré d'un mur de pierres couronné de buissons épineux, ou d'une haute et solide palissade. Une seule porte. Au fond, quelques apprentis assez bas pouvant servir d'abri aux moutons et aux chèvres. Dans ce grand champ bien clos, les bergers des environs amènent leurs troupeaux pour y passer la nuit, les soustraire aux mains des voleurs et aux dents des bêtes fauves. « Quand je gardais dans les champs de Bethléem les brebis de mon père, dit David, si un lion ou un ours venait m'enlever une brebis du troupeau, je courais après lui, je le frappais, et j'arrachais la brebis de sa gueule ; s'il se dressait contre moi, je le saisisais par la gorge, je le frappais et le tuais. » (I Rois, xvii, 34-35). Les bêtes de chacun, mêlées indistinctement, sont confiées à la garde d'un pasteur qui, bien armé, se tient derrière la porte ; si la fatigue du jour a été accablante pour tous, on loue un veilleur à gages, un mercenaire. Les autres se retirent et vont se reposer un peu plus loin.

Le lendemain, au petit jour, chaque berger se présente. Tous les troupeaux sont confondus, mais n'importe ! il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Il a son timbre de voix à lui et une sorte de cri de ralliement que ses bêtes distinguent à merveille.

Telles sont encore aujourd'hui les mœurs pastorales de l'Orient :

Tandis que nous prenions notre repas, écrit un célèbre palestinologue anglais, M. Porter, les silencieuses collines qui nous entouraient se remplirent tout à coup de bruit et de mouvement. Les bergers faisaient sortir leurs troupeaux des portes de la cité. La scène était parfaitement visible et nous regardions et nous écoutions avec un vif intérêt. — Des milliers de brebis et de chèvres étaient là, groupées en masses denses et confuses. Les bergers se tirèrent groupés ensemble jusqu'à ce qu'elles fussent toutes sorties. Alors, ils se séparèrent, prenant chacun un sentier différent, et poussant, tout en continuant d'avancer, un cri d'un genre particulier. Les brebis les entendirent. D'abord les masses s'agitèrent comme si quelque commotion intime les ébranlait, puis des pointes se formèrent dans les directions prises par les bergers : ces pointes devinrent de plus en plus allongées jusqu'à ce que les masses confuses eussent été séparées en des flots vivants, qui coulaient à la suite de leurs guides¹.

¹ Gondal, *Pour mes homélies*, t. 1, p. 437.

Laissez-moi, m. f., vous donner un bref commentaire du récit évangélique qui vous est bien connu.

La bergerie, c'est l'humanité régénérée, c'est l'Eglise. L'enceinte est vaste, toutes les âmes créées, troupeaux immenses, y pourront trouver place. Bergerie close cependant. Pour y entrer, il faut la foi.

D'autres que Jésus appellent à eux, il est vrai, les générations humaines. Ils enseignent, ils ont leurs champs où ils mènent des brebis paître; ils disent : « Force et matière ! Science et plaisir ! » Mais ceux-là ne font pas de bien aux âmes. Après les avoir surexcités un moment, ils les déçoivent. Avec brutalité ou inconsciemment, ces pasteurs ignorants de Jésus-Christ « pillent, détruisent et perdent. »

Les brebis, quelque jour, reviennent de leur enseignement scientifique, affreusement lasses de n'y avoir trouvé aucun aliment d'âme, point de nourriture morale, rien pour le lendemain éternel, rien pour l'infini du cœur. On a appelé cela la banqueroute morale de la science. Or, dit Jésus-Christ : « Moi, je suis venu pour que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient en toute abondance. »

Et il continue magnifiquement la comparaison entre le berger divin qu'il est pour nous, et les autres bergers qui ne sont que des mercenaires.

Les sublimes anniversaires que nous célébrions pendant la Semaine Sainte commentent les paroles pleines de tendresse du Sauveur. Ce qu'il avait dit, il l'a fait; il a livré sa vie, il est mort. Puis il est ressuscité pour marcher éternellement à notre tête et toujours nous conduire. Il est la voie, la vérité, la vie ! Puissent toutes ses brebis le connaître et le suivre !

Parlez donc au monde, ô Jésus, et appelez à vous tant d'âmes contemporaines, distraites ou trompées ! Appelez aussi celles de l'hérésie, du schisme ou d'ailleurs, perdues dans la nuit, loin de la bergerie close, plaintives quelques-unes, toutes anémiées et mourantes. Parlez, car les brebis accourront vite : y a-t-il une voix comme la vôtre ? « O voix de Dieu, voix de Dieu fait homme ; voix si souveraine et si douce ; qui pourrait être un cri terrible et qui n'est souvent qu'un soupir, parfois même une prière ; voix qui ne dit que ce qui est vrai ; voix savante autant que sincère ; voix qui éclaire et qui console, voix qui relève et qui pardonne, voix qui fait fondre et met le cœur en feu, voix amie, voix ravissante, voix enivrante, voix triomphante ¹, » voix du bon Pasteur enfin, élevez-vous ; redites par votre continuateur, le Pontife suprême, que vous voulez faire l'unité, et que votre parole soit comprise !

2. Dans l'*Offertoire* nous faisons un acte de foi à la divinité de Jésus-Christ, notre bon Pasteur ; nous protestons de notre fidélité à son égard. Dans l'évangile, Notre-Seigneur avait dit : « Mes brebis me connaissent. » Nous lui répondons par une parole d'adhésion : « Oui, Seigneur, je vous con-

naissais ; dès l'aurore je vous cherche, et je lève mes mains vers vous pour vous adresser mes prières et solliciter vos grâces. »

3. Dans la *Secrète*, nous demandons que le saint sacrifice produise en nous les effets auxquels nos âmes aspirent : la mort au péché et la vie de la grâce. Ces effets seront réalisés si nous n'y mettons pas d'obstacle.

4. Les paroles de la *Communion* sont les paroles mêmes de Jésus-Christ : « *Je suis le Bon Pasteur, alleluia ; et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. Alleluia, alleluia.* »

L'Eglise a raison de nous les faire dire au moment où nous nous incorporons le corps et le sang du Pasteur de nos âmes. N'est-ce pas par la communion que Jésus-Christ remplit un de ses devoirs de Pasteur, celui de nous donner la nourriture ? N'est-ce pas le moment où il nous offre le divin aliment de nos âmes, aliment fait de sa propre chair et de son propre sang ? Or les âmes qui viennent prendre cette nourriture, les âmes qui accomplissent leur devoir pascal sont des brebis qui entendent la voix du Sauveur, qui répondent à son appel et qui le reconnaissent comme le Bon Pasteur. Que je vous connaisse, ô mon Dieu, comme vous me connaissez, que je vous aime comme vous m'aimez, que je vous consacre toute ma vie comme vous m'avez donné la vôtre pour mon salut !

5. La *Postcommunion* est une action de grâces et un acte de foi. Action de grâces pour l'auguste sacrement de nos autels ; de même que l'homme épuisé trouve dans une nourriture saine le contentement où le bien-être, ainsi notre âme est heureuse de se sentir réparée, vivifiée, et doit s'en glorifier avec reconnaissance. Soyons et demeurons animés d'une noble joie et d'un vif sentiment de foi à la considération des magnifiques présents que nous avons reçus de la main de notre Dieu.

* * *

Prenons la résolution de rester fermement attachés au vrai Pasteur, et montrons par notre conduite que les tentatives de schisme et de révolte n'ont pas de prise sur nous.

Ecoutez cette belle page qu'on dirait écrite tout exprès pour les temps malheureux que nous traversons ¹ :

« Divin Pasteur des âmes, qu'il est grand votre amour pour vos heureuses brebis ! Vous allez jusqu'à donner votre vie pour qu'elles soient sauvées. La fureur des loups ne vous fait pas fuir ; vous vous donnez en proie, afin de détourner d'elles la dent meurtrière qui voudrait les dévorer. Vous êtes mort en notre place, parce que vous étiez notre Pasteur. Nous ne nous étonnons plus que vous ayez exigé de Pierre plus d'amour que vous n'en attendiez de ses frères ; vous vouliez l'établir leur pasteur et le nôtre. Pierre a pu répondre avec assurance qu'il vous aimait, et vous lui avez conféré votre propre titre avec la réalité de vos fonctions,

¹ Mgr Gay.

¹ Dom Guéranger, *Le Temps pascal*.

afin qu'il vous suppléât quand vous aurez disparu à nos regards. Soyez béni, divin Pasteur, car vous avez songé aux besoins de votre bergerie qui ne pouvait se conserver. Une, si elle eût eu plusieurs pasteurs sans un Pasteur suprême. Pour nous conformer à vos ordres, NOUS NOUS INCLINONS AVEC AMOUR ET SOUMISSION DEVANT PIERRE, nous baisons avec respect ses pieds sacrés, car c'est par lui que nous nous rattachons à vous, c'est par lui que nous sommes vos brebis. Conservez-nous, ô Jésus, dans la bergerie de Pierre qui est la vôtre. Eloignez de nous le mercenaire qui voudrait usurper la place et les droits du Pasteur. Intrus dans la bergerie par une profane violence, il affecte les airs de maître, mais il ne connaît pas les brebis et les brebis ne le connaissent pas. Attiré, non par le zèle, mais par la cupidité et l'ambition, il fuit à l'approche du danger. Quand on n'est mû que par des intérêts terrestres, on ne sacrifie pas sa vie pour autrui, le pasteur schismatique s'aime pour lui-même. Ce n'est pas vos brebis qu'il aime, pourquoi donnerait-il sa vie pour elles ? Il nous séparerait de vous, en nous séparant de Pierre que vous avez établi votre vicaire.

« Nous n'en voulons pas connaître d'autre. Anthème à quiconque voudrait nous commander en votre nom et ne serait pas envoyé de Pierre ! Faux pasteur, il ne poserait pas sur la pierre du fondement, il n'aurait pas les clefs du Royaume des cieux, il ne pourrait que nous perdre. Accordez-nous, ô bon Pasteur, de demeurer toujours avec Vous et avec Pierre, et nous pourrions défier toutes les tempêtes. » Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LX

L'AMOUR GRATUIT

Mes frères,

L'apôtre S. Paul, ayant à exprimer aux disciples d'Ephèse les souhaits qu'il formait pour leur bonheur, leur écrivait ces mots :

« Que le Père de N.-S. Jésus-Christ habite par la foi dans vos cœurs, et qu'étant établis et enracinés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur et connaître l'amour de Jésus-Christ envers nous, qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez comblés de toute la plénitude des dons de Dieu. » (Eph., III, 17-19).

Connaître l'amour de Jésus-Christ envers nous, connaître les secrets de son Cœur adorable, qu'y a-t-il de meilleur, en effet, et de plus heureux, que nous puissions souhaiter à ceux qui nous sont chers ?

Il est bien vrai que cet amour surpasse toute connaissance. Mais nous pouvons du moins en étudier quelques aspects. Aujourd'hui, nous médi-

terons sur la *gratuité* de cet amour. Le Christ nous aime. Pourquoi ? Est-ce à cause de nos mérites ? Hélas ! quand nous nous étudions, nous sommes bien obligés de confesser qu'il n'en est rien, puisqu'il ne trouve en nous que petitesse, inconstance et ingratitude, toutes choses qui devraient bien plutôt l'éloigner de nous, ainsi que nous allons nous en convaincre facilement.

I

Qui sommes-nous donc, ô mon Dieu, pour que vous nous aimiez ?

C'est une des lois de l'amour qu'il naît ordinairement entre personnes du même rang. C'est même une des coutumes auxquelles le monde tient le plus. Quand deux cœurs qui sont séparés par des conventions sociales veulent franchir cette barrière et se donner l'un à l'autre, on appelle cela une *mésalliance*, et l'on ne sait pas comment blâmer les deux téméraires qui osent s'aimer, malgré la distance qui les sépare.

Qu'une personne née dans une condition inférieure ose lever les yeux vers une autre qui habite une région plus élevée, on dit que c'est une folie. Qu'une personne qui est de haut rang abaisse ses regards sur une autre qui rampe à ses pieds, on dit encore que c'est une folie.

Comment se fait-il donc, ô Christ, que vous nous aimiez comme vous le faites ?

Est-ce que nous ne sommes pas des êtres passagers ? Voyez, nous ne paraissions guère qu'un jour sur la terre. Nous n'avons que peu d'années à y vivre, et nos années passent vite. Vous, vous êtes l'Eternel.

Est-ce que nous ne sommes pas des êtres impuissants ? Que pouvons-nous pour votre gloire et pour votre félicité ? Que pouvons-nous pour notre propre bonheur ? Voyez, par nous-mêmes, nous ne pouvons même pas vivre. Il faut non seulement que vous nous mettiez sur la terre, mais il faut encore que vous nous souteniez, pour nous empêcher de retomber dans notre néant. Vous, vous êtes le Tout-Puissant.

Est-ce que nous ne sommes pas des êtres infimes ? Que sommes-nous, au milieu de la multitude innombrable de ceux qui nous ont précédés ici-bas, de ceux qui nous entourent, de ceux qui vivront après nous ? Perdus dans cet océan de créatures dont le nombre s'accroît sans cesse, nous sommes inconnus à la plupart d'entre elles. Et vous jetez les yeux sur nous, et vous nous aimez, vous qui êtes le Créateur et le Roi souverain de toutes choses !

Encore une fois, pourquoi nous aimez-vous, nous qui n'avons rien qui puisse attirer et retenir vos regards ?

A cette question, nous ne pouvons qu'être saisis par l'immensité de votre amour, que rien ne peut expliquer, sinon que cet amour ne connaît pas de barrières, et qu'il franchit toutes les distances pour venir jusqu'à nous.

On a vu des sujets garder toute leur vie et

transmettre à leur postérité le souvenir ému d'une circonstance dans laquelle un souverain avait daigné les regarder avec bienveillance et leur adresser une parole de bonté. Mais est-ce que vous ne faites pas plus pour chacun de nous, vous qui êtes infiniment au-dessus de tous les monarques de la terre?

Puisse cette pensée nous aider à comprendre combien votre amour doit nous être précieux et jusqu'à quel point nous devons vous être fidèles!

II

Hélas! fidèles, nous ne le sommes pas!

Combien de fois nous vous avons promis de répondre à votre amour par un amour aussi grand que possible! C'était la seule manière de justifier cet amour et de nous en montrer dignes. La constance, ici, est d'ailleurs si facile!

Etre aimé par un Dieu, être aimé par vous, ô Jésus, cela est si doux, si grand, si beau, que cette pensée ne devrait jamais quitter notre esprit, mais nous servir de guide, de soutien et de consolation dans toutes les heures que nous avons à couler ici-bas!

Il devrait en être ainsi encore, parce que jamais, nous le savons, nous ne pourrions assez répondre à tout ce que vous faites pour nous, et que nous ne pouvons pas perdre un seul instant si nous voulons acquitter notre dette, non pas dans son entier, mais dans la mesure de ce qui nous est possible.

Cela, nous nous y sommes engagés bien souvent, et voici qu'à tout moment nous nous surprenons à vous oublier.

Et pour quels objets laissons-nous de côté ce Dieu qui nous aime, malgré notre faiblesse? Pour des créatures dont nous savons le néant, et qui, tant de fois, ne nous ont apporté que des déceptions cruelles! Nous aurions dû, au moins, quand nous nous sommes vus meurtris par elles, revenir à vous pour ne plus vous quitter. Aucune leçon, si dure qu'elle fût, n'a pu nous éclairer, et nous avons perpétuellement recommencé l'expérience désolante de nos illusions, sans penser à Celui dont l'amour ne trompe pas et qui n'a jamais cessé de nous offrir son cœur.

III

Si seulement, ô Jésus, nous n'avions pas eu le malheur, en étant inconstants, d'être infidèles et ingrats!

La reconnaissance est la seule ressource qui s'offre à un obligé pour récompenser celui qui l'a comblé de bienfaits. Un cœur qui sait remercier montre qu'il n'est pas insensible à la bonté dont il est l'objet. Etre reconnaissant envers le Sacré-Cœur, c'était le glorifier dans toute la mesure laissée à notre impuissance.

Il n'en a pas été de la sorte. Par une aberration coupable, nous avons offensé Celui qui nous aime, et nous n'avons répondu à ses tendresses que par des murmures et des ingratitude.

Hélas! chacun de nous peut bien confesser, en

se frappant la poitrine, que le nombre de ses fautes dépasse celui des cheveux qui couvrent sa tête. Est-il, dans toute notre vie, un seul jour où nous n'ayons pas commis de péché? Est-il même une seule heure? Et ces fautes dont nous nous sommes rendus coupables, est-ce qu'elles n'ont pas été parfois bien graves?

Insensés que nous étions! Avions-nous oublié que le Dieu infiniment bon est aussi le Dieu infiniment juste? Pourquoi, Seigneur, votre colère justement irritée n'a-t-elle pas frappé ceux qui osaient ainsi transgresser les volontés saintes de leur bienfaiteur?

Pourquoi? Il n'y a pas d'autre raison possible à cette question que celle-ci: — C'est parce que vous nous aimez, ô Jésus, que vous nous épargnez et que vous nous laissez le temps de revenir à vous.

* * *

Ainsi donc, le cœur adorable de notre Dieu nous aime, malgré notre petitesse, malgré notre inconstance et malgré notre ingratitude. Quel cœur humain agirait ainsi? Quel amour humain résisterait à de tels écueils? Vous les surmontez, ô Jésus, parce que vous êtes Dieu, et que rien ne vous peut arrêter quand il s'agit de nous aimer. Puisse nous le comprendre désormais, et ne plus méconnaître un amour qui se présente à nous avec tant d'éclat! Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR N.-D. DE PELLEVOISIN

III

PREMIÈRE APPARITION. — « TU PUBLIERAS MA GLOIRE. »

I

On était au dimanche soir, 13 février 1876.

Estelle souffrait encore plus que d'ordinaire; elle pria M. l'abbé Salmon d'écrire à Mme de la Rochefoucauld pour lui demander de faire brûler à son intention deux cierges, l'un à Notre-Dame des Victoires, l'autre à l'autel de Notre-Dame de Lourdes, au *Gesù*, rue de Sèvres.

La comtesse les fit placer et allumer le lundi 14 février.

Or, dans la nuit du lundi au mardi, Estelle, détachée enfin de tout ce qui la retenait au monde, avait renouvelé à Dieu de tout son cœur le sacrifice de sa vie, et résignée à la volonté divine, elle attendait dans le calme de son âme, et parmi les brisements du corps, l'heure de mourir.

Comme les malades à bout de forces, elle aspirait après le repos et s'efforçait de trouver un peu de sommeil. Mais repos et sommeil la fuyaient, et elle se trouvait dans un état particulier qu'elle ne s'expliquait point.

Soudain elle aperçoit à l'angle droit de son lit, dans l'ombre épaisse, une figure méchante, horrible et grimaçante. Elle ne s'y méprend pas: c'est le démon qui a pris une forme humaine pour l'ef-

frayer. Il la menace, tire les rideaux et le fer de son lit, l'épouvante par l'expression terrible de ses yeux. Aussi est-elle saisie d'une peur inexprimable. Elle tremble de tous ses membres.

Mais aussitôt Marie aussi se montre à elle au pied de son lit.

Elle est belle d'une beauté idéale et céleste ; aussi jamais le pinceau, même le plus surnaturel, ne pourrait reproduire ses doux et admirables traits. Un voile blanc, formant trois plis, l'enveloppe avec grâce, laissant voir toutefois sa robe, d'un blanc mat, fermée au cou et aux poignets, et serrée à la taille par un cordon. Sa poitrine est couverte d'un morceau d'étoffe blanche, mais d'une autre nuance de blancheur. Elle incline légèrement son cou gracieux. Son visage régulier est empreint de suavité et de bonté, sa physionomie respire une douceur infinie. Son teint, blanc et rose, est un peu pâle, d'une pâleur éthérée, impossible à peindre avec des couleurs terrestres. Elle regarde longuement la malade, et ses yeux qui s'abaissent sur elle et qui la remplissent de joie sont débordants de tendresse et de miséricorde.

A la vue de la Sainte Vierge, le démon recule avec effroi, mais il menace toujours la malade qui, saisie d'une terreur nouvelle, ne songe qu'à lui échapper. Mais il n'ose lui parler, et dominé par une force supérieure, malgré lui, il lui tourne le dos. Alors Marie le regarde et lui dit avec sévérité :

— Que fais-tu là ? Ne vois-tu pas qu'elle porte ma livrée et celle de mon Fils ?

Alors il s'en va, faisant des gestes de colère. Et Marie, se tournant vers la malade, la rassure de son bon sourire et lui adresse ces suaves paroles :

— Ne crains rien ! Tu sais bien que tu es ma fille !

Estelle se souvient alors du jour éloigné où, dans toute la splendeur de son innocence, à quatorze ans, dans l'église Saint-Thomas d'Aquin, elle a été reçue Enfant de Marie, où, joyeuse, ignorante encore des épreuves de la vie, elle disait à la Sainte Vierge dans son âme heureuse et confiante : « Vous êtes ma Mère ! Je vous ai choisie aujourd'hui pour ma Mère du ciel ! Veuillez toujours sur celle qui se dit avec bonheur votre fille ! »

La Sainte Vierge avait accepté cette offrande qu'elle lui faisait d'elle-même, ce choix sincère de l'enfant qui se donnait sans retour ; et voilà qu'aujourd'hui elle prenait sa défense contre le démon qui vient nous assiéger à notre dernière heure ; et elle disait : « Ne crains rien ! Tu sais bien que tu es ma fille ! »

Estelle sans doute le *savait*, surtout en ce moment, puisque Marie le lui disait, mais elle était tentée d'ajouter : « Pourquoi avez-vous laissé souffrir ainsi votre enfant si douloureusement et si longtemps ? »

La Sainte Vierge vit cette pensée qui allait se produire, c'est pourquoi elle ajouta :

— Courage ! Prends patience : mon Fils va se laisser toucher. Tu souffriras encore cinq jours, en l'honneur des cinq plaies de mon Fils. Samedi, tu

seras morte ou guérie. Si mon Fils te rend la vie, je veux que tu publies ma gloire !

II

Ces paroles fortifient aussitôt son courage, quoiqu'elle l'assurance qu'elles renferment ne soit pas formelle et que les promesses demeurent conditionnelles. Elle n'y trouve, elle, rien que de consolant. Le Sauveur se laisse toucher, c'est donc que le Fils l'a pour agréable et qu'il l'aime, parce que la bonne Mère a intercedé pour elle. Elle doit souffrir encore cinq jours, cela ne l'effraie point, elle qui sait ce que c'est que souffrir et qui a si souvent médité sur le mystère de la douleur, pendant ses longs jours et surtout ses longues nuits d'angoisse. Si elle est morte dans cinq jours, le samedi, qui est consacré à la Sainte Vierge, n'aura-t-elle pas la joie ineffable d'être accueillie par sa bonne Mère, réunie à elle pour jamais ? Mais si elle est guérie, voilà que Marie lui impose une obligation qu'elle se sent incapable d'accomplir : « Si mon Fils te rend la vie, je veux que tu publies ma gloire ! » De toutes ces paroles de la Sainte Vierge elle retient surtout celle-là, c'est pourquoi elle répond vivement :

— Mais comment faire ? Moi je ne suis pas grand'chose. Je ne sais pas ce que je pourrai faire !...

Qu'est-elle en effet pour publier la gloire de Marie, elle, faible, malade, petite servante qui ne connaît que son humble service ? Elle exprime bien ses sentiments intérieurs, son effroi en face d'une pareille mission par ces mots : « Je ne suis pas grand'chose. »

Cette humilité réjouit le cœur de la Sainte Vierge qui trouve en Estelle une âme de bonne volonté, disposée à tout faire pour procurer sa gloire, mais ne sachant comment s'y prendre. Alors elle lui suggère le moyen à employer. Elle fait surgir en effet une plaque de marbre blanc devant les yeux de la malade, dans la pleine lumière de l'apparition. Estelle reconnaît un *ex-voto* et elle demande :

— Mais, ma bonne Mère, où faudra-t-il le faire poser ? Est-ce à Notre-Dame des Victoires, à Paris, ou à Pellevoisin...

La Sainte Vierge ne la laisse point achever, elle répond aussitôt :

— A Notre-Dame des Victoires, ils ont bien assez de marques de ma puissance, au lieu qu'à Pellevoisin, il n'y a rien. Ils ont besoin de stimulant.

Puis elle garde le silence, les yeux fixés avec tendresse sur la mourante. Celle-ci émue et tremblante éprouve cependant une grande joie. Elle contemple la bonne Mère, et son âme se fond dans un amour inexprimable. D'ailleurs elle ne cherche pas d'expression pour témoigner à la Reine du ciel sa reconnaissance et son bonheur : toute sa pensée, tout son cœur est rempli d'elle. Que pourrait-elle lui refuser après une si grande faveur ? Marie lui a demandé de publier sa gloire : elle en fait aussitôt du fond de son âme, dans la plus douce et la

plus sincère, des effusions, la promesse formelle. Oui, tout ce qui dépendra d'elle, tout ce qui est possible, elle le fera pour la gloire de la Sainte Vierge.

Celle-ci paraît contente de ces dispositions parfaites, elle regarde sa fille, elle lui sourit avec amour de son doux sourire maternel, et laisse tomber ces paroles en guise d'adieu :

— Courage ! Mais je veux que tu tiennes ta promesse !

Puis elle disparaît. Estelle la suit des yeux, mais la douce image s'est effacée, et elle n'aperçoit plus rien, rien que les épaisses ténèbres qui règnent dans la pièce.

La malade en est vivement attristée. Toutefois elle repasse dans son cœur ce qu'elle a vu, les paroles qu'elle a entendues, la beauté de l'Apparition, et un instant elle a oublié son mal, car elle a goûté des douceurs de paradis.

Que signifie en effet cette Apparition ? Elle se le demande en se rappelant tous les détails qui l'ont marquée.

A coup sûr la Sainte Vierge ne s'est pas montrée à elle uniquement pour la récréer et la réjouir, car elle lui a parlé de Pellevoisin, et sûrement la pensée et la sollicitude de Marie se sont étendues plus loin que ce bourg de Pellevoisin, que ce pays, que cette contrée même. Sans doute Pellevoisin occupe une place à part dans son cœur. Marie a songé à ses habitants, elle a vu « qu'ils n'avaient rien », tandis qu'à Paris, à Notre-Dame des Victoires et dans les grands sanctuaires qui se sont élevés, qui ont jailli de terre à l'endroit même où elle a daigné apparaître, à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, elle a multiplié ses faveurs, répandu à flots des miracles de guérisons et de conversions. Au lieu qu'ici « il n'y a rien ».

C'est pourquoi ils sont engourdis dans leur indifférence, ils demeurent sous l'emprise de Satan. Seuls les biens d'ici-bas les touchent ; ils ont l'aisance, la graisse de la terre, les fruits abondants du sol ; aussi leurs yeux restent fixés sur leurs sillons fertiles, d'où ils tirent la richesse et la jouissance ; ils ne s'élèvent pas jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu. Endormis dans leur bien-être où ils se complaisent, ceux de Pellevoisin « ont besoin de stimulant » pour se réveiller d'abord, ensuite pour revenir à l'Eglise et goûter les biens célestes qui ne sont que là. Ils se souviendront qu'ils ont une âme — beaucoup l'ont oublié, — que Dieu les a créés pour autre chose que le bonheur terrestre qui passe ; que Jésus-Christ les a rachetés, en mourant sur la croix pour leur faciliter l'entrée au ciel. C'est sa divine Mère qui vient le leur apprendre par la bouche de cette malade qui a reçu la mission de « publier sa gloire ».

Alors ils reviendront à Marie, ils reviendront à Dieu. Les paroles de la Sainte Vierge, nous le verrons, s'adressent non seulement à eux, mais à toute la France.

ALLOCUTION POUR UNE MESSE DU SOUVENIR FRANÇAIS

LE COURAGE MILITAIRE, CIVIQUE ET CHRÉTIEN

Messieurs,

C'est une bonne et patriotique pensée qui vous réunit aujourd'hui dans cette église. Vous venez honorer la mémoire des braves soldats qui sont morts pour la défense du pays, et vous instruire au récit des belles actions accomplies par leur admirable courage.

Vous avez grandement raison d'agir ainsi. Le spectacle d'une grande vertu laisse toujours dans l'âme une impression salutaire qui la touche, l'émeut et la porte irrésistiblement à l'imiter.

Voilà pourquoi la noble Société du Souvenir Français aime à célébrer chaque année de pareils anniversaires, afin que l'exemple des morts devienne la leçon des vivants.

Il n'y a rien de plus beau sur la terre que le courage de celui qui se dévoue au salut de ses semblables. Aussi n'y a-t-il rien de plus digne d'être honoré d'un culte d'éternelle reconnaissance.

Ces soldats, qui pendant la terrible guerre de 1870 succombèrent autour des murailles de votre ville, vous ne les avez pas connus. Ils sont venus des régions les plus diverses de la France, du Nord, de l'Est et du Midi, de Savoie, de Bretagne, d'Auvergne, de l'Algérie même, et périrent sans laisser leur nom à la postérité. Mais ils furent des courageux, et cela suffit. Le torrent des âges, qui entraîne tout dans ses flots rapides, a passé ; et le souvenir de leur vaillance subsiste toujours. Leur mémoire, embaumée dans l'amour sacré de la patrie comme dans un linceul incorruptible, a traversé les années sans périr ; et en ce jour, après un demi-siècle bientôt, voilà qu'elle ressuscite devant vous, plus vivante, plus glorieuse que jamais, pour réchauffer vos cœurs et les ranimer au récit des exploits de leur héroïque valeur.

Écoutons donc, Messieurs, l'âme pieusement attentive, la parole mystérieuse que nous adressent les combattants de la grande guerre.

Or, dans les événements qui, en novembre et en décembre 1870, se déroulèrent dans votre ville même et dans ses environs, je trouve une triple manifestation du courage français. Le *courage militaire* se signale dans des combats acharnés ; le *courage civique* supporte des maux affreux avec une patiente dignité ; le *courage chrétien* adoucit les souffrances et sanctifie la mort de nos soldats.

Tel sera, Messieurs, le sujet de ce discours et l'objet de votre bienveillante attention.

I. — Le courage militaire

Les combats qui se livrèrent dans tout le voisinage d'Orléans furent parmi les plus violents de tous ceux que la France agonisante soutint contre l'ennemi envahisseur.

1. C'était à la fin de 1870.

Malgré les cruels revers éprouvés depuis le commencement de cette fatale guerre, la France n'avait pas désespéré. Elle adressa un suprême appel à ses enfants et parvint à organiser une armée nouvelle, l'armée de la Loire, qui, pour ses débuts, vainquit les Bavares à Coulmiers et fit trembler les légions allemandes au milieu de leurs succès.

Mais bientôt d'innombrables bandes ennemies arrivèrent pour venger cette défaite inattendue. Elles avaient une artillerie formidable ; c'étaient de vieux soldats commandés par des chefs fiers des victoires déjà remportées. De notre côté, au contraire, il n'y avait que de jeunes recrues, levées à la hâte, à peine instruites de leur rude métier, mobiles venus de tous les départements, régiments de marche, restes des dépôts, et anciens soldats appelés de divers pays avec un armement défectueux, des vêtements trop légers et une nourriture parfois insuffisante.

Comment pouvoir lutter avec avantage dans de pareilles conditions, et rappeler la victoire sous nos drapeaux ?

Mais ces hommes étaient Français ; dans leur cœur brûlait l'amour de la patrie. Malgré les privations, malgré les blessures, malgré la mort qui frappait dans leurs rangs à coups redoublés, ils voulaient sauver la patrie.

On le vit bien aux combats livrés dans toute la Beauce, à Huisseau-sur-Mauves, à Messas, à Villepion, à Loigny, à Foinard, à Cravant, à Beaulieu, à Beaugency, à Mer, et jusque dans les rues de votre ville.

Que dirai-je encore ?

Partout le courage français résista avec une énergie inlassable et un admirable entrain. Salves d'artillerie, feu des tirailleurs, charges à la baïonnette, longues marches, nuits passées sur un terrain glacé, rien ne put lasser la vaillance de nos soldats. Partout où ils se trouvèrent à égalité de nombre, ou même inférieurs, ils repoussèrent leurs adversaires. Mais ceux-ci arrivaient toujours en masses plus considérables ; l'Allemagne s'épuisait à verser d'innombrables bataillons sur les routes de France ; et, malgré tant d'héroïsme, malgré les milliers de cadavres ennemis étendus dans vos plaines, il fallait fréquemment céder à la multitude et se voir arracher la victoire, comme si elle se fût obstinée à rester prussienne.

Cependant ce n'est pas à moi, Messieurs, qu'il appartient de développer les plans de campagne et d'exposer les mouvements des armées. Je suis prêtre ; je parle dans l'église consacrée au culte de Dieu, devant l'autel où s'immole la divine Victime expiatrice des péchés du monde. Je ne veux donc voir et vous redire que ce qui peut élever les âmes et enflammer le patriotisme. C'est le courage de nos soldats que j'admire dans ces luttes sanglantes ; et, je ne saurais assez le répéter, ici mon admiration est sans bornes.

Ah ! Messieurs, qui pourra jamais exprimer ce qu'il faut de force de caractère, d'énergie dans la

volonté et de mépris de la mort, au milieu d'une bataille ?

Le canon tonne et se rapproche ; les obus éclatent en trouant les lignes ; la fusillade crépite et les balles sifflent ; les mitrailleuses, avec leur horrible grincement, lancent des volées de projectiles qui renversent des rangs entiers. Mille bruits à la fois sourds et aigus déchirent l'air. Pendant ce temps la terre se couvre de morts et de mourants, qui expirent dans d'exprimables convulsions, de blessés qui se traînent sur leurs membres mutilés. Partout des ruisseaux de sang, des armes brisées, des chevaux étendus ou errant sans cavaliers, affolés d'épouvante ; partout l'image de la mort sous ses formes les plus cruelles.

Tel est, Messieurs, le spectacle qu'offre un champ de bataille dans toute son horreur. Encore une fois, quel sang-froid, quelle opiniâtre volonté, quel courage ne faut-il pas pour affronter sans faiblir de pareils dangers ? Et ces soldats qui ont pris part à de si terribles mêlées, n'étaient pas de vieux guerriers accoutumés depuis longtemps au tumulte des combats. Non ; c'étaient pour la plupart des jeunes hommes, la veille encore paisibles au sein de leur famille, des laboureurs, des ouvriers, des commerçants. On leur avait mis un fusil dans les mains, donné quelques poignées de cartouches, et on leur avait dit : « Allez ! » Ils étaient venus ; et, pour leur coup d'essai, ils avaient montré la même vaillance, la même furie d'attaque, le même dédain de la mort que ces vieux routiers jadis appelés par nos pères « les grognards de la Grande Armée. »

Comment exprimer les sentiments dont mon âme est remplie en présence d'une telle bravoure ? J'ai vu les héros de Coulmiers, des Aydes, du faubourg Bannier d'Orléans, et d'autres encore. Tous étaient frères ; leur valeur était pareille. Avec une égale admiration je salue en eux les défenseurs du vieil honneur français et les intrépides champions du courage militaire.

2. Mais avant d'aller plus loin, permettez-moi de me demander, et de vous dire, quelle était la source de ce courage ; car naturellement nous craignons la souffrance, et la mort inspire à tous une terreur involontaire.

Ces hommes qui se battaient si bien, s'exposant à une mort presque certaine, ces hommes qui sentaient bouillonner dans leur cœur un amour pour la France plus fort que la crainte du trépas, ces hommes étaient des chrétiens, et puisaient leur bravoure dans leur croyance religieuse.

J'en veux pas revendiquer pour les chrétiens seuls le monopole de la vaillance patriotique. Mais j'affirme, certain de n'être démenti par personne, que le croyant trouve, dans les principes supérieurs de sa foi, des raisons irrésistibles d'être brave, et d'affronter la mort sans peur. Car plus un homme croit en Dieu, plus il est prêt à s'immoler pour le bien commun. Quand on est appuyé sur les promesses divines qui ne trompent jamais, de quels sublimes sacrifices n'est-on pas capable ? « Je crois en Dieu, se dit le combattant chrétien. Or le Dieu

qui me commande d'aimer ma patrie et d'affronter la mort pour la défendre, me promet, si je perds ma vie, de me la rendre dans un autre monde, où il me récompensera au centuple de mes peines et de mon dévouement. » Alors la mort se transfigure ; elle s'ennoblit de toute la beauté du devoir accompli ; elle apparaît aux yeux de celui qui la brave comme la glorieuse porte du ciel.

Telles étaient certainement, Messieurs, les hautes pensées qui ont soutenu la plupart des soldats dont nous célébrons le souvenir. Il pensait à Dieu, ce d'Aurelle de Paladine, qui demandait des prières à tous les prêtres qu'il rencontrait sur son chemin. Il pensait à Dieu, ce Chanzy, vieux soldat d'Afrique et d'Italie, qui assistait à la messe tous les matins où il le pouvait. Ils pensaient à Dieu, ces troupiers qui, à Mer, le jour des Morts, assistaient à la messe célébrée pour leurs camarades victimes de la guerre. Ils pensaient à Dieu, ces mobiles de la Dordogne, qui marchaient tous ensemble à la table de communion, comme ils marchaient à l'ennemi. Oui, ils croyaient fermement en Dieu, la plupart des combattants de 1870 ; et si la victoire n'a pas en définitive couronné leurs efforts, c'est que la Providence a des desseins que notre pauvre intelligence ne peut pas comprendre, et en face desquels nous ne pouvons que nous incliner et adorer.

Ah ! je pénètre maintenant le secret de leur héroïsme ! Ils mettaient en Dieu tout leur espoir, comme Jeanne d'Arc aux Tourelles d'Orléans, comme Bayard blessé à Romagnano, comme de Sonis à Loigny ; et c'est cette confiance qui a fait d'eux des martyrs du devoir national, et le plus bel exemplaire qui se puisse voir du courage militaire.

II. — *Le courage civique*

La guerre de 1870 nous présente encore une admirable manifestation du courage civique. J'appelle ainsi une sage fermeté d'âme qui sait se garder calme et intrépide au milieu des plus grands dangers de la chose publique.

Il y a parfois, Messieurs, des circonstances terribles où les caractères les mieux trempés sont comme brisés. En présence des sévices et des exigences d'un ennemi insatiable, la population peut arriver à ne plus se posséder, et est exposée à se livrer à des excès qu'il faut ensuite cruellement expier.

La situation devient surtout périlleuse au milieu d'adversaires impitoyables par système, fatigués de luttes continuelles, vainqueurs dans les grandes batailles, mais très souvent vaincus dans les rencontres isolées où ils perdaient chaque jour de nombreux soldats.

Votre ville se trouvait à proximité d'une vaste contrée où les combats se renouvelaient sans cesse. Tantôt victorieux, souvent battus, toujours harcelés par un ennemi infatigable, les Allemands étaient en proie à une extrême irritation, quand ils entrèrent dans vos murailles.

Mais considérez quelle fut alors la physionomie

de vos concitoyens. Séparés du reste de la France, sans liberté dans leurs maisons envahies, accablés de réquisitions, ils manquaient des choses les plus nécessaires. Secoués par le bruit du canon qui pendant deux semaines retentit jour et nuit à leurs oreilles, ils demeurèrent calmes et dignes, dans leur tenue, du nom français.

On ne vit ni craintes exagérées, ni familiarités inconvenantes avec les envahisseurs. Chacun restait dans sa demeure. Presque toutes les femmes portaient des vêtements noirs ; c'était le deuil universel de la patrie.

Les régiments ennemis avaient beau faire retentir leurs fanfares sur vos places et dans vos rues : le vide se faisait à leur approche ; on ne venait ni les écouter, ni assister à leurs parades insolentes.

Le silence des vaincus était la leçon des vainqueurs.

Cet état de choses dura de longs jours. Tant que l'armée de la Loire lutta contre l'avalanche sans cesse renouvelée des Allemands, accourus de Sedan, de Metz, de Versailles, du fond des provinces les plus lointaines de la Germanie, vos concitoyens supportèrent courageusement leur pénible situation. Ne pouvant mieux faire, ils formaient des vœux ardents pour le triomphe de l'armée française et pour sa rentrée dans vos murailles.

Cette espérance, hélas ! ne fut pas réalisée. Nos troupes s'éloignèrent des bords de la Loire, pour remonter vers la Sarthe et le Mans. Mais rendons hommage aux habitants de votre ville, dans ces tragiques circonstances. Perdus au milieu des flots de l'invasion, ils surent faire respecter leur patriotisme ; ils demeurèrent maîtres d'eux-mêmes, et gagnèrent jusqu'à l'estime des ennemis ; car ils montrèrent vraiment ce que le courage civique a de plus digne d'éloges parmi les épreuves de la guerre.

III. — *Le courage chrétien*

Il me reste, Messieurs, à vous présenter le courage français dans sa plus admirable physionomie ; je veux dire dans les effets qu'il produit quand il est soutenu par la puissance des sentiments religieux. Car si nous avons vu jusqu'ici de magnifiques manifestations du courage militaire et du courage civique, nous devons assister à une manifestation plus belle encore du courage chrétien.

Je vous ai déjà dit, et je ne veux pas le répéter, que les soldats qui furent les plus hardis à la bataille, furent toujours ceux dont la foi en Dieu soutenait le courage au milieu des pires dangers.

Mais après le combat, transportez-vous dans une de ces nombreuses ambulances où étaient recueillis malades, blessés et mourants. Quel admirable épanouissement des croyances religieuses ! Comme il est bien vrai qu'en face de la mort on se souvient toujours qu'il y a un Dieu et une éternité !

J'ai vu ces vastes salles, avec leurs inexpriables souffrances, ces jeunes gens hachés par la mitraille, percés de balles, ou dévorés par la fièvre.

Je les ai vus nous tendre les bras, faire leur dernière confession, recevoir avec joie le Dieu de leur première communion, présenter leurs membres mutilés à l'huile sainte de l'Extrême-Onction, puis expirer consolés, parce qu'ils voyaient briller au-delà de leur agonie la radieuse immortalité.

Ah ! j'en atteste les souvenirs de mes frères dans le sacerdoce, des aumôniers militaires, de vos prêtres d'alors. Il étaient religieux, ces soldats intrépides, sincèrement religieux. C'est là ce qui leur a donné, au milieu de leurs inexprimables tortures, et à l'approche de la mort inévitable, ce calme de l'âme, cette complète abnégation d'eux-mêmes et cette pieuse résignation que nous avons constatée dans ceux-là seuls que soutenait une espérance surnaturelle.

Je ne veux pas non plus oublier les généreux habitants de cette ville, aujourd'hui disparus, qui, pendant ces jours affreux, ont oublié leurs propres douleurs pour recueillir les blessés et les soigner dans leurs maisons.

C'est là aussi du courage, du meilleur courage, sanctifié par la divine charité.

Dès que cessa l'œuvre de destruction, commença l'œuvre de réparation. Quand les combats se furent éloignés, on transporta dans vos demeures leurs innombrables victimes, françaises et allemandes ; car la charité ne choisit pas dans l'amas de telles calamités.

Votre cité n'est pas une des plus grandes de notre France ; mais dans ces jours héroïques, elle s'est placée au rang des plus glorieuses, par son zèle pour panser et guérir les membres endoloris de notre mère commune.

On y vit surgir de nombreuses ambulances. Sans parler des prêtres et des religieuses dont la charité, dans ce qu'elle a de plus sublime, est la pratique professionnelle, que de sacrifices, que de dévouements, pour adoucir les souffrances des victimes de ces luttes effroyables ! De pauvres gens, dont l'ennemi avait pillé la maison de fond en comble, se privèrent des choses les plus nécessaires, pour les offrir aux soldats blessés. Des femmes plus pauvres encore, ayant tout perdu, donnèrent leur temps, leurs journées et leurs nuits pour veiller les malades et soigner leurs plaies, et cela pendant plusieurs mois, sans se lasser un instant.

Toutes les classes de votre population, riches et indigents, ont rivalisé d'empressement, chacun se transformant en infirmier volontaire, à la place de ceux qui ne pouvaient plus faire un service devenu épuisant.

Honneur donc à tous ces braves gens, dont la charité chrétienne a inspiré le courage, béni les veillées et sanctifié les œuvres !

Honneur à vous aussi, Messieurs, qui tous, d'une manière quelconque, vous êtes associés aux faits de l'année terrible ! Une main autorisée a placé sur votre poitrine la décoration des braves. Sans doute la balle meurtrière qui a pu vous blesser n'a pas brisé votre vie. Mais n'est-il pas vrai, alors que la

mort vous frisait de son aile, n'est-il pas vrai que, vous aussi, vous étiez prêts, en bons Français, à donner votre sang pour la défense nationale ? Vous avez eu votre bonne part des fatigues, des privations et des souffrances de cette rude campagne. Soyez donc fiers de votre médaille, comme nous le sommes de votre courage. Portez-la jusqu'à la fin de votre vie, pour qu'elle apprenne à vos enfants, à vos amis, à tous, comment, il y a quarante-trois ans, on savait aimer et servir la France.

* * *

Et maintenant, Messieurs, permettez-moi de terminer ce discours par une dernière réflexion, qui en sera la conclusion naturelle.

Ces Français, dont nous avons honoré le courage en ce jour, étaient des chrétiens. Le baptême les avait faits enfants de Dieu et de son Eglise ; leur libre volonté avait renouvelé, au jour de leur Première Communion, les engagements sacrés de leur foi.

Or notre religion nous enseigne que, pour entrer dans le repos définitif du ciel, il ne faut emporter aucune des souillures de la terre ; l'âme doit être sans taches, et les fautes commises entièrement réparées.

Sans doute, dans sa miséricorde, Dieu a dû accepter en expiation les souffrances de nos défenseurs, avec leurs dures privations, leur sang versé, et leur vie sacrifiée pour le salut de la patrie.

Mais ce n'est point leur faire injure que de penser qu'ils peuvent avoir encore besoin du secours de nos prières.

C'est ce que comprend parfaitement la patriotique Société du Souvenir Français. A chaque anniversaire qu'elle célèbre, elle demande que le divin sacrifice de la messe soit offert pour le repos de l'âme de ceux qu'elle honore. Presque toujours elle élève ses monuments commémoratifs à l'ombre du clocher surmonté de la croix, de la croix, drapeau du chrétien, étendard du Christ-Rédempteur.

Unissons donc tous nos prières à celles du Libérateur suprême, N.-S. Jésus-Christ, qui va renouveler sur cet autel son immolation en leur faveur. Demandons-lui instamment d'abréger pour eux, s'il n'est pas encore achevé, le temps de la douloureuse purification dans les flammes du purgatoire, et de hâter leur entrée dans la bienheureuse éternité.

O mon Dieu, daignez faire germer longtemps encore, grandir et se multiplier sur la terre de France, arrosée de tant de sang généreux, des soldats, des citoyens et des chrétiens semblables à ceux qui ont mérité par leur courage de triompher avec vous dans les joies éternelles ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 aprilis 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 23 avril 1914

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXXVI. Les Evangiles et le mythisme, 321.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXIV. 3^e Dim. après Pâques : Le culte des saints en général, celui de S. Joseph en particulier, 323.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXII. 3^e Dimanche après Pâques, 326.

Sermon pour Adoration perpétuelle. — Le Grand Suppliant de l'Eucharistie, 329.

Lectures pour le Mois de Marie sur N.-D. de Pellevoisin. — IV. 2^e Apparition : le prix de la vie, 332. — V. 3^e Apparition : « Je suis toute miséricordieuse », 333. — VI. 4^e Apparition : récapitulation des précédentes, 335.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXXVI

LES ÉVANGILES ET LE MYTHISME

Messieurs,

Représentez-vous une grande route que des millions d'hommes, depuis deux mille ans, sillonnent dans tous les sens, les yeux à terre pour ne rien laisser échapper des particularités du chemin. Tout d'un coup, un voyageur s'arrête, en poussant une clameur de triomphe :

— J'ai trouvé ! s'écrie-t-il.

— Quoi ? lui demande-t-on.

— J'ai trouvé le joyau précieux qui fut déposé sur cette route par celui qui l'a tracée, et que personne n'avait aperçu avant moi !...

— Cet homme est fou !... pensez-vous. Car, quelle apparence que le trésor qu'il prétend avoir trouvé, ait pu échapper, depuis deux mille ans, aux millions d'hommes qui ont scruté tous les grains de poussière de cette grande route ?

C'est pourtant, Messieurs, ce qui s'est passé au siècle dernier, lorsque Strauss et Renan ont publié leurs systèmes sur l'interprétation de l'Evangile. Ce que l'humanité tout entière, en feuilletant ce livre depuis son apparition, tantôt avec haine, tantôt avec amour, n'avait pas pu y découvrir, ces deux esprits transcendants le trouvèrent, aux applaudissements frénétiques de l'incrédulité.

Une telle découverte est bien étrange, si étrange qu'elle a tout l'air d'un défi au bon sens ; nous aurions le droit, en face de ces messieurs, de hausser les épaules et de continuer notre chemin. Faisons-leur pourtant l'honneur de les prendre au sérieux, ne fût-ce qu'à cause du beau tapage qui s'est fait autour d'eux, et dont probablement vous avez entendu les échos. Il nous faudra pour cela deux conférences, car chacun d'eux affirme avoir trouvé le trésor. Occupons-nous aujourd'hui de Strauss. La prochaine fois, ce sera le tour de Renan.

I

Vous avez tous entendu parler, Messieurs, de la *mythologie*, ce recueil des mythes ou des fables, comme vous voudrez, dont se composaient les religions antiques. On a étudié la manière dont s'étaient formés ces mythes, engendrés par l'imagination populaire, et on les a ramenés à quatre types principaux que voici :

1^o Le mythe *historique*, qui est le récit d'un fait véritable, enjolivé de circonstances merveilleuses : tels sont les travaux d'Hercule et les voyages d'Ulysse ;

2^o Le mythe *philosophique*, qui représente une idée morale sous une forme allégorique, par exemple, l'histoire de Prométhée ou celle de Pandore ;

3^o Le mythe *historico-philosophique*, qui exprime à la fois un fait et une idée : tel, l'âge d'or ;

4^o Enfin, le mythe *poétique* qui est dû, non plus à l'imagination populaire, mais à la verve des poètes, comme les œuvres d'Homère ou de Virgile.

Voilà ce qu'avaient déduit tous ceux qui avaient étudié cette question des mythes, depuis le chancelier Bacon jusqu'à l'abbé Pluche. Ni les uns, ni les autres, n'en avaient vu plus long. Strauss fut plus hardi ; ce qui ne veut pas dire qu'il fut plus sage, comme nous le verrons tout à l'heure.

Comment entra-t-il dans cette cervelle teutonne que l'Evangile pouvait être ramené au rang des fables de l'antiquité ? En vérité, je n'en sais rien. Voyez-vous ce ministre protestant qui n'a que 27 ans et qui n'hésite pas, à cet âge où l'on sait encore si peu de choses, à publier un livre qu'il intitule audacieusement *Vie de Jésus*, et dans lequel il entreprend de démontrer que, jusqu'à lui, personne n'a jamais rien compris aux récits évangéliques ?

Il est vrai qu'il est aidé dans sa tentative par la langue dont il se sert, cet idiome allemand, dont l'imprécision se prête merveilleusement aux brouillards de la pensée.

Voici sur quels principes il base son système : — L'Evangile contient des faits extraordinaires, des miracles. Donc, il faut le prendre au sens symbolique. — L'Evangile s'exprime avec un enthousiasme qui n'est pas dans le tempérament de ceux qui l'ont écrit. Donc, il faut le prendre au sens symbolique. — L'Evangile répond aux idées favorites des Juifs qui attendaient le Messie. Dans le désir qui les consumait de voir celui après lequel ils soupiraient et auquel ils attribuaient des dons extraordinaires, ils ont paré de toutes les vertus un de leurs concitoyens nommé Jésus ; mais ce n'est pas lui, c'est leur idéal qu'ils ont décrit. Donc, il faut prendre l'Evangile au sens symbolique.

Mais, si l'Evangile n'est qu'un livre mythique, quel est au juste son véritable sens ? C'est ici que Strauss va nous faire connaître sa grande découverte. Écoutons-le :

Tout ce que les auteurs sacrés, dit-il, racontent du Christ, doit être entendu de l'humanité ; le Dieu devenu

homme qu'annoncent les Evangiles, c'est l'humanité, car elle est l'union du principe divin et du principe humain. Cet enfant de la mère visible et du père invisible, c'est l'humanité procédant de l'esprit et de la matière. C'est l'humanité qui est l'être doué d'un pouvoir miraculeux ; car, dans le développement de son histoire, on voit se manifester toujours plus l'empire de l'esprit sur la matière. C'est elle qui est la créature sans péché et sans tache ; car, marchant toujours au perfectionnement, elle est à l'abri de tout reproche ; la faute reste à l'individu, elle disparaît quand on envisage l'espèce ou l'histoire de l'espèce. C'est elle qui meurt, ressuscite, monte au ciel, en tant que, se dépouillant par la mort de son enveloppe grossière, elle atteint à une vie spirituelle plus noble, plus digne d'elle, et, se détachant des entraves qui l'attachent à la terre, s'unit à l'esprit infini qui règne dans les cieux.

Tout cela, pensez-vous, est un peu nuageux. Je ne dis pas le contraire. Néanmoins, vous apercevez quel est le procédé de Strauss : c'est de tout ramener à une explication naturelle. Avec un peu d'application, on y arrive aussi bien qu'à bâtir un château de cartes.

Le malheur, c'est que cela se démolit aussi facilement.

II

Où donc Strauss a-t-il vu, d'abord, que la présence de faits extraordinaires dans un récit soit la preuve que ce récit est symbolique?... Dans nos prochaines conférences, nous traiterons cette question si intéressante du miracle, et nous verrons que le miracle est la preuve nécessaire, la marque indispensable de la Révélation. C'est d'ailleurs une méthode antiscientifique et antihistorique de rejeter à priori une série de faits parce qu'on ne les comprend pas. A ce compte-là, nous ne devrions nous servir ni du téléphone, ni du télégraphe, ni des tramways, ni de la lumière électrique, puisque nous ne savons pas ce que c'est que l'électricité.

Où donc Strauss a-t-il vu que les Evangélistes racontent la vie du Christ avec un enthousiasme excessif?... Il me semble pourtant bien que dans notre dernière conférence, nous avons établi qu'ils rapportent les faits les plus extraordinaires avec un calme presque déconcertant. On dirait que ces gens-là trouvent tout naturel que leur Maître guérisse toutes les infirmités humaines, commande à la nature, commande à la mort elle-même. Vraiment il n'est pas permis à un auteur, fût-il ministre protestant et fût-il allemand, d'en prendre aussi à son aise avec la vérité.

Où donc, enfin, a-t-il vu que l'attente du Messie, chez les Juifs, est une preuve qu'ils ont embelli la personne et la vie du Christ?... Ah ! si Notre-Seigneur avait répondu quelque peu à l'idée qu'ils se faisaient du Messie, on pourrait soutenir, à la rigueur, qu'ils se sont laissé entraîner par leur idéal. Mais, qui ne sait que le Messie, pour les Juifs, devait être un roi temporel, un roi victorieux comme David, glorieux comme Salomon, libérateur comme Judas Macchabée ? Et vous leur présentez un homme qui naît sur la paille, un homme qui n'a pas où reposer sa tête, un homme qui ne veut pas être défendu, un homme qui meurt sur la croix et qui veut que ses disciples partagent ses

humiliations et ses souffrances ; et vous dites que cet homme-là répond à l'idéal populaire ? C'est dépasser les bornes de la plaisanterie !

Et puis, pour que la fable prévale, si je ne me trompe, il faut un certain temps. Ce n'est pas en un jour qu'un récit mythique se forme, s'enjolive, se répand et s'impose. Il y faut beaucoup d'années, peut-être des siècles. Il faut, surtout, qu'il n'y ait pas de monuments écrits qui s'opposent à la genèse de la fable. Or, nous avons vu que les Evangélistes n'ont pu ni se tromper ni tromper sur ce qu'ils racontent, et que nous avons des exemplaires presque contemporains de ces auteurs. Quand donc le mythe dont parle Strauss aurait-il pu se former ? Quand donc aurait-il pu se répandre ? Quand donc aurait-il pu prévaloir ?

En vérité, cela ne tient pas debout, surtout quand on songe que l'Evangile a si rapidement pénétré chez toutes les nations du monde, et que tous les peuples de la terre auraient ainsi accepté une doctrine fabuleuse. Admettez-vous que tous ces Grecs, ces Egyptiens, ces Romains, ces Persans, aient renoncé à leurs mythes, auxquels ils tenaient, pour adopter un autre mythe, qui n'aurait pas mieux valu que les leurs ? Admettez-vous que tous les esprits éclairés de toutes les nations, qui ne croyaient plus aux fables de leurs religions, auraient ajouté foi à une autre fable, pas mieux prouvée ? Et puis, si les Evangiles répondaient si bien aux idées courantes, pourquoi aurait-on persécuté ceux qui les propageaient ?

Vous le voyez, Messieurs, les raisons s'accumulent pour démolir ce château de cartes qui s'appelle le système de Strauss. Il ne lui manquait plus que le châtiment du ridicule. Il l'a eu.

III

Le procédé dont Strauss se sert, avons-nous dit, est de ramener toutes les circonstances d'un récit à une idée préconçue. Trois ans après l'apparition du livre écrit par l'auteur allemand, une brochure parut avec ce titre bizarre : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, ou grand Erratum, source d'un nombre infini d'errata, à noter dans l'histoire du XIX^e siècle*, par M. J.-B. Pérès, A. O. A. M., bibliothécaire de la ville d'Agen.

Dans cet écrit qui obtint immédiatement un succès de fou rire, M. Pérès, mettant à profit les principes de Strauss, démontre avec la dernière évidence que Napoléon n'est pas autre chose qu'un mythe qui personnifie le soleil.

Napoléon et Apollon, ce sont les mêmes mots, avec de légères différences qui s'expliquent aisément. Bonaparte désigne le jour, pendant lequel le soleil se montre dans tout son éclat, alors qu'il disparaît pendant la nuit, c'est la mauvaise partie de son sort.

Apollon, d'après la mythologie, naquit dans une île de la Méditerranée ; Napoléon aussi.

Napoléon avait quatre frères : qui ne voit que ce sont les quatre saisons de l'année ? Sur ces quatre frères, trois furent rois. Cela désigne le printemps,

l'été et l'automne. Quant au quatrième qui resta sans couronne, c'est évidemment l'hiver, saison triste et stérile.

Napoléon extermina l'hydre de la Révolution : allusion frappante à Apollon qui extermina le serpent Python.

Napoléon épousa successivement Joséphine de Beauharnais et Marie-Louise d'Autriche ; c'est comme le soleil qui éclaire tour à tour la terre et la lune.

Napoléon eut seize maréchaux ; douze étaient en activité, et représentent, à n'en pas douter, les douze signes du zodiaque ; quatre étaient en retraite et symbolisent les quatre points cardinaux qui sont immobiles.

Napoléon fut victorieux dans le midi et vaincu dans le nord ; c'est comme le soleil qui brûle à l'équateur et est sans chaleur dans les régions boréales.

Napoléon vint triomphant d'Egypte, régna douze ans et s'en fut mourir dans une île perdue de l'Océan ; image toujours achevée du soleil, qui, tous les matins, se lève à l'orient, brille pendant douze heures, et disparaît à l'occident.

Tout ceci prouve que Napoléon n'a pas existé.

* * *

Tout dernièrement, Messieurs, un auteur allemand s'est livré à la même plaisanterie au sujet du prince de Bismarck. On pourrait sans doute la renouveler pour n'importe quel grand personnage ; elle est inoffensive, sauf pour le système de Strauss, qui n'a plus maintenant d'autorité pour personne, sauf quelques attardés de la libre-pensée. Vous sauriez, je l'espère, le dire à l'occasion. Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXIV

3^e Dimanche après Pâques

LE CULTE DES SAINTS EN GÉNÉRAL ; CELUI DE
S. JOSEPH EN PARTICULIER

Mes frères,

Nous célébrons en ce jour la solennité de S. Joseph. L'Eglise, voulant sans doute nous inspirer une grande piété envers le père nourricier de l'enfant Jésus, a institué deux fêtes en son honneur : l'une le 19 mars, et l'autre le 3^e dimanche après Pâques. De plus, elle s'est placée sous son égide en le choisissant comme protecteur et patron ; elle en a fait comme son représentant et son avocat auprès de Dieu. N'est-ce pas nous prêcher d'une façon éloquente, d'une part, la puissance dont ce saint est revêtu, et d'autre part, la confiance absolue qu'il mérite ? J'en conclus que S. Joseph doit être honoré d'une manière spéciale par tous les chrétiens. Si donc *les anges et les saints ont droit à un culte* de notre part, aucun, après la T. S. Vierge, *n'y a plus de droit que le père nourricier de l'enfant Jésus*. C'est ce que je me propose de vous montrer.

1

1. Le culte, en général, est l'humble reconnaissance de la perfection et de l'excellence de l'objet auquel nous adressons nos hommages. Rendre un culte aux anges et aux saints, même à la T. S. Vierge et à S. Joseph, ce n'est pas les adorer : autrement ce serait une faute d'idolâtrie ; nous ne devons adorer que Dieu seul, puisque seul, en qualité de Créateur, il est notre souverain Maître. Le culte des saints consiste à honorer ces amis de Dieu qui forment sa cour. Rien de plus raisonnable et de plus légitime que ces honneurs : d'abord ils sont un hommage indirect rendu au Tout-Puisant ; d'autre part les saints les méritent, tant par leur dignité que par leurs bienfaits envers nous.

Vous allez facilement le comprendre. Pourquoi honorons-nous les saints ? Parce qu'ils sont tout près du Bon Dieu, qu'ils sont aimés de lui. C'est Dieu qui, pour les récompenser de leur fidélité à sa loi, les a élevés au faite de la gloire, qui les a revêtus de puissance, et a couronné leur front d'une brillante auréole. Il en a fait comme ses ministres, ses ambassadeurs auprès des hommes et les distributeurs de ses faveurs. Comment pourrait-il se plaindre que nous honorions ceux qu'il honore lui-même, que nous aimions ceux qu'il aime particulièrement, que nous priions ceux qui sont à même de lui présenter nos requêtes et d'intercéder pour nous ? Est-ce que le Bon Dieu en nous prescrivant de n'adorer que lui seul entend nous interdire le culte des saints ? Le penser serait une grossière erreur. Quand un monarque défend à qui que ce soit d'usurper les honneurs qui lui sont dus dans son royaume, il n'a pas l'intention de frustrer ses ministres, ses magistrats, ses lieutenants, du respect auquel ils ont droit. Nous réservons à Dieu le culte qui lui convient à lui seul comme souverain Seigneur et qu'il ne peut partager avec personne, et nous honorons les saints comme ses amis. Disons plus : un prince ne s'offense pas des hommages offerts à ses ministres, pour la bonne raison que ces hommages rejaillissent sûr sa personne : de même Dieu recueille finalement tout le culte que nous rendons aux saints, puisque nous les honorons non pour eux-mêmes mais pour Dieu, comme des créatures qui lui sont chères, qui lui sont unies, et en qui il a fait resplendir toutes les richesses de sa puissance, de sa libéralité, de sa miséricorde.

Le culte des saints est donc loin de porter préjudice au culte divin : il en est, au contraire, une sorte d'accroissement et de perfectionnement. En définitive, c'est Dieu que nous honorons dans les saints, puisque nous honorons son œuvre. N'est-ce pas lui qui les a faits ce qu'ils sont ? Leur sainteté n'est-elle pas une parcelle, un reflet de la sainteté divine ? Les vertus qu'ils ont pratiquées sont l'ouvrage de Dieu, et en couronnant leurs mérites, il a couronné ses propres dons.

Honorer les saints c'est donc plaire à Dieu ; c'est aussi rendre témoignage à leurs mérites. A qui donnons-nous ici-bas des marques de respect et de

vénération ? A nos parents, à nos supérieurs, à tous ceux qui sont revêtus d'une autorité ou d'une dignité, aux hommes qui se sont signalés par leurs vertus ou leurs bienfaits. Or les saints possèdent tous ces titres à notre respect, à notre affection, à notre vénération. — Ils sont nos parents, nos frères. L'Eglise du ciel et celle de la terre ne forment qu'une seule et même Eglise, une seule famille. Il est dans l'ordre de rendre un honneur particulier aux membres de cette famille qui en sont les principaux ornements. — Ils sont aussi nos supérieurs par les exemples de vertus qu'ils nous ont laissés, par la puissance dont Dieu les a investis, par la gloire dont il les a revêtus. Dans la société spirituelle ils occupent le premier rang et les plus hautes dignités. Si donc nous honorons dans la société civile ceux qui se font remarquer par leur dignité, leur vertu, ou leur courage, quels hommages ne devons-nous pas à ces héros qui ont été nos modèles sur la terre et sont nos protecteurs au ciel ?

Cette protection dont les saints nous couvrent est encore une raison de leur offrir un culte. Nous ne saurions mieux leur témoigner notre reconnaissance. N'est-ce pas souvent par leur intercession que nous obtenons de Dieu les grâces que nous sollicitons ? Que de faveurs, que de miracles même ont été le résultat de supplications adressées aux saints ! preuve de plus que le Bon Dieu approuve et aime le culte des anges et des saints. Nous savons bien, certes, que ce ne sont pas les saints qui possèdent les grâces et qui les donnent comme s'ils en étaient les auteurs. Mais nous les prions comme des intercesseurs, des avocats ; nous les prenons comme intermédiaires auprès de Dieu. Lorsque nous voulons obtenir quelque bienfait d'un grand du monde, d'un prince de la terre, nous nous adressons à ceux qu'il aime et qu'il protège, afin que notre demande, présentée par une voix amie, soit plus favorablement écoutée. De même nous nous adressons aux saints, comme à des amis de Dieu et de nous, afin que par leur crédit ils nous obtiennent ce que Dieu seul peut nous donner. La reconnaissance pour ce bienfait nous fait un devoir d'honorer les saints et de leur rendre un culte.

Voici une preuve qui confirme tout ce que je vous ai dit sur la légitimité du culte des saints. « L'Eglise qui est la colonne et le fondement de la vérité, a rendu dès les temps apostoliques et nous apprend à rendre aux saints un culte religieux : elle a institué des fêtes en leur honneur ; elle célèbre leurs vertus dans des hymnes ; elle bâtit des temples, consacre des autels sous leurs noms. Ne serait-ce pas une impiété que d'oser s'élever, comme le font les protestants qui rejettent le culte des saints, contre cette conduite de l'Epouse de Jésus-Christ ? ¹ »

2. Honorons donc les anges et les saints : c'est notre devoir ; et ce devoir nous oblige au culte de la prière, au culte de l'imitation et au culte de l'honneur.

a) Nous devons invoquer les anges et les saints et recourir à leur puissance. Le simple bon sens nous y engage. Si la prière du juste ici-bas a de la puissance et obtient succès auprès de Dieu, n'est-il pas raisonnable de croire qu'au ciel elle a plus de crédit encore ? La sainte Ecriture dans plus d'un endroit nous montre l'efficacité de la prière adressée aux saints, et la protection dont ceux-ci nous environnent. L'Eglise nous recommande aussi comme salutaire et utile l'invocation des saints. Ecoutez les paroles du saint concile de Trente : « Les saints qui règnent avec Jésus-Christ, offrent leurs prières à Dieu pour les hommes ; il est bon et utile de les invoquer en suppliants, et de recourir à leurs prières, à leur assistance, à leur secours, pour obtenir des bienfaits de Dieu par son Fils J.-C. N.-S. qui seul est notre Rédempteur et notre Sauveur ¹. » — En priant les saints nous reconnaissons leur puissance auprès du Bon Dieu, et leur affection pour nous. C'est donc les honorer et en même temps nous assurer leur protection et leur appui. Aussi tous les hommes éminents en doctrine et en sainteté ont enseigné et pratiqué cette manière de rendre un culte aux saints. L'expérience confirme cette doctrine : chaque jour elle met sous nos yeux la preuve de l'utilité et de l'efficacité de nos prières offertes à Dieu par l'intercession des anges et des saints. — Il y a, il est vrai, une grande différence entre les prières que nous adressons à Dieu et celles que nous adressons aux saints. Nous demandons à Dieu qu'il nous soit propice, qu'il nous délivre, qu'il nous sauve ; nous lui parlons comme à l'auteur même de la grâce, afin qu'il nous donne lui-même ce que nous sollicitons. Mais quand nous invoquons les saints, nous leur demandons de prier pour nous, d'intercéder, de nous obtenir les grâces divines.

b) Invoquer les saints est une façon de les honorer, les imiter en est une meilleure encore. Les saints sont nos modèles ; car ils ont connu nos misères, nos épreuves, nos difficultés dans la pratique de la vertu, nos tristesses, nos tentations. De plus il y eut des saints dans toutes les classes de la société. Les uns se sont sanctifiés dans les honneurs, au milieu des richesses, d'autres dans le cloître, dans l'ordre sacerdotal, les autres dans la pauvreté, dans les humiliations, dans le monde, dans l'état du mariage, dans la vie ordinaire et laborieuse des ouvriers, des serviteurs. Qui que nous soyons, nous avons donc des modèles parmi les saints. Or rien ne plaît à ceux-ci comme les efforts que nous faisons pour leur ressembler. En les imitant, nous les considérons à juste titre comme des êtres plus parfaits que nous, plus vertueux et plus courageux que nous ; nous confessons leurs qualités et leurs mérites : ainsi nous les honorons, nous leur rendons un culte qui ne peut manquer de leur être agréable, le culte de l'imitation.

c) Nous y ajouterons le culte de l'honneur. Comment honorons-nous ici-bas ceux qui le méritent ?

¹ Guillois, *Catéchisme expliqué*, t. II, p. 424.

¹ Conc. Trid., sess. XXV.

Nous leur donnons toute sorte de marques de respect ; nous fêtons leur présence au milieu de nous ; nous gardons leur souvenir, leur portrait ; nous leur dressons même quelquefois des statues. N'est-il pas juste de témoigner aux saints du ciel des marques semblables d'estime et d'affection ? L'Eglise a établi des fêtes en leur honneur ; célébrons-les avec joie, piété et ferveur ; ce sont les jours où les saints sont censés descendre au milieu de nous, les mains pleines de faveurs. Gardons dans notre cœur le souvenir de leurs bienfaits et dans notre esprit le souvenir de leurs vertus. Conservons précieusement et honorons aussi leurs reliques, c'est-à-dire tout ce qui nous reste d'eux, soit de leurs corps qui ont été les temples du Saint-Esprit et seront un jour des corps glorieux au ciel, soit des objets dont ils ont fait usage pendant leur vie. Ornons, respectons et vénérons leurs images, leurs portraits, leurs statues, les autels qui leur sont dédiés. Certes, en agissant de la sorte nous n'avons pas l'intention d'honorer la pierre, le bois, le papier ou la peinture, mais le saint représenté par ces images destinées uniquement à nous faire penser à lui.

Je me suis trop étendu, mes frères, sur le point que nous venons de traiter. Mais je suis excusé puisque maintenant vous savez *pourquoi et comment nous devons honorer S. Joseph*. Car tout ce que je viens de dire s'applique parfaitement et éminemment à son culte.

II

1. Est-il au ciel un saint qui soit uni plus étroitement au Bon Dieu que S. Joseph ? En est-il un seul qui soit plus aimé du Verbe divin ? Pour oser le prétendre il faudrait oublier ses titres ; il faudrait méconnaître les relations très intimes, très affectueuses qu'il eut avec Notre-Seigneur et la T. S. Vierge, il faudrait en un mot ignorer tout du rôle que Dieu lui confia. S. Joseph n'a-t-il pas été le père nourricier de l'enfant Jésus, lui fournissant le pain au prix de ses sueurs ? N'a-t-il pas été son sauveur, l'arrachant aux mains sanguinaires d'Hérode ? N'a-t-il pas été son maître, son guide, son soutien dans le travail et dans les débuts de sa vie terrestre ? C'est assez dire que Notre-Seigneur aima particulièrement S. Joseph, et au ciel il lui conserve la même affection. Honorer un saint si cher au Sauveur, c'est donc faire une chose extrêmement agréable et douce au cœur de Dieu. On peut penser que nos hommages vont se joindre à ceux de Jésus.

La seconde raison de notre culte des saints est tirée de leur dignité et de leurs mérites. Ici encore S. Joseph a un titre spécial à notre dévotion. Au ciel Notre-Seigneur a dû l'élever à une dignité suréminente, et il est à présumer que le trône du chef de la sainte Famille n'est pas bien inférieur à celui de la T. S. Vierge, ni très éloigné de celui de Jésus, et que ces trois personnes, après avoir été si intimement unies sur la terre, ne sont nullement séparées dans le paradis. Vous comprenez par là,

mes frères, que S. Joseph est placé au-dessus de tous les autres saints, et « les plus graves docteurs le regardent comme élevé dans la gloire avec Jésus et Marie au-dessus de tous les ordres des bienheureux et des esprits célestes. » Ce qui est certain, c'est qu'il est revêtu d'une dignité et d'une puissance merveilleuses qui appellent de notre part un culte particulier. — De plus, il surpasse les autres saints par ses mérites et ses vertus. La sainte Ecriture lui donne le nom de « juste », c'est-à-dire orné de toutes les vertus. (Matt., I, 19). Puis, il eut le bonheur de vivre et de converser avec Jésus et Marie : quelle source de grâces et de sanctification ! Les révélations divines dont il fut favorisé, — la connaissance qu'il reçut du mystère de l'Incarnation, par exemple, — ne sont-elles pas aussi des indices qui nous montrent combien S. Joseph était saint et agréable à Dieu ? Ne savons-nous pas d'autre part que ce grand saint fit briller en lui une pureté vraiment angélique, une humilité profonde, une conformité et une soumission absolue à la volonté divine, surtout dans l'épreuve, une piété copiée sur celle du Fils de Dieu, et une obéissance entière et parfaite ? N'est-il pas le plus beau des modèles, digne en tout de nos hommages et de notre vénération ?

Si enfin nous honorons les saints comme des intercesseurs auprès de Dieu, qui est mieux qualifié que S. Joseph pour intervenir auprès du Tout-Puissant ? N'est-il pas le meilleur avocat, le meilleur intermédiaire à employer ? Il a conservé sur le Fils de Dieu une certaine autorité, un certain pouvoir. Peut-il manquer de crédit auprès de Celui qui l'a aimé, vénéré, écouté comme un père ? Verra-t-il ses demandes rejetées par Jésus ? Non, mes frères, cela nous paraît impossible. Si donc, par les autres saints, nous obtenons quelques faveurs, il n'en est aucune que l'intercession de S. Joseph ne nous fasse octroyer. Ceux qui l'ont invoqué nous l'affirment et l'expérience nous le prouve. Que de bienfaits ce saint répand tous les jours sur l'Eglise et sur les fidèles ! Il faudrait plusieurs gros volumes pour énumérer toutes les grâces spirituelles et temporelles dues à sa puissante protection.

2. N'hésitons donc pas à témoigner à S. Joseph un culte spécial en le *priant* plus souvent, en l'*imitant* mieux et en l'*honorant* davantage que les autres saints.

Invoquons-le chaque jour comme nous invoquons Jésus et Marie. Dans nos épreuves, dans nos besoins, recourons à lui avec confiance : il est puissant au ciel et bon pour ceux qui peinent et souffrent sur la terre. Consacrez-lui vos familles, votre avenir et celui de vos enfants, vos intérêts du temps et ceux de l'éternité ; confiez-lui surtout votre heure dernière. Voyez comme l'Eglise nous invite à ce culte de la prière envers S. Joseph : elle se place sous son patronage, elle donne une grande solennité à ses fêtes, elle unit presque toujours son nom à ceux de Jésus et de Marie.

Mais voulez-vous être plus sûrement exaucés ?

Imitez-le. Il a mené la même vie que vous, il fut ouvrier comme vous, pauvre comme vous, laborieux comme vous, exposé à toute sorte d'ennuis comme vous. Et pourtant il fut un grand saint. Comment donc s'est-il sanctifié ? Trois choses me paraissent avoir dominé en lui : la fidélité au devoir, la soumission à la volonté de Dieu, la sanctification du travail. Vous plairez particulièrement à S. Joseph et vous mériterez sa protection si vous l'imitez dans ces trois choses.

Honorez-le aussi en célébrant pieusement ses fêtes, en donnant à son image une place de choix dans vos demeures ; aimez à décorer son autel ; participez à tout ce qui peut le faire connaître, aimer et invoquer, à tout ce qui, en un mot, sert à répandre son culte. Inculquez à vos enfants une dévotion spéciale pour ce saint, donnez-leur son nom, aimez à ce que ce nom soit porté par quelque membre de vos familles. S. Joseph sera ainsi comme le protecteur attitré, officiel, et le gardien de vos foyers.

* * *

J'ai lu quelque part un fait que je veux vous citer en terminant, pour vous inspirer une grande confiance en S. Joseph. Deux religieux franciscains voyageaient sur les côtes de Flandre. Tout à coup une terrible tempête se déchaîna. Le navire est submergé et près de 300 passagers sont engloutis. Par un miracle les deux religieux s'accrochent à une épave du vaisseau et parviennent à une barque. Pendant trois jours ils sont entre la vie et la mort, à chaque instant menacés d'être engloutis dans les flots. Ces deux religieux avaient une dévotion particulière à S. Joseph ; ils se mettent à le prier, et voilà que la tempête s'apaise, le ciel s'éclaircit, la mer se calme. A ce moment un homme plein de grâce et de majesté se présente aux naufragés, les salue aimablement et s'offre à les guider. Après une heureuse navigation, on arrive à la plage. Aussitôt débarqués, les religieux se jettent à genoux aux pieds de l'inconnu pour le remercier ; puis ils lui demandent son nom. « Je suis Joseph que vous avez invoqué, répond l'étranger ; si vous voulez me faire grand plaisir, ne laissez point passer un jour sans me prier et vous souvenir de mes sept douleurs et de mes sept allégresses. » Ayant dit ces mots il disparut, laissant ses protégés dans la joie et dans la résolution de l'invoquer tous les jours.

Prenons aussi, mes frères, cette résolution d'adresser chaque jour une petite prière à S. Joseph. Contractons la pieuse habitude de réciter au moins, soir et matin, ces invocations que je vous recommande et que vous apprendrez à vos enfants (elles sont enrichies de 300 jours d'indulgence) : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie. — Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie. — Jésus, Marie, Joseph, faites qu'en paix j'expire dans votre compagnie ! » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXII

3^e DIMANCHE APRÈS PÂQUES

Mes frères,

S. S. Pie IX, par un décret du 10 septembre 1847, avait fixé la fête du Patronage de S. Joseph au 3^e dimanche après Pâques, qui depuis n'avait que mémoire à l'office et à la messe. Mais un *Motu proprio* du pape Pie X, du 23 octobre 1913, a replacé cette fête du Patronage au mercredi avant le 3^e dimanche, de sorte que désormais ce dimanche pourra être célébré complètement. Le Pape, en agissant ainsi, poursuit le dessein de rendre aux dimanches, quels qu'ils soient, la place que leur avaient fait perdre certaines fêtes.

Nous allons étudier les textes liturgiques qui composent la messe de ce dimanche, et nous constaterons que tous nous invitent à la joie en souvenir de la résurrection du Sauveur.

Laissez-moi vous dire que les messes des dimanches après Pâques sont la reproduction des anciens documents liturgiques ; mêmes lectures, mêmes oraisons et mêmes chants pour l'introït, l'offertoire et la communion. Ces cinq messes dominicales, chacune prise en soi et toutes réunies, forment un magnifique ensemble. Elles ne servent pas seulement d'expression à la joie par les chants qu'elles mettent sur nos lèvres, elles fournissent encore des formules de prière parfaitement appropriées au temps pascal, et des lectures, particulièrement celles des épîtres, où se trouve tout un programme de sanctification pour la conduite privée, domestique et sociale.

1

1. *L'Introït*, tiré des versets 1, 2 et 3 du Ps. LXV, invite la terre entière à faire monter vers Dieu des cris de joie et à chanter la gloire de son nom : « *Poussez vers Dieu des cris de joie, ô créatures terrestres ; chantez un hymne à son nom ; rendez glorieuse sa louange, alleluia, alleluia.* Ps. *Dites à Dieu : Que vos œuvres sont terribles, ô Seigneur ! A cause de la grandeur de votre puissance, vos ennemis vous rendent des hommages menteurs.* »

Adressée aux pénitents réconciliés, aux néophytes et aux fidèles, une telle invitation s'explique par le souvenir encore présent de la Résurrection du Sauveur, cause de notre salut, et par le caractère joyeux du temps pascal. N'est-il pas dit que les disciples furent remplis de joie en voyant le Sauveur ressuscité ? L'Eglise se réjouit de même. Mais elle veut faire partager sa joie ; estimant que la terre ne peut être indifférente ni aux bienfaits que le Sauveur est venu porter au monde, ni aux félicités qu'il a promises et qu'il prépare, elle la prie de célébrer le Seigneur, de reconnaître sa toute-puissance, le caractère grandiose de ses œuvres si impressionnantes et si terribles. L'Incar-

nation du Verbe, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, voilà des œuvres qui doivent faire trembler. Cette terreur a déjà saisi le prince de ce monde; elle enveloppe encore tous ceux qui ont à redouter comme leur juge le Ressuscité, elle éclatera au jour où le Fils de l'homme paraîtra dans les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté, et où les nations seront dans l'angoisse.

Cette puissance est si grande, si irrésistible dans ses victoires qu'elle oblige ses ennemis à se soumettre, à lui rendre bon gré mal gré des hommages et à dire comme Julien l'apostat : « *Tu as vaincu, Galiléen !* »

Soyons, m. f., du nombre de ceux qui rendent au Christ des hommages affectueux et volontaires, de ceux qui se soumettent sincèrement à ses ordres, et qui, par leur conduite vraiment chrétienne, le reconnaissent comme leur Dieu.

2. Dans la *Collecte*, nous demandons la grâce d'être éclairés de la lumière divine pour mieux voir le mal que nous devons éviter et le bien que nous devons faire comme chrétiens : « *O Dieu, qui montrez à ceux qui errent la lumière de votre vérité, pour qu'ils puissent rentrer dans la voie de la justice, accordez à tous ceux qui font profession d'être chrétiens, de rejeter ce qui répugne à ce nom et d'être fidèles à ce qui lui est conforme.* »

Où donc est la lumière de la vérité ? Elle brille dans la parole de Dieu, qui est vérité, dans cette parole qu'il nous a fait entendre maintes fois et sous bien des formes, et qu'il continue à nous faire entendre. Cette parole est une vraie lumière : *Verbum tuum lumen semitis meis*. La lumière de vérité ? Mais elle brille dans le Verbe qui s'est fait chair et qui a daigné habiter parmi nous ; elle brille dans ses enseignements et dans ses exemples : « *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ.* » Elle brille surtout dans ce temps pascal. La mort du Christ et sa résurrection sont des sources très vives de lumière pour l'âme chrétienne. Pussions-nous ouvrir les yeux à cette lumière de vérité et n'être pas de ceux qui détournent les yeux pour ne pas voir, de peur d'être obligés de bien faire : *noluit intelligere ut bene ageret* ; ou de ceux qui se croient assez intelligents, assez clairvoyants pour se passer des lumières d'en haut !

Ouvrons les yeux à la lumière divine, si nous voulons remplir les obligations que nous impose notre titre de chrétien. Ce titre nous fait un devoir d'agir conformément à nos croyances ; d'éviter le péché que nous regardons justement comme le souverain mal de Dieu et de l'homme ; d'avoir le courage de nos convictions, de les professer hautement, malgré les difficultés et même les ennuis que nous pouvons rencontrer. A ceux qui n'ont de chrétien que le nom, de viril que le sexe, on serait tenté de dire comme un ancien au soldat peureux qui se glorifiait de son nom d'Alexandre : « Change de nom ou change de mœurs. *Aut muta nomen, aut muta mores.* » Ne changez pas de nom, soyez-

en fiers plutôt : *Christianus mihi nomen*. A notre époque il faut « être effrontément chrétien, » disait Louis Veuillot. Il ne s'agit pas de reculer devant les adversaires de vos âmes. Repoussez avec énergie toutes les séductions que le monde vous offre, ses fêtes, ses délices et ses jouissances ; n'écoutez point ses maximes, ses vanités, ses complaisances ; jetez-lui avec un regard de dédain cette énergique réponse : « O monde vil et trompeur, garde tes plaisirs, j'aime mieux la croix de Jésus-Christ. Je suis chrétien, chrétien je resterai. La foi a illuminé mon berceau, elle éclairera ma route jusqu'au trépas. » Si tous les chrétiens tenaient ce langage, combien Dieu serait mieux glorifié et combien l'Eglise pourrait être fière de ses enfants !

3. L'*Epître* est pour ainsi dire le commentaire de l'oraison. Elle est empruntée à S. Pierre (I Pet., II, 11-19). L'apôtre s'adresse à ses Juifs convertis et dans leurs personnes à tous les chrétiens. Il rappelle qu'ils doivent se considérer sur la terre comme des voyageurs totalement étrangers au monde et à ses intérêts ; que le ciel est la véritable patrie ; qu'ils doivent par conséquent mourir à cette vie, en domptant leurs corps, en réprimant leurs passions, en se gardant des convoitises de la chair qui font la guerre à l'âme ; qu'ils se fassent remarquer des païens au milieu desquels ils vivent, par une conduite exemplaire, afin que ceux-ci soient en quelque sorte obligés de leur rendre justice et de glorifier Dieu au jour de sa visite suprême, lors du jugement dernier, ou lorsqu'il les visitera par sa grâce et les éclairera de sa lumière. Vous savez que dans les premiers temps les chrétiens passaient pour une secte infâme, adonnée à tous les crimes ; ainsi on les accusait de mépriser les princes et les dieux de l'empire, de se nourrir de chair humaine, de commettre des horreurs dans leurs assemblées, et d'être la cause de tous les fléaux qui frappaient la terre. C'est donc pour réduire à néant ces calomnies que S. Pierre recommande aux chrétiens d'édifier les païens par une vie sainte.

Il entre ensuite dans le détail de leurs devoirs. D'abord la soumission à toutes les formes de gouvernement légalement établies, car le Seigneur lui-même a donné l'exemple de cette soumission ; ensuite soumission au chef d'Etat, à tous les détenteurs d'une autorité légitime quelconque, car ils sont établis pour réprimer ceux qui font le mal et pour encourager ceux qui font le bien. Du reste, telle est la volonté de Dieu. Cette soumission aura pour effet de réduire au silence ceux qui vous calomnient par ignorance. Sans doute, ajoute l'apôtre, vous êtes libres depuis que le sang précieux de Jésus-Christ vous a rachetés du péché et de l'esclavage du démon ; mais cette liberté ne doit pas être un prétexte, ou comme un manteau derrière lequel vous voudriez vous soustraire aux lois et commettre le mal.

S. Pierre résume les devoirs des fidèles à l'égard de la société civile : respect et honneur, à un degré différent, il est vrai, envers les personnes ; union

fraternelle ; crainte de Dieu, non servile, mais filiale ; obéissance et soumission aux souverains. Enfin il recommande aux esclaves convertis d'être soumis à leurs maîtres non seulement s'ils sont bons et doux, mais encore s'ils sont durs et méchants ; par cette obéissance, ils seront agréables à Dieu.

Ces recommandations de l'apôtre S. Pierre ne trouvent-elles pas leur application de nos jours ? Ne convient-il pas de dire aux fidèles qui ont eu le bonheur de faire leurs Pâques : « Menez désormais une vie plus sainte, plus réservée, plus obéissante aux lois divines et aux ordres du Souverain Pontife » ? N'est-il pas bon de leur rappeler la charité qu'ils doivent apporter dans leurs relations avec leurs supérieurs, leurs égaux et leurs inférieurs ? de leur recommander de ne point fournir aux malveillants l'occasion de répéter cette parole injurieuse : « Ceux qui font leurs pâques ne valent pas mieux que les autres » ?

M. f., appliquez-vous à édifier le prochain par la pratique sérieuse des vertus chrétiennes, et agissez de telle sorte que ceux qui vous voient et vous entendent ne trouvent en vous rien de répréhensible !

4. Dans le premier verset alléluïatique nous confessons que « *le Seigneur a envoyé la rédemption à son peuple.* » C'est à Dieu que nous sommes redevables de ces grâces qui nous ont délivrés du péché, de l'esclavage du démon et de la mort éternelle ; c'est Dieu qui nous a affranchis, et qui nous a donné cette liberté dont parlait l'apôtre.

Le second verset alléluïatique nous redit la parole du Sauveur aux disciples d'Emmaüs : « *Il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les morts pour entrer ainsi dans sa gloire.* » Les devoirs que notre titre de chrétiens nous impose sont hérissés de difficultés, ils sont pour nous une cause de peines et d'ennuis ; ne nous laissons pas abattre ni décourager, mais rappelons-nous que la voie qui conduit au ciel est semée de ronces et d'épines ; que pour être glorifié, il faut auparavant passer par le creuset des souffrances.

II

1. *L'Evangile* que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui est une bien petite partie de l'admirable discours que Jésus-Christ adressa aux onze apôtres après la Cène, quand Judas fut sorti. (Jean, XIII, 31-xvi, 33).

Cet entretien incomparable de Jésus avec ses apôtres est ce que la terre a jamais entendu de plus sublime, de plus bienfaisant et de plus tendre. « Nous y voyons éclater, comme elle ne l'avait pas encore fait, dit Mgr Bougaud, l'adorable beauté du Fils de l'homme. Ce discours est comme le cœur de l'Evangile ; c'est aussi un sanctuaire où l'on s'agenouille pour adorer et pour aimer. Il y règne un étonnant mélange de douce simplicité et d'élévation toute divine. Nous n'avons jamais lu ces pages sublimes sans nous sentir ému et ravi. »

La partie qui nous occupe en ce moment a été

prise au ch. xvi, du verset 16 au verset 22. L'Eglise nous fait lire aujourd'hui ce passage à cause de l'Ascension prochaine du Sauveur. La forme en est parfois mystérieuse et presque difficile à expliquer.

Une double prophétie, qui vise la disparition de Jésus-Christ par la mort et la sépulture, et sa réapparition par la sortie triomphante du tombeau, est indiquée dans ces paroles : « *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je vais à mon Père.* » Puis le divin Maître explique la différence des sentiments qui éclateront quand sa prédiction s'accomplira : « *Vous pleurerez et vous gémirez, tandis que le monde se réjouira.* »

La mort tragique du Sauveur provoquera dans l'âme des croyants l'hésitation et le trouble ; Jésus semblera avoir totalement abandonné ses disciples, qui seront frappés de stupeur ; la foi même des apôtres subira une éclipse momentanée. Mais bientôt les chrétiens sortiront de leur abattement, reprendront possession d'eux-mêmes ; alors leur foi revivra plus ardente, le nuage de tristesse que les scènes de la Passion avaient produit dans leur âme se dissipera, la figure du divin Maître renaîtra dans leur esprit, Jésus leur manifestera intérieurement sa présence pour les consoler et les raffermir.

A la vue des malheurs qui accablent l'Eglise, des persécutions qu'elle souffre partout, de l'opposition haineuse qu'elle rencontre, des victoires que remporte sur elle l'esprit du mal, des menaces et des périls dont l'avenir se montre si gros, le chrétien se laisse envahir par une impression de découragement, et volontiers il s'écrierait : « Seigneur, où êtes-vous, vous qui avez promis d'être avec vos enfants jusqu'à la consommation des siècles ? »

N'est-ce pas qu'en face des événements douloureux qui s'accomplissent en notre pays, plus d'une âme a ressenti cette impression de tristesse et de découragement dont l'effet immédiat serait la cessation de tout effort et la négligence de tout devoir ? A quoi bon tant de sacrifices ? Puisqu'il est impossible de vaincre le flot qui emporte la barque, ne vaut-il pas mieux la laisser aller à la dérive ?

La page d'Evangile que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui est bien propre à ranimer notre confiance, à rendre notre foi plus ferme et plus robuste, notre espérance plus invincible. Confiance, car passagères sont les douleurs de l'enfantement, durables sont les joies de la maternité. « *Durant le temps que je serai dans le tombeau, le monde triomphera et il croira être venu à bout de ses desseins, et vous serez dans la désolation et l'oppression, comme un troupeau dispersé. Mais, à ma résurrection, qui suivra de près, la joie vous sera rendue, et la confusion à vos ennemis.* »

Rappelons-nous que les tristesses de ce monde passeront et ne seront pas éternelles. Les siècles, mis en regard de l'éternité, sont moins que rien. « *Que serait-ce donc des souffrances de cette vie, si nous avions la foi ?* dit Bossuet. Nos sens nous

trompent : tout le temps n'est rien ; tout ce qui passe n'est rien : accoutumons-nous à juger du temps par la foi. »

Ne nous attachons pas aux joies du monde. Joies fausses qui sont de courte durée : « Je n'ai goûté qu'un rayon de miel et voici que je meurs, » s'écrie l'infortuné Jonathas. (I Reg., xiv, 43). Joies qui sont mêlées d'amertume : « Le plaisir a passé, dit S. Augustin, le péché demeure ; la jouissance s'est évanouie, la cicatrice reste. » Enfin ces joies sont remplies de déceptions : « J'ai goûté les plaisirs, j'ai joui des richesses, je me suis livré à toutes les joies de ce monde et j'ai trouvé en tout vanité et affliction d'esprit, » dit l'auteur de l'Ecclésiaste. (ii, 41).

Puissions-nous être persuadés que Dieu a seul le secret des véritables joies que nous ne pouvons nullement perdre, même au milieu des plus poignantes douleurs, si nous l'aimons et le servons comme nous le devons. Acceptons plus humblement toutes les volontés divines sur nous, si pénibles que nous paraissent même les épreuves les plus amères ; détachons notre cœur de tout ce qui passe : honneurs, richesses, plaisirs, santé, vie même, pour nous attacher à Dieu seul et à tout ce qu'il veut de nous. Quand nous serons délaissés de tout et de tous, Dieu seul nous demeurera toujours.

2. Cette espérance nous fait adresser au Seigneur ces paroles de l'*Offertoire* : « *O mon âme, loue le Seigneur. Je louerai le Seigneur pendant ma vie ; je chanterai mon Dieu tant que je serai, alleluia.* » (Ps., CXLIV, 2). Belle occupation d'une âme vraiment chrétienne. Que ce soit la vôtre ; louez le Seigneur pour tous les bienfaits qu'il vous a accordés ; ne vous laissez pas séduire par les joies trompeuses du monde, et un jour il vous sera donné de chanter le Seigneur avec les anges dans le ciel.

3. La *Secrète* continue la demande de l'oraison et la pensée de l'évangile : elle sollicite en effet le mépris des choses de la terre et l'amour des choses du ciel. C'est à cela que doit tendre un vrai chrétien, mais il ne peut y parvenir qu'avec la grâce, grâce que les mystères de l'autel lui conféreront.

4. Les épreuves auxquelles nous pouvons être en butte sont courtes ; aux regards de la foi, les tristesses et les angoisses sont comme l'enfantement de la vie éternelle, dont nous recevons le gage dans la sainte Eucharistie. Voilà ce que nous rappelle l'antienne de la *Communión*, composée des paroles de N.-S. : « *Encore un peu et vous ne me verrez plus, alleluia ; puis encore un peu et vous me verrez, parce que je vais à mon Père, alleluia, alleluia.* » Sans doute, dans la sainte Eucharistie nous ne voyons pas J.-C. des yeux du corps, mais nous devons savoir et croire qu'un jour nous aurons le bonheur de le voir face à face, et ce bonheur sera éternel, si nous l'avons reçu ici-bas avec un cœur détaché des choses de la terre et docile à ses inspirations.

5. Enfin dans la *Postcommunión* nous deman-

tons « *que les sacrements que nous avons reçus soient à la fois l'aliment de nos âmes et la protection de notre corps.* » La communion bien faite affaiblit nos mauvais penchants, diminue l'ardeur de nos convoitises et nous donne des forces nouvelles pour remplir fidèlement nos devoirs de chrétiens. Puisse-t-elle nous inspirer le dégoût du monde, de ses vanités et de ses plaisirs !

* * *

Prenons la résolution, comme l'Eglise nous y invite aujourd'hui, de nous rappeler souvent le souvenir du ciel. C'est le souvenir de la patrie : là nous verrons Dieu notre Père : *Videbitis me !* C'est le souvenir de la récompense : là, nos tristesses se changeront en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium !* C'est le souvenir d'un bonheur éternel : *et gaudium vestrum nemo tollet a vobis !* Rien ne saurait mieux que ce souvenir nous consoler dans nos afflictions, nous fortifier dans nos travaux, nous prémunir contre les séductions de la vie présente. Il répète à tous cette parole puissante qui, sur les lèvres de S. François d'Assise, a soutenu tant de justes et relevé tant de pécheurs : « Pécheurs, convertissez-vous, le plaisir passera vite et le châtiment ne finira pas ! Justes, prenez courage ; la peine sera courte et la récompense éternelle ! »

SERMON POUR ADORATION PERPÉTUELLE

LE GRAND SUPPLIANT DE L'EUCCHARISTIE

Mes frères,

Nous aurions souvent besoin de reprendre à notre compte, vis-à-vis du T. S. Sacrement, l'invocation des Apôtres : « Seigneur, augmentez en nous la foi. » En effet, d'une part nous croyons de toute la sincérité de notre âme que le Fils de Dieu fait homme se rend présent à la parole du prêtre et demeure enfermé sous le voile des saintes espèces ; mais d'autre part notre foi n'est pas assez vive pour diriger notre conduite. A voir, par exemple, notre attitude ordinaire à l'église, pensez-vous qu'un incroyant, ignorant de nos dogmes, puisse deviner que nous nous tenons en présence de notre Dieu, du Dieu de majesté et d'amour ?

Et pourtant N.-S. au tabernacle est tout à fait vivant ; toutes les lumières de son intelligence et toutes les richesses de son cœur y déploient leur activité ; et si parfaites que soient son immobilité et son apparente inertie, il ne nous aimera pas plus, il ne nous connaîtra pas mieux quand nous serons près de lui dans le plein jour du ciel.

Si, par une illusion dont nous n'avons pas conscience, nous oublions pratiquement cette vérité, c'est que nous jugeons de lui à la manière humaine ; ne le voyant pas, n'apercevant que les voiles qui nous le cachent, nous sommes portés à traiter le Saint-Sacrement comme la plus vénérable des reliques sans doute, mais enfin comme une relique sans vie.

Afin de réagir contre cette erreur, je voudrais vous rappeler aujourd'hui, mes frères, que dans la Sainte Eucharistie Jésus ne cesse pas de prier pour nous. Et pour cela je vous exposerai brièvement le *fait*, puis l'*objet* de cette intercession divine.

I

Et d'abord, N.-S. au tabernacle est toujours le grand Suppliant.

Il l'était déjà aux jours de sa vie mortelle, car l'Evangile nous en témoigne à de fréquentes reprises. Pendant son baptême, à l'inauguration de son ministère messianique, quand Dieu le Père va le proclamer son Fils bien-aimé, Jésus est en prière ; avant de choisir ses apôtres, il passe une nuit entière à prier ; d'autres fois, avant d'accomplir quelque grand miracle ou de révéler quelque profond mystère, le Maître quitte soudainement les siens, ou bien se lève avant l'aube, pour répandre devant son Père les supplications de son âme dans le secret de la solitude. Et dans la nuit suprême, à l'approche de son agonie, il se traîne à deux genoux, abaisse dans la poussière son front divin et demande avec larmes à son Père de le soutenir, de l'assister au moment où il va boire le calice d'amertume et mourir à cause de nos péchés.

Oh ! mes frères, comme elle me semble touchante, cette manifestation du Cœur très humble de Jésus ! Il pourrait parler en égal à son Père ; au surplus, ses humiliations et déjà ses souffrances lui donnent le droit de réclamer en toute justice le prix de sa peine, comme l'ouvrier qui a rudement gagné sa journée : eh bien ! non, à son Père il parle en homme, en représentant des pécheurs, en pauvre suppliant qui fait appel à la miséricorde, qui implore humblement la pitié !

Mais peut-être pensez-vous qu'à partir de son triomphe au ciel, Jésus ressuscité et glorieux ne prie plus, de même qu'il ne souffre plus, de même qu'il ne peut plus mourir. Détrompez-vous, mes frères, car l'Esprit-Saint nous apprend dans l'Épître aux Hébreux que Jésus est le Prêtre éternel, *semper vivens ad interpellandum pro nobis*. (Héb., vii, 24, 25 ; cf. ix, 24).

Par le mystère eucharistique, N.-S. est à la fois dans le ciel et sur nos autels ; et puisque l'Écriture nous apprend que, même dans son état glorieux, il est en prières, comme il nous est facile d'admettre qu'il prie dans son état de victime anéantie !

O mon Sauveur, quand vous étiez sur terre, les jours ne vous suffisaient pas : vous preniez encore vos nuits pour prier. Et maintenant, dans votre Eucharistie, au milieu de ce perpétuel recueillement, comme vous devez assouvir votre soif de prière, alors que vous pouvez y consacrer toutes vos journées et toutes vos nuits !

Sans doute, mes frères, N.-S. ne prie pas pour la même raison que nous. Nous, c'est l'indigence qui humilie presque forcément devant Dieu son cœur

orgueilleux et suffisant ; le bon Maître, lui, n'a jamais eu besoin de rien pour sa propre personne, même au plus fort des tristesses de sa vie terrestre, car, étant Dieu, il est le riche et la souveraine richesse, d'où débordent sur ses pauvres créatures l'abondance de ses grâces et de ses faveurs. Mais c'est nous qui sommes le dénuement ; et c'est nous encore qui ne savons pas demander. Alors Jésus, s'étant fait notre frère et notre compagnon, demeurant avec nous ; il unit sa voix, si belle et si touchante, à la nôtre, qui n'a rien pour se faire agréer du Bon Dieu. Et sur notre âme dépenaillée et ulcérée, sur ces péchés qui appelleraient plutôt une punition qu'une grâce, sur nos mérites chétifs et gâtés par l'amour-propre, il jette le manteau glorieux de ses mérites infinis ; il entre dans notre âme, et sa divine présence la transfigure merveilleusement.

Et toujours miséricordieux, Dieu le Père veut bien se prêter à cette substitution : il aime tant son Fils qu'il ne voit plus alors en nous que les traits de son enfant, et son cœur se laisse toucher par les accents de son Unique et Bien-Aimé.

Voilà, mes frères, comment de tous les tabernacles de l'univers, de tous les cœurs qui communient, Jésus-Hostie fait monter sa toute-puissante supplication à son Père du ciel.

II

Mais que demande-t-il ? Et de qui se fait-il l'avocat ?

N'en doutez pas, chrétiens, sur ce calvaire spirituel, aussi bien que sur sa croix sanglante, il n'a garde d'oublier les pécheurs.

Il se fait pain de vie. Eux cependant dédaignent cette nourriture angélique, car leur âme matérialisée ne se rassasie qu'aux pâtures grossières, aux plaisirs de la bête.

Il se fait victime d'intercession. Mais leur insolence superbe prétend se passer de cet intermédiaire.

Pour plusieurs même, sa faiblesse apparente et consentie, ses anéantisements volontaires sont matière à insulte. Et l'Agneau de Dieu élève son imperceptible soupir vers le Roi éternel de gloire, non pour appeler la foudre sur les indifférents, sur les orgueilleux, sur les blasphémateurs, mais pour répéter la sublime prière du Golgotha : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Chrétiens à qui j'adresse la parole, ne faut-il pas qu'il demande pardon pour vous aussi, pour les profanations de son jour sacré, pour l'isolement où vous l'abandonnez, pour votre tiédeur à communier ?

Mais, d'autre part, je suis heureux de penser que parmi ceux qui m'écoutent, il y a plus d'une âme juste et fidèle à Jésus. Pour ses amis, quelle prière fait-il ?

Mes frères, il n'est pas téméraire de croire que pour eux il reprend la prière si attendrissante qui est sortie de son cœur après l'institution du sacrement d'amour et que S. Jean nous rapporte. (Jo., xvii, *passim*).

« Père, dit-il, j'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du

monde. Ils étaient à vous et vous me les avez donnés ; et ils ont gardé votre parole. »

Oui, c'est bien Dieu le Père qui a confié notre âme au Rédempteur ; et le Fils, en se livrant à nous par l'Eucharistie, oh ! comme il nous a fait connaître le don divin, c'est-à-dire l'amour dont Dieu nous aime ! Puisse Notre-Seigneur, en recommandant notre cause à son Père, être toujours fondé à dire de nous : « Ils sont à vous, ils ont gardé votre parole. »

Et Jésus continue : « Je ne suis plus dans le monde. Pour eux, ils sont dans le monde. Père saint, gardez ceux que vous m'avez donnés. Lorsque j'étais avec eux, je les conservais dans votre nom. »

Quel nouvel argument plein de persuasion éloquente invoque ici notre grand ami ! On sent combien il regrette d'être obligé de nous laisser sur la terre, alors que lui n'est plus de la terre, alors qu'il n'est plus, comme nous, aux prises avec les souffrances et les combats de la vie. Sans doute, il fait en sorte de rester quand même au milieu de nous par sa présence eucharistique ; mais il sait bien que notre cœur voudrait plus encore, que notre cœur désire la présence qui se voit des yeux. Du moins, il supplie que le Père nous garde avec la même tendresse vigilante, avec la même indulgence que lui, le Fils, nous a conservés dans la foi au Père.

Et il poursuit son plaidoyer : « Je leur ai donné votre parole : et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. »

Notre-Seigneur semble dire : « Le monde hait mes pauvres chrétiens, parce qu'ils ne sont pas du monde et qu'ils gardent votre parole : oh ! que du moins ils se sentent aimés de vous, ô mon Père ! »

Enfin, comme pour gagner plus sûrement le cœur de ce Père qui a mis en lui toutes ses complaisances, le Fils de Dieu invoque un dernier argument : « C'est pour eux que je me sacrifie, afin qu'eux aussi ils soient sanctifiés dans la vérité. » Oh ! comme il tient à vérifier ce dernier motif, comme il se sacrifie pour nous, à chaque instant et sur tous les points de la terre ! Chrétiens, quelle est donc la dureté de nos cœurs, si le sang d'un Dieu, perpétuelle victime, ne réussit pas à les attendrir, à les purifier, à les sanctifier ?

Après un tel exposé de motifs, notre divin avocat peut demander beaucoup et il n'y manque pas : « Je prie, dit-il..., pour tous ceux qui croiront en moi, pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous ;... afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. »

Mes frères, les ambitions du cœur de Jésus sont grandes ; il demande pour nous la chose du monde la moins facile à réaliser, l'union. Déjà sans doute elle se réalise dans l'admirable unité de foi de l'Eglise catholique à travers tous les siècles ; il ne tient qu'à nous, car nous en avons la grâce par la prière de Jésus, que cette union commencée dans les esprits par la foi se consomme dans les cœurs par la charité. Et dans son Eucharistie Jésus de-

mande cette union à son Père et la réclame de nous avec d'autant plus d'instance que c'est le fruit propre de la sainte communion ; car, dit S. Paul, « tous, qui que nous soyons, nous ne formons qu'un seul corps, puisque nous ne participons qu'à un seul pain. *Unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus.* » (I Cor., x, 17). Et le spectacle de cette union des cœurs serait si touchant que, Jésus nous en assure, il amènerait le monde à la foi.

Le divin Maître attend mieux encore de la bonté de son Père : « Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée. »

Voilà le but suprême de l'amour de Jésus : que nous soyons unis entre nous sur terre, pour être parfaitement unis avec lui dans le ciel. L'Eucharistie inaugure déjà cette œuvre, en ce sens du moins que Jésus est bien là où nous sommes, dans ce que nous sommes, dans tout notre être par sa communion. Mais pensez-vous que son amour insatiable puisse s'arrêter là ? Il ne descend au milieu de nous et en nous que pour nous faire monter avec lui, dans la gloire qui est la sienne, afin qu'elle rejaillisse sur nous, afin que nous soyons avec lui plongés dans l'océan infini de l'amour divin. Et c'est pour cela qu'il dit en terminant : « Que l'amour dont vous m'avez aimé, ô Père, soit en eux ; et que je sois, moi aussi, en eux ! »

* * *

Mes frères, je vous ai rappelé seulement quelques mots de la prière eucharistique de Jésus, de cette prière que ses apôtres ont entendue, ravis, au soir du Jeudi Saint et qu'il poursuit inlassablement dans la solitude silencieuse de ses tabernacles. Il aurait fallu le cœur embrasé d'un saint pour en faire vibrer les accents d'une manière qui soit moins éloignée de la piété du divin Maître.

Du moins, veuille en retenir une double leçon de générosité et de confiance.

Une leçon de générosité. En effet, que ne devons-nous pas faire et endurer pour notre salut, quand pour nous le Christ passe les jours et les nuits en prière ?

Une leçon de confiance. Car, avant que nous ayons exposé nos demandes à Dieu, le Fils a déjà parlé pour nous ; quand nous entrons à l'église et que nous nous agenouillons, il est déjà, lui aussi, profondément prosterné dans l'abaissement de son humiliation volontaire.

Que cette pensée nous encourage à entrer plus souvent à l'église pour y faire notre prière avec Jésus et par Jésus. Mieux encore, que cela nous persuade d'ouvrir plus fréquemment notre cœur par la communion à celui qui a dit à son Père : « Je savais, ô mon Père, que vous m'écoutez toujours. » (Jo., xi, 42). Ainsi soit-il.



LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE
SUR N.-D. DE PELLEVOISIN

IV

DEUXIÈME APPARITION. — LE PRIX DE LA VIE

I

Le mardi matin, 15 février, M. l'abbé Salmon vint visiter la malade. Elle lui raconta que la Sainte Vierge lui avait apparu pendant la nuit. Elle entra dans tous les détails de l'Apparition et termina en disant :

— La bonne Mère m'a annoncé que je serai morte ou guérie samedi.

L'excellent curé l'écoula avec indulgence, l'encouragea comme il faisait toujours, la consola par des pensées surnaturelles qu'elle accueillit avec beaucoup de foi, mais il prit à peine attention à son récit. Il se disait, non sans raison, qu'elle lui confiait ce qui s'était passé pendant son long délire de la nuit. Il ne fit aucune réflexion, et n'y pensa plus.

Mais pendant toute la journée le souvenir de cette heureuse vision ne quitta point la mourante. Elle avait été si heureuse ! Elle désirait vivement jouir encore de la même faveur, mais elle ne l'espérait point.

Or, la nuit du mardi au mercredi, 15 et 16 février 1876, comme elle restait éveillée, elle revit encore l'horrible figure du démon. Mais cette fois il se tenait plus loin d'elle, irrité, comme si un obstacle infranchissable lui interdisait d'avancer.

Et, en effet, presque aussitôt la Sainte Vierge apparut de nouveau toute rayonnante de joie à Estelle et elle lui dit avec une sorte de reproche :

— N'aie donc pas peur, je suis là !

La malade fut aussitôt pleinement rassurée. Elle se demandait sans doute alors, en rappelant ses graves souvenirs de la nuit précédente, si elle serait morte ou guérie le samedi suivant. La Sainte Vierge répondit à cette pensée :

— Cette fois, mon Fils s'est laissé attendrir. Il te laisse la vie. Tu seras guérie samedi.

Cette nouvelle ne réjouit point Estelle. Il lui avait coûté de se résigner, de faire à Dieu son sacrifice. Mais, la maladie aidant, peu à peu toutes les attaches qui la fixaient à la vie s'étaient brisées, elle s'était préparée à mourir, et plus rien ne la retenait sur la terre. Elle avait dit à Dieu : « Mon Dieu, je m'abandonne entre vos mains miséricordieuses, et je renonce en toutes choses à ma volonté ainsi qu'à mes désirs. » Déjà par l'esprit elle se voyait près du ciel. Elle était dans ces dispositions, et la Sainte Vierge venait lui dire : « Mon Fils s'est laissé attendrir, tu seras guérie samedi ! »

Elle répondit donc avec un peu de regret :

— Mais, ma bonne Mère, si j'avais le choix, j'aimerais mieux mourir pendant que je suis bien préparée.

La Sainte Vierge sourit avec indulgence, avec bonté. Elle ne pouvait blâmer son enfant de soupçonner après le ciel, surtout que celle-ci avait fait de

douloureux efforts pour se résigner, pour se vaincre que pour elle la mort était un gain, pour acquiescer à la volonté de Dieu affirmée par une maladie incurable. Elle reprit donc doucement, mais avec fermeté :

— Ingrate ! si mon Fils te rend la vie, c'est que tu en as besoin. Qu'a-t-il donné à l'homme de plus précieux que la vie ? En te rendant la vie, ne crois pas qu'il t'exempte de souffrances : non, tu souffriras et tu ne seras pas exempte de peines. C'est ce qui fait le mérite de la vie. Si mon Fils s'est laissé toucher, c'est par ta grande résignation et ta patience. N'en perds pas le fruit par ton choix. Ne t'ai-je pas dit : « S'il te rend la vie, tu pubieras ma gloire ? »

Chacune de ces paroles est un enseignement élevé qu'Estelle grave dans sa mémoire. Elle comprend qu'elle n'a pas à choisir, puisque le Sauveur a choisi pour elle et qu'il sait mieux qu'elle ce qui lui convient. Elle se résignera donc à vivre et il est évident que Marie aussi le veut, puisqu'elle revient toujours sur la même recommandation : « Si la vie t'est rendue, tu pubieras ma gloire ». La vie ne lui sera donc rendue que pour cela.

II

C'est la seconde fois que la Sainte Vierge lui adresse cette parole. La veille, Estelle avait répondu : « Comment ferai-je ? car je ne suis pas grand' chose ! » Et aussitôt Marie lui avait présenté un *ex-voto* en marbre comme pour lui dire : « C'est sur le marbre que tu pubieras ma gloire, en y gravant les grâces que j'accorderai à toi et aux pécheurs. Les chrétiens verront ce marbre qui racontera mes bienfaits, ils seront touchés et prieront aussi. »

Or l'*ex-voto* en marbre blanc est là, devant ses yeux, qui lui rappelle ce qu'elle devra faire. Comme elle le regarde avec attention, elle aperçoit tout à côté une quantité de feuilles de papier de soie blanc, compactes et formant une épaisseur égale à celle de l'*ex-voto*. Que signifient ces feuillets ? Elle essaie de les retourner, de les soulever, et elle ne peut.

La bonne Mère abaisse sur elle son regard en souriant. Puis elle lui dit :

— Maintenant, regardons le passé !

Soudain le visage de la Sainte Vierge se couvre d'une teinte de tristesse. L'expression de douceur fait place à la sévérité. Ses traits toutefois ne sont ni durs ni irrités ; ils respirent plutôt les sentiments de l'amour méconnu et blessé. Car ce papier renferme l'histoire des fautes d'Estelle. La Sainte Vierge les fait passer sous ses yeux, elles se dressent, vengeresses, devant la malade qui les considère avec effroi. Car ce sont bien ses péchés, elle les a commis tels, mais elle les croyait légers et ils lui apparaissent avec une gravité qu'elle ne soupçonnait pas. De plus, afin de l'humilier davantage, Marie les lui détaille, elle lui adresse des reproches, elle lui fait voir l'étendue de son ingratitude. Et la pauvre enfant en est toute confuse, elle en éprouve un immense regret,

elle voudrait s'enfuir, rentrer sous terre pour se dérober aux paroles attristées de la Sainte Vierge. Mais ses lèvres ne peuvent même redire ces mots de repentir dont son cœur est plein : « Pardon ! Pardon ! »

Quoi ! c'est là son passé ! Elle qui se croyait pure et pardonnée ! Elle en est toute stupéfaite, tout accablée, et elle interroge avec angoisse le visage de la bonne Mère.

Ce qui la rassure, c'est que Marie, malgré son apparence sévère, n'a cessé de la regarder avec bienveillance. Elle se sent coupable, mais elle n'est pas rejetée ni condamnée.

Comme elle s'abandonne à ces pensées humiliées de regret, de confusion et de chagrin qui n'excluent pourtant pas l'espérance, la vision, à la fois austère et douce, s'évanouit, sans ajouter une seule parole.

Estelle ne manque pas de méditer sur tout ce qu'elle a vu, de recueillir tous les enseignements de cette deuxième apparition.

Elle sait maintenant que le démon n'a aucune prise sur elle, parce qu'elle est l'enfant de Marie. Elle ne craindra plus les flèches de l'ennemi, les tentations du malin esprit, car la Sainte Vierge est auprès d'elle qui l'aime et la garde comme son enfant : « N'aie donc pas peur ! Je suis là ! » Elle s'en souviendra désormais et elle se sentira forte dans l'épreuve, parce que Marie est « là ! »

Elle sait que, grâce aux prières de la Sainte Vierge, le Sauveur s'est laissé toucher et que, le samedi suivant, elle sera guérie. Cette assurance l'a tout d'abord rendue triste : elle désirait mourir, et elle a esquissé un regret : « Si j'avais le choix !... » Mais elle en est reprise vivement par Marie : « Ingrate ! Si mon Fils te laisse la vie, c'est que tu en as besoin ! » Pourquoi a-t-elle besoin de la vie, sinon pour expier ses péchés, pour achever de se purifier de ses fautes qu'elle a vues dans toute leur laideur et qui l'ont couverte de honte ?

Elle sait encore que la vie est précieuse, plus précieuse que toute chose, car elle renferme le germe de l'éternité. Dieu nous l'a donnée pour le connaître, pour le bénir, pour l'aimer. Ceux qui méprisent la vie méprisent le plus grand de tous les biens : le ciel qui couronne cette vie, et Dieu qui est le dispensateur de cette grâce inestimable. Mais il faut comprendre la vie pour la bien vivre. Elle ne nous est pas donnée pour les jouissances de la volupté, de l'ambition ou de nos aises ; elle ne saurait être exempte de souffrances ni de peines. Les souffrances et les peines sont donc des grâces dont les âmes sincèrement chrétiennes remercient Dieu.

Elle sait enfin pourquoi le Sauveur s'est laissé attendrir : c'est à cause de la grande résignation et de la patience qu'elle a montrées. Elle aimait la vie, non pas la vie de souffrance et de peines qui est la vie chrétienne ; mais la vie heureuse et jouisseuse telle que le monde la dépeint à ses créatures. Certes, elle n'était pas mondaine, et pourtant elle restait, plus qu'elle ne savait, imbue des idées et des désirs du monde. C'est pourquoi

elle a fait tant d'efforts, elle a tant prié pour obtenir la résignation, pour être patiente parmi ses grandes douleurs. Jésus a couronné sa résignation et sa patience, et c'est pour cela qu'il lui rendra la vie. Mais qu'elle ne s'attriste point, et qu'elle ne rêve pas un autre choix ; elle perdrait le fruit de ses vertus si péniblement acquises.

Elle demeure toutefois sous le coup de la vision de ses fautes : « Maintenant, regardons le passé ! » lui a dit la Sainte Vierge. Ces feuillets accumulés et si lourds qu'elle ne pouvait les soulever, c'étaient ses péchés. Elle les a regardés, elle les a pleurés, elle s'en est humiliée ; mais elle voit toujours le front de Marie, chargé de tristesse ; et l'impression qui lui reste est une impression de découragement...

V

TROISIÈME APPARITION. — « JE SUIS TOUTE MISÉRICORDIEUSE. »

I

Quand M. Salmon se présenta le mercredi matin dans la chambre d'Estelle, celle-ci lui fit le récit de la nouvelle apparition de la nuit. Elle lui dit tout, et les paroles de la Sainte Vierge sur la vie qui est précieuse, et les feuillets qui renfermaient l'histoire de ses fautes, et la confirmation de sa mission :

— La Sainte Vierge, dit-elle, m'a assuré que je serais guérie samedi.

Le prêtre sourit d'un air d'incrédulité :

— Hier, fit-il, vous m'avez dit que vous seriez morte ou guérie samedi ; aujourd'hui vous m'annoncez que vous serez guérie samedi. Qu'est-ce que vous pourrez bien m'annoncer encore demain ?

Pour lui, c'était la continuation du délire. Elle souffrait beaucoup, elle était très faible, son cerveau anémié rêvassait, et elle prenait ses rêveries pour des réalités. Loin d'en faire cas, il était plutôt porté à la regarder comme une visionnaire, dupe de son imagination.

Elle s'en aperçut et en fut attristée. Elle ne méritait pas qu'on se défîât ainsi d'elle, et elle le fit remarquer doucement.

M. Salmon n'insista point.

Toute la journée Estelle fut triste, à la pensée des reproches de la Sainte Vierge. Le soir elle était étendue sur sa couche douloureuse, réfléchissant et priant. La nuit était venue, elle était seule. Elle regarda et aperçut encore le démon. Pourquoi cette vision constante, sinon parce qu'elle lui appartenait en quelque chose, par ses péchés ? C'est pour cela qu'il était toujours là, comme s'il gardait sur elle au moins un souvenir de prise de possession. En consentant au péché, nous donnons en effet à Satan des droits sur nous, et ces droits il les exerce outrageusement. Cette vue l'affligea, mais elle s'aperçut qu'il se tenait très loin d'elle, cette fois, si bien qu'elle distinguait à peine ses traits méchants et ses gestes menaçants.

Alors la Sainte Vierge se montra, près du lit, rassurante et bonne. Répondant à ses anxiétés intimes, elle lui dit :

— Allons ! du courage, mon enfant !

Mais Estelle a toujours présentes à la mémoire et dans son cœur les paroles sévères de la veille, elle craint que Dieu ne lui ait point pardonné, elle tremble. Marie, pour lui mieux inspirer la haine du moindre péché, la réprimande de nouveau, mais avec tant de douceur et de bienveillance que la malade se sent reconfortée et presque heureuse. Elle a offensé Dieu, mais il est bon ; il voit le fond de son âme, il sait quelle est l'étendue et l'amertume de ses regrets.

La Reine du ciel termine son discours par ces mots encourageants :

— Tout ceci est passé : tu as, par la résignation, racheté ces fautes.

D'ailleurs Estelle n'a pas commis que des péchés, elle a aussi à son actif beaucoup de bonnes actions. La Sainte Vierge lui en fait passer quelques-unes sous les yeux. La mourante regarde, mais que d'imperfections dans les meilleures de ses œuvres ! Comme elles sont peu de chose, en comparaison de la grandeur de ses fautes ! Ce nouveau tableau l'attriste davantage encore. Elle en est toute confuse, et se demande comment elle pourra les expier, les effacer, les faire oublier !

Alors, pour calmer sa grande peine, la Sainte Vierge lui fait cette admirable déclaration de miséricorde et de doctrine :

« Je suis toute miséricordieuse et maîtresse de mon Fils.

« Ces quelques bonnes actions et quelques prières ferventes que tu m'as adressées ont touché mon cœur de Mère, entre autres cette petite lettre que tu m'as écrite au mois de septembre. Ce qui m'a le plus touchée, c'est cette phrase : « Voyez la douleur de mes parents, si je venais à leur manquer : ils sont à la veille de mendier leur pain. Rappelez-vous donc ce que vous avez souffert quand Jésus, votre Fils, fut étendu sur la croix. » J'ai montré cette lettre à mon Fils. Tes parents ont besoin de toi.

« A l'avenir, tâche d'être fidèle. Ne perds pas les grâces qui te sont données, et publie ma gloire. »

La Sainte Vierge lui rappelle délicatement la lettre qu'elle lui a écrite et qu'elle a fait déposer à ses pieds, dans les pierres du sanctuaire de Poiriers. Ce souvenir réjouit le cœur d'Estelle qui comprend que cette action-là du moins a trouvé grâce devant la bonne Mère, qui en a été touchée, car elle aime cette tendresse filiale avec laquelle ceux qui l'aiment s'adressent à elle en toute confiance et en toute simplicité.

Quand Marie eut achevé ces douces paroles, elle s'effaça, et les ténèbres reprirent leur empire.

II

Cette scène touchante, ces fautes, ces bonnes actions mises en relief et cependant de si peu de poids au regard des péchés, ce discours de la Sainte Vierge, tout cela renferme des leçons lumineuses qu'il convient de recueillir.

Estelle sur son lit de douleur, c'est l'âme pécheresse qui souffre sous le faix de ses fautes. Le démon la tourmente par d'amers souvenirs, elle

doute, elle ne se sent pas en sécurité, « son péché est toujours contre elle. » Elle entend les reproches de sa conscience qui la font trembler ; mais si elle a confiance en Marie, elle entendra aussi parmi ses angoisses ces paroles reconfortantes : « Allons ! du courage, mon enfant ! »

Et elle aura du courage. Les reproches intérieurs ne cesseront point, parce qu'ils sont salutaires : ils sont l'aiguillon qui réveille et stimule ; mais par l'intercession miséricordieuse de Marie, Dieu accordera le pardon.

Pourquoi les fautes d'Estelle ont-elles été rachetées ? C'est parce qu'elle a eu la vertu de *résignation*. La Sainte Vierge revient sans cesse sur ce point, parce que nous demeurons perpétuellement inquiets ; nous conduisons notre vie seuls, sans tenir compte de la Providence qui la gouverne, et quand les revers, les épreuves s'abattent sur nous, aussitôt nous sommes désemparés, mécontents, nous n'en prenons pas notre parti.

La résignation est une grande vertu parce qu'elle renferme des actes de foi et de soumission amoureuse à la Providence. Les fautes d'Estelle ont été rachetées « par sa résignation. » Elle ne doit plus s'en préoccuper : « Tout ceci est passé ! »

Dieu a voulu récompenser aussi son amour pour la Sainte Vierge. Dans son discours, celle-ci affirme sa puissance et sa bonté.

Elle est *maîtresse* du cœur de son Fils. Qu'elle daigne s'intéresser à nous et nous sommes sauvés. Telle est d'ailleurs la doctrine de l'Eglise : « Dieu s'est réservé le royaume de la justice et il a laissé à Marie le royaume de la miséricorde. » La Sainte Vierge est toute-puissante par sa prière. *Omni-potentia supplex*. Son Fils ne lui refuse rien.

Comme elle est admirablement bonne, elle accueille tous ceux qui la prient, elle est accessible à toutes les bonnes raisons du cœur.

Pourquoi a-t-elle été touchée de la prière d'Estelle ? C'est que celle-ci a invoqué cette raison du cœur : la piété filiale. Elle comprend toutes nos peines comme tous nos besoins. Elle a vu la misère des parents d'Estelle, si leur fille « venait à leur manquer », et son cœur maternel en a été ému.

Elle a donc récompensé sa piété filiale. Elle prend ainsi sous sa protection spéciale ceux qui aiment leurs parents, parce qu'ils remplissent le plus doux et le plus cher des devoirs envers le prochain, mais aussi bien parce qu'elle est mère et qu'elle ressent mieux les douleurs des pères et des mères qui souffrent.

Elle n'est donc pas insensible à la misère physique qui est si pénible, aussi faut-il l'invoquer en faveur des malheureux. Elle sait conduire avec maîtrise les moyens de la Providence, et chacun de nous est un de ces moyens-là. C'est pourquoi elle nous bénira pour tout ce que nous ferons à ceux qui sont plus pauvres que nous pour soulager leur misère, car tous les malheureux sont ses enfants.

« Tes parents ont besoin de toi », dit-elle à la malade. C'est pourquoi elle sera guérie, afin qu'elle puisse leur venir en aide.

Il est bon que nous nous souvenions souvent que le ciel s'occupe de nous, de nos infortunes, de nos accabllements et de nos détresses.

Estelle a invoqué en outre une autre raison plus surnaturelle : « Rappelez-vous donc ce que vous avez souffert, quand Jésus, votre Fils, fut étendu sur la croix. » Elle frappait ainsi directement au cœur de la Sainte Vierge, qui en a été si touchée qu'elle ajoute : « J'ai montré cette lettre à mon Fils. »

Son éternité se passe ainsi à penser à nous, à parler de nous à son Fils, à lui montrer nos « lettres », c'est-à-dire nos sentiments les plus intimes, nos prières, nos tristesses, nos cris d'amour ou de désespoir.

Elle lui montre aussi nos bonnes actions qui font contrepoids à nos œuvres mauvaises ; elle en fait ressortir le mérite, la valeur. Notre admirable Mère est aussi notre admirable avocate.

Son discours se termine par deux recommandations :

« A l'avenir, tâche d'être fidèle. » Elle a dit, après avoir mis sous les yeux de la voyante le tableau de ses fautes : « Tout ceci est passé. » Que l'avenir ne démente jamais le pardon de Dieu, et ne prépare point sa colère par de nouvelles faiblesses.

Elle ramène enfin toutes ses paroles au but principal, à la mission qu'elle confie à Estelle : « Publie ma gloire ! »

VI

QUATRIÈME APPARITION. — RÉCAPITULATION DES PRÉCÉDENTES

I

Chaque jour les souffrances d'Estelle augmentaient, et cependant elle parlait de sa guérison avec une certitude absolue.

Le jeudi matin 17, elle affirma de nouveau à l'abbé Salmon qu'elle serait guérie le samedi. Elle lui raconta, comme elle faisait toujours, l'apparition de la nuit, avec des détails précis et abondants. Sa résignation avait racheté ses fautes, Marie jouit d'une puissance complète sur le cœur de son Fils. « Je suis toute miséricordieuse. » Sa guérison serait la récompense de sa piété filiale : « Tes parents ont besoin de toi ! » La Sainte Vierge a été surtout sensible au souvenir qui lui a été rappelé de ses souffrances sur le Calvaire.

Quoi de plus chrétien et de plus conforme à la raison catholique ? Le récit se suivait merveilleusement, le lendemain continuait et complétait les enseignements de la veille, et tout cela était dit avec un accent de vérité auquel le prêtre ne pouvait pas se tromper. D'ailleurs il la connaissait bien, dans toute sa conscience, dans toute son âme ; elle ne fabriquait pas une histoire, elle était incapable de vouloir le surprendre et l'abuser. Dans quel but ? Pour se faire valoir ? Depuis qu'elle était sur sa couche douloureuse, la pauvre créature humiliée et accablée avait bien

d'autres soucis. Elle était absorbée par son triste état, et l'orgueil ne trouvait pas même une fissure pour se glisser dans son cœur.

L'abbé Salmon était forcé de s'avouer que ces manifestations, ces épisodes ne tenaient point du délire. Rien d'incohérent ni même d'étrange. Ces événements, ces paroles s'enchaînaient fort bien, l'on n'y démêlait aucune trace de rêveries, de songes, ni même d'illusions. Estelle disait ce qu'elle croyait, ce qu'elle avait vu. A coup sûr elle n'inventait rien, elle ne tirait rien de son propre fonds.

Cette fois le prêtre était ébranlé, il commençait à sentir qu'il avait, dans ces événements dont il était seul dépositaire, une responsabilité personnelle. Or il ne voulait pas, il ne pouvait pas la porter seul. Si c'était une illusion de la malade, cette illusion tomberait d'elle-même avec le temps. Mais si c'était une manifestation céleste, il lui était interdit pourtant de s'opposer aux desseins de Dieu.

Il demeurait très perplexe.

Estelle annonçait qu'elle serait guérie dans deux jours, or elle était mourante. Cette prédiction il était seul à la connaître ; si cependant elle se réalisait, son témoignage unique ne serait d'aucun poids, d'aucune valeur. Il dirait : « Je le savais, la malade me l'avait annoncé ! » Mais comment contrôler son affirmation ? D'autre part ces récits étaient si extraordinaires, Estelle était si sincère qu'il y avait des raisons de croire qu'elle serait en effet guérie le samedi. Elle le serait certainement, si l'apparition était la Sainte Vierge. Mais était-ce bien la Sainte Vierge ?

— Estelle, dit-il, vous m'avez confié vos visions, cela ne suffit pas. Il faut que vous en révéliez aussi quelque chose à plusieurs personnes sérieuses, discrètes, sûres, afin que si la prédiction s'accomplissait elles puissent attester que vous leur aviez annoncé d'avance votre guérison. Ainsi l'on ne pourrait douter de l'apparition de la Sainte Vierge.

Par obéissance Estelle y consentit. Elle manda Sœur Théodosie avec six autres personnes de Pellevoisin, et leur annonça qu'elle serait guérie le samedi suivant, mais sans leur dire qu'elle avait vu la Sainte Vierge.

Ainsi les plus minutieuses précautions étaient prises. Trois docteurs avaient déclaré la malade incurable : le docteur Bucquoy, de Paris, qui avait constaté la péritonite, des lésions et des tubercules ; le docteur Bénard, de Buzançais, qui avait dit en décembre 1875 : « Elle ne peut se remettre » ; enfin le docteur Hubert qui avait affirmé le 8 février : « Elle n'a plus que quelques heures de vie. » Or, cette maladie incurable, Estelle annonce à M. Salmon, le mercredi matin, et à sept autres personnes, le jeudi matin, qu'elle disparaîtra le samedi. Si l'événement miraculeux venait à se produire, comment pourrait-on raisonnablement douter ?

II

La quatrième nuit, du jeudi 17 au vendredi 18 février, Estelle Faguet fut encore favorisée des mêmes visions.

Elle aperçut, mais très loin, le démon. Il disparut dans le rayonnement qui signalait la présence de Marie. Il s'en allait, vaincu, honteux, chassé par Celle qui lui a brisé la tête et qui prenait en quelque sorte officiellement sous sa protection la pauvre malade, Enfant de Marie.

De nouveau elle parla, pendant qu'Estelle était dans le ravissement, considérant, comme dans un tableau, toutes les paroles que la Sainte Vierge lui avait adressées auparavant.

Marie veut instruire et élever cette âme. L'instruction pour être profitable doit être donnée lentement, méthodiquement, il faut que les mêmes enseignements pour se graver soient souvent répétés. De même l'éducation, qui est faite d'habitudes acquises, exige que ces habitudes soient profondes, afin de produire facilement des actes.

C'est pourquoi la Sainte Vierge cette fois ne dira rien de nouveau, elle procèdera en quelque sorte à la récapitulation des leçons précédentes.

Estelle revit ces paroles :

« Ne crains rien ; tu es ma fille. Mon Fils est touché de ta résignation. »

Elle est mieux pénétrée encore de la nécessité, de la puissance de la résignation et elle souffre avec plus de constance ses incroyables douleurs.

Elle revit aussi les réprimandes amères, les feuillets de ses fautes, le pardon accordé, les quelques bonnes actions que Marie présenta à son Fils, les motifs de courage :

« Je suis toute miséricordieuse et maîtresse de mon Fils... Courage ! Patience ! Résignation ! Tu souffriras, tu ne seras pas exempte de peines ; tâche d'être fidèle ; je veux que tu publies ma gloire. »

La malade voyait en quelque sorte ces paroles, les entendait sans qu'elle pût comprendre comment cela se produisait. Et le tableau passait rapidement devant son esprit. En même temps elle voyait Marie qui la regardait avec bonté, avec tendresse, comme une mère regarde son enfant très aimé. Pour elle mille pensées lui venaient, elle avait mille demandes à formuler, mais il lui était impossible de parler, tant son esprit était absorbé, son âme saisie par ces visions multiples. Du moins elle savait maintenant tout ce que la Sainte Vierge lui avait dit, et ses enseignements lui apparaissaient clairs, avec leur enchaînement rigoureux. L'instruction était complète touchant les choses qui lui avaient été peu à peu apprises.

Quand Marie s'évanouit comme les autres fois, elle répéta encore :

— Tu pubieras ma gloire !

Alors la voyante qui jusque-là n'avait pu articuler aucune parole se préparait à dire : « Comment ? » L'apparition devina son désir et répondit :

— Fais tous tes efforts !

Et elle disparut, laissant Estelle grandement consolée.

Ces scènes diverses, ces enseignements, ces tableaux, ces paroles forment un ensemble de doctrines très élevées, prises dans la moelle même du christianisme. Comment une pauvre fille sans

grande instruction aurait-elle pu trouver et exprimer ces idées, si fort au-dessus des conceptions ordinaires d'une jeune fille ?

Car tout y est parfaitement théologique, et de plus, très actuel.

Nous vivons en un temps où nombre de gens, frappés de pessimisme, vont partout répétant : « La vie ne vaut pas la peine d'être vécue. » Plusieurs même reprochent à Dieu de les avoir appelés à cette vie, parce qu'elle renferme de hautes responsabilités. D'autres la maudissent, la méprisent, la déclarent insupportable, et s'en débarrassent comme d'un vêtement sordide et hors d'usage. Le nombre de ces désespérés est grand, puisque chaque jour nous enregistrons tant de suicides. Les dégoûtés de la vie sont légion, et ils travaillent à faire passer leur doctrine de dégoût parmi les masses qui s'abrutissent dans la désespérance.

Or voici que l'Apparition dit à Estelle : « Qu'est-ce que Dieu a donné sur la terre de plus précieux que la vie ? »

Aux doctrines de mort s'opposent donc les doctrines de vie ; au nihilisme les magnifiques réalités, les grâces de ce monde, la félicité éternelle de l'autre. La vie est bonne, malgré ses épreuves, et même à cause de ses épreuves, car elles nous donnent la jouissance du bien accompli, des âmes par nous remises sur la voie droite, elles nous préparent une gloire sans fin et nous font entrevoir, de cette terre où nous gémissons, le ciel où nous nous réjouissons dans le sein de Dieu, en compagnie de la Sainte Vierge, des saints et de tous les élus.

Sans doute l'épreuve est dure parfois. La satiété elle-même est une épreuve, c'est pourquoi ce ne sont pas seulement les pauvres qui se lassent ou se débarrassent de la vie, ce sont aussi les riches, qui ont goûté tous les plaisirs et qui les ont trouvés vides, écœurants et vils. Tous ont besoin de connaître le prix de la vie. Il leur faut donc, à ceux-ci la foi qui leur apprend que cette vie n'est qu'une mise en marche des choses qui passent vers l'éternité qui demeure ; à ceux-là qui souffrent, semble-t-il, au delà de ce que peuvent porter les forces humaines, la résignation qui rachète les fautes. Ils se disent alors que leurs souffrances ont un but d'expiation, et qu'elles leur acquièrent des mérites nécessaires.

Enfin l'Apparition enseigne aux décus ou aux désespérés de ce monde que Marie est toute-puissante pour nous obtenir les grâces d'intelligence, de patience et de vie.

Non, ces doctrines, Estelle Faguette ne les aurait pas trouvées seule ; elles dépassent sa portée, et c'est encore une preuve de l'authenticité de ses apparitions.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 aprilis 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 30 avril 1914

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXXVII. Les Evangiles et le criticisme, 337.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXV. 4^e Dim. après Pâques : La Confirmation, 339.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXIII. 4^e Dimanche après Pâques, 342.

Lectures pour le Mois de Marie sur N.-D. de Pellevoisin. — VII. 8^e Apparition : « Que tes actions répondent à tes paroles, » 345. — VIII. La guérison d'Estelle, 347. — IX. Attestations de la guérison, 348. — X. 6^e Apparition : « Du calme... Courage, je reviendrai, » 350.

Varia. — Allocution aux obsèques d'un jeune homme, membre d'un Patronage catholique, 352.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXXVII

LES ÉVANGILES ET LE CRITICISME

Messieurs,

Après avoir parlé du *mythisme*, nous allons parler aujourd'hui du *criticisme*.

De grâce, ne vous effrayez pas de ces mots en *isme*. Ils signifient tout simplement qu'après avoir exposé le système de Strauss, nous allons exposer, autant qu'il est possible de le démêler, celui que Renan a suivi dans sa trop fameuse *Vie de Jésus*.

Il y a cinquante ans, en 1863, que ce livre parut. A moins que l'âge n'ait blanchi votre tête, vous n'avez pas idée du bruit qu'il fit. « Du jour au lendemain, Renan fut célèbre, d'une célébrité de politicien ou de grand criminel. » C'est ainsi que s'exprime M. Gabriel Séailles, directeur des Conférences de philosophie à la Faculté des Lettres de Paris, un homme qui, certainement, n'est pas des nôtres¹.

En effet, les incrédules applaudirent à tout rompre à cet ouvrage qui se donnait comme le dernier mot de la science. Les catholiques, évêques en tête, s'indignèrent de l'injure faite à leur foi. Ce fut un tapage indescriptible.

A présent, tout ce fracas est tombé. L'Evangile est toujours debout, et l'œuvre de Renan est condamnée, même par ceux qui ne sont pas croyants. Pourtant, quelque prestige est resté attaché au nom de cet écrivain qui passa si longtemps pour le rempart de l'incrédulité savante. Il est bon que nous parlions de lui, et nous le ferons en disant rapidement ce que fut l'homme, ce que fut son système et ce qu'il en faut penser.

I

Ernest Renan est né en 1823 à Tréguier. A 5 ans il perdit son père, dans des circonstances qui sont

restées mystérieuses. Dès qu'il fut en âge d'étudier, il entra au collège de sa ville natale, collège dirigé par des prêtres à la vertu desquels il ne put que rendre hommage. A 15 ans, il a tous les prix de sa classe. Sa sœur Henriette, qui était depuis trois ans à Paris, fait parler de lui à l'abbé Dupanloup, qui était alors le supérieur éminent de Saint-Nicolas, et lui obtient une bourse dans cet établissement. Il y tombe malade à mourir. L'abbé Dupanloup lui rend, en quelques mots affectueux, l'énergie nécessaire pour vivre et lui communique sa flamme ardente pour le beau. Ernest Renan devient dignitaire de la Congrégation de la Sainte Vierge, et, quand il a fini sa rhétorique, il entre au Grand Séminaire de Saint-Sulpice.

Là encore, il trouve des maîtres qu'il ne pourra jamais cesser d'estimer ; « ils lui révèlent, dira-t-il plus tard, les miracles que nos races peuvent produire en fait de bonté, de modestie, d'abnégation personnelle¹. » — Pourquoi en sort-il ? Parce qu'il a laissé le doute s'emparer de son âme. Il en emporte, du moins, assez de connaissances pour se lancer dans l'étude des langues orientales et de l'exégèse allemande ; il essaye de faire de la philosophie et n'y réussit pas ; il devient sceptique et dilettante, c'est-à-dire qu'il ne croit plus à rien, et trouve cela très élégant. Un voyage scientifique qu'il dirige en Phénicie le rapproche de la Galilée ; et c'est là, il le dit lui-même, qu'il conçoit l'idée du livre sans lequel il n'eût jamais laissé d'autre souvenir que celui d'un savant de quinzième ordre ; ce qui revient à dire qu'il n'en eût pas laissé du tout.

D'où vient le succès prodigieux que remporta la *Vie de Jésus* ? Il vient du sujet lui-même, qui passionnera toujours l'humanité ; il vient de ce que ce livre combla de joie toutes les âmes sectaires et impies ; il vient enfin, je n'éprouve aucune difficulté à le reconnaître, du style incomparable dans lequel il fut écrit.

« De l'écrivain ou du styliste, — dit le grand Brunetière, — oh ! de l'écrivain, il n'y a que merveilles à dire, et je ne sais si le siècle qui vient de finir en aura connu de plus grand, — les rangs sont toujours difficiles à donner ! — mais il n'en a pas connu de plus séduisant. Si quelqu'un, en notre langue, nous a rendu la sensation de cette abondance facile, de cette suprême aisance, de cette élégance familière et pourtant soutenue, de cette grâce enveloppante et souple, de ce charme insinuant et quelquefois pervers, de cette ironie transcendante qui furent, dit-on, les qualités ou quelques-unes des qualités de Platon, c'est Renan ; et je ne sache pas un autre dont on pourrait le dire²... »

Un art si parfait qu'on ne voyait pas l'art, et que, selon la parole de Taine : « On ne voyait pas comment cela était fait », voilà Messieurs, la grande ressource et l'immense supériorité de Renan. Allez donc, quand vous vous êtes laissés

¹ *Souvenirs*, p. 221.

² *Cinq lettres sur Ernest Renan*, p. 12.

¹ Ernest Renan, p. 136.

endormir par le charme berceur de la phrase, examiner, juger et réprouver la pensée qui est dessous ! On a joui ; on est captivé ; on ne va pas plus loin ; c'est une musique délicieuse qui habille des paroles infâmes, qui caresse et qui trouble à la fois ; la mélodie finie, la caresse s'en va, le trouble reste.

Au contraire de Strauss qui fut chassé de sa chaire, Renan, quand il mourut, le 2 octobre 1892, était administrateur du Collège de France, membre de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, grand-officier de la Légion d'honneur. On lui fit des funérailles nationales et on lui éleva, par souscription publique, une statue à Tréguier. Chaque mois, il avait reçu, d'une main inconnue, une lettre qui ne contenait que ces simples mots : « Monsieur, il y a un enfer. »

Je n'en dirai pas davantage sur l'homme. Arrivons maintenant au système.

II

Longtemps, on n'a pas osé y toucher. « Nul, dit M. Fonsegrive, nul dans les sphères officielles, dans l'Université, à l'Institut, à la *Revue des Deux Mondes*, n'aurait osé faire quelques réserves sur les mérites de Renan. Seuls, les écrivains catholiques élevaient la voix, mais ils paraissaient suspects. Pour tous les autres, il était tabou. Un de mes maîtres m'a dit à moi-même, un jour que je lui parlais de vouloir critiquer Renan : « Ne dites pas de mal de M. Renan, cela porte malheur. »

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Les incroyants eux-mêmes, après les croyants, ont voulu disséquer la *Vie de Jésus*, et voici ce qu'ils ont trouvé :

Tout comme pour Strauss, la base du système est la négation du surnaturel. Il faut tout expliquer naturellement. Il y a, à cela, un obstacle : les miracles de Jésus. Qu'à cela ne tienne ! Renan essaiera de se tirer de la difficulté ! Voyons comment.

Tout d'abord, fidèle à sa manière fuyante, Renan se garde bien de heurter les idées reçues. Il écrit : « Nous ne disons pas : le miracle est impossible ; nous disons : il n'y a pas eu, jusqu'ici, de miracle constaté ¹. » Vous comprenez bien que cela revient au même, car, si les miracles de l'Evangile n'ont pas pu être constatés, c'est comme s'il n'y avait pas eu de miracles.

Partant de ce principe, Renan s'évertue à nous prouver que tous les prodiges de l'Evangile n'ont été que des illusions, provenant de l'enthousiasme de gens qui étaient séduits et qui, suivant leurs idées préconçues, plutôt que la réalité des faits, voyaient du merveilleux partout. Cela ne va pas sans peine ; il y a des miracles qui semblent si bien vus, si bien vérifiés, même par les ennemis du Sauveur ! Renan excelle dans l'art de glisser les « probablement... il est à croire... nous devons supposer... j'incline à penser... peut-être... sans doute... il est douteux... il ne paraît pas... on dit... je n'ose me prononcer..., etc. » — « Dans un seul

de ses chapitres, écrit un critique, j'ai compté le nombre de ces locutions. Je me suis arrêté à 95, et je n'avais pas fini ¹. »

Voulez-vous un exemple ? Ecoutez comment Renan raconte l'apparition de Notre-Seigneur aux apôtres réunis dans le Cénacle. C'est après que les deux disciples d'Emmaüs ont rapporté la rencontre qu'ils croient avoir faite de leur Maître ressuscité. Le morceau en vaut la peine :

L'imagination de tous se trouva vivement excitée... Les villes orientales sont muettes après le coucher du soleil. Le silence était donc, par moments, très profond à l'intérieur ; tous les petits bruits qui se produisaient par hasard étaient interprétés dans le sens de l'attente universelle. L'attente crée d'ordinaire son objet. Pendant un instant de silence, quelque léger souffle passa sur la face des assistants. A ces heures décisives, un courant d'air, une fenêtre qui crie, un murmure fortuit, arrêtent la croyance des peuples pour des siècles. En même temps que le souffle se fit sentir, on crut entendre des sons. Quelques-uns dirent qu'ils avaient distingué le mot *shalom*, bonheur ou paix. C'était le salut ordinaire de Jésus... Nul doute possible. Jésus est présent ; il est là, dans l'assemblée. C'est sa voix chérie. Chacun la reconnaît ².

Et voilà !

III

Cette seule citation suffirait pour réfuter le système de Renan. Quand un auteur se permet de telles fantaisies dans le domaine de la critique, il est jugé.

Dites-moi : pour qui prend-il les apôtres ? pour qui prend-il les Juifs ? pour qui prend-il le Christ ? pour qui nous prend-il nous-mêmes ?

Pour qui prend-il les apôtres ? Quoi ! voilà des gens qui affirment avoir vu et touché ce qu'ils racontent, et qui meurent pour attester la vérité de leur récit ; et ces gens auraient pris pour des miracles ce qui n'était que des tours de passe-passe ou des rêveries de personnes mal éveillées ?

Pour qui prend-il le peuple juif ? Quoi ! Voilà une multitude hostile et acharnée contre ceux qui veulent la dépouiller de son sceptre religieux ; et cette multitude n'aurait rien vu de suspect dans les sornettes qu'on lui aurait racontées, et elle, qui était si attentive, se serait laissée berner par de vulgaires supercheries, ou, ce qui est plus fort encore, s'en serait faite complice ?

Pour qui prend-il le Christ ? Quoi ! Voilà un homme que Renan proclame, est obligé de proclamer un idéal de sainteté sublime ; et ce Christ si parfait, si sage, si bon, se serait prêté à un rôle aussi dégradant, aussi indigne de tout homme simplement honnête, que celui de duper ses concitoyens ?

Pour qui nous prend-il nous-mêmes ? Quoi ! Est-ce qu'il imagine, par hasard, que nous accepterons ses explications puériles, qui sont un défi, à la fois, à notre piété et à notre bon sens ? En vérité, on ne se moque pas ainsi du monde !

Le châtement ne s'est pas fait attendre, en dépit des honneurs dont Renan mourut comblé.

¹ *Lettres sur la vie d'un nommé Jésus*, par Jean Loyseau, p. 420.

² *Vie de Jésus*, II, 22.

¹ *Vie de Jésus*, p. 11.

Le premier qui l'apporta, chose curieuse, ce fut Renan lui-même. Croiriez-vous qu'il a eu l'inconscience d'écrire : « Les textes ont besoin de l'interprétation du goût ; il faut les solliciter doucement jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à former un ensemble où toutes les données soit harmonieusement fondues ¹. » On croirait entendre un cambrioleur qui par forfanterie décrit complaisamment de quelle façon il a commis son crime !

Puis c'est M. Gabriel Séailles qui dit : « En découpant arbitrairement les textes des Evangiles, il imagine tout un roman ingénieux vraisemblable, dont les événements sont les crises d'une vie morale qui s'achemine, par une sorte de nécessité, vers un dénouement tragique ². »

Puis, c'est M. Ewald, un savant allemand, qui prononce : « L'ouvrage, tel qu'il est écrit, fait peu d'honneur au pays qui l'a produit, et il ne pouvait guère sortir autre chose du milieu où il a été conçu. »

Puis, c'est M. Keim, autre savant allemand, qui porte ce jugement définitif : « Le livre de M. Renan est avant tout un livre parisien, un produit superficiel : il est nul pour le savant, qui ne saurait y rien trouver pour son usage. »

* * *

Une honte pour la science française, en même temps qu'un immense coup d'épée dans l'eau, voilà donc ce que fut ce livre qui fit tant de bruit jadis. Le châtiment est sévère ; il ne l'est pas encore autant que mérité. Souvenez-vous-en. Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXV

4^e Dimanche après Pâques

LA CONFIRMATION

Mes frères,

Le sujet de mon instruction m'est commandé par les circonstances. Tout à l'heure je vous ai annoncé pour mercredi la visite de Mgr l'Evêque qui vient administrer le sacrement de confirmation dans cette paroisse. Je dois donc vous entretenir de ce sacrement.

Il est vrai que dans nos catéchismes j'ai déjà commencé et je continuerai ces jours-ci l'instruction et la préparation de vos enfants. Je vous demande, en passant, de me les envoyer bien exactement. D'autre part, vous me direz : « Nous avons tous été confirmés ; nous nous sommes préparés à la réception de ce sacrement par l'instruction et la piété comme on s'y prépare aujourd'hui. » Mes frères, parlons sincèrement : Vous souvenez-vous encore des leçons que vous avez reçues à cette époque ? Vous saviez alors ce que devait être un confirmé : le savez-vous encore ? Vous preniez, sous l'inspiration du Saint-Esprit, de belles, sincères et énergiques résolutions : que sont devenues ces lumières de votre esprit, ces dispositions de

votre cœur, ces promesses de votre jeune âge, les grâces de la confirmation ?

Il me paraît donc très utile de passer une sorte de petit examen, et de rafraîchir votre mémoire sur tous ces points. Faisons revivre nos souvenirs en étudiant ensemble la *nature* du sacrement de confirmation, les *effets* qu'il produit dans les âmes, et les *obligations* que nous avons contractées en le recevant.

I

Le mot *confirmation* vient d'un verbe latin qui veut dire *fortifier, affermir* ; nous affermir dans le bien est en effet le but de ce sacrement qui nous donne le Saint-Esprit, nous rend parfaits chrétiens et imprime dans nos âmes le caractère de soldats de Jésus-Christ. « La confirmation vient en second lieu dans l'ordre des sacrements, parce que primitivement elle était donnée aussitôt après le baptême dont elle est le complément. Le baptême donne la vie spirituelle, la confirmation la fortifie. Le baptême fait naître les enfants de Dieu, la confirmation les fait grandir, elle les transforme en hommes forts et en soldats de Jésus-Christ : de telle sorte que le chrétien confirmé doit être un chrétien parfait, courageux dans sa foi et dans la pratique de tous ses devoirs. Or ce perfectionnement lui vient du Saint-Esprit qu'il reçoit avec l'abondance de ses dons ¹. »

Vous voyez, mes frères, que la confirmation est un sacrement aussi véritablement que le baptême. Un chrétien ne peut douter de cette vérité enseignée par l'Eglise infallible. Celle-ci, au Concile de Trente, a prononcé l'anathème contre quiconque nierait qu'il y a sept sacrements parmi lesquels la confirmation. De plus, il est facile de constater que la confirmation possède les trois éléments nécessaires pour constituer tout sacrement : l'institution divine, le signe sensible, et la vertu de nous sanctifier.

a) C'est Notre-Seigneur qui a établi le sacrement de confirmation. Si nous ne pouvons pas fixer d'une manière précise la date de son institution, nous savons cependant qu'elle eut lieu dans le temps qui s'écoula entre la Résurrection et l'Ascension. Le Sauveur parlait alors à ses apôtres du royaume des cieux, leur annonçait la venue du Saint-Esprit et leur révélait d'importants mystères. La sainte Ecriture nous dit que les apôtres administraient le sacrement de confirmation. Nous lisons dans le livre des Actes que les apôtres qui demeuraient à Jérusalem, ayant appris que le diacre Philippe avait converti et baptisé un grand nombre de Samaritains, envoyèrent Pierre et Jean confirmer les nouveaux chrétiens et faire descendre sur eux le Saint-Esprit. « Alors les deux apôtres imposèrent les mains à ces baptisés et ceux-ci reçurent le Saint-Esprit. » (Act., VIII, 17). Cela prouve bien que Jésus-Christ est l'auteur de ce sacrement : d'abord les apôtres en l'administrant n'ont fait qu'obéir à Celui dont ils sont les ministres ; ensuite Dieu seul peut donner à des choses matérielles la puissance de produire la grâce.

¹ *Vie de Jésus*, Introduction, III.

² *Ernest Renan*, p. 135.

¹ Mgr Cauly, *Catéchisme expliqué*, p. 320.

b) Remarquez aussi, mes frères, que dans la confirmation nous trouvons le signe sensible exigé pour tout sacrement. Ce signe consiste dans la matière et la forme, c'est-à-dire, d'une part, dans l'imposition des mains de l'évêque et l'onction qu'il fait avec le saint chrême, en forme de croix, sur le front du confirmé, et, d'autre part, dans les paroles que l'évêque prononce au même moment. Le saint chrême est un composé d'huile d'olive et de baume consacré solennellement par l'évêque le Jeudi Saint. Cette matière, ainsi que les paroles de la forme, indiquent admirablement la grâce produite, comme nous le montrerons en parlant des effets du sacrement. En faisant l'onction l'évêque dit : « Je te marque du signe de la croix, et je te confirme par le saint chrême du salut, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

c) Enfin la confirmation est un sacrement puisqu'elle produit la grâce dans nos âmes ; elle nous donne le Saint-Esprit, elle nous sanctifie en nous rendant plus justes et plus saints, elle affermit en nous la grâce reçue au baptême.

En établissant ce sacrement, Notre-Seigneur avait en vue notre bien. Il est donc évident que c'est pour nous un devoir de le recevoir quand nous en avons la facilité. Je suis loin de dire que ce sacrement est absolument nécessaire comme le baptême : on peut être sauvé, cela est certain, sans l'avoir reçu. Cependant on se rendrait coupable de faute grave, si par une grande négligence, et surtout par mépris, on refusait d'être confirmé. Ne serait-ce point, en effet, faire fi du désir et de la volonté de Jésus-Christ, méconnaître l'un des plus précieux bienfaits de Dieu, et se priver de grâces peut-être nécessaires au salut ? On peut, il est vrai, expier et réparer cette faute comme toutes les autres par une bonne confession et un regret sincère accompagné de la résolution de recevoir ce sacrement si on en a la possibilité.

Vous voyez, mes frères, quelle importance nous devons attacher au sacrement de confirmation, puisqu'il procure des grâces sans lesquelles il est difficile de vivre en bons chrétiens et qu'il produit dans nos âmes d'admirables effets, si bien symbolisés par le signe sensible et les cérémonies.

II

1. Disons d'abord que la confirmation augmente en nous la grâce sanctifiante. C'est un sacrement des vivants, qui ne peut être reçu qu'en état de grâce. S'en approcher avec la conscience chargée d'un péché mortel serait commettre un sacrilège. Songez-y bien, mes chers enfants, vous qui serez bientôt des confirmés ; préparez vos âmes afin que ce qui doit perfectionner en vous la vie surnaturelle ne soit pas une occasion de vous ensevelir plus profondément dans la mort, afin que ce grand bien ne se change pas pour vous en un grand mal. Soyez dans l'amitié du Bon Dieu, et ce sacrement rendra cette amitié plus forte ; soyez purs et vous deviendrez plus purs : car la confirmation nous fait grandir dans la sainteté ou la grâce sanctifiante.

Que fait-elle encore ? Elle nous communique, d'une façon spéciale, la troisième personne de la T. S. Trinité, le Saint-Esprit. Celui-ci descend sur nous aussi véritablement qu'il est descendu sur les apôtres au jour de la Pentecôte. Sa venue n'est plus accompagnée de miracles comme dans les premiers siècles : cela n'est pas nécessaire. Mais il s'opère dans l'âme du confirmé les mêmes prodiges qui se sont opérés dans les âmes des apôtres. C'est la même personne divine qui vient invisiblement avec les mêmes grâces intérieures, les mêmes dons conférés avec abondance et destinés à éclairer notre intelligence et à fortifier notre volonté : don de sagesse qui nous fait apprécier les vrais biens, ceux de l'âme et de l'éternité ; don d'intelligence qui ouvre notre esprit aux vérités chrétiennes et nous aide à les comprendre ; don de conseil qui nous dirige, surtout dans les circonstances difficiles, d'une manière conforme aux vues de Dieu et au bien de notre âme ; don de force qui donne l'énergie et le courage de remplir toujours notre devoir, de surmonter les obstacles au bien et d'embrasser les sacrifices nécessaires ; don de science qui nous préserve de l'erreur et nous fait suivre le droit chemin ; don de piété qui nous fait considérer Dieu comme un bon père et nous fait trouver un charme ineffable à le servir et à l'aimer ; don de crainte qui, basé sur l'amour, nous fait appréhender de déplaire à Dieu et par là nous inspire de la répulsion et de l'horreur pour tout ce qui peut contrister ou offenser notre Père des cieux. Le Saint-Esprit nous donne aussi toutes les qualités surnaturelles qui nous transforment et nous rendent parfaits chrétiens.

Le troisième effet de la confirmation est d'imprimer en nos âmes le caractère de soldats de Jésus-Christ. Noble titre, glorieuse distinction qui surpasse toutes les dignités humaines ! Cette marque spirituelle ne s'effacera jamais ; elle distinguera toujours ceux qui ont porté les livrées du Christ, qui sont entrés dans sa milice, qui ont été ses soldats. Honte à ceux qui ont lâchement trahi leur drapeau, et ont passé au camp de l'ennemi, au camp de Satan ! Ce sont des transfuges et des traîtres ! S'ils ne reviennent pas à Dieu, ce caractère qu'ils auront reçu à la confirmation sera pour eux, en enfer, une marque d'ignominie ; pour les élus au contraire il sera un signe d'honneur et de gloire.

Enfin le sacrement de confirmation produit une grâce sacramentelle qui lui est propre : il perfectionne en nous la grâce du baptême ; il donne plus de force et de courage pour servir Dieu ; il nous rend parfaits chrétiens. Comme je l'ai déjà dit, par le baptême nous naissons à la vie de la grâce, par la confirmation nous y croissons et nous nous y fortifions. On peut donc comparer le chrétien qui n'a reçu que le baptême à un enfant : c'est la faiblesse même. Mais le chrétien confirmé ressemble à un homme fait, fort, robuste, courageux, capable de porter les armes et de vaincre ses ennemis.

2. Comme tout cela nous est bien indiqué dans les cérémonies de la confirmation ! L'évêque étend

d'abord les mains sur ceux qui se préparent à recevoir ce sacrement et il supplie le Saint-Esprit de venir en eux et de les combler de ses dons. — Puis il fait l'onction sur le front avec le saint chrême, composé d'huile et de baume. L'huile sert à adoucir, à fortifier et à éclairer : l'huile de la confirmation indique donc que le Saint-Esprit communique la lumière à notre intelligence et la force à notre volonté et qu'il adoucit ce que la loi de Dieu peut avoir de pénible. Le baume est une substance odoriférante ; il symbolise le parfum des vertus chrétiennes que doit pratiquer le confirmé. — L'onction est faite en forme de croix, pour montrer que le signe de la croix est le drapeau du chrétien, et que jamais il ne faut en rougir. — L'onction terminée, l'évêque donne un léger soufflet au confirmé en lui disant : « Que la paix soit avec vous. » Cette cérémonie nous avertit qu'un chrétien confirmé est prêt à tout supporter pour Jésus-Christ, même les affronts, et qu'en retour il conservera la paix dans son cœur.

Eh bien ! mes chers enfants, vous venez d'entendre de quelles grandes faveurs vous allez être l'objet. Pour que tous ces heureux effets se réalisent, approchez de l'évêque avec un extérieur modeste, une tenue convenable, un front propre et découvert, sans doute ; mais approchez surtout, je vous en supplie, avec une âme pure et un esprit éclairé, recueilli, et tout pénétré de la grande merveille spirituelle qui va s'accomplir en vous.

III

Quant à vous, mes frères, vous savez ce que doit être un confirmé : un parfait chrétien, fidèle à Dieu, un homme, au point de vue spirituel, un soldat, c'est-à-dire une âme forte, généreuse, éclairée, vertueuse. Vous avez compris aussi quelles grâces précieuses vous avez reçues dans la confirmation. Quel usage avez-vous fait de ces grâces ? Qu'en reste-t-il aujourd'hui et dans votre âme et dans votre conduite ? — Quand vous avez eu le bonheur de posséder l'Esprit de force et de vérité, vous n'avez pas manqué de faire de belles promesses au Bon Dieu, d'affirmer que jamais vous ne contristeriez l'Esprit-Saint ni ne le chasseriez de votre âme, de renouveler l'engagement d'être tout à Jésus-Christ. Que sont devenues ces promesses ? Quelles furent votre fidélité à Dieu et votre persévérance dans le bien ? Vous étiez prêts alors, sans doute, à défendre votre foi, à vaincre vos passions, à soutenir la religion, à éviter la société des impies, à fuir le mauvais monde, à fouler aux pieds le respect humain. Rappelez-vous, mes frères, les années qui nous séparent du jour où vous avez été confirmés, et comparez ce qui fut à ce qui devait être. Hélas ! qu'il y a peu de ressemblance ! Reprenez donc courage : ressuscitez en vous la grâce de la confirmation ; renouvelez vos promesses, vos engagements ; et montrez que vous avez de la force et du caractère, en un mot que vous êtes des confirmés, c'est-à-dire des hommes, des soldats.

Un homme parfait se distingue par la force et

la raison, un bon soldat par la discipline et le courage. Ayez donc cette force surnaturelle qui consiste à ne pas hésiter devant l'accomplissement du devoir, à ne pas fléchir sous les assauts du démon, de la chair et du monde, à ne pas s'effrayer d'une moquerie, d'une injure, à ne pas renier son Maître comme l'apôtre Pierre, sa religion, sa foi, ses principes, à la voix d'une servante. En un mot, suivez votre chemin droit, avec courage et persévérance, surmontant les obstacles qui tendent à vous faire sortir de la bonne voie.

Ayez aussi une intelligence éclairée et logique. Rien d'absurde comme un homme qui croit et ne pratique point. Vous comprenez que les biens du ciel sont éternels, parfaits, dignes de tous nos efforts, que ceux d'ici-bas sont passagers et caducs, que l'enfer est réservé à ceux qui meurent en état de péché mortel. Si vous êtes raisonnables vous devez agir en conséquence, vous devez mettre votre conduite en rapport avec vos croyances : vous ne ferez en cela qu'un acte d'intelligence et de raison.

Ayez enfin la discipline et le courage du soldat. Un bon soldat observe sa consigne et les règlements militaires. Il ne sait qu'une chose, obéir. Et vous, chrétiens confirmés, soldats du Christ, quelle consigne avez-vous ? Quels sont vos règlements ? La consigne d'obéir à Dieu et à son Eglise. Vos règlements ce sont les commandements divins : prier, assister aux offices, respecter le dimanche, etc. Y êtes-vous fidèles ? Si vous y manquez, rappelez-vous que le temps des punitions viendra bientôt. — Comme le soldat, montrez du courage. Comme lui, marchez toujours en avant, sans peur et sans reproche, ne vous laissant jamais abattre par la fatigue. Supportez vos peines avec patience, vos travaux avec résignation. Le jour où sonnera pour vous la fin de la lutte et des épreuves, vous serez loués et magnifiquement récompensés par le général en chef qui est Jésus-Christ.

* * *

En terminant, laissez-moi vous rappeler, mes chers enfants, que le sacrement de confirmation ne se reçoit qu'une fois dans la vie ; qu'il a pour ministre un évêque, un grand dignitaire de l'Eglise, possédant la plénitude du sacerdoce ; qu'il communique, comme vous venez de le comprendre, de bien grandes grâces. Tous ces motifs prouvent que vous devez vous préparer avec beaucoup de soin à ce sacrement ; recevez-le avec une grande foi et une vraie piété et conservez-en pieusement tous les fruits.

Et vous, mes frères, qui avez été confirmés, avez-vous reçu ce sacrement comme il convient ? Si quelqu'un avait eu le malheur de s'en approcher avec de mauvaises dispositions, qu'il se repente et sollicite, si cela n'est déjà fait, le pardon de sa faute. Et alors tous nous montrerons dans notre conduite que nous avons été marqués de l'onction sainte. L'onction fait les rois : régnons sur nos passions ; l'onction fait les prêtres : immolons notre volonté et ses convoitises et constituons-nous

victimes du devoir ; l'onction fait les prophètes : comme les prophètes regardons Dieu, fixons les vérités divines et ne nous détournons point de notre sublime destinée qui est le ciel. Si depuis notre confirmation nous avons contristé l'Esprit-Saint, regrettons-le. Prions cet Esprit de sainteté, de charité de revenir dans nos âmes et promettons-lui de ne plus jamais l'en bannir, parce que plus jamais nous ne rougirons de nous montrer chrétiens. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXIII

4^e DIMANCHE APRÈS PAQUES

Mes frères,

De la grande fête de Pâques à la grande fête de la Pentecôte, cinquante jours s'écoulent dans l'allégresse. Pourquoi ? — Parce que le Christ est ressuscité. Ce miracle unique, qui prouve la divinité du Sauveur et qui a contribué à propager la foi et à fonder l'Eglise, est en même temps le gage assuré de notre résurrection future, son principe, sa raison d'être, son modèle. Comment, au souvenir d'un si glorieux mystère et devant la perspective qui s'ouvre à la foi et à l'espérance, l'âme ne serait-elle pas inondée de joie ? — De plus, la solennité pascale est l'occasion d'une régénération surnaturelle pour les catéchumènes qui sont entrés dans la communauté chrétienne, et d'une résurrection spirituelle pour les pénitents qui se sont réconciliés. Or, m. f., si au ciel on se réjouit pour un pécheur qui fait pénitence, quelle ne doit pas être notre joie sur la terre pour la naissance de tant de néophytes et le retour de tant d'enfants prodiges !

Deux autres mystères, annoncés et préparés, viennent couronner l'œuvre rédemptrice : le retour du Sauveur auprès de son Père, et la descente du Saint-Esprit. L'Eglise ne nous annonce pas la disparition de son Epoux pour nous affliger, mais afin de nous inspirer les mêmes sentiments avec lesquels elle célébrera dans quelques jours la glorieuse Ascension du Sauveur, laquelle doit compléter le triomphe du Bien-Aimé et lui mériter à elle-même l'effusion de l'Esprit, qui ne doit être donné que lorsque Jésus sera monté dans la gloire.

Ainsi, tout en nous laissant aller à ce pieux attendrissement que nous cause le prochain départ du Seigneur, sachons comprendre qu'il s'agit de nos plus chers intérêts et préparons-nous dans la prière, la joie et le recueillement à contempler les mystères sublimes de l'Ascension et de la Pentecôte que l'Eglise va bientôt proposer à notre foi et à notre amour.

I

1. *L'Introït* de ce dimanche, composé des versets 1 et 2 du Ps. xcvi, est une nouvelle invitation faite par l'Eglise à ses enfants de célébrer avec un

saint enthousiasme les merveilles que le Seigneur a accomplies et la justice qu'il a fait éclater à la face des nations : « *Chantez au Seigneur un cantique nouveau, alleluia ; car le Seigneur a opéré des merveilles, alleluia : aux yeux des nations il a manifesté sa justice, alleluia, alleluia.* — Ps. Sa droite et son saint bras l'ont fait triompher. »

Quelles sont, m. f., ces merveilles que Dieu a faites pour notre salut, pour nous déterminer à l'aimer et à le servir de tout notre cœur ? Sans doute, le psalmiste fait allusion aux prodiges extraordinaires que le Dieu d'Israël avait opérés en faveur de son peuple ; mais nous, chrétiens, enfants de l'Eglise catholique, nous n'avons rien à envier aux Israélites. Jésus-Christ a accompli des prodiges plus éclatants et plus merveilleux. Il s'est donné au monde par le mystère de l'Incarnation ; il s'est livré à la mort pour nous arracher au démon ; il s'est ressuscité pour notre justification.

Or, toutes ces merveilles doivent exciter dans nos cœurs de vifs sentiments de reconnaissance, d'allégresse et de confiance. Oui, confiance en Celui qui par sa propre vertu s'est ressuscité d'entre les morts pour nous faire ressusciter et nous associer à son triomphe ! *Scientes quoniam qui suscitavit Jesum, et nos cum Jesu suscitabit, et constituet vobiscum.* (II Cor., iv, 14).

2. La *Collecte* est une des plus belles que l'Eglise ait composées. Nous y reconnaissons la puissance de Dieu qui unit dans une même volonté tous les cœurs fidèles, si différents de science, d'opinion, de position et de goûts. Nous y demandons que tous les peuples entrent dans cette union, en aimant ce que Dieu commande et en désirant ce qu'il promet. Ce qu'il promet, ce sont les joies éternelles où doivent se porter nos desirs, ce sont des biens qui n'ont pas la fragilité et ne sont pas soumis aux vicissitudes des biens terrestres.

Une telle prière résume toute la vie du chrétien, elle exprime ses devoirs et ses aspirations, elle dit ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter.

Il doit aimer ce que Dieu commande, c'est-à-dire aimer sa loi. Quand on aime bien, on fait tout bien. Si donc vous aimez la loi de Dieu, vous la pratiquerez et vous l'observerez parfaitement, entièrement et joyeusement, et ainsi vous remporterez de nombreuses victoires. *Vir obediens loquetur victorias.* La plus belle sera le triomphe remporté sur vous-mêmes, sur vos passions, et ce triomphe vous assurera la sainteté, et avec le Roi-Phète vous vous écrierez : « *Quomodo dilexi legem tuam, Domine !* Seigneur, combien j'aime votre loi ! » (Ps. cxviii, 97). Les sacrifices ne vous coûteront plus, car, dit S. Augustin : *Ubi amatur, non laboratur.*

Il doit désirer ce que Dieu promet. Qu'est-ce que Dieu promet ? Quelles sont les récompenses de notre obéissance ? Rien moins que le ciel et les moyens d'y arriver. Rien moins qu'un royaume éternel et la grâce qui nous permettra de le conquérir. Un grand saint disait : « *Quam sordet tellus dum cælum aspicio !* Que la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel ! » Et S. Paul ravi s'écriait :

« Non, l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a jamais goûté ce que Dieu réserve là-haut à ceux qu'il aime ! » (I Cor., II, 9).

Puisque le ciel est le terme de nos désirs, portons nos regards de ce côté. Ne nous laissons point détourner de ce but par les choses de ce monde si inconstantes, si instables et fragiles, ces choses, ces objets qui nous ennuiant, qui perdent leur attrait quand nous les possédons, ces choses qui ne peuvent satisfaire les capricieuses exigences humaines. Le monde en effet est « une servitude éternelle où nul ne vit pour soi et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. C'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. » Mettons en pratique le conseil de S. Jean : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* (I Jo., II, 15).

Élevons au contraire nos regards vers la patrie d'en-haut. Là seulement nous goûterons les vraies joies. « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, disait saint Paul aux Colossiens, cherchez les choses d'en-haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Affectionnez-vous aux choses d'en-haut, et non à celles qui sont sur la terre. » (III, 1-2). Puissions-nous tirer profit de ces paroles de l'apôtre, qui complètent la pensée de la collecte. Tous, qui que nous soyons, nous avons un vrai désir de vous aimer, ô mon Dieu, et de vous aimer sans mesure ; mais nous nous sentons entravés par les choses de ce monde, si captivantes parfois et auxquelles notre cœur s'abandonne avec tant de facilité. Brisez tous ces liens qui arrêtent l'élan de notre amour. Que nos yeux remplis du ciel où vous êtes monté, ô Seigneur Jésus, s'y fixent à jamais et ne puissent plus regarder avec complaisance quelque chose de vil ! Que nos pensées et nos sentiments s'élèvent toujours plus haut dans la lumière et la charité !

3. L'Épître est empruntée à l'apôtre S. Jacques (I, 17-21). Il était fils d'Alphée, surnommé Cléophas, et de Marie, parente de la Sainte Vierge. L'Évangile l'appelle « frère du Seigneur, » à cause de sa parenté avec Jésus ; il porte encore le nom de Jacques le Mineur, pour le distinguer de Jacques le Majeur, fils de Zébédée et frère de S. Jean. Premier évêque de Jérusalem, il gouverna cette église pendant vingt-neuf ans avec un zèle et une piété extraordinaires, et acheva sa vie par le martyre, après avoir affirmé publiquement la divinité du Christ.

Il écrivit cette lettre à des Juifs déjà convertis à la religion chrétienne, pour les soutenir dans leurs épreuves et pour les mettre en garde contre les abus qui commençaient à se glisser parmi eux et qui tendaient à affaiblir le vrai caractère de l'esprit chrétien et de la foi.

Le passage que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui montre en Dieu la source de tous ces dons et de

toutes ces grâces qui ont eu pour effet de répandre la sainteté parmi les hommes. Dieu nous a créés librement sans aucun mérite de notre part, à la vie naturelle d'abord, mais surtout à la vie surnaturelle « par la parole de vérité, » c'est-à-dire par l'Évangile et les inspirations intérieures de la grâce. Il nous a engendrés ainsi, afin que nous soyons comme des prémices consacrées au Seigneur. Cette primauté impose des devoirs que l'Apôtre rappelle.

a) « *Que tout homme soit prompt à écouter,* » car la parole de Dieu, dit S. Bernard, court avec vitesse et elle veut qu'on la suive avec une égale rapidité. Celui qui obéit fidèlement ne connaît point de retard, il a horreur du lendemain, il ne sait pas ce que c'est que temporiser, il devance le commandement, il a l'œil tout prêt à voir, les oreilles à entendre, la langue à parler, les mains à agir et les pieds à marcher. Il se possède tout entier pour posséder tout à fait la volonté de Celui qui commande.

b) « *Qu'il soit lent à parler.* » La modération est une grande vertu, il faut savoir l'observer. Si la parole est d'argent, le silence est d'or. Toutefois il est des cas où, selon la recommandation de S. Paul, il faut parler haut et ferme. Mais jamais il ne faut parler à la légère et sans réflexion.

c) Enfin, « *qu'il soit lent à la colère.* » Cette passion, dès qu'elle est maîtresse de notre cœur, obscurcit de ses épaisses ténèbres notre regard intérieur, nous empêche de discerner le bien du mal et finit par nous priver des lumières de la grâce. S. Jacques, en signalant ces défauts, fait allusion aux scribes, aux pharisiens, aux sadducéens qui étaient avant tout des hâbleurs et des hypocrites, qui faisaient peser sur les autres des fardeaux intolérables ; aussi Notre-Seigneur les avait caractérisés de ce mot : *Dicunt et non faciunt.* Ne soyons pas comme eux. Mais faisons-nous une obligation de recevoir la parole de vérité avec un cœur pur et humble, un cœur dégagé de toutes les souillures de ce monde ; et cette parole ainsi greffée en nous produira des fruits de salut.

4. Le premier verset alléluïatique s'enchaîne immédiatement avec les derniers mots de l'épître. La parole greffée en nous peut sauver nos âmes. D'où tient-elle ce pouvoir ? C'est qu'elle est la parole de celui qui, au jour de Pâques, nous a donné des preuves de sa puissance dans l'œuvre de sa résurrection. C'est le Christ qui parle : « *La droite du Seigneur a manifesté sa puissance, la droite du Seigneur m'a élevé.* » (Ps. cxvii, 16). Son élévation, son exaltation a imprimé à sa parole le sceau divin, celui de la parole de vérité, de la vérité dont la connaissance fait notre bonheur.

Le second verset est emprunté à S. Paul (Rom., vi, 9) : « *Le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus ; la mort n'aura plus de pouvoir sur lui.* » De même que le Christ ne meurt plus, de même le chrétien justifié par la mort du Christ, et arrivé par la parole de la vérité à la possession de la vie surnaturelle, ne doit plus

perdre cette vie, ne doit plus y souffrir de dommage, ne doit plus la livrer à la mort du péché ; nos cœurs ont célébré Pâques, nos cœurs doivent garder les grâces de Pâques.

II

1. Le texte de l'*Évangile* est un fragment (Jo., xvi, 5-14) de l'admirable discours après la Cène, dont je vous ai déjà parlé dimanche dernier.

Il nous fait entendre le *sursum corda* du temps pascal. Ce sont les cœurs des disciples que le Seigneur veut élever ; il va vers son Père ; puissent les cœurs de ses apôtres y monter à sa suite ! C'est du séjour de la gloire qu'il leur enverra l'Esprit de vérité et de consolation.

En leur promettant le Paraclet, le Seigneur fait une application du mot de l'épître : « *Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en-haut.* » En effet, l'Eglise dit expressément de l'Esprit-Saint qu'il est le don du Dieu très haut : *donum Dei altissimi*. Vous voyez le lien qui existe entre l'épître et l'évangile.

Le texte que nous lisons contient des reproches, des consolations et des promesses.

a) Les reproches que le divin Maître adresse à ses apôtres : « *Personne d'entre vous ne me demande où je vais,* » ne peut-il pas nous les adresser à nous-mêmes, quand nous restons insensibles à la joie ou aux larmes de l'Eglise, à la perte ou au salut des âmes, quand nous sommes indifférents pour Dieu et pour les choses de Dieu ? Si nous avons une foi vive, une ardente charité, si nous avons au cœur la flamme du zèle, l'enthousiasme du bien, nous nous passionnerions pour Dieu, pour l'Eglise. Ayons le sens de ce qui est grand et bien, ayons assez de noblesse pour savoir y sacrifier quelque chose.

Vous connaissez sans doute cette légende. Saint Pierre, à Rome, avait été condamné à mort. S'étant échappé de sa prison, il avait déjà dépassé les remparts et s'enfuyait sur la voie Appienne, quand il rencontra Jésus-Christ portant sa croix. — « Où allez-vous, Seigneur ? — demanda l'apôtre stupéfait. *Quo vadis, Domine ?* — Je vais me faire crucifier une seconde fois, » répondit le Sauveur, et il disparut. L'apôtre retourna dans sa prison et mourut crucifié la tête en bas. Puisse le Seigneur vous rencontrer dans toutes vos voies et quand vous lui demanderez : « Où allez-vous, Seigneur ? » puisse-t-il n'avoir jamais à vous répondre : « Je vais être encore crucifié — par toi ! »

b) La pensée du départ du Christ avait rempli de tristesse les apôtres ; mais pour les consoler, il leur fait entendre une parole de consolation : « *Il vous est utile que je m'en aille.* »

Parole lumineuse pour les âmes qui souffrent des absences de Jésus, et qui se trouvent pour ainsi dire abandonnées. Cette absence a pour effet de consolider la foi, de donner cette assurance, ce courage, cette vigueur spirituelle nécessaires pour accomplir les choses auxquelles nous sommes destinés. Un pieux auteur a écrit : « *Discessus Christi profuit apostolis ad solidandam eorum fidem,*

ad reformandam eorum spem, ad purificandam eorum charitatem ¹. »

« L'épreuve, c'est un de ces brouillards du matin qui quelquefois effraient le voyageur timide. Mais celui qui a du cœur et continue sa route voit bientôt se dissiper la vapeur humide et froide, et le soleil resplendit au plus haut des cieux. Chrétiens, de peu de foi, que craignez-vous ? Dieu est derrière le nuage ; attendez un peu et vous le reverrez dans sa force et dans sa gloire ². »

c) Enfin Jésus fait à ses apôtres une promesse : « *Lorsque je serai parti, je vous enverrai le Saint-Esprit, le Paraclet.* »

Parole profonde, qui nous révèle l'ordre admirable des conseils de la Sagesse divine. Le Verbe, Fils de Dieu engendré du Père, a été envoyé par le Père pour opérer notre salut. Quand ce grand ouvrage est terminé, Jésus-Christ remonte au ciel. Alors le Saint-Esprit est envoyé conjointement par le Père et le Fils, dont il procède, pour nous appliquer le prix du sang divin en sa qualité d'Esprit de vérité, de sainteté et d'adoption. En sorte que Dieu a suivi dans les œuvres extérieures de notre rédemption l'ordre de la procession des personnes dans les opérations de sa divine essence.

Notre-Seigneur nous apprend de plus que cette venue sera redoutable à ceux qui l'auront méconnu. Les paroles de Jésus, aussi mystérieuses que terribles, sont ainsi expliquées par S. Augustin :

Lorsque l'Esprit-Saint sera venu, il convaincra le monde touchant le péché. Pourquoi ? Parce que les hommes n'ont pas cru en Jésus. Combien en effet sera grande la responsabilité de ceux qui après avoir été les témoins des merveilles opérées par le Rédempteur, ne se rendront pas à sa parole ! Jérusalem entendra dire que l'Esprit est descendu sur les disciples de Jésus, et elle demeurera aussi indifférente qu'elle le fut aux prodiges qui lui désignaient son Messie. La venue de l'Esprit-Saint sera comme le prélude de la ruine de cette ville déicide.

Jésus ajoute que le Paraclet convaincra le monde *au sujet de la justice*. Les apôtres et ceux qui croiront à sa parole seront saints et justes par la foi. Ils croiront en celui qui s'en est allé au Père, en celui que leurs yeux ne verront plus en ce monde. Jérusalem, au contraire, ne gardera souvenir de lui que pour le blasphémer ; la justice, la sainteté, la foi de ceux qui auront cru seront sa condamnation, et l'Esprit-Saint l'abandonnera à son sort.

Jésus dit encore : *Le Paraclet convaincra le monde touchant le jugement.* Et pourquoi ? Parce que le prince de ce monde est déjà jugé. Ceux qui ne suivent pas Jésus-Christ ont cependant un chef qu'ils suivent. Ce chef est Satan. Or, le jugement de Satan est déjà prononcé. L'Esprit-Saint avertit donc les disciples du monde que leur chef est pour jamais dans la réprobation. Qu'ils y réfléchissent, car l'orgueil de l'homme aurait tort de compter sur l'indulgence ; qu'il se donne la peine de contempler le supplice auquel sont livrés les anges superbes ³.

Mes frères, pesez toutes ces paroles. Que le Saint-Esprit ne vienne pas pour votre malheur, à cause de votre résistance opiniâtre à Dieu et à ses grâces, mais qu'il vienne pour votre justification et votre salut éternel !

¹ *Liber sacerdotalis seu Scutum fidei*, Dom. IV post Pascha.

² Mgr Dupanloup.

³ In Joannem, tract. XCV.

2. Dans l'*Offertoire*, l'Eglise emploie les paroles du psaume 65^e pour célébrer les bienfaits de Dieu envers l'âme chrétienne : « *Que la terre entière pousse des cris de joie vers Dieu et chante un hymne à son nom : Venez et entendez, et je vous dirai, à vous tous qui craignez Dieu, tout ce qu'il a fait à mon âme.* »

3. La Sainte Eglise, qui prend ses délices dans la contemplation de la vérité dont Jésus ressuscité lui prodigue les trésors, demande pour ses enfants dans la *Secrète* la grâce de connaître cette vérité et de mener une vie pure, conforme à la vérité : « *O Dieu, qui par l'auguste communion que ce sacrifice établit entre vous et nous, nous rendez participants de votre divinité souveraine ; faites, s'il vous plaît, qu'étant mis en rapport avec votre vérité par la connaissance que vous nous en donnez, nous puissions l'atteindre par la pureté de notre vie.* »

4. Dans la *Communion*, nous répétons les paroles de l'Evangile que Jésus disait le soir de la Cène, et dans lesquelles la venue du divin Esprit nous est montrée comme devant apporter la récompense aux croyants et le châtement aux incrédules. Retenons de la communion cet esprit vivifiant qui nous fasse renoncer au monde, à ses idées, à ses maximes, à ses usages même, quand ils sont anti-chrétiens.

5. Dans la *Postcommunion* nous demandons à Dieu, qui a bien voulu se donner à nous dans la sainte Eucharistie, de veiller sur nous et sur les grâces que nous avons reçues : « *Assistez-nous, Seigneur notre Dieu, afin que par ce sacrement que nous avons reçu, nous soyons purifiés de nos vices et sauvés de tous périls.* » Que la sainte communion nous préserve des dangers auxquels nous sommes exposés. Nous portons notre vertu dans un vase fragile ; l'ennemi de notre salut redouble d'efforts pour nous empêcher de croître dans la vie de la grâce et de mener une vie conforme à notre foi ; il invente de nouveaux périls, contre lesquels nous devons nous défendre. La sainte Eucharistie reçue avec de bonnes dispositions nous permettra de résister à tous ces assauts, affaiblira nos mauvais penchants et nous fera triompher de tous les obstacles qui pourraient s'opposer à la venue en nous du Saint-Esprit.

* * *

Préparons-nous, m. f., à recevoir cet Hôte divin. Qu'il vienne reposer dans notre âme et la combler de ses dons. C'est un esprit de lumière, et nous avons besoin de lumière ; c'est un esprit de force, et nous avons besoin de force ; c'est un esprit de piété, et nous avons besoin de piété. Qu'il pénètre notre intelligence, notre volonté, tout notre être de son action bienfaisante, et ainsi dirigés par lui, nous aurons le bonheur d'être un jour glorifiés, comme Dieu a glorifié son Fils. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR N.-D. DE PELLEVOISIN

VII

CINQUIÈME APPARITION. — « QUE TES ACTIONS
RÉPONDENT A TES PAROLES ? »

I

Le vendredi, 18 février, ne se distingua des autres journées que par des crises plus violentes. Et cependant c'était le lendemain que la malade attendait sa guérison.

A dix heures du soir, Estelle était d'une faiblesse extrême. Elle ne pouvait plus expectorer et étouffait. Elle souffrait beaucoup. L'enflure du bras droit avait augmenté démesurément, la plaie s'était élargie, et ses plaintes se convertissaient en faibles murmures : elle n'avait plus la force de les crier. Les personnes qui la veillent croient qu'elle touche à sa dernière heure.

M. le curé Salmon aussi pense que le moment suprême est venu, et comme elle a gardé sa pleine connaissance, il lui propose de se confesser :

— J'ai reçu l'absolution il y a peu de temps, répond-elle avec effort. J'attendrai à demain pour me confesser... Demain je serai guérie...

Le prêtre se retire très inquiet. Mme Faguet était au chevet de sa fille ; il lui fait promettre de l'avertir pendant la nuit, aussitôt qu'elle la verra plus mal.

Or, vers le milieu de la nuit, l'Apparition se présente encore. C'est pour la cinquième fois. La voyante n'aperçoit plus le démon qui s'est définitivement enfui, n'osant plus affronter la présence de la Sainte Vierge.

Celle-ci ne demeure plus au pied du lit, comme elle faisait chaque fois, elle s'avance au milieu des rideaux, elle se rapproche de la mourante, et se tient longtemps devant elle qu'elle a adoptée pour sa fille. Elle la regarde silencieuse, immobile et rayonnante dans son nimbe de clarté douce. Elle ne prononce aucune parole, mais elle sourit, et dans son sourire elle met toute sa bonté maternelle. Rien ne saurait rendre sa beauté radieuse, toute céleste, éthérée et pure. Pour cela il faudrait le pinceau d'un ange, et encore un ange pourrait-il peindre sur un tableau naturel ces traits immatériels et suaves qui ravissent les séraphins ?

Estelle aussi est dans un indicible ravissement. Elle contemple sa divine Mère, elle ne peut se rassasier de la regarder, elle est heureuse, d'une félicité que les hommes ne sauraient connaître : il ne lui reste qu'une seule inquiétude, — autrement elle serait presque au paradis, — c'est que cette vision de bonheur ne finisse. La joie déborde dans son âme transportée en extase.

Et Marie abaisse toujours sur elle son regard infiniment doux, elle lui sourit avec plus de bienveillance encore. C'est la Mère du ciel qui regarde son enfant bien-aimée de la terre, qui lui parle, qui l'appelle sa fille, qui l'exhorte à être fidèle, et

lui rappelle toutes ses promesses. Comment Estelle pourrait-elle les oublier jamais ?

Celle-ci aperçoit de nouveau l'*ex-voto*, la plaque de marbre blanc, mais transformée et merveilleusement décorée. Aux coins, des boutons de roses d'or ; au milieu de la partie supérieure un cœur d'or enflammé, transpercé d'un glaive et entouré d'une couronne de roses ; au-dessous on lit cette inscription composée par Marie elle-même :

J'AI INVOQUÉ MARIE AU PLUS FORT DE MA MISÈRE ;
ELLE M'A OBTENU DE SON FILS MA GUÉRISON ENTIÈRE.
ESTELLE F.

C'est le témoignage de la reconnaissance de la malade, après sa guérison, tracé par la Sainte Vierge.

La Reine du ciel n'a écrit que le prénom, qui nous est donné au baptême et qui nous désigne devant Dieu : le nom de famille est seulement indiqué par la première lettre. C'est Estelle qui parle. Dans sa « misère » elle a « invoqué Marie » ; Marie a prié son Fils et a obtenu de lui la guérison de sa protégée. Rien n'est plus théologique encore que cette pensée. Marie est toute-puissante sur le cœur de son Fils, mais par sa prière. C'est Jésus qui lui accorde les grâces qu'elle sollicite, et c'est elle qui les distribue.

Alors la Sainte Vierge s'entretient avec sa fille, et sa fille lui répond. Un long et délicieux colloque s'engage entre elles. L'une continue à instruire, à enseigner, à inonder l'âme de la voyante de clartés et de secours célestes ; l'autre écoute ravie, elle remercie, elle prie, elle se donne toute à la bonne Mère, elle se voit déjà guérie et ne doute pas qu'elle ne le soit bientôt, puisque Marie le lui a promis. Puis dans sa joie profonde, dans l'élan de son cœur qui ne veut plus s'appartenir, mais à la Mère du ciel seule, elle s'engage à accomplir la volonté, les paroles, les conseils de la Sainte Vierge, à « publier sa gloire » et à « faire tous ses efforts » pour lui être agréable. Et tout cela est réfléchi, délibéré, sincère. La Sainte Vierge le sait, le voit. Elle voit aussi l'enthousiasme qui anime Estelle, et que cet enthousiasme peut tomber ; c'est pourquoi, pour la prémunir contre la défaillance ou l'exaltation, elle ajoute cet avertissement :

— Si tu veux me servir, sois simple, et que tes actions répondent à tes paroles.

« La simplicité de la colombe » et la sincérité de la vie. Notre vie ne doit pas être toute en façade, mais tout doit y être vrai : le dedans comme le dehors, nos pensées intimes comme nos actions dont tout le monde est témoin. Que nos paroles et nos actes chantent la vérité divine et la beauté de l'Evangile dans un splendide unisson. « Ce n'est pas celui qui dira : « Seigneur, Seigneur ! » qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté du Père. »

Cet avertissement est capital, c'est pourquoi la Sainte Vierge y reviendra.

II

L'entretien se poursuit plein d'une inexprimable douceur. Estelle parle comme si elle était guérie,

elle s'inquiète de l'avenir, elle demande des conseils sur sa conduite à tenir, elle redit à la bonne Mère combien elle se sent faible pour accomplir une si grande mission. Que fera-t-elle ? Devra-t-elle entrer dans une communauté religieuse, comme Bernadette, ou demeurer dans le monde ? Pourra-t-elle se sauver, si elle reste dans le siècle, et publier la gloire de la Sainte Vierge ?

Celle-ci répond à toutes ces demandes :

— Oui, on peut se sauver dans toutes les conditions. Où tu es, tu peux faire beaucoup de bien et tu peux publier ma gloire.

Elle prévoit sans doute les lois violentes qui disperseront les congrégations religieuses, de là ces mots : « Où tu es, tu peux faire beaucoup de bien. » Avis précieux à toutes les âmes qui vivent parmi le monde, et qui ont, à cause des événements qui ont ravagé l'Eglise, l'obligation plus stricte de « faire beaucoup de bien » par leurs paroles, leurs exemples, leur vie pieuse et irréprochable, l'apostolat qui leur incombe puisqu'il n'est plus rempli par les religieux et les religieuses dont les maisons demeurent fermées.

Soudain le visage de Marie prend une expression de tristesse. Elle revient à ce qu'elle a dit sur la sincérité de la vie et ajoute :

— Ce qui m'afflige le plus, c'est le manque de respect qu'on a pour mon Fils dans la Sainte Communion, et l'attitude de la prière que l'on prend, quand l'esprit est occupé d'autres choses. Je dis ceci pour les personnes qui prétendent être pieuses.

Après la sainte communion une personne paraît plongée dans la prière, absorbée par ses pensées pieuses, et par les résolutions qu'elle doit prendre afin d'être pendant la journée, plus charitable, plus juste, plus bienveillante, meilleure en un mot ; et tout cela aux yeux de Dieu n'est que pure hypocrisie, attendu qu'elle laisse volontairement sa pensée errer sur mille sujets profanes, parfois peu édifiants, sur mille inquiétudes purement matérielles. C'est cela qui « afflige le plus » le cœur de la Sainte Vierge.

Dans notre vie, que tout soit vrai au regard des hommes comme au regard de Dieu, qui veut « des adorateurs en esprit et en vérité. »

Cet air de tristesse s'évanouit bientôt sur les traits de Marie qui apparaît de nouveau souriante à son enfant. Estelle continue à l'interroger. Elle sait qu'on peut se sauver même dans le monde et qu'elle y pourra publier la gloire de la bonne Mère, mais quand devra-t-elle commencer sa mission ? Est-ce bientôt ? Est-ce tout de suite ? La Sainte Vierge lui dit :

— Oui, oui, publie ma gloire : mais avant d'en parler, tu attendras l'avis de ton confesseur et directeur. Tu auras des embûches : on te traitera de visionnaire, d'exaltée, de folle ; ne fais pas attention à tout cela. Sois-moi fidèle, je t'aiderai.

Cette prescription est en tout point conforme à l'esprit de l'Eglise. La voyante devra publier la gloire de Marie, puisqu'elle est choisie pour cela, mais elle ne saurait, sans témérité, rien entreprendre sans l'avis de son confesseur et de son

directeur. Toutes les visions, toutes les révélations privées doivent être soumises au jugement de l'Eglise qui seule a le droit de prononcer.

La Sainte Vierge prévoit aussi les difficultés que rencontrera cette nouvelle dévotion pour se faire accepter. Elle se heurtera non seulement aux défections, aux contradictions, mais aux embûches, aux pièges de toute sorte. La voyante passera par le crible des malveillances, « on la traitera de folle ». Mais qu'importe ? Elle est prévenue, qu'elle ne s'en préoccupe point. Qu'elle soit seulement « fidèle ». Marie est là.

Estelle écoute encore la voix, les recommandations de la Sainte Vierge avec un bonheur inefable, et la vision s'éloigne lentement, dans son attirante et majestueuse beauté. La clarté qui l'environne pâlit peu à peu, comme la lumière radieuse du soleil couchant qui se fond dans le crépuscule.

Il est minuit et demi. La souffrance suspendue par le charme puissant de l'Apparition revient, aiguë et cruelle dans son bras droit toujours inerte... Et cependant elle a dit : « Je serai guérie samedi ! »

VIII

LA GUÉRISON D'ESTELLE

I

La nuit se poursuit avec les seules souffrances du bras : la Sainte Vierge a emporté les autres. Estelle serre son chapelet de la main gauche, puisque la droite reste tuméfiée et paralysée. Elle offre à Dieu ses douleurs, mais elle ne doute point de la parole de l'Apparition. Elle attend dans la confiance et l'affliction.

M. Salmon revient le samedi matin, à six heures et demie. Elle se confesse et goûte enfin un moment de vrai repos :

— Je me sens comme guérie, dit-elle. Cependant mon bras droit est toujours gonflé et paralysé. Je ne parviens pas à le remuer.

Et c'est de la main gauche qu'elle fait le signe de la croix. Elle raconte alors à M. le curé sa vision de la nuit : la Sainte Vierge qui lui a recommandé la simplicité, la sincérité dans sa vie, et qui lui a dit qu'on peut se sauver dans toutes les conditions. Puis sa remarque attristée touchant l'hypocrisie de l'attitude, quand on paraît prier et que l'esprit est occupé ailleurs. Enfin la nécessité pour elle de prendre l'avis de son directeur pour publier la gloire de Marie, et les embûches qu'elle rencontrera.

De plus en plus perplexe, M. Salmon se contente de lui dire :

— Je vais célébrer la sainte messe. Je vous apporterai ensuite la sainte communion vers sept heures et demie. Préparez-vous bien à recevoir Notre-Seigneur.

Puis il réfléchit. Voilà cinq jours qu'Estelle lui tourmente l'esprit avec ses apparitions. Il faut qu'il sache si elles ont été réelles. Si le miracle attendu se produit, il n'y aurait plus à les révoquer en doute. C'est pourquoi il lui dit :

— La Sainte Vierge est toute bonne et toute miséricordieuse : elle peut bien vous guérir, si elle veut. Mais pour nous prouver que tout ce que vous nous avez dit n'est pas une illusion, aussitôt que vous aurez reçu le bon Dieu, vous essaieriez de faire le signe de la croix de la main droite. Si vous le faites bien, ce sera la marque que la Sainte Vierge veut bien vous guérir.

On peut penser qu'il célébra la sainte messe avec une ferveur dont l'inquiétude ne fut point bannie. Serait-il témoin d'une manifestation particulière de la Sainte Vierge ? Et s'il en était favorisé, en était-il digne ? Il s'humiliait devant Dieu de toutes les grâces qu'il avait reçues pendant toute sa vie, mais surtout pendant cette semaine, où il avait constamment touché le surnaturel, mais sans qu'il sût vraiment si ces révélations venaient de Dieu, ou si elles étaient simplement le fruit d'une imagination exaltée. Aussi, en revenant à la maison de la malade, priait-il de tout son cœur Jésus qu'il portait dans ses mains de mettre un terme à ses angoisses et de l'éclairer.

Quand il arrive, les personnes à qui Estelle a confié ses apparitions, à qui elle a annoncé qu'elle serait guérie en ce jour du samedi, sont dans sa chambre, agenouillées et priant. Ce n'est point la curiosité mais le devoir et la dévotion qui ont dicté leur démarche. Elles tiennent à encourager l'infirme par leur présence, et à rendre l'hommage de leur fervente piété à la Sainte Eucharistie. Sans doute elles attendaient la guérison, mais si cette guérison ne survenait pas, elles n'incrimineraient point Estelle, elles se contenteraient de penser qu'elle avait été victime d'hallucinations qu'elle croyait des visions réelles : la pauvre enfant avait tant et si longtemps souffert ! Cependant elles ne pouvaient s'empêcher de se souvenir de la sincérité impressionnante de ses accents, quand elle leur disait : « Je serai guérie samedi ! »

II

C'était donc un moment solennel que celui-là ! La vue d'un miracle est toujours saisissante ; or ce serait un vrai miracle si Estelle se relevait de sa couche, si elle remuait son bras, si elle se remettait à marcher sous leurs yeux. Comme elles en remercieraient la Sainte Vierge ! Comme elles l'aimeraient encore davantage !

La malade est beaucoup plus calme. Elle a la certitude d'avoir vu la Sainte Vierge ; elle ne doute pas, d'autant qu'elle « se sent déjà comme guérie ». En elle le miracle commence donc à opérer et avec quelle piété, quelle reconnaissance, elle remercie déjà la Reine du ciel, elle prie Jésus-Christ qu'elle va recevoir !

Elle supplie la Sainte Vierge d'achever son œuvre, puisqu'elle est la Maîtresse, la Souveraine du cœur de son Fils.

Le prêtre dépose la sainte hostie sur ses lèvres, puis il se met à genoux pour prier. Il veut laisser à Estelle le temps de s'absorber dans la présence de son Dieu, de répandre son âme devant lui et de goûter son immense bonheur.

Ce précieux instant écoulé, il se lève et s'approche d'elle afin de lui adresser une pieuse exhortation.

Sa voix tremble d'émotion, mais il l'affermir pour lui dire :

— Ma pauvre Estelle, vous avez eu beaucoup de courage et de résignation ; ayez aussi beaucoup de confiance en la Sainte Vierge ; et pour nous prouver que tout ce que vous nous avez dit n'est pas une illusion, faites votre signe de croix de la main droite.

Tous les regards sont arrêtés sur elle, tous les cœurs prient.

Elle soulève alors sans effort son bras droit inerte, paralysé depuis six jours, tuméfié et lourd, et elle fait un grand signe de croix.

— Recommencez ! reprend M. Salmon, avec des larmes dans la voix.

Elle fait un second signe de croix encore plus grand que l'autre, et s'écrie :

— Je suis guérie ! Je sens bien que je suis guérie !

Les fronts anxieux s'épanouissent, un murmure discret d'admiration s'élève ; on regarde la malade avec bonheur, avec respect, comme on regarde les miraculés ; des âmes monte un concert muet de reconnaissance, toutes les lèvres sourient, et pour la première fois un air de joie se respire dans cette chambre qui depuis longtemps n'entendait que des gémissements, où planaient l'inquiétude, la tristesse, avec le découragement de penser qu'il n'y avait pas de guérison à espérer. Au silence de mort ont succédé les certitudes de la vie, les frissons d'une allégresse qui déjà ne se contient plus.

La malade semble sortir d'un long sommeil, son visage est rayonnant, ses traits ont repris les couleurs de la santé, son teint la fraîcheur de la jeunesse ; la joie, la reconnaissance brillent dans ses yeux, elle est l'image heureuse du bonheur le plus pur et le plus complet.

Ses amies l'examinent. Elle respire avec aisance, tous les mouvements de son corps sont souples, harmonieux, naturels. Le bras n'est plus enflé, la plaie a disparu, laissant, comme témoin, une cicatrice. La tumeur du côté gauche qu'elles ont si souvent touchée et friccionada n'existe plus. La poitrine joue comme une poitrine jeune. Le docteur Hubert avait dit : « Pour guérir il lui faudrait une poitrine neuve. » Ce que les médecins n'ont pu lui rendre, la Sainte Vierge le lui a donné.

Elle est guérie, radicalement, instantanément.

La Sainte Vierge lui avait dit le mardi : « Tu seras guérie samedi. » Cette prédiction, elle l'avait confiée aux personnes présentes ici, autour d'elle, et voilà que sous leurs yeux, en effet, le samedi, à huit heures du matin, elle était guérie. Comment peindre leur joie, leur surprise, leur stupeur de reconnaissance et d'action de grâces ?

En ce moment quelqu'un vint prier M. Salmon d'aller administrer un malade qui demeurerait assez loin dans la campagne. Avant de partir, il ordonne, par prudence, à Estelle de garder le lit jusqu'à son retour. Mais il ne put revenir que dans la

soirée. Estelle supplie la Supérieure des Sœurs de lever la défense. Celle-ci ayant consenti, elle rejette ses couvertures, se lève, et refusant l'aide de celle qui s'approche pour la soutenir, elle s'habille seule, marche, se retourne, alerte, et s'abandonne à toutes les démonstrations d'une juste allégresse.

— Ce qui m'a peut-être le plus frappé, a déclaré la Supérieure, c'est le passage subit de ce visage cadavérique à la fraîcheur de la santé.

Depuis, la santé d'Estelle a toujours été florissante, sans aucune rechute.

Le lendemain elle composait cette touchante prière :

20 février 1876, après la sainte communion :

O ma bonne Mère, me voici entre vos mains. Regardez en pitié votre pauvre servante. Ne permettez pas que mes infidélités rendent inutiles les desseins de votre Providence sur ma misérable personne. Que ce Jésus que vous avez porté dans votre cœur, et qui daigna descendre encore aujourd'hui dans le mien, soit mon salut, et mon unique appui ; qu'il arrache en moi cet orgueil qui a si souvent failli me perdre ; qu'il déracine tous mes mauvais penchants ; en un mot, qu'il retire tout ce qui ne serait pas pour sa gloire et la vôtre. Vierge sainte, qui montrez si bien aujourd'hui votre puissance, en m'accordant la guérison de mon corps, guérissez-moi du péché qui a si souvent accablé mon âme. O vous, ma puissante Protectrice, vous qui, après Dieu, êtes ma consolation, et qui avez adouci mes peines, vous qui êtes la lumière de mon âme, en me faisant voir mes iniquités, vous qui êtes ma force, mon trésor, ma joie, l'espérance de ma vie et de mon salut, vous m'avez dit : « *Tu es ma fille !* » Vous ne pouvez donc repousser mes prières. Daignez les exaucer et avoir compassion de moi, comme il convient à la Mère de Dieu qui a eu tant de bonté et d'amour pour les hommes. Il est leur Père ; il vous a établie leur Mère. Puisque vous avez bien voulu me mettre au nombre de vos privilégiées, obtenez-moi de Dieu toutes les grâces nécessaires au salut de mon âme. Je vous promets, ma bonne Mère, de faire tout ce qui dépendra de moi pour me rendre digne de vos faveurs.

ESTELLE.

Cette prière respire la joie du cœur, la sincérité, l'entière bonne volonté.

Mais ces faits extraordinaires demandaient à être relatés, environnés de leur lumière d'authenticité. Ce sera l'œuvre de M. Salmon.

IX

ATTESTATIONS DE LA GUÉRISON

I

M. Salmon ne négligea rien pour faire constater et attester la vérité de cette guérison si étonnante.

Le docteur Hubert se rendit sur ces entrefaites à Pellevoisin, par un froid très rigoureux, mandé auprès d'une malade en danger. Il fut très surpris d'apprendre qu'Estelle n'était pas morte. Le dimanche 28 février, le neuvième jour, M. le curé de Pellevoisin le pria de venir pour étudier ce cas qui occupait beaucoup l'opinion. Il ne se pressa point et ne se présenta qu'à la fin de la semaine au logis d'Estelle. On lui dit qu'elle était levée et vaquait à son travail. Il ne put se défendre de

témoigner son étonnement en face d'un fait qui contrariait absolument ses prévisions. Les médecins ont leur amour-propre, et souvent ce sont les plus chrétiens qui se montrent les plus réfractaires à reconnaître un miracle. On ne saurait leur en vouloir, cela ne prouve que leur scrupuleuse honnêteté à n'accepter qu'un fait absolument authentique. On ne leur demande que la sincérité. Le docteur Hubert déclara d'abord que la guérison ne pouvait être réelle, attendu que, comme il l'avait dit, pour qu'Estelle guérit il lui faudrait une « poitrine neuve. »

Cependant, sur de nouvelles instances, il l'examina, l'ausculta et reconnut en fin de compte que le mal ne laissait aucune trace, sauf un point presque imperceptible.

Plus tard il écrivit à Mme de la Rochefoucauld que « cette guérison était en dehors des lois de la nature. »

Le docteur Bucquoy, qui devint membre de l'Académie de médecine, médecin honoraire des hôpitaux et officier de la Légion d'honneur, fut prié par M. Sautereau, vicaire général, président de la commission d'enquête nommée par Mgr de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, de donner son avis et de formuler ses conclusions. Il répondit par cette lettre, datée de Paris le 27 janvier 1877 :

Monsieur le Vicaire Général,

Il m'est extrêmement facile de vous donner tous les renseignements que vous me demandez, relativement à Estelle Faguet. Vous rappelez exactement, dans votre lettre, les faits dont j'ai été témoin pendant que j'ai donné des soins à cette fille, en 1875.

La maladie dont elle était atteinte était bien une péritonite chronique, c'est-à-dire tuberculeuse, avec localisation spéciale, sous forme de tumeur, assez volumineuse, dans la fosse iliaque gauche. Les premiers accidents de la maladie furent d'abord des poussées inflammatoires, d'un caractère subaigu dans le bas-ventre, du côté gauche, puis la généralisation de la péritonite. Dans cette seconde période, la poitrine se prit sérieusement et le sommet du poumon droit présenta des caractères non douteux de tuberculisation, de marche assez rapide.

Je ne doutai pas alors que la maladie ne fit de constants progrès et ne se terminât, dans un délai plus ou moins rapproché, par la mort.

Malgré le démenti qu'ont reçu mes prévisions, mes appréciations ne sont aucunement modifiées, et je continue à considérer comme tout à fait extraordinaire la guérison d'Estelle, étant donné les conditions dans lesquelles elle se trouvait lorsque je la vis pour la dernière fois.

Il n'est pas rare de voir la péritonite, même tuberculeuse, lorsqu'il y a déjà de graves lésions dans les poumons, subir un temps d'arrêt ; quelquefois même, *mais très exceptionnellement*, elle peut se terminer par la guérison. J'en connais deux ou trois cas pour ma part, et je puis dire que, sous ce rapport, j'ai été en quelque sorte privilégié. Mais la nature de la maladie et les lésions qu'elle comporte excluent l'idée d'une guérison rapide et nécessitent une longue convalescence.

Tel ne paraît pas être le cas d'Estelle Faguet ; et ce qui n'est pas moins extraordinaire que sa rapide guérison, c'est l'état parfait de santé dans lequel je l'ai trouvée aujourd'hui.

J'ai soumis cette fille à l'examen le plus minutieux, et je dois à la vérité de déclarer qu'il faut savoir

qu'elle a été malade pour retrouver des indices de sa maladie antérieure.

Toutes les fonctions s'accomplissent avec une intégrité parfaite ; elle a pris un embonpoint que je ne lui ai jamais connu ; mais de plus, dans les parties primitivement affectées, l'examen le plus attentif ne fait rien reconnaître qui puisse faire douter de sa guérison complète.

Le ventre a repris sa souplesse, et dans la fosse iliaque gauche, en pressant fortement, on finit par retrouver un petit noyau, du volume d'une amande, dernier reliquat de l'affection abdominale. Du côté de la poitrine, on ne trouve à signaler qu'un peu plus de faiblesse du murmure respiratoire à droite qu'à gauche, mais sans bruits morbides ou autres indices d'une lésion actuelle.

Donc, on ne peut douter de la guérison complète d'Estelle Faguet ; c'est la conclusion qui découle de l'examen auquel je l'ai soumise aujourd'hui.

Veillez agréer, Monsieur le vicaire général, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

BUCQUOY.

Cette attestation paraît décisive, et il semble bien qu'elle doive satisfaire même les critiques les plus exigeants.

II

M. Salmon pria en outre les Sœurs de Sainte-Anne, Marie-Théodosie, supérieure, Saint-Chrysostome et Marie de Jésus, qui avaient vu et soigné Estelle pendant sa maladie, de recueillir en toute conscience leurs souvenirs et d'écrire leur « témoignage. » Elles le rédigèrent, puis le signèrent.

Elles racontent comment la maladie d'Estelle Faguet, qui datait de onze ans, devint en 1875 rapidement très grave. En octobre de cette année la malade est aux portes de la mort, au point que sa surveillante, Mme Biarreau, se munit d'un drap pour l'ensevelir. En partant pour Paris en janvier 1876, Mme de La Rochefoucauld la recommande aux sœurs. « Depuis ce moment jusqu'au 19 février, nous ne l'avons pas perdue de vue. A partir du 10 février surtout, nous nous attendions, chaque jour, et même à chaque moment, à son dernier soupir. »

Le docteur Bénard, de Buzançais, l'a abandonnée, mais sœur Théodosie la trouve si malade qu'elle écrit aux Sœurs de Buzançais de l'envoyer au plus tôt. Il refuse, déclarant que c'est inutile. D'ailleurs il est malade lui-même. C'est le docteur Hubert qui se rend ce jour-là, 9 février, à Pellevoisin. Il voit la mourante, lui prépare une potion et dit : « En voilà pour cinq heures, mais dans deux heures elle n'en aura plus besoin. » Rentré à Buzançais il vint à l'hospice visiter une sœur atteinte d'une méningite. « Il dit aux religieuses qu'il trouvait celle-ci très mal, mais qu'Estelle serait encore morte avant elle. La sœur mourut trois jours après. Etant allée à son enterrement, et en même temps voir le docteur Hubert pour lui reprocher d'avoir abandonné notre malade et lui demander ce qu'il fallait faire, je reçus pour toute réponse : « A quoi bon la martyriser, puisqu'elle est pour mourir ? »

« Ce jour-là, 13 février, elle était en effet si mal qu'avant de partir pour Buzançais j'avais préparé ce qu'il fallait pour l'ensevelir, persuadée qu'elle n'attendrait pas mon retour. Cet état incom-

préhensible et d'aggravation toujours croissante persista jusqu'au 19, à notre grand étonnement et à la stupéfaction de tout le monde ; car plusieurs fois par jour on nous disait : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment n'est-elle pas encore morte ? »

« Le jeudi 17, dans la matinée, elle m'avait annoncé sa guérison pour le samedi ; mais prenant cette annonce pour les paroles d'une mourante, qui ne sait plus ce qu'elle dit, je n'y fis nulle attention.

« Elle ne prenait absolument rien qu'une petite cuillerée de liquide de temps en temps. Elle faisait d'effrayants efforts pour vomir. Elle était à bout de forces, et toujours sur le point de rendre le dernier soupir.

« Le soir, avant de nous retirer, afin d'arranger un peu son lit, l'une de nous la prenait sous les bras, une autre lui soutenait la tête, et une troisième le bras droit, devenu très enflé et entièrement paralysé, et avec des précautions infinies nous la déposions dans son lit. Sa couverture même lui était une souffrance, avec la tumeur que j'ai souvent frictionnée et qui avait beaucoup grossi pendant sa maladie. Elle était d'une faiblesse telle qu'il fallait prêter une oreille attentive pour savoir si elle respirait encore. Mais jamais, même au plus fort de ses crises, on ne lui vit la moindre impatience. Au contraire, lorsqu'elle ouvrait les yeux et rencontrait les nôtres, elle essayait de sourire.

« Sa faiblesse et ses souffrances allaient en augmentant. La décomposition envahissait son visage : un grand cercle violet encadrait ses yeux, à moitié des joues. Le vendredi soir surtout elle était à la mort. Mais vers minuit la Sainte Vierge, à sa cinquième visite, lui emporta toutes ses souffrances, sauf celles de son bras droit. Alors elle sentit le besoin de prendre de la nourriture, et fit demander du bouillon à ses parents, ce qu'elle ne prenait plus depuis déjà longtemps. Après qu'on lui eut assuré qu'il ne lui ferait point de mal, elle en avala une première puis une seconde tasse. Elle se sentait à l'aise, dégagée et parfaitement guérie. C'est ainsi que Monsieur le Curé l'a trouvée, lorsqu'il est venu pour la confesser.

« Après la messe, comme plusieurs fois déjà, nous sommes allées accompagner le bon Dieu dans sa chambre, ignorant absolument tout ce qui s'était passé. Ma surprise a été grande, en jetant les yeux sur elle, de ne point voir son visage pâle, mourant, et tout décoloré, mais plutôt très ordinaire. Et ce fut pour nous une véritable stupéfaction lorsque nous entendîmes Monsieur le Curé lui commander de faire son signe de croix de la main droite. « Que dit-il ? pensais-je, il sait bien dans quel état est son bras. » Au comble de l'étonnement, toutes nous l'avons vue tirer avec joie et avec la plus grande facilité ce bras, mort la veille, et faire lestement deux fois un grand signe de croix.

« Alors un murmure d'admiration et d'émotion se fit entendre. Estelle nous regarda et nous dit en souriant : « Mes bonnes Sœurs, je suis guérie. Je mangerais bien ; j'ai grand-faim. » Ce fut pour nous un moment indescriptible. Nous nous sommes

retirées ravies, et en disant : « C'est un vrai miracle ! »

« J'étais présente quand elle s'est levée : elle n'a eu besoin d'aucun de mes services. Elle s'est habillée très lentement. La mère Sarrazin, une de ses gardes, entra pendant ce temps-là, et tout hors d'elle-même, elle lui répétait : « Ma chère mignonne, vous allez tomber, attendez : je vais vous aider ! » — « Non, non, merci, répondit Estelle, je n'ai pas besoin qu'on m'aide. »

« Dans cette journée, elle mangea plusieurs potages et du lapin, comme si elle n'eût jamais été malade ; puis allant et venant dans sa chambre, elle recevait facilement les personnes qui venaient la voir. Une autre de ses gardes, Madame Moreau, ne sachant pas sa guérison, entra avec précaution et se trouva presque suffoquée, en voyant sa malade aller à sa rencontre, riant et causant.

« Quant à nous, ne pouvant pas nous lasser d'admirer un fait si extraordinaire, nous répétions sans cesse à Estelle : « Mais c'est un miracle ! » — « C'est bien la Sainte Vierge qui m'a guérie, répondit-elle ; mais je ne puis rien dire. »

« En effet, ce ne fut que huit jours plus tard que nous avons su qu'elle avait vu la Sainte Vierge. »

Tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir la valeur de ces documents.

Les dons de Dieu sont sans repentance. La santé était revenue complète à Estelle, et jamais plus elle ne fut reprise de sa maladie.

X

SIXIÈME APPARITION. — « DU CALME... COURAGE, JE REVIENDRAI. »

I

Estelle était guérie, elle était heureuse. La fin de l'hiver se passa pour elle dans la joie de l'action de grâces. Elle avait vu la Sainte Vierge ! Ce souvenir ne la quittait pas. Elle en vivait, ou plutôt elle se mourait de ne plus la voir ; car la Sainte Vierge ne lui avait pas dit si elle reviendrait, et quand la voyante se souvenait des délices de ces divines entrevues, elle se fondait en reconnaissance, mais en même temps elle se sentait envahir par la tristesse, par la nostalgie de ces visions si douces, maintenant peut-être à jamais disparues. Avoir contemplé le ciel, puis retomber dans le terre-à-terre de la vie !

Son directeur lui avait ordonné de se rappeler ses souvenirs, de les mettre en ordre, de les préciser et de les écrire. Elle obéissait, et quand elle repassait ces heures précieuses, ces paroles lumineuses et tendres, pour un moment elle goûtait encore quelque chose du charme de la présence de Marie ; puis revenue à la réalité, elle souffrait, comme une plante qui réclame les rayons du soleil et qu'on met à l'ombre.

Alors la pensée lui surgissait de son indignité. La Sainte Vierge lui avait confié une mission, celle de « publier sa gloire ». Qui était-elle pour accom-

plir cette volonté formelle qui eût exigé plus d'énergie, de science, de sainteté et d'autorité qu'elle n'en pourrait jamais posséder ? Que pouvait-elle, humble fille du peuple, sans ressources, sans lettres, sans relations, et hélas ! sans vertu ? On sourirait à l'entendre, et l'on se dirait que le ciel avait étrangement choisi l'instrument des desseins divins. Personne ne croirait à sa parole, d'autant qu'elle avait beau s'appliquer à devenir meilleure, digne d'être la fille de la Sainte Vierge, elle se trouvait de plus en plus imparfaite.

Certes, elle avait reçu de grandes faveurs, mais quelle responsabilité était la sienne ! Elle était obligée à une piété plus vive, à une conduite plus irréprochable, à des sentiments plus surnaturels, à une vertu plus consommée. Quand elle passait, elle entendait parfois qu'on se disait, car le bruit de sa guérison s'était répandu : « Voilà celle qui a été guérie miraculeusement, celle qui a vu la Sainte Vierge ! » Ne devait-elle pas ressembler à un ange du ciel ? Car les anges voient Marie comme elle l'a vue, et ce sont des esprits purs, célestes, qui reflètent la beauté divine.

C'est à eux qu'elle devrait ressembler ! Et elle se voyait si petite aux yeux de Dieu, avec de bons desirs qu'elle était impuissante à réaliser, avec une mission qui l'effrayait. Aussi était-elle en proie à l'inquiétude et au trouble.

On lui avait interdit, par prudence, des veilles prolongées. Elle se couchait donc d'assez bonne heure dans sa chambre, où la Sainte Vierge lui avait apparu. Il y avait plus de quatre mois qu'elles avaient cessé pour elle, ces saintes visions. Reviendraient-elles jamais ?

Or on était au 1^{er} juillet 1876, à la veille de la Visitation. Cette fête était cette année-là plus solennelle que d'ordinaire, car c'était le jour choisi pour la consécration de la basilique de Lourdes.

Le soir du 1^{er} juillet, à dix heures, Estelle était plus impressionnée, plus agitée que de coutume. Elle fit sa prière, à genoux, et s'abandonna au souvenir des cinq apparitions qui l'avaient tant réjouie. Quand elle était seule, elle ne parvenait point à s'abstraire de ces chères pensées où d'ailleurs elle se plaisait. Elle restait à genoux, sa prière terminée, heureuse de se rappeler le visage et les leçons de la Sainte Vierge, en prolongeant son bonheur.

Elle prit un livre de piété et en lut quelques lignes.

II

Tout à coup elle aperçoit la Sainte Vierge environnée de lumière, debout, les pieds émergeant du sol légèrement abaissé et la tête nimbée d'une douce gloire. Estelle la voit tout entière, son regard l'embrasse depuis ses pieds radieux jusqu'à la splendeur de son visage. C'est Elle, la beauté, la douceur, la bonté, la virginité sans tache, unie à la Maternité divine. Rien n'est suave et harmonieux comme ses traits. « L'œil de l'homme n'a point vu » cette merveille de mansuétude et de miséricorde, ce charme idéal qui ravit Estelle.

Elle porte une robe blanche comme l'aube des

prêtres. Sa taille est serrée par un cordon brillant dont les extrémités retombent jusqu'au bas de la robe. Elle étend doucement les bras, comme pour attirer tous les cœurs à elle, ses yeux regardent au loin et des gouttes de pluie lumineuse ruissellent de ses mains. C'est la figure des grâces qu'elle vient répandre sur le monde. Elle saisit une des extrémités du cordon, qu'elle porte jusqu'à son cœur dans un mouvement de tendresse inexprimablement attirante. Puis elle croise les mains, et sourit.

Elle regarde Estelle jusqu'au fond de l'âme, où elle découvre sa secrète pensée, son inquiétude intime et elle lui dit de sa voix qui ravit les habitants du Paradis : — « Du calme, mon enfant ! Patience ! Tu auras des peines ; mais je suis là ! »

Ainsi donc Marie a vu l'angoisse de son enfant. Alors elle est venue à elle pour lui recommander « du calme » comme autrefois à sainte Marthe ; de « la patience » dans l'épreuve. Comme ce mot : « Mon enfant », résonne doucement à l'oreille et au cœur d'Estelle !

Celle-ci a des peines, et elle en « aura ». Est-ce que la vie n'en est pas faite ? Est-ce qu'il convient d'ailleurs qu'une enfant de Marie se laisse abattre ? Comme si la Mère ne veillait pas tendrement sur elle ! « Tu auras des peines, mais je suis là ! » Déjà elle l'a prémunie dans la cinquième apparition contre les « embûches » qu'elle rencontrera. Est-ce qu'une enfant de Marie ne doit pas être plus courageuse ?

La voyante la regarde, son inquiétude a sûrement disparu, et elle est si heureuse, si émue, qu'il lui est impossible de prononcer une parole. Le gland du cordon que la Sainte Vierge retient glisse près d'elle et retombe. Estelle n'ose le saisir. Mais si ses lèvres sont muettes, son cœur parle. Il dit à Marie : « Oui, quand vous êtes là, je suis confiante, je n'ai pas peur, je ne redoute pas les peines ni les épreuves. Mais vous n'y êtes pas toujours, car il y a bien des mois déjà que je ne vous ai vue. C'est pourquoi j'étais triste. J'ai besoin de vous voir, de vous entendre, de jouir de votre présence et de vos paroles ! Et maintenant vous allez partir, que deviendrai-je sans vous ? »

Marie la considère en silence, longuement, et voyant les anxiétés et les générosités de cette « âme de désirs », elle répond ainsi à sa pensée : — « Courage, je reviendrai ! »

Puis elle s'éloigne lentement, comme d'ordinaire. Estelle lui tend les bras, elle voudrait la suivre, s'attacher à ses pas et demeurer auprès d'elle ; mais en vain : elle a disparu. Cependant la voyante se console par l'assurance que Marie « reviendra », ainsi qu'elle l'a promis.

Et le reste de la nuit se passe dans l'action de grâces. Estelle attend le jour avec impatience. Marie l'a visitée en cette douce fête, elle va maintenant recevoir la visite de son Dieu. Elle se prépare avec ferveur à la sainte communion. Elle est vraiment l'enfant privilégiée de Dieu. Après avoir souffert d'une manière cruelle, maintenant elle goûte tous les bonheurs à la fois, elle a vu la Mère et elle

jouira bientôt de la douce présence du Fils. Comme elle a été récompensée de sa résignation et de sa patience ! Elle repasse en elle-même les paroles célestes, comme faisait Marie, à Bethléem, après la naissance de Jésus. Ses fautes ont été « rachetées par sa résignation. » Elle a été agréable à Dieu parce qu'elle s'est remise avec confiance entre les mains de la Providence : « Mon Fils a été touché de ta résignation. »

Elle s'est montrée docile, et maintenant qu'elle va communier, elle se souvient du grand respect qu'elle doit avoir pour la Sainte Eucharistie, car la Sainte Vierge a dit, « pour les personnes qui prétendent être pieuses », que ce qui « l'afflige le plus » c'est aussi « l'attitude de la prière que l'on prend quand l'esprit est occupé d'autres choses. »

En elle, que tout soit vrai, « que ses actions répondent à ses paroles. » Elle est pénétrée de ces enseignement et nul doute que quand elle se présente à la Table sainte, son extérieur recueilli ne soit profondément édifiant, pendant que les anges admirent la pureté et la beauté de son âme. Elle n'est occupée que de la présence du Bien-Aimé et des paroles de Marie.

La Sainte Vierge lui a dit : « Du calme ! » Et elle s'efforce d'établir en elle-même la paix qui est « la tranquillité de l'ordre ». L'ordre règne dans son esprit et dans son cœur. Ses pensées sont celles que lui a suggérées la Reine du ciel ; son amour est en Dieu seul. Cette douce exhortation du Sauveur la ravit : « Apprends de moi que je suis doux et humble de cœur et tu trouveras la paix dans ton âme. » Elle possède en effet son âme par la patience, et elle jouit de cette paix suave et profonde.

Quand elle quitte l'église, Estelle se dit : « Elle reviendra, je la reverrai ! » et elle est pleine de courage. Elle rentre chez elle tout embaumée de la grâce de Dieu, et, suivant l'avis qu'elle a reçu de son directeur, elle écrit le récit de tout ce qu'elle a vu et entendu.

VARIA

ALLOCUTION AUX OBSÈQUES D'UN JEUNE HOMME,
MEMBRE D'UN PATRONAGE CATHOLIQUE

Mes frères,

Aux yeux des hommes la mort est toujours triste ; mais quand elle frappe un jeune homme de vingt ans, quand elle enlève à une famille déjà si durement éprouvée celui qui en était le soutien, la consolation et la joie, quand elle prive une société d'un de ses meilleurs membres, oh ! elle est bien plus triste encore et bien plus cruelle !

C'est ainsi qu'elle nous apparaît aujourd'hui, puisque celui que nous pleurons en ce moment était tout cela ! Jeune homme plein de vigueur, l'orgueil de sa famille et la gloire de notre modeste patronage, X... avait su, par son bon cœur, par l'aménité de son caractère, par son amour du travail et du devoir, s'imposer à tous et gagner l'es-

time et la sympathie de ceux qui l'ont vu et connu de près.

Je partage la douleur de ses pauvres parents ; je compatis à la douleur de tous ceux qui l'accompagnent à sa dernière demeure, de ses camarades qui comprennent aujourd'hui plus que jamais la brièveté de la vie et la fragilité de toute existence humaine ; mais, permettez-moi de vous le dire, c'est aussi pour moi personnellement un très vif chagrin. Car pour nous, prêtres, c'est toujours une profonde affliction de voir s'en aller trop tôt ces chrétiens d'élite sur lesquels nous pouvions compter en toute assurance, et qui laissent vides dans l'église ces places qu'ils occupaient si fidèlement à l'édification de tous.

X... était de ceux-là.

Il était heureux de faire partie du patronage, heureux d'en suivre exactement le règlement, heureux d'affirmer hautement ses convictions chrétiennes. Insoucieux du « qu'en dira-t-on, » méprisant les railleries, il montrait un courage, trop rare aujourd'hui, surtout chez les jeunes gens. Aussi mérite-t-il d'être proposé comme un modèle.

A vous, mes chers amis, à vous, je demande de garder le souvenir de ses vertus et de ses exemples pour y trouver lumière et force dans l'accomplissement de vos devoirs. Soyez, comme lui, fermes et fidèles dans vos croyances comme dans vos pratiques chrétiennes : c'est là seulement que vous trouverez la vraie consolation et la vraie grandeur !

Et vous, pauvres parents si cruellement affligés, ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Croyez, et croyez fermement, qu'il vous reste par sa présence, invisible sans doute, mais réelle néanmoins. Cet enfant bien-aimé, que Dieu vient de rappeler à lui pour le récompenser de sa vie déjà si pleine de mérites, ne saurait se désintéresser de ceux qu'il laisse sur la terre et qui maintenant le pleurent. Consolez-vous donc à la pensée qu'il ne vous a point quittés, mais qu'il veille sur vous comme un ange gardien, avec plus d'affection et de dévouement qu'autrefois ; que vous pouvez compter sur sa protection, plus efficace que jamais, jusqu'au jour où vous irez le rejoindre dans ce lieu où il n'y a plus de larmes, plus de souffrances, plus de séparation.

Prions, mes frères, pour que Dieu console ceux qui sont si éprouvés ; prions pour que Dieu récompense au plus tôt celui qui a cru et espéré en lui. Disons de tout notre cœur avec l'Eglise : « O bon Jésus, donnez à celui qui vous a aimé et servi la joie de vous voir et de jouir de votre douce présence ! Que les anges le conduisent au paradis, que les martyrs et les saints viennent à sa rencontre et lui fassent partager le repos et le bonheur éternels ! » Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 aprilis 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

SOMMAIRE

Panegyrique de S. Pancrace. — L'amour de la vérité, 353.

Pour le soir de la Première Communion. — Allocution aux parents, 356.

Avis paroissiaux. — La procession des Rogations, 357.

Lectures pour le Mois de Marie sur N.-D. de Pellevoisin. — XI. 7^e Apparition : « Par moi il touchera les cœurs les plus endurcis, » 359. — XII. 8^e Apparition : « Je suis venue pour terminer la fête, » 360. — XIII. 9^e Apparition : le scapulaire du Sacré-Cœur, 362. — XIV. 10^e Apparition : les Vêpres, 364. — XV. 11^e Apparition : l'Eglise et la France, 365. — XVI. 12^e et 13^e Apparitions : « Je choisis les petits et les faibles, » 367.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PANCRAÏE

(12 mai)

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ

Consummatum in brevi explevit tempora multa.

En peu de temps, il a su acquiescer les mérites d'une longue vie.

(Sag., iv, 13).

Mes frères,

Les saints qui ont subi le martyre sont tous dignes d'admiration ; car tous ont fait preuve d'héroïsme. Mais, entre tous, les plus admirables sont, à mon sens, les plus jeunes. Au début de l'existence, la mort volontaire se double d'un sacrifice qu'on ne peut plus faire dans un âge avancé : le sacrifice d'une vie qu'on croit toujours devoir être de longue durée et toute remplie de bonheur. Aussi bien, l'acceptation du dernier supplice suppose, dans les enfants, une fermeté de convictions, une force de volonté, un mépris de la douleur qui contrastent merveilleusement avec leur légèreté naturelle, leur faiblesse, leur peur instinctive de la souffrance. Enfin, l'innocence, la candeur, la beauté même de ces jeunes filles ou de ces jeunes hommes qui s'inclinent sous les coups du glaive font de leur immolation un spectacle particulièrement émouvant. En présence de ces fleurs naissantes décapitées par l'ouragan, toutes les générations, l'une après l'autre, se sont attendries ; leur piété a redoublé de ferveur et leurs louanges se sont faites plus ardentes et plus enthousiastes. — Voilà, n'en doutez point, le secret de l'incomparable popularité que se sont faite les saintes Agnès, les S. Celse, les S. Genès, et ce S. Pancrace dont nous célébrons aujourd'hui la fête et que je vais proposer en exemple à tous mes auditeurs, mais particulièrement à la jeunesse dont je me vois entouré.

Je le déclare tout de suite : le trait distinctif de S. Pancrace consiste dans un ardent et indomptable amour de la vérité. Cet enfant a montré pour la reconnaître, quand elle lui a été proposée, une merveilleuse aptitude ; et, quand il l'a une

fois reconnue, il lui a témoigné la plus constante et la plus généreuse fidélité.

Et maintenant, parcourons ensemble les différentes phases de sa courte existence.

I

Pancrace naquit à Synnade, ville de Phrygie, l'an du Sauveur 290 ou 291, d'une des premières familles du pays. Son père s'appelait Cléon et sa mère Cyriade. Tous les deux étaient païens ; mais du nombre de ces païens qui, faute d'une religion meilleure, gardaient celle dans laquelle ils étaient nés, quoique valant beaucoup mieux qu'elle. Ont-ils eu, à quelque degré, le pressentiment de l'avenir réservé à leur fils ? Je le croirais volontiers. Car ils lui ont donné un nom qui caractérise et résume bien cet avenir : ils l'ont appelé *Pancrace*. — *Pancrace* est composé de deux mots grecs qui, réunis l'un à l'autre, signifient *une force capable de tout*. Pancrace devait, suivant son nom, jouir d'une force d'âme qui le rendrait capable de tous les héroïsmes.

Il perdit ses parents de bonne heure. A dix ans, il n'avait plus ni père ni mère. Il fut adopté par un frère de son père, nommé Denys.

Denys traita l'orphelin comme son propre fils et lui donna une éducation des plus soignées et des plus sérieuses. A en juger par ses résultats, cette éducation fut surtout une éducation morale. Sans doute, l'oncle entoura son neveu des soins corporels qu'exigeait la tendresse de son âge et que facilitait sa grande fortune. Mais il paraît avoir concentré ses sollicitudes sur l'esprit, le cœur, la volonté, le caractère. Comment, sans cela, cet enfant serait-il devenu l'homme vertueux et fort que nous honorons aujourd'hui ?

Sous ce rapport donc, le païen Denys pourrait être proposé en exemple à bien des parents chrétiens. — C'est que vous nous donnez trop souvent, chrétiens, par le sensualisme et la mollesse dans lesquels vous élevez vos enfants, des hommes qui n'ont rien de viril. Vous nous préparez des tempéraments délicats, efféminés, dépourvus d'énergie, incapables des moindres efforts. Quelles vertus et quels sacrifices attendre d'eux ? Votre manière de les former nourrit et développe en eux tout ce que la déchéance originelle y a mis d'appétits déréglés et de tendances vicieuses. Quand ils auront grandi, ces organes auxquels vous épargnez toute fatigue n'aimeront que le repos, et ces sens habitués au plaisir seront insatiables de jouissances. Les hommes ainsi élevés ne sont que de la chair, et rien autre chose que de la chair ; ils ont, en conséquence, toutes les faiblesses de la chair.

Celui qui éleva le jeune Pancrace s'inspira d'autres principes. Il lui donna le goût de la vérité. Il lui enseigna l'art de gouverner ses affections. Il lui fit comprendre que la conduite doit obéir aux convictions de l'esprit. Il lui apprit à pratiquer cet amour du vrai et du bien que les Sages des temps anciens ont tant glorifié et qui, sans être propre au christianisme, constitue cependant la meilleure préparation à la foi et aux mœurs chré-

tiennes. A douze ou treize ans, l'enfant était devenu, dans toute la force du terme, un homme : un homme prêt à toutes les grandes choses auxquelles l'appelaient ses destinées providentielles.

II

A ce moment, l'oncle et le neveu, appelés à Rome par des affaires urgentes, firent ensemble le voyage. Ils se fixèrent sur le mont Coelius.

La persécution sévissait alors contre les chrétiens, violente et sanguinaire. Chaque jour voyait mourir de nouveaux martyrs. Le pape S. Caius, obligé de se cacher, avait rencontré un asile dans le même quartier, non loin de la maison qu'habitaient Denys et Pancrace. On vantait si hautement les vertus du Pontife, on parlait tant de ses miracles, que son nom parvint aux oreilles des deux étrangers. Ils sollicitèrent l'honneur de lui être présentés. Caius leur fit bon accueil. Les entrevues se renouvelèrent ; et bientôt l'oncle et le neveu implorèrent la faveur d'être instruits de la doctrine chrétienne. A mesure que leur instruction s'avancait, la vérité du christianisme se faisait plus évidente à leurs yeux. Après trois semaines d'études sérieuses, ils avaient acquis une foi ferme et demandaient le saint baptême.

Admirez ici la loyauté avec laquelle Pancrace, dès qu'il reconnaît la divinité du Christ, se donne à lui. Sa haute formation intellectuelle l'avait rendu capable d'exercer, entre la religion dans laquelle il avait grandi et la religion que lui expliquait le pape Caius, un discernement sûr et décisif. Ni les erreurs et les préjugés du passé n'ont obscurci son coup d'œil ; ni les sacrifices que l'Evangile pouvait exiger n'ont effrayé sa conscience. A la différence de tant de jeunes gens qui ferment volontairement les yeux à la vérité ou refusent d'y adhérer, quand elle leur demande quelque vertu coûteuse, Pancrace l'a poursuivie de bonne foi, reconnue avec bonheur, sans chercher à se faire illusion, et mise en pratique avec la plus parfaite docilité. — L'exemple de son oncle, dira quelqu'un, a pesé sur lui et déterminé sa résolution. — Point du tout. Ecoutez ce que je vais raconter ; et vous constaterez qu'il s'est fait chrétien de lui-même et sous l'inspiration d'une profonde conviction personnelle.

Denys ne survécut pas longtemps à son baptême. Il mourut peu de temps après l'avoir reçu. Ses derniers instants laissèrent aux fidèles une telle impression de sainteté qu'ils lui décernèrent, après sa mort, un culte religieux. L'Eglise célèbre aujourd'hui même, avec la fête de S. Pancrace, celle de S. Denys, son oncle.

Du jour où cet oncle disparut, Pancrace se vit dans la situation suivante : — quatorze ans ; une immense fortune ; personne pour le surveiller ; une liberté absolue de vivre à sa guise et satisfaire tous ses désirs ; et, autour de lui, les plus pressantes sollicitations de renoncer à son baptême et de retourner au paganisme. Ecoutez !

La jeunesse se plaint aujourd'hui d'être enveloppée par d'irrésistibles scandales. Elle a bien un

peu raison. Certainement, les bonnes mœurs demandent plus d'efforts à notre époque qu'aux temps où la société toute entière était pénétrée de l'esprit chrétien. Il n'est guère possible à nos contemporains, surtout s'ils vivent dans les grandes villes, d'ouvrir les yeux ou les oreilles sans en être portés au désordre des mœurs. Le vice déploie librement et partout ses honteuses séductions. Il s'exhibe sans retenue au théâtre, dans les musées, les concerts, les réunions de société. Il parle dans les journaux et les livres. Il poursuit les jeunes gens jusque sur la voie publique. Il s'infiltré par mille artifices au foyer même des meilleures familles. Oui, il faut être fort et bien résolu pour lui résister ! — C'était bien autre chose au temps du paganisme, et surtout dans la Rome décadente du quatrième siècle. Là, la corruption dépassait toute limite. Les mœurs publiques affichaient une liberté dont nous n'avons pas l'idée. Le mal exerçait sur tous, non pas seulement une attraction puissante, mais une sorte de contrainte. Ceux qui veulent s'y soustraire ont aujourd'hui, dans nos temples, un refuge assuré. Là, du moins, le vice n'entre pas. Là, on échappe à ses poursuites. Là, on peut s'armer pour le combattre. Là, sont des auxiliaires auxquels on peut demander du secours pour s'aider à le vaincre. Il n'en était pas de même dans la grande capitale de l'empire romain, à l'époque dont nous parlons. Les temples chrétiens n'existaient pas, ou, s'étant faits tout petits, se cachaient sous terre. Quant aux temples païens, l'impureté régnait en souveraine dans leur enceinte ; elle trônait sur leurs autels, et se transformait, dans les mystères du culte idolâtrique, en une sorte de pratique religieuse, pour mieux séduire les multitudes. Comprenez-vous ce qu'un jeune homme, à l'âge où les passions s'éveillent, devait, dans un pareil milieu, déployer d'énergie pour rester fidèle aux préceptes évangéliques ?

Ce n'est pas tout. — Pancrace avait à combattre, pour mener une vie chrétienne, d'autres ennemis plus menaçants encore.

L'empire romain avait alors pour chef Domitien. Domitien avait été l'ami du père de Pancrace. L'amitié qu'il avait eue pour le père n'allait-elle pas se reporter sur le fils ? Grâce à elle, celui-ci pouvait prétendre au plus bel et plus glorieux avenir. Tous les honneurs et tous les avantages dont dispose le pouvoir suprême s'offraient à lui. Mais pour les attirer notre saint devait renoncer à son titre de chrétien, car Domitien persécutait les chrétiens. C'était à choisir entre l'Evangile et la faveur impériale. — Mais choisir l'Evangile n'avait pas seulement l'inconvénient d'éloigner de Pancrace l'amitié du prince : elle le désignait aussi à ses vengeances. Domitien ne manquerait certainement pas de connaître son genre de vie. Alors, il le mettrait en demeure d'apostasier ; et si le jeune homme s'obstinait à adorer le Dieu proscrit, tout était fait à craindre.

Fallait-il, dites-le moi, fallait-il du courage pour résister à tant de séductions, pour renoncer à un avenir si plein de promesses, pour braver de telles

menaces ? Combien de jeunes gens, dans les mêmes circonstances, abandonneraient bien vite une religion qui demande de pareils sacrifices ! Voyez comme la jeunesse cède facilement aux attrait du vice ! comme elle s'éloigne des pratiques religieuses, dès que celles-ci peuvent détourner la faveur des puissants ou attirer leur disgrâce ! comme elle évite avec soin tout ce qui peut, comme on dit, compromettre son avenir ! — Je ne sais pas si Pancrace eut la tentation d'en faire autant. Mais, si elle lui vint, il la repoussa avec horreur et se consacra, de toute la puissance de son âme, à la culture des vertus chrétiennes. On dit même que, pour écarter de sa personne les dangers de perversion inhérents à la fortune, il se dépouilla, au profit des pauvres, de tout ce qu'il possédait à Rome.

Décidément, cet enfant était un sage et un fort. Il ne lui manquait, pour mettre le comble à sa vertu, que de souffrir le martyre.

Il le souffrit bientôt.

III

Les dénonciateurs ne manquent jamais aux temps de persécution. Il s'en trouva un pour raconter à Domitien la conversion de Pancrace, le fils de son ami d'autrefois. On lui dit qu'il s'était fait chrétien, qu'il avait distribué ses biens aux indigents, qu'il pratiquait avec une ardeur extraordinaire toutes les vertus écrites dans l'Evangile. L'empereur fit venir le jeune homme et s'efforça, par tous les moyens, de le détacher de Jésus-Christ. Il usa d'abord de persuasion et employa les promesses. « Si tu m'obéis, lui dit-il, je te rendrai tes richesses ; je te ferai place dans mon palais ; je te traiterai comme mon propre fils ; je t'aimerai plus encore que je n'ai aimé ton père. » Les promesses ayant échoué, il en vint aux menaces. Elles n'eurent pas plus de succès. Pour en finir, Pancrace jeta à la face du prince ces fières paroles : « Vous vous trompez, si vous me croyez capable de céder, soit à des promesses, soit à des menaces. Je suis et veux rester chrétien. Bien que très jeune encore, j'ai assez d'intelligence pour comprendre le néant de vos idoles. Ces dieux et ces déesses que vous voulez me faire adorer ont été des hommes profondément vicieux. Ils ont commis, en leur temps, les crimes les plus monstrueux. Voudriez-vous seulement que vos sujets imitent leurs exemples ? » C'était fort bien dit, et il n'y avait rien à reprendre au raisonnement. Domitien comprit qu'il ne viendrait pas à bout de l'enfant. Renonçant à discuter davantage, il le condamna au dernier supplice. Sur son ordre, des soldats l'emmenèrent hors de la ville sur la voie Aurélienne, et lui tranchèrent la tête.

Ainsi finit, par un acte d'héroïsme qu'aucun autre ne dépasse, cette vie si courte et pourtant si riche en vertus. En peu de temps, comme dit l'Ecriture, elle avait acquis des mérites que d'autres n'acquièrent que par de nombreuses années : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*.

Le corps de Pancrace fut recueilli par une sainte femme, nommée Octavilla. Elle l'embauma de par-

fums précieux, l'enveloppa de soie et l'enferma dans un sépulcre neuf, au cimetière qui reçut plus tard le nom de Saint-Caléopode. C'était le 12 mai de l'an 304.

Quand la paix fut donnée à l'Eglise, les chrétiens se souvinrent du jeune martyr phrygien dont la courte vie et la mort glorieuse les avaient tant édifiés. Ils élevèrent sur sa tombe une église à laquelle ils donnèrent son nom. Bientôt, ce sanctuaire devint un lieu fertile en miracles. Il jouissait en particulier, dit S. Grégoire de Tours, d'un privilège extraordinaire, mais que la puissance divine mettait bien à sa place. Le jeune Pancrace avait brillé par son amour de la vérité ; il l'avait reconnue dès qu'elle lui avait été présentée, en se faisant chrétien ; il lui avait été fidèle malgré toutes les séductions ; il avait tout sacrifié, même sa vie, aux serments de son baptême. Il méritait bien que son temple fût un lieu où la vérité offensée exerçât ses vengeances. La forme la plus criminelle et la plus odieuse du mensonge est le parjure. Eh bien ! quiconque faisait serment contre la vérité dans l'église de saint Pancrace et y commettait un parjure était miraculeusement puni. Il tombait mort sur place ; ou bien, Satan s'emparait de lui et le tourmentait, sous les yeux du public, par toutes sortes de supplices.

Les reliques de S. Pancrace ont été miraculeusement protégées du ciel. On lit dans l'histoire qu'au cours d'un violent incendie, elles ont été respectées par les flammes. Une autre fois, elles ont, pendant trois jours, sué du sang.

Il faut ajouter que sous l'impression d'admiration causée par son martyre, toutes les contrées de l'Occident ont voulu posséder quelque parcelle des restes de S. Pancrace. Le voyageur qui s'intéresse aux trésors des églises en trouve à Milan, à Venise, à Trèves, à Cologne, à Prague, à Avignon, à Marseille, à Tours, à Saintes, à Saint-Malo, à Gand, à Malines, à Utrecht. Ces différentes villes ont souvent déformé le nom de Pancrace en l'adaptant à leurs langues particulières ; mais, sous ces altérations, ce nom reste aisément reconnaissable. Enfin, l'Angleterre a consacré à notre saint la première église construite à Cantorbéry par S. Augustin, l'apôtre des Anglais.

* * *

Et maintenant, permettez-moi d'exprimer, avant de mettre fin à ce trop long discours, le vœu que la jeunesse française reporte ses regards vers S. Pancrace et s'efforce d'imiter ses exemples.

Quatorze ans : c'est, nous l'avons vu, l'âge auquel il a subi le martyre. Quatorze ans : c'est aussi l'âge auquel nos jeunes concitoyens, à peine sortis du catéchisme et tout imprégnés encore des parfums de leur première communion, abandonnent souvent les croyances et les pratiques chrétiennes. Pourquoi n'ont-ils pas le même courage et la même fidélité que notre jeune martyr ? Quels attrait le mal peut-il avoir pour eux qu'il n'ait pas eus pour lui ? Quelles promesses l'apostasie peut-elle leur faire qu'elle ne lui ait faites à lui-même ? Quelles hostilités la persévérance peut-elle déchaîner contre

eux qu'elle n'ait pas déchainées contre lui ? Ses combats, jeunes gens, ont été infiniment plus redoutables que les vôtres. Et pourtant, il en est sorti vainqueur.

Prenez-le donc pour modèle ! Il vous apprendra comment on triomphe des persécutions ; comment un homme de cœur reste, malgré tout, fidèle à ses croyances et à ses serments ; comment un vrai chrétien sait vivre pour Jésus-Christ et, quand il le faut, mourir pour lui ; comment enfin, la vie sanctifiée pour Jésus-Christ et la mort endurée pour lui assurent, même aux enfants, les hommages de la postérité, et leur méritent une place glorieuse parmi les saints qui règnent dans les splendeurs du Paradis. Ainsi soit-il.

POUR LE SOIR DE LA PREMIÈRE COMMUNION

ALLOCUTION AUX PARENTS

Mes frères,

Voici qu'elle se termine, cette journée uniquement belle, au matin de laquelle vous avez vu vos enfants faire leur Première Communion solennelle.

Cette journée, il y a longtemps qu'ils l'attendaient, il y a longtemps que vous l'attendiez. Combien de fois n'y ont-ils pas pensé, durant les années qui l'ont précédée ! Ils y songeaient toujours, et, s'ils l'avaient oubliée, est-ce que vous n'étiez pas là pour leur répéter : « Souviens-toi que tu vas bientôt faire ta Première Communion ! »

Tant de sollicitudes ont porté leur fruit. Ce n'est pas seulement pour eux que ce jour a été un jour du ciel, mais aussi pour vous. Quand vous avez vu s'avancer vers la sainte Table ces enfants qui sont la chair de votre chair, ces enfants que vous avez entourés de tant de tendresse et de tant de soins, quand surtout vous les avez vus revenir de la communion, tout recueillis dans la présence du Dieu qui habitait en eux, vous avez ressenti une des émotions les plus douces et les plus profondes qui puissent remplir une âme humaine, et vos yeux ont versé des larmes de reconnaissance et de joie.

Pourquoi faut-il qu'une journée comme celle-là ait un lendemain ?

Elle en aura un, pourtant, et c'est de lui que je dois vous parler, mes frères, parce que ce lendemain il sera, en grande partie, ce que vous le ferez. Il dépend de vous que vos enfants restent ce qu'ils sont aujourd'hui, beaux parce qu'ils sont purs, et heureux parce qu'ils sont chrétiens et qu'ils ont Dieu avec eux.

Songez-y : ils ne rentreront pas seuls, ce soir, dans vos demeures ; ils y rentreront avec Jésus-Christ, avec Jésus-Christ qui se confie à vous comme il se confia autrefois à la Sainte Vierge et à S. Joseph. Pères et mères qui m'écoutez, si vous voulez être à la hauteur de votre tâche, désormais, soyez pour vos chers petits communicants ce que la Sainte Vierge et S. Joseph ont été pour Jésus-Christ.

I

La première chose que vous devrez faire sera de créer autour d'eux une atmosphère de foi, de piété et de fidélité.

Les fleurs qui ont été cultivées avec beaucoup de soin, auxquelles on a évité les rigueurs du froid ou les ardeurs du soleil, ne peuvent pas impunément être exposées aux variations du plein air. Elles ne tardent pas à languir, et bientôt elles meurent. Est-ce que les âmes de ces petits enfants que la famille et l'Eglise ont, depuis des années, entourées de tant de sollicitude, ne sont pas plus délicates encore que les fleurs dont je parle ? Est-ce qu'elles n'ont pas besoin d'être encore protégées contre l'incrédulité et l'indifférence qui seraient pour elles glaciales et mortelles ?

Quand nous essayons de nous représenter ce qu'était le divin intérieur de Nazareth, est-ce que nous ne voyons pas qu'ensemble on croyait, qu'ensemble on priait et qu'ensemble on servait Dieu ?

Qu'ils sont heureux les enfants qui appartiennent à des familles vraiment chrétiennes ! En voyant leurs parents s'agenouiller chaque jour, en les entendant à chaque instant tenir le langage de la foi, en les trouvant toujours fidèles à remplir leurs devoirs religieux, l'enfant n'a pas même l'idée qu'on puisse vivre autrement. Il est emporté par un courant très doux et très cher qui lui facilite la persévérance. Il ne trouve pas de changement entre la période qui précède sa Première Communion et celle qui la suit. Il reste ce qu'il fut hier, ce qu'il est aujourd'hui.

Quelle différence quand l'enfant rentre dans un de ces foyers indifférents où les choses de Dieu sont regardées comme des quantités négligeables ! On lui dit de prier, quand on le lui dit ! et personne ne prie autour de lui. On lui dit d'aller à la messe, le dimanche, et il est seul à y aller. A la moindre occasion, il entend blasphémer le saint nom de Dieu, ou bien encore ce sont des railleries qu'on se permet devant lui sur ce que nous lui avons appris à vénérer. Voyez-vous quel effondrement se fait dans son âme ! Alors, ce que nous lui avons représenté comme des devoirs impérieux n'est donc pas si obligatoire que cela, puisque ceux qu'il aime le plus et qui doivent lui donner l'exemple s'en affranchissent aussi aisément ! Bientôt, ces habitudes de piété qui lui semblaient si douces, et qui l'étaient en effet, lui paraissent des chaînes pesantes dont il ne songera plus qu'à se délivrer. Qui lui en fera reproche ? Ce ne sont pas ceux, en tout cas, qui en sont responsables.

II

La Sainte Vierge et S. Joseph ne se contentaient pas de faire autour de l'Enfant Jésus une atmosphère de foi, de piété et de fidélité ; ils veillaient sur lui comme sur un dépôt sacré.

On le vit bien, quand le Fils de Dieu resta derrière eux, à Jérusalem. Quand ils s'aperçurent de son absence, quel ne fut pas leur émoi ! Les voyez-vous revenir en toute hâte sur leurs pas, s'inquiéter auprès de tous ceux qu'ils rencontrent, reprendre

leurs recherches et ne s'arrêter que lorsqu'ils l'eurent retrouvé dans le Temple ?

Chers parents, je ne pourrais vous proposer un modèle plus achevé de la vigilance paternelle et maternelle. Et Dieu sait si vous allez avoir besoin de cette vigilance !

Ne croyez pas que vos enfants soient sauvés parce qu'ils ont promis, dans toute la loyauté et toute la sincérité de leurs jeunes âmes, de rester toujours fidèles au Dieu de leur Première Communion. Le danger pour eux n'est point passé ; il ne fait, au contraire, que commencer, parce que c'est à partir de ce moment que la vie va s'ouvrir devant eux, avec tous ses pièges.

Songez-y : il vous faudra surveiller avec soin les journaux qui peuvent tomber sous les yeux de votre enfant, les conversations qu'il peut entendre, les compagnies qu'il peut fréquenter. Le choix de l'atelier où vous l'enverrez faire son apprentissage, exigera vos plus sérieuses réflexions.

Et pais, si vous le voyez changer, devenir moins ouvert, moins candide et moins pieux, n'allez pas dire, comme certains parents : « A présent qu'il a fait sa Première Communion, il peut faire ce qu'il veut. » C'est une parole déplorable qui ne sortira jamais de vos lèvres ; mais, comme la Sainte Vierge et S. Joseph quand l'Enfant Jésus eut disparu, vous vous inquiétez, vous remontez à la source du mal. Il vous faudra, peut-être, vous donner, comme eux, beaucoup de peine. Mais, plus tard, l'enfant vous sera reconnaissant, car vous l'aurez sauvé.

Et sauvé de quoi ?... Qui pourra le dire ?... Ce ne sera pas seulement du malheur de perdre la foi et de compromettre le salut de son âme, mais, peut-être, de sombrer dans une de ces aventures effrayantes dont le récit, en ces derniers temps, a rempli, en caractères de sang, les colonnes de la presse. Quand on a commencé à quitter le droit chemin, qui sait où l'on s'arrête ?

III

Pour cela, il ne suffira pas de leur donner l'exemple de la fidélité à Dieu, et de veiller sur eux ; il faudra surtout leur donner la liberté de profiter de tous les secours qui, maintenant, leur sont offerts pour persévérer et devenir de vrais et solides chrétiens.

Quand la Sainte Vierge eut retrouvé dans le Temple l'Enfant Jésus, elle ne put s'empêcher de lui dire : « Mon Fils, qu'avez-vous fait ? Voici que votre père et moi vous cherchions dans la douleur ! »

Vous connaissez la réponse : « Ignoriez-vous donc qu'il fallait que je fusse occupé aux affaires de mon Père ? »

Le Père dont Jésus parlait, ce n'était pas le saint artisan qui avait reçu la glorieuse mission de le nourrir ; c'était Dieu même, dont l'autorité est supérieure à celle des parents, et que l'enfant a le droit de chercher et de trouver toujours.

Pourquoi y a-t-il des pères et des mères qui prennent ombrage de la piété et de la fidélité de leurs enfants ?

Une jeune fille veut communier souvent, tous les jours peut-être. Elle le désire d'autant plus légitimement que ses devoirs d'état le lui permettent. D'où vient qu'il y a des mères qui s'y opposent, sous prétexte que, de leur temps, on communiait moins souvent ? Est-ce parce qu'elles ont été privées du plus grand des bienfaits qu'il faut que leurs filles en soient également privées ? Prenez garde : si vous empêchez ce jeune cœur de satisfaire en Dieu sa soif naissante d'aimer, cette soif cherchera ailleurs à s'assouvir, et alors vous regretterez amèrement votre opposition indiscrète.

Un jeune homme veut aller au patronage. Il y trouve le conseil dont il sent le besoin et des amitiés qui, au lieu de le détourner du Bon Dieu, le soutiennent et l'encouragent. Les distractions mêmes qu'il y rencontre sont saines ; son corps et son âme y trouvent également leur compte. Ah ! gardez-vous bien de vous plaindre, de trouver que le patronage lui prend trop de temps, qu'il vous l'enlève ! Gardez-vous bien d'entraver ses désirs ! Parlez plutôt comme ce père de famille qui me disait, il y a deux ou trois jours : « J'aime bien mieux que mes enfants aillent au patronage que de courir les rues. Je sais où ils sont, et que, où ils sont, je n'ai rien à craindre pour eux. » Voilà qui est sagement parlé.

Je vous en conjure, chers parents, n'empêchez jamais vos enfants de trop se donner aux affaires de leur Père qui est dans les cieux. Envoyez-les aux catéchismes de persévérance, envoyez-les aux patronages, favorisez leurs désirs de piété. Et croyez-moi bien, quand je vous dis : « Plus ils seront à Dieu, plus ils seront à vous. »

* * *

Vous suivrez, mes frères, ces conseils qui sont dictés par le plus sincère dévouement pour vous et pour vos chers enfants. Je les résume en trois mots :

Le bonheur que le Bon Dieu vous a aujourd'hui accordé, gardez-le !

L'honneur qu'il vous a fait, en faisant de l'âme de vos enfants ses vivants tabernacles, soyez-en dignes !

La responsabilité qui vous incombe désormais, pour que leurs âmes restent toujours ce qu'elles sont aujourd'hui, acceptez-la !

Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LA PROCESSION DES ROGATIONS

Mes frères,

Les souverains de la terre, les chefs d'Etat et leurs gouvernements reconnaissent à leurs sujets et administrés le droit de pétition ; ils les autorisent à présenter des requêtes, à formuler des demandes pour obtenir une grâce, une faveur. Le monarque suprême, le Seigneur Dieu, accorde lui aussi à ses créatures le droit de pétition ; il leur permet d'exprimer des désirs, de solliciter des bienfaits. Non seulement il leur permet de faire

appel à sa bonté, mais il leur en fait un devoir : « Pétitionnez, dit-il, demandez et vous recevrez, *petite et accipietis.* »

Quel est le but de la procession à laquelle je vous convie ? Qu'allons-nous faire en ces jours des Rogations ? Nous allons exercer notre droit de pétition ; nous allons demander au Dieu qui donne à l'étoile sa lumière, à la fleur son parfum, au lis sa blanche parure, aux petits des oiseaux leur aliment, de pourvoir à nos besoins, d'étendre sur nous les bienfaits de sa Providence, de répandre sur les biens de la terre sa fécondante bénédiction, d'éloigner les orages dévastateurs, de faire mûrir nos moissons, de leur donner en temps opportun chaleur et rosée, de nous protéger contre les fléaux et les calamités qui nous menacent.

En cela, nous faisons un acte de foi et de confiance en la Providence ; nous affirmons que Dieu prend souci des êtres qu'il a créés, que son regard est toujours ouvert sur eux et que sa main les maintient dans l'existence. En pourrions-nous douter, quand nous lisons dans les saints Livres les paroles qu'il a inspirées aux prophètes et les comparaisons qu'il leur a suggérées pour nous donner une idée de sa bonté ? La plus attendrissante image sous laquelle il nous apparaît, c'est l'image d'une mère. Une mère, c'est un cœur débordant d'affection et de dévouement, dont tous les battements sont, après Dieu, pour ceux qu'elle a mis au monde ; une mère, c'est un cœur qui se préoccupe sans cesse des intérêts de ses enfants, et qui donne volontiers son temps, sa peine, ses fatigues, ses sacrifices, pour assurer leur bien-être. Eh bien ! Dieu, c'est cela même ; c'est une mère, et s'il y a des mères dénaturées qui ne se préoccupent pas de leur famille, Dieu ne veut pas leur être comparé, car il prend soin de toutes les créatures et pourvoit à leurs besoins.

En ces jours des Rogations, nous avons donc bien raison de faire un pressant appel à la Providence, et puisque Dieu règne en maître absolu sur la création, puisqu'il tient sous ses ordres l'éclair, la foudre, la tempête, il est bien naturel que nous lui demandions d'épargner nos récoltes et d'en détourner les nuages qui recèlent une grêle meurtrière ou une pluie torrentielle.

C'est donc une pétition que nous adressons à Dieu. Mais ce qui peut assurer d'abord le succès d'une pétition, c'est le grand nombre de ceux qui l'ont signée. Une pétition, si bien fondée qu'elle soit, qui ne recueille que quelques signatures, court grand risque d'être négligée ; mais si elle est signée d'une quantité considérable de noms, on peut espérer un accueil favorable. C'est pour cette raison que je vous invite à venir bien nombreux à la procession des Rogations, pour que nos prières soient plus efficaces. J'y insiste, parce que j'ai le regret de voir s'augmenter chaque année les abstentions. Il n'en était pas ainsi autrefois. Reverrons-nous jamais ces temps où une longue suite de fidèles recueillis et priant passaient dans nos rues, précédés des saintes images, au son des cloches et au chant des Litanies, faisaient une station près

des croix érigées sur le bord des chemins, entouraient le pasteur et priaient avec lui pendant qu'il bénissait la campagne ?... Je ne verrai pas, cette affluence, je le sais bien, mais je voudrais au moins que toutes les familles fussent représentées à cette pieuse démonstration, et que si les parents sont absents, les enfants fissent acte de présence.

Une pétition qui est signée d'un grand nombre de personnes peut déjà prévoir légitimement un bon accueil ; mais son succès sera encore plus certain, si elle est apostillée par des hommes éminents, par de hautes influences. Nous savons quelle est près de Dieu la puissance d'intercession des saints, et c'est pourquoi, en ces jours des Rogations, nous les prions de nous venir en aide, d'appuyer nos requêtes, de joindre leurs supplications aux nôtres afin qu'elles soient plus sûrement exaucées. Dans ce chant des Litanies, nous appelons à notre secours, nous invoquons successivement la Sainte Vierge, les anges, tous les esprits qui peuplent la cour céleste, les patriarches et les prophètes, les apôtres et les évangélistes, les disciples du Christ et les saints Innocents, les martyrs, les pontifes et les confesseurs, les prêtres et les lévites, les moines et les ermites, les vierges et les veuves, tous les saints et toutes les saintes, et nous disons à tous : « Intercédez pour nous, *ora pro nobis.* »

Une pétition n'obtient pas toujours un effet immédiat. Que faire alors ? Il faut la renouveler, il faut insister. Voilà pourquoi ce n'est pas seulement une fois et pendant un jour, c'est pendant deux jours, pendant trois jours que nous adressons à Dieu la même supplication et que nous le prions de protéger nos biens et nos personnes.

Au retour de la procession, vous lirez avec une pieuse attention les prières de la messe, et vous verrez que tout y est bien approprié pour raviver notre foi et augmenter notre confiance dans la prière. — L'Introït nous rappelle que Dieu est notre refuge et notre libérateur, et que le cri de notre voix monte jusqu'à lui, dans les hauteurs du ciel. — L'Épître, qui est de S. Jacques, évoque le souvenir d'Elie et l'efficacité de sa prière. Le prophète Elie, qui était un homme comme nous, sujet à toutes les misères de la vie, demanda à Dieu avec ferveur qu'il ne plût pas, et il cessa de pleuvoir pendant trois ans et demi. Ayant prié de nouveau, le ciel donna de la pluie et la terre produisit ses fruits. — L'Évangile des Rogations nous remet sous les yeux cette page où Notre-Seigneur nous recommande la persévérance dans la prière, l'insistance jusqu'à l'importunité. Supposons, dit-il, que l'un de vous ait un ami, et qu'au milieu de la nuit il aille le trouver pour lui dire : « Mon cher, prêtez-moi donc trois pains, car voilà qu'un de mes amis qui était en voyage m'arrive à l'instant, et je n'ai absolument rien à lui offrir ; » que si cet homme, de l'intérieur de son logis, lui répondait : « Ne m'importunez pas : ma porte est fermée, mes enfants dorment, je ne puis me lever pour vous en donner ; » n'est-il pas vrai que si le visiteur nocturne persiste à frapper, son ami finira par se lever, non pas précisément par sympathie pour lui,

mais à cause de son importunité, et il mettra à sa disposition tout ce dont il a besoin ? « Je vous dis de même, conclut Notre-Seigneur, demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et on vous ouvrira ; car quiconque demande obtient ; quiconque cherche trouve ; et à qui frappe la porte s'ouvre. »

De telles promesses, tombées des lèvres du Christ, doivent stimuler votre bonne volonté et vous engager à prendre part à la procession des Rogations. Vous viendrez donc en grand nombre ; et vous ne songerez pas seulement à vos intérêts matériels, vous songerez aussi à vos intérêts spirituels. Vous demanderez à Dieu une bénédiction pour vos biens temporels ; vous lui demanderez encore une bénédiction pour vos âmes, pour vos familles, pour la paroisse, pour la France, pour l'Eglise ; et je n'ai pas besoin de vous recommander le silence, le recueillement, la gravité, le bon ordre dans la procession. Ainsi soit-il !

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR N.-D. DE PELLEVOISIN

XI

SEPTIÈME APPARITION. — « PAR MOI IL TOUCHERA
LES CŒURS LES PLUS ENDURCIS »

I

Cette fête de la Visitation parut bien douce à Estelle. C'était le bonheur sans mélange, autant qu'on peut le goûter ici-bas. Elle vivait en Jésus-Christ et Jésus-Christ vivait en elle. Elle vivait aussi du souvenir de la Sainte Vierge.

Celle-ci lui avait dit : « Je reviendrai ! » Quand reviendrait-elle ? La ferait-elle encore attendre plusieurs mois ? Estelle ne le pensait pas. Quelque chose lui disait que ce serait bientôt ; elle avait reconnu cela à l'accent que Marie avait mis dans ses paroles.

Aussi, le soir, elle ne veut pas se mettre au lit, parce qu'elle est persuadée que Marie va venir. Cependant on insiste ; il est dix heures et demie, elle a promis d'être calme et docile, alors, par obéissance, elle se couche, et bientôt elle s'endort.

Tout à coup elle s'éveille, et s'imaginant qu'elle a dormi longtemps, elle se lève et s'enveloppe de sa robe afin de voir l'heure. Il n'est pas encore minuit.

Elle a confiance qu'elle va revoir la Sainte Vierge, et, dans cet espoir, elle se met à genoux et dit : « Je vous salue, Marie ! »

Alors la Reine du ciel lui apparaît, tout auréolée de lumière ; des gouttelettes lui tombent des mains, pressées et éblouissantes, comme si elle venait répandre avec plus d'abondance encore ses grâces sur les âmes. Dans ses yeux brille une ineffable bonté, et ses lèvres sourient avec amour.

Mais cette apparition diffère des autres en ce qu'une guirlande de roses de toutes les couleurs,

mais surtout blanches, rouges et jaunes, l'entoure, partant des pieds jusqu'au sommet de la tête où elle s'épanouit en un diadème splendide. Ces roses sont, celles-ci large ouvertes, celles-là effeuillées, d'autres à peine écloses ou en bouton. Elles exhalent un arôme plus doux que la brise parfumée du matin, un arôme céleste à qui rien ne saurait être comparé sur terre, qui embaume les sens, qui embaume aussi l'âme. Ces roses odorantes, cette fraîcheur douce, cette lumière d'aurore ravissent Estelle dont les regards se portent du visage aimable de l'Apparition aux guirlandes de roses qui lui font un cadre délicieux.

La Sainte Vierge demeure un instant immobile, puis elle croise les mains sur sa poitrine, et ses yeux se reposent avec tendresse sur la voyante que ce regard enivre de bonheur. Comme celle-ci la contemple en une sorte d'extase, Marie ouvre ses lèvres radieuses et lui dit : — « Tu as déjà publié ma gloire. »

Comment a-t-elle déjà publié la gloire de Marie ? Sans doute par ses entretiens avec les personnes qui ont connu le mystère de sa guérison, par la renommée qui s'en est répandue, mais plus sûrement par l'air de sincérité que respire sa personne, par la conformité de ses actes avec ses paroles, par son attitude pénétrée lorsqu'elle s'unit à son Dieu dans la sainte communion. Elle est vraiment une adoratrice en esprit et en vérité.

« Là, écrit-elle, la Sainte Vierge me confia quelque chose dont je dois garder le secret. »

Marie reprend ensuite : — « Continue. Mon Fils a aussi quelques âmes plus attachées. Son cœur a tant d'amour pour le mien qu'il ne peut refuser mes demandes. Par moi il touchera les cœurs les plus endurcis. »

Ici s'esquisse le caractère particulier de la dévotion qu'annonce l'Apparition. Les âmes les plus attachées à Jésus-Christ la comprendront, elles seront aussi des âmes privilégiées. C'est Marie qui prend en main la cause de son Fils, à qui elle demandera la conversion des pécheurs, et « il ne peut refuser ses demandes. » Par elle « il touchera les cœurs les plus endurcis. » Ce sont les paroles mêmes que le Sauveur a adressées à la bienheureuse Marguerite-Marie. Il est donc permis de conclure que la Sainte Vierge veut développer elle-même la dévotion au Sacré-Cœur, qui, par elle, prendra un accroissement nouveau.

Et à mesure qu'elle parle, ses traits s'animent, s'enflamment et revêtent une expression de miséricorde et d'autorité qui la rend inexprimablement belle. La voyante la contemple, les yeux dans les yeux, attirée vers elle comme par un invincible aimant.

Cependant elle n'est point tirée hors de ses sens et elle garde la pleine possession d'elle-même, de tous les événements dont elle a été témoin depuis la nuit du 14 au 15 février. Ils lui reviennent à l'esprit, et particulièrement cette masse de papier, ces feuillets épais et serrés qu'elle a vus dans la seconde apparition. Alors elle demande naïvement :

— Ma bonne Mère, que faudra-t-il faire de ce papier ?

La vision répond : — « Il servira à publier ces récits, comme l'ont jugé plusieurs de mes serviteurs. Il y aura bien des contradictions. Ne crains rien. Sois calme. »

Elle désire donc que « ces récits soient publiés », et abondamment, si l'on se reporte à la quantité des feuillets qu'Estelle a vus ; les contradictions ne devront pas arrêter ceux qui s'occuperont de cette œuvre. Pour elle, sans doute, elle en ressentira le contre-coup. De là cette recommandation renouvelée : « Ne crains rien, sois calme. »

II

Cependant le public demandera des preuves de ses apparitions. Estelle doit publier la gloire de Marie, donc raconter ce qu'elle a vu. On ne la croira pas si elle n'apporte le témoignage éclatant de la puissance divine, le miracle qui montrera sa mission. Elle hésite toutefois à exprimer son idée, à formuler son désir. L'expression lui manque. Alors elle expose à la Sainte Vierge l'objet de sa demande en se bornant à dire pour toute raison :

— Ma bonne Mère, pour votre gloire, s'il vous plaît !

La Sainte Vierge sourit d'un doux sourire qui illumine son visage, et elle répond par ces paroles qui caractérisent bien ce que sera la dévotion de Pellevoisin : — « Est-ce que ta guérison n'est pas une des plus grandes preuves de ma puissance ? Je suis venue particulièrement pour la conversion des pécheurs. »

Ce qui signifie ? — Des miracles ? Celui de ta guérison suffit, il est assez constant et les preuves abondent qui le rendent incontestable. Les âmes de foi croiront ; « les plus attachées » à mon Fils ne concevront aucun doute. Pellevoisin ne sera pas la terre des miracles éclatants comme Lourdes, mais la terre des miracles spirituels, des guérisons d'âmes, des conversions invisibles, des grâces intérieures. Les dons de la Sainte Vierge ne se ressemblent pas, ses faveurs non plus. Elle n'apparaît pas à la Salette, à Lourdes, à Catherine Labouré, aux enfants de Pontmain, avec le même appareil ni dans le même but. Chacune des dévotions qu'elle encourage, pour la consolation et le réconfort des âmes, diffère, comme diffère la clarté des étoiles. Elle est venue à Pellevoisin « particulièrement pour la conversion des pécheurs. »

Estelle écoute, elle est toute pénétrée de ces paroles qui lui ouvrent des horizons d'âmes qu'elle ne soupçonnait pas, et qui l'éclairent sur sa mission. Les pécheurs convertis publieront aussi la gloire de Marie. Cependant elle revient à sa première pensée : elle désirerait des preuves éclatantes de la puissance de la Sainte Vierge ; non pour elle qui est convaincue parce qu'elle a vu, mais pour ceux qui n'ont point vu et qu'elle voudrait amener aux pieds de la bonne Mère, pour les convertir, pour célébrer les louanges de celle que les chrétiens appellent l'Etoile de la mer, et qui est leur étoile directrice parmi les orages de la vie. À ce

désir intime la Sainte Vierge répond : — « On verra plus tard. »

Alors l'Apparition s'éloigne, s'efface peu à peu ; les guirlandes de roses disparaissent, ainsi que leur parfum céleste, la lumière s'éteint. Estelle suit quelque temps la Sainte Vierge des yeux, jusqu'à ce que les derniers rayons aient cessé de luire. Elle médite sur ces paroles mystérieuses : « On verra plus tard. » Elle se demande ce qu'elles signifient. « Plus tard », quand sera-ce ? Et que fera Marie alors ? Sans doute qu'elle répandra des grâces nouvelles. Lesquelles et de quelle manière ? A toutes ces questions elle ne saurait répondre ; elles demeurent le secret du ciel.

Estelle se rappelle ce qu'elle a entendu et compris.

Elle a déjà publié la gloire de la Sainte Vierge. Celle-ci lui a rendu témoignage de son zèle à lui obéir.

Il y a d'autres âmes « plus attachées » au Sauveur ; elle devra donc les rechercher, s'associer à elles pour propager la dévotion qui lui est recommandée et qui n'est autre que la dévotion au Sacré-Cœur. Alors, par Marie, Jésus touchera les cœurs les plus endurcis.

Elle ne doit point redouter « les contradictions », mais demeurer « calme ». Ces deux recommandations reviennent toujours, pressantes, parce que l'homme est sujet au découragement quand les contradictions éclatent, ces contradictions qui sont nécessaires pour établir les œuvres de Dieu, comme le vent est nécessaire pour éprouver et fortifier les jeunes arbres. Mais « les récits » des bienfaits de Marie, il faudra les « publier » pour l'édification des uns, pour la foi des autres. Les âmes prendront confiance en Marie si bonne et si puissante ; les bons se réjouiront, les tièdes sentiront croître leur ardeur. Cette masse de papier indique que ces récits devront être multipliés, complets, détaillés. La Sainte Vierge entend peut-être aussi encourager la bonne presse et demander qu'elle prenne de plus en plus d'extension, puisqu'elle est seule à publier ses bienfaits et sa gloire.

XII

HUITIÈME APPARITION. — « JE SUIS VENUE
POUR TERMINER LA FÊTE »

I

Le lundi 3 juillet 1876, le nonce apostolique présidait le couronnement de Notre-Dame de Lourdes. Mgr Pie, évêque de Poitiers, prit la parole et il célébra devant le cardinal Guibert, archevêque de Paris, trente-trois archevêques et évêques, et une foule évaluée à cent mille personnes, la gloire de Marie-Immaculée.

Son discours vaut d'être rappelé, ainsi que cette magnifique solennité.

« Le dépôt sacré de la révélation, dit-il, a été clos avec l'ère apostolique. A la différence de l'ancienne loi, sous laquelle le canon des Ecritures demeura ouvert jusqu'aux derniers jours d'Israël,

le nôtre est scellé par la prophétie de S. Jean, qui d'ailleurs embrasse les destinées de l'Eglise et des sociétés jusqu'à la fin des temps. Mais il ne suit pas de là que la révélation privée ait été exclue de l'économie de la loi nouvelle. La raison toute seule nous enseigne qu'il est toujours libre à Dieu de se mettre en rapport avec sa créature ; et les annales de l'Eglise nous montrent de siècle en siècle de grands fruits de sainteté obtenus, de grandes lumières et de grandes grâces octroyées aux âmes, des consolations et des directions très opportunes offertes au peuple chrétien par la voie de ces communications extraordinaires. « A toutes les époques, dit l'Ange de l'école, il y a toujours eu quelques personnes favorisées des lumières surnaturelles, non pour révéler une nouvelle doctrine de foi, mais pour la direction de la conduite humaine ¹. »

Dans les révélations de Lourdes, rien de nouveau pour la doctrine : c'est la confirmation, par la bouche même de la Sainte Vierge, du dogme défini de son Immaculée Conception ; rien qui soit contraire à la morale chrétienne, puisque c'est une exhortation à la prière et à la pénitence. Suivant les recommandations de l'Eglise, la voyante s'en est ouverte « à ceux qui ont autorité et compétence, lumière et grâce d'état. » Au milieu de ces faveurs, elle a gardé la tranquillité et l'aisance de l'âme, ainsi que l'humilité. « Le très prudent évêque » de Tarbes et son clergé ont opposé à l'empressement des fidèles pendant plusieurs années une réserve, une abstention, un silence dont s'indignait presque la ferveur des multitudes, en présence des guérisons frappantes qui se multipliaient.

Le 25 février 1858, une pauvre enfant crut avoir rapporté des grottes de Massabielle la mission « d'aller dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle et qu'on y doit venir en procession. » Le même jour elle a reçu l'ordre « d'aller boire à la fontaine », et la fontaine qui n'existait pas, ayant commencé à jaillir sous les doigts de l'enfant, n'a plus discontinué.

Et la chapelle est bâtie, et l'on y vient en procession. Et quelle chapelle, et quelles processions ! Et le nombre de ceux qui ont bu de l'eau de la fontaine ne peut plus se calculer, et cette eau, avec la prière et la grâce de Dieu, a produit des guérisons *renversantes*, selon l'aveu d'un esprit fort : de sorte que l'argument sur lequel l'Eglise a coutume de baser son jugement, l'argument de l'attestation divine formulée par le miracle, se trouve ici non point à l'état accidentel et transitoire, mais à l'état permanent et presque continu. « *Si non verbo creditis, rebus credite* : Si vous ne croyez point à la parole de l'enfant, vous ne pouvez refuser de croire aux choses qui ont suivi la parole. »

Les rationalistes avaient dit : — C'en est fait du surnaturel !

« Eh bien ! voici que le surnaturel afflue, voici qu'il déborde, voici qu'il suinte du sable, et du rocher, voici qu'il jaillit de la source, voici qu'il déroule en longs replis les vagues vivantes d'un

fleuve de prières, de chants et de lumières ; voici qu'il s'abat, qu'il se précipite sur des foules que personne ne peut dénombrer, et qui sont emportées par la force supérieure d'un courant auquel rien ne résiste.

« O hommes de la libre pensée, vous n'avez voulu en croire ni Moïse et les prophètes, ni le Christ et ses apôtres, ni l'Eglise et ses jugements solennels. Eh bien ! voici que dans cette gorge de la montagne, dans une anfractuosité longtemps inaccessible, Marie, la mère de Dieu, apparaîtra et parlera à une humble fille des champs : la fille des champs racontera ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu. Ailleurs ils étaient deux, elle sera seule à voir et à entendre. Elle n'aura pour elle ni l'autorité de Moïse et des prophètes, ni celle du Christ et de ses apôtres. L'Eglise même, par son tribunal de première instance, par la sentence du juge ordinaire qui est l'évêque, se contentera de délivrer un certificat de crédibilité, sans imposer à personne une obligation doctrinale et pratique : pourvu qu'on demeure dans les limites du respect, l'abstention est permise. Et dans ces conditions, la croyance s'impose d'elle-même avec tant d'autorité et d'efficacité que le monde entier s'en émeut... »

Et l'illustre évêque de Poitiers redit avec des accents inoubliables cette journée de triomphe de la Sainte Vierge, cette heure où Pie IX, par le ministère de son vénérable délégué, couronnait sa propre sentence en couronnant l'image de celle qui s'est ici nommée et déclarée elle-même « l'Immaculée-Conception. »

II

Estelle ignorait absolument que ce jour-là les bords du Gave retentissaient des acclamations d'une foule enthousiaste qui fêtait le couronnement de la Sainte Vierge. Mais comme deux jours de suite Marie avait daigné lui apparaître, elle attendait encore le soir sa chère visite et cette attente la rendait toute fiévreuse.

Et voici que Marie, dans sa maternelle condescendance, se montre encore à sa fille bien-aimée. Comme la nuit précédente, elle est entourée de sa guirlande de roses, baignée dans une sorte de clarté immatérielle, dans une atmosphère divine, inondée de parfums que la terre ne connaît point.

Elle ne demeurera que quelques minutes. Elle s'arrête un instant devant la voyante et lui dit : — « Je voudrais que tu fusses encore plus calme. Je ne t'ai pas fixé l'heure à laquelle je devais revenir, ni le jour. Tu as besoin de te reposer ; je ne resterai que quelques minutes. »

Dans ces paroles il y a un léger reproche, comme celui que Notre-Seigneur adressa à sainte Marthe qui exagérait sa sollicitude ; ou plutôt un désir, mais formel. Marie trouve que son enfant n'est pas encore assez calme. Comment alors celle-ci pourra-t-elle porter les révélations nouvelles qui l'attendent ? Son anxiété lui vient peut-être de ce qu'elle ignorait le jour et l'heure de la Sainte Vierge. Marie toutefois, en prononçant ces mots, semble chercher une excuse pour Estelle qui a manqué de

¹ *Summa Theol.*, 2^a 2^{ae}, q. 174, art. 6, ad 3. — Voir les Œuvres de Mgr Pie, t. IX, p. 330-349.

calme, et qui s'est fatiguée dans son attitude d'âme expectante. Aussi, a-t-elle besoin de prendre du repos, et la Mère de Dieu qui songe à tout, même aux besoins du corps, le lui dit, en déclarant aussi qu'elle ne restera pas longtemps...

Mais ce n'est pas ainsi que l'entend la jeune fille. Elle a souffert sans doute du retard que la Bonne Mère a apporté à sa douce visite ; maintenant que Marie est là, elle veut la retenir, la contempler longtemps, s'enivrer de sa vision sainte et maternelle, s'entretenir avec elle. Que de choses elle lui dit ! que d'autres elle voudrait lui confier ! Ce qu'elle lui demande, nous l'ignorons, mais il est permis de le deviner d'après la réponse. Elle s'enquiert sans doute du motif pour lequel la Sainte Vierge est venue ce soir. Alors Marie lui dit avec un sourire de joie qui révèle son contentement : — « Je suis venue pour terminer la fête. »

Quelle fête ? Estelle l'ignorait en ce moment ; mais quand elle saura que c'était la fête du couronnement de Notre-Dame de Lourdes, avec quel bonheur, quelle reconnaissance elle méditera cette phrase ! Toute la journée Marie a été à Lourdes. Elle écoutait les prières de la foule, elle répandait ses grâces dans les âmes les plus pieuses ou les plus sincères ; elle entendait les magnifiques paroles par lesquelles l'évêque de Poitiers la glorifiait, insistait sur les merveilles du surnaturel qu'il faut opposer au naturalisme contemporain, qui fait de l'homme, élevé à l'honneur de l'adoption divine, un être sans raison, « se ravalant lui-même au rang des bêtes. » Et quand sa journée a été ainsi remplie par une distribution sans mesure de grâces, de lumières, de consolations, elle s'en est venue « terminer la fête » auprès de son enfant de Pellevoisin. Elle semble dire que sans cette visite, pour elle la fête n'aurait pas été complète.

Elle indique ainsi que des relations étroites existent entre Lourdes et Pellevoisin. Lourdes, c'est l'Immaculée-Conception que l'univers entier vient honorer dans la basilique qui s'élève au-dessus de la grotte, témoin des révélations de Bernadette. Pellevoisin, c'est la conversion des pécheurs, la grâce qui éclairera, et rendra tendres les cœurs les plus endurcis ; c'est le démon vaincu qui s'enfuira chassé par Marie ; c'est, par Marie, le triomphe du Sacré-Cœur.

Voilà ce que se dit, et ce que sut plus tard la voyante de Pellevoisin. Elle va maintenant prendre son repos, puisque la Sainte Vierge le lui a conseillé, elle est pleine de reconnaissance pour la Reine de l'univers qui l'a guérie et qui prend soin de lui dire qu'elle doit songer à sa santé physique. Car, aussi bien, n'est-ce point parce qu'elle succombe à la fatigue qu'elle n'est pas encore assez calme ?

Telle est la huitième apparition, la dernière qui ait eu lieu pendant la nuit. Les sept autres où Estelle recevra sa mission publique, se feront pendant le jour. Elle est préparée à la connaître.

XIII

NEUVIÈME APPARITION. — LE SCAPULAIRE
DU SACRÉ-CŒUR

I

Avant de passer à la mission publique que recevra Estelle Faguette, rappelons les grâces dont elle a été l'objet ainsi que les principales recommandations de la Sainte Vierge. Grâces et recommandations forment un ensemble admirable. Les grâces préparent son âme à sa mission, les paroles l'élèvent jusqu'au sommet de la vie surnaturelle et donnent l'esquisse d'un beau traité de la perfection.

1^o La Sainte Vierge lui annonce d'abord qu'elle souffrira encore cinq jours, en souvenir des cinq plaies de Jésus. Ensuite ce sera la guérison ou la mort.

2^o Le Fils s'est laissé toucher : elle guérira, mais sa vie sera pleine d'épreuves ; aussi aura-t-elle besoin de *patience et de résignation*. Sa mission sera de publier la gloire de Marie.

3^o La résignation a racheté ses fautes. Marie est toute-puissante sur le cœur de son Fils, et la *prière* est toute-puissante sur son cœur maternel. Estelle sera guérie, et pour sa prière et pour sa piété filiale ; mais qu'elle soit fidèle à la grâce.

4^o Qu'elle fasse tous ses efforts. C'est ainsi qu'elle publiera la gloire de Marie.

5^o Ces efforts sont la *simplicité* dans sa conduite, l'*accord* de ses actions avec ses paroles ; le *respect* pour la sainte Eucharistie, respect extérieur et intérieur ; la *docilité* aux avis de son confesseur ; l'*indifférence* pour les critiques du monde ; la confiance et la *fidélité* à Marie.

6^o Le *calme* et la patience : « Tu auras des peines, mais je suis là ! »

7^o La septième apparition lui révèle quelque chose des mystères du Cœur de Jésus. Il aime certaines âmes qui lui sont « plus attachées. » Il aime aussi les pécheurs, et par Marie il touchera les cœurs les plus endurcis. « Marie est venue particulièrement *pour la conversion des pécheurs* » et il faudra publier les récits de ses bienfaits.

8^o Enfin elle insiste sur « *plus de calme* » afin d'obtenir la paix de l'âme.

Estelle a entendu et pratiqué pendant six mois ces leçons. Son âme a fait des efforts afin de s'élever dans la perfection requise pour la mission qu'elle doit remplir. Pas assez peut-être, au gré de la Sainte Vierge.

Sa santé aussi est devenue plus vigoureuse. Elle a quitté la chambre des apparitions, où elle a tant souffert et reçu de si grandes grâces. Comme Mme de La Rochefoucauld est revenue dans sa villegiature, Estelle a repris son service au château de Poiriers vers la fin d'août. Mais elle éprouve un vif désir de retourner dans cette heureuse chambre où la Sainte Vierge lui a apparu huit fois. Elle y revient le vendredi 8 septembre, en la fête de la Nativité de Marie, elle y savoure la joie de ses souvenirs, et y éprouve tant de bonheur qu'elle se sent pressée de s'y rendre de nouveau le lende-

main samedi dans l'après-midi. Elle y va vers 2 h. 3/4.

Là, elle se met à genoux et dit avec ferveur son chapelet. Comme elle achève de le réciter, la Sainte Vierge lui apparaît dans une douce clarté. Elle n'est pas entourée de sa guirlande de roses multicolores, comme aux apparitions du 2 et du 3 juillet, mais elle porte ostensiblement sur sa poitrine le morceau d'étoffe blanche dont elle ne s'est jamais séparée depuis la première apparition.

Elle s'arrête un instant, promène autour d'elle son regard ferme et pénétrant, comme si elle observait l'attitude de ceux qui la servent et de ceux qui la combattent, puis elle abaisse ses yeux, un peu sévères, sur sa fille qui prie. Elle lui dit :

« Tu t'es privée de ma visite le 15 août ; tu n'avais pas assez de calme. Tu as bien le caractère du Français. Il veut tout savoir avant d'apprendre, et tout comprendre avant de savoir. Hier encore, je serais venue ; tu en as été privée. J'attendais de toi cet acte de soumission et d'obéissance. »

Elle avait à plusieurs reprises insisté sur « le calme », sur « plus de calme », parce que Dieu ne parle et ne se fait entendre que dans la paix et le silence de l'âme. Avec son caractère inquiet, Estelle s'est laissée aller à ses sollicitudes habituelles, se demandant : « Comment ferais-je pour accomplir ma mission ? » Elle s'appuyait trop sur elle-même où elle ne trouvait que défaillances, et ne comptait pas assez sur la grâce qui rend forts les faibles, qui choisit les éléments infirmes et méprisables pour confondre les sagesse et les prévisions humaines. C'est pourquoi en sa fête de l'Assomption Marie n'était point venue. La voyante s'était privée de sa visite parce qu'elle n'avait « pas eu assez de calme ». Elle n'avait point vu encore la pleine lumière, et se montrait impatiente d'agir. Elle n'avait pas appris et prétendait savoir. La Sainte Vierge lui en fait reproche, tout en rejetant cette disposition d'esprit sur son tempérament, sur son caractère français.

Le jour de sa Nativité, « elle serait venue » ; elle ne l'a pas fait, parce qu'elle a trouvé des dispositions imparfaites en celle qu'elle a pourtant comblée déjà de ses faveurs. Mais celle-ci l'a compris, elle a fait un acte sincère d'humilité et de soumission et Marie s'est laissée toucher. Elle est « venue. »

II

« A ce moment, raconte la voyante, je compris très bien que si je ne m'étais pas soumise et si je n'avais pas obéi, j'aurais été privée de la voir davantage. » De ceux qu'elle honore de grâces de choix, la Sainte Vierge exige une plus grande perfection ; elle exige particulièrement, avec beaucoup d'humilité, une entière bonne volonté. Estelle n'avait pas fait tous ses efforts pour rester calme et soumise, la bonne Mère le lui fait comprendre par un doux mais clair reproche. La voyante aussitôt sollicite un pardon que le cœur de la Mère est prêt à accorder. Ce dissentiment est oublié, sur les traits de Marie rayonnent maintenant la joie et la bonté, elle reprend la suite de sa consolante

doctrine et fait cette déclaration qui nous ravit : — « Depuis longtemps les trésors de mon Fils sont ouverts. Qu'ils prient ! »

Ces trésors, il les a révélés à S. Jean quand celui-ci reposait sur sa poitrine. S. Augustin les a chantés quand il disait : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai connue trop tard ! » La bienheureuse Marguerite-Marie les a vus « ouverts », dévoilés à ses yeux, lorsque le Sauveur lui a dit : « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes ! » Elle a souffert d'entendre Jésus se plaindre que plus il aime, plus il est méprisé. Le grand malaise de notre temps c'est le manque de prière. Les âmes sont privées de grâces, desséchées en quelque sorte comme de belles plantes privées d'eau : « Qu'ils prient ! » Et la rosée du ciel descendra pour leur rendre la vie, la fraîcheur et la beauté.

Après ces paroles, Marie soulève la petite pièce d'étoffe de laine blanche qui recouvre sa poitrine, et Estelle voit apparaître un cœur rouge, surmonté d'une croix, entouré d'une couronne d'épines entrelacées, et entr'ouvert d'un coup de lance. Du sommet s'élancent des flammes ardentes ; de la plaie du cœur jaillissent des gouttelettes de sang et d'eau qui tombent. Ce cœur sanglant ressort dans un relief vivant sur le fond blanc de la laine.

Estelle pense aussitôt que c'est un scapulaire du Sacré-Cœur.

En le montrant, Marie dit : — « J'aime cette dévotion. »

Puis elle fait une longue pause pour attirer l'attention de la voyante sur ce cœur plein d'amour pour les hommes. Quand elle a déclaré : « J'aime cette dévotion, » Estelle s'est sentie pressée de l'aimer aussi, cette dévotion, et de la propager. N'est-ce pas ainsi qu'elle publiera la gloire de la Mère en faisant aimer le Fils ? Car le Fils est la gloire de sa Mère. Après avoir bien articulé ces mots et s'être arrêtée un long instant pour en faire apprécier la gravité, l'Apparition ajoute : — « C'est ici que je serai honorée ! »

Telle est cette révélation fondamentale. Jésus a ouvert les trésors de son cœur. Pour les recueillir il faut les demander. « Qu'ils prient. » Ces trésors, c'est son cœur sacré, dont elle perçoit les battements d'amour. Mais ce cœur est surmonté d'une croix, couronné d'épines, blessé de la lance : voilà les épreuves, les embûches dont elle est menacée. Elle les supportera avec courage, et elles n'éteindront pas son zèle figuré par ces flammes vivantes qui s'en échappent. Les gouttes de sang et d'eau qui coulent de la blessure sont le symbole des grâces inépuisables qui sont versées sur les âmes des pécheurs. Quand le Sauveur eut répandu tout le sang de son cœur, de son côté jaillit de l'eau. Cela signifiait : « J'ai tout donné, tout sacrifié pour sauver les hommes, jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! J'ai épuisé les sources de la puissance et de la bonté infinies. »

Après ces paroles, la rayonnante Apparition s'efface peu à peu ; il ne reste plus que la simple lumière du jour : les chaudes clartés d'aurore qui

lui formaient un nimbe radieux se sont évanouies.

Il est 3 heures. C'est le moment où Jésus a expiré en poussant un grand cri, où Longin, pour se bien convaincre que le divin Crucifié a rendu le dernier soupir, lui a ouvert le côté et a pénétré ainsi jusqu'à son cœur. La Sainte Vierge a voulu que cette révélation parvint aux oreilles de la voyante à l'heure même où s'est accompli sur la croix le douloureux mystère.

La vision a duré sept ou huit minutes seulement. C'est le développement de la septième apparition où Marie a dit : « Je suis venue pour les pécheurs. Par moi mon Fils touchera les cœurs les plus endurcis. » Comment les touchera-t-il ? Par la révélation du scapulaire du Sacré-Cœur qui rappelle le sang du Sauveur versé pour nous, son amour immense pour les hommes. Marie prend parti pour son Fils, elle est le général qui conduira cette croisade. Elle aime cette dévotion, et elle conclut : « C'est ici, » à Pellevoisin, où il n'y a rien, « c'est ici que je serai honorée. »

XIV

DIXIÈME APPARITION. — LES VÊPRES

I

Elle est bien caractéristique, cette neuvième apparition que nous venons de raconter. La Sainte Vierge y parle sévèrement à Estelle qui a manqué à la grâce, et elle a un mot précis pour peindre les défauts du Français : « Il veut tout savoir avant d'apprendre, et tout comprendre avant de savoir. » C'est admirablement observé. Un moraliste de profession n'eût pas mieux rencontré. Nouvelle preuve que cette jeune fille sans instruction n'a pu inventer ses apparitions. Heureusement, le Français a ses qualités : il est bon, généreux et plein de bon sens. C'est pour ces qualités sûrement que la Sainte Vierge a pardonné.

La voilà donc maintenant, cette dévotion depuis si longtemps annoncée ! C'est la dévotion au Cœur de Jésus, mais dans des conditions nouvelles. Marie s'en fait l'apôtre ; et, comme d'instrument, comme de porte-voix, elle se sert d'une humble fille, malade dès longtemps, languissante sur son lit, mourante même. Elle accomplira un miracle éclatant pour la guérir. La science, même la plus difficile, doit l'admettre, puisqu'il est annoncé d'avance, et qu'il s'opère à point nommé, devant sept ou huit personnes. Estelle recouvre une brillante santé, son âme est pleine d'actions de grâces ; elle est bien résolue, dans son amour et sa reconnaissance, à publier la gloire de Marie et la Sainte Vierge lui en donne le moyen. C'est le scapulaire du Sacré-Cœur, symbole visible de cette admirable dévotion. La Reine de l'univers portait sur sa poitrine la blanche étoffe de laine qui le recouvrait, elle ne l'a soulevée que sept mois après, pour laisser voir le cœur enflammé et sanglant qui nous émeut et nous touche. Elle a attendu que la voyante y fût préparée, que son éducation surnaturelle fût avancée, sinon achevée, et elle lui a montré ce signe de la dévotion qu'elle fait sien, elle en

portera désormais les insignes, elle se plaira à s'en parer afin que les fidèles l'imitent.

Et c'est à Pellevoisin que Marie, l'apôtre du Sacré-Cœur, voudra être honorée. Elle a dit : « A Notre-Dame des Victoires ils ont bien assez de marques de ma puissance, au lieu qu'à Pellevoisin il n'y a rien. Ils ont besoin de stimulant. » Quel doux et puissant « stimulant » en effet ils trouveront dans cette révélation de la Sainte Vierge ! Pellevoisin va devenir une terre bénie, avec son sanctuaire privilégié où afflueront les pécheurs, où les serviteurs de Marie se plairont à venir prier.

Le lendemain de la neuvième apparition, le 40 septembre, vers 2 h. 3/4, Estelle était dans sa chambre, se préparant à aller aux vêpres. La Sainte Vierge lui apparaît, ornée du scapulaire du Sacré-Cœur, livrée surnaturelle dont elle ne se séparera plus. Cette fois elle paraît pressée, comme une personne qui a hâte d'accomplir un devoir, de se livrer à une occupation qui la sollicite. Les cloches retentissent alors, annonçant l'heure des Vêpres. Marie dit rapidement ces mots : « Qu'ils prient ! Je leur en donne l'exemple. »

Puis elle joint les mains, comme pour le recueillement et la prière, et disparaît aussitôt.

Son attitude est à remarquer. La veille elle a révélé le scapulaire, elle s'en montre aujourd'hui revêtue. Elle nous indique ainsi que nous devons l'imiter et prendre ce scapulaire de piété et de pardon.

Elle dit : « Qu'ils prient ! » Qui ? sinon les chrétiens qui vont assister à Vêpres, et ne doit-on pas conclure qu'elle blâme implicitement ceux qui n'y vont pas ? Sans doute la messe seule est d'obligation : l'Eglise n'a pas voulu multiplier les prescriptions qui obligent sous peine de péché grave. Mais il est certain que les chrétiens qui ne s'acquitteraient que de leurs stricts et absolus devoirs seraient de pauvres chrétiens : ce n'est pas la contrainte qui doit guider les cœurs fidèles qui aiment vraiment Jésus-Christ. Ils s'inspirent sans doute des commandements de l'Eglise, ils les observent avec soin ; mais ils font mieux, ils s'inspirent, pour le reste, de l'esprit de l'Eglise.

Or l'Eglise nous recommande avec l'Evangile de prier sans cesse, c'est-à-dire d'être animés de l'esprit de prière, d'adorer Dieu habituellement, dans notre âme, dans nos pensées. Le dimanche, nous adorons, à la sainte messe, Jésus-Christ qui devient présent sur l'autel, nous sanctifions la première partie de la journée ; mais cet acte religieux suffit-il pour que nous observions l'esprit de la loi ? Est-ce que le dimanche n'est pas le jour du Seigneur ? Est-ce que cette journée n'appartient pas tout entière à Dieu ? C'est donc pour nous un devoir strict de donner à Dieu non seulement une partie de la journée, mais la journée tout entière.

II

Aussi l'Eglise a-t-elle institué une prière liturgique spéciale, une prière publique, une prière du soir : les Vêpres, afin que soit consacrée officiellement à Dieu cette seconde partie du jour.

En conséquence, nous devons assister aux Vêpres.

« Qu'ils prient ! » dit la Sainte Vierge, en parlant de ceux qui se rendent aux Vêpres. C'est pourquoi aussi elle ne retient point Estelle, elle ne veut pas prolonger son apparition pendant que le devoir appelle ailleurs la jeune fille.

Elle ajoute : « Je leur en montre l'exemple. »

Quel exemple, sinon l'exemple de la prière ? Et où se rend-elle, sinon aux Vêpres ? Et pour nous apprendre comment il nous faut suivre cet office, elle joint les mains, elle se recueille, afin que « ses actions répondent à ses paroles. » Elle donne l'exemple de la simplicité, de la sincérité, de la prière, de la ferveur.

Et là, aux Vêpres, elle assiste, elle préside, invisible, entourée des anges, elle prie avec l'Eglise, elle regarde aussi ses enfants qui prient.

Les Psaumes, dit S. Basile, sont la voix de l'Eglise, voix qui chante sans cesse devant le trône de Dieu et de l'Agneau, voix qui nous instruit, nous révèle les desseins de la Providence et jusqu'aux mystères éternels qui se sont déroulés au sein de la Trinité divine. Les psaumes de Vêpres nous exposent en effet l'histoire ineffable de la génération et de l'élévation du Verbe ; puis ils célèbrent les magnificences de Dieu, le bonheur de l'homme juste, le châtiment du pécheur ; ils chantent les louanges de Dieu, ses bienfaits, ses miracles en faveur de son peuple, la délivrance d'Israël qui est le symbole de la délivrance de l'âme retenue dans la captivité du démon. Que d'hommes sont semblables aux vieilles idoles : ils ont des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne pas entendre ! « Pour que Dieu soit convenablement loué par l'homme, dit S. Augustin, Dieu s'est loué lui-même. » Alors l'homme s'est servi de ces paroles mêmes de Dieu, heureux d'y trouver la manière de le louer dignement, car lui-même n'eût pas su découvrir des louanges convenables de la Divinité. C'est pourquoi ce grand docteur pleurait en entendant chanter les hymnes et les cantiques de l'Eglise, qui faisaient pénétrer la vérité dans son cœur et naître en lui les sentiments d'une efficace et féconde piété : « Et mes larmes coulaient, dit-il, et j'éprouvais du bonheur à pleurer. »

Cette prière de l'Eglise est en outre, ajoutait-il, un trésor inépuisable de richesses spirituelles où chacun peut puiser à son gré, dans une abondante mesure. — Quoi de plus propre enfin, concluait Mgr Freppel, que ces cantiques sacrés, à nous inspirer le sentiment de notre faiblesse, la confiance dans le secours céleste, la soumission à la loi divine, la force et la constance au milieu des épreuves de la vie !

Nous y retrouvons l'histoire du Sauveur, prédite par les prophètes, ses douleurs, ses persécutions, sa mort et sa gloire, « l'harmonieuse confession de la foi, une dévotion pleine d'autorité, la joie de la liberté, la proclamation du vrai bonheur, l'expression enthousiaste de l'allégresse¹, » sans par-

ler de la poésie la plus élevée qui soit au monde, car c'est une poésie inspirée, surtout une poésie qui prie. Les poètes ont essayé de chanter la gloire de Dieu, sa grandeur, sa beauté, ses magnificences ; mais leurs œuvres humaines gardent le cachet de l'impuissance humaine.

Dans cette neuvième apparition si rapide où elle ne prononce que quelques paroles, la Sainte Vierge nous donne donc de grandes leçons.

Il y a deux prières, la prière particulière et la prière publique.

La première, nous la faisons seuls ou en commun, dans notre chambre, le matin et le soir, ou dans la journée, quand la grâce nous sollicite à élever nos regards vers Dieu, à exprimer notre amour à Jésus-Christ. Cette prière est bonne, elle est agréable à Dieu, elle emprunte surtout sa valeur à notre union avec les âmes saintes qui prient avec nous, avec Jésus-Christ qui intercède pour nous.

Mais la prière publique est la prière officielle de l'Eglise, celle qu'elle a chargée ses prêtres de faire et qui se fait ordinairement dans ses temples. C'est la messe, ce sont les Vêpres. Cette prière, l'Eglise la répète dans l'univers entier. Elle est l'Epouse qui connaît tous les secrets du cœur de l'Epoux et qui lui est agréable. Jésus-Christ ne lui refuse rien. Venons donc unir notre faible voix à tant de voix puissantes et pénétrantes qui montent jusqu'au ciel ; nous bénéficierons de l'autorité de cette masse imposante de supplications qui trouvent sûrement le chemin du cœur de Dieu, et qui sont exaucées parce qu'elles se présentent sous le patronage du Sauveur et de sa sainte Mère.

Ici d'ailleurs Marie nous « montre l'exemple », l'exemple de la sanctification du dimanche : elle va aux Vêpres.

XV

ONZIÈME APPARITION. — L'ÉGLISE ET LA FRANCE

I

Le vendredi 15 septembre, en la fête de l'Octave de la Nativité, Estelle demanda la permission d'aller à Pellevoisin, pour y prier dans sa chambre. Comme la Sainte Vierge ne lui avait pas apparu le jour de sa fête, elle espérait être plus heureuse le jour de l'Octave, et surtout se sentir de nouveau pardonnée.

Elle y vint donc et y trouva « comme l'atmosphère de la Sainte Vierge. » Elle y éprouva des joies délicieuses. Puis elle sortit, pour y revenir vers 2 h. 3/4, — c'est à cette heure que Marie paraissait se plaire à se montrer à elle, — accompagnée d'une amie de Mme de La Rochefoucauld, Mlle de Tyran.

Celle-ci a raconté en ces termes ce dont elle fut témoin :

« Estelle commença à réciter son chapelet, à genoux, au milieu de la chambre. Elle en avait dit à peu près une dizaine et demie, lorsque, placée à deux pas d'elle environ, je n'entendis plus le bruit de ses lèvres, ni le souffle de sa respiration, ni le

¹ S. Ambroise. — Voir la Bulle *Divino afflatu*.

moindre frôlement des grains de son chapelet. Restée un peu en arrière, je ne pouvais voir ses yeux, mais je voyais très bien la vive coloration de ses joues. Elle demeura ainsi à genoux, environ trois quarts d'heure, complètement immobile, les mains jointes et un peu avancées. Au bout de ce temps, elle poussa un soupir profond et presque douloureux, sembla essuyer une larme et me demanda si je n'avais pas vu la Sainte Vierge. Elle me dépeignit le scapulaire du Sacré-Cœur et me raconta quelques particularités de sa vision. »

Ces particularités, les voici :

Estelle récitait donc son chapelet, avec ferveur, elle y apportait toute son attention et toute sa piété. La Sainte Vierge alors se révèle à elle, tout auréolée de gloire ; le scapulaire du Sacré-Cœur sur la poitrine, les bras tendus vers elle, les mains ruisselantes de grâces abondantes. Elle s'arrêta quelque temps, sans rien dire, puis elle promena partout ses regards, comme si elle observait au loin ce qui se passait.

Alors elle fit des confidences intimes à la voyante : — « Je te tiendrai compte, dit-elle, des efforts que tu as faits pour avoir le calme. Ce n'est pas seulement pour toi que je le demande, mais aussi pour l'Eglise et pour la France. Dans l'Eglise, il n'y a pas ce calme que je désire. »

Elle soupira, remua la tête et dit : — « Il y a quelque chose. »

— Elle ne me dit pas ce dont elle se plaignait, ajoute Estelle. Mais je compris sans peine qu'il s'agissait de quelque discorde.

Elle reprit lentement : — « Qu'ils prient et qu'ils aient confiance en moi ! »

La jeune fille s'est donc sentie réconfortée tout d'abord. Marie a vu qu'elle a fait des efforts pour se débarrasser des inquiétudes qui l'obsédaient, et pour acquérir « ce calme » que la Mère de Dieu désire sûrement plus que toute autre chose, puisqu'elle ne cesse d'y insister. La Sainte Vierge lui en tiendra compte. Aussi Estelle est-elle ravie, elle sent que ses fautes sont oubliées, pardonnées.

Mais ce calme, Marie le veut pour l'Eglise et pour la France.

Il ne règne pas dans l'Eglise. L'erreur du libéralisme relève la tête, elle refuse à Jésus-Christ ses droits sur la société, elle voudrait réaliser des systèmes en dehors de lui, faire des lois où il ne serait pas, ouvrir des écoles d'où il serait exclu. La vérité enseignée par l'Eglise dans toute sa pureté, dans toute son intégrité, est contestée ; dans les esprits on trouve un fond d'hérésie, inconsciente peut-être, mais réelle. « L'amour de la vérité, fait observer Bossuet, doit donner de l'éloignement pour tout ce qui l'affaiblit : et je dirai avec confiance qu'on est proche d'être hérétique lorsque, sans se mettre en peine de ce qui favorise l'hérésie, on n'évite que ce qui est précisément hérétique et condamné par l'Eglise. » Beaucoup d'intelligences orgueilleuses ont des préjugés contre l'Eglise, elles semblent toujours craindre qu'elle ne conduise pas bien les âmes ni les sociétés, qu'elle ne se trompe, qu'elle ne connaisse pas suffisamment les besoins

de son temps. Elles restent en garde contre elle et embrassent les opinions les plus risquées, sous prétexte que l'Eglise ne s'est pas prononcée.

Elles s'en tiennent à la lettre qui tue et ne s'imprègnent pas de l'esprit qui vivifie.

C'est pourquoi l'Eglise ne jouit pas du calme que Marie demande. « Il y a quelque chose ; » des esprits zélés et éclairés luttent pour faire connaître la vérité et pour établir la paix, mais le trouble demeure, précurseur des catastrophes, des hérésies et des schismes ; des discordes s'aggravent entre catholiques de tous les pays. « Qu'ils prient », car la prière est le grand préservatif contre l'orgueil, et c'est l'orgueil qui fait les hérétiques. Qu'ils ne se délient pas de l'Eglise, car Marie tient que ceux qui n'ont pas confiance au Pape n'ont pas confiance en elle non plus : « Qu'ils aient confiance en moi ! »

II

Voilà pour l'Eglise. Maintenant pour la France.

Ensuite, raconte la voyante, Marie me dit avec tristesse, mais sans pleurer : — « Et la France ! Que n'ai-je pas fait pour elle ! Que d'avertissements, et pourtant encore elle refuse d'entendre ! Je ne peux plus retenir mon Fils. »

Elle était émue, et ajouta : — « La France souffrira... »

Elle appuya sur ces paroles, s'arrêta encore et reprit comme une personne qui, au milieu d'une dure épreuve, entrevoit la délivrance : — « Courage et confiance ! »

C'est un écho précis des paroles de la Salette : « Je ne puis plus retenir le bras de mon Fils ! » La France est en effet le royaume de Marie, sa fille privilégiée. La Sainte Vierge l'a en quelque sorte inondée de ses grâces. Elle lui a révélé la Médaille miraculeuse, parlé à la Salette, à Lourdes, à Pontmain ; elle a multiplié les avis, les remontrances, les reproches, les encouragements. Elle paraît dans le monde ne s'occuper que de nous, elle est toujours chez nous ! Et pourtant la France « refuse d'entendre ».

Aussi « elle souffrira ». Qui pourrait dire que ce n'est pas juste, qu'elle ne l'a pas mérité, et même qu'elle n'a pas provoqué le châtement ? On comprend que Marie « ne puisse plus retenir son Fils » indigné des tentatives sacrilèges faites contre lui, contre sa divinité, son influence ; car il y a une conjuration évidente pour le chasser de partout, pour empêcher que son nom même ne soit prononcé et imprimé.

Cependant elle nous laisse espérer, malgré tout : « Courage et confiance ! »

Sans doute qu'Estelle fait observer à la bonne Mère, dans leur entretien intime, que personne ne voudra la croire quand elle redira ces paroles. Quel prestige, quelle autorité peut avoir une pauvre servante comme elle, qui d'ailleurs ne saura point parler ? La Sainte Vierge répond nettement à ses hésitations :

— « J'ai payé d'avance. Tant pis pour ceux qui ne voudront pas te croire. Ils reconnaîtront plus tard la vérité de mes paroles. »

De nouveaux miracles n'entraîneraient pas davantage les convictions. Les miracles éclatants, et en quelque sorte à jet continu, se font à Lourdes. Ceux qui veulent se convertir à coups de miracles peuvent suivre les magnifiques pèlerinages qui s'y rendent, et qui ne reviennent jamais sans avoir obtenu des faveurs signalées. Pellevoisin sera la terre où l'on prie dans le recueillement, le sanctuaire où règne « le calme », où les pécheurs se convertiront, gagnés par les grâces de la paix intérieure. La Sainte Vierge a donné d'avance par la guérison d'Estelle la preuve que ses apparitions sont réelles. Depuis longtemps aussi bien « elle a payé d'avance », souffert pour nous, retenu le bras de son Fils, parce qu'elle a pris cette « charge », fait des avances généreuses au peuple du Seigneur, à la France, aux âmes qu'elle veut convertir. Ceux qui ne voudront pas croire, verront et croiront plus tard ; « ils reconnaîtront la vérité de ses paroles ».

Deux choses sont particulièrement à remarquer dans cette onzième apparition. D'abord Marie ne sépare pas l'Eglise de la France ; leurs causes paraissent liées ensemble. Et cela nous rassure, car l'Eglise a les promesses de la vie éternelle. C'est une garantie pour notre patrie qui, elle, ne les a pas reçues. Ah ! si elle marchait avec l'Eglise, elle serait bientôt forte, vaillante, victorieuse de ses ennemis qui veulent sa ruine.

Ensuite Marie n'a pas un mot dur pour la France pourtant si ingrate. Elle a tout fait pour l'avertir, pour la sauver. La France n'a pas voulu l'entendre : « Elle souffrira ! » Et c'est justice. Il n'est pas un pays au monde qui ait reçu autant de faveurs, ni qui ait commis plus de crimes contre Dieu, contre l'Eglise. L'impiété officielle, la guerre à Dieu et à son Christ, la séparation violente et injuste de l'Eglise et de l'Etat, l'exil et la dissolution des Congrégations, leurs maisons spoliées, leurs biens dispersés, leurs chapelles profanées, les confiscations, les sacrilèges, tout cela crie vengeance vers le ciel. Cependant Marie n'impute pas ces crimes à la France. Le peuple sans doute en est responsable, mais la plupart de ces iniquités ont été commises malgré lui et sans qu'il ait été consulté. Son péché est un péché de faiblesse plutôt que de malice. Marie ne l'excuse pas, ne la blâme pas non plus.

Déjà la France souffre, dans son honneur, dans son orgueil, dans sa vitalité. Elle est abaissée devant les nations, son prestige s'efface, son armée a été affaiblie, sa natalité surtout diminuée. C'est le commencement de l'épreuve, du châtiment : « Elle souffrira. » Mais elle ne disparaîtra pas, puisque Marie nous dit : « Courage », pour supporter l'infortune, et « confiance » dans l'avenir, confiance en Dieu.

Après avoir fait ces révélations importantes, elle s'éloigna doucement. Estelle cessa de voir ses traits radieux : elle avait disparu.

Dans la seconde quinzaine d'octobre, Estelle se sentait sollicitée par le désir d'une nouvelle apparition. Elle y résistait, de peur d'être déçue. Mais plus elle essayait de détourner cette pensée, plus elle en était doucement et impérieusement saisie. Alors elle s'abandonna pleinement à la joie de revoir sa bonne Mère, et, dans son impatience, elle demanda à revenir à Pellevoisin le mercredi 4^{er} novembre.

Mme de la Rochefoucauld et Mlle de Tyran l'accompagnèrent. Elles entrèrent avec elle dans sa chambre et se mirent en prière. Il était un peu plus de midi.

Au bout d'un quart d'heure, Mme de la Rochefoucauld sortit ainsi que Mlle de Tyran, mais celle-ci entra presque aussitôt et elle aperçut Estelle immobile comme à la précédente apparition, les mains jointes, et dans un état de fixité telle qu'on ne percevait plus le mouvement de ses lèvres ni le souffle de sa respiration.

Voici ce que raconta la voyante.

La Sainte Vierge se manifesta à elle vers midi et demi. Elle avait les bras tendus vers elle, et portait le scapulaire du Sacré-Cœur. Debout dans une attitude ferme, elle regarda longuement une chose qui échappait à la vue d'Estelle. Elle parcourut des yeux tout l'horizon, attentive, interrogative et silencieuse.

Quand elle eut achevé son lent examen, elle abaissa sur la jeune fille ses yeux maternels avec une inexprimable bonté et disparut sans prononcer une seule parole.

De ce silence Estelle éprouva un grand chagrin. Elle pensa qu'elle avait déplu en quelque chose à la bonne Mère, rechercha dans sa conscience ce qui aurait pu l'offenser, et, ne trouvant rien, elle se contenta de faire cette prière, non sans angoisse :

— O ma bonne Mère, je vous ai promis de travailler à publier votre gloire. Je renouvelle de tout mon cœur ma promesse. Je ferai tous mes efforts pour vous obéir, et je m'engage de nouveau à faire, en tout votre volonté.

Cette prière pourtant ne la rassura point. Toute la soirée elle demeura triste, accablée et comme brisée. Elle avait vu sa Mère, et sa Mère ne lui avait rien dit ! Elle se souvenait pourtant du regard de bonté jeté sur elle, mais elle désirait la grâce, la caresse de sa parole ; elle ne prenait point son parti de ne l'avoir pas obtenue. Ce silence la laissait inquiète, parce qu'elle craignait d'avoir été infidèle aux inspirations de Marie.

M. Salmon lui fit observer que ce silence de la Sainte Vierge annonçait peut-être les adieux : « Elle vous a révélé le scapulaire, elle vous a fait comprendre qu'il faut le répandre ; elle n'a sans doute plus rien à vous dire. » La voyante répondit :

— Je ne sais pas, mais il me semble que ce ne sont pas des adieux, et que je reverrai la Sainte Vierge.

C'était la première fois que la Reine du ciel lui apparaissait sans lui parler ; aussi en gardait-elle une peine profonde : elle ne vivait plus et soupirait après l'heure désirée où elle jouirait encore non seulement de sa vue, mais du charme de sa voix.

Le dimanche suivant, 5 novembre, elle retourne à la chambre des apparitions, avec la supérieure des religieuses de Sainte-Anne, sœur Théodosie.

Elles arrivent à 2 h. 1/2. Elle se met en prière et récite son chapelet. Un instant après, sœur Théodosie sort pour achever quelques préparatifs avant d'aller aux Vêpres. Elle revient au bout de dix minutes. Estelle a quitté l'endroit où elle s'était agenouillée, pour prendre sa place ordinaire devant une statue de Notre-Dame de Lourdes. Elle est transportée en extase et complètement immobile. Le bruit qu'on fait dans la pièce ne la tire point de sa profonde oraison. Sa figure est calme, les yeux sont ouverts et fixes. Pas un seul mouvement des paupières, les lèvres non plus ne remuent pas. Elle regarde avec une attention extraordinaire un objet invisible dont la vue la ravit.

Frappée de cette attitude extatique, la religieuse s'approche d'elle, de manière à bien voir son visage et ses yeux. Elle observe avec soin l'expression des traits : Estelle paraît heureuse. A peine si l'on aperçoit le souffle de sa respiration, qui sort doucement et sans bruit.

L'immobilité persiste jusqu'à la fin. Alors la voyante pousse de gros soupirs. L'entretien a sans doute été bien touchant, car elle fait le geste d'essuyer des larmes.

Que s'était-il passé pendant cette extase qui se termina à 3 h., au moment où sonnaient les Vêpres ?

La Sainte Vierge était apparue à sa servante, la figure rayonnante de joie, belle, souriante, aimable, sans une ombre d'inquiétude sur les traits cette fois, sans aucune préoccupation des yeux.

La jeune fille, elle, demeurait sous l'impression pénible de la douzième apparition. Pourquoi la Sainte Vierge ne lui avait-elle point parlé ? Elle se le demandait toujours, et elle en trouvait des raisons qui l'aidaient à faire des actes d'humilité. Pourquoi la Bonne Mère prendrait-elle attention à une âme aussi imparfaite que la sienne ? Marie avait cru trouver en elle un instrument capable d'agir suivant ses volontés, de publier sa gloire et de redire ses miséricordes aux pécheurs ; elle constatait qu'elle s'était trompée, que l'instrument était défectueux et ne pourrait servir à rien. Quoi ! elle, la petite fille du peuple, sans instruction, sans mérite aucun, avait pu penser qu'elle serait jugée digne des faveurs célestes ! Maintenant elle était bien revenue de son illusion, et elle s'humiliait devant la Sainte Vierge d'être si misérable, si peu de chose. D'autres à coup sûr feraient mieux qu'elle, et Marie devait porter ses yeux ailleurs.

L'Apparition la regardait, elle voyait ses pensées et ses sentiments, elle suivait ses raisonnements, et cette humilité la ravissait. Il y avait toujours au fond de l'âme d'Estelle le regret de n'avoir pas correspondu aux desseins de la Sainte Vierge, mais c'était uniquement sa faute à elle. Elle n'avait pas fait « les efforts », qui lui avaient été demandés.

Alors la Bonne Mère eut pitié d'elle, et pour mettre fin à ses inquiétudes elle la regarda avec douceur, lui sourit avec une indicible tendresse et lui dit : — « Je t'ai choisie ! »

Aussitôt toutes les inquiétudes de la voyante se dissipent : Marie l'a choisie ! Elle ne peut croire à une si grande grâce. Mais puisque l'Apparition le lui a dit, elle ne saurait douter. Le souvenir du

silence de la douzième vision s'évanouit, comme s'évanouit un cauchemar au réveil. C'était comme un nuage noir qui l'avait effrayée, mais qui maintenant avait disparu pour faire place aux rayons radieux d'un beau soleil.

Elle est heureuse, toute transportée de bonheur, elle se fond en reconnaissance, en action de grâces, en amour, en mille bons vœux. La Sainte Vierge redoute peut-être qu'elle ne perde quelque chose de sa juste humilité, et elle met les choses au point d'un mot décisif, mais sans cesser de sourire : — « Je choisis les petits et les faibles pour ma gloire. »

Il est donc bien vrai que la voyante est un instrument imparfait et sans valeur ; mais S. Paul n'a-t-il pas dit que Dieu choisit les infirmes pour confondre les forts, afin qu'apparaisse uniquement l'action divine ? La Sainte Vierge exprime à sa manière la même doctrine. Qu'était-ce que Catherine Labouré, les bergers de la Salette, Bernadette de Lourdes, les enfants de Pontmain ? C'étaient « des petits et des faibles que la Sainte Vierge avait choisis pour sa gloire. » Estelle continuerait cette série « des petits et des faibles, » contente si elle a pu faire aimer la Mère de Dieu, publier sa tendresse maternelle pour les pécheurs.

L'Apparition s'est arrêtée un instant, afin de bien faire entrer ses enseignements, puis elle ajoute : — « Courage ! le temps de tes épreuves va commencer ! »

Elle croise les mains sur sa poitrine et disparaît. Estelle a bien observé comment plusieurs fois le scapulaire du Sacré-Cœur s'est détaché sur la poitrine de Marie avec des couleurs rouges, vivantes et d'ardentes flammes ; Marie le couvrait de ses mains pour indiquer qu'il lui est cher et qu'il le protège. Le fond de blancheur, c'est la pureté, le rouge c'est la charité, les deux vertus qui sont les plus agréables à la Mère de Dieu et des hommes, et qu'elle exige de ses serviteurs.

De cette treizième apparition, Estelle a retenu surtout des impressions d'allégresse. Elle était inquiète, mais elle sait maintenant qu'elle a été « choisie ». Elle ne va pas s'enorgueillir de ce choix cependant, parce que les choix du ciel se portent toujours sur les petits et les faibles. Elle craignait seulement d'être rejetée ; elle ne l'est pas, puisqu'elle est élue ; les paroles qu'elle a entendues ne feront que la fortifier dans son humilité.

Marie lui a bien annoncé des épreuves qui vont commencer, et recommandé d'avoir du courage. Il semble que ces paroles n'aient mêlé aucune amertume à sa félicité intime, car toute la soirée elle est joyeuse. On le remarque d'autant mieux que, les jours précédents, elle ne parvenait pas à déguiser un sentiment d'angoisse.

La treizième apparition a pris fin, parce que c'est l'heure des Vêpres. La Sainte Vierge ne la prolonge point, parce que nous savons qu'elle recommande d'assister aux offices liturgiques. Elle veut qu'Estelle se rende aux Vêpres, afin d'y chanter les louanges de Dieu et de méditer devant Jésus-Christ sur les grâces précieuses qu'elle a reçues.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 maii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 14 mai 1914

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Ascension. — I. Les avenues du ciel, 369. — II. La croyance au ciel, 371. — III. Les fruits de l'Ascension, 373.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXVI. 5^e Dim. après Pâques : La prière, ses espèces, ses qualités, 376. — XXVII. Ascension : Le bonheur du ciel, 379.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXIV. 5^e Dimanche après Pâques, 382. — XXV. Dimanche dans l'octave de l'Ascension, 385.

Lectures pour le Mois de Marie sur N.-D. de Pellevoisin. — XVII. 14^e Apparition : « Il faut en faire beaucoup d'autres, » 389. — XVIII. 15^e Apparition : « Tu iras toi-même trouver le Prélat, » 390. — XIX. Mgr de la Tour d'Auvergne, 392. — XX. Pellevoisin et le Pape Léon XIII, 394. — XXI. Les épreuves, 396. — XXII. *Regnum Galliae, regnum Mariae*, 397. — XXIII. Marie et la Révolution, 399.

SERMONS POUR L'ASCENSION

I

LES AVENUES DU CIEL

Mes frères,

Vous connaissez ce passage de l'Evangile qui nous montre Salomé, la mère des fils de Zébédée, aux pieds de Jésus. Elle était proche parente de la Sainte Vierge, et cette communauté du sang avec le Sauveur l'autorisait bien, lui semblait-il, à réclamer pour ses enfants, les apôtres Jacques et Jean, quelque privilège.

— Que voulez-vous ? lui dit Jésus.

— Ce serait, répondit-elle, que mes deux fils que voici, fussent assis à vos côtés, dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.

Les autres apôtres, poursuit l'Evangile, s'indignèrent contre Jacques et Jean qui osaient, par la bouche de leur mère, formuler de telles prétentions. Mais cette indignation même prouve qu'ils partageaient l'erreur ambitieuse des deux fils de Salomé, et qu'ils ne voyaient dans la mission de Jésus qu'une entreprise terrestre, destinée à relever le trône glorieux de David.

Plus éclairés qu'ils ne l'étaient à ce moment-là, nous savons que le royaume du Fils de Dieu n'est pas de ce monde. C'est le ciel, où il règne maintenant dans sa gloire, à la droite de son Père, au milieu des anges et des saints ; le ciel qu'il nous a ouvert par ses souffrances et par sa mort ; le ciel où il est allé nous préparer une place ; le ciel enfin vers lequel, en ce jour de l'Ascension, se tournent toutes nos pensées, toutes nos aspirations et tous nos regards.

Mais ne croyons pas, comme les fils de Zébédée, qu'il suffise de le demander pour l'obtenir. Non,

non ! Jésus ne le donne point par un acte arbitraire de sa volonté. *Non est meum dare vobis*. Il faut le gagner, et c'est pour ceux-là seuls qui le méritent que le Père des souveraines justices l'a préparé : *sed quibus paratum est a Patre meo*.

Mais comment le gagner ? Jésus nous l'a dit. Ouvrons l'Evangile et nous verrons qu'il a dessiné cinq grandes avenues dans lesquelles nous n'avons qu'à nous engager pour arriver à ce terme bienheureux.

Ce sont ces avenues royales que nous allons aujourd'hui reconnaître.

I

La première est l'*humilité*.

Parmi toutes les préférences du Christ se place en premier lieu celle qu'il ne cessa de manifester pour les petits enfants.

C'est eux, tout d'abord, qu'il appelle à souffrir et à mourir pour lui. A peine est-il né qu'il les associe à ses persécutions. Dès le lendemain de sa venue sur la terre, il cueille leurs âmes innocentes et les enveloppe dans la pourpre sacrée du martyre, et il les offre à son Père, comme les prémices de son apostolat.

Puis, quand il a commencé, semeur infatigable, à répandre l'Evangile dans les sillons arides et desséchés de Juda, son bonheur, je dirais presque son repos, est d'appeler auprès de lui les petits enfants. Il n'est jamais si joyeux que lorsqu'il se voit entouré d'une couronne de petites têtes, que lorsqu'il voit de petits yeux candides se poser sur lui, que lorsqu'il entend de petits pas courir après lui sur le chemin. Alors, il se penche, et il embrasse les petits enfants, il s'attendrit, il bénit.

Quelle scène charmante quand, un jour, voulant donner à ses disciples une leçon sublime, il appelle au milieu d'eux un petit enfant, le même, selon la tradition, qui devait devenir saint Ignace d'Antioche ! « En vérité, je vous le dis, s'écrie-t-il, si vous ne changez, et si vous ne devenez petits comme les tout petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Celui qui se sera fait petit comme ce tout petit, celui-là est très grand dans le royaume des cieux. »

Voilà qui est clair. Un retour sur nous-mêmes le rendra encore plus clair. Qui sommes-nous et que sommes-nous, pour garder encore, en face de Dieu, même une tentation d'orgueil ? Est-ce que Dieu peut permettre que nous détournions pour nous quelque chose de la gloire qui lui appartient tout entière ? Est-ce que nos fautes, nos découragements, nos chutes, nos infidélités, nos égarements, nos défaites, n'ont pas eu toujours, pour point de départ, une faute d'orgueil ?

Et, d'autre part, quand nous pensons à notre faiblesse, à la grandeur infinie de Dieu et au besoin incessant que nous avons de sa miséricorde et de sa grâce, quelle attitude nous convient mieux que celle de l'humilité ? Ici, les leçons du bon sens nous parlent aussi haut que les leçons de l'Evangile. Sachons les comprendre.

II

Une seconde avenue qui mène au ciel, c'est la pureté.

C'est encore une des préférences de Jésus. Il l'a manifestée, même avant que de naître, par le choix qu'il a fait d'une mère qui fût vierge, d'un père nourricier qui fût vierge, d'un précurseur qui fût vierge ; et plus tard, quand il aura réuni ses apôtres, celui qu'il entourera d'une dilection spéciale, et à qui il permettra de reposer sur son cœur, ce sera cet angélique jeune homme, ce Jean, dont la physionomie resplendissante de virginité s'évoque tout de suite à côté de la sienne.

Il commence à parler, et il prononce sur la montagne cet admirable discours dans lequel il condense la nouvelle morale qu'il est venu apporter au monde. Que dit-il ? « *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur.* » Et pourquoi ? « *Parce qu'ils verront Dieu.* » C'est bien dire que le ciel leur est promis.

Sans doute, au premier rang de ces âmes pour lesquelles le Père a préparé l'éternelle récompense, se trouvent ceux qui, à cause de Dieu, renoncent à tout foyer, à toute famille, à toute affection humaine. Ceux-là, Jean le disciple bien-aimé les verra plus tard dans le cortège de l'Agneau, le suivant partout où il va.

Mais ceux-là ne seront pas les seuls. Grâce à Dieu, il y a des affections qui sont saintes, bien qu'elles aient pour objet des créatures ; il y a des affections que Dieu bénit et qu'il commande ; des affections qui, non seulement ne souillent pas l'âme, mais la sanctifient. C'est à la foule immense des époux chrétiens que s'applique aussi le *Beati mundo corde* de l'Evangile. Réjouissez-vous donc, vous qui vous dévouez dans le cher foyer que Dieu vous a donné, vous qui n'avez pas d'autre passion que de l'y faire régner, vous qui ne voulez aimer que pour le faire aimer par plus de cœurs : à vous aussi, le ciel est promis.

III

Voici maintenant une troisième avenue, avenue très large et très belle, celle de la charité. C'est par cette avenue royale que le Fils de Dieu est venu sur la terre, c'est par elle que les âmes rachetées par lui peuvent aller au ciel.

Peu importe la forme que revêt la charité ! Peu importe à qui elle soit faite ! Du moment qu'elle est exercée au nom du Christ, cela suffit.

Tout à l'heure, nous l'avons entendu nous recommander l'humilité des tout petits. Ces enfants, malheur à qui les scandalise ! Heureux, au contraire, qui les aime et qui les assiste ! « Celui, dit-il, qui reçoit l'un d'entre eux en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. »

Est-ce un ministre de Jésus-Christ qu'on assiste ? Ecoutez ce qu'il dit : « Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit reçoit Celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit un prophète, parce qu'il est un prophète, recevra la récompense du pro-

phète. Et quiconque aura donné seulement un verre d'eau froide au plus petit de mes disciples, parce qu'il est mon disciple, je vous le dis, en vérité, il ne perdra pas sa récompense ! »

Pour les pauvres, c'est encore plus formel, s'il est possible. Ecoutez encore cette promesse ; on ne se lasse pas de la citer.

C'est au jugement dernier que le Fils de l'Homme entend glorifier ceux qui auront fait la charité, et en quels termes ! « Venez, dira-t-il, les biens-aimés de mon Père ; entrez en possession du royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde ; car, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu ; j'ai été en prison, et vous m'avez visité. »

Etonnement des élus : « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons fait tout cela ? »

Et le Juge suprême de répondre : « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous avez fait cela au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait ! »

Que voulons-nous de plus ? N'est-ce pas le ciel promis, et promis en échange de quoi ? D'un peu de pain, d'un verre d'eau, d'un vêtement, d'une visite ! Qui donc dira encore que le ciel est difficile à gagner ?

IV

Une autre avenue pour aller au ciel, c'est la patience.

Qui de nous n'a pas à souffrir sur la terre ? Ce n'est pas en vain que l'Eglise appelle notre vie une « vallée de larmes. » Est-ce que, bien avant la venue de Jésus dans le monde, le saint homme Job, accablé d'épreuves, n'avait pas dit : « L'homme, né de la femme, vit peu de temps et est en proie à une foule de misères ? »

De toutes parts, les peines nous guettent. Qu'il s'agisse de notre cœur, de notre corps ou de notre âme, elles fondent sur nous sans nous laisser de répit. Pas de joie qui ne fasse place à une tristesse, à une déception, à un deuil. L'existence se résume en ces quatre vers, très courts et très mélancoliques :

On entre, on crie,
Et c'est la vie.
On pleure, on sort,
Et c'est la mort.

A nous de bien profiter de ces épreuves, et d'en faire la monnaie de notre éternité. « Bienheureux ceux qui pleurent, a dit Jésus, parce qu'ils seront consolés ! » Mais, pour obtenir cette consolation qu'il veut bien nous promettre, il faut savoir souffrir avec patience.

Voyez Lazare, ce mendiant, ce loqueteux, ce miséreux dont il nous raconte l'histoire émouvante. Il se tenait à la porte du mauvais riche, et il enviait les restes dont les chiens se repaissaient. Mais il n'osait y porter la main. Arracher aux chiens bien soignés d'un opulent de quoi nourrir une créature humaine, quel crime !

Mais tout a une fin. Lazare meurt, et où va-t-il ?

Dans le sein d'Abraham, où le mauvais riche l'aperçoit et d'où il lui demande, mais vainement, de venir au secours de sa détresse éternelle.

Supportons donc courageusement nos peines. Ne murmurons pas contre elles. Offrons-les à Dieu. Si nous les acceptons généreusement, elles nous sauveront.

Elles nous sauveront surtout, si c'est à cause de Jésus que nous souffrons. Ils sont nombreux ceux qui, à notre époque, sont persécutés pour la justice. Qu'ils en soient heureux, car c'est à eux, comme aux apôtres, que s'adresse cette parole de Notre-Seigneur : « C'est vous qui êtes demeurés avec moi au milieu de mes tribulations ; et voici que je vous ai préparé avec mon Père un royaume, afin que vous preniez part à mon festin dans mon royaume, et que vous jugiez, assis sur des trônes, les tribus d'Israël. »

Ici encore, comprenons nos véritables intérêts. Il vaut mieux être vaincus avec Jésus que victorieux avec ses ennemis, parce que, sans lui, tout triomphe n'est qu'éphémère, et que, aux défaites subies pour lui, doit infailliblement succéder la victoire éternelle avec lui.

V

La dernière, et non la moins large, des avenues qui mènent au paradis, est le *repentir*.

Le Sauveur l'avait bien fait entendre quand il avait dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais ceux qui sont malades. »

Et encore : « Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs. »

Et encore : « Je suis venu pour les brebis perdues d'Israël. »

Il l'avait bien fait entendre encore dans ces paraboles si touchantes du Bon Pasteur où il déclarait « qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence, » de l'Enfant prodigue où il fait célébrer dans l'allégresse le retour d'un fils ingrat et coupable.

Mais il l'a montré surtout par ses propres actions, quand il a pardonné à la Samaritaine, à la femme adultère, et enfin au bon larron.

L'instant est saisissant. Le Christ agonisant n'a plus qu'un souffle de vie. Mais voici qu'un des malfaiteurs crucifiés à ses côtés pour ajouter à la honte de son supplice, se sent touché de repentir, et il lui adresse la parole pour lui dire : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Alors, le Sauveur tressaille. Il oublie, pour un instant, ses intolérables douleurs, et il lui répond tout de suite : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis. »

Que cela montre bien avec quelle facilité, je devrais dire avec quel empressement, Jésus attend de nous un seul mot de regret ! Ne nous laissons donc plus décourager par nos fautes, et, quels que soient nos péchés, allons à Celui qui voulut avoir au pied de sa croix, avec Marie sa mère, la sainteté

parfaite, Madeleine la pécheresse publique, ennoblée et purifiée par le repentir.

* * *

Telles sont donc, mes frères, d'après l'Evangile, les principales avenues qui mènent au ciel. Vous le voyez : elles s'ouvrent devant n'importe quel état de vie, devant n'importe quelle situation d'âme. De qui dépend-il que nous nous y engageons ? De nous, et de nous seuls.

Ne différons pas davantage de nous y élancer. Comparée à l'éternité, la vie la plus longue est courte. A nous de n'en perdre aucun moment. Sans plus tarder, marchons, avec la grâce de Dieu, sans jamais nous décourager, vers ce terme bienheureux qui mettra le comble à tous nos désirs, puisqu'il nous assurera la possession éternelle du Souverain Bien ! Ainsi soit-il.

II

LA CROYANCE AU CIEL.

Mes frères,

La mission de Jésus-Christ est terminée. Pendant quarante jours il est apparu aux apôtres pour confirmer la vérité de sa résurrection ; et, aujourd'hui, nous voyons ces apôtres sur la colline des Oliviers contemplant le ciel.

Jésus-Christ vient de disparaître à leurs yeux. Il est rentré dans son séjour de gloire où, selon son témoignage divin, il va nous préparer une place, puisqu'il a dit : « Là où je suis, je veux que mes disciples soient avec moi. »

Le ciel ! c'est bien la pensée qui anime la fête de l'Ascension. Ranimons notre foi, mes frères, en cette grande vérité.

1^o Il y a un ciel ; — 2^o un ciel que je puis gagner ; — 3^o un ciel où je serai infiniment heureux.

I

Il y a un ciel.

A qui nous dirait que le ciel est une chimère, un mot vide de sens, dont on leurre les esprits faibles, nous devons répondre : — Je crois à l'existence du ciel parce que toute l'œuvre de Dieu, la création du monde, les aspirations de notre âme, les enseignements de J.-C. et de l'Eglise, la justice divine, la croyance universelle des peuples, tout nous affirme l'existence du ciel. Et c'est nous, croyants, qui devrions poser la question à ceux qui disent : « Le ciel n'existe pas. »

Le ciel n'existe pas ? — Mais alors, comment expliquez-vous le but de la création du monde ? Tout sur terre n'a été créé que pour l'homme ; l'homme est le chef-d'œuvre de la création ; et il ne passe ici-bas que quelques années. Si vous supprimez le ciel, sa vie se termine par le néant. L'œuvre de Dieu infiniment sage, infiniment intelligent, n'aboutirait donc à rien ?

Le ciel n'existe pas ? — Mais alors, comment expliquez-vous le problème de la douleur ? Pour-

quoi l'âme juste et chrétienne passe-t-elle sa vie dans les larmes et des peines imméritées? Pourquoi le petit enfant qui n'a jamais offensé Dieu endure-t-il dans son corps des souffrances qui vont le précipiter dans le néant que vous prêchez?

Le ciel n'existe pas? — Mais alors la justice n'est qu'un mot vide de sens. Peu importe que je sois honnête ou que je sois un voleur de grand chemin, puisque la vie de l'honnête homme et celle du mécréant finiront de la même manière!

Le ciel n'existe pas? — Mais alors expliquez-moi pourquoi chez tous les peuples je rencontre cette croyance à une vie meilleure; expliquez-moi pourquoi mon âme est remplie de désirs qu'aucun bonheur terrestre ne peut satisfaire; expliquez-moi pourquoi il est des heures où, entouré de mes meilleurs amis, je me sens quand même seul et abandonné!

Le ciel n'existe pas? — Mais alors je ne comprends plus la promesse de Dieu à Abraham: « Je serai moi-même ta récompense. » Je ne comprends plus les paroles de l'Evangile de Jésus-Christ: « Bienheureux les pauvres en esprit, le royaume des cieux est à eux... Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu... Bienheureux vous serez quand on vous maudira, quand on vous persécutera, qu'on dira toute sorte de mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous, parce que votre récompense sera grande dans les cieux... Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures. Je vais vous préparer une place. Et lorsque je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi... Celui qui mange ma chair aura la vie éternelle. »

Le ciel n'existe pas? — Mais alors, la grande œuvre de Dieu n'aboutit qu'au néant; les peuples entiers se leurrent d'une croyance fautive; l'homme est rempli de désirs qui ne font qu'augmenter ses douleurs, puisqu'ils ne peuvent être satisfaits; et J.-C. ne nous a enseigné l'Evangile que pour nous tromper.

Mes frères, n'est-il pas de toute évidence que nier le ciel est non seulement un blasphème, mais une folie?

Je crois à la vie éternelle bienheureuse, parce que Dieu n'a pu créer l'homme pour l'anéantir, mais pour le rendre heureux; — parce que la justice violée ici-bas demande que l'équilibre soit rétabli après la mort par la récompense du bien et le châtement du mal; — parce que en dépit de, à cause même de mes luttes, contre les passions, contre le monde, contre la douleur, j'ai la parole de Jésus-Christ qui me soutient: « Quiconque sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme ayant été moi-même victorieux je me suis assis avec mon Père sur son trône. » (Apoc., III, 21).

II

Il y a un ciel, — un ciel que je puis gagner!

Pour qui, en effet, le ciel? Pour ceux qui le veulent. De tous les biens que nous poursuivons, mes

frères, le ciel est peut-être le seul qui dépende autant de notre liberté.

Je peux vouloir être riche, et pour cela me livrer à un travail opiniâtre, ne prendre qu'un minimum de repos, travailler avec ardeur et intelligence; et cependant les circonstances ne permettront peut-être pas que l'or qui miroite à mes yeux vienne jamais constituer ma fortune.

Je peux vouloir être savant, me livrer à des études profondes, et cependant me voir condamné à demeurer dans mon ignorance.

Je peux ambitionner les honneurs, briguer les places, désirer ardemment monter un degré de plus dans l'échelle sociale, et cependant voir tous mes désirs se consumer à feu lent dans une existence oubliée et méconnue.

Je peux désirer le plaisir et le bonheur, et ne trouver jamais sur ma route que la déception et l'ennui.

Pourquoi? — C'est que tous ces biens que je désire ne dépendent pas uniquement de moi. Tandis que pour le ciel, il en est autrement. La Passion, la mort, l'amour de N.-S. nous l'ont ouvert.

L'Eglise nous montre ce royaume céleste habité par tous les saints qui ont vécu avant nous, et elle nous dit que pour nous comme pour eux le bonheur du ciel est entre nos mains. Si nous le voulons sincèrement, si nous prenons les moyens de l'acquiescer, nous le posséderons certainement.

Je peux gagner le ciel et je veux le gagner; je vivrai donc dans l'amitié divine. Que nous sommes insensés, mes frères, lorsque nous offensois Dieu! Que nous sommes insensés lorsque nous vivons dans notre péché! Dieu nous promet un bonheur infini, et nous le compromettons par nos fautes. Si nous voulons posséder les joies de l'éternité, vivons maintenant dans la grâce de Dieu; dirigeons tous nos efforts pour demeurer dans son amitié sainte; que notre travail de chaque jour soit la pénitence des fautes du passé. Et la mort, qu'elle vienne à l'improviste ou qu'elle ne s'avance qu'à pas lents, n'aura sur nous aucune prise; bien au contraire, elle écartera les voiles, dissipera le nuage et nous mettra dans ce face à face divin qui fait le bonheur des élus.

III

Il y a un ciel!

Un ciel que je puis gagner!

Un ciel où je serai infiniment heureux!

Que sera le bonheur du ciel?... Ici, mes frères, notre science s'arrête et toute la vérité est contenue dans les paroles de S. Paul: « L'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu, son cœur n'a jamais senti monter en lui une félicité comparable à celle que Dieu a préparée pour ceux qu'il aime. »

Après les luttes, les difficultés, les inquiétudes de la terre, ce sera le repos et la joie. Repos et joie de l'intelligence, qui connaîtra sans difficulté toutes les vérités qu'ici-bas elle recherche si péniblement. Repos et joie du cœur, qui se sentira rempli, inondé, enyahi par le Bien suprême. Les

saints tressailleront de joie dans la gloire, disent les Psaumes ; joie qui les inondera comme un torrent de volupté.

Le bonheur du ciel, ce sera *la contemplation divine, la vision qui béatifie*. Sur terre, nous avons parfois des spectacles quasi divins qui un moment nous émeuvent et nous captivent au point de nous faire oublier tout le reste. Dieu n'a permis ces visions béatifiantes que pour nous faire entrevoir la vision mille fois plus béatifique du ciel où toute la beauté, toute la bonté, tout l'amour sont en Lui. « Maintenant, dit S. Paul, nous ne voyons Dieu que dans un miroir et comme en énigme, mais alors nous le verrons face à face, tel qu'il est. »

Le bonheur du ciel, ce sera *la consolation de toutes peines*, puisque Dieu lui-même essuiera toutes larmes. Oh ! qui donc regrettera d'avoir pleuré, puisque c'est Dieu même qui là-haut étendra sa main pour sécher nos yeux meurtris ? « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

Le bonheur du ciel, ce sera *la vie en société*, mais dans la société la plus parfaite de toutes, puisqu'elle ne se composera que *d'âmes saintes* ayant les mêmes désirs, les mêmes affections que nous. Nous y retrouverons tous ceux qui nous ont quittés ici-bas et qui sont morts dans la paix de Dieu. Nous les verrons heureux, et nous serons heureux de leur bonheur. Nous y verrons les saints qui nous ont édifiés de leurs exemples ; les anges qui nous ont gardés du mal ; la Vierge sainte qui elle-même viendra au-devant de nous, puisque nous sommes ses enfants ; nous y verrons Jésus-Christ dans la beauté de son corps ressuscité, et nous recommencerons ou plutôt nous continuerons à nous aimer plus et mieux qu'ici-bas.

Le bonheur du ciel, ce sera tout cela ; et en plus de tout cela, ce sera l'union complète, consciente, sentie, de Dieu avec nous. Comment cela se fera-t-il, mes frères, nous n'en savons rien ; mais ce qui est vrai, c'est que Dieu possédera nos âmes et que nous posséderons Dieu ; que l'union sera tellement intime et profonde que seule la communion eucharistique peut nous en donner une image. C'est N.-S. J.-C. qui l'a dit : « Mon Père, vous en moi, moi en eux, afin que tous soient consommés dans l'unité divine. » (Jean, xvii, 23).

* * *

Voilà, mes frères, bien mal présentée, une très faible image du bonheur des élus. Et si nous avions la pensée que ce bonheur qui ne finit pas pourrait être un jour une fatigue à notre âme, rappelons-nous que Dieu est infini dans ses perfections ; qu'il est comme un Océan dont on ne peut jamais atteindre les rives ; que la contemplation de Dieu réserve toujours de nouvelles beautés ; que, selon le langage de l'Écriture, « dans la lumière on verra encore de la lumière et qu'on sera transfiguré de clarté en clarté. »

Il est raconté dans la vie du P. Lacordaire qu'à l'heure de sa mort, après avoir jeté ses regards de

mourant sur les murs de sa cellule comme pour dire adieu à la terre, il éleva ses bras et ses yeux vers le ciel et d'une voix forte s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, ouvrez-moi ! ouvrez-moi ! »

Puisque tout passe, puisque l'heure de la mort est toute proche de nous, faisons généreusement à Dieu le sacrifice de notre vie. Puisque Dieu seul reste, aimons-le plus que toutes les créatures. Que pour lui notre vie soit pure et sainte, et quand il nous appellera, nous ferons passer le reste de nos forces dans ce cri : « Mon Dieu, ouvrez-moi ! » Ouvrez-moi les portes de votre Paradis, que je puisse enfin vous voir, vous contempler et vous aimer sans crainte de vous perdre ! Ainsi soit-il.

III

LES FRUITS DE L'ASCENSION

Expedi vobis ut ego vadam.

Il vous est avantageux que je m'en aille. (Jo., xvi, 7).

Mes frères,

J'avoue que ces paroles m'étonnent autant que plusieurs autres du divin Maître. Elles m'étonnent, dites comme elles le furent pour ses disciples à peine consolés par quelques apparitions des angoisses de sa Passion ; et dites surtout à cette heure, où il s'agit de jeter les fondements du royaume de Dieu, où le *petit troupeau* va commencer le grand combat contre le monde entier. Car les nations soulevées par l'enfer vont se liguier contre Dieu et son Christ ; et il s'en va, ce Christ ! Il remonte vers son Père, et il les laisse comme des brebis sans pasteur au milieu des loups. Il ajoute même qu'il le faut, que c'est leur grand avantage, *expedit vobis* ! Vraiment, j'ai quelque peine à comprendre cette divine Sagesse, car il me semble que rien n'égale, ni pour les apôtres, ni pour le monde, les fruits de la présence de Jésus, dans les consolations surtout de sa vie ressuscitée.

Pourtant, mes frères, les saints Docteurs en ont étudié les divines raisons, et ils constatent, après S. Paul, que les fruits de l'Ascension furent précieux pour les apôtres et pour l'Eglise tout entière. *Ascendens in altum dedit dona hominibus*. (Eph., iv, 8). Nous y trouvons en effet : 1^o un nouvel appui de notre *foi* ; 2^o un gage plus certain de notre *espérance* ; 3^o la source d'une *charité* plus parfaite.

I. — Appui de notre foi

L'Ascension est donc tout d'abord un motif de foi ; c'est l'un des plus puissants et il couronne dignement tous les autres.

Certes, dans le cours de sa vie mortelle, le Dieu incarné les avait prodigués. Trait pour trait, sa vie tout entière répondait aux prophéties ; de sublimes élévations avaient recouvert de leur auréole la profondeur de ses abaissements ; son passage restait marqué par des prodiges autant que par des bienfaits, et les foules l'avaient maintes fois

reconnu et proclamé Fils de Dieu. Ce cri même s'était échappé, au pied de la croix, de la bouche d'un Gentil, et sa résurrection éclatante avait compensé les opprobres nécessaires de sa Passion, qui eux-mêmes n'avaient pas été sans reflets divins. L'Ascension consommait tous ces témoignages.

Voilà bien le Dieu : il s'élève avec la majesté d'un Créateur, il franchit les airs d'un acte de sa toute-puissance. Les anges sont là qui l'acclament, invisibles pour les hommes ; mais aucun d'eux ne le porte sur ses mains, comme David le chantait du juste des anciens jours. Un char mystérieux et visible était venu pour Elie ; au-devant de Jésus, il ne vient qu'un flot de gloire échappé du sein de son Père où il remonte, un flot de cet océan de lumière où il va se plonger. Il s'élève, roi de la terre qui se dérobe sous ses pieds ; roi de l'air qui écarte ou rappelle à son gré les nuages sur ses pas, pour les cacher quand il veut, comme un voile qui dérobe la voûte du paradis ; roi des cieux enfin qui entr'ouvrent leurs portes éternelles, le saluent des acclamations des anges et lui livrent passage jusqu'à la droite de Dieu lui-même. *Vere Filius Dei erat iste !*

Même, il poursuit dans son triomphe les habituelles, minutieuses, mais justes revendications de son honneur divin. La montagne de l'Ascension s'élève en face de celle du Calvaire. Jésus plane au-dessus de la cité déicide, et ses ennemis semblent déjà l'escabeau de ses pieds ; il triomphe aux yeux de ceux qui avaient compati, bien qu'avec un peu de scandale, à ses douleurs, et qui vont prêcher, avec l'irrécusable autorité de témoins oculaires, ses actes, ses enseignements, ses opprobres, ses douleurs, ses gloires et ses promesses. Et tout cela convenait au même degré que ses souffrances : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam* (Luc, xxiv, 26). Ne fallait-il pas ainsi compléter pour les apôtres et pour le monde l'idée de Dieu et de son Fils ? et montrer avec éclat que ce n'est point sa condition de vivre sur la terre, qu'il avait fait quelque sacrifice d'y passer trente-trois ans, et que sa gloire n'est pas autre que le sein de Dieu et la Droite de sa toute-puissance ?

Etienne, le saint diacre, en sera le premier témoin au lendemain de l'Ascension ; et ses yeux, à demi voilés par le sang de ses blessures, n'en auront pas moins la vigueur de contempler à travers l'espace le trône et la gloire que Jésus n'avait laissés que pour cette autre gloire d'être acclamé par le martyr. Cette fois tout est vraiment consommé ; l'ère de la vie incarnée se clôt ; la gloire de Jésus, son œuvre, et l'économie de notre foi reçoivent ensemble leur complément, leur couronne. C'est un premier avantage. *Expedi vobis ut ego vadam.*

Or il ne s'agit ici que des garanties données par Dieu à notre foi ; et je voudrais vous faire goûter une délicatesse, une perfection que ce mystère lui doit communiquer. Ce que Dieu nous demande, ce n'est pas tant la foi des yeux, de la chair : *credidisti quia vidisti me !* que celle de l'esprit :

beati qui non viderunt et crediderunt. (Jo., xx, 29). Elle est plus digne de lui et plus méritoire pour nous.

Elle est plus digne de lui. N'est-ce pas le Dieu caché, le Dieu du sacrement, le Dieu du mystère ? N'habite-t-il point une lumière inaccessible aux yeux de l'homme ? *Non enim videbit me homo et vivet.* (Exod., xxxiii, 20). Cette parole est vraie toujours et Dieu l'a redite à plusieurs saints de la Nouvelle Alliance. Il veut que nous allions à lui par l'esprit, et que nous le croyions sur parole, indépendamment du témoignage des sens, supposé qu'il l'emprunte ; au besoin même malgré ce témoignage, car les sens peuvent nous tromper ; et il le veut pour cette raison qu'il est la *vérité même*, ainsi que nous le disons dans l'acte de foi, et qu'il ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

Oh ! que cette parole définit bien la nature et l'excellence de la foi chrétienne !... Ce qu'il veut, pour le redire encore, c'est la foi d'un S. Louis. Un jour, à la place de l'hostie du sacrifice, un petit enfant était apparu tout rayonnant de gloire : l'enfant de Bethléem ; et l'on courut chercher le roi. « A Dieu ne plaise que j'aie besoin d'un prodige, répondit-il. J'en crois plus à ma foi qu'à mes yeux qui peuvent me tromper. » C'est la grande foi des saints, celle-là. Mais Dieu nous demande à tous un peu de cette même foi, parce qu'elle est plus en rapport avec son essence spirituelle et sa haute sagesse ; parce qu'il a tout combiné dans sa révélation avec assez de douceur et de puissance pour mériter l'adhésion franche, sincère, inébranlable à toutes ces vérités ; parce qu'elle est plus méritoire, puisque l'homme y sacrifie non pas sa raison, mais le témoignage de ses sens, auquel plusieurs tiennent trop quand il s'agit de Dieu.

Jusqu'alors donc N.-S. s'était contenté de la foi sensible dans le commerce de sa vie, la vue de ses œuvres ; mais ce n'était qu'un moyen pour élever le monde à quelque chose de plus parfait. Il aime donc que les bergers s'écrient à l'aurore de l'Incarnation : *Videamus hoc verbum.* (Luc, ii, 15). A la première heure de sa vie apostolique, il dira encore : *Veni et vide !* (Jo., i, 46). Mais bientôt il trouvera mauvais que les Juifs lui demandent d'autres prodiges que ceux qu'il lui a plu d'opérer. Si après sa résurrection il invite S. Thomas à toucher ses plaies, c'est pure condescendance. Il le défendit à Madeleine : elle n'avait plus besoin du témoignage des sens ; et à partir de l'Ascension, ni les apôtres, ni le monde, sauf quelques privilégiés, ne le verront plus.

C'est la règle de sa présence sur la terre, et l'une des raisons pour lesquelles il cache son humanité elle-même sous les apparences du pain et du vin. Et si jamais cette règle est violée, ce sera pour un moment l'interruption d'un autre prodige, soit pour récompenser la foi d'une âme bien-aimée, soit pour lever aux yeux de tout un peuple le voile du mystère Eucharistique, soit pour terrasser un grand coupable et lui montrer ce qu'il méprise ou ce qu'il profane. Il est là, mes frères, vous le savez

sur la foi de sa révélation, sur la parole de son Eglise ; vous le sentez même aux intimes ardeurs de votre communion. Mais jamais il ne déchire le voile. Ah ! ne vous en plaignez point ! Vous êtes plus heureux que Thomas, son disciple. Il crut parce qu'il avait vu. Vous êtes plus heureux, plus méritants de croire sans avoir vu. Le Maître l'a dit : *Beati qui non viderunt et crediderunt !*

II. — Gage d'espérance

L'Ascension est en second lieu un gage d'espérance. Elle la dirige et l'affermi. J.-C. lui-même s'en fait garant : *Vado parare vobis locum.* (Jo., xiv, 2).

Ici, mes frères, je comprends plus facilement l'espérance de ce mystère. Il donne à votre espérance sa direction. L'Eglise le chante : *Ascendit pandens iter ante eos !* Voyez-vous combien est vrai ce qu'il disait un jour : son royaume n'est pas de ce monde, mais des cieux ? S'il vient sur la terre, ce n'est que pour recruter des soldats et les mener, à travers les travaux, les luttes et les douleurs, par les sentiers du devoir, de l'innocence et de l'immolation volontaire ou résignée, à la conquête des cieux. Dès la Résurrection l'Eglise crie aux âmes après S. Paul : *Quæ sursum sunt quærite ; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram...* Mais aujourd'hui surtout, elle leur répète : *Quæ sursum sunt sapite, ubi Christus sedet in dextera Dei Patris.* (Col., iii, 1, 2). Oui, haut les cœurs à la suite de Jésus, vous qui habitez la terre ! Haut les cœurs, dans le travail de chaque jour : c'est le ciel qu'il faut gagner ! Ici, pas de demeure permanente ! Haut le cœur dans la désolation : c'est la pensée du ciel qui console ! Haut le cœur dans la joie surtout : tout passe, surtout la joie ; seul le ciel demeure après la peine !

Voilà donc bien notre espérance dans sa voie. Voulez-vous voir comment l'Ascension lui fournit son appui ? Ici les traits de l'Ecriture se multiplient pour dire toute ma pensée.

Donc, la veille de sa Passion, Jésus soupirait ardemment à son Père cette prière : *Pater, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum.* (Jo., xvii, 24). Ceux-là, *illi*, les Apôtres, et ceux qui croiront à leur parole, car il ne veut voir périr aucun de ceux qui lui ont été donnés. Jusqu'alors nous n'avons de droits que par sa prière ; lui seul en a de rigoureux, d'indiscutables ; mais demain il signera cette prière de son sang, et Dieu l'exaucera dans la mesure de sa dignité et de son obéissance. Dans nos saints livres, tout cela se dit d'un mot : *Exauditus est pro sua reverentia.* (Hébr., v, 7). Sa Résurrection est le gage de la nôtre ; et son Ascension ? Ecoutez l'Apôtre : il voit Jésus monter au ciel comme un vainqueur traînant après lui la captivité captive. La captivité ? C'est-à-dire les justes que la malédiction première retenait dans les limbes, et ceux aussi que leurs péchés retiennent en servitude. Sans cesse le juste, tant qu'il est juste, monte au ciel avec Jésus : nous sommes sa conquête, sa Rédemption.

Jésus monte, toujours suivant l'Apôtre, comme le chef, comme la tête, l'autre Adam de la famille humaine régénérée, *caput Ecclesiæ*. Mais Jésus, quoiqu'il soit Dieu, est homme aussi. C'est un fils du Pécheur dans votre ciel, ô Père, un de ceux dont vous aviez dit qu'ils n'entreraient point dans votre sanctuaire ! Et parce que ce Fils immaculé et divin du premier coupable est entré au ciel, tous les autres, repentis et pardonnés, y peuvent entrer après lui. C'était une clause de ce contrat divin qui s'appelle l'Incarnation, puisque par elle il épousait nos douleurs, et nous donnait ses droits. Aujourd'hui le contrat s'exécute et Jésus n'entre pas seul.

Adam le suit, celui-là même qui avait encouru la malédiction, et l'avait rachetée par ses larmes et sa confiance en la divine promesse ; avec lui viennent les Patriarches qui avaient soupiré après le jour de Jésus, les Prophètes qui l'ont annoncé. Tous viennent après lui, et de ce moment la porte du ciel ne se fermera plus que la terre n'ait envoyé à Jésus le dernier de ceux qui lui furent donnés.

La vertu de l'Ascension se prolonge après le mystère, et S. Paul en trace un tableau consolateur pour nous qui vivons ici-bas avec nos faiblesses, nos défaillances, parfois nos péchés. « Jésus, dit l'Apôtre, s'est fait notre avocat, notre défenseur, notre Pontife, notre intercesseur perpétuel auprès de Dieu. » Et S. Jean eût ajouté : « notre victime, » puisqu'il l'a vu au ciel dans l'attitude de son ancienne immolation, pour assurer sans doute à son intercession plus d'efficacité. Comprenez maintenant, mes frères, ce nouveau gage d'espérance. Pour le pécheur Jésus demande le pardon : *Pater, dimitte illis !* (Luc, xxiii, 34). Pour les âmes tentées, affaiblies, il demande des forces. Pour les affligés, il demande des consolations et la patience ; et ainsi de tous nos états. Je renonce à vous détailler les prières de Jésus, multiples comme nos besoins, tendres comme son Cœur, puissantes à l'égal de sa dignité et de ses abaissements. Je veux seulement vous rappeler qu'il a fait de son trône de gloire un trône de miséricorde, une source de grâces, où chaque jour toute âme peut aller en toute confiance. Sans doute il vit pour son Père, adorateur éternel et organe divin des adorations des créatures ; il vit pour les anges qu'il nourrit des splendeurs de sa vérité ; il vit pour ses élus qu'il enveloppe de sa gloire. Mais il vit aussi pour nous, dans des supplications toutes-puissantes, pour assurer notre triomphe final. Et soit pour mieux connaître nos besoins, soit pour fortifier notre confiance, il revient dans l'ombre sacramentelle, mais réellement néanmoins, au milieu de nous : *et iterum veniam ad vos* ; et il y demeure jusqu'au jour où il pourra nous prendre avec lui : *et accipiam vos ad meipsum* ; afin que tous nous soyons là où il est lui-même : *ut ubi ego sum, et vos sitis.*

III. — Source de charité

L'Ascension, je le dis en dernier lieu, est un principe de charité.

Il est bien vrai que Dieu s'était rapetissé aux

conditions de la vie humaine dans le but de se faire mieux aimer de nous, comme une mère se fait enfant pour insinuer plus sûrement son amour dans le cœur de son fils. La vue de sa crèche, de ses traits adorables, l'audition de sa parole, les épanchements sensibles de son Cœur divin, le cours de ses bienfaits journaliers, toutes ces formes humaines de la charité divine attiraient puissamment, et exerçaient autour de Jésus une influence conquérante.

Les apôtres, pour ne parler que d'eux, poussèrent l'amour assez loin, puisque tout d'abord ils quittèrent toutes choses pour le suivre, et qu'au premier bruit qu'il allait mourir, l'un d'eux jura de mourir avec lui. Pourtant que d'imperfections ! que de défaillances ! que de retours sur eux-mêmes ! N'est-il pas vrai qu'ils s'aimaient en Jésus autant qu'ils l'aimaient ? Voyez au Thabor, si Pierre s'oublie ! Quelques semaines avant sa mort, Jésus ayant parlé de son royaume futur, royaume tout spirituel, les deux fils de Zébédée s'y méprennent et engagent leur mère à demander pour eux les premières charges. A Gethsémani, tous prennent la fuite : ils ont peur ! Au prétoire, Pierre le renonce : il se fût compromis. Bref, quand il parle de les quitter, ils s'attristent. « Si vraiment vous m'aimiez, leur dit Jésus, vous auriez grande joie de ce que je m'en aille à mon Père ! » (Jo., xiv, 28). Sans doute, je comprends que la séparation leur coûte ; mais ne savent-ils pas que l'Eucharistie multiplie et perpétue dans leurs mains, sur leurs pas, dans leur cœur, la présence réelle de Jésus ? — Oui, Maître, fallait-il dire, allez ! A nous de souffrir ! à notre tour les fatigues de l'apostolat et les croix sanglantes de la persécution ! Vous êtes avec nous, invisible : il suffit. Nous monterons sous vos yeux au Calvaire, comme vous y êtes monté à nos yeux. Vous, Seigneur, montez dans votre gloire. *Intende, prospere procedet et regna !* (Ps. xlv, 5).

Mais pour les former à ce mâle courage de l'amour divin, à ce sublime désintéressement de la charité, que du reste ils atteindront bientôt, que faut-il ? Que Jésus leur enlève la consolation de sa présence sensible, comme une mère supprime à son enfant le lait de son sein. Sa présence dans la chair a été jusqu'alors un appât, désormais elle serait un obstacle. Tant que Jésus aura le pied sur la terre, ni Pierre n'aura le courage de voler jusqu'à Rome, ni l'apôtre Jean d'aller jusqu'à Ephèse, ni Madeleine de s'abandonner sans voiles ni gouvernail aux caprices des flots pour aborder au rivage de notre heureuse Provence.

D'ailleurs ce qui est vrai de la foi est également vrai de la charité. La foi, chrétiens, c'est une vue dans le ciel ; la charité c'est l'aspiration perpétuelle d'un cœur d'ici-bas vers la possession de Dieu. Jésus, qu'on ne l'oublie pas, ce n'est que l'enveloppe vivante, divine, mais enfin matérielle de Dieu. Qu'il disparaisse donc dans son humanité, si c'est possible, pour que l'homme puisse s'écrier : « Dieu seul ! Dieu seul ! » Sans doute on dit bien que le Tabernacle est le ciel de la terre. Mais c'est le ciel

de l'épreuve, un ciel bien souvent baigné par nos larmes. Au ciel véritable, celui de la Gloire, il n'en coule plus ni de nos yeux, ni des yeux de Jésus. N'est-ce point là surtout qu'il convient de l'aimer ? L'absence d'ailleurs éprouve et aiguillonne l'amour. Plus Jésus se cache, plus il s'éloigne, et plus les cœurs soupirent après lui quand ils l'aiment vraiment. Ce n'est qu'après l'Ascension que ceux des apôtres purent réaliser la plainte douloureusement prophétique de David : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi : Ubi est Deus tuus ?* (Ps. xli, 4). Et jamais assurément à côté de Jésus l'amour humain n'eût trouvé cette parole qui doit faire tressaillir son cœur même dans l'allégresse des cieux : *Cupio dissolvi et esse cum Christo... Amen.*

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXVI

5^e Dimanche après Pâques

LA PRIÈRE : SES ESPÈCES, SES QUALITÉS

Mes frères,

La voix de Jésus-Christ et celle de l'Eglise s'unissent aujourd'hui pour me commander de vous entretenir d'un devoir bien important et souvent négligé, le devoir de la prière. L'évangile de la messe nous fait lire l'invitation du divin Maître à ses disciples et à tous les fidèles : « *Amen, amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis... Petite et accipietis.* En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera... Demandez et vous recevrez. » (Jo., xvi, 23-24).

D'autre part, je viens d'annoncer les trois jours des *Rogations*. Le mot latin *rogation* signifie prière. Vous savez que les Rogations sont des prières publiques et solennelles établies vers la fin du v^e siècle par S. Mamert, évêque de Vienne. Cette ville, ainsi que tout le Dauphiné, étaient accablés depuis plusieurs années de calamités et de fléaux. Pour en obtenir la cessation, l'évêque eut recours à la prière et à la pénitence. S. Mamert, en présence et du consentement du clergé et de tout son peuple, décida que pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, on pratiquerait l'abstinence et le jeûne comme pendant le Carême et on ferait de grandes processions au chant des litanies des saints.

Cette pieuse institution fit cesser immédiatement les fléaux qui avaient engendré dans toute la province la misère, le découragement et la désolation. Elle apaisa la justice de Dieu, et produisit des fruits merveilleux de salut.

De Vienne elle se répandit en France d'abord, dès le v^e siècle, puis dans les états voisins et dans l'Eglise universelle, sous le nom de *Rogations*, ou de *Litanies mineures*.

Le jeûne autrefois prescrit en ces jours n'est plus d'obligation. L'abstinence reste commandée ; mais en beaucoup de diocèses — dans le nôtre, par exemple, — en vertu d'un indult du pape, on est dispensé même de l'abstinence. Il convient toutefois de remplacer cette pénitence par des bonnes œuvres ; l'une des meilleures est de prendre part aux prières publiques.

Aujourd'hui comme autrefois, l'Eglise se propose, par les Rogations, d'apaiser la colère de Dieu, de détourner de nous les châtements dus à nos péchés, d'attirer les bénédictions de Dieu spécialement sur les fruits de la terre et de nous obtenir la grâce d'en faire un bon usage.

Nous sommes donc, mes frères, dans des jours de prière. Tous les matins dans l'évangile de la messe des Rogations nous lisons ces paroles de Notre-Seigneur : « Demandez et il vous sera accordé, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira : *Petite et dabitur vobis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis*. Tout homme qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, à celui qui frappe on ouvre. Votre père vous donnerait-il une pierre si vous lui demandiez du pain, un serpent si vous lui demandiez un poisson, un scorpion si vous lui demandiez un œuf ? » Comment dès lors hésiteriez-vous à vous adresser à votre Père céleste ? (Luc, xi, 9-13). Jésus pouvait-il nous engager plus affectueusement à prier et nous mieux exciter à la confiance ?

Parlons donc de la prière. A pareil jour, il y a un an, nous vous en expliquions la nature et la nécessité ; complétons aujourd'hui notre instruction en vous faisant connaître *les différentes manières de prier* et les *qualités* de la prière.

I

4. On distingue d'abord la prière *vocale* et la prière *mentale*. La première se traduit et s'exprime par des paroles. La seconde « est celle, dit le catéchisme, que l'on fait du fond du cœur, sans la produire au dehors par aucune parole ». Cette dernière est certainement la meilleure, la plus excellente : elle monte directement du cœur de l'homme et s'élève jusqu'au trône du Très-Haut ; de plus elle anime les autres prières, qui sans elle n'auraient aucune valeur, aucun mérite. Faire une prière mentale, c'est porter son esprit et ses affections vers Dieu, s'occuper en silence des vérités qu'il nous a fait connaître, y réfléchir sous son regard, et s'exciter à des sentiments pieux, à des résolutions sincères de devenir meilleur.

Vous vous dites peut-être, mes frères, que cette manière de prier n'est pas pour vous, qu'elle vous est impossible. C'est une erreur. Vous pouvez tous penser à Dieu, lui donner intérieurement votre cœur. En voulez-vous une preuve ? Que faites-vous quand vous avez le bonheur de communier ? Votre préparation immédiate et votre action de grâces consistent à vous entretenir intérieurement et silencieusement avec le Bon Dieu. Ce n'est pas autre chose qu'une prière mentale. Cette manière

de prier vous est même des plus faciles : inutile de chercher une formule dans sa mémoire, pas besoin de se mettre à genoux, pas une parcelle de son temps à sacrifier. Bien souvent vous êtes seul au milieu des champs, seul à votre travail : qui vous empêche de penser à Dieu, d'élever votre cœur vers lui ? pourquoi ne pas réfléchir aux grandes vérités du salut ? pourquoi ne pas vous rappeler l'Incarnation, la Rédemption, l'amour de Notre-Seigneur afin de vous exciter à l'aimer davantage, à le servir plus fidèlement, à regretter vos péchés, à promettre de mieux agir ? Le B. curé d'Ars racontait que dans son jeune âge, quand il travaillait la terre, il plaçait une petite statuette de la T. S. Vierge à quelques pas devant lui : ce moyen l'aidait à porter sa pensée au ciel, vers Dieu, vers la Sainte Vierge ; et il ajoutait que son travail allait mieux et qu'il ressentait moins la fatigue. Sans employer le même moyen, imitons ce saint en multipliant les élans intérieurs de notre âme vers Dieu : c'est la prière mentale.

Si excellente que soit l'oraison dont je viens de parler, elle n'exclut pas la prière vocale. Il faut aussi prier des lèvres. N'est-ce pas le Bon Dieu qui nous a donné la parole ? Il veut que nous l'utilisions pour sa gloire et pour le bien de nos âmes. L'homme, hélas ! se sert si souvent du langage pour offenser son Créateur ! Que de blasphèmes, de paroles impudiques, de mensonges, de médisances sortent de sa bouche ! Serait-il juste, serait-il raisonnable que jamais il ne prononce une louange, une supplication, un acte de foi, d'amour, de reconnaissance pour honorer Celui qui l'a gratifié d'une si belle faculté ? Notre corps vient de Dieu comme notre âme ; il doit donc prier à sa façon : il le fait par la parole.

Quand nous récitons des prières vocales, tout notre être parle à Dieu : notre âme par les divers sentiments qu'elle éprouve, notre corps en exprimant ces sentiments. Ainsi l'âme et le corps s'unissent pour prier. D'une part, sans le concours du cœur la prière vocale n'est pas une prière : c'est un corps sans âme, un acte purement matériel et irréfléchi ; c'est un son vide de sens ; l'émission de la voix, le mouvement des lèvres ne suffisent pas pour constituer une prière : la voix doit être comme un canal qui transmet à Dieu nos sentiments. D'autre part, c'est un fait d'expérience que la récitation vocale d'une prière aide beaucoup à soutenir l'attention de l'esprit. — Ajoutons que la prière vocale est exigée pour le culte public et extérieur, pour l'édification du prochain, et qu'elle nous permet de prier en commun. Faites donc des prières vocales ; mais ayez soin, quand vous en faites, — par exemple quand vous lisez les prières de la sainte messe, que vous chantez les vêpres, que vous récitez votre chapelet ou vos prières du matin et du soir, — de les accompagner de sentiments intérieurs de foi et de piété.

2. Les prières vocales sont de deux sortes : les unes s'appellent prières *publiques*, et les autres prières *particulières*.

a) Les premières sont faites au nom de la société chrétienne ; elles sont commandées par l'Eglise qui en a confié la charge à ses ministres. Pour ces prières les fidèles s'unissent au prêtre. La *sainte messe*, par exemple, est une prière publique, et la plus excellente. Y assister c'est participer au sacrifice de Jésus-Christ, au sacrifice du Calvaire. Un précepte grave oblige tous les chrétiens à entendre la sainte messe les dimanches et les fêtes d'obligation. Vous ne voudriez certainement pas transgresser cette loi : mais comment assistez-vous à cet auguste sacrifice ? L'offrez-vous avec le prêtre ? Priez-vous ? Songez-vous à la divine victime ? Recueillez-vous quelques-uns des fruits abondants des mérites de Notre-Seigneur, des grâces nombreuses qui de l'autel descendent dans les cœurs ? Aimez-vous à venir quelquefois en semaine à la sainte messe ? Faites-vous un effort, vous imposez-vous une petite gêne dans ce but ? Ah ! mes frères, comprenons mieux nos intérêts et profitons des facilités que le Bon Dieu nous offre pour expier nos fautes, pour nous sanctifier et nous sauver.

Les *Vêpres* que nous chantons tous les dimanches sont aussi une prière publique. Elles font partie de l'office divin que les prêtres récitent chaque jour. Je ne saurais trop vous engager à y venir plus fidèlement. En chantant les hymnes et les psaumes vous vous unissez à l'Eglise tout entière, vous priez avec elle et comme elle, votre voix se mêle à la sienne, et comme Jésus-Christ exauce toujours l'Eglise, vous serez sûrs de l'être aussi comme elle.

Signalons encore parmi les prières publiques celles que nous allons faire ces jours-ci : les *Rogations*. Venez-y en grand nombre ; n'ayez pas l'air de vous séparer de toute l'Eglise de la terre qui fera monter vers Dieu ses cris de supplications, qui sollicitera la protection de toute l'Eglise du ciel. Avec elle vous invoquerez la cour céleste, vous fléchirez la colère divine, et vous attirerez sur la terre les plus abondantes et les plus précieuses bénédictions.

b) Nous appelons prières particulières celles que nous faisons comme personnes privées, soit *seuls*, soit *en commun* à l'église ou dans le sanctuaire de la famille.

Il est évident qu'en bien des cas nous sommes obligés de prier seuls. Mais il est certain aussi qu'il y a de grands avantages à se réunir, quand on le peut, pour prier. C'est pour cela que chaque dimanche et en certains temps, de l'année, comme en Carême, nous vous convoquons à l'église et nous vous pressons d'y venir réciter votre prière en commun. Aimez à prendre part à ces réunions où on prie mieux puisque l'église est le lieu de la prière, où l'on s'édifie mutuellement, où l'on reçoit plus de grâces et où l'on est plus sûrement exaucé. Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis des bénédictions et des faveurs spéciales à ceux qui se réuniraient pour l'invoquer ? « Je vous déclare que si deux d'entre vous s'unissent pour demander quelque chose à mon Père qui est aux cieux, ils l'obtiendront ; car là où deux ou trois sont assemblés

en mon nom, je suis au milieu d'eux. » (Matt., xviii, 19-20).

Et quand il n'y a pas de réunion à l'église, faites votre prière en commun, dans vos familles. N'est-ce pas un spectacle vraiment beau et admirable que celui d'une famille dont tous les membres se mettent à genoux pour prier ensemble ? Le père ou l'un des enfants récite la formule et tous s'y associent. Cela se faisait autrefois dans toutes les familles chrétiennes ; cela pourrait et devrait se faire encore au moins le soir. Ressuscitez et faites revivre parmi vous cette sainte tradition, et Jésus viendra au milieu de vos familles. Oh ! comme le Bon Dieu se penche avec amour et avec bienveillance sur les familles qui l'honorent ainsi et comme il les bénit !

Mes frères, voulez-vous que vos prières soient exaucées ? Employez d'abord le moyen que je viens de vous indiquer : faites-les en commun. Donnez-leur ensuite les qualités dont elle doivent être revêtues et dont il me reste à vous parler.

II

Il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens et des chrétiennes qui se plaignent de n'être jamais exaucés. Veulent-ils me permettre de leur demander si le Bon Dieu ne serait pas en droit de se plaindre davantage de la manière dont ils le prient ? Ne pourrais-je pas poser cette question à ces chrétiens mécontents ou découragés : Avez-vous vraiment prié ? Quand vous vous adressez à Dieu, lui parlez-vous avec attention, humilité, confiance ? Avez-vous de la persévérance et priez-vous au nom de Jésus-Christ ?

a) L'*attention* est la première qualité nécessaire à une bonne prière. Elle consiste, en général, à penser à ce que l'on dit ou à ce que l'on fait. Quand vous priez, songez-vous à Celui avec qui vous vous entretenez ? Songez-vous à ce que vous demandez ? Votre esprit, au lieu de s'occuper de Dieu ou de l'objet de votre prière, n'est-il pas souvent distrait par d'autres soucis, par des préoccupations matérielles ? Si volontairement vous permettez à votre cœur de se porter à son aise vers des choses qui le séduisent, à votre imagination de voltiger çà et là, si vous lâchez bride à vos facultés intérieures, votre distraction est voulue et réfléchie ; elle devient un véritable manque de respect envers Dieu, elle constitue une faute. Ne méritons pas, en priant, le reproche fait par Notre-Seigneur aux pharisiens : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » (Matt., xv, 8). Mettons plutôt en pratique ce conseil de l'Esprit-Saint : « Quand vous vous disposez à prier, préparez votre âme, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu. » (Eccli., xviii, 23). Pour cela mettons-nous bien en la présence de Dieu ; pénétrons-nous de cette pensée : Dieu me voit ; c'est à lui que je vais parler. Nous pourrions aussi dire comme les apôtres : « Seigneur, enseignez-nous à prier. » (Luc, xi, 1). Ainsi préparée, notre âme sera toute à son affaire.

b) Priez ensuite avec *humilité*. Cette disposition

consiste à reconnaître, à la vue de sa bassesse et en considérant la grandeur de Dieu, qu'on est indigne de paraître en la présence de sa majesté et d'obtenir ses grâces. Elle consiste également à prier avec un vif sentiment de sa faiblesse, de ses besoins, de sa misère. « Dieu résiste aux superbes et il donne sa grâce aux humbles. » (I Pet., v, 5). Imitons le publicain de l'Evangile et nous serons exaucés comme il l'a été ; il n'ose lever les yeux vers le ciel, il se frappe la poitrine et se déclare grand pécheur. Quand nous prions, ayons donc conscience de notre indignité ; que notre attitude respectueuse et humble en présence de Dieu manifeste ce sentiment de notre âme.

c) Croyez bien que cette humilité ne nuit en rien à la *confiance*, troisième qualité nécessaire à la prière : ni elle ne l'exclut, ni elle ne la diminue. Prions avec la ferme assurance que nous obtiendrons de Dieu les grâces demandées. Cette confiance est fondée sur la puissance et la bonté de Dieu, sur les mérites et les promesses de N.-S. J.-C. On pourrait dire qu'elle est même fondée sur notre misère : la pauvreté n'est-elle pas un titre suffisant pour demander l'aumône ? L'on espère d'autant plus être secouru que l'on est réduit à une plus profonde indigence. Ainsi notre misère nous autorise à recourir avec confiance à Dieu, à tout espérer de Celui qui est la miséricorde infinie. Que notre confiance soit sans restriction ; n'hésitons pas à croire fermement que Dieu peut et veut exaucer nos demandes : « *Postulet in fide nihil hæsitans.* » (Jac., i, 6). C'est une des principales qualités de la bonne prière. Si nous approchons de Dieu avec doute, avec inquiétude, avec une défiance secrète de sa bonté, nos prières resteront sans effet.

d) Voulons-nous, mes frères, ne jamais manquer de cette confiance ? Rappelons-nous que nous prions *au nom de Jésus-Christ*. Le Fils de Dieu fait homme s'est constitué lui-même notre médiateur et notre pontife ; il prie pour nous et avec nous, et son Père l'exauce toujours. Quand nous demandons au nom et en vertu des mérites de Jésus, nous faisons intervenir en notre faveur la seconde personne divine, nous remettons sous les yeux de Dieu les souffrances et la mort du Rédempteur, c'est-à-dire la rançon qu'il a payée pour nous mériter les grâces que nous sollicitons. C'est pour cela que Notre-Seigneur nous déclare et nous affirme formellement que « tout ce que nous demanderons à son Père *en son nom* il nous le donnera. » (Jo., xvi, 23). C'est pour cela aussi que l'Eglise prie toujours au nom de Jésus-Christ. Elle termine toutes ses oraisons avec cette formule : « Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

e) A ces qualités de nos prières nous ajouterons la *persévérance*. Prier avec persévérance c'est ne point se lasser, lors même que Dieu diffère de nous exaucer. Le Bon Dieu n'accède pas toujours immédiatement à nos demandes ; il veut quelquefois qu'on sollicite longtemps une grâce, une faveur. De cette manière il nous maintient dans la soumission à son égard, dans la dépendance et l'hu-

mité, il nous fait mieux apprécier ses secours, il nous amène à sentir le besoin que nous avons de ses bienfaits et il nous excite à une plus grande ferveur. Sa grâce semble attachée à notre persévérance, et par notre confiante importunité nous le forçons à nous exaucer. Faisons comme ce sollicitateur que Jésus nous propose comme modèle. Il va de nuit emprunter du pain auprès d'un ami : celui-ci est déjà dans son lit ; il prend son repos et ne veut pas se déranger. Le sollicitateur heurte en vain la porte, supplie son ami de se lever et de lui donner du pain : par sa persévérance, par son importunité, il triomphe du refus qu'on lui oppose et finit par obtenir l'objet de sa demande, il est exaucé. Faisons de même.

* * *

Vous connaissez maintenant, mes frères, non seulement les différentes manières de prier, mais encore les conditions d'une bonne prière. Vous seriez donc sans excuse si vous négligiez ce devoir ou le remplissiez mal. Car on pourrait alors vous appliquer la parole de l'apôtre S. Jacques : « Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal. » (iv, 3). Venez donc prier avec nous en ces jours des Rogations ; « venez recommander à Dieu les besoins de vos campagnes ; vous le conjurerez aussi de répandre la rosée de sa grâce sur le champ de votre âme qui, selon l'expression du roi-prophète, est souvent devant lui comme une terre sèche et sans eau, terre aride pour le bien et trop fertile pour le mal. »

Ne passons pas un jour sans prier et bien prier : car de la prière dépend notre salut éternel. « La prière, disait le P. Faber, est à l'âme ce que la respiration est au corps. Si la respiration s'arrête par intervalles ou se fait difficilement, le corps va mal ; de même si la prière manque ou ne se fait guère, l'âme va mal et court un grand danger. Si la respiration s'arrête entièrement, le corps meurt ; et, si l'on cesse entièrement de prier, l'âme meurt aussi. » Prions donc afin de conserver la vie de notre âme et de mériter la vie éternelle. Ainsi soit-il.

XXVII

Ascension

LE BONHEUR DU CIEL

Vado parare vobis locum.

Je vais vous préparer une place.

(Jo., xvi, 2).

Mes frères,

Vous connaissez l'événement que nous rappelle chaque année la fête de l'Ascension. Après sa résurrection, Jésus passa 40 jours sur la terre, tantôt apparaissant à ses disciples pour leur donner ses dernières leçons, les instruire et les convaincre, tantôt disparaissant d'au milieu d'eux pour les habituer à son absence. Le moment était venu de retourner à son Père, de remonter au ciel. On était au 40^e jour après Pâques, 10 jours avant la descente du Saint-Esprit, Notre-Seigneur

venait de partager avec ses apôtres un dernier repas, dans ce Cénacle où il avait institué la sainte Eucharistie, six semaines auparavant. C'est de là qu'il partit, accompagné de ses disciples et aussi sans doute de sa sainte Mère, sur ce mont des Oliviers, témoin de tant de douleurs et destiné à tant de gloire. Il adressa ses suprêmes instructions à ses apôtres ; puis « élevant les mains il les bénit. Et voici que tout en les bénissant il les quitta et, à leurs yeux, s'éleva au ciel. Une nuée le déroba à leurs regards. Ils le contemplaient encore quand deux hommes parurent près d'eux en vêtements blancs et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi rester là à regarder le ciel ? Ce Jésus qui vient de vous quitter pour s'élever dans les cieux en reviendra comme vous l'avez vu y monter. Les apôtres adorèrent et, transportés de joie, retournèrent à Jérusalem. » (Luc, xiv, 43-53 ; Act., i, 9-12).

Quant à Notre-Seigneur, il alla s'asseoir à la droite de Dieu le Père, c'est-à-dire qu'il entra dans un état de repos parfait, occupant une place d'honneur près de son Père, dont il partage la puissance. Il prit possession de la gloire qu'il avait méritée comme homme par ses travaux et ses souffrances. Mais en même temps il ouvrit le ciel reconquis par la Rédemption, y introduisit la multitude des élus qui attendaient leur délivrance aux Limbes, et nous y prépara un trône et une couronne. Une félicité parfaite nous attend dans ce royaume de gloire et de bonheur. Je ne saurais mieux vous exciter à la mériter qu'en vous en *faisant la description*.

I

Il est bien évident, mes frères, que si j'écoutais l'avertissement de S. Paul, je ne devrais pas tenter une paille entreprise. L'Apôtre nous dit en effet : « Je vous le déclare, l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a jamais entendu, son cœur ne peut pressentir ce que Dieu prépare dans les cieux à ceux qui l'aiment. » (I Cor., ii, 9). J'essayerai cependant de vous donner une idée du ciel, parce que cela est nécessaire à votre instruction et parce qu'en ce jour la pensée du paradis doit occuper nos esprits.

1. Le ciel est d'abord l'exemption de tous les maux dont nous sommes accablés ici-bas. Plus d'erreur dans l'intelligence, plus de lutte dans la volonté, plus de révolte dans les sens, plus de maladie et de souffrances dans le corps, plus de mort à redouter. « Dieu, dit S. Jean, essuiera lui-même les larmes sur le visage de ses saints... Au ciel il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cri, ni douleur. *Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum ; et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra.* » (Apoc., xxi, 4). Quelle heureuse transformation ! Vous savez par expérience que les afflictions sont semées sur la terre, que la vie est un tissu d'épreuves. Or, tous les maux, quels qu'ils soient, l'Esprit-Saint nous l'affirme, sont exclus du séjour des bienheureux.

2. Le ciel est ensuite le rassemblement, la possession et la jouissance de tous les biens. Donnez libre cours à votre imagination, formez les plus heureux projets, rêvez tout ce qui, à votre avis, pourrait ici-bas vous procurer la plus complète félicité : tout cela n'est pas même l'ombre ou la peinture du bonheur que Jésus nous réserve au ciel. Il n'est rien sur la terre qui puisse nous donner une idée exacte de ce qu'est le paradis. Amassez tous les plaisirs du monde, toutes les richesses de l'univers ; réunissez tout ce qu'il y a de puissance, de gloire, d'autorité, de science dans les hommes ; mettez tous ces trésors en comparaison avec ceux du ciel : ils ne sont rien, à peine une goutte d'eau en face de l'océan, une lueur passagère de bonheur en face d'un bonheur complet, infini, éternel. Oh ! comme cela nous explique la parole si juste de S. Ignace : « Que la terre me paraît vile quand je regarde le ciel ! »

II

Je m'en voudrais de m'en tenir à ces généralités et de ne pas vous présenter d'une façon plus spéciale et plus particulière les biens qui constituent le bonheur du paradis. Les théologiens distinguent le *bien essentiel* et les *biens accidentels* et secondaires.

1. Le premier consiste dans la vue et la possession de Dieu. Celui-ci a décidé, dans sa bonté infinie, d'être notre récompense et notre félicité ; il veut déverser en nous ce torrent infini de joie et de bonheur qu'il goûte en lui-même : « *Ego ero merces tua magna nimis ; c'est moi qui serai ta noble et magnifique récompense.* » (Gen., xv, 4). Voir Dieu, l'aimer, le posséder éternellement, voilà ce qui constitue la principale béatitude des saints, ce qui répand dans leur âme et leur corps une pleine satiété et un parfait contentement. « *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* » (Ps., xvi, 15).

a) Au ciel nous verrons Dieu d'abord. « Nous le verrons face à face, tel qu'il est, nous serons semblables à lui : *facie ad faciem... videbimus sicuti est.* » (I Cor., xiii, 12. ; I Jo., iii, 2). Aujourd'hui nous n'apercevons qu'un reflet de la divinité dans les créatures ; Dieu nous apparaît comme à travers un voile ; nos yeux ici-bas sont incapables de supporter la clarté divine. Mais au paradis nous serons inondés des splendeurs de Dieu et nous pourrions tout à notre aise contempler l'adorable Trinité. D'abord nous connaissons Dieu en lui-même, autant que le fini peut connaître l'infini : unité d'essence, trinité de personnes, abîme sans fond de perfections. Puis en Dieu nous connaissons toutes choses : celles qui ont été, celles qui sont, celles qui seront, celles qui peuvent être. En effet, Dieu étant l'être infini, possède toutes les perfections, toute bonté, toute beauté, toute grandeur, toute existence. En lui se trouvent, comme dans leur source féconde, tous les êtres non seulement existants, mais possibles : des mondes infinis, des espèces infinies d'anges, d'hommes et de créatures de toute sorte ; en un mot tout ce que notre imagination est capable de se représenter de grand, de précieux, de délec-

table. Plus notre esprit verra Dieu, plus il plongera en lui, plus il y découvrira de merveilles et plus il s'y attachera. Il n'en sondera jamais toute la profondeur comme jamais il n'en explorera toutes les richesses. Dieu, comme s'exprime le Roi-prophète, est un océan sans rivage et sans fond. Toute l'éternité, en le contemplant, nous découvrirons dans son essence infinie des beautés toujours nouvelles. Cette vue de Dieu assouvira dans notre intelligence la soif de vérité, le désir insatiable de connaître ; elle inondera notre âme d'un bonheur parfait, infini, d'un torrent de volupté.

b) Cette vue et cette connaissance de Dieu engendreront l'*amour*. Aimer Dieu sera, avec la vision béatifique, la cause de notre bonheur. Nous trouverons en Dieu le bien souverain, infini, incomparable, la plénitude et la source de tout bien, l'essence de toute beauté et de toute bonté, en un mot tout ce que l'on peut désirer. Découvrant en lui une magnificence sans borne, trouvant en lui tout ce qui est capable d'exciter notre amour, nous nous attacherons à lui, nous nous abîmerons en lui. Notre cœur alors sera inondé de paix et d'allégresse, notre irrésistible inclination vers le bonheur, si souvent trompée ici-bas, sera satisfaite par la possession de l'objet infiniment aimable qui seul peut contenter ses désirs. « Cet amour inviolable, dit S. François de Sales, toujours actuel, toujours régnant, toujours également tendre, également vif, également ardent, fait goûter aux élus des délices auxquels tous les autres contentements célestes ne peuvent être comparés. »

c) Non seulement les saints voient Dieu et l'aiment, mais ils le *possèdent* pour toute l'éternité. Dieu est à eux comme eux sont à lui. Il est lui-même leur récompense infiniment grande. Les élus jouissent de Dieu, se reposent en lui, s'unissent intimement à lui, se plongent en lui, partagent sa béatitude infinie. Au ciel nous serons donc comme transformés en Dieu. Jetez un morceau de fer dans une fournaise, le feu le pénétrera si bien qu'il ne s'en distinguera plus, et pourtant il reste fer. Ainsi Dieu s'unira si intimement aux bienheureux, il les enveloppera tellement, il se donnera à eux de telle façon que, sans cesser d'être créatures, ils deviendront semblables à lui, ne feront pour ainsi dire qu'une même chose avec lui. Posséder Dieu de cette manière sera le comble de la félicité, la plénitude du bonheur. Ecoutez ce que disait Bossuet : « Dieu est tout à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout ; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout ; s'ils demandent la consolation après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire ; Dieu est la gloire qui les environne ; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos¹. »

¹ Sermon pour la fête de tous les saints.

2. Vision, amour et possession de Dieu, voilà donc ce qui est essentiellement le bonheur du paradis. Ce grand bien n'exclut cependant pas les autres plaisirs, les autres satisfactions que nous pouvons légitimement ambitionner et que nous appelons les biens *accidentels* et *secondaires* du ciel.

Si nous désirons de la gloire, des richesses, des honneurs, de la puissance, nous les trouverons au ciel. Si notre ambition est de goûter les douceurs de la paix, du repos, de l'exemption de tout ce qui nous fatigue et nous est pénible, nous posséderons tout cela au paradis. Si notre curiosité nous porte vers les mystères de la nature et nous fait éprouver le désir de les scruter, au ciel cette science nous sera accordée. Beaucoup aiment les joies de la famille, de la société, de l'amitié ; or nulle part sur la terre nous ne rencontrerons autant d'affection qu'au ciel dans la société des saints. Ce qui nous réjouit dans nos foyers, la paix, l'accord, l'union, existent au paradis et à un plus haut degré qu'ici-bas. Il n'est aucun bien dont nous puissions jouir qui ne se trouve au ciel. Qu'aimons-nous sur la terre et que cherchons-nous pour notre corps ? Un beau logement, une agréable société, un peu de beauté et de gloire, les plaisirs des sens. Or, sous tous ces rapports, nous serons richement partagés au ciel.

a) Les élus jouiront d'abord de la *beauté du séjour*. La terre, maudite par suite du péché d'Adam, est un lieu d'exil, une prison. Et pourtant qu'elle est encore belle à nos yeux ! Contemplez-la en ces jours de printemps où elle s'est revêtue comme d'une robe de verdure, où elle est ornée de milliers de fleurs éclatantes, où elle s'est réchauffée et éclairée par les rayons d'un soleil resplendissant, où elle est couverte comme d'une tente d'azur. Mon Dieu, si vous avez fait si beau le lieu de notre exil, que nous réservez-vous donc dans le ciel, puisque vous l'appellez notre patrie ? Nous savons bien tout ce que ce mot dit au cœur de l'exilé. Dans la patrie l'air est plus pur, le soleil plus joyeux, les fleurs plus parfumées ; dans la patrie se trouve tout ce qu'on connaît, tout ce qu'on aime, le toit paternel, les parents, les amis. Tout cela nous le posséderons en Dieu. S. Jean voulant nous donner une idée de la beauté du séjour des élus, en essaya une description dans l'*Apocalypse*. Il emprunta des images à tout ce qu'il y a de plus précieux dans la nature et dans les arts. Cependant cette description n'est qu'un pâle reflet de la réalité ; elle a pour but de nous convaincre de cette vérité que l'habitation des saints est au-dessus de toute beauté.

b) Les élus jouiront ensuite d'une *société d'élite*. On est heureux de se trouver dans la compagnie d'un homme de bien. Au ciel nous aurons pour société tout ce qu'il y a de bon, de grand, d'aimable. Nous serons avec N.-S. J.-C. que nous verrons dans son humanité sainte, nous vivrons avec la T. S. Vierge notre bonne mère. Quel bonheur ce serait pour nous si Jésus et Marie daignaient nous apparaître ici-bas, nous parler, vivre avec nous ! Au

paradis il en sera ainsi. — Quelle douce et charmante compagnie aussi que celle des archanges, des anges, des apôtres, des martyrs, des vierges, de tous les saints qui ont passé sur la terre, de tous nos aïeux, de tous nos parents ! Union parfaite, charité sans égale, fraternité absolue entre tous les membres de cette heureuse société.

c) Les élus jouiront enfin de la *gloire* et des *plaisirs des sens*. Leurs corps, après la résurrection, posséderont, comme je vous l'ai montré ailleurs, de brillantes qualités qui les rendront plus glorieux que les plus grands et les plus riches monarques du monde dans tout leur éclat. Ils seront, dit la Sainte Ecriture, plus resplendissants que le soleil : *Justi fulgebunt sicut sol in regno Patris*. (Matt., xiii, 43). — Quant à leurs sens, ils auront la pleine jouissance de tout ce qui peut les charmer. Leurs yeux ne rencontreront partout que des spectacles auprès desquels les plus ravissantes merveilles de la terre ne sont que d'une misérable et chétive petitesse. Leurs oreilles seront réjouies par des chants et des concerts admirables. S. François d'Assise entendit un moment une harpe touchée par un ange : il en fut si ravi qu'il se crut dans un autre monde. Leur odorat sera embaumé par la suavité des corps ressuscités, plus exquise que tous les parfums de la terre. Leur palais goûtera sans cesse les plus ineffables douceurs. En un mot, au bonheur parfait de l'âme se joindra le bonheur parfait du corps.

Ajoutez à cela, mes frères, que ces délices dureront éternellement : la certitude de ne jamais être privé de ce bonheur met le comble à la félicité des saints.

* * *

Ce que je viens de balbutier sur les richesses de la maison de Dieu n'est rien auprès de la réalité. Ici-bas nous ne pouvons pas comprendre la félicité que Jésus nous réserve au ciel. Pour savoir ce qu'elle est, il faut la goûter. Le paradis ne se décrit pas, son bonheur est indicible, sa gloire innarrable. Cependant je vous en ai dit assez pour que vous ayez le droit et le devoir de conclure qu'il faut estimer le ciel et tout faire pour le mériter. Un jour S. Augustin prêchait dans sa ville épiscopale d'Hippone. Il parlait du bonheur du ciel. Or il lui arriva de dire à ses fidèles : « Je suppose que Dieu vous permette de vivre cent ans, mille ans même, dans l'abondance de tous les biens de la terre, mais à la condition de ne jamais régner avec lui dans le ciel... » Le saint évêque avait à peine prononcé ces paroles qu'un immense cri s'éleva de l'assemblée : « Périissent tous les biens de ce monde, mais que Dieu nous reste ! *Pereant universa, sed Deus nobis maneat !* »

Puissé-je, mes frères, vous avoir inspiré le même ardent désir du ciel, de la véritable patrie, du royaume que Jésus est allé vous préparer ! C'est la première leçon à recueillir de cette belle fête de l'Ascension. — En voici une seconde : le Sauveur ne monte au ciel qu'en quittant ce lieu d'exil, en

se séparant de ses chers disciples et de sa Mère bien-aimée : c'est ainsi que nous-mêmes nous ne monterons au ciel qu'en nous détachant de la terre et des biens temporels, en nous séparant de ce monde et de ce qui nous y retient. — Enfin, l'Ascension nous prêche la résignation dans nos épreuves, par l'espérance du bonheur éternel. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrit, pour entrer dans sa gloire ? » (Luc, xxiv, 26). Et nous aussi nous n'entrerons dans l'éternité bienheureuse qu'en passant par la voie de l'épreuve et de la souffrance.

Puissions-nous comprendre et pratiquer ces précieux enseignements ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXIV

5^e DIMANCHE APRÈS PAQUES

Mes frères,

La liturgie veut nous faire revivre les derniers jours que Jésus passa sur la terre avec ses apôtres, jours heureux où ses apparitions multipliées, sa présence et sa conversation entretenaient dans leurs cœurs de très doux sentiments de joie. Mais l'imminence du départ n'allait-elle pas les troubler, ou tout au moins les jeter dans une certaine tristesse ? Ne plus voir leur divin Maître ressuscité, ne plus l'entendre : quelle perspective ! Il le fallait bien, pourtant, puisque le Sauveur avait terminé sa mission. Il le fallait, car il s'agissait de leur intérêt et de l'intérêt des âmes qu'ils devaient évangéliser. N'allaient-ils pas d'ailleurs recevoir bientôt le Paraclet promis ? Et puis, n'étaient-ils pas assurés que Jésus serait toujours avec eux, quoique invisible, et qu'un jour ils le retrouveraient au ciel, assis à la droite de son Père, pour ne plus le quitter ? Si donc ils éprouvèrent quelque regret, ils n'en conservèrent pas moins l'inaltérable paix qu'ils avaient reçue et la joie si douce qui en était le fruit.

Ainsi doit-il en être de chacun de nous ; en ces jours, la paix et la joie doivent régner dans nos cœurs. L'Eglise l'a bien compris : tous les textes qu'elle emploie dans la liturgie de ce dimanche invitent à la joie.

I

1. L'*Introït* emprunte sa pensée principale à un texte d'Isaïe (xlvi, 20). Le prophète assiste en esprit à la ruine de Babylone, la cité criminelle, il presse alors les Israélites de proclamer partout avec allégresse la nouvelle de leur délivrance. Israël affranchi de la domination de Babylone est la figure prophétique de la rédemption universelle de l'humanité ; application qui ajoute à la parole d'Isaïe un accent d'une bien plus grande et plus joyeuse éloquence : « *Le Seigneur a délivré son*

peuple ! » C'est la bonne nouvelle qui doit être portée jusqu'aux extrémités de la terre. Alors le chœur fait écho à ce cri de joie, il célèbre son bonheur et entonne un psaume de reconnaissance : « *Peuples de la terre, manifestez votre joie à Dieu, dites un cantique à son nom, chantez sa louange et sa gloire.* »

Cet introït a une grande analogie avec ceux des deux dimanches précédents ; c'est une invitation à louer Dieu.

Qu'est-ce que louer le Seigneur ? C'est reconnaître et proclamer sa grandeur et sa majesté, sa beauté et sa sublimité ; c'est reconnaître et proclamer l'amour, la bonté, la condescendance et la miséricorde de Dieu ; c'est ouvrir un cœur docile aux impressions et aux effets bienfaisants de cette divine bonté, y répondre par une amoureuse gratitude ou du moins s'y efforcer.

L'homme étant un être corporel et sensible, doit exprimer extérieurement les sentiments qui agitent son cœur ; il doit les exprimer par la parole, il doit faire monter vers Dieu l'hymne de l'action de grâces et de la reconnaissance. Cet hommage doit être, de plus, un hommage universel qui ait sa répercussion dans tout l'univers. Pourquoi ? Parce que Dieu, par sa résurrection, a délivré son peuple et lui a apporté des grâces innombrables et précieuses.

La fête de Pâques, m. f., est la fête de la liberté et de la rédemption. Heureux ceux qui ont accepté ce don précieux de la liberté et se sont débarrassés des liens qui les retenaient au péché et les rendaient esclaves du démon ! Qu'ils chantent la bonté et la puissance de Dieu et soient fiers de lui rendre témoignage !

2. Pour nous aider à persévérer dans ces bonnes dispositions, nous avons besoin du secours de Dieu. C'est ce secours que nous sollicitons dans la *Collecte* : « *O Dieu, de qui procèdent tous les biens, exaucez nos humbles prières, afin que, par votre inspiration, nous n'ayons que de bonnes pensées, et que par votre influence, nous ne fassions que ce qui est bien.* »

Dans cette oraison nous professons d'abord notre foi en Dieu source unique de tous les biens véritables, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, pour le corps comme pour l'âme. Or, si Dieu est l'auteur de tous les biens, c'est donc à lui seul que nous devons les demander, surtout quand il s'agit des dons de la grâce. Adressons-nous à lui avec confiance, il nous exaucera d'autant plus volontiers que nous sollicitons des bienfaits qui doivent nous maintenir dans la liberté conquise.

a) Nous demandons à Dieu de nous inspirer ce qui est bon, ce qui est juste, ce qui est saint ; de nous donner la lumière pour nous faire connaître sûrement ce qui est bien, pour garantir notre intelligence accessible à l'erreur, pour rectifier notre jugement trop enclin à mal juger, pour redresser notre conscience, qui peut quelquefois suivre une pente fatale. Si Dieu ne nous inspire,

nous serons incapables d'avoir même une bonne pensée : S. Paul l'a dit formellement. (II Cor., III, 5).

b) Mais la connaissance de ce qui est bien est insuffisante, il faut y joindre la pratique, car autrement nous pécherions. « Celui qui sait le bien qu'il faut faire, dit S. Jacques, et qui ne le fait pas, se rend coupable de péché. » (Jac., IV, 17).

Mais ici la grâce de Dieu, le secours divin est nécessaire. Abandonnés à nos propres forces, nous ne pouvons rien faire. *Sine me, nihil potestis facere*. Que Dieu nous donne la force d'accomplir ce que la foi nous suggère, d'agir conformément à ce qui est droit et bon, de pratiquer tout ce qui est juste, *quæcumque vera*, tout ce qui est honnête, *quæcumque pudica*, tout ce qui est saint, *quæcumque sancta*, tout ce qu'il y a de noble et de vertueux, *quæcumque bonæ famæ* ; en un mot, qu'il nous donne la force de garder ses commandements, sans reculer devant les sacrifices : voilà ce que nous demandons dans l'oraison, et certainement notre prière sera exaucée si nous la faisons avec pureté d'intention et avec confiance.

3. L'*Épître* de ce jour fait suite à l'enseignement donné dans celle de dimanche dernier et complète la pensée de l'oraison. « Cette épître et celles que nous appelons *catholiques*, dit S. Jérôme, sont aussi remplies de mystères qu'elles sont peu étendues ; elles sont à la fois courtes et longues ; elles semblent courtes à qui n'en considère que les termes, mais les pensées en sont si relevées qu'il se trouve peu de personnes qui puissent en pénétrer le sens. »

S. Jacques recommande un christianisme vivant, un christianisme pratique : soyez chrétiens en fait et en action. Car la religion chrétienne n'est pas seulement un *Credo*, elle est une *action* ; et toute vie chrétienne sincère demande, en même temps que la foi à la parole de Dieu, la vie conforme à la foi.

« Mettez en pratique la parole de Dieu et ne vous contentez pas de l'écouter, vous vous feriez illusion. » Cette recommandation concorde avec les paroles du Sauveur qui, en plusieurs endroits de l'Evangile, proclame bienheureux ceux qui observent docilement la parole de Dieu : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud*. (Luc, XI, 28). S. Jacques insiste sur l'illusion de ces demi-chrétiens qui professent la vraie foi, mais mènent une vie peu conforme à leurs croyances. Il les compare « à un homme qui considère ses traits dans un miroir, et qui, après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt comment il est. » Cette comparaison est juste. Le miroir, en reflétant notre visage, nous en révèle la laideur ou la beauté, et nous le montre propre ou couvert de taches ; de même la parole de Dieu nous fait connaître nos devoirs et nos dispositions intimes. « L'Evangile, dit S. Bernard, est le miroir de la vérité ; il ne flatte ni ne trompe personne, mais chacun s'y voit tel qu'il est. » C'est donc pour le chrétien un devoir de considérer avec soin la loi évangélique, « loi de liberté et non de servitude, » d'y attacher son esprit et son cœur,

de la graver dans sa mémoire, d'y conformer sa conduite. Ce faisant, il trouvera le secret du bonheur, dans le calme et la joie d'une conscience en paix avec Dieu.

L'Apôtre ajoute quelques exhortations particulières pour déterminer en quoi consiste la vraie religion : « Un vrai fidèle, un chrétien consciencieux doit refréner sa langue, » c'est-à-dire éviter les paroles inutiles, les blasphèmes, les mensonges, les médisances, les calomnies, en un mot, tout ce qui est opposé aux exigences de la conscience chrétienne.

Écoutez et mettons en pratique cette recommandation de l'Apôtre. Les péchés de la langue, vous le savez, sont des péchés très communs. Un saint disait : « Ils sont en bien petit nombre, ceux qui arrivent à se défaire de ce défaut, et vous n'en trouverez guère qui veuillent donner à leur vie assez de perfection pour renoncer au plaisir de blâmer celle d'autrui ; l'âme humaine est tellement envahie par ce mal, que ceux-là mêmes qui se gardent des autres vices tombent dans celui-ci, comme dans un piège inévitable tendu au bout de tous les chemins. » S. Jean Chrysostome déclare qu'il y a une beauté et une vigueur virile à dompter et à discipliner sa langue. Puissiez-vous mériter cet éloge !

Un autre caractère de la vraie religion, ajoute S. Jacques, est « de visiter les orphelins et les veuves dans leur tribulation, » c'est-à-dire de pratiquer les œuvres de miséricorde surtout à l'égard de ceux qui en ont besoin. Enfin « de se tenir si bien en garde contre le monde, qu'on n'en soit souillé en aucune manière. » Vivons dans le monde, les yeux toujours fixés sur Dieu, le cœur toujours attaché à Jésus-Christ, l'esprit toujours attentif aux vérités de l'Evangile, et ainsi nous pourrions résister aux séductions, aux plaisirs que le monde nous offre et qui nous seraient fatals.

4. Pour nous détourner du monde, l'Eglise dans le premier verset *alleluiatique* nous invite à suivre le Christ qui par sa Résurrection nous a appelés à une vie nouvelle, nous a illuminés des clartés divines et nous a rachetés par son sang.

Le second verset est formé des paroles que nous lisons dans l'Evangile : « *Je suis sorti du Père et venu dans le monde ; maintenant je quitte le monde et je retourne à mon Père. Alleluia.* » Jésus est sorti du Père par sa génération divine, il est venu dans le monde par son incarnation, il a quitté le monde par sa mort, et dans son ascension il est remonté vers son Père. Notre route suit la sienne. Nous aussi, quoique d'une façon différente, nous sommes sortis de Dieu, notre créateur ; nous aussi, nous devons remonter vers lui, et notre passage dans le monde n'est, pour ainsi dire, que le rapide circuit par lequel nous retournons à notre point de départ. Heureux celui qui l'a compris ! Heureux celui qui peut s'approprier la parole du Sauveur et qui, par sa fidélité à mettre en pratique les recommandations de S. Jacques, méritera une ascension glorieuse !

II

1. L'Evangile d'aujourd'hui continue celui des deux dimanches précédents. Il contient la fin du discours après la Cène. L'Eglise nous fait lire ce passage parce qu'il annonce l'Ascension du Sauveur qui va être célébrée quelques jours plus tard. Dans ces paroles J.-C. adresse ses adieux aux apôtres et leur fait des promesses.

a) Il leur promet d'une manière solennelle le secours dans les épreuves, en leur rappelant l'efficacité de la prière faite dans de bonnes conditions.

« Je vous dis le secret de monter jusqu'à l'Inaccessible, de parler à Celui que nul œil humain n'a jamais vu, d'agir sur l'Etre qui est l'indépendance même, de le contraindre à vous écouter, de l'obliger à vous satisfaire. Je vous ouvre sur la Toute-Puissance un crédit sans limites ; je vous mets dans la main des trésors infinis et je vous livre par là l'opulence d'où toute richesse découle. Qui que vous soyez, en quelque état que vous vous trouviez, en tout lieu, à toute heure, autant de fois qu'il vous plaira, vous pouvez sans défiance vous présenter devant mon Père. Son trône n'est pas plus abordable aux anges béatifiés qu'il ne vous l'est à vous, exilés sur la terre. Dans ce ciel des cieux qu'il habite, vous avez, comme eux, droit de cité ; vous n'êtes là ni étrangers, ni inconnus, ni déplacés ; vous y avez droit d'accès, droit de séjour, et non seulement comme citoyens de cette patrie éternelle, mais comme membres de cette famille dont le Père est Dieu même. Car votre Père, c'est mon Père ; je suis son Fils, et vous êtes ses enfants. Je vous ai donné mon nom, mon vrai nom, mon nom propre ; vous et moi nous n'en avons qu'un seul, le nom vivant et subsistant que j'ai reçu par nature dans ma génération, et que vous avez reçu par grâce dans votre justification. C'est à raison et dans la vertu de ce nom que vous apparaîtrez devant la face de mon Père ; c'est en vous inspirant de ce nom que vous lui exposerez vos besoins et vos désirs ; c'est en le lui faisant valoir que vous l'inclinerez à se montrer pour vous favorable ; et reconnaissant ce nom en vous, mon Père bénira votre requête et unira dans l'amour sa volonté à votre volonté. » (Mgr Gay).

b) Il leur promet la joie, en exauçant leurs prières ici-bas, et en leur préparant une place au ciel. Cette joie sera abondante et supérieure à toute autre dès cette vie, si nous savons solliciter et utiliser les grâces nécessaires. Telle est la bonté du Seigneur à notre égard que tous ses efforts, tous ses conseils ne tendent qu'à nous procurer la vraie joie, la consolation véritable. « La joie qu'il leur promet ici n'est pas une joie sensible : c'est une joie dans la foi, c'est une joie dans la croix, comme celle de Jésus-Christ, qui est monté sur la croix en se proposant une grande joie. Quelle joie, si ce n'était celle de glorifier son Père, et de contenter son amour en sauvant les hommes ? Ainsi nous devons apprendre à mettre toute notre joie à le glorifier : ce qui nous fera réjouir dans

nos souffrances, ce qui inspira aux apôtres cette joie qu'ils ressentirent d'avoir été flagellés pour le nom de Jésus-Christ. Alors donc ils avaient appris ce qu'on reçoit et ce qu'on doit demander en son nom, qui est d'apprendre à se glorifier, à se réjouir dans ce qu'on souffre pour lui.

« La patience est le seul moyen de surmonter les vices et d'épurer les vertus ; la patience chrétienne apprend non seulement à porter sans murmure, mais encore à se réjouir dans les souffrances que Dieu envoie. Se fonder sur la patience et s'unir à la croix de Jésus-Christ, c'est le moyen de prier en son nom, et c'est par là qu'on obtient tout ¹. »

Prenons la résolution de prier et de bien prier. Il y va de notre intérêt et de notre salut : « Dieu a donc fait sagement, dit le P. Monsabré, d'éperonner notre âme et notre corps par des besoins sans cesse renaissants et de nous imposer l'obligation de recourir à sa libéralité. Ainsi, il prévient plus d'un oubli funeste, ainsi il nous met dans la nécessité de reconnaître son souverain domaine et de confesser notre dépendance ; ainsi il pousse à l'accomplissement des devoirs fondamentaux de notre vie religieuse ; car demander à Dieu, c'est déjà l'adorer et préparer dans son cœur la reconnaissance. »

2. C'est à cette reconnaissance que l'Eglise nous invite dans l'*Offertoire* : « *Peuples, bénissez le Seigneur notre Dieu, et faites entendre ses louanges ; c'est lui qui a donné la vie à mon âme et a fait que mes pieds ne chancellent pas ; béni soit le Seigneur, qui n'a éloigné de moi ni ma supplication ni sa miséricorde, alleluia.* » Ces paroles, formées des versets 8, 9 et 20 du Ps. LXV, appelé le psaume de la résurrection, expriment la gratitude du peuple chrétien et de chacun de nous en particulier pour tous les bienfaits que J.-C. nous a obtenus par sa mort : cette mort a été la cause de notre résurrection et sera la cause de notre gloire dans le ciel ; sa grâce nous a affermis dans le bien ; autant de motifs qui doivent nous inspirer une confiance pleine et entière en Celui qui est toujours disposé « à écouter nos supplications et à nous témoigner sa miséricorde. » Par ces dernières paroles, l'*offertoire* se rattache à l'évangile, dans lequel nous avons lu ces mots réconfortants : *Demandez et vous recevrez.*

3. Encouragés par la recommandation du Sauveur ; nous le prions dans la *Secrète* d'exaucer les supplications que nous lui adressons pour atteindre le but qui nous est tracé : la gloire céleste. « *Seigneur, agréez les prières des fidèles avec l'offrande de leurs hosties, afin que, par ces pieux hommages de notre dévotion, nous parvenions à la gloire céleste.* »

4. L'*antienne* de la *Communión* est un hymne de reconnaissance non seulement pour chanter le mystère de la Pâque, mais aussi pour célébrer le bienfait que nous avons reçu dans la sainte Eucharistie, gage de notre résurrection future et de la

vie éternelle. S'il est un moment où Dieu nous exauce pleinement et dans toute l'effusion de son amour, c'est bien quand il descend par la communion dans nos cœurs. Or à ce moment nous devons lui exposer nos besoins et lui dire notre gratitude.

5. Enfin la *Postcommunion*, qui a beaucoup d'analogie avec la Collecte, nous fait *désirer ce qui est juste, et demander que nos désirs soient comblés*. Une âme qui a reçu N.-S. J.-C. ne doit plus désirer, rechercher les choses vaines et futiles du monde ; elle doit porter plus haut ses aspirations, elle doit vouloir mener une vie plus surnaturelle et plus détachée du monde.

* * *

Avant de laisser Notre-Seigneur monter au ciel, offrons-lui nos sentiments de foi et d'affection. Son passage sur la terre a été un continuel bienfait, un miracle ininterrompu. Remercions-le pour ses bontés ; glorifions-le pour ses enseignements ; applaudissons à ses prodiges. Tout cela se trouve dans la foi, quand elle se complète par la confiance et l'amour. Offrons donc à Jésus-Christ l'hommage d'une foi pleine d'espérance et de charité, et disons-lui avec ses disciples : « Vous nous quittez, Seigneur, mais vous nous laissez la foi ! *Nous croyons, nous aussi, et nous croyons fermement que vous êtes venu de Dieu !* » Ainsi soit-il.

XXV

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

Mes frères,

Comme toutes les grandes fêtes de l'année, la Pentecôte a aussi son temps de préparation. Les dix jours qui suivent l'Ascension et pendant lesquels les apôtres attendirent le divin Paraclet, doivent être employés par les fidèles à la prière et au recueillement. Le dimanche dans l'octave de l'Ascension a ceci de particulier qu'il sert de transition entre la joyeuse solennité de l'Ascension, célébrée jeudi dernier, et l'anniversaire de la venue de l'Esprit-Saint sur les apôtres. L'Eglise a vu son divin Fondateur se dérober à ses regards, et cependant son amour le cherche encore ; elle s'obstine, pour ainsi dire, à réclamer la vue de ce visage qui réjouit les anges. Son amour toutefois ne saurait être aveugle ; elle comprend la gloire légitime qui revient au Triomphateur, assis désormais sur son trône dans la céleste Jérusalem. Aussi, aux sentiments d'une certaine mélancolie causée par l'absence de l'Epoux, s'ajoute l'espérance de la venue du Consolateur qui doit communiquer à nos âmes une vigueur nouvelle. Ces sentiments divers ont déterminé le choix des textes liturgiques de ce dimanche, appelé dès les premiers siècles *Exaudi*, du premier mot de l'Introït.

Au moyen âge, il était nommé à Rome le *Dimanche des Roses*, parce qu'on avait coutume, en ce jour, de joncher de roses le pavé des basi-

¹ Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*, XXX^e jour.

liques, comme un hommage au Christ qui s'élevait au ciel dans la saison des fleurs.

I

1. L'Introït est formé des versets 7, 8 et 9 du Ps. xxxvi : « Seigneur, exaucez ma prière, accueillez le cri que je pousse vers vous, alleluia ; mon cœur vous l'a dit : j'ai recherché votre présence. Seigneur, je ne cesserai de la chercher ; ne détournez pas de moi votre face, alleluia, alleluia. Ps. Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qui craindrai-je ? »

Cet Introït n'a plus du tout l'accent enthousiaste et plein d'allégresse des dimanches précédents, il respire la prière calme, grave, mélancolique, mais confiante. D'où vient ce changement ?

Rappelons-nous que nous sommes dans la semaine de l'attente, que les apôtres avec la bienheureuse Vierge Marie, réunis au Cénacle, se préparent dans une prière unanime et fervente à recevoir l'Esprit-Saint, cet Esprit qui doit leur apporter la lumière et leur donner la force et le courage de rendre témoignage à Jésus-Christ en face d'un monde hostile.

Nous aussi nous avons besoin de l'Esprit-Saint pour rendre témoignage au Christ, pour résister aux assauts des ennemis de notre salut et du nom chrétien, pour nous éclairer sur nos devoirs, pour nous affermir dans la voie de la sainteté. C'est pour nous préparer à sa venue bienfaisante, c'est pour disposer parfaitement notre cœur à le recevoir avec l'abondance de ses dons, que l'Eglise met sur nos lèvres une prière ardente, pressante, une prière faite du fond du cœur, une prière qui repose sur une confiance inébranlable en Dieu.

2. La Collecte détermine la pensée de l'Introït et concorde avec les idées renfermées dans l'évangile, principalement avec ce passage : « Vous aussi vous rendrez témoignage de moi, » par une volonté dévouée et sincère. En effet, dans l'oraison nous disons à Dieu : « O Dieu tout-puissant et éternel, faites que notre volonté vous soit toujours dévouée, et que nous servions votre Majesté d'un cœur sincère. »

Qu'est-ce donc qu'une volonté dévouée aux intérêts de Dieu ?

C'est une volonté décidée à voir dans toute action pénible que la conscience impose, la matière d'un sacrifice et à faire de sa vie une série continue d'immolations méritoires ¹.

C'est une volonté qui est inspirée dans ses actions, dans ses paroles, dans ses désirs, par le renoncement à soi-même et l'union avec Jésus-Christ.

C'est une volonté qui ne fait pas consister la dévotion en des actes purement extérieurs : « Il y a des gens, dit Bossuet, qui sont bouleversés s'ils n'ont pas dit leur chapelet et leurs autres prières

réglées, ou s'il manque quelque Ave Maria à la dizaine. Je ne les blâme pas, à Dieu ne plaise ! je loue dans leurs exercices de piété une exactitude religieuse ; mais qui pourrait supporter qu'ils arrachent tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du Décalogue, et qu'ils foulent aux pieds les plus saints devoirs du christianisme ? »

C'est une volonté décidée à voir dans toute âme avec laquelle elle est en rapport, une conquête possible pour l'Eglise et pour Dieu ; une volonté décidée à faire œuvre d'apostolat, malgré les ennuis, les insuccès apparents, les contradictions fielleuses, malgré l'atmosphère de haine et d'envie qu'il faut traverser.

C'est enfin une volonté décidée à se donner à Dieu et à tout faire pour lui avec sincérité et avec loyauté, à servir ses intérêts en tout et partout.

3. L'Epître détermine la manière de servir Dieu sincero corde. Elle est empruntée à la première lettre de S. Pierre (I Pet., iv, 7-11) et s'harmonise parfaitement avec le temps dans lequel nous nous trouvons, temps de prière et de recueillement préparatoire à la réception de l'Esprit-Saint. Le chef des apôtres indique dans ce passage quelle doit être l'attitude de l'âme dans cette préparation.

Il recommande, avec la prière, la prudence, cette vertu qui sait mettre et maintenir dans la vie intérieure la mesure et l'ordre et maîtriser nos passions. C'était déjà la recommandation du Sauveur : « Veillez et priez. Soyez prudents. » Rien n'est plus important pour un disciple de Jésus-Christ que la prudence dans ses actions et la vigilance dans ses prières ; elles le préservent de nombreuses chutes. L'Apôtre sait par expérience que le manque de vigilance et de prudence est fatal !

Non seulement les chrétiens doivent être prudents dans leur conduite et vigilants dans leurs prières, ils doivent surtout s'aimer les uns les autres, d'un amour constant, désintéressé, généreux ; car ils sont tous frères en Jésus-Christ. Cette « charité réciproque » est une des conditions essentielles de leur bonheur en ce monde : elle leur donne la paix et la concorde, en « couvrant comme d'un manteau leurs mutuelles et nombreuses offenses » et en leur faisant oublier les torts qu'ils peuvent avoir les uns envers les autres. En s'aimant ainsi, ils aiment Dieu, et en aimant Dieu ils effacent leurs péchés.

Cette charité fraternelle doit se manifester par l'hospitalité bienveillante, aimable et non pas acrimonieuse. Chez les premiers chrétiens, les hôtes étaient sacrés ; on leur témoignait le plus grand respect ; on leur lavait les pieds ; on les servait à table ; on les traitait comme le Sauveur lui-même : « Vous avez Dieu pour hôte, dit S. Augustin ; que votre hospitalité soit digne de lui ; car si vous lui rendez votre demeure agréable, il vous accueillera aussi avec bonheur dans la sienne ; ce n'est pas seulement une demeure qu'il vous donnera, c'est un royaume. »

¹ Le don de soi, mon fils, est la chose profonde, Et c'est déjà voir Dieu que d'aimer la douleur ; Souffrir est saint et rend à l'âme son ampleur. Le temps n'est qu'un néant puisqu'une heure l'efface. Souffre, mon fils, afin de voir Dieu face à face.

(Vallery-Radot).

Une autre manifestation de cette charité consiste à employer pour l'utilité du prochain les dons et les talents qu'on a reçus de Dieu ; car c'est pour cela qu'il les donne. En effet, « nous ne sommes pas des propriétaires irresponsables des dons célestes, mais de simples administrateurs ou intendants, obligés de les faire valoir. »

L'Apôtre, au moyen de deux exemples, fait l'application de la règle générale qu'il vient d'établir. Tous les dons spirituels sont ramenés à deux : parler et agir. Il recommande à celui qui parle dans les assemblées religieuses, comme prophète, comme prédicateur, comme interprète, de parler au nom de Dieu et non pas en son nom personnel, ou selon l'esprit du monde.

De même celui qui remplit un ministère dans l'Eglise, doit s'en contenter et non pas s'ingérer dans celui d'un autre, y apporter non seulement une grande fidélité et une grande impartialité, mais un zèle à toute épreuve, une énergie qui triomphe de toutes les difficultés. Tous ne doivent avoir qu'un but : procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Tel doit être aussi le but de tous les chrétiens. M. f., ne l'oubliez pas ! En cherchant la gloire de Dieu, vous trouverez la vôtre, pour votre bonheur !

4. Le premier *verset alleluiaïque*, tiré du Ps. XLVI (verset 9), nous montre Jésus-Christ assis à la droite de Dieu son Père et régnant sur toutes les nations qu'il dirige et gouverne à son gré.

Le second est formé des paroles mêmes par lesquelles le Sauveur avait prédit son Ascension, la descente du Saint-Esprit et sa venue à la fin du monde. Paroles bien réconfortantes et bien consolantes qui s'adressent à toute l'humanité : « *Je ne vous laisserai pas orphelins ; je m'en vais, et je viens vers vous et votre cœur se réjouira.* » Si les apôtres ont senti leurs cœurs s'ouvrir aux espoirs les plus sublimes devant la perspective que le Christ, avant de souffrir et de mourir, se plaisait à déployer devant eux, notre âme peut, elle aussi, se laisser aller en toute confiance au même sentiment, dans la certitude que le Maître, loin d'abandonner ses disciples, ne monte au ciel que pour leur préparer une place.

Paroles débordantes d'amour ! Que nous sommes loin, ici, de l'égoïsme des grands conquérants qui ne pensent qu'à jouir de leur triomphe ! Jésus ne cède pas à cet éblouissement auquel les meilleurs parmi nous échappent si difficilement. Pas un instant il ne cesse d'être le Père préoccupé du sort de ses enfants et ne songeant qu'à les associer à sa propre gloire. L'amour est là toujours, actif, vigilant, absorbé par la pensée des êtres chers dont il entend ne se séparer jamais et auxquels il veut tout le bien possible.

II

1. L'Evangile de ce jour est encore emprunté, comme celui des trois dimanches précédents, au discours d'adieu après la Cène.

Il renferme trois idées principales : la doctrine

du Saint-Esprit, le témoignage des apôtres et l'annonce des persécutions.

a) Le Saint-Esprit nous apparaît ici comme le Paraclet, c'est-à-dire l'avocat, le défenseur, le consolateur ; l'Esprit de vérité, c'est lui qui éclaire les âmes ; il procède du Père et du Fils, il est consubstantiel au Père et au Fils. Sa mission est de rendre témoignage à Jésus-Christ, de le faire connaître, de le faire aimer, d'amener les âmes à le servir et à le glorifier par paroles et par actions.

b) Cette mission, il l'a commencée dans les apôtres, qui à leur tour rendent témoignage au Christ en publiant ses miracles et son enseignement, en confessant sa divinité, en le prêchant partout malgré les menaces dont ils sont l'objet. Ils lui rendent témoignage par leur vie toute à Dieu et aux âmes depuis la Pentecôte ; par leur mort : ils succombent tous martyrs.

Nous aussi nous devons rendre témoignage à J.-C. par la profession publique et extérieure de notre foi et de nos convictions. Notre titre de chrétiens nous en fait une obligation. *Nemo major nisi Christianus*. Personne n'est plus grand que le chrétien. Souvenez-vous donc de votre dignité ; souvenez-vous de vos origines, de votre noblesse, de vos droits et de vos destinées. Souvenez-vous de Celui qui a vaincu le monde et qui vous invite à le suivre dans la brillante carrière qui mène au triomphe final.

Dites-vous bien que l'heure est venue où Jésus-Christ demande à ses fidèles de lui rendre témoignage. Toutes les puissances de l'enfer sont déchainées contre l'Eglise ; des sommets du pouvoir jusqu'aux derniers replis d'une société redevenue païenne, monte et descend le cri de la révolte et de la négation ; le patrimoine de nos aïeux, le dépôt sacré de la foi menace d'échapper aux mains débiles d'une minorité amoindrie ; il ne suffit plus d'accomplir vaille que vaille les commandements de Dieu, de mettre pour ainsi dire le salut à bas prix ; il faut se montrer chrétien ferme et courageux, chrétien fier de son drapeau, chrétien qui veut en tout et partout rendre témoignage à Jésus-Christ, en dépit des persécutions qu'il lui faudra subir.

c) Loyalement le Sauveur avertit ses apôtres, et dans la personne de ses apôtres tous ceux qui porteront haut et ferme le drapeau du Christ et de sa religion, des épreuves qui les attendent.

« On nous hait, écrivait Mgr Gay ¹, on nous hait tous sans exception ; et qu'ils le sachent ou non, qu'ils le veuillent même ou ne le veuillent pas ; d'instinct, par force, unanimement, tous ceux du monde nous haïssent : nous sommes l'ennemi. On nous a haïs dans le passé, on nous hait dans le présent, on nous haïra dans l'avenir, et partout, et implacablement, et comme on ne hait personne dans ce monde ; on nous dilapidera, on nous calomnierait, on nous bafouera, on nous vexera de mille manières, savamment, industrieusement, se ser-

¹ *Elévations*, t. I, p. 491.

vant pour cela de toute arme et des choses les plus triviales, comme le théâtre et la chanson, et des choses les plus saintes et les plus relevées, comme la loi et le pouvoir domestique ou civil. On ne se rendra à rien, pas même à l'évidence ; on ne reculera, on ne s'arrêtera devant rien, ni devant l'injustice criante, ni devant le mensonge impudent, ni devant les excès les plus monstrueux et les plus détestables. La mort seule ne suffira point à traduire cette haine, et encore moins à l'assouvir ; il y faudra toujours ajouter les supplices ; nos tombeaux même seront violés ; on dissipera nos poussières, on conjurera, on parlera pour flétrir notre mémoire et l'abolir, s'il se pouvait, du souvenir des hommes. Et c'est là l'histoire perpétuelle, l'histoire universelle des relations du monde avec l'Eglise de Dieu. Cette histoire va de ce mot officiel de nos persécuteurs païens qui nommaient vos fils, ô Jésus, « la haine du genre humain, » à ce mot de l'odieux Voltaire, traitant d'infâme et votre Eglise et votre œuvre, et jusqu'à votre personne. Et cela n'est point fini et ne finira point. Cela même ira en augmentant jusqu'à ce que votre jugement fasse entre le monde et nous cette séparation décisive qui sera notre délivrance, et creusera entre nous et lui cet infranchissable abîme que l'Ecriture nomme « le grand chaos. »

Ne semble-t-il pas que nous soyons arrivés à ces persécutions annoncées ? Ne perdons pas confiance, car Jésus-Christ nous dit : J'AI VAINCU LE MONDE.

2. Pour raviver notre espérance et ne pas nous laisser abattre, l'Eglise dans l'*Offertoire* nous montre Jésus-Christ montant au ciel au milieu des accents de joie et des acclamations de tous les peuples. Elle veut par là nous insinuer que si nous résistons aux menaces, que si nous tenons ferme, nous serons à notre tour exaltés, nous ferons notre entrée dans le ciel au milieu des chants d'allégresse des anges et des saints ; elle veut aussi nous rappeler que nous avons dans la personne de Jésus-Christ un avocat auprès du Père. « Que je suis ravi d'aise, écrit Bossuet, quand je considère Jésus-Christ notre grand Sacrificateur, officiant devant cet autel éternel où notre Dieu se fait adorer ! Tantôt il se tourne à son Père pour lui parler de nos misères et de nos besoins ; tantôt il se retourne sur nous, et il nous comble de grâces par son seul regard. Notre Pontife n'est pas seulement près de Dieu pour lui porter nos vœux et nos oraisons ; il y est pour épancher sur nous les trésors célestes. Il a toujours les mains pleines des offrandes que la terre envoie dans le ciel, et des dons que le ciel verse sur la terre. »

3. Pour arriver au bonheur parfait du paradis, il faut être pur, car rien de souillé n'entre dans le ciel. Cette pureté, nous la demandons à Dieu en lui offrant le sacrifice de la Victime immaculée ; cette fidélité, nous la sollicitons de Celui qui seul peut donner la force et la beauté aux âmes. Tel est l'objet de la *Secrète* : « *Faites, Seigneur, que ce*

sacrifice sans tache nous apporte la purification, et qu'il communique à nos âmes la vigueur que produit la grâce céleste. »

4. Après cette prière, l'Eglise chante la *Préface* de l'Ascension. Cette préface, en quelques mots, rappelle que Jésus-Christ, après sa résurrection, s'est montré vivant à ses disciples et a confirmé ce fait par une foule de preuves durant les quarante jours qu'il leur apparut. Puis il s'éleva dans les cieux et une nuée le déroba à leurs regards. Là, il jouit de la gloire éternelle, afin de nous communiquer la vie divine et de nous introduire dans l'éternité bienheureuse.

5. La *Communion* est formée des paroles de Jésus à son Père, après qu'il eut institué l'Eucharistie et nourri ses apôtres de sa chair sacrée : « *O Père, lorsque j'étais avec eux, je gardais ceux que vous m'avez donnés, alleluia ; maintenant je m'en vais à vous ; je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les délivrer du mal, alleluia, alleluia.* » (Jean, XVIII, 12, 13 et 15).

Cette prière si belle, l'Eglise la redit à Dieu le Père afin qu'il daigne protéger surtout ceux qui ont reçu la sainte communion et qui ne font qu'un avec son Fils. Une âme qui s'est approchée de la sainte table avec les dispositions requises est sans doute digne d'entrer dans le royaume des cieux, elle est mûre pour la vie éternelle ; cependant l'Eglise demande que Dieu ne prenne pas ces âmes d'élite, afin qu'elles puissent continuer leur mission sur la terre, qu'elles fassent du bien à d'autres âmes moins chrétiennes, elle demande seulement que Dieu les preserve du mal et des occasions dangereuses.

6. Dans la *Postcommunion* s'échappe de nos cœurs le cri de la reconnaissance pour tous les bienfaits dont le divin Maître nous a comblés. Puisse cette reconnaissance se manifester dans une vie plus chrétienne ! Disons avec S. Thomas : « Je vous remercie, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, de ce que vous avez daigné me nourrir, moi pécheur et serviteur indigne, du corps et du sang précieux de votre Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, non point en considération de mes mérites, mais par un effet de votre seule miséricorde. Je vous en supplie, faites que cette communion ne tourne pas à ma condamnation, mais qu'elle me soit un moyen de salut pour la rémission de mes péchés. Qu'elle me soit une garantie pour ma foi, une protection pour ma bonne volonté. Qu'elle consume tous mes vices, qu'elle extirpe ma concupiscence et ma mauvaïse nature, qu'elle accroisse en moi la charité et la patience, l'humilité, l'obéissance et toutes les vertus. Qu'elle me protège contre les embûches de mes ennemis visibles et invisibles, qu'elle pacifie et refrène les mouvements désordonnés de l'esprit et de la chair, qu'elle m'attache à vous, mon Dieu unique et véritable, par un lien indéfectible et qu'elle me fasse réaliser ma fin bienheureuse. »

* * *

Nous avons suivi Jésus jusque sur la montagne de son Ascension admirable, les yeux et les désirs attachés sur sa personne aimée et adorée ; aujourd'hui, réunissons-nous aux apôtres et aux disciples, groupés autour de Marie. Ouvrons nos intelligences et nos cœurs aux effusions du Paraclet. Si la vie chrétienne, en l'absence du Maître, a ses tristesses, il est le Consolateur qui vient tenir sa place ; si les mensonges du monde ont leurs séductions plus redoutables que ses violences, il est l'Esprit de vérité dont le Maître a dit : « La vérité vous délivrera. » Préparons-nous donc à recevoir dignement le Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR N.-D. DE PELLEVOISIN

XVII

QUATORZIÈME APPARITION. — « IL FAUT EN FAIRE
BEAUCOUP D'AUTRES »

I

Quand on étudie les apparitions de Pellevoisin, l'on est amené à y voir une conformité remarquable avec celles de la Salette et de Lourdes.

Comme à la Salette, la Sainte Vierge déclare « qu'elle ne peut plus retenir son Fils ; » elle annonce des malheurs : « La France souffrira. »

Quant à Lourdes, outre la fête du 3 juillet, voici un fait intéressant qui en rapproche Pellevoisin. Estelle avait reçu dans le courant de juillet une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, venue de Lourdes même ; elle la fit placer sur la cheminée de la chambre des Apparitions. Or désormais, chaque fois que la Sainte Vierge apparaissait, elle prenait la place de la statue, qui s'effaçait aussitôt. Il semble donc que Marie ait voulu indiquer que la Vierge de Lourdes est bien la même que celle de Pellevoisin.

Ces cinq dernières apparitions, nous l'avons fait remarquer, ont eu lieu en plein jour. Il en sera de même des deux autres qui clôrent la série. L'événement capital qui arrête l'attention, c'est la révélation du Scapulaire du Sacré-Cœur. La Sainte Vierge l'a extrait « des trésors ouverts de son Fils. » Elle a affirmé ensuite qu'elle aimait cette dévotion et qu'elle serait honorée à Pellevoisin. — Puis elle a recommandé aux chrétiens la prière : « Je leur en montre l'exemple. » Elle est toujours en effet, comme le Sauveur, vivante au ciel où elle intercède pour nous toujours ; elle parle de nous à Dieu. Et si elle annonce que « la France souffrira », c'est pour ajouter ensuite que nous devons garder « courage et confiance. »

Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur ces apparitions ; filialement soumis à la Sainte

Eglise, nous attendons qu'elle se prononce, si elle juge utile de le faire, et d'avance nous acceptons sa décision. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle ne condamne point les révélations particulières quand elles offrent les garanties voulues. Alors, suivant le mot de S. Thomas, « elles sont utiles pour la direction de la conduite humaine. » Ici peut-être rencontrera-t-on certains détails qui paraîtront inutiles, ou bien l'on ne verra pas toujours le lien logique qui existe entre les différentes paroles de la Sainte Vierge. Il reste des obscurités ; mais l'ensemble de la doctrine est exact et les paroles prêtées à la Sainte Vierge sont édifiantes.

La douzième et la treizième apparition nous ont montré la voyante inquiète d'abord du silence de la Sainte Vierge, puis rassurée par cette déclaration : « Je t'ai choisie... Je choisis les petits et les faibles pour ma gloire. » Ces mots consolants l'ont oublié à Estelle « que le temps des épreuves va commencer, » car elle ne dissimule point son allégresse à la pensée que, loin d'être rejetée, ainsi qu'elle le craignait, elle est choisie, encore que « petite et faible. » Elle se rappelle qu'elle a pour mission de « publier la gloire » de Marie, et elle est bien résolue à la remplir.

Depuis plusieurs jours elle se sent pressée de retourner à Pellevoisin, afin de prier dans la chambre où Marie lui a tant de fois apparu déjà. Le samedi 11 novembre, elle est décidée à s'y rendre le matin, mais elle est retenue jusqu'au soir par les devoirs impérieux de son service. C'est seulement à 4 h. moins dix minutes qu'elle peut y arriver.

Elle se met à genoux à sa place habituelle, elle récite son chapelet, puis un *Souvenez-vous*. Mlle de Tyran, qui est auprès d'elle et assiste à ses prières, constate bientôt que la voyante est immobile, comme dans les précédentes extases, et que ses yeux fixent toujours ardemment un point invisible pour les autres assistants. Estelle est absorbée dans la contemplation. Elle prie ainsi depuis dix minutes, quand sa mère entre, assez bruyamment, pour parler à Mlle de Tyran. Sa fille à genoux, plongée dans les douceurs de sa vision, ne l'entend pas. Les Sœurs Marie de Jésus, Saint-Chrysostome, Sainte-Angélique, et Mlle Thersile Salmon arrivent, marchant à grands pas ; elles continuent leur conversation à haute voix ; l'une d'elles allume une bougie à cinquante centimètres d'Estelle ; celle-ci ne les voit pas, ne perçoit rien. Des gens passent sur la route, faisant grand bruit, avec des éclats de voix : rien ne peut la tirer de son extase ; elle demeure insensible à tout ce qui se fait autour d'elle.

Les cinq témoins l'observent : les yeux ouverts sont absolument fixes, les paupières ne se meuvent pas.

La vision et l'immobilité durent environ quarante minutes.

A la fin, la voyante élève les mains comme pour saisir quelque chose, puis elle pousse un profond

soupir et l'on voit de grosses larmes qui roulent sur ses joues.

Elle reste encore quelques instants en prière, puis elle revient à la réalité des choses extérieures. Elle témoigne sa surprise de voir une bougie allumée et cinq personnes dans la chambre autour d'elle.

II

Elle a raconté ensuite, à son ordinaire, ce qu'elle a vu.

La Sainte Vierge lui est apparue dans la gloire d'une pure et douce lumière, souriante et radieuse, portant sur sa poitrine le scapulaire du Sacré-Cœur dont la couleur rouge éclate sur la blancheur de l'étoffe de laine. Elle est restée là un instant, silencieuse, puis elle a regardé sa servante, et dans un colloque intime elle lui a donné des avis particuliers. Ensuite elle lui a dit : — « Tu n'as pas perdu ton temps aujourd'hui. Tu as travaillé pour moi. »

Comment Estelle avait-elle travaillé pour la Sainte Vierge ? C'est qu'elle avait fait un scapulaire du Sacré-Cœur.

L'Apparition en paraît heureuse, elle la regarde avec bonté et ajoute : — « Il faut en faire beaucoup d'autres. »

Puis elle s'arrête, assez longuement ; son visage prend une légère expression de tristesse, et elle laisse à la voyante ce seul mot pour adieu : — « Courage ! »

Alors elle croise sur sa poitrine ses mains qui recouvrent entièrement le scapulaire, et disparaît.

C'est donc une bonne œuvre que de confectionner des scapulaires : « on ne perd pas son temps », car on prépare ces symboles de l'amour de Jésus-Christ qui seront une protection efficace, un acte de foi permanent. On travaille ainsi pour Marie. C'est en faisant connaître cette dévotion, et non en prononçant des discours ou en écrivant des livres, qu'Estelle publiera la gloire de la Sainte Vierge qui se fait à notre époque l'apôtre du Sacré-Cœur.

Ce que la Reine du ciel demande, c'est qu'on en fasse beaucoup, afin que beaucoup d'âmes deviennent, par ce signe, victorieuses d'elles-mêmes, du monde et de Satan.

Cette tristesse qu'elle laisse voir lui vient sans doute de la pensée que les pécheurs ne se convertiront pas autant qu'elle le veut, elle « qui est venue particulièrement pour la conversion des pécheurs, » mais elle n'entend pas que sa servante souffre des succès qu'elle prévoit, c'est pourquoi elle lui dit : « Courage ! »

Puis elle croise ses mains sur le scapulaire, soit pour le protéger, soit pour témoigner combien cette dévotion lui est chère, car elle le presse sur son cœur.

Le cycle des révélations s'achève, et l'on commence à voir se dessiner les grandes lignes des Apparitions. En réalité, elles convergent toutes

vers la révélation du scapulaire, vers la dévotion au Sacré-Cœur.

Cette dévotion, la Sainte Vierge la fait sienne, et si nous voulons être agréables à la Mère de Dieu, c'est de nous en faire comme elle les apôtres.

Elle nous indique les vertus qui nous sont nécessaires pour que notre apostolat soit fécond. Les étapes spirituelles qu'a parcourues la voyante sont celles aussi que nous devons parcourir. La vie n'est bonne que si nous la consacrons à la gloire de Dieu. Les peines et les épreuves ne nous seront pas épargnées sans doute, mais avant tout réparons nos fautes passées, obtenons le pardon des péchés de toute notre vie, et notre apostolat sera béni de Dieu.

Notre vie ainsi réparée, demeurons fidèles à la grâce et « faisons tous nos efforts » pour accomplir les desseins de Dieu sur nous.

Ces efforts consistent dans la simplicité de la conduite, la sincérité, l'accord de nos actes et de nos paroles, l'adoration de Dieu en esprit et en vérité ; puis dans la communion fervente, la docilité à l'Eglise, la confiance dans la Sainte Vierge ; surtout il faut nous maintenir dans le calme, dans la patience qui nous fait posséder nos âmes. Alors nous recevrons les grâces de l'apostolat, parce que d'abord nous aurons travaillé à notre sanctification intérieure.

Enfin nous publierons la gloire de Marie en racontant ses bienfaits, et en portant le scapulaire qu'elle a révélé.

Ce signe est surtout pour la gloire du Sacré-Cœur. Dieu a voulu qu'on n'obtienne rien que par le sacrifice : des apôtres doivent donc s'attendre à des épreuves, à des mécomptes, à des contradictions, mais : « Courage ! »

Il ne nous reste plus à raconter que la quinzième et dernière apparition. Elle n'est pas la moins importante.

N'est-ce pas pour montrer encore par quel enchaînement étroit la dévotion de Pellevoisin se rattache à Notre-Dame de Lourdes, que cette Apparition eut lieu le 8 décembre 1876, en la fête de l'Immaculée-Conception ?

XVIII

QUINZIÈME APPARITION. — « TU IRAS TOI-MÊME TROUVER LE PRÉLAT »

I

Le vendredi 8 décembre 1876, fête de l'Immaculée-Conception, Estelle vint à Pellevoisin. Ce jour-là on devait inaugurer l'Association paroissiale des Enfants de Marie dans la chambre des Apparitions, transformée en oratoire avec la permission de Mgr de la Tour d'Auvergne. Une corbeille de roses avait été placée aux pieds de la statue de Notre-Dame de Lourdes.

La voyante arrive à midi et demi, accom-

pagnée de Sœur Théodosie, de Sœur Emérance et de Mlle Blanche de Tyran. Elle entre tout de suite en extase. La supérieure et sœur Emérance remarquent qu'elle regarde vers l'angle du mur du côté de la fenêtre.

Au bout de quelques instants elle se lève vivement, s'approche de la cheminée, tend ses mains en avant, et les pose sur le bouquet de roses ; puis elle les élève comme pour saisir un objet mystérieux, avance la tête, et de ses lèvres fait le geste de baiser quelque chose. Le regard est fixe, mais les lèvres sont frémissantes. Cela ne dure qu'un moment, puis Estelle reprend son immobilité complète. Elle est debout.

Mlle de Tyran sort et appelle Mme de la Rochefoucauld ainsi que les autres personnes qui sont au salon, au dessus de la chambre. Ensuite elle redescend suivie de la comtesse, de ses deux filles, Mesdemoiselles Solange et Louise, ainsi que de leur institutrice Mlle Simonet. Cela faisait donc sept témoins.

Elles accourent précipitamment et avec grand bruit. Elles aperçoivent Estelle, debout, insensible à ce qui se passe, les mains croisées sur son chapelet, les yeux fixés sur un point invisible de l'espace, en face d'elle. Son souffle est régulier : autrement, avec son attitude rigide, on aurait pu la croire morte. Mme de La Rochefoucauld se place devant elle, à deux pas, remue bruyamment les chaises : la jeune fille ne voit rien, ne s'émeut de rien.

Alors Sœur Théodosie court avertir Monsieur le Curé qui s'empresse avec Mme la comtesse de Menou, et sa sœur, Mlle Thersile Salmon. La voyante est toujours debout. Soudain elle tourne la tête vers le milieu de la chambre à l'endroit où était son lit, mais ni ses yeux ni ses paupières ne font aucun mouvement.

M. Salmon était placé entre elle et Mme de la Rochefoucauld, la considérant presque de face. Il la voit bientôt qui se tourne et qui suit quelque chose de ses yeux très fixes. Le visage de la jeune fille est tout enflammé. Un instant après, elle tombe à genoux, en extase, pendant quelque temps. M. Salmon fait du bruit, mais ne parvient pas à la distraire de sa vision.

Entrent alors Sœur Saint-Chrysostome, Sœur Sainte-Angélique et Mlle Marie Sarrazin. Elles la voient à genoux, immobile, les joues rayonnantes, la tête tournée vers la gauche. Survient Sœur Marie de Jésus, qui constate l'immobilité absolue. Ces trois religieuses, qui ont vu l'extase du 11 novembre, déclarent que c'est la même attitude.

M. l'abbé Goujon, précepteur au château de Poiriers, arrive sur ces entrefaites. Il n'aperçoit pas le visage, étant mal placé pour le voir, mais seulement le mouvement d'Estelle vers la gauche, où se trouve la statue de Notre-Dame de Lourdes.

D'autres personnes viennent alors en assez grand nombre, mais l'extase est terminée. Elles voient seulement Estelle qui essuie ses larmes, range son

chapelet et s'informe de l'heure. On lui demande si elle se souvient de s'être levée et d'avoir touché les roses. Elle répond :

— J'ai dû me lever, car j'en ai reçu l'ordre, mais je n'en ai pas eu conscience. Quant aux roses, j'ignore ce que vous voulez me dire.

II

Elle écrivit ensuite le récit de cette dernière visite :

« Aujourd'hui après la grand'messe j'ai revu cette douce Mère. Elle était plus belle que jamais : il y avait autour d'elle sa guirlande de roses, comme au mois de juillet. En arrivant, tout d'abord elle resta sans rien dire, comme les fois précédentes, puis elle me dit : *« Ma fille, rappelle-toi mes paroles. »*

A ce moment la voyante les vit toutes repasser devant ses yeux, et en particulier celles-ci de la troisième apparition : *« Tu sais bien que tu es ma fille. Je suis toute miséricordieuse et maîtresse de mon Fils. »*

Puis, ces plaintes de la cinquième : *« Ce qui m'afflige le plus, c'est le manque de respect qu'on a pour mon Fils, dans la Sainte Communion, et l'attitude de prière que l'on prend quand l'esprit est occupé d'autres choses. »*

Et les promesses de la septième (2 juillet) : *« Son cœur a tant d'amour pour le mien qu'il ne peut refuser mes demandes. Par moi il touchera les cœurs les plus endurcis. Je suis venue particulièrement pour la conversion des pécheurs. »*

Les assurances de la neuvième, touchant le scapulaire et Pellevoisin (9 septembre) : *« Les trésors de mon Fils sont ouverts. Qu'ils prient. »*

« J'aime cette dévotion. »

« C'est ici que je serai honorée. »

Les conseils de la onzième (15 septembre), touchant l'Eglise et la France : *« Je recommande le calme non seulement pour toi, mais encore pour l'Eglise et pour la France. »*

La mission qu'elle a reçue dans la treizième (5 novembre) : *« Je t'ai choisie : je choisis les petits et les faibles pour ma gloire. »*

Elle vit passer encore beaucoup d'autres paroles dont elle a gardé le secret. La Sainte Vierge la regardait sans cesse avec amour, comme une mère regarde sa fille. Elle conclut ensuite en forme d'adieu : — *« Ces paroles, répète-les souvent, qu'elles te fortifient et te consolent dans tes épreuves ! Tu ne me reverras plus ! »*

En entendant ces mots, Estelle se sentit envahie par une grande tristesse et elle s'écria : *« Qu'est-ce que je deviendrai sans vous, ô ma bonne Mère ? »*

Marie lui dit : — *« Je serai invisiblement près de toi. »*

Alors dans le lointain, à gauche de la Sainte Vierge, la voyante aperçut une foule de personnes qui avaient une attitude hostile, et qui la menaçaient avec des gestes de colère. Elle eut peur, mais la Mère de Dieu la rassura en souriant, par ces

mots : — « Tu n'as rien à craindre de ceux-ci. Je t'ai choisie pour publier ma gloire et répandre cette dévotion. »

Marie tenait son scapulaire dans les deux mains.

— Ma mère, lui dit Estelle, si vous vouliez me le donner, ce scapulaire ?

Et, poussée par un sentiment intérieur, elle s'avança et y appliqua ses lèvres.

La Sainte Vierge, qui s'était penchée vers elle, se releva et lui dit :

— Tu iras toi-même trouver le Prélat, et tu lui présenteras le modèle que tu as fait. Dis-lui qu'il t'aide de tout son pouvoir, que rien ne me sera plus agréable que de voir cette livrée sur chacun de mes enfants, et qu'ils s'appliquent à réparer les outrages que mon Fils reçoit dans le sacrement de son amour. Vois les grâces que je répands sur ceux qui la porteront avec confiance et qui t'aideront à la propager.

« En disant ceci, écrit la voyante, la Sainte Vierge étendit les mains, il en sortait une pluie abondante, et dans chacune de ces gouttes il me semblait voir des grâces écrites, telles que : piété, salut, confiance, conversion, santé ; en un mot, toutes sortes de grâces plus ou moins fortes. »

Puis la Sainte Vierge ajouta :

— Ces grâces sont de mon Fils. Je les prends dans son cœur, il ne peut me refuser.

— Ma bonne Mère, demanda Estelle, que faudra-t-il mettre de l'autre côté du scapulaire ?

— Je le réserve pour moi, dit la Reine du ciel. Tu soumettras ta pensée, et l'Eglise décidera.

La jeune fille sentait que le moment arrivait où elle ne verrait plus Marie, et elle en éprouvait un grand chagrin. La Sainte Vierge s'élevait en effet doucement, la regardant toujours, et elle lui adressa ces dernières paroles, en parlant du Prélat :

« Courage ! s'il ne pouvait t'accorder tes demandes et qu'il s'offre des difficultés, tu irais plus loin. Ne crains rien, je t'aiderai. »

Puis elle fit le demi-tour de la chambre et disparut.

Dans la soirée, Estelle rédigea ses souvenirs. Son récit commençait ainsi :

« Il y a quelques heures que je suis revenue de Pellevoisin et je ne suis pas encore remise de mon émotion. J'ai revu la Sainte Vierge et je ne la reverrai plus sur la terre. Elle me l'a dit. Personne ne pourrait comprendre ce que j'éprouve. Pourtant je suis prête à tout sacrifier pour la gloire de celle qui m'a comblée de ses grâces. Ses promesses me consoleront. Elle sera près de moi, je ne la verrai pas, mais elle parlera à mon cœur. O ma bonne Mère, faites que je sois docile à votre voix et que jamais je ne m'écarte du chemin que vous m'avez tracé. Vous m'avez dit : « *Je t'aiderai !* » Je compte sur vous, vous ne m'abandonnerez pas ! »

Et rappelant le moment pénible du départ de la Sainte Vierge pour le ciel, elle terminait ainsi sa relation : « Mon Dieu ! que j'avais de la peine ! Merci, ma bonne Mère ; je ne ferai rien sans vous. »

Elle ne doit rien faire non plus sans l'avis du Prélat, et sans la décision de l'Eglise. C'est là le cachet nécessaire des œuvres de Dieu.

XIX

MGR DE LA TOUR D'Auvergne

I

M. Salmon, le curé de Pellevoisin, informait régulièrement l'autorité épiscopale de ce qui se passait. Les réponses qui lui étaient faites l'enhardirent au mois de novembre à solliciter la permission de faire confectionner des scapulaires sur le modèle de celui qu'Estelle avait fait. On se souvient que la Sainte Vierge avait dit le 11 novembre 1876 à la voyante : « Il faut en faire beaucoup d'autres. »

Mgr de la Tour d'Auvergne accorda l'autorisation demandée, et permit de les distribuer aux personnes qui désireraient s'en revêtir. Mais les demandes furent si nombreuses que M. le curé de Pellevoisin consulta son archevêque pour savoir s'il devait les accepter toutes. D'ailleurs il n'en prévoyait point Estelle.

La réponse vint le 7 décembre ; Mgr de la Tour d'Auvergne déclarait qu'il préférerait qu'on s'en tint à la première permission. Cette lettre ne fut pas plus que les précédentes communiquée à la jeune fille.

Or le lendemain 8 décembre, la Sainte Vierge lui disait : — « Tu iras toi-même trouver le prélat. »

M. Salmon vit dans ces paroles à la fois une réponse et une indication de la Providence. Le soir même il informait son archevêque du fait de la quinzième et dernière apparition, et sollicita une audience pour Estelle. Celle-ci, sur l'assurance écrite qu'elle serait accueillie volontiers, partit le 10 décembre au soir à Bourges, avec M^{me} Arthur de la Rochefoucauld. Mgr de la Tour d'Auvergne la garda deux jours, l'interrogea avec soin sur sa maladie, les apparitions, sa guérison, les paroles de la Sainte Vierge, et la pria de porter à M. Salmon l'autorisation de faire et de répandre autant de scapulaires qu'il voudrait. Sa conviction était faite, ainsi qu'il le dit plus tard à M. le curé de Pellevoisin, mais il tenait à attendre avant de se prononcer.

Un mois après, il désignait M. Sautereau, son premier vicaire-général, pour diriger l'enquête canonique touchant les faits de Pellevoisin, et il lui adjoignait M. le Saché de la Neuville, curé de Notre-Dame de Châteauroux, ainsi que M. Lèbre, curé de Buzançais.

Nous avons rapporté les attestations du docteur Hubert et celle du docteur Bucquoy du 27 janvier 1877, ainsi que le témoignage des Sœurs de Sainte-Anne¹.

En mai suivant, Mgr de la Tour d'Auvergne se rendit à Rome pour assister au jubilé épiscopal de Pie IX. Il informa les Congrégations romaines des

¹ Voir ci-dessus, p. 349.

événements qui s'étaient accomplis dans son diocèse, demanda la conduite à tenir et prit l'avis du Souverain Pontife. Alors, de Rome même il manda à M. Salmon son dessein d'établir une confrérie en l'honneur de Notre-Dame de Pellevoisin, et l'invita à lui en faire, à son retour, la demande officielle. De là cette lettre de M. le curé de Pellevoisin datée du 22 juillet 1877 :

Monseigneur,

A la suite des faits qui se sont passés à Pellevoisin, en l'an de grâce 1876, il s'est produit dans ma paroisse et au loin un mouvement sensible de dévotion envers le Sacré-Cœur et la Très Sainte Vierge. La guérison si extraordinaire d'Estelle Faguette a eu un retentissement considérable, non seulement dans le diocèse, mais encore dans les diocèses étrangers. Les lettres nombreuses que je reçois en témoignent. Déjà plus de trois mille scapulaires sont distribués ; des neuvaines et des messes me sont demandées chaque jour ; les ex-voto se multiplient.

En attendant que Votre Grandeur se prononce sur le caractère miraculeux des faits qui se rattachent à la maladie et à la guérison d'Estelle Faguette, faits sur lesquels la commission d'enquête a recueilli des témoignages si nombreux et si concordants, il me paraît urgent de donner une direction et un caractère plus déterminés à ce mouvement si marqué de dévotion.

En conséquence, M. Salmon priait Mgr l'archevêque de Bourges :

1^o D'ériger canoniquement à Pellevoisin une confrérie en l'honneur de Notre-Dame de Pellevoisin, sous le titre de *Mère toute miséricordieuse* ;

2^o De permettre aux membres de la confrérie de porter un scapulaire représentant d'un côté le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur, et de l'autre la Très Sainte Vierge, conforme au modèle qui a été soumis à l'autorité épiscopale ;

3^o D'autoriser l'impression de la prière suivante à Notre-Dame de Pellevoisin, prière à laquelle seraient attachées quelques indulgences :

O Mère toute miséricordieuse, vous venez à nous les mains tendues et pleines de grâces, pour nous attirer et nous combler de vos faveurs. Nous accourons donc à l'odeur de vos parfums, plus suaves que les roses. Couvrez nos yeux du voile de la modestie et ceignez nos reins du cordon de la pureté et de la pénitence ; attachez-nous à vos pieds par les liens d'un amour fidèle et étendez sur nos cœurs l'image bénie du Cœur de votre divin Fils. Qu'elle soit pour nous comme le bouclier de la plus large et de la plus puissante protection, jusqu'au jour où nous irons nous reposer dans le sein de Dieu pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.

Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de nous !

Mère toute miséricordieuse, priez pour nous !

Le 28 juillet suivant, « Charles-Amable de la Tour d'Auvergne Lauraguais, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège Apostolique, archevêque de Bourges, Patriarche, Primat des Aquitaines, assistant au trône pontifical, » rendait un décret par lequel, après avoir signalé la piété qui portait les fidèles vers Pellevoisin, « considérant qu'il est de notre devoir de favoriser ce mouvement de dévotion, » il accordait les trois choses qui lui étaient demandées, attachait 40 jours d'indulgences à la prière qui lui était présentée et accordait en outre 40 jours d'indulgences aux asso-

ciés, chaque fois qu'ils prendraient part aux réunions de la confrérie, et ordonnait qu'on lui soumit les statuts « pour recevoir notre approbation et devenir la règle de la confrérie. »

II

Ce décret fut bientôt confirmé par des actes.

Une statue fut dessinée et façonnée sur les indications précises d'Estelle Faguette, et il fut décidé qu'on l'inaugurerait le 9 septembre, jour anniversaire de la révélation du scapulaire du Sacré-Cœur. Mgr l'archevêque de Bourges délégua, pour présider cette cérémonie, M. le vicaire-général Sautereau, qui avait dirigé l'enquête canonique.

Celui-ci vint pour bénir d'abord solennellement la chambre des Apparitions transformée en chapelle provisoire. Il y célébra la messe au milieu d'une assistance trop considérable pour que l'humble oratoire pût la contenir, bien qu'on eût aménagé l'écurie voisine pour la recevoir. Cela rappelait un peu Bethléem. Mais la chambre était convenablement décorée, surtout elle respirait la piété, comme si elle eût gardé quelque chose de la présence de la Sainte Vierge. Quatre-vingts personnes y communieraient. Ce fut le plus doux des spectacles. En ce lieu où Marie avait dit : « Ce qui m'afflige le plus, c'est le manque de respect qu'on a pour mon Fils dans la sainte communion, » elle dut être contente, car le respect, l'amour, la dévotion sincère de chacun étaient saisissants. L'esprit n'était pas « occupé d'autres choses. » On ne songeait qu'à prier, qu'à réparer, qu'à expier, qu'à remercier la Sainte Vierge de s'être montrée « toute miséricordieuse. »

Sa statue fut bénite le soir par M. Sautereau, et, avant d'être installée dans la chambre des Apparitions, on l'avait conduite à travers les rues de Pellevoisin, accompagnée de dix-huit prêtres et de deux mille fidèles qui chantaient des cantiques.

Mais l'archevêque voulut aussi se rendre à Pellevoisin. Il s'y arrêta en tournée de confirmation le 11 octobre 1877, et il y convoqua trois paroisses voisines. On lui demanda s'il daignerait visiter la chapelle :

— Oui, dit-il, j'irai, mais en évêque.

Il se dirigea en effet, mitre en tête et crosse à la main, vers le nouvel et modeste sanctuaire. Les quatre paroisses lui faisaient une pieuse et nombreuse escorte, témoignant leur bonheur de cette démarche qui approuvait la jeune dévotion à Notre-Dame de Pellevoisin. Il entra, s'agenouilla avec foi et pria longtemps dans cette chambre des Apparitions tout embaumée encore des souvenirs de la Sainte Vierge et du parfum céleste des roses. Quand il se releva, très ému, il voulut parler à son peuple, et, debout sur le seuil, il remercia la Sainte Vierge « d'avoir choisi son diocèse pour visiter de nouveau la France. » Il rappela les paroles de la Reine du ciel : « C'est ici que je serai honorée », et félicita cette terre bénie d'avoir été

choisie pour rendre d'âge en âge de magnifiques honneurs à la Mère de Dieu.

On doit regretter qu'il n'ait pas eu le temps de rendre son jugement canonique touchant les Apparitions de Pellevoisin. L'Eglise ne se presse point ; elle veut que les œuvres surnaturelles subissent l'épreuve du temps. Du moment que le pieux prélat avait permis l'érection de la confrérie, il est évident qu'il se proposait de publier quelque jour son jugement doctrinal, comme on a procédé à la Salette, à Lourdes et à Pontmain.

Il n'est donc pas possible de douter de la conviction de Mgr de la Tour d'Auvergne. Il avait affirmé et encouragé la dévotion à Notre-Dame de Pellevoisin, il l'aimait, il y croyait, il voulut mourir revêtu du précieux scapulaire révélé par la Sainte Vierge à Estelle Faguette. Cet acte suprême est l'expression des sentiments intimes de son cœur d'évêque. Nul mieux que lui n'était caractérisé par ces paroles de l'Apparition : « Si tu veux me servir, sois simple et que tes actions répondent à tes paroles. » Il fut un vaillant serviteur de Marie ; il la servit dans la simplicité et la sincérité de son âme.

XX

PELLEVOISIN ET LE PAPE LÉON XIII

I

Aussitôt que la Confrérie de Notre-Dame de Pellevoisin fut établie, les pèlerins accoururent, et à leur tête des évêques. Mgr Coullié, coadjuteur de Mgr Dupanloup, plus tard archevêque de Lyon, puis cardinal, fut des premiers à encourager cette dévotion par sa démarche remarquée.

En 1880, les promoteurs du pèlerinage de Paris hésitent. Ils veulent avoir une preuve, un miracle. Ils conduisent donc à Lourdes une aveugle, M^{lle} Legrand, et demandent sa guérison comme un signe que le pèlerinage de Pellevoisin est agréable à la Sainte Vierge. M^{lle} Legrand fut guérie. Depuis cette époque, Paris arrive toujours à Pellevoisin le 9 septembre.

La province imite Paris. Nos Seigneurs Bardel, évêque de Séez ; Dubourg, de Moulins ; Servonnet, de Bourges ; de Bonfils, du Mans ; Guillemet, de Canton ; Langevin, de Saint-Boniface au Canada, amènent leurs diocésains, ou par leur exemple ébranlent les foules. Elles viennent de Belgique, de Suisse, des Etats-Unis, du Canada, du monde entier.

Des sanctuaires en l'honneur de Notre-Dame de Pellevoisin s'élèvent ou s'érigent à Montmartre, à Lyon, à Toulouse, dans cent églises de Belgique, en Italie, à Damas, à Jérusalem, à Montréal, jusque dans l'Inde et la Nouvelle-Zélande. Tout cède à ce mouvement magnifique.

En 1888, M. Salmon, curé de Pellevoisin, adresse au pape Léon XIII une miniature sur cristal en forme de presse-papier, représentant Notre-Dame de Pellevoisin, entourée de sa guirlande de roses. Le Souverain Pontife la place sur sa table de tra-

vail, afin de garder constamment le souvenir de « la Mère toute miséricordieuse. » Aussi en 1892, sans que personne l'ait sollicité, obéissant à sa pieuse inspiration, il accorde par un bref une indulgence plénière au pèlerinage annuel du 9 septembre. La même année, en avril, il envoie au sanctuaire de Pellevoisin le cierge monumental que les Pères Blancs lui ont offert à la Chandeleur, au nom du cardinal Lavigerie.

Le 3 juillet 1893, à l'occasion de son Jubilé épiscopal, M. Salmon lui ayant remis lui-même une belle statue de la Vierge de Pellevoisin, Léon XIII la fit transporter à Carpineto, sa ville natale, et la confia au couvent des religieuses du Précieux-Sang qu'il avait fondé de ses deniers. Elle était ainsi comme établie dans un de ses biens de famille.

Ces actes publics, cette faveur officielle, impriment un élan puissant à cette dévotion si touchante, si précieuse pour la conversion des pécheurs. Aussi en 1893, M. Bauron, curé de Saint-Eucher à Lyon, prit-il l'initiative d'ériger dans son église une chapelle à la « Mère toute miséricordieuse. » Plusieurs fois il avait fait le pèlerinage de Pellevoisin, il y avait conduit les Lyonnais, et obtenu de grandes grâces ; il consulta à ce sujet Mgr Boyer, archevêque de Bourges, qui lui répondit : « Je verrai avec le plus grand plaisir le culte de Notre-Dame de Pellevoisin se propager en dehors de mon diocèse. Je bénis et j'encourage volontiers le projet d'une chapelle dans l'église Saint-Eucher à Lyon. »

Cette chapelle, le cardinal Coullié, qui avait été l'un des premiers propagateurs de Pellevoisin, fut heureux de la bénir, ainsi que la statue de la Vierge, le 17 décembre 1893, au milieu d'un grand concours de fidèles.

L'année suivante, le 21 novembre, en la fête de la Présentation, le cardinal Boyer établit solennellement la confrérie, entouré des dignitaires de son clergé, dans la chapelle de son Grand Séminaire, et, reprenant les paroles de la Sainte Vierge, il dit : « Je veux qu'elle y soit honorée d'un culte particulier. » Puis il demanda au Souverain Pontife d'élever la confrérie de Pellevoisin au rang d'archiconfrérie, afin qu'elle pût s'affilier d'autres associations.

II

Léon XIII lui adressa donc ce Bref, du 12 mars 1896 :

« Marchant sur les traces de nos prédécesseurs, les Pontifes romains, Nous avons coutume de relever et d'enrichir de titres particuliers d'honneur et de privilèges les pieuses associations des fidèles, afin qu'elles se développent dans le Seigneur, quand elles nous sont signalées avec les plus grands éloges par les saints Pontifes, comme pouvant procurer des fruits abondants pour la communauté chrétienne. Dans ce nombre nous croyons qu'il faut ranger avec justice et bon droit, d'après le témoignage éclatant de l'archevêque de Bourges, la confrérie établie canoniquement dans son diocèse, sous le titre de *Mère toute miséricordieuse*,

dans l'église paroissiale de l'endroit appelé vulgairement Pellevoisin. Et le même archevêque de Bourges, vu le nombre croissant des associés, nous ayant demandé avec instance, dans sa piété et son zèle pour étendre la foi, de vouloir bien interposer Notre autorité apostolique pour l'enrichir du titre et des privilèges d'archiconfrérie, Nous avons pensé qu'il fallait accueillir ces vœux avec bienveillance. »

C'est pourquoi il « érige et constitue à perpétuité en Archiconfrérie, avec les privilèges accoutumés, ladite Confrérie de la Bienheureuse Vierge Marie, *Mère toute miséricordieuse*, établie à Pellevoisin, au diocèse de Bourges. »

Puis, trois jours après, par un autre Bref du 15 mars, « à tous les fidèles régulièrement inscrits dans l'archiconfrérie, érigée canoniquement sous le titre de Mère toute miséricordieuse dans l'église paroissiale de Pellevoisin », il accorde pour chaque année dix indulgences plénières, applicables aux âmes du purgatoire, « aux dix jours à désigner une seule fois par l'archevêque de Bourges, pourvu que, vraiment contrits et munis de la sainte communion, après s'être confessés, ils visitent dévotement chacun leur église paroissiale, depuis les premières Vêpres jusqu'au coucher du soleil le lendemain, et y prient pieusement Dieu pour la concorde des princes chrétiens, l'extinction des hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de notre sainte Mère l'Eglise. » Ces faveurs étaient accordées pour dix ans ¹.

On sait que Léon XIII avait une dévotion très tendre et très sincère à la Sainte Vierge. Il composa, en l'honneur des quinze mystères, quinze Encycliques sur le saint Rosaire, qui sont des monuments de doctrine et de piété. Il semble que dans celle du 20 septembre 1896 il se soit inspiré des Apparitions de Pellevoisin et particulièrement de ces paroles de Marie à Estelle Faguet : « Tu publieras ma gloire... Je suis toute miséricordieuse... Qu'ils prient ! » Nous y lisons en effet ce passage dont l'allusion paraît frappante :

« Nous ne pouvons nous lasser de célébrer la divine Mère qui est vraiment *très digne de toutes louanges*, de recommander aux fidèles le zèle et l'amour envers cette Mère des hommes qui est *pleine de miséricorde*, pleine de grâces.. »

« La prière dont nous parlons a reçu spécialement le nom de Rosaire, comme si elle imitait le suave parfum des roses et la *grâce de guirlandes fleuries*. De même qu'elle est très propre à honorer la Vierge qui, à juste titre, est saluée comme la Rose mystique du Paradis, et qui est couronnée d'un étincelant diadème comme étant la Reine de l'univers, ainsi, grâce à son nom, elle semble présager la couronne de joies célestes que Marie offrira à ses serviteurs. »

La Sainte Vierge avait dit à la voyante, la dernière fois qu'elle lui apparut : « Tu iras toi-même trouver le Prélat. » Celle-ci ayant été conduite à Rome par des circonstances providentielles, n'hésita pas à solliciter une audience du Prince des prélats, et elle eut le bonheur d'être reçue par Léon XIII, le 30 janvier 1900. Elle portait sur son cœur le scapulaire que lui avait révélé la Mère de Dieu, et elle le présenta au Pape. Il la reçut avec une grande bonté, lui fit beaucoup de questions sur les Apparitions et l'écouta avec une encourageante attention. Puis il prit dans ses mains le scapulaire, le considéra avec respect et promit que celui-ci serait approuvé comme l'unique scapulaire du Sacré-Cœur pour le monde entier.

Dans une seconde audience, le 17 février, il renouvela cette promesse en présence de Mgr Touchet, évêque d'Orléans, et dès le lendemain il ordonnait au Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites de préparer le décret d'approbation, daté du 4 avril. C'est le scapulaire qu'Estelle avait vu, portant sur un côté l'image du Sacré-Cœur. On se souvient qu'elle avait demandé à la Sainte Vierge : « Ma bonne Mère, que faudra-t-il mettre sur l'autre côté ? » Et la Sainte Vierge avait répondu : « Tu soumettras ta pensée, et l'Eglise décidera. » Elle avait soumis sa pensée d'y mettre la Vierge toute miséricordieuse avec la couronne de roses qui caractérisait l'Apparition. L'Eglise décida en acceptant ¹.

Le décret du 4 avril 1900 déclare d'abord que les fêtes en l'honneur du Cœur de Jésus sont particulièrement propres à faire régner dans les cœurs la divine charité, parce qu'elles nous rappellent l'amour de Jésus-Christ pour nous : « Il nous a aimés jusqu'à la fin, » jusqu'à la mort. « Mais l'ingénieuse piété des fidèles, ajoute-t-il, a pris d'autres formes pour propager dans le même but la dévotion au Cœur très aimant de Jésus, dévotion si féconde en fruits abondants et délicieux. C'est ainsi que beaucoup de fidèles ont accepté et gardent la pieuse et louable coutume de porter sur la poitrine l'image du Cœur de Jésus, sous la forme de scapulaire, coutume que la Bienh. Marguerite-Marie, éclairée par une lumière divine, a inaugurée et que l'Eglise a enrichie d'indulgences partielles. » Comme une dévotion semblable se développe de plus en plus, « surtout en France et dans les contrées voisines, » le Souverain Pontife, pour la répandre encore davantage, approuve le scapulaire du Sacré-Cœur « portant de l'autre côté l'image de la B. Vierge Marie sous le titre de *Mère de miséricorde*. »

Rome n'a donc pas hésité à rattacher cette forme de dévotion à celle qui avait été inaugurée par la Bienh. Marguerite-Marie « éclairée par une lumière divine. »

¹ Le cardinal Boyer désigna les jours suivants : le jour où l'on prend le scapulaire ; le 15 février ; le 19 février ; la Fête-Dieu ; la fête du Sacré-Cœur ; le 2 juillet, fête de la Visitation ; le 9 septembre ; le 15 septembre ; le 11 novembre ; le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception. — Un décret du 10 juillet 1900 accorde en outre 15 indulgences plénières aux fidèles qui porteront le scapulaire du Sacré-Cœur.

¹ Sauf quelques modifications : 1^o la Vierge n'a plus le scapulaire sur la poitrine ; 2^o les mots : « J'aime cette dévotion » sont supprimés ; 3^o les mots : « Je suis toute miséricordieuse » sont remplacés par l'invocation traditionnelle : « *Salve, Mater miséricordie.* »

XXI

LES ÉPREUVES

I

L'Apparition avait parlé « d'épreuves » et « d'embûches. » Elle avait ajouté, la onzième fois qu'elle s'était montrée : « Tant pis pour ceux qui ne voudront pas croire ! Ils reconnaîtront plus tard la vérité de mes paroles. »

Des luttes devaient donc s'engager autour de Pellevoisin, comme il arrive toujours pour les œuvres de Dieu.

Nous avons regretté que Mgr de la Tour d'Auvergne n'eût pas prononcé son jugement doctrinal, touchant la guérison d'Estelle et les apparitions dont elle fut favorisée. Mais Mgr de Quélen non plus n'eut pas le temps de porter un jugement canonique sur la Médaille Miraculeuse, et cette dernière dévotion n'en a pas moins compté des millions d'adeptes dans tout l'univers. L'Eglise n'a même rien décidé touchant les révélations de la Bienh. Marguerite-Marie, elle n'a pas encore placé celle-ci sur les autels ; la dévotion au Sacré-Cœur cependant est devenue tellement populaire que pas un seul catholique n'aurait la pensée de la révoquer en doute.

L'Eglise a reçu le dépôt de la foi qui ne s'accroît plus depuis les révélations de S. Jean, et qui est définitif. Sur ce dépôt elle veille jalousement et ne permettra pas qu'on en retranche ou qu'on y ajoute une seule parole, une seule vérité. Son souci constant est de le maintenir intact. Elle en fait sans cesse l'inventaire en quelque sorte, elle en étudie chaque pièce, chaque document, et de temps à autre elle en fait sortir une perle qu'on négligeait, elle met en lumière une vérité, comme l'Immaculée Conception, afin de faire fleurir dans les âmes un renouveau de foi et d'amour. Mais elle borne là ses efforts vigilants, sa maternelle sollicitude.

Quant aux révélations particulières, du moment qu'elles ne renferment rien qui soit contre la foi ou les mœurs, qu'elles sont au contraire édifiantes, exemptes d'erreur, et de nature à accroître la piété des fidèles, qu'elles ne tombent point dans la superstition, elle les laisse se répandre, et constituer ces pieuses croyances qui sont pour beaucoup d'âmes un aliment et une consolation.

Elle a permis que l'on transformât en chapelle la chambre des Apparitions de Pellevoisin ; elle a érigé l'Association en Archiconfrérie, approuvé le Scapulaire, accordé des indulgences ; ces actes ne sont-ils pas suffisants pour rassurer la foi des fidèles ?

Mais approuve-t-elle les Apparitions ? croit-elle qu'elles sont vraies ? les fait-elle siennes, en un mot ? Aucunement. Elles ne font point partie du dépôt de la foi. Elle prononcerait, si elle les croyait erronées ; elle interdirait la dévotion, si elle y voyait péril pour la foi, et crainte de scandale pour les fidèles ; du moment qu'elle ne redoute rien de ce côté, elle se tait. Elle a vu dans les faits

de Pellevoisin un moyen nouveau de faire aimer le Sacré-Cœur, de publier la gloire de la Sainte Vierge, de convertir les âmes ; alors elle a ouvert les trésors de ses indulgences, elle regarde d'un œil bienveillant les pèlerinages qui s'organisent, mais rien de plus. C'est assez pour calmer les inquiétudes et les scrupules qui sembleraient les plus légitimes.

D'ailleurs, l'Eglise a très nettement exprimé sa pensée à ce sujet.

A la suite des brefs pontificaux du 12 et du 15 mars 1896, et du décret de la Congrégation des Rites du 4 avril 1900, il parut dans plusieurs journaux des notes affirmant que la Cour romaine approuvait au moins indirectement les Apparitions. Mgr Servonnet, archevêque de Bourges, soumit la question au Saint-Office, qui, dans la séance du mercredi 31 août 1904, rendit le décret suivant :

« Bien que la dévotion du Scapulaire du Sacré-Cœur de Jésus et l'inscription parmi les membres de la pieuse Confrérie établie au lieu appelé Pellevoisin, sous le vocable de la Bienheureuse Vierge, Mère de Miséricorde, aient été approuvées ; cependant, du fait de cette approbation il ne résulte aucune approbation, soit directe, soit indirecte, de n'importe quelles apparitions, révélations, grâces de guérisons et autres faits semblables, que, de quelque manière que ce soit, on voudrait rapporter audit Scapulaire ou à ladite pieuse Confrérie. »

Le scapulaire du Sacré-Cœur et l'Archiconfrérie de Pellevoisin sont donc approuvés, et c'est tout.

Telle est d'ailleurs la pratique constante de l'Eglise quand il s'agit de révélations particulières.

Quant aux statues de Notre-Dame de Pellevoisin, le décret d'approbation du 4 avril 1900 y avait fait deux modifications. Il supprima dans l'image le scapulaire que la Sainte Vierge portait sur sa poitrine ; puis il remplaça l'inscription : « *Je suis toute miséricordieuse* » par l'expression traditionnelle « *Mère de miséricorde, Mater misericordiæ.* » D'ailleurs il ne changea rien dans les statues déjà érigées.

Des modifications semblables ont été faites, dans le même esprit traditionnel, pour la statue de Notre-Dame de la Salette.

Le Saint-Office ne condamne donc pas les statues et les images de Notre-Dame de Pellevoisin, ni le culte public de la Vierge « Mère de miséricorde ; » il paraît les recommander au contraire, puisqu'il approuve l'institution des confréries et que dans toute confrérie on vénère la statue de Pellevoisin.

II

Cette réserve de l'Eglise, qui n'est point particulière aux apparitions d'Estelle Faguette, mais qui est d'ordre général, fut exploitée par les ennemis de Pellevoisin qui crièrent bien haut que Rome condamnait les quinze Apparitions. Une note du 20 avril 1907, parue dans la *Semaine Religieuse* du diocèse de Bourges sous ce titre : *Une instruction du Saint-Siège*, vint encore accroître leur audace.

Chaque fois qu'un évêque fait sa visite *ad limina*, il remet au Saint-Père une relation sur l'état de son diocèse, et la Congrégation du Concile a coutume de faire une réponse quelque temps après.

Mgr l'archevêque de Bourges s'était rendu à Rome et avait remis sa Relation touchant son diocèse, dans laquelle il ne faisait pas même une allusion à Pellevoisin. Or, le 23 janvier 1907, le cardinal Vincent Vannutelli, préfet de la Congrégation du Concile, traitait dans sa réponse la question de Pellevoisin.

La note, en rapportant ces faits, ajoutait que cette instruction était toute « spontanée de la part de l'Autorité romaine, » puisqu'elle n'était point consultée sur ce point.

Or voici ce que disait le cardinal Vannutelli :

« ...Veillez aussi à ce que, dans votre diocèse, surtout dans le lieu appelé « Pellevoisin, » il ne soit fait aucune mention du récit de l'Apparition de la Mère de Dieu en cet endroit ; car la Congrégation de la Sainte Inquisition l'a absolument défendu. »

Cette décision ne manqua point d'alarmer les fidèles. De nombreuses lettres parvinrent bientôt au cardinal Merry del Val, « demandant des explications à ce sujet, et des instructions sur la conduite que devaient tenir les fidèles vis-à-vis dudit sanctuaire. »

Le cardinal répondit par une lettre au cardinal Coullié, archevêque de Lyon, et à Mgr l'archevêque de Bourges, datée du 20 juillet suivant. Il écrivait :

« Désirant donner à ces demandes une réponse adéquate et autorisée, je n'ai pas manqué, en temps opportun, de me renseigner auprès de la suprême Congrégation du Saint-Office, qui m'a chargé de faire connaître les explications suivantes, destinées à éclairer le sens des instructions transmises à ce sujet à Monseigneur de Bourges par la S. C. du Concile.

« Voici la signification qu'il convient de donner à cette défense du Saint-Office :

« Le Saint-Office déclare que la S. C. du Concile, dans sa lettre du 23 janvier 1907 au vénéré Monseigneur l'Archevêque, n'a pas eu l'intention de donner une décision formelle sur la discussion des apparitions de Pellevoisin, mais qu'elle en a simplement référé au décret du Saint-Office du mardi 31 août 1904, pour en assurer l'observance ; or, du décret cité, qui déclare que lesdites apparitions ne sont approuvées ni directement, ni indirectement par le Saint-Siège, il découle seulement qu'on ne peut pas parler de ces apparitions *comme d'apparitions approuvées par le Saint-Siège*. »

« C'est dans ce sens et *non autrement* que doit s'entendre la lettre de la S. C. du Concile.

« Après cet éclaircissement, je ne doute pas que la publication que Votre Eminence voudra bien faire de ces explications émanées du Saint-Office, ne tranquillise tous ceux qu'avait alarmés l'interprétation exagérée de la lettre du Concile. »

Rome ne veut pas examiner la question des apparitions ; on ne peut donc pas dire qu'elle les a con-

damnées¹. Les paroles des Apparitions demeurent d'une exactitude doctrinale rigoureuse, elles ont une haute portée morale, sociale, et même nationale.

XXII

REGNUM GALLIÆ, REGNUM MARIE

Depuis qu'elle est retournée au ciel le jour de son Assomption, la Sainte Vierge n'a cessé de travailler au triomphe de son Fils. Elle a assumé la mission d'être sur terre l'Apôtre de Jésus.

I

La lutte s'est donc engagée entre elle et Satan, son ennemi personnel ; mais il semble que les principaux épisodes de la bataille éternelle se soient passés en France, parce que Marie s'est donné la mission de sauver notre patrie, en faisant régner dans nos cœurs l'amour de Jésus-Christ.

Le Sauveur n'était pas né que nos aïeux honoraient sa mère. Les Druides élevaient à Chartres un autel à la Vierge qui devait enfanter : *Virgini parituræ*, et Priscus, roi de Chartres, un siècle avant la naissance du Christ, en présence du chef des Druides et de tout son peuple, consacrait son royaume à cette Reine future qui devait mettre au monde Celui qu'attendaient toutes les nations.

Comment les Druides connaissaient-ils la venue prochaine du Messie, sinon par cette tradition qui s'était répandue dans tout l'univers, et qui avait été transmise par les Patriarches ?

L'exemple de Priscus paraît avoir été suivi par ceux de Rouen, sur le mont de Thuringue, où s'éleva plus tard Notre-Dame de Bon-Secours ; par ceux de Caen, dans le sanctuaire qui est devenu Notre-Dame de la Délivrande ; et par ceux de Longpont, non loin de la vieille Lutèce, auxquels le même Priscus, roi des Carnutes, aurait envoyé une statue de cette Vierge qui devait être la Rédemptrice du genre humain avec son Fils. Cette statue est honorée aujourd'hui à Notre-Dame de Bonne Garde, à Longpont (Seine-et-Oise).

Aussi quand sainte Marthe aborda en Provence avec ses compagnes et les Apôtres qui venaient évangéliser le sol du Midi, quand S. Pothin fut envoyé par S. Polycarpe à Lyon, le terrain de la foi était préparé dans les Gaules. Aussitôt sur notre sol s'épanouit le culte de Marie ; à Chartres, à Rouen, à Caen, puis à Lyon où S. Pothin lui consacre deux sanctuaires, celui de Saint-Nizier et celui de Fourvière, qui est resté la gloire de cette pieuse cité. C'est déjà toute une floraison de dévotion à Marie dans le pays de nos aïeux, depuis Caen jusqu'à Roc-Amadour où vint se fixer dans une âpre solitude Zachée, dit-on, qui fut l'ami de S. Martial. On lui donna le nom symbolique d'Amadour, en signe de son amour pour Jésus et pour sa Sainte Mère.

¹ Nous avons pris les documents cités dans le *Manuel* approuvé par Mgr l'Archevêque de Bourges le 2 août 1913.

Sulpice Sévère nous apprend que la Sainte Vierge apparut souvent à S. Martin, le thaumaturge des Gaules, et que plusieurs fois elle s'entretint familièrement avec lui comme une mère avec son fils. Aussi le culte de Marie se répandit-il avec une rapidité surprenante partout, dans les villes, les bourgades, les villages habités par nos ancêtres. Ils lui dédient une quantité innombrable de sanctuaires, et au moyen âge notre sol est revêtu de vieilles chapelles, de jeunes églises et de blanches cathédrales qui lui forment cette magnifique robe de pierre dont parlent les historiens. Or ces édifices sont surtout élevés en l'honneur de Marie, qui est honorée partout de temps immémorial.

Nos rois donnent l'exemple de la dévotion à la Mère de Dieu, ils inclinent leur couronne devant elle, et la regardent comme la reine de leurs états. De là cette parole qui a été tant répétée : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ*. S. Louis lui consacre chaque samedi. La protection de la Sainte Vierge s'étend visible sur la France pendant plusieurs siècles. Quand l'Anglais menace de l'absorber, et que Charles VII refoulé de partout est confiné dans son petit royaume de Bourges, Jeanne d'Arc apparaît, sur son étendard elle fait écrire ces deux mots : *Jesus, Maria* ; l'ennemi est obligé de repasser la mer, et la France redevient la nation la plus puissante de l'Europe. Elle échappe à l'invasion des doctrines protestantes et pendant que tous les peuples sont en feu, désolés par des guerres fratricides, nos aïeux, après une période de lutttes, goûtent enfin les joies de la paix.

Cependant la guerre finit par éclater, l'invasion nous menace, nos frères gagnés par l'hérésie ont pris les armes. Richelieu assiège La Rochelle et leurs places fortes, l'avenir devient sombre. C'est encore à Marie que la France va recourir.

II

Il y avait à la Cour de Louis XIII une jeune fille de dix-neuf ans, fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, et qui n'était venue à Paris, du fond de l'Auvergne, que dans l'espoir de se faire plus facilement religieuse. Elle s'appelait Louise-Angélique de la Fayette. Elle s'était attachée au roi, parce qu'elle le voyait sincèrement pieux et chrétien, et elle avait pris sur lui un tel ascendant, elle tenait une telle place dans sa vie, que son départ de la cour fut pour lui une grande épreuve : « Jamais rien ne m'a tant coûté, dit-il, mais il faut que Dieu soit obéi. »

Comme elle le voyait dans ces sentiments royalement religieux, elle lui parla devant la reine un langage digne de lui :

— Enfin, Sire, dit-elle, il faut se sauver, et Votre Majesté me permettra de lui dire que Dieu lui a donné une grande charge et qu'elle a besoin d'une grande grâce pour s'en acquitter.

C'était le 19 mai 1637. Elle prit l'habit religieux le 2 juillet suivant, Louis XIII assista à sa vêture et il eut ensuite avec elle un long entretien où elle

lui exposa la mission qu'il avait reçue, et en quoi consistait cette noble charge que Dieu lui avait confiée. Elle lui persuada de mettre sa personne et son royaume sous la protection de la Sainte Vierge, lui assurant que cet acte solennel lui procurerait la grande grâce dont il avait besoin.

Le 10 février 1638, par lettres patentes, le roi déclarait qu'il « prenait la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de son royaume. » — « Nous lui consacrons particulièrement, disait-il, notre personne, notre Etat, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite, et défendre avec tant de soin ce royaume de tous ses ennemis, que, soit qu'il souffre du fléau de la guerre, ou qu'il jouisse de la douceur de la paix que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce qui conduisent à celles de la gloire. »

Et il ordonna qu'il fût fait chaque année le 15 août, jour de l'Assomption, une procession solennelle à Notre-Dame de Paris. C'est ce qu'on a appelé « le vœu de Louis XIII. » Louis XIV étendit cet ordre à toutes les provinces du royaume le 31 août 1682 ; et cette mesure fut partout accueillie par acclamation.

Plus que jamais le royaume de France était le royaume de Marie.

Mais la Sainte Vierge avait une autre ambition, elle voulait qu'il devînt aussi le royaume du Sacré-Cœur. Ainsi seulement serait accomplie sa mission de faire connaître et aimer Jésus-Christ, sa mission d'Apôtre de son Fils.

L'amour de Jésus-Christ pour nous n'est pas connu, et cependant c'est la seule science nécessaire aux âmes pour qu'elles soient sauvées. La Reine du ciel ne prend pas son parti que son Fils ne soit pas aimé.

Et le Sauveur aussi veut être aimé des hommes. C'est pourquoi il apparut à la Bienheureuse Marguerite-Marie pendant l'octave du Saint-Sacrement en 1675 en lui montrant « ce Cœur qui a tant aimé les hommes » et pour lequel la plupart n'éprouvent que « froideur et mépris ». Et il demandait qu'une fête fût instituée « pour honorer son Cœur en communiant ce jour-là », le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement.

Or à mesure que le Sauveur réclame des hommes un peu d'amour pour « ce Cœur qui les a tant aimés », et la pratique de la communion qui est le plus grand acte d'amour, des crimes se commettent à la Cour, qui devient dépravée et qui prête l'oreille à ceux que Bossuet appelle « les libertins » ; surtout une hérésie s'élève qui détourne les âmes de la sainte Eucharistie et va directement contre la volonté du Cœur de Jésus : c'est l'hérésie janséniste. La France est moins religieuse, la foi y diminue, les impiétés abondent, qui appellent la colère de Dieu. La Bienheureuse réveille le zèle de ceux qui se font les apôtres du Sacré-Cœur : « Ils s'attirent par là, dit-elle, l'amitié et les bénédictions éternelles de cet aimable Cœur, et un puissant protec-

teur pour notre patrie. » Elle pense à cette « patrie » sur laquelle est suspendue « la sévérité de la juste colère de Dieu. » Et elle s'écrie avec allégresse : « Il règnera, cet aimable Cœur, malgré Satan et ses suppôts ! »

Comment le faire régner, sinon, suivant la révélation qu'elle en reçoit le 17 juin 1689, « en le faisant entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois pour y être honoré autant qu'il a été outragé, méprisé et humilié en sa passion » ; sinon en ordonnant « au fils aîné du Sacré-Cœur », c'est-à-dire au roi de France, de « se consacrer lui-même au Cœur adorable de Jésus qui veut triompher du sien ? » Elle ajoute : « Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes, pour les rendre victorieuses de ses ennemis. » Enfin il exige qu'on bâtisse « un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute sa cour. »

« Tout cela est bien difficile, » ajoute en soupirant la Bienheureuse, « car Satan y mettra des obstacles », « Il faut beaucoup prier. »

Ce fut une des grandes douleurs du Cœur de Marie de voir les rois de France repousser les avances du Sacré-Cœur.

XXIII

MARIE ET LA RÉVOLUTION

I

Sa révélation de juin 1689, la Bienh. Marguerite-Marie la fit connaître à sa Supérieure, la Mère de Saumaise, par trois lettres successives. La dernière, qui doit être du mois d'août de cette même année, revêt un caractère solennel, comme lorsqu'on rédige un document destiné à instruire et à édifier les siècles. Ce document dut parvenir à Louis XIV par l'intermédiaire de la Visitation de Chaillot, où était morte en 1665 Mlle de la Fayette.

Ce qu'en pensa le grand roi, nous l'ignorons. Malgré ses passions il était sincèrement chrétien ; mais les idées du dix-septième siècle n'étaient point favorables aux manifestations surnaturelles. Le jansénisme tarissait les sources de la foi, et le quietisme était le refuge de quantité d'âmes pieuses, éprises du pur amour de Dieu. Quoi qu'il en soit, Louis XIV ne tint pas compte de ces graves avertissements, et son successeur moins encore. Le dix-huitième siècle railleur et impie persifla le Sacré-Cœur, et d'ailleurs toute dévotion, en des pamphlets haineux, méchants, où se donne carrière la verve irréligieuse par des plaisanteries basses et des jeux de mots stupides. Quand Mgr Languet écrivit la vie de la Bienheureuse, à l'Académie française dont il faisait partie on déclara que pour faire l'histoire d'une fille aussi ridicule il fallait que « Monsieur l'archevêque fût tombé en enfance. » Et lui-même cependant, subissant l'esprit de son temps, malgré lui, avait pris soin de

ne raconter que ce qui n'offusquerait pas trop les jansénistes et les rationalistes.

Cependant, sur la demande des évêques de France et de plusieurs souverains, Rome avait permis en 1765 de célébrer la messe du Cœur de Jésus. La pieuse reine, Marie Leczinska, obtint que le culte du Sacré-Cœur serait établi dans tous les diocèses de France, et le Dauphin, père de Louis XVI, fit ériger dans le palais même de Versailles une chapelle au Sacré-Cœur. Etrange Cour que celle de Louis XV, où les mœurs sont outrageusement foulées aux pieds, où règnent des courtisanes comme Mme de Pompadour et Mme du Barry, où prient aussi, comme des anges, la reine et ses quatre filles admirablement pieuses, dont l'une, Madame Louise de France, s'enferma chez les Carmélites pour y expier les vices de son père !

Cette pure victime sauva peut-être l'âme du roi, mais son immolation ne suffit pas à empêcher la colère de Dieu de punir les incroyables débordements et impiétés de toute une époque. On a dit que dans la Cour de Louis XV il n'y avait peut-être pas un homme, pas une femme qui crût en Dieu.

Cette société qui riait de tout, qui méprisait les choses les plus sacrées, devait être châtiée. Elle le fut, et la royauté fut châtiée la première, dans l'un de ses meilleurs rois, qui, hélas ! ne savait pas gouverner, parce qu'il était trop faible. Lui-même connut la révélation de la Bienheureuse concernant les rois de France : il ne s'en souvint que lorsqu'il fut enfermé au Temple. Alors il se repentit d'avoir approuvé des lois telles que la *Constitution civile du clergé*, que réprouvait l'Eglise, et il rédigea, en des pages d'une grande foi, la promesse de consacrer par un acte solennel, quand il serait rendu à la liberté, « sa personne, sa famille et son royaume au Sacré-Cœur de Jésus, » puis de « donner à tous ses sujets l'exemple du culte et de la dévotion qui sont dus à ce Cœur adorable. »

Il était trop tard. Un roi captif n'est plus un roi, car il n'est plus libre. Cet acte que Louis XVI remit à son confesseur, le P. Hébert, fut connu de ses partisans. Ils se distribuent de petites images du Sacré-Cœur en signe de ralliement ; c'est pourquoi nous voyons les chefs des Vendéens, Henri de la Rochejacquelein, Lescure, Charette, arborer le Cœur de Jésus sur leur poitrine.

La Révolution se poursuit parmi les plus horribles excès. Elle est satanique, a dit le comte de Maistre, mais elle est logique. Elle a chassé Dieu pour diviniser l'homme ; elle rejette l'amour de Dieu, le Cœur de Jésus, qui est l'amour divin, et proclame le seul amour humain, puisque l'homme est dieu. Elle détruit donc tout ce qui rappelle Dieu, elle massacre ou expulse les prêtres, les religieux, les religieuses ; elle profane les églises, les édifices où on l'adorait, chapelles, temples, cathédrales ; elle brise, elle casse, elle mutilé les statues qui ornaient les portails de nos cathédrales, chefs-d'œuvre des siècles, et celles qui décoraient la

façade de l'échoppe de l'ouvrier ; elle renverse les croix et les calvaires ; elle accumule des montagnes de ruines religieuses. Enfin à la place de Jésus-Christ, sur l'autel de Notre-Dame, elle vient se prosterner devant une fille publique, qui est la déesse de la religion de l'humanité. Elle a refusé d'adorer le Cœur de Jésus, et elle adore le cœur de Marat.

Tel est l'aboutissement humiliant des doctrines de la Révolution. Elle a chassé Dieu, et la voilà condamnée à le remplacer par la plus immonde des créatures et le plus ignoble des scélérats.

Ah ! la France fut durement punie ! Vingt années de guerres où elle moissonne de magnifiques lauriers, mais tout dégouttants de sang ; un long enivrement de gloire qui se termine par l'ensevelissement de la Grande Armée sous la neige, par l'amertume des défaites, les hontes de l'invasion et l'occupation du sol par l'étranger !

II

Cependant, que faisait la Sainte Vierge, la Reine de France, pendant qu'on lui saccageait son royaume ?

Elle laissait passer la justice de Dieu. Car, suivant la pensée lumineuse d'un Père de l'Eglise, Dieu s'est réservé le royaume de la justice et il a laissé à Marie le royaume de la miséricorde. Puisque les heures vengeresses sont terminées, voici donc les heures miséricordieuses. Car la Reine du ciel va rentrer en scène pour panser les plaies de son peuple, l'avertir, l'éclairer, lui apporter l'espérance et le bonheur s'il veut l'écouter.

Son programme, à elle, n'a été qu'interrompu. Ce qu'elle veut c'est être ici-bas l'Apôtre de Jésus, le faire aimer, établir le culte du Sacré-Cœur, c'est-à-dire le culte de l'amour de Jésus-Christ pour nous. Pour aboutir à ce but de son cœur maternel, d'abord elle se fera aimer par sa sollicitude pour nous, par ses entretiens avec nous, par ses apparitions fréquentes, et quand elle nous aura touchés, attirés, reconquis, elle nous prendra par la main et nous conduira à son Fils. *Ad Christum per Mariam.*

L'homme se glorifie naturellement de ses origines, de ses parents, de sa famille. Si les taches des aïeux retombent sur les fils, leur gloire au contraire les couvre de ses rayons. C'est pourquoi Marie a voulu que sa beauté, ses vertus, ses admirables qualités, qui sont l'œuvre de Dieu, fussent un titre d'honneur pour son Fils et que son Fils pût en quelque sorte se prévaloir d'elle. Jésus-Christ est le Fils de Dieu, il est aussi le Fils de Marie, il fallait donc que celle-ci fût tellement élevée et pure qu'elle apparût digne de lui. Ne soyons donc pas étonnés que les apparitions de la Sainte Vierge soient d'abord la glorification de la Mère de Dieu. Comment eût-elle attiré les hommes si elle n'eût pas été parfaite ?

Les temps ont marché, mais la France ne jouit pas encore d'une paix qu'elle n'a pas méritée. Nous sommes à la veille de la Révolution de 1830.

Quelques jours auparavant, le 18 juillet, une petite novice arrivée depuis trois mois à peine à la communauté des Filles de la Charité à Paris, Catherine Labouré, voit dans le sanctuaire où l'a conduite pendant la nuit son ange gardien, sous la forme d'un enfant « portant des rayons de clarté », la Sainte Vierge assise et qui lui parle : « Mon enfant, les temps sont très mauvais ; des malheurs vont fondre sur la France. Le trône sera renversé, le monde entier sera bouleversé par des malheurs de toute sorte. »

Dix jours après, le roi était chassé de France par la Révolution.

Le 27 novembre suivant, la Sainte Vierge se montre de nouveau à la même religieuse. Ses pieds reposent sur une moitié de globe, ils foulent le serpent ; ses mains tiennent un autre globe, symbole de l'univers, qu'elle offre à son Fils. Tout à coup la scène change : les doigts de Marie se remplissent d'anneaux et de pierreries magnifiques ; debout sur le globe, elle étend ses mains d'où jaillissent de longs rayons de lumière qui tombent sur le globe à l'endroit occupé par la France : « Ces rayons, dit-elle, sont le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent. »

Puis il se forme autour de la Sainte Vierge un tableau un peu ovale sur lequel on lit ces paroles écrites en lettres d'or : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Et une voix ordonne à la voyante de faire frapper une médaille sur ce modèle. « Ceux qui la porteront recevront de grandes grâces ! »

Alors le tableau se retourne et montre au revers la lettre M surmontée d'une croix, traversée par une barre qui supporte la croix et entourée de douze étoiles. Au-dessous du monogramme de Marie les cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines, le second transpercé d'un glaive.

Que signifie avant tout cette apparition, sinon que Marie est immaculée, que le serpent n'a jamais eu aucun droit sur elle, — c'est pourquoi elle lui écrase la tête, suivant que Dieu l'avait promis à nos premiers parents ; — sinon qu'en elle il n'y a pas, il n'y a jamais eu aucune souillure, et donc qu'elle est digne de son Fils, que son Fils peut être fier d'elle, attendu qu'elle est la plus pure, la plus belle, la plus honorée des créatures ?

La croix qui est supportée par une barre solide au-dessus du monogramme signifie aussi que Jésus-Christ se repose sur sa sainte et puissante Mère du soin de faire triompher sa cause, la cause du Sacré-Cœur.

Tels sont les enseignements capitaux dont toutes les autres manifestations de Marie ne seront que l'admirable développement.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 maii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 21 mai 1914

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panegyrique de la B. Jeanne d'Arc. — Fille de Dieu, de l'Eglise et de la France, 401.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXVIII. *Dim. dans l'Octave de l'Ascension* : Jeanne d'Arc et le divin Crucifié, 404. — XXIX. *Pentecôte* : La descente du Saint-Esprit, 409.

Avis paroissiaux. — A l'occasion de la prochaine fête, 411.

Lectures pour le Mois de Marie sur N.-D. de Pellevoisin. — XXIV. *Ad Christum per Mariam*, 413. — XXV. Le couronnement, 415.

PANÉGYRIQUE DE LA B. JEANNE D'ARC

FILLE DE DIEU, DE L'ÉGLISE ET DE LA FRANCE

Non fecit taliter omni nationi !
Dieu n'a point donné de pareils
sauveurs à tous les peuples.
(Ps., CXLVII, 20).

Mes frères,

Dieu a ses prédilections. Il peut en avoir, car il est libre, et il n'en doit compte à personne. Il en a pour les âmes, pour les familles, pour les nations. Ce sont des bienfaits plus éclatants, de plus hautes destinées, des pardons plus pléniers qu'il accorde. Ce n'est pas en lui un acte de haine contre ceux pour lesquels il fait moins, mais seulement une faveur pour ceux qu'il préfère. « Dieu hait-il donc les Anglais ? » demandait à sa victime son juge inique, l'évêque Cauchon. « Non, répondit-elle ; mais il veut chacun à sa place, les Français à leur mission, les Anglais dans leur pays. » S'il élève une nation, pour en châtier une autre, d'ordinaire c'est pour un temps. Il châtie, mais il peut pardonner au repentir d'un peuple comme à celui d'une âme, et il peut laisser tomber au moins, sinon la briser, la verge qui lui a servi. La France du x^e siècle avait péché ; mais elle se repentait. Dieu envoya Jeanne d'Arc ; il pardonna au peuple comme à son roi, et tout rentra dans l'ordre. Mais quel peuple, en dehors du peuple choisi, connut jamais de pareilles miséricordes ?

On dirait que notre pauvre patrie française, si indifférente pour Dieu aujourd'hui, commence à s'en ressouvenir ; et pour honorer la sainte mémoire de son héroïque Jeanne d'Arc, un mouvement unanime soulève toutes les provinces. Orléans, durant de longues années, eut ce privilège de la reconnaissance nationale, et elle y attachait tant de solennité que l'enfer en fut jaloux. La Maçonnerie même voulut s'en emparer, et confisquer cette gloire comme s'il s'agissait d'un simple couvent. L'Eglise répondit par un arrêt du ciel et l'héroïne monta sur les autels de la terre ; des écrivains de grand mérite, des fêtes splendides ont popularisé sa gloire, et chaque jour, de ci et de là,

jusque dans les plus humbles paroisses, on s'efforce de payer à Jeanne d'Arc, à l'héroïne qui a sauvé la France entière, notre dette nationale.

Nous allons aujourd'hui la saluer comme la salutait l'archange Michel, le protecteur céleste de notre chère France : — Salut, *filie de Dieu* ! Salut, *filie de l'Eglise* ! Et nous ajouterons ce cri de tous nos cœurs : Salut, *filie de la France* !

I. — Salut, *filie de Dieu* !

Avant tout, mes frères, vous me permettez de rappeler un fait de haute importance, qui marque les débuts de notre histoire nationale, et dont la mission de Jeanne est au moins une conséquence, sinon une reprise dans les œuvres de la Providence. Trop souvent on le tient dans l'ombre, et aujourd'hui plus que jamais, la foi trop affaiblie ne le supporte pas. Cependant, au milieu du conflit général de tant de partis, il devrait servir de fil conducteur, et sauvegarder d'opinions étranges au moins, sinon erronées, ceux qui doivent et veulent en toutes choses remonter jusqu'à Dieu. Je veux parler du pacte conclu entre le ciel et le fondateur du royaume de France. Le fait paraît profane, et cependant nous sommes en pleine foi chrétienne.

Dieu créateur du monde en demeure le maître, et il le conduit à travers les péripéties du temps. Dominateur souverain, il l'a donné à son Fils incarné pour prix de son sang ; il le lui a donné comme sa propriété, son apanage, pour le conduire aux fins de la création, pour sauver les âmes et procurer dans l'ordre même matériel du genre humain la gloire du Créateur. Il lui a donné les individus, les familles, même les nations qu'il mène avec un sceptre incassable, comme le chante David. Or le Fils agit toujours comme le Père qui est en lui ; mais non pas toujours d'une manière visible. Il impose des lois générales dites providentielles ; il se choisit des agents, des fondés de pouvoirs qui gouvernent en son nom, des instruments qu'il aide avec plus ou moins d'éclat, et parfois par de vrais prodiges, pour que son action ne disparaisse pas tout à fait. Ainsi parut au milieu des hommes Jésus lui-même ; le Père était en Lui, opérant, dit S. Paul, la réconciliation du monde. Ainsi se lèvent les rois chrétiens au milieu des peuples ; ainsi se lèvent les peuples eux-mêmes : celui de Charlemagne par exemple et celui de S. Louis. En ces temps-là les Francs nos aïeux se vantaient de faire les œuvres de Dieu, *gesta Dei per Francos* ; et leur chef montait sur le trône en qualité de *sergent* du Christ, pour défendre son Eglise et faire respecter ses droits. Tel était le pacte fondamental conclu entre Dieu et nos rois, et il se trouve inscrit en termes solennels en tête de la *Loi salique*. De cette loi primordiale, on ne cite jamais qu'un article, celui qui exclut les femmes de la couronne royale. On pourrait peut-être ajouter que si la couronne de France ne doit pas « tomber en quenouille », c'est que celui qui la porte est appelé à prendre l'épée pour défendre les droits de Dieu et de son Eglise. Mais il est un autre

article qui vient en tête de la loi et lui sert de magnifique préambule : en termes formels autant que sacrés, il proclame les prétentions souveraines du Roi des cieux sur la France, la reconnaissance de ce droit par le peuple, et son engagement de fidélité. En le lisant, on se croirait revenu aux jours de David et d'Israël, et ce n'est pas sans raison, puisqu'il s'agit de l'alliance de Dieu avec la nation.

Ces préliminaires établis, serez-vous étonnés que je vous présente la France comme un fief du Roi des cieux, qui veut parmi les peuples, comme aux jours anciens, un peuple à lui, d'appartenance spéciale, pour faire de temps en temps ses œuvres au milieu des peuples et défendre son Eglise ? Serez-vous étonnés que son roi devienne son délégué à la justice générale, et qu'une colombe miraculeuse apporte du ciel le chrême du sacre, pour affirmer en faveur de son élu son caractère sacramentel ? Serez-vous étonnés qu'il accorde à sa fidélité les bénédictions promises à celle de David, ou à ses ingratitude et à sa félonie les châtiments qui punissent celles de Saul ? Serez-vous étonnés enfin qu'après son repentir il lui pardonne, et que pour l'arrêter sur le bord de l'abîme, il entasse, afin de l'en tirer, miracles sur miracles, afin de le convaincre de la mission donnée, et des privilèges dus à son amour ? C'est, je crois, ce qu'il fit pour la France du ^{xv}e siècle et la première perspective qui s'ouvre sur la mission de Jeanne d'Arc.

Et maintenant suivez-moi ; je vais analyser l'intervention divine.

Michel, l'archange des deux peuples élus, — je ne connais qu'Israël et la France, — Michel lui vient en ambassade et lui déclare qu'elle est choisie de Dieu pour ramener le Roi Jésus dans son royaume et le couronner dans la personne du roi de France, son délégué. Cela sera : Dieu le veut !

Jeanne se prend à trembler, je le conçois. Elle n'a que treize ans, et voici qu'elle reçoit l'ambassadeur des cieux ! On l'envoie en France, bien loin ! Elle l'aime, la « douce France », comme on disait de son temps ; pourtant, c'est à peine si elle la connaît : elle n'en sait presque rien, sinon sa grande détresse. L'archange le dit d'ailleurs : il y a grande pitié au Royaume de France. Elle tremble et elle pleure, car on l'envoie batailler à la tête des hommes d'armes, et tout ce qu'elle sait des batailles, c'est que le sang y coule à flots, que les blessures pleuvent, et que de larges plaies s'étendent sur les membres humains ; qu'on entend des cris de douleur et des cris de rage, des cris de haine et des cris de blasphèmes ; que les hommes en masse tombent comme le chêne sous la cognée du bûcheron ; et elle vivra dans ce carnage !... Mais il le faut. Dieu le veut ! C'est pour cela qu'elle est née. Et le fruit de ce labeur sanglant, ce sera le règne de Jésus, son roi adoré ! Alors : Vive labeur ! Vive labeur !

La volonté de Dieu s'affirme, mais il prend son temps. Et pendant ce délai de cinq années, le Ciel lui-même se charge de l'éducation sainte et vaillante qu'elle doit recevoir. Ne faut-il pas tremper

son courage, lui faire une âme intrépide, lui apprendre la science des futurs combats ? L'archange, ce grand capitaine des armées célestes, lui apparaît une fois, deux fois la semaine. Sainte Catherine et sainte Marguerite viennent à leur tour l'instruire de la puissance de la prière, du prix de la virginité, de la beauté du sacrifice, de la splendeur du martyre. Elles la fortifient dans sa vocation et chaque fois lui répètent : « Va en France ! il le faut ! il le faut ! Va, fille de Dieu, va ! » Qui sait si Notre-Dame de Bermont, dans son oratoire de Domremy, ne la visite pas elle-même ? Bref, on lui apprend une foi vaillante et invincible, qui n'hésitera jamais ; une foi simple, mais inconfusable et prudente à démasquer ses futurs ennemis ; une passion héroïque pour la gloire de Messire, son Roi Céleste, qu'elle servira dans celui de la terre. Aussi, avec le même courage elle bataillera contre l'Anglais, contre l'impureté des camps et l'esprit de blasphème.

Oh ! oui, c'est bien le soldat de Dieu qui marche à la tête du bataillon de la France recruté par elle-même. Devant ses soldats, qui souvent sont des héros, mais hélas ! des impies ou des débauchés, elle arbore comme drapeau le monogramme du Christ, l'étendard du Tiers-Ordre franciscain, et elle s'avance en poussant ce cri de guerre : Jésus ! Maria ! Des voix célestes la conduisent, l'inspirent, lui parlent au nom de Dieu. Ses victoires, elle les connaît d'avance, comme les capitaines de l'ancien Israël ; et elle annonce à ses preux que Dieu a livré les ennemis entre leurs mains. Au nom de Dieu, elle comme le roi d'Angleterre, le duc de Bourgogne et les autres de partir, et du haut de son bûcher, elle prédit encore aux Anglais que pas un d'entre eux ne restera en France, si ce n'est de male mort, « car la France appartient au Roi Jésus, dit-elle, et non pas au roi d'Angleterre. » — Ah ! dès demain, chère petite sainte, dites donc aux francs-maçons d'aujourd'hui que la France ne leur appartient pas !

Du reste, cette appartenance spéciale de la Patrie au Roi Jésus, elle a commencé par la signifier à Charles VII au début de sa mission. « Gentil Dauphin, lui dit-elle, en plein conseil royal, Messire le Roi du ciel vous demande de vous démettre de votre Royaume, d'y renoncer, et de le rendre à Dieu de qui vous le tenez ! » Et quand tous furent assis : « Gentil Dauphin, continua Jeanne, faites-moi un présent. Donnez-moi par devant Messieurs le Royaume de France. — Je le veux bien, dit le roi, toutefois en hésitant un peu. — Oh ! n'ayez crainte, dit-elle, je n'en ferai pas mauvais usage !... Ecrivez, Messieurs les notaires. » L'acte fut rédigé en bonne et due forme, et signé de main royale. — « Maintenant, poursuivit Jeanne, en désignant de la main Charles VII, voilà, Messieurs, le plus pauvre chevalier du Royaume ! Mais à Dieu ne plaise que je garde pour moi un si bel apanage ! Je ne suis que le mandataire de Messire le Roi du ciel, et volontiers je remets le royaume entre les mains du Tout-Puissant. Ecrivez, Messieurs les notaires ! »

Quand ils eurent fini, Jeanne se mit à genoux et pria longtemps. Puis se relevant avec dignité, et le ton de l'inspiration : « Au nom de Messire le Roi du ciel, moi, la Pucelle, j'investis Charles de Valois du royaume de France, pour le tenir en commende, comme un bon sergent du Roi du ciel, seul maître et souverain dudit Royaume. »

Le Roi Très-Haut en gardera mémoire ; et un jour il viendra, sous les ombrages de Paray-le-Monial, demander la reconnaissance publique de son droit divin. Méconnu ou reconnu, il existe, le droit de Jésus ; et quoi qu'on en dise à travers les provinces ingrates et prévaricatrices, celui qui le détient peut le confier encore. Le Maître, c'est lui. Jeanne ne cessa de le redire au roi de France, à celui d'Angleterre, aux hommes d'armes et aux grands seigneurs. En montant au bûcher, elle le disait encore, et elle l'a signé de son sang.

Fille de Dieu, je te salue !

II. — *Salut, fille de France !*

La prédilection de Dieu pour la France implique nécessairement une vocation spéciale ; et l'on appelle vocation pour les peuples, comme pour les âmes, cet appel de Dieu qui prédestine certains hommes ou certains peuples à un rôle tout particulier pour lequel ils ont été préparés. Chaque peuple a donc sa vocation, sa spécialité ; et cette spécialité est la raison d'être ce qu'il est, la loi de sa nature, son principe vital ; et l'état d'une nation est d'autant plus prospère qu'elle est plus fidèle à exercer la fonction providentielle qui lui est dévolue dans le concert des nations. Quel est maintenant le principe vital de la France ? La foi catholique. Qu'elle est la raison d'être de sa vie nationale ? Propager et défendre la foi. C'est la nation-apôtre : le reste lui est donné par surcroît. Ses rois l'ont souvent reconnu, même les Napoléon ; et ce rôle a été le principe de leur prospérité, quand ils l'ont suivi, comme aussi la cause de leurs revers, quand ils l'ont méconnu. C'est une loi de la Providence consacrée par l'histoire. Reportez-vous aux jours de Charlemagne et de S. Louis.

Or, au ^{xv}e siècle, la France était sortie de sa vocation. Les rois, fils de S. Louis, avaient, en combattant l'Eglise, violé le pacte national ; et les peuples, conduits par une aristocratie sans mœurs, étaient devenus la proie des sociétés secrètes et de la débauche. La justice de Dieu se mit à frapper ; l'Anglais menaçait d'achever la conquête du royaume, et les provinces étaient livrées aux querelles intestines qui répandirent plus de sang que l'ennemi. Bientôt ce fut grande pitié au royaume de France : S. Michel pouvait le dire. Depuis un demi-siècle, les âmes de foi ne cessaient de crier merci au ciel. En ces jours-là, on allait à Rocamadour, qui préludait aux merveilles de Lourdes. L'histoire a recueilli une prophétie qui entretenait les espérances : « Perdue par une femme, la France sera sauvée par une femme venue des Marches de Lorraine. » Le peuple y croyait volon-

tiers, et il n'eut pas de peine à reconnaître Jeanne pour la libératrice promise.

Du reste, toutes ses victoires tiennent du prodige, et rien que leur nombre, leur rapidité et leur éclat constituent le miracle. C'est par la vertu de Dieu qu'elle triomphe, elle le proclame hautement ; et elle vient rétablir le pacte de la France avec Jésus le Roi du ciel. C'est par la vertu de Dieu qu'elle chasse les Anglais d'Orléans, qu'elle défait leurs bataillons à Patay et les chasse des bords de la Loire. Puis avec ses troupes vaillantes et son étendard sacré, elle remonte les provinces jusqu'à son roi, l'emmène au passage à travers les villes qui se soumettent d'elles-mêmes, jusqu'à Reims, la ville du sacre, où l'huile sainte crée pour la France ses rois.

Mais sa mission n'est pas toute dans ce rayon de gloire. Je ne puis dire que son étoile pâlit, car sa sainteté éclate de plus en plus chaque jour. Mais la justice de Dieu avait frappé, et les malheurs publics sont toujours un châtimement. Il faut toute-fois une autre expiation, une expiation de victimes. La justice de Dieu aime les victimes innocentes, afin de pouvoir épargner plus de coupables, et d'accorder plus de faveurs ; et c'est Jeanne d'Arc qu'elle a choisie. Pauvre enfant, elle a dix-huit ans ! elle est toute à la gloire de Jésus son Roi ; elle est pure, virginale, et sur sa tête repose une couronne de vertus encore plus que de victoires. C'est juste ce qu'il faut !

Ecoutez, mes frères, écoutez ! Un jour qu'elle combat aux portes de Compiègne, écrasée par le nombre et presque seule avec quelques vaillants, elle abandonne la lutte qui devient impossible et se dispose à rentrer dans la ville. Les portes se ferment devant elle. Peut-être on la trahit ; du moins on l'abandonne ! Un simple soldat s'en empare ; elle est vendue aux Bourguignons, vendue aux Anglais, jetée dans un cachot de France. On la charge de chaînes, et on l'enferme dans une cage de fer, comme un fauve des forêts. Pendant trois mois, le monstre qu'on lui a donné pour juge l'interroge pour la surprendre dans ses paroles ; et tout ce que son génie, car il a du génie cet homme, peut concevoir de ruses, de mensonges, d'artifices pour la perdre, il le met en œuvre pour la convaincre de tous les crimes, elle qui n'avait qu'une passion, l'amour de la France. Finalement il l'envoie au bûcher. Amasse, bourreau, amasse du bois de France pour la consumer toute vive et lui arracher une vie que dans vingt batailles elle a exposée pour la Patrie ! O France, tu es donc bien coupable qu'il faille une telle victime pour te racheter et mériter de Dieu qu'il te bénisse encore !

En effet, après le supplice de Jeanne, les bénédictions pleuvent sur la France, malgré les infidélités de son roi. C'est en prophète que la martyre était montée sur son bûcher : elle annonçait à ses juges leur châtimement, et ils furent châtiés ; à l'ennemi son expulsion, et l'Anglais est bientôt chassé. La France divisée se réunit : la foi se met à revivre...

Fille de France, je te salue !

III. — *Salut, fille de l'Eglise !*

Un autre nom encore tombait des lèvres de l'archange pour saluer l'élue de la Providence. Il l'appelait *fille de l'Eglise*. Les âmes vraiment filles de Dieu sont nécessairement filles de l'Eglise. Elles méritent pour elle, et l'Eglise les glorifie. Je voudrais en dire un mot seulement pour compléter et conclure ce discours.

On pourrait se demander quels avantages cette enfant de vingt ans apporte à l'Eglise avant de disparaître. Peut-être ils sont plus grands qu'on ne pense d'ordinaire : un saint est toujours un trésor pour l'Eglise. Elle était soldat, mais apôtre aussi : elle proscrivait le blasphème et l'impureté ; elle apprenait les habitudes de la vie chrétienne à ces truands qui ne connaissaient plus rien de Dieu. Bref, elle rendait à l'Eglise sa fille aînée. Sans doute, pour cette raison, l'enfer s'acharnait sur sa victime ; et l'heure de sa mort fut une fois de plus l'heure de la puissance des ténèbres. N'est-ce pas en effet une férocité satanique qui lui prodigue l'injure, qui la jette au milieu des scélérats, attente odieusement à sa vertu et la brûle à petit feu sur le bûcher ? Quand Dieu permet de pareils holocaustes, c'est toujours pour vaincre l'enfer, et préparer à son Eglise des victoires fécondes. *Sanguis martyrum, semen christianorum*.

L'impiété des siècles, avec l'impudence qui la caractérise, a rejeté sur l'Eglise la responsabilité de sa mort, parce qu'un évêque indigne avait prévariqué. Mais un évêque n'est pas toute l'Eglise. Rome s'émut bientôt et prescrivit la révision du procès ; et ce que mit en pleine lumière cette contre-enquête, ce furent les prévarications de la justice humaine, l'innocence de la victime, sa virginité et l'ensemble de ses vertus. L'école de Voltaire, vendue comme toujours à l'impiété et aux ennemis de la France, a bien essayé d'ensevelir sa mémoire sous un amas de mensonges et de railleries ordurières. L'infamie de ces excès révolta même le monde laïc et fournit des vengeurs même parmi les indifférents. Si bien que lorsqu'après quatre siècles, l'Eglise songea à déposer sur sa tête l'auréole des saints, la tâche se trouva toute faite. Des écrivains qui n'avaient plus de l'Eglise que leur baptême l'avaient toute préparée.

Un poète a supposé qu'au lendemain de sa mort glorieuse, on vit à la place du bûcher une femme à genoux baiser la place avec respect et chercher dans les cendres le cœur de la martyre : c'était sa mère. Hélas ! les bourreaux avaient prévenu l'amour maternel et jeté dans la Seine les cendres sacrées. L'Eglise est la mère de toutes les infortunes. Elle a repris, après les siècles, la tâche de cette pauvre mère ; et après un laborieux examen comme elle le fait toujours dans ces causes sacrées, elle oppose à l'inique jugement le jugement solennel de ses vertus. Elle proclame sa mission miraculeuse, sa vie miraculeuse, ses victoires miraculeuses, sa mort un martyre, et elle l'élève sur les autels avec les saints de Dieu. Ses Voix n'avaient-elles pas promis à la prisonnière désolée qu'après

le supplice, elle viendrait en Paradis ? A cette nouvelle venue de Rome, au souffle divin qui passe sur l'Eglise, la France se réveille ; elle se souvient qu'Orléans n'est point la seule ville sauvée ; et elle tourne ses regards vers son défenseur d'autrefois ; elle l'acclame, elle l'invoque, lui dresse des autels, lui bâtit une basilique, et partout lui offre des hommages splendides, hommages d'espoir autant que de reconnaissance.

Elle a raison, mes frères. Quand ses ennemis de l'Est, et de l'Occident, et du Midi, réussiraient à la jeter dans l'abîme qu'ils lui préparent, j'espérerais encore. Il y a trop de signes dans les cieux, et l'Eglise vient une fois de plus de consacrer sur sa tête l'amour de la Patrie. C'est de la Patrie française que je parle. Les ennemis de la foi qui oppriment la France frémissent de rage contenue. Entendent-ils déjà la chevauchée céleste qu'elle conduit pour les « bouler » dehors ? Pour moi, j'estime qu'elle viendra à son heure, comme tous les sauveurs qu'amène la Providence ; et puisque le grand Pontife veut tout rétablir sur le Christ Jésus, il faudra bien que le Roi du ciel reprenne son sergent ; puisque la France a bâti le palais royal du Sacré-Cœur, il convient que Jeanne revienne, et rende une seconde fois à Jésus son fief ; que son étendard ouvre son cortège royal qui descend des cieux et monte de la terre, et qu'il ait l'honneur d'inaugurer le règne du Sacré-Cœur et de l'Immaculée-Conception. Ce jour-là sera mille fois plus beau que celui du sacre de Charles VII à Reims.

Fille de l'Eglise, je te salue !

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXVIII

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

JEANNE D'ARC ET LE DIVIN CRUCIFIÉ

Mes frères,

L'Eglise a fixé la fête de la B. Jeanne d'Arc au dimanche dans l'octave de l'Ascension. Elle a approuvé un office spécial pour l'héroïne française. Et l'évangile que vous venez d'entendre et qui fut choisi pour cette fête, est celui du Commun d'un martyr ; c'est ce passage de l'Evangile selon S. Matthieu où Notre-Seigneur dit à ses disciples : « Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » (Mat., xvi, 24).

C'est qu'en effet celle que nous fêtons avec tant de joie, d'enthousiasme, de fierté, celle que nous voulons honorer, glorifier et invoquer en ce jour a subi le plus cruel des martyres ; nous pouvons même dire qu'elle a enduré une vraie passion. Plusieurs d'entre vous, nous en sommes sûrs, en lisant la vie de Jeanne d'Arc, ont été frappés des ressemblances qui existent entre ses souffrances, ses humiliations, sa mort et celles du Christ son divin Maître. Oh ! comme elle a bien réalisé cette parole de Notre-Seigneur : « *Si quis vult venire*

post me... tollat crucem suam et sequatur me. » Oui, elle a pris sa croix à la suite du Sauveur, et comme lui elle est allée jusqu'à la consommation du sacrifice, jusqu'à l'immolation pour les siens.

C'est cette ressemblance que nous voudrions établir devant vous, pour en tirer ensuite de précieuses et très utiles leçons.

I. — La préparation

Quand Dieu voulut sauver le monde tombé sous le joug de Satan, il nous donna son Fils, et il décida que celui-ci se ferait homme et nous rachèterait par ses souffrances et sa mort douloureuse. Quand il voulut sauver la France tombée sous le joug des Anglais, il nous donna Jeanne d'Arc et il décida que ce faible instrument de sa miséricorde, pour délivrer son pays des ennemis qui l'opprimaient, aurait à subir la contradiction, la souffrance et une mort affreuse.

Comme le monde à la naissance du Sauveur, la France, à la naissance de Jeanne, était dans une triste situation. Elle semblait à toute extrémité : son territoire presque tout entier envahi par les Anglais ; à l'intérieur, de sanglantes révolutions, l'anarchie, des guerres intestines, la misère extrême. « C'était grande pitié. » Autant dire qu'il n'y avait plus de France. En effet l'héritier des rois, Charles VII, n'avait pas encore pu se faire sacrer ; d'autre part un jeune prince anglais, Henri VI, avait été proclamé roi de France et d'Angleterre à Paris et dans beaucoup d'autres villes. Tout semblait donc perdu.

C'est alors que Dieu eut pitié de notre beau pays et qu'il jeta sur lui un regard de compassion. Il lui prépara un sauveur dans celle que nous appelons si joyeusement et si fièrement la B. Jeanne d'Arc.

Dieu la prépara d'abord en la faisant naître dans une famille bien chrétienne. Cet heureux événement arriva le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, 1412. Les parents de Jeanne, Jacques d'Arc et Isabelle Romée, étaient d'excellents catholiques. Ces bons cultivateurs enseignèrent donc à leurs cinq enfants les principes de la religion ; ils leur inculquèrent une foi profonde et les formèrent à la piété et à la pratique de la vertu.

Il la prépara ensuite en la prévenant de grâces particulières. Il lui inspira une tendre piété ; un ardent amour de Dieu et une grande charité pour le prochain. On la voyait, disent les historiens, prosternée devant le tabernacle, au pied du grand crucifix ou des statues de la Sainte Vierge et des saints, tantôt les contemplant avec amour, tantôt les yeux baissés vers la terre. Elle se confessait et communiait souvent. Elle aimait les pauvres ; leur faisait l'aumône autant qu'elle pouvait ; elle se plaisait à visiter, consoler et soigner les malades.

Dieu fit plus : pour la mieux préparer encore, il lui manifesta directement sa volonté. Il voulait une sainte pour sauver la France, et c'était elle. « Un jour, vers midi, Jeanne, qui avait alors douze ans et demi, se trouvait dans le jardin de la maison paternelle, voisine de l'église. Tout à coup l'enfant

entend prononcer distinctement son nom. Elle se tourne aussitôt du côté de l'église. Voici maintenant une grande clarté qui l'environne, et elle perçoit une voix qui lui dit : « Jeanne, Jeanne, sois bonne et pieuse, aime Dieu, fréquente l'église ! » Elle tombe à genoux. Et, comprenant qu'elle doit désormais appartenir à Dieu sans réserve, elle se consacre totalement à lui par le vœu de virginité perpétuelle. A partir de ce moment, l'archange S. Michel et les saintes martyres Catherine et Marguerite lui apparurent souvent. Jeanne entendait leur voix qui disait : « Il y a grande pitié au royaume de France. » Et encore : « Fille de Dieu, va en France, il le faut ! » Elle répondait en pleurant : « Je ne suis qu'une pauvre fille, je ne connais ni A ni B. Je ne sais ni monter à cheval, ni manier la lance, ni faire la guerre ! »

Jeanne a environ dix-sept ans. L'heure de Dieu a sonné. Les voix ordonnent de partir. L'archange et les saintes commandent d'aller trouver Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, pour lui demander de la faire conduire au roi de France. La douloureuse passion va commencer.

Jusqu'ici Dieu a préparé l'instrument de ses desseins ; et ces premières années passées sous le toit paternel à Domremy ne rappellent la vie cachée de Jésus se préparant dans la retraite de Nazareth à sa mission, à l'œuvre de la Rédemption. Ces préparations ne furent pourtant pas sans douleur.

Qu'il était pénible au cœur de Jeanne de sentir son pays en mains étrangères, de connaître la profonde misère de sa patrie, de constater l'inertie des courtisans et l'indolence du roi qui perdait si joyeusement son beau royaume de France ! Qu'il lui fut pénible aussi de quitter sa mère, son père, ses frères et sœurs, ses amies, le foyer familial, son pays, tout ce qu'elle aimait !... Qu'il était pénible au cœur de Jésus de voir les âmes devenir la proie de Satan et se perdre pour l'éternité ! Qu'il lui fut pénible de quitter sa mère bien-aimée pour aller prêcher l'Évangile et accomplir la volonté de son Père !

II. — La contradiction

Mais Dieu exigeait de plus grands sacrifices. Jeanne dut obéir : à l'exemple de Jésus, elle se soumit. Comme lui, elle va rencontrer la contradiction, et subir une douloureuse passion faite d'humiliations et de souffrances.

« *In propria venit et sui eum non receperunt* ; le Fils de Dieu vint parmi ses créatures, et les siens ne l'ont point reçu. » (Jo., 1, 11). Vous savez comment Notre-Seigneur fut méconnu par les siens. Les Juifs, le peuple de Dieu, ne voulurent point croire en lui ; ils ne l'acceptèrent pas comme le Messie promis. A Nazareth même, ses concitoyens voulaient un jour le lapider ; on lui tendait des pièges ; on cherchait à le prendre en défaut. Il était haï des chefs de la nation. Les pharisiens et les princes des prêtres, les scribes et les docteurs de la loi éprouvaient une violente jalousie à son égard. Si le peuple, attiré par sa doctrine et ses miracles, courait à lui ou l'acclamait, eux murmu-

raient et complotaient sa perte. En un mot, Jésus fut en butte à la plus violente contradiction.

Que voilà bien le sort qui attend notre héroïne ! Elle aussi fut méconnue, contredite par ceux qui devaient faciliter sa tâche.

La voici devant Robert de Baudricourt. Elle y reçoit le plus décourageant accueil. Le gouverneur de Vaucouleurs ne veut rien entendre. Il hausse les épaules au récit des apparitions ; il reste insensible aux prières et aux supplications de la vierge de Domremy qui veut être conduite auprès du roi et se dit envoyée de Dieu pour délivrer la France. « Qu'on emmène cette visionnaire chez elle. » Triste, Jeanne revient à Domremy. Mais, pressée par ses voix, elle fait une nouvelle démarche, qui reste aussi sans effet. Ce ne fut qu'après bien des instances, et des signes évidents de la volonté divine que Baudricourt consentit au départ de la jeune fille, et lui donna une épée et une escorte composée de six hommes armés.

Pour arriver à Chinon, auprès de Charles VII, la petite troupe devait franchir cent cinquante lieues, à travers un pays occupé par l'ennemi. Après ce pénible voyage où Dieu protégea visiblement son élu et fit pour elle des prodiges, Jeanne va subir de nouvelles contradictions. Je la vois au milieu de ces courtisans orgueilleux, de cette cour royale qui se défie d'elle. Oh ! comme elle ressemble à Jésus environné des pharisiens ! Ceux qui devaient l'accueillir à bras ouverts, avec joie et enthousiasme, la méconnaissent, lui tendent des pièges, examinent ses paroles et lui demandent un miracle. Le roi refuse d'abord de la recevoir. Ce ne fut que grâce aux instances des habitants d'Orléans qu'il consentit à lui donner audience. Il cherche d'abord à l'intimider et à la tromper. Il réunit avec grand éclat toute sa brillante cour ; lui-même se cache sous les habits d'un courtisan et donne à celui-ci ses vêtements royaux. Sans hésiter, Jeanne reconnaît Charles VII sous son déguisement. Elle va droit à lui et lui fait la révélation des plus intimes secrets de son âme. Ce prodige n'est pas suffisant. On la soumet à un examen à Poitiers devant l'archevêque de Reims assisté d'une commission de savants. On la questionne ; comme à Jésus on lui demande un signe de sa mission, un miracle. « Menez-moi à Orléans, répond-elle, et là je vous montrerai les miracles que je dois faire ».

Enfin Jeanne est acceptée. Elle se met à la tête des troupes épuisées et démoralisées. Mais avant de combattre elle convertit ses soldats : elle obtient que tous se confessent et communient. Le 29 avril, elle pénètre dans Orléans. Avec la grâce de Dieu nos soldats ont retrouvé le courage et la confiance. Une lutte héroïque s'engage ; on fait l'assaut des forts et des bastilles occupés par l'ennemi. Au siège du fort des Tourelles, Jeanne est affreusement blessée. Elle souffre atrocement. Mais rien ne l'arrête. Elle s'élance avec son étendard : « Au nom de Dieu, dit-elle à ses soldats, vous entrerez dans la ville... Tout est vôtre. » Et en effet le 7 mai les Français sont vainqueurs partout, les Anglais prennent la fuite ; la ville est

délivrée. Les Orléanais organisent sur-le-champ une splendide procession d'action de grâces. Car, au dire d'un contemporain, « la délivrance d'Orléans est un miracle, le plus grand miracle qui ait été accompli depuis la passion de Notre-Seigneur. » Le roi remercia Jeanne et lui permit de continuer son œuvre.

A la tête de son armée la Pucelle marche de victoire en victoire : Jargeau, Meung, Beaugency, Patay, autant de noms, autant de victoires et de villes délivrées du joug des Anglais. Ceux-ci fuient éperdus, saisis d'une terreur mystérieuse.

Vous croyez peut-être que maintenant Jeanne sera écoutée, suivie, et qu'après ces merveilles elle ne rencontrera plus d'opposition ? Hélas ! Et Notre-Seigneur après avoir accompli tant de miracles, opéré tant de prodiges, rendu tant de services, a-t-il été suivi ? A-t-il désarmé la haine et la jalousie ? Le peuple est enthousiasmé ; il acclame l'héroïne, il se précipite vers elle pour lui baiser respectueusement les mains. Mais déjà une sourde hostilité contre Jeanne se manifeste parmi les courtisans. La foule croit en la mission surnaturelle de la Pucelle ; à Vaucouleurs, à Orléans, à Chinon, partout on la proclame sainte et envoyée de Dieu. Mais les grands, les chefs méditent d'entraver ses projets, d'annihiler son œuvre et de la déconsidérer. Instinctivement nous songeons ici à Jésus attirant les foules, aimé des petits et des humbles, acclamé par le peuple, mais en même temps objet d'une profonde et croissante jalousie de la part des pharisiens et des chefs de la nation. On reproche à Jeanne de souffrir les manifestations de la foule, comme on reprochait à Jésus d'accueillir les pécheurs et d'accepter les acclamations du peuple.

Jeanne n'est plus suivie. La Trémoille est là qui travaille à la perdre dans l'esprit du roi. Elle lui porte ombrage. Inspirée de Dieu, la Pucelle veut marcher sur Reims sans tarder. Il lui faut longtemps discuter pour se faire écouter. C'est à force de ténacité, de persévérance et de supplications qu'elle parvient à décider l'entreprise. Devant elle, les villes et les châteaux-forts se rendent à l'envi à leur souverain légitime. Les succès se multiplient. Enfin on arrive à Reims, et le dimanche 7 juillet la pompe du sacre royal se déroule dans la cathédrale. Jeanne est à la joie et son étendard est à l'honneur.

Mais hélas ! de plus en plus la sainte enfant est méconnue et contredite. Le roi ne veut plus écouter ses conseils ; il préfère ceux des flatteurs, de ses perfides ministres. Ceux-ci, jaloux des succès de Jeanne et humiliés d'être placés sous le commandement d'une pauvre paysanne, la contrecarrent en toutes choses devant le souverain et rendirent bientôt inutile le secours envoyé par Dieu à notre patrie.

Si l'on eût suivi l'avis de la Pucelle, toutes les villes du côté de Paris se fussent rendues, et Paris lui-même eût ouvert ses portes au roi. Mais l'héroïne était délaissée ; on fit tout pour arrêter ses entreprises et pour la mettre dans l'impossibilité

d'achever la délivrance de la France. Malgré tout, elle partit sur Paris, avec une petite armée ; mais elle se heurta à un mauvais vouloir manifeste. Dès que la victoire allait couronner ses efforts, on lui commandait de revenir en arrière. Néanmoins elle assiégea la ville. Mais personne ne vint l'aider ; blessée de nouveau, on l'abandonna. Elle se releva courageusement, rallia sa petite troupe et la lança à l'assaut. Paris était sur le point de se rendre quand arriva un ordre formel du roi ordonnant de battre en retraite.

Ce fut un coup terrible pour la sainte guerrière. Accablée de tristesse, elle se retira dans l'église de Saint-Denis pour y prier, et elle pleura. Ces larmes ne ressemblent-elles pas à celles que Jésus versa sur Jérusalem ? Le roi de France ne voulait donc pas reconnaître et utiliser le sauveur que Dieu envoyait, comme Jérusalem n'avait pas voulu reconnaître les jours de salut !

Bientôt Jeanne n'a plus que deux cents soldats. Néanmoins elle se jette dans Compiègne pour défendre cette ville assiégée par l'ennemi. C'est là que la trahison l'attendait. Pendant qu'elle faisait une vigoureuse sortie contre les assiégeants, le gouverneur de la ville, Flavy, ordonna de lever le pont et de fermer les portes, livrant ainsi l'héroïne sans défense. Jeanne fit des prodiges de valeur, elle se défendit avec une énergie surhumaine ; mais elle ne put s'arracher à cette cohue d'ennemis. Elle fut prise, enchaînée et traînée de prison en prison, jusqu'à ce qu'enfin Jean de Luxembourg la vendit aux Anglais pour dix mille livres d'or. O Jeanne, comme vous reproduisez bien Jésus trahi et vendu par le traître Judas ! Jésus, lié, enchaîné par les soldats, traîné de prison en prison, de tribunal en tribunal par ses ennemis !

Ce sont les humiliations et le martyre qui commencent.

III. — *Le martyre*

Les Anglais conduisirent Jeanne à Rouen, la chargèrent de lourdes chaînes, et la jetèrent dans une étroite et dure prison. Trois soldats de basse condition furent placés à ses côtés. Ne dirait-on pas Jésus enchaîné et livré à une soldatesque indigne ? Pour déconsidérer Jeanne auprès du peuple, ses ennemis lui intentèrent un procès en cour ecclésiastique. Mais ils eurent soin, dans ce but, de s'assurer d'abord, à prix d'argent, un prélat indigne, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. Durant plusieurs mois, le juge prévaricateur interrogea la jeune fille et chercha en vain à lui arracher l'aveu d'un crime imaginaire. Ce n'était donc pas devant un tribunal que la Pucelle était citée, mais devant une contrefaçon ; elle était livrée non à des juges, mais à des ennemis, qui avaient décidé sa perte. D'elle-même notre pensée se reporte ici au tribunal de Caïphe le grand-prêtre ; et j'y vois aussi l'Innocent en présence d'ennemis acharnés s'établissant ses juges.

Et pendant que l'héroïne est prisonnière et indignement traitée, que fait le roi ? S'inquiète-t-il de cette pauvre enfant qui l'a sauvé de la ruine ?

Quand Jésus fut saisi et enchaîné, ses apôtres s'enfuirent, on ne vit plus de disciples, tous l'abandonnèrent. Jeanne subit le même sort. Charles VII ne chercha point à la délivrer ni à la racheter. Personne ne s'occupa d'elle ; l'entourage du roi ne demandait qu'à l'oublier.

Pourtant Jeanne ne se plaint pas de ceux qui l'ont abandonnée. Dans sa prison, elle prie, elle souffre, elle expie et reste le plus possible unie à Dieu. L'un de ses plus cruels tourments est d'être privée de la sainte communion. Ses Voix pourtant la consolent, la soutiennent et la conseillent. Aussi avec quelle sagesse elle répond à ses juges ! Un jour on lui pose cette étrange question : Etes-vous en état de grâce ? — Si je n'y suis pas, répond-elle avec recueillement, Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, Dieu veuille m'y garder ! Je serais la plus malheureuse du monde si je savais que je ne suis pas en la grâce de Dieu... Je ne sais si je suis en état de péché mortel ; plaise à Dieu que je n'y sois jamais. — Toutes ses réponses sont empreintes de cette droiture et de cette simplicité qui me font songer à Jésus devant ses juges. Quand on le frappe il dit : « Si j'ai mal parlé, montrez-le-moi ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » (Jo., xviii, 19). Quand on lui demande : « Etes-vous roi ? » — « Oui, je le suis, mais mon royaume n'est pas de ce monde. » (Jo., xviii, 36).

Les Anglais sont impatients de tenir leur victime. Ils trouvent que les choses traînent en longueur. Il faut en finir. L'évêque Cauchon, voyant qu'il ne pouvait aboutir à une condamnation, emploie une ruse indigne. Le 24 mai, il fait dresser son tribunal sur la place Saint-Ouen de Rouen. Jeanne est amenée devant lui. Mais aussitôt elle dit : « J'en appelle au pape. » Son appel, qu'elle réitéra plusieurs fois, resta sans écho ; on ne l'écouta pas. Cauchon lui promet de l'arracher des mains des Anglais et de la tirer de sa prison, si elle signe l'engagement de ne plus porter ses vêtements d'homme. On lui présente un écrit. La pauvre enfant, qui ne sait pas lire, et qui n'en peut plus, crut à la parole du perfide évêque et signa. Or sur ce papier on avait rédigé une formule d'abjuration où elle disait renoncer à ses Voix. La pauvre enfant venait d'être indignement trompée.

Naturellement Cauchon ne tint aucune promesse et la fit rejeter dans son affreux et obscur cachot. Là de méchantes gens tentèrent à nouveau de lui faire subir de honteux outrages. Dès lors elle dut reprendre son vêtement masculin pour préserver sa vertu contre ces êtres dégradés. Cauchon en fut informé. Il vint lui-même dans la prison constater que Jeanne avait repris ses habits d'homme. « Croyez-vous à vos Voix ? » demanda-t-il à la prisonnière. — Oui, répondit-elle.

Le fourbe a ce qu'il lui faut ; il est heureux, il a réussi, par ses machinations, à faire tomber l'innocente dans le piège. Sur-le-champ il rédige une sentence où il traite Jeanne d'hérétique et de relapse, parce qu'elle est retombée dans ses erreurs, et, en conséquence, il la livre au bras séculier, c'est-à-dire aux Anglais, aux tortures, à la mort.

Cauchon ne nous apparaît-il pas comme une reproduction de Pilate livrant Jésus à ses bourreaux ? En vain le juge inique Cauchon cherche des excuses et des prétextes, en vain Pilate s'est lavé les mains en se disant innocent : ils n'effaceront pas le crime qui pèse sur la conscience de chacun d'eux. Ces deux hommes seront à jamais maudits, ces deux noms à jamais flétris.

Nous sommes au mercredi 30 mai 1431. De grand matin un religieux dominicain vint annoncer à Jeanne dans sa prison le supplice qui l'attendait. Pauvre enfant ! C'était donc le cruel supplice du feu, qu'elle allait subir ! Tout d'abord elle se lamenta et se mit à sangloter : « J'aimerais mieux être décapitée sept fois, » dit-elle. Puis répétant la parole qu'elle avait déjà lancée à la face de l'indigne Cauchon, elle s'écrie : « J'en appelle à Dieu de votre sentence ! »

Elle demanda la sainte communion. Elle se confessa et reçut Notre-Seigneur avec une piété touchante, dans des sentiments admirables de foi vive et de grand amour. Quand elle vit venir à elle la sainte hostie, ce Jésus dont elle avait été privée si longtemps, elle versa des larmes abondantes.

Le moment du sacrifice approche. On fait monter l'innocente victime sur une charrette, et on la conduit sur la place du Vieux-Marché où l'on avait élevé le bûcher. Ce triste cortège me rappelle Jésus quittant le palais de Pilate pour aller au supplice. Arrivée sur la place, Jeanne s'agenouille pieusement, prie à haute voix. Elle demande pardon à Dieu et aux hommes, même à ses ennemis, même aux Anglais ; elle se recommande aux prières de tous et demande qu'on dise une messe pour le repos de son âme. La scène est émouvante. Les larmes jaillissent de tous les yeux. Cauchon lui-même ne peut s'empêcher de pleurer. Puis la sainte s'offre en victime expiatoire pour son pays. Afin que nous ne puissions en douter, elle ne permet pas qu'on accuse Charles VII et elle déclare que si quelque mal a été fait, elle seule en assume la responsabilité. Ces paroles de Jeanne évoquent dans mon esprit celles de la divine Victime expiatrice de nos péchés : « Mon Père, pardonnez-leur ! »

O bienheureuse Jeanne d'Arc, ô douce et innocente victime, montez sur le bûcher et que votre immolation apaise la justice de Dieu et sauve votre bien-aimée patrie, comme l'immolation du Christ sauva le monde !

Jésus a expiré sur une croix. Jeanne réclame aussi une croix pour mourir. Un soldat en fabrique une avec deux morceaux de bois : aussitôt elle la porte à ses lèvres et la presse sur son cœur. Mais elle veut un crucifix, l'image du Rédempteur mourant pour nous, afin de se fortifier et de s'encourager en contemplant Jésus en croix. On la pousse sur le bûcher, comme on poussait Jésus sur la voie douloureuse ; elle en gravit les degrés, comme Jésus gravit la montagne du Calvaire. On l'attache brutalement au poteau : on attachait le divin Agneau à la croix. Par ironie on avait placé cette inscription au-dessus de la tête du divin Cru-

cifié : « Jésus roi des Juifs. » Sur le front de Jeanne on place ces mots : hérétique, relapse, apostate, idolâtre.

Avant de mourir, Jeanne veut affirmer encore une fois sa mission surnaturelle et rendre un dernier témoignage à la vérité : « Je vous le déclare de nouveau, mes Voix ne m'ont point trompée ; elles venaient de Dieu. » Elle songe ensuite à paraître devant le Souverain Juge. Au religieux qui l'assiste, elle dit : « Tenez la croix devant mes yeux jusqu'à la fin. » Le feu est allumé ; une épaisse fumée enveloppe la douce et innocente victime ; des étincelles jaillissent. A plusieurs reprises on entend le cri de son cœur : « Jésus ! » Un soldat anglais s'approche pour jeter du bois sur le brasier. A ce moment, la martyre fait entendre un grand cri et un dernier appel : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » Puis inclinant doucement la tête, elle rendit l'âme. Ne croirait-on pas lire le récit de l'Evangile relatant la mort du Sauveur ? « Jésus poussa un grand cri disant : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. » Et ayant incliné la tête, il expira. » (Luc, xxiii, 46 ; Jo., xix, 30). A l'instant même où Jeanne rendait le dernier soupir, le soldat anglais voit une blanche colombe s'envoler du milieu des flammes et monter vers le ciel. Glacé d'effroi, il tombe évanoui. La vierge française allait rejoindre son céleste époux.

Après la mort de Jésus, le centurion se frappait la poitrine en disant : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » (Matt., xxvii, 54 ; Luc, xxiii, 48). Quand Jeanne eut expiré : « Nous sommes tous perdus, dit un de ses juges, Pierre Cusquel, nous venons de brûler une sainte. » Un autre, Geoffroy, court chez les dominicains ; il veut se confesser de suite en s'écriant : « Jamais je n'obtiendrai mon pardon, car j'ai brûlé une sainte femme. »

Jésus est la victime offerte pour le salut du monde : il meurt et le monde est sauvé. Jeanne d'Arc est la victime immolée pour le salut de la France : elle vient de mourir, la France va être sauvée.

* * *

Recueillons, mes frères, une leçon dans cette vie si touchante de notre héroïne nationale. Le Bon Dieu a voulu qu'elle passât par de cruelles souffrances, afin d'en faire une très grande sainte, de lui décerner un double triomphe au ciel et d'ajouter à sa couronne virginale la glorieuse couronne du martyre. Souvenons-nous donc que la souffrance acceptée et supportée par amour de Dieu et en union avec Jésus est le plus puissant moyen de sanctification et la plus grande source de mérites.

Dieu a exigé de Jeanne d'Arc le martyre, le sacrifice de sa vie pour expier les fautes de sa patrie. N'avons-nous pas aussi, tous, des fautes à réparer ? Or la justice divine exige toujours l'expiation pour le péché, soit en ce monde, soit en l'autre. Profitons donc, mes frères, en esprit de réparation, de toutes les souffrances et de tous les sacrifices que nous rencontrons sur le chemin de la vie.

O bienheureuse Jeanne d'Arc, priez pour nous, et obtenez-nous votre vaillance et votre courage,

afin que nous ne fléchissions jamais dans le chemin du devoir, dussions-nous accomplir les plus grands sacrifices pour rester fidèles à Dieu ! Soyez, ô glorieuse vierge et martyre, notre modèle et notre protectrice ! Sauvez-nous, sauvez la France qui vous aime ! Ainsi soit-il.

XXIX

Pentecôte

LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT

*Emittes Spiritum tuum...
et renovabis faciem terræ.*

Vous enverrez votre Esprit, Seigneur, et vous renouvelerez la face de la terre. (Ps., CIII, 30).

Mes frères,

La fête de la Pentecôte est, avec la fête de Pâques, l'une des plus importantes solennités de l'Eglise. Nous célébrons en ce jour de grands et heureux événements : la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, la naissance ou la fondation définitive de l'Eglise, la prédication de l'Evangile ou la promulgation de la sublime loi d'amour.

Vous raconter ces merveilles d'après les Saintes Ecritures et vous les expliquer un peu, sera tout le sujet de notre instruction.

I

Avant de quitter ce monde pour retourner au ciel, Notre-Seigneur avait dit à ses apôtres en les consolant : « *Non relinquam vos orphanos* ; je ne vous laisserai pas orphelins. Je vous enverrai le divin Paraclet, l'esprit de vérité et de consolation, et il demeurera avec vous. » Cette promesse du Sauveur s'est réalisée le jour même de la Pentecôte, le 50^e après Pâques, le 40^e après l'Ascension.

Les apôtres et les disciples avaient accompagné Jésus sur le mont des Oliviers. Puis ils s'étaient retirés au Cénacle où ils s'enfermèrent, redoutant la malice des Juifs qui avaient crucifié leur Maître. Ils passèrent dix jours dans cette retraite en compagnie de la T. S. Vierge, se recueillant, priant et attendant l'Esprit-Saint. Soudain, un matin de la Pentecôte juive, il se fit un bruit violent et insolite ; on eût dit le mugissement d'un vent impétueux remplissant le local occupé par les apôtres. En même temps, aux regards de ceux-ci s'offraient des langues qui semblaient de feu, et qui se partageant vinrent se reposer sur chacun d'eux : double prodige surnaturel, indice révélateur de la mission invisible de la troisième personne divine, de sa présence et de son opération sanctifiante. A ce moment, apôtres, disciples, pieuses femmes, tous furent remplis de l'Esprit-Saint. Celui-ci leur fut donné, pour être en eux le principe d'une suréminente charité. Envoyé par le Père et le Fils dont il procède, l'Esprit d'amour vient prendre possession des élus du Cénacle, déposer en leurs âmes, avec une augmentation de grâces et de vertus infuses, l'énergie surnaturelle propre aux soldats du Christ, y verser la plénitude de ses dons.

Cet Esprit divin opéra dans les apôtres une admirable transformation : il éclaira leur intelligence et fortifia leur volonté. Sous son influence, ils commencèrent à parler diverses langues ; ils chantaient les louanges du Seigneur, louanges que le Saint-Esprit mettait lui-même sur leurs lèvres et qui correspondaient aux sentiments qu'il excitait dans leurs cœurs.

C'était la première parole de l'Eglise catholique en son berceau. Car elle était née, en effet, la céleste épouse de Jésus ! Elle était définitivement fondée ; du Cénacle où elle prend naissance, elle va s'étendre sur le monde entier, comme un arbre vigoureux dont les rameaux porteront jusqu'aux extrémités de la terre des fruits bienfaisants. Le Saint-Esprit vient d'en prendre possession et de conférer à ses chefs les privilèges et les pouvoirs dont ils ont besoin. Sans doute, Notre-Seigneur avait établi l'Eglise, choisi ses premiers évêques et les premiers disciples. Mais il n'avait pour ainsi dire constitué que le corps de l'Eglise ; il manquait à ce corps le souffle de vie. La descente du Saint-Esprit sur les apôtres fut cette opération divine qui communiqua la vie à l'Eglise. Depuis ce moment la troisième personne de la Sainte Trinité, le Saint-Esprit, n'a jamais abandonné et n'abandonnera jamais l'Eglise : il demeure avec elle, il continue à la diriger, à l'instruire, à la consoler, à la fortifier et à la soutenir dans ses luttes perpétuelles ; il éclaire son chef et le préserve de l'erreur dans les choses de foi ; il assiste ses évêques réunis en concile ; il communique à tous les fidèles les grâces surnaturelles et les enseignements divins ; en un mot, comme un pilote invisible, il gouverne l'Eglise et la conduit au port du salut.

Aussitôt qu'elle est ainsi vivifiée, l'Eglise commence son œuvre : elle publie l'Evangile et la loi du Christ ; elle manifeste sa merveilleuse et divine fécondité. Le jour même de la Pentecôte, elle prend la parole par la bouche de son chef, elle ouvre son sein à de nombreux enfants ; c'est le germe sortant du grain de sénévé, en attendant l'arbre aux gigantesques rameaux.

Jérusalem voyait alors, enfermés dans ses murs, des Juifs originaires, on peut le dire, de toutes les contrées qui sont sous le ciel. Il y avait parmi eux des hommes pleins de religion, que leur piété retenait depuis Pâques dans la ville sainte. Au bruit étrange qui s'était produit, aux accents insolites de louange inspirée, la foule, en mouvement pour le sacrifice du matin, s'assembla aux alentours du Cénacle. Les apôtres et les disciples ont quitté l'intérieur de la maison et sont sur la terrasse. Leur voix arrive de plus en plus distincte aux oreilles de la multitude. Celle-ci est bouleversée, hors d'elle-même, *stupebant*, dans un étonnement mêlé d'admiration ; car chacun entend dans ce concert de louanges des paroles de son propre idiome. « Voyons, se dirent les assistants, est-ce que ces hommes qui parlent ne sont pas tous des Galiléens ? Comment se fait-il que nous entendions chacun la langue des pays dans lesquels nous sommes nés ? » (Act., II, 5-8). Les étrangers étaient très nombreux ;

parmi eux la surprise était extrême et générale. Ils ne savaient que penser, *mirabantur*, et chacun de dire à son voisin : « Que peut être tout ceci ? » Mais dès ce moment, — et l'Eglise les rencontrera toujours et partout, — il y avait le groupe inévitable des sceptiques et des mauvais plaisants : « Bah ! disaient-ils d'un ton railleur, ce que c'est ? C'est l'effet du vin. »

S. Pierre a entendu l'outrage fait à l'Esprit-Saint. Il se lève et, suivi des Onze, il s'avance au bord de la terrasse. De cette tribune improvisée, le chef des apôtres prend la parole au nom de tous, pour venger le don de Dieu. « Juifs, dit-il d'une voix vibrante, et vous tous qui séjournez en ce moment à Jérusalem, apprenez ce que je vais vous dire et prêtez à mes paroles une oreille attentive. Non, non, ces hommes qui m'entourent ne sont pas pris de vin ; car nous sommes à peine à ce premier instant de la prière officielle avant lequel nul d'entre nous, vous le savez, ne se permet de manger ou de boire. Ce que vous admirez sans le comprendre, c'est l'accomplissement de l'oracle du prophète Joël. » S. Pierre expose ensuite la prophétie, qui annonçait une abondante effusion de l'Esprit-Saint. Il l'applique à Notre-Seigneur, « à ce Jésus que vous avez crucifié, » dit-il aux Juifs. Il était le vrai Fils de Dieu ; il fut livré entre vos mains parce qu'il devait expier nos péchés par sa mort. Mais Dieu le ressuscita ; nous sommes les témoins de sa résurrection ; puis il l'exalta et le fit asseoir à sa droite dans le ciel.

Après ce vigoureux discours, beaucoup d'auditeurs émus et touchés demandèrent : « Que faut-il que nous fassions ? » — « Faites pénitence de vos péchés, leur fut-il répondu, et vous recevrez aussi le Saint-Esprit. » Obéissant à cette invitation, trois mille personnes se convertirent et furent baptisées.

C'était le premier coup de filet. Le second fut encore plus heureux : le lendemain, à la voix de Pierre et de Jean, cinq mille autres conversions s'ajoutèrent à celles d'aujourd'hui. L'Eglise apparaît, elle se lève, elle marche à la conquête du monde ; elle ne s'arrêtera plus. Elle éclaire les esprits, convertit les cœurs, attire les âmes ; elle va porter partout la lumière, la vérité, la foi, et sauver les hommes.

Voilà, en abrégé, l'histoire des événements que nous célébrons en cette belle fête. J'ai voulu, en vous les rappelant, vous instruire, vous intéresser et vous édifier. Ajoutons-y quelques remarques et quelques leçons pratiques.

II

Dans les faits que nous venons de rapporter, il y a bien des circonstances et des choses symboliques.

1. Ce n'est pas sans une raison mystérieuse, par exemple, que la descente du Saint-Esprit sur les apôtres s'est effectuée le 50^e jour après Pâques. Ce jour-là, les Juifs célébraient la fête de la Pentecôte instituée par Moïse en mémoire de la promulgation de la loi de Dieu sur le mont Sinaï. La troisième personne de la Sainte Trinité a donc choisi cet anniversaire pour opérer son œuvre et publier la

loi nouvelle, dans des vues toutes providentielles. Elle voulait nous montrer que désormais cessait la loi mosaïque, loi de crainte et d'esclavage, proportionnée à la dureté du peuple juif, loi promulguée au bruit du tonnerre et gravée sur la pierre. La loi nouvelle lui était substituée, loi d'amour et de liberté, inscrite par l'Esprit-Saint, avec une admirable douceur, dans le cœur des fidèles, loi de charité qui, en nous rappelant les tendresses et les abaissements de notre Dieu, nous prescrit le culte et la soumission du cœur et de l'esprit, nous traite en véritables enfants de Dieu, en frères de Jésus-Christ, et nous impose le devoir d'aimer notre prochain comme nous-mêmes.

Deux sentiments doivent jaillir de notre cœur : vive reconnaissance à Dieu qui nous a fait naître sous la loi de grâce, où le salut nous est facile ; puis le désir et la volonté de nous montrer toujours des enfants soumis et affectueux envers notre Père des cieux.

2. Une seconde circonstance voulue par l'Esprit-Saint est celle du *lieu* : elle n'est ni moins instructive, ni moins significative que celle du *jour*. C'est dans la cité sainte, sur la montagne de Sion, dans le Cénacle où sont réunis les apôtres en compagnie de la Sainte Vierge, qu'il est descendu. Il envahit cette demeure déjà sanctifiée par les mystères de la dernière Cène ; il la remplit tout entière de son souffle divin, mais sans se répandre au dehors.

Dans le cas présent le Cénacle, disent les interprètes et les docteurs, est l'image de la sainte Eglise catholique. Qu'est-ce en effet que l'Eglise, sinon l'assemblée des fidèles professant la vraie doctrine de Jésus-Christ, sous l'obéissance au successeur de S. Pierre ? Ce n'est donc que dans l'Eglise que se trouve l'Esprit-Saint. Il faut appartenir au moins à l'âme de l'Eglise pour le recevoir avec ses lumières et ses dons. Il faut être de l'Eglise pour devenir enfants de Dieu, pour avoir part aux sacrements, aux grâces surnaturelles, et pour puiser aux sources du salut éternel : hors de l'Eglise pas de salut.

Ah ! mes frères, quelle grande et inappréciable faveur d'avoir l'Eglise pour mère ! Puissions-nous le bien comprendre ! Par elle nous jouissons de la présence du Saint-Esprit, des bienfaits divins qu'il répand dans les âmes. Aimons l'Eglise, prions pour elle, défendons-la, honorons-la par la pureté de nos mœurs, réjouissons-la par notre fidélité et notre bon esprit, et surtout obéissons-lui : car lui obéir, c'est obéir à Dieu, à l'Esprit-Saint dont elle est l'organe.

3. Vous vous êtes peut-être demandé aussi, mes frères, pourquoi le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres *au milieu du bruit*, comme dans un tourbillon de vent ? Ce bruit avait sa raison d'être : le Paraclet voulait éveiller l'attention des apôtres, les avertir de son arrivée, et les rendre attentifs à l'opération miraculeuse qui allait s'accomplir en eux ; il se proposait aussi d'attirer le concours du peuple pour fournir aux apôtres l'occasion de promulguer l'Evangile et de fonder ce jour-là même, par la conversion d'un grand nombre de Juifs, l'Eglise de Jésus-Christ substituée à la Synagogue.

— Le vent impétueux était un symbole : d'abord le vent rafraîchit, purifie l'air, sépare la paille du bon grain ; ainsi le Saint-Esprit purifie les âmes, éteint dans les cœurs le foyer de la concupiscence, il sanctifie en faisant disparaître les imperfections ; ensuite ce vent impétueux indiquait la sainte impétuosité et la véhémence du zèle avec lequel les apôtres allaient répandre les doctrines évangéliques jusqu'aux confins du monde, renversant tous les obstacles qu'ils rencontreraient.

Le Saint-Esprit vient aussi de temps à autre visiter nos âmes. Que de pieuses inspirations il nous envoie ! Que de généreuses résolutions il nous suggère ! Il nous provoque à la vertu, à la fuite du péché. Sommes-nous attentifs à sa venue ? Écoutons-nous sa voix ? Ne résistons-nous pas trop souvent à son entraînement vers le bien ? Au jour de notre confirmation, en recevant le Saint-Esprit, nous éprouvions de généreux élans vers le Bon Dieu. Souvenons-nous de nos bons desirs, de nos belles promesses. Demandons à la troisième personne de la T. S. Trinité de nous combler de nouveau de ses dons, de purifier nos âmes et d'exciter en nous un grand zèle pour notre sanctification.

4. Enfin le Saint-Esprit a voulu se communiquer sous la forme de langues de feu. Ce double symbolisme des *langues* et du *feu* est facile à comprendre. Les apôtres étaient destinés à prêcher la parole de Dieu : la langue serait donc l'instrument qui servirait à convertir le monde. C'est par la parole que tous les peuples allaient être arrachés aux ténèbres du paganisme et amenés au Christ, que l'Evangile serait publié ; c'est par la parole que l'Eglise doit instruire les hommes, éclairer les âmes et les conduire au ciel : « Allez, enseignez toutes les nations. »

Et pourquoi ces langues semblent-elles de feu ? Songez aux effets du feu et vous en aurez l'explication. De sa nature, le feu éclaire, chauffe, purifie : c'est ce que le Saint-Esprit venait opérer dans les apôtres et les disciples réunis dans le Cénacle. Il les éclaira des plus vives lumières de la foi, donna à leur intelligence des clartés extraordinaires et la science des vérités chrétiennes ; il embrasa leur cœur des saintes ardeurs de l'amour de Dieu et du prochain ; il purifia leur âme des moindres souillures ; en un mot, il transforma les apôtres de telle sorte qu'ils ne firent plus qu'un avec lui.

Vous ne sauriez oublier, mes frères, que par le sacrement de confirmation, vous avez reçu aussi le Saint-Esprit et qu'il a produit en vous les mêmes effets que dans les apôtres. Sans doute il n'est point apparu à vos yeux sous une forme visible : votre langue n'a pas une destination aussi sublime que celle des apôtres, elle n'est pas chargée de prêcher officiellement la parole de Dieu. Pourtant, elle a le devoir de travailler à la gloire de Dieu et à votre salut, elle a pour mission de prier, de remercier et de louer Dieu. Combien la détournent de cette fin sublime et s'en servent pour blasphémer et maudire ! Pensons-y bien : le don de la parole est un des plus beaux présents que le Créateur ait accordés à l'homme. Il nous demandera un compte

sévère de l'usage et surtout de l'abus que nous en aurons fait. De plus, l'Esprit-Saint nous a remplis du feu de l'amour de Dieu de la même façon que les habitants du Cénacle : ne le laissons pas éteindre en perdant la divine charité par le péché mortel ; il nous a communiqué force et lumière : ayons l'esprit ouvert aux vérités chrétiennes et la volonté affermie dans la pratique du bien.

* * *

Mes frères, en ce beau jour de fête demandons à cet Esprit divin de renouveler en nous les merveilles spirituelles de la Pentecôte et de la confirmation. Si nous en avons besoin, qu'il nous transforme comme il fit autrefois pour les apôtres ; que, du moins, il nous perfectionne et nous sanctifie.

Ayons une grande dévotion envers la troisième personne de la T. S. Trinité. Invoquons-la dans nos difficultés, nos épreuves et nos entreprises. Le Saint-Esprit est la lumière : recourons à lui dans nos ténèbres et nos doutes ; il est la consolation : implorons-le dans nos tristesses ; il est la force : sollicitons son secours dans nos faiblesses et nos misères. « Avec un maître tel que l'Esprit de Dieu, dit le pape S. Léon, on a bientôt appris à goûter tout ce qui paraît austère et difficile. » Ne passons donc pas un jour sans lui adresser au moins cette petite prière ou une autre semblable : « Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs des fidèles et allumez-y le feu de votre amour. » Que ce soit notre ferme résolution d'aujourd'hui. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

A L'OCCASION DE LA PROCHAINE FÊTE

Mes frères,

Que vous dirai-je pour vous disposer à célébrer comme il convient la fête que je viens de vous annoncer ?

On a dit : « Il faut des fêtes au peuple. » Je n'entends aucunement contredire cette parole. Oui, j'en conviens, il faut des fêtes au peuple qui travaille, qui peine, qui supporte tant de privations ; il lui faut, de temps à autre, des jours de répit, une joyeuse trêve à ses fatigues et à ses préoccupations habituelles. Et quoi de plus légitime, après tout ? Si, pendant sa pénible existence, l'homme n'avait pas quelques heures d'agréable et bienfaisant repos ; s'il n'avait pas d'interruption à son travail ; s'il n'avait pas, à un moment donné, quelque bien-être pour le dédommager de ses privations ; s'il n'avait pas quelque allègement à ses peines, la vie serait insupportable.

Je suis bien de cet avis, il faut des fêtes au peuple : c'est un besoin qu'on ne conteste pas. Mais, les fêtes qu'il faut au peuple chrétien, ce sont des fêtes qui, en même temps qu'elles lui procurent un peu de repos et de bien-être, le relèvent et l'ennoblissent, l'encouragent dans la pratique du devoir, des fêtes qui le dérobent un

instant à ses occupations matérielles, pour le placer devant Dieu dont il néglige le service, devant sa conscience dont il étouffe les reproches, devant son avenir dont il ne s'inquiète point.

Eh bien ! ce sont là les fêtes que l'Eglise lui prépare et auxquelles elle le convie. Le monde, lui aussi, a ses fêtes qu'il appelle nationales, civiques, patriotiques, industrielles ; la célébration d'un anniversaire, l'érection d'une statue, l'inauguration d'un chemin de fer, d'une école, d'un monument, tout lui est un prétexte pour créer une fête et y attirer la foule toujours avide de distractions, de plaisirs. A la longue liste des fêtes qu'il a imaginées pour satisfaire ce besoin d'émotions, de jouissances, il vient d'ajouter récemment des fêtes d'aviation.

Mais je le demande, qu'y a-t-il dans ces fêtes profanes pour l'esprit et pour le cœur chrétien ? Sont-elles propres à élever la pensée, à purifier les affections, à ennoblir les sentiments ? Sont-elles, dans leur objet et dans leur but, une excitation à la vertu, une exhortation au devoir ? Sont-elles un frein pour les passions ?... Hélas ! elles ne sont pas sans danger ; elles finissent souvent par des excès ; elles étourdissent, elles troublent la tête et le cœur ; elles laissent après elles des déceptions, des remords, de tristes souvenirs.

Je me reporte maintenant vers nos solennités religieuses. Celles-ci sont calmes, reposantes, recueillies ; elles ne proscrivent pas, sans doute, les récréations innocentes, les délassements honnêtes, mais elles excluent les divertissements dangereux, les plaisirs malsains.

Je les aime, parce qu'elles me procurent la satisfaction de voir dans notre église une assistance plus nombreuse, parce qu'elles amènent à nos offices religieux des hommes qui ne font pas acte de présence tous les dimanches.

Je les aime surtout à cause de la bienfaisante influence qu'elles peuvent avoir sur mes paroissiens. En effet, par les souvenirs qu'elles éveillent, par les exemples qu'elles placent sous leurs yeux, par les leçons qu'elles leur donnent, elles contribuent efficacement à les rendre meilleurs. Elles suscitent dans les âmes de nobles sentiments, elles inspirent de graves pensées et de généreuses résolutions.

Je me plains souvent du dépérissement de la foi, de l'abandon des pratiques chrétiennes. Mais je compte sur nos fêtes pour raviver le sentiment religieux et arracher un instant à leurs travaux, à leurs préoccupations matérielles ceux qui se laissent absorber par les intérêts de la vie présente et qui ne se soucient guère de leurs âmes et de l'avenir qui les attend de l'autre côté de la tombe.

Et voilà le mal de notre temps ! Je regarde autour de moi : quel mouvement fiévreux ! quelle activité dévorante ! quelle dépense d'énergie ! Dans la ville et dans la campagne, en haut et en bas de la société, le négociant debout à son comptoir, l'industriel dans sa fabrique, l'ouvrier appliqué à son travail, le laboureur courbé sur son sillon, le père de famille vaquant à ses affaires, la mère se

dévouant à ses enfants, tout être humain s'agite, se surmène, se fatigue. Pourquoi ? Dans quel but ? Me tromperai-je en disant que le plus souvent on ne cherche que les biens de la terre, et rien que cela ? Pour beaucoup de nos contemporains, l'objet de leurs rêves, le dernier mot de leurs prétentions, c'est le bien-être matériel. Ils dépensent toute leur activité au profit du corps et des intérêts qui se rattachent à la vie présente. De Dieu et de son culte, de leur âme et de sa sanctification, ils n'ont nul souci.

Que me répondraient beaucoup d'entre eux, si je leur disais : « Que faites-vous chaque jour pour votre âme et pour l'autre vie ? La pensée de Dieu vous vient-elle quelquefois à l'esprit ? Faites-vous au moins une courte prière le matin et le soir ? Sentez-vous de l'horreur pour ce qui est mal ? Essayez-vous de résister à une tentation qui vous attire en dehors des voies de l'honnêteté et de la moralité ? Faites-vous quelque effort pour accomplir les devoirs essentiels du christianisme ? »

A toutes ces questions, combien, s'ils parlaient en toute sincérité, me répondraient : « C'est vrai, notre vie se passe presque tout entière en dehors de Dieu et des devoirs de la religion ! »

Il n'y a pas lieu de s'y méprendre : la maladie de notre siècle, c'est le matérialisme ou la recherche passionnée, exclusive, des biens temporels. Tous les regards, toutes les espérances se rabattent vers la terre, toute la vie se consume dans une activité extérieure. Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'une pensée chrétienne pénètre dans les âmes ? La place est prise, les avenues sont encombrées par les mille soucis de la vie matérielle, et voilà pourquoi le peu de religion qui reste est comme une étincelle cachée sous un amas de cendres.

Mais voici le mérite et le bienfait de nos fêtes et la raison pour laquelle je les vois avec bonheur se succéder au cours de l'année : elles sont comme un souffle puissant qui ranime l'étincelle mourante de la foi ; elles éveillent dans le cœur de pieux souvenirs, de salutaires impressions. Elles nous disent à leur manière : « *Sursum corda !* En haut les cœurs et les aspirations : il y a d'autres joies que celles qui flattent les sens, il y a une autre vie que la vie présente. » Et touchés par les souvenirs et les impressions qui se dégagent de nos fêtes religieuses, les plus indifférents en reviennent meilleurs et rapprochés de Dieu.

Mais pour que nos solennités produisent d'heureux effets, il est bien évident qu'il faut y apporter les dispositions nécessaires. La cessation du travail, l'assistance à la messe, est la condition indispensable ; et pour les personnes qui veulent en retirer plus de profit pour leur sanctification, je leur indiquerai la réception des sacrements, et j'ai la confiance que pour célébrer dignement la prochaine fête, beaucoup voudront faire une bonne communion. Ainsi soit-il !

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR N.-D. DE PELLEVOISIN

XXIV

AD CHRISTUM PER MARIAM

I

La Sainte Vierge dans son œuvre d'apostolat fait prévaloir deux vertus : la pureté et la charité ; met en relief deux vérités : l'Immaculée-Conception et le Sacré-Cœur. Elle commence par sa propre glorification afin que la gloire de la Mère rejaille sur le Fils, afin que nous ayant attirés par sa bonté, par sa miséricorde, elle nous conduise docilement à Jésus-Christ : *Ad Christum per Mariam*.

C'est pourquoi, le 3 décembre 1836, elle dit à M. Dufriche-Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires, qui gémissait sur la stérilité de son ministère : « Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie ». Le Cœur de Marie de la Médaille miraculeuse, transpercé d'un glaive, devait conduire les pécheurs et la France tout entière au Cœur de Jésus. Ce Cœur douloureux de Marie n'indique-t-il pas qu'il souffre et de nos péchés et de nos malheurs ?

Car la France ne se convertit point. Une vague de naturalisme et d'impiété envahit les sommets de la société, les plus belles intelligences, sous le règne de Louis-Philippe... Les doctrines jouisseuses et incrédules du dix-huitième siècle repaissent, elles sont enseignées dans les chaires publiques, elles descendent jusqu'au peuple, qui cesse de fréquenter les églises et d'observer le dimanche. Marie se montre alors à deux enfants, le 19 septembre 1846, sur la montagne de la Salette. Elle pleure parce qu'elle est forcée de laisser aller le bras de son Fils, si son peuple ne veut pas se soumettre : « Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres, si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse ».

Elle signale les crimes nationaux : le blasphème, la profanation du dimanche : « Je vous ai donné six jours pour travailler ; je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder. C'est cela qui appesantit tant le bras de mon Fils ! »

Les avertissements nous ont été prodigués. C'est la France, toujours la France, qui est pécheresse, et c'est pour cela que Marie éprouve une si grande compassion pour notre pays, car elle est le refuge des pécheurs, elle les aime, elle a mis dans son programme de les ramener à Jésus-Christ, et, pour atteindre son but de miséricorde, elle ne négligera ni les menaces, ni les encouragements.

Dans l'apparition du 27 novembre 1830 à Catherine Labouré, elle s'est fait invoquer sous ce titre : « O Marie conçue sans péché ! » Elle tient à ce que cette prérogative soit publiée et proclamée, pour son honneur particulier, mais surtout pour l'honneur de son Fils. Elle répand dans toute l'Eglise un souffle puissant de foi et d'amour, aussi de

tous les diocèses du monde affluent des demandes instantes en faveur de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. Pie IX le définit enfin le 8 décembre 1854, aux applaudissements universels. Il y eut une grande joie au ciel, et Marie ne voulut point le laisser ignorer, non plus que sa reconnaissance pour le saint Pontife qui avait accompli le plus cher de ses vœux.

Aussi quatre ans ne s'étaient point écoulés qu'elle apparut à Lourdes à une petite fille, dénuée des biens de l'esprit, mais très riche des dons du cœur et de l'innocence. Pressée de dire qui elle est, elle répond enfin à l'enfant avec un sourire d'une inexprimable douceur : « Je suis l'Immaculée-Conception. » C'était la réponse du ciel à la terre, la confirmation d'en haut du dogme proclamé par le Pape, le témoignage de gratitude de Marie à Pie IX qui avait solennellement mis autour de son front une auréole de pureté et de splendeur désormais à l'abri de toute discussion d'école et de toute atteinte humaine.

L'œuvre de la Sainte Vierge était achevée pour ce qui la concernait personnellement ; sa pureté immaculée publiée par l'Eglise infaillible rejaillissait sur son Fils en rayons d'honneur qui faisaient ressortir la divinité du Sauveur, car Dieu seul pouvait naître d'une vierge. Maintenant elle va se consacrer uniquement à l'apostolat du Sacré-Cœur.

II

La France officielle, hélas ! poursuit son œuvre d'impiété théorique et pratique. Le jour du Seigneur reste méconnu ; la divinité du Christ est niée dans un livre de scandale d'autant plus dangereux qu'il se pare des apparences de la science et des grâces littéraires ; la société pervertie le lit et l'applaudit ; le doute est de bon ton ; des personnalités considérables blasphèment Jésus-Christ en des banquets provocants, le jour même de sa mort adorable, le Vendredi Saint ; une politique perfide permet que la Révolution s'attaque au Pape, restreigne sa domination temporelle, lui enlève chaque année une ville ou une province, en affichant bien haut la prétention de lui enlever Rome même, la cité de S. Pierre et de S. Paul, qui appartient depuis quinze siècles au Vicaire de Jésus-Christ. Le cercle se resserre autour de la Ville éternelle, et la France qui n'avait qu'une parole à dire, qu'un geste à esquisser, laisse faire.

Alors la guerre éclate en châtiment.

Je ne rappellerai pas nos désastres, nos humiliations, le territoire envahi, nos armées prisonnières, Strasbourg et Metz pris par l'ennemi, Paris assiégé, la guerre civile dans la capitale, nos troupes refoulées sur la Loire, et ces souffrances individuelles, solitaires et inconnues de nos malheureux soldats mourant sans secours, baignés dans leur sang, sous la neige. Non, je ne rappellerai point ces catastrophes où dans les calamités on retrouve aussi des hontes. Regardons plutôt les rayons de gloire qui jaillirent de nos combats héroïques et qui nous vinrent surtout de la religion, de la vieille foi française soudain réveillée.

Les zouaves pontificaux sont accourus pour défendre la patrie, les volontaires de l'Ouest s'organisent sous le commandement de Charette, ils se souviennent de leurs aïeux qui ont arboré le Sacré-Cœur sur leur poitrine. Ils font comme les nobles aïeux. Le 2 décembre, à la bataille de Loigny, Charette déploie un drapeau qui a été brodé à Paray par les religieuses, et sur lequel est peint le Sacré-Cœur. Ses soldats s'élancent à la baïonnette à l'ombre de ce drapeau sacré qu'ils teignent de leur sang et qu'ils couvrent de la gloire de leur admirable sacrifice. Ils tombent en grand nombre, mais ils tombent dans le Cœur de Jésus, et leur vaillance rend un peu de courage, d'honneur et de fierté à la patrie presque frappée à mort.

Ce drapeau, ils le recueillent pieusement et avant de se séparer, ils le placent à Rennes dans une église au pied de l'autel. Leur aumônier, Mgr Daniel, lit un acte de consécration au Cœur de Jésus, composé par le général de Sonis, et tous ensemble, dans un élan de foi spontanée, s'écrieront : « Cœur de Jésus, sauvez la France ! »

Les désirs du Sacré-Cœur étaient exaucés en partie ; il était peint sur le drapeau français, et ces braves, avec l'autorité qu'ils tenaient de leur héroïsme et de leur sang versé pour la France, consacraient la patrie au Cœur de Jésus.

Toutefois, la France vaincue était désemparée et croyait toucher à sa fin. L'ennemi poursuivait sa dernière armée confiée à Chanzy, et celui-ci, incapable de livrer une bataille avec chance de victoire, opérait des marches savantes, ranimait le courage de ses soldats, leur rendait un espoir qu'il n'avait plus lui-même, mais reculait toujours.

Quel serait le sort de cette armée qui fatalement ou tomberait au pouvoir de l'ennemi ou serait anéantie ? Quel serait le sort de la France ? On priait beaucoup, avec foi, avec confiance, et le ciel n'exauçait pas, ne rendait aucune réponse de vie. Rien ne saurait exprimer la tristesse, le deuil, le désespoir du pays pendant le terrible mois de janvier 1871. On assiégeait les sanctuaires préférés de la Sainte Vierge, Notre-Dame des Victoires surtout. Et le cœur de la Mère paraissait sourd aux supplications des enfants.

Quoi ! Marie aussi nous oubliait ? Elle nous avait annoncé des malheurs, dans ses apparitions à Catherine Labouré, aux bergers de la Salette, mais elle avait promis aussi des consolations pourtant. Elle était « chargée » d'arrêter le bras de son Fils, elle aurait donc abandonné elle-même sa mission ?

III

Non, Marie ne délaisse pas ceux qui ont placé leur confiance en Elle. Elle tiendra ses miséricordieuses promesses, et comme elle voit notre foi faiblir, le soir du 17 janvier, elle écrit à Pontmain sur le bleu sombre du firmament ces paroles où se révèle toute son âme maternelle, alarmée et relevante :

« Mais priez, mes enfants ! Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. »

Il y a dans ces accents un peu de reproche. C'est comme si elle disait : « Vous vous découragez, mais priez ! » Il y a aussi de la puissance, de la certitude, du triomphe. Il semble qu'elle vienne remporter une victoire longuement disputée. Elle intercédait, et son Fils résistait. Il a cédé enfin : « Mon Fils se laisse toucher ! » Celui dont la divinité a été blasphémée a considéré ceux qui croient

en lui, qui l'invoquent, qui l'adorent, qui l'aiment, et son courroux s'est apaisé.

Mais la Sainte Vierge a montré aux enfants de Pontmain une croix rouge sur laquelle apparaît un Christ sanglant qui a souffert pour nous, que nous avons fait souffrir aussi, et au-dessus de ce Christ, éclatant dans les airs, également rouge, ce nom divin : JÉSUS-CHRIST.

Elle le présente à notre amour, ce Christ douloureux qui tient entre ses mains nos destinées. Elle promet que Dieu exaucera la France « en peu de temps ; » et dès le lendemain les Allemands qui devaient occuper Laval, qui avaient reçu des ordres pour la marche en avant, reculent et n'avanceront plus.

Telle est la puissance de Marie : elle a obtenu de Dieu notre salut. Tel est aussi son apostolat : elle tient en ses mains le crucifix, comme pour déclarer qu'elle le défendra, ainsi qu'une mère défend son fils.

Que reste-t-il à faire maintenant pour que la France comble les vœux du Sacré-Cœur ? La Bienheureuse Marguerite-Marie a demandé que l'on consacre un temple à cette dévotion essentielle, à l'amour de Jésus-Christ pour nous. Quelques pieux laïques, MM. Legentil, Rohault de Fleury et Baudon, s'en sont souvenus et ils ont conçu le projet suivant qu'ils transformeront en vœu le 11 janvier 1871 à Poitiers : « Si Dieu sauve Paris, la France et le Saint-Siège, on construira à Paris un sanctuaire qui sera dédié au Sacré-Cœur. » Ils en rédigent l'acte en ces termes :

En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands peut-être encore qui la menacent encore ;

En présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Eglise et du Saint-Siège, et contre la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ :

Pour faire amende honorable de nos péchés, pour en recevoir le pardon par l'intervention miséricordieuse du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et obtenir, par la même intervention, les secours extraordinaires qui seuls peuvent délivrer le Souverain Pontife de sa captivité, faire cesser les malheurs de la France et amener sa rénovation religieuse et sociale, nous promettons, lorsque ces grâces nous auront été accordées, de contribuer selon nos moyens à l'érection à Paris d'une église consacrée au Sacré-Cœur de Jésus, érection qui sera demandée à l'autorité ecclésiastique compétente.

Cette formule renfermait une condition qu'ils regardèrent ensuite comme une sorte de défiance de la Providence, ils la supprimèrent : « Au lieu de promettre que nous réaliserons notre vœu quand nous serons exaucés, proposa M. Rohault de Fleury, promettons de le réaliser pour être exaucés ! »

Et c'est ainsi que fut décidée la construction de la Basilique du Sacré-Cœur à Montmartre.

Elle s'élève maintenant au-dessus de la grande cité qu'elle protège et dont elle est la plus sûr paratonnerre. Elle apaise la colère de Dieu. « Le Fils s'est laissé toucher » par les prières de sa Mère et par la générosité de nos efforts. Elle ressemble aussi dans sa gracieuse forme romane à une colombe, la colombe de l'arche qui annonce que le déluge n'est pas encore terminé, mais qui, par le rameau d'olivier qu'elle apporte, témoigne du renouveau de la terre et de la paix rendue aux éléments. L'impiété riait quand on posait les fondements de ce temple magnifique, elle prenait en pitié ces humbles chrétiens qui, avec de si faibles moyens, entreprenaient une œuvre si grande ; mais la France était derrière eux, elle leur disait :

« Allez ! construisez, les ressources ne vous manqueront pas ! » Et les ressources n'ont cessé d'abonder. La France n'a rien refusé au Sacré-Cœur.

Marie est heureuse. Elle a été écoutée par son peuple bien-aimé qui depuis cette époque de rénovation n'a cessé de se porter dans ses sanctuaires par de nombreux et fervents pèlerinages.

La France n'a-t-elle pas adopté la Médaille miraculeuse ? Ne l'a-t-elle pas donnée à ses enfants, à ses malades, à ses soldats, à ses pécheurs, pour leur rendre la confiance et le courage, pour leur procurer leur pardon ? Elle est allée prier le Sacré-Cœur à Paray-le-Monial où le Sauveur s'est montré à la B. Marguerite-Marie. Puis elle s'est dirigée vers la Salette, près de la Vierge qui pleure, pour méditer sur ses propres malheurs, sur les châtiements qui l'ont frappée, et qui sont encore une des grâces de Dieu les plus signalées. De là elle s'est rendue sur les bords du Gave pour recueillir les paroles de Marie qui sont encore les mêmes : « Pénitence ! Pénitence ! » avec d'autres enseignements qui paraissent plus doux parce qu'ils sont accompagnés de faveurs touchantes. C'est la Vierge de miséricorde : elle recommande de prier pour les pécheurs. Mais c'est surtout la Vierge Immaculée : elle appelle ses enfants à marcher dans la pureté et la charité, ces deux vertus qui lui sont les plus chères.

La pureté, la charité, l'amour de Dieu, l'amour du Sacré-Cœur, voilà ce que la Sainte Vierge n'a cessé de prêcher dans son admirable et constant apostolat. Elle a rétabli pour nous la prière publique par les merveilleuses manifestations où l'on acclame le nom de son Fils et d'où le respect humain est banni. Elle peut être fière de son œuvre.

Et cependant il semble qu'elle ait voulu y ajouter un couronnement, à Pellevoisin.

XXV

LE COURONNEMENT

I

Marie a prodigué ses apparitions à la France. Elle s'est montrée sur les Alpes et sur les Pyrénées, à Paris et à Pontmain, et le centre, le noyau de l'ancienne France, la contrée qui n'a jamais été foulée par le pied de l'étranger, le pays où s'est retiré Charles VII, devenu le petit roi de Bourges, paraît délaissé, déshérité. Aussi la dévotion y végète, elle y est tiède, indifférente, sans essor. C'est ce que la Sainte Vierge caractérise par ces mots : « A Notre-Dame-des-Victoires ils ont bien assez de marques de ma puissance, au lieu qu'à Pellevoisin il n'y a rien. Ils ont besoin de stimulant. »

Elle y pourvoira, elle comblera cette lacune, elle stimulera les cœurs et les fera prier, espérer ; elle continuera son apostolat, son œuvre de conversion des pécheurs, elle amènera les âmes au Sacré-Cœur.

C'est une phthisique, une mourante qui sera l'instrument de son travail sur les âmes. Elle apparaît quinze fois à une pauvre fille, Estelle Faguette, et, pour accréditer les paroles de celle-ci, elle la prend aux portes de la mort et lui rend, à la stupéfaction des médecins, une santé florissante.

Ces apparitions ne sont pas seulement une faveur individuelle. Tout y est symbolique, et elles ont une portée sociale avec quelque chose de prophétique.

Estelle voit le démon au pied de son lit, guettant

son âme prête à s'arracher à la fragile demeure du corps, il l'effraie, il la menace. Mais voici Marie ; le démon recule devant celle qui lui a infligé une défaite terrible et qui a détruit sa puissance sur les âmes. Il s'enfuit, flagellé par cette apostrophe :

— Que fais-tu là ? Ne vois-tu pas qu'elle porte ma livrée et celle de mon Fils ?

N'est-ce pas aussi de la France qu'il s'agit, de la France vouée à Marie à qui elle a érigé tant de sanctuaires, vouée au Sacré-Cœur qu'elle a placé sur l'un de ses plus glorieux sommets, afin qu'on puisse le voir et l'invoquer de loin ?

Les cinq premières apparitions préparent la guérison.

Le Fils s'est laissé toucher par sa Mère, sa colère s'est adoucie, la France qui agonise vivra et comprendra le prix ainsi que la raison de la vie. Pourquoi vivrait-elle sinon pour publier la gloire de la Sainte Vierge ? Mais elle a tant à se faire pardonner ! Les feuillets de la voyante aperçoit en liasses, c'est l'histoire de nos crimes, de nos hontes, de nos blasphèmes. C'est pour tous ces péchés que nous avons été punis. Que faire alors ?

Expier par la patience, par la résignation aux terribles desseins de Dieu. Avoir confiance en Marie, qui est toute-puissante sur le cœur de son Fils, et qui l'implore pour nous...

Le démon s'éloigne et c'est à peine si on l'aperçoit encore dans le lointain, frémissant de rage, mais impuissant. Et la France qui se relève entend ces paroles consolatrices :

« Ne crains rien, tu es ma fille. Je suis toute miséricordieuse et maîtresse du cœur de mon Fils. Courage, patience, résignation, tu souffriras !... »

Il faut bien qu'elle souffre pour réparer !

Elle sera guérie par la sainte Eucharistie. Mais que ses actions répondent à ses paroles, qu'elle soit simple et sincère. « Ce qui m'afflige le plus, c'est le manque de respect qu'on a pour mon Fils dans la sainte Communion. »

Voilà la maladie, les remèdes, la guérison. Tout cela se passe dans l'intimité, dans les ténèbres de la nuit, sauf la guérison ; mais elle éclate aux yeux seulement de quelques personnes privilégiées, qui ont l'intuition des œuvres de la Providence.

La France maintenant a une mission à remplir. Qu'elle s'y prépare dans le calme. Aucune nation n'est fiévreuse, troublée, tourmentée comme elle. Il y a dans son sein des cœurs bien endurcis : « Je suis venue particulièrement pour la conversion des pécheurs. » Ces innombrables feuillets, noircis par le récit de nos iniquités, reprendront leur blancheur quand les iniquités seront effacées, et ils serviront pour raconter en de beaux livres l'histoire des bienfaits de Dieu, et des grâces obtenues par la Sainte Vierge.

Quelle belle époque va s'ouvrir alors, figurée par la Reine du ciel qui se montre entourée de guirlandes de roses, et dans l'attitude de la Médaille miraculeuse, avec ses doigts d'où tombent des rayons de lumière avec une pluie de grâces célestes !

La France rendue au calme la verra revenir « pour terminer la fête » des cœurs qui lui seront indéfectiblement attachés.

II

Telles sont les apparitions de la nuit qui symbolisent les temps de trouble et de désordre : « La nuit, on ne peut rien faire, » mais elle est propice

à la guérison, à la prière, à la réflexion. Voici les apparitions en plein jour ; car le démon est définitivement réduit à l'impuissance, la France est revenue à la foi, à la prière privée, à la prière nationale par les pèlerinages, aux saintes traditions des aïeux.

« Les trésors de mon Fils sont ouverts. »

Ce sont les trésors de son Cœur sacré.

Elle les répandra sur la France, mais à condition que celle-ci soit calme, réfléchie et docile. Nous sommes nés empressés, comme sainte Marthe, l'apôtre des Gaules, dont nous sommes les enfants, et cet empressement, d'ailleurs souvent louable, nous fait oublier la seule chose nécessaire. Il faut le porter uniquement sur la vérité, sur l'amour, sur l'Evangile, sur Jésus-Christ. Alors par notre initiative et notre générosité nous occuperons la première place dans le Cœur de Jésus.

« Qu'ils prient ! » dit encore la Sainte Vierge. Et elle nous donne l'exemple.

Puis elle nous montre le scapulaire du Sacré-Cœur, avec le Cœur sanglant, entr'ouvert par la lance, couronné d'épines, avec le sang et l'eau qui jaillissent de la blessure. Elle le porte sur sa poitrine, puis elle le serre dans ses mains, parce qu'elle l'aime, ce Cœur divin, elle veut qu'il soit connu, elle s'en fera l'Apôtre : « J'aime cette dévotion ! »

C'est par cette dévotion que l'Eglise reconquerra le calme et la paix, que les cœurs seront unis, que les pensées seront unanimes dans la même foi, dans l'obéissance au Chef suprême qui a reçu la mission de gouverner.

La France est aussi la grande préoccupation de la Sainte Vierge, la France qui fut le chevalier du Christ et qui mène maintenant le combat contre Dieu. Marie dit avec tristesse :

« Et la France, que n'ai-je pas fait pour elle ! Que d'avertissements ! Et pourtant elle refuse encore de m'entendre ! Je ne peux plus retenir mon Fils... La France souffrira ! »

Ces paroles rappellent celles que l'Eglise met dans la bouche du Sauveur le Vendredi Saint, à l'adresse du peuple qui l'a méconnu, injurié, condamné : « Mon peuple, qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait ? » Pendant près de cinquante ans, depuis Catherine Labouré jusqu'à Estelle Faguet, de la révélation de la Médaille miraculeuse à celle du scapulaire du Sacré-Cœur, la Sainte Vierge paraît ne s'être occupée que de la France. Elle a multiplié les avertissements sévères, les exhortations suaves, les miracles, les guérisons, les conversions éclatantes, les preuves insignes de son amour, et cependant la France « refuse de l'entendre. » Elle se fait plus impie, plus blasphématrix que jamais. Elle a chassé les religieux parce qu'ils étaient les meilleurs serviteurs du Christ, les religieuses parce qu'elles représentaient la pureté, le dévouement, parce qu'elles avaient pour le peuple cette compassion envers ceux qui souffrent puisée dans le Cœur de Jésus, parce qu'elles faisaient aimer le Christ dont elles portaient la croix sur la poitrine. Elle a banni Dieu des lois, des mœurs, des écoles. Elle ne veut plus que les lèvres candides des petits enfants prononcent avec amour le nom divin, embrassent le Christ et le prient. Le Christ n'est plus là où on les instruit ; dans beaucoup de maisons il n'occupe plus la place d'honneur comme autrefois, il est absent, on le cache par respect humain.

Enfin la France a abattu les croix, profané les églises ; elle s'est séparée brutalement de l'Eglise sa mère, qui l'a élevée, façonnée, rendue sainte et glorieuse devant les peuples. Elle a dit à sa Mère : « Va-t-en ! Je ne te connais plus. Je ne veux plus te voir ! »

Que de forfaits, que de crimes, que d'ingrattitudes odieuses et lâches ! Que de cruautés ! Je vois sur les chemins de l'exil, et à l'étranger, de longues files de religieux qui s'en vont, des Sœurs qui pleurent de tourner le dos à la mère-patrie, et qui partent au loin pour faire aimer le Christ dont elles retrouveront partout les fils et les frères ; pour faire aimer même cette patrie qui les chasse et à qui tous demeurent attachés du fond de leurs entrailles.

Mais ces crimes, ces injustices, est-ce bien la France qui les commet ? Est-ce bien le peuple qui expulse ses enfants ?

Non, ce n'est pas le peuple. Il n'a pas été consulté et il subit une situation qu'il n'a pas voulue, qu'il n'a pas faite. Est-ce une excuse pourtant, et n'a-t-il pas assumé quelque responsabilité dans ces événements scélérats, dans ces mesures d'ostracisme et de mort qui ont été appliquées ?

Il est certain que le peuple a péché par faiblesse, il n'a pas fait son devoir ; peut-être ne l'a-t-il pas compris, avec toutes ses austères conséquences.

Aussi « la France souffrira. »

Il semble donc que nous soyons non pas au début, mais au fort de nos épreuves. La France souffre. Elle souffre d'être sous le joug de Satan, de voir persécuter ses enfants, d'être accablée par des lois et des coups de force impies. Elle souffre, elle, la nation chevaleresque et guerrière, de se sentir humiliée devant les nations qui l'ont connue puissante, superbe, orgueilleuse même de sa valeur et qui la voient diminuée, ballottée entre les partis qui se la renvoient, proie dévorée par les plus audacieux, qui la regardent avec une pitié méprisante et qui poussent contre elle des cris de haine et de mort.

Mais Marie lui dit : « Courage et confiance ! » Et l'espoir lui revient. Elle croit en la Sainte Vierge, elle l'implore toujours comme sa Reine, la Reine de France qui lui dit, en lui montrant ses ennemis qui la menacent avec des gestes méchants : « Tu n'as rien à craindre de ceux-ci ! »

Elle dit et elle sourit. Cela nous rassure. Si Marie est avec nous qui donc pourrait prévaloir contre nous ?

Elle ajoute : « Je serai invisiblement auprès de toi... Ne crains rien. Je t'aiderai ! »

Et c'est à chacun de nous qu'elle adresse ces paroles. Elle s'est faite l'Apôtre de son Fils, elle demande que dans nos cœurs s'allume la flamme du même apostolat. Soyons les apôtres du Sacré-Cœur, et nous aiderons l'Eglise à sauver les âmes, nous aiderons la France à fleurer.

Ce sont les enseignements de Pellevoisin.

FIN

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 maii 1914.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 28 mai 1914

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXXVIII. La preuve de Dieu, 417.

Sermon pour la Pentecôte. — L'Esprit-Saint, esprit de lumière, de force et de paix, 419.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXX. *Trinité* : L'existence de Dieu, 421.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXVI. Dimanche de la Pentecôte, 423. — XXVII. 1^{er} Dim. ap. la Pentecôte, 427.

Petites Lectures. — XXI. La religion est naturelle et nécessaire à l'homme, 431.

Pour les Tertiaires de S. François. — I. Le but et l'esprit du Tiers-Ordre, 433.

Allocution pour une fête des Vétérans. — Catholiques et patriotes, 437.

Sermon pour une vêtue au Carmel. — De la vie d'immolation au Carmel, 439.

Pour une Adoration perpétuelle. — Jésus dans l'Eucharistie nous aime : aimons-le, 442.

Pour le Premier Vendredi. — LXI. Le Sacré-Cœur et la prière, 444.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN OCCIDENT. — III. Les chrétiens de Rome, 446.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXXVIII

LA PREUVE DE DIEU

Messieurs,

Si vous le voulez bien, aujourd'hui nous allons commencer par *faire le point*.

Vous connaissez, au moins par ouï-dire, cette opération qui s'effectue tous les jours à midi, sur tous les navires. Le bateau sur lequel vous vous êtes embarqué n'a-t-il pas dévié de sa route ? Je sais bien que vous avez la boussole pour vous diriger ; mais il faut compter avec la force des vents qui soufflent comme il leur plaît ; il faut compter surtout avec la force encore plus traîtresse des courants, qui peuvent vous entraîner sans que vous vous en doutiez. C'est pour cela que votre capitaine, à l'aide de la longitude et de la latitude, déterminera soigneusement à quel point de la carte vous vous trouvez. Il comparera ce point avec celui qu'il a trouvé la veille, et ainsi verra si vous êtes dans la bonne route.

Faisons de même.

Nous avons commencé par reconnaître que nous dépendons d'un être supérieur qui est Dieu. Ce Dieu nous a-t-il parlé ? Nous avons vu que lui seul peut nous renseigner sur sa nature intime, et nous avons vu l'humanité prêter une oreille anxieuse aux oracles qu'il lui plairait de rendre. Nous avons vu également qu'il y a deux livres, qui en réalité n'en forment qu'un seul, la Bible et l'Evangile, et que l'Eglise catholique affirme avoir été révélés. Ces livres, avons-nous dit, nous offrent toutes les

garanties désirables d'authenticité, d'intégrité et de véracité. Nous nous sommes encore affermis dans cette conviction, en étudiant le mythisme et le criticisme, ces deux systèmes puérils à l'aide desquels on les voudrait ébranler.

Voilà où nous en sommes.

I

A présent, nous avons à résoudre cette question : la Bible et l'Evangile contiennent-ils vraiment la parole de Dieu transmise à l'humanité ?

Terrible point d'interrogation que celui-là ! De la réponse que nous lui donnerons dépendra notre attitude à l'égard de ces deux livres. S'il nous est possible de démontrer qu'ils sont réellement révélés, ils auront droit à notre vénération la plus profonde, à notre foi la plus complète, à notre obéissance la plus aveugle.

Que si, au contraire, nous ne pouvons pas prouver la divinité de ces livres, nous n'aurons plus devant nous que des œuvres humaines, belles sans doute, plus belles incomparablement que celles de Platon, d'Aristote, de Descartes et de Pascal, mais enfin humaines ; c'est-à-dire que nous resterons libres de les discuter, de les critiquer, et même de les rejeter tout à fait si elles ne nous semblent pas conformes aux données de notre raison.

La question se complique encore quand on se rappelle que la religion chrétienne n'est pas seule à présenter au respect de ses fidèles des livres sacrés. Toutes les grandes religions du monde ont les leurs. Le Zend-Avesta a longtemps fait la loi dans l'empire des Mèdes et des Perses. Les Kings ont figé la Chine dans son immobilité plus de quarante fois séculaire. Les Védas ont joué dans l'Inde un rôle non moins décisif. Le Coran, enfin, le plus récent de tous, est devenu pour les sectateurs de Mahomet l'oracle toujours écouté, et pendant longtemps passionnément propagé.

Or, il est impossible que tous ces livres, Bible, Zend-Avesta, Kings, Védas, Coran, qui se contredisent à chaque instant et qui, sur les points les plus graves, donnent des réponses opposées, il est impossible, dis-je, que ces livres soient également révélés, puisque Dieu, qui est la vérité même, ne peut pas enseigner à la fois le oui et le non, le blanc et le noir, le bien et le mal.

Disons-nous comme certains : « Du moment que les livres sacrés des différentes religions ne s'accordent pas, il faut les rejeter en bloc » ? — Non, car ce serait ressembler à ce magistrat qui, écoutant des plaideurs, leur disait : « Du moment que vous ne vous entendez pas, je vous condamne tous. »

Il y a autre chose à faire. Il y a à regarder si Dieu lui-même n'aurait pas marqué quelqu'un de ces livres de signes tels qu'on le puisse facilement reconnaître pour vraiment révélé.

A y bien réfléchir, il n'est pas douteux que Dieu a dû prendre cette précaution. Du moment qu'il voulait faire parvenir à la terre son auguste parole, il a certainement pourvu à ce que son mes-

sage ne pût pas être intercepté, ou confondu avec d'audacieuses falsifications.

C'est ainsi que procèdent les chefs d'Etat. Souvent vous voyez dans les feuilles publiques que l'ambassadeur de telle ou telle nation est allé à l'Elysée remettre ses lettres de créance. Sans cette mesure, n'importe quel individu s'arrogerait le droit de parler au nom d'un grand peuple. C'est cela qui serait du joli !

C'est ainsi que vous procédez vous-mêmes, Messieurs. Pourquoi signez-vous ce que vous écrivez, et pourquoi, en certains cas, faites-vous légaliser votre signature ? C'est pour bien attester que l'écrit est de vous et que vous en prenez la responsabilité.

Et Dieu n'aurait pas eu, pour son message à l'humanité, le même souci ? Il n'aurait pas eu le soin de garantir sa parole ? Il n'aurait pas pris la peine de mettre sa signature au bas des communications qu'il voulait bien nous faire ? Il aurait risqué ainsi de ne pas être reconnu par nous ? Et, ce qui est plus grave encore, il aurait laissé la porte ouverte aux supercheries humaines ?

En vérité, cela n'est pas possible !

II

Mais quelle sera la signature de Dieu ? Elle sera, elle devra être évidemment ce qu'est toute signature, c'est-à-dire une marque certaine, qui n'appartient qu'à son auteur et qui ne peut pas être imitée sans revêtir aussitôt des traces de sa contrefaçon.

Tous les experts en écriture vous diront que si les professionnels du faux parviennent assez bien à reproduire la calligraphie de quelqu'un, ils échouent généralement quand ils arrivent à la signature. Nous traçons si souvent notre nom au bas de nos lettres, que nous le jetons avec une aisance assurée qui défie l'imitation.

La signature de Dieu devra donc, comme la nôtre, n'appartenir qu'à lui seul, être facile à vérifier et impossible à contrefaire complètement.

Pour que ces trois conditions soient remplies, il faudra, de toute évidence, que Dieu aille chercher la marque qu'il se doit à lui-même de nous donner, en dehors, au-dessus, ou même à l'encontre, du monde naturel. Il est clair, en effet, que s'il se contentait d'un événement ordinaire, personne n'en serait frappé et personne n'y reconnaîtrait l'intervention du souverain Maître de l'univers. Pour un événement de ce genre, vous ne vous dérangerez même pas, et vous aurez raison.

Mais supposez, au contraire, qu'un homme, affirmant qu'il est chargé par Dieu de vous transmettre un message, vous donne en preuve de sa mission quelque chose d'extraordinaire : qu'il guérisse d'un mot les infirmités les plus incurables, qu'il commande aux éléments, qu'il change sous vos yeux des substances en d'autres substances, qu'il rende la vie à des morts ; vous direz : « Ceci n'est pas naturel. Le doigt de Dieu est là ! »

Supposez que cet homme possède le pouvoir de lire dans vos cœurs vos pensées les plus intimes,

qu'il vous révèle des choses connues de vous seul, qu'il annonce des événements que personne ne peut prévoir ; vous direz : « Ceci n'est pas naturel. Le doigt de Dieu est là ! »

Supposez que cet homme, par la seule influence de sa doctrine, opère dans le monde une transformation radicale, d'autant plus étonnante qu'il aura à lutter contre toutes les passions, toutes les habitudes, tous les préjugés, tous les intérêts de l'humanité ; supposez que ses adhérents aient un courage tel que l'on voie des vieillards, des femmes, des jeunes filles, des enfants, braver les tortures les plus cruelles et courir à la mort comme à une fête ; vous direz : « Ceci n'est pas naturel. Le doigt de Dieu est là ! »

Le doigt de Dieu est là !... c'est-à-dire que vous vous trouverez en face d'un fait dont vous ne découvrirez pas la cause dans le jeu des forces naturelles, qui vous surprendra non seulement par son éclat, mais aussi par son origine mystérieuse, qui vous jettera dans la stupeur, et que, pour ce motif, vous appellerez un *miracle*.

Le doigt de Dieu est là !... N'est-il pas curieux, Messieurs, que cette expression qui fut employée pour la première fois par les magiciens de Pharaon, il y a trente-six siècles, et qui, depuis, n'a jamais cessé d'être usitée pour désigner les interventions divines, ait pris, dans ces dernières années, une valeur nouvelle ? Vous avez tous entendu parler de cette découverte de M. Bertillon qui permet d'identifier les criminels à l'aide des empreintes que laissent leurs doigts. Il y a là, assure-t-on, un indice infailible. Eh bien ! le miracle, c'est l'empreinte digitale de Dieu ; partout où il y aura un miracle, c'est Dieu qui aura passé par là.

III

L'humanité, Messieurs, ne s'y est pas trompée, et la première chose qu'elle a demandée à tous ceux qui se sont présentés à elle comme étant envoyés de Dieu, c'a été de faire des prodiges.

Voyez Moïse et Aaron qui vont, de la part du Seigneur, ordonner à Pharaon de laisser sortir d'Egypte le peuple choisi : quand ils arrivent devant le roi, celui-ci commence par leur dire : « Faites des miracles. »

Voyez le même Moïse. Il a réussi à faire sortir Israël de la terre égyptienne. Mais il a affaire à un peuple difficile à conduire. Des ambitieux veulent le supplanter. Alors il réunit la multitude et il lui dit : « Vous reconnaîtrez à ceci que *c'est le Seigneur qui m'a envoyé*, et que ce n'est point moi qui l'ai inventé de toutes pièces. Si ces gens-ci meurent d'une mort *ordinaire*, ce n'est point le Seigneur qui m'a envoyé ; mais si le Seigneur fait, par un prodige nouveau, que la terre s'entr'ouvrant les engloutisse avec tout ce qui est à eux, et qu'ils descendent tout vivants en enfer, vous saurez alors qu'ils ont blasphémé contre le Seigneur. »

Ainsi parlent tous les envoyés de la Bible : Gédéon, Elie, Elisée, Daniel. Ainsi parle Notre-Seigneur lui-même quand il dit aux Pharisiens :

« Lequel est le plus facile, de remettre les péchés ou de dire à ce paralytique : Prends ton grabat et marche ? Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Paralytique, je te le dis, prends ton grabat et marche ! »

Voulez-vous un exemple qui vous est plus proche encore ? On vient annoncer au dauphin Charles qu'une jeune fille, se disant envoyée de Dieu pour sauver son royaume, va se présenter devant lui. Que fait-il ? Il se cache dans le groupe des courtisans et fait mettre sur son trône un seigneur quelconque. Si Jeanne tombe dans le piège, elle est jugée : elle n'est qu'une pauvre fille démente ou intrigante. Non seulement elle ne se trompe pas, mais encore elle révèle au roi une pensée connue de lui seul. Le miracle a fait la preuve de sa mission. Désormais elle sera acceptée de tous comme la messagère du salut.

Voulez-vous maintenant un exemple inverse ? Lorsque La Réveillère-Lepeaux, en 1796, voulut fonder la religion nouvelle des théophilanthropes, il se plaignit à son ami Barras du peu de succès qu'il obtenait : « C'est bien simple, lui répondit son confident ; si vous voulez réussir comme Jésus-Christ, faites-vous crucifier un vendredi, et tâchez de ressusciter le dimanche ! »

* * *

Vous le voyez, Messieurs, la raison et l'humanité ont toujours été d'accord pour réclamer le miracle comme la preuve nécessaire de la révélation divine. Nous verrons dimanche prochain que rien ne s'oppose à ce que Dieu nous donne cette preuve. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LA PENTECOTE

L'ESPRIT-SAINT, ESPRIT DE LUMIÈRE, DE FORCE
ET DE PAIX

Mes frères,

« Il est utile que je m'en aille, avait dit Notre-Seigneur à ses apôtres, car si je ne m'en vais, vous ne recevrez pas le Saint-Esprit, cet esprit de vérité qui vous enseignera toutes choses. »

Et pour obéir à leur Maître, après l'Ascension, les apôtres se retirent dans le Cénacle. Pendant dix jours ils vivent dans la retraite et la prière ; ils attendent que la promesse de J.-C. s'accomplisse.

Au jour de la Pentecôte, alors qu'ils s'apprentent à fêter l'anniversaire de la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï, tout à coup la maison est remplie d'un bruit semblable à celui que ferait un vent violent. Au-dessus de leurs têtes, les apôtres distinguent des flammes, tandis que leur âme se sent remplie par la présence divine. La communion du Jeudi Saint leur avait procuré une joie douce et calme ; en ce moment, ils ressentent les mêmes émotions, leur cœur bat du même amour ; mais au lieu du recueillement et du silence, ils se sentent

portés à l'action. Leur âme déborde en quelque sorte : elle a besoin de parler, de faire partager sa foi et son bonheur.

Ah ! c'est que l'Esprit-Saint qu'ils venaient de recevoir, que tous nous recevons par le sacrement de confirmation, est un *Esprit de lumière*, et que la lumière veut répandre sa clarté ; — un *Esprit de force*, et que la force ne redoute rien ; — un *Esprit de paix*, et que le monde a besoin de la paix de Dieu.

I

Le Saint-Esprit est un *Esprit de lumière*.

Qu'étaient les apôtres ? — Vous le savez, mes frères : c'étaient des hommes ignorants. Chose étrange, incompréhensible au point de vue humain : Jésus-Christ veut enseigner une doctrine, il veut qu'elle soit répandue par toute la terre, et pour remplir cette mission, il fait choix d'hommes inexpérimentés dans la parole et ayant peu d'autorité près de leurs concitoyens. La plupart des apôtres sont des pêcheurs que Jésus-Christ a rencontrés sur les rives du lac de Tibériade. Ils ne savent rien autre chose que leurs barques, leurs filets, leurs poissons ; jamais ils n'ont étudié ni parlé dans les synagogues ; le plus instruit d'entre eux est peut-être Lévi, devenu Mathieu, qui était percepteur d'impôts. Pendant trois ans, il est vrai, Jésus les instruit de sa doctrine ; mais il faut reconnaître que souvent les apôtres n'y comprennent pas grand' chose : — N.-S. prêche l'humilité ; et en descendant du Thabor, les apôtres se disputent pour savoir quel est celui parmi eux qui aura la première place. — N.-S. enseigne l'amour des ennemis ; et parce qu'une ville n'a pas voulu les recevoir, ils demandent au Maître de faire tomber sur cette cité le feu du ciel. « Ah ! dit Jésus, vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. » — N.-S. annonce sa mort, et les apôtres n'y croient pas. — N.-S. annonce sa résurrection, les saintes femmes disent que le tombeau est vide, que Jésus est ressuscité, et les apôtres y croient encore moins. — Enfin Jésus-Christ se manifeste à ses disciples, ils le voient de leurs yeux, ils le touchent de leurs mains, ils mangent avec lui ; ils reçoivent ses dernières instructions : « Vous irez baptiser le monde au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit... Vous serez mes témoins en Judée, en Galilée, en Samarie, par toute la terre. » Il annonce son royaume spirituel dans les âmes, et les apôtres, avec une naïveté incroyable, lui disent : « Maître, est-ce maintenant que vous allez rétablir le royaume d'Israël ? » c'est-à-dire chasser les Romains et rendre à la Judée sa gloire et sa puissance antiques ?... Les apôtres sont des ignorants.

Mais, l'Esprit-Saint venu, l'Esprit de vérité qui enseigne toutes choses ayant pénétré leurs âmes de sa lumière divine, ils voient enfin, ils comprennent ce que J.-C. est venu faire sur la terre : sauver les âmes ; ils comprennent le but de leur vie : instruire les hommes pour les sauver. Et sans perdre un instant, ils commencent leur mission : ils prêchent J.-C. ressuscité ; ils annoncent à tous le règne du Messie, non pas ce règne temporel auquel

ils rêvaient il y a quinze jours à peine, mais le règne éternel qui commence ici-bas dans la grâce, pour s'épanouir et se consommer dans la gloire céleste.

Mes frères, l'Esprit-Saint que nous avons reçu est un esprit de lumière. A nous, comme aux apôtres, il doit enseigner toutes choses. Tous, nous traversons des heures de doute, de trouble, d'inquiétude. A certains moments, notre foi peut sembler bien incompréhensible à notre raison. Les chemins par lesquels Dieu nous conduit peuvent être si arides, si couverts de ronces et d'épines que nous ne voyons guère comment Dieu, par tant de souffrances, peut vouloir notre bonheur. Dans ces heures-là, mes frères, l'esprit de ténèbres nous conseillera l'abandon du devoir et le découragement. Ne l'écoutez pas. Tournons-nous vers l'Esprit-Saint et demandons-lui qu'un rayon de sa lumière divine illumine notre âme et éclaire nos pas, afin de ne pas nous écarter du chemin de la vérité !

II

Le Saint-Esprit est un *Esprit de force*.

Vous connaissez la timidité des apôtres à l'heure de la Passion. Tous abandonnent J.-C. et se cachent ; S. Pierre qui essaie de le suivre, tremble et le renie à la voix d'une servante. Et voilà ceux qui devront confesser ouvertement le Christ ; voilà ceux qui pour lui ne devront craindre ni les synagogues, ni les tribunaux, car Jésus leur a dit : « On vous traitera devant les synagogues et les tribunaux ; on vous haïra à cause de mon nom. » Oui, les apôtres sont des âmes faibles.

Mais, le Saint-Esprit venu, les voilà forts de la force de Dieu. Eux qui tremblaient, ne craignent plus rien. Aux Juifs dont ils avaient peur, ils reprochent leur déicide : « Le Jésus que vous avez tué, Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes témoins. » Ils sont mis en prison, on leur défend de prêcher Jésus-Christ ; et les apôtres répondent : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » On les flagelle, et il semble que les coups et les insultes ne font qu'augmenter leur force, puisque ne sachant comment les réduire, les Juifs les laissent libres, pensant que « si cette œuvre vient des hommes, elle se dissipera, que si elle vient de Dieu, ils ne doivent pas la combattre. » (Act., v, 38-39).

Le Saint-Esprit est un *Esprit de force*, puisqu'après les apôtres nous entendons les saints tenir le langage de S. Paul : « Ni la mort, ni la vie, ni le ciel, ni l'enfer, ni le présent, ni le futur, ni la violence, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de J.-C. »

Le Saint-Esprit est un *Esprit de force*, puisqu'il anime les martyrs et que nous voyons des enfants comme S. Tharcisius, S. Symphorien, des jeunes filles comme sainte Lucie, sainte Agnès, des hommes, des vieillards aller vers l'instrument de leur supplice, regarder en face la mort et ne pas trembler.

Le Saint-Esprit est pour nous, mes frères, un *Esprit de lumière* : c'est lui qui nous montre les devoirs de chaque jour, devoirs d'état, devoirs de

religion. Il est aussi pour nous un *Esprit de force*, car c'est lui également qui nous donne le courage de les bien remplir. Avons-nous, mes frères, le courage chrétien ? Avons-nous le courage de prier sans respect humain, le courage de travailler avec la pensée de Dieu, le courage de la charité envers le prochain, c'est-à-dire de l'amour de tous, de ceux mêmes qui nous déplaisent ? Avons-nous le courage du pardon des injures ? En un mot, pensons-nous, jugeons-nous, aimons-nous, agissons-nous selon l'Esprit de Jésus-Christ, selon l'Esprit-Saint ? Ah ! mes frères, en toute humilité, reconnaissons que trop souvent nous sommes loin de la règle de notre vie et que nous avons grand besoin de la force d'En-Haut !

III

Le Saint-Esprit est un *Esprit de paix*.

Par sa lumière, il a montré aux apôtres leur devoir : prêcher J.-C. Par sa force, il leur a donné le courage de l'accomplir. Et la récompense immédiate de l'Esprit-Saint, c'est la *paix* dans les âmes apostoliques.

Non seulement, en effet, les apôtres ne faiblissent pas devant les Juifs, devant les bourreaux qui les flagellent ; mais leur âme est si calme qu'elle se réjouit en Dieu. Plus tard, l'Esprit-Saint les guidera dans leur mission, et selon le commandement de Jésus-Christ, ils porteront partout la paix : « La paix soit dans cette maison et en tous ceux qui y demeurent. » Les apôtres ne marcheront à la conquête du monde que pour lui procurer la paix.

Et pourtant, n'est-il pas vrai que c'est bien là ce qui manque le plus aux hommes ? Que voyons-nous ? La guerre dans nos âmes, la guerre dans nos familles, la guerre dans nos relations sociales, la guerre dans les nations, la guerre entre les nations. Or un poète l'a dit : « La paix, c'est le bonheur. » Qui donc, mes frères, nous le donnera ce bonheur qu'est la paix ? Qui ? L'Esprit de Dieu.

Un soir, le plus grand poète de l'Italie, Dante, déjà grisonnant et voûté, se présenta à la porte d'un couvent de S. François d'Assise. Le frère portier lui demanda ce qu'il voulait, et le poète ne répondit qu'un mot : « La paix ! » Il avait raison, le poète, de demander la paix à ce couvent, celui-ci pouvait la lui donner, car tous ceux qui y demeureraient vivaient sous la conduite de l'Esprit de Dieu.

Nous ne pouvons pas tous, mes frères, frapper à la porte d'un couvent ; mais nous pouvons tous vivre selon l'Esprit de Dieu. Faisons taire les luttes de notre âme en agissant toujours selon la voix de notre conscience : c'est la voix du Saint-Esprit. Faisons disparaître les inimitiés, les querelles, les rancunes envers nos frères, agissant par des actions droites, en toute charité, par amour du Saint-Esprit. Demandons pardon à Dieu, observons sa loi ; c'est la volonté du Saint-Esprit, et nous posséderons et nous goûterons la paix des enfants de Dieu.

Veni, Creator Spiritus ! O Esprit Créateur ! descendez dans nos âmes, dans les âmes de tous nos frères ; donnez à tous votre lumière, afin que tous

vous connaissent ; donnez à tous votre force divine, afin que tous vous obéissent et vous aiment. Et si tous vous connaissent et vous aiment, tous vivront selon la charité de Jésus-Christ, possédant dès maintenant la paix qui fait les heureux et qui est le gage assuré du bonheur inaltérable que vous nous réservez dans le ciel. Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXX

Trinité

L'EXISTENCE DE DIEU

Credo in unum Deum.

Je crois en un seul Dieu.

Mes frères,

« Tous les jours sont à Dieu, et toutes les fêtes sont établies pour l'adorer. Mais l'Eglise a voulu qu'après avoir célébré tous les mystères du Sauveur, il y eût un jour spécialement consacré à l'adoration de l'Etre infini de Dieu. En contemplant Dieu dans le ciel, les anges eux-mêmes se voilent la face. Nous, pauvres créatures, ignorantes et fragiles, prosternons-nous devant l'Eternel, sans chercher à le comprendre. Croyons fermement ce que la foi nous en apprend ¹. » Celle-ci nous enseigne deux grandes vérités relativement à Dieu : il existe ; et en lui il y a trois personnes distinctes qui n'ont qu'une seule et même nature, ne font qu'une seule et même divinité : le Père, principe de tout et qui est Dieu ; le Fils engendré du Père et qui est Dieu ; le Saint-Esprit, procédant du Père et du Fils et qui est Dieu ; et dans ces trois personnes un seul et même Dieu.

Je vous ai expliqué et démontré l'année dernière cette seconde vérité. Je m'arrêterai donc aujourd'hui à la première : l'existence de Dieu. Je vous en donnerai les preuves les plus élémentaires, tirées, les unes, de ce *grand monde physique* qui est autour de nous, et les autres, du *petit monde moral* qui est en nous. Dieu, en effet, a laissé dans la nature tout entière l'empreinte de sa main, le reflet de ses perfections ; et en retrouvant ses traces nous reconnaitrons nécessairement qu'il existe.

I

Jetons d'abord les yeux sur le monde extérieur. Deux choses nous frappent : 1^o il y a des créatures ; 2^o des lois fixes et admirables les gouvernent et mettent au milieu d'elles un ordre, une harmonie si merveilleux qu'elles en font le plus sublime des chefs-d'œuvre.

D'où viennent ces créatures ? D'où viennent ces lois ? Tout homme sensé et réfléchi est obligé de faire la même réponse à ces deux questions : « Elles viennent de Dieu. »

1. Je dis d'abord qu'il existe des êtres, des créatures. Nous sommes en présence d'un fait absolu-

ment certain ; nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour nous en convaincre. Personne n'oserait mettre ce fait en doute : l'univers tout entier réclamerait.

Or ces êtres, qui les a créés, qu'il leur a donné l'existence ? Ce ne sont pas les hommes. Ni vous, ni moi, ni personne au monde n'est capable de produire quelque chose de rien, serait-ce même le plus petit grain de sable. Ce n'est pas l'homme qui est allé attacher au firmament ce beau soleil qui nous éclaire et nous chauffe ; ce n'est pas lui qui a fixé à la voûte des cieux ces magnifiques clous d'or que nous admirons par une nuit bien claire et que nous appelons étoiles. — Cependant les créatures ne se sont pas faites toutes seules. Car rien ne peut se faire seul ; rien ne peut sortir de rien. Ce qui n'a pas l'être, ce qui n'existe pas, ne saurait produire et donner l'existence à quelque chose. Les êtres ont donc un auteur, et cet auteur n'est pas l'homme, n'est pas la créature elle-même : c'est Dieu. — « Comment savez-vous qu'il y a un Dieu ? » demandait un jour Lamartine à un tailleur de pierres. — « Je ne sais comment sont faits les autres hommes, répondit celui-ci. Quant à moi, je ne pourrais pas voir seulement une fourmi ou un grain de sable sans lui demander : Qui est-ce qui t'a fait ? Et je suis toujours obligé de me répondre : C'est Dieu. Ça ne peut pas se faire soi-même ; car avant de faire une chose, il faut être, n'est-ce pas ? Et avant d'être, ça n'était pas ; donc, ça ne pouvait pas se faire ¹. »

2. Les créatures proclament donc l'existence d'un Créateur. Elles exigent aussi un ordonnateur et un législateur. Un jour, le célèbre artiste Michel-Ange, n'ayant pas rencontré un peintre qu'il était allé voir, crayonna pour annoncer sa visite une tête sur le mur de l'atelier. A son retour, le peintre aperçut ce dessin et y reconnut aussitôt la main du maître : « Michel-Ange est venu, dit-il, lui seul a pu tracer ces lignes. » En admirant la beauté du monde, le sublime chef-d'œuvre de la création, à quel homme pourrait-on l'attribuer ? Il nous faut bien dire : « Un être supérieur à l'homme est venu ici ; Dieu seul a pu faire une pareille merveille. » En un mot il est impossible, en voyant l'univers, de ne pas s'écrier avec tous les savants : « Dieu a passé par là ! »

Quelle beauté en effet ! quelle harmonie ! quelle régularité et quel prodige de science et de prévoyance dans la composition du monde ! Que nous tournions nos regards vers le ciel, ou que nous les jetions autour de nous sur la terre, partout nous rencontrons cette régularité, cette beauté, effets admirables de la main invisible qui a tout conduit avec une sagesse et un art prodigieux.

Les astres suivent parfaitement leur route sans dévier un moment depuis le commencement du monde. Le firmament a conservé sa profondeur et son immensité ; le soleil sa lumière, sa chaleur et sa distance de la terre ; tout le monde planétaire se meut, circule, remplit sa fonction et étonne ceux qui l'étudient par la précision de ses mouve-

¹ Pastoral de Langres, Fête de la T, S, Trinité.

¹ Lamartine, *Le tailleur de pierres de Saint-Point*.

ments et sa fidélité à des lois très savantes et très sages. Les jours succèdent aux jours, les saisons aux saisons, les années aux années avec une exactitude mathématique.

Et la terre n'excite-t-elle pas aussi notre admiration par les produits qu'elle renferme et qui semblent être disposés autour de nous par une main prévoyante et maternelle ? Elle nous ravit par la beauté et la variété de ses fleurs et de ses fruits. Que dire de sa fécondité ? une graine, une semence jetée dans son sein y pourrit, puis, le moment venu, elle y puise des sucres et produit de nouvelles plantes qui donneront la vie à d'autres. Les animaux de toute espèce qui la parcourent et qui ont en eux un instinct qui nous étonne, font aussi partie de ses ornements et de ses charmes.

Je ne veux pas faire ici la description de l'œuvre du Créateur : il faudrait un volume vaste comme l'univers. Ce volume, du reste, est écrit et ouvert sous les yeux de tous : c'est l'univers lui-même qui s'étale devant nous. Un coup d'œil attentif sur la structure des plantes, sur celle des animaux et surtout sur celle de l'homme, suffirait pour reconnaître — si on veut être sérieux et sans prévention ni parti pris — que les créatures sont des chefs-d'œuvre. C'est ce qui faisait pousser ce cri d'admiration à Galien, célèbre médecin du ^{II}^e siècle, après sa première autopsie d'un cadavre humain : « Quel bel hymne je viens de chanter au Créateur ! »

Or, qu'on essaye d'expliquer comme on voudra l'ordre et l'harmonie qui règnent dans l'univers, les merveilles que renferme le monde ; pour nous comme pour tout homme sensé cette conclusion s'impose : il y a de l'ordre, donc il y a un ordonnateur ; il y a de l'art, donc il y a un artiste. A la vue d'une horloge nous songeons à un horloger ; en face d'un palais nous croyons à un architecte. En contemplant l'univers, en comparaison duquel toutes nos plus belles machines, nos plus splendides édifices ne sont que jeux d'enfants, il est tout naturel de reconnaître un auteur, qui est Dieu, et de dire avec Voltaire :

Pour ma part, plus j'y pense, et moins je puis songer
Que cette horloge marche et n'ait pas d'horloger.

Il y a donc un Dieu : tous les êtres existants le publient : « *Ipse fecit nos et non ipsi nos*. C'est lui qui nous a créés, nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. » (Ps., xciv, 2). Les lois qui régissent le monde et l'ordre admirable qu'on remarque dans tous les éléments nous montrent l'empreinte divine. « Je suis assuré qu'il y a un Dieu, disait un Arabe, de la même façon que je reconnais, par les traces marquées sur le sable, s'il a passé un homme ou une bête. »

II

Et maintenant, mes frères, après avoir interrogé l'univers, regardons en nous-même, interrogeons notre petit monde intérieur : là encore nous trouverons Dieu, et nous découvrirons une nouvelle preuve de son existence. De même que les

êtres de l'univers nous crient : « Nous ne nous sommes pas faits tout seuls ; » ainsi il y a en nous une conscience et des lois qui nous disent : « Nous ne venons pas des hommes, mais de Dieu. »

1. Il est certain que nous sentons en nous une loi qui nous lie et qui lie tous les hommes. Il n'est pas un être raisonnable qui ne distingue, par exemple, entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste. Ensuite nous nous sentons tous personnellement obligés de faire certains actes et d'en éviter d'autres : cette obligation est si réelle et si innée que nous éprouvons de la satisfaction si nous avons bien agi, de la peine et du remords si nous avons mal agi. Enfin, nous avons, à l'égard du prochain, de l'estime pour ceux qui font le bien et du mépris pour ceux qui font le mal. Voilà trois principes absolument sûrs que l'on rencontre au fond de toute conscience.

Or d'où viennent cette distinction, — instinctive, pourrais-je dire, — entre le bien et le mal, cette joie du bien accompli, cette estime de l'homme juste ? D'une loi qui est en nous et qu'on ne peut supprimer et qui s'appelle la loi naturelle, et de la certitude d'un châtement infligé à qui lui désobéit. Mais toute loi suppose un législateur, et la crainte du châtement suppose un juge.

Ce législateur et ce juge ne saurait être l'homme. En voici la raison. Cette loi naturelle inscrite dans le cœur de tout être raisonnable est immuable et universelle : elle ne change pas, ne varie pas ; elle comprend tous les individus, tous les peuples, tous les temps, tous les lieux ; nous sentons qu'elle existe en nous et malgré nous. Ce qui vient des hommes, au contraire, est variable ; les lois faites par eux changent avec les habitudes, les préjugés, les passions ; elles ne s'imposent que pour un temps, qu'à une nation ; elles sont susceptibles d'être modifiées, transformées, supprimées. Ajoutons que le législateur humain est impuissant à exciter dans l'âme un tel sentiment de justice et une crainte sérieuse du châtement. Car, vous ne l'ignorez pas, on évite son regard, on trompe sa justice, on lui arrache des sentences injustes. Nous devons donc conclure que la loi naturelle vient d'un législateur supérieur à l'homme, immuable et infini dans sa science comme dans sa justice, c'est-à-dire de Dieu.

2. Si notre conscience nous révèle l'existence de Dieu, notre cœur nous conduit à lui. Ecoutez ce petit et simple raisonnement : — En Dieu seul se trouve le bonheur parfait ; or, notre cœur est dévoré du désir d'être heureux, et rien ici-bas ne saurait lui donner satisfaction ; il demande, inconsciemment peut-être, il exige Dieu.

Jouissez autant que vous voudrez sur la terre, possédez de l'or, procurez-vous des plaisirs, achetez des honneurs, buvez à la coupe des jouissances terrestres, plongez-vous dans toutes les délices de la vie : vous vous rassasierez de tous ces biens matériels, vous vous en dégoûterez même. Mais votre cœur ressentira toujours la même soif de bonheur, et vous vous écrierez avec Salomon : « Tout est vanité. » Le cœur de l'homme soupire donc après

un autre bien : il veut, il demande un bien infini, éternel, parfait ; encore une fois, il demande Dieu.

Ce besoin de Dieu, mais ne le remarquons-nous pas tous les jours et chez tous les individus, même chez les plus impies ? Quand nous sommes dans une nécessité extrême, qu'il nous faut le secours d'un être supérieur, n'imitons-nous pas l'enfant ? Celui-ci à l'heure du danger se jette dans les bras de sa mère. Et nous, quand nous sommes sur le point de succomber à un grave accident, que nous traversons un moment d'épouvante, de frayeur, est-ce que, instinctivement, nous ne laissons pas échapper ce cri de notre cœur : « Mon Dieu ! » Ce cri, les plus incrédules, les plus athées le poussent comme vous, comme moi, malgré eux. C'est donc que notre nature, notre cœur savent qu'il y a un être supérieur à nous, un être tout-puissant, et ils proclament ainsi l'existence de Dieu qui seul a pu imprimer dans nos âmes, en caractères ineffaçables, la conviction profonde de son existence.

3. Ce sont ces traces divines gravées dans la conscience et le cœur de tout homme, qui font que toutes les nations ont eu foi en l'existence de Dieu. Vous ne trouveriez pas un peuple dans le cours des âges, ni à travers le monde entier, si sauvage soit-il, qui n'ait pas cru à un Être suprême. « Vous pouvez rencontrer, dit Plutarque un auteur païen, des villes sans écrivains, sans soldats, sans magistrats ; des peuples sans habitations distinctes, ne connaissant ni le droit de propriété, ni les beaux-arts. Mais vous ne verrez nulle part une cité sans la connaissance de la divinité. » Un autre païen célèbre, Cicéron, affirmait ce fait : « Il n'y a point de peuple si sauvage, si barbare, qui, même en ignorant ce qu'il faut penser de Dieu, ne sache qu'on doit croire à son existence. » Sans doute, plus d'une fois les hommes se sont trompés sur la nature de la vraie divinité, mais ils n'ont jamais nié son existence. Or, il n'est pas possible qu'une croyance aussi générale soit erronée. Il faut bien admettre que Dieu s'est révélé lui-même ; car, seul, il peut être l'auteur d'une conviction aussi persistante et aussi universelle.

Ne dites pas, mes frères, qu'il y a des hommes qui repoussent cette vérité et qui prétendent ne point croire en Dieu. D'abord, ils sont peu nombreux ; ils ne forment qu'une exception qui ne compte pas en face du témoignage universel. Puis beaucoup parmi eux ne sont athées qu'en pratique et en paroles. Ils vivent comme s'il n'y avait pas de Dieu. S'ils disent qu'ils ne croient pas, c'est pour excuser leur conduite, c'est pour ne pas être obligés de se soumettre à la loi divine, à la morale chrétienne ; c'est — disons-le, car ils n'osent pas l'avouer — dans la corruption de leur cœur qu'est la source de leur incrédule. « Il n'y a pour nier Dieu, disait S. Augustin, que ceux qui ont intérêt à le faire. »

* * *

Mes frères, c'est à votre raison seule que j'ai fait appel pour vous démontrer l'existence de Dieu.

Vous avez compris combien est insensé l'impie qui s'écrie : « Il n'y a pas de Dieu. » Celui qui parle de la sorte cesse de mériter le nom d'être raisonnable, il s'exclut de la société des hommes.

Vous avez compris aussi combien il nous est facile de lire dans le grand livre de la nature, d'y contempler Dieu, d'admirer son œuvre et de le bénir dans ses créatures qui chantent sa gloire.

A l'exemple des saints, rendons notre foi pratique. Nous croyons en Dieu : eh bien ! voyons-le partout, songeons à lui souvent, aimons à nous souvenir de sa divine présence et obéissons-lui fidèlement. De plus, faisons-lui chaque jour l'hommage de nos œuvres. Pour cela servons-nous du signe de la croix ; traçons-lé pieusement sur nous, demandant aux trois personnes divines de bénir nos entreprises, nos travaux et nos peines, de nous préserver du péché et de nous donner la grâce. Si nous voulons contempler un jour au ciel l'adorable Trinité, que toutes nos actions soient sanctifiées par l'amour de Dieu, qu'elles soient faites au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXVI

DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Mes frères,

La Pentecôte est le couronnement de la Pâque, l'achèvement, la plénitude de la Rédemption. Le Christ, notre Pâque, a été immolé, il a laborieusement conquis son royaume, il triomphe ; mais « l'Esprit-Saint n'a pas encore été donné, parce que Jésus n'a pas été glorifié. » (Jo., vii, 39). Cette glorification a eu lieu à l'Ascension, ses titres de victoire ont été reconnus ; la vie divine peut maintenant couler sur la terre rachetée et la rénover ; Dieu répond à la Pâque par le Don qui les contient tous, par l'Esprit-Saint, dont l'effusion est si abondante que le Christ lui-même l'a comparée à un fleuve intarissable : *flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ*. (Jo., vii, 38).

« La solennité de Pâques est arrivée à son terme, dit S. Augustin, sans rien perdre de son éclat. Pâques a été le commencement de la grâce, la Pentecôte en est le couronnement. Toutes les promesses ont reçu leur accomplissement authentique ; la grâce des cinquante jours rayonne dans toute son expansion, la joie possède toute sa perfection ¹. » Un savant ecclésiastique des premiers temps célèbre ainsi la nature et l'excellence de cette solennité que la liturgie actuelle appelle avec raison *diem sacratissimum* : « Nous nous préparons à la fête de Pâques par quarante jours de jeûne, et nous nous disposons à la Pentecôte par cinquante jours d'une sainte allégresse. A Pâques,

¹ 43^e Sermon pour la Pentecôte.

on reçoit le baptême ; à la Pentecôte, on reçoit le Saint-Esprit qui est la perfection du baptême. La Résurrection de Jésus-Christ fortifia les apôtres ; la Pentecôte consumma leur charité et les revêtit d'une force invincible. En ce jour l'Esprit-Saint fut donné à l'Eglise avec une telle surabondance qu'il pût subjuguer l'univers ; c'est pourquoi je regarde la Pentecôte comme la plus grande de toutes les fêtes¹. » Cette fête est appelée par S. Jean Chrysostome « le complément de toutes les solennités, la métropole ou la mère de toutes les fêtes. » Elle mérite bien ces appellations enthousiastes, puisqu'elle est la fête de l'Esprit-Saint, la fête de l'Eglise qui commence sa carrière, la fête de l'Evangile prêché pour la première fois.

Avant d'expliquer les textes si expressifs de la messe de ce jour, qui remonte très haut et qui est appelée dans les Sacramentaires *Missa in Quinquagesimo*, je voudrais vous dire quelques mots de l'histoire de cette fête et de certaines particularités liturgiques.

I

1. Primitivement on appelait *Pentecôte* tout le temps compris entre Pâques et la Pentecôte. Ce mot signifie *cinquantième jour* ; il a été choisi par l'Eglise pour désigner le dimanche qui termine la série des cinquante jours qui suivent la résurrection du Seigneur.

Cette fête coïncide avec une fête ancienne des Juifs, qui portait le nom de *Solennité des Semaines* parce qu'elle tombait exactement cinquante jours après le lendemain de la Pâque. Elle était encore appelée fête de la *Moisson*, parce qu'elle avait pour but de remercier Dieu de la récolte que l'on venait de faire. La moisson, commencée ordinairement vers la Pâque, était terminée à la fête de la Pentecôte ; on offrait à Dieu, pour obéir aux prescriptions de Moïse, deux pains de la nouvelle récolte. En même temps on remerciait Dieu des bienfaits de la Loi, accordée à pareil jour sur le mont Sinaï. C'était donc, avec la fête des Tabernacles et la Pâque, une des trois grandes solennités religieuses des Juifs, et tous les hommes étaient obligés, à moins d'empêchement grave, de venir la célébrer à Jérusalem : c'est ce qui explique l'affluence dont parle l'épître.

La Pentecôte chrétienne remonte à la plus haute antiquité. Les apôtres eurent à cœur de célébrer le grand mystère qui les avait transformés et en avait fait des hommes nouveaux !

2. Elle était appelée *Pâques des roses* (*Pascha rosata*), parce que c'était l'usage en certains pays de faire tomber des roses depuis la voûte de l'église, pour symboliser le miracle de la Pentecôte. En France, dans plusieurs contrées, c'était l'usage de jouer, pendant l'office, des trompes et des trompettes pour rappeler le bruit du vent impétueux qui accompagnait la descente du Saint-Esprit. Dans d'autres pays, pendant la messe, on lâchait des colombes en souvenir de la première manifestation du Saint-Esprit au Jourdain, et on jetait

depuis la voûte des étoupes enflammées et des fleurs en souvenir de la seconde au Cénacle. Ces usages donnèrent lieu à des abus et transformèrent trop souvent la fête religieuse en spectacle populaire peu favorable à l'édification ; ils ont été abolis.

II

1. Dans la messe de ce jour, remplie de majesté, l'Eglise nous fait connaître les effets que le Saint-Esprit a produits dans le monde en général et ceux qu'il doit produire dans nos âmes en particulier.

A Rome, la station est dans la basilique de Saint-Pierre. Il était juste de rendre hommage au prince des apôtres en ce jour où son éloquence inspirée par l'Esprit-Saint conquiert à l'Eglise ses trois mille premiers enfants.

La couleur liturgique est le *rouge*. C'est l'image du feu et du sang, le symbole de l'amour. Il rappelle aujourd'hui le feu sous la forme duquel le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres et l'amour que ceux-ci, sous l'inspiration du même Esprit, poussèrent jusqu'à l'effusion du sang. — Dans sa signification symbolique, il invite tous les fidèles, qui sont autant de temples du Saint-Esprit, à se laisser embraser du feu de son amour, à mettre tout leur zèle et, s'il le faut, tout leur sang au service de la vérité : *Verbis ut essent profui et caritate fervidi*. La fête de la Pentecôte n'est-elle pas l'anniversaire de la naissance de l'Eglise catholique, cette cité de Dieu élevée sur la montagne par le sang du Sauveur et de ses témoins ? Le sang des martyrs de Jésus-Christ n'a jamais cessé de l'orner et de la féconder. Leurs longues souffrances ont transfiguré la mort et des millions de cœurs l'ont nourrie de leur sang¹.

2. L'*Introït* est tiré du livre de la Sagesse (I, 7) : « *L'Esprit du Seigneur a rempli l'univers entier, alleluia, et lui, qui contient tout, connaît toute parole, alleluia, alleluia, alleluia.* »

Au sens littéral, ce passage célèbre l'immensité de Dieu. Il est partout : au ciel, sur la terre, en tous lieux ; il est intimement présent à chacune de ses créatures : « Notre Dieu n'est pas loin de nous, car nous vivons, nous nous mouvons, nous existons en lui. » (Act., xvii, 27). Cet attribut divin nous explique la science infinie du Créateur. Présent partout, rien ne lui échappe. En vain l'impie complotte dans la solitude et le silence ; Dieu scrute les reins et les cœurs ; il a le don de comprendre toute parole, celle que nous disons dans le plus intime de notre conscience comme celle qui retentit au dehors.

Mais au-dessus de ce mode ordinaire et commun suivant lequel Dieu est en toutes choses, agit partout et scrute nos pensées, il en est un autre plus spécial qui a trouvé toute sa plénitude le jour de la Pentecôte par la mission du Saint-Esprit. Par sa divine opération dans l'Eglise et dans les âmes, il réalise cette présence, à la fois substantielle et spéciale, des Personnes divines dans les âmes sancti-

¹ Eusèbe, *De Vita Const.*, lib. iv.

¹ Gehr, *Le saint sacrifice de la messe*, t. i, p. 343.

fiées par la grâce et transformées par elle en un temple vivant, où demeure et se complaît l'auguste et adorable Trinité. C'est dans ce sens spirituel qu'il faut comprendre les paroles de l'Introït.

Plus que jamais depuis la Pentecôte, l'Esprit de Dieu remplit la terre et renouvelle la face du monde. Cette admirable habitation lui donne la puissance d'agir ici-bas, le don de faire entendre sa voix à tous les peuples et à tous les siècles, comme aussi de parler intimement à toutes les âmes, de se faire comprendre d'elles et d'opérer des merveilles de conversion et de sainteté.

L'antienne de l'Introït proclame donc solennellement l'objet de la fête ; elle nous introduit dans le mystère de la Pentecôte. Le psaume qui suit, le plus solennel peut-être du Psautier, est un chant de triomphe : « *Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés ; et qu'ils fuient devant sa face, ceux qui le haïssent.* » Ce psaume, qui est comme la synthèse poétique de l'histoire d'Israël, est aussi l'histoire prophétique de l'Eglise qui prend naissance aujourd'hui.

Cette prière, Dieu l'a entendue pour condamner et mettre en fuite les Juifs déicides, pour donner aux apôtres la force et le courage de prêcher hardiment et sans crainte. Dieu l'entendra encore ; c'est ce qui doit nous donner à l'heure présente l'espérance de remporter à notre tour la victoire sur nos ennemis. Dieu se lèvera pour nous, il nous enverra l'Esprit-Saint, à nous les faibles, les méprisables selon le monde, et nos ennemis si puissants, et ceux qui haïssent le Seigneur, seront anéantis. C'est l'Esprit-Saint qui nous sauvera. Nous sommes aujourd'hui dans la persécution ; saluons avec confiance le demain qui se lèvera sur l'Eglise de Jésus-Christ, car ce demain ce sera la déroute de ceux qui font la guerre à Dieu. Soyons résolus, comme chrétiens, de porter tout au moins les armes de la prière dans le combat pour l'Eglise et avec l'Eglise !

3. Au chant vraiment triomphal de l'Introït fait suite une *Oraison* d'un ton plus modeste, mais pleine d'onction liturgique, qui découvre à notre esprit le sens du mystère de ce jour : « *O Dieu, qui en ce jour avez éclairé les cœurs des fidèles par la lumière du Saint-Esprit ; donnez-nous, par le même Esprit, de goûter ce qui est bien et de jouir toujours de sa consolation.* »

Le Saint-Esprit est un don de lumière. Nous demandons qu'il veuille bien *illuminer* notre esprit afin que nous ayons de la vérité divine cette connaissance à la fois spéculative et pratique qui entraîne l'amour et transforme la vie. Dieu se plaît à respecter, dans les facultés de notre âme, l'ordre qu'il a mis entre elles. A l'intelligence de l'homme est donnée d'abord la lumière qui servira de phare à toute son activité. — Mais l'œuvre de la grâce doit s'achever ; pénétrant jusqu'au fond de notre cœur, l'Esprit de Dieu y répand le *goût du bien*, qui, dominant nos appétits grossiers, oriente et stimule nos désirs de conquérir les trésors du monde surnaturel, découverts à notre intelligence. — Eclairée par la vérité, excitée au désir de la vie

intérieure, l'âme possédée de l'Esprit de Dieu « jouit de la consolation la plus douce » qu'il soit donné de goûter ici-bas. Cette consolation, c'est la *paix intérieure*, cette paix que Jésus donnait à ceux qu'il ne voulait pas laisser orphelins. Elle devait les conduire, à travers les vicissitudes du temps, jusqu'à la joie de l'éternité.

Aimons à réciter cette belle prière dans les différentes phases de notre vie ; disons avec l'auteur de l'*Imitation* (III, II) : « Que ce ne soit point Moïse ni un prophète qui me parle, mais parlez-moi plutôt vous-même, Seigneur Dieu, vous l'inspirateur et la lumière de tous les prophètes. »

4. L'*Epître* est le récit par S. Luc de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, de ce Paraclet tant de fois promis par Jésus-Christ (Act. II, 1-11). En voici la paraphrase¹ :

Lorsque le jour de la Pentecôte vint clore le cycle quinquagésimal commencé au lendemain de la Pâque², les membres de la pieuse assemblée, c'est-à-dire les apôtres, des disciples et les saintes femmes, se trouvaient avec Marie dans le Cénacle, unis d'esprit et de corps. Soudain se fit entendre un bruit violent ; on eût dit le mugissement d'un vent impétueux, il remplit la demeure entière où les apôtres se trouvaient assis ; en même temps parurent à leurs yeux des langues qui semblaient du feu, ils les virent se partager et chacune d'elles se reposer sur l'un d'eux en particulier. A ce moment, tous furent remplis de l'Esprit-Saint. Il leur fut donné à cette heure de munificence divine, prélude singulier des largesses de la gloire, pour leur appartenir, pour être à eux comme sait être aux privilégiés de son cœur un ami divin. Envoyé par le Père et le Fils dont il procède, l'Esprit d'amour vint donc avec ceux-ci prendre possession nouvelle et plus intime des élus du Cénacle, déposer en leurs âmes avec une augmentation de grâces et de vertus infuses, l'énergie surnaturelle propre aux soldats du Christ³, y verser la plénitude de ses dons. A tous ces bienfaits, fruits de sa présence, il joignit un ensemble de prérogatives indépendantes en elles-mêmes de la sainteté de leurs destinataires, pour rendre sensible dans les apôtres et leurs compagnons l'opération sanctifiante du Très-Haut.

Aussi les disciples de Jésus se prirent-ils, dès lors, à parler diverses langues étrangères à la leur. Ce n'étaient point les balbutiements, les élans entrecoupés du transport extatique ; ce n'était pas un mélange informe de tous les idiomes, ni un langage étrange ou ampoulé, ni le renouveau d'une langue primordiale ; c'était l'harmonieuse variété des langages divers. En des termes étrangers, dont le sens pouvait leur rester inconnu, les élus du Cénacle adressaient au Seigneur les louanges que l'Esprit-Saint mettait sur leurs lèvres pendant qu'il excitait les sentiments correspondants dans leur cœur. C'était un prélude prophétique aux mille voix de la prière universelle, la première parole de l'Eglise catholique en son berceau. Elle était née en effet la céleste épouse de Jésus, son âme mystérieuse la vivifiait, car l'Esprit-Saint venait de prendre possession d'elle comme corps social par les grâces départies à l'élite des premiers fidèles, mais surtout par les privilèges et les pouvoirs conférés à la hiérarchie. « Après tant de siècles de blasphèmes et d'impiété, il plaisait à Dieu, en arrachant à ses nouveaux élus cette première louange solennelle dans tous les idiomes de la terre, d'effacer les clameurs idolâtriques du passé et

¹ D'après Moissonnier, Cours lithographié sur les Actes et les Epîtres.

² 46 de Nisan, samedi 8 avril, suivant les uns ; 17 de Nisan, dimanche 9 avril, suivant les autres.

³ S. Thomas, III^e P., q. 72, art. 7.

de présager l'adoration universelle de l'avenir. Rien de plus émouvant qu'un tel hymne de réparation publique sortant de ces vigoureuses poitrines de Galiléens et, malgré la discordance des langues diverses, montant jusqu'au ciel avec la plus puissante harmonie. C'était le *Te Deum* de l'humanité chantant sa délivrance. Affranchie du mal, elle affirmait sa foi à de meilleures destinées¹. Or, Jérusalem voyait alors enfermés dans ses murs, pour un séjour plus ou moins long, des Juifs originaires, on peut le dire, de toutes les nations qui sont sous le ciel. C'étaient des hommes pleins de religion que leur piété retenait habituellement depuis la Pâque dans la ville sainte. Au bruit étrange qui s'était produit, aux accents insolites de louange inspirée, la foule en mouvement pour le sacrifice du matin s'assembla aux alentours du Cénacle. Bientôt les disciples ont quitté la chambre haute pour la terrasse qui la surmonte, ou s'étend de plain-pied avec elle sur le reste du toit. Leur voix arrive de plus en plus distincte aux oreilles de la multitude; chacun entend dans ce concert de louanges des paroles de son propre idiome. Toute cette foule est hors d'elle-même dans un étonnement mêlé d'admiration. — « Voyons, se dirent les assistants, est-ce que ces hommes qui parlent, ne sont pas absolument tous Galiléens? — Et comment se fait-il que nous entendions chacun la langue des pays dans lesquels nous sommes nés? Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée proprement dite, de la Cappadoce, du Pont, de la province d'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte, des parages de Lybie, avoisinant Cyrène, pèlerins de Rome, Crétois et Arabes, tous, Juifs de race ou prosélytes de justice, nous les entendons célébrer dans nos langues ou dialectes les grandes œuvres de Dieu! »

Ces derniers mots traduisent l'impression produite par le miracle de la Pentecôte sur ceux qui en furent les témoins.

5. Le premier verset *alleluiatique*, emprunté au 30 du Psaume ciii, nous montre l'Esprit-Saint comme l'auteur d'une création nouvelle, comme le rénovateur de la terre; nous demandons à Dieu de nous l'envoyer.

Le second, qui se récite toujours à genoux, est une prière ardente adressée à ce même Esprit pour qu'il daigne remplir le cœur des fidèles et les embraser du feu de son amour. O divin Esprit, nous vous en supplions; embrasez nos cœurs d'un amour pur, saint, pieux, à l'exclusion de tout autre! Allumez en nous l'amour qui vous aime par-dessus tout, vous, le Père, le Fils, la Trinité divine et le prochain pour vous et en vous!

6. Le verset *alleluiatique* a son développement dans la piécéliturgie appelée *Prose* ou *Séquence*².

Cette prose constitue une prière pleine de suavité, d'onction et d'un accent de supplication sincère et touchant. C'est la prière d'une âme qui connaît bien ses multiples infirmités, mais qui sait aussi que le Saint-Esprit peut y porter remède: de là les titres choisis qu'elle donne à son divin Protecteur et les misères qu'elle lui signale.

C'est un chant d'une excellence incomparable; on y respire l'air du ciel et les suaves parfums du paradis. Le cœur seul, dans une heure paisible,

pourrait pressentir et goûter la richesse et la sublimité des pensées et des sentiments qu'elle renferme. Quelle force, quelle beauté, dans ces aspirations après la venue du Saint-Esprit! Quelle ardeur dans ce cri quatre fois répété: « *Veni! Venez!* » Et pourquoi ces appels, ces soupirs, ces désirs brûlants? Parce que le Saint-Esprit est le père des pauvres, le distributeur des grâces, la lumière des cœurs, le consolateur excellent, un hôte clément, un agréable rafraîchissement. L'Eglise le conjure de laver, de purifier, de baigner nos esprits et nos cœurs, de donner, à ceux qui ont confiance en lui, *le mérite de la vertu, une heureuse mort et la joie éternelle*.

Récitons souvent cette admirable prière, surtout dans les moments d'angoisse et de tribulation.

On lit dans la vie de sainte Gertrude le trait suivant: — La communauté de Hefta craignait l'armée des ennemis qui devaient, disait-on, venir attaquer le monastère. Sainte Gertrude, pour conjurer ce grave danger, demanda à ses compagnes de réciter le Psautier et d'ajouter à la fin de chaque psaume le verset *O lux beatissima* avec l'antienne *Veni, Sancte Spiritus*. La sainte connut bientôt que leurs supplications étaient exaucées et que la ferveur de ses religieuses, sous la forme d'une vapeur couvrant le monastère et les lieux d'alentour, chassait bien loin toutes sortes d'ennemis.

III

1. L'*Évangile* est un fragment du discours d'adieu après la Cène. (Jean, xiv, 23-31). Il renferme une promesse où le Seigneur met en relief la mission du Saint-Esprit, et nous instruit de l'influence et de l'action efficace du divin Paraclet. Il nous montre comment nous devons correspondre au don de l'Esprit-Saint, quelle doit être la nature de l'amour de l'homme pour Dieu: aimer Jésus, c'est accepter ses commandements par un acte de l'intelligence et les accomplir par un acte généreux de la volonté, c'est obéir en tout complètement. Le Sauveur indique qu'un tel amour sera payé de retour par l'amour du Père et du Fils et sera l'objet de manifestations intimes de la part du Fils; cet amour fera de l'homme lui-même le séjour non seulement du Père et du Fils, mais encore de cet Esprit de vérité qui doit enseigner toutes choses et rappeler les enseignements du Sauveur, en les gravant de plus en plus dans l'intime de l'âme pour en faire jaillir toute la sève féconde et les faire s'épanouir en admirables fruits de sainteté. Loin donc de se ravalier par son obéissance, comme osent le prétendre des orgueilleux à courte vue, l'homme y trouve un tel bénéfice de grandeur morale qu'il mérite de recevoir pour hôtes les trois augustes personnes de la Sainte Trinité, et qu'il devient ainsi le théâtre d'une action divine aussi mystérieuse que vivifiante et salutaire.

Le Sauveur fait suivre la promesse du Saint-Esprit de cette parole: « *Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix.* » La paix! la paix divine! celle qui fut annoncée par les anges dans la nuit

¹ Mgr Le Camus.

² On n'est pas encore parvenu à en fixer l'auteur avec certitude. Quatre noms ont été mis en avant: Notker, moine de Saint-Gall († 912); le roi de France, Robert le Pieux († 1031); le B. Hermann Contract de Reichenau († 1054); et le pape Innocent III († 1216). Celui-ci paraît rallier presque tous les suffrages.

de Noël ; celle qu'il a donnée à ses apôtres après le repas eucharistique et au jour de sa résurrection. Quel don magnifique pour le présent et quel héritage pour l'avenir ! « *Je ne vous la donne pas comme le monde la donne,* » fait remarquer J.-C. C'est qu'en effet rien n'est plus superficiel, incertain et précaire que la paix du monde ; elle est presque toujours trompeuse, amollissante, et trop souvent corruptrice et néfaste. La paix du Christ, au contraire, lumineuse et pure, profonde et souveraine, résultant de l'ordre intégral de la conscience, devient une source permanente de joie, un gage assuré du triomphe et du salut. Aussi, au moment où l'Eglise commence sa carrière militante, qui sera traversée de tant d'épreuves et de combats, il convenait de rappeler ce don magnifique de la paix pour encourager pasteurs et fidèles à mener le bon combat, sans crainte aucune des menaces, des dangers ou de la mort sanglante, et à mettre toute leur confiance en Celui qui a dit : « Que votre cœur ne se trouble point et ne s'effraie point. »

2. L'*Offertoire* est formé des versets 29 et 30 du Ps. LXXVII que nous avons déjà vu à l'Introït : « *O Dieu, confirmez ce que vous avez opéré en nous ; dans votre temple de Jérusalem les rois vous offriront des présents.* »

Par ces paroles prononcées à cet instant où Dieu, par amour pour nous, fait de l'autel un trône de sa grâce, nous demandons à Celui qui peut tout, d'affermir les grâces que nous avons reçues depuis notre baptême, et celles que nous recevons aujourd'hui, et celles que nous recevrons dans l'avenir. Ces grâces ainsi développées conduiront les rois à offrir des présents à Dieu. Quels sont ces rois ? Ce sont tous ceux qui sont appelés au royaume de la grâce, nous tous que le Saint-Esprit a élevés à la dignité royale. Le temple, c'est l'Eglise catholique, c'est aussi chacun de nous, c'est un cœur pieux et pur où nous faisons à Dieu l'offrande de toute notre vie, formée, consacrée, sanctifiée par l'amour et la foi agissante.

3. Ces dons que nous présentons à Dieu, nous le prions dans la *Secrète* de les bénir et de les rendre saints ; nous le prions de purifier l'offrande de tout notre être, afin que son regard ne trouve rien en nous qui puisse lui déplaire.

4. La *Préface* propre à cette fête rappelle que J.-C. avant de monter au ciel a promis le Saint-Esprit, qui doit remplir l'univers de ses dons. La venue de cette adorable personne a été et est la cause de l'allégresse et des joies célestes qui inondent le cœur des enfants de Dieu.

5. L'antienne de la *Communio*, reprenant les paroles de l'Épître, célèbre le « Souffle divin » qui produisit un bruit très violent et eut pour effet la transformation intérieure des apôtres. Ces hommes, hier encore grossiers, qui après avoir vécu durant trois années dans la compagnie du Maître, après l'avoir vu mourir pour eux, après avoir entendu les enseignements du Christ ressuscité, se disputaient pour des questions de préséance, d'honneur, de place dans le royaume, ces hommes entretien-

nent la foule assemblée des *merveilles de Dieu*. Aujourd'hui, ils racontent à un peuple qu'ils craignaient jusque-là, les merveilles de ce Christ qui n'est plus présent pour les soutenir, mais qui possède leurs cœurs et les remplit d'un amour débordant.

Dans la communion, le souffle de l'Esprit-Saint, pour être moins fort et plus doux, n'en est pas moins pénétrant, si nous savons l'entendre : heureuses les oreilles, dit l'*Imitation*, qui perçoivent le doux murmure de Dieu et qui se ferment aux rumeurs du monde. Après la communion, nous devons être transformés, nous devons proclamer les merveilles de Dieu par nos œuvres, par nos vertus, par l'application à tous nos devoirs et la pratique de la charité surtout.

6. Dans la *Postcommunion* nous demandons au Seigneur que « l'Esprit-Saint se répande dans nos cœurs, les pénètre de la rosée céleste, les rende féconds en fruits admirables de vertu et de sainteté, » et les dispose à la vie éternelle.

* * *

O divin Esprit, ô charitable Paraclet, en ce jour solennel, nous vous faisons amende honorable pour toutes nos négligences à votre égard ! Nous vous promettons de vous servir avec plus de générosité à l'avenir, nous vous jurons fidélité !

O Père céleste, faites descendre en nous l'Esprit-Saint avec l'abondance de ses dons ; envoyez-le de nouveau à la terre pour la renouveler, elle en a tant besoin !... *Veni, Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium et tui amoris in eis ignem accende !*

XXVII

1^{er} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Mes frères,

Le 1^{er} dimanche après la Pentecôte ouvre une nouvelle époque de l'année liturgique. Il n'est aucun fidèle qui, lisant avec quelque attention son paroissien, ne soit frappé des allures différentes que prend la liturgie après cette date.

Laissant de côté l'office de la Sainte Trinité que nous célébrons aujourd'hui, je veux, pour continuer le sujet qui nous occupe, vous donner l'explication des prières du dimanche.

I

Avant d'entrer dans la méditation des textes sacrés, il sera bon d'avoir un aperçu général sur le caractère de cette période appelée, depuis des siècles, *Temps après la Pentecôte*. Nous allons l'étudier au point de vue *mystique, historique et liturgique*.

1. La fête de la Pentecôte le cède à peine en solennité et en importance à celle de Pâques. Dans la vie chrétienne et dans l'histoire du monde, la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, qui marque en même temps la date de la fondation de l'Eglise, ne tient pas une moindre place que le fait de la résurrection du Christ. La Pentecôte clôt la

série des mystères commencée avec l'avènement du Messie, et qui s'est continuée dans l'histoire de sa vie, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension. Elle ouvre dans l'année ecclésiastique une nouvelle période qui s'étendra jusqu'à l'Avent et que dominera la pensée de la descente du Saint-Esprit sur la terre et de son règne parmi les hommes.

Donc, par sa durée, qui peut se prolonger au-delà de six mois et compter jusqu'à vingt-huit semaines, cette période l'emporte sur les autres, prises séparément, et même réunies.

De plus, tandis que la première partie de l'année liturgique se développe d'après un plan régulier et suit une marche uniforme, qui répond aux différentes phases de la vie du Christ, le *Temps après la Pentecôte* se présente à nous sous un tout autre aspect. Il n'y a pas d'enchaînement logique parmi ces 23 ou 28 semaines. Un seul fait les domine : la présence du Saint-Esprit et son travail de sanctification dans l'Eglise, et dans chaque âme en particulier, à travers les événements de l'histoire et les incidents de la vie. Selon l'enseignement des liturgistes du moyen âge, c'est le temps du pèlerinage terrestre ; temps d'épreuves, de luttes et de combats ; temps de la vraie vie militante, préparation nécessaire de la vie triomphante. Mais quel d'efforts à faire, que d'obstacles à renverser, que d'ennemis à vaincre ! Et comme il y aurait lieu de nous laisser aller à la désespérance, si nous étions réduits à nos seules forces ! Heureusement que la perspective de la gloire céleste est de nature à inspirer la confiance et à ranimer le courage ! Heureusement surtout que nous pouvons compter sur l'assistance du Saint-Esprit : assistance qui fait la force de l'Eglise, qui lui permet de sortir victorieuse des combats qu'elle doit livrer et des persécutions qu'il lui faut subir ; assistance qui lui permet de faire œuvre divine, en dépit de tous les assauts et de toutes les injustices dont elle est la victime presque continuelle ; assistance qui lui permet de donner au monde le spectacle d'une vitalité extraordinaire, de forces toujours actives et toujours fécondes, malgré les apparences de mort !

Le chrétien, tout comme l'Eglise, sera nécessairement en butte à la haine et aux attaques ; il doit cependant combattre le bon combat, poursuivre allégrement sa route et garder jalousement sa foi jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de lui donner la couronne de l'immortalité.

Jusqu'ici, la communion aux mystères du Sauveur, tels que les a présentés la liturgie de l'Avent à la Pentecôte, a éclairé le fidèle à la lumière des exemples et des enseignements du Verbe incarné ; elle lui a donné l'habitude de tout considérer du point de vue de Dieu et de l'éternité. Cette préparation le dispose à s'unir à Dieu non plus seulement d'une manière imparfaite et fugitive, mais d'une manière intime et permanente. C'est alors la vie d'union entre l'âme et Dieu, où l'Esprit conduit le chrétien par des chemins que lui seul connaît,

et où les fêtes ne sont que des épisodes variés qui apportent à l'âme un nouvel élément pour l'accroissement de la divine charité ¹.

2. Au point de vue historique cette période ne se présente pas à nous sous le même aspect dès l'origine. Le cycle liturgique ne s'est formé que lentement, et le temps après la Pentecôte fut chronologiquement le dernier à se constituer sous sa forme actuelle. Les dimanches se groupaient autour de quelques fêtes principales, et l'on avait les dimanches après S. Jean-Baptiste, les dimanches ap. S. Pierre et S. Paul, ap. S. Laurent, ap. S. Cyprien, les dimanches ap. S. Michel. On trouve ces appellations jusqu'au *xvii* siècle. Quand le Missel romain publié par S. Pie V fut définitivement répandu dans l'Eglise latine, les dimanches de cette période furent désignés sous le nom de *Dimanches après la Pentecôte*, dénomination qu'on retrouve déjà dans les plus anciens Sacramentaires et Antiphonaires.

3. a) En liturgie, où le symbolisme joue un si grand rôle, rien n'est à négliger ; la couleur des ornements sacrés a son langage. Les dimanches après la Pentecôte prennent la couleur *verte*. Pourquoi ? Parce que cette couleur, indice de la végétation et de la vie dans le règne végétal, symbolise l'espérance qui caractérise la vie chrétienne sur la terre, tant que se prolonge le pèlerinage du fidèle. En effet,

Le temps qui s'écoule de la Pentecôte à l'Avent nous représente le pèlerinage des enfants de Dieu en marche vers leur patrie céleste. Les années passent comme un trait et les siècles se succèdent avec une rapidité qui ne se ralentit pas un instant. Mais ils passent, parce que Celui-là les mène qui voit tous les siècles d'un coup d'œil ; dans leur course rapide ils annoncent Celui qui est avant tous les temps et sera à jamais le roi des siècles, Celui dont le trône subsistera toujours et dont le règne se perpétue de génération en génération durant toute l'éternité. Tout, sous le soleil, change et disparaît ; mais tout ne disparaît que parce que Celui-là le veut qui ne disparaît pas. L'homme aussi ne restera pas sur la terre ; il vient du néant, sa vie est courte et pleine de souffrances, sa fin est lamentable et de tous ses biens il ne lui reste qu'un tombeau. Créature d'un jour, il s'évanouit comme une ombre ; à chaque instant, il change, jusqu'à ce que, après peu de jours, la mort l'emporte ; mais si sa vie est courte, c'est afin qu'il sache qu'un Etre, le maître de la vie, lui a fixé ses limites, pour lui rappeler que les choses passagères ne doivent point lui faire oublier les choses immuables, pour l'avertir de ne point attacher son cœur à des biens qui sont poussière comme lui. Il mourra, mais à l'heure fixée par Celui qui règne sur la mort, afin qu'il reconnaisse que la mort n'a perdu sa puissance que par lui, vainqueur de la mort ; que le maître de la moisson d'hommes ne sème le corps dans la corruption qu'afin de le faire ressusciter dans son intégrité, et que tous ceux qui descendent d'Adam et sont soumis à la mort à cause du péché, doivent traverser la mort et le sépulcre pour parvenir à lui dans les tabernacles éternels. Là, il séchera toutes les larmes ; il n'y aura plus ni deuil, ni tristesse, ni plainte, ni mort. A la vérité, ce pèlerinage terrestre est plein de peines, de privations et de luttes ; cependant l'espoir assuré du repos éternel et de la victoire définitive dans la patrie céleste donne la prépondérance aux joies et aux consolations. Par cette espérance, nous sommes

¹ Voir D. Guéranger, *Le Temps après la Pentecôte*, t. I, p. 10.

heureux et remplis d'allégresse ; elle nous adoucit les maux du présent et nous fait entrevoir un meilleur avenir. Sans elle, nous serions les plus misérables de tous les hommes. Après la Pentecôte, l'Eglise porte des vêtements verts pour nous combler de toute paix et de toute joie dans la foi, et nous faire abonder dans l'espérance et la vertu du Saint-Esprit. L'espérance aux biens futurs est notre étoile polaire et notre appui sur la terre ¹.

b) Le chant de l'*Alleluia* si caractéristique du Temps pascal ne disparaît pas, mais il est employé moins fréquemment, comme pour bien marquer que les joies du cinquantenaire sacré sont terminées. Il est remplacé à la messe par le *Graduel*.

Le chant du *Regina Cœli*, si joyeux lui aussi, cède sa place à la belle prière du *Salve Regina*, d'un accent si religieux, d'une inspiration si élevée, mais où l'on sent une note de tristesse mieux en harmonie avec la saison liturgique qui représente ce long pèlerinage, laborieux et pénible, que l'Eglise accomplit ici-bas, en attendant qu'elle aille rejoindre, à travers les épreuves et les persécutions de cette *vallée de larmes*, son céleste Epoux qui l'attend au ciel.

c) Le temps après la Pentecôte couronne l'année liturgique de la manière la mieux appropriée et la plus parfaite. Pendant ce temps, à défaut d'ordre chronologique, les dimanches empruntent à l'Evangile des scènes épisodiques variées où le Sauveur, tantôt sur les bords du Jourdain, tantôt en Judée et tantôt en Galilée, continue la série de ses enseignements. D'autre part, les fêtes se multiplient et ajoutent, par leur variété, un charme de plus à cette longue période de l'année. Et ainsi se développe et s'achève l'année liturgique dans son unité parfaite et son harmonieuse variété : partie du Christ, elle conduit au Christ, de l'enfant de la crèche au Juge souverain qu'annonce le dernier dimanche après la Pentecôte ; et le Sauveur reste toujours l'objet central et permanent du culte. « *Quand j'aurai été élevé de terre, avait-il dit, j'attirerai tous les hommes à moi.* » La liturgie favorise et consacre cette divine attraction, tout le long de l'année ecclésiastique, conformément à chacune des périodes du cycle :

Si notre Mère a compris que la vue constante du mystère du Christ doit exercer une influence capitale sur la vie de ses enfants, elle n'ignore pas que les conditions dans lesquelles se déroule notre existence ne répondent pas toujours à nos aspirations et favorisent encore moins la poursuite fidèle de notre but. Car notre pèlerinage doit s'accomplir sur une terre déchue, où nous sommes perpétuellement disputés entre le bien et le mal, distraits à chaque instant du terme de notre course par de pressants soucis, trouvant parfois jusque chez ceux qu'anime le même souffle une cause d'arrêt ou un obstacle.

L'Eglise connaît ces vicissitudes ; elle descend sur le terrain de nos luttes et de nos misères. Après avoir exposé à ses enfants l'émouvant raccourci de la vie du Christ, elle va s'efforcer de réaliser le Christ dans chacune des âmes confiées à sa sollicitude. Ainsi se dessine une œuvre morale dont le programme est exposé dans la liturgie des dimanches après la Pentecôte.

Pour mener à bonne fin cette éducation, la liturgie dominicale après la Pentecôte reprend, sans observer

un ordre bien déterminé, les enseignements les plus divers du Maître, absent désormais jusqu'au jour du jugement. Les dogmes fondamentaux de notre foi, la morale chrétienne tout entière, l'exhortation aux vertus, tout revient à son heure. Avec une sagacité particulière, l'Eglise applique ces hautes vérités à notre vie individuelle, et nous permet d'en mesurer avec exactitude la véritable portée pour chacun de nous, tout en les rattachant à la grande synthèse dont elles ne sont que le fidèle écho. Ainsi se déroule pendant cinq ou six mois le bel ensemble de cette liturgie de la vie chrétienne, si consolante et si fortifiante ¹.

II

1. Le 1^{er} dimanche ap. la Pentecôte a été appelé tantôt *Octave de la Pentecôte*, parce qu'il était le huitième jour de cette grande solennité, tantôt le *Dimanche vacant*, parce qu'il venait le lendemain des Quatre-Temps d'été, et qu'il n'avait pas d'office, à cause de l'ordination qui se faisait le samedi : en effet, cette cérémonie ne commençait qu'après les vêpres et elle durait fort avant dans la nuit, souvent même était prolongée jusqu'au matin du dimanche.

Mais un grand nombre de personnes pieuses ayant demandé une messe pour ce dimanche, disant qu'il n'était pas convenable que la fête de la Pentecôte n'eût pas son octave comme les solennités de Noël et de Pâques, on institua au x^e siècle une messe composée des diverses parties de quelques autres messes, ou l'on récita une des messes votives établies à cette époque.

Nous allons expliquer la messe fixée par S. Pie V.

2. L'*Introït* est tiré du verset 6 du Ps. xii : « *Seigneur, j'ai espéré en votre miséricorde ; mon cœur s'est réjoui, parce que vous m'avez sauvé ; je chanterai à la gloire du Seigneur, mon bienfaiteur.* Ps. *Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous ? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face ?* »

Après nous avoir montré les bienfaits qui témoignent de la bonté et de la puissance de Dieu, l'Eglise nous invite à mettre tout notre espoir en lui ; d'où le cri d'alerte, d'appel au secours qu'elle met sur nos lèvres. Quelquefois il semble que Dieu nous abandonne, ne daigne plus s'occuper de nous ; ne nous laissons point aller au découragement, pensons au contraire que Dieu veut nous éprouver, et allons à lui avec confiance.

3. La *Collecte*, qui se relie avec l'*Introït*, est aussi une exhortation à l'espérance : « *O Dieu, force de ceux qui espèrent en vous, soyez propice à nos supplications ; et parce que la faiblesse humaine ne peut rien sans vous, aidez-nous de votre grâce, afin qu'en exécutant ce que vous nous commandez, nous puissions vous plaire de volonté et d'action.* »

L'Eglise connaît la faiblesse de chacun de ses enfants ; elle sait que *seuls et sans Dieu* nous ne pouvons rien ; et cependant il faut que nous plaisions à Dieu, que notre volonté soit conforme à la sienne, que nos actes soient méritoires. Pour obtenir ce résultat, pour arriver à cette fidélité qui doit être l'objet des désirs de tout chrétien, pour

¹ Gihir, *Le saint sacrifice de la messe*, t. I, p. 346.

¹ *Revue liturgique et bénédictine*, sept. 1911, p. 431.

accomplir la loi et montrer à Dieu que nous l'aimons, la grâce nous est nécessaire; demandons-la avec instance, avec un cœur contrit et humilié, avec une intention droite et pure, et Dieu nous exaucera!

4. L'*Epître*, tirée de la première lettre de S. Jean (iv, 8-21), développe cette pensée fondamentale : *Dieu est charité*, et en conclut à une double obligation pour nous : notre amour pour Dieu, notre amour pour le prochain.

Dieu est charité. Cette proposition ressort magnifiquement des événements qui constituent l'histoire de notre rédemption, de ces événements merveilleux que les fêtes de Pâques et de la Pentecôte ont fait passer devant nos yeux. C'est après avoir été les témoins et les bénéficiaires de cette immense charité de Dieu que nous devons lui promettre notre affection, lui rendre amour pour amour. La charité de Dieu a été active; il nous a aimés le premier, il nous a envoyé son Fils unique, comme victime de propitiation pour nos péchés. Que notre amour soit donc actif lui aussi, qu'il se manifeste par une vie d'union avec Dieu, une vie inspirée et dirigée par la grâce, par la bonne volonté et non par la crainte; qu'il se manifeste surtout par notre amour envers le prochain.

Car entre l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain, il y a une relation très étroite; le premier est la source du second, le second est la preuve certaine du premier. Quand on n'aime pas son prochain, on ne peut pas dire qu'on aime Dieu. L'amour qu'on lui témoigne n'est pas sincère; il n'est que sur les lèvres et non dans le cœur. Car, bien que l'amour du prochain ait pour principe l'amour de Dieu, et que Dieu ait plus de droit à notre amour que le prochain, cependant on commence par aimer celui-ci qui est sous nos yeux, parce que, dit S. Grégoire, *oculi sunt in amore duces*, ensuite on s'élève à l'amour de Dieu. Mais si l'on n'aime pas d'un amour fraternel le prochain « qu'on voit de ses yeux corporels », il est impossible « d'aimer Dieu qui est invisible à nos regards corporels » et qu'on ne saurait voir que des yeux de la foi. Ce serait donc mentir que d'affirmer qu'on aime Dieu quand on n'aime pas son prochain; ce serait donc désobéir à Dieu qui a fait de l'amour du prochain un commandement formel.

Oh! m. f., aimez votre prochain, et vous aimerez Dieu; aimez Dieu, et la charité fraternelle portera les plus beaux fruits.

5. L'*Epître* a promulgué le commandement de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Le *Graduel* va nous indiquer la voie qui y conduit. Il est emprunté au Ps. xl. L'homme qui occupe son intelligente charité à soulager les souffrances et la pauvreté de ses frères, qui exerce sa compassion envers les malheureux et les délaissés, sera délivré à son tour dans les jours mauvais, à l'heure de l'épreuve, et soutenu par les célestes consolations : car bienheureux les miséricordieux; ils obtiendront miséricorde. Après avoir ainsi exercé la miséricorde envers le prochain, nous pouvons nous adresser avec confiance à Dieu, nous serons exaucés.

III

1. L'*Evangile*, tiré de S. Luc (vi, 36-42), nous expose plus en détail ce que signifie « l'intelligence de nos devoirs sur le pauvre et l'indigent. » Aussi il est appelé *l'Evangile de la miséricorde*¹. « *Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux* » : tel est le résumé de nos obligations envers le prochain.

En quoi consiste cette miséricorde, cette bienveillance? — D'abord il ne faut ni juger, ni condamner son prochain. J'entends au point de vue privé, car ce serait transgresser la loi d'amour et envahir les droits de Dieu, qui punirait sévèrement le coupable. — Ensuite, il faut pardonner les offenses que nous avons reçues de notre prochain; c'est la condition indispensable pour obtenir notre pardon. C'est la formule même de l'Oraison dominicale : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » S'y refuser, c'est s'exposer à être rejeté de Dieu. Dieu est miséricordieux, il pardonne; de même tout homme qui se dit véritablement enfant de Dieu doit pratiquer la miséricorde et le pardon, mais avec une pleine et entière sincérité. — Enfin, il faut exercer à l'égard du prochain les œuvres corporelles et spirituelles; c'est aussi une condition nécessaire pour obtenir de Dieu les grâces dont nous avons besoin. Le prochain pourra peut-être oublier de remplir son devoir de réciprocité, mais Dieu n'oublie jamais, lui qui ne laisse pas sans récompense même un verre d'eau donné en son nom : « On se servira de la même mesure avec laquelle vous aurez mesuré les autres. » Ce doit être là, en bonne équité, entre créatures humaines, la règle à suivre; quelques-unes s'y soustrairont, mais qu'importe? d'autres, plus généreuses, rendront peut-être plus qu'elles n'ont reçu. Quoi qu'il en soit, l'essentiel c'est d'avoir soi-même rempli son devoir, sans escompter la réciprocité de la part du prochain, mais en laissant filialement à Dieu le soin des justes compensations.

2. L'*Evangile* a rappelé le précepte de la charité; l'*Offertoire* renouvelle la prière implorant les secours de la grâce : « *Mon Roi et mon Dieu, prêtez l'oreille aux accents de ma prière.* » Cette demande est bien ici à sa place, au moment où commence l'action sainte, dans laquelle l'amour du Père offre encore son Fils, l'Agneau immolé, et le Fils s'offre à son Père comme victime.

3. Dans la *Secrète* nous prions Dieu d'agréer nos hosties, c'est-à-dire nos offrandes, déposées sur l'autel et qui, dans quelques instants vont être consacrées, c'est-à-dire vont devenir le sacrifice qui nous délivre du péché et qui pour nous est la source de grâces nombreuses. Oh oui! que ces hosties soient pour nous un secours perpétuel, puisque perpétuellement nous sommes en danger de perdre la vie de la grâce!

¹ Avant Charlemagne, en France, on lisait l'évangile dans lequel J.-C. parle de l'obligation de renoncer à soi-même et de porter sa croix pour le suivre. — Du temps de Rupert et de Durand de Mende, on lisait l'histoire du pauvre Lazare.

4. La *Communion* est une formule d'action de grâces pour tous les bienfaits que Dieu nous a accordés ; elle exprime en même temps les dispositions de joie que l'âme a éprouvées dans la réception de la sainte Eucharistie et les résolutions que ce bonheur lui suggère : « *Je dirai toutes vos merveilles ; je mettrai en vous ma joie et mon allégresse, je chanterai votre nom, ô Très-Haut.* » (Ps. ix, 2, 3).

5. La *Postcommunion* contient deux parties. D'abord une action de grâces très brève : chaque fois que nous participons à la céleste nourriture qui doit nous rassasier pleinement ou même quand nous avons eu le bonheur d'assister au saint sacrifice, il faut adresser à Dieu nos sentiments de reconnaissance. Ensuite une demande : « Seigneur, faites que nous sachions profiter des dons que vous nous donnez, faites qu'ils nous soient salutaires et qu'ils nous inspirent une louange éternelle. » Que toute notre vie soit un acte de louange, d'adoration continuelle à l'égard de Dieu ! Il en sera ainsi si nous restons unis à Dieu par une vie sainte, et si nous agissons non par habitude, par routine, par amour de nous-mêmes, mais avec Dieu et pour Dieu !

* * *

Entrons bien dans l'esprit de la liturgie du Temps après la Pentecôte. Avec elle élevons souvent nos pensées et nos regards vers le ciel ! Nous sommes des voyageurs, des exilés, mais laissons-nous guider par l'espérance que l'Eglise fait briller à nos yeux. Or la liturgie du Temps après la Pentecôte soutient et renouvelle sans cesse en nos cœurs l'espoir et le désir de la patrie, où nous vivrons et régnerons avec le Christ. Ainsi soit-il !

PETITES LECTURES

XXI

LA RELIGION EST NATURELLE ET NÉCESSAIRE A L'HOMME

De toute éternité Dieu est. Un jour, dans son amour, il voulut communiquer à des êtres quelque chose de son Etre infini, quelque chose de sa vie. Il créa les mondes, l'univers, les astres, la terre ; il créa l'homme qu'il fit à son image, puis qu'il lui donna une âme intelligente et aimante comme lui. Entre lui et l'homme il devait s'établir des rapports : c'est ce que nous appelons la religion.

Montrons que *la religion nous est naturelle* ; et que *rien ne saurait la remplacer* ; quoi qu'on ait essayé de lui opposer, ni l'honneur, ni le devoir : de grands mots qui ne deviennent de grandes choses que s'ils ont la religion pour base.

I

L'impiété est contre nature.

1. Dieu m'a donné la vie, et la vie est bonne. Demandez à un petit enfant s'il est content de

vivre, il vous répondra en souriant qu'il trouve bien belle la lumière du jour, qu'il est bien heureux auprès de son père et de sa mère, et qu'il remercie Dieu de lui avoir donné ce bonheur. Son âme pure et vierge ne comprenait pas les théories modernes, effroyablement tristes, qui prétendent que la vie est un mal. Il n'a pas été gâté par le vice, le plaisir, les systèmes décevants de l'erreur ; on peut l'en croire, car il dit ce que pense sa nature innocente qui a les intuitions de la vérité et de la beauté.

La vie est donc un bienfait ; Dieu qui me l'a donnée est donc mon bienfaiteur. Est-ce que mon cœur ne me fait pas un devoir de lui témoigner ma reconnaissance ? Vous voulez que votre petite fille vous remercie du pain que vous lui distribuez, — et vous avez raison de l'exiger, car il faut développer dans son âme les bons sentiments que Dieu y a déposés, — et vous ne diriez pas à Dieu chaque matin : « Mon Dieu, je vous remercie de cette nouvelle journée que vous m'accordez ! » et chaque soir : « Mon Dieu, soyez béni pour toutes les grâces que vous m'avez faites pendant ce jour ! »

Vous voyez bien que ce serait contre nature. Votre cœur vous crie qu'il ne faut pas être ingrat.

2. Dieu est notre créateur, nous ses créatures ; nous devons donc l'adorer. Nous sommes dans la peine, dans l'angoisse, dans l'indigence ; mais nous savons qu'il est riche, compatissant et bon ; que lui seul peut nous aider, alors que les hommes ou ne le peuvent ou ne le veulent pas ; est-ce que nous ne nous sentons pas irrésistiblement portés à le prier ?

Ces sentiments sont dans notre nature, tellement qu'il faut que nous luttons contre nous-mêmes pour ne pas les exprimer.

Or, ces sentiments, c'est la *religion*, c'est-à-dire le lien moral qui nous relie à Dieu. Elle nous est donc naturelle.

De plus elle nous éclaire, elle nous parle ; elle nous détermine des devoirs, en nous imposant des lois ; elle dirige notre conscience, elle est l'étoile qui la conduit sûrement dans la vie. Cette lumière c'est Dieu même qui l'a allumée dans notre conscience ; cette voix qui parle c'est la voix du Maître. Et nous ne contestons pas la lumière, nous ne discutons pas la voix, parce que nous savons encore que Dieu est notre juge, qu'il nous dicte ses volontés et qu'il voit si nous les accomplissons.

Nous pouvons résister à sa loi, mettre en quelque sorte un écran entre notre conscience et sa lumière calme, impérieuse, qui nous sollicite ; la loi n'en oblige pas moins, et la lumière continue à luire, indéfectible et gênante, car elle provoque en nous le malaise et le remords. Ce malaise, ce remords sont des preuves irréfragables que le regard de Dieu demeure attaché sur nous, et que ses prescriptions nous obligent. Nous ne pouvons nous défendre de reconnaître qu'il est le Maître, et donc que nous devons lui obéir ; le Juge, et donc que nous demeurons ses justiciables.

Tous les hommes ont cru cela, même quand les

traditions primitives se furent déformées. Nos pères, les Gaulois, qui adoraient Teutatès, les Grecs civilisés, la famille romaine, tous les peuples de l'antiquité, divisés sur tant de points, s'entendaient sur ces vérités fondamentales : il y a une divinité, les hommes ont une âme qui s'incline devant cette divinité, qui la prie, qui demeure en communication constante avec elle. C'est cette pensée qui dirige la vie des hommes comme celle des peuples, qui préside aux lois, qui produit les dévouements, qui donne du courage pendant les batailles. On offre des sacrifices à Odin, à Jupiter, à Minerve, même à la Peur, afin qu'elle ne jette point le trouble dans l'âme du guerrier, dans les esprits et dans les volontés. En fait, l'histoire de l'humanité est remplie des relations entre les hommes qui ont besoin, qui souffrent, qui tremblent, et la Divinité qui est puissante, consolatrice et réconfortante.

Non seulement la religion nous est naturelle, mais elle nous est encore affirmée par l'histoire, elle ne peut pas se séparer de l'âme humaine.

II

1. « Savez-vous, écrivait Proudhon qui se disait impie, que nous n'avons pas encore remplacé ce sentiment profond de morale intérieure qu'on appelait sentiment religieux, qui donnait un caractère si haut à l'homme, à la femme, à la famille ? Misérables, qui croyez que cela se remplace avec de la critique et des phrases !... Il faut revenir aux sources, chanter le divin, nous retremper dans une vénération qui nous soit en même temps un bonheur... »

Ce jour-là, il avait une de ces intuitions qui lui venaient de sa puissante logique. Par quoi en effet remplacer le sentiment religieux, dans l'homme, dans la famille, dans la société ? Comment l'enfant luttera-t-il contre ses défauts, sa gourmandise, sa passion du mensonge, son instinct de désobéissance ? Comment l'homme résistera-t-il à ses convoitises ? Nous disons à l'enfant : « Fais cela pour le bon Dieu ! » A l'homme : « Ne transgressez pas la loi divine : votre conscience est là qui porterait contre vous le premier jugement, lequel serait aussi celui de Dieu. Soyez généreux, Dieu vous récompensera, et déjà dans votre cœur vous vous sentirez heureux ! » Nous disons cela, au nom du sentiment religieux qui vit en nous ; et l'enfant nous écoute, et l'homme dit : « C'est vrai ! Je resterais digne de Dieu, digne de moi-même ! »

Et nous apportons de fortes et irrésistibles raisons.

Au soldat qui va défendre son pays et qui jouera sa vie demain sur le champ de bataille, nous ajoutons : « Non seulement tu seras un homme, mais un héros ! Tu seras peut-être victime des balles ou des canons de l'ennemi, mais Celui qui t'enlève la vie terrestre te fait conquérir une autre vie plus sûre et plus heureuse : celle du ciel. Dieu couronne ainsi ceux qui tombent martyrs pour leur patrie ! »

Mais au nom de quel principe lui persuaderez-vous, s'il n'a pas l'idée religieuse, qu'il doit sacrifier son existence, — son unique bien en ce monde, — et disparaître pour que les autres vivent et que la patrie soit sauvée ? La religion promet le ciel, vous ne promettez que le néant ; comment voulez-vous qu'il vous écoute, qu'il se passionne et qu'il meure pour le néant ?

2. Tout cela est incohérent et insensé. Le croyant qui va à la mort tremblera peut-être tout d'abord, car l'homme a naturellement horreur de la mort ; mais la pensée que la balle qui l'atteindra le mettra sur le chemin du ciel, lui rendra le courage. L'autre qui ne croit pas, quel motif invoquera-t-il afin de vaincre la lâcheté naturelle qui le pousse à fuir pour sauver sa peau ? L'honneur ? C'est un sentiment louable qui a prise sur les grandes âmes ; mais les âmes vulgaires et positives n'hésiteront guère entre l'honneur et l'intérêt : elles suivront l'intérêt.

L'honneur n'est vraiment puissant que s'il repose sur des convictions, sur de hautes idées, de nobles ambitions, comme la délivrance des Saints Lieux par exemple : c'est ce qui fit marcher Godefroy de Bouillon, — ou la délivrance de la patrie, de la France aimée du Christ : c'est ce qui inspira Jeanne d'Arc.

Otez l'idée religieuse, l'homme est mal défendu contre ses passions, la patrie est mal défendue contre ses ennemis. J'ajoute que l'ordre social est ébranlé, que la porte est ouverte à la révolution, à l'anarchie, et que le plus hardi, le plus fort entrera et s'emparera par la violence de ce qu'il voudra.

Un philosophe socialiste, Pierre Leroux, fait dire à un homme du peuple : « Vous m'avez prouvé qu'il n'y a rien au delà, rien que j'aie à espérer ni à craindre, eh bien ! je veux ma part d'or et de fumier, je l'exige et on ne me la refusera pas ! » Que répondrez-vous de convaincant à ces paroles, qui ont au moins le mérite d'être logiques et qui sont dans la bouche de tant d'hommes aigris, à qui l'on a arraché la foi, les sentiments religieux ?

Tout homme qui réfléchit, qui raisonne, qui étudie la vie et qui se demande où il va, pourquoi il est en ce monde, a besoin de réponses solides qui le satisfassent et le rassurent. Seule la religion est capable de les donner. L'état fiévreux de notre milieu social, les études littéraires, la science, la philosophie pourront un instant distraire un esprit emporté par le tourbillon des idées et des événements. Mais l'heure vient toujours où le calme s'établit, où les voix intérieures parlent, interrogent. L'homme alors, même parvenu au sommet des honneurs et de la renommée, voit le vide de toutes les théories qui l'ont un instant passionné peut-être, illusionné et déçu certainement ; il sent qu'il lui manque une chose essentielle, et s'il est sincère il se dit : « Ce qui m'a manqué, c'est la religion, c'est Dieu ! » Et il est effroyablement malheureux.

POUR LES TERTIAIRES DE SAINT-FRANÇOIS

AVANT-PROPOS

Chacun sait que, sur les instances réitérées des Papes Léon XIII et Pie X, le Tiers-Ordre franciscain a pris dans l'Eglise un développement considérable et s'est répandu partout. Il n'est guère de paroisse quelque peu populeuse dans laquelle il ne compte un certain nombre d'adhérents, lesquels se réunissent une fois par mois, conformément à leurs Règles.

Les prêtres chargés de présider ces réunions nous ont souvent demandé de faire place, dans l'Ami du Clergé, à des instructions particulières, dont ils puissent s'inspirer dans leurs entretiens.

Ce désir s'explique aisément. Les Tertiaires composent, en effet, des auditoires spéciaux. — Ils forment une élite : et l'on ne doit pas parler à une élite comme on parle au commun des fidèles. — Ils se proposent de réaliser un idéal de vertu plus élevé : il faut les aider à atteindre cet idéal. — Ils ont une dévotion toute particulière envers leur fondateur et leur modèle, le séraphique S. François d'Assise : c'est justice que la parole sainte, quand elle s'adresse à eux, revête ce qu'on peut appeler la nuance franciscaine, laquelle, disons-le bien vite, est une nuance profondément évangélique.

Un auditoire de cette nature demande, évidemment, une prédication appropriée.

Cette prédication, l'Ami du Clergé va essayer de l'offrir à ceux d'entre ses lecteurs à qui elle peut être utile.

Jusqu'à nouvel ordre, nous donnerons chaque mois sous ce titre : Pour les Tertiaires de Saint-François, une instruction destinée aux membres des Fraternités.

Ces instructions seront essentiellement pratiques. Elles supposent qu'avant leur admission les Tertiaires ont pris connaissance des règlements du Tiers-Ordre, de ses privilèges, et même du fonctionnement de ses Fraternités. Elles laisseront donc de côté toutes ces choses. — Elles éviteront aussi ces nouveautés dont le Pape Pie X a écrit, dans sa lettre du 8 septembre 1912 aux Généraux de l'Ordre franciscain, qu'elles détourneraient les Tertiaires des voies tracées par leur saint Fondateur et iraient contre sa propre volonté.

Que diront-elles donc aux membres du Tiers-Ordre ? — Elles leur apprendront à devenir d'excellents paroissiens, modèles de tous les autres, et, pour cela, à réaliser, par de continuels progrès dans la vertu, toute la perfection morale à laquelle Dieu les invite et en vue de laquelle ils ont dû entrer dans le Tiers-Ordre.

I

LE BUT ET L'ESPRIT DU TIERS-ORDRE

Mes bien chers frères,

Le Tiers-Ordre de Saint-François constitue, dans la paroisse, un groupement digne d'une considération particulière.

Les mérites incomparables de la grande famille franciscaine, dont il fait partie, la haute réputation dont il a toujours joui dans l'Eglise, les faveurs dont le Saint-Siège l'a comblé, la règle spéciale qu'il observe, les services qu'il a rendus dans le passé et peut rendre dans l'avenir, la qualité aussi des personnes dont il se compose et leurs ardents désirs d'avancement spirituel, le recommandent vivement à la sollicitude du pasteur. Conscient de ses droits à une culture religieuse plus intense, je me suis demandé ce que je pourrais bien faire pour la lui assurer ; en d'autres termes, quel moyen je pourrais employer pour aider les Ter-

tiaires à réaliser la pensée de leur saint Fondateur et à vivre suivant l'esprit de leur institution. Réflexion faite, il m'a paru que ce moyen se trouve dans une prédication spéciale, appropriée à leurs obligations personnelles, disant avec détails et dans un sens pratique ce qu'il leur convient de faire et ce qu'ils doivent éviter.

Or, cette prédication particulière au Tiers-Ordre, je l'inaugure aujourd'hui devant vous.

Le premier devoir des membres d'une Société, quand ils veulent sérieusement être à elle, se montrer dignes d'elle et accomplir son œuvre, est de considérer son but et de s'inspirer de son esprit. Ce premier travail rectifie les volontés, assure la bonne direction des efforts et prévient les écarts. C'est pourquoi, Tertiaires de S. François, je me sens obligé de vous dire, avant toute autre chose et dès mes premières paroles, *quels sont le but et l'esprit du Tiers-Ordre*. Quand vous aurez bien saisi cette notion préliminaire ; quand vous aurez reconnu les principes auxquels votre association obéit, ses exigences, ses aspirations ; quand vous vous en serez intimement pénétrés, la tâche qu'il vous faudra remplir pour devenir des Tertiaires dignes de ce nom se définira pour vous avec une netteté parfaite.

Suivez donc avec attention le triple témoignage auquel je vais demander de nous renseigner à cet égard.

I

Je consulterai d'abord *les origines* du Tiers-Ordre.

S. François d'Assise avait institué son premier Ordre, celui des Frères, depuis treize ans, et son second Ordre, celui des Sœurs, depuis neuf ans, quand, l'an 1224, il fut amené à prêcher au bourg de Carnerio, dans la vallée de Spolète. Là sa parole suscita parmi les habitants un tel enthousiasme que, voulant à tout prix assurer leur salut, tous, hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, allaient abandonner leurs maisons et leurs affaires pour se mettre à sa suite. Ce beau projet lui parut avec raison impraticable. Sa réalisation eût violé trop de devoirs impérieux et compromis trop d'intérêts importants. Il essaya donc d'amener ses auditeurs à y renoncer. Il n'y réussit pas aisément. La résistance de ces braves gens ne cessa que quand il leur eut donné une règle de vie particulière, promettant qu'elle ferait d'eux, s'ils l'observaient, d'excellents chrétiens et les rendrait dignes des récompenses éternelles. Cette règle, il l'avait déjà promise à d'autres populations, mais sans la donner encore. Cette fois, il lui fallut s'exécuter. Il la formula donc, mais de vive voix. En même temps, il déterminait le costume à porter par les personnes qui l'adopteraient : c'était un vêtement de couleur cendre, avec une corde pour ceinture. Son troisième Ordre, ou *Tiers-Ordre*, était fondé. C'était le premier institut de cette sorte que l'Eglise voyait naître dans son sein. — Mais, remarquez-le, destiné aux laïques, ouvert aux deux sexes, fait pour les gens du monde, il se proposait, comme l'in-

dique le récit que vous venez d'entendre, de les aider à mener une vie sérieusement chrétienne.

Avant d'écrire la règle nouvelle, S. François voulut lui faire subir le contrôle de l'expérience.

De Carnerio, il la transporta lui-même à Poggibonzi, en Toscane, puis en d'autres localités. A vrai dire, il ne prêcha plus nulle part sans enrôler dans son Tiers-Ordre les personnes qui désiraient recevoir de lui leur genre de vie. C'est alors qu'il y fit entrer ces époux Luchesius ou Lucius, qui en devinrent bientôt les modèles, et ce Mathieu de Rubeis, de la maison des Orsini, dont le fils, suivant la prédiction du Patriarche séraphique lui-même, devint Pape sous le nom de Nicolas III. — Des centres ainsi créés par S. François, le Tiers-Ordre rayonna aussitôt. Ils se répandit en peu de temps dans toute l'Italie et même au-delà. Mais, partout, les lois que le grand saint lui avait données se montraient fécondes en fruits de salut. Tout en restant généralement dans le monde, les Tertiaires paraissaient n'être plus du monde. Ils s'appliquaient de toute leur énergie à réaliser et ils réalisaient en effet l'idéal évangélique.

La règle donnée par S. François fut implicitement approuvée dès l'année même de l'institution du Tiers-Ordre (1224), puis, trois ans plus tard (1224), par le Pape Honorius III, puisqu'à ces deux dates Honorius prit les Tertiaires sous sa protection. Cependant, elle ne paraît pas avoir été écrite, ou approuvée comme écrite, avant la mort de son auteur. L'approbation solennelle du Saint-Siège devait lui être donnée en 1289, par le Pape Nicolas IV.

Dès les premiers mots de la Bulle d'approbation, Nicolas IV qualifie cette règle en l'appelant *une voie qui sert pour monter à Dieu* : « *viam ascendendi ad Deum.* » — Evidemment, ce mot caractérise, avec la règle du Tiers-Ordre, son but et son esprit. On se fait Tertiaire et on vit en Tertiaire pour monter vers Dieu.

Mais jetons un regard sur ces règles elles-mêmes.

Quand je les considère avec attention, j'y reconnais un reflet évident des lois que s'imposent les Ordres religieux. Ainsi : — les Ordres religieux prescrivent à leurs membres un costume uniforme, généralement très simple et même austère. Le Tiers-Ordre a, lui aussi, ses livrées. Elles se cachent aujourd'hui sous des habits séculiers ; mais, à l'origine et pendant longtemps, elles se montraient au grand jour et se faisaient remarquer par leur couleur sombre et leur allure modeste. — Les Ordres religieux n'acceptent personne qu'après un noviciat et par un acte de profession solennelle. Ainsi fait le Tiers-Ordre. Il a son noviciat qui dure un an, et à la suite duquel les novices font profession. — Les Ordres religieux qui existaient au temps où naquit le Tiers-Ordre observaient tous d'assez grandes austérités. Ces austérités ont projeté leur trace dans la vie des Tertiaires. N'ont-ils pas leurs abstinences et leurs jeûnes multipliés ? Léon XIII a diminué ces mortifications. Il en a laissé pourtant subsister quelques-unes, soit à titre d'obligation, soit à titre de conseil. — Enfin, les

Ordres religieux se soumettent aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Le Tiers-Ordre n'exige point de vœux ; mais il impose des pratiques, et ces pratiques rappellent tout particulièrement les vertus auxquelles se rattachent les vœux de religion. Ne reconnaissez-vous pas un trait de pauvreté dans l'aumône que vos règles vous demandent et dans la sévérité avec laquelle elles condamnent le luxe et l'élégance ? En vous pressant de fuir les divertissements dangereux, n'ont-elles point en vue de vous rendre la chasteté plus facile ? Et la docilité qu'elles exigent de vous à l'égard des frères ou des sœurs en charge, de vos directeurs et visiteurs, l'obligation qu'elles vous font de solliciter les dispenses utiles, l'exclusion dont elles menacent les insubordonnés, ne sont-elles pas un vestige de l'obéissance imposée par toutes les Constitutions religieuses ? — Le Tiers-Ordre, je le sais bien et tous les auteurs qui en ont écrit le reconnaissent, le Tiers-Ordre n'est pas un Ordre religieux. Cependant, il y ressemble. La vie qu'on y mène n'est point la vie religieuse ; mais elle en porte l'image. Si je ne me trompe, l'état du Tertiaire est l'état religieux accommodé aux exigences de la vie séculière. Le Tertiaire est ce qu'on pourrait appeler *le religieux dans le monde*. — Or, personne ne l'ignore, l'état religieux a pour but suprême, sinon unique, la pratique de la perfection chrétienne.

De tout ceci, n'est-ce pas ? le but et l'esprit du Tiers-Ordre se dégagent nettement. Le Tiers-Ordre a été établi pour aider les laïques à se sanctifier ; il n'acceptait, au temps des débuts, que des chrétiens résolus à se sanctifier ; il ressemble de près aux Congrégations religieuses, parce que, comme celles-ci, il se propose de faciliter à ses membres la pratique des grandes vertus et, par conséquent, de les sanctifier. Le Tiers-Ordre est donc une *école de sanctification*.

II

Mais, voyons si la conclusion que nous tirons des origines du Tiers-Ordre ne serait point confirmée par son histoire.

Le Tiers-Ordre a toujours excité dans les âmes les plus vifs désirs de perfectionnement moral. — Ses premiers membres ont rempli d'édification le milieu au sein duquel ils habitaient. Non seulement ils pratiquaient leur règle avec docilité ; mais souvent cette règle ne suffisait point à leur soif de progrès. Alors, ils s'imposaient des vertus plus parfaites, des pénitences plus sévères, des œuvres de dévouement plus généreuses. L'un se faisait ermite et demeurait dans la solitude, soit en un lieu désert, soit dans sa propre maison. L'autre se joignait à des frères pour mener avec eux la vie commune. Celui-ci observait dans le mariage, de concert avec son conjoint, une chasteté parfaite. Celui-là se consacrait au soin des pauvres, des malades ou des enfants abandonnés. — Vers la fin du quatorzième siècle, une grande partie du Tiers-Ordre voulut se donner à Dieu plus complètement qu'on ne peut le faire en restant

dans le monde. A cet effet, elle établit, avec l'approbation du Saint-Siège, des Congrégations régulières et embrassa la vie religieuse proprement dite, avec les trois vœux habituels. Tous les pays chrétiens eurent des communautés de cette sorte, pour l'un et l'autre sexe. Parmi ces Congrégations, plusieurs ont fusionné avec le premier ou le second Ordre. Souvent aussi, les Tertiaires qui vivaient dans le monde en sortaient pour entrer dans l'un ou l'autre de ces deux Ordres. D'où cette remarque écrite dans certains livres que le Tiers-Ordre est la porte des deux autres et la pépinière dans laquelle s'opère leur recrutement. — Vous voyez, par ces détails, comment le Tiers-Ordre savait inspirer le goût et le désir de la sainteté. Ils vous expliquent aussi qu'il ait produit tant de saints : on évalue à plus de cent le nombre des Tertiaires que l'Eglise a placés sur ses autels.

Je viens de nommer l'Eglise : elle a toujours tenu le Tiers-Ordre pour un foyer de sanctification et l'a toujours traité comme tel. — Dès l'origine, puis dans la suite des temps, elle lui a prodigué les encouragements. Elle lui a accordé les indulgences sans compter ; elle a multiplié ses privilèges ; elle ne l'a jamais laissé attaquer, de quelque part que vint l'attaque, sans prendre sa défense. Durant les treizième, quatorzième et quinzième siècles, tous les Papes semblent avoir pris à tâche, à mesure qu'ils se succédaient sur le siège de saint Pierre, d'ajouter quelque faveur nouvelle à celles que les Tertiaires avaient reçues de leurs prédécesseurs.

De leur côté, les pieux fidèles n'ont jamais cessé d'avoir, du Tiers-Ordre, la même idée que leurs chefs. On la retrouve, cette idée, dans les livres que nous ont laissés les écrivains des différents âges. — Et puis, elle s'est traduite dans les faits. Chose digne de remarque : la mesure dans laquelle les générations chrétiennes avaient, comme dit l'Evangile, *faim et soif de la justice*, a toujours déterminé la mesure de prospérité du Tiers-Ordre. Aux âges de foi, quand les masses catholiques aspiraient à la sainteté, le Tiers-Ordre grandissait. On savait que la sainteté se trouvait dans ses Fraternités : on allait la leur demander. Au contraire, quand la tiédeur, l'indifférence, l'oubli des réalités éternelles sévissaient dans l'Eglise, le Tiers-Ordre diminuait. On le négligeait parce qu'on ne voulait plus des vertus qu'il enseigne. — Ce double fait montre clairement, à mon sens, quelle a été, dans la suite des siècles, l'opinion répandue parmi les chrétiens au sujet du Tiers-Ordre.

Enfin, Satan lui-même ajoutait son témoignage à tous les autres. — Chacun sait que l'éternel ennemi des âmes accueille toujours par des persécutions les institutions capables de les lui ravir. S'il avait cru le Tiers-Ordre impuissant à rendre les hommes meilleurs ou peu désireux d'y réussir, il se serait épargné la peine de le combattre. Mais il en a eu, dès le premier instant, une autre idée. Il a reconnu en lui un adversaire redoutable et résolu. Il a prévu que cet adversaire lui arracherait des multitudes. Aussi l'a-t-il com-

battu par tous les moyens. Le Tiers-Ordre était encore au berceau : et déjà Satan déchaînait contre lui toute sorte d'hostilités. L'empereur Frédéric II, en révolte ouverte contre le Saint-Siège, persécutait les Tertiaires pour leur dévouement au Souverain Pontife. Les libertins et les mondains les haïssaient à cause de leur fidélité aux maximes évangéliques. Même dans l'Eglise, toutes les antipathies, toutes les susceptibilités, toutes les jalousies que l'enfer peut inspirer aux imparfaits se déchaînèrent contre eux. On les accusa d'exagération et de singularité. On leur donna des surnoms grotesques et méprisants. On tenta de les indentifier avec des hérétiques condamnés par l'Eglise, notamment les Fratricelles. On déchaîna contre eux les colères populaires. On leur fit souffrir toute sorte de vexations. Je le répète : ces persécutions étaient un hommage. Le démon traitait le Tiers-Ordre comme il a toujours traité les ouvriers du salut ; il le combattait comme il a toujours combattu les institutions qui mettent en pratique les pures doctrines de l'Evangile.

Ainsi, l'histoire, en nous apportant le témoignage des résultats produits, celui de l'Eglise, celui de l'opinion publique, celui même du démon, confirme nos premières conclusions sur le but et l'esprit du Tiers-Ordre.

III

Il me reste à consulter, pour recueillir de leurs lèvres un troisième témoignage, les Papes qui travaillent, depuis quarante ans, à la restauration du Tiers-Ordre.

Je le disais tout à l'heure : la prospérité du Tiers-Ordre est intimement liée aux désirs de sanctification qu'éprouvent les masses populaires. Elle s'accroît ou s'affaiblit avec eux. Le moyen âge, âge de foi ardente et vive, l'avait portée très haut ; les temps modernes l'ont vue progressivement s'évanouir. C'est que, dans ces temps malheureux, la renaissance païenne, puis le protestantisme, puis le jansénisme, puis la philosophie voltairienne, puis l'esprit révolutionnaire ont affaibli et raréfié les aspirations à la sainteté. Incapables de porter, même quand il se réduit aux pratiques rigoureusement obligatoires, le joug de l'Evangile, les chrétiens dégénérés des derniers siècles n'avaient plus de goût pour les grandes vertus dont s'étaient enthousiasmés leurs aïeux. Alors, le Tiers-Ordre, autrefois si fréquenté, a été abandonné. Bien des Fraternités ont disparu, et celles qui ont survécu ont perdu une grande partie de leur importance. — Cependant, le Tiers-Ordre a toujours continué d'exister. Ni les hérésies, ni les troubles politiques n'ont pu le détruire. Dieu l'a conservé à son Eglise, non seulement comme un témoin du passé, mais encore comme un moyen de régénération pour l'avenir.

Les derniers Papes l'ont ainsi compris. Ils ont si bien vu dans le Tiers-Ordre un instrument de relèvement religieux et moral qu'ils ont tout fait pour lui rendre sa popularité et ses moyens d'action d'autrefois. Ils ont rappelé, dans des Ency-

cliques multipliées, son origine, ses bienfaits, ses privilèges. Ils ont exhorté nos contemporains à lui rendre leurs sympathies et à y rentrer. Puis, pour faire disparaître le prétexte tiré des sévérités de son règlement, ils ont modifié ce règlement lui-même; ils l'ont adouci et mis en harmonie avec nos santé affaiblies et avec les répugnances de notre siècle pour les austérités corporelles. Aujourd'hui, tout le monde peut être Tertiaire, et Tertiaire fidèle à la règle. Encore celle-ci autorise-t-elle, en faveur de quiconque en aurait besoin, des dispenses plus étendues.

Mais, dans quelle pensée les Papes d'aujourd'hui cherchent-ils à rendre au Tiers-Ordre sa splendeur et son influence? — Je l'ai dit : c'est dans la pensée que ce Tiers-Ordre ranimera parmi nous la vie chrétienne.

Dans sa lettre du 17 septembre 1882, par laquelle Léon XIII recommande l'affiliation au Tiers-Ordre, il justifie ses instances par ce fait que l'« esprit du Tiers-Ordre est entièrement et excellemment l'esprit chrétien lui-même ¹. » — Plus tard, rappelant cette lettre, il disait : « Nous l'avons écrite dans le désir et l'unique intention d'appeler le plus d'âmes qu'il se pourrait à la sainteté chrétienne ². » — Et un peu plus loin, dans cette même Constitution par laquelle il adoucissait la règle du Tiers-Ordre, il ajoutait : « L'auteur du Tiers-Ordre ne s'est point proposé autre chose qu'une pratique plus diligente de la vie chrétienne ³. »

Pie X exprimait la même idée quand il écrivait que les « Tertiaires doivent accomplir avec plus de piété que personne tous les devoirs du chrétien et donner aux autres, dans la famille et dans la cité, l'exemple des vertus chrétiennes ⁴. » — Enfin, lorsque des hommes plus ardents que fidèles aux vues de S. François ont parlé d'attribuer aux Tertiaires un rôle actif dans les compétitions d'ordre social, le Saint-Siège est intervenu pour maintenir le Tiers-Ordre dans l'esprit de son institution. Et, définissant cet esprit, Pie X écrivait : « Les Tertiaires n'ont pas à remplir d'autre mission que de pratiquer la perfection évangélique et de devenir des modèles de vie chrétienne ⁵. »

* * *

Maintenant, il nous est facile de dire quels sont au juste le but et l'esprit du Tiers-Ordre. Les témoignages que nous avons empruntés à son origine, à son histoire, aux efforts récemment accomplis par les Souverains Pontifes pour sa restauration, l'ont dit eux-mêmes et avec précision.

Le but du Tiers-Ordre est de faire de bons chrétiens ; son esprit est tout simplement un esprit de vie chrétienne.

Vous conclurez de là que, comme Tertiaires, vous devez chercher uniquement à mettre l'Evangile en pratique et à observer de mieux en mieux les devoirs que votre baptême vous impose. C'est dans ce dessein que vous avez dû entrer dans le Tiers-Ordre. Y venir pour d'autres motifs serait le mal comprendre et s'en faire une fausse idée.

J'ai aussi, de mon côté, une conclusion à tirer de tout cela. C'est que, comme directeur de votre Fraternité, mon rôle est de vous aider à devenir de vrais chrétiens. C'est que mon ministère doit être ici, mieux encore qu'ailleurs, un ministère de sanctification. C'est que ma prédication, celle même que j'inaugure aujourd'hui devant vous, a le devoir de prendre pour sujet la vie chrétienne, c'est-à-dire sa notion, les raisons pour lesquelles elle s'impose, ses vertus, ses ressources, ses difficultés et les moyens qu'elle nous offre de les vaincre.

S. François d'Assise était un jour en prières sur le mont Alverne. Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Je t'ai beaucoup donné jusqu'ici : donne-moi quelque chose à ton tour ! » — « Je n'ai plus rien à donner, répondit le saint. J'ai tout quitté pour vous suivre. Il ne me restait que mon corps et mon âme : je vous les ai livrés depuis longtemps. » — « Cherche, reprit Jésus-Christ, et vérifie si vraiment tu n'as rien ! » — François plonge la main dans son vêtement de bure, pensant bien n'y rien trouver. O merveille ! Il y trouva une pièce d'or toute resplendissante, et l'offrit aussitôt au divin Maître. Sur une seconde et une troisième invitation à rechercher encore, il trouva une seconde pièce d'or, puis une troisième, l'une et l'autre également belles, et qu'il donna comme il avait donné la première.

Les historiens de S. François ont attribué à ces trois pièces d'or une signification figurative. Ils y ont vu une image des trois Ordres que le saint patriarche a institués. — Certes ! le premier et le deuxième Ordres franciscains sont de belles pièces d'or. Ils brillent, dans l'Eglise, de tout l'éclat d'une éminente sainteté. — Il appartient au Tiers-Ordre de pratiquer, de son côté, les hautes vertus représentées par la troisième pièce d'or.

Nous travaillerons, n'est-ce pas ? pour notre part, avec toute la bonne volonté dont nous sommes capables, à réaliser le gracieux symbole. Nous nous dépouillerons de tout ce qui pourrait altérer la pureté de notre vie ; nous conformerons notre conduite aux préceptes et aux recommandations du Sauveur ; nous pratiquerons une religion bien entendue et exempte des altérations que les mondains font subir à la leur ; nous serons enfin, nous serons tous ensemble et même chacun pris à part, cette troisième pièce d'or brillante et sans alliage que notre Père séraphique offrit à Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

¹ « Ejus spiritus omnino excellenterque christianus. » (Leo XIII, Ep. encyc. de tertio Ordine seculari, 17 sept. 1882).

² « Hac voluntate atque hoc unico proposito ut quanto plures... ad sanctitatis christianæ laudem... revocentur. » (Leo XIII, Constit. de lege Franciscanum Tertii Ordinis sæcularis, 30 mai 1883).

³ « Neque quicquam spectavit aliud Auctor sanctissimus quam ut... diligentius vita christiana exerceretur. » (*Ibid.*).

⁴ « Quod facere omnes Ecclesiæ filii debent, id multo religiosius ipsi (Tertiarii) faciant... et intra domesticos parietes et in luce civitatis documento aliis sint christianarum virtutum. » (Pius X, Litt. 5 mai 1909).

⁵ « Tertii Ordinis institutum in hoc consistere ut sodales evangelicæ perfectionis præcepta in quotidianum usum deducant et christianæ vitæ exemplar ceteris ad imitandum proponant. » (Pius X, Ep. de disciplina Tertii Ordinis caute moderanda, 8 sept. 1912).

ALLOCATION POUR UNE FÊTE DES VÉTÉRANS

CATHOLIQUES ET PATRIOTES

Mes chers amis,

Un spectacle qui, à l'heure présente, nous console de bien des tristesses, c'est le réveil du patriotisme. Il n'est plus, le temps où l'on parlait de traîner dans la boue le drapeau de la France, où des bandes de soldats avinés passaient, en chantant l'*Internationale*, sous les yeux de leurs officiers consternés et impuissants. Sous la menace et les provocations de l'étranger, le patriotisme qui semblait éteint s'est ranimé, comme un feu couvant sous la cendre se ranime au souffle de l'orage. La France a compris que, pour sauver son honneur et maintenir l'intégrité de son territoire, il lui fallait secouer sa torpeur et sortir de la trompeuse sécurité où les prédicants du pacifisme à outrance voulaient l'endormir. Avec une générosité réfléchie, elle a accepté la nouvelle loi militaire avec tous les sacrifices qu'elle comporte, et ce beau geste a relevé son prestige aux yeux de l'Europe. Notre drapeau, qui depuis si longtemps semblait en berne, remonte vers l'azur où il flotte plus fièrement ; et les nations de proie qui nous guettent, n'attendant qu'une occasion pour se jeter sur nous, sentent que l'heure n'est pas encore venue de sonner l'hallali.

I

Parmi ceux qui acclament aujourd'hui le drapeau, il en est qui naguère encore le regardaient avec indifférence, mépris ou colère, comme un emblème de sentiments et d'institutions surannés. C'étaient des intellectuels grisés d'humanitarisme et d'internationalisme. L'heure leur semblait proche où toutes les nations, unies dans une société fraternelle, mettraient bas les armes et soumettraient leurs différends à un tribunal d'arbitrage. Mais il leur a fallu déchanter. Quand l'ennemi héréditaire est là, aiguissant son épée pour l'attaque, une nécessité s'impose, évidente, à tout homme de bon sens : c'est qu'il faut être prêt à la riposte. Ou bien renoncer à notre titre de Français et devenir les sujets du Kaiser, ou bien être assez forts pour nous défendre ; ou le képi, ou le casque !... Cette alternative a fait réfléchir plus d'un qui, après avoir partagé les illusions généreuses du poète, a répété après lui :

Mon compatriote, c'est l'homme.
Naguère ainsi je dispersais
Sur l'univers ce cœur français :
J'en suis maintenant économe.
J'ai compris que j'ai tout reçu,
Mon foyer et tout ce qui m'aime,
Mon pain et mon idéal même,
Du peuple dont je suis issu ;
Et que j'ai goûté dès l'enfance
Dans les yeux qui m'ont caressé,
Dans ceux même qui m'ont blessé,
L'enchantement du ciel de France.

Ce sera notre honneur à nous, membres de l'Association des Vétérans des armées de terre et

de mer, de n'avoir pas eu à changer d'opinion. Tels nous étions quand notre œuvre s'est fondée, tels nous sommes encore aujourd'hui.

Et faut-il s'en étonner ? Pour la plupart, mes chers amis, vous avez connu l'humiliation de la défaite et les tristesses de l'invasion. Le souvenir de l'année terrible, demeuré vivant dans vos âmes, vous a mis en garde contre des théories fausses et des rêves décevants. Fidèles à votre fière devise : « Oublier, jamais ! » vous avez gardé le tenace espoir de la revanche, l'ardent désir d'entendre un jour toutes les cloches de France chanter à l'unisson le *Te Deum* de la victoire ; et comme ces soldats qui, plutôt que de laisser leur drapeau tomber entre les mains de l'ennemi, se le partagent entre eux et en cachent les morceaux sous leur uniforme, vous portez chacun dans votre cœur l'image de la patrie mutilée, en attendant le jour où elle pourra se reconstituer plus forte, plus belle et plus glorieuse que jamais.

Je dois ajouter que ces sentiments qui vous animent sont communs à tous les catholiques de France. Dans une récente enquête ayant pour objet de démêler les tendances de la génération contemporaine, un témoin dépose que, parmi les catholiques de son entourage, il n'en connaît pas un seul qui ne soit patriote. — Chacun de nous, n'est-il pas vrai ? pourrait souscrire à ce témoignage. Connaissez-vous un seul catholique sincère qui n'aime la France et ne soit prêt à se dévouer pour elle ? Notre patriotisme ne s'est jamais démenti ; et, pour le remarquer en passant, cette fidélité n'a pas été sans mérite. S'il est vrai de dire avec le proverbe : « Où l'on est bien, c'est la patrie : *Ubi bene, ibi patria*, » les catholiques auraient eu quelque raison de se détacher de la France. En effet, depuis tantôt un demi-siècle, ils n'ont plus aucune part au gouvernement d'un pays qui est le leur. On les tient à l'écart et en suspicion comme des rois dépossédés. On les a blessés dans leurs sentiments les plus chers. Ils ont vu coup sur coup l'image de leur Dieu enlevée des prétôires, des hôpitaux, des écoles ; leurs religieux expulsés, spoliés, exilés ; les biens de leurs églises, ce patrimoine sacré des morts, mis sous séquestre et finalement confisqués... C'est à se demander si dans un pays luthérien, anglican ou turc ils eussent été plus malmenés.

Cependant la pensée n'est venue à aucun catholique d'abjurer son titre de Français et de réclamer l'appui de l'étranger. Ils se sont au contraire attachés plus fortement à cette France qui les traitait en marâtre ; et, fidèles jusque sous les coups, ils lui ont dit : « Tu auras beau me rebuter et me frapper : je n'oublierai jamais que tu es ma mère. »

Voici, à ce propos, un fait significatif. Les Trappistes ont en Palestine un couvent qui, faute de ressources, tombe en ruines. Préoccupé d'étendre son influence en Orient, l'empereur d'Allemagne a fait demander récemment au général de l'Ordre de remplacer les Trappistes français par des sujets allemands, moyennant quoi il l'assurait de sa protection et de ses subsides. Savez-vous com-

ment le religieux reçut cette proposition alléchante ? « Ancien combattant de 1870, je n'ai pas besoin de réfléchir longuement ni de convoquer mon Chapitre pour répondre à Sa Majesté : la Trappe de Palestine restera pauvre, mais elle restera française. »

Et ce n'est pas là un fait isolé. Croyez bien que les religieux que le vent de la persécution a jetés sur la terre d'exil n'oublient pas cette France ingrate qui a si mal reconnu leurs services. Ils lui gardent un attachement inaltérable ; et, si elle était menacée d'une invasion, ils s'empresseraient de repasser la frontière. Comme en 1870, ils s'emploieraient dans les hôpitaux et les ambulances en qualité d'infirmiers volontaires. Ils se vengeraient de la France persécutrice en pansant ses blessures ; ils répondraient à ses mauvais traitements par des bienfaits, à ses coups par des soins, trop heureux de dissiper ainsi ses préventions et de reconquérir une place dans son cœur.

II

Tels sont nos sentiments pour la France. Ni les injustices que nous avons souffertes, ni la persécution dont nous avons été victimes n'ont refroidi notre affection pour elle. C'est de tout cœur que nous désirons sa prospérité et sa gloire. Nous la voulons toujours plus forte, toujours plus grande, car nous savons que le progrès est la condition nécessaire de la vie. Lorsqu'un arbre cesse de croître, c'est qu'il touche à son déclin ; et quand un pays s'endort dans une lâche apathie, c'est que sa fin est proche. Pour que la France vive, nous voulons qu'elle grandisse ; et c'est pourquoi nous suivons avec tant d'intérêt les exploits de notre armée coloniale qui, là-bas, sur la terre d'Afrique, est en train d'écrire une épopée magnifique et de nous tailler un empire plus vaste que celui de Charlemagne.

Mais la France s'étend bien au-delà des territoires qu'elle conquiert et s'annexe. Le soleil est partout où voyagent ses rayons, dans les espaces interplanétaires et jusque dans ces nébuleuses lointaines où il n'apparaît plus que comme un point d'or entre des milliers d'autres. De même la France est partout où rayonne son influence, où vit sa pensée et son image.

Une école de l'Alsace annexée reçut un jour la visite d'un inspecteur allemand qui posa aux élèves cette question : — « Quel est, pensez-vous, le plus grand pays de l'Europe ? »

Les petits Alsaciens répondirent tout d'une voix : — « C'est la France. » — « Que dites-vous là ? s'écria le Teuton furieux : regardez, mais regardez donc la carte ! » Et il désignait une carte géographique où l'empire allemand tenait presque toute la place, tandis que la France était reléguée dans un petit coin, presque invisible.

— « Regardez, reprit-il d'un air triomphant, et dites-moi où est la France. »

Alors un des enfants se leva et, dans un geste magnifique, se frappant la poitrine, il répliqua :

— « La France ? Elle est là, et ce n'est pas vous qui l'en ferez sortir ! »

Mot bien juste, mes chers amis, mot consolant pour nous qui vivons dans un pays amoindri par la défaite. La France, la plus grande France, est partout où il y a des esprits qui l'estiment et des cœurs qui l'aiment. Elle est dans ses colonies où ses administrateurs et ses soldats maintiennent son autorité. Elle est dans toutes les intelligences cultivées qui apprécient notre littérature et la regardent comme un modèle incomparable de clarté, d'ordre, de mesure et de bon goût. Elle est dans toutes les chrétientés évangélisées par nos missionnaires. N'oublions pas que nous avons à l'étranger 4.500 prêtres, 4.000 frères et 10.500 religieuses, qui, non seulement dans nos possessions coloniales, mais dans l'Inde anglaise, en Chine, au Japon, dans l'Amérique du Nord et la Colombie, font connaître à la fois l'Evangile et la France. Lorsqu'ils s'établissent quelque part, ils fondent à côté de leur église une école et un hôpital : une école où ils enseignent le catéchisme, mais aussi notre langue ; un hôpital où leurs soins désintéressés et leur infatigable dévouement font aimer et bénir la douce France. Douce France en effet, France glorieuse dont la clarté bienfaisante rayonne jusque sur les peuplades les plus reculées du continent noir, jusque sur les Esquimaux perdus aux extrêmes limites de la terre habitable, comment les malheureux qui éprouvent ta bonté ne te rendraient-ils pas un peu d'amour ? Et comment les enfants, témoins de tes conquêtes pacifiques, ne seraient-ils pas fiers de toi ?

* * *

Un livre qui en ce moment fait fureur en Allemagne prédit que le vingtième siècle verra la fin de la France. Un jour viendra, qui, assure-t-on, n'est pas loin, où la France dépeuplée par le vice, affaiblie par ses discordes intestines et débilitée par l'alcoolisme, succombera sous l'effort combiné de ses ennemis. Chacun selon ses dents se partagera la proie. L'Italie aura la Provence et le Languedoc ; l'Angleterre, en récompense de sa neutralité, recevra la Picardie et l'Artois, et l'Allemagne prendra tout le reste. Pour ôter aux Français tout espoir de relèvement, on les dispensera du service militaire. On se donnera garde de leur inspirer l'esprit de discipline et le courage qu'exige le métier des armes. On les laissera s'anémier peu à peu dans la mollesse et le vice jusqu'au jour où ils disparaîtront tout à fait sous le flot toujours plus pressé des conquérants.

A ces déclamations haineuses, qu'il nous suffise d'opposer le beau vers de Henri de Bornier dans *la Fille de Roland* :

France, il ne faut jamais désespérer de toi.

Non, il ne faut jamais désespérer de la France, car après les plus grands désastres, après les invasions normandes, après la guerre de Cent ans, après les ravages de la grande Révolution et les mutilations de l'année terrible, elle s'est toujours

relevée, meurtrie mais confiante. Il y a dans la France plus de ressources que ne croient ses ennemis et ses enfants eux-mêmes. Il ne faut donc pas dire : « C'est fait de la France, sa dernière heure a sonné, » car ce que les prophètes de malheur prennent pour le glas de l'agonie pourrait bien être un carillon triomphal, annonciateur de la résurrection.

A nous, mes chers amis, de contribuer à la restauration morale et sociale de notre pays. La France est un édifice composé de pierres vivantes qui sont nous-mêmes. Tâchons d'être des pierres résistantes, bien taillées, qui se mettent d'elles-mêmes à leur place et sur lesquelles on puisse faire fond ; en d'autres termes, soyons des hommes de devoir qui ne transigent jamais avec leur conscience et sachent au besoin appuyer les autres. Développons en nous les vertus naturelles et chrétiennes, la tempérance, l'honnêteté, le dévouement, qui sont aussi les qualités d'un bon patriote. En vivant selon l'Evangile, nous servirons efficacement notre pays, car celui qui est fidèle à sa religion ne l'est pas moins à sa patrie, et ce sont les meilleurs chrétiens qui font les meilleurs soldats.

SERMON POUR UNE VÊTURE AU CARMEL ¹

DE LA VIE D'IMMOLATION AU CARMEL

Ad immolandum Domino veni.
Je suis venu pour immoler au Seigneur. (I Reg., xvi, 2).

Mes frères,

Le Seigneur ayant rejeté Saül à cause de sa désobéissance, envoya le grand-prêtre Samuel à Bethléem pour y choisir un roi parmi les enfants d'Israël. A son arrivée, les Anciens de la ville se montrèrent fort surpris de sa présence subite au milieu d'eux et ils lui en demandèrent la raison. L'homme de Dieu leur répondit, comme il avait été convenu avec le Seigneur : « Je suis venu pour immoler à Jéhovah... Venez avec moi, nous offrons ensemble le sacrifice ».

Ma chère Sœur,

Quand, sur l'appel de Dieu, vous êtes venue à ce Carmel, vous avez, pour vous en faire ouvrir la porte, redit aux Anciennes de la Communauté des paroles semblables à celles-ci : « Ma Mère, mes Sœurs, me voici au milieu de vous pour immoler au Seigneur ma personne et ma vie ; ensemble nous immolerons mieux la victime ». Et aussitôt les portes et les cœurs s'ouvraient pour vous introduire dans l'antique famille des grandes immolations.

Puis, le temps de la première épreuve passé, vous avez dit à ceux que vous aviez naguère quittés, à vos parents et à vos amis : « L'holocauste que j'ai tant désiré offrir va commencer, venez avec moi, nous immolerons ensemble ».

Alors sont accourus pour vous assister ces chers

parents, qui confirment dans une sainte joie le sacrifice de la séparation accompli déjà dans une foi si héroïque. Nombreux sont venus aussi ces dignes membres de votre famille où la bénédiction du ciel a multiplié les vocations sacerdotales et religieuses. Avec eux je vois groupées autour de vous ces âmes d'élites, seconde famille que la droiture de votre intelligence et la délicatesse de votre cœur vous ont suscitée. Bien plus nombreux encore sont présents en esprit les membres de ces deux familles du sang et de l'amitié que retient au loin soit le devoir, soit une trop longue distance. Non moins présente aussi de la même manière, je vois la multitude des âmes que votre surnaturelle sympathie et votre irrésistible apostolat portaient si bien à Dieu.

Et nous voici tous ensemble, avec vous surtout, ma Révérende Mère, et avec vous, mes chères Sœurs, pour commencer sous la protection et avec l'aide de la Reine du Carmel l'immolation religieuse de celle qui dans le monde fut notre fille, notre sœur, notre amie ; une fille, une sœur, une amie par excellence !

I

Dans son idée première, le sacrifice est avant tout l'offrande de la créature au Créateur. « Sais-tu, ma fille, disait un jour Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, sais-tu ce que tu es et ce que je suis ? Si tu apprends ces deux choses, tu seras bien heureuse. Tu es celle qui n'est pas, et moi je suis celui qui suis ».

Voilà, mes frères, le mot lumineux qui nous donne la raison essentielle du sacrifice.

Ayant conscience en effet qu'elle vient de Dieu, qu'elle est de Dieu et qu'elle est pour Dieu, la créature acquiesce volontiers à cette dépendance et à cette fin ; puis, par un don libre et total d'elle-même, elle fait retour à son Auteur pour une adoration plénière ou pour une louange pure, ou enfin pour une supplication parfaite. Du côté de Dieu ce témoignage est un droit, du côté de la créature il est un devoir et un besoin.

Les esprits célestes eux-mêmes y sont soumis et ils s'en acquittent parfaitement. Voyant Dieu, sa nature et ses droits dans sa propre lumière, leur être tout entier s'efface, s'abîme, s'anéantit dans une adoration sans fin, d'où ils ne cessent de rapporter à leur Créateur la gloire et les perfections de leur merveilleuse nature.

Placée à l'autre extrémité de l'échelle des êtres, la nature inanimée, n'échappe point à cette loi qu'elle tient de son origine. Regardez, écoutez ; et vous verrez, vous entendrez les infiniment petits comme les infiniment grands publier chacun à sa façon la gloire de leur Auteur.

L'homme à son tour doit participer aux hommages de la création, et parce qu'il est un être intelligent, il doit aller lui-même jusqu'à Dieu pour reconnaître sa souveraineté suprême, sa bienfaisance incessante et sa toute-puissance infinie. En soi, l'expression la plus complète de cet hommage serait l'immolation volontaire de la vie à Celui de

¹ Prononcé au Carmel de Paray-le-Monial le 13 mai 1913.

qui on la tient, mais Dieu, en ce qui nous concerne personnellement, lui a substitué d'autres immolations partielles, soit du corps, soit de l'âme, dont le nombre et le degré sont fixés à chacun par sa Providence.

Voilà, mes frères, la première raison pour laquelle la Carmélite s'immole en des sacrifices dont le grand nombre et la haute qualité reconnaissent d'autant mieux les droits de Dieu sur elle et sur toute créature, dont elle se veut solidaire. Pendant ce temps, le monde égoïste, qui ne veut dépendre de personne et qui n'aime que les immolations dont il tire profit, trouve étrange une telle vie, quand encore il ne la traite pas d'insensée, voire même de criminelle. Mais les anges du ciel, ces pures et sublimes intelligences, y trouvent des âmes sœurs auxquelles ils envient l'hommage de la souffrance qu'elles, du moins, peuvent, dans un amour qui leur est propre, offrir à leur Dieu pour la réparation du péché.

II

Mes frères, depuis le péché, le sacrifice nous est plus nécessaire encore que jamais. Au lieu de l'adoration, de la reconnaissance et de la prière, l'homme a pratiqué la désobéissance, le blasphème et l'insulte ; et il faudrait, en toute justice, que le pécheur subît l'éternelle réprobation de Satan dont il s'est fait le complice.

Heureusement, le Verbe Incarné a pris sur lui de réparer le péché ; il en a même payé la rançon au-delà de son prix. Toutefois il fallait bien, en toute justice, que pour participer à la rédemption le pécheur eût soin d'opérer des œuvres personnelles de pénitence. Et cependant, malgré une étonnante facilité de salut que les démons de l'enfer paieraient de tous les prix, le plus grand nombre des hommes, la plupart des chrétiens ne font rien pour la pénitence, rien par conséquent pour leur salut. Mais alors la justice seule, et non la miséricorde, fixera leur sort éternel et ils seront tous perdus. Perdues, vos créatures, ô mon Dieu ! perdus, vos enfants, ô notre Père qui êtes dans les cieux, perdus !... « Non, jamais ! » s'écrie la Carmélite. Seigneur, vous m'avez donné un corps, je le sacrifierai pour eux, pour eux je sacrifierai aussi mon âme. Je quitterai le ciel de ma famille et de mon pays, j'immolerai tout ce qui m'est le plus cher, je m'immolerai de toute manière, je m'immolerai toute ma vie pour ces chères âmes que vous avez créées et qui ont tant coûté à votre divin Fils. Avec lui je compléterai leur pénitence ici-bas et elles n'auront plus qu'à jeter vers vous, du moins à leur dernier soupir, ce regard de supplication, de confiance et d'amour qui les sauvera. » Tel fut si souvent et si efficacement le cri de la séraphique sainte Thérèse qu'elle n'a pas sauvé moins d'âmes que l'intrépide et incomparable apôtre des Indes... des centaines de mille !

En ce qui concerne le péché, la réparation n'est pas toutefois le seul motif des immolations de la Carmélite. Elle sait, elle sent, que pour intercéder dignement, elle doit être une victime sans tache,

et alors, en même temps qu'elle s'immole pour expier les péchés d'autrui, elle s'immole encore pour se purifier elle-même de plus en plus et se préserver aussi de toute faute.

Dès l'instant qu'elle vient du néant, toute créature porte en elle un fond de faiblesse qui l'incline à se détacher de Dieu pour se borner à elle-même. L'égoïsme fut donc pour l'homme la cause du premier péché ; mais depuis le péché originel et en conséquence de ce péché, cet amour de lui-même est devenu excessif autant qu'exclusif et l'entraîne sans cesse sur la pente de sa déchéance à vouloir du bien soit à son corps, soit à son âme, en tout ce qui peut contenter leurs inclinations naturelles, lors même que Dieu serait offensé et le salut compromis. Tantôt c'est la révolte de l'esprit contre Dieu par l'orgueil, tantôt c'est la révolte de la chair contre l'esprit par la sensualité. Il faudra donc y mettre une digue, y porter un remède par l'abnégation qui arrête l'orgueil et par la mortification qui tue la sensualité.

L'abnégation est le désistement actuel ou habituel de tous les droits à la jouissance que se créent et que réclament l'orgueil et la sensualité. C'est la destruction partielle ou universelle de l'égoïsme dans ses aspirations mauvaises ou dangereuses. C'est le refus, le « non » à toutes ses exigences, d'où le mot de renoncement, parce que ce « non » se redit sans cesse. La mortification, de son côté, est l'immolation, la destruction de tout funeste mouvement de vie, portant le nom d'orgueil. Et parce que c'est au moyen des sens corporels comme des facultés intellectuelles, que l'amour-propre cherche, acquiert et entretient ses satisfactions, c'est aux organes de l'amour-propre que la Carmélite s'attaque, soit pour le prévenir, soit pour le chasser. Par ce travail incessant d'abnégation et de mortification, la Carmélite dégage ses facultés physiques et morales des scories originelles et se refait, en droiture, une nature où elle revient à quelque chose de l'état primitif où l'âme ne voulait, n'aimait, ne cherchait que Dieu. De cette sorte, les abnégations et les mortifications du Carmel n'ont pas seulement pour effet l'expiation du péché, elles sont encore pour leurs auteurs le plus puissant moyen personnel de sanctification et de préservation.

III

Mes frères, peut-être pensez-vous que, le péché une fois expié et même déraciné, le sacrifice n'a plus sa raison d'être. Mais l'homme n'est pas seulement tenu à se préserver ou à se délivrer du péché, il doit aussi pratiquer la vertu et plus particulièrement la charité, mère et reine de toutes les vertus. Il est donc tout naturel que pour gravir le chemin de la perfection, la Carmélite qui s'immole par amour, car l'amour est au fond de tout sacrifice, s'immole encore pour aimer davantage et que dans ce but la mesure de son immolation soit de plus en plus d'être sans mesure.

L'amour est le mouvement de l'âme qui nous enlève à nous-même pour nous donner à Dieu. Tout déchu que nous soyons, l'infini nous tour-

mente et nous n'avons de paix qu'à nous reposer en Dieu. Seulement, tantôt la créature nous promet un bonheur divin et nous entraîne loin de Dieu, loin de la paix ; tantôt les faibles lueurs de la foi, les seules dont nous disposons, ne nous le montrent qu'obscur et voilé et alors nous entrons dans toutes sortes de réserves avec lui.

Vienne le sacrifice : la désillusion commence, et pour peu que survienne un attrait d'en-haut, l'âme s'éloigne des régions du péché. Le fruit de sa mortification lui est si doux que l'amertume du sacrifice ne se sent plus ; mais elle y reviendra chaque fois que la fuite du péché, beaucoup plus amer, le lui demandera, et ainsi croîtra l'amour qui garde les commandements. Bientôt ce n'est plus le sacrifice qui conduit à l'amour, c'est l'amour qui appelle à son aide le sacrifice et s'en nourrit comme d'un aliment indispensable. Oui, mes frères, indispensable à la fidélité, le sacrifice est encore indispensable à l'amour pour les âmes qui prennent leur essor vers Dieu en ligne droite, uniquement occupées ici-bas de lui plaire en tout, de lui plaire entièrement, de lui plaire toujours. Parce qu'elles ont soif de Dieu, leur amour a du même coup soif du sacrifice, non plus seulement parce qu'il dégage ou préserve l'âme de ces poussières dont se formerait facilement la boue du péché et parce qu'il la purifie des moindres traces de cet alliage qui empêche toujours quelque chose de l'union divine, mais parce que le sacrifice est un don. Or, plus une âme est pure, plus elle aime ; plus on aime, plus on donne, quand on peut, le bien que l'on veut ; et au bonheur d'avoir reçu s'ajoute, enfin, le bonheur encore plus grand de donner. Donner à Dieu, c'est l'agrandir dans sa gloire ; lui donner des sacrifices, c'est lui donner ce qui de notre part l'agrandit davantage, après notre amour qu'il suscite et dont il est inséparable. Voilà pourquoi la religieuse Carmélite a faim et soif de sacrifices : pour aimer et faire du bien ; du bien à Dieu pour lui-même, du bien aux âmes pour Dieu et pour elle, du bien à elle-même afin d'être plus capable du bien de Dieu et du bien des âmes. Dans son désir enflammé de voir et de posséder au ciel, tout resplendissant de ses perfections, Celui qu'ici-bas ses sacrifices l'aident à contempler, elle meurt de ne pas mourir ; et dans le besoin qu'elle éprouve de glorifier Dieu davantage et de sauver toujours plus d'âmes, elle ne veut plus mourir, mais toujours souffrir. Doux et cruel tourment de l'amour, tu es la vie, tu es le martyre et le bonheur de la Carmélite !

Se tromperait-elle en son calcul d'amour ? Aucunement ; car sa manière de voir est également celle de Dieu qui va jusqu'à se faire complice de ses désirs de souffrance. Tandis, en effet, qu'elle multiplie ses efforts, le Seigneur multiplie ses coups. De temps en temps, il la perce de ses flèches, comme le saint homme Job, il lui fait manger un pain de larmes et l'abreuve d'amertume à pleine coupe. Il permet tour à tour tentations et troubles, obscurités et contradictions, humiliations et délaissements. Il taille à plaisir ces ceps de choix, dont

il attend les plus belles grappes ; il met en terre et y fait mourir de toutes façons ces grains de froment qui doivent donner la plus riche moisson.

Mes frères, j'ai parlé de l'immolation de la Carmélite et naturellement, pour elle comme pour vous, après avoir dit son Calvaire, je devrais montrer son Thabor. Je renonce à décrire celui du ciel, car si S. Paul lui-même, après avoir goûté au troisième ciel les joies que Dieu réserve à ses élus, n'a pu redire ce que son œil y avait vu, ni ce que son oreille y avait entendu, ni ce que son cœur y avait goûté, comment oserai-je essayer seulement de parler du bonheur et de la gloire que l'Agneau Imolé réserve pour le ciel aux Epouses crucifiées dont il fera sa garde d'honneur dans les splendeurs éternelles ?

Je vous dirai cependant, à tous, un mot divin qui calme en chacun les appréhensions de la nature en face de l'immolation. C'est l'infailible promesse de l'Evangile à quiconque quitte son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et ses biens les plus chers, afin de suivre de plus près le divin Maître : « *Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit*. Il recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre. » Le centuple, c'est-à-dire un bonheur cent fois plus grand que tous ceux dont il aurait joui légitimement dans le monde, à supposer même qu'on n'y rencontre que bonheur. Oh ! la douce joie, la profonde paix, le céleste bonheur dont déborde l'âme religieuse dans la mesure même de ses immolations, qu'adoucît et réjouit déjà le baume de l'amour divin !

En vérité, cette promesse du centuple ne s'adresse littéralement qu'à celui qui fait le sacrifice de ses parents et de ses amis par amour pour Jésus, mais n'y a-t-il pas pour ceux-ci une juste réciprocité de récompense ? Oui, à vous aussi, chers parents et chers amis, un même sacrifice sera une source de mêmes grâces, accrues encore par les prières de la piété filiale et de la sainte amitié que centuple la vie religieuse, bien loin de les diminuer. Et ces grâces, vous les recevrez pour votre vie, pour votre mort, pour votre purgatoire, pour votre éternité.

Ma chère Sœur,

Voici enfin le moment de cette première immolation où se dépouillent les livrées de ce monde et se revêt l'ornement des épouses du Seigneur. Déjà, du premier coup, vous ne perdez rien et vous gagnez beaucoup. Serait-ce perdre que de quitter un monde qui éloigne toujours de Dieu ceux mêmes qu'il n'en sépare pas ? Que n'est-ce point gagner, d'entrer en ces cloîtres bénis où l'âme vit avec plus de pureté, marche avec plus de vigilance, reçoit plus de grâces, jouit d'une plus grande paix, meurt avec plus de confiance et gagne une plus belle couronne ?

Venez donc, dans le bonheur que donne la foi, recevoir de la main de la sainte Eglise la vêtue religieuse, gage et moyen de cette sainte vie de pauvreté, de chasteté et d'obéissance qui fut ici-bas la vie du Christ, votre Maître et l'Epoux de votre âme. Vous revêtirez ensuite chaque jour, par vos

œuvres, ses innombrables vertus, préparant ainsi pour le ciel le vêtement indestructible de cette gloire qui sera toute vôtre au sein de l'ineffable Trinité. Déjà, je vous vois si heureuse d'en porter désormais le nom béni, si heureuse surtout de pouvoir désormais en contempler plus longuement l'insondable mystère ! Mais quel bonheur bien autre et bien plus grand sera le vôtre, quand, au ciel, devenue à jamais la fille du Père, l'épouse du Fils et le temple du Saint-Esprit, vous verrez face à face les trois Personnes divines en l'unité de leur substance et dans la splendeur de leurs perfections ! Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

JÉSUS DANS L'EUCARISTIE NOUS AIME : AIMONS-LE

Mes frères,

En l'année 1673, un jour dans l'octave de la Fête-Dieu, une humble et pieuse religieuse de la Visitation, — celle que nous appelons aujourd'hui la B. Marguerite-Marie, — était prosternée en adoration devant le T. S. Sacrement. Tout à coup elle fut ravie en extase. N.-S. lui apparut, debout sur l'autel, resplendissant d'une gloire surhumaine. Alors, découvrant à sa fidèle servante son Cœur brûlant d'amour pour nous, il laissa tomber de ses lèvres divines ces remarquables paroles : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son amour. Et en retour, il ne reçoit de la plupart qu'ingratitude, irrévérences, froideurs et mépris. » Telle est la plainte ineffable qui sortit du cœur de notre Dieu !

Dites-moi, mes frères, est-ce que, aujourd'hui encore, quand nous sommes à l'église bien recueillis, à genoux devant le tabernacle, il ne nous semble pas entendre cette plainte s'échapper de la petite hostie où Jésus est réellement présent avec son humanité et sa divinité ? Ne l'entendons-nous pas en ce jour spécialement, où ce bon Maître est exposé sur l'autel pour recevoir nos adorations et pour parler à nos âmes ?

Il y a en effet dans le monde tant d'hommes, tant de chrétiens qui ne connaissent pas Jésus, qui ne l'aiment plus ! Il y en a tant qui ne répondent à ses avances et à son amour infini que par l'indifférence et le mépris ! Il y en a tant qui osent même le persécuter, blasphémer contre lui et le maudire !...

Or la fête de l'Adoration perpétuelle est précisément établie pour réparer ce désordre, pour dédommager notre bon Sauveur de cette indifférence générale et pour expier ces trop nombreuses impiétés.

Je serai donc pleinement dans l'esprit de cette solennité en vous invitant à aimer davantage Celui qui nous a tant aimés. *Jésus nous a témoigné son amour infini* surtout dans le sacrement de l'Eucharistie ; nous devons lui montrer le nôtre dans

notre conduite : telles sont les deux pensées que je veux méditer un instant avec vous.

I

Jésus nous a aimés ! Il nous a aimés sans mesure ! La crèche de Bethléem, la croix du Calvaire et l'hostie de l'autel proclament hautement l'excès de son amour pour nous.

Pourquoi le Fils de Dieu est-il descendu des cieux sur la terre ? Pourquoi a-t-il quitté le séjour du bonheur et de la gloire pour venir dans la faiblesse, le dénuement et la souffrance, pour se faire petit enfant comme nous ? Parce qu'il nous aimait...

Pourquoi a-t-il voulu subir toutes les scènes de sa douloureuse passion ? Pourquoi a-t-il permis à ses bourreaux de lui infliger toute sorte de tortures et d'humiliations, de le clouer à un infâme gibet et de le mettre à mort ? Parce qu'il nous aimait...

Mais nous devrions nous demander surtout pourquoi Jésus, notre bon Maître, a décidé de s'enfermer, pendant des siècles, dans nos églises désertes et dans le tabernacle de ces pauvres églises comme dans une prison ? Pourquoi s'est-il anéanti sous les chétives apparences d'un petit morceau de pain ? Pourquoi a-t-il établi sa demeure parmi nous, au milieu de notre misère, et s'est-il condamné à rester avec nous, faibles et indignes créatures, souvent même ingrates et rebelles ?

Oh ! mes frères, admirons dans ce mystère le chef-d'œuvre de l'amour divin. De tous les bienfaits du Sauveur du monde, la sainte Eucharistie est celui où éclate avec le plus de magnificence sa bonté à notre égard. Elle est le suprême témoignage de sa charité, l'ineffable résumé de toutes ses miséricordes.

C'est bien dans ce sacrement que Jésus nous a aimés jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à l'excès, jusqu'aux extrêmes limites, jusqu'à l'infini : « *In finem dilexit eos.* » (Jo., xiii, 1). Car il s'y livre tout entier à nous, se faisant le compagnon de notre pèlerinage, la nourriture de nos âmes et notre victime de propitiation.

Autrefois les Juifs se préféraient à tous les peuples, parce que Dieu ne dédaignait pas d'habiter au milieu d'eux. « Non ! s'écriait Moïse, il n'est point de nation sous le ciel qui nous soit comparable en gloire et en honneur, parce qu'il n'en est point à qui Dieu se communique avec plus de familiarité ! » (Deut., iv, 7). C'est bien à nous qu'il appartient de tenir ce fier langage ; à nous au milieu de qui Dieu réside, non plus seulement en figure comme chez les Juifs, par l'arche d'alliance, mais en sa propre substance, avec la plénitude de la divinité. Notre Dieu demeure au milieu de nous ! Quelle douce et délicieuse pensée ! En vérité, nous sommes aussi privilégiés que ceux qui vivaient avec lui aux jours de sa vie mortelle. Nous sommes aussi heureux que Marie et Joseph à Nazareth : comme eux nous possédons Jésus ; comme eux nous pouvons converser familièrement avec lui ; comme eux nous pouvons entendre les

doux accents de sa voix parlant à nos âmes recueillies au pied de son autel ; comme eux nous pouvons nous courber sous sa bénédiction ; comme eux enfin, nous pouvons bénéficier des miséricordieux effets de sa puissance, puisqu'il nous crie à tous : « Venez à moi, vous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. » (Mt., xi, 28).

Non content de vivre parmi nous, d'être l'un de nous, Jésus veut contracter une union plus étroite encore, union que nous n'aurions jamais osé rêver. Son amour invente la sainte communion ; c'est-à-dire que Jésus, avec son humanité et sa divinité, se fera notre nourriture spirituelle. Il descendra dans notre poitrine et dans notre cœur et il s'unira si intimement à nous qu'il ne fera plus qu'un avec nous ; nous vivrons de sa vie. Jamais un pasteur n'a nourri ses brebis de sa substance ; jamais une mère n'a livré sa chair à son enfant pour lui conserver la vie. Et vous, ô mon Jésus, vous nous avez aimés au point de devenir l'aliment de nos âmes !

Dans l'Eucharistie enfin, N.-S. renouvelle son immolation pour nous. En mourant sur la croix pour notre salut, il nous a donné le suprême témoignage de l'amour. Et l'Apôtre avait raison de s'écrier : « Le Christ m'a aimé, puisqu'il s'est livré pour moi. » (Gal., ii, 20). Or, ce suprême témoignage, Jésus nous le donne encore chaque matin à l'autel et dans des circonstances plus touchantes qu'au Calvaire. « Au saint sacrifice de la messe, il s'immole, par amour pour nous, non pas une fois, mais tous les jours ; non pas en un seul lieu du monde, mais dans tous les pays, dans les grandes cités comme dans les humbles bourgades, partout où il y a un prêtre pour prononcer sur le pain et le vin les paroles sacramentelles. Il s'immole pour adorer, remercier, prier son Père en notre nom. Il s'immole pour écarter de nos têtes les vengeances célestes et nous obtenir toute sorte de bénédictions. O amour ineffable ! O amour incompréhensible ! *O sacramentum amoris ! O vinculum caritatis !*¹ »

Et pour réaliser ces inventions de son amour, que de sacrifices le Fils de Dieu doit s'imposer dans ce sacrement ! D'une part, supporter l'indifférence des uns, subir les sacrilèges des autres, être en butte aux outrages, aux blasphèmes, aux profanations d'un grand nombre !... D'autre part, anéantir sa souveraine grandeur, voiler son infinie majesté, cacher sa gloire divine. Ce n'est même plus la forme humaine, la forme d'esclave, comme dans la crèche, qu'il doit revêtir ; mais la forme d'une matière inerte, la forme d'un peu de pain. Plus que dans l'Incarnation, plus que dans la crèche, Jésus, dans la sainte Eucharistie et sur l'autel, descend donc jusqu'aux dernières profondeurs de l'abaissement. Lui, l'Etre immense, infini, devient une toute petite hostie. Lui, le Tout-Puissant, le Roi de la terre et des cieux, se condamne à l'obéissance absolue ; il ne se permet pas un seul mouvement sans le secours du prêtre.

Lui enfin, qui a tout créé, par qui tout a été fait et sans qui rien n'a été fait, se rend immobile dans le saint sacrement et semble dépouillé de toute activité !

Et tout cela, mes frères, par amour, par tendresse, par générosité pour les hommes, pour chacun d'entre nous !...

II

Après tant de bonté, ne serait-on pas en droit de se demander s'il peut bien y avoir sur la terre des cœurs qui n'aiment pas N.-S. dans la T. S. Eucharistie ? Et pourtant la multitude des ingrats et des indifférents est immense. Pour nous du moins, ne soyons pas de ce nombre.

Un missionnaire racontait un jour qu'après un an d'absence il retrouva un sauvage qu'il avait baptisé et à qui il avait fait faire sa première communion. Et comme il lui demandait s'il n'était pas dans l'intention de se confesser de nouveau pour faire ses Pâques : « Eh quoi donc ! répondit le sauvage, est-il possible de pécher encore après avoir communie ? » Il comprenait, cet homme simple et droit, que l'unique manière de répondre à l'amour de Jésus c'est de l'aimer et de lui prouver son affection par les actes. « Mon enfant, donne-moi ton cœur, » nous répète Notre-Seigneur. (Prov., xxiii, 26). Or, si notre cœur est à Dieu, on le constatera non seulement en cette belle fête de l'Adoration, mais tous les jours de notre vie.

D'abord, qui aime Jésus dans le T. S. Sacrement *pense à lui et se souvient de sa présence* dans la sainte hostie. Nous ne pouvons pas aimer sans que notre pensée aille souvent à l'objet de nos affections. « Là où est votre trésor, disait N.-S., là est votre cœur. » (Mt., vi, 21). Eh bien ! mes frères, pensons-nous à Jésus habitant au milieu de nous ? Son souvenir occupe-t-il notre esprit au moins une ou deux fois dans la journée ? Nous ne passons guère de jour sans penser à nos voisins, sans parler d'eux ou avec eux. Celui qui habite ici est seul oublié ! « On fait toujours une grande faute, disait un homme célèbre, quand on compte les habitants d'une ville ou d'un village ; on les compte tous, excepté le premier, le principal et le plus notable qui est l'Homme-Dieu. » S. François de Sales s'écriait : « Nous devrions faire cent mille fois le jour des adorations à ce divin Sacrement. » — Une manière pratique, pour les âmes pieuses, de penser à Jésus, c'est de faire souvent la communion spirituelle. Vous le pouvez en tout temps, en tout lieu, sans nuire à vos occupations et sans que personne le remarque. Il suffit que, songeant à Jésus dans le tabernacle, vous produisiez un acte intérieur de foi en la présence réelle et un acte de désir de recevoir N.-S. Faites-le, mes frères, et vous en retirerez grand profit pour vos âmes.

Celui qui aime Jésus dans le T. S. Sacrement *se plaît aussi à le visiter*. Les véritables amis éprouvent un besoin irrésistible de se voir et de communiquer ensemble. Pareillement l'âme qui aime la sainte Eucharistie se fait un délicieux bonheur d'être avec son Seigneur et Maître. Elle

¹ Chanoine Rolland, *Le Paradis sur terre*, t. I, p. 492.

goûte une joie ineffable à rendre visite à Jésus, le divin prisonnier du Tabernacle. Si donc il y a dans cette paroisse des personnes qui en ont la facilité, — quand elles devraient pour cela se déranger un peu et s'imposer quelques efforts et quelques sacrifices, — qu'elles viennent un jour ou deux dans la semaine, et même chaque matin, si c'est possible, assister pieusement au saint sacrifice de la messe. Sachez aussi trouver quelques petits instants pour venir de temps en temps saluer et visiter l'Hôte divin, notre bon Sauveur. Croyez bien que le plus heureux moment de la journée est celui où, prosterné aux pieds des autels en présence de N.-S., l'âme chrétienne se repose des vains bruits du monde sous le regard de Dieu. Quand on a un peu de foi, on ne s'ennuie jamais auprès du T. S. Sacrement. On a tant de choses à dire au Bon Dieu ! Une noble dame allait tous les soirs faire sa visite à l'église. Elle y demeurait généralement assez longtemps. Quelqu'un lui demanda ce qu'elle pouvait bien faire à l'église. Elle répondit : « J'y fais ce que fait un courtisan devant son roi, ce que fait un malade devant son médecin, ce que fait un pauvre devant un homme riche, ce que fait un affamé devant une table garnie de mets exquis. »

Quant aux personnes qui n'ont pas la facilité et le loisir de venir à l'église en semaine, qu'elles visitent N.-S. par la pensée, comme je le disais tout à l'heure : pour Jésus il n'y a pas de distance, ni d'obstacle. Surtout qu'elles s'unissent, comme faisaient nos ancêtres, au saint sacrifice, à l'heure où il est offert. La cloche les avertit ; elle est la messagère chargée d'annoncer l'immolation du Fils de Dieu : qu'elle trouve un écho dans vos cœurs !

Souvenez-vous enfin, mes frères, que la meilleure manière d'aimer N.-S. c'est de *faire sa volonté*. « *Si diligitis me, mandata mea servate*. Si vous m'aimez, observez mes ordres, mes préceptes. » (Jo., xiv, 15). Or, relativement à la sainte Eucharistie, la volonté de Jésus est d'abord que nous assistions à la messe les dimanches et les fêtes d'obligation. Par la bouche de son Eglise infaillible, à qui il veut que nous obéissions comme à lui-même, il nous dit : « Les dimanches messe entendras et les fêtes pareillement. » Malheur, mes frères, à ceux qui n'assistent plus au saint sacrifice ! Quand le dimanche n'est plus sanctifié, c'est l'irrégularité, c'est l'immoralité, c'est l'esprit d'indépendance, c'est la ruine des individus, des familles et de la société !

La volonté de Jésus est ensuite que nous le recevions par une bonne communion, au moins une fois l'an, au temps pascal. Hélas ! qu'ils sont nombreux aujourd'hui, ceux qui par ignorance, par impiété, mais surtout par respect humain ou indifférence, s'éloignent du banquet sacré, c'est-à-dire de la lumière, de la force et du vrai bonheur ! Ne les imitez pas : vous exposeriez votre éternité. « Celui qui ne mangera pas ma chair et ne boira pas mon sang, n'aura pas la vie. » (Jo., vi, 54). — Nous devons aussi recevoir Jésus dans la sainte

Eucharistie au déclin de notre existence. Ce bon Maître désire si vivement nous sauver, qu'avant d'être notre Juge il veut être notre nourriture, s'unir à nous par les liens les plus étroits et se mettre, pour ainsi dire, dans l'impossibilité de nous condamner. — Mais pour les âmes qui aiment vraiment Jésus, ce serait bien peu de ne faire que ce qui est strictement exigé sous peine de faute grave. N.-S. demande, il souhaite vivement que nous nous asseyions souvent à la Table sainte, que nous nous unissions à lui fréquemment par la sainte communion. Refuserons-nous d'accéder à ce désir ? Ce serait montrer un bien faible amour pour Dieu et mal comprendre nos intérêts. « Allez à la communion, mes enfants, disait le B. Curé d'Ars, allez à Jésus avec amour et confiance ! Allez vivre de lui, afin de vivre pour lui ! Ne dites pas que vous avez trop à faire. Le divin Sauveur n'a-t-il pas dit : « Venez à moi, vous qui travaillez et n'en pouvez plus ; venez à moi et je vous soulagerai » ? Pourriez-vous résister à une invitation si pleine de tendresse et d'amitié ? — Ne dites pas que vous n'en êtes pas dignes. C'est vrai, vous n'en êtes pas dignes, mais vous en avez besoin. Si Notre-Seigneur avait eu en vue notre dignité, il n'aurait jamais institué son beau sacrement d'amour ; car personne au monde n'en est digne, ni les saints, ni les anges, ni les archanges, ni la Sainte Vierge... Mais il a eu en vue nos besoins, et nous en avons tous besoin. — Ne dites pas que vous êtes pécheurs, que vous avez trop de misères et que c'est pour cela que vous n'osez pas en approcher. J'aimerais autant vous entendre dire que vous êtes trop malades, et que c'est pour cela que vous ne voulez point faire de remède, que vous ne voulez pas appeler le médecin... »

* *

Aimons donc la sainte Eucharistie, mes frères, aimons à communier. Qu'à l'empressement que nous mettrons à répondre aux ordres et aux conseils de N.-S., se mesure la grandeur de notre amour pour Jésus présent dans le T. S. Sacrement. Fasse N.-S. qu'au jour où il se montrera à nous pour nous juger, nous dévoilant son Cœur sacré, il puisse nous dire : « Voilà ce Cœur qui vous a tant aimés et à qui vous avez si bien rendu amour pour amour dans le T. S. Sacrement de l'autel. » Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXI

LE SACRÉ-CŒUR ET LA PRIÈRE

Mes frères,

Quand le jeune Tobie fut revenu près de son père, il lui dit, en parlant de l'ange Raphaël : « Par lui, nous avons été comblés de toutes sortes de biens. Quelle récompense pourrons-nous lui

offrir, qui soit digne de tant de services? » (Tob., XII, 3).

Est-ce que nous ne pouvons pas, et à plus forte raison, appliquer cette parole au sacré Cœur de notre divin Jésus? Est-ce que, par lui, ne nous sont pas venus tous les biens dont nous jouissons?

Méditons aujourd'hui sur un de ces bienfaits que nous lui devons : la prière. La prière qui nous met en rapport avec Dieu ! La prière qui est notre seul espoir dans nos faiblesses, dans nos craintes et dans nos fautes ! La prière à laquelle nous sommes redevables des plus douces émotions de notre vie !

Avant la venue du Sacré-Cœur sur la terre, l'humanité priait, parce que la prière fait partie de sa nature et que Dieu lui-même l'a inscrite dans son âme. Mais c'est le Sacré-Cœur qui a donné à la prière sa vraie place dans la vie humaine. Pour nous en persuader, nous n'aurons qu'à remettre sous nos yeux ses enseignements, ses exemples et ses promesses.

I

1. Le Fils de Dieu, venu sur la terre pour nous enseigner toutes les vérités du salut, devait commencer par nous apprendre la nécessité de la prière, qui est la condition indispensable de toute vie religieuse.

« Veillez et priez, dit-il, pour que vous n'entriez pas en tentation... Il faut prier et ne jamais cesser de le faire... Il faut prier toujours. Demandez et vous recevrez ; vous ne recevez pas parce que vous demandez mal. »

Reconnaissez dans cette insistence une première marque de l'amour que le Sacré-Cœur ressent pour nous. Quand une mère veut inculquer à ses enfants une recommandation qu'elle juge utile à leur bonheur, elle ne se contente pas de la leur dire une fois ; elle la répète à plusieurs reprises, et ses enfants, s'ils ont le cœur reconnaissant, voient dans cette répétition une preuve de plus qu'elle les aime.

2. Jésus ne croit pas avoir encore assez fait, en nous enseignant qu'il faut prier. Il nous met en garde contre les défauts qui peuvent vicier nos prières et les empêcher d'être entendues.

Le premier, c'est l'orgueil. Il ne faut pas prier comme les Pharisiens, qui se comparaient aux autres pour exalter leurs mérites, et qui se mettaient sur les places publiques pour parler à Dieu. Il faut s'adresser à lui avec humilité.

Le second, c'est le découragement. Il faut prier jusqu'à ce qu'on soit exaucé, et, pour nous le faire comprendre, Jésus nous cite l'exemple de cet homme qui vient au milieu de la nuit demander un service à l'un de ses amis, et qui frappe, jusqu'à ce que cet ami importuné se lève. Une des raisons les plus fréquentes pour lesquelles Dieu ne nous entend pas, c'est parce que nous cessons de prier trop tôt, et que nous nous taisons peut-être au moment précis où Dieu, satisfait de notre persévérance, allait nous accorder ce que nous lui demandons.

3. Là ne s'arrêtent pas les enseignements du Cœur adorable. Un jour, les apôtres, interprètes de toute l'humanité, lui dirent : « Seigneur, apprenez-nous à prier ! » C'était lui, sans doute, qui leur avait inspiré cette demande afin qu'il pût y répondre. A peine ont-ils achevé, qu'il leur dit : « Voici comment vous priez, » et aussitôt il leur enseigne cette incomparable prière du *Pater* que, sans lui, aucune âme humaine n'eût osé imaginer ; prière qui dépasse, en sa divine simplicité, toutes les supplications de David et des autres prophètes ; prière qui contient, en sa brièveté, le résumé complet de tout ce que nous pouvons avoir à demander ; prière qui, par ses premiers mots, établit les motifs souverains de notre confiance, puisque nous ne sommes plus seulement des sujets qui osent lever les yeux vers leur maître, puisque nous ne sommes plus seulement des coupables qui se prosternent aux pieds de leur juge pour implorer leur pardon, mais des enfants qui s'adressent au meilleur et au plus puissant des pères.

Tels sont les enseignements que nous donne le Sacré-Cœur. Ses exemples ne sont pas moins remplis d'amour.

II

Si jamais un être, sur la terre, aurait pu se croire dispensé du devoir de la prière, c'est bien notre divin Sauveur. Egal à son Père par sa nature divine, souverainement agréable à ce même Père par la perfection de sa nature humaine, n'ayant rien à expier pour lui-même, le Fils de Dieu aurait pu, semble-t-il, passer sa vie sans fléchir les genoux. Qu'avait-il à demander, lui qui pouvait tout ? Qu'avait-il à expier, lui qui était sans péché ?

Mais il était venu pour nous donner l'exemple, et c'est pour cela qu'en toute circonstance nous le voyons se prosterner devant son Père.

Il le fait au cours de ce jeûne de quarante jours qui précède sa vie apostolique.

Il le fait souvent au milieu de ses courses évangéliques. A chaque instant, nous dit le Livre sacré, il s'éloignait de ses apôtres pour prier à l'écart. Parfois même, il passait ainsi les nuits entières. Oh ! quel spectacle ce devait être pour les anges, de voir ce Dieu qui s'humiliait ainsi dans la poussière ! Et quelles prières pures, ardentes, parfaites, devaient alors monter vers le ciel, s'échappant comme des traits de flamme de cette âme admirable !

Il prie avant de rendre la vie à Lazare ; il prie avec des larmes de sang dans le jardin des Oliviers, nous donnant l'exemple de la prière douloureuse ; il prie après la Cène, pour ses disciples et pour l'Eglise qui va naître de son sang ; il prie sur la croix, alors que la soif le torture et que la souffrance tord ses membres agonisants ; il prie jusqu'à son dernier souffle.

Ce n'est pas tout encore. S'il remonte au ciel, plein de lumière et de gloire, ce n'est pas seulement pour y recevoir le prix de son sacrifice, c'est aussi afin de prier pour nous ; et s'il veut perpétuer, dans la Sainte Eucharistie, sa présence sur la

terre, ce n'est pas seulement pour se donner à nous en nourriture, mais c'est pour faire monter en notre faveur, du sein de chaque tabernacle, une prière ininterrompue !

III

Tout cela devrait être suffisant pour nous incliner vers la prière. Quand l'amour d'un Dieu nous invite à nous adresser à lui avec confiance, et quand il nous donne l'exemple de la prière, il semble bien avoir épuisé la condescendance. A tout cela, le Sacré-Cœur a encore voulu ajouter quelque chose : les *promesses*.

Et quelles promesses ? Ecoutez bien : « Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, il vous le donnera. » Il nous autorise donc à nous servir de son nom, de ce nom si grand qu'en l'entendant tout genou fléchit, sur la terre, au ciel et dans les enfers. C'est sa signature qu'il nous permet d'apposer au bas de nos demandes.

Il fait plus encore, quand il nous dit : « Partout où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux. » Et pourquoi est-il là ? Est-ce seulement pour inspirer à ses fidèles ce qu'ils doivent demander à Dieu ? Non, s'il est là, c'est aussi pour le demander avec eux.

« Mon Père, disait-il avant de rendre la vie à Lazare, je sais que vous m'écoutez toujours. » Ce divin Cœur n'a rien perdu de sa puissance sur Dieu. S'il prie avec nous, n'est-ce pas nous dire que nos prières, unies à la sienne, sont assurées du succès ?

* * *

Reconnaissez en tout ceci, mes frères, les tendresses infinies du Cœur de Jésus. Un Dieu seul pouvait jeter sur la prière tant de lumière, tant de consolation et tant d'attrait ! Pourquoi aurions-nous encore la faiblesse de nous laisser aller au doute ? Pourquoi négligerions-nous un moyen aussi doux ? Renonçons à tout ce qui, jusqu'ici, a pu nous empêcher de prier comme le Sacré-Cœur nous y invite, et faisons de la prière le grand aliment de notre vie spirituelle. Ainsi soit-il.

GATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

Saint Paul en Occident

III

LES CHRÉTIENS DE ROME

I

L'apostolat de S. Paul, comme celui de S. Pierre, dut s'exercer particulièrement d'abord sur les pauvres, les esclaves, les petites gens du peuple. Dans les régions plus élevées de la société, où les caractères étaient avilis, les mœurs dégradées, les esprits uniquement jouisseurs, il n'eût pas été écouté. Il en allait autrement des petits qui souffraient, pressurés et persécutés. Les apôtres leur

disaient qu'ils ressemblaient au Christ, qui était venu pour les sauver par ses travaux et sa passion, qui avait souffert pour expier les fautes humaines et pour apprendre à souffrir ; ils exaltaient leur dignité de nation élue et sainte, ils les encourageaient par les espérances célestes, ils leur affirmaient que ceux qui ont été esclaves dans ce monde seraient rois au ciel ; alors tous prêtaient l'oreille et venaient d'eux-mêmes à une religion si consolatrice, si douce et si bonne.

Les affranchis arrivaient ensuite. Hommes d'une intelligence supérieure et cultivée, c'est parmi eux que les familles nobles choisissaient leurs précepteurs, leurs grammairiens, les éducateurs de leurs enfants. On les avait fait étudier pour cela, car les Romains avaient non seulement les esclaves livrés aux durs travaux des champs ou des carrières, mais d'autres esclaves à l'esprit éveillé qu'ils faisaient instruire dans l'intérêt de leurs fils, qui seraient ainsi élevés à la maison. Plus tard, lorsque ces précepteurs avaient rendu des services appréciés et s'étaient signalés par leur fidélité, beaucoup de maîtres les affranchissaient. Ils étaient donc d'une essence plus élevée, ils pensaient, ils discutaient, et ils n'avaient pas été gâtés par la vie. Les arguments de l'Apôtre les saisissaient, ils trouvaient sa doctrine infiniment supérieure à celle des philosophes dont ils avaient compulsé les livres, et ils l'embrassaient plus volontiers. S. Paul d'ailleurs parlait le grec, dont il possédait tous les secrets, langue savante en même temps que langue populaire, car la multitude d'étrangers qui formaient la masse du peuple de Rome ne connaissaient guère d'autre idiome.

L'action du grand Apôtre s'étendit cependant jusqu'au palais impérial, car il écrit aux Philippiens : « Tous les frères vous saluent, mais principalement ceux qui sont de la maison de César. » Pierre avait commencé cette œuvre difficile. Après quelque temps passé parmi les ghettos du Transévère, il s'était établi sur l'Aventin dans la maison d'Aquila et de Prisca ou Priscilla, puis il avait gagné le Viminal, habité par le patricien Pudens, le père de Pudencienne et de Praxède. Paul avait recueilli puis multiplié les fruits de son apostolat, et peut-être est-ce de Pudens qu'il parle, quand il fait mention de « ceux de la maison de César. »

Mais lui-même pénétra-t-il parmi les intimes de Néron ? cela demeure douteux. Ni Acté ni Poppéa ne furent chrétiennes. Quant aux relations qu'on lui supposait avec Sénèque, elles ne sont que vraisemblables, et la correspondance qu'on a publiée entre lui et le philosophe a été forgée de toutes pièces. Paul avait bien connu Gallion, le frère de Sénèque, pour avoir comparu devant lui à Corinthe, mais on ne sait rien de plus. Les ouvrages de Sénèque sont remplis de sentences philosophiques fort belles, encore qu'on se soit beaucoup avancé en les qualifiant d'évangéliques. C'est de la philosophie naturelle, élevée parfois et toujours dégagée. Dans ses luxueuses maisons de campagne où il jouit de ses richesses fabuleuses, il compose de superbes

tirades sur la pauvreté, le détachement, la vanité des choses du monde ; son style fardé est captivant, bien qu'il manque de simplicité. A coup sûr c'était un homme doué de sentiments élevés et d'une admirable éloquence, mais on ne voit pas qu'il ait appliqué dans la vie pratique les belles maximes qu'il professait.

Son caractère n'était pas à la hauteur de son esprit. Souvent il se montra servile et lâchement complaisant : il osa justifier le meurtrier d'Agripine. Cependant il fut moins lâche que la plupart de ses contemporains, et dans cette tourbe de courtisans où l'on ne voit qu'un homme pleinement intègre et digne, Thraséas, il inspirait de la défiance à Néron, qui le savait extrêmement pénétrant et qui ne le sentait pas assez souple : c'est pourquoi il ordonna sa mort.

La fin de Sénèque ressemble à celle de Socrate, plus émouvante encore, mais elle n'est pas chrétienne.

Sous le consulat de Silius Nerva et d'Atticus Vestinus, en 65, une conjuration fut organisée pour tuer Néron et placer sur le trône Pison. Entrèrent dans le complot, entre autres, le poète Lucain, le tribun Subrius Flavius, le consul désigné Lateranus, Rufius, préfet du prétoire, et le sénateur Scévinus. Milichus, affranchi de Scévinus, courut révéler à Néron les noms des conjurés. Plusieurs, mis à la question, avouèrent et révélèrent leurs complices. Lucain dénonça Atilla, sa propre mère, et cela ne lui sauva point la vie. Pison se fit ouvrir les veines. Lateranus mourut bravement : traîné dans le lieu destiné au châtimement des esclaves, il fut tué par le tribun Statius, son propre complice, à qui il ne reprocha même pas l'odieux de son crime. Restait Sénèque. On n'avait pu établir qu'il eût conspiré, mais Néron, qui avait déjà essayé de l'empoisonner, voulut en finir parce que le peuple le regardait comme l'espoir de l'empire et le désignait pour le trône. C'était donc un prétendant.

Le tribun Silvanus fut chargé de prouver que Sénèque était le complice de Pison. Il vint dans la villa du philosophe, à quatre milles de Rome, et la fit investir. Sénèque était à table avec sa femme Pauline et deux amis, le soir. Silvanus interrogea Sénèque qui répondit avec une dignité un peu dédaigneuse. Le tribun revint auprès de l'empereur qui conféra avec Poppée et Tigellinus : il lui déclara que son ancien précepteur n'avait manifesté aucune crainte, que les traits de son visage avaient gardé leur sérénité et son langage son calme ordinaire. On lui ordonna de repartir et d'annoncer au philosophe qu'il allait mourir. Silvanus n'eut pas le courage de notifier cet ordre, il en chargea un centurion.

« Sénèque sans se troubler demanda son testament. Sur le refus du centurion, il se tourna vers ses amis et leur dit : « Que puisqu'on l'empêchait de reconnaître leurs services et de leur témoigner sa gratitude, il leur laissait le seul bien, mais le plus précieux qui lui restât, l'image de sa vie ; que

s'ils gardaient le souvenir de ce qu'elle avait d'honorable, cette constance dans l'amitié serait pour eux un titre de gloire. » Ils fondaient en larmes. Alors il les rappela à la fermeté, tantôt avec douceur, tantôt avec le ton sévère d'un maître qui réprimande : « Que sont devenus, disait-il, les préceptes de la Sagesse ? Qu'est devenue cette raison qui, depuis tant d'années, s'est exercée pour les prémunir contre les coups du sort ? Qui donc ignorait la cruauté de Néron ? Et que restait-il au prince, quand il avait tué sa mère et son frère, sinon de tuer son gouverneur et son maître ? »

Alors il embrasse sa femme et se laisse aller à un certain attendrissement, mais il se ressaisit et la conjure de modérer son chagrin. Elle se souviendra de sa vie et de ses vertus, et puisera dans cette pensée de solides consolations. Pauline veut mourir avec lui : « Eh bien ! dit-il, mourons tous deux avec un égal courage. Votre gloire sera plus grande que la mienne. » Aussitôt ils s'ouvrent les veines des bras avec le même fer. Craignant que son courage ne faiblisse à la vue des souffrances de sa femme, il la prie de passer dans une pièce voisine, et éloquent jusqu'au moment suprême, il appelle ses secrétaires à qui il dicte un long discours.

Comme la mort est lente à venir, il prie son ami, le médecin Statius Annéus, de lui administrer le poison qu'on réserve à Athènes aux criminels condamnés par un jugement public. Il le boit, mais la vie résiste. Enfin il entre dans un bain chaud et jetant de l'eau sur les esclaves les plus proches : « Je fais, dit-il, cette libation à Jupiter Libérateur. » On le porta dans une étuve dont la vapeur l'étouffa.

Néron ordonna de sauver Pauline qui survécut quelques années, « gardant dignement le souvenir de son époux, et montrant par la pâleur de son visage et de ses membres qu'elle n'avait plus qu'un souffle de vie ¹. »

Ainsi mourut Sénèque, stoïquement, comme s'il prenait sa pose définitive devant la postérité. Lucain en regardant couler son propre sang récita la description qu'il avait faite en vers d'un soldat blessé, mourant du même genre de mort que lui. Subrius Flavius reprocha ses crimes en face à Néron, et quand le tribun Niger l'avertit de présenter sa tête avec courage : « Je te souhaite, répondit-il, de frapper aussi courageusement ! » Cette énergie romaine puisée dans la philosophie stoïcienne et dans les souvenirs des ancêtres ne manque pas de grandeur ; cependant on n'y trouve pas la simplicité, la joie de l'âme, ni le pardon chrétien. Sénèque meurt comme Socrate, il fait une libation à Jupiter Libérateur, comme le philosophe athénien a ordonné qu'on sacrifiât un coq à Esculape.

Comme philosophe, Sénèque ne s'est montré ni bon, ni logique. Pour lui la miséricorde et le pardon des injures sont des vices, la compassion est bonne pour les femmes ², la clémence n'est que la

¹ Tacite, *Annal.*, xv, 50-64.

² *De Clem.*, lib. II, sub fine.

modération dans la vengeance. Il sait que l'âme est immortelle, mais il ne le professe point. Quant à Dieu, il dit : « Il n'y a qu'un seul monarque suprême, une seule divinité. Nous en adorons plusieurs cependant, non dans la vue de plaire aux dieux, mais par déférence pour les lois de notre pays ¹. » Le souffle chrétien est complètement absent ; nulle part on ne sent l'influence même lointaine de S. Paul. C'est le terme de la philosophie humaine privée de la révélation et de l'Evangile. Elle a bénéficié des travaux de maîtres incomparables, Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, Zénon ; et l'aboutissement pratique de cette philosophie très intellectuelle, mais sans cœur, c'est Néron.

II

Parmi les femmes de la haute noblesse qui embrassèrent la foi, nous avons déjà signalé Pomponia Grécina, une convertie de S. Pierre sans doute. « Epouse de Plautius qui, par ses exploits en Bretagne, avait mérité les honneurs de l'ovation, elle était accusée, rapporte Tacite, de superstition étrangère ². » Sa cause fut remise au jugement de son mari. Celui-ci réunit un conseil de famille, suivant l'usage traditionnel, pour juger et la vie et l'honneur de sa femme, et il la déclara innocente. C'était certainement une chrétienne, et des inscriptions récemment découvertes en des cimetières chrétiens l'ont confirmé. Elle vécut longtemps, ajoute le grave historien, et dans une tristesse continuelle. Cette tristesse, il ne se l'explique point. « Depuis la mort de Julie, fille de Drusus, dit-il, laquelle mourut des intrigues de Messaline, elle ne porta pendant quarante ans que des habits de deuil. Cette attitude restée impunie tant que vécut Claude, devint ensuite pour elle un titre de gloire. »

Ses vêtements modestes de chrétienne, Tacite les prend pour des vêtements de deuil. Il ignore l'austérité et la simplicité des disciples du Christ. Mais nous comprenons très bien et cette attitude et cette physionomie. Elle tranchait par sa vertu un peu rigide dans ces milieux pervers. Pendant que son mari combattait pour l'Empire, elle redoublait de dignité, et se confinait de plus en plus dans la solitude. Au retour de Plautius on l'accusa devant lui du crime « de superstition étrangère ». Après l'avoir fait comparaître devant ses parents, il ne put qu'admirer son intégrité de vie et il la proclama. Sans doute elle garde dans la mémoire du cœur des souvenirs affligés, mais ces habits de deuil qu'elle porte pendant quarante ans sont le symbole de sa vie de chrétienne, assidue à écouter les enseignements de S. Paul et à fréquenter les agapes, à encourager les néophytes. Son mari la prit sous sa protection et elle était honorée de tous. Nul doute qu'elle n'ait fait connaître aussi la doctrine du Christ dans l'aristocratie romaine. Elle devait y jouir d'une grande autorité, et comment

ne pas admettre que pendant sa longue vie elle n'ait connu le sénateur Pudens que s'attachera S. Paul, et dirigé ses filles Praxède et Pudentielle ? Praxède a encore son église à Rome, bâtie, suivant la tradition, sur l'emplacement même d'une maison de son père. Leurs tombes étaient dans le cimetière de Priscilla, si l'on en croit des Actes très anciens. On y lisait : « Pudentielle et Praxède, filles de Pudens », et non loin d'elles « Aquila et Priscilla ». Et l'on croit que Pomponia Grécina n'était autre que Lucine, l'Eclairée, et qu'elle prit elle-même ce nom symbolique.

A Rome, l'Apôtre garde la sollicitude de toutes les Eglises. Quand il s'est embarqué à Césarée pour aller demander justice à César, conduit par Julius, toutes les Eglises de l'Asie Mineure se sont émues et l'ont suivi de leurs vœux, de leurs prières, de leurs secours pécuniaires, comme les Philippiens. Elles continuent à le consulter : il souffre de leurs troubles ou de leurs inquiétudes, il répond à leurs doutes, il résout des points de doctrine, il les remercie de leurs libéralités. Telle est l'occasion, tel l'objet des *Epîtres de la Captivité*, aux Philippiens, à Philémon, aux Colossiens et aux Ephésiens.

Il leur parle de sa prison, de la demi liberté dont il jouit pour prêcher l'Evangile, il espère être bientôt déliyré. Cette captivité est bien celle qu'il subit à Rome, et non à Césarée. L'Epître aux Philippiens a été certainement composée à Rome. Les deux Epîtres aux Colossiens et aux Ephésiens ont été confiées au même messenger, Tychique, que dut accompagner Onésime, porteur de la lettre de S. Paul à son ami Philémon, de Colosses.

Les querelles des judaïsants paraissent se calmer. Les nouveaux chrétiens étudient surtout alors la divine figure de Jésus et la constitution de l'Eglise qui s'organise parmi eux. Qui est Jésus ? D'où vient-il ? Qu'était-il dans son existence antérieure ? Telles sont les questions que se posent les fidèles. Puis ils se demandent, en voyant les divisions qui existent parmi eux, comment cet ensemble si disparate peut former un tout harmonieux. S. Paul leur montre que l'Eglise est le corps mystique du Christ, animé d'un même Esprit, jouissant de la même vie, obéissant au même chef.

Ces deux idées seront lumineusement développées dans les Epîtres aux Colossiens et aux Ephésiens ; mais la première est exposée surtout dans l'Epître aux Philippiens. L'amour de Jésus trouvait sa place naturelle dans cette Epître aimable, délicieusement affectueuse, jaillie du cœur de l'Apôtre.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 maii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

¹ S. Aug., *De Civitate Dei*, lib. v, cap. 46.

² Tacite, *Annal.*, xiii, 32, 43.

Ami du Clergé du 4 juin 1914

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon pour la Fête-Dieu. — Les trois refrains liturgiques en l'honneur de l'Eucharistie, 449.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXVIII. 2° Dimanche après la Pentecôte, 452.

Plans d'instructions pour les dimanches après la Pentecôte. — 1^{er} Dimanche : *L'aumône*, 455. — 2° Dimanche : *Parabole des invités au festin*, 456. — 3° Dimanche : *La brebis égarée*, 456.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres*. — SAINT PAUL EN OCCIDENT. — IV. L'Épître aux Philippiens, 457.

SERMON POUR LA FÊTE-DIEU

LES TROIS REFRAINS LITURGIQUES EN L'HONNEUR
DE L'EUCARISTIE

*Nos ergo diligamus Deum,
quoniam Deus prior dilexit
nos.*

Aimons Dieu, parce que Dieu
nous a aimés le premier.

(I Jo., iv, 19).

Aujourd'hui, c'est la fête gracieuse, embaumée, triomphale, c'est la fête de la très sainte Eucharistie. Aujourd'hui l'Eglise s'efforce, par tous les moyens, de nous faire comprendre et sentir que l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de la bonté de Dieu; et que notre grand devoir est de rendre à Dieu, pour l'Eucharistie, amour pour amour. Afin d'entrer dans l'esprit de l'Eglise, je voudrais, chrétiens, méditer avec vous les trois refrains liturgiques en l'honneur du Saint-Sacrement, que l'on redit si souvent aujourd'hui et dans tout le cours de l'année aux Saluts eucharistiques. Aussi bien, sont-ils un splendide résumé de l'insigne merveille qui provoque nos hommages en cette auguste solennité. Ils nous la montrent parfaitement sous ses trois aspects, à la fois si grandioses et si délicieux :

Tantum ergo Sacramentum : c'est le mystère de la PRÉSENCE RÉELLE.

O Sularis Hostia : c'est le mystère de la MESSE.

Panis angelicus fit panis hominum : c'est le mystère de la COMMUNION.

Daigne le Sauveur Jésus bénir mes paroles, afin que tous nous comprenions mieux son infinie charité, et que nous nous déterminions à l'aimer plus ardemment dans l'Eucharistie ! *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.*

I

Le premier refrain nous signale d'abord les grandeurs de la Présence Réelle, et il nous signale ensuite le culte que nous avons à lui rendre.

I. — La Présence Réelle de Jésus-Christ sur nos autels et dans le tabernacle, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, c'est, disons-le bien haut, le sacrement par excellence à cause des ineffables trésors de majesté et de bénédictions qu'il renferme. — Les autres sacrements nous confèrent la grâce par l'intermédiaire d'humbles éléments : la Présence Réelle nous donne l'Auteur même de la grâce avec toutes ses perfections et toutes ses libéralités : *Tantum ergo sacramentum* ! — C'est le grand sacrement, parce qu'il réalise toutes les figures de la loi de Moïse qui le symbolisaient longtemps à l'avance, et parce qu'il remplace les rites de l'Ancien Testament, qui n'étaient que des cérémonies pauvres et sans vertu par elles-mêmes, par le culte du Nouveau Testament, tout spirituel, vivant et vivifiant, rayonnant de splendeur et d'efficacité : *Tantum ergo sacramentum* ! — C'est le grand sacrement, parce qu'il est le plus solennellement annoncé et le plus magnifiquement établi par Notre-Seigneur. Pour les autres sacrements, le Sauveur se contente de prononcer une parole, une parole toute-puissante, mais enfin une seule parole, par exemple : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, » et le baptême est établi. Mais pour la Présence Réelle, il y a une promesse d'une majesté sans égale un an avant la réalisation, dans le divin discours prononcé à la synagogue de Capharnaüm, le lendemain de la première multiplication des pains. Et le soir du Jeudi Saint, à la Cène, à la veille de la Passion, quels préparatifs saisissants ! Il faut au Roi de la pauvreté une grande salle, splendidement parée ; je le vois lavant les pieds à ses apôtres pour indiquer la pureté qu'exige l'Eucharistie ; puis, prenant le pain et la coupe remplie de vin, levant les yeux au ciel, rendant grâces à son Père, il prononce les paroles divines entre les divines : « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous, ceci est mon sang qui sera répandu pour vous » : c'est le sacrement de la Présence Réelle qui est institué. *Tantum ergo sacramentum* !

La Présence Réelle, ô Dieu, quel abîme de bontés ! C'est Dieu avec nous, c'est l'ami de nos âmes avec nous, c'est notre bienfaiteur infiniment généreux avec nous ! Il est avec nous non seulement en certains jours de l'année, en certains endroits privilégiés : mais toujours et partout ! Il demeure avec nous sans se lasser de nos tiédeurs, de nos délaissements, de nos irrévérences. Et pour être et rester avec nous, notre Emmanuel multiplie les miracles les plus étonnants : miracle dans la substance du pain et du vin qui sont détruits et changés au corps et au sang du Sauveur ; miracle dans les espèces sacramentelles, qui sont séparées de leur sujet et n'ont d'autre soutien que la main toute-puissante du Verbe de Dieu ; miracle du côté du corps de Jésus qui est sur l'autel, invisible et impalpable, à la manière des esprits, tout entier dans toute l'hostie et tout entier dans chaque partie de l'hostie ; miracle de multilocation quasi à

l'infini... O sacrement d'amour ! O merveille inénarrable ! O témoignage ineffable de dilection ! Vraiment l'Eucharistie est le sacrement des sacrements. *Tantum ergo sacramentum !*

II. — Le magnifique refrain que nous méditons ne nous dit pas seulement les *grandeurs* de la Présence Réelle, il nous rappelle aussi *nos devoirs* à l'égard de cette insigne merveille, et les hommages qu'elle réclame de nous.

Hommage d'adoration et de religion profonde. Oh ! quand nous sommes au pied du tabernacle, souvenons-nous que nous sommes devant le « Roi immortel des siècles », devant Celui qui a créé, qui conserve et qui gouverne tous les mondes, devant Celui que les anges adorent avec un saint tremblement. *Veneremur cernui !*

Hommage de la foi la plus vive. En nous montrant la Présence Réelle, l'Eglise nous dit : « Chrétien, n'oublie pas que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est là, que la vérité infinie, que la bonté infinie, que la miséricorde infinie sont là ! Arrière les distractions volontaires, les conversations inutiles, la négligence et la nonchalance dans l'attitude ! Crois à la parole de Celui qui ne peut mentir et qui a dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Crois sans hésitation, crois pleinement, crois fortement ! » *Præstet fides supplementum sensuum defectui.*

Hommage de confiance. Non, ce n'est pas pour nous en imposer, ce n'est pas pour nous frapper de terreur, comme autrefois Jéhovah au Sinaï pour les Juifs charnels, que Jésus veut demeurer au milieu de nous, être le compagnon de notre terrestre pèlerinage, le Dieu avec nous. C'est pour nous combler de ses bienfaits ! De sa voix la plus tendre et la plus persuasive, il nous appelle tous à lui. Il nous dit : « Mon enfant, que veux-tu que je fasse pour toi ? Que désires-tu ? Que veux-tu que je fasse pour toi ? Que souhaites-tu ? Est-ce la lumière ? Est-ce la consolation ? Est-ce la force et le courage ? Est-ce le zèle efficace pour ta conversion, pour ta sanctification ? Demande et demande encore, sans crainte d'être importun ; demande pour toi, demande pour ceux qui te sont chers, et tu obtiendras ! Je ne parais presque rien et je suis tout et je peux tout ! L'ancien culte mosaïque avait une puissance bien limitée ; le culte nouveau par mon Eucharistie offre au chrétien la surabondance des biens surnaturels. » *Et antiquum documentum novo cedat ritui.*

Mais l'hommage principal que nous devons à la Présence Réelle, c'est celui de notre amour. Amour de louange et de bénédiction ; amour de reconnaissance très ardente ; amour de dévouement absolu ; amour de réparation ; amour d'intimité très étroite et très cordiale. Oui, ne faisons qu'un, si je puis dire, par les sentiments, avec Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie. Aimons-le plus que nous-mêmes ; que nos pensées et nos affections soient modelées sur les siennes ; que notre souverain bonheur, pendant qu'un trop grand nombre de chrétiens infidèles l'abandonnent,

le trahissent et l'outragent, soit de venir au pied du tabernacle gémir avec lui, implorer la miséricorde divine avec lui, lui dire et lui redire les sentiments de notre indéfectible attachement : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos !*

II

Passons au second refrain liturgique en l'honneur de l'Eucharistie : *O salutaris Hostia*, ô salutaire Hostie ! Ce refrain célèbre admirablement le mystère d'amour de l'adorable sacrifice de la messe ; il en redit les incroyables grandeurs et les salutaires effets.

I. — Autrefois, Jésus notre Sauveur s'est immolé sur le Calvaire, avec d'affreuses tortures, en répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang. Quelle scène incomparable ! Elle a jeté dans la stupéfaction le ciel et la terre. Eh quoi ! le Fils de Dieu fait homme, revêtu d'une dignité infinie, s'offrant lui-même à l'adorable Trinité pour la rédemption du monde, quelle merveille inouïe, quel miracle incompréhensible de charité ! Et cependant cela est vrai, quoique les raisonnements de notre raison en soient tout troublés, et en quelque sorte éperdus. Oui, Jésus nous a aimés jusqu'à cette extrême limite. Oui, Jésus mourant sur la croix a adoré Dieu, a remercié Dieu, a expié les offenses faites à Dieu, a prié Dieu efficacement, au nom de toute créature, et avec une infinie plénitude de perfection. Remplaçant, par son unique oblation du Calvaire, les innombrables sacrifices mosaïques, il a consommé l'œuvre de la sanctification de tous les élus, *una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos.* (Héb., x, 14).

Mais cette grande œuvre de charité n'a pas suffi à son amour. Il a voulu que le sacrifice ineffable du Calvaire se reproduisît et se continuât dans la suite des siècles. « *Hoc facile in meam commemorationem*, faites ce que je viens de faire, » a-t-il dit à ses apôtres et à leurs successeurs dans le sacerdoce. En effet, le sacrifice de la messe est le même substantiellement que celui de la croix. A l'autel, c'est la même victime qu'au Calvaire : Notre-Seigneur Jésus-Christ. A l'autel c'est le même prêtre qu'au Calvaire : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Remarquez en effet qu'à l'autel le prêtre mortel n'est qu'un prêtre secondaire, le représentant du Sauveur. Car, voyez ce qui se passe pendant les saints mystères. Quand est venu le moment solennel de la consécration, le prêtre mortel cesse de parler en son nom, c'est Jésus qui parle par sa bouche ; il ne dit pas : « Ceci est le corps du Christ, ceci est le sang du Christ, » mais : « Ceci est *mon* corps ; ceci est *mon* sang ! » A l'autel et au Calvaire c'est la même valeur : elle est infinie ! C'est la même immolation à la gloire de la Trinité : oui, à l'autel Notre-Seigneur est immolé mystiquement mais très réellement, par la consécration séparée du corps et du sang de Jésus, et par ses incroyables anéantisements.

Que dis-je ? il y a dans le sacrifice de la messe

trois caractères qui me le rendent en quelque manière plus cher que le sacrifice de la Croix. — Caractère d'abaissement plus profond par amour pour nous. Tandis qu'au Calvaire la divinité seule était voilée, à l'autel on ne voit ni divinité ni humanité, Jésus est totalement caché sous les espèces sacramentelles. — Caractère d'universalité et de continuité. Au Calvaire Jésus ne s'est immolé qu'une fois et en un seul lieu du monde : par la messe il s'immole à tous les instants du jour et de la nuit, et sur tous les points de l'univers. — Caractère d'utilité enfin : à Jérusalem, Notre-Seigneur se sacrifiait pour tous les hommes ; à la messe il individualise sa rédemption. C'est pour nous personnellement qu'il est la divine Victime, l'Hostie salulaire, *O salutaris Hostia!*

II. — SALUTAIRE ! Oh ! que ce petit mot nous dit de grandes et précieuses choses ! Qu'il marque d'une manière bien touchante les fruits bienfaisants du sacrifice de nos autels ! Qu'il exprime à merveille la valeur admirable de la sainte messe pour notre sanctification !

La messe nous est salulaire d'abord à cause des exemples sublimes que Notre-Seigneur nous donne pendant sa célébration. *Exemple* de prière fervente et d'adoration profonde. Ah ! si les voiles qui couvrent le mystère de l'autel se déchiraient, nous serions stupéfaits en contemplant les supplications si instantes, les actions de grâces si vives, les expiations si parfaites, les hommages si fervents de la divine Victime de la Loi nouvelle ! Comme notre esprit de religion, prendrait de magnifiques accroissements, comme nous serions recueillis, attentifs et aimants dans nos rapports avec le souverain Maître du ciel et de la terre ! *Exemple* d'humilité : nous nous recherchons sans cesse en pensées, en paroles et en œuvres ; l'amour-propre est une maladie invétérée de notre pauvre nature, qui en déshonorant nos meilleures actions indispose Dieu contre nous : regardons Jésus dans l'hostie sainte. Se peut-il un oubli de soi plus absolu, une humiliation plus complète ? *Exemple* de douceur : malgré les oublis, malgré les irrévérences, malgré les mépris, il se tait, il ne dit pas même à celui qui l'offense : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? Il est l'agneau de Dieu et il nous répète le mot de l'Evangile : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Exemple* de pénitence : il comprend si parfaitement la malice du péché que, pour l'expier, non seulement il demande pardon, mais il s'anéantit devant la majesté de son Père. Comment, en face de l'hostie, en présence de la divine Victime, ne rougirions-nous pas de nos fautes, ne les pleurerions-nous pas amèrement et ne formerions-nous pas une ferme résolution de changer de vie ? *Exemple* de sacrifice et de généreux dévouement sans lequel il n'y a point de vertu solide. O ciel ! à la messe, Jésus, après nous avoir donné sa parole, son Evangile, se donne lui-même. Selon sa chère maxime, il s'immole non seulement pour ses amis, mais pour ses ennemis ! Chrétiens qui assistez à la messe, regardez et voyez la blanche

hostie : elle vous parle, mais d'une manière infiniment plus éloquente que tous les discours par ses admirables exemples. *O salutaris Hostia!*

La messe nous est encore salulaire, mais avec quelle efficacité ! par les grâces les plus précieuses qu'elle répand dans nos âmes. Au Calvaire est la source des grâces méritées par le divin Rédempteur. C'est un océan immense de bénédictions qui se déversent sans cesse sur le monde par des canaux précieux : la prière qui a un pouvoir illimité sur le cœur de Dieu ; les sacrements qui agissent par eux-mêmes en vertu de la puissance que Notre-Seigneur leur a donnée ; mais surtout le saint sacrifice de la messe. Songeons-y bien, à la messe ce n'est pas seulement nous qui adorons, c'est Jésus-Christ qui adore pour nous ! A la messe, ce n'est pas seulement nous qui remercions, qui expions, qui implorons, c'est Jésus-Christ qui remercie, qui expie, qui implore pour nous ! A la messe, c'est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme qui agit directement et immédiatement sur nous pour nous rendre dignes du ciel. *O salutaris Hostia quæ cæli pandis ostium !*

Oui, l'Hostie salulaire nous ouvre le ciel en nous conférant avec prodigalité les grâces qui nous permettent d'y entrer : et la grâce de conversion, *gratia conversionis* ; et la grâce de sanctification, *gratia sanctificationis* ; et la grâce de lumière qui nous fait connaître notre devoir et les moyens de l'accomplir, *gratia illuminationis* ; et la grâce de guérison des infirmités venant de notre mauvaise nature, *gratia medicationis* ; et la grâce de la paix et de la consolation, *gratia consolationis* ; et la grâce de force qui nous permet de triompher des ennemis de notre salut, *gratia fortitudinis*. Hélas ! que d'ennemis rusés, terribles, s'acharnent à notre perte : le monde méchant, les exemples pervers, les persécutions hypocrites ou violentes, *bella premunt hostilia* ! Ne perdons pas confiance : nous avons la messe. Allons donc à l'autel, là nous trouverons le protecteur, le défenseur, le sauveur ! Recourons à la divine Hostie, à Jésus s'immolant pour nous, disons-lui comme les apôtres sur le lac de Génésareth : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Disons-lui avec ferveur et sans nous lasser : « Seigneur, donnez-nous force, courage et vaillance, *Da robur, fer auxilium* ! » Et nous serons aidés, nous serons soutenus, nous serons victorieux par l'Hostie salulaire. *O salutaris Hostia !*

III

Méditons le troisième refrain liturgique à la gloire de l'Eucharistie : « Le pain des anges devient le pain des hommes ; le pain du ciel est la réalisation des figures de l'ancienne Loi. O merveille ! le pauvre, le misérable, le serviteur se nourrit de son Seigneur et Maître ! » *Panis angelicus fit panis hominum !*

I. — O Dieu, est-ce possible ? J'en conviens ; Dieu devenir l'aliment des humains, c'est un prodige inouï, déconcertant, incompréhensible à notre pauvre nature, et cependant c'est une vérité très

certaine. Jésus, vrai Dieu et vrai homme, est la nourriture supersubstantielle de nos âmes par l'Eucharistie, par la très sainte Communion. Il se dit notre PAIN, pour indiquer qu'il désire nous voir souvent assis au banquet sacré. Il est appelé le pain des anges, *panis angelicus*, parce que la pureté des anges ne serait pas de trop pour le recevoir, mais Notre-Seigneur a plus égard à nos besoins qu'à sa dignité quand il nous appelle à lui. Il est nommé le pain du ciel, *panis cælicus*, parce que le Verbe qui règne dans les cieux s'est abaissé jusqu'à nous, s'est fait homme, pour se donner à nous. Et il a pris soin de nous donner des preuves irréfragables de cet ineffable mystère de sa charité pour nous. Au lendemain de la première multiplication des pains, dans la synagogue, il annonce le prodige de la Communion de la manière la plus claire et la plus formelle : « Je suis le pain de vie, mon corps est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. » Il répète cette affirmation jusqu'à six fois avec des expressions de plus en plus fortes. Il appuie même sa parole, lui qui ne saurait mentir, sur l'autorité du serment. Il ne rétracte rien, malgré les murmures des Juifs, malgré l'abandon d'un grand nombre de ses disciples. (Jo., vi). Et un an après, le soir du Jeudi Saint, après la Pâque légale, prenant du pain il dit : « Ceci est mon corps » (non pas le souvenir, la figure, le symbole de mon corps), « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous, mangez-en tous. » Puis prenant le calice rempli de vin, il ajoute : « Ceci est mon sang qui sera répandu pour vous, buvez-en tous. » *Panis angelicus fit panis hominum !*

Mais comment redire les magnificences du pain eucharistique, les merveilles de la communion ? Il est si grand, ce don sacré de l'amour du Sauveur, que Dieu a voulu l'annoncer, longtemps à l'avance, par le ministère des prophètes, surtout aux livres des Psaumes, d'Isaïe et des Proverbes. Il est si sublime que le Maître suprême du ciel et de la terre en a esquissé les excellences par les plus suaves et les plus expressives figures, surtout par la manne qui tomba pendant quarante ans dans le désert des hauteurs des cieux, pour nourrir le peuple d'Israël. *Dat panis cælicus figuris terminum !*

H. — O chrétiens, quels sentiments devons-nous donc ressentir en présence du prodige divin de la communion, en songeant que Jésus-Christ, à la fois notre frère et notre Dieu, devient la nourriture de nos âmes ? Ils sont nombreux, mais ils se résument dans un étonnement indéfinissable : *O res mirabilis !* Sentiment d'admiration qui nous jette dans une sorte d'extase : la communion en effet est le dernier mot de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu ; c'est une œuvre plus belle que celle de la création des anges, des globes lumineux qui roulent dans le firmament au-dessus de nos têtes, des vastes océans, des gigantesques montagnes, *O res mirabilis !* Sentiment de reconnaissance : Jésus par la Communion ne se contente

pas de nous visiter, il vient en nous, il vient s'unir à nous, il vient nous vivifier surnaturellement, il vient nous transfigurer, nous diviniser en quelque sorte, *O res mirabilis !* Sentiment de confiance : dans la Communion, il se communique à nous avec tous ses dons, il nous apporte ses bienfaits avec une indicible prodigalité, son but est de nous conférer une sanctification plénière, *O res mirabilis !* Sentiment de bonheur : la Communion est un avant-goût du paradis ; par elle notre âme est inondée d'une joie qui n'est pas de la terre, et jouit d'une paix divine ; et notre corps sanctifié reçoit des principes de résurrection pour la vie éternelle, *O res mirabilis !* Sentiment d'amour surtout. Oh ! oui, aimons Celui qui est si grand et qui, par amour pour nous, pauvres créatures, pauvres pécheurs, veut s'anéantir si profondément jusqu'à se faire la nourriture de nos âmes, allant jusqu'aux extrêmes limites de la générosité. Aimons Jésus-Hostie, c'est-à-dire accomplissons toute sa loi, soyons prêts pour lui à tous les sacrifices et à tous les dévouements. *O res mirabilis, manducat Dominum pauper, servus et humilis !*

* * *

Voilà, chrétiens, les belles pensées que nous suggèrent les trois refrains liturgiques en l'honneur de l'Eucharistie. Par l'Eucharistie, Jésus, naissant mystiquement mais réellement sur l'autel, devient le COMPAGNON de notre terrestre pèlerinage par la Présence Réelle, *se nascens dedit socium !* Par l'Eucharistie, Jésus devient la NOURRITURE de nos âmes dans la sainte Communion, *convescens in edulium !* Par l'Eucharistie enfin, Jésus s'immole comme la VICTIME de notre salut par l'adorable sacrifice de la messe, *se moriens in pretium*. Toutes ces merveilles sont l'expression de l'amour immense, infini, de Jésus pour nous. Répondons à cet amour par un amour vrai, fidèle et généreux, *Et nos diligamus Deum !* Et ainsi, par l'Eucharistie, nous mériterons les joies inamissibles du paradis, *Se regnans dat in præmium*. Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXVIII

2^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Mes frères,

Toutes les prières liturgiques du 2^e dimanche après la Pentecôte sont aujourd'hui exactement les mêmes que celles qui étaient récitées au XII^e siècle. L'institution subséquente de la fête du Très Saint Sacrement, fixée au jeudi précédent, n'a donc été pour rien dans leur choix ; mais il se trouve que le passage évangélique n'est pas sans offrir d'heureux rapprochements avec le mystère eucharistique qu'on célèbre à cette époque de l'année.

Méditons ces belles prières, elles nous invitent à

aimer de tout notre cœur un Dieu qui nous a donné tant de preuves de sa bonté.

1

4. L'introït, je vous le rappelle, est un chant destiné à accompagner l'entrée du cortège de l'officiant aux messes solennelles. Dans notre liturgie actuelle, en effet, plusieurs pièces appartiennent en propre à la messe solennelle et semblent superflues dans une messe privée. C'est le cas pour l'introït : il a perdu sa destination pour le prêtre qui se rend en silence à l'autel, précédé de son servent. Mais il faut se rappeler la pompe dont on entourait l'entrée du Pontife dans la liturgie solennelle : « L'assemblée des fidèles est réunie ; les prêtres, auxquels se joignent les évêques présents à Rome, ont pris place dans l'abside réservée au clergé supérieur. Le Pontife et ses diacres partent de la sacristie, ordinairement située vers l'entrée de l'église, et s'avancent vers l'autel ; ils sont revêtus de leurs costumes liturgiques, précédés de sous-diacres, dont l'un balance l'encensoir, et de sept acolytes portant des cierges. Pendant cette procession, le chœur exécute l'antienne de l'entrée, c'est-à-dire un psaume entier ou, au moins, plusieurs versets. »

Depuis des siècles, l'introït se compose d'une antienne, presque toujours tirée des saints Livres, suivie d'un verset de psaume avec son *Gloria* et de la répétition de l'antienne.

L'antienne de ce dimanche est tirée du Ps. xvii : « *Le Seigneur s'est fait mon protecteur ; il m'a retiré et mis au large, il m'a sauvé parce qu'il m'aimait. Ps. Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force, mon appui, mon refuge et mon libérateur.* »

Le psalmiste, jetant ses regards en arrière, contemple le cours d'une vie pleine d'incidents ; il remarque la main du Tout-Puissant qui l'a préservé de tant de dangers, qui l'a arraché à tant de périls ; son cœur déborde d'une joyeuse gratitude ; pour célébrer sa reconnaissance, il accumule les éloges et lui promet un amour éternel.

Ces paroles de David, chacun de nous peut et doit les dire. Notre vie n'a-t-elle pas été agitée, pleine de périls et d'ennuis ? N'avons-nous pas eu besoin, dans de multiples circonstances, de la protection de Dieu ? Ne nous a-t-il pas arrachés aux pièges du démon ? Ne nous a-t-il pas débarrassés de ces liens qui nous retenaient captifs du monde et de nos passions ? Ainsi délivrés, nous avons pu, comme le navire débarrassé des chaînes qui l'amarreraient au port, voguer en pleine liberté sous l'égide tutélaire de Dieu, avec la foi pour boussole, l'espérance pour gouvernail et l'Eucharistie comme soutien. *Eduxit me in latitudinem.*

Le 30 nov. 1907, aux Souhesmes, dans la Meuse, le dirigeable *Patrie* était avarié ; deux cents bras le maintenaient à terre pendant qu'on le réparait. Tout à coup, sous une forte poussée de vent, sous une rafale, le ballon se soulève. Les soldats veulent le retenir, ils sont entraînés sur le sol pendant cinquante mètres, et bientôt obligés de lâcher prise.

Alors, d'un superbe élan, le ballon s'élève à travers l'espace ; et, à une vitesse de 80 kilom. à l'heure, il disparaît dans les régions du couchant.

Sublime image de l'âme humaine ! Elle est faite pour monter ; mais avariée par le péché, les passions la retiennent captive par mille liens. Mais sous l'influence divine, avec la grâce de l'Esprit-Saint, l'âme radieuse, triomphante, brisant les chaînes de toutes ses passions, montera fièrement sous le ciel du Bon Dieu jusqu'aux plus sublimes vertus ! Elle dira : « Dieu m'aime, il est mon Père ; il m'a tirée du néant, il a donné sa vie pour me racheter, il me comble à tout instant d'une multitude de faveurs et de biens. Moi aussi, ô mon Dieu, je veux vous aimer, en reconnaissance de tous les bienfaits que vous m'avez accordés. »

Oh ! m. f., puissiez-vous pousser ce cri de la charité et dire à Dieu que vous voulez l'aimer de toute votre âme, et de toutes vos forces. Mais, ne l'oubliez pas, l'amour est un don de Dieu, il faut donc le demander, et c'est pourquoi l'Eglise nous le fait solliciter dans la *Collecte* :

2. « *Faites, Seigneur, que nous ayons toujours pareillement la crainte et l'amour de votre saint Nom, parce que vous ne cessez jamais de diriger ceux que vous établissez dans la solidité de votre amour.* »

La crainte et l'amour sont les deux ressorts qui font agir tous les hommes ; et la crainte de Dieu bien comprise mène infailliblement à l'amour. D'après S. Jean Chrysostome, c'est pour être aimé qu'après le ciel Dieu a créé l'enfer. « S'ils ne me craignent pas, semble se dire le Seigneur, ils se rendront indignes de ma société éternelle. Alors, qu'ils tremblent pour qu'ils soient à moi ! Creusons un enfer pour les mener au ciel ! Et que, par la consternation, si ce n'est par l'amour, ils soient poussés dans mes bras paternels ! » *L'Imitation* nous dit : « Il est bon, si l'amour ne te préserve du mal, que du moins la crainte de l'enfer t'en défende. » (Liv. I, ch. xxiv, n. 7). Ceux qui dédaignent la crainte, font bon marché de l'amour. Ceux qui ne croient pas ou ne pensent pas à l'enfer, voguent souvent à pleines voiles, poussés par leurs passions et leurs instincts, sur l'océan de la perdition. « Dès que ce point de foi commence à s'ébranler dans une âme, c'est une suite immanquable que, perdant la crainte des jugements de Dieu, elle se relâche à proportion dans la pratique de ses devoirs et qu'elle vienne enfin à les abandonner ¹. » Au contraire, ceux qui croient et songent à l'enfer y trouvent un frein pour leurs plus violents et leurs plus pervers instincts ; et, de la crainte, ils s'élèvent à l'espérance et à l'amour.

Puissiez-vous, m. f., par la crainte de ses châtiements vous jeter dans le cœur de Dieu ! Et si le souvenir de ses bienfaits, de ses promesses et de ses perfections ne vous a pas encore inspiré un amour assez vif, que du moins la crainte du sort réservé à ceux qui ne l'auront pas assez aimé, pro-

¹ Bourdaloue, *Sermon sur l'éternité malheureuse*, 1^{re} partie.

voque dans vos cœurs un attachement plus sérieux et plus durable !

3. Le don de crainte et d'amour nous est nécessaire comme une force contre un monde qui hait le Christ et ceux qui appartiennent au Christ, et comme force encore pour pratiquer le commandement de Jésus, l'amour du prochain, que l'*Épître* nous rappelle de nouveau aujourd'hui.

Comme celle de dimanche dernier, elle est tirée de la 1^{re} lettre de S. Jean (iii, 13-18). L'Apôtre nous enseigne que l'amour du prochain est la marque des enfants de Dieu, et que la haine est le signe caractéristique des enfants du monde. Cela se comprend : la vie pure, innocente et religieuse des vrais chrétiens est une censure vivante du dérèglement de leurs ennemis. Tel est le motif de l'inimitié des pécheurs contre ceux dont la vertu condamne tacitement leurs mœurs et leur conduite. Trop de lumière blesse les yeux malades ; et voilà ce qui attire aux gens de bien la haine et les persécutions. Elles sont toujours vraies, ces paroles que nous lisons au livre de la Sagesse : « Assailons donc le juste, car il nous est importun, il est opposé à notre manière d'agir, et il nous reproche de violer la loi, et il nous déshonore en décrivant les fautes de notre conduite... Sa vue seule nous est insupportable ;... soumettons-le aux outrages et aux tourments... » (Sag., ii, 12, 15, 19).

Ne vous laissez point ébranler par ces menaces ; donnez, au contraire, le spectacle d'une parfaite charité pour vos frères. Ce serait une profonde illusion et une grande erreur de se flatter d'aimer Dieu, et de nourrir dans le cœur une haine secrète contre le prochain. La haine est un poison qui donne la mort à l'âme dès qu'elle s'y est insinuée. Elle tend, de sa nature, à la destruction de son objet. Quelque cachés, quelque dissimulés que soient ses désirs, la mort d'un ennemi lui est toujours agréable ; et sans peut-être la rechercher, elle la souhaite. « *Quem odit quis perisse cupit*, » dit S. Jérôme. Quiconque hait ne laisse pas d'être homicide, quoiqu'il ne se serve pas de l'épée, ni du poison, pour donner la mort. Et vous savez, ajoute S. Jean, *que nul homicide n'a en lui-même la vie éternelle*, c'est-à-dire la vie de la grâce, gage de la bienheureuse éternité. Voulez-vous connaître si vous aimez véritablement vos frères, si vous avez cette charité chrétienne qui nous est si fortement recommandée ? Voyez si vous êtes dans la disposition de donner votre vie pour vos frères, comme Jésus-Christ a donné la sienne pour nous sauver. Mais sans aller jusqu'à ce témoignage suprême, combien d'autres manières de pratiquer la charité envers le prochain ! « Si nondum idoneus es mori pro fratre, jam idoneus esto dare de tuis facultatibus. » (S. Augustin). Nous pouvons et devons exercer les œuvres corporelles de miséricorde. Quand on possède les ressources suffisantes, et qu'on voit son frère dans la nécessité, lui fermer ses entrailles, c'est-à-dire être sans pitié, ce n'est point posséder l'amour de Dieu, c'est être mort spirituellement, car l'amour du

prochain fait « passer de la mort à la vie » ou vivre de la vie du Christ. N'aimons point par les paroles ou avec la langue ; ne nous contentons pas de faire des compliments, de dire des paroles gracieuses, obligeantes, mais aimons en action et en vérité, traduisons généreusement par des actes les vrais sentiments du cœur, soyons de vrais enfants de Dieu !

4. Dans le *Graduel* et le verset alleluatique, nous rappelons les pensées de l'Introït en invoquant Dieu comme notre protecteur et en le priant de nous délivrer des ennemis de notre salut, des hommes perfides et trompeurs ; mais surtout de nos mauvais penchants. Ayons confiance en Dieu notre libérateur ; nous ne serons pas déçus.

II

1. L'*Évangile*, emprunté à S. Luc (xiv, 16-24), fait ressortir la conduite miséricordieuse du Sauveur dans l'établissement de son Eglise et l'institution de la sainte Eucharistie. Cet évangile vous est connu et très souvent vous a été commenté ; je me contenterai de vous donner quelques explications exégétiques qui vous permettront de mieux comprendre le texte sacré.

Notre-Seigneur se trouvait donc à la table d'un des principaux Pharisiens, un jour de sabbat. Il venait de guérir un paralytique, ce qui avait scandalisé quelques convives ; il leur avait reproché leur ambition, leur orgueil insensé. Puis, s'étant adressé à son hôte, il lui avait dit : « Lorsque vous donnez à dîner ou à souper, n'invitez ni vos parents, ni vos amis, ni vos voisins riches, de peur qu'ils ne vous convient à leur tour et ne vous rendent ce qu'ils auront reçu. Lorsque vous donnez un festin, invitez des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles. Et vous serez heureux de ce qu'ils n'ont rien à vous rendre, car cela vous sera rendu à la résurrection des justes. » L'un des conviés s'écria : « Heureux qui mangera le pain dans le royaume de Dieu ! » Profitant de cette exclamation, le Sauveur raconta la parabole de l'évangile.

C'était la coutume, chez les Orientaux, d'inviter deux fois officiellement et solennellement leurs convives : une première fois, plusieurs jours avant le festin, pour leur donner le temps de se débarrasser de tout obstacle et de se préparer convenablement ; une seconde et dernière fois, le jour même et à l'heure du repas, pour les y amener.

Cet homme qui prépare un festin, c'est Dieu lui-même, qui envoie son propre Fils pour fonder l'Eglise, nous donner la Sainte Eucharistie et nous préparer dans le ciel le festin des noces éternelles. Dieu invite tous les hommes. Mais pour divers motifs d'ordre terrestre, matériel et charnel, les invités se refusent. Les prétextes qu'ils allèguent sont les trois concupiscences qui se partagent l'empire du monde : l'amour des honneurs, l'amour des richesses et l'amour des plaisirs. Ces refus qui montrent bien la conduite des hommes

à l'égard de Dieu, c'est-à-dire leur profonde ingratitude, irritent le père de famille. Aussi-tôt il donne l'ordre de remplacer les invités par les pauvres, les malheureux, les délaissés, tous ceux qui semblent le rebut de la société. Une telle substitution paraît étrange à qui ne tient pas compte des desseins de la Providence. Il s'agit là du grand mystère de la vocation et du salut dans la suite des âges, de la substitution des Gentils aux Juifs, et parmi les baptisés, des plus humbles à ceux qui sont retenus par le souci du monde, le soin des affaires temporelles ou les plaisirs sensuels. Cette parabole mérite d'être méditée avec une grande humilité ; elle doit rappeler les obstacles que les infidèles ou les baptisés ont coutume d'opposer eux-mêmes à l'invitation divine, obstacles énumérés par les liturgistes du moyen âge dans ces deux vers latins¹ :

*Villa, boves, uxor cœnam clausere vocatis ;
Mundus, cura, caro cœlum clausere renatis.*

C'est pour ces *vocati* et ces *renati* qu'a été dressée la table eucharistique ; c'est pour eux, c'est pour nous que se prépare le festin des noces de l'Agneau ; à nous de répondre à l'invitation divine : « Cela regardait les Juifs, mais cela nous regarde aussi, dit Bossuet, nous sommes à présent les invités. » Dieu méprisera et repoussera à son tour tous ceux qui, obstinément, l'auront méprisé, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent.

2. L'*Offertoire* est une prière ardente, une demande de secours qui nous permettra de répondre à l'appel de Dieu et à sa miséricordieuse invitation. Nous sommes retenus par des difficultés, nous avons des obstacles à vaincre ; la grâce de Dieu nous est donc nécessaire ; de tout notre cœur disons-lui donc : « *Seigneur, venez à mon secours et délivrez mon âme ; sauvez-moi à cause de votre miséricorde.* » (Ps. vi, 5). Vous voyez que toutes les prières de cette messe s'adressent à Dieu protecteur et libérateur.

3. La *Secrète* est en rapport avec l'épître. L'Apôtre nous rappelle que nous sommes passés de la mort à la vie par le sacrifice sanglant de Jésus-Christ. Or la sainte messe doit avoir pour effet de nous transformer, c'est-à-dire de nous élever à une pureté de vie plus complète : « *Que cette offrande, Seigneur, qui va être consacrée à votre nom, nous purifie ; et qu'elle nous élève de jour en jour aux œuvres d'une vie toute céleste.* »

4. Dans la *Communion*, tirée du Ps. xii, l'Eglise nous met sur les lèvres des paroles de reconnaissance. N'est-ce pas le moment de chanter la gloire du Seigneur qui nous a comblés de bienfaits ? N'est-ce pas quand nous avons eu le bonheur de participer au banquet sacré, qu'il convient de laisser éclater la joie et de célébrer la bonté du Seigneur ?

5. Enfin la *Postcommunion* renferme une demande qui est un des effets de la divine Eucharistie. Quand Jésus-Christ descend dans notre âme,

il y vient avec l'abondance de ses dons, il y vient pour augmenter en nous la vie surnaturelle, si toutefois nous n'y mettons pas d'obstacle. C'est pourquoi nous lui disons : « *Après la réception de vos dons, faites, Seigneur, qu'avec la fréquentation du divin mystère, croisse aussi l'effet de notre salut.* »

D'une part, l'Eglise suppose que nous recevons souvent et dignement la sainte communion ; d'autre part, elle montre que l'accroissement de notre salut est lié à la fréquentation assidue de la table du Seigneur. Puissions-nous le comprendre et ne pas imiter les invités de l'évangile, en alléguant des prétextes, quelquefois futiles, pour nous dispenser de ce qui est une condition essentielle de notre perfection ! La vie naturelle ne se développe que dans la mesure où elle prend la nourriture nécessaire ; la vie surnaturelle, elle aussi, a besoin pour croître d'une nourriture spirituelle. Oh ! m. f., approchez-vous souvent du banquet sacré : vous y trouverez le précieux trésor de la grâce sanctifiante, vous aurez plus de force pour résister aux ennemis de votre salut, vous monterez toujours plus haut vers Dieu !

* * *

Pendant ces jours qui nous rappellent plus particulièrement la sainte communion, demandons à Notre-Seigneur la *grâce* de bien comprendre le don magnifique qu'il nous a fait ; la *force* de vaincre les difficultés qui peuvent nous détourner de la Table sainte ; et le *désir* de nous en approcher avec les dispositions de foi et de pureté qui augmenteront en nous la vie surnaturelle et nous prépareront à la résurrection glorieuse. Ainsi soit-il !

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LES DIMANCHES APRÈS LA PENTECOTE

1^{er} Dimanche

L'AUMÔNE

« *Date et dabitur vobis,* » nous dit N.-S. J.-C. dans l'évangile d'aujourd'hui. C'est résumer en deux mots *pourquoi* et *comment* nous devons faire l'aumône.

I. — Pourquoi ?

1^o *Parce que Dieu nous l'ordonne.* Dans l'ancienne loi, Dieu avait déjà porté ce commandement de l'aumône ; il avait même été jusqu'à dire que c'est frauder le pauvre que lui refuser l'aumône : « *Fili, eleemosynam pauperis ne defraudes.* » (Eccl., iv, 1). N.-S. J.-C. n'a fait que répéter et développer ce commandement dans ses instructions.

2^o *Par amour pour nos frères.* A défaut du commandement divin, la nature suffirait à nous faire un devoir de l'aumône. Les païens eux-mêmes ont flétri les cœurs durs ; ils ont connu et mis en

¹ Durand de Mende, *Rational*, t. iv, p. 333.

pratique la maxime : « Faites à autrui ce que vous voudriez que l'on vous fit à vous-mêmes. »

3^o *Parce que c'est notre intérêt* : — a) temporel : celui qui fait l'aumône en effet éprouve un vrai bonheur et voit ses affaires prospérer sous les bénédictions de Dieu ; — b) spirituel : Tobie énumère les avantages de l'aumône : « *Eleemosyna ab omni peccato et a morte liberat, et non patietur animam ire in tenebras.* » (Tob., iv, 14). Elle nous obtient donc des grâces de conversion, de bonne mort, de salut... Dieu n'est jamais en retard pour récompenser ceux qui lui prêtent en la personne du pauvre.

II. — Comment ?

Il faut faire l'aumône joyeusement, selon nos moyens, avec une intention pure et en état de grâce.

1^o *Joyeusement* : car il ne faut pas obéir à Dieu à contre-cœur et blesser celui à qui on fait la charité. « *Hilarem enim datorem diligit Deus.* » (II Cor., ix, 7).

2^o *Selon nos moyens*. Que celui qui peut donner beaucoup, donne beaucoup ; que celui qui a peu, donne peu. L'obole de la veuve a été louée dans l'Evangile. Que de riches se croient à tort généreux, quand ils donnent à peine la centième partie de leur superflu !

3^o *Avec une intention pure*. N'agissons donc pas sous l'empire d'une émotion naturelle, ou dans le désir d'être loués des hommes : notre action n'aurait pas de valeur au point de vue surnaturel. Soyons charitables par amour pour Dieu, et que notre main gauche ignore ce que fait notre main droite !

4^o *En état de grâce* : car sans cela notre aumône serait une œuvre morte, elle ne nous acquerrait aucun mérite pour la vie éternelle.

Conclusion

Beaucoup de nos contemporains savent faire de beaux articles sur la nécessité de secourir les pauvres, les miséreux, les déshérités de la vie... Savent-ils tous faire les sacrifices nécessaires pour mettre leurs idées en pratique?... Pour nous, chrétiens, parlons peu, dédaignons la réclame ; mais faisons le bien. Le monde nous ignorera, mais Dieu nous bénira et nous récompensera ici-bas et là-haut.

2^o Dimanche

PARABOLE DES INVITÉS AU FESTIN

Le Maître dont il s'agit est N.-S. J.-C., le festin auquel il nous invite est la sainte Eucharistie. Méditons 1^o l'invitation faite par le Maître, 2^o le refus des invités.

I. — L'invitation

Le Maître qui nous appelle au festin eucharistique nous adresse une invitation :

1^o HONORABLE. — a) Car il est Dieu, et il daigne inviter à sa table ses créatures ! — b) Il s'offre lui-

même en nourriture par amour pour ceux qu'il invite. C'est donc avec raison qu'un tel festin est appelé *grand* par l'Evangile : *Homo quidam fecit cœnam magnam.*

2^o GÉNÉRALE. Il invite en effet tous ses amis, tous les chrétiens, sans aucune exception : *et vocavit multos.*

3^o RÉITÉRÉE. Non content d'avoir invité lui-même tous ses amis, le Maître envoie ses serviteurs, c'est-à-dire ses évêques, ses prêtres, ses missionnaires, renouveler son invitation : *et misit servum suum.*

4^o PRESSANTE, car il a soin de faire dire que personne ne se mette en retard. Tout est déjà préparé : *jam parata sunt omnia.*

Est-il possible de faire une invitation avec plus d'instance et d'amour ?

II. — Refus

Eh bien ! les invités ne sont nullement touchés : ils ne craignent point de répondre par un refus, *et cœperunt simul omnes excusare.* N'ont-ils donc pas de cœur pour ne point sentir qu'un tel refus est :

1^o INJURIEUX en lui-même. N'est-ce pas se moquer indignement du Maître que de rendre inutiles ses avances et ses préparatifs ?

2^o RIDICULE, quand on considère les mauvais prétextes allégués. Quels sont-ils en effet ? — a) Pour les uns, c'est l'orgueil : *villam emi.* — b) Pour les autres, c'est l'avarice : *juga boum emi quinque.* — c) Pour un bon nombre, c'est une passion honteuse dont ils ne veulent point se défaire : *uxorem duxi.* — Et tous ces malheureux ne rougissent point de le dire !... Pauvre nature humaine !

3^o PRÉJUDICIABLE à ceux qui s'en rendent coupables : car ceux qui refusent l'invitation a) provoquent la colère du Maître : *tunc iratus paterfamilias* ; b) ils se privent des grâces qui leur sont nécessaires ici-bas ; c) ils compromettent par le fait même leur salut.

Conclusion

Ne nous exposons pas à encourir la colère du divin Maître. Rendons-nous à son invitation à la sainte Table ; nous aurons la grâce en ce monde et la gloire en l'autre.

3^o Dimanche

LA BREBIS ÉGARÉE

La brebis égarée représente le pécheur, et le pasteur qui se met à sa recherche est N.-S. J.-C. Voyons donc 1^o comment N.-S. J.-C. poursuit le pécheur, et 2^o comment il le reçoit.

I. — Comment N.-S. J.-C. poursuit le pécheur

1^o Il le poursuit IMMÉDIATEMENT, *vadit ad illam quæ perierat.* Il emploie le remords de la conscience, les leçons du bon exemple, les souvenirs d'une bonne éducation, les peines intérieures et

extérieures, la pensée de l'autre monde, la beauté des cérémonies religieuses, etc... Son cœur dévoré par l'inquiétude lui suggère toutes les industries possibles.

2^o Il le poursuit AVEC TENDRESSE, *dimittit nona-ginta novem in deserto*, au point que l'amour des justes ne le console pas entièrement de la perte qu'il a subie. Aux paroles d'affection qu'il entend, il ne peut s'empêcher de gémir et de murmurer : « *Non enim veni vocare justos, sed peccatores.* » (Marc, II, 17).

3^o Il le poursuit SANS SE LASSER, *donec inveniat eam*. Il ne se rebute jamais, il accorde des grâces plus nombreuses, plus fortes, il veut parvenir à ses fins. Comment le pauvre égaré ne se laisserait-il pas toucher par tant de sollicitude et d'amour ?

II. — Comment il le reçoit

Le divin Pasteur serait en droit d'adresser de justes reproches à celui qui lui a causé tant de peines, mais il n'y songe même pas. Il reçoit le malheureux égaré :

1^o AVEC BONTÉ, *et cum invenerit eam*. Il ne pense qu'à le ramener au bercail de l'Eglise où il retrouvera la paix de la conscience, le vrai bonheur.

2^o AVEC COMPASSION, *imponit in humeros suos*. Si le retour est difficile, Jésus prend le fardeau pour lui. C'est sa grâce qui aidera, qui consolera, qui fortifiera, qui fera persévérer : il connaît si bien nos inquiétudes, nos misères, nos faiblesses !

3^o AVEC JOIE, *et veniens domum, convocat amicos et vicinos, dicens illis : Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat*. Il veut que le ciel lui-même partage son allégresse. N'est-ce pas avec raison que Jésus s'est appelé le bon Pasteur ? Où trouver tant de délicatesse dans le pardon ?

Conclusion

Quand par malheur nous serons égarés dans la voie du péché, souvenons-nous de cette touchante parabole. Disons-nous qu'un Dieu nous poursuit, qu'un Dieu nous attend, qu'un Dieu ne demande qu'à nous pardonner : laissons-nous reconduire au bercail de l'Eglise, et le ciel et la terre seront dans la joie.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

Saint Paul en Occident

IV

L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

A Rome, Paul se trouve aux prises avec les nécessités matérielles, et l'on sait quelles sont ses habitudes de fierté. Il a bien consenti à recevoir pendant quelques jours l'hospitalité des chrétiens, mais ensuite il a tenu à vivre de ses propres ressources. Captif, accompagné partout du soldat qui tenait sa chaîne, il lui était impossible de reprendre

son métier de fabricant de tentes, qui d'ailleurs, dans la capitale du monde, aurait obtenu peut-être un médiocre succès. Les Philippiens le tirèrent d'embarras.

Lydie, avec son bon cœur de chrétienne, avait deviné les angoisses, les besoins et les délicatesses de l'Apôtre. On se souvient qu'à l'arrivée de celui-ci à Philippi, elle lui dit : « Entrez dans ma maison et demeurez-y. » (Act., xvi, 15). Elle est tellement pressante qu'il séjourne chez elle avec Timothée, et quand ils sont délivrés de la prison, c'est encore chez elle qu'ils se réfugient. Il revient en 58 passer avec elle les fêtes de Pâques. (Act., xx, 6). Elle l'avait suivi partout des yeux du cœur, et le sachant à Rome, elle fit une collecte qu'un disciple nommé Epaphrodite fut chargé de lui porter. Lui qui n'acceptait rien de personne fit une exception pour ses chers Philippiens, qui, deux fois déjà, l'avaient secouru à Thessalonique. (Philip., iv, 16).

Leur nouvelle offrande fut sans doute considérable, car il déclare « qu'il a tout ce qu'il lui faut, même l'abondance » (iv, 18) ; il accepte avec reconnaissance ce qui lui est donné avec tant d'affection. Il garde quelque temps auprès de lui ce disciple dont il apprécie le zèle, et qui travaille, qui combat avec lui. (Philip., II, 25). Tout-à-coup, est-ce l'effet du climat de Rome, ou de la trop grande intensité du travail, Epaphrodite tomba malade et il fut pris de nostalgie, d'autant qu'il savait que les Philippiens connaissaient son état et désiraient le revoir. « Il fut malade jusqu'à la mort, écrit l'Apôtre, mais Dieu eut pitié de lui et non seulement de lui, mais de moi, afin que je n'eusse point tristesse sur tristesse. » Aussitôt que son disciple fut rétabli, Paul, voyant qu'il désirait vivement repartir, le renvoya en toute hâte à Philippi. Cette séparation lui fut pénible, mais dès longtemps il avait pris l'habitude de ne pas penser à lui-même. Il perdait un coopérateur, un ami ; lui il travaillerait davantage et se consolait par la pensée que ses chers Philippiens se réjouissaient (28).

Alors il prie Timothée de leur écrire sous sa dictée une lettre où il les remerciera de leur générosité et les félicitera de leur foi, de leur bon esprit, car il n'y a parmi eux ni hérésie ni schisme. Aussi dans cette Epître aucun reproche d'abord, mais l'effusion débordante de sa grande affection pour eux.

I

L'entrée en matière est très brève :

I. — ¹ Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints dans le Christ Jésus qui sont à Philippi, ainsi qu'aux évêques et aux diacres.

² Grâce à vous et paix par Dieu notre Père et par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« La grâce, dit S. Thomas, est le premier des dons de Dieu parce que par elle l'impie est justifié ; elle est aussi le dernier parce qu'elle a son terme et sa perfection dans la béatitude éternelle. » Il leur souhaite donc les plus précieuses des faveurs divines. Puis il laisse éclater sa joie.

1. Cette joie lui vient premièrement du souvenir de ses chers Philippiens :

³Je rends grâces à mon Dieu dans mon constant souvenir de vous ; — ⁴car je prie toujours pour vous tous avec joie dans toutes mes prières ; — ⁵je lui rends grâces de votre participation à l'Evangile du Christ depuis le premier jour jusqu'à cette heure. ⁶J'ai cette confiance que celui qui a commencé en vous l'œuvre de bien la perfectionnera jusqu'au jour du Christ Jésus. ⁷Il est vraiment juste que j'aie ce sentiment pour vous tous ; car je vous ai dans le cœur et je vous considère comme ayant tous part à ma joie, à mes liens, à la défense et à l'affermissement de l'Evangile.

⁸Dieu m'est témoin combien je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ.

⁹Et je lui demande ceci, c'est que votre charité abonde de plus en plus en science complète et en intelligence, ¹⁰afin que vous choisissiez les meilleures choses, de telle sorte que vous soyez pleinement purs, et sans reproche ni heurt, jusqu'au jour du Christ, ¹¹et que vous soyez remplis des fruits de justice par Jésus-Christ, pour la gloire et la louange de Dieu.

Leur souvenir ne le quitte pas. Ils ont partagé ses douleurs et ses épreuves, il est juste qu'ils partagent ses espérances et ses joies. Ils lui ont prouvé leur amour pour lui, aussi combien il les aime ! Et ce qu'il désire, c'est que leur charité soit parfaite, qu'ils sachent discerner ce qui est bon et ne faire que le bien ; alors Jésus-Christ qui est dans leur âme y opérera des fruits de salut.

2. Une autre cause de sa joie, c'est qu'il augure bien des événements :

¹²Or je veux que vous sachiez, mes frères, que ce qui m'est arrivé a servi à un plus grand progrès de l'Evangile, ¹³en sorte que mes chaînes sont devenues célèbres avec le Christ dans tout le prétoire et partout ailleurs. ¹⁴Aussi plusieurs de nos frères dans le Seigneur ont pris confiance à cause de mes chaînes, et prêchent plus largement avec plus d'audace et sans crainte la parole de Dieu.

¹⁵Quelques-uns prêchent le Christ dans un esprit d'envie et d'opposition, mais d'autres avec une entière bonne volonté ; ¹⁶ceux-ci poussés par la charité, sachant que j'ai été placé pour la défense de l'Evangile ; ¹⁷ceux-là annonçant le Christ par esprit de querelle, sans sincérité, avec l'espoir de me causer une grande affliction dans mes liens.

¹⁸Que m'importe ! De quelque manière que le Christ soit annoncé, soit comme prétexte de paraître, soit par vrai zèle, je m'en réjouis et m'en réjouirai. ¹⁹Je sais que cela tournera à mon salut, grâce à vos prières et par le secours de l'Esprit de Jésus-Christ. ²⁰Selon mon attente et mon espérance je ne serai confondu en rien ; mais j'agirai en toute liberté et le Christ, maintenant comme toujours, sera glorifié en mon corps soit par ma vie soit par ma mort. ²¹Car pour moi le Christ est ma vie, et mourir est un gain.

²²Et pourtant, si je vis dans mon corps, je pourrai encore recueillir des fruits de mon travail. Aussi je ne sais que choisir.

²³Je suis pressé entre deux desirs contraires. Je désire mourir et être avec le Christ, — ce qui pour moi est de beaucoup le meilleur ; — ²⁴et demeurer dans mon corps, parce que cela vous est plus nécessaire.

²⁵Aussi j'ai confiance et je sais que je viendrai et demeurerai avec vous tous pour votre avancement et pour la joie de votre foi ; ²⁶afin qu'à cause de moi vous ayez une gloire abondante dans le Christ par mon retour auprès de vous.

²⁷Seulement, que votre conduite soit digne de l'Evangile du Christ, afin que, soit que je vienne et vous voie, soit que je demeure absent, j'entende dire que vous

restez animés de l'esprit d'union et que vous travailliez ensemble pour la foi de l'Evangile ; ²⁸que vous n'êtes effrayés en rien par nos adversaires. Leur opposition est une cause de perdition pour eux, de salut pour vous. Or cela est la volonté de Dieu, ²⁹qui vous a donné non seulement de croire au Christ, mais de souffrir pour lui, ³⁰de soutenir le même combat que vous m'avez vu soutenir et que maintenant je vous ai raconté.

Sa joie est grande parce que ses chaînes sont honorées et célèbres. Ses gardes eux-mêmes l'écourent et le considèrent, ce qui est pour lui le pronostic de sa libération prochaine. Alors il sera libre de reprendre son ardent apostolat. En attendant, le Christ est annoncé. Sans doute quelques-uns travaillent pour leur parti, pour leurs propres intérêts, pour leur compte. Et après ? Qu'importe le motif, si l'on fait connaître Jésus-Christ ! Lui, il se réjouira toujours de savoir qu'on prêche le divin Maître.

Car pour lui il ne recherche que la glorification du Christ, et il la procurera par sa vie et par sa mort. Ah ! la mort qui l'unirait au Christ, c'est la vie. « Vivre c'est le Christ, *mihi vivere Christus est.* » Il soupire après l'heureux moment où il sera avec le Christ. Quel gain pour lui que la mort ! Mais dans quelle alternative il est enfermé ! La mort sans doute lui est préférable, et pourtant s'il meurt, que deviendront ses chers Philippiens ? Il leur est nécessaire, il faut qu'il vive pour eux, pour travailler à leur salut.

Aussi bien, il veut les revoir et il les reverra, il en a la confiance et la certitude. Mais il entend les trouver dignes de l'Evangile par leur conduite, par leur charité, par leur union, par leur courage à résister aux ennemis de la foi, et à combattre le même combat que lui.

A l'insistance qu'il apporte à leur recommander « de tenir ferme dans un même esprit » et « de combattre d'une même âme pour la foi de l'Evangile, » on devine qu'il fait allusion aux légères divisions que l'on rencontrait dans l'Eglise de Philippi, comme le dissentiment d'Evodie et de Syntiché. Mais il appuie à peine et dans sa lettre qu'il veut tout affectueuse il ne se permettra que de discrètes allusions à ces dissensions sans éclat.

3. S'ils veulent que sa joie soit parfaite, il faut que disparaisse l'ombre même de ces querelles, afin que règne la charité admirable dont le Christ nous a donné le modèle achevé. Il les supplie par les considérations les plus touchantes de rester unis entre eux dans le Christ :

II. — ¹Si donc vous avez goûté quelque consolation dans le Christ, quelque douceur dans la charité, quelque bonheur dans la communion d'esprit, si vous avez du cœur et de la compassion, ²combiez ma joie en vivant dans les mêmes sentiments, en ayant la même charité, la même âme, la même pensée.

³Ne faites rien par esprit de parti, ni par vaine gloire, mais que, par humilité, chacun croie les autres au-dessus de soi. ⁴Que chacun considère non ses propres intérêts, mais ceux des autres.

⁵Ayez en vous les mêmes sentiments conformes à ceux qu'avait le Christ Jésus. ⁶Ayant la nature de Dieu, il n'a point regardé cette égalité avec Dieu comme une usurpation ; ⁷et il s'est dépouillé lui-même en prenant

la forme de l'esclave, devenant semblable aux hommes et ayant pour tous l'extérieur de l'homme. ⁸Il s'est abaissé lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix.

⁹C'est pourquoi Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom ; ¹⁰afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, ¹¹et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est entré dans la gloire de Dieu son Père.

Pour que sa joie soit complète, qu'ils aient donc une parfaite charité entre eux. Il le leur recommande au nom des douceurs qu'ils ont trouvées dans leur conversion, leurs relations de fraternité, leur connaissance et leur amour du Christ.

Et tout à coup il passe à des considérations étonnantes sur la nature du Christ. Que leurs sentiments soient conformes à ceux du Christ Jésus, sentiments d'humilité et de charité.

Dans ses catéchèses il avait sans doute traité ce point qui intéressait tant les chrétiens : Qu'était le Christ Jésus avant l'Incarnation ? Quels sentiments ont déterminé le Verbe à se faire semblable à nous ? Comment a-t-il pu consentir à subir pour l'amour de nous la mort, et la mort de la croix ? Le simple énoncé de ces questions montre combien était profonde la science religieuse des Philippiens, et que l'Apôtre n'hésitait pas avec eux à traiter les sujets les plus élevés, les plus difficiles.

Cet enseignement n'est donc que la mise en forme précise de la doctrine qu'il leur exposait.

Le Fils de Dieu avait « la forme de Dieu », et il a voulu revêtir la forme de l'esclave. La forme de Dieu, c'est la nature, la substance de Dieu.

Le Christ préexistait donc avec la nature divine, étant Dieu lui-même.

Parce qu'il était Dieu, il était égal à Dieu, il avait droit aux honneurs divins, comme le Père et le Saint-Esprit. Quand il voulut prendre la nature humaine, il n'hésita pas à renoncer non pas à la nature divine dont il ne pouvait se dépouiller, mais aux honneurs qui lui étaient dus comme à Dieu.

Parce qu'il était Dieu, il ne regardait pas comme un vol, comme un larcin, comme une usurpation, son égalité avec Dieu ; puisque la nature divine était sa propriété, puisqu'il était consubstantiel au Père.

Il connaissait sa grandeur infinie, et cependant il consentit à s'en dépouiller. Il ne s'y attacha pas, — telle est la force du mot de S. Paul, *rapinam* — comme à un butin, à une proie à laquelle on tient tellement qu'on ne veut pas l'abandonner. Ce butin, cette proie, c'étaient les honneurs divins auxquels il avait droit. Il décida d'y renoncer.

Tel était le Christ préexistant avant l'Incarnation.

Au moment choisi par lui, il se dépouilla volontairement de tout cela, en se faisant homme. Il s'anéantit, il cacha sa divinité sous le vêtement de l'esclave, et tous ceux qui le virent crurent qu'il était homme, puisqu'il en avait l'apparence, l'extérieur, et aussi la réalité, car il avait, comme tout homme, un corps et une âme.

Cet anéantissement qui fut un acte de la volonté des trois personnes divines, s'est opéré dans l'union hypostatique où le fils de Dieu a accepté tous les abaissements de la vie mortelle ¹.

Tel est l'exemple d'abnégation et d'humilité qu'il propose à ses chers Philippiens. Puisque le Fils de Dieu s'est fait si petit, puisqu'il a pris, lui le Maître souverain, la forme de l'esclave, comment resterions-nous si orgueilleux ? Comment ne nous inclinons-nous pas devant nos frères qui après tout ont la même nature que nous, « la forme humaine » comme nous ? Qui oserait comparer notre condescendance pour eux aux abaissements du Christ Jésus ?

4. Mais quiconque s'abaisse sera élevé. Après l'Incarnation, la volonté humaine du Christ a accepté les décrets de la volonté divine, les humiliations de l'humanité, l'obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix, le dépouillement absolu. C'est pourquoi Dieu l'a exalté au-dessus de toutes les créatures, il l'a fait asseoir à sa droite et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, devant lequel tout genou fléchit. Les anges s'inclinent, l'âme fidèle adore, et le démon se courbe en frémissant de rage.

Ils seront donc pleins de prévenances et d'abnégation entre eux.

¹²Ainsi, mes bien-aimés, comme vous m'avez toujours été obéissants, non seulement en ma présence, mais bien plus encore maintenant, en mon absence, opérez votre salut avec crainte et tremblement. ¹³Car c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon sa bonne volonté. ¹⁴Faites donc toutes choses sans murmures et sans hésitations, ¹⁵afin que vous soyez sans reproche et simples, comme des enfants de Dieu, sans tache au milieu d'une nation dépravée et perverse, parmi laquelle vous brillez comme des astres dans le monde ; ¹⁶gardant la parole de vie pour ma gloire au jour du Christ, parce que ce n'est pas en vain que j'ai couru, en vain que j'ai travaillé.

¹⁷Et s'il faut que mon sang soit répandu sur le sacrifice et sur l'autel pour votre foi, je m'en réjouis et je m'en félicite avec vous tous. ¹⁸Mais vous-mêmes réjouissez-vous et félicitez-vous avec moi.

Puisqu'ils l'ont toujours docilement écouté, non seulement quand il était au milieu d'eux, mais depuis, même quand il était loin d'eux, qu'ils lui témoignent particulièrement maintenant leur bon souvenir par une touchante générosité ; et qu'ils l'écoutent toujours avec le même bon esprit.

Or ce qu'il leur recommande, c'est de faire leur salut avec crainte et tremblement. Sans doute Dieu les aime, mais n'ont-ils pas mérité d'être privés de sa grâce ? Or c'est la grâce de Dieu qui nous donne de vouloir et d'accomplir. Sans elle nous ne pouvons rien. Prions Dieu qu'il nous l'accorde, il le fera suivant sa bonne volonté.

¹ *Ὁς ἐν μορφῇ Θεοῦ ὑπάρχων οὐχ ἀρπαγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι ὅσα Θεοῦ.* Le *cum in formā Dei esset* affaiblit un peu le grec parce qu'il laisserait supposer un état temporaire qui peut cesser. *ὑπάρχων* marque bien la *permanence*. *Ἀρπαγμός* signifie à la fois larcin et butin. Le sens est plutôt : « Il ne regarda pas comme un vol ou un larcin l'égalité divine. »

Habitus, σχῆμα, désigne quelque chose de superficiel, d'instable, de mobile, et est opposé à *μορφή* qui exprime l'idée de durable, inhérent à l'essence, et, ici, l'essence divine elle-même.

Mais il l'accorde surtout aux âmes pénétrées de charité. Qu'ils montrent eux-mêmes une bonne volonté joyeuse, sans disputes ni récriminations. Qu'ils demeurent purs, sincères, irrépréhensibles, parmi le monde corrompu dont la contagion pourrait les atteindre. Ne sont-ils pas ici-bas comme des astres qui brillent par la pureté de leur vie, par l'éclat de leurs exemples ?

Ils ont reçu la parole de vie, l'Evangile : qu'ils la conservent avec soin. Un jour leur foi sera devant Dieu son plus beau titre de gloire, le jour où apparaîtra le Christ ; et qu'il est heureux à cette pensée qu'il n'a pas couru en vain, qu'il n'a point perdu sa peine !

Il les aime tant qu'il serait content d'être immolé pour leur salut. Leur foi, à ses yeux, c'est comme une victime offerte à Dieu et qu'il voudrait arroser de son sang. C'est ainsi que dans les sacrifices du temple la victime placée sur l'autel était aspergée de vin, figure du sang. Pour lui il voudrait donner tout son sang pour eux. Ce serait sa plus grande joie.

Peut-être Dieu lui demandera-t-il ce témoignage suprême d'amour ; qu'ils s'en réjouissent eux-mêmes et qu'ils s'en félicitent avec lui, car s'il possède la gloire, ils jouiront des mérites de sa mort.

Tels sont les sentiments qu'il exprime à ses bien-aimés Philippiens.

Il se réjouit de ce qu'ils ont été bons pour lui et lui ont prodigué d'abondantes et utiles aumônes (I, 3-11).

Il se réjouit aussi de ce que ses chaînes sont glorieuses au Prétoire et qu'elles ont fait connaître Jésus-Christ (I, 12-24).

Il se réjouit encore de ce qu'il les reverra bientôt (I, 25-30).

Mais s'ils veulent que sa joie soit complète, qu'ils imitent l'abnégation du Christ. Qu'ils soient humbles à son exemple, lui qui, par l'Incarnation, s'est abaissé jusqu'à prendre la forme de l'esclave, jusqu'à revêtir toutes les misères de l'humanité. Qu'ils s'aiment entre eux comme Jésus-Christ nous a aimés, et qu'ils s'appliquent à faire leur salut en bien coopérant à la grâce (II, 1-18).

II

Maintenant il va poursuivre sa lettre en leur annonçant une grande joie : il leur enverra Timothée.

En attendant qu'il aille en personne les visiter, à sa place il leur dépêchera son autre lui-même, son disciple le plus prudent et le plus aimé, Timothée. Les Philippiens connaîtront ainsi son affection, son zèle, sa sollicitude pour eux.

1. Mais d'abord, il leur renvoie Epaphrodite :

¹⁰J'espère dans le Seigneur Jésus vous envoyer bientôt Timothée, afin que moi aussi j'aie plus de courage, sachant votre état. ²⁰Car je n'ai personne qui me soit uni comme lui d'esprit et de cœur, et qui comme lui s'inquiète de vous avec une aussi sincère affection ;

²¹car tous cherchent leurs propres intérêts et non les intérêts de Jésus-Christ.

²²Vous savez qu'il a fait ses preuves, car il m'a aidé dans la prédication de l'Evangile comme un fils aide son père. ²³J'espère donc vous l'envoyer dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. ²⁴J'ai même cette confiance dans le Seigneur que j'irai bientôt moi-même vous voir.

²⁵Mais j'ai jugé nécessaire de vous envoyer déjà Epaphrodite, mon frère, le compagnon de mes travaux et de mes combats, votre apôtre, qui m'a aidé dans ma nécessité ; ²⁶car il désirait vous voir tous, et il était tourmenté parce que vous le saviez malade. ²⁷Il a été en effet malade et près de la mort ; mais Dieu a eu pitié de lui, et non seulement de lui, mais de moi, afin que je n'aie pas tristesse sur tristesse. ²⁸Aussi vous l'ai-je envoyé en grande hâte, afin qu'en le revoyant vous ayez de la joie, et que moi-même je sois tiré de peine. ²⁹Recevez-le donc en toute joie dans le Seigneur, et honorez des hommes tels que lui ; ³⁰car c'est à cause de l'œuvre du Christ qu'il a été tout proche de la mort, donnant sa vie pour suppléer au service que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes.

On ne saurait lire ces lignes pleines de tendresse de l'Apôtre sans être ému. Il est toujours l'homme qui a besoin d'affection, qui en témoigne beaucoup et demeure oublié, qui d'ailleurs veut s'oublier lui-même. Pour les Philippiens il se privera de son bien-aimé Timothée qui tranche sur les autres par son filial dévouement. « Tous cherchent leur intérêt, mais non celui de Jésus-Christ. » Celui-ci ne l'a jamais quitté que pour de rapides missions.

Il voudrait bien retenir Epaphrodite, mais ce disciple zélé a la nostalgie des siens. Le bon cœur de l'Apôtre comprend son angoisse et il le renvoie à leurs amis de Philippi. S. Paul a toujours toutes les délicatesses, il comprend les besoins du cœur et les douceurs nécessaires de l'affection. D'ailleurs a-t-il été assez peiné de la maladie d'Epaphrodite qu'on jugeait mortelle ! A la tristesse de sa captivité, qui l'empêche d'exercer comme il le voudrait le ministère de l'action divine, Dieu ajouterait-il le chagrin de perdre le jeune évêque de Philippi ? Non, Dieu a eu compassion de lui. Epaphrodite est guéri, il désire revoir tous ses fidèles ; Paul le renvoie, il voudrait déjà qu'il fût arrivé, car il souffre de le sentir souffrir ; alors seulement il sera tiré de peine.

2. Avant de terminer sa lettre, il revient à ses sentiments de joie communicative, et résume leur commune allégresse :

III. — ¹Pour le reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur. Je vous écris toujours les mêmes choses, cela ne m'est point pénible et vous est nécessaire.

Tout à coup le ton change. De l'extrême tendresse il passe à l'extrême violence. Que s'est-il donc produit ?

Sans doute qu'au moment où il venait d'ordonner à Timothée de déposer la plume, il a appris une nouvelle qui l'a indigné. Les Judaïsants de Macédoine n'ont pas abdiqué leurs haines ni leur mauvais vouloir. L'Apôtre n'est plus là pour les démasquer et pour dire : « Eloignez-vous d'eux ! » Ils ravagent chez eux le champ qu'il a cultivé, et ils menacent de porter le trouble, la discorde, l'er-

reur, à Philippes même. Peut-être ont-ils déjà pénétré au sein du troupeau, comme des loups prêts à égorgé les brebis.

C'est pourquoi il pousse ce cri d'alarme et de colère :

²Gardez-vous des chiens, gardez-vous des mauvais ouvriers, gardez-vous des partisans de la mutilation¹.

Il les appelle des « chiens » à cause de leurs mauvaises mœurs, et sans doute aussi parce que, comme les chiens, ils reviennent à leur vomissement, c'est-à-dire à leurs anciennes erreurs de doctrine et de conduite. Ils continuent en effet à enseigner la nécessité, pour les païens convertis, de la circoncision. Il les appelle avec un mépris souverain « des partisans de la mutilation, » et l'expression dont il se sert est celle qui est employée dans le Lévitique pour proscrire les mutilations. (Lév. xxi, 5).

³C'est nous qui sommes la circoncision, nous qui servons Dieu en esprit, nous qui nous glorifions dans le Christ Jésus et ne mettons pas notre confiance dans la chair.

⁴Et pourtant moi aussi je pourrais tirer gloire de la circoncision. Si quelqu'un veut tirer gloire de la chair, moi plus que lui. ⁵Moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux. S'agit-il de la Loi ? Je suis Pharisien. ⁶Du zèle pour la Loi ? J'ai persécuté l'Eglise. De la justice de la Loi ? J'y ai vécu sans reproche.

⁷Mais tous ces avantages qui étaient un gain pour moi, je les tiens comme une perte, au regard du Christ. ⁸Je dirai plus : j'estime que tout est perte au regard de l'éminente connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. Pour lui j'ai tout perdu, et je tiens toutes choses pour du fumier, afin de gagner le Christ, ⁹afin de me trouver en lui, ayant, non pas ma propre justice qui vient de la Loi : mais la justice qui vient de la foi dans le Christ Jésus, la justice qui vient de Dieu par la foi.

¹⁰Ce que je veux, c'est connaître le Christ, et la vertu de sa résurrection, et la communion à ses souffrances : c'est mourir comme lui, ¹¹afin de parvenir en quelque manière à la résurrection des morts.

¹²Non pas que j'aie déjà reçu le prix que j'attends, ni que je sois déjà parfait, mais je poursuis ma course afin d'atteindre le terme auquel j'ai été destiné par le Christ Jésus.

¹³Non, frères, je ne crois pas avoir atteint le but. Il y a une chose : c'est que j'oublie tout ce qui est en arrière, et que je tends constamment vers ce qui est en avant. ¹⁴Je cours droit au but, à la récompense de la vocation d'en haut où Dieu nous a appelés dans le Christ Jésus.

Avec quelle énergie il flétrit les judaïsants qui dévastent l'Eglise ! Avec quelle fierté il revendique ses droits, afin de montrer en quelle médiocre estime il tient ses ennemis !

« C'est nous qui sommes la circoncision », car nous pratiquons la circoncision spirituelle, le dévouement, la lutte contre nos passions et nos mauvais instincts ; nous sommes les adorateurs de Dieu en esprit et en vérité. Eux ils sont la lettre, le mensonge. Ils sont la concision, la mutilation, car ils déchirent l'Eglise, ils dispersent le troupeau. Ils gardent le signe et rejettent la réalité.

¹ Videte concisionem (κατατομήν), nos enim sumus circumcisio (ἡ περιτομή).

Ce signe donné par Dieu à Abraham, les avantages qui en résultent, la gloire de la Loi, sa stricte observation, est-ce que lui-même ne peut pas aussi s'en prévaloir ? Mieux qu'eux. *Ego magis !* On retrouve ici l'idée qu'il a développée si éloquemment dans sa seconde Epître aux Corinthiens : « Ils sont Hébreux, fils d'Israël, de la race d'Abraham, ministres du Christ ! Moi aussi et plus qu'eux, *plus ego.* » (II Cor., xi, 22).

Eh bien ! tous ces avantages, il les regarde comme rien. A ses yeux même ils seraient nuisibles s'ils n'étaient pas accompagnés de la foi en Jésus-Christ. Seule la foi en Jésus-Christ rend parfait, seule elle justifie l'âme. Que deviendraient donc toutes ces prérogatives si elles aboutissaient à la damnation ? Quelle perte infinie, *detrimenda !* Aussi les méprise-t-il comme du fumier.

Ce qu'il veut c'est gagner le Christ, voilà le gain souverain ; — c'est connaître le Christ, voilà sa suprême ambition, c'est mourir comme lui, *configuratus morti ejus*, lui ressembler, avoir sa forme, *sa figure*, dans sa mort comme dans sa vie. Cette énergie de foi, de pensée, cette ardeur de désirs, nous les retrouvons mises en acte par les martyrs ; ces accents, nous les recueillons dans leur bouche, les mêmes, inspirés par la lecture brûlante de ses Epîtres, et telle parole de S. Ignace d'Antioche n'en est que la traduction enflammée.

On lui dira : « Alors vous avez reçu déjà votre récompense ? Par la foi du Christ vous avez atteint la perfection, vous n'avez plus à marcher, à combattre, vous êtes au but ? » Nullement ! répond-il. Je n'ai pas reproduit en moi l'image de Jésus-Christ. Que je suis loin d'avoir atteint l'idéal divin ! Je continue donc à marcher, je poursuis ma course. Je vois la fin, que le Christ m'a assignée. Sur le chemin de Damas, il me l'a montrée, il m'a appelé à lui, il m'a pris, *comprehensus sum* ; je marche, mais je ne suis pas arrivé.

Ce qui est derrière moi, je ne m'en souviens plus, ma vie sans reproche passée dans le judaïsme je l'ai oubliée, je vais droit devant moi, vers le terme de ma carrière et de ma vocation, vers la récompense infinie qui m'est destinée, vers la félicité du ciel à laquelle Dieu m'a appelé par sa grâce, par sa bonté, par le mérite de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ.

3. Puis il continue son enseignement, son exhortation à l'adresse de ceux qui pensent autrement :

¹⁵Donc tous tant que nous sommes parfaits, ayons ces sentiments, et si en quelque chose vous pensez autrement, Dieu vous éclairera aussi sur ce que vous devez croire. ¹⁶Cependant pour ce qui regarde notre science acquise, demeurons dans la même règle, gardons les mêmes pensées.

¹⁷Mes frères, soyez mes imitateurs, suivez l'exemple de ceux qui marchent suivant le modèle que vous avez en nous.

¹⁸Car il en est plusieurs dont je vous ai parlé souvent, — et maintenant je vous parle encore d'eux avec larmes, — qui marchent en ennemis de la croix du Christ, ¹⁹dont la fin est la perdition, dont le dieu est leur ventre, qui mettent leur gloire dans leur honte et qui n'ont de pensées que pour les choses terrestres.

³⁰Pour nous, nous sommes déjà citoyens du ciel, et c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, ³¹qui transformera notre corps, tout abject qu'il est, pour le rendre conforme à son corps glorieux, en vertu de cette puissance qu'il possède de tout s'assujettir.

Pour les vérités fondamentales, que l'accord soit complet ; dans le domaine libre, qu'ils consultent Dieu, ils seront éclairés.

L'Apôtre était fier de son Eglise de Philippes, si fervente et si docile. Cependant il y savait quelques traîtres, quelques judaïsants outrés et faisant une propagande effrénée. C'est contre eux qu'il pré-munit ses chers chrétiens.

Qu'ils l'imitent. Lui et Epaphrodite leur ont montré « la forme » qui doit être la leur. Quant aux judaïsants, il ne parle d'eux qu'en pleurant. Attachés aux rites mosaïques, ils sont les ennemis de la croix du Christ dont ils ne reconnaissent point la vertu. Il est clair que s'ils repoussent la croix, c'est parce que l'Evangile renferme des obligations qu'ils ne veulent pas accepter. Ceux qui aiment la croix se crucifient, combattent leurs mauvais penchants et s'élèvent à la vie de sacrifice, d'humilité, de pureté et de charité qui est celle des vrais chrétiens. Il n'en allait pas ainsi de ces docteurs pervers. Ils affichaient comme les Pharisiens un grand respect extérieur pour la Loi, mais l'intérieur était gâté. Dieu les a punis comme d'ordinaire en leur retranchant sa grâce. Alors ils sont devenus esclaves de leurs sens, de leurs passions, de leur ventrie. Ils se glorifient de leurs tristes délices, de leurs coupables voluptés qu'ils se procurent grâce à l'abondance de leurs richesses. Mais quelle fin sera la leur ! La mort éternelle ! *Quorum finis interitus.*

Combien d'hommes aujourd'hui ressemblent à ces judaïsants ! Ils ne mettent point leur gloire dans la loi mosaïque, mais dans la loi naturelle, et ils croient que Dieu les sauvera, comme si l'on pouvait aller au ciel autrement que par les mérites de Jésus-Christ. Dieu les humilie des mêmes châtements. Lacordaire qui les avait vus de près, disait : « Ils sont tout chair et rien que chair. »

Toute autre est la vie du chrétien. Déjà, sur terre, il vit dans le ciel. Il attend Jésus-Christ, qui, après avoir transformé son âme, transformera aussi son corps, tout humble et misérable qu'il est. Ce corps vil et méprisable est cependant fait pour la gloire, puisqu'il est la demeure d'une habitante céleste et qu'il a reçu la marque divine par la grâce du baptême. Cette transformation est sans doute un grand mystère, mais qu'y a-t-il d'impossible à Dieu dont la toute-puissance s'assujettit toute chose ?

4. Maintenant S. Paul va reprendre son ton de douceur et de tendresse, après avoir exhalé sa colère contre les ennemis de la croix de Jésus. Cependant il reviendra d'un mot sur les divisions intérieures de l'Eglise, mais sa manière indique que les divisions auxquelles il fait allusion ne sont pas profondes. Ce sont de petites querelles de chrétiennes pieuses, mais étroites et peut-être un peu jalouses :

IV. — 'C'est pourquoi, mes frères, très chers et très désirés, vous qui êtes ma joie et ma couronne, demeurez ainsi fermes dans le Seigneur, mes bien-aimés.

²Je prie Evodie et je conjure Syntyché d'avoir les mêmes sentiments dans le Seigneur.

³Je t'en prie aussi, toi, mon fidèle compagnon, aide celles qui ont travaillé avec moi pour l'Evangile, avec Clément, et mes autres coopérateurs dont les noms sont dans le livre de vie.

On ignore quel est « ce fidèle compagnon » dont il demande l'aide pour les saintes femmes qui ont travaillé avec lui. S. Jérôme prétend, sur la foi d'Origène, que le Clément dont il est ici question serait le second successeur de S. Pierre ; mais S. Clément appartenait à l'Eglise de Rome et non à celle de Philippes, il était disciple de S. Pierre, non de S. Paul. Donc ici rien de certain, pas plus que sur le résultat de la prière de l'Apôtre à Evodie et à Syntyché. Espérons pourtant qu'elles se sont réconciliées.

III

1. Commencée comme un chant d'allégresse, l'Epître aux Philippiens a été soudain interrompue par une explosion d'indignation violente contre les Judaïsants qui menaçaient l'Eglise de Philippes. L'Apôtre revient maintenant à son idée première, aux sentiments ardents de reconnaissance et surtout de joie qu'il avait exprimés tout d'abord :

⁴Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, je vous le dis encore, réjouissez-vous. ⁵Que votre modestie soit connue de tous les hommes ; le Seigneur est proche. ⁶Ne vous inquiétez de rien, mais que, dans toutes vos prières et toutes vos supplications, vos demandes paraissent devant Dieu accompagnées de vos actions de grâces.

⁷Et que la paix de Dieu, qui surpasse toute pensée, garde vos cœurs et vos esprits dans le Christ Jésus.

Le vrai chrétien n'est pas triste, mais joyeux. Il se réjouit de posséder la vérité, d'être aimé de Jésus-Christ, de participer à sa passion et à sa mort, et d'être un jour uni à lui au ciel. Il apprécie l'incomparable bienfait d'être enfant de l'Eglise, c'est pourquoi toutes ses prières sont compénétrées d'action de grâces : son âme ne cesse de remercier Dieu.

Il se réjouit du devoir accompli, de sa conscience qui est en paix et qui reflète le ciel ; il se réjouit de la grâce de Dieu qui l'accompagne, l'éclaire, le soutient et le sanctifie ; il se réjouit même des épreuves et des afflictions de la vie, parce que Dieu les a prévues et voulues. C'est ainsi que les apôtres revenaient joyeux du Sanhédrin parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir en prison pour le nom de Jésus. *Ibant gaudentes* (Act., v, 41).

Que les Gentils, les pécheurs, les incrédules soient tristes, qui ne le comprendrait ? Ils ne possèdent pas la vérité, ils ne connaissent pas Dieu, ils ne savent pas combien le Sauveur aime les hommes qu'il a rachetés de son sang ; ils sont infiniment malheureux. Seules les lumières naturelles brillent dans leur âme comme de pâles étoiles dans une nuit brumeuse.

Tous les yeux d'ailleurs sont fixés sur les chrétiens. Que tous les hommes les remarquent pour leur modestie, leur modération, leur patience, leur contentement dans leur humble sort. Les autres sont ambitieux, égoïstes, pleins d'eux-mêmes ; eux, ils demeureront là où Dieu les a placés, ils s'oublieront eux-mêmes pour se dévouer à tous. C'est la vraie sagesse ; car le Seigneur est proche qui les jugera et les récompensera de leur charité, la grande vertu apportée par le Christ. Toujours cette pensée de la Parousie accompagne l'Apôtre, et de fait Dieu est là présent partout, qui les voit. Alors pourquoi s'inquiéteraient-ils de quelque chose ? Leurs prières monteront vers Dieu, et comme elles seront embaumées d'amour et de reconnaissance, elles seront exaucées. « Qui ne craindrait, dit S. Ambroise, celui qu'on sait l'ami de Dieu, qui a Dieu pour protecteur, pour vengeur, pour qui Dieu combat afin de le faire triompher ? »

2. Alors ils jouiront de la paix de l'esprit et du cœur, de la paix de Dieu, parce qu'ils le connaissent et qu'ils l'aiment.

¹⁸Pour le reste, frères, que tout ce qui est vrai, tout ce qui est vénérable, tout ce qui est pur, tout ce qui est juste, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bonne renommée, s'il est quelque vertu, quelque chose de louable, voilà ce qui doit occuper vos pensées.

¹⁹Ce que vous avez appris, reçu, entendu de moi, et vu en moi, faites-le et le Dieu de paix sera avec vous.

Quel superbe idéal chrétien, qui resplendit dans l'esprit pénétré de la vérité, dans le cœur qui est pur, dans la pensée qui est sainte, dans les intentions qui sont inspirées par l'aimable charité, dans l'âme imprégnée de justice, dans l'intérieur même du chrétien qui jouit d'une bonne renommée et qui est loué pour sa vertu !

Comparez ces admirables recommandations avec les conseils les plus élevés de Cicéron ou de Sénèque : vous trouverez dans ceux-ci des phrases plus belles, mieux ciselées, avec de savantes antithèses, mais la doctrine, le cœur, le vrai, tout est absent.

Or il faut tout cela pour que la conscience soit heureuse, et que la paix de Dieu, qui surpasse toute pensée humaine, qui est toute céleste, soit avec nous, remplisse notre âme et la garde.

Le souvenir revient à l'Apôtre que les Philippiens ont paru un moment changer de sentiment à son égard ; il croit devoir le leur dire, afin qu'ils sachent qu'il l'a remarqué, et qu'ils soient prémunis à l'avance contre d'autres défaillances, mais avec quelle délicatesse il fera accepter ce léger reproche en l'enveloppant d'une excuse si naturelle !

²⁰Je me suis d'ailleurs grandement réjoui dans le Seigneur de ce que vos sentiments ont un jour refléuri à mon égard. Ils n'avaient pas changé, mais l'occasion vous manquait pour me les témoigner.

²¹Ce n'est pas le besoin qui me fait parler ainsi, car j'ai appris à me contenter de ce que j'ai. ²²Je sais être pauvre, et je sais être dans l'abondance. Partout et en toute chose, j'ai été instruit par l'épreuve. Je sais être rassasié et avoir faim ; avoir du superflu et souffrir les privations. ²³Je puis tout en celui qui me fortifie.

²⁴Cependant vous avez bien fait de prendre part à mon affliction. ²⁵Car vous savez, vous, Philippiens, qu'au commencement de ma prédication parmi vous, quand je partis de la Macédoine, aucune Eglise ne m'a fait part de ses biens ; aucune ne m'a donné en raison de ce qu'elle avait reçu, sauf vous seuls. ²⁶Car vous m'avez envoyé deux fois à Thessalonique de quoi suffire à mes besoins.

²⁷Ce n'est pas que je recherche vos biens, mais j'ai en vue le fruit abondant que vous en retirerez.

²⁸Or maintenant j'ai amplement de tout et je suis dans l'abondance. Je suis comblé depuis que j'ai reçu d'Epaphrodite ce que vous m'avez envoyé. C'est comme un parfum suave, une hostie agréable à Dieu et qui lui plaît.

²⁹Et mon Dieu remplira tous vos désirs, selon ses richesses, en gloire, dans le Christ Jésus. ³⁰A notre Dieu et Père, gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Il n'abdique point sa fierté native et ne se met pas aux pieds de ses bienfaiteurs. La vie a été dure pour lui, mais il a su se suffire, être satisfait de tout, se résigner au bien comme au mal, à l'abondance comme à la privation. Cela ce sont choses secondaires. Il est capable de tout souffrir, car Dieu le fortifie en tout. Il a confiance au Christ qui, dans les plus terribles extrémités, ne l'a jamais abandonné.

Toutefois il est reconnaissant à ses chers Philippiens de l'avoir aidé de leur affection et de leurs ressources. Sous ce rapport, les Eglises ne l'avaient pas gâté. Combien il avait donné, et qu'il avait peu reçu ! Mais il se souvenait de la parole du Maître : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » et, même dans les plus grands besoins, il en avait goûté la vérité et la douceur. Cependant l'Eglise de Philippiques a tranché sur les autres par sa générosité. On sent que sainte Lydie était là, qui pensait à lui, et qui avec le coup d'œil affectueux des pieuses femmes devinait tous les détails douloureux de sa situation. Il est à croire que l'Apôtre, lui, n'était pas « un homme de détails » pour ce qui regardait les nécessités de la vie quotidienne, et que les soins de la prédication lui faisaient oublier les soucis du boire et du manger. Mais les saintes femmes de Philippiques songeaient à tout, et il n'est pas douteux que ce ne soit à elles qu'il ait dû d'être deux fois secouru abondamment. Ce sont elles encore qui ont chargé Epaphrodite de leurs dons qui l'ont comblé.

S'il se réjouit de ces aumônes qu'il reçoit, c'est surtout parce qu'il sait que les Philippiens en retireront un grand fruit. Cela les habitue aux œuvres de charité et Dieu les en récompensera.

Comme leurs aumônes ont été bien venues ! C'est le parfum suave de leur affection qui est arrivé pour l'embaumer de joie, c'est un sacrifice qui sera agréable à Dieu. Et pour tout cela son âme déborde d'allégresse.

3. Son Epître est finie. Pourtant il faut, avant de les quitter, qu'il les salue au nom de la communauté chrétienne de Rome.

³¹Saluez tous les saints en Jésus-Christ.

³²Les frères qui sont avec moi vous saluent. Tous les saints vous saluent, mais principalement ceux qui sont de la maison de César.

« La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit ! Amen ! »

« Les saints en Jésus-Christ », ce sont les chrétiens, les frères qui vivent de la vie du Christ, de sa doctrine, de sa grâce, et qui s'aiment dans le cœur même et avec les sentiments de Jésus-Christ.

On voit qu'il y avait des chrétiens au service de César. L'Apôtre n'omet point de le dire, parce qu'il veut encourager les Philippiens et leur montrer comment le christianisme s'est répandu à Rome, a envahi les rangs les plus élevés de la société, même le palais de César.

Le grec porte à la fin cette note : « Lettre écrite de Rome aux Philippiens et portée par Epaphrodite. »

IV

L'Épître aux Philippiens n'a pas l'ampleur et la solennité des quatre grandes Épîtres, elle n'est pas un traité comme l'Épître aux Galates, et surtout l'Épître aux Romains. Elle n'est pas une suite de consultations en règle ni une apologie violente, comme les Épîtres aux Corinthiens ; c'est simplement une lettre. Une lettre sans prétention, sans plan déterminé, inspirée par la reconnaissance, où Paul s'abandonne, où son âme déborde en effusions de tendresse, où, s'il donne des leçons et fait quelques reproches, il les enveloppe en quelque sorte de caresses, — comme on donne aux enfants un remède en l'entourant de confitures.

Son but, c'est de les remercier, et de leur témoigner son affection : « Dieu m'est témoin combien je vous aime ! » Puis il leur raconte en toute intimité, comme à des amis, ses espérances, ses chaînes glorieuses que plusieurs voudraient rendre pesantes, la confiance audacieuse que son attitude a inspirée aux hésitants. Mais c'est le Christ qui l'anime, qui est le but unique de sa vie, de ses efforts, de ses souffrances. Aussi le salue-t-il d'un cri d'amour : *Mihi vivere Christus est*. Mourir, afin d'être uni à lui, voilà le seul gain qu'il ambitionne. Et pourtant, s'il était auprès du Christ, il serait séparé d'eux ! « Je ne sais quoi choisir et c'est une angoisse pour moi ! » Car il désire les voir et par deux fois il les assure, il leur promet qu'il ira les visiter.

Mais puisqu'ils l'aiment beaucoup à leur tour, qu'ils lui donnent une preuve de leur amour en s'aimant comme des frères ! Comment ne seraient-ils pas aimables, prévenants, humbles entre eux quand le Christ s'est humilié, abaissé, anéanti dans son incarnation ? Quel exemple et quelle leçon !

Au cri d'amour succède alors la joie de l'esprit qui montre le Christ préexistant dans la gloire du Père, « dans la forme de Dieu », et prenant l'adorable décision de revêtir « la forme de l'esclave ». Il jette un coup d'œil profond sur les desseins de Dieu touchant le Fils ; celui-ci se faisant en quelque sorte infiniment petit, et consentant non seulement à devenir homme, mais à mourir sur la croix, puis récompensé, exalté, recevant le nom qui fait trembler les méchants et réjouit les anges, les

justes, tous ceux qui l'aiment et se prosternent devant lui.

Le ton se fait ensuite plus familier. « Vous m'avez toujours écouté, obéissez-moi, faites votre salut avec crainte. Comme je suis heureux de m'immoler pour vous et de vous être agréable en vous envoyant un jour Timothée, en vous renvoyant tout de suite Epaphrodite, votre apôtre ! »

Ensuite la sortie terrible, inattendue, que l'on sait, contre les Judaïsants.

Les deux morceaux ne sont soudés l'un à l'autre par aucune transition, comme il arrive dans les lettres, où l'on passe brusquement d'une nouvelle à une autre, en laissant à l'esprit le soin de faire lui-même la transition qui existe dans les circonstances. L'art grec ne trouverait pas son compte ici, et cependant S. Paul y apporte un art particulier, inconnu des Grecs, hardi et spontané, l'art inspiré par le cœur, par le zèle, par la colère contre les ennemis du Christ, son bon Maître, par le bien des âmes passionnément aimées. Alors il ne recule devant aucun argument, pas même devant l'argument personnel, il se met crânement en ligne de comparaison avec ses adversaires, et il ne leur épargne pas les duretés.

Que cherchent-ils ? A satisfaire « leur dieu, qui est leur ventre ». Mais nous « nous vivons déjà dans le ciel. Un jour, le Sauveur en descendra et il rendra le corps des fidèles beau, splendide, glorieux comme le sien ! »

Qui oserait dire qu'il n'y a pas un art souverain dans ces oppositions un peu crues, mais combien saisissantes !

Et ces reproches lui sont d'autant plus pénibles qu'il s'agit ici de ses chers Philippiens. Il y en a parmi eux qui sont tels, aussi ne peut-il le penser ni le dire sans pleurer, *flens dico*.

Mais il revient aussitôt aux premiers sentiments exprimés dans sa lettre. Il leur a dit au début : « Ma prière est pleine de joie » (I, 4), il termine en redisant avec une affectation voulue : « Réjouissez-vous dans le Seigneur. Je vous le dis encore, réjouissez-vous. » Ce n'est plus un discours ordinaire, mais un chant où l'on entend résonner les notes charmantes de joie, de modestie, de prière, de paix, de pureté, de sainteté. Toutes les expressions aimables s'y succèdent, dans un ordre, un nombre, un rythme qui vous captivent. *Quæcumque amabilia*.

Nous ne connaissons dans aucune littérature rien qui approche de la douceur de cette doctrine, de la tendresse pénétrante de ces accents, parce que cette douceur, cette tendresse viennent de l'amour : l'amour de Jésus et l'amour des âmes.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 junii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 11 juin 1914

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. —

XXXIX. Le miracle est possible, 465.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXIX. 3^e Dimanche après la Pentecôte, 467.

Deuxième année d'Instructions dominicales. —

XXXI. *Fête-Dieu* : Présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et nos devoirs envers lui, 470. — XXXII. *Fête du Sacré-Cœur* : La sainte messe, 473.

Avis paroissiaux. — La confession mensuelle, 476.

— Après la communion, 477.

Pour la bénédiction d'une statue de N.-D. de Lourdes. — Toute belle, l'Immaculée ! 478.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXXIX

LE MIRACLE EST POSSIBLE

Messieurs,

Lorsqu'un homme, comme Newton ou Pasteur, a découvert quelque'une des lois qui régissent l'univers, l'humanité, après l'avoir un peu discuté, finit par lui rendre assez vite justice. Alors c'est pour lui une apothéose qui va toujours en grandissant. On prononce son panégyrique, on lui élève des statues, on donne son nom à des avenues publiques, on propose sa vie à l'admiration de la postérité ; et l'on a raison de le faire, parce qu'il a augmenté le trésor des connaissances humaines.

Mais pourquoi agit-on autrement quand c'est Dieu qui nous parle ? Est-ce que Dieu, en nous parlant, ne nous fait pas un honneur dont nous devrions être fiers ? Est-ce que le moindre mot de lui n'ouvre pas à notre pensée des horizons beaucoup plus vastes et beaucoup plus inaccessibles que ne saurait faire le génie le plus inventif qui puisse surgir parmi nous ? Est-ce que les données qu'il nous fournit ne sont pas plus certaines, et plus importantes, et plus définitives, que n'importe quelle découverte de l'esprit humain ?

D'où vient qu'au lieu d'accepter avec enthousiasme les messages qu'il daigne nous faire transmettre, on les combat avec un acharnement jamais lassé ? D'où vient que, de siècle en siècle, on refuse d'accepter sa parole ? On n'agirait pas autrement à l'égard d'un ennemi.

La question capitale du miracle, que nous avons abordée dimanche dernier, nous en fournit une preuve nouvelle. Nous avons montré que Dieu doit nécessairement apposer sa signature au bas des messages qu'il nous fait parvenir ; — que cette signature ne peut être qu'un fait extraordinaire qui ne saurait être produit par des forces naturelles ; — qu'enfin l'humanité ne s'y est pas méprise, et n'a jamais cessé de réclamer cette preuve divine à tous ceux qui se sont présentés à elle comme étant envoyés de Dieu.

Tout cela paraît lumineux et l'est en effet. Mais ne savez-vous pas qu'il y a des gens capables de nier le soleil en plein midi ? Ceux-là diront que Dieu, qui peut tout, ne peut pas faire de miracles. Suivons-les sur ce terrain ; nous verrons bien si leurs raisonnements sont irréfutables.

I

Mais qu'ai-je dit ? Je viens de parler de raisonnements, et il se trouve que les premiers adversaires auxquels nous avons à livrer bataille, refusent précisément de raisonner.

Vous avez tous rencontré, comme moi, Messieurs, de ces esprits transcendants, qui croiraient déchoir s'ils admettaient sur ce point la moindre conversation : « Les miracles de Lourdes ?... Nous savons ce que c'est !... De grâce, n'insistez pas !... » Cela dit avec un sourire supérieur qui ne souffre pas de réplique et qui signifie clairement : « Je suis trop poli pour vous dire que vous êtes un imbécile ; mais je le pense !... »

Renan s'est fait le théoricien de ce système, ou plutôt de cette attitude intransigeante, quand il a écrit cet arrêt *ne varietur* : « Le principe de la critique est que le miracle n'a pas de place dans le tissu des connaissances humaines. »

Mgr Pie, qui eut à combattre cette attitude, la décrit en ces mots qui traduisent bien la pensée de Renan et de son école : « Guerre donc au miracle !... Pas de raison à alléguer. C'est ici un principe premier dont on n'a pas le droit de demander la preuve : le miracle n'existe pas, le miracle n'est pas possible ; quiconque admet le miracle devient le transfuge de la raison ¹. »

C'est en vertu de ce principe qu'un jeune médecin très sérieux ayant voulu, pour son doctorat, passer une thèse sur les miracles de Lourdes, se vit opposer une fin absolue de non recevoir. Parler du miracle devant un jury officiel, dans une école officielle, pour obtenir un diplôme officiel, quel scandale ! C'est alors que les mânes de Voltaire, de Lalande et de Renan, sans oublier celles de M. Homais, eussent tressailli dans leur tombe !

Il ne nous est pas difficile d'apercevoir, Messieurs, ce que cette attitude a de commode. Avec elle, aucune discussion embarrassante à soutenir : on écarte la question sans même vouloir l'examiner ; dès le premier mot, on ferme la bouche à l'adversaire, et en même temps on pose pour le génie immortel. Que venez-vous parler, à l'aigle qui plane dans la nue, de la taupinière qui arrête vos pas ?... On triomphe ainsi à peu de frais, car cela prend toujours sur les esprits superficiels, et les esprits superficiels sont légion.

Cela prend beaucoup moins bien sur les esprits réfléchis, car qui ne voit tout ce que cette attitude a d'antiscientifique ?

Quoi ! Vous parlez de critique et de positivisme ! Mais, si je ne me trompe, la critique est la science des vérifications, et le positivisme est la doctrine qui ne s'attache qu'aux faits. Or, le miracle n'est

¹ *Œuvres*, t. v, p. 106.

pas une théorie ; c'est, avant tout, un fait. Du moment que c'est un fait, vous n'avez pas le droit de l'écarter en vertu d'une idée préconçue ; vous avez le devoir de le constater au nom du positivisme, et de le vérifier au nom de la critique. Prenez-le, scrutez-le, tournez-le sur toutes ses faces ; une fois que vous l'aurez bien regardé, vous pourrez, ou bien l'admettre, ou bien le rejeter, selon qu'il vous paraîtra établi ou non. Jusqu'alors vous n'en avez pas le droit !

Oh ! je sais bien où le bât vous blesse ! Vous avez peur que, le fait étant bien constaté, bien vérifié, bien indiscutable, vous soyez obligés d'en rechercher les causes, et, ne les trouvant pas dans les forces naturelles, de conclure logiquement qu'il est dû à un agent surnaturel, supérieur aux agents créés. C'est pour cela que vous refusez d'admettre la question. Soit ! Mais alors ne parlez plus ni de science ni de raison ! Vous reniez tous vos principes ; vous mentez à toutes vos déclarations ; en dépit de vos habits chamarrés et de vos décorations, vous êtes des gens de mauvaise foi, et rien de plus¹.

II

Je dois dire, Messieurs, que cette mauvaise foi a déplu, non seulement à nous, mais même à nos adversaires. Bon nombre d'entre eux ont consenti à discuter la question et à formuler leurs arguments. C'est moins habile, mais c'est plus honnête. Voyons si ceux-là ont été plus heureux que les premiers.

Celui qui s'avance à leur tête, c'est Voltaire lui-même, le grand pourfendeur du christianisme. Ses traits sont bien émoussés aujourd'hui, mais il y a toujours quelqu'un qui, faute de mieux, les ramassera et s'efforcera de les aiguïser de nouveau. Voici ce qu'il dit : « Un miracle est la violation des lois mathématiques, divines, immuables ; par ce seul énoncé, un miracle est une contradiction ; une loi ne peut être à la fois immuable et violée. »

Quand je vous disais qu'il y a toujours quelqu'un pour fourbir à neuf les arguments de Voltaire ! Il y a quelque temps, je vous ai parlé, à propos de Renan, de M. Gabriel Séailles, qui, vous ai-je dit, n'est pas de notre côté. Vous le verrez bien par la citation suivante. Je l'emprunte au livre qu'il a modestement intitulé : *Les affirmations de la conscience moderne*. Ces gens-là refusent aux prophètes le droit de parler au nom de Dieu, mais ils s'adjugent, sans vergogne, la mission de parler au nom de l'humanité. Il dit donc :

« L'idée du miracle ne trouve plus place dans notre esprit... Il nous apparaît aujourd'hui comme un procédé puéril, enfantin, indigne d'une haute intelligence, à laquelle il ne saurait convenir de troubler le règne des lois qu'elle a établies... » (P. 33-34).

¹ « Si on posait en principe, sans discussion, qu'il n'y a pas de surnaturel, on enchaînerait, par là-même, sa liberté, et l'on s'interdirait d'avance et systématiquement de reconnaître pour vrai ce qui peut l'être : on se fermerait les yeux pour être plus sûr de voir clair. Telle est la liberté de beaucoup de libres penseurs qui prennent pour principe ce qui est précisément en discussion. » (Paul Janet).

Ainsi, d'un côté, Voltaire affirme que Dieu a perdu tout pouvoir sur les lois qu'il a établies ; ce qui revient à dire qu'il a, comme on dit en style familier, démissionné en leur faveur ; de l'autre, M. Gabriel Séailles, qui a l'extrême courtoisie de reconnaître à Dieu « une haute intelligence, » ce dont Dieu doit lui savoir grand gré, avertit charitablement Dieu et nous avertit en même temps, qu'il serait indigne « de cette haute intelligence de troubler les lois qu'elle a établies. » C'est bien le cas de lui répondre :

Votre compassion sort d'un bon naturel,
Mais quittez ce souci !

Qu'est-ce que nous faisons, en effet, tous les jours, si ce n'est violer les lois de la nature ? Quand nous jetons une pierre en l'air, nous violons les lois de la pesanteur ; quand nous greffons un arbre, nous violons les lois de la végétation ; quand nous éteignons notre cigare, nous violons les lois de la combustion ; quand nous ôtons notre chapeau, nous violons les lois de l'adhérence ; en sorte qu'on pourrait dire des lois de la nature ce qu'un mauvais plaisant a dit des autres, qu'elles sont faites pour être violées.

S'il ne fallait pas violer les lois de la nature, quand vous êtes malades, vous devriez vous garder soigneusement d'appeler un médecin, car cet homme empêchera la maladie de suivre son cours. Est-ce bien ce que vous faites ? Non, vous faites tout le contraire, et plus le médecin contrarie l'action naturelle de la maladie, et plus il en triomphe, et plus vous lui reconnaissez de talent. Pourquoi dites-vous que cela est indigne de la haute intelligence de Dieu ? Est-ce parce que Dieu n'a pas besoin, pour guérir les cas les plus désespérés, d'ausculter ses malades, de couper leurs organes et de leur administrer des remèdes ? En bonne logique, vous devriez, il me semble, lui reconnaître une intelligence d'autant plus éminente qu'il a recours à des moyens beaucoup plus simples. Au fait, je crois bien que s'il ne s'agissait pas de Dieu, il y a longtemps que ce serait fait.

Au reste, qui vous prouve que Dieu, quand il fait un miracle, change les lois qu'il a établies ? Ici encore, il en est des lois de la nature comme des autres lois : l'article premier établit le principe général, mais les articles suivants stipulent les dérogations au principe général. Les articles suivants ne détruisent pas plus l'article premier que le miracle ne détruit les lois de la nature.

III

Ceci m'amène à une autre difficulté dont on voudrait s'autoriser pour rejeter la possibilité du miracle. On dit : « Si le miracle existait, il n'y aurait plus de certitude scientifique, et l'on n'oserait plus rien entreprendre, de peur qu'un miracle ne vint bouleverser les lois que l'on avait l'intention d'appliquer. »

Encore un raisonnement sans valeur !

Vous m'accorderez bien que les miracles sont moins fréquents, hélas ! que les accidents de

chemin de fer. Il ne se passe guère de jour, en effet, qu'il n'y ait, sur l'immense réseau qui couvre le monde, plusieurs tamponnements et plusieurs déraillements, avec leur cortège habituel d'écrasements et de blessures.

Est-ce que l'on renonce à aller en chemin de fer à cause de ces accidents ? On n'y pense même pas. Pourquoi ? Parce que ce ne sont que des *accidents*, c'est-à-dire des événements qui ne se produisent qu'à l'état d'exception, et que l'ordre général, c'est qu'on arrive sans encombre là où l'on va.

Mais puisque les miracles sont des dérogations, encore plus rares que les accidents de chemin de fer, à l'ordre habituel, pourquoi leur accorderait-on une importance plus grande, en ce qui concerne la conduite de notre vie ?

Voyez, d'autre part, où cela nous mènerait, d'écouter les clameurs alarmées de messieurs les adversaires du miracle. Le Jourdain, un jour, est remonté vers sa source ; donc, il faudrait renoncer aux moulins à eau, ou changer leurs palettes. Le Christ a changé l'eau en vin ; donc, il faut arracher toutes les vignes. Notre-Seigneur a multiplié les pains au désert ; donc, il ne faut plus semer de blé. Il a guéri des malades et il en guérit tous les ans à Lourdes ; donc, il n'est plus besoin de médecins, de pharmaciens, de chirurgiens, de cliniques, d'hôpitaux, de gardes-malades, d'oculistes, de dentistes, etc... C'est cela qui serait une révolution !...

Mais ces messieurs, au moindre malaise, n'hésitent pas à faire appeler leur docteur, et quand la guérison a été remarquable, ils disent que c'est un miracle de la science ; en sorte que tout le monde a le droit de faire des miracles, sauf le Bon Dieu. C'est beau, l'incrédulité !

* * *

Jean-Jacques Rousseau a dit : « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire, peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question, sérieusement traitée, serait impie, si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir ; il suffirait de l'enfermer¹. » — Nous ne serons pas aussi implacables, nous souvenant de cette parole de miséricorde : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive ! » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXIX

3^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Mes frères,

Dans les deux dimanches précédents, l'Eglise, dans sa liturgie de la messe, a développé cette idée : *Dieu est amour*. Elle continue encore aujourd'hui sous une forme plus précise : l'amour de

Dieu dans nos jours d'épreuve, l'amour de Dieu à l'égard des pécheurs, telle est en effet la pensée dominante de ce jour. Cet amour doit exciter dans nos cœurs une confiance invincible et nous jeter, sans arrière-pensée, dans les bras de Dieu. Voilà ce qui ressort de l'étude et de la méditation des textes sacrés qui composent la messe du 3^e dim. après la Pentecôte, laquelle est une de celles qui nous offrent une plus parfaite unité dans les passages liturgiques.

I

1. *L'Introït* est formé des versets 16 et 18 du Ps. xxiv, souvent employé dans les offices de l'Eglise : « *Regardez-moi, Seigneur, et prenez-moi en pitié, parce que je suis seul et pauvre ; voyez mon abjection et ma fatigue, et remettez-moi tous mes péchés, ô mon Dieu. Ps. Vers vous, Seigneur, j'ai élevé mon âme ; mon Dieu, j'ai confiance en vous, je ne serai pas confondu.* »

Avez-vous entendu ce cri de détresse et d'angoisse que pousse David, seul, sans autre ami que Dieu, et plongé dans une profonde affliction ? Avez-vous compris cet appel ardent, cette supplication pressante en la miséricorde divine ? Dites-moi s'il est possible de mieux exprimer, d'une part l'état d'une âme désolée à la vue de son abjection et de ses fautes, et d'autre part la confiance invincible, l'espoir inébranlable qu'elle met en Dieu ? Pauvre âme, qui t'arrachera donc à l'état dont l'étreinte est si rude ! De toute part l'angoisse t'environne ! O mon Dieu, ô vous son Père, ne rejetez pas votre enfant, l'ouvrage de vos mains ! Non, vous ne délaissez pas cette âme — la nôtre — qui vient à vous, qui s'offre à vous et met en vous son seul espoir ! M. f., n'ayons pas honte de confesser notre indigence, de faire connaître à Dieu les dangers qui nous environnent et les séductions qui nous fascinent. Ayons conscience du peu que nous sommes. Que sommes-nous, en effet, sans Dieu ? Rien, moins que rien.

Et cependant, combien peu veulent reconnaître leur triste état et leurs misères ! Vous, du moins, ne soyez pas du nombre de ces orgueilleux qui se croient tout-puissants, se moquent de Dieu et de ses grâces. Adressez-vous au Créateur du ciel et de la terre avec une confiance inébranlable : vous ne serez jamais déçus et vos ennemis ne pourront rire de votre abandon.

Les gémissements de ceux qui souffrent, le monde les entend avec une commisération hautaine, froide et méprisante, ou intéressée ; mais si nous savons jeter nos angoisses dans le sein de notre Dieu, nous ne tarderons pas à sentir que c'est au cœur du plus tendre des pères que nous confions nos peines, et il ne voudra pas la confusion éternelle de quiconque met en lui ses espérances : « *In te confido, non erubescam.* » Cette acclamation du psalmiste ne manque jamais de se vérifier. Nulle part il n'est prouvé que Dieu ait méprisé personne ; mais si la Providence veille sur tout, si sa minutieuse et infinie sagesse gouverne et dirige tout avec poids et mesure, comment

¹ *Lettres de la Montagne, Lettre III.*

serait-elle en défaut vis-à-vis du serviteur conscient de sa faiblesse qui demande lumière et secours, avec le pardon des défaillances qu'il regrette sincèrement et pour l'expiation desquelles il offre ses souffrances, physiques et morales ?

2. Cette sollicitude de Dieu à notre égard a déterminé l'Eglise à nous faire dire la *Collecte* suivante : « *O Dieu, protecteur de ceux qui espèrent en vous, sans qui il n'est ni force ni sainteté, multipliez sur nous votre miséricorde, afin que, sous votre direction et votre conduite, nous traversions les biens du temps de telle sorte que nous ne perdions pas ceux de l'éternité.* »

Après avoir invoqué la toute-puissance de Dieu, nous faisons appel à sa miséricorde. Si Dieu est le soutien de tous, il s'occupe plus spécialement de ceux qui ont confiance en lui. Sur quoi se porte son attention ? Sur les luttes que le juste doit soutenir contre le mal et les entraînements au mal. A tous ceux qui s'adressent à sa bonté, il donne la force et la sainteté. « Il n'y a pas de sainteté si vous retirez votre main, ô Seigneur. Notre sagesse est inutile, si vous cessez vous-même de gouverner. Inutile notre force, si vous cessez de la conserver. Point de chasteté assurée, si vous ne la protégez pas. La garde que nous exerçons nous-mêmes n'est rien, si votre divine vigilance n'est pas là. Abandonnés, nous périssons dans le naufrage ; mais avec votre garde, nous nous élevons et nous vivons. C'est que nous sommes chancelants, mais par vous nous sommes affermis ; nous sommes tièdes, mais vous nous enflammez !¹ »

Dieu doit être notre appui, notre guide, notre chef, et nous devons le suivre avec courage et bonne volonté. Sur la route du salut, nous pouvons être arrêtés par de nombreux obstacles, surtout par le goût excessif des biens de la terre. Ces biens, malheureusement, font oublier Dieu, l'éternité, l'âme immortelle ; ces biens ont souvent une action corruptrice et pernicieuse ; ces biens sont comme un filet, une prison d'où les âmes ne peuvent guère s'évader, même lorsque Dieu les appelle près de lui. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit à ses disciples ces paroles terribles : « *Quam difficile est, constiteres in pecuniis, in regnum Dei introire !* » (Marc, x, 23-25). Sans doute, ce n'est pas le fait seul d'être riche qui constitue la difficulté d'arriver au ciel ; Dieu n'exige pas, comme une condition indispensable, l'abandon réel des biens. Mais il veut nous montrer que l'amour désordonné de ces biens constitue un véritable danger et que si nous voulons échapper à ce danger, nous devons nous remettre à lui complètement, nous prêter à son action avec une simplicité confiante, et user de ces biens comme n'en usant pas.

3. L'*Epître*, empruntée à la première lettre de S. Pierre (v, 6-11), nous reporte aux premiers temps du christianisme. Le Prince des apôtres a écrit cette lettre pour ranimer, encourager, consoler les nouveaux convertis aux jours de la tour-

mente et des souffrances. Ils doivent considérer ces peines comme une épreuve permise par Dieu et s'incliner sous sa main puissante. La conviction que leur sort est entre les mains de Dieu leur donnera la force de souffrir en esprit de patience et d'abandon, parce que cette main reste toujours pour eux la main d'un bon Père, dont la puissance, après les jours mauvais, les élèvera au grand jour de la glorification. Ils peuvent donc se consoler en toute assurance, car ils sont l'objet des attentions de l'amour paternel de leur Dieu.

Mais malgré cela, il y a dans la persécution un danger considérable qu'on ne peut méconnaître, pour la foi, pour la fidélité et la persévérance. La grandeur du danger se tire de la malice du démon, dont le pouvoir et la volonté de nuire amènent S. Pierre à le comparer à une bête forte et féroce, le lion. Pour faire face à ses attaques perfides, à la haine qu'il provoque contre le Christ et ses disciples, pour résister aux tentations qu'il trame, il faut rester fermes et inébranlables dans la foi. C'est la foi qui nous découvre et les biens infinis, éternels, que nous devons espérer, et les maux que nous devons éviter, et les moyens que Dieu nous offre pour persévérer jusqu'à la fin. C'est elle qui nous inspire la confiance en Dieu, l'esprit de prière, la vigilance et la crainte salutaire des ennemis de notre salut. Sans la foi, il n'y a que faiblesse, ténèbres, illusion et erreur.

« Vous autres chrétiens, disait autrefois un païen, vous êtes vraiment misérables ; ici-bas vous manquez de tout, vous n'avez que la naïve espérance d'une vie meilleure dans l'autre monde. Si votre Dieu voulait prendre vos intérêts, les occasions ne lui manqueraient pas. Mais ou bien il ne le peut pas, ou bien il ne le veut pas, ce qui fait qu'il est ou impuissant ou injuste. Dans l'un comme dans l'autre cas, chrétiens, vous êtes des dupes !. » Est-ce qu'aujourd'hui on ne tient pas un langage analogue ? Et ces railleries ne poussent-elles pas un grand nombre à désertir la religion du Christ pour se ranger sous l'étendard de l'incroyance et de l'impiété ? Ne deviennent-ils pas de plus en plus rares, ceux qui consentent à souffrir pour leur foi, leur foi au Dieu vivant et en son Fils Jésus-Christ, sous prétexte que cette foi impose trop d'humiliations, trop de gêne et trop de sacrifices ? Puissiez-vous, m. f., repousser avec énergie tous ceux qui chercheraient à porter atteinte à votre confiance en Dieu, à vous détourner de cette foi qui vous assure une gloire éternelle !

4. Les versets du *Graduel*, tirés du Ps. LIV, 23, expriment sous une autre forme l'abandon et la confiance que nous devons avoir en Dieu ; confiance, nous l'avons dit, qui n'est jamais trompée : « *Jette tes pensées dans le Seigneur et lui-même te nourrira. Lorsque je criais vers le Seigneur, il a exaucé ma voix contre ceux qui m'assiegent.* »

Le verset *alleluiatique* nous rappelle que nous dépendons d'un Dieu fort, juste et patient, et qui,

¹ De *Imit. Christi*, lib. III, c. XIV, 2.

² *Missel médité*, t. II, p. 75.

si l nous éprouve momentanément, c'est afin de nous glorifier dans l'éternité. Vous le voyez donc, ces textes concordent parfaitement avec l'Épître.

II

1. *L'Evangile* va nous donner une preuve manifeste et tangible de l'amour de Dieu pour tous les hommes, et pour les pécheurs en particulier. Les paraboles qu'il renferme ont fait appeler ce dimanche *le dimanche de la brebis égarée et de la drachme perdue*.

Cette parabole de la brebis rapportée au berceïl sur les épaules du Pasteur était si chère aux premiers chrétiens, qu'on la rencontrait partout dans les monuments figurés des premiers siècles. On a trouvé dans les Catacombes quantité de fresques, d'inscriptions, de sculptures ayant trait à cette image ravissante du Pasteur qui court à la recherche de la brebis perdue. Autrefois comme aujourd'hui, l'Eglise voulait rappeler que le temps de la miséricorde divine ne passe pas, tant que nous sommes sur la terre.

Etudions avec foi et reconnaissance cet évangile qui a exercé sur la pensée et la piété chrétiennes une influence profonde et décisive. Le divin Sauveur est entouré de *publicains*, c'est-à-dire de ces fonctionnaires chargés de lever les impôts; de *pécheurs*, c'est-à-dire de ces hommes qui n'acceptent pas les règles pharisaïques et ne pratiquent pas tous les rites. Ces deux catégories d'auditeurs sont séduits par cette bonté qui ne repousse personne, par cette miséricorde qui est toujours prête à pardonner, par cette sainteté qui exhorte au repentir, par cette parole si douce qui captive tous les cœurs. Au contraire, les pharisiens et les scribes, gens gonflés d'orgueil, sont profondément indignés de voir que Jésus consent à subir le contact impur de ces publicains et pécheurs dont la renommée est si mauvaise, et même qu'il s'abaisse jusqu'à s'asseoir à leur table. Quelle honte, quel scandale !

Or, m. f., cette attitude orgueilleuse des pharisiens vous permettra de mieux saisir la mission miséricordieuse du Sauveur, sa sollicitude particulière à l'égard des pauvres pécheurs. Il s'inspire d'abord d'une comparaison tirée de la vie pastorale des Hébreux :

« Un homme ayant cent brebis, en a perdu une, il la cherche jusqu'à ce qu'il la trouve, et quand il l'a trouvée, il la met avec joie sur ses épaules et la rapporte au berceïl et donne ensuite un festin en signe de réjouissance. »

Rien de plus clair que ce langage. Ces cent brebis qui paissent dans les gras pâturages, sont « les âmes fidèles qui, sous la garde et la conduite du Christ, cherchent dans les champs plantureux de la Vérité et de la Justice le divin aliment que réclame leur nature surhumanisée. »

Elles devraient, ces chères brebis, comprendre qu'il est de leur intérêt de ne jamais s'éloigner du Pasteur infiniment sage, bon et puissant qui les a conduites, et se souvenir que loin de lui elles

seraient fatalement condamnées aux tortures de la faim et de la soif et à la mort. Et pourtant, en voici une, qui, séduite par le démon, comme Eve au paradis terrestre, se lasse de marcher sous la houlette du Christ et l'abandonne pour suivre le Mau-dit... Le Bon Pasteur veille ! Il veille nuit et jour ! Et la pauvre égarée est à peine partie qu'il constate son absence. Il se met à sa poursuite. Que ne fera-t-il pas pour l'atteindre ? Oh ! m. f., rappelez-vous Bethléem et Nazareth, rappelez-vous le Golgotha ; dites-moi si le Bon Pasteur s'est lassé à la recherche de cette pauvre âme perdue ! Voyez avec quelle bonté il la prend dans ses bras, il la couvre de caresses et la place sur ses épaules, c'est-à-dire avec quelle tendresse et quelle douceur il lui fait entendre les paroles du pardon et lui ouvre très grandes les portes de son berceïl ! Comme il est heureux de lui donner le festin de la réconciliation et de la miséricorde ; comme il est heureux de se donner lui-même à elle en nourriture !

Pour mieux nous faire sentir l'amour qu'il nous porte et nous dire la joie qu'il éprouve quand il voit ses efforts couronnés de succès, le divin Maître se sert d'une nouvelle comparaison. Nous reconnaissons bien là le Dieu d'amour, *Deus caritas est*, soucieux de revêtir à nos yeux toutes les formes, tous les personnages de la charité.

« Une femme, dit-il, ayant perdu une drachme sur dix qu'elle possède, allume sa lampe, balaie sa maison et la cherche avec soin. »

Une drachme était une pièce de monnaie dont la valeur était bien minime, à peine 1 franc. Toutefois c'est la dixième partie du petit trésor de cette pauvre femme, d'où pour elle grosse perte, qui explique bien sa diligence.

Nous sommes, dit S. Augustin, les drachmes de Dieu, car nos âmes sont rachetées et marquées du sceau divin. Combien l'Eglise, représentée ici par cette femme, est désolée de la perte d'une seule âme ! Aussi avec quel empressement et quelle persévérance elle recherche cette âme perdue ! Elle fait appel à sa foi, elle lui fait comprendre l'importance du salut et le prix auquel elle a été payée : n'a-t-elle pas coûté le sang d'un Dieu ? Elle multiplie les exercices de piété, les manifestations extraordinaires, que sais-je ? Elle ne néglige rien pour retrouver cette âme égarée, pour ramener à la vie celle qui est morte. — Si le salut des âmes ne dépendait que de l'Eglise, il serait assuré ; mais il faut compter avec la coopération et la bonne volonté de ces âmes, et hélas ! beaucoup essaient de se soustraire aux recherches.

Vous comprenez donc la joie de l'Eglise quand elle a le bonheur de retrouver une pauvre âme pécheresse, salie et souillée par la boue du vice et des passions, de la débarrasser des taches qui la couvrent et de la replacer dans son trésor. Avec quel enthousiasme elle célèbre cette conversion qui réjouit les anges !

« Une âme enfin reconquise, pour Dieu quel triomphe ! Cette pauvre âme s'était égarée, perdue, souillée aux fanges de la route, et Dieu, qui l'avait

faite si grande, si noble et si belle, estimait cette perte un dommage personnel. — Pour la retrouver, il remue ciel et terre, appelle son Fils, lui demande de quitter son palais et sa cour, de descendre en ce monde où sont les âmes égarées, de courir à leur recherche, de n'épargner aucune peine, aucune fatigue, d'affronter les humiliations, les persécutions et la mort. — Il veut les purifier, leur rendre l'éclat de leur origine et les replacer, belles et pures, dans ses célestes trésors¹. »

2. L'*Offertoire*, tiré du Ps. ix, exprime la confiance de ceux qui espèrent en Dieu et qui le cherchent. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion; comment pourrait-il délaisser et abandonner ceux qui le recherchent et l'invoquent, lui qui recherche ceux qui le fuient et s'égarent? Chantons sa miséricorde et sa bonté; faisons monter vers lui nos ardentés supplications, malgré notre indignité, car il écoute la prière du pauvre.

3. Dans la *Secrète* nous prions Dieu de jeter un regard favorable sur les dons qui lui sont offerts, de les avoir pour agréables, afin que par eux les fidèles, croyants et pécheurs, reçoivent des grâces qui assurent aux premiers la persévérance et aux seconds le désir et la volonté de se sanctifier.

4. Les paroles de la *Communion* sont tirées de l'Evangile : « *Je vous le dis ; les anges de Dieu sont dans la joie pour un pécheur qui fait pénitence.* » Au moment de la communion, à cette table où Dieu reçoit le pécheur repentant et se donne à lui en nourriture, il convient de célébrer ce retour d'une âme à Dieu. Les anges, heureux de la pénitence des pécheurs, le sont pour le Seigneur, dont les efforts n'ont pas été vains et stériles; le sont pour eux, qui voient le nombre de leurs frères dans la gloire s'augmenter; le sont pour les pécheurs eux-mêmes, qui se préparent des biens éternels. Prions de tout cœur pour la conversion des pécheurs, et nous travaillerons efficacement à la gloire de Dieu.

5. Enfin dans la *Postcommunion* nous demandons « *que les saints mystères que nous avons reçus nous donnent la vie et nous disposent par la pénitence à l'éternelle miséricorde.* » La vie que nous sollicitons, c'est la vie de la grâce, que nous avons puisée dans la pénitence et dans la sainte communion.

Mais il ne suffit pas de revenir à la vie, il faut s'y maintenir, et nous ne le pouvons qu'avec le secours de Dieu. Ce secours ne nous fera pas défaut, puisque nous avons pour nous et avec nous un Dieu plein de douceur et de miséricorde; il saura purifier nos sentiments et assainir nos appétits. Sous les bénédictions de ce Maître adoré et aimé par-dessus tout, les douleurs et les repentirs perfectionnent tout et affermissent ses fidèles serviteurs dans la conformité avec Jésus-Christ, auteur et trésor de l'heureuse prédestination des élus. Tout est pour les élus, et les élus avec leur chef sont pour la manifestation et la glorification de la toute-puissance de Dieu.

Heureux l'homme qui sait s'humilier devant Dieu, lui obéir du fond du cœur et l'adorer tous jours! « A Dieu seul appartient tout empire et toute gloire, que sa bonté infinie veut partager avec tous ses fidèles serviteurs dans les siècles des siècles. » Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXI

Fête-Dieu

PRÉSENCE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE
ET NOS DEVOIRS ENVERS LUI

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus.

Voilà que je suis avec vous tous les jours. (Matt., xxviii, 20).

Mes frères,

Qu'il nous est doux, en cette ravissante solennité, d'offrir nos hommages et nos adorations à Jésus se présentant à nos regards sous les apparences d'une petite hostie! Vous avez tous voulu participer aux honneurs rendus au Dieu de l'Eucharistie, en ornant les rues qu'il devait parcourir, en décorant vos maisons, en jetant des fleurs et de la verdure sur son passage, en l'entourant de vos charmants petits enfants, en formant vous-mêmes son cortège. Mais vous avez surtout manifesté votre foi en la présence réelle de Jésus-Christ dans le T. S. Sacrement : vous venez d'en donner un témoignage public en suivant respectueusement et pieusement la procession, et en venant, en grand nombre, assister à la sainte messe.

Aussi bien, cette foi n'a-t-elle pas besoin d'être affirmée. Je vous ai exposé, il n'y a pas longtemps¹, les preuves solides et irréfutables sur lesquelles elle repose. Mais peut-être a-t-elle besoin d'être un peu éclairée et guidée : vous savez que le Fils de Dieu est présent dans la sainte Eucharistie; mais savez-vous *comment il y est*? Savez-vous *ce que vous lui devez* dans ce sacrement d'amour? Deux choses dont je voudrais vous entretenir un instant à l'occasion de la belle fête de ce jour.

I

1. Disons d'abord que Jésus-Christ est tout entier dans la sainte Eucharistie. Sous les chétives apparences du pain et du vin, Notre-Seigneur est présent avec sa divinité, sans doute, mais aussi avec son âme raisonnable, celle-là même qu'il a prise en se faisant homme; avec son corps, ce corps de chair et d'os comme le nôtre et avec lequel il a vécu sur la terre pendant 33 années; avec son sang, ce sang qui a coulé en la circoncision, en la flagellation, au couronnement d'épines, sur le chemin du Calvaire et sur la croix. Pour demeurer avec nous dans le T. S. Sacrement, le Sauveur n'a donc pas pris un autre corps que celui que le Saint-Esprit forma dans le sein de la B. V. Marie. Dans l'Hostie consacrée il possède ce même corps

¹ P. Leroy, *Jésus-Christ*, 1905, p. 147.

¹ Dimanche des Rameaux, p. 278.

avec lequel il est né à Bethléem, a parcouru la Judée et la Galilée, a été frappé de coups et crucifié. Si par un miracle il se dévoilait en ce moment à nos yeux, nous le verrions comme les apôtres l'ont vu après sa résurrection.

Je dis : après sa résurrection ; car le corps avec lequel Jésus est présent dans la sainte Eucharistie est son corps ressuscité, glorieux. Il est donc revêtu de qualités spéciales, les mêmes dont jouiront nos corps un jour dans le ciel. Pour lui il n'y a plus d'obstacle, ni de distance ; il est devenu impassible, c'est-à-dire incapable de souffrir, et immortel ; et puisqu'il est immortel, nécessairement il est vivant.

2. Oui, mes frères, Jésus dans la sainte Hostie comme dans le calice est bien vivant ; c'est pour cela que nous avons la certitude qu'il nous voit, qu'il nous entend, qu'il nous bénit. Aussi, quand le T. S. Sacrement est exposé à nos adorations comme en ce moment, ou quand il est déposé sur notre langue pour la communion, ou même quand il est enfermé dans le tabernacle devant lequel nous sommes à genoux, ayons une foi assez vive, et représentons-nous Jésus réellement présent devant nous : il y est. Et alors nous lui parlerons, nous le prions, nous l'écouterons : ce sera un véritable tête à tête, le plus intime, le plus doux, le plus utile des entretiens.

Dans l'Eucharistie Jésus est vivant et immortel. Son corps ne saurait donc être séparé de son sang. Notre corps conserverait-il la vie si on en extrayait tout le sang ? Evidemment non. Après cette opération nous cesserions de vivre. Or, Jésus-Christ est vivant dans le T. S. Sacrement ; son corps est donc uni à son sang ; et voilà pourquoi il est tout entier dans une hostie consacrée, comme il est tout entier sous l'espèce du vin consacré. En lui il n'y a point de séparation. Aussi, mes frères, quand vous venez communier et que vous recevez seulement une hostie, vous recevez autant que le prêtre qui communie sous les deux espèces ; vous possédez comme lui Jésus tout entier, son corps et son sang, son âme et sa divinité.

Vous me demanderez peut-être : Mais alors quelle utilité à consacrer sous les deux espèces ? — Je vous répondrai bien simplement et bien clairement avec le catéchisme : on consacre sous les deux espèces d'abord parce que Jésus-Christ l'a voulu ; on s'est conformé à son ordre. Vous savez que le jour où il a institué la sainte Eucharistie, il a consacré du pain et du vin ; puis il commanda à ses apôtres de faire ce qu'il venait de faire lui-même. De plus, cette double consécration a sa raison d'être dans les rapports qui existent entre le saint sacrifice de la messe et le sacrifice de la croix. Celui-là est la reproduction, le prolongement de celui-ci. Sur l'autel comme sur le Calvaire c'est le même sacrifice. Or sur le Calvaire le sang du Christ fut séparé de son corps ; Jésus a versé son sang. La consécration sous les deux espèces séparées à la sainte messe représente donc mieux le sacrifice de la croix, la sanglante immolation du Sauveur.

3. Allons plus loin : Notre-Seigneur est tout entier non seulement dans chacune des espèces du pain et du vin, mais il est également tout entier dans la moindre partie de chaque espèce. Si donc on partage une hostie consacrée en plusieurs fragments, si on divise en plusieurs parts le vin consacré du calice, Jésus reste tout entier présent sous chaque partie de l'hostie rompue, tout entier sous chaque goutte du précieux sang. Il suffit que les parcelles de l'hostie et les gouttelettes de vin consacré soient perceptibles. Mais en aucune façon le corps de Jésus-Christ n'est partagé. La présence de Jésus dans l'hostie est un peu comme la présence de notre âme dans notre corps : l'âme est tout entière dans tout le corps ; mais elle est aussi tout entière dans chacun des membres. Pour vous faire une idée de ce mystère, rappelez-vous que c'est la substance du pain qui a disparu pour faire place au corps de Jésus-Christ. Or la substance n'est-elle pas dans une miette de pain aussi bien que dans le morceau entier ? Ce n'est pas telle partie du pain qui est changée en telle partie du corps du Sauveur, mais toute la substance du pain et chacune de ses parties est changée en la substance du corps de Jésus-Christ. Que le prêtre divise donc l'hostie en toutes petites parts, il ne partagera pas le corps de Jésus. Ecoutez cette très imparfaite comparaison qui vous aidera à comprendre. Vous vous placez devant une glace ; celle-ci reproduit votre image une fois. Brisez cette glace en trois ou quatre morceaux ; vous ne rompez point votre image qui au contraire est multipliée et reproduite tout entière dans chacune des portions de la glace. Ainsi une très minime parcelle d'hostie, une très petite goutte de vin consacré — si nous pouvons les voir, constater leur existence — contiennent le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur aussi réellement, aussi véritablement, aussi complètement qu'une très grande hostie. Voilà pourquoi vous pouvez, pour communier, recevoir une portion d'hostie consacrée très petite, vous avez le Bon Dieu de la même façon que celui qui reçoit une hostie complète. Voilà pourquoi aussi vous voyez le prêtre, à la messe, recueillir avec tant de précaution les parcelles d'hosties qui auraient pu se détacher et rester sur le corporal, ainsi que les gouttes du précieux sang qui seraient au fond du calice.

Telle est, mes frères, la manière d'être de Jésus sous les saintes espèces consacrées. Et tant que celles-ci ne sont pas sensiblement altérées par le temps, ou par l'humidité, ou par quelque accident, au point de n'avoir plus les apparences de pain et de vin, Notre-Seigneur reste présent. Ainsi quand nous communions, le Fils de Dieu vient véritablement dans notre corps ; nous avons réellement en nous, dans notre bouche, dans notre poitrine, son corps, son sang, son âme, sa divinité ; et il y reste jusqu'à ce que les saintes espèces soient dénaturées par la digestion. Oh ! mes frères, quel bonheur de posséder ainsi le Bon Dieu, l'Etre infini, notre créateur, notre souverain Maître et notre Juge ! de

le porter en soi ! de lui être si étroitement uni ! Aviez-vous jamais compris cet immense honneur ?

4. Admirons aussi jusqu'à quel point Jésus nous a aimés ! Pour rester avec nous, pour se donner à nous, il accomplit des merveilles, il fait tous les jours quantité de miracles dans le T. S. Sacrement. Parmi ceux-ci il en est un qui nous étonne plus particulièrement : c'est la multiplication de sa présence. Vous savez en effet que Jésus-Christ, avec son humanité et sa divinité, est tout à la fois au ciel et dans la sainte Eucharistie ; qu'il est présent à autant d'endroits qu'il y a d'autels où il s'immole, de tabernacles où on le conserve, et autant de fois qu'il y a d'hosties consacrées. Comment le corps de Jésus peut-il être en même temps dans tant d'endroits différents ? « Nous ne pouvons pas le comprendre, mais cependant la nature nous offre des phénomènes qui peuvent nous aider à le croire. Quand je vous parle, le même son de ma voix s'en va frapper en cent endroits différents les oreilles de ceux qui m'écoutent ; ma parole n'est qu'une et elle se multiplie selon le nombre de mes auditeurs sans rien perdre de ce qu'elle est en elle-même. Le soleil n'est qu'un, et cependant lorsqu'il se reflète dans les milliers de gouttes de rosée qui couvrent la prairie, il y a comme des milliers de soleils à des endroits différents. Ainsi quoique Jésus-Christ soit en même temps dans toutes les hosties consacrées, il n'y a qu'un seul et même Jésus-Christ, le même qui est né de la Vierge Marie, qui est sorti triomphant des ténèbres du tombeau et qui règne glorieux à la droite de son Père. » En face de ce mystère, nos sens sont renversés, notre intelligence est étonnée. Mais souvenons-nous que Celui qui multiplie ainsi sa présence à l'infini est tout-puissant ; il est Dieu, et rien ne lui est impossible. Soumettons-nous donc à sa parole : croyons et adorons.

II

1. L'adoration est en effet le premier de nos devoirs envers Jésus dans la T. S. Eucharistie. Qui devons-nous adorer ? Dieu seul. Or, en présence de qui sommes-nous devant la sainte hostie ? En présence de Jésus-Christ qui est véritablement Dieu. Le T. S. Sacrement a donc droit à nos adorations ; en conséquence nous sommes obligés d'adorer le corps, le sang, l'âme de Notre-Seigneur, parce que ces éléments de l'humanité du Christ sont unis à la divinité, ne forment avec elle qu'une seule personne.

Et de quelle manière adorons-nous Jésus-Christ dans le T. S. Sacrement ? De la même manière que nous adorons Dieu, comme il est prescrit au 1^{er} commandement et comme je vous l'ai déjà expliqué. En celui qui est caché sous les espèces eucharistiques nous reconnaitrons Dieu, le Maître absolu ; nous confesserons et nous accepterons son souverain domaine sur nous ; en un mot, nous croirons en lui, nous espérons en lui et nous l'aimerons.

Ne nous bornons pas à ces actes intérieurs d'ado-

ration quand nous sommes en présence de Jésus-Hostie ; joignons-y des actes extérieurs. Notre corps doit aussi révéler, à sa façon, le souverain Maître. Que ferons-nous ? Eh bien ! mes frères, si nous avons une foi bien sincère et bien vive, nous n'entrerons jamais dans une église comme dans une maison ordinaire. Notre maintien très respectueux, notre modestie, notre silence seront des actes d'adoration. Le signe de la croix que nous tracerons dignement sur notre poitrine, la gémulation convenable et réfléchie que nous ferons en arrivant à notre place, les différentes poses liturgiques que nous observerons, uniront notre corps à notre âme dans un même sentiment d'adoration. Est-ce ainsi, mes frères, que vous comprenez les choses ? Est-ce ainsi que vous vous conduisez dans la maison de Dieu ? — Tout à l'heure, à la procession, vous avez fait un bel acte d'adoration extérieure en suivant religieusement le T. S. Sacrement, en portant le daïs, en chantant des hymnes, en vous agenouillant au reposoir pour recevoir la bénédiction. Elles accomplissent un non moins beau ni moins méritoire ces personnes pieuses qui font cortège à Jésus lorsqu'on le porte aux malades. En un mot vous adorez, au moins de corps, Notre-Seigneur dans l'Eucharistie toutes les fois que vous rendez à Jésus-Hostie des honneurs extérieurs, quand, par exemple, vous fléchissez le genou ou vous inclinez profondément devant lui. Voulez-vous que ces actes soient excellents ? faites en sorte que les sentiments intimes de votre âme et de votre cœur y correspondent.

2. Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie a droit sans doute à nos adorations, il les exige. Mais il a au cœur un autre ardent désir : il demande à se donner à nous, à s'unir à nous par la sainte communion. Quand nous allons le recevoir, nous l'honorons de la meilleure manière, de celle qu'il préfère à toutes les autres. Communiez souvent avec de bonnes dispositions et vous pratiquerez la vraie dévotion envers Jésus dans le T. S. Sacrement. Ah ! mes frères, qu'il serait beau de voir tous les fidèles assistant au saint Sacrifice s'approcher de la Table sainte pour contracter avec Jésus une admirable union, pour offrir à ce bon Maître un asile dans leur cœur ! Communiez donc aussi fréquemment que cela vous est possible.

Et si vous vous sentez incapables ou indignes de communier réellement, faites du moins, quand vous êtes ici devant le T. S. Sacrement, la communion spirituelle. Ce sera une sorte de compensation pour vous et aussi un acte de dévotion envers la T. S. Eucharistie. A la sainte messe il y a toujours un communicant, même quand personne ne s'approche de la Table sainte : c'est le prêtre. Unissez-vous donc à lui. Dites à Jésus combien vous seriez heureux de le recevoir réellement et sacramentellement. Exprimez-lui votre désir ; confondez-vous en vous humiliant et en sollicitant le pardon de vos fautes. « Quel bonheur pour moi, ô mon aimable Sauveur, si je pouvais en ce moment vous posséder dans mon cœur, vous y rendre mes hom-

ages, vous y exposer mes besoins, et participer aux grâces que vous faites à ceux qui vous reçoivent réellement ! Malgré mon indignité, daignez recevoir le désir ardent que j'ai de m'unir à vous ; purifiez-moi d'un seul de vos regards... » Appelez Jésus dans votre âme, et entretenez-vous affectueusement avec lui. On a vu des saints, de pieux chrétiens retirer de la communion spirituelle autant de grâces que de la communion réelle. Dieu a même accompli quelquefois des miracles pour répondre aux ardents désirs d'âmes ferventes qui ne pouvaient communier. Essayez donc, mes frères, et donnez à Jésus au T. S. Sacrement cette marque d'amour et ce témoignage de piété.

3. Laissez-moi, mes frères, vous signaler encore une manière de pratiquer la dévotion envers le T. S. Sacrement. Quand on aime bien quelqu'un, on se plaît en sa compagnie, on recherche les occasions de le rencontrer. Appliquons ce principe dans notre conduite à l'égard de Jésus-Hostie. Si nous aimons vraiment Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, nous ne laisserons passer aucune occasion de le lui manifester. Ainsi je vous verrai assister en plus grand nombre à la sainte messe en semaine. Je ne parle pas de la messe du dimanche : elle est d'obligation. Mais que les personnes qui le peuvent, même en se dérangeant s'il le faut, viennent à la messe journalière : elles feront un acte de piété des plus agréables à Notre-Seigneur. Jésus en effet a établi la sainte Eucharistie non seulement pour se donner à nous, mais pour s'offrir sur l'autel. Il ne désire donc rien tant que de nous voir prendre part à son divin sacrifice. — Il a voulu aussi en instituant ce sacrement rester au milieu de nous comme un ami. Qu'il aime à recevoir nos visites ! Il nous invite, il nous appelle : allons auprès de lui, nous y trouverons lumière, consolation et force. « O vous qui êtes chargés du poids des misères de cette vie et qui êtes fatigués, venez et je vous soulagerai. » (Matt., xi, 28). Que de douceur on goûte dans une bonne visite au T. S. Sacrement ! Qu'il fait bon s'entretenir à cœur ouvert avec l'Ami de nos âmes !

Enfin, que tout ce qui touche au T. S. Sacrement nous soit cher. Aimons à célébrer pieusement les fêtes eucharistiques : le Jeudi Saint, l'Adoration perpétuelle, la Fête-Dieu, le Sacré-Cœur, les premiers vendredis du mois, les Quarante-Heures ; assistons aux saluts du Saint-Sacrement ; prenons part à toute manifestation religieuse en faveur de l'Eucharistie. Aucune dévotion n'est plus douce, plus fructueuse, plus solide et plus vraie que celle-là, parce que c'est à Jésus la bonté infinie, à un Dieu fait homme par amour pour nous, qu'elle s'adresse.

Développons en nous cette dévotion. Et souvenons-nous de ces trois mots qui résument nos devoirs envers la sainte Eucharistie : communier, adorer, honorer. Ainsi soit-il.

XXXII

Fête du Sacré-Cœur

LA SAINTE MESSE

Et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.

En tout lieu on sacrifie et l'on offre à mon nom une oblation pure. (Mal., i, 11).

Mes frères,

La fête du Sacré-Cœur a été établie pour rendre nos hommages et nos adorations au cœur de chair de Jésus, présent et vivant dans le T. S. Sacrement, et pour nous rappeler l'amour infini de ce divin Sauveur pour les hommes, amour dont le Sacré-Cœur est le symbole et a été l'organe et le foyer.

Cet amour est trop souvent méconnu. C'est pourquoi nous nous proposons aussi, et principalement, dans cette belle solennité, d'offrir à Dieu des expiations pour le dédommager des nombreux outrages qu'il reçoit. Dans une apparition dont il favorisa sa servante la B. Marguerite-Marie, Notre-Seigneur se plaignit de l'ingratitude, du mépris, de la froideur et des sacrilèges dont il était l'objet dans son Eucharistie de la part des mauvais chrétiens et quelquefois même de la part des personnes qui font profession de piété. Il demanda des communions ferventes et réparatrices, des amendes honorables et spécialement une fête de réparation. C'est pour répondre à ce désir du divin Maître que l'Eglise a établi la fête du Sacré-Cœur. Expier et réparer, voilà donc ce que les bons chrétiens doivent faire en ce jour.

Or, mes frères, savez-vous quelles sont les deux plus belles œuvres réparatrices et expiatives ? Si j'en juge par les communions de ce matin et par la nombreuse et pieuse assistance que j'ai devant moi, je dois répondre : oui, vous le savez certainement ; c'est la sainte communion et la sainte messe. De la première je vous ai suffisamment parlé. Souffrez donc qu'aujourd'hui je vous entretienne un peu de l'auguste sacrifice de nos autels : nous serons pleinement dans l'esprit de cette fête, puisque notre sujet sera l'Eucharistie et l'amour de Jésus-victime, car c'est par amour que Jésus s'immole sur l'autel.

Je vais d'abord vous expliquer simplement ce qu'est la messe ; puis de cette explication nous tirerons quelques conséquences pratiques.

I

La messe est le sacrifice du corps, du sang, de l'âme et de la divinité de Jésus-Christ offert à Dieu sur nos autels sous les apparences du pain et du vin.

1. Je dis que la messe est un sacrifice. Qu'appelle-t-on sacrifice ? En général, ce mot désigne une offrande que nous faisons à Dieu en signe de notre dépendance et de notre soumission. Plus spécialement, on donne ce nom à l'offrande extérieure d'une chose sensible, qu'un ministre légitime consacre à Dieu en la détruisant de quelque manière pour reconnaître le souverain domaine divin sur toute créature et en vue d'expier les péchés.

De tout temps et chez tous les peuples on a pratiqué cet acte de religion. Dès le commencement du monde nous voyons Caïn et Abel offrant à Dieu des fruits de la terre et des agneaux. Depuis ce moment on a continué. Chez les païens comme chez les Juifs, chez les nations les plus barbares et les plus arriérées comme chez les plus civilisées et les plus raffinées, le sacrifice a toujours été en honneur. Si vous étudiez la vie des peuples, que vous parcouriez leur histoire, vous verriez que partout et à toutes les époques, le sacrifice, sous une forme ou sous une autre, y a occupé une large place.

Sous l'ancienne loi, cet acte du culte était particulièrement en honneur. Dieu avait ordonné au peuple hébreu de nombreux sacrifices. Il avait même prescrit le rite qu'on devait observer. Les uns étaient sanglants : ils consistaient dans l'immolation de certains animaux ; les autres étaient non sanglants : ils avaient pour objets des parfums, des gâteaux, des fruits de la terre. Les principaux sacrifices étaient l'*holocauste* qui avait pour but d'adorer le Seigneur, de reconnaître le souverain domaine de Dieu, le sacrifice *expiatoire* qui était offert pour la rémission des péchés, le sacrifice *eucharistique* ou d'action de grâces par lequel on remerciait Dieu, le sacrifice propitiatoire ou *impétratoire* destiné à obtenir quelques grâces. « Tous ces sacrifices étaient l'image et la figure du grand et parfait sacrifice, attendu de Dieu et des hommes et que Notre-Seigneur devait offrir sur la croix pour adorer Dieu comme il le mérite et expier d'une manière absolue et complète les péchés de l'humanité. »

2. L'immolation de Jésus sur le Calvaire est le grand, l'unique sacrifice dont la sainte messe n'est que la représentation et la continuation. Elle possède en effet toutes les conditions requises pour un vrai sacrifice : « un *ministre légitime* : c'est Jésus-Christ, pontife éternel, seul prêtre, à vrai dire, et dont tous les autres ne sont que les délégués ou les remplaçants ; une *victime* : c'est encore Notre-Seigneur, véritable agneau de Dieu, qui porte les péchés du monde ; une *immolation* réelle, car la victime a répandu tout son sang et a reçu le coup de la mort ; les *quatre fins* du sacrifice ont été atteintes : Notre-Seigneur a offert à son Père une *adoration* parfaite, une *action de grâces* égale à ses bienfaits, une *expiation* infinie comme nos offenses, et une *prière* ou demande toute-puissante ¹. »

Or, la sainte messe est la *reproduction* du sacrifice de la croix qui doit se poursuivre jusqu'à la fin du monde. Elle est donc bien elle-même un sacrifice véritable, sacrifice d'un Dieu, sacrifice d'une valeur infinie comme celui du Golgotha. Voyez ce qui se passe à l'autel : c'est toujours Jésus-Christ qui offre le sacrifice, c'est lui le vrai prêtre qui agit par la personne de son ministre ; c'est encore lui avec son corps qui est la victime, mais il est voilé sous les saintes espèces ; il s'immole mystiquement, mais réellement, aussi vérita-

blement que sur la croix ; sur l'autel comme sur le Calvaire il s'offre pour adorer Dieu, le remercier, lui demander ses grâces, et pour obtenir la rémission des péchés. Le sacrifice de la messe représente donc bien celui de la croix. Les paroles de la consécration donnent en quelque sorte à la victime le coup de la mort, et la communion la fait disparaître comme autrefois dans la combustion ou dans la manducation. Le pain et le vin consacrés séparément et tenus séparés l'un de l'autre, rappellent le corps de Jésus-Christ séparé, sur la croix, de son sang répandu à terre, et Notre-Seigneur est ainsi sur l'autel dans un état apparent d'immolation et de mort.

Disons enfin que le sacrifice de la messe nous *applique* les mérites du sacrifice de la croix. Sur l'autel Jésus représente à Dieu le Père ses souffrances, ses humiliations, son crucifiement, sa mort. La messe replace donc sous nos yeux le sacrifice du Calvaire ; elle met à notre disposition, entre nos mains, les fruits de la Rédemption, l'immolation d'un Dieu et elle devient la source de toutes les grâces ; elle nous offre tous les biens que l'on peut obtenir en vertu des mérites infinis de Jésus. Elle fait couler jusqu'à nous le sang rédempteur du Fils de Dieu fait homme. Elle en arrose le champ de nos âmes, elle le féconde et y fait germer les semences de la sainteté et de la vie chrétienne. En vain les eaux jailliraient de la montagne, si un ruisseau ne les amenait dans la plaine : ainsi l'immolation du Golgotha resterait inefficace sans la messe qui en apporte les grâces et les distribue. La sainte messe est donc le sacrifice de la croix rapproché de nous et renouvelé pour nous. Voilà pourquoi nous pouvons y faire la plus riche moisson de grâces et de bienfaits spirituels. « Toutes les bonnes œuvres du monde réunies, disait le B. curé d'Ars, n'équivalent pas au saint sacrifice de la messe, parce qu'elles sont les œuvres des hommes, et la messe est l'œuvre de Dieu. »

Assistons donc à la sainte messe, mes frères, comme nous assisterions à la passion, au crucifiement, à la mort de Jésus ; nous participerons à l'immolation renouvelée du Fils de Dieu. Il existe, il est vrai, quelques petites différences entre le sacrifice de la croix et celui de l'autel : elles ne doivent point nous détourner de l'action principale, car elles n'affectent pas l'essence du sacrifice, vous allez le comprendre, mais seulement la manière, la forme, l'extérieur. Les Juifs voyaient couler le sang du Christ, ils voyaient son corps meurtri, déchiré de coups, attaché à la croix ; ici sur l'autel nous ne voyons que les chétives apparences du pain et du vin ; Jésus voile non seulement sa divinité, mais même son humanité : « *In cruce latebat sola Deitas ; at hic latet simul et humanitas.* » Sur le Calvaire Jésus souffrait atrocement, il versait son sang et mourait réellement ; ici sur l'autel Jésus ne souffre plus, ne verse plus son sang, ne meurt plus. Sur la croix Jésus offrait seul et par lui-même son sacrifice ; ici sur l'autel il s'offre par le ministère du prêtre qui lui prête,

¹ Mgr Cauly, *Catéchisme expiéqué*, p. 364.

pour ainsi dire, ses sens. Mais malgré ces petits changements nécessaires qui n'atteignent nullement la substance du sacrifice, nous restons en face d'un Dieu s'offrant en holocauste pour nous.

Que nous sommes heureux, mes frères, de pouvoir nous associer tout à notre aise, tous les jours si nous le voulons, au divin sacrifice ! N'y manquons jamais le dimanche et apportons-y de bonnes dispositions. Félicitons-nous aussi de posséder une telle victime : cela nous permet d'adorer Dieu comme il le mérite, de lui rendre de dignes hommages et d'obtenir ses grâces pour nous et pour nos frères. Ce sont les conséquences de la doctrine que je vous ai exposée, écoutez-en la brève explication.

II

1. Le sacrifice de la messe est l'acte d'adoration par excellence, puisque son but premier est de reconnaître le souverain domaine de Dieu sur toute créature. Il en résulte qu'il ne s'adresse qu'à Dieu et ne peut être offert qu'à lui. On n'adore en effet que Dieu. On n'offre donc pas le saint sacrifice à la Sainte Vierge, ni aux anges, ni aux saints : on l'offre à Dieu en leur honneur. Si donc le prêtre dit la messe de la Sainte Vierge ou d'un saint, cela signifie qu'il fait mémoire de la Sainte Vierge ou du saint, qu'il leur demande d'intervenir dans les prières du sacrifice, de prier avec lui. Il remercie Dieu des grâces qu'il leur a faites et il demande, par leur intercession, les secours et les faveurs que nous sollicitons. Ainsi nous les honorons ; mais l'acte d'adoration, le sacrifice va directement à Dieu.

2. Et dans quel but va-t-il à Dieu ? Je l'ai déjà dit : pour quatre fins principales qui composent tous nos devoirs envers Dieu : adorer, expier, remercier, demander.

Quand nous offrons à Dieu son propre Fils, nous reconnaissons de la manière la plus parfaite son souverain domaine sur toutes choses ; nous proclamons ses qualités infinies, sagesse, puissance, grandeur, justice, ses droits absolus. Jésus nous fournit une victime qui verse son sang à notre place pour dire au Créateur : « Vous êtes le Maître suprême, nous dépendons complètement de vous, notre vie est entre vos mains. »

Mais nous sommes coupables, nous sommes tous pécheurs. Nous avons perdu notre diadème, traîné notre manteau royal dans la fange. Il faut du sang pour le laver ; il faut du sang pour purifier notre âme, et pour apaiser le courroux divin. Regardons sur le Calvaire, regardons sur l'autel : c'est le même sang qui coule pour nous ; unissons-nous à Jésus pour obtenir le pardon ; sur l'autel comme sur la croix il pousse ce cri : « Mon Père, pardonnez-leur ! »

Et à cause des mérites infinis Dieu pardonne ou donne la grâce du repentir. De ce fait nous contractons une nouvelle dette de reconnaissance envers notre Créateur et suprême Bienfaiteur qui nous a prodigué ses grâces. Comment nous en acquitter ? Tournons encore nos regards vers la croix et vers l'autel, nous y verrons une victime

infiniment agréable à Dieu. Offrons-la, elle est d'une valeur qui égale tous les dons de Dieu. En présentant à Dieu Jésus-Christ, sacrifice d'un prix infini, nous lui rendons un hommage de reconnaissance proportionné aux bienfaits que nous recevons de lui. Sur l'autel comme sur la croix, le corps et le sang du Christ sont comme le prix avec lequel nous payons les grâces de Dieu.

Enfin à la sainte messe comme au Calvaire Jésus-Christ s'offre à son Père pour nous obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin. Il présente à son Père les mérites de ses souffrances et de sa mort, et en retour Dieu nous donne tout ce que nous désirons. C'est une pluie de bienfaits que nous pouvons faire tomber sur la terre en offrant à Dieu la victime de l'autel et de la croix. Profitons-en, mes frères, profitons-en pour nous et pour les autres.

3. On offre en effet le saint sacrifice de la messe pour les vivants et pour les morts. Le sacrifice de la croix dont celui de la messe est la continuation, ayant été offert pour le salut de tous les hommes, rien n'empêche que ce dernier ne puisse être offert au moins pour tous ceux qui sont susceptibles d'en profiter. Quand la messe est dite pour les vivants, elle obtient la persévérance des justes, la conversion des pécheurs, des hérétiques, des schismatiques et même des Juifs et des infidèles ; on offre aussi le saint sacrifice pour demander quelques grâces particulières.

Il est certain que la sainte messe est un puissant moyen de soulager les âmes du purgatoire. Le sang de Jésus-Christ descend sur ces âmes souffrantes et éteint les flammes qui les dévorent. Pour les unes, c'est la délivrance ; pour les autres, c'est le soulagement. Sans doute on ne dit pas la messe pour les saints : ils n'en ont pas besoin. On ne la dirait pas non plus pour un damné : il ne peut pas en profiter. Mais nous ne savons jamais si une âme est au ciel ou en enfer, à moins que l'Eglise l'ait déclaré. Il est donc salutaire de faire offrir le sacrifice de la messe pour les défunts : s'ils sont en purgatoire, ils en recevront un précieux soulagement ; et dans le cas où ils ne profiteraient pas de ce secours, Dieu l'appliquerait à d'autres âmes selon sa sagesse et sa miséricorde. Voulez-vous donc, mes frères, prouver votre affection à vos parents défunts ? La chose vous est facile. Je viens de vous en indiquer la meilleure manière : faites dire des messes pour ceux que vous aimez véritablement, vous leur donnerez ainsi un gage d'amour et vous leur ferez beaucoup de bien.

Pour vous encourager dans cette œuvre de charité, laissez-moi ajouter une petite remarque : c'est que la sainte messe produit ses effets par sa vertu propre, indépendamment du mérite du prêtre qui l'offre et du sujet pour qui elle est offerte, pourvu que celui-ci n'y mette aucun obstacle : c'est ainsi qu'elle soulage les âmes du purgatoire — dans la mesure fixée par Dieu, — quoique celles-ci ne puissent plus mériter.

4. Vous avez compris, mes frères, la grandeur, la sainteté, l'importance du saint sacrifice de la

messe. Cela n'est-il pas suffisant pour que vous y assistiez souvent et bien ? Apportez-y une *foi* vive. Si vous avez cette foi qui vous montrera Jésus s'immolant sur l'autel, vous serez *modestes*, respectueux et pieux, vous serez *attentifs* aux cérémonies, aux différents moments de la messe, à l'élévation, à la communion. Vous parlerez à Jésus, vous lui direz votre amour, ce sera de la vraie *dévotion*. Et comment parlerez-vous à Jésus ? C'est ici que je dois vous indiquer les principales manières d'entendre la sainte messe.

La plus simple, la plus facile, la plus conforme à l'esprit de l'Eglise consiste à *suivre les prières liturgiques* que le prêtre récite à l'autel. C'est, comme on dit vulgairement, de suivre sa messe sur son livre. Nous ne saurions mieux faire que la sainte Eglise qui a réglé ces prières, et c'est prier avec elle que d'employer ses formules et de les lire avec attention et dévotion ; que nous les récitions en français ou en latin, peu importe.

Mais de nos jours on prend la mauvaise habitude, surtout parmi les hommes, de venir à la messe sans livre. Dans ce cas, une excellente manière de prendre part au sacrifice est de s'occuper des quatre fins pour lesquelles il est offert. Par exemple vous pouvez *adorer* Dieu depuis l'introït jusqu'à l'évangile ; vous *demanderez pardon* ensuite de toutes les fautes de votre vie, les passant rapidement en revue, jusqu'à l'élévation ; depuis l'élévation jusqu'à la communion vous *remercerez* Dieu de tous les bienfaits temporels et spirituels que vous avez reçus, vous lui offrirez son Fils Jésus-Christ en action de grâces ; vous emploierez le reste de la messe à *demander* à Dieu ses bienfaits, les grâces dont vous avez besoin ; vous prierez pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers ou à qui vous devez vous intéresser.

Si nous considérons la sainte messe dans son essence et sa nature, nous nous rappellerons qu'elle est le même sacrifice que celui de la croix et nous comprendrons une autre excellente méthode d'y bien assister. Nous suivrons en pensée le détail de la passion du Sauveur. Nous considérerons, dans les cérémonies et les mouvements du prêtre, Notre-Seigneur successivement prosterné au jardin des Oliviers, traîné devant les tribunaux d'Anne et de Caïphe, de Pilate et d'Hérode, conspué, flagellé, attaché à la croix où il s'offre à son Père, déposé au tombeau. Nous exciterons en nous les sentiments que nous aurions eus en assistant au drame de la Passion.

Vous le voyez, mes frères, quand on sait ce qu'est la messe, comme il est facile, comme il est agréable d'y bien assister ! Venez-y donc dans les dispositions que je vous ai indiquées et vous y recevrez de nombreuses grâces, vous y goûterez un grand bonheur, une céleste douceur, vous y rendrez vos devoirs à Dieu et vous procurerez au Cœur sacré et si aimant de Jésus de bien vives consolations dont il vous récompensera par d'éternelles jouissances au ciel. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LA CONFESSION MENSUELLE

Mes frères,

Je me félicite d'avoir établi dans cette paroisse la pratique de la communion mensuelle. Cet acte pieux a pour but principal de rendre au Cœur de Jésus dans le sacrement eucharistique le culte d'adoration, d'amour et de reconnaissance qui lui est dû. Mais j'y vois aussi une source de grâces pour la sanctification des âmes, une institution dont l'efficacité ne peut être mise en doute pour entretenir la foi et alimenter la piété dans une paroisse. Aussi, chaque fois que revient le premier Vendredi du mois, je ne manque pas de vous inviter à sanctifier ce jour par une fervente communion, et j'ai le plaisir de constater que mon invitation est bien accueillie. Mais je voudrais voir s'élargir encore le groupe des personnes qui ont répondu à mon appel.

La communion mensuelle est précédée de la confession. Or, la confession a aussi son importance pour la sanctification de notre vie ; et ce sont les bienfaits de la confession renouvelée tous les mois que je voudrais vous exposer, pour vous décider à la pratiquer.

La première raison que j'invoquerai, c'est qu'elle est plus facile. — Et d'abord, l'examen de conscience, qui en est la condition préalable, présente moins de difficultés. Nous examiner, voir nos faiblesses, compter nos fautes une à une, voilà un exercice qui demande quelque effort de volonté et de réflexion ; et si maintenant il y a des mois et des mois que nous n'avons fait ce travail, comment retrouver aisément des fautes perdues dans le lointain de nos souvenirs ? Comment compter sans erreur des péchés qui se sont multipliés chaque jour, chaque semaine ? Confessez-vous tous les mois ; vos confessions étant plus rapprochées, vos fautes seront moins nombreuses, et vous aurez moins de peine à les découvrir. — Ensuite, l'accusation est moins onéreuse : on ne risque pas d'omettre quelque chose d'essentiel ; on fait l'aveu intégral de ses péchés.

Il est souverainement utile de se connaître soi-même, d'avoir une connaissance précise, approfondie, de ses habitudes, de ses faiblesses, de ses inclinations. Cette connaissance, qui nous la donnera ? Une confession souvent renouvelée. Si l'on se borne à jeter sur sa conscience quelques coups d'œil rares et distraits, on ne verra guère que la surface de l'âme. Avec la confession fréquente, précédée d'un examen sérieux, détaillé, la lumière pénétrera dans les plis et replis de la conscience, on connaîtra mieux ses imperfections, ses misères.

Un avantage bien appréciable de la confession mensuelle, c'est qu'elle nous renouvelle et nous maintient au moins pendant quelque temps dans l'état de grâce. L'absolution ne nous enlève pas la malheureuse puissance de pécher ; nous sommes fragiles ; nous ne conservons pas indéfiniment le don de la grâce et nous glissons aisément dans

des fautes plus ou moins graves. Pourquoi rester des semaines et des mois dans ce triste état ? Il est urgent d'en sortir au plus tôt ; c'est notre intérêt ; car nous savons bien que les œuvres faites en état de péché sont dénuées de valeur pour le ciel ; alors, il faut se hâter de recouvrer l'état de grâce, quand on en est déchu, pour ennoblir notre vie et donner à nos actions un mérite surnaturel.

La confession mensuelle — et je vais indiquer ici un autre de ses bienfaits — nous sera d'un grand secours pour nous maintenir dans le bien et nous prémunir contre les rechutes. La tentation, sous une forme ou sous une autre, est toujours là qui nous guette ; les passions relèvent la tête ; nous sommes exposés dans le milieu où nous vivons à une multitude de dangers. Tant d'erreurs, de fausses maximes, de faux principes, tant de sophismes souvent spécieux et séduisants sont répandus autour de nous que pour demeurer dans la vérité de l'Evangile, pour conserver la rectitude de la conscience, le juste discernement du bien et du mal, il faut une grande force d'esprit et de caractère. Si l'on n'est pas attentif et vigilant, on laisse pénétrer en soi des ombres qui obscurcissent le sens moral, et on ne sent plus la même aversion pour le mal.

Confessez-vous souvent, dirai-je aux personnes qui peuvent le faire, confessez-vous tous les mois. Si vous suivez ce conseil, le démon n'aura pas le temps de vous tendre ses pièges, d'ourdir ses complots ; son ouvrage sera démoli aussitôt qu'il l'entreprendra, et vous ne lui permettrez pas de se fortifier en vous par vos négligences, pour vous attaquer plus vivement et vous vaincre plus sûrement.

Confessez-vous souvent, et le mal aura moins de prise sur vous ; vous vous opposerez plus énergiquement à la tentation, vous serez moins accessibles aux séductions du monde, vous ne vous laisserez point tromper par ses fausses maximes ; vous entretiendrez en vous les saintes délicatesses de la conscience.

Voulez-vous garder votre âme bien pure ? dit S. Bernard : aimez la confession. *Ama confessionem, si affectas decorem*. Un appartement qu'on laisse sans soin pendant longtemps amasse forcément de la poussière ; si on le nettoie souvent, il reste brillant de propreté. De même une conscience qui n'est purifiée que d'année en année, que rarement, à des intervalles trop éloignés, se trouve avec le temps envahie par la fange du péché. Une âme fréquemment purifiée par le sacrement de pénitence conserve sa candeur et acquiert une délicatesse qui se révèle devant la moindre faute.

Parmi les personnes qui m'entendent, il en est pour lesquelles la confession souvent renouvelée est une habitude ; mais il en est d'autres, sans doute, auxquelles cet acte répété tous les mois peut paraître onéreux. Je ne veux point le contester, la confession a un côté pénible ; elle demande un sacrifice à notre mollesse. Il convient qu'il en soit ainsi, disons-le en passant ; car la confession est un acte de réparation, une expiation : or, on ne

répare pas, on n'expie pas sans souffrir ; elle ne saurait être une partie de plaisir ; l'idée de peine y est inséparablement attachée. Mais considérez les avantages qu'elle vous offre et qui compensent largement les sacrifices qu'elle demande et vous n'hésitez pas à y recourir tous les mois, et plus souvent encore, si vous en sentez le besoin.

Le péché est une dette que nous contractons envers la justice divine. Il est dangereux de laisser ses dettes s'accumuler ; quand elles se sont accrues, il arrive un temps où on ne peut plus les payer. Ne laissons pas augmenter le chiffre de nos dettes envers Dieu ; hâtons-nous de les solder, et nous jouirons dans notre âme libérée de la paix la plus délicieuse. Ainsi soit-il.

APRÈS LA COMMUNION

Mes frères,

Le pasteur est grandement réjoui, lorsque, en un jour de fête, il a distribué la sainte communion à de nombreux fidèles ; il en bénit Dieu avec reconnaissance, et il se dit en lui-même : « Si toutes les personnes qui ont communiqué voulaient utiliser les grâces du Sacrement, quel bien en résulterait pour elles-mêmes et pour celles qui sont en relations avec elles ! »

Que devez-vous faire après une communion ? Le voici. Vous devez vous en approprier la vertu, ensuite en faire bénéficier ceux qui vous approchent.

Jésus-Christ vient à vous ; il vient avec ses dons, avec ses lumières, avec ses inspirations : il vous appartient d'abord de les recueillir pour votre compte. Dans une communion bien faite, il y a, au témoignage des maîtres de la vie spirituelle, une somme de grâces suffisantes pour changer une âme, pour la transformer et la sanctifier. Par conséquent, une âme qui a communiqué dans de bonnes dispositions doit être meilleure ; sous peine d'être accusée d'avoir mal employé le don de Dieu, il faut qu'elle soit plus recueillie, plus fervente dans la prière, plus mortifiée dans ses inclinations, plus prompte à l'obéissance, plus réservée, plus modeste dans ses habitudes, plus discrète dans ses paroles, plus résistante dans les tentations, plus ferme dans ses résolutions : en un mot, il faut que la visite de Dieu porte des fruits en elle et fasse sentir son influence.

Mais j'ai ajouté qu'après avoir fait votre profit personnel des grâces de la communion, vous devez songer à ceux auxquels votre vie est mêlée pour les en faire participants, pour les porter au bien, les édifier, les ramener à Dieu. C'est sur cette pensée que je voudrais fixer votre attention.

Vous avez un apostolat à exercer dans votre entourage, vous qui avez communiqué. Qu'êtes-vous, après la communion ? Vous êtes unis au Christ de manière à ne faire plus qu'un avec lui. S. François de Sales dit que vous avez Jésus-Christ au cerveau, au cœur, en la poitrine, aux yeux, aux mains, en tous vos membres. Si le Christ est en vous, il faut qu'il se manifeste au dehors et que sa présence en vous se fasse sentir aux personnes qui vous abordent.

Après la communion, dit un docteur de l'Eglise, vous portez Dieu, vous portez le Christ : *Deiferi, Christiferi*. A qui devez-vous le porter ? Au monde au milieu duquel vous vivez. Puisque vous portez Dieu en vous, il faut que ce monde aperçoive le rayonnement de la divinité dans vos paroles, dans votre attitude, dans toute votre conduite.

On a dit de Notre-Seigneur qu'aux jours de sa vie mortelle il laissait échapper de toute sa personne comme une émanation de la divinité qui faisait dire à la foule : « Ce n'est pas un homme ordinaire, c'est le Fils de Dieu. » La communion vous identifiant à lui, il faut qu'on le remarque. On devrait reconnaître une personne qui a communiqué, comme on reconnaît une personne qui porte sur elle des essences parfumées. Partout où elle va, elle laisse des traces de son passage, elle exhale le parfum dont ses vêtements sont imprégnés. Par la communion, vous êtes imprégnés dans votre corps et dans votre âme de ce que S. Paul appelle « la bonne odeur du Christ, *bonus odor Christi*. » Eh bien ! c'est cette suave odeur du Christ, dont ils sont embaumés, que les communicants doivent répandre autour d'eux, pour édifier le prochain et lui faire apprécier les bienfaits de l'Eucharistie. De leur bouche il doit s'échapper un souffle divin, de leur vie s'exhaler une sentence céleste.

Un pieux et savant théologien du moyen âge, cloué sur un lit de douleurs et privé du bonheur de dire la messe, appela un jour près de lui un religieux du monastère et lui dit : — « Sommes-nous seuls, tous les deux ? — Oui, répondit le religieux. — Avez-vous célébré la sainte Messe aujourd'hui ? ajouta le malade. — Oui. — Eh bien ! approchez-vous de moi, soufflez sur mon visage en forme de croix, afin que je reçoive l'esprit de Dieu. » — Le religieux obéit : puis tout à coup le regard du malade s'illumina, sa physionomie rayonna de joie, et il bénit Dieu qui venait de le visiter. Il avait senti le souffle de Dieu, le parfum du Christ s'échapper du visage et des lèvres du religieux qui avait communiqué le matin. — Pareillement, il faut que ceux qui sont en contact avec vous, quand vous avez communiqué, respirent la bonne odeur du Christ émanant de votre conversation, de vos actes, de votre maintien, de toute votre personne.

On me racontait dernièrement qu'un enfant revenant de l'église où il avait communiqué, et rentrant à la maison familiale, alla droit à son père et lui dit, en l'embrassant de tout son cœur : « Père, je t'apporte le baiser du bon Dieu. » Et le père avoua qu'il fut profondément ému et que les larmes lui montèrent aux yeux.

Vous avez reçu l'esprit de Dieu dans la communion ; c'est cet esprit que vous devez manifester au dehors. Or l'esprit de Dieu, dans l'Eucharistie, est un esprit de patience, de douceur, de charité. Vous avez communiqué : soyez patients ; supportez dans les autres ce qui vous déplaît, leurs caractères, leurs défauts, leurs torts, leurs manques d'égards. Vous avez communiqué : veillez sur vos

vivacités, sur votre humeur, sur vos emportements, pour imiter le calme, la douceur, la bénignité du Sauveur. Vous avez communiqué : pratiquez la charité que Jésus-Christ nous recommande si instamment et dont il nous fait un précepte rigoureux.

Le monde, toujours méchant, prétend que c'est parmi les personnes qui communient souvent que l'on rencontre le plus de jalousie, le plus de ressentiments, le plus de médisances. Prouvez au monde qu'il vous calomnie ; montrez-lui que ce sont les personnes qui communient qui ont à l'égard du prochain le plus de respect, le plus d'indulgence, le plus de charité, le plus de dévouement. Que la dignité de votre conduite, que la gravité de vos habitudes, que la sainteté de votre vie atteste que vous êtes chrétiens non seulement devant l'autel, à la table sainte, mais dans le monde, avec vos parents, avec vos voisins, au milieu de vos travaux, partout et toujours.

Noblesse oblige ; or la noblesse du chrétien qui a communiqué l'oblige à une perfection plus grande. On serait scandalisé avec raison de voir une personne qui s'est agenouillée à la table eucharistique, donner l'exemple d'une vie mondaine, licencieuse ; on attend d'elle des actes qui édifient. Souvenez-vous donc que la communion est un engagement, pris à la face de Dieu et des hommes, de mener une vie à l'abri de tout reproche grave ; et comportez-vous de manière à ce que vos ennemis, selon le mot de l'Apôtre, n'aient rien à dire contre vous. Ainsi soit-il !

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE N.-D. DE LOURDES

TOUTE BELLE, L'IMMACULÉE !

*Cujus est imago hæc et
superscriptio ?*

De qui est cette image et
cette inscription ?

(Matt., xxii, 20).

Mes chères Sœurs,

Dans quelques instants nous procéderons à la bénédiction d'une nouvelle statue, et c'est à cette cérémonie que je dois prêter ma parole.

Cette statue, de qui est-elle l'image, et quelle est cette inscription ? C'est l'image de Notre-Dame de Lourdes, l'image de l'Immaculée.

Laissez-moi vous redire simplement ce que cette statue nous dit elle-même et l'impression qu'elle nous fait. Vous l'avez avouée, cette impression, par un cri spontané que j'ai entendu sortir de toutes les bouches : « Oh ! qu'elle est belle ! »

Belle, oui, elle devait l'être, pour représenter la toute belle, l'Immaculée ! C'est mon sujet.

L'éducation surnaturelle de notre âme peut bien se faire, m. S., dans la beauté immaculée de Marie. Ce que nous admirons imprime en nous sa forme, réveille nos attraites, stimule nos efforts et finit par établir notre mentalité, harmonisant nos vues et nos sentiments avec le milieu et l'objet de notre admiration.

I. — *Sa beauté*

C'est bien devant l'Immaculée-Conception qu'on peut parler de la beauté de la T. S. Vierge. Car Dieu lui-même s'arrêta, charmé, devant elle et s'écria : « *Tota pulchra es!* Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée! Nulle tache en vous! » — Eloge sans exemple dans les siècles précédents et qui ne devait plus être décerné à aucune autre dans la suite des siècles à venir.

Et quand, quatre ans après la proclamation du dogme, l'Immaculée-Conception, comme pour affirmer l'infaillibilité du Souverain Pontife, fut apparue elle-même à Bernadette, la petite Voyante des grottes de Massabielle commença son témoignage par ces mots : « L'Apparition était d'une incomparable beauté. »

En vérité, les anges seuls, dont le regard s'instruit dans la contemplation de la beauté divine, pourraient dire la grâce native, l'enchanteresse beauté de Marie. Eux seuls, dans leurs cantiques, seraient capables de la décrire; et encore, peut-être!... Car la beauté de Marie était la splendeur d'une créature que Dieu avait faite belle pour lui¹.

Et pourquoi Dieu aurait-il refusé cette faveur à Marie? Elle peut paraître inutile à ceux qui ne comprennent pas la sagesse divine; mais est-ce que Marie, par la plénitude de ses grâces, ne devait pas être la revanche et le triomphe de Dieu sur tous les ravages du péché quels qu'ils fussent? La création sortit belle et parfaite des mains de Dieu; le péché seul y introduisit la laideur, les dissonances, les heurts. Dès lors, l'Immaculée devait offrir aux regards de Dieu la plus pure poésie de la terre, la plus sublime beauté humaine, aussi bien que le don le plus débordant de l'amour.

Aussi apparut-elle à la petite Bernadette en une vision incomparable, vêtue d'une robe blanche, plus blanche que la neige des montagnes, ornée d'un long voile d'égale blancheur qui lui couvrait les épaules et descendait en arrière jusqu'au bord de sa robe.

Ah! qu'elle était donc belle, la céleste Dame au front brillant de sérénité, au visage plein de grâce et de jeunesse, avec son rosaire aux grains immaculés suspendu au bras droit, et deux roses éclatantes sur ses pieds nus que les plis gracieux de sa robe voilaient presque entièrement!

Qu'elle était belle! Et cependant elle ne portait ni bague, ni collier, ni bracelet, ni aucun de ces hochets de tout temps si chers à la vanité humaine. Sa beauté était une beauté absolument virginale, angélique, divine, une beauté venant de Dieu et portant à Dieu.

Elle était vraiment belle, car la voyante entraînait en extase dès que l'Apparition se montrait. Alors le monde matériel n'existait plus pour elle. « Son âme ravie était plongée dans la contemplation. Des sourires ineffables illuminaient son visage, des courants de joie céleste faisaient tressaillir tout son être². » Elle devenait alors tellement

étrangère au monde visible que la flamme du cierge pouvait passer longuement entre ses doigts sans lui causer la moindre impression.

L'Apparition était belle, « belle comme on n'a jamais vu de beauté, » disait Bernadette; « belle comme on l'est, je pense, au ciel, » disait-elle encore. Quand on cherchait sur la terre des points de comparaison, qu'on lui citait des dames remarquables par la distinction et la noblesse des traits, elle répondait presque avec l'accent de la pitié : « Elles n'y peuvent rien, » tant la distance lui paraissait considérable.

Un jour, interrogée par une de ses compagnes sur la beauté de l'Apparition, elle ne sut d'abord répondre que par une sorte d'extase, puis, pressée de parler, elle finit par dire : « Pour s'en faire une idée, il faudrait aller au ciel. »

Un artiste avait été choisi pour faire la statue de N.-D. de Lourdes. Il interrogea minutieusement Bernadette, lui fit reproduire cette pose, ce mouvement, ces gestes de la Sainte Vierge qui ont ravi tant d'âmes et fait couler tant de larmes, et à l'issue de l'entretien il ne put s'empêcher de s'écrier : « Les détails donnés par Bernadette sont d'un idéal si pur et si élevé qu'ils suffisent pour démontrer qu'elle a vu une beauté du ciel. »

Il commença son travail et le présenta à la jeune fille. « Ce n'est pas cela, dit-elle; la robe montait davantage et les cheveux étaient à peine visibles. »

L'artiste recommença, pénétré de la grandeur de sa mission. Il choisit un bloc du plus beau marbre de Carrare et, avec sa piété et son talent, essaya de réaliser l'idéal qu'il avait rapporté de Lourdes. Le chef-d'œuvre fini, il est présenté de nouveau à Bernadette. « Ah! c'est beau, dit alors la voyante, mais ce n'est pas Elle! La différence est comme de la terre au ciel! »

Je le crois bien, mes Sœurs!... L'artiste était vaincu d'avance! Comment reproduire par des moyens empruntés à la nature une beauté qui la dépasse totalement?

L'image de Marie immaculée resta gravée dans l'âme de Bernadette jusqu'à son dernier soupir. Quelques jours avant sa mort, une petite fille de six à sept ans avait été introduite à l'infirmerie. Sœur Marie-Bernard sourit à l'enfant, la caressa, et celle-ci enchantée lui dit : « Ma Sœur, est-il vrai que vous avez vu la Sainte Vierge? — Oui, répondit tout bas la malade. — Elle était bien belle? demanda encore l'enfant. — Si belle, répondit vivement Bernadette, que, quand on l'a vue une fois, il tarde de mourir pour la revoir encore. »

Tota pulchra es, Maria! Vous êtes toute belle, ô Marie, et aucune tache n'est en vous!

II. — *Son auréole*

Toutefois, pour parler justement de la beauté de Marie, il faut se rappeler que la Vierge Immaculée n'apparut jamais à Bernadette qu'enveloppée d'une auréole lumineuse.

Si la plénitude de grâce dont Marie fut la dépositaire signifie d'abord la beauté, la séduction native dont une créature est revêtue quand la Pro-

¹ Mgr Bolo.

² J.-B. Estrade.

vidence l'appelle à faire l'ornement de l'univers, elle signifie dans un sens plus élevé la charité de Dieu répandue dans une âme, elle signifie Dieu se communiquant à la substance même d'une âme par une participation physique et formelle.

Ce vêtement de lumière n'était en Marie que la radiation nécessaire, spontanée, de son être tout imbu, tout pénétré de Dieu. Et il était en même temps aussi ce qui donnait à sa beauté son plus doux caractère, celui d'attirer et de se faire aimer.

Car, m. S., l'amabilité et la beauté ne sont pas la même chose, et il y a des beautés qui n'attirent pas. Mais cherchez dans celles qui attirent, et vous trouverez toujours autre chose, vous y trouverez ce je ne sais quoi qui prend le nom de charme, un rejaillissement de l'intérieur qui passe à travers les traits et qui plaît parce qu'il apporte au dehors un reflet, une révélation de l'âme.

Or, m. S., dans l'âme de Marie il n'y avait que Dieu, Dieu — évidemment — dans une expression créée, mais traduit par tout ce que la création avait de plus riche et de plus aimable en harmonie, en parfum, en pureté, en perfections de toute sorte. De là le rayonnement céleste, le charme divin de Marie.

L'artiste n'était pas outillé, certes, pour reproduire l'auréole lumineuse qui nimbait l'Apparition immaculée. Pourtant il réussit à l'exprimer. Et si la Vierge sortie de son ciseau ne ruisselle pas de clarté, il est parvenu cependant à imprimer sur son front si idéalement pur, comme le souvenir et l'image de cette atmosphère de lumière et de flamme et de vie surnaturelle qui rayonnait de toute sa personne.

C'est dans ce front béni nimbé de lumière que je trouve, m. S., la synthèse de toute la beauté de Marie. C'est sur ce front plongé dans le ciel et dans cette auréole de sainteté que je veux cueillir aujourd'hui la haute leçon que nous inspire cette statue.

D'abord, — je l'ai dit, — c'était l'auréole surtout qui achevait de rendre aimable la beauté si pure de l'Apparition.

Ensuite, cette auréole adhérait inséparablement au front de l'Immaculée et gardait inviolablement le même éclat. Si Marie visite la terre, si elle se présente à Bernadette, si elle marche, parle, écoute, prie, sourit, regarde autour d'elle, c'est toujours dans la resplendissante auréole que rien ne distrait, que rien ne ternit, que dis-je ? qui illumine et sanctifie elle-même les personnes et les lieux qu'elle touche.

a) C'est nous rappeler, m. S., qu'il n'y a de beauté estimable que celle qui révèle et reflète Dieu en nous, de beauté désirable que celle qui plaît à Dieu, parce qu'elle nous rapproche de lui et nous rend semblables à lui. J'ai nommé la délicatesse de conscience, la sainteté, susceptible d'un déploiement successif de grandeur surnaturelle à mesure que la ressemblance devient plus parfaite.

Nous le voyons en Marie elle-même.

Immaculée et toute belle dès l'instant de sa conception, elle ajouta à cette beauté initiale, don gratuit, une beauté acquise, fruit de sa coopéra-

tion. Elle construisit ainsi en elle-même, par sa vertu, le tabernacle que Dieu attendait pour descendre sur la terre. Et quand son sang, déjà pur dès le principe, coula dans ses veines assez brûlant de charité, le Verbe prit ce sang pour lui-même. Quand sa chair fut assez sanctifiée par la vertu rayonnant d'une âme toujours en progrès, le Verbe se fit chair de cette chair et l'habita ! Quand son visage eut suffisamment reçu l'empreinte des perfections virginales d'une âme qui reflétait Dieu, le Verbe consentit à le couvrir lui aussi de ses caresses virginales, Marie fut la mère de Dieu ¹.

Ainsi devons-nous, m. S., par une ascension continuelle, croissant de vertu en vertu, perfectionner l'image du Sauveur en nous, reproduire toujours mieux en nous-mêmes sa pureté, sa bonté, sa douceur, son humilité, sa charité, sa générosité, son dévouement. — Voilà la beauté intrinsèque, la beauté réelle.

b) Quant à l'auréole, m. S., il nous la faut de même.

Au dire de Jésus, nous sommes des enfants de lumière ; au dire de S. Paul, nous devons marcher comme tels ; au dire de David, la parole de Dieu doit éclairer nos pas et sa lumière briller sur tous nos sentiers. Et l'Evangile ne nous enseigne-t-il pas que tout en cherchant à être inconnus et ignorés nous-mêmes, nos œuvres cependant doivent révéler Dieu habitant dans nos âmes, afin que les hommes, les voyant, glorifient notre Père qui est dans les cieux ? (Matt., v, 16).

C'est l'auréole, mes Sœurs. C'est la bonne odeur que répand autour d'elle la vertu ; c'est la séduction divine qui accompagne toutes les actions d'une âme qui vit de Dieu, qui vit pour Dieu, qui vit en Dieu, en qui Dieu vit et règne.

Veillons donc à nous entourer de cette atmosphère divine et à n'en jamais sortir. Dans tous nos travaux et toutes nos démarches, que la lumière de Dieu qui habite dans nos âmes nous précède, nous accompagne et nous suive. Quand nous parlons, écrivons, lisons, ou vaquons à n'importe quelle occupation, qu'elle reste notre guide. Quand nous prions, agissons, souffrons, sourions, que ce soit toujours dans l'auréole de la présence et de l'amour de Dieu. En un mot, que tous nos actes, intérieurs et extérieurs, relèvent invariablement de sa douce influence et de sa bienfaisante chaleur.

Prenons Marie immaculée comme modèle, et mettons sous sa protection les efforts de notre bonne volonté. Sous sa garde, l'auréole lumineuse de la vertu et du bon exemple nous accompagnera fidèlement jusqu'au jour où une auréole de gloire nous sera décernée à jamais pour récompense au ciel. Ainsi soit-il.

¹ Mgr. Bolo.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 junii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 18 juin 1914

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Nativité de S. Jean-Baptiste. — Le plus grand des hommes, 481.

Pour le Premier Vendredi. — LXII. L'appartenance au Sacré-Cœur, 484.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXXIII. 4^e Dim. après la Pentecôte : Les vertus de S. Jean-Baptiste, 486.

Plans d'instructions pour les dimanches après la Pentecôte. — 4^e Dimanche : Il faut nous instruire de la religion, 489. — 5^e Dimanche : La colère, 489.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN OCCIDENT. — V. L'Épître aux Colossiens, 490.

sous trois aspects principaux : dans le privilège de sa vocation, dans la sainteté de sa vie et dans l'héroïsme de son martyre. Etudier en lui le *précurseur*, le *saint* et le *martyr*, sera pour nous tous un sujet de puissante édification et aussi, je l'espère, une source féconde d'enseignements pratiques.

I. — Le Précurseur

« Le vrai savoir est modeste, » dit un proverbe, d'ordinaire justifié par les faits. On peut en dire autant de la véritable grandeur. L'homme vraiment grand ne cherche point à se faire valoir ; et quand à ses mérites naturels s'ajoute l'élévation morale qui caractérise la sainteté, il ne redoute rien tant que les acclamations et les applaudissements, il se plaît dans le silence et l'obscurité. Plus il est grand, plus il est humble. Tels furent les S. Louis, les S. Ignace, les S. Vincent de Paul, les S. François. Tel fut S. Jean-Baptiste.

Un jour, une députation de pharisiens vient le trouver dans le désert. « Dites-nous donc qui vous êtes, lui demandent les messagers. Etes-vous le Christ ? Elie ? un prophète ? — Je ne suis, répond-il, ni le Christ, ni Elie, ni prophète. Je ne suis qu'une pauvre voix qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur. »

Ainsi l'humilité de Jean-Baptiste va jusqu'à se refuser le titre et la dignité de prophète. Il n'est qu'un simple héraut annonçant la venue du Maître. Et pourtant, prophète, il l'est bien réellement. Il est l'homme envoyé par Dieu pour rendre témoignage à la vraie lumière. « *Fuit homo missus a Deo... ut testimonium perhiberet de lumine.* » (Jo., I, 6-7). Et cette lumière qu'il est venu annoncer, ce Messie dont il prépare la voie, lui rend à son tour témoignage : « Qu'êtes-vous allé voir dans le désert ? » demande Jésus aux foules qui se pressent autour de lui. « Un prophète ? Oui, je vous le déclare, un prophète et bien plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il est écrit : Voici que j'envoie mon ange devant votre face et il préparera la voie devant vous. » (Mat., XI, 9-10).

Et voilà, mes frères, proclamée par Jésus lui-même, la première cause de la grandeur de Jean. Il est non pas seulement un prophète, le dernier en date des prophètes chargés d'annoncer le Christ, mais bien plus qu'un prophète, l'ange du Seigneur qui doit précéder immédiatement le Sauveur, lui préparer la voie : il est le *Précurseur* du Messie.

Précurseur du Messie : telle est la glorieuse vocation, tel est l'honneur de Jean-Baptiste. Dans l'humble opinion qu'il a de lui-même, il ne veut pas être pris pour Elie, être comparé à Elie. Et pourtant combien plus noble est sa mission, combien plus grands ses privilèges ! Certes, Elie et les autres illustres prophètes d'Israël reçurent de Dieu des faveurs insignes : ils connurent de longs siècles à l'avance le Messie futur, ils prédirent avec une admirable précision les diverses circonstances de sa vie, ils furent auprès du peuple juif les messagers de Dieu, transmettant ses ordres, répétant ses promesses, entretenant la foi et l'es-

POUR LA NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE

LE PLUS GRAND DES HOMMES

Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.

Parmi les enfants des femmes, il ne s'en est pas levé de plus grand que Jean-Baptiste. (Mat., XI, 11).

Mes frères,

Lorsque fut né le fils de Zacharie et d'Elisabeth, les parents et les voisins, convoqués pour la solennité de sa circoncision, furent témoins de si étonnants prodiges qu'ils se demandaient l'un à l'autre, émerveillés : « Que pensez-vous que deviendra cet enfant ? *Quis, putas, puer iste erit ?* » (Luc, I, 66).

L'avenir devait justifier et dépasser les espérances conçues dès son berceau sur les hautes destinées de Jean. Et surtout une voix, plus que tout autre autorisée, allait, trente ans plus tard, faire à la question posée une réponse que n'auraient osé prévoir ni les parents de l'enfant, ni les plus optimistes prophètes de sa gloire future. Cette voix, c'est la voix de l'infailible vérité, la voix du Dieu fait homme qui, percevant avec une égale exactitude les actes extérieurs de l'homme et les motifs secrets qui les inspirent, prononce avec une souveraine équité sur la valeur de chacun. Or, voici le jugement sans appel porté par Jésus sur Jean-Baptiste : « Entre les enfants nés de la femme, il ne s'en est pas levé un plus grand que Jean-Baptiste. »

Félicitons, mes frères, le glorieux Précurseur de Jésus d'avoir été jugé digne d'un pareil éloge. Faisons monter vers lui, au jour anniversaire de sa naissance temporelle, le juste hommage de notre admiration et de nos louanges, et prions-le d'agréer comme témoignage de notre pieuse vénération la méditation que nous allons faire ensemble sur les plus apparents de ses mérites.

Or il me semble, mes frères, que la sublime grandeur de S. Jean-Baptiste se manifeste surtout

pérance au Christ. Mais enfin ces « Voyants » ne virent pas en réalité le Christ qu'ils annonçaient, ils l'entrevirent seulement à travers les nuages de l'avenir ; la connaissance qu'ils en eurent par révélation fut loin d'être complète et égale pour tous ; chacun, de son pinceau guidé par la main divine, traça quelques traits plus ou moins nets de la physionomie du Rédempteur, les seuls sans doute qu'il lui fût donné de distinguer.

Jean-Baptiste, lui, non seulement connu le Messie avant qu'il se fût manifesté, non seulement annonça son approche, non seulement par ses prédications et son baptême de pénitence prépara les voies au Seigneur dans les esprits et les cœurs des Juifs ; mais de plus il lui fut donné de contempler face à face ce Messie que les anciens prophètes avaient en vain tant désiré voir et entendre, il fut « voyant » non seulement dans l'avenir, mais dans le présent, il fut témoin des vertus, des miracles et des succès de Jésus, il lui envoya des disciples, il le proclama « l'Agneau de Dieu prenant sur lui les péchés du monde, » le Fils de Dieu, son supérieur dont il n'était pas digne de dénouer les chaussures... Quel prophète eut sur le Messie des vues aussi précises, des connaissances aussi approfondies ? quel prophète ancien est comparable à cet « ange de Dieu » marchant devant son Christ pour lui préparer les voies ?

Ce n'était pas assez pour la gloire de Jean-Baptiste, une faveur plus grande encore lui était réservée. Un jour qu'il baptisait sur les bords du Jourdain, voici que s'avance vers lui Jésus lui-même, sollicitant à son tour le baptême des pénitents. Confus, le Précurseur essaie en vain de décliner cet honneur, son humilité doit céder le pas à l'obéissance, et par lui Jésus est plongé dans les eaux du fleuve. Alors un spectacle admirable se manifeste à sa vue : des cieux entr'ouverts descend l'Esprit divin qui, sous la forme d'une colombe, vient reposer sur la tête du nouveau baptisé et la voix du Père retentit proclamant : « Voici mon Fils bien-aimé, objet de toutes mes complaisances. » (Mat., III, 16-17). C'était la consécration de la divinité de Jésus, le couronnement de la mission de son Précurseur.

Non, vraiment, nul personnage de l'ancienne loi, ni patriarche, ni roi, ni prophète n'eut une vocation aussi noble, aussi excellente que celle de Jean-Baptiste, et à ce seul titre se vérifie déjà en lui la parole du Sauveur : « Nul homme n'a été plus grand... *non surrexit major.* »

Toutefois, mes frères, les privilèges conférés au saint Précurseur ne doivent pas nous faire méconnaître nos propres avantages. La vocation de Jean-Baptiste fut unique par sa sublimité ; bien au-dessous d'elle, notre vocation à nous peut aussi revendiquer ses grandeurs. Jean fut le Précurseur du Christ ; nous sommes ses disciples. Jean prépara la voie au Messie ; c'est dans cette même voie où s'est engagé notre Maître que nous devons marcher à sa suite. Jean fut instruit par le Saint-Esprit de la divine nature et de la mission rédemptrice de Jésus ; nous sommes éclairés par la lumière

de la foi et les enseignements de l'Evangile sur les sublimes mystères révélés au Précurseur. — Admirez donc les grandeurs de S. Jean-Baptiste, et louons Dieu de l'avoir élevé si haut parmi les humains. Mais n'oublions pas de remercier Dieu aussi des faveurs signalées dont nous lui sommes redevables. Chrétiens, disciples de Jésus, appelés à le connaître, à le suivre, à profiter ici-bas de ses mérites, à partager sa félicité dans le ciel : voilà nos titres de noblesse, voilà notre vocation. Nous avons le droit d'en être fiers, le devoir de nous en montrer dignes, comme Jean-Baptiste s'est montré digne de sa haute mission.

II. — Le Saint

Car Jean-Baptiste ne fut pas seulement le glorieux Précurseur du Messie ; il fut encore et surtout un grand saint. C'est sa sainteté personnelle, non moins que la sublimité de sa vocation, qui lui valut l'éloge du Sauveur : *Non surrexit major Joanne Baptista.*

Saint, le futur Précurseur le fut même avant sa naissance. Faut-il, mes frères, vous rappeler le récit de l'Evangile ? Il y avait six mois que le grand-prêtre Zacharie avait reçu la visite d'un messager divin lui annonçant que, malgré son âge avancé, sa femme Elisabeth concevrait et lui enfanterait un fils, auquel serait donné le nom de Jean. Incrédule d'abord à la voix de l'ange, et privé de la parole en punition de sa défiance, Zacharie avait vu se réaliser la promesse céleste et dans trois mois l'enfant annoncé allait voir le jour. C'est à ce moment que se présente sur le seuil de sa demeure une jeune vierge de Nazareth, cousine de son épouse. Et voici qu'à l'entrée de Marie, Elisabeth a senti tressaillir l'enfant qu'elle portait dans son sein ; remplie elle-même du Saint-Esprit, elle s'écrie : « Vous êtes bénie entre les femmes et béni est le fruit de vos entrailles ! D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter ? » (Luc, I).

Oui, la visite de Marie avait été un grand bonheur pour la maison de Zacharie. Non seulement elle avait permis aux deux mères de se féliciter mutuellement et de chanter les faveurs dont le ciel les avait comblées ; mais encore cette visite avait été une source de grâces extraordinaires pour tous les membres de cette famille, l'Esprit-Saint remplissant les cœurs des parents, et le Dieu incarné que déjà la Vierge très pure porte dans ses chastes entrailles, sanctifiant l'enfant qu'Elisabeth va bientôt mettre au monde. Ce fut la première rencontre de Jésus et de son Précurseur, et pour celui-ci le principe des vertus qui devaient l'élever si haut dans la sainteté.

Il naît, et voilà que cet enfant à peine âgé de quelques jours se manifeste comme un privilégié de Dieu. Il opère des miracles, rend la parole à son père, lui communique l'esprit de prophétie, émerveille tous ceux qui l'entourent et qui constatent que la main du Seigneur est vraiment avec lui. Le don des miracles n'est-il pas comme le cachet de la sainteté ?

J'entends bien, mes frères, que cette sainteté initiale ne témoigne pas d'un mérite personnel chez l'enfant de Zacharie et d'Elisabeth. Je reconnais volontiers qu'elle est un don divin purement gratuit, fait en vue des éminentes fonctions auxquelles cet enfant est appelé. Le même décret providentiel qui avait dès l'origine préservé de toute souillure la future mère du Rédempteur a effacé, dès les premières heures, les traces de la faute primitive dans l'âme de son Précurseur et l'a enrichie des faveurs les plus précieuses. Mais la sainteté, à quelque degré qu'elle parvienne, se compose toujours de deux éléments : la part de Dieu et la part de l'homme. Dieu ne doit compte à personne de ses dons : il les distribue à qui il lui plaît et dans la mesure où il lui plaît ; aussi diverses sont les destinées qu'il assigne aux hommes, aussi variées sont les grâces qu'il leur octroie pour les remplir. Mais l'homme à son tour répond plus ou moins fidèlement à l'appel et aux desseins de Dieu, il use de bien des manières, il abuse même de ses dons. La correspondance fidèle et constante aux grâces divines est la condition indispensable et la mesure adéquate de la sainteté.

Or, il suffit de parcourir attentivement les quelques lignes que l'Evangile consacre à Jean-Baptiste pour constater que sa sainteté fut éminente, comme éminente était sa vocation, et qu'il fut vraiment grand devant le Seigneur, selon la parole de l'ange : *Erit enim magnus coram Domino*. (Luc, I, 15).

Apprenez de quelle manière il se préparé à sa mission. A peine est-il sorti de l'enfance, de ses tendres années, il quitte la maison paternelle avec toutes ses joies et ses douceurs, il se retire dans le désert, où il a pour demeure les cavernes des rochers, pour aliment le miel sauvage et les sauterelles, pour vêtement le poil de chameau grossièrement tissé par ses mains inhabiles. Solitude, dénuement, mortification, prière : voilà sa vie. Pensez-vous, mes frères, que cette vie est vraiment sainte, qu'elle témoigne d'une correspondance aussi parfaite que possible aux desseins et aux grâces de Dieu ?

Oui, n'est-ce pas ? et telle est bien l'opinion des contemporains de Jean-Baptiste. En voyant cet homme si détaché du monde, si austère, si mortifié, ils se sentent entraînés vers lui par l'attrait irrésistible de la vraie vertu. Et voilà que le désert où Jean cherchait la solitude se peuple journellement d'une foule d'hommes, de femmes de tous rangs et de toutes conditions. Pharisiens, publicains, soldats, marchands, pécheurs publics se succèdent, se mélangent, se pressent autour de Jean qui, touché de leur confiance, leur parle, les conseille, leur prêche la dure nécessité de la pénitence. On l'écoute, et, sous l'action de cette parole empreinte de sincérité, enflammée par l'ardeur apostolique, les cœurs s'amollissent, les volontés cèdent. L'exemple du prédicateur n'est-il pas, du reste, la confirmation de sa doctrine ? Aussi tous de lui demander : Que faut-il que nous fassions ? — Faites, s'écrie-t-il, de dignes fruits de pénitence.

Et il prescrit à chaque catégorie de ses auditeurs la méthode à suivre pour obtenir le pardon de leurs péchés et pour amender leur conduite.

S'il est vrai que la voix du peuple est la voix de Dieu, s'il est vrai qu'on juge de l'arbre par ses fruits, qui ne reconnaîtrait l'éminente sainteté de Jean-Baptiste, proclamée par les foules, confirmée par ses admirables conversions ? *Non surrexit major*.

Si S. Jean-Baptiste revenait parmi nous, mes frères, il nous tiendrait le même langage qu'il adressait aux Juifs. « Faites pénitence, nous répèterait-il, car la cognée est à la racine de l'arbre ; corrigez votre vie de désordres, d'injustices, d'irréligion, d'indifférence. Faites pénitence pour vos fautes passées et travaillez à devenir des saints, car la sainteté est obligatoire pour tous. Dieu vous appelle tous à la sainteté, il vous fournit à tous les moyens d'y parvenir. A vous de répondre à son appel, de profiter de ses grâces. C'est votre devoir ici-bas, c'est la condition de votre bonheur futur. Devenez des saints sur la terre, ou renoncez à être des élus dans le ciel. »

III. — Le Martyr

Si grand par sa vocation, si grand par sa sainteté, S. Jean-Baptiste ne l'est pas moins par sa mort. Celle-ci ne fut, du reste, que le digne couronnement de sa vie.

Précurseur du Messie, appelé à préparer les voies à l'Evangile, il avait commencé par s'appliquer à lui-même les leçons qu'il devait donner aux autres. Aussi avait-il pu prêcher avec fruit la pénitence, la justice, la mortification, le renoncement à des auditeurs qui le voyaient si mortifié, si pauvre, si détaché de tous les biens et de tous les plaisirs. Pourtant la franchise et la liberté de son langage, l'austérité même de sa vie ne pouvaient manquer de lui créer des haines et des jalousies. Il eut en effet des détracteurs : témoin ce reproche que Notre-Seigneur adresse aux Juifs de son temps : « Jean-Baptiste vient ne mangeant pas de pain, ne buvant pas de vin, et vous dites : Il est possédé du démon. » (Luc, VII, 33). Il eut aussi des ennemis déclarés. Il en eut parmi les orgueilleux pharisiens qui n'admettaient pas qu'on pût être saint et influent en dehors de leur secte. Il s'en fit un plus redoutable que tous les autres dans la personne du roi même de la Judée, dont il s'était permis de blâmer les mœurs dissolues.

Il ne fait pas bon, d'ordinaire, dire la vérité aux puissants. Bien souvent les ministres de Dieu l'ont éprouvé, depuis les prophètes de l'ancienne loi jusqu'aux prédicateurs actuels de l'Evangile, sans oublier Jésus lui-même. Jean ne croyait pas que la loi divine s'imposât aux pauvres et aux petits seulement. Il n'était pas de ceux qui flattent le pouvoir, qui ferment les yeux sur les crimes des grands et réservent leur sévérité pour les peccardilles des humbles. Il était persuadé au contraire que plus le scandale vient de haut, plus hautement il doit être flétri par ceux qui en ont la mission.

Comme d'ailleurs il se sentait sans reproche, il était aussi sans peur.

Au roi Hérode qui affichait son inconduite, il ne craignait pas de reprocher en face le crime de son adultère public. « Il ne vous est pas permis, lui dit-il, de prendre la femme de votre frère. *Non licet tibi.* » Cette sainte liberté de langage déplut au monarque, et par son ordre le vaillant apôtre fut jeté dans les fers. Il aurait même tout de suite payé de sa vie son audace, si l'irritable Hérode n'avait redouté un soulèvement populaire en faveur de celui que les foules tenaient pour un prophète. Ce ne fut d'ailleurs que chose différée, mais ce délai servit à accroître le mérite et la gloire de Jean-Baptiste.

La sainteté en effet de l'illustre anachorète, qui avait converti les multitudes dans le désert, projette son éclat jusque dans l'âme de son persécuteur. Hérode ne tarde pas à s'apercevoir des vertus de son prisonnier, il prend l'habitude de converser avec lui, il l'écoute avec plaisir, il en vient à redouter ses reproches et à mettre en pratique ses conseils. (Marc, vi, 20). Ainsi Jean-Baptiste continuait en prison son ministère d'Apôtre et de Précurseur et préparait jusque dans les cœurs les plus endurcis les voies au Seigneur. Mais Hérode sans doute n'était point digne des grâces du salut, et l'heure était venue où le saint prisonnier allait rendre au Messie un témoignage plus éloquent que celui de la parole, le témoignage de son sang.

Vous savez tous, mes frères, le récit de ce glorieux martyre. Vous revoyez par la pensée cette salle de festin où l'infâme Hérodiade trouve enfin l'occasion de se débarrasser de cet homme, vivant reproche de sa criminelle conduite, la fille de celle-ci dansant devant Hérode déjà troublé par les vapeurs du vin et de la bonne chère, le prince séduit promettant imprudemment, jurant même à la danseuse de lui donner tout ce qu'elle demandera, et celle-ci, conseillée par sa mère, réclamant la tête de Jean-Baptiste. Vous assistez aux tranches du faible monarque, ballotté entre les protestations de sa conscience qui lui représente l'horreur de son crime, et la crainte de déplaire à sa complice et à son entourage, finalement sacrifiant la justice à la cruauté, le devoir à la passion. Vous frémissez d'horreur au spectacle de cette tête sanglante qu'un bourreau apporte sur un bassin d'argent...

Contemplons avec respect cette tête vénérable, cette auguste physionomie dont la mort n'a point altéré la sérénité. Ce front plein de noblesse s'est incliné devant la face du Sauveur, il ne s'est point courbé devant les menaces de l'iniquité ; ces traits figés par la mort respirent toujours le calme et la paix de l'innocence ; ces yeux et ces oreilles qui ont vu et entendu l'Homme-Dieu semblent garder encore l'impression des merveilles qui les ont charmés ; ces lèvres définitivement closes n'ont jamais été effleurées par des paroles de complaisance, ne se sont jamais refusées au langage de la vérité. O chef sacré du Précurseur, que vous êtes beau dans le sanglant décor qui vous entoure ! que

vous êtes éloquent dans votre silence ! que vous êtes glorieux dans cette posture ignominieuse que vous a infligée la méchanceté des hommes !

C'en est fait, mes frères. La carrière terrestre de Jean-Baptiste est terminée. Toute sa vie il avait confessé la vérité par sa parole et par sa conduite. Il la confesse dans sa mort : il meurt pour la vérité. Toute sa vie il avait rendu témoignage au Christ, l'annonçant avant son apparition, le reconnaissant publiquement lors de sa manifestation, disposant les foules à entendre sa parole et à profiter de ses enseignements. Il lui rend un suprême témoignage dans la mort ; car il meurt martyr de son apostolat et de sa mission de Précurseur.

* *

O saint et illustre martyr ! Nous ne savons ce que nous devons le plus admirer en vous, ou la sublimité de votre vocation, ou la sainteté éminente de votre vie, ou l'héroïsme de votre mort. Mais de tout cœur nous faisons écho à l'éloge qu'a prononcé de vous le divin Maître. Après lui, nous saluons en vous le plus grand des hommes, *non surrexit major*, le plus grand, tant par le choix et les privilèges divins, que par les mérites de votre vie et de votre mort. Et, parce que votre gloire et votre crédit célestes sont en rapport avec la grandeur de votre existence terrestre, daignez nous faire sentir la puissance de votre intercession. Aux disciples de Celui que vous avez précédé et préparé, obtenez la lumière pour marcher après vous dans la voie de la vérité, la générosité pour vous suivre dans la voie de la pénitence et du renoncement, la constance et la persévérance dans la poursuite de la sainteté. Faites qu'à votre exemple nous confessions Jésus-Christ sur la terre par nos paroles et par nos actes, que nous le confessions, s'il le faut, par le sacrifice de notre vie, afin qu'il puisse, à l'heure de notre mort, nous confesser à son tour devant son Père et nous couronner dans le ciel. Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXII

L'APPARTENANCE AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Nous appartenons tous à Jésus-Christ, puisqu'il nous a rachetés, et vous savez à quel prix. C'est le sang d'un Dieu qui a été la monnaie de notre rédemption. Plus nous lui avons coûté cher, plus ses droits sur nous sont sacrés.

Nous lui appartenons encore en vertu de notre baptême. Pour être à lui, nous avons renoncé au démon et au monde, c'est-à-dire à tout ce qui pourrait disputer à Jésus la possession de notre cœur.

Mais quels que soient les titres que Notre-Seigneur a sur nous, il veut bien les oublier pour nous demander de nous donner à lui. C'est de nous-mêmes qu'il veut nous tenir. Il nous a sauvés par amour, il veut nous posséder par amour.

Tel est aussi notre désir. Avec S. Paul, nous nous glorifions d'être les esclaves de Jésus-Christ. Appartenir au Sacré-Cœur, telle est notre volonté la plus sincère. Mais ici, les paroles ne suffisent point. Il faut que la réalité y réponde. En est-il ainsi ? Sommes-nous bien au Sacré-Cœur ? Pour nous en rendre compte, nous méditerons sur ces trois pensées : — 1^o Appartenir au Sacré-Cœur, c'est n'être qu'à lui seul. — 2^o Appartenir au Sacré-Cœur, c'est être toujours à sa disposition. — 3^o Appartenir au Sacré-Cœur, c'est le laisser faire de nous ce qu'il veut.

I

Appartenir au Sacré-Cœur, c'est *n'être qu'à lui seul*.

« Personne ne peut servir deux maîtres, » a dit Jésus-Christ. Paroles que la B. Marguerite-Marie commente ainsi : « Soyons tout à lui sans réserve, car il veut tout ou rien. Il ne faut point de réserve à l'amour... L'amour ne veut point d'un cœur partagé ».

Qui de nous s'étonnera de ces exigences du Sacré-Cœur ? Est-ce que nous n'avons pas les mêmes prétentions au sujet des choses qui nous appartiennent ? Un objet est *à nous*, disons-nous, quand nous avons seuls le droit de nous en servir. Nous n'admettons pas qu'un autre que nous y porte la main, et quand il le fait, il faut qu'il nous en demande la permission, faute de quoi nous sommes mécontents, et nous protestons : « Ceci est à moi ; vous ne devez pas y toucher. »

La conséquence de ceci, c'est que si nous voulons appartenir au Sacré-Cœur, nous ne devons être qu'à lui seul.

Demandons-nous s'il en est toujours ainsi.

Sans doute, nous avons renoncé à Satan et au monde. Est-ce à dire que nous ne leur appartenons pas encore ? N'y a-t-il pas trop de circonstances où nous prêtons l'oreille à leurs suggestions et à leurs maximes ? Quand S. Martin, évêque de Tours, fut sur le point d'expirer, il dit au démon qui se montrait à lui pour le troubler : « Pourquoi es-tu là, monstre de mal ? Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne ». Qui de nous pourrait s'adresser en ces termes à l'ennemi du salut ? N'y a-t-il pas en nous beaucoup trop de choses qui viennent de lui et du monde ?

Là pourtant n'est pas le principal obstacle qui empêche que nous appartenions vraiment au Sacré-Cœur. Il est en nous-mêmes. On ne peut pas se donner sans se renoncer, et c'est cela qui est difficile à notre nature, si indépendante et si opposée à tout ce qui la gêne. Nous ne nous donnons pas tout entiers. Nous faisons des réserves au profit de notre amour-propre, de notre volonté et de nos aises. Ou bien, quand nous nous sommes donnés vraiment, nous nous reprenons peu à peu. Nous en arrivons à vouloir cette chose impossible, d'appartenir au Sacré-Cœur sans cesser de nous appartenir à nous-mêmes.

Ceci est d'autant plus mal que c'est une violation de la parole donnée par amour, et un abus

de confiance. Le Sacré-Cœur, en effet, ne nous demande d'être à lui que pour notre bien, et c'est pour que nous en ayons le mérite qu'il s'en remet à notre conscience pour garder à lui ce qui lui appartient. Réfléchissons à ce premier point, et pour savoir si vraiment nous appartenons au Sacré-Cœur, demandons-nous si nous n'appartenons qu'à lui seul.

II

Il faut aussi *que nous soyons toujours à sa disposition*.

Voyez les objets qui vous appartiennent : vous les mettez où vous voulez et ils y restent ; ils attendent que vous ayez besoin d'eux ; vous les prenez quand vous voulez ; quand vous avez fini de vous en servir, vous les laissez. Ils sont toujours prêts, et c'est encore une des marques de votre possession.

Pourquoi n'en est-il pas toujours ainsi entre le Sacré-Cœur et nous ? Nous avons pourtant bien le désir de lui appartenir. D'où vient que nous ne répondons pas tout de suite à son appel ?

Cela vient de ce que nous ne savons pas faire ce qui nous coûte. Quand nous sommes bien disposés, après une communion fervente, après une méditation ardente, après une prédication qui nous a touchés, nous sommes prêts à tout. Mais quand tout ce bel élan est tombé, nous nous refusons, nous ne sommes plus prêts ; et cela prouve bien, hélas ! que nous ne sommes pas à Notre-Seigneur comme nous le devrions.

En effet, combien cela n'est-il pas déraisonnable ! Les droits du Sacré-Cœur sur nous ne dépendent pas de notre volonté. Nous n'avons aucun motif légitime de les suspendre, et quand nous le faisons, ce ne peut être que par un abus injustifiable, et en nous exposant à être réprouvés par lui.

Rappelons-nous le sort du figuier que Notre-Seigneur a maudit et qui, à sa parole vengeresse, se dessèche sur l'heure. Quel était le crime de cet arbre ? C'était de n'avoir pas eu de fruit à donner au moment où le Fils de Dieu aurait voulu en cueillir. Combien de fois n'avons-nous pas eu le même malheur ! Craignons que le Maître ne nous dise un jour, à nous aussi : « Puisque tu n'as pas eu de fruit quand je suis venu t'en demander, jamais plus tu n'en porteras ! »

III

Appartenir au Sacré-Cœur, en dernier lieu, c'est *le laisser faire de nous ce qu'il veut*.

Tel est encore le sort des objets qui nous appartiennent. Demandez-vous à votre aiguille s'il lui plaît de travailler dans telle étoffe plutôt que dans telle autre ? Demandez-vous à votre plume si elle consent à écrire sur tel ou tel papier, telle ou telle pensée, à telle ou telle personne ? Vous n'y songez même pas. Vos instruments de travail sont à vous ; vous les employez à votre gré, comme il vous plaît, pour ce que vous voulez. Vous avez raison d'agir ainsi : n'êtes-vous pas les maîtres ?

D'où vient donc que, souvent, au lieu que nous nous soumettions aux volontés du Sacré-Cœur,

nous émettons la prétention de le soumettre aux nôtres ? Nous savons pourtant bien que tout ce qu'il nous demande, il nous le demande par amour ; pourquoi lui faisons-nous un grief de ne pas nous commander ce qui nous plaît ?

Et s'il juge à propos de ne pas tenir compte de nos faiblesses de volonté, de nos caprices de sensibilité, ou de nos ambitions d'amour-propre, pourquoi ne nous soumettons-nous pas comme nous le devons, avec empressement et bonheur, oubliant que la seule manière d'être assurés de faire ce qu'il veut, c'est de faire ce que nous ne voulons pas ?

* * *

Cessons de vivre dans l'illusion. A quoi bon nous tromper nous-mêmes ? Les trois réflexions que nous venons de méditer sont les marques certaines auxquelles nous pouvons reconnaître si nous appartenons vraiment au Sacré-Cœur ; qu'elles soient désormais le sujet de nos examens et le but de nos efforts. Rien ne doit nous coûter quand il s'agit d'être à Jésus ! Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXIII

4^e Dimanche après la Pentecôte

LES VERTUS DE S. JEAN-BAPTISTE

Mes frères,

Chaque année nous puisons de belles et bonnes leçons dans la vie de S. Jean-Baptiste. Il nous en reste encore un certain nombre à recueillir. Que nous étudions la manière de vivre du saint Précurseur, ou que nous prêtons l'oreille à ses instructions, nous y trouvons de quoi nous édifier.

Je voudrais aujourd'hui vous faire voir S. Jean, si j'ose dire, dans sa vie intime. Laissant de côté sa grande figure de Précurseur, je vous le présenterai comme un modèle de vertu dans sa conduite. Certes, nous ne saurions songer à étudier, dans une petite instruction, toutes les vertus de S. Jean ; nous choisirons celles qui dominaient en lui, qui sont de plus en plus rares aujourd'hui, et qui sont opposées aux vices de notre temps : je veux dire la *mortification* et le *courage*.

I

1. Ce qui frappe tout d'abord dans l'existence du Précurseur, c'est son austérité, son esprit de mortification. Il nous donne sous ce rapport un magnifique exemple. Sa *nourriture*, son *vêtement*, sa *solitude*, tout son genre de vie nous montre un homme très austère et nous prêche la mortification.

a) « La sainte Ecriture nous peint en quelques traits les austérités du saint Précurseur, retiré dans les profondeurs du désert. Il avait été prédit qu'il ne boirait « ni vin, ni rien de ce qui peut enivrer. » (Luc, I, 15). Mais il dépassa de beaucoup les limites que l'Esprit de Dieu lui avait d'abord tracées. Non content de renoncer à ce qui fait les

délices de la vie, il se priva même du pain, qui est de tous les éléments le plus ordinaire et aussi le plus essentiel. Des sauterelles, du miel sauvage, des fruits tels qu'on en trouve dans les déserts, furent sa nourriture, et l'eau du fleuve sa boisson ; encore prenait-il si peu de l'un et de l'autre, que, d'après le témoignage de Notre-Seigneur, « il ne mangeait ni ne buvait ¹. » (Matt., XI, 18). L'espèce de sauterelles dont parle l'Evangile abonde dans les climats brûlants de l'Orient, et offre une qualité bien supérieure à celles de nos pays. Les Ethiopiens, les Lybiens, les Parthes s'en nourrissaient. Ce n'était pas assurément un mets exquis ; c'était au contraire la ressource du pauvre, le signe de la frugalité, le symbole de la pénitence. Quant au miel sauvage, on le trouve également en quantité dans ces régions chaudes. Les essaims s'y multiplient facilement ; ils s'envolent dans les forêts, ou se fixent dans les creux des arbres ou les fissures des rochers. Et c'est ce miel plus ou moins amer et insipide qui faisait la nourriture de S. Jean.

b) Le vêtement du Précurseur ne démentait point son genre de vie. « Il portait, dit l'Evangile, un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir autour des reins. » Ce costume était celui des pauvres gens. Ce n'était guère autre chose qu'un rude cilice. Jean avait laissé l'éclat et la mollesse des vêtements à ceux qui habitent les palais des rois. (Matt., XI, 8). Il s'était réservé les livrées de la pauvreté et de la pénitence. Comme l'a dit un Père : « Son extérieur révélait la vertu de son âme. »

c) Il sut aussi se mortifier en se privant des agréments et des joies de la famille et de la société. Il se retira dans la solitude pour y converser avec Dieu seul. Plus on vit dans le monde, plus on converse avec les hommes, plus on est exposé à offenser Dieu. Les cœurs les plus purs se souillent toujours au milieu de la poussière du monde, et les péchés de la langue sont nombreux à l'infini. S. Jean sut éviter cet écueil : en allant au désert il s'imposa le silence et un dur isolement, nous donnant un bel exemple de modération et de mortification dans le langage.

2. Ah ! mes frères, que les austérités du saint Précurseur sont peu comprises en notre siècle de jouissances et de plaisirs ! Comme elles font contraste avec les mœurs païennes de notre temps ! Vous pouvez, comme moi, constater facilement que de nos jours on méconnaît totalement l'esprit de sacrifice et de mortification. En toutes choses on recherche ses aises, les satisfactions sensuelles. On ne se prive de rien ni pour la *nourriture*, ni pour le *vêtement*, ni en ce qui concerne le *langage*.

a) La frugalité chrétienne n'est presque plus connue aujourd'hui. Le vice hideux que j'appellerai de son nom, la gourmandise, la sensualité, prend de plus en plus d'influence dans la vie. Et pourtant il rabaisse l'homme au niveau et quelquefois même au-dessous de la bête. Il avilit les affections,

¹ Histoire de S. Jean-Baptiste, par M. l'abbé Henry, p. 73.

obscurcit l'intelligence, cause la révolte des sens, produit souvent l'impureté, la pauvreté, la misère, les maladies, et même une mort prématurée. Dans les livres saints nous lisons cette parole dictée par le Saint-Esprit : « La gourmandise en tue plus que l'épée. » (Eccli., xxviii, 22).

Sans doute il faut manger pour vivre : nul ne peut se soustraire à cette nécessité. Nous trouvons même un certain plaisir à prendre les aliments, plaisir très honnête puisqu'il vient de Dieu et qu'il a un but légitime : celui de nous conserver la vie ; sans cela nous nous abstiendrions souvent de manger et ce serait la mort. Mais cet usage et ce plaisir doivent être modérés : l'usage, en évitant les désordres d'excès ou de trop grande délicatesse ; le plaisir, en le dirigeant vers un but honnête, comme de refaire nos forces.

De nos jours on connaît et on observe de moins en moins ces règles de la tempérance chrétienne. On veut une nourriture recherchée, on se montre difficile, exigeant, on ne sait plus s'imposer de privation et on dépensera même au-delà de ses moyens pour se procurer les plaisirs de la table.

Revenons, mes frères, à des principes plus chrétiens ; rendons sa place à la mortification ; imposons-nous quelques retranchements dans le boire et dans le manger, si minimes soient-ils ; apprenez à vos enfants à faire quelques petits sacrifices. Vous le savez, la mortification est nécessaire : nécessaire pour expier nos péchés, nécessaire pour pratiquer la vertu, nécessaire pour faire son salut. S. Jérôme, parlant des excès de la gourmandise en nourriture et en boisson, disait : « Manger de la viande, boire du vin (avec abus), c'est nourrir les germes de l'impureté, jeter de l'huile sur le feu. Jamais je ne croirai chaste un homme qui s'enivre. » N'est-ce pas ce qu'affirme le Saint-Esprit quand il dit : « Ne vous enivrez pas, la luxure est dans le vin. » (Ephés., v, 18).

Sans aller aussi loin que S. Jean, sans nous livrer aux mêmes austérités, ayons le courage de pratiquer la mortification : elle est la gardienne de la santé corporelle et spirituelle, elle entretient la vigueur de l'esprit, la vraie joie du cœur, la vie de l'âme ; sans elle nous ne pouvons faire notre salut.

b) Que dire des excès dans la toilette ? A voir certains costumes actuels, dites-moi, mes frères, n'est-on pas tenté de croire que la mortification est encore plus rare dans le vêtement qu'à table ? Vous savez mieux que moi combien aujourd'hui l'on recherche les ornements du corps ! On ne sait quelle mode inventer ! Et pour se rendre ridicule, on blesse les règles de la décence et de la modestie chrétienne. « C'est ce que l'on appelle vanité, coquetterie, mondanité. Rien de plus commun, spécialement chez les femmes, qui ne savent pas assez garder le juste milieu, mais vont tantôt à un excès, tantôt à un autre. Il y a là une source de dangers pour elles-mêmes et pour les autres. Que de foudres il faudrait lancer sur ces excès, sur cette vanité des femmes, excès qui sont la source de ruines, de désordres, de jalousies secrètes, de ten-

tations, de chutes lamentables, que Dieu révélera à son tribunal ! » Rappelez-vous que cet amour du luxe conduit à la pauvreté, à l'amollissement des caractères, à la ruine de la foi et de la vie chrétienne, à toute sorte de fautes : on ne peut flatter son corps sans provoquer ses révoltes, on ne peut en faire une idole sans lui brûler quelque encens. Rappelez-vous qu'une parure ne saurait rien ajouter à vos qualités, à vos vertus, à vos mérites. Nous sommes insensés de prendre plaisir à ce qui devrait être pour nous un sujet de honte et de crainte : de honte, puisque nos vêtements remontent à notre déchéance originelle, ils en sont les signes authentiques ; de crainte, car cette vanité est une des principales pompes du démon, elle est, dit S. Jean Chrysostome, une invention de Satan pour perdre les âmes.

Vêtez-vous donc, mes frères, avec décence, et surtout avec cette simplicité qui convient à un chrétien, à une chrétienne, disciples d'un Dieu crucifié. Et si quelquefois vous êtes tentés d'exagérer dans la recherche de la parure, rappelez-vous que vous avez des fautes à vous reprocher, et que, par conséquent, vous devez en quelque façon porter les livrées de la pénitence. Imitiez autant qu'il convient la manière dont agissaient les saints ; mettez en pratique les fortes recommandations de S. Pierre et de S. Paul qui nous disent d'être modestes : « *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus* : que votre modestie soit connue de tout le monde. » (Phil., iv, 5).

c) Je ne vous dirai pas de vous retirer dans le désert comme S. Jean-Baptiste : mais imitez, au moins de loin, sa mortification dans le langage. Sachez modérer et réprimer l'inclination, qui devient facilement l'habitude, de parler sans mesure. De nos jours on a une tendance à tout dire et même à tout écrire. On se permet une licence de langage qui n'a rien de chrétien, il s'en faut, et ainsi on blesse Dieu, on blesse la vertu, on blesse le prochain en faisant de fortes entorses à la charité.

Que de fautes on commet par la langue ! « Impossible de ne pas pécher quand on parle beaucoup, » dit le Saint-Esprit. (Prov., x, 19). Nombreux sont les péchés qui proviennent des conversations. On va dans le monde, on perd son temps dans des bavardages ; on ne s'impose, sous ce rapport, aucune retenue, aucune mortification, aucune privation. On parle, on parle sans cesse, comme un ruisseau qui coule sans jamais s'arrêter. Nécessairement on devient indiscret, on divulgue tout ce que l'on sait, on dit du mal de son prochain, on critique et on blâme tout le monde ; personne n'est épargné ; on met au jour — au risque même de pécher gravement — les fautes et les défauts d'autrui, dont on compromet la réputation et les intérêts. Que de calomnies ! que de médisances ! Comment s'étonner dès lors que dans nos paroisses, dans notre société, il n'y ait plus d'accord, plus de charité, plus d'affection ?

¹ Toublan, *Les vertus chrétiennes enseignées aux jeunes filles*, p. 328.

Imitons S. Jean en nous montrant réservés dans le langage : emprisonnons derrière le double mur de nos dents et de nos lèvres ce petit organe à qui nous donnons trop souvent la liberté. Faisons comme une sorte de petit désert autour de nous, désert qui consistera dans la retenue, dans l'amour de la solitude et de la vie intérieure, dans la diminution et la surveillance de nos conversations. Evitons la compagnie des gens bavards et nous ne serons point exposés à semer partout des paroles inutiles ou nuisibles. Veillons constamment sur notre langue, imitant le saint roi David qui disait : « J'ai mis une garde à ma bouche, afin de ne point pécher par ma langue. » (Ps., xxxviii, 2). Ne cherchez pas à vous faire une réputation de beau parleur : on n'y parvient guère qu'au détriment de la charité. Il connaissait le prix de la mortification dans le langage, ce pieux solitaire dont on raconte qu'il se condamna à 17 années de silence pour se punir d'une parole imprudente.

Nous aussi, mes frères, sachons pratiquer cette sorte de mortification : elle sera souvent l'occasion de nombreux mérites et la source de grands avantages temporels et spirituels. Supprimons impitoyablement toute parole contraire à la loi de Dieu, à la vertu et à la charité, toutes celles qui sont inspirées par un indigne motif, toutes celles qui ont un but mauvais, funeste ou nuisible. Souvenons-nous toujours de cette affirmation de saint Jacques : « Si quelqu'un ne pèche point par la langue, il est parfait. » (Jac., iii, 2).

II

La vie austère de S. Jean contribua beaucoup à lui donner un caractère vigoureusement trempé. La pratique de la pénitence forma en lui une âme virile qui ne sut jamais fléchir en face du devoir. C'est ainsi que le Précurseur est devenu pour tous les chrétiens un modèle de courage et d'énergie.

1. Notre-Seigneur lui-même rendit hommage à cette qualité de son héraut chargé de l'annoncer aux hommes. « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Certes, ce n'est pas un roseau agité par le vent ! » (Luc, vii, 24). Tous connaissaient la noble indépendance de Jean et comprenaient la vérité de cette parole. Ceux qui l'avaient entendu savaient avec quelle énergie il flétrissait le vice. Ils avaient été frappés de son attitude et de sa fermeté en présence des petits et des grands, en face des éloges et des menaces. Est-ce un homme s'inclinant au gré du vent qui eût osé réprimander les soldats de leurs révoltes et de leurs exigences ? qui eût jeté à la face des Pharisiens, des Saducéens et des puissants, ces vigoureuses paroles : « Race de vipères ! qui donc vous a appris à fuir devant la colère qui approche ? Faites de dignes fruits de pénitence ; déjà la cognée est mise à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ! » (Matt., iii, 7). Il fallait du courage et du caractère pour prononcer contre le prince Hérode son énergique « *Non licet* : ce que vous faites ne vous est pas permis. » Est-ce un homme s'inclinant au gré du vent qui eût flétri le

vice au péril de sa vie et eût reproché ses crimes à une princesse incestueuse ? Jean fait preuve d'une énergie et d'une fermeté tout apostoliques. Même en prison, dans les chaînes, il proclame la vérité, il rend un éclatant témoignage au Christ, et il proteste contre la violation des lois saintes du mariage. Il est vraiment le droit chemin-qui ne dévie pas.

2. Pussions-nous, mes frères, montrer la même énergie dans la pratique de la vertu et l'accomplissement du devoir ! Pussions-nous être aussi fermes dans la vérité et dans nos convictions ! Que dans nos paroles comme dans nos actes nous manifestations ce grand courage et cette belle indépendance !

Mais hélas ! que les caractères sont rares aujourd'hui ! Tel qui a des convictions, qui a de la foi, baisse le front en face d'un audacieux libertin ou d'un prétendu incrédule. En société il n'ose pas laisser voir ses croyances, il n'ouvre pas la bouche pour s'affirmer, pour défendre son amour du bien et de la religion. Que de fois même, des chrétiens lâches parlent contre leurs propres sentiments, critiquent ce qu'ils aiment, ce qu'ils savent être digne de respect ! La peur les paralyse ou les entraîne à une apostasie de forme.

Et dans la conduite, manifeste-t-on plus de courage que dans les paroles ? Vous êtes comme nous journellement témoins de la veulerie universelle. On est esclave du « qu'en dira-t-on », de l'opinion. On s'inquiète de ce que pensera ou dira celui-ci ou celui-là. « Si je vais à la messe, si je communie, si j'obéis à ma conscience, à mon désir de bien faire, mon voisin me raillera. » Et pour une raillerie on manque gravement à son devoir. On n'a plus assez d'indépendance pour suivre son chemin droit sans s'occuper de qui que ce soit. Avant d'agir « on prend le vent », comme on dit aujourd'hui : on s'occupe du courant de l'opinion, on suit la multitude. Au lieu d'obéir à Dieu et à sa conscience, on reçoit le mot d'ordre de ceux qui n'ont pas à le donner, et au besoin, pour plaire, on trahit sa foi et ses convictions, on renie son passé, on compromet son éternité et l'on perd son âme.

Ah ! que de victimes fait le respect humain ! Dans notre société en décadence on a une telle faiblesse de caractère qu'on tremble en présence des mille ennuis que peut nous attirer la pratique de nos devoirs religieux, ou même domestiques et sociaux. Combien foulent aux pieds les obligations les plus graves, combien sont retenus loin d'ici en ce moment, simplement parce que des yeux moqueurs pouvaient s'arrêter sur eux ! Oui, on rampe aux pieds de ceux qu'on juge indignes d'estime et méprisables. Quel honteux et funeste esclavage ! On veut plaire au monde ou aux puissants du jour, et on sacrifie ce que l'on a de plus noble, de plus précieux, de plus sacré. « On voit même des hommes qui, sur un champ de bataille, combattraient comme des lions, qui seraient des modèles de bravoure, et qui se montrent d'une timidité incompréhensible en face des désagréments qui

peuvent naître de leur fidélité à la foi de leur baptême. Un entrefilet de journal, une raillerie de salon ou de café, un regard quelque peu dédaigneux suffit pour ébranler leur courage et les jeter dans l'apostasie. » Ah ! si S. Jean revenait parmi nous, comme il flétrirait cette plaie de notre société ! Sa conduite, du reste, en est la formelle condamnation.

De grâce, mes frères, ne descendez pas à ce honteux avilissement. Permettez-moi de vous dire que vous ne rencontreriez que déceptions ; car vous tomberiez sous le mépris de Dieu et celui des hommes : on méprise partout les gens sans caractère.

Mais soyez fermes dans le bien, courageux dans la vertu, énergiques dans la pratique de vos devoirs. Ne tremblez point en présence de l'opinion, moins encore en présence d'un mauvais sujet ou d'un grossier plaisant. A l'exemple de S. Jean ne connaissez ni lâcheté, ni compromission, ni faiblesse, quand parlent la conscience et le devoir.

* * *

Profitons, mes frères, de la leçon que nous venons de prendre à l'école du saint Précurseur. Nous aurions pu, il est vrai, envisager d'autres vertus ; mais il m'a paru opportun, dans les temps que nous traversons, de vous rappeler la nécessité de la mortification et du courage chrétien. Retenez et pratiquez ce que je vous ai dit. Un jour Notre-Seigneur fit cet éloge de S. Jean-Baptiste : « Je vous affirme que parmi les hommes, il ne s'est jamais trouvé personne de plus grand que Jean. » (Matt., xi, 11). Ce sont les vertus du Précurseur qui lui ont mérité cette belle et glorieuse déclaration. Imitons-le donc, afin qu'au jour du jugement nous entendions aussi notre éloge sortir des lèvres du Sauveur, notre souverain Juge. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LES DIMANCHES APRÈS LA PENTECOTE

4^e Dimanche

IL FAUT NOUS INSTRUIRE DE LA RELIGION

L'évangile de ce jour nous montre la foule se pressant autour de Jésus pour entendre la parole de Dieu. Hélas ! les chrétiens ne montrent pas un pareil empressement. Aussi je voudrais vous rappeler : 1^o la nécessité où vous êtes de vous instruire de la religion, 2^o les moyens par lesquels vous avez toute facilité de vous instruire.

I. — Nécessité de vous instruire

Vous êtes chrétiens ; donc le bon sens vous indique qu'il faut :

1^o *Connaître votre religion.* Mais combien s'intéressent à l'histoire romaine au lieu de s'intéresser à l'histoire sainte ! Combien lisent la vie des philosophes et ne savent rien de la vie des saints ! Combien ont appris la vie de Napoléon, de Robespierre même, et n'ont jamais lu la vie de N.-S. J.-C. !

2^o *Défendre votre religion.* Elle est attaquée de tous les côtés et par tous les moyens possibles : votre devoir est tout indiqué. Mais si vous êtes

ignorant, que répondrez-vous aux attaques, aux accusations, aux mensonges des impies ?

3^o *Pratiquer votre religion.* Vous devez obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise ; car il ne vous suffit pas d'un acte de baptême pour mériter le nom de chrétien. Eh bien ! comment obéir à des lois que l'on ne connaît pas ?

Vous voyez donc qu'il faut connaître la religion pour la défendre et la mettre en pratique.

II. — Moyens de vous instruire

D'abord abstenez-vous d'étudier la religion dans les livres impies. Vous pensez bien qu'on la déforme à plaisir dans de tels ouvrages, afin de la rendre odieuse. Mais :

1^o *Lisez le catéchisme*, méditez-le, scrutez-le. Ainsi faisaient Lamoricière, Montalembert, etc. Vous serez étonnés des lumières que vous y découvrirez.

2^o *Assistez aux sermons.* Vous en avez tous les dimanches dans votre paroisse ; parfois vous jouissez des bienfaits d'une mission ; vous pouvez aussi profiter quelquefois de conférences apologetiques spéciales, etc.

3^o *Abonnez-vous à des journaux et des revues catholiques.* Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les classes de la société : là du moins l'Evangile ne sera jamais travesti, la parole du Pape jamais défigurée, la vérité sera toujours dans toute sa splendeur. Combien de préjugés sont tombés, grâce au seul exposé des vérités religieuses !

Conclusion

Persuadons-nous bien que l'instruction religieuse est la plus nécessaire au chrétien, sous tous rapports. Ainsi que N.-S. J.-C. nous l'a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ! »

5^e Dimanche

LA COLÈRE

Dans cet évangile, N.-S. J.-C. nous met en garde contre la colère. Evidemment il ne s'agit pas ici de la juste et sainte colère : il s'agit de la colère criminelle. Examinons donc combien elle est 1^o *honteuse en elle-même*, 2^o *terrible dans ses effets*.

I. — En elle-même

1^o La colère est honteuse, parce qu'elle est un péché que N.-S. J.-C. condamne non seulement par ses paroles, mais encore par ses exemples. — a) Ecoutez-le dans l'évangile d'aujourd'hui : « *Ego autem dico vobis quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio.* » — b) Voyez-le dans sa Passion : n'a-t-il pas été un agneau plein de douceur ?

2^o La colère est d'autant plus honteuse qu'elle semble se mettre au service des autres passions et se faire comme l'exécuteur de leurs vengeances. — a) Ainsi, c'est pour venger son orgueil qu'Aman se met en colère contre Mardochée. — b) C'est pour satisfaire sa jalousie que Caïn se met en colère contre Abel. — c) C'est pour contenter son ambition que le roi Hérode se met en colère contre le Dieu-Messie et ordonne le massacre des Innocents... Toutes les passions les plus honteuses, dès qu'elles sont contrariées, peuvent donc produire la colère.

II. — En ses effets

1^o *Au point de vue physique.* — Elle cause de grands ravages dans l'être humain. On a comparé la colère à un accès de fièvre, à un accès de folie : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle détermine souvent de graves maladies, elle conduit même à la mort subite.

2^o *Au point de vue spirituel.* — Elle est la cause d'un grand nombre de péchés : « *Qui ad indignandum facilis est, erit ad peccandum proclivior.* » (Prov., xxix, 22).

a) Péchés de pensées : soupçons injustes, désirs de vengeance, machinations odieuses, etc.

b) Péchés de paroles : injures, grossièretés, blasphèmes, mensonges, médisances, calomnies, etc.

c) Péchés d'actions : coups, blessures, duels, scandales, et même homicides.

Les tribunaux humains punissent certains effets de la colère, mais ils ne peuvent les atteindre tous. Quant à S. Paul, il range la colère et ses effets dans les œuvres honteuses qui excluent du bonheur des cieux : « *Qui talia agunt, regnum Dei non consequentur.* » (Gal., v, 21).

Conclusion

Pour triompher de la colère, vous devez lutter contre toutes les passions capables de la produire, et méditer souvent la Passion de N.-S. J.-C., le parfait modèle de résignation, de douceur et d'humilité. Et ne dites point qu'il est impossible de vous vaincre : car la vie de S. François de Sales vous prouve jusqu'à l'évidence que des dernières limites de la colère on peut parvenir aux dernières limites de la douceur.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

Saint Paul en Occident

V

L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

« Les deux Épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens, écrit le P. Prat, sont entre elles comme les Épîtres aux Galates et aux Romains. La plus courte et la première écrite dans chaque groupe sert respectivement de canevas à la suivante. La lettre aux Colossiens, plus alerte, plus vivante, plus personnelle, vise un but précis et immédiat et s'attaque à un adversaire déterminé ; l'Épître aux Ephésiens, plus pleine, plus mûrie, plus étudiée, fait abstraction des controverses, et observe la marche d'un traité dogmatique. Le sujet est le même, la suite des idées aussi ; beaucoup d'expressions et de tours de phrases sont identiques. Cependant l'une n'est ni le décalque ni le pastiche de l'autre. On y reconnaît un esprit qui puise librement dans son propre fonds, sous l'empire des mêmes desseins ou des mêmes besoins : il n'y a rien de l'imitateur servile dont la main se trahit par le soin excessif qu'elle prend de se cacher¹. »

Étudions les raisons qui ont dû motiver la lettre aux Colossiens.

L'idée qui la domine, c'est la *prééminence du Christ sur toutes les créatures*. Cette prééminence était donc attaquée.

¹ La théologie de S. Paul, p. 391.

Colosses était une petite ville qui s'élevait dans la vallée enchanteresse du Lycus et qui formait un triangle avec Hiérapolis et Laodicée. Elle avait été florissante au temps de Xerxès et de Xénophon, puis peu à peu les deux autres cités, Laodicée surtout, l'avaient éclipsée. Paul n'y vint jamais, cependant beaucoup de Colossiens avaient entendu sa parole, à cause des relations qui existaient entre Colosses et Ephèse. Epaphras, l'apôtre de Colosses et de toute la vallée du Lycus, était venu entendre Paul à Ephèse dans l'école de Tyrannus. (Act., xx). L'Apôtre fait de lui ce bel éloge dans sa lettre aux Colossiens : « Esclave du Christ Jésus, il combat sans cesse pour vous dans ses prières afin que vous demeuriez parfaits et fermes dans toutes les volontés de Dieu. Je lui rends ce témoignage qu'il travaille beaucoup pour vous et pour ceux de Laodicée et pour ceux d'Hiérapolis. » (Col., iv, 12).

Dans ses adieux aux Ephésiens à Milet, Paul leur avait dit : « Je sais qu'après mon départ pénétreront chez vous des loups rapaces qui n'épargneront pas le troupeau. » Ces loups se trouvaient surtout en Phrygie, le pays des mystères vicieux, où régnait le culte de Cybèle et de Sabazius, qui s'adressait uniquement aux forcés de la nature. A côté d'eux, des philosophes païens qui enseignaient des rêveries, d'où sont venues plus tard les erreurs gnostiques ; des judaïsants qui s'adonnaient à des observances étranges où l'on croit reconnaître les influences esséniennes. Il est surtout deux pratiques que S. Paul condamne dans son Épître aux Colossiens : un rigorisme exagéré et le culte mal compris des anges. Les Esséniens, en effet, vivaient en ascètes illuminés, travaillant à affranchir l'esprit de la matière, répugnant donc au mariage, s'abstenant de vin, d'huile, de la chair des animaux et se considérant comme des créatures privilégiées, comme une caste à part qui méprisait les autres et se réservait des « livres particuliers à la secte et les noms des anges », dit Josèphe. C'était un mélange informe d'idées puisées dans les philosophies du temps et de pratiques pharisaïques, en marge de la loi mosaïque devenue un accessoire à peu près oublié.

La très grande majorité des fidèles de Colosses venait non point du judaïsme, mais de la gentilité. Au moins S. Paul ne paraît nulle part s'adresser à des Juifs convertis, et cependant ces Gentils qui avaient embrassé la foi étaient teints d'observances judaïsantes, puisque l'Apôtre écrit : « Que nul ne vous juge dans le manger ou le boire, ou en matière de fêtes, de néoménies ou de sabbats. » (Col., ii, 16). Tout un vieux levain de paganisme, de matérialisme, de magie, d'illumination, de sensualisme, de rêveries orientales et de pratiques judaïques commençait à fermenter et à envahir la masse. Le Christ disparaissait dans les âmes, avec sa notion divine. La philosophie, le déclarant trop grand pour être lui-même notre médiateur, avait inventé des esprits médiateurs entre Dieu et l'homme. Ainsi était détruite toute l'économie de l'Incarnation.

Epaphras en avertit l'Apôtre, qui tremble pour

ses chères chrétientés d'Asie, car la contagion gagnera bien vite de Colosses Laodicée, Ephèse, Milet, toutes les villes du littoral. Il se rend à Rome et se trouve si bien auprès de S. Paul qu'il veut partager sa captivité. (Philém., 23). Ce n'est donc pas lui qui rapportera la lettre aux Colossiens, mais Tychique, « mon frère très cher, écrira l'Apôtre, le fidèle ministre du Seigneur et mon compagnon. Je vous l'envoie afin qu'il sache ce que vous faites et qu'il console vos cœurs. » (Col., iv, 7). Avec lui partira l'esclave Onésime qui s'est enfui de chez son maître, Philémon, de Colosses, et que Paul lui renvoie. (Col., iv, 9). Tychique, qui est de la province d'Asie, est donc porteur des trois lettres aux Colossiens, aux Ephésiens et à Philémon. (Eph., vi, 21).

C'est encore Timothée qui tiendra la plume.

Deux parties dans cette Epître : la *première*, dogmatique, établit la suréminente dignité du Christ (i-iii, 4) ; la *seconde* traite divers points de morale chrétienne (iii, 5-iv, 18).

I

1. L'Apôtre débute ainsi :

I. — Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et Timothée le frère ; ¹aux saints et aux frères fidèles dans le Christ qui sont à Colosses, ²grâce en vous, et paix par Dieu notre Père et par le Seigneur Jésus-Christ.

Nous rendons grâces à Dieu et au Père de N.-S. Jésus-Christ, et nous le prions sans cesse pour vous ; ³car nous avons appris votre foi dans le Christ Jésus et votre charité pour tous les saints, ⁴à cause de l'espérance qui vous est réservée dans les cieux. Cette espérance, vous l'avez connue par la parole de la vérité de l'Evangile, ⁵qui vous a été annoncé comme à tout l'univers, et qui fructifie partout comme en vous, depuis le jour où vous l'avez entendu, et où vous avez connu la grâce de Dieu dans la vérité ; ⁶ainsi que vous l'avez appris de notre bien-aimé compagnon Epaphras, le ministre fidèle du Christ Jésus envers vous, ⁷qui nous a fait connaître votre charité envers nous, inspirée par l'Esprit-Saint.

⁸C'est pourquoi, du jour où nous l'avons appris, nous ne cessons de prier le Christ pour vous, et de lui demander que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en recevant toute sagesse et toute intelligence spirituelle, ⁹afin que vous marchiez d'une manière digne de Dieu, lui plaisant en toutes choses, portant toutes sortes de fruits de bonnes œuvres, et croissant dans la science de Dieu ; ¹⁰affermissant par toute force, grâce à la puissance de sa gloire, par toute patience et toute longanimité accompagnées de joie.

Il a appris leur foi, il sait qu'ils ont reçu d'Epaphras la pure doctrine, aussi il les aime, et il ne cesse de prier pour eux, afin qu'ils connaissent et accomplissent toute la volonté de Dieu. Leurs bonnes œuvres les feront avancer dans la science de Dieu. Dieu récompense notre action, notre sainteté par une abondance de lumières. Alors, soutenus par la puissance d'en-haut, ils seront remplis de force pour marcher d'une manière digne de Dieu, de patience dans les épreuves, de douceur même envers leurs ennemis, et ils trouveront une grande joie à porter le fardeau du Christ.

2. Maintenant il va montrer ce qu'est le Christ comme Dieu et comme homme :

¹¹Rendons grâces à Dieu le Père, qui nous a faits dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la

lumière, ¹²qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres et transférés dans le royaume du Fils de son amour, ¹³en qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission de nos péchés.

¹⁴Il est l'image de Dieu l'invisible, né avant toute créature. ¹⁵Car tout a été créé en lui dans le ciel et sur la terre, les choses visibles et les invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances ; tout a été créé *par lui et pour lui*. ¹⁶Et il est, lui, avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui.

¹⁷Il est aussi la tête du corps de l'Eglise, il est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il ait, lui, la première place ; ¹⁸car il a plu au Père que toute plénitude habitât en lui, ¹⁹et que pacifiant par le sang de sa croix tant ce qui est sur la terre que ce qui est au ciel, il réconciliât toutes choses par lui et en lui.

Comme Dieu, le Christ est le *Fils* de Dieu, engendré par le Père ; il est son image parfaite, sa reproduction exacte, invisible comme lui, tout-puissant comme lui, doué d'une intelligence infinie comme lui. Plus l'image est parfaite, mieux elle reproduit son modèle. Ainsi le Fils de Dieu, dit S. Jean Damascène, porte en lui tout le Père, est en tout identique au Père, il ne diffère du Père que par le fait d'être engendré. Il est le premier-né des créatures, ou plus exactement *né avant toute créature*, car la première expression laisserait penser que le Fils serait lui-même une créature ; tandis que, comme nous le verrons, il est le Créateur. S'il était une créature, il ne serait pas l'image parfaite du Père. Et de ce qu'il est né avant toute créature, cela n'inclut pas non plus l'existence des créatures. Ces trois titres, Fils, image, *premier-né*, sont « trois aspects de la génération éternelle du Verbe. La notion de *Fils* est absolue, celle d'*image* est absolue et relative, celle de *premier-né* est relative dans son expression, puisqu'elle inclut l'idée d'un terme extérieur au Fils, mais s'appuie sur une perfection absolue, indépendante de l'existence des créatures ¹. »

Voici maintenant les rapports du Fils de Dieu avec le monde : — Tout a été créé *par lui, en lui, et pour lui*.

Tout était *en lui*, dans sa pensée. D'après Origène il a été la cause exemplaire de toutes choses, « le lieu des idées et l'archétype universel ».

Tout a été fait *par lui*, c'est le mot de S. Jean : *Omnia per ipsum facta sunt* ; il est la cause efficiente.

Tout a été fait *pour lui* : il est aussi la cause finale. C'est lui qui crée, qui rachète le monde, qui réconcilie la terre avec le ciel. Il pacifie par le sang de sa croix qui a effacé le péché. Lui seul détient la primauté et remplit la fonction de médiateur, et non pas les anges, comme le veulent les hérétiques de Colosses. Paul ne nie point le pouvoir des anges, il sait que ce sont eux notamment qui ont apporté la loi à Moïse, mais c'est le Christ qui a fait tous les anges. « Soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances, tout a été fait par lui et pour lui. » Ici l'Apôtre n'a pas l'intention d'énumérer tous les esprits angéliques, ni de leur assigner leur rang : il indique seulement qu'ils sont tous l'œuvre du

¹ Prat, *ibid.*, p. 401.

Christ. Y a-t-il d'autres catégories d'esprits célestes, neuf chœurs des anges ou davantage, il n'en dit rien, peut-être parce qu'il ne le sait pas et que Dieu ne le lui a pas révélé. Ce qui est certain c'est que Dieu a placé son Fils au-dessus de toutes les puissances célestes, et donc que c'est une erreur de voir en celles-ci des créatures médiatrices. Ce sont de pures rêveries que l'Apôtre ne saurait que blâmer.

La grâce des anges vient-elle du Christ ? S. Paul ne le dit pas non plus. La réconciliation universelle paraît ne s'appliquer qu'aux hommes. Il y a une différence essentielle entre la prééminence du Fils sur les anges et sur les hommes. *Dieu l'a placé au-dessus* de toutes les puissances célestes, mais *il l'a donné pour « chef à son Eglise* qui est son corps. » Les anges ne font donc point partie du royaume du Christ au même titre que les hommes, qui reçoivent directement l'influx de sa vie, comme les membres participent à la vie du corps, laquelle leur vient de la tête et du cœur.

Pour achever d'établir la prééminence universelle du Christ, l'Apôtre ajoute : « Il a plu à Dieu que toute plénitude (tout plérôme) habitât en lui. » (I, 19). Parole qu'il expliquera et complètera plus loin en disant : « Dans le Christ habite la plénitude, le plérôme de la divinité corporellement. *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* » (II, 9).

Ce mot « plérôme » n'avait pas encore sans doute alors le sens que lui donnèrent plus tard les Gnostiques. On sait que ceux-ci appelaient « plérôme » l'ensemble des émanations divines, des éons, la somme d'être divin répandu dans tout l'univers. L'essence divine se communiquait ainsi par une multitude d'éons, dispersés partout, et qui faisaient communiquer la matière à l'absolu, la nature créée à l'Infini.

Mais si cette expression n'était pas encore employée avec cette signification, elle paraît avoir fait partie du langage philosophique des novateurs d'alors, et les Colossiens l'avaient acceptée. S. Paul s'en empare pour expliquer sa pensée.

Ici le plérôme c'est la perfection des grâces : « *In ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare.* » (I, 19). Il a plu à Dieu le Père que le Sauveur jouît de la plénitude des grâces. Non seulement il en jouit, mais cette plénitude *habite* en lui. Comment peut-elle y habiter sinon parce qu'en lui habite le foyer même des grâces, et par conséquent la divinité ?

C'est ce que montre à l'évidence l'autre texte (II, 9). Dieu habite dans l'âme et dans le corps du juste : « Nous viendrons en lui et nous ferons notre demeure en lui ». Il y habite par des grâces finies, qui peuvent diminuer comme elles peuvent s'accroître ; il n'y habite point avec la plénitude de sa puissance et de son être infini. Dans le Sauveur il habite avec la plénitude de ses dons, et il y habite corporellement, substantiellement, de manière à ne former avec lui qu'un seul composé à la fois divin et humain, comme l'âme unie au corps ne forme qu'un seul composé à la fois esprit et

matière. On ne saurait dire plus énergiquement que le Christ est Dieu.

Aux rêveurs de Colosses qui imaginaient on ne sait quels esprits célestes, quels génies pour servir de médiateurs entre Dieu et l'homme, prétendant que ce rôle était indigne du Christ, l'Apôtre répond en établissant la primauté universelle du Sauveur, *in omnibus ipse primatum tenens.*

C'est lui, et pas un autre, qui nous a rachetés, qui nous a obtenu par son sang le pardon de nos péchés, lui, l'image de Dieu, né avant toute créature ; lui, le créateur des anges et du monde, sans l'action constante duquel toutes les créatures retomberaient dans le néant, *omnia in ipso constant*, le chef du corps de l'Eglise, en qui habite substantiellement la plénitude de la divinité.

3. L'Apôtre, on l'a remarqué, excelle à disposer les esprits par ses procédés insinuants, délicats et persuasifs. C'est pourquoi il a commencé par féliciter les Colossiens de leur foi connue, de leur docilité envers Epaphras, et de leur affection pour lui-même. Il prie, afin qu'ils grandissent dans la science de Dieu. Cette science, il la leur a exposée et leur a montré que Jésus-Christ seul est le médiateur incomparable entre Dieu et l'homme. Qu'auraient pu faire les anges, qui ne touchent ni aux hommes ni à Dieu ? Comment alors auraient-ils pu être médiateurs, puisqu'ils ne possèdent ni l'humanité ni la divinité ? Le Christ, lui, est le Fils de Dieu, et le chef de l'Eglise des hommes. C'est ainsi qu'il a pu réconcilier toutes choses.

Cette doctrine, il a chargé Paul de la prêcher :

²¹Et vous, autrefois vous étiez païens et ennemis de Dieu en esprit par vos œuvres mauvaises. ²²Mais maintenant il vous a réconciliés par les souffrances de son corps de chair, par sa mort ; il vous a rendus saints, purs, irrépréhensibles devant lui ; ²³si toutefois vous demeurez fondés et affermis dans la foi, inébranlables dans l'espérance de l'Evangile que vous avez entendu, qui a été prêché à toute créature qui est sous le ciel, et dont moi, Paul, j'ai été fait ministre ;

²⁴Moi qui me réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous, et qui accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps, qui est l'Eglise, ²⁵dont j'ai été fait ministre, selon la charge que Dieu m'a donnée envers vous, afin que je m'acquiesse pleinement du ministère de la parole de Dieu ; ²⁶afin que je vous annonce le mystère qui a été caché à tous les siècles et à toutes les générations, et qui est maintenant révélé à ses saints.

²⁷Dieu a voulu leur faire connaître quelle est la richesse de la gloire de ce mystère parmi les Gentils. Ce mystère est le Christ, le Christ qui est pour vous l'espérance de la gloire, ²⁸le Christ que nous annonçons. Et nous reprenons tout homme et nous enseignons à tout homme toute sagesse, afin de rendre tout homme parfait dans le Christ Jésus. ²⁹C'est à cela aussi que je travaille en combattant par sa force qu'il produit puissamment en moi.

II. — Car je veux que vous sachiez quelle sollicitude j'ai pour vous et pour ceux de Laodicée, et pour tous ceux qui n'ont pas vu mon visage de chair, ²afin que leurs cœurs soient consolés, unis dans la charité, qu'ils reçoivent toutes les richesses de la parfaite intelligence, et la connaissance du mystère de Dieu le Père et du Christ Jésus, ³en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science.

Autrefois ils étaient étrangers, c'est-à-dire païens ; le Christ les a réconciliés à Dieu par les souffrances

de sa chair ; il a vraiment, personnellement, souffert pour eux. Ils demeurent saints, s'ils demeurent fermes dans la foi, dans l'Evangile dont il a été établi le ministre.

Ce ministère, pour être fructueux, ne va pas sans douleurs. Aussi souffre-t-il pour eux, « il accomplit, dans sa chair, ce qui manque aux souffrances du Christ. » Est-ce donc que les souffrances du Christ n'auraient pas été suffisantes pour nous racheter ? Nullement. Le Christ a bien consommé son œuvre, l'œuvre de la rédemption est complète ; mais il ne nous a pas dispensés de souffrir nous-mêmes. Il a même fait de la pénitence une loi. « Il a souffert, dira S. Pierre, nous laissant un exemple, afin que nous suivions ses traces. » Rien ne s'établit ici-bas sans la souffrance. C'est ainsi qu'il reste à Jésus-Christ quelque chose à souffrir, non pas dans sa personne, mais dans ses membres ; et quand ses membres souffrent, il souffre en eux et avec eux.

Or que doit-il leur annoncer, lui le ministre de la doctrine ? Le mystère de la Rédemption, le décret éternel par lequel Dieu a résolu de racheter le monde au prix du sang de son Fils, et d'ouvrir à tous le ciel.

« Les richesses de la gloire de ce mystère », c'est sa doctrine profonde et adorable, ce sont aussi les mérites de Jésus-Christ qui suppléent aux nôtres ; ce sont les âmes nombreuses, parmi les Gentils, qui se sauveront par le Christ, « l'espérance de la gloire », dont les souffrances nous donnent ainsi l'espérance certaine du ciel. Cette doctrine enseigne à l'homme toute sagesse et le rend parfait. Il devient parfait, non par la loi mosaïque, ni par les rêveries des philosophes, par le culte qu'ils rendent aux anges, à qui ils prêtent des vertus de médiateurs, mais uniquement par le Christ, par son Evangile.

C'est pour cela qu'il travaille, qu'il lutte comme un combattant sur le champ de bataille, afin que tous, même ceux qui ne l'ont jamais vu, connaissent l'ineffable « mystère de Dieu le Père et du Christ Jésus », du Père qui a envoyé le Fils pour racheter le monde.

⁴Je dis cela afin que personne ne vous trompe par des discours spécieux. ⁵Car, quoique absent de corps, je suis cependant avec vous en esprit. Je me réjouis de voir l'ordre qui règne parmi vous et la solidité de votre foi dans le Christ.

« Comme donc vous avez reçu Jésus-Christ, le Seigneur, marchez en lui, enracinés en lui, édifiés sur lui et affermis dans la foi, telle qu'elle vous a été enseignée ; rendez-lui abondamment des actions de grâces.

⁸Prenez garde que personne ne vous perde par la philosophie, par des raisonnements vains et trompeurs, selon la tradition des hommes, selon les principes du monde et non selon le Christ. ⁹Car c'est en lui que réside substantiellement la plénitude de la divinité, ¹⁰et vous avez reçu de la plénitude du Christ, qui est le chef de toute principauté et de toute puissance.

¹¹C'est en lui aussi que vous avez été circoncis (au baptême) d'une circoncision spirituelle, par le dépouillement des misères de la chair, dans la circoncision du Christ. ¹²Vous avez été ensevelis avec lui par le baptême, dans lequel vous avez été aussi ressuscités par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts.

¹³Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos péchés et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés avec lui, vous remettant tous vos péchés ; ¹⁴il a effacé par les préceptes (de son Evangile) la condamnation portée contre nous ; il l'a prise et attachée à la croix ; ¹⁵et désarmant les principautés et les puissances, il les a menées captives, il a triomphé hautement d'elles par lui-même.

Il leur recommande donc de se défier des discours spécieux des philosophes. Josèphe distinguait trois écoles de philosophie : les Pharisiens, les Sadducéens et les Esséniens. (*Antiquit.*, XVIII, 1, 2). Les novateurs de Corinthe pouvaient appartenir à ces trois écoles, particulièrement à l'école pharisaïque, qui prétendait avoir reçu des explications de la loi venues de Moïse par transmission orale ; plusieurs se rattachaient aux Esséniens, qui se distinguaient par leur rigorisme outré. Pour les uns comme pour les autres, juifs ou païens, disciples de Pythagore ou des docteurs juifs, la philosophie ne consistait point dans la recherche et l'amour de la vérité, mais dans des rêveries creuses, des systèmes trompeurs et séduisants, qui avaient recueilli les traditions humaines et se dirigeaient d'après les commodités maximales du monde. La vérité n'est pas là, elle n'est que dans le Christ en qui réside la plénitude de la divinité. Il possède seul la vraie science. Le reste n'est que mensonge. Qu'est la science des anges, ses serviteurs, comparée à la sienne ?

Qu'ils se conduisent donc d'après les doctrines qu'ils ont reçues d'Epaphras, le fidèle ministre du Christ.

C'est le Christ qui leur a pardonné leurs fautes. En lui ils ont été circoncis par le baptême d'une circoncision spirituelle qui leur a donné la vie de la grâce et les a dépouillés de leurs péchés, de leurs convoitises charnelles et matérialistes, de leurs affections déréglées. Voilà quelle sera désormais la circoncision du Christ. Non pas que le Christ n'ait point reçu la circoncision, comme tout Juif fidèle ; mais désormais ses disciples ne connaîtront plus que la circoncision spirituelle du baptême qui les justifie et les fait entrer dans l'Eglise.

Ainsi que S. Paul l'a développé dans l'Epître aux Romains (vi), par le baptême nous devenons conformes à Jésus-Christ, nous sommes donc crucifiés, ensevelis et ressuscités avec lui. Le baptême nous plonge en quelque sorte dans son sang, où nous trouvons l'innocence, la grâce, la vie, la résurrection. Nous sommes baptisés et nous ressuscitons par la foi, parce qu'on ne baptise que celui qui croit. Dieu, qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, nous ressuscite aussi, par le baptême, de la mort du péché. Ensevelis avec le Christ dans son tombeau, nous renaissions avec lui.

« Lorsque vous étiez morts dans vos péchés », lorsque vous étiez païens, par conséquent incirconcis, et donc coupables « dans l'incirconcision de votre chair », Jésus-Christ vous a communiqué sa vie, il vous a pardonné vos péchés, mais en vertu de quelle puissance ? En vertu de son sang répandu sur la croix.

Nous étions condamnés par la loi de Moïse qui était comme une sorte de cédula écrite contre nous (14). Elle jugeait en effet, elle condamnait l'homme qui ne l'accomplissait pas dans tous ses points. Cette doctrine, l'Apôtre l'a longuement exposée dans les Epîtres aux Galates et aux Romains. Alors, qu'a fait Jésus-Christ ? Il a pris cette cédula fatale, dit S. Paul avec son énergie coutumière, il l'a fait disparaître et l'a clouée à sa croix, en signe de défi et de destruction. Puis, ces principautés et ces puissances qu'invoquent les hérétiques, et qui sont les esprits malins, les démons, il les a désarmées et vaincues.

4. Son triomphe atteste qu'il est le maître, qu'il est au-dessus du monde visible et même du monde invisible.

¹⁶Que personne donc ne vous juge sur le manger ou le boire, ou à cause des jours de fête, des néoménies ou des sabbats : ¹⁷ces choses-là sont l'ombre des futures, tandis que le Christ en est le corps.

¹⁸Que personne ne vous enlève la palme en s'efforçant de vous porter à une fausse humilité et au culte des anges, s'embarquant dans ses visions, vainement enflé dans ses pensées de la chair, ¹⁹et n'étant point attaché à la tête par laquelle tout le corps, servi et construit à l'aide des jointures et des ligaments, croîtra de l'accroissement de Dieu.

²⁰Si donc vous êtes morts avec le Christ aux principes du monde, pourquoi jugez-vous encore comme si vous viviez dans le monde ?

²¹« Ne mangez pas, ne goûtez pas, ne touchez pas ! » ²²Mais toutes ces choses donnent la mort par l'usage même, et n'existent qu'en vertu des préceptes et des ordonnances des hommes ! ²³Ces observances ont une apparence de raison par leurs dehors de piété, d'humilité et de mépris du corps, mais elles n'ont en soi rien d'honorable et ne tendent qu'à engraisser la chair.

Puisque le Christ les a soustraits au judaïsme, pourquoi en garderaient-ils les pratiques ? Pourquoi distingueraient-ils les aliments, observeraient-ils les fêtes des Juifs ? Tout cela c'est l'ombre de la loi divine apportée par le Christ, comme Moïse n'était que la figure du Christ. Maintenant ils jouissent de la réalité. Au lieu de l'ombre, ils ont le corps du Christ, dont ils font partie. On les emprisonne dans de vaines observances en leur disant : « Ne mangez pas, ne goûtez pas, ne touchez pas ! » comme s'ils n'étaient pas affranchis de tous ces préceptes cérémoniels !

Qu'ils se gardent de ceux qui affectent une fausse humilité, et qui, au lieu d'exposer les vérités de l'Evangile, s'étendent sur la religion des anges, et imposent leurs propres visions. Ainsi ils se détachent de la tête qui est le Christ, ils s'abandonnent à leur entendement charnel qui se ferme aux inspirations du Saint-Esprit pour n'écouter que les inspirations de leur nature portée à l'erreur et illusionnée.

Tout cela fait périr l'âme. Il y a bien une apparence de sagesse dans les dehors, la fausse humilité, les macérations extérieures de ces docteurs de mensonge ; mais ces observances ne font qu'engraisser la chair tout en exténuant le corps, car elles exaltent l'orgueil et se terminent à la chair.

L'Apôtre n'entre pas dans des détails suffisants pour qu'on puisse se rendre compte exactement

de cette religion des anges, de ces visions, de ces humbles dehors affectés, de ces macérations, mais il est impossible de ne pas y voir l'apparition des doctrines et des tendances gnostiques. Ces doctrines ne se sont pas encore définies, n'ont point arrêté leur système qui d'ailleurs ne sera jamais bien déterminé, mais ces anges ressemblent beaucoup aux éons. D'ailleurs il est établi que le gnosticisme, dans ses idées générales, est antérieur au christianisme. Quant aux macérations, elles rappellent les mortifications exagérées des Esséniens.

III. — Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; ²goûtez les choses d'en-haut, et non les choses de la terre.

³Car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu.

⁴Lorsque le Christ apparaîtra, lui qui est votre vie, alors aussi vous apparaîtrez avec lui dans la gloire.

En forme de conclusion S. Paul résume la belle doctrine que nous connaissons. Nous sommes semblables à Jésus-Christ, notre vie doit donc reproduire la sienne. Tout chrétien est un autre Christ. Nous avons été par le baptême ensevelis avec lui dans son tombeau, où nous avons laissé le vieil homme, celui qui était mort par le péché. Or le Christ a ressuscité, nous avons donc ressuscité avec lui, et nous nous sommes relevés du tombeau afin d'embrasser une nouvelle vie. Nous devons rester unis au Christ, et donc oublier les choses de la terre qu'il a foulées aux pieds en s'élançant au ciel. Recherchons donc les choses d'en-haut ; que notre pensée soit avec le Christ, donc au ciel où il est assis à la droite du Père. Morts au monde, les choses du monde n'ont pour nous plus de goût, mais seulement les choses d'en-haut.

Nous sommes vivants de la vie du Christ et nous en jouissons ; que notre vie soit maintenant en dehors du monde, soustraite à ses dangers et cachée en Dieu.

Un jour le Christ apparaîtra, nous le suivrons, car notre vie ne peut plus se détacher de la sienne et nous participerons à sa gloire.

II

L'Apôtre va tirer les conséquences de cette doctrine ; elles intéressent les individus et la famille.

1. Aux individus S. Paul dit : — Vous êtes ressuscités avec le Christ, vous êtes pardonnés, innocents ; ne faites donc plus que les œuvres du Christ.

⁵Faites donc mourir vos membres qui sont sur la terre : la fornication, l'impureté, la luxure, les mauvais desirs et l'avarice qui est une idolâtrie, ⁶choses pour lesquelles la colère de Dieu vient sur les fils de l'incrédulité.

⁷Vous avez marché autrefois parmi eux quand vous viviez avec eux. ⁸Mais maintenant éloignez de vous aussi tout cela : la colère, l'indignation, la méchanceté, l'injure ; et, de votre bouche, les paroles honteuses.

⁹Ne mentez point les uns aux autres, dépouillez le vieil homme avec ses œuvres, ¹⁰et revêtez le nouveau qui se renouvelle sans cesse suivant l'image de son créateur, et atteint la science parfaite. ¹¹Dans ce renouvellement il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni scythe, ni esclave, ni homme libre, mais le Christ est tout en tous.

¹³Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité; ¹⁴vous supportant l'un l'autre, vous pardonnant les torts les uns les autres, si quelqu'un a sujet de plaintes contre son frère. De même que le Christ vous a pardonné, pardonnez-vous. ¹⁵Par-dessus tout, ayez la charité qui est le lien de la perfection.

¹⁶Et qu'en vos cœurs triomphe la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés comme ne faisant qu'un seul corps, et soyez reconnaissants.

¹⁷Que la parole du Christ habite en vous abondamment en toute sagesse. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels. Chantez dans la grâce de Dieu, du fond de vos cœurs, les louanges divines.

¹⁸Quoi que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu qui est aussi Père.

Cette page est tout un traité de perfection. « Les membres de l'homme terrestre », c'est toute la série des vices, mais particulièrement l'impureté, qui pour les païens était devenue comme une seconde nature; et l'avarice, cette idolâtrie. Pour l'avare en effet l'argent est une idole à laquelle il sacrifie tout, son travail, sa santé, son honneur, sa vie. Les autres vices s'atténuent avec le temps, l'avarice ne fait que grandir, et prosterne de plus en plus bas celui qu'elle possède devant Mammon, son unique Dieu.

Voilà ce qui attire la colère du ciel. Les Colossiens ont marché autrefois parmi les vicieux, les impies et les méchants. Que désormais ils s'éloignent d'eux, qu'ils fuient aussi le mensonge, qui est un outrage perpétuel à la vérité dans laquelle a été créé l'homme nouveau.

Cet homme nouveau se renouvelle, se perfectionne chaque jour par la contemplation pratique de l'image de Jésus-Christ qui l'a créé. Aux Ephésiens (iv, 24) Paul dira que le Christ l'a créé dans la justice, la sainteté et la vérité. Quelle belle rénovation de l'âme qui devient ainsi semblable à Jésus-Christ, son modèle ! Les Colossiens, comme tous les peuples de l'Asie mineure d'alors, comme tous les Grecs infatués de fausses doctrines philosophiques, désirent ardemment connaître la science parfaite, ἐπίγνωσις, elle réside dans la connaissance de Jésus-Christ qui est toute sainteté et toute vérité. Ce saint, ce savant, c'est l'homme nouveau qui a dépouillé les erreurs et les vices de l'ancien, et qui comprend maintenant qu'il n'y a plus de castes ni de catégories parmi les hommes : il n'y a plus que le Christ, qui est dans le Grec comme dans le Juif, et qui par conséquent a créé entre tous l'égalité, puisqu'ils possèdent tous la même science, puisqu'ils sont unis par le même amour.

Aussi l'homme nouveau se distingue par sa bonté : il a « des entrailles de miséricorde ». Il est doux, humble, patient, il supporte, il pardonne, parce que le Christ son Maître, son bienfaiteur et son modèle, a supporté et pardonné. Par dessus tout, il aime la charité qui relie entre elles toutes les vertus, qui enlève aux unes leur rigueur, aux autres leur générosité exagérée, et qui donne à toutes leur perfection.

Alors dans leur âme règne, triomphe la paix du

Christ, laquelle vient du bonheur de se sentir « un même corps », puis la reconnaissance pour l'inénarrable bonté du Sauveur. La parole du Christ habite en eux, ils s'instruisent, ils s'avertissent, ils chantent ensemble des psaumes et des cantiques, ils chantent dans leurs cœurs qui débordent d'une sainte joie.

On assiste ensuite à cette admirable formation spirituelle, qui commence par l'éloignement du mal ; se poursuit par le dépouillement des perverses idées du monde, des tendances de la nature corrompue, du vieil homme en un mot ; puis par la science, la charité, la bonté, et se termine dans la paix et la joie.

Un mot résume cette doctrine : — Faites tout au nom de Jésus-Christ.

2. L'Apôtre n'a pas manqué d'être frappé, à Rome, de l'autorité qui règne dans la famille, autorité sévère, et même dure, mais remarquablement forte par l'unité de commandement qui réside dans le père. Le père est le maître absolu, il règne sur sa femme, ses enfants, ses esclaves. Si cette autorité était tempérée de douceur et de bonté, ce serait la perfection évangélique. Il s'efforce de tracer l'idéal de la famille nouvelle :

¹⁹Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient, dans le Seigneur. ²⁰Maris, aimez vos femmes et ne soyez pas amers pour elles. ²¹Enfants, obéissez en tout à vos parents, car cela plaît au Seigneur. ²²Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne soient sans courage. ²³Esclaves, obéissez en tout à vos maîtres selon la chair. Ne les servez pas seulement quand ils vous regardent, comme pour plaire aux hommes, mais dans la simplicité de cœur et dans la crainte de Dieu. ²⁴Tout ce que vous faites, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur, et non pour les hommes, ²⁵sachant que vous recevrez l'héritage pour récompense. C'est le Seigneur Jésus-Christ que vous servez. ²⁶Car celui qui a agi injustement recevra la peine due à son injustice : et Dieu n'a pas égard à la condition des personnes.

IV. — ²⁷Maîtres, rendez à vos serviteurs ce qui est juste et équitable, sachant que, vous aussi, vous avez un Maître dans le ciel.

Il recommande donc aux femmes la soumission et aux maris l'amour. Les procédés affectueux du mari, dit S. Jean Chrysostome, produisent l'amour dans la femme et la soumission de la femme produit la douceur dans le mari. Quand celui qui commande aime celle qui obéit, tout est à l'unisson. La femme se soumet, dans le désir d'être plus tendrement aimée, car elle a surtout besoin d'amour ; et son mari l'aime afin de lui rendre l'obéissance plus légère et plus facile. On obéit volontiers quand on aime. La femme a la passion de dominer : qu'elle sache que l'ordre de Dieu est qu'elle se soumette. L'homme a le commandement trop dur, et il tournerait à l'égoïsme : qu'il sache qu'il doit aimer sa femme, pour lui rendre l'obéissance plus douce, et qu'il ne soit point rude, amer pour elle. Si elle a le devoir de la soumission, elle a droit à la tendresse et au respect ; elle n'est point esclave et ne doit point servir de jouet à des passions coupables.

Les enfants maltraités deviennent pusillanimes, sans initiative, sans action et sans courage.

Esclaves, en obéissant à vos maîtres, vous obéissez à Jésus-Christ. Travaillez donc non pas à cause

de l'œil du maître, pour plaire aux hommes, mais servez en conscience pour plaire à Dieu qui vous voit. D'ailleurs il n'y a plus d'esclaves. Les esclaves en effet sont exclus de l'héritage, tandis que vous avez droit à l'héritage du Père de famille. Dans la loi nouvelle il n'y a plus que des enfants du Père qui est au ciel.

Maîtres ou esclaves, si vous ne faites point votre devoir, si vous agissez avec injustice et contre votre conscience, vous serez punis par le Maître juste qui est Dieu. Nul n'échappe à sa vigilance et à son regard. Il ne considère point les personnes, tous sont égaux devant ses yeux et seront jugés suivant leurs œuvres. Que les maîtres n'oublient point qu'ils ont au ciel leur Maître, qui leur sera bon s'ils ont été bons, sévère s'ils n'ont pas été justes.

La peine due à l'injustice, Dieu veut qu'on la subisse parfois dès ce monde, afin que les hommes mêmes puissent constater que celui qui a dédaigné ou persécuté les autres, qui a manqué d'équité envers eux, est puni à son tour par l'opprobre et la confusion. Ils rougissent alors de ce qu'ils ont fait souffrir à leurs victimes.

Il est à remarquer que l'Apôtre invoque toujours la volonté et le bon plaisir de Dieu : « Femmes, soyez soumises comme il convient, dans le Seigneur. Enfants, obéissez à vos parents, parce que cela plaît à Dieu. Esclaves, soyez craignant Dieu. » Il invoque donc avant tout les droits de Dieu. Dieu est le Souverain, le Maître des maîtres.

3. Il termine sa lettre en rappelant aux Colossiens le devoir de la prière, et en leur donnant des conseils de prudence :

²Persévérez dans la prière. Veillez en priant, et demeurez en action de grâces. ³Priez en même temps pour nous, afin que Dieu ouvre une voie à notre parole pour que j'annonce le mystère du Christ, pour lequel je suis dans les liens, ⁴et que j'en parle aux hommes comme il faut que j'en parle.

⁵Conduisez-vous avec sagesse envers ceux du dehors, rachetons le temps. ⁶Que vos paroles soient toujours empreintes de douceur, assaisonnées du sel de la sagesse, afin que vous sachiez comment il faut répondre à chacun.

Qu'ils prient pour eux, qu'ils prient pour lui, afin qu'il fasse connaître, comme il le doit, le mystère du Christ Rédempteur. Quant à ceux du dehors, c'est-à-dire aux païens, douceur et sagesse envers tous, avec cet art délicat de dire à chacun la parole qui l'éclaire et le touche.

Enfin les recommandations particulières :

⁷Tychique, mon frère bien-aimé, fidèle ministre, et mon compagnon dans le Seigneur, vous apprendra ce qui me concerne. ⁸Je l'ai envoyé exprès vers vous, afin qu'il sache l'état où vous êtes, et qu'il console vos cœurs. ⁹Avec lui est Onésime mon fidèle et bien-aimé frère, qui est de chez vous. Ils vous feront connaître tout ce qui se passe ici.

¹⁰Aristarque, mon compagnon de captivité, vous salue, ainsi que Marc, le cousin de Barnabé, au sujet duquel vous avez reçu des ordres. S'il va chez vous, recevez-le, ¹¹et Jésus qui est appelé Juste : ils sont de la circoncision. Ce sont les seuls qui travaillent avec moi pour le règne de Dieu, et ils ont été ma consolation.

¹²Epaphras, qui est votre concitoyen, vous salue. Serviteur du Christ Jésus, il est toujours plein de sollicite-

tude pour vous dans ses prières. Il prie Dieu ardemment que vous demeuriez parfaits et que vous accomplissiez pleinement toutes les volontés de Dieu. ¹³Car je lui rends témoignage qu'il prend beaucoup de peine pour vous et pour ceux qui sont à Hiérapolis et à Laodicée.

¹⁴Luc le médecin bien-aimé vous salue, ainsi que Démas.

¹⁵Saluez nos frères qui sont à Laodicée, et Nymphas, ainsi que l'Eglise qui est dans sa maison.

¹⁶Et quand cette lettre aura été lue parmi vous, faites qu'elle soit lue aussi dans l'Eglise de Laodicée. Lisez également celle des Laodicéens.

¹⁷Et dites à Archippe : « Vois le ministère que tu as reçu dans le Seigneur, afin de le remplir. »

¹⁸Voici la salutation que moi Paul j'ajoute de ma main. Souvenez-vous de mes liens ; que la grâce soit avec vous ! Amen.

Paul a énuméré ses principaux compagnons : Timothée son secrétaire, Aristarque de Thessalonique, que nous avons rencontré lors de l'émeute d'Ephèse (Act., xix, 29), Marc, le cousin de Barnabé et le futur évangéliste ; Jésus surnommé le Juste, qui deviendra évêque d'Eleuthéropolis. Ce sont les seuls fidèles circoncis qui l'aident dans son labeur apostolique. Il semble qu'il mette ici une certaine tristesse dans ses paroles. Au moins ceux-ci sont des fidèles.

A côté se trouvent des hommes de l'incirconcision, pleins de dévouement : Luc le médecin de l'Apôtre ; Démas, qui ne l'a pas encore quitté ; Tychique d'Asie, qui va porter cette lettre, accompagné de l'esclave Onésime ; Epaphras, que les Colossiens auraient peut-être préféré voir chargé de cette mission, car ils l'aiment et le vénèrent comme un maître et un pasteur. C'est pourquoi l'Apôtre, qui le conserve auprès de lui, fait un si bel éloge de son caractère et de sa sollicitude pour eux, ainsi que pour ceux de Laodicée et d'Hiérapolis.

Nymphas, qu'il salue, réunissait dans sa maison à Laodicée une fervente communauté. Archippe était peut-être un pasteur négligent qui remplaçait Epaphras, ou qui dirigeait à Laodicée une Eglise qu'il laissait languir. De là ce rude avertissement : « Dites-lui : Prends garde au ministère que tu as reçu, et sache l'accomplir ! »

Tychique devait être aussi porteur d'une lettre aux Laodicéens, que nous ne possédons plus ; à moins que l'Apôtre ne parle de l'Epître aux Ephésiens qui était une sorte de lettre encyclique adressée à Laodicée comme à Ephèse. Ce détail nous montre toutefois que Paul voulait que ses lettres fussent communiquées et lues aux assemblées.

Après avoir dicté à Timothée cette lettre où il a célébré de nouveau son Maître, avec amour, avec autorité, et montré combien il est au-dessus de tous les esprits imaginés par les philosophes, qu'il est le Fils de Dieu, le Maître, le Créateur, le Rédempteur, il ajoute de sa propre main sa signature, que durent baiser les fidèles de Colosses.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 junii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 25 juin 1914

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Pierre. — S. Pierre à l'école du Cœur de Jésus, 497.

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XL. Le miracle peut être constaté, 501.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXXIV. 5^e Dim. ap. la Pentecôte (S. Pierre et S. Paul) : L'Eglise, 503.

Plans d'Instructions pour les dimanches après la Pentecôte. — 6^e Dimanche : La Providence, 506.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXX. 4^e Dimanche ap. la Pentecôte, 506. — XXXI. 5^e Dimanche, 509.

POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE

SAINT PIERRE A L'ÉCOLE DU CŒUR DE JÉSUS

Dabo vobis pastores juxta cor meum.

Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur. (Jér., III, 15).

Mes bien chers frères,

Quels sont les pasteurs désignés par cette divine parole ? Quels sont ces guides spirituels promis de Dieu et dont le cœur doit battre à l'unisson du sien ? — On peut dire qu'en général ce sont les ouvriers apostoliques de tout ordre et de tout rang qui, d'âge en âge, ont travaillé au salut des hommes. Mais, parmi ces ouvriers, il en est un à qui, ce me semble, s'applique tout particulièrement l'oracle prophétique. C'est le chef donné par Jésus-Christ à ses apôtres, celui qu'il a formé lui-même pour être le Prince des pasteurs, celui qui a subi le plus directement l'influence de son cœur, celui qui, en raison même de sa primauté future, a dû occuper la première place dans ce que j'appellerai volontiers son école. Vous avez reconnu l'apôtre S. Pierre.

J'ai pensé qu'au jour de sa fête il vous serait utile et agréable de le suivre à cette école sacrée, d'écouter les leçons qu'il y a reçues, de revoir les expériences qu'il y a faites, d'étudier enfin la méthode qui a présidé à son éducation pastorale. Sans doute, les douze apôtres ensemble ont reçu du divin Maître une éducation commune. Dans ces soins donnés à tous, Pierre a eu sa part ; et nous devons en tenir compte pour apprécier l'action du Sauveur sur lui. Mais, l'Évangile le démontre, en dehors de cet enseignement collectif, Pierre a reçu un enseignement propre et personnel. C'est celui-là surtout qui me paraît admirable et que je me propose de rappeler dans cet entretien. Vous y verrez avec quel art merveilleux l'Homme-Dieu a fait du pauvre pêcheur de Galilée un *pasteur selon son cœur*, c'est-à-dire un pasteur dont le cœur est

devenu semblable au sien, tant il s'est pénétré de ses sentiments et façonné à la pratique de ses vertus.

I

Peu après son baptême dans le Jourdain, Jésus reçut la visite d'un pêcheur nommé André. Cet homme attendait, comme tout le peuple juif, le prochain avènement du Rédempteur promis. Le langage de Jean-Baptiste à l'égard du nouveau baptisé l'avait profondément touché. Il voulait s'assurer s'il n'aurait point rencontré, dans sa personne, l'objet de ses chères espérances. Il resta donc auprès de Jésus une journée entière. Quand il eut entendu de ses oreilles ses célestes discours et vu de ses yeux ses vertus surhumaines, il revint vers Simon, son plus jeune frère : « Nous avons trouvé le Messie, » lui dit-il. Et il l'emmena vers Jésus. (Jo., I, 35-42).

C'est ici la première fois que Pierre va paraître en présence du Sauveur. Dès cette première rencontre, il en recevra des promesses où se révèle tout ce qu'il sera un jour.

A peine Notre-Seigneur le voit-il approcher qu'il s'émeut. Prenant ce regard puissant qui pénètre les plus intimes secrets des cœurs, *intuitus eum*, il sonde, pour ainsi dire, l'âme du frère d'André. — Qu'y a-t-il aperçu ? Quelle pureté d'intention ? Quelle bonne volonté ? Quels trésors de dévouement et d'amour ? Je ne le sais pas ; ou plutôt, je le devine aux quelques mots tombés de ses lèvres. Formant aussitôt, pour cet homme, le projet des plus hautes destinées, laissant l'aîné pour le plus jeune, le premier venu pour celui qui vient après, André pour Simon, Jésus lui dit, d'un mot qui résume tout l'avenir : « Tu es Simon, fils de Jonas ; désormais, tu t'appelleras Pierre. » Et il le renvoie sur cette courte et significative parole.

Une année s'écoula avant que Simon ne revît Jésus. Celui-ci, pendant ce temps, parcourut la Judée, la Samarie, la Galilée. Pierre était retourné à sa barque et à ses filets. Mais il n'avait pu oublier ni le regard pénétrant du Sauveur, ni sa mystérieuse parole. Pressé par ce souvenir, il avait, n'en doutez pas, prié, réfléchi, pratiqué de hautes vertus ; en un mot, il s'était mûri pour sa belle et glorieuse vocation.

Jésus le rencontre un jour sur le bord du lac de Galilée, pêchant avec André. Sans autre préambule, il dit aux deux frères : « Venez à ma suite : je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » — C'était, pour eux, une affaire de grande importance que d'abandonner leur unique gagne-pain, et cela en échange de cette pêche encore mal définie, en tout cas fort peu lucrative, où ils prendraient des hommes. Mais tel avait été, depuis un an, le travail de la grâce dans leur cœur qu'ils n'hésitèrent pas un instant. Quittant le peu qu'ils possédaient, ils se mirent à la suite de Jésus, comme entraînés par un charme magique. (Math., IV, 18-22).

C'est une loi dont la Providence s'affranchit rarement, de payer d'un prompt retour chacun des sacrifices que l'homme consent à Dieu. Celui que

venaient d'accomplir les deux pêcheurs méritaient bien une récompense. Dès le même jour, Jésus entra dans la maison de Simon comme dans la maison d'un ami. Avec lui, il y faisait entrer le bonheur et la gloire. Le bonheur : car, la belle-mère du nouvel apôtre étant malade, il la guérit d'une parole. La gloire : car l'humble réduit du pêcheur devint, ce jour-là, le rendez-vous de toute la ville ; les habitants y apportèrent leurs malades ; et Jésus y multiplia, comme il fit rarement, les guérisons miraculeuses. (Mc., I, 29-34).

Il avait encouragé, par là, la naissante fidélité de Pierre. Il fallait aussi l'éclairer, montrer à ce disciple nouveau ce que serait un jour son ministère, lui expliquer enfin cette énigmatique parole : « Vous serez pêcheur d'hommes. » Notre-Seigneur le fit par un de ces prodiges où la lumière brille éblouissante, où chaque détail est une leçon. — Montant donc, un jour, sur la barque de Simon, il prêcha de là les masses d'hommes assemblées sur la rive ; puis, il ordonne de gagner le large et de jeter les filets. Pierre avait travaillé toute la nuit sans rien prendre. Cependant, sur l'ordre de Jésus, il jeta ses filets. Sa pêche fut telle qu'il devait la faire plus tard au milieu des âmes : les filets se rompaient sous le poids de leur capture. Pierre a-t-il compris alors à quoi le Sauveur l'appelait ? Je le crois. Car, se reconnaissant indigne du ministère sublime que figurait cette pêche miraculeuse, il s'écria : « Non, Seigneur, éloignez-vous de moi. Je suis un homme pêcheur ! » (Luc, v). — S'éloigner de lui ! Jésus ne le veut pas. Il va, au contraire, l'attacher plus étroitement à sa personne, afin de le préparer mieux à sa mission future.

II

Vers le milieu de la seconde année de sa vie publique, Notre-Seigneur choisit parmi ses disciples les douze hommes qu'il entendait former lui-même aux grandes et difficiles vertus de l'apostolat. Pierre fut appelé le premier de tous. Sur cet élève de prédilection, le Maître allait désormais concentrer ses soins les plus assidus, ses grâces les plus précieuses, son dévouement le plus tendre.

1. Tout chrétien doit avoir la foi. Il en faut plus encore à un apôtre : car il a pour mission de la donner aux autres. Il en faut surtout au chef des apôtres : car ses croyances doivent servir d'appui aux croyances du monde chrétien tout entier. Chacun des miracles du Sauveur consolidait la foi de Simon, comme celle des autres disciples. Mais, pour l'affermir encore et la rendre invulnérable, Jésus fit exprès un nouveau miracle.

Une nuit que Pierre et quelques amis traversaient dans leur barque la mer de Galilée, un ouragan les assaillit, violent et furieux. Peu avant le lever du jour, Jésus vint à eux, marchant sur les flots. Croyant voir un fantôme, ils furent saisis d'effroi. « Ne craignez rien, leur cria le bon Maître ; c'est moi ! » Pierre eut un doute. « Si c'est vous, dit-il, ordonnez que j'aille à vous en marchant, moi aussi, sur les eaux ! » L'ordre demandé fut donné. Pierre

descendit sur les vagues et se mit à marcher. Bientôt, le vent soufflant plus fort, il eut peur. Devant cette hésitation de sa foi, le miracle cessa. L'apôtre allait être englouti. « Seigneur, cria-t-il, sauvez-moi ! » Jésus étendit la main pour le soutenir : « Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi avez-vous douté ? » Puis, montant avec lui dans la nacelle, il apaisa la tempête, et la barque se trouva aussitôt sur la rive. (Math., xiv). — Pierre apprenait, à ce triple prodige, la toute-puissance du Christ et quelle certitude absolue sa parole doit mettre dans les âmes. Plus jamais il ne douta ; plus jamais son Maître n'eut l'occasion de lui redire : « Homme de peu de foi ! » Dès le jour suivant, comme les Juifs et les disciples eux-mêmes accueillaient par des murmures l'annonce du mystère eucharistique et s'éloignaient de Jésus : « Nous, disait-il, nous ne vous quitterons pas ; nous croyons. A quel autre irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » (Jo., vi). — Et un peu plus tard, au milieu des opinions discordantes et fausses que les populations émettaient sur le Fils de Marie, il affirmait bien haut : « Vous, Seigneur, vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! » (Math., xvi, 13-16).

O foi désormais accomplie, foi solide comme le roc, foi que les mystères n'effraient plus et que les contradictions ne peuvent réduire au silence, tu mérites qu'un jour te soit donnée la gloire de ne défaillir jamais ! Bientôt, tu seras choisie pour affermir et confirmer, avec la foi des fidèles, la foi même de leurs pasteurs !

2. Tout chrétien a le devoir d'espérer. Ce devoir pèse sur le Chef suprême de l'Eglise plus que sur personne autre. Seule, en effet, l'espérance pourra l'encourager parmi les travaux qui l'attendent, au milieu des combats et des persécutions.

Jésus, qui savait l'avenir, n'ignorait pas quelles devaient être la vie laborieuse, les souffrances, et finalement le cruel martyre du Prince des apôtres. Il en éprouvait, je le reconnais à sa conduite envers lui, un sentiment de tendre et paternelle compassion. Il résolut donc de l'encourager par une faveur assez grande pour dépasser les épreuves à venir. Il avait fait à tous les apôtres ensemble, en vue de la vie future, de magnifiques promesses. Il voulut faire à celui-là plus que des promesses. C'est pourquoi, peu après le jour où Pierre lui avait dit si hautement : « Vous êtes le Christ, Fils de Dieu ! » il le prit à part et le conduisit, avec Jacques et Jean, sur une montagne élevée, le Thabor. Là, il revêtit, en présence des trois disciples, la gloire dont il est aujourd'hui investi dans les cieux et leur fit goûter les douceurs de l'éternelle félicité. Ils en ont tous joui, sans doute ; mais celui dont Jésus voulait spécialement encourager les espérances paraît en avoir joui plus largement que les autres. Elevant la voix au milieu de ses collègues silencieux, comme s'il éprouvait un bonheur plus grand, il s'écria : « Seigneur, il fait bon pour nous d'être ici ! » (Math., xvii, 4). — Jamais le Prince des apôtres n'oublia cette heure de Paradis. Elle paraît avoir dominé tout le reste de sa vie. Il en

parlait encore aux fidèles, de longues années après, et s'en inspirait pour exciter en eux un ardent désir du ciel. (2^e Ep., 1).

3. Nous avons tous besoin de charité. Les apôtres en ont besoin plus que personne ; et ce besoin grandit, chez eux, avec la place qu'ils occupent dans la hiérarchie des pasteurs. Où trouveraient-ils, si ce n'était auprès d'elle, un dévouement capable de répondre aux exigences de leur ministère ? Jésus devait donc au Souverain Pontificat qu'il réservait à Pierre, de faire passer en lui toute la charité de son propre cœur.

Dans le langage et la conduite du Sauveur, tout contribuait à inspirer au futur chef de l'Eglise, comme à tous les disciples, l'amour du prochain : sa miséricorde pour les pécheurs, ses condescendances pour les humbles et les petits, sa tendresse pour les enfants, la générosité avec laquelle il exauçait les prières, guérissait les malades, venait en aide aux affligés. — Mais, parmi les mille détails de cette sorte écrits dans l'Evangile, il en est deux où notre saint est personnellement mis en scène et où la charité pour autrui lui est enseignée dans ce qu'elle a de plus parfait. Permettez-moi de les rappeler ici.

Un jour, S. Pierre fit à son Maître cette question : « Combien de fois devrai-je pardonner à mon prochain ses offenses ? Sera-ce suffisant, à votre avis, de lui pardonner sept fois ? » Il reçut cette réponse vraiment digne de Jésus : « Vous pardonnerez, non pas sept fois, mais soixante-dix-sept fois sept fois », c'est-à-dire toujours. (Math., xviii, 21-22). — Voilà comment Notre-Seigneur lui apprenait à pratiquer la charité, même dans son précepte le plus difficile : le pardon des offenses.

Autre épisode : Jésus venait d'annoncer aux apôtres sa Passion prochaine et les horribles supplices qu'il devait y souffrir. S. Pierre, dont le cœur ne pouvait se faire à l'idée que son Maître, si aimant et si aimé, eût à subir des traitements si cruels, le prit à part et, laissant parler sa piété filiale : « Non ! lui dit-il ; ne permettez pas qu'on vous traite de la sorte ! Epargnez-vous ces supplices ! » Jésus, sans aucun doute, sut apprécier ce langage, qu'inspirait l'affection la plus tendre et la plus sincère. Cependant, pour montrer à son interlocuteur qu'il ne faut fuir ni la souffrance ni même la mort, quand elles doivent servir les intérêts des âmes : « Retire-toi, lui répond-il ; ton langage me scandalise ! » (Math., xvi, 21-23). Voilà comment il lui enseignait à pratiquer la charité, même sous sa forme la plus héroïque : la souffrance et la mort pour le salut des hommes.

4. L'éducation apostolique de Pierre, au point où nous en sommes, était déjà, vous l'avouerez, bien avancée et touchait aux dernières limites. Pourtant, elle lui laissait encore quelques défauts. Elle ne l'avait entièrement guéri ni d'un reste de présomption, ni de toute faiblesse à l'égard des sens, ni d'une certaine sévérité pour les pécheurs. — Certes, il avait de l'humilité. Il l'a bien montré, dans la dernière Cène, quand il refusa d'accepter que son

Maître lui lavât les pieds. Cependant, il se défiait encore si peu de lui-même que, malgré les prédictions réitérées du Sauveur, il osait se flatter de le suivre jusqu'à la mort. — Quelques heures plus tard, il se laissait endormir par la fatigue du jour, pendant qu'à quelques pas de lui Jésus agonisait. Puis, dans la maison de Caïphe, pendant qu'on y couvrait celui qu'il aimait de calomnies et d'outrages, il se chauffait les mains au brasier des valets. — Enfin, les fautes d'autrui, au lieu de lui inspirer cette pitié compatissante qui est dans l'esprit de la Rédemption, n'éveillaient en lui qu'un sentiment d'horreur et d'indignation. Quand il presse S. Jean de demander comment se nomme l'apôtre qui doit trahir, on sent qu'il est prêt à le punir. Et, au jardin des Oliviers, au moment où Notre-Seigneur accepte le baiser de Judas et le traite d'ami, Pierre tire son glaive et frappe au hasard, sans même choisir les plus coupables. Jésus aurait pu lui dire, comme à ceux qui voulaient un jour faire tomber le feu du ciel sur l'ingrate Samarie : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ! » (Luc, ix, 55).

Eh bien ! une leçon va lui être donnée qui le corrigera de ces dernières imperfections et achèvera sa préparation au grand ministère dont il doit être investi.

Vous savez comment, au cours de la Passion du Sauveur, Pierre renia jusqu'à trois fois son Dieu et son Maître, en face d'une servante, et ajouta successivement au reniement le serment et l'anathème. (Mc., xiv). Quelle lâcheté, après de telles bravades ! Quelle peur de souffrir, à côté d'une victime si courageuse ! Quelle expérience de la fragilité humaine, chez un homme qui la comprend si peu dans les autres !... Heureusement Jésus, plus indulgent que son apôtre, jeta sur lui un regard de miséricorde. Ce regard le transforma. Pierre rentra en lui-même ; son cœur s'emplit d'un profond sentiment de regret ; ses yeux se chargèrent d'une pluie de larmes. — Depuis lors, je le crois, il se défia de lui-même et se montra compatissant aux faiblesses d'autrui. Depuis lors aussi, il mena une vie pénitente et mortifiée. On raconte que toutes les nuits, tant qu'il vécut, quand revenait l'heure du chant du coq, cette heure à laquelle il avait péché, comme tout l'univers reposait dans les bras du sommeil, au lieu de dormir lui aussi, comme il avait dormi pendant l'agonie de Jésus, il veillait et versait, au souvenir de sa faute, des larmes abondantes. A la fin ses joues en étaient calcinées ; les pleurs y avaient tracé leur sillon, comme les torrents se creusent un lit sur le flanc des montagnes... Ah ! maintenant, les pécheurs peuvent venir à lui et lui avouer leurs méfaits. Il s'humiliera avec eux ; il demandera pardon avec eux ; il pleurera avec eux ; il expiera pour eux ; il leur témoignera une compassion et une sympathie où s'interprètera fidèlement le cœur de Jésus.

Pierre était donc devenu conforme aux désirs de son Maître. Il avait reçu toutes ses leçons et appris, autant qu'un homme peut l'apprendre, à pratiquer toutes ses vertus. Il ne lui restait plus qu'à être in-

vesti de l'autorité. Jésus viendra à lui une dernière fois, et, suivant ses promesses, il donnera à son Eglise ce pasteur selon son cœur.

III

C'était après la résurrection du Sauveur et sur ces rivages de la mer de Galilée dont le seul aspect rappelait à Simon-Pierre de si touchants souvenirs. C'est là que, deux ans auparavant, Jésus lui avait dit : « Venez à ma suite : je vous ferai pêcheur d'hommes ! » C'est là aussi que cette parole allait recevoir son entier accomplissement.

Une pêche miraculeuse et symbolique, pareille à celle qui avait précédé la promesse, précède aussi la réalisation. Puis Jésus, d'une voix pénétrante et solennelle, dit à Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » — « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime ! » — Jésus ajoute : « Pais mes agneaux ! »

Il reprend une seconde fois : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » — Pierre dit encore : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime ! » — Et Jésus répète : « Pais mes agneaux ! »

Une troisième fois, il demande : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » — L'apôtre se prit à craindre que Jésus n'eût à son égard la prévision de quelque trahison nouvelle ou refusât de croire à son amour. Son cœur s'emplit d'une tristesse profonde. Toutes les angoisses d'une ferveur qui craint de s'éteindre, toutes les douleurs d'une affection sincère et qui se voit méconnue, l'assaillirent. Et d'une voix tremblante d'émotion : « Seigneur, dit-il, vous savez tout ; vous savez donc bien que je vous aime ! » — Et Jésus ajouta : « Pais mes brebis ! » (Jean, xxi).

C'en était fait. Pierre était investi de la suprême juridiction sur l'Eglise entière. Le premier Pape était créé.

Arrêtons-nous un peu, s'il vous plaît, sur ce mystère. J'y reconnais à la fois le cœur de Jésus et le cœur de Pierre. Le second me touche par ses élans généreux et ses pieuses alarmes. Mais, — ce qui est plus important, — le premier me montre d'où vient l'autorité dans l'Eglise et quel est son véritable caractère.

Notre-Seigneur avait dit un jour à ses apôtres : « Les rois des nations gouvernent leurs sujets par l'exercice de la domination. Vous, vous ne ferez pas comme eux. » (Math., xx, 25-28). — Et comment feront-ils donc ? — Ils gouverneront comme gouverne un pasteur, comme gouverne un bon père, c'est-à-dire, non point par la force, mais par l'amour.

Jésus avait aimé et tendrement aimé ces agneaux et ces brebis qu'il confiait à Pierre. Il voulait qu'après son Ascension le même amour leur fût continué par celui à qui serait donnée la mission de les conduire. C'est pourquoi il disait à Pierre : « Si tu m'aimes, pais mes agneaux, pais mes brebis ! » Cela signifiait : — selon S. Ambroise : « Je ne te les confierai que si tu m'aimes ! » — selon S. Jean Chrysostome : « Reportes sur eux l'amour

que tu as pour moi ! » — selon S. Théophile : « Tu ne sera point pour eux un monarque, mais un pasteur ! » — selon S. Augustin : « Tu les regarderas, non comme tiens, mais comme miens ; tu me verras et tu m'aimeras en eux ! » — Ainsi Jésus prenait Pierre pour vicaire afin qu'il représentât auprès des âmes bien plus sa tendresse que sa puissance : *ut sui amoris vicarium* (S. Ambroise).

Voyez-vous quelle est, dans l'Eglise, la situation respective des pasteurs et des brebis ? Partout ailleurs, il y a un abîme entre les grands et les petits ; ici, le cœur de Jésus les unit. De ce divin cœur, comme d'un foyer lumineux, tombe, sur ceux qui commandent et sur ceux qui obéissent, un splendide et doux reflet, sous lequel disparaissent les défauts des personnes et qui, couvrant les uns et les autres de la charité du Sauveur, leur inspire à tous une réciprocité merveilleuse d'amour et de respect. Les pasteurs doivent aimer Jésus-Christ dans les brebis de leur troupeau ; les brebis doivent aimer Jésus-Christ dans leurs pasteurs. Ici, le commandement perd son faste et sa dureté, et revêt toutes les grâces d'un paternel amour. Ici, l'obéissance cesse d'être humiliante, mais se pare des couleurs d'une piété filiale et religieuse. Jésus-Christ a trouvé le difficile moyen d'accomplir cette double transformation. Il l'a réalisée en montrant aux pasteurs, dans les fidèles, des brebis chères à son cœur ; et en montrant aux fidèles, dans ceux qui les conduisent, des pasteurs selon son cœur : « *Dabo vobis pastores secundum cor meum !* »

* * *

Toutes ces considérations conduisent, ne le voyez-vous pas ? à des conclusions pratiques.

C'est l'évidence même, pour celles que je viens d'exposer sur le caractère propre de l'autorité dans l'Eglise. Elles tendent à vous rendre également aimables et le commandement et la soumission. Si vous les avez comprises, vous vous attacherez à vos pasteurs ; vous serez heureux de leur obéir ; vous consolerez leurs peines par vos progrès dans la perfection évangélique ; vous appellerez sur eux et sur leurs travaux, par de ferventes prières, la bénédiction divine ; vous leur viendrez en aide, quand vous le pourrez, dans les difficultés de leur apostolat.

Mais mes premières considérations elles-mêmes, sur l'éducation apostolique de S. Pierre, nous donnent à tous d'importantes leçons. Car, parmi les vertus que Notre-Seigneur a enseignées au Prince des apôtres, la plupart s'imposent, non seulement aux ouvriers évangéliques, mais encore à tous les chrétiens. La foi, l'espérance, la charité, la défiance de soi, la mortification des sens, la compassion pour les pécheurs ne sont-elles point, en même temps que des vertus apostoliques, des vertus chrétiennes ? Et celui qui les a enseignées à S. Pierre ne les enseigne-t-il pas à tous, non seulement par le récit des Evangiles et par les leçons de vos prédicateurs, mais encore, comme il a fait pour l'apôtre, par les événements mêmes dont il remplit

vosre existence ? Etudiés à ce point de vue, les faits qui se succèdent dans votre vie, les grâces que vous recevez, les exemples que vous voyez de vos yeux, vos fautes elles-mêmes, constituent un enseignement admirable.

Profitez donc de ces leçons, comme S. Pierre a profité des siennes. Devenez de solides croyants. Espérez fermement aux promesses divines. Aimez tendrement Dieu et le prochain. Défiiez-vous de votre faiblesse. Tenez vos sens sous le joug. Priez pour les pécheurs, au lieu de les maudire, et aidez à leur conversion. Enfin, ayez, vous aussi, dans toute la mesure possible, un cœur fidèle à imiter le Cœur de Jésus ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XL

LE MIRACLE PEUT ÊTRE CONSTATÉ

Messieurs,

Vous n'avez peut-être pas oublié cette parole de Renan que nous avons citée dans une de nos dernières conférences : « Nous ne disons pas : *Le miracle est impossible* ; nous disons : *Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté.* »

Autrement dit, après avoir soutenu que Dieu ne peut pas nous donner sa signature, aujourd'hui on nous affirme que cette signature est illisible.

Le procédé ne manque pas d'habileté, car, s'il nous est impossible de constater les miracles que Dieu peut faire et doit faire pour autoriser ses messages, c'est exactement comme s'il n'y avait pas de miracles.

Cette position nouvelle sur laquelle s'établit l'incrédulité, sera-t-elle plus forte que les précédentes ? Nous allons bien le voir.

I

Donc on nous dit que nous ne pouvons pas discerner si un fait est miraculeux. Et pourquoi ?

Parce que, nous répond-on, pour affirmer qu'il n'est pas dû à une cause purement naturelle, il faudrait connaître toutes les lois de la nature ; or, nous ne les connaissons pas toutes.

Exemple : dites à un nègre du Congo d'approcher son oreille d'un récepteur téléphonique, il croira que c'est la plaque qui parle, et il verra là un miracle, alors que pour nous c'est un événement purement naturel. Est-ce que nos ancêtres, moins instruits que nous, n'ont pas pris pour des prodiges, des faits que nous expliquons très aisément ?

Conclusion, comme l'écrivait M. Flammarion, un auteur dont la vogue est heureusement tombée : « Le surnaturel, c'est ce que nous ne connaissons pas encore. »

Répondons à cela.

« Nous ne pouvons pas, dites-vous, conclure à la présence du miracle, parce que nous ne connais-

sons pas toutes les lois de la nature. » — Faites bien attention : le principe que vous posez là pourrait bien s'étendre plus loin que vous ne pensez, et avoir des conséquences que vous regretteriez.

Ainsi, je suppose que vous aimiez beaucoup les œufs sur le plat. Vous éprouvez un réel plaisir à voir devant vous ces larges yeux d'or qui s'arrondissent sur un tapis blanc comme la neige ; vous éprouvez un plaisir plus grand encore à y plonger vos mouillettes et à les déguster lentement. Votre ménagère, qui connaît vos goûts, s'apprête à confectionner le mets qui a vos préférences, quand un personnage grave, décoratif et décoré naturellement, s'approche et lui dit :

— Que faites-vous, Madame ?

— Je mets un plat sur le feu pour y faire fondre du beurre ; après quoi, je ferai cuire des œufs.

— Connaissez-vous toutes les lois de la nature ?

— Non ; mais...

— Ne m'interrompez pas. Si vous ne connaissez pas toutes les lois de la nature, vous ne pouvez pas faire fondre votre beurre, parce que vous ne savez pas si une loi, inconnue de vous, ne viendra pas s'y opposer...

Que fera votre ménagère ?

Si elle est impressionnée par l'aspect scientifique de l'objection, elle retirera son plat du feu, et vous vous passerez d'œufs sur le plat.

Si elle ne se laisse pas déconcerter, elle répondra :

— Je n'ai pas besoin de connaître toutes les lois de la nature pour faire cuire des œufs ; je n'ai besoin que d'en savoir une seule, que le feu fait fondre le beurre. Celle-là je la connais, et cela me suffit. Je continue.

Sans peut-être qu'elle s'en doute, votre ménagère, en parlant ainsi, invoquera le principe sur lequel repose l'activité humaine, et fournira la réponse à l'objection qui nous est opposée.

Le principe sur lequel est basée l'activité humaine, et qu'on appelle le principe d'induction, se formule comme ceci : « Une même cause, placée dans les mêmes circonstances, produit les mêmes effets. » C'est parce que le feu a toujours fait fondre le beurre, qu'on a raison de croire qu'il le fera fondre encore.

La réponse à l'objection qui nous est opposée découle de ce principe.

Voici une plaie incurable, un lupus, par exemple. Je ne sais pas toutes les lois de la nature, mais je sais que cette plaie doit conduire le malade au tombeau. Je ne sais pas toutes les lois de la nature, mais je sais que l'eau ordinaire n'a aucun pouvoir pour guérir cette plaie. Je ne sais pas toutes les lois de la nature, mais je sais que les plaies, quand elles guérissent, ne se cicatrisent pas tout d'un coup, et qu'il faut beaucoup de temps pour que les tissus se reforment. Voilà trois choses que je sais, et que tout le monde sait comme moi. Ce sont des lois fondées sur le principe d'induction ; je les tiens pour invariables.

Mais voilà que cette plaie incurable est guérie ; voilà qu'elle l'est par une simple application d'eau de Lourdes qui, chimiquement, est de l'eau ordinaire ; voilà qu'elle l'est tout d'un coup, et si complètement que, sur le visage tout à l'heure ravagé, il ne reste plus aucune trace de la hideuse maladie. Je n'ai pas besoin de connaître toutes les lois de la nature pour savoir qu'il y en a trois de violées, et cela me suffit pour affirmer qu'il y a là un fait qui dépasse les forces de la nature, un miracle.

Et ce que j'affirme pour le présent, je l'affirme également pour l'avenir. Sans doute, avec les progrès de la science, le lupus pourra cesser d'être incurable. Cela, je le souhaite de tout mon cœur. Mais ce qui est certain, c'est que si on le guérit, ce ne sera pas tout d'un coup, parce que cela est contraire à tout ce que nous savons des tissus du corps humain. Qu'on ne vienne donc plus me parler des lois que je ne connais pas et qu'on pourra découvrir un jour ! Ces lois-là, à supposer qu'on les trouve, ne feront rien à l'affaire.

II

— Pardon, intervient ici Ernest Renan, vous n'avez pas encore le droit de dire que le miracle peut être suffisamment constaté.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, dans une matière aussi délicate que celle-là, le vulgaire ne saurait être pris pour arbitre. Il n'offre pas assez de garanties au double point de vue du calme et de la compétence.

— Que vous faut-il donc ?

— Ce qu'il me faut, le voici. Que demain (remarquez, Messieurs, que je cite textuellement) un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté, qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort ; que ferait-on ? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute : si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une *probabilité* presque égale à la certitude serait acquise...

— Est-ce tout ?

— Pas encore ! Comme une expérience doit toujours se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre lieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive, dans le monde, des faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là ?¹

Je crois bien, « que jamais miracle ne s'est passé

dans ces conditions-là ! » Pour qui M. Renan prend-il la majesté divine ? N'est-ce pas une aberration étrange que de lui parler sur ce ton ?

S'il nous avait pris fantaisie, à nous autres, de révoquer en doute les découvertes de M. Berthelot, l'ami de Renan, sur la compressibilité des gaz, et que nous l'ayons invité à venir répéter ses expériences devant nous, nous aurions vu quel accueil le savant aurait fait à notre exigence. « Est-ce que vous vous imaginez, eût-il répondu, que je suis à vos ordres ? »

Et il faudrait que Dieu fit ce qu'on n'ose pas demander à un homme ? Il faudrait qu'il vînt passer un examen devant Renan pour obtenir de lui le brevet de thaumaturge ? Vraiment, comme l'a dit Mgr Freppel, c'est de la bouffonnerie !

D'autant que je ne vois vraiment pas pourquoi il faut, en une question aussi simple, faire appel à des sommités de la science. Pour savoir que la tempête apaisée par le Christ faisait rage sur le lac de Tibériade, les apôtres n'avaient qu'à voir les flots envahir leur barque. Pour savoir que l'aveugle, guéri par lui, l'était depuis sa naissance, il n'y avait qu'à l'avoir vu tâtonner depuis qu'il avait pu marcher ; et pour savoir que Lazare, ressuscité par lui, était mort depuis quatre jours, il n'y avait qu'à respirer près de sa dépouille funèbre. Pour faire tout cela, il n'est pas nécessaire de siéger à l'Académie des sciences ; n'importe qui peut s'en charger !

III

Peut-être, Messieurs, pensez-vous : « Sans doute, les prétentions de Renan sont ridicules ; mais tout de même, si le miracle était constaté scientifiquement, nos adversaires seraient bien forcés de confesser l'intervention divine. »

Eh bien ! n'ayez pas de regret. La commission que réclame Renan existe, et même, il n'y en a pas qu'une, il y en a au moins deux.

La première a son siège à Rome, et elle est chargée d'examiner les causes de béatification et de canonisation. Vous vous étonnez parfois des lenteurs de ce tribunal ; soyez sûrs pourtant qu'il ne perd pas son temps et ne ménage point sa peine. Ceux qui en font partie sont des savants qui font serment de ne se laisser influencer par aucune considération humaine. Ils offrent toutes les conditions requises pour juger avec compétence et impartialité, et ils rendent, tous les ans, des arrêts en faveur du miracle. N'est-ce pas tout ce que vous pouvez désirer ?

Je vous entends, vous vous faites cette réflexion : « Cette commission est une commission catholique. Pour les catholiques elle est souveraine, mais pas pour les incroyants. Il faudrait un tribunal où toutes les compétences croyantes ou incroyantes puissent avoir entrée. Ainsi on enlèverait à l'incrédulité ses derniers prétextes et ses derniers retranchements. »

Bien ! soyez satisfaits. Le tribunal que vous désirez existe, lui aussi, à Lourdes. Là toutes les précautions sont prises pour que le miracle soit cons-

¹ Vie de Jésus, Introd., p. 51.

taté avec toutes les garanties possibles. D'abord, les malades doivent, en cas de guérison, présenter un certificat médical spécifiant l'affection dont ils étaient atteints. Un bureau est chargé de constater si leur mal a vraiment disparu, et, dans ce bureau, ont le droit de pénétrer, sur la simple exhibition de leur carte de visite, tous les docteurs en médecine et tous les journalistes, de quelque religion et de quelque opinion qu'ils soient. Les examens qui s'y font sont donc contradictoires. Les guérisons qui y sont reconnues ne peuvent être que certaines, d'autant qu'elles sont publiées par les journaux et soumises ainsi au contrôle de l'opinion publique. J'ajoute que, pour que rien ne manque à cette vérification du miracle, les tribunaux français, et notamment la Cour d'appel de Caen, le 25 novembre 1908, ont eu à en connaître.

Voilà qui est complet. Les incrédules, pensez-vous, vont faire amende honorable et avouer qu'ils se sont trompés... Allons donc !

En 1894, le trop fameux romancier Zola se rendit à Lourdes. On lui ouvrit toutes les portes : hôpitaux, grotte, piscines, bureau des constatations, il alla partout. Il y vit, en particulier, une femme, nommée Marie Lebranchu, qu'il baptisa « la Grivotte. » Elle était poitrinaire au dernier degré. Elle se présente au bureau complètement guérie, devant Zola lui-même. Croyez-vous qu'il va raconter le miracle dans sa relation ? Non, il la fait mourir, et comme la présence de cette femme, pleine de vie et de santé, lui donne un démenti par trop gênant, il lui fait offrir de l'argent pour qu'elle quitte Paris et s'en aille en Belgique. Admirez, Messieurs, la bonne foi des incrédules !

* * *

Pour nous, qui n'avons pas peur de la lumière, remercions notre Dieu de l'avoir faite si vive et si complète qu'elle ne souffre devant elle aucune ombre, et qu'elle va, sûre et tranquille, au-devant de toutes les exigences ! Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXIV

5^e Dimanche après la Pentecôte

S. PIERRE ET S. PAUL. — L'ÉGLISE

*Tu es Petrus et super hanc petram
ædificabo Ecclesiam meam.*

Tu es Pierre, et sur cette pierre je
bâtirai mon Eglise. (Matt., xvi, 18).

Mes frères,

L'Eglise célèbre avec une particulière solennité la fête de S. Pierre et de S. Paul, Princes des apôtres, parce qu'ils ont été les deux principaux fondateurs de la religion chrétienne, parce qu'ils l'ont prêchée ensemble dans la capitale du monde et qu'ils y ont répandu leur sang le même jour pour le nom de Jésus-Christ.

S. Pierre, établi par N.-S. J.-C. lui-même chef du collège apostolique et de toute l'Eglise, après avoir annoncé l'Evangile dans plusieurs provinces et gouverné pendant quelque temps l'Eglise d'Antioche, vint à Rome et y fixa le siège de la papauté. Mis dans les fers par ordre de l'empereur Néron, il fut ensuite condamné à mourir sur une croix ; il y fut attaché la tête en bas, ne se croyant pas digne de mourir comme son divin Maître. — S. Paul, après avoir prêché la foi à une multitude de peuples, vint à Rome et se joignit à S. Pierre. Il fut aussi jeté en prison et il eut la tête tranchée le jour même où S. Pierre fut mis en croix.

Quels sentiments doivent donc animer le cœur d'un bon chrétien en un jour comme celui-ci ? Notre pensée va d'elle-même au Souverain Pontife, successeur du Prince des apôtres, pour porter au Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, au Chef auguste de l'Eglise, notre affection, notre respect et notre soumission. Nous devons aussi songer à la seule vraie Eglise, pour nous souvenir que son autorité et son enseignement sont l'autorité et l'enseignement de Dieu même, que sa foi est inébranlable et infaillible, et que jamais l'erreur ne prévaudra contre elle.

Voulant exciter et développer en vous ces sentiments, je désire vous entretenir aujourd'hui de l'Eglise en général et de l'Eglise enseignante en particulier.

I

Quand je parle de l'Eglise, il ne s'agit nullement, vous le comprenez bien tous, du lieu où se tiennent les assemblées saintes des fidèles, du bâtiment où réside Notre-Seigneur et dans lequel nous sommes réunis en ce moment. Le mot *Eglise* désigne ici la société spirituelle fondée par Jésus-Christ.

1. Nous la définirons en disant avec le catéchisme qu'elle est la société des fidèles qui font profession d'une même foi et qui participent aux mêmes sacrements sous la conduite des pasteurs légitimes.

Je n'ai pas besoin de vous montrer que Jésus-Christ en est le fondateur. Vous savez comment il choisit d'abord douze apôtres qu'il chargea d'instruire et de convertir le monde, de gouverner l'Eglise et de transmettre leurs pouvoirs à des successeurs. Un certain nombre de disciples s'attachèrent aussi à Jésus et crurent en sa doctrine. Ils secondèrent les apôtres et formèrent le premier noyau de l'Eglise, que vint grossir la multitude des convertis du jour de la Pentecôte. La société chrétienne est établie.

Pour en faire partie, trois conditions sont requises : la foi, la réception des sacrements et la soumission aux chefs légitimes.

a) La vertu de foi est déposée dans l'âme des membres de l'Eglise qui n'ont pas encore l'usage de la raison. Elle doit se manifester par des actes dans ceux qui ont le discernement suffisant.

De plus, cette foi doit être celle exigée par l'Eglise : une foi surnaturelle et basée sur la vérité de Dieu. Il faut aussi qu'elle ait pour objet les

vérités révélées que les apôtres et leurs successeurs ont été chargés de nous enseigner. Personne n'a le droit de les modifier à sa guise, ou de choisir celles qui lui plaisent, pour rejeter les autres.

Tout chrétien qui volontairement et opiniâtrement refuse de croire l'un ou l'autre des dogmes de foi, cesse de faire partie de l'Eglise; il s'en sépare en rompant le lien qui l'unissait à elle : il devient *hérétique*. Quant à celui qui rejette toutes les vérités révélées, qui renie la foi de Jésus-Christ, l'enseignement, la doctrine de l'Eglise, après les avoir acceptés et pratiqués, il s'appelle *apostat*.

b) Une seconde condition pour faire partie de l'Eglise est de recevoir les sacrements. Le baptême au moins est nécessaire. Il est la porte par laquelle on doit passer pour entrer dans la société établie par Jésus-Christ. C'est au baptême qu'on reçoit le titre et le caractère d'enfant de Dieu et de l'Eglise. Ceux qui ne sont pas baptisés s'appellent païens ou *infidèles*. Bien que l'erreur principale des Juifs soit de ne point reconnaître la divinité de Jésus-Christ, ils sont aussi infidèles, puisqu'ils ne sont pas baptisés. Les enfants non baptisés sont également des païens; ils sont hors de l'Eglise et pour eux il n'y a point de salut.

c) Enfin on ne peut faire partie de l'Eglise sans être soumis aux pasteurs légitimement établis pour la conduire et la gouverner. Ces pasteurs légitimes sont notre Saint Père le Pape et les évêques qui lui sont unis.

Le Pape, dans la personne de S. Pierre, a reçu la charge de paître tout le troupeau, de commander aux prêtres et aux fidèles. Jésus-Christ reste le chef invisible de l'Eglise, mais à celle-ci il a donné un chef visible, S. Pierre, et tous ses successeurs. Le Pape est donc le Pontife suprême possédant tous les pouvoirs et une juridiction universelle. Il est évêque de Rome, parce que c'est dans cette ville que le premier des apôtres fixa son siège, et l'Eglise catholique s'appelle pour cela l'Eglise romaine. Mais sa puissance s'étend au monde entier; il a autorité sur toute la société chrétienne. Partout donc il doit être écouté, tous les fidèles doivent lui obéir comme à Jésus-Christ lui-même, de qui il a reçu la puissance.

Au-dessous de lui sont les évêques. A eux aussi nous devons obéissance. Ils sont les successeurs des apôtres; ils ont donc le devoir et le droit d'instruire, de diriger et de commander, et nous avons le devoir d'obéir. Pourtant je signalerai deux petites différences entre les apôtres et les évêques. Le pouvoir des premiers était illimité; ils allaient dans le monde prêcher l'Evangile et partout ils avaient juridiction; les seconds ont un pouvoir limité à un territoire appelé diocèse. Les apôtres étaient tous doués du don d'infaillibilité individuellement, cela était nécessaire à la fondation de l'Eglise; aujourd'hui les évêques sont infaillibles quand ils sont réunis en concile avec le pape, ou quand ils enseignent unanimement la même vérité.

Pour les aider dans l'accomplissement de leurs charges, le pape et les évêques ont des auxiliaires : le pape est entouré et secondé par des cardinaux; les évêques ont à leur disposition des prêtres, curés et vicaires.

Ceux qui refusent de reconnaître les pasteurs légitimes et de leur obéir, tout en gardant la foi aux vérités révélées, se séparent de l'Eglise de Jésus-Christ : ce sont des *schismatiques*.

Il arrive quelquefois que l'Eglise elle-même exclut de son sein des membres indignes. Ce sont des chrétiens qui, remplissant par ailleurs les conditions exigées pour faire partie de la société du Christ, se sont rendus coupables de fautes si énormes que l'Eglise les chasse; elle les retranche du nombre de ses enfants, les sépare, et cesse de les considérer comme siens : on les appelle *excommuniés*.

2. Vous savez maintenant, mes frères, comment vous êtes devenus membres de l'Eglise. En êtes-vous des membres vivants, animés, possédant la vie de la grâce et participant aux biens communs à toute la société? Ou bien êtes-vous des membres morts par le péché, en qui ne circule plus la sève spirituelle, la vie surnaturelle et en qui ne découlent plus les bienfaits divins? Voyez une branche d'arbre : si elle est vivante, la sève l'alimente et la fait participer à la vigueur de l'arbre; si elle est morte, elle peut rester attachée à l'arbre, elle appartient au corps de l'arbre : mais elle est comme séparée de la partie animée, de l'âme de l'arbre, elle ne profite plus de rien, elle n'a aucune part à la vie qui circule dans le tronc et les autres branches.

Voilà pourtant ce que nous devenons par le péché mortel. Nous restons du corps de l'Eglise, mais nous ne sommes plus de son âme. Or qui-conque meurt sans être de l'âme de l'Eglise ne sera pas sauvé, et c'est le cas de dire : « Hors de l'Eglise il n'y a pas de salut. » Si donc nous sommes tombés dans le péché, hâtons-nous de nous en relever, de rentrer en grâce avec Dieu, de retrouver la vie surnaturelle et de redevenir ainsi des enfants vivants de l'Eglise, de futurs élus du ciel.

Les notions que je viens de vous donner sur l'Eglise en général vous ont déjà fait comprendre quelle est sa constitution. Celle-ci est ce qu'elle fut toujours et ce qu'elle sera jusqu'à la fin du monde. Au sommet le Pape, S. Pierre et ses successeurs, chef suprême; au dessous les autres apôtres, puis leurs successeurs les évêques, qui, aidés par des auxiliaires, administrent et gouvernent les différentes parties du monde; enfin les simples fidèles qui forment la masse du troupeau et constituent l'Eglise enseignée, celle qui reçoit la doctrine de Jésus-Christ dont le pape et les évêques ont le dépôt. Ces derniers, chargés de nous instruire et de nous communiquer les enseignements divins, sont désignés sous le nom d'Eglise enseignante. C'est d'elle qu'il me reste à vous dire quelques mots.

II

C'est de Jésus-Christ que l'Eglise a reçu le pouvoir d'enseigner. Il le confia à S. Pierre et aux apôtres et, en leur personne, au Pape successeur de S. Pierre et aux évêques successeurs des apôtres. N'est-ce pas à eux qu'il a donné cet ordre : « Allez, enseignez toutes les nations... Apprenez-leur à garder ce que je vous ai confié... Celui qui vous écoute m'écoute. » (Matt., xxviii, 19 ; Luc, x, 16). N'est-ce point à S. Pierre en particulier qu'il a dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » (Jo., xxi, 15). Comme s'il disait : « Enseigne et fais vivre de la vérité tout mon troupeau, l'Eglise entière. »

Or, ce pouvoir d'enseigner devait durer jusqu'à la fin des siècles. Il s'est donc transmis au Pape et aux évêques. Ceux-ci continuent d'être les maîtres de l'enseignement, les seuls juges de la doctrine ; à eux de l'expliquer et de la préserver de toute erreur.

Ici une question nous vient naturellement à l'esprit : Sommes-nous bien sûrs que l'Eglise conserve la vraie doctrine ? En nous enseignant, ne peut-elle pas se tromper et nous conduire dans un faux chemin ?

Rassurons-nous, mes frères. Le bon Dieu qui est infiniment sage ne pouvait permettre que l'homme fût exposé à cette incertitude. En chargeant l'Eglise de nous donner la vérité, il l'a dotée du beau privilège de l'infailibilité : ainsi sont garanties l'intégrité et l'exactitude de son enseignement.

Cette prérogative consiste dans une assistance divine qui d'une part préserve l'Eglise de toute erreur, et d'autre part lui permet de formuler d'une façon absolument certaine des décisions dogmatiques ou morales, obligatoires pour tous les chrétiens. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Matt., xxviii, 20).

En qui réside ce magnifique privilège ?

a) Il appartient d'abord personnellement au *Souverain Pontife*. Cela résulte des promesses spéciales qui ont été faites à S. Pierre et, dans sa personne, à ses successeurs. « Tu es Pierre, dit un jour Jésus au chef des apôtres, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » (Matt., xvi, 18). Or l'une des principales puissances de l'enfer, c'est l'erreur. Il est donc impossible qu'elle enlace dans ses filets Pierre ou son successeur. Vaine serait alors la promesse de Jésus : l'enfer aurait triomphé de l'Eglise en faisant pénétrer dans son chef le poison de l'hérésie qui infecterait tout le corps.

« Pierre, pais mes agneaux, pais mes brebis, » disait encore le Sauveur au chef des apôtres en lui conférant la houlette de pasteur. (Jo., xxi, 15). Après avoir donné cette sublime mission au Pasteur suprême, permettrait-il que celui-ci nous conduise dans les déserts arides et desséchés du mensonge, au lieu des gras pâturages de la vérité ?

Où serait donc la bonté de Jésus, sa sagesse, sa puissance et l'efficacité de sa prière ? Car il a dit :

« Simon, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point : quand tu seras converti, affermis tes frères. » (Luc, xxii, 32). Elle est donc solide, immuable et indestructible la foi de Pierre : elle ressemble au rocher qui se dresse au milieu d'une mer orageuse.

N'allez pas croire cependant que le Pape est infailliable à propos de tout. Il jouit de ce privilège seulement quand il parle, comme on dit, *ex cathedra*, c'est-à-dire lorsque remplissant sa charge de pasteur et de docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, il formule pour toute l'Eglise une décision concernant la foi ou les mœurs.

b) L'infailibilité appartient aussi à l'*Eglise enseignante en général*. Ce privilège n'est pas donné à chaque évêque personnellement, mais au corps des évêques ayant à leur tête le Souverain Pontife. D'où il suit que la totalité des évêques ne peut jamais se tromper en matière de foi. L'Eglise, même dispersée, est donc infailliable quand elle se trouve enseignant d'un commun accord et en union avec le Souverain Pontife une question de foi ou de morale. En effet, Jésus-Christ a promis d'être avec son Eglise non pas seulement quand elle serait réunie, mais « tous les jours », même à l'état de dispersion.

Si l'Eglise même dispersée jouit du privilège de l'infailibilité, à plus forte raison en jouit-elle quand elle est réunie en *concile général* et qu'elle décide que telle vérité est révélée et doit être crue ou pratiquée.

« On donne le nom de concile aux grandes assemblées de l'Eglise enseignante. Le concile est appelé *général* ou *oecuménique*, quand il représente l'Eglise universelle, que tous les évêques y ont été convoqués, et qu'il se tient sous l'autorité et avec la sanction du Pape ; *national* quand il réunit les évêques d'une nation sous la présidence d'un délégué du Pape ; *provincial*, quand il se compose des évêques d'une province ecclésiastique, sous la présidence d'un Patriarche, d'un Métropolitain ou archevêque ¹. »

Les décisions d'un concile général comme celles de l'Eglise universelle forment des articles de foi qui doivent être crus fermement. En refusant de les accepter ou de les croire, on se rendrait hérétique. Toutefois, comme pour l'infailibilité du Pape, ces décisions doivent avoir pour objet ce qui regarde la foi ou les mœurs, c'est-à-dire des vérités qu'il faut croire ou des choses qu'il faut pratiquer.

* * *

C'est une page de catéchisme que je viens de placer sous vos yeux. Vous ne me le reprocherez pas, mes frères ; car en cette fête des Saints Apôtres il était opportun de rappeler ces notions élémentaires.

Mais après vous avoir éclairés, je veux conclure par deux résolutions pratiques qui découlent de cette petite instruction.

¹ Mgr Cauly, *Catéchisme expliqué*, p. 85.

1^o D'abord, ayons pour l'Eglise enseignante, pour nos supérieurs spirituels, de l'affection et de la reconnaissance. « Les premiers chrétiens aimaient leurs chefs hiérarchiques. De quelle respectueuse reconnaissance ils environnaient S. Pierre, les apôtres et les prêtres qui leur apportaient la grâce ! Fils et héritiers de ces chrétiens primitifs, aimons le Souverain Pontife, les évêques, les prêtres. Prions beaucoup pour eux. De cette union naîtra la force et nous réaliserons le vœu de Notre-Seigneur : un seul troupeau sous un seul pasteur. »

2^o Nous devons ensuite obéir à l'Eglise. Jésus-Christ a dit à ses apôtres et à leurs successeurs : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. » (Luc, x, 16). En obéissant aux pasteurs de l'Eglise, le chrétien est donc sûr de ne pas se tromper ; c'est à Jésus-Christ qu'il obéit. S'il venait au contraire à mépriser les enseignements de l'Eglise, il devrait redouter les jugements de Jésus-Christ lui-même. Heureux celui qui sur la terre aura toujours écouté les chefs de l'Eglise militante : il sera un jour membre de l'Eglise triomphante au ciel. Ainsi soit-il !

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LES DIMANCHES APRÈS LA PENTECOTE

6^e Dimanche

LA PROVIDENCE

Beaucoup d'hommes se plaignent de la Providence : c'est une grave injustice. Disons plutôt : *1^o ce n'est pas la Providence qui manque aux hommes ; mais 2^o ce sont les hommes qui manquent à la Providence.*

I. — La Providence ne manque pas aux hommes

Vous en avez la preuve dans l'évangile de ce jour. Considérez N.-S. J.-C.

1^o Il a *compassion de nos misères* ; il s'écrie : « *Misereor super turbam.* » Assurément Dieu qui a créé les hommes ne peut rester indifférent à leur égard : rien de ce qui les touche ne lui est étranger.

2^o Il est *attentif à nos besoins*. Il sait que la foule est dans le désert, qu'elle le suit depuis trois jours, qu'elle n'a pas de quoi manger. Il ne veut pas la renvoyer à jeun, il prévoit que plusieurs tomberaient en défaillance le long du chemin. Ainsi rien n'échappe à la divine Providence : si elle sait ce qui est nécessaire au brin d'herbe et à l'oiseau, elle sait aussi ce qui est nécessaire aux hommes.

3^o Il est *prompt à nous secourir*. A peine a-t-il vu la foule dans le besoin qu'il s'empresse d'y porter remède : il ne recule pas pour cela devant un grand miracle. Il multiplie quelques pains et nourrit quatre mille personnes environ. Ainsi la Providence n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en elle.

II. — Les hommes manquent à la Providence

Ecoutez les hommes qui se plaignent de la Providence ! Ils s'en plaignent à cause de :

1^o LEUR PARESSE. Ils ne gagnent rien, ils perdent ce qu'ils ont, et ils accusent la Providence. Qu'ils travaillent ! Dieu bénira leurs travaux. Nos pères disaient avec raison : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

2^o LEUR INCONDUITE. Ce qu'ils gagnent, ils le dépensent à entretenir de honteuses passions, et ils accusent la Providence. Qu'ils se conduisent bien ! Dieu ne s'est pas chargé de récompenser leurs vices par des bienfaits.

3^o LEUR AVIDITÉ. Ils travaillent pour avoir quelque bien. Ont-ils quelque bien ? Ils veulent la fortune. Ont-ils la fortune ? Ils veulent encore davantage : et ils murmurent contre la Providence. Qu'ils sachent modérer leur appétit des biens de la terre ! Dieu n'est pas au service des avares ; il les condamne, au contraire, et les punit.

Conclusion

Ayons la plus grande confiance en la divine Providence. Nous pouvons être trompés par nos meilleurs amis, ou du moins ceux que nous regardions comme tels : jamais Dieu ne nous trompera. Nous sommes sûrs de ses grâces en ce monde ; puissions-nous mériter sa gloire dans l'autre !

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXX

4^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Mes frères,

Le temps qui s'écoule de la Pentecôte à l'Avent représente le pèlerinage des enfants de Dieu, des chrétiens en marche vers l'éternelle patrie. Ce pèlerinage, vous le savez, est traversé de tant de peines, de tant de difficultés, de tant de luttes, qu'à juste titre cette terre est appelée une *vallée de larmes*. Mais nos peines et nos misères sont adoucies par l'espoir assuré du repos éternel et de la victoire définitive au ciel. Oui, un jour viendra où nous serons amplement dédommagés de tout ce que nous aurons souffert ici-bas. Cette espérance remplit nos cœurs de joie, de force, de générosité. Ayons donc confiance en Dieu ; mettons en lui tout notre espoir ; voilà ce que nous disent les textes de la messe du 4^e Dimanche après la Pentecôte.

Méditons avec foi et piété ces textes si touchants, et nous sentirons grandir notre confiance en Dieu.

I

1. Tout, dans la liturgie de ce jour, nous prêche cette confiance. Ainsi, au bréviaire, l'Eglise fait lire à ses prêtres le récit du triomphe de David sur Goliath, symbole du triomphe et de la victoire que J.-C. doit remporter sur les ennemis de son

nom. Sous l'impression des sentiments que son cœur d'Épouse a ressentis en lisant ce récit, elle emprunte dans l'*Introït* les paroles par lesquelles David exprime sa confiance enthousiaste en Dieu, sa parfaite assurance au milieu des angoisses et des persécutions dont il est entouré. Se sentant protégé par Dieu, il ne craint rien, même dans les plus grands dangers :

« *Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; que craindrais-je ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie ; devant qui tremblerais-je ? Mes ennemis qui me persécutent ont été eux-mêmes affaiblis et sont tombés. Ps. Si une armée se dresse contre moi, mon cœur ne craindra pas.* » (Ps., xxvi, 1-3).

Ces paroles pleines de virile consolation et d'énergique espérance doivent nous inspirer une force extraordinaire et une confiance invincible. Le Seigneur est la lumière qui nous éclaire, nous donne la connaissance de la sagesse, nous réjouit, nous console ; il est comme le soleil dont l'apparition provoque la vie et la joie ; laissons-nous guider entièrement par cette lumière, et nous sommes sûrs de ne pas nous égarer, et d'arriver ainsi à l'éternelle lumière. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ.* (Jo., viii, 12).

Le Seigneur, et lui seul, est notre salut. Dans nos angoisses, dans nos épreuves, dans nos tribulations, dans les dangers qui nous menacent, à qui devons-nous faire appel et demander du secours ? Est-ce aux hommes ? Mais j'entends le Saint-Esprit nous dire ces paroles, bien propres à nous faire réfléchir : « *Nolite confidere in principibus, in filiis hominum in quibus non est salus.* » (Ps. cxlv, 2, 3). C'est à Dieu seul qu'il faut s'adresser ; c'est vers lui seulement qu'il faut tourner nos regards, et c'est de lui seul qu'il faut attendre le secours dont nous avons besoin. Avec Dieu, nous pourrions défier nos ennemis, déjouer leurs ruses, échapper à leurs embûches et remporter la victoire ; nous pourrions marcher d'un pas assuré dans le chemin qui conduit à l'éternel séjour. Disons donc avec l'auteur de l'*Imitation* : « C'est en vous, Seigneur mon Dieu, que je mets toute mon espérance et mon refuge ; c'est dans votre sein que je dépose toutes mes afflictions et toutes mes angoisses, car je ne trouve que faiblesse et inconstance dans tout ce que je vois hors de vous. Il n'est point d'amis qui puissent me servir, point de protecteurs qui me soutiennent, ni de sages qui m'éclairent, ni de livres qui me consolent, ni de trésors qui me délivrent, ni de retraite qui me mette en sûreté, si vous-même ne m'assistez, si vous ne me secourez, si vous ne me fortifiez, si vous ne me consolez, si vous ne m'instruisez, si vous ne me gardez. » (Liv. III, ch. LIX, 3).

2. Dans l'*Introït* l'Eglise nous fait parler à Dieu avec un accent presque guerrier ; mais dans la *Collecte*, elle prend pour ainsi dire un ton moins belliqueux, plus humble, plus calme, plus tranquille. Elle ne veut pas que ses enfants deviennent

trop présomptueux, se précipitent dans les dangers ou les provoquent avec une folle témérité. Connaissant la faiblesse humaine, elle demande que les luttes nous soient épargnées et que nous jouissions avec elle d'une paix relative : « *Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que les événements de ce monde soient dirigés pour nous dans la paix sous votre conduite, et que votre Eglise goûte la joie dans une tranquille dévotion.* »

Ne vous étonnez pas, m. f., si l'Eglise demande souvent, dans les mystères sacrés, la paix au dedans et au dehors ; car, si l'ordre temporel est agité par les secousses politiques, si le monde est bouleversé par la tempête, le vaisseau de l'Eglise n'en continuera pas moins sa marche régulière et majestueuse ; mais il sentira l'agitation des flots, cette commotion se répercutera dans le cœur des passagers, et les hommes préoccupés des dangers du siècle auront l'âme ouverte à toutes les inquiétudes. La crainte des maux présents affaiblira en eux la crainte des maux à venir, et, dans la nécessité de se précautionner au dehors, ils oublieront peut-être le soin de sauvegarder leurs âmes pour la vie éternelle ; tandis que le repos de la société permet de goûter le calme de la religion et le laisse arriver jusqu'à l'âme pour y établir la paix avec Dieu et avec les hommes. Aussi le chrétien soupire sans cesse après la tranquillité de l'ordre pour n'être pas détourné de Dieu et de ses devoirs ; et bien que les intérêts d'ici-bas ne soient que secondaires pour lui, il les demande à Dieu d'une manière si pure qu'il se montre le plus vraiment dévoué au bonheur de sa patrie terrestre, tout en ne paraissant occupé que d'une patrie meilleure¹.

3. L'*Épître*, empruntée au chap. viii (18-23) de la lettre de S. Paul aux Romains, traite du grave problème de la souffrance. Elle nous rappelle que le bonheur n'est pas en ce monde, et que les misères de cette vie, sans lesquelles nous ne pouvons obtenir notre glorification future, ne sont que peu de chose si on les compare à cette gloire. « Je pèse ce que je souffre avec ce que j'espère, dit S. Augustin, et je trouve le poids de mes souffrances infiniment plus léger que le poids de gloire qu'elles procurent. » Les souffrances sont transitoires, la gloire future est éternelle.

Mais cette gloire existe-t-elle ? Oui, dit l'Apôtre, elle sera manifestée en nous. Il se fait ensuite l'interprète de la nature et indique comment dans le livre de la création notre avenir est écrit.

Tous les êtres de la création, dit-il, animés ou inanimés, attendent la manifestation de la gloire et du bonheur qui sont réservés aux enfants de Dieu. Pourquoi cette attente ? Parce qu'ils sont soumis à l'imperfection, à la corruption, à la décadence, à la souffrance, à la mort².

¹ Le Souverain Pontife Pie X, glorieusement régnant, a donné un beau commentaire de cette oraison dans le discours prononcé au Consistoire secret du 25 mai dernier : *Amt.*, p. 586.

² « Il s'élève un sanglot universel, — aussi loin que brillent les étoiles silencieuses, — à travers toutes les veines de la nature ; — la créature dans l'angoisse de l'amour — lutte et soupire après la lumière, — elle languit dans sa soif ardente. » (Fred. Schlegel). *

D'où vient la cause de tant de souffrances ? De la malédiction portée par Dieu contre le premier homme après sa faute. Cette malédiction s'est étendue sur la nature toute entière, mais elle ne sera ni absolue, ni perpétuelle. Un jour viendra où la créature sera délivrée de cet asservissement à la corruption et participera à la glorieuse liberté des enfants de Dieu. « Lorsque chez les hommes, dit S. Jean Chrysostome, un fils doit paraître dans l'éclat d'une dignité nouvelle, on revêt en son honneur les serviteurs eux-mêmes d'une robe plus brillante ; ainsi Dieu revêtira d'incorruption toute créature au jour de la délivrance et de la gloire de ses fils. » Si donc tous les êtres créés, qui ne sont que des serviteurs de l'homme, désirent si ardemment la gloire éternelle, combien l'homme, créature raisonnable, ne doit-il pas la désirer ! Si des êtres infimes et aveugles font tant d'efforts pour atteindre leur perfection, combien coupable est le roi de la création, quand il néglige ce soin ! Serons-nous toujours plus insensibles à notre propre bien que ne le sont au leur les créatures matérielles ? Attendons avec confiance la disparition de ces infirmités qui affligent notre pauvre corps, et la transfiguration qui aura lieu au ciel et qui nous renouvellera tout entiers, pour l'âme et le corps.

4. Le *Graduel* (Ps. LXXVIII, 9-40) et le *verset alleluatique* (Ps. IX) se relient parfaitement avec l'Introït et l'Evangile : « O Dieu, soyez miséricordieux pour nos péchés, aidez-nous, délivrez-nous, faites éclater votre puissance. » C'est toujours la voix du chrétien qui s'adresse à Dieu pour implorer le pardon de ses fautes, solliciter ensuite sa puissante intervention pour la manifestation de sa gloire, et cela parce qu'il est le refuge des pauvres dans leur misère et leur tribulation. — Quelle corrélation y a-t-il entre la prière par laquelle nous demandons à Dieu le pardon de nos péchés, et ce blasphème que les impies lanceraient contre Dieu si nous n'étions pas exaucés ? D'autre part, comment les hommes peuvent-ils savoir que nos péchés nous sont remis, alors que cette œuvre de miséricorde n'a d'autre témoin que Dieu, ses anges et nous-mêmes ? — Nous devons nous rappeler que dans l'antiquité on ne jugeait de la justice des hommes que par les prospérités ou les bénédictions terrestres dont Dieu les comblait, et qu'on regardait comme un pécheur tout homme qui était dans l'affliction.

II

1. L'Evangile est le récit de la pêche miraculeuse sur le lac de Génésareth. Après avoir montré dans l'épître que les souffrances endurées par amour pour Dieu sont une source de bénédictions, l'Eglise fait ressortir dans cet évangile que le travail entrepris pour Dieu est toujours béni. Or le travail et la souffrance constituent en grande partie l'ensemble de la vie du chrétien. Ayons donc confiance en Dieu ; il est notre aide, notre salut. L'Evangile met en relief cette confiance.

Voyez en effet cette foule empressée, indiscrete même, qui se presse autour de Jésus, portant des

malades et des infirmes, mais désireuse d'entendre les paroles de vie qui tombent de ses lèvres. Voyez Jésus montant dans la barque de Simon et s'y asseyant. Quelle gracieuse scène ! Tandis que les flots azurés caressaient la chaire mouvante d'où parlait le divin prédicateur, debout sur la grève ou suspendus aux noirs rochers de basalte qui avançaient dans le lac, de nombreux auditeurs écoutaient avec un indicible ravissement.

Après avoir prêché le royaume de Dieu, Jésus ordonne à Simon de jeter le filet. Et l'apôtre répond : « Maître, pendant la nuit, nous avons travaillé sans rien prendre ; mais sur votre parole, je jetterai le filet. » Oh ! m. f., comme ces derniers mots expriment bien la confiance, la vaillance et l'obéissance de S. Pierre ! Que ne fera-t-il pas pour plaire à Jésus, à son bon Maître ! Bel exemple que nous devons suivre et qui doit nous déterminer à travailler, malgré les insuccès apparents.

Voyez aussi comme cette admirable confiance est récompensée : c'est une telle capture de poissons que les apôtres sont obligés d'appeler leurs compagnons à l'aide.

A la vue d'un si grand miracle, Simon tombe à genoux, effrayé, bouleversé, et avec l'accent de l'humilité la plus profonde, il s'écrie : « Seigneur, éloignez-vous de moi parce que je suis un homme pécheur ! » Mais Jésus lui répond : « Ne crains rien. Pourquoi craindre ? Je suis le Dieu de bonté, le Dieu fait homme, aie confiance en moi comme j'ai confiance en toi, puisque désormais tu seras pêcheur d'hommes. » Sur ces paroles, ils quittent tout, lui et ses compagnons, et suivent Jésus.

M. f., mettez en Dieu toute votre confiance et toute votre espérance ; ne vous laissez point arrêter par les difficultés, par les efforts vains et stériles.

« Quelque chose que j'entreprenne, dit S. Bernard, de quelque côté que je me tourne, quoi que je souffre ou que je désire, Seigneur, vous êtes toute mon espérance. C'est par cette espérance que je tiens compte de toutes vos promesses ; elle est le fondement de mon attente. Mette qui veut son espérance dans les richesses, dans la science, dans la sagesse ; pour moi je ne demanderai que de vous le pain de chaque jour, plein de confiance en ces paroles que vous avez dites et sur lesquelles je me repose entièrement : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront accordées par surcroît. Si on me fait la guerre, si le monde exerce contre moi sa fureur, si l'ennemi qui est la méchanceté même, frémit de rage contre moi, je mettrai mon espérance en vous ! » Puissiez-vous être remplis de ces sentiments !

2. L'*Offertoire* est composé d'une partie des versets 4 et 5 du Ps. LII. Il répète sous une autre forme la prière de l'Introït. Il demande en effet la lumière de la foi pour nous, afin que nous menions une vie vraiment chrétienne, que nous répondions à notre vocation, que nous trouvions la vraie route, que nous sachions découvrir les embûches et les

obstacles que l'ennemi pourrait semer sous nos pas, nous amenant ainsi à des chutes honteuses et qui feraient tourner en dérision la bonté et la puissance de Dieu.

3. Pour arriver à cette fidélité que nous devons à Notre-Seigneur, il faut que nos volontés trop rebelles et trop portées au mal soient domptées et changées. Dans la *Secrète*, nous demandons à Dieu de vouloir bien forcer nos volontés de s'attacher à lui : « *Nous vous en supplions, Seigneur, laissez-vous apaiser en recevant nos offrandes, et, dans votre bonté, forcez nos volontés même rebelles à se soumettre à vous.* »

Laissez-vous prendre dans les filets de J.-C. et de l'Evangile qui font passer à la lumière ceux qu'ils tirent du fond de l'abîme, et transportent de la terre au ciel ceux qui s'agitent dans la fange.

« Persévérez dans ces bienheureux filets qui vous ont mis à couvert des périls de cette mer orageuse, et gardez-vous d'imiter ceux qui, par les différentes ouvertures qu'ils ont cherché dans leur inquiétude à faire aux rets salutaires qui les enserraient, n'ont travaillé qu'à se procurer une liberté plus déplorable que le plus honteux esclavage. » (Bossuet).

4. Mais au moment où la sainte Eucharistie nous incorpore la force de Dieu contre nos forces mauvaises, où notre foi et notre confiance sont exaucées, nous chantons dans l'antienne de la *Communión* : « *Le Seigneur est mon appui, mon refuge, mon libérateur, mon Dieu, et mon soutien.* »

5. Enfin l'Eglise renouvelle dans la *Postcommunión* sa prière pour obtenir l'efficacité de la grâce : « *Seigneur, que la réception de vos mystères nous purifie et nous protège.* » Pourquoi cette insistance ? Certes, ce n'est pas une marque de défiance à l'égard du divin Sauveur, de sa bonté, et de sa puissance ; mais nous avons raison de nous défier de notre peu de constance et d'énergie. Nous sommes si faibles, si versatiles, qu'il est de notre devoir de presser Dieu de veiller sans cesse sur nous et de nous protéger constamment.

* * *

O Jésus, Sauveur du monde, nous allons à vous de tout notre cœur. Nous y sommes engagés et par le besoin que nous avons de votre assistance divine, et par le plaisir et l'avantage qu'il y a de s'attacher à un maître aussi bon et aussi puissant que vous. Donnez-nous une confiance inébranlable qui prenne tous les jours de nouveaux accroissements à la vue de vos miséricordes. Par-dessus tout, ô mon Dieu, rompez les liens qui nous tiennent à la terre. Montrez-nous les vanités du siècle dans leur véritable jour ; tournez nos cœurs vers l'objet pour lequel vous les avez faits ; détachez-nous de tout ce qui finit, afin que nous n'aimions uniquement que vous, ô mon Dieu, vous qui ne finissez jamais et qui nous avez promis de nous rendre participants de votre éternelle félicité. Ainsi soit-il.

XXXI

5^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Mes frères,

« Dieu nous aime, » voilà ce que nous disent hautement les textes des messes dominicales précédentes. « Nous devons aimer Dieu, l'aimer en tout et par-dessus tout, l'aimer en aimant notre prochain, » voilà ce à quoi nous invite la liturgie dans la messe d'aujourd'hui. Écoutons cette grande voix de notre mère la Sainte Eglise. Répondons à son appel en ouvrant notre cœur à cet amour surnaturel de Dieu et des hommes qu'elle sollicite pour nous, car il est le plus grand et le plus précieux de tous les dons.

I

1. L'*Introït* est tiré d'une partie des versets 7 et 9 du Ps. xxvi, composé par David à l'occasion de son couronnement à Hébron : « *Seigneur, exaucez ma voix qui a crié vers vous ; soyez mon aide, ne m'abandonnez pas et ne me méprisez pas, ô Dieu mon Sauveur !* Ps. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, que craindrai-je ?* »

C'est la confiance en Dieu et le désir de son secours qui inspire cette supplication. Secours nécessaire pour accomplir les obligations morales qui vont nous être marquées dans l'épître et l'évangile de ce jour. Sans Dieu, nous sommes réduits à l'impuissance ; il est donc urgent de nous adresser à lui, de le prier de ne pas nous délaisser. Voyez ce qui arrive à l'orgueilleux qui croit pouvoir se passer de Dieu et s'en flatte, à l'indifférent qui l'oublie et ne fait pas attention à lui : ils ne font aucun progrès dans la vie spirituelle ; ils ont des apparences de vie, mais ils sont morts ; ils paraissent avoir une certaine tenue à peu près convenable, mais ils ressemblent à ces pharisiens dont la conduite sera condamnée par Jésus-Christ.

Demandez à Dieu, demandez-lui avec instance de ne pas vous abandonner, de ne pas vous laisser périr. Il aurait peut-être de nombreux motifs de vous dédaigner, vous qui l'abandonnez si souvent, vous qui rompez avec lui par votre vie peu surnaturelle ! Il ne le fera pas si vous allez à lui avec confiance, si vous lui adressez une supplication humble, animée de bonne volonté et de générosité. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.*

Allez à lui, il vous éclairera dans vos doutes, dans vos difficultés ! Allez à lui, il vous soutiendra dans vos épreuves, dans vos combats et dans vos luttes ! Allez à lui avec cet amour que l'Eglise nous fait demander dans la *Collecte* :

2. « *O Dieu, qui avez préparé à ceux qui vous aiment, des biens invisibles ; imprimez dans nos cœurs le désir de votre amour, pour que, vous aimant en toutes choses et par-dessus toutes choses, nous puissions obtenir les biens que vous nous avez promis et qui surpassent tout désir.* »

Quels sont ces biens invisibles ? L'apôtre S. Paul nous dit : « L'œil de l'homme n'a jamais vu, l'oreille

n'a jamais entendu, son cœur ne pourra jamais comprendre le bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » Et Bossuet : « Le ciel, c'est un *ah* ! d'admiration qui durera autant que l'éternité. »

Cette vision de Dieu face à face, cette gloire et cette joie éternelles, ce merveilleux ravissement du cœur et de la volonté, cette extase de toutes nos facultés agrandies, ces récompenses enfin promises aux élus, surpassent infiniment toutes les attentes, tous les désirs, toutes les capacités, toutes les conceptions les plus hardies de notre nature. Or, ces ineffables promesses, ces biens incommensurables qui nous attendent, lorsque nous les considérons aux lumières de la foi, excitent nos désirs et nous font entendre et comprendre à quel point Dieu nous aime et nous demande de l'aimer en retour.

Nous voulons être heureux, et au fond nous ne voulons que cela. Or, voici que Dieu a satisfait nos aspirations au-delà de toute mesure. Il nous promet un bonheur, non seulement pur de tout alliage, exempt de toute peine et à l'abri de toute souffrance, mais un bonheur qui dépasse tout ce que nous pourrions jamais concevoir en ce monde.

Les promesses de Dieu, le bonheur infini auquel il nous destine, les aspirations qu'il a mises dans nos cœurs, nos souffrances, nos déceptions, nos tristesses : autant de voix qui nous redisent l'amour de Dieu et nous invitent à l'aimer. Avec Bossuet, nous pouvons conclure : « Il n'y a mystère du christianisme, il n'y a article dans le Symbole, il n'y a demande dans l'Oraison dominicale, il n'y a mot ni syllabe dans l'Evangile, » ajoutons : il n'y a atome dans l'univers, il n'y a être créé, il n'y a fibre dans le cœur de l'homme, « qui ne nous crie qu'il faut aimer Dieu ¹. » Mais nous devons l'aimer en tout et par-dessus tout. « Il n'y a, dit S. Augustin, aucun moment de notre vie où nous ne devions aimer Dieu, lui rapporter par amour nos désirs, nos paroles, nos actes, et lui être inviolablement attachés, dans la pauvreté et le dénuement, comme dans la richesse et l'abondance, dans la maladie et la santé, en toute situation et en tout temps. »

Demandons à Dieu cet amour généreux, cet amour surnaturel, ce véritable amour, afin que nous aimions Dieu comme il veut et doit être aimé. Répandez, ô mon Dieu, votre charité dans nos cœurs, gravez-y si profondément cette vertu qu'après vous être restés attachés jusqu'au dernier moment de notre vie, nous mériterions de vous posséder et de vous aimer toute l'éternité !

3. Dans l'*Epître*, empruntée à l'apôtre S. Pierre (I Pét., III, 8-13), l'Eglise nous donne l'enseignement pratique de l'amour de Dieu qui méritera seul l'éternelle récompense.

Cet amour se manifeste par l'union, la charité, la concorde avec le prochain.

« *Soyez tous unis dans la prière.* » Le chef des apôtres donne des conseils communs à tous les chrétiens. Soyez tous dans une parfaite union.

L'Eglise a ajouté ces mots, qui ne se trouvent pas dans le texte sacré : *dans la prière*, afin de faire comprendre à ses enfants que s'il y a division entre eux, Dieu ne les exaucera pas.

S. Pierre insiste ensuite sur la nécessité de la charité fraternelle, qui produit l'union parfaite. Cette charité doit être *compatissante*, s'appliquant à secourir les nécessiteux et à consoler les affligés ; *fraternelle*, puisque nous sommes frères en Jésus-Christ ; *miséricordieuse*, pour pardonner ; *modeste et humble*, éloignée de tout orgueil qui blesse toujours le prochain, tandis que la modestie et l'humilité gagnent tous les cœurs ; une charité enfin qui s'interdit les repréailles et ne rend point le mal pour le mal, et met en pratique la doctrine du divin Maître, *en bénissant ceux qui nous maudissent*.

Un vrai chrétien ne doit pas connaître la vengeance ; il irait contre les maximes du Sauveur en l'exerçant en actions ou en paroles. La conduite des vrais disciples du Christ est de rendre le bien pour le mal, de souffrir en bénissant ceux qui les persécutent. L'amour des ennemis est le fond du christianisme. N'est-ce pas en cela que se résument les paroles et les exemples du Sauveur ? Et si nous espérons fermement avoir part aux bénédictions dont Jésus-Christ est l'héritier, il nous deviendra facile d'excuser comme lui les fautes et les défauts des autres, nous abaissant même au-dessous de nos inférieurs, loin de nous prévaloir de nos avantages, à la condition que de cette humilité ne résulte aucun désordre.

L'Apôtre appuie son enseignement sur le texte du Ps. xxxiii : « *Celui qui désire une vie remplie de joie et de bonheur* — il s'agit de la vie future — *doit garder sa langue du mal,* » s'interdire tout discours méchant, offensant, blessant, injurieux ; le mensonge, la calomnie, la médisance. « *Il doit éviter le mal et faire le bien, rechercher la paix et en poursuivre la possession.* » La paix dont il est question ici peut s'entendre du bon accord de l'homme avec Dieu, ou avec le prochain, ou avec lui-même. En récompense de ses efforts, Dieu *a les yeux sur le juste*, il le regarde avec bienveillance, il a pour lui un visage doux et paternel qui remplit l'âme d'une sainte joie et calme tous les troubles de sa conscience. Pour ceux qui font le mal, il a un autre visage, un visage irrité, il les tourmente par les remords, en attendant qu'il les punisse par les flammes de l'enfer, s'ils ne veulent pas se convertir.

Celui qui est dans l'amitié de Dieu, ajoute l'Apôtre, *n'a rien à craindre des hommes*. Et si vous souffrez pour Dieu, pour la religion, pour la justice, regardez-vous comme bienheureux. « Ne craignez point les menaces de vos ennemis ; ne vous épouvantez point, mais rendez gloire à la sainteté du Seigneur. » Telles doivent être vos dispositions. Soutenus par la foi, ne craignez pas les hommes, ne craignez que Dieu, et encore non pas d'une crainte servile, mais d'une crainte filiale et tempérée par l'amour.

¹ Premier sermon pour la Pentecôte.

Ah ! mes frères, si tous ces préceptes de l'Apôtre étaient mis en pratique, ce serait le paradis sur la terre. Puisse-t-il en être ainsi !

4. Pour arriver à cet idéal, à cette perfection, il nous faut le secours divin. Cet appui précieux, nous le sollicitons dans le *Graduel* (Ps. LXXXIII, 9-10) : « O Dieu, notre protecteur, regardez-nous et jetez les yeux sur vos serviteurs. Seigneur, Dieu des vertus, exaucez les prières de vos serviteurs. » Ainsi soutenus et protégés par Dieu, nous vaincrons nos ennemis, nous marcherons triomphalement dans la voie de la charité, nous tressaillerons d'allégresse : telle est la pensée et le désir de l'Eglise dans le *verset alleluiaïque*. (Ps. xx).

II

1. Celui qui aime Dieu doit aimer son frère. Telle est la leçon qui ressort de l'Evangile de ce dimanche.

a) Le Sauveur recommande d'abord aux apôtres de pratiquer la justice mieux que les scribes et les pharisiens. Quelle est donc cette justice à laquelle le royaume des cieux ne saurait appartenir ? C'était une justice insuffisante, toute de surface, purement extérieure, méticuleuse à l'excès sur des points de minime importance et nulle sur les devoirs essentiels, inspirée par l'hypocrisie dans le but unique de capter l'estime des hommes.

Rappelez-vous les invectives du Sauveur contre ces « hypocrites » qui payaient scrupuleusement la dime de la menthe, de l'aneth et du cumin, et négligeaient sans sourciller les prescriptions les plus graves de la Loi ; contre ces aveugles, conducteurs d'aveugles, filtrant le moucheron et avalant le chameau ; contre ces amateurs de pureté légale, qui n'étaient au fond que des « sépulchres blanchis » remplis intérieurement d'ignominie ; contre ces « serpents, cette race de vipères » qui prênaient la Loi et ne la pratiquaient pas. Tout autre doit être la justice du chrétien : véritable et réelle, réglant les puissances intérieures de l'âme ; intégrale, s'appliquant à remplir consciencieusement ses devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même.

b) Pour bien faire saisir sa pensée, le Sauveur rappelle ensuite le commandement qui interdit l'homicide, la colère, les paroles injurieuses, la haine, la vengeance.

L'homicide était défendu par la loi juive et puni de mort par les *juges*. Par « juges » ou « jugement » il faut entendre les juges et le tribunal de première instance, établis dans toutes les villes de province. Ces tribunaux composés de sept membres seulement, suivant l'historien Josèphe, de vingt-trois, selon les rabbins, connaissaient des causes même graves, quand elles n'avaient rien d'extraordinaire, y compris les meurtres ; ils étaient autorisés par conséquent et même obligés à porter, à l'occasion, des peines capitales, par une législation qui déclare tout homicide digne de mort¹.

Notre-Seigneur défend la colère, parce qu'elle est le premier pas vers l'homicide. Il défend les paroles méprisantes, par exemple cette expression : « *Raca*, tête vide, sans cervelle, homme de rien », une des aménités familières aux Juifs dans leurs nombreuses querelles. Ces paroles sont punies par le *Sanhédrin*, ou le Grand Conseil. Ce tribunal suprême siégeait à Jérusalem ; il jugeait les causes les plus importantes, en particulier les crimes contre Dieu ou contre l'Etat ; il prononçait des peines plus infamantes que celles des tribunaux ordinaires, telles que la lapidation et le supplice du feu.

Enfin le Sauveur condamne les injures : « *Qui-conque dira à son frère : Vous êtes un fou, sera condamné au feu de l'enfer.* » Ce mot *fou* a ici une signification plus injurieuse que celle que nous lui donnons. Il se dit non pas seulement de celui qui est privé de raison, mais de celui qui se révolte contre Dieu en niant son existence. C'est l'impie, l'athée.

Il y a donc gradation dans les fautes contre la charité signalées par Notre-Seigneur. La « colère » est un moindre délit que l'outrage, et traiter quelqu'un de « sot » est un outrage moins grave que de l'accuser d'impiété et d'athéisme. Ainsi du moins le comprenaient les Juifs, pour lesquels et à bon droit la religion était le premier des devoirs, et l'irréligion le plus grand des crimes¹.

Que faut-il entendre par ces mots « *la géhenne du feu, gehennæ ignis* ? » On donnait le nom de « géhenne » à un ravin étroit et profond situé au sud de Jérusalem, et célèbre au temps des prophètes par toutes sortes d'abominations, en particulier par l'affreux culte de Moloch. Pour protester contre tant d'horreurs, le pieux roi Josias déclara ce lieu impur et le profana en effet au point de vue légal en y faisant porter des ossements humains et des immondices de tout genre. (IV Reg., xxiii, 10). Depuis ce moment la vallée d'Hinnon, ou mieux *ghében-Hinnon* devint la sentine et l'égout de Jérusalem. Ces diverses circonstances, ajoutées à l'aspect sauvage du ravin, le firent regarder de bonne heure par les Juifs comme la figure de l'enfer². Notre-Seigneur se conforme donc au langage de ses compatriotes, et comme eux, c'est l'enfer qu'il désigne par la locution *gehennæ ignis*. Tout auteur d'une injure atroce à l'égard du prochain méritera en conséquence d'être damné éternellement.

c) Après avoir mentionné ce qui est défendu, le Sauveur rappelle ce qui est prescrit : l'amour du prochain, la réconciliation avec lui, et cette réconciliation doit passer avant le sacrifice. « C'est encore un beau et grand précepte, dit Bossuet, et par lequel nous pouvons entendre combien Dieu aime la paix, de nous ordonner, comme il le fait, de nous réconcilier avec notre frère avant que d'approcher de l'autel. Il ne veut point de l'oblation qui lui est offerte avec un cœur plein de res-

¹ H. Leroy, *Jésus-Christ*, 1898, p. 186-187.

² Gondal, *op. cit.*, p. 101.

sentiment et avec des mains portées à la vengeance... Le premier présent qu'il faut offrir à Dieu, c'est un cœur pur de toute froideur et de toute inimitié avec son frère¹. »

Mettez en pratique ce commandement du divin Maître, qui donne au christianisme le secret de son incomparable beauté. N'ayez point de sentiments de haine, de rancune ou de vengeance contre ceux qui vous ont fait du mal, pardonnez de bon cœur et sans arrière-pensée.

Pardonnons-nous, excusons-nous les uns les autres, supportons nos mutuels défauts, réprimons ces premiers mouvements qui s'élèvent dans notre âme contre notre prochain, abstenons-nous de toute parole offensante, de toute invective, et aimons-nous en frères, comme étant tous enfants du même Père céleste, tous cohéritiers du royaume acquis par son Fils.

2. Dans l'*Offertoire*, nous remercions Dieu de nous avoir donné l'intelligence de cette justice véritable qui doit régler nos rapports avec lui, avec le prochain, avec nous-mêmes ; nous le remercions de l'appui qu'il daigne nous accorder et qui nous permet de résister avec succès aux obstacles et aux difficultés que nous rencontrons dans cette vie. C'est surtout au saint sacrifice que nous trouvons les grâces qui nous éclairent et nous soutiennent.

3. La prière de la *Secrète* rappelle l'antique usage où chaque fidèle se présentait à l'offrande en apportant au prêtre la matière du sacrifice. On prélevait sur ces dons réunis ce qui était nécessaire à la consécration et à la communion, de sorte que toutes les offrandes partielles et individuelles se fondaient dans l'unité de sacrifice offert par chacun et réversible sur tous dans ses fruits. C'est en ce sens que l'on disait et que l'on dit : « Seigneur, montrez-vous propice à nos supplications, et acceptez avec bonté ces offrandes de vos serviteurs et de vos servantes, afin que ce que chacun a offert à l'honneur de votre nom profite au salut de tous ».

Aujourd'hui, chacun de nous, au moment de l'oblation, n'apporte que ses sentiments, l'offrande de son esprit et de son cœur. Demandons avec l'Eglise que ces dispositions isolées qui n'auraient qu'un faible mérite individuel, se fondent et profitent à tous également.

4. Pendant les dimanches de la Pentecôte et même de l'année qui n'en ont pas de propre, la liturgie nous fait chanter la *préface de la Trinité*.

Cette préface, prescrite par le pape Clément XIII, contient un développement sublime et poétique de ces paroles du Symbole de S. Athanase : « La foi catholique est que nous vénérions un seul Dieu dans la Trinité et l'unité dans la Trinité. » C'est le mystère le plus élevé de notre foi : nul esprit créé et fini ne peut en sonder les profondeurs. La révélation divine seule nous l'a manifesté, et nous devons y acquiescer avec simplicité et une inébranlable fermeté.

¹ Bossuet, *Méditations*, XIV^e journée.

5. L'antienne de la *Communion* exprime le souhait d'une âme qui, heureuse de posséder son Dieu, désire vivement ne plus en être séparée : « *Je n'ai demandé qu'une seule chose au Seigneur, je la lui demanderai sans cesse : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie.* » (Ps. xxvi).

Que ce soit aussi votre désir ! Ne soyez pas du nombre de ceux qui préfèrent les plaisirs de la terre aux joies de l'éternité ; de ceux qui, dans leur folle ivresse, osent proférer ce blasphème d'Elisabeth reine d'Angleterre : « Que Dieu me donne quarante années de règne et de bonheur, et je jure de renoncer au ciel ! »

6. La *Postcommunion* demande que nous soyons purifiés des souillures même cachées, de ces fautes contre la justice, et sur lesquelles nous nous faisons illusion trop facilement, de telle sorte que notre piété ne soit pas extérieure et pharisaïque ; elle demande que nous soyons délivrés des embûches de l'ennemi, des séductions et des maximes du monde qui falsifient la vraie justice et nous empêchent de rendre à Dieu et à notre prochain tout ce que nous leur devons.

* * *

Puissions-nous, m. f., être pénétrés de l'esprit de Jésus-Christ ; puissions-nous avoir la force d'être les fidèles imitateurs de notre divin Sauveur ! Ce ne sont pas les œuvres extérieures seules qui nous font paraître justes devant Dieu ; les Pharisiens en pratiquèrent beaucoup, et cependant ils ne trouvèrent pas grâce devant la justice divine. Ce qui doit vivifier et sanctifier nos œuvres, c'est l'humilité, la douceur et l'amour de Jésus-Christ, et par dessus tout, la foi qui se montre vivante dans les œuvres de la charité. Ainsi soit-il.

EN VENTE A NOS BUREAUX

Vient de paraître la 4^e édition : *Explication populaire et pratique du sens littéral des Evangiles des Dimanches*, par M. l'abbé Chaumet. Un beau vol. in-12 de 515 p., avec le portrait de l'auteur, 2 f. 50 net ; franco 2 f. 75, Etranger 3 f.

Pour la *Prédication eucharistique* : *Le Paradis sur terre* (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par le chanoine Rolland. — *Quinzième édition*. — 2 vol. in-12 de 527 et 576 pages. — Prix : 8 f., franco 8 f. 50 (Etranger 9 francs).

Pour la *Prédication Mariale* : *La Reine du Paradis* (123 discours sur la Sainte Vierge), par le chanoine Rolland. — 7^e édition. — 2 forts vol. in-12 de xix-588 et 741 p. — Prix : 7 f., franco 7 f. 60 (Etranger 8 f. 20).

Pour cadeau : *La Chambre de la jeune fille*, par l'abbé Eug. Martin. — Un vol. gr. in-12 carré de 240 p. — Prix : 2 f., franco 2 f. 20 ; Etranger, 2 f. 40.

Drame social rural : *Le Déserteur*, par l'abbé Magnier, in-12 de 70 p., 3^e édit., franco 0 f. 75 (3 f. les cinq). Pas de droits d'auteur à payer pour la représentation.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 junii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 2 juillet 1914

Deuxième

partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour les Tertiaires de S. François. — II. Ce qu'est, en théorie, la vie chrétienne, 513.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXXV. 6^e Dim. ap. la Pentecôte : Le blasphème, 516.

Plans d'instructions pour les dimanches après la Pentecôte. — 7^e Dimanche : Les faux prophètes, 520.

Avis paroissiaux. — La prière de chaque jour, 520.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN OCCIDENT. — VI. L'Épître aux Ephésiens, 521.

POUR LES TERTIAIRES DE SAINT-FRANÇOIS

II

CE QU'EST, EN THÉORIE, LA VIE CHRÉTIENNE

Le but du Tiers-Ordre est de faire de bons chrétiens. L'esprit du Tiers-Ordre est l'esprit chrétien. Et les instructions que je vous apporte doivent se proposer de vous faire connaître et pratiquer le mieux possible la vie chrétienne. — Vous reconnaissez, dans ces quelques paroles, les conclusions par lesquelles s'est terminé notre entretien précédent.

Ces conclusions m'obligent à vous dire, avant tout, ce qu'est la vie chrétienne. — J'en donnerai deux définitions : aujourd'hui, une définition d'ordre *théorique* ; et dans un mois, une définition d'ordre *pratique*.

Théoriquement, la vie chrétienne peut se définir : *la vie menée par un homme uni au Christ, conformément aux exemples du Christ*. Je vais démontrer et expliquer les deux parties de cette définition.

I

Par ces mots : *un homme uni au Christ*, il faut entendre un chrétien. Voici pourquoi.

Chrétien vient de *Christ*. Quand ils ont choisi cette appellation, les chrétiens ont voulu exprimer qu'ils se rattachent à Jésus-Christ par des liens étroits. Ces liens, en effet, composent le trait par lequel ils se distinguent des autres hommes. L'union au Christ constitue l'essence du chrétien. Le chrétien est, comme je viens de le dire, un homme uni au Christ.

Nous touchons ici à un mystère dont il me faut rappeler la notion. Dieu a mis dans nos destinées que nous ferions partie de deux mondes : le monde *naturel* et le monde *surnaturel*. Nous appartenons au monde *naturel* par tout ce que nous tenons de l'acte créateur : le corps et ses organes, l'âme et ses facultés. Nous sommes élevés au monde *surnaturel* par ce que nous appelons la *grâce* : élément supérieur à toute chose créée et que Dieu met en nous, comme l'indique le nom de *grâce*, par un

don purement gracieux. L'état de grâce est un état d'union avec Dieu. Cette union n'ôte à l'homme ni sa nature ni sa personnalité ; c'est toujours l'homme, mais c'est l'homme élevé, comme dit S. Pierre, à une réelle « *participation de la nature divine*. » (II Ep., I, 4).

Nous ne pouvons connaître et nous ne connaissons cet état supérieur et insaisissable aux sens que par la révélation. Mais elle l'affirme en termes formels. D'ailleurs, cette affirmation fait le fond même de la doctrine chrétienne, son point de départ et son premier principe. Chacun de nos dogmes la suppose ou la confirme. Comment, par exemple, expliqueriez-vous l'Eucharistie, dans laquelle Dieu se donne à titre d'aliment, si nous n'avions pas à nourrir une vie divine ? Et comprendriez-vous que nos vertus nous méritent la possession éternelle de Dieu, s'il n'y avait point en nous un principe divin d'opération auquel elles empruntent une valeur divine ?

Or, il n'y a point d'état surnaturel en dehors de Jésus-Christ. C'est lui qui, par ses prières, ses mérites, son sacrifice, a, d'une part, obtenu du Père que cet état fût réalisé, et, d'autre part, assuré aux anges et aux hommes la gloire d'y être élevés. C'est lui encore qui donne aux sacrements par lesquels nous sommes unis à Dieu la vertu merveilleuse de produire cette union. C'est lui qui, dans le sacrement des autels, comme nous venons de le rappeler, l'alimente, la conserve et l'accroît. Enfin, c'est en lui que jaillit la source d'où nous vient cette vie divine. L'union de l'homme à la divinité a été en lui tellement intime et complète qu'elle a fait de l'homme et du Verbe divin une seule et même personne. Par là, Jésus est établi Médiateur entre le créateur et les créatures ; ou, si vous l'aimez mieux, il est le trait d'union par lequel celles-ci peuvent s'unir à celui-là. Il est le canal par lequel la grâce descend jusqu'à elles. Aucune ne le reçoit, si ce n'est par son ministère. D'où S. Paul, voulant caractériser l'état spirituel dans lequel la grâce l'avait placé, écrivait : « Le Christ vit en moi ! » (Gal., II, 20). D'où encore Notre-Seigneur lui-même a pu parler des âmes élevées à l'état surnaturel comme d'autant de rameaux dont il serait la souche. (Jo., XV, 5).

Comprenez-vous maintenant que, tout à l'heure, j'aie défini le chrétien *un homme uni au Christ* ? J'ai voulu dire, par là, que le chrétien est un homme élevé par la grâce à l'état surnaturel, un homme divinement transformé par l'esprit du Christ, un homme greffé sur le Christ comme un rameau sur une tige, enfin, un homme associé à la vie spirituelle du Christ.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici par quel moyen se réalise cette union avec le Christ qui fait de l'homme un chrétien. Elle se réalise par la vertu du saint baptême. Le baptême est le sacrement qui communique aux âmes l'esprit de Jésus-Christ et les associe à sa vie. Personne ne peut être chrétien s'il n'a reçu le baptême. — J'ajouterai que, pour être pleinement chrétien, il faut avoir conservé ou recouvré la vie divine reçue au baptême. Le bap-

tisé qui l'a perdue et qui n'est plus, comme nous disons, *en état de grâce*, est indigne de porter le nom de chrétien. Son nom suppose la vie ; mais *lui-même est mort*. (Apoc., III, 4). Branche desséchée sur l'arbre mystique, il n'en reçoit plus la sève ; en conséquence, il est incapable de rien produire ; ses œuvres sont des œuvres mortes comme lui et dépourvues de tout mérite pour l'éternité.

Le chrétien est donc un homme uni au Christ par le saint baptême et associé à sa vie par la grâce sanctifiante.

Mais, remarquez-le, cet homme-là seul peut mener la vie chrétienne : pour vivre cette vie, il faut d'abord, et c'est l'évidence même, être chrétien. De là, ce premier mot de la définition que j'ai donnée de la vie chrétienne : *C'est la vie menée par un homme uni au Christ, c'est-à-dire par un chrétien*.

II

J'explique maintenant la seconde partie de ma définition : *la vie chrétienne est une vie menée conformément aux exemples du Christ*.

Dieu ne vient pas dans les âmes pour y rester oisif. Etre essentiellement actif, il s'unit à elles pour agir de concert avec elles. C'est d'ailleurs dans ce dessein qu'il leur apporte tout un organisme capable d'être mis en mouvement et de servir à l'action. Les corps ont un organisme : leurs membres et leurs sens. Les esprits ont un organisme : leurs facultés et leurs puissances. L'homme surnaturel, ou le chrétien, a le sien, lui aussi. Cet organisme comprend *les vertus surnaturelles*, dans lesquelles brille un reflet des perfections de Dieu lui-même ; puis, *les dons du Saint-Esprit*, où l'influence de Dieu sur les âmes atteint son plus haut degré d'efficacité. Et cet organisme se meut sous l'action de ce que nous appelons *la grâce actuelle* : grâce qui apporte l'impulsion ou le concours de Dieu, et dans laquelle, par conséquent, Dieu se fait, en toute vérité, le collaborateur des hommes. En donnant aux âmes tout cet ensemble de forces actives, Dieu a montré avec évidence qu'il attend d'elles un travail énergique et fécond.

Mais quel sera le but proposé à ce labeur sacré, qu'accomplissent ensemble Dieu et l'homme ? Ce sera, pour le dire d'un mot, de rendre la vie humaine semblable à la vie de Dieu, de réaliser en l'homme la ressemblance divine.

Cette doctrine vous étonne ?... Elle n'exprime cependant que la pure vérité.

Lorsque l'apôtre S. Paul voulait faire comprendre aux païens convertis par ses soins quelle devait être désormais leur vie, il leur écrivait : *Soyez les imitateurs de Dieu !* (Eph., v, 4). — S. Pierre en disait autant. Il voulait que les chrétiens *vivent selon Dieu et dans l'esprit de Dieu*. (I Petr., iv, 6). Or, qu'est-ce que vivre selon Dieu, sinon imiter sa vie ? Et qu'est-ce que vivre dans l'esprit de Dieu, sinon obéir aux inspirations auxquelles Dieu lui-même obéit, et par conséquent lui ressembler ? Le prince des apôtres le comprenait si bien de la sorte que, descendant aussitôt vers les détails, il ajoutait : *Quand un chrétien parle, sa parole doit*

être comme une parole divine. Quand il agit, ses actions doivent montrer, par leur sainteté, qu'elles procèdent d'une vertu divine. (Ibid., 14). On sent qu'il ajouterait volontiers : ses pensées doivent ressembler aux pensées divines, ses affections aux affections divines, toute sa vie à la vie de Dieu. — Enfin, Notre-Seigneur lui-même a prononcé une parole qui suppose établie, en principe, l'obligation pour les chrétiens de ressembler à Dieu ; car elle leur en fait l'application. C'est la parole si connue : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*. (Math., v, 48).

La tradition chrétienne a entendu cette doctrine dans son sens le plus rigoureux et les saints Docteurs l'ont reproduite dans leurs écrits. Ainsi, pour n'en citer que deux, S. Grégoire de Nysse dit que *le chrétien fait profession d'imiter la nature divine*¹. Et, parce que S. Basile regarde ce soin de ressembler à Dieu comme essentiel à la vie chrétienne, il le fait entrer dans la définition qu'il a donnée de celle-ci. *Qu'est-ce que la vie chrétienne ?* demande-t-il. Et il répond : *C'est la ressemblance avec Dieu, dans la mesure permise par la faiblesse humaine*².

Rien n'est plus rationnel que cette doctrine ; rien n'est plus conforme au caractère et à la notion même de la vie surnaturelle. — La vie surnaturelle, avons-nous dit, est une vie d'ordre divin. Elle a son principe dans la grâce sanctifiante, laquelle unit l'homme à Dieu et fait qu'ils sont ensemble, suivant le mot de S. Paul, *un seul esprit* (I Cor., vi, 17) et, je le conclurais volontiers de cette parole, un seul principe d'action. Elle jouit d'un organisme divin, comme nous l'avons expliqué tout à l'heure. Et cet organisme n'agit que sous l'impulsion et avec la coopération de Dieu. Ceci bien compris, je dis : Toute vie est de même condition que les forces dont elle procède. Si, dans la vie surnaturelle, bien qu'elle soit menée par des hommes, tout est divin, le principe vital, l'organisme, le souffle sous lequel se produit l'action, cette vie n'est-elle pas divine en même temps qu'humaine, une vie de Dieu aussi bien qu'une vie d'homme ? Et comme Dieu est toujours pareil à lui-même, soit qu'il vive dans son propre sein, soit qu'il vive dans une créature, la vie du chrétien ne doit-elle pas être, malgré l'alliage que l'homme peut y mêler, une vie semblable à la vie de Dieu ?

Il est donc bien établi que le but de la vie chrétienne, son objet propre, sa raison d'être se trouve dans la ressemblance divine. Le chrétien doit vivre à la manière de Dieu.

Or, pour des hommes, vivre à la manière de Dieu est chose, non seulement difficile, mais compliquée, et qui donne lieu à toute sorte d'incertitudes. Que faut-il imiter en Dieu ? Par quels côtés devons-nous reproduire ce modèle ? Et comment faudra-t-il faire, quand nous serons aux prises avec des difficultés ou des infirmités que Dieu ne connaît pas ? — Voici où l'exemple de Jésus-Christ trouve sa place et son utilité.

¹ Ep. ad Harmenium.

² *Hexamer.*, Homil. 10.

Notre-Seigneur réunit dans une seule personne, celle du Verbe divin, la nature divine et la nature humaine. Cette coexistence du Dieu et de l'homme dans une même personne n'a pas seulement pour avantage de préparer aux hommes un médiateur ; elle a encore pour résultat de leur donner, dans un homme déterminé, un parfait exemple de ressemblance avec la divinité. Car l'unité de personne qui est en Jésus-Christ établit en lui, entre la vie de l'homme et la vie du Dieu, une conformité absolue. Le Christ a montré à tous, dans sa façon de vivre, comment un homme peut vivre à la manière de Dieu.

Nous avons besoin de cet exemple du Sauveur. Nous avons besoin qu'il s'ajoutât à l'exemple divin, pour l'accommoder à notre usage et je dirais volontiers *pour le mettre au point*.

Voici, à cet égard, quels services il nous rend.

a) Premièrement, il nous indique, par ce qu'il montre ou dissimule de divin dans sa vie, ce que nous devons chercher, ou non, à mettre de divin dans la nôtre. — Je m'explique.

Les perfections divines ne sont pas toutes imitables à l'homme. Ainsi, l'éternité, l'immensité, en un mot les attributs qui font de Dieu un être infini sont, par nature, incommunicables à des êtres finis. Ainsi encore, la béatitude absolue, la gloire sans ombre, la toute-puissance, bref, les attributs qui font de Dieu un être tout-puissant et souverainement heureux échappent à la poursuite des hommes. Il ne dépend aucunement d'eux de les acquérir. — Faut-il nous épuiser à poursuivre ces perfections irréalisables ? — Notre-Seigneur, par son exemple, nous en détourne. Comme Dieu, il possédait tous les attributs divins ; mais, pendant son passage sur cette terre, il a voulu couvrir ceux dont nous parlons d'un voile épais. Au contraire, il a mis en relief et fait briller avec éclat les perfections qui font de Dieu un être bon et saint. C'était nous dire que nous devons imiter en Dieu la sainteté et la bonté et que notre ressemblance avec lui doit être, non pas une ressemblance de nature, — ce qui est impossible, — mais une ressemblance de conduite, une ressemblance de vertus, une ressemblance morale.

Autre chose. — La manière d'agir de Dieu, bien que toujours très sainte, ne peut pas toujours nous servir de modèle. Dieu jouit de droits que nous ne possédons point. Quand il en use, c'est certainement avec sagesse, et cet usage lui-même est une vertu. Mais les raisons qui légitiment l'acte divin nous manquent. Aussi ne pouvons-nous pas nous prévaloir de cet acte pour en faire autant. Ainsi, Dieu a raison de tout faire pour sa gloire ; l'Être suprême ne peut se proposer d'autre fin digne de lui que lui-même. Mais nous, qui sommes de pauvres créatures et nous devons tout entiers à Celui dont nous avons reçu la vie, nous aurions tort de chercher notre propre gloire. — De même, Dieu a raison de se venger de ses ennemis. Souverain juge de tous et maître absolu de la vie et de la mort, il fait bien de punir ceux qui l'offensent. Nous, au contraire, qui avons pour frères nos

ennemis comme nos amis et ne possédons nullement le droit de juger nos semblables, nous aurions tort d'exercer des vengeances. — On le voit par ces deux traits, à côté des attributs incommunicables et auxquels personne n'oserait aspirer sans folie, il est, en Dieu, des actes inimitables et que nous ne pourrions reproduire sans usurper une autorité qui lui est propre et que nous n'avons pas. Mais, comment distinguerons-nous ce qui, de la conduite de Dieu, doit passer dans la nôtre ? Cette utile leçon nous viendra des exemples de Notre-Seigneur. Il s'est fait homme pour nous la donner. Ainsi nous a-t-il appris à poursuivre, non pas notre gloire, mais celle de Dieu, et à pardonner à nos ennemis, au lieu de les punir.

b) Deuxièmement, Jésus met à notre portée les vertus divines que nous pouvons et devons imiter.

Dieu est le plus parfait des modèles ; mais sa perfection même l'élève fort au-dessus de nous. Il est infiniment grand : nous sommes infiniment petits. Sa puissance pour le bien ne connaît point de limites : la nôtre en subit de très étroites. Il est pur esprit : nous portons, dans notre chair, un fardeau dont le poids, comme dit le Sage, *pèse lourdement sur nos âmes*. (Sap., ix, 15). Comment, avec de pareilles dissemblances de nature, oserions-nous penser à réaliser, entre nous et lui, une ressemblance de conduite appréciable ? Il était souverainement opportun, pour nous, que l'Incarnation d'une des personnes divines, en rapprochant de nous ce modèle si éloigné, en le faisant vivre dans un homme pareil à nous, le rendit plus accessible à nos efforts et nous facilitât son imitation. Et voilà ce que fait encore Jésus-Christ.

c) Ajoutons, en troisième lieu, que, par ses exemples, il comble les nécessaires lacunes du modèle divin.

Ne vous indignez pas, je vous prie, si je parle de lacunes dans ce parfait modèle. Elles découlent de sa supériorité même. Il est de condition trop excellente pour pouvoir nous donner tous les exemples dont nous avons besoin. C'est que, parmi les vertus dont la pratique s'impose à nous, il s'en trouve un bon nombre dont les raisons d'être relèvent de notre condition et ne se vérifient en Dieu à aucun degré. Telles sont les vertus auxquelles donnent lieu la présence d'un corps dans notre personne, la déchéance dans laquelle nous a jetés le péché de notre premier père et les vices qu'elle a mis en nous, les fautes individuelles dont nous nous sommes rendus coupables, le fait que nous sommes accessibles aux souffrances et condamnés à subir la mort, enfin nos devoirs envers Dieu lui-même, nos supérieurs, nos égaux et aussi nos inférieurs. La nature de Dieu et ses conditions d'existence l'élèvent bien au-dessus des vertus de cette sorte et, par conséquent, l'empêchent de nous en donner l'exemple. Sous ce rapport, le divin modèle a donc besoin d'être complété. Or, Notre-Seigneur lui apporte ce complément indispensable. En s'incarnant dans une chair humaine, en revêtant nos misères, en prenant la responsabilité de nos fautes, enfin en se faisant pareil à nous, le Christ s'est

rendu possibles les vertus réservées à l'homme, même à l'homme coupable, et forcément étrangères à Dieu. — Mais, remarquez-le, le fait qu'il les a pratiquées leur permet, quand nous les pratiquons après lui, de contribuer, elles aussi, à développer en nous l'image divine. Jésus-Christ est Dieu. Quelque soit celui de ses exemples que je reproduise, fût-ce un exemple qu'il n'a pu me donner que parce qu'il s'est fait homme, j'imité un Dieu. Par suite, je fais passer dans ma personne et dans ma vie un nouveau trait de ressemblance divine.

Pour tout dire d'un mot, Jésus-Christ est le vrai type du chrétien et sa vie est le vrai modèle de la vie chrétienne. Voilà pourquoi celle-ci se définit, non seulement *une vie menée par un homme uni au Christ*, mais encore *une vie menée conformément aux exemples du Christ*. Les vrais chrétiens doivent être, dans tout le détail de leur vie, d'autres Christs.

Voilà le modèle qui nous est proposé. C'est un modèle divin ; mais aussi un modèle humain. Ses perfections n'ont point d'égales ; cependant, elles nous sont rendues accessibles. Il est infiniment au-dessus des forces humaines ; mais l'Incarnation l'a mis à la portée de l'homme transformé et aidé par la grâce. — Je l'adore, ce modèle incomparable ; je le glorifie ; je remercie Dieu de m'avoir appelé à le reproduire dans ma pauvre personne.

* * *

Tels sont bien aussi vos sentiments, n'est-ce pas, tertiaires de Saint-François ? et d'autant mieux que vous avez reconnu, dans cette définition de la vie chrétienne, l'idéal qu'a toujours poursuivi le fondateur de votre Ordre, celui que vous honorez et aimez comme un père.

Le Pape Léon XIII a dit de lui qu'« *il avait pour mission de ramener les hommes à l'imitation de Jésus-Christ* ». C'est pour accomplir cette mission qu'il a établi ses trois Ordres, mais en particulier celui dont vous faites partie. L'imitation de Jésus-Christ est donc la première loi du Tiers-Ordre. En y entrant, vous avez pris pour tâche de reproduire en vous les vertus du Sauveur. — Et, non content de vous donner le précepte, le Séraphique Père vous a donné aussi l'exemple. « *C'a été*, ajoute Léon XIII, *l'objet particulier de ses efforts de faire passer en sa personne, dans toute la mesure possible, la forme de Jésus-Christ* ». La bonne Providence, — c'est encore la remarque de Léon XIII, — l'y avait préparé, quand elle l'avait fait, comme un autre Christ, naître dans une étable et reposer sur la paille ; puis, quand elle avait envoyé un chœur d'anges chanter auprès de son berceau. Elle avait heureusement continué la ressemblance en voulant qu'il fût, lui aussi, pauvre, accablé d'injures, renié par les siens, et qu'il eût des disciples à envoyer dans le

monde pour y prêcher la paix et le salut. Enfin, elle devait achever l'image en creusant dans la chair de François les mêmes blessures que le Christ a reçues dans la sienne¹.

L'imitation de N.-S. Jésus-Christ est donc, pour vous, l'objet d'une tradition domestique. C'est un patrimoine reçu du premier père et comme un bien de famille contemporain du foyer. Je vous en félicite de tout mon cœur. Mais aussi, je veux et dois y trouver un gage assuré de la bonne volonté avec laquelle vous vous appliquerez désormais à mener une vie résolument chrétienne, c'est-à-dire à vivre, suivant la définition que nous avons donnée de la vie chrétienne, comme a vécu Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXV

6^e Dimanche après la Pentecôte

LE BLASPHEME

Qui blasphemaverit nomen Domini, morte moriatur.

Que celui qui blasphémara le nom du Seigneur soit puni de mort. (Lév., xxiv, 16).

Mes frères,

Nous sommes à l'époque de l'année où, à la campagne, vous êtes occupés à ce que vous appelez vos « grands travaux » des champs. Pendant ces longues et pénibles journées d'été, vous vous fatiguez à recueillir ces biens matériels que le Bon Dieu répand sur la terre pour la subsistance de l'homme. Déjà les moissons blanchissent, les fruits mûrissent, et vous amassez les provisions nécessaires à l'entretien de vos familles.

Que d'actes de reconnaissance et d'amour, semble-t-il, devraient, pendant ce temps, monter de votre cœur vers le suprême Bienfaiteur, l'auteur de tous ces biens ! La chose paraît si naturelle, elle s'impose avec une telle évidence, que j'oserais à peine insister. Et pourtant, n'est-ce pas souvent le contraire qui se produit ? Ces travaux, au lieu de nous rappeler la bonté de Dieu et nous le faire aimer davantage, ne sont-ils pas généralement une occasion de l'offenser, de désobéir à sa loi, de blasphémer son saint nom, de manquer à la messe, de profaner le dimanche ?

Je vous ai expliqué l'année dernière² comment vous deviez sanctifier le jour du Seigneur. Je veux aujourd'hui, — c'est opportun et nécessaire, — vous prémunir contre cette autre faute, hélas ! trop fréquente : le blasphème. Je vous ferai connaître *ce qu'il est*, et la *grande malice* qu'il renferme. Au blasphème j'unirai l'imprécation, qui lui ressemble beaucoup.

I

On définit le blasphème : une parole injurieuse à Dieu, à la T. S. Vierge, aux saints, à la religion,

¹ Franciscus, ad grandia ducente Deo, illud impetravit ut... devios ad imitationem Christi traduceret. (Encyclie. Auspicato, du 17 sept. 1882).

² Studuit formam Jesu Christi, quoad poterat, in se... trans-ferre. (Ibid.).

¹ Même Encyclique.

² Cf. Prédication, 1913, p. 563.

ou même à d'autres créatures. Il y a donc deux espèces de blasphèmes : celui qui s'en prend à Dieu directement et l'outrage lui-même, et celui qui l'atteint indirectement dans ses œuvres et dans les êtres qu'il aime. Ainsi, injurier la religion, les saints, les choses sacrées et même les choses profanes envisagées comme des œuvres divines, c'est insulter indirectement le Bon Dieu ; l'injure en effet retombe sur lui comme auteur de la religion, source des grâces et des vertus des saints, Créateur de toutes choses.

4. Il y a bien des manières de blasphémer *directement* contre Dieu. Toutes les fois qu'on *parle* mal de lui, on l'outrage, et c'est se rendre coupable de blasphème. Ceux-là blasphèment aussi qui se permettent d'*écrire* des choses odieuses, des atrocités et des mensonges contre Dieu ; ils sont terriblement responsables : car ils commettent un très grand scandale, puisque ceux qui les *lisent* blasphèment avec eux. On peut même pécher par *pensée* en entretenant volontairement dans son esprit des sentiments injustes envers Dieu, en se complaisant dans des blasphèmes intérieurs et en y consentant. Pourtant le blasphème est généralement considéré comme une faute extérieure qui se traduit habituellement par le langage parlé ou écrit.

On blasphème contre Dieu d'abord en le *maudissant*, en faisant des imprécations contre lui, en lui souhaitant du mal ou en désirant qu'il n'existe pas, afin qu'il ne soit pas témoin des mauvaises actions. De tels blasphèmes, quand ils sont réfléchis, sont des crimes.

Nous savons que Dieu est infiniment parfait. Celui qui nie ses perfections, sa justice, sa bonté, sa providence, commet un péché de blasphème : il *refuse à Dieu ce qui lui convient*. Dire par exemple : « Il n'y a point de Providence ; Dieu ne s'occupe pas de nous... il se désintéresse des choses d'ici-bas... Il n'est pas juste, il n'est pas miséricordieux... », c'est prononcer autant d'expressions blasphématoires.

On fait aussi un grave outrage à Dieu en lui *attribuant ce qui répugne à sa nature*, comme la tyrannie, la cruauté, l'injustice. On entend quelquefois des personnes qui disent : « Dieu m'en veut... Dieu est méchant... ! » Quelle horreur ! mes frères. J'aime à croire que ces personnes ne comprennent pas ce qu'elles disent ou n'y réfléchissent pas. Est-il possible que Dieu qui est la bonté même, l'Etre infiniment parfait, en veuille à quelqu'un ? Non, cela ne peut pas être, puisque le Bon Dieu est le meilleur et le plus tendre des pères.

On blasphème enfin en parlant de Dieu et de ses attributs avec *dérision* ou *mépris*. Citons un exemple. Julien l'Apostat, blessé à mort, prenant son sang dans ses mains, le jeta vers le ciel en prononçant ce blasphème de moquerie contre Notre-Seigneur : « Tu m'as vaincu, Galiléen ! » C'est ainsi que blasphèment également ceux qui emploient le nom de Dieu en y joignant le mot *sacré*.

Cette dernière manière d'injurier Dieu est devenue trop fréquente et trop familière de nos jours.

Les blasphémateurs ne se rendent peut-être pas compte du sens du mot *sacré*. Il a deux significations opposées. Lorsqu'on l'emploie dans la prière, il signifie bénir, louer, rendre hommage. C'est dans ce sens que nous disons : « Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous. » Mais si ce mot est employé dans un esprit de colère ou d'emportement, de haine ou de vengeance, il signifie maudire, souhaiter une malédiction, exécrer, vouer au démon. Quand on place ainsi ce mot devant le nom divin, on maudit donc Dieu en maudissant son saint nom, ce nom que le Tout-Puissant nous interdit de profaner, et qu'il nous prescrit de respecter, de bénir et de glorifier : « *Sanctificetur nomen tuum*. » Oui, mes frères, on insulte Dieu quand on accole à son nom ces formules abominables d'exécration qui retentissent trop souvent à nos oreilles. Ne contractez pas, sous ce rapport, une vilaine et coupable habitude ; et si déjà vous en êtes esclaves, rétractez-la et essayez de la corriger.

Peut-être me direz-vous que l'ignorance et l'inattention atténuent souvent la faute de ceux qui prononcent ces blasphèmes. C'est possible et je le désire. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans ces paroles de malédiction la matière d'un péché grave. Et j'ajoute, avec Mgr Gousset, que pour se rendre coupable de blasphème, il n'est pas nécessaire d'avoir l'intention formelle d'outrager Dieu, de diminuer l'honneur qui lui est dû ; il suffit de proférer le blasphème, quand on sait d'ailleurs et qu'on s'aperçoit que les paroles que l'on se permet sont injurieuses à Dieu ¹.

2. Il est d'autres blasphèmes qui outragent Dieu *indirectement* en l'attaquant dans les œuvres où brillent particulièrement sa puissance, sa sagesse ou sa bonté. Telles sont les injures vomies contre la religion et l'Eglise, chef-d'œuvre de Dieu et épouse de Jésus-Christ, contre les saints, amis de Dieu, et contre la T. S. Vierge elle-même.

On ne se gêne pas pour écrire dans les mauvais journaux et les mauvais livres, pour dire dans les méchantes sociétés, que la religion est l'ouvrage des hommes, une invention des prêtres ; qu'elle n'est bonne à rien ; que ceux qui la pratiquent ne sont pas meilleurs que ceux qui ne la pratiquent pas ; que toutes les religions sont également bonnes, etc... Autant de blasphèmes.

On blasphème encore contre la religion en attaquant l'Eglise, en se moquant de ses décisions, de ses cérémonies, des sacrements qu'elle administre ; en niant la divinité des Saintes Ecritures, en prétendant qu'elles renferment des choses fausses et ne sont pas la parole de Dieu ; en insultant le pape, les évêques, en tournant en dérision leurs paroles et leurs actes. Tous ces propos impies retombent sur Dieu lui-même : ils sont autant d'outrages faits à son infinie majesté. N'est-ce pas, en effet, outrager Dieu que de jeter le mépris sur les ministres qu'il a choisis, sur une religion qui est son ouvrage, sur des vérités que par bonté il a

¹ *Théol. Mor.*, t. I, p. 194.

révélées aux hommes afin de les aider à faire leur salut ?

On blasphème contre les saints quand on se permet des discours outrageants pour leur sainteté et leur mémoire ; quand on leur attribue des vices ou des défauts dont ils sont exempts ; quand on tourne en dérision leurs œuvres ou leurs vertus ; quand on les juge indignes des honneurs qui leur sont rendus.

Le plus horrible blasphème contre les saints est celui que quelques libertins ne rougissent pas de proférer contre la Reine de tous les saints, l'auguste Marie, en insultant à sa Conception Immaculée, ou en révoquant en doute sa perpétuelle virginité ! Quel rigoureux châtement Dieu doit réserver à ceux qui commettent un tel crime ! En blasphémant contre ses amis préférés, contre sa sainte et divine Mère, on le touche à la prunelle de l'œil.

3. Un péché qui a quelques points de contact avec le blasphème, c'est l'*imprécation*. L'un et l'autre sont souvent proférés sous l'influence de la colère et de l'irritation. Il n'est pas rare que dans l'imprécation comme dans le blasphème on fasse intervenir le saint nom de Dieu et ses attributs, sa puissance, sa justice. Je vous en dirai donc un mot.

On appelle imprécations ou malédictions ces expressions de colère, de haine ou de vengeance, par lesquelles on souhaite du mal au prochain ou à soi-même. L'imprécation est le contraire de la bénédiction. Bénir quelqu'un, c'est lui souhaiter du bien, c'est demander que le ciel lui soit propice ; faire une imprécation contre quelqu'un, c'est le maudire et le vouer au malheur.

On lance des imprécations ou contre soi-même, ou contre son prochain, ou contre les êtres privés de raison. Il y a des personnes qui à tout instant se maudissent elles-mêmes, se font les souhaits les plus affreux : « Que je meure, que Dieu me damne, que le démon m'emporte, que le tonnerre m'écrase... si je mens... si je ne fais ceci... si je ne me venge ! » Elles ressemblent à un enragé qui se déchire les membres et se tue de ses propres mains.

Les malédictions contre le prochain sont les fruits de la colère. Une personne ne peut mettre à exécution ses désirs de haine et de vengeance, elle s'en dédommage en proférant les souhaits les plus pernicieux : la mort, la damnation, l'enfer en sont les expressions les plus vulgaires, et aussi les plus coupables. Mais les malédictions les plus dignes de blâme et d'horreur sont celles que les parents profèrent contre leurs enfants. Parents dénaturés, comment pouvez-vous souhaiter la mort à ceux à qui vous avez donné la vie ? Comment pouvez-vous vouer à l'enfer et au démon des enfants qui sont votre sang ? Rien n'est plus opposé à l'amour et à la tendresse que vous leur devez.

On rencontre aussi des personnes qui maudissent les créatures privées de raison : le chaud, le froid, la pluie, le soleil, le temps, le travail, les animaux, les instruments de travail. C'est un signe de grande colère et de grande impatience ; mais c'est aussi

une ingratitude envers Dieu que de maudire ses créatures et de méconnaître les services qu'elles nous rendent.

Plusieurs d'entre vous, mes frères, n'avaient sans doute pas besoin des explications que je viens de donner. Ils ne savent que trop, hélas ! du moins en pratique, ce que sont les blasphèmes et les imprécations. Ce qu'il importe davantage pour eux, c'est de connaître la *malice* de ces péchés.

II

1. Bien que souvent, dans les imprécations, il y ait plus d'étourderie et d'impatience que de réflexion et de mauvais vouloir, il n'est guère possible d'excuser totalement de faute les formules imprécatoires ; elles sont toujours en opposition avec la charité chrétienne et avec le respect qu'on se doit à soi-même.

Si les imprécations étaient vraiment sérieuses et réfléchies ; si on désirait sincèrement et si on demandait leur réalisation avec une volonté éclairée et bien arrêtée, elles seraient un péché très grave. D'abord elles sont une désobéissance formelle à la loi de Dieu qui nous ordonne de nous aimer nous-mêmes et d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. N'est-ce pas être son propre ennemi que de se souhaiter la mort, la damnation, ou quelque malheur ? N'est-ce pas manquer de la manière la plus essentielle à l'amour que nous devons au prochain, que de faire contre lui des souhaits nuisibles et d'appeler sur sa tête les maux les plus horribles et les plus affreux ? Ensuite, ces imprécations infligent l'outrage le plus sanglant au cœur de Dieu notre père, commun, dont on invoque la toute-puissance contre des créatures qu'il chérit.

Evitons donc, mes frères, ces souhaits de malédiction que Dieu, dans sa colère et sa justice, pourrait exaucer et qu'il a exaucés quelquefois. S. Augustin nous en cite un exemple. A Césarée une mère avait été outragée par ses fils. Elle les maudit. A l'instant même ses enfants furent saisis d'un tremblement horrible de tous leurs membres et condamnés à parcourir la terre, errants et vagabonds, pendant plusieurs années.

2. Ces quelques mots suffiront pour vous faire craindre et éviter les imprécations. Je tiens à vous mettre surtout en garde contre le blasphème, qui nous rend souvent plus gravement coupables parce qu'on y apporte habituellement plus de réflexion.

De quelque façon qu'il se produise, le blasphème est un péché mortel de sa nature. La raison le proclame et la sainte Ecriture l'a déclaré en mettant les blasphémateurs en enfer. Réfléchissez un peu et vous comprendrez qu'il ne peut en être autrement. Blasphémer, nous l'avons dit, c'est insulter Dieu et le traiter avec outrage et mépris. Supposez, mes frères, que quelqu'un se permette d'accabler d'injures un roi de la terre, un chef d'Etat : on dirait que c'est un crime impardonnable et digne des plus rigoureux châtements. Or, Dieu est le Roi des rois, le Maître souverain du ciel et de la terre,

notre suprême bienfaiteur ; quel châtement, quel supplice ne mérite donc pas celui qui ose l'insulter et l'outrager par le blasphème ?

Rien d'étonnant si nous lisons ces paroles dans la sainte Ecriture : « Celui qui aura maudit le Seigneur portera la peine de son péché... Que celui qui blasphème son nom soit puni de mort. » (Lévit., xxiv, 15-16). Ainsi, dans l'ancienne loi, Dieu avait établi lui-même la peine de mort comme châtement du blasphème. Un jour un jeune israélite ayant blasphémé, fut traîné devant Moïse. Celui-ci consulta le Seigneur, le priant de porter la sentence. Dieu répondit : « Que le téméraire soit conduit hors du camp et lapidé vif par tout le peuple. » Ce qui fut exécuté à l'instant. (*Ibid.*). Le roi d'Assyrie, Sennachérib, avait proféré un blasphème. Pour montrer toute l'horreur que lui inspirait ce crime, Dieu ordonna à un ange d'exterminer le coupable et toute son armée, composée de 185.000 hommes. (IV Reg., xix).

S'inspirant sans doute de cette conduite de Dieu, et aussi par respect pour le Nom divin, les législations chrétiennes contenaient des peines très sévères contre les blasphémateurs, non moins que contre les homicides et les voleurs. Dès les premiers temps du christianisme, l'empereur Justinien fit une loi portant la peine de mort contre eux ; il donnait pour motif que les blasphémateurs sont la cause d'une foule de calamités qui désolent les empires. S. Louis, roi de France, avait ordonné qu'on marquât d'un fer rouge au front les blasphémateurs et qu'en cas de récidive on leur perçât d'un fer rouge les lèvres et la langue. A la prière du pape Clément IV il adoucit les rigueurs de la loi. Mais ses successeurs maintinrent des peines très graves et publièrent des arrêts très rigoureux pour extirper de leur royaume ce vice abominable. On dit que Mahomet lui-même, qui n'était pas un chrétien, ordonne dans son Coran de partager en deux quiconque blasphème Dieu, Jésus-Christ ou la T. S. Vierge.

Aujourd'hui ces pénalités ont disparu de la plupart des législations, mais le blasphème n'en reste pas moins répréhensible aux yeux de Dieu, qui venge souvent, dès cette vie, la sainteté de son nom, et punit d'une manière terrible ceux qui ont l'audace de l'outrager. Que d'exemples nous pourrions vous citer ! Mais je craindrais de prolonger cet entretien. Sachez seulement que beaucoup de blasphémateurs font une mort affreuse. Un fameux hérésiarque, Nestorius, avait blasphémé contre la T. S. Vierge : son corps se pourrit tout vivant, et sa langue, organe du blasphème, fut rongée des vers. Contraint de fuir en cet état, il se tua en tombant de cheval.

3. Ces châtements n'étonnent pas ceux qui réfléchissent ; car le blasphème est un crime sans jouissance et sans excuse qui rend semblable au démon, et qui se double d'un scandale.

« Dans la plupart de nos fautes, le plaisir ou l'intérêt qu'on espère y trouver en sont comme les circonstances atténuantes : ils aident à comprendre

la faiblesse du pécheur. Mais quel plaisir ou quel intérêt peut-on bien trouver dans le blasphème ? Aucun, évidemment, ni pour l'esprit, ni pour le cœur, ni pour les sens. C'est le péché sans excuse, sans autre motif que le mal et la haine de Dieu. »

Personne ne ressemble mieux au démon que le blasphémateur. Blasphémer est en effet parler le langage de l'enfer ; c'est faire ce que fait Satan, dont toute l'occupation est de maudire le nom du Bon Dieu, de vomir contre lui des imprécations ; c'est donc être comme un démon sur la terre. Ecoutez ce bon petit raisonnement qu'un pieux missionnaire faisait à des enfants qui blasphémaient : « Dans cette paroisse on parle français ; si vous y rencontraiez, par hasard, un homme qui parlât allemand, vous diriez que l'Allemagne est sa patrie ; s'il parlait espagnol vous diriez qu'il vient d'Espagne, s'il parlait anglais vous diriez qu'il vient d'Angleterre, et vous le regarderiez comme un étranger qui tôt ou tard doit retourner dans sa patrie. Eh bien ! vous êtes dans un pays chrétien et catholique et vous n'en parlez pas la langue ; par vos blasphèmes vous parlez la langue de l'enfer. Vous êtes donc des étrangers ici, l'enfer est votre patrie et un jour vous irez rejoindre ceux qui parlent comme vous, les démons et les damnés. »

Ajoutons enfin que le blasphème entraîne généralement à sa suite le péché de scandale, et Notre-Seigneur a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » (Matt., xviii, 7). Vous apprenez à blasphémer aux enfants, à vos propres enfants peut-être : quelle responsabilité ! Vous habituez ces chers petits à outrager Dieu, à outrager leur Père du ciel : qui les empêchera plus tard d'outrager leurs pères de la terre ? Prenez-y garde : ordinairement l'un ne va pas sans l'autre. — Le blasphémateur scandalise aussi son prochain. Le saint pontife Pie IX prononçait en 1847 ces graves paroles que je vous prie de vous appliquer : « Il y a dans cette ville, centre de la catholicité, des hommes qui profanent le saint nom de Dieu par le blasphème. Ils lancent contre le ciel la pierre qui les écrase en retombant. Car en blasphémant le nom du Père commun qui nous donne la vie et avec elle tous les biens dont nous jouissons, ils comblent la mesure de l'ingratitude. Dites à ceux de mes fils qui l'offensent par de tels outrages, de ne plus donner ce scandale. »

* * *

Evitez donc, mes frères, le blasphème : il ne sert à rien et il nuit grandement à l'âme. Pendant cette saison d'été spécialement, abstenez-vous de faire retentir dans la plaine et dans la campagne ces affreuses malédictions, d'outrager Dieu en récoltant les biens qu'il vous donne. N'écoutez pas les blasphémateurs, ne lisez pas leurs écrits. — De plus, usez de votre pouvoir, de vos droits et de votre influence pour empêcher le blasphème ; ne le tolérez pas dans vos maisons, car il est pour les familles une cause de malédiction ; défendez-le à vos enfants en employant au besoin la correction ;

défendez-le à vos serviteurs, à vos ouvriers ; montrez à tous que le blasphème vous déplaît. Enfin que les âmes pieuses, que les bons chrétiens offrent à Dieu une compensation chaque fois qu'ils l'entendent insulter ; qu'aux injures de l'enfer ils opposent cette prière du ciel : « *Sanctificetur nomen tuum* ; mon Dieu, que votre saint nom soit béni, » ou ce cri du cœur : « Mon Dieu, je vous adore et je vous aime. » Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LES DIMANCHES APRÈS LA PENTECOTE

7^e Dimanche

LES FAUX PROPHÈTES

N.-S. J.-C. nous met en garde contre les faux prophètes : *Attendite a falsis prophetis*. Deux questions se posent donc d'elles-mêmes : 1^o Que faut-il entendre aujourd'hui par les faux prophètes ? 2^o Pourquoi faut-il nous en défier ?

I. — Les faux prophètes

Tous les ennemis déclarés de l'Eglise sont évidemment des faux prophètes, mais ce n'est pas de ceux-là qu'il s'agit ; nous avons facile de nous mettre en garde contre eux. Il s'agit de ceux qui se disent catholiques. Ainsi,

1^o Ceux qui arrangent la religion à leur façon. — Ils disent par exemple : « Dieu n'est pas si sévère qu'on l'enseigne... Le dogme n'est plus à la hauteur de la science... A quoi bon les pratiques?... Le culte extérieur n'est pas nécessaire, etc. »

2^o Ceux qui ne cessent de critiquer les ministres de l'Eglise. — Ils disent par exemple : « Le Pape est intransigeant... il ne comprend pas le progrès... Les évêques et les prêtres se mettent en révolte contre l'Etat... ils compromettent leurs intérêts, etc. »

3^o Ceux qui se croient très pieux, mais n'ont de la religion que les pratiques purement extérieures. Ils confondent l'accessoire et le principal : ce sont nos pharisiens modernes, ils sont toujours prêts à crier au scandale, même pour les choses les plus insignifiantes.

II. — Pourquoi nous en défier ?

1^o Parce que N.-S. J.-C. nous l'ordonne : *Attendite a falsis prophetis*. Nous sommes des agneaux, dit l'Evangile, prenons garde aux loups.

2^o Parce que la raison nous le fait comprendre.

a) Que valent ces faux prophètes ? Rien : ce sont des ignorants qui se cachent sous le manteau de la science, des hypocrites qui se dissimulent sous le masque de la vertu. *Veniunt ad vos in vestimentis ovium.*

b) Que veulent-ils ? Nous faire perdre la foi, et nous entraîner dans le chemin du vice, *intrinsicus autem sunt lupi rapaces.*

c) Quels moyens emploient-ils pour arriver à leurs fins ? Tous, car tous pour eux sont bons :

mauvais livres, mauvais journaux, mensonges, etc. « Mentez, mes amis, disait Voltaire, il en restera toujours quelque chose ! »

3^o Parce que l'histoire nous apprend le mal qu'ils sont capables de causer dans l'Eglise. Voyez par exemple les Jansénistes faisant le vide autour de la sainte table, sous prétexte que personne n'est assez pur pour recevoir Jésus !

Conclusion

Il y a des prophètes qui ne nous trompent jamais : ce sont les évêques et les prêtres en communion avec le Pape infallible. Laissons-nous donc guider par les vrais prophètes ; nous ne nous écarterons jamais de la vérité.

AVIS PAROISSIAUX

LA PRIÈRE DE CHAQUE JOUR

Mes frères,

Nous logeons dans un coin de notre cœur un ennemi dangereux, un conseiller perfide : je l'appellerai le démon de la négligence. Ses ruses sont infinies, ses exigences sans bornes. Il n'est jamais satisfait ; quand il a obtenu une chose, il en réclame une autre ; son ambition est de nous imposer toutes ses volontés. Sommes-nous hésitants ? Il est ingénieux pour nous fournir des excuses, des prétextes ; il en a un répertoire complet, et malheureusement on s'y laisse prendre. Et c'est surtout quand il s'agit de nos devoirs religieux, qu'il nous suggère de misérables raisons pour nous en dispenser.

Je vous dénonce cet ennemi et vous invite à le surveiller de très près. A l'époque où nous sommes, et pendant la saison des travaux, il va vous tendre des pièges et vous faire d'insidieuses propositions. Par exemple, il vous dira d'omettre votre prière de chaque jour, sous le prétexte banal que vous n'avez pas le temps, que l'ouvrage presse, que vous êtes exténués de fatigue.

Je voudrais vous mettre en garde contre cette tentation, et vous inspirer la résolution de ne point passer un seul jour sans donner un souvenir à Dieu, sans prier.

En parcourant l'autre jour la table d'un livre, mes yeux tombèrent sur un chapitre qui a pour titre ces mots : *La toute petite prière*. Je me suis dit aussitôt ; Voilà quelque chose qui conviendrait parfaitement à mes paroissiens, dans la saison où nous sommes ; je soupçonne qu'ils ne prient pas, ou qu'ils ne prient guère, invoquant comme excuse le travail qui les appelle ou la lassitude qui les accable.

Mais s'il existait une toute petite prière que l'on puisse réciter sans fatigue et sans perte de temps, l'omission de cette prière serait vraiment injustifiable. Je savais déjà qu'un *Notre Père*, un *Je vous salue, Marie*, un acte de foi, d'espérance, de charité, de contrition, ne prennent pas beaucoup de

temps et que, si occupé que l'on soit, on peut, sans détriment pour son ouvrage, réciter ces courtes prières. Cependant, j'ouvris le livre à la page indiquée, et je vis que cette toute petite prière était un élan de l'âme vers Dieu, un cri du cœur, ce que nous appelons une oraison jaculatoire : par exemple : « Mon Dieu, soyez béni ! — Gloire à vous ! — Merci, ô mon Dieu ! — Mon Dieu, pardonnez-moi ! »

Un évêque, donnant la Confirmation dans une paroisse rurale, pendant la chaude saison, félicitait les hommes qui étaient venus en grand nombre assister à la cérémonie, malgré les travaux des champs qui les réclamaient. Après les avoir complimentés, il les exhorta vivement à ne pas délaisser la prière, quelque pressantes que fussent leurs occupations. « Je sais bien, disait-il, que vous ne pouvez pas faire de longues prières : mais convenez qu'il ne vous en coûterait guère de dire un *Pater*, un *Ave*, d'adresser à Dieu, pendant vos travaux, cette invocation par laquelle nous commençons l'office des Vêpres : *Deus in adiutorium meum intende ; Domine, ad adjuvandum me festina*. Seigneur, venez à mon aide ; hâtez-vous de me secourir. »

Voilà, j'imagine, de courtes prières, qui sont à la portée de tout le monde et que les plus lassés peuvent réciter, sans qu'il en résulte pour eux un surcroît de fatigue.

Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas, quels que soient vos travaux, rester sans rapport avec Dieu, sans communication avec le ciel. Que diriez-vous d'un enfant qui passerait des journées entières près de ses parents, sans leur adresser une parole ? Nous vivons, nous travaillons sous le regard de Dieu ; et si nous ne daignons pas lui parler dans la prière, si nous laissons passer des jours, des semaines, des mois, sans lui dire un mot, nous sommes semblables à cet enfant mal élevé.

En tout temps, il est obligatoire de prier ; mais il semble que le précepte de la prière est encore plus impérieux, pendant qu'on récolte les dons de la Providence. Au moins, faut-il savoir dire à Dieu : « Merci ! » Au moins faut-il lui offrir autre chose que des blasphèmes, en échange des biens dont il nous comble.

La résolution que je vous suggère en ce moment, c'est de résister à l'ennemi que je vous signalais en commençant ; c'est de fermer l'oreille aux insinuations du démon de la négligence ; c'est d'adresser à Dieu, le matin et le soir, un pieux souvenir, une petite prière au moins, si vous ne pouvez faire davantage. D'un coup d'aile, cette petite prière franchira la distance de la terre au ciel, et parviendra jusqu'au trône de Dieu, lui portant votre adoration, vos désirs, votre reconnaissance. Elle ne sera pas sans profit, car en même temps qu'elle portera à Dieu l'hommage de vos cœurs, elle attirera sur vous et sur vos travaux de précieux bénédictions. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

Saint Paul en Occident

VI

L'ÉPÎTRE AUX EPHÉSIENS

Avec l'Épître aux Colossiens Tychique en emportait deux autres, nous le savons : une à Philémon, dont nous parlerons bientôt, et une autre aux Ephésiens. Celle-ci était-elle bien destinée spécialement aux Ephésiens ? Il est permis d'en douter, car les termes en sont généraux. Il n'y a aucune salutation particulière, ni au commencement ni à la fin, aucune allusion à son séjour de trois ans parmi eux. C'est une Épître impersonnelle, traitant un sujet très élevé, qui devait intéresser toutes les Églises ; une sorte de lettre encyclique, adressée à tous les chrétiens de l'Asie mineure, à ceux d'Ephèse comme à ceux de Milet, de Laodicée ou d'Hierapoliis. D'ailleurs tous les manuscrits ne portent pas cette mention : « à Ephèse ». Comme Ephèse était la ville la plus importante ou la mieux située, la plus accessible aux communications, c'est vraisemblablement dans cette ville qu'elle fut lue tout d'abord ; de là son nom d'Épître aux Ephésiens.

Moins qu'ailleurs, Paul vise les personnes ; il s'élève plus haut, il s'efforce uniquement d'exposer la doctrine, une doctrine qui préoccupera les esprits dans tous les siècles, mais qui alors était l'objet spécial des travaux, des spéculations des philosophes.

Nous sommes bien loin maintenant des Juifs judaïsants qui imposaient les observances mosaïques. Les philosophes grecs ont enseigné leurs rêveries aux intelligences subtiles, travaillées par les idées chrétiennes en conflit avec les théories païennes ; la Gnose commence à imaginer les relations qui unissent Dieu à l'homme, à la matière, le créateur à la créature. D'où venons-nous ? Que sommes-nous par rapport à Dieu ? Comment participons-nous à ses dons ? Comment serons-nous unis à lui un jour ? Comment retournerons-nous à lui ? Sommes-nous simplement des créatures jetées éparées dans ce monde, et de qui la divinité ne s'occupe plus ? Quel a été le plan divin et comment ce plan s'est-il accompli ? est-ce par l'intermédiaire des esprits célestes, des principautés, des puissances ?

Les théories courantes portaient cette caractéristique, qu'elles laissaient le Christ de côté, ou ne lui assignaient qu'un rôle inférieur. C'était donc la ruine du christianisme naissant si elles se répandaient, si elles se faisaient accepter.

Le plan divin, *le mystère par excellence*, c'est le décret par lequel Dieu a voulu que tous les hommes, Gentils comme Juifs, fussent rachetés par Jésus-Christ, et la réalisation de ce décret. Dieu veut sauver tous les hommes, et quand ils sont baptisés, bien loin de les abandonner, *il les unit au Christ* d'un lien si puissant, si vivant, qu'ils ne forment avec lui *qu'un seul corps mystique*.

Telle est la thèse que S. Paul va développer dans cette Epître très forte, très compacte, où les idées se pressent, remplissent les phrases à les faire déborder, si bien que çà et là le style, trop plein de choses, devient obscur.

Deux parties, comme toujours : la partie *dogmatique* où il explique le mystère de notre union, de notre incorporation au Christ (I, II, III), et la partie *morale* (IV, V, VI).

I

L'Epître est précédée d'une courte suscription, puis de l'action de grâces :

I. — ¹Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, à tous les saints qui sont à Ephèse, et aux fidèles en Jésus-Christ ; ²Grâce à vous et paix par Dieu notre Père et par le Seigneur Jésus-Christ.

Il entre aussitôt dans le cœur de son sujet et expose d'abord le *mystère conçu par Dieu* dès l'éternité. Il le montrera ensuite *réalisé* dans l'Eglise.

1. Dieu l'a *conçu* de toute éternité :

³Béni soit le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il nous a bénis de toute bénédiction spirituelle, de tous les dons célestes dans le Christ ; ⁴comme il nous a choisis en lui avant la création du monde, afin que nous soyons saints et sans tache en sa présence, dans la charité.

⁵Il nous a prédestinés de lui-même à devenir ses enfants adoptifs par Jésus-Christ, selon le dessein de sa volonté, ⁶pour la louange de la gloire de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables à son Fils bien-aimé.

⁷En celui-ci nous avons la rédemption par son sang, et la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce, ⁸qui a surabondé en nous, en nous remplissant de toute sagesse et de toute intelligence. ⁹Dieu nous a fait connaître ainsi le mystère de sa volonté fondé sur sa bienveillance, par laquelle il a résolu en lui-même, ¹⁰quand la plénitude des temps sera accomplie, de rassembler, de récapituler dans le Christ tout ce qui est dans les cieux et tout ce qui est sur la terre.

¹¹C'est aussi dans le Christ que nous avons été choisis, ayant été prédestinés selon le décret de celui qui fait toutes choses suivant le conseil de sa volonté, ¹²afin que nous soyons pour la louange de sa gloire, nous qui les premiers avons espéré dans le Christ.

¹³Vous aussi vous avez entendu sa parole de vérité, l'Evangile de votre salut ; vous avez cru en lui, et en lui vous avez été marqués du sceau de l'Esprit-Saint qui vous avait été promis, ¹⁴qui est le gage de notre héritage et qui assure la délivrance de son peuple pour la louange de sa gloire.

Tel est le mystère du plan divin. Dieu nous a bénis dans le Christ, choisis dans le Christ, prédestinés dans le Christ à devenir ses enfants adoptifs. Le secret qu'il nous a révélé, c'est qu'il résumera tout dans le Christ, quand viendra la plénitude des temps.

Les Juifs ont cru les premiers, puis les Gentils qui ont reçu les mêmes dons du Saint-Esprit, et qui entreront dans le même héritage.

2. Ce mystère est *réalisé* dans l'Eglise :

¹⁵C'est pourquoi, moi aussi, apprenant quelle est votre foi dans le Seigneur Jésus et votre amour pour tous les saints, ¹⁶je ne cesse de rendre grâces à Dieu et de faire mémoire de vous dans mes prières, ¹⁷afin que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de lumière pour le connaître ; ¹⁸qu'il éclaire les yeux de votre cœur, afin

que vous sachiez quelle est l'espérance à laquelle vous êtes appelés, et quelles sont les richesses de gloire de l'héritage destiné aux saints, ¹⁹et quelle est la suréminente grandeur du pouvoir qu'il exerce en nous qui croyons.

L'action de sa puissance et de sa force, ²⁰il l'a montrée dans le Christ en le ressuscitant des morts, en le faisant asseoir à sa droite dans le ciel, ²¹au-dessus de toute Principauté, Puissance, Vertu, Domination, au-dessus de tout nom qui est nommé non seulement dans le siècle présent, mais dans le siècle à venir.

²²Et il a tout mis sous ses pieds et il l'a donné pour chef sur toutes choses à l'Eglise ²³qui est son corps, qui est le complément du Christ, qui se complète dans tous ses membres.

L'Apôtre prie afin qu'ils comprennent la grandeur du Christ, qui est au-dessus de toute créature, au-dessus des anges à qui les philosophes du temps prêtaient un pouvoir exagéré. Il est le chef de l'Eglise qui est son corps, son complément, et qu'il anime de son esprit. Les Gentils mêmes, et non pas seulement les Juifs convertis, entreront dans l'Eglise.

Jésus-Christ Dieu et homme a besoin d'un complément, d'un prolongement qui est son corps mystique. La tête ne se suffit pas à elle-même, il lui faut des membres qui agissent sous sa direction. Jésus-Christ est la tête, les chrétiens sont les membres qui forment son corps mystique. Et qu'on ne s'imagine pas que le corps mystique du Christ est une figure ou une pure abstraction ; c'est une réalité, comme les membres du corps sont une réalité. Ils reçoivent le mouvement du principe de vie qui, sans eux, ne serait pas complet. S. Paul se complait dans cette comparaison du corps et des membres, mais les opérations qu'il leur prête indiquent qu'il les regarde comme vivants. Ainsi le corps de l'Eglise, qui est le corps du Christ, ainsi les membres de l'Eglise, qui sont les membres du Christ, vivent de sa vie divine, de sa grâce, de ses inspirations. Nous retrouvons toujours cette pensée qui est chère à S. Paul : « C'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

« L'Apôtre prend donc le Christ en deux sens très différents. Quand il identifie la race d'Abraham, c'est-à-dire l'ensemble des croyants avec le Christ, lorsqu'il assure qu'au baptême nous sommes plongés, ensevelis dans le Christ, greffés sur le Christ, lorsqu'il dit que le Christ a plusieurs membres et que nous sommes ces membres, il ne parle pas du Christ naturel, mais du Christ mystique. Le Christ naturel, le Verbe incarné, le prêtre-victime du Calvaire est une partie, et la principale, du Christ mystique : ce n'est pas le Christ mystique tout entier. Le Christ mystique, c'est la vraie vigne avec ses rameaux ; c'est l'olivier véritable avec ses branches ; c'est Jésus époux avec l'Eglise épouse ; c'est la tête avec les membres. Le Christ naturel nous rachète ; le Christ mystique nous sanctifie. Le Christ naturel est mort pour nous ; le Christ mystique vit en nous. Le Christ naturel nous réconcilie à son Père ; le Christ mystique nous unifie en lui. En un mot, le Christ mystique c'est l'Eglise complétant son chef et complétée par lui ¹. »

¹ La Théologie de S. Paul, par le P. Prat, p. 420.

Le corps mystique du Christ est un corps vivant dont l'âme est le Saint-Esprit, dont la tête est la personne adorable de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit est à l'Eglise ce que l'âme est au corps humain ; il est, il demeure, il vit en nous, il nous transforme et nous vivons en lui. C'est lui qui par le baptême et la confirmation, nous incorpore au Christ « par un influx qui nous met en communication vitale avec la tête, et en relation organique entre nous, double rapport que Paul désigne d'un nom très heureux : la communion — *κοινωνία* — de l'Esprit. » Jésus-Christ est la tête du corps de l'Eglise à qui il donne son unité, son accroissement, son influx vital (Col., II, 19) ; mais nulle part il n'est dit que les anges sont le corps du Christ, quoique le Christ soit le chef des anges (Col., II, 10), parce qu'il n'y a pas communauté de nature.

II. — ¹Et vous, il vous a vivifiés lorsque vous étiez morts par vos dérèglements et vos péchés, ²dans lesquels vous marchiez autrefois, selon la coutume de ce monde, selon le prince des puissances de l'air, cet esprit qui agit efficacement à cette heure sur les fils de la défiance. ³Nous avons tous vécu parmi ceux-ci, selon les désirs de notre chair, faisant la volonté de notre chair et de nos pensées charnelles ; et nous étions ainsi par nature des enfants de colère, comme tous les autres.

⁴Mais Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par le grand amour qu'il a pour nous, ⁵alors que nous étions morts par le péché nous a rendu la vie dans le Christ, par la grâce de qui vous êtes sauvés. ⁶Il nous a ressuscités avec lui, nous a fait asseoir au ciel dans le Christ Jésus, ⁷afin de montrer aux siècles à venir les richesses abondantes de sa grâce, par sa bonté pour nous, dans le Christ Jésus.

⁸C'est la grâce en effet qui vous a sauvés par la foi, et cela ne vient pas de vous, — c'est un don de Dieu, — ⁹ni des œuvres, afin que nul ne se glorifie. ¹⁰Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu nous a préparées afin que nous y marchions.

¹¹C'est pourquoi souvenez-vous qu'autrefois vous, Gentils selon la chair, vous étiez appelés incircconcision par ceux qu'on appelle circoncis à cause de la circoncision de la chair, faite de main d'homme, ¹²parce que vous étiez en ce temps-là sans Christ, étrangers à la société d'Israël, sans participation aux alliances, n'ayant point l'espérance de la promesse, sans Dieu en ce monde.

¹³Mais maintenant vous êtes dans le Christ Jésus. Vous qui étiez éloignés, vous avez été rapprochés par le sang du Christ.

¹⁴Car c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un : lui qui a détruit le mur de séparation, détruit dans sa chair l'inimitié qui les divisait, ¹⁵aboli cette loi chargée de préceptes, afin de créer en lui-même de ces deux peuples un seul homme nouveau, en faisant la paix entre eux, ¹⁶afin de les réconcilier à Dieu par la croix, réunis en un même corps, détruisant en lui-même leurs inimitiés.

¹⁷Et il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin, comme à ceux qui étaient proches ; ¹⁸parce que c'est par lui que nous avons accès les uns et les autres auprès du Père dans un même Esprit.

¹⁹Vous n'êtes donc plus des étrangers et des hôtes, mais des concitoyens des saints et des gens de la maison de Dieu ; ²⁰vous êtes bâtis sur le fondement des Apôtres et des prophètes, avec le Christ Jésus comme pierre angulaire. ²¹Construit sur lui, tout l'édifice s'élève comme un temple sacré dans le Seigneur : ²²et c'est sur lui que vous êtes bâtis vous-mêmes, pour devenir une maison de Dieu par le Saint-Esprit.

L'Eglise réalise le mystère divin, en accueillant les Gentils comme les Juifs ; car elle sait que Dieu veut sauver tous les hommes. Les Gentils qui vivaient autrefois ensevelis dans leurs péchés, abandonnés à leurs désirs charnels, ont été vivifiés par le Christ ; ils étaient morts par le péché, Dieu les a ressuscités. Mais l'Apôtre ne manque pas de rappeler que c'est par l'effet de la grâce gratuite de Dieu, et des richesses de sa miséricorde, — afin que nul ne se glorifie.

Maintenant ils ne sont plus incircconcis, sans Christ, sans alliance, sans Dieu. La barrière qui séparait les Juifs des Gentils, le Christ l'a renversée. Ils ne forment plus qu'un seul corps. Entre eux il n'y a plus ni rivalités, ni inimitiés, ni défiances. Les Gentils appartiennent aussi à l'Eglise, « à la maison de Dieu », ils sont bâtis sur le fondement des Apôtres et des prophètes, ils sont les pierres vivantes du temple du Saint-Esprit.

L'Eglise est la maison de l'unité et de la charité, maison indestructible, puisqu'elle est soutenue par le Christ, qui est la pierre angulaire.

3. Après avoir montré comment le plan divin de salut universel a été conçu de toute éternité et réalisé dans l'Eglise, l'Apôtre va l'expliquer aux Ephésiens, Gentils convertis. Qu'ils l'écoutent, lui, le prisonnier pour le Christ, qui a mission pour leur parler. Qu'ils fortifient *l'homme intérieur* et qu'ils apprennent de lui qu'ils sont vraiment cohéritiers, membres du même corps, participants aux mêmes promesses.

Il leur rappelle qu'il a été choisi pour évangéliser les Gentils :

III. — ¹C'est pour cela que moi, Paul, je suis le prisonnier du Christ Jésus pour vous, Gentils, ²car vous avez appris que Dieu m'a confié la mission de vous dispenser la grâce. ³Il m'a en effet, par révélation, fait connaître ce mystère, ainsi que je vous l'ai écrit plus haut brièvement. ⁴Vous pouvez, par la lecture de cette lettre, connaître quelle intelligence j'ai reçue du mystère du Christ, ⁵mystère qui n'a pas été révélé en d'autres temps aux enfants des hommes, comme il a été révélé maintenant à ses saints Apôtres et aux prophètes par l'Esprit-Saint.

⁶Ce mystère nous apprend que les Gentils sont cohéritiers, membres d'un même corps, et participants à la promesse de Dieu, dans le Christ Jésus, par l'Evangile dont j'ai été fait ministre, en vertu du don de la grâce de Dieu qui m'a été conférée par la puissance de son action.

Ils savent donc ce qu'ignoraient les anciens prophètes : que les Gentils seront sauvés autrement que par la loi de Moïse, par Jésus-Christ. Voilà le mystère qui lui a été révélé, mystère de science, mystère de miséricorde, car les Gentils participent à l'héritage et à la promesse comme les enfants d'Abraham. Il a reçu mission de l'enseigner :

⁸A moi, le plus petit des saints, a été donnée cette grâce d'annoncer parmi les Gentils les richesses incompréhensibles du Christ, ⁹et d'éclairer tous les hommes, touchant la dispensation du mystère caché dès l'origine des siècles, en Dieu qui a créé toutes choses par Jésus-Christ, ¹⁰afin que les principautés et les puissances, qui sont dans les cieux, connaissent par l'Eglise la sagesse multiforme de Dieu, ¹¹selon le décret éternel qu'il a accompli dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, ¹²en qui nous avons, par la foi en son

nom, la liberté, l'accès et la confiance auprès de Dieu.

⁴³ Aussi je vous demande de ne pas vous laisser abattre à cause de mes tribulations pour vous, car mes souffrances, c'est votre gloire.

A lui donc d'instruire les Gentils de ce mystère si consolant pour eux, qui est une révélation même pour le ciel. C'est pourquoi S. Jean Chrysostome a dit que S. Paul fut l'évangéliste des anges ; et S. Thomas enseigne, d'après S. Cyrille, que les anges apprirent par la prédication de S. Paul les circonstances prochaines de la vocation des Gentils.

Ce qui précède n'est qu'une longue parenthèse ; il reprend maintenant et poursuit son idée : Dieu m'a confié la mission de vous dispenser la grâce :

⁴⁴C'est pourquoi je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ⁴⁵principe de toute paternité au ciel et sur la terre, ⁴⁶afin qu'il vous donne, suivant les richesses de sa gloire, d'être puissamment fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur, ⁴⁷afin que le Christ habite dans vos cœurs par la foi : afin qu'enracinés et fondés dans la charité, ⁴⁸vous puissiez comprendre, avec tous les Saints, quelle est la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur de ce mystère ; ⁴⁹connaître aussi l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, pour que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu.

L'homme intérieur, c'est l'esprit de l'homme qui veut le bien.

Mais qui décrira la largeur de ce mystère : il s'étend à tous les hommes ; sa longueur : il durera pendant l'éternité ; sa hauteur : il nous détache de la terre et nous élève jusqu'au ciel ; sa profondeur : il descend jusqu'en l'empire des morts ?

Il termine par cette doxologie qui est caractéristique :

⁵⁰A Celui donc qui, par sa puissance qui opère en nous, peut infiniment plus que tout ce que nous demandons et pensons, ⁵¹à lui gloire dans l'Eglise par le Christ Jésus, pour toutes les générations des siècles des siècles. Amen !

Ces dernières paroles révèlent et résument sa pensée intime. Il a prêché aux Ephésiens le mystère conçu de toute éternité, qui s'est produit dans le temps et qui a été réalisé dans l'Eglise : l'Eglise universelle qui réunit dans son sein tous les appelés, tous les élus de Dieu, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares ; l'Eglise qui désormais, quand la prédication apostolique aura cessé de retentir, parlera, éclairera, donnera l'enseignement infailible ; l'Eglise, autorité fondée par le Christ, constituée dans sa hiérarchie, et qui sera la gardienne de la vérité.

A elle l'avenir. Elle montrera aux croyants la voie à suivre, elle les éloignera de l'erreur, elle condamnera les hérésies. Cette Eglise, l'Apôtre l'aime, il la salue aujourd'hui, dirigeant les fidèles d'Ephèse, il la salue dans l'avenir : « Gloire à Dieu dans l'Eglise par le Christ Jésus, pour les siècles des siècles. Amen ! »

II

Le but de l'Apôtre dans l'Epître aux Ephésiens, c'est d'exposer le *mystère*. Il y a fait allusion dans sa première Epître aux Corinthiens (II, 7-10), dans son Epître aux Romains (xvi, 25-26) ; mais c'est

seulement aux Colossiens et surtout aux Ephésiens qu'il le dévoile.

Ce Mystère, c'est l'éternel et secret dessein de Dieu que les prophètes, que les anges mêmes n'ont pas connu, et que Dieu lui a révélé, à lui Paul, afin qu'il le publie. Apôtre des Gentils, il leur fera connaître leurs gloires, leurs droits, leurs privilèges. Ils sont égaux aux Juifs, ils font partie comme ceux-ci du corps mystique du Christ, ils participeront aux promesses faites par Dieu à Abraham et aux prophètes. Jusque-là ils étaient des étrangers : ils deviennent des fils de famille ; ils étaient sans espérances, sans Dieu et sans Christ : le Christ leur appartient comme il appartient aux fils d'Abraham. Comme Paul est heureux d'annoncer à ses chers Gentils ces admirables miséricordes de Dieu !

Mais le Mystère n'est pas encore accompli totalement. Il ne le sera que lors de la plénitude des temps. Alors toute la création, au ciel et sur la terre, sera unie au Christ Rédempteur, le réconciliateur universel, le centre du monde, l'unique raison d'être des siècles. Il résume tout, il récapitule tout, il rassemble tout autour de lui ; les deux peuples n'en font plus qu'un, leur union est cimentée par son sang ; ils se réunissent dans l'unité, la gloire et la beauté de son corps mystique.

Cette doctrine ne nous étonne plus, parce que nous en avons été bercés dès l'enfance, et qu'elle est devenue le fond de nos pensées touchant la Rédemption du monde ; mais elle opérait alors une révolution, car elle mettait les Gentils sur un pied d'égalité avec les Juifs. L'Apôtre en subit le contre-coup qui se traduisit par d'incessantes et lancinantes persécutions, c'est pourquoi il dit qu'il souffre pour elle. Elle est en effet la cause de la haine implacable des Juifs.

Il va maintenant tirer les conséquences pratiques de cette doctrine qui relève les Gentils.

A). — Il commence par des *préceptes généraux*. D'abord, qu'ils soient dignes de leur vocation (iv, 1-16). Ensuite, qu'ils n'imitent pas les païens (iv, 16-v, 20).

1. Qu'ils se montrent *dignes de leur vocation* en gardant l'unité :

IV. — ¹Je vous conjure donc, moi chargé de liens pour le Seigneur, de marcher dignement dans la vocation à laquelle vous avez été appelés, ²en toute humilité et toute douceur, avec patience, vous supportant les uns les autres dans la charité, ³appliqués à garder l'unité de l'esprit dans les liens de la paix.

⁴Soyez un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une seule espérance dans votre vocation.

⁵Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, ⁶un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, agit par tous, réside en tous.

Le premier caractère de l'Eglise, c'est d'être *une*.

Elle est une dans son principe matériel, car elle est un seul corps ; une dans son principe formel et vital, qui est l'Esprit-Saint ; une dans sa cause finale, qui est la gloire de Dieu par le bonheur éternel qui fait notre espérance.

Elle est une dans le principe qui la gouverne et qui est Dieu ; une dans sa foi, une dans le baptême qui nous introduit dans son sein.

Enfin elle est une en Dieu, le Père de tous, le chef de la grande famille, — car l'Apôtre l'a précisé plus haut, nous ne sommes pas des étrangers, mais des gens de la maison de Dieu, *domestici Dei*, — qui nous gouverne, agit par nous et avec nous par l'influx de sa grâce, et demeure en nous. *In ipso vivimus, movemur et sumus.*

Comme il n'y a plus d'étrangers dans la grande famille de l'Eglise où se pressent également les Juifs et les Gentils, l'Eglise est donc *catholique*, universelle ; et, puisqu'elle est bâtie sur le fondement des apôtres et des prophètes, elle est *apostolique*. Enfin nous sommes les concitoyens des saints, *cives sanctorum*, l'Eglise est par conséquent *sainte*. D'ailleurs les chrétiens baptisés sont appelés des saints.

On peut ainsi retrouver dans cette Epître toutes les notes de l'Eglise. L'Apôtre ne les a pas mises en forme, mais elles y sont. Il insiste surtout sur l'unité, parce qu'elle est le grand caractère de l'Eglise :

Un seul Dieu et un seul royaume dont il est le monarque adoré. Un seul Père et une seule famille dont il est le chef aimé. Un seul corps, un seul esprit, une seule espérance, une seule foi, un seul baptême.

⁷ Or à chacun de nous a été donnée la grâce selon la mesure du don du Christ. ⁸ C'est pourquoi l'Ecriture dit : « Montant au ciel il a conduit une captivité captive, il a donné des dons aux hommes. » ⁹ Mais qu'est-ce : « Il est monté », sinon qu'il est descendu auparavant dans les parties inférieures de la terre ? ¹⁰ Celui qui est descendu, c'est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin d'accomplir toutes choses.

C'est du haut du ciel qu'il nous verse ses dons. L'Ecriture dit en effet qu'il est monté au ciel où il a conduit ses captifs, et que de là il distribue ses dons. (Ps., LXXVII, 19). S'il est monté au ciel, c'est donc qu'il est descendu sur terre. Il y est descendu par les abaissements de son Incarnation, il est descendu même jusque dans les Limbes, où il a pris les âmes captives des Justes pour les délivrer. Il les a conduites jusqu'au sommet des cieux le jour de son Ascension, afin d'accomplir toutes choses, c'est-à-dire d'envoyer le Saint-Esprit à son Eglise, et de remplir la terre de ses grâces ; afin de rendre son Eglise parfaite, glorieuse et harmonieusement gouvernée. Aussi quoi de plus admirable que l'ensemble des membres de l'Eglise du Christ ?

¹¹ C'est lui qui a fait les uns apôtres, d'autres prophètes, ceux-ci évangélistes, ceux-là pasteurs et docteurs, ¹² afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, à l'œuvre du ministère, à l'édification du corps du Christ, ¹³ jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à l'âge viril du Christ ;

¹⁴ Afin que nous ne soyons pas comme de petits enfants qui flottent, ni emportés à tout vent de doctrine par la méchanceté des hommes, par la fourberie qui entraîne dans l'erreur ;

¹⁵ Mais que, pratiquant la vérité dans la charité, nous croissions en toutes choses dans celui qui est la tête, le Christ. ¹⁶ Du Christ, en effet, tout le corps, uni et lié

par toutes les jointures qui se prêtent un mutuel secours, selon les fonctions propres à chaque membre, reçoit son accroissement, pour être édifié dans la charité.

Telle est l'Eglise, merveilleusement dirigée et active, composée de membres qui ont leurs attributions diverses, leurs dons particuliers, mais travaillent tous à l'unité, à la perfection, à la science, à la gloire et à la beauté du corps du Christ. L'homme est parfait à l'âge viril ; il faut que nous atteignions cet âge, cet état de la plénitude de la beauté du Christ. Conduits par l'Eglise, qui nous donne une direction unique, nous ne flotterons pas à tout vent de doctrine, et nous serons soustraits à l'erreur.

Alors, pratiquant la vérité dans la charité, nous adhérons à la tête, qui est le Christ ; la tête, qui donne au corps son unité, sa force, son harmonie, en ordonnant à chaque membre d'aider les autres membres suivant les fonctions pour lesquelles il a été créé ; son juste accroissement, qui résulte de l'influx vital reçu du chef, du foyer, de la source. La tête pense, dispose, ordonne et communique la vie au corps, dont toutes les parties sont fortement unies sous sa direction.

Dans l'Epître aux Coloss., S. Paul parlait d'un rebelle, infatué de ses rêveries, n'ayant que des pensées de chair et « n'adhérant pas à la tête, par laquelle le corps entier, entretenu et uni au moyen des jointures et des ligaments, reçoit l'accroissement voulu de Dieu », et il montrait comment cette séparation de la tête produit l'orgueil et l'erreur. Ces deux textes sont frappants de ressemblance, bien que le ton soit différent. (Col., II, 18, 19).

2. Maintenant, qu'ils se gardent d'imiter les Gentils demeurés païens :

¹⁷ Je vous avertis donc et je vous conjure par le Seigneur, de ne plus marcher comme les Gentils. Ils marchent dans la vanité de leurs pensées ; ¹⁸ ils ont l'intelligence obscurcie de ténèbres, et vivent entièrement étrangers à la vie de Dieu ; par l'ignorance qui est en eux, à cause de l'aveuglement de leur cœur ; ¹⁹ enfin ayant perdu tout espoir ils se sont livrés à l'impudicité, aux œuvres de toute impureté, avec frénésie.

²⁰ Pour vous, ce n'est pas ainsi que vous avez été instruits touchant le Christ, ²¹ si cependant vous l'avez écouté et si vous avez appris en lui, selon la vérité de Jésus, ²² à dépouiller, pour ce qui regarde votre vie d'autrefois, le vieil homme qui se corrompt dans ses désirs de l'erreur.

²³ Renouvelez-vous donc dans l'esprit de votre âme, ²⁴ et revêtez-vous de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité.

Les païens marchent dans leurs vaines rêveries. Leur cœur a obscurci encore leur intelligence, et ils se sont précipités dans l'impudicité. En vain la conscience les rappelait à la dignité de la vie, ils ont désespéré de pouvoir jamais mener une vie pure, et ils ont mis de la fureur dans leurs scandaleux excès.

Le vieil homme, c'est la nature vicieuse et déréglée que nous a transmise Adam ; l'homme nouveau, qui est une création du Saint-Esprit, vit dans la vraie justice et la vraie sainteté, et non

dans la justice et la sainteté apparente des Phari-siens :

²⁵C'est pourquoi, quittant le mensonge, dites chacun la vérité au prochain, car nous sommes les membres les uns des autres.

²⁶Irritez-vous, mais ne péchez point : que le soleil ne se couche point sur votre colère. ²⁷Ne donnez point lieu ni prise au démon. ²⁸Que celui qui dérobaît ne dérobe plus, mais plutôt qu'il travaille, qu'il fasse œuvre de ses mains pour quelque ouvrage bon, afin qu'il ait de quoi donner à celui qui a besoin.

²⁹Que nul discours mauvais ne sorte de votre bouche, mais seulement de bons, qui édifient la foi et donnent la grâce à ceux qui les écoutent. ³⁰Et ne contristez point l'Esprit-Saint de Dieu, en qui vous avez été marqués d'un sceau pour le jour de la rédemption.

³¹Que toute amertume, colère, emportement, clameur et blasphème soient bannis de vous avec toute malice, ³²mais soyez bons les uns envers les autres, miséricordieux, vous pardonnant mutuellement comme Dieu, vous a pardonné dans le Christ.

V. — 'Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés, ²et marchez dans l'amour, à l'exemple du Christ qui nous a aimés, et s'est offert lui-même en oblation et en hostie de suave odeur.

³Que la fornication et toute impureté ou l'avarice, ne soit pas même nommée parmi vous, comme il convient à des saints. ⁴Point de discours honteux, de sottises, de bouffonneries, toutes choses qui ne conviennent pas ; mais plutôt des actions de grâces. ⁵Car sachez comprendre qu'aucun fornicateur ou impudique, ou avare, — ce qui est de l'idolâtrie, — n'a d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu.

⁶Que personne ne vous séduise par de vains discours ; car c'est pour ces choses que vient la colère de Dieu sur les fils de la défiance. ⁷N'ayez point de commerce avec eux.

⁸Car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Marchez comme des enfants de lumière. ⁹Or le fruit de la lumière consiste en toute bonté, justice et vérité. ¹⁰Recherchez ce qui est agréable à Dieu. ¹¹Et ne vous associez pas aux œuvres infructueuses des ténèbres, mais reprouvez-les. ¹²Car ce qu'ils font en secret est honteux, même à dire. ¹³Tout ce qui est répréhensible se découvre par la lumière, car la lumière découvre tout. ¹⁴C'est pourquoi l'Ecriture dit : « Lève-toi, toi qui dors, et le Christ t'illumina. »

¹⁵Veillez donc, mes frères, à marcher avec circonspection, non comme des insensés, ¹⁶mais comme des sages, rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. ¹⁷Ne soyez donc pas imprudents, mais comprenez quelle est la volonté de Dieu.

¹⁸Et ne vous enivrez point du vin, qui renferme la luxure, mais soyez remplis de l'Esprit-Saint ; ¹⁹vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant dans vos cœurs à la gloire du Seigneur. ²⁰Rendez grâces toujours et pour toutes choses, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à notre Dieu et Père, ²¹et soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ.

Tous ces préceptes sont énoncés d'une façon touchante, sans l'ombre de reproche et avec une dignité parfaite. — Qu'ils fuient le mensonge, car Dieu est vérité. L'indignation peut être légitime, mais qu'elle soit réglée, pour que l'on ne pèche pas. Point de discours impurs, qui contristent le Saint-Esprit et qui le chassent de notre âme. L'insistance que l'Apôtre apporte sur ce point soulève discrètement le voile qui recouvre les turpitudes du monde païen. L'avarice est une idolâtrie, parce qu'alors on adore ce qu'on aime, dit S. Augustin. Les ténèbres, les vains discours paraissent des

allusions assez claires aux doctrines des premiers gnostiques, c'est bien leur phraséologie. « Rache-tions le temps », c'est une expression que S. Paul affectionne. On est attentif à toutes les occasions qui permettent de faire un marché dont on tirera profit, ne négligeons rien de même pour mettre à profit ce temps qui est si précieux. « Les jours sont mauvais », nous sommes exposés à tout instant à perdre le fruit de notre travail, le fruit du temps, notre vertu, nos convictions, notre âme.

Marchez donc à la lumière du Christ, ainsi que le dit l'Ecriture. Quand S. Paul cite, il se sert rarement des termes de l'Ecriture ; il en interprète seulement la pensée ; celle-ci d'ailleurs remplit toute l'Ecriture. (Is., ix, 2 ; xxvi, 19 ; Lx, 1, 2). Il montre aussi que l'Ancien Testament n'est qu'une immense prophétie du Nouveau.

B). — L'Apôtre va maintenant exposer certains préceptes particuliers qui concernent *la famille*, ensuite il indiquera les moyens de pratiquer toutes les *vertus chrétiennes*.

1. D'abord les *devoirs des femmes, des maris, des enfants, des esclaves* :

²²Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur, ²³parce que l'homme est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Eglise et le sauveur de son propre corps [mystique]. ²⁴Et comme l'Eglise est soumise au Christ, qu'ainsi les femmes le soient en toutes choses à leurs maris.

²⁵Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé son Eglise et s'est livré lui-même pour elle, ²⁶afin de la sanctifier, la purifiant dans le baptême d'eau par la parole de vie, ²⁷afin qu'elle parût devant lui une Eglise glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée.

²⁸Ainsi les maris doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. ²⁹Or personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la réchauffe. Ainsi fait le Seigneur pour l'Eglise, ³⁰parce que nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. ³¹A cause de cela l'homme quittera son père et sa mère, et ils seront deux dans une seule chair. ³²Ce sacrement est grand, je dis dans le Christ et dans l'Eglise. ³³Or donc, que chacun de vous aime sa femme comme lui-même, mais que la femme craigne son mari.

Pour donner une idée plus élevée des devoirs du mariage, S. Paul en revient à sa théorie de l'union de Jésus-Christ et de l'Eglise.

L'union du Sauveur et de l'Eglise est la plus intime, la plus sainte, la plus indissoluble, la plus parfaite qui existe. Le mariage est l'image de cette union.

Or qu'est-ce que le Christ à l'égard de l'Eglise ? Il est son chef, son sauveur, son Epoux ; il l'a choisie et il a donné sa vie pour elle, afin que, par le baptême qui puise sa valeur et son efficacité dans son sang, elle devienne pure, sans rides, sans tache, sainte, irréprochable. L'Eglise est à la fois l'Epouse et le corps du Christ : « de sorte que, dit Bossuet, dans l'unité du corps il paraît quelque chose de plus intime ; et dans l'unité de l'Epouse quelque chose de plus sensible et de plus tendre. Au fond, ce n'est que la même chose. Jésus-Christ a aimé l'Eglise et il l'a faite son Epouse ; Jésus-Christ a accompli son mariage avec l'Eglise et il l'a

faite son corps... Ainsi l'unité de corps est le dernier sceau qui confirme le titre d'Epouse¹. »

De même l'époux est le chef de son épouse ; il la dirige, la gouverne, l'inspire, pourvoit à ses besoins ; il doit veiller sur la santé de son corps et sur la santé de son âme. S'il veut connaître ses devoirs envers elle, qu'il pense à Jésus-Christ, l'Epoux qui a choisi son Epouse, l'Eglise ; qu'il regarde ce modèle, qu'il reproduise cet idéal autant qu'il est donné à l'homme d'imiter Dieu.

Mais s'ils sont deux âmes dans une même âme, en quelque sorte, que lui, qui est le chef, ne communique à l'épouse que des pensées élevées, saintes, justes, que des sentiments irréprochables, et que le Christ ne désavouerait pas. Alors elle doit lui obéir, comme au Seigneur, et lui être soumise en toutes choses.

Puisqu'elle est son propre corps, son complément, comme l'Eglise est le corps mystique et le complément du Christ, il doit l'aimer, et en l'aimant il s'aime lui-même, comme le Seigneur s'aime dans son Eglise qui est aussi son corps. C'est à cause de cette admirable union qui doit exister entre le mari et la femme, que l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse. Il aime son père et sa mère, il est leur chair et leur sang, et cependant son union avec son épouse est plus intime, plus profonde et plus douce.

Les sacrifices que le Christ a faits pour son Eglise sont l'image de ceux que l'époux doit faire pour son épouse. Le Christ est mort pour son Eglise ; la vertu de son sang a conféré au baptême le pouvoir de la transformer. La parole de vie qui accompagne l'eau l'a purifiée, rendue belle, sans tache, glorieuse, irréprochable. Il n'est rien au monde qu'il aime comme son Eglise, il n'est rien non plus qui lui ait coûté si cher. L'époux ne donnera-t-il pas aussi à son épouse sa protection, l'appui de son bras, la lumière de sa pensée, la consolation de son amour, toute sa tendresse, tout son dévouement, tout son sang ? Il le doit, puisqu'il est, de par le sacrement, l'imitateur parfait de Jésus-Christ.

Aussi le mariage est-il un grand sacrement, un grand mystère. Il confère la grâce. « Je dis que c'est un grand mystère dans le Christ et dans l'Eglise », dont il symbolise, dont il représente l'union, le mariage spirituel. Mais la femme demeure l'inférieure, comme le corps est inférieur à la tête, l'Eglise au Christ ; à son amour doit par conséquent se mêler la crainte révérentielle.

Ainsi l'union de Jésus-Christ avec son Eglise étant étroite, sainte, amoureuse, indissoluble, le mariage, qui en est l'image exacte, doit être revêtu des mêmes qualités. Il est, lui aussi, saint et indissoluble.

Ce qui suit n'est guère que la reproduction des avis de l'Apôtre aux Colossiens :

VI. — ¹Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. ²Honore ton père et ta mère,

— c'est le premier commandement fait avec une promesse, — ³afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur la terre.

⁴Et vous, pères, ne provoquez point vos enfants à la colère, mais élevez-les en les disciplinant et en les reprenant dans le Seigneur.

Les instruire « dans le Seigneur », c'est-à-dire leur apprendre les vérités de l'Evangile, les faire vivre de la pensée de Dieu, leur rappeler que Dieu punira les méchants et récompensera les bons ; les redresser, les corriger en invoquant l'autorité divine et les pensées de la foi : tel est, retracé en deux mots, le programme de l'éducation non seulement chrétienne, mais simplement humaine. Car ceux qui ne sont pas élevés d'après ces principes supérieurs ne seront plus des hommes, mais des êtres doués d'intelligence et de volonté à qui la civilisation et l'instruction sans Dieu n'auront donné des moyens et des forces que pour le mal, c'est-à-dire pour une barbarie savante et d'autant plus dangereuse.

⁵Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ lui-même. ⁶Ne les servez pas seulement quand ils ont l'œil sur vous, comme pour plaire aux hommes, mais faites la volonté de Dieu de bon cœur, comme des serviteurs du Christ. ⁷Servez avec affection, pour le Seigneur, non pour les hommes ; ⁸sachant que si quelqu'un fait le bien, il en recevra la récompense du Seigneur, qu'il soit esclave ou libre.

⁹Et vous, maîtres, faites de même envers eux. Epargnez-leur les menaces, sachant que vous avez, eux et vous, le même Seigneur au ciel, et qu'il n'a point égard à la condition des personnes.

C'étaient là, certes, des préceptes bien nouveaux dans cette société païenne où seule régnait la force, ce qui inspirait la haine aux vaincus de la vie, accablés et impuissants. Ils subissaient le joug, mais ils n'en prenaient pas leur parti ; ils rongeaient le frein et nourrissaient des projets de vengeance. L'Apôtre pose pour tous son grand principe d'éducation sociale : la volonté de Dieu. Les maîtres sont durs, peut-être ; mais obéissez-leur comme au Christ. Votre situation, Dieu l'a permise et voulue ; il vous récompensera si vous vous inclinez devant sa volonté, qui se sert de la servitude du corps pour affranchir et sauver l'âme. Montrez-vous donc dévoués, affectueux pour eux, comme si le Christ commandait par leur bouche. Mais vous, maîtres, souvenez-vous qu'il est au ciel, votre Maître et le leur, et que si vous les menacez et les maltraitez, il ne vous ménagera point, quelque puissant que vous soyez. Car personne n'est puissant devant lui.

2. Enfin l'Apôtre va leur donner des armes pour combattre le démon. Il empruntera sa comparaison à l'équipement du soldat romain :

¹⁰Au reste, frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante. ¹¹Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin que vous puissiez tenir contre les embûches du diable ; ¹²parce que nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air.

¹³C'est pourquoi prenez l'armure de Dieu, afin que

¹ Bossuet, Lettre IV à une demoiselle de Metz.

vous puissiez, au jour mauvais, résister et en toutes choses demeurer vainqueurs.

¹⁴Soyez donc fermes, ceignez vos reins de la vérité et revêtez la cuirasse de la justice. ¹⁵Chaussez vos pieds pour vous préparer à suivre l'Evangile de la paix ; ¹⁶surtout prenez le bouclier de la foi, à l'aide duquel vous puissiez éteindre tous les traits enflammés du malin. ¹⁷Prenez encore le casque du salut et le glaive de l'Esprit, — qui est la parole de Dieu.

¹⁸Priez en esprit, en tout temps, par toutes sortes de prières et de supplications ; et de même, veillez et priez en toute constance pour tous les saints. ¹⁹Priez aussi pour moi, afin que Dieu m'ouvre la bouche et me donne des paroles pour annoncer avec confiance le mystère de l'Evangile ²⁰dont je suis l'ambassadeur, même dans les chaînes, afin que j'en parle hardiment, comme je dois.

Ils ont à lutter non seulement contre la faiblesse humaine, contre la chair et le sang, les passions et les convoitises, mais contre les princes des ténèbres qui sont répandus partout, et à qui Dieu a laissé une certaine puissance de mal.

La vue du prétorien qui le surveille a peut-être inspiré à l'Apôtre les détails de l'armure spirituelle dont il entend revêtir les chrétiens. Aussi leur propose-t-il des armes offensives et défensives. Les armes défensives sont la ceinture de vérité ; les chaussures qui rendent alerte et infatigable pour marcher au combat ; le bouclier de la foi sur lequel viendront se briser les traits de l'ennemi ; le casque de l'espérance du salut. Les offensives sont le glaive de la parole de Dieu qui pénètre dans les âmes et surtout la prière persévérante, toute-puissante sur le cœur de Dieu.

Comme cette lettre est plutôt une sorte d'encyclicue d'où sont exclues les querelles particulières et les personnalités, elle n'est point combative comme les autres, elle ne s'adresse pas à tel ennemi déterminé, pour l'étreindre, le confondre et l'écraser, afin d'anéantir avec lui son erreur et de détruire son influence. Aussi les salutations finales seront-elles courtes. Elles ne font mention que de Tychique, le porteur de la lettre :

²¹Pour que vous sachiez ce qui me concerne et ce que je fais, Tychique notre frère bien-aimé et fidèle ministre du Seigneur vous apprendra toutes choses. ²²Je vous l'ai envoyé exprès afin que vous sachiez ce qui me regarde et qu'il console vos cœurs.

²³Paix à nos frères et charité avec la foi par Dieu le Père et par le Seigneur Jésus-Christ. ²⁴Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment Notre-Seigneur Jésus-Christ d'un amour pur et inaltérable. Amen.

Le grec porte cette note à la fin : « Ecrite de Rome aux Ephésiens, et portée par Tychique. »

Ce qui frappe surtout dans l'Epître aux Ephésiens, c'est la révélation « du mystère ». Quel est ce mystère ? L'Apôtre y a fait une allusion déjà dans sa première Epître aux Corinthiens (II, 7-10), il l'expose maintenant et il y revient à plusieurs reprises comme s'il voulait l'envisager sous toutes ses faces.

Ce mystère c'est le dessein secret de Dieu de racheter les hommes, de faire entrer les Gentils comme les Juifs dans l'Eglise, afin qu'il n'y ait qu'un seul peuple, comme il n'y a qu'une seule foi ; afin que tous les hommes de bonne volonté, quelle

que soit leur race, participent aux promesses et deviennent enfants d'Abraham. Le Christ devient la propriété même des païens.

Cela scandalisera les Juifs et réjouira les Gentils. Mais les Juifs animés de la charité du Christ fraterniseront de bon cœur avec les païens convertis.

Ce mystère inconnu aux princes de ce monde a été caché même aux anges. Les prophètes n'ont fait que l'entrevoir, il a été révélé dans sa plénitude à Paul, qui est chargé de le prêcher. Il a été révélé aussi par l'Esprit aux autres apôtres, mais c'est Paul qui a reçu la grâce de l'annoncer aux nations.

C'est pour cet Evangile qu'il souffre et qu'il est enchaîné, complétant dans sa chair ce qui manque aux tribulations du Christ pour son corps qui est l'Eglise.

« Le bienveillant dessein de Dieu enfin, le Mystère de sa volonté qui sera mis à exécution quand les temps seront accomplis, c'est de réunir toutes choses dans le Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre. » (Eph., I, 9-10). Toute la création sera unie au Christ comme à son centre et à son chef, dans une réconciliation universelle opérée par son sang. Alors régnera l'harmonie parfaite, *instaurare omnia in Christo*. La gloire de Paul c'est d'annoncer ce mystère et d'être aussi le martyr de cette doctrine, le martyr des justes revendications des Gentils.

On a remarqué qu'il aime à se servir de cette expression qui lui est propre : *in Christo Jesu*. Elle revient 164 fois dans ses Epîtres et 35 fois dans sa seule Epître aux Ephésiens. S. Jean l'emploie équivalement quand il dit par exemple : « Je suis dans mon Père et mon Père est en moi. Demeurez en moi comme je demeure en vous. » Seul S. Paul dit : *in Christo Jesu*. Ces mots, dont le sens est parfois assez vague, parce que le Christ est çà et là pris pour son *Evangile*, et qu'ils signifient simplement alors une vie conforme aux principes du christianisme, deviennent ici d'une clarté saisissante quand ils ressortent de la théorie du corps mystique. « En vertu de cette théorie nous faisons partie intégrante du corps du Christ, nous revêtons le Christ, nous sommes plongés dans le Christ, le Christ est en nous et nous sommes en lui. Tel est le sens ordinaire et pour ainsi dire technique de la formule *in Christo Jesu* dans S. Paul, en particulier quand il s'agit de la vie surnaturelle du chrétien, ou de l'union des chrétiens entre eux. Presque toujours la formule *in Christo Jesu* pourrait être remplacée par la formule *in Spiritu*, sans qu'il faille toutefois admettre l'identité entre le Christ et l'Esprit-Saint ¹. » Cette expression est aussi le cri de l'amour et de l'action de grâces pour l'incorporation au Christ.

¹ La Théologie de S. Paul, par le P. Prat, p. 436.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 julii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Amit du Clergé du 9 juillet 1914

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégyrique de sainte Madeleine. — Conversion et persévérance, 529.

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XLI. La valeur démonstrative du miracle, 532.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXXVI. 7^e Dim. ap. la Pentecôte : Les commandements, 535.

Pour une Distribution de prix. — Une bonne fille, 538.

Varia. — Le figuier stérile, 539.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXXII. 6^e Dimanche ap. la Pentecôte, 542. — XXXIII. 7^e Dimanche, 545.

A l'occasion des noces d'argent, à Lourdes, des Congrès eucharistiques internationaux. — La T. S. Vierge et le T. S. Sacrement, 548.

Avis paroissiaux. — La justice de Dieu, 554.

Panégyrique de sainte Marthe. — Sa foi, 555.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN OCCIDENT. — VII. L'Épître à Philémon, 558.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MADELEINE

(22 juillet)

CONVERSION ET PERSÉVÉRANCE

*Remittuntur ei peccata multa,
quoniam dilexit multum.*

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. (Luc, VII, 47).

Mes frères,

S. Augustin, commentant la résurrection du jeune homme de Naïm, fait cette réflexion : « La résurrection de ce jeune homme apporta la joie à la veuve sa mère ; chaque jour des hommes ressuscités spirituellement causent la joie de l'Eglise leur mère ¹. » En énonçant cette pensée, nul doute que le saint docteur ne songeât à lui-même, dont la conversion avait tant réjoui l'Eglise de son temps et devait apporter tant de fruits d'édification et de salut aux futures générations chrétiennes. Un miracle de la grâce avait en effet transformé le pécheur et l'hérétique Augustin en un grand saint et un grand docteur de l'Eglise.

Il n'avait pas été moins étonnant le miracle qui, d'une pécheresse publique, fit la sainte pénitente que nous glorifions aujourd'hui. Les pharisiens juifs, zélés défenseurs, en paroles, de la moralité légale, n'avaient pas assez de mépris pour Marie de Magdala : et voici que les fidèles du monde entier adressent leurs témoignages de vénération à sainte Marie-Madeleine ; voici que maintes paroisses s'abritent sous son patronage et se réclament de sa puissante protection.

Merveilleuse manifestation de la miséricorde divine qui, en un instant, fait un vase d'élection d'un vase d'ignominie ; admirable correspondance

d'une âme qui, par l'héroïsme de sa charité, s'élève des bas-fonds du vice aux plus hauts sommets de la sainteté. Telle est la double leçon qui se dégage de la vie pénitente de notre illustre patronne. Essayons, dans un but d'édification et surtout d'imitation, d'approfondir ce double enseignement. La conversion de Marie-Madeleine apprendra aux pécheurs, c'est-à-dire à nous tous, comment nous pouvons et nous devons nous convertir ; sa persévérance excitera en nous le désir et la volonté de nous sanctifier par une correspondance fidèle à la grâce.

I. — La conversion

Qu'il est émouvant dans sa simplicité évangélique le récit des circonstances dans lesquelles s'accomplit la conversion de Marie-Madeleine ! Laissez-moi vous en retracer les principaux détails.

Sur l'invitation d'un pharisien, Jésus, qui ne se refusait à personne, avait consenti à partager son repas. Il était donc assis, ou plutôt étendu selon la mode antique, devant la table, lorsque survient une femme portant un vase d'albâtre rempli de parfums. Sans prononcer une parole, elle s'approche de Jésus, se tenant derrière lui, et la voilà qui se met à baiser les pieds du divin Maître, à les arroser de ses larmes, à les essuyer de ses cheveux, à les embaumer de ses parfums.

Quels sentiments durent éprouver les témoins de cette scène touchante ! Quelle compassion pour la douleur de cette femme, quelle admiration pour son humilité, quelle sympathie pour ses attentions délicates à l'égard de l'illustre convive !... Détrompez-vous, mes frères : vous ne connaissez point les mystères des cœurs égoïstes et orgueilleux. Le pharisien qui avait invité Jésus espérait sans doute qu'un éclat rejaillirait sur sa maison de la présence d'un personnage universellement estimé pour sa science et pour sa vertu. Or, la femme qui venait de se livrer chez lui à des gestes si extraordinaires, il la connaissait, car elle jouissait, hélas ! d'une triste notoriété dans la petite cité. Et Jésus, cet homme si réputé, la laissait faire, ne la repoussait pas avec indignation. Alors, il n'était donc pas le prophète qu'on disait, puisqu'il ne discernait pas l'indignité de celle qui l'approchait, puisqu'il souffrait d'être touché par une pécheresse publique ? Dès lors la présence d'un tel hôte en sa demeure, au lieu de procurer de l'honneur à lui, pharisien, n'allait-elle pas le déconsidérer aux yeux de ses compatriotes ?

Telles étaient les pensées qui s'agitaient dans l'âme de cet homme, dont la dureté à l'égard des autres n'avait d'égale que la condescendance envers lui-même. Bien qu'il ne les eût pas manifestées, elles n'échappèrent point à l'œil de Celui qui lisait dans les consciences, et l'orgueilleux pharisien reçut sans retard la sévère leçon qu'il méritait. Jésus l'interpelle : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. — Parlez, Maître. » Et Jésus, après un court préambule sous forme de parabole, répond directement aux préoccupations secrètes du pharisien.

« Tu vois cette femme ? lui dit-il. Je suis entré

¹ *Sermo 44, de verbis Domini.*

dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour mes pieds; elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné le baiser de l'hospitalité; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a point cessé d'embrasser mes pieds. Tu n'as pas oint ma tête d'huile; elle, au contraire, a répandu son parfum sur mes pieds. » Et après ces rapprochements qui durent sembler amers au critique, Jésus ajouta ces décisives paroles : « C'est pourquoi, je te le dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Puis, il dit à la femme : « Tes péchés te sont remis. » (Luc, vii, 36-48).

C'en était fait. Marie de Magdala la pécheresse n'existait plus. Les larmes du repentir avaient lavé les souillures de ses fautes; aux feux des passions avaient succédé dans son âme purifiée les flammes de la divine charité. A la voix de l'Homme-Dieu, le grand miracle de la résurrection s'était opéré en elle : Marie-Madeleine était rendue à la vie de la grâce, Marie-Madeleine était convertie.

Certes, mes frères, vous avez suivi avec d'autres dispositions que le pharisien la scène que je viens de dérouler devant vous. Je ne doute pas que la compassion pour la pécheresse repentante ne l'ait emporté en votre âme sur l'horreur que pouvait vous inspirer sa conduite passée; je ne doute pas que vous n'ayez applaudi à la miséricordieuse bonté du Sauveur, au lieu de blâmer sa condescendance à l'égard de la coupable. Mais avez-vous assez remarqué, je vous le demande, comment Notre-Seigneur, en prenant la défense de la pécheresse, reproche à son accusateur secret ses propres manquements? N'est-ce pas nous engager à faire un retour sur nous-mêmes en même temps que nous apprécions la conduite des autres?

Nous connaissons l'histoire de sainte Madeleine. Nous savons que la première partie de sa vie s'est passée dans le désordre, que ses péchés ont été graves, nombreux et publics. Mais nous savons aussi comment elle a mis fin à cette conduite répréhensible et comment elle a mérité le pardon de ses fautes. Prenons garde qu'à l'exemple de Simon le Pharisien les justes reproches que mérite la conduite de la pécheresse ne nous fassent fermer les yeux sur nos propres fautes. Prenons garde que le spectacle de sa conversion ne produise en nous qu'une vaine admiration, sans exciter dans nos cœurs un désir efficace d'imitation.

A l'empereur Théodose qui s'excusait d'un crime par l'exemple du roi David, le saint évêque Ambroise répliquait : « Vous l'avez imité dans son péché, imitez-le dans son repentir. » A Dieu ne plaise, mes frères, que j'institue un parallèle entre vos fautes et celles de Madeleine la pécheresse ! Il n'appartient, du reste, qu'au Juge suprême des consciences de prononcer sur la culpabilité de chacun. Ce que je dois dire, pour l'instruction de ceux qui croiraient pouvoir alléguer cet exemple en justification de leurs propres péchés, c'est que Marie-Madeleine, au temps de sa vie criminelle, ne connaissait point le Sauveur ni l'Evangile,

qu'elle était privée de bien des lumières et de bien des secours qui sont départis aux chrétiens. Eût-elle cédé aux sollicitations des plaisirs sensuels et aux entraînements des passions, si elle eût, comme nous, participé aux enseignements de l'Eglise, aux grâces des sacrements? Qui le croirait, en voyant avec quel empressement elle saisit l'occasion de se jeter aux pieds du divin Maître et de répudier sa conduite antérieure?

Ah ! mes frères, qui que vous soyez, tous, pécheurs, vous avez imité, à quelque degré, Marie-Madeleine dans son péché. Imitez-la donc tous aussi dans sa pénitence. Car, sans pénitence il n'y a pas de rémission, il n'y a pas de salut. *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis.* (Luc, xiii, 3). Comme elle, empressez-vous d'accourir auprès de Jésus, hôte divin de nos sanctuaires, de lui faire, par l'intermédiaire de son ministre, l'humble et sincère aveu de vos iniquités, d'arroser ses pieds par les larmes de votre repentir, de les baiser en témoignage de votre fidélité future et de les embaumer par le parfum de vos résolutions. Que votre conversion, comme la sienne, soit prompte, entière, exemplaire et définitive. Et, comme Madeleine aussi, vous aurez la joie d'entendre, dans l'intime de votre âme, la douce voix du Sauveur qui vous dira : « Il vous est beaucoup pardonné, parce que vous avez beaucoup aimé. Vos péchés vous sont remis. »

II. — La persévérance

Le bruit de la conversion de la pécheresse fameuse ne tarda pas à se répandre dans la cité. Quelle impression y produisit-elle ? Nous ne le savons point par l'Evangile, mais il nous est facile de le présumer. Assurément, les Juifs fidèles observateurs de la loi, qui gémissaient de ses égarements et de ses scandales, furent grandement réjouis. Mais combien aussi qui durent concevoir des doutes sur la sincérité de sa conversion et sur sa persévérance ! Il est si difficile de briser en un jour avec un passé de plaisir, de résister sans défaillance à la force d'habitudes puissamment enracinées. La nouvelle convertie devait réduire à néant ces soupçons, elle devait, par la pratique constante d'une vie pénitente et sainte, répandre autour d'elle et dans le monde entier un parfum d'édification qui persévérerait jusqu'à la fin des temps. Suivons-la dans cette seconde partie de sa carrière terrestre, telle que nous la font connaître nos saints livres et la tradition.

La miséricorde du Sauveur, qui s'est montré si compatissant envers la pécheresse, l'a attachée à lui par des liens indissolubles de reconnaissance et d'amour. Désormais nous rencontrons à chaque pas Marie-Madeleine sur la route de Jésus. Quand il parcourt la Galilée, il est suivi d'un groupe de saintes femmes, qui écoutent ses prédications et l'assistent de leurs biens : Marie-Madeleine fait partie de cette noble cohorte.

Jésus, de son côté, ne se montre pas insensible aux témoignages de pieuse sollicitude dont il est

l'objet et il ne ménage pas à sa nouvelle disciple les marques de sa confiance.

Le voici qui quitte la Galilée; où il ne reviendra plus qu'après sa résurrection. Il passe par la bourgade où habite Lazare avec ses deux sœurs. Il n'hésite pas à accepter l'hospitalité qui lui est offerte dans leur maison, et c'est là que se produit une scène glorieuse pour notre héroïne. Pendant que Marthe s'empresse au service de son hôte, sa sœur Marie se tient aux pieds du Maître vénéré, écoutant sa parole, recueillant avec avidité ses conseils. Vainement Marthe veut l'arracher à sa contemplation, Jésus lui-même intervient en sa faveur et déclare qu'elle a choisi la meilleure part.

Voilà, mes frères, ce qu'est devenue l'ancienne pécheresse. C'est aux pieds du Sauveur qu'elle a retrouvé la paix de l'âme; c'est aux pieds du Sauveur qu'elle continue à trouver ses plus pures jouissances. Quelle leçon pour nous ! Si nous savions, comme Marie-Madeleine, apprécier le charme que l'on goûte en la compagnie de Jésus; si nous savions, comme elle, nous dégager quelquefois du souci mesquin de nos intérêts matériels, pour venir le visiter dans son tabernacle, lui confier nos difficultés et nos peines, écouter les paroles de consolation, d'encouragement ou de reproche de ce tendre ami qui, tant de fois, s'est montré pour nous plein de miséricorde et de bonté, nous ne tarderions pas à sentir que nous aussi nous aurions choisi la meilleure part.

Cet accueil fait à Jésus dans la maison de Béthanie crée, du reste, entre lui et les membres de la famille des rapports de cordialité qui ne feront que s'accroître. Et comme Béthanie est proche de Jérusalem, Jésus ne manquera pas d'entrer dans la demeure hospitalière, toutes les fois qu'il aura à traverser cette bourgade. Aussi donnera-t-il à Lazare le doux nom d'ami. Une occasion allait d'ailleurs se présenter, qui ferait éclater à tous les yeux la sincérité et la profondeur de cette amitié.

Jésus, poursuivi par la haine des Juifs, avait cherché un asile au delà du Jourdain, dans le désert. Là il reçut un message de Marthe et de Marie : « Seigneur, lui mandaient-elles, celui que vous aimez est malade. » Jésus attendit deux jours avant de se rendre à leur appel; il avait ses desseins. Alors il dit à ses disciples : « Lazare notre ami est endormi, » puis, plus clairement : « Lazare est mort, » et avec eux se mit en route pour Béthanie. Quand il y arriva, Lazare depuis quatre jours était dans le tombeau, et Marthe qui était allée au devant de lui en dehors du bourg, fit entendre de douces plaintes que le Seigneur consola par la promesse d'une résurrection. Marie-Madeleine était restée à la maison. Apprenant l'approche de Jésus, elle se leva et marcha à sa rencontre. Dès qu'elle l'eut abordé, elle se jeta à ses pieds et, d'une voix étouffée par les sanglots, elle lui redit la plainte de sa sœur : « Ah ! Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Alors Jésus ne se contenta plus : les larmes de Marie, la douleur de tous ceux qui l'entouraient le troublèrent jusqu'au

fond de l'âme. Il pleura à son tour, s'avança vers le sépulcre et de son autorité divine commanda au mort de sortir de son tombeau. La résurrection de Lazare était la récompense de la fidélité confiante de Marie-Madeleine à l'égard du Sauveur.

Mais c'est dans l'épreuve que se reconnaît la véritable affection, et l'heure de l'épreuve allait sonner pour Jésus. Tant qu'il avait été honoré, traité en prophète par le peuple, tant qu'il avait provoqué l'admiration par ses miracles, rien d'étonnant qu'il eût trouvé des amis nombreux et empressés. En serait-il de même au moment de ses souffrances et de sa mort ? Car sa passion allait commencer, il le savait, il l'avait annoncé à ses disciples et, ne voulant pas résister aux volontés de son Père, il se mit en marche, à l'approche des fêtes de Pâques, vers Jérusalem, où il devait mourir victime de sa charité. Cette fois encore Béthanie se trouvant sur sa route, il s'y arrêta et prit son repas dans la maison de Simon le lépreux, où Lazare et ses sœurs avaient aussi été conviés. Or, pendant le repas, Marie-Madeleine, sans doute pour confirmer publiquement son attachement et sa vénération envers le Maître qui l'avait si paternellement accueillie, s'approcha comme au jour de sa conversion, tenant à la main un vase d'albâtre rempli d'un parfum précieux, le brisa et en répandit le contenu sur la tête et sur les pieds de Jésus. La salle fut tout embaumée de la suave odeur de ce parfum. Ce geste toutefois n'avait pas été sans scandaliser Judas et quelques disciples qui, avec lui, estimèrent que c'était là une dépense inopportune. Mais Jésus en jugea autrement, il prit ouvertement la défense de cette femme, dont il avait apprécié les intentions, et prophétisa que son action lui serait un sujet de gloire dans tous les pays du monde où serait prêché l'Evangile.

Après cette publique affirmation de sa fidélité, après ces paroles élogieuses du bon Maître, il n'était plus douteux que Marie-Madeleine fût prête à le suivre dans la mauvaise comme dans la bonne fortune. Elle ne paraît point, il est vrai, non plus que les autres saintes femmes, dans le récit évangélique de la Passion; car on dut les repousser du théâtre de ce drame violent et sanguinaire. Mais elle suivit le divin condamné sur la route lugubre du Calvaire et fut assurément du groupe des femmes pieuses que le Sauveur consola à son passage. En tout cas, nous la trouvons au pied de la croix, aux côtés de Marie et de S. Jean; elle entendit les suprêmes recommandations de Jésus à sa mère, elle fut témoin de son agonie et de sa mort et ne quitta point le Calvaire que le corps du divin crucifié n'eût été descendu de la croix.

En rentrant dans sa demeure, l'âme brisée par cet horrible spectacle, Marie-Madeleine ne songea plus qu'à rendre les derniers honneurs aux restes vénérés du Sauveur. Elle acheta des aromates, et aussitôt que fut terminé le repos légal du sabbat, aux premières heures du dimanche, elle partit, avec quelques autres saintes femmes, dans l'intention d'embaumer le corps de Jésus. Vous savez com-

ment, à leur grande surprise, elles trouvèrent le tombeau ouvert, et, à la place du corps disparu, un ange qui les chargea d'annoncer aux apôtres la résurrection de leur Maître.

Marie-Madeleine s'acquitta de sa mission, puis, ayant peine à croire à la réalité de la résurrection, poussée par sa tendre affection envers le Sauveur, elle retourna au tombeau, dans l'espoir de découvrir ce qu'étaient devenus les restes sacrés. Sa constance allait être magnifiquement récompensée. Jésus lui-même se présenta à elle sous la figure d'un jardinier et d'un mot consola sa douleur : « Marie ! » lui dit-il. Au son de cette voix bien connue, elle s'écria : « Mon bon Maître ! » et se jeta à ses genoux.

* * *

Avec cet émouvant épisode se termine l'histoire évangélique de Marie-Madeleine. Je pourrais, moi aussi, arrêter là mon instruction, car vous êtes, je n'en saurais douter, suffisamment édifiés par la seconde vie de celle qui fut Marie la pécheresse. Après les témoignages de fidélité et d'amour qu'elle n'a cessé de prodiguer à Jésus depuis sa conversion, après les attentions délicates qu'en maintes circonstances lui manifesta le Sauveur, qui donc ne serait convaincu qu'elle a éminemment réparé les fautes de sa première vie, qu'elle s'est élevée bien plus haut dans la sainteté qu'elle ne s'était abaissée dans le péché ? Et pourtant, comment passer sous silence, sans manquer aux devoirs de la justice et de l'honneur envers notre illustre Patronne, les hommages rendus par les siècles chrétiens à son héroïque pénitence ?

C'est une tradition constante que Marie-Madeleine, après la dispersion des apôtres, quitta Jérusalem et la Palestine, qui ne lui étaient plus rien depuis que le Sauveur lui-même avait quitté ces lieux. Miraculeusement dirigée avec son frère Lazare et sa sœur Marthe vers les rivages de la Provence, elle aborda près de Marseille, d'où elle se retira dans une caverne, devenue depuis si célèbre sous le nom de la Sainte-Baume. Elle y acheva ses jours dans les rigueurs de la pénitence, ne cessant de pleurer ses péchés passés, de châtier son corps par les privations, les disciplines et les austerités de toute sorte, et soupirant sans relâche après sa réunion avec celui qu'elle avait tant aimé sur la terre. Elle mourut ainsi martyre volontaire de la pénitence et de la charité.

N'est-ce pas, mes frères, qu'elle est vraiment admirable la vie de votre sainte Patronne ? Ah ! comme le spectacle de sa persévérance dans la pénitence et dans l'amour divin efface l'impression pénible de ses égarements passagers ! Comme il est de nature aussi à consoler les âmes qu'inquiète le souvenir de leurs fautes passées, à encourager les âmes généreuses dans les efforts que réclame la pratique constante du devoir et de la vertu !

Qu'ils méditent donc la vie de sainte Madeleine, ceux qui se sont enfoncés dans l'ornière du péché et qui gémissent sur leur impuissance à en sortir. Ils y apprendront qu'il ne faut jamais désespérer

de la miséricorde divine, qu'il n'y a pas de passions si tenaces, d'habitudes si invétérées, qui ne cèdent devant l'énergie de la volonté soutenue par la grâce divine.

Qu'ils méditent la vie de sainte Madeleine, ceux qui maintes fois pardonnés par la bonté du Sauveur, retombent sans cesse dans les mêmes fautes. Ils y apprendront que la miséricorde appelle la reconnaissance, que le pardon du passé réclame l'amendement du présent et les salutaires précautions pour l'avenir.

Qu'ils méditent la vie de sainte Madeleine, tous ceux qui, à un moment de leur existence, se sont rendus coupables de désordres graves et surtout publics. Ils y apprendront que la pénitence doit être exemplaire comme la faute, que le scandale ne se répare que par l'édification.

La vie de Marie-Madeleine enseignera encore aux faibles et aux timides à braver la fausse honte et le respect humain ; aux âmes frivoles et sensuelles, à mépriser les plaisirs grossiers et à fuir les dangereux amusements du monde ; à celles qui déjà se sont mises à la suite de Jésus, elle enseignera la constance dans la prière, la fidélité dans la tentation et dans l'épreuve et la persévérance dans la charité.

O glorieuse sainte ! vous avez été ici-bas le parfait modèle des pécheurs pénitents, vous êtes maintenant leur glorieuse protectrice auprès du Dieu des miséricordes. A nous tous qui sommes pécheurs, obtenez d'imiter votre parfait repentir et votre admirable pénitence. Faites qu'à votre exemple, sincèrement et définitivement convertis, nous aimions Jésus de tout notre cœur et nous le servions sans défaillance jusqu'à la fin, pour qu'au jour où nous paraîtrons devant lui, chacun de nous entende tomber de ses lèvres divines ces rassurantes paroles : « Il lui est beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé. » Ainsi soit-il !

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XLI

LA VALEUR DÉMONSTRATIVE DU MIRACLE

Messieurs,

Le miracle est-il nécessaire, pour prouver que Dieu nous a parlé ? Nous avons répondu : *Oui !*

Le miracle est-il possible ? Nous avons répondu : *Oui !*

Le miracle peut-il être constaté avec certitude ? Nous avons encore répondu : *Oui !*

Le moment est venu de tirer les conclusions de cette étude laborieuse. Pareils aux soldats espagnols qui défendaient leur pays contre les armées de Napoléon, nos adversaires se sont embusqués derrière chaque pan de mur, derrière chaque haie, derrière chaque pierre. Nous les en avons délogés. Nous sommes maintenant en pays conquis. Rendons-nous compte de notre victoire.

Elle en vaut la peine, car si le miracle existe, il sera la preuve que nous cherchons, preuve cer-

taine, preuve digne de Dieu, preuve à la portée de toutes les intelligences.

C'est ce que nous allons démontrer aujourd'hui.

I

Un des plus fameux philosophes du XVIII^e siècle, — je vous en prie, Messieurs, ne prenez pas cela à la lettre, car celui dont je vais parler n'a guère fait que se draper dans le manteau de la philosophie, — Diderot, disait avec une certaine hauteur :

« A quoi bon recourir au miracle ? Je n'ai besoin, pour me rendre, que d'un bon syllogisme. Une bonne démonstration me frappe plus que *cinquante faits*. Pourquoi me harceler par des prodiges, quand tu peux me terrasser par des syllogismes ? Quoi donc ? Serait-il plus facile de redresser un boiteux que de m'éclairer ?¹ »

Reconnaissez là, Messieurs, la coutumière manœuvre de nos adversaires. Quand on leur offre un raisonnement, ils réclament un fait ; et quand on leur présente un fait, ils ne veulent plus qu'un raisonnement. C'est d'une probité douteuse².

C'est d'une habileté contestable, au jugement même des écrivains les moins suspects, La Harpe par exemple, qui écrivait : « Je ne demande pas un miracle pour croire, mais seulement un bon syllogisme, disait Diderot. Il ne s'apercevait pas que le miracle est un syllogisme en action, le meilleur et le plus convaincant de tous³. »

Permettez-moi, Messieurs, de développer devant vous ce syllogisme en action qu'est le miracle. Je n'aurai pour cela qu'à mettre sous vos yeux un épisode fameux qui se trouve dans la Bible. C'est un drame en trois actes : vous voudrez bien surtout remarquer l'attitude du peuple qui en fut le témoin.

Premier acte. — C'est au temps du roi Achab. Sous l'influence de ce prince impie, Israël a délaissé le culte du vrai Dieu et se presse autour des autels de Baal. Le prophète Elie provoque une assemblée générale du peuple, à laquelle sont convoqués les prêtres de l'idole infâme. Il prend la parole : « Jusqu'à quand, dit-il, serez-vous comme un homme qui boite des deux côtés ? Si le Seigneur est Dieu, suivez-le. Si Baal est Dieu, suivez-le ! »

Que répond le peuple à ce discours ? Rien. Pas un mot. Pourquoi ? C'est parce que, égaré par les

manœuvres des prêtres de Baal, il ne sait plus lequel est le vrai Dieu, Jéhovah ou Baal, et il attend pour choisir que l'un des deux ait manifesté sa puissance.

Deuxième acte. — Elie ne s'y trompe pas, et, tout de suite, il fait la proposition suivante : « Qu'on nous donne deux bœufs ; qu'ils en prennent un, le coupent par morceaux, le mettent sur un bûcher, sans mettre le feu par-dessous ; moi, je prendrai l'autre bœuf, je le mettrai aussi sur du bois, et je ne mettrai pas le feu par-dessous.

« Invoquez le nom de vos dieux, et moi, j'invoquerai le nom de mon Seigneur ; que le Dieu qui aura écouté ses serviteurs en envoyant le feu du ciel soit reconnu pour le vrai Dieu. »

Cette fois, le peuple répondit en s'écriant : « C'est parfait ! »

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi il accepte avec tant d'empressement la proposition d'Elie. Ce n'est pas, croyez-le bien, pour le seul plaisir de voir un prodige, mais parce que ce prodige le tirera d'incertitude, en lui montrant, par une intervention divine, de quel côté il devra diriger ses hommages ; il saura par la même occasion qui il devra croire et suivre des divers prophètes qui sollicitent sa confiance.

Troisième acte. — Les prophètes de Baal ont eu beau crier, supplier, s'ensanglanter à coups de couteau pour fléchir leur divinité, Baal est resté sourd. Elie, alors, fait, par trois fois, inonder d'eau le bûcher qu'il a construit, afin que le miracle soit plus éclatant. Puis, il se tourne vers le ciel et s'écrie à haute voix :

« Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël et que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait ces choses.

« Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi, afin que ce peuple apprenne que vous êtes le Seigneur Dieu, et que vous avez de nouveau converti leur cœur ! »

A l'instant, le feu du ciel tomba et dévora l'holocauste, le bois, les pierres de l'autel, et jusqu'à la poussière et à l'eau qui avait coulé du bûcher. A cette vue, le peuple tomba prosterné, et un seul cri s'échappa de ses lèvres : « C'est le Seigneur qui est Dieu !... C'est le Seigneur qui est Dieu !... »

Et maintenant, Messieurs, voyez-vous le syllogisme en action dont parlait La Harpe ? Le voici, tel qu'il peut être formulé par le prophète :

— Si Dieu m'a donné une puissance qui n'est qu'à lui, et qui ne saurait être celle d'un homme, très certainement c'est lui qui m'envoie et c'est sa parole que j'annonce ;

— Or, j'ai cette puissance, et la preuve c'est que Dieu, à ma voix, va faire le prodige que je lui demande devant vous ;

— Donc, c'est lui qui m'envoie et c'est sa parole que j'annonce.

Ce raisonnement, l'humanité l'a compris à merveille, et voilà pourquoi, après avoir réclamé avec insistance le miracle, elle a toujours suivi le faiseur de miracles.

¹ Lettres écrites de la Montagne, Lettre 3.

² Quand les antichrétiens raisonnent avec nous, ils ont deux cordes à leur arc : l'argument de droit et l'argument de fait, et ils usent tour à tour de l'un et de l'autre avec une remarquable dextérité.

Argument de droit. — Toutes les fois qu'un catholique se permet de citer un fait miraculeux, authentique et contrôlé, vite, on lui ferme la bouche par l'argument de droit : « Impossible de vous croire, cher Monsieur, le fait ne peut être qu'erroné, car l'existence du miracle est radicalement impossible, inconcevable même ! Il se heurterait aux lois scientifiques du déterminisme, lois universelles, inflexibles, qui régissent la nature entière. »

Argument de fait. — Toutes les fois que la discussion, par contre, ne porte pas sur un fait particulier, mais que le concept théorique du miracle est seul en cause, vite, on ferme la bouche au croyant par l'argument de fait : « Nous ne demanderions pas mieux, cher Monsieur, disent-ils, que de croire à la possibilité du miracle, si le surnaturel se laissait voir et toucher. Mais, malheureusement, jamais on n'a constaté nulle part un seul fait surnaturel. Dans ces conditions, nous ne pouvons que nous montrer d'un complet scepticisme. » (Gallois, *La Faillite de Dieu* ? p. 167).

³ Cours de littérature, art. DIDEROT.

Ce raisonnement, Diderot, Strauss, Renan, et ceux qui leur font cortège, l'ont compris également, et c'est parce qu'ils en savent toute la force doctrinale et toute la valeur invincible qu'ils ont tant combattu le miracle. S'ils n'avaient pas eu si peur, ils n'auraient pas tant crié !

Ce raisonnement, il est admirablement résumé dans cette phrase célèbre du cardinal La Luzerne : « Quand on voit un envoyé se présenter, de la part de son prince, avec des lettres de créance authentiques, on croit d'abord qu'il est en effet l'envoyé de ce prince... *Le miracle est la lettre de créance de Dieu*, et certainement la lettre de créance la plus authentique qui puisse exister¹. »

II

« C'est le Seigneur qui est Dieu !... C'est le Seigneur qui est Dieu ! » Nous venons d'entendre, tout à l'heure, ce cri de foi s'échapper des lèvres de tout un peuple prosterné.

Il n'y a pas que dans cette circonstance que ce cri a été poussé. L'humanité l'a fait entendre, sous cette forme ou sous une autre, toutes les fois qu'elle a été témoin d'un miracle, parce que dans ce miracle elle a reconnu non seulement une preuve certaine de la parole de Dieu, mais encore une preuve digne de celui qui parlait.

Moyen *digne de sa bonté*. Vous autres, législateurs humains, quand vous avez pris quelque mesure, vous l'imprimez dans l'*Officiel*, après quoi vous dites superbement : « Nul n'est censé ignorer la loi ! » Tant pis pour ceux qui ne savent pas lire ! Tant pis pour ceux, et ils sont l'immense majorité, qui ne reçoivent pas l'*Officiel* !... Dieu agit autrement. Jadis, sur le Sinaï, ce fut au milieu des éclairs et des tonnerres qu'il promulgua ses volontés. Sa parole, il la promulgue de même, par des faits plus lumineux que tous les éclairs et plus rétentissants que tous les tonnerres ; car les éclats de la foudre, après s'être répercutés quelque temps dans les nuages, disparaissent vite, tandis que le bruit du miracle se prolonge à travers les temps et à travers l'espace, sans jamais rien perdre de son intensité.

Et maintenant, veuve de Naïm, réjouis-toi ! Et maintenant, Jaire, réjouis-toi ! Et maintenant, sœurs de Lazare, réjouissez-vous ! Vous étiez dans des larmes inconsolables parce que vous aviez perdu ceux que vous aimiez ; réjouissez-vous, parce que Dieu va vous les rendre, pour montrer la vérité de sa parole ; prenez avec vos ressuscités la tête de cette immense procession de miraculés qui se déroule au sein de l'humanité et qui chante l'Hosannah triomphant de la bonté divine !

Moyen *digne de sa puissance*. L'univers est régi par des lois immuables qu'aucune force créée ne peut changer. La science peut les utiliser, mais non pas les modifier. Les hommes, en voyant ces lois se développer dans un ordre admirable, finissent par ne plus en être frappés, ou bien ils leur attribuent une indépendance qu'elles n'ont

pas. Vous vous courbez devant ces lois, contre lesquelles vous ne pouvez rien, ô hommes ! Apprenez, par le miracle, qu'il y a un être, un seul, qui est au-dessus de ces lois, et qui peut les suspendre à son gré.

Moyen *digne de sa gloire*. Ouvrez l'Évangile, Messieurs, vous trouverez à chaque page l'expression de l'enthousiasme populaire : « Quel est donc celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent ? » s'écrient les apôtres, après la tempête apaisée. — « On n'a jamais rien vu de semblable en Israël ! » — « Nous avons vu aujourd'hui des choses merveilleuses ! » — « Rendons gloire à Dieu qui a donné une telle puissance aux hommes ! » — Telles sont les acclamations qui retentissent sous les pas du Fils de Dieu.

On croirait voir un roi qui parcourt ses états en dissimulant sa majesté. Tout à coup, il se trahit par quelque acte de souveraine munificence. Il est reconnu. Le bruit que c'est le roi se répand avec la rapidité de l'éclair. On accourt, on pousse des acclamations, on le porte en triomphe. Plus il s'est caché et plus on le glorifie. La surprise augmente la joie. Il a plus fait pour sa gloire que s'il s'était montré dans tout l'appareil de sa grandeur. Il n'a plus d'ennemis. C'est le roi ! Vive le roi !

De même, quand un miracle se produit, il n'y a plus d'incroyants. Il n'y a plus que des fronts qui se prosternent et que des cœurs qui aiment. C'est Dieu ! Vive Dieu !

III

Ce qui achève, Messieurs, de donner au miracle toute sa valeur démonstrative, c'est qu'il est une preuve à la portée de toutes les intelligences.

Lorsque Diderot déclarait orgueilleusement qu'un syllogisme le frappait plus que cinquante faits, il ne tenait pas compte des âmes humbles qui n'ont jamais entendu parler de syllogisme, et qui, pourtant, sont aussi précieuses aux yeux de Dieu que les âmes des plus grands savants. Les unes et les autres ont le même droit à la vérité ; quand Dieu parle, il ne sied pas qu'il ne s'adresse qu'à une élite ; il faut qu'il parle pour tout le monde, et c'est ce qu'il fait par le miracle.

« Le peuple, écrivait Mgr Frayssinous, ne fréquente pas les écoles des philosophes ; ignorant et grossier, il est incapable de longues recherches. Mais tous les hommes ont l'habitude de voir des faits, de les apprendre, de les raconter ; or, un miracle est un événement, un fait sensible, ou que l'on peut voir, ou que l'on peut apprendre de ceux qui l'ont vu. »

Cet événement, ce fait sensible, cette *leçon de choses*, comme on dit à présent, la multitude n'a pas besoin d'avoir fait des études transcendantes pour en dégager les conclusions qu'ils renferment ; et ces conclusions, les voici :

Dieu vient d'agir sous mes yeux : c'est donc qu'il existe. Les éléments de la nature, les forces créées se prosternent devant lui et le reconnaissent pour leur Maître souverain. Et moi qui, devant ces éléments et devant ces forces, ne suis qu'un atome

¹ Dissertation sur la Religion, n° 13.

impuissant, je refuserais de le reconnaître aussi ? Ce serait de la folie !... Seigneur, je vous adore !...

Dieu vient d'agir sous mes yeux, pour appuyer la parole d'un prophète. C'est donc que ce prophète parle en son nom, car Dieu, qui est la sagesse et la sainteté mêmes, est incapable de contresigner le mensonge. La doctrine du prophète m'apparaît désormais comme plus certaine que n'importe laquelle des doctrines acquises par des procédés purement naturels. Il peut se faire que je ne la comprenne pas dans toutes ses parties ; cela n'empêche pas qu'elle s'impose à moi. Cette doctrine, je dois l'accepter sans hésitation et sans réserve. Seigneur, je vous crois !...

Dieu vient d'agir sous mes yeux, pour me faire parvenir, par le prophète, sa volonté. Cette volonté, je ne puis pas la repousser sans me mettre en révolte contre Dieu, et, par conséquent, sans risquer mon salut. Seigneur, je vous obéis !...

* * *

Quand je compare, Messieurs, cette attitude de la foule simple et croyante avec celle des esprits superbes dont nous avons dû exposer et réfuter les erreurs, je ne puis pas ne pas me rappeler les paroles éternelles du Christ Jésus : « Je vous bénis, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux profonds, et que vous les avez révélées aux tout petits ! » Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXVI

7^e Dimanche après la Pentecôte

LES COMMANDEMENTS

Qui facit voluntatem Patris mei, qui in cælis est, ipse intrabit in regnum cælorum.

C'est celui qui fait la volonté de mon Père qui entrera dans le royaume des cieux.

(Matt., vii, 21).

Mes frères,

Nous lisons dans l'évangile de ce dimanche une parole qui doit retenir notre attention. C'est une affirmation catégorique de Notre-Seigneur relative à ceux qui seront admis au ciel. Après nous avoir mis en garde contre les faux prophètes, ces loups ravissants qui prennent des airs de douces brebis, après nous avoir prévenus que c'est à leurs fruits, c'est-à-dire à leurs actes, que nous les reconnaitrons, comme aux fruits on reconnaît la valeur d'un arbre, ce bon Maître ajoute : « Je vous déclare que ceux qui me disent : « Seigneur, Seigneur, » n'entreront pas tous dans le royaume des cieux ; mais celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. »

« Celui qui fait la volonté de mon Père. » Et quelle est donc la volonté de Dieu ? Il nous importe souverainement de la connaître afin de nous y conformer et de mériter le ciel.

Or cette volonté divine se trouve dans la manifestation que Dieu a faite de ses intentions et de ses ordres. Elle est connue, précise, formelle. Dieu a donné aux hommes des préceptes ; il les a publiés et veut que tous les observent et s'y soumettent.

Mes frères, vous avez appris de mémoire ces commandements divins. C'est d'eux que je veux vous entretenir aujourd'hui en vous expliquant leur *origine* et leur *importance*.

I

Les commandements de Dieu s'appellent encore le *Décalogue*, mot qui signifie « dix paroles. » Le Décalogue désigne en effet les dix préceptes que Dieu donna aux hommes par écrit. Ils forment, avec les commandements de l'Eglise, la règle de conduite de tous ceux qui croyant en Dieu veulent être sauvés.

1. Vous n'ignorez pas que le Très-Haut transmit sa loi au peuple hébreu par le ministère de Moïse. Ecoutez comment les choses se sont passées. 2.500 ans environ s'étaient écoulés depuis la création du monde ; on était à l'an 1500 avant Jésus-Christ. Le peuple hébreu venait d'être délivré du joug des Egyptiens par Moïse à qui Dieu avait confié cette mission. Les enfants d'Israël traversaient le désert, marchant à la conquête de la terre promise. Le 50^e jour après la sortie d'Egypte ils se trouvaient non loin du Sinaï. C'est alors que Dieu se manifesta à eux. Du haut de la montagne il fit entendre sa voix, appela Moïse et lui dit : « Allez trouver le peuple et ordonnez-lui de se purifier aujourd'hui et demain ; car dans trois jours je descendrai sur la montagne du Sinaï. Vous mettrez des limites au pied de cette montagne et quiconque les franchira sera puni de mort. » (Exod., xix, 12).

Le troisième jour étant arrivé, on commença à entendre le bruit du tonnerre et à voir briller des éclairs. Une nuée très épaisse couvrit le sommet de la montagne qui bientôt parut tout en feu. Un bruit effrayant retentit de toutes parts et le peuple fut rempli de terreur. Saisis d'épouvante, les Hébreux s'approchèrent. Le Seigneur manifesta sa présence. Puis il se fit tout à coup un grand silence et on entendit une voix retentissante et distincte qui proféra ces paroles : « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai tiré de la terre d'Egypte, de la maison de servitude ; tu n'auras pas de dieux étrangers devant moi ; tu ne te fabriqueras pas des idoles ; tu ne les adoreras point et ne les serviras point. — Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu. — Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. — Honore ton père et ta mère afin que tu vives longtemps sur la terre que te donnera le Seigneur ton Dieu. — Tu ne tueras point. — Tu ne commettras point d'adultère. — Tu ne déroberas point. — Tu ne porteras pas de faux témoignages contre ton prochain. — Tu ne désireras point la femme de ton prochain. — Tu ne désireras pas non plus sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui lui appartienne. » (*Ibid.*, xx).

Après avoir promulgué ces commandements de sa propre bouche, Dieu les écrivit sur deux tables de pierre qu'il remit à son serviteur Moïse afin que la mémoire ne s'en perdît jamais. L'une des tablettes portait les trois premiers commandements qui comprennent nos devoirs envers Dieu. Le premier nous prescrit l'adoration : c'est comme le culte du cœur ; le second nous interdit de nous servir indignement du nom de Dieu : c'est comme le culte de la langue ; le troisième nous ordonne de sanctifier un jour de la semaine et de le consacrer au service de Dieu : c'est comme le culte des œuvres. L'autre tablette portait les sept derniers commandements, qui comprennent et déterminent nos devoirs envers le prochain relativement à son autorité, à sa personne, à son honneur et à sa vertu, à ses biens et à sa réputation.

On sait que Moïse, en redescendant de la montagne, trouva le peuple d'Israël en adoration devant un veau d'or. Il entra dans une juste colère et ayant jeté à terre les deux tables de la loi, il les brisa. Dieu l'appela de nouveau sur le Sinaï et écrivit la loi sur deux autres pierres ; on les conserva précieusement dans l'arche d'alliance construite sur les ordres et les indications de Dieu, et plus tard on les déposa dans le Saint des saints du temple de Jérusalem.

Voilà, mes frères, de quelle manière le Bon Dieu communiqua sa loi aux hommes et leur fit connaître sa volonté et ses ordres. Il a publié ses commandements avec solennité et au milieu d'un grand et imposant appareil, pour plusieurs motifs. C'était d'abord pour nous montrer l'importance qu'il attachait à l'observation de sa loi ; c'était aussi pour graver dans les esprits une juste idée de sa puissance infinie ; c'était enfin pour enraciner si profondément dans nos cœurs la crainte de ses jugements que nous fussions comme dans l'impossibilité de transgresser ses commandements. « Dieu est venu, disait Moïse au peuple hébreu, pour vous éprouver et pour imprimer sa crainte en vous, afin que vous ne péchiez point. » (Ex., xx, 20).

2. Je vous ai fait assister, mes frères, à la première promulgation publique de la loi divine. A vrai dire, il n'y eut pas de changement, sauf que la loi fut fixée par écrit et moins exposée à être oubliée ou à s'effacer des cœurs. Mais les commandements existent, d'une certaine manière, depuis le commencement du monde. Aussitôt que Dieu eut créé l'homme, il grava une loi dans son cœur en caractères indélébiles, il fit briller dans son intelligence une vive lumière pratique, suffisante pour lui faire distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste, l'honnête du deshonnête ; c'est ce qu'on appelle la loi naturelle. Elle se confond avec la raison humaine et comprend l'ensemble des préceptes qui résultent de notre nature. C'est elle qui se manifeste quand nous interrogeons notre conscience et que nous l'entendons proclamer avec autorité des principes et des préceptes comme ceux-ci : « Faites le bien ; évitez le mal ; rendez un culte et les honneurs à votre Créateur

et souverain Maître ; conduisez-vous envers les autres comme vous voulez que les autres se conduisent envers vous... etc. »

Cette loi de nature resplendissait avec éclat dans l'âme de nos premiers parents. Il était donc inutile alors que Dieu promulguât ses commandements. Tant que l'homme s'est maintenu dans l'innocence, il connut parfaitement cette loi écrite dans sa conscience, et il se régla selon ses prescriptions.

Mais lorsque le péché se fut introduit dans le monde, entraînant après lui des ténèbres dans l'intelligence, des désordres dans la volonté, éveillant des passions désordonnées dans le cœur, cette belle lumière naturelle s'obscurcit et disparut peu à peu. « Pour remédier à l'aveuglement des hommes et les tirer de l'ignorance dans laquelle ils crouissaient, dit S. Augustin, Dieu leur mit sous les yeux d'une façon sensible, gravée sur des tables de pierre, cette loi qu'ils ne lisaient plus en eux-mêmes. » Telle est la raison pour laquelle le Seigneur promulgua solennellement ses commandements sur le mont Sinaï.

En définitive, les préceptes du Décalogue ne sont pas autre chose que la loi naturelle, tout d'abord gravée dans le cœur de l'homme, puis écrite sur la pierre. Il s'ensuit que ces préceptes ont toujours obligé depuis le commencement du monde, avant leur publication, et ils obligeront toujours.

3. Notre-Seigneur, il est vrai, est venu sur la terre publier la loi évangélique ; il a mis fin au culte mosaïque et à la religion juive. Mais il ne pouvait et ne voulait pas toucher au Décalogue qui est l'expression de la loi naturelle. Il le sanctionna dans son autorité divine et déclara qu'il fallait l'observer avec plus de perfection que les Juifs. Ceux-ci obéissaient par crainte ; Jésus veut qu'on obéisse par amour. Les Juifs n'exécutaient que la lettre de la loi ; Jésus veut qu'on en observe l'esprit. Ainsi avec le meurtre il proscrit la colère, avec les actions impures les pensées coupables ; en même temps que l'amour des amis, il ordonne celui des ennemis.

Cette loi divine est complétée pour nous par la loi ecclésiastique ou les commandements de l'Eglise. Celle-ci a reçu de Jésus-Christ l'autorité et la puissance de légiférer. Elle peut faire des commandements, établir des lois. Et pour tous les fidèles il y a obligation grave de s'y soumettre comme aux lois divines. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit à ses apôtres et à leurs successeurs : « Qui vous écoute m'écoute... Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit regardé comme un païen et un publicain. » (Luc, x, 21 ; Matt., xviii, 17).

Or, l'Eglise a formulé six commandements qu'elle nous impose. Ceux-ci ne sont que l'application de certaines lois divines ; ils sont destinés à nous faciliter l'exécution et la pratique des préceptes de Dieu.

Voilà donc, mes frères, l'origine de la loi divine que nous devons tous observer : elle est vieille comme le monde ; et pour nous elle renferme seize articles, 40 commandements de Dieu et 6 de l'Eglise.

Mais sachez qu'il ne servirait de rien de connaître la loi, sans l'observer : car c'est dans la pratique des commandements, et non dans leur seule connaissance, que se trouve le salut.

II

1. Sans doute, tout chrétien doit savoir par cœur, au moins quant au sens, les commandements de Dieu. Mais il faut surtout avoir soin d'y conformer sa conduite. Encore une fois il n'y a point de salut, il n'y a pas de ciel pour quiconque ne les observe pas. Un jeune homme s'approcha un jour de Jésus et lui dit : « Bon Maître, que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle ? » Jésus lui répondit : « *Si autem vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez les commandements. » (Matt., xix, 17).

Du reste, à quelle condition devons-nous être sauvés ? Notre-Seigneur lui-même nous l'a appris en résumant tout le Décalogue dans ces deux commandements : « Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit... et vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. » (Luc, x, 27). Pour entrer au ciel il faut donc absolument aimer Dieu et son prochain. Or qui aime Dieu sincèrement ? Ecoutez la réponse de Jésus : « Celui qui garde mes commandements, c'est celui-là qui m'aime. » (Jo., xiv, 21). C'est donc par une attention exacte à accomplir les volontés du Seigneur que nous lui prouvons que nous l'aimons ; et quiconque ne garde pas les commandements de Dieu et de son Eglise ne peut se flatter d'aimer Dieu, ne peut être digne du paradis.

Du reste, le Décalogue n'est que l'application du grand précepte de l'amour. Il a pour but de nous apprendre et de nous faire accomplir les actes par lesquels nous devons exercer notre charité envers Dieu et envers le prochain, et de protéger cette charité contre tout ce qui pourrait la diminuer ou l'anéantir. Si donc nous obéissons aux commandements, nous aimons Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme Dieu nous l'ordonne : nous réalisons la condition nécessaire pour être des élus.

Elus, nous le sommes même dès ici-bas : car la fidélité à la loi divine fait de nous des saints dans le sens large du mot, elle nous rend amis de Dieu. Quelle gloire pour nous, chétives créatures ! Voici la parole si suave, si consolante du Sauveur : « Oui, vous êtes mes amis quand vous faites ce que je vous commande ; et dès lors ce n'est plus le nom de serviteurs que je vous donne, mais celui d'amis. *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.* » (Jo., xv, 14). Quelle bonté de la part de Dieu ! Il admet dans son amitié tout homme qui observe ses commandements ; il s'établit une liaison intime entre Dieu et son fidèle serviteur, liaison qui ne sera pas rompue dans l'autre vie, mais complétée et consommée par la possession même de Dieu.

Ainsi, mes frères, il ne nous est pas difficile de

gagner le ciel. Que ne fait-on pas sur la terre pour arriver aux honneurs, pour acquérir des richesses, des biens matériels ! On sacrifie son repos, ses forces, sa santé, quelquefois même son âme. Pour gagner les biens du ciel il faut beaucoup moins ; et souvent on se plaint encore des petits efforts exigés. Le Bon Dieu ne demande pas des choses extraordinaires, il ne réclame ni nos sueurs, ni notre sang : nous méritons le ciel facilement et à coup sûr en obéissant aux commandements, c'est-à-dire en remplissant bien nos devoirs de chrétiens, en observant la loi divine. Oh ! que l'homme est déraisonnable ! Il fixe ses yeux et ses efforts sur la terre, sur les biens de ce monde, et il oublie ou néglige de regarder le ciel où est le bonheur parfait et éternel ! Et pourtant, elle sera magnifique la récompense du chrétien qui aura pris les commandements du Seigneur pour règle de sa conduite ! S'il a eu quelque chose à souffrir pendant sa vie, il en sera bien dédommagé par les délices du paradis ; s'il a été pauvre, il possèdera toutes les richesses du Roi des rois ; s'il a pleuré, Dieu a promis d'essuyer ses larmes.

2. Un jour, un vénérable vieillard était entouré de ses enfants et petits-enfants et il leur dit cette parole profondément vraie : « Voulez-vous être heureux, *même dès cette vie* ? Respectez et gardez les commandements du Seigneur. »

Il avait parfaitement raison, ce bon vieillard : car l'observation de la loi de Dieu non seulement assure, comme je viens de vous le montrer, le salut éternel, mais elle fait aussi le bonheur de la vie présente. Nous désirons tous être heureux, n'est-ce pas, mes frères ? C'est un besoin, une soif qui nous dévore et que nous cherchons à apaiser. Or tout le bonheur possible ici-bas se trouve dans l'accomplissement de la loi de Dieu. Hâtons-nous de le démontrer en quelques mots.

Celui qui observe fidèlement les commandements possède la paix de la conscience pendant sa vie et surtout à l'heure de la mort. Or cette paix est le plus précieux des trésors ; rien au monde ne saurait lui être comparé. Ce chrétien ne vit ni dans l'inquiétude, ni dans le chagrin ; il fait son devoir et se confie en Dieu. Quand arrive le moment de paraître devant son souverain Juge, il se dit : « J'ai toujours obéi à la loi de Dieu : j'ai fait ce que je devais ; pourquoi m'effrayer ? je suis tranquille. » Et il s'en va en paix. — Tandis que celui qui pendant sa vie n'a tenu aucun compte des préceptes divins n'a jamais été heureux, en paix, et à l'heure de la mort il n'est point rassuré ; il est dans le trouble et l'anxiété ; l'au-delà l'épouvante, la rencontre avec Dieu l'effraye ; il craint, il est malheureux.

De plus, en observant la loi divine, vous attirez les bénédictions de Dieu sur votre maison, sur vos biens. De qui dépend le succès dans les choses de la terre ? De la Providence divine. Qui a la puissance de donner à vos champs la fécondité ? Qui distribue les rosées et la chaleur nécessaires aux plantes ? Qui envoie les fléaux qui vous désolent ?

Qui dirige tous les événements dont nous sommes les victimes ou les bénéficiaires ? Dieu, son bon plaisir, sa volonté toute-puissante. Voulez-vous donc réussir, prospérer dans vos affaires ? Soyez bien avec le bon Dieu : c'est-à-dire, ne l'insultez pas en désobéissant à sa loi, mais observez fidèlement ses commandements. Quand on veut gagner les bonnes grâces de quelqu'un, s'assurer la protection d'un supérieur ou d'un personnage puissant, le méprise-t-on ? commence-t-on par l'outrager en violant sa volonté ?

Rappelez-vous aussi, mes frères, que celui qui observe la loi de Dieu se préserve de défauts qui entraînent souvent la misère et la ruine. La gêne dans les familles a quelquefois sa source dans des mauvaises habitudes, la paresse, la débauche, le jeu, l'ivrognerie, etc. Ces mauvaises passions empoisonnent la vie et ruinent les ménages. Voulez-vous ne pas en être les esclaves ? Soyez fidèles à vos devoirs de chrétiens ; observez la loi de Dieu qui vous prêche la vertu, la bonne conduite, la charité. — J'ajoute que c'est aussi l'unique moyen d'être heureux en famille. En effet, une famille n'est vraiment heureuse que quand règnent dans son sein l'accord, l'affection, le respect mutuel, quand les enfants sont soumis et obéissants. Mais jamais vous ne trouverez un pareil spectacle dans les maisons d'où la crainte de Dieu est bannie : ces maisons-là sont une image de l'enfer. C'est l'observation de la loi divine qui procurera tous ces bienfaits et qui fera de la famille un petit paradis sur terre.

Vous le voyez, mes frères, ils sont nombreux les avantages qu'entraîne avec elle la fidélité aux commandements. Il importe donc au plus haut degré de la pratiquer : il y va de notre bonheur en ce monde, mais surtout de notre bonheur éternel. Oui, en nous donnant sa loi, en publiant le Décalogue, Dieu nous a accordé un grand bienfait, il nous a fourni un précieux témoignage de son amour infini. Remercions-le donc, et au lieu de nous plaindre des exigences de la loi divine, aimons-la, puisqu'elle est la garantie de notre salut.

* * *

Ecoutez cette comparaison qui vous fera comprendre cette vérité ; c'est par elle que je termine. « Je suppose qu'un voyageur marche vers une ville magnifique où l'attend avec sa famille bien-aimée une brillante fortune. Entre lui et la ville désirée, il y a un abîme sans fond ; d'épaisses ténèbres couvrent le chemin : lui-même est sans guide, sans flambeau. Sur cet abîme, il n'y a qu'une simple planche, étroite, vacillante ; il faut nécessairement qu'il passe dessus ; il est très sujet à faire des faux pas, de déplorables chutes ne le prouvent que trop. Or, si un guide charitable venait prendre ce voyageur par la main ; s'il élevait de chaque côté de cette fatale planche de fortes barrières ; s'il y suspendait de nombreux et brillants flambeaux, en sorte qu'il fût impossible au voyageur de tomber dans le gouffre à moins qu'il ne renversât volon-

tairement les barrières, regarderait-on ces barrières, ces flambeaux, comme un mauvais service rendu à ce voyageur ? Et ce guide charitable mériterait-il le nom de tyran pour lui avoir donné la main, prévenu ses chutes et assuré le succès de son voyage ?... L'application est facile.

« Ce voyageur c'est l'homme sur la terre ; cette ville où l'attend le bonheur et une famille chérie, c'est le ciel ; cet abîme, c'est l'enfer ; cette planche étroite, vacillante, fragile, c'est la vie ; ce guide charitable, c'est Dieu ; ces barrières élevées de chaque côté de la planche, ces flambeaux qui y sont suspendus, ce sont les commandements de Dieu. Après cela, que le mondain qui ne veut suivre que la fougue de ses passions, que le chrétien peu instruit disent que les commandements de Dieu sont des entraves insupportables ! Pour nous, ô mon Dieu ! nous dirons toujours que le Décalogue est un de vos plus grands bienfaits, et, afin de ne pas tomber dans l'abîme éternel, nous nous garderons bien de le jamais violer ¹. » Ainsi soit-il.

POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX

UNE BONNE FILLE

Mesdames,
Messieurs,
Mes enfants,

Quelle trame étrange que l'histoire, pour un esprit superficiel !

Elle n'est pour lui qu'un vain spectacle, où brillent une heure quelques figures privilégiées, où d'autres oubliées reprennent, sous un souffle tardif, une vie intense.

Du fond de leur tombe, — où ne se trouve même plus une poignée de cendre, — ces êtres disparus reprennent vie pour exercer une fascination sans mesure. L'éloquence les célèbre, la poésie les chante, le génie, jamais satisfait de ses créations, les fixe dans le granit et dans le marbre. De partout leur souvenir se lève, de telle sorte que morts, ils sont plus vivants que jamais.

Parmi ces résurrections, il n'en est pas de plus merveilleuse que celle de la jeune héroïne dont vous venez de nous rappeler, avec un talent charmant, les incomparables destinées.

Quel oubli incompréhensible pour elle durant de trop longs siècles !

Jeanne ? Qui en parlait ? Qui s'attendrissait à son souvenir ? Qui s'échauffait à son héroïsme ? Qui pleurerait sa mort tragique ?

Oubli sans nom et dont Bossuet seul a sondé la raison lorsque, parlant des conquérants de la terre, il dit : « Leurs années se poussent successivement comme les flots ; ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous successivement se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces qualités superbes qui distinguent les

¹ Mgr Gaume, *Catéchisme de persévérance*, t. III, p. 498.

hommes : de même que ces fleuves tant vantés démeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan, avec les rivières les plus inconnues. »

Si épaisses pourtant que fussent les ténèbres où se voilait son souvenir, Jeanne les a percées. De nos jours, elle ne trouverait plus de Baudricourt pour la souffleter, de Charles VII pour la suspecter, d'Anglais pour l'outrager, de jaloux comme à Chinon pour lui tendre des embûches ; son noble visage en impose à tous.

Le moment de la réapparition de Jeanne est une heure providentielle.

Malheureuse, la France revivait les mêmes angoisses qu'elle avait ressenties au x^ve siècle ; l'ennemi s'étendait sur son territoire comme une marée toujours montante ; la victoire, si bien faite pour nous, nous avait abandonnés, et après du sang versé, il nous fallait pleurer sur la Lorraine et l'Alsace.

Est-il étonnant que, dans son angoisse profonde, la France se soit souvenue de Domremy, et qu'à bout de force, elle ait regardé vers les Marches Lorraines pour écouter si la fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée n'entendait plus les Voix lui parlant de notre extrême misère ?

C'était bien là l'heure où Jeanne devait renaître ! Elle était l'arc-en-ciel dans la nuit sombre ; l'espérance après des défaites que mon patriotisme m'empêche de répéter ; la voix nous disant que notre France aurait un glorieux lendemain.

Vous applaudissez, mes enfants, à cette providentielle évocation de Jeanne. Votre éducation chrétienne vous fait un devoir de ne pas vous désintéresser de ce qui regarde la grandeur de notre patrie. Ici il n'y a qu'une devise : DIEU ET LA FRANCE.

* * *

Mais Jeanne a pour vous des leçons plus personnelles. Avant d'être l'héroïne guerroyant sans merci, poursuivant les Anglais « fussent-ils pendus aux nuées », elle s'appliquait, suivant la recommandation de S. Michel, « à être une bonne fille. »

Une bonne fille ! Que c'est bien trouvé, et comme le mot est bien français ! Une bonne fille, et la meilleure de tout le village, que son curé, Guillaume Fronte, cite en modèle aux autres enfants. Une bonne fille, dont Michel Lebuin répétait, au nom des habitants de Domremy, « qu'elle était comme ces fontaines qui n'égarent jamais hors de leur lit leurs ondes limpides. » Une bonne fille, dont ses compagnes disaient qu'elle n'avait pas sa pareille au village.

Une bonne fille ! c'est-à-dire, mes enfants, tout ce que vous devez être.

Et pour cela, Jeanne était pieuse. Elle aimait tout ce qui lui parlait de Dieu : l'humble église de son village, l'autel de la Sainte Vierge qu'elle ornait de ses mains. Le son de la cloche la charmait à ce point qu'elle gourmandait quelquefois le sacristain s'il négligeait de sonner l'*Angelus* du soir, et qu'elle lui promettait une pièce de monnaie pour être plus exact à l'avenir. Parfois, au

milieu de son travail, au bord de la Meuse, sur l'herbe émaillée des prairies, tombant à genoux, elle faisait d'humbles prières.

Modeste comme la fleur de ses pâturages, Jeanne n'éprouvait aucun attrait pour sa destinée extraordinaire ; aux chevauchées glorieuses, à l'éclat de la cour, aux splendeurs de Reims, elle préférait la conversation de ses amies, la garde de son troupeau, l'ombrage du bois Chesnu où elle prenait de si honnêtes délassements ; elle aurait été plus heureuse de filer auprès de sa mère ; mais il faut, disait-elle, « que j'aïlle et que je le fasse, parce que mon Seigneur le veut. »

Elle était si compatissante que la moindre souffrance chez les autres l'attendrissait. Elle prodiguait les soins les plus affectueux aux pauvres mendiants, elle les faisait asseoir près de l'âtre, les réchauffait, leur cédait son lit et, joyeusement, s'en allait coucher sur la dure. Dans l'enfant c'était déjà la guerrière hospitalière, soignant les blessés au soir des batailles, demandant au roi d'exempter pour toujours d'impôts et de taxes les pauvres hameaux de Greux et de Domremy.

Elle était travailleuse, si bien que plus tard elle défiera « femme et fille de tenir l'aiguille mieux qu'elle ne sait faire. »

Pour un portrait de « bonne fille, » celui de Jeanne est bien réussi, et nul autre ne saurait, au même titre, aiguillonner vos désirs.

Ambitionner les hautes destinées de la Pucelle d'Orléans, serait un pur rêve ; mais réaliser en vous ses vertus, c'est ce qui doit vous tenter.

C'est là notre meilleure assurance, et en pensant au bien que vous feriez ainsi, nous aimons à nous rappeler ce que Michelet disait de l'influence de Jeanne auprès des turbulents Armagnacs : « Ils avaient rajeuni. Ils s'étaient parfaitement oubliés. Ils se retrouvaient, comme en leurs jeunes années, pleins de bonne volonté et d'espérance, tous jeunes comme elle, tous enfants. »

« Ils recommençaient une nouvelle vie. »

VARIA

LE FIGUIER STÉRILE

Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. (*Evang. du 7^e Dim. ap. la Pent.*)

Mes frères,

C'était le lundi 3 avril, le lendemain du jour inoubliable où Jésus, se rendant à Jérusalem, s'était vu acclamer par une foule enthousiaste qui saluait en lui le vrai fils de David, le béni qui venait au nom du Seigneur.

Dès l'aube, le Sauveur qui était revenu passer la nuit dans la maison de Lazare, à Béthanie, voulut retourner dans la ville où, quelques jours plus tard, il devait être crucifié. Il lui fallait pour cela traverser des champs remplis d'arbres. Ayant faim, il aperçut sur le bord du chemin un figuier qui était déjà tout couvert de feuilles. Il s'en appro-

cha dans l'espoir d'y trouver quelque fruit demeuré là depuis l'année précédente, ou quelque figue hâtive venue en même temps que le feuillage. Mais il eut beau chercher, il ne trouva rien. Alors, levant la main sur le figuier en un geste de malédiction, il dit : « Que plus jamais, à l'avenir, personne ne mange de ton fruit ! » Puis, avec ses disciples, il s'éloigna.

Le mardi matin, Jésus et les douze repassèrent par le même chemin. Le figuier que le maître avait maudit, au lieu d'étaler, comme la veille, la splendeur de ses rameaux reverdis par le printemps, ne laissait plus pendre que des branches flétries. Il était desséché jusqu'à la racine. Pierre l'aperçut le premier : « Maître, s'écria-t-il, le figuier que vous avez maudit, est séché ! » Tous, avec lui, étaient effrayés. C'était le seul coup de mort qu'ils eussent jamais vu partir de la main de Jésus ! Pourquoi, lui le compatissant, le miséricordieux, toujours prêt à pardonner, avait-il frappé cet arbre ?

Mieux instruite que les apôtres à ce moment, la piété chrétienne a cherché à pénétrer le mystère de cette leçon terrible, et elle y a, sans peine, reconnu le *crime*, le *risque* et le *châtiment* de nos résistances aux appels de Dieu.

I

Le jour des Rameaux, quand le Christ Jésus venant encore de Béthanie était arrivé au sommet de la colline des Oliviers, il avait aperçu à ses pieds la ville de Jérusalem. Avec ses tours et ses remparts, avec ses palais, surtout avec les dômes dorés de son temple, elle avait l'air d'une reine qui attend les hommages de l'univers. C'était un spectacle sur lequel on ne pouvait pas se blaser, et pourtant Jésus, au lieu de se livrer à l'admiration, se sentit envahi de tristesse, et il ne put que pleurer, et il ne put que répéter à travers ses larmes : « Ah ! si tu savais, si tu savais, du moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut t'apporter la paix !... Mais tes yeux sont aveuglés !... » Vous savez la suite des plaintes divines, et comment elles se terminèrent par d'effrayantes menaces.

Terrible exemple de la résistance à la grâce de Dieu ! Il était venu, le doux prophète de Nazareth, pour sauver ce peuple d'abord qui était le sien. Pendant trois ans il n'avait cessé, comme la poule qui ouvre ses ailes pour y abriter ses poussins, de multiplier ses appels. Il avait donné, sans se lasser, les preuves les plus évidentes de sa mission ; il avait, sans relâche, semé de bienfaits chacun des pas de sa route ; il avait, d'une voix mélodieuse, avec des accents qui venaient de son cœur, enseigné une doctrine qui répondait à tous les désirs des âmes ; et, au lieu de l'accueillir, on n'avait songé qu'à lui tendre des pièges, et on n'avait répondu que par la haine à toutes les invitations de son amour.

Jérusalem avait encore un jour pour reconnaître son erreur, réparer son ingratitude et regagner le temps perdu. C'était le jour même des Rameaux.

« Ah ! si du moins, en ce jour qui t'est encore donné, tu savais ce qui peut t'apporter la paix ! Mais tes yeux sont aveuglés !... » Jérusalem, en dépit du triomphe qu'elle prépare au Fils de Dieu, a gardé son cœur incrédule, elle n'a rien compris à la mission de Jésus, elle est prête à tous les revirements, à tous les crimes, à toutes les ruines !

N'est-ce pas là l'histoire des âmes qui résistent aux appels de Dieu ? Que n'a-t-il pas fait pour chacune d'entre elles ? Non seulement il l'a créée et conservée, non seulement il lui a donné, avec le pain de chaque jour, la possession de toutes les merveilles de la nature : étoiles qui scintillent au firmament, gouttes d'eau qui brillent comme des perles à l'extrémité des brins d'herbe, chants des oiseaux dans la ramure, bruissements des vastes forêts, soulèvement majestueux des océans ; — mais encore il l'a comblée des dons de la surnature : le Baptême, la Communion, la Grâce, l'Evangile, l'Eglise.

A tous ces titres, Dieu a bien le droit de venir chercher du fruit dans ces âmes, et il le fait toutes les fois qu'il leur impose un de ses commandements à observer. Que ce soit la prière, l'observation du dimanche, la confession annuelle, la communion pascalle, il doit pouvoir venir avec assurance, d'autant plus que chacun de ses préceptes est un bienfait de plus.

Ce fruit des âmes qui est l'adoration, qui est l'obéissance, qui est l'amour, Dieu le trouve-t-il toujours ? Vous savez bien que non ! Sans doute, nos églises sont belles quand elles se remplissent pour la messe, pour la communion, pour la prédication, d'une foule empressée. Mais quand on songe à ceux qui ne viennent pas et qui sont dix fois plus nombreux, comment réprimer un sentiment de douleur ? Ceux-là ne sont-ils pas tenus comme les autres ? D'où vient qu'ils sont absents ? D'où vient qu'ils ne portent pas le fruit que Dieu vient chercher ? Ne songent-ils pas que, plus coupables mille fois que le figuier de l'Evangile, ils font à Dieu une mortelle offense ?

II

L'histoire de la Grèce nous rapporte un trait, souvent cité, qui a sa place ici.

La ville d'Athènes était depuis trop longtemps opprimée par des tyrans qui se faisaient un jeu de violer les lois les plus saintes. Un complot se forme contre eux, mais parmi les conjurés il y a un traître qui les dénonce. Son message arrive aux tyrans au milieu d'un banquet. Celui d'entre eux qui le reçoit s'écrie : « A demain les affaires sérieuses ! » Et, sans l'ouvrir, il le place sous son oreiller. Le lendemain, dès l'aube, lui et les autres étaient massacrés.

Tel est le risque insensé que courent, de gaieté de cœur, tous ceux qui refusent de donner au Seigneur le fruit de leur adoration, de leur obéissance et de leur amour.

Tous, en effet, ne sont pas des ennemis de Dieu. Il en est beaucoup parmi eux qui ne voudraient

pas mourir sans s'être réconciliés avec lui. Ils pratiquent même certains de ses commandements, ceux qui les gênent le moins. C'est ainsi qu'ils font peut-être leur prière, qu'ils évitent de blasphémer, qu'ils respectent le bien du prochain, qu'ils veillent à ce que leurs enfants soient élevés chrétiennement, qu'ils observent l'abstinence.

Ils ne se confessent pas, oh non ! Ils ne font pas leurs Pâques, oh non ! Mais ils se confesseront plus tard, ils communieront plus tard ; ils feront tout cela à telle époque qu'ils ont eux-mêmes fixée, quand ils seront retirés des affaires, et, au plus tard, quand ils seront sur le point de mourir.

D'ici là, le bon Dieu viendra chercher, chaque dimanche, leur assistance à la messe, et, chaque année, leur communion pascale... Qu'il attende !

Qu'il attende ? Mais, pour employer l'expression même de l'Evangile, le Seigneur a faim ; il a faim de votre foi, de votre soumission, de l'exemple que vous devez donner ! Est-ce que vous faites attendre le mendiant qui vous dit : « J'ai faim ! »

Qu'il attende ? Mais ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui que Jésus vient vous demander l'hommage auquel il a droit. Quand vous avez une traite à payer, et que se présente l'encaisseur, est-ce que vous lui dites : « A plus tard !... Quand je serai disposé !... »

Qu'il attende ? Mais est-ce que vous admettriez cela de la part de vos ouvriers et de vos fournisseurs ? Quand vous avez besoin de leurs services, c'est tout de suite que vous entendez être obéis, et vous savez fort bien, quand ils ne montrent pas assez d'empressement, leur dire : « Qui est-ce qui commande ici ? »

Qu'il attende ? Mais est-ce que vous avez oublié les enseignements pressants de l'Evangile ? Avez-vous oublié cette parabole si expressive des vierges folles et des vierges sages : celles-ci admises au banquet nuptial parce qu'elles étaient prêtes à l'arrivée de l'époux ; celles-là qui surviennent en retard, qui frappent à la porte du festin et à qui l'époux répond : « Je ne vous connais pas !... » Avez-vous oublié ces paroles du Christ : « Tenez-vous prêts, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure... Ayez vos reins ceints et tenez dans vos mains vos lumières allumées... Soyez comme des serviteurs qui attendent le retour de leur maître... Heureux les serviteurs que leur maître, à son arrivée, aura trouvés debouts et prêts à le recevoir... »

Qu'il attende ? Mais de qui dépend ce délai que vous imposez à Dieu ? Est-ce de vous ou de lui ? Et si c'est de lui, êtes-vous sûrs qu'il vous le donnera ? Non, sans doute ; c'est-à-dire que, plus imprudents que le joueur qui risque sur un coup de dés sa fortune tout entière, vous allez risquer sur une incertitude totale, quoi donc ?... le salut de votre âme pour une éternité !...

Qu'il attende ? Mais vous oubliez donc que celui de qui dépend ce délai que vous escomptez comme si vous y aviez droit, pénètre le secret de vos pensées et de vos combinaisons. Il voit que vous préférez votre volonté à la sienne, votre bon plaisir

au sien, vos convenances aux siennes. Quel rôle lui faites-vous jouer ? Qui vous dit qu'il s'y prêtera ?

III

On raconte que Talleyrand, pressé par sa nièce de se réconcilier avec Dieu, lui répondit avec un sourire : « Sois tranquille, ma fille, je n'ai jamais été attrapé ! »

Dans la bouche de ce diplomate qui avait traversé sans encombre les périodes les plus difficiles de la Révolution, et qui avait su toujours, dans les circonstances les plus diverses, tirer son épingle du jeu, cette parole signifiait : « Je me suis toujours tiré d'affaire avec les hommes, je me tirerai bien d'affaire aussi avec Dieu ! »

Personne ne sait au juste si Talleyrand fut aussi heureux avec Dieu qu'avec les hommes. Ce que l'on sait plus sûrement, c'est que si quelqu'un n'a jamais été attrapé, si quelqu'un ne peut pas l'être, c'est Dieu lui-même. Il l'a dit par la bouche de son Apôtre : « *Deus non irridetur*. On ne se moque pas de Dieu ! »

Or, qu'est-ce que c'est que ce : « Qu'il attende ! » dit à Dieu, sinon une insulte à sa majesté et une dérision à l'égard de sa souveraineté ? Cette insulte et cette dérision s'exposent au châtimement, et le châtimement leur vient souvent sous deux formes différentes.

La première, c'est la mort, mort inattendue, mort prématurée, qui déjoue tous les calculs et qui montre que, à compter sans Dieu, on se trompe lourdement.

Ici, dans la mémoire de tous les prêtres, les exemples abondent. Je n'en citerai qu'un dont j'ai été témoin.

Une mère de famille avait une petite fille qui devait faire sa Première Communion. Pourquoi aller faire ses Pâques ? Elle attendrait bien le jour où elle accompagnerait son enfant à la Table sainte. C'était si simple de ne se déranger qu'une fois ! D'ailleurs, tout s'arrangeait à merveille. La veille de la Première Communion, on irait à la ville faire les achats nécessaires. Au retour, on passerait par l'église pour se confesser. Economie de temps, économie de pas, tout était pour le mieux !

Oui, tout était pour le mieux, à condition que rien ne vint entraver ce beau plan. Or, l'avant-veille de la Première Communion de sa fille, cette mère de famille mourait subitement. Puisse-t-elle à ce moment d'angoisse inexprimable où elle sentit la vie lui échapper, avoir demandé pardon à Dieu de sa faute ! Puisse-t-elle, par une prière éperdue, avoir obtenu miséricorde ! Mais qui ne voit combien ce trépas est terrible ?

La seconde forme sous laquelle vient le châtimement est plus effrayante encore : c'est la réprobation.

Si vous allez sur les bords de la mer, vous y verrez d'énormes rochers que la vague, depuis des siècles, vient tous les jours heurter furieusement sans pouvoir les ébranler jamais. Telle n'est pas la

grâce de Dieu. Quand elle s'est brisée inutilement pendant des années et des années contre une âme de granit, elle s'en va, et c'est pour toujours. « Dieu, a dit Lacordaire, poursuit l'humanité, âme par âme, jour par jour, et ce n'est que vaincu et méprisé jusqu'à la dernière heure qu'enfin il reprend son amour et s'en va pour jamais. Car l'amour, c'est sa loi, ne repasse pas aux mêmes rivages, et, une fois qu'il les a quittés, il n'y repaît plus. »

Semblable est la pensée de S. Paul, bien qu'il emploie pour l'exprimer une image différente : « La terre, dit-il, qui a été souvent arrosée par l'eau du ciel, et qui pourtant ne produit que des ronces et des épines, est réprouvée, et toute proche d'être maudite. »

Vous n'avez pas voulu de la grâce de Dieu quand elle est venue vous solliciter d'accomplir vos devoirs envers Dieu, qui vous dit que vous l'aurez quand vous voudrez ? Qui vous dit qu'elle vous reviendra au moment que vous avez choisi ? Qui vous dit que le Christ ne va pas vous dire comme au figuier stérile : « Jamais plus tu ne produiras de fruit ! »

Et alors, c'est l'insensibilité, c'est-à-dire une âme qui, comme les idoles païennes, a des yeux et ne voit plus rien, des oreilles et n'entend plus rien ; une âme qui s'enfonce dans la damnation, sans avoir le suprême recours d'une prière au dernier moment !

* * *

Oh ! mes frères, prenons bien la résolution de ne jamais endurcir nos cœurs quand retentit à notre oreille l'appel de Dieu ; prenons bien la résolution de ne jamais faire attendre le bon Dieu !

Et si, dans notre entourage, nous connaissons quelque âme qui remette à plus tard sa conversion, je vous en conjure, par pitié pour elle, priez bien pour elle, efforcez-vous de lui ouvrir les yeux, sauvez-la d'un délai qui peut la perdre pour toujours. La main du Seigneur est levée pour pardonner et pour bénir, n'attendons pas qu'elle retombe en un geste de malédiction et de mort ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXXII

6^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Mes frères,

L'évangile d'aujourd'hui, qui raconte la multiplication des pains et de quelques petits poissons, nous rappelle la miséricorde infinie du Sauveur à notre égard. Cette bonté de Jésus-Christ doit exciter dans nos cœurs une confiance illimitée, confiance qui est avivée par les autres pièces liturgiques de la messe.

Recueillons avec amour les leçons qui se dégagent des textes sacrés et soyons heureux d'accomplir les devoirs qui nous sont tracés.

I

1. L'*Introït*, tiré du Ps. xxvii (8-9), exprime la confiance du peuple chrétien en la puissance de Dieu, puissance qui s'est manifestée à l'égard d'Israël en de multiples circonstances. Quel peuple, en effet, a été l'objet de délivrances plus nombreuses et plus merveilleuses ? Or, la puissance divine n'est point diminuée, elle est toujours prête à se montrer et à agir à l'égard de l'Eglise et à l'égard de l'âme chrétienne. Le bras de Dieu n'est point raccourci, et il est toujours disposé à faire sentir son pouvoir. Ne craignons point. Jésus-Christ ne nous a-t-il pas recommandé d'avoir confiance en lui ? *Confidite*. Ne nous a-t-il pas promis son assistance d'une façon formelle ?

Cette confiance filiale et complète en Dieu nous impose des obligations. D'abord le sentiment de notre misère, qui nous garde de toute présomption et nous détermine à faire monter vers notre Maître nos supplications les plus ardentes et les plus pressantes. Dieu ne restera pas sourd à notre voix, et il ne permettra pas que nous périssons : « *Je crierai vers vous, Seigneur, mon Dieu, ne m'oubliez pas, et ne vous détournerez pas de moi, de peur que je ne périsse.* » L'autre devoir qui découle de cette confiance, c'est la fidélité la plus généreuse. Nous invoquons le Seigneur comme notre Dieu, nous le prions de nous protéger, de nous bénir ; il faut donc que nous soyons à lui pour toujours, que nous ne brisions pas avec lui, et que nous ne le livrions pas à ses ennemis par une indigne trahison : « *Seigneur, défendez votre peuple et bénissez-le, car il est votre héritage, et gouvernez-le toujours.* » Ces paroles, qui commencent la dernière partie du *Te Deum*, seront toujours réalisées du côté de Dieu.

En les prononçant, je ne puis m'empêcher de songer à ce peuple de France qui fut, pendant de longs siècles, le vrai peuple de Dieu et qui souvent eut le bonheur d'être tout particulièrement favorisé des bénédictions divines. Et maintenant?... Ne sommes-nous pas obligés de constater que la France a été infidèle à sa vocation, qu'elle a négligé sa mission ? Oh ! m. f., pour notre pays, pour notre chère patrie, adressons avec foi cette supplication à Dieu : « *Salvum fac populum tuum, Domine, et benedic hæreditati tuæ.* »

2. L'*Oraison* qui suit, s'inspire du texte de saint Jacques (1, 16) : « Tout don excellent et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières. » Ecoutez la prière liturgique : « *O Dieu des vertus, de qui procède tout ce qui est parfait, mettez dans nos cœurs l'amour de votre nom, et faites croître en nous l'esprit de religion ; alimentez ce qui est bon en nous, et conservez par le zèle de la piété ce que vous aurez nourri.* »

Nous exprimons donc notre foi en Dieu à qui nous devons tout bien ; nous confessons que Dieu n'est pas l'auteur du mal et que toutes ses œuvres témoignent de sa bonté et de sa beauté souve-

raines. C'est donc à lui qu'il faut nous adresser pour obtenir les vertus qui doivent orner notre vie.

L'Eglise nous fait demander au Dieu parfait l'amour de son nom. N'est-il pas en effet le meilleur de tous les biens ? S. Ignace disait souvent cette prière : « Seigneur, donnez-moi deux choses, l'amour pour vous seul et votre grâce ; avec cela je suis assez riche, et ne demande rien de plus. »

C'est l'amour de Dieu qui constitue la noblesse de l'homme ; c'est lui qui fait que l'homme est à la ressemblance de Dieu ; c'est lui qui lui inspire ces vertus qui sont l'honneur de l'homme. L'amour de Dieu est dans le monde moral ce que le soleil est pour la vie de la nature : là où ne pénètrent pas les rayons de l'astre pour éclairer et échauffer, la vie s'étirole ; là où la charité se refroidit, la terre n'est plus seulement une vallée de larmes, elle est un enfer. Seul l'amour tel que Dieu le veut, soutient la créature dans ses travaux et ses souffrances.

Remarquez l'énergie de cette expression : *Inserere*, plantez en nous, de votre propre main, l'amour de votre propre nom. Pourquoi *vous-même* ? Parce que si ce n'est pas vous, ce sera un autre qui plantera, et ce ne sera pas le même amour, l'amour de Dieu et de son saint nom. Le cœur humain court le plus grand danger de se tromper, s'il aime avec ses puissances et ses facultés personnelles et en suivant ses instincts : danger de s'égarer, de se perdre, de s'attacher à la vanité périssable dont il sera dupe, ou au péché qui l'entraînera dans le malheur final. Avec S. Augustin disons de tout notre cœur : « Faites-nous, Seigneur, la grâce de vous aimer d'un amour plus fort et plus pur : *Amem validius, amem purius*. »

En second lieu, nous demandons l'accroissement de notre religion, c'est-à-dire ce progrès qui fait que nous grandissons dans la vie morale et surnaturelle, que notre foi devient plus éclairée, plus fervente et plus pieuse, notre espérance plus ferme et notre charité plus robuste. Il faut bien le reconnaître : ce profond sentiment religieux est comme anémié chez la plupart et même éteint chez beaucoup. Nous périssons de ce demi-christianisme, de cette ignorance religieuse qui sévissent partout, chez les riches aussi bien que chez les ouvriers, dans la vie sociale comme dans la vie privée. Nous sommes en décadence effrayante, parce que du christianisme on conserve seulement certaines formules, certaines pratiques, certaines règles morales, et l'on ignore ou l'on se refuse à pratiquer, à proclamer, à défendre le christianisme complet. Pour réagir contre ce danger terrible, disons aujourd'hui et toujours à Dieu : « Augmentez en nous la vertu de religion. »

Avec cette double grâce que nous sollicitons, nous pourrions détruire plus facilement nos mauvaises tendances et faire fructifier nos bonnes dispositions.

3. L'Épître est tirée du chap. vi de la lettre aux Romains (3-11). Les épîtres des cinq premiers

dimanches après la Pentecôte ont un caractère qui leur est commun : elles présentent un tableau de la vie chrétienne, principalement dans son activité extérieure. La vie chrétienne apparaît comme étant essentiellement une milice et un chemin de la croix. Les chrétiens sont des combattants, l'Eglise est l'Eglise militante. — Le monde nous hait, dit S. Jean, humiliez-vous sous la puissante main de Dieu ; lors même que vous avez à souffrir, je vous félicite. — Ne répondez pas par la malédiction à la malédiction ; bénissez au contraire : c'est la doctrine de S. Pierre. — Puis S. Paul nous a fait entendre des paroles de consolation : Les souffrances de cette vie ne sont rien en comparaison de la gloire future qui sera manifestée en nous. — C'est encore le prince des Apôtres qui nous assure que Dieu prend soin de nous, qu'il nous a appelés à son éternelle gloire après des souffrances passagères ; et à la consolation, il joint une parole d'encouragement : Ne les craignez pas et ne vous laissez pas troubler. Enfin, il nous indique dans la crainte de Dieu la voie qui mène infailliblement à la vie. L'Épître du 6^e dimanche traite de la vie intérieure du chrétien.

« Depuis que nous avons été baptisés, dit l'Apôtre, nous devons être morts au péché et à tout ce qui conduit au péché, nous devons vivre de la vie même du Christ ressuscité, puisque nous sommes entés et greffés sur le Christ. » Pour expliquer sa pensée, S. Paul fait allusion au baptême par immersion, tel qu'on le conférait aux premiers siècles. Le catéchumène était entièrement plongé dans l'eau. Or, dans ce rite, l'Apôtre ne voit pas seulement un symbole extérieur de la mort et de l'ensevelissement, puis de la résurrection de J.-C. ; il y attache une signification plus profonde. L'immersion est la mort au péché ; c'est le vieil homme selon la nature qui disparaît sous les eaux et s'ensevelit comme dans un sépulcre. Le baptisé renonce au monde, à ses lois, à ses maximes ; il est sourd aux appels enchanteurs et il n'écoute que le salutaire langage de la vertu.

A l'exemple de Jésus-Christ ressuscité et triomphant de la mort, considérons-nous comme morts au péché, désormais incapables de faire quoi que ce soit pour le péché. Le péché est un tyran opiniâtre qui impose son joug odieux et fait de celui qui le commet, un esclave. Or, m. f., se soumettre à la honteuse servitude des concupiscences, ce n'est pas le bonheur ni l'honneur du corps, mais au contraire son ignominie avec la perte de l'âme ; tandis que réprimer les convoitises de la chair, c'est assurer sa liberté, son honneur, fortifier et grandir sa vie, tout en préparant sa glorieuse résurrection.

Vivons donc pour Dieu, en Jésus-Christ notre Sauveur. Que ce soit là le principe fondamental et la devise de notre vie. Tenons-la fermement, dans la force de l'amour de Dieu. Apprenons à mourir au péché, afin de ne pas mourir dans le péché ; vivons pour Dieu, afin de vivre éternellement avec lui.

4. Le *Graduel* et le *verset alleluiaïque* reprennent sous une autre forme le pressant appel adressé à Dieu dans l'Introït : « *Tournez-vous un peu vers nous, Seigneur, et soyez touché de la prière de vos serviteurs. Vous êtes notre refuge de génération en génération. — Alleluia ! J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai pas confondu ; dans votre justice, délivrez-moi et sauvez-moi. Inclinez vers moi votre oreille ; hâtez-vous de me sauver.* »

Pourquoi cette supplication ? C'est que réaliser le programme tracé par S. Paul, c'est-à-dire mourir au péché et vivre pour Dieu, c'est là une tâche ardue et difficile, qui ne peut s'accomplir qu'avec la grâce du Tout-Puissant. Sans lui, nous ne réussirons pas ; mais avec lui, nous triompherons. Prions-le donc avec la conscience de notre misère, jointe à l'humilité la plus vive et à la confiance la plus entière.

II

1. Pour exciter notre confiance, l'Eglise nous fait lire dans l'*Evangile* un trait de la bonté, de la puissance et de la générosité de N.-S. J.-C., la multiplication des pains.

Notre-Seigneur venait de parcourir le territoire des dix cités, à moitié païennes, désignées ensemble sous le nom de Décapole. Il s'était rapproché de la mer de Galilée, et il était monté sur l'une des montagnes qui la bordent au levant. Les habitants de la Décapole, attachés à ses pas depuis trois jours, l'ont suivi jusque-là, lui amenant à l'envi leurs malades. Muets et aveugles, boiteux et paralytiques, se pressent à ses pieds, implorant la santé. Il les guérit, et la multitude émerveillée rend gloire au Dieu d'Israël. Elle comprend un grand nombre de femmes et d'enfants et environ quatre mille hommes.

Cette obstination d'une foule partiellement idolâtre à suivre le Dieu fait homme, sa confiance à lui présenter les infirmes, son empressement à exalter ses miracles, l'embarras où elle va se trouver, quand, ses provisions épuisées, elle souffrira de la faim, tant de misère en un mot avec tant de piété touchent le cœur de Jésus. Sans attendre que ses disciples lui fassent remarquer les angoisses de la foule, il les réunit autour de lui : « *J'ai pitié de cette multitude*, leur dit-il, *car voilà trois jours qu'ils me suivent et ils n'ont plus rien à manger*, etc. » Voyez ensuite le divin Maître multipliant, après les avoir bénis, les sept pains et les quelques petits poissons. Admirez la générosité incomparable de notre bien-aimé Sauveur, toujours disposé à venir à notre secours.

Il a nourri miraculeusement la foule, pour qu'elle n'eût pas de défaillance physique le long du chemin ; mais il avait eu soin préalablement de lui rompre le pain de la parole et de nourrir son âme. Or, c'est ce dernier point qu'on oublie trop de nos jours. La science, qu'on prône tant, n'est qu'un leurre, elle laisse inassouvie la partie la plus noble de l'homme, son âme faite à l'image de Dieu. Tout pourtant nous fait un devoir de

venir au secours total du prochain, la même nature, la même origine, la même destinée, le même Décalogue, le même Evangile.

2. Vous venez d'entendre les paroles du Sauveur : « Si je les renvoie à jeûn, ils tomberont de défaillance, » exprimant ainsi sa crainte à l'égard des personnes qui l'ont suivi et qui s'apprennent à retourner dans leur pays. Sous l'impression produite par ces paroles si compatissantes, nous demandons à Dieu dans l'*Offertoire* d'affermir les pas de chacun de nous dans le sentier de la vertu, pour que nous ne tombions pas, pour que nous marchions avec assurance dans le chemin de la perfection. Disons avec foi ces paroles : « *Faites, ô mon Dieu, que j'avance avec perfection dans vos sentiers et que je marche avec sûreté. Inclinez votre oreille et exaucez mes prières ; faites éclater vos miséricordes, Seigneur, vous qui sauvez ceux qui espèrent en vous.* »

Ce passage du Ps. xvi est aussi en parfaite harmonie avec le moment de l'*offertoire* : c'est là que commence le saint sacrifice, où le Seigneur fait éclater sa miséricorde et multiplie pour nous les merveilles de sa grâce.

3. La *Secrète* demande deux choses : que nos prières soient toujours dictées par les principes de notre foi ; et qu'aujourd'hui nous obtenions la grâce de mourir au péché et de vivre pour Dieu.

4. L'*antienne* de la *Communión* est un chant d'action de grâces et de reconnaissance.

La joie et la reconnaissance ne doivent-elles pas jaillir du cœur et des lèvres de ceux qui ont eu le bonheur d'assister au saint sacrifice et surtout de participer au banquet sacré ? C'est donc à juste titre que la liturgie met sur nos lèvres ces paroles enthousiastes du psalmiste : « *Je ferai le tour de l'autel et j'immolerai dans son tabernacle une victime avec des cris de joie ; je chanterai un hymne au Seigneur.* » (Ps., xxvi, 6).

5. La *Postcommunión* renferme également une parole de remerciement et une demande. Nous sommes comblés des dons de Dieu, n'est-il pas juste de faire monter vers lui l'hymne de l'action de grâces ? Reconnaissons la bienveillance et la munificence divines à notre égard. Demandons ensuite que toutes les grâces que nous avons reçues nous purifient de nos fautes, nous fassent mourir au péché, nous fortifient contre les pièges et les attaques du démon, et nous aident à mener une vie chrétienne plus parfaite.

* * *

Attachons-nous à J.-C. comme faisait la multitude dont parle l'*Evangile* ; écoutons-le avec une attention qui nous fasse oublier toute autre chose. Vivons de sa vie, pratiquons ses préceptes ; soyons remplis de confiance en sa bonté et en sa puissance. Ce sera pour notre bonheur, car après avoir été bénis dès ici-bas par Dieu, nous le serons encore et pour toujours dans le ciel. Ainsi soit-il.

XXXIII

7^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Mes frères,

Un publiciste racontait naguère qu'il avait rencontré, un jour de grande fête, au pourtour du chœur de Notre-Dame de Paris, en face du trône archiepiscopal, une personnalité qui est celle d'un professeur du plus haut enseignement, d'un, historien illustre. Sa surprise fut grande de voir son ancien professeur, d'anticléricale réputation, tenir un gros paroissien tout neuf. Le maître serra la main de son élève : « Figurez-vous, lui dit-il, que je ne me suis jamais rendu compte de ce que c'est que la messe. J'ai assisté bien des fois à des mariages ou à des enterrements, mais j'étais, naturellement, comme la majorité des assistants, tout à fait étranger au côté religieux de la cérémonie. Je sais que cet office a pour but la transsubstantiation, mais ma science s'arrête là. Aussi suis-je venu aujourd'hui pour essayer de voir si, avec de la bonne volonté, je parviendrai à m'y intéresser. Je me suis armé d'un paroissien et je l'ai un peu étudié pour tâcher de suivre les diverses phases de la cérémonie. » Et en disant cela, il montrait qu'il avait déjà ouvert le livre à l'Ordinaire de la messe et à l'office du saint jour de Pâques. — Le publiciste ajoute que souvent le maître alla dans les églises et s'efforce de comprendre ce que les fidèles mettent ou trouvent dans tant d'actes du culte qui jadis lui paraissaient des gestes d'un formalisme vide¹.

Hélas ! m. f., combien de fidèles qui ne mettent, ne trouvent, ne soupçonnent rien dans la liturgie de la messe ! Vous n'êtes pas de ceux-là, vous qui suivez avec tant de piété l'explication des messes du dimanche ; ne vous lassez pas, et continuez-moi cette attention qui vous permettra d'entrer plus complètement dans l'esprit de la liturgie dominicale.

I

1. L'*Introït* de la messe du 7^e dimanche est tiré du début du Ps. XLVI, qui est un chant de victoire en l'honneur du Très-Haut : « *Nations, applaudissez toutes, célébrez Dieu par des cris d'allégresse. Ps. Car le Seigneur est grand, il est terrible, il est le grand roi qui règne sur toute la terre.* »

Par ces paroles, le Psalmiste invite toutes les nations païennes et surtout celles des alentours de la Palestine, qui avaient été témoins de la délivrance miraculeuse des Hébreux, à battre des mains et à pousser des cris d'allégresse pour acclamer la grandeur infinie et la puissance universelle de Dieu, puissance qui inspire sans doute la crainte, mais une crainte non incompatible avec une joie pleine de respect.

L'Eglise nous fait dire aujourd'hui ces paroles pour inviter tous les peuples, tous les chrétiens qui ont joui du grand bienfait de la rédemption,

à rendre leurs hommages à Dieu le Seigneur, le Très-Haut, le Roi tout-puissant. N'imitons pas les Juifs qui ont renié leur roi, l'ont couvert d'outrages et d'opprobres. Faisons-nous un devoir de reconnaissance de célébrer la grandeur de Dieu qui a bien voulu nous admettre au nombre de ses sujets, et nous rendre participants au banquet qu'il nous a préparé dans les cieux. Menons ici-bas une vie empreinte de foi et d'amour envers ce Dieu infiniment grand, infiniment puissant, infiniment juste et qui ne se montre terrible et sévère que pour le péché et ceux qui se rendent coupables de péché. Pour obtenir un tel résultat, il nous faut la grâce, que nous sollicitons dans l'Oraison.

2. L'*Introït* vient de nous présenter Dieu comme le grand Roi de toute la terre, la *Collecte* nous fait reconnaître son gouvernement sur l'univers. En effet, elle affirme que la Providence est infailible et ne se trompe jamais dans ses dispositions, et elle la prie ensuite d'écarter ce qui nous est nuisible et de nous accorder ce qui est avantageux : « *O Dieu dont la Providence est infailible dans sa conduite, nous vous supplions humblement d'écarter de nous tout ce qui nous serait nuisible et de nous accorder tout ce qui doit nous être avantageux.* »

Croyons de tout cœur à la Providence ; croyons fermement que Dieu, notre Créateur et notre Père, est attentif à tout ce qui se passe sur la terre, qu'il a les yeux continuellement ouverts sur nous, qu'il veille sur tous nos besoins, qu'il dispose à son gré de toutes les créatures selon les desseins de sa sagesse, que rien absolument n'arrive dans le monde sans son ordre ou sa permission : *Tua autem, Pater, providentia gubernat.* (Sap., XIV, 3).

Ne nous laissons point déconcerter par les événements qui semblent aller contre les vues humaines. A voir le juste et l'innocent souvent opprimés ou malheureux, tandis que l'impie et le pécheur nagent dans un océan de joie et de bonheur ; à entendre les railleries des méchants qui disent : « Où est votre Dieu ? Quel soin prend-il de vous ? » on serait tenté de s'insurger contre Dieu et de maudire sa Providence... Rappelons-nous que la Providence ne se trompe pas, lorsqu'elle nous fait boire à ce calice d'amertume. Non, elle ne se trompe pas ; mais elle dirige les événements pour notre plus grand bien ; elle écarte ce qui nous serait nuisible et procure ce qui nous est avantageux.

L'Eglise veut que nous recourions à cette douce Providence. Voyez comme elle emploie dans cette oraison les termes qui expriment notre dépendance et notre néant. *Supplices*, nous sommes des suppliants, prosternés aux pieds de Celui dont nous implorons la pitié avec une instance particulière : *exoramus*. Ce n'est pas une simple invocation, une prière ordinaire. Ce mot *exoramus* indique une sorte d'importunité qui ne se laisse rebuter par aucun refus, aucun délai. C'est l'obstination du mendiant pressé d'obtenir un secours et ne cessant pas ses appels tant qu'ils n'ont pas été pleinement

¹ Cité par Mgr Batiffol dans sa conférence aux « Amis des cathédrales » réunis à la cathédrale de Senlis, le 26 mai 1914.

agréés. Remarquez encore, comme exprimant la même volonté, la répétition du mot « tout », *cuncta, omnia*, toutes les choses nuisibles, toutes les choses salutaires.

Mais que faut-il entendre par ces choses nuisibles et par ces choses utiles ? Ici il faut juger d'après les lumières de la foi et non d'après nos vues humaines. Donc, regardons comme nuisible, tout ce qui est péché et peut être pour nous l'occasion ou la source du péché, et non pas ce qui contrarie nos goûts et nos caprices ; par conséquent, ne recherchons point les honneurs, les plaisirs, les richesses. Considérons comme très utiles à notre salut et dignes de fixer nos regards et nos efforts, les vertus et tout ce qui conduit à la vertu, la pauvreté avec son cortège de privations, le mépris du monde, les afflictions, les épreuves. Acceptons tout cela comme des moyens très efficaces pour sauver notre âme.

Vous vous rappelez cette affreuse catastrophe du *Titanic* qui fut englouti dans les flots avec plus de quinze cents passagers. Ce vaisseau gigantesque, pourvu de tout le confortable et de tous les agréments que l'on peut désirer dans une traversée, attestait la puissance de l'homme et faisait son orgueil. Ceux qui y avaient pris place étaient les heureux de la terre ; ils songeaient d'autant moins à se recommander à Dieu qu'ils se croyaient plus en sécurité. Tout à coup un choc se produit, et l'immense vaisseau chancelle comme le ferait une pauvre barque. Tout le monde sent le danger, tout le monde va périr ! C'est l'heure de l'épreuve. Sans doute, il n'y avait pas là que des justes, il y avait des mondains qui depuis longtemps peut-être n'avaient pas entendu parler de Dieu, ne lui avaient pas adressé la moindre prière. Mais le péril les a transformés ; ils se mettent à genoux et récitent avec ferveur l'Oraison dominicale. Puis, quand la mer va les engloutir, un dernier cri s'échappe de leur poitrine : *Plus près de toi, mon Dieu !* C'est le cri d'une âme qui se détache de la terre et ne veut plus que le ciel. Il n'est pas douteux que beaucoup de ces malheureux naufragés soient au ciel. Mais quelle a été la cause de leur salut ? C'est la grande épreuve qui les a privés de la vie et de toutes ses jouissances. La Providence leur a donc donné ce qui leur était le plus avantageux.

3. L'*Epître*, tirée de la lettre de S. Paul aux Romains (vi, 19-23), fait suite à celle de dimanche dernier. — L'Apôtre y disait aux fidèles : Par le baptême vous êtes morts au péché et ressuscités à la vie de la grâce avec J.-C. Soyez donc attentifs à conserver la vie divine que vous avez recouvrée, et pour cela, évitez de retomber dans les fautes que vous aviez coutume de commettre avant votre conversion. — Aujourd'hui il recommande la persévérance.

Remarquez d'abord la modération et le ton paternel que S. Paul emploie : « *Je parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair,* » c'est-à-dire : connaissant votre faiblesse, je ne vous

demande rien de trop relevé, ni qui puisse vous paraître difficile. Je vous demande seulement de faire, pour plaire à Dieu, ce que vous avez fait tant de fois pour plaire au monde, pour satisfaire vos passions, pour réaliser vos frivoles et chimériques desseins.

Les Romains dans le paganisme avaient fréquemment fait servir leurs membres à toutes sortes d'impuretés et d'injustices ; c'est bien le moins que, convertis, ils fassent servir ces mêmes membres à la justice, à la pénitence et à la sanctification. Les yeux qui se sont laissés fasciner par les charmes de la sensualité, doivent se détourner de toutes ces tromperies éphémères, pour ne s'appliquer désormais qu'à la recherche des choses du ciel et de ce qui peut y conduire. Que les lèvres souillées par les blasphèmes, les discours impurs et injustes, chantent les louanges du Seigneur avec amour et reconnaissance. Que le cœur, naguère si rempli de sentiments pervers, haineux et criminels, dépense tout au moins la même ardeur, le même empressement pour Dieu et pour se garder lui-même pur et pénitent. Que le corps, complice et funeste instrument des iniquités passées, devienne, par les austerités, la mortification, la patience dans toutes les fatigues et les épreuves, le grand et continuel moyen d'expiation et de sainteté.

N'avons-nous pas la rigoureuse obligation de nous appliquer tous ces conseils de S. Paul ? Les chrétiens ne sont-ils pas, hélas ! fréquemment oublieux de leurs devoirs et de tout respect d'eux-mêmes ? Combien, autrefois ardents pour le mal, demeurent lâches quand ils ont à réparer leurs scandales, à faire le bien ! Il en est, sous les voûtes infernales, qui ont plus peiné et pâti, pour se damner, que n'ont fait les martyrs ; et que de fois, sans même avoir atteint la compensation prétendue qu'ils rêvaient ici-bas !

L'Apôtre indique encore deux motifs qui doivent nous déterminer à faire pour la justice au moins ce qu'on a fait pour le mal : la honte et la malédiction du péché, la beauté et la bénédiction de la vertu et de la justice. Le fruit du péché est la honte, la confusion, le remords et finalement la mort : *finis illorum mors*, l'extinction de la vie surnaturelle de la grâce, de l'énergie morale, et enfin la damnation éternelle. Entrons donc au service de la justice, attirés par la beauté de la vertu et par les fruits qu'elle porte : une sainte vie sur la terre, une vie bienheureuse dans l'éternité.

4. Pour réaliser les prescriptions de l'Apôtre, l'Eglise nous fait demander dans le *Graduel* la crainte du Seigneur, parce que cette crainte est le commencement de la sagesse. Quand elle fait défaut dans une âme, celle-ci n'a plus peur du péché, elle le commet facilement et avale l'iniquité comme l'eau.

Remarquez l'insistance du langage sacré : « *Venez, mes enfants, écoutez-moi ; je vous enseignerai la crainte du Seigneur ; approchez-vous de lui, et vous serez éclairés, et vos visages ne seront pas couverts de confusion.* »

Ces expressions signifient que Dieu est disposé à exaucer ceux qui ont recours à lui. Pour mieux nous attirer, remarquez le doux accent de l'amour : « Venez, mes enfants. » Puissent nos sentiments envers Dieu répondre aux dispositions de Dieu envers nous ! Ne repoussons pas la science et la sagesse, comme les impies dont parle Job (xxi, 14). Écoutons plutôt l'appel de l'Esprit-Saint qui nous dit d'approcher, d'ouvrir notre cœur et notre âme à la lumière. Acceptons avec joie ces présents que Dieu nous donne et nous donnera encore, sachons en profiter, et avec l'Eglise nous pousserons le cri de reconnaissance qu'elle met sur nos lèvres au *verset alleluatique*.

II

1. C'est encore au Sermon sur la montagne qu'est emprunté l'*Evangile* d'aujourd'hui. C'est avec raison que l'Eglise aime à en faire lire aux fidèles plusieurs extraits chaque année ; il contient en effet l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, et il en explique les différents préceptes dans un langage si simple et si noble, si grave et si plein de charmes, qu'il a fait l'admiration des siècles.

Selon la remarque d'un pieux écrivain ¹, le passage qui nous occupe va bien au temps où nous sommes. Il nous parle, en effet, de choses en face desquelles la belle saison nous remet tous les jours : des brebis que nourrit l'herbe de nos prairies, des arbres qui grandissent dans nos jardins et des fruits qu'ils produisent. Il nous apprend ainsi à tirer profit pour notre âme des phénomènes naturels au milieu desquels nous vivons, en nous élevant jusqu'aux vérités dont ils sont un symbole, aux lois dont ils sont un exemple, aux vertus dont ils sont une leçon.

Notre-Seigneur touchait à la fin de son discours. Appréciant lui-même la loi nouvelle qu'il venait d'expliquer, il la trouvait trop parfaite pour être observée du plus grand nombre. « C'est, disait-il, une porte étroite, un sentier escarpé : bien peu y passeront. La plupart suivront la voie large, quoiqu'elle mène aux abîmes. » Désireux, du moins, de rendre aux âmes de bonne volonté la fidélité plus facile, il signale en terminant certaines causes de défaillance et avertit de se mettre en garde contre elles. Il en nomme deux principales. La première vient du dehors : elle consiste dans la puissance de séduction des faux prophètes. La seconde vient du dedans : elle se nomme la tiédeur et fait sortir la perte des âmes de leur propre stérilité.

a) Les prophètes dont parle le Sauveur sont ces hommes qui traitent et prêchent comme d'office les choses de Dieu : au temps de Jésus-Christ, les pharisiens et les scribes ; depuis J.-C., les hérétiques et les schismatiques ; et de nos jours, les littérateurs impies et les éducateurs sectaires, ou ces hommes qui, selon la parole de Pie X, « accueillent ou prônent avec une grande facilité certaines idées de conciliation de la foi avec l'esprit mo-

derne, idées qui conduisent beaucoup plus loin qu'on ne pense, non pas seulement à l'affaiblissement, mais à la perte de la foi ; qui se délectent avec des mots très vagues d'aspirations modernes, de force du progrès et de la civilisation ; qui affirment l'existence d'une conscience laïque, d'une conscience politique opposée à la conscience de l'Eglise, contre laquelle on prétend au droit et au devoir de réagir pour la corriger et la redresser ; ces hommes qui sèment les doutes et les incertitudes sur les vérités, et même des affirmations obstinées sur des erreurs manifestes cent fois condamnées, et qui malgré cela se persuadent de ne s'être jamais éloignés de l'Eglise, parce que quelquefois ils ont suivi les pratiques chrétiennes ¹. »

Défions-nous de ces hommes trompeurs et perfides qui en réalité ne sont que des agents du démon et s'acharnent contre les âmes, tantôt avec une violence inouïe, tantôt avec une astuce infernale.

b) Le second péril que Notre-Seigneur signale est celui de la stérilité spirituelle. De là, une seconde figure : celle de l'arbre qui ne produit pas de bons fruits. Tremblez à cette parole de l'*Evangile* qui vous apprend comment, même sans être vicieux et sans faire le mal, mais seulement pour n'être pas vertueux et ne pas faire le bien, on peut aboutir à la réprobation éternelle ! « Ecoutez, dit Origène, vous qui vivez dans la paresse, la négligence, l'inutilité ! Ces vérités s'adressent à vous ! »

Les fruits que nous devons produire, ce ne sont pas des paroles plus ou moins vagues, des protestations de fidélité plus ou moins sérieuses, ou des actes de piété plus ou moins extérieurs. Ce que Notre-Seigneur demande, c'est une fidélité complète à tous les devoirs malgré les difficultés, une soumission absolue à la sainte volonté de Dieu ; c'est d'être plus doux, plus charitables, plus humbles, plus mortifiés, plus exemplaires.

Permettez-moi de terminer ce commentaire par ces paroles de Pie X au Consistoire du 27 mai dernier :

« Si jamais vous rencontrez des gens qui se vantent d'être croyants, dévoués au Pape, et qui veulent être catholiques mais considéreraient comme la plus grande insulte d'être appelés cléricaux, dites solennellement que les fils dévoués au Pape sont ceux qui obéissent à sa parole et la suivent en tout, et non ceux qui étudient les moyens d'en éluder les ordres ou de l'obliger, par des instances dignes d'une meilleure cause, à des exemptions ou des dispenses d'autant plus douloureuses qu'elles causent plus de mal ou de scandales. »

2. L'*Offertoire* est emprunté au prophète Daniel (iii, 40) : « *Que notre sacrifice se consume aujourd'hui devant vous de manière à vous plaire comme les holocaustes des bœufs et des taureaux, et comme l'offrande de mille agneaux gras ; car ceux qui se confient en vous ne seront point confondus, ô Seigneur.* »

¹ Mathias Faber, in Dom. vii Pentecost., Conc. 10.

¹ Allocution consistoriale du 27 mai dernier (Aml, p. 587).

Le prophète Daniel, captif et éloigné du temple de Jérusalem, demandait à Dieu que sa prière et son sacrifice de louanges fussent aussi agréables à la divine Majesté que si on lui offrait l'immolation des animaux imposés par la loi. Dieu n'a pas besoin des rites extérieurs quand on ne peut pas les employer, mais il tient compte des dispositions du cœur ; il a pour agréable le sacrifice qu'on lui offre avec un cœur pur, et il sait récompenser royalement ceux qui ont confiance en lui.

Cette antienne, dit Honorius d'Autun, a été choisie pour rappeler le sacrifice de mille victimes offert à Gabaon par Salomon, dans les premiers jours de son règne. A la suite de ce sacrifice, ayant à demander ce qu'il voudrait au Seigneur, il désira et obtint la sagesse, avec les richesses et la gloire, qu'il n'avait point recherchées. Il ne tient qu'à nous que le sacrifice qui s'apprête soit agréé pareillement et mieux encore. Car c'est la Sagesse incarnée qui s'y offre personnellement, désireuse de nous mériter tous les dons du Père souverain et de se donner elle-même¹.

3. La *Secrète*, faisant allusion aux différents sacrifices de l'ancienne Loi rappelés dans l'offertoire, demande que Dieu daigne agréer l'unique sacrifice de la Loi nouvelle, qui remplace la variété des victimes légales ; qu'il daigne bénir et accepter les dons des chrétiens comme il a béni et accepté les dons du juste Abel ; et qu'il fasse profiter l'Eglise entière, c'est-à-dire tous les fidèles, des offrandes de chacun, afin qu'ils en retirent des fruits abondants de salut.

4. A ce moment heureux où le Seigneur est descendu dans le cœur des assistants, — car autrefois tous ceux qui assistaient au saint sacrifice recevaient la sainte Eucharistie, — l'Eglise met sur leurs lèvres un verset du Ps. xxx par lequel David demande à Dieu la sagesse : « *Prêtez l'oreille à ma prière, hâtez-vous de me délivrer.* » Quel instant est plus propice et plus favorable pour obtenir du Seigneur la force de résister au péché, aux passions, et la grâce de s'affranchir de la servitude odieuse du démon et de ses créatures ? Oh ! m. f., demandez à Dieu de vouloir bien vous exaucer ; mais promettez-lui, à votre tour, de l'écouter avec docilité et de suivre la voie droite de ses commandements.

5. Dans la *Postcommunio* le Sauveur est invoqué comme le médecin qui vient panser et guérir les blessures et laver les taches que le péché a faites à notre âme et qui l'empêchent de produire les fruits de salut que Dieu attend d'elle : « *Que votre main guérissante, Seigneur, nous délivre de nos vices, et qu'elle nous fasse avancer dans les sentiers de la justice.* »

* * *

O bien-aimé Sauveur, faites que notre âme, illuminée par vos divins enseignements, s'attache ardemment à vous, et que votre règne s'établisse irrévocablement en nos cœurs ! Donnez-nous la

sagesse et le courage d'immoler sans cesse notre chair et ses caprices pour les immenses expiations qui vous sont dues, et qu'ainsi, continuellement et filialement soumis à vos volontés, nous obtenions un jour de pouvoir vous aimer et vous adorer à jamais dans le ciel ! Ainsi soit-il.

A L'OCCASION DES NOCES D'ARGENT, A LOURDES, DES CONGRÈS EUCHARISTIQUES. INTERNATIONAUX

LA TRÈS SAINTE VIERGE ET LE TRÈS SAINT SACREMENT

Ad Jesum per Mariam.
Allons à Jésus par Marie.

Mes frères,

Ces paroles de S. Bernard, du Docteur « aux lèvres de miel », sont un admirable résumé de toute l'économie de l'Ancien et du Nouveau Testament, et elles conviennent admirablement aux solennités grandioses qui vont se dérouler à Lourdes du 22 au 26 juillet. On y célébrera les noces de diamant de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, les noces d'or du premier pèlerinage aux roches Massabielle, les noces d'argent des Congrès eucharistiques. Ces congrès, institués en notre pays, se sont successivement tenus dans toutes les grandes villes de France, d'Angleterre, d'Autriche, d'Allemagne, d'Espagne, d'Asie et de l'Amérique du Nord. Or le vingt-cinquième congrès aura lieu à Lourdes, dans la cité de Marie. La Reine du ciel veut y glorifier son Fils comme jamais il ne l'a été, car son rôle essentiel est de faire connaître et aimer Jésus, *ad Jesum per Mariam*.

Idee géniale que l'Eglise a hautement approuvée, et pour laquelle elle a ouvert, avec une incroyable libéralité, le trésor des indulgences, non seulement en faveur des congressistes, mais aussi pour tous les fidèles de l'univers qui s'uniront d'intention et de dévotion aux heureux pèlerins du 22 au 26 juillet !

Idee chaleureusement accueillie ! Le fait mondial de Lourdes soulève du Japon au Chili, de la Hollande au détroit de Magellan, un élan incroyable de foi et d'amour. La Mère attire les foules à son Fils, le Fils veut exalter magnifiquement sa Mère. Déjà plus de 480 évêques sont annoncés ; le Parlement français sera représenté par plusieurs de ses membres catholiques ; trois cents logis sont réservés pour les rédacteurs des journaux de tout l'univers ; il y aura des groupes importants d'Amérique, d'Espagne, de Portugal, de Belgique, d'Angleterre, de Pologne, d'Irlande, d'Autriche, des pays lointains du Soleil Levant, sans parler des innombrables fils de France qui veulent de plus en plus aller à Jésus par Marie, *ad Jesum per Mariam* !

Il faut bien le reconnaître : Marie a tout préparé pour faire, à notre époque troublée, un triomphe sans égal à son divin Fils. Elle a demandé une chapelle à Lourdes pour recevoir Jésus, le Compa-

¹ D. Guéranger, *Temps après la Pentecôte*, t. II, p. 177.

gnon de notre terrestre pèlerinage, notre Victime sainte, et notre Nourriture surnaturelle : et trois églises ont été construites. Marie a réclamé qu'on vînt en processions pour honorer l'Eucharistie : et des lacets gracieux ont été tracés, une esplanade sans pareille est disposée pour recevoir la multitude des croyants. Sa voix a été entendue ; par elle on vient à Jésus, *ad Jesum per Mariam* !

Je comprends que les organisateurs du culte social de l'Eucharistie, dont Mgr Heylen, évêque de Namur, est le président, se soient rappelé, avec une touchante opportunité, les magnifiques paroles de Pie X, le pape de l'Eucharistie : « Lourdes est le centre du culte marial et le trône le plus glorieux du mystère Eucharistique. Lourdes est l'incomparable ostensor de Jésus-Hostie. » Aussi bien, dans leur délicate invitation au XXV^e Congrès international Eucharistique ont-ils dit, avec beaucoup de justesse : « Quand nous avons formé le dessein de tenir ce congrès, un pays s'est imposé à notre choix : c'est la France, où l'œuvre fut créée. Mais en quelle ville réunir ce congrès ? Nous n'avons pas hésité davantage. Car il faut aller à Jésus par Marie : en conséquence l'honneur revenait de plein droit à Lourdes. C'est là en effet que, depuis de longues années, la très sainte Vierge conduit les multitudes à son Fils dans le Saint-Sacrement. » *Ad Jesum per Mariam* !

A l'occasion de cette solennelle manifestation, où tout doit bénir, glorifier, exalter la Mère et le Fils, c'est avec un immense bonheur que je voudrais mettre en relief les splendides rapports qui unissent si intimement la T. S. Vierge et le T. S. Sacrement. Ces relations, je les ramène à trois :

Marie est la CÉLESTE DONATRICE de l'Eucharistie ;
Marie est le MODÈLE ACHEVÉ de la dévotion à l'Eucharistie ;

Marie est la ZÉLATRICE INFATIGABLE du culte de l'Eucharistie.

O Marie, dont Jésus a été le plus riche trésor, obtenez-nous d'aimer de plus en plus le T. S. Sacrement ! O Marie, dont la vie fut avant tout une vie eucharistique, faites, par votre maternelle intervention, que nous ayons une vie toute eucharistique ! O Marie, apprenez-nous à dire sincèrement, du fond du cœur et avec toute la ferveur possible : « Je vous salue, ô vrai corps de Jésus né de la Vierge Marie ! » O Marie, conduisez-nous comme vos enfants très aimés à votre divin Fils Jésus, notre lumière, notre force, notre salut ! *Ad Jesum per Mariam* !

I

I. Marie, par un privilège exceptionnel, a été préservée, dès le premier instant de sa conception, de tout péché. Le genre humain tout entier était infecté de la tache originelle : Marie a échappé à la malédiction universelle. Le fleuve de boue s'arrêta devant elle, comme autrefois les eaux du Jourdain devant les Israélites. Je ne m'en étonne point : Marie devait prêter son corps très saint, son sang très pur pour donner naissance au Rédempteur,

au Dieu de l'Eucharistie : *Maria de qua natus est Jesus* ! Par l'Incarnation, Marie est devenue la Mère de Jésus que nous adorons à l'autel, qui s'immole à la messe, que nous recevons à la sainte table : *Maria de qua natus est Jesus* ! A la Cène, quand Notre-Seigneur, instituant le T. S. Sacrement, a dit en prenant du pain et du vin : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » qu'étaient-ce que ce corps et ce sang, sinon le corps et le sang de Jésus formés originairement par la vertu du Saint-Esprit de la chair très sainte, du sang très pur de Marie ? *Maria de qua natus est Jesus* !

II. Ah ! comme tout ce qu'il y a de grand, divinement et humainement, exalte le rôle de Marie dans l'Eucharistie ! Comme nous admirons dans un merveilleux relief cette union, cette intimité, et, si j'ose dire, cette consanguinité de Marie et de Jésus-Hostie ! Quel bonheur intense de méditer cet auguste sujet ! Écoutons le Sauveur lui-même nous disant : « Ma chair et mon sang (qu'il tient de Marie) sont vraiment une nourriture et un breuvage. » Écoutons l'archange saint Gabriel s'adressant à la fille de saint Joachim et de sainte Anne, et lui disant : « Vous concevrez et vous enfanterez un fils. La chose sainte, l'Être mystérieux qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu. » Ce corps sacré n'est pas un corps tiré du néant, ou descendu du ciel, comme le prétend l'hérésie. C'est du plus pur sang de la Vierge immaculée, de la Vierge seule, qu'il a été formé. Car, comme le dit saint Paul, le Fils de Dieu, dans son humanité, a été fait de la femme ; Marie est vraiment sa mère ; c'est de sa propre substance qu'il est né comme homme, comme il a été engendré du Père, comme Dieu, avant tous les siècles. Aussi, c'est par Marie qu'il est, selon les anciens oracles, fils de David, fils d'Abraham, fils d'Adam. Écoutez S. Augustin, le plus grand génie que Dieu ait donné à la terre : « La chair de Jésus est toujours la chair de Marie ; et bien que cette chair ait été glorifiée par la Résurrection, exaltée par l'Ascension, elle demeure toujours la même chair qu'il reçut de Marie. Le Seigneur nous donne cette chair comme aliment de notre salut. *Caro Christi caro Mariæ* !¹ » Écoutez saint Ambroise : « Cette chair de Jésus-Hostie est vraiment la chair de Marie pour le salut du monde. Croyez-le fermement. C'est absolument la même chair qui a été formée par le Saint-Esprit, et qui est née de Marie, qui a souffert sur la croix, et qui est sortie glorieuse du tombeau. C'est elle, je vous le dis !² » Écoutez saint Jean Damascène affirmant que si Dieu peut se trouver dans toutes les créatures en trois manières différentes, il se trouve en Marie d'une quatrième manière, « par une sorte d'identité, parce qu'il est, selon la chair, une même chose avec elle³. » En effet Marie, par l'opération du Saint-Esprit, est cause unique du corps de Jésus que nous recevons dans l'Eucharistie ; et, de plus, la chair qu'elle a donnée au Sau-

¹ Sermo de Assumptione.

² De Consecratione, cit. a. Benedicto XIV.

³ Sermo de Nativitate Mariæ.

veur et qui subsiste dans la personne du Verbe, n'a jamais subi aucune altération essentielle. Écoutez saint Ignace de Loyola : « Par le secours d'une perception spirituelle, dit-il, j'ai compris que la Vierge me montrait, dans l'acte de la consécration à la messe, l'existence de sa propre chair dans la chair de son Fils, c'est-à-dire, ce qui avait été formé de sa substance virginale. Le sentiment de ce qui m'était révélé fut tellement intime que je ne saurais l'exprimer. ¹ »

III. Quelle admirable pensée ! Quels splendides horizons ouverts à la piété chrétienne ! Marie *céleste donatrice* du Saint-Sacrement, j'avoue que cette idée me ravit et me transporte. Oh ! oui, m'écrierai-je avec un ardent zéléteur de la gloire de Jésus et de Marie, tout nous vient, originairement, dans la communion, de cette auguste Mère. Elle est la gerbe mystique de ce froment des élus, chanté par le Prophète. Elle est la vigne féconde qui produit le vin sacré de la virginité. Au livre des Juges, nous lisons que la toison miraculeuse pressée par la main de l'homme de Dieu, remplit une coupe de la rosée qui en sortait. C'est de vous, ô Marie, c'est de votre cœur immaculé, comme d'une pure et blanche toison, que la main de Dieu exprime le sang adorable qui remplit notre calice à l'autel. « Ah ! dirai-je avec saint Pierre Damien, combien dans l'Eucharistie nous sommes redevables à la Mère de Dieu ! Car nous avons dans le T. S. Sacrement le même corps que le Saint-Esprit a formé dans ses entrailles, qu'elle a porté pendant de longs mois dans son sein, qu'elle a enfanté à Bethléem, qu'elle a nourri avec une tendresse infinie. Considérez, chrétiens, que nous possédons dans le calice quelque chose du sang qui a coulé dans ses veines. C'est là qu'il faut remonter pour retrouver la source de ce ruisseau béni qui porte dans toute l'Eglise la vie et la fécondité. »

O prêtres de Jésus-Christ, sans Marie vous ne tiendriez pas dans vos mains l'hostie sainte que vous présentez chaque jour au Seigneur ! C'est des mains de Marie que vous la recevez pour l'offrir à Dieu et la distribuer aux fidèles.

O merveille ineffable ! pour mieux confondre le démon et le prendre dans ses propres filets, Dieu a observé, disent les Pères, le même ordre pour la réhabilitation de l'homme que celui qui avait été suivi pour sa perte. Jésus-Christ, qui est le nouvel Adam, comme l'appelle saint Paul, et qui seul a racheté l'univers, a choisi, au lieu d'Eve, la Vierge Marie pour compagne de ses travaux. Car il a voulu, selon la pensée de saint Augustin, que le monde, perdu par une femme, fût réparé par une autre femme. Dans la chute du premier homme, un ange tombé s'adresse à Eve. Et lorsqu'il s'agit de nous rendre à notre première condition, Dieu envoie un autre ange à Marie pour lui faire la proposition de coopérer à notre réhabilitation et obtenir son consentement. Quel contraste ! Voyez dans le paradis terrestre Eve infidèle au pied de l'arbre

de la science du bien et du mal auquel est attaché le fruit défendu. Regardez maintenant Marie, debout au pied de la croix. Ce nouvel arbre porte un fruit nouveau, l'Homme-Dieu qui répare par sa mort les désastres de la désobéissance originelle. Et Marie nous donne Jésus-Christ, son Fils, détaché de la croix, puis ressuscité ; et elle nous dit : « Mangez de ce fruit divin, mangez de ce pain divin et vous vivrez éternellement. » *Qui manducat hunc panem vivet in æternum !* (Jo., vi, 59).

O charitable donatrice de la sainte Eucharistie, je vous bénis du plus profond de mon cœur ! Votre chair immaculée étant en quelque sorte la chair de Jésus, est aussi, par la communion, unie à notre propre chair. Votre sang, si j'ose dire, coule dans nos veines avec le sang de votre divin Fils. Et malgré sa prodigieuse hardiesse, qu'il me soit permis de m'appliquer cette parole d'un Père : *Per Eucharistiam efficimur concorporei et consanguinei Jesu et Mariæ !* Je redis avec confiance l'affirmation du grand Docteur saint François de Sales : « Voulez-vous être de la famille de la Sainte Vierge, comme sa cousine Elisabeth ? Communiez. » Et je proclame avec enthousiasme cette splendide parole de saint Léon : « *Caro de Virgine sumpta nos sumus !* » Oui, ô Marie, vous êtes ma mère parce que vous avez donné naissance à Jésus, père de mon âme ; vous êtes ma mère parce que, au Calvaire, vous avez consenti volontairement et librement à la mort de Jésus qui nous a rendu la vie ; vous êtes ma mère, à un titre tout spécial, quand je communie, parce que je reçois le corps que vous avez donné au Verbe incarné. O parenté sublime ! ô consanguinité merveilleuse ! ô maternité glorieuse ! *Maria de qua natus est Jesus !*

II

Seconde relation de Marie avec le Très Saint Sacrement : elle est le MODÈLE ACHÉVÉ de la dévotion à l'Eucharistie.

I. Qui dira la souveraine piété de Marie pendant la célébration des saints mystères ? D'après l'illustre cardinal Bona et le célèbre Dom Guéranger, après l'Ascension, la messe était célébrée au Cénacle par saint Pierre, à qui cet honneur revenait tout naturellement, en présence des apôtres, des disciples et de la Sainte Vierge, qui perséverait dans la prière et édifiait toute l'assemblée par ses magnifiques exemples et ses paroles enflammées. Après la Pentecôte, elle habitait avec saint Jean qui célébrait quotidiennement en sa présence le saint sacrifice. Mais quelles admirables dispositions elle apportait dans cette action religieuse ! Selon le concile de Trente, le sacrifice de la messe est essentiellement le même que celui du Calvaire. Et Marie, avec son cœur de mère du divin Rédempteur, avec sa foi ineffable, avec ses lumières inexprimables, comprenait mieux que toutes les créatures ensemble les splendeurs de cet acte ineffable. A l'autel comme au Calvaire, le glaive qui immolait le Fils immolait la mère ; Marie était avec Jésus le souverain Prêtre, *Virgo sacerdos* ; et elle

¹ Nierenberg, *Vita S. Ignatii*.

s'offrait avec la sainte hostie à la gloire de la Trinité et au salut de l'univers, *Virgo victima!*

II. D'autre part, qui pourra exprimer la sublimité de son adoration devant le Saint-Sacrement? L'Eucharistie habitait constamment dans la chrétienté, dans les maisons privées qui devenaient des églises. Marie qui accompagnait saint Jean, son fils adoptif, avait sans cesse à sa disposition un oratoire enrichi de la présence de son divin Fils, qu'elle entourait de ses hommages, incomparablement supérieurs à ceux des anges, des vingt-quatre vieillards dont parle l'Apocalypse, des plus grands saints dont la vie se consumait devant le tabernacle. O ciel, quelle adoration!

Adoration *continue*. Le Vén. P. Eymard ose dire qu'elle passait les jours et les nuits devant l'Eucharistie. Je ne m'en étonne point. S'il est vrai qu'elle passa toute son enfance, nourrie par les anges, devant la manne figurative et les Tables de la Loi, a-t-elle moins fait pour la grande réalité, pour Jésus son Fils, pour le souverain Législateur du monde? Elle ne pouvait se détacher de Lui. Ses trois jours d'absence furent pour elle trois jours de mort; au Calvaire, malgré l'effroyable scène, elle resta là, *perpetuam Jesu sectatricem*. (S. Epiph.). Alors qu'elle le possédait dans le tabernacle, pouvait-elle le quitter? *Quædam jugis et continua contemplatio*. (B. Canisius).

Adoration *très aimante*: il nous est impossible de penser, et à plus forte raison de dire, les flammes d'amour qui allaient du cœur de Jésus au cœur de Marie, du cœur de Marie au cœur de Jésus. C'était de la part de la Vierge des vierges une extase ineffable.

Adoration de *sublime contemplation*. Le grand théologien Suarez se reconnaît impuissant à en donner une idée. Aux pieds de Jésus, inondée des plus lumineuses connaissances, Marie voyait dans le détail et dans l'unité l'ensemble de la religion. Elle pénétrait et goûtait très distinctement et très suavement les mystères de la foi en eux-mêmes, avec les conclusions qui en découlent. Elle contemplait, dans un jour plus rayonnant que le soleil, l'Eglise, sa hiérarchie, les sacrements, l'efficacité de la prière, les besoins des fidèles, le misérable état des infidèles, et tout ce qui était nécessaire à sa charge de conseillère et d'institutrice des apôtres. Et ce qui la comblait d'une joie indicible, c'était la notion inexprimable qu'elle avait de l'Eucharistie, mystère qui renferme tous les mystères du temps et de l'éternité! D'après saint Bonaventure et d'autres Docteurs du dogme chrétien, elle avait, par un miracle unique de la puissance divine, la vision de Jésus tel qu'il est sous les espèces sacramentelles!

Adoration de la *prière la plus fervente et la plus efficace* pour les chrétiens, pour les païens, pour les pécheurs, pour ceux qui sont tentés ou éprouvés, pour l'Eglise, pour son établissement, sa défense et sa protection contre les persécuteurs, les hérétiques, les relâchés et les légions infernales.

III. Mais c'est surtout dans l'acte même de la communion que Marie est notre éminent modèle eucharistique. Quelle préparation! quelle action de grâces! quels délicieux souvenirs! Elle revit, à la table sainte, sa vie du temple de Jérusalem, sa vie de Bethléem, de Nazareth, de l'évangélisation de la Galilée et de la Judée, et aussi sa vie du Calvaire!

Selon de graves auteurs, Marie communia le soir du Jeudi Saint. Elle communia aussi au repas d'amitié que le Sauveur fit avec ses disciples avant de monter au ciel. C'est pourquoi le docte et pieux P. Faber a dit dans son beau livre du *Précieux Sang*: « Pendant les dix jours qui s'écoulèrent de l'Ascension à la Pentecôte, Jésus demeura dans la réalité de sa présence sacramentelle sur le cœur de Marie comme sur un reposoir! »

Après la Pentecôte, Marie pratiqua très exactement la communion quotidienne. Qui pourrait en douter? Si les fidèles de la primitive Eglise recevaient chaque jour le corps du Christ, à plus forte raison la mère et la reine de tous les fidèles prenait part quotidiennement au banquet sacré. Avec quelle dévotion extatique elle recevait chaque matin des mains de saint Pierre, ou des apôtres, mais surtout de saint Jean, le corps adorable de son divin Fils! Quelle plénitude de grâce sanctifiante enrichissait son âme! Cette grâce, par un privilège spécial, allait constamment en augmentant dans des proportions que nous ne pouvons soupçonner, *gratia prope immensa!* Aussi elle retirait de cette action sublime des fruits merveilleux. Son esprit était un foyer d'étincelantes lumières; son cœur brûlait des flammes de la plus ardente charité; elle était éminemment le secours, la protection, la consolation des chrétiens!

Mais il est un point de la communion de Marie que j'aime tout particulièrement à contempler. Elle était le tabernacle vivant où le Sauveur se plaisait à habiter en permanence. De graves auteurs assurent que Jésus demeurait toujours présent dans son cœur sous les espèces du sacrement, miraculeusement conservées dans leur intégrité d'une communion à l'autre¹. Ce sentiment est très digne de Jésus et de Marie. Il suppose, il est vrai, un miracle; mais faut-il s'en étonner quand il s'agit d'une créature en qui tout est prodige? N'est-il pas convenable que Celui qui a habité, au temps de sa vie mortelle, dans le sein très pur de Marie, y habite constamment, pendant sa vie glorieuse, après sa Résurrection et son Ascension? Lui qui a eu tant de zèle pour sanctifier sa mère, pouvait-il ne pas employer ce mode ineffable de sanctification par la permanence de sa présence eucharistique? Car, selon la parole de saint Alphonse de Liguori, cet auguste sacrement ayant été institué pour servir de nourriture à notre âme, et la nourriture terrestre, selon le concile de Florence, étant d'autant plus profitable au corps qu'elle y reste plus longtemps, de même plus la nourriture céleste de l'Eucharistie demeure long-

¹ Le P. Faber.

temps dans notre âme, plus elle la sanctifie. Et Jésus pouvant accomplir pour sa mère très aimée ce miracle de demeurer substantiellement en elle, il l'a fait certainement !¹ Aussi, c'est en Marie seulement que s'est accomplie cette parole de Jésus, en toute sa rigueur : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » (Jo., vi, 57). Et ainsi Marie non seulement conservait dans son cœur le souvenir des paroles et des actions de son divin Fils, mais elle vivait avec lui, elle le possédait, elle l'adorait, elle le conservait, *conservabat*. Et quand usée, pour ainsi dire, par l'excès de sa charité, il lui fut impossible d'aller à l'oratoire de saint Jean pour recevoir Jésus, Jésus, le Souverain Prêtre, escorté de toute la cour céleste, descendit, comme l'affirme le chancelier Gerson, dans son humble cellule et la communia avec une tendresse digne d'une telle mère. Après quoi, les liens de sa mortalité se rompant par l'excès de la charité, elle ferma les yeux à ce monde passager et son âme s'envola vers son Bien-Aimé, vers son divin Fils régnant dans la gloire.

O modèle sublime de la dévotion à Jésus-Hostie ! Marie est vraiment l'expression parfaite du tempérament eucharistique. Elle est par excellence le séraphin d'amour du Saint-Sacrement. Par ses beaux exemples elle nous appelle efficacement à l'autel pour prier Jésus résidant dans nos tabernacles, pour nous unir au sacrifice non sanglant de Jésus, pour recevoir Jésus dans la sainte communion. Ici encore se réalise la magnifique parole de saint Bernard : *Ad Jesum per Mariam*. Marie par ses exemples admirables nous conduit à son divin Fils ! Comprendons-les, imitons-les !

III

Voici une troisième relation de la très sainte Vierge avec le Très Saint Sacrement : elle est la ZÉLATRICE INFATIGABLE du culte de l'Eucharistie.

I. Elle inspire aux enfants du Christ une ardente dévotion pour l'érection des églises où réside son divin Fils, l'Emmanuel, le Dieu avec nous, soit qu'elles soient splendides et grandioses comme Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Chartres, soit qu'elles soient humbles et simples comme la maison de Nazareth où habitait la sainte Famille, devenue Notre-Dame de Lorette. Par l'intermédiaire du sacerdoce, elle prépare les enfants à devenir les temples vivants de l'Eucharistie, et elle inspire, au jour de la première communion solennelle, la noble pensée de les consacrer à sa maternelle bonté. Elle s'applique avec un zèle inlassable, par ses toutes-puissantes supplications, à former la phalange sacrée de ceux qui sont les gardes d'honneur de Jésus-Hostie, les prêtres qui consacrent le pain et le vin au corps et au sang de son divin Fils et distribuent aux fidèles l'adorable Eucharistie, *Regina cleri* ! Elle communique par ses prières à ses dévots serviteurs un très vif amour à l'égard

du Saint-Sacrement. Elle ne désire rien tant que de voir en eux une image très ressemblante de Jésus. Elle veut qu'ils aient ses pensées, ses sentiments, son dévouement à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes. Elle leur dit avec une ineffable tendresse, surtout quand ils sont tout divinisés par la communion : Vous êtes mon fils, *Filius meus es tu* ! Elles les bénit affectueusement, elle les prend sous sa maternelle protection, elle obtient pour eux les plus précieuses faveurs, elle en fait en un mot des apôtres dévoués de Jésus-Hostie. *Ad Jesum per Mariam* !

II. Ce n'est pas assez pour son amour maternel. De temps en temps elle descend des hauteurs des cieux pour se manifester aux foules dans des endroits privilégiés. Et quel est son but principal dans ces visites à la terre ? C'est de faire connaître et aimer son divin Fils ! Son dessein manifeste est d'amener les foules à l'autel, au saint sacrifice, à la sainte communion. On peut dire en toute vérité que ses sanctuaires sont particulièrement DES SANCTUAIRES EUCHARISTIQUES. Elle veut qu'ils soient comme des centres puissants où la divine Victime est immolée devant de nombreux témoins et distribuée à une multitude de fidèles affamés du pain céleste. Elle ne se montre que pour montrer son Fils. Encore une fois, elle veut être le glorieux ostensor de Jésus. *Ad Jesum per Mariam* ! Voyez ce qui se passe à la Salette, à Fourvière, à Notre-Dame des Victoires, à Pontmain, à Pellevoisin, mais surtout à Lourdes, pour ne parler que de la France.

III. A Lourdes, tout en recevant les hommages et les prières de ses enfants, tout en les comblant de bienfaits de toutes sortes pour le corps et pour l'âme, elle s'efface en quelque sorte, pour laisser Jésus son Fils agir et multiplier les grâces spirituelles et les plus insignes miracles. Comme le dit un de ses fervents panégyristes mettant en lumière cette importante vérité¹, on était au 22 août 1888, pendant le pèlerinage national au célèbre sanctuaire pyrénéen. Une pensée du ciel avait germé tout à coup dans le cœur d'un pieux ecclésiastique. « Pourquoi, se disait-il, ne ferait-on pas une ovation triomphale au Saint-Sacrement ? Pourquoi, tandis que le Dieu de l'Eucharistie serait porté au milieu des malades, toute la multitude ne lui adresserait-elle pas les mêmes acclamations que les Juifs, témoins des prodiges que le Sauveur semait à pleines mains, faisaient entendre avec un ardent enthousiasme ? » Ce beau projet ne pouvait qu'être accueilli favorablement par l'autorité ecclésiastique. A 4 heures le Salut fut donné à la Grotte. Les invocations commencent avec un entrain, une ardeur indescriptibles. La bénédiction donnée aux infirmes à la Grotte, le cortège reprend sa marche vers les piscines. Ce fut là que l'émotion fut portée à son comble. Cinq ou six mille personnes tombèrent à genoux, les bras en croix et s'écrièrent avec un ensemble parfait : « Hosanna au Fils de

¹ Selva, partie II, ch. I.

¹ M. Fournon. Cf. les *Annales de Lourdes*.

David ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! » Quel spectacle ! On ne pouvait imaginer un plus bel acte de foi à la Présence Réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Un miracle éclatant de guérison se produisit à ce moment, et acheva de porter au plus haut point l'enthousiasme religieux.

Depuis, pas un grand pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes sans une procession en l'honneur de Jésus présent dans l'Eucharistie. Et toujours d'admirables guérisons se produisent par Jésus, à la prière de Marie. Ce sont vraiment les grandes actions du Sauveur par l'Immaculée-Conception, *Gesta Dei per Immaculatam Conceptionem* !

O splendide manifestation de la puissance et de la bonté de Dieu ! O magnifique intervention de la mère de Jésus et de notre mère ! Ici il n'y a plus d'agent intermédiaire ; ce n'est plus dans le secret des piscines que se réalisent les plus stupéfiants miracles. C'est au vu et au su de nombreux témoins ; c'est dans un lieu déterminé ; c'est à heure fixe. Et toutes les subtilités de l'incroyance sont déjouées comme à plaisir ; tous les voiles sont déchirés ; la main de Dieu apparaît dans une lumière éclatante. On voulait enfermer dans le Tabernacle notre Dieu captif et silencieux ; et voilà qu'il sort, il traverse les foules, il sème les bienfaits les plus extraordinaires, il guérit les malades, il ranime les mourants sur leurs grabats, les vivifiant, et il les attache à son char de gloire transportés de bonheur et triomphants d'allégresse. Et en ces merveilles, Marie agit par Jésus et pour Jésus. Son action est inséparable de celle de son divin Fils, à tel point que M. Boissarie, le très consciencieux annaliste du Bureau des constatations de Lourdes, peut affirmer que « plus de cinquante pour cent des miracles s'opèrent par Jésus eucharistique, et que jamais dans aucun temps et dans aucun pays Dieu ne s'est manifesté par des prodiges aussi éclatants qu'à Lourdes, dans la cité de Marie. C'est aujourd'hui au Saint-Sacrement, à Jésus Fils de Marie que ces merveilles viennent converger, *ad Jesum per Mariam*. » Quant au culte privé suscité par l'Immaculée-Conception, dans cette ville bénie, en l'honneur du Christ, il est également admirable. Chaque année plus de vingt-cinq mille messes entendues, plus de sept millions de communions distribuées ! Comme il est vrai que la mission de Marie est de s'appliquer à faire connaître son divin Fils, à le faire aimer et à amener à ses pieds des foules innombrables, *ad Jesum per Mariam* !

* * *

Voilà les belles relations de la très Sainte Vierge avec le Très Saint Sacrement : elles légitiment avec surabondance le choix de Lourdes comme théâtre des noces d'argent des Congrès eucharistiques internationaux. Nous les avons signalées brièvement, car il faudrait de longs discours pour les mettre dignement en lumière. Il nous reste à

en tirer quelques conclusions pratiques pour nous disposer à prendre part, du moins d'esprit et de cœur, à ce Congrès, et à célébrer dans nos diocèses respectifs les fêtes qui y feront écho. Redoublons de dévotion à l'égard de la Reine du Saint-Sacrement, et elle nous mènera sûrement à Jésus, pour notre plus grande sanctification. *Ad Jesum per Mariam*.

Vénération d'abord pour l'auguste Marie. On dit qu'il n'y a pas, sur terre, de relique du corps très pur de la T. S. Vierge. Cette affirmation strictement prise est absolument inexacte. Il y a, jour et nuit, dans tout l'univers, dans l'Eucharistie, une relique réelle, vivante, transfigurée de Marie. Nous adorons, il est vrai, et avant tout, au Tabernacle et à la sainte Table le corps et le sang de Jésus subsistant dans la personne du Verbe. Mais dans ce corps et ce sang glorifiés de Jésus, qui se cachent sous la blanche Hostie, il y a quelque chose du corps et du sang de Marie, puisque, nous l'avons répété, par l'opération du Saint-Esprit, le corps et le sang de Jésus ont été formés du corps et du sang de l'auguste Vierge, *Maria de qua natus est Jesus* ! J'admire les vaillants pèlerins qui vont visiter en Terre sainte les traces du Sauveur ; j'admire les chrétiens qui se prosternent pieusement devant les ossements des apôtres, des martyrs et des autres saints. Mais nous avons, pour la gloire du Seigneur et de Marie, nous avons, dis-je, dans l'Eucharistie quelque chose d'incomparablement plus grand et plus sublime. Aux pieds de Jésus-Hostie, nous vénérons très réellement quelque chose de Marie. *Caro Christi, caro Mariæ* ! Je ne connais pas, parmi les reliques, de relique plus précieuse !

Allons plus loin : *imitons* Marie dans sa dévotion au T. S. Sacrement. Que notre piété pour le Fils aille de pair avec la piété pour la Mère. Quand nous assistons au saint sacrifice, quand nous nous prosternons devant la présence réelle, quand nous communions, prenons les dispositions de Marie. Nous aussi, soyons prêtres et victimes avec Jésus ; nous aussi, vivons de la vie de Jésus ; nous aussi, prenons les sentiments de douceur, d'humilité, de sainteté, d'apostolat de Jésus. Et si nous ne pouvons pas garder d'une communion à l'autre les espèces sacramentelles dans notre poitrine, du moins gardons l'esprit de Jésus. Nous aussi ayons l'esprit eucharistique, le cœur eucharistique, et, si j'ose dire, le tempérament eucharistique !

Ce n'est pas encore assez : dans nos rapports avec le Saint-Sacrement ayons un *amour* de plus en plus grand pour la T. S. Vierge. Rappelons-nous cette parole sublime du chancelier Gerson : dans l'Eucharistie Marie est la mère de toute la chrétienté, *totius christianitatis mater* ! Imitons la sainte Eglise qui, dans les différentes parties de la messe, nomme Marie avec Jésus, pour que nous aimions Marie avec Jésus. Au *Credo* elle proclame le dogme incomparable de sa maternité divine : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et homo factus est* ; avant la

consécration elle n'oublie pas la mère de Jésus et notre mère : *Communicantes et memoriam venerantes in primis gloriosæ semper virginis Mariæ* ; avant la communion, même attention et même souvenir : *Libera nos, quæsumus, Domine Deus, ab omnibus malis... intercedente beata et gloriosa semper Virgine* ; au dernier évangile elle revient sur l'Incarnation du Verbe, et *Verbum caro factum est* ; et après que les saints mystères sont accomplis, elle veut que nous récitons trois *Ave Maria*, elle veut que nous redisions que Jésus, l'Hostie sainte, est né de la Vierge Marie.

Aimant l'Eucharistie, aimons donc la T. S. Vierge. Que notre devise soit : Vive Jésus, vive Marie ! Après la sainte messe, après la communion surtout, accomplissons le précepte de la piété fidèle. Faisons-nous une loi de ne pas terminer notre action de grâces sans adresser une prière à la mère de Jésus. Dans nos visites au Saint-Sacrement, à l'exemple de saint Alphonse de Liguori, après avoir offert à notre Sauveur le tribut de notre amour, présentons à sa Mère et à notre Mère l'hommage de notre dilection.

O Mère de l'Eucharistie, le sacrement d'amour est renfermé en vous comme le parfum dans sa fleur, la fleur dans sa tige, le fruit sur l'arbre qui le porte, ô Marie, conduisez-nous à Jésus, *ad Jesum per Mariam* ! Apprenez-nous à le mieux connaître et à le mieux aimer. « J'aime la France, disait saint François d'Assise, parce que c'est la nation qui a le plus d'amour pour le corps du Christ. » O Marie, faites que nous soyons de bons Français ! Gloire à Jésus réellement présent dans l'Eucharistie ! Gloire à Notre-Dame de Lourdes, gloire à Marie mère de Jésus ! Que Jésus et Marie nous bénissent pour le temps et pour l'éternité ! Ainsi soit-il !

AVIS PAROISSIAUX

LA JUSTICE DE DIEU

Mes frères,

Nous sommes entrés dans la saison des orages ; les journaux nous apportent chaque jour le récit de nombreux sinistres : tempêtes formidables, maisons incendiées par le feu du ciel, campagnes dévastées par la grêle, inondations, hommes et animaux tués par la foudre, pertes immenses, voilà les faits désastreux dont leurs colonnes sont remplies.

A la vue de ces calamités, j'ai entendu un de mes paroissiens qui disait : « Il faut que le Bon Dieu soit bien fâché. » Ce mot me paraît traduire ce que chacun pense en son particulier. Et je gagerais que les plus indifférents, que même les plus incrédules, sans vouloir l'avouer, se disent au fond de leur cœur : « Ne serait-ce pas la justice de Dieu qui nous punit ? »

Oui, ces fléaux m'apparaissent comme une manifestation de la justice divine. Je sais que les impies

essaient de nier les causes surnaturelles, en retenant la pensée du public autour de causes purement naturelles ; ils attribuent ces orages à l'électricité, à la télégraphie sans fil, qui, ébranlant les couches d'air, condenseraient les nuages. Ces suppositions sont des enfantillages. D'ailleurs, que ce soit l'électricité ou autre chose, les causes naturelles, de toute espèce et de tout nom, sont aux mains de Dieu. Au livre sacré nous lisons que Dieu touche les montagnes, et elles fument ; il dit à la mer : Voilà ta limite ; ici, tu briseras l'orgueil de tes flots...

Dans l'Evangile, il nous apprend qu'un passereau ne tombe pas du nid, ni un cheveu de notre tête, sans sa permission. Il connaît chaque brin d'herbe et donne à chaque fleur sa parure et son parfum. A plus forte raison connaît-il les pauvres humains, leurs souffrances et leurs angoisses, qui n'arrivent pas sans autorisation.

Il est le maître du tonnerre et des nuages ; les tempêtes sont à ses ordres ; il peut les réprimer ou les déchaîner, et s'il les déchaîne, ce n'est pas sans motif : c'est souvent pour nous donner de grandes et terribles leçons. Et quelles leçons ? Des leçons, hélas ! que nous avons trop méritées.

Aujourd'hui les crimes de toute sorte se multiplient : la religion est méconnue ; Dieu est outragé et son service délaissé ; l'Eglise est persécutée, sa liberté enchaînée ; nous avons été informés qu'à l'occasion de la dernière Fête-Dieu, de nouveaux arrêtés avaient été signifiés pour interdire les processions, sous prétexte qu'elles entraveraient la circulation ! D'autre part, la vie familiale n'est plus chrétienne dans trop de foyers.

Et Dieu s'est dit : — Je vais les rappeler à l'ordre et leur envoyer ma réponse. Ils m'oublient et me suppriment, je les forcerai à penser à moi ; ils me refusent leurs rues, je les envahirai ; ils veulent se passer de moi, je leur ferai sentir ma puissance ; ils profanent par un travail que rien ne justifie le jour que je me suis réservé, ils verront ce que deviendra leur récolte...

Et le ciel s'est assombri, l'éclair a jailli de la nuée, le tonnerre a grondé, la tempête a fait son œuvre dévastatrice, en rappelant à tous le nom de celui qui l'envoie, qui est le Maître de la vie et de la mort et qui châtie dans ce monde, pour faire miséricorde dans l'autre.

La chaude saison n'est pas à sa fin, et nous sommes toujours dans la menace de nouveaux orages et dans l'appréhension de nouveaux désastres. Que devons-nous faire ? Nous devons chercher à désarmer la justice de Dieu et à apaiser sa colère. Comment cela ?

Par la prière d'abord. En pays chrétien, quand l'éclair déchire la nue, on voit aussitôt des mains qui tracent le signe de la croix. La prière est un moyen surnaturel pour conjurer le danger des orages. Est-ce à l'homme que les éléments obéissent ? Non. C'est Dieu qui les tient sous sa main, et parce qu'il est le Maître qui commande aux vents et à la tempête, qui trace leur chemin aux

nuages chargés de pluie ou de grêle, vous devez sentir la nécessité de l'invoquer, de réclamer la protection de sa Providence en face du danger. Et parce que ce sont nos péchés qui provoquent la justice de Dieu, la meilleure prière que nous puissions faire, pour la désarmer, c'est un acte de contrition : « Pardon, mon Dieu ! Nous sommes bien coupables, et nous méritons mille fois d'être punis ; mais vous êtes la bonté et la miséricorde infinie ; ayez pitié de nous, épargnez-nous !... »

Comment détournerons-nous le courroux du ciel ? Par la prière d'abord, ai-je dit ; et j'ajoute : par un changement de vie ; par une fidélité plus grande aux devoirs que la religion nous impose, par l'observation constante des commandements de Dieu et de l'Eglise, et surtout par la sanctification du dimanche.

N'oublions donc pas, mes frères, que nous sommes sous la dépendance de Dieu, que notre avenir est entre ses mains, et n'omettons rien de ce qui peut nous concilier sa bienveillance, pour la sauvegarde de nos intérêts matériels et spirituels. Ainsi soit-il !

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARTHE

(29 juillet)

LA FOI DE SAINTE MARTHE

Diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam et Lazarum.

Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare. (Jean, xi, 3).

C'est parce qu'il les aimait que le Sauveur fut si affligé quand les deux sœurs lui mandèrent : « Seigneur, voilà que celui que vous chérissez est malade. » On devine bien que c'est Marthe, l'aînée, celle qui a la sollicitude de toute la maison et de toutes les santés, qui lui a envoyé ce message, d'ailleurs ratifié par le cœur de Madeleine. Elle pensa : « Il viendra, il accourra, quand il saura ! » Elle ne s'est pas dit qu'il est le Fils de Dieu, et donc qu'il connaît tout, qu'il a perçu l'angoisse de leur cœur et qu'il n'est pas besoin de lui dire de se hâter. Sa foi n'est pas encore bien assurée sur ce point ou du moins elle ne s'est pas rendu compte encore de sa foi. Elle s'est contentée jusqu'ici, ainsi que sa sœur, de jouir de ce délicieux amour qui les élève et leur donne pleine confiance en lui. Elle demeure sous le charme de la visite récente, lorsqu'elle s'empres- sait à recevoir Jésus et qu'il lui dit doucement : « Vous avez souci de bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie qui m'écoute, qui demeure à mes pieds dans une attention faite d'adoration et de tendresse, Marie a choisi la meilleure part ! »

Non ; ces paroles n'ont pas contristé Marthe qui est humble, qui est la femme de devoir et de conviction. Elle en est au contraire ravie parce que, cette sœur tant aimée étant pleinement revenue à Dieu, elle jouit du couronnement de son œuvre.

Dès lors Madeleine croyait fermement que Jésus

est le Fils de Dieu. Son cœur, sa piété, sa reconnaissance lui avait donné cette intuition supérieure qui du coup la plaçait au premier rang : *optimam partem elegit*. Marthe n'avait pas encore, elle, la claire vue de la divinité du Sauveur. C'est pourquoi celui-ci va l'entreprendre et se révéler à elle. Il commencera par *éprouver sa foi* par l'attente, l'angoisse, même par l'ambiguïté de ses paroles. Nous assisterons à ce drame intime qui se passera dans l'âme de la douce hôtesse du Christ, et dont le dénouement sera le plus splendide des actes de foi. *L'épreuve de la foi* sera suivie du *couronnement de la foi*.

I

Marthe se croyait sûre qu'à ce simple mot : « Seigneur, celui que vous aimez est malade ! » Jésus s'empresserait de se rendre à Béthanie. Elle fut donc bien surprise quand son messenger revint avec ces paroles : « Dites-leur, *dixit eis*, que cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Cette surprise se mêlait toutefois de confiance, car Marthe en conclut que son frère ne mourrait pas.

Or Lazare mourait le soir même du jour où elle reçut cette réponse.

4. Quelle tristesse fut la sienne ! Sans doute elle croyait à l'amitié de Jésus, ainsi qu'à sa parole, mais comment accorder le fait terrible de la mort de son frère avec les mots rassurants, avec l'affirmation précise du bon Maître ? Il avait dit : « Cette maladie n'est pas pour la mort ! » Et voilà que Lazare était couché sur son lit funèbre, le corps enveloppé de bandelettes, suivant la coutume des Juifs !

Et Jésus qui ne venait toujours pas ! Et non seulement il n'arrivait pas, mais il était demeuré deux jours dans le même lieu. Pendant ce temps les parents assiégeaient la demeure de Lazare, les amis avaient accouru de Jérusalem qui n'est qu'à une petite distance de Béthanie, et tous avaient accompagné les deux sœurs en deuil conduisant leur frère dans son tombeau.

Ces paroles de Jésus qui ne s'étaient pas réalisées, puis son absence dans cette journée où Marthe avait si grand besoin de le voir, de l'entendre, si grand besoin d'espérance et de consolation, quelle douloureuse épreuve et quel chagrin pour elle !

Dans nos peines, dans nos incertitudes l'Eglise nous dit volontiers : « Il faut attendre l'heure de Dieu ! » Et l'Eglise a raison. Mais nous trouvons les moments longs, parce que nous sommes impatients, nous voudrions savoir, connaître le terme de nos malheurs. Qui de nous ne s'est plaint à Dieu d'être délaissé, oublié, seul parmi des afflictions dont personne ne se soucie ? Il y a là des heures pénibles et solitaires qui nous semblent d'une durée éternelle. Nous avons crié vers Dieu et il est resté comme insensible dans son ciel d'où il n'est pas descendu : c'est Jésus qui demeure deux jours dans le même lieu, malgré l'appel pressant de Marthe. Gardons-nous toutefois de perdre notre

foi en lui, en sa bonté, en sa Providence. Il vient quand il faut, à son heure ; mais je ne méconnaissais pas que ce ne soit une grande épreuve pour notre foi. Comme pour sainte Marthe, c'est une épreuve voulue et qui finira bientôt.

Voici en effet que Jésus se met en marche : « Retournons en Judée », dit-il à ses disciples étonnés. Et comme ceux-ci lui allèguent que les Juifs cherchent à le lapider : « Ma mission, leur dit-il, ressemble aux douze heures qui composent la journée, et dont personne ne peut abrégier la durée. Ainsi personne ne peut mettre fin à mon œuvre et à ma vie avant le temps déterminé par le Père. Marchons à la clarté de la lumière divine. Pendant le jour on aperçoit les abîmes et l'on n'y tombe pas. »

Et il ajoute : « Lazare notre ami dort : je vais le réveiller de son sommeil. » — « Alors, disent-ils, s'il dort, il guérira ! »

Mais il ne veut pas les laisser plus longtemps abusés : il leur parle ouvertement : « Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons à Béthanie ! » Et Thomas prononce cette généreuse parole dans un admirable élan d'amour : « Allons et mourons avec lui ! »

Quand Jésus arrive, Lazare est dans le tombeau : c'est le quatrième jour après sa mort. Beaucoup de Juifs étaient là qui consolait les deux sœurs. C'est Marthe qui est avertie de la présence du Maître, c'est Marthe qui aussitôt accourt et se présente devant lui. Son cœur se dilate de bonheur à la pensée qu'il est là. Quelle joie de le revoir ! Mais depuis sa dernière visite, si intime et si douce, quel changement dans la maison ! Lazare n'est plus. Aussi la douleur de la sœur aînée éclate dans ce cri : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! »

N'allez pas croire pourtant que ces paroles renferment un reproche à l'adresse du Sauveur. Elle ne doute pas un moment de son amour pour la maison de Béthanie. Si elle en doutait, elle ne lui serait pas attachée comme elle l'est, du fond de l'âme, car le doute exclut l'amour. Non, elle a pleine confiance en lui et elle se dit que s'il n'est pas venu plus tôt, l'indifférence n'y a aucune part : elle se reprocherait plutôt à elle-même d'avoir envoyé trop tard son messenger. S'il y a une faute, elle se l'impute à elle seule. Mais elle demeure convaincue que si Jésus avait été là, jamais la mort n'eût osé mettre la main sur son frère.

Elle craint pourtant que sa douleur n'ait mal traduit sa pensée, et sa foi se ressaisit aussitôt avec ses certitudes consolatrices : « Mais maintenant, dit-elle, je sais, *scio*, que tout ce que vous demanderez à Dieu il vous le donnera. » La foi lui a ouvert les yeux, elle voit, *elle sait*. Et que sollicite-t-elle de Jésus ? C'est à coup sûr la résurrection de son frère, mais, par modestie, par humilité, par confiance aussi, elle n'ose le dire. Qui est-elle pour que le Sauveur fasse un tel miracle pour elle ? Et pourtant sa bonté ne peut-elle, ne voudra-t-elle

faire pour des amis ce qu'elle a fait pour la veuve de Naïm, pour Jaïre, qui étaient des étrangers ? Elle pense tout cela sans se permettre de l'exprimer. S. Augustin expose ainsi son état d'âme : « Elle ne dit pas : « Je vous supplie de ressusciter mon frère. » Sait-elle en effet s'il est utile pour son frère de ressusciter ? Elle dit seulement : « Je sais que vous le pouvez. Si vous le voulez, vous le ferez. Ce que vous ferez, c'est votre jugement et non ma présomption qui en décidera. »

2. Cependant elle persiste, l'épreuve de la foi de Marthe. Elle sait ce que Jésus peut faire, elle connaît sa puissance, mais elle ignore les décrets de sa sagesse. Elle sait que cette sagesse est très aimante, toutefois les vues de Dieu ne sont pas les nôtres. Il est patient, il ne se presse point, et ses lenteurs lassent, augmentent, perpétuent nos anxiétés. C'est là que la foi nous est le plus nécessaire. Lorsque Joseph jeté dans sa prison, quoique innocent, y fut oublié pendant trois ans, combien il dut souffrir d'attendre, toujours sans qu'il aperçût aucune étoile consolatrice dans l'horizon de son âme ! C'est pourquoi la foi nous est précieuse dans nos angoisses, dans nos misères, dans nos attentes. Elle nous fait voir la Providence qui songe à nous, et engendre l'espérance dans notre cœur.

Marthe espère, mais craint d'interroger. Elle a formulé sa pensée : Jésus peut ressusciter Lazare. Et le Sauveur lui a répondu : « Votre frère ressuscitera. » Cette promesse la jette dans de nouvelles perplexités. Que veut-il dire par là ? Il y a les Sadducéens qui ne croient pas à la résurrection des morts, ils pensent, comme les matérialistes de tous les temps, que tout finit avec cette vie, et donc qu'ici-bas nous n'avons pas d'autre raison d'être que celle de jouir, de cueillir le jour ou la volupté qui passe, sans souci des choses éternelles. Jésus lui demande peut-être de se prononcer, d'affirmer sa foi en l'immortalité de l'âme et en la résurrection des corps, aussi s'écrie-t-elle aussitôt :

— Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour.

Jésus est charmé de la franchise, de la noblesse, de la simplicité de cette belle âme. En elle il voit une grande foi, mais incomplète encore. Il faut qu'il l'instruise, qu'il lui montre la vérité afin qu'elle dise la parole qu'il attend d'elle.

Ainsi la foi grandit par l'épreuve, par la douleur, mais elle a besoin de la lumière qui éclaire l'intelligence et sollicite l'assentiment. Il poursuit donc sa conversation pleine d'enseignements :

« Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. *Ego sum resurrectio et vita...* »

N'est-ce pas clair maintenant ? Jésus a dit à Marthe explorée : « Votre frère ressuscitera ! » Et comme elle n'ose croire à la résurrection immédiate de celui dont elle vient de sceller la tombe, il ajoute : « Je suis la résurrection et la vie. » C'est-à-dire : « Je puis ressusciter votre frère, lui rendre la vie ; je suis le maître de la vie et de la mort. » C'est-à-dire encore : « Je suis le Fils de Dieu ! »

Voilà ce qu'il veut que comprenne et sache celle qui le reçoit en réalité comme le Fils de Dieu, mais qui n'a pas encore fait son acte de foi sur cette nécessaire vérité.

La doctrine de Jésus porte plus loin encore. Quand il parle de ceux qui sont morts et qui cependant vivent par la foi, il pense à la vie de l'âme. Il y a des âmes mortes, ce sont celles qui sont séparées, par le péché, de Dieu qui est leur vie. Elles sont semblables à un membre inerte et sans mouvement, attaché au corps mais ne participant point à sa vigueur, ne recevant point le sang du cœur qui ne peut y circuler. Qui leur rendra leur beauté, leurs qualités d'action joyeuse et de labeur plein de mérite ? La foi dans le Christ ! « Si nous croyons au Christ, dit S. Cyprien, ayons foi dans ses paroles et dans ses promesses et nous ne mourons point de la mort éternelle. Nous viendrons à lui dans une heureuse sécurité, et nous vivrons et nous régnerons toujours avec lui. Quand nous mourons, nous passons par la mort à l'immortalité. » (*De Mortal.*).

II

Tels sont les suprêmes enseignements du Sauveur à Marthe. Ils sont si beaux, ils nous font si bien espérer, que l'Eglise les rappelle sur la tombe de nos défunts. Elle redit : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même mort, vivra. » Ceux qui reposent en Dieu ne sont pas morts, ils dorment dans le cimetière qui est le champ du repos. Leurs âmes immortelles ne connaîtront pas la mort éternelle, si elles croient au Christ, car « celui qui vit et qui croit en Jésus-Christ ne mourra pas à jamais. » Remarquez toutefois cette parole : « Celui qui vit ! » Quel est celui qui a la vie, sinon celui qui a foi en Jésus-Christ ? Et comme la foi est active et réclame les œuvres, il est bien clair que Jésus-Christ ne conçoit point la foi sans la charité. Seul en effet celui-là jouit de la vie, qui possède en lui la vie de la grâce, qui est la vie divine elle-même, l'union intime avec Dieu.

Souvenons-nous de ces douces vérités pour nous, pour ceux qui nous entourent et qui nous sont particulièrement chers. Faisons-leur connaître Jésus-Christ ; amenons-les à l'Eglise qui nous parle de lui, qui nous apprend qui il est et ce que nous devons faire pour vivre de sa vie ; dans les temples où il réside, où il nous attend, où, du fond de son tabernacle, il nous dit avec des paroles intimes qui ébranlent les échos de notre âme, combien il nous aime et quel désir puissant il a de nous sauver. Alors ils ressusciteront, ils vivront et nous nous rencontrerons avec eux dans la vie éternelle.

1. Ces enseignements, Marthe les médite dans son cœur. Qu'est-ce que lui demande Jésus ? C'est d'affirmer sa foi en lui, Fils de Dieu. Et pourquoi doit-elle croire en sa divinité ? C'est parce qu'il est la résurrection et la vie, et donc qu'il peut ressusciter Lazare d'abord, ce qui exige une puissance souveraine ; ensuite, qu'il a le pouvoir aussi de

ressusciter les âmes mortes, de leur rendre la vie, si elles croient en lui, si, par leur foi, elles obtiennent aussi la charité.

Et comme elle réfléchit, silencieuse, non parce qu'elle doute, mais parce qu'elle grave dans son âme douloureuse toutes ces vérités consolantes, Jésus lui dit : « Croyez-vous cela, Marthe ? *Credis hoc ?* »

Alors le cœur de la pieuse servante de Dieu éclate et laisse échapper ce témoignage intime de sa foi que son âme ne peut plus contenir :

— Oui, Seigneur, j'ai cru que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui êtes venu en ce monde. *Credidi.*

« J'ai cru. » Il y a longtemps qu'elle se disait que Jésus est le Christ promis par les prophètes, le Fils de Dieu, envoyé sur la terre pour racheter les hommes ; maintenant elle le proclame, et le cœur de Jésus en est ravi.

Elle ne se demande pas maintenant si le Sauveur ressuscitera son frère : elle en est sûre. Quand il opérait des miracles, il exigeait la foi de ceux qu'il allait guérir ou de leurs répondants. Lorsque le père amène son fils à Jésus en lui disant : « Mon enfant est tourmenté par le démon qui le jette à terre et le brise ; si vous le pouvez, aidez-nous, ayez pitié de nous ! » le Maître lui répond : « Si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit. » Alors l'infortuné père s'écrie avec larmes : « Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité ! » Et Jésus guérit son fils. (Marc, ix, 29). De même un jour, à Capharnaüm, des hommes lui présentent un paralytique gisant sur son lit ; et lui, « voyant leur foi », il dit au paralytique : « Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis. » Et il lui ordonne de prendre son lit et d'aller dans sa maison. (Matt., ix, 3).

C'est toujours la foi qu'il réclame du père, ou de ceux qui lui amènent un malade à guérir. Ne nous étonnons donc pas qu'il veuille de sainte Marthe un acte de foi solennel avant de ressusciter Lazare. C'est à elle qu'il le demande, parce qu'elle est le chef de la maison et qu'elle remplace le père qui n'est plus. Ainsi il reconnaît l'autorité supérieure de Marthe qui a pris la direction des affaires avec aussi la direction des âmes. Déjà elle a travaillé à remettre sa sœur dans la voie de la foi, du repentir et de la charité ; maintenant sa foi est la garantie nécessaire exigée par le Sauveur pour rendre la vie à Lazare.

2. Notre devoir est ainsi tout tracé. Nous avons tous, dans nos demeures, des Madeleines ou des Lazares, dont les âmes nous sont confiées. Nous ne pouvons être insensibles à leur salut ou à leur mort éternelle. Nous savons « qu'ils ne vivent pas » puisqu'ils ne reçoivent pas les sacrements à Pâques, et que dans leur vie il y a bien des ombres. Comme Marthe, nous méditons sur les paroles de Jésus : « Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. » Comment les disposer à croire, afin qu'ils vivent ? D'abord par l'exemple constant et silencieux d'une vie pieuse, laborieuse et patiente, qui ne se dément jamais. Prions pour

eux, montrons-leur ce que peut la foi pour transformer une âme, une existence et rendre les chrétiens honorables, appelant l'estime, le respect, l'affection de tous. Opposons les clartés heureuses de notre vie aux ombres obscures de la leur. Sachons aussi que Dieu exige de nous une foi en proportion de la grâce que nous lui demandons. Nous sommes, comme Marthe, les répondants de ceux que nous voulons rendre chrétiens.

La résurrection de Lazare fut sans doute un grand miracle, mais pas plus grand que celui de la résurrection d'une âme. Celle-ci est enfermée aussi dans son tombeau, serrée étroitement dans les bandelettes de ses péchés, de ses habitudes vicieuses, de ses passions séductrices, de ses attaches mondaines. Elle n'a plus la libre disposition de ses mouvements et chaque fois qu'elle essaie de se relever, de s'affranchir, elle est retenue aussitôt et violemment par mille engagements, mille jouissances, mille souvenirs qui la paralysent. Elle est morte et bien morte, et Marthe penchée sur le tombeau peut dire avec désespoir : « Seigneur, elle sent déjà mauvais ! » tant le travail de la mort est avancé !

Mais Marthe a gardé toute sa foi, qui est plus puissante que la mort ; car « celui qui croit en Jésus-Christ vivra. »

Elle est triste, sans doute ; la joie toutefois l'emporte sur sa tristesse, parce qu'elle a dit à Jésus-Christ : « Je crois que vous êtes le Fils de Dieu ! »

3. Cette foi lui donne la certitude. « Aussitôt qu'elle eut dit ces paroles, elle s'en alla. *Et quum hæc dixisset, abiit.* » Elle s'en alla confiante, joyeuse, l'âme pleine de lumière, le cœur débordant d'espérance et d'amour. Comment douterait-elle encore, puisque Jésus l'a instruite et consolée en lui disant : « Je suis la résurrection et la vie ! » Il lui a demandé si elle croyait : elle croit. Elle a apporté tout son dévouement, toute sa bonne volonté, elle est convaincue que son frère ressuscitera. C'est pourquoi dans sa démarche il n'y a aucune hésitation, *abiit.*

Sa foi a été soumise à une grande épreuve, ainsi que nous l'avons vu. Jésus n'est pas venu à son appel, loin de là, il s'est fait attendre deux jours. Elle a pleuré longuement sur le tombeau de son frère ; cependant elle n'a pas incriminé l'absence de Jésus, elle n'a pas douté de lui. Mais comme elle a souffert !

Alors Jésus vient, elle lui tient si peu rigueur de son peu d'empressement à se rendre à Béthanie qu'elle court à lui, puis elle exhale sa plainte de sœur, en proie au plus vif chagrin. Le Sauveur lui dit : « Votre frère ressuscitera. » Cette parole ne la rassure pas encore, parce qu'elle n'a pas encore la foi en la divinité de Jésus-Christ ; du moins elle ne l'a pas encore proclamée.

Mais quand elle a dit de toute son âme : « Je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu dans ce monde », parole plus belle encore, plus explicite que celle de Pierre lui-même, son épreuve cesse, sa foi voyante lui donne des

ailles, et ce premier couronnement est suivi bientôt du second qui remplit de reconnaissance le cœur de Marthe : Lazare sort du tombeau.

La résurrection des âmes mortes dépend aussi de nous. Ayons la foi, une foi profonde en Jésus-Christ. Disons-lui comme sainte Marthe : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! Rappelez donc à la vie ces âmes qui demeurent dans leur tombeau, qui paraissent s'y complaire et qui ne veulent pas réfléchir que la mort éternelle les attend ! »

Seul celui-là possède la vie qui croit en Jésus-Christ.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

Saint Paul en Occident

VII

L'ÉPÎTRE A PHILÉMON

I

Tychique ramenait avec lui à Colosses un esclave, Onésime, qui avait volé son maître Philémon, un des principaux de l'Eglise de cette cité, et qui s'était enfui à Rome. Là sans doute il rencontra Epaphras, qui le conduisit à S. Paul. L'Apôtre accueillit l'esclave, lui montra la grandeur de sa faute, excita en lui le repentir et le renvoya à Philémon qu'il connaissait, et qui même, semble-t-il, lui était attaché par les liens d'une pieuse et forte amitié.

Les esclaves, on le sait, formaient plus de la moitié de la population de l'Empire. Ils travaillaient sous les ordres de leurs maîtres, c'étaient les ouvriers de ce temps-là, conduits durement à coups de fouet, et, quand ils manquaient de soumission, punis par des travaux humiliants, malsains, avec un accompagnement de brutalités sans nom.

La vie d'un homme ne comptait pas. Aussi bien l'esclave n'était pas considéré comme un homme, comme une personne, mais comme un animal, comme une « chose », *non tam persona quam res.*

Sans doute il y avait des maîtres plus cléments que d'autres, qui se montraient indulgents et même bons pour leurs esclaves, mais ceux-là étaient le tout petit nombre, et la législation demeurait terrible pour les malheureux qui naissaient dans cette situation dégradée. Ils n'avaient de pitié à attendre de personne ; on ne les estimait qu'en proportion des services qu'ils pouvaient rendre ; et quand ils n'étaient plus bons à rien, on se débarrassait d'eux avec moins de peine et de regret que les maîtres d'aujourd'hui ne se débarrassent de leur vieux cheval ou de leur âne fourbu. Le christianisme a mis au cœur de l'homme même la pitié, la bonté pour les animaux. Il convient de se rappeler que ce que l'Apôtre reprochait le plus aux païens c'était le manque de cœur, c'était d'être sans affection pour personne, *sine affectione.*

Quelle était la pensée de S. Paul touchant cette grande misère humaine de l'esclavage ? La doctrine du Christ proclamait l'égalité de tous devant Dieu : « Vous êtes tous frères, n'ayant qu'un même Père qui est au ciel ; » donc l'abolition de l'esclavage.

Tel était bien le principe de l'Evangile. Mais les principes ne peuvent être appliqués que le jour où l'application en est possible et produit la paix, l'union, le bien-être social. La société antique comptait l'esclavage comme l'un des principaux rouages de sa puissante machine. Que les esclaves devinssent libres et la société s'écroulait, la machine était brisée ; c'était le désordre, le bouleversement, les batailles sanglantes, les vengeances, les luttes meurtrières du fort écrasant le faible. Si les maîtres succombaient, c'était le carnage des maîtres. Si les esclaves étaient vaincus, c'étaient de nouvelles tortures avec une recrudescence de répression et de haines implacables.

Il faut un apprentissage de la liberté. L'esclave ne sait pas se conduire ; rendez-lui la liberté, il ne saura pas en user, et il gravitera de l'extrême misère au brigandage le plus féroce.

En principe, il a droit à la liberté ; en pratique, il est nécessaire, avant qu'on la lui rende, de faire patiemment en lui l'éducation de la liberté.

Telle était aussi la pensée de l'Apôtre. D'ailleurs il s'élevait au-dessus de cette question contingente de maître et d'esclave, il disait : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, tous vous êtes un dans le Christ Jésus. » (Gal., III, 28). Il voyait le maître et l'esclave égaux en honneur et en amour dans le cœur de Jésus. Plus tard, quand le temps aurait fait son œuvre, l'esclavage matériel disparaîtrait ; dès maintenant l'égalité des âmes s'affirmait, puisque durant les agapes ils s'appelaient frères et s'asseyaient à la même table divine.

Aux yeux de S. Paul, s'il y avait un avantage, c'était plutôt en faveur de l'esclave, car celui-ci ressemblait mieux au Christ qui avait pris la forme de l'esclave, *formam servi*, et qui était venu non pour être servi, mais pour servir. (Matth., XX, 28). Mais sans prétendre changer brusquement l'état social, chose qu'il jugeait impossible, il s'appliquait à unir par la charité le maître et l'esclave : « Maîtres, ne traitez pas vos esclaves avec menaces. Sachez que vous avez les uns et les autres le même Maître dans les cieux, lequel ne considère point la condition des personnes. » (Eph., VI, 9).

« Et vous, esclaves, obéissez à vos maîtres avec crainte et tremblement dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ. Ne les servez pas parce qu'ils vous voient, *non ad oculum servientes*, comme si vous vouliez ne plaire qu'aux hommes ; mais comme des esclaves du Christ, faites de cœur la volonté de Dieu. Servez en toute bonne volonté, voyant le Seigneur et non les hommes. » (Ephés., VI, 5, 6).

La volonté de Dieu c'est donc qu'ils obéissent, qu'ils servent sans arrière-pensée. L'esclavage est

aussi une vocation pour eux. Dieu les a destinés à cette situation, qui est pénible sans doute, mais qui sera si grandement récompensée ! L'Apôtre se pose même cette question : « Si l'esclave pouvait recouvrer sa liberté, le devrait-il ? » Sa réponse, d'une concision désespérante, n'est pas absolument claire, mais il semble bien qu'il se prononce pour la négative :

« Chacun a sa vocation dans laquelle il doit demeurer. As-tu reçu la vocation d'esclave ? Ne t'en chagrine pas et même si tu peux devenir libre, fais bon usage de ta condition, *magis utere* ; car l'esclave qui est appelé dans le Seigneur est l'affranchi du Seigneur. De même, l'homme libre qui est appelé est l'esclave du Christ... Frères, que chacun demeure auprès de Dieu dans l'état où il a été appelé. » (I Cor., VII, 20-24).

L'idée de l'Apôtre est transparente. Il n'ignore point que l'esclave est assimilé à une bête de somme qu'on achète, qu'on revend, dont on se défait à son gré, et qui, quand elle est usée par l'âge et le travail, peut toujours servir de pâture aux murènes ; mais quelle grandeur aussi dans cet esclave qui est la ressemblance plus parfaite du Christ, qui ne fait qu'un avec le Christ, car il appartient plus étroitement à son corps mystique ! Cette perspective ravit S. Paul et lui fait oublier la misérable condition de cet homme qui reste sous le joug. Cet esclave, il le prise, il l'aime ; s'il avait à choisir entre sa condition et celle de l'homme libre, il choisirait sa condition de labeur contraint et de brutalité, parce que le Christ son maître s'est fait esclave et a été traité comme un esclave.

Ces données jettent un jour plus précis sur sa lettre à Philémon.

II

Le cas d'Onésime était de ceux pour lesquels la société romaine se montrait sans pitié. Il avait volé, il s'était enfui. Le jour où l'on remettrait la main sur lui, la loi le condamnait à être marqué sur le front au fer rouge d'un F, qui rappellerait à tout venant sa fuite et sa reprise. Il porterait désormais un carcan au cou. Son maître pourrait à son gré le faire mourir sous les coups de fouet ou le contraindre à perpétuité à tourner la meule ; il lui était même loisible de l'envelopper de poix et de le brûler vif, comme Néron fit des premiers chrétiens. Ces excès, Paul n'avait pas à les redouter de la part d'un homme comme Philémon, mais celui-ci pouvait tenir rigueur à son esclave fugitif et voleur qui lui revenait. Or l'Apôtre veut que l'accueil soit affectueux, comme on doit l'attendre d'un chrétien qui a été élevé dans les conventions sociales païennes, mais qui s'est imprégné de l'esprit nouveau de l'Evangile. Aussi va-t-il écrire à son ami une lettre pleine de cœur, embaumée de délicatesse et de bonté. Il s'adressera non seulement à Philémon, mais à Appia sa femme, à Archippe, qui était peut-être l'évêque de la cité à la place d'Epaphras. Il invoquera ses chaînes, l'affection de Timothée, tout ce qui peut prévenir Philémon en faveur de la grâce qu'il sollicite pour Oné-

sime, l'esclave dont le nom signifie *utile* et qui jusqu'ici a été plus qu'inutile : nuisible et funeste à sa maison.

¹Paul, prisonnier du Christ Jésus, et le frère Timothée, à Philémon, le bien-aimé et notre coopérateur, ²et à Appia sa sœur, à Archippe notre compagnon d'armes, et à l'Eglise qui est dans ta maison ;

³Grâce et paix à vous tous de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ.

⁴Je me souviens sans cesse de toi dans mes prières, et je rends grâce à mon Dieu, ⁵parce que j'apprends quelle est ta charité envers tous les saints et la foi que tu professes pour le Seigneur Jésus ; ⁶si bien que la générosité de ta foi éclate aux yeux de tous par toutes sortes de bonnes œuvres accomplies dans ta maison, pour l'amour du Christ Jésus.

⁷J'ai eu une grande joie et une grande consolation de ta charité, parce que par toi, ô mon frère, les cœurs des saints ont été réjouis.

⁸C'est pourquoi, bien que j'aie dans le Christ Jésus toute liberté de te commander ce qui convient, ⁹cependant j'aime mieux te conjurer au nom de la charité, moi, Paul, qui suis vieux et de plus maintenant enchaîné pour Jésus-Christ.

¹⁰Je te supplie donc pour mon fils que j'ai engendré dans les fers, pour Onésime, ¹¹qui autrefois ne t'a guère été utile, et qui maintenant le sera à toi et à moi. ¹²Je te le renvoie. Reçois-le comme mes propres entrailles.

¹³Je voulais le garder près de moi afin qu'il me servît à ta place dans les liens que je porte pour l'Evangile ; ¹⁴mais je n'ai rien voulu faire sans ton avis, afin que ta bonne œuvre n'ait rien de forcé, mais soit pleinement volontaire.

¹⁵Peut-être ne s'est-il éloigné de toi pour un moment, qu'afin que tu le recouvres pour jamais, ¹⁶non plus comme un esclave, mais, au lieu d'un esclave, comme un frère bien-aimé. Il est cela surtout pour moi, combien plus le sera-t-il pour toi, et selon la chair et selon le Seigneur !

¹⁷Si donc tu me regardes comme un ami, reçois-le comme tu me recevrais moi-même. ¹⁸S'il t'a fait tort ou s'il te doit quelque chose, mets cela sur mon compte.

Il paraît bien que l'Apôtre entendait s'engager personnellement pour Onésime, car il prend la plume des mains de Timothée pour ajouter :

¹⁹C'est moi Paul qui écris ceci de ma propre main. Je te paierai, pour ne pas dire que tu te dois toi-même à moi.

Puis il achève de dicter à Timothée ce qui suit :

²⁰Oui, frère, que j'obtienne cette joie dans le Seigneur. Réjouis mon cœur dans le Christ. ²¹Je t'ai écrit cela, plein de confiance dans ton obéissance. Je sais que tu feras plus encore que je ne dis. ²²Prépare-moi aussi un logement, car j'espère, grâce à vos prières, vous être bientôt rendu.

²³Epaphras, mon compagnon de captivité dans le Christ Jésus, vous salue, ²⁴ainsi que Marc, Aristarque, Démas et Luc, mes collaborateurs.

²⁵Que la grâce de N.-S. Jésus-Christ soit avec votre esprit. Amen.

Cette lettre charmante, S. Paul l'a écrite avec tout l'esprit de son grand cœur. Ce n'est plus l'Apôtre qui parle : aussi bien n'emprunte-t-il point ce titre ; c'est l'ami, enchaîné pour le Christ : *Paulus vinctus Christi Jesu*. Que demande-t-il ? Que Philémon accueille, et même affranchisse son esclave fugitif. Par délicatesse il ne parlera point de l'affranchissement : il se croit sûr de l'obtenir sans le demander. Il invoque la charité de son ami et ne nie aucunement les droits de celui-ci sur

son esclave. Ces droits existent, il le reconnaît. Mais n'a-t-il pas, lui aussi, des droits sur Philémon ? Oui, il en a, et ne veut pas s'en servir. Il n'entend pas user de l'autorité qu'il a reçue, il pourrait commander, *imperandi*, mais il connaît si bien la charité de son ami, l'amour de Philémon pour son « vieux Paul », *Paulus senex*, qu'au lieu d'ordonner, il juge plus convenable de supplier, *obsecro te*.

Il aurait pu garder auprès de lui Onésime qu'il avait instruit et qui lui rendait de précieux services, mais il préfère le renvoyer à son maître, sans l'avis duquel il ne veut rien faire.

Ici il y a une bonne œuvre signalée à accomplir, il ne faut pas qu'elle soit dictée par la contrainte. Elle sera inspirée par le cœur, par la foi, par la charité ; aussi ce ne sera plus un esclave que Philémon recevra, mais un frère bien-aimé, un frère selon la chair et selon le Seigneur, un frère qu'il aimera comme un membre de sa famille et comme un disciple du même Maître, le Christ.

Peut-être Onésime a-t-il contracté une dette envers son maître. Paul s'en charge. Dans sa pensée il ne saurait être question d'argent à verser, mais de reconnaissance. Aussi insinue-t-il que, puisqu'il prend sur lui la dette de l'esclave, le compte sera facile à régler, car si l'on y regardait bien, c'est Philémon qui serait redevable. Ne se doit-il pas tout entier lui-même à l'Apôtre pour les services rendus ? Aussi bien celui-ci n'est aucunement inquiet sur le résultat de sa lettre. Philémon fera beaucoup plus qu'il ne lui est demandé. Il recevra son esclave comme il recevrait Paul lui-même, et du bon accueil à l'affranchissement il n'y a qu'un pas.

Comment résister à des instances aussi délicates, aussi affectueuses ?

Pline le Jeune, dans une circonstance semblable, écrivit un jour à un ami pour le prier de ne point punir un esclave qui avait fui et qui revenait. La lettre est fort convenable. Il demande qu'on épargne au malheureux la torture ; celui-ci est assez puni par les reproches et par les menaces que Pline lui a faites. Mais s'il récidive, qu'on soit sans pitié pour lui.

Les deux doctrines sont ici en présence : la doctrine païenne, qui s'est empreinte d'un peu de compassion, — peut-être au contact des idées chrétiennes, — mais qui reprend aussitôt le bâton et le fouet pour en frapper l'esclave qui retomberait dans sa faute ; tandis que Paul ne prévoit pas, ni que Philémon puisse être inexorable, ni qu'Onésime se retrouve jamais en rupture de ban. Et encore, dans ce cas, comme on sent bien que l'Apôtre implorerait de nouveau son pardon !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 julii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 16 juillet 1914

Deuxième

partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XLII. Les miracles évangéliques, 561.

Deuxième année d'instructions dominicales. — XXXVII. 8^e Dim. ap. la Pentecôte : Le signe de la croix, 563.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXXIV. 8^e Dimanche ap. la Pentecôte, 565.

Pour le Premier Vendredi. — LXIII. Le sanctuaire du Sacré-Cœur, 568.

Avis paroissiaux. — Il n'y a pas grand mal à cela, 570.

Pour une Distribution de prix dans une Ecole libre de garçons, 571.

Pour la fête de sainte Anne. — Ses privilèges et ses mérites, 573.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XLII

LES MIRACLES ÉVANGÉLIQUES

Messieurs,

Puisque le miracle est la lettre de créance, la signature authentique de Dieu, et le signe certain qu'il nous a parlé, il nous reste maintenant à voir si l'Evangile en contient.

L'Evangile, avons-nous dit quand nous avons commencé cette étude, est le zénith de la Révélation. C'est là, par conséquent, qu'il importe le plus de trouver, à côté de la doctrine venue de Dieu, le miracle qui autorise cette doctrine.

Y a-t-il des miracles dans l'Evangile ? J'ose à peine formuler cette question, tant elle semble puérile. Des miracles ? Mais l'Evangile en est plein ! Partout où passe le Christ, il sème les prodiges. On dirait un laboureur qui jette à pleines mains dans les sillons ouverts le bon grain de la puissance et de la bonté divines. Connaissez-vous une misère qu'il ait repoussée ? une souffrance qu'il ait dédaignée ? Non. Quand il a quitté le village où se sont arrêtés pendant quelques instants ses pas bénis, « les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les morts sont ressuscités. » Cela est tellement connu que, de tous les côtés, on lui apporte des infirmes, qu'on perce le toit des maisons où il se trouve afin de les faire descendre à ses pieds, et que ses ennemis les plus acharnés, désespérant de nier ses œuvres merveilleuses, ne trouvent plus d'autre moyen que de les attribuer à une puissance diabolique. Bien plus, en un geste d'une souveraineté qui éblouit, il donne à ses disciples le pouvoir de faire ce qu'il fait, et de faire des choses plus étonnantes encore. Ce n'est plus seulement le Christ, ce sont les douze apôtres, et, après eux, tous ceux qui vraiment croient en lui, qui commanderont à la nature et subjugueraient les forces créées.

Il aurait pu, le Maître divin, garder pour lui sa puissance miraculeuse, et nous n'aurions pas à nous en plaindre, car sa doctrine, une fois prouvée, serait restée éternellement prouvée. Mais il ne l'a pas voulu, pour qu'il y eût toujours des prodiges dans l'Eglise.

Nous sommes à une époque particulièrement favorisée à cet égard, puisque c'est de notre temps que le surnaturel s'est imposé à la science et a forcé la porte des Académies. Nous aussi nous pourrions dire à ceux qui nient et à ceux qui doutent : « Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ? »

Contentons-nous donc, au lieu de démontrer inutilement que le Christ a fait des prodiges pour prouver sa doctrine, de raconter une de ces œuvres merveilleuses que l'Evangile a livrées à l'admiration de tous ceux qui savent réfléchir. Nous y verrons comment Notre-Seigneur exerçait sa puissance, comment ses miracles étaient constatés, comment enfin sa doctrine en était confirmée.

I

Un jour, — c'était vers la fin de son ministère apostolique, — Jésus était sorti du temple où il venait de soutenir, contre les Pharisiens, une de ces longues discussions que provoquait sans cesse la rage de ses ennemis. Tout à coup, il aperçut sur le bord du chemin un pauvre mendiant, aveugle de naissance, et il s'arrêta devant lui.

— Maître, demandèrent les apôtres, est-ce à cause de ses péchés ou à cause des péchés de ses parents que celui-ci est aveugle ?

— Ni lui, ni ses parents n'ont péché, répondit le Sauveur, mais c'est pour que la puissance de Dieu soit révélée en lui.

En même temps, il cracha par terre, fit un peu de boue avec sa salive, enduisit de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : « Allez, lavez-vous dans la piscine de Siloé. » Puis il s'éloigna.

Quelles furent alors les pensées de l'aveugle ? Sans doute il fut subjugué par l'autorité de celui qui lui avait parlé ; il eut foi en la promesse qui était contenue dans l'ordre qu'il avait reçu ; peut-être aussi se fit-il ce raisonnement qu'il ne lui en coûtait rien d'essayer. Toujours est-il qu'il s'en alla vers la fontaine, y descendit, se lava les yeux, et fut instantanément guéri.

Nous sommes donc ici en face d'un vrai miracle. On ne peut en douter quand on considère la maladie qui fut guérie, la rapidité avec laquelle elle fut guérie, le remède avec lequel elle fut guérie.

Le mal dont il s'agit ici est un mal incurable. La cécité congénitale provient de ce que l'organe de la vue manque de quelques-uns de ses éléments essentiels. A cela, humainement, il n'y a rien à faire.

Et à supposer que la science de l'oculiste fasse jamais de tels progrès qu'elle puisse en entreprendre la guérison, il est bien certain que ce ne sera pas sans intervention chirurgicale et sans traitement assez long. Ici, c'est soudainement,

après s'être lavé les yeux à la fontaine, que l'aveugle retrouve la vue.

Et par quel moyen ? Par l'application d'un peu de boue et une simple lotion d'eau ! Si c'était un remède efficace, il serait, en tout cas, bien facile à employer, et si l'on voulait y trouver la cause réelle de la guérison, nous pourrions demander pourquoi l'on n'y a pas eu plus souvent recours. Mais nous n'avons pas à nous débattre contre cette supposition ; jamais elle ne viendra à l'esprit de personne.

D'autant, qu'en somme, cette application de boue sur les yeux d'un homme était bien plutôt capable de lui enlever la vue, s'il l'avait eue, que de la lui rendre. De cela, personne ne doute, et c'est ce qui rend le miracle encore plus indiscutable.

II

Mais pour que nous puissions y voir une preuve en faveur de la doctrine prêchée, au nom de Dieu, par le Christ, il faut que ce miracle soit constaté. N'ayez sur ce point aucune inquiétude, l'enquête va se faire aussi complète que possible.

C'est d'abord la foule qui s'en charge.

Quand celui qui avait été aveugle revint de la fontaine, il se dirigea tout naturellement vers le quartier de la ville où il se tenait d'ordinaire. Ses yeux, jusque-là morts, à présent vivants, illuminaient son visage. Les gens du voisinage et ceux qui, depuis si longtemps, l'avaient vu mendier, furent, vous le pensez bien, frappés de le voir. « N'est-ce pas celui qui était assis là et qui mendiait ? » se demandaient-ils les uns aux autres.

A quoi ceux-ci répondaient : « Oui, c'est bien lui ! » Ceux-là : « Pas du tout ! c'est quelqu'un qui lui ressemble. » Mais lui disait : « Oui, c'est bien moi ! »

Alors vous imaginez sans peine quel empressement il y eut à s'approcher de lui, et à l'interroger : « Comment vos yeux se sont-ils ouverts ? »

— Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, il en a couvert mes yeux et m'a dit : « Va-t-en à la fontaine de Siloé, et lave-toi. » J'y suis allé, et je me suis lavé, et je vois !

— Où donc est-il ?

— Je ne sais pas.

Or, c'était le jour du sabbat que le miracle avait été opéré, et c'est à ce point que va s'attacher surtout le Sanhédrin devant lequel on conduit l'aveugle guéri. Désormais l'enquête, de populaire, va devenir officielle.

Ce tribunal était composé de vingt-trois juges. Il commença par interroger le miraculé qui reprit le récit de sa guérison, et aussitôt la discussion s'engagea : « Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il n'observe point le sabbat, » firent les uns. — « Comment un pécheur peut-il faire de tels prodiges ? » objectèrent les autres. Grand embarras, dont on ne sut comment sortir, si bien que, de guerre lasse, on se tourna vers l'aveugle guéri et qu'on lui demanda : « Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? » Il répondit sans ambages : « C'est un prophète ! »

Une telle réponse n'était pas pour plaire aux Pharisiens. Ils eurent alors l'idée de faire venir les parents de cet homme ; c'était le meilleur moyen de vérifier si l'on ne se trouvait pas en face d'un faux miraculé. On fit sortir l'homme de la salle, et on interrogea son père et sa mère, qui étaient des gens assez timides et résolus à ne rien dire qui pût les compromettre.

Voici les questions qu'on leur posa :

— Est-ce bien votre fils ? Vous dites qu'il est aveugle de naissance ? Comment voit-il à présent ?

Réponse :

— Oui, c'est notre fils. Oui, il est aveugle de naissance. Quant à vous dire comment il voit à présent, nous n'en savons rien, pas plus que nous ne savons qui l'a guéri ; il est assez grand pour répondre. Interrogez-le lui-même.

Il fallut donc rappeler l'aveugle : « Rends gloire à Dieu, lui dit-on. Nous savons que cet homme est un pécheur.

— Je ne sais si c'est un pécheur, répondit-il ; tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent, je vois. »

Reconnaissez là, Messieurs, la force invincible du miracle. C'est un fait, et rien n'est brutal comme un fait. Tous les raisonnements du monde viennent s'y briser comme du verre sur de l'airain. Nous allons le voir encore plus dans la fin du récit.

III

Très embarrassés, les Pharisiens essayent d'un dernier moyen qui serait excellent si la déposition de l'aveugle était fausse : c'est de lui faire répéter ce qu'il a dit, dans l'espoir qu'il se contredise.

— Voyons, lui demandent-ils, qu'est-ce qu'il t'a fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ?

Du coup, le mendiant s'impatiente, et il répond avec assez de mordant : « Je vous l'ai déjà dit ; vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? Est-ce que vous voulez aussi devenir ses disciples ? »

Ce serait, en effet, la conclusion logique de toute cette enquête. Mais les Pharisiens ne l'entendent pas de cette oreille ; ils se répandent en malédictions sur cet aveugle qui a eu l'idée malencontreuse de se faire guérir par Jésus et lui disent :

« Sois son disciple, si tu veux ; nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; quant à celui-là, nous ne savons pas d'où il est. »

A ces mots, le mendiant se redresse ; sa réponse est cinglante.

— C'est bien surprenant, dit-il, que vous ne sachiez pas d'où il est, alors qu'il m'a ouvert les yeux. Nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs ; mais celui qui honore Dieu, celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là Dieu l'exauce. Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle de naissance. Si donc celui-ci n'était pas envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire.

« Si celui-ci n'était pas envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire. » C'est exactement ce que nous

avons dit dans notre dernière conférence, quand nous avons fait remarquer que Dieu étant la sagesse, la vérité et la sainteté mêmes, ne saurait en aucune manière contresigner le mensonge.

Jésus ne tarda pas à apprendre comment les Sanhédrites avaient chassé le mendiant de leur présence. Il se mit à sa recherche et l'ayant rencontré, il lui dit :

— Croyez-vous au Fils de Dieu ?

— Qui est-il, Seigneur, demanda l'aveugle guéri, afin que je croie en lui ?

— Vous l'avez vu, il est devant vous, et c'est lui qui vous parle.

— Je crois, Seigneur.

Et, se prosternant, le mendiant l'adora.

* * *

Telle est la scène, Messieurs, qui se reproduit à travers les siècles, depuis l'apparition de l'Evangile. Alors que les esprits orgueilleux, fêrus, comme les Pharisiens, de leur savoir, et jaloux de leur suprématie, s'épuisent en efforts misérables pour combattre les interventions divines, l'humanité, presque toute entière, en la personne des simples et des humbles, croit, se prosterne et adore. Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXVII

8^e Dimanche après la Pentecôte

LE SIGNE DE LA CROIX

Mes frères,

Dans de précédentes instructions je vous ai signalé deux fautes contre lesquelles vous devez particulièrement vous mettre en garde pendant la saison d'été : la profanation du dimanche et le blasphème. Semer le péché au milieu de vos travaux, ce n'est point alléger ceux-ci ; mais c'est les gêner et, au point de vue surnaturel, leur enlever tous les précieux et nombreux mérites que vous pouviez en retirer. En péchant dans le travail, vous doublez votre peine : en même temps que vous fatiguez votre corps, vous vous rendez odieux aux yeux de Dieu. De plus, vous perdez la plus grande et la plus belle partie de votre salaire, puisque vous perdez les biens spirituels, les biens éternels du ciel, pour ne recueillir que des biens matériels et passagers. Quel malheur et quelle perte !

C'est pour cela que je viens vous inviter à donner à votre travail une valeur surnaturelle et, au besoin, sa vertu expiatoire et réparatrice, afin que vous y trouviez une source de mérites. Cela n'augmentera pas votre fatigue, croyez-le bien, et vous permettra d'acquérir les biens du paradis en même temps que vous recueillez ceux de la terre.

Toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, je vous ai fait déjà cette recommandation. Si j'insiste aujourd'hui, c'est que je désire vous indiquer un moyen pratique, facile, à la portée de tous,

d'obtenir ce résultat : il s'agit du *signe de la croix*. Comprenez bien *ce qu'il est* et *l'usage* que nous devons en faire, et vous aimerez à le tracer sur vous respectueusement, avec piété et réflexion, au commencement de votre travail, au début de vos principales actions.

I

1. Le signe de la croix est un mouvement de la main par lequel on représente la figure de la croix. On le fait de différentes manières. Voici les trois principales.

La première consiste à tracer une croix sur soi avec la main en allant du front à la poitrine, puis de l'épaule gauche à la droite. On prononce en même temps ces paroles en latin ou en français : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » Vous avez bien remarqué, mes frères, que j'ai dit qu'on *traçait une croix* sur soi ; je n'ai pas dit : un signe quelconque, un geste qui ressemble à une croix comme la nuit ressemble au jour. Combien de personnes ont à se réformer sur ce point ! Faites posément, entièrement, dignement, votre signe de la croix.

Il y a ensuite ce qu'on appelle « le petit signe de la croix. » On forme avec le pouce une petite croix sur son front, sur sa bouche et sur sa poitrine pour montrer qu'on veut consacrer à Dieu ses pensées, ses paroles, son cœur et ses affections. On le fait ainsi au commencement de l'évangile à la sainte Messe ; il a, dans ce cas, un sens bien déterminé : sur le front, il indique qu'on ne rougit point de la croix de Jésus-Christ, ni des maximes de son Evangile ; sur les lèvres, il marque qu'on est prêt à confesser sa foi de bouche, devant les hommes ; sur la poitrine, il signifie que l'on croit du fond du cœur aux vérités chrétiennes, à la doctrine de l'Evangile et qu'on les aime ainsi que leur auteur Jésus-Christ. — On rencontre des personnes pieuses qui ont la louable habitude de former secrètement le signe de la croix sur leur cœur, soit pour demander quelque grâce, soit surtout pour avoir la force de résister à quelque tentation. Nous savons que souvent elles sont exaucées.

Il y a une troisième manière de faire le signe de la croix : c'est celle dont se servent les évêques et les prêtres pour bénir les personnes ou les choses, et dont peuvent se servir les parents pour bénir leurs enfants. Elle consiste à lever la main et à tracer la forme d'une croix sur les êtres que l'on veut bénir. Tous les jours, à la fin de la messe, excepté aux messes de *Requiem*, le prêtre fait ce signe de croix en vous donnant sa bénédiction.

2. Pourquoi tracer ainsi la croix sur nous ?

D'abord parce que la croix est l'instrument qui a servi à notre rédemption. Depuis que Jésus-Christ est mort sur une croix, cet instrument de supplice est devenu un objet glorifié. La croix occupe dans l'Eglise une place d'honneur ; on l'élève sur les grands chemins, elle domine les édifices religieux, elle est sur la poitrine des braves, on la voit, comme un ornement, sur la couronne des rois et au cou des personnes chré-

tiennes. — Ensuite, parce que le signe de la croix est le signe du chrétien, du disciple de Jésus-Christ. C'est comme la marque distinctive, l'uniforme auquel on reconnaît immédiatement le fidèle baptisé et qui le distingue des infidèles. Le signe de la croix est donc, en quelque sorte, une profession de foi en abrégé et comme un résumé du Symbole.

En effet, il nous fournit un très bel enseignement en nous rappelant sommairement les trois principaux mystères de notre sainte religion : le mystère de la T. S. Trinité, c'est-à-dire d'un seul Dieu en trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire du Fils de Dieu fait homme pour nous ; le mystère de la Rédemption, c'est-à-dire de Jésus-Christ mort sur la croix pour racheter et sauver les hommes.

« Quand nous traçons le signe de la croix, nous prononçons ces paroles : « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Or, c'est là l'énoncé très clair du premier mystère, *la sainte Trinité*. — En même temps nous formons sur nous le signe de la croix ; or cette figure de la croix sur laquelle est mort pour nous le Fils de Dieu fait homme, nous rappelle visiblement le mystère de la *Rédemption*. — D'autre part, Jésus-Christ n'aurait pu être attaché à la croix et mourir pour nous, s'il n'avait auparavant pris un corps semblable aux nôtres, s'il ne s'était fait homme ; et c'est pourquoi nous confessons implicitement, par le signe de la croix, le mystère de l'*Incarnation* ¹. »

C'est à ces trois mystères que se rapporte tout ce qu'enseigne la religion chrétienne. Il suit de là que par le signe de la croix nous faisons profession de croire tous les mystères et toutes les vérités de la foi.

3. Vous comprenez maintenant, mes frères, que le signe de la croix est un grand acte de religion. Ne le faites donc jamais par routine ou avec une désinvolture irrespectueuse ; mais quelque soit le signe de croix que vous tracez, grand ou petit, faites-le bien, c'est-à-dire avec foi, attention et piété. Ainsi il ne sera pas seulement un grand enseignement, mais une bonne et belle prière. D'abord, c'est par la croix que toutes les grâces nous ont été méritées, et le signe de la croix les attire avec abondance. Ensuite, en faisant le signe de la croix, nous élevons notre pensée vers Dieu et vers son Fils unique N.-S. J.-C., et nous nous recommandons à leur protection toute-puissante. Si même quelquefois le temps nous manque pour prier, le signe de la croix supplée en quelque sorte à la prière plus longue. C'est, disent les théologiens, une prière courte, mais très efficace, prière que nous adressons à Dieu par les mérites de la passion de Jésus-Christ ; plus cette prière est faite avec foi et avec piété, plus sont abondantes les grâces et les bénédictions qu'elle nous obtient.

Mais quand devons-nous faire cette prière ? En quelles circonstances faut-il nous en servir ? Je vais vous le dire.

II

1. En général, servons-nous du signe de la croix *très souvent*. Plus nous l'utiliserons, plus nous en retirerons d'avantages spirituels et même temporels.

Mais en particulier et plus spécialement, nous ferons le signe de la croix le *matin* en nous levant et le *soir* en nous couchant. A notre réveil, ce sera pour consacrer à Dieu les prémices de la journée et toutes nos actions ; ce sera aussi le moyen d'obtenir, par les mérites de la passion et de la mort de Jésus-Christ, pour le reste du jour, les grâces et les faveurs du ciel. Avant de nous endormir, le signe de la croix servira à remercier Dieu des grâces reçues pendant le jour et aussi à obtenir la protection dont nous avons besoin pour passer la nuit sans danger matériel ou spirituel.

Habituellement nous *commençons nos actes de religion* par le signe de la croix et nous les finissons de même. N'y manquez pas quand vous vous mettez en prière. En traçant un beau signe de la croix sur vous et en disant attentivement : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit », vous préparez admirablement votre âme ; vous vous recueillez, vous vous mettez en la présence de Dieu, vous dirigez votre prière vers Dieu, et vous demandez au nom de Jésus-Christ, en vertu de ses souffrances et de ses mérites. Comment dès lors ne seriez-vous pas exaucés, puisque tout ce qu'on demande au nom de Jésus-Christ, on l'obtient ? Vous voyez, mes frères, quelle influence énorme peut avoir sur nos prières un signe de la croix bien fait.

Recourez encore au signe de la croix, à sa puissance et à son efficacité, *dans les tentations et les autres dangers*. Vous obtiendrez de Dieu, par les mérites de la passion et de la mort de Jésus-Christ, tous les secours dont vous avez besoin pour éviter les périls auxquels vous êtes exposés, et triompher des tentations qui vous assiègent. En voulez-vous savoir la raison ? C'est que le signe de la croix, quand il est fait avec foi et dévotion, chasse le démon et par là-même dissipe les tentations et éloigne de nous beaucoup de malheurs. Ecoutez ce qu'en pensaient les saints et les docteurs de l'Eglise. S. Cyrille disait : « Le signe de la croix met les démons en fuite. » « Il est, écrivait Origène, une enseigne redoutable qui les frappe de terreur. » S. Ephrem le compare à une puissante armure : « Armons-nous de la croix comme d'un bouclier ; revêtons-nous de cette *armure invincible* du chrétien ; elle est le trophée de la victoire remportée sur la mort, l'espérance du fidèle... elle écartera de nous tous les maux. Celui qui présente sur sa personne le sceau du prince n'a point à craindre qu'on l'insulte : à plus forte raison, le chrétien qui porte l'étendard du Roi des rois est-il en sûreté contre toutes les attaques ; à cet aspect les puissances ennemies sont frappées d'épouvante ¹. »

¹ Mgr Cauly, *Catéchisme expétiqûé*, p. 123.

¹ Homélie sur le second avènement de Jésus-Christ. Cité par Guillois, *Explication du Catéch.*, t. 1, p. 638.

Depuis que Jésus a détruit par la croix l'empire de Satan, ce signe sacré terrasse et met en fuite l'éternel ennemi de nos âmes. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours employé le signe de la croix pour chasser le démon du corps des possédés et des catéchumènes présentés au baptême. Souvent un simple signe de croix suffit pour éloigner l'esprit impur, pour anéantir tous les stratagèmes de Satan et vaincre tous ses efforts.

Il convient également de faire le signe de la croix quand on passe devant une croix ou devant une église. Les hommes remplacent souvent ce signe de la croix par un salut respectueux. Cet acte de dévotion a pour but d'exciter en nous des sentiments d'amour et de reconnaissance au souvenir d'un Dieu mort sur la croix par amour pour nous et qui, chaque jour encore, s'immole pour nous sur l'autel.

2. Mais je veux tout particulièrement vous recommander l'usage du signe de la croix pour la *sanctification du travail*. Au commencement de vos principales actions, faites le signe de la croix. Cela vous est si facile au milieu des champs. Vous êtes seul, vous êtes devant Dieu, pourquoi ne lui diriez-vous pas : « C'est en votre nom, adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, que je vais travailler ? » Cela signifie : « Je vous offre mon travail et mes fatigues ; je vais faire votre volonté en me livrant à mon devoir ; sanctifiez mes peines, mes efforts ; agréez-les et en retour donnez-moi votre grâce, vos bénédictions. » Tous ces sentiments sont renfermés dans ce bon et pieux signe de la croix. Vous voyez dès lors quelles en sont les nombreuses et magnifiques conséquences. Votre travail est béni de Dieu ; il est inscrit sur le grand registre à la page de vos bonnes œuvres ; pas une goutte de sueur qui ne soit comptée, pas un effort qui soit perdu ; au jour du jugement tout se retrouvera et vous servira. Le travail ainsi sanctifié rétablit l'équilibre sur la balance de la justice divine ; il expie nos fautes, il répare nos offenses, il paie nos dettes. Je ne puis énumérer tous les avantages que l'on retire d'un travail fait dans ces conditions et surnaturalisé par un simple et bon petit signe de la croix. La chose est si facile que vous auriez grandement tort de ne pas essayer, et de continuer à laisser se perdre les mérites de tant de travaux. En renouvelant chaque jour cette offrande, quelle belle moisson spirituelle vous recueilleriez en récoltant vos moissons terrestres ! En parcourant vos sillons, au lieu d'y semer le blasphème qui maudit et qui est cause de malédiction, semez-y de nombreux signes de la croix qui attirent les bénédictions.

* *

J'aurais mauvaise grâce à insister. Vous êtes tous convaincus de la facilité et des avantages de la pratique que je viens de vous recommander. Oh ! comme nos ancêtres comprenaient bien cette doctrine ! Car le signe de la croix n'est pas une dévotion nouvelle : il remonte à la fondation de l'Eglise. De tout temps les chrétiens s'en sont ser-

vis ; dès les premiers siècles du christianisme ils se reconnaissaient à ce signe. S. Basile l'appelle « une tradition apostolique. » Tertullien, qui vivait vers la fin du II^e siècle, en parle en ces termes : « A toutes nos actions, quand nous entrons ou sortons, lorsque nous prenons nos habits ou que nous allons à table ou au lit, nous formons le signe de la croix sur notre front ¹. »

Plus d'une fois même les saints ont accompli des miracles par le signe de la croix. — On raconte qu'un jour on présenta une coupe empoisonnée à S. Benoît. Celui-ci fit un signe de croix sur la coupe, qui se brisa aussitôt. — On lit dans la vie de S. Hilarion le fait suivant. Un terrible tremblement de terre avait eu lieu et avait occasionné une violente tempête et un débordement de la mer. Le pays était menacé d'inondation. S. Hilarion fit sur le sable trois signes de croix, et la mer se calma et rentra aussitôt dans ses bornes. — C'est également par la vertu du signe de la croix que S. Roch guérit un grand nombre de pestiférés. Et combien d'autres exemples seraient à citer !

Mais je m'arrête. Il me semble que je vous en ai dit assez pour que vous ayez en grande estime le signe de la croix. Permettez-moi cependant encore une petite remarque qui a sa place ici.

Les bons chrétiens ne se contentent pas de faire le signe de la croix : ils aiment aussi à porter sur eux l'image de Jésus crucifié, afin de montrer leur foi, de se rappeler l'amour de Jésus, et de s'exciter sans cesse à vivre chrétiennement. De plus, ils possèdent cette image dans leur maison, lui donnent la place la plus honorable et la plus en vue. Autrefois un catholique se serait fait un scrupule de ne pas avoir chez lui un crucifix devant lequel toute la famille pût dire ses prières. Tous les vrais fidèles conservent encore ce pieux usage.

Mes frères, aimons la croix ; contractons l'habitude de tracer sur nous son image avec foi et piété, c'est-à-dire avec l'attention et le respect que doit avoir un acte religieux. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXXIV

8^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Mes frères,

« Il y a quelque temps, écrit un professeur à l'Université de Liège, j'assistais à la messe avec mes enfants. Un de mes fils, 6 ans 1/2, feuilletait avec ardeur, mais sans succès, son petit missel à images. Cherchait-il quelque « belle » prière ? Lassé par ses tentatives multiples et vaines, il demande enfin une intervention qu'il aurait certainement refusée au début : « Montre-moi, me dit-il, où il en est. » Il, c'était le prêtre qui offi-

¹ De Corona, cap. III.

ciait. Le petit, spontanément, avait compris que la belle prière, la plus belle qu'il pût dire, était de suivre la messe. »

Puissions-nous tous comprendre que le texte du Missel est bien la prière officielle, telle que l'Eglise entend nous l'enseigner ! Ces formules sacrées qu'elle nous met sur les lèvres sont vénérables, antiques, substantielles ; quand nous les prononçons avec l'Eglise, nous avons l'assurance d'être écoutés, puisque c'est l'Eglise qui prie par notre bouche au nom de Jésus-Christ.

I

1. Le 8^e dimanche ap. la Pentecôte était appelé, au moyen âge, le *sixième* et dernier dimanche après le *Natal des Apôtres* ou la fête de S. Pierre, dans les années où Pâques atteignait son dernier terme en avril.

L'*Introït* est tiré du Ps. XLVII (40-44). Ce psaume est un chant de reconnaissance pour la délivrance de la cité sainte et du temple par la faveur et le secours de Dieu : « *Nous avons reçu, ô Dieu, votre miséricorde au milieu de votre temple ; comme votre nom, ô Dieu, votre gloire s'étend jusqu'aux extrémités de la terre ; votre main est pleine de justice.* Ps. *Le Seigneur est grand et digne de louange, dans la cité de notre Dieu, sur la montagne sainte.* »

Ces paroles font allusion à la réunion que tinrent les Israélites dans le temple avec leur roi Josaphat, pour remercier Dieu d'avoir anéanti miraculeusement l'armée moabite. Là ils célébrèrent la grandeur de Celui qui venait de sauver Jérusalem d'un très grave danger ; ils exaltèrent et bénirent Celui qui avait daigné établir son tabernacle sur la colline de Sion, à Jérusalem, capitale du Dieu-Roi d'Israël.

La liturgie n'a-t-elle pas raison de mettre ces paroles sur nos lèvres ? N'avons-nous pas ressenti la faveur, la bonté de Dieu dans son temple ? Qui de nous n'a pas éprouvé les effets de la miséricorde du Seigneur en face des autels ? Sans doute, Dieu se plaît à accorder ses faveurs partout ; mais c'est surtout dans nos églises qu'il nous donne ses bienfaits, c'est là surtout qu'il montre sa bonté. Mais c'est là aussi qu'il attend nos adorations. Serons-nous assez ingrats pour les lui refuser ? pour ne pas venir, une fois par semaine, lui offrir l'hommage de notre foi, de notre amour et de notre reconnaissance ? Serons-nous oublieux des grâces et des consolations que nous avons goûtées dans le saint lieu et qui nous ont donné la force et le courage, la paix et le pardon ? Ne manquons plus désormais à ce devoir de reconnaissance et d'adoration, et exaltons Dieu qui dans l'évangile va nous donner une preuve de son immense bonté à notre égard.

2. Puisque Dieu est miséricordieux, puisqu'il veut bien nous combler de bontés et de grâces, soyons donc *droits* et *bons* à son égard. C'est ce que nous demandons dans la *Collecte* : « *Nous vous en*

supplions, Seigneur, accordez-nous la grâce de penser et d'agir en toute droiture, afin que n'étant rien que par vous, nous vivions selon vos désirs. »

Remarquons d'abord que sans Dieu nous ne saurions exister. C'est à lui que nous devons tout, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Tout lui appartient et nous devons lui dire : *Omnia mea tua sunt*. C'est donc une obligation pour nous de mener une vie conforme à sa volonté, en un mot, d'agir avec une intention droite et une volonté ferme et généreuse.

Voilà pourquoi, dès le début de cette oraison, nous demandons la grâce de penser et d'agir d'une façon droite.

L'*Imitation* dit ceci : « Voulez-vous une marque pour reconnaître quel esprit vous anime ? Examinez en quelle disposition vous laissez l'issue des efforts de votre zèle : est-ce le dépit dans l'insuccès ? est-ce une joie intempérante et peut-être insolente dans le bon succès ? C'est donc votre triomphe et non le mien que vous poursuiviez ! » (Liv. III, ch. XI, 4-5). Ne nous laissons point conduire par la vanité, l'intérêt et le plaisir. Dans ses admirables catéchismes, le curé d'Ars déplorait l'absence de la pureté d'intention. Il disait avec tristesse : « Je pense qu'il y aura peu de bonnes œuvres récompensées, parce qu'au lieu de les faire par amour pour Dieu, nous les faisons par habitude, par routine, par amour de nous-mêmes. » — « Que c'est dommage ! » ajoutait-il.

Pour obtenir la pureté d'intention, la droiture dans vos désirs, dans vos jugements et dans vos actions, prenez l'habitude de réciter chaque jour, avec grande piété, cette formule de la prière du matin : « *Remercions Dieu des grâces qu'il nous a faites et offrons-nous entièrement à lui.* Mon Dieu, je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez faites jusqu'à ce jour. Je vous consacre toutes mes pensées, mes paroles, mes actions et mes peines. Bénissez-les Seigneur, afin qu'il n'y en ait aucune qui ne soit pour votre gloire et pour mon salut. » Sous cette vigoureuse impulsion, tous nos actes iront à Dieu, et à notre heure dernière nous les retrouverons merveilleusement changés par la grâce.

A l'intention droite, il faut ajouter la bonne volonté ; c'est elle qui met le sceau divin à toutes nos œuvres. En effet, il servirait peu de connaître son devoir et d'avoir l'intention de l'accomplir, si l'on n'allait pas jusqu'à l'action toutes les fois qu'on le peut.

Rien n'est plus beau, rien n'est plus digne d'éloges que la bonne volonté. Celui qui a la bonne volonté fait ce qu'il peut, et quand on fait ce que l'on peut, on fait ce que l'on doit ; on est en paix avec Dieu, avec le prochain, avec soi-même. Demandons à Dieu la bonne volonté et ainsi nous nous assurerons cette vie selon l'esprit que l'Apôtre va nous recommander dans l'épître.

3. Cette *Epître* est tirée encore de la lettre de S. Paul aux Romains (VIII, 12-17).

« *Nous ne sommes pas redevables à la chair pour vivre selon la chair, car si vous vivez selon la chair, vous mourrez.* » Réfléchissez à ces paroles, et vous constaterez que vous ne devez rien au corps, sinon quelques satisfactions grossières qui ont pour terme le péché et la mort; mais vous devez tout à l'esprit : la vie de la grâce, la vie de la gloire et l'immortalité. Si donc nous vivons selon le corps, nous mourrons de la mort éternelle et nous serons condamnés aux flammes de l'enfer, parce qu'il est impossible d'être vertueux en suivant les désirs du corps. Mais si notre esprit, sous l'inspiration de la grâce, domine notre chair, réprime ses convoitises, surnaturalise tous ses actes, nous vivrons d'une vie vraiment spirituelle, nous serons vraiment les enfants de Dieu, dignes de notre adoption et de notre héritage.

Le motif qui doit déterminer les chrétiens à se conduire en enfants de Dieu, c'est qu'ils ont reçu « non l'esprit de crainte ou de servitude, » c'est-à-dire une loi que la crainte seule faisait accomplir, telle qu'était la loi judaïque; mais « l'esprit d'adoption », c'est-à-dire une loi d'amour et de liberté qui leur donne le droit de regarder Dieu comme leur « père » et de l'appeler de ce nom. Les Juifs obéissaient par crainte, parce qu'ils regardaient Dieu comme un roi irrité et un juge sévère. Mais nous, chrétiens, nous devons nous laisser guider par l'amour, puisque Dieu, en nous donnant le Saint-Esprit, l'amour infini, nous a adoptés pour ses enfants et qu'il est le meilleur des pères. Sous l'impulsion de ce divin Esprit nous disons : *Père ! Père !* « Cri poussé par toutes les puissances les plus intimes de notre être, tantôt pour implorer, tantôt pour louer et bénir, toujours avec le sentiment d'une filiale confiance, de l'abandon plein de bonheur qui caractérise les relations naturelles et normales entre l'enfant et le père. » Ce titre de *fils de Dieu* implique autre chose encore : l'héritage des biens du Père. Nous devenons donc héritiers de Dieu, et cohéritiers de l'Homme-Dieu; nous participerons à la vie même de Dieu et à sa gloire. Cette perspective n'est-elle pas de nature à nous faire renoncer aux œuvres de la chair et vivre selon l'Esprit de Dieu?

4. Le *Graduel* exprime la confiance des enfants de Dieu. Ils demandent aide et protection contre les dangers qui les entourent; ils demandent en outre que Dieu soit pour eux un juge plein de mansuétude et de miséricorde quand ils entreront en compte avec lui à la dernière heure. Puissent-ils n'être pas confondus et ne pas entendre la terrible et effroyable sentence : *Ite, maledicti, in ignem æternum!*

Le verset *alleluiatique* répète le cri de joie qui a retenti au commencement de la messe et qui célèbre la grandeur et la bonté de Dieu. Mais tout en nous confiant dans le Seigneur Dieu, gardons-nous de toute présomption, et faisons notre salut avec cette crainte révérentielle qui nous empêchera de nous égarer dans les voies de l'économe infidèle. C'est la leçon contenue dans l'Evangile.

II

1. Le récit ou la parabole que l'Eglise nous propose dans l'Evangile d'aujourd'hui fait partie d'un ensemble d'instructions rapportées par S. Luc (xiv-xvii). Notre-Seigneur les faisait entendre à ses disciples durant son dernier séjour en Galilée, trois mois à peine avant sa mort. Il y marquait avec un soin particulier les défauts dans lesquels les Scribes et les Pharisiens avaient, depuis quatre siècles, entraîné une partie considérable du peuple choisi. Déjà, il avait signalé et flétri la dureté envers le prochain, l'orgueil, le dédain des pauvres et des petits, l'amour exagéré des parents et du patrimoine qu'ils laissaient après eux, enfin le mépris pour les pécheurs. Il en vient à parler de l'avarice, et, sous le voile d'une histoire dont il indique lui-même la morale, il recommande l'aumône. Ce passage est plutôt un récit qu'une parabole, car le procédé qu'elle raconte était, paraît-il, de notoriété publique à cette époque, et peut-être venait-on d'en découvrir un exemple dans la région même que parcourait le Sauveur.

Je ne vous ferais point encore une fois le commentaire de cet évangile; je me contenterai d'appeler votre attention sur les dernières paroles de N.-S. : « *Les enfants du siècle sont plus habiles que les enfants de lumière.* » Vous constaterez la liaison qui existe avec l'épître, distinguant la vie selon la chair et la vie selon l'esprit.

Quels sont les enfants du siècle? Ce sont les hommes qui ne songent qu'à la vie présente et n'ont d'autre souci que celui des biens d'ici-bas. Les enfants ressemblent d'ordinaire à leurs parents. Or ces hommes ressemblent au monde par leurs mœurs et leur conduite; c'est donc à bon droit qu'on les nomme les enfants du siècle. Et ceux qui s'efforcent de ressembler à Dieu s'appellent les enfants de lumière, parce que la lumière représente ici, comme en maints endroits de l'Ecriture, le bien moral et surtout celui qui en est la règle, Dieu, le Bien par essence. Ceux-ci ne s'attachent pas à la vie présente comme à leur fin dernière; leur fin dernière est en Dieu, ils le savent et s'efforcent de l'atteindre.

Leur sort est certainement préférable à celui des enfants du siècle, et pourtant Notre-Seigneur place la prudence de ceux-ci au-dessus de la leur. En quoi donc leur est-elle supérieure? Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer la conduite des uns à celle des autres.

Les enfants du siècle ne craignent point la peine quand il s'agit de réussir dans leurs entreprises. C'est même pour eux un principe qu'« on n'a rien sans peine. » Aussi ne s'épargnent-ils pas. Que de travaux! que de soucis! que de voyages! que de fatigues! que d'embarras! Rien ne les rebute. Les enfants de lumière, au contraire, voudraient que tout fût aisé dans l'œuvre du salut. Ils écartent avec soin de leur chemin les épines, et s'imaginent qu'on peut aller au ciel sans qu'il en coûte à la nature.

Les enfants du siècle ne veulent rien ignorer de ce qui peut leur être utile pour leurs affaires ; ils étudient, ils examinent, ils consultent, ils interrogent, ils écoutent les savants dans leurs conférences, et s'efforcent de les mettre à profit. Les enfants de lumière sont loin d'avoir le même zèle pour acquérir, conserver, développer en eux la seule science vraiment nécessaire, la science des choses de Dieu. Les parents ne tiennent plus la main à ce que leurs enfants suivent assidûment les catéchismes de première communion ou fréquentent les œuvres qui assurent la persévérance. Eux-mêmes négligent sous le moindre prétexte d'aller entendre la parole de Dieu et ne font rien pour suppléer à l'instruction religieuse qu'ils refusent de recevoir à l'église.

Les enfants du siècle ne se découragent pas. Quand le succès ne répond pas tout de suite à leurs efforts, vous les voyez redoubler d'activité et déployer une habileté plus grande. Il n'est point de moyens qu'ils n'imaginent, point de tentative qu'ils n'essayent, point de ressorts qu'ils ne mettent en œuvre, et quand ils sont à bout, ils ont ont encore le secret de se créer des ressources. Par contre, regardez les enfants de lumière, prenez-les comme individus ou comme corps social, vous constaterez une notable infériorité. Les revers les jettent dans un découragement proche du désespoir. Au lieu de chercher loyalement quelle a été la cause de ces échecs qu'ils déplorent, quels sont les moyens de les réparer, et de se mettre à l'œuvre avec l'indomptable énergie que donne la foi en Celui qui a vaincu le monde, ils se croisent les bras de dépit et se consolent en disant : « Il n'y a rien à faire ! »

Quand donc comprendront-ils le reproche que leur adresse le Sauveur, et tenteront-ils de vaincre par une prudence divine et surnaturelle la prudence humaine et charnelle des enfants du siècle ?

2. Ils le comprendront quand ils pratiqueront l'humilité, j'entends la vraie humilité qui prend en Dieu sa direction et marche à la lumière de la parole divine. Par la pratique de cette vertu ils assureront leur salut ; l'orgueil, au contraire, conduit les âmes à leur perte, car il dédaigne les voies du salut. Aussi, pour nous prémunir contre la présomption et pour nous amener à la confiance en Dieu, l'Eglise nous fait dire à l'*Offertoire* ces paroles du Ps. xvii : « *Seigneur, vous sauverez votre peuple abattu et vous humilierez les yeux des orgueilleux : car qui est Dieu, sinon vous, ô Seigneur ?* »

3. La *Secrète* nous montre la source des grâces que nous recevons et qui nous assurent la sanctification et la vie éternelle : « *Recevez de nos mains, Seigneur, nous vous en supplions, ces dons que nous tenons de votre bonté, afin que par la vertu de votre grâce, ces saints mystères sanctifient nos voies dans la vie présente et nous conduisent aux joies éternelles.* » Tout ce que nous offrons à Dieu lui appartient ; ces biens dont nous faisons l'aumône sont les bienfaits que sa

Providence a répandus sur nous ; ce pain et ce vin offerts à l'autel sont un léger tribut prélevé sur les moissons et les vignobles dont il couvre la terre. Certainement le Seigneur les agréera et leur donnera la vertu de nous sanctifier ; à nous de ne pas empêcher l'effet de ces dons !

4. C'est bien après avoir reçu Notre-Seigneur que nous avons le droit de redire ces paroles que la liturgie insère dans l'antienne de la *Communion* : « *Goutez et voyez combien le Seigneur est doux ; bienheureux qui espère en lui.* » Oui, m. f., nous avons un maître vraiment généreux ; il remet nos dettes quand nous le prions avec repentir et humilité ; il se donne à nous avec une mansuétude et un dévouement merveilleux. S'il nous est arrivé d'abuser des dons qu'il nous a confiés, ne désespérons pas : allons lui rendre compte de notre administration avec entière loyauté et sincère repentir, et ici encore il nous montrera combien il est bon et miséricordieux !

5. Dans la *Postcommunion* nous demandons à Dieu que notre vie soit une vie selon l'esprit et non selon la chair, et pour arriver à un tel résultat nous le prions de nous accorder la rémission de tous nos péchés qui diminuent la vigueur de l'âme : « *Que le céleste mystère répare en nous les forces de l'âme et du corps, afin que nous ressentions les effets du culte que nous vous rendons.* »

Puissions-nous comprendre, avec la grâce de Dieu, combien sa miséricorde infinie nous rend facile l'acquisition du ciel, et avoir le courage de réaliser les plus ardents désirs de notre tendre Père et de notre bien-aimé Frère, le Sauveur Jésus ! Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXIII

LE SANCTUAIRE DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

« Un jour, raconte la B. Marguerite-Marie, comme on allait au chœur, pour honorer le moment auquel Notre-Seigneur monta au ciel, étant devant le Très Saint Sacrement, je me trouvai dans une grande quiétude. Je vis aussitôt une ardente lumière qui renfermait en soi mon aimable Jésus. S'approchant de moi, il me dit ces paroles : « Ma fille, j'ai choisi ton âme pour m'être un ciel de repos sur la terre, et ton cœur sera un trône de délices à mon divin amour. »

Ces paroles, le Sacré-Cœur les adresse à toutes les âmes, aussi bien qu'à celle de sa sainte confidente. C'est à toutes les âmes, et aux nôtres en particulier, qu'il demande de lui être un sanctuaire, un ciel de repos et un trône de délices. Ce sanctuaire, il le préfère à tous les temples, si beaux qu'ils soient, que notre piété peut lui élever.

Répondons à ce désir qui comble nos vœux les plus ardents, et, pour cela, voyons à quelles conditions le Sacré-Cœur trouvera en notre âme le séjour qu'il veut bien réclamer de notre amour.

I

La première chose qui frappe dans un sanctuaire, c'est le *silence*.

« Le Seigneur n'est pas dans le tumulte, » disait à Elie une voix mystérieuse. C'est pour cela que tout bruit déplaît dans une église. L'âme ne veut être distraite par aucun son extérieur ; elle veut n'entendre que la voix de Dieu qui lui parle dans l'intimité.

Il doit en être ainsi dans notre cœur.

« Je vous invite, dit encore la B. Marguerite-Marie, à tenir votre cœur disposé à recevoir les visites de Notre-Seigneur... Et pour cela, il nous faut tenir tous nos sens en solitude, par un saint recueillement, bannissant les réflexions importunes et retours sur nous-mêmes, qui ne servent qu'à nous troubler et retirer notre âme de la paix sans laquelle elle ne pourra jamais être le sanctuaire du Seigneur. »

Rappelez-vous comment Jésus, à deux reprises, chassa du temple les marchands qui avaient eu l'impiété d'y établir leur commerce. Ce tumulte de discussions et de marchandages l'irrita, lui qui était la douceur même. Il ne put supporter l'affront qui était fait à la maison de son Père et qui troublait les âmes en prière. Ce fut la seule circonstance où il s'arma et où il frappa.

Hélas ! est-ce que notre cœur ne ressemble pas trop souvent au temple de Jérusalem ? Que de voix s'y font entendre qui empêchent celle du Sacré-Cœur de venir jusqu'à nous !

Voix de l'orgueil et des autres passions qui réclament toujours d'être satisfaites. Voix des rumeurs mondaines auxquelles nous ouvrons la porte du temple et que nous accueillons jusqu'au pied de l'autel. Voix des médisances et des jugements téméraires que nous écoutons avec faveur, bien que nous sachions le déplaisir qu'elles causent au divin Cœur. Voix de la légèreté et des plaisirs auxquels nous attachons tant d'importance, et qui, si souvent, priment en nous les saintes pensées.

Combien de jours où notre âme, au lieu d'être un sanctuaire, est bien plutôt semblable à une place publique sur laquelle passent et repassent en foule les pensées les plus diverses, et cela, parfois même jusque dans la prière !

Humilions-nous de cela devant le Sacré-Cœur, et prions-le de nous accorder ce recueillement intérieur, cette solitude précieuse, qui conviennent tout d'abord à sa présence divine.

II

La B. Marguerite-Marie poursuit encore :

« Vous devez toujours regarder Dieu en vous-même, parce que, en le regardant en nous il faut que toutes nos puissances et facultés, et même nos sens, se recueillent au dedans de nous-mêmes ».

Par ces mots, elle nous indique la seconde chose qui est nécessaire pour que notre âme soit le sanctuaire du Sacré-Cœur, c'est-à-dire la *prière*.

Il est en nous. Commençons par l'adorer comme notre Maître Souverain. Faisons-lui l'hommage de notre intelligence, de notre volonté, de notre mémoire, de notre amour. Soumettons-lui tout ce qui est en nous.

Demandons-lui ensuite pardon de tout ce qui lui déplaît en nous. Son regard divin discerne, dans les replis de notre conscience, bien des mouvements et bien des subtilités répréhensibles, que nous ne voyons pas toujours nous-mêmes, parce que nous n'avons pas le sérieux et la pénétration nécessaires pour les découvrir. Prions-le de nous pardonner tout cela.

Ensuite, avec confiance, demandons-lui de nous accorder toutes les lumières et toutes les forces dont nous avons besoin. Mieux que nous, il sait notre faiblesse et notre impuissance pour le bien. Prions-le de nous garder de tout mal et de nous animer pour tout bien. Ainsi notre âme ressemblera vraiment à un sanctuaire.

III

Dans tout temple, il y a un autel. Dans notre âme, il faut qu'il y en ait un aussi, pour que nous puissions offrir au Sacré-Cœur la troisième chose qui constitue un sanctuaire : le *sacrifice*.

Écoutons encore la B. Marguerite-Marie :

« Quand nous voulons avoir son amour pour hôte, il faut vider et détacher notre cœur de l'affection de toutes les créatures et de nous-même ; car tout ce qui attache nous le ravit et nous ôte à Dieu et à son pur amour, qui règne dans la souffrance et triomphe dans l'humilité, pour jouir dans l'unité¹ ».

Nous trouvons dans ces paroles l'indication des victimes qu'il nous faut offrir au Sacré-Cœur, sur l'autel de notre âme. Ce sont les affections purement humaines.

Nous nous aimons trop. Nous ne voulons pas nous quitter. C'est pour cela qu'il y a en nous tant d'attaches au péché. Sans doute, nous ne voudrions pas en nous de passions gravement coupables. Le péché mortel nous fait horreur, et nous préférons mourir plutôt que de le commettre. Mais il n'en est pas de même pour le péché véniel et pour les imperfections volontaires. Pour ce motif qu'elles ne sont pas de très grandes fautes, nous croyons pouvoir nous les permettre, et nous trouvons toujours de très bonnes raisons pour les excuser. C'est pour cela que l'autel de notre âme reste trop souvent sans sacrifice.

De même pour notre attachement aux créatures, c'est-à-dire aux personnes qui nous sont chères, et aux biens que nous possédons. Sans doute, il ne s'agit pas ici d'y renoncer effectivement, puisque c'est pour nous un devoir d'état d'y donner nos soins. Mais il ne faut pas que cet attachement nuise au pur amour de Jésus. Il ne faut pas que, par une complaisance excessive pour elles, nous ne donnions pas au Sacré-Cœur tout ce qu'il est en

¹ *Écrits divers*, t. II, p. 462.

droit d'attendre de nous. Est-ce que, trop souvent, sur ce point aussi, l'autel de notre cœur ne reste pas sans sacrifice ?

Rien n'est plus doux à une âme vraiment chrétienne que de se faire ainsi le sanctuaire du Sacré-Cœur. C'est le paradis anticipé. Supplions-le aujourd'hui de nous le faire comprendre, désirer et réaliser. Ainsi soit-il !

AVIS PAROISSIAUX

IL N'Y A PAS GRAND MAL A CELA

Mes frères,

Lorsqu'on a délibérément transgressé une loi de Dieu ou de l'Eglise, il serait juste et méritoire d'avouer sa faiblesse, de reconnaître ses torts. Mais il y a, dans ce pauvre cœur humain, une tendance instinctive à s'excuser, à diminuer, à pallier ses fautes, à les justifier. Et pour cela, on a tout un répertoire de prétextes, de raisons. Ces prétextes sont sans valeur, ces raisons sont banales et ridicules ; n'importe ! On y revient toujours, on les ressasse à perpétuité ; on se retranche derrière ces misérables excuses et on finit par se persuader qu'on n'a rien à se reprocher.

Dans la collection des motifs allégués par des chrétiens peu délicats, à la conscience émoussée, pour s'absoudre de leurs fautes, j'en relèverai un en particulier, et vous saurez pourquoi tout à l'heure. J'insisterai sur celui-ci : *Il n'y a pas grand mal à cela !* Vous avez certainement entendu cette parole par laquelle on prétendait atténuer sa culpabilité ; vous l'avez peut-être prononcée vous-mêmes.

« Il n'y a pas grand mal à cela ! » dit-on. — Mais *cela*, qu'est-ce donc ? *Cela*, pour beaucoup de gens dont la conscience est insensibilisée, c'est tout ce que l'on voudra, excepté peut-être le meurtre et le vol en matière considérable ; car, à les entendre, pourvu qu'on n'ait ni tué ni porté de graves préjudices au prochain, on est irréprochable. Pour eux, le blasphème, ce n'est rien ; la profanation du dimanche, une bagatelle ; la calomnie, la médisance, une vétille ; l'outrage aux parents, une pécadille ; une offense aux bonnes mœurs par des paroles et par des actes, une misère bien excusable. Selon eux, il n'y a pas grand mal à tout cela. Et pourtant, sur tous ces points la législation divine nous a prescrit des devoirs, qu'on ne peut pas omettre sans se rendre coupable.

A votre avis, le mal n'est pas si grand. Mais vous pourriez bien vous tromper sur la portée et le caractère des actes que vous jugez avec tant d'indulgence.

Il y a une branche de la science ecclésiastique qu'on appelle la casuistique. Cette science a pour objet de prononcer sur la moralité de nos actes, de les analyser, de peser la quantité de mal qui s'y trouve, de déterminer la gravité ou la vénialité des

fautes commises. Et c'est une science qui exige beaucoup de connaissances, et beaucoup de jugement. Possédez-vous cette science ? Avez-vous pris vos grades en théologie pour pouvoir dire avec assurance, au sujet d'une parole ou d'une action : « Il n'y a pas de mal à cela ? »

Sans vouloir vous offenser, je dirai que vous n'avez pas les lumières nécessaires pour apprécier justement la moralité de vos actes, et qu'alors il faut vous en rapporter au jugement de ceux qui ont les connaissances et la compétence requises. Et quand votre pasteur vous dit que telle chose est défendue, sous peine de péché, par la loi de Dieu et de l'Eglise, vous devez accepter sa décision avec le respect et la docilité dont une âme chrétienne ne doit jamais se départir.

« Il n'y a pas grand mal à cela, » dites-vous. — Mais, quand même il n'y aurait pas grand mal, quand même il serait certain que la faute n'est pas grave, est-ce une raison pour passer outre ? Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, avait commis une faute légère, elle en était désolée, elle pleurait ; pour la consoler, on lui disait qu'elle s'affligeait outre mesure, qu'assurément sa faute n'était que vénielle. — « N'importe, répondit-elle, du moment qu'elle offense Dieu, elle est mortelle pour mon cœur. » — Tout bon chrétien devrait penser et parler comme cette reine de France. Fera-t-il une distinction, un triage entre les péchés mortels et les péchés véniels ? Evitera-t-il soigneusement les uns, parce qu'ils font grande injure à Dieu, et commettra-t-il les autres sans scrupule, parce qu'ils ne l'outragent pas gravement ? Non, puisque la moindre faute est une violation de la loi de Dieu, un mépris de son autorité, une ingratitude envers sa bonté, il s'en gardera, et s'il y tombe, il n'alléguera pas la vénialité de son péché, pour s'excuser ; mais il l'avouera humblement et le regrettera sincèrement.

« Il n'y a pas grand mal à cela ! » — Voilà une parole qu'on ne manquera pas de dire pour s'excuser de transgresser la loi dominicale. « Travailler le dimanche, dit-on, mais ce n'est pas si grave que cela ! Combien d'autres que moi travaillent ce jour-là ! » Or, mes frères, à cette époque de l'année où l'on succombe trop facilement à la tentation de profaner le dimanche, je viens vous supplier de résister à cette tentation. Quelques faits regrettables qui se produisent tous les ans m'obligent à rappeler à mes paroissiens l'interdiction de certains travaux, les jours de dimanche et de fête.

L'Eglise est une mère ; elle met sans doute en première ligne les intérêts spirituels de ses enfants, mais elle prend également souci de leurs intérêts matériels. Est-ce qu'elle ne lève pas l'interdiction des œuvres serviles, quand il y a des raisons légitimes ? Ainsi, elle vous autorise à sécher le foin le dimanche, et à le rentrer ; elle vous autorise à lier des gerbes et à les transporter, quand le temps est incertain, que la semaine a été mauvaise et qu'il y a lieu de se presser. Mais si elle vous laisse toute liberté pour des travaux dont

l'urgence est manifeste, elle ne vous donne point, par exemple, la permission de faucher le dimanche, de bêcher dans les champs et dans les vignes, de vous livrer à des labeurs et de faire des voyages que rien ne justifie.

Pour savoir ce que vaut une paroisse, j'attends la réponse à cette question : Comment le dimanche y est-il observé ? S'il est habituellement sanctifié par la cessation du travail, hormis les cas d'impérieuse nécessité, et par une assistance nombreuse à la messe, mon jugement est porté : c'est une bonne paroisse. — Il peut se faire que quelques-uns tiennent médiocrement au bon renom de notre paroisse, mais vous y tenez pour la plupart, j'y tiens, moi, et je ne verrai jamais sans amertume et sans tristesse se produire des transgressions capables de porter atteinte à sa réputation.

Je voudrais voir ici tous mes paroissiens et leur dire : — Pour l'honneur de ce pays, de grâce, ne vous laissez pas gagner par le mauvais exemple, et restez fidèles au précepte dominical. Avant de vous adresser cette exhortation, je ne me suis pas demandé si elle aurait le résultat que je désire, je me suis dit : il y a pour moi un devoir à remplir. Je l'ai rempli. Il vous reste, mes frères, à remplir le vôtre, et laissez-moi espérer que vous y mettrez toute votre bonne volonté. Ainsi soit-il !

POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX DANS UNE ÉCOLE LIBRE DE GARÇONS ¹

Mesdames et Messieurs,

Quand Monsieur le Président de la Société des écoles libres de Langres est venu très aimablement me demander de prendre la parole, en cette solennité des prix, je n'ai pu m'empêcher d'évoquer le passé, avec tous les souvenirs qui se rattachent à la fondation même de cette école.

Voilà trente ans qu'elle dure ; je l'ai vu naître. Quel courage n'a-t-il pas fallu pour la maintenir et la sauver de tous les périls qui l'ont menacée ! Aussi, mon premier mot sera pour rendre hommage au dévouement non seulement de ceux qui ne sont plus, mais de ceux qui restent, de ceux qui assurent, par la sagesse, la fermeté et la science de leurs conseils, le fonctionnement d'une œuvre délicate entre toutes ; et s'ils ont été, s'ils sont encore à la peine, vous voudrez qu'ils soient à l'honneur, en saluant aujourd'hui, avec moi, leurs services par un merci qui vient du cœur et qui en est la chaude et vivante expression.

* * *

Il est raconté dans la vie de S. Thomas d'Aquin, — le grand théologien du moyen âge, celui que nous appelons l'ange de l'Ecole, — qu'un jour qu'il était prosterné devant un crucifix, le Christ Jésus animant son image lui dit : « Tu as bien écrit de

moi, que veux-tu ? Quelle récompense souhaites-tu ? » — Et le moine de génie, détaché de toutes les choses du monde, tenant pour rien des richesses et des honneurs qui passent, répondit, avec toute la foi et toute la candeur de son âme éprise seulement de la beauté divine : « Seigneur, je ne veux rien de la terre, je ne souhaite pas d'autre récompense que vous-même ! »

Mesdames et Messieurs, dans cette cérémonie des prix, dans cette distribution de récompenses, vous me permettez de reprendre le trait que je viens de citer, en l'appliquant tour à tour aux bienfaiteurs, aux maîtres et aux élèves de cette maison.

Qu'est-ce que vous faites donc, vous tous qui, à quelque degré et de quelque façon que ce soit, patronnez cette école, qui l'entourez de vos sympathies et par vos généreuses offrandes la mettez à même de vivre et de prospérer ? — Ce que vous faites ? Mais une grande chose, une chose à quoi peut-être vous n'avez pas songé et que je suis bien aise de vous dire.

Comme vos aînés d'il y a cent ans, comme l'abbé Diderot dont Monsieur le chanoine Marcel a sauvé de l'oubli — cette autre mort qui s'ajoute à la première — la belle et touchante mémoire, dans un livre qui vient bien à son heure et que pour ma part je lui sais beaucoup de gré d'avoir écrit ; comme les bourgeois de Langres qui s'étaient astreints, au sortir des jours sanglants de la Révolution, à faire eux-mêmes la classe, en attendant qu'ils eussent ramené dans leur maison de la rue des Chavannes les Frères des Ecoles chrétiennes, vous écrivez, et c'est un magnifique poème en l'honneur du Christ ; vous écrivez, non pas en des pages qui se déchirent et que le feu dévore, non pas même sur le marbre ou l'airain que les anciens appelaient cependant éternel, mais en des âmes d'enfants, en des âmes croyantes qui garderont à jamais l'empreinte de la doctrine chrétienne...

Quel ouvrage plus sacré que celui-là ?... Et j' imagine, Mesdames et Messieurs, que le Christ Jésus pour qui vous travaillez, et dont la grande et divine figure s'est plus d'une fois penchée vers vous, se loue de votre zèle ; il prend pour lui, pour sa gloire tout ce que vous faites pour les plus petits d'entre les siens. — C'est bien, vous dit-il, que voulez-vous que je vous donne ?

Ah ! je vous entends bien ; quand on est catholique comme vous l'êtes, quand on aime l'Eglise comme vous l'aimez, quand on a pour le bien, sous tous ses formes, la passion qui vous anime, eh bien ! on regarde toujours plus haut ; on a l'ambition qu'avait un jeune saint de naissance illustre, et qui lui faisait dire et répéter souvent ce mot dans lequel vibrait son âme tout entière : « *Amplius !* toujours davantage !... » Ce que vous voulez, c'est de rester au poste d'honneur où vous êtes, quelque labeur qui vous y attende ; ... c'est de continuer cette école, c'est d'en faire plus que jamais le rempart, la citadelle imprenable de nos libertés religieuses, et en agissant ainsi, vous montrez assez qu'il n'y a pour vous rien que vous souhaitiez.

¹ Allocution prononcée à Langres le 27 juillet 1913.

tiez plus que le Christ Jésus lui-même, servi et aimé par vos enfants, par les enfants de nos paroisses.

Sans doute, il est à craindre que les temps actuels laissent après eux plus de ruines que la Révolution elle-même n'en avait accumulées. La loi est plus que jamais au service de l'impiété, et hélas ! beaucoup de catholiques, soucieux avant tout de leur intérêt ou même seulement de leur repos, s'en accommodent. N'en voit-on pas jusque chez nous qui déjà ne se souviennent plus d'hier, des larmes de regrets qu'ils versaient, et du deuil qu'ils s'étaient pourtant promis de porter toujours, dans leur cœur fidèle, de nos séminaires, de nos maisons religieuses fermées...

Vous n'êtes pas de ceux-là, Mesdames et Messieurs ; aussi, tant qu'on piétinera vos droits les plus sacrés, tant qu'il y aura des religieux, des religieuses et des prêtres frappés d'ostracisme et mis au ban de la liberté, tant qu'on vous traitera en ennemis plutôt qu'en Français, n'oubliez jamais, ne vous taisez jamais, ne pactisez jamais ; continuez toujours, jusqu'à la victoire, jusqu'au triomphe, une lutte d'où dépend non seulement l'honneur de la religion, mais l'avenir même de notre pays...

Et si tel est, Mesdames et Messieurs, le beau rôle que vous avez rempli jusqu'ici, que dirais-je des maîtres qui enseignent dans cette école ?

Que de fois n'ai-je pas lu des éloges outrés, emphatiques, des éloges qui sentaient le dithyrambe, à l'adresse des instituteurs de l'Etat ! alors cependant qu'émancipés de Dieu, ils s'émancipent aussi de plus en plus du pouvoir qui les paie...

Et nos maîtres à nous qui entretennent avec tant de chaleur, dans le cœur et l'âme de leurs élèves, les grandes traditions françaises, l'amour désintéressé de la patrie et le culte du drapeau, nos maîtres qui se condamnent à un labeur pénible, à une discipline austère et qui regardent plus le mérite que les avantages de la fonction, on les tient à l'écart de tous les compliments officiels, on les a pour suspects, et à chaque instant, sous prétexte de défense laïque, on forge pour eux ou plutôt contre eux des lois encore plus dures...

Mais qu'ils se rassurent, — et je voudrais que ma voix portât plus loin que cette enceinte pour s'en aller retentir partout où il y a une école libre et chrétienne, fût-elle perdue dans le dernier des villages et le plus pauvre des hameaux, — il y a, j'en suis sûr et j'en jure par ce qu'il y a de plus sacré, il y a quelqu'un de plus haut que les majestés de la terre, de quelque nom qu'elles s'appellent, il y a le Christ Jésus, roi immortel des siècles, qui pense à eux et qui les regarde... Oui, et quand nos maîtres, le matin ou le soir, à l'heure de la prière, fixent son image, ah ! j'aime à croire que, comme il est arrivé plus d'une fois, l'humble crucifix au pied duquel ils se tiennent recueillis s'anime, et si les pieds, les mains de la sainte victime sont cloués au bois de la croix, son front semble s'incliner, ses yeux s'éclairer, sa bouche s'entr'ouvrir, —

et des lèvres du Fils de Dieu tombe cette parole qu'aucune autre ne saurait égaler et qui fait oublier, jusqu'au mépris, toutes les décorations des hommes : « C'est bien ! En apprenant à des enfants à lire dans l'Evangile, à adorer mon nom, à me donner tout l'amour de leur jeune cœur, toute la foi de leur âme encore innocente, c'est de moi que vous leur parlez ; plus que cela, c'est de moi, de ma grâce, de mes vertus que vous les revêtez, pour qu'ils soient comme d'autres moi-même... Que voulez-vous pour cela ? »

Ah ! maîtres chrétiens pour qui ma louange n'ajouterait rien à une pareille louange, à une louange venue de si haut, je sais bien votre réponse. Voilà des années que vous la faites, et du jour où vous vous êtes mis au service de l'Eglise, de ce jour-là vous vous êtes décidés pour le Christ Jésus, et vous avez dit que vous ne vouliez rien autre chose que lui... Peut-être le monde qui s'arrête trop à la surface des choses ne comprend-il pas tout ce qu'il y a de grand, de généreux dans cette option ; mais moi qui sais tout ce qu'elle implique d'abnégation et de sacrifices de votre part, je la trouve assez belle pour qu'elle vous mérite et vous attire, avec les bénédictions de Dieu, l'estime et les applaudissements des hommes...

* * *

Mes chers enfants, je ne vous ai rien dit encore. Mais quoi ? — Depuis que je parle, n'est-ce pas de vous qu'il est question, — et sans vouloir prolonger trop ce discours que vous écoutez si bien, n'est-ce pas à vous que vont toutes mes pensées ?

J'ai pris ici, sur son agrément — et je le remercie de l'honneur qu'il me fait — la place de Monsieur le Curé de la cathédrale ; c'est donc en son nom, c'est au nom de mes vénérés confrères, toujours si empressés à cette distribution, et toujours si heureux de vous couronner, que je m'adresse à vous...

Vous êtes jeunes, les plus âgés d'entre vous n'ont pas 15 ans ; mais déjà je puis vous appliquer à vous aussi la parole dont j'ai tenu à m'inspirer, et qui contient une si grande leçon pour votre vie tout entière...

Vous avez été assidus en classe, et les brillants succès que vous avez eus dans les examens que vous avez subis, nous sont une preuve de votre travail et de vos progrès.

Mais en étudiant, en apprenant tout ce qu'un jeune français doit savoir à notre époque, pour la culture de son esprit ; en traçant des lettres qui, sous votre plume, devenaient des exercices d'orthographe ou des compositions de style, vous avez fait, à l'école de vos maîtres chrétiens, quelque chose de plus : vous avez écrit, dans votre cœur, le nom adorable du Christ Jésus, vous avez écrit sa loi, vous avez écrit ses sacrements, vous l'avez écrit en quelque sorte lui-même tout entier et tout vivant, au point que par un prodige qui n'appartient qu'à la foi chrétienne, vous pouvez dire avec l'apôtre S. Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. — Et dès lors, que pensez-vous que vous méritiez de Celui-là même à qui vous

avez élevé au dedans de vous-même, à cet endroit sacré qui s'appelle le cœur, un monument de gloire ?

Vous allez recevoir des prix, des couronnes, en récompense de votre travail ; et dans cette assemblée si sympathique qui est toute prête à applaudir à vos jeunes lauriers, vos pères, vos mères surtout qui ont voulu que cette école continuât les traditions de votre famille en plaçant entre vos mains, avant tous les autres livres, le catéchisme et l'Evangile, vos mères seront justement fières de vos succès, et sur vos fronts, leurs caresses et leurs baisers vous exprimeront toute la joie qu'elles ressentent.

Mais, mes chers enfants, au-dessus de cette assemblée, toute rayonnante de gloire, il y a quelqu'un que ma foi entrevoit, c'est le Christ Jésus, et je ne saurais le nommer encore sans que je ne sois remué jusqu'au fond du cœur et que je ne tressaille de sa présence au milieu de nous...

Eh bien ! lui aussi il a un prix à vous offrir, une couronne à vous décerner... Que voulez-vous ? Faites-y bien attention... réfléchissez... Qu'est-ce que votre jeune âge désire ?

Mes chers enfants, les années viendront, elles se poseront sur vos fronts, qui blanchiront comme les cimes, en hiver, sous les flocons de neige, et à mesure qu'elles passeront, vous connaîtrez mieux le vide des choses d'ici-bas, et sans doute désabusés, vous rêverez de réalités plus belles, de biens plus durables, et c'est vers Dieu que vous lèverez les yeux et que vous tendrez les mains...

Mais alors, en présence de ces prix qui ne sont après tout qu'une image éphémère des prix futurs, est-ce que vous ne souhaitez pas quelque chose de mieux ?

Bien des fois je vous ai entendus chanter, avec un entrain admirable, le beau cantique : *Nous voulons Dieu...*

Nous voulons Dieu ! Mais c'est la réponse de S. Thomas d'Aquin, et je vous félicite, mes chers amis, vous surtout les plus grands, de la faire vôtre. Vous allez bientôt quitter la classe pour rentrer dans vos familles et suivre quelque carrière honorable... Mais vous garderez vos pratiques religieuses, vous viendrez, dans nos patronages, affermir votre foi au contact des prêtres si dévoués qui les dirigent, et on vous entendra redire encore, redire toujours : « Nous voulons Dieu !... »

Et Dieu vous bénira... Dieu donnera à votre jeunesse des mœurs pures et des joies exquises, il donnera à votre âge mûr la fermeté de l'esprit et l'énergie du caractère... il donnera à votre vieillesse les vertus qui embaument la vie et par delà ce monde la font refluer dans l'éternité...

Mes chers amis, vous serez appelés un jour, qui n'est pas loin, sous les drapeaux ; la loi vous y retiendra trois ans... Ne vous en plaignez pas... Dieu, lui, vous a pris dès votre premier âge sous ses étendards bénis : soyez-en fiers, et demeurez-y non pas quelques années, mais toute votre vie...

Je lisais hier sur une des portes de notre ville un mot honteux tracé par la main d'un soldat : *la fuite...*

Mes chers amis, il n'y aura jamais de fuite pour

vous, aussi bien au service de Dieu qu'au service de la France, car la consigne du chrétien c'est d'y rester toujours, sans défaillance et jusqu'au dernier souffle.

J'ai fini, Mesdames et Messieurs. Si je ne me trompe, ce sont vos propres pensées, vos propres sentiments que ma parole a essayé de traduire, et je m'en voudrais de ne pas vous en rapporter tout le mérite.

Aussi nous ne nous séparerons pas sans que nous marquions toute l'affection que nous avons tous au cœur, non seulement pour cette école, mais pour les autres aussi qui dans notre ville soutiennent si bien ensemble l'honneur de l'Eglise, et vous direz avec moi : Vivent nos écoles ! — Et vous le direz d'autant mieux que dans ce cri il y en a un autre non moins cher à nos âmes et qui, je l'espère, finira tôt ou tard par retentir d'un bout à l'autre du pays : Vive la France ! non plus la France maçonnique ou sectaire, mais la France de nos pères, la France fille aînée de l'Eglise et amie du Christ, la France enfin libre et chrétienne...

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

(26 juillet)

SES PRIVILÈGES ET SES MÉRITES

Beatam me dicent omnes generationes.

Toutes les générations chanteront mon bonheur. (Luc, I, 48).

Mes frères,

Ne soyez pas surpris que j'applique à sainte Anne la parole par laquelle la Sainte Vierge prophétisait sa gloire future. Si l'honneur procuré à Marie par sa divine maternité l'emporte immensément sur celui de toutes les créatures humaines, est-il, au-dessous du sien, un privilège plus grand que celui d'avoir donné le jour à la future mère du Rédempteur ? Tel fut le privilège de sainte Anne. Voilà pourquoi elle a été associée à la gloire de Marie par les siècles chrétiens ; voilà pourquoi, au lieu de s'affaiblir dans l'ombre d'un passé de plus en plus lointain, son nom et son culte sont allés grandissant d'âge en âge et devenant de plus en plus chers au cœur des fidèles.

D'ailleurs, en vénérant en sainte Anne la mère de la Sainte Vierge, les siècles chrétiens ont eu l'intention d'honorer aussi en elle la femme vertueuse et sainte, modèle de l'épouse et de la mère selon le cœur de Dieu.

C'est, mes frères, à ce double point de vue que je me propose de vous présenter aujourd'hui un tableau, forcément bien incomplet et bien imparfait, de la vie de notre illustre sainte. Puisse-t-il suffire à accroître votre confiance en elle et à exciter dans vos âmes le désir de reproduire ses vertus !

I. — Les privilèges de sainte Anne

L'honneur insigne de sainte Anne est d'avoir donné naissance à la Mère de Dieu.

Songez, mes frères, à la manière dont Dieu prépara une mère à son Fils devant se revêtir de notre humanité. Pour elle, il bouleversa toutes les lois ordinaires de la nature. De longs siècles à l'avance il l'annonça aux hommes et la désigna par sa double qualité de vierge et de mère, il dessina, tantôt sous les traits d'illustres personnages de l'Ancien Testament, tantôt par des symboles transparents, de multiples aspects de sa physionomie surhumaine. Puis, quand les temps furent arrivés, il abrogea en sa faveur le décret de déchéance et de malédiction porté contre la descendance d'Adam prévaricateur ; seule parmi tous les humains, elle refléta, dès sa conception, dans son âme immaculée, l'image parfaite du Créateur. Dieu lui-même se chargea de lui faire connaître la glorieuse destinée qu'il lui réservait, non point par une voix humaine, fût-ce celle d'un prophète ou d'un prêtre du Seigneur, mais par un messenger céleste, par un des grands dignitaires de son auguste cour, par l'archange Gabriel spécialement délégué pour cette sublime mission. Que dis-je ! le Maître du ciel et de la terre sollicita et attendit l'acquiescement de l'humble Vierge, avant d'accomplir en elle et par elle l'ineffable mystère de l'Incarnation. Alors, la couvrant de l'ombre de son divin Esprit, il créa, par le plus étonnant des miracles, dans ses virginales entrailles, le corps et l'âme de son Fils fait homme.

Arrêtons-nous ici, mes frères, et considérons avec quels égards, avec quelles délicates attentions, avec quel respect même Dieu traite la future mère de son Fils. Comme elle paraît grande à ses yeux ! Comme il ne néglige rien pour établir sa supériorité sur toute la race d'Adam ! Et dites-moi : si Marie est à ce point honorée de Dieu, si toutes les générations ne cesseront jusqu'à la fin des temps, selon sa prédiction, de proclamer sa gloire incomparable ; quel honneur doit rejaillir sur sa famille terrestre, sur ses parents, de la grandeur et de la gloire de leur fille !

Quand une mère voit l'un de ses enfants parvenir aux charges et aux dignités humaines, obtenir un rang éminent dans l'estime de ses compatriotes, être l'objet de distinctions honorifiques, être célébré par les feuilles publiques, être porté surtout à la suprême magistrature d'un Etat ; comme son cœur maternel se gonfle de joie et d'orgueil ! comme elle se sent fière et heureuse des honneurs décernés à son fils, non seulement parce qu'elle l'aime, mais parce qu'elle se sait elle-même ennoblie par la noblesse de son fils, illuminée par l'éclat de l'aurole qui environne le front de son enfant ! Aussi, comme de toute part affluent vers elle louanges, compliments et félicitations ! Heureuse mère, qui a produit un tel fils !

Sainte Anne connut-elle la glorieuse destinée réservée à sa fille ? Fut-elle témoin des faveurs dont celle-ci fut comblée par le ciel ? Eut-elle quelque révélation de sa renommée et de son crédit auprès des générations futures ? Rien ne nous autorise à l'affirmer. Mais si Dieu n'a point fait à notre illustre sainte la faveur de participer vivante

à la gloire de Marie, sa mémoire est restée et restera jusqu'à la fin inséparable du nom et de l'honneur de son enfant. Comme les générations successives rediront sans cesse le bonheur de la Sainte Vierge, elles ne cesseront non plus d'adresser leurs félicitations et leurs louanges à la mère de Marie, à l'aïeule du Rédempteur.

Car, ce n'est pas seulement l'honneur de sa fille qui rejaillit sur sainte Anne, c'est aussi l'éclat de la sublime grandeur de Jésus qui l'illumine. Les anciens patriarches ne goûtaient pas de plus grand bonheur que de se savoir, par les promesses divines, les ancêtres du Messie et tout le monde sait avec quelle solennelle majesté Jacob mourant prophétisa à son fils Juda que de sa race sortirait le désiré des nations. Que de femmes en Israël souhaitèrent de pouvoir compter le Messie dans leur descendance ! combien de mères, à mesure qu'approchait l'époque annoncée pour son avènement, nourrirent l'espoir de l'avoir pour fils ! Si cette faveur fut réservée à la très pure Vierge, à sainte Anne du moins appartient la prérogative de n'être séparée de son divin descendant que par une seule génération, par la distance de quelques années. Sainte Anne, mère de la Sainte Vierge, grand-mère de Jésus-Christ, quelle prérogative et quelle gloire !

N'oublions pas que, pour procurer ce double honneur à sainte Anne, Dieu était intervenu d'une façon en quelque sorte miraculeuse. C'est en effet une tradition constante que Joachim et Anne avaient vécu vingt ans dans le mariage sans obtenir d'enfant. C'est après cette longue période durant laquelle l'un et l'autre, gémissant sur la stérilité de leur union, avaient en vain multiplié les prières, et alors qu'ils étaient parvenus à un âge avancé, que le ciel exauça enfin leurs vœux. Un ange vint annoncer à Anne et à Joachim que, contre toute prévision humaine, ils auraient une fille qu'ils nommeraient Marie et qu'ils consacraient au Seigneur, comme maintes fois ils en avaient fait la promesse. Ce prodige inespéré était le prélude et le début des glorieuses prérogatives réservées par Dieu à sainte Anne.

O sainte Anne, mère de la Sainte Vierge Marie, aïeule du Sauveur Jésus, nous bénissons Dieu des privilèges qu'il vous a décernés ; avec tout l'univers chrétien, nous vous louons et nous vous félicitons de la gloire que votre maternité miraculeuse a value à votre nom. Daignez, en ce jour de votre solennité, agréer l'hommage de notre filiale vénération. Daignez, puissante protectrice, par votre crédit et celui de votre incomparable fille, obtenir à ceux qui vous honorent sur la terre la grâce de marcher sur vos traces dans la voie des vertus que vous avez pratiquées et que nous allons maintenant méditer.

II. — Les mérites de sainte Anne

On s'imagine assez volontiers, mes frères, que les grands saints doivent leur sainteté uniquement, ou presque, au choix et aux faveurs toutes spéciales de Dieu. C'est une profonde erreur. Que

Dieu ait prédestiné certains personnages à une mission éminente, qu'il ait fait éclater ses desseins envers eux dès ou avant même le berceau, qu'il ait entouré de prodiges leur enfance ou une partie de leur existence : ce sont là des faits indéniables que nous constatons en particulier dans la vie des prophètes, de S. Jean-Baptiste, de la Sainte Vierge et d'autres saints de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Mais que ces grands personnages aient été constitués de toutes pièces et confirmés dans la sainteté par Dieu lui-même, tels que les anciens païens se représentaient leurs héros ou demi-dieux : cette pensée ne saurait résister à la réflexion.

Non, non, mes frères, les saints ne sont pas sortis tout faits des mains de Dieu. A ses dons gratuits, à ses grâces prévenantes proportionnées à la vocation qu'il leur avait fixée, ils ont dû de toute nécessité joindre l'effort personnel, la pratique volontaire des vertus, la correspondance persévérante et parfaite aux desseins de la divine Providence. Sans cela, où serait le mérite ? S. Jean-Baptiste, la Sainte Vierge, S. Joseph, les apôtres n'ont pas été seulement de grands privilégiés du Seigneur, ils ont été des modèles de générosité et de fidélité envers Dieu ; ils ont pratiqué jusqu'à l'héroïsme l'obéissance, le renoncement, la pénitence, le sacrifice et toutes les vertus ; tandis qu'un Judas se perdait dans la société du Sauveur lui-même.

Il en fut de sainte Anne comme de ces glorieux personnages. Elue par privilège pour être la mère de Marie, elle se montra, par sa vie vertueuse et sainte, digne du choix de la divine Providence, digne de servir de modèle aux épouses et aux mères chrétiennes.

Ce n'est pas, mes frères, que nous puissions pénétrer dans le détail de cette vie qui nous apparaîtrait si édifiante. Sainte Anne n'a point eu d'historien parmi ses contemporains et nos saints Livres sont muets à son sujet. Mais les quelques documents que nous a transmis la tradition suffisent à nous donner une haute idée de la vertu de notre sainte.

Son nom d'Anne, qui en hébreu signifie *gracieuse*, présageait en elle les charmes de la vertu plus encore que de la beauté naturelle. Enfant, elle faisait l'envie de toutes les mères, qui la donnaient en exemple à leurs filles, et les jeunes gens se disputaient l'honneur d'obtenir une compagne aussi parfaite.

Celui qu'elle agréa comme époux, avec le consentement de ses parents, était lui aussi un homme juste et saint, versé dans la connaissance des Ecritures et se plaisant à méditer les anciens prophètes. Il se nommait Joachim et descendait de l'antique famille de David. Dieu lui-même, au dire de plusieurs Pères, aurait fait connaître par un message céleste aux futurs époux sa volonté concernant leur union. En tout cas, c'est sous l'œil de Dieu, sous l'inspiration de sa grâce, sollicitée par de ferventes prières, que s'accomplit ce mariage, auquel était réservée une si précieuse bénédiction. — Hélas ! qu'ils sont rares parmi nous les mariages

qui se préparent ainsi par la prière, où l'on consulte avant tout le Souverain Maître des destinées, où l'on a plus d'égard aux intérêts spirituels qu'aux soucis charnels et matériels ! Que les fiancés chrétiens prennent donc modèle sur l'exemple de sainte Anne et de S. Joachim !

Dieu toutefois n'épargna pas les souffrances, même à ses privilégiés, et l'épouse de Joachim connut la longue et douloureuse épreuve qui longtemps auparavant avait affligé une autre Anne, la mère du prophète Samuel. Cette épreuve, je vous l'ai déjà signalée, ce fut de se voir pendant vingt années, malgré ses vœux et ses supplications, privée des joies de la maternité.

C'est que les femmes d'Israël, celles du moins qui craignaient et servaient Dieu, se faisaient une haute idée de leur rôle et de leur dignité d'épouses. Elles mettaient leur gloire à donner à leurs époux de nombreux enfants, persuadées qu'une postérité nombreuse était la marque des bénédictions divines, l'honneur et la richesse des familles. L'épouse frappée de stérilité semblait sous le coup de la malédiction, elle devenait un objet d'opprobre et de mépris, elle était comme réduite à cacher sa honte et sa douleur au fond de sa demeure. Rappelez-vous les plaintes de Sara, femme d'Abraham, de Rachel, épouse de Jacob, d'Anne, femme d'Elcana, comme aussi les accents de joie de ces mêmes femmes, ceux aussi d'Elisabeth, quand le Seigneur a enfin daigné les délivrer de leur opprobre. (Luc, I, 25).

Tels sont les tourments que connut durant vingt années l'épouse de Joachim. Dieu permit même, pour accroître le mérite de sa servante, que son mari faiblît devant les affronts dont il était abreuvé en même temps qu'elle, et qu'il s'enfuit au désert pour y chercher pendant quelque temps un refuge contre les outrages de ses compatriotes. Anne toutefois ne cessait de confier sa douleur au Seigneur et par sa fidélité constante dans l'épreuve, se préparait, sans le savoir, la précieuse récompense que Dieu allait enfin donner à sa générosité.

Méditez, femmes chrétiennes, la leçon que vous donne sainte Anne. Sachez, comme elle et comme les femmes pieuses d'Israël, comprendre ce qui fait la grandeur de votre mission. Sachez fouler aux pieds, s'il le faut, les mesquines considérations que peuvent suggérer la sensualité ou les fausses apparences de l'intérêt. Sachez estimer plus que tout la pratique religieuse du devoir et l'insigne honneur de la maternité. Il est si noble, il est si beau de concourir avec Dieu à créer des âmes qui puissent le connaître, le servir et le posséder plus tard ! Il est si noble, il est si beau de donner à son foyer, à sa patrie, à sa religion ce qui fait leur véritable richesse, des enfants, des défenseurs, des chrétiens ! Ah ! ne refusez pas, si Dieu vous l'accorde comme un signe de bénédiction, cette glorieuse couronne qui faisait le juste orgueil de la mère des Macchabées, les nombreux fils qui lui devaient la vie. Et vous, dont la divine Providence n'a point exaucé les aspirations maternelles, bien que vous n'ayez plus, hélas ! à redouter le

mépris et l'opprobre, comme aux temps anciens, apprenez de sainte Anne à vous confier amoureux-ment au Seigneur et à accepter avec générosité le douloureux sacrifice qu'il vous impose. Votre mérite sera grand, si votre souhait n'est pas réalisé.

Celui de sainte Anne le fut enfin, au moment où elle ne pouvait plus guère l'espérer, et la naissance de Marie apporta le témoignage des bénédictions divines à cette maison sur laquelle avait pesé si longtemps l'épreuve. L'épouse de Joachim était devenue mère ; une mission nouvelle lui était attribuée.

Ah ! mes frères, qu'il nous serait doux de pouvoir suivre l'heureuse mère dans son rôle d'éducatrice, façonnant avec tendresse l'âme de sa chère enfant, éveillant en elle la piété envers Dieu, lui insinuant les premières notions du bien et du devoir, aidant au développement de ses facultés, puis, petit à petit, la formant à la connaissance et au respect de la loi divine, à la pratique de la religion et à l'exercice des vertus ! Ce spectacle, Dieu sans doute se l'est réservé à lui seul ; mais si l'on juge d'un arbre par ses fruits, il nous sera facile de comprendre ce que fut l'éducation donnée à Marie par sa sainte mère.

C'est par sainte Anne que Marie fut présentée au temple et consacrée au Seigneur dès ses plus jeunes années ; c'est par la volonté de sa mère qu'elle fut élevée à l'ombre du sanctuaire, près des autels du Seigneur, tissant les vêtements sacrés, travaillant de ses mains délicates à l'ornementation et à l'entretien de la maison de Dieu. C'est de sa mère qu'elle apprit l'excellence de la sainte virginité qu'elle eût préférée même à la gloire de sa divine maternité, le mérite de la chasteté qui la rendit tremblante à la visite d'un ange, de l'humilité qui la fit s'abaisser quand Dieu lui-même l'exaltait, de l'obéissance préférable à tous les sacrifices, de la charité bienveillante et compatissante envers le prochain, de toutes ces vertus enfin qui ont brillé avec tant d'éclat dans l'illustre Vierge. Oui, à en juger par sa glorieuse fille, sainte Anne fut une mère parfaite, une excellente éducatrice, digne de servir de modèle à toutes les mères dans l'éducation de leurs enfants.

Parents qui m'écoutez, pères et mères auxquels Dieu a fait l'insigne honneur de vous associer à sa souveraine paternité, contemplez avec soin le tableau dont je vous ai tracé quelques traits. Comme sainte Anne, car elle est votre modèle à tous, sachez élever vos enfants pour Dieu ; sachez, dès le bas âge, leur inspirer le respect, l'amour et la crainte de leur Père céleste ; sachez les former à la prière, à la pratique du devoir et de la vertu, à la haine du péché, à l'estime et à l'observation de la loi divine, afin qu'ils soient dès ici-bas votre joie et votre honneur et qu'ils deviennent au ciel votre glorieuse couronne.

* * *

Mes frères, aujourd'hui, dans tout l'univers chrétien, sainte Anne reçoit l'hommage des fidèles ;

aujourd'hui, autour de ses images se presse, agenouillée et suppliante, la multitude de ses dévots. Car il n'est guère de culte plus populaire que celui de sainte Anne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la France surtout professe pour cette grande sainte une prédilection toute particulière. Pas une église qui ne possède une statue de sainte Anne ou même un autel sous son invocation ; très nombreux sont les sanctuaires érigés en son honneur et quelques-uns ont acquis une célébrité merveilleuse, grâce à la multitude des pèlerins qui y accourent et aux insignes faveurs qu'ils y reçoivent ; qu'il me suffise de nommer le pèlerinage fameux de Sainte-Anne-d'Auray, honneur de la Bretagne. Que de confréries se sont constituées sous son égide ! que de paroisses l'ont choisie pour leur céleste protectrice ! Enfin elle est la patronne, comme elle est le modèle des épouses et des mères chrétiennes.

Cette dévotion à sainte Anne est pour nous un puissant motif de confiance. Dans les tristes jours que traverse notre chère patrie, ce n'est pas sans un vif serrement de cœur que nous assistons à la désorganisation de la société et en premier lieu de cette société élémentaire qui est la famille. En même temps que les mœurs chrétiennes, disparaissent du foyer domestique le respect du lien conjugal, le sentiment des obligations mutuelles des époux, la conscience du but et des lois sacrées du mariage, le souci primordial de l'éducation religieuse des enfants. Qui donc redonnera à la France des familles unies, nombreuses, aux fortes convictions ?

O sainte Anne ! soyez la protectrice de nos foyers. Vous, si honorable dans votre union, si glorieuse dans votre descendance, écoutez nos supplications, exaucez nos vœux. Par votre intercession puissante, sauvez de la ruine nos familles françaises. A l'égoïsme destructeur substituez, dans le cœur des époux, l'amour sincère et généreux, l'esprit de dévouement et de sacrifice, fondé sur la fidélité au devoir et sur la confiance en Dieu. Apaisez cette soif immodérée du luxe, du bien-être et des jouissances matérielles, qui étouffe les nobles sentiments. Que nos enfants apprennent, par les leçons et les exemples de leurs parents, les fortes convictions et les principes d'éducation qui font les hommes vaillants, les chrétiens sans peur et sans reproche. Qu'enfin tous, parents et enfants, personnes libres et personnes mariées, jeunes et vieux, formés à l'école de vos vertus et de vos enseignements, se sanctifient comme vous sur la terre et méritent de partager votre bonheur dans le ciel ! Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15^o julii 1914.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 23 juillet 1914

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon pour l'Assomption. — *Ecce ancilla Domini*, 577.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXXVIII. 9^e Dim. après la Pentecôte : Devoirs des enfants, 580.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXXV. 9^e Dimanche ap. la Pentecôte, 583.

Plans d'instructions pour les dimanches après la Pentecôte. — 8^e Dimanche : Les enfants du siècle et les enfants de la lumière, 586. — 9^e Dimanche : Le mépris de la grâce, 587. — 10^e Dimanche : Le pharisien orgueilleux, 587.

Avis paroissiaux. — Les droits de Dieu et les devoirs de l'homme, 588.

Petites Lectures. — XXII. La révélation est nécessaire, 589. — XXIII. Le mystère, 591.

SERMON POUR L'ASSOMPTION

ECCE ANCILLA DOMINI

Mes frères,

Vous connaissez cette page de l'Histoire Sainte, dans laquelle le roi Assuérus interroge ainsi son premier ministre Aman :

— Que faut-il faire pour l'homme que le roi veut honorer ?

— L'homme que le roi veut honorer, répond Aman, doit être revêtu des ornements royaux, recevoir sur sa tête le diadème royal, et être précédé du plus élevé des princes royaux qui proclamera à haute voix : « Ainsi sera honoré quiconque le roi voudra honorer ! »

Nous assistons aujourd'hui à un triomphe semblable.

Qu'est-ce que c'est, en effet, que l'Assomption de la Sainte Vierge, sinon l'exaltation de l'humble fille de Juda ? Voyez : Dieu l'a revêtue de sa gloire éternelle ; il a placé sur sa tête un diadème auprès duquel pâlisent toutes les couronnes qui aient jamais été portées par des créatures ; son bonheur n'est dépassé que par celui de Dieu même ; et ce n'est pas seulement la voix d'un grand de la terre, ce sont des multitudes et des multitudes innombrables de voix, au ciel et ici-bas, qui chantent en ce jour : « Ainsi est exaltée celle que Dieu même a voulu exalter ! »

A toutes ces acclamations, nous joignons nos acclamations ; à toutes ces louanges, nous joignons nos louanges, et nous le faisons avec d'autant plus d'empressement et de joie que cette Reine est notre Mère et que son triomphe, en même temps, qu'il est pour nous une cause d'allégresse, est aussi un sujet de confiance et d'espoir.

Toutefois, ici les chants ne suffisent pas. Il faut y joindre le plus délicat et le plus flatteur des éloges, qui est l'imitation.

Savez-vous d'où vient le triomphe de Marie ? Il vient de ce qu'elle a dit : *Je suis la servante du Seigneur*. Méditons cette parole dont elle a fait le programme de sa vie, et nous verrons par son exemple qu'il y a là pour nous une parole de DEVOIR, une parole de SAINTETÉ et une parole de GLOIRE.

I

Pour peu qu'on soit sincère et qu'on réfléchisse, on est bien obligé de convenir que nous ne pouvons être que les serviteurs de Dieu. Il est tellement notre Maître ! Il y a une telle distance entre lui et nous ! Il a si peu besoin de nous et nous avons tant besoin de lui !

Autour de nous, tout lui obéit, depuis le brin d'herbe qui pousse à l'endroit que Dieu lui a assigné, et qui, dans son humilité, remplit le rôle que son Créateur lui a confié, jusqu'à l'astre étincelant qui, dans sa course vertigineuse, ne s'écarte jamais de la route qui lui a été tracée. Pourquoi faut-il que l'homme soit le seul qui ne veuille pas servir Dieu ?

Que voyons-nous, en effet ?

Les uns, reproduisant, malgré son châtiment terrible, le cri révolté de Lucifer, regardent leur Maître en face et osent lui dire : « Je ne servirai pas ! » Et non contents d'imiter l'ange déchu dans sa folie d'indépendance, ils s'efforcent, comme lui, d'entraîner à leur suite les multitudes égarées.

D'autres, plus nombreux, insultent Dieu d'une manière peut-être encore plus odieuse. Ils font comme si leur Maître n'existait pas. Ils ne pensent même pas à lui, et ils vivent comme s'ils ne dépendaient de personne.

D'autres enfin, — dont nous sommes, hélas ! — ne donnent à Dieu qu'une soumission incomplète. Sans doute, ils ne veulent pas lui désobéir en chose importante ; mais dans combien de circonstances agissent-ils comme ils l'entendent, et non pas comme Dieu l'entend !

D'où vient cela ? D'où vient cette folie qui s'empare de l'esprit humain et qui lui fait, ou bien nier les vérités les plus éclatantes, ou bien se conduire comme si ces vérités n'existaient pas ?

Cela vient de l'orgueil, — de l'orgueil qui fait partie, par un héritage maudit, de notre nature, depuis la faute originelle ; de l'orgueil qui nous fait supporter avec peine toute supériorité, fût-ce la plus indiscutable et la plus inébranlable de toutes les autorités ; de l'orgueil enfin qui ne cesse de murmurer à notre oreille des conseils d'indépendance, et qui préfère s'exposer aux plus lamentables lendemains, plutôt que de plier.

En répondant à l'ange envoyé de Dieu : « Je suis la servante du Seigneur, » la Vierge Marie proclame le droit du Maître et le devoir du serviteur.

Dieu la consulte, comme il nous consulte. Il lui laisse sa liberté, comme il nous laisse la nôtre, parce qu'il ne nous veut pas obéissants par contrainte. Il nous met assez haut pour nous demander ce qu'il pourrait exiger. Mais cette condescendance divine ne supprime pas la distance qui

s'étend entre lui et nous, et elle ne doit pas avoir d'autre résultat que de nous rendre plus chère une obéissance que Dieu a voulu rendre plus glorieuse pour nous.

On dit souvent : « Il est parfois plus difficile de connaître son devoir que de l'accomplir. » C'est peut-être exact, mais qui ne voit combien cette parole : « Je suis le serviteur du Seigneur » peut nous aider à diriger notre vie ?

Ce qui nous fait hésiter le plus souvent, c'est que nous ne savons pas à quoi nous résoudre. Comment sortir de cette indécision ?

Tandis que si nous nous rappelons que nous sommes les serviteurs du Seigneur, nous ne sommes plus guidés par notre volonté hésitante, mais par la volonté souverainement ferme de Dieu. Ce n'est pas ce que nous voulons, c'est ce qu'il veut, qu'il faut que nous recherchions, et nous nous épargnons ainsi beaucoup d'anxiétés.

En même temps que cette parole : « Je suis le serviteur du Seigneur » nous fait mieux connaître notre devoir, elle nous le fait aussi mieux pratiquer en mettant sous nos yeux ce qui doit être la règle invariable et suprême de notre vie.

Faut-il prier Dieu ? Faut-il respecter son nom sacré ? Faut-il garder fidèlement le jour qu'il s'est réservé ? Faut-il obéir à l'Eglise qu'il a établie ? — Je suis le serviteur du Seigneur : un serviteur doit obéir. Seigneur, je vous adore, je vénère votre nom, je sanctifie le dimanche, j'écoute l'Eglise.

Faut-il aimer nos frères ? Faut-il leur donner la vérité et l'exemple ? Faut-il éviter de leur causer du tort dans leurs biens et dans leur âme ? — Je suis le serviteur du Seigneur : un serviteur doit obéir. Seigneur, j'aime mes frères, je ne veux ni leur mentir, ni leur nuire, ni les offenser, ni les détourner de vous.

Faut-il que, pour moi-même, j'évite le péché ? Faut-il que je me garde, même au prix de beaucoup de luttes, pur, bon et fidèle ? — Je suis le serviteur du Seigneur : un serviteur doit obéir. Seigneur, je serai tel que vous voudrez.

II

« Je serai tel que vous voudrez. » Cette parole est le corollaire de celle-ci : « Je suis le serviteur du Seigneur, » et lui donne sa véritable signification. Ce n'est plus seulement le devoir, c'est aussi la sainteté qui est ici en jeu.

Quand la Sainte Vierge disait : « Je suis la servante du Seigneur, » elle entendait par là qu'elle voulait servir Dieu comme il méritait d'être servi par elle, c'est-à-dire avec tout son amour, toute sa confiance et tout son dévouement.

Dieu, en effet, n'est pas un maître ordinaire qu'il suffit de ne pas offenser pour être en règle avec lui. Quand on le sert, il se révèle avec tant de perfections et tant d'amabilités que la crainte fait bientôt place à l'amour.

Voyez la Vierge bénie : quel est le sentiment qui remplit toute sa vie ?

Est-ce l'intérêt ? Non. Au point de vue humain, elle n'a rien à gagner dans l'acquiescement qui lui est demandé aux volontés divines. Elle pouvait, dans sa modeste demeure de Nazareth, se promettre une vie exempte de soucis. En acceptant d'être la mère du Rédempteur, elle se voue à toutes les tribulations.

Est-ce l'amour-propre ? Non encore, puisqu'elle sera exposée aux humiliations les plus cruelles.

Mais elle aime Dieu de toute son âme, et cet amour ennoblit toutes ses actions et leur donne une beauté souveraine.

Pourquoi n'aimerions-nous pas comme elle Celui qui, étant notre Maître, veut surtout être notre ami ? Heureux sont les serviteurs qui sont regardés comme les enfants de la maison ! Moins heureux pourtant que nous qui, quand nous parlons au Seigneur que nous servons, le faisons en ces termes : « Notre Père, qui êtes aux cieux ! »

S. Paul disait : « Quand même j'aurais la foi au point de transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » N'oublions pas cette parole. N'oublions pas les exemples de la Sainte Vierge, et si nous sommes les serviteurs du Bon Dieu, soyons-le par amour.

Soyons-le aussi avec la confiance la plus entière dans la bonté inépuisable de celui que nous servons. Il ne peut pas nous demander plus que nous ne pouvons donner ; il ne peut pas nous imposer un fardeau qui soit au-dessus de nos forces ; il ne peut pas nous abandonner quand nous avons besoin de son appui. Ah ! certes, la Vierge Marie fut soumise à de rudes épreuves, quand elle dut quitter Nazareth pour se rendre à Bethléem ; quand elle vit dans cette dernière bourgade tous les portes, les unes après les autres, se fermer devant sa détresse ; quand elle dut donner le jour à son Fils, en pleine nuit et en plein abandon ! Et la fuite en Egypte, quel réveil anxieux que celui-là ! Comment pourrait-on arriver dans ce pays éloigné ? Ne tomberait-on pas, le long de la route, dans des périls aussi grands que celui qu'il fallait fuir ? Comment, à supposer qu'on pût arriver dans la contrée de l'exil, pourrait-on y vivre, alors qu'on n'en connaissait ni la langue, ni les mœurs ?

La Sainte Vierge ne se laisse aller à aucune de ces inquiétudes, Elle ne se pose aucune de ces questions. Elle est la servante du Seigneur. Elle a confiance dans la Providence paternelle de celui qui la dirige. Elle sait que si les hommes s'agitent, c'est Dieu qui les mène. Elle n'a pas besoin de comprendre, elle n'a besoin que d'obéir, et elle obéit avec confiance, sachant bien que Dieu fera le reste.

Est-ce ainsi que nous agissons ? Avons-nous cette confiance à laquelle Dieu a droit de la part de ses serviteurs ? Hélas ! combien de fois nous récriminons quand quelque événement vient déranger nos projets ! Combien de fois ne sommes-nous pas découragés quand nous nous trouvons en face d'une difficulté ! Et nous nous étonnons que Dieu ne nous aide pas ! N'avons-nous pas fait tout ce

qu'il fallait pour l'empêcher de nous montrer sa miséricorde ?

L'amour et la confiance dans le service de Dieu ne suffisent pas ; ils ont, comme conséquence naturelle, le dévouement.

Quand la Sainte Vierge disait : « Je suis la servante du Seigneur », elle entendait par là qu'appelée par Dieu à collaborer avec lui au salut du genre humain, elle se dévouerait sans compter à cette œuvre surhumaine, et la suite de sa vie n'a été que la mise en pratique de cette parole ainsi comprise.

Se dévouer quand on aime et qu'on a confiance, quoi de plus doux ? Mais aussi quoi de plus impérieux et de plus sacrifiant ? Il faut savoir se renoncer pour n'importe quelle entreprise, et plus l'entreprise est considérable, plus le sacrifice de soi doit être absolu.

Ah ! il n'a pas besoin, le vieillard inspiré du temple, d'annoncer à la jeune mère qui vient y présenter son enfant, il n'a pas besoin de lui annoncer qu'un glaive de douleur transpercera son âme ! Elle s'y attend bien, et quoi qu'il arrive, elle acceptera tout, pourvu qu'elle contribue à faire descendre sur l'humanité le pardon de Dieu.

Méditons cet exemple, nous tous qui, à quelque titre que ce soit, devons être les serviteurs de Dieu près des âmes que nous aimons. Il s'agit de les sauver, il s'agit de les arracher à la damnation éternelle ; or, tout cela ne peut se faire sans dévouement, sans un dévouement poussé jusqu'au sacrifice. Sachons donc pleurer, sachons souffrir : c'est ainsi seulement que nous pourrions être les collaborateurs de Dieu.

Tout cela, évidemment, ne peut s'épanouir dans une âme qu'avec la grâce de Dieu. Mais cette grâce, le Seigneur ne la refuse pas à ceux qui veulent, comme Marie, être ses serviteurs aimants, confiants et dévoués. Il la leur prodigue, au contraire, et c'est ainsi, sous la double action de la volonté divine et de la volonté humaine, que fleurit la sainteté.

III

« Je suis la servante du Seigneur. » Cette parole de la Vierge bénie que nous essayons de méditer, n'est pas seulement une parole de devoir et de sainteté ; elle est aussi une parole de gloire : une parole de gloire ici-bas, une parole de gloire au ciel.

Dans une de ses oraisons, l'Eglise s'écrit : « O Dieu, dont les serviteurs sont des rois. » Rien n'est plus étrange que cette affirmation, peut-être, mais aussi rien n'est plus vrai.

Rien n'est plus étrange à première vue, parce que, aux yeux du monde, il n'y a pas de grandeur dans la dépendance. Quiconque veut s'élever au-dessus des autres, ne doit être soumis aux ordres de personne.

Rien n'est plus vrai cependant, parce que les serviteurs de Dieu, grâce à leur glorieuse servitude, règnent sur l'enfer, sur le monde et sur eux-mêmes.

Ils règnent sur l'enfer. Par là-même qu'ils veulent rester fidèles à leur Maître, et qu'ils sont aidés par lui, l'esprit du mal ne peut rien contre eux. Il a beau soulever toutes ses tempêtes, il a beau multiplier toutes ses séductions, ils lui résistent victorieusement. Bien plus, ces créatures de faiblesse lui déclarent la guerre. Par leurs exemples, par leurs paroles, par leur zèle ils lui arrachent ses victimes. Et que leur faut-il pour cela ? Une prière murmurée à genoux ; moins que cela, un signe de croix ; et c'est fait. Peut-on rêver une gloire plus éclatante que celle-là ?

Ils règnent sur le monde, qui commence par les bafouer et qui s'efforce de les gagner à ses maximes de mort. Mais les serviteurs de Dieu entendent rester fidèles à leur Maître. Alors que chacun autour d'eux s'évertue à conquérir des honneurs, ils aspirent à vivre cachés. Alors que chacun autour d'eux s'évertue à augmenter ses richesses, ils se dépouillent de leurs biens et vivent dans la pauvreté. Alors que chacun autour d'eux court après les plaisirs, ils se vouent à la mortification pour rester chastes. Et ils y réussissent. Première victoire qui est bientôt suivie d'une autre, car le monde qui les a d'abord bafoués, les vénère comme des héros et finit par baiser la trace de leurs pas.

Ils règnent enfin sur eux-mêmes, et ce n'est pas là la gloire la moins brillante. C'est si difficile de résister à ses passions ! Est-ce qu'elles ne font pas partie de nous-mêmes ? Est-ce qu'elles ne nous sont pas chères comme tout ce qui nous touche ? Or voici que les serviteurs de Dieu, par cela même qu'ils veulent rester fidèles à leur Maître, et qu'ils trouvent en lui une force qui n'est pas de la terre, dominant leurs défauts et les contraignent à se changer en vertus.

On dit qu'ils sont des esclaves, et, en réalité, au milieu de la foule asservie à ses penchants, il n'y a qu'eux qui sont libres. N'est-ce pas là une gloire supérieure à celle des conquérants qui, après avoir soumis l'univers, étaient incapables de se dompter eux-mêmes ?

Et cette gloire, mes frères, vous le savez bien, n'est que le prélude de la gloire autrement belle que Dieu réserve, après leur mort, à ses fidèles. Ecoutez l'Evangile : « Bienheureux, dit le Seigneur, le serviteur que son maître, à quelque heure qu'il vienne, aura trouvé à son poste. En vérité, en vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens ! »

Venez donc, vous tous qui, après la Vierge Marie, avez voulu être les serviteurs de Dieu. Voici que les portes de la Jérusalem céleste s'ouvrent devant vous. A vous, à la suite de la Vierge Marie, à vous la lumière, à vous la félicité, à vous l'amour, à vous Dieu lui-même ! C'est la gloire suprême qui ne connaîtra ni ombre ni déclin, et cette gloire est la vôtre !

* * *

Telles sont, mes frères, quelques-unes des réflexions que peut vous suggérer cette belle fête

de l'Assomption. Il n'en est pas de mieux fondées, il n'en est pas de plus pratiques.

Voyez : la Vierge Marie vous ouvre le chemin. Eve avait voulu, suggestionnée par le démon, s'égaliser à Dieu, et elle nous a entraînés dans sa chute. Marie a voulu n'être que la servante du Seigneur, et elle nous a valu le salut. Entre celle qui nous a perdus et celle qui nous a sauvés, qui pourrait hésiter ?

Soyons donc désormais, et plus que par le passé, les serviteurs du Seigneur. Soyons des serviteurs aimants, confiants et dévoués comme Marie, afin que, comme elle, nous soyons ici-bas des serviteurs victorieux, et là-haut des serviteurs glorifiés ! Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXVIII

9^e Dimanche après la Pentecôte

DEVOIRS DES ENFANTS

Mes frères,

Nous voici arrivés à l'époque des vacances. Les enfants, comme tous les étudiants, vont quitter le catéchisme et l'école pour rentrer dans leurs familles. Pour eux c'est un temps des plus agréables que celui des vacances : on laisse de côté livres et cahiers pour se livrer plus à loisir aux récréations, aux jeux, aux délassements permis. Mais ce bonheur, il faut bien l'avouer, n'est pas toujours partagé par les parents ; les plaintes de ceux-ci retentissent souvent à nos oreilles, hélas ! On entend des pères et surtout des mères s'écrier : « Quand seront donc finies les vacances !... Que nous serions heureux qu'il n'y en eût point et que nos enfants allassent toujours en classe et au catéchisme !... Ils font notre désespoir !... etc. »

Mes chers enfants, cela ne prouve pas en votre faveur et ce langage ne vous fait point honneur. Je crains bien que vous n'oubliez un peu trop rapidement les leçons que vous recevez ici pendant l'année scolaire ; car on ne vous y apprend certainement pas ce qui est de nature à vous rendre désagréables à vos parents. Pour vous en convaincre, et surtout pour vous rappeler vos devoirs, je veux, à l'ouverture de ces vacances, résumer l'enseignement du catéchisme sur *les obligations que vous impose le 4^e commandement*.

Avant d'entrer dans mon sujet, que les pères et mères me permettent de les inviter de leur côté à bien remplir aussi leurs devoirs ; je les en ai instruits dans une précédente instruction ¹. Qu'ils veillent sur leurs enfants, qu'ils les fassent prier et les envoient très régulièrement à tous les offices : car si l'on est en vacances pour les études, on n'y est jamais pour la pratique des devoirs de la piété et de la vie chrétienne. Qu'ils ne laissent pas leurs enfants à l'abandon, comme cela arrive trop sou-

vent à la campagne, moins encore dans des compagnies suspectes. Qu'ils remplissent, en un mot, en vacances principalement, leur rôle d'éducateurs chrétiens, et qu'ils ne manquent pas de donner eux-mêmes le bon exemple.

* * *

« Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera. » (Exod., xx, 12). Ce sont les paroles mêmes de Dieu qui ont été traduites ainsi pour faciliter la mémoire : « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement. » Les devoirs des enfants à l'égard de leurs parents forment donc l'objet direct de ce commandement.

Ces devoirs sont au nombre de quatre principaux, renfermés dans ce seul mot *honorer* : le respect, l'affection, l'obéissance et l'assistance corporelle et spirituelle.

Par ce que je vais dire, vous comprendrez, mes frères, que ces devoirs n'atteignent pas seulement vos petits enfants, mais qu'ils nous atteignent tous ; c'est pourquoi je vous demande d'apporter toute votre attention à mes paroles et de vous les appliquer selon qu'elles vous conviennent.

1. Parlons d'abord du *respect*. Il consiste dans les sentiments d'estime, de vénération, de déférence que l'on éprouve pour quelqu'un à cause de son excellence ou de sa dignité. Voilà bien ce que doivent éprouver les enfants pour leurs parents. Quelle que soit notre situation, quel que soit notre âge, quels que soient même les défauts de notre père ou de notre mère, il ne nous est jamais permis de manquer au respect dû à ceux qui nous ont donné la vie.

Nos parents ne sont-ils pas pour nous les représentants de Dieu ? N'ont-ils pas reçu une partie de son autorité et de sa dignité ? Si nous devons l'existence premièrement à Dieu, auteur de toutes choses, nous la devons ensuite à nos parents. Ceux-ci ont été associés à l'œuvre créatrice du Tout-Puissant et ils participent à sa divine paternité. C'est pour cela qu'après Dieu, il n'y a pas pour nous d'être plus vénérables, plus sacrés que nos parents.

Les sentiments dont je viens de parler constituent le respect intérieur, celui du cœur, que tout enfant doit aux auteurs de ses jours. Mais il y a aussi les actes extérieurs de respect. Le respect intérieur est l'estime qu'il faut ressentir pour ses parents ; le respect extérieur, ce sont les marques visibles, les actes de révérence et d'honneur qui découlent de cette disposition de l'âme et qu'on doit leur prodiguer. Traitons donc nos parents, mes frères, avec un air, un ton, des paroles et des procédés pleins d'égards ; souvenons-nous que nous sommes leurs enfants, par conséquent leurs inférieurs et non leurs égaux.

Où, je le déclare, ils sont gravement coupables les enfants, trop nombreux de nos jours, qui jamais ne donnent une marque de respect à leurs parents, ou qui se permettent de leur prodiguer les outrages. Ah ! comme ils accumulent les malédictions de Dieu sur leur tête !

¹ Prédication 1913, p. 4.

On considère comme péchés mortels contre le respect intérieur les fautes suivantes : nourrir volontairement dans son esprit et dans son cœur des sentiments de mépris pour ses parents ; avoir pour eux de la haine ; les maudire dans le fond de son âme ; recevoir leurs conseils et leurs réprimandes avec dédain.

On peut aussi se rendre gravement coupable contre le respect extérieur par des actes, des gestes et des paroles de mépris, par des moqueries à l'égard de ses parents, par la divulgation de leurs défauts. — Il en va de même de ceux qui font à leur père ou à leur mère des menaces injurieuses, qui lèvent sur eux la main, qui osent les frapper. (Dans notre diocèse, l'absolution de ce dernier péché, quand les coups ont été graves, est réservée à Mgr l'Evêque). — On voit même des enfants indignes qui rougissent de leurs parents, qui les éloignent de leur table, de leur maison, par dédain, soit à cause de leur pauvreté, soit à cause de leurs infirmités ; d'autres contredisent leurs parents à tout propos et sans sujet, les aigrissent, les excitent à la colère, leur reprochent avec amertume leur vieillesse, leurs défauts et même leurs maladies, et leur causent ainsi une profonde tristesse : autant de fautes contre le premier devoir envers les parents, le respect. « Honorez vos parents, nous dit l'Esprit-Saint, dans vos actions et vos paroles et joignez-y la plus grande patience. *In opere et sermone et omni patientia honora patrem tuum.* » (Eccli., III, 9).

2. Les enfants doivent en second lieu *aimer* leurs parents. Le précepte de la charité nous ordonne d'aimer tout le monde, même nos ennemis ; de plus, il nous prescrit d'avoir de la préférence pour ceux qui nous touchent de plus près. A ce précepte s'ajoute la piété filiale qui fait aux enfants un devoir spécial d'avoir pour leurs pères et mères une affection particulière. Celle-ci consiste dans l'attachement, la bienveillance et le dévouement. Elle est fondée sur la nature et la reconnaissance.

Les animaux eux-mêmes témoignent de l'attachement aux auteurs de leurs jours. Et l'enfant, qui n'aimerait pas ses parents, qui n'aurait pour eux que de la froideur et de l'indifférence, devrait rougir de honte en voyant la manière d'agir de ces êtres privés de raison. — De plus, la reconnaissance nous commande d'aimer ceux de qui nous avons reçu le bienfait de l'existence et dont la tendresse et la sollicitude nous ont environnés de tant de soins, et nous ont prodigué les preuves de la plus constante affection. C'est à nos pères et à nos mères que nous sommes redevables, après Dieu, de tout ce que nous sommes. Ils ont souffert pour nous mille peines, mille fatigues ; ils ont travaillé à nous rendre heureux, à nous procurer le bien-être ; qui pourrait dire tous les sacrifices qu'ils se sont imposés pour nous ? L'Esprit-Saint veut que nous nous en souvenions : « Mon fils, n'oubliez pas les gémissements de votre mère. » (Eccli., VII, 29). Ne pas aimer nos parents qui ont tant fait pour nous, ne pas chercher à leur être agréables, ne pas leur

faire tout le bien qui dépend de nous, serait nous rendre coupables de la plus monstrueuse ingratitude.

L'amour filial doit être intérieur d'abord et sincère ; puis se manifester extérieurement par des paroles affectueuses et bienveillantes et surtout par des actes dévoués. « Il exige non seulement que les enfants bannissent de leur cœur tout sentiment d'aversion et de haine pour leurs parents, mais qu'ils les aiment d'une affection intérieure de bienveillance, et qu'ils leur en donnent dans l'occasion des preuves sensibles, en leur montrant un visage agréable, leur parlant avec douceur, supportant leurs défauts avec patience, se montrant empressés à leur rendre tous les services qui sont en leur pouvoir. — Il suit de là qu'on doit regarder ordinairement comme coupables de péché mortel, 1^o les enfants qui haïssent leurs parents, se réjouissent de leur malheur, s'affligent de leur bonheur, leur souhaitent du mal et même la mort afin d'avoir plus de liberté, d'être affranchis de leur surveillance, de leurs réprimandes, et de jouir plus tôt de leur succession ; 2^o ceux qui ne leur donnent aucune marque d'affection ou qui ne leur en donnent que très rarement ¹. »

3. S. Paul a publié dans ses épîtres le troisième devoir des enfants envers leurs parents : « Enfants, *obéissez* à vos parents selon la volonté de Dieu, car cela est justice. » (Ephés., VI, 4). Nos parents sont les représentants de Dieu, ils sont ses délégués et ses lieutenants pour nous manifester ses volontés ; ils sont donc revêtus d'une autorité divine ; d'où il suit que nous devons leur obéir comme à Dieu lui-même, c'est-à-dire nous soumettre à leurs ordres.

Il y a pourtant une différence : c'est que l'obéissance due à Dieu ne peut et ne doit point avoir de limite, le Maître infiniment juste et saint ne prescrivant jamais rien qui ne soit bien ; au contraire, l'homme peut abuser de son autorité et de sa liberté et s'en servir pour le mal. Tant que les parents exercent leur autorité conformément à la volonté de Dieu, ils ont un droit absolu à l'obéissance. Mais s'ils avaient le malheur de commander une chose contraire à la loi divine ou nuisible au salut de leurs enfants, en un mot, s'ils prescrivaient le mal, ils perdraient leur droit d'être obéis. Ce serait alors le cas de répondre avec l'apôtre S. Pierre : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » (Act., V, 29). Il en serait de même si les parents s'opposaient sans raison à la vocation de leurs enfants : car ce n'est point aux hommes, mais à Dieu seul, qu'il appartient de donner à chacun sa destinée. Et encore dans ces circonstances faudrait-il accompagner la résistance de douceur et de respect.

En général, les enfants sont soumis à l'autorité de leurs parents en ce qui concerne les bonnes mœurs, le salut de leur âme, l'administration de la maison et de la famille.

¹ Marotte, *Cours d'Instruction religieuse*, p. 296.

Ecoutez bien, mes chers enfants, les conséquences de ce que je viens de dire et apprenez à bien obéir. On est coupable de désobéissance quand on n'écoute pas ses parents défendant telle compagnie, tel lieu dangereux, telle liaison mauvaise; ou prescrivant de travailler aux intérêts de la famille, d'étudier, d'assister aux offices, de recevoir les sacrements. Ce péché de désobéissance sera mortel quand les deux conditions suivantes seront réunies : il faut, d'une part, que la désobéissance soit commise en matière grave, et, d'autre part, qu'elle soit en opposition non pas seulement avec un désir, mais avec un commandement formel des parents.

Ajoutons que pour pratiquer la vraie obéissance, celle qui est une vertu et donne du mérite à notre soumission, il faut exécuter les ordres reçus avec *joie*, c'est-à-dire de bon cœur et sans murmure; avec *promptitude*, n'hésitant pas, ne se plaignant pas, ne discutant pas, ne remettant pas à plus tard; avec *simplicité*, ne cherchant pas à savoir pourquoi l'on nous commande ceci ou cela. — Enfants chrétiens, voulez-vous un modèle d'obéissance? songez à Jésus dans la maison de Nazareth : il obéissait à la perfection à Marie et à Joseph; « il leur était soumis. » Imité-le et vous rendrez heureux vos parents.

4. Le quatrième devoir des enfants est facile à remplir pour ceux qui sont fidèles aux trois premiers : on ne peut aimer véritablement ses parents sans *les assister dans leurs besoins*. Mais disons d'abord que le devoir de l'assistance s'impose seulement quand il y a chez les parents des besoins et chez les enfants possibilité de les secourir.

L'assistance consiste à venir en aide aux parents dans leurs besoins corporels ou spirituels. *Pour le corps* vous devez à vos parents — autant que vous le pouvez et autant qu'ils en ont besoin — la nourriture, le logement, le vêtement, les consolations, les soins, les remèdes dans la maladie. La raison, la charité chrétienne et la reconnaissance vous en font un devoir rigoureux. Assistez donc vos pères et vos mères dans leurs besoins. « Sont-ils tombés dans la pauvreté, rappelez-vous qu'ils ont nourri votre enfance et jouissez du bonheur de réparer envers eux les torts de la fortune; et si vous êtes pauvres vous-mêmes, partagez avec eux le morceau de pain que vous gagnez à la sueur de votre front. Les infirmités sont-elles venues les assiéger, redoublez pour eux de soins et d'attentions, vous rappelant avec quelle tendresse ils soignaient les maladies de votre jeune âge; assidus auprès de leur lit de douleur, adoucissez leurs maux en leur portant tous les soulagements qui sont en votre pouvoir. Sont-ils dans le chagrin et l'affliction, rendez leurs larmes moins amères, en y unissant les vôtres; que ce soit votre main qui les essuie. Sont-ils devenus vieux et infirmes, souvenez-vous qu'ils ont été les soutiens de votre enfance et devenez à votre tour leur appui¹. » Manquer à l'un de ces devoirs,

c'est se rendre coupable plus ou moins gravement selon les circonstances.

Mais on serait plus coupable encore si l'on manquait de procurer à ses parents l'*assistance spirituelle*. Autant l'âme est plus précieuse que le corps, autant l'assistance spirituelle est plus nécessaire que l'assistance matérielle. Un enfant chrétien songera donc, avant tout, à l'âme de ses parents. Ceux-ci ont-ils le malheur d'être éloignés de Dieu, de la pratique de leurs devoirs? Il les exhortera avec affection et prudence à revenir à une meilleure vie; il fera tout son possible pour les ramener à Dieu. Il ne négligera rien pour leur procurer les secours de la religion dans la maladie, leur faire recevoir à temps les sacrements et leur assurer une sainte mort. Quand ils auront quitté ce monde, il ne les oubliera point devant le Seigneur; il priera et fera prier pour le repos de leur âme. Manquer à ces obligations par sa faute, mes frères, ce serait un péché; car ce ne sont pas des conseils que je viens de vous donner, mais des devoirs que je vous ai rappelés, devoirs d'une très grande importance, comme le montrent les promesses et les menaces divines.

* * *

Le Bon Dieu comble de bénédictions l'enfant qui honore ses parents; il lui promet une vie longue sur la terre, ce qui peut s'entendre de jours prolongés, mais aussi d'une postérité heureuse et bénie. Il est bien rare que celui qui s'acquitte avec fidélité des devoirs de la piété filiale ne soit pas heureux sur la terre. Témoin le jeune Tobie, qui vécut dans la prospérité parce qu'il avait été la joie de son père et de sa mère. Dieu permet généralement que l'enfant qui a aimé, respecté et soulagé ses parents réussisse dans ses entreprises, qu'il soit environné de l'estime publique et qu'il voie renaître dans ses propres enfants les vertus dont il a donné l'exemple. « Celui qui honore sa mère est comme un homme qui amasse un trésor, dit l'Esprit-Saint. Celui qui honore son père trouvera sa joie dans ses enfants, et il sera exaucé au jour de sa prière. » (Eccli., III, 5-6). Songeons surtout que le Bon Dieu nous assure non seulement une vie longue ici-bas, mais la vie éternelle au ciel, un bonheur parfait pour l'éternité : c'est là notre plus belle récompense.

D'autre part, la Sainte Ecriture est remplie de malédictions prononcées contre les enfants qui violent ce précepte divin. Ecoutez : « Maudit soit celui qui n'honore pas son père et sa mère. » (Deut., XXVII, 16). « Que l'œil qui insulte son père soit arraché par les corbeaux du torrent et devienne la pâture des petits de l'aigle. » (Prov., XXX, 17). « Le fils rebelle et insolent qui n'écoute pas les ordres de son père ou de sa mère, qui refuse avec mépris de leur obéir, ... sera lapidé par le peuple, dit le Seigneur aux Israélites, et puni de mort, afin d'ôter le mal d'au milieu de vous. » (Deut., XXI, 19-22). Ainsi, vous le voyez, ces enfants sont maudits de Dieu qui leur retire ses grâces et ses bénédictions; et, s'ils ne se convertissent, l'enfer

¹ Guillois, *Explication du catéchisme*, t. II, p. 237.

sera infailliblement leur partage. Malheur donc aux enfants sans respect, sans amour, sans soumission à l'égard de leurs parents ! L'expérience montre dans tous les temps et dans tous les pays des exemples terribles des vengeances divines exercées contre les enfants coupables de ce crime.

Ne soyons point de ceux-là : honorons nos pères et mères. Vous surtout, enfants bien-aimés, soyez toujours — mais pendant ces vacances en particulier — respectueux et obéissants, montrez à vos parents une filiale affection, afin que tous nous soyons bénis de Dieu sur la terre et réunis un jour dans son paradis. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXXV

9^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Mes frères,

Dans les dimanches après la Pentecôte, l'Eglise alterne admirablement les sujets qui consolent et encouragent avec ceux qui portent dans l'âme un effroi et une émotion salutaires. Dimanche dernier, c'était le moyen facile et heureux d'acquitter nos dettes envers le Seigneur ; aujourd'hui c'est l'épouvante que doit nous causer l'abus des grâces. Toutefois l'Eglise met sur nos lèvres des textes qui nous rassurent contre les terribles menaces et nous font espérer en la bonté divine.

I

1. L'*Introït* est tiré du Ps. LIII (6-7). Ce psaume a été composé par David quand il était poursuivi lâchement par Saül ; confiant dans la puissance divine, le fugitif voit déjà se dresser devant son âme consolée la délivrance qu'il sollicite : *Ecce Deus adjuvat me !* Confiant aussi dans la promesse que Dieu lui avait faite de le protéger toujours, il le prie de faire retomber sur ses ennemis les maux dont ceux-ci le menacent et l'accablent.

L'Eglise, en nous faisant dire aujourd'hui ces paroles, veut ranimer notre confiance malgré les périls et les dangers auxquels nous sommes exposés, et malgré les malheurs terribles qui ont frappé le peuple juif et Jérusalem la ville coupable, malheurs que l'épître et l'évangile vont nous rappeler.

Redisons avec foi : « *Voici que Dieu vient à mon aide, et que le Seigneur est le protecteur de mon âme ; faites retomber les maux sur mes ennemis et exterminatez-les dans votre vérité.* Ps. *Ô Dieu, sauvez-moi par votre nom, et délivrez-moi par votre puissance.* »

Mais, direz-vous, est-ce bien charitable de souhaiter du mal à ses ennemis ? A-t-on le droit de faire une pareille demande ? — Ici nous prions Dieu d'envoyer à ceux qui nous veulent du mal, c'est-à-dire qui cherchent à nous détourner de lui, à nous induire en erreur et même à nous faire

commettre le péché, de leur envoyer des malheurs qui leur soient salutaires, qui leur ouvrent les yeux et qui les ramènent dans la vérité et la justice.

Nous n'avons pas le droit, évidemment, de souhaiter du mal à ceux qui nous persécutent, nous n'avons pas le droit de leur souhaiter d'être l'objet de châtiments terribles ; nous irions contre l'esprit de l'Evangile et les paroles de Jésus-Christ. Mais nous devons prier pour que Dieu les gagne à la vérité, et nous mette nous-mêmes à l'abri de leurs erreurs et de leurs séductions.

2. Dieu promet aide et secours aux siens, et cette promesse fondée sur sa bonté et son amour ne trompe pas. Aussi dans la *Collecte* nous lui disons : « *Seigneur, prêtez l'oreille de votre miséricorde aux prières de ceux qui vous implorent, et pour que vous exauciez leurs désirs, faites que leurs demandes soient conformes à vos dessein.* »

Remarquez, m. f., avec quelle douce familiarité nous demandons à Dieu d'être attentif à nos prières, de prêter une oreille favorable à nos supplications, et cela parce qu'il est infiniment miséricordieux, qu'il daigne s'occuper de la moindre des créatures, et qu'il perçoit le plus faible soupir, le gémissement le plus secret.

Il arrive cependant que Dieu n'accorde pas toujours ce qui fait l'objet de la prière. Est-ce donc qu'il n'a pas entendu nos oraisons répétées, qu'il s'est rendu sourd aux accents de notre supplication ? Non, mes frères. La faute est non pas à Dieu, mais à nous. « Méchants que nous sommes, nous demandons mal, de mauvaises choses : *Mali malè mala petimus.* » Or Dieu, qui est le meilleur des pères, ne peut pas nous accorder ce qui nous est nuisible, sa bonté s'y oppose ! Demandons ce qui lui est agréable et ce qui, en même temps, nous est utile pour le salut et pour le bien de notre âme. Toujours il exaucera nos vœux.

Mais définissons-nous de nos propres sentiments. Il peut arriver que les sentiments intimes de notre âme soient en opposition flagrante avec les paroles que nous prononçons du bout des lèvres.

S. Augustin, dans ses *Confessions*, avoue avec douleur que presque toutes ses prières avant sa conversion étaient de cette sorte. « Hélas ! Seigneur, s'écrie-t-il, je vous demandais de me délivrer de mes passions, mais je les aimais encore. Quelque chagrin et quelque amertume qu'elles me fissent éprouver, je conservais toujours pour elles un fort et violent attachement, et pendant que ma bouche vous suppliait de rompre mes chaînes, je sentais que mon cœur s'y opposait et craignait d'être exaucé. »

Demandons à Dieu d'éclairer notre esprit, de nous donner la sagesse afin que nous ne sollicitons rien qui soit de nature à nous attirer ce reproche de Jésus à ses apôtres : « Vous ne savez pas ce que vous demandez » (Math., xx, 22), ou de S. Jacques : « Vous n'obtenez rien de Dieu parce que vous priez mal. » (Jac., iv, 3). L'épître et

l'évangile nous indiquent brièvement ce qu'il faut demander : la grâce de ne pas succomber à la tentation et de connaître ce qui peut nous donner la paix.

Si dans chacune de nos prières nous savons apporter les dispositions d'humilité et de confiance que nous suggère la Collecte ; si, chaque fois que nous recourons à Dieu, nous le supplions de se faire l'inspirateur de nos vœux, nous serons assurés de toujours bien prier et ainsi d'être infailliblement exaucés.

3. L'ennemi que nous avons à craindre et contre lequel nous devons lutter, c'est le péché. Si nous le commettons, nous devenons nos propres ennemis : *Qui faciunt iniquitatem, hostes sunt animæ suæ*. (Tob., xii, 10). L'Apôtre le démontre par l'histoire du peuple israélite, et il cite ses preuves comme des exemples instructifs pour les Corinthiens et pour nous, dans l'*Épître* de ce dimanche. (I Cor., x, 6-13).

Ecoutez les graves paroles de S. Paul : « Ne vous laissez point entraîner par les penchants mauvais comme l'ont fait vos pères » : allusion au péché de gourmandise des Israélites désirant une autre nourriture que la manne. « N'allez pas tomber dans l'idolâtrie, vous crie la plaine du Sinaï, témoin du culte coupable rendu par la foule au veau d'or, à l'instigation d'un certain nombre de séducteurs. Pesez bien, néophytes de la crédule et voluptueuse Corinthe, la parole de l'Écriture à ce propos : *Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis on se leva pour jouer*. Vous en saisissez, n'est-ce pas, le sens et la portée ? Vous fuirez ces repas idolâtriques, ces jeux impurs et blasphématoires. » L'Apôtre rappelle ici la conduite des Israélites qui, après avoir adoré le veau d'or, organisèrent un joyeux festin suivi de danses lascives, à l'exemple des païens. Il veut mettre en garde les Corinthiens tout nouvellement convertis contre de pareils abus. Est-ce que de nos jours le grand Apôtre ne pourrait pas adresser ce reproche à un trop grand nombre de chrétiens ? Combien, oubliant leur origine et leur destinée surnaturelles, sont idolâtres d'eux-mêmes et ne semblent être au monde que pour manger, boire et se divertir ! Combien n'ont d'autre devise que celle des païens dissolus de Rome en décadence : *Panem et circenses* ! C'est à eux que l'Apôtre s'adresse ; qu'ils veuillent bien le comprendre !

« Fuyez la fornication ; » tel est l'avis que nous donnent ces vingt-trois mille et plus tombés en un jour sous le glaive pour expier l'impureté commise par Israël avec les filles de Moab en l'honneur de Béalphégor. « Ne tentez point le Verbe incarné par des plaintes ou des regrets outragants, » nous disent ces malheureux sans nombre punis par la morsure des serpents de leurs lâches aspirations vers la servitude passée, de leur ingratitude révoltante. Il s'agit ici des plaintes proférées par les Israélites contre Dieu et contre Moïse, au moment où le peuple manquait d'eau dans le désert. Pour les punir, le Seigneur leur envoya

des serpents dont la morsure leur causait une douleur semblable à celle qui est produite par le feu et dont ils étaient guéris en regardant le serpent d'airain, figure de Jésus-Christ sur la croix.

« Pas de murmures rebelles contre les dépositaires du pouvoir d'en-haut, » crient à leur tour les ossements de ceux qui protestèrent contre le châtiment de Coré et des siens et se virent bientôt frappés par l'Ange exterminateur, consumés par le feu de la colère divine. Vous savez que Dieu a puni sur-le-champ tous les Hébreux qui murmurèrent dans le désert ; en particulier sa colère éclata contre Coré, Dathan et Abiron qui furent engloutis vivants dans le sein de la terre. — « Tous ces épisodes, en effet, avec leurs incidents divers, ont été permis ou voulus de Dieu en vue d'exprimer sa pensée pour l'avenir. Il les a fait consigner dans les saintes Lettres pour nous servir d'instruction, à nous tous qui devons vivre aux différentes périodes de l'âge messianique. » L'Apôtre tire la conclusion de ces événements divers : défiance de soi-même, vigilance et zèle.

« Qui se croit debout et ferme dans le chemin de la vertu doit prendre grandement garde de ne point tomber dans l'ornière du péché ; bien loin de vous, cependant, tout découragement. Voyez, jusqu'à cette heure vous n'avez été assaillis que de tentations proportionnées à la faiblesse humaine, aux énergies de notre nature réparée par la grâce. D'autre part, il est fidèle à ses promesses, le Dieu qui vous a appelés au salut. Il ne vous abandonnera pas à des attaques supérieures aux forces surnaturelles qu'il vous ménage. A côté de la tentation, il disposera pour vous les moyens d'en sortir victorieux par une courageuse résistance. »

4. Ces paroles nous montrent une fois de plus combien Dieu est bon à notre égard, combien nous pouvons compter sur lui et espérer la victoire. Oui, Dieu est fidèle, il n'abandonne pas l'homme, à moins que l'homme ne l'abandonne d'abord. Cette fidélité doit provoquer nos louanges et notre admiration, aussi dans le *Graduel* nous nous écrivons : « *Seigneur, notre Dieu, combien est admirable votre nom dans toute la terre, car votre magnificence est élevée au-dessus des cieux* ! » Depuis le jour où Dieu créa l'homme à sa ressemblance et l'établit roi et pontife de toute la création, jusqu'au jour où il rendra à chacun selon ses œuvres et où sa magnificence éclatera dans toute sa splendeur, Dieu a laissé et laisse voir sa fidélité, c'est-à-dire a montré et montre encore qu'il s'occupe de chacun de nous avec un soin tout particulier et tout paternel.

Mais cette fidélité de Dieu à notre égard nous impose en retour l'obligation de lui être fidèles. Pour arriver à ce résultat, il faut que nous soyons à l'abri des attaques de nos ennemis, ennemis du dedans, ennemis du dehors. Dans le *verset alleluatique* nous nous adressons à Dieu en lui disant : « *Arrachez-moi à mes ennemis, ô mon Dieu ; délivrez-moi de ceux qui s'élèvent contre moi, alleluia*. » (Ps. LVIII, 2).

II

1. Plusieurs traits de l'*Évangile* sont parallèles à ceux de l'Épître. Celle-ci nous rappelle les prodiges accomplis par Moïse au nom du Seigneur et les forfaits commis par les Juifs opiniâtres et les châtiments dont ils ont été frappés. L'*Évangile* nous présente le Christ, lumière du monde, puissant en paroles et en actes, et son peuple incrédule et aveuglé, et la punition de ce peuple.

« Notre-Seigneur n'avait plus que quatre jours à vivre. Il venait de quitter Béthanie et de traverser Betphagé. Assis sur l'ânesse, royale monture annoncée par les prophètes, il s'avançait vers Jérusalem. Une foule innombrable l'accompagnait, des palmes dans les mains, et acclamait en sa personne le fils de David et l'envoyé du Seigneur.

« La route que suivait Jésus, montant sur la colline des Oliviers, en atteint bientôt le sommet. A ce point, la Ville sainte apparaît tout d'un coup, dressant ses blanches murailles au-dessus des ravins ¹. » Elle passait, à cette époque, pour la ville la plus belle de toute l'Asie. Elle avait une enceinte régulière et bien construite, des rues pleines de mouvement et d'affaires, des palais nombreux et splendides. Son temple occupait autant de place qu'une cité. Il était entouré d'immenses parvis qu'entrecoupaient des portiques et des colonnades ; ses murs étaient de marbre ; sur ses immenses portes d'airain brillaient des métaux plus précieux encore ; son toit était enveloppé d'un réseau de pointes d'or. Du haut de la colline des Oliviers, l'œil embrassait toutes ces merveilles ensemble. Quand, par une belle matinée de printemps et sous les feux étincelants du soleil de l'Orient, Notre-Seigneur les vit devant ses yeux, s'il n'eût envisagé que la surface et n'eût pensé qu'au présent, il eût été fier de sa patrie et l'eût trouvée bien belle. Mais ni les consciences ni l'avenir n'avaient pour lui de secrets. Il savait quelle dépravation morale se cachait sous ce vernis de civilisation matérielle, et quels désastres devaient, dans 40 ans, faire expier à la nation l'irrégion qui déshonorait sa prospérité. Tout cela formait avec le spectacle qu'il contemplait un contraste si douloureux qu'oubliant son triomphe et les acclamations de la foule il se prit à pleurer. Les larmes qu'il versa à ce moment n'étaient point, comme on l'a dit, des larmes de découragement et de dépit, à la pensée des mécomptes et des déboires qui l'attendaient au terme de sa carrière. Non, non, ce n'est point sur les humiliations, les avanies et les supplices que lui prépare une cité ingrate et perfide, ce n'est point sur la mort ignominieuse qu'il doit bientôt subir, que Jésus-Christ pleure en ce jour. Ce qui remplit d'une affliction profonde son cœur compatissant, ce qui fait couler ses larmes, c'est l'aveuglement obstiné, c'est la criminelle ingratitude dont Jérusalem paye ses bontés, c'est le sort malheureux, le

châtiment formidable par lequel la ville déicide doit expier son forfait.

a) La triste prédiction s'est accomplie. Ecoutez le récit du siège de Jérusalem raconté par Josèphe, un historien juif de cette époque.

Douze cent mille personnes, attirées par les fêtes de Pâques, étaient renfermées dans la cité, quand les légions romaines, commandées par Titus, se présentèrent sous ses murs (9 avril 70). Elles devenaient bientôt la proie du glaive ou de la famine. Ceux qui parvenaient à s'enfuir étaient crucifiés par les Romains. Plus de cinq cents périrent de ce supplice dans un seul jour. A la fin, le bois manquait pour fabriquer des croix. Ceux qui demeuraient dans la ville tombaient sous les coups des sicaires, ou sous les traits de l'ennemi, ou sous les étreintes de la faim. Un mur élevé par Titus enveloppait toute l'enceinte de Jérusalem, et empêchait soit les hommes d'en sortir, soit les vivres d'y entrer. Les malheureux assiégés s'arrachaient l'un à l'autre, l'épée à la main, les débris dont ils pouvaient se faire une nourriture. Il y eut des mères, l'histoire le raconte comme le Prophète l'avait prédit (Deut., xxviii, 52, 53), qui mangèrent leurs enfants. Les cadavres s'amoncelaient au milieu des rues, sans qu'on pût suffire à les mettre en terre. La peste ne tarda pas à se déclarer et fit de nombreuses victimes. Quand, après quatre mois de siège, Jérusalem fut prise, elle épouvanta ses ennemis ; chacune de ses maisons contenait autant de morts que de vivants. Le temple et la ville furent livrés aux flammes, puis rasés ; il n'en resta pas pierre sur pierre. Onze cents mille Juifs avaient perdu la vie ; quatre-vingt-dix mille étaient tombés entre les mains du vainqueur ; ils furent réservés pour les amphithéâtres ou vendus comme esclaves. Depuis ce temps, Israël dispersé n'a pu se fondre avec les autres races, ni se refaire une patrie.

Deux grands crimes avaient appelé sur Jérusalem la colère du ciel. C'étaient, d'une part, ses infidélités dans le culte divin : si elle en observait encore les rites extérieurs, elle n'en suivait plus l'esprit ; elle offrait des sacrifices, mais elle ne faisait plus de prières. C'étaient, d'autre part, sa révolte contre Jésus-Christ, son obstination à rejeter sa parole, et les projets sanguinaires dont il devait être si tôt l'innocente victime.

Notre-Seigneur essaya une dernière fois de corriger cette double faute. Il commença lui-même la réforme du culte déchu ; il entra dans le temple. « Il était d'usage, remarque M. Fillion, même chez les païens, de terminer les triomphes dans un temple, afin de rapporter toute la gloire à la divinité. Jésus avait une raison spéciale de se conformer à cette coutume. C'est comme Messie qu'il venait d'être conduit triomphalement à Jérusalem ; mais le Messie avait un rôle foncièrement religieux, et, à ce titre, le temple était sa résidence habituelle. C'est donc au temple que devait s'achever sa marche glorieuse. »

b) Il se met à chasser les marchands et les acheteurs et rappelle bien haut la loi trop oubliée de

¹ Fouard, *Vie de Notre-Seigneur*, t. II, p. 206.

la prière. Avec la complaisance inique des prêtres oublieux de leurs devoirs, un marché à bestiaux était installé dans la cour des Gentils, et des boutiques sous les parvis. Jésus chasse à coups de fouet, avec les vendeurs, les brebis et les bœufs. « La scène qui se présentait aux regards du Sauveur entré dans le temple est celle, dit le P. Lagrange, qui se passe aujourd'hui encore à la Mecque où les pèlerins sont outrageusement exploités par les gens du pays qui leur vendent le mouton du sacrifice. — Au lieu d'être impressionné par la majesté du lieu, d'être ému par le sentiment de la présence divine, le pèlerin tombait au milieu d'une cohue bruyante, parmi des vendeurs qui ne songeaient qu'à vendre trop cher et des acheteurs qui se défendaient avec acharnement. La maison de Dieu, que les parvis avaient pour but d'isoler du monde profane, n'était plus que le centre d'un bazar oriental ¹. »

c) Comprendons bien les leçons qui se dégagent du texte évangélique. Il y a, pour les individus comme pour les nations, une heure où Dieu les visite, *tempus visitationis*, et quand cette visite a été méconnue, une heure où l'ennemi des âmes assiège le coupable, le réduit en esclavage et n'en fait qu'une ruine. C'est un malheur digne de larmes, car il jette sa victime dans les supplices éternels... Montrons-nous, pendant qu'il en est temps, dociles à la visite de Dieu. Laissons Jésus-Christ chasser de nos cœurs tout ce qui lui déplaît ; faisons de sa maison une maison de prière, écoutons et observons sa parole.

2. C'est pour répondre à cet appel de Dieu que nous disons dans l'*Offertoire*, tiré du Ps. XVIII : « *Les ordres du Seigneur sont droits, ils réjouissent les cœurs, et ses volontés sont plus douces que le miel et qu'un rayon de miel ; aussi votre serviteur les observe.* »

L'Evangile a pu nous causer quelque frayeur et jeter dans notre âme une certaine angoisse. Pour dissiper ce malaise et nous déterminer à ne point laisser passer le temps de la visite du Sauveur, l'Eglise nous fait voir que c'est dans l'observation des commandements de Dieu que nous pouvons goûter la joie, le calme et la paix. Leur accomplissement remplit le cœur des joies les plus douces et les plus pures : aussi les chrétiens vraiment dignes de ce nom, trouvent leur bonheur à être tout à Dieu ; ils n'imitent point les Juifs rebelles aux ordres divins, traîtres à leur religion.

3. La conduite odieuse de ce peuple pourtant privilégié, qui transforme le temple en une maison de trafic, « en une caverne de voleurs, » a dû nous indigner profondément. Voilà pourquoi dans la *Secrète* nous demandons à Dieu « *de nous faire la grâce de fréquenter dignement les saints mystères, parce que toutes les fois que se célèbre la commémoration de ce sacrifice, l'œuvre de notre rédemption s'accomplit.* »

Que le respect pour la maison de Dieu et pour les saints mystères croisse à la pensée de notre

rédemption et de la sanctification de notre âme, qui s'accomplit plus particulièrement à l'Eglise.

4. L'antienne de la *Communion*, empruntée à S. Jean, ch. VI, nous rappelle que notre âme devient la demeure de Jésus-Christ quand nous avons eu le bonheur de manger sa chair et de boire son sang. Puisse nous agir de telle sorte que toujours il daigne habiter dans notre cœur qu'il demande et auquel il a droit ! Puisse-t-il n'être pas obligé de le quitter et d'en céder la place au péché et au démon qui bientôt en feraient une caverne de voleurs !

5. Comme fruit de la communion, nous demandons dans la *Postcommunion* d'être purifiés de tout ce qui pourrait être un obstacle entre nous et le Christ. Nous demandons l'union qui fait que nous sommes tous membres d'un même chef, que nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme et qu'ainsi se réalise la paix souhaitée par le Sauveur à chaque fidèle et à l'Eglise.

* * *

C'est une terrible leçon que celle qui nous est donnée par l'histoire du peuple juif, tiré par Dieu de la servitude d'Egypte, comblé de ses prévenances, puis amené par une suite d'infidélités à une réprobation finale !

Nous aussi, comme le peuple juif, nous avons été par le baptême arrachés aux mains d'un tyran ; incorporés dès lors à Jésus-Christ, nous avons fait notre entrée dans le royaume de Dieu. Nous avons, depuis l'âge de discrétion, été nourris de la divine Eucharistie, dont la manne était la figure ; et les touches du Saint-Esprit sur notre âme, ou grâces actuelles, secours merveilleux pour notre ignorance ou notre impuissance, ne nous ont pas plus fait défaut que la nuée, tour à tour lumineuse ou obscure, n'a manqué au peuple juif dans ses pérégrinations à travers le désert.

Nous sommes encore debout, mais prenons garde de tomber. Ne méprisons pas les biens de la vie surnaturelle, ne laissons pas nos penchants reprendre le dessus, si nous voulons échapper au châtement que Dieu réserve à ceux qui abusent de ses grâces. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LES DIMANCHES APRÈS LA PENTECOTE

8^e Dimanche

LES ENFANTS DU SIÈCLE ET LES ENFANTS DE
LA LUMIÈRE

N.-S. J.-C. nous fait remarquer, non sans amertume, que dans la conduite de leurs affaires, les enfants du siècle sont plus habiles que les enfants de la lumière : *fili hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt*. De fait ils sont supérieurs aux chrétiens, 1^o sous le rapport de l'instruction, 2^o sous le rapport de l'action.

¹ P. Lagrange, S. Marc, p. 276.

I. — *Sous le rapport de l'instruction*

1^o Interrogez les gens du monde : ouvriers, agriculteurs, commerçants, industriels, etc... Tous seront capables de répondre à vos questions sur les plus petites choses qui les concernent. La raison est qu'ils ont étudié à fond la carrière qu'ils ont embrassée ; et malgré cela, ils vous écouteront encore avec joie si vous êtes à même de leur donner un conseil judicieux et pratique.

2^o En est-il de même des chrétiens ? Non, certes. Ne les interrogez pas sur les affaires qui regardent leur salut : ils savent à peine les principales vérités du catéchisme... Ne leur offrez pas des livres pour apprendre leur religion : ils n'en veulent point... Ne les invitez pas à venir à l'église le dimanche pour profiter des instructions de leur curé... Vous ne les déciderez pas, même si vous réussissez à leur faire avouer leur ignorance.

II. — *Sous le rapport de l'action*

1^o Considérez avec quel entrain les gens du monde se lancent à la poursuite de ce qui leur fait envie : les ambitieux, les avares, les hommes de plaisir, les savants, les soldats, les explorateurs, etc... Pour arriver à leurs fins, ils ne connaissent aucun obstacle ; ils ne reculent ni devant les fatigues, ni devant les insomnies, ni devant les succès, ni devant les maladies, ni même devant la mort.

2^o En est-il de même des chrétiens ? Non, certes. — a) Invitez-les à la prière ? Ils n'ont pas le temps. — b) Invitez-les à la messe le dimanche ? Les affaires les plus urgentes les appellent. — c) Rappelez-leur l'abstinence du Vendredi, des Quatre-Temps, du Carême ? Ils crient à l'intransigeance, à la tyrannie. — d) Prêchez-leur le devoir pascal ? Ils répondent qu'ils n'ont pas besoin de cela pour être honnêtes.

Bref, il suffit de leur demander le moindre effort pour qu'ils s'empressent de murmurer et de désobéir.

Conclusion

Il est donc malheureusement vrai que les enfants du siècle, dans la conduite de leurs affaires, sont plus habiles que les enfants de la lumière. Pour nous, apportons à l'égard de nos intérêts religieux la prudence que nous apportons à l'égard de nos intérêts matériels : un jour N.-S. J.-C. nous en récompensera au centuple.

9^o Dimanche

LE MÉPRIS DE LA GRACE

N.-S. J.-C. pleure sur les Juifs qui ont méprisé ses avances et mérité par là-même les plus affreux châtimens. Quelle leçon pour nous ! Ne laissons point passer l'heure de la miséricorde, et nous ne tremblons point quand sonnera l'heure de la justice.

I. — *L'heure de la miséricorde*

Voyez-vous cet homme qui ne pratique plus sa religion ? Il est appelé cependant, et très souvent, par la grâce de Dieu.

1^o Un jour, il entre dans une église, il écoute le sermon du prêtre, il est ému... Dieu lui parle. Il a beau ne pas répondre ; c'est un premier avertissement de la grâce.

2^o Un autre jour, il retourne à l'église pour faire bénir son union avec la compagne qu'il a choisie... Dieu se fait entendre de nouveau : « Profite de l'occasion, fais une bonne confession, convertis-toi ! » Malheur à lui s'il profane d'un seul coup le sacrement de pénitence et celui de mariage !

3^o Dieu pourtant pousse la miséricorde jusqu'au bout. Il appelle encore cet homme dans bien des circonstances : au jour du baptême de ses enfants, au jour de leur Première Communion, aux heures des épreuves et des maladies, aux funérailles de ceux qu'il aime et qu'il a vus mourir chrétiennement... Ainsi la grâce prévient, presse, enveloppe cet homme de tous côtés. Ah ! malheur à lui s'il s'obstine à rester sourd à la voix de Dieu !... Voici l'heure de la justice.

II. — *L'heure de la justice*

1^o En ce monde. C'est en vain que le malheureux espère se convertir au lit de mort : la grâce qu'il a tant de fois méprisée ne reviendra plus. Ou bien il n'aura pas le temps de se convertir, ou bien il n'en aura pas la volonté, ou bien le prêtre arrivera trop tard... *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (Luc, xix, 44).

2^o En l'autre monde, le malheureux trouvera une sentence terrible prononcée à l'avance : « Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'ai pas fait ? J'avais mis en ton pouvoir tous les moyens nécessaires pour opérer ton salut : je t'avais soigné comme une vigne privilégiée. Et au lieu de produire des fleurs et des fruits, tu ne m'as donné que des ronces et des épines !... Va-t-en, maudit, au feu éternel. »

Conclusion

C'est le mépris des dons de Dieu qui conduit les individus et les peuples à la ruine éternelle. Soyons donc dociles à l'influence de la grâce, ne repoussons pas les bons mouvements de notre cœur, ne fermons jamais l'oreille aux saintes inspirations de notre âme. De la sorte, au lieu de la malédiction réservée au pécheur, nous aurons un jour la récompense des élus.

10^o Dimanche

LE PHARISIEN ORGUEILLEUX

L'évangile nous met aujourd'hui sous les yeux le portrait de l'orgueilleux ; mais en même temps que nous pouvons noter les caractères de l'orgueilleux, nous pouvons apprendre les châtimens qui l'atendent.

I. — *Caractères*

L'orgueilleux se reconnaît à trois traits principaux :

1^o *L'amour déréglé de soi*. Ecoutez le Pharisien ; quelle adoration de sa personne ! Comme il en parle ! Il devrait pourtant songer à cette juste réflexion : « Le moi est haïssable. »

2^o *Le mépris des autres*. Ecoutez encore le Pharisien : « *Non sum sicut cæteri hominum.* » Du moment que tout lui est dû, il ne doit rien à personne ; aussi ne se gêne-t-il guère pour parler de ses frères sans s'inquiéter ni de la vérité, ni de la justice, ni de la charité. Lui n'a que des qualités ; les autres n'ont que des vices et des défauts.

3^o *L'ostentation ridicule de ses bonnes œuvres*. Ecoutez encore : « *Jejuno bis in sabbato, decimas do omnium quæ possideo.* » Comme si le peu de bien que nous pouvons faire ici-bas devait nous attirer les remerciements des uns et l'admiration des autres ! N'est-ce point pour Dieu seul que nous devons agir ? Où donc serait le mérite ?

II. — *Châtiments*

Il est rare que l'orgueilleux réussisse, même ici-bas, dans ses desseins ; il n'obtient guère en effet que :

1^o *Le mépris de Dieu*. Quoi de plus clair à ce sujet que l'appréciation de N.-S. J.-C. sur le Pharisien ? « *Qui se exaltat humiliabitur.* » L'orgueilleux peut partir satisfait de sa personne, il ne rentre point justifié dans sa maison.

2^o *Le mépris des hommes*. L'orgueilleux peut tromper quelque temps ses frères, mais un jour vient où il se découvre et où il est découvert. Ainsi le nom de pharisien est aujourd'hui honni dans toutes les langues. N'est-ce point ce qu'avait prédit le prophète ? « *Gloriam eorum in ignominiam commutabo.* » (Os., IV, 7).

3^o *La stérilité dans ses œuvres* : car Dieu lui résiste, fait échouer ses projets, tourne sa prétendue sagesse en folie : « *Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* » (Rom., I, 22).

Conclusion

Fuyons l'orgueil, que Dieu déteste par dessus tout, et appliquons-nous à acquérir la belle vertu d'humilité, qui sert de base à toutes les autres vertus. Nos mérites ne seront pas connus de la terre peut-être ? Qu'importe ! Nous en obtiendrons sûrement la récompense au ciel.

AVIS PAROISSIAUX

LES DROITS DE DIEU ET LES DEVOIRS DE L'HOMME ¹

Mes frères,

L'orgueil nous porte à exagérer nos droits, nos mérites, notre importance. Sous son inspiration, plusieurs se flattent d'être indépendants, maîtres

d'eux-mêmes, de disposer d'eux à leur gré, de n'avoir de compte à rendre à personne, pas même à Dieu.

L'évangile que je viens de vous lire rabaisse ces hautaines prétentions et met les choses au point. Sous la forme d'un fait supposé, d'une parabole, Jésus-Christ nous apprend ce que nous sommes vis-à-vis de Dieu.

Que sommes-nous ? Des employés à ses ordres et à son service. Nous sommes vis-à-vis de lui ce qu'un gérant est à son maître, ce qu'un fermier est à son propriétaire.

Le gérant, le fermier ont des devoirs à remplir : s'ils y manquent, le propriétaire a le droit de leur demander des comptes, et de les destituer s'ils sont coupables de négligence.

Pareillement, m. fr., nous avons des devoirs à remplir envers Dieu, et si nous les méconnaissions, un jour viendra où nous serons appelés à rendre compte de notre conduite et à entendre un jugement sévère.

Tel est, m. fr., le sens de la parabole. J'y insisterai quelques instants.

* * *

« Un homme riche, dit l'évangile, avait un intendant qu'il avait chargé de l'administration de ses biens. »

Cet homme fortuné représente Dieu. Dieu créateur est le propriétaire suprême, qu'on ne peut pas dépouiller et dont on ne peut contester les titres. Tout ce qui existe, il l'a créé et le conserve. Par conséquent tout lui appartient : biens du corps, biens de l'âme, biens de la nature, biens de la grâce, biens du temps, biens de l'éternité, biens de la terre, biens du ciel, tous ces biens sont sa propriété, et il en dispose comme bon lui semble.

Et pour en venir à nous, nous lui appartenons, corps et âme.

Notre âme est à lui, puisqu'il l'a créée ; et c'est à lui qu'elle retournera, au terme de notre vie. De là cette expression consacrée : rendre son âme à Dieu, pour dire qu'une personne a cessé de vivre. Il apparaît bien que notre âme est un prêt que Dieu nous a fait libéralement, puisque nous la remettons entre ses mains, à l'heure de la mort.

Notre corps est à lui, puisqu'il a façonné lui-même le corps du premier homme, dont nous sommes la postérité.

Notre vie est à lui, puisqu'il est le principe premier de tout ce qui vit et respire.

Nous sommes donc la propriété, l'appartenance de Dieu dans tout notre être, comme l'ouvrage d'un homme est sa propriété et son appartenance.

Si nous ne sommes pas les maîtres absolus et indépendants de ce que nous sommes et de ce que nous avons, que sommes-nous alors ? Je l'ai dit et je le répète : nous sommes des mandataires, des agents à son service, des dépositaires, des exploitants.

Le grand propriétaire, Dieu, sans se dessaisir de ses droits et sans abdiquer le haut domaine qu'il a

¹ Pour le 8^e dimanche après la Pentecôte.

sur toutes choses, nous livre à tous, dans une mesure diverse, des biens avec charge de les administrer pour son compte, de les gérer, de les faire fructifier.

Quels biens ? me direz-vous. Mais il y en a de toute sorte : la raison, l'intelligence, le cœur, la volonté ; la santé, le bien-être, la richesse ; les dons naturels, les fruits de la terre ; et dans un ordre plus élevé, la grâce de ses sacrements, les lumières, les saintes inspirations, les exhortations à la vertu, les bons conseils, les bons exemples.

Voilà, m. fr., les biens que Dieu met à notre disposition, qu'il nous confie, pour que nous les exploitions, pour que nous en fassions notre profit, pour que nous en usions pour sa gloire et pour notre sanctification.

Ne nous flattons donc pas d'être indépendants, maîtres absolus disposant de nous-mêmes et de ce que nous avons, au gré de nos désirs, sans nous préoccuper des volontés de Dieu à notre égard.

Encore une fois, le maître suprême c'est Dieu, et nous sommes vis-à-vis de lui ce que le régisseur, le fermier est vis-à-vis de son propriétaire.

Je demande maintenant quels sont les devoirs du fermier. Le fermier doit faire valoir les terres qui lui sont confiées pour son propriétaire, selon les intentions et les intérêts de son propriétaire. Il a pris l'engagement de les cultiver, de les mettre en bon état, de les exploiter au profit et sous la dépendance de celui à qui elles appartiennent.

Laissez-moi maintenant faire le rapprochement et vous dire que nous avons les mêmes devoirs, que nous avons contracté les mêmes engagements, que nous avons assumé les mêmes responsabilités vis-à-vis de Dieu.

Non, nous ne sommes pas libres de négliger les biens que nous tenons de la libéralité divine ; non, nous ne sommes pas libres d'abuser de notre santé, de nos forces, de notre corps ; non, nous ne sommes pas libres de repousser les lumières, les inspirations, les grâces de Dieu qui nous sont offertes dans les sacrements.

Nous devons faire valoir tous ces biens ; nous devons nous servir de notre corps et de ses membres pour faire de bonnes œuvres ; nous devons nous servir de notre intelligence pour connaître la vérité, le devoir ; de notre cœur pour y entretenir les pures et saintes affections, de notre volonté pour vouloir ce qui est bien, ce qui est juste, ce qui est vertueux ; nous devons tirer profit des grâces de Dieu, pour devenir meilleurs et préparer notre éternel avenir.

L'intendant de l'évangile méconnut ses devoirs. Au lieu d'administrer sagement les biens de son maître, il les dissipa. Le maître l'appela et lui demanda compte de sa gestion. Sa gestion étant reconnue détestable, il fut destitué. Un sort pareil nous attend, si, au lieu de faire fructifier les biens que Dieu nous a confiés, nous en usons mal ou si nous les délaissons.

Ceci est assez grave pour que nous y réfléchissions. Prenons donc garde de compromettre nos

destinées éternelles, et ne nous exposons point par nos infidélités, par nos négligences, à entendre de la bouche de notre Juge une parole comme celle-ci : « Vous avez dissipé les biens que j'avais mis à votre disposition, le ciel vous est fermé ! » Tâchons, au contraire, de ressembler au bon et fidèle serviteur que son maître invite à partager sa propre joie. Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

XXII

LA RÉVÉLATION EST NÉCESSAIRE

La religion est naturelle à l'homme, car il a l'esprit et le cœur religieux ; elle lui est nécessaire, et rien ne peut la remplacer, ni l'honneur, ni le devoir, qui, sans elle, n'ont aucune base. Mais cette religion, qui est la vérité, comment la connaissons-nous ?

Il est impossible à l'homme de se faire sa religion : c'est un travail trop ardu, et, supposé que quelques esprits d'élite puissent l'accomplir, la masse resterait toujours dans l'ignorance. Il a fallu que Dieu vînt au secours de sa créature ; il l'a éclairée par la révélation.

I

S. Thomas a défini admirablement, à son ordinaire, l'impuissance de l'homme à conquérir la vérité par les seules forces de sa raison. « La vérité, pour ce qui regarde Dieu, recherchée par la raison, dit-il, ne parviendrait qu'à un petit nombre d'hommes, après un long temps, un grand labeur, et avec un mélange de beaucoup d'erreurs ¹. » Cela ne veut pas dire que la raison humaine ne peut rien connaître de Dieu. Le Concile du Vatican a défini au contraire qu'elle peut arriver à la certitude de l'existence de Dieu et à la connaissance de ses attributs infinis, puissance, bonté, éternité, justice. Mais il est peu d'hommes qui par eux-mêmes soient capables de s'élever si haut : ou l'intelligence n'est pas assez pénétrante, ou le temps manque.

Comment l'homme du peuple, occupé à son incessant labeur, pourrait-il s'adonner à de longues études philosophiques touchant la nature de Dieu et la fin de l'homme ? Être enseigné, l'homme comprend parfaitement ce qu'on lui enseigne, mais par lui-même il découvre peu de chose. D'autre part, les philosophes qui se sont adonnés à ces hautes spéculations, ont tous, même les plus grands d'entre eux, commis de nombreuses et grossières erreurs au sujet de la Divinité, ils ne pouvaient donc transmettre à leurs disciples que des vérités mêlées de beaucoup d'erreurs.

Personne ne peut donc sûrement se faire sa reli-

¹ Necessarium fuit hominem instrui revelatione divina, quia veritas de Deo per rationem investigata, paucis et per longum tempus, et cum admixtione multorum errorum hominibus proveniret. (*Sum. Theol.*, Pars I, q. 1, art. 1).

gion. Vous pourrez vous bâtir un système, accepter des théories qui vous plaisent, mais qui déplairont à d'autres. Vous pourrez dire : « Je crois telle vérité ! » Mais on vous répondra : « Pourquoi y croyez-vous ? Quelle preuve apportez-vous ? » Et quand même votre système serait vrai, quelle autorité avez-vous pour l'imposer ? Vos auditeurs vous diront : « Vous n'êtes qu'un homme comme nous et vous n'en savez pas plus que nous ! » Alors qui enseignera la vérité ? Une assemblée de philosophes ? Mais il faudrait d'abord qu'ils s'entendissent, et c'est ce qui ne s'est jamais vu.

Alors la masse des hommes serait donc condamnée à ne pas connaître la religion ou vouée au mensonge ?

Il nous faut une croyance ferme, sûre, qui s'impose à l'homme dès l'enfance, qui lui serve de nourriture pour son âme et de guide pour sa vie. Oui, dès l'enfance. Il est des impies qui, sous couleur de libéralisme, disent : « Mon fils choisira sa religion quand il aura atteint sa majorité. Jusque-là il convient de le laisser dans l'ignorance religieuse, car on doit sauvegarder sa liberté et l'élever en dehors de tous les préjugés. Quand il aura vingt et un ans, il embrassera la religion qu'il voudra, il n'en embrassera même aucune s'il lui plaît. »

Il n'est pas de doctrine plus absurde ni plus monstrueuse. Est-ce que vous attendez que votre fils soit majeur pour qu'il choisisse sa nationalité ? Est-ce que vous vous demandez, quand vous le faites vacciner, quelques semaines après sa naissance, si vous ne violez pas sa liberté, et s'il ne vous le reprochera pas le jour de sa majorité ? Est-ce que vous attendez ses vingt et un ans pour lui faire apprendre à lire, pour l'engager dans ses études et le pourvoir d'un bon métier ? Vous avez trop souci de son avenir pour commettre de telles imprudences qui le constitueraient dans un état d'irréparable infériorité vis-à-vis de ses camarades et en face de la vie.

Or, ce qui est absurde et désastreux pour le cours de la vie, vous le trouveriez convenable et juste quand il s'agit des rapports religieux de votre fils avec Dieu ?

Vous n'ignorez pas cependant que cette vie est une lutte perpétuelle, que votre enfant vient au monde avec des défauts, des vices peut-être qu'il est nécessaire de détruire, qu'il est environné de dangers, aveuglé par ses passions et que sa seule raison n'est pas capable de l'empêcher de tomber en des pièges ou des fautes contre la morale, contre la probité même et contre l'honneur. Nous avons déjà grand-peine à le maintenir dans le devoir par la pensée de Dieu qui le voit, du juste Juge qui prononce son arrêt dans la conscience en même temps qu'il le fait au ciel. Et vous enverriez ainsi votre enfant à la bataille sans le pouvoir des armes nécessaires ? Et s'il meurt à quinze ans, il n'aura donc jamais entendu parler de ses devoirs envers Dieu ? Il a une âme pourtant, que deviendra-t-elle ? Et s'il se livre à l'inconduite parce qu'il

ne voudra pas résister à ses passions souveraines, parce qu'on ne lui a pas dit pourquoi il doit rester juste, chaste, docile, n'est-ce pas vous qui l'aurez précipité dans l'abîme du mal, dans le déshonneur peut-être ? vous qui aurez perdu son âme ?

Car si vous ne pouvez pas vous faire votre religion, vous, cependant vous avez une religion que vous avez apprise, qui vous a éclairés dans la vie, qui vous a été transmise et que vous devez transmettre.

II

Comment la connaissez-vous, cette religion ? C'est que Dieu, dans sa miséricorde, vous l'a fait connaître, parce que cette science vous était nécessaire.

Vous vous êtes en effet posé de nombreuses et embarrassantes questions, vous, homme du vingtième siècle qui prétendez n'invoquer que la raison. Vous vous êtes dit : Pourquoi suis-je continuellement en proie à des luttes continuelles ? « Il y a deux hommes en moi, » l'un qui cherche le bien, l'autre qui va du côté du mal ; le premier qui regarde vers l'idéal, le ciel, l'autre qui se laisserait enliser dans la boue. Qui m'expliquera cette dualité funeste ?

J'ai commis des fautes dans ma vie, fautes de malice ou de faiblesse ou d'entraînement, j'en ai regret, je me les suis reprochées, et cependant qui me dira si Dieu m'a pardonné ?

Chaque jour vous voyez disparaître des êtres bien-aimés, un père, un fils, une épouse. Auprès de leur tombeau vous vous demandez : « Les reverrai-je quelque jour ? La séparation est-elle éternelle ? Où sont-ils maintenant ? M'attendent-ils dans une autre vie ? Cette vie est-elle meilleure que celle-ci ? Puis-je espérer qu'ils y jouissent d'un bonheur que je partagerai plus tard ? »

Qu'est-ce que répond votre raison à ces questions qui vous tourmentent, qui vous ôtent le sommeil, qui demeurent la préoccupation de votre cœur et de votre esprit, le jour et la nuit ? Elle vous dit : « Il y a un Dieu. Ma mère, mon ami avaient une âme. Il y a donc quelque chose au delà du tombeau, mais j'ignore quoi. Ces luttes intimes qui brisent l'âme, je ne me les explique pas. Suis-je pardonné des fautes du passé ? je ne sais pas ! »

Ces réponses de la raison ne vous satisfont point, et jamais les hommes n'ont pris leur parti de ces obscurités. Ces choses-là sont trop graves pour que nous ne les connaissions pas. C'est pour nous un besoin impérieux de savoir.

Or notre raison ne nous apprend rien de certain là-dessus.

De même pour nos relations avec Dieu. Comment nous mettre en rapport avec lui ? comment le prier ? Notre raison nous dit que Dieu est notre Créateur, et donc que nous devons l'adorer. Quelle sera la formule de notre adoration ? Quel culte lui rendrons-nous ?

Quand on va saluer un souverain il y a des règles à observer, un protocole déterminé, des discours,

une pompe extérieure. Quel est le protocole à tenir quand nous allons saluer Dieu ? Le culte est nécessaire, culte du corps, culte de l'âme, la raison même en convient ; mais quelles prières réciter, quelle attitude tenir ?

Les philosophes du dix-huitième siècle qui reconnaissaient Dieu, mais qui lui demeuraient hostiles, disaient avec Rousseau : « Le culte que Dieu demande est celui du cœur, » quant au corps, « reste de toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de la terre ! » Mais il est clair que rien n'est plus irrespectueux. Ici la philosophie allait contre la raison, qui commande à l'homme de s'incliner devant Dieu plus profondément que devant les plus grands rois de la terre. Une fois de plus, par orgueil, elle nous abuse et nous trompe.

Alors que devons-nous penser, espérer, croire, faire ?

Puisque notre raison ne nous le disait pas d'une manière précise qui satisfît et notre esprit et notre cœur, Dieu, qui est bon, a eu pitié de nous, de notre ignorance, de nos angoisses, et il nous a parlé par la Révélation. Ne dites pas avec les incrédules qu'il est trop haut et trop grand pour communiquer avec sa petite créature. « Nous vivons en lui, nous dit S. Paul, nous nous mouvons en lui, nous sommes en lui, » c'est à peine s'il a eu besoin de se pencher pour nous parler ; et c'est parce qu'il est grand, parce qu'il est bon, qu'il a pris compassion de notre grande misère.

XXIII

LE MYSTÈRE

La religion naturelle ne saurait nous suffire, car elle nous apprend trop peu de chose. Elle n'établit aucune autorité qui se fasse accepter, aucun culte qui s'impose. « Elle ne donne pas à l'humanité ce que l'humanité lui demande, dit Jules Simon, car de fonder un culte c'est impossible, et de nier l'utilité d'un culte, cela ne se peut pas davantage. Si l'Etat ouvre un temple, et s'il ne le donne pas à une religion positive, ce temple demeure vide. » Nous vivons dans le mystère et elle ne nous l'explique pas.

Car le mystère existe, et nous ne pouvons nous en désintéresser.

I

Nous ne savons le tout de rien. La science nous a-t-elle jamais dit ce qu'est l'attraction, la pesanteur, la lumière, l'électricité ? Elle constate des faits, elle en ignore la cause, et surtout l'essence de la cause. Ce n'est pas qu'elle soit inactive, ni impuissante. Elle travaille beaucoup, et elle obtient des résultats, elle fait des découvertes qui vous saisissent et provoquent votre admiration. Elle nous fait correspondre en un clin d'œil d'une extrémité du monde à l'autre ; elle appelle au secours, par des vibrations merveilleuses à travers l'espace qui avertissent à cent lieues à la ronde que nous sommes en danger ; elle fait voler l'homme

comme l'oiseau. Elle a mis des siècles pour produire ces effets, et elle mettra encore des siècles pour doter l'humanité d'autres découvertes semblables. Elle lutte contre les ténèbres, mais celles-ci sont tellement épaisses qu'elle n'en chasse à mesure qu'une faible partie. Nous sommes plus savants que nos aïeux, nos petits-fils seront plus savants que nous, et ils n'épuiseront pas la science.

Mais ces inventions qui nous ravissent ne nous renseignent pas sur les grandes questions qui nous préoccupent : Que sommes-nous ? Où allons-nous ? Qu'advient-il de nous après cette vie ? Quelle est la destinée de notre âme ? Qu'est-ce que Dieu ?

Le mystère, le voilà. Nous en sommes entourés, nous vivons au milieu du mystère, avec le désespoir de ne pouvoir jamais ni le percer ni le comprendre.

Comment, en effet, nous qui sommes finis, comprendrions-nous Dieu qui est l'infini ? Ils n'ont donc pas réfléchi ceux qui disent : « Je ne crois que ce que je comprends. » Dieu existe ; cette vérité s'impose à nous comme l'existence de la cause s'impose à ceux qui sont témoins de l'effet, et cependant nous ne le pourrions jamais comprendre. Nous le verrons, nous l'adorerons, nous le chanterons au ciel, et son essence se dérobera toujours à nos regards. Notre âme créée peut refléter l'incrée, mais non le contenir : elle n'a pas la capacité de l'infini.

Les grands savants reconnaissent humblement qu'ils ne savent rien, ou que ce qu'ils savent n'est rien à côté de ce qu'ils ignorent, rien à côté de Dieu. Newton disait : « Je ne sais ce que le monde pensera de mes travaux ; mais ce que je sais, c'est que j'aime à me représenter comme un pauvre enfant sur le bord de la mer, enfant qui vient de trouver un caillou plus poli, ou une coquille plus brillante ; et, à côté de lui, tandis qu'il se réjouit, s'étend l'océan infini de la vérité. »

Le mystère, c'est Dieu. Mais de ce que nous ne pouvons pas le comprendre dans toute son étendue, dans toute sa beauté, il n'en résulte pas que nous ne puissions rien connaître de lui.

Il est le mystère, mais ce qu'il nous en a montré nous enchante, nous transporte, nous prosterne à ses pieds. Nous l'étudions, nous le regardons comme la créature regarde son créateur, comme le fils regarde son père. En nous-mêmes nous trouvons le reflet de sa divinité, nous avons quelque chose de son intelligence, de son amour ; nous sommes ses images, il nous aime comme son œuvre, et non la moins belle, il se penche vers nous pour se faire connaître de nous, pour nous parler, pour attirer notre confiance. Ces pensées nous pénètrent par leur grandeur, leur vérité, leur beauté, par les horizons célestes qu'elles nous font entrevoir, et nous l'adorons de toutes les puissances de notre âme.

Comme tout cela élève mon esprit ! Mais comment l'aurais-je su si Dieu ne me l'avait pas révélé ?

Ma raison s'arrêtait hésitante, incertaine, n'osant nier, n'osant affirmer. Alors il nous a dit comme Jésus à ses disciples apeurés au milieu de la tempête du lac de Tibériade : « C'est moi, n'ayez crainte ! » Et nous avons reconnu qu'il est la lumière et la bonté.

Notre raison nous avait dit : « Il existe, il est la vérité ! » Alors notre âme, parce qu'elle était droite, a éprouvé un désir plus vif de le connaître, de le voir. Elle le voyait d'une manière indirecte, dans le miroir des créatures ; elle a voulu le voir plus directement, plus nettement. Elle a constaté le mystère, et elle l'a aimé. Elle s'est sentie appelée par Dieu, aimée par Dieu ; alors à son tour elle l'a appelé, elle a besoin de voir et de savoir. Elle ne peut se désintéresser de ce sublime mystère : la question est trop grave.

II

Dieu a daigné sortir de son mystère pour nous parler, nous éclairer, nous instruire. Notre intelligence s'incline devant lui, parce qu'elle est saisie par sa lumière. Cela ne suffit pas. Il commande à notre esprit, il commande aussi à notre volonté, à notre cœur qui doit lui obéir.

Deux préoccupations alors nous assiègent auxquelles nous ne saurions nous soustraire : Que devons-nous faire ? Que devons-nous aimer ?

1. *Ce que nous devons faire ?* Notre devoir, écrit impérativement dans notre conscience. Mais quand nous voulons agir, notre volonté défaille. Nous voyons le bien et nous ne le faisons pas. Nous ne voulons pas faire le mal et nous le faisons. Pourquoi ? Parce que nous naissons, avec, dans l'âme, un foyer de mal qui y fermente et s'y développe.

Rien n'est plus certain, rien n'est mieux accusé par l'expérience. Pour le nier, il faudrait n'avoir jamais vu d'enfant. Mettons qu'une société dépravée développe dans l'enfant les germes du mal, mais les germes existaient, ils y étaient semés comme l'ivraie est semée dans un champ. Si l'ivraie n'avait pas été semée, si elle n'existait pas, si elle n'était pas dans la terre, elle ne lèverait pas. Nous sentons en nous-mêmes des tempêtes que nous n'y avons pas soulevées. Il n'est pas d'idée vile, pas de sentiment bas que nous n'ayons vu passer dans notre âme. Je veux que nous les ayons chassés, mais d'où venaient-ils ? Et en face de ces tentations, de ces séductions, pourquoi nous sentons-nous faibles et capables de tous les entraînements ?

C'est à cause de cette funeste attraction du mal qui est en nous et qui paralyse notre volonté. Et je vous le demande, puisqu'elle se sent si infirme, qui la fortifiera, si ce n'est Dieu ?

Alors il intervient, par son secours, par sa grâce, il nous remet sur pied, en quelque sorte, il nous soulève et nous soutient. Mais nous devons lui soumettre notre volonté, sous peine de retomber dans le mal d'où il s'efforce de nous tirer, sous peine de dénaturer en nous son image et de perdre notre âme.

2. *Ce que nous devons aimer ?* Il est bien entendu que nous ne parlons que de ces amours nobles et légitimes qui honorent et élèvent. Mais est-ce que la première condition de l'amour n'est pas de s'attacher étroitement et pour jamais ? Autrement ce n'est pas l'amour. L'amitié qui a pu cesser, a-t-on dit, n'a jamais été vraie, car lorsqu'on aime, on ne se figure point que notre affection puisse avoir une fin !

Or qu'est-ce que nos meilleures affections ? Voici une mère qui aimait son fils, comme les mères savent aimer. Ce fils tombe sur un champ de bataille, il meurt pour sa patrie, ce qui est très glorieux, mais bien douloureux aussi pour le cœur de la mère. Que deviendra son amour ? Cet enfant, elle ne le reverra plus ? Elle est séparée de lui pour jamais ? Et c'est cela, l'amour ? Elle aurait donc manqué sa vie, elle n'y aurait trouvé que des souffrances sans but et sans espoir ?

Vous ne le voudriez pas. Vous, humbles créatures humaines, vous vous révoltez à cette pensée d'un amour brisé à jamais, sans compensation, sans espérance, et Dieu, qui est infiniment bon, ne serait pas touché de cette grande douleur, il n'aurait pas en réserve des lumières, des grâces, des douceurs qui consolent !

Il console les cœurs affligés, en inondant d'abord l'esprit des lumières de la raison et de la foi. Celles-ci nous disent : « Quel est le but de la vie ? C'est d'arriver à Dieu. Comment parvient-on jusqu'à Dieu ? Par la connaissance de ses perfections, de son éternité, de sa puissance et de sa miséricorde. Est-ce là tout ? Non. Quand nous connaissons Dieu, nous voulons le mieux connaître encore, et mieux nous le connaissons, mieux nous l'aimons. »

Les lumières de l'esprit en pénétrant dans le cœur le remplissent ainsi d'amour. Nous aimons Dieu qui est notre terme souverain, et c'est en lui que nous aimons nos amis. Cette mère qui a perdu son fils ne restera donc pas irrémédiablement désolée. Son amour n'est pas brisé à jamais, Dieu en a réuni les morceaux pour lui donner une forme immortelle. Son fils qu'elle aimait en Dieu et pour Dieu, elle le retrouvera en Dieu, et pour toujours.

Notre froide raison ne nous disait pas cela ; Dieu est descendu de son mystère pour nous le dire. Il nous a expliqué lui-même ce mystère par les enseignements surnaturels de la foi, sans lesquels nous serions horriblement malheureux. Maintenant nous savons, nous comprenons, nous aimons, et, comptant sur la grâce, nous sommes capables de tous les efforts, de tous les sacrifices.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 julii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 30 juillet 1914

Deuxième

partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Panegyrique de S. Laurent. — Quel a été son héroïsme et d'où cet héroïsme lui est venu, 593.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — XXXIX. 10^e Dim. après la Pentecôte : Les fêtes chrétiennes, 596.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — XXXVI. 10^e Dimanche ap. la Pentecôte, 600.

Petites Lectures. — XXIV. Le miracle, 603.

Panegyrique de S. Roch. — L'imitateur de la charité du Christ, 605.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LAURENT

(10 août)

QUEL A ÉTÉ SON HÉROÏSME ET D'OÙ CET HÉROÏSME
LUI EST VENU

Mes frères,

Tout martyr est un héros.

Il a été mis en demeure de choisir entre la vie et la mort, entre une vie souvent accompagnée de toutes les gloires et de toutes les jouissances, et une mort précédée d'affreuses tortures. Et parce que, pour vivre et jouir de la vie, il fallait dire un mot d'apostasie, il a préféré les supplices et la mort... En faisant ce choix, il a donné la preuve qu'il jouissait d'une grandeur d'âme et d'une puissance de volonté extraordinaires. Jamais l'homme ne porterait aussi loin la fidélité à ses croyances, si Dieu lui-même, par une grâce qui tient du prodige, ne l'en rendait capable. Le martyr est, à sa manière, un véritable miracle. Il dépasse les forces naturelles, dans l'ordre moral, comme le miracle les dépasse dans l'ordre physique. Et c'est une démonstration manifeste de la vérité du christianisme que, pour l'affirmer, des millions d'hommes aient accepté le martyre.

L'héroïsme du martyr, comme tout autre héroïsme, a des degrés différents. Plus modeste quand il a moins à souffrir, il devient d'autant plus admirable qu'il brave et subit des supplices plus douloureux. Et quand il épuise la série des tourments auxquels la cruauté des bourreaux peut soumettre une chair humaine, oh ! alors, il atteint les limites extrêmes auxquelles soient capables de parvenir, en s'unissant l'une à l'autre, la force de l'homme et la force de Dieu.

C'est un martyr de cette sorte, un martyr héroïque entre tous, que nous honorons aujourd'hui. S. Laurent, on peut le dire, a réalisé en sa personne le type achevé du martyr chrétien. Rarement, les persécutions ont mis aux prises plus de cruauté avec plus de courage.

Nous raconterons d'abord *ce que S. Laurent a souffert* ; ce récit sera tout à sa gloire. — Nous

dirons ensuite *à quelles sources il a puisé son héroïsme incomparable* ; cette seconde partie, sans cesser de chanter sa gloire, sera tout particulièrement à notre profit.

I

Laurent naquit en Espagne, vers l'an 220, dans une villa voisine de l'ancienne Huesca. Son père s'appelait Orence et sa mère Patience. C'étaient, l'un et l'autre, de fervents chrétiens. Huesca les honore tous les deux comme des saints ; elle célèbre leur fête le premier jour de mai. — C'est dire que le jeune Laurent fut élevé dans une atmosphère toute saturée de foi et de piété.

L'histoire ne nous apprend, de sa jeunesse, que fort peu de chose. Elle lui fait commencer ses études littéraires à Saragosse, siège d'une florissante université. Là, paraît-il, Laurent rencontra un étudiant originaire d'Athènes, nommé Sixte ou Xiste. Après avoir quelque temps cultivé avec grand soin la philosophie païenne, Sixte s'était attaché à la doctrine de Jésus-Christ. Les circonstances l'avaient alors amené à Saragosse. Il édifiait toute la ville par sa douceur, son humilité, sa charité, la pureté de ses mœurs. Laurent et Sixte s'unirent ensemble par les liens d'une étroite et sainte amitié. — Cette liaison mérite d'être signalée ; car elle exerça, sur les destinées de notre héros, la plus grande influence. Ce Sixte, en effet, est celui-là même dont nous parlerons bientôt, celui qui devint Pape sous le nom de S. Sixte II, choisit Laurent pour archidiacre et subit le martyre trois jours avant lui, non sans lui annoncer sa prochaine immolation ou plutôt son prochain triomphe.

Un temps vint, — nous ne savons pas à quelle époque, — où les deux amis quittèrent l'Espagne pour aller à Rome. La tradition marque leur passage à Gênes, où ils reçurent des chrétiens la plus fraternelle hospitalité. Rome les accueillit avec la même sympathie et leur ouvrit les rangs de son clergé.

Le trône des Césars était alors occupé par Valérien. Valérien passait pour un prince doux et bon. Il avait même témoigné aux chrétiens une certaine bienveillance. « Sa famille, dit un historien, comptait un grand nombre de fidèles. Son palais semblait une église. » (Eusèbe). Mais il avait pris pour conseiller intime un égyptien de basse naissance, d'éducation plus grossière encore et adonné à la magie. Cet homme réussit à faire de l'empereur un ennemi du Christ. Au mois d'avril 257, Valérien publiait un édit ouvrant, contre l'Eglise, la huitième persécution générale.

L'une des premières victimes du massacre fut le pape S. Etienne I^{er}. Il fut décapité le 2 août de la même année. — Ce Pontife avait eu pour archidiacre l'athénien Sixte, l'ami de Laurent. Même, pendant la captivité qui précéda son martyre, il lui avait confié le gouvernement de l'Eglise. Quand le clergé et les fidèles de Rome se réunirent aux catacombes pour donner un successeur à S. Etienne, Sixte fut élu. Il choisit comme archidiacre Laurent

lui-même, dont il connaissait de longue date et appréciait hautement les talents et les vertus.

L'archidiacre romain avait alors pour fonctions d'assister le Souverain Pontife dans la célébration des saints mystères, de distribuer aux fidèles la communion eucharistique, d'administrer les aumônes faites à l'Eglise, de prendre soin des chrétiens pauvres ou malades et des personnes consacrées à Dieu.

S. Laurent accomplissait ces fonctions depuis deux ans quand, le 6 août 259, comme Sixte II célébrait la sainte messe dans la catacombe de Callixte, des soldats envahirent l'obscur souterrain et s'emparèrent de sa personne. C'est que la persécution continuait et que l'empereur avait ordonné d'arrêter le successeur d'Etienne. L'archidiacre regrettait vivement de n'être point associé à l'arrestation de son chef et conduit avec lui au tribunal des persécuteurs. Loin de fuir, il se lança sur la trace de S. Sixte et, l'ayant rejoint, il lui dit, en pleurant : « Où allez-vous, ô Père, sans votre fils ? Où allez-vous, ô Pontife, sans votre diacre ? Quand vous offriez le sacrifice, j'étais toujours à vos côtés ; pourquoi n'y serai-je point, dans le sacrifice que vous allez offrir ? M'en trouvez-vous indigne ? » Et Sixte, qu'éclairait déjà l'éternelle lumière, lui répondit : « Mon fils, je ne vous abandonne pas. Je suis un vieillard, et, comme tel, je vais à de moindres épreuves. Vous êtes jeune ; à ce titre, vous subirez de plus grands combats et remporterez de plus glorieuses victoires. Dans trois jours, vous me suivrez. Alors, le diacre rejoindra son prêtre ! » Puis, le Pontife recommanda à Laurent de distribuer aux pauvres les trésors de l'Eglise, et, continuant sa marche, se laissa enfermer dans la prison Mamertine.

Laurent passa la nuit suivante à rechercher les pauvres secourus par l'Eglise romaine. Les historiens le représentent se glissant, à la faveur des ténèbres, du mont Cœlius au quartier des Canaries, de là au quartier des Patriciens, de là encore à la catacombe Népotienne. Partout, il répandait les largesses et faisait ses adieux. Partout aussi, il guérissait les malades.

Le lendemain, la Providence voulut qu'il rencontrât S. Sixte, comme on le menait au supplice. Il lui annonça que, suivant ses ordres, il avait mis en sûreté les richesses de l'Eglise. — Ce mot de richesses éveillait toujours la convoitise des païens. Les soldats qui conduisaient S. Sixte, l'ayant entendu, arrêtrèrent aussitôt S. Laurent. L'empereur se le fit amener. Il l'interrogea longuement sur la fortune du groupement chrétien établi à Rome. L'archidiacre ne daigna pas lui répondre. Valérien le remit alors entre les mains d'un chevalier nommé Hippolyte, avec ordre de l'amener à livrer les prétendus trésors. Laurent, enfermé dans la maison d'Hippolyte, fit en sa présence, sur les malades qu'on lui amena, tant et de telles guérisons que le chevalier voulut recevoir le baptême.

L'empereur, impatient d'être mis en possession des richesses qu'il convoitait, rappela bientôt Lau-

rent. Celui-ci demanda trois jours pour les montrer au prince. Trois jours après, il lui présenta les pauvres, les estropiés, les aveugles auxquels l'Eglise romaine avait porté secours. « Prince, dit-il, voilà les trésors de l'Eglise ! »

Valérien, déçu, entra en fureur. Et alors commença ce que j'appelais tout à l'heure le plus effroyable des martyres, celui dans lequel se sont rassemblées les plus douloureuses tortures que puissent imaginer des bourreaux.

D'abord, on déchira le corps du pieux lévite avec des *scorpions*, c'est-à-dire des crochets de fer arrangés pour creuser dans la chair des entailles profondes.

Puis, sur ses plaies béantes, vint s'abattre une grêle de coups portés par des fouets.

Ensuite on brûla, avec des lames rougies au feu, ses flancs entr'ouverts.

Parmi ces supplices, Laurent ne cessait de prier et d'invoquer l'assistance divine.

Alors, seconde flagellation, avec des lanières garnies de balles de plomb, — dislocation des membres au chevalet, — nouvelles déchirures des chairs avec différents instruments de torture.

Le martyr fut rejeté en prison. Là, dit-on, il reçut d'un ange descendu des cieux quelques consolations.

Mais l'empereur le rappela bien vite et, le trouvant inflexible, le fit frapper sur la bouche à coups de pierres.

Enfin, pour assouvir toute sa rage, il ordonna qu'on dressât au prétoire même une grille de fer, qu'on étendît Laurent sur ce lit de douleur et qu'on allumât au-dessous des charbons assez ardents pour le brûler à fond, mais assez modérés pour ne le brûler que lentement. Il fut fait suivant ses ordres. Pendant un temps que l'histoire n'a point précisé, mais qui paraît avoir été considérable, le martyr brûla à petit feu. Et l'on raconte que les bourreaux lui faisaient suivre, sur sa grille, les variations du brasier, en le tirant ou en le poussant avec de grandes fourches de fer.

Laurent supporta sans faiblir cette épreuve suprême. Il ne fit pas un mouvement pour se dérober à l'atroce supplice. Quand il se sentit tout brûlé et sur le point de mourir, il jeta vers le prince ce dernier cri : « Ma chair est cuite à point ! Retourne-moi, et mange ! » Et il rendit l'âme.

Les chrétiens recueillirent sa dépouille et l'ensevelirent au champ *Verano*, non loin des murs de la ville. Ils passèrent trois jours et trois nuits auprès de son tombeau, priant et pleurant.

Toutes les générations, l'une après l'autre, ont tressailli d'admiration en face de ce héros. Les églises se sont disputé ses reliques. Les chrétiens ont aimé à porter son nom. Les saints Docteurs ont, à l'envi, célébré ses louanges. Les populations l'ont choisi pour protecteur et pour Patron. Sa mort, partout racontée, a rempli le monde d'horreur et de dégoût pour les persécuteurs. Il est à remarquer qu'à dater du jour où elle s'est produite, le paganisme est entré en décadence. Enfin,

la peinture et la sculpture ont reproduit à l'envi l'image de notre saint et les différentes phases de son martyre. — Mais, je dois le dire ici, aucune image ne donne l'idée de ce que S. Laurent a souffert comme son propre visage. Sa tête, en effet, se conserve à Rome, encore revêtue de sa chair et de sa peau, et enchâssée dans un reliquaire d'argent doré. Or, rien n'est impressionnant comme le spectacle de ce front bruni par l'action du brasier, de ces lèvres contractées et comme tordues par la chaleur, de ces yeux desséchés ou fondus par le feu. Jamais, pour ma part, je n'ai mieux compris qu'en le considérant, jusqu'où sont allés la fidélité, le dévouement, le courage, l'héroïsme des martyrs.

II

Je voudrais maintenant, pour faire sortir de ce récit un enseignement pratique, expliquer devant vous à quelles sources nos martyrs, et particulièrement S. Laurent, ont puisé leur admirable et surhumaine bravoure.

J'en signalerai trois principales.

1. La première me paraît être dans *la fermeté des croyances*.

La foi donne à tous les actes des vertus chrétiennes leurs raisons d'être. Pourquoi seriez-vous humbles, prompts à pardonner les injures, fidèles à observer la pureté des mœurs, si vous ne croyiez nullement aux motifs pour lesquels ces pratiques s'imposent à nous ? Il en va de même du martyre. Les raisons de le subir, quand il y a lieu, nous sont fournies par la foi. Il se pare, aux yeux du croyant, de couleurs qui dissimulent ce qu'il a de terrible et le font accepter avec résignation ; je devrais dire : avec joie. — C'est un témoignage dû à la vérité : un homme convaincu souffre tout plutôt que de renier ses convictions. — C'est une exigence de la conscience : quand on tient à rester pur de toute faute, on aime mieux subir la mort que contracter une souillure. — C'est un moyen de faire sûrement et rapidement son salut : Dieu ouvre sans délai les portes du paradis à ceux qui meurent pour lui. — C'est même une sorte de bon marché : car les souffrances dont se compose un martyre sont toujours peu de chose, soit auprès des peines de l'enfer qu'elles font éviter, soit auprès des joies du ciel qu'elles assurent. — C'est aussi une noble et glorieuse mort : celui qui la subit s'y sacrifie à des intérêts supérieurs ; elle lui épargne aussi les trivialités et les misères d'un trépas vulgaire, de ce que nous appelons si fausement *une belle mort*. — Enfin, ce peut être un besoin de cœur : depuis que l'Homme-Dieu est mort pour nous, les hommes épris de son amour trouvent, quand ils en ont l'occasion, du bonheur à mourir pour lui.

Il est évident que, pour envisager le martyre sous de pareils aspects, il faut croire aux vérités qui les font apercevoir : croire à la doctrine chrétienne pour laquelle il s'agit de mourir, croire à la malice du péché auquel on préfère la mort,

croire aux récompenses et aux peines de l'autre vie, croire aux intérêts supérieurs auxquels on s'immole, croire à l'amour de Jésus-Christ pour nous. Il faut croire à tout cela, ai-je dit ; et même, étant donnée l'impression de terreur que nous causent, quand elles se présentent à nous, les tortures et la mort violente, il faut, pour les accepter, des croyances fermes, profondes, souverainement sûres d'elles-mêmes.

Telles étaient, son martyre l'a démontré, les croyances de S. Laurent. Entièrement affranchies de toute hésitation, elles avaient acquis le caractère d'une certitude absolue. Et, parce qu'il savait faire sortir de la foi les sentiments auxquels elle doit donner lieu, la foi l'avait rendu capable des plus grands sacrifices. Le feu qu'elle avait allumé dans son cœur était, comme le dit S. Léon, plus ardent que le feu dont les bourreaux ont brûlé sa chair ¹.

Efforçons-nous d'acquiescer, nous aussi, des convictions de cette sorte, des convictions inébranlables ! Exploitions tous les moyens dont nous disposons d'éclairer et d'affermir notre foi ! Puis, qu'elle préside à nos pensées, inspire nos affections, gouverne notre conduite ! Et supportons tout, même la mort, plutôt que de lui donner un démenti ! Un vrai croyant vit et meurt conformément à ses croyances.

2. L'héroïsme des martyrs leur est venu, non seulement de la fermeté de leurs convictions, mais encore du *déploiement d'énergie morale qu'ils mettaient habituellement dans leur vie*.

L'héroïsme ne s'improvise pas ; il s'acquiert. On y atteint rarement du premier coup ; il faut s'y être exercé par des efforts prolongés et progressifs, par la culture assidue des énergies qu'on a pu recevoir, soit de la grâce, soit de la nature. Pour devenir un héros, il faut s'apprendre à vouloir, à vouloir d'une volonté forte et invincible, et avoir soumis de longue date l'être humain tout entier à l'autorité souveraine de la volonté.

Cet apprentissage de l'héroïsme, vous le comprenez aisément, comporte des vertus nombreuses et variées ; mais en particulier, il exige une discipline sévère et persévérante de la vie. Que sera cette discipline ? Elle comprendra des mœurs très pures, une certaine sobriété dans la nourriture, une rigoureuse fidélité au devoir, un vif amour du travail, une manière de se traiter soi-même virile et exigeante. L'homme qui mène une vie sensuelle, molle et paresseuse, ne sera jamais un héros.

Nous connaissons fort peu la vie de S. Laurent avant son martyre. Cependant, on y retrouve aisément la trace très nette de cette discipline et de ces austérités. L'histoire a remarqué, en effet, qu'il pratiquait des mœurs exemptes de toute souillure et que, chargé d'administrer la fortune déjà considérable de l'Eglise romaine, il n'en détournait rien pour son usage personnel. Au milieu de cette opulence relative, il restait pauvre et vivait comme un pauvre.

¹ « Signior fuit ignis qui foris ussit quam qui intus accendit. » (S. Léon, Offic. S. Laurentii, lectio 6).

Voilà encore une leçon dont, en général, nous avons grand besoin. Si l'avenir nous faisait passer par une de ces crises où les chrétiens doivent faire preuve, pour rester fidèles à Dieu, d'un véritable héroïsme, notre manière de vivre nous y aurait-elle préparés ? Je ne le crois pas. Le relâchement de nos mœurs, le bien-être dont nous aimons à nous envelopper, notre amour du plaisir, notre éloignement pour tout ce qui constitue une immolation et un sacrifice, notre peur de souffrir, nous rendraient, je le crains, capables de toutes les défaillances. La moindre persécution provoquerait, chez nous, un nombre incalculable d'apostasies. — Voulez-vous conjurer ce péril et devenir des chrétiens dignes de vos pères ? Réagissez, et de toutes vos forces, contre les influences déprimantes du sensualisme contemporain et faites-vous une vie plus tempérante, plus dégagée des jouissances matérielles, je dirais volontiers plus crucifiée !

3. La troisième des sources auxquelles nos saints, et particulièrement celui que nous fêtons aujourd'hui, ont puisé leur héroïsme, se trouve dans *la fidélité à la grâce*.

La faiblesse humaine n'est guère capable, par elle-même, des grandes vertus. Elle ne le devient qu'avec le secours de la grâce divine. Mais la grâce divine proportionne généralement ses dons à l'accueil qu'on lui fait. Une première grâce bien reçue en mérite une seconde, plus grande que la première. Si cette seconde grâce est bien reçue, elle en déterminera une troisième, plus considérable encore. Et ainsi des autres. D'où, ce fait constaté par l'expérience : que les grandes grâces ne viennent pas les premières, mais servent de récompense à une série plus ou moins longue de grâces bien reçues. La grâce du martyr est une des plus puissantes que Dieu puisse accorder à l'homme. Aussi personne ne la recevra, suivant les lois ordinaires de la Providence, qu'après l'avoir méritée par une longue et habituelle fidélité aux grâces précédentes.

Vous aurez besoin, vous qui m'écoutez, vous aurez besoin, tôt ou tard, de quelque grande grâce. Si ce n'est pas à l'occasion d'une persécution violente, ce sera à l'occasion d'un devoir difficile à remplir, d'une séduction pressante, d'un accès de passion, d'une épreuve pénible et en face de laquelle tous vos instincts vous porteront à la révolte. Il faut, dès maintenant, prévoir ces crises redoutables, vous préparer à les subir et mériter du ciel les concours capables de vous aider à en sortir vainqueurs. Je vous indiquerai le moyen d'y réussir, si je vous dis : correspondez avec soin aux avances divines. Obéissez docilement aux inspirations d'en-haut. Ne repoussez jamais la grâce qui s'offre à vous. Faites de ferventes prières. Assistez pieusement au saint sacrifice. Recevez régulièrement les sacrements, et toujours avec les dispositions les meilleures que vous pourrez. Tirez profit des grâces que vous recevez et montrez-vous reconnaissants envers Celui qui vous les envoie. Par là, vous élargirez sans cesse la mesure de l'as-

sistance divine. La fidélité à la grâce a rendu S. Laurent digne de recevoir, à l'heure du martyre, des forces surhumaines. La fidélité à la grâce vous méritera, pour les heures difficiles, tous les secours dont vous aurez besoin.

* * *

L'Eglise fait lire à ses prêtres, dans l'office de ce jour, cette parole : « Dieu a mis pour nous, dans ses Saints, tout ensemble *l'exemple et le secours*¹ ».

Nous avons, dans la vie et la mort de S. Laurent, étudié *l'exemple*. Nous l'avons glorifié ; nous l'avons analysé ; nous nous en sommes fait l'application, en constatant la nécessité où nous sommes d'affermir notre foi, de nous faire une vie morale plus énergique et plus virile, et de correspondre plus fidèlement aux grâces divines. Il nous convient, en terminant, de penser au *secours* et de l'implorer.

Si le crédit dont les saints jouissent auprès de Dieu se proportionne aux souffrances qu'ils ont endurées pour lui, celui de S. Laurent doit être bien grand. Comment ses prières ne seraient-elles pas toutes-puissantes, quand il leur a donné pour appui une immolation si complète et un sacrifice si douloureux ?

Tournons-nous donc, en ce moment, vers l'illustre martyr et mettons-nous sous sa protection. Recommandons-lui les intérêts de nos âmes ! Demandons-lui d'intercéder pour nous ! Qu'il nous obtienne d'imiter ses vertus, surtout ces trois vertus dans lesquelles, comme nous l'avons vu, il a puisé son héroïsme incomparable ! Et, qu'en souvenir des flammes dont il a supporté d'être brûlé, il nous aide à vaincre les feux que l'ennemi des âmes peut allumer en nous ou autour de nous : le feu des mauvaises passions, le feu des séductions et des scandales, le feu des souffrances et des adversités ! Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXIX

10^e Dimanche après la Pentecôte

LES FÊTES CHRÉTIENNES

Mes frères,

Chaque jour, ou à peu près, nous célébrons une fête soit de Notre-Seigneur, soit de la T. S. Vierge, soit d'un autre personnage de la cour céleste. Ces fêtes, généralement, je les annonce au prône de la messe du dimanche, afin que vous sachiez qu'à telle date, à tel jour, nous honorons tel saint ou tel mystère. Mais aujourd'hui je me suis servi d'une formule spéciale pour vous avertir qu'une grande solennité se rencontrerait dans le courant de cette semaine : j'ai dit : « Samedi prochain, l'Assomp-

¹ « In sanctis suis... nobis et præsidium constituit et exemplum. » (Lect. 6).

tion de la B. V. Marie, *fête d'obligation*. » C'est sur ces derniers mots que je voudrais un instant retenir votre attention ; car ce sont eux qui m'ont inspiré le sujet de mon instruction.

Pourquoi des fêtes ? Quel est le sens de cette formule que vous entendez de temps en temps : *fête d'obligation* ? Après vous avoir donné les explications que comporte la réponse à ces deux questions, je vous dirai *dans quelles dispositions* il faut célébrer nos fêtes chrétiennes.

I

1. L'Eglise, vous le savez, a reçu de Dieu la charge de nous gouverner, partant de nous imposer des obligations. En instituant l'Eglise, Jésus-Christ lui a donné, dans la personne des apôtres et de leurs successeurs, plein pouvoir de prescrire tout ce qu'elle jugerait avantageux à la gloire de Dieu et au bien des fidèles, avec obligation pour ceux-ci de lui être soumis et de lui obéir. Et pour que nous n'ayons aucun doute sur sa pensée, il a précisé en disant : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre... Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie... *Celui qui vous écoute m'écoute*, celui qui vous méprise me méprise. » (Matt., xxviii, 18 ; Jo., xx, 21 ; Luc, x, 16). Dans une autre circonstance, le divin Maître prononça ces paroles qui sont très claires : « Que celui qui n'écoute pas l'Eglise, c'est-à-dire qui refuse de se soumettre à ses jugements et à ses prescriptions, soit regardé comme un païen et un publicain. » (Matt., xviii, 17).

Par suite de cette puissance dont elle fut investie, l'Eglise exerce envers nous une double fonction : elle nous instruit et nous gouverne. Elle nous instruit en nous faisant connaître les vérités révélées ; elle nous gouverne par les préceptes qu'elle nous impose. Nous lui devons donc une double soumission : celle de l'intelligence par la foi, en croyant fermement ce qu'elle nous enseigne ; celle du cœur et de la volonté par l'obéissance, en pratiquant ce qu'elle nous prescrit. En un mot, elle possède la puissance de lier et de délier nos consciences, c'est-à-dire de nous obliger, sous peine de péché, à faire ce qu'elle nous commande. (Matt., xviii, 18).

Or, elle a usé de ce pouvoir pour établir ses commandements qui sont au nombre de six seulement. Les voici : sanctifier les fêtes, — entendre la sainte messe les dimanches et fêtes d'obligation, — jeûner en carême, aux quatre-temps et aux vigiles de certaines fêtes, — faire abstinence les jours de jeûne et tous les vendredis de l'année, — recevoir le sacrement de pénitence au moins une fois par an, — ne point passer le temps des pâques sans faire la sainte communion. Tel est le code très restreint de l'Eglise, auquel, il faut bien le dire, elle peut ajouter ou retrancher selon qu'elle le juge à propos pour le bien de ses enfants.

Vous avez sans doute remarqué déjà, mes frères, que notre présente instruction ne sera que l'explication du 1^{er} commandement de l'Eglise qui nous fait une obligation de sanctifier certaines fêtes

comme le saint jour du dimanche : « Les fêtes tu sanctifieras qui te sont de commandement. »

2. Que veut dire le mot *fête* ? Il vient d'un terme latin, *festus*, qui servait à désigner un jour heureux et favorable. Les fêtes sont donc des jours de joie consacrés à célébrer des anniversaires heureux. Mais l'apôtre S. Paul nous avertit que les chrétiens ne doivent se réjouir que dans le Seigneur, c'est-à-dire que notre joie doit être sainte et digne d'enfants de Dieu. En général, les jours des fêtes chrétiennes sont principalement dédiés au service de Dieu, puisqu'ils sont destinés à honorer les mystères de la religion ou la mémoire de la T. S. Vierge et des saints.

Toutes les religions ont eu des fêtes. Les païens eux-mêmes solennisaient les différentes saisons de l'année, certaines circonstances spéciales de la vie, ils fêtaient les exploits des héros, ils célébraient toute sorte de divinités ou d'idoles.

La religion mosaïque avait aussi de nombreuses fêtes. Citons en particulier les grandes solennités de la Pâque, de la Pentecôte, des Tabernacles, de la Dédicace du temple.

La religion chrétienne devait donc avoir, elle aussi, ses jours de joie, ses anniversaires instructifs et consolants, ses fêtes religieuses. Elle en possède en effet et même un très grand nombre.

Parmi ces fêtes, plusieurs remontent jusqu'aux premiers siècles du christianisme et ont été instituées par les apôtres eux-mêmes, par exemple Pâques et la Pentecôte dont il est fait mention dans la sainte Ecriture. D'autres ont été établies plus tard ; mais elles ne sont pas moins vénérables que les premières, puisqu'elles nous viennent également de ceux que Jésus-Christ a établis dépositaires de son autorité, pour nous conduire dans les voies du salut.

Les fêtes chrétiennes qui jalonnent le cours de l'année liturgique n'ont pas toutes le même objet : les unes servent à célébrer la T. S. Trinité et les principaux mystères de la vie du Sauveur, elles se rapportent directement à Dieu ; les autres sont destinées à honorer les grands et les privilèges de la T. S. Vierge et la mémoire des saints.

Toutes ces fêtes ont une fin double et commune : procurer, d'une part, la gloire et l'honneur de Dieu ; d'autre part, servir au bien, à l'instruction et à l'édification des fidèles. Mais elles ont aussi une destination plus particulière, un but plus approprié à chaque fête. — Ainsi, quand nous célébrons la fête de la T. S. Trinité, nous voulons montrer notre foi en ce mystère et exprimer notre reconnaissance à chacune des trois personnes divines pour les bienfaits que nous en avons reçus. — Les fêtes instituées en l'honneur de Notre-Seigneur ont pour but de nous rappeler le souvenir de ce que Jésus-Christ a fait pour notre salut et de nous exciter à l'en remercier et à en profiter. Les principales fêtes de N.-S. sont l'Incarnation, appelée aussi et habituellement l'Annonciation, Noël, la Circoncision, l'Epiphanie, la Présentation au temple, la passion et la mort de Jésus ou le Vendredi Saint, la Résur-

rection, l'Ascension, la Pentecôte, la Fête-Dieu et le Sacré-Cœur. — En établissant des fêtes en l'honneur de la T. S. Vierge, l'Eglise a voulu honorer les principales circonstances de la vie de la Mère de Dieu, remercier le Tout-Puissant des grâces singulières qu'il lui avait accordées, nous animer à l'imiter dans la pratique de la vertu et nous obtenir son intercession auprès de Dieu. Les principales fêtes de la T. S. Vierge sont l'Immaculée-Conception, la Nativité, l'Annonciation, la Purification, l'Assomption et le Rosaire. — « L'Eglise a institué les fêtes des saints pour remercier Dieu des grâces qu'il leur a accordées, pour nous engager à les prier et à les imiter. On célèbre ordinairement la mémoire des saints le jour de leur décès, qui est appelé le jour de leur naissance, parce que ce jour-là ils entrent au ciel et naissent à la vraie vie, la vie éternelle. L'Eglise seule, dirigée par le Saint-Esprit, détermine ceux qui doivent être élevés à cet honneur; elle ne se décide qu'après avoir pesé longuement et avec maturité les preuves que Dieu a données lui-même de sa volonté à cet égard ¹. » Elle a établi une fête commune en l'honneur de tous les saints du ciel : la Toussaint. Elle a donné plus de solennité à la fête de certains saints plus remarquables ou que nous devons honorer spécialement. Citons : S. Joseph, S. Jean-Baptiste, les apôtres, les premiers martyrs, S. Etienne et S. Laurent, que nous fêtons demain, les saints anges, le patron du diocèse, le patron de la paroisse. Elle a même songé à ces âmes saintes qui souffrent en Purgatoire et a établi pour elles la Commémoration des Trépassés.

3. Mais toutes ces fêtes, je me hâte de le dire, sont loin d'avoir la même importance au point de vue des obligations qu'elles nous imposent.

L'Eglise distingue deux sortes de fêtes : celles qui sont de précepte ou d'obligation, comme l'Assomption, et celles qui ne sont pas de précepte et qui s'appellent fêtes de dévotion. Ce sont les premières qui nous intéressent particulièrement parce qu'elles nous obligent, c'est-à-dire qu'elles nous imposent des devoirs à remplir sous peine de péché; les fidèles sont tenus de les sanctifier.

« D'après les lois générales de l'Eglise, les fêtes obligatoires étaient en assez grand nombre ²; mais en vertu de conventions réglées par le Concordat de 1802 entre le Souverain Pontife Pie VII et Napoléon Bonaparte, alors premier consul, elles ont été réduites, pour la France, à quatre seulement qui peuvent tomber en semaine, savoir : la fête de Noël ou de la Nativité de N.-S., fixée au 25 décembre; l'Ascension, fixée au 40^e jour après Pâques et qui est toujours un jeudi; l'Assomption de la T. S. Vierge, fixée au 15 août, et la Toussaint ou fête de tous les saints, fixée au 1^{er} novembre. » Ces fêtes doivent être solennisées comme un dimanche le jour même où elles tombent.

Nous célébrons encore d'autres grandes fêtes,

telles que Pâques, la Pentecôte, etc.; mais comme elles arrivent toujours le dimanche, il n'est pas nécessaire de nous commander de les sanctifier, puisque le dimanche comporte déjà cette obligation.

Quant aux fêtes que le Concordat a supprimées, comme l'Epiphanie, la Purification, la Fête-Dieu, elles sont devenues fêtes de dévotion. Mais, pour la plupart, la solennisation en a été remise au dimanche suivant : ainsi les fidèles n'en perdent ni les joies ni les bénédictions, tout en conservant la liberté et le temps de vaquer à leurs travaux.

Remarquons ici que cette détermination des fêtes obligatoires est une affaire de discipline ecclésiastique qui relève du Pape; leur nombre pourrait donc augmenter ou diminuer si les Souverains Pontifes le jugeaient à propos.

Vous connaissez maintenant, mes frères, ce que j'appellerai la théorie relativement à nos fêtes chrétiennes : vous en savez l'origine, les raisons d'être, les différentes espèces. Il importe surtout d'en connaître la pratique, c'est-à-dire de savoir ce qui est prescrit et ce qui ne l'est pas, et ce qu'un bon chrétien doit faire pour en profiter.

II

Disons d'abord quelles sont les œuvres commandées les jours de fête; ensuite nous verrons de quels sentiments nous devons être animés pour les célébrer utilement.

1. S'agit-il des fêtes de dévotion ou du jour de l'incidence des fêtes renvoyées au dimanche? Rien n'est prescrit, ni l'assistance à la sainte messe, ni la cessation des œuvres serviles. Cependant un bon chrétien remarquera ces jours-là, une famille qui a le sens religieux ne les laissera point passer inaperçus, une personne qui a un tant soit peu de piété les sanctifiera par quelques exercices de dévotion. Par exemple, elle fera son possible pour assister à la sainte messe; tout en remplissant ses devoirs d'état, elle se préparera à la sainte communion; elle entrera dans l'esprit de l'Eglise en s'occupant des mystères qui sont rappelés et en se recommandant à la protection de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge ou des saints, selon l'objet de la fête. Toutefois, je le répète, tout ceci n'est pas imposé et n'a rien d'obligatoire sous peine de péché, même véniel; ce sont de simples conseils.

Mais s'agit-il des quatre grandes fêtes d'obligation que je vous ai rappelées tout à l'heure? C'est alors tout différent. L'Eglise nous impose l'ordre formel, le devoir grave de les sanctifier comme on sanctifie le dimanche. Il y a donc deux obligations renfermées dans ce précepte : 1^o celle de s'abstenir ces jours-là d'œuvres serviles, à moins qu'une grave et véritable nécessité nous oblige à y vaquer; et 2^o celle d'assister à la sainte messe et de l'entendre; on ne serait exempté de ce dernier devoir que par un cas d'empêchement sérieux et légitime. Manquer gravement et volontairement en ces deux points distincts serait commettre deux fautes mortelles. Mais si l'on se trouve dans la nécessité de violer involontairement l'un de ces deux préceptes,

¹ Dumont, *Catéchisme catholique*, t. II, p. 174.

² Ce nombre a été réduit à huit par le *Motu Proprio* du 2 juillet 1911 (*Ami* 1911, p. 696).

on n'est pas pour cela dispensé d'accomplir l'autre : par exemple, la nécessité de travailler un jour de fête n'entraîne pas la dispense d'assister à la sainte messe.

Plaçons ici deux petites observations fort utiles. Pour satisfaire au précepte de l'audition de la messe, il faut l'entendre *entièrement*, c'est-à-dire depuis le commencement jusqu'à la fin, ou au moins jusqu'après la communion ; il faut l'entendre *dévotement*, c'est-à-dire avec l'attention de l'esprit, avec la foi et la piété du cœur. — Ensuite l'Eglise en nous commandant l'assistance à la sainte messe n'a pas l'intention de restreindre à ce seul acte la sanctification des jours de fête d'obligation. Elle désire et demande que nous accomplissions encore d'autres œuvres de piété et de religion et que nous nous occupions plus particulièrement du mystère de la fête.

En résumé, aux quatre fêtes d'obligation comme tous les dimanches de l'année, un chrétien doit, sous peine de péché grave, assister à la messe et s'abstenir de travailler à des œuvres serviles. De plus, s'il veut bien accomplir la loi, il emploiera le reste de la journée à faire des bonnes œuvres, à participer aux exercices de piété et à se procurer un bon repos et une honnête récréation.

2. En établissant les fêtes, l'Eglise se proposait de nous faire du bien, de nous inspirer de bonnes pensées, d'excellentes résolutions, de nous sanctifier. Elles produiront ce résultat si nous les solennisons avec les dispositions et les sentiments qui conviennent.

En ce moment je parle non seulement des fêtes d'obligation, mais encore de toutes celles qui sont célébrées les dimanches dans le courant de l'année.

Si les fêtes de l'Eglise ne sont pour nous que des solennités purement extérieures, si elles n'éveillent en nous qu'un sentiment de jouissance matérielle, de satisfactions naturelles, elles ne produiront pas grand effet dans nos âmes.

Il faut apporter à la célébration des fêtes chrétiennes l'esprit et le cœur : l'esprit, par la connaissance de leur objet et de leur but et par la réflexion ; le cœur, par le désir que nous avons de profiter des leçons et des grâces qu'elles renferment. Car nos fêtes ne sont pas seulement les anniversaires d'événements qui intéressent la religion : en nous rappelant les touchants mystères accomplis pour le salut du monde, elles en renouvellent pour chacun de nous l'application et le fruit.

Chaque solennité a son cachet spécial et nous procure des avantages spirituels qui lui sont particuliers. Ainsi, quand nous célébrons une circonstance de la vie du Sauveur, l'Eglise semble nous dire : « Aujourd'hui le Sauveur est né... ou est mort... il est ressuscité... il est monté au ciel... etc. » En un mot, elle nous représente le mystère comme s'il s'accomplissait ce jour-là même. Elle nous transporte en esprit aux temps et aux lieux où il s'est effectué. C'est afin que nous comprenions et que nous sentions mieux tout ce que Jésus a fait pour nous, c'est pour ranimer notre ferveur et notre

dévotion. Si nous entrons dans l'esprit de l'Eglise, la fête produira en nous une augmentation de foi, d'amour, de confiance et de reconnaissance.

Si nous célébrons une fête de la T. S. Vierge, l'Assomption par exemple, un chrétien réfléchi considérera notre Mère du ciel dans sa gloire et sa puissance ; il se réjouira du triomphe de Marie, avec l'Eglise et toute la cour céleste il chantera celle qui est couronnée Reine des anges et des hommes. Et dans son cœur il éprouvera des sentiments de respect et de vénération pour Marie, mais surtout une vive affection et une inébranlable confiance ; et il priera avec ferveur.

Les fêtes des saints nous excitent à la vertu en nous rappelant leur courage. C'est pourquoi nous devons connaître au moins les principaux faits de la vie des saints les plus honorés dans l'Eglise. En célébrant leurs fêtes, nous saurons ainsi les leçons que ces saints nous donnent. Nous en profiterons en priant ces protecteurs et ces puissants intercesseurs de nous aider à les imiter.

Vous voyez, mes frères, quel grand profit nos âmes devraient retirer de nos solennités religieuses. Pourquoi faut-il, hélas ! que pour beaucoup de chrétiens le cycle des mystères les plus vénérables passe entièrement infructueux ? Il ne leur apporte rien de salutaire, ni progrès dans la foi, ni lumière, ni ferveur, ni sainteté. La raison en est que ces fidèles ne les célèbrent pas avec les dispositions voulues. Les fêtes chrétiennes ne disent rien à ces irréfléchis, elles ne leur parlent pas au cœur, elles deviennent même pour beaucoup de simples jours d'oisiveté ou de festin. N'est-ce pas une sorte de profanation ?

En tout cas, c'est une grande perte pour l'âme. Si vous célébrez comme il convient nos solennités religieuses, celles-ci vous instruiront, vous fortifieront dans la vertu, en faisant passer successivement devant vos yeux les mystères et les enseignements de N.-S. J.-C. et les exemples de la T. S. Vierge et des saints ; elles vous consolent et vous encourageront, en vous procurant des joies saintes mille fois plus douces au cœur que les réjouissances profanes par lesquelles on essaye de vous distraire ; elles vous donneront une augmentation de foi, de piété, de ferveur ; elles vous rapprocheront de Dieu en élevant votre pensée au-dessus des misères de ce monde et en vous rappelant la véritable patrie, le ciel. Est-ce que les chants de l'Eglise en ces jours-là ne sont pas comme un écho de l'harmonie des cieux ? Est-ce que nos belles cérémonies du culte ne sont pas pleines de touchants souvenirs et de grandes espérances ?

Elles seront donc pour vous, ces fêtes, des jours d'allégresse spirituelle et de sainte joie. Ah ! quelle différence entre les fêtes chrétiennes et les fêtes mondaines ! Celles-là ne laissent ni trouble ni remords ; de plus, elles sont destinées à tout le monde, aux pauvres comme aux riches ; elles réunissent dans la même enceinte tous les enfants de la grande famille ; et l'homme en sort à la fois meilleur et plus heureux. Aimons donc, mes frères,

les fêtes de l'Eglise et sanctifions-les bien, et en particulier celle de samedi prochain ; elles seront pour nous comme l'image, le reflet et l'avant-goût de la fête éternelle du ciel. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

XXXVI

10^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Mes frères,

C'est un spectacle grandiose et magnifique de voir, les dimanches et jours de fêtes, les fidèles chrétiens se réunir comme des frères dans la maison de leur Père, et là, dans un sentiment commun de prière, prendre part aux mêmes rites sacrés et aux mêmes fonctions liturgiques. Je bénis Dieu quand vous me donnez ce beau spectacle dans notre chère église !

Mais le désir de l'Eglise notre Mère n'est pas seulement de réunir ses enfants dans le même temple, de les faire assister aux mêmes fonctions, de les faire prier au même moment. Elle veut les faire participer activement à ces mêmes prières, à ces mêmes actes. Cette participation existait autrefois. Pourquoi n'existerait-elle plus aujourd'hui ? C'est pour vous y amener que je vous donne l'explication des textes de la messe de chaque dimanche.

Vos âmes, mes frères, tireront de cette explication de la liturgie paroissiale un très notable profit. Avant tout, vous aurez l'avantage de comprendre les fonctions et les prières auxquelles vous êtes obligés d'assister. Puis vous aurez le grand réconfort de ne pas demeurer étrangers, muets et inertes durant les rites sacrés ; et ainsi vous ne serez plus exposés à l'ennui, mais vous resterez attentifs tout le temps de nos cérémonies. Enfin s'accomplira en vous une augmentation de foi et un renouvellement de la vie chrétienne tout entière.

I

1. *L'Introït* de ce dimanche emprunte toutes ses expressions à différents versets du Ps. LIV (17-20, 23) : « *Comme je criais vers le Seigneur, il a entendu ma voix, pour me secourir contre ceux qui m'assiègent ; il les a humiliés, lui qui est avant les siècles et qui demeure éternellement. Mets ta pensée dans le Seigneur et il pourvoira lui-même à tes besoins. Ps. Exaucez, ô Dieu, ma prière, et ne méprisez pas ma supplication, écoutez-moi et exaucez-moi.* »

Ces paroles se relient parfaitement au récit de l'évangile. Ne vous semble-t-il pas entendre le publicain proclamant la bonté de Dieu et la confiance qu'il met en lui ? Redisons au commencement du saint sacrifice ces paroles du psalmiste. Proclamons avec reconnaissance que Dieu a entendu nos supplications, qu'il les a exaucées en nous mettant à l'abri de nos cruels ennemis, en les humiliant,

en les réduisant à l'impuissance, lui le Juge éternel et tout-puissant, qui ne se laisse point tromper ni séduire par une conduite pharisaïque, par des paroles mielleuses, car il abat les forts et exalte les humbles. Mettons donc notre espoir en lui, confions-lui nos soucis, nos intérêts, il nous soutiendra et nous aidera.

Toutefois, pour être exaucés, il faut que notre prière ne soit pas comme celle du pharisien, inspirée par l'orgueil et la vanité, mais qu'elle soit humble, défilante et repentante, qu'elle parte d'un cœur contrit et humilié, d'un cœur qui a vraiment conscience de sa faiblesse et de son indignité.

Ne perdez jamais de vue ces qualités de la prière et demandez à Dieu de vous donner ces dispositions, qui feront que votre supplication sera toujours exaucée.

2. La *Collecte* nous montre comment Dieu traite le repentir sincère : « *Ô Dieu qui manifestez votre toute-puissance surtout par l'indulgence et la miséricorde, multipliez sur nous votre bonté miséricordieuse, afin que courant vers vos promesses, nous soyons admis par votre grâce aux biens célestes.* »

Mes frères, Dieu signale principalement sa toute-puissance en pardonnant à l'homme et en lui faisant miséricorde. En effet, que d'obstacles le Seigneur n'a-t-il pas à surmonter pour se réconcilier avec l'homme pécheur ! — Obstacles du côté de ses attributs divins : si sa bonté le presse de pardonner, sa justice arrête l'élan de cette compassion. — Obstacles de la part du pécheur : la sainteté divine s'oppose ici à la bonté, elle ne lui permettra d'agir que lorsque le pécheur sera converti, c'est-à-dire revenu de ses égarements, tourné vers Dieu, avec un regret plein de résolutions sincères et disposé à réparer l'offense. Or, que de résistances, que de délais ! La toute-puissance divine seule pourra rendre ce cœur coupable et aimant ses fautes, vraiment contrit et librement humilié. — Obstacles enfin dans la communication de cette miséricorde céleste. Comment l'homme saura-t-il que ses dispositions ont été agréées de Dieu, que la bonté divine l'a emporté en sa faveur sur la justice ? Ici, la Sagesse infinie appelle encore la toute-puissance à son aide ; des intermédiaires sont établis entre Dieu et l'homme et les péchés seront remis à ceux à qui ils les remettront.

Il est donc juste d'implorer la toute-puissance divine afin d'obtenir le pardon qui, agissant sur notre âme comme un coup de fouet salutaire, nous fera « courir dans la voie des commandements », et nous conduira jusqu'à la fin bienheureuse. Imitons les saints, qui, pour regagner le temps perdu, ont fait de rudes sacrifices et de dures mortifications. Quelles que soient nos iniquités, ne nous laissons pas aller au découragement, mais frappons-nous la poitrine et avec le publicain disons à Dieu : « *Propitius esto mihi peccatori.* Ayez pitié de moi, pauvre pécheur. » Dieu alors ne méprisera pas notre prière, il nous manifestera sa miséricorde en écoutant le cri de notre repentir et

en faisant descendre en nous le pardon que les hommes sont incapables de donner.

3. *L'Épître* est tirée de la première lettre de S. Paul aux Corinthiens (xii, 2-14).

L'Apôtre veut prémunir ceux-ci contre une illusion qui pourrait les égarer. Il les voit exposés à cette illusion par les faux charismes, qu'il entreprend de faire distinguer des charismes vrais et authentiques. Le caractère distinctif de la prophétie authentique, dit-il, est la foi et l'attachement fidèle à Jésus-Christ et la confession de sa divinité ; là où se trouvent ces conditions, là sont les vrais charismes, lesquels dans leur grande diversité ont cependant pour auteur un seul et même Esprit-Saint. Au contraire, là où le Christ est renié et blasphémé, comme chez les païens et les Juifs, quelles que soient les apparences extérieures des dons de la grâce, l'œuvre du Saint-Esprit n'y est pas. Par conséquent, éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu.

Il vous en souvient, m. f., écrit l'Apôtre aux Corinthiens, quand vous étiez encore dans les ténèbres de la gentilité, vous vous laissiez conduire à de muettes idoles au gré de qui vous guidait, vous suiviez à l'aveugle le démon et ses suppôts divers. Chrétiens, votre vie doit être éclairée et prudente. Voici donc un principe fondamental pour discerner l'action réelle de l'Esprit-Saint de ce qui n'en a que l'apparence, les charismes faux d'avec les véritables. Nul homme parlant sous l'impulsion extraordinaire de l'Esprit de Dieu ne saurait s'écrier : « Anathème à Jésus ! » (L'apôtre a en vue ici les Juifs non convertis qui maudisaient et blasphémaient Notre-Seigneur). Réciproquement, personne parmi ceux dont la parole semble révéler quelque don spécial ne peut dire : « Que Jésus règne ! Il est vraiment Dieu et Seigneur ! » s'il n'est à cet instant sous l'action de l'Esprit-Saint.

Dans ces dons extraordinaires, il y a diversité et de nature et de sujet. N'allez pas en conclure, toutefois, à la multiplicité de leur principe. C'est un seul et même Esprit qui les octroie. Il en est d'eux comme des ministères dans l'Eglise. Ceux-ci sont différents les uns des autres, mais tous relèvent d'un seul et même chef, le Seigneur Jésus. De même, nombreux et variés sont les effets des causes secondes, et cependant tous procèdent originairement de la même cause première, Dieu, qui opère dans les créatures et par elles toutes leurs œuvres.

A cette unité de principe répond pour les charismes l'unité de fin. Les dons extraordinaires par lesquels l'Esprit-Saint manifeste sa présence sont répandus sur chacun pour l'utilité de ses frères et celle de toute l'Eglise. Voilà précisément pourquoi ils sont départis diversement entre les membres du corps mystique de Jésus. A l'un, en effet, est donnée par l'Esprit la parole de sagesse, c'est-à-dire, avec l'intelligence des mystères les plus relevés du christianisme, la faculté de les exposer lucidement ; à d'autres le bon plaisir de ce même Esprit assigne la parole de science, le don de catéchèse

qui rend saisissables et grave dans les esprits les éléments de la foi. Pour confirmer l'enseignement donné par les sages et les savants, celui-ci reçoit dans l'effusion de l'Esprit-Saint le don de foi qui joint à l'humble adhésion aux paroles du Très-Haut la ferme confiance que Dieu va sur l'heure exercer sa toute-puissance ; celui-là en cette même descente de l'Esprit a le don d'opérer des guérisons miraculeuses ; un troisième, le don d'accomplir toutes sortes de prodiges éclatants. Dans un autre ordre de faveurs encore, tel reçoit le charisme de prophétie, cette parole ardente et persuasive qui jette dans les cœurs l'horreur du vice et le zèle de la vertu, tel autre, celui du discernement des cœurs ; celui-ci obtient le don des langues et celui-là la grâce de les interpréter. Mais encore une fois, toutes ces faveurs merveilleuses procèdent du seul et même Esprit divin qui à son gré aussi libre que sage donne à chaque chrétien ce qui convient le mieux pour le bien de l'Eglise¹.

Cette épître se rattache à l'évangile. Celui-ci met en scène des gens qui se tenaient pour justes et méprisaient les autres ; des gens qui par conséquent n'étaient pas justes du tout, ou l'étaient trop peu et qui, à cause de cela, s'abusaient grossièrement. La conclusion de la parabole : « Celui qui s'élève sera humilié, » est une leçon sévère à ceux qui se trompent ainsi eux-mêmes. Or dans l'épître nous avons un avertissement contre l'illusion qui peut nous venir des autres, qu'il s'agisse, dans la pensée de l'Apôtre, des artifices des païens ou de ceux des Juifs. Il donne un moyen de les démasquer ; il s'ensuit tout naturellement que c'était pour les Corinthiens une obligation d'appliquer ce moyen de discernement. Ne nous laissons pas égarer par les mensonges des autres : tenons-nous sur nos gardes même contre un ange de lumière, — car Satan peut se déguiser en ange de lumière ; — ne nous abusons pas non plus nous-mêmes, mais sachons ce que nous sommes. Ainsi s'unissent les deux leçons de l'épître et de l'évangile, pour nous donner un enseignement qui n'a point cessé d'être pratique².

4. Vous venez de voir le danger contre lequel S. Paul cherche à nous mettre en garde : l'illusion et la séduction produite par les ennemis de la foi chrétienne. Pour nous aider à y échapper, l'Eglise dans le *Graduel* nous fait implorer le secours de Dieu : « *Gardez-moi, Seigneur, comme la prunelle de l'œil, protégez-moi à l'ombre de vos ailes.* » (Ps. xvi, 8). Redisons avec confiance cette prière ; nous sommes environnés de tant de dangers ! L'esprit du mal, qui nous offre ses plaisirs sous des couleurs si séduisantes et nous détourne de la foi avec un art vraiment diabolique, nous oblige à nous placer sous l'abri tutélaire de Dieu qui de son regard clairvoyant connaît tout ; en voyant que nous faisons tous nos efforts pour fuir les séductions du monde et les artifices du démon,

¹ Nous avons emprunté cette paraphrase au Cours lithographié de M. l'abbé Moissonnier, professeur d'Ecriture Sainte au Grand Séminaire de Langres.

² *Misael médité*, t. II, p. 186.

il rendra à notre égard un jugement favorable. Aussi, sous l'impression de ce vif sentiment de confiance, faisons monter vers lui l'hymne de la reconnaissance dans le verset *alleluiatique* : « *Te decet hymnus, Deus, in Sion et tibi reddetur votum in Jerusalem. Alleluia.* » N'imitons point le Pharisien qui s'attribue toute la gloire et tout le mérite de ses vertus, au lieu de les rapporter à Dieu.

II

1. Notre-Seigneur traversait pour la dernière fois la Samarie et la Galilée. Il n'avait plus que quelques jours à vivre. La suite de ses entretiens l'avait amené à parler de la prière et spécialement à en expliquer les conditions. Il venait de dire qu'elle doit être persévérante. (Luc, xviii, 1-8). La présence de quelques Pharisiens pleins d'eux-mêmes et qui se croyaient, pour leurs vertus, le droit de mépriser le prochain, lui inspira d'ajouter qu'elle doit avoir une autre qualité, l'humilité. Il le fit, dans une parabole où la prière des orgueilleux et la prière des humbles ont été représentées sous des traits qui resteront à tout jamais gravés dans la mémoire des hommes.

C'est cette parabole que nous lisons dans l'*Évangile* de ce dimanche et à laquelle nous ont déjà préparés les textes sacrés.

« *Deux hommes montèrent dans le temple pour y prier ; l'un était pharisien, l'autre publicain,* » très différents l'un de l'autre, et dans leur personne, et dans leur attitude. Le pharisien passe pour un saint à cause de ses vertus d'apparat, de ses œuvres bruyantes ; au fond, il n'est qu'un orgueilleux. Le publicain est regardé comme un pécheur public, méprisé par le peuple à cause de sa charge, vu qu'il était obligé de percevoir l'impôt dont le pouvoir romain avait frappé le peuple hébreu ; mais il est béni par Dieu.

Considérez l'attitude du pharisien. *Il est debout.* Point de sièges dans le temple, si ce n'est pour le roi et pour le grand-prêtre. Force était donc aux Juifs présents à la prière ou au sacrifice de se tenir debout ou à genoux. Le pharisien reste debout. — Ce premier trait de l'orgueil pharisaïque n'a point disparu, il s'en faut, avec le temple des Juifs. Que de fois nous l'avons retrouvé sous les voûtes de nos églises ! Il y a maintenant, comme autrefois, des hommes qui refusent de s'incliner devant la majesté divine. Ils entrent sans respect dans le lieu saint ; ils y conservent un sans-gêne qu'ils n'oseraient pas toujours porter à des assemblées profanes ; c'est à peine s'ils se recueillent et s'ils courbent la tête aux instants les plus augustes du sacrifice.

La prière du pharisien n'est pas plus humble que son attitude. Des quatre fins de la prière au sens large, adoration, action de grâces, pénitence et supplication, une seule est mise en avant : « O Dieu, je vous rends grâces ! » De l'adoration, le geste peut-être ; de la pénitence, pas même un soupçon ; pour la supplication ou prière au sens strict, rien : pas une demande, ni de pardon, ni de

progrès, ni de persévérance. — Non seulement cette prière n'est pas humble, mais elle est mauvaise. L'action de grâces est sur les lèvres, oui, mais elle n'est pas dans le cœur ; pour Dieu, quelle indifférence ! pour les hommes, quelle malveillance ! et pour soi-même, quelle adoration ! Les autres hommes ont tous les vices, il a toutes les vertus.

Après l'exaltation de son innocence, voici l'étalement de sa sainteté par des œuvres qui se voient. « *Je jeûne deux fois la semaine.* La loi ne prescrit qu'un jeûne par an ; mais les justes et les saints jeûnent deux fois la semaine, je fais comme eux. *Je paie la dîme de tous mes revenus.* Je ne me contente pas de la dîme légale, restreinte aux produits des champs et du bétail, mais je verse la dîme de tous mes revenus ¹. » Peut-on pousser plus loin la vanité, la sotte complaisance de soi-même ?

Reposez maintenant vos regards sur l'humble publicain. Il présente, dans son attitude et dans son langage, un contraste absolu avec l'orgueilleux pharisien.

« *Il se tenait bien loin, n'osait pas même lever les yeux vers le ciel ; mais il frappait sa poitrine.* » L'humilité, a dit quelqu'un, se reflète dans l'attitude et le regard. Ce publicain sait quelle est la majesté de Dieu qu'il vient prier et combien ses fautes l'ont rendu indigne de paraître devant lui. Aussi, se fait-il tout petit en sa présence. Il n'ose ni approcher de ses autels, ni lever les yeux vers le trône où il réside ; mais se souvenant de la grande miséricorde de Dieu pour les pécheurs repentants, il se frappe la poitrine et s'écrie : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Trois mots dans cette prière, mais quels mots ! « O Dieu, » la puissance, la bonté, le cœur. « Pécheur, » la misère, mais la misère humble et suppliante : « Moi, le pécheur. » Prière admirable ! Tout y est. L'homme qui dit cela, et qui le saisit, et qui l'aime, a trouvé la clef du salut ².

La preuve de l'efficacité souveraine d'une telle prière, la voici, sur les lèvres de Celui à qui rien n'échappe, et dans le cœur de l'homme et dans le cœur de Dieu : « *Je vous le dis, celui-ci descendit justifié,* » c'est-à-dire, non seulement pur de tout péché, mais riche de toute grâce, et « *non pas le pharisien* » qui sortit sans doute la tête haute, drapé dans sa justice légale, et avec la conscience d'avoir grandement honoré Dieu, écrasant pour ainsi dire de sa morgue le publicain profondément incliné.

Écoutez la conclusion du divin Maître : « *Car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.* » Cet axiome plusieurs fois répété par le Sauveur, explique l'une des lois suivant lesquelles la Providence distribue les humiliations et les honneurs. Souvent je vous en ai montré l'application, je n'y reviendrai pas. Toutefois je vous exhorte à prier toujours avec une profonde humilité et à fuir l'orgueil qui rend

¹ Gondal, *Pour mes homélies*, t. II, p. 185.

² Gondal, *loc. cit.*

l'homme odieux au Seigneur. Mettez à profit ces paroles de l'*Imitation* : « Ne vous estimez pas meilleur que les autres, de crainte que vous ne soyez le pire de tous aux yeux de Dieu, qui connaît tout ce qui est dans l'homme. Ne vous glorifiez point de vos bonnes œuvres, parce que Dieu juge des choses autrement que les hommes : souvent ce qui obtient leur approbation lui déplaît. S'il y a quelque bien en vous, croyez qu'il y en a plus dans les autres, afin de conserver l'humilité. Il ne vous nuira point de vous mettre au-dessous de tous ; mais il vous nuit beaucoup de vous préférer à un seul. L'homme humble demeure toujours dans la paix ; l'homme superbe est sans cesse agité par la jalousie et la colère. » (Liv. I, ch. vii, 3).

2. Après la leçon d'humilité que le Sauveur vient de nous donner, il convient que l'*Offertoire* nous suggère des sentiments de confiance et de repentir. C'est ce que nous constatons dans les paroles que la liturgie met sur nos lèvres en ce moment du saint sacrifice : « *Vers vous, Seigneur, j'ai élevé mon âme : mon Dieu, j'ai confiance en vous, que je ne sois pas confondu, et que mes ennemis ne me raillent pas ; car nul de ceux qui mettent en vous leur espérance ne sera confondu.* » (Ps. xxiv). Plaçons donc notre confiance non pas en nous-mêmes, mais en Dieu qui saura nous protéger et nous mettre à l'abri des injures de ceux qui, comme le pharisien, sont fiers de leur prétendue justice.

3. Dans la *Secrète* nous rappelons les deux fins du saint sacrifice : la gloire de Dieu et notre propre sanctification. « *Seigneur, recevez les sacrifices que nous vous consacrons pour être offerts en l'honneur de votre nom, et pour être le remède de nos âmes.* » Ici, comme en toute chose, nous devons chercher, comme nous le recommande Notre-Seigneur, la gloire de Dieu et non pas notre vaine glorification. En travaillant ainsi à la gloire de Dieu, nous obtiendrons le remède à tous nos maux, car Dieu donne sa grâce aux humbles, mais il résiste aux orgueilleux.

4. L'antienne de la *Communión* nous indique les dispositions qu'il faut apporter pour que Dieu daigne agréer notre sacrifice : l'humilité, la pureté et la droiture. Si nos offrandes et nos prières revêtent ces qualités, nous pouvons être certains que Dieu les accueillera avec bonheur ; mais il les rejettera si ces dispositions ne s'y trouvent pas.

5. Pour persévérer dans les grâces reçues et dans la justification obtenue à l'autel et à la sainte table, il nous faut encore le secours de Dieu. C'est ce secours que nous sollicitons dans la *Postcommunión* et qui nous permettra de triompher des dangers et des séductions du monde et de nos passions : « *Nous vous supplions, Seigneur notre Dieu, de ne point priver de votre bienveillante assistance ceux que vous ne cessez point de soutenir de vos divins sacrements.* »

* * *

Pour terminer, laissez-moi, mes frères, vous demander de réciter cette prière que j'emprunte à un

grand docteur de l'Eglise¹ : « Dieu tout-puissant, ayez pitié de celui qui vous implore. Je ne ressemble guère au reste de vos serviteurs ; je ne sais point m'élever jusqu'au mépris du siècle ; je ne me suis pas honoré par de grandes vertus ; je n'égale point les anges par la pureté de mes mœurs, comme ont fait tant de pénitents convertis après tant de désordres. J'ignore même ce que vaut devant vous le peu de bien que j'ai pu faire par votre grâce. Je ne sais et je ne veux solliciter pour moi que votre pitié et votre miséricorde. »

PETITES LECTURES

XXIV

LE MIRACLE

L'homme ne saurait par sa seule raison découvrir toute la vérité, percer le mystère qui nous enveloppe : c'est pourquoi Dieu, dans sa bonté, est intervenu ; à notre insuffisance, il a pourvu par sa grâce et par ses lumières. Il nous a révélé ce que par nous-mêmes nous ne pouvions savoir et qui nous est nécessaire, puisqu'il s'agit des graves questions que nous nous posons chaque jour : « D'où venons-nous ? Pourquoi sommes-nous ici-bas ? Quelle est notre fin ? Qu'advient-il de nous après cette vie. » Il nous a appris par la révélation qu'il nous a faits pour lui, afin que, le servant sur cette terre, nous le possédions éternellement dans le paradis des bienheureux.

Mais comment savons-nous que c'est Dieu qui nous a parlé ? Sans doute sa doctrine est admirable, mais nous voudrions des témoignages certains, irrécusables.

Il nous les a donnés en accomplissant des miracles ; et ces miracles, il les fait uniquement pour donner crédit à la doctrine révélée, pour affirmer qu'elle est vraie.

Le miracle ! Il soulève bien des controverses et des contradictions. Plusieurs prétendent qu'il est impossible, que s'il existait, il serait en opposition avec la nature immuable de Dieu. Nous allons voir que *Dieu peut faire des miracles, et qu'il en fait.*

I

Le miracle, c'est un acte sensible, extraordinaire, qui n'est pas explicable par les forces de la nature, et qui ne peut venir que de Dieu.

Chaque matin le soleil se lève avec une magnificence qui nous ravit. Il monte au-dessus de l'horizon à l'heure que Dieu a déterminée, et les lois qui le gouvernent sont si rigoureuses que nos savants, — qui n'ont aucune action sur lui, — nous disent, à une seconde près, l'instant où il nous apparaît chaque jour, suivant les saisons : Toute la journée il est notre doux compagnon, il fait germer les plantes et épanouir les fleurs, il fait pousser l'herbe et mûrir nos moissons, et le soir, quand il disparaît derrière les montagnes, enveloppé dans sa parure éclatante de pourpre et d'or, il n'est pas

¹ S. Bède, in Luc. XVIII.

de spectacle au monde qui soit plus impressionnant ni qui vous pénètre mieux de l'idée de l'infini, de la pensée du ciel. Quand je pense qu'il est des hommes qui s'en vont demander de belles visions au théâtre et qui ne font pas attention au coucher du soleil ! Ils vivent au milieu des merveilles, et ils ne les regardent pas. Ils s'en vont chercher ailleurs des illusions et des trompe-l'œil, quand ils ont sous les yeux de splendides réalités !

Et cependant ce ne sont pas là des miracles, pas plus que cette admirable germination du grain de blé à laquelle nous ne réfléchissons pas. Car cette humble semence est confiée à la terre, la chaleur et l'humidité y éveillent le germe de vie caché, qui paraît, s'élance en tige verte et frileuse, puis produit l'épi. Mais tout cela se fait d'après des lois de la nature mystérieuses et immuables, et par conséquent ne constitue pas le miracle.

Le miracle va à l'encontre de ces lois. Un homme atteint d'une maladie mortelle est soudainement guéri. Un arbre qui tombe, attiré par les lois de la pesanteur, est rejeté du côté opposé par le signe de croix de S. Martin. Voilà des miracles, car ils ne tiennent point compte des lois de la nature, ils les violent nettement, ce qui suppose qu'ils sont accomplis par le maître de ces lois.

Quelques-uns ont déclaré : « Le miracle est impossible, car ce que Dieu a décidé il ne peut pas le changer, lui qui est immuable par nature. »

C'est absolument comme si vous me disiez : « Vous venez de bâtir une maison : il vous est interdit d'en changer la disposition. Vous avez un jardin : vous devez le laisser tel que vous l'aviez conçu d'abord. » Et pourquoi donc ? La disposition de ma maison était excellente, mais je veux la modifier, est-ce que je ne suis pas libre de le faire ? Le plan de mon jardin était beau, je ne pourrais pas en faire un autre mieux accommodé à mes besoins nouveaux et à mes désirs ?

— Soit, me répondrez-vous. Si vous changez la disposition de votre maison, c'est que vous en avez trouvé une meilleure que vous n'aviez pas vue d'abord. Or si Dieu change quelque chose à ses lois, il n'avait donc pas prévu non plus qu'il le ferait. Alors que devient sa prévoyance infinie, sa science ?

— Mais Dieu avait parfaitement prévu qu'un jour, dans telle circonstance, il aurait à modifier ses lois. Sa science infinie n'est donc pas trouvée en défaut. Et de ce qu'il change quelque chose, par exception, est-ce que l'ordre du monde en est troublé ? De ce que vous avez été guéri par miracle, est-ce que cela nuit à la santé de votre voisin ?

Je comprends le mot, un peu dur, de Rousseau : « Dieu peut-il faire des miracles, se demande-t-il, c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question sérieusement traitée serait impie, si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer ¹. »

La seule chose que Dieu ne puisse pas faire, c'est le mal, parce que le mal détruit sa bonté ; c'est

l'absurde, qui est le mal intellectuel, comme de faire qu'une chose soit et ne soit pas à la fois, ou qu'un cercle soit carré, car cela répugne à l'essence des choses, aux principes immanents qui sont lui-même, ou que sa volonté a immuablement déterminés. Ce serait se mentir à lui-même.

II

Dieu peut donc faire des miracles, et il en a fait, parce que le miracle était nécessaire pour établir une religion positive, pour affirmer la vérité de la doctrine qu'il a révélée. Il ne fait d'ailleurs de miracles que pour cela, pour donner une preuve évidente à la vérité et pour éclairer, pour sauver les âmes.

Il en a fait beaucoup. L'Evangile en est plein, et il ne les raconte pas tous. Un jour, par exemple, il a nourri cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons. Ne dites pas : « Cela se raconte, mais je n'y étais pas, je n'y crois pas ! » Est-ce que vous ne croyez pas au témoignage d'un honnête homme ? Alors vous ne croyez à rien et vous vous mettez en dehors de l'humanité. Il y avait là cinq mille témoins dont la parole vaut bien quelque chose. De plus ce miracle, ainsi que les autres, les apôtres l'ont attesté, et ils ont donné leur sang, leur vie, pour affirmer que, dans l'Evangile qu'ils prêchaient, tout était vrai. C'est bien le cas de rappeler le mot fameux de Pascal : « J'en crois à des témoins qui se feraient égorger. »

« Vous n'y étiez pas ! » Est-ce que vous étiez là quand nos soldats ont conquis le Tonkin, Madagascar, le Dahomey, ou le Maroc ? Vous savez bien pourtant que vous seriez absurde si vous disiez : « Je ne crois pas à ces conquêtes ! »

Et non seulement Dieu a fait des miracles pour établir le christianisme, pour que sa vérité éclate claire comme le soleil, mais il a continué ses miracles à travers les siècles, et l'on peut assurer que jamais il n'y en eut tant qu'à notre époque d'incrédulité, parce que Dieu veut que l'incrédule soit inexcusable.

C'est qu'il ne suffit pas de voir des miracles pour se convertir. Des incroyants en ont vu, ils ont même été émus un instant, ils ont pleuré. Puis ils sont revenus, ils ont été ressaisis par des camarades impies, et ils ont dit, ils ont écrit qu'ils n'avaient rien vu. La vérité, c'est qu'ils n'étaient pas libres et qu'ils n'ont pas été assez courageux ni loyaux pour renier d'anciens engagements par lesquels ils s'étaient voués à l'aveuglement. Ils n'étaient ni sincères ni humbles.

Que le miracle le plus écrasant se produise sous les yeux d'un de ces hommes qui veulent rester incroyants. Ou il refusera de constater le fait, ou il dira : « C'est l'œuvre des forces de la nature. Ces forces, nous ne les connaissons pas aujourd'hui, mais la science les découvrira quelque jour. » Chez lui, ce n'est pas l'intelligence qui est la plus atteinte, c'est la volonté, qui s'est ancrée dans la résolution de ne pas même voir la lumière du soleil.

Ou bien ils disent encore : « Ceux qui se déclarent

¹ 3^e Lettre de la Montagne.

miraculés sont tout bonnement des hallucinés ou des suggestionnés. La science a guéri des malades par suggestion. Et puis ce sont surtout des maladies nerveuses qui sont guéries à Lourdes. »

Rien n'est plus inexact. Quand un poumon vous est rendu, quand une plaie purulente est guérie soudain, quand une jambe broyée reprend son service comme si elle n'avait jamais été atteinte, ce ne sont pas des maladies nerveuses, cela ! Celles-ci ne comptent guère que pour un tiers dans le total des guérisons.

Quant à ceux que la science prétend guérir par suggestion, ce sont des sujets maladifs, inférieurs comme volonté, malléables, sans caractère, débilisés et souvent dégénérés. Il n'en va pas ainsi de nos miraculés ; ils souffrent, mais ils ont gardé toute leur volonté, toute leur lucidité d'esprit, ils ne subissent pas l'empire des autres, comme ces malheureux qu'un regard hypnotise.

D'ailleurs les médecins ont établi que la suggestion ne saurait refaire un membre gâté, reconstituer une main gangrenée, un organe mort ou manquant.

Je ne parlerai pas des prodiges dus à l'action diabolique, il y en a. Ils se reconnaissent à ces signes qu'ils sont mesquins, ridicules, sans portée intellectuelle ou sociale : ils ne font que mieux ressortir les vrais miracles, ceux que Dieu fait pour éclairer les intelligences, toucher les cœurs et procurer le salut des âmes. Ceux-ci sont grands, ils frappent par leur côté imposant et par les vues de miséricorde qu'ils révèlent.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ROCH

(16 août)

L'IMITATEUR DE LA CHARITÉ DU CHRIST

Mes frères,

Les saints furent toujours et sont encore les meilleurs bienfaiteurs de l'humanité. Parmi les hommes véritablement bons qui ont paru sur la terre, il n'y en a pas qui se soient distingués autant qu'eux par le bien qu'ils ont constamment procuré à leurs contemporains durant le cours de leur vie. Ils aimaient Dieu par-dessus tout, et cet amour se manifestait magnifiquement par l'assistance que leur charité se plaisait à accorder, dans l'accomplissement de ce double précepte : « Un seul Dieu tu aimeras parfaitement, et ton prochain comme toi-même, pour l'amour de Dieu. »

S. Roch, dont une confrérie aussi fervente que nombreuse célèbre aujourd'hui la fête dans cette paroisse, S. Roch fut un de ces insignes bienfaiteurs des autres hommes, ses frères. Tant qu'il vécut, il s'attacha intimement à Jésus-Christ, comme le membre à son corps. Il pensa sans cesse à lui et l'aima par-dessus tout ; il le prit pour guide constant de sa conduite, sans jamais détacher les yeux de ce parfait exemplaire de la plus admirable charité. Aussi puisait-il dans cette union une puis-

sance secourable grâce à laquelle il soulagea des maux innombrables au cours de sa trop brève existence.

Vous faire le panégyrique du saint patron de votre confrérie, ce sera donc, mes frères, vous montrer d'abord comment il fut un fidèle imitateur de la charité de Jésus-Christ en *secourant les pestiférés* avec un dévouement inlassable, pendant la première partie de sa vie ; puis, comment il a encore imité l'amour de Jésus-Christ pour nous, pendant ses dernières années, en endurant de *cruelles souffrances*, qu'il offrit sans cesse à Dieu pour le salut des pécheurs.

Tel sera, mes frères, le sujet et le partage de ce discours, où je m'efforcerai de faire naître et grandir dans vos âmes les sentiments charitables qui ont toujours inspiré la conduite de S. Roch.

I

Quand Dieu, dans ses desseins providentiels, destine une de ses créatures à une mission particulière, il lui donne les moyens de l'accomplir, et par conséquent des lumières et des forces proportionnées à la grandeur de la tâche.

Tel a été, mes frères, le bonheur de S. Roch.

Il naquit à Montpellier à la fin du ^{xiii}e siècle, en 1295. Ses parents étaient de fervents chrétiens. Il en reçut une éducation profondément religieuse, qui lui fit apercevoir, dès son plus jeune âge, la destinée à laquelle il était appelé, et les moyens propres à l'atteindre. Aussi sentit-il grandir dans son âme, avec la croyance inébranlable aux mystères de la religion, l'espérance et l'unique désir des biens éternels, qu'elle promet, mais surtout l'amour de Dieu et celui de son prochain, à l'exemple de Jésus-Christ.

Dès lors, mes frères, il comprit que la vie et la mort de Jésus-Christ étaient le modèle qu'il devait reproduire dans sa propre vie, et que, pour régner un jour avec lui dans la gloire, il lui fallait, dès ici-bas, se dévouer comme lui au bien de ses semblables, et aussi souffrir et mourir avec lui.

Dans cet esprit, Roch, parvenu à sa vingtième année, veut d'abord se dépouiller de la riche fortune que la mort de ses parents avait mise entre ses mains. Il en distribue la plus grande partie aux pauvres, sans bruit et comme en secret. Il prie ensuite un oncle paternel d'administrer le reste. Libre de ce côté, il prend le bâton et l'habit de pèlerin, et se dispose à gagner Rome, seul et à pied, ne cherchant qu'à employer sa vie dans l'exercice d'une ardente charité et dans les pratiques de l'amour de Dieu. S. Roch, avec un courage intrépide, brise ainsi tous les liens qui le retiennent dans le monde. Il dit adieu à sa famille, à ses amis, à sa ville natale, à sa patrie ; et, ayant tout abandonné, jusqu'à son nom, il marche sur les traces de Jésus-Christ qu'il appelle.

Oh ! qu'elle est belle, mes frères, la course de ce héros de la charité dans l'immense carrière des misères humaines qu'il veut soulager ! D'autres entreprennent de longs voyages pour admirer les

merveilles de la nature, pour s'instruire ou se procurer des jouissances rares et délicieuses. Pour lui, il traverse de vastes contrées, va de pays en pays, de ville en ville, pour y chercher des pauvres à consoler, des malades à soigner, tous les maux à adoucir.

Il trouva abondamment ce qu'il désirait, si abondamment même, que tout autre que lui n'eût jamais pu remplir une pareille tâche.

Un horrible fléau désolait en ce temps-là de nombreuses provinces. C'était la peste. Des causes inconnues l'avaient répandue en Italie. La terreur des populations affolées, le manque de soins hygiéniques, la virulence des miasmes dont elle empoisonnait l'atmosphère, faisaient d'innombrables victimes. La crainte de la contagion éloignait ceux qui auraient pu secourir les malheureux pestiférés ; beaucoup de ceux-ci périssaient plus encore d'abandon et de privations que de maladie.

C'est sur ce champ de bataille d'un genre si effrayant que S. Roch accourut. Il apprend que la peste sévit dans la ville de Plaisance, au cœur de l'Italie. Il y vient aussitôt, comme l'avare vers son trésor, et supplie l'administrateur de l'hôpital de l'accepter parmi ses aides. « Vous êtes trop jeune, lui répond celui-ci. Je ne veux pas avoir à me reprocher de vous exposer à une mort certaine, tant la contagion est violente. » Mais Roch insiste, et finit par obtenir la permission qu'il désirait ardemment, de visiter et de soigner les malheureux atteints de la peste.

Il fallait vraiment un courage surhumain et une charité presque divine pour se consacrer à l'accomplissement d'une pareille œuvre. Vivre constamment dans un air irrespirable, à moitié asphyxié par des senteurs nauséabondes, n'entendre que des cris de détresse et des râles d'agonie, rendre à tous les pauvres malades les soins les plus pénibles et les plus répugnants à la nature, passer enfin ses jours et ses nuits au milieu des mourants et des morts, avec le danger perpétuel d'être soi-même frappé par le fléau, tel était le genre de ministère que voulait remplir S. Roch.

Il se met aussitôt à l'œuvre avec un joyeux empressement. Il va au lit de chaque malade ; il lui prodigue son aide ; il lui présente les boissons rafraîchissantes ; il lave ses plaies. Il le touche de la main droite, et lui fait le signe de la croix sur la poitrine. En même temps, il lui sourit, lui parle de Dieu, de son âme, de son salut éternel. Chacun l'écoute avec confiance, et, le plus souvent, se trouve guéri.

Comme délassément à de pareilles fatigues, Roch sort de l'hôpital et parcourt les rues de la ville. Il y multiplie les mêmes soins et opère les mêmes guérisons miraculeuses parmi la multitude des infortunés, qui le regardent comme un ange envoyé par le ciel pour soulager leur détresse.

Plus tard, il vint à Rome où sévissait la même épidémie, une peste horrible, telle qu'on n'en avait encore jamais vu de si meurtrière. Ce n'étaient, dans cette malheureuse ville, que san-

glots déchirants et cris de désespoir, en présence de la mort affreuse et inévitable.

Pour lutter contre la contagion qui atteignait presque tout le monde, il n'y avait que quelques hommes courageux, en trop petit nombre, pour pourvoir à de si grands besoins, quelques magistrats, de rares médecins qui bientôt, épuisés eux-mêmes, tombaient pour ne plus se relever.

Le spectacle d'une si grande désolation et d'un danger si menaçant n'effraye pas notre saint. Il y puise, au contraire, un plus vif désir de les combattre et une force invincible pour en triompher. Rien ne le lasse ; rien ne le rebute. On le voit successivement dans les rues et sur les places publiques, dans les hôpitaux et dans les taudis infects, partout où l'épidémie lui présente des victimes à secourir. Rien ne l'arrête. Il se multiplie en tous lieux, donnant à tous les soins les plus dévoués. En même temps, il prie ; il supplie Dieu d'accepter ses répugnances vaincues, ses fatigues, et s'offrant lui-même en holocauste pour le salut de tant d'infortunés : « Seigneur, dit-il, ou les guérir, ou mourir pour eux. »

C'est ainsi, mes frères, que S. Roch se montre le parfait imitateur de la charité de Jésus-Christ. « Le Fils de Dieu fait homme, nous dit l'Apôtre, nous a aimés jusqu'à la mort à laquelle il s'est livré pour nous ». Son disciple, l'infatigable infirmier des pestiférés, reproduit dans sa conduite ce divin modèle ; il s'expose sans cesse, s'immole tout entier, et ne craint pas d'affronter la mort à chaque instant, tant est grand son amour pour ses semblables.

Remarquez-le bien, mes frères. Ce n'est pas un guerrier qui, dans un moment d'enthousiasme et d'envivement causé par l'ardeur du combat, affronte un trépas rapide et glorieux pour servir sa patrie. C'est un homme de sang-froid, qui brave à chaque minute la contagion presque inévitable. On a vu des gens très courageux trembler devant un péril obscur et douloureux. Plus intrépide qu'eux, S. Roch regarde la mort en face, la mort par la peste, et volontairement s'y expose pour le salut de ses frères.

Voyez ce héros de la charité. Il demande comme une grâce d'être admis en qualité de serviteur dans ces asiles où le fléau exerce d'impitoyables ravages. Aucun motif humain ne peut l'émouvoir ni le détourner de son dessein. Car aucun danger, si terrible soit-il, ne peut effrayer celui qui a fait à Dieu le sacrifice de sa vie ; aucun travail, si pénible soit-il, ne peut lasser celui qui compte sur l'aide d'une force surnaturelle. Non, non ! S. Roch veut s'immoler, dans un sublime dévouement ; et, enflammé du feu sacré de la charité de Jésus-Christ, il montrera plus de zèle pour obtenir la faveur de panser les pestiférés que les ambitieux du siècle ne mettent d'ardeur pour parvenir aux honneurs. Vainqueur enfin à force de sollicitations, il court, il vole vers ces malheureux, le plus souvent abandonnés, et s'applique à les secourir avec plus de sollicitude que n'en met une tendre mère à veiller sur son enfant en danger.

S. Roch participe donc à l'esprit de Jésus-Christ qui est un esprit d'amour. Il participe aussi à la puissance miraculeuse de ce divin guérisseur des misères humaines. On constate en effet que partout où passe notre saint, et là aussi où il demeure, soudain la peste s'arrête ou s'éloigne. Le fléau cède, comme devant un adversaire plus fort que lui. Notre admirable médecin s'approche des malades ; armé du signe de la croix, il rend la santé à ceux qui avaient déjà un pied dans la tombe. A peine ont-ils entendu sa bonne parole, que la confiance succède au désespoir ; la bénédiction remplace le blasphème ; le doux espoir fait rayonner sur les visages le regret des fautes commises, avec l'attente d'une vie plus heureuse. Les infirmes se font porter sur son passage ; il les touche et les guérit. Pour ceux qui ne peuvent pas venir à lui, il va chez eux. Il les touche aussi, malgré la répugnance que causent leurs plaies ; et son attouchement charitable triomphe de leur mal. Mais devenu bientôt l'objet de l'admiration générale, il se dérobe à la reconnaissance de tout ce que Rome a de plus grand, et va chercher de nouveaux travaux dans les autres villes atteintes par le fléau de Dieu.

Il parcourt ainsi l'Italie presque entière. Partout les soins qu'il prodigue avec amour, les paroles qu'il adresse, appropriées au besoin des âmes, produisent des effets merveilleux. Sa seule présence est un gage de salut, non seulement pour les corps qu'il délivre de la contagion, mais encore pour les âmes qu'il purifie de la peste du péché, plus funeste que la première.

Enfin, toujours semblable au divin Sauveur qui a guéri nos infirmités en les prenant sur lui, S. Roch va lui-même être atteint du mal effroyable qu'il combattait, pour se rapprocher de plus en plus des mérites de son modèle.

O patron généreux, ô bienfaiteur intrépide de vos semblables, vous avez déployé un courage inlassable et une inépuisable charité dans le soulagement de ceux que dévorait la cruelle souffrance de la peste ! Vous allez endurer à votre tour les pénibles humiliations, les douleurs déchirantes, les amertumes personnelles au plus profond de votre âme. C'est là que se reconnaissent les saints. Vos dures épreuves mettront le comble à votre vertu et vous rendront de mieux en mieux semblable au divin Crucifié, dont vous serez ainsi le parfait imitateur.

II

Quand Dieu veut élever ses saints à une gloire éclatante dans le royaume des cieux, il leur fait acquérir sur la terre des mérites toujours grandissants qui deviennent le principe de cette gloire. S. Roch s'était sanctifié dans la pratique de la charité la plus généreuse qui peut-être ait jamais été admirée parmi les hommes. Mais il atteignit le point le plus élevé de sa perfection par son courage surhumain au milieu des souffrances dont Dieu permit qu'il fût accablé.

Votre patron, mes frères, assistait les pestiférés

dans l'hôpital d'une ville d'Italie. Comme il le faisait sans interruption, un jour, vaincu par la fatigue, il s'endormit quelques heures. Durant son sommeil, il sentit tout d'un coup une vive douleur à la cuisse gauche, comme si on l'avait percée avec un poignard. Il se forma subitement sur ce membre une plaie large, profonde et sanglante, comme on la représente sur les images et les statues de notre saint. C'était une blessure mystérieuse, semblable à celles de plusieurs saints qui avaient reçu les stigmates du divin Crucifié.

La souffrance était effroyable. Malgré ses efforts le blessé ne pouvait pas se retenir de pousser des cris déchirants. Il émut tellement ceux qui l'entendirent qu'on le crut devenu fou et qu'on le chassa sans pitié de l'hôpital et de la cité.

C'était, mes frères, le commencement des rudes épreuves par lesquelles Jésus-Christ voulut porter à sa perfection la vertu de votre saint patron et le rendre entièrement semblable à lui-même.

La souffrance est le témoignage irrécusable du véritable amour. Vous aimez, donc vous souffrirez, afin de prouver à tous la sincérité du sentiment qui vous anime. Ceux qui endurent vaillamment la douleur expiatoire à l'exemple du Rédempteur, ceux-là sont les vrais amis de Dieu. Quand ils auront ici-bas supporté leurs maux en union avec le Christ Sauveur, ils seront assurés de partager sa gloire au ciel.

S. Roch quitte donc l'asile où il avait fait un si grand bien. Appuyé sur un bâton, marchant péniblement, il se traîne jusqu'à la forêt voisine. Il s'assied sous un arbre pour reprendre un peu de force, puis il gagne une misérable cabane, au fond d'épais fourrés, et en fait sa demeure.

Là, il s'étend sur une couche de feuilles sèches, brûlé par les ardeurs d'une violente fièvre. Il prie ; il supplie le Seigneur de ne pas l'abandonner dans cette extrémité. Une pluie rafraîchissante se met à tomber. Roch recueille un peu d'eau ; il en boit quelques gouttes, et en lave sa plaie, ce qui apporte un peu d'adoucissement à sa souffrance.

A quelque distance de la retraite choisie par S. Roch, demeurait un riche propriétaire. La tradition rapporte que le chien de cet homme prenait chaque jour dans sa maison un pain qu'il venait déposer aux pieds de l'ermite. Son maître le suivait et surprit sa manœuvre ; mais comme il était bon et généreux, il laissa faire. Telle est l'origine du chien que l'on voit représenté dans les tableaux où est peinte l'image de S. Roch.

Celui-ci passa un long temps dans cette solitude. Il y vécut éloigné de toute société ; il y endura les tourments de sa blessure et les atteintes de la maladie. Mais pas un seul instant ne faiblirent ni sa patience, ni sa piété. Plongé en de longues méditations, il repassait dans son esprit les souffrances du Sauveur, et leur unissait les siennes de toute l'ardeur de son âme. Par l'incessante contemplation de ce type divin, Roch comprenait tout ce qu'il y a de grand, de réparateur et d'infiniment méritoire dans les souffrances endurées en union

intime avec celles du Rédempteur. Il se soumet à la loi de l'ordre éternel. Il aime Dieu de plus en plus, et se trouve heureux de lui offrir le trésor de ses maux ; il aime Dieu toujours davantage, et cet amour du bien suprême lui fait sacrifier avec joie les biens inférieurs et profanes. Ces sacrifices augmentent encore la charité qui embrase son âme et lui fait atteindre les cimes les plus élevées de la sainteté parfaite.

Après trois années environ écoulées dans cet état, S. Roch guérit enfin. Il se préparait à regagner la ville, pour y reprendre son dévoué ministère, quand il entendit une voix divine qui lui commandait de retourner dans son pays natal, où la Providence lui préparait ses dernières douleurs destinées à mettre le comble à ses mérites et à lui ouvrir les portes du ciel.

Il partit donc pour Montpellier, où il était né vingt-sept ans plus tôt. Cette ville était alors en guerre avec les chefs des provinces voisines, et redoutait constamment les surprises. Quand donc on vit arriver Roch, dont on avait perdu le souvenir, avec son bâton et son costume de pèlerin, on le prit pour un espion. On l'arrêta aussitôt et on le conduisit au gouverneur. Celui-ci lui demanda qui il était et comment il se nommait. « Je suis le pèlerin, et je me nomme le serviteur du Crucifié, » répondit le jeune homme, sans vouloir ajouter un seul mot qui pût le faire reconnaître. Une pareille réponse ne fit que confirmer les soupçons ; saisi aussitôt, il fut jeté dans un cachot, sans autre forme de procès.

Ce fut là, mes frères, la dernière épreuve réservée à la vertu de votre saint patron. Enfermé dans sa prison obscure, humide, remplie de bêtes repoussantes, nourri seulement d'eau et de pain noir, Roch bénit Dieu de cette adversité nouvelle, il le remercia de ce qu'il lui est donné de souffrir davantage pour lui. Puis il s'adresse à la Sainte Vierge Marie et la supplie avec confiance de ne pas l'abandonner, mais de le soutenir de sa bonté maternelle.

Pendant cinq années, Roch demeura comme enseveli dans sa prison, oublié du monde entier, mais non de Dieu qui le purifiait, le sanctifiait de plus en plus, l'unissait à lui plus étroitement encore, et parfois, quand les austérités l'avaient épuisé, l'inondait de douceurs spirituelles, tout en le reconstituant de forces surnaturelles.

Enfin Roch est mûr pour le ciel. Sentant sa fin approcher, il demande un prêtre pour lui apporter la divine communion. Quand il la reçut, à genoux, les mains tendues vers elle, les yeux brillant d'un éclat angélique, il fut bien évident, pour les témoins de cette scène, que cet homme était un juste parfait, un véritable saint. Fortifié par ce céleste aliment, dans une dernière prière, Roch demanda au Seigneur « de préserver ou de délivrer de la peste tous ceux qui imploreraient son assistance. » Puis il s'étendit sur le sol nu de sa prison, leva les yeux au ciel, et rendit son âme à Dieu, le 16 août 1327, à l'âge de 32 ans.

Une lumière éclatante remplit alors son cachot.

Le geôlier accourut et trouva son prisonnier couché à terre, déjà raidi par la mort, mais le visage rayonnant, avec des flambeaux allumés à sa tête et à ses pieds. Près de son côté se trouvait un tableau miraculeux, sur lequel étaient écrits ces mots, comme une réponse divine à sa dernière prière : « Je délivrerai de la peste ceux qui en seront atteints et qui auront recours à l'intercession de Roch, mon serviteur. »

Telle fut la vie, mes frères, telle fut la mort de votre saint patron.

Il vécut dans l'amour de son prochain, auquel il prodigua les soins les plus dévoués, sans jamais se lasser ; dans l'amour de son prochain, qu'il guérit le plus souvent par de vrais miracles dont Dieu récompensait sa charité ; dans l'amour de son prochain dont il fut le constant bienfaiteur, puisqu'au moment d'expirer, il ne demanda à Dieu d'autre grâce que celle d'être le secours permanent de ses chers pestiférés.

Il vécut et il est mort aussi dans l'amour de Dieu, ce saint qui alla jusqu'à lui sacrifier son honneur, consentant à passer pour un vil espion, plutôt que de dire un seul mot qui lui eût obtenu les hommages de tous ; ce saint qui aima son Dieu jusqu'à préférer, pour lui plaire, les austérités d'une terrible pénitence aux plaisirs que lui promettait le monde ; ce saint enfin qui, renonçant à un nom illustre, ne voulut que porter sa croix jusqu'au sommet du Calvaire où mourut son Sauveur bien-aimé.

Aussi la piété des fidèles s'est-elle traduite dans tous les siècles par une confiance inaltérable en ce bon saint qu'ils invoquent surtout pendant les épidémies et dont le nom est devenu justement populaire.

O S. Roch, ô fervent imitateur de Jésus-Christ, ô bienfaiteur infatigable des malheureux, vous recevez maintenant au ciel la récompense de vos mérites. Votre nom, que vous avez voulu cacher au monde, lui a été révélé ; votre statue est honorée dans un grand nombre d'églises, et vos vertus sont célébrées depuis des siècles par un culte de reconnaissance et de prières inlassables. Daignez donc les exaucer. Obtenez-nous de vivre, comme vous, dans la pratique continuelle de la charité envers nos semblables et dans l'imitation parfaite de notre divin Sauveur. Mais surtout, ô saint ami de Dieu, tout en nous guérissant de la peste qui tue les corps, si nous venons à en être atteints, délivrez-nous de la peste du péché qui tue les âmes, afin qu'au terme de notre carrière terrestre nous puissions vous rejoindre dans la céleste patrie. Que votre puissante protection, ô bon, ô charitable S. Roch, nous fasse obtenir cette inestimable faveur ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 julii 1914.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Sermon sur la Passion. — Les deux Passions, 177.

Petit Carême sur le livre de Job. — 1^{re} Instruction : Les pourquoi de la Providence, 184.

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XXVI. *Pour la fête de N.-D. des Sept-Douleurs* : Marie prodige de douleur et de résignation, 186.

Nouvelles instructions pour le Jubilé. — IV. Jésus-Christ et la famille, 190.

Lectures pour le Carême. — *Le sacrement de Pénitence.* — VII. Rôle du pénitent : la contrition, 193. — VIII. Le bon propos, 194. — IX. Liturgie du sacrement de Pénitence, 195. — *Pour le temps des Pâques.* — I. L'amour que Jésus-Christ nous a témoigné dans l'institution de la sainte Eucharistie, 196. — II. Je ferai mes Pâques, 197. — III. Judas et les communiantiens indignes, 199.

Instructions pour le jour de la première communion. — *A la messe.* — Après la communion, 205.

SERMON SUR LA PASSION

LES DEUX PASSIONS

Passio Domini nostri Jesu Christi.

Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il y a dix-neuf siècles, mes frères, un grand, un épouvantable drame s'est déroulé dans le monde. Jésus-Christ, Fils de Dieu, venu parmi les hommes pour leur apporter le salut, recevait de leur part, en retour de ses bienfaits, les traitements les plus horribles et la mort la plus ignominieuse.

Plus d'une fois, en entendant ou en lisant le récit de sa passion douloureuse et de sa mort sur la croix, notre cœur a frémi d'indignation et contre l'hypocrite trahison d'un Judas qui l'a livré par un baiser à ses plus cruels ennemis ; et contre la faiblesse, la lâcheté d'un Pilate qui l'a condamné à mort, bien qu'il fût convaincu de son innocence ; et contre la férocité de soldats qui lui ont fait subir le cruel supplice de la flagellation, qui lui ont enfoncé, à coups de bâtons, des épines dans la tête, qui l'ont tourné en dérision ; et contre l'ingratitude des Juifs qui demandaient à grands cris la mort de Celui qui avait passé au milieu d'eux en faisant le bien, et qui lui ont préféré un insigne voleur.

Gardons, mes frères, gardons contre nous-mêmes cette indignation légitime ! Car c'est à cause de nos péchés que Jésus-Christ a souffert tout cela. Nos péchés, pouvons-nous dire en toute vérité, voilà les véritables épines qui ont ensanglanté le front du Sauveur : nos péchés, voilà les clous qui ont percé ses mains et ses pieds sacrés, voilà les vraies lanières qui ont

déchiré son corps adorable, voilà le fiel et le vinaigre qui lui furent présentés pour étancher sa soif ; nos péchés, voilà les railleries, les insultes qui l'ont outragé, les bourreaux qui l'ont tourmenté et crucifié. Et c'est à nous, aussi bien qu'aux filles de Jérusalem, que Jésus adressait ces paroles : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur votre ingrate patrie. » (Luc, XXII, 28).

Chose horrible à dire et cependant chose très vraie : la plupart des scènes de la Passion et du Calvaire se reproduiraient encore aujourd'hui si Jésus-Christ revenait sur la terre. Oui, ils le condamneraient à mort, ils lui feraient subir le cruel supplice de la flagellation, ils le couronneraient d'épines, ils couvriraient sa face adorable de sang et d'ignobles crachats, ils l'abreuveraient de fiel et de vinaigre, ceux qui chaque jour déversent sur l'Eglise, sur la religion et ses ministres la dérision, le blasphème et l'outrage.

Mais pourquoi ces suppositions ? Jésus-Christ n'est-il pas encore sur la terre au milieu de nous pour y faire le bien, pour y répandre ses bienfaits, pour y semer ses bénédictions ? Oui, il y est, il y est à l'autel, il est là véritablement et réellement présent dans la sainte Eucharistie, et comment y est-il traité ? Ah ! mes frères, pour vous le dire, il faut faire le récit d'une Passion nouvelle, presque en tout semblable à la première, Passion dans laquelle les Caïphes et les Pilates qui le condamnent, les Judas qui le trahissent par un baiser, les apôtres qui le renient, les soldats qui l'insultent, le flagellent, le couronnent d'épines et le crucifient, se trouvent parmi nous, parmi les chrétiens de tout l'univers.

Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, sans doute, est impassible et immortel, il ne peut ni souffrir ni mourir. Quelle que soit donc notre conduite envers la divine Hostie, le Christ qu'elle renferme y jouit d'un bonheur que rien ne peut troubler, inaccessible à nos ingratitude et à nos outrages. Mais comme d'une part, à son agonie au jardin des Oliviers et pendant sa passion, Notre-Seigneur a souffert par prévision tout ce que les péchés envers la divine Eucharistie devaient lui causer de douleur et d'amertume, et comme d'autre part ceux qui outragent le divin Sacrement font du moins tout ce qui dépend d'eux pour renouveler sa passion et sa mort, on peut très justement comparer la Passion infligée au Sauveur pendant sa vie mortelle et celle qui lui est infligée dans sa vie sacramentelle, dans sa vie eucharistique.

Je ne sais rien de plus propre que cette comparaison pour exciter dans nos âmes la contrition des péchés dont nous nous sommes rendus coupables envers la sainte Eucharistie, rien de plus puissant pour nous exciter à aimer davantage Notre-Seigneur, à lui offrir des amendes honorables, des actes de réparation pour les outrages qui lui sont faits dans le sacrement de son amour.

I

L'évangéliste saint Mathieu commence, et ce n'est pas sans motif, le récit de la Passion en mentionnant l'acte de charité et d'amour accompli envers Notre-Seigneur par une femme, dans la maison de Simon le lépreux, et les murmures, les plaintes que cet acte de charité provoqua de la part de Judas et des apôtres. « Comme Jésus était à Béthanie dans la maison de Simon le pharisien, le lépreux qu'il avait guéri de son horrible maladie, une femme (c'était Marie-Madeleine) vint à lui avec un vase d'albâtre plein d'un parfum d'un grand prix qu'elle répandit sur sa tête pendant qu'il était à table. Les disciples

¹ Parallèle entre la Passion infligée à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa vie mortelle et la Passion qui lui est infligée dans sa vie eucharistique.

témoins de cette action en furent indignés et dirent : « Pourquoi cette profusion ? On aurait pu vendre ce parfum bien cher et en donner le prix aux pauvres. » Mais Jésus connaissant leurs pensées leur dit : « Pourquoi molestez-vous cette femme ? Laissez-la tranquille : ce qu'elle a fait est bien. Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais vous ne m'aurez pas tous les jours. En répandant ce parfum sur ma tête, elle a prévu ma sépulture et les soins que vous aurez bientôt à rendre à mon corps. Je vous le dis en vérité : partout où sera prêché mon évangile, on rappellera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire. »

Ces murmures des apôtres dont Judas l'avare fut l'instigateur étaient un cruel affront adressé au Sauveur. Bien des chrétiens, mes frères, infligent à Jésus-Christ présent au milieu de nous dans la sainte Eucharistie des affronts du même genre.

Qu'on vienne à faire une dépense quelconque pour honorer Notre-Seigneur présent dans la sainte Eucharistie, pour orner son église par exemple et la rendre moins indigne de lui, pour donner à ses fêtes plus de pompe : aussitôt vous entendrez des plaintes, des critiques, des murmures semblables à ceux de Judas : « *Ut quid perditio hæc ?* A quoi bon cette dépense ? L'église est bien assez belle comme cela. Pour le bon Dieu c'est toujours bon, » semblent-ils dire. S'ils ne le disent pas en propres termes, voilà ce que signifient leurs plaintes, leurs critiques, leurs murmures. « *Potuit enim venumdari et dari pauperibus.* Ne pouvait-on pas employer cette dépense à des choses plus nécessaires ? »

Mes frères, ne faisons jamais à Notre-Seigneur de semblables affronts. Aimons au contraire à « l'honorer de notre propre substance ¹, » et gardons-nous de jamais considérer comme perdu l'argent employé pour sa demeure, pour son culte et pour ses fêtes. Lors donc qu'on fait une quête pour l'entretien ou pour l'embellissement de l'église, pour les frais du culte envers le Très Saint Sacrement, donnez volontiers et généreusement. Si Dieu vous a favorisés des biens de la fortune, faites davantage encore, donnez de temps en temps une part de votre superflu. Offrez des fleurs de votre jardin pour orner ses autels, des lumières pour rendre ses fêtes plus solennelles et plus grandioses. Mettez de temps en temps à son service cette aiguille ou ce crochet que vous maniez avec tant d'art et avec lesquels vous savez produire des choses si gracieuses. « Si vous avez du bien, vous dirai-je avec l'auteur du Livre des Proverbes, profitez-en pour vous, rien de plus légitime : *Si habes, benefac tecum* ; mais en même temps n'oubliez pas de faire à Dieu des offrandes dignes de vous et dignes de lui : *Et dignas Deo oblationes offer* ². »

Jésus-Christ n'a pas besoin de nous, ne l'oublions pas, c'est nous qui avons besoin de lui. S'il s'est fait pauvre dans la sainte Eucharistie, c'est qu'il l'a voulu, et il l'a voulu uniquement pour éprouver si nous serions généreux à son égard et afin d'avoir l'occasion de récompenser notre charité pour lui. « Puisque Dieu s'est réfugié parmi nous, puisqu'il s'est confié à notre amour, faisons-lui une hospitalité digne de ses condescendances et de notre foi. Il vient du ciel, la terre avec ses iniquités doit lui paraître bien misérable ; tâchons de lui rendre une illusion des magnificences qu'il a quittées. Songeons aux décorations du saint lieu avant de songer à celles de nos maisons. Pour cela n'imitons pas la philanthropie du monde qui comprend la charité faite

aux pauvres et ne connaît pas celle qui s'adresse directement à Dieu. Toute charité bien ordonnée fait de Dieu le premier de ses pauvres ¹. »

II

Outré de dépit à cause de ce parfum répandu et de la réprimande qu'il venait de recevoir, un des douze, nommé Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres et leur dit : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? » Ils lui offrirent trente pièces d'argent. Trente sicles d'argent, environ quatre-vingt-treize francs de notre monnaie, prix ordinaire d'un esclave, voilà le cas que les pharisiens firent de Jésus ! N'est-il pas évident que leur but, en appréciant ainsi le Sauveur, était plutôt de le déshonorer que de payer le traître ? Mais Judas accepta l'odieux marché et n'insista point pour obtenir davantage. Il prit les trente sicles, s'en alla, et à partir de ce moment, sans dévoiler son projet à personne, il chercha l'occasion favorable pour livrer Jésus. (Matth., xxvi, 14-16).

Combien de chrétiens font subir à Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie des outrages semblables à celui-là ! Sans parler de ces monstres d'impiété qui, pour quelques pièces d'argent, livrent aux ennemis de la religion des hosties consacrées, ne voit-on pas souvent des chrétiens froissés, outrés de dépit, parce que, comme Judas, ils ont reçu, par exemple au confessionnal ou ailleurs, une observation qui blesse leur orgueil, ne plus mettre les pieds à l'église, s'en aller trouver les ennemis de Jésus-Christ et de son Eglise et leur dire : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? Et quel que soit ce qu'on leur offre, sans insister pour obtenir davantage, ils acceptent l'odieux marché, ils trahissent leur foi.

Ah ! que de Judas s'écrient aujourd'hui : « Que voulez-vous me donner et je vous livrerai ma conscience, mon âme, mon Dieu ?... Qui me donne trente deniers, et j'accablerai la religion des injures et des calomnies les plus meurtrières ?... Trente deniers, et je porterai contre elle et contre ses ministres les accusations les plus infâmes !... Trente deniers, et je parodierai ses cérémonies les plus saintes, et je profanérai ses sacrements les plus augustes !... Que voulez-vous me donner ? J'accepterai n'importe quoi : une place un peu plus lucrative ou un peu moins fatigante ; moins que cela, un repas, un petit verre d'une liqueur enivrante, même un plaisir infâme. Donnez, donnez, et je vous livrerai mon âme, ma conscience, mon Dieu, le Dieu de ma première communion ! »

Gardez-vous bien, mes frères, de trahir jamais Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa religion sainte ! Mais plutôt soyez-lui toujours fidèles, et pendant toute l'éternité vous aurez part à sa gloire et à son triomphe dans les splendeurs du Paradis.

III

Après ce honteux et odieux marché qu'il venait de conclure, Judas vint retrouver Jésus à Béthanie et se joindre aux autres apôtres, dissimulant ses projets avec le plus grand soin. Avec eux, il se rendit à Jérusalem pour y manger la Pâque. Pendant qu'ils étaient à table et qu'ils mangeaient, Jésus leur dit : « Un de vous me trahira. » Ces paroles les ayant fort affligés, chacun se mit à lui demander : « Est-ce moi, Seigneur ? » Il répondit : « C'est un des douze, celui qui met avec moi la main dans le plat. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en ira selon ce qui est écrit de lui. Mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi ! il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût

¹ Prov., III, 9.

² Eccl., XIV, 11.

¹ P. Caussette, *Entretiens avec Marthe.*

jamais né. » Judas, celui qui le trahit, prenant la parole, lui dit : « Maître, est-ce moi ? » Il lui répondit : « Vous l'avez dit. » Or, pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, le donna à ses disciples en leur disant : « Prenez et mangez : ceci est mon corps. » Puis, prenant le calice, il rendit grâces et le leur donna en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour un grand nombre pour la rémission des péchés. » Judas communia comme les autres au corps et au sang du Sauveur, mais aussitôt après son sacrilège le démon entra en lui. Jésus lui dit ce mot terrible : « Ce que vous faites, faites-le vite. » Il sortit donc et s'en alla trouver les ennemis de Jésus. Quelque temps après, à la tête d'une troupe armée d'épées et de bâtons, il se dirigea vers le jardin de Gethsémani où il savait que Jésus se retirait chaque soir pour prier. Comme les soldats ne connaissaient point le Sauveur, le traître leur avait donné ce signal : « Celui que j'embrasserai, c'est lui-même, saisissez-vous-en. » Et aussitôt, s'approchant de Jésus, il lui dit : « Maître, je vous salue ! » Jésus lui dit : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? Quoi, Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! » Au même instant les soldats s'avancèrent et mettant la main sur Jésus se saisirent de lui.

Nous trouvons dans ceux qui communient indignement, c'est-à-dire sciemment et volontairement en état de péché mortel, des ressemblances nombreuses et frappantes avec Judas. Comme Judas, en effet, ceux qui communient indignement livrent Jésus-Christ à ses ennemis, c'est-à-dire aux démons. Comme Judas, ils lui font l'injure de l'estimer à vil prix. Comme Judas, ils le trahissent et ils le livrent en lui donnant extérieurement des marques de respect et d'amour. Comme Judas, ils agissent avec une malice profonde et une noire ingratitude. Comme Judas, ils résistent aux miséricordieux appels de Jésus et ne se laissent même pas arrêter par les foudroyants anathèmes lancés contre eux. Comme Judas également, ils sont châtiés souvent par la possession du démon, par le remords, par l'endurcissement, par le désespoir, par l'impénitence, par une mort terrible et honteuse, et finalement par l'enfer éternel.

Ah ! mes frères, gardez-vous bien de jamais imiter Judas ! gardez-vous bien de vous approcher jamais de la table sainte avec un cœur souillé par le péché mortel ! Avant de communier, ayez toujours soin de faire une confession humble, sincère et loyale de toutes vos fautes, avec le véritable regret de les avoir commises, avec la ferme propos de ne plus les commettre et de prendre les moyens nécessaires pour n'y plus retomber. Et si dans le passé vous avez eu le malheur de faire une ou plusieurs communions sacrilèges, afin d'éviter la possession du démon, l'horrible remords, l'endurcissement, le désespoir, l'impénitence finale et l'enfer, qui furent les châtiments de Judas, courez vous réfugier dans le cœur très aimant et très miséricordieux de Jésus, courez vous réfugier au confessionnal, où vous trouverez le pardon et la paix !

IV

Au jardin des Oliviers, avant de recevoir le baiser perfide et cruel de Judas, Jésus avait souffert un autre supplice : le supplice de l'indifférence et du délaissement des apôtres les plus aimés. A trois reprises différentes, pendant son agonie, il était venu vers eux chercher des consolations et il les avait trouvés endormis. « Quoi, leur dit-il, vous ne pouvez veiller une heure avec moi ! Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tenta-

Le délaissement dont se plaignait Jésus au jardin des Oliviers, n'a-t-il pas encore à le subir dans la sainte Eucharistie de la part d'une multitude de chrétiens ? C'est une chose étrange et incompréhensible : il y a des gens à qui le temps semble court partout, excepté lorsqu'ils se trouvent à l'église. Lorsqu'ils sont au jeu, lorsqu'ils sont à table, lorsqu'ils sont en voyage, lorsqu'ils sont à la promenade, lorsqu'ils sont au travail même, quelques minutes de prolongation, un quart d'heure, une demi-heure ne leur fait rien ; mais cinq ou six minutes de plus que de coutume à la prière, cinq ou six minutes de plus que de coutume à la messe, cinq ou six minutes de plus que de coutume au sermon, voilà ce qui leur paraît intolérable et leur fait pousser des cris.

Cet ennui, ce mépris, ce dégoût des choses de Dieu, n'est-ce pas là quelque chose de souverainement injurieux pour Notre-Seigneur ? n'est-ce pas là quelque chose qui afflige son cœur ? Ecoutez donc Jésus, du fond du tabernacle, nous adresser ces plaintes douloureuses : « J'ai cherché parmi vous des consolateurs et je n'en ai point trouvé. » Ecoutez donc Jésus, du fond du tabernacle, nous adresser comme à ses apôtres ces tendres reproches et cet avis salutaire : « Quoi, vous ne pouvez rester une heure avec moi ! Veillez donc et priez, de peur d'entrer en tentation. »

Soyons sensibles à ces plaintes du Sauveur, et faisons-nous toujours un bonheur de le visiter, de lui tenir compagnie. En plus de la messe du dimanche, qui est obligatoire sous peine de péché mortel, assistons encore à l'office des vêpres ; faisons le plus souvent possible notre visite au Saint-Sacrement ; n'aimons pas à passer auprès de l'église sans entrer un instant saluer Notre-Seigneur, le consoler au milieu de la solitude où on le délaisse, et souvenons-nous toujours qu'un seul moment passé dans son temple vaut mieux qu'un siècle au palais des mortels.

V

Aussitôt que les soldats et les valets conduits par Judas se furent emparés de Jésus, ils l'enchaînèrent avec le plus grand soin, le conduisirent au palais d'Anne, puis de là chez Caïphe, où on lui fit subir toutes sortes d'avanies et de tourments. On lui donna des soufflets, on lui cracha au visage, on le frappa avec des baguettes en disant : « Christ, prophétise, et dis-nous qui t'a frappé ! » Mais de son martyre le plus douloureux épisode ce fut le reniement de son apôtre Pierre. Il avait été averti, ce présomptueux ; mais à peine entré dans la cour du grand-prêtre, il faiblit ainsi qu'un enfant. Pendant qu'il se chauffait avec des domestiques, une servante l'aborda et lui dit : « Vous étiez aussi avec Jésus le Galiléen, » mais il nia devant tout le monde en disant : « Je ne sais ce que vous dites. » Un peu plus tard, comme il s'était rapproché de la porte pour s'en aller, une autre servante le vit et dit à ceux qui étaient là : « Celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth. » Pierre le nia une seconde fois et dit avec serment : « Je ne connais point cet homme. » Mais ceux qui étaient présents s'approchèrent et lui dirent : « Vous êtes certainement de ces gens-là, on le reconnaît rien qu'à votre langage. » Pierre se mit alors à faire des imprécations et à jurer qu'il ne connaissait point cet homme. A l'instant même le coq chanta. Pierre se souvint alors de la parole que Jésus lui avait dite : « Avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Et étant sorti il pleura amèrement, et jusqu'à la fin de ses jours il fit pénitence de son triple reniement.

⁴ Eccle., iv, 1.

Ne voyons-nous pas des chrétiens faire subir à Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie des outrages semblables à ceux qui lui furent infligés dans le palais de Caïphe, vomir continuellement contre lui le blasphème, l'injure, le sarcasme, l'outrage; venir l'insulter jusque dans son église, en face du tabernacle, pendant la célébration des saints mystères, que dis-je? au moment même de la consécration, au moment même où le prêtre lève l'hostie sainte et le calice contenant le sang divin pour les offrir à la vénération, à l'adoration des fidèles? « Christ, prophétise et dis-nous qu'a frappé! » Voilà bien l'odieux blasphème que par leur manque de foi, par leur tenue irrespectueuse, ils semblent jeter à la face du Sauveur. Oh! oui, il les connaît bien ceux qui l'outragent ainsi, il pourrait échapper à leurs avanies en envoyant un de ses anges les châtier comme autrefois Héliodore dans le temple de Jérusalem! Mais non, il aime mieux tout souffrir, boire jusqu'à la lie pour les sauver son calice d'humiliations et de souffrances!

Ne vous permettez jamais rien de semblable, mes frères, et si parfois vous avez été du nombre de ces mauvais chrétiens, implorez votre pardon auprès de Jésus miséricordieux.

Mais ce qu'il y a de plus douloureux encore, ce sont les reniements dont Jésus-Christ est l'objet de la part de certaines âmes sur lesquelles il comptait plus sûrement, qu'il avait comblées de plus de grâces et de bienfaits, qu'il avait fait naître dans une famille plus chrétienne, qu'il avait aimées enfin d'un amour plus libéral. Combien n'en voit-on pas de nos jours de ces chrétiens que la religion, que l'Eglise a élevés dans ses maisons d'éducation, sur qui elle aurait le droit de compter pour être aimée, pour être défendue, combien n'en voit-on pas renier le Sauveur, rougir de lui, non pas à la vue des supplices et de la mort, mais à la voix d'une femme, devant des gens même qui n'ont aucune autorité et qui ne méritent aucune considération? Comme le Christ a cessé d'être populaire aujourd'hui, ils ont peur de se compromettre avec lui, ils rougissent de lui, ils le renient. — « *Non novi hominem*. Je ne le connais point, » disent-ils; et pour montrer qu'ils ne le connaissent point, qu'ils n'ont rien de commun avec lui, l'image du crucifié, ce drapeau du chrétien, n'est pas dans leur demeure, ou du moins, si elle s'y trouve encore, cette croix est cachée dans un lieu secret où personne n'entre jamais. — « *Non novi hominem*. Je ne le connais point, je ne suis pas de ses disciples, » et pour montrer qu'ils ne lui appartiennent pas, ils reçoivent, ils lisent, ils soutiennent de leur argent les journaux qui combattent sa doctrine, sa religion, ses ministres. — « *Non novi hominem*. Je ne le connais point, » et pour prouver qu'ils ne sont pas ses disciples, lorsqu'ils sont avec les ennemis du Christ ils mêlent leur voix aux leurs pour l'insulter, pour bafouer sa religion, son Eglise et ses prêtres. — « *Non novi hominem*. Je ne le connais point, » et pour montrer qu'ils ne lui appartiennent pas, lorsqu'ils se trouvent en société, lorsqu'ils sont avec des impies beaux parleurs ou simplement même avec des indifférents, on les voit, ces lâches chrétiens, violer publiquement les lois de Dieu et de l'Eglise, ne pas assister à la messe le dimanche, faire gras les jours défendus, ne pas recevoir les sacrements. Ah! que ces outrages, que ces reniements sont douloureux pour le cœur de Jésus! « Que mes ennemis me traitent ainsi, leur dit-il par la bouche de son prophète, que mes ennemis achètent et lisent des journaux impies, bafouent ma doctrine et mes ministres, violent publiquement mes lois, se tournent contre moi, je puis encore le supporter : *Si inimicus maledixisset mihi, sustinuissem utique*. Mais

que vous, nés dans une famille chrétienne, élevés dans ma religion, comblés de mes bienfaits, admis tant de fois à la participation de mes sacrements, à la participation de mon corps et de mon sang, *qui mecum dulces capiebatis cibos*, que vous mes familiers, *dux meus et notus meus*, vous vous tourniez contre moi, vous vous unissiez à mes ennemis pour m'outrager, ah! c'en est trop! c'en est trop pour mon divin cœur! »

Si dans le passé, mes frères, vous avez fait subir à Jésus cet outrage du reniement, comme Pierre repentez-vous et jetez les yeux vers le tabernacle : Jésus est là, non pas armé de foudres pour vous écraser, mais vous regardant amoureusement, vous invitant à revenir à lui, tout disposé à vous rendre comme à Pierre la place que vous occupiez auparavant dans son cœur.

Comme Pierre également, pour réparer votre reniement, montrez-vous à l'avenir entièrement chrétiens. — Ne rougissez plus du drapeau de la religion, qui est le crucifix. Arborez-le fièrement. Que le crucifix soit désormais chez vous à la place d'honneur; qu'il soit dans votre salon même, si vous avez un salon. — Puisque vous êtes chrétiens, puisque au jour de votre baptême vous avez été consacrés au Christ, vous êtes devenus la propriété du Christ, puisque au jour de votre première communion vous vous êtes volontairement et librement, à la face des saints autels, en présence des anges et des hommes, engagés à vivre et à mourir pour Jésus-Christ, que dans vos maisons il n'entre que des livres et des journaux chrétiens. Si un journal venait un jour à mal parler de votre père, de votre mère, de votre famille, ne fût-ce qu'une fois en passant, continueriez-vous de recevoir ce journal, le soutiendriez-vous de votre argent, de votre abonnement? Non, n'est-ce pas? Vous l'auriez en horreur! N'achetez donc pas davantage, ne lisez donc pas davantage, ne laissez donc pas davantage pénétrer chez vous ces journaux qui attaquent l'Eglise, votre mère, qui blasphèment la religion dont vous n'avez reçu que des bienfaits, qui bafouent et qui diffament les ministres sacrés qui sont vos pères dans la foi. « Qui-conque reçoit un journal hostile à l'Eglise participe par cela même aux œuvres mauvaises de ce journal. Oui, l'argent de votre abonnement est un soutien que vous fournissez, un secours que vous apportez, une contribution de guerre que vous soldez aux ennemis de l'Eglise. Et dans quel but? C'est afin que ce journal poursuive son œuvre avec plus de succès. Par là vous l'aidez indirectement à combattre l'Eglise, votre mère; tandis que la bonne presse qui se dévoue à la défense de cette même Eglise, vous la laissez à son indigence, vous l'abandonnez à son dénuement². » « Les bons journaux ne manquent pas, mais ce qui manque aux bons journaux c'est la clientèle des honnêtes gens. On leur reproche d'être ennuyeux : au fond c'est la vertu qui nous ennuie et il n'y a que le vice qui nous attire et qui nous flatte. Si c'est la nouvelle du jour que nous voulons connaître, les bons journaux ne nous la donnent-ils pas aussi bien que les mauvais? Est-il nécessaire qu'elle soit encadrée entre un roman et un blasphème? Non, il n'y a point d'excuse pour abandonner la bonne presse et payer la mauvaise³. »

VI

¹ Comme les Juifs, depuis qu'ils étaient sous la domination des Romains, n'avaient plus le droit d'infliger la peine de mort, ils conduisirent Jésus

¹ Ps. LIV, 15.

² Lettre collective des évêques de Suisse pour tracer aux catholiques leur devoir.

³ Mgr Besson.

à Pilate, qui était alors gouverneur de la Judée pour les Romains.

Pilate, après quelques interrogations, reconnut l'innocence de Jésus et comprit que c'était par jalousie que les Juifs voulaient le faire mourir ; mais il était faible, et comme la plupart des hommes faibles, c'était un lâche. Pour ne pas déplaire aux Juifs en mettant Jésus en liberté, il tâcha de se tirer d'affaire au moyen d'expédients.

Le premier qu'il employa, ce fut d'envoyer Jésus à Hérode, dans l'espoir que celui-ci le condamnerait à mort et que lui, Pilate, échapperait ainsi à l'odieux de la condamnation d'un innocent. Hérode était un prince corrompu. Aussi Jésus ne daigna pas répondre à une seule de ses questions. Pour se venger, Hérode le fit revêtir d'un habit particulier aux fous et le renvoya à Pilate, lui faisant parcourir les principales rues de Jérusalem afin qu'il recueillît sur son passage les huées de la multitude, les insultes et les coups d'enfants sans pitié.

Ce premier expédient n'ayant pas réussi, Pilate en emploie un second. Comme il avait le pouvoir aux fêtes de Pâques de délivrer un prisonnier au choix de la multitude, il proposa aux Juifs de leur délivrer ou bien Barabbas qui était un voleur et un assassin, la terreur du pays, ou bien Jésus de Nazareth, bien persuadé que la foule demanderait la délivrance de Jésus, qui rendait la vie aux morts, plutôt que celle de Barabbas, qui donnait la mort aux vivants. Mais Pilate fut cruellement trompé dans son attente, car à peine a-t-il dit ces mots : « Lequel voulez-vous que je vous délivre, Jésus de Nazareth ou l'assassin Barabbas ? » que les Juifs se mettent à hurler : « *Non hunc, sed Barabbam!* Nous ne voulons pas de Jésus, délivrez-nous Barabbas ! » — « Que ferai-je donc de Jésus ? » reprend Pilate. — « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » répond le peuple tout d'une voix. Pilate insiste : « Quel mal a-t-il donc fait ? » Mais la foule n'écoute pas, elle continue à pousser l'horrible cri : « A mort ! à mort ! crucifiez-le ! »

Voyant que la foule est altérée de sang, Pilate tente comme troisième expédient de l'apaiser en lui montrant du sang. Il ordonne aux soldats de dépouiller Jésus de ses vêtements, de l'attacher à une colonne et de le flageller. « Alors six bourreaux s'avancent, dit saint Jérôme, deux armés de lanières de cuir noué, deux avec des verges aiguës et épineuses, et deux avec des chaînes de fer. Ils s'acharnent tour à tour comme des lions sur leur proie. Les épaules n'offrant plus un champ assez vaste à cette grêle de coups, on frappe sur la tête ; les courroies glignent le visage, le front, les yeux du Sauveur ; les coups pleuvent sur la poitrine, sur les jambes, sur les bras. De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, le corps adorable n'est plus qu'une plaie ; les chairs volent en lambeaux, le pavé est inondé de sang, la colonne et les murs en sont teints, les mains, les bras et les vêtements des bourreaux en dégouttent. L'air retentit de coups, le prétoire y fait écho. Jésus souffre et se tait. C'est ainsi qu'il expie dans toute sa chair les plaisirs sensuels des voluptueux... Cependant un des bourreaux, ému de compassion, le détache de la colonne ; mais il est si affaibli qu'il tombe à terre ; et Tertullien rapporte que lorsque ce corps sacré eut roulé à terre, les bourreaux à coups de pied se le renvoyaient de l'un à l'autre. Quel poids que celui de nos péchés qui renverse à terre Dieu lui-même ! O vous qui prenez le péché mortel pour une bagatelle, voyez le Fils de Dieu écrasé sous les pieds des scélérats ! Encore une fois, quel poids que celui qui renverse un Dieu ! Malheur, si vous avez ce poids sur la conscience ! Mais trois fois malheur, si, ayant ce poids sur la conscience, vous ne le sentez pas ! Vous le sen-

tirez un jour, hélas ! lorsqu'il vous aura précipité sous les pieds des démons en enfer ! »

Après ce supplice, les soldats traînent Jésus dans la cour du prétoire et là, en guise de manteau royal, ils jettent sur ses épaules un lambeau d'étoffe rouge ; en guise de sceptre, ils mettent dans ses mains un roseau ; en guise de diadème, ils lui enfoncent, à coups de bâtons, une couronne d'épines autour de la tête ; puis, fléchissant le genou devant lui, couvrant sa face adorable de soufflets et de crachats, ils se moquent en disant : « Salut, roi des Juifs ! »

Et Pilate alors, ne pouvant plus douter que la vue de Jésus réduit à un état si lamentable ne remplisse de compassion les Juifs, Pilate le montre au peuple du haut du balcon, en criant : « *Ecce homo!* Voilà l'homme !... Voilà l'homme qui a passé au milieu de vous en faisant le bien, en guérissant vos malades, en rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, aux muets la parole, en bénissant vos petits enfants ! »

La vue de cet homme ne formant plus qu'une plaie irritée encore davantage les Juifs, et ils répètent avec fureur : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » — Indigné, Pilate leur répond : « Prenez-le donc et crucifiez-le vous-mêmes ! » — « Si tu le délivres, crient les Juifs, c'est que tu n'es pas l'ami de César ! » — A ce nom de César, Pilate tremble pour sa place, il oublie les droits de la justice, le sentiment de sa dignité, et il livre Jésus.

Mais boursoufflé de remords, il veut au moins protester solennellement contre la violence qu'il subit. S'étant fait apporter de l'eau, il se lave les mains devant le peuple en disant : « Peuple, je suis innocent du sang de ce juste, vous en répondrez. » — Oui, « lavez tes mains, Pilate, déclare-toi innocent de la mort du Christ ! Pour toute réponse, nous dirons chaque jour, et la postérité la plus reculée dira encore : Je crois en Jésus-Christ le Fils unique du Père, qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie, et qui a enduré mort et passion sous Ponce-Pilate ? »

Durant que Pilate se lavait les mains, en réponse à son cri d'innocence, cette clameur horrible roula comme un tonnerre : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Pilate alors se tourna vers Jésus et prononça la formule légale de la sentence de mort : « *Ibis ad crucem.* Tu iras à la croix. » Ensuite il donna l'ordre aux bourreaux : « *I, lictor, expedi crucem.* Va, licteur, prépare la croix. »

Pendant qu'il la prépare, revenons, mes frères, à la sainte Eucharistie : nous y trouverons des scènes de ressemblance effrayantes.

Que de chrétiens reconnaissent que Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie et sa religion sainte sont innocents de tous les reproches, de toutes les accusations lancés contre eux ! Mais semblables à Pilate, ils n'ont pas le courage de se déclarer ouvertement de leur parti. Comme le lâche gouverneur romain, ils usent d'expédients et de détours qui sont pour le Sauveur et sa religion sainte mille fois plus outrageants que l'hostilité déclarée.

Que de chrétiens, voulant ménager à la fois Dieu et le monde, Dieu et leurs passions, en arrivent, à force de concessions, à dire eux aussi, comme Pilate : « *I, lictor, expedi crucem.* Va, monde ; allez, passions ; va, volupté, vengeance, gourmandise, va préparer la croix à Jésus ! »

Que de chrétiens à qui il suffit de dire comme à Pilate : « Si tu prends le parti de Jésus, c'est-à-dire si tu vas à la messe le dimanche, si tu fais tes Pâques, si tu mets tes enfants dans une école chrétienne, tu ne seras plus l'ami de César, c'est-

¹ P. Berthier, *Sermon sur la Passion.*

² Mgr Pie, *Mandement du 22 février 1861.*

à-dire tu n'auras pas d'avancement, tu n'obtiendras pas les faveurs du pouvoir, on donnera à un autre telle ou telle place que tu désires, » pour qu'aussitôt ils livrent l'âme de leurs enfants, ils abandonnent les devoirs religieux, ils oublient et trahissent les serments de leur première communion, ils condamnent leur Dieu et livrent aux bêtes leur vieille foi chrétienne ! En vain, après cela, essaient-ils de se justifier, de se laver les mains, de se déclarer innocents : la voix de la conscience leur répond avec l'apôtre saint Paul : « *Rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei*, vous avez de nouveau crucifié en vous le Fils de Dieu ; et *ostentui habentes*, et vous l'avez tourné en dérision. »

Que de chrétiens ayant à choisir, comme les Juifs, entre Jésus-Christ, sa loi et Barabbas, c'est-à-dire le péché, la désobéissance, la révolte, s'écrient comme les Juifs : « *Non hunc, sed Barabbam* ! Nous ne voulons pas de Jésus-Christ, mais nous voulons Barabbas. » Chaque semaine, la cloche, qui est la voix de Dieu, vous appelle au sacrifice par excellence, au sacrifice de la messe qui est le renouvellement, la continuation, l'application du sacrifice de la croix. Chaque année, l'Eglise vous appelle à venir à la sainte Table recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et à cet appel de Dieu et de l'Eglise, combien n'y en a-t-il pas, même dans cette paroisse chrétienne, qui répondent par leurs actes :

— *Non hunc, sed Barabbam* ! Nous ne voulons pas de Jésus-Christ, nous n'avons que faire de sa messe, de sa communion ! Nous aimons mieux notre tranquillité, la douceur de notre coin du feu, nous préférons travailler pour gagner de l'argent. Oui, oui ! de l'argent, des plaisirs, même et surtout des plaisirs déshonnêtes, plutôt que la messe, plutôt que la communion !

— Mais que deviendra donc Jésus-Christ, l'Eglise, la religion, si vous les abandonnez ainsi, si vous surtout qui faites partie de la classe dirigeante, vous donnez de pareils exemples ?

— Périssent, oui, périssent la religion, l'Eglise, plutôt que nos intérêts, plutôt que de ne pas satisfaire nos passions !

— Mais cette religion sainte que vous abandonnez, que vous condamnez, à la destruction de laquelle vous travaillez, quel mal vous a-t-elle donc fait ?

— Périssent, oui, périssent la religion, l'Eglise, plutôt que nos intérêts, plutôt que de ne pas satisfaire nos passions !

— Mais cette religion du Christ Jésus, cette Eglise catholique que vous abandonnez, que vous condamnez, à la destruction de laquelle vous travaillez par vos mauvais exemples, c'est elle qui passe au milieu de vous en faisant le bien, qui bénit les berceaux et les tombes, qui sanctifie les unions, qui apprend à vos enfants à vous respecter et à vous aimer, à vos épouses et à vos époux à vous demeurer fidèles, qui console vos souffrances et essuie vos larmes !... C'est elle qui a aboli l'esclavage, relevé la femme, l'enfant, le vieillard !

— Que nous importe ? *Tolle, tolle eam* ! enlève-la, enlève-la, faites-la disparaître ! *Nolumus hunc regnare super nos* ! nous ne voulons pas que le Christ règne sur nous.

Non, non, mes frères, il n'est pas nécessaire que nous reportions nos souvenirs au drame du Calvaire il y a dix-neuf siècles. Le Calvaire, il est au milieu de nous ; ce drame, il se déroule dans chacune de nos paroisses, et c'est vous, c'est nous, qui en sommes les acteurs.

Vous du moins, mes frères, ne jouez pas le rôle des Juifs ingrats et déicides, ne répétez pas ce cri féroce : « *Nolumus hunc regnare super nos* ! Nous ne voulons pas que Jésus-Christ règne sur nous ! »

Le temps pascal dans lequel nous sommes, c'est comme une période électorale. Jésus-Christ pendant ce mois que dure le temps des Pâques se présente à vos suffrages. Venez tous voter pour lui, venez tous faire votre communion pascale. Je vais plus loin : ce n'est pas assez de voter pour Notre-Seigneur en communiant ; mais de même qu'en temps d'élection les amis des candidats font de la propagande en disant d'eux tout le bien possible, en signalant les services qu'ils ont rendus et ceux qu'ils sont à même de rendre, faites vous aussi de la propagande en faveur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Rappelez à ceux qui vous entourent les services que Notre-Seigneur a rendus à l'humanité, les services qu'il lui rend encore chaque jour ; rappelez que c'est lui le véritable ami du peuple et qui seul peut le rendre heureux ; devenez tous des apôtres, des missionnaires, des prédicateurs auprès de vos parents, de vos connaissances, auprès de ceux sur qui vous avez quelque influence, et efforcez-vous de gagner au Christ Rédempteur le plus de voix possible pendant ce temps d'élection qu'est le temps pascal afin que dans cette paroisse bien-aimée tous ou presque tous viennent se ranger dans le parti de Notre-Seigneur en faisant leurs Pâques !

VII

Après sa condamnation à mort, Jésus fut chargé de sa lourde croix, puis dirigé vers la montagne du Calvaire. Arrivés au sommet du Golgotha, les soldats le dépouillèrent de ses vêtements, l'étendirent sur la croix, puis à coups de marteaux ils enfoncèrent des clous dans ses mains et dans ses pieds, et la croix fut dressée avec la victime sanglante... O Seigneur Jésus ! ceux qui passaient blasphémaient contre vous et disaient en secouant la tête : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix !... Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même !... S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui ! » Et au milieu de vos tortures physiques et morales, vous n'avez, ô Jésus, que des paroles de pardon et d'amour pour vos persécuteurs, pour vos bourreaux, pour vos insulteurs. S'adressant à votre Père, vous vous écriez dans une prière sublime : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Au larron pénitent, vous promettez le paradis : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis. » A votre mère qui est debout au pied de la croix, vous dites en lui désignant du regard l'apôtre Jean : « Femme, voilà votre Fils ! » et à l'apôtre bien-aimé vous dites en lui désignant Marie : « Voilà votre mère ! » Puis, après un long silence, j'entends votre voix lamentable : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Vos lèvres sont desséchées, la soif vous brûle les entrailles, et les bourreaux vous présentent du fiel ! Alors voyant que toutes les prophéties sont accomplies, voyant que le péché a reçu le châtimement qu'il méritait, vous dites enfin : « Tout est consommé ! » et reprenant possession de vos forces, vous jetez d'une voix forte ce cri qui retentit par toute la ville sainte : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! » puis la tête inclinée, de votre propre volonté, vous laissez échapper votre dernier soupir !

O mon Dieu ! je voudrais me taire et vous adorer en silence !... Et cependant, mes frères, je ne puis oublier que l'autel où Jésus-Christ demeure fixé dans l'Hostie sainte ainsi que sur la croix, est pour lui, comme autrefois le Calvaire, le rendez-vous de toutes les amertumes. Il voit les tempêtes soulevées contre sa doctrine, contre son Eglise, contre ses ministres ; il entend tous les blasphèmes, toutes les imprécations lancées contre lui et contre sa loi sainte ; devant ses autels les

incrédules et les impies passent en secouant la tête et en disant : « S'il est vraiment Dieu, qu'il descende de cet autel, qu'il apparaisse à nos regards, qu'ils nous montre sa puissance, et nous croirons en lui ! »

Au milieu de toutes ces tempêtes, de ces imprécations et de ces blasphèmes, Jésus adresse à son Père pour ses bourreaux et pour ses insulteurs la même prière : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » — De l'autel, à tous les pécheurs qui se repentent de leurs fautes, quels qu'en soient le nombre et la grandeur, et qui implorent leur pardon, Jésus dit comme au larron pénitent ces douces, ces consolantes, ces miséricordieuses paroles : « Vous viendrez avec moi dans mon paradis. » — De l'autel, Jésus nous confie à sa mère en lui disant : « Voilà vos enfants, veillez sur eux, » et il nous invite intérieurement à nous réfugier auprès d'elle, à la prendre pour avocate, à l'aimer : « Voici votre Mère. » — De l'autel, Jésus peut dire en toute vérité : « Tout est consommé ; j'ai fait pour les hommes tout ce qu'il était possible de faire, j'ai porté pour eux l'amour jusqu'aux extrêmes limites, et malgré ma toute-puissance je ne puis faire davantage, car je les ai aimés jusqu'à la fin, jusqu'à l'infini. » — De l'autel, Jésus se plaint de l'affreux abandon où on le laisse : « Pourquoi donc m'abandonnez-vous ? Je cherche des consolateurs, et je n'en trouve aucun. » — De l'autel, il crie vers nous : « J'ai soif ! » et la soif qui le dévore, c'est une soif d'amour, c'est la soif du salut de nos âmes ; et au lieu d'apaiser cette soif en lui rendant amour pour amour, en travaillant à lui gagner des âmes, combien de chrétiens l'abreuvent de fiel et de vinaigre, en répondant à son amour et à ses bienfaits par l'ingratitude et l'outrage, en scandalisant leurs frères, en les entraînant au péché, en les poussant vers l'enfer éternel ! — A l'autel où il réside, Jésus ne meurt plus véritablement comme sur la croix, mais il s'anéantit à un tel degré que cet état équivaut à la mort. « La victime égorgée dans les sacrifices anciens ne disparaissait pas plus entièrement sous les cendres du bûcher que le Christ sous la poussière des accidents. O prêtre ! pourraient dire les anges, tu l'as réduit au néant, notre roi de gloire ; il est moins vivant dans cet état que le ver de terre, et le brin d'herbe annonce sa présence au soleil avec plus d'éclat que lui ! » — A l'autel comme au Calvaire Jésus se met dans un état de victime pour expier nos péchés.

Profitions, mes frères, de ce grand sacrifice de la messe que Jésus-Christ a établi pour être au milieu de nous la continuation, l'application du sacrifice de la croix. Assistons-y avec le même respect, avec le même amour, la même reconnaissance que nous aurions éprouvés devant le sacrifice du Calvaire.

VIII

Aussitôt que Jésus eut rendu le dernier soupir, de nombreux prodiges firent éclater sa divinité. Le soleil s'obscurcit et d'épaisses ténèbres couvrirent la terre ; les rochers se fendirent ; le voile du temple se déchira dans toute sa hauteur ; de nombreux tombeaux s'ouvrirent et les morts qu'ils renfermaient revinrent à la vie et se promenèrent dans Jérusalem. A la vue de ces prodiges, le centurion ne put retenir un acte de foi que répéteront tous les siècles : « Vraiment cet homme était le Juste, le Fils de Dieu ! » et tous les soldats, subjugués par la crainte et l'amour, répéterent avec leur chef : « Oui, c'est vraiment le Fils de Dieu ! »

Dans l'Eucharistie comme au Calvaire, à côté des anéantissements de l'Homme-Dieu, à côté des haines, des profanations, des insultes qui sont pour la foi une épreuve, il y a des prodiges qui font éclater la présence et la divinité de Jésus-Christ et forcent les incrédules qui ne sont pas de mauvaise foi à jeter le cri du centurion : « Oui, cette petite hostie blanche qui est là sur l'autel, c'est vraiment le bon Dieu ! Oui, Dieu est là ! »

« L'histoire a enregistré des prodiges publics dont des monuments et des fêtes solennels ont perpétué le souvenir ; manifestations de gloire et de puissance par lesquelles le Dieu de l'Eucharistie, déchirant les voiles qui le couvrent, révélait sa présence, non seulement à des âmes d'élite, mais à des peuples ravis. De graves théologiens, des orateurs célèbres ont donné à ces faits une place dans leurs démonstrations ¹. » — C'est l'hostie devant laquelle, sur la place publique de Bourges, en présence d'une foule innombrable de catholiques et d'hérétiques dont plusieurs se convertirent, saint Antoine de Padoue força une mule affamée par trois jours de jeûne, de s'agenouiller plutôt que de manger la nourriture que son maître lui présentait. — C'est le miracle des Billettes, à Paris, en 1290 : une hostie percée à coups de canif par un juif et de laquelle s'échappèrent des flots de sang. — C'est le miracle de Douai, le 14 avril 1254, dans l'église Saint-Amé, où une hostie tombée sur le sol s'éleva en l'air, alla se placer d'elle-même sur le linge dont les prêtres se servent pour purifier leurs doigts et prit la forme du corps plein de vie d'un enfant ravissant. — C'est le miracle de Bolzeno, qui détermina le pape Urbain IV à instituer la Fête-Dieu : pendant qu'un prêtre allemand disait la messe dans l'église Sainte-Christine, Notre-Seigneur se montre à lui comme une chair réelle toute couverte d'un sang abondant. — Ce sont toutes ces hosties et tous ces ciboires qui, dans plusieurs incendies, lorsque le tabernacle et l'autel avaient été dévorés par les flammes, sont demeurés suspendus en l'air, sans appui, par une force divine, et qui furent retrouvés intacts.

Mais à quoi bon chercher en des temps passés les prodiges qui attestent la présence de Notre-Seigneur au sacrement de l'autel ? Allez à Lourdes et vous y verrez, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, des malades se lever au passage du Saint-Sacrement, rendus à la santé et au bonheur. Regardez autour de vous et ces cathédrales et ces églises bâties pour abriter l'Eucharistie : ne sont-ce pas là autant de prodiges qui nous affirment la présence de Dieu au Très Saint-Sacrement ? Est-ce qu'autour de nous tout ne prend pas une voix pour nous crier : « Oui, c'est vraiment Dieu qui est là ! »

« Aux siècles écoulés, j'ai demandé pourquoi ces cathédrales, ces basiliques, ces innombrables et merveilleuses églises qui font dire aux hommes d'aujourd'hui : Nous en sommes incapables ? Pourquoi ces voûtes aériennes, ces aiguilles de pierre à jour perçant les nues, ces vêtements de marbre et d'or, ces autels éblouissants, ces peintures inimitables, ces délicates sculptures ? Aux hameaux silencieux j'ai demandé pourquoi ces églises virginales et rêveuses, éparses dans les champs, bâties par les pères, amoureuxment rajeunies par les fils ? Aux théologiens, aux poètes, aux artistes j'ai demandé pourquoi tant de livres profonds et lumineux, tant d'éloquence et de lyrisme, tant d'inspiration et de richesse, tant de magnificence de la palette et du ciseau ? Aux orateurs, j'ai demandé pourquoi tant de feu et de tendresse ? Aux prêtres, j'ai demandé pourquoi ces longues heures de méditation et de veille à côté d'une mystique

¹ P. Tesnière, exposant la théologie du P. Franzelin sur la raison formelle du sacrifice de la messe.

¹ P. Monsabré, *Les contrastes eucharistiques*, 3^e conférence de 1884.

étincelle qui vacille sur l'huile embaumée? Aux vierges du Christ, j'ai demandé pourquoi toute une vie d'adoration et de silence à l'entour d'un autel qui s'enflamme de clartés sans nombre? Aux petits enfants, j'ai demandé pourquoi ces longues courses dans les sentiers escarpés, empressés chaque jour auprès du pasteur qui leur parle un attendrissant et suave langage? A ces pieuses et resplendissantes processions qui se déroulent encore dans des rues privilégiées, j'ai demandé pourquoi tant de pompe solennelle, tant d'harmonie, tant de fleurs, tant d'encens? A ce jeune soldat de la France, agonisant sur un lointain rivage ou sur la nef qui devait le rendre à sa mère, j'ai demandé pourquoi cet ardent désir, pourquoi cet amour appelant ce dont ses yeux et son cœur pleurent l'absence au suprême instant?

« Et le soldat expirant, et les processions majestueuses, et les enfants à la blanche toilette, et les vierges de l'adoration, et les prêtres agenouillés, et les orateurs à la voix infatigable, et les artistes rêveurs, les délicats poètes, les théologiens profonds, et les humbles catholiques de la campagne, et les siècles lointains, par la pierre inspirée de leurs constructions glorieuses, m'ont répondu : « Pourquoi? Pour une petite hostie! »

« Et comme j'étais surpris, toutes ces voix mélodieuses ont ajouté : « Car cette petite hostie est le corps de Jésus-Christ, lequel garde et préserve les âmes jusqu'au seuil de la vie éternel. Amen. »

Jetons-nous donc, mes frères, au pied du saint autel; reconnaissons la présence et la divinité de Jésus dans l'Eucharistie, où il réside comme sur un nouveau Calvaire; conjurons-le de nous pardonner d'avoir si souvent renouvelé envers lui les scènes de la Passion. A la vue des prodiges qui entourent l'Eucharistie, comme le centurion, laissons-nous gagner par la foi et l'amour et écrivons-nous : « Oui, cette petite hostie blanche, c'est vraiment le bon Dieu! »

« Si les bourreaux de Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Paul, avaient connu sa divinité, ils ne l'auraient point crucifié. » Plusieurs se sont convertis, et l'un d'eux, celui qui a percé son côté d'un coup de lance, est honoré par l'Eglise sous le nom de saint Longin. Serons-nous plus endurcis que ces bourreaux? Nous connaissons la divinité du Christ, nous, chrétiens baptisés et nourris de sa chair! Ne renouvelons donc jamais sa Passion, mais devenons ses disciples fidèles et dévoués; autrement, nous serions plus criminels que ses bourreaux. Promettons-lui de l'aimer véritablement, de lui appartenir et de le servir.

O Jésus, puisque vous nous avez tant aimés, nous aussi nous voulons vous aimer à la vie, à la mort! Ainsi soit-il!

PETIT CARÈME SUR LE LIVRE DE JOB

14^e Instruction

LES POURQUOI DE LA PROVIDENCE

Absit a Deo impietas, et ab Omnipotente iniquitas.

Loin de Dieu l'injustice, loin du Tout-Puissant l'iniquité.

(Job, xxxiv, 10).

Mes frères,

Job, discutant avec ses amis le problème de la douleur et de la Providence, nous a fourni l'occasion de balbutier une réponse à un certain nombre

de *pourquoi* de cette divine Providence. Nous avons pu, à la faveur des révélations et lumières de l'Esprit-Saint parlant dans les Ecritures, pénétrer dans le secret des conseils d'En-Haut, des voies ordinaires de la Sagesse éternelle sur l'humanité en général, sur les peuples et sur les individus.

Il nous reste à dire aujourd'hui que les mobiles de la conduite de Dieu en une multitude de circonstances échappent à notre esprit, *dépassent et étonnent notre raison*, sans que nous ayons lieu pourtant d'accuser la Providence, car le *dernier mot* de celle-ci ne sera prononcé que dans une autre vie.

I. — Dieu parfois inscrutable dans ses voies, jamais injuste.

Dieu nous laisse déduire des événements ou lui-même nous révèle les grandes lignes de sa politique en ce monde, l'économie habituelle de son gouvernement des choses d'ici-bas. Et cette science des « conduites et habitudes » du souverain Maître nous est extrêmement utile pour nous permettre de bien ordonner notre vie conformément au plan divin.

Mais il est des cas particuliers en lesquels Dieu n'entend pas du tout s'astreindre à nous soumettre les raisons qu'il a d'agir en dehors de nos prévisions ou même contrairement à ce que nous croyions. Il est des accidents qui vont contre toutes nos idées, déconcertent notre raison et nous laissent hébétés, stupides, n'y comprenant rien et prêts à nous révolter dans une suprême protestation de tout ce qu'il y a d'honnête en vous. Je n'en veux pour exemple que cette pauvre mère qui vint un jour me trouver, en proie à une désolation impossible à décrire. Son jeune homme, son unique enfant, était mort dans la nuit, sans sacrements, sans réconciliation extérieure avec Dieu, après plusieurs années d'une vie orageuse et étrangère aux pratiques chrétiennes. « Et pourtant, me disait cette malheureuse mère, je n'ai pas cessé un seul jour de prier et de pleurer en demandant à Dieu son retour. J'avais entendu raconter la vie de saint Augustin, et la parole de saint Ambroise à sainte Monique me semblait s'adresser à moi-même : « Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse! » J'avais une entière confiance d'être à la fin exaucée. Je priais avec foi, avec ferveur, avec persévérance : car du premier jour où j'ai vu mon enfant se relâcher, jusqu'au dernier jour, jusqu'à cette nuit où il est mort, j'ai répandu devant le Seigneur mes larmes et mes supplications. Et voilà malgré tout que l'âme de mon enfant est perdue! Il est mort sans revenir à Dieu! Oh! comment Dieu peut-il se jouer ainsi de nous? Oh! ma tête se perd! je n'y comprends plus rien, plus rien! » Voilà ce que disait cette infortunée. Je ne pus que lui répondre par cette parole de Job que je vous ai citée, mes frères : « *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo*. Quand même il me tuerait, j'espérerais en lui. » (xiii, 15). Je lui redissais aussi, pour faire rentrer le calme et l'espérance dans son cœur, les consolantes paroles du P. Faber sur les grâces et lumières du dernier instant de la vie.

Mais il n'en reste pas moins vrai, mes frères, que c'est là de ces deuils et de ces coups de la Providence auxquels notre raison se refuse à rien entendre, et qui ne s'expliquent par aucune des lois que nous avons précédemment reconnues. C'est du reste un peu le cas du saint homme Job lui-même. « Se levant de grand matin, dit son historien inspiré, il offrait pour ses enfants des holocaustes, lorsque le cercle des jours de leurs agapes mutuelles était achevé; car il craignait que ses enfants ayant péché et offensé Dieu dans leur cœur,

¹ Le Semeur vendéen.

le Seigneur ne permette qu'il leur arrive malheur. » Or c'est précisément le matin même où avaient eu lieu les sacrifices propitiatoires accoutumés que le malheur les frappe ¹.

Eh bien ! mes frères, de tels accidents venant à se produire, quelle conduite tenir et quel langage ? Faut-il tout de suite, avec l'impie, accuser Dieu d'inconséquence et d'injustice ? Il en est qui veulent toujours et à toute occasion trouver Dieu en défaut. Dès qu'ils ne comprennent plus rien à ce qui se passe, c'est la Providence qu'ils taxent d'insintelligence, et non pas leur faible esprit. Dès qu'ils n'arrivent pas à expliquer une chose, à résoudre un problème, le problème par exemple de la souffrance, ou celui de l'accord de la liberté humaine avec la toute-puissance divine, d'emblée c'est à Dieu qu'ils s'en prennent, c'est à lui qu'avant tout ils donnent tort. C'est bien le cas de dire avec le plus sage des trois amis de Job, Eli-phaz de Theman : « Vraiment la colère tue le bon sens dans l'homme, et la rage de l'impiété met à néant le petit esprit de l'orgueilleux. *Vere stultum interficit iracundia, et parvulum occidit invidia* ². »

Un autre interlocuteur de Job, Eliu, venge la Providence à tout jamais, à la face des blasphémateurs présents, passés et futurs, du reproche d'injustice. Écoutons-le, mes frères. « Loin de Dieu, s'écrie-t-il, l'impiété, et loin du Tout-Puissant l'injustice ! Car il rendra à l'homme selon ses œuvres, et il rétribuera chacun selon ses voies. Non, certes, Dieu ne condamne pas sans sujet, et le Tout-Puissant ne renverse pas la justice. Car il n'a confié à nul autre le soin de la terre, et il n'a établi personne pour gouverner le monde qu'il a créé. C'est lui-même qui veille sur le monde, et s'il cessait un seul instant de s'occuper de nous, toute chair périrait à la fois, et l'homme s'effondrerait dans le néant comme une poussière ³. »

Il est bien vrai, mes frères, que la Providence ne saurait être soupçonnée d'agir contrairement aux lois de l'équité que dans deux hypothèses : celle où le Créateur confierait le gouvernement du monde à des ministres inférieurs qui, n'étant point parfaits comme Dieu, pourraient s'endormir ou se tromper dans les actes de leur gouvernement ; mais cette hypothèse est contraire à la vérité révélée. La seconde l'est infiniment plus encore : ce serait celle où Dieu lui-même, dirigeant le monde, c'est vrai, s'affranchirait de toute justice, de tout principe moral dans sa manière d'agir avec les hommes. Supposition monstrueuse que réprouvent de concert le bon sens et la foi. « Car, dirai-je après Eliu, qu'est-ce que Dieu a donc à gagner ou à perdre dans l'administration des choses humaines ? » Souverainement désintéressé, ne doit-il pas être souverainement équitable ? A-t-il donc quelqu'un à craindre qui l'empêche de rendre justice à l'innocent, de punir le coupable, de récompenser le mérite, d'exaucer la prière du juste ? Ressemble-t-il à ce Jupiter païen qui ne pouvait, malgré le désir de son propre cœur, faire droit aux supplications et plaintes d'un pieux héros, parce qu'il avait à ses côtés, dans la personne de Junon, une influence contraire qui paralysait son bon vouloir à lui ? Ah ! mes frères, un tel Dieu serait-il Dieu encore ? Supprimer la justice en Dieu, ce serait supprimer Dieu lui-même ; ce serait aller contre toutes les données de la théologie et de la philosophie.

Concluons donc : lorsque la Providence permet ou produit en ce monde un événement dont nous

ne découvrons pas le mobile et qui nous paraît arriver contre toute raison, ne mettons point en question la justice d'en haut, ne mettons point en cause la Providence divine. Ne protestons ni du cœur ni des lèvres ; ce serait folie, orgueil, impiété. Taisons-nous : voilà la vraie sagesse. Préfendrions-nous donc être plus saints, plus purs que Dieu, connaître mieux que lui les lois de cette justice immanente qui fait partie de son essence divine ? Quelle sottise ! Qu'il est infiniment plus sensé d'imiter le saint homme Job qui, ne comprenant rien aux malheurs dont il était frappé, jetait à Dieu cependant, dans la soumission de son cœur, ce cri sublime : « Qu'il me reste du moins cette consolation, dans l'affliction dont il m'accable sans ménagement, de ne contredire en rien les décisions du Saint des saints ! *Et hæc sit mihi consolatio ut affligens me non parcat, nec contradicam sermonibus sancti* ⁴. » Ne contredire en rien les volontés du Seigneur s'affirmant par telle et telle épreuve qui nous déconcerte et nous abat, nous taire : en cela seulement est la sagesse. Mais cette sagesse, qu'elle est rare ici-bas !

Laissez-moi du moins, étant d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare, la célébrer avec le saint homme Job : « L'homme fouille le sein ténébreux de la terre, pour amener à la lumière la pierre précieuse ensevelie jusque-là dans la nuit. Il creuse et creuse toujours, descendant dans l'abîme, pour conquérir l'argent caché dans les veines du rocher et l'or destiné au creuset où il sera purifié. La lampe du mineur a éclairé les lieux d'horreur où l'œil du voutour ne saurait atteindre : et, par une route souterraine ignorée de l'oiseau, l'audacieux s'est avancé à la recherche du saphir ; il a ébranlé les montagnes jusque dans leurs racines, il a taillé des ruisseaux dans les pierres, il a scruté le fond des fleuves, et il a produit au jour les trésors cachés et les scintillements de la perle et de l'onyx. Mais la sagesse, où la trouvera-t-on ? et quel est le lieu où elle se cache ? Elle est pourtant plus précieuse que toutes les perles et pierreries, mais l'homme en ignore le prix. Elle ne se donne point pour l'or le plus pur et ne s'achète pas au prix de l'argent, et les étoffes teintes des Indes ne supportent point la comparaison avec elle. Quelle est donc cette perle sans prix que n'égale point elle-même la topaze d'Éthiopie ? Craindre le Seigneur, voilà la sagesse, et ne point demander compte à Dieu de ses ordres, c'est là l'intelligence ⁵. »

II. — *Le dernier mot de la Providence ne sera dit qu'en l'autre vie.*

C'est dans un monde meilleur, mes frères, qu'il nous sera donné de comprendre dans toute leur étendue et leur infinie perfection les voies de la Providence de Dieu. Tant que nous sommes ici-bas, nous sommes, selon l'expression de saint Paul, relativement aux choses d'en haut, comme de petits enfants en face des problèmes des sciences humaines dans ce qu'elles ont de plus ardu et transcendant. Nous en savons à peine le premier mot. « Quand j'étais petit enfant, nous dit l'Apôtre, je raisonnais en petit enfant, je parlais en petit enfant, je jugeais en petit enfant. Mais, devenu homme fait, j'ai laissé ce qui était de l'enfant. De même, quand sera venu pour nous l'âge parfait de l'éternité, nous laisserons nos vues et manières de dire imparfaites. Nous voyons maintenant comme à travers un prisme, et tout nous est énigme : mais alors nous verrons face à face. Maintenant nous ne connaissons

¹ Job, I, 13. (Note de M. Vigouroux).

² v, 2.

³ xxxiv, 10-15.

⁴ vi, 10.

⁵ xxviii.

qu'en partie : mais alors nous connaissons Dieu comme il nous connaît lui-même ¹. »

S'il nous était donné de tout voir et comprendre dès ici-bas ce qui se passe en Dieu, il n'y aurait plus de plaisir pour nous dans l'éternité bienheureuse ; celle-ci ne nous réserverait aucune jouissance nouvelle, aucune de ces surprises sans cesse renaissantes qui nous y attendent et qui empêcheront l'éternelle félicité de tourner à l'éternelle monotonie. Il en doit être tout autrement, nous le savons, mes frères : car l'œil n'a point vu en ce monde, l'oreille n'a point entendu, et le cœur n'a jamais senti par aucune des joies de cette vie ce que Dieu prépare de joies et délices dans son ciel aux yeux, aux oreilles, au cœur de ses élus.

Dieu du reste a voulu nous instruire, par le spectacle de la nature, de l'impénétrabilité de son essence à lui le Créateur. Il nous montre son soleil dont l'éclat est insoutenable à la faiblesse de notre regard, et il semble nous dire : « Tu ne peux, ô chétif mortel, fixer dans la splendeur de son midi la lumière du soleil, œuvre de mes mains, et tu oses bien prétendre pénétrer la lumière inaccessible de mon essence infinie ? Toi qui voudrais marquer des bornes à ma puissance et des limites à ma sagesse, réponds-moi. Où étais-tu, quand je jetais les fondements de la terre ? Est-ce toi qui en as réglé les mesures, et tendu sur elle le cordeau ? Sur quoi ses bases ont-elles été posées, tandis que les astres du matin me louaient ensemble, et que les fils de Dieu poussaient des cris de joie ? Qui a enfermé la mer comme avec des portes, lorsqu'elle s'élançait du sein maternel ? Je l'ai resserrée dans des limites et lui ai mis des barrières et j'ai dit : Tu viendras jusqu'ici et tu ne passeras pas plus loin ! Est-ce toi qui, depuis que tu es né, as donné des ordres à l'étoile du matin, et qui as montré sa place à l'aurore ? Est-ce toi qui, élevant ta voix jusqu'aux nues, lances des tonnerres qui partent à l'instant, puis, revenant, te disent : Nous voici ² ! »

Je pourrais, mes frères, prolonger cette citation du livre de Job. Mais vous en avez entendu assez pour comprendre que le Dieu insondable déjà dans les merveilles du monde physique, l'est bien davantage encore dans les merveilles plus grandes du monde intellectuel. Dieu, c'est le mystère. Si Dieu pouvait être compris de nous tel qu'il est dans son immensité, dans son infinité, il cesserait à l'instant même d'être infini, d'être immense, d'être Dieu. Car un être fini comme nous le sommes ne peut concevoir, embrasser l'infini. Il faut en Dieu des choses qui nous échappent, qui nous surpassent, qui nous déconcertent, des choses que nous ne puissions comprendre que par le moyen de la vision béatifique, lorsque, étroitement, intimement unis à lui, nous verrons en lui-même le mot final, l'explication de tout ce qui nous paraissait énigme ici-bas.

Il a été donné pourtant à quelques saints de connaître dès cette vie, par révélations particulières, le mobile secret de certaines conduites extraordinaires de Dieu. J'ai lu, dans une vie de sainte Thérèse écrite par un auteur inconnu, qu'une pieuse veuve, vivant avec ses trois fils, demanda à posséder dans sa maison l'image de saint Joseph, patron de la paroisse. La sainte image ne fut pas plus tôt entrée dans la maison que l'aîné des enfants mourut. Quelques voisins superstitieux conseillèrent à la pauvre veuve de reporter à l'église le bâton du saint patron ; car c'était lui, à n'en pas douter, qui portait malheur à la famille. Elle, plus pieuse et mieux instruite, n'en crut rien, et confia à son second fils le soin de porter l'image à la procession lors de la première fête qui suivit.

Au retour de cette procession, le second fils à son tour fut atteint d'un mal soudain et mystérieux, et mourut dans la nuit. La mère infortunée n'en voulut pas moins remettre l'image de saint Joseph aux mains de son troisième enfant. O terreur ! ce dernier fut frappé à l'instant même comme ses frères et perdit la vie. Folle de douleur, la malheureuse femme courut au parloir du couvent où se trouvait sainte Thérèse, et lui raconta, avec mille sanglots et cris désespérés, le sort lamentable qui venait d'être fait successivement à ses trois fils. Sainte Thérèse ne put s'empêcher de pleurer avec cette femme, sans réussir toutefois à trouver des paroles capables de la consoler. Mais, pendant une messe à laquelle elle assista ensuite, il lui fut révélé que ces trois enfants, s'ils avaient vécu, étaient destinés à devenir de très grands criminels, et que le Christ avait accordé à la prière de son Père adoptif de les retirer de cette vie, tandis qu'ils étaient innocents encore. A ce récit la pauvre mère remercia Dieu et prit elle-même l'habit religieux.

Ce que les saints ont pu savoir ainsi dès cette vie par révélation spéciale nous donne une faible idée des vives lumières dont nous serons environnés au ciel sur les côtés qui nous auront paru les plus ténébreux de la Providence divine en ce monde ; et, dans l'émerveillement ineffable produit sur nos âmes par ces visions à découvert des plus profonds secrets de Dieu, nous n'aurons pas assez de tout notre cœur pour louer, bénir, remercier, aimer le Seigneur pendant les siècles des siècles.

Ainsi soit-il ¹.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XXVI

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

*Marie prodige de douleur et prodige
de résignation*

Stabat mater dolorosa.

Dans son immense douleur
elle restait debout.

C'est un sujet toujours actuel que celui de la douleur, et je m'adresse à un auditoire qui, pratiquement, le médite tous les jours. La complexion plus délicate de la femme, sa sensibilité plus grande, sa force moindre font d'elle comme une proie constante de la souffrance. Elle souffre dans son cœur qui aime davantage, dans son esprit perpétuellement inquiet et qui se tourmente de tout, dans sa famille, dans ses enfants, dans son mari ; de simples piqûres d'épingle font souvent dans son âme une large blessure. Elle souffre aussi dans son corps, et sur elle pèse toujours l'anathème porté dès le commencement : « Tu enfanteras dans la douleur, *in dolore paries*. »

Ne vous en plaignez pas. C'est la souffrance habituelle qui vous rend meilleures, plus chrétiennes, car elle est écrite à toutes les pages de l'Evangile, et sans elle il n'y a pas de christianisme, sans elle on n'entre pas au ciel. Pour y

¹ I Cor., XIII, 10-12.

² Job, XXXVIII.

¹ Nous publierons dans notre prochain numéro les trois dernières instructions de ce Carême pour le Jeudi Saint, le Vendredi Saint et le jour de Pâques.

entrer il a fallu que le Christ souffrit. *Oportuit Christum pati*. Pouvons-nous espérer y parvenir par un autre chemin ?

En plus, vous avez un privilège unique. Si vous regardez au pied de la croix, vous y apercevez une femme comme vous, votre mère et votre sœur, l'admirable et douloureuse Marie, qui souffre d'indicibles angoisses, qui est torturée dans toutes les fibres de son cœur incomparablement aimant et dont la source des larmes est tarie, tant ses yeux ont pleuré.

Et c'était la mère de Dieu ! Et Dieu l'a fait souffrir ainsi ! Quel mystère ! Mais quelle consolation !

Dieu l'a créée pour qu'elle fût son chef-d'œuvre, la perfection de sa puissance et de son amour ; c'est pourquoi elle devait ressembler et elle s'efforça de ressembler à son Fils, l'homme de douleurs, *Virum dolorum*. Elle n'a donc pas fui la douleur, elle l'a recherchée, afin d'être en tout conforme à Jésus-Christ ; elle lui a ouvert ses bras avec joie, et cependant personne n'a souffert comme elle ; durant sa vie tout entière, mais particulièrement dans les journées de la Passion elle a été un prodige de douleurs, *Mater dolorosa*. Et cependant son attitude, sa force dans le sacrifice, sa soumission à la volonté divine, toute dure qu'elle fut, nous révèle un prodige plus merveilleux encore, le prodige de sa résignation. Car elle ne nous apparaît point écrasée, évanouie, noyée dans les flots de la tribulation, ni exhalant des plaintes indignes d'elle, ni même prosternée au pied de la croix comme Madeleine ; elle reste ferme, courageuse, recevant dans son âme, semblable à un océan, tous les fleuves d'amertume sans qu'elle déborde ; elle reste debout, *Stabat*.

Voilà les deux prodiges que nous allons méditer ensemble. O Marie qui avez tant souffert, obtenez-nous la grâce de savoir noblement, chrétiennement souffrir, afin qu'un jour nous sachions saintement mourir !

I

1. — Ce n'est pas moi qui vous dirai combien une mère aime ses enfants, ce serait à vous plutôt de me l'apprendre. Nous avons bien connu nos mères, nous savons comment elles ont veillé sur nous dès nos premiers jours, comment elles nous ont bercés de leur très douce tendresse, si bien qu'en pensant à elles, en nous rappelant les soins qu'elles nous ont prodigués, leur humeur aimable, même dans la peine, leur affection profonde, leur cœur toujours joyeux et chaud pour nous, comme un beau soleil de printemps, le bon sourire qui épanouissait leurs lèvres, nous ne pouvons nous défendre de les aimer et de les bénir. Et quand nous les avons perdues, parce que, devenus vieux, nous apprécions mieux leur lointain et constant dévouement, nous nous prenons de regret de ne pas leur avoir assez témoigné notre amour. Heureusement que Dieu a fait le ciel où pendant l'éternité nous saurons compenser les tiédeurs ou les oublis d'ici-bas ! Là seulement, aussi bien, Dieu nous révélera les sources intarissables de tendresse qu'il avait créées dans leur âme maternelle.

Ce que nous savons toutefois, c'est que la nature a attaché l'enfant au sein de sa mère si étroitement que pendant longtemps ils vivent de la même vie, leurs veines ont les mêmes battements, ils ne font qu'un. Cette longue union produit entre lui et vous une intimité qui ne cessera jamais. Aussi, suivant l'expression d'un orateur célèbre, il ne sort de votre sein que pour se prendre invinciblement à votre cœur. L'intimité persiste, avec cette différence toutefois que vous aimez plus que vous n'êtes aimées, car l'amour descend, dit Aristote, il est comme les rayons du soleil qui tombent sur la terre, la fécondent, la réchauffent, prépa-

rent ses belles moissons, font la joie des hommes, mais ne remontent pas vers lui. Il donne et ne reçoit rien, et tel est bien aussi le lot des mères. Au moins elles ne reçoivent pas autant, et personne mieux qu'elles ne comprend et ne pratique la sublime sentence du Sauveur que nous a transmise saint Paul : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. *Beatius est magis dare quam accipere*. »

Vous leur donnez tant que vous ne songez plus à vous. « Eux d'abord ! » telle est votre devise ; leur existence même s'identifie tellement avec la vôtre, que leurs maux, leurs épreuves deviennent vos maux et vos épreuves à vous.

Rappelez-vous en effet la Chananéenne, ce modèle des mères. Sa fille est cruellement tourmentée par le démon, alors elle se précipite au devant du Sauveur pour l'implorer. Que lui dira-t-elle ? Vatel-elle le prier pour l'infortunée qui se débat sous ses yeux, là, en des convulsions atroces ? Ecoutez cette prière si vraie, si humaine, si touchante : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David, car ma fille est la douloureuse proie du démon. *Miserere mei, Domine, fili David : filia mea male a demonio vexatur*. » C'est sa fille qui est torturée, et c'est elle qui souffre, car sa fille c'est elle. Chacun de ses cris lui déchire l'âme ; quand le démon l'épouvante, la terrasse, lui brise les membres, elle aussi se sent pleine d'épouvante et d'horreur, ses membres aussi sont brisés ; de là ce cri qui jaillit de son cœur de mère : « Ayez pitié de moi ! *Miserere mei !* »

Ces sentiments, ces sensations même, vous les éprouvez toutes les fois que vos enfants sont malades, sont dans la peine ou la tristesse. Aussitôt vous êtes plus malades qu'eux, suivant le terme vulgaire, et votre chagrin ne se dissipe que lorsque les couleurs de santé reviennent à leurs joues, et que la gaieté refléurit sur leurs visages, dans leurs paroles ou dans leurs jeux.

Tel est l'amour de la mère pour son enfant, sensible, fort et constant, car leurs deux âmes n'en forment qu'une, et cependant il en est une qui est plus délicate, plus dévouée, plus apte à souffrir que l'autre.

Je n'entends point diminuer votre amour en déclarant que l'amour de Marie pour son Fils était infiniment supérieur à l'amour que vous portez à vos enfants, et comme l'intensité de la douleur est en raison de la puissance de l'amour, jugez de ce que Marie a dû souffrir au Calvaire.

Oui, c'est l'amour qui nous fait souffrir. Vous voyez un étranger dans la misère, un infortuné qui mendie son pain, un autre qui est perclus de ses membres ou couvert d'ulcères : sans doute ces spectacles attristants ne vous laissent pas indifférentes. Vous êtes bonnes, vous versez sur ces plaies le baume d'une parole miséricordieuse, vous faites une aumône au mendiant qui n'a pas de pain, cela aussi parce que vous êtes chrétiennes et que la foi réveille votre cœur que les malheurs d'autrui ne toucheraient guère. Il y a tant de malheureux sur terre ! Mais si cet homme qui est affligé et rebuté était votre fils, ah ! vous vous tireriez le pain de la bouche pour lui, et comme votre main se ferait douce pour le panser, parce que votre amour guiderait vos doigts !

2. — Mais qui nous dira l'amour de Marie pour Jésus ?

Car cet amour ne vient pas seulement de son cœur, inexprimablement bon, cependant. Pour aimer vos enfants vous n'avez qu'à laisser parler votre généreuse nature ; votre âme va d'elle-même à eux, et s'ils vous accordent la réciprocité il en résulte une heureuse et intime union qui est aussi parfaite que possible. Mais ce sont deux cœurs humains, deux cœurs finis qui s'aiment dans la mesure d'intensité des êtres finis. Ici

n'existe point cette égalité de nature, et pourtant le Fils de Dieu veut être aimé et aimé dignement par sa mère. « Pour aimer dignement un Dieu, » dit Bossuet, il faut autre chose que les ressources de la nature, « il faut un principe surnaturel. Sera-ce du respect ou de la tendresse, des caresses ou des adorations, des soumissions d'une créature ou les embrassements d'une mère? Marie aimera-t-elle Jésus-Christ comme homme, ou l'aimera-t-elle comme Homme-Dieu? De quelle sorte embrassera-t-elle en la personne de Jésus-Christ la divinité et la chair que le Saint-Esprit a si bien liées? La nature ne peut les unir et la foi ne permet pas de les séparer. Que peut donc ici la nature? Elle presse Marie à aimer; parmi tant de mouvements qu'elle cause, elle ne peut pas en trouver un seul qui convienne au Fils de Marie¹. »

Ici en effet la nature se déclare impuissante : elle ne saurait atteindre Dieu. Et Dieu veut être aimé en Dieu, divinement, par sa mère. Il le sera; pour cela il fera un miracle qui est la conséquence nécessaire de celui de l'Incarnation. En prenant une chair, il la rend divine : l'Esprit-Saint fait descendre Dieu dans le sein de Marie, le Père y contemple son Fils qui est aussi le Fils de Marie, et il communiquera à la pieuse Vierge un principe divin afin qu'elle puisse l'aimer d'un amour semblable au sien.

Voilà comment Marie aime Jésus, d'un amour profond, incomparable, divin, qui de leurs deux âmes ne fait qu'une âme. Aussi toutes les joies de l'un deviennent les joies de l'autre et s'augmentent par leur communication réciproque. Rien n'est heureux et doux pour Marie comme les premières journées où elle adore son Fils même dans sa pauvre crèche, dont le dénuement disparaît à ses yeux qui voient plus loin et plus haut, comme les adorations candides des bergers qui se répandent ensuite dans Bethléem pour raconter ce qu'ils ont vu. Son cœur se fonde dans l'allégresse et l'action de grâces, elle regarde Jésus et Jésus la regarde, et dans ce muet langage elle trouve une félicité infinie qui s'augmente sans cesse par l'adorable expression du visage de l'enfant, de ses yeux qui lui parlent, de son sourire qui lui dit qu'il l'aime.

Ah! cette félicité, vous l'avez goûtée aussi et bien souvent, quand votre enfant commence à vous connaître et que dans le rayon de son regard vous lisez déjà son amour pour vous. Chacun de ses gestes, chaque mouvement de ses petites mains qui se tendent vers vous, vous remplit l'âme d'une joie qui va sans cesse grandissant avec les témoignages renouvelés de sa tendresse. Ils vous sont tellement précieux que vous oubliez aussitôt tout ce que vous avez souffert pour lui, et vous remerciez Dieu qui vous rend si heureuses.

Mais la douleur aussi s'augmente en se partageant, en se communiquant, et dans la vie de la sainte Vierge elle a occupé une place plus considérable que la joie. Celle-ci même n'a jamais été sans mélange. Prenez plutôt les mystères joyeux du rosaire que vous récitez : pas un seul qui n'ait son angoisse poignante, sauf celui de la Visitation où Dieu a voulu récompenser d'une manière infiniment douce et son obéissance, *Ecce ancilla Domini*, et sa prompte charité, *Exurgens Maria abiit... cum festinatione*.

La conclusion maintenant est évidente. La souffrance a son principe dans l'amour; plus on aime quelqu'un, plus on souffre de ses peines. Marie qui aimait en quelque sorte infiniment son

Fils a donc souffert d'une douleur presque infinie. Il est certain que telles personnes souffrent plus que d'autres, parce que leur nature est plus sensible, plus exquise; même au point de vue naturel, Marie, plus parfaite qu'aucune créature, souffrit donc plus qu'aucune créature; mais que dire de ses douleurs considérées au point de vue surnaturel? Elle souffrit de chacune des préoccupations, des avanies, des tortures de son Fils. Les lanières qui le flagellaient la flagellaient aussi, les épines qui s'enfonçaient dans sa tête entraînèrent aussi dans son âme, les clous qui perçaient ses pieds et ses mains lui perçaient le cœur. Et elle était là, elle contemplait son Fils, elle voyait chacune des crispations de sa figure, de ses membres, Jésus aussi la voyait, et quand leurs yeux se rencontraient, il en jaillissait comme d'un briquet que l'on bat, une flamme qui produisait en eux une violente explosion de douleur.

Considérez-la au pied de la croix, là voilà bien, la Mère de douleur, *Mater dolorosa*! Elle est bien la parfaite image de son Fils. Aussi dans les dernières paroles qui tombent de la bouche du Sauveur, quelle tendresse et quelle compassion! Il l'aime plus encore, si c'était possible, qu'il ne l'a jamais aimée, parce qu'elle souffre de ses souffrances, qu'elle souffre avec lui, qu'elle compatit, que s'il est l'homme de douleurs elle-même est la femme de douleurs.

Et maintenant qui donc oserait se plaindre si Dieu l'afflige? Heureux plutôt ceux qu'il attache ainsi à sa croix, avec lui, avec Marie! Ce sont les âmes de choix, les préférées, les plus parfaites, celles en qui il aime à se regarder comme dans un miroir vivant, car il y retrouve son image et celle de sa mère.

II

L'intensité des douleurs de Marie n'a été égalee ou peut-être surpassée que par l'héroïsme de sa résignation. *Stabat*.

1. — Qu'elles sont rares les âmes qui dans les affres de la souffrance physique ou morale, demeurent maîtresses du corps qu'elles animent! La souffrance nous accable, nous renverse et finalement nous décourage. Les premières atteintes nous trouvent fiers, résistants, prêts à la lutte, mais pour peu qu'elles durent, nous nous laissons écraser, la foi diminue en nous, et nous nous abandonnons aux plaintes les plus amères. Heureux encore quand nous ne nous abaissons point à dire : « Dieu n'est pas juste, il me frappe sans que je l'aie mérité. A quoi bon le servir, si c'est ainsi qu'il traite ceux qui l'ont aimé? » La plainte dégénérerait en blasphème ou en ce mécontentement sourd, irrité, méchant, qui proteste et devient le blasphème pratique.

Oh! qu'il est nécessaire alors d'avoir un crucifix dans nos maisons! Regardez-le afin d'apprendre à souffrir.

La veille de son supplice, nous voyons Jésus au Jardin des Oliviers, en proie à la frayeur, à l'ennui mortel, suant une sueur de sang dont les gouttes coulent sur la terre. Là vraiment, il nous fait pitié. Comment la divinité a-t-elle permis cet abattement, cette humiliation, cet écroulement de toute la personne du Sauveur, ces gémissements, cette prière répétée et d'une tristesse si poignante : « Père! s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi! » C'est qu'alors, dit saint Augustin, le Christ se constituait à l'état de victime, et la victime doit être ainsi préparée au sacrifice. Ce trouble était voulu, car il avait dit : « Je dépose et reprends mon âme quand je veux, je mourrai à l'heure que j'ai choisie. » Mais alors il pensait à nous, pauvres victimes des événements, des malheurs, des revers, des maladies, des catastrophes, victimes de

¹ Bossuet, 1^{er} Sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion.

la vie, il voulait porter les mêmes poids que nous et nous ressembler dans l'affliction, dans l'écrasement, afin de nous donner la grande leçon de la résignation, et de nous amener à nous écrier avec lui, après la première plainte douloureuse : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ! » *Non mea voluntas sed tua fiat.*

Maintenant, après les tortures de l'agonie, regardez-le, pendant qu'il est jugé par Caïphe, par Pilate, pendant qu'on le traîne au supplice : quelle différence d'attitude, quelle grandeur, quelle autorité, quel courage qui ne se dément pas un instant ! C'est qu'ici ce n'est plus la victime, c'est le prêtre qui paraît, le prêtre qui offre la victime, qui l'immole, qui accomplit la grande action pour laquelle il est venu ici-bas, et Notre-Seigneur s'est préparé par trente-trois ans de labeur, de souffrance, et en quelque sorte de noviciat.

La voilà donc venue l'heure qu'il a tant désirée, où il va enfin accomplir son œuvre ! Aussi il s'y met vaillamment et tout entier, comme l'ouvrier qui tient à produire un ouvrage parfait : il s'y applique avec un courage surhumain, il n'entend pas que rien manque à l'immolation. La victime est pure, choisie, incomparablement belle : le prêtre sera digne de la victime. Avec quel calme, quelle conscience, quel sentiment de sa haute dignité et de la gravité de l'heure il fait cette action unique dans le temps et dans l'éternité, où il offre à Dieu la victime divine qui rachète les peuples et les siècles !

Comprenez-vous maintenant pourquoi il est si solennel, si mesuré dans ses paroles, dans ses gestes, dans sa douleur, et comment la moindre défaillance eût été incompatible avec un si grand acte ? Aussi quand il l'a terminée, après y avoir mis en quelque sorte tous ses soins, tous ses efforts, il jette un regard sur chacun des détails de sa passion, et satisfait de son œuvre il dit : « C'est fini ! » c'est-à-dire, c'est d'une perfection achevée. *Consummatus est !*

N'oublions pas que chaque fois que s'offre le saint sacrifice de la messe, se renouvelle le sacrifice de la croix ; aussi est-ce l'action par excellence, *actio*, comme l'appelle l'Eglise. Jésus-Christ s'immole de nouveau à son Père, et cette offrande divine, il la fait avec le même amour, la même solennité. Le prêtre et les fidèles offrent avec lui le sacrifice de son corps et de son sang ; souvenons-nous donc, nous qui participons à cette sublime action, d'y apporter aussi toute notre attention, toute notre piété, comme Marie lorsqu'elle était le témoin douloureux, au pied de la croix, du sacrifice de son Fils.

2. — Là nous la contemplons debout, en tout digne de son Fils dont elle imite le courage, la générosité, la noble tranquillité d'âme. *Stabat.*

Ah ! son dur sacrifice, elle l'offre depuis plus de trente ans à Dieu, depuis la prédiction terrible de Siméon : « Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël, et il sera un signal de contradiction. Votre âme, un glaive de douleur la transpercera, afin que soient révélées les pensées des cœurs. » Ces paroles, les a-t-elle assez méditées, repassées dans son cœur brisé ? Car remarquez-le bien, depuis ce jour fatal, jamais elle n'a goûté un moment de repos, de joie complète. Elle savait vaguement par les Ecritures que le Messie souffrirait, serait réputé comme un scélérat, mais Dieu avait pris soin d'envelopper la vérité dans les prophéties afin qu'elle apparût moins rigide, moins cruelle. Maintenant que nous les lisons après l'événement, nous en découvrons toute l'horrible précision ; mais alors, il demeurait sur chacune de ces paroles comme un voile qui les obscurcissait afin de les adoucir. Dieu l'avait ainsi voulu dans un but tout de miséricorde pour ceux qui attendaient la consolation d'Israël, et sur-

tout pour Marie. Mais quand elle a mis au monde le Sauveur, dans une indicible allégresse, il n'entend pas que son âme sacrifiée jouisse longtemps d'un bonheur complet, elle doit comme son Fils rester à l'état de victime, car elle aussi participera à la rédemption du monde, elle aussi unira sa passion à la passion de Jésus, et c'est au temple, le jour où elle y rencontre Siméon, qu'elle commence à porter sa croix.

Dieu ne la ménage pas, il paraît plutôt s'appliquer à augmenter, à aiguillonner ses angoisses, il la met sous le pressoir de la douleur, comme on presse, comme on écrase des fleurs afin d'en exprimer le parfum. C'est que de l'âme broyée de Marie il montait sans cesse vers lui des sentiments d'amour, de résignation, d'acceptation, de reconnaissance qui transportaient le ciel d'admiration : « Oui, mon Dieu ! Que votre volonté se fasse, et non pas la mienne ! »

Et ce qui rendait sa souffrance intime plus profonde encore, c'est qu'elle ignorait le genre de supplice qui était réservé à elle, à son Fils. Tout ce qu'elle savait c'est qu'il serait haï et contredit, lui l'amour et la vérité, et que pour elle, son âme serait traversée, transpercée d'un glaive. Mais ce glaive, qui l'en frapperait ? Où, dans quelles pénibles circonstances ? Quels tourments atroces menaçaient donc son Fils et la menaçaient elle-même ? Elle n'en savait rien, et son esprit cherchait, et son imagination se donnait carrière. Vous savez, mères de famille, ce que c'est que l'inquiétude, l'attente lourde, lorsque vos enfants sont loin de vous, que vous restez sans nouvelles pendant des mois, et que vous vous forgez des rêves insensés, des visions lugubres qui deviennent pour vous d'insupportables tourments.

Alors Marie offrait à Dieu ses peines, le glaive qui la percerait, son cœur brisé ; elle lui offrait son Fils, sans cesse, se préparant ainsi au grand sacrifice inconnu qui mettrait le comble à ses douleurs. Mais, sublime comme son Fils, si elle pleure en qualité de victime, elle résiste et demeure debout pendant la grande immolation où elle partage avec Jésus les prérogatives de prêtre. Ainsi que lui, elle se donne tout entière à son œuvre, avec une application parfaite. L'heure est venue du sacrifice, du divin labeur ; elle rivalise avec lui d'énergie, d'amour, de générosité. Elle voudrait être attachée à la croix avec lui ; si ses mains, si ses pieds ne sont pas troués par les clous, son cœur est percé et elle subit d'une manière non sanglante, mais tout aussi terrible, le supplice de la croix, et elle ne fléchit pas, ne s'évanouit point, elle est debout. *Stabat.*

Et cependant c'est son Fils, c'est ce qu'elle a de plus cher au monde qu'elle offre à Dieu. Vous aimez vos enfants, mais combien plus elle aimait son Fils, vous le voyez maintenant. Les douleurs non plus ne vous manquent pas : vous souffrez dans votre corps, dans votre esprit qui s'inquiète, dans votre cœur qui se tourmente et parfois éclate, comme un vase fragile rempli d'une liqueur explosive. C'est un enfant malade, une maison qui fléchit, une peine intime de famille, des revers, des deuils qui s'acharnent sur vous. Regardez Marie au pied de la croix, conjurez-la de vous rendre le courage, associez-la à vos tristesses ; elle est mère, elle vous comprendra, elle vous aidera à rester debout.

Sachez une chose : c'est que ses épreuves ont été voulues par Dieu, elles avaient leur raison d'être, elles étaient nécessaires. Bientôt elles reçoivent leur récompense. « Femme, voilà votre fils ! » En lui adressant ces suprêmes paroles, Jésus lui présentait votre âme et la mienne, qui devenait ainsi sa fille d'autant plus chère que nous souffrons plus, que nous lui ressemblons davantage. Ses souffrances ont été fécondes et glorieuses, les

nôtres le sont aussi. Un jour, nous saurons que c'est grâce à nos malheurs que nous sommes sauvés; c'est par eux que nous valons, que nous méritons, que nous grandissons devant Dieu et que nous obtenons en quelque sorte le respect des anges. Les hommes eux-mêmes admirent la force et la dignité dans la douleur, ils exaltent la grandeur du caractère et ici il n'y a rien que des vertus naturelles, tandis que pour nous, chrétiens, notre âme apparaît devant Dieu toute parée de gloire surnaturelle.

A l'exemple de Marie, offrez donc à Dieu ceux qui vous tiennent le plus au cœur, afin qu'il dispose d'eux à son gré, et dans ce monde et dans l'autre, suivant les vus de son adorable volonté, et que, quand même ils vous les prendrait jeunes, vous sachiez dire aussi votre *Fiat!*

Enfin ne contristez point cette divine Mère par votre tiédeur, par votre conduite peu chrétienne, surtout par l'hostilité que l'Eglise rencontrerait dans vos maisons. Ce que demande Marie c'est que son Fils soit aimé : aimez-le; qu'il soit connu : faites-le connaître. Une mère s'oublie pour son enfant, elle souffre de ses peines, de la défaveur dont il est l'objet, des offenses qui l'atteignent. Hélas ! même au ciel où elle est parfaitement heureuse auprès de son Fils, je ne sais pourquoi elle m'apparaît toujours comme la Mère de douleur qui se plaint, inconsolable de ce que Jésus-Christ n'est pas aimé, pas consolé. Oh ! n'aggravons point ses douleurs, appliquons-nous au contraire à les adoucir par notre piété filiale, consolons cette grande affligée afin qu'à notre amour pour elle et pour Jésus elle nous reconnaisse pour ses enfants !

NOUVELLES INSTRUCTIONS POUR LE JUBILÉ

IV

JÉSUS-CHRIST ET LA FAMILLE

Mes frères,

Connaitre Jésus-Christ, ce n'est pas seulement savoir les noms sous lesquels on le désigne ; ce n'est pas seulement savoir ce qu'il est dans sa double nature et dans l'unité de sa personne. Il faut pousser plus loin notre pieuse curiosité dans cette étude. Une science théorique, purement spéculative, est insuffisante. Il nous importe de savoir ce qu'il a pensé, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, les enseignements qui sont tombés de ses lèvres, les exemples de vertus qu'il a donnés aux hommes, les préceptes qu'il a imposés, les institutions qu'il a fondées, les bienfaits qu'il a semés sur sa route.

L'Evangile vous a raconté toutes ces choses, et je me persuade, mes frères, que vous en avez gardé le souvenir.

Nul d'entre vous n'ignore que le Christ Rédempteur est venu en ce monde pour relever l'humanité de sa déchéance, pour réparer les ruines faites par le péché, et pour restaurer toutes choses, *omnia instaurare*. La prévarication originelle avait provoqué des désordres grandissants à travers les siècles, dans l'individu, dans la famille, dans la société. Jésus-Christ a accepté la mission d'y porter remède et de replacer l'humanité dévoyée sur le chemin du ciel.

Dès le début de sa vie publique, il regarde autour de lui. Il regarde au-delà des frontières de la Judée, il regarde dans le monde, et il voit les

hommes devenus la proie de tous les vices, la famille désorganisée, les miséreux délaissés, les enfants victimes de barbares législations, la tyrannie au sommet de la société, l'avilissement en bas, l'égoïsme, la dureté du cœur, la cupidité, l'orgueil, l'immoralité partout. O Dieu ! que de blessures à panser ! que de maladies à guérir ! que d'habitudes perverses à corriger ! que d'infortunes à consoler !

Dans son immense bonté, Jésus-Christ n'oublie personne ; il étendra sa sollicitude à tous ceux que le malheur étreint ; il prononcera des paroles et il fera des actes pour relever de l'abjection ceux qui y sont tombés, pour soulager ceux qui sont à la peine, pour rappeler au devoir ceux qui le méconnaissent, pour substituer la charité à l'égoïsme, toutes les vertus à tous les vices.

Je vous propose aujourd'hui, mes frères, de considérer avec moi ce que Jésus-Christ a fait pour la famille.

La famille, mes frères ! Savez-vous un mot qui résonne aussi doucement à l'oreille, et qui émeuve aussi délicieusement le cœur ? La famille ! source des meilleures joies, foyer des plus saintes affections, rendez-vous des êtres les plus tendrement aimés, pourrai-je vous dire tous les souvenirs qui se rattachent à ce mot si suggestif ?

La famille, c'est-à-dire le père, la mère, les frères, les sœurs habitant sous le même toit, s'asseyant à la même table, partageant les travaux, les joies, les peines, vivant dans la paix, dans l'union, dans la subordination mutuelle, sous le regard de Dieu et dans la fidélité à sa sainte loi, voilà l'idéal que Jésus-Christ a voulu réaliser sur la terre. Et vous devinez tout de suite, mes frères, que si cet idéal divin était une réalité, ce serait le bonheur dans tous vos foyers, ce serait le bonheur autant qu'on peut le rencontrer ici-bas.

La famille est ainsi composée : l'époux et l'épouse, qui deviennent le père et la mère ; puis les enfants, les frères et les sœurs.

Pour apprécier les bienfaits du Christ Rédempteur envers la famille, il serait nécessaire de savoir ce qu'elle était quand il inaugura son apostolat. Chez les Juifs, dépositaires des divines traditions, le foyer domestique était encore l'asile de belles et nobles vertus ; mais cependant il s'y était glissé des désordres que Jésus-Christ ne manquera pas de signaler et de réprimer. Parmi les nations païennes, c'était bien autre chose, et la langue se refuse à dire tous les abus, toutes les horreurs, dont la famille était le théâtre.

I

L'époux exerçant une autorité despotique, l'épouse esclave de son mari, qui n'estime en elle que les jouissances qu'elle peut lui procurer et les vulgaires services qu'elle peut lui rendre ; l'épouse condamnée à subir, à côté d'elle, de jalouses rivales, séparée de ses enfants, et expulsée impitoyablement quand elle a cessé de plaire ; au reste point de respect, point d'égards, point d'affections mutuelles ; on peut dire que les alliances humaines, sous le règne du paganisme, et l'instigation des plus mauvais instincts de la nature, étaient tombées dans des abaissements et des ignominies qui révoltent la conscience.

Eh bien ! mes frères, que fera Jésus-Christ pour restaurer la famille ? Que fera-t-il pour limiter l'autorité usurpée de l'homme, pour contenir ses passions tumultueuses ? Que fera-t-il pour relever la femme des avilissements où on l'avait précipitée, lui rendre sa place et sa dignité primitive, afin qu'elle soit non plus l'esclave, mais la noble compagne de l'homme ?

Il rappellera et remettra en vigueur la loi des

premiers jours, il proclamera l'unité, l'indissolubilité et la sainteté du mariage.

L'unité de l'alliance conjugale avait été tristement oubliée; l'ancienne loi, fléchissant devant la dureté du cœur d'un peuple grossier, avait toléré quelques déviations; Jésus-Christ veut qu'on revienne à l'institution primitive telle qu'elle a été établie par Dieu dans le paradis terrestre, et parlant des époux il ajoute: « Ils seront deux dans une même chair, » et ils ne seront que deux. Il veut entre eux une union si étroite, si intime, qu'on puisse dire: « Ils ne sont plus deux, mais un seul; c'est désormais un seul cœur, une seule âme, un seul corps, une seule vie. *Jam non duo, sed una caro.* » Voilà la polygamie, source de tant de désordres, hautement réprouvée et condamnée; et, pour compléter son enseignement, Jésus-Christ déclare que le lien conjugal ne peut être brisé que par la mort. C'est Dieu qui a uni les époux; c'est lui qui les a faits l'un pour l'autre; c'est lui qui a consacré leur alliance. Défense à qui que ce soit de toucher à son œuvre, de rompre le nœud qu'il a formé, de séparer ce qu'il a uni: *Quod Deus conjunxit, homo non separet.*

Ce n'est pas tout, mes frères. Afin de soutenir, de préserver, de perpétuer cette affection vive et profonde qui doit exister entre les deux époux, afin d'écarter les dangers qui viennent de la dépravation et de l'inconstance humaine, il ordonne une sévère vigilance; il proscriit le regard infidèle, la pensée étrangère, le mauvais désir, tout ce qui pourrait altérer la sainte intimité, l'inviolable attachement dont il fait une loi aux époux.

Et pour consacrer, par un dernier trait, la société conjugale, pour lui imprimer un nouveau et plus auguste caractère, il l'élève à la dignité la plus haute, il en fait un sacrement, en sorte qu'elle devient une partie de la religion.

Qu'elle est belle maintenant, qu'elle est noble et sainte l'alliance que les époux viennent contracter devant l'autel! Unis par des liens que la mort seule peut rompre, la religion qui a béni leurs serments ouvre leurs cœurs aux plus douces espérances, et assure leur bonheur mutuel pour le présent et pour l'avenir.

II

Le Seigneur Jésus, qui a réhabilité le mariage, continue et complète son œuvre en donnant à l'époux et à l'épouse, devenus le père et la mère, de multiples témoignages d'intérêt et d'affection. Lisez l'Evangile, et vous verrez ce qu'il fait pour eux. C'est surtout quand ils sont à la peine, à l'épreuve, que le Sauveur intervient, pour montrer sa bonté compatissante et secourable; et l'on ne peut se défendre d'un profond attendrissement quand on vient à considérer que les trois résurrections de morts dont il est fait mention dans les Evangiles, il les a opérées pour consoler des parents brisés par le chagrin.

Je ne résisterai pas à la tentation de vous rappeler ces faits, tels que l'Evangile nous les rapporte, dans une belle et adorable simplicité. Puisque le but que nous nous proposons est de mieux connaître Jésus-Christ, nous l'atteindrons en évoquant ces souvenirs.

Un homme, appelé Jaïre, avait une fille de douze ans, une fille unique. Quoi de plus cher au cœur d'un père et d'une mère? Jaïre, mortellement inquiet, vient se prosterner aux pieds de Jésus, et il le suppliait avec une insistance désolée: « Seigneur, je n'ai qu'une fille, et elle agonise; peut-être est-elle morte au moment où je vous parle...; mais venez, de grâce, venez lui imposer les mains afin qu'elle vive. » La mère était restée, pleurant

à la maison. Emu de compassion, le Seigneur accourut. Trop tard: la jeune fille était morte. Mais ce fut pour Jésus l'occasion de faire éclater sa puissance et sa bonté. Il entra dans la chambre mortuaire, prit dans ses mains divines la main glacée de la jeune fille et lui ordonna de se lever. Elle se leva, comme si elle sortait d'un long sommeil, et il la rendit pleine de vie à son père et à sa mère.

Rappelez-vous la Chananéenne et l'officier de Capharnaüm. La Chananéenne jette un cri de douleur qui émeut le cœur miséricordieux de Jésus: il guérit sa fille qui était à l'extrémité. L'officier implore sa bienveillance pour son fils qui se meurt: son fils est sauvé; et quand il revient à la maison, il le retrouve en bonne santé.

Mais qui ne connaît l'histoire de la veuve de Naïm? La bonté du Sauveur pour une mère désolée s'y révèle avec un tel éclat qu'il faut la citer ici. Chose digne de remarque! Notre-Seigneur a rencontré sur le chemin de son apostolat toutes les douleurs; mais celle-ci, la douleur d'une mère qui conduit au tombeau son unique enfant, l'orgueil de sa vie, l'espérance de ses vieux ans, il est certain que c'est la plus vive, la plus déchirante. Et lorsque cette mère est veuve et qu'après son fils il ne lui reste plus rien, plus rien que l'isolement et le silence, quand elle reste solitaire avec des larmes intarissables dans les yeux, avec des sanglots incessants dans le cœur, la douleur touche à son dernier degré d'intensité: après, c'est la mort.

Eh bien! le Seigneur Jésus a fait un jour la rencontre de cette douleur, près de la ville de Naïm. Comme il arrivait à la porte de cette ville, un cortège funèbre venait de la franchir, et il se trouva en face d'un cercueil. C'était le cercueil d'un jeune homme qu'on portait bien tristement à sa demeure dernière. Sa mère était là, pâle, abattue, désespérée. Elle n'avait que lui et il était mort! Que lui dire pour la consoler? Que faire pour adoucir sa peine? Lui adresser des condoléances? S'attrister, pleurer avec elle? Ce n'est pas assez. Il faudrait lui rendre son fils pour lui rendre sa joie... Mais qu'est-ce que je vois? qu'est-ce que j'entends? Le Sauveur, touché par un si navrant spectacle, passe à travers le cortège et va droit à la pauvre mère. « Cessez de pleurer, » lui dit-il avec un accent d'infinie compassion; puis il arrête le funèbre convoi, et s'approchant du cercueil, il s'écrie, de cette voix à laquelle tout obéissait: « Jeune homme, levez-vous! » Le jeune homme se redressa vivant et Jésus le rendit à sa mère.

Mes frères, en présence de ce cercueil ouvert, de ce jeune homme qui en sort avec une vie rajeunie, en présence de cette mère qui passe en un instant de l'extrême douleur à l'extrême joie, en présence d'un prodige aussi éclatant, pourrez-vous ne pas admirer la bonté de Jésus pour les parents affligés, pour les mères en deuil? Et quand l'épreuve, sous une forme ou sous une autre, viendra vous visiter, ne comprendrez-vous pas que c'est auprès de lui qu'il faut aller chercher appui et consolation?

Triste, bien triste est la mort du corps; mais il y a une mort mille fois plus digne d'être pleurée: c'est la mort de l'âme. Ne se rencontre-t-il point, dans cet auditoire, des mères qui ont des fils, des sœurs qui ont des frères frappés par cette mort spirituelle dont les conséquences sont si lamentables, et qui ne s'en inquiètent point? Si elles savaient l'efficacité merveilleuse de la prière et des larmes pour les ramener à la vie de la grâce, et si elles avaient, d'autre part, une vraie sollicitude pour leur salut, elles n'hésiteraient pas à faire ce qu'a fait la mère d'Augustin.

Sainte Monique avait un fils aussi célèbre par l'éclat de son génie que par la perversion de ses mœurs. Emporté par le souffle orageux de ses passions, Augustin était arrivé aux dernières limites de la corruption. Quelle puissance pourra le ramener à de meilleurs sentiments ? Un saint, — et ce n'était pas le moindre, car il joignait aux séductions de la plus éloquente parole le charme souverain de la vertu, et il se nommait Ambroise, — un saint tenta cette difficile conversion. Augustin admirait la parole qui voulait le changer, mais il ne changeait pas. Cependant sa mère, à genoux devant Dieu, priait et pleurait avec une incessante persévérance. Il lui avait été dit qu'un fils pour le salut duquel on versait tant de larmes ne pouvait périr ; et malgré tout elle gardait au fond du cœur une invincible espérance. Cette espérance ne fut point déçue ; la prière et les larmes achevèrent l'œuvre que la parole avait commencée ; Augustin abjura ses erreurs, fit pénitence de ses fautes et il devint l'évêque d'Hippone et l'un des plus illustres docteurs de l'Eglise.

Mes frères, en ce temps de Jubilé, quel est notre rêve ? Quel est notre suprême désir ? Vous le devinez bien : nous voudrions ramener à Dieu des âmes qui en sont éloignées peut-être depuis de longues années ; nous voudrions les purifier de leurs fautes, les débarrasser de ce fardeau qui pèse sur leurs consciences ; nous voudrions leur rendre, avec l'amitié de Dieu, la paix du cœur, les inexprimables joies de l'âme. C'est le but de nos prédications, c'est aussi l'objet de nos prières. Vous ne nous demanderez pas de vous parler avec l'éloquence d'Ambroise ; mais nous voudrions prier et pleurer devant Dieu avec la foi et la ferveur de Monique, et nous ne désespérons pas de ramener au bercail quelques brebis égarées.

Augustin, méditant sur la grâce que Dieu lui avait faite, disait : « Il n'y a pas de cœur si mauvais qui, par la bonté divine, ne puisse être sanctifié. » Oh ! la bonne et rassurante parole ! Je la retiens et je la savoure, parce qu'elle nous interdit de désespérer du salut de nos frères qui vivent dans un long oubli de Dieu et dans l'habitude du péché ; je vous la recommande aussi à vous, épouses et mères chrétiennes, si vous avez des époux, des fils et des frères qui ont grand besoin de se rapprocher de Dieu. Ayez confiance ! Aidez-nous de vos exhortations intimes, de vos prières et de vos larmes. Ces chères créatures auxquelles, avec tant de raison, vous vous intéressez, seraient-elles dans un état semblable à celui du jeune homme de Naïm, le Seigneur Jésus, nous le souhaitons, accueillant votre prière, vous les rendra à son heure, à la fin de cette mission ; il vous les rendra comme il a rendu le jeune homme de Naïm à sa mère, Augustin à Monique ; il vous les rendra purifiées et réconciliées.

III

J'ai dit ce que Jésus avait fait pour relever et ennoblir la condition des époux, pour témoigner sa bonté aux parents, surtout quand ils passent par les épreuves dont cette vie mortelle est semée.

Le moment serait venu de parler des enfants et d'exposer ce que le Christ a fait pour changer les mœurs du paganisme à leur égard. Mais je vous réserve, sur ce sujet intéressant, une instruction spéciale et je me contenterai de vous rappeler brièvement comment le Sauveur a consacré, par des enseignements et par des actes, l'amour et le respect que les enfants doivent à leurs parents, l'attachement que les membres de la famille, les frères et les sœurs se doivent réciproquement.

a) Les parents sont investis, au foyer, d'une autorité qui commande le respect, la soumission, et ils

mettent au service de leur famille un dévouement qui appelle l'affection et la reconnaissance.

O enfants ! il vous en coûte peut-être d'obéir à vos parents, et l'on vous accuse de n'avoir pas toujours un cœur affectueux et reconnaissant pour les attentions dont vous êtes l'objet. Eh bien ! venez à l'école du Christ : c'est lui qui vous apprendra comment il faut obéir.

Il a au ciel son Père éternel, dont il se déclare prêt à exécuter les volontés : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam*. A la volonté de son Père, Jésus n'a qu'une réponse : *Ita, Pater !* Oui, mon Père, toujours oui ! Et quand l'heure sera venue de se dévouer, d'épuiser jusqu'à la lie le calice des souffrances, de mourir sur la croix, il dira encore : *Oui ! Ita Pater !*

Il a sur la terre un père d'adoption, il a sa douce et sainte Mère : quelle est sa conduite vis-à-vis d'eux ? L'Evangile prend soin de nous dire qu'il leur était soumis : *Et erat subditus illis*. A l'obéissance, il ajoutait la déférence, l'honneur, la reconnaissance, l'amour qu'un fils bien né ne refuse jamais à ses parents ; et par là il sera l'éternel exemple des enfants.

b) Il ne pouvait donner l'exemple de l'amour fraternel, comme il a donné l'exemple de l'amour filial ; mais du moins il a honoré et béni l'amitié des frères et des sœurs.

C'est une société bien intime, celle que la communauté du sang et de la vie établit entre frères et sœurs. Le livre sacré n'a pas de comparaisons assez gracieuses, de couleurs assez vives, pour en exprimer la douceur et en peindre la beauté ; Jésus-Christ, qui venait consacrer toutes les grandes affections du cœur de l'homme, ne pouvait manquer de sceller et de bénir l'affection fraternelle.

Mais qui ne sait la faveur et la prédilection dont il a honoré le frère et les deux sœurs de Béthanie, Lazare, Marthe et Marie ? C'est sous leur toit qu'il aimait à venir se reposer des fatigues de son apostolat et qu'il goûtait les douceurs d'une cordiale hospitalité. Il avait pour cette famille privilégiée un attachement, un dévouement dont il donna une preuve éclatante, aux jours de la tristesse et du deuil. La résurrection de Lazare, dans les conditions que vous savez, témoigne hautement des sentiments que Jésus avait voués au frère et à ses deux sœurs, et que les Juifs ont traduits, sur le coup, par ce mot consigné dans l'Evangile : « Voyez comme il les aimait ! *Ecce quomodo amabat eos !* » En opérant ce grand miracle, il apparaît bien que Jésus a voulu récompenser l'amour fraternel.

Et c'est ainsi qu'il a ravivé, purifié, ennobli par sa parole et par ses actes, toutes les affections de la famille, qu'il a déterminé les rapports mutuels des membres qui la composent, et qu'il a marqué les conditions d'où dépend son bonheur.

En finissant, ô Seigneur Jésus, permettez que je vous adresse une prière ! Vous nous avez donné avec la leçon l'exemple, et nous voulons en garder le souvenir et les mettre en pratique ; vous avez aimé les familles de Judée : aimez les nôtres ; faites régner la paix au foyer, l'union entre le père et la mère, la subordination des enfants aux parents ; aux frères et aux sœurs inspirez une affection pareille à celle que se témoignaient Lazare, Marthe et Marie ; et que nos foyers, bénis et protégés par vous, aient des traits de ressemblance avec celui que vous avez habité à Nazareth !

Ainsi soit-il !

SERMONS DE CARÊME SUR L'ÉGLISE

XVII

LE PAIN DE L'ÉGLISE

Hic est panis quem dedit vobis Dominus ad vescendum.

Voici le pain que le Seigneur vous a donné pour vous nourrir.

(Office du T. S. Sacrement).

Mes frères,

Le premier vœu qu'un père forme pour ses enfants, c'est qu'ils ne manquent jamais de pain : tous ses travaux et tous ses efforts ont pour but de leur assurer leur subsistance journalière. Mais outre la vie passagère et terrestre, pour laquelle Dieu donne la rosée et le soleil qui font mûrir les épis dans le sillon, il y a en nous une vie immortelle et divine, née de la foi, entretenue par l'espérance, animée par l'amour : c'est la vie de l'âme, et cette vie ne saurait s'entretenir sans aliment ; il faut à notre âme aussi bien qu'à notre corps un pain qui la nourrisse.

Or, mes frères, ce pain, Dieu nous l'a procuré : *Hic est panis, quem dedit vobis Dominus ad vescendum.* « C'est moi, a dit Jésus-Christ, qui suis le Pain vivant descendu du ciel : *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi.* Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* »

Nous sommes arrivés à l'anniversaire, à jamais mémorable, du premier Jeudi Saint, où Jésus-Christ, après avoir institué le sacrement qui renferme « le Pain vivant descendu du ciel, » donna à ses apôtres, c'est-à-dire à son Eglise, le pouvoir de faire ce qu'il venait de faire lui-même, afin de distribuer à toutes les âmes, durant le cours des siècles, le pain qui est seul assez substantiel pour entretenir en elles la vie divine. Et l'Eglise, fidèle gardienne des prescriptions de son Maître, nous présente ce Pain vivant et nous redit chaque année avec instance : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. »

Le Carême n'est au fond qu'une préparation à la communion pascale, et pour achever cette préparation, je viens vous dire ce que c'est que la communion et les merveilleux effets qu'elle produit dans les âmes.

I

La communion, mes frères, c'est la participation à la substance de Dieu par la réception du corps et du sang de Jésus-Christ sous l'apparence du pain. C'est Dieu lui-même qui vient en nous, l'Etre éternel, infini, à notre être borné ; c'est le Créateur qui vient à sa créature, pour l'élever jusqu'à lui, pour la nourrir de lumière et d'amour, pour lui dire cette parole qu'Augustin a entendue dans une de ses extases : « Ce n'est pas moi qui me changerai en toi, c'est toi qui seras changé en

moi ; c'est toi, créature humaine, qui deviendras une créature illuminée et déifiée. *Non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me.* » — En doutez-vous, mes frères, et porteriez-vous sur ce dogme un regard de méfiance ? Mais entendez la parole du Christ, cette parole qui ne passera point et qu'il a proférée avec serment : « En vérité je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous... Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui... Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » C'est donc la chair et le sang du Christ qui nous sont donnés par la communion.

Je vous le demande : si un homme sur le point de mourir et voulant se survivre à lui-même, si un homme voulant demeurer encore présent au milieu de ceux qu'il va quitter, si cet homme prenait du pain et le donnait à ses amis en leur disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, » comment qualifieriez-vous cet homme ? Pour moi, il n'y a pas de milieu, et je dirais hardiment : « Il est Dieu, ou il est fou. Il est Dieu, car Dieu seul peut créer les substances, Dieu seul opère ce qu'il dit, *dixit et facta sunt.* S'il n'est pas Dieu, il est fou, car il dit ce qu'il ne peut pas réaliser. »

Mes frères, ou Dieu, ou fou, voilà l'alternative dans laquelle nous pouvons et nous devons placer Notre-Seigneur. Qui osera l'accuser de folie, lui la sagesse incarnée ? Ses ennemis eux-mêmes, ceux qui sont le plus acharnés à arracher de son front l'auréole de la divinité, ceux-là mêmes le proclament le plus grand des hommes, un sage, un génie, un bienfaiteur de l'humanité. Donc, il est Dieu, et par là-même sa parole se réalise. C'est Dieu lui-même qui demeure présent au milieu de nous par sa chair et son sang. Et le festin de l'âme chrétienne est préparé partout et toujours, car le Dieu de l'Eucharistie est partout et toujours présent : *Parasti in conspectu meo mensam.*

Présence universelle. Pas une contrée du monde qu'il n'occupe physiquement, pas une île où il ne soit établi, pas un rivage perdu qu'il n'habite, pas une âme qu'il ne puisse vivifier. Immense consolation, mes frères ! Car si tardivement que je sois venu sur la route des siècles, Dieu m'a attendu pour se donner à moi. Quelque part que j'habite, au couchant ou à l'aurore, dans une chaumière ou dans un palais, dans des pays barbares ou dans ceux qu'éclaire le soleil de notre civilisation, comme l'avait chanté le Prophète, « en tout lieu on présente au Seigneur une oblation pure ; » partout je puis entendre parler du Dieu fait homme ; partout je puis m'unir à lui et aller de vertu en vertu, de splendeur en splendeur ; partout je puis être l'heureux convive du divin banquet.

Présence universelle, présence immuable. L'Eucharistie est établie au milieu des agitations terrestres, mais elle ne partage en rien la mobilité et les changements du siècle. Révez tant que vous voudrez la suppression de notre culte public, dispersez les pierres de nos temples, essayez de

détruire la hiérarchie sainte : toujours quelque pauvre prêtre à l'abri de vos fureurs gardera quelque part la sainte Eucharistie sous vos ruines, et du sein même de vos désordres, de divins et imperturbables hommages monteront malgré vous vers le ciel et appelleront encore sur vous la pitié et le pardon. Il faut s'y résigner ; Jésus-Christ est plus fort que vous ; il a déclaré qu'il resterait sur terre jusqu'à la fin des siècles : vous ne le chasserez pas. Mon Pontife est toujours vivant, mon Dieu est toujours présent. Ne craignez donc point, ô fidèle qui voulez vous unir à Dieu ; seriez-vous seul au milieu d'une immense multitude d'apôtats, tant que le monde subsistera, il y aura un prêtre pour immoler la victime sainte, pour rendre Dieu présent sur cette terre d'exil, pour vous donner le pain qui doit nourrir votre âme.

Sans doute, comme l'enfant s'attache au sein maternel avant d'avoir vu la lumière, vous vous nourrissez de Dieu sans le voir, et ce n'est que lorsque vous sortirez de ce monde, comme d'un berceau, que vous serez admis à vous abîmer dans sa lumière et à contempler dans le ravissement de l'extase sa beauté éternelle et son éternelle splendeur. Mais en attendant cette révélation de la gloire divine, vous vous unissez réellement à Dieu, vous le possédez substantiellement par la communion, vous devenez, selon le mot de saint Cyrille, « des *porte-Christ*, lorsque sa chair et son sang passent dans vos membres. *Sic etenim Christiferi efficimur, distributo in membra nostra corpore ejus et sanguine.* »

II

S'il en est ainsi, mes frères, et si la communion nous fait entrer en communication avec Dieu lui-même, vous étonnerez-vous des effets merveilleux qu'elle produit ? Je me bornerai à vous signaler les trois principaux. La communion nous élève et nous inspire la véritable estime de nous-mêmes ; la communion nous fortifie et nous donne le courage de résister au mal ; la communion embrase notre cœur de l'amour divin.

1. La communion nous élève et nous grandit. Dieu lui-même vient en moi, je ne suis donc ni méprisé ni oublié de lui. Ma vie a donc assez d'attraits, mon âme assez de valeur pour intéresser, pour attirer en moi Dieu lui-même ! Que voulez-vous de plus, pour que je m'estime grand ? Certes, l'homme est grand, si je considère sa nature, l'élévation de son intelligence, la noblesse de son cœur, la générosité de ses sentiments ; il est grand même à ne regarder que son corps, et l'un des plus illustres médecins a eu raison de s'écrier, après avoir décrit notre organisation matérielle : « O Dieu, quel bel hymne je viens de chanter à votre gloire ! »

Mais c'est surtout lorsque j'envisage l'homme dans l'ordre de la grâce, l'homme se nourrissant de Dieu, s'unissant déjà ici-bas à la substance divine, se détachant de la terre et s'absorbant

dans la possession et l'amour de Dieu, l'homme en un mot entouré de l'auréole que l'Eucharistie fait rayonner autour de son front, c'est alors surtout que je m'écrie avec Tertullien : « Oui, l'homme est une grande chose ! *Magna res est homo.* » On parle des droits de l'homme, de la dignité humaine, de la grandeur humaine ! Sont-ils sincères, ceux qui parlent ainsi ? Je ne le décide point, mais je sais bien une chose : c'est que la véritable dignité, la véritable grandeur de l'homme lui viennent de l'autel. Je sais bien une chose : c'est que notre droit sacré et imprescriptible, c'est celui que Dieu nous a conféré gratuitement de nous élever jusqu'à lui, de nous unir à lui par la communion.

2. Après la dignité à laquelle l'Eucharistie nous élève, j'admire aussi la force qu'elle nous communique pour résister au mal. Il ne faut pas l'oublier, mes frères, nous ne sommes de nous-mêmes que misère et que faiblesse ; un penchant terrible nous entraîne loin de Dieu ; des passions violentes dirigent vers la terre des regards qui devraient se tourner vers le ciel. Qui nous aidera à résister à ce penchant, à surmonter ces passions ? « C'est Dieu, s'écriait le Psalmiste, c'est Dieu qui est l'objet de mes cantiques et le principe de ma force : *fortitudo mea et laus mea Dominus* ; c'est lui qui me fortifie, lui qui me protège, lui qui me délivre : *Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus.* »

C'est parce qu'il vient en moi unir sa puissance à ma faiblesse, sa grandeur à ma misère, son être à mon néant, c'est parce qu'il vient en moi, que je ne crains pas mes ennemis : *Non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Voulez-vous un exemple de cette tranquillité et de cette force que communique l'Eucharistie ? Un jour, on amena devant Trajan le vieil évêque d'Antioche ; il s'appelait Ignace, et Trajan lui dit : « Mauvais génie, tu refuses donc d'obéir aux lois de l'empire ? » (C'étaient les lois iniques qui prescrivaient d'adorer les idoles ; vous voyez, mes frères, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on nous accuse de désobéissance et de révolte et qu'on déguise la persécution sous le prétexte de nous faire rentrer dans la loi). Tu ne veux donc pas obéir aux lois de l'empire ? — Théophore (ce qui veut dire *Porte-Dieu*), reprit Ignace, n'est pas un mauvais génie. — Et où est-il, ce Théophore ? — demande Trajan. — « C'est, répond Ignace, c'est celui qui mange la chair et qui boit le sang du Christ, car il nous a dit qu'il habiterait en nous. » L'entendez-vous, mes frères ? « J'habiterai en eux ! *Inhabitabo in eis.* » C'est là ce qui donne au martyr son courage, c'est par là qu'Ignace résiste au tyran ; il est moulu, selon son désir, par la dent des bêtes et il devient le froment du Christ, un pain pur et immaculé, digne d'être servi au festin des noces éternelles : *Dentibus bestiarum molar, ut panis mundus efficiat.*

Et cette force que communique l'Eucharistie pour résister au mal et s'élever au dessus de la

nature, ce n'est pas seulement un souvenir du passé, c'est, à la gloire de l'Eglise catholique, une réalité toujours présente, toujours vivante et toujours agissante. Voyez, pour ne citer qu'un exemple entre mille, ce sexe délicat qui se consacre à soulager dans les hôpitaux le ramassis de toutes les misères humaines : « Peut-être, a dit un incrédule, n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre. » — « Sans doute, s'écrie Mgr Gerbet ; mais ne vous arrêtez pas au fait, cherchez-en l'explication ! Croyez-vous que ces retraites soient inaccessibles aux ennuis et aux dégoûts, et que ce cœur humain qui se fatigue de plaisirs, ne se fatigue jamais de sacrifices ? Or, savez-vous ce qui le soutient dans ses défaillances et l'en préserve ? Vous l'ignorez, dites-vous ; faites donc comme ceux qui ont voulu le savoir, demandez-le à elles-mêmes. *La communion fréquente*, telle est leur réponse unanime ! Philanthropes, trêve de phrases ! que leur donnerez-vous à la place de ce mystère d'amour ? » Que s'ils sont incapables, avec leurs pompeuses maximes, de donner ce courage à une seule âme, qu'ils laissent donc le catholicisme et l'Eucharistie nous inonder de ses bienfaits.

3. Enfin, mes frères, l'Eucharistie embrase notre cœur de l'amour divin. L'amour, mes frères, on a dit que c'était un mot profané, indignement profané ; mais non, l'amour ne sera jamais un mot profané : ce sera toujours un nom saint et sacré, parce que c'est le nom même de Dieu qui est lumière et amour : *Deus charitas est*.

L'amour, notre cœur en a besoin ; incliné vers ce qui est bas, violemment poussé vers ce qui est mal, il lui faut un attrait, un poids, un mouvement qui l'entraîne, et ce poids et ce mouvement, c'est l'amour de Dieu : *Pondus meum amor meus*. Or, je dis que l'Eucharistie l'entretient et l'augmente en notre âme, parce que l'Eucharistie est le grand mystère de l'amour : *Magnum pietatis sacramentum*.

Sans doute, Dieu nous a aimés, lorsque par un acte de sa libre bienveillance il nous a appelés à la vie : aumône magnifique que l'Etre par excellence a faite à ce qui n'était rien. Dieu nous a aimés, lorsqu'il a envoyé son Fils unique en ce monde, pour être notre modèle et notre rédempteur ; lorsque ce Fils unique du Père a pris notre nature, est mort pour nous et nous a rendu par sa mort le droit de nous dire enfants de Dieu et d'espérer un éternel héritage : aumône plus magnifique encore faite à une immense misère par celui qui est l'infinie miséricorde. Mais lorsque ce Fils de Dieu venu en ce monde veut y demeurer jusqu'à la fin, lorsque, après avoir pris notre nature et être devenu notre frère, il veut entrer dans les limites de notre personnalité et devenir notre ami, notre époux, notre consolateur de chaque jour, notre nourriture en nous donnant sa chair et son sang, on peut dire avec saint Jean que c'est là l'excès de la tendresse et de l'amour : *in finem dilexit*. L'Eucharistie étant donc l'expression complète, le dernier terme de l'amour de Dieu

pour les hommes, elle est par là-même le foyer le plus ardent, la cause principale de l'amour des hommes pour Dieu.

Comme des lions qui respirent le feu, *quasi leones ignem spirantes*, l'âme eucharistique au retour de la table sainte respire l'amour, exhale l'amour, vit dans l'amour, et lance avec saint Paul ce défi sublime à toute créature : « Qui donc me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? *Quis nos separabit a charitate Christi ?* »

C'est ainsi que l'Eucharistie répond au triple besoin de nos âmes : besoin de grandeur, besoin de force, besoin d'amour. Elle est le principe de notre élévation, la source de notre force, le foyer de notre amour pour Dieu.

Ce triple besoin se fait plus que jamais sentir.

Le grand mal de notre siècle, mes frères, c'est qu'on ne s'estime pas assez. L'homme, frère de l'ange, se ravale dans la catégorie des animaux ; élevé en honneur et en gloire, il se compare aux êtres sans raison et il leur devient semblable en ne regardant que la terre et les biens périssables de la terre : *Similis factus est illis*. Qu'il vienne à la communion, et se nourrissant de Dieu il prendra une haute idée de lui-même, et il ne dégradera pas dans la boue du temps une âme fille et héritière de l'éternité.

Le grand mal de notre siècle, c'est que les courages s'en vont, les cœurs s'amollissent, les caractères s'énervent. On se laisse aller au courant de l'opinion et du monde ; on ne sait plus s'indigner en face des corruptions et des turpitudes qui s'évalent au grand jour ; on ne sait plus dire comme autrefois : « Quand même tous abandonneraient le Christ, moi je ne l'abandonnerai point : *Eliamsi omnes, ego non* » ; on ne sait plus pousser le vieux cri de la conscience chrétienne : « Plutôt la mort que le déshonneur ! *Potius mori quam fœdari !* » Qu'ils viennent donc à l'Eucharistie, et comme les martyrs, et comme les vierges, les hommes y trouveront le secret de la force indomptable et de la résistance énergique à l'esprit mauvais.

Le grand mal de notre siècle, enfin, j'oserais le dire, c'est qu'il a les pieds dans la fange, c'est qu'il se laisse aller à de honteuses amours. On se prétend trop savants, trop éclairés pour pratiquer la religion, pour écouter le prêtre, pour venir à l'église. C'est un mensonge ! La cause pour laquelle on ne vient plus à l'église, on n'écoute plus le prêtre, on ne pratique plus la religion, elle n'est pas dans les illuminations de l'esprit, elle se trouve dans la corruption de la chair. Qu'ils viennent à l'Eucharistie, et au contact du Dieu trois fois saint, du Dieu qui est pureté, les hommes apprendront l'amour vrai, l'amour généreux, l'amour pur.

Venons-y tous, mes frères, pour nous élever et nous grandir. Venons-y pour y puiser la force

nécessaire pour soutenir jusqu'à la fin le bon combat. Venons-y surtout pour que notre cœur s'enivre tous les jours davantage de l'amour divin et méprise les frivolités de la terre. *Amen.*

XVIII

LA PASSION DE L'ÉGLISE

*Adimpleo ea quæ desunt
passionum Christi.*

Je remplis ce qui manque aux
souffrances du Christ.

(Col., I, 24).

Mes frères,

Il y a dix-neuf siècles, la croix était dressée sur le sommet du Calvaire, et Jésus-Christ notre Dieu y mourait pour nous. Nous sommes en ce moment réunis pour célébrer l'anniversaire de cette mort divine, et tout le peuple chrétien veut entendre raconter les souffrances et les douleurs de son Dieu.

Mais que dites-vous, ô grand Paul ? Que manque-t-il à la passion du Christ ? Quelle est la souffrance qui a été épargnée à son cœur ? Quel est le crachat qui n'a pas atteint sa face adorable ? Quelle est l'épine qui n'a pas ensanglanté son front ?

A la passion du Christ, mes frères, il manque la nôtre. L'Eglise aux pieds du Calvaire a reçu la croix comme son héritage de la main de son fondateur, et depuis dix-neuf siècles la passion de l'Eglise continue et achève la passion du Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.*

C'est de la passion de l'Eglise que je viens vous parler aujourd'hui. Il y a dans la passion du Christ trois choses qui ne nous font pas honneur, et qui se retrouvent tous les jours dans la passion de l'Eglise : il y a des *ingrattitudes*, des *injustices*, des *cruautés*.

I

La passion du Christ est un drame d'ingrattitudes. C'était le soir, les ténèbres couvraient la terre, et le Christ, après avoir célébré la Pâque avec ses disciples, après avoir institué pour tous les siècles la divine Eucharistie, le Christ avait franchi le torrent du Cédron et s'était retiré dans un jardin, appelé Gethsémani, et là il pria.

Il était tout seul, au moment où il se présentait devant la justice divine comme la victime pour les péchés du genre humain. Il était tout seul pour supporter les douleurs inénarrables de son agonie.

Il était en plein soleil, le jour des Rameaux, lorsqu'il entra triomphalement dans Jérusalem, lorsque la foule juive se portait à sa rencontre, se dépouillait de ses vêtements pour lui faire une voie magnifique, et l'acclamait comme son Roi, comme le Messie attendu. Aujourd'hui le soleil de la prospérité et du triomphe s'est éclipié, il ne reste plus que les ténèbres de l'isolement. Les palmes du triomphe se sont vite séchées, et le peuple qui chantait l'*Hosanna* prépare déjà le *Crucifigatur*, le *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* !

Mais du moins ses disciples sont-ils à ses côtés ?... Non ; trois disciples l'ont suivi jusque dans le jardin de Gethsémani, mais ils dorment d'un profond sommeil, et le Christ, venant à eux pour la troisième fois, les réveille en leur disant : *Levez-vous, car celui qui doit me trahir est près d'ici.* » Le Christ leur fait entendre cette plainte amoureuse : « Eh quoi ! vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ? *Non potuistis una hora vigilare mecum !* »

Toutefois, ceux qui se sont endormis ne sont pas les plus coupables. Que sont devenus les autres ? Les autres se sont enfuis, ils ont abandonné leur Maître à l'heure de la tristesse et de la douleur : *Relicto eo, fugerunt.*

Ceux qui l'abandonnent lâchement ne sont pas encore les plus coupables. Parmi ceux qui l'ont abandonné, il y en a un qui l'a trahi et vendu, c'est Judas... Qu'est-ce que Judas, mes frères ? C'est le disciple qui est indigne de son maître, c'est le sacrilège qui a porté ses lèvres à la coupe sacrée et n'y a pas trouvé l'innocence, c'est l'endurei qui résiste à la grâce de Dieu et désespère de son pardon, c'est le traître qui vend le Juste pour trente deniers.

Cette figure de Judas est tellement hideuse qu'on n'aurait pas cru qu'elle pût se reproduire dans l'histoire. Eh bien ! mes frères, il n'en est rien, Judas n'est pas mort ! Il y a des indifférents, des lâches et des traîtres pour réaliser la passion de l'Eglise après la passion du Christ.

Que d'âmes, mes frères, qui s'endorment dans le sommeil de l'indifférence, tandis que l'Eglise pleure et prie ! Elles veillent des jours et des nuits pour le service du monde, pour leurs plaisirs et pour leurs péchés ; et elles ne peuvent pas veiller une heure pour le service de Dieu et de la religion. *Non potuistis una hora vigilare mecum.*

Que d'âmes lâches, qui abandonnent l'Eglise parce que la vie chrétienne demande des efforts et des luttes, parce que la pratique de la religion entraîne après elle les railleries de la foule, les persécutions des puissants ! Ces âmes seraient avec l'Eglise, si l'Eglise était respectée et aimée de tous ; mais elles l'abandonnent, parce qu'elles la voient abandonnée.

Que de Judas, enfin, c'est-à-dire que de traîtres qui, sortis des rangs des fidèles, ont fait à leur mère une guerre acharnée ! Judas vit dans tous les siècles. Au I^{er} siècle, il s'appelait Arius, Valens, Julien l'Apostat ; au XII^e siècle, il s'appelait Abélard, Bérenger ; au XVI^e siècle, il s'appelait Luther en Allemagne, Zwingli en Suisse, Calvin en France, Henri VIII en Angleterre ; au XVIII^e siècle, il s'appelait Voltaire, Diderot, J.-J. Rousseau. Et aujourd'hui, mes frères, que de malheureux, qui ont été baptisés, élevés par l'Eglise, nourris avec amour, et qui tournent contre elle les bienfaits qu'ils en ont reçus ! Ah ! cette trahison est la plus cruelle et la plus amère. Je comprends un païen qui persécute l'Eglise, mais un chrétien qui l'a connue et aimée, je ne le comprends pas ! *Sì inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem*

utique : tu vero homo unanimes, qui simul mecum dulces capiebas cibos : in domo Dei ambulavimus cum consensu. (Ps., LIV, 13-15). Ah ! c'est le trait le plus perçant, c'est l'amertume la plus poignante ! *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* (Is., xxxviii, 17).

Lorsque Judas se présente, le Christ va au-devant de lui et lui demande : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth ! » Et Jésus répond : « C'est moi. » Cette réponse atterre les soldats et les bourreaux ; mais l'heure de la puissance des ténèbres est venue, Jésus se laisse garrotter et traîner devant les tribunaux, et la Passion, drame d'ingratitude, va devenir un drame d'injustices.

II

Il s'est passé dans la ville de Jérusalem, à l'occasion du jugement de Jésus-Christ, trois choses étonnantes, qui ne s'étaient jamais vues et qu'on ne verra jamais : tout le monde prétend juger Jésus-Christ, tout le monde le reconnaît innocent, et tout le monde le condamne à mort.

Tout le monde prétend juger Jésus-Christ. Il paraît d'abord devant le tribunal de Caïphe. Caïphe était grand-prêtre cette année-là, *Pontifex anni illius*. Les Romains avaient mis la charge de grand-prêtre à l'encan, et Caïphe avait trouvé dans sa bourse assez d'or pour l'acheter. Le tribunal de Caïphe est donc pour le Christ le tribunal, je ne dirai pas de la religion, mais de l'impiété juive. Caïphe est tellement pressé de juger le Christ, qu'il siège sur son tribunal et rassemble le Sanhédrin pendant la nuit, ce qui ne s'était jamais fait et ce qui était contre toutes les lois. Il envoie partout des affidés pour chercher de faux témoins, mais les témoignages sont discordants, ils ne tiennent pas debout. Alors Caïphe interroge le Christ : « Je t'adjure au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le Fils de Dieu. *Adjuro te per Deum vivum, ut dicas nobis si tu es Christus filius Dei.* »

Jésus-Christ sait que de sa réponse va dépendre son sort ; mais il ne retient pas la vérité captive sur ses lèvres, il est venu en ce monde pour annoncer la vérité, et il la dira malgré la persécution et la mort. Il répond : « Oui, je suis le Fils du Dieu vivant, et vous verrez le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel. » A cette affirmation de la divinité du Christ, que devait faire Caïphe, que devaient faire les Juifs ? Ils devaient réfléchir et s'informer de la doctrine de Jésus-Christ et de ses miracles, pour voir que son affirmation n'était pas mensongère et que, véritablement, ses œuvres le prouvaient Fils de Dieu. Au lieu de cette conduite prudente et sage, Caïphe déchire ses vêtements et s'écrie : « Il a blasphémé ! Qu'avons-nous besoin de chercher des témoins ? Vous avez entendu le blasphème ; il est digne de mort. *Reus est mortis !* » Il est digne de mort : Caïphe l'a dit, mais il ne l'a pas prouvé, il ne le prouvera jamais.

N'est-ce pas ainsi que les choses se passent tous

les jours pour l'Eglise ? On cherche de tous côtés des faux témoins pour l'accabler, on la calomnie de toute façon et on la déclare digne de mort ; mais de toutes les accusations qu'on porte contre elle, on n'en prouve aucune, et l'Eglise demeure l'innocence persécutée.

Du tribunal de Caïphe, passons au tribunal d'Hérode. Hérode en face de Jésus, c'est l'impureté en face de la sainteté. Hérode se moque de Jésus-Christ, comme la volupté se moque toujours de la vertu ; mais, en somme, il ne relève et ne prouve contre Jésus aucun crime ni aucune faute. Il le fait revêtir de la robe blanche des fous ; mais folie n'est pas crime, et nous regardons cette robe blanche de Jésus-Christ comme le symbole de l'innocence et de la pureté.

Du tribunal d'Hérode, le Fils de Dieu est ramené devant Pilate. Celui-ci dit aux Juifs : « Je vois bien l'accusé, mais où sont les crimes que vous lui reprochez ? » Et les Juifs répondent : « Si cet homme-là n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené. Nous l'avons trouvé soulevant le peuple, défendant de payer le tribut à César et se déclarant le Christ-Roi. »

Certes, ils prétendent que Jésus-Christ soulève le peuple ; mais à la tête de quelle sédition l'ont-ils trouvé ? — Il défend de payer le tribut à César ; l'Evangile dit tout le contraire : « *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari.* » — Il se déclare être le Christ-Roi ; oui, le Christ est le Roi, mais il n'est pas le compétiteur de César, son royaume n'est pas de ce monde : « *Regnum meum non est de hoc mundo.* »

Telles sont les accusations portées contre l'Eglise. Elle est aussi traînée devant le tribunal de la volupté, qui se moque d'elle, et devant le tribunal de la puissance et de la politique, qui l'accuse de soulever le peuple ; mais on ne l'a jamais trouvée avec les anarchistes et les révolutionnaires. On l'accuse de défendre de payer le tribut à César ; mais l'Eglise a dit tout le contraire : *Cui honorem, honorem ; cui tributum, tributum.* On l'accuse de se prétendre reine ; oui, l'Eglise est reine, mais elle vous abandonne vos affaires et vos possessions temporelles, elle ne réclame que vos âmes, c'est là l'empire sur lequel elle veut régner.

Je serais infini si je voulais vous donner le détail de toutes les accusations lancées contre l'Eglise. Déjà dans les premiers siècles Tertullien disait : « Si le Tibre déborde, si le Nil ne déborde pas, on dit : *C'est la faute aux chrétiens, les chrétiens aux lions !* Mais enfin, avant qu'il y eut des chrétiens au monde, il arrivait parfois que le Tibre débordait et que le Nil refusait ses inondations bienfaisantes. Les chrétiens ne sont pas la cause si le Nil reste dans son lit, et si le Tibre ravage les campagnes. » On accusait les chrétiens de vices monstrueux ; on disait que dans leurs assemblées ils tuaient de jeunes enfants et se nourrissaient de leur chair. « Mais, répond Tertullien, où et quand avez-vous entendu les cris de ces victimes ? Et si vous n'avez fait

aucune démarche pour vous en assurer, c'est la preuve que vous ne croyez pas vous-mêmes ce que vous dites. Quant aux vices monstrueux dont vous accusez les chrétiens, pénétrez dans leur prison, et je vous défie de relever contre eux un autre crime que le crime de leur foi. »

Et aujourd'hui, mes frères, est-ce qu'on ne répète pas dans tous les mauvais journaux les mêmes accusations absurdes et mille fois démenties ? Ne dit-on pas que nous voulons rétablir la dimé, ramener l'Inquisition, faire revenir la civilisation en arrière, etc., etc. ? Et ce qui est le plus triste, c'est que s'il y a toujours des méchants pour rééditer ces absurdités, ils trouvent toujours un grand nombre de badauds pour les croire.

Pilate savait bien que les accusations portées par les Juifs contre Jésus étaient fausses ; aussi proclame-t-il son innocence en se lavant les mains devant tout le peuple assemblé : « *Innocens ego sum a sanguine justis hujus.* »

Toutes ces déclarations d'innocence n'empêchent pas Jésus-Christ d'être partout condamné ; et c'est la troisième chose étrange que j'ai relevée dans le jugement du Christ. Il y eut parfois sur la terre des innocents condamnés par la justice humaine, qui est faillible et quelquefois même coupable. Mais les innocents que la justice humaine a condamnés, elle les a crus ou elle a feint de les croire coupables. Athènes a condamné Aristide à l'exil, Socrate à boire la ciguë, mais Athènes a cru ou feint de croire qu'Aristide et Socrate étaient coupables. Jésus-Christ seul est condamné tout en étant proclamé innocent.

Il en est de même de l'Eglise : le monde aussi la condamne en la proclamant innocente. On lui dit : « N'entendez-vous pas tout ce que le peuple dit contre vous ? » On sait bien que tout cela est faux ; mais enfin le peuple continue d'accuser l'Eglise, et le monde se voit forcé, pour ne pas déplaire au peuple, de la condamner à son tour.

III

Voyons maintenant le rôle de la cruauté dans le drame de la Passion du Christ et de la passion de l'Eglise.

Le Christ a souffert cruellement. Il a souffert de la part de tous, il a souffert dans toutes les facultés de son âme, il a souffert dans toutes les parties de son corps.

Il a souffert de la part de tous : de la part des Romains, qui ont envoyé leurs soldats pour le flageller et le conduire au supplice ; de la part des Juifs, qui l'ont livré aux Romains ; de la part de l'aristocratie, représentée par Hérode, Pilate, Caïphe ; il a souffert enfin de la part de la démocratie, puisque le peuple, à qui il n'avait fait que du bien, réclamait sa mort.

Il a souffert dans toutes les facultés de son âme. Dans son âme innocente, puisque dans le calice que lui a présenté son Père se trouvaient tous les péchés et toutes les souillures de la terre ; boisson

affreuse que le Christ a dû boire jusqu'à la lie. Dans son âme bienfaisante, qui n'a recueilli pour récompense de ses bienfaits que l'outrage et l'ingratitude. Dans son âme aimante : oui, le Christ aimait passionnément les âmes, et vous voyez combien peu ont répondu à son amour ; lui, qui découvrait l'avenir, a pu dire en songeant à la multitude des pécheurs : « *Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem ?* » (Ps., xxix, 10).

Il a souffert dans toutes les parties de son corps : dans son front, qu'ont meurtri les épines ; dans sa face, qu'ont souillée les crachats ; dans ses pieds et ses mains que les clous ont percés ; dans tout son corps, qui n'était qu'une plaie de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête : *A planta pedis usque ad verticem capitis, non est in eo sanitas.*

Le Christ sur la croix disait par la bouche d'un prophète : « *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus !* » O Christ, il y a une douleur semblable à la vôtre : c'est la douleur de votre Eglise.

L'Eglise aussi souffre de la part de tous : de la part des peuples sauvages et de la part des peuples civilisés, de la part de ses enfants et de la part de ses ennemis.

L'Eglise souffre dans toutes les facultés de son âme : dans son âme innocente, à la vue des souillures de la terre ; dans son âme bienfaisante, à la vue de ses bienfaits méconnus et méprisés ; dans son âme aimante, en se voyant délaissée de toute part.

L'Eglise souffre dans toutes les parties de son corps. Tous ceux qui sont au Christ doivent souffrir persécution : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*, persécution non générale, mais perpétuelle.

Quelle conclusion se dégage de ce discours ? D'abord c'est que l'Eglise est divine. L'Eglise est persécutée comme le Christ : c'est que l'Eglise est divine comme le Christ. Lorsque Dieu voulut créer le monde, il imprima son nom dans l'étoile qui brille au ciel, et dans la corolle de la fleur qui exhale son parfum sur la terre ; et lorsque Dieu fit l'homme, les anges entendirent cette parole : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* » Eh bien ! le Christ étant le fondateur de l'Eglise a dû lui donner sa ressemblance. L'Eglise est persécutée ; donc elle est à la ressemblance du Christ, elle est divine comme le Christ. Les fausses religions n'ont jamais été persécutées ; elles sont toujours au mieux avec les puissances de la terre. Seul le catholicisme est persécuté, donc seul il est divin.

Mais ce n'est pas seulement une démonstration théorique de la divinité du catholicisme, que vous devez emporter d'ici ; c'est une démonstration pratique. L'Eglise comme le Christ est sur la croix.

Recueillez soigneusement ses paroles. Elle dit aussi : « *Pater, ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt.* » Elle dit encore : « *Sitio!* J'ai soif de vos âmes ! »

Allez donc, mes frères, les baigner dans les flots salutaires de la pénitence. C'est du pied de la croix que je vous adresse cette dernière exhortation : oui, il est temps de vous convertir, il est encore temps ; prenez votre place parmi les fidèles enfants de l'Eglise, c'est-à-dire à la Table sainte, au banquet de la communion pascale. *Amen.*

XIX

LE TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST

*Ubi est, mors, victoria tua?
Ubi est, mors, stimulus tuus?*
O mort, où donc est ta victoire ? Où est ton aiguillon ?

(I Cor., xv, 55).

Mes frères,

Si j'étais en présence du tombeau de quelque roi de la terre, je me garderais bien de prononcer de telles paroles. Pour tout homme, en effet, la mort est la souveraine implacable et cruelle, qui ravit et la fortune, et la science, et la beauté, et la puissance, et la vie.

Mais cela n'est pas vrai pour le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ. La mort, qui pour les hommes est la fin de tout, est pour lui le commencement de la gloire et du triomphe.

C'est bien en présence du tombeau du Christ que nous pouvons nous écrier avec l'Apôtre : « *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus?* » Oui, Jésus-Christ a triomphé de la mort en lui-même ; il en a triomphé dans son Eglise ; il en triomphe tous les jours dans les âmes. Tel sera le sujet et le partage de ce discours.

O Marie, c'est ce cri qui a réjoui votre cœur au jour de la Résurrection de votre Fils, et c'est lui qui le réjouit encore toutes les fois qu'il y a un triomphe pour l'Eglise, dont vous êtes la reine, et pour les âmes, dont vous êtes la mère !

I

Le Christ avait promis sa résurrection comme le signe par excellence de sa divinité, comme le seul miracle qu'il se proposait de donner à cette génération incrédule et perverse ; le seul miracle, parce qu'à lui seul il suffisait. « *Generatio mala et adultera signum querit : et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus, et tribus noctibus.* » (Matth., xii, 39-40).

Le Christ l'avait promis, et il a tenu sa promesse. Il venait en ce monde comme un guerrier, qui doit combattre et vaincre des ennemis. Ces ennemis que le Fils de Dieu devait vaincre, c'était

le péché, c'était l'enfer, c'était la mort ; le péché avec ses attraites séduisants et ses remords cruels ; l'enfer avec ses tortures éternelles, son ver rongeur et son feu inextinguible ; la mort avec ses incertitudes poignantes et ses séparations amères : *Sic cine separat amara mors?* (I Rois, xv, 32).

C'est sur le Calvaire qu'eut lieu ce combat mémorable entre la mort et la vie, entre l'enfer et le ciel, entre le péché et la sainteté de Dieu. C'est sur le Calvaire, par sa croix et par ses souffrances, que le Fils de Dieu a triomphé du péché, de l'enfer et de la mort.

Le péché a été effacé. Quand un Dieu, en effet, s'humilie et s'abaisse, s'anéantit jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, il y a dans ces abaissements et dans ces souffrances de quoi racheter mille mondes. Dieu ne peut pas tenir rigueur à ses créatures, lorsque son Fils bien-aimé intercède pour elles avec toute l'éloquence de son amour, avec l'éloquence non moins grande de son sang. Le péché est lavé, purifié, expié, anéanti dans le sang du Christ. *Hæc quidam fuistis, sed abluti estis, sed sanctificati estis, in nomine Domini nostri Jesu Christi.* (I Cor., vi, 11).

L'enfer, à son tour, est fermé. Il n'avait droit sur l'homme qu'à cause du péché ; une fois le péché anéanti, l'enfer ne peut pas ne pas l'être ; il n'y a plus aucun motif de damnation pour ceux qui sont baignés par le sang de Jésus : *Nihil nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu.* (Rom., viii, 1).

Mais la mort, dites-vous, la mort n'est pas vaincue sur le Calvaire ; c'est elle, au contraire, qui triomphe. Il me semble l'entendre s'écrier : « Je règne désormais au ciel et sur la terre, il n'y a rien qui puisse échapper à mon empire. Toute plante, je la dessèche ; toute fleur, je la flétris ; toute existence, j'y mets un terme ; Dieu lui-même est entre mes mains, il ne m'a pas échappé. » — Et cependant, mes frères, la mort est vaincue aussi. Ecoutez ce que lui dit saint Jérôme : *Devorasti et devorata es.* Oui, la mort a été vaincue ; elle a dû rendre sa proie. Regardez ! les Juifs ne peuvent vous montrer qu'un sépulcre vide. Ils avaient posté leurs soldats pour retenir dans le sein de la mort le Christ, maître de la vie. Mais comment enchaîner la souveraine puissance ? Le Christ, au sein même de la mort, est la vie et l'activité par excellence ; il rompt les liens de la mort, il reprend la vie quand il le veut, de même qu'il a déposé sa vie quand il l'a voulu par amour pour nos âmes, et vainqueur du péché, de l'enfer et de la mort, il s'écrie : « *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus?* »

II

Ce cri, Jésus-Christ l'a poussé pour lui-même au jour de sa résurrection ; il le pousse depuis dix-neuf siècles par la bouche de l'Eglise. L'Eglise, c'est toujours Jésus-Christ, Jésus-Christ prêchant sa doctrine dans les chaires catholiques, Jésus-

Christ s'immolant tous les jours sur l'autel, Jésus-Christ purifiant les âmes au tribunal de la pénitence, Jésus-Christ se donnant à chacun comme lumière, comme force, comme aliment, comme amour, se donnant à chacun de même qu'il y a dix-neuf siècles il s'est donné pour tous.

L'Eglise, c'est Jésus-Christ continué, universalisé, transporté dans tous les siècles et sous tous les cieux. Et l'Eglise triomphe toujours comme Jésus-Christ. Elle a eu et elle a dans tous les temps des ennemis à combattre. Toutes les forces humaines se sont exercées contre elle, et ont été vaincues tour à tour. Il y a, mes frères, trois forces auxquelles ici-bas rien ne résiste, trois forces qui viennent à bout de tout, des empereurs et des nations, des rois et des peuples.

La première de ces forces, c'est le glaive ou la force brutale. Le glaive s'est levé contre l'Eglise. A peine l'Eglise est-elle sortie du Cénacle, que la Synagogue s'émeut; elle défend aux apôtres de prêcher le nom de Jésus-Christ; elle les fait battre de verges, et les apôtres s'en vont heureux d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus : *Ibant gaudentes a conspectu concilii*. (Act., v, 41). Pendant trois cents ans, la force brutale, l'empire romain s'est jeté sur l'Eglise; car l'Eglise est déjà catholique, elle est partout, et Tertullien peut dire : « Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos villes et vos campagnes, vos palais et vos sénats; nous ne vous laissons que vos temples. » L'Eglise est partout; l'ouragan qui l'a assaillie à sa naissance n'a eu pour résultat que de disperser en tout lieu cette semence précieuse de vie et d'immortalité. Pendant trois cents ans la force brutale s'acharnera contre l'Eglise, et l'Eglise trouvera toujours des confesseurs et des martyrs. Voyez-vous cette forêt suspendue aux flancs de la montagne? De barbares bûcherons veulent la découronner; mais attendez quelques jours : au printemps prochain, la forêt aura réparé ses pertes, des branches plus vigoureuses auront pris la place des branches coupées, la forêt sera de nouveau aussi belle et aussi puissante. Cette forêt c'est l'Eglise, et ces bûcherons ce sont ses persécuteurs.

Est-ce la force, ou est-ce l'Eglise, qui a triomphé? Le jour où la force brutale, par la main d'un Domitien, avait cru être venue à bout de l'Eglise, l'Eglise existait encore; elle s'asseyait le lendemain sur le trône des Césars, et tandis que le paganisme expirant se flattait d'avoir noyé dans le sang la religion du Christ et d'avoir anéanti à jamais le nom chrétien, tous les échos de la terre renvoyaient aux échos du ciel ces merveilleuses paroles : « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat!* »

2. La seconde force que j'ai signalée est la force du raisonnement. Et ici, mes frères, ne croyez pas que je veuille médire de la raison humaine, ce flambeau merveilleux que Dieu nous a donné pour nous conduire à la vérité. Par le raisonnement, j'entends ici l'orgueil humain, qui ne veut

pas reconnaître de limites, qui veut juger de tout, et qui se révolte contre l'autorité à laquelle Dieu l'a assujéti. Tandis que la force brutale s'attaque au corps, le raisonnement s'attaque à l'âme, fait perdre la foi qui est la vie de l'âme, et quelquefois même fait perdre le bon sens. Eh bien! la force du raisonnement s'est attaquée à l'Eglise.

On lui a dit : « Vous n'êtes pas de Dieu; ce n'est pas Dieu qui vous a établie; vous n'avez pas le droit d'imposer des croyances à l'homme; vous n'avez pas le droit de prêcher à l'homme cette morale si triste et si pénible. » Ou bien on lui a dit : « Vous êtes de Dieu, c'est Dieu qui vous a établie sur la terre; mais vous avez oublié sa doctrine, vous avez falsifié ses enseignements; vous ne comprenez plus l'Evangile, c'est à nous de l'expliquer à notre fantaisie. » Et les hommes qui parlaient de la sorte, les hommes qui s'insurgeaient contre l'Eglise, s'appelaient Celse, Porphyre, Julien l'Apostat, Luther, Calvin, Voltaire; c'étaient les philosophes anciens et modernes; c'étaient souvent la science, le talent, le génie.

Est-ce le raisonnement, ou est-ce l'Eglise, qui a triomphé? C'est l'Eglise; elle prêche aujourd'hui encore la même doctrine, les mêmes mystères, les mêmes préceptes; et cette doctrine est acceptée, et ces mystères sont crus, et ces préceptes sont accomplis.

3. La troisième force, c'est le scandale. Ah! le scandale est une force très puissante. Le glaive fait périr les corps, le raisonnement fait périr les âmes; le scandale, qui fait périr aussi les âmes, est le mal des faibles, et les faibles ne sont-ils pas la multitude? Le scandale aussi s'est attaqué à l'Eglise. Il y a eu le scandale des fidèles et le scandale des prêtres, il y a eu la défection des soldats et la défection des chefs; mais rien n'a pu ébranler l'Eglise. L'Eglise a résisté à tous ces scandales et à toutes ces défections, et c'est encore la preuve évidente de sa force divine. Si l'on vous disait, mes frères, que les colonnes qui portent la voûte de ce temple sont ruinées, vous vous demanderiez : « Quelle est donc la force qui soutient ce temple? » Eh bien! quand on vous parle des scandales de l'Eglise, on vous fait voir que les colonnes humaines de ce temple sont ruinées : c'est donc la preuve que ce temple n'est pas soutenu par les hommes, mais que Dieu lui-même, qui en est l'architecte et l'auteur, Dieu lui-même en est le soutien.

Il n'a donc manqué aucune preuve à la divinité de l'Eglise : preuve par la persécution; preuve par le génie, qui l'a reconnue; preuve par la vertu, qui a déclaré venir d'elle comme de sa source; preuve par l'ignominie, car, s'il y a eu des scandales, ces scandales n'ont rien pu contre la sainteté et la pureté virginale de l'Epouse du Christ.

4. Voilà, mes frères, les trois forces contre lesquelles l'Eglise a eu à lutter; voilà les trois forces que l'Eglise a vaincues. Car, après les persécutions sanglantes, les hérésies, après la corruption des mœurs de ses propres enfants, l'Eglise est immo-

bile dans sa vertu, dans sa sainteté, et elle dit à ceux qui la croyaient terrassée et abattue : « Non, non, je vis encore ; je suis plus vivante que jamais, je ne mourrai pas, je dois vivre pour raconter les bienfaits et les merveilles de Dieu. *Non moriar, sed vivam et narrabo opera Domini.* » Après chacun de ces ennemis vaincus, après chacune de ces forces terrassées, l'Eglise chante comme le Christ : « *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus?* »

Et savez-vous quel est pour l'Eglise le secret de sa force ? Je vais vous le dire en un seul mot : l'Eglise est forte contre ses ennemis, parce qu'elle est de Dieu.

L'Eglise est de Dieu. C'est Dieu qui l'a établie en ce monde, c'est le Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer et les astres, le soleil du firmament et les montagnes. Pouvez-vous quelque chose contre le soleil et les montagnes, contre les astres et contre l'océan ? Non ! Vous ne pouvez rien non plus contre l'Eglise, qui est l'œuvre surnaturelle de Dieu.

Mais vous dites : « Nous pouvons bien contre l'Eglise ce que nous avons pu contre son fondateur. » Oui, c'est vrai. Vous avez calomnié le Christ, vous l'avez garrotté et lié, vous l'avez flagellé, vous l'avez couronné d'épines, vous l'avez attaché à une croix. Vous pouvez toutes ces choses contre l'Eglise. Mais après, avez-vous pu retenir dans le sein de la mort le Christ triomphateur et maître ? L'avez-vous empêché de sortir de la tombe et de conquérir l'univers ? Eh bien ! vous n'empêcherez pas non plus l'Eglise de continuer le Christ et de sauver les âmes.

Savez-vous ce que vous devriez faire pour venir à bout de l'Eglise ? Vous devriez la diviser, vous devriez la corrompre, vous devriez la décourager. Mais vous ne la diviserez pas, parce qu'elle est une ; vous ne la corromprez pas, parce qu'elle est sainte ; vous ne la découragerez pas, parce qu'elle est mère.

L'Eglise est une, et tous ses véritables enfants ne font qu'un seul troupeau, sous la conduite d'un seul vrai pasteur. Dans le dernier siècle, qui a vu tant de choses honteuses, le pape a vu à plusieurs reprises réunis à ses côtés tous les évêques du monde, et par le moyen des évêques toutes les âmes chrétiennes ; et c'est lorsque nous voyons une union et une unité si admirables, que vous venez nous parler de la décrépitude et de la fin de l'Eglise ! Non, un édifice n'est pas près de sa ruine, tant que toutes ses pierres sont solidement unies entre elles et assises sur les fondements. Non, une armée est invincible, lorsque tous ses soldats n'en font qu'un, dans une pleine confiance en leur général.

L'Eglise est une, et vous ne la diviserez pas ; l'Eglise est sainte, et vous ne la corromprez pas. Assurément, mes frères, je ne veux pas dire que tous les adhérents de l'Eglise soient des saints : il y a beaucoup de feuilles mortes sur les branches de cet arbre qui couvre le monde, mais il y a tou-

jours des feuilles vivantes et verdoyantes. La sève de cet arbre, c'est la grâce de Dieu, c'est la sainteté, et l'Eglise aura toujours des confesseurs, des vierges et des martyrs ; elle est la mère immortelle des saints.

Car l'Eglise est mère, et vous ne la découragez pas. Oui, arrachez à l'Eglise son amour de mère, ses entrailles de mère, et ce sera fini de l'Eglise en ce monde. Mais lui arracher son amour de mère, vous ne le pouvez pas ! L'Eglise a été établie mère des âmes ; elle a été envoyée pour instruire et sauver les âmes ; elle répète tous les jours : « *Da mihi animas, cætera tolle tibi.* » Eh bien ! c'est parce que l'Eglise a l'amour des âmes, c'est parce que l'Eglise est mère, que vous ne la découragez pas. Une mère est indomptable, quand il y va du salut et de l'intérêt de ses enfants. Vous pouvez oublier l'amour, méconnaître l'amour, outrager l'amour, mais le vaincre et le décourager, vous ne le pourriez jamais, parce que l'amour est plus fort que la mort : *Fortis ut mors dilectio*. O monde ennemi, ô monde persécuteur, ô monde insensé, vous aurez beau oublier et mépriser l'Eglise ! l'Eglise mère des âmes sera toujours là pour vous pardonner, pour vous aimer, pour vous dire jusqu'au dernier jour : « Mon fils, donne-moi ton cœur. *Fili, præbe cor tuum mihi.* »

III

Enfin, mes frères, et c'est par là que je termine, le Christ, qui a triomphé du péché, de l'enfer et de la mort en lui-même, le Christ qui triomphe depuis dix-neuf siècles dans son Eglise, triomphe aussi chaque jour dans les âmes. Elles le savent bien, celles qui, répondant à l'appel de l'Eglise, sont venues déposer aux pieds du prêtre le fardeau de leurs fautes, et se nourrir de la sainte communion. Elles sentent que sous l'oppression de leurs péchés, et loin de Dieu, elles ne vivaient pas, et que maintenant purifiées par le repentir et par le sang du Christ, elles recommencent une vie nouvelle, une vie qui leur apporte la pureté, la joie, la paix : *Pax Christi, quæ exsuperat omnem sensum.*

Ah ! mes frères, que je plains les âmes qui n'ont pas encore répondu à l'appel de Dieu et de l'Eglise, ces âmes qui sont encore courbées sous le joug du péché, de l'enfer et de la mort ! Je le sais, vous avez beau dire que vous vivez : vous avez les apparences de la vie, vous n'en avez pas la réalité. *Nomen habes quod vivas et mortua es.* Ah ! revenez donc à Dieu, qui est votre père, qui vous attend et qui ne demande qu'à vous pardonner !

Faites-le donc triompher en vous du péché, de l'enfer et de la mort ; et, par ce triomphe de la terre, vous attendrez avec confiance et avec joie le triomphe de l'éternité. Amen.

EXPLICATION POPULAIRE DES ÉVANGILES

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

LE SAINT JOUR DE PAQUES

Évangile selon saint Marc, XVI, 1-7.

En ce temps-là, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums pour venir embaumer le corps de Jésus. Et le premier jour de la semaine, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre, au lever du soleil. Et elles se disaient entre elles : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? » Mais en regardant, elles virent que cette pierre, qui était fort grande, en avait été ôtée. Et en entrant dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles en furent effrayées. Mais il leur dit : « Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité ; il n'est point ici : voici le lieu où on l'avait mis. Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée : c'est là que vous le verrez, selon qu'il vous l'a dit. »

Plan

Résurrection de Jésus-Christ. — Sépulture de Notre-Seigneur. — Usages des Juifs concernant l'ensevelissement et la sépulture des morts. — Le tombeau de Jésus-Christ gardé par ses ennemis. — Précautions minutieuses. — Les saintes femmes au Calvaire. — Leur vision. — Détails relatifs à la résurrection de Jésus-Christ. — Le fait de la résurrection de Jésus-Christ, preuve fondamentale de sa divinité. — Conséquences de ce fait.

Mes frères,

1. Le grand sacrifice du Calvaire était consommé. Jésus-Christ avait rendu le dernier soupir, et son corps, pendu à la croix, couvert de blessures et de sang, attestait à tous les yeux la violence des tourments dont il venait d'être victime. D'après la loi de Moïse, le cadavre des suppliciés ne devait pas rester sur le gibet au delà du coucher du soleil. Il fallait donc enlever le corps de Notre-Seigneur ; et déjà Pilate, à la requête des Juifs, en avait donné l'ordre à ses soldats. Mais il entra dans les desseins de la Providence que Jésus-Christ reçût une sépulture honorable ; personne, d'ailleurs, n'en était plus digne que lui.

2. Or, voici qu'un homme se présente fièrement devant le gouverneur romain, et lui demande le corps de Jésus-Christ pour lui rendre les derniers devoirs. Cet homme, nommé Joseph, de la ville d'Arimathie, était un Juif fort riche, membre du Grand-Conseil, et jouissant d'une belle réputation de bonté et de justice. Disciple de Jésus, il ne s'était pas montré jusque-là, par crainte de la haine de ses collègues ; mais aujourd'hui il éprouve le besoin d'affirmer publiquement sa foi. Ayant obtenu de Pilate l'autorisation qu'il deman-

daît, il s'adjoignit un autre disciple secret de Jésus, appelé Nicodème, homme également fort riche ; et tous deux s'occupèrent de détacher de la croix le corps de leur bon Maître, et de lui rendre les honneurs de la sépulture.

3. Les Juifs avaient le plus grand respect pour les morts, et des usages particuliers pour les ensevelir. Ils les enveloppaient d'abord de bandelettes, depuis l'extrémité des pieds ; puis d'un grand linceul qui faisait plusieurs fois le tour du corps ; enfin, la tête avait son linge spécial, appelé *suaire* ; et pour empêcher la mauvaise odeur et la putréfaction, on employait des parfums en abondance. C'est ainsi que fut enseveli le corps sacré du Sauveur.

D'après un autre usage, chez les Juifs toutes les familles riches avaient leurs tombeaux à part. Aussi en voyait-on partout, au milieu des villes, le long des routes, dans les jardins et jusque sur les montagnes. Joseph d'Arimathie avait fait creuser le sien dans un rocher, sur la montagne même du Calvaire. Ce fut ce tombeau tout neuf qu'il donna à Notre-Seigneur. Mais, pour l'y ensevelir, il avait fallu se hâter beaucoup : le sabbat commençait le vendredi au coucher du soleil, et le sabbat une fois commencé, les Juifs devaient observer un repos complet.

Cependant les saintes femmes qui avaient coutume de suivre Jésus-Christ pour le servir, assistaient à cette sépulture, se tenant assises en face du tombeau, et examinaient toutes choses fort attentivement, afin d'y donner elles-mêmes leurs soins dès que le jour du sabbat serait passé.

4. Ce mort abandonné dans le creux d'un rocher, au sommet d'une montagne, ne laissait pas d'inspirer à ses ennemis une inquiétude étrange. Jésus-Christ avait déclaré plusieurs fois qu'il ressusciterait au bout de trois jours. Les Juifs se rappelaient cette parole et tremblaient qu'elle n'eût son accomplissement. Ils allèrent donc prier Pilate de faire garder le tombeau par des soldats, de peur, disaient-ils, que les disciples du crucifié ne vinssent enlever son corps. Pilate exauça leur demande bien au delà de leurs désirs : il leur permit de prendre tous les soldats qu'ils voudraient, et de s'occuper eux-mêmes de la surveillance du tombeau.

Les voilà donc enfin maîtres absolus du corps de Jésus-Christ, dont une parole les faisait trembler. Ils le visitent soigneusement dans son sépulcre, mettent des scellés sur la pierre qui en ferme la porte, et placent des soldats tout autour.

Ces précautions minutieuses, prises par les ennemis de Jésus, n'étaient pas inutiles : la Providence le voulait ainsi pour rendre sa résurrection tout à fait indubitable.

5. Tandis que les soldats, fidèles à leur consigne, veillaient en armes auprès du tombeau, les saintes femmes dont nous avons déjà parlé veillaient

aussi, mais pour un motif bien différent. Il leur tardait de se rendre au Calvaire, afin de compléter l'ensevelissement de leur divin Maître; et, avec une sainte impatience, elles attendaient poindre l'aurore. Le dimanche donc, de grand matin, dès que les ténèbres commencèrent à se dissiper, elles se mirent en route, chargées d'une abondante provision d'aromates et de parfums. L'amour leur donnait du courage et précipitait leurs pas. Une seule inquiétude les tourmentait : c'était de savoir comment elles pourraient déplacer la lourde pierre qui fermait l'entrée du tombeau ; elles ignoraient complètement qu'il fût scellé et gardé par des soldats.

Mais, ô surprise effrayante ! en arrivant, elles l'aperçoivent ouvert et la pierre renversée. Elles pénètrent dans l'intérieur ; leur surprise et leur frayeur augmentent : elles ne trouvent plus le corps de Jésus-Christ ! Qu'est-il devenu ? Tandis que, muettes et immobiles en présence de ce mystère, elles en cherchent l'explication, voici qu'une voix céleste se fait entendre dans le tombeau même : « *Il n'est plus ici ; il est ressuscité !* » C'était la voix d'un ange, qu'elles aperçoivent tout à coup resplendissant de lumière.

6. « *Il n'est plus ici ; il est ressuscité !* » disait l'ange. Comment ce fait inouï et merveilleux s'était-il accompli ? Il nous intéressait trop pour que l'Evangile le passât sous silence. Voici ce que nous en savons. Avant l'arrivée des saintes femmes, « il se fit un grand tremblement de terre, dit l'évangéliste saint Mathieu ; un ange, descendu du ciel, renversa la pierre qui fermait l'entrée du tombeau, et s'assit dessus triomphant ; son visage avait l'aspect de l'éclair, et son vêtement la blancheur de la neige. Cette vision épouvanta tellement les gardes qu'ils devinrent comme morts ¹. »

Ce sont les seuls détails que nous donne l'Evangile sur la résurrection du Sauveur ; mais ces seuls détails nous font deviner tout le reste.

Au moment marqué dans les décrets éternels, de sa propre puissance, sans briser ni déplacer la pierre, mais la pénétrant par la subtilité de son corps devenu glorieux, Jésus était sorti du tombeau, comme il était sorti du sein de la B. V. Marie. Les gardes ne s'aperçurent de rien ; ils ne virent pas l'Homme-Dieu transfiguré : ils ne méritaient pas cette grâce. Ce qu'ils aperçurent, l'Evangile nous l'a dit ; mais s'ils ne virent pas l'Homme-Dieu sortant du tombeau, ils étaient sûrs que le tombeau était vide et qu'ils n'avaient plus rien à garder.

7. La résurrection de Jésus-Christ devant être la preuve fondamentale de sa divinité, et par conséquent de la divinité de sa religion, Dieu a voulu que personne ne pût en douter. C'est pourquoi il a rendu ce fait plus clair que le jour, et

l'a mis à la portée de tout le monde. Jugez-en vous-mêmes.

Que faut-il pour que nous soyons certains de la résurrection de Jésus-Christ ? — Trois choses : que Jésus-Christ fût vraiment mort ; que les Apôtres n'aient pu enlever son corps du tombeau ; et enfin que des témoins dignes de foi l'aient vu après sa résurrection.

Première question : Jésus-Christ était-il bien mort ? — Transportez-vous, par la pensée, sur la montagne du Calvaire, et voyez vous-mêmes. Voyez ces pieds et ces mains percés de gros clous ; cette large blessure du côté, faite par la lance d'un soldat, laquelle est allée atteindre le cœur ; ce visage pâle ; ce front ensanglanté par une couronne d'épines. Quel spectacle déchirant ! Certes jamais mort ne fut mieux mort. C'est Pilate lui-même qui s'en assure, d'après le récit des soldats témoins du crucifiement.

Seconde question : Les Apôtres n'ont-ils pas pu enlever le corps de Jésus-Christ ? — Impossible, tout à fait impossible ! D'abord les Apôtres étaient des hommes lâches et peureux : ils avaient tous fui, tous abandonné leur Maître, au moment de son arrestation. Comment auraient-ils songé à attaquer de force les gardes qui veillaient autour du tombeau ?

Dira-t-on, comme les Juifs, que les Apôtres profitèrent d'un moment où les gardes étaient endormis, pour enlever, sans bruit, le corps de leur Maître ? — Mais comment supposer que tous les gardes aient dormi en même temps ? et d'un sommeil si profond qu'on ait pu leur passer sur le corps, pour ainsi dire, sans en réveiller aucun ?

Rappelons-nous ce qu'était le tombeau de Notre-Seigneur. Creusé dans la roche vive, il se composait de deux parties ou de deux grottes, tenant l'une à l'autre. La première, plus vaste et plus haute, servait comme de vestibule ; la seconde, plus étroite et plus basse, était le tombeau proprement dit. Il offrait, à droite en entrant, une table solide, découpée dans le rocher, sur laquelle reposait le corps de Notre-Seigneur ; et sa porte, de dimensions restreintes, était fermée au moyen d'une grosse pierre.

Or, si les gardes qui veillaient sur le corps de Jésus-Christ devaient se trouver quelque part, c'était, sans aucun doute, dans le vestibule et à la porte même du tombeau. Donc, impossible d'y pénétrer sans heurter un soldat, sans passer sur un soldat.

Dernière question : Jésus-Christ a-t-il été vu, après sa résurrection, par des témoins dignes de foi ? — Jésus-Christ s'est montré, après sa résurrection, non pas seulement à une personne ou deux, mais aux onze Apôtres, mais à d'autres disciples, mais à plus de cinq cents personnes réunies. Il s'est montré non pas une fois ou deux seulement, mais pendant quarante jours de suite. Non seulement ses Apôtres l'ont vu de leurs yeux, après sa résurrection, mais ils l'ont touché de leurs mains,

¹ Math., xxviii, 1-4.

ils ont bu et mangé avec lui, conversé avec lui de longues heures.

8. Jésus-Christ est donc bien ressuscité. Mais, mes frères, s'il est ressuscité, il est vraiment Dieu, car un homme une fois mort ne peut se rendre la vie à lui-même. Si Jésus-Christ est Dieu, sa religion est divine, et nous devons la pratiquer. Sinon, nous sommes grandement coupables. Nous sommes sans excuse, surtout, quand nous refusons de remplir notre devoir pascal, parce que Jésus-Christ nous a fait un commandement particulier et rigoureux de recevoir son corps sacré dans la sainte communion : il exige de nous cette marque de reconnaissance et d'amour, si nous voulons être ses disciples.

O Jésus, mon Sauveur, puisque vous me révélez aujourd'hui votre divinité d'une manière si frappante, je veux agir désormais en vrai chrétien. Je veux me nourrir souvent de votre chair sacrée, afin d'avoir un jour le bonheur de vous contempler dans le ciel, ressuscité et glorieux, et afin de jouir éternellement de ce bonheur.

Ainsi soit-il.

SERMON POUR LE JEUDI SAINT

LA TRIPLE ÉPREUVE DE JÉSUS-CHRIST

Tristis est anima mea usque ad mortem.

Mon âme est triste jusqu'à la mort. (Matth., xxvi, 38).

Mes frères,

Cette parole plaintive qui révèle les amertumes et les angoisses de son cœur, le Seigneur Jésus la prononçait à pareil jour, à l'heure où nous sommes. Il est triste, à en mourir. Je comprends la tristesse qui l'accable ; car il sait que le lendemain ce sera la fin, le moment de la séparation, du sacrifice ; et s'il est bien décidé à achever sur la croix l'œuvre de notre rédemption, il lui en coûte pourtant de quitter ceux qu'il a aimés jusqu'à l'excès. C'est la dernière nuit qu'il va passer sur terre, avant de mourir, et cette nuit enveloppera de ses ombres les premiers tourments de sa passion.

Il ne faut plus parler de joie maintenant : Jésus est entré au chemin de ses souffrances. Il nous convient de l'y suivre, mes frères, et de nous remettre sous les yeux les dramatiques événements dont cette nuit est le douloureux anniversaire.

Or, pendant cette nuit, Jésus-Christ a subi une triple épreuve : l'épreuve de l'abandon, l'épreuve de la trahison, l'épreuve du reniement. Cette triple épreuve lui a été infligée par ses apôtres,

par ses disciples. Nous nous demanderons, mes frères, si nous ne la lui avons pas infligée nous-mêmes ; et si notre conscience nous accuse, nous ne sortirons pas de cette église avant de lui avoir témoigné nos regrets du fond du cœur.

I

Etre abandonné, laissé seul, sans appui, sans secours ; être abandonné de ses amis, après qu'on les a comblés de bienfaits et qu'on a tout épuisé pour se les attacher invinciblement ; être abandonné au moment où l'on aurait le plus besoin de sympathie, de consolation, de protection ; être abandonné par ceux-là mêmes qui vous ont fait les plus belles promesses, les plus énergiques protestations d'amitié ; dites-moi, mes frères, n'est-ce pas une chose bien navrante ?

Eh bien ! Jésus-Christ a passé par cette épreuve. Il avait tout fait pour gagner l'affection de ses apôtres ; il les avait arrachés à une vie obscure et pénible, pour les associer à la gloire de son apostolat ; il les avait choisis, pour qu'ils fussent les auditeurs assidus de sa parole, les témoins ravis de ses miracles, les familiers de sa personne, les confidents de son cœur ; il les avait appelés du doux nom de frères, d'amis, et, sentant que sa fin approchait, il venait de leur donner, dans l'Eucharistie, un suprême témoignage de sa tendresse.

Tout d'abord, il est vrai, les apôtres paraissent touchés et reconnaissants de l'amitié de leur Maître, et quand celui-ci, pour qui l'avenir n'avait pas de secrets, annonça des défections et des scandales parmi eux à son sujet, Pierre se leva et protesta vivement. « Quand tous les autres vous abandonneraient, dit-il avec fermeté, moi, jamais ! — Et pourtant, répond le Seigneur, cette nuit ne s'achèvera pas avant que vous m'ayez renié trois fois. — Vous renier ! s'écrie l'Apôtre, ah ! mourir pour vous, je le veux bien ; mais vous renier, vous trahir, jamais ! » Et tous les disciples de répéter avec Pierre : « Non, jamais ! »

Après de si énergiques protestations, vous pensez, mes frères, que le Seigneur peut compter sur la fidélité de son entourage : attendez la suite des événements.

Accompagné de ses apôtres et de ses disciples, Jésus traverse le torrent de Cédron et s'achemine vers le jardin de Gethsémani. C'est là qu'il devait suer le sang, dans une torturante agonie, c'est là qu'il devait être poursuivi et appréhendé par ses ennemis. L'heure critique approchait, l'heure du danger, l'heure où l'on a le plus besoin de la présence de ses amis, de leur concours, de leur sympathie.

Le Sauveur le sent bien. Laissant les disciples sur le bord du torrent, il prend à part ses trois privilégiés, Pierre, Jacques et Jean, et il les supplie de rester et de veiller avec lui : « *Sustinete hic et vigilate mecum.* » Il a besoin d'eux en cet instant, il lui faut leur compagnie. On dirait un homme qui, dans un moment d'angoisse, dans

l'appréhension d'un malheur, d'une catastrophe, retient près de lui ses amis, les prend par la main et leur dit : « Je compte sur vous, ne me laissez pas ! »

Cette recommandation faite, il s'éloigne d'eux, de la distance d'un jet de pierre, et commence à prier; mais bientôt une peur mortelle le saisit, son corps tremble et frémit, il tombe à terre découragé, triste à mourir. Sous l'intolérable pression de l'effroi qui le secoue, il achève sa prière dans les gémissements et dans une sueur de sang.

Que faites-vous donc, ô apôtres?... Vous n'entendez donc pas les plaintes de votre Maître? Vous n'accourez donc pas pour lui dire une parole affectueuse et le réconforter?

Que font les apôtres, mes frères?... Leur ardeur s'est éteinte, leur patience s'est lassée, leurs yeux se sont appesantis, et ils dorment : *invenit eos dormientes*. Que fait Jacques, frère de Jean? Ah! quand le Sauveur rayonnait de gloire sur le Thabor, il se plaisait en sa compagnie et il disait sans aucun doute avec Pierre : « Quel bonheur d'être ici! *Bonum est nos hic esse!* » Mais maintenant, il dort. — Que fait Pierre, qui tout à l'heure manifestait un si beau dévouement? Il dort. — Que fait le disciple que Jésus aimait et qui, dans ces douloureuses conjonctures, devrait être le premier à le consoler? Il dort... *Invenit eos dormientes*.

Lorsque le Seigneur Jésus revient à eux, il ne peut s'empêcher de leur adresser un reproche : « Comment, leur dit-il, vous dormez! Vous ne pouvez pas même veiller une heure avec moi? *Non potuistis una hora vigilare mecum!* »

Mais quel est ce bruit, mes frères? Quel est ce tumulte? Quels sont ces hommes qui font irruption dans le jardin de Gethsémani? Quelle est cette troupe armée de bâtons et de torches? Ce sont les émissaires du Sanhédrin, qui viennent s'emparer de la personne du Sauveur.

Voici le moment pour les apôtres de tenir leur parole, de se serrer autour de leur Maître menacé et de le défendre contre ses lâches agresseurs. Il faut le dire à sa louange : Simon Pierre essaie de résister, et il frappe du glaive un serviteur du grand-prêtre; mais les soldats ayant mis la main sur Jésus et l'ayant garrotté, il se produit parmi ses disciples une panique étrange, et tous, sans exception, prennent la fuite : *Discipuli omnes eo relicto fugerunt*.

Ah! voilà l'abandon, mes frères, l'abandon total! Quelle poignante épreuve pour le Seigneur Jésus de se voir délaissé par ceux-là mêmes en qui il devait avoir le plus de confiance! Quelle triste défaillance chez les apôtres et les disciples!

Blâmons leur conduite, accusons leur inertie, leur pusillanimité, soit... Mais accusons-nous aussi, mes frères, car nous avons commis la même faute que les apôtres.

Jésus leur a reproché de n'avoir pu veiller une heure avec lui : est-ce qu'il ne pourrait pas adres-

ser ce reproche à beaucoup de chrétiens? Combien de chrétiens, en effet, qui ne donnent pas même quelques minutes à Dieu, chaque jour, dans la prière! Combien qui lui refusent une heure, le dimanche! Ah! quand il s'agit de leurs intérêts, de leurs plaisirs, de leurs affaires, ils n'hésitent pas à abrégier leur repos, à prolonger leurs veilles; mais quand il s'agit de Dieu et de son culte, ils n'ont pas une heure à lui consacrer, ils comptent comme perdus les instants qu'ils passent avec lui.

Les apôtres abandonnant Jésus-Christ à l'heure du danger et prenant tous la fuite, nous laissent une pénible impression. Mais cette honteuse défection se renouvelle tous les jours sous nos yeux; les bras me tombent de découragement et je tremble pour l'avenir; quand je vois des enfants qui abandonnent Jésus-Christ dès le lendemain de leur première communion, quand je vois tant de jeunes gens et de jeunes filles qui ne connaissent plus le chemin de l'église, quand je compte, dans cette paroisse, tant d'hommes et de femmes qui ont rompu définitivement avec les pratiques chrétiennes!

II

La seconde épreuve que Jésus-Christ fut condamné à subir en cette nuit si tragique, ce fut l'épreuve de la trahison.

Le traître, mes frères, ai-je besoin de vous le nommer? Il a un nom qui restera exécré, quoi que fasse l'impiété pour le réhabiliter. Non, il n'y a pas de circonstances atténuantes à plaider pour un ami qui trahit son ami. Judas sera toujours la honte de l'humanité; il est et sera à jamais l'être le plus vil, le plus odieux, le type de l'ingratitude et de la lâcheté.

Vendre son maître, son bienfaiteur, son confident! Le vendre pour trente deniers! Le livrer à ses ennemis par un baiser! Emprunter le symbole de l'amitié pour en faire le signe de la perfidie! Procédé infâme que, pour l'honneur de l'espèce humaine, l'histoire n'a enregistré qu'une seule fois!

Et pourtant, mes frères, Jésus-Christ avait essayé, par tous les moyens, de ramener Judas à de meilleurs sentiments. Dans la dernière cène, il ne lui avait pas laissé ignorer qu'il connaissait son criminel dessein; il avait annoncé que l'un de ses apôtres le trahirait. Judas était là, il entendit cette parole accusatrice; il demeura impassible, comme s'il était étranger à l'infâme projet que Jésus dénonçait. Les paroles d'amitié, les avertissements miséricordieux n'ayant obtenu aucun succès, le Sauveur en vient aux menaces. Ecoutez ce qu'il dit : « Le Fils de l'homme va être livré; mais malheur à celui par qui il sera trahi! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né. » Il faut être bien pervers pour ne pas trembler devant une semblable malédiction. Le misérable traître n'en fut pas ému. Il voudrait faire croire que ce n'est pas lui qui est en cause.

Cette fois, le Sauveur s'adresse à lui et lui dit nettement : « C'est toi qui dois me trahir ! *Tu dixisti !* » Le traître est dévoilé. La révélation qui lui était faite de ses criminelles intentions aurait dû l'arrêter. Hélas ! mes frères, quand une abjecte passion s'est emparée d'un cœur, quand elle y règne en maîtresse absolue, elle est plus forte que tout, elle va jusqu'au bout, en brisant les obstacles qu'on lui oppose.

Judas persiste dans son satanique dessein : il accepte les deniers de la trahison, il convient du geste par lequel il désignera son Maître, et il pénètre dans le jardin des Oliviers avec une troupe de soldats.

L'iniquité est consommée. Jésus, vendu pour trente pièces d'argent, livré par un baiser, tombe entre les mains d'une vile soldatesque.

Mes frères, votre cœur se soulève au souvenir d'une pareille trahison : vous appelez misérable celui qui met en vente, à si vil prix, le meilleur des amis et qui le désigne à la fureur de ses ennemis en posant ses lèvres sur les siennes.

Vous avez raison, car il n'y a pas, dans la langue humaine, de mot assez flétrissant pour le qualifier. Oui ! mais comment voulez-vous que j'appelle tant de chrétiens infidèles qui estiment moins de trente deniers le Dieu de leur première communion, qui vendent leur foi, leur honneur, leur vertu, pour une jouissance d'un instant, pour une triste satisfaction d'amour-propre, pour un faible gain injustement obtenu, pour un acte de colère et de vengeance ? Comment voulez-vous que j'appelle ces chrétiens perfides, qui trahissent aussi le Seigneur par un baiser, quand ils le reçoivent avec une conscience qui n'a pas été purifiée ?

III

Après la trahison, le reniement. Simon Pierre avait fait de solennelles promesses à son Maître ; il avait protesté énergiquement de son immuable dévouement ; il avait juré de mourir plutôt que de le renier. L'heure est venue pour lui de faire honneur à sa parole, de tenir ses engagements.

Le Seigneur livré à une troupe de soldats est conduit au prétoire, et Simon Pierre, lui, où est-il ? L'Évangile nous dit ce mot : *Sequebatur a longe*, il se tenait à distance, il suivait de loin. *A longe*, de loin ! Il n'ose pas approcher, il se traîne timidement derrière la foule qui injurie son Maître.

Mon Dieu ! combien de chrétiens dont on peut dire en toute vérité qu'ils suivent de loin Jésus-Christ ! Il fut un temps où ils s'estimaient heureux de l'approcher de très près, d'écouter sa voix, d'accomplir ses préceptes, de recevoir ses sacrements, de fréquenter son église ; mais aujourd'hui, oublieux de leurs serments, ils mettent entre eux et ce Dieu un large intervalle, *a longe*. Ils ne voudraient pas l'abandonner tout à fait, ils ne voudraient pas faire rupture complète avec lui ; mais ils rougiraient de vivre dans son intimité, et alors, comme Pierre, ils le suivent de loin, *a*

longe ; ils suivent de loin ceux qui le représentent ici-bas, le pape et les évêques ; ils suivent de loin leur pasteur. Or, mes frères, quand on suit quelqu'un de loin, on risque de le perdre de vue, on est bien près de l'abandonner. C'est ce qui est arrivé pour saint Pierre.

Il a suivi Notre-Seigneur jusque dans la cour du prince des prêtres ; une femme du peuple, le dévisageant, reconnaît en lui un disciple de Jésus. « Je ne me trompe pas, lui dit-elle, vous étiez avec Jésus de Galilée ! *Et tu cum Jesu Galilææ eras !* » Un homme décidé, courageux, — et encore, fallait-il beaucoup pour répondre à une pauvre femme ? — un homme résolu, et saint Pierre avait juré de l'être, aurait dit sans hésitation et avec une noble fermeté : « Eh bien ! oui, et je ne m'en cache pas, je suis un disciple de Jésus et je m'en fais gloire. » Mais vous savez, mes frères, la timide et menteuse réponse de saint Pierre : « O femme, je ne sais pas ce que vous voulez dire. » — La femme insiste. — « Je vous dis que je ne connais pas cet homme ! *Non novi hunc hominem !* » Et ce n'est pas une fois, ce n'est pas deux fois, c'est trois fois qu'à la même question il fait la même réponse : « Je ne le connais pas ! »

Comment, ô Pierre, tu ne le connais pas ! Mais c'est lui qui t'a appelé sur les bords du lac de Génésareth pour t'associer à sa grande œuvre. Tu ne le connais pas ! Mais c'est lui qui t'a fait le témoin privilégié de ses miracles, de sa bonté, de ses enseignements divins. Tu ne le connais pas ! Mais c'est lui que tu as contemplé sur le Thabor, dans le rayonnement de sa gloire, et alors tu étais si bien près de lui que tu demandais à y demeurer. Tu ne le connais pas ! Mais c'est lui qui, tout à l'heure, de ses mains sacrées, lavait tes pieds et te disposait à ta première communion.

O Pierre, tu le connaissais bien ! Mais tu n'a pas eu le courage de l'avouer, tu as eu peur, et la peur t'a fait mentir à tes serments, elle t'a conduit à l'apostasie !

Si je condamne l'apôtre Pierre, il me faut condamner bien des chrétiens, qui abjurent leur foi et n'osent plus faire acte de christianisme, qui tremblent devant une parole, devant une raillerie, devant un sourire, devant un pli de visage, et qui en arrivent à dire à ceux qui relèvent leur titre de chrétiens : « Non, je ne suis pas des leurs. »

Et maintenant, mes frères, avant de nous séparer, à cette heure où le recueillement est facile, où les graves pensées surgissent naturellement dans notre esprit, interrogeons notre conscience, et demandons-nous ce que nous sommes.

Sommes-nous de ceux qui ne peuvent veiller une heure avec Jésus-Christ, ou qui ne lui donnent qu'à regret quelques instants ? Sommes-nous de ceux qui l'ont abandonné ? Sommes-nous de ceux qui l'ont trahi ? Non, je ne veux point m'arrêter à cette douloureuse pensée.

Sommes-nous de ceux qui le suivent de loin, qui ont peur de faire acte de christianisme ? Sommes-nous de ceux qui auraient eu la faiblesse de le renier ? Oh ! avant de quitter Notre-Seigneur caché sous les voiles du sacrement, demandons-lui pardon de notre indifférence, de notre apathie, de nos défections, de notre pusillanimité, et prenons l'engagement d'être plus dévoués et plus persévérants dans son service. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

CXXIII

INSTRUCTION PASTORALE DE JÉSUS : LES APÔTRES
ET LES PRÊTRES MESSAGERS DE PAIX.

Les apôtres ne peuvent demander l'hospitalité au premier venu : la dignité de l'Evangile s'y oppose, et le souci de leur réputation personnelle l'exige. Mais, comme en arrivant dans un village et surtout dans une ville ils ne connaissent pas le degré d'honorabilité des habitants, ils baseront leur choix sur l'opinion publique. Ils deviendront les hôtes de celui qu'elle désignera comme le plus digne.

Jésus ne dit pas : le plus intelligent, le plus riche, le plus puissant ; mais bien, *le plus digne*, c'est-à-dire le plus vertueux. Et parce que c'est un honneur qu'ils feront à celui qui les hébergera, ils ne devront pas imiter les zéloteurs juifs, qui allaient habiter un jour dans une maison, un jour dans une autre. Même durant leurs grandes missions, les apôtres, et saint Paul en particulier, se conformeront à cette prescription.

Une famille chrétienne, animée d'une foi sincère, se montre toujours honorée lorsque le prêtre vient s'asseoir à son foyer. Elle considère, avec raison, la visite des ministres du Seigneur comme un honneur et comme une bénédiction. Les fidèles comprennent qu'ils reçoivent plus qu'ils ne donnent. — A mesure que la foi baisse, ce sentiment s'émousse, l'accueil fait au prêtre change de forme. Autrefois on souhaitait, on provoquait la visite du prêtre, on le considérait comme un ami, un bon conseiller, un messenger de paix et de vertu ; aujourd'hui, on l'évite, on le subit, quand on ne considère pas son arrivée comme un contretemps importun. Le prêtre n'y perd pas beaucoup ; mais parents et enfants pourraient-ils en dire autant ?

« En entrant dans la maison de votre hôte, saluez-la en disant : « Paix à cette maison ! » Et si cette famille en est digne, votre paix descendra sur elle, sinon elle vous reviendra ; » c'est-à-dire, elle ne produira aucun effet.

Quelle touchante et pieuse coutume que cette salutation ! L'apôtre, le prêtre sont des messagers de paix, paix pour les âmes, paix pour les cœurs, paix pour les consciences. Le seul vrai et durable bonheur ici-bas consiste incontestablement dans cette triple paix. Quel autre bien pourrait souhaiter l'envoyé de Dieu à ceux qu'il visite ? Quel vœu plus désirable pourrait-il énoncer ?

Chez les Orientaux, la formule de salutation a toujours consisté en ces trois seuls mots : « Paix à toi ! » Mais ce qui n'était qu'une politesse dans la bouche du vulgaire ; se transforme, sur les lèvres de l'apôtre et du prêtre, en une véritable prière de bénédiction. Souhaiter la paix, pour eux, c'est bénir, c'est apporter la paix, c'est solliciter du ciel toutes ses faveurs sur ceux auxquels ils offrent cette paix.

Aussi, l'Eglise en envoyant ses prêtres porter les consolations suprêmes et les derniers sacrements aux fidèles gravement malades, leur prescrit de commencer par ces paroles : « Paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent ! *Pax huic domui et omnibus habitantibus in ea !* »

Pax huic domui ! N'est-ce pas la pensée que le ministre de Dieu apportera cette paix précieuse, avec tous ses fruits, au foyer troublé, n'est-ce pas la douce espérance de le voir rétablir le bon accord, l'union si désirable des cœurs, qui le fait appeler aux jours de discorde ou de dissensions dans une famille ? Les paroles de conciliation, d'oubli des injures, de pardon, que le prêtre fait entendre aux époux, aux frères et sœurs divisés, aux enfants rebelles ou ingrats, ne sont-elles pas l'écho de celles du Christ : *Pax huic domui !* Qu'on fasse bon accueil à son intervention, à ses conseils, et la paix rentre au foyer, dans les cœurs.

Pax huic domui ! Quand des contestations s'élèvent entre parents, voisins ou amis, quand des procès menacent de surgir, accompagnés du long et lugubre cortège d'ennuis et de frais qui les suit généralement, qu'on recoure à l'arbitrage désintéressé et paternel du prêtre, et la paix renaîtra, la bonne harmonie reprendra son cours.

Pax huic domui ! C'est encore la parole qu'il redit, sous une autre forme, au cœur souillé, à l'âme troublée qui s'ouvrent à lui, confient à sa charité leurs misères ou leurs faiblesses. Et avec l'absolution, la paix revient dans ce cœur, dans cette âme qui ne la connaissaient plus.

Pax huic domui ! Oui, l'apôtre, le prêtre sont des messagers de paix. Oui, ils apportent la paix avec eux et la rendent à ceux qui l'ont perdue ; mais à condition qu'on fasse à leur intervention l'accueil qu'elle mérite, qu'on accepte leurs conseils, leurs remontrances ou leurs décisions avec un cœur docile, plein de bonne volonté ; en un mot, qu'on se montre digne de cette paix, selon l'expression du Seigneur lui-même.

Pax huic domui! C'est pour attirer l'ange de la paix sur leur maison et en quelque sorte lui en confier la garde, que les chefs de famille chrétiens mandent le prêtre et le prient de bénir leur nouvelle demeure, une étable, une construction neuves. La même pensée guide ceux qui ne veulent pas s'installer dans un logement, laissé par d'autres, avant qu'un prêtre en ait béni les différentes pièces. Cette purification, croient-ils, attire la bénédiction du ciel et porte bonheur; ils ont raison. Imitons cette pieuse coutume que la foi de nos pères nous a laissée; prenons tous les moyens d'appeler sur nous la paix du Seigneur: elle est la première et la plus précieuse des richesses.

Aux âmes, aux cœurs droits, bien disposés, la paix est promise. Quant à ceux qui auront refusé ou méprisé la démarche conciliante du ministre de paix, dont l'orgueil aura rejeté ses paroles, l'aura obligé à se retirer en secouant la poussière de ses pieds: « Malheur à eux! »

Malheur aussi — oh! la menace du Seigneur est effrayante! — malheur à ceux qui fermeront l'oreille, leur esprit ou leur cœur, à la prédication de l'Evangile, qui s'endurciront dans leur indifférence, leurs désordres ou leur incrédulité! Au jour du jugement, ils seront traités avec plus de sévérité que les villes de Sodome et de Gomorrhe, souillées pourtant des plus abominables crimes.

Quel sujet de réflexions pour nous tous! Quel utile examen à entreprendre! Quelle réforme peut-être à apporter dans notre manière de juger le rôle du prêtre et d'agir à son égard!

Le prêtre est l'envoyé de Jésus-Christ, chargé par lui de rapporter à tous, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, la paix divine. Loin de le fuir, de nous tenir à l'écart, faisons-nous un bonheur de nous rapprocher de lui ou de le rapprocher de nous. Saisissons toutes les circonstances qui s'offrent à nous.

Nous convoque-t-il à l'église? Accourons, empressés, soit au tribunal de la pénitence, soit autour de la chaire, soit à la table sainte. A la messe, au confessionnal, dans la communion, en prêchant, tout ce que le prêtre nous dit revient à ce souhait: « *Pax vobis!* Que la paix soit avec vous! »

Franchit-il le seuil de notre demeure? Accueillons sa visite comme si c'était celle d'un ange du Seigneur. Ses conseils, ses reproches mêmes, ses encouragements signifient toujours: « *Pax huic domui!* Que la paix du ciel soit avec vous! »

A peine nés, portez-lui vos enfants pour qu'il les baptise et leur procure la paix des enfants de Dieu. Imités ces parents, heureux de présenter leurs petits enfants au prêtre qu'ils rencontrent, en lui demandant de les bénir.

Dernièrement, à Paris, un père de famille, appelé sous les drapeaux pour vingt-huit jours, fai-

sait, à la gare de l'Est, ses adieux à sa femme. Celle-ci pressait un tout petit enfant sur son cœur; le père avait les larmes dans les yeux. Avisant un prêtre qui allait monter dans le même train, cet homme prend le cher ange, le présente au prêtre: « Veuillez bénir mon enfant, lui dit-il, cela lui portera bonheur et je partirai plus content! » Voilà comme on comprend les choses quand on a la foi. La bénédiction de ce prêtre apportait la paix au cœur de cet excellent chrétien, et sans doute aussi à celui de la jeune mère.

Pax huic domui! Aux grandes époques de la vie, de la première communion, de la confirmation, du mariage, des pâques, n'est-ce pas toujours la même parole bénie qui, tombant des lèvres du prêtre, retentit en notre âme: *Pax huic domui!* Dieu est si bon qu'il a constitué ses prêtres pour être à nos côtés des anges de paix, toujours à notre disposition afin de ramener la paix dans notre âme lorsqu'elle y est troublée ou qu'elle en est bannie.

Pax huic domui! Et puis, quand après une existence plus ou moins longue, la maladie nous couche sur un lit de douleur, que la mort s'approche avec tous ses effrois, c'est alors qu'il faut appeler en toute hâte, sans rien attendre, l'ange de la paix. Par ses prières, par ses paroles réconfortantes, pleines des divines espérances, par les sacrements et les grâces qu'ils confèrent, le prêtre apporte, avec le pardon, la paix, la confiance, la force, la résignation. A l'âme angoissée, au cœur tremblant, il redit une dernière fois le « *Pax huic domui!* Que la paix soit en toi, pauvre âme! Pars en paix vers ton Dieu, retourne à lui avec confiance! »

Pax huic domui! C'est enfin la dernière prière que le prêtre laisse tomber sur notre tombe avec la terre qui va la recouvrir: « *Requiescat in pace!* Qu'il repose en paix! »

Que tout cela est beau, bon, consolant! Que notre foi est touchante dans le rôle dont elle nous montre le prêtre investi par Jésus-Christ! Ange de paix qui nous accueille au berceau par des paroles de paix, c'est encore par des souhaits de paix qu'il nous dit adieu sur notre tombe.

Ah! ils sont bien coupables, ceux qui entravent cette mission du prêtre! Ils sont bien malheureux et bien à plaindre, ceux qui ne savent pas la comprendre et en profiter!

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 martii 1904.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant: J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.



GTU Library



3 2400 00252 9794

L'Ami du clergé

41258

v.36
1914,
1919
suppl.

CBPaG

v.36
1914,
1919
suppl.
v.1

41258

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

